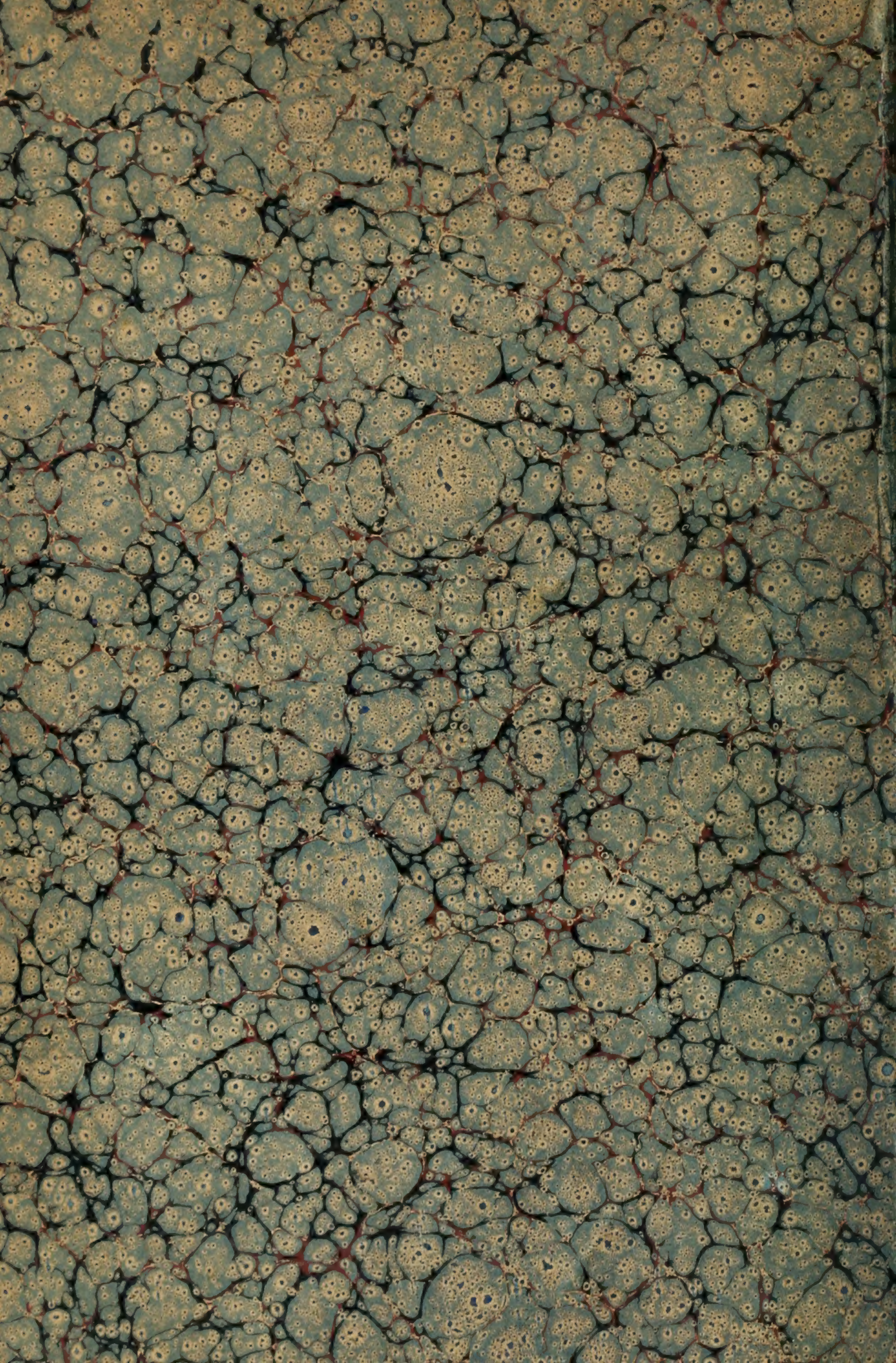
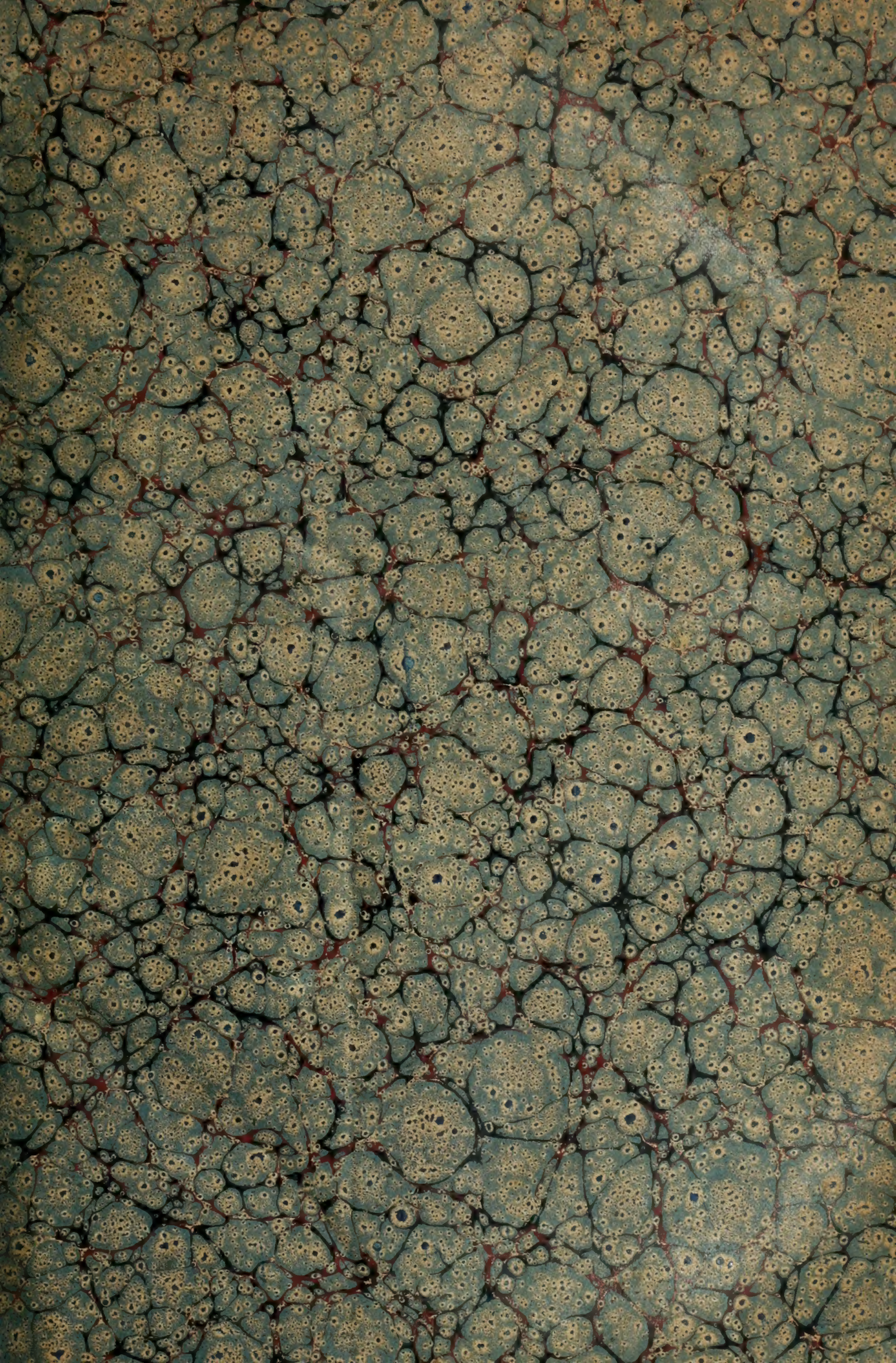






# MUSÉE

# DES FAMILLES,

## LECTURES DU SOIR.

# COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

## TEXTE.

## RÉDACTEUR EN CHEF . M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

## DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOUSSEREAU.
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
VERNET (Horace).
WATIER.

## GRAVURES.

BEST, BEUGLET, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

*N. B.* La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

## RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1851-1852 (19e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

*Prix pour Paris,*
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

*Pour les départements,*
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Allemagne et Angleterre, 13 fr. 70; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr. 50; Espagne et Hollande 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 37.

*Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch,* 37, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

*L'administration ne peut répondre que des abonnements qui sont demandés directement par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

*Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements à notre Recueil, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

## DIX-HUIT VOLUMES ONT PARU.

**Prix de chaque volume.**

| | | | |
|---|---|---|---|
| Pour Paris. . . | Broché. . . . . . . . . . . . . . . . | 6 fr. | (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.) |
| | Relié. . . . . . . . . . . . . . . . | 7 fr. 50 c. | |
| Pour les départements, par la poste, le volume broché. | | 7 fr. 50 c. | |

Les 15 premiers volumes de la collection, pris ensemble (réduction de 50 pour cent) : 45 fr. pour Paris au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS 1851. — TYPOGRAPHIE DE HENNUYER ET Cie, BATIGNOLLES.

**Paris : 6 fr. par an. Départements : 7 fr. 50.**




# MUSÉE DES FAMILLES

## Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME HUITIÈME.

**1850-1851.**

Oct. 1850 — à Sept. 1852 inclus

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 37.

**Paris. Bureau de l'Administration : rue Saint-Roch. 37.**

# AVERTISSEMENT.

---

En tête de ce dix-huitième volume du *Musée des Familles*, nous pouvons rappeler les promesses que nous faisions à ses nombreux lecteurs, le 25 juillet 1849.

« Notre plan, disions-nous, est aussi simple que large. C'est un plan complet d'éducation contemporaine. Quels seraient aujourd'hui le jeune homme, la jeune femme, l'homme du monde, le mieux élevés? Ce seraient ceux qui se connaîtraient eux-mêmes par la religion, la philosophie et la morale, et qui connaîtraient l'histoire par les livres; la création et la civilisation par les voyages, les sciences et les arts; la société par l'observation des mœurs et des caractères. Un petit nombre d'élus ont seuls assez de talent, de richesse et de loisir pour réaliser une telle éducation. Nous qui nous adressons au plus grand nombre, notre mission est justement de mettre cette éducation à la portée de tous. Nous voulons résumer et remplacer, pour nos lecteurs, les bibliothèques qu'ils ne peuvent lire, les voyages qu'ils ne peuvent faire, les maîtres savants qu'ils ne peuvent entendre, le monde physique et moral qu'ils ne peuvent étudier, les chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ne peuvent acquérir. Nous voulons qu'ils reçoivent cette instruction universelle, sans effort et sans dégoût, sous la forme récréative d'une lecture de famille. *Le conte fait passer le précepte avec lui*, comme a dit Jean de La Fontaine, notre maître commun. Nous voulons enfin que nos souscripteurs trouvent tout cela en détail dans notre journal de chaque année, pour le prix d'un colifichet : en bloc dans notre collection, pour le prix d'une loge à l'Opéra. »

Plus qu'aucun autre, le présent volume a tenu ces promesses par les séries variées qu'il a menées de front : *La Science en Famille*, *Voyages en France*, *en Angleterre*, *en Amérique*, *en Russie*, *en Orient*, *dans l'Inde*, etc.; *Etudes historiques*, *l'Art et les Artistes*, *l'Esprit des Bêtes*, *Etudes sur mon Jardin*, *Curiosités littéraires*, *Etudes religieuses*, *Etudes militaires*, *le Spectacle en Famille*, *Revues des Académies*, *des Théâtres*, *des Salons*, *des Expositions*, des *Actualités* de toute sorte, etc.; sans parler des *Romans*, *Contes*, *Anecdotes* et *Poésies*, qui ont fait diversion à ces précieux enseignements par leur intérêt touchant, mystérieux ou comique; sans parler non plus de l'adjonction des *Rébus historiques* et des *Enigmes instructives*, qui sont une de nos créations les plus vivement applaudies.

Aux félicitations que nous adressent de toutes parts nos lecteurs, initiés d'année en année à notre vaste plan, nous répondrons, suivant notre usage, par des améliorations nouvelles.

Ainsi, dans notre tome dix-neuvième, qui va commencer au premier jour, sans supprimer ni suspendre aucune de nos séries, nous donnerons une plus large place au Roman et à la Nouvelle, tels que nous les entendons, c'est-à-dire aussi convenables pour l'enfant et la jeune fille qu'attachants pour le père et le mari. Nous pouvons citer en garantie un nouveau nom, des plus illustres et des plus purs, celui de M. Jules Sandeau, qui signera bientôt dans nos colonnes un de ces récits charmants dont sa plume a le secret.

Nous accorderons aussi plus de développement à la musique, et nous sommes en mesure d'en ajouter des morceaux inédits et variés à presque toutes nos futures livraisons. La prochaine contiendra *le Gondolier de Venise*, paroles de Millevoie, et dernier soupir d'Hippolyte Collet, le professeur du Conservatoire, qui vient de mourir dans la force du talent et de la renommée.

Enfin, notre *Spectacle en Famille* s'étendra de manière à fournir à tous, aux petits comme aux grands, ses utiles et joyeux exercices dramatiques.

C'est ainsi que nous continuerons d'appliquer notre devise : Faire de l'instruction un plaisir, et du plaisir un enseignement.

Il ne nous reste plus qu'à répéter encore à notre immense public ce que nous lui disions, il y a deux ans, jour pour jour : *Nous sommes de vieilles connaissances et des amis à l'épreuve; comptez sur notre persévérance, comme nous comptons sur la vôtre.*

Septembre 1851.

PITRE-CHEVALIER.

MUSÉE DES FAMILLES

# L'ESPRIT DES BÊTES. LES CHIENS COURANTS[1].

## HISTOIRE DU CHIEN BOBÈCHE.



Enfants et chiens. Le chien précepteur.

La chasse est ouverte depuis un mois. C'est le moment de tirer de notre carnier littéraire un chant de l'*Iliade* commencée, en décembre 1850, à la gloire du chien courant et du chien d'arrêt. Prenons le temps d'être plus bref qu'Homère, ce mendiant conduit par un chien boiteux, et procédons par anecdotes, suivant notre usage.

(1) Voyez les tables des tomes XVI et XVII.

La semaine dernière, je suivais une chasse à courre avec M. le comte de L....., glorieux débris de l'ancienne vénerie française. Parmi les calèches qui nous accompagnaient, j'en remarquai une, vide en apparence et conduite par un respectable cocher. Je demandai au comte l'explication de cette énigme. Il fit ouvrir la portière de la voiture, et me montra sur les coussins un vieux chien courant, tranquillement étendu. Pur anglais, de taille énorme, il était tellement décrépit et goutteux, qu'il pouvait à peine se remuer. Je regardai avec étonnement l'animal et le veneur...

— Vous voyez mon fidèle serviteur *Bobêche*, me dit le comte avec un accent d'estime et d'affection; c'est le roi des chiens courants d'Angleterre et de France, et vous jugerez bientôt s'il mérite de nous suivre en équipage!

Ces paroles m'intriguèrent fort, et nous partîmes pour le *lancer* du cerf. Le comte avait une belle meute de soixante-dix chiens. Ses piqueurs et ses limiers, qui avaient *fait le bois* avec tact, et *rembuché* la bête au centre de la forêt, nous conduisirent tout droit aux *brisées* (branches cassées pour reconnaître les gîtes). C'est le point de départ capital de toute chasse. Le dernier Condé faisait le bois lui-même avec ses piqueurs. Les *rapports* examinés et la brisée choisie, les *chiens de tête* attaquent, donnent la voix, entraînent la meute, et nous voilà tous au galop après la bête, au milieu des fanfares du lancer. Pendant une heure, les cors sonnent le *bien aller*. Le comte était radieux, et disait à ses chiens : Je suis content de vous. Les chiens auraient pu retourner la phrase, car en cette guerre des bois, ils sont les généraux; les veneurs ne sont que leurs soldats. L'homme, qui commande à tous les animaux, obéit au chien qui chasse avec lui.

J'étudiai une fois de plus cet admirable instinct, cette profonde stratégie, cette héroïque ardeur de l'inimitable bête... Le chien courant a la science de la chasse infuse. C'est lui qui en a révélé à l'homme quelques secrets; car il a gardé la plupart et les meilleurs, l'élève ne pouvant atteindre à la hauteur du maître.

— J'ai vu, nous disait le comte, les chiens sauvages dans les pampas de l'Amérique. Ils ne diffèrent de nos chiens dressés qu'en ce qu'ils sont encore plus habiles. Ils s'appellent et se réunissent pour attaquer leur ennemi. Ils connaissent ses fuites et ses refuites. Ils organisent contre lui des embuscades, des relais, des réserves, qui en apprendraient à nos plus grands capitaines. Ils ont des signaux à la voix aussi multipliés que les incidents de leurs expéditions. D'un coup d'œil, d'un mot, d'un geste, ils se comprennent et ourdissent entre eux les complots les plus diaboliques.

Le comte parlait encore, que deux trompes sonnant l'*à-vue*, nous emportèrent à gauche. Nos chiens, déjà haletants, le museau à terre, courant toujours, forçant tous les obstacles, suivaient les traces du cerf, comme si elles eussent été dessinées sur le sol.

Tout à coup, leurs voix éparses s'unissent en un seul hurlement, traversé de cris plaintifs. Le cerf pressé a *fait tête* (car c'est une bravoure qu'il partage avec le sanglier), il s'est retourné contre ses persécuteurs, en a mis quelques-uns hors de combat, et s'est élancé de plus belle, laissant toute la meute en désarroi. C'est ainsi que le général Changarnier sauvait l'armée française à la retraite de Constantine.

— Holà, hé! mes bellots! crie le comte en faisant un signe aux piqueurs. Et une fanfare éclatante, relevant le courage des chiens, les fait passer, en serrant les rangs, sur le corps des blessés, comme une colonne de braves éclaircie par la mitraille...

Cependant ils devaient payer cet échec. Le chien compliqué de l'homme n'est plus infaillible. Bientôt les voix se taisent ou aboient sans ensemble... L'un court ici, l'autre là; tous, affairés, déroutés, relèvent la tête, flairent la brise, interrogent les branches, sifflent avec dépit, se regardent stupéfaits, vont et reviennent sur leurs voies.

— Un défaut, morbleu! s'écrie le comte en prodiguant les coups de fouet; la bête a *donné change!*

A stratégiste, stratégiste et demi. Notre cerf, poussé à bout, avait rencontré un camarade, et ce court dialogue s'était échangé en trois coups d'œil.

— Les chiens ont ma piste, et je suis harassé...

— Ils n'ont pas la mienne, et j'ai toutes mes forces.

— Eh bien, prends ma place, et cède-moi ton buisson.

— Volontiers; à charge de revanche!

Et le marché dit s'étant conclu, nos chiens entre deux pistes se trouvaient à pied, comme cavaliers entre deux selles...

— Amenez *Bobêche*, ordonne le comte; voilà le moment de le faire travailler.

La voiture où reposait le vieux chien arrive au galop de son attelage. On en tire avec précaution la noble bête, toute perclue de rhumatismes.

Je l'observais avec l'intérêt qui vous saisit au plus beau nœud d'un drame.

— Allons, *Bobêche*, lui dit le comte en le flattant de la main, donne une leçon à ces conscrits!

Le vétéran dresse la moustache, comme un grognard qui sent la poudre, de son lit de douleur.

Les valets de chien le conduisent, clopin clopant, au *lieu du défaut*, et le mettent en quelques paroles au courant de la difficulté.

— Très-bien, j'y suis, répond *Bobêche* d'un mouvement de queue.

Puis il *goûte la voie* du museau, et se livre à des réflexions profondes... Mais les grognements, les allées et venues des autres chiens troublent sa méditation. D'un frémissement de l'oreille, il signifie qu'on écarte ces étourdis. Les valets lui obéissent et le dégagent de la cohue, à grands coups de fouet. Libre alors, il se remet en quête, démêle, comme un écheveau, les détours et les ruses du cerf, retrouve sa voie et son gîte, le relance avec un reste d'ardeur, et se retournant vers la jeune meute, d'un air magistral :

— Voici la trace! aboie-t-il, en avant ceux qui ont encore du jarret!

Il ne s'était pas trompé! Les chiens relevés partent sur une nouvelle fanfare, et la chasse recommence...

Je restais pétrifié d'admiration, tandis que le comte, une larme à l'œil, remettait son vieil ami en voiture...

— N'est-ce pas que c'est sublime? me dit-il en reprenant le courre avec moi. *Bobêche* en a fait bien d'autres! Ecoutez son histoire.

Quand je le reçus de lord X..., il y a vingt ans, j'avais deux enfants, dont je lui confiai l'éducation.

— A Bobêche?

— A lui-même! C'est lui qui leur a enseigné l'économie, la justice, la sagesse, la reconnaissance, etc., avant de leur enseigner la chasse, qui est le complément de l'homme comme il faut. Voici la leçon d'économie qu'il donnait à mon fils cadet, encore au berceau. Il ramassait ses croûtes de pain et ses restes de gâteau, et en faisait une collection dans sa niche. Puis comme ces friandises se desséchaient, il guettait l'heure où l'on servait la bouillie de l'enfant,

s'approchait en tapinois du vase qui en contenait le reste, y trempait délicatement ses croûtes avec sa gueule et se régalait le plus agréablement du monde. Un jour qu'il en voulait à une jatte de lait, à moitié pleine, ne pouvant atteindre le niveau du liquide, il le fit remonter en jetant des pierres au fond, en avala la meilleure part et le laissa dans le même état apparent qu'il l'avait trouvé. — Connaissez-vous beaucoup d'hommes d'esprit qui auraient imaginé cela ? C'était la leçon de physique de Bobèche sur les corps liquides et solides. Quant à ses leçons de justice, elles n'étaient pas moins remarquables. Mes enfants se battaient, comme tous les enfants des hommes. Bobèche les laissait faire tant que la lutte n'était qu'un jeu. Dès qu'elle devenait un combat, il les séparait avec autorité, et me dénonçait par un grognement équitable celui qui avait abusé de sa force contre l'autre. Mon aîné avait un king's-charles, voleur, capricieux et dévorant comme tous les king's-charles. Quand le jeune frère s'endormait dans son berceau, en maniant ses jouets, il fallait voir Bobèche imposer silence au petit chien et à son maître, et garder la couchette du marmot, comme une sentinelle garde son poste ! Un soir que le king's-charles avait déchiré un rideau de cette couchette, l'aîné eut beau le protéger et le prendre dans ses bras, il ne put le dérober à la correction de Bobèche, qui glissant sa grosse tête sous les tentures, finit par atteindre et mordre sévèrement le coupable.

Autre leçon de juste rigueur (à donner pour exemple aux jurés les plus probes et aux gendarmes les plus consciencieux). Le chat angora de ma cuisinière avait égratigné mon fils en jouant avec lui dans le jardin. Bobèche accourt aux cris de l'enfant, et se met à la poursuite du criminel. Celui-ci lui échappe en gagnant la cime d'un arbre. Croyez-vous que Bobèche se tint pour battu ? Nullement ! Il se dit : — Le chat descendra tôt ou tard, et il resta en arrêt au pied de l'arbre, l'œil braqué sur sa proie. En vain la cuisinière, tremblant pour son angora, prodigua au factionnaire les appels les plus tendres et les os les plus appétissants, rien ne put le corrompre ni le distraire. Il était encore le soir à son poste ; et lorsque le chat, poussé par la faim, se décida à quitter sa position, il ne put éviter une rencontre où il laissa la moitié de ses oreilles. Inutile d'ajouter qu'il eut désormais un égal respect pour mon fils et pour mon chien.

Ce même fils avait atteint l'âge de raison, quand Bobèche lui enseigna la prudence. Un jour qu'ils passaient ensemble à Paris sur le Pont-Neuf, ils se trouvèrent surpris dans un embarras de voitures. Le jeune homme tombe renversé par un cocher maladroit. Le chien, ne pouvant châtier celui-ci, s'en prend à son cheval, qu'il mord jusqu'au sang. Le cocher riposte par une volée de coups de fouet et le cheval par une ruade, qui envoie Bobèche meurtri à dix pas. Mon fils en fut quitte pour une contusion légère, mais son défenseur paya son courage d'une longue souffrance. Depuis cette époque, toutes les fois qu'ils reprennent ensemble le chemin du Pont-Neuf, Bobèche s'arrête à l'entrée, et dit à son maître d'un coup d'œil : — Ce passage est dangereux ; si nous en prenions un autre ? Puis, voyant son conseil inutile, il laisse le jeune homme traverser seul le pont, et le rejoint à l'autre bout, par le pont des Arts ou le pont au Change.

Vous savez que j'ai fait le tour du monde. Bobèche m'a suivi dans tous mes voyages. La plus belle campagne que nous ayons faite ensemble est la chasse des stercoraires, aux îles Feroë.

Cet archipel danois, situé entre l'Islande et les îles Shetland, et composé presque entièrement de rocs inaccessibles, est célèbre à juste titre par les myriades d'oiseaux, qui nourrissent les sept mille habitants de ce désert maritime. Je m'y rendis avec Bobèche, il y a six ans, à l'époque de la chasse. Voilà une noble guerre, qui n'est pas un jeu d'enfant, comme nos courres du cerf et du chevreuil ! Les *vogelbergs*, où se réunissent les oiseaux, sont des masses de rochers noirs surplombant la mer de quinze cents à deux mille pieds. La tempête y fait grimper jusqu'à trente mètres les vagues, qui retombent en cascades le long des gigantesques assises. Par les temps calmes, on voit des cordons blanchâtres et mobiles entourer les corniches du roc. Ce sont des légions d'innombrables oiseaux, venus de tous les coins de l'Europe pour faire leurs nids dans cet étrange séjour. Ils se tiennent rangés l'un près de l'autre, la tête invariablement tournée vers la mer, les femelles un peu en arrière sur leurs œufs, les mâles en avant, ou planant à quelque distance. Une salve d'artillerie ne ferait pas bouger les couveuses. Les naturalistes ont remarqué que tous les vogelbergs regardent l'ouest et le nord-ouest. Les brises du sud-ouest étant habituelles aux Feroë, les oiseaux, qui aiment à voler contre le vent, ont choisi cette demeure en conséquence. De plus, en cas de rafale violente, ils sont sûrs d'être ramenés à leurs nids. Ils appliquent ainsi le précepte d'Horace : *Utile dulci.* On voit surtout aux Feroë les diverses mouettes et le perroquet de mer, le pingouin, le guillemot, le cormoran, et le stercoraire parasite. Celui-ci est le tyran de la population, qui vivrait sans lui en bonne intelligence. Il fait une guerre continuelle aux petites espèces ; il n'en veut pas toutefois à leur vie, mais seulement à leur pitance. Quand il voit passer une mouette repue de crustacés ou de poissons, il s'élance sur elle et la crible de coups de bec, jusqu'à ce qu'elle le désarme en rejetant ce qu'elle vient de manger. Le stercoraire plonge aussitôt sur cette proie de seconde gorge, la saisit dans sa chute, et l'avale gloutonnement. Il ne dédaigne même pas la nourriture digérée par son ennemi, qui s'en débarrasse alors par un tribut moins coûteux.

J'ai fait, en compagnie de Bobèche, trois chasses avec les *faglemands* (preneurs d'oiseaux), la première au filet, la seconde à la perche, la troisième à la corde.

Nous arrivâmes en bateau près des rochers. Des bataillons de guillemots et de pingouins volaient autour de nous avec une confiance étonnante. Ils plongeaient à notre approche, mais si maladroitement, qu'ils se relevaient entre nos rames. Ils s'effrayaient alors et replongeaient plus sottement que la première fois. Ce prologue du drame amusa fort Bobèche, et me fit rire de bon cœur. Cette fois, le péril de l'expédition fut pour le chien. Je le lançai sur les escarpements du roc à la poursuite des oiseaux. Il y fit des évolutions d'une adresse et d'une audace inouïe, gravissant les parois les plus rudes, franchissant les abîmes les plus vertigineux, se tenant suspendu par les pattes à deux cents mètres au-dessus de la mer. Il étrangla ainsi plusieurs centaines d'oiseaux, qui plurent dans notre barque et autour de nous ; puis il en amena des milliers à portée de nos filets. Ces filets sont en grand ceux que nos enfants emploient à la chasse des papillons. Nous n'avions, grâce à Bobèche, qu'à les jeter sur des groupes d'oiseaux, dont les têtes s'engageaient dans les mailles de fil de laine.

Je dédaignai cette boucherie facile, et nous chassâmes le lendemain à la perche. La perche est un long bâton terminé par une planchette horizontale. A l'exemple des Féroiens, je m'assis bravement sur cette planchette ; mon compagnon me poussa en l'air jusqu'aux galeries du roc,

au risque de me rompre les os; je le hissai à mon tour à ce poste dangereux, et nous abattîmes deux mille oiseaux détournés par Bobêche.

Enfin, je risquai la dernière épreuve, la chasse à la corde. Nous montâmes par des pentes ardues au sommet d'un rocher de trois cents mètres, et nous nous avançâmes jusqu'au point qui dominait à pic cet effroyable abîme, au fond duquel mugissait l'autre abîme de l'Océan. Là, les *fuglemands* déroulèrent plusieurs câbles de huit à neuf cents pieds, terminés par des siéges comme ceux de nos maçons. Les plus intrépides chasseurs s'installèrent sur ces siéges, et chacun d'eux fut descendu dans le vide par six hommes qui déroulaient le câble sur une poutre. J'avais choisi le plus long, et je me vis bientôt suspendu, entre le ciel et l'eau, sur mille pointes de rocs, qui n'eussent pas laissé à mon corps un lambeau dans sa chute... Je tenais d'une main une petite corde à signaux, pour avertir les fuglemands qui ne me voyaient plus, et, de l'autre, mon filet pour attraper les oiseaux. Si le câble s'était seulement tordu pendant la descente, je me broyais contre les rochers; s'il s'était accroché dans une fente, je restais en l'air jusqu'à ce que mort s'ensuivît... Arrivé à une première galerie, j'y pris pied en me balançant avec force; j'en informai les hommes avec ma cordelette, et j'y trouvai Bobêche, qui s'y était rendu sans câble ni siége. Il détourna une armée d'oiseaux, dont nous jonchâmes le pied de l'écueil et la mer, où nos compagnons les recueillaient en bateaux. Puis je me remis sur mon siége, et, moyennant de nouveaux signes et de nouveaux balancements, je gagnai et explorai les galeries inférieures. Je fis ainsi huit poses, et j'abattis plusieurs milliers d'oiseaux. Enfin, n'en pouvant plus, perdu de vue par mon chien lui-même, voyant les deux tiers du câble déroulés, et menacé d'un choc mortel à chaque oscillation, je me fis remonter au sommet du roc, où j'arrivai sain et sauf, et reçus les félicitations de Bobêche.

Trois de mes compagnons furent moins heureux. L'un reçut une pierre détachée qui lui brisa l'épaule; l'autre perdit l'équilibre sur une corniche, et fut jeté de mille pieds dans la mer; le troisième demeura suspendu, sans pouvoir remonter ni descendre; nous ne le retrouvâmes que le surlendemain, grâce au flair et au courage de Bobêche. Il était à demi mort de contusions et de faim; et, quand nous le sauvâmes, il avait à moitié rongé le câble avec ses dents, soit pour se rassasier, soit pour tomber à l'eau.

— Auprès de veneurs tels que vous et votre chien, dis-je au comte, nous ne sommes que des roquets courant après des moineaux.



Stercoraires parasites des îles Féroë.

Cependant la fanfare du *bat-l'eau* nous annonça que le cerf venait de se jeter dans l'étang. Nous y rejoignîmes la meute et les piqueurs. La bête avait gagné le bord, mais, les reins ployés, la langue pendante, les jambes couronnées, elle ne fit que quelques pas; et l'*hallali sur pied* fut bientôt suivi de l'*hallali à terre*, quand l'animal, *sur ses fins*, après s'être acculé une dernière fois contre la meute et avoir chèrement vendu sa vie, tomba sous la rage des chiens, qui avaient, du reste, mérité cette victoire.

Bobêche, dans sa voiture, répondit à cette dernière fanfare par un aboiement triomphal. On lui réserva la meilleure pièce de la curée, et le pied de la bête fut apporté au comte par les piqueurs et les valets.

Ce tableau fut d'une éclatante solennité. Les amazones et les calèches arrivaient, bride abattue, par les allées vertes et jaunes. Les chasseurs aux brillants uniformes les escortaient au grand galop, sautant les buissons, les rocs et les fossés; les mille échos du bois répétaient les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux, les claquements des fouets, les appels des piqueurs, les fanfares étourdissantes du cor.... Le soleil, jetant ses derniers rayons à travers l'or, la pourpre et l'améthyste des feuillages d'automne, étagés sur les coteaux en amphithéâtre,

semblait quitter à regret l'étang splendide, la bête expirée, la meute impatiente, et les veneurs rangés à l'entour.

En revenant au château de L..., nous rencontrâmes les deux fils du comte qui avaient chassé à la plume, tandis que nous chassions au poil. Leurs superbes gibiers étaient gardés à vue dans un carrefour du bois par un chien d'arrêt, qui me parut le digne commensal de Bobêche.

— En effet, me dit le comte, les deux font la paire. Je vous montrerai, un de ces jours, *Galimafré* à l'œuvre, et je vous conterai aussi son histoire...

Bobêche était arrivé avant nous. Il nous attendait à la grille, et il *sonna* joyeusement notre entrée.

— Tel que vous le voyez, nous dit le comte, il pourrait m'épargner les frais d'un concierge et d'un valet de chambre. N'ayant plus d'autre moyen de se rendre utile, il passe la journée à garder ma porte et à m'annoncer mes visites. Au moindre bruit de la sonnette, il accourt aussi vite que l'âge le lui permet. Il a une manière de donner de la voix pour les amis, pour les inconnus, pour les gens comme il faut et pour les suspects. Il se ferait tuer sur place avant de laisser passer un homme de mauvaise mine. Comme il se défie de son oreille depuis peu, il tient son regard braqué sur la sonnette, et dès qu'il la voit osciller, il se rend à son poste, avertit la maison et accompagne la visite.

Mais en fait d'esprit, Bobêche nous réservait le bouquet pour le soir. Comme tous les veneurs bien nés, le comte de L... a un fournil chauffé pour ses chiens.

Après le dîner, nous allâmes voir la meute repue de sa large curée et rangée autour des flammes pétillantes. Rendre les expressions variées de toutes ces figures parlantes serait chose impossible. Derrière le comte, arriva d'un pas lent maître Bobêche, qui voulait aussi prendre un air de feu. Il essaye en vain de se glisser à travers les rangs serrés. Le moindre basset tient à sa place et le repousse sans pitié ni respect. Au moment où, indigné de l'égoïsme des chiens, j'allais les écarter d'un coup de fouet devant leur doyen glorieux :

— Laissez faire, dit le comte en me retenant la main, Bobêche est fier, il refuserait l'aumône du foyer, et il saura bien s'y installer sans intervention étrangère.



*Gibier gardé par un chien*, d'après le tableau d'Oudry (Musée du Louvre).

Bientôt, en effet, le vétéran se retire d'un air dédaigneux; il sort doucement par une petite porte à lui connue. Je le vois par la fenêtre se traîner jusqu'auprès d'un bosquet voisin. Là, il dresse la tête et entonne d'une voix formidable le *lancer* le plus retentissant qui ait jamais enlevé chiens et veneurs. Le résultat fut aussi prompt qu'infaillible. La meute entière, réveillée en sursaut, à cet appel qui ne la trompa jamais, se lève en désordre, quitte le feu, et s'élance en se bousculant par la grande porte... C'est ce qu'avait prévu et c'est ce que voulait Bobêche. Il revient philosophiquement par un détour, rentre par la porte dérobée, trouve le foyer vacant, cherche la meilleure place en tournant et en remuant la queue, et s'y installe avec la simplicité qui est l'apanage du génie...— Que vous avais-je dit? murmura le comte en souriant. Je ne répondis pas. L'admiration m'avait coupé la parole. C. de C.

# LES RÉCOMPENSES DE MICHEL-ANGE (1).

## UNE LETTRE DE FRANÇOIS Ier.

### PREMIERS OUVRAGES.

Pendant ses pérégrinations de Venise à Bologne et de Bologne à Rome, Michel-Ange, encore jeune et inconnu, se trouva sans argent et sans travail. A Bologne il y avait une loi qui forçait les étrangers à porter sur l'ongle du pouce un cachet de cire rouge; faute de ce singulier passeport, Michel-Ange se fit arrêter et condamner à une amende de 50 livres. Mais Jean-François Aldobrandi, gentilhomme d'esprit et de cœur, prenant sous sa protection le jeune étranger, fit casser le jugement, et l'accueillit chez lui par une noble et généreuse hospitalité. Là il passa les soirées à lire Dante et Pétrarque, et les jours à travailler à des ouvrages que la bienveillance de son hôte lui avait procurés.

C'est alors qu'il fit pour l'autel de Saint-Dominique, dans l'église dédiée à ce saint, deux petites figures de deux à trois pieds, l'une représentant saint Pétrone, et l'autre un petit ange à genoux, d'une douceur et d'une grace charmantes. Il paraît que ces deux statues, si minces qu'en fussent les proportions, eurent un tel succès, qu'un sculpteur de l'endroit menaça sérieusement Michel-Ange de l'assassiner. La haine des rivaux augmentait en raison des talents de l'artiste. Il y avait progrès, comme on voit. A Florence c'étaient des coups de poing, à Bologne c'étaient des coups de poignard.

Il se hâta de retourner dans sa patrie, qui respirait un peu après la tourmente. On fait remonter à cette époque l'exécution d'un petit saint Jean et celle d'un Amour endormi, auquel son propriétaire cassa un bras et qu'il fit passer ensuite pour antique. La plaisanterie réussit pour le statuaire, comme elle avait réussi pour la statue, et le mystifié, cette fois, fut un cardinal, qui paya deux cents ducats un morceau de sculpture dont il n'eût voulu pour rien s'il l'avait su moderne. Il est vrai que l'artiste ne toucha que trente écus sur cette somme; car il avait vendu l'Amour comme étant réellement de lui, sans compter que tout l'or du monde n'aurait pu décider Michel-Ange à mutiler si cruellement son œuvre. Mais Son Eminence fut punie par où elle péchait. Les connaisseurs de cette force sont la providence des brocanteurs.

Par un hasard des plus singuliers, Michel-Ange, tout en dessinant à la plume une main qui est restée, racontait à un ami du cardinal qu'il était l'auteur de la petite statue que Son Eminence avait achetée de seconde main, comme antique merveille du talent de ce jeune homme; et frappé par une révélation si extraordinaire, l'ami du cardinal engagea Michel-Ange à le suivre à Rome, où il ne manquerait pas d'occasions de travailler et de se faire connaître. L'artiste accepta, et à peine eut-il fait son entrée dans la ville éternelle, que les commandes abondèrent de toutes parts, et que son nom cessa d'être obscur.

Le premier ouvrage qu'il fit, pour Giacomo Galli, est le Bacchus de la galerie de Florence. Le dieu est couronné de pampres; sa figure est souriante; son regard, déjà voilé par l'ivresse, se porte avec amour sur une coupe qu'il tient de la main droite. Il semble déjà ne plus s'apercevoir de ce qui se passe autour de lui; car un charmant petit satyre, prodige de malice et d'espièglerie, mange impudemment des raisins qu'il vient de dérober au dieu des buveurs.

### LA PIETA.

Au Bacchus succéda presque immédiatement le beau groupe *della Pietà* (1), exécuté par ordre du cardinal de Saint-Denis. C'est Marie, qui soutient sur ses genoux le corps de son fils qu'on vient de détacher de la croix. Le succès qu'obtint ce groupe, lors de la première exposition, fut tel, que Vasari ne trouve pas de mots assez hyperboliques pour en faire l'éloge. A en juger par l'avis des contemporains, jamais ni les anciens ni les modernes n'avaient atteint à une telle hauteur pour l'idéal de l'art; jamais le marbre n'avait été travaillé avec un soin si exquis, avec une si désespérante facilité. Cependant, au milieu de ce concours de louanges si justement méritées, la critique reprocha à l'artiste d'avoir fait la mère presque aussi jeune que le fils.

— La mère du Christ était vierge, répondit durement Michel-Ange, et la chasteté de l'âme conserve la fraîcheur des traits. Il est juste, il est permis de croire que Dieu, pour rendre témoignage de la pureté de Marie, a voulu lui laisser longtemps l'éclat de la jeunesse et la puissance de la beauté.

Malgré cette leçon, la critique ne s'avoua pas vaincue; mais aussi, malgré la critique et peut-être à cause d'elle, de nombreux admirateurs stationnaient devant le groupe *della Pietà*. Un jour que Michel Ange se trouvait mêlé à la foule, il entendit un étranger demander à son voisin :

— Savez-vous quel est l'auteur de ce groupe?

— Certainement, monsieur; l'auteur de ce groupe est Gobbo de Milan.

— C'est juste, dit tout bas Michel-Ange, je n'avais oublié qu'une chose, c'est d'y graver mon nom.

La *Pietà* était le second ouvrage du sculpteur de Florence, aussi la question de l'étranger n'était-elle pas sans excuse. Aujourd'hui il n'est pas un homme qui, en voyant ce groupe, même sans prendre garde à la signature, même sans en avoir jamais entendu parler, ne s'écrie aussitôt : Michel-Ange!

### LE TOMBEAU DES MÉDICIS.

Dans la sacristie de Saint-Laurent, à Florence, comme dans tous ses chefs-d'œuvre, Michel Ange a voulu sortir des routes battues. Génie impatient et souverain, il a dédaigné la règle, méprisé la tradition, brisé les entraves; sa devise à lui, en peinture comme en sculpture, comme en architecture, est de n'imiter personne et de ne point avoir d'imitateurs.

On voit en entrant les deux tombeaux, l'un à droite, l'autre à gauche, adossés aux murs de la chapelle. L'ordonnance et la décoration du local s'harmonisent merveilleusement aux lignes de la sculpture et à la disposition des statues. Sur chacune des tombes, aux deux côtés in-

(1) Voyez les trois articles de M. Alex. Dumas, sur *Michel-Ange*, t. XV, p. 1, et XVII, p. 18 et 57.

(1) Voyez ce groupe, tome XV, page 18.

clinés du couvercle, sont couchées deux statues allégoriques. Tout cela est simple et grand. Rien ne trouble, dans cette paisible retraite, la méditation ou la prière. La pureté des lignes, l'harmonie de la composition, l'unité de l'ensemble, vous attirent et vous dominent par un charme singulier.

A droite c'est Julien de Médicis. C'est l'énergie, c'est la résolution, c'est la force. A ses pieds sont couchés la Nuit et le Jour.

A gauche, c'est Laurent. C'est la méditation, c'est le calme, c'est la pensée. Aussi cette statue admirable a été nommée *Il pensieroso* (1). Les deux figures allégoriques couchées sur le tombeau représentent, dit on, le *Crépuscule* et l'*Aurore*. Va pour l'aurore et le crépuscule. Ce que nous affirmerons, c'est qu'on n'a jamais rien vu de plus parfaitement beau, dans l'idéal moderne, que ces quatre allégories et les deux portraits de Michel-Ange. Il ne s'agit pas de commentaires et d'analyses, ces six statues sont vivantes.

Entre les deux tombeaux, Michel-Ange a placé la Madone et l'Enfant Jésus. Ce groupe magnifique n'est pas terminé. L'attitude et le mouvement de la Vierge sont admirables de naturel et de douceur. L'Enfant Jésus a plus d'énergie et de grâce.

Tel est aussi le caractère général qu'on remarque dans la figure du Christ tenant la croix, exécuté par Michel-Ange vers le même temps, pendant son séjour à Rome, et placée dans l'église de la Minerve. Dans ces ouvrages, un des plus achevés que nous ait laissés Bonarroti, le Sauveur des hommes respire plus de terreur que de confiance. Mais jamais peut-être l'imitation du corps humain n'a atteint, sous le ciseau du grand sculpteur, un degré de vérité plus complète et plus frappante.

### UNE LETTRE DE FRANÇOIS Ier.

La renommée du tombeau de Saint-Laurent franchit rapidement les Alpes, et nous avons sous les yeux une lettre de François Ier, adressée au sieur Michel-Angelo Bonarroti, par laquelle le roi chevalier supplie l'artiste de vouloir bien lui accorder la permission de mouler sa statue.

Voici textuellement cette lettre curieuse, qui honore également le roi qui l'écrit et l'artiste auquel elle est adressée :

« Sieur Michel-Angelo,

« Pour ce que j'ai grand désir d'avoir quelques besognes de votre ouvrage, j'ai donné charge à l'abbé Saint-Martin de Troyes (François Frimatin), présent porteur que j'envoie par delà les monts, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler en les vous bien payant (Digne roi !), ainsi que je lui ai donné charge, et davantage vouloir être content pour l'amour de moi, qu'il molle le Christ de la Minerve et la statue de Notre-Dame de la Febre, afin que j'en puisse aorner l'une de mes chapelles, comme des choses qu'on m'assure être le plus exquises et excellentes de votre art.

« Priant Dieu, sieur Michel-Ange, qu'il vous ait en sa garde.

« Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le sixième jour de février mil cinq cent quarante-six.

« Signé François.
« Signé L'Aubépine. »

Puisque nous en sommes aux éloges contemporains, après la lettre du roi, citons quatre vers qu'on doit probablement à un homme du peuple, et qu'on trouva affichés contre la statue allégorique de la Nuit :

« La Notte che tu vedi en si dolci atti
« Dormire, fu da un Angelo scolpita
« In questo sano, e perche dorme ha vita;
« Destala se nol' credi, e parler' al ti. »

« La Nuit, que tu vois dormir dans une si douce attitude, a été sculptée dans ce marbre par un ange, et puisqu'elle dort, c'est qu'elle est vivante ; excite-la, si tu en doutes, elle te parlera. »

Michel-Ange répondit par cet autre quatrain aux vers du poëte inconnu :

« Grato m'è il sonno e pri l'esser di sano
« Mentre che il danno e la vergogne dura,
« Non veder, non sentir m' è gran ventura;
« Peró non mi destar ! oeh ! parla bano !

Alexandre DUMAS.

(1) Voyez cette statue, tome XV, page 5.

# TROIS SIÈCLES APRÈS. FRANÇOIS GÉRARD.

Aux récompenses de Michel-Ange, citées par notre illustre collaborateur, nous devons en ajouter une qui honora sa mémoire trois siècles après sa mort.

C'est l'épisode le moins connu et le plus intéressant peut-être de la vie de notre grand peintre Gérard. On y verra une nouvelle preuve de ce que nous avons dit à propos de Lesueur (2), que l'influence des hommes de génie leur survit dans la postérité la plus reculée. Il s'agit non-seulement d'un chef-d'œuvre, mais encore d'une bonne action, produite par la *Pietà* de Michel-Ange.

François Gérard, qui devait s'immortaliser par tant de tableaux, et surtout par l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, commença, comme Michel-Ange, par s'exercer dans la sculpture chez le statuaire Pajou. En 1782, sa vocation lui arracha le ciseau des mains, et le fit entrer chez le peintre académicien Brenet. Celui-ci, qui avait plus de routine que de talent, interdit les couleurs à son élève et ne lui permit que l'exercice du crayon. Gérard, alors âgé de douze ans, ne put supporter cette exigence. Dérobant un jour une palette et un pinceau, il alla peindre en cachette, dans un grenier, une large toile représentant une peste. C'est celle qui a figuré dans la collection de l'acteur Chenard. L'enfant avait atteint sa quatorzième année, et révélait déjà le peintre du *Bélisaire*.

Un matin qu'il se livrait à son travail favori, un inconnu s'introduisit dans son grenier.

— Jeune homme, lui dit-il, je suis le chevalier de Rougeville, j'aime les arts et les artistes. On m'a parlé de votre talent et de vos chagrins. Je les ai fait connaître à la reine dont l'esprit n'a d'égal que le cœur, et elle m'a chargé de vous commander un ouvrage. Venez demain travailler chez moi, vous y serez mieux qu'ici.

(2) Voyez *Eustache Lesueur*, t. XVI, p. 27.

Gérard quitta le grenier de Brenet et courut au rendez-vous du chevalier. Il trouva, dans une chambre bien éclairée, un magnifique plâtre de la *Pietà* de Michel-Ange.

— Vous désirez, lui dit le gentilhomme, passer de la statuaire à la peinture. Voici une excellente occasion. La reine vous demande de lui traduire en couleur ce chef-d'œuvre du roi des sculpteurs et des peintres.

Gérard, au comble de la joie, se mit à l'ouvrage. Il songea aux douleurs qui commençaient à frapper Marie-Antoinette, comme reine et comme mère; et cette pensée, animant sa reconnaissance, lui fit suppléer à l'insuffisance de sa copie par une tendresse qui n'est pas dans la Vierge de Michel-Ange.

M. de Rougeville fut enchanté de lui, le présenta à la reine, et le fit entrer à l'atelier de David. Cinq ans après, il remportait le second prix de Rome.

Il revint d'Italie en 1792, avec sa mère mourante. Il trouva la France bouleversée, David lancé dans la révolution, ses anciens amis suspects ou dispersés... Retiré au chevet de sa mère, il fit une seconde *Pietà*, plus belle encore que l'autre, et tout imprégnée de ses larmes filiales.

Bientôt sonne 93, l'an de terreur et de misère. La réquisition atteint Gérard au milieu de ses travaux. Il recourt à David, alors tout-puissant. Le peintre jacobin l'exauce; mais à quel prix? en l'associant à ses œuvres de sans-culotte, en l'inscrivant parmi les jurés du tribunal révolutionnaire !...

Figurez-vous l'horreur et les combats du jeune artiste. S'il refuse ce terrible honneur, il risque sa liberté et peut-être sa vie ! S'il accepte, le voilà complice de Robespierre et du bourreau ! Il accepte cependant, avec l'espoir de sauver ses propres victimes. Mais bientôt, il voit où l'a mené sa faiblesse, et l'illusion de son cœur tombe devant la sanglante réalité. Il se sent les mains liées pour faire le bien et libres seulement pour accomplir le mal. Les révolutions sont comme les cylindres mécaniques. Si vous y mettez le bout du doigt, votre corps y passe tout entier. Chaque jour les têtes les plus innocentes et les plus illustres vont du tribunal où Gérard siége, à l'échafaud qu'il ne peut renverser.

Un soir enfin, il apprend qu'il va juger Marie-Antoinette! A ce dernier coup, sa raison s'ébranle; il cherche une issue au cercle de sang... Il ne peut ou il n'ose en trouver. Son courage se réveille et s'abat tour à tour... Il voit l'œil de David dardé sur lui comme un poignard. S'il cède, il est infâme ! S'il résiste, il est perdu ! Que faire ?

Il en était là, lorsqu'un homme, vêtu de la carmagnole, entre chez lui. Il reconnaît, sous l'horrible déguisement, le chevalier de Rougeville !

Ce brave gentilhomme, qui remuait alors tout Paris pour sauver la reine (1), déroule une toile qu'il portait sous le bras, et montre à Gérard la copie de la *Pietà*, qu'il lui avait commandée pour Marie-Antoinette...

— Monsieur, lui dit-il avec force, le peintre d'un tel tableau ne peut juger la mère de Louis XVII !

— Non ! non ! s'écrie l'artiste éperdu; mais comment détourner ce calice ?

— Comment? reprend le chevalier; mais *vous êtes malade, très-malade...* Vous avez une fièvre ardente... Appelez mon ami, le docteur T...., pour vous tirer une palette de sang...

Gérard a compris le noble stratagème. Il embrasse le gentilhomme. Le docteur T... arrive; il saigne le peintre à blanc ; et David le trouve épuisé dans son lit, quand il vient le chercher pour l'audience.

Voilà comment la *Pietà* de Michel-Ange épargna à Gérard le jugement de Marie-Antoinette.

Malheureusement, le chevalier de Rougeville ne trouva pas le même cœur chez les autres jurés de la reine.

Gérard prolongea son *heureuse* maladie assez longtemps pour se faire rayer de la liste fatale, six semaines avant la mort de Robespierre.

Ce fut le souvenir de ce trait généreux qui imposa silence aux ennemis de son talent sous le règne de Louis XVIII.

PITRE-CHEVALIER.

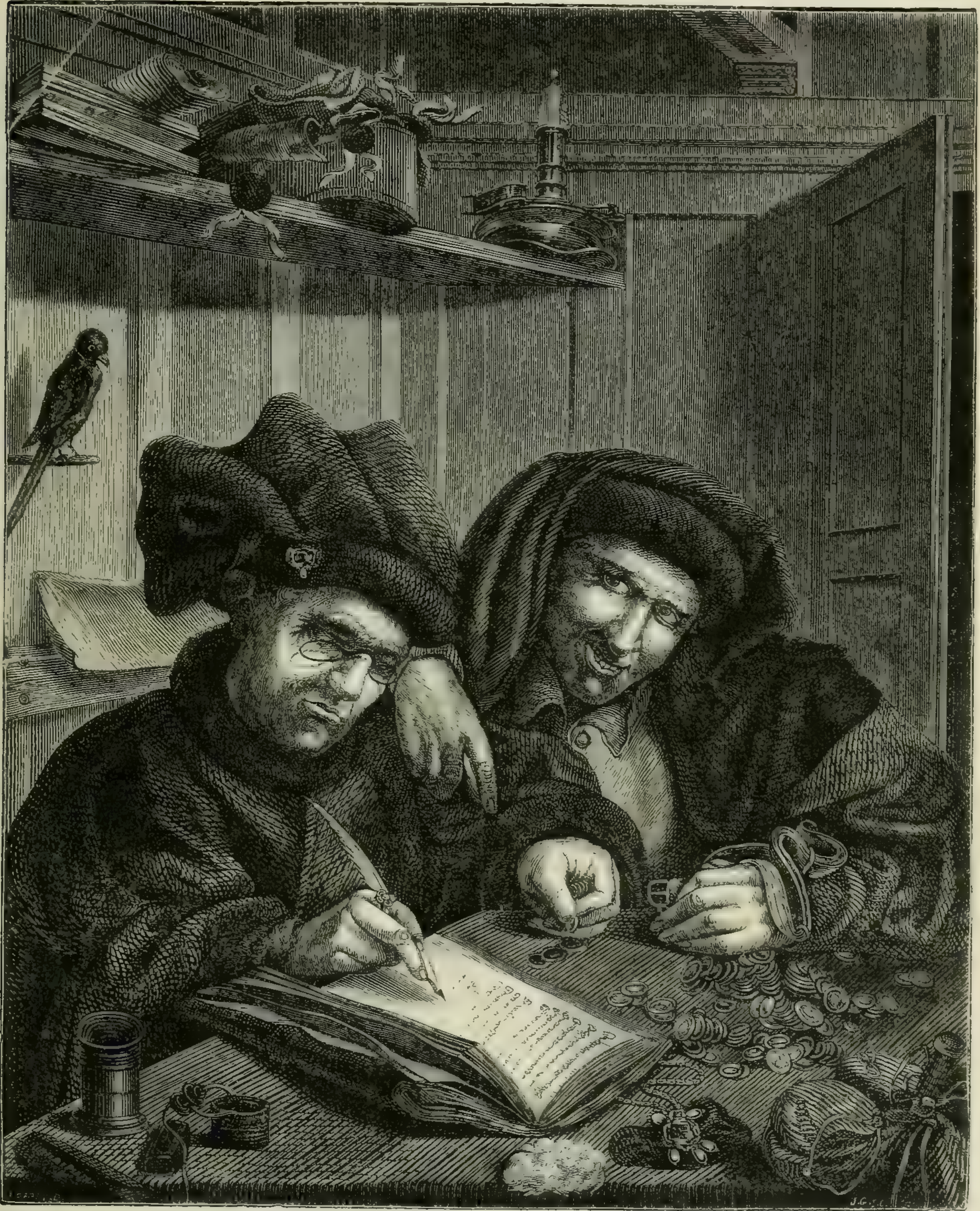


Le peintre François Gérard.

(1) C'est lui que M. Alex. Dumas a mis si dramatiquement en scène, sous le nom du chevalier de Maison-Rouge

# LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

## ESQUISSES DE VOYAGES.



Frontispice : Le Génie du commerce, d'après le tableau des *Changeurs de monnaie*, de Quintin Metzys.

(1) Sous ce titre modeste, nos lecteurs reconnaîtront bientôt l'étude la plus complète, la plus piquante et la plus *française* qui ait été faite sur l'Angleterre et les Anglais. Leur voyage à Londres avec M. F Wey leur en apprendra plus que tous les *trains de plaisir*.

## CHAPITRE PREMIER.

Introduction. Un mot sur les trains de plaisir. — Physionomie de l'expédition.—Premier aspect des côtes au lever du soleil. — Entrée de la Tamise. Est-elle un fleuve? — Spectacle merveilleux de cette grande route de Ramsgate à Londres.—Gravesend. — Woolwich. — Un bourg-pourri. — Un peuple sur l'eau.—Le port de Londres.—Panorama de la ville.—Impression fantastique —Effet du langage sur les mœurs.—Les gentils douaniers. — London-Bridge. — Aperçu de la galanterie anglaise.—Pont de Waterloo.— Les régates .., etc .. — Première excursion.—Trafalgar-Square —Monument de Nelson. —Des chapiteaux en cage —National-Gallery.—Triste condition des monuments d'art. — William Hogarth, etc... — Influence de Cromwell sur les arts et le caractère national. — White-Hall.—Recherche du véritable emplacement de l'échafaud de Charles Ier. — Une soirée à la taverne. — Londres la nuit.

— Le soleil est couché depuis plus de cinq heures, et la clarté n'a pas disparu. Remarquez-vous, monsieur, que cette nuit il n'y a pas de nuit, que le ciel est pâle, et la mer encore plus pâle, sans que l'on s'explique d'où proviennent ces lueurs?

A ces observations judicieuses, mieux qu'à son visage emmaillotté de diverses coiffes, je reconnus mon voisin de la table d'hôte à Boulogne, et je l'engageai à s'asseoir à mes côtés sur le pont du navire. Il s'y refusa.

— Vous savez, dit-il, que j'ai le pied marin,

Ce compagnon a cinquante ans, la manie d'être observateur, et de connaître la mer pour avoir navigué de Marseille à Cette. Grave, doué d'un certain aplomb, un peu replet, il tient la tête inclinée, afin de donner à un regard bénin un faux air de perspicacité. Il reprit :

— Nous voilà partis pour Londres, au nombre de quarante-cinq, avec l'excursion des trains de plaisir. Combien pensez-vous qu'il y ait parmi nous de gens capables de comprendre ce qu'ils verront? Eh bien, monsieur, l'on n'en compterait peut-être pas trois! Quant à moi, je me soucie peu des monuments, on en voit partout; je les regarderai cependant,.. Mais mon but principal, durant ces huit jours, c'est d'étudier les mœurs, afin de savoir à quoi m'en tenir sur l'Angleterre.

Sa prétention m'eût égayé, si un retour sur mes propres dispositions ne me les avait montrées aussi exorbitantes que celles de mon interlocuteur. Plus discret avec moi-même, je ne me les étais point avouées; sa naïve confession m'éclaira. Assurément il s'abusait quant aux résultats possibles de son voyage; mais il partait d'une idée juste : ce qu'il y a de plus intéressant à connaître en Angleterre, ce sont les Anglais, c'est la vie particulière des diverses classes de cette société si tranchée, si différente de la nôtre; c'est le mécanisme intime de cette civilisation active et puissante qui, du fond d'une île du Nord, jaillit et rayonne sur les deux mondes. Mais comment pénétrer dans une pareille étude en l'espace d'une semaine, attaché à une expédition collective dont le but est de parcourir à la hâte une myriade de curiosités?

Comme s'il avait prévu ces objections, mon homme y répondit d'avance :

— Le temps est bien court, les occasions sont rares; mais l'objet à étudier se trouvera partout. Pour observer, monsieur, est-ce du loisir, est-ce un guide, est-ce un livre qu'il faut? Eh non, vraiment! Il est des gens qui passeraient vingt ans à Londres et reviendraient moins édifiés que d'autres au bout de vingt jours. Pour observer, il faut... un observateur; de même que pour peindre, on choisit un peintre, et, comme a dit un auteur, le temps ne fait rien à l'affaire. D'ailleurs, pour qui sait comprendre, tout raconte et décrit; les monuments expliquent les institutions; la physionomie de la rue, des maisons, l'allure des passants, sont comme certains effets dont on rejoint les causes : partout l'œil ne rencontre que des symboles, et les pierres ont un langage.

La confiance de ce bonhomme était faite pour enhardir. Il n'avait que huit jours à dépenser. Je comptais les épuiser comme lui, à parcourir avec soin les monuments principaux, et profiter de la méthode, de l'économie et de la rapidité des excursions parisiennes. Mais je me proposais en outre, ainsi familiarisé aux allures de Londres, d'y rester tout un mois, logé dans une famille anglaise, afin d'examiner à loisir et plus à fond. Muni de bonnes recommandations pour des habitants de cette capitale, divers de fortunes et de professions, j'espérais acquérir des notions plus sûres, mieux élucidées, et sinon tout connaître, tout posséder, du moins être à même de retracer fidèlement, sans préjugés ni passion, ce qui m'aurait frappé. Ce plan réalisé m'a prouvé que l'Angleterre, à travers laquelle j'ai fait diverses excursions, est vraiment peu connue chez nous. Bien des choses ont été faussées, l'exagération s'est glissée partout, et je me suis trouvé conduit à revenir de la plupart de mes opinions préconçues, qui sont celles de la pluralité de nos compatriotes.

Mon intention, dans un sujet si délicat, n'est donc point de donner des solutions absolues ni d'imposer des observations isolées comme des règles générales; non, je redirai ce que j'ai vu, je dépeindrai ce que j'ai esquissé d'après nature avec sincérité. Rien de moins, rien de plus. Ce pays est la terre classique de la froide raison, de la vie positive et de la réalité; il exclut la fantaisie poétique et les artifices de composition, sous peine de cesser d'être vrai.

C'est dans le détail des objets qu'on est forcé de rechercher les traits de la physionomie de l'Angleterre. L'observation vous arrive inattendue et vous saisit à l'improviste; on l'accepte pour ainsi dire sans l'avoir poursuivie. Cette confidence annonce une étude minutieuse, mais elle ne peut être nouvelle qu'à ce prix, et, j'ose le dire, intéressante qu'à cette condition. Pardonnez-moi, lecteur, cette timide explication, en faveur de la bonne foi qui l'a dictée; et, s'il vous plaît de venir à bord du steam-boat *la Cité de Boulogne*, nous remonterons ensemble la Tamise jusqu'au pont de Londres. La nuit est pâle et clémente, le ciel est sans un nuage et la mer sans une seule ride.

Plus nous avancions, plus j'étais frappé de l'étonnement naïf et de l'inexpérience inquiète qui caractérisent nos compatriotes. Les Français ne voyagent pas assez, tel est le principe de l'unique infériorité qu'ils subissent par rapport aux autres peuples du Nord. Nos habitudes casanières laissent une lacune profonde dans notre éducation. De là des préjugés nombreux, de là les difficultés de nos rapports avec les autres nations, notre maladresse à coloniser, l'extension bornée de notre commerce, les limites étroites de notre érudition historique, et la plupart des méprises qui entravent notre politique extérieure. Les hommes d'État de l'Angleterre connaissent tous le monde entier à peu près comme nos agents de police connaissent les rues de Paris. S'il est un exemple propre à nous inspirer des goûts plus aventureux, c'est assurément celui de cette nation, qui, douée d'un sentiment national presque superstitieux, a cependant élu le globe entier pour patrie.

Tout ce qui concourt, de près ou de loin, à l'éducation publique, doit avoir pour mission d'exhorter les jeunes gens à visiter les pays voisins. L'entreprise des trains de

plaisir destinés à l'excursion de Londres nous a paru, dès l'origine, une heureuse invention; mais ce journal, dès longtemps dévoué aux intérêts moraux de la famille, avant d'entretenir ses nombreux et fidèles abonnés de cette création nouvelle, a attendu l'occasion d'en parler avec connaissance de cause, afin de juger si le plan réunit les conditions désirables de sincérité, de sécurité, d'utilité et d'économie. Nous n'hésitons pas à le déclarer en conscience, cette entreprise tient ses promesses ; elle est dirigée par des hommes jeunes, actifs, intelligents. Les journées sont bien distribuées; la vie matérielle est assez bonne pour que des femmes puissent, sans nul inconvénient, faire partie de l'expédition qui d'ailleurs permet de visiter Londres avec une économie surprenante. Enfin, nous pensons que des jeunes gens en vacances pourraient être confiés sans nul inconvénient aux soins de MM. Dorsan et Mirès, d'autant mieux que chaque train est accompagné et dirigé par un des chefs ou de leurs coassociés. C'est une heureuse idée, bien mise en œuvre, et il est à désirer que la pensée du voyage en commun trouvant beaucoup d'imitations, soit réalisée pour divers pays. On tenait à donner ce renseignement tout d'abord, afin de n'avoir pas à y revenir d'une manière directe, et pour satisfaire à un sentiment sincère de gratitude et d'équité.

Un genre d'attrait tout particulier à ce mode de voyage, c'est le spectacle piquant de la caravane, composée de gens d'humeur et de conditions diverses, apportant leur fantaisie, leurs manies, leur ébahissement, leurs préjugés, et le contingent de leurs observations. Transplantés en pays étranger, ils sont dessinés par le contraste d'une façon pittoresque et imprévue ; mais ces rapprochements fortuits de gens l'un à l'autre inconnus sont sans inconvénient, car nul n'est admis sans informations préalables.

— Enfin, s'écriait sur le pont du navire, afin d'abréger les heures nocturnes, un officier de la garde nationale, il faudrait là plus d'ordre, plus de discipline. Donner à chacun son numéro, et à chaque repas, à chaque course, faire un appel, un *contre-appel*, et que tout fût réglé *militairement*. On marcherait par pelotons, etc...

— A quelle heure arriverons-nous à Londres?

— A midi.

— Heure *militaire*, au moins?

Mais survient un touriste :

— Çà, dit-il, j'espère qu'on ne va pas nous conduire comme un troupeau de moutons et nous aligner comme des écoliers à la promenade; je n'ai point prétendu aliéner ma liberté...

— Ils ne s'en tireront jamais sans la discipline militaire, monsieur; et quand on a servi...

Là-dessus, discussion à perte de vue...; l'esprit militaire rebrousse nos annales de l'Empire; on approche de la patrie de Wellington, et bientôt l'on entend : — Ce sont les Prussiens qui par leur diversion... Si Grouchy était arrivé à trois heures!...

Plus d'une fois nous aurons à esquisser les allures du Parisien en voyage.

Cependant le navire chemine, laissant derrière lui un sillage bordé d'une frange phosphorescente : sur la gauche, une longue file de lumières, chapelet d'étoiles qui semble danser sur les vagues, annonce que l'on est à la hauteur de Douvres; on voit poindre l'aurore sur un point inattendu du ciel, car chacun est désorienté par les bordées courues pour éviter les bas-fonds, et les premières lueurs vont accuser dans la brume les maisons de Ramsgate, environnées de villas, jetées comme des fleurs parmi des touffes d'arbres. Ces cottages se nomment des maisons à thé. Plus loin, c'est Margate couronnant une falaise lisse et pâle comme un mur, piédestal qui foule un lit de goémons noirs, et porte la ville assise sur un coussin de verdure; Margate étale ses grandes maisons de brique brune percées de fenêtres sans nombre, et son clocher massif à la cime dentelée.

Il n'est plus nuit, il n'est pas jour encore; la clarté ne découpe pas assez d'ombre pour devenir la lumière ; les rives estompées de blanc n'offrent que des plans miroitants et mous; les vapeurs de la nuit floconnent sur l'azur paisible des eaux et éteignent le bleu pâlissant du ciel.

Peu à peu la côte s'aplatit; sur la droite, un banc de sable, mince ligne de bistre, vient endiguer la mer; on se croit à l'entrée de la Tamise; mais derrière cet ourlet de terre, une voile apparaît dans les airs. C'est la mer qui se révèle par delà. A mesure que le navire incline à l'ouest, l'intérêt se concentre sur la grève anglaise, où l'on voit deux tours d'un aspect triste, *Two Sisters*. Là, dit-on, sont venues échouer deux jeunes filles, en mémoire desquelles on a élevé ce monument. Puis l'on découvre, au revers d'un coteau gris, les maisons blanches et closes d'Herneby, ville de bains, qui se mire tout entière dans l'eau bleue, comme une cité orientale. Un second banc de sable, célèbre par le naufrage de *l'Adélaïde*, marque, dit-on, l'entrée de la Tamise, et comme, néanmoins, on ne voit la terre que d'un côté, il faut accepter l'idée paradoxale d'un fleuve qui n'a qu'un bord.

C'est à la hauteur de Barnstaple, enfoncée dans la côte violette, que l'on voit enfin émerger des flots l'autre rive, dentelée, mince et sombre comme la lame émaillée d'une scie.

Soudain éclatent le mouvement et la vie. Le soleil s'élance et va réveiller la Tamise endormie; il disperse la brume, et, de ses premiers rayons, fait jaillir une volée de voiles blanches qui marquent le passage et s'éloignent sur les eaux, pareilles à un essaim d'alcyons fuyant dans les airs.

Alors tout se ranime à bord, le pont se peuple de figures pâles, et les passagers de l'expédition française, renaissant à l'activité, se divisent à l'instant en deux classes, ceux qui questionnent sans relâche et ceux qui veulent déjeuner tout de suite; les premiers, inquiets et nerveux, restent tels tout le long du voyage ; les autres, insouciants et sensuels, ne songeront qu'à leur bien-être.

Tandis qu'ils vont bourdonnant, suivons attentifs le cours du fleuve, ce vaste port de l'Angleterre et du monde commercial. Ce n'est pas avant cinq à six heures que l'on arrivera à Londres.

Pénétrer dans cette immense métropole en remontant le cours de l'eau, c'est jouir de l'aspect le plus étrange, le plus imposant, le plus magnifique qu'il soit possible de rencontrer.

La Tamise est la plus grande route et la plus fréquentée, la plus chargée de population qui existe. Ce chemin liquide est un objet indéfinissable et surtout peu défini. La Tamise n'est point un fleuve, et n'est, sur aucun point de son cours, assimilable à un fleuve. De sa source jusqu'à Londres, c'est une petite rivière arcadienne qui serpente et se joue dans des prairies et distribue à travers les ombrages des parcs la grâce et la fraîcheur. Dans Londres, la Tamise est un quai servant d'entrepôt; car les maisons du rivage sont plantées dans la vase et communiquent directement avec les navires. Entre ces quais de fange et d'eau, il y a une grande rue remplie d'omnibus et jonchée de monde; ces omnibus sont des bateaux à vapeur, et cette rue, c'est encore la Tamise. De Londres à Gra-

vesend, ville située à six lieues au-dessous de Londres, la Tamise est un port où les bâtiments de tous pays sont alignés par centaines. A partir de Gravesend, la Tamise est un bras de mer. On pourrait même la définir ainsi de la Manche à Londres, où l'on signale encore dix à douze pieds de marée. Les crues de la rivière n'exercent aucune influence sur le niveau de ce golfe profond.

C'est devant Gravesend que l'on commence à subir l'impression étrange que fait éprouver la contemplation de l'Angleterre. A droite, le littoral du comté d'Essex est bas, aride et gris. La Tamise prend la couleur du plomb ; à gauche, la ville de Gravesend est blême et lugubre avec coquetterie. C'est là que je vis le premier échantillon de la bizarre et fantasque architecture du pays. Les bains Clifton sont rigoureusement gothiques, et chaque ogive est surmontée d'un minaret à la turque. Autant la terre est déserte et solitaire, autant le canal est animé par la circulation et par le travail. Mais la précision calme avec laquelle les embarcations se croisent, le rapprochement inexplicable de tant de groupes si complétement étrangers entre eux, qui ne se connaissent et ne se regardent même pas, la gravité de ces êtres rassemblés fortuitement et isolés par l'intérêt, cette vie d'activité mécanique et de labeur sans relâche comme sans vivacité, tous ces détails vous captivent et vous glacent à la fois. L'on est saisi de la grandeur, de la tristesse d'un tel spectacle ; l'on s'étonne avec crainte et l'on demeure interdit d'un premier accueil si solennel et si morose. En présence de tant de mouvement et de si peu de bruit, l'on croit pénétrer en pleine lumière dans l'empire des ombres. Le soleil même, revêtu d'un linceul blanc, ne projette sur ces scènes fantastiques que le spectre pâli de ses rayons. Dans les champs peu de culture, partout de grands arbres ronds d'une sombre verdure, encadrés de pelouses vertes.

Plus on avance, plus les embarcations se multiplient. Bientôt la campagne entière est envahie par les navires ; car la Tamise décrit des courbes nombreuses. On la laisse fuir à droite, à gauche, et, au delà des rivages bas qui en masquent les sinuosités, on voit circuler à travers les terres les cheminées des steam-boats et les voiles tendues



Vue de Greenwich. (Greenwich-Hospital.)

des bricks, des trois-mâts, qui se jouent dans les airs pêle-mêle avec les ormeaux, les tilleuls et les chênes. La terre et l'onde marient les bois de leurs forêts.

C'est ainsi que l'on atteint Woolwich, ville toute militaire et maritime, contenant un arsenal, une fonderie de canons, une caserne et un parc d'artillerie, une école militaire et de vastes chantiers de constructions navales. Saint-Cyr, Metz et Toulon réunis, donnent l'idée de Woolwich, qui entretient six cents forçats sur des pontons, hélas ! trop connus des anciens marins français. En passant devant ce lieu consacré aux travaux de la guerre, l'on comprend que la Grande-Bretagne ne possède ni la physionomie, ni les mœurs militaires. Cette cité, remplie de soldats de toutes armes, a l'air d'une grande usine ; on ne voit qu'ouvriers et manœuvres fonctionnant sur la grève ou sur l'eau, et l'on prendrait Woolwich pour une ville de fabriques comme Saint-Etienne ou Birmingham, si l'on n'entrevoyait deux ou trois sentinelles en habit rouge, promenant avec indolence de grands fusils qui ne serviront jamais. Là tout est sacrifié à l'utilité, tout est

pour le travail et tout homme agit. En face de cette ruche et sur l'autre rive, plate et solitaire, s'élèvent dix à douze petites maisons à peine achevées, cabanes pauvres et coquettes, construites en style gothique, avec des pignons et des ogives. A la fin de l'année, ces maisons seront au nombre de quatre cents. Des compagnies les élèvent pour y loger des ouvriers, dans un but moins charitable encore que politique ; car la propriété de chacune de ces bâtisses représente un impôt foncier de 20 livres, et quatre cents propriétaires-artisans, improvisés de la sorte, donnent à un parti un nombre égal d'électeurs. Ainsi, l'on fonde une ville au profit d'un candidat à la Chambre des communes. Je crains que chez nous l'on ne recoure pas de longtemps à cet ingénieux moyen de modifier les listes électorales.

En quittant Woolwich, on découvre à l'horizon, un peu sur la gauche, les dômes jumeaux de Greenwich, autour desquels on doit décrire un cercle de deux lieues avant d'arriver aux abords de Londres.

Les neuf milles qu'il reste à parcourir avant d'amarrer à *Custom-House* sont rapidement franchis ; le spectacle est si attachant, la pensée reçoit de si fortes impressions, qu'elle oublie de mesurer les heures. Le mouvement et la vie envahissent enfin la rive gauche de la Tamise, si longtemps solitaire ; des hangars, des usines, des bâtisses çà et là disséminées, préparent le voyageur au panorama de la grande ville qu'il va découvrir à sa droite sur ce bord, gardé par de longs chapelets de navires.

Déjà circulent les *watermen*, bateaux à vapeur très-peuplés, vastes omnibus qui desservent le littoral au nombre de quatre cents. On les voit glisser côte à côte, pêle-mêle avec les chasse-marée, les bricks, les trois-mâts de la compagnie des Indes et les bâtiments de toute sorte, entre lesquels voltigent des nuées de barques. Les rivages, jonchés de monde et de constructions industrielles, semblent mornes et tranquilles, tant la vie circule abondante et agitée sur le lit du fleuve, qui paraît entraîner et brasser dans ses ondes grises une ville entière.

Il est près de midi ; le soleil argente les vapeurs charbonneuses qui flétrissent l'azur du ciel ; des vaisseaux,



London-Bridge (Pont de Londres).

rangés en travers le long de ce boulevard liquide, laissent entrevoir dans les clairières d'une forêt de mâts, une cohue étrange de magasins, d'entrepôts, de tavernes, d'appentis, de manufactures, autres nefs que surmontent d'immenses cheminées de brique, mâtures massives et hardies. Sur la terre et sur les flots, chacun se démène et travaille ; l'eau soulevée et battue sans relâche écume, la vase bouillonne à la surface, et sans qu'un souffle de vent l'effleure ; l'onde bondit et moutonne, livrée à une tempête continuelle.

A mesure que l'on chemine, ce drame singulier marche progressivement à sa péripétie ; on s'étonne que le bateau continue à filer sur ce canal d'une immense largeur, et pourtant si encombré que l'œil se heurte partout contre des murailles de navires. Passé Greenwich, cette animation s'accroît et paraît à son comble. Elle triple encore dès qu'on pénètre dans Londres. Puis, l'on voit se développer sur l'une et l'autre rive cette Babel monstrueuse du commerce des deux mondes, avec ses deux cent mille cheminées, obélisques vomissant la flamme et la fumée,

avec ses clochetons pointus et ciselés, qui se comptent par centaines; ses longues maisons de brique noire, couvertes de tuiles rouges, gigantesques degrés qui servent de base à la basilique et au dôme de Saint-Paul, modèle de notre Panthéon.

Londres n'a pas de quais, les maisons du rivage baignent dans la Tamise sur laquelle elles s'ouvrent pour recevoir les cargaisons de toute espèce dont la Cité est le vaste entrepôt. Appropriées à des usages divers, ces constructions sont très-dissemblables ; elles sont flanquées de jetées, de pontons, hérissées de béliers à monter les fardeaux, encombrées de marchandises et d'une multitude de matériaux. Il n'y a pas d'alignement dans la distribution de ce quartier maritime, où l'on voit des cours, des ruelles visitées par la marée, et tout auprès, des terrasses clairsemées de quelques vieux arbres trapus. La rive droite est complétement vouée à l'industrie ; c'est un gigantesque faubourg peuplé d'ouvriers; masures basses, désordonnées, incessamment couvertes d'un nuage de fumée qu'elles alimentent sur leurs toits. Le premier plan de la rive gauche présente un aspect à peu près analogue; mais entre ce quartier et les édifices lointains de la ville, on aperçoit des myriades de mâts et cordages, groupes de navires disposés en faisceaux et qui font supposer un autre bras de la Tamise envahissant la ville. Ce sont les docks ou bassins de Londres, de Sainte-Catherine et de la Compagnie des Indes ; des canaux creusés en aval de la Tamise y conduisent les vaisseaux qui y sont hébergés par milliers.

L'absence de quais, l'irrégularité qui en est la conséquence, et la surabondance de mouvement et d'activité que cette disposition si favorable aux débarquements donne au littoral, frappent vivement l'esprit des Français si justement orgueilleux de la beauté calme et de l'ordonnance imposante des quais de Paris. Mais la majesté de la Tamise, assez large pour contenir une escadre et pour porter des navires à vapeur ou à voiles aussi nombreux que le sont les fiacres ou les équipages de nos boulevards à l'heure de la sortie des théâtres; mais la grandeur des lignes et la diversité des détails si capricieusement répandus, triomphent de cette impression passagère. On admire que les bâtiments entrent librement et comme chez eux dans les maisons; l'entrain qui accompagne la vie exubérante et laborieuse vous saisit. En se voyant au milieu de ce port en compagnie de quelques milliers d'hommes si actifs, on oublie qu'on navigue sur l'eau. Les maisons de la ville semblent, entremêlées de voiles et de carènes, continuer le spectacle de la Tamise, et bientôt l'on ne comprendrait plus qu'une si grande route, qu'une si belle rue tant fréquentée fût interceptée et rétrécie par les terrassements d'un quai. La cause première de Londres, le mobile et le centre de tout le mouvement qui s'y produit, c'est ce bras de mer qu'on appelle Tamise. Elle doit pénétrer partout et tout vivifier, comme le biez qui se divise et se répand pour fertiliser une prairie.

Parmi les détails de ce panorama étrange et indescriptible, deux monuments seuls rappellent l'idée du vieux monde. Au loin, Saint-Paul, et plus près la Tour de Londres, lourd donjon carré surmonté de clochetons maigres et ridicules, jouant aux quatre coins sur la plate-forme; restauration que l'on croirait exécutée d'après les devis d'un geôlier en belle humeur. Ces deux gros morceaux mis à part, ces longues files de maisonnettes capricieuses qui ressemblent à des navires ébranchés, et que des navires encombrent ; ces hangars, ces usines avec leurs cheminées noires, leurs arbustes grimpants, leurs kiosques de bois peint et leurs toits rouges, donnent à la ville un faux air de l'Orient ou de l'Inde. On pense vaguement à Tyr, à Carthage, aux rives du Gange, aux bourgades hollandaises des vieux peintres flamands, à l'Amérique marchande, aux cités fantastiques et vaguement entrevues du pays de la Chine. Le besoin de se rendre compte de ses impressions invite à comparer; mais le spectacle est si étrange que nulle comparaison ne contente, et que l'esprit ébahi se heurte à toutes les réminiscences de l'imagination.

Cependant, une impression triste et froide mêle je ne sais quelle stupeur à l'admiration dont on est épris. On a vu la Tamise solitaire à son embouchure, se peupler peu à peu, ses rivages se meubler, cette agitation naître et s'accroître, et ce mouvement de population s'exagérer jusqu'à l'encombrement. Il semble que du désert on soit parvenu en quelques heures au centre du monde et au chef-lieu de l'univers. Ce spectacle imposant et varié, on le possède, on est sur la scène, on le touche des yeux; rien n'est plus vivant, plus réel, et l'on a peine à y croire. Ce que l'on voit vous laisse morne et rêveur; la pensée de l'isolement vous étreint au cœur de la foule ; parmi ces navires sans nombre qui font écumer la vague et offrent à vos regards leurs ponts chargés d'hommes, de femmes élégantes, d'ouvriers, de bourgeois, de gens de toutes les classes et de tous les âges, on reconnaît le mouvement, on constate une activité dévorante, et l'on perçoit ce drame comme dans un rêve, comme dans la fantastique exhibition d'une décoration animée.

A la fin, on se rend compte de ce qui, pour nous, manque à cette realité : c'est le bruit. La vie de la Tamise est une pantomime. Aucun visage ne rit; les lèvres sont muettes; pas un cri, pas une voix ; chacun reste isolé dans la foule. L'artisan ne chante pas, les passagers qui passent et repassent contemplent sans curiosité et n'articulent pas une parole. A peine entend-on l'organe grêle de quelques enfants répétant sur un ton monotone à l'usage des chauffeurs, les signaux de la manœuvre indiqués par les gestes des capitaines, télégraphes intelligents et taciturnes.

L'Anglais s'est fait un langage approprié à ses mœurs placides et à ses goûts silencieux. Ce langage est un murmure entrecoupé de sifflements doux ; il s'écoule des lèvres à peine articulé, et dès qu'on veut associer à l'émission de la parole la poitrine ou la gorge pour enfler la voix, la physionomie des mots s'altère et les rend peu intelligibles ; ils ne sont compris qu'à la condition d'être indistinctement énoncés. S'ils sont criés, ils deviennent en outre rauques et stridents pour l'oreille, comme les coassements confus dont les grenouilles font retentir les échos des marécages. A Londres, on s'entretient avec soi-même, on pense avec sobriété, et l'on ne s'occupe que de ses intérêts. Chacun travaille sans relâche, et toujours en silence.

Mais déjà le navire se perd au milieu des mâts ; nous sommes au pied du pont de Londres; les câbles sont lancés, les roues se taisent, et l'on aborde sans bruit, entre deux watermen jonchés de personnages muets, à l'embarcadère de la douane, peuplé d'une foule de commissionnaires, de préposés, de portefaix, qui attendent sans mot dire, et vous suivront sans desserrer les lèvres.

S'il prend jamais fantaisie à quelque touriste patient et bénévole de célébrer les charmes de la douane française, qu'il aille s'inspirer à celle de Londres, il ne saurait mieux faire. Chez nous, cette institution est armée des griffes

du chat ; la douane anglaise y joint la lenteur du boa qui digère. Cette petite cérémonie ne dure guère plus de cinq à six heures, à moins que l'on ne débarque un dimanche, auquel cas il faut attendre jusqu'au lendemain à midi la restitution de son bagage. Aussi, voilà ce qui arrive : des commissionnaires s'informent de l'hôtel où vous avez le projet de descendre ; puis, ils vous font grimper l'escalier de bois qui conduit, disposition commode, au grenier où sont établis les bureaux. Là, vous recevez un numéro ; on en place un autre sur votre malle ; vous attachez celui qui vous reste à la clef de votre cadenas, et le tout est remis aux préposés qui dépèceront en votre absence les pièces de votre bagage ; vous partez les mains vides pour la grande cité.

Cette méthode n'a rien d'inquiétant pour les Anglais ; mais elle excite à un haut degré la défiance française ; les dames auraient pelotonné leurs enfans dans leurs caisses à chapeaux, qu'elles ne manifesteraient pas une plus tendre sollicitude. Enfin, chacun prend son parti ; mon voisin l'observateur, en observant qu'un tel usage indique une sévère probité dans la classe des douaniers ; l'ami du régime militaire, en remarquant que tout se passe militairement, et l'indépendant, par l'idée de sa liberté reconquise.

Elle ne l'est pas pour longtemps : le personnel de l'expédition est livré à la direction des interprètes qui, au nombre de quatre, se partagent les voyageurs auxquels, durant huit jours, ils serviront de guides et de cicerone. On peut parler avec eux le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol, et chacun d'eux se sert facilement du premier de ces idiomes. J'eus le bonheur d'échoir au plus intelligent et au plus agréable. Georges est un compatriote assez bien élevé, peu loquace, calme comme deux Anglais, probe et actif sans se presser jamais. C'est celui que je recommande aux touristes qui liront ces pages.

Il faut dire un mot sur New-London-Bridge. C'est le Pont-Neuf de la cité de Londres. Les vaisseaux remontent jusque-là, et ne stationnent pas plus haut. Commencé en 1825, il a été livré à la circulation en 1831. Bien que le fleuve atteigne à cet endroit sa plus grande largeur, ce pont bâti en granit d'Écosse, et qui se termine à chaque extrémité par des arches passant au-dessus des rues qui longent les deux rives, n'a que cinq grandes arches surbaissées. Celle du milieu est d'une ampleur et d'une hardiesse prodigieuses. Les piliers ont des plinthes massives avec des taille-mer gothiques, et les arceaux sont couronnés d'une corniche qui supporte le parapet. Les vaisseaux et les voitures passent côte à côte sous ce pont aussi peuplé au-dessous qu'au-dessus de son tablier, et l'on voit aux deux bouts des nuées de piétons circuler comme des légions de fourmis autour de la dernière arcade, et grimper ou descendre le long des contre-forts pour gagner les rues basses, les rues supérieures, ou les embarcadères.

En opérant cette conversion, comme disait l'homme aux sentiments militaires, nous laissâmes à notre droite une colonne en pierre surmontée d'une espèce de gros chardon doré ; l'on nous apprit que ce chardon est une gerbe enflammée, et que le pilier qui le porte a été érigé en mémoire de l'incendie de 1666. A cette époque, la moitié de la ville fut consumée, et les ravages du feu se sont arrêtés là.

Quatre omnibus à vapeur étaient en panne au pied du pont, serrés les uns contre les autres, regorgeant de monde ; et pour arriver au plus éloigné, on traversait les trois autres. Chacun courait en grande confusion, choisissant son bateau, et le tout en silence. Que de bruit une pareille cohue aurait produit aux bords de la Seine ! Le troisième waterman était destiné à nous conduire aux environs de l'hôtel où nous étions attendus. Nous nous vîmes avec plaisir mêlés pour la première fois à la foule ; et, bien que signalés comme Français par les moustaches, et par le fracas de notre irruption, nous n'excitâmes ni étonnement ni curiosité. Ceux de ces *étrangers* (comme les dénommait plaisamment, dans leur propre pays, notre plus naïf compagnon), qui parlaient le français, vinrent obligeamment causer avec les moins barbus de notre société.

A la station de Southwark, pont construit en fonte et soutenu par quatre piles de pierre, il survint un gentleman avec deux dames qu'il précédait d'une façon seigneuriale. Un seule place était vacante sur un des bancs ; il s'y campa sans se soucier de ses compagnes restées debout entre les grandes jambes d'une douzaine d'hommes. Sur-le-champ, quatre Français se levèrent et offrirent gracieusement leur siége ; et ces dames, étonnées d'abord, s'assirent en remerciant d'un sourire, tandis que les hommes nous regardaient d'un air assez mécontent.

— Est-il surprenant, s'écria un de nos jeunes compatriotes en se caressant la moustache, que les Anglaises nous accordent leur préférence ? la galanterie leur est toute nouvelle, et les plus légères prévenances les touchent. Nous y gagnons, à la vérité, peu de sympathies auprès de leurs seigneurs et maîtres.

Je ne sais s'il eut l'occasion de se confirmer dans sa première supposition : quant à la seconde, les Anglais m'ont toujours paru fort bienveillants.

A la hauteur de Blackfriars'-Bridge, en face de Saint-Paul, point d'où l'on découvre encore la tour, et déjà Somerset-House, vaste palais d'architecture classique à l'italienne, la Tamise tourne sur la gauche, et les édifices du rivage prennent des dimensions plus monumentales ; on passe devant Temple-Bar, remarquable par son frais jardin et son joli pavillon gothique en briques rouges, et l'on est frappé de la majesté du pont de Waterloo, tout en granit d'Aberdeen avec deux colonnes saillantes à chaque pile. Ce pont, dont la chaussée est à 50 pieds du niveau de l'eau, est parfaitement plat ; il a neuf arches de 120 pieds de long sur 35 de hauteur ; sa longueur est de 2,456 pieds anglais. La Tamise mesure là 1326 pieds de largeur. Le pont de Waterloo est d'un très-beau style, d'une solidité romaine, et d'une admirable proportion. C'est au bureau de péage de ce pont que se trouve le fameux tourniquet de fer qui n'admet qu'une personne à la fois, et qui communique, en tournant, une impulsion à l'aiguille du cadran situé dans la loge, où il constate le nombre des passants. Invention tout anglaise, que ce contrôle mécanique.

Le long de la ville, la Tamise est non-seulement une grande rue, mais encore une espèce de parc et de lieu de plaisir. Car, parmi les innombrables bateaux à vapeur qui courent en tous sens, on voit galoper sur quatre rames des myriades de batelets et de yoles, minces comme des lames de couteau, ainsi que dans les promenades les cavaliers voltigent autour des calèches. L'Anglais aime à courir et à se sentir en selle sur un cheval ou sur le banc d'un batelet. Des régates s'éparpillaient sur la rivière bordée de spectateurs passionnés, attendant avec impatience l'éclat bruyant du marron d'artifice qui signale le succès

du vainqueur. Ces embarcations, sveltes comme des poissons, portent des rameurs coiffés et vêtus comme des jockeys, et distingués également entre eux par les nuances vives et diversifiées de leurs chemises de soie. « A voir ces centaines de petites barques, écrit avec sa pittoresque originalité mon ami Minimus Lavater, conduites par de hardis rameurs élégamment vêtus de soie rouge ou bleue, verte ou rose, on dirait que tous les coquelicots et les bluets s'ennuyant avec leurs voisins les blés, sont venus se baigner dans la Tamise. »

C'est à regret que nous quittâmes, au pont suspendu d'Hungerford, ce théâtre silencieux et animé des affaires et des divertissements. On nous fit traverser un marché couvert où, sur des tables de marbre blanc constellées de morceaux de glace aux facettes cristallines, sont empilés des centaines de crabes, de crevettes, de homards écarlates, d'esturgeons gris de fer et de saumons argentés. Un instant plus tard, nous traversions Leicester-square, et nous entrions triomphalement à l'hôtel du prince de Galles, encombré déjà d'une nuée de polissons attirés par l'espoir de débiter des images, des canifs, des couteaux, des rasoirs.

Et l'observateur de s'écrier :

— Voilà des rasoirs anglais!

Après distribution faite des appartements entre les touristes, opération difficile et tumultueuse avec quarante-cinq passagers qui tous exigent les trois meilleures chambres, qui tous crient à la fois, questionnent, s'emportent, menacent, et qu'excelle à calmer avec un flegme vraiment britannique notre spirituel compatriote Henri Giraldon, l'un des pilotes de l'excursion française, la plupart des voyageurs brûlent de courir les rues, et d'envahir Londres, comme s'ils devaient repartir le lendemain. Les plus empressés sont ceux qui se lasseront le plus vite. La foule entraîne les guides et fait irruption dans Leicester-place. On marche en gesticulant, on parle haut, et les passants étonnés de tout ce bruit nous regardent avec un sourire paterne.

La place Trafalgar, objet de la première course, est grande, montueuse, irrégulière, avec des prétentions à la régularité et à l'ordonnance de notre place de la Concorde. Du péristyle de National-Gallery, affreux monument dont nous parlerons ailleurs, elle produit un certain effet, bien qu'elle soit de forme trapézoïde, et encombrée de terrassements dont les lignes sont dures à la vue. Au centre est une pièce d'eau derrière laquelle se dresse la colonne de Nelson, masquant la statue de Charles Ier, placée au bas de Charing-Cross qui conduit à White-Hall où ce roi eut la tête tranchée.

Cette rue se nommait prophétiquement, bien avant son règne, *le Chemin de la Croix.*

La colonne de Nelson donne une idée anticipée du goût anglais par rapport aux beaux-arts. Elle est, dit-on, en granit, mais m'a paru peinte en blanc. Ce fût cannelé, couronné d'un vaste chapiteau corinthien, sert de piédestal à la statue du célèbre amiral, coiffée d'un chapeau qui, vu de profil et parce qu'on a trop creusé les deux bords, simule deux cornes, et comme le buste anguleux et carré ne suit point le mouvement de la tête, cette figure, vue du côté de la rivière, ressemble à la statue du diable. Derrière le héros, l'artiste a filé et contourné en spirale un énorme câble qui éveille les idées les moins convenables. Enfin, Nelson a, tout le long du dos, un paratonnerre en saillie qui lui sort par l'oreille. Les Napolitains en auraient eu plus grand besoin que lui lorsqu'il tonnait sur leurs têtes. Nelson est certes un grand capitaine; toutefois, sa gloire ne touchera jamais quiconque a lu l'histoire moderne de l'Italie. Le soleil même, à la vérité, est moucheté de quelques taches; mais ce ne sont point des taches de sang.

Ce paratonnerre rappelle celui qui, à l'entrée de Saint-James's-park, protége, au sommet d'une autre colonne, la statue héroï-comique du duc d'York. On lui a fiché dans le crâne la pointe de ce paratonnerre qui mesure tout le corps du haut en bas, comme le ruban métrique d'un tailleur d'habits.

N'oublions pas que ces piliers, au sommet desquels on monte par un escalier intérieur, sont garnis de parapets en fer, et d'un grillage supérieur plafonnant au-dessus des curieux enfermés là comme dans une cage; précaution nécessitée par la bizarrerie des citoyens qui avaient pris goût à s'élancer sur le pavé du haut de ces glorieux monuments.

En Angleterre, nous passons pour écervelés et fantasques; mais, grâce à Dieu, l'on n'a pas encore eu besoin de nous river des garde-fous par-dessus la tête.

A ce propos, je ne sais si dans cette île les chapiteaux sont atteints des tentations du spleen; mais j'ai vu dans Belgrave-square d'énormes choux corinthiens emprisonnés dans des treillis de fer. S'agissait-il de les défendre contre les hirondelles? Quoi qu'il en soit, rien de moins monumental que des colonnes coiffées d'un panier à salade.

FRANCIS WEY.

*(La suite au prochain numéro.)*



L'observateur du train de plaisir.

# UN SOUVENIR DE CHOUBRAH (CAIRE).



Fontaine et kiosque de Choubrah, palais d'été au Caire.

Il y a deux ans, je visitais, au Caire, le palais des vice-rois d'Egypte, cette belle résidence de Choubrah, dont Méhémet-Ali a fait un paradis oriental. Mon guide était un artiste arménien qui connaissait le Caire comme s'il l'eût bâti. Nous entrâmes à Choubrah par la grande allée, sans égale au monde, où circulent, à travers les casins ombragés, tous les oisifs du Caire : cavalcades d'officiers, musulmans suivis de leurs porte-pipes, femmes et esclaves aux longs voiles, élégantes et dandys du quartier franc, etc. Figurez-vous une lieue de sycomores et d'ébéniers gigantesques, formant une voûte impénétrable au soleil, et d'autant plus fraîche qu'on aperçoit à droite le sable du désert enflammé. A gauche, le Nil baigne d'immenses jardins et vient éclairer la promenade du reflet rouge de ses ondes.

Le palais est sur le fleuve même, en face de la plaine d'Embabeh, qui vit la fameuse déroute des Mameluks. Le kiosque d'entrée, avec ses galeries peintes et dorées à profusion, nous transporta d'abord en pleines *Mille et une Nuits* : volières peuplées d'oiseaux de toutes couleurs, bains ruisselant à perpétuité, salles de réception décorées à la turque et garnies de meubles européens, dont le luxe impuissant s'efface devant l'éclat des tentures.

Les tableaux me frappèrent par leur singularité toute musulmane. Ce sont des panneaux, des dessus de porte et des caissons peints à l'œuf. On n'y voit, selon la règle du Coran, aucun être animé, si ce n'est quelques bêtes fantastiques, sphinx, dragons et dauphins. L'islamite qui représenterait une créature vivante, s'imagine qu'il serait condamné à lui céder son âme au tribunal du Prophète. Cependant les siéges et les batailles navales de la campagne d'Ibrahim en Grèce sont figurés dans les peintures de Choubrah. Mais sur les vaisseaux il n'y a pas un marin ; sur les forteresses, pas un soldat. Les boulets et les bombes se croisent comme par enchantement. On dirait de grandes machines de pierre et de bois, qui se combattent

au moyen de ressorts invisibles. Rien de plus étrange et de plus original que ces fureurs de la guerre traduites par la nature morte.

Dans la salle de justice du pacha, je remarquai cette inscription assez étonnante pour Méhémet-Ali : *Soixante-dix heures de prière ne valent pas un quart d'heure de clémence.*

Je regardai mon guide en songeant au massacre des Mameluks, et je lui demandai si l'artiste décorateur avait voulu faire une épigramme.

— C'est une touchante histoire, me répondit-il en rougissant. Je puis vous la raconter, car j'ai beaucoup connu cet artiste. Il était venu au Caire, jeune encore, et déjà renommé comme peintre à l'œuf. Employé par Méhémet à Choubrah, il loua une jolie maison dans la ville, et s'y installa avec trois domestiques. Mais, dès le lendemain, le propriétaire lui donna congé pour cause de mœurs suspectes. — Vous êtes sans femmes, lui dit-il, et, à votre âge vous devriez en avoir une demi-douzaine. Cette règle du Coran ébranla sa foi musulmane. Il déménagea, et consulta un de ses amis. On l'adressa à un *wékil* (entremetteur de mariages), comme qui dirait votre M. Foy de Paris. Cet homme le promena des harems aux marchés d'esclaves, lui proposant vingt épouses par jour, à 50 ou 60 fr. par tête. Comme il les refusait l'une après l'autre, le *wékil* se frappa le front et eut une idée triomphante : — Par Mahomet, s'écria-t-il, j'ai votre affaire ; c'est un domestique turc, qui se mariera pour vous autant de fois que vous voudrez, devant le santon, devant le cadi, devant le prêtre cophte, et même devant le consul. Ce brave épouseur en fait son état depuis quatre ans, au service des Anglais, forcés, comme vous, de se conformer aux usages. Il ne prend que cent piastres (25 fr.) par mariage. Vous voyez que c'est pour rien. Dites un mot, je vous l'amène, et vous pourrez rentrer dans votre jolie maison. Le peintre, à ces tableaux qui déshonoraient sa religion, fut tenté de fouler aux pieds son turban. Il était résigné à rester garçon et à déménager tous les jours, lorsqu'il trouva un asile chez une famille chrétienne. Il y avait là une épouse charmante, qui lui révéla la noblesse et les douceurs du vrai mariage, et près d'elle une sœur plus charmante encore, qui peignait comme lui, si ce n'est mieux que lui-même, et qui acheva de le désenchanter sur le Coran. Bref, un mois après, l'artiste et la belle chrétienne échangeaient l'anneau nuptial au couvent des Franciscains. L'artiste avait abjuré l'islamisme, et lui et sa femme n'avaient de musulman que le bonnet turc à la longue houppe et le tarbouk rouge aux tresses de soie. Malheureusement, les secrets s'éventent au Caire aussi bien qu'à Paris. L'abjuration du peintre arriva aux oreilles de Méhémet, qui le fit enlever de son palais d'été et jeter dans la noire prison des renégats. On lui rasa aussitôt le crâne, ne lui laissant qu'une mèche de cheveux, pour montrer sa tête au peuple, le jour où elle serait coupée. Ce jour-là n'eût guère tardé sans doute, si le Dieu qu'il invoquait n'eût été plus puissant que le Prophète.

Le lendemain de son arrestation, un jeune artiste se présenta au vice-roi pour continuer l'ouvrage interrompu. Il avait si peu de barbe, qu'on le prit pour un enfant ; mais il montra des essais tellement jolis, qu'on lui confia la suite des décorations. Il y surpassa son prédécesseur, et devint le favori du pacha. Celui-ci n'avait qu'un reproche à lui faire, c'était de quitter son travail chaque jour à midi. Or, à partir de cette heure, Méhémet ne pouvait sortir sans voir tomber à ses pieds une femme en pleurs, qui lui criait : — Grâce pour le renégat ! Ces infatigables instances avaient fini par l'ébranler. Il répondait à la femme : — Je consulterai le Prophète dans la prière. Et il renvoya enfin l'exécution du captif au jour qui terminerait l'œuvre de son successeur. O miracle ! Ce dernier travaille dès lors tant que le soleil dure, et achève en deux semaines l'ornementation de Choubrah ! Le vice-roi, enchanté, lui demande aussitôt quelle récompense il désire : — La grâce du renégat ! s'écrie le peintre en tombant à genoux. Et, dans cette attitude, dans cette voix suppliante, sous le déguisement qui a trompé tout le monde, le pacha reconnaît la femme dont il a reçu tant de conjurations, l'épouse chrétienne de l'artiste prisonnier ! Elle lui montre en même temps la dernière inscription de son pinceau, celle que nous lisions tout à l'heure avec étonnement : *Soixante-dix heures de prières ne valent pas un quart d'heure de clémence !*

Méhémet, vaincu, releva l'héroïque femme et l'envoya chercher son mari en prison...

— Et les voici tous deux devant vous ! ajouta une dame du quartier franc, qui, entr'ouvrant son voile, nous rejoignit à l'instant même.

Mon guide m'avait, sans se nommer, raconté sa propre histoire.

Je pressai, à double titre, la main de cet homme de cœur et de talent, et je continuai d'examiner ses ouvrages et ceux de sa femme, expliqués par eux-mêmes à ma juste admiration.

Leur chef-d'œuvre est, sans contredit, le pavillon dessiné ci-dessus. Les califes des *Mille et une Nuits* n'ont jamais eu de retraite plus délicieuse. Jugez par vos yeux de l'effet aérien, enchanté, féerique de cette tente aux arabesques byzantines, de ces colonnades qui encadrent autant de paysages que l'œil a de regards ; de cet enchaînement de minarets turcs, de frontons grecs, de fontaines jaillissantes, de bassins limpides, de canaux sillonnés de canges d'or, de feuillages étincelants de lumière, de citrons et d'oranges, et reflétés dans les eaux pures du Nil endormies à leurs pieds. Ajoutez-y les draperies d'or et de soie flottant parmi les guirlandes de verdure et de fleurs. Voyez en esprit, et par un beau soir, le harem indolent du vice-roi traverser ces allées de citronniers taillés en quenouilles et de lauriers rayonnant comme l'émeraude la plus diaphane ; suivez cette foule éblouissante de parures jusqu'à l'immense bain de marbre blanc, rempli sans cesse par les gueules de crocodiles de la haute fontaine...

Quel est ce bruit pareil à celui d'un essaim d'oiseaux plongeant dans les ondes ? Ce sont les odalisques qui se jettent avec leurs peignoirs en crêpe de soie dans le vaste bassin du pavillon.

Et cet autre murmure qui décroît sur le canal embaumé de parfums ? C'est la cange dorée du pacha, conduite par vingt femmes armées d'avirons peints comme l'aile du pavillon royal.

Il va sans dire qu'à cette heure mystérieuse le palais de Choubrah est fermé à tout le monde ; mais ce que tout le monde peut voir et savourer durant le jour, ce sont les merveilles orientales que j'ai décrites, les jardins sans rivaux qui entourent la belle résidence, et où les fleurs et les pommes d'or sont multipliées à tel point, que celles-ci pleuvent littéralement sous les pas, et que l'Europe entière a moins de roses peut-être que les parterres de Méhémet-Ali et de son petit-fils Abbas-Pacha.

C. DE CHATOUVILLE.

# LES CONTES DE LA FAMILLE (1).

## LES HABITS NEUFS DE L'EMPEREUR.

### CONTE DANOIS D'ANDERSEN.

Il y a bien des années, vivait un jeune empereur, qui ne voyait pas plus loin que le bout de son sceptre, et qui tenait tellement aux habits neufs, qu'il employait tout son argent à se parer. Il ne faisait aucun cas de ses soldats, et n'allait au théâtre et à la promenade que pour exhiber de nouvelles toilettes. Il avait un costume différent pour chaque heure du jour, et, de même qu'on a l'habitude de dire d'un roi ou d'un empereur *qu'il est au conseil*, on disait toujours de lui : « l'empereur est à sa toilette. »

Il alla un jour consulter une sorcière fameuse, sur l'art d'apprécier et de gouverner les hommes. Il la trouva entourée de coqs, de philtres, et de musiciens jouant de la harpe et de la viole. Elle observa les lignes de la main du prince, et devina un mouton qu'elle pouvait tondre sans vergogne.

— Vous lirez dans le cœur des hommes, lui dit-elle, et vous serez le plus habile roi du monde, quand vous porterez un habit fait par les meilleurs tisseurs et les meilleurs tailleurs de votre empire.

L'empereur s'en retourna ravi, et vous jugez s'il continua de s'occuper de sa toilette!

Dans la grande ville qui était sa résidence, la vie se passait très-joyeusement; chaque jour, attirés par de nouvelles fêtes, des étrangers arrivaient à la cour.

Or, bientôt apparurent aussi deux escrocs, qui se donnaient le nom d'*artistes tisseurs*. Ils prétendirent qu'ils savaient composer des étoffes qui non-seulement offraient les couleurs et les dessins les plus jolis, mais encore possédaient la merveilleuse propriété de rester invisibles à tout homme imbécile ou impropre à son emploi.

— Ces étoffes doivent faire d'excellents habits, pensa l'empereur; et voilà sans doute les premiers artistes de mes États! si j'avais un costume de leur fabrique, je distinguerais tout de suite les sots des gens d'esprit et les serviteurs capables des ignorants! Ma foi! ajouta-t-il, qu'on tisse au plus tôt cette étoffe pour moi!

Et il envoya aux artistes une grosse somme, afin qu'ils se missent à l'ouvrage.

Ceux-ci dressèrent deux métiers, et tendirent des fils, comme pour travailler assidûment; mais, en réalité, ils ne montèrent rien du tout. Demandant hardiment les plus fines soies et le plus bel or, ils mirent le tout dans leur poche, et s'escrimèrent jour et nuit sur les métiers vides.

— Je voudrais cependant bien savoir où en sont les deux tisseurs, se dit l'empereur en lui-même, après avoir attendu quelque temps.

Mais bientôt il s'arrêta tout interdit, se souvenant qu'un sot ou un incapable ne pouvait voir la fameuse étoffe. Il réfléchit, à la vérité, qu'il n'y avait rien à risquer pour lui-même; toutefois il préféra d'abord envoyer quelqu'un s'informer des artistes et de leur travail.

Tous les gens de la ville avaient entendu parler du miracle, et chacun était très-curieux d'apprendre que son voisin était un sot.

— J'enverrai aux travailleurs mon vieux et honnête ministre, dit enfin l'empereur, après une longue réflexion; il verra mieux que tout autre quel effet produit l'étoffe, car il est plein de bon sens, celui-là, et personne mieux que lui ne peut remplir ses fonctions.

Le ministre alla donc à la salle où les deux coquins opéraient sur les métiers.

— Juste Ciel! pensa le vieux diplomate, en ouvrant de grands yeux, je ne découvre pas la moindre petite chose!

On devine qu'il se garda bien d'exprimer tout haut cette pensée.

Les filous lui demandèrent très-poliment si les dessins et les couleurs lui plaisaient. Et l'homme d'État regardait et regardait encore, sans rien apercevoir sur les métiers (car il n'y avait rien en effet).

— Bon Dieu! se disait-il, serais-je donc un âne? Je ne l'aurais jamais cru, et personne plus que moi. Ne serais-je pas fait pour mon excellente place?

— Eh bien! monsieur le ministre, reprit l'un des escrocs, tout en feignant de travailler avec zèle; vous ne dites pas si cette étoffe vous agrée?

— Oh! le travail en est surprenant! répondit le fin vieillard, observant les métiers du coin de l'œil; je vais dire à l'empereur que les couleurs et les dessins sont de la plus merveilleuse beauté.

— Cela nous sera très-agréable, dirent les coquins.

Et ils énumérèrent les nuances et les ornements avec affectation.

Le ministre écouta soigneusement leurs paroles, afin de pouvoir les rapporter à son maître.

Là-dessus, les deux voleurs demandèrent un surcroît d'argent, de soie et d'or, qui leur était nécessaire, disaient-ils, pour achever le tissu commencé. Ces nouveaux trésors passèrent dans leur propre bourse, et ils continuèrent à travailler de plus belle.

Après le ministre, l'empereur envoya un autre fonctionnaire examiner les tissus. Il arriva à ce dernier ce qui était arrivé à l'autre. Il considéra de toutes parts les métiers, et, comme il n'y avait rien, il ne put naturellement rien voir.

— Je ne suis pourtant pas bête! pensa-t-il à son tour; serais-je donc incapable de remplir la charge qui m'enrichit? Ce serait vraiment étrange, jamais personne n'a osé le remarquer!

Et, vantant aussi l'étoffe qu'il ne voyait point, il témoigna aux artistes sa joie et son admiration.

— Franchement, dit-il à son maître, lorsqu'il retourna près de lui, l'étoffe que les tisseurs préparent pour V. M. I. est de la splendeur la plus extraordinaire.

Puis, toute la ville parla des magnificences que l'empereur allait étaler au premier jour.

Lui-même enfin voulut aussi voir le précieux tissu, pendant qu'il était encore sur le métier. Escorté d'une foule de courtisans, parmi lesquels se trouvaient les deux honnêtes rapporteurs, il se rendit à l'atelier des artistes.

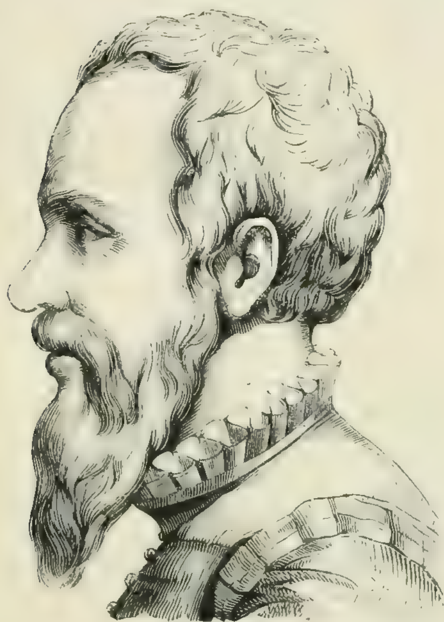
Nos hardis coquins, à l'arrivée de l'empereur, continuèrent leur semblant de travail avec un redoublement de zèle.

(1) Voyez les Tables du tome XIII.

— Cette étoffe n'est-elle pas véritablement superbe? s'écrièrent les courtisans qui ne voyaient rien, mais qui n'avaient garde d'en convenir. Que V. M. I. regarde seulement! Quels délicieux dessins! Quelles splendides couleurs!

Et chacun d'eux indiquait les métiers vides, croyant que son voisin pouvait être plus clairvoyant.

— Qu'est-ce là? se disait l'empereur, je ne vois absolument rien! Voilà qui est excessivement désagréable!



Le ministre de l'empereur.

Suis-je donc un imbécile, ou ne suis-je pas propre à gouverner?

— Par ma foi! l'étoffe est surprenante, dit-il enfin, jouant à son tour la même comédie; je déclare qu'elle a ma *tres-haute* approbation.

Puis il sourit fort gracieusement, et considéra avec beaucoup d'attention les métiers vides; car il n'eût pas laissé croire, pour tout au monde, qu'il ne pouvait voir ce que ses courtisans vantaient si unanimement.

Et tous de s'écrier, de plus en plus fort, pour plaire à leur maître :

— Oh! que c'est beau! Que c'est admirable! Que c'est prodigieux!

Bref, ils conseillèrent à l'empereur de se faire faire, pour la prochaine procession, des habits neufs avec l'incomparable étoffe.

L'empereur se crut obligé de partager l'opinion générale, et il donna aux deux escrocs une décoration à porter à leur boutonnière, avec le titre glorieux de gentilshommes tisseurs.

La nuit qui précéda le jour de la procession, nos coquins ne se couchèrent pas et allumèrent seize lumières. Tout le monde voyait ainsi combien ils se hâtaient pour la confection des nouveaux habits de l'empereur. Puis ils taillèrent ces habits dans l'air avec des ciseaux chimériques, et ils assemblèrent les morceaux absents avec des aiguilles sans fil.

— Voyez! crièrent-ils enfin, la toilette de notre maître est achevée!

L'empereur reparut avec ses grands officiers chez les gentilshommes tisseurs. Les filous se mirent à lever les bras, comme s'ils tenaient quelque chose, et ils dirent gravement :

— Voilà le pantalon de V. M.! Voilà l'habit! Voilà le manteau! Toute cette parure est aussi légère qu'une toile d'araignée; on croirait qu'on n'a rien sur soi, lorsqu'on en est revêtu; c'est encore une propriété de la merveilleuse étoffe.

— Assurément, assurément, dirent en chœur les officiers, quoiqu'aucun d'eux n'aperçût un seul fil de l'imperceptible costume.

— V. M. I., reprirent les artistes, voudrait-elle, dans sa grâce infinie, déposer ses vêtements?

L'empereur se laissa majestueusement déshabiller, et les coquins firent comme s'ils lui mettaient chaque pièce des nouveaux habits, tandis que le monarque en chemise se retournait de tous les côtés devant le miroir.

— Que cet habillement sied bien à l'empereur! Comme cela va magnifiquement à S. M.! s'écriaient tous les courtisans; quels dessins! quelles couleurs! quelle coupe! c'est véritablement un costume royal!

— Le dais qui, pendant la procession, doit couvrir Sa Majesté, est prêt, dit le maître des cérémonies.

— Je suis prêt aussi, répondit l'empereur. Décidément ces nouveaux habits me vont-ils bien? demanda-t-il encore, en se regardant à la glace, pour faire croire une dernière fois qu'il voyait l'étoffe merveilleuse.

Les chambellans, qui devaient porter la queue du manteau, s'inclinèrent comme pour la relever; puis ils firent semblant de la soutenir de leurs deux mains; car, pas plus que l'empereur, personne ne voulait trahir sa niaiserie ou son incapacité.

Le monarque alla ainsi sous le dais par les rues de la ville, et, bien que nul ne vît ce qui n'existait pas, ce fut une comédie universelle. Tout le monde, sur les toits et aux fenêtres, s'écriait :

— Dieu! que les vêtements de l'empereur sont admirables! quelle superbe queue a le manteau! Que l'habit est charmant et splendide!

Il ne se trouva pas une âme assez franche pour s'avouer sotte ou incapable, en convenant qu'elle n'apercevait rien...

Bref, jamais toilette impériale n'avait eu un semblable succès...

Lorsque soudain un petit enfant s'écria dans sa naïveté :

— Mais l'empereur n'a rien sur lui, l'empereur est en chemise!

— Juste Ciel! tu entends la voix de l'innocence, ajouta le père de cet enfant.

Et bientôt on se répéta à l'oreille, puis enfin on s'écria partout :

— L'empereur n'a rien sur lui, l'empereur est en chemise!

Eh bien! quelque importun que fût un tel refrain pour le prince et sa cour, ils n'osèrent reconnaître que la foule avait raison, et ils poursuivirent leur marche solennelle, l'un paradant à demi nu, les autres feignant de porter la queue de son manteau.

Tant l'orgueil et la flatterie sont plus puissants chez l'homme que la franchise et la vérité!

Or, qui se réjouit le plus de cette étrange aventure? Ce furent les deux tisseurs et la fameuse sorcière; car vous devinez, sans nécromancie, qu'ils étaient complices, et qu'ils se partagèrent la laine en riant du mouton.

THÉRÈSE KARR.

(*Imité de l'allemand.*)



L'empereur consultant la sorcière, d'après le tableau de Valentin (Musée du Louvre).

# HISTOIRE ET MOEURS DE L'ORIENT [1]

## GAZZI-HASSAN-PACHA.

Dans une petite ville de la Propontide, située à peu de distance de Constantinople, et qui a nom Rodosto, vivait, vers le milieu du dernier siècle, un humble faiseur de babouches. Il habitait une maison de bois, construite autour d'un cyprès séculaire qui la traversait de part en part, comme un mât traverse un navire, perforant le toit au-dessus duquel se dressait son cône gigantesque et sombre. Cet honnête Turc avait un esclave, persan d'origine et qui se nommait Hassan. C'est cet esclave que l'on appela Hassan-Pacha le Victorieux et qui mourut grand-vizir! C'est cet esclave qui domine tout l'Orient pendant la fin du dix-huitième siècle et qui fait le sujet du présent article.

Le babouchier de Rodosto tomba malade un jour. En bon musulman, il s'inclina devant la fatalité, se croisa les bras et attendit. Pendant qu'il attendait, la mort survint. Lorsqu'il la vit debout à son chevet, il fit venir son serviteur:

(1) Voyez *De Naples à Jérusalem*, t. XVI, p. 41 et 81.

— Hassan, lui dit-il, Allah m'appelle... Sois libre, mais n'oublie pas ma veuve. Tu n'es pas fait pour l'esclavage, et tu la serviras mieux par ta liberté que par ta servitude... Tu es adroit et intelligent, tu établis déjà une paire de babouches presque aussi bien que moi qui ai vieilli dans le métier... Hassan, tu illustreras notre profession! Je t'ai vu, dans les rêves de ma fièvre... vêtu d'un caftan de brocart d'or, et tu portais un turban orné d'une aigrette de pierreries... Hassan, je te prédis une haute destinée!... Tu deviendras grand babouchier du sultan!

Hassan crut volontiers à la haute destinée qui lui était promise; mais il se permit, quant au choix de la route qui devait l'y conduire, d'être d'un autre avis que son maître et de ne pas considérer les babouches comme le meilleur moyen de parvenir aux grandeurs. Aussi, dès qu'il eut conduit le brave Turc à sa dernière demeure, prit-il congé de sa veuve pour courir les aventures.

— Ne pleurez pas, lui dit-il en partant; Dieu me fera puissant et riche, pour que je vous fasse heureuse !

Sans parents, sans amis et sans bien, c'est-à-dire libre à même le monde, impatient de renom, riche d'audace et de courage, Hassan résolut de confier au sabre l'office que son défunt maître attribuait aux babouches, et de s'en faire l'instrument de sa fortune.

Malheureusement la Porte était alors en pleine paix. A tout hasard, Hassan gagne Constantinople. Là, en se promenant sur le port, il fait rencontre d'une ancienne pratique du babouchier de Rodosto. C'était précisément le patron d'une felouque qui appareillait le jour même pour Smyrne, avec un chargement d'armes pour les milices que les Barbaresques avaient la permission de recruter à la côte d'Asie. Le projet d'Hassan est aussitôt arrêté; il obtient aisément son passage du patron de la felouque, débarque à Smyrne, s'engage au service d'Alger et, quelques mois plus tard, il guerroyait contre les tribus insoumises.

Il se fit bientôt remarquer par son incomparable audace, et l'année n'était pas écoulée que le Dey le nommait bey de Mascara.

Le sabre justifiait la préférence qu'Hassan lui avait accordée sur les babouches. Décidément il y avait plus d'avantage à tailler des peaux d'hommes que des peaux de chèvres.

Cependant, pour parvenir, Hassan manquait d'un grand vice : il n'était rien moins que courtisan et ne voulait se courber sous aucun joug. Il se croyait pour le moins l'égal de ses maîtres, n'hésitait point à engager la lutte avec eux, comme avec ses pairs, et, si ce sabre de soldat valeureux qu'il jeta dans les balances de la fortune finit toujours par faire pencher le plateau de son côté, le sabre du bourreau lui fit quelquefois contre-poids.

C'est ainsi qu'au début de sa carrière la question de sa future grandeur faillit être brusquement tranchée.

Le nouveau bey possédait une jument d'une rare beauté et d'une vitesse sans égale. Dans une brillante *fantasia* exécutée par Hassan à la tête de ses troupes, le dey d'Alger remarqua cette bête, la désira et la fit demander. Hassan refusa ! Furieux de cette audace inouïe, le dey ordonne aussitôt l'arrestation de ce serviteur rebelle aux désirs de son maître. La demeure d'Hassan est investie, il est poursuivi, traqué, parvient à s'échapper cependant; mais sa tête est mise à prix et, forcé de fuir, il gagne Oran d'où il passe en Espagne.

Il y fut fort bien accueilli; son caractère et ses aventures y eurent un grand succès; Charles III s'intéressa à lui, et lui accorda des lettres de recommandation pour son fils, le roi de Naples.

La même faveur suivit Hassan à la cour de Ferdinand IV, et M. de Ludolphe, ambassadeur de ce gouvernement près la Porte Ottomane, fut chargé de négocier, auprès du sultan Mustapha III, protecteur naturel des Etats barbaresques, la grâce du fugitif.

Sur l'assurance qui lui eut donnée, Hassan, en octobre 1760, s'embarque pour Constantinople. A peine a-t-il touché le sol ottoman qu'on s'empare de sa personne et qu'il est conduit aux Sept-Tours. Les portes du *cachot du sang*, qui se referment sur lui, ne se rouvrent jamais pour rendre leur proie. C'est le dernier asile des condamnés à mort et le lieu de leur exécution : un puits creusé au milieu du cachot reçoit le cadavre du patient, et le conduit à la mer qui se charge de l'ensevelir dans ses profondeurs. Hassan ne pouvait douter du sort qui lui était réservé. Cependant ce n'est pas la pensée d'un supplice inévitable qui a le plus de prise sur cette âme haute, c'est celle de la trahison infâme dont il est la victime. Son indignation et sa rage ne connaissent point de borne et ne s'arrêtent pas même au chef des croyants, qu'il maudit et dévoue aux châtiments divins, comme un perfide et un traître.

Instruit des terribles imprécations de cet homme et de sa véhémente colère, le sultan voulut voir ce hardi prisonnier. Il prend le costume de l'un des geôliers et vient lui-même apporter au condamné la dernière cruche d'eau qu'il doit recevoir.

Pendant que le faux geôlier accomplit sa tâche, Hassan recommence ses imprécations avec sa hautaine énergie.

— Ecoute, dit-il au sultan, en le saisissant par le bras, je ne crains ni la mort, ni la torture, et tu peux dire à ton maître ce que tu vas entendre : Dis-lui qu'il n'est entouré que de flatteurs et de lâches, et qu'avec eux et lui les Russes seront bientôt à Stamboul; dis-lui que moi, qui ne suis ni flatteur ni lâche, loin de vouloir lécher comme un chien la main qui me frappe, je voudrais, comme un tigre, la mordre et la broyer entre mes dents; au lieu de m'humilier devant ce sultan déloyal et félon, je me lève contre lui et je l'accuse... Je l'accuse en cette vie, comme je l'accuserai dans l'autre; car, au jour du jugement, je le saisirai par la barbe et le traînerai devant le trône de Dieu comme un musulman sans foi.

Le sultan était stupéfait, mais il comprit que cette énergie et cette audace pouvaient tourner au profit de sa personne et de son empire, et que cet homme, dont la mort lui était certainement inutile, pouvait devenir un instrument précieux entre ses mains.

De retour au sérail, il convoqua le divan, parla avec enthousiasme du caractère d'Hassan, rappela les derniers revers essuyés dans la guerre contre les Russes, se plaignit de l'indécision et de la mollesse de ses officiers, de la désorganisation de son armée, dans laquelle les hommes ardents et résolus étaient rares, enfin la grâce du prisonnier fut proposée.

— Quel est son crime envers nous? dit le sultan. Je n'oserais demander quel est le nôtre envers lui ! Ferons-nous mourir ce lion pris au piége?

Le désir de Sa Hautesse était trop clairement indiqué pour que l'on s'y méprît, et le divan comprit d'ailleurs parfaitement tout le parti que, dans les circonstances où l'on se trouvait, l'on pouvait tirer d'un homme comme Hassan. Non-seulement la grâce du prisonnier fut résolue, mais on convint de plus, et d'un commun accord, de lui confier un commandement important et de l'employer immédiatement dans la guerre contre les Russes.

L'affaire fut expédiée à la turque, sans information et sans examen préalables; Hassan quitta son cachot pour monter sur le pont d'une frégate de cinquante canons dont on lui donna le commandement, avec l'ordre de rallier l'escadre de la Mer-Noire.

Peu de temps après, Hassan était vice-amiral ! — L'année suivante, il devint capitan-pacha.

Il réorganisa la marine ottomane et remporta sur les Russes des victoires fabuleuses.

L'honorable M. Rufin était alors consul de France aux Dardanelles. Il se trouva naturellement en rapport avec Hassan à cette époque, et, bien que par une voie détournée, c'est de lui que nous tenons la plupart de nos renseignements sur l'homme extraordinaire dont nous esquissons la vie.

Hassan était de taille moyenne et de constitution robuste. Sa physionomie pleine de fierté était rendue plus rude encore par une barbe épaisse et par des moustaches démesurées qu'il portait nouées derrière la tête. Atteint,

dès son enfance, d'une légère surdité, il avait consulté tous les charlatans qui, au Levant, prennent le titre de médecins, et enfin un *hyatros* arménien lui avait conseillé, comme moyen de guérison, de se pendre aux oreilles deux peaux de lièvres, conseil religieusement suivi par Hassan et qui ne contribuait pas peu à donner à sa personne l'aspect assez étrange qu'elle présentait.

Passionné pour l'exercice du cheval, il s'y livrait avec ardeur et passait pour le meilleur cavalier de l'empire. D'une activité dévorante, il semblait qu'il se multipliât, et il prit une part active à tant d'événements qu'on serait tenté de croire que sa vie fut collective comme celle d'Hercule.

La passion d'amasser, si commune en Orient, le rendit avide et le fit accuser de rapacité. Cependant il prodiguait largement ses richesses lorsque le service du souverain ou l'utilité publique l'exigeait. Du reste, l'instinct progressif qui animait Hassan s'était développé seul et n'eut jamais le secours de l'instruction. Cet homme extraordinaire savait à peine lire et écrire.

Malgré ses qualités supérieures, Hassan entendait un peu à la turque le système gouvernemental. Sévère à l'extrême, il se montra souvent cruel; mais on ne doit pas oublier qu'il avait affaire à un peuple à moitié barbare et féroce, encore habitué au régime du sabre.

M. Rufin se plaisait à raconter une anecdote qui prouve que si les circonstances ne lui avaient pas forcé la main, Hassan n'aurait pas toujours choisi des châtiments cruels et stériles.

Deux jeunes Français, embarqués sur un bâtiment de Marseille qui relâchait à la côte d'Asie pour y faire de l'eau et prendre des provisions selon l'usage, se prirent un jour de querelle avec deux Turcs de Boyhaz-Hissar. Frappés et maltraités par les musulmans, les jeunes gens vinrent se plaindre à leur consul, M. Rufin, qui les conduisit sur-le-champ au palais du capitan. Hassan, informé des sujets de plainte de nos compatriotes, fit mander aussitôt les deux Turcs, qui se trouvèrent être des jeunes gens appartenant à de riches familles. Après avoir fait répéter devant eux l'accusation et écouté leur défense :

— Vous avez insulté des étrangers, leur dit le capitan d'un ton sévère, et vous avez ainsi terni la réputation d'hospitalité justement accordée aux musulmans : vous serez punis ! Vous mériteriez la mort, et vous la subiriez ; mais cette mort elle-même ne serait utile à personne. Je te condamne donc, Ismaël, à faire construire, à tes frais, un chemin conduisant de ce lieu à Kalabalik-Reni, et toi, Soliman, à faire élever une fontaine sur la route qui mène à Nagara ; afin, ajouta-t-il lentement et avec solennité, afin que le voyageur qui marchera sur ton chemin, Ismaël, que celui qui se désaltérera à ta fontaine, Soliman, appelle sur vous les bénédictions du Ciel et vous détourne ainsi de la voie coupable dans laquelle vous êtes entrés !

Les actions hardies trouvaient aisément grâce devant lui. A peu près à la même époque et toujours sous le consulat de M. Rufin, le bailli de Suffren, d'illustre mémoire, l'aventureux précurseur de l'aventureux Nelson, eut lieu de se féliciter de cette tournure d'âme du capitan, vis-à-vis lequel il s'était mis dans une position assez embarrassante si Hassan eût tenu strictement aux conventions.

Suffren donnait la chasse à un pirate grec : celui-ci, se voyant dans l'impossibilité d'échapper à son redoutable adversaire, passe les premiers châteaux du canal et se réfugie aux Dardanelles interdites aux bâtiments de guerre et déclarées inviolables par les traités. Dans l'ardeur de sa poursuite, Suffren oublie ou met de côté les traités, et vient effrontément brûler le forban à l'Echelle même où il espérait trouver un abri.

Averti aussitôt de ce fait, M. Rufin se transporta en toute hâte auprès de l'audacieux marin et lui représenta le danger de sa position, rendue plus grave encore par le voisinage de la flotte du capitan-pacha mouillée dans la baie de Nagara. Bien que Suffren parût peu ému des représentations de son consul, il le pria pourtant de tâcher d'arranger cette affaire, lui disant qu'il s'en remettait entièrement à sa prudence. M. Rufin, sans perdre un instant, se rendit à bord du vaisseau-amiral où se trouvait Hassan. Il lui peignit le bailly de Suffren comme un ennemi des méchants, comme un homme d'une rare intrépidité, et lui dit qu'enfin c'était le Hassan français. Le capitan, flatté du surnom donné par le consul à l'homme le plus brave de la marine française, témoigna le désir de voir M. de Suffren et d'entendre, de sa bouche, le récit de son aventure. On dépêcha donc aussitôt un drogman, et Suffren, coiffé de son fameux chapeau blanc auquel les marins attribuaient un pouvoir magique, parut devant le capitan. Hassan lui fit grand accueil, puis après avoir entendu les détails dont il désirait s'instruire :

— Tu as bien fait, dit-il au marin français, avec cette exaltation héroïque qui l'animait souvent, tu as bien fait ! Ton maître et le mien, endormis dans leurs harems et livrés aux caprices des femmes et des courtisans, font des traités entre eux et voudraient fermer la terre et la mer aux braves ; mais la terre et la mer nous appartiennent. Ton action était juste et elle ne rompra pas l'harmonie qui règne entre nos deux nations. Tu as bien fait !

Après cette approbation hardie, Hassan congédia le bailly de Suffren en le comblant de marques d'égards et d'une très-haute estime, et sans oublier surtout de faire donner aux châteaux l'ordre de laisser sortir le bâtiment aventureux.

Presque tous les actes de cet homme singulier ont un cachet frappant de grandeur et d'héroïsme, et l'on s'étonne de trouver de si hautes facultés dans un barbare.

Vers 1786, Abdoul-Hamid, qui avait succédé à Mustapha III, nomma Hassan-Pacha kaïmacan, c'est-à-dire gouverneur de Constantinople, en même temps qu'il lui attribuait le beylerbelik de Roumélie, avec la faculté de se faire suppléer. Les Algériens, feudataires de la Porte, envoyèrent au nouveau kaïmacan des présents magnifiques, pour tâcher de lui faire oublier les persécutions dont il avait été l'objet, et gagner, s'il était possible, ses bonnes grâces.

Le kaïmacan, qui ne voulait pas venger les injures du bey de Mascara, accepta l'offrande des Barbaresques. Parmi des dons plus précieux, se trouvait un jeune lion : Hassan eut le caprice de vouloir l'apprivoiser, réussit dans sa tentative, et se passionna si bien pour son lion qu'il s'en faisait suivre comme d'un chien et le menait partout, à la grande frayeur de tout le monde. Un jour que l'ambassadeur de France, M. de Choiseul, s'était rendu chez le kaïmacan, auquel il avait une faveur à demander, Hassan eut la fantaisie de se faire précéder par son animal favori. M. de Choiseul attendait, fort paisiblement assis, quand il voit tout à coup la terrible bête paraître à la porte, s'avancer droit à lui, et lui poser sans façon sa lourde patte sur le genou. Hassan, pour jouir de l'effet de cette surprise, était resté debout en observation dans l'embrasure de la porte. M. de Choiseul eut la présence d'esprit de dissimuler le trouble de ce premier moment d'entrevue, et, songeant aussitôt qu'on ne pouvait pas ainsi risquer la vie du représentant d'une grande nation, il comprit qu'il s'a-

gissait tout simplement d'une plaisanterie un peu turque, mais enfin d'une plaisanterie. Hassan, qui aimait fort le courage, s'empressa de s'excuser de la familiarité de son lion, et, comblant M. de Choiseul de témoignages d'estime et de respect, lui accorda tout ce qu'il voulut lui demander.

Plus fataliste qu'aucun musulman, Hassan ne douta jamais de l'assistance de Dieu, et cette confiance, qui allait jusqu'à l'aveuglement, lui fit souvent tenter des actes d'une incroyable témérité.

Envoyé à Sérès, en Roumélie, pour exécuter un firman de la Porte contre un pacha rebelle, il laisse à quelque distance de cette ville les forces qui l'accompagnent, et se



Portrait de Gazzi-Hassan-Pacha.

dirige seul vers le lieu habité par le pacha. Celui-ci, entouré de ses gardes, donnait une audience publique dans une des salles de son palais. Hassan va droit à lui, et, déployant d'une main le firman qui le condamne, de l'autre il prend à sa ceinture un pistolet, et étend mort à ses pieds le rebelle. Les gardes se ruent sur l'audacieux exécuteur des ordres du sultan; Hassan résiste et, percé de vingt-deux blessures, il leur crie encore : « Vous ne pourrez me frapper à mort, je vous dis que Dieu ne le veut pas ! » Une résistance et une confiance pareilles finirent par imposer à ces hommes qui, d'ailleurs, n'avaient plus personne à défendre, et ils reculèrent devant l'invicible courage de ce fataliste intrépide.

S'il ne craignait pas l'ennemi qui se montrait à découvert et qui l'attaquait ou lui résistait en face, Hassan redoutait du moins les trahisons et les piéges, et la faveur dont il jouissait auprès du faible Abdoul-Hamid n'était pas telle qu'il ne dût prendre de grandes précautions de sûreté personnelle. Aussi chaque année, en allant, selon l'usage, prendre congé de Sa Hautesse avant de partir pour lever l'impôt dans les îles de l'Archipel, Hassan se présentait-il devant son souverain, escorté de quatre à cinq cents *galiondjis* (matelots) pris parmi les plus résolus de sa flotte, et tous armés jusqu'aux dents.

Vers les derniers temps du règne d'Abdoul-Hamid, ses ennemis, ayant mis à profit une de ses absences de la capitale, réussirent enfin à porter une rude atteinte à son influence auprès du Grand-Seigneur. Hassan, de retour à Constantinople, ne pouvait sortir de sa demeure, où il était retenu par une fièvre dévorante. Un jour, un de ses serviteurs vient tout à coup l'avertir que son palais est entouré de troupes. Hassan se lève, regarde à travers ses jalousies, et aperçoit, en effet, un détachement nombreux de spahis et de janissaires. Il ne doute pas un instant que le coup ne parte du ministre. Tremblant de colère, il se traîne jusque sur son divan et demande d'un ton bref un calame et un papier, sur lequel il écrit ces seuls mots : « Lui ou moi ! » Ce billet, mis dans un sac de soie et envoyé au sultan, produisit l'effet qu'Hassan en attendait, et, peu de temps après sa réception, le canon du sérail annonçait la chute et la mort du vizir.

Bientôt Abdoul-Hamid mourut d'une attaque d'apoplexie, et son neveu Sélim III lui succéda le 7 avril 1789. Sous le règne d'Abdoul-Hamid, les Turcs avaient pénétré jusqu'en Hongrie, et leur marine avait plus d'une fois battu les vaisseaux russes. La part qui revient à Hassan de cette gloire, si toutefois cette gloire ne lui appartient pas tout entière, aurait dû le recommander à la faveur de Sélim ; mais le nouveau sultan parut, au contraire, d'abord vouloir abattre la puissance du capitan-pacha. Cependant, reconnaissant bientôt les qualités qui en faisaient encore, malgré son âge avancé, un homme éminemment capable, il lui rendit ses bonnes grâces, le nomma *séraskier*, puis enfin grand-vizir !

Hassan, en cette qualité, prit le commandement de l'armée turque, lorsque commença la guerre que la Porte, malgré ses avis, avait, sous Abdoul-Hamid, déclarée à la Russie. Il campait avec son armée à Schiumla, lorsque la fièvre le saisit. Quelques jours après, on était au 29 mars 1790, et le grand-vizir était mort !

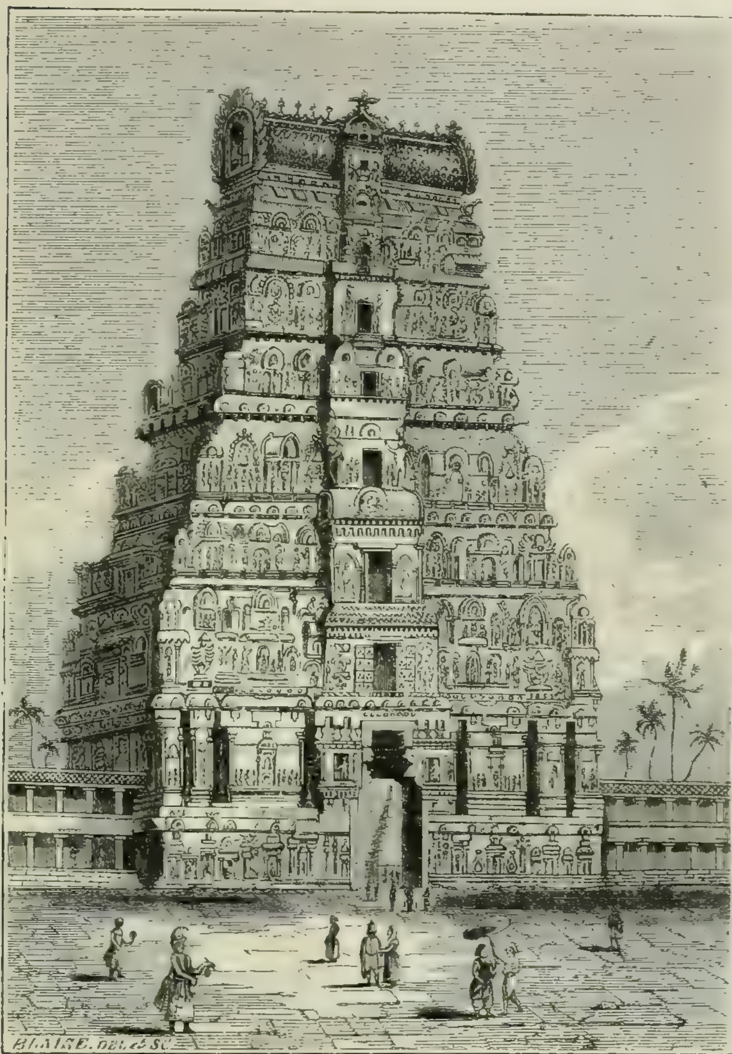
La crainte qu'il inspirait était telle, qu'ayant renvoyé tous ses serviteurs et fait défense qu'aucun d'eux l'approchât, on n'osa pas aller jusqu'à lui pour reprendre les sceaux de l'empire : ce ne fut que lorsque son corps, tombant en décomposition, donna l'assurance de sa mort, qu'on se hasarda à pénétrer dans sa tente.

Peu d'hommes ont eu une vie plus remplie et plus au-dessus de la commune destinée, et pourtant ce nom de Gazzi-Hassan, que j'écris aujourd'hui, est parfaitement inconnu à notre Occident. C'est à peine si la biographie Michaud en tient compte, et les *Mines de l'Orient* n'en disent pas long sur lui. A quoi tient donc encore la célébrité, s'il ne suffit pas de la mériter pour l'obtenir? Mon Dieu, elle tient aux temps dans lesquels les choses s'accomplissent, aux lieux où elles s'accomplissent, aux circonstances environnantes, aux hommes qui en sont les témoins, surtout aux intérêts qu'elles touchent, enfin, pour tout dire en un mot, au hasard ! « De faire que les « actions soient connues et vues, a dit un vieux mora« liste, c'est le pur ouvrage de la fortune ; c'est le sort qui « nous applique la gloire selon sa témérité. »

Charles de la Rounat.

# VOYAGE DANS L'INDE. MONUMENTS[1].

## SADRAS. — VILNOUR. — CHILLENBROUN.



Porte de la pagode de Chillenbroun.

..... Partis de Madras par un vent favorable, nous longeons, en nous dirigeant vers le sud, la côte inhospitalière de Coromandel. La brise de terre nous apporte les lointains et sourds échos de la vague, qui, se soulevant en montagne d'écume, s'en va mourir contre les rochers du rivage. L'œil ne découvre que solitude et déserts brûlés.

Après une navigation de quelques heures, le tableau change tout à coup; la verdure reparaît, les oasis parsemées, comme des îlots, sur cette mer de sable, prolongent sur le désert l'ombre de leur éternelle végétation. L'une d'elles s'avance jusque dans les flots et laisse apercevoir, à travers les plis de son rideau d'arbres, d'immenses rochers dont les formes indécises frappent au loin la vue. — Nous jetons l'ancre et nous abordons aux pagodes de *Sadras*.

Le voyageur visite rarement ces pagodes; les Hindous eux-mêmes semblent les avoir abandonnées, et ne s'y rendent plus en pèlerinage. Elles méritent pourtant d'être vues. Dans un espace très-resserré s'élèvent sept rochers d'un immense volume et de formes diverses; les uns reposant sur la surface unie du sol, les autres adossés à quelque monticule ou logés dans une profonde excavation du terrain. On ne s'explique pas comment ils se trouvent

(1) Voyez la table du tome XVII.

placés là; leur énorme pesanteur défierait tous les efforts de l'homme, et les Hindous ont pu les croire tombés du ciel par l'effet d'une volonté divine et pour une destination pieuse. Les artistes se sont donc mis à l'œuvre, et de ces monolithes ils ont fait autant de pagodes. Chacun de ces temples, bien que ciselé, sans nul doute, à la même époque, présente dans la forme extérieure et dans la disposition des bas-reliefs un caractère différent. On dirait que l'artiste s'est astreint à conserver religieusement la configuration primitive des blocs de pierre, et qu'il a voulu seulement en épurer les lignes. De là des efforts d'imagination incroyables pour utiliser jusqu'aux irrégularités les plus tranchées de la roche. Tantôt c'est une pyramide, tantôt une espèce de coupole, qui est sortie de ce travail, pour ainsi dire, respectueux. Mais l'art, en se mettant ainsi au service de la matière brute, a su la dominer par l'heureuse correction de ses sculptures et lui donner âme et vie par l'originalité savante, et parfois grotesque, de ses conceptions.

Deux heures nous suffirent pour examiner les sept pagodes. En fait d'habitants ou de pèlerins, nous ne vîmes qu'un affreux serpent sortant d'une touffe de broussailles où il se hâta de rentrer à notre grande satisfaction. On se passerait très-bien de cette couleur locale.

..... De Sadras à Pondichéry, la distance est courte. Après une traversée de quelques heures, nous débarquons dans la capitale des établissements français dans l'Inde. Titre pompeux, ville belle encore, capitale, si l'on veut; mais c'est là tout : quelques arpents de terre enclavés, comme par grâce, dans les possessions anglaises, et la pagode de Vilnour, voilà ce qui nous reste des conquêtes de Labourdonnaye et de Dupleix. Malgré ses vertes promenades, ses rues droites, ses jeunes et blanches maisons, Pondichéry n'est plus qu'une ruine, mais une ruine riche de souvenirs, et qui mérite nos respects.

Vilnour est un gros bourg indien, situé à 5 ou 6 milles de Pondichéry; on s'y fait porter en palanquin. La pagode se trouve presque à l'entrée du bourg, et sa porte principale s'ouvre sur la grande rue en face d'une espèce de place où il y a presque toujours nombreuse foule. Cette animation extérieure lui retire peut-être une partie du prestige que donnent aux édifices religieux la solitude et le recueillement. Nous voulûmes entrer dans l'intérieur; mais un Indien, tatoué, au front et au nez, de bouse de vache, le frère-portier sans doute, nous arrêta par ses gestes, tantôt solennels, tantôt suppliants, et nous permit à peine de faire quelques pas dans la cour. La pagode de Vilnour est encore en activité, un bataillon de prêtres l'habite, et, si tout ce que l'on raconte de la vie intime des brahmes est exact, je comprends que le gardien de la porte reçoive une consigne sévère contre les curieux. Quoi qu'il en soit, le coup d'œil qu'il nous fut à peine permis de jeter dans la cour de la pagode nous suffit pour reconnaître que, sous le rapport artistique du moins, la porte seule présente quelque intérêt; les autres bâtiments ne forment qu'un amas de pierres plus ou moins vieilles et dégradées, sans sculptures ni ornements. — C'est comme ces livres qui n'ont de bien que leur préface.

Ces portes de pagodes sont, en quelque sorte, le lieu commun de l'antique architecture hindoue. Elles sont toutes de même forme; — plusieurs étages superposés, diminuant de largeur, à mesure qu'ils s'élèvent vers le sommet, lequel se termine par une surface plane d'une étendue à peu près égale au tiers de la base. — Le monument ne varie que dans la hauteur et le nombre des étages. Chacune de ses faces est couverte de sculptures en relief, formant, en général, de petits groupes : les grands sujets sont rares.

Auprès de la pagode, nous vîmes un immense char en bois, couvert de sculptures allégoriques, d'une morale fort équivoque. On le promène, nous dit-on, les jours de grande fête. C'est un plagiat du fameux char de Jaggernauth; mais je ne sache pas que les Hindous de Vilnour aient encore l'ingénuité de se précipiter sous ses roues massives pour s'assurer la vie éternelle. Autrefois, on se laissait écraser pour tout de bon, comme récemment encore les veuves se laissaient conduire au bûcher; aujourd'hui, la foi s'en va, et les veuves se remarient.

En retournant à Pondichéry, nous fîmes rencontre d'une procession qui se rendait à Vilnour : les brahmes marchaient en tête; une troupe assez nombreuse d'hommes et d'enfants les suivait; on voyait à la couleur fraîche et presque limpide de leur tatouage (toujours de la bouse de vache) qu'ils venaient de se préparer à leurs dévotions; ils s'avançaient lentement et en silence, mais sans ordre, et, au milieu d'eux, un brahme portait triomphalement l'image du dieu grossièrement peinte sur un drapeau de coton blanc : ce dieu était une vache. Les Hindous montrent une fidélité exemplaire à porter les couleurs de leur dieu.

..... Nous arrivons à Porto-Novo, d'où l'on part pour se rendre aux célèbres pagodes de Chillenbroun.

*Chillenbroun* n'est éloigné de la mer que de treize milles. En Europe, ce serait une promenade, pour les artistes surtout, qui ne redoutent pas la poussière des chemins; là-bas, c'est presque un voyage; le soleil ne permet pas qu'on s'aventure à pied. En pareil cas, le palanquin est un meuble de grande ressource; mais avec le palanquin, il faut amener deux relais au moins de porteurs, c'est-à-dire huit coulis hindous, et, de plus, un neuvième domestique cumulant les rôles de postillon, de porte-éventail, et de chef d'orchestre pour tenir la note à ses malheureux compagnons qui croient se donner des forces en chantant à tue-tête : les navires s'accommodent rarement de ce supplément d'équipage. A défaut de palanquins, nous fûmes obligés de prendre plusieurs charrettes, nullement suspendues et traînées, ou plutôt cahotées par des attelages de bœufs. — Ce sont là les tribulations habituelles des voyages dans l'Inde : bienheureux encore quand on trouve des routes!

Aux environs de Porto-Novo, la campagne est peu cultivée et très-sablonneuse : après deux heures de marche, nous arrivons au bord d'une rivière sur laquelle les Anglais, qui ne vont guère à Chillenbroun, où il ne se fait aucun commerce, ont jugé inutile de jeter un pont. Nos bœufs la traversent avec assez de peine, et nous entrons dans une large allée bordée d'arbres, qui se continue jusqu'à Chillenbroun.

Depuis quelque temps déjà, nous apercevons les sommets des pagodes éclairés par les rayons du soleil. A mesure que nous avançons, les formes deviennent plus distinctes, et les nombreux édifices, les portes surtout, revêtus d'une teinte jaunâtre, qui resplendit aux reflets de la lumière, se découpent sur le fond bleu du ciel. La lenteur désespérante de nos bœufs menace de nous condamner une heure encore à une admiration très-lointaine. Malgré nos guides, nous mettons pied à terre, et sans crainte du soleil ni des serpents, nous voici en course accélérée vers Chillenbroun.

Le temple de Chillenbroun passe pour le plus beau monument de l'architecture indienne, et assurément, soit qu'on embrasse l'ensemble, soit que l'on examine les dé-

les détails, il ne semble pas indigne de sa réputation.

Là, comme à Vilnour, ce sont les portes qui d'abord frappent les regards : elles sont au nombre de quatre, placées aux quatre points cardinaux, et toutes de même grandeur et de même forme. Elles ont chacune neuf étages superposés, dans des proportions beaucoup plus vastes qu'à Vilnour. Il y a dans ces immenses constructions un art infini et un travail gigantesque : la plaine voisine n'offre trace d'aucune carrière : où donc l'architecte a-t-il tiré les énormes blocs de pierre dont se compose l'édifice? A Sadras, du moins, on peut admettre la présence fortuite de quelques rochers de dimension extraordinaire, que la nature, dans ses caprices si souvent inexplicables, a jetés sur les bords de la mer comme une digue contre le flot. Mais à Chillenbroun, c'est un nombre presque incalculable de matériaux qu'il a fallu apporter, de loin peut-être, à travers un pays accidenté, sans rivières, sans routes frayées. Quoi qu'il en soit, sans nous arrêter davantage à ce problème, examinons de près les bas-reliefs qui couvrent la surface du monument. Toutes les divinités de la mythologie indienne, les dieux à six bras ou à trois têtes, les animaux, et surtout la vache, sont tour à tour représentés dans la plupart des sculptures, et attestent l'inspiration religieuse qui a dirigé le ciseau de l'artiste. Mais, au milieu de ces pieux emblèmes, l'œil découvre çà et là des tableaux plus que grotesques où le sculpteur, las sans doute de reproduire cette ridicule collection de divinités difformes, s'est livré à tous les égarements de l'imagination et n'a point craint de souiller les saintes pierres par les représentations les plus profanes et les plus obscènes. C'est un mélange incroyable de religion et de bouffonnerie, de dieux et de diables, de choses sacrées et d'étranges folies. Eternelles distractions de l'art, qui, dans ses œuvres les plus austères, se dérobe par instant à la monotonie du plan tracé, et jette sur le coin de la toile ou de la pierre l'idée fantasque dont il s'est épris!

Ainsi, dans nos vieilles cathédrales, vous découvrez, souvent à côté des images pieuses et des scènes bibliques, quelque sculpture profane cachée dans les replis de la pierre ou dans l'ombre des portails; c'est le démon de la folie grimaçant, sous le ciseau de l'écolier émancipé, à la barbe vénérable d'un saint Jean.

On s'explique facilement, d'ailleurs, ce singulier amalgame. Au moyen âge, comme dans l'Inde, on ne construisait que des édifices religieux, ici une pagode, là une cathédrale ; les hommes ne remuaient les lourdes pierres et ne songeaient aux monuments splendides que sous les vives excitations du fanatisme ou de la foi, et l'artiste n'eût point trouvé, en quelque sorte, d'autre album où il pût graver sa poésie ou ses boutades. Les portes de pagodes, les portails de cathédrales étaient donc l'unique asile de l'art, qui ne se montrait pas toujours fort scrupuleux dans le choix des hôtes qu'il introduisait ainsi dans les saintes demeures.

Il faudrait passer des heures entières, des jours peut-être, pour examiner en détail les mille sculptures dont les neuf étages de chaque porte sont couverts sur leurs quatre faces. Nous ne pouvons cependant pas toujours rester à la porte, et nous pénétrons dans une vaste cour, au milieu de laquelle se trouve l'étang sacré, de petits autels, une vache sculptée, la tête couronnée de fleurs, enfin, sur l'un des côtés, un immense hangar en pierre, soutenu par 1,020 colonnes de granit, systématiquement rangées, chacune d'un seul bloc, mais de forme irrégulière et presque brute. Sans doute, il y a là un travail inachevé ; les colonnes auraient dû, elles aussi, s'arrondir sous le ciseau et se revêtir d'élégantes sculptures. Peu importe ; ces longues allées, qui se terminent dans l'ombre et qui semblent conduire à quelque séjour mystérieux, cet assemblage de rochers, semblables, de loin, à de noirs fantômes, impressionnent vivement. Nous nous aventurons sous les voûtes; mais l'humidité, qui découle des parois, et un froid glacial nous chassent aussitôt. — Est-ce un temple consacré à quelque divinité indienne, ou bien est-ce une tombe? Il n'y a là personne pour nous le dire.

Cependant, la nuit approche : le soleil ne dore plus que le faîte des pagodes, et nous nous disposons à partir, lorsque tout à coup un son de cloche se fait entendre à l'une des extrémités de la grande cour. Nous croyions le temple entièrement désert; durant toute notre course, nous n'avions vu que quelques Indiens du village qui se donnaient le spectacle de notre curiosité; mais aucun signe extérieur ne nous avait indiqué la présence des brahmes. Nous nous dirigeons donc vers la cloche, et nous entrons dans un petit bâtiment où, à la lueur de quelques lampes d'huile de coco, nous trouvons une vingtaine de brahmes se préparant à la prière du soir. Notre invasion fort inattendue les déconcerte tout d'abord; mais, rassurés par l'éloquence de nos roupies, ils se remettent en place et commencent la prière. Leurs chants, accompagnés de violons et de cymbales, sont lents, monotones, divisés en versets d'égale longueur, et ressemblent, à s'y méprendre, à nos cantiques d'église. Cette similitude parfaite du rhythme, dans les religions les plus diverses, m'avait déjà plus d'une fois frappé. Placez ensemble un bonze, un brahme, et même un moine, ils seront fort étonnés de se trouver presque d'accord et de chanter à l'unisson. Dieu me garde de blasphémer! Mais, à Rome, en Chine, dans l'Inde, partout où la voix humaine s'élève pour prier, n'est-ce pas la foi, pure ou égarée, qui l'inspire? et pourquoi la foi n'aurait-elle point partout, même dans ses erreurs, le langage grave, mesuré, suppliant de l'âme qui implore et qui s'humilie?

Au milieu du chant, paraissent quelques femmes, qui viennent se mêler au chœur des brahmes. Seraient-ce les bayadères? La demi-obscurité de la salle nous laisse un instant dans le doute et avec l'espérance d'un spectacle nouveau. Mais la voix brisée des chanteuses, leur pantomime lourde et sans grâce, nous ôte bientôt toute illusion. La bayadère, d'ailleurs, ne se prodigue pas ainsi en public.

Nous attendons vainement l'*Amen* final; après une heure de patience, nous prenons le parti de dire adieu aux brahmes et aux pagodes, et nous reprenons dans nos charrettes la route de Porto-Novo, qui, grâce à la lenteur de nos bœufs et aux fatigues de la journée, nous paraît plus longue qu'un cantique hindou...

L'Inde est couverte de pagodes; ce sont les seuls vestiges de l'antique civilisation; des ruines belles encore, mais qui chaque jour disparaissent, enfouies sous les sables du désert ou balayées par les brises de l'Océan! Les sculptures s'effacent; le temps ronge les reliefs, confond les lignes et ne laissera plus bientôt que des formes indécises sous lesquelles le voyageur devinera à peine le chef-d'œuvre à jamais perdu. Hâtons-nous d'en recueillir au moins quelques souvenirs, avant que l'honorable compagnie des Indes ait aligné des pavots dans les champs sacrés des pagodes.

C. LAVOLLÉE.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## VOYAGES ET AVENTURES DE LOUIS-PHILIPPE.

La vie politique de Louis-Philippe ne relève point du *Musée des Familles*; mais sa vie d'aventures et de voyages offre des épisodes qui rentrent dans notre cadre littéraire et anecdotique. Ses voyages surtout nous donnent l'occasion de révéler une des légendes les plus curieuses et les moins connues de ce siècle : la saga finlandaise, la *Fille du Troll*, que nous devons à notre collaborateur M. Léouzon Leduc, auteur de la belle étude sur *Tegner*, dont nous avons déjà parlé. (Paris, éd. Gide, 1850.)

Louis-Philippe naquit à Paris, le 6 octobre 1773, de ce duc d'Orléans que la première république affubla du nom d'*Egalité*, sans doute pour lui mieux couper la tête. L'enfant eut Louis XVI pour parrain et Marie-Antoinette pour marraine. Le poëte Bonnard fut son premier précepteur, sur la recommandation de Buffon; mais il céda bientôt la place à Mme de Genlis, toute-puissante alors dans la maison d'Orléans. Cette femme habile avait un immense défaut : elle manquait de cœur. Elle ne pouvait donc faire une critique plus sanglante de son élève, qu'en disant qu'elle le formait à son image. On sait le rôle de Philippe-Egalité dans la révolution. Il paya de sa mort celle de Louis XVI, votée par lui. Puisse cette expiation avoir suffi à la justice de Dieu!.. Son fils aîné, devenu duc de Chartres, eut d'abord les illusions paternelles. Il suivit le club des Jacobins, et prêta le serment civique à Saint-Roch. Ce qu'il fit de mieux alors fut de sauver, à Vendôme, un homme qui se noyait. Il reçut pour cette action une couronne dont il envoya quelques feuilles à Mme de Genlis. Nommé maréchal de camp par Dumouriez, avec son frère Montpensier pour aide, il combattit pour la France contre l'Europe, à Quiévrain, à Jemmapes, à Valmy, à Maëstricht et à Nerwinde. On a un peu oublié, en chantant ces exploits sur tous les tons, qu'ils se terminèrent par la fuite du jeune maréchal dans le camp autrichien, en compagnie de Dumouriez. C'est ici, d'ailleurs, que commence pour Louis-Philippe, duc d'Orléans par la mort de son père, une vie réellement merveilleuse de courage, de souffrance et d'habileté. Les romanciers n'inventeraient pas un prologue plus dramatique aux grandeurs qui attendaient l'âge mûr du prince. Seul, proscrit, sans argent, sans appui, sans ressource, il se met à courir le monde entier. Il se fait, pour vivre, professeur à Reichnau, et s'y distingue par cette facilité d'élocution qui ne l'abandonna jamais. Chassé par l'éclat de son nom d'un refuge encore trop élevé, il erre, d'exil en exil, à travers la Suisse, l'Allemagne, le Danemarck, la Norwège et la Finlande. C'est là que l'attendait l'étonnante et prophétique aventure, poétisée par la Saga nationale, que notre collaborateur a découverte et mise au jour :

### LA FILLE DU TROLL.

C'était à la fin de mars de l'année 1795. L'hiver fêtait ses derniers jours par des horreurs inaccoutumées. Ciel sombre et orageux, froid dur, vent glacial à travers les sapins dépouillés; tout, dans la nature, éclatait en lugubres menaces, et les hommes et les animaux s'enfuyaient éperdus vers leurs demeures souterraines.

Tout à coup, on vit apparaître, dans la plaine de Karessuando, trois traîneaux qui semblaient errer à l'aventure, tellement la neige avait effacé toutes les routes et même jusqu'à tout vestige d'habitation humaine. Les chevaux tombaient de fatigue; c'est en vain que leurs guides cherchaient à les ranimer de leur voix rauque et de leur fouet retentissant.

— Maudit pays! monseigneur, nous sommes perdus! grommelait un des personnages du second traîneau.

— Tais-toi, François, répliqua celui qu'il avait appelé monseigneur; informe toi plutôt s'il n'y a pas quelque habitation dans le voisinage où nous puissions nous réfugier

Le cocher interpellé enfonça son bonnet sur son oreille gauche, s'essuya le nez, suivant l'usage, avec sa manche, prit son cheval par le mors, et, après tous ces préparatifs, répondit enfin sur le ton d'une parfaite tranquillité : — Non, il n'y a, dans le voisinage, aucune habitation où l'on puisse se réfugier.

Cette triste nouvelle jeta la consternation parmi les voyageurs.

— Nous sommes perdus! nous sommes perdus! cria toute la troupe au désespoir.

Mais voici qu'apparaît dans le lointain un spectre à la forme indécise, dont les yeux brillent comme deux tisons d'incendie, et dont la main velue semble faire signe aux étrangers de se diriger de son côté. N'était-ce pas un de ces nains si fameux dans les *sagas* du Nord, qui attiraient les voyageurs errants dans leurs cavernes pour les immoler aux sombres puissances?

— François! dit en s'élançant de son traîneau le plus jeune de la troupe, tu vois qu'on nous fait signe là-bas; il faut y aller!

— Pour Dieu! monseigneur, pas un pas de plus! C'est ici le bout du monde; ce signe qui nous appelle, c'est le signe du diable, le signe de l'enfer!

Le jeune homme s'arrêta. Le site en effet était d'un aspect si lugubre, qu'il hésitait à aller plus loin. Cependant il reprit courage, et fit encore quelques pas. Le spectre se dressa devant lui; puis, s'abîmant tout à coup dans la neige, il laissa voir aux voyageurs les traces d'une habitation souterraine. Ce n'était pas chose nouvelle pour eux; ils avaient déjà rencontré, à Tornéa et à Muonioniska, de ces huttes profondes où la porte est si basse qu'il faut se traîner sur les mains pour y entrer. Mais celle qui se présentait alors devant eux ressemblait plutôt à la tanière d'un ours qu'à un refuge humain.

— Quel parti prendre? Si c'était là une caverne de brigands, et qu'on m'y eût attiré pour m'assassiner?

Ainsi pensait le jeune voyageur, et déjà il s'apprêtait à appeler ses autres compagnons, lorsque du fond de l'antre une voix de femme, douce et pure, fit soudain entendre ces paroles :

— Citoyen Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte!

M. François-Etienne-Colin Guillemot, valet de chambre de son altesse royale le duc d'Orléans, se laissa tomber dans la neige, et embrassant les genoux de son maître : — Ah! monseigneur, vous ne m'avez pas assez grondé de ne croire ni à Dieu ni à diable; je le vois maintenant, il faut venir dans ce monde des esprits, pour bien connaître ce qui en est. N'est-ce pas que c'est le diable qui vient de prononcer votre nom?

Le prince se penchait vers la caverne, comme pour écouter encore la voix qui avait frappé son oreille.

La voix reprit :

— Monseigneur le duc Louis Philippe d'Orléans, entrez sans crainte!

Cette seconde invitation fit bondir les deux voyageurs.

— Eh bien, entrons, dit le prince, il faut que je sache quelle est cette bouche qui parle si purement notre langue, dans ce coin ignoré de la terre; il faut que je voie cette femme qui paraît si familière avec les titres de mon sang!

Et le duc d'Orléans, suivi de François, se glissa dans la hutte souterraine. Cette hutte n'avait pas plus de cinq pieds de haut et environ douze pieds carrés. Elle était pavée d'une énorme dalle de granit dont un coin servait de foyer, sur lequel flamboyait un vieux tronc de pin. La fumée, refoulée par le vent qui soufflait du dehors, s'élevait en flots orageux et remplissait la hutte d'une vapeur mêlée de flammes et d'étincelles. Elle ressemblait par moments à un soupirail d'enfer. Deux lits, un banc, une chaise, une table, tel en était le mobilier, qui, du reste, était tenu avec une remarquable propreté.

Le duc n'eut rien de plus pressé que de chercher cet être mystérieux dont la voix et les paroles l'avaient si fort impressionné. Mais il n'aperçut d'abord que le spectre dont la main lui avait indiqué la route. C'était un vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, à la mine chétive, au corps rabougri, mais dont le regard inspiré révélait un des grands trolls du Nord. François le prit pour le diable. A ses pieds se jouaient, dans l'accord le plus fraternel, un chat et un ours.

Pour toute réponse aux questions du duc, le vieillard secoua la tête, prononça quelques mots que personne ne comprit, et sortit de la cabane.

— Tuisko, mon père, n'est qu'un pauvre habitant de Karessuando; il prie humblement son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans de se regarder comme le bienvenu dans sa cabane, dit alors la douce voix qui avait si gracieusement invité les étrangers à y chercher un abri.

Le duc se retourna vivement du côté d'où venait la voix. Quelle fut sa surprise lorsqu'à la lueur de la flamme il découvrit, dans le fond d'une alcôve, une blanche et pure figure de

jeune fille, telle que jamais il ne lui en était apparu dans les somptueux salons des Tuileries ou sous les frais ombrages de Versailles! Elle était vêtue d'une robe de laine de Finlande, à raies bleues et rouges; ses cheveux châtains flottaient en boucles soyeuses sur ses épaules, ses yeux bleus étincelaient, un charme indicible de jeunesse était répandu sur toute sa personne.

Le jeune prince la salua avec le même respect qu'il eût fait pour une princesse du sang.

— Monseigneur, poursuivit-elle toujours en français, nous vous attendions depuis longtemps. Hier soir, à huit heures trois quarts, mon père me dit : Je vais au-devant de cet illustre étranger, car le timon de son traîneau s'est cassé, ses chevaux sont morts de fatigue, et la tempête qui menace pourrait lui être fatale. Mon père est un sage, qui me dicte ce que son *Haltia* lui inspire.

— C'est, en effet, un homme bien extraordinaire que votre père, mais ce qui me paraît plus extraordinaire, c'est qu'il soit votre père.

— Toini n'est pas la fille de Tuisko.

— Mon pressentiment me le disait. Une si belle fleur ne pouvait être née dans cet horrible désert.

— Prince, n'insultez pas au désert : les montagnes solitaires, les bois silencieux ont aussi leurs charmes. Savez-vous que pendant trois mois de l'année, nous pouvons lire la nuit sans lumière? Alors le soleil ne se couche point dans le sein de la terre; il l'effleure légèrement d'un baiser, et se relève glorieux sur l'horizon. Nous ne changerions pas les aurores boréales de nos hivers contre vos lourdes ténèbres de décembre. Je connais votre France, monseigneur, car c'était aussi ma France autrefois.

— Etrange jeune fille, dites-moi qui vous êtes!

— En quoi cela peut-il vous intéresser?

— Je vous en prie!

— Mon père est le Juif éternel, il a déjà passé deux mille ans; mais moi, je n'ai pas encore accompli trois siècles.

Le duc fixait attentivement la jeune fille.

— Est-elle bien dans son bon sens? se demandait-il en lui-même.

Mais Guillemot se rapprochant de lui : — Ecoutez, mon prince, je crois que nous ferions sagement de nous retirer au plus vite de ce diabolique repaire.

— Tu plaisantes! voici notre hôte qui ramène nos amis!

En effet, le vieux Tuisko était rentré dans la cabane, suivi du comte de Montjoie et des autres voyageurs qui accompagnaient le duc d'Orléans.

— Bonsoir, cher comte, dit le prince; vous ne vous attendiez pas, je pense, à me trouver auprès d'un bon feu, causant avec une sorcière, avec une fée qui parle français aussi bien que pas un de nous.

Pendant que le comte de Montjoie racontait ses aventures, Toini servit le souper. Il consistait en une pièce de renne fumé, en poisson sec et en lait caillé.

— Belle Toini, dit le duc à la fin du repas, après votre propre histoire, je ne sais rien au monde qui puisse m'intéresser davantage que de voir votre père tomber en extase. Quand il est dans cet état, il doit lire sans doute dans le passé et dans l'avenir, et sur ces deux points j'aurais quelques éclaircissements à demander.

— Je vais lui faire part de votre désir, répondit Toini, mais je ne vous promets pas qu'il y satisfasse.

— Ceci pourrait-il décider votre père? dit le comte de Montjoie en tirant sa bourse.

— Gardez votre or, seigneur comte, mon père n'en a que faire.

Un long colloque s'établit entre le père et la fille, le vieux Tuisko semblait résister opiniâtrément à ses instances; enfin Toini l'emporta.

Alors on vit le troll s'avancer majestueusement au milieu de la chambre, et, d'un geste solennel, faire signe aux étrangers de prendre place sur le banc, le long du mur.

— Messeigneurs, dit Toini, mon père exige d'abord que vous vous dépouilliez de tout ce que vous portez sur vous, en fer et en acier.

— Mort de ma vie! nous séparer de nos armes! s'écria Guillemot épouvanté.

— Absurde poltron! fit le duc : qu'avons-nous donc à craindre de cette jeune fille et de ce vieillard rabougri? Allons! qu'on s'exécute, et vous aussi, comte!

Le vieillard prit tous les objets des voyageurs et les cacha sous le pavé. Puis, il commença ses invocations; mais tout à coup il s'arrêta et parut inquiet.

— Monsieur le comte, vous portez encore de l'acier! dit Toini.



Maison indienne où Louis-Philippe fut précepteur en 1797.

Le comte, un peu confus, tira de sa poitrine un petit poignard qu'il y tenait toujours caché.

— Ce monsieur n'a pas livré non plus tout son acier.

— Moi! fit Guillemot.

— Oui, répliqua sèchement Toini.

En effet, Guillemot avait conservé un tire-bouchon.

Quand le troll eut ainsi fait disparaître tous les obstacles, il se lança à pleine carrière dans les voies de l'inspiration, et la jeune fille traduisait fidèlement les paroles sublimes qui sortaient de son âme.

— Mon esprit me transporte, s'écriait-il, mon désir s'élève dans ma pensée; je veux commencer des *runes*, je veux chanter...

— Homme sage, dit alors le duc d'Orléans, j'ai une mère, et

cette mère s'appelle la France ; elle est malade ; de perfides médecins conspirent sa mort. Dis-moi quel sera son destin ?

Et le vieux Tuisko, dont les accents avaient été jusqu'alors pleins de calme et de mélancolie, s'exalta tout à coup. Son verbe devint strident et impétueux, son geste convulsif, ses yeux rayonnants d'un éclat sauvage. Tout son être se transfigura ; il était manifeste que l'esprit du *tietaja* en avait pris possession. Aussi, les Français, qui l'avaient écouté d'abord avec un sourire d'incrédulité, ne pouvaient plus se défendre d'une sorte de religieuse terreur. De son côté, la belle Toini, qui était en rapport plus immédiat avec le troll, se laissait gagner à son enthousiasme ; elle était haletante, échevelée ; on eût dit une de ces sibylles dont les sagas du Midi racontent les frénétiques ardeurs.

— Ta mère est malade, reprit le sorcier. Quelle est donc ton audace, ô maladie, d'avoir osé l'attaquer ?

« O Ukko, toi qui t'appuies sur l'axe du monde, toi qui habites sur la nuée qui vomit la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de frapper le cruel qui me tourmente, de chasser à jamais mon ennemi.

« O forêt ! viens avec tes bêtes superbes, viens avec tout ton peuple ; Perkele, viens avec toute ta maison. Lac, viens avec les fils de ta race ! Que cent guerriers se lèvent avec leurs glaives, que mille héros accourent au secours du faible, de l'infortuné !

« Mais, si ce n'est assez, quelle autre puissance invoquerai-je encore ? Est-il dans le monde, des hommes, enfants des vieux siècles, des hommes éternels ? Surgis de la terre, ô mère de la terre ! surgis du champ, seigneur éternel ; levez-vous, ô vous tous qui portez des glaives, vous tous qui montez des coursiers, venez briser le mal qui m'accable, venez triompher de mes douleurs ! »

A mesure que Tuisko déroulait ses invocations, sa voix devenait plus orageuse, ses gestes plus saccadés. Il frappait du pied, il battait des mains ; ses cheveux se dressaient sur sa tête et sa bouche écumait.

— J'aperçois au loin, reprit-il d'une voix profonde mais brisée, j'aperçois une terre rayonnante de verdure et de beauté (la France). Voici des bois touffus, de hautes montagnes, des plaines riches de fruits. — Quelles cités splendides s'élèvent de toutes parts ! Mais, hélas ! les fleuves qui les baignent sont rouges de sang, les ruisseaux sont rouges de sang, les sources sont rouges de sang (la Terreur). — Une noire fumée enveloppe les châteaux et les palais. — Les hommes sont armés de haches et de coutelas. — Quelle est cette foule sinistre qui s'avance ? — Les armées s'entre-choquent, le cheval de la mort galope de rang en rang (la guerre européenne). — Horreur ! horreur ! — Mais j'aperçois un jeune homme au front resplendissant comme le feu des étoiles. — Il s'élance, il brise sous les pieds de son coursier la foule envieuse de sa gloire. — Et le voilà sur un trône (Napoléon) ! — C'est beau, c'est divin ! — La foule gronde encore. — Les pierres du diadème se brisent, et le serpent qui y était caché va mordre au cœur le héros qui le porte. — Le feu dévore la terre. — Le Nord s'ébranle (l'invasion). — D'épouvantables vautours poursuivent l'aigle vainqueur jusque dans son palais de nuages, et il en tombe percé de mille coups, comme un globe de feu éteint dans la tempête. — Et la terre reverdit, et les feuilles dépouillent leur robe de sang pour reprendre leur ancienne parure ; mais leur sein est jonché des plumes de l'aigle tombé (la Restauration). — Plumes merveilleuses ! des hommes nouveaux s'en emparent et ils écrivent avec elles une histoire, une histoire éternelle. — Et cependant la mer fatale n'a pas encore épuisé ses orages. — Un trône est renversé, un vieillard a pris la fuite (la révolution de Juillet). — Un jeune prince, celui que je vois là, devant moi, s'avance sur les ailes du destin, comme le génie de la paix du monde. — C'est lui qui remettra entre les mains des héros les plumes du grand aigle, afin qu'ils puissent continuer l'histoire interrompue... Eh quoi ! *la tempête recommence* (la révolution de Février), *les nuages versent du sang — et le jeune enfant agite ses bras innocents du haut du trône — et l'air est obscurci par les ailes noires de corbeaux immenses* (1)... Que veut dire ce signe ? — Mais les ombres enveloppent ma pensée ; mon esprit m'abandonne ; étrangers, adieu ! adieu ! »

Et le vieillard se tut, et il retomba anéanti sur le pavé, d'où il ne se releva enfin qu'après de longues heures d'un sommeil convulsif....

Trois semaines après la scène que nous venons de décrire, nous retrouvons encore les illustres voyageurs à Karessuando.

— Je ne m'étonne pas, disait Guillemot à part lui, que monseigneur se plaise ici. Quelle mauvaise étoile a jeté là sur nos pas cette étonnante sirène ? J'en suis moi-même tout ensorcelé.

Cependant la troupe voyageuse avait trouvé dans les environs une habitation plus commode que la hutte du troll ; mais Guillemot avait raison : le duc faisait de fréquentes visites à cette hutte ; souvent aussi on le voyait se promener avec Toini sur les montagnes.

Un beau soir d'avril, ils erraient tous les deux sur les bords du Muonio, et le descendant de cette race royale, qui règne depuis neuf siècles sur le peuple le plus chevaleresque de la terre, causait familièrement avec une pauvre fille de Finlande et lui disait :

— Vous êtes Française, Toini, et, de plus, vous êtes Parisienne. Je l'ai deviné, depuis longtemps, à la langue que vous parlez et à votre prononciation si pure, si distinguée. Mais, dites-moi, d'où vient que le nom d'Antoinette arrive si souvent sur vos lèvres ?...

— C'était mon nom. Il m'avait été donné d'après celui de la reine, car...

— Car ?... Oh ! poursuivez, je vous en supplie ; je suis impatient de savoir qui vous êtes.

— Car la reine était ma marraine...

— O Dieu ! qui donc rencontre-je ici, sous ces vêtements grossiers, dans ces lieux sauvages ! Destin, que tes jeux sont cruels !

— Moins cruels encore que les hommes, monseigneur. Ma mère était dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette. Elle était belle. Vous devez avoir vu ce teint d'une admirable blancheur et cette expression indéfinissable de noblesse, qu'on ne rencontre que dans les anciennes familles de Normandie. Un prince du sang conçut une passion pour ma mère. Elle eut la faiblesse de l'aimer à son tour, et dut cacher avec moi son malheur dans la fuite. Vingt billets nous poursuivirent d'asile en asile, portant ce mot fatal : — *Vengeance !*

« Arrivées au Havre : — Antoinette, me dit ma mère, il faut quitter la France, nous y chercherions en vain le repos. Allons sur le port, et montons sur le premier vaisseau qui voudra nous recevoir. Un honnête pilote nous accueillit, sans s'enquérir de notre nom ni du but de notre voyage ; et quelques semaines après nous abordions à un rivage dont nous n'avions jamais entendu parler ; nous étions en Finlande, à Uléaborg.

— Et les billets, les billets ? s'écria le duc d'Orléans.

— Les billets !... grand Dieu ! pourquoi en parler ? Ma mère bien-aimée dort depuis quatre ans de son éternel sommeil dans le cimetière d'Uléaborg. Et moi, pauvre enfant, le bon Tuisko m'a recueillie, m'a consolée, et, dans ces déserts de neige, il me tient lieu de père.

« Prenez ce médaillon, mon prince, ajouta Toini ; c'est le seul héritage que j'aie reçu de ma mère, c'est mon plus grand trésor : il renferme un morceau de la vraie croix. Tant que vous le porterez sur votre cœur, vous ne craindrez ni l'eau, ni l'air, ni le feu, ni les balles, ni le poignard des assassins.

— Merci ! mon enfant, ce médaillon chéri ne me quittera pas un seul instant de ma vie. Mais laissez-moi voir aussi les billets !

— Pourquoi cette pâleur, mon prince ?... Les voilà, ces billets ; je les porte toujours sur moi : ils enveloppent une boucle des cheveux de ma mère..., ma pauvre mère !

Le duc d'Orléans prit les billets et les ouvrit avec avidité.

— O enfer ! s'écria-t-il, *c'est l'écriture de mon père !* . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En revenant de Finlande en Norwège, incognito, le prince exilé se crut trahi et perdu. Sur son passage, aux environs de Christiania, un cocher se mit à crier : « *La voiture du duc d'Orléans !* » Le proscrit, maître de lui-même, s'aperçut heureusement que cet homme ne le regardait pas. Il lui demanda en simple curieux la raison de son cri. — Ma foi, répondit le cocher, sans le reconnaître, quand j'étais à Paris, je ne sortais jamais de l'Opéra sans entendre crier : *la voiture du duc d'Orléans !* Ce cri m'est revenu, et je l'ai répété tout à l'heure à propos de rien. Le prince respira, et poursuivit sa route.

Reconnu et menacé à Stokholm, Louis-Philippe passa de la Germanie en Amérique (1796). Ses frères, Montpensier et Beaujolais, l'y rejoignirent pour racheter la tête de leur mère captive depuis 1793, et tous trois parcoururent ensemble le Nouveau-Monde. Washington les reçut avec grâce, à son domaine de Montvernon. Dans les régions sauvages, le duc d'Orléans sauva un vieillard en le saignant à propos, ce qui le fit regarder comme un dieu par les Yankées. Le dieu voyageait à pied, hantant les auberges les plus modestes, payant son séjour dans les villes ou son passage sur les navires, en leçons de dessin, d'orthographe et de langues, couchant ordinairement sur la paille, les pieds tournés vers un grand feu. La gravure ci-dessus représente une habitation indienne, dans laquelle le duc d'Orléans professa l'anglais à une famille yankée.

(1) La saga dont nous donnons ici la traduction a été recueillie en 1844 ou 1845. Ainsi le passage que nous soulignons n'a pu y être glissé après coup.

A Bairdstown, un aubergiste, pressé par l'heure, refusa sa porte à l'humble mine des trois princes (Louis-Philippe était alors fort malade), et les quitta pour courir à un spectacle forain, « qu'il ne voulait pas manquer, dit-il, *quand même un roi serait son hôte.* » Devenu roi, trente-quatre ans après, Louis-Philippe envoya une belle horloge à Bairdstown, en rappelant cette aventure à l'évêque Flaget.

Il habita les wigwams des Indiens Senèques, y perdit son chien Franz, revint le chercher à travers mille périls, vit la cataracte de Niagara, en suivit les rives, portant son bagage sur le dos, bagage moins lourd que la royauté (il en est souvent convenu depuis), « passa quatorze nuits dans les bois, dévoré d'insectes, exposé aux ours, aux serpents, mouillé jusqu'aux os, et dînant de porc salé avec du pain de maïs » (1), fut surpris à Philadelphie par la fièvre jaune, sans un écu pour continuer son voyage; repartit pour l'ouest de l'Union, avec quelque argent envoyé par sa mère, fit une chute grave à Carlisle, se saigna lui-même dans un cabaret, fut supplié par les habitants d'exercer la médecine chez eux, s'embarqua pour la Havane en 1798, et rentra en Europe au moment où Bonaparte confisquait la Révolution.

Louis-Philippe garda jusqu'à son dernier jour un souvenir prodigieux de ses courses lointaines. Dernièrement, un Anglais lui demandait à quelle époque il avait quitté Hambourg? — « Le 24 septembre 1796, répondit-il sans hésiter, à bord de l'*Américain*, capitaine Ewingt. La traversée dura vingt-sept jours. »

On connaît son retour en France, sa conduite sous la Restauration, son élévation au trône par une émeute, sa chute par une émeute semblable, et sa mort en exil, pareille à celle du roi qu'il avait remplacé. Ces grandes leçons de la Providence appartiennent à la politique et, à ce titre, doivent nous rester étrangères.

(1) Lettre du duc de Montpensier à la princesse Adélaïde.

## LE GÉNÉRAL DON JOSÉ DE SAN-MARTIN.

La renommée a d'étranges caprices. Qu'un aéronaute tombe et se tue, pour avoir abusé des liqueurs alcooliques; qu'un autre voyage en l'air sur un âne ou sur une autruche; qu'une chanteuse arrive à New-York au bruit des grosses caisses du charlatanisme, et le monde entier s'occupe de ces personnages, et les journaux sont pleins de leurs exploits et de leurs portraits. Mais que, pendant ce temps-là, un des plus grands hommes du siècle s'éteigne dans la majesté de sa gloire et l'humilité de sa foi, et la renommée n'a pas une trompette pour annoncer sa mort; les journaux n'ont que dix lignes à lui donner entre les réclames de la Californie et les voyages en ballons, et pas un n'a de place dans ses colonnes pour la biographie et le portrait du héros.

Nous n'imiterons pas ces honteuses aberrations, et la vie et l'image du général San-Martin paraîtront au moins dans le *Musée des Familles* avant celles de la chanteuse Jenny Lind!

Il y a quelques semaines, vous aurez lu dans les journaux cette nouvelle en deux lignes : « Le général don José de San-Martin vient de mourir en France, à Boulogne-sur-Mer, dans sa soixante-douzième année. »

Eh bien! la mort d'un tel homme aurait dû produire autant d'effet dans les deux Mondes que celle de Washington en produisit autrefois. Ecoutez plutôt, ceci est de l'histoire, comme on n'en fait plus :

Au mois de mai 1808, la ville de Cadix se soulevait avec toute l'Espagne contre la domination napoléonienne. On massacrait les Français dans les rues, au tocsin de nouvelles Vêpres siciliennes. Dans le palais du gouvernement, deux hommes d'âge fort divers, mais d'une ressemblance étonnante de caractère et de figure, attendaient avec sang-froid l'approche de la tempête. L'un était le marquis de Solano, capitaine général de l'Andalousie; l'autre, son aide de camp, don José de San-Martin, né dans l'Amérique du Sud, à Yapeyu, en 1778, du colonel Juan de San-Martin et de dona Francisca de Matorras; brave et bel officier, à la taille haute, à la tête martiale, à la moustache noire et au brillant uniforme.

Bientôt la foule des ouvriers, des matelots, des *mañolas* échevelées, gronda sur la place, la torche et le poignard à la main, hurlant : — Mort aux Français et à leurs défenseurs!

Solano voulait bien combattre les Français, mais non les assassiner. Il l'avait déclaré au peuple, et il était stoïquement rentré avec son aide de camp.

Assis près d'une table, son épée posée près de lui, il lut à don José une dépêche qui lui annonçait l'égorgement de Filangieri à Villa-Franca, et d'Aquila à Séville, pour avoir résisté aux vengeances populaires.

— Ce sera peut-être notre tour demain, ajouta-t-il en se jetant sur son lit; la vie du soldat est un champ de bataille.

Et il s'endormit.

San-Martin veilla près de lui jusqu'à l'aurore; alors seulement il alla parcourir la ville. Il la trouva pleine de bandes furieuses et de vociférations horribles... Quand il revint au palais, l'entrée lui en fut interdite par la foule, et il vit un cadavre en lambeaux, traîné dans la rue par les mendiants de Cadix. Il reconnut Solano, son général.

Les chefs de l'émeute étaient venus demander au marquis l'ordre du massacre. Il leur avait répété : —Je combattrai les Français, je ne les égorgerai pas! Et il avait payé de sa vie ces courageuses paroles.

Nous avons dit que Solano et San-Martin se ressemblaient singulièrement. A l'aspect de celui-ci, des furieux croient revoir le général, et se ruent avec mille poignards sur l'aide de camp...

Poursuivi de rue en rue, arrêtant parfois les bandits d'un regard ou d'un coup d'épée, don José allait périr enfin à son tour, lorsqu'un moine sort de l'église des Capucins, reconnaît l'officier chancelant aux pieds d'une madone incrustée dans le mur, élève son crucifix entre les meurtriers et la victime, montre le sang du général Solano qui sillonnait la rue, et crie d'une voix ferme et imposante à la multitude : —Cet homme est don José de San-Martin, et cette madone est la vierge du pardon! Ne frappez pas les vivants pour les morts, et sachez vous arrêter dans le crime!

Les plus enragés reculèrent, et l'officier dit au moine en le quittant : — Je m'en souviendrai!

Les occasions ne lui manquèrent pas de tenir sa parole.

Neuf ans après, San Martin, appelé dans sa colonie natale par un cri d'indépendance, s'était élevé, à pas de géant, de victoire en victoire, et avait affranchi toute l'Amérique espagnole du sud, pendant que Bolivar affranchissait l'Amérique du nord. La Confédération argentine, le Chili et le Pérou doivent leur délivrance à son courage, et leur organisation à son génie.

Au milieu de cette guerre prodigieuse, où il rappela les exploits d'Annibal et de César, le héros vit un jour un moine castillan rouler à ses pieds sous les coups de ses soldats vainqueurs. Il le couvrit de son corps et de son épée, lui donna une escorte qui le sauva, et s'acquitta ainsi de la dette sacrée de Cadix.

Couvert de la gloire de Washington, San-Martin le surpassa par son désintéressement. Il refusa de gouverner les vastes Etats qu'il avait affranchis, et vint s'ensevelir en Europe dans le célèbre drapeau de Pizarre, seule récompense qu'il eût gardée de tant de services.

Tel est l'homme qui mourait dernièrement sans faste à Boulogne-sur-Mer, et dont la moitié du Nouveau-Monde va porter le deuil. Sa bière, conservée à l'église Notre-Dame, partira bientôt pour Buénos-Ayres, qui lui avait réservé le titre de brigadier général, et qui rappelait chaque année sa gloire au Congrès assemblé. Elle sera saluée par le Pérou qui avait cédé à son libérateur le drapeau de

Pizarre, et par le Chili qui maintenait le nom de San-Martin en tête de la liste de son armée.

Nous devons l'excellent portrait qui illustre cette notice à l'obligeance de la digne fille du héros, dona Mercedès, épouse de M. Mariano de Balcarce, fils d'un président de la République argentine, et aujourd'hui ministre plénipotentiaire en France.

PITRE-CHEVALIER.

## LE MUSÉE DES FAMILLES AU GYMNASE,

Encore un chevron pour le *Musée des Familles.* Vous vous souvenez peut-être de cette Nouvelle de M. Pitre-Chevalier, *La Fontaine et Fouquet*, publiée dans les deux premières livraisons de notre seizième volume (octobre et novembre 1848). Sous le modeste titre du *Bonhomme La Fontaine*, et sous la plume de deux écrivains fort connus, qui ont pris le pseudonyme de PIERMAREC, cette Nouvelle est devenue une comédie, mêlée de rire et de larmes, et qui attire au Gymnase dramatique l'élite de la société parisienne. Inutile de vous en faire l'analyse. Vous n'avez qu'à relire la Nouvelle, en y ajoutant par la pensée la bonhomie charmante de Numa dans le rôle si difficile de La Fontaine, l'esprit et la distinction de M^lle^ Anna Chéri sous les traits de l'épouse du fabuliste, la verve de M. Priston, sous l'habit du jardinier, la passion et la belle voix de M. Armand dans le personnage de Dominique-Albert, la rondeur comique de M. Landrol, sous l'uniforme de Poignan, et la grâce... plus belle encore que la beauté, de M^lle^ Duverger, sous l'éblouissante toilette de La Valière !



Louis-Philippe à 22 ans.



Le général don José de San-Martin.

En remerciant les auteurs de l'honneur insigne qu'ils ont fait au *Musée des Familles*, nous leur reprocherons de s'être écartés, sur plusieurs points, des convenances morales de la Nouvelle, et d'avoir ralenti l'action par des finesses de style et de détail, qui eussent été mieux placées à la Comédie-Française qu'au Gymnase. Ils s'excuseront, à la vérité, sur ce que le Gymnase est quelquefois le rival de la Comédie-Française. Il l'a prouvé, en effet, par la représentation du *Bonhomme La Fontaine*. Nous en remercions l'homme d'esprit qui le dirige, à l'abri des charges et des scandales du vaudeville contemporain. Témoin le *Divorce sous l'Empire*, de M. Bayard, qui se partage l'affiche du Gymnase avec le *Bonhomme*, et qui contient une moralité d'autant plus éclatante, qu'elle est interprétée avec un immense succès par les talents sans rivaux de M^me^ Rose Chéri et de M. Bressant. C'est l'événement dramatique du mois, et celui-là, du moins, n'effarouchera pas les familles.

## A NOS ABONNÉS. — MODES VRAIES.

Ce complément facultatif du *Musée*, privilége exclusif pour ses abonnés en famille, est consacré par une adhésion générale. La moitié des souscripteurs renouvellants l'ont réclamé, à la place des coûteux journaux de modes, comme une bonne fortune pour leurs filles, leurs sœurs et leurs amies. Ce succès, assuré d'avance, permet à l'administration d'augmenter déjà *ce qu'elle avait promis* pour les *Modes vraies.* Au lieu de 96 colonnes de texte par an, elle en donnera près de 150 ; et elle peut fixer le chiffre des gravures et patrons au maximum des journaux de modes les plus chers; ainsi les *Modes vraies* contiendront, chaque année, 12 *grandes feuilles de broderies, avec patrons* de chapeaux, canezous, bonnets, manchettes, voiles, cols, nappes d'autel, etc. ; 12 *gravures de modes*, coloriées, 4 grandes feuilles de tapisserie coloriées ; 4 morceaux de musique des maîtres ; 4 grandes feuilles de crochet, tricot, filet, bourses, glands, plumetis, ouvrages en perles, etc. Le tout inédit, fait exprès pour les abonnés, et ne se trouvant nulle part ailleurs. (Voyez l'avis détaillé sur la couverture.)

*N. B.* Le prochain numéro du *Musée* donnera le curieux *portrait d'après nature* de l'ambassadeur du Népaul, qui vient de quitter la France, après avoir fait tant de bruit en Europe.

Paris, 1850. — Typographie HENNUYER et C^e^, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# HISTOIRE NATURELLE. ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

## AVENTURES DE TROIS PAVOTS



Le bouquet des enfants, roses et pavots.

Vous vous souvenez de mon ami le docteur T..., qui m'empêcha d'abattre ma clématite, en me racontant son histoire ? Voici une aventure qui nous est arrivée à tous deux, cet été, et qui nous ferait adorer les pavots de mon jardin, si nous n'étions, l'un et l'autre, au-dessus de l'idolâtrie.

Ma maison des champs est loin de la ville ; je l'en trouve encore trop près, car tant que les oiseaux chantent dans les arbres verts, j'ai horreur des moellons et des citadins, et j'aime à vivre avec la nature et les paysans, entre ma bibliothèque et mes plates-bandes.

(1) Voyez tome XVII : mai, juillet et août.

J'ai donc autour de moi de vrais campagnards, au cœur naïf, aux mains calleuses, qui bêchent ou sarclent du matin au soir, ne donnent jamais de leçons au gouvernement, et me tiennent au courant de leur simple vie.

Un d'eux, René Bérard, jeune et beau gars de vingt et un ans, pauvre comme Job, laborieux comme la charrue, ni trop fin, ni trop bête, passa un soir devant ma grille, le chapeau de travers, le visage enluminé, chantant à tue-tête et décrivant des zigzags sur la route.

Ne l'ayant jamais vu ivre, je le questionnai sévèrement. Il me raconta, avec des rires et des larmes..., qu'il avait tiré un mauvais numéro, et qu'il allait quitter sa vieille mère et....

— Et sa jeune fiancée, pensai-je, achevant sa phrase coupée d'un gros soupir, et lui pardonnant d'avoir noyé son désespoir dans la bouteille.

Le lendemain, je vis les conscrits défiler, salués de porte en porte, embrassés de mère en sœur, baignés de larmes par toutes les femmes et inondés de vin par tous les hommes. M. le curé a beau prêcher; le vin est au village l'alpha et l'ômega. Toutes les joies se condensent dans un verre plein. Toutes les douleurs s'écoulent dans un verre vide. Je fus effrayé de celle de Bérard; elle touchait au délire, à en juger par l'abondance des rasades et la vigueur des chants. Il n'y avait qu'un cœur à l'agonie qui pût brailler, boire et danser de la sorte...

— As-tu fait tes adieux à *Thérèse?* lui dis-je à l'oreille.

Ce mot le dégrisa net. Une larme roula sur sa joue.

— Vous croyez que son père me recevrait? demanda-t-il.

— J'y vais avec toi, mon garçon!

René me serra la main, à me briser les os. Les conscrits ayant encore dix cabarets à visiter, il lui restait une demi-heure pour courir chez Thérèse.

J'y entrai avec lui dix minutes après.

Thérèse Aubry est la perle du village. Elle tient de feu sa mère un bien qui vaut mille pistoles, du bon Dieu des yeux qui valent le double, et d'elle-même une vertu qui vaut le triple. Jugez quel rêve pour le pauvre Bérard! Plaisait-il à Thérèse? Chose difficile à deviner. Le cœur des paysannes est si muet, et celui de Thérèse est si timide! On croyait que René «ne lui était de rien», parce que le père Aubry ne pouvait le souffrir. Mais moi je la soupçonnais de le trouver à son gré, car je la voyais l'éviter souvent, et le rudoyer quelquefois, sans jamais le regarder en face. Quant au père Aubry, il ne considérait dans un gendre que sa bourse, et celle de Bérard étant vide, il eût mis toutes ses qualités à la porte. C'est *le moindre défaut* de la fourmi — et des paysans qui ont fait un peu d'or avec des torrents de sueur.

A la porte de Thérèse, René cueillit deux églantines à un buisson *pour les faire parler à sa place.* Aubry s'avança, grommelant un juron; mais, à mon aspect, il tira gauchement son bonnet. Thérèse, qui habillait son petit frère, se leva en baissant les yeux, et d'une main tremblante, comme pour se protéger, mit l'enfant entre elle et Bérard. Ce mouvement fut d'une pudeur et d'une grâce angéliques. La scène d'adieu ne dura guère. « — Je pars, Thérèse. — Vous partez, René. » Ce fut tout le dialogue. René présenta la rose au petit frère; le petit frère la passa à la sœur; celle-ci la prit sans regarder René. Le père donna la main au conscrit..., à cause de moi; et l'on se quitta comme pour une absence d'un jour.

J'étais stupéfait de tant de calme et de froideur.

— Allons, pensai-je en me rassurant, autant de tués que de blessés, personne n'en mourra! Au premier congé, le caporal Bérard trouvera Thérèse mariée sans regret.

Mais comme nous longions la clôture, j'entendis un sanglot étouffé, et je vis à terre, renversée, baignée de larmes, les roses à la main, se tordant les bras, devinez qui? Thérèse elle-même! René, qui avait repris son refrain chevrotant, s'arrêta court, me glaça par son cri, et bondit comme un faon par-dessus la haie. Je compris enfin tout ce que la nature cache de tendresse en ces âmes cuirassées d'une si rude écorce. Je restai confondu, attendri, épouvanté.

A la vue de Bérard, Thérèse se remit avec une force héroïque, lui dit un seul mot, lui pressa vivement la main, et disparut au bruit de la voix de son père... Le conscrit, remis à son tour, repassa sous la haie, et reprit sa marche et son chant. Cette fois, c'était un vrai chant de triomphe, qui ébranlait tous les échos de la plaine. — Qu'est-ce que ça me fait maintenant? j'ai la foi de Thérèse!... Je ne pus obtenir d'autre explication.

Les conscrits partirent une heure plus tard, tous régalés et grisés par René, qui versait l'argent et le vin à pleine bourse et à plein verre... Cela fit faire de méchantes réflexions aux commères et aux fortes têtes de l'endroit...

Quelques semaines après, ce fut une bien autre surprise! Au lieu de rejoindre le régiment, Bérard rentra joyeux et superbe au village. Il avait acheté un remplaçant cinq cents écus! Pour le coup, on cria au miracle, puis au sorcier, puis au voleur! Le père Aubry fut le premier qui lâcha le mot, lequel fit tant de chemin, que René se vit montré au doigt, surveillé par les gendarmes, et que personne ne voulut *boire au pichet après lui.* Bref, quand il se présenta pour demander la main de Thérèse, Aubry le chassa comme un gueux, et le menaça de lui rompre les os s'il reparaissait devant lui.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin, en parcourant mon jardin avec le docteur T..., je vis mon fils et ma fille, enfants de dix et de quatre ans, cueillir des bottes de roses à travers mes massifs, sous la surveillance d'un homme qui avait escaladé le mur, et qui disparut brusquement à notre approche. Cet homme était René Bérard, et voici ce que nous apprîmes :

Thérèse était fort malade depuis quelques jours. Dans son délire, elle criait : — Mes roses! rendez-moi mes roses! Et René, qui entendait cela de la porte où il se glissait tous les soirs, demandait à mes enfants des roses pour sa pauvre fiancée... Ce simple récit nous troubla profondément. Je devinai ce qui s'était passé chez Aubry.

Il avait arraché à sa fille les deux églantines de Bérard, chassé par lui comme un voleur; et Thérèse, égarée par la souffrance, réclamait involontairement son trésor...

Je rappelai René, qui arriva pâle et chancelant, et nous conta en détail la maladie de Thérèse... Mon ami reconnut une fièvre nerveuse, prête à devenir cérébrale...

Et comme Bérard priait mon fils de porter les fleurs à la jeune fille, puisque le père le chasserait s'il se présentait lui-même :

— Gardez-vous-en bien, dit le docteur, maîtrisant son émotion; l'odeur de ces roses serait fatale à Thérèse. Je vais aller lui porter des soins, et non des fleurs; — s'il n'est pas trop tard! ajouta-t-il d'un air qui me fit trembler.

Puis indiquant trois grands pavots dans le bouquet de mon fils : — Réservez-lui seulement ceci, reprit-il; son délire y verra des roses, et j'y pourrai trouver son salut, si je n'ai pas le temps d'aller à la ville.

Nous prîmes tous le chemin de la maison d'Aubry, le docteur hâtant le pas avec inquiétude, mes enfants por-

tant leurs pavots triomphalement, et René nous suivant à distance, comme un chien qu'on va consigner à la porte.

— Ces pavots sont une chose merveilleuse, nous raconta mon ami le long de la route. Leur forme et leurs couleurs admirables, nuancées du blanc au noir et du rose à la pourpre, leurs tiges doucement veloutées, leurs feuilles alternes, panachées, découpées si finement, leur corolle éclatante et fugace, balancée en l'air sur un long pédoncule (1), sont assurément leurs moindres richesses. Cette fleur était une des plus importantes et des plus célèbres de l'ancien monde. Elle croît d'elle-même, comme l'herbe, en Grèce, en Egypte et dans toute l'Asie Mineure. Les Romains faisaient mille friandises avec la graine de pavot, torréfiée et pétrie dans le miel. Aujourd'hui encore, en Italie, dans le nord de l'Europe et dans tout l'Orient, on en fabrique de petites dragées recouvertes de sucre, et qu'on mêle à certains plats très-recherchés. En Lorraine, sous le nom de *semezan*, le peuple mange cette graine avec délices. Mais c'est surtout l'usage antique et immense de l'opium qui a rendu le pavot justement illustré. Les anciens tiraient l'opium de Thèbes, aussi a-t-il porté longtemps le nom d'*extrait thébaïque*. Thèbes n'en fournissant plus, ce nom est tombé en désuétude. L'opium vient à présent des champs de pavots, blancs et noirs, de l'Orient, de l'Inde et de la Perse; surtout de Kara-Hissar-Aphiom (du château noir de l'opium) en Turquie; du Bengale et du Bahar dans l'Indoustan. Quand vous traversez la Perse, vous rencontrez, au milieu d'un océan de pavots en fleur, des jardiniers en turban et en caftan rouges, portant une série de petits vases attachés à leur ceinture, et tenant à la main un instrument à plusieurs lames, qu'un seul mouvement fait agir à la fois. Ces hommes font des incisions obliques aux capsules des pavots. Il en découle un suc laiteux qu'ils recueillent avec soin dans leurs petits vases. Ils le font ensuite condenser au soleil, le pilent fortement dans un mortier, et le mettent en cylindres pour obtenir la pâte d'opium. Ils divisent cette pâte en fromages ronds et plats, bruns et rouges, qu'ils enveloppent de feuilles de pavots pour les livrer au commerce. L'odeur en est âcre et vive, la saveur amère et produisant une écume verte. Le temps est sans action sur cette invariable substance. La médecine actuelle en fait un si grand usage que, sans elle, elle serait réduite à l'impuissance. C'est le calmant universel de la douleur. Il a trois ou quatre cents formules dans les pharmacopées européennes. Vous savez l'abus qu'en font les Orientaux et les Chinois. L'ivresse de l'opium les plonge en des extases si étranges, si divines, si absorbantes, qu'une fois qu'ils en ont goûté ils s'y livrent jusqu'à l'abrutissement et à la mort. Ils savent que chaque minute de cette ivresse leur coûte une année d'existence; mais cette minute contient des jouissances telles, qu'ils sont toujours prêts à recommencer le sacrifice. Les malheureux sont bientôt punis par des convulsions horribles, et le paradis opiatique aboutit à une agonie infernale. Tel est l'empoisonnement public que l'Angleterre inocule à la Chine, le sabre et le canon sur la gorge, et qui pourra bien lui rapporter autre chose que des millions, si jamais le suc des pavots de l'Inde se met à déborder sur l'Angleterre elle-même.

Nous étions arrivés à la porte du père Aubry. J'entrai avec le docteur et mes enfants. Bérard resta en face, au pied d'un buisson, comme un pauvre condamné qui attend la sentence de ses juges.

Thérèse était dans son lit, sans rideaux, ses longs cheveux noirs épars sur l'oreiller blanc, un bras pendant avec mollesse au dehors, l'autre étendu vers l'objet de son rêve: les églantines qu'elle réclamait toujours. Son visage, animé par la fièvre et illuminé d'un rayon du soleil couchant, semblait plus gracieux et plus charmant que jamais. Soit remords, soit résignation, son père se tenait, sombre et courbé, à son chevet, une larme séchée dans les yeux fixes, comme le larmoyeur de Scheffer près du corps de son fils... Il venait, par un suprême effort, de rendre à la malade les fleurs sèches qu'il lui avait prises...; mais ne les voyant ou ne les reconnaissant plus, elle criait encore en les repoussant: — Mes roses! Qui me rendra mes roses?

— Est-ce vous? nous dit-elle en nous regardant, tandis que son père retombait accablé de son impuissance.

— Oui, Thérèse, répondit mon fils avec l'adresse du cœur, je vous apporte les roses de René. Et la jeune fille, souriant et rougissant, saisit les pavots avec une joie déchirante.

Cependant le docteur s'était assuré qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour arrêter la convulsion nerveuse et la congestion cérébrale. Il prit deux des pavots, s'installa au foyer, s'empara de quelques vases, et improvisa sinapismes et potions.

Une heure après, Thérèse dormait d'un sommeil paisible... Ses beaux yeux clos, ses nerfs détendus, son teint pâli, ses traits harmoniés, son cœur et son cerveau en équilibre, tout annonçait la fin de la crise et le retour à la vie...

Son père crut à un miracle, et tomba aux genoux du docteur.

— Attendez, lui dit mon ami, c'est à vous d'achever mon ouvrage.

Thérèse prononçait en rêvant des paroles que nous écoutions en silence:

— C'est vous, René?... N'entrez pas; mon père vous chasserait!... Il m'a pris vos roses; apportez-m'en d'autres, au bout du clos... Nous souffrons tous deux, René..., nous mourrons tous deux... Surtout gardez le secret que vous m'avez juré!... Laissons-nous traiter, moi de folle, et vous de voleur, plutôt que de dire à mon père que je vous ai donné cinq cents écus pour acheter un remplaçant. Quoique cet argent fût bien à moi, mon père me maudirait, et mieux vaut cent fois la mort... Adieu René...; je vous aurai toujours sauvé de la conscription...

Nous nous levâmes à cette révélation touchante, nous regardant à travers un nuage de larmes... Le vieil Aubry lui-même, après un mouvement terrible, détourna la tête et se laissa choir au pied du lit... Il s'y trouva près de René, que venait d'appeler mon fils, et qui, sans prononcer un mot, saisit la main du père et celle de la fille...

— Allons, soupira le vieillard en unissant les trois mains, sur un signe impérieux du docteur; épouse-la donc, si ça doit la sauver, et *puisque tu as déjà touché sa dot!...*

Manière adroite de se consoler par une économie... Mais qu'importait à Bérard et à Thérèse? Quand celle-ci revint à elle, et vit la main de René dans la sienne, ne se trouva-t-elle pas assez riche de son bonheur?

— Voilà pourtant l'effet de trois pavots! s'écria le docteur en souriant; à vous maintenant, René, de lui apporter des roses; je suis assuré qu'elles ne lui feront plus de mal...

JARDINEUR.

(1) Voyez, dans notre tome XVIII, le bouquet de Van Huysum

(2) En 1849, il est entré en Angleterre 196 246 livres d'opium

# LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

## ESQUISSES DE VOYAGES.

### CHAPITRE PREMIER (Suite).




Borne milliaire anglaise.

Quand les Anglais ne songent point à créer un monument ils élèvent des maisons admirables et d'un style souvent magistral ; on les voit, préoccupés du soin d'embellir les rues et les squares, chercher la symétrie et mettre leurs plans en harmonie de style avec les constructions antérieures. Un capitaliste ou une compagnie achètent un terrain à bâtir d'une dimension à contenir six à sept maisons. On trace alors un devis pour un seul édifice ayant façade, péristyle, galeries, ailes ; puis, quand il s'agit d'occuper, au lieu de distribuer à des locataires, on partage l'immeuble en plusieurs lots acquis par plusieurs propriétaires : la propriété individuelle revit de la sorte dans l'association. C'est ainsi que certains quartiers splendides, tels que Portland-place, et Belgrave-square, dévolus à des particuliers, offrent à l'admiration une succession de magnifiques palais. Les monuments construits pour une destination publique y sont en général moins bien appropriés, l'Anglais ne comprenant bien que le comfort de la vie intérieure.

Rien de plus marqué que cette insuffisance à la Galerie nationale, édifice maigre, disproportionné, mal éclairé, étriqué, et coiffé d'un petit dôme qui fait l'effet d'une casquette de jockey oubliée sur la plate-forme. C'est un monument à rebâtir : il n'est pas assez spacieux pour y héberger la sculpture, et les 214 tableaux qu'il renferme sont à l'étroit et mal exposés. Cette galerie, commencée seulement en 1824 par l'acquisition de la collection Angerstein comprenant 38 tableaux, et enrichie deux ans après par les dons de sir Georges Beaumont, puis successivement par diverses munificences, est certainement destinée à s'agrandir. Or, elle est pleine, et les bâtiments actuels n'ont été achevés qu'en 1838.

Dans ce pays où la propreté est traditionnelle, les seuls monuments négligemment entretenus sont ceux des arts. Les écuries sont nettoyées et brillantes comme des musées ; les musées sont sales comme des écuries provençales. Tandis que les chefs-d'œuvre des maîtres croupissent dans la poussière et dans la solitude, la foule élégante se presse à Zoological Gardens, autour de l'hippopotame, choyé et soigné comme une petite-maîtresse (1). Ce monstre est le bijou de la bonne compagnie. Quoi de plus galant, de plus minutieux que les prévenances dont il est l'objet ? Quoi de plus sombre, de plus poudreux que le péristyle de National-Gallery, de plus pauvrement décoré que les salles de peinture, et de plus mal parqueté ? Une seule chose est bien entendue ; c'est la profusion des bancs et des fauteuils disposés devant chaque pan de mur ; on est mis à même de contempler bien assis toutes ces peintures.

Toutes réserves faites, cette collection est d'une richesse admirable. Il semble que, pour la former, on ait pris à chacun des grands maîtres qui y sont représentés les plus beaux fleurons de leur couronne. La France a fourni de bons tableaux du Poussin, et les plus beaux paysages connus du Guaspre et de Claude Lorrain. L'Italie a contribué largement. Nous citerons le magnifique portrait de Jules II par Raphaël, tiré du palais Falconieri, à Rome, répétition de celui que l'on admire à Florence au palais Pitti ; et surtout le carton, plus grand que nature, du *Mas-*

(1) Voyez octobre dernier.

(1) Rien n'a fait plus de bruit à Londres, cette année, que l'arrivée de cet hippopotame vivant dans la ménagerie de la Société zoologique. Tous les journaux illustrés de l'Angleterre ont publié les portraits de l'animal et de son gardien. Ceux que nous donnons à nos lecteurs ont été tracés d'après nature et sont d'une ressemblance frappante. C'est, du reste, une conquête précieuse de la science que l'acclimatation en Europe d'un hippopotame *sain et sauf*, comme dit l'*Illustrated London*. Jusqu'ici, non-seulement on n'avait pu parvenir à transporter dans nos régions ces curieux et monstrueux quadrupèdes amphibies, mais en Orient même ils vivent tellement isolés et cachés, que les plus habiles chasseurs n'en surprennent qu'après des années de fatigues et de recherches.

L'hippopotame de Londres est un cadeau du vice-roi d'Egypte. Sa prise dans l'île d'Obaysch en juillet 1849, les précautions avec lesquelles on lui a fait parcourir une distance de dix-huit cents milles, les torrents d'eau fraîche consommés chaque jour pour son bain, les difficultés inouïes de son transbordement de l'île au Caire, du Caire au steamer le *Ripon*, du steamer au chemin de fer, et du chemin de fer au Jardin zoologique, forment une odyssée prodigieuse que tous les Anglais ont dévorée dans leurs journaux, et qui a placé le nom de M. Murray à côté des noms des conquérants de l'Inde et de l'Amérique.

Un agent américain avait offert, à Alexandrie, 125,000 francs d'un hippopotame, sans pouvoir décider aucun spéculateur à tenter, à cet effet, une expédition au Nil-Blanc.

Lorsque le présent du vice-roi, voyageant par le canal d'Alexandrie, fit son entrée au Caire, il fallut l'arracher à l'admiration de dix-huit mille spectateurs, et lui donner une garde armée, comme à un potentat, pour le protéger jusqu'à bord du *Ripon*.

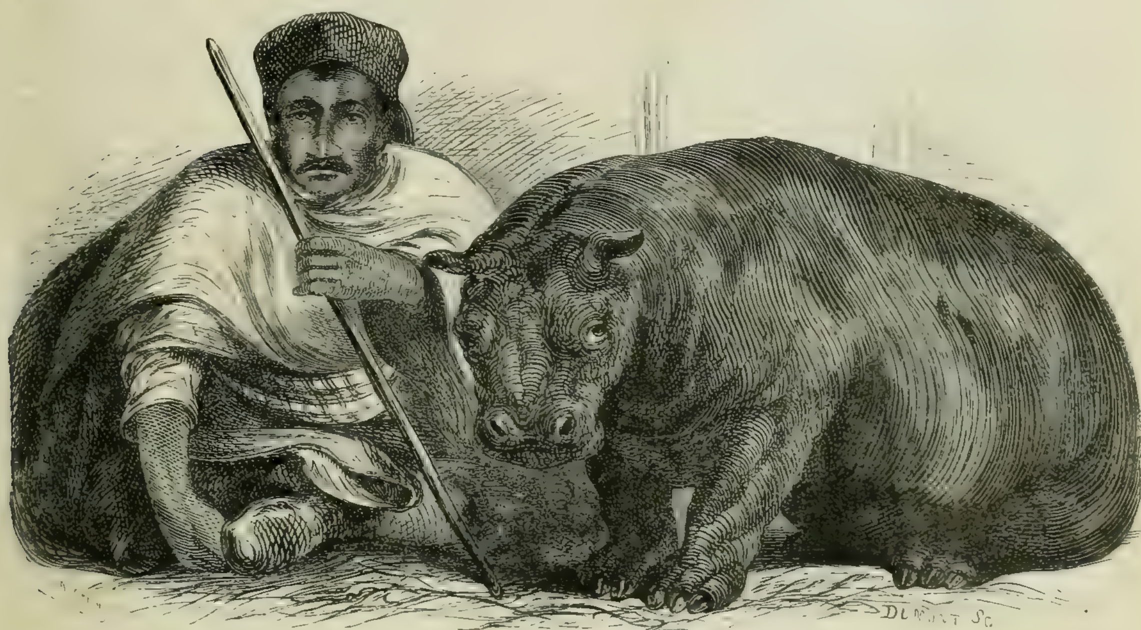
A peine débarqué à Londres, il devint l'objet d'un pèlerinage infini. Les plus hautes autorités s'assurèrent de son état, de son humeur, de ses besoins, de ses moindres caprices. Il paraît fort bien portant et très-heureux. Il se roule et gambade en pleine eau. Il aime beaucoup son gardien arabe, et lui obéit avec une docilité parfaite. Agé de douze mois à peine, il offre déjà une masse imposante et promet un développement gigantesque. Tous ses confrères empaillés dans les *museums* ne sauraient donner l'idée de sa grotesque physionomie. Croirait-on cependant qu'un animal si lourd a dans l'eau l'agilité du poisson le plus leste ? Le meilleur moment pour le voir est celui où il sort du bain, pour se reposer, tranquille et béat, au bord de son réservoir. La Société zoologique lui a construit un véritable palais aquatique et terrestre, et l'a entouré à grands frais de tout ce qui peut lui rappeler les habitudes et les délices du pays natal. (*Rédact.*)

*sacre des innocents*, chef-d'œuvre de vigueur, de mouvement et d'énergie. L'artiste atteint, chose rare, à la sublime et savante sauvagerie de Michel-Ange.

La *Résurrection de Lazare*, par Sébastien del Piombo, est le tableau le plus important de ce maître, qui nous soit venu de l'Italie.

Le *Songe de la vie humaine*, composition étrange et curieuse de Michel-Ange ; cinq tableaux du Titien, parmi lesquels la *Leçon de Musique*, fort belle acquisition de Charles Ier ; six tableaux du Corrège, dont trois, à la vérité, nous ont paru apocryphes ; le meilleur est *Cupidon instruit par Mercure;* Charles Ier l'avait acquis du duc de Mantoue.—Un très-beau portrait de femme par le Bronzin, et un plus remarquable encore de J. Bellin, représentant le doge Lorédan... Pérugin, le Giorgion, P. Véronèse, Canaletto, Francia, Garofolo, et divers autres Italiens, ornent cette galerie, où figure aussi Salvator Rosa, pour un paysage excellent de couleur et d'effet.

La Galerie de Londres emprunte plus d'éclat encore aux écoles flamandes. Mentionnons neuf tableaux de Rubens, parmi lesquels le *Serpent d'airain*, ainsi que deux paysages, peints avec une largeur qui n'étonne guère, et avec une franche bonhomie qui surprend davantage ; trois portraits, un tableau, et surtout une vigoureuse étude de chevaux, par Van Dyck.—Un portrait de Jean Van Eyck, une *Sainte Famille* de Jordaens, présent du duc de



Londres. Jardin zoologique. L'Hippopotame et son gardien arabe.

Northumberland. La phalange des Hollandais est là tout entière, dominée de haut par Rembrandt : quatre tableaux, un paysage à figures fort curieux, et trois portraits, montrent le génie de ce grand artiste sous toutes les formes. Les trois portraits sont très-beaux, surtout le capucin avec son capuchon rabattu, et le marchand juif. Les Espagnols sont rares, et d'une valeur plus rare encore. Ce sont : un *Paysan* de Murillo, ravissant portrait, et du même peintre, le *saint Jean à l'agneau*, et surtout la *Sainte Famille*, une des plus belles toiles de ce maître ; enfin, la plus étrange peinture de Velasquez, une *joute guerrière* sur l'herbe, au pied d'un coteau vert qui monte jusqu'au sommet de la toile. Les petites figures du premier plan représentent Philippe IV et sa cour, largement brossés sur ce fond de verdure.

Vernet, Greuze, Lancret, Sébastien Bourdon, donnent une idée bien incomplète de la France aux Anglais qui, trouvant Le Guaspre, Claude Lorrain et Poussin trop grands pour nous, les ont classés dans l'Ecole romaine.

Quant à l'Angleterre, elle offre des peintures d'Angelica Kaufmann, assez vilainement académiques ; les portraits de miss Siddons et de Kemble (1), par Lawrence, trop bouffis de l'emphase du mélodrame ; des toiles de chevalet de Wilkie, fines et un peu trop minutieuses dans leur fini ; des ébauches vigoureuses de Reynolds, l'éclectique de la couleur, qui a peint comme tous les Flamands dont il s'est tour à tour inspiré ; enfin de beaux paysages de Wilson, le Salvator de l'Angleterre. Ce sont des gens de talent : le seul maître, et le génie original du pays, c'est William Hogarth, trop peu connu chez nous. Voilà un grand peintre, ayant sa manière propre, et un art incomparable pour la composition. Sa touche est ferme, hardie, significative et franche ; sa couleur est ardente, et son pinceau aussi souple que son esprit est délié. Hogarth est le premier des peintres penseurs et moralistes. Il n'a d'autre maître que Shakspeare. Wilkie n'est que le clair de lune de William Hogarth. Le goût inepte des Anglais pour la peinture pointillée, *blaireautée*, et pour la vignette égratignée à la pointe de l'aiguille, les rend in-

(1) Voyez le portrait de Kemble, t. XVIII, p. 237.

différents au génie si frappant de cet humoriste, la seule gloire incontestable d'une école qui n'existe pas. — Nous reparlerons de ces deux artistes.

Si l'on tient à apprécier dignement l'indigence picturale du pays, que l'on descende sous l'escalier de National-Gallery, dans une espèce de cave qui aurait pu être un rez-de-chaussée, si l'architecte l'avait voulu; on y trouvera le Musée Vernon, collection vraiment inquiétante pour les yeux délicats. Il me semble que la plupart des Anglais peignent avec des glacis, sans rien établir en dessous. Une robe rouge a l'air d'une framboise écrasée, et leur amour désordonné pour les teintes claires les induit à supprimer la demi-teinte, à amincir les ombres, et par conséquent à aplatir l'effet. Il est assurément des exceptions pour confirmer la règle; mais ces sauvageons de peintres greffent sur leur tige une bouture de grand maître, qu'ils font refleurir sans cérémonie. C'est ainsi que l'églantier nourrit des roses.

Il fallut revenir plusieurs fois à National-Gallery; car la première visite fut rapide : l'expédition française ne saurait tenir en place.

— Nous ne sommes pas venus à Londres pour voir des tableaux, s'écriait un robin de la Bourgogne; il y en a au Louvre.

— Connu! ajoutait un Marseillais; c'est toujours *de même article*...

— Et encore les salles ne sont pas parquetées!...

En se retirant en tumulte, ils disaient entre eux :

— Ces Anglais ne comprennent rien aux arts : quelle pitié! et quelle différence avec la France! Il n'y a pas là une toile dont on donnerait quatre sous...

Or, la Galerie nationale de Londres est un vrai joyau de prix, monté sur cuivre.

Si cette collection est restreinte, si cette contrée riche et florissante ne possède un musée que depuis douze ans, il faut l'attribuer entièrement à la froide austérité des mœurs. La révolution de 1648 a coupé les ailes à la muse anglaise qui commençait à prendre son élan sous l'impulsion de Charles Ier, ardent ami des arts. Henri VIII et Elisabeth avaient agi dans le même sens, et l'opinion religieuse n'avait pas encore envahi les mœurs de ces souverains élevés aux pompes de la renaissance. Charles Ier, grand collectionneur, avait enrichi son palais d'une galerie, la plus belle de l'Europe. Cromwell la dispersa, fit tout vendre à vil prix, et les tableaux regagnèrent le continent au profit du Louvre et de la galerie d'Orléans que la révolution française fit retourner à Londres dans les collections particulières. Dans sa sainte antipathie pour tout ce qui rappelle les pompes de l'Eglise romaine et les vanités profanes, le sombre Cromwell s'efforça de détruire ce qu'il ne put faire vendre. L'Angleterre reproche durement à sa mémoire ce pieux fanatisme. L'opinion publique m'a plus d'une fois semblé passionnée jusqu'à l'injustice, à l'égard de ce puissant génie qui a si fortement contribué à la prospérité matérielle du pays. Les mœurs anglaises, rigides et froides, et dominées par un rationalisme aride, sont son ouvrage. Ce bigotisme voisin de l'hypocrisie, cette austérité extérieure, ce formalisme étroit, conviennent à l'Anglais : il tient à son caractère et s'admire dans ses usages; mais il est sans pitié pour son modèle et son rénovateur; il ne pardonne pas à Cromwell de l'avoir rendu tel qu'il est. Cette rancune est le dernier cri de la nature, et le vague regret d'une liberté d'imagination dont on n'a point connu les joies ni les aspirations.

Il est intéressant de juger par comparaison du sort qui attend, après deux siècles de postérité, les grands novateurs révolutionnaires. J'ai donc, avec persévérance, attiré des Anglais de diverses classes sur le chapitre de Cromwell. Son prestige s'est évanoui; ce peuple, plus libre que nous, et si épris de son indépendance, ne voit dans le protecteur que le despote sans piédestal. Cromwell, tel que l'a peint Bossuet, est un portrait frappant aux yeux désanchantés de l'Angleterre.

Au surplus, cette société, toute aux intérêts du moment, est bien peu touchée des souvenirs du temps ancien. Là-bas, dix ans pèsent autant qu'un siècle. Il nous fut donné d'en acquérir la preuve. Au bas de Trafalgar-square, Edouard Ier avait jadis fait dresser une croix de pierre à la mémoire de la reine Éléonore; de là le nom de *Charing-Cross* assigné à la rue et au carrefour. Depuis, substituant au Dieu martyr un roi destiné au martyre, on y plaça la statue équestre de Charles Ier (1), la première qu'on ait vue en Angleterre; elle arrivait de France. Pendant la guerre civile, le Parlement la vendit à un chaudronnier, avec injonction de la fondre. Cauteleux comme un auvergnat, ce chaudronnier la tint en réserve, dans la prévoyance d'un revirement, et il la rendit à Charles II. C'est au pied de ce monument restauré, et en vue de White-Hall, que les hérauts proclament l'avénement des rois d'Angleterre. Le choix du lieu contient une assez rude leçon.

Là commence la rue du Parlement, qui conduit à Westminster, tombeau des monarques qui, en allant recevoir la couronne dans la basilique où sera leur cercueil, rencontrent à mi-chemin la terre qui fut trempée du sang de leur prédécesseur. Il ne reste du vieux palais de White-Hall, dévoré par le feu en 1695, que la salle de festin bâtie par Jacques Ier, et dont le plafond est décoré d'une immense peinture de Rubens, représentant l'apothéose de ce prince. C'est à l'une des fenêtres de cette pièce, transformée en chapelle protestante, que l'on attacha les charpentes de l'échafaud du roi Charles. Ce bâtiment symétrique a sept fenêtres sur la rue, sept fenêtres sur le jardin, et les deux façades sont pareilles. Un des guides nous montra la fenêtre historique en traversant la rue; son compagnon la plaçait du côté opposé, et un troisième l'indiquait au revers du pignon; hypothèse évidemment improbable. La croisée en question est la seconde; à gauche, soutenait l'un; à droite, répliquait l'autre. Le peuple anglais ne sait plus où s'est accompli ce tragique événement. Ces souvenirs, si émouvants pour les âmes romanesques et rêveuses, lui sont indifférents. J'ai souvent tourné autour du monument, cherchant quelque indice ou quelque raison probante. C'est une maison carrée, dont le rez-de-chaussée, élevé de dix à douze pieds au-dessus du niveau du sol, est surmonté d'un étage que couronne une corniche soutenant une galerie de pierre. Les fenêtres du premier sont revêtues d'un entablement; celles du rez-de-chaussée, coiffées de petits frontons alternativement arqués ou triangulaires. Les trois croisées centrales sont séparées par quatre colonnes doriques en saillie; les deux croisées de chaque extrémité côtoient seulement des pilastres du même style. Les étages sont séparés par un entablement orné d'un cordon, et les stylobates des piliers supérieurs posent sur les chapiteaux des colonnes du rez-de-chaussée. On constate encore que l'on pouvait pénétrer sous l'échafaud par de petites fenêtres carrées percées à raz du sol pour éclairer les cuisines creusées au-dessous du niveau de la rue.

(1) Voyez le portrait de Charles Ier, d'après Van Dyck, t. VIII, p. 115

Tel est l'aspect, du côté de Parliament street, de cet édifice exécuté dans le goût du commencement du dix-septième siècle. Cette description conviendrait également à la façade qui regarde White-Hall-Garden, petite cour bordée d'arbres et d'hôtels. C'est là que j'ai vu mourir sir Robert Peel. Au milieu de ce jardinet, à quinze pas du palais, on passe devant une statue en pied de Jacques II, représenté en César, et regardant, avec une expression triste, une place que son bras abaissé et son doigt étendu semblent indiquer sur le sol.

De là une troisième version : Jacques II montre du doigt l'endroit où son père a péri. Mais, outre que cet emplacement serait bien distant des croisées, on peut opposer à cette opinion très-répandue, que la main à demi fermée du roi Jacques a été creusée et intérieurement évidée, ainsi que le doigt indicateur. Cette main, dont la paume et le dedans des phalanges ont été entamés par la lime, a gardé, comme un moule, l'empreinte d'un objet cylindrique qu'elle tenait serré : une épée, un sceptre, ou un bâton de commandement. L'index aplati et fait pour appuyer sur un de ces objets n'était allongé que pour consolider l'attache. Ainsi, l'induction déduite de la pose, du geste de Jacques II, est sans fondement. Nous voilà donc réduits à retrouver nous-mêmes l'emplacement véritable.

Une des versions accréditées sur ce sujet soutient que l'exécution eut lieu en vue de la Tamise, et par conséquent du côté du jardin, proche de la statue de Jacques II. Mais cet emplacement, les vieux plans en font foi, était alors une cour carrée parfaitement close, et une ligne épaisse de bâtiments masquait à la salle de banquet le rivage du fleuve. Une autre assertion, adoptée par le continuateur du baron de Roujoux, prétend qu'à l'extrémité de la salle des banquets on pratiqua une ouverture devant laquelle on dressa l'échafaud.

Or, des deux extrémités du bâtiment l'une s'adossait à d'autres constructions attenantes à la porte gothique de la clôture de Westminster ; la seconde n'était séparée que par un étroit espace des autres portions du vieux palais de White-Hall.

L'histoire rapporte que la foule était si nombreuse et si émue, qu'après l'exécution il fallut la faire disperser par des charges de cavalerie. Ces troupes n'auraient pu se mouvoir ni dans la cour, ni dans l'angle formé à l'extrémité de la salle par la poterne et le mur de White-Hall.

A ces hypothèses opposons deux historiens. Rapin-Thoiras dit que le supplice eut lieu sur un échafaud élevé *dans la rue*, contre la façade de la salle des banquets. L'autre témoignage est plus significatif encore ; c'est celui de John Rushworth, au tome VII de ses *Historical collections of private passages in State, and remarkable proceedings in Parliament.* Rushworth écrit que ce drame s'est accompli *dans la rue*, et que Charles I^er^ est sorti *par une des fenêtres de White-Hall.* Or, John Rushworth, s'il n'était présent, a probablement vu dresser l'échafaud.

Si donc vous pénétrez dans la rue du Parlement en tournant le dos à Charing-Cross, au moment où vous trouverez à votre gauche la façade de la chapelle de White-Hall, arrêtez-vous devant la seconde fenêtre de cette ancienne salle de gala. C'est là qu'est tombée la tête de Charles Stuart.

La supposition d'une ouverture pratiquée dans le mur est inadmissible ; les croisées sont si rapprochées, que l'on n'eût pas trouvé entre elles assez de place pour faire un trou d'une largeur suffisante.

Cette seconde croisée, plus accessible que celles du centre, défendues par des colonnes en saillie, donnait plus de facilité pour y appuyer les charpentes. De ce côté la rue est plus libre, plus dégagée ; enfin, cette fenêtre est désignée et par les probabilités, et par la tradition ; un des guides et les desservants de la chapelle me l'ont indiquée sans hésitation.

Ce supplice fut précédé de si longues tortures, de si cruelles humiliations, et subi avec une si ferme résignation, qu'il rendit la république odieuse, et la flétrit dans son origine. Le peuple vénéra la mémoire du martyr ; assimilant cette mort à celle du Christ, il la consacra sous le nom de *passion* de Charles 1^er^, et la honte en rejaillit sur la nation anglaise. Anne de Boleyn, Jeanne Gray, Marie Stuart, Strafford et Charles I^er^, avaient laissé une sinistre marque sur ce pays, où l'on entend avec une si froide cruauté le métier de geôlier et de bourreau ; ces impressions lointaines ont été pour longtemps réveillées par la captivité et la mort de Napoléon.

Pour être équitable, ajoutons qu'on trouverait difficilement dans toute l'Angleterre un apologiste de ces actes sanglants. L'opinion publique a vengé le prisonnier de Sainte-Hélène ; mais s'ensuit-il qu'en 1815 elle ait protesté avec l'énergie qu'on lui prête ? Non. L'Anglais est naturellement indifférent et doux à l'égard de ses voisins, tant que le patriotisme ou l'intérêt privé ne sont pas mis en jeu. Napoléon était le plus terrible de leurs ennemis ; il avait mis l'Angleterre à dix pas de la banqueroute, et cruellement menacé l'industrie nationale. Peu militaire d'instinct, l'Anglais ne se pique point de générosité chevaleresque. A la chute de l'Empire, causée par la plus implacablement persistante des coalitions, cette nation se souvint que les Cent-Jours avaient coûté à son gouvernement un million par heure, et, tant que le déficit ne fut pas comblé, son ressentiment ne s'adoucit pas. Célébrez devant eux votre gloire, ils n'y seront pas hostiles ; mais ne touchez pas à la caisse de cette tribu de négociants dont le premier fonctionnaire, assis sur un fauteuil doré, a pour coussin un sac de laine.

En quittant White-Hall, on nous fit entrer dans la cour de l'Amirauté, pavée en caoutchouc, luxe vraiment digne d'un peuple ami du silence.

Un dîner confortable nous attendait à l'hôtel, et, pour utiliser la soirée, les moins fatigués des touristes visitèrent quelques tavernes. A Londres, il n'y a point de salut hors du giron de la famille, et les établissements publics ne contribuent guère à charmer l'indépendance du célibat. D'abord ils sont incommodes, et l'on y trouve rarement tout ce que l'on désire. Si vous allez dans un coffee-house, vous risquez de n'y trouver que du thé et du café, le débit de toute tautre liqueur étant interdit au cafetier. Il est des lieux où l'on boit sans manger, d'autres où l'on mange sans boire. Dans quelques *oyster-rooms*, on trouve du poisson, mais non de la viande. Les grandes tavernes sont mieux approvisionnées ; on y dîne, et surtout l'on y fait des soupers vers la minuit, usage fort en honneur.

Les salons de la taverne sont communément situés au premier étage des maisons, et le droit d'entrée se paye un shilling, en retour duquel on reçoit quelque article de consommation. Par ce moyen, le tavernier possède la garantie de on bénéfice. Les tables, couvertes de marocain ou de toile cirée, sont alignées le long des murs, et séparées par des cloisons de cinq pieds de hauteur, formant une double rangée de boîtes (boxes). L'Anglais aime à s'isoler, à se sentir chez lui, même au cabaret. Chaque société, dans son compartiment, à l'abri des regards

des curieux comme des préoccupations extérieures, boit avec un flegme taciturne. On va chercher là la solitude en compagnie.

On consomme du thé, des grogs bouillants, de l'ale, du porter couleur d'encre, et de la bière forte non moins foncée. L'eau-de-vie est recherchée, on l'absorbe souvent à plein verre. Du reste, la salle est peu ornée ; on n'est pas là pour se distraire ; boire est une grave occupation. Plus un homme se remplit, plus il est calme; et l'on ne sait si cette morosité obstinée est une précaution contre l'ivresse, ou l'effet des spiritueux pris avec excès. On conçoit cependant que si ces outres gonflées perdaient leur équilibre, elles ne le retrouveraient pas. Quelquefois un de ces lurons, s'égayant tout seul, se met à jeter quelques clameurs pour son propre agrément ; puis il se tait soudain, et personne n'y fait attention. Nul n'agit pour être remarqué.

Ainsi s'écoule la soirée des gens trop peu fortunés pour faire partie des clubs. A minuit, ils regagnent, en trébuchant, leur demeure. Au fond de ces tavernes on respire l'atmosphère de l'ennui. Il en est de plus animées où les *boxes* n'existent pas. A l'extrémité de la salle s'élève, sur une estrade, un bureau meublé de trois messieurs sérieux comme des changeurs, sévèrement vêtus d'habits noirs, et le cou cérémonieusement entouré d'une cravate blanche. Tout à coup, l'un d'eux frappe la table avec un petit marteau; tout se tait, un piano prélude, et ces trois gentlemen, sérieux comme des ministres anglicans, se mettent à chanter tour à tour, en se souriant avec aménité, des romances du pays, pastiches anglo-italiens, brodés sur des paroles piquantes, à en juger par la gaieté qui les accueille et d'après les applaudissements qu'elles excitent. Comme on sait là-bas se divertir longtemps d'une même chose, ces chants se succèdent rapidement et se prolongent trois ou quatre heures.

Telle est, sans nulle exagération, la physionomie des cabarets du *Strand*, et des entours de *Covent-Garden*. D'autres maisons possèdent un buffet d'orgue, et en abusent. Il en est où l'on trouve un théâtre et des bouffons du pays, jouant de grands ouvrages, et jusqu'à Shakspeare ; car, à Londres, où le théâtre est libre, il y a des spectacles partout. Shakspeare est resté si fort en vogue parmi le peuple, que l'on a soin dans ces bouges d'annoncer la représentation de ses pièces, *conformément au texte original*.

On représente aussi les ouvrages de ce grand poëte à *Hay-Market*, à l'usage de la haute société ; mais elle laisse tomber en faillite et se fermer son théâtre national, pour se porter en foule aux deux spectacles italiens, qui jouent le même jour l'un et l'autre, et font salle comble.

Shakspeare est trop ancien, trop connu pour le monde élégant, auquel le peuple se montre supérieur. Le propre des gens intelligents est d'aimer à revoir souvent les belles choses, comme à relire les bons livres. La médiocrité recherche le vulgaire attrait de la nouveauté. Si le théâtre était libre chez nous et accessible à la bourse des classes pauvres, assurément Molière ne serait point représenté devant les banquettes vides, comme au Théâtre-Français, et le goût, le jugement du peuple gagneraient beaucoup à être nourris des chefs-d'œuvre du génie national.

A minuit on quitte les tavernes, les jardins publics, les spectacles, les bals en plein air, et l'on remplit les salons de *Piccadilly*, assez mauvais lieux, les rues livrées aux plaisirs grossiers, et les oyster-rooms, où l'on continue à manger jusqu'au matin. Quand l'aube apparaît, les policemen recueillent sur le pavé les ivrognes de tout sexe, hélas ! et de toute condition.

J'ignore si les Anglais se reposent ; mais Londres ne dort jamais. A toute heure du jour les ateliers sont pleins et les repaires de fainéantise regorgent. On sait que la ville renferme 2 millions et 500,000 âmes, et l'on est surpris de voir tant de monde partout à la fois. Toutes les rues sont remplies, des populations entières vont errant sur la Tamise ; les parcs sont jonchés de promeneurs, les monuments de curieux, les jardins, les châteaux des environs, de visiteurs nomades; et le mouvement ne s'arrête jamais tant que dure la semaine. On mange à toute heure, partout et sans cesse. La constitution de fer de ces estomacs complaisants leur permet de réparer la fatigue, au moyen d'un régime alimentaire qui satisferait l'appétit des loups et des lions. Le menu d'une blonde et rêveuse jeune fille ferait le bonheur de deux portefaix parisiens.

Contrebalancée par le sentiment profond de l'indépendance, la pruderie anglaise, rigide au sein des familles, ne se formalise de rien au milieu de la rue, où la licence marche le front levé, sans répression, à toute heure. Energique et flegmatique, au plaisir comme au travail, l'Anglais accomplit ces deux sortes d'affaires avec une égale gravité. Cependant la population ouvrière se presse tout le jour dans les ateliers, la vie de famille est casanière et ne déborde point au dehors.

Quel est donc et d'où vient ce flot populaire qui envahit incessamment toutes les rues de tous les quartiers, qui déborde sur les campagnes, surcharge jusqu'au sommet des milliers d'omnibus et d'autres voitures publiques, et qui entretient une foule compacte sur les trottoirs d'une cité cinq fois plus vaste que Paris, durant les vingt-quatre heures du jour et de la nuit ?

FRANCIS WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Claude Lorrain (National Gallery).

# VOYAGE EN FRANCE (1). LE PUY-DE-DOME (2).

## MONTFERRAND. RIOM. CHATEAU DE TOURNOEL.




Vue intérieure du château de Tournoël.

### IV. — MONTFERRAND. — RIOM.

En reprenant la route de Paris pour aller à Riom, on trouve à gauche une chapelle de style médiocre, que prolonge un vaste enclos. C'est le cimetière de Clermont. A part les notabilités toutes locales, un seul nom éveille l'attention, c'est le nom du général Desaix, frère de celui qui

(1) Voyez les tables générales des dix premiers volumes, et les tables particulières des sept derniers.

(2) Voyez tome XVII, p. 305 et 345.

périt à Marengo. Et c'est tout! pas un nom célèbre ne survit dans ce champ du repos. Cependant l'Auvergne a donné à la France une pléiade de grands hommes; mais la centralisation politique est ainsi faite, que les célébrités de tout genre vont mourir à Paris.

Paysages et paysans. — MONTFERRAND. — Comment le cardinal de Richelieu récompensait ses amis. — Une ville moyen âge. — L'art de mendier et de s'en faire 5,000 francs de revenu. — Un lieu maudit. — Triste histoire du Châteaugay. — RIOM. — Le pré Madame. — La Justice. — Riom condamné à mort.

De ce point extrême de Clermont jusqu'à Montferrand, règne une superbe avenue d'ormes et de châtaigniers, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. A gauche, l'interminable chaîne des monts Dôme se dessine dans sa haute majesté; à droite, la Limagne d'Auvergne déroule ses riants tableaux, interrompus par quelques buttes isolées, boursouflements partiels, où se passent, comme dans des matras, d'étranges phénomènes; le plus curieux est celui du Puy-de-la-Poix, dont la source fournit, en moyenne, 15 kilogrammes de bitume par jour.

Cette promenade agreste est animée par un grand nombre de ces jeunes soldats qu'en langage familier on nomme des *piou-pioux*, et qui oublient les ennuis de la garnison en buvant dans les bouchons voisins ce bon petit vin d'Auvergne, si épais qu'on pourrait le boire à la cuillère, comme des confitures. Les cultivateurs de la Limagne conduisent tout doucement leurs longs chariots inclinés, dont la forme est évidemment traditionnelle depuis leurs ancêtres gaulois. Ils ont, pour la plupart, conservé le costume de 1791, une veste à basques courtes, à grandes poches et à gros boutons; un vaste gilet fleuri comme un pré, les cheveux longs et droits, que le vent, à défaut de peigne, mêle ou démêle à son gré, et le tricorne vénérable, sous lequel l'œil cherche toujours une petite queue de rat; mais ce dernier ornement est plus rare. Souvent aussi le tricorne fait place à un couvre-chef plus moderne, qui varie depuis le chapeau de polichinelle jusqu'au chapeau de général. Cadet-Roussel, au théâtre des Variétés, ne s'habillait pas autrement. L'œil vif et malin, le sourcil épais, le nez busqué, le menton avancé et la bouche sardonique, l'Auvergnat chantonne en guidant le long du chemin sa paire de bœufs rouges, blancs ou noirs, attelés par la tête à un joug de cormier. Une longue baguette, terminée par un aiguillon, lui suffit pour gouverner ces coursiers capricieux, mais timides, que l'approche d'un cheval effarouche toujours.

Bientôt la route, rejointe par la courbe des collines, se confond avec elles, et fait un brusque détour vers la gauche; il en résulte une sorte de carrefour irrégulier, occupé par des maisons rustiques, des mares où pataugent des oiseaux domestiques. Un abreuvoir, entouré de pierres antiques, alimente une fontaine au fronton de laquelle un lion fièrement dressé présente un écusson fruste; une rue longue et raide s'efforce de gravir la colline : vous êtes à Montferrand.

A la première inspection, on voit partout les restes encore palpitants d'une forteresse démantelée. L'abreuvoir n'est autre chose que la portion non comblée du fossé de ceinture; ses gros murs sont des parapets. Cette maison, qui a l'air d'une bastille, a vu ses créneaux envahis par une toiture d'ardoises; mais ces ornements bizarres qui courent sous sa gouttière, ce sont les meneaux à l'abri desquels les assiégés faisaient pleuvoir en sécurité l'huile et la poix bouillante.

Cette forte position, qu'avaient possédée les Anglais alors que le pays d'Auvergne faisait partie du duché de Guyenne, fut longtemps l'objet de leur convoitise; ils s'en emparèrent le 13 février 1388, après un siége héroïque que décrit Froissard; mais ils ne la gardèrent pas longtemps, et Montferrand continua de passer pour l'une des plus fortes places du royaume. Aussi fixa-t-elle l'attention du cardinal de Richelieu. Ce grand démolisseur de forteresses eut un agent dévoué dans la personne du maréchal d'Effiat, sénéchal de Bourbonnais et d'Auvergne, qui fit abattre les remparts de Montferrand, combla les fossés, fit sauter les chemins couverts, et réunit la ville à celle de Clermont. Cette réunion n'eut lieu que sur le papier, mais la capitale de l'Auvergne n'en a pas moins gardé le nom de Clermont-Ferrand, qu'elle tient de la munificence du maréchal d'Effiat. On sait de reste que le cardinal de Richelieu récompensa le zèle du père en faisant décapiter l'enfant. M. le marquis de Cinq-Mars était le fils puîné du maréchal d'Effiat.

Aujourd'hui Montferrand n'est qu'un bourg sans importance, une étape sur la route de Riom; mais ce spectre d'une ville n'est pas dépourvu d'intérêt. La longue arête par laquelle se continue la route nationale est le plus curieux spécimen d'une rue au moyen âge; il s'est conservé comme par enchantement. Les maisons neuves de Montferrand datent de la renaissance; les vieilles sont romanes et remontent au dixième siècle, tout bonnement. Ce ne sont que pleins-cintres énormes taillés dans le granit, pignons immenses, fantaisies sculpturales de tout genre. La plupart de ces édifices offrent une disposition particulière à ces temps de défiance et de troubles, où chacun se mettait en mesure d'être assiégé dans sa maison. Le toit, au lieu de descendre vers la rue, forme avec elle un angle droit, et les croisées ont vue sur une cour intérieure, tandis que la façade n'offre d'autre ouverture qu'une porte à herse et à barreaux de fer. J'ai noté une boucherie dont un peintre flamand eût fait un chef-d'œuvre singulier : figurez-vous une masure droite et svelte, n'offrant en largeur que l'espace d'une croisée; le rez-de-chaussée, au plein-cintre béant, semble une caverne mystérieuse; on y descend par trois degrés, et dans l'ombre oscillent des formes vagues appendues au plancher; le premier étage, au contraire, doré par un chaud rayon de soleil, aspire l'air par une fenêtre droite à colonnettes et à rinceaux, dont les compartiments supérieurs encadrent les vasistas d'un double châssis de pierre. Des viandes saignantes mêlent leurs tons vifs aux solives enfumées, tandis qu'une jeune paysanne en bonnet blanc tricotte, sur l'appui de la fenêtre, une paire de bas bleus.

L'église, bâtie au dixième siècle par un comte de Montferrand, ressemble à la cathédrale de Clermont, mais sans aucun caractère particulier. Seulement (c'était un dimanche), je n'ai rien vu d'aussi gai, d'aussi souriant que la nef envahie par cinq ou six cents petites filles en bonnet blanc à grandes ailes, priant et chantant devant un autel garni de fleurs, dont les exhalaisons printanières se mêlaient au parfum de l'encens. Les paysannes de Montferrand passent pour les plus jolies de l'Auvergne, mais il y a un peu de préjugé.

Je n'ai pas encore parlé des mendiants du pays; ils méritent bien une petite mention, et l'église de Montferrand me fournit un trait à citer. Un de ces jeunes effrontés, jugeant à l'ensemble de ma personne que je n'étais pas du pays, se mit entre le bénitier et ma main, me disant : —Moucheu, c'est deux sous! —La mendicité est une des vilaines choses du Puy-de-Dôme; elle y est plus honteuse

qu'intéressante, exercée comme elle l'est moins par des malheureux privés de tout moyen d'existence que par les enfants des cultivateurs. L'avidité naturelle de ceux-ci favorise ce triste penchant. Les petits Auvergnats s'y livrent en toute sûreté de conscience et avec une tranquillité d'esprit que n'ont pas les vrais malheureux.

Je fus un jour poursuivi, le long de la rue Nationale à Clermont, par un de ces polissons :

—Mon bon Moucheu, donnez-moi quelque petite chose!

—Je n'ai pas de monnaie, lui dis-je.

C'était vrai.

— Merchi, mon bon Moucheu.

— Pourquoi merci ?

— Parche que, si vous en aviez eu, vous m'en auriez donné !

Le lendemain je le retrouvai dans la rue du Terrail.

— Mon bon Moucheu, s'écria-t-il, avez-vous de la monnaie ?

Je lui donnai deux sous, et il courut acheter des billes.

Montferrand a l'honneur d'être situé sur une rivière à lui, qui s'appelle le Bédat; elle le traverse sous la forme d'une onde peu limpide, qui se dirige vers Tiretaine, dans laquelle ville il disparaît. Au bord du Bédat, du côté de la montagne, règne un petit sentier où deux personnes ne sauraient passer de front. Cet étroit espace a été confisqué par des joueurs de boule, qui, sans le savoir, ont inventé un divertissement de nouvelle espèce : chaque fois que la boule est lancée sans justesse, elle dégringole dans le Bédat, où le joueur maladroit est forcée d'aller la pêcher à ses risques et périls; ce n'est pas que ledit fleuve soit profond, mais il coule sur dix-huit pouces de boue.

Je ne dois pas sortir de Montferrand sans me prononcer sur l'étymologie du nom. Ceux qui le dérivent de *mons ferax*, ou *ferox*, sous le prétexte que ce fut une place de guerre, sont des faiseurs de rébus; *mons ferax* ou *ferox* aurait fait, en auvergnat, *Monferrao* ou *Monferrat*. Il faut donc s'en tenir au bon sens, qui nous indique *mons ferreus* ou *mons ferrans*, c'est-à-dire riche en fer ; et, comme nous le verrons par la suite, la portion du Puy-de-Dôme qui touche à la montagne possède ce métal sous toutes les formes possibles.

Une fois qu'on est sorti de Montferrand, la Limagne, sans cesser d'être belle, commence à ressembler à toutes les plaines possibles; la déclivité du terrain a forcé de construire une route en lacet, très-commode et très-sûre, mais extrêmement longue et peu accidentée. Est-ce ma faute ou celle du pays, je n'ai recueilli dans mes excursions que peu de traditions anciennes. Seulement, au bord du chemin, je remarquai un grand carré dont l'aridité singulière contrastait avec la riche culture du terrain environnant ; j'en demandai la cause, et j'appris que là s'élevait au temps jadis le gibet de la sénéchaussée de Clermont. Les esprits superstitieux prétendent que cette place est infertile à cause des visites nocturnes des sorciers, qui viennent y prendre leurs ébats. La vérité est qu'on ne la cultive pas, et ce m'est une raison suffisante.

A mesure qu'on s'éloigne de Clermont, les montagnes de gauche s'abaissent graduellement, jusqu'à ne plus former que des collines médiocres, auxquelles il serait bien difficile d'assigner un nom particulier. Sur une de ces hauteurs, au centre d'une sorte de demi-lune escarpée, d'où l'on doit jouir d'une merveilleuse perspective, s'élève un groupe de maisons blanches et bleues, appuyées sur un château crénelé de respectable apparence. Ce lieu de plaisance séduit au premier abord, et, quand j'appris qu'il s'appelait Château-Gay, je convins qu'il était impossible de le mieux désigner. Cette forteresse, construite avec les pierres basaltiques qu'on retira du sol, fut édifiée, en 1381, par ordre de Pierre de Gyac, alors chancelier de France. Cet homme d'Etat, dont la sépulture se voyait autrefois dans l'église des Cordeliers de Riom, fut l'aïeul de Pierre de Gyac, chambellan du roi Charles VII, dont Alexandre Dumas a si bien raconté la tragique aventure. Le seigneur de Gyac avait excité le ressentiment du connétable de Richemond et de Georges de la Trémouille. Or, une nuit, saisi et garrotté par ses ennemis, il fut mené à Dun-le-Roi, d'où on le jeta dans la rivière, une pierre au cou ; après quoi l'on instruisit son procès. Ce sire de Gyac, si bien jugé, était, comme son grand-père, seigneur de Château-Gay, une singulière seigneurie pour une telle destinée !

A deux kilomètres de Riom, on distingue sur la droite un point éclairé dans une montagne sombre ; c'est le château de Tournoël. En prolongement de cette ligne, et plus haut perché dans l'azur, se dresse un mur démantelé : c'est le château de Jazeron.

Riom s'annonce gaiement par des bouquets d'arbres et des clochers pimpants. Une longue rue, quelque peu tortueuse, pleine de cabarets et d'auberges où boivent des rouliers tapageurs, aboutit à des boulevards majestueux qui font le tour de la ville et viennent se confondre, au nord, en une superbe esplanade, d'où l'œil embrasse toute la basse Limagne. Ce lieu pittoresque, sur lequel le Palais de Justice de Riom développe sa façade blanche et classique, porte le nom de Pré-Madame, souvenir monarchique qui a traversé toutes les révolutions, et consacre la mémoire de Madame Adélaïde de France, l'une des tantes de Louis XVI. Cette pieuse princesse vint à Riom en 1785, et y fut accueillie avec un enthousiasme rare, dont les archives du pays gardent la trace fidèle (1).

L'ancien *Ricomagus*, qu'il faut appeler *Rion*, et non *Riome*, offre un aspect saisissant. La rue de l'Horloge, qui le traverse dans sa largeur, ressemble à l'île Saint-Louis trempée dans l'encre. C'est une propriété très-singulière de la pierre de Volvic de noircir au contact de l'air. L'architecture vénérable des maisons de Riom emprunte à cette particularité physique une morne sévérité, qui contraste poétiquement avec la grâce du paysage environnant et la vivacité de l'air.

Le Palais de Justice actuel a été construit sur les débris de l'ancien, dont il ne reste plus qu'une Sainte-Chapelle fort remarquable. Cet édifice, plus petit et moins léger que son homonyme de Paris, fut élevé par Jean, duc de Berry, fils du roi Jean, et aussi grand bâtisseur de chapelles qu'intrépide guerrier. La maison centrale de détention est toute moderne, et, comme la plupart des bâtiments de ce temps-ci, dépourvue de tout caractère architectural.

Riom est la ville judiciaire par exemple. Pourvu, depuis dix siècles, d'un tribunal d'appel, mais destitué dès longtemps de son titre de capitale du duché d'Auvergne, il ne conserve une sorte de vie que grâce aux plaideurs qui y affluent sans cesse. Si mes souvenirs ne me trompent pas, Clermont parvint, sous l'Empire, à supplanter son

(1) Procès-verbal des hommages rendus à Madame Adélaïde de France par les laboureurs et paysans de la ville de Riom, avec une chanson en langue auvergnate. *Riom*, 1785, in-4° de huit pages.

rival et à devenir le siége d'une Cour impériale; mais l'ancien ordre de choses fut rétabli en 1816.

Ainsi, la Cour d'appel, le barreau, les plaideurs et les trafiquants nécessaires pour lui fournir les choses indispensables à la vie, voilà toute la population de cette ville morose. Qu'un jour ou l'autre le pouvoir, continuant ses traditions enracinées de centralisation, porte la Cour d'appel au chef-lieu du département, Riom mourra, frappé au cœur. En moins de vingt ans, l'herbe croîtra dans ses rues, et ses maisons de granit étaleront leur majesté solitaire, comme pour protester contre cette dépopulation officielle.

Riom a donné le jour à des hommes illustres, entre autres, à Grégoire de Tours. Il paraît prédestiné, depuis quelque temps, à fournir des recrues aux hautes régions de la politique : M. Rouher et M. de Parrieu, tous deux ministres, sont avocats inscrits au barreau de Riom.

En sortant de Riom par le faubourg de Mozat, riche des débris de sa superbe abbaye, on se rapproche des monts Dôme, à travers une riche campagne émaillée de villas. Un sentier étroit court à travers les prés, et va se perdre dans les premières broussailles des collines. Alors se dresse à cinq ou six cents pieds une masse monstrueuse que couronnent des tours et des créneaux; cette forteresse, grosse comme un bourg, écrase la montagne dont les flancs l'ont enfantée : c'est le château de Tournoël.




Costumes, attelage et paysage des environs de Montferrand.

## V. — LE CHATEAU DE TOURNOEL.

J'avais attendu, pour visiter Tournoël, une belle matinée de printemps, et je m'étais précautionné d'un char-à-bancs à la fois solide et léger. Comme ces impressions de voyage, recueillies au courant d'un album, ne peuvent s'élever à la hauteur d'une histoire complète des lieux parcourus, il faut du moins qu'elles servent à l'instruction particulière des touristes qui les visiteront. C'est pourquoi je leur conseille d'user de prudence à l'endroit des véhicules auvergnats. Les voitures de louage abondent à Clermont ; mais si l'on a la faiblesse de se laisser conduire par un cocher, tout est perdu. Voulez-vous visiter un endroit pittoresque, l'automédon vous avertit que le chemin est étroit, semé de ravines et qu'il y versera. Insistez-vous, il verse incontinent pour n'en avoir pas le démenti. Vous plaît-il de gravir par la plus belle route du monde une montagne un peu haute, le cocher affirme que ses chevaux auraient le vertige, et qu'il ne saurait répondre de votre sûreté. Il faut donc, de toute nécessité, se résigner à conduire soi-même ; et si l'on ne sait pas, qu'on apprenne. Ou bien encore qu'on renonce à toute excursion pittoresque.

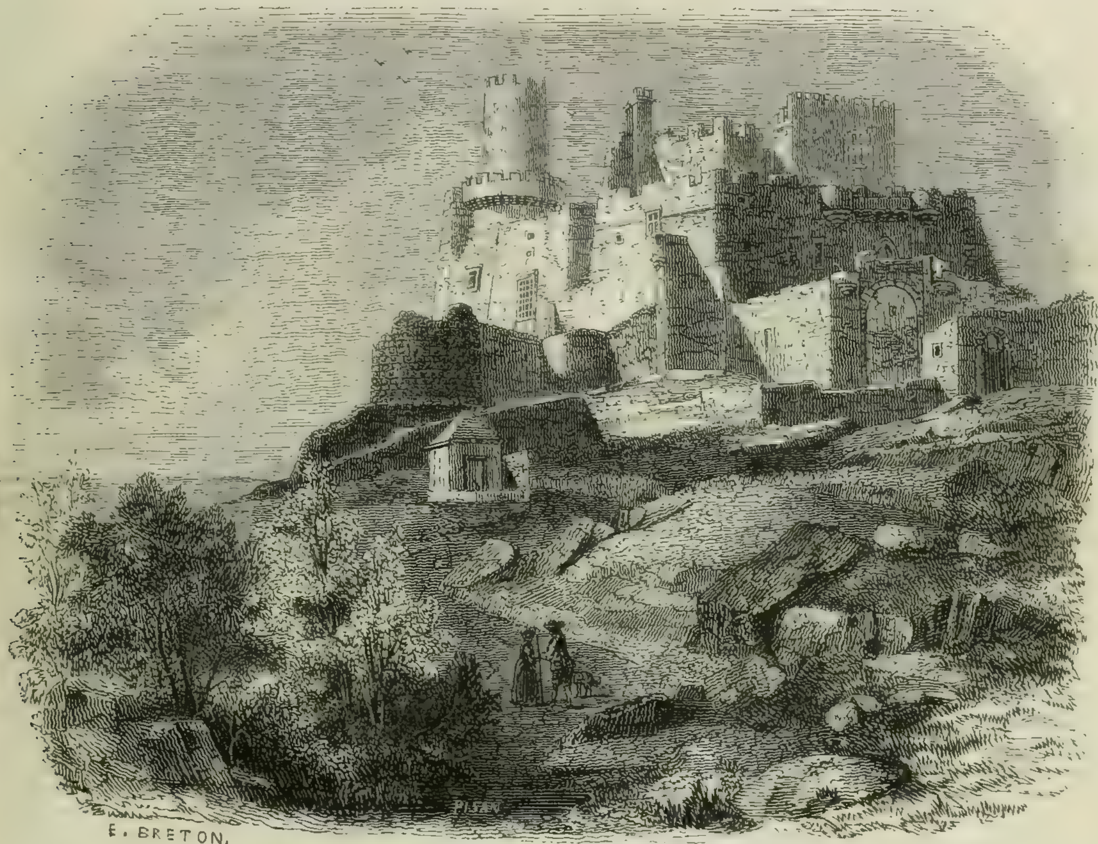
— Qui vous empêche d'aller à pied ? me dira-t-on.

Lecteur présomptueux, je voudrais bien vous y voir!

Quant à moi, qui m'estime cependant bon marcheur, huit jours de tourisme pédestre suffirent pour calmer ma première fougue.... C'est pourquoi j'avais frété chez M. Monestier, place de Jaude, un char-à-bancs et une jument blanche, qui m'ont traîné dans les quatre coins du département.

Jusqu'au pied de la colline où commence le territoire de Volvic, tout alla bien, sauf les pierres et les secousses accoutumées. C'est ainsi que nous franchîmes sans encombres, Edmond V.-L. et moi, le château neuf bâti par M. de Chabrol, au milieu des buissons d'aubépines et de genêts d'Espagne. Au delà, nous nous trouvâmes engagés dans un sentier si rude qu'il fallut mettre pied à terre, prendre les guides d'une main et de l'autre pousser à la roue; après une demi-heure de cet exercice sous un soleil brûlant, nous pénétrâmes dans une sorte d'impasse formée de huit ou dix maisons dépendantes aujourd'hui du château de ..., comme elles dépendaient jadis du manoir de Tournoël.

Des paysannes filaient et jasaient au milieu du chemin. A cette heure les hommes sont aux champs; les matrones restent seules pour garder la maison. Nous obtînmes l'hospitalité pour notre char-à-bancs et notre jument blanche; et nous cherchions déjà le sentier le plus court pour monter au château, quand une petite fille fort alerte, et qui s'expliquait aussi bien en français qu'en patois, nous ap-




Vue extérieure du château de Tournoël.

prit une agréable nouvelle, à savoir : que les clefs de Tournoël étaient à Volvic. Une pièce de monnaie décida cette aimable enfant à nous servir de messagère, ce qui ne lui prit guère qu'un quart d'heure. Disons à la louange de notre jument blanche, qu'au retour elle ne mit que trente-cinq minutes pour nous mener audit Volvic.

Les clefs étant venues, et de maîtresses clefs, je vous jure, lourdes comme des chaînes et couvertes d'une rouille respectable, nous arrivâmes promptement au sommet de la butte par un petit chemin, qui n'est autre, comme dans la plupart des montagnes, qu'un ravin desséché. A la moindre pluie, le chemin est une rivière qu'on ne peut même pas remonter en bateau. J'ai ramassé dans cette fondrière quelques échantillons de fer oligiste, ce qui peut surprendre à quelques égards, le sol basaltique de Tournoël étant partout recouvert d'une forte couche de terre végétale très-succulente.

Aucune construction moderne ne saurait donner l'idée équivalente d'une forteresse pareille à celle de Tournoël. Vue d'en bas, on dirait d'une ville; de près c'est un monde; monde étrange, exceptionnel, qui ne vit plus que dans le souvenir des antiquaires et l'imagination des poëtes. Les abords du plateau sont encombrés de débris, pierres colossales tombées des parapets, cariatides brisées,

voûtes écroulées, bastions éventrés. On croit d'abord à une ruine complète, et l'on se trompe.

Voici d'abord une tour ronde à bossages, telle qu'on en voit dans quelques ports de Normandie; ce n'est qu'un ouvrage moderne, à peu près contemporain de François Ier. Il est rasé presque à la moitié de sa hauteur primitive, et le basard des éléments en a fait une citerne qu'obstruent des plantes grimpantes. On franchit ensuite une haute poterne, aujourd'hui fermée par une porte charretière, mais les entailles de la pierre gardent la rouille séculaire des charnières monstrueuses où s'attachait la herse. Pour forcer une pareille entrée, il ne fallait pas moins qu'un siége en règle et, la herse forcée, c'était peu. La baie percée latéralement indique un couloir long et escarpé, dominé par de hauts parapets d'où les assiégés faisaient pleuvoir, outre les projectiles et les traits meurtriers, un déluge de poix, d'huile bouillante et de fascines enflammées. Si l'on évoque par la pensée les scènes sanglantes dont Tournoël fut le théâtre, on concevra mon impression première : ce coupe-gorge donne le frisson.

A l'extrémité supérieure, il se couche obliquement; on franchit des degrés de granit, une porte étroite se présente, et après avoir traversé une salle basse, où se tenaient vraisemblablement une suite de corps-de-garde, on arrive à la cour intérieure du château féodal.

C'est un carré long, qui divise l'édifice en quatre parties distinctes; l'aile droite, qui regarde la Limagne, contient les grands appartements; l'aile gauche, appuyée à l'escarpement de la montagne, était vraisemblablement affectée à certains subalternes qualifiés; le massif du nord, réservé à la châtelaine, s'unit à l'aile droite par un oratoire bien conservé; il est protégé par la petite tour. L'entre-deux des ailes est occupé vers le midi par la grande tour et son donjon, construction colossale, et point de jonction des remparts crénelés, dont on ne voit plus aujourd'hui que de faibles vestiges. Quelques acacias et des giroflées jaunes croissent dans cette cour sinistre, qui, à certaines époques, s'est emplie de cadavres et a vu s'abattre sur son pavé sanglant des nuées d'oiseaux de proie.

L'escalier du nord a pour cage une jolie tourelle d'un gothique fleuri tout particulier à l'Auvergne. Voici à peu près en quoi consiste ce singulier système d'ornementation : l'ogive, au lieu de se terminer en arête vive, comme dans le gothique pur, se prolonge démesurément, en forme de tige, d'où naissent des rameaux de fleurs; ce n'est qu'au bout de cinq ou six étages de cette floraison architecturale que l'ornement conclut en un bouquet final. Cela n'est pas sans grâce, mais cela manque de gravité.

Au premier étage, toute la largeur du massif est occupée par un palier en cintre surbaissé, appuyé sur des colonnettes basses, dont les nervures se coupent à angle droit, d'où résultent d'élégantes ogives. Ce morceau porte l'empreinte d'une architecture sarrasine qui peut remonter au onzième siècle et peut-être plus haut. Il est à croire qu'un châssis vitré préservait cette antichambre des injures de l'air, mais je n'ai pas besoin de dire que les vents n'ont rien laissé dans Tournoël qui pût ressembler à un carreau de vitre. Le propriétaire actuel du château, M. de Chabrol-Volvic, a soin de réparer la toiture à mesure de sa destruction, et de maintenir par des poutres solides les communications menacées; mais il ne pousse pas la prodigalité jusqu'à faire poser des carreaux aux fenêtres. A lutter à ce jeu avec messer Borée, M. de Chabrol-Volvic mangerait certainement la plus belle part de son immense fortune.

Il n'y a rien à dire de la chambre de la châtelaine, si ce n'est qu'elle est fort grande et fort délabrée. La croisée principale encadre sur la Limagne un paysage miraculeux, que coupent assez piteusement la tour à bossage, les remparts et le chemin de ronde, sur lequel les archers se promenaient non pas de long en large (ce serait impossible même à un clown), mais de long en long. L'opinion générale gratifie nos aïeux d'une ignorance absolue en matière de confortable. J'en demande bien pardon à l'opinion générale, mais elle est fausse sur ce point, comme sur presque tout ce qui concerne le moyen âge. Tournoël, en sa qualité de forteresse, aurait bien le droit d'être une maison inhabitable pour les grisettes parvenues de 1848. Eh bien! d'ingénieux ingénieurs avaient subtilement mis à profit l'angle d'un bastion pour y creuser un ravissant boudoir ou cabinet de toilette, qui supplée en coquetterie tout ce qui manque à la chambre à coucher. La coquetterie est élémentaire, vu les quatre murs en pierre de taille et la fenêtre à doubles barreaux : il n'est pas impossible que les tours de la Conciergerie de Paris n'en puissent offrir autant aux amateurs; mais ce qui rend le boudoir de Tournoël charmant, au milieu de cet appareil de guerre, c'est sa coupe demi-cylindrique, son exiguïté, et surtout le point de vue superbe qu'on y découvre et qui se reflète pour ainsi dire sur les murs nus du vieux castel.

Au sortir de là, se présente une porte gothique chargée des enroulements que nous avons décrits : un bénitier de pierre en indique la destination. C'est l'oratoire, petite chapelle toute mignonne, tout étroite, presque intacte, malgré les siècles écoulés. L'autel en bois, jadis doré, supporte une statue grossière, mais naïve, une bonne Vierge avec son bambino, comme on en voit au coin des ruelles en Italie. Les murs sont couverts de peintures gothiques exécutées à cru, avec une netteté un peu sèche, que relève une chaude couleur. Il m'a fallu quelques minutes d'inspection attentive pour constater ce détail; car ces fresques primitives ont été fort dégradées, non par le temps, mais par les hommes. Les visiteurs les ont rayées à coups de couteau pour y inscrire toutes sortes de bêtises. Il restait une *Annonciation* à peu près conservée : un ami des arts l'a fait disparaître sous cette apostrophe taillée en capitales de six pouces de haut : HONTE A CEUS QUI DEGRADE LES MONUMENTS !

Le Jocrisse à qui l'on doit cette facétie vandale a gardé l'anonyme. En revanche, les piliers du vestibule conservent la trace des visites de messieurs les militaires. Un grand nombre de caporaux ont cru devoir marquer par une date précise l'époque de leur passage à Tournoël.

Les appartements de l'aile droite ne sont plus qu'une caverne béante depuis l'écroulement des plafonds; mais une salle du rez-de-chaussée, couverte de grisailles dans le style de Fontainebleau, indique que cette partie du château fut habitée la dernière à l'approche des temps modernes, peut-être jusqu'à Richelieu.

Je ne conseille pas à ceux qui n'ont pas le pied sûr de visiter la petite tour, qui d'ailleurs est insignifiante; on y arrive par un de ces chemins pour lesquels les couvreurs et les chats sont ordinairement privilégiés. J'étais fier de l'avoir franchi sans encombre, quand je m'aperçus que j'avais laissé mon album sur la plate-forme de la petite tour, et je dus recommencer cette périlleuse traversée. Sérieusement, j'invite M. de Chabrol à vouloir bien orner ce toit d'un garde-fou.

En revanche, la grosse tour de guerre mérite d'être vue : malgré sa prodigieuse hauteur, elle est d'un parcours

agréable et sûr. L'escalier est parfaitement solide, et, sauf quelques marches qui manquent par-ci par-là, on s'y promène comme chez soi; il suffit de sauter adroitement par-dessus le précipice et de ne pas s'y laisser choir : voilà toute la difficulté. Le gros œuvre de la tour est accosté de plusieurs donjons de hauteurs différentes, et en partie ruinés. Dans l'épaisseur d'un de ces renflements s'ouvre un trou carré, qui plonge jusque dans les fondements.

Cela s'appelle les oubliettes de Tournoël.

A travers la profondeur inconnue de ce gouffre, un rayon de jour blafard oscille comme une lanterne sourde. Il paraît qu'en creusant les entrailles de la montagne un coup de pic a traversé l'épaisseur du donjon; de là cette lueur mystérieuse dont la cause échappe d'abord.

Il va sans dire qu'il court toutes sortes de bruits sur l'oubliette de Tournoël. On y est un jour descendu, on a exploré le fond de l'antre, et on en a retiré des squelettes enchaînés. Lisez les procès-verbaux qui ont suivi la prise de la Bastille, c'est toujours la même histoire. Je ne veux pas défendre absolument nos aïeux contre tout soupçon de cruauté; les gens qui bâtissaient ces aires de vautour n'étaient sans doute pas des colombes ; il n'est pas sans exemple qu'on ait jeté dans ces horribles *in-pace* des créatures vivantes. Cela posé, revenons sur le terrain pratique. La situation respective de la grande tour de guerre et du trou béant, qu'on appelle l'oubliette, fait jaillir soudain la vérité aux yeux des plus prévenus. L'oubliette était tout simplement la fosse commune ouverte aux braves qui succombaient dans le combat; il était de la politique du seigneur assiégé de faire disparaître les cadavres, au lieu de les laisser amonceler sous les yeux des combattants, dont cette vue aurait pu étonner le courage. Il y avait une raison plus puissante encore, à savoir l'impossibilité de s'y prendre autrement. Sans doute les assiégés n'avaient pas l'innocence de sortir de leurs murs pour procéder à un enterrement en règle au cimetière de Volvic. Qu'auraient-ils fait? jeter les morts par-dessus le rempart? c'était accuser le chiffre de leurs pertes; les enterrer dans la cour du château, c'était appeler la peste et la contagion. On trouvera que cette dissertation manque de charme; c'est qu'en vérité elle est de mise dans le salon de Tournoël, qui n'est pas un lieu de plaisance.

Chaque étage de la grande tour (elle en a cinq ou six) est occupé par une salle d'armes, percée de larges meurtrières, dans lesquelles les archers se plaçaient et se tenaient debout. L'ouverture extérieure de ces embrasures est trop étroite pour servir de but à une flèche ou à une balle ; aussi les projectiles meurtriers n'y passaient-ils que par hasard. Cependant l'ingénieux constructeur de Tournoël a poussé loin la prévoyance. Au lieu et place de la meurtrière septentrionale, qui, donnant sur la cour même du château, eût été inutile, il a dessiné une embrasure sans issue, combinée de telle façon que nul corps extérieur n'y atteindrait, quelle que fût sa portée. C'est là que les arquebusiers venaient charger leurs armes. Ce fait, extrêmement curieux, atteste un calcul très-savant de la loi de projection des corps, et, par conséquent, des études mathématiques extrêmement avancées.

Enfin, les créneaux de six pieds qui couronnent la plate-forme sont calculés d'après des données analogues, afin de couvrir concentriquement l'espace qui les sépare.

Du haut de cet observatoire immense, on domine trois des arrondissements du Puy-de-Dôme, Riom, Thiers et Clermont. La Limagne se déroulait à mes pieds dans toute sa splendeur; je voyais, selon la belle expression de Sidoine Apollinaire, « cette mer de champs, en laquelle on-« doyent les sillons d'une riche moisson, sans crainte de « naufrage; délectable aux voyageurs, profitable aux la-« boureurs, plaisante aux chasseurs; les doz de ses mon-« tagnes sont entassés de paysages, les pentes de vigno-« bles, le terrain de pascages, les rochers de châteaux, le « couvert de bocages, le découvert de labourages, le « creux de fontaines, les précipices de fleuves (1). »

Il n'y a plus qu'un trait à ajouter au tableau, et ce trait est caractéristique de l'Auvergne : c'est l'immense population rurale qui l'anime et le rend enchanteur. Chaque segment de cercle coupé sur l'horizon renferme deux ou trois villages, non pas de ces villages champenois composés de six huttes de chaume, mais de bons gros bourgs, blancs, rouges et verts, bien portants, bien nourris, groupés autour de quelque château à poivrières bleues, séjour féodal d'une magistrature populaire. Ces grandes perspectives, douées d'une incroyable vigueur, sont éclairées de grandes masses de lumière, à travers lesquelles se jouent des ombres transparentes et mobiles, qui voyagent sans cesse d'un bout à l'autre de l'horizon visuel. Ces effets soudains, qui varient le site et le sauvent de toute monotonie, sont dus aux ombres portées des montagnes, incessamment modifiées par la course des nuages au devant du soleil.

Si de cette immensité splendide on reporte tout à coup les yeux sur la montagne sombre et nue où Tournoël muet est assis, on comprend tout à coup l'existence extraordinaire de ces barons perchés, comme les vautours, dans de grands rochers nus, planant sur leur proie, s'abattant comme l'éclair, et la ramenant pantelante dans leur aire imprenable.

Maintenant, si vous voulez savoir comment et pourquoi l'on s'est battu dans Tournoël, je vous dirai qu'en 1213, Guy II, comte d'Auvergne, s'étant mis en rébellion contre le roi de France, son légitime suzerain, Philippe-Auguste envoya une armée pour s'emparer des terres du rebelle. Le château de Tournoël, *castrum fortissimum*, comme l'appelle Jean, chanoine de Saint-Victor, fut assiégé, au nom du roi, par Guy de Dampierre, seigneur de Bourbon, et Renaud de Féry, archevêque de Lyon. Malgré la vaillance de Gualeran, qui le défendait pour le comte d'Auvergne, Tournoël fut pris après une lutte acharnée. Voici quel fut le butin fait dans la place après la victoire : une serpe, un mortier de cuivre, deux cordes, deux écheveaux de fil, six marteaux, du froment, des fèves, et une provision de vin.

Le poëte Guillaume Guyart a conservé la mémoire de ces faits héroïques.

A l'époque de la Ligue, Tournoël fut pris et repris plusieurs fois par les ligueurs. Le duc de Nemours le livra aux flammes ; mais, à la mort de ce prince, la place fut rendue au roi. Je ne sais si elle a été habitée depuis, mais tout porte à croire que Charles d'Apfen, tué dans une sortie contre les ligueurs, fut le dernier seigneur qui ait habité Tournoël.

Je redescendis au hameau, plein de ces bruits de guerre évoqués dans le silence des ruines; des siècles héroïques s'étaient dressés tout armés devant moi, et je contemplais avec mélancolie les petites giroflées jaunes que j'avais cueillies dans les créneaux de Tournoël.

AUGUSTE VITU.

(1) Sidoine Apollinaire, Ep. XXI, liv. IV, traduction de Savaron.

# AU BORD DE LA MER.

## DEUXIÈME PROMENADE (1).

I. Ce qu'on fait au bord de la mer. A quoi sert la science. La femme marine de Harlem. Celle de Sainte-Adresse. L'art de corriger les maris ivrognes. Les plantes marines. Une bombe habitée par deux huîtres. La nature et l'homme. La vie et la mort, l'une portant l'autre. Combien il meurt de créatures pendant qu'on imprime cet article. Vie et mœurs de l'huître. Formation et pêche des perles. Perles célèbres. Recettes du chevalier Digby. L'auteur rentre dans sa cabane.



Berger et pêcheur parlant de la pluie et du beau temps.

Voici dix ans que je demeure au bord de la mer et que je sais combien il est difficile de faire autre chose que de regarder ce ciel d'eau, immense miroir de l'autre ciel. Quand je suis venu m'établir ici, j'ai cru d'abord que j'allais prodigieusement travailler; je commençais à m'inquiéter du papier qui s'employait sous divers prétextes, et quand je lisais quelque chose, je me demandais : était-il bien nécessaire de gâter du papier blanc avec ces choses qui ont été dites tant de fois?

Mais je n'ai pas tardé à être désabusé; au bord de la mer, en face de l'Océan, on ne travaille pas, on ne peut pas; c'est tout au plus si on rêve.

Le cor ne retentit pas sur la mer, de même la pensée en face de la mer ne nous est renvoyée par aucun écho, la pensée s'exhale comme le parfum d'une fleur, ou plutôt s'exhale elle-même, comme un morceau de camphre. Le soir on est fatigué, on a beaucoup dépensé, on n'a rien fait; on s'est exhalé. Quand je dois, quand je veux travailler, je me renferme dans une chambre, et j'écris sur une table, avec un mur à six pouces de mes yeux.

Je disais donc que depuis dix ans je n'ai rien fait que de regarder la mer. Avant cela, pendant dix autres années, je ne consacrais guère que six mois par an à cette occupation. Eh bien! il y a une foule de choses que j'avais vues dans des livres et que je n'ai jamais vues ailleurs. « Les savants sont des gens qui s'embourbent un peu plus loin que les autres, mais ils s'embourbent davantage. » On lit dans un vieux livre qui s'appelle *les Délices de la Hollande*, qu'après une tempête qui, en 1430, avait rompu plusieurs digues, on trouva dans une prairie, dans un fossé plein de vase, une femme marine; elle avait à peu près la taille d'une femme, la tête ronde, les yeux un peu gros, le visage large et plein, le nez camus, les dents très-blanches, les cheveux bleuâtres. Ses doigts étaient à moitié palmés; mais depuis la ceinture jusqu'en bas, elle avait la forme d'un poisson. On voit que cette description se rapporte parfaitement à celle de la sirène des anciens.

*Desinit in piscem mulier formosa superne.*

On emmena cette femme marine à Harlem; on l'habilla et on lui apprit à filer. Elle vécut quelques années, ajoute le livre, sans pouvoir apprendre à parler; son cri était une sorte de gémissement.

On lit également dans l'*Histoire générale des Voyages*, qu'à l'île de Ceylan, en 1560, des pêcheurs trouvèrent dans leurs filets sept hommes marins et neuf femmes marines. On ajoute que Dimos Bosques, de Valence, médecin du roi de Goa, qui les examina et qui en fit l'anatomie en présence de plusieurs témoins, trouva toutes leurs parties intérieures très-conformes à celles de l'homme terrestre. On trouve l'histoire de semblables hommes dans les *Mélanges d'histoire naturelle*, et les auteurs conjecturent que les hommes marins dont on a toujours parlé de temps à autre pouvaient bien provenir d'un homme et d'une femme terrestres qui se seraient progressivement accoutumés à la mer.

Je crois que je connais des hommes aussi accoutumés à la mer qu'il soit permis à l'espèce humaine. Eh bien! je déclare qu'aucun n'a les doigts à moitié palmés. Rien ne me porte non plus à croire que les femelles des hommes marins de nos côtes, que l'on appelle d'ordinaire matelots ou pêcheurs, marins ou pilotes, aient, depuis la ceinture, la forme d'un poisson.

Il y en a une dans mon voisinage qui offre bien, à la vérité, quelques rapports avec la description. Elle a le visage large et plein, le nez camus; mais ses cheveux ne sont pas bleus, ses doigts ne sont pas palmés. Il sort de dessous sa jupe deux souliers qui paraissent renfermer des pieds. Elle a pour mari un assez mauvais sujet, habile pêcheur du reste, pendant la semaine, mais qui, le dimanche, boit outre mesure, rentre ivre le soir, et termine parfois la journée en la battant. Elle a bien essayé de la résistance, mais, quoique très-robuste elle-même, elle a dû reconnaître un vainqueur dans son époux, et renoncer à la guerre ouverte. Un soir qu'elle avait été plus battue qu'à l'ordinaire, elle attendit que son homme fût couché et endormi; elle prit du fil et une aiguille, et le cousit dans ses draps à points serrés, puis elle prit une trique, et le battit à cœur joie. Il ne tarda pas à se réveiller, mais il était étroitement garrotté; sa colère, ses efforts n'y pu-

(1) Voyez septembre dernier, t. XVII, p. 362.

rent rien. Il s'exhala en menaces, en malédictions, en blasphèmes, elle ne frappait que plus fort. Quand elle fut fatiguée, elle s'arrêta; elle ne consentit ensuite à découdre le prisonnier qu'après les serments les plus circonstanciés de ne la *rechercher* en rien pour cette affaire, et de ne la point battre, mais de considérer ce guet-apens comme une représaille, et d'admettre les comptes comme bien faits en se donnant réciproquement quittance. Mais il faut croire que le pêcheur ne se crut pas lié strictement par des serments qu'il n'avait pas faits de son plein gré, car dès le lendemain, comme le vent avait passé à l'ouest, il s'en prit à sa femme, et tira d'elle une éclatante vengeance.

Depuis ce temps elle a pris un autre parti. Quand Louis rentre ivre, elle ne lui fait aucun reproche; au contraire, elle lui offre du genièvre ou du rhum, et porte ainsi l'ivresse jusqu'à l'engourdissement et à la torpeur. Quand il est dans un état de prostration suffisant, elle lui applique cinq ou six coups de trique et le laisse dormir.

Le lendemain matin, pas trop matin, Louis se réveille:



M. Alphonse Karr examinant une bombe trouvée sous la mer.

— Mais qu'est-ce que je sens donc? dit-il; j'ai mal au dos, j'ai mal au bras; tiens, mais j'ai le bras tout noir: c'est comme des coups que j'aurais reçus.

— Ah mon Dieu! mon pauvre homme, tu étais un peu en ribotte hier; tu seras tombé.

— Il paraît que je suis tombé hier. Il faut que je sois tombé rudement.

Si je n'ai jamais trouvé d'hommes marins à la mer, ce n'est pas à dire que je n'y aie jamais rien trouvé de curieux.

Hier, c'était une des plus grandes marées de cette année. La mer s'était retirée à un quart de lieue de nos côtes, laissant à découvert des roches au-dessus desquelles il y a d'ordinaire une quinzaine de pieds d'eau, et montrant des prairies d'herbes marines, d'algues et de varecks d'un vert sombre presque noir, et des mousses d'un rouge pourpre; les herbes et les mousses aussi variées que celles que nous voyons sur la terre. Nous étions sur ces roches au moins une soixantaine de pêcheurs, occupés à chercher et à prendre quelques huîtres, quelques poissons paresseux qui étaient restés à flâner dans quelques flaques d'eau, et des crevettes.

Le soleil se couchait derrière de gros nuages qui semblaient se reposer sur la mer, comme s'ils eussent été fatigués de leur course de la journée. Les bords de ces nuages, plus minces que le centre, étaient transparents et semblaient une frange d'or, de pourpre et de feu. Du soleil jusqu'à nos pieds, un sillon de feu s'étendait sur la mer.

Je suspendis un peu la pêche pour contempler ces magnificences, et je m'assis sur une roche.

Je rétablis en pensée le niveau de la mer tel qu'il allait

se refaire trois ou quatre heures plus tard ; je me semblai resté sur ces sombres prairies où reviendraient alors les poissons; je me figurai les navires au-dessus de ma tête, sillonnant la mer en tout sens. Mes yeux s'arrêtèrent par hasard sur quelque chose qui me parut être un fragment de roche d'une forme irrégulière ; c'était la moitié d'une boule creuse: je l'examinai de plus près, et je reconnus la moitié d'une bombe éclatée, une de ces gentillesses imaginées par les hommes pour s'entre-détruire avec une facilité toujours croissante.

Il serait difficile de dire depuis combien de temps cette bombe est là au fond de la mer. Les Anglais en ont tiré un assez grand nombre sur le Havre du temps de l'Empire, avec l'intention de brûler les navires, et ils n'ont réussi qu'à abattre quelques maisons. On a dû leur en renvoyer quelques-unes. J'examinai la bombe. Plusieurs sortes de petites plantes marines végétaient entre les fentes du fer. Une, entre autres, rose, rude, granuleuse, ressemble au moins autant à un très-petit polype dans le genre du corail qu'à une plante réelle.

Mais ce qui me frappa le plus, ce fut de voir appliquées contre la paroi intérieure de la bombe, deux huîtres, deux véritables huîtres parfaitement vivantes, qui y avaient élu domicile, qui y demeuraient, qui y bâillaient, qui s'y engraissaient depuis longtemps.

Ce n'était pas la première fois que j'avais occasion de remarquer l'indifférence profonde de la nature à l'endroit de l'homme et de ses passions. Ame à part, l'homme qui meurt et la feuille jaunie qui tombe ont précisément la même importance. Dans la nature physique, la mort n'est pas une chose triste plus que la naissance; c'est un pas du cercle éternel que font les choses créées. Toute mort est la conséquence d'une naissance, toute naissance est le résultat d'une mort. Tout meurt pour que tout vive; la mort n'est que l'engrais de la vie.

Mais je fus cependant cette fois particulièrement frappé de ce que je voyais : certes, il n'est pas de la colère de l'homme, de plus terrible expression qu'une bombe, cette horrible boîte dans laquelle l'homme renferme mille cruelles blessures et la mort, qui vient à travers les airs, éclate, s'ouvre et vomit la destruction. Eh bien ! il a suffi de quelques années, et de cette haine puissante, que reste-t-il? Ceux qui ont tué les autres ont été tués à leur tour par le temps, par la vie ; car rien ne tue plus sûrement que la vie. Ils sont morts parce qu'ils étaient nés. Le vaincu est mort; et le vainqueur? Le vainqueur est mort aussi depuis trente ans. Les ossements des uns ne sont pas plus desséchés que ceux des autres ; mais peut-être on en a fait du noir d'ivoire; peut-être les os des uns et des autres, calcinés et réduits en poudre, ont servi ce matin à cirer la même paire de bottes.

Mais à qui est-ce que je raconte cela? Il meurt comme il naît sur la terre un homme par seconde, c'est-à-dire trois mille par heure. Entre le moment où j'écris ces lignes et le moment où mes paroles auront été imprimées, séchées, brochées et envoyées par la poste, quand vous l'aurez entre les mains, à peu près cinq cent mille de ceux auxquels je les adressais auront cessé de vivre. Aussi qu'est-ce que les petites colères et le petit génie par lequel les hommes hâtent quelque peu cette vie si courte déjà? La nature n'en tient aucun compte. Sur cet horrible instrument de destruction, sur cette bombe ont poussé lentement toutes sortes d'herbes innocentes, et ces deux huîtres, sortes de cailloux un peu vivants, de toutes les choses vivantes presque celle qui l'est le moins. Deux huîtres, emblème du calme et de l'apathie, y ont fixé leur domicile. C'est une grande et belle ironie. J'ai emporté et placé près de ma cabane cette moitié de bombe. Les huîtres mourront, mais leurs écailles y resteront fixées.

Nous avons parlé de la bombe, parlons de l'huître. Cet animal n'est presque pas un animal; c'est presque autant un caillou sans industrie, sans armes, sans défense. Il végète comme une plante; tous les jours, au moyen d'un ligament placé au sommet de sa coquille, il entr'ouvre sa prison, et respire un peu d'eau salée. C'est à peu près tout ce qu'il fait pendant le cours de sa vie. Au mois de mai les huîtres deviennent laiteuses, mauvaises au goût, quelquefois malsaines; c'est le moment du frai. Ce frai s'attache à des rochers, à des pièces de bois, à tout ce qui se trouve au fond de la mer. Au bout de vingt-quatre heures, les petits globules aplatis, qui se trouvent dans la substance laiteuse répandue par l'huître, se sont déjà revêtus d'écailles. Au mois d'août, les huîtres ont repris leur santé et leur embonpoint. Les anciens faisaient grand cas des huîtres. Macrobe dit qu'on en servait toujours sur les tables des pontifes romains. Apicius en envoya d'Italie en Perse, et les conserva par des moyens inconnus aujourd'hui. D'abord les Romains n'aimaient que les huîtres du lac Lucrin; ensuite ils préférèrent celles de Brindes et de Tarente; plus tard, les gourmets n'admirent plus que celles de l'Océan Atlantique.

Les Grecs appelaient l'huître ὄστρεον ; les Romains, *ostreum*; les Français les ont longtemps appelées *oistres*.

Sur les côtes du Sénégal, les huîtres s'attachent aux racines des mangliers qui plongent dans la mer. Un plongeur va sous l'eau couper ces racines, et les rapporte chargées d'huîtres. Quoique les perles ne se trouvent guère que dans des huîtres pêchées dans les mers orientales, il n'est pas sans exemple d'en rencontrer dans les huîtres communes.

On a fait beaucoup de contes sur l'origine et la formation des perles. On a cru longtemps qu'à certains jours de l'année les huîtres montaient à la surface de la mer, entr'ouvraient leurs valves et recevaient des gouttes de rosée. Ces gouttes de rosée se durcissaient et devenaient des perles.

La vérité est que la perle est produite par l'abondance de la liqueur nacrée qui, en transsudant de l'animal, au lieu de s'aplanir et de former des couches sur les parois de la coquille, a stillé par gouttes qui se sont agglomérées. Aussi, pour une perle que l'on trouve dans la partie charnue de l'huître, on en trouve mille attachées à la nacre de l'écaille ; de plus, on rencontre quelquefois des perles dans toutes les espèces de coquilles nacrées.

J'ai lu dans tous les livres que les plongeurs qui vont chercher les huîtres à perles au fond de la mer restent sous l'eau un temps prodigieux; quelques-uns disent deux heures, les plus modérés varient d'un quart d'heure à une demi-heure. Eh bien! j'ai beaucoup nagé et plongé, j'ai connu des plongeurs de profession; je n'en ai vu aucun rester sous l'eau plus de deux minutes et demie: je n'ai jamais atteint tout à fait deux minutes. A part cette exagération que les auteurs copient les uns sur les autres, voici comment se fait la pêche des huîtres : un bateau a plusieurs plongeurs qui descendent sous l'eau tour à tour. Le plongeur est attaché à une corde passée dans une poulie; il porte au cou un sac en filet, qui correspond également au bateau par une corde ; une troisième corde tient une grosse pierre dont il se sert pour descendre plus rapidement au fond de la mer. Dès qu'il touche le fond, il ramasse pêle-mêle ou détache avec un instrument en fer toutes les huîtres qu'il rencontre, et les met dans son sac. Quand il a besoin de reprendre haleine, il

en avertit en secouant la corde du sac, que l'on remonte alors et à laquelle il se tient attaché, et il abandonne la pierre que l'on remonte ensuite. Le soir, on entasse les huîtres dans de petites fosses, où on les laisse mourir et s'ouvrir d'elles-mêmes, pour ne pas endommager les perles, qui tombent au fond de la fosse. On recherche surtout les perles bien blanches. Tavernier dit en avoir vu de noires et de jaunes. La plupart des perles sont rondes ou en poire; on en trouve d'irrégulières, bossuées, informes, produites sans doute par l'agglomération. On les appelle perles baroques, et, quoique fort grosses, elles n'ont relativement que peu de valeur.

La perle avalée par Cléopâtre dans un festin valait, dit Pline, 1,500,000 fr.

A la levée du siége d'Alger, Charles-Quint en perdit une plus grosse qu'un œuf de pigeon, que Cortez avait apportée du Mexique. C'était probablement une perle baroque. Entre les perles célèbres étaient celle qu'on apporta à Philippe II en 1574, laquelle était estimée 15,000 ducats; la *pérégrine*, que possédait l'empereur Rodolphe, et qui pesait trente carats.

On trouve, dit-on, dans une petite rivière des Vosges, des moules qui renferment quelquefois des perles.

Linné avait remarqué que les huîtres piquées et taraudées par les scolopendres de mer renfermaient plus de perles que les autres. Cela s'explique assez par le désordre que doit mettre cette piqûre dans l'extension de la matière nacrée qu'exsude l'animal.

On prétendait qu'en enfermant des huîtres à perles dans des étangs où l'on réunirait en même temps un grand nombre de scolopendres, on obtiendrait des perles plus nombreuses et plus grosses.

Les perles, qui sont au cou des femmes un si charmant ornement, n'ont pas la durée des autres pierreries. Au bout d'un siècle, quelquefois plus tôt, elles jaunissent, se ternissent, et les joailliers disent qu'elles meurent. Elles n'ont plus alors ni transparence ni beauté.

Les médecins ont continué très-longtemps la plaisanterie de faire avaler aux malades des perles réduites en poudre. Si les perles en poudre ont, ce que j'ignore, quelque efficacité contre certaines maladies, il est certain que la nacre qui revêt les parois des huîtres produirait le même effet à beaucoup meilleur marché.

J'ai un livre publié en France, avec privilége du roi Louis XIV, en 1668, en même temps que la paix d'Aix-la-Chapelle, par Jean Molbec de Tresfel, médecin. Ce livre, dit Jean Molbec, est dû en partie à M. le chevalier Digby, Anglais. Il a pour titre : *Remèdes souverains et secrets, expérimentés, avec plusieurs secrets et parfums curieux pour la conservation de la beauté des dames.*

Outre la recette de l'orviétan et celle de la thériaque, on y trouve des remèdes contre tous les maux qui affligent l'humanité, mais surtout pour conserver, comme dit le titre, la beauté des dames, comme on en peut juger par l'énoncé de certaines recettes :

« Eau rare à faire les mains et la face très-belle... — Eau qui fait la face blanche et luisante... — Eau pour faire la face vermeille... — Eau très-bonne pour faire sembler le visage de l'âge de vingt ou vingt-cinq ans... — Eau blanchissant et décorant la face... — Huile de perles admirable pour le teint, etc. »

Dans plusieurs de ces recettes il entre des perles pulvérisées. Il en faut également dans la composition de l'orviétan. Dans cette composition, où il entre une centaine d'ingrédients divers, on remarque « une once de la branche droite de la corne d'un cerf; — poudre de crâne humain, seulement une demi-once; — cœur de vipère, deux drachmes; — perles, une demi-once. »

Le crâne humain reparaît souvent dans les recettes du chevalier Digby. Dans certains cas, il faut y joindre de la raclure d'ongles d'une personne morte de mort violente.

Je viens d'assister à une discussion assez singulière. Trois ou quatre pêcheurs étaient couchés sur la grève; deux laboureurs les avaient abordés :

— Qu'est-ce que vous dites du temps? demanda un des laboureurs au plus vieux des marins?

— Berger, répondit le pêcheur, celui qui veut mentir n'a qu'à parler du temps.

Il faut dire, en effet, que les marins qui parlent sans cesse du temps qu'il fera, qui résument avec soin tous les signes probables de vent, de pluie, de calme ou de soleil, ne considèrent jamais leurs prévisions comme certaines. Si vous demandez à un pêcheur : — Quel temps fera-t-il demain? il vous dira le plus souvent : — Regardez bien ce nuage-là; voyez d'où vient le vent...; je ne vous dis que ça.

Et, en effet, il ne vous en dira pas davantage. Seulement, le lendemain, qu'il ait plu ou venté, ou fait soleil, il vous dira : — Eh bien! qu'est-ce que je vous ai dit hier?

Le laboureur insista et dit : — Il n'y a que celui qui ne dit rien qui ne se trompe jamais. Croyez-vous au beau temps?

— Qu'appelez-vous du beau temps, vous autres, les bergers?

— Parbleu! le beau temps, après la sécheresse que nous avons, c'est une bonne petite pluie douce, chassée par le vent d'ouest, qui vienne rafraîchir la terre.

— Ah! voilà... Eh bien! pour nous, le beau temps, c'est une jolie brise de nord-est, qui nous permette de pêcher des maquereaux.

— Il faut pourtant bien de la pluie; sans pluie, pas de blé, pas de légumes.

— C'est juste : on ne l'empêche pas de tomber, votre pluie; mais alors que la pluie tombe sur la terre. Pourquoi pleut-il sur la mer? Ça ne sert qu'à mouiller les marins et leur donner des douleurs et des rhumatismes quand ils sont vieux.

II. Les baigneuses. La femme devient le sexe fort. L'homme n'a plus qu'à devenir le beau sexe. Mystères et intrigues de femmes. Une conversation saisie au passage. De l'influence de la robe dans la vie de la femme. Confidences en biais et coups d'épingle en ligne droite. Axiomes sur la femme. Pourquoi les blondes se consolent dans le deuil.

Il est sept heures du matin à peine, et déjà les femmes de toutes parts descendent aux bains à la lame. Les hommes ne se baignent pas ce matin, il ne fait pas assez chaud; mais les femmes ont pour ce qui les amuse une énergie héroïque. Une femme qui a un joli costume de bain se baignerait l'hiver, se baigne par la mer la plus dure; il n'y a plus ni froid ni peur pour ce qui lui plaît. Notre éducation, depuis quelques années, est singulière : les hommes abandonnent les exercices et se frisent; les femmes mettent leurs cheveux en bandeaux, nagent, montent à cheval et font de la gymnastique. Grâce à ces deux tendances, elles vont devenir le sexe fort et robuste. Il faut que les hommes, s'ils veulent rester quelque chose, s'occupent activement de devenir le beau sexe. Jusqu'ici les hommes ont exagéré leur courage, les femmes ont exagéré leur timidité; mais ces dernières renoncent à

cette comédie et ne tarderont pas à savoir à quoi s'en tenir sur la prétendue bravoure des hommes.

D'où vient que ce matin toutes les femmes se saluent avec aménité et échangent des paroles bienveillantes? Hier elles ne se connaissaient pas, passaient les unes devant les autres avec un air de dédain, en s'examinant de la tête aux pieds comme des chevaliers qui vont combattre et qui jettent un coup d'œil scrutateur sur la cuirasse et les armes de leurs ennemis. Ah! j'ai le mot de l'énigme, j'aurais dû m'en douter; les femmes ne font pas d'alliance, mais des conjurations; l'amitié de deux femmes n'est jamais qu'une haine commune contre une troisième femme. Il est arrivé hier une femme étrangère, non-seulement jolie, mais encore très-bien habillée.—Une jolie femme qui n'a pas de belles robes n'irrite pas beaucoup les autres femmes; les belles robes sont les sacrifices offerts à la divinité. Une jolie femme qui n'a pas de belles robes, c'est une divinité *in partibus*. Une femme, jolie ou non, qui a de belles robes, est une reine reconnue.

C'était une ennemie. Des femmes qui ne s'étaient jamais saluées jusque-là se sont abordées.

— Avez-vous vu la nouvelle arrivée?

— Oui, mais je n'ai pas fait grande attention.

— Elle avait un mantelet de dentelles.

— Imitation d'angleterre, réplique celle qui n'a pas fait grande attention.

D'autres arrivent, on se groupe; sans explication l'alliance est formée, on épluche la toilette; chacun fait une petite critique, mais chacun en même temps sent que le coup ne porte pas; il faut attaquer d'un autre côté.

Le lendemain, autre robe encore plus belle.

On arrive de bonne heure; on s'aborde en se disant: Eh bien? Il n'y a pas besoin d'en dire davantage; on sait bien de quoi il s'agit, on n'a pas pensé à autre chose depuis la veille; on est exaspéré de la nouvelle robe. Si l'étrangère est seule, on dit: Seule! c'est bien singulier. Si elle est avec son mari, on dit, le matin: Sont-ils bien mariés? A midi, on dit: *Il paraît* qu'ils ne sont pas mariés; le soir: Ils ne sont pas mariés.

—Si l'étrangère connaît quelqu'un dans le pays: C'est bizarre de ne voir qu'une seule personne et d'éviter les autres; si au contraire elle est communicative, on se dit: Elle est bien prévenante, elle fera bien de ne pas me faire d'avances, je ne me lie pas avec la première venue.

Le troisième jour, un chapeau neuf! Oh! cette fois la haine n'a plus de bornes; on n'a plus de doutes, plus d'hésitation, on sait à quoi s'en tenir sur l'étrangère: *Ça n'est pas grand'chose!* C'est à qui déguisera son envie sous un air de dédain; on tâche de l'offenser par mille petits riens.

Aussitôt qu'on a senti la nécessité de se conjurer contre l'ennemi commun, chacune a expliqué tous ses avantages. J'en ai entendu deux qui se trouvaient assises pour la première fois à côté l'une de l'autre. On commença par des assertions incontestables:

— Il fait bien chaud aujourd'hui, madame.

— Très-chaud, madame.

— Pas si chaud qu'hier, cependant.

— Je ne suis pas sortie hier, j'écrivais à mon mari, et quand je ne lui écris pas des lettres de huit pages, il semble que tout est perdu.

Entre deux femmes qui s'abordent et qui causent pour la première fois, la première chose que chacune cherche à établir, c'est qu'il y a quelque part un homme qui a rendu assez de justice à ses attraits pour faire la sottise de l'épouser; ensuite, que cet homme est quelqu'un de très-important et de très-riche; ensuite, qu'il est très-épris de sa femme, tandis qu'elle ne l'est guère de lui; enfin, qu'elle le domine entièrement. Il semble deux comédiens de province se rencontrant à Paris et se racontant leurs succès.

La première ayant dit que son mari exigeait des lettres de huit pages, la seconde a bien envie de dire que le sien se tuerait s'il ne recevait pas des lettres de seize pages, mais elle trouve un tour plus ingénieux. — Je n'ai pas un pareil souci, dit-elle, j'ai quitté Paris un peu fâchée avec M. DE Clairval; il ne voulait pas me laisser venir aux bains de mer. — Ma chère amie, me disait-il, quel caprice vous prend-il donc d'aller vous enfermer dans quelque taudis, au lieu de rester tout l'été dans *votre château* où vous verriez du monde? Il est vrai de dire qu'il a fait des dépenses folles pour me rendre agréable le séjour de *sa terre;* mais je l'avais mis dans ma tête, et je suis partie, n'emmenant *que* ma femme de chambre. M. de Clairval va me bouder pendant quelques jours, après quoi il arrivera ici tout d'un coup.

— Oh! mon Dieu, madame...

Ecoutez causer deux femmes, surtout si elles ne se connaissent pas, et comptez combien de leurs phrases commencent par: oh! mon Dieu, madame.

— Oh! mon Dieu, madame, moi je n'ai emmené personne; mon mari est forcé de *recevoir* pendant mon absence; il ne peut se passer ni de son cocher, ni de son cuisinier, et ma femme de chambre tient la maison; c'est une fille très-raisonnable qui est chez moi depuis longtemps et qui gouverne tout. Je n'aime pas à me mêler de certains détails, et elle me remplace à ravir.

— Pour moi, madame, je ne me sépare jamais de la mienne; c'est une fille qui m'est très-attachée. Elle a peu servi; avant d'être chez moi, elle était chez la duchesse de ***, de sorte que je l'ai trouvée toute formée au service d'une femme d'un certain genre. Je la gâte un peu. M. de Clairval me disait encore l'autre jour: Mais cette fille est d'une coquetterie!... Elle change de robe tous les jours, et vous, je vous vois quelquefois la même trois jours de suite.

—Pour moi, je ne suis pas fâchée d'avoir quitté Paris. J'ai passé l'hiver le plus maussade. Tous les jours du monde à dîner; recevoir au moins une fois par semaine, et toujours voir des gens très-utiles à l'Etat, sans doute, très-célèbres quelquefois, mais ne parlant que de politique, un mari qui revient de la Chambre, tout préoccupé d'affaires.

— M. votre mari est député, madame?

— Oui, madame, répond négligemment l'autre, et comme n'attachant aucune importance à ce titre dont elle a amené si laborieusement la révélation.

— Je suis plus heureuse que vous sous ce rapport, madame, M. de Clairval ne veut pas entendre parler de politique en ce moment; l'aristocratie se retire dans sa tente, elle ne paraîtra que lorsqu'il en sera temps, etc., etc.

A écouter ces deux chères dames, il semble deux oiseleurs se montrant quels beaux oiseaux ils ont pris.—Voyez comme je suis habile, dit l'un, comme l'oiseau que j'ai attrappé a un beau plumage!

—Le mien n'est pas moins beau, dit l'autre, et comme il chante bien!

Puis, quand on a épuisé les maris, leur mérite, leur tendresse, on arrive aux preuves positives.

— Vous avez là une bien jolie robe, madame.

Car la tendresse d'un mari ne se prouve pas par la passion, les soins: c'est futile, c'est trompeur; ce qui est une preuve précise, mathématique, irrécusable, c'est de mon-

trer quelles victimes il sacrifie à la divinité. Tu dis que ton mari t'adore... Je ne m'en laisse pas imposer par des phrases. Voyons les robes qu'il te donne !

*Les femmes ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres* (Goëthe). Donc la première dit : Vous avez là une bien jolie robe, madame.

— Mon Dieu! madame, c'est une robe du matin, une petite robe.

— C'est très-gentil avant le déjeuner.

L'autre, qui n'avait atténué son opinion personnelle sur sa robe que dans l'espoir d'en relever les charmes et le mérite, ne s'attendait pas à être prise au mot si vite. Elle relève aussitôt la robe, en disant : — Elle n'a qu'un mérite, on n'en trouverait pas la pareille; on n'en a fait qu'une pièce à Lyon, et j'ai acheté toute la pièce.

Remarquez que, dans la vie des femmes, tout a pour résultat un changement de robe, tout se termine par une robe ; toute circonstance de la vie féminine est marquée par une robe ; c'est la robe qui est le point important. On se marie, une robe. Il vient un moment où l'amour, les préoccupations d'une vie nouvelle, l'abandon des parents, tout cela disparaît devant le soin de la toilette de la mariée.

On perd une parente, la douleur est violente ; mais elle ne tarde pas à s'arrêter, il faut s'occuper de son deuil. Que porte-t-on? quelle est la manière la plus à la mode de témoigner sa douleur? Il faut aller chez le marchand de nouveautés, chez la modiste, chez la couturière, et on se trouve livré à de telles préoccupations, qu'il ne reste plus de chagrins, à moins toutefois que la robe n'aille pas bien, ou que le chapeau ne soit trop ou pas assez évasé ; si tout est réussi, si la robe est d'une étoffe nouvelle, si le chapeau sied bien, on ressent un bien-être involontaire, on triomphe, on est.... heureuse. Toute amie, toute parente sert de prétexte à quelques robes. On va au bal chez celle-ci, robe ; à la campagne chez celle-là, robe ; on marie la troisième, robe : on est marraine d'un de ses enfants, robe ; on l'enterre, robe, robe et toujours robe.

*La femme est un animal qui s'habille, babille et se déshabille.*

Voici des vers d'un poëte mourant à sa femme :

Ma blonde amie, — hélas! tu vois sur mon visage
D'une prochaine mort le sinistre présage ;
Et tu t'es demandé souvent, la larme à l'œil,
S'il faut mettre un volant à ta robe de deuil.
Laisse aux brunes, crois-moi, ces douleurs si profondes,
Il leur faut ajouter aux regrets le chagrin
D'être laides six mois sous le crêpe. — Les blondes
Se consolent plus tôt, — le noir leur va si bien.

Mais les barques vont revenir de la pêche; allons les attendre dans ma cabane.

*La suite prochainement.*) ALPHONSE KARR.

*N. B.* Cette satire de notre collaborateur était trop spirituelle pour que nous nous permissions d'y toucher ; mais M. Alphonse Karr nous autorise à déclarer hautement qu'en disant ces rudes vérités aux baigneuses de Sainte-Adresse, il entend excepter toutes les dames de sa connaissance, toutes les lectrices du *Musée*, toutes leurs connaissances, et toutes les connaissances de leurs connaissances.



La cabane de M. Alphonse Karr, d'après le tableau de M. Gudin.

# LA SCIENCE EN FAMILLE. MÉMOIRES D'UN MAITRE D'ÉCOLE (1).

Nil sub sole novum (*Eccles.*).

## HISTOIRE DE LA BOUSSOLE.

### AVANT-PROPOS. — L'AIMANT.

L'aimant est une substance ferrugineuse qui a la propriété d'attirer le fer ; les Chinois l'appellent *thsu-chy*, c'est-à-dire qui *aime le fer*. Les Grecs et les Latins l'appellent le plus ordinairement *magnes*, du nom de Magnésie, ville de Lydie, où se trouvaient les mines d'aimant les plus renommées chez les anciens. Du mot *magnes*, nous avons tiré notre mot *magnetisme*, pour indiquer les propriétés caractéristiques de l'aimant.

Non-seulement l'aimant a la propriété d'attirer le fer, mais encore il communique au fer cette même propriété. Si vous suspendez une aiguille à un aimant, cette aiguille devient ce qu'on appelle *aimantee*. Elle peut à son tour attirer et soutenir une autre aiguille, à laquelle elle communique la propriété magnétique.

Si on place délicatement une aiguille aimantée sur l'eau, elle surnage, et l'une de ses extrémités se tourne constamment vers le nord, de telle sorte que la direction de cette aiguille indique ce qu'on appelle la méridienne magnétique. Les deux extrémités sont dites pôles de l'aiguille.

Si, à l'extrémité qui se tourne vers le nord, on présente l'extrémité d'une autre aiguille aimantée qui se tourne aussi vers le nord, on s'aperçoit qu'elles se repoussent, tandis qu'elles s'attirent si au pôle nord de l'une on présente le pôle sud de l'autre.

Parmi les propriétés de l'aimant, nous disent la plupart des auteurs modernes, l'attraction, connue dès l'antiquité la plus reculée, aurait été la seule observée par les anciens. Cependant, par les témoignages réunis de Platon, de Lucrèce et de Pline, on voit que la vertu communicative de l'aimant avait aussi été remarquée des Grecs et des Latins, et même qu'ils avaient observé que son action attractive s'exerçait à travers les corps les plus durs. Peut-on admettre qu'ils n'aient pas connu la direction de l'aimant, alors qu'il ne s'agissait, pour parvenir à cette connaissance, que de laisser librement flotter sur l'eau un bout de fil de fer aimanté, soutenu par quelques brins de paille, pour lui voir affecter une position constante indiquant le sud et le nord ? C'est ce qui me paraît aussi difficile à nier qu'à établir. Mais, en admettant que la direction magnétique ait échappé aux Grecs et aux Romains, s'ensuit-il qu'elle ait échappé aux vieux Egyptiens, par exemple ? C'est ce que j'aurai à discuter tout à l'heure, car, rechercher l'époque à laquelle remonte la connaissance de la direction magnétique, c'est rechercher l'origine de la boussole, qui est la conséquence naturelle et immédiate de la première observation de ce phénomène capital.

### HISTOIRE DE LA BOUSSOLE.

Boussoles terrestres des Chinois. — Chars magnétiques. — La boussole dans l'ancien monde. — Origine orientale. — La fleur de lis des sphinx. — Le poisson-boussole en l'an 650 de l'hégire. — Aristote. — Phéniciens, Tyriens et Phéniciens. — Diamants magnétiques égyptiens. — Homère. — La flèche d'Abaris. — Boussoles affolées. — Curieuse aventure.

Bien que le Céleste Empire soit un monde à part, et que la boussole ne nous vienne pas des Chinois, comme l'ont avancé tous ceux qui prétendent qu'elle a été importée en Europe par Marco Paolo, en 1295, je proclame d'abord, dans l'intérêt de ma thèse, — rien de nouveau sous le soleil, — que les Chinois ont reconnu la direction magnétique de l'aimant, près de 1100 ans avant notre ère.

L'encyclopédie chinoise, intitulée le *Jardin de jaspe rouge*, attribue à Tcheou-Koung, que nos sinologues prétendent être contemporain d'Achille et d'Hector, l'invention des chars magnétiques indiquant le sud, et par conséquent les autres points cardinaux. Ces chars n'étaient que des boussoles terrestres, dont la description se trouve dans le *Tableau historique de la dynastie des Tsin* (de 265 à 419 de notre ère). Voici ce que l'on trouve dans ce *Tableau historique*, au sujet des chars magnétiques :

« La figure sculptée en bois, qui se trouvait sur le char magnétique, représentait un génie portant un habit de plume. De quelque manière que le char se tournât ou se retournât, la main du génie montrait toujours le sud. Quand l'empereur allait en cérémonie dans son carrosse, ce char ouvrait les, ... la marche, et servait à indiquer les quatre points cardinaux. »

On trouve dans l'Encyclopédie chinoise, intitulée *San-thsai-thou-hoei*, la description suivante du char magnétique, accompagnée de la figure ci-jointe (V. la gravure).

« Ceci est l'ornement du char, dont les dimensions sont les suivantes : Il a un pied quatre pouces deux lignes de hauteur ; en bas, sa largeur est de sept pouces quatre lignes. A l'extrémité du bois de l'essieu du char est pratiqué un trou rond de trois pouces sept lignes de diamètre. Dans ce trou se meut une goupille de même grosseur, sur laquelle est placée la figure d'un homme sculptée en jade, et dont la main montre toujours le sud. Cette figure se meut dans le trou. »

A la figure du char magnétique des Chinois, nous joignons celle du char magnétique des Japonais (V. la gravure telle qu'on la trouve dans le XXXIII^e volume de leur grande Encyclopédie).

Le char magnétique des Chinois, dont on trouve encore d'autres descriptions, était, pour les ambassadeurs et les grands du Céleste Empire, la plus haute marque de distinction qu'ils pouvaient recevoir du souverain.

Les encyclopédistes chinois ne nous font pas connaître la cause qui faisait que la main du magot, placée en avant du char magnétique, indiquait toujours le sud ; mais il est évident que cette position constante du magot par rapport aux quatre points cardinaux, quelque évolution que fît d'ailleurs le char, était due à un barreau de fer fortement aimanté, placé dans le bras de la statuette, de telle sorte que l'extrémité qui se tournait vers le sud correspondît à la main indicatrice.

Les Chinois, qui se servaient, 1100 ans avant Jésus-Christ, de cette boussole terrestre pour se guider dans les vastes possessions de l'Empire et pour orienter leurs monuments, ne se servirent que bien plus tard de la boussole marine pour diriger leurs navires ; car il n'est question pour la première fois de cette boussole, que dans le *Tableau historique* de la dynastie des Tsin, qui ne remonte qu'à l'an 265 de notre ère. Jusqu'au seizième siècle, la boussole marine des Chinois consista en une simple aiguille aimantée, placée sur l'eau et soutenue par deux petits roseaux. Leur boussole actuelle, formée comme la nôtre par une aiguille suspendue sur un pivot, est un instrument tout à fait moderne, et qui doit leur avoir été communiqué par quelque missionnaire.

Mais laissons les Chinois, dont l'existence était encore un problème dans les premiers siècles de notre ère, pour nous occuper de cet ancien Monde dont nous sommes les héritiers scientifiques.

Nous voyons d'abord que, sur la foi d'Antoine de Bolo-

(1) Voy. la table du t. XVII.

gne, les Italiens se sont adjugé sans façon l'honneur de cette précieuse découverte. D'après eux, ce serait Flavio Gioia, pilote napolitain de Pisitano, près d'Amalfi, qui, en 1303, aurait fourni à la marine ce petit instrument qui remplace le ciel, et la ville d'Amalfi reconnaissante aurait, pour éterniser la gloire de Flavio Gioia, placé une boussole d'or sur fond d'azur dans un cartel de l'écusson de ses armes.

Mais il n'y a pas de boussole dans les anciennes armes bien connues d'Amalfi.

Et puis, il est question de la boussole dans une satire de la fameuse Bible Guyot, qui remonte à 1190. Non-seulement la boussole était employée alors par les mariniers, mais encore la Bible Guyot n'en parle pas comme d'une invention nouvelle, ce qui nous porterait à croire que la boussole pourrait bien être d'origine orientale, et avoir été importée en Europe au retour de la seconde croisade, c'est-à-dire vers l'an 1150.

Voici sur quoi je fonde cette hypothèse :

Nous aussi nous avons eu la prétention d'avoir inventé la boussole, parce que, sur toutes les boussoles européennes, on se sert de la fleur de lis pour indiquer le nord. Mais la fleur de lis, qui n'est apparue sur l'écu des rois de France qu'au retour de la seconde croisade, est d'origine orientale. C'est le bouton de lotus, dont deux pétales se détachent, symbole de la pureté, fleur consacrée à Isis, et qu'on trouve en relief, absolument semblable à la fleur de lis héraldique, sur le front des grands sphinx en basalte du Louvre (V. la gravure).

Les premiers chevaliers qui revinrent d'Orient rapportèrent la fleur égyptienne, comme souvenir de leur pieuse expédition. Mais, lorsque Louis le Jeune et les rois ses successeurs eurent adopté les fleurs de lis, les chevaliers qui, plus tard, revinrent d'Égypte, de Palestine ou de Syrie, furent obligés de se contenter d'une simple hirondelle (merlette en terme de blason), pour indiquer leur voyage en Terre-Sainte.

Dès que nous explorons l'Orient, nous voyons que la boussole était en usage dans la mer de l'Inde. En 1242, l'auteur du *Trésor des marchands*, l'Arabe Bailak, qui écrivait l'an 640 de l'hégire, nous présente la boussole dont on se servait dans la mer de l'Inde, comme étant absolument semblable à ces petits poissons de fer creux aimantés qui servent de joujou aux enfants. « Les capitaines qui voyagent dans la mer de l'Inde, nous dit-il, ont une sorte de poisson de fer très-mince, creux et disposé de telle façon que, lorsqu'on le jette dans l'eau, il surnage et désigne par sa tête et sa queue les deux points du midi et du nord ; la raison pour laquelle le poisson surnage dans l'eau est que tous les corps métalliques, même les plus durs et les plus pesants, lorsqu'on en fabrique des vases creux qui déplacent une quantité d'eau plus considérable que leur poids, peuvent nager à la surface de l'eau et supporter ce qu'on y met, comme si c'était un contre-poids de balance. »

Mais si le poisson-boussole était employé en 1242 dans la mer de l'Inde, les Arabes s'en servaient dans la Méditerranée dès 1204, comme nous l'apprend Jacques de Vitry, dans son *Histoire hiérosolimitaine*. « L'aimant se trouve dans l'Inde, nous dit-il, et, par une sorte de vertu cachée, attire le fer. Après avoir mis une aiguille en contact avec un aimant, on la voit se tourner vers l'étoile du nord, qui est à l'axe du firmament, autour duquel tournent toutes les autres ; de là vient que cette aiguille est indispensable à ceux qui naviguent sur mer. »

Les Arabes seraient-ils donc les inventeurs de la boussole ? Mais les Arabes n'ont rien inventé ; ils ont puisé leurs connaissances dans les livres des anciens qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. C'est ainsi que la direction de l'aimant avait été reconnue par Aristote, qui en parlait dans son fameux Traité *de la Pierre* par excellence (περὶ τῆς λίθου), dont le titre seul nous a été conservé par Diogène Laërce. Les Arabes ont traduit ce traité en y intercalant des fables absurdes : mais ce n'est pas un motif pour dénier à Aristote la connaissance de la direction magnétique de l'aimant, découverte que les Arabes attribuent au précepteur d'Alexandre.

Si nous possédions encore la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, ou si nous pouvions traduire les hiéroglyphes raisonnablement, je suis sûr qu'il serait bientôt constaté que la boussole était connue, de temps immémorial, en Egypte et en Phénicie.

L'aimant, qui attire et repousse le fer, était appelé par les Egyptiens l'*os d'horus* ou du bon principe, tandis que le fer était considéré par eux comme l'*os de Typhon*, c'est-à-dire du mauvais principe. Sans m'embarquer dans ces discussions profondes, je dirai, avec Montesquieu, que la circumnavigation de l'Afrique par les Phéniciens est une fable, si les Phéniciens n'ont pas connu la boussole. En effet, comment admettre que les navigateurs envoyés par le pharaon Nécos ou Néchao, comme on voudra (je ne tiens pas à l'orthographe des noms propres), aient pu, en partant d'un port de la mer Rouge, débarquer à l'embouchure du Nil sans le secours de la boussole ? Et d'ailleurs, comment les Tyriens, ces intrépides pilotes, auraient-ils pu aller chercher l'or d'Ophir et l'étain de Tulé, visiter les comptoirs qu'ils avaient établis aux Colonnes d'Hercule, franchir l'Atlantique et découvrir le Nouveau-Monde ? Isaïe ne nous apprend-il pas que l'insolente prospérité de Tyr était due exclusivement au génie de ses sages, qui dirigeaient ses navires ?

M. Camille Duteil a trouvé dernièrement, parmi les amulettes du musée égyptien du Louvre, des aimants antiques qui ont conservé leurs propriétés magnétiques, et dont la position constante des mêmes pôles vers les mêmes parties, dans ces amulettes semblables, indique d'une manière évidente que les Egyptiens connaissaient la direction magnétique. Je regrette que ce conservateur du Musée n'ait vu dans les amulettes magnétiques que des instruments de jonglerie à l'usage des prêtres égyptiens. Il n'a pas eu le courage de son opinion devant l'Académie des sciences. A sa place, j'aurais voulu prouver, moi, non-seulement que la boussole était connue des Egyptiens et des Phéniciens, mais encore des Phéaciens dans les temps héroïques. En effet, que signifie ce passage d'Homère (*Odyssée*, liv. VIII) dans lequel Alcinoüs dit à Ulysse « que ses vaisseaux sont animés et conduits par une *intelligence*, et qu'ils traversent les flots avec la plus grande vitesse, malgré l'obscurité de la nuit et des brumes ? »

Traduisez en prose *intelligence* par boussole.

Quel est donc l'académicien assez entêté pour contester que la flèche d'Abaris n'était pas une aiguille aimantée que lui vola Pythagore ? Voici ce que dit Jamblique à ce sujet : « Pythagore déroba à Abaris la flèche d'or avec laquelle il se dirigeait dans sa route (*quâ se gubernabat*), et, lui ayant ainsi ravi et caché sa flèche d'or, sans laquelle il ne pouvait discerner le chemin qu'il devait suivre, Pythagore le força à lui en découvrir la nature. » Cette flèche, sur laquelle l'imagination ignorante des Grecs a fait traverser les airs à Abaris, n'était réellement qu'une aiguille aimantée, qui servait de boussole au philosophe indien, aiguille qu'il avait dorée pour la préserver de la rouille, peut-être par le procédé Ruolz, vieux, lui aussi, comme le monde !

Oui, malgré les Académies, rien de nouveau sous le soleil !

Je ne parlerai pas de la déclinaison de l'aiguille aimantée, qu'on prétend avoir été observée, pour la première fois, par Christophe Colomb, en 1492, quoiqu'elle ait été signalée par le Chinois Keou-Tsoung-Chy, dès l'année 1117 de notre ère. Je laisse aussi de côté les variations de cette même aiguille et son inclinaison, et je terminerai en disant que la propriété magnétique, qu'on croyait ne pouvoir être communiquée au fer que par l'aimant, peut lui être communiquée aussi par l'électricité, le choc et le frottement. En effet, on aimante l'aiguille d'une boussole en la soumettant à l'action d'un courant électrique, et c'est par ce même motif que les pointes des

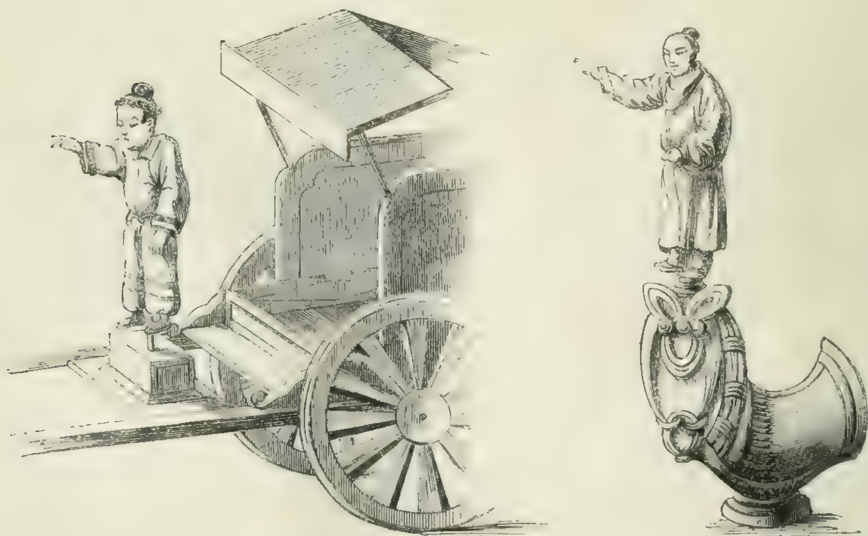
paratonnerres sont plus ou moins magnétiques après un grand orage. Une barre de fer s'aimante aussi par un choc brusque et violent, qui, en ébranlant ses molécules, permet au fluide magnétique de circuler; enfin, le frottement donne au foret qui perce le fer le pouvoir d'en attirer les paillettes.

L'orage qui aimante les pointes des paratonnerres agit aussi sur la boussole, et souvent il arrive qu'après un violent coup de tonnerre une boussole marine est ce qu'on appelle *affolée*, c'est-à-dire que le pôle qui se tournait vers le nord se tourne, au contraire, vers le sud. Or, comme les aiguilles des boussoles marines sont fixées sur un léger carton qui tourne avec elles, et sur lequel se trouvent marqués les rhumbs des vents, il arrive que si la boussole s'affole et que le marin ne s'en aperçoive pas, il suit une route diamétralement opposée à celle qu'il croit tenir. C'est ce qui arriva à un officier de notre marine militaire, qui, de simple contre-maître, passa capitaine de frégate, lorsque la noblesse émigrant laissa, en 1792, notre flotte à la merci de sous-officiers dont l'instruction n'égalait pas le patriotisme.



Sphinx en basalte du Louvre.

Le capitaine en question, chargé par le gouvernement de porter des dépêches pressées aux Antilles, appareilla de Rochefort, et son aviso, fin voilier, ayant franchi la ligne des croiseurs anglais, cinglait vers l'Amérique, lorsque tout à coup, assailli par un violent orage, il eut sa misaine foudroyée, et resta, pendant deux jours, jouet des grandes lames de l'Océan. Ce ne fut pas sans quelques avaries qu'il put continuer sa route vers le Nouveau-Monde. Le capitaine pointait religieusement sa carte sur les observations des officiers de quart, le timonier suivait scrupuleusement sa consigne, les yeux fixés sur sa boussole ; ce ne fut qu'après trois mois d'une laborieuse navigation que la vigie enfin cria : Terre !



Chars magnétiques chinois et japonais.

Comment peindre l'ébahissement des officiers, le gros et franc rire des matelots, et la stupéfaction du capitaine? Croyant aborder à Saint-Pierre de la Martinique, l'aviso jetait l'ancre à Marenne !

La boussole, affolée par l'orage, avait fait revenir le navire à son point de départ.

J.-B. GASPARD, *maître d'école.*

# ÉGLISES DE FRANCE. L'ABBATIALE DE SAINT-RIQUIER.



Portail occidental de l'église abbatiale de Saint-Riquier, près Abbeville (Somme).

Nous décrirons bientôt cette charmante église, digne de figurer ici après la cathédrale d'Amiens; et nous raconterons son histoire, qui est des plus curieuses et des plus intéressantes. Nous donnons, en attendant, cette vue, pour faire juger à nos lecteurs un nouveau système de gravure qui rend avec bonheur les détails de l'architecture.

# ÉTUDES DE MOEURS ET DE CARACTÈRES.

## DU BOUQUINISTE ET DU BOUQUINEUR.

Les inséparables — Etymologies diverses. Protestation contre le Dictionnaire de l'Académie. — Vieux bouquins et jeunes bouquins. — Les malheurs des plumes sensibles. — Tendres hommages retrouvés sur les quais. — Le bouquin a grandi! Vraie définition. Il est indéfinissable. — Le bouquiniste en boutique. —Jusqu'où sa capacité se hausse. —Ses ruses. —L'étalagiste — *Agette bibliotec d'aucassions*, etc. — Les cabinets de lecture en plein vent.—Le marchand de livres dépareillés.—Prodige de mémoire. — Le bouquineur, type moderne. — Celui qui amasse et ne lit pas. — Où sa passion l'entraîne.—Le bouquineur intelligent. —*L'échelle des Elzevirs*.— Le bouquineur savant.— Ses vertus. — Le collectionneur d'*almanachs*. — Comment se font les vaudevilles et les romans historiques.

Bouquiniste et bouquineur, voilà deux mots inséparables. Le bouquiniste n'a dans la société entière d'autre corrélatif que le bouquineur. Il n'a d'affinité qu'avec lui. A qui, en effet, pourrait-il tenir? Ce n'est pas au libraire, qui affecte de le mépriser; ce n'est pas à l'imprimeur, qui s'indigne de voir rouler au coin de la borne, ramper sur les parapets des quais les productions de ses presses orgueilleuses; ce n'est même pas aux faiseurs de bibliothèques; une bibliothèque ne suppose pas toujours que celui qui la rassemble sache lire; le bouquin, au contraire, suppose, en général, que celui qui l'achète sait étudier.

Il est donc impossible de diviser deux êtres dont l'un ne saurait subsister sans l'autre, et qui sont l'un à l'autre ce que sont, l'âme au corps, la face de la médaille au revers.

Cela posé, entrons en matière et examinons ce double type, totalement inconnu à l'antiquité, au Bas-Empire, au moyen âge, et qu'il était donné à l'imprimerie de répandre, comme la race d'Abraham, sur la terre étonnée.

*Bouquineur* et *bouquiniste* viennent de *bouquin*.

*Bouquin* vient, suivant le vulgaire, du cuir tout particulier qui couvre cette intéressante production de l'art moderne.

Les savants y ont trouvé une plus noble origine. Je cite, sans prendre parti. *Laveaux* fait venir le mot *bouquin* du mot allemand *bükken* (1) (petit livre), diminutif de *buch* (livre); étymologie singulière, si l'on applique le diminutif à d'énormes in-folios.

*Napoléon Landais* le fait venir du mot allemand *buck*, dont les Anglais ont fait *book*, et les Flamands *bock*.

*Boiste* dit que primitivement, et *en vieux français*, il n'avait d'autre sens que celui de livre allemand.

Quoi qu'il en soit de cette origine, dont la discussion mènerait trop loin, il n'est pas hors de propos de fixer le sens des mots.

Ouvrons le *Dictionnaire de l'Académie*. « *Bouquin*. « s. m. Se dit d'un *vieux livre dont on fait peu de cas*. « — ***Feuilleter de*** VIEUX ***bouquins***. — *Acheter des bou-* « *quins.* — *Que faites-vous de ce bouquin?* — *Bouquiner*, « v. n. Chercher de vieux livres, et en général des livres « d'occasion dans les ***boutiques*** ou sur les ***étalages*** des « *libraires*. — Il passe des journées entières à bouquiner. « —Aimer à bouquiner. Ce sens et le suivant sont fa- « miliers. — Il se dit aussi en parlant de l'habitude de lire « de vieux livres. — Il s'amuse tout le jour à *bouquiner* « *dans son cabinet*.

« *Bouquinerie*. s. f. —Amas de bouquins, de livres peu « estimés. — *Ne vous arrêtez pas à voir ces livres; c'est* « *de la bouquinerie*. — Il est vieux et peu usité.

« *Bouquineur*. s. m. — Celui qui cherche de vieux « livres, qui aime à bouquiner. — *C'est un bouquineur.*

« *Bouquiniste*. s. m. — Celui qui achète et revend des « vieux livres, des bouquins.

*N. B.* — *Laveaux* et *Landais* donnent au mot *bouquinerie* le sens de *Commerce de vieux livres.*

*Boiste* lui donne les deux sens (1).

(1) *Bukken* et *buch* ne se trouvent pas dans les dictionnaires allemands, non plus que *buck*. On trouve *buchen* (livre), *buchelchen* et *buchlein* (petit livre). Toutefois je ne voudrais pas prendre sur moi de donner tort à Laveaux et à Landais. Peut-être *bukken*, *buch* et *buck* sont-ils du vieil allemand.

(1) Ici quelques observations :

1° Nous ne laisserons point passer sans protester cette définition du *Dictionnaire de l'Académie* : bouquin se dit d'un *vieux livre dont on fait peu de cas*. Qu'est-ce à dire? et que penser de cet anathème? Quoi! on fait moins de cas d'une vieille édition, vermoulue, [illegible], mal reliée, de Rabelais, du *Roman de la Rose*, de Montaigne ou de Philippe de Commines, que des éditions neuves sur vélin, des plates traductions, des préfaces étriquées, des romans [illegible] ou des vaudevilles fades de messieurs tels ou tels, académiciens ou non? Ne voit-on pas chez le bouquiniste les œuvres de nos plus habiles contemporains, en bonne compagnie, du reste, côte à côte avec Rousseau, Pascal, Buffon, Racine, Cuvier, Corneille, Molière ou La Fontaine? Et ne voit-on pas aussi disparaître rapidement de l'étalage leurs innombrables éditions, toujours épuisées, toujours réimprimées. Mais si les œuvres des nains y prennent place, c'est pour y dormir éternellement, rongées par le même soleil, pourries par la même poussière.

2° Dans les exemples cités, on lit : Feuilleter de *vieux* bouquins. Mais si un bouquin est un *vieux* livre, qu'est-ce donc qu'un *vieux bouquin*? Y a-t-il pléonasme? Y a-t-il de *jeunes bouquins*? Eh! sans doute. Demandez à ces faiseurs de livres dont les [illegible] exemplaires [illegible] en même temps dans la boîte du [illegible]. Et, si quelques-uns [illegible] à cette humiliation, ne voit-on pas à la [illegible], dans la [illegible] du bouquiniste, ces tristes [illegible] livre mort ne sommeiller immobiles, intacts. Ce ne sont pas de vieux livres, et ce sont des bouquins, tombés tout neufs dans le domaine de l'occasion.

Hélas! sacrés ils sont, car personne n'y touche!

Hélas! ne bouquinez pas, si vous craignez les désillusions, auteurs sans nom, qui venez de publier un volume trop aimé! vous surtout, qui avez envoyé quelques exemplaires à des personnes estimées ou chéries, et qui les retrouverez chez l'étalagiste, vierges encore du couteau [illegible]. Votre cœur saignerait trop, en lisant votre autographe détaché : *Hommage de l'auteur, gage d'affection à* [illegible], *à M*me..., à Mlle... — Il est dangereux de trop éprouver ses amis!

3° Le troisième exemple de l'Académie est celui-ci : *Que faites-vous de ce bouquin?* Telle est, en effet, la phrase ordinaire de tout le monde. On prend en mépris le bouquin, en pitié le bouquineur. Cet exemple du *Dictionnaire* est un trait de mœurs. Il n'y a pourtant plus de La Bruyère, place Mazarine. C'est sans doute cet espiègle de Nodier qui aura mis là son coup de patte, lui, Nodier, qui portait aux bouquins une si naïve et sincère admiration.

Relevez-vous, ô bouquins! Si l'Académie vous déprise, un pape vous a vengés d'avance. Clément XIV a dit : les vieillards ressemblent aux bouquins, qui contiennent d'excellentes choses, quoique souvent vermoulus, poudreux et mal reliés.

4° Non contente de cette première marque de dédain, l'Académie a voulu constater, de la manière la plus positive, ce mépris du grand nombre à l'endroit du bouquin. Elle a donné au mot

Puisque les dictionnaires officiels nous instruisent si peu, cherchons à fixer le sens de ces mots mal définis.

Qu'est-ce qu'un bouquin? C'est..., cela se comprend dans le sens intime mieux que cela ne peut s'exprimer..., c'est proprement un livre d'occasion, bon ou mauvais, jeune ou vieux, usé par les lecteurs ou non encore ouvert, relié ou broché, complet ou incomplet, propre ou maculé, gros ou mince, grand ou petit, de tous formats, de toutes valeurs, jeté à la borne ou vendu, par l'héritier d'un savant, vendu plus cher qu'il n'a été acheté, ou livré au poids du papier... C'est une marchandise qui a un cours..., un jouet du hasard, un roi détrôné, retrôné tour à tour...; généralement c'est un emblème assez fidèle du mérite méconnu, revêtu tristement de la noire livrée du malheur. Trop souvent le bouquineur ressemble au bouquin.

Ainsi le bouquin est indéfinissable. Il faudra que le lecteur le reconnaisse d'instinct.

Quant aux bouquinistes, il y en a de deux sortes. Cette fois encore l'Académie n'a rencontré qu'à demi. Bouquiner, dit-elle, c'est rechercher des livres d'occasion dans les *boutiques* et sur les *étalages* des *libraires*.

Les libraires repoussent cette définition. Le libraire ne tient pas de bouquins. Il a horreur du bouquin. Ce qui est vrai seulement dans la définition de l'Académie, c'est qu'il y a des bouquinistes en boutique et des bouquinistes-étalagistes; mais il y a un abîme entre le libraire et le bouquiniste, quel qu'il soit.

Le bouquiniste en boutique n'étale guère que le rebut de ses marchandises. Alors le prix est indiqué sur les cases où les livres sont rangés. Quant aux livres cachés dans les arcanes de la boutique, ils sont souvent fort chers, et, comme ils ne portent pas l'indication des prix, le marchand peut surfaire autant qu'il lui plaît. Règle générale, offrez au bouquiniste moitié de ce qu'il vous demande; à moins que son œil exercé ne reconnaisse en vous un novice, il vous prendra au mot.

Le bouquiniste en boutique ne sait pas, ou sait peu l'orthographe; mais il connaît les livres rares et curieux, les bonnes et les mauvaises éditions; il sait faire valoir un livre, en cacher les défauts. En tête d'un ouvrage vulgaire, ou d'une vulgaire édition, il colle, on ne peut plus adroitement, un frontispice d'Elzevir ou d'une édition à la *sphère*. A la fin du troisième volume d'un ouvrage qui en a quatre il place le *privilége*, qui termine ordinairement un livre, et vous le vend pour complet. D'autres fois, il mêle plusieurs éditions au moyen de faux titres. Si un volume dépareillé est tomé, il remplace sur la reliure le chiffre dénonciateur par un ornement admirablement raccordé; au bout du volume, il met une page, soit du même ouvrage, soit d'un autre, qui porte le mot *Fin*, au lieu de *Fin du premier volume*, etc., etc. J'ai connu toutes ces ruses pour m'y être laissé tromper. Il y en a bien d'autres. A la plus incorrecte édition, notre homme ajoute des gravures qui ne se trouvent ordinairement que dans la meilleure. Aux volumes d'un ouvrage, il en ajoute un qui porte le titre de *Supplément*, aux frontispices, et qui n'est que la reproduction textuelle d'un des tomes de l'ouvrage. Un faux titre fait l'affaire. Cela m'est encore arrivé.

*Bouquinerie* le sens de *amas de livres peu estimés*. — Ne vous arrêtez pas à tous ces livres, *c'est de la bouquinerie*. Pouah!

Laveaux, Landais et Boiste donnent à ce mot un autre sens, celui de commerce de bouquins. Les bouquins sont donc devenus un commerce? Oui certes, et fort important. Je sais tel bouquiniste qui a 150,000 volumes, et pour la plupart fort précieux. Combien de bibliothèques publiques envieraient cette *bouquinerie*!

L'importance du bouquin a grandi. Ce fait, consigné dans l'histoire des révolutions de la presse, n'avait donc pas été vu par l'Académie, ou bien elle ne l'avait pas voulu voir!

Il a toujours collationné le livre qu'il vous vend. Y manquât-il vingt pages, il ne se fera pas scrupule de jurer ses grands dieux qu'il n'y manque rien. Il vous dit en confidence que l'ouvrage..., croyez-le..., il en a refusé 5 francs, mais que, pour vous, qui êtes sa pratique, il vous le donnera pour 4 fr. 50 cent. Vous lui offrez 35 sous et il vous le laisse..., parce que vous êtes sa pratique. Le bourreau ne vous a jamais vu; vous êtes Limousin ou Tourangeau fraîchement débarqué à Paris... Alors, c'est monsieur votre frère.— Je n'en ai pas.— C'est donc quelqu'un des vôtres... N'approfondissez pas trop; mais tenez pour certain que votre bouquin de 35 sous en valait 18.

Le bouquiniste en boutique a un aplomb que l'on ne saurait rencontrer nulle autre part... si l'étalagiste n'avait encore plus de ruses et d'habileté à mentir. Vous serez bien fin, si vous l'êtes plus qu'un de ces hommes dont l'apparence est chétive, dont la face est inintelligente, dont les allures sont grossières. Doit-on s'étonner si des gens qui n'ont affaire qu'à une espèce à part, le bouquineur, la connaissent à miracle? Peut-on leur en vouloir beaucoup s'ils mentent pour gagner misérablement quelques sous? Il faut qu'ils vivent. Que voulez-vous qu'ils gagnent sur un bouquin de 5 sous? Et pourtant ils endurent l'extrême soleil et l'extrême gelée, la brume et la sécheresse, sans pouvoir plus bouger qu'un factionnaire à son poste, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, en hiver, et de 8 à 7 en été. Ils se nourrissent d'une soupe saupoudrée de poussière, et, plus d'une fois, cette soupe, interrompue par une pratique ou par un curieux, est devenue la proie de quelque boule-dogue peu scrupuleux sur l'abus de confiance. Ce qui est plus grave que des mensonges plus ou moins pardonnables au vis-à-vis du public, c'est qu'ils achètent souvent de toutes mains, et plus d'une fois l'attention de la police a été éveillée sur leur compte.

L'étalagiste ne sait pas du tout l'orthographe. On lit sur les pancartes de ses boîtes (1): *A un sous à choisire*,—ou bien : *A six sol aux choi*, — ou bien encore : — *N... agette livre et biblotec d'auccassions.* — *N... vents et achet toutes sorte de vieux livre à tout pris.*— Et cependant, c'est un homme qui ne manque pas d'une certaine instruction et qui est doué d'une perspicacité surprenante dans tout ce qui se rattache à son métier.

Il y a quelques années, on rencontrait fréquemment des livres rares sur ces étalages; maintenant ils sont trop courus par les connaisseurs qui suivent eux-mêmes les ventes ou les font suivre, et enlèvent à prix d'or tout ce qui leur convient; il se fait en ce genre, comme en tableaux et en sculptures, d'inimaginables folies. Cependant j'ai rencontré et acheté à bas prix sur les quais quelques choses fort curieuses.

L'étalagiste affecte les boulevards, les places publiques, les ponts, les quais, les embrasures de portes cochères condamnées, les guichets des monuments publics. Tout emplacement qui convient à un marchand de melons, convient aussi à un bouquiniste. Il y a beaucoup de gens, amateurs du bon marché, qui lisent tout un livre sous prétexte de le feuilleter, et qui en prennent gratis toute la substance. Le bouquiniste tolère cet abus, parce qu'une personne arrêtée devant son étalage en fait arrêter vingt.

Les places de bouquinistes se vendent tout comme les fonds de porteurs d'eau. La pratique n'y gagne rien. Quel

(1) Toutes ces citations sont textuelles. O Caritidès, où es-tu?

est le porteur d'eau qui remplit les seaux, quel est l'étalagiste naissant qui ne connaît point, par une sorte d'instinct, toutes les ruses du métier? Il faut beaucoup de temps pour que le bouquiniste considère et aime une pratique.

Il nous reste à dire un mot du marchand de livres dépareillés. Ce commerce qui n'est connu que de peu de personnes à Paris, et dont le titre modeste inspire presque de la pitié, demande une intelligence peu commune, beaucoup de tact et de savoir, et une énorme mise de fonds. Il rend de grands services aux savants et aux bibliothèques. Il exige dans celui qui s'y applique d'immenses connaissances bibliographiques. J'en sais un que tous les amateurs de livres devineront, qui est un prodige de mémoire et d'instruction; je saisis cette occasion de le remercier de son obligeance.

Si le bouquin est indéfinissable, le bouquineur ne l'est pas moins. Il affecte toutes les formes. Généralement celui-là bouquine, qui étudie sérieusement un art ou une science. Le mathématicien bouquine, le militaire bouquine, l'avocat commençant bouquine, l'historien (celui-là par excellence) bouquine, l'acteur, le peintre, le sculpteur, le mécanicien, l'architecte, l'horloger (je ne parle pas du marchand de pendules), le médecin, le musicien, bouquinent; rarement le littérateur qui écrit; toujours le littérateur qui se repose.

Tous ceux-là bouquinent, mais, dans le nombre cependant, il y en a qui ne sont pas essentiellement bouquineurs.

Le bouquineur proprement dit est celui qui a la manie des bouquins. La Bruyère, qui a décrit et censuré tous les ridicules de son siècle, a parlé de la manie des bibliothèques, mais il n'a pas parlé de celle des bouquins. Le bouquineur est plus moderne. L'imprimerie, déjà si parfaite, était jeune encore au temps de La Bruyère. Il y avait donc des amateurs de livres; il n'y avait pas de bouquineurs.

Le bouquineur aime les bouquins pour eux-mêmes. C'est le propre des passions vraies. Il les entasse sans s'inquiéter s'il les lira jamais, en encombre son appartement, que dis-je? sa maison de la cave au grenier; il fait, au besoin, étayer les planchers croulants sous leur poids destructeur; il hypothèque ses immeubles pour acheter des bouquins. L'amour des bouquins est une avarice qui ne s'attache pas à l'or, et qui, loin de là, prodigue l'or pour se satisfaire. Comment le bouquineur lirait-il tout ce qu'il amasse! Par pièces de 25 et 50 cent., par petites sommes de 10 à 15 francs, il a jeté dans un inutile amas de cuirs mal sentants, la dot de sa fille et les diamants de sa femme... On croira peut-être que j'exagère... Il n'en est rien. Il faut peu d'années pour engloutir, en bouquinant tous les jours et avec passion, cinquante mille écus. Un illustre exemple de cette folie vit encore dans la mémoire de tous les bouquinistes de Paris.

Le bouquineur intelligent use mieux. Il met de l'ordre dans ses livres et ne met pas de désordre dans ses affaires. Il étiquette ses bouquins, les lit et les relit, les charge de notes souvent substantielles et précieuses, et c'est une bonne fortune que de trouver un livre ainsi annoté. Si l'écriture est connue pour être celle d'un homme de mérite, un bouquin de vingt sous peut acquérir une valeur de deux ou trois cents francs. Un travail incomplet de Boileau, sur une édition de Perse (je ne crois pas me tromper), a donné à cet exemplaire un prix inestimable.

Généralement un bouquineur tient à posséder quelques éditions des premiers temps de l'imprimerie, de ces beaux livres gothiques si nets et si parfaits que les plus grands imprimeurs n'en ont pu surpasser la perfection, ornés souvent de gravures sur bois, pleines de naïveté et de détails curieux. Puis, il lui faut quelques *Manuce*, quelques *Janson*, quelques éditions à la *sphère*, puis des *Elzevirs*. A cet effet, le bouquineur intelligent a toujours dans son cabinet le *Brunet*, et dans sa poche l'échelle des Elzevirs. Il les mesure avec une précision mathématique. Une ligne peut faire monter ou descendre un volume de trente, cinquante, voire même de cent francs.

Dans cent cinquante ans, les beaux Didot et quelques autres éditions feront l'envie des bouquineurs intelligents, et tel volume qui coûte cinq ou dix francs sera couvert d'or.

Le bouquineur savant est celui qui ne se contente pas d'amasser les livres relatifs à sa spécialité, mais tous les livres intéressants qu'il rencontre; il sait qu'il y trouvera toujours quelque chose à prendre pour l'ouvrage qu'il médite. Après avoir pâli quelques années sur les bouquins, il lance tout à coup dans le monde un livre qui le met au premier rang. Il entre de vive force et sans préliminaires dans la réputation. Il devient académicien, député, pair de France, ministre... Et lorsque les grandeurs le fuient, ou lorsqu'il fuit les grandeurs, il retourne à sa femme et à ses enfants (le bouquineur a toujours les vertus domestiques). Et si le sort lui a enlevé, si le sort lui enlève ces chers objets de sa tendresse, s'il voit tomber avant l'âge ceux qu'il aime plus que lui-même, après avoir pleuré..., il trouve dans ses livres, dans ses études, cette douce consolation qu'il n'aurait trouvée nulle part ailleurs. Il se souvient comment sa fille chérie lisait ce passage de Montaigne, comment son fils, formé par lui à l'amour des sciences, commentait cette page de Comines, comment leur mère applaudissait à leurs efforts... Ces tristes, ces pieux souvenirs lui donnent le courage et la philosophie..., adoucissent ses regrets et le mènent avec moins de douleur à cette immortalité que l'amour ordonne de croire et que la science confirme. Là, plein de confiance, il sait qu'il doit revoir les objets de son éternelle affection... Je suis jeune encore et j'ai déjà de tels souvenirs... Etudes chéries, venez à mon secours!

J'ai parlé du maniaque, de l'homme de mérite : je ne puis oublier de dire que la statistique, œuvre de patience, qui est presque devenue une science, a fourni à la bouquinerie bon nombre d'adeptes qui méritent une mention à part. Je finirai en parlant du bouquineur collectionniste d'Almanachs royaux et d'Almanachs des muses.

Les Almanachs royaux servent aux faiseurs de vaudevilles et de romans soi-disant historiques. On ouvre, par exemple, l'*Almanach royal de* 1788 (édition de veuve d'Houry et Debure, à la Tête-Noire, rue Haute-Feuille, près celle des Deux-Portes). On y voit, toujours par exemple, que M. le comte de Saint-Angel était écuyer de S. M. la reine, que M^me^ la princesse de Tarente était dame du palais, et M^me^ la duchesse de Saulx-Tavannes, dame du palais honoraire (ce qui ne la faisait pas jeune). On rassemble ces noms-là et d'autres en suffisante quantité; on y coud des oripeaux et des phrases banales. Quant aux couplets, l'*Almanach des Muses* y supplée. Et du tout on fait un vaudeville ou un roman *historique*. Au prochain vaudeville, on puisera d'autres noms à l'*Almanach royal* de 1788, on y coudra encore les mêmes oripeaux par économie, et les mêmes phrases par impuissance, et le siècle, heureux siècle! comptera un vaudeville, un roman historique de plus!

Il y a, comme on le voit, de jeunes et vieux bouquins, de jeunes et vieux bouquineurs.

Bibliophile JACOB.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## L'AMBASSADEUR DU NÉPAUL.

Cet homme au teint presque noir, aux vêtements cousus d'or et de pierreries, est le fameux ambassadeur du Népaul, sur lequel on a fait tant de contes le mois dernier. Voici sur ce curieux personnage des détails aussi exacts que son portrait, dessiné, pour nos lecteurs, d'après nature.

Le prince Jung-Bahadour-Kouwur-Ranaja, premier ministre et général en chef du Népaul, et ambassadeur de ce royaume en Angleterre, a débuté à Londres par offrir à la reine Victoria des cadeaux estimés plusieurs millions. C'étaient les épingles du traité qui a sauvé l'indépendance de son pays. Ses apparitions à Paris, aux revues et aux spectacles, avec ses sept compagnons, basanés et couverts de diamants comme leur chef, ont produit une sensation extraordinaire. Jung-Bahadour n'est cependant pas une simple bête curieuse. C'est lui qui a fait, à Katmandou, la révolution par laquelle l'ancien Maharadja fut chassé du trône, au profit d'un enfant appuyé par la Compagnie anglaise. La Grande-Bretagne, en comblant le prince d'honneurs, lui a montré adroitement sa puissance, et a jeté les bases de l'annexion du Népaul à ses provinces indiennes. La physionomie de l'ambassadeur porte, au reste, le cachet d'un grand courage et d'un esprit distingué. Le jour de sa présentation à l'Elysée, le président de la République lui ayant adressé, par l'organe de ses interprètes, un compliment sur la richesse du costume indien, relativement au costume français : — Il est vrai, a répondu le prince avec beaucoup d'à-propos, nos costumes sont plus magnifiques que les vôtres; c'est que chez nous ils servent à marquer les rangs et à distinguer les classes. Mais, si la France ne se fait pas remarquer par la richesse de ses costumes, elle est la première nation du monde par la richesse de ses sciences, l'éclat de ses lumières, la belle organisation de son administration et de son gouvernement. La flatterie va se nicher, on le voit, jusque chez les diplomates du Népaul. Nos musées du Louvre ont excité l'enthousiasme des nobles sauvages conduits par MM. de Niewerkerque et de Vieil-Castel; ils ont surtout admiré la Galerie de marine, les tableaux de bataille, les armes et la salle ethnographique. Les dessins et les ustensiles chinois ont semblé leur faire le plus grand plaisir. Les riches costumes de drap d'or et les aigrettes de perles et de diamants de ces Orientaux faisaient le plus bel effet dans les admirables galeries du Louvre. Sans la mesquinerie des habits noirs, qui leur faisaient les honneurs du palais, on se serait cru transporté tout à coup au milieu de la cour de Louis XIV, lorsque le vieux roi recevait, dans ses grands appartements, la fameuse ambassade du roi de Siam.


Louise-Marie, reine des Belges.

Mais ce qui a le plus ravi Jung-Bahadour, ce sont les ballets de l'Opéra qui lui ont rappelé, lorgnette à part, les odalisques et les almées de l'Asie.

En fait d'odalisques, la trop célèbre Lola-Montès se trouvant à Paris en disponibilité, a fait, dit-on, la conquête du prince indien, qui lui a donné une robe de lames d'or, et l'aurait emmenée au Népaul avec ses autres emplètes, s'il ne se fût souvenu qu'un article de son traité avec l'Angleterre lui interdit de recevoir aucun Européen dans

ses États. Nous donnons ce scandale pour ce qu'il vaut.

L'ambassadeur va l'expier, d'ailleurs, sur sa route, par des pèlerinages à tous les lieux sacrés; — et il achèvera de se purifier, à Katmandou, de toutes les souillures de son voyage, en mangeant chaque matin un peu de fiente de génisse, suivant le précepte des *Vedas* brahminiques.

Notre *Mercure* d'octobre vous a conté les singularités de son départ de l'hôtel Sinet, et notre chronique des *Modes vraies* vous révélera l'étrange mode importée à Paris par cet adorateur de la vache.

## LA REINE DES BELGES.

Depuis près d'un siècle, on voit peu de reines mourir sur le trône. La Belgique vient de donner cette noble leçon au monde, avec une grandeur et une solennité qui marqueront dans l'histoire de notre siècle. Il est vrai que la souveraine des Belges n'avait que trente-huit ans, et qu'il n'y a rien de politique dans sa vie ni dans sa mort. Cette princesse était tout simplement la religion et la vertu couronnées. Voilà pourquoi elle disparaît si grande, et pleurée si universellement. Voilà pourquoi le *Musée des Familles* donne son portrait et sa biographie.

Louise-Marie-Thérèse-Caroline-Isabelle d'Orléans, l'aînée des filles de Louis-Philippe et d'Amélie de Naples, naquit le 3 avril 1812, à Palerme, où son père avait enfin trouvé un refuge et une famille, après l'exil et les voyages que racontait notre dernier numéro. Douée par la nature de la grâce et de la beauté, la princesse joignit à ces dons une simplicité charmante, une bonté sans limites, une piété exemplaire, et une éducation de premier ordre. Elle écrivait et parlait avec une égale facilité les principales langues de l'Europe. Elle causait des beaux-arts avec sa sœur Marie, dans l'atelier où celle-ci modelait *Jeanne d'Arc* au bord de la tombe; et plus d'une fois, assure-t-on, consultée par son père et ses ministres, elle leur donna sur les affaires du pays des conseils d'autant plus remarquables qu'ils étaient moins prétentieux. Sa grande affaire, à elle, était la charité. Elle passait les jours et les nuits à conspirer... contre la misère et la douleur. Partout où quelqu'un souffrait, sa main droite, ignorée de sa main gauche, se faisait sentir sans se montrer, avec une délicatesse tout évangélique.

Le 9 août 1832, elle épousa, au château de Compiègne, Léopold, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, roi de la Belgique affranchie. Elle fut dès lors, pour son peuple catholique, le bon génie de ce monarque protestant. Qui sait si son trône eût résisté au contre-coup de février, sans l'appui populaire de sa femme et de ses enfants? Volontairement étrangère au gouvernement, la reine Louise borna son rôle aux vertus conjugales et maternelles, et au ministère de grâce et de bienfaisance. On cite d'elle une foule de ces bonnes œuvres secrètes qui sortent de l'ombre au moment des révolutions, comme les anges gardiens cachés des couronnes, pour les protéger de leurs blanches ailes contre les fureurs de la multitude. Les rois n'ont pas de boucliers plus efficaces que ceux-là.

Le 2 janvier 1844, à dix heures du matin, une dame du palais remet à la reine une requête signée d'un conseiller communal, en faveur d'un pauvre ouvrier nommé Goossons, unique soutien d'une famille nombreuse, condamné à trois mois de prison pour coups portés dans un moment d'ivresse. La princesse s'habillait pour une cérémonie publique, où l'attendaient tous les hommages du rang suprême. Elle jette là ses parures, renvoie ses dames d'honneur et court à l'appartement du roi. Celui-ci était absent. La reine vole à sa poursuite, traverse deux fois la ville, le rencontre enfin, embrasse ses genoux, lui arrache la grâce du malheureux, la lui envoie par un officier, et revient un peu tard aux courtisans, en leur disant avec modestie: — Excusez-moi, messieurs, j'ai voulu avoir deux fêtes au lieu d'une.

A la dernière exposition des produits belges, la reine, promenée au milieu des merveilles de l'industrie, s'arrête émue devant des couvertures, des vêtements et des meubles à bas prix. On s'étonne de cette distraction; mais bientôt on l'a comprise. Elle songeait aux pauvres que ces objets devaient préserver du froid et de la souffrance. — Elle comble d'éloges leur inventeur et lui achète ses produits par centaines... pour les distribuer à sa clientèle...

Plus récemment, elle visitait avec son mari quelque palais dans une ville du Nord. Le bourgmestre, courtisan grossier, la conduit à une fenêtre et lui dit avec emphase: C'est de ce balcon que le peuple, s'improvisant justicier, jeta sur les piques des soldats un magistrat qui avait trahi le pouvoir! qu'en pense votre Majesté? — Mais je pense, monsieur, répondit la reine en souriant, que vous voudrez bien nous faire le plaisir de dîner avec nous. Le bourgmestre accepta avec génuflexion. L'épigramme était trop fine pour qu'il la sentît... Il n'a pas encore deviné pourquoi il n'a point reçu d'autres honneurs. Il croit que la souveraine a oublié, — tandis qu'elle s'est souvenue...

Un pareil trait est non-seulement d'une femme supérieure, mais encore d'une grande reine.

Le 10 mai 1847, Louise-Marie avait failli périr sur le chemin de fer de Bruxelles, dans le choc effroyable de deux convois. Les généraux qui l'accompagnaient furent blessés gravement, sa voiture effondrée et ses bagages mis en pièces. Elle seule ne reçut aucune contusion. La Providence semblait veiller sur elle..., mais elle lui réservait d'autres coups plus terribles. La chute et la dispersion de sa famille, la mort de son père en exil, rouvrirent les plaies faites à son cœur par la perte de son frère et de sa sœur, et menèrent rapidement au tombeau sa santé ébranlée.

Une sainte mort a couronné sa vie exemplaire. Ignorante de son propre état, elle oubliait sa douleur pour s'occuper de celle des autres; elle faisait mille projets de voyages, de réunions intimes, à Bruxelles, à Laeken et dans tous ses palais allemands, qu'elle distribuait à sa mère et à ses sœurs, chassées des palais de France. Quand M$^{me}$ d'Hulst, son amie d'enfance, lui annonça par ses larmes les approches de l'agonie, elle regarda sa famille rangée autour d'elle et tomba sans connaissance. Revenue à elle, elle remplit ses devoirs religieux, disant sans cesse à l'abbé Guelle: — Suis-je assez préparée? Puis elle s'écria: — Que Dieu est bon de me laisser mourir au milieu de tout ce que j'aime! Puis elle défaillit d'heure en heure; puis enfin, elle soupira: Je n'y vois plus! Et elle rendit son âme à Dieu. Sa mère était debout près de son lit — *stabat mater*, — sans parole et sans larmes, tant elle en a épuisé la source, et murmurant à ses fils et à ses filles: — Il ne nous reste plus que la résignation!

La reine Louise-Marie laisse à Léopold et à la Belgique deux fils et une fille, qui avaient hérité d'avance de l'affection du peuple pour leur mère.

Le jeudi 17 octobre, deux cent mille Belges suivaient le convoi funèbre, entre deux haies de plusieurs milliers d'hommes et de femmes en pleurs, à l'humble chapelle du château de Laeken, où la reine a voulu être inhumée près de l'aîné de ses enfants.

On dit que cette chapelle va se changer en une grande basilique. Ne serait-ce pas méconnaître le vœu suprême de la morte? Sa mémoire sera plus sensible au monument national que les Belges vont lui élever par souscription, et pour lequel affluent déjà le denier de la veuve et l'obole de l'orphelin.

## JENNY LIND. CHARGE AMÉRICAINE.

Imprimeur, tracez une ligne grasse de séparation, élevez une montagne d'encre anglaise entre la reine des Belges et la chanteuse Jenny Lind; car les cent trompettes de la Renommée, multipliées par les échos de l'Océan, nous forcent de parler de ce *rossignol* suédois, chanté par tous les *canards* américains. Ce n'est pas notre faute si la vie est ainsi mêlée de drames et de comédies, d'augustes douleurs et de charges à pouffer de rire. Charge est le mot; nous le maintenons. Charge en six temps! Lisez plutôt ce curieux chapitre de nos mœurs en général et des mœurs yankees en particulier, traduction libre et adoucie de

plusieurs centaines de colonnes des gazettes gigantesques de l'Union.

PREMIER TEMPS : Le rossignol suédois, découvert en Allemagne par M. Mayerbeer, et loué tant par jour par M. Barnum, spéculateur en enthousiasme lyrique ; Jenny Lind, en un mot, débarque à New-York. On s'éreinte sur le quai pour la voir ; on s'éreinte dans la rue ; on s'éreinte aux portes de son hôtel. On dresse la liste des éreintés. On demandera pour eux au Congrès des pensions nationales. Le soir, sérénade monstre sous les fenêtres du *Rossignol*. On imprime les noms des musiciens et des spectateurs pour les faire connaître à l'univers entier.

DEUXIÈME TEMPS : Tous les paquebots et tous les chemins de fer des États-Unis ne suffisent pas aux trains de plaisir qui amènent les auditeurs des quatre points de l'horizon. Les députations de magistrats et de demoiselles, les bouquets, les bijoux, les pâtés de foie gras, se succèdent chez le *Rossignol*. Elle sort en voiture. Son cocher ne peut fendre la presse. On dételle les chevaux et l'on traîne l'équipage. Quatre sénateurs tiennent les cordons du char. Au retour, on établit le menu du premier concert. La salle contient huit mille places. On offrira chaque billet à six dollars. — A trois dollars! s'écrie le Rossignol ; je veux que tout le monde m'entende. — *Je m'importe peu*, se dit M. Barnum ; je vendrai les billets à l'encan, au plus offrant et dernier enchérisseur. Arrivent des envoyés de tous les États de l'Union. Chacun propose cinq mille dollars et une salle bâtie exprès pour obtenir la grâce d'un concert. Mais quelle est cette émeute dans la cour, et quelles sont ces pièces d'artillerie traînées par six chevaux? Ce sont vingt pianos à queue, dont les facteurs américains font hommage au *Rossignol*. Elle immortalisera chacun de ces instruments par une note, une simple note, et les facteurs ne céderont le pavé ni à Pleyel ni à Erard... Jenny Lind remercie, effleure et renvoie les pianos. Enthousiasme des fabricants qui avaient prévu la chose, et vendront leurs boîtes au poids de l'or, sous le nom de *pianos du Rossignol*. La journée se termine par un grand dîner, dont les journaux publieront les toasts en trente colonnes (petit texte), et par la réception des Quinze-Vingts de New-York, à qui Jenny promet de chanter pour eux. Les aveugles, qui ne sont pas sourds, se mettent à crier comme s'ils l'étaient. Le soir, bal travesti, où l'on attend en vain le *Rossignol*, mais où les grandes dames paraissent déguisées en vivandières de la *Fille du Régiment*.

TROISIÈME TEMPS : C'est la procession des autorités civiles, militaires et religieuses : oui, religieuses. L'évêque protestant Hugues va *payer ses devoirs au Rossignol* (textuel). Le président des beaux-arts conduit Jenny à l'exposition des tableaux. Le *Rossignol* chante un hymne à chaque croûte américaine. Raphaël, Titien et Lesueur ne sont rien près de MM. Church et Landscape. — Connaissez-vous?— Non ! — Ni moi ! On fait une collation en vingt toasts. On remet le livret du salon, relié en chagrin, à la comédienne. — Je suis ravie ! s'écrie-t-elle. — Et moi aussi ! dit le président. — Bravos frénétiques.

QUATRIÈME TEMPS : Publication dans les journaux des noms de tous les New-yorkais qui se sont fait inscrire chez le *Rossignol*, avec leurs adresses et la liste des marchandises qu'ils vendent au plus juste prix. La *réclame* ne perd jamais ses droits. Concours entre 753 romances envoyées à la chanteuse par les compositeurs du crû. Un comité *ad hoc* couronne de deux cents dollars la romance n° 433 : *Welcome to America* (salut ô Amérique). Le *Rossignol* l'exécutera au premier concert. La fortune du *romancier* est faite. Il peut se dispenser d'avoir du talent, et il est homme à profiter de ce privilége.

CINQUIÈME TEMPS : Vente à la criée des billets. Quelques-uns montent jusqu'à deux cent vingt-cinq dollars (1220 fr.). Ce sont les places les plus mauvaises..., mais les plus rapprochées du *Rossignol* !... On l'entendra fort mal, mais on la touchera presque, et on pourra lui jeter un bouquet à chaque note. Une de ces places est achetée par un chapelier qui, devenu célèbre ainsi, compte gagner mille dollars avec les chapeaux qu'il vendra dans le mois.

SIXIÈME TEMPS : Concert. — Bravos, trépignements, fureurs, tonnerres d'applaudissements, avalanches de vers, de diamants, de fleurs, etc., etc. Recette, 26,000 dollars.

POST-SCRIPTUM : Les Américains des États-Unis sont justement renommés pour ne rien comprendre à la musique. Ils sont les premiers commerçants et les derniers *dilettanti* du monde, après les Anglais. Si les illustres compositeurs des morceaux chantés par Jenny Lind s'avisaient d'aller figurer à New-York à côté d'elle, ils n'y recevraient pas un salut, et peut-être y recevraient-ils des pommes cuites.

Or, qu'est-donc que cette Jenny Lind? Voici son exacte biographie :

Elle naquit à Stockholm le 6 octobre 1820. Son père, qui tenait un pensionnat de demoiselles, la plaça au Conservatoire, sous le professeur Berg. Elle débuta, en 1840, avec un succès ordinaire dans sa ville natale. En 1843, M. Mayerbeer la fit entendre à l'Opéra de Paris. M[me] Stoltz l'en écarta habilement. Depuis cet échec immérité, Jenny Lind déteste la France, et s'en venge dans toutes les parties du monde. Elle a si mal reçu M. Duponchel à Londres, que celui-ci a failli déclarer la guerre à la Suède. Lorsque la cantatrice vient à Paris, elle dit à tous : — Me voici! regardez-moi bien ; enviez-moi, vous ne m'entendrez jamais!

Prenant fait et cause pour elle, ses compatriotes la portèrent aux nues vers la fin de 1843. Elle alla dès lors de triomphe en triomphe, à Berlin, à Vienne et à Londres. Quand elle a quitté cette ville, on a tiré le canon.

Le portrait ci-contre a été dessiné par un Anglais, d'après nature. Il est d'une ressemblance parfaite. Jenny Lind n'est pas jolie dans l'acception plastique du mot. Sa figure n'est qu'agréable, et sa taille est très-ordinaire ; mais elle a un charme particulier dans l'azur doux de ses yeux et dans la blonde opulence de sa chevelure. Enfin, tout en elle est original, sa physionomie, son timbre de voix, son talent et son caractère. Elle possède un soprano ravissant dans les demi-teintes, une méthode excellente et un charlatanisme irrésistible. Ce qu'elle ne peut chanter pour les oreilles, elle sait le chanter pour l'imagination. On est remué, enthousiasmé, sans savoir pourquoi ni comment. Son jeu est sobre, élégant et gracieux. Ses rôles de *bravoure* sont la *Somnambule* et la *Fille du régiment*.

Quant à ses moyens *artificiels*, ils sont variés selon les pays. En Suède, elle passe pour fiancée à un berger danois, à qui elle doit porter des millions en dot. A Berlin, elle est promise à l'héritier d'un gros banquier écossais. A Vienne, c'est un petit prince Rhénan qui l'attend pour l'épouser dans son burg. A Londres, elle va quitter le théâtre après chaque représentation, et aller s'enfermer dans un chalet ou dans un cloître. Ces bruits adroits stimulent les curieux, intriguent la cour et la ville, et font monter la recette à des sommes fabuleuses. Ajoutez que le *Rossignol* pleure quand on l'applaudit, porte la main à son cœur, et envoie au parterre des baisers enfantins. Ajoutez encore que, sans quitter la ligne du devoir, elle a pénétré dans les cours de l'Europe et gagné l'amitié des plus hauts personnages. Ajoutez enfin qu'elle entend ses intérêts comme le plus habile financier de la Bourse. Elle ne s'est embarquée pour les États-Unis qu'après avoir touché 750,000 fr. d'avance sur le produit des cent cinquante concerts qu'elle doit donner en dix-huit mois, — sans préjudice d'un cinquième des bénéfices, d'un paquebot à ses ordres, d'un hôtel et d'un équipage princier, de dix-sept valets, d'une table quotidienne de vingt-cinq couverts,— et de 187,000 dollars pour son accompagnateur Bénédict et son partner Beletti. Vous croyez peut-être M. Barnum ruiné par un tel marché? Détrompez-vous! Son *affaire* est si bonne, que vingt spéculateurs sont prêts à lui sous-louer le *Rossignol* à cent pour cent de bénéfice!

On dit que notre siècle est le siècle du progrès, et que les États-Unis d'Amérique en sont la patrie. Franchement, à quels progrès ces ovations de comédienne conduiront-elles notre siècle et les États-Unis?

Terminons toutefois par jeter, nous aussi, notre bouquet

à Jenny Lind. Elle a donné aux pauvres de New-York les 10,000 dollars que lui a rapportés son premier concert. Et, partout où l'or roule ainsi à ses pieds, elle dote richement les hospices, les écoles et les crèches. Bravo! mille fois bravo!... Mais pourquoi faire annoncer de tels bienfaits par les régisseurs et les feuilles publiques? ces réclames n'y font-elles point voir autre chose que la *part à Dieu?* Si ces charités étaient aussi secrètes que le denier de la veuve, au lieu de crier: Bravo! nous crierions: Bravissimo! Mais alors le *Rossignol* changerait de cage, et quitterait positivement le théâtre. P.-C.



Mlle Jenny Lind.

## RÉPONSES AUX ABONNÉS DU *MUSÉE*.

1° Un grand nombre d'abonnés du *Musée* nous adressent cette question: « Nous n'avons pas besoin pour nous-« mêmes du recueil: *Les Modes vraies, travail en fa-« mille*, que vous avez l'heureuse idée de joindre au *Musée* « pour ceux qui le désirent, à moitié prix des autres jour-« naux de modes; mais nous prendrions volontiers ce « complément pour en faire hommage à des personnes de « notre famille ou de nos relations. Pourrions-nous donc, « en le recevant avec notre *Musée*, l'en détacher chaque « mois et le transmettre séparément à ces personnes? »

Voici notre réponse. — Nous avions prévu ce désir, si juste et si naturel, des lecteurs spéciaux du *Musée*. Rien de plus facile à tous que de le mettre à exécution. Le *Musée* et les *Modes vraies* formant deux recueils distincts chaque mois, et deux volumes à part à la fin de l'année, chaque abonné aux deux journaux peut, en gardant son *Musée* pour lui, céder et transmettre les *Modes vraies* à qui bon lui semblera, soit mensuellement pour l'actualité des gravures et patrons, soit annuellement en cadeau d'étrennes, de famille ou de voisinage. Et tout abonné du *Musée* peut toujours, à toute époque, profiter de son droit de recevoir les *Modes vraies*, en envoyant leur prix (Paris,



Jung-Bahadour, ambassadeur du Népaul.

5 fr.; départements, 6 fr. 20 c. franco par un bon de poste) au bureau, rue Saint-Roch, 37. Ceux qui seront en retard recevront de suite les numéros parus.

2° Ceux de nos lecteurs qui, avec tant de sympathie pour nous, nous demandent les moyens de propager le *Musée* près de leurs amis trompés quelquefois par les journaux récents qui singent notre titre, n'ont, pour nous faire distinguer à coup sûr, qu'à montrer à ces amis nos livraisons, à les prier de juger *de visu*, à leur indiquer les moyens de souscrire au *Musée*, ou à nous envoyer eux-mêmes ces nouvelles souscriptions, avec les noms et les adresses. Nous comptons sur notre public, si honorable et si sensé, pour organiser cette ligue de l'esprit et de la bonne foi contre le mensonge et la niaiserie, qui promettent de procurer ou se flattent de gagner des *primes pour rien!!* et *des millions pour un abonnement!!!*

3° Nous commencerons, dans notre prochain numéro, la publication de *rébus* d'un nouveau genre, *piquants* et *instructifs*, qu'un spirituel artiste nous prépare.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# LES ANGLAIS CHEZ EUX (1). — ESQUISSES DE VOYAGES.



Vue intérieure de la cathédrale de Saint-Paul, à Londres. Meeting du *Reform-club*.

## CHAPITRE II.

Les écuyers à pied : de l'égalité. — Physionomie des clubs. — Les cuisines de Riquet-à-la-Houppe — Comment on dîne. — De quoi l'on cause. — Pourquoi Londres manque de cafés et de restaurants. — Monotonie de la vie anglaise. — Du culte de Wellington : anecdote — Les omnibus — Un peu de fantaisie à propos de Saint-Paul, qui en est dépourvu — Anecdote sur le peintre Thornhill. — Des sculptures faites *au tour*. — Le charnier Saint-Paul. — Un cimetière dans la rue, ou du respect des morts. — Les chanoines de la cité du Dieu Plutus. — Harpagon bonhomme — La Banque et la Bourse. — Gog et Magog. — Un coupe-gorge historique : visite à la Tour de Londres. — Barbe-Bleue s'est fait portier. — Les docks et leurs trésors. — Haillons et loques : monographie d'une capote de velours. — Ce qu'on voit sous la Tamise.

Un de mes amis m'avait donné une lettre d'introduction pour un négociant anglais, sir William P***, *Esquire*, à qui je la laissai avec ma carte de visite, au bureau de *Reform-Club*, dans Pall-Mall. Deux heures après, sir William se présentait à ma demeure d'où j'étais absent. Il y revint le soir même, et comme je n'étais pas rentré, il m'écrivit un billet dans la suscription flatteuse duquel je me trouvais fait *écuyer*. Toutes les lettres que j'ai reçues depuis portaient ce titre, dont on gratifie tout le monde.

L'Angleterre est le pays de l'égalité légale; mais ce genre d'équilibre n'atteint pas jusqu'aux mœurs; et bien que notre penchant pour les distinctions semble puéril aux Anglais, il est aisé de démontrer qu'ils n'en sont pas exempts. Ils n'ont pas, comme nous, l'amour des uniformes, des épaulettes, des habits brodés ou des décorations; leurs boutonnières, souvent ornées d'une fleur, ne sont jamais parées de rosettes ni de nœuds de ruban; mais chacun prétend au titre de *sir*, jadis réservé aux membres de la Chambre des communes, aux baronnets et à quelques fonctionnaires; puis, le titre de *sir* devenant trop vulgaire, chacun est écuyer pour se distinguer de tout le monde. Ces réflexions, bien entendu, ne concernent point sir William, qui est dûment écuyer; elles ne concernent que moi, qui suis très-certain de ne l'être pas.

Chez nous, en matière d'égalité, l'on est plus rigide sur la forme; on l'est moins quant à la réalité. M. Caussidière est écuyer à Londres, où il se livre au commerce des vins; mais si le roi d'Angleterre manquait à faire honneur à ses échéances, M. Caussidière ferait saisir les équipages ou toute autre portion des meubles ou immeubles du roi d'Angleterre, plus aisément peut-être que ne l'eût fait, en France, un créancier de M. Caussidière, quand ce dernier régnait à Jérusalem, en la cité de Paris.

Le roi Guillaume éprouva, dit-on, certains désagréments de ce genre. Là, point de priviléges personnels; et c'est bien vainement qu'un lord délinquant irait chercher dans sa poche une médaille officielle, pour se tirer d'affaire à la façon du comte Almaviva. Je me souviens d'avoir vu *empoigner* sans façon, au Vauxhall, un jeune membre de la Chambre haute qui faisait tapage, contusionnait les têtes à coups de pièces d'or, et forçait les passants à boire du champagne. Les policemen le jetèrent à la porte après l'avoir colleté, secoué, rossé comme un valet des vieilles comédies. La foule regardait sans passion; cette répression ne vengeait personne.

(1) Voyez octobre et novembre derniers.

Voilà l'égalité; mais on est écuyer dès qu'on peut aspirer à être bourgeois; mais ces ennemis de l'ostentation se font honneur de posséder les insignes de trois ordres gothiques, le Bain, Saint-George et la Jarretière; mais ils ont la manie des armoiries; et pour peu qu'une famille ait le droit de plaquer trois merlettes sur un carrosse ou sur le plat des cuillers, elle fait porter à la maison qu'elle habite le deuil de son chef. Elles sont fort nombreuses, ces façades où l'on voit briller, au premier étage, un blason encadré dans une planche noire, taillée en losange, et la pointe en bas. Ce deuil d'apparat dure l'espace d'une année.

Le contenu de la lettre de sir William répondait à la civilité de l'enveloppe, et à l'aimable empressement dont il m'avait honoré. Rien de plus courtois, de plus obligeant et de plus sûr que le commerce intime des Anglais. Leur manière est simple, franche, prévenante sans obséquiosité, serviable sans appareil, et amicale sans protestations. Sir William m'indiquait les jours où il lui était possible de se mettre à ma disposition, et me priait à dîner pour le lendemain à Reform-Club.

Inabordable pour tout étranger non présenté, le club occupe une place importante dans la vie anglaise; il est donc essentiel d'en donner une juste idée.

On dénomme ainsi, chacun le sait, toute assemblée libre, extra-officielle et permanente, exclusivement composée d'hommes; mais les clubs dont il est ici question correspondent à ce que l'on qualifie chez nous de *Cercles* ou de *Casinos*. En général, la pensée qui préside à la fondation d'un club est celle de faciliter des relations entre gens de la même opinion, du même état ou de la même profession. Il y a des clubs militaires, des clubs savants, des clubs commerciaux, des clubs littéraires, des clubs whigs et des clubs torys. Mais ces distinctions n'ont rien d'absolu.

On compte actuellement à Londres plus de soixante clubs. Le nombre des abonnés de chacun d'eux s'échelonne de quatre cents à dix-huit cents. Ces établissements rivalisent de luxe, et Reform-Club est l'un des trois plus splendides. La construction de l'édifice, sans y comprendre le mobilier, a coûté trois millions; Pall-Mall, qui contient une douzaine de monuments de ce genre, est une rue bordée de palais.

Reform-Club est un édifice presque carré, à deux étages, avec neuf fenêtres de front et huit sur les faces latérales; il reçoit le jour par un dôme et par cent croisées. La salle d'entrée, précédée d'un bureau avec un préposé chargé de recevoir les demandes des visiteurs, est entourée de colonnes supportant une large galerie, et parquetée en marqueterie imitant la mosaïque romaine. Les piliers sont en stuc couleur de marbre siennois; le dôme, où le jour descend par un vitrail bleu taillé à facettes, est porté sur vingt colonnes ioniques, dont les soubassements, en porphyre rouge, côtoyant une balustrade de pierre, reposent sur la galerie, à laquelle on monte par un large escalier de marbre blanc. Cette galerie, où l'on se promène comme dans un cloître couvert, est ornée de siéges, d'un bon tapis, de glaces, de peintures. C'est une espèce de salon commun, élevé d'un étage au-dessus du salon d'attente où l'on reçoit les étrangers. Salles de jeu, salles de lecture, salles d'étude ou de bal, petits salons pour une seule société, ont leurs portes sur la galerie, ainsi que les deux bibliothèques, très-volumineuses, l'une consacrée aux lettres, l'autre au droit et à la politique. Le club entretient deux bibliothécaires. L'étage inférieur contient, en nombre assez considérable, des chambres à

coucher. Londres est si grand, le temps y est de si grand prix, que l'on dépense de fortes sommes pour le ménager. Qu'un abonné ait affaire dès le matin dans le quartier du club, ou qu'il se propose de rentrer trop tard pour courir jusqu'à son domicile, il apporte ou envoie son bagage au club, et vient y coucher. Toute chambre est munie d'un cabinet de toilette avec des aiguières en marbre blanc, où deux robinets versent l'eau chaude et l'eau froide à toute heure. Savons, pâtes, parfums, essences, ustensiles de toilette, on trouve là tout au complet, ainsi que des valets de chambre, si l'on veut être habillé ou rasé. Si l'on se borne à vouloir changer de costume après dîner, on a les mêmes facilités au rez-de-chaussée, et l'on évite la fatigue des étages. Là sont aussi de jolies salles de bains : les cuisines souterraines rappellent celles de Riquet-à-la-Houppe.

C'est là qu'on voit rôtir devant des grilles étagées, de cinq pieds de haut, formant une muraille de feu, des quartiers de bœuf, des moitiés d'agneaux et des chapelets de volailles. Une porte à deux battants, écran gigantesque, permet aux cuisiniers qui l'entr'ouvrent de lorgner le rôti sans être grillés vifs au passage. Une autre pièce, munie d'un four, sert d'officine à la pâtisserie. Plus loin est la laiterie ; ailleurs le garde-manger, où les quartiers de viande tout taillés, rangés dans des commodes énormes, sur plusieurs tiroirs à cuve de zinc, reposent sur des lits de glace. La poissonnerie offre des dispositions analogues. Tout est propre avec luxe, et la batterie de cuisine resplendit.

Ces merveilles explorées à la satisfaction du bon sir William, tout réjoui de mon admiration, l'on passa dans la salle à manger, très-vaste, très-élevée, et éclairée par neuf fenêtres donnant sur un joli jardin. Vingt domestiques en habit noir y desservent une foule de petites tables avec promptitude et sans bruit. Ils glissent sur le tapis de haute lisse, et leurs souliers ont des semelles de molleton. Le cliquetis de la vaisselle, le fracas des assiettes sont des déplaisirs inconnus des mortels fortunés qui dînent aux clubs. Et l'on s'étonnerait de la complaisance de leurs estomacs !

L'usage veut qu'un abonné ne puisse traiter un étranger sans convier un collègue. Ce jour-là, mon hôte avait deux convives, et par conséquent deux confrères : l'un était un officier des gardes de la reine. Dans ce pays on devinerait les militaires à la douceur de leur voix, à la modestie de leur allure, à certaine recherche de la grâce, et au soin qu'ils prennent de s'abstenir de toute brusquerie de nature à rappeler les casernes. Comme, en outre, ces officiers passent leurs congés en voyage, et ont tenu garnison dans les cinq parties du monde, ils savent parler d'autre chose que du fourniment, de la promotion, du harnais et des fourrages. De ma vie je n'ai rencontré homme mieux élevé, plus attentif, plus prévenant. L'autre convive, un peu sur la réserve, et beaucoup plus jeune, est un écrivain distingué ; il fallut deviner sa vaste érudition, son jugement fin et son esprit ; car il fait abnégation de lui-même, à moins d'être questionné. Ecossais, résidant à Edimbourg, et plus lettré que les Anglais n'ont coutume de l'être, M. Patton est l'auteur des *Lettres sur la Hongrie*, publiées par le *Times* pendant la guerre, et qui ont fait sensation dans le monde diplomatique.

Au début des événements, le journal envoya cet écrivain, qui n'est point un journaliste, mais qui connaissait ces contrées, sur le théâtre de la lutte, muni de lettres et de moyens d'accès près des deux partis, sans autres recommandations que de tout voir, de tout pénétrer, à quelque prix que ce fût, et de livrer en toute liberté ses impressions, qui régleraient l'opinion du *Times*. M. Patton vécut dans les camps, courut le pays, traversa les villes, assista aux siéges, et vit des champs de bataille durant huit mois. La lutte terminée, il revint, satisfait, non d'avoir tant de choses à conter, mais d'avoir tant de souvenirs à garder.

On entrevoit, aux moindres détails, et là surtout, les distances énormes qui séparent, quant aux mœurs, la Grande-Bretagne de la France. Si, chose invraisemblable, un journal français était assez riche pour encourir de si grandes dépenses, il dirait à son rédacteur : — Allez, examinez, et *éreintez* les Hongrois ; ou bien : — Observez tout, et célébrez l'héroïsme de la Hongrie. Mais de faire quatre à cinq cents lieues pour puiser dans l'expérience une opinion indépendante et supérieure à l'esprit de parti..., il n'en sera jamais question chez nous. Et pourquoi ? Parce que si l'opinion contrariait l'abonné, il se désabonnerait au lieu de modifier ses idées. L'Anglais prétend savoir, nous préférons discuter ; la vérité le sert, et la passion nous flatte. Qu'est-ce pourtant en Angleterre qu'un journaliste de profession? moins qu'un chien. Ces intelligents amis de la liberté payent les journaux, mais ne s'exposent point, en en accroissant l'importance, à subir la tyrannie des journalistes.

Pendant le repas, mes hôtes parlèrent, comme d'un préjugé antique et bizarre, des vieilles animosités de la France et de l'Angleterre, antagonisme bien éteint parmi le peuple. — Le continent occidental, disaient-ils, a de jour en jour une influence moins directe sur les intérêts commerciaux de notre nation. Tout ce qui ne touche pas à ce point-là l'intéresse peu. Nos deux pays s'observent, se copient mutuellement, se défient l'un de l'autre à la moindre occasion, s'examinent, et ne peuvent ni s'aimer franchement, ni se haïr tout de bon. Ils médisent l'un de l'autre, et s'estiment, sans pouvoir être unis jamais, ni séparés.

— C'est donc, répondis-je en riant, un véritable ménage ?

— Un ménage... parisien, objecta finement l'officier.

J'en demande pardon à mes lectrices ; mais je bus un grand coup pour me dispenser de la réplique.

Tant de personnes m'ont demandé comment on dîne à Londres, que je dois considérer ce sujet-là comme assez important pour être mentionné. La méthode la plus nouvelle, pour les repas intimes et peu nombreux, est celle-ci : les mets sont placés sur table, l'amphitryon découpe lui-même et en offre à ses convives. Le fonds invariable d'un dîner anglais consiste en un poisson et un rôti ; le surplus est accessoire. Ce qui caractérise la cérémonie, c'est bien plus les dimensions de ces deux pièces, que la multiplicité des plats. Le poisson se présente le premier. A un convive de marque, on sert un saumon ou un esturgeon d'un mètre de longueur, avec des sauces diverses et des piments fort goûtés des Anglais. Leur saveur nous paraît celle d'un feu d'artifice qu'on avalerait après avoir eu la précaution d'y mettre le feu. Puis, succèdent des entrées à la française, en gibier, en volaille ou en pâtisserie. Le rôti, proportionné à la qualité des invités et à leur nombre, est digne, par sa prépondérance, des époques homériques. Le luxe consiste à servir plusieurs poissons ensemble et plusieurs rôtis. Les hors-d'œuvre sont nombreux et les entremets singuliers ; l'un des plus communs est un gâteau, illustré de confitures aigrelettes, faites avec des tiges de rhubarbe ou bien avec des groseilles à maquereau cueillies vertes et qui sont l'objet d'un débit très-

considérable. Souvent on offre la salade sur un plat, sous la forme d'un cœur de laitue partagé en deux. Quelques personnes la mangent ainsi à la main, se bornant à tremper dans le sel l'extrémité des feuilles. Les légumes sont en général cuits à l'eau et offerts sans assaisonnement; on les livre à la circulation de la table en même temps que le rôti. Au dessert surviennent des pains énormes de Chester, de Stilton, et des bateaux de beurre frais. Les fruits, le melon, leur succèdent; après quoi l'on enlève tout, jusqu'à la nappe, et on rapporte des verres et du vin.

Le vin seul a le privilége d'être placé sur la table pendant le repas. Quant à la bière ou à l'ale d'Ecosse, on les apporte dans de grands verres à chaque convive. On boit le vin au Reform-Club à la manière antique, c'est-à-dire mêlé à certaines épices. Le sherry, le porto et le claret, ou vin de Bordeaux, précèdent le champagne et se succèdent le long du dîner. Voici quelle en est la préparation : à un litre de sherry, précipité dans une cruche qui baigne au fond d'un seau glacé; on mêle un peu de capillaire, une tasse de thé vert, un verre d'eau de Seltz, du cinnamome, de la cannelle en poudre et des zestes de citron. Souvent aussi l'on y ajoute quelques morceaux d'une glace plus pure, plus diaphane que le cristal, et que Reform-Club fait venir d'une lointaine contrée d'Amérique, la seule où l'on trouve au monde de la glace d'une si belle eau. Cette mixture, très-énergique encore, est d'une saveur fine, très-apéritive, et le bordeaux, manipulé de la sorte, se décore d'un joli bouquet.

Pour avoir une idée achevée du luxe de ces grands clubs, il est utile d'observer que les tapis foulés par les abonnés, et tout le linge de table en toile de Saxe, exécutés sur des métiers à la Jacquard, ont été fabriqués sur des dessins appartenant à l'établissement dont ces étoffes portent le nom tissé en toutes lettres parmi les rosaces, les arabesques et les fleurs. De même on a ciselé les cristaux et travaillé la porcelaine pour l'usage exclusif du club, propriétaire et signataire de ses modèles. Les gens experts en matière de fabrication apprécieront l'énorme dépense occasionnée par ce genre de comfort.

Après le dîner nous traversâmes le grand salon, étincelant de peintures et d'or, pour chercher un refuge dans un des boudoirs. On n'a garde de négliger ces petites pièces, car l'Anglais aime le petit comité; il veut, jusqu'au sein du club, garder l'indépendance et trouver la solitude, s'il lui plaît. Lorsque trois ou quatre hommes sont dans une salle, chacun évite de la traverser; l'indiscrétion, la curiosité sont inconnues, deux défauts attentatoires à la liberté.

Les heures passent vite, en compagnie de gens qui ont beaucoup appris par le monde et très-peu dans les livres; qui ont tout vu, tout étudié; qui n'ont pas le goût d'éblouir par l'exagération, et qui même écoutent mieux qu'ils ne parlent. M. Patton nous entretint de ses voyages; il me parla de notre littérature, et parut prendre intérêt à mes impressions relatives à Londres ainsi qu'à sa population. Cette curiosité est partagée par tous les Anglais que j'ai rencontrés; ils tiennent à l'opinion de la France, et se jugent eux-mêmes avec une bonne foi d'autant plus méritoire, qu'ils sont visiblement heureux de tout jugement qui les flatte. Leur naturel, enclin à la timidité, déguise l'inflexible persévérance de leur volonté. Tout est sérieux et logique dans leur pensée comme dans leur entretien; ils pensent ainsi faire honneur aux autres et se respecter eux-mêmes. Ce qui diffère le plus d'un Anglais dans sa patrie, c'est un Anglais en voyage. De ce contraste sont issus des préjugés que l'on prend au delà du détroit. Chez eux la conversation est moins diverse que parmi nous, car ils ne s'aventurent pas dans l'inconnu, ne traitent aucun sujet par ouï-dire, et sont, comme on dit, *spéciaux* jusque dans les relations de société. On est satisfait de leur plaire, parce que l'on se sent prendre pied dans leur estime, et plus la liaison se cimente, plus ils ont d'égards pour vous; or, ils ne se gênent qu'auprès des gens qu'ils respectent, et ils ne respectent jamais ce qu'ils ne connaissent pas. Nous agissons tout au rebours.

Il est peu de voyageurs français qui n'aient déploré le peu d'agrément de la vie extérieure de Londres pour les étrangers. Point de ces cafés brillants où l'on se donne rendez-vous, où l'on vienne lire les journaux, jouer, échanger les nouvelles du jour et passer la soirée. Point de ces beaux restaurateurs, si splendides à Paris et si fréquentés par la jeunesse à la mode. Ce que voyant, on s'en revient dépité et trouvant que les Anglais sont des ours. Ne serait-il pas plus expédient de rechercher le motif de cette différence entre Londres et Paris?

Soixante clubs, analogues à celui que nous venons de décrire, et recueillant à peu près toute la population élégante dans ces palais où le luxe rivalise avec le confortable le mieux entendu, laisseraient peu de pratiques aux cafés et aux restaurants de premier ordre. Les clubs remplacent tout avec avantage, et réalisent à merveille le café, le cabinet de lecture et le restaurateur. Loin donc qu'il soit privé, par la rigidité de ses mœurs, des agréments de la vie française, il les possède à un degré plus élevé; il les concentre et il en charme sa vie sans la disperser. C'est pourquoi le luxe boutiquier de nos établissements le frappe médiocrement; il le trouve mesquin, et le mouvement ne remplace à ses yeux ni le calme, ni le bien-être, ni l'abondante recherche, ni l'ampleur magistrale qui caractérisent l'existence des clubs.

Mais ne deviendrai-je pas suspect d'anglomanie en continuant sur ce ton; n'est-ce pas risquer de rendre chacun incrédule, par excès de sincérité? J'entrevois une juste objection; il y faut répondre, après l'avoir présentée.

Pourquoi l'Anglais, qui sait si bien vivre, a-t-il tant d'empressement à quitter son pays? Pourquoi son goût prononcé pour Paris et la France, et quel est le mobile de cet exil volontaire à travers le monde?

D'un autre côté, tout Français revient enthousiaste d'une première excursion à Londres, se calme à la seconde, et revient désenchanté de la troisième.

Telles sont les conséquences de la monotonie et de l'uniformité. Tous les Anglais se ressemblent, vivent de même, sont pliés aux lois de la même logique, et sont condamnés aux mêmes distractions. A Londres, le plaisir n'a qu'une saison, l'été, après quoi chacun s'enfuit, et la ville devient insupportable. Et toujours de la pluie! Quelque étendues que soient les relations d'un Anglais, il est condamné à la solitude, car il se voit dans les autres comme dans une série de miroirs. La preuve qu'il n'existe là qu'un caractère, et par conséquent qu'une manière de vivre, c'est qu'il est impossible, à l'aspect des gens, de deviner leur profession. Un lord, un ministre, un domestique, un chanteur des rues, un négociant, un amiral, un soldat et un capitaine, un artiste ou un magistrat, un boxeur ou un prêtre, ont la même physionomie, le même langage, le même costume et la même tenue. Chacun a l'air anglais et rien de plus. Ils vivent de même, travaillant aux mêmes heures, mangeant à la même heure les mêmes mets, séquestrés, en dehors du ménage, de la société des femmes. Un Anglais est un acteur condamné à jouer tous les jours, avec tous ses compatriotes, la scène

du Sosie d'Amphitryon. Ils ont beau faire, ils ne peuvent changer de compagnie, et quand enfin la monotonie les navre et les hébète, quand la fantaisie qui résulte de la variété, principe naturel du mouvement, les recherche d'une manière trop impérieuse, s'ils sont pauvres, ils expirent dans le spleen, sinon ils prennent la fuite et vont chercher par tout l'univers un refuge contre l'ennui qui les étouffe. Ils éparpillent parmi la poussière des chemins les étroits préjugés dont une religion sèche et dogmatique a cuirassé leur âme, et grâce à la manie des pérégrinations, l'Anglais qui, s'il était casanier, courrait risque d'être plus niaisement gourmé et plus sottement fanfaron de rigidité qu'un Suisse de Genève, l'Anglais s'en revient, aimant le repos de guerre lasse, et résigné par habitude à un continuel isolement.

Cette façon d'exister, quasi-claustrale, a nivelé les caractères, les esprits : de même que chacun, du pâtre au pair du royaume, porte un habit et un chapeau pareils, de même aussi, chacun a le même naturel; les êtres d'exception n'existent pas; les trop grands sont rognés à mesure qu'ils s'allongent, et voilà pourquoi l'art n'a jamais pu fleurir et brillera moins que jamais à l'avenir sur le sol de l'Angleterre, cette grande classe de vieux écoliers qui concourent pour le prix de bonne conduite.

Une cause permanente de malaise et de mélancolie sur cette terre trop peuplée et trop exactement régie, c'est le néant complet de l'individu; c'est la sensation du *non être*, le déboire de se trouver grain de sable au milieu du désert, et de voir combien le sentiment humain de la mutualité tient peu de place dans cette immense ville. Elle se meut, et l'on ne s'y sent pas vivre autrement que vit la dent d'un engrenage dans les entrailles animées d'une



Types anglais : un lord, une lady, une mendiante, un boxeur, deux Écossais.

machine. Alors, il se faut replier sur soi-même, et l'on souffre tant qu'on n'est pas résigné à se plonger dans le néant.

Londres, tout à l'intérêt privé, n'offre rien au cœur, rien à l'esprit. Cette cité est trop grande; on s'y perd les uns les autres; l'on y coudoie des milliers de gens, sans espoir de rencontrer quelqu'un. La grande fortune même ne vous procure qu'une riche existence ignorée. L'originalité y serait sans effet, la vanité sans but, le désir de briller chimérique, autre motif qui rend ce peuple le moins artiste de la terre.

Le génie n'a donc qu'un débouché, la politique; l'orgueil qu'un objet, le sentiment national; et comme il faut bien se passionner pour quelque chose, on adore les chevaux. Et comme il faut bien admirer quelqu'un, on fait fumer l'encens patriotique sous le nez de lord Wel-

lington, culte bizarre dont les manifestations sont si loin de nos mœurs, qu'elles étonnent beaucoup nos compatriotes, et arrachent les hauts cris au chauvinisme français.

Dans notre pays, où la crainte du ridicule est poussée à l'excès, aucune gloire n'eût résisté à un pareil régime, et impunément affronté de si déplorables manifestations. Sans parler de la quantité de rues qui portent le nom de Waterloo ou celui de Wellington, observons que le buste du héros est dans tous les musées, dans toutes les bibliothèques. Je l'ai trouvé jusque dans les salles vénérables et gothiques de la *Bibliotheca Bodleiana,* à Oxford... Sur la place de la Banque, à Londres, Wellington est représenté à cheval, ni plus ni moins qu'un souverain. Mais, ce n'est rien encore : à l'entrée de Hyde-Park, au bout d'une pelouse située en face des croisées de lord Wellington, lord Wellington est représenté nu, en Achille, sous des proportions colossales. Achille a les jambes écartées; de son bras gauche, il soulève un bouclier rond; prêt à lancer le trait, il jette un regard formidable, et donne une expression terrible à sa tête lacédémonienne encadrée de favoris taillés en côtelettes. Cette emphatique nudité de bronze est, je le répète, placée sous les fenêtres et pour le plaisir des yeux de Wellington, à qui ce cadeau a été offert par une souscription des dames de Londres...

Tant de flatteries parurent insuffisantes. Une statue équestre à la Banque, une statue allégorique à Hyde-Park, des bustes partout; c'était bien quelque chose. Le vainqueur de Waterloo pouvait se voir en Achille, du fond de sa chambre à coucher; mais il lui était impossible de se contempler, du salon et de la salle à manger qui ouvrent sur la rue. Frappés de ce grand inconvénient, quelques hommes d'importance, protecteurs d'un statuaire qui cherchait aventure, imaginèrent d'ouvrir une souscription pour un nouveau monument au vieux duc. Une pluie d'or répondit à cet appel, et comme on avait laissé à l'artiste l'adjudication de l'entreprise, comme on voulut mêler au bronze, des canons conquis, comme en outre, au lieu de construire un piédestal, on percha tout bonnement cette statue équestre sur l'arc triomphal situé devant Apsley, l'hôtel Wellington, il se trouva que, tous frais déboursés, il resta au sculpteur un bénéfice net de quarante-deux mille livres; un million et cinquante mille francs de notre monnaie.

On se prend d'une tristesse involontaire, quand on songe à tant d'hommes de talent qui vivent dans la gêne, et qu'on voit l'absence du talent, la nullité la plus honteuse ainsi rétribuées. Cette statue est si ridicule que les Anglais eux-mêmes ne la peuvent regarder sans rire. La plus mauvaise statue que, de nos jours, l'on ait vue en France, celle du duc d'Orléans dans la cour du Louvre, était un chef-d'œuvre, auprès de cette caricature indécente du vieux duc de Wellington. Ce petit cheval de vignette énervé et sans vie, portant un torse étroitement emprisonné dans un petit manteau collant, sans nul pli; cette tête mince, coiffée d'un énorme chapeau à trois cornes qui n'est pas fait pour elle; ces pauvres jambes qui dévalent en maigres lianes, le long des flancs du coursier, tout cela forme un ensemble indescriptible. Vous avez vu parfois de ces bons-hommes à cheval que les petits écoliers charbonnent sur les murs... Eh bien! l'on a exécuté en bronze une de ces charmantes fantaisies.

Un vieil officier français se rendait à Hyde-Park avec le groupe dont je faisais partie; il examina le monument en fronçant le sourcil; Waterloo lui tient au cœur. Enfin, il murmura d'un air content: — Nous sommes vengés!

Or, le duc de Wellington ne saurait se mettre à la fenêtre, d'un côté ou de l'autre de son palais, sans se voir nu sous le masque d'Achille, ou bien à cheval, accoutré comme nous l'avons dit.

En dépit de l'exagération de ces honneurs maladroitement rendus à un homme vivant, cette tête sacrée n'a pas même été effleurée par le ridicule. Combien ces mœurs diffèrent des nôtres! La gratitude publique peut aller jusqu'à l'absurde sans perdre de sa gravité. Waterloo qui sauva l'Angleterre, est à trente-cinq années de distance, et l'anniversaire de notre défaite est célébré avec autant d'enthousiasme qu'en 1816. J'ai vu passer le vieux duc se rendant au lever de la reine; on ne peut se faire une idée des *hurras* de la foule, d'ordinaire silencieuse. Quant au héros lui-même, sa tête, si souvent modelée, convient mal à la sculpture. Longue, étirée, maigre sans saillies vigoureuses, étroite avec un nez busqué et un menton proéminent, elle présente les rides et la pâleur d'une sénilité féminine. Wellington paraît indifférent aux apothéoses dont il est l'objet, et il a toujours accueilli la popularité d'un front assez austère.

On raconte que, lors de sa chute du ministère, la populace de Londres soulevée vint briser les vitres de son hôtel. Wellington se garda bien de réparer le dommage, et au suivant anniversaire de Waterloo, quand ce même peuple, accouru sous le balcon pour fêter son héros, réclama, comme de coutume, à grands cris sa présence, Wellington, après s'être fait désirer, apparut froid et sévère; il jeta sur la foule un coup d'œil dédaigneux, lui montra d'un geste ses fenêtres en lambeaux, et se retira.

La fanfare de Waterloo, sonnée dans Londres, partout, sans relâche, et sur tous les tons, depuis trente-cinq années, diminue la grandeur de la nation anglaise. Cet enivrement semblerait plutôt le partage d'un peuple qui, n'ayant jamais gagné qu'une bataille, et désespérant de vaincre une seconde fois, ne peut revenir de sa surprise, ni prendre en patience une gloire inespérée.

— Nous allons donc enfin connaître, me dit un matin mon confrère l'observateur, ces fameux omnibus de Londres, tout tapissés de velours et plaqués en bois des îles. Ah! Paris, Paris, monsieur! Que Paris est en arrière!

On se rendait à Saint-Paul, et l'on devait parcourir la Cité. A l'entrée du Strand, la rue Saint-Honoré de l'endroit (aucun Parisien ne faillit jamais à saisir cette analogie), les omnibus circulent à foison. Nous montons. Quelle est notre surprise! Les omnibus de Londres sont étriqués, mal joints, disloqués, poudreux et d'une saleté remarquable. Seulement, ils sont clos par une portière, et le conducteur se tient en dehors, sur une planchette d'où il hèle incessamment les passants. Jamais, au surplus, quand même il pleuvrait, on ne pénètre dans un omnibus tant qu'il reste sur la plate-forme de la carriole le moindre espace vide; femmes, enfants, vieillards même, chacun aspire à grimper sur la banquette, munie d'un siége transversal, formant le T avec un banc qui partage la voiture dans toute sa longueur. Toutes ces places occupées, les survenants se casent entre les jambes des premiers. Je me souviens de m'être trouvé seizième sur une de ces machines ambulantes, dont l'intérieur n'était pas complétement garni. Parvenus en face de la grille de Saint-Paul, nous payâmes, ce qui fut très-long; mais les Anglais sont d'une patience, dont les administrations, absolues maîtresses, abusent royalement.

Plus vaste, plus élevé que le Panthéon, Saint-Paul est moins dénudé, plus fleuri et d'un aspect moins froid. C'est

un de ces monuments que l'on élève à l'usage des cours d'architecture, et pour l'honneur de la science. Il faut admirer sérieusement, en conscience, avec méthode, et se dire : nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Saint-Paul plaît aux Anglais parce qu'on y compte beaucoup de colonnes corinthiennes. La manie des frontons sur pilastres, des péristyles, des galeries hypostyles, enfin des constructions gréco-romaines à colonnes classiques, est poussée jusqu'à l'absurde. On rendra incommode un magnifique hôtel, on perdra plusieurs mètres de terrain, dans le but de faire une maison qui rappelle les temples de Pœstum, ou la Banque, ou la Bourse, ou le Colisée, ou la Poste, ou le British-Museum, ou la Douane... Tous ces monuments sont dans le goût antique, comme les décors des tragédies de Racine au Théâtre-Français. Cette fureur de pureté architecturale est éclose sous le premier des Stuarts; elle durerait encore si, depuis Walter Scott et l'école romantique, l'art ogival et sarrasin, qui ne fut jamais abandonné en Angleterre, n'avait repris sa vogue séculaire.

Saint-Paul est un de ces monuments à propos desquels l'admiration se calcule en pieds, pouces et lignes. Il a 100 pieds de plus en hauteur que le Panthéon de Paris, et 60 à 80 pieds de moins que le dôme de Saint-Pierre. Mais aux yeux des vrais patriotes, Saint-Paul l'emporte de beaucoup sur la basilique romaine, et voici pourquoi: Saint-Pierre a coûté cent quarante-cinq années de travail, et nécessité la collaboration de plus de vingt architectes, tandis qu'en l'espace de trente-cinq ans, de 1675 à 1710, avec un seul architecte, Christophe Wren, et sous le gouvernement épiscopal d'un seul prélat, le docteur Compton, on a édifié Saint-Paul, des fondations à la lanterne. L'homme d'affaires se manifeste à l'instant dans toutes les idées du pays. Celle-ci est dans toutes les bouches, et en la déduisant à chacun depuis un siècle et demi, jamais Anglais n'a senti qu'elle fait naître des réflexions plaisantes. Du reste, les gens savent, jusqu'à un penny, ce que le monument a coûté, le nombre des charrettes employées au transport des terrains, etc., etc....

Excusez-moi de vous esquisser des Anglais à propos de Saint-Paul, avec plus de prédilection que je n'en mettrais à décrire l'église même. Il faudrait bien des pages, et la moindre lithographie serait plus explicite. Rien, au surplus, ne me serait plus facile. J'ai sous les yeux une *notice et description raisonnée* de l'église de Saint-Paul, exécutée avec une conscience qui donne mal aux nerfs. Je n'aurais qu'à glaner pour être précis et complet. Ma justification est là. Copier des guides, c'est le métier d'un cuistre, non le libre travail d'un *gentleman* cheminant pour son instruction et pour le délassement futur de ses amis.

Observée du dehors, cette église est moins morne que sa petite sœur des rives de la Seine. D'abord, Saint-Paul est situé au centre du quartier le plus remuant, le plus animé, entre London-Bridge et la porte de la Cité. Puis, le style de l'œuvre étant admis, il faut reconnaître à ce Christophe Wren un grand mérite. Il a meublé sa façade de deux campaniles très-ouvragés, très-découpés, et assez volumineux pour arrêter, pour caresser l'œil en passant, et le préparer à subir la majesté plus froide de la coupole. Si Soufflot eût agi de même, son monument aurait plus de front, plus de vie, et Victor Hugo ne se fût peut-être pas avisé de son *gâteau de Savoie*. Ensuite, il y a une énorme horloge avec de beaux cadrans, qui, conformément à toutes les horloges du Nord, est la plus merveilleuse du monde. Partout où vous verrez les passions publiques tourner aux horloges phénomènes, avancez avec confiance; vous êtes chez un peuple doux, pacifique, obligeant, et, s'il adore les carillons, jovial en son humeur. Strasbourg et Bruges fourniraient des preuves à l'appui. Saint-Paul ne marie pas l'agréable à l'utile ; il ne carillonne point. Enfin, les hautes et longues murailles de Saint-Paul, loin d'être nues comme celles du Panthéon, roches à pic, attristées de basses de loin accommodées en festons, les murailles de Saint-Paul fourmillent de fenêtres, de colonnes, d'entablements, de moulures, de guirlandes, de niches à figures, de corniches, de modillons saillants, et autres détails d'ornement.

A l'intérieur, la coupole si élevée est un chef-d'œuvre de hardiesse et de science. On comprend à peine sur quoi s'appuient ces masses superposées; l'économique artifice des charpentes n'est pas moins admirable. Je me rappelle un escalier qui m'a paru, comme l'échelle de Jacob, avoir pour point d'appui la foi. Mais je ne saurais le décrire avec lucidité, bien que je ne sois point architecte.

Penché sur la balustrade en fer de la galerie *des Echos*, qui d'en bas m'avait fait l'effet d'une couronne à coiffer un roi de Chypre, je jetai un coup d'œil sur les peintures de la coupole, exécutées par James Thornhill, et représentant diverses scènes de la vie de saint Paul. L'Angleterre considère Thornhill comme son meilleur peintre d'histoire; elle n'en possède pas d'autre, ce qui suffirait pour justifier ce choix. Mais cet habile artiste serait de force à appeler des rivaux et à lutter avec avantage. Il a laissé, à l'hospice de Greenwich, une des plus vastes peintures murales que l'on puisse voir, et cette composition n'est pas d'un homme vulgaire. Il s'agit d'un plafond et d'un pan de mur. Ce sont de ces apothéoses royales dans le plan de Rubens, et qui rappellent, avec moins de transparence, la couleur de ce maître, et surtout l'harmonie un peu assombrie du plafond de White-Hall Thornhill, qui entasse un peu trop les figures, peint avec éclat et profondeur. C'est un peintre imbu des traditions nobles de la France de Louis XIV; un Lebrun, moins savant, dont Rubens a chauffé la palette et à qui Mignard a appris à sourire.

Il m'a fallu parler de ses travaux de Greenwich pour donner l'idée de son talent, car ceux de Saint-Paul ne m'ont pas laissé d'impression. Comme je les contemplais, perché au bord de cette galerie, à plus de deux cents pieds au-dessus du pavé, on me raconta une anecdote dont je restai troublé. Thornhill peignait dans les airs sur un échafaudage sans parapet. Comme il venait d'achever, en compagnie d'un de ses amis, la tête de saint Paul, par un mouvement naturel aux artistes, il se recula pas à pas, pour juger de l'effet à distance. Il reculait donc, il reculait, tout à sa pensée, et soudain, son compagnon le voit prêt à perdre pied au bord de la dernière planche. Sans hésiter, sans jeter un cri, l'ami qui tenait un pinceau chargé, s'élance prompt comme l'éclair et barbouille le visage du saint.

— Que fais-tu? s'écria Thornhill en accourant pour lui arrêter la main.

— Je te sauve la vie, répond l'Anglais avec tranquillité.

J'ignore si c'est parce que la même distraction m'advint un jour sur un des échafaudages de Versailles, où j'examinais la belle procession des Etats généraux dont mon ami Louis Boulanger enrichissait la frise élevée d'un salon; je ne sais, dis-je, si c'est à raison de ce souvenir que ce récit me remua si fort; mais, en l'écoutant au haut de cet observatoire aérien, je sentis mes yeux attirés par les dalles, tandis que mon cœur s'en allait voltigeant. Néanmoins, je regardai avec fixité les peintures de Thornhill, qui paraissaient onduler et planer contre la coupole, et j'étreignais avec amour les barreaux du garde-fou. Une

fois sorti, je m'aperçus que j'avais oublié les peintures de Thornhill. Quant à l'anecdote, je m'en souviendrai longtemps.

La chronique se tait sur le nom de l'ingénieux ami de l'artiste. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il était Anglais. Quel sang-froid exige, en un pareil moment, la soudaine combinaison d'un moyen si délicat ! Cet ami est la plus audacieuse synthèse du caractère national.

L'intérieur de Saint-Paul a la forme d'une croix, et la coupole est placée, comme de coutume, à l'intersection des deux branches. Les voûtes sont très-hautes et d'une glaciale majesté. L'immense édifice ne s'anime guère que les jours de meeting. La gravure jointe à ce chapitre représente un tel spectacle mieux que je ne saurais le faire. Ce monument passe, à juste titre, pour la plus remarquable des églises protestantes. On a pratiqué le long des murs une multitude de niches, et disposé des chapelles peu profondes, meublées de monuments funèbres à la gloire des trépassés illustres. C'est là que l'on peut apprécier la sculpture du pays, et, en passant en revue plus de cent tombeaux, se familiariser aux ambiguïtés de l'allégorie. La description de ces sujets fournirait le plan d'une foule de petits poëmes mortuaires, et donnerait des touches littéraires dans le genre suivant : «Le génie de l'Ibérie pleure le guerrier et dépose sur sa tombe les trophées de la victoire. Minerve, assise, l'indique à un aspirant militaire pour lui inspirer l'amour de la gloire. »

En général, cette sculpture est gourmée de prétentions antiques. Elle recherche la rondeur, le potelé des formes; les bras sont *faits au tour*. Les conceptions ne manquent pas d'originalité, les groupes sont dénués d'harmonie : le sentiment de la ligne ne va pas si avant dans le Nord. Par la fécondité et la fantaisie de ses inventions allégoriques, l'Anglais paraît plus propre qu'aucun peuple à perfectionner l'art si délicat du logogriphe et des rébus.

Autour de Saint-Paul il y a un terrain en friche, couvert d'une herbe fauve, et fermé par une grille, une fort belle grille. Au dehors, se pressent les maisons, et s'ouvrent les rues les plus populeuses de la Cité.

Dans ce terrain, au centre de la ville, sous les yeux des populations, on remue journellement la poussière des tombeaux pour l'engraisser de tombes nouvelles. La progressive Angleterre en est là. Avant 89, la voix éclatante de Voltaire avait déjà éloigné de nos villes les charniers insalubres ; Londres est restée en arrière. Il existe sur chaque paroisse certaines dynasties bourgeoises, féodalité de la cassonade ou de la chandelle, investies, par d'anciens priviléges, du droit d'être enterrées à la barbe des passants et sous le nez de leurs enfants. Rien n'a pu les décider à abdiquer un si précieux avantage, et chacune des vieilles paroisses est enrichie d'une ceinture de cadavres.

Bien des innovations sont impraticables dans un pays où les mœurs aristocratiques ont pénétré toutes les classes ; car il ne faut pas attribuer à un excessif respect des morts et des volontés dernières le maintien de ces coutumes barbares. Mais dans une contrée où, par amour-propre, et pour l'attrait des distinctions, si puissant dans les pays d'égalité légale, chacun a ses idoles à défendre, ses préjugés à faire passer, ses priviléges à maintenir, tous sont intéressés à protéger autour d'eux certains abus, et c'est ainsi que le Parlement n'ose toucher à l'aristocratie des marchands de la Cité.

Pour ce qui est de la vénération des morts, nous la croyons poussée très-loin, parce que la dissection des corps a été interdite aux écoles de chirurgie jusqu'à ces dernières années, ce qui contraignait les docteurs des Facultés anglaises à ignorer l'anatomie ou à l'étudier sur le continent. Eh bien ! ne voyez là qu'une de ces anomalies qui se rencontrent dans la législation des vieux peuples. La vérité, c'est qu'en aucune terre chrétienne l'irrévérence à l'égard des morts n'est portée plus loin. Je le prouverai par un seul exemple.

Je traversais, un dimanche, vers trois heures, la place publique irrégulière et fréquentée qui, du côté nord, isole la longue nef de l'abbaye de Westminster. Cette place, ouverte à tous venants, et où passent même des voitures, offre çà et là quelques vestiges d'anciennes clôtures, mais elle est si fréquentée que le sol en est lisse et battu comme celui de nos Champs-Elysées. Çà et là sont, à demi enfouies, quelques grandes pierres usées par les pieds de la foule ; ces pierres sont d'anciennes tombes sur lesquelles on marche sans scrupule. En ce moment-là, cette place était fort animée. Tout autour et à l'extrémité couraient des *cabs*, des calèches, des omnibus, chargés de bourgeois qui allaient à la campagne ; au milieu, circulaient des familles nombreuses, des femmes et des jeunes filles, toutes vermeilles, endimanchées et pimpantes, se rendant à l'office.



Jeune femme anglaise.

En m'approchant de la porte latérale de l'abbaye qui n'était pas encore ouverte, je vis un ouvrier qui creusait dans la terre une de ces fosses comme l'on en pratique chez nous dans les rues pour rechercher une fuite à une conduite de gaz, et je restai un peu surpris qu'une réparation de ce genre s'accomplît un jour férié. Cela se passait dans l'endroit le plus fréquenté, et les gens allaient et venaient, tassant, aux abords de la fosse, la terre fraîche à mesure qu'on la lançait de côté. Trois ou quatre personnes regardaient faire ; le reste circulait sans




Vue de la Tour de Londres (Voyez a page suivante).



Mœurs commerciales. Le Règlement des comptes, d'après le tableau de Wilkie : *The Rent Day*. (Page suivante).

s'arrêter. Un des assistants s'écarta comme j'approchais, et je vis avec stupeur, au bord du trou, et à demi déshabillé d'un drap mortuaire, un cercueil, placé là comme une caisse qui attend un porteur. Cet ouvrier, le seul qui travaille le dimanche, c'était le fossoyeur.

Il y avait là deux parents coudoyés par les passants; des jeunes filles souriantes se dérangeaient un peu, de crainte de trébucher sur le mort; les pieds entraînaient çà et là les plus gros morceaux de la terre soulevée, et le mien se foula contre l'attache arrondie d'un tibia d'ancêtre, errant parmi les jambes de la postérité. Çà et là, jouaient et criaient des enfants, et au milieu d'une ville en fête, sans appareil comme sans recueillement, dans un sol jonché d'oisifs, et ébranlé par les roues des omnibus d'où partaient les cris des conducteurs appelant la pratique, on enterrait un mort, absolument comme on s'y prendrait chez nous pour *encrotter* un chien sur le terre-plein de la place du Carrousel, si la police tolérait à Paris, sur la voie publique, d'aussi outrageantes malpropretés.

Quand le trou fut fini, le fossoyeur y jeta sa boîte, et les parents s'en allèrent lentement, de l'air de gens qui continuent leur promenade. Pour peu qu'en sa vie l'on ait aimé quelqu'un ou vénéré quelque chose, on concevra l'impression que j'ai ressentie; je m'éloignai les larmes aux yeux, poursuivi par un carillon qui chantait dans les airs une musique flamande, comme pour me rendre plus sensible encore par ce souvenir de la patrie catholique la distance qui sépare notre âme de leur philosophie.

Peu de jours après, causant avec un des neveux de l'illustre Pitt, je lui exprimais mon étonnement du peu de vogue des idées socialistes dans un pays comme l'Angleterre. — C'est, me dit-il avec conviction, c'est qu'en France, le peuple, sceptique jusqu'à l'athéisme, ne recherche plus que le bien-être matériel. Chez nous, au contraire, il est préservé par la foi : le peuple anglais est très-religieux...

Je souris sans répondre : j'étais édifié suffisamment sur la religion des Anglais.

Laissons là Westminster où nous reviendrons, et n'oublions pas que des compagnons nous attendent à la grille de Saint-Paul, impatients de voir du nouveau, et contemplant toutefois avec admiration ce vaste monument romain déshonoré par la suie et la poussière du charbon, qui le salissent sans lui donner ce sombre aspect de vétusté qu'apprécient les âmes romanesques. Ici, la teinte est d'un noir vitreux, froid, faisant tache et se répandant par longues traînées parmi des détails qui perdent la vivacité de leur relief. Rien ne convient plus mal à cet horizon brumeux, à cette atmosphère d'usine, qu'une architecture qui fait penser au ciel bleu du Parthénon et aux marbres éclatants de l'Archipel.

De Saint-Paul à la Tour de Londres, on traverse un labyrinthe de petites rues étroites, propres, dallées comme des églises et bordées de petites maisons de brique hermétiquement closes. C'est là que sont établis les comptoirs, les agences d'affaires, les dépôts de marchandises, les bureaux du commerce, les banques particulières, etc... Ce quartier, d'un aspect monacal, est dévolu aux chanoines de la Bourse et de la Banque. Tout le quartier fermente et travaille comme l'intérieur d'une ruche d'abeilles. Chaque porte, peinte en bois des îles, est ornée d'un marteau de cuivre luisant, d'un judas et d'une plaque de métal portant le nom du chef de la maison. Là rien d'extérieur, point d'amorces pour les yeux. Ces petits comptoirs, où l'on escompte des millions, ont leur clientèle assurée depuis des siècles; les fils millionnaires succèdent à des pères plus riches que des nababs; les héritiers de ces dynasties n'abandonnent pas plus leur commerce que les fils aînés des lords ne renoncent à la pairie. Ce quartier fourmille jusqu'à cinq heures du soir, après quoi il reste désert, car on n'y fixe point sa demeure.

La journée finie, ces négociants regagnent d'un air modeste et paterne leurs splendides hôtels de Portland-Place, de Regent street, de Pall-Mall, de Burlington ou de Grosvenor-Square; il en est qui vont se reposer aux environs de Londres dans de magnifiques villas, pour reparaître le lendemain avec leur humble extérieur de petit marchand de la Cité. Autant, chez nous, l'on s'adonne à l'affectation *de paraître*, autant, là-bas, on s'ingénie à disparaître dans la médiocrité commune. Ce genre d'hypocrisie, même, a ses maniaques. On cite de gros banquiers qui, chaque matin, vont en personne acheter à la boucherie des côtelettes, qu'ils portent ostensiblement dans quelque taverne de Cheapside ou de Fleet street, où ils tiendront à les faire griller eux-mêmes. Puis ils achètent pour trois pence de pain de seigle, et grignotent en public un déjeuner de Spartiates, tout en recevant là leurs premières audiences. Et le bon peuple boutiquier d'admirer en eux la simplicité des antiques mœurs. Quels braves gens!

Il en est de cette médiocrité comme du sac de laine sur lequel siége le chancelier. On a mis *du d'or* dessus, et la balle a disparu sous les plis du velours. Le bonhomme a déjeuné avant cette austère communion, et un souper de Lucullus l'attend à son palais. C'est un de ces sycophantes du dieu Mercure, qui me parlant un jour d'une baignoire antique en marbre de Paros, illustrée de bas-reliefs érotiques et posée sur quatre lions accroupis, me disait: — L'empereur de Russie la faisait monter, contre moi, à la vente de ...., il y tenait et il a fait ce qu'il a pu; mais sa bourse ne pesait pas assez, il a dû me céder la main.

Telle est, en affaires, la méthode de ces hommes habiles : ils s'efforcent de conclure à des prix exorbitants s'ils vendent, dérisoires s'ils acquièrent; dans cette intention, ils emploient tous les piéges, et abusent des circonstances : vous risquez donc d'être fourvoyé sur les prix; — mais sur la qualité des articles, jamais. Attendez-vous à toutes les subtilités de l'agio; mais convenez avec soin de la nature, de la valeur d'une marchandise, et recevez-la les yeux fermés. C'est tout l'opposé chez nous.

En flânant dans ces quartiers, l'on est frappé de la confiance qui préside aux transactions. A la Banque, point de sentinelles, pas de corps de garde; tout est ouvert, on pénètre partout; plus de ces cages où l'on emprisonne, en nos comptoirs, les caissiers avec leurs écus. Là, des tables basses, accessibles à tout venant, sans treillis ni grillages, et l'on y pèse l'or que l'on manie avec de petites pelles de confiseur, absolument comme chez nous l'on pèse du sel ou des clous de girofle chez un épicier. Dans une salle où se trouvaient des lingots d'or, on en offrit un de huit livres à ma curiosité. C'était à l'issue d'un corridor. Un voisin prit le lingot après moi, le fit passer à quelque autre, et de main en main l'objet disparut au fond du corridor, qui débouchait dans la rue. L'employé n'y fit nulle attention, parla d'autre chose, et quand le lingot revint, ce commis le reçut, non-seulement sans satisfaction marquée, mais comme un objet auquel on avait cessé de penser.

Sur une frise de cette banque, j'ai lu une inscription qui résume fort bien la doctrine religieuse du pays; en voici

la traduction : « Seigneur, dirigez nos opérations. La fortune pour moi, l'honneur à Dieu. »

Pour connaître à fond le caractère et les physionomies des commerçants anglais, il ne vous reste plus qu'à observer le fameux tableau de leur peintre Wilkie : *The Rent Day*, dessiné à *National-Gallery* par les artistes du *Musée des Familles*.

La Bourse, comme de raison, a l'air d'un temple grec : Mercure est le seul dieu de l'Olympe dont le culte n'ait pas vieilli. Ne négligeons pas les petits détails de mœurs. En Angleterre, le commerce est le principe de toute l'organisation sociale, et la couronne même se dépose sur le comptoir. La *Bourse* a la statue de la reine au front, et prend le titre de *royale, new royal exchange*. En France, on ne dirait jamais la Bourse *royale*.

Aussi la royauté a, dans la Cité, pour sceptre une demi-aune ; des deux plus grands fonctionnaires de l'Etat, l'un, le chancelier, fut dans l'origine une sorte de prévôt des marchands ; l'autre, le lord-maire, est le vrai souverain de la cité marchande.

Tout en suivant la ligne des trottoirs de la Cité, entre *Mansion-House*, où le premier fonctionnaire municipal est logé peu commodément dans un temple grec, et King street, où se cache *Guild-hall*, disons quelques mots de cette magistrature célèbre et peu définie.

Le lord-maire concentre les attributions d'un maire, d'un préfet et d'un juge de paix. Ses fonctions durent l'espace d'une année. Il est élu le 29 septembre par les *free-citizens*, ou citoyens libres de la Cité. Ces francs-bourgeois sont les propriétaires les plus considérables ; ils ont mission d'élire aussi les aldermen, parmi lesquels on choisit le lord-maire. La Cité est divisée en vingt-six quartiers, qui élisent chacun un représentant, et ces vingt-six mandataires, réunis aux aldermen, assistés de deux shériffs, et présidés par le lord-maire, constituent le Conseil de ville. Ce Conseil administre, dispose des fonds de la commune, rend des arrêts, et nomme à divers emplois.

Le principal officier du lord-maire est le juge assesseur (the recorder) ; il est nommé à vie par le lord-maire, et il rend la justice à Guild-hall, assisté des shériffs. Rien de plus gothique et de plus respecté que les priviléges du lord-maire, ce représentant séculaire de la souveraineté du peuple. Sa place est marquée dans les solennités publiques ; son installation est l'objet d'un cérémonial étrange ; il possède une suite nombreuse d'officiers d'honneur ; sa livrée efface en splendeur celle du marquis de Carabas ; son grand costume, doré sur toutes les tranches, comme l'uniforme de nos grands maréchaux, et d'une coupe surannée, est rehaussé par un grand manteau en fourrure de vair. Son pouvoir est très-étendu, et quand le trône est vacant, c'est le lord-maire qui préside le Conseil d'Etat, jusqu'à la proclamation du nouveau souverain.

En temps ordinaire, le lord-maire rend la justice sous le portique de son palais ; mais c'est dans la salle gothique de Guild-hall qu'il est mis en possession des insignes de sa charge. Il reçoit, pour frais de représentation, huit mille livres du Conseil municipal (200,000 francs) ; il dépense de son épargne une somme à peu près égale, et consent rarement à être réélu, à moins qu'il ne soit formidablement riche.

Autrefois, la vaste enceinte de la Cité était fermée par des barrières, des portes, des grilles et des chaînes ; de ces clôtures, il n'est resté que la porte de Temple-Bar, élevée en 1670, à l'extrémité du Strand, par Christophe Wren. C'est un cintre surbaissé, de la largeur de la rue, accosté de deux portes rondes de la largeur des trottoirs ; le tout surmonté d'un petit logis suspendu, coiffé d'un attique et orné de quatre niches, contenant, du côté de la Cité, les statues d'Elisabeth et de Jacques VI d'Ecosse ; et de l'autre, celles de Charles Ier et de Charles II, accoutrés à l'antique et fort laids : le tout noir comme la gueule d'un four. Cette porte, aussi fréquentée que la porte Saint-Denis, perpétue un des plus singuliers priviléges de la municipalité de Londres.

Les deux battants, constamment ouverts, ne se ferment que devant un seul personnage, devant le roi. Quand Sa Majesté prétend traverser la Cité, son courrier heurte à la porte, et requiert le passage de la bonne grâce du lord-maire ; la permission octroyée, les battants s'écartent, et le souverain pénètre dans la Cité. En général, dans ce cas particulier, ce dignitaire se présente à la portière du prince, et remet son épée qui lui est aussitôt rendue avec une belle salutation. Autrefois, on accrochait à cette porte de Temple-Bar les têtes coupées des suppliciés politiques ; on en préparait beaucoup. Au fait, cette porte-là ne laisse pas que d'avoir une mine sinistre.

Je la préfère néanmoins à l'étroite façade de Guild-hall (l'hôtel-de-ville). On la croit gothique en l'apercevant, puis on reconnaît que ce n'est qu'une immense monture de pendule ; surprise désagréable à qui n'est point horloger, et très-fréquente, hélas ! dans le Royaume-Uni.

A l'intérieur, une portion de l'édifice paraît remonter au quinzième siècle ; c'est celle où est située la Grande Salle, où se font les élections, et où se passent les grandes solennités municipales. Elle a cent cinquante pieds de long. La porte en est curieusement historiée ; les fenêtres, larges ogives, sont ornées de vitraux ; enfin, c'est là qu'on voit les statues bouffonnes et colossales de *Gog* et de *Magog*, ces burlesques *Gayant* de la vieille Cité de Londres, dont le peuple commerçant provient d'origine flamande. On ne manque pas, à la cérémonie de réception des lords-maires, de joindre au cortége deux mannequins habillés comme Gog et Magog ; la foule les accueille avec ivresse. Gog et Magog, au dire des Anglais, représentent un Breton et un Saxon. Personne n'en sait rien. Ce qu'ils m'ont offert de plus curieux, c'est l'attitude de nos compagnons les Parisiens, qui, prenant au sérieux ces monstres informes, remarquaient avec la plus imperturbable stupidité de logique, que nos sculpteurs de Paris travaillent beaucoup mieux. Voilà leur gravité devant Gog et Magog ; mais qu'ils avaient d'enjouement et d'esprit facétieux sous les voûtes sombres et devant les antiques tombeaux de Westminster !...

Leur visite à la Tour de Londres excita d'autres impressions, non moins imprévues. J'étais fort impatient de pénétrer dans ce donjon, investi, depuis tant de siècles, d'une si belle renommée de mélodrame. Du reste, les monuments historiques de ce pays en sont tous là ; leur légende se compose de quelques assassinats, surtout les anciens manoirs des maisons illustres. La vie d'intérieur, les pures joies de la famille, ont de tout temps tenu une grande place dans les mœurs anglaises ; au fond des châteaux, les proches parents s'égorgeaient entre eux, ne voulant pas même, pour ces sortes de relations, se livrer à des fréquentations étrangères. Vers les derniers jours de l'excursion parisienne, un des touristes, quand on sortait de quelque monument, demandait au gardien avec une tranquillité confiante : — Quels sont ceux qui furent assassinés ici ?

Vous rappelez-vous le costume de Tyrrhel, dans le drame des *Enfants d'Edouard ?* ainsi sont encore tra-

vestis les gardiens de la Tour de Londres : chapeau carré, orné d'une plume ; dague au flanc; cotte et jaquette écarlates, agrafant dans le dos, avec les armes d'Angleterre et la devise d'Henri VIII, passementées en or, au milieu de la poitrine. Ils ont à la main la hallebarde gothique, et ne tiennent au siècle actuel que par le faux-col.— Barbe-Bleue s'est fait portier, dit en les voyant mon bon compagnon d'aventures, M. Pichon Prémêlé. On les rencontre dans une cantine placée à l'entrée du fossé qui isole ce monument, accroupi sur un tertre élevé d'où il domine de loin la Tamise. Ce fossé emprisonne une épaisse muraille, bâtie par Guillaume le Roux, en 1097, tout autour du donjon, fondé, en 1078, par Guillaume le Conquérant. Ce donjon, qui constitue la Tour proprement dite, est massif, trapu, à deux étages, surmonté de quatre tourelles, et les murs ont quatorze pieds d'épaisseur. Le revêtement extérieur de cette construction a été plaqué à neuf, comme une terrasse ; ce qui empêche de deviner tout d'abord la vétusté de l'ensemble, connu sous le nom de la *Tour Blanche*.

L'enceinte de la Tour contient plusieurs donjons, deux chapelles, une caserne, un dépôt d'artillerie, les vieilles archives d'Angleterre, un musée d'armures, de curiosités guerrières, et le trésor des joyaux de la couronne. On pénètre dans l'enceinte par quatre poternes successives, à l'ouest de la tour; elles s'ouvrent chaque matin à la pointe du jour, avec autant de cérémonies et de précautions que si l'ennemi, embusqué dans les environs, se préparait à saisir l'occasion d'une attaque. Ces fortifications furent augmentées à diverses reprises ; par l'évêque Longchamps, en 1190; par Henri III, par Edouard Ier, etc... La Tour de Londres, comme notre Conciergerie, est l'ancienne habitation féodale des rois d'Angleterre.

On y pénètre par une sorte de ruelle étroite et basse, pratiquée à l'intérieur du rempart. La première tour à gauche est ronde; c'est celle du beffroi. Elle servit de prison à la reine Elisabeth, qui, également poursuivie par le souvenir de sa mère, Anne de Boleyn, et par celui de Jeanne Gray, décapitée récemment pour avoir alarmé la reine Marie, dut y passer des heures cruelles. En continuant, on voit dans le mur, à droite, une ogive à demi enfouie, qui encadre une lourde porte ; c'est *traitors' gate*, par où l'on amenait jadis les prisonniers d'Etat.

En face est une poterne noire, trapue, surmontée d'une tour percée de petites croisées grillées en fer, et dont l'aspect est lugubre. C'est la *Tour sanglante* où furent égorgés les enfants d'Edouard par le farouche Glocester. Dans l'épaisseur de cette poterne, sous les dalles d'un galetas qui la surmonte, on a retrouvé naguère les squelettes des deux jeunes princes. Dans la tour cylindrique qui joint à celle-là, *Wakefield-tower*, on montre une grande salle octogone où fut assassiné Henri VI ; Shakspeare a immortalisé cette tragique histoire. La tour *Beauchamp*, située au nord-ouest, a servi de prison à Anne de Boleyn, aux comtes de Warwick, d'Arundel et de Leicester. J'en passe, et des plus innocents. Pour achever le pèlerinage de cette sinistre nécropole, traversons la cour inégale, montueuse, et encloîtrée de toutes parts de



Un souvenir de la *Tour sanglante*

murs de briques, ou de créneaux et de débris de forteresses; laissons, sur la droite, la caserne gothique qui remplace l'arsenal incendié en 1841, et jetons un coup d'œil sur la chapelle Saint-Pierre, basse, et trop restau-

rée, où sont, en foule, des tombes de gens qui ont leur tête à leurs pieds. Là reposent Anne de Boleyn, Catherine Howard, Jean Fischer, Thomas Morus, la comtesse de Salisbury, Seymour, duc de Sommerset, Norfolk, Dudley, le beau comte d'Essex, favori d'Elisabeth à qui la prison n'enseigna point la clémence; enfin, la jeune et infortunée Jeanne Gray, victime de l'ambition de ses parents. A quelques pas de leur sépulture, au milieu de la cour, est un carré pavé de noir; c'est là que leur sang a coulé. On voit de là les débris de Brick-tower, prison de Jeanne Gray, et de Bowyer-tower, où Clarence fut noyé dans un tonneau de malvoisie.

Il ne nous reste plus qu'à pénétrer dans *White-tower*, où nous trouverons, dans le cachot de Raleigh, un joli muséum de poignards, de haches de bourreaux et de billots, ornés d'entailles qui marquent, comme sur la taille d'un boulanger, le nombre de têtes qui les ont illustrés.

Voilà, certes, un monument bien complet, et une résidence enrichie de poétiques souvenirs, à l'usage du gouverneur de la Tour de Londres, qui occupe un logis construit sous Henri VIII, l'ogre de cette rouge légende de la monarchie britannique.

Observons qu'en France les révolutions s'attaquent d'abord aux cachots et les détruisent, quitte à en élever d'autres. En Angleterre, les révolutions n'ont jamais jeté hors des gonds la porte d'une seule geôle. C'est le pays de la prévoyance.

Le Musée des armures, collection de harnais royaux, du treizième au dix-septième siècle, contient des pièces importantes et authentiques, le tout mal présenté, trop à l'étroit, et arrangé avec un goût puéril : pour compléter l'effet, ils gonflent des mannequins, les couvrent d'oripeaux, de guenilles : on se croit dans le magasin d'un théâtre. On voit là des étendards conquis, des modèles d'armes et des trophées guerriers, parmi lesquels des cuirasses ramassées à Waterloo et percées par devant. C'est là qu'éclatèrent les susceptibilités de plusieurs de nos compatriotes, indignés que les chefs de l'expédition amenassent des Français devant un spectacle insultant pour eux. Westminster et Windsor virent se renouveler ces élans d'un patriotisme auquel je suis indigne de m'associer. Mais, désespérant de m'exalter jusqu'à l'épopée du chauvinisme, je me bornais à remarquer la singularité de ces gardes vêtus comme sous Henri Tudor, et montrant les débris de Waterloo. Sans soupçonner de tels scrupules, ils nous indiquaient les armures françaises et pensaient nous flatter en louant la finesse de la trempe et la solidité des plastrons. Un beau jour, il y a dix ans, la fashion mit ce musée au pillage, s'affubla des armures et alla jouter au tournoi d'Eglinton.

Si, chez nous, l'on s'avisait de vouloir ainsi changer en un costumier de parade le musée d'artillerie, mon ami de Saulcy, qui en est conservateur, pointerait probablement une pièce de huit contre les vandales épris de cette manie de carnaval historique.

Dans la salle supérieure, qui porte le nom d'Elisabeth, parce qu'elle y emprisonna nombre de malheureux, il y a des armes de sauvages, d'anciennes arquebuses, et des morceaux rares très-mal exposés. Trois épées, un casque, un ceinturon de Tippo-Saïb; le billot où furent décapités Lovat et Balmerino après Culloden, en 1745; la hache qui coupa la tête du comte d'Essex; une autre hache, compliquée d'un pistolet à trois canons, dont se servait Henri VIII quand il allait la nuit en aventures; enfin, une armure asiatique, que l'on dit avoir appartenu à Bajazet : elle est très-fine, et chaque maille du haubert porte gravé en creux un verset du koran.

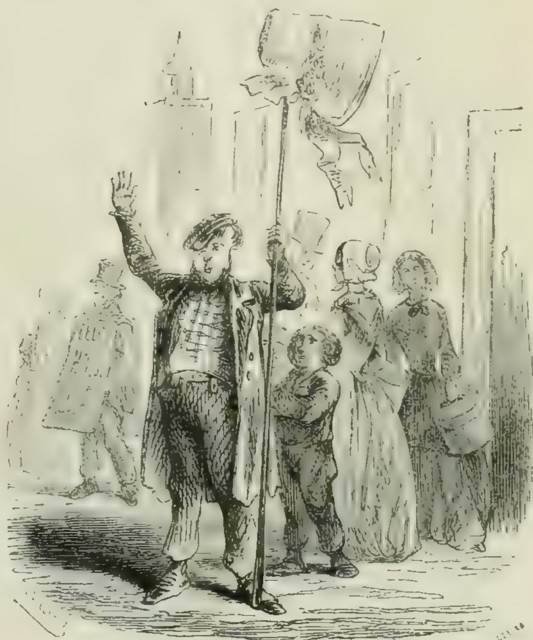
La salle qui contient les joyaux de la couronne est nue, pauvre, mal éclairée et située dans un bâtiment neuf. On y voit la couronne de Charles II, le sceptre de saint Edouard, et les ornements royaux de la reine Victoria. Comme pierres dignes de remarque, il n'y a guère qu'un saphir et un très-gros rubis. On nous refusa l'accès des archives, placées au second étage de la tour Blanche, dans la chapelle de Saint-Jean, qui passe pour un très-beau reste de l'architecture normande.

La Tour de Londres est un monument curieux; mais les Anglais, avec leur manie de restaurations infidèles et de pastiches gothiques, en ont dénaturé le caractère, que les vieilles tours ont seules conservé : l'impression que l'on emporte en sortant n'est pas sans déceptions; la réalité amoindrit ce que l'on avait imaginé.

Point de ces mécomptes, en tout ce qui touche à la vie active du siècle. La tour n'est plus comme jadis la sentinelle avancée de la Cité ; à ses pieds règne une puissance nouvelle, plus pacifique et plus souveraine, qui arbore aux flèches aiguës de ses forteresses les pavillons des cinq parties du globe. Quelques pas séparent la tour des *docks* ou bassins, où sont amarrées les flottes opulentes de la moderne Tyr. La plus rapprochée de ces gares est le *dock de Sainte-Catherine*, que suit le *dock de Londres*, et, plus loin, sont les bassins immenses de la Compagnie des Indes, dont la splendeur retrace nos ruines.

— La perte de vos colonies, me disait un Anglais, non sans hypocrisie, nous a fait dépenser bien de l'argent ici.

—Nous reprendrions volontiers l'entreprise au prix coûtant, répondis-je à ce bon apôtre.



Les chapeaux de femmes à Londres. Annonces ambulantes des marchandes de modes (page suivante).

Ces gigantesques ouvrages datent du commencement du siècle. Les docks de Sainte-Catherine ne sont ouverts

que depuis 1828. Ce sont de beaux bassins carrés, navigables trois heures avant les marées hautes, et bordés de quais couverts de hangars derrière lesquels se succèdent de spacieux magasins. Là se chargent et se déchargent les navires : sous les magasins, sont percées des caves édifiées sur pilotis; ces greniers souterrains, dont sont pourvus tous les chantiers, forment un ensemble de galeries évaluées à une longueur de cinq à six milles. Les docks de Sainte-Catherine absorbent un espace de vingt-cinq arpents ; les docks de Londres, de même ; ceux des Indes en prennent environ cinquante, et ceux du Commerce, sur l'autre rive, tout autant. Le seul dock du tabac, partie intégrante des bassins de Londres, a un périmètre de plus d'une acre ; les magasins couvrent quatre arpents ; ils sont magnifiques, et placés sur des caveaux où l'on peut loger 70,000 pipes de rhum, de vin ou d'eau-de-vie. Le bassin des Indes Occidentales a été élevé par souscription, au capital de 35 millions, et trois fois heureux les actionnaires !

Ces lieux étranges sont le théâtre d'un mouvement prodigieux. Il semble que, pour former de pareils amas de toutes les denrées, l'on ait dû épuiser la fécondité de la terre. Il y a des endroits où l'on marche dans le sucre des îles, et l'odeur miellée de la cassonade, à ce degré de concentration, vous prend à la gorge. Ailleurs, ce sont des fruits confits, des épices à réduire en coulis le lac de Genève, des bois de Campêche à le teindre en pourpre ; des spiritueux et des cotons ; des parfums et des drogues infectes. Le nez trouve enfin son spectacle et ses étonnements.

On contemple cette féerie commerciale, à l'ombre d'une forêt de mâts, en cheminant parmi les manœuvres, les commis, les tonneaux, les câbles, sur une voie pavée de plaques de fer, polies et parfois entaillées par les roues des camions. C'est là surtout que l'on se fait une opinion de la splendeur, de la prépondérance et de la richesse de cette nation, polype monstrueux, dont les suçoirs absorbent la substance de toutes les contrées, et dont le corps est là.

Mais, presque aussitôt surviennent les contrastes : à deux pas de cette surabondance de tout, le dénument de tout. Après les prodiges du luxe mercantile, la dure et obligatoire oisiveté de la misère. Tout ce quartier Wapping, de *London-Dock* au *Tunnel*, est livré à une indigence affreuse. On entrevoit, dans des cours pleines d'immondices et de bouges fétides, des familles entières, hâves, déguenillées, malsaines, et d'une saleté dont le cœur se soulève.

Quand on a vu des haillons à Londres, Callot ne semble plus qu'un dessinateur du journal des modes. Un homme entre, la tête la première, par un trou quelconque dans un réseau de guenilles, cherche une issue pour ses quatre membres, et le voilà accommodé. Il ne reste parfois, de tout un pantalon, qu'une boutonnière : on s'en revêt avec philosophie ; la peau de ces misérables est si bronzée, si épaissie, si tannée, qu'elle les habille pour les yeux et fait illusion aux passants. Dieu, qui mit en ce pays-là un lingot d'or dans tant de poitrines, y a revêtu ses enfants d'une peau de bure. Tout mortel accoutré de la sorte, et montrant sa chair, croirait déroger s'il se coiffait d'une toque ou d'un bonnet. Ils sont couronnés d'un peu de chapeau. Il en est ainsi des femmes, des mendiantes même.

Admirez, sur les coussins de cet équipage à quatre chevaux, attelés à la Daumont et conduits par un postillon de soie, admirez cette jeune duchesse, radieuse d'élégance ; un rapide coup d'œil sur cette capote de velours épinglé, chef-d'œuvre parisien, annoncé hier dans les rues par des prospectus ambulants. Dans quinze jours, la capote passera sur la tête de l'institutrice des enfants. Quatorze mois après, la cuisinière la conduira au marché : l'objet engraisse en devenant populaire. Une marchande en plein vent la retournera et la fera briller à l'envers. La voilà défleurie, cassée, dépenaillée, et les ailes pantelantes comme un oiseau blessé ; c'est alors qu'une mendiante la ramassera dans le ruisseau, et reviendra, en tendant la main, la montrer à la duchesse, qui ne la reconnaîtra pas.

Mais la pauvresse a rapporté trois pence ; voilà du pain : non, voilà du gin, et le soir on verra les enfants, nus et grouillant sur un tas d'ordures, grignoter des épluchures de légumes, des carottes crues, des tronçons de choux, et tout va dormir en un monceau sur quelques brins de paille pulvérisée.

La délicatesse nationale relègue ces scènes faméliques à l'ombre des quartiers perdus. Remède insuffisant.

Avant de pénétrer dans le *Tunnel*, ce pont souterrain de la Tamise, nous entrâmes dans une taverne pour nous refroidir au dehors, et nous réchauffer à l'intérieur, de quelque cordial. On buvait debout autour du comptoir, et, çà et là, circulait une femme, offrant dans le même panier, en manière de rafraîchissements, de petites oranges de Malte, ainsi que des pieds de mouton froids, à demi-crus, qu'elle nous présentait au bout d'une fourchette de fer, avec un peu de sel dans du papier. Ces légers passe-temps de l'estomac ont pour but de charmer l'intervalle des repas ; jugez par là des souffrances que doit infliger la faim à de si magnanimes appétits !...

Sous le Tunnel, où l'on descend par un trou rond de près de cent pieds, orné de peintures claires, et flanqué de deux escaliers, le besoin de vivre donne lieu à de douloureuses industries.

Dès qu'on pénètre dans la double galerie dont les voûtes décrivent les trois quarts d'un cercle, l'air s'épaissit et se glace ; une vapeur humide et froide, chargée de miasmes sépulcraux, borne à vingt pas l'horizon, éclairé vaguement par 126 becs à gaz. Il semble qu'on mourrait si l'on passait deux heures dans ces hypogées, qui distillent goutte à goutte une eau qui s'amoncèle dans des flaques noires et glissantes.

Entre chaque palier il y a des boutiques, tenues par de jeunes filles ensevelies vivantes. Souriantes et pâles, elles offrent de la verroterie, des lunettes enchantées, des panoramas de Londres, et quantité de menue quincaillerie et de babioles foraines. On montre les marionnettes ; on joue de l'accordéon et de la serinette dans ce souterrain ; enfin l'on y vit dans le séjour de la mort. Quelles maladies inconnues sur la terre du soleil doivent germer là ! La bonne serre froide pour faire éclore des races [illegible] ! La liberté s'oppose à la clôture de ces échoppes, qui solliciteraient la sollicitude du gouvernement à un double titre : dans l'intérêt de la santé publique et de la moralité.

Quand on aura pratiqué aux issues du Tunnel, inutile à cette heure, des chemins à voitures, il sera vraiment d'un service avantageux. Très-large à cet endroit, et couverte de navires, la Tamise ne peut porter un pont, et, dans l'état actuel des choses, pour la traverser à cette hauteur, les attelages sont dans la nécessité de remonter jusqu'à *New-London-Bridge* ; c'est un détour de cinq milles.

FRANCIS WEY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# FABLES.

## LES DEUX FOUS ET LA RIVIÈRE.

Deux Fous... J'aime à parler des fous,
Car c'est toujours parler des hommes;
Érasme même croit que vous et moi, nous tous,
En notre meilleur sens, tant soit peu fous nous sommes...
Deux Fous,—vieux riverains de la Doire, en Piémont,—
Armés chacun d'un balai de bruyère,
Voulaient, un jour, balayer la rivière,
L'un en aval, l'autre en amont,
Prétendant, celui-ci, qu'elle coulait trop vite,
Et celui-là, trop lentement.
Les fous, si fous qu'ils soient, ont leur raisonnement;
Or, le dernier disait : Si bien je précipite
Ces flots qui ne vont point, ceux qui viennent après
Auront loi de hâter leur course ;
Et le premier : Si, vers leur source,
Je les refoule tous, que de soins, que d'apprêts
Il leur faudra pour reconnaître
Leur rang entre eux ; partant donc, leur essor,
Dont je me vois déjà le maître,
En deviendra plus lent.. Mais, inutile effort !
Nos Fous ont beau pousser, chacun à sa manière,
Leur peine n'aboutit qu'à troubler la rivière,
Et telle elle coulait, telle elle coule encor.

O vous, nos grands diseurs, dont l'esprit se consume
A doter l'univers de constitutions,
Mes fous, c'est vous ; leur balai, votre plume ;
Leur rivière, les Nations,
Que vous voulez pousser en avant, en arrière.
On vous a vus, parfois, troubler les flots humains ;
Mais, pour les gouverner, il s'agit d'autres mains,
Comme aussi d'une autre lumière ;
Et, grâce au maître des destins,
Sans vous doit s'arrêter ou couler la rivière !

## LA PETITE FILLE ET LE SAVANT.

Suivons cette Petite Fille,
Frais lutin, dont l'esprit en ses yeux noirs pétille ;
Où va-t-elle de grand matin ?
Je la vois qui s'arrête ; elle sonne à la porte
D'un Alchimiste, son voisin.
Or, le Savant, d'humeur accorte,
Ouvre, lui sourit, et, déjà,
Dans l'antre enfumé la voilà.—
Monsieur, voulez-vous bien permettre
Qu'à ce fourneau je prenne un peu de braise, un peu,
Afin d'allumer notre feu ? —
Volontiers, mon enfant... Mais quoi ! rien où la mettre ?
Attendez qu'on vous cherche... un... je ne sais...—Oh ! rien,
Monsieur, ne bougez pas ; je l'emporterai bien
Là, sur ma main.—Comment ! que dites-vous, ma belle ?
Sur votre main !... A peine il avait achevé,
Que, prompt et prompt, Mademoiselle
Vous fait, en moins de temps qu'on ne dit un *avé*,
Dans le creux de sa main, un petit lit de cendre,
Sur lequel, aussitôt, d'étendre
Sa braise ardente ; et zest ! avec un ris moqueur,
Elle tire sa révérence,
Et court encor... Bon Dieu ! dit le Docteur,
Que chose vaine est la science !
Moi, qui, depuis trente ans et tant,
Médite, spécule, étudie,
Moi, docteur sorbonné, peut-être, de ma vie,
Je n'aurais eu l'esprit d'en faire autant.

Zénon dit vrai : le plus sage n'est guères
Sage en tout ; et le plus savant
Ignore, hélas ! bien souvent,
Les choses les plus vulgaires.

ETIENNE CATALAN.

# CURIOSITÉS DE LA STATISTIQUE.

## PARIS ET LONDRES.

M. Darcy, inspecteur des ponts et chaussées, chargé dernièrement d'une mission à Londres, a fait un rapport qui fourmille de curieux détails. Voici l'analyse de son tableau comparatif de l'étendue, de la population, et de la circulation de Paris et de Londres.

La surface totale de Londres est de 210 millions de mètres carrés; sa population, de 1 million 924,000 habitants. Nombre de maisons, 260,000. Développement des rues, 1 million 126,000 mètres. Surface des rues, non compris les trottoirs, 6 millions de mètres. Développement des égouts, 630,000 mètres.

La surface totale de Paris est de 34 millions 379,016 mètres carrés. Population, 1 million 53,897 habitants. Nombre de maisons, 29,526. Développement des rues, 425,000 mètres. Surface des rues, non compris les trottoirs, 3 millions 600,000 mètres carrés. Développement des égouts, 135,900 mètres. Surface des trottoirs, 888,000 mètres.

Ainsi, à Londres, à chaque habitant correspond une surface de 100 mètres ; à Paris, à chaque habitant correspond une surface de 34 mètres. A Londres, chaque maison renferme, en moyenne, sept habitants et demi ; à Paris, chaque maison renferme trente-quatre habitants. A Londres, à chaque maison correspond une longueur de rue de 40 mètres 40 cent. ; à Paris, à chaque maison correspond une longueur de rue de 15 mètres.

Ces rapprochements permettent d'apprécier immédiatement la différence qui existe entre ces deux villes. Ainsi, on peut en conclure qu'il existe à Londres une grande quantité de surfaces non bâties ; que les maisons y sont peu élevées, que chaque famille possède la sienne.

Les boulevards de Paris offrent sans contredit le point où la circulation est la plus importante. Voici ce qui résulte des observations de l'ingénieur en chef du service municipal de la capitale :

Il passe, en vingt-quatre heures, sur le boulevard des Capucines, 9,070 colliers ; boulevard des Italiens, 10,750 ; boulevard Poissonnière, 7,720 ; boulevard Saint-Denis, 9,609 ; boulevard des Filles-du-Calvaire, 5,856 ; moyenne générale de ces cinq stations, 8,600 colliers. Rue du Faubourg-Saint-Antoine, 4,300 ; avenue des Champs-Elysées, 3,959.

A Londres, dans Pall-Mall, vis-à-vis le théâtre de la Reine, il passe au moins 800 voitures par heure ; sur le pont de Londres, dont le profil en travers se compose de deux trottoirs de 2 mètres 50 centimètres de largeur chacun, et d'une chaussée de 9 mètres 20 centimètres, il ne passe pas moins de 13,000 voitures par jour. Sur le pont de Westminster, la circulation annuelle s'élève à 8 millions de chevaux au moins.

On voit par ces chiffres que la circulation de Paris atteint à peine la moitié de celle des rues de Londres.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE (1).

## MARGUERITE, OU IL NE FAUT PAS COURIR DEUX LIÈVRES A LA FOIS.

### COMÉDIE-PROVERBE, DÉDIÉE A Mme G-t-D-s.

PERSONNAGES :

MARGUERITE, costume de fermière-demoiselle.
PIERRE, costume de paysan, veste, sabots, etc.
GERMAIN, costume de ville, sans recherche.



a scène se passe devant une ferme à la porte de laquelle est une table. La maison est à gauche du spectateur; au fond, la campagne; à droite, un buisson. Au-dessus de la porte de la maison est une fenêtre. — Ce proverbe peut aussi se jouer dans un intérieur; la table à gauche, dans le fond une porte, et une porte à droite au fond.

### SCÈNE Ire.

MARGUERITE *à une table, se tirant les cartes.*

Mais... tout ceci me donne un peu d'inquiétude!...
Dans ce jeu désolant toujours la solitude!
Je cherche, et ne vois rien poindre à mon horizon.
Les cartes, jusqu'ici, n'ont eu que trop raison!
Poursuivons cependant.
(*Elle tire de nouvelles cartes.*)
*Dix de cœur* qu'accompagne
*Un neuf de trèfle.* Ah! bien. — Un homme de campagne!
Que nous veut-il?... Eh! mais, Dieu me pardonne, il veut
Se faire aimer de moi!
(*Elle se lève et fait une révérence moqueuse.*)
Pardon si l'on ne peut
Seconder ce désir qui vraiment nous honore!
(*Continuant à tirer des cartes.*)
*Neuf de carreau!* Retard. — Vous voyez; pas encore;
Attendez, attendez, mon beau *Roi de carreau,*
Fussiez-vous gros fermier, bon bourgeois, hobereau
— Si tel est l'avenir que ton livre m'annonce,
Destin railleur, merci; de grand cœur j'y renonce!
Sort galant, en effet! Un balourd, un lourdaud,
Viendra de ses gros soins m'imposer le fardeau!

(1) Voyez la table du tome XVII.

Cette comédie-proverbe en vers a été écrite pour le *Musée des Familles* (on va voir avec quelle pureté, quelle finesse et quel à-propos), par un de nos plus éminents collaborateurs, qui se dérobe en vain, nous l'espérons, sous le voile du pseudonyme.

Moins animée de mouvements de scène que nos comédies précédentes, elle est très-facile à jouer en famille, et le rôle de Pierre surtout est d'un effet certain, avec son patois naïf, son gros bon sens, et ses allures et son costume qu'on peut varier comme on l'entendra.

Non; les cartes auront menti!... Quelle folie
De se laisser troubler!... Ah! c'est que je m'ennuie!
Je m'ennuie!
(*Elle se lève.*)
Et pourtant je suis heureuse ici!
Maîtresse, à vingt-cinq ans, d'une ferme à Créci,
Pays délicieux, peuplé de gens que j'aime;
Riche plus qu'il ne faut, quand on est seule, et même
Quand avec l'indigent on partage son bien;
Jolie, à ce qu'on dit, et je crois qu'on dit bien;
Dans mes champs, au logis, où je commande en reine,
Mon désir est compris, ma voix est souveraine.
Du maire, quand je veux, je suis le conseiller;
Sur les pauvres, le soin que je prends de veiller
Ne me fait point d'ingrats, par un bonheur bien rare!
Ainsi, loin que le Ciel envers moi soit avare
Des dons que sa faveur garde à ceux qu'il chérit,
Il m'en comble! C'est vrai; tout me vient, tout me rit!
Il semble qu'à mon gré le soleil ou la pluie
Féconde mes sillons...; cependant, je m'ennuie!...—
C'est beau les blés mouvants, les pâturages verts;
C'est beau les monts, les bois que la neige a couverts;
Mais de les admirer à la fin je me lasse!
Le chevreau qui me suit, sans doute, est plein de grâce,
Mais sa grâce mutine est la même toujours.
Pour moi, le jour qui vient ressemble à tous les jours!
Rien, non, plus rien ici qui m'émeuve ou m'étonne;
Quoi donc viendra troubler ce bonheur monotone?...
(*Elle retourne à la table, regarde les cartes et dit sans s'asseoir:*)
A ces cartes encor je reviens malgré moi;
Ce n'est pas sans frémir!... j'ai peur! Aussi, pourquoi,
Lorsqu'elle m'éleva, plus mère que maîtresse,
Au château de Linval, notre bonne duchesse
Me fit-elle oublier et mon patois naïf,
Et cet amour qu'enfant j'avais si pur, si vif,
Pour ce qui me parlait de mon humble village
Et du vieux toit de chaume, abri de mon jeune âge?
Pourquoi ne suis-je plus la petite Margot,
Des dépouilles du bois se faisant un fagot
Qu'elle apportait le soir, récolte précieuse,
Au foyer, ranimé par la flamme joyeuse?
J'étais bien ignorante et c'était le bonheur!
(*Elle s'asseoit à la table.*)
Vilain Roi de carreau qui trouble tout mon cœur!
Vaut-il pas mieux rester fille?
(*Elle tire des cartes.*)
Mais c'est étrange!
(*Gaiement.*)
Mon jeu qui, tout à coup, s'éclaircit et s'arrange!
L'amoureux campagnard trouve un galant rival!
Salut, *Valet de pique* élégant!... Oh! quel mal
Sur vos traits a jeté ce voile de tristesse?
Quel est votre roman qui déjà m'intéresse?
(*Elle compte ses cartes, de gauche à droite.*)
Un, deux, trois, quatre et cinq... Mariage, pour... lui!

Un, deux, trois, quatre et cinq... Plus que le jour qui luit
Ceci me paraît clair. *Dame* et *Valet* ensemble! —
Mais d'où vient qu'à la fois je souris et je tremble?
Prophétiques avis, dois-je vous écouter?
(*Regardant attentivement le jeu étalé.*)
Oui, famille, union, je n'en puis plus douter!
Famille!... Des enfants, c'est le bonheur peut-être!
Mais, de ces beaux enfants si le père est un maître!
S'il faut faire humblement ce que monsieur prescrit!...
Avec beaucoup d'amour, avec un peu d'esprit,
Aisément, m'a-t-on dit, une femme est maîtresse!...
L'esprit, la plus naïve en a lorsque la presse



Marguerite.

Le besoin inquiet que, de sa liberté,
Peut nourrir en son cœur une juste fierté.
Pour l'amour, nous verrons, vienne un valet de pique
Distingué, de bon sens, aimable et qui se pique
D'être honnête homme!... Oh Dieu! le joli château d'or
Que j'entrevois là-bas, bien loin, petit encor,
Mais qui grandit, grandit sous la main de la fée!
— « La folle jeune fille et la sotte fieffée!
« Qui peut lui mettre ainsi la cervelle à l'envers?
« Voyez-la donc rêver, ses deux grands yeux ouverts! »
Si quelqu'un te voyait, ma pauvre Marguerite,
Voilà ce qu'il dirait...

(*Elle entend du bruit.*)

On vient! Ah! fermons vite
Mon livre bien-aimé.

(*Elle réunit ses cartes en un paquet qu'elle met dans sa poche.*)

Qui va là?

## SCÈNE II.

MARGUERITE à gauche, PIERRE à droite du spectateur.

PIERRE.

Qui va là?
Mais je crois être sûr que c'est ben moi que v'là,
Moi, Pierr', vot' serviteur et ton cousin, mamzelle.

MARGUERITE.

Que viens-tu faire ici?

PIERRE.

Vas-tu m' chercher querelle?

MARGUERITE.

Est-ce fête aujourd'hui, pour faire le rentier?
Manger, boire et dormir, eh! c'est un bon métier!

PIERRE.

Vous me tarabustez toujours! C'est-y ma faute
Si le grain fut petit, sur la paille pas haute?
Je ne fais pas le blé, dam!!

MARGUERITE.

Vous ne faites rien.

PIERRE.

Oui, j' sis un fainéant, un butor, un vaurien,
C'est convenu; va! va! Mais, comm' je crains l'orage,
Je cours m' mettre à l'abri. Je n'ai pas le courage
De braver le tonnerre, et quand je vois l'éclair,
Je me cache.

MARGUERITE.

Imbécile!

PIERRE.

Imbécile! il est clair
Que t'as, à ce matin, Margot, l'himeur chagrine.
T'auras mal dormi.

MARGUERITE.

Non.

PIERRE.

Oh! j' vois c' que c'est, cousine;
T'as la mégraine.

MARGUERITE, *avec impatience.*

Non.

PIERRE.

As-tu queuque souci?

MARGUERITE, *de même.*

Peut-être.

PIERRE.

Mais pourtant rien n' va mal par ici!
Des dernières moissons ta grange est toute pleine;
Le plancher du grenier craque sous ton aveine;
La vigne nous promet un vin délicieux;
Le troupeau, ben portant, fait voir aux envieux
Cent agneaux gais et drus, aussi biaux que leux mères:
Si tu t' plains, après ça, c'est que t'as des chimères.

MARGUERITE, *vivement.*

Mais je ne me plains pas.

PIERRE.

Eh! ben, moi, je me plains!
De méchants mots pour moi tous tes discours sont pleins;
Tu n' veux pas que j' mange, qu' je boive et que je dorme!
Je fais cinq p'tits repas par jour, c'est donc énorme?
L'aube, chaque matin, raccourcit mon sommeil,
Et ma voix à tes coqs annonce le soleil;
Et, parce que je dors sept ou huit pauvres heures,
J' sis un grand paresseux! c'est pas juste!...

(*D'un ton pleureur.*)

MARGUERITE.

Tu pleures?
C'est ennuyeux, va-t'en.

PIERRE.

Oh! oui, qu' je m'en irai.
J'ai ma part dans ce bien, et je m'établirai.

MARGUERITE.

T'établir! Beau mari qu'un benet de ta sorte!

PIERRE.

Un cœur neuf, d' vieux écus qu'avec soi l'on apporte,
Pas trop laid, pas trop beau, plutôt mêm' beau que laid,
On trouv'rait à son pied chaussur', si l'on voulait;
Oui, mais, on ne veut pas, vois-tu; l'on se défie!

MARGUERITE.

Quelques sottes raisons encor, je le parie.

PIERRE.

L'air est, depuis queuqu' temps, malsain pour les maris,
Et j'en voyons beaucoup que je savons marris
De s'être laissé prendre aux appeaux des fillettes!
Fine sera cell'-là qui, par ses amusettes
Au filet conjugal fera tomber mon cœur.

MARGUERITE, *souriant.*

Vraiment! On te disait amoureux!

PIERRE.

C' ton moqueur!
Si j'étai-t-amoureux, j'irais sous *sa* fenêtre,
A l'heure matinale où le jour vient de naître,
Comme le rossignol chanter mes plus doux chants;
Je *lui* f'rais des bouquets des plus bell' fleurs des champs;
Je perdrais le manger; bramant comme une biche,
Je ne dormirais plus, et je serais plus chiche
Des instants que je donne au banc où j' viens m'asseoir
Pour voir l'-z-étoil' percer le ciel rouge du soir.
Ces instants seraient tous pour all'; mais pas si bête!
L'amour est comme un mal qui vous prend dans la tête
Et vous fait galoper, galoper... J'aime trop
Mon allure ordinaire, un joli petit trot,
Pas ben vif et qu' jamais un coup de fouet ne presse...

MARGUERITE.

Oui, le pas endormi, le pas de la paresse!

PIERRE.

Si tu veux! C'est comm' ça, je ne changerai point.
Vivre heureux, je veux dir' calme, c'est le grand point!

MARGUERITE.

Ainsi, tu n'aimes rien?

PIERRE.

Je n'aime pas la gêne.
Gémir, pleurer, jeuner, veiller, c'est trop de peine.
D'ailleurs, je fais comm' toi, Margot, j' reste garçon!
On n' te voit pas non plus, et j' dis que t'as raison,
Montrer un goût ben vif pour c' qu'est un ménage.

MARGUERITE.

Et, qui pourrais-je aimer dans ce triste village?
Est-il un homme, un seul...

PIERRE.

Un seul! bon, c'est poli!
Coquetter sans aimer, pas vrai, c'est si joli?

(*A part.*)

Attrape!

MARGUERITE.

Tu croirais...

PIERRE.

Je crois qu' t'es coqueteuse,
C'est-à-dire enjôleuse, et changeuse, et menteuse.
Car promettre bien plus que l'on ne veut tenir,
Et bailler de l'espoir à des... niais, c'est mentir;
Et mentir, c'est vilain pour une honnête fille!

MARGUERITE, *piquée.*

Tu me fais la leçon !...

PIERRE.

J' sis toute ta famille,
Ton père que t'as perdu, ta mèr' qu' tu n'as jamais,
Ton cousin qu'autrefois, petite enfant, t'aimais;
Je te fais la leçon, oui ; c'est que ça me taquine
De voir à c' méchant jeu que ton cœur s'acoquine !
On choisit.

MARGUERITE.

Qui veux-tu qui me puisse charmer ?

PIERRE, *avec une emphase railleuse.*

Charmer !

MARGUERITE.

Je n'aime pas, mais je me laisse aimer.

PIERRE.

C'est donc bien, cela? Non.

MARGUERITE.

Mais si, par là, j'amuse
Mes ennuis, où vois-tu le mal? Pour qui s'abuse,
Tant pis, cent fois tant pis! Est-ce ma faute à moi
Si tous me trouvent bien, et si, content de soi,
Chacun se flatte ici de faire ma conquête?
L'un demande ma main à baiser; l'autre quête
Un salut bienveillant, un sourire, un regard;
Je salue en passant, je souris... par égard,
Par pure charité ; je tends ma main qu'on baise,
Et je renvoie ainsi, tout heureux et tout aise,
Chacun des soupirants, sans qu'il m'en coûte rien.
Loin de faire du mal, tu vois, je fais le bien.

PIERRE.

Oui, c'est comm' un' façon que t'as de fair' l'aumône!
Je n' crois pas que l' curé la recommande au prône ! —
Ne saurais-tu t' fixer, voyons? Ton cœur mouvant,
C'est l'aile du moulin, qui tourne à chaque vent.

MARGUERITE.

Cette comparaison...

PIERRE.

N' te parait pas galante?
Trouves-tu celle-ci plus vraie et moins choquante?
Ton cœur...

MARGUERITE, *en colère.*

Assez, assez !

PIERRE, *sans s'émouvoir.*

Est comme un artichaut
Dont chacun peut avoir un' feuille; hier Michaut,
Demain Leroux, Delorme, ou moi!

MARGUERITE.

Tant d'insolence!...

PIERRE.

C'est ça, fais les gros yeux pour m'imposer silence!...
Ce que j'ai dit, j' l'ai dit, et ne m'en dédis pas. —
Mais on rentre les r'gains, et j'y cours de ce pas.

(*Il sort en chantant :*)

> Vous savez bien, mamzelle Tienette,
> [illegible]
> Ai eu tant et tant d'z-amoureux,
> Qu'all' n'put trouver un époux.

(*Pierre sort par la droite, et va derrière le buisson.*)

## SCÈNE III.

MARGUERITE, *seule, agitée.*

Le rustre! le méchant! ah! comme il m'a traitée!
Quelle leçon!... Peut-être est-elle méritée!...
(*Bas.*) C'est vrai, je suis coquette, et j'en puis convenir...
A sa première enfance on ne peut revenir.
(*Soupirant.*)
C'est dommage!

(*Gaiement, et d'un ton leste.*)

Oh! vraiment, j'admire mes scrupules!
Après tout, se moquer de ces sots ridicules,
Est-ce un crime!... Envers qui m'a-t-on vu m'engager?—
Pierre, tu m'as blessée..., et je veux me venger!
Oui, je me vengerai. (*Elle rentre.*)

## SCÈNE IV.

PIERRE.

Je n'ai rien fait qui vaille;
Je m'étais fourré là, derrière la broussaille,
Et j' l'ai vu' qui s' parlait. All' avait l'air fâché;
Ça m'a tout r'tourné l'âme, et je me sens touché!
C'te belle et chère enfant, dans le fond, alle est bonne;
Pour l'adresse et l'esprit, all' ne craindrait personne;
All' vous a des raisons qu'un notaire achet'rait...
La gentille moitié, bon Dieu! que ça ferait!
Par exemple, faudrait marcher droit, je m'en vante.
Tant mieux, je n'aim'rais pas qu'un' femm' s'rait ma ser-
Et puis, Margot l'a dit, « l' ménage, en vérité, [vante;
« C'est le gouvernement de la minorité,
« Le plus fort doit céder. »

(*Il aperçoit un voyageur.*)

Queuqu'un dans l'avenue!
Oui!... non... si fait! morgué! je n'ons pas la berlue...
C'est lui, lui!...

(*Il va au-devant de l'arrivant.*)

## SCÈNE V.

PIERRE, GERMAIN.

PIERRE.

Queu bonheur! vous, Germain, parmi nous?

GERMAIN.

Quoi! tu me reconnais, Pierre, et tu me dis: vous?

PIERRE.

Dam! c' t'habit...

GERMAIN.

Entre nous, mon ami, que peut faire
La forme d'un habit...

(*Montrant le pan du sien.*)

Pour ce peu dont diffère
Mon vêtement du tien, crois-tu...

PIERRE.

D'aucuns m'ont dit
Que, de tout campagnard quand la veste grandit,
Grandit aussi l'orgueil, et qu'avec le bagage
Changent bientôt le cœur, les mœurs et le langage.

GERMAIN, *à part.*

Châtiment mérité que je n'ai pas prévu!
Il a raison ; que dire?...

PIERRE.

Ah! c'est que ça s'est vu,
Et pas plus loin qu'ici.

GERMAIN, *troublé.*

Comment!

PIERRE.

La Marguerite,
Tu vas t'en souvenir ; vive, accorte, petite (1),
Jolie... alle a donné dans les biaux affiquets
Des dames du châtiau, qui de ses goûts coquets
Se faisiont un plaisir, si ben que notre belle
D' paysanne qu'alle était s'est fait' Mademoiselle
Pour moi comme pour tous.

GERMAIN.

Quoi ! fière à ce point-là ?

PIERRE.

C'est bonne fille encore, oui ; mais ce n'est plus ça !
All' vous parle à présent comme un maître d'école ;
All' voudrait, qu'all' parl'rait latin, sur ma parole !
Ses égaux d'autrefois ne sont plus ses égaux ;
All' nous traite trétous comme de vrais nigauds ;
All' n' va pas au garrot de l'ânon de notre âne,
Et l'on dirait qu'alle a six pieds d'haut, Dieu me damne !
Le châtiau l'a gâtée !...

GERMAIN.

Oh ! que non.

PIERRE.

Oh ! que si !
Et le remède à ça, Germain... Mais la voici ;
La reconnais-tu ?

## SCÈNE VI.

*Les mêmes,* MARGUERITE.

MARGUERITE, *surprise, à Germain.*

Vous ?

GERMAIN.

Plus belle et plus charmante !
Dix ans ont mis en fleur cette grâce piquante
Qui dans l'enfant germait.

MARGUERITE.

*(A part.)*
Le flatteur, comme il ment !
*(Haut.)*
Bonjour, Parisien !... Car, à ce compliment,
Je reconnais celui qui, pour la grande ville,
Jadis abandonna notre pays tranquille.
Allons, embrassons-nous, déserteur.

GERMAIN.

C'est permis !

MARGUERITE.

Ne sommes-nous donc plus, monsieur, de vieux amis ?
*(Ils s'embrassent.)*
Nous restez-vous longtemps, au moins ?

PIERRE.

Queuques semaines ?

GERMAIN, *avec gravité.*

Peut-être plus.

MARGUERITE.

Tant mieux !

PIERRE, *joyeux.*

Tu verras nos domaines
Gouvernés, agrandis, enrichis par Margot.

MARGUERITE.

Pierre !

PIERRE.

Oh ! j'allons-t-y rire et causer à gogo !

MARGUERITE.

Vous nous raconterez Paris et ses merveilles.

(1) *Variante pour l'actrice un peu grande.*
..... Vive, pas trop petite...

PIERRE.

Je les ouvrirai-t-y grandes mes deux oreilles !

MARGUERITE.

Êtes-vous bien content, dans ce fameux Paris ?

PIERRE.

Es-tu dans les garçons ? es-tu dans les maris ?
Ton métier est-il bon ? as-tu fait ta fortune ?

MARGUERITE.

La vie est toute d'or là-bas !

GERMAIN.

Erreur commune
A tous ceux qui, de loin, ont jugé cet enfer ! —
Une tête de bronze avec un corps de fer,
Un cœur de glace, un œil de lynx et qui sait lire,
Sous le dehors d'un mot, ce que ce mot veut dire ;
Voilà, mes bons amis, oui, voilà ce qu'il faut
Pour bien vivre à Paris ; et le moindre défaut,
En ce pays vanté, que puisse avoir un homme,
C'est la candeur d'esprit.

PIERRE.

Saprelot', voyez comme
J'y serais ben venu ! Mais sais-tu qu' c'est affreux !

MARGUERITE.

Dans ce monde cruel vous pouvez être heureux ?

PIERRE.

Comme un faon, au milieu d'une meute affamée ?

GERMAIN.

Faon, d'abord, et puis, chien à la gueule enflammée,
Chien sans pitié !

MARGUERITE.

Mon Dieu ! vous n'étiez pas méchant ?

PIERRE.

Lui, pargué ! c'était bon ! bon ! bon !...

GERMAIN.

Oui, mon penchant
N'était point vers le mal... Ecoutez mon histoire !

MARGUERITE.

Elle est donc bien terrible ?
*(Elle s'assied et se met à broder.)*

GERMAIN, *souriant.*

Oh ! plus qu'on ne peut croire.
Mon père...

PIERRE.

Jean Guichon, un grand homme de bien,
Un brave et bon fermier dont chacun se souvient.

GERMAIN.

Mon père souhaitait, — vanité ! — que je fusse,
Comme on dit, un savant, autrement, que j'en susse
Autant que les deux fils de notre sous-préfet...

PIERRE.

Dam', y n'avait point tort, et te v'là tout parfait.
« Que j'en susse, que j' fusse », oh ! ça m' paraît superbe !

MARGUERITE.

C'est que Pierre est moins fort sur certains temps d'un [verbe.

PIERRE.

Que sur les temps où l' seigle et l' blé doivent germer,
Où l'on doit labourer, greffer, planter, semer ;
C'est certain !

GERMAIN.

On me mit au collége, à la ville.
J'en sortis ignorant, incapable, inutile,
Et, surtout, oublieux de mon premier état.
Mon père me voulant substitut, avocat,
Que sais-je ? vers Paris je dus prendre ma course.
Je n'y fis pas mon droit, et j'y vidai ma bourse.
J'allais fuir ; mais, hélas ! en des dangers pareils

On trouve devant soi tous les mauvais conseils!
Le jeu me fut ouvert. Le jeu, c'est un abîme,
Quand on est honnête homme, où l'on tombe victime.
Je connus Mistigris, Baccarat, Lansquenet...

PIERRE.

Ici, l'on joue itout.

GERMAIN, *effrayé.*

On joue?

PIERRE.

Au cochonnet.

GERMAIN.

Obscur, des gens sans nom las de grossir la liste,
Vulgaire ambitieux, je me fis journaliste.
Où j'espérais trouver argent, crédit, renom,
Je trouvai les procès, l'amende et la prison.
Critique intéressé, je hantai les coulisses;
Je fis des feuilletons pour flatter les actrices
Et les acteurs. Un jour, aspirant au succès,
Je m'avisai d'un drame au Théâtre-Français.
Reçu, joué, sifflé!

PIERRE.

Quoi, sifflé?

GERMAIN, *souriant.*

C'est-à-dire
Humilié, berné.

MARGUERITE.

Quel chagrin!

GERMAIN, *de même.*

Et le pire,
C'est qu'on avait raison. Aussi, le lendemain,
J'étais un ennemi de tout le genre humain.
De la coupe de fiel savourant l'amertume,
Sans merci, je passai tout au fil de ma plume;
Roi, ministres, banquiers, princes, auteurs, acteurs,
(*Vivement.*)
Femmes; femmes surtout, dont les regards menteurs
Vous promettent le ciel, et qui, par leurs malices,
Traîtresses! de l'enfer vous donnent les supplices!

PIERRE.

Oh! Germain, j'aime tant les histoires d'amour;
Conte, conte.

MARGUERITE.

Pourquoi renouveler?...

GERMAIN, *sans amertume et même assez gaiement.*

Un jour
On m'aima tendrement.

MARGUERITE.

C'est gentil!

GERMAIN.

La tendresse
Que, durant ce beau jour, l'habile enchanteresse
Daigna me prodiguer, je la perdis, mon cher,
En moins de rien.

PIERRE.

Pourquoi?

GERMAIN.

Tu me le vois chercher
Encore ce *pourquoi* fatal.

PIERRE.

La mal-apprise!...
C'est tout?

GERMAIN.

Tout.

PIERRE.

Non, va donc encor!

GERMAIN.

Que je méprise
Ce monstre au parler doux, au cœur faux et banal,
C'est tout ce que je veux ajouter.

PIERRE.

C'est égal,
C'est trop court, c'est trop court, et j' voudrais ben connaître,
Pour m' sauver si j' la vois...

MARGUERITE.

Si tu la vois?

PIERRE.

Peut-être!
(*Vite.*) Connaître, pas en gros; mais, là, par le menu
Le monstre que tu dis. A-t-all' l'air ingénu?
C'est-y les yeux baissés et le miel à la bouche,
Comme ici la Suzon, que c'te Sainte-Nitouche
Vous aborde? Au contraire, a-t-all' l'air assuré,
Le pas vif, le propos gaillard et déluré?
Est-alle grande et brune, ou ben petite et blonde?

MARGUERITE, *avec autorité.*

Tais-toi, bavard, le plus impertinent du monde!

PIERRE.

Va donc, parle, Germain! Dis-nous d'abord son nom.

MARGUERITE, *impatientée.*

Est-ce assez, indiscret?



Pierre et Marguerite. (Voyez la scène VII.)

PIERRE.

Tu n' veux pas l' dire?

GERMAIN.

Non.
Je le veux oublier ce nom que ma folie
A pu glorifier.

PIERRE.

Est-alle ben jolie?
De nos biaux vers luisants ses yeux ont-ils l'éclat?

GERMAIN.

Ils sont bons, mais trompeurs.

PIERRE.

N'en reste donc pas là.
Est-elle brune ?

GERMAIN, *hésitant.*

Oui.

PIERRE.

Ma foi ! j'aime les brunes,
Et si j' deviens grand Turc, j'en aurai queuques-unes.

MARGUERITE, *d'un ton irrité.*

Monsieur Pierre grand Turc, ce serait fort plaisant !

PIERRE.

Je n' dis pas ; mais on voit tant d' choses à présent ! —
Et ses traits ?

GERMAIN, *avec complaisance.*

Le plus fier, le plus charmant visage.

MARGUERITE, *souriant.*

Oui ; la femme qu'on aime est belle, c'est l'usage.

GERMAIN, *avec chaleur.*

Oh ! bien belle, en effet, et pour telle on la tient.
C'est un vrai port de reine, un auguste maintien ;
D'un corsage loyal l'étreinte ménagée
Garde, sans la presser, sa taille dégagée ;
Plus d'une noble dame envîrait ses appas.
Bref, elle est adorable.

MARGUERITE.

Et ne s'en doute pas ?

GERMAIN.

En vérité, pas trop ; non, elle est très-humaine.

MARGUERITE.

Et pour cette beauté, vous avez de la haine ?
Vous pouvez détester cet objet ravissant ?

GERMAIN.

C'est que de ce beau corps, le cœur...

PIERRE, *avec curiosité.*

Le cœur ?...

GERMAIN.

Absent.

PIERRE.

La vilaine ! ( *Avec intention.*) Hein ! Margot, pas de cœur, [une femme !
T'a-t-alle fait damner ben longtemps, la madame ?

GERMAIN.

J'étais, au bout d'un mois, quitté...

PIERRE.

Mon pauvre ami !

GERMAIN, *gaiement.*

Mais, ces beaux anges-là ne font rien à demi ;
J'étais ruiné

PIERRE.

Bon !

GERMAIN.

Au vent de ses caprices
Ce que je possédais, le fruit des sacrifices
Qu'un père s'imposa pour un fils insensé,
S'était envolé.

PIERRE.

Tout ?

GERMAIN.

Oui, j'avais dépensé
Deux mille écus.

PIERRE.

Tu fis un grand trou dans la lune ?

MARGUERITE, *se levant.*

Deux mille écus, Germain, mais c'est une fortune !

PIERRE.

Diantre ! six mille francs par le vent emportés.

GERMAIN.

Avec trois mille encor, que j'avais empruntés

PIERRE.

Un vent pareil, morgué ! c'est un terrible orage.

GERMAIN, *sans déclamation, avec un accent doucement mélancolique.*

Le soin de mon honneur stimulant mon courage,
Je me suis acquitté. — J'ai ramé, croyez-moi,
Comme ramait l'esclave aux galères du roi !
Le jour s'est allongé de la nuit ; sans relâche
J'ai poursuivi l'effort d'une pénible tâche,
Et vaincu mon démon.

PIERRE.

Pristi, qué travailleur !

GERMAIN, *naturellement.*

Le travail purifie, et je me sens meilleur.

PIERRE, *attendri.*

Dieu ! que c'est ben parler !

MARGUERITE, *prenant la main à Germain.*

Oui, parole charmante

GERMAIN.

Je ne me souviens plus déjà de la tourmente.
Dans ce naufrage heureux, mon orgueil a péri,
Et je viens, à présent, désabusé, guéri,
Brisant, et sans regret, une plume inutile,
Près du toit paternel, contre un labeur futile,
Echanger le labeur, la fatigue, les soins
Du sage agriculteur ; œuvre rude, du moins
Œuvre noble et féconde, et que tout bas envie
Tel qui cède au torrent et laisse aller sa vie
Au cours impétueux des folles passions !
Politique, amour vain, sottes ambitions,
Adieu !

PIERRE.

T'as fait, mon cher, un assez triste rêve !

GERMAIN.

Et je rends grâce au Ciel qui m'éveille et l'achève !
Je retourne au bercail, blessé, mordu des loups ;
Mais de mon sort futur qui ne serait jaloux ? —
Enfin, d'une existence obscure, indépendante,
J'aurai donc les douceurs ! Paris, chaudière ardente,
Où les esprits du mal brassent tous leurs poisons,
J'ai donc pu t'échapper ! ... De riants horizons
Vont reposer mes yeux ! Pour rafraîchir ma tête,
J'aurai la paix, l'air pur ! Au lieu de la tempête
Qui roule incessamment sur toi, Paris maudit,
J'aurai le calme, auprès d'amis vrais.

PIERRE, *essuyant ses yeux.*

C'est ben dit !

GERMAIN.

J'avais juré d'abord qu'une retraite austère...
Mais c'était lâcheté ; je reviens à la terre,
Mère qu'en fils ingrat longtemps je délaissai ;
Je viens lui demander pardon pour un passé
Dont rougit aujourd'hui ma raison, et qui pèse
Là. (*Montrant son cœur.*)

PIERRE.

Bah ! n'y pense plus.

MARGUERITE.

Que votre âme s'apaise ;
Vous trouverez la joie au fond de nos guérets...

PIERRE.

Oui, tu verras, morbleu ! comm' j'sommes guillerets
Aux champs.

MARGUERITE.

La terre est bonne aux gens de cœur qui l'aiment.

PIERRE.

Et ces gens de cœur-là bêchent, labourent, sèment,
Fauchent, sans épargner la sueur de leur front.

GERMAIN.

J'y serai maladroit.

PIERRE.

Bah ! gn'aura pas d'affront!
Faut pas beaucoup d'esprit à qui pousse un' charrue,
Mais des bras, pour briser la terre qu'il remue,
Un œil sûr, pour tracer ben droit un bon sillon...
Va, ton apprentissage, y n' sera pas ben long;
T'es vigoureux, Germain, et dans la fleur de l'âge.

MARGUERITE.

Prenez quelque repos après ce long voyage.
(*Appelant.*)
Nanon, donne à monsieur la chambre du verger

PIERRE.

Portes-y ce qu'y faut pour boire et pour manger.

MARGUERITE, *à Germain.*

A bientôt.

GERMAIN.

Au revoir.

PIERRE.

Notre logis modeste,
Je vas te le montrer; veux-tu?

GERMAIN.

Sans doute.

MARGUERITE *à Pierre.*

Reste.
(*A Germain.*)
A bientôt.

(*Germain entre dans la maison.*)

## SCÈNE VII.

MARGUERITE, PIERRE.

MARGUERITE, *avec douceur.*

Viens çà, Pierre, à nous deux...

PIERRE, *étonné.*

A nous deux?

MARGUERITE.

Pierre, mon bon ami...

PIERRE.

Tu m' fais peur... qu'é'qu' tu veux?

MARGUERITE.

Mon frère, mon cousin !...

PIERRE.

Mais comm' te v'là câline!
« Pierre, mon bon ami! » Toi, toujours si maline
Et si rude avec moi !

MARGUERITE.

Pierre, j'ai réfléchi.

PIERRE.

Est-c' que depuis tantôt tes ch'veux auriont blanchi,
Qu' t'es sage maintenant?

MARGUERITE, *d'un ton presque suppliant.*

Pas de plaisanterie!
Le mal et le danger de la coquetterie,
Pierre, je les comprends.

PIERRE.

C'est heureux, tatigué!
D' courir de ci, de là, ton cœur est fatigué !
On le serait à moins.

MARGUERITE.

Toujours impitoyable!
Sois indulgent, voyons !

PIERRE.

Ça m' sembl' si peu croyable !

MARGUERITE.

Quand, devant ta raison, je viens m'humilier...

PIERRE.

(*A part.*) All' se gausse de moi !

MARGUERITE.

Quand je viens supplier
Qu'on me donne un avis prudent, mûri, sincère,
On se moque !

PIERRE, *d'un ton railleur.*

Ah ! finis; mon gosier se resserre,
Tu vas m' faire pleurer !

MARGUERITE.

Je veux te consulter
Sur un point délicat.

PIERRE.

Parle sans chipoter;
Va-t-en tout drait au but.

MARGUERITE.

Il faut que je choisisse...

PIERRE.

Quoi donc? un' pair' de bœufs? prends-la forte, et qui puisse
Tirer gaillardement l'araire et le chariot;
Un mari ? prends-le bon, simple, calme...

MARGUERITE.

Idiot,
N'est-ce pas?

PIERRE.

S'il avait trop d'esprit en partage,
Je crois, sauf ton respect, qu' vous f'riez mauvais ménage!
Quiens, Jacques l'Endormi, ça serait ben ton fait!
Avec lui tu serais la maîtresse.

MARGUERITE, *hochant la tête.*

En effet,
C'est un joli parti; mais je t'en remercie;
Des femmes du canton j'exciterais l'envie,
Et je ne le veux pas.

PIERRE.

Matthieu Bertrand!

MARGUERITE.

Un veuf!

PIERRE.

Mais vert et conservé. Paul Durand? C'est du neuf;
Un brave et beau gaillard, bon enfant, qui sait vivre...

MARGUERITE.

Il ne fait rien le jour, et le soir il s'enivre !

PIERRE.

C'est vrai; mais, après ça, qu'on lui trouve un défaut!
T'aimerais p't-être mieux le fils à Jean Briffaut;
Il est borgne d'un œil, mais très-gentil, du reste.
Le notaire?

MARGUERITE.

Oh ! trop haut !

PIERRE.

Son clerc?

MARGUERITE.

Ah ! trop modeste!

PIERRE.

Ça devient malaisé ! Si tu m'aidais un peu?
On fait savoir c' qu'on pense, et l'on dit ce qu'on veut.
Tu distinguas Bernard; c'est-y lui ? L'an dernière,
Tu guignas Michelet, le gars à la meunière;
C'est-y lui? J' les nomm' tous, y n' reste plus que moi;
C'est-y moi? (*Riant.*) C'te question, hein, que c'est bête?

MARGUERITE, *avec un tremblement simulé.*
Toi !
PIERRE.
Va, n' te gêne donc pas; (*A part.*) Alle me couche en joue,
Mais l' fusil ratera. (*Haut.*) Tu vois ben que je joue.
Moi, tu m'aim'rais, Margot ! Allons donc ! bah ! faudrait
Que t'aurais perdu l' sens, et que le goût t' faudrait.
MARGUERITE.
Ah ! Pierre, c'est commettre une double injustice ;
C'est nous calomnier tous deux.
PIERRE.
(*A part.*) Ouais ! la malice !
MARGUERITE.
Tu me crois donc aveugle ?
PIERRE.
Oh ! t'as d' trop jolis yeux !
MARGUERITE.
Je vois tes qualités.
PIERRE.
J' suis pas laborieux,
Tu me l'as dit cent fois.
MARGUERITE.
Quand je suis en colère !
PIERRE.
J' suis pas trop mal gourmand.
MARGUERITE.
Aimer la bonne chère,
Ce n'est pas un péché sans absolution !
PIERRE.
Je dors fort et longtemps.
MARGUERITE.
Ta constitution
Le veut.
PIERRE.
J' suis peu galant, et quand vient la veillée
J' te quitte.
MARGUERITE.
Eh bien ! c'est que je suis... trop réveillée ;
C'est un malheur ! Souvent je lis toute la nuit.
PIERRE.
Je n' sais pas lire, moi ; ça fait, quand j'ai de l'ennui,
Qu' je bâille et qu' je m'endors. Ah ! si je savais lire,
Si je savais chiffrer, si je savais écrire,
Je serais conseiller dans le municipal ;
Ça flatterait... Mais, rien.
(*Il soupire d'une manière bouffonne.*)
MARGUERITE.
Tu sais le principal ;
Car, tu sais être bon.
PIERRE, *avec une modestie jouée.*
Ah !
MARGUERITE.
Franc.
PIERRE
Ah !
MARGUERITE.
Serviable.
PIERRE.
Ah ! c'est trop !
MARGUERITE.
Tu sais être aux pauvres secourable.
PIERRE.
Je fais ce que je peux ; mais... je n' sais pas... *charmer !*
MARGUERITE.
Mon ami, tu sais tout ; tu sais... te faire aimer.

PIERRE, *incrédule et croyant tout à la fois.*
Si tu ne mentais point !... Si c'était vrai... qu'on m'aime ?
Toi, sincère une fois ! ce serait drôl' tout d' même !...—
Je m'en vas tout tremblant, et j' te laisse y songer !...
Comm' je serais content... ; mais ne va pas changer !...
(*Il sort.*)
MARGUERITE.
Pauvre garçon !
PIERRE, *revenant avec timidité*
On dit que la couleuvre,
Quand all' voit un pinson, rampe, se dress', manœuvre,
Pour fasciner l'oiseau, promptement engourdi...
T'es la couleuvre, et moi le pinson étourdi !...
(*Il sort et revient.*)
Tu n' voudrais me tuer ?... L'épervier, dit-on, venge
La mort de l'oisillon sur le serpent qu'il mange !
(*Même jeu.*)
Qu'é chanc' ! sans m'en douter, je logeais dans ton cœur !
(*Il prend la main de Margot.*)
Viv' Margot ! viv' Margot !
(*Il entre dans la maison.*)

## SCÈNE VIII.

MARGUERITE *seule, elle est émue, mais elle se remet promptement.*

Triomphe, heureux vainqueur !
Tu penses m'effrayer avec tes paraboles ;
Mais ce sont jeux d'enfants et sottes fariboles !
Tu crois être adoré ; c'est ce que je voulais. —
Mais, si je m'étais prise en mes propres filets !...
Je n'ai pas dit un mot qui fût une promesse ;
Mon œil muet n'a point dénoncé ma tendresse... —
Pierre, vous êtes bon ; Pierre, fussiez-vous beau,
Vous ne seriez pour moi que le Roi de carreau !
Qui sera le Valet de pique ?

## SCÈNE IX.

MARGUERITE, GERMAIN.

GERMAIN.
Ah ! Marguerite !
Je vous fais compliment ; oui, Pierre que je quitte,
M'a dit, ivre de joie, et me sautant au cou :
« Margot devient ma femme, et j'en suis comme un fou ! »
Je crois qu'à ce bonheur il ne s'attendait guère !
Ne s'est-il pas flatté ?
MARGUERITE.
Ne parlons pas de Pierre ;
Parlons de vous.
GERMAIN.
De moi ? Mais, de moi tout est dit.
Demain, sans plus tarder...
MARGUERITE.
Demain, c'est vendredi.
GERMAIN.
Je ne crois pas qu'un jour soit contraire ou propice.
MARGUERITE.
Nous le croyons ici, de nourrice en nourrice ;
Et c'est mal commencer que blesser, tout d'abord,
Le sentiment public, et faire l'esprit fort.
GERMAIN.
Oh ! je ne ferai rien qui contrarie ou blesse
Du commun sentiment l'innocente faiblesse.
MARGUERITE.
Bien !

## SCÈNE X.

LES MÊMES, PIERRE, *qui paraît, sans être vu, à la fenêtre ouverte au-dessus de la porte de la maison.*

GERMAIN.

Après demain donc, puisque vous l'exigez,
Sacrifice facile à de vieux préjugés,
Dépouillant cet habit et l'orgueil qu'il renferme,
La veste sur le bras, j'irai de ferme en ferme,
Sûr de ne point faillir à mon nouveau devoir,
Demander aux fermiers, étonnés de me voir
Sans doute, l'humble emploi de valet de charrue.

MARGUERITE.

C'est à merveille ; mais, pourquoi cette revue
Des fermiers d'alentour ? La terre est bonne ici.

GERMAIN.

Je m'en souviens.

MARGUERITE.

Elle est hospitalière aussi ;
Votre père y reçut le mien, dans notre enfance,
Et je devais penser qu'à votre préférence
J'avais des droits certains, légitimes, sacrés.

GERMAIN.

Aisément je souscris à ce que vous voudrez.
Je sens qu'en ces beaux lieux mon bonheur peut renaître ;
Oui, mais n'oublions pas que, désormais, un maître
Peut seul, ici...

MARGUERITE.

Quoi donc ?



Germain, Pierre et Marguerite. (Voyez la scène X.)

GERMAIN.

Peut seul, ici, vouloir.

MARGUERITE.

Ce maître n'est pas maître encore !

PIERRE, *bas, à la fenêtre.*

Oh ! faudra voir !

GERMAIN.

Obtenir son aveu c'est ce que je dois faire,
Et je cours..

MARGUERITE.

Demeurez ; il n'est pas nécessaire.

GERMAIN.

Pourtant !...

MARGUERITE.

A m'obéir, ce bon *maître* est dressé.

PIERRE, *bas.*

Dressé !

GERMAIN, *riant*

Le mot est net.

MARGUERITE, *souriant.*

C'est-à-dire, empressé.
Quand Marguerite veut, faut-il tant de mystères ?
C'est conclu. Vous voilà laboureur sur nos terres.
Je dis *nos*, car, hélas ! la plupart de vos biens,
Jadis perdus pour vous, sont devenus les miens.
Les champs et les vergers vendus par votre père
Sont dans un plein rapport, grâce à Dieu !

PIERRE, *bas.*

Grâce à Pierre !

MARGUERITE.

Il faut les conquérir.

GERMAIN, *avec un sourire.*

Oh ! tant d'ambition,
Marguerite, n'est pas de ma condition.

MARGUERITE.

Tout se peut arranger. Voyons..., un... mariage
Vous répugnerait-il?

GERMAIN.

Quelle personne sage,
A qui n'a pas d'état, à qui n'a pas un sou,
A qui désespéra son père, à qui fut fou,
Voudrait s'associer?

MARGUERITE.

Pas d'état! mais vous êtes
Laboureur.

GERMAIN, *riant.*

Apprenti!

MARGUERITE.

Qui fut fou? Mais vous faites
Plus qu'on ne fit jamais des preuves de raison,
Et je répondrais, moi, de... votre guérison.
Pas un sou, dites-vous? qu'importe!

PIERRE, *bas.*

La cousine
Va lui faire crédit dessus sa bonne mine!

MARGUERITE.

Pas un sou!... Quelle fille, ayant... un peu... de cœur,
Fière de consoler une telle douleur...
Ne... donnerait... sa dot?

GERMAIN.

Ce langage me touche;
Merci!

PIERRE, *bas.*

Pour l' consoler, ma foi! la fine mouche
Sans peine le prendrait comme un petit saint Jean.

GERMAIN.

Je sens tout ce qu'ici peut avoir d'obligeant
Ce doux semblant d'espoir qu'à mes yeux on fait luire;
Mais un fantôme vain, que le jour va détruire,
Ne saurait m'abuser par sa frivolité.

MARGUERITE, *appuyant sur les syllabes.*

Si ce fantôme-là, c'est la réalité...
(*Baissant les yeux.*)
Vous ne comprenez pas?

GERMAIN.

Non, vraiment.

PIERRE, *bas.*

Est-y bête!
Moi, j' comprends ben!

GERMAIN.

En vain je me creuse la tête...
Je ne connais ici que... vous.

PIERRE, *bas.*

Hardi!

MARGUERITE, *embarras simulé.*

Germain!...

GERMAIN.

Irais-je à votre époux demander votre main?
Comptez-vous à ce point sur son obéissance,
Que de l'abandonner il vous donne licence?
Il vous aime... et je pars!

PIERRE, *haut, criant.*

Eh! il est bon, je crois,
Qu'à vos arrangements j'aille mettre ma croix.
Ça ne peut pas s' passer sans moi; Margot propose,
Mais moi, Pierre, après Dieu, s'y vous plaît, je dispose.
J' descends, je sis à vous, patientez un peu;
Au jeu que vous jouez j'apporte mon enjeu;
Nous verrons qui perdra c'te drôle de partie!
(*Il descend.*)

## SCÈNE XI.

MARGUERITE, GERMAIN.

MARGUERITE.

Je ne m'attendais pas à cette repartie!
Que va-t-il arriver? Sous cet air goguenard
Se cache un grand courroux.

GERMAIN.

Je crois qu'un traquenard
Tendu par vous, Margot, vous vous êtes fait prendre.
Adieu..

(*Il va pour sortir, Pierre l'arrête, et le ramène sur le devant du théâtre.*)

## SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

MARGUERITE, GERMAIN, PIERRE.

PIERRE, *à Marguerite, se croisant les bras.*

Bon!... tu vas ben, c'est un' justice à t' rendre!
On vous prend des p'tits airs innocents et calins,
Et l'on jett' son bonnet par-dessus les moulins!
J'ai vu que les garçons f'sions la cour aux fillettes;
C'est les filles maint'nant qui content les fleurettes! —
Ce qu' c'est que ce besoin qu'on a de bavarder!

MARGUERITE.

J'ai trop parlé, c'est vrai.

PIERRE.

On y devrait r'garder.
Comme le vin nouveau, la parole nous grise;
On oublie, en parlant, qu'on est une promise;
Sans souci d'un futur, qu'est un ben bon garçon,
A l'étranger qui vient on s'offre sans façon.

GERMAIN.

Ce mot...

PIERRE.

Je le redis: On s'offre sans vergogne;
Tout cela, n'est-ce pas, c'est d' la belle besogne!
Mais, à compter sans l'hôte, y faut compter deux fois!
Le futur ressuscite et réclame ses droits.

MARGUERITE.

Des droits à vous? des droits!

PIERRE.

Vas-tu mentir, traîtresse?
(*A Germain.*)
All' m'a dit, comme à toi, des mots gros de tendresse;
All' m'a dit: « Tu sais tout, tu sais te faire aimer. »
Crois-tu que j'ai' des droits que je puis réclamer?
« Tu sais te faire aimer! » C'est d'une fière force
Un mot pareil, Germain! Eh ben! trompeuse amorce,
Ce mot qui, sur mon cœur, semblait tombé du ciel,
Comm' sur la fleur qu'il ouvre un rayon du soleil!... —
« De ma douce Margot esclave volontaire,
« Je soigne gaîment et ma femme et ma terre;
« J'ai de riches produits et de jolis enfants: »
V'là ce que j'me disais dans mes rêv's triomphants!
Le bonheur va grand train dans une pauvre tête;
Mais, qu'il trouve en courant un caillou qui l'arrête,
L'espérance se change en un gros désespoir! —
Que dirais-tu, cependant, si l'on venait ce soir
T'apprendre qu'aujourd'hui...

MARGUERITE, *effrayée.*

Quoi?

PIERRE.

L'infortuné [illegible]
Dans la mare aux canards, la tête la première,
S'est jeté, pour y boir' le coup de l'étrier.

MARGUERITE.

L'horrible idée!

PIERRE.

Ah! mais, je n' me f'rais pas prier!
(*Solennellement.*)
Ou la mare, ou... ta main. Faut qu'ça s' décide vite.

GERMAIN.

Vous nous avez joués tous les deux, Marguerite!

PIERRE.

All' s'est dit : « Mon sort sera fixé demain ;
« Germain me donnera Pierre, ou Pierre Germain;
Si j' manque le premier, j'attraperai ben l'autre. »

MARGUERITE.

Ce calcul...

PIERRE.

Ce calcul, mamzell', mais c'est le vôtre.
Je n' suis pas aussi niais, allez, que vous croyez!
Mais, finissons... La main?... Non? non? non? Vous voyez!
C'est un mort qu' vous voulez? et vous l'aurez barbare!
Un' fois, deux fois, trois fois, la main?... Non?... à la mare!
(*Il ôte sa veste.*)
Adieu, Germain!

MARGUERITE, *hésitant.*

Attends!... Si... je ne t'aimais pas
Voudrais-tu m'épouser?

PIERRE.

Je vas sauter le pas!

MARGUERITE.

Tu démens l'amitié que tu m'avais montrée!

PIERRE.

Un homme mort pour toi! comme dans la contrée
Ça va t' faire, la belle, un honnête renom!
Ça n' te donnera pas des maris, oh! dam! non;
(*Regardant Germain.*)
Gn'a pas un gent de bien qui te voudrait pour femme,
Après mon accident ; tu n' seras pas madame,
Tu resteras mamzelle, un miroir à galants,
Tournant, tournant toujours!
(*Avec attendrissement.*)
Si tu m' dois des chalands,
Tu m'aimeras pour ça, du moins.

MARGUERITE.

Ah! quel supplice!

GERMAIN.

Je te croyais meilleur, Pierre.

PIERRE, *brusquement.*

Faut qu' ça finisse!
Ou la mare, ou la main.

MARGUERITE, *s'avançant vers Pierre et lui tendant la main avec crainte.*

La main... Ah!

PIERRE.

Pourquoi c' cri?
T'es ma femme, Margot!...
(*Repos. Il fait traverser devant lui Marguerite, qu'il mène à Germain.*)
Et voilà ton mari.

MARGUERITE.

Que dis-tu?

PIERRE.

Mais, je dis que ton ami, ton frère,
Moi qui fus ton promis et que l'on nomme Pierre,
Vous, Margot et Germain, tous deux je vous unis,
Et qu' du fond de mon cœur, tous deux je vous bénis.

GERMAIN.

Ami trop généreux!

MARGUERITE, *avec effusion.*

Ah! Pierre, que je t'aime!

PIERRE.

Prends gard' de m'aimer trop maintenant, oui!

MARGUERITE.

Son thème
Est que je suis coquette ; eh bien! non; il a tort.
Seule...

PIERRE, *soupirant.*

Je n' comptais pas!...

MARGUERITE.

Je m'ennuyais bien fort;
A cet ennui cruel, je cherchais un remède
Et, bien innocemment, j'appelais à mon aide
Les moyens des romans qu'au château j'avais lus;
Et j'eus des soupirants plus que je ne voulus.
C'était un passe-temps; mais mon cœur resta libre.

PIERRE.

Faut dir' qu'all' a gardé toujours son équilibre.
Dans ce chemin glissant on n' l'a pas vu' clocher.
Alle y marchait brav'ment, en riant, sans broncher! —
Pure de tout... péché, Germain, si j' te la donne,
C'est qu' pour un homm' comm' moi Margot ne s'rait pas [bonne.
Alle est un' demoiselle, y lui faut un monsieur.
Moi, je sis un paysan tout cru, grossier, mangeur,
Dormeur, matériel, mauvaise compagnie
Enfin, pour une... dame.

MARGUERITE, *riant*

Ah! Pierre, je le nie;
Tu sais te faire aimer.

PIERRE.

Bien! Assez sur ce point,
N' vas pas recommencer!

MARGUERITE.

Tu ne m'aimais donc point?

PIERRE.

Si fait! Je t'ai ben aimée... au moins... un bon quart d'heure!

MARGUERITE.

En vérité, tout ça!

PIERRE.

Vrai, Margot! Que je meure
Si j' t'aimai plus longtemps.—Je me suis regardé,
J'ai regardé Germain, et j' me suis décidé,
Pour toi, pour lui, pour moi, pour tous enfin, ma chère,
A rester queuque temps encor célibataire...
C'est fait, n'en parlons plus.— Vivez, vivons heureux! —
Allons dîner, j'ai faim.— Mais, écoutez tous deux:
(*A Marguerite.*)
L' châtiau t'avait faussé le cœur et les idées. —
A chacun son métier, les vach's s'ront ben gardées...
Henri Quatre l' disait.

GERMAIN.

C'est vrai.

PIERRE.

Je dis encor :
L' travail c'est le Pérou tout plein de mines d'or.—
Pierr' qui roule, en roulant n'amasse pas de mousse.
L' soleil de ton Paris est comme la lun' rousse
Qui brûle dans leur fleur les fruits désirés,
Vous naissez au village, au village d'meurez!

GERMAIN.

Mais, comme Salomon, tu parles par proverbes?

PIERRE.

C'est possible ; et j'ajout' : qu' manger ses blés en herbes
C'est folie ; entends-tu, l'homme aux trois mille écus?
Les proverb' ont raison.

MARGUERITE.

Tu nous as convaincus.

PIERRE.

Encore un ; c'est l' dernier. — Vois donc, t'es ben gentille,
Et peu s'en est fallu que tu restisses fille :
C'est que l' dicton est vrai ;—vous l' connaissez, je crois : —
Y NE FAUT PAS COURIR DEUX LIEVRES A LA FOIS !

GUSTAVE DE SAINT-JAL (de la Corrèze).

AU PUBLIC.

Ce pseudonyme cache un grave historien,
A qui de l'Institut la palme sied trop bien
Pour qu'il signe tout haut d'aussi piquantes choses...
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses !

LE RÉGISSEUR DU SPECTACLE EN FAMILLE.

# CHRONIQUE DU MOIS.--SALON DE 1850.

## LES ANECDOTES DU VESTIBULE.

Au moment où vous lirez ces lignes, le Salon de 1850 ouvrira ses portes au public. Notre prochain numéro vous en décrira le contenu. Nous ne pouvons aujourd'hui parler que du contenant. Ne vous en plaignez pas d'ailleurs. Les tableaux des galeries ne vaudront peut-être pas les anecdotes du vestibule.

Bien que la peinture et la sculpture annuelles n'aient pas encore trouvé d'asile convenable, il faut se réjouir de les voir exilées définitivement de l'ancien Musée du Louvre. Cette superposition des vivants sur les morts, des croûtes du métier sur les chefs-d'œuvre de l'art, était une barbarie qui a duré beaucoup trop longtemps. Loin de voiler les modèles de nos immortelles galeries, on ne saurait trop les découvrir à tous les yeux ; et la nécessité de loger l'art contemporain quelque part nous vaudra un palais de plus..., quand la saison des palais reviendra.

Ne sachant que faire des demeures royales, dont il n'osait remplacer les hôtes, le gouvernement de 1848 offrit aux artistes exposants le Palais-National. Les artistes s'écrièrent que c'était les enterrer. On les rejeta alors de Charybde en Scylla, c'est-à-dire aux Tuileries, pour l'exposition dernière. Nous avons dit combien ce palais, bon tout au plus pour les rois et les empereurs, était antipathique aux statues et aux tableaux. Les artistes qui eurent le malheur d'y figurer jurèrent qu'on ne les y prendrait plus. On se mit aussitôt à bâtir vingt galeries sur le papier. L'un proposait le Carrousel, l'autre l'emplacement de la mairie du deuxième arrondissement, un troisième le vide laissé par l'hôtel Turenne, quai Malaquais, etc., etc. On n'oublia que l'idée la meilleure et la plus naturelle, celle qui concilierait tout et coûterait le moins : l'appropriation du second étage du Louvre aux exhibitions annuelles, qui auraient ainsi pour modèles et pour stimulants les merveilles en permanence au premier étage. Au milieu de ces projets divers, l'exposition de 1850 faillit se trouver entre deux salons, comme un cavalier entre deux selles. Bref, elle fut remise au mois de décembre, et renvoyée... au Palais-National. Nouvelles réclamations des artistes, échaudés aux Tuileries. Enfin M. de Guisard, le directeur des Beaux-Arts, mit tout le monde d'accord, en proposant d'élever un édifice dans la cour d'honneur du Palais maudit, et d'y réunir toutes les conditions de lumière exigées des exposants. C'est ce plan qu'a réalisé M. Chabrol, l'architecte du lieu, avec un zèle et des précautions qui méritent tout éloge, s'ils n'ont pas obtenu tout succès.

La construction nouvelle occupe un espace de 16,000 mètres carrés. Elle se compose d'un grand salon quadrangulaire, entouré de quatre longues galeries et de quatre petits salons aux angles, le tout éclairé d'en haut par un toit de vitres, et formant un quadrilatère de 155 mètres de pourtour. On a placé là les grandes toiles et les sculptures. Les petits tableaux occupent le rez-de-chaussée du Palais, disposé en conséquence.

Ce n'est pas le jour qui manquera dans cette cage de verre, car la lanterne supérieure a 103 mètres de superficie vitrée, presque le double de celle qui jette tant de lumière dans le grand salon du Louvre. Des calorifères sont établis pour combattre le froid et l'humidité. Et si la neige s'avisait d'intercepter les rayons d'en haut, un service est organisé pour la balayer du vaste toit. Pour que M. Chabrol succombât dans cette nouvelle campagne de Russie, il faudrait donc que les éléments fussent invincibles, comme à Moscou et sur la Bérésina.

N'oublions pas deux rapprochements assez curieux.

La première exposition des artistes français eut lieu en 1673 dans ce même Palais-National, alors Royal, où se tient l'exposition de 1850. Nous en trouvons la preuve dans l'exemplaire, unique peut-être, du catalogue de Pierre Petit, imprimeur du roi, encore visible à la Bibliothèque nationale, avec cette date de 1673. Les expositions du Louvre ne commencèrent que vingt-six ans plus tard, en 1699. Quant au jury d'examen, son institution remonte à 1745. Il était élu par la compagnie des artistes, et ne pouvait contrôler les œuvres d'aucun membre de l'Académie de peinture et de sculpture. Comprenez-vous cet admirable enseignement de l'histoire ? L'art était libre, électif, et ne relevait que de lui-même sous l'ancienne monarchie ! C'est depuis la révolution de 1793 qu'il a été privé de l'élection et soumis à des jurys arbitraires ! — Et comment la République de 1848 l'a-t-elle affranchi ? En lui rendant tout simplement ses libertés et ses priviléges de l'ancien régime ! L'industrie donne aujourd'hui le même exemple en profitant de son émancipation, pour revenir à quoi ? à une institution du moyen âge, aux conseils de prud'hommes ! Tant il est vrai que les révolutions ne servent à rien, qu'à tout remettre en place après avoir tout culbuté ! et que le progrès de l'humanité, tournant dans un cercle, consiste le plus souvent à regagner le point de départ ! N'est-ce pas le cas de *varier* le mot de Mme Roland, conduite à l'échafaud par la liberté : — « O liberté ! que de *sottises* on commet en ton nom ! »

Encore une curiosité fort piquante du Salon de 1850 : L'Assemblée législative a voté 159,000 francs pour les frais de l'exposition ; 68,000 francs seulement ont été employés à cet usage. Le reste a servi à réparer les dégâts commis par les vainqueurs de Février dans le Palais-National !

Maintenant, quelles seront les œuvres d'art envoyées et admises à cette exposition ? Nous n'en pouvons juger encore que par celles qui n'y figureront pas. Hélas ! la plupart des maîtres n'y brilleront que par leur absence.

Nous avons rencontré hier, aux portes du Salon, un

élève de M. Ingres, en paletot gris, pantalon gris, chapeau gris, yeux gris, teint gris et mine grise.

— Eh bien, lui avons-nous demandé, le maître par excellence daigne-t-il offrir ses œuvres au public?

— Jamais! a répondu l'élève de l'air le plus gris. Et il nous a raconté ainsi les occupations de M. Ingres depuis plusieurs années.

## POURQUOI M. INGRES N'EXPOSE PLUS.

Vous savez que M. le duc de Luynes, ce dernier grand seigneur de France, qui emploie si noblement sa haute fortune, avait chargé l'auteur du *Saint Symphorien* de décorer de peintures monumentales la plus vaste salle de son château de Dampierre. Le prix convenu était aussi magnifique que le cœur du Mécène et que le talent de l'artiste. De plus, le premier livrait au second son royal appartement jusqu'à la confection de l'œuvre. M. Ingres devenait maître et seigneur à Dampierre, à la place de M. le duc de Luynes. Or, vous allez voir jusqu'où l'amour du *ton*, la recherche du *style*, la crainte de la *couleur*, la superstition du *jour* peuvent conduire le plus aimable et le plus désintéressé des peintres.

Le premier jour, le grand seigneur en personne accompagne son hôte sur le théâtre livré à son génie. M. Ingres l'arrête dans un salon garni de tableaux payés fort cher et signés de noms illustres :



Salon de 1850. Vue de Bruges, tableau de M. Justin Ouvrié.

— Je vous prie de faire disparaître ces toiles. Elles sont d'un autre *ton* que les miennes, et les unes jureraient dans le voisinage des autres.

M. de Luynes sacrifia ses tableaux.

M. Ingres dessina ses cartons, et le duc fit disposer à grands frais les toiles, les cadres et les ornements de la salle.

Quand tout fut prêt pour recevoir la couleur :

— Cette décoration ne peut convenir au *style* de mes peintures, dit M. Ingres ; il faut la changer de fond en comble.

On changea la décoration, suivant les idées de l'artiste, et la seconde coûta plus encore que la première.

Arrivèrent les tentures commandées par le duc, étoffes d'une richesse, d'un travail et d'un prix exorbitant.

— C'est merveilleux, dit M. Ingres, mais cette *couleur* écraserait les miennes, qui exigent le gris de souris ou le vert-grenouille.

On relégua les tentures au grenier, et l'on en fit de vert-grenouille ou de gris de souris.

M. de Luynes voulait à tout prix satisfaire M. Ingres et entrer en possession de ses chefs-d'œuvre.

L'artiste avait enfin saisi le pinceau, lorsqu'il s'écrie un beau matin :

— Décidément, ce n'est pas sur toile qu'il faut peindre ici, c'est sur fresque!

— Qu'on enlève les toiles, répond le duc, et qu'on mette la muraille à nu.

Toiles, cadres, ornements disparaissent, et M. Ingres sonde les murs avec hésitation :

— Ces murs ne valent rien ; il faut refaire ces murs!

— Qu'on les refasse ! repart l'infatigable Mécène.

On dut pour cela remanier tout le château, depuis les caves jusqu'au toit. M. de Luynes seul voulut ignorer la dépense de cet effroyable travail.

— Eh bien, demanda-t-il gracieusement, quand il fut terminé, vous allez peindre à fresque, monsieur Ingres?

— Ma foi, non! le *jour* de la salle m'a trompé. Je reviens à la peinture sur toile.

— Qu'à cela ne tienne !

Et l'on refait des cadres, des ornements, tout ce qu'on avait détruit...

Alors enfin M. Ingres se met au travail, et M. de Luynes le suit d'un œil triomphant.

Quelques têtes sortent de la toile ; des groupes s'arrangent, des ciels, des draperies s'ébauchent...

— C'est admirable ! s'écrie le duc enchanté.

— C'est sublime ! répètent les rares connaisseurs admis dans le sanctuaire. Car pendant tout ce temps-là, depuis des années, les meilleurs amis du châtelain n'entraient chez lui qu'avec la permission de l'artiste.

— C'est détestable ! répond M. Ingres, effaçant le tout d'un coup de brosse.

Et, plus mécontent de son œuvre à mesure qu'on la loue davantage, il la recommence et la détruit vingt fois de suite.

— Allons, allons! patience ! disait M. de Luynes, apaisant le maître inflexible. Je ne suis pas pressé... Prenez tout votre temps.

Mais il n'avait pas prévu le coup de grâce, qui fut celui-ci :

— Monsieur le duc, lui déclara enfin l'artiste ; je renonce à la peinture... Confiez à d'autres la décoration de Dampierre !

Et M. de Luynes ne trouvant plus rien à répondre cette fois, M. Ingres quitta, avec la naïveté de La Fontaine, l'appartement d'où il avait tenu son hôte exilé dix ans, laissant les cadres vides, la salle sans peintures et le château renchéri des centaines de mille francs qu'il y avait fait dépenser en vain.

Grand seigneur jusqu'au bout, le duc de Luynes n'a pas fait entendre un murmure.

— Et voilà pourquoi notre maître n'expose plus et n'exposera jamais ! conclut l'élève au paletot gris, en achevant de nous conter cette histoire (1).

Comme il tournait le dos, nous avisâmes un disciple de M. Paul Delaroche, et nous le questionnâmes à son tour.

— M. Delaroche est à Nice, où il soigne un de ses enfants, nous dit le rapin. Il a bien laissé à Paris un chef-d'œuvre, mais il ne sera pas pour le nez du public. C'est un *Bonaparte passant les Alpes*. On le grave en ce moment ; vous le verrez chez les marchands d'estampes. Il *enfoncera* le *Bonaparte* de David. Napoléon avait dit à celui-ci : — Peignez-moi calme sur un cheval fougueux. David a donné dans ce panneau, et n'a fait qu'un cavalier de théâtre. M. Delaroche a été vrai tout simplement. Il a mis le grand homme à cheval sur un mulet ; car c'est ainsi qu'il a passé les Alpes. Quant à la figure, le maître n'a eu qu'à se regarder dans la glace pour la rendre frappante ; vu qu'il ressemble à Bonaparte à s'y méprendre, surtout depuis qu'il porte, comme *l'autre*, une mèche de cheveux en travers du front.

Un élève de M. Horace Vernet nous assura de son côté que son maître avait renoncé à exposer le portrait équestre du président de la République, depuis que lui-même s'était mordu la langue en tombant de cheval, à la grande revue de Versailles. Le fait mérite confirmation, car M. Horace Vernet n'est pas de ceux qui boudent la publicité.

(1) Voyez le portrait de M. Ingres, t. IX du *Musée*, p. 192.

Ce qui est malheureusement trop vrai, c'est qu'un autre grand artiste, spectateur de cette même revue, a brisé ses pinceaux qui ne le nourrissaient plus, pour se livrer au commerce lucratif du vin de Champagne.

Vous allez retourner votre première question contre nous : — Mais quels tableaux verrons-nous donc au Salon de 1850 ?

— Vous verrez probablement un excellent portrait de M. Amaury Duval, et un autre portrait de M. Eugène Giraud, qui a fait du bruit dans les hautes régions. C'est un simple pastel, mais qui représente avec tout l'éclat de la peinture à l'huile la belle princesse Mathilde D..., cousine du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Vous verrez une grande toile de M. Galimard, peut-être un tableau de M. Ary-Scheffer, donné par lui à cette bonne œuvre des colonies bretonnes de M. du Clésieux, déjà recommandée par nous à votre bienfaisance ; tableau que vous pourrez gagner avec un billet de la loterie de Saint-Ilan, dont ce chef-d'œuvre formera le gros lot.

Vous verrez sûrement des miniatures comme M. Maxime David seul en fait aujourd'hui : fines et vigoureuses, caractérisées et frappantes, bijoux de famille dans un salon, et tableaux de prix dans un cabinet.

Vous verrez enfin beaucoup de paysages. L'histoire ne donnant pas de nos jours, et la nature étant plus riante que la société, on dit que les paysages auront la palme au Salon. Vous y admirerez, par exemple, et vous allez contempler ici même, la curieuse et pittoresque *Vue de Bruges*, de M. Justin Ouvrié, que nous avons pris soin de faire graver pour vous, avant que le maître l'envoyât à l'exposition. C'est là un de ces joyaux de l'art qu'il est prudent de saisir au passage ; car, à peine livrés au public, les amateurs les enlèvent au poids de l'or.

## BRUGES. — JUBILÉ DU SAINT-SANG.

Bruges est la ville bien-aimée des paysagistes. Ancien chef-lieu de la Flandre occidentale, peuplé autrefois de plus de cent mille âmes, réduit aujourd'hui à trente et quelques mille habitants par le développement des cités industrielles de la Belgique, Bruges est devenu un musée par ses monuments, un sanctuaire par ses églises, une cour des Miracles par ses mendiants. On n'en compte pas moins de quinze à vingt mille, errant du matin au soir sur les ponts et les canaux de cette Venise flamande, et quêtant leur déjeuner ou leur dîner aux portes des cinquante couvents qui leur gardent la part à Dieu. Joignez à cela des rues étroites et sombres, illuminées aux deux bouts, comme des chambres obscures, par les reflets argentés de l'onde ou les rayons dorés du soleil ; de charmantes maisons gothiques à pignons dentelés, tourmentées d'ornements dans le goût espagnol ; des femmes et des paysans vêtus et coiffés comme au temps de Charles-Quint ; les souvenirs mélancoliques d'une grandeur commerciale évanouie, de tout le commerce des Pays-Bas, des factoreries de l'Angleterre et de l'Orient, de la cour des comtes de Flandres, etc., etc. ; les restes admirables du grand siècle de la peinture flamande ; les tombeaux de Jean van Eyck, de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne ; un hôtel-de-ville, des halles, un évêché, qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture ; une forêt de tours et de clochers découpés à jour, des hôpitaux, des musées et des colléges qui étaient autrefois des palais. Voilà Bruges tel que l'a peint M. Justin Ouvrié.

La vue est prise du canal, près du Grand-Béguinage. On nomme ainsi la maison de retraite des femmes âgées. Vous en voyez la porte, au bout du pont, à gauche. L'autre grande maison éclairée, à droite, est le presbytère. Dans le fond se dressent, à gauche l'église Saint Sauveur, à droite le clocher de Notre-Dame.

C'est à travers ces restes du moyen âge, que le moyen âge lui-même semblait défiler, le 7 mai dernier, avec la procession du jubilé du Saint-Sang.

Suivant une pieuse tradition, Thierry d'Alsace, comte

de Flandre, rapporta de Jérusalem à Bruges, vers 1150, une partie du sang de Jésus-Christ, recueillie au pied de la croix par Nicodème et Joseph d'Arimathie. Thierry avait reçu ce divin présent de Baudouin III, roi de Jérusalem. Une bulle du pape Clément V constate que jusqu'au commencement du quatorzième siècle, le Saint-Sang de Bruges, figé toute la semaine, se liquéfiait les vendredis, vers six heures. Le miracle cessa le 13 avril 1310, raconte le père Meulenyzer, parce qu'un sacrilége, en baisant la relique, proféra contre elle un blasphème.

Depuis cette époque, le Saint-Sang n'a pas cessé d'être vénéré à Bruges, et le jubilé en a été célébré en 1850 avec plus de solennité que jamais. Un mois d'avance, la grande procession historique avait été annoncée dans tout le royaume, en flamand et en français. Aussi la ville entière regorgeait de pèlerins étrangers. Des Anglais payaient une guinée leur place à une fenêtre. Les rues étaient jonchées de feuillage et de fleurs, et tapissées de tentures, de drapeaux de toute nation, d'oriflammes symboliques, etc. Les cloches carillonnaient sans relâche. La cité, si déserte et si muette ordinairement, était pleine de mouvement, de foule et de bruits joyeux. Le 7 mai, la procession déboucha de Notre-Dame et déploya son immense cortége : musique et régiments de l'armée ; la *gilde* des menuisiers, avec ses hérauts, ses bannières et ses costumes ; l'histoire de toutes les Flandres, représentée par ses personnages, le comte Robert, les preux compagnons de saint Louis, Jean de Matha, fondateur des Trinitaires, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, Thierry d'Alsace, les évêques de Gand, Namur, Liége, etc.; puis encore Jacques de Compostelle, les prophètes et les saints de la Bible, les mystères douloureux et glorieux, les batailles célèbres, le supplice de sainte Catherine, la reine Bathilde, la châsse de saint Eloi, les bourgmestres, les échevins, les fonctionnaires, les corporations ; tout cela divisé en autant d'escortes, sur 600 mètres de long, et formant près de deux mille hommes et femmes vêtus avec l'exactitude et la richesse traditionnelles. Par exemple, la reine Marie de Bourgogne portait une valeur de 60,000 francs en diamants et en pierreries. Quant à l'assistance et au concours des spectateurs, ils étaient innombrables et composaient un cadre digne de l'immense tableau. Le défilé dura plusieurs heures. Après la rentrée de Pie IX à Rome, c'est le plus beau coup d'œil qu'ait offert la religion depuis longtemps. M. de Ravignan devait prêcher. Son état de souffrance l'en empêcha. Il fut remplacé par M. Capelle, chanoine de Cambrai.

La folie française agitait ses grelots dans cette fête populaire. Sur une place à l'écart, près d'un canal, une armée de saltimbanques s'était établie dans un village improvisé en planches et en toiles peintes. Les bons Flamands s'y extasiaient devant un singulier mélange de spectacles : La Passion de Notre-Seigneur, les barricades de Juin, l'Assemblée nationale, la mort de monseigneur Affre, l'empereur Napoléon, le général Cavaignac, en cire coloriée, les femmes sauvages, les bêtes savantes, les escamoteurs, etc., etc. Un traiteur de Paris, qui avait converti en restaurant une vieille maison espagnole du voisinage, vendit, le seul jour de la procession, deux à trois cents livres de beefsteak.

Vous voyez que Bruges méritait le pinceau de M. Ouvrié, comme celui-ci mérite le burin de nos graveurs.

## FABLES ET FABLIAUX, de M. Etienne CATALAN.

Parmi les livres que le *Musée des Familles* a pris sous ses auspices et qui sont en vente dans ses bureaux, il en est un que nous recommandons spécialement à nos lecteurs, non-seulement parce qu'il est dans toute la fraîcheur de sa nouveauté, mais encore et surtout parce que nous n'en savons pas de meilleur à placer dans une bibliothèque de famille ; ce sont les *Fables et Fabliaux* de M. Etienne Catalan, le profond et savant moraliste, l'ingénieux et pur écrivain, que les *Etudes sur Montaigne*, pour quiconque les a lues, ont élevé déjà aux premiers rangs littéraires. Le second ouvrage est digne en tout du premier, et le rappelle heureusement par la solidité du fond et l'originalité de la forme. On reconnait, dans les *Fables et Fabliaux*, le digne élève de Montaigne, l'homme qui a pâli vingt ans sur les pages des *Essais*, et qui s'est approprié en maître les tournures alertes, les finesses naïves, les vieux mots si regrettables, le *fin et* si exquis (passez-nous le mot) du plus puissant créateur de notre langue. Nul fabuliste, depuis La Fontaine, n'a conté avec autant de bonne humeur et dans un style plus vraiment français, nous allions dire gaulois. M. Catalan, du reste, a renouvelé la fable, si usée depuis deux siècles. Comme son titre l'indique fort bien, il l'a rajeunie en la mariant au fabliau. L'idée, certes, était excellente ; l'exécution ne l'est pas moins. Ce ne sont plus ici seulement des bêtes qui font de la morale : ce sont des personnages illustres ou curieux qui défilent, jetant une anecdote, un souvenir ou un bon mot ; ce sont les aventures les plus piquantes et les plus ignorées de nos vieux conteurs, ravivées de tout ce que l'art savant du langage actuel, de tout ce que les ressources de la poésie familière, peuvent ajouter au naturel charmant de notre ancien idiome. Nos lecteurs auront jugé cette savante fusion par les deux fables de l'auteur, insérées dans notre présent numéro. Le livre entier mérite d'aller dans leurs mains. Ils n'en trouveront guère, par le temps qui court, de plus littéraire, de plus moral et de plus amusant tout à la fois. Ce sera un honneur pour le *Musée des Familles* d'avoir mis le premier cette perle en lumière. Aussi ne manquera-t-il pas d'y revenir. Les occasions peut-être ne s'en feront pas attendre, car si les *Etudes sur Montaigne* avaient excité la vive attention de l'Académie française, les *Fables et Fabliaux* méritent plus que l'attention de l'éminent aréopage.

— Un autre livre dont nous reparlerons aussi et qui va faire une grande sensation en Europe, c'est le dernier écrit de M. Guizot : *Monk, Histoire de la chute de la République et du rétablissement de la monarchie en Angleterre.* Il est également déposé aux bureaux du *Musée des Familles.*

## COURS DE M. COLART.

Nous devons un avis sincère aux familles qui reprennent leurs quartiers d'hiver à Paris, et qui cherchent des cours d'instruction où ils puissent envoyer leurs enfants en toute confiance. Le plus distingué, le plus célèbre et en même temps le plus sûr de tous ces cours, est sans contredit celui de M. Colart, ancien instituteur des Enfants de France, premier élève et successeur de l'illustre abbé Gaultier. Universalité des sciences modernes, solidité des vieux principes, unité de méthode et de direction, expérience de quarante années, émulation constante et progrès rapides, tout est réuni dans cet enseignement sans rival, où se forme chaque hiver l'élite de la jeunesse parisienne, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence et au mariage. M. Colart a pour sage devise : *Ni trop, ni trop peu.* Ses leçons durent six mois, de décembre à juin ; des devoirs sont donnés pour l'été et corrigés à la rentrée des classes. Cette division du temps et du travail ne convient pas seulement à la majorité très-aristocratique des élèves de M. Colart, qui passent la belle saison dans les châteaux de leurs pères; elle convient à tous les enfants dont l'esprit se repose sans s'endormir, tandis que leur cœur se retrempe dans la vie de famille, et que leur santé se fortifie dans la vie de campagne. Les cours, justement nommés encyclopédiques, embrassent la grammaire, la littérature, l'histoire universelle, la géographie, l'astronomie élémentaire, les mathématiques, les sciences naturelles, les langues, les arts d'agrément. Les professeurs qui secondent M. Colart sont dignes de lui. Il suffit de citer M. Jacquand pour la peinture et M. Panseron pour la musique. Quant à la méthode d'enseignement, on ne peut la juger qu'en écoutant le maître. Nous sommes allé l'en-

tendre par curiosité, et nous y sommes retourné par intérêt et par plaisir. Jamais la science élémentaire ne prit des formes plus correctes et plus aimables. M. Colart instruit son jeune auditoire en le charmant, nous allions dire en le fascinant. Les enfants les plus rebelles à l'étude y prennent goût avec lui. Nous l'avons vu faire passer les rudiments les plus abstraits de la grammaire à la faveur d'une saillie et d'un éclat de rire. Nul n'excite plus habilement l'émulation par les petits moyens des jetons et des présidences. Nous connaissons une jeune fille pour qui la leçon de M. Colart est la fête la plus désirée de chaque semaine. Ajoutez à tout cela que le personnel de ces cours n'est jamais altéré d'aucun mélange suspect, que l'éducation s'y fait en même temps que l'instruction, par l'enseignement mutuel des bonnes manières, et par l'a-propos exquis du maître à donner l'exemple et, au besoin, la leçon de cette morale et de cette politesse française dont l'ancien instituteur des rois a pris la tradition en si bon lieu.

## RÉBUS ET ÉNIGMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

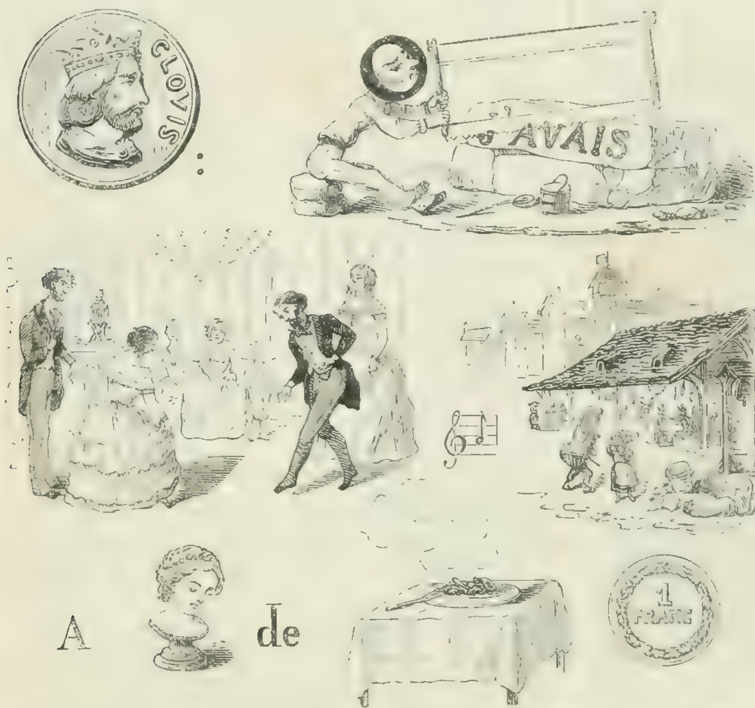
Ne voulant jamais cesser de joindre l'utile à l'agréable, le *Musée des Familles* avait résisté jusqu'ici à l'entraînement qui emporte les journaux illustrés vers la futilité des rébus, des charades et des énigmes. S'il cède aujourd'hui à cet entraînement et aux désirs du plus grand nombre de ses abonnés, c'est qu'il a trouvé le moyen d'introduire l'enseignement jusque dans les bizarreries du rébus et de l'énigme.

Les rébus, que nous inaugurons dans le présent numéro, tout en cassant la tête de nos lecteurs, y laisseront du moins quelque chose. Ils formeront une galerie des médaillons des rois de France et un recueil de leurs paroles les plus mémorables.

Armez-vous de cette clef historique et tâchez d'ouvrir la première porte secrète de notre labyrinthe. (Il va sans dire que le médaillon royal ne fait point partie de la phrase du rébus.)

Nos énigmes auront une portée plus instructive encore et plus générale. Elles embrasseront le vaste domaine de la science, de l'histoire et de la géographie universelles.

Voici celle que nous soumettons, pour commencer, aux méditations de notre public, et qui sera résolue dans notre prochain numéro, par une remarquable scène historique, dramatique et morale :




ÉNIGME : En quel pays et à quelle époque les grands sortaient-ils de table à la lueur de flambeaux vivants?

*N. B.* Nous rappelons aux abonnés du *Musée des Familles* qui ont besoin de gravures de modes *exactes* et de modèles *exécutables* de tous les ouvrages à l'aiguille, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs familles, soit pour leurs relations de voisinage ou d'amitié, qu'il est encore temps de joindre à leur abonnement pour 1850-51 :

## LES MODES VRAIES, TRAVAIL EN FAMILLE,

Complément privilégié du *Musée des Familles*, paraissant chaque mois avec le *Musée*, contenant plus de texte explicatif et autant de patrons, musique, etc., que les journaux de modes les plus chers, *sans excentricités ni réclames de marchands*, et ne coûtant que 5 fr. par an pour Paris, et 6 fr. 20 c. pour les départements (à joindre au prix du *Musée*), au lieu de 12, 15 et 20 fr. que coûtent les journaux de modes sans littérature et sans *illustrations*. (Voir nos couvertures de septembre et d'octobre derniers.)

Le *Musée* et les *Modes vraies* réunis : 11 fr. pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements. On peut toujours souscrire au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.—Tout abonné du *Musée* peut souscrire aux *Modes vraies*, mais on ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*.

Les abonnés du *Musée* qui, en renouvelant leur abonnement pour 1850-51, n'ont pas encore profité de leur privilége de recevoir les *Modes vraies*, n'ont, pour en profiter, qu'à envoyer *franco* un bon de poste de 6 fr. 20 c., rue Saint-Roch, 37.

## OUVERTURE D'UN SALON DE LIVRES D'ÉTRENNES AU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Beaucoup de familles ne sachant comment faire, surtout loin de Paris et à l'époque des étrennes, le choix si délicat des livres sûrs qui conviennent aux gens de goût, à la jeunesse, aux femmes, aux éducations publiques ou particulières, ont prié le *Musée des Familles* d'ouvrir un dépôt de ces livres, dans lequel elles pourraient puiser en toute confiance. Le *Musée* s'est rendu à ce vœu, et désormais nos lecteurs n'auront qu'à visiter son salon ou qu'à lui adresser leurs demandes pour recevoir immédiatement les meilleurs ouvrages anciens et modernes : Livres d'heures, de science, d'instruction, de littérature, de récréation morale, d'étrennes, etc., éditions de choix, reliures de toute sorte, à des prix plus réduits que dans le commerce, — le *Musée* ne faisant point ici une spéculation. Voyez la liste et les prix de ces livres, à la quatrième page de la couverture.

Le Salon de livres d'étrennes est ouvert tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, de 9 heures à 6 heures.

Typ. Hennuyer, Batignolles.

# ÉTUDES MORALES.

## LE GATEAU DU MENDIANT. ANECDOTE CONTEMPORAINE.



Le mendiant à la porte des Sackville.

Le *Musée des Familles* vous a raconté, en 1848, l'histoire de la fête des rois. Voici un épisode authentique qui lui servira de complément, si je puis vous transmettre l'émotion qu'il m'a causée.

Je rompais hier le gâteau des rois avec quelques amis. La fève échut à M. Samuel P..., négociant de Dublin, dix fois millionnaire, homme d'esprit et de cœur original, en séjour à Paris au sujet de l'exposition de Londres. Cette royauté d'une heure qui, grâce à la tradition chrétienne, survit à tant de royautés séculaires, et que les élus du sort accueillent d'ordinaire assez tranquillement, produisit sur mon hôte une impression si vive, que je lui

fis mes excuses en voyant une larme sur sa joue pâlie.

— C'est une larme de joie! me répondit-il.

Puis, regardant sa femme, charmante Irlandaise, assise en face de lui, et non moins troublée que lui-même, il demanda aux dames la permission de la choisir pour reine.

M^me^ P... reçut la couronne par acclamation, et son mari, autorisé par un tendre coup d'œil, nous raconta ainsi le souvenir qui l'avait ébranlé sur son trône :

— Il y a vingt-cinq ans, un orphelin, qui en avait à peine quatorze, et que j'appellerai Daniel, vivait à Dublin chez un oncle maternel, M. Sackville. Ce dernier, veuf d'une femme qui avait emporté toutes ses vertus dans la tombe, était devenu aussi avare que riche, et aussi bourru qu'avare. Il s'était chargé de son neveu par amour-propre ; mais, le jugeant au moins superflu dans sa famille (le digne Irlandais avait douze enfants), il l'avait affublé du nom de *Treizieme*, lui faisant de ce nom cruel un reproche quotidien, maudissant son père ruiné par honneur et sa mère tuée par le chagrin, trouvant qu'il mangeait comme un ogre, buvait comme une éponge, dormait comme un fainéant, et n'était bon qu'à désespérer sa famille. Daniel n'eût pu le satisfaire qu'en s'éduquant sans maîtres, en s'habillant sans étoffe, en se nourrissant de brouillard (c'est à peu près ce qui avait lieu), et surtout en partant pour l'Inde avec les mendiants émigrés. Il eût pris vingt fois ce parti, si un bon cœur, un seul, répondant au sien, ne l'eût retenu chez ses parents. C'était Rachel, sa cousine, la plus jeune fille de M. Sackville. Cette jolie enfant, de dix ans à peine, toute blonde et toute rose, avec des yeux d'un bleu humide, avait d'abord, par imitation docile, épousé l'aversion commune pour Daniel ; mais bientôt le sentiment de la justice, l'élevant au-dessus de son âge, lui avait appris à consoler le malheureux. Pour vivre et s'instruire à l'ombre de Rachel, Daniel s'était fait le valet de sa gouvernante et de son instituteur. Or, toutes les fois que la cousine était en faute, travaillait mal, perdait ou brisait quelque chose ; toutes les fois que la servante ou le pédagogue avaient l'humeur noire, c'était le cousin qui était coupable et qui subissait le châtiment et la malédiction. Cette iniquité pouvait faire de Rachel un petit monstre ; elle en fit, au contraire, un ange de dévouement. Plus son compagnon souffrait pour elle, plus elle l'aima et voulut le dédommager. Le voyant puni à sa place, elle devint irréprochable ; et, les punitions continuant encore, elle en fit des récompenses en les partageant. Lutte touchante de deux enfants contre une famille entière, où les bons instincts des uns grandissaient de victoire en victoire, tandis que chaque défaite ajoutait aux petitesses et aux vengeances des autres! J'allais oublier un second ami de Daniel, *Stop*, le griffon du logis, qui le défendait avec plus de courage que de succès.

Rachel était devenue ainsi un prodige de science, de sagesse et de grâce, lorsque arriva la fête de Noël avec son cortège d'étrennes. Chaque enfant reçut un arbre chargé de petits cadeaux et de bougies de couleur. Daniel seul n'en eut point ; on trouva quelque raison de l'en priver. Mais comme il dévorait ses larmes à l'écart, Rachel accourut, portant un arbre dix fois plus beau que les autres, et, toute rouge de bonheur, l'offrit à son cousin. C'était un encouragement envoyé par un prêtre voisin à l'ange de la maison. Le donateur arrivait au même instant ; il prit les deux enfants sur ses genoux, et adjugeant l'arbre à Daniel, qui n'osait le prendre, il calma le scrupule de son cœur :

— Accepte, mon ami, le présent de ta cousine. Ce sera tout profit pour elle comme pour toi. Elle en jouira doublement, et vous vous en aimerez davantage.

Les deux enfants s'embrassèrent sous la bénédiction de l'homme de Dieu, et M. Sackville déconcerté ne protesta que par un grognement.

Hélas! c'était trop de bonheur pour Daniel ! Aussi triomphante qu'il restait modeste, Rachel excita sans le vouloir la jalousie de ses frères ; et quand vint, le soir, l'exposition des cadeaux illuminés, au moment où le paria contemplait avec délire cette première fête de sa vie, un de ses cousins, feignant une maladresse barbare, mit le feu à son bel arbre de Noël et à tout son échafaudage d'étrennes... En vain Rachel éperdue se brûla les mains pour étouffer l'incendie, Daniel vit la flamme dévorer en un instant son trésor. Ce qui lui fit plus de mal encore, ce fut l'éclat de rires bruyants qui couvrit ses pleurs.

Le lendemain, Rachel était malade au lit, et Daniel cherchait sur le môle un navire pour s'embarquer... Un capitaine américain lui offrit de le prendre à l'essai, s'il consignait huit livres sterling (deux cents francs).

Le pauvre petit crut qu'on lui demandait le Potose, et s'en revint, navré, conter son secret à Rachel...

— Partir! vous voulez partir! s'écria-t-elle, pleurant plus fort que lui. Et ils se consolèrent, en s'embrassant, d'être trop pauvres pour se séparer... Cependant Rachel demeura pensive, et se mit à fouiller machinalement dans les reliques de sa mère...

Pendant les jours suivants, attribuant à Daniel la souffrance de sa cousine, on le maltraita plus que jamais, et on lui interdit le chevet de la malade. Heureusement, celle-ci n'en guérit que plus vite, afin de le revoir, et la famille se retrouva au complet le jour de la fête des Rois.

(Ici M. Samuel P... fit une pause, et notre intérêt s'accrut avec son émotion.)

— Daniel eut la fève, reprit-il, comme je viens de l'avoir. Le sort conspirait pour lui, car son cousin, le brûleur d'arbres, avait disposé le gâteau à tout autre intention... Mais il s'embrouilla dans sa tricherie, qui tourna contre lui-même. Il se mordit la lèvre et rougit jusqu'aux oreilles. Les Sackville restèrent confus de cette leçon qui semblait venir d'en haut. Daniel lui-même n'osait se croire le roi du festin, et son regard indécis allait du gâteau à sa cousine, lui demandant d'assurer sa royauté en devenant reine avec lui. Rachel avait bondi sur sa chaise, mais faible encore, elle ne put soutenir tant de joie... En voulant s'élancer vers Daniel, elle pâlit, chancela et tomba sans connaissance...

— Enfant de malheur ! s'écria M. Sackville. Il ne manquait plus à ce *Treizième* que de me tuer mes filles!

Et arrachant au roi son gâteau, il lui jeta un fruit de pierre qui décorait le surtout : — Tiens, lui dit-il, voilà la fève que tu mérites ! va t'en régaler loin d'ici !

Daniel, à ce coup de grâce, défaillit à son tour, et il fallut l'emporter avec Rachel.

Voilà jusqu'où peuvent conduire les préférences et les haines de famille.

La seule vengeance de *Treizième*, quand il revint à lui, fut de demander à son oncle un consentement écrit à son embarquement. Jamais cadeau ne fut octroyé de meilleure grâce. Le lendemain, Daniel retrouva le capitaine américain sur le môle ; et, comme il allait le supplier de l'emmener sans argent, quelle fut sa surprise de se voir gratifié de dix schellings !

— Ce sera une avance, si je suis content de toi, dit le marin en lui tapant sur la joue. Nous levons l'ancre ce soir même pour Calcutta.

Sans prendre le temps de sonder ce mystère, Daniel fit son petit paquet et ses adieux au bon prêtre... Puis il embrassa Rachel, avec quels sanglots, vous le devinez.

Sa cousine le prit à part et lui montra son gâteau royal, sauvé par elle et précieusement enfermé dans un coffret :

—Vous savez, lui dit-elle, l'enseignement de ma mère. C'est la part de l'absent, votre part, Daniel! Chaque jour, je la consulterai à votre sujet. Tant que vous serez heureux, elle se conservera. J'espère que vous la retrouverez intacte, et que nous la partagerons à votre retour...

L'orphelin sanglota de plus belle et faillit perdre courage. Mais tous les Sackville, accourant et le fêtant pour la première fois, le conduisirent en triomphe au port, non sans le combler... de mille conseils.

La Providence leur réservait deux leçons, à ce dernier moment. Leur victime pleura et les remercia du meilleur cœur en se séparant d'eux ; et *Stop* les quitta pour suivre Daniel à la nage, avec de tels hurlements, que le capitaine attendri le reçut à bord.

Un quart d'heure après, le mousse du *Washington* (tel était le nouveau titre de *Treizième*), debout avec *Stop* sur le bastingage, voyait s'effacer, comme une dernière étoile, le mouchoir agité par sa cousine.

Quand il ne découvrit plus que le ciel et l'eau, le capitaine l'arracha à ses rêveries : — Tu connais ceci? lui dit-il en lui montrant un bracelet d'or.

Daniel tomba à genoux et comprit enfin... C'était le bracelet de la mère de Rachel, legs sacré de la mourante à sa fille chérie...

— Un vieux prêtre et une charmante enfant, reprit le capitaine, m'ont remis cela ce matin pour la caution que j'exigeais de toi. Lorsqu'on est aimé ainsi, c'est qu'on le mérite ! Je crois donc que tu feras ton chemin, et je veux aider tes premiers pas. Si tu es un bon marin, quand nous débarquerons à Calcutta, je te rendrai ce trésor, qui doit te porter bonheur...

— Oh ! oui, vous me le rendrez, et je le rapporterai à Rachel ! s'écria le mousse avec une résolution virile...

Douze ans après le départ de Daniel, dont on n'avait plus entendu parler, un mendiant bizarre et inconnu apparut, le soir, jouant sur la clarinette un air du pays, aux portes des anciens châteaux et des riches villas qui entourent Dublin. Il semblait cassé par l'âge et la souffrance. Un chapeau à larges bords ombrageait ses cheveux blancs. Il portait une sorte de robe en haillons, une peau de bête sur les épaules et une besace à la ceinture, avec l'inscription : *Pauvre aveugle.* Il avait, en effet, pour guide un chien tellement vieux, que sa race était méconnaissable. Les plaisants disaient que l'aveugle y voyait plus clair que le chien. L'un et l'autre intriguaient fort les curieux, qui, sans pouvoir découvrir leur gîte, les retrouvaient chaque soir devant les mêmes habitations. Ces habitations étaient particulièrement celles de la famille Sackville, dont tous les membres, plus ou moins riches, avaient leurs cottages auprès de Dublin. L'obstination du pauvre à mendier à leurs portes était d'autant plus étrange, qu'il serait bientôt mort de faim s'il n'eût vécu que de leurs charités. Les uns le faisaient chasser par leurs domestiques, les autres le chassaient eux-mêmes avec cent avanies; ceux-ci le menaçaient de briser son gagne-pain criard, ceux-là lâchaient leurs chiens de garde aux trousses de son frêle compagnon. Et plus les marques d'égoïsme lui étaient prodiguées, plus il revenait les provoquer avec son interminable refrain.

— Mes amis, répondait-il doucement à leurs insultes, vous oubliez que nous sommes frères, que le riche peut devenir pauvre, et le pauvre riche ; que Jésus-Christ lui-même (il nous l'a dit) se cache sous les haillons de la misère... Chacun ici-bas peut avoir besoin d'autrui... Réfléchissez à ce que vous faites... La nuit porte conseil; je reviendrai demain...

Et, tout en circulant ainsi, le mendiant faisait causer les les indiscrets, se mettait au courant de l'histoire de chacun, et s'attirait de nouveaux outrages en lançant quelque vérité à propos :

—Monsieur Robert Sackville, attachez bien vos chiens ; vous savez que ce n'est pas pour vous qu'ils vous aiment !...

—M. Georges, brûlez-vous toujours les arbres de Noel ?

— Madame Anna Berkins, il y a des marâtres qui donnent aux enfants des gâteaux de pierre !

— Madame Sarah Thomson, vos filles mettent-elles, comme vous, des chats vivants dans le pot-au-feu ?

Et mille autres leçons à brûle-pourpoint, qui exaspéraient chacun, sans corriger personne...

L'étrange mendiant ne disparut enfin qu'après avoir reçu de tous les Sackville, festoyant au château paternel, une telle volée de coups de pierre, qu'il s'en alla clopin clopant, emportant son chien meurtri dans ses bras.

— Adieu, maintenant! leur cria-t-il d'une voix étonnante pour son âge, je n'ai plus rien à vous demander!

Il faut dire qu'une seule exception avait dédommagé le pauvre de tant d'insensibilité. La petite Rachel Sackville, devenue une belle personne de vingt-deux ans, la perle de toute la famille et de tout le comté de Leinster, vivait retirée dans un humble cottage, avec une respectable domestique, soignant les derniers jours du vieux prêtre, ancien ami de son enfance. Chaque fois que le joueur de clarinette arrivait à sa porte, elle écoutait son air national avec une larme dans les yeux, et lui apportait elle-même son aumône en caressant son chien, et en disant de sa douce voix : — Priez pour mon cousin Daniel!

A ces mots touchants, l'aveugle, attendri à son tour, regardait la jeune fille, comme s'il eût recouvré la vue...

Un soir que M<sup>lle</sup> Sackville était sortie, il se fit conter toute son histoire depuis douze ans par la bonne domestique. C'était la vertu, la piété, la charité en action, mais aussi la tristesse et le malheur... Rachel songeait toujours à son cousin Daniel, et ne pouvait se consoler de son absence et de son silence... Elle passait les journées à parler de lui avec le vieux prêtre... L'arbre de Noël, le gâteau des Rois, le départ, Stop, formaient leur éternelle conversation. Elle avait refusé les plus riches partis de Dublin, ce qui l'avait brouillée avec sa famille...

—Tenez, suivez-moi, continua la domestique, dont l'émotion du pauvre avait gagné la confiance, vous allez juger à quel point ma maîtresse aime ce Daniel!

Et, oubliant que le vagabond n'y voyait pas, elle le conduisit dans la chambre de Rachel, ouvrit un coffret précieux, et lui montra le gâteau desséché depuis douze ans, mais à l'abri de toute corruption.

— Tant que ce gâteau se conserve ainsi, ajouta-t-elle, M<sup>lle</sup> Sackville espère revoir son cousin.

Le mendiant ne l'écoutait plus... Bouleversé des pieds à la tête, il touchait du doigt chaque objet, l'arrosait de larmes, y portait ses lèvres tremblantes... Enfin, s'agenouillant devant le gâteau sacré, il le considéra avec tant d'ardeur et de joie, que la bonne, revenant à elle, s'écria : — Vous n'êtes donc pas aveugle?

Pour toute réponse, le pauvre referma le coffret, et disparut...

Quand Rachel rentra, elle poussa un cri, en trouvant le bracelet de sa mère sur le gâteau de Daniel...

Le lendemain, une grande nouvelle retentit à Dublin, et frappa tous les Sackville comme un coup de tonnerre. Daniel, leur parent, ce pauvre *Treizième*, arrivait de l'Inde, dix fois plus riche à lui seul qu'eux tous ensemble. Il avait acheté en débarquant le plus bel hôtel de la ville, et il s'y installait le soir même... Bientôt on le vit paraître à *Gardiner's Row*, éclatant de jeunesse, de grâce et de luxe, dans un équipage à faire envie au vice-roi... Après la première stupeur, les Sackville se ravisèrent, et se mirent à la tête des courtisans qui affluaient près du Crésus. Il les reçut avec une amabilité parfaite, en homme qui eût oublié le passé, et il les invita à un grand dîner pour le dimanche suivant. C'était le jour de la fête des Rois. Il ajouta qu'étant garçon, et désirant que sa fortune restât dans sa famille, il solliciterait, au dessert, la main d'une de ses cousines. A cette nouvelle, toutes les Sackville, mineures et majeures, pâmèrent d'aise et se mirent en frais de toilette et de coquetterie... Ce fut, pendant cinq jours, à l'hôtel du cousin, une exposition et un concours acharnés, une consommation inouïe de fard et de sourires, de bijoux et de cajoleries. Daniel y prit grand plaisir, mais se plaignit de ne point voir Rachel sur les rangs... On l'assura qu'elle voulait rester fille, qu'elle allait prendre le voile, etc... On eût juré qu'elle l'avait déjà pris, ou qu'elle était morte, si Daniel n'eût réclamé froidement son adresse... Il alla la visiter, en effet, et nul ne sut rien de leur entrevue...

Le grand jour arrivé, la famille entière accourt au banquet. Il dépassait en splendeur les rêves les plus audacieux. Le vaste gâteau des rois, qui dominait le surtout, était un phénomène d'architecture et d'ornementation. Au dessert, toutes les cousines, palpitantes, regardent l'amphitryon. Une seule baisse modestement les yeux. C'est Rachel, placée au bout de la table, à côté du vieux prêtre. Au milieu du plus profond silence, Daniel se lève et prend la parole. Aux premiers mots, chacun pâlit, en voyant qu'il n'a rien oublié!... Il raconte, en effet, les douleurs de son enfance, l'arbre de Noël, le gâteau de pierre, son embarquement, la fuite de *Stop*, et le bracelet de Rachel...

— C'est ce bijou qui a fait ma fortune, s'écrie-t-il en le montrant au bras de sa cousine. Pour le dégager, je suis devenu le premier marin du *Washington*; pour le restituer, j'ai gagné un million par an! N'ayant plus dès lors qu'à m'acquitter envers ma famille, je suis revenu à Dublin lui rendre gâteau pour gâteau. J'ai voulu voir d'abord si les cœurs y étaient moins durs qu'autrefois. J'avais lu dans mes loisirs la vie de Marco-Polo, ce fameux voyageur de Venise, qui, rentré dans sa patrie avec des trésors immenses, se fit mendiant aux portes de ses cousins et en fut chassé à coups de pierres et d'outrages... Vous m'avez prouvé, mes chers parents, que son histoire est vraisemblable..., et vous allez apprendre à votre tour ce que peuvent cacher les haillons de la misère.

En même temps, Daniel découvrit solennellement l'énorme gâteau, et les Sackville reconnurent la besace, la perruque, la clarinette, tout le déguisement du vagabond nocturne qu'ils avaient tant maltraité... Ils essayèrent de se lever; mais la honte les clouait à leur place...

— Cet aveugle... qui voyait fort clair, c'était moi, c'était *Treizième*, poursuivit le cousin..., et mon guide était ce pauvre *Stop* qui vous avait quittés pour me suivre...

Alors l'amphitryon, généreux dans sa vengeance, distribua les parts du gâteau: à son oncle, le fruit de pierre, enrichi de diamants; au brûleur d'arbres, un rameau de Noël, dont les feuilles étaient des billets de banque; aux autres, la perruque et la besace, bourrées de pièces d'or, la clarinette et le chapeau, garnis de perles et de rubis, etc., etc.

A Rachel, enfin, qui seule avait accueilli le mendiant, il offrit, en s'agenouillant devant elle, sur le gâteau desséché de leur enfance, un simple anneau avec sa fortune et sa main... C'était la fève du banquet des Rois. Rachel accepta la royauté, qui fut bénie par le vieux prêtre...

— Et maintenant que nous voilà quittes, mes amis, conclut Daniel, profitez de ma leçon comme j'ai profité des vôtres, et retrouvons-nous sans rancune à ma noce.

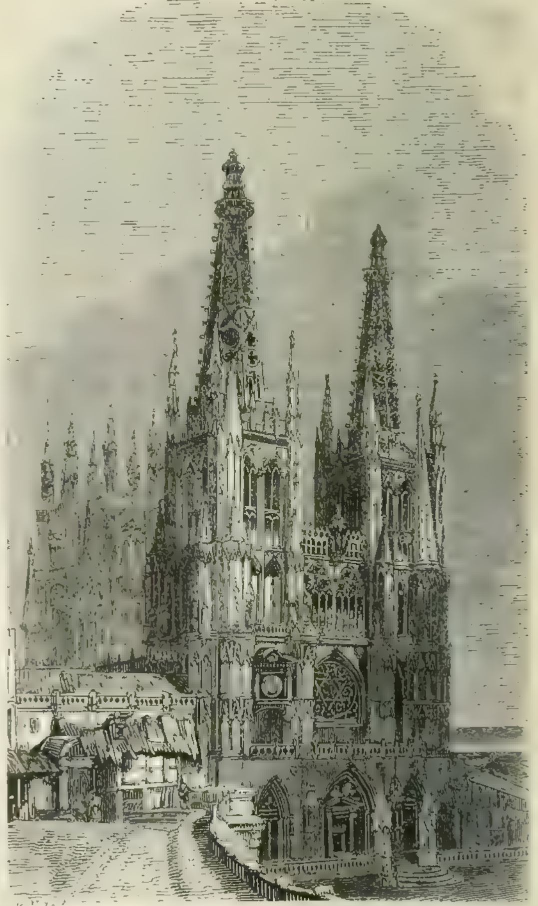
Depuis ce jour, les Sackville furent humains, et ne renvoyèrent plus un mendiant sans aumône.

— Votre histoire nous a d'autant plus intéressés, m'écriai-je en pressant la main de M. Samuel P... et de sa femme, que, malgré votre modestie et notre émotion, nous avons reconnu Daniel et Rachel dans le roi et la reine de mon humble festin. PITRE-CHEVALIER.

---

## DON JUAN II D'AUTRICHE,

### MAITRE DE PEINTURE SUR PORCELAINE.



La cathédrale de Burgos.

Voyez-vous cette petite boutique, appliquée, comme une verrue, aux pieds de la magnifique cathédrale de Burgos (1)?

(1) Voir, t. XV, p. 87 (*Voyage en Espagne*, de Th. Gautier) la description de Burgos et la vue intérieure de sa cathédrale.

C'est de là que sortait, par une froide matinée de janvier 1651, il y a tout juste deux cents ans, un jeune Espagnol, au teint pâle, aux yeux étincelants, à l'allure hautaine sous son manteau râpé... Arrivé au palais épiscopal et royal, dont les gardes lui refusèrent l'entrée : — Allez annoncer, leur dit-il majestueusement, à don Juan II d'Autriche, au fils de notre roi Philippe IV, au Grand-Prieur de Castille, que c'est un enfant de Marie Calderona qui lui demande audience.

Bientôt, en effet, les portes s'ouvrirent, et deux hallebardiers menèrent le jeune homme au cabinet du prince.

Le fils naturel de Philippe IV, superbe cavalier de vingt-deux ans, revêtu de tous ses insignes et de tous ses ordres, ne put regarder sans émotion l'inconnu, qui lui ressemblait véritablement à s'y méprendre.

— Vous êtes bien, lui dit-il, le fils de Marie Calderona?

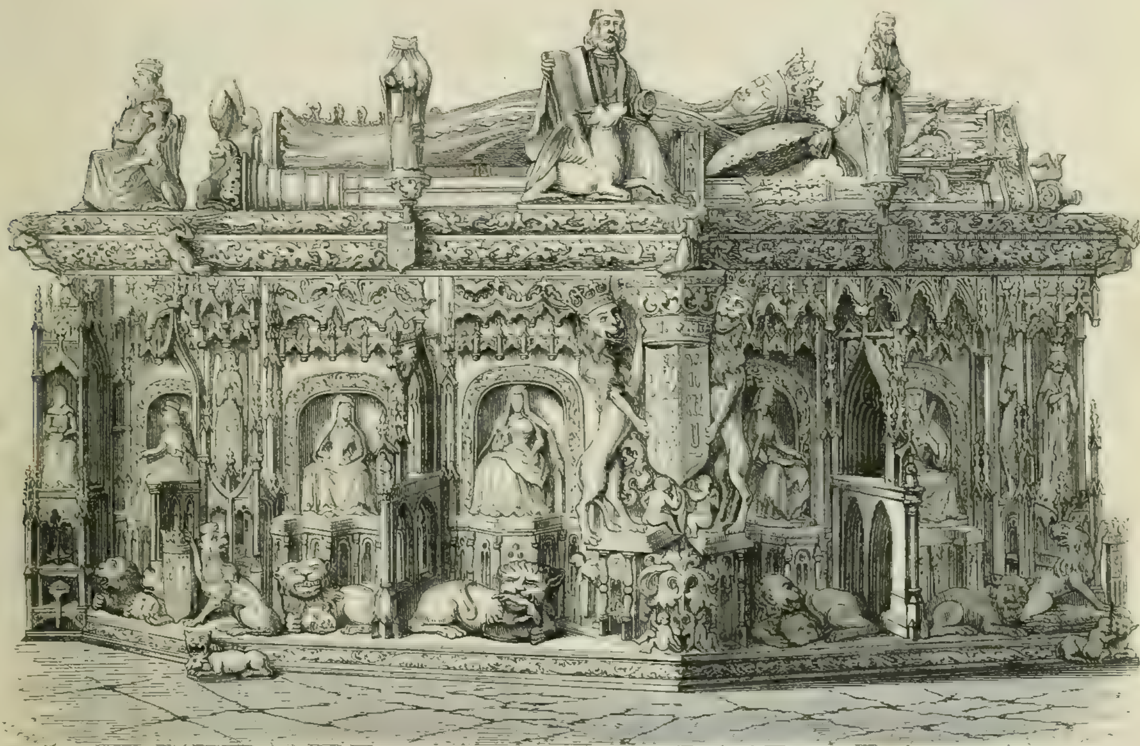
— Je viens d'en faire la découverte ! répondit José Triaz, en montrant des papiers irrécusables.

— C'est juste ! reprit don Juan, nous sommes frères maternels. Qui êtes-vous, d'ailleurs, et que voulez-vous?...

— Je ne suis rien, et je veux être quelque chose. Mon père m'a laissé pour toute fortune des pinceaux... Le frère de Votre Altesse préférerait une charge à la cour.

Le prince toisa José, et devina un paresseux, qui voulait exploiter sa naissance...

— Il faut continuer l'état de votre père, dit-il froidement, comme je continue l'état du mien. Je peins sur porcelaine, à mes heures perdues. Revenez ici tous les matins, je vous donnerai des leçons. Vous deviendrez un grand artiste pendant que je deviendrai un grand capitaine.



Tombeau de don Juan II d'Autriche et de sa femme, à la Chartreuse de Burgos.

Et il tourna le dos, laissant son frère abasourdi.

Marie Calderona était une comédienne, qui expiait au couvent, par une sainte vie, les égarements de sa jeunesse.

Don Juan d'Autriche, reconnu par son père, jouait un assez grand rôle en Europe. Chef de l'armée de Castille, en Italie, il avait débuté par reprendre Naples au duc de Guise et au célèbre Mas-Aniello. Il était déjà tellement populaire en Espagne, qu'il balançait l'influence de la reine Marianne, et l'inquiétait pour son débile fils, Charles II.

José Triaz, bien jugé par Don Juan, était un de ces orgueilleux sans courage, comme on en a toujours vu, comme il y en a tant aujourd'hui, qui oublient que la vie est une lutte, qui prétendent arriver sans labeur, et qui trouvent la société détestable, quand elle ne leur sert pas des alouettes rôties. S'il eût vécu en 1851, il eût demandé l'organisation du travail, afin d'être assuré de ne rien faire. Vous concevez son triomphe, en découvrant le secret de sa naissance! Il s'était vu tout de suite Grand d'Espagne. Il accepta néanmoins les leçons de son royal frère, espérant monter à son but par ce chemin détourné.

Le lendemain, il arriva donc avec sa palette.

— Voyons ce que vous savez faire, lui dit le prince, en lui donnant un bouquet à peindre sur un vase de porcelaine. Cet ouvrage vous sera payé cent réaux, s'il est bien exécuté.

José dessina lâchement une ébauche sans effet.

— Ce n'est pas cela! s'écria Don Juan, qui jeta ses dépêches pour saisir le pinceau. Et il traça en quelques minutes un admirable bouquet. Triaz le regardait, confondu d'étonnement. — Voilà comme on travaille, ajouta le prince ; revenez quand vous en aurez fait autant.

José reparut le troisième jour. Son esquisse était encore médiocre. Don Juan la retoucha. Bref, le vase s'acheva ainsi, gâté par l'élève et refait par le maître, qui paya les cent réaux. José, comme il arrive en collaboration, s'attribua l'œuvre entière, trouva que le prince y

avait un peu nui, et fut prêt, d'ailleurs, à recommencer.

Le vase et plusieurs autres ayant fait quelque bruit à Burgos, l'archevêque, grand connaisseur, pria Don Juan de commander à son protégé un surtout de mille piastres.

— Vous avez deux mois pour ce travail, lui dit le prince; faites-le avec soin, d'après mes leçons et ce croquis; je vais pendant ce temps-là soumettre la Catalogne.

Don Juan vainqueur revint au bout de deux mois. José lui remit des peintures sans valeur. Le prince les offrit en sa présence à l'archevêque, mais en y ajoutant, à la stupéfaction de Triaz, un second surtout admirable.

— Notre artiste, dit-il au prélat, a fait deux ouvrages, au lieu d'un. Que Votre Grandeur choisisse.

— On a voulu éprouver mon goût, répondit l'amateur en souriant. Cela est d'un vulgaire manœuvre, tandis que ceci est d'un peintre consommé. — Et il prit le second surtout, en sommant Triaz d'y joindre sa signature.

Alors le prince écrivit au-dessous du chef-d'œuvre : *Don Juan d'Autriche*; car, en effet, l'ouvrage était de lui. Il l'avait accompli entre deux batailles.

Qui fut étonné? l'archevêque. Qui fut confondu? José.

— C'est ma dernière leçon, lui dit don Juan. Je vous abandonne les mille piastres; mais pour mériter de vivre en prince, apprenez à travailler comme un prince.

Leçon perdue, de même que les autres! L'incorrigible Triaz ne fit rien qui valût, et vécut jusqu'au bout du talent de son royal frère, qui par pitié achevait encore ses œuvres, dont le paresseux continuait de se faire honneur.

Mais l'histoire, rendant ses plumes au paon, a laissé dans l'oubli le nom de José; et Carreño a établi que, « si don Juan ne fût pas né sous la pourpre, il eût pu vivre comme un roi, des produits de son pinceau.

Moins heureux comme capitaine et comme politique, il fut battu par Turenne aux Dunes, par les Portugais à Estremos, et par le père Nitard, au Conseil de la Régente. Devenu enfin premier ministre de son frère Charles II, il succomba à l'immense tâche de relever l'Espagne, et fut enterré à la chartreuse de Burgos, dans le magnifique tombeau gravé ci-dessus, tombeau digne à la fois de l'artiste et du prince. C. de CHATOUVILLE.

# LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

## ESQUISSES DE VOYAGES.

### CHAPITRE III.

*Her Majesty's theatre* : étiquette et pugilat. — Une révélation politique. — Proscription des ombres. — Mendicité : avantage des cités ouvrières. — Fifre et tambours : les jolis soldats. — Les tombeaux de Westminster : *Poet's corner*. — Anecdote sur Byron. — La chaise des rois d'Écosse : désagréable incident. — Le cloître et la chapelle royale. — Origine de l'ordre du Bain. — *Westminster-hall* et ses souvenirs historiques. — Basoche et perruques. — La chambre des Lords et *New parliament*. — Inconséquences religieuses des Anglicans. — Humilité d'un boucher millionnaire. — Pourquoi les Anglais évitent de parler français, et comment chacun, dans Londres, est étranger. — Mésaventure plaisante d'un Parisien. — Physiologie des marchands; mœurs boutiquières, singularités. — Deux comédies sur toile au musée Soane. — Étrange destinée du génie en Angleterre.

Grande nuit extraordinaire !!! — *Great extra night!* C'est en ces termes que, d'*ordinaire*, on annonce le spectacle du jour, en tête des affiches et des programmes du théâtre de Sa Majesté. Le texte le plus léger suffit à un directeur anglais pour composer une affiche d'une aune. Ce soir-là, on donnait la seconde représentation de *la Tempête* de Shakspeare, tirée à la prose de M. Scribe et à la musique de M. Halévy. Cet attelage séduisait les curieux; la réclame avait battu la caisse; nous étions affriandés. En conséquence, l'expédition française dîna de bonne heure et fut engagée à s'endimancher pour se rendre au Théâtre de la Reine.

La plupart de nos compatriotes ayant brossé leur manche gauche avec la droite, et celle-ci avec la gauche, se déclarèrent satisfaits de leur toilette, et jetèrent les hauts cris quand on leur fit entendre que la tenue du matin n'était pas admise. Parmi les Parisiens, il en est bon nombre qui sont convaincus qu'en dehors de Paris, l'univers est la campagne. Ces gens naïfs étaient venus en paletot léger, avec un feutre mou pour coiffure. Il ne leur manquait qu'un fusil de chasse ou une ligne à pêcher.

Il fallut improviser des pantalons noirs : les redingotes sombres furent repliées de chaque côté, et faufilées par derrière pour simuler des habits. L'hôtel se transformait en vestiaire.

— Conçoit-on, me dit un monsieur mieux avisé, des gens qui viennent à Londres en robe de chambre ! Pour moi, j'ai toujours de quoi me faire brave; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Un quart d'heure après, il revint superbe; ganté, rasé, habillé, et la poitrine ornée d'un beau gilet de soie bleue sur lequel tranchait une cravate longue mouchetée de pois capucine.

— Ah mon Dieu! s'écria Dorson, monsieur sera arrêté au contrôle...

— Pourtant, à moins de me décolleter... répliqua dignement cet homme très-bien mis.

— Monsieur, on ne reçoit que le blanc et le noir. Votre gilet est bleu, votre cravate est... *shoking*.

Il fallut ôter le gilet, croiser l'habit et remplacer la cravate élégante par un mouchoir de toile plié en écharpe.

— Cela doit être affreux, répétait le patient.

— Vous avez l'air de quelqu'un à qui l'on a posé des sangsues autour du cou; mais vous êtes parfaitement convenable.

Or, la caravane ayant satisfait à l'étiquette, il se trouva qu'elle n'avait point sacrifié aux grâces : l'aspect en était burlesque. On partit : les plus affublés se faisaient minces et piétinaient avec modestie.

Bien que nos guides eussent remis à chacun son billet, objet précieux, car le parterre de ces grands théâtres coûte environ 13 francs, il fallut se ranger à la queue sous le péristyle qui fait l'angle de *Hay-Market*. Les abonnés des loges et des stalles sont seuls dispensés de cette formalité. Après une bonne heure, un mouvement soudain ressenti dans le corridor fut suivi d'une grêle de coups de poing, de coups de coude et d'une bousculade affreuse, sans égard ni à l'âge, ni au sexe des patients. Telle est la manière d'entrer propre aux naturels de cette île. Le début de l'affaire ressembla à Waterloo; elle finit

(1) Voyez octobre, novembre et décembre derniers.

comme Austerlitz. Promptement initiés à cette méthode, nous nous groupâmes, et, sans cérémonie, avec un entrain tout français, nous opposâmes aux agresseurs une résistance qui ressemblait fort à ce que, dans son style pittoresque et populaire, Gavarni dénomme une *tripotée*. Il nous fut crié : *french-Dogs*, terme inutile à traduire, et nous fîmes irruption dans la salle, pêle-mêle avec nos éternels ennemis, comme disait jadis le *Constitutionnel*.

Mais voici venir une douane d'un genre particulier : le contrôle. Nous en subîmes un à un l'inspection. L'un avait sa cravate noire encadrée de vert ; on lui en fit dissimuler les bouts. Quelques-uns avaient un chapeau gris ; ce meuble fut saisi et déposé au bureau des cannes. Ceux qui portaient des gants de couleur durent les mettre dans leur poche, et rester la main nue : enfin, une pauvre dame, qui se faisait honneur d'une capote neuve en taffetas glacé blanc, garnie de trois rangs de dentelle, se la vit enlever délicatement par le contrôleur, qui la remit à l'employé aux cannes et parapluies, avec une civilité flegmatique. L'infortunée, telle qu'une fleur dépouillée de ses pétales, ne conserva, en guise de corolle, que son dessous de chapeau, maintenu derrière la tête par un brin de faveur blanche. Cela n'était pas joli du tout.

Henri Giraldon se trémoussait déjà au parterre, où il pratiquait avec zèle l'art de la défense des places : je le rejoignis, accompagné de mon voisin le grand observateur, dont le chapeau bossué ne rappelait plus guère le cylindre, et qui avait le nœud de sa cravate noire retourné sur le dos, comme la rosette du cordon de Saint-Michel.

Il se rajusta, souffla, s'essuya le front, et tout en repoussant les cavités accidentelles de son castor, il nous dit d'un air soucieux :

— Depuis trois jours, j'ai beaucoup observé, et mes idées politiques se sont modifiées. Plus j'étudie les mœurs, plus je me convaincs que l'alliance anglaise ne nous convient pas. Décidément, j'adopte l'alliance russe.

Cette boutade était comique, et j'allais en rire par manière de flatterie. Giraldon me pressa le bras : notre compatriote parlait sérieusement.

— Monsieur, reprit-il, j'ai l'honneur d'être admis dans *les salons* du président de la République, et je compte lui faire part de mes observations.

— Ce sera bien fait, lui dis-je : le prince n'a guère passé que deux ans à Londres, il est vrai ; mais c'est assez pour perdre de vue ces aperçus délicats que l'on saisit si bien à première vue

— Ne craignez-vous pas que des idées si utiles ne glissent sur son esprit et que la conversation ne suffise pas à les graver dans ses souvenirs? A la place de monsieur, je rédigerais un mémoire pour le présenter au ministre des affaires étrangères.

— Justement, j'ai l'avantage d'être reçu dans *ses salons*. Monsieur, je vous remercie de ce bon conseil.

Ce personnage est, je le répète, d'un âge mûr ; sa boutonnière est décorée d'une rosette écarlate, et je n'avais recueilli près de lui que des propos sensés. Il est utile d'ajouter que cette petite scène est textuelle, et qu'on n'y a pas changé un mot. Quant aux brillantes relations dont se targuait ce monsieur, je les crois d'autant plus réelles que tout le reste de sa conversation avait été imaginé pour faire naître l'occasion de s'en glorifier. Le désir de paraître un important personnage entraîne quelquefois chez nous jusqu'à ces sortes d'aberrations, surtout quand, dans un pays étranger, l'on souffre de se sentir ignoré et méconnu. Cet excès *d'individualisme*, — pardon du mot, — neutralise l'effet de nos opinions libérales, et nous fait souvent passer, dans les États voisins, pour un peuple de commis-voyageurs.

Un Anglais qui, modestement, posait le pied sur mon épaule et s'y trouvait bien, coupa court à ces réflexions, et je parcourus des yeux la salle qui jouit d'une certaine réputation. Elle est construite à l'italienne et décorée suivant le goût britannique. C'est une vaste nef très-profonde, fort élevée, et partagée en une multitude d'alvéoles superposées, petites, trop fermées et d'un aspect triste. Les femmes sont plongées jusqu'au cou dans ces deux cents loges carrées, toutes pareilles, dont l'ornementation est sans reliefs. La salle est couleur chamois, égayée à chaque étage de médaillons chocolat, au milieu desquels ressortent de maigres figurines copiées à Pompéi : les loges sont tendues en perse bleue et encadrées de petits rideaux jaunes.

Signalons ici la manie de la lumière et l'abus des claires nuances, qui caractérisent le goût de ce pays. L'ombre est antipathique à ces gens qui vivent sous un ciel opaque et nébuleux. Leurs maisons sont percées d'énormes fenêtres, les toits sont vitrés pour faire pleuvoir le jour, et parfois même les façades des habitations, bombées au centre, forment une saillie demi-cylindrique entièrement à jour, pour que la clarté pénètre de trois côtés à la fois : il y a des quartiers entiers ainsi bâtis, qui, vus de profil, présentent à l'œil une longue file de tourelles en verre. Brighton est construit de la sorte. Cet amour de la lumière et des tons criards les dispose à goûter, de prédilection, la peinture à l'aquarelle, mais fait ressembler leur peinture à l'huile à de la peinture à l'eau. Les ouvrages de leurs artistes sont blafards, discordants, vitreux et confusément éclairés ; car, ce qui produit la lumière, ils l'ignorent, c'est le contraste, c'est la solidité des ombres. Ces défauts sont plus frappants encore dans les décorations des théâtres, qui sont lavées, éblouissantes et sans profondeur. Aussi l'on distingue très-mal les traits des acteurs et ceux des personnes assises dans les loges, à cause des fonds miroitants où les têtes sont à demi noyées.

Au moment où l'orchestre préluda, les *forte* me parurent faux : quand les chœurs se mirent à chanter, ils nous produisirent le même effet. Bientôt ils se doublèrent, et il me sembla qu'on chantait derrière nous, en même temps que sur la scène, avec une demi-mesure de distance. O prodige ! la salle de *her Majesty's theatre* possède un écho sonore, et la nation est si peu musicienne, qu'elle ne s'en est jamais aperçue. Le phénomène est sensible pour le fond du parterre et les loges de face des deux étages inférieurs.

Les couloirs des loges sont obscurs et peu fréquentés durant les entr'actes ; le foyer n'est qu'un large péristyle avec des divans, où l'on entend clapoter des bouilloires à thé. Le besoin de se réunir et de causer n'existe pas comme chez nous. Tout se borne à quelques visites dans les loges, sur la porte desquelles sont noblement gravés les noms et les titres des abonnés.

Il est du bel air de se retirer avant la fin, et le sommeil me décida à me conformer au bel usage. En regagnant l'hôtel, je fus accosté, dans Trafalgar-square, par une mendiante qui portait des guenilles et un chapeau. Je lui donnai un demi-penny qu'elle empocha ; après quoi elle se reprit à tendre la main où je plaçai un penny. Cela se passait à ma gauche. Soudain, voilà qu'à droite une voix gémit et supplie : c'était ma pauvresse qui avait changé de côté. En vain je tentais de modérer son zèle, elle me barrait le chemin et quêtait avec une ardeur nouvelle. Trouvant curieux de savoir jusqu'où elle pousserait l'importunité, j'accordai un troisième sou, en faisant signe

que c'était assez. Mais les instances ne furent ensuite que plus vives. Il me restait une piécette de trois pence : je m'arrêtai, et dans un baragouin quelconque, je fis entendre que ce serait tout. Cette monnaie fut prise avec avidité : on s'arrêta deux secondes, pour la serrer sans doute, et la poursuite recommença de plus belle. Ce n'était plus une femme, c'était une mouche qui a goûté du miel. Il fallut, pour l'éloigner, simuler une grande colère, jurer, crier, et se donner des attitudes menaçantes.

C'est ainsi que l'on éteint la compassion dans les cœurs. Cette persévérance me prouva aussi que les passants charitables sont rares : cette pauvresse en rencontrait un, elle ne le lâchait pas. Au reste, la mendicité s'exerce à Londres sous d'effrayantes proportions. On est sollicité à chaque pas, et par des êtres si déguenillés, si effrayants dans l'appareil de leur misère, que le cœur est à la fois ému et soulevé. En général, la populatien ouvrière est d'une saleté incroyable. Le canevas des étoffes est littéralement enduit d'une couche de graisse, de crasse luisante, épaisse et presque solide ; les visages, les mains, sont affreux à voir. Cette classe est évidemment démoralisée par l'infortune.

Cependant, la bienfaisance est établie sur de larges bases, et l'on fonde journellement des hospices. Que doit-on en conclure? Que l'organisation sociale en Angleterre ne réalise la prospérité publique qu'au prix de cruelles compensations. Ce qui accroît encore l'aspect extérieur de cette misère, c'est qu'on a consacré aux seuls ouvriers des maisons, des quartiers, des rues. Là, sans surveillance, et par la force de l'imitation, l'indolence engendre le laisser-aller ; la saleté s'amoncèle et devient contagieuse ; un peuple famélique se plonge avec émulation dans la fange, dans la débauche ; la solidarité de l'impudeur en exagère les signes : aucun exemple, nul voisinage imposant ne contraignent ces êtres à la gêne ; on pratiquerait plutôt la rivalité du cynisme.

Veut-on créer l'idéal de la saleté, de la dégradation physique et de l'abrutissement moral, on n'a qu'à entasser la population des artisans dans ces bouges qu'on appelle des cités ouvrières.



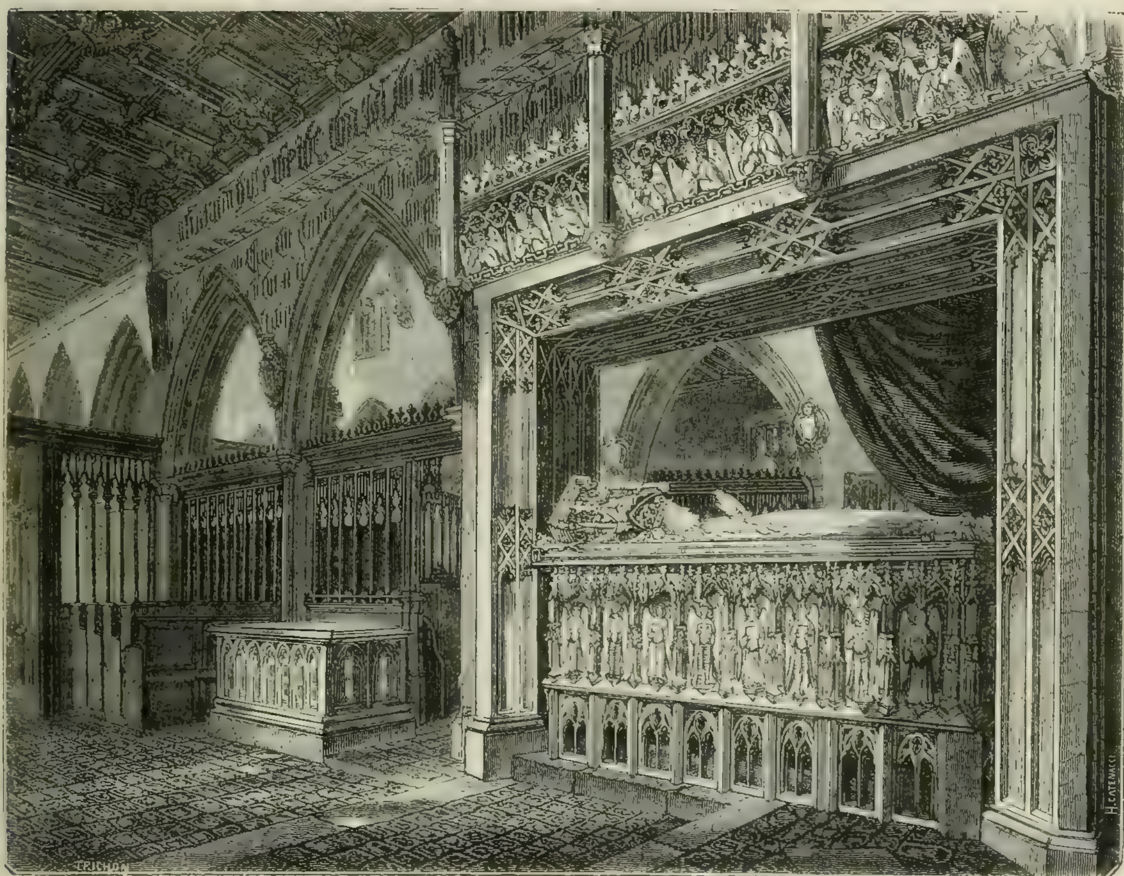

Vue du nouveau Parlement à Londres.

Parmi nous se trouvaient nombre de gens désireux de voir des soldats. Un matin donc, avant d'aller visiter Westminster, on gagna le parc de Saint-James, à l'heure où l'on renouvelle la garde du palais et celle des *Horse-guards*, bâtiment qui contient les bureaux de la guerre. On ne saurait croire à quel point tout diffère de la France, dès qu'on passe le détroit. L'impression causée par ces changements s'étend à toutes choses ; et dans Londres, où l'on arrive en quelques heures, on se sent à une distance énorme de Paris. Leurs régiments sont si dissemblables des nôtres, que cette opposition vous frappe avant même de les avoir vus.

Le bataillon de service était encore masqué par des touffes d'arbres, que déjà nous étions étonnés du bruit singulier qui en annonçait l'approche. Que l'on se figure une danse d'ours monotone et sautillante, exécutée par une vingtaine de fifres aigus, tandis que, sur la grosse caisse, un homme qui bat la mesure de la main droite armée d'un tampon, de la gauche en décompose les temps en fouettant la peau avec un petit balai. Ce son aigre et cadencé met au pas des compagnies d'infanterie, dont les fracs écarlate ont la taille trop courte et sont surmontés d'énormes épaulettes blanches. Et l'on voit s'avancer, très-serrés l'un contre l'autre, ces fantassins minces, d'une stature énorme, et qui se dandinent des épaules avec une ondulation du corps qui suit périodiquement le

cliquetis du balai sur la caisse. La jugulaire abaissée de leur shako est posée entre leur lèvre inférieure et le menton, ce qui les gêne, les rend immobiles, et paraît aussi singulier que s'ils marchaient avec une cuiller placée en équilibre sur le nez. Autour des pelotons se prélassent les officiers, les sous-officiers, tous ornés d'épaulettes à double graine d'épinards, et la canne à la main; longs sticks de jonc à pommes d'ivoire. L'arme se porte commodément appuyée contre le plastron gauche, et par conséquent un peu renversée en arrière. Et soldats de se balancer des reins, et fifres de siffler, et caisse de faire *pan-pan*, avec enjolivure de petit balai...

Après quelques minutes d'étonnement, la gaieté s'épanouit; nos Français parlent des chasseurs d'Afrique, et l'observateur, gagné à l'alliance russe, veut entrer en campagne à l'instant... mais sur terre; il y tient. Ce moment fut doux au chauvinisme, variété de patriotisme inconnue des Anglais. — Nos troupes sont fidèles, bien exercées, bien payées, me dit un bourgeois de la Cité, que nos rires n'avaient pas offensé. Cependant je crois votre infanterie meilleure : vos petits hommes tiendraient mieux la campagne; ils ont une grande énergie morale, et vivent de l'air du temps. Si le soldat anglais manque de viande et de spiritueux, le cœur et les jambes s'abattent à l'instant.



Un tombeau de Westminster. (Voyez la page suivante.)

L'observateur me dit à voix mystérieuse et d'un ton scélérat :

— C'est bon à savoir...

Cet homme-là jouera quelque méchant tour à l'Angleterre.

— Vous serez plus satisfait de notre cavalerie, reprit avec bonhomie notre cicerone bénévole. Et l'ennemi secret d'Albion fronça les sourcils. Puis, comme j'admirais la cavalerie, il me tourna le dos.

C'est une belle chose qu'un régiment de cuirassiers, d'une tenue très-riche, montés sur des chevaux de sang pur, de race fine, tellement appareillés pour la nuance, qu'il serait difficile de les distinguer entre eux. Ceux-ci étaient noirs comme l'Erèbe, et si beaux, que la monture des chefs n'offrait rien de supérieur à celle des soldats : le tout est rehaussé par un véritable luxe de harnachement; brides noires, bien fraîches, relevées de boucles de cuivre, et d'écussons dorés mat. Les casques seuls et les cuirasses étincelaient, éclaboussés par les épluies du soleil perçant au travers de la verdure. Il faut dire cependant que ces chevaux trop vifs, toujours frémissants, manœuvrent avec moins de souplesse et d'ensemble que ceux de notre grosse cavalerie. Il nous a paru aussi que messer Cupido est investi de la mission de choisir les officiers des cuirassiers des gardes de la reine, tant il a passé

devant nous de jeunes gens doués d'une beauté idéale.

Le bâtiment des horse-guards, où nous entrâmes en même temps que les troupes, a une sortie sur la rue du Parlement, qui conduit à Wesminster-abbey, dont la fondation se perd dans la nuit des temps. C'est en 616, que Sebert, roi des Saxons, assista à la consécration de la première église, dédiée au prince des apôtres. Mélitus, évêque de Londres, devait officier à la cérémonie ; mais la légende rapporte que, la nuit précédente, on vit les anges descendre des cieux et s'abattre sur le temple tout illuminé, où saint Pierre en personne célébra l'office divin. Sebert mort, ses fils revinrent au culte païen, et l'église abandonnée fut détruite par les Danois. Le monument actuel fut fondé par Edouard le Confesseur vers le milieu du onzième siècle, agrandi par Henri III, et embelli sous Henri VII d'une chapelle en style gothique très-fleuri, annexée à l'abside de la nef. Comme la pierre du pays est poreuse, friable et pulvérulente, le monument était fort dégradé à la fin du dix-septième siècle. C'est alors que l'on chargea l'architecte de Saint-Paul, Christophe Wren, d'une restauration si consciencieusement exécutée, que cet édifice, réduit à l'état de pastiche, présente l'aspect d'un très-grand modèle de pendule, en style *troubadour*. Tout fut modernisé, simplifié, et le portail fut exorné de deux tours carrées, franchement mauvaises. Vu du dehors, Westminster manque de caractère.

On y pénètre par le portail du sud, à demi masqué de bâtisses anciennes, qui ont appartenu au chapitre, et dès le premier pas on se trouve au plus noble quartier de cette nécropole de la gloire ; on est au *Poets' corner*, au coin des poëtes, qui occupe le transept méridional.

A Paris, l'Athènes du nord, dans notre France, terre classique des arts et de l'égalité, s'aviserait-on jamais d'enterrer des peintres, des poëtes, des savants, des musiciens, jusqu'à des comédiens, dans l'auguste *Campo-Santo* des rois? Là-bas, le génie est peu encouragé, les grands hommes sont rares, l'importance de l'individu est réduite à néant, les arts sont incompris, et ceux qui les cultivent reçoivent après leur mort des honneurs que l'on n'accorda chez nous qu'à deux héros, Du Gueselin et Turenne. A Westminster, on contemple l'image de grands hommes qui ont du marbre sur leur tombe, et qui n'eurent pas de pain. Des gens obscurs y coudoient les plus illustres, de même que ceux-ci sont couchés aux pieds des souverains qu'ils ont chantés, ou stigmatisés parfois. Monck et Charles II dorment en paix avec Milton ; Shakspeare sommeille à quelques pas de Richard II. C'est vraiment la vallée de Josaphat de l'intelligence et de la grandeur. Le comédien Garrick, Camden l'antiquaire, l'orientaliste Grabe, Casaubon le bibliothécaire de Paris, Taylor l'architecte, Pringle le physicien, le poëtereau Triplett, le musicien Handel, Shéridan, M^me Pritchard la comédienne, sont rangés en cercle dans ce salon de la mort, où préside Shakspeare foulant à ses pieds les portraits de Henri V, de Richard III et de la fière Elisabeth, immortalisés par son génie et sculptés au front de son piédestal. Là brillent aussi Southey, Chaucer, Goldsmith, Dryden et Richardson.

Plusieurs de ces monuments ont été érigés par des particuliers, aux talents qu'ils aimaient ; car l'accès de Westminster s'ouvre avec une clef d'or. Intéressé, despote, jaloux de ses priviléges, le clergé anglican trie les morts avec soin, et n'ouvre pas à tous indifféremment cet élysée glorieux. La médiocrité opulente trouve grâce aisément, mais ni la mort ni la gloire ne fléchissent les ressentiments de ces protestants rigides. Citons un exemple étrange, mémorable et peu connu. Tous ceux qui, durant leur vie, ont jeté quelque éclat sont, disions-nous, alignés sous ces voûtes ; l'hysope y sèche à l'ombre du cèdre. Cependant, le patriotisme éclairé des hommes les plus puissants a échoué à obtenir la faveur d'une pierre en l'honneur de lord Byron... Le voisinage de ce grand homme ferait affront aux cendres du poëte Triplett !

Ce n'est pas tout : dans l'espoir d'un sort meilleur, les admirateurs de ce rare génie avaient demandé un monument à Thorwaldsen, qui se mit à l'œuvre, et expédia trois figures. Or, telle fut la puissance de cette haine, que l'envoi fut passé sous silence, et qu'on enfouit dans l'ombre, avec un double affront, l'œuvre de l'artiste et les traits qu'il avait immortalisés. Depuis vingt-quatre ans, à l'insu de tout le monde, cette volonté âcre et vindicative retient le monument de lord Byron enfoui dans les caves de la Douane de Londres.

Ecoutez les Anglais : ils se glorifieront de s'être soustraits, par leur schisme, au joug intolérant de l'Eglise romaine. Rousseau, Voltaire, qui reposent en paix au Panthéon, furent-ils jamais exilés de l'ancienne paroisse de Sainte-Geneviève ?

Non ; mais les tombes de Westminster portent les cicatrices des mutilations presbytériennes ; mais, ailleurs, le calvinisme a dispersé les os des anciens évêques de Genève.

Ces idées mêlent de l'amertume à la pensée tranquille et sereine de la mort. Au lieu de songer aux heureux de Westminster, j'écoutais l'ombre désolée de Byron, qui gémit à la porte, et je me réfugiai dans la nef pour y respirer en liberté.

C'est la plus belle portion de l'édifice : la pierre en est grise et nue, les piliers sont grandioses, le vaisseau très-élevé ; ce style simple et majestueux rend à l'âme quelques ressouvenirs de la religieuse impression dont elle est saisie sous les grands arceaux de Saint-Ouen de Rouen. Il me paraît plus vraisemblable d'attribuer cette portion de l'édifice à l'époque de Henri III qu'à celle d'Édouard le Confesseur. Cette nef serait admirable, si le chœur n'était masqué par une chapelle et des constructions parasites qui encombrent le centre de la croix et brisent les lignes de la perspective. A partir de ce point, tout est divisé en chapelles, hérissées de monuments de tous les âges ; l'abside, le chœur et les contre-nefs en sont jonchés. On est forcé de se perdre dans le détail, de s'égarer dans une forêt de pierre et de marbre, où se résument les annales de huit siècles de l'histoire d'Angleterre.

Ici, la description devient impraticable, à moins d'en faire un ouvrage spécial. Autant cette nécropole est intéressante à parcourir, autant elle serait dépourvue d'intérêt le long d'un froid récit. On donnerait plus aisément idée des caveaux de Saint-Denis, disposés avec ordre et bien moins peuplés. Ici, tout est pêle-mêle ; la chronologie n'est pas observée, et l'on rencontre une confusion de tous les styles à travers les quatre cent soixante-quatre monuments de Westminster.

Là sont venues s'éteindre les querelles de la rose d'York et de la rose de Lancastre : ces princes qui s'entre-égorgèrent sont gisants côte à côte ; Marie Stuart partage le dernier asile d'Elisabeth ; les deux rivales règnent paisiblement dans l'empire des ombres : Elisabeth et Marie sont redevenues sœurs à Westminster. Les enfants d'Edouard IV ont reconquis leur place dans cet asile où l'on cherche en vain leur bourreau couronné, le sombre Richard III.

De ces chapelles, l'une des plus curieuses et la plus antique est celle qui renferme les restes de saint Edouard ; elle est élevée au milieu du chœur. Ce mausolée, construit en 1269 par Henri III, pose sur de petites arches en ogive; le temps lui a donné un aspect vénérable. Près de là, se trouve la tombe de Henri III : les panneaux en sont de porphyre; elle est ornée d'une mosaïque d'or sur un fond rouge, et la statue, la première qu'on ait fondue en Angleterre, est en cuivre doré. Le monument d'Edouard III est surmonté d'un ciel dont l'azur est tombé en poussière; on entrevoit, au fond d'un plan sombre, derrière une haie de barreaux de fer, les statues couchées de ce prince et de sa femme, superposées; leurs formes indécises, estompées par les ténèbres, leur donnent l'apparence de deux corps morts. C'est là que repose Richard II. Il a quitté les cachots de la Tour pour les voûtes de Westminster. Une voûte de feuillage, faisant pleuvoir sur un tertre de gazon des bouquets de lumière, conviendrait mieux à ce prince, qui vécut dans un tombeau.

Ils sont là tous, gardés par leurs grands vassaux, sous la protection d'une religion qui n'est plus la leur; l'encens a cessé de fumer, l'orgue est muet, les chants grégoriens ne réveillent plus les échos de la vieille cathédrale ; mais aucun culte n'a imprimé son caractère à cette basilique, où le catholicisme a gravé sa marque d'une manière indélébile. On comprend que le pays légal a cessé de croire, mais qu'il n'a point changé de foi. Et que d'exceptions encore! Le tombeau de saint Edouard est écorné, rongé, écorché de tous côtés; car il passe pour opérer des miracles, et, dans la protestante Angleterre, ce fut longtemps à qui pourrait dérober un fragment du reliquaire, ou même quelques grains de sa poussière sacrée.

En ce siècle de transcendante raison, la tombe d'Edouard le Confesseur est l'objet d'une surveillance particulièrement minutieuse, ainsi que le vieux fauteuil, en bois de cèdre dit-on, qui servait jadis au sacre des rois d'Ecosse, et sur lequel, depuis le règne d'Edouard II, s'assoient les rois d'Angleterre le jour de leur couronnement. C'est une chaise à bras, gothique, dont le dossier s'élève en cône, et sous le siége de laquelle est fixée la fameuse pierre sur laquelle étaient couronnés les souverains écossais. C'était là leur principale consécration, et tout prétendant qui ne l'avait pas reçue n'était point considéré comme l'oint du Seigneur.

Qu'était-ce donc que cette pierre? Celle-là même, suivant la légende, qui, du temps des patriarches, a servi d'oreiller à Jacob, durant le songe où il vit monter et descendre les anges.

Edouard Ier, après avoir défait Baliol, transporta à Westminster les ornements royaux de l'Ecosse, et se garda bien d'oublier la chaise et la pierre sainte. Mais son faible successeur rendit le tout à Bruce; Scone revit pour peu de temps ces trésors. Cette chaise-là ne s'est jamais *assise* nulle part, me disait un touriste français de beaucoup d'esprit. — Il est dans les finances.

Quoi qu'il en soit, ce meuble gothique, assez sale et peu élégant, mais qui remonte assurément au douzième siècle, belle longévité pour une chaise de bois, a contribué à la soumission de l'Ecosse aux rois d'Angleterre. Le roi Kenneth avait, dit-on, tracé sur le bois la prophétie suivante :

« Where 'er this stone is found, — or Fat'es decree is vain,
« The scots the same shall hold, and there supremely reign. »

Ainsi, partout où se trouvera cette pierre, l'Ecossais régnera. Quand Jacques VI la transporta à Londres, les montagnards furent convaincus qu'ils réunissaient l'Angleterre à l'Ecosse.

Cette même chaise fut pour nous le sujet d'une aventure désagréable. Dans nos rangs se trouvait une jeune dame d'un air doux, modeste, et peu conquérant. Je ne sais s'il lui prit fantaisie d'appeler les clans à l'héritage de la France : toujours est-il qu'elle tira de sa poche un petit couteau de huit sous, vulgairement appelé *eustache*, et que, d'un air très-innocent, elle se mit en devoir de couper un morceau du dossier du siége. Un des gardiens de Westminster lui arrêta la main, et saisit le couteau. Il y eut du bruit; nous fûmes traités de républicains, sans doute en mémoire des iconoclastes de l'école de Cromwell, et il fut question de nous mettre à la porte.

— Quel scandale! disaient les uns.

— Ce n'est que justice, disaient les autres: les Anglais agissent ainsi sur le continent.

— Voilà, grommelait l'observateur, bien du fracas pour une misère sans valeur, et que je ne voudrais pas voir dans ma cuisine! Cette fantaisie bien innocente est bizarre à la vérité; mais cette jeune femme est probablement dans une position intéressante.

La pauvre dame, rouge comme une cerise, n'osait plus lever les yeux sur ses compagnons, qui avaient pris un air sévère. Le meilleur fut, qu'en sortant de l'église, elle redemanda son couteau, qui lui fut refusé, et resta confisqué. Et la bonne dame, oubliant qu'elle avait essayé de dérober un des joyaux de la couronne, allait répétant :

— Garder mon couteau! Conçoit-on pareille chose? *Comme ils sont voleurs* dans ce pays-ci!...

On ne peut quitter Westminster sans mentionner le cloître, qu'on ne montre pas au public, mais dont l'accès est facile le dimanche, à l'heure des offices, attendu qu'il faut le traverser pour se rendre au prêche. Il est adossé à la nef de la cathédrale, et festonné d'arcades ogivales très-évasées (indice d'une grande ancienneté), portées sur des piliers trapus. Les quatre pans du cloître ne sont pas symétriques ; sur chaque face on a varié le dessin des arceaux. Au centre de la cour, verdoie un carré de gazon : çà et là les pieds du passant effacent quelques pierres tumulaires, où l'œil reconnaît encore des crosses et des mitres. Aux environs du cloître, j'ai cru reconnaître des constructions romaines; mais en Angleterre, pays des pastiches, la pierre concourt avec les architectes à tromper la postérité sur l'âge des monuments: elle vieillit vite, ce qui est la coquetterie des pierres.

La merveille de Westminster, c'est la nef de la chapelle de Henri VII, broderie féerique, qui paraît enveloppée et garnie de bouillons de dentelle. La voûte est constellée de rosaces pendantes, aussi légères que des découpures en papier. Ce plafond, étrangement dessiné, a été fouillé par un ciseau fécond en caprices.

Suivant les intentions du fondateur, cette chapelle est consacrée aux sépultures royales; les plus modernes sont réunies dans un caveau pratiqué au centre. On y remarque aussi le monument de Henri VII, dû au ciseau de Torrigiano, que les Anglais appellent le rival de Michel-Ange, sans doute parce qu'il a brisé, d'un coup de poing, le nez du grand Buonarroti. Une telle rivalité a son prix dans la patrie des boxeurs.

Cette chapelle, dont l'ornementation participe du goût oriental et du style de la Renaissance, avait encore une autre destination. On y installait les chevaliers de l'ordre

du Bain ; c'est là qu'ils assistaient aux cérémonies, assis sur une double rangée de stalles en bois brun richement travaillé, et ornées de figurines, d'arabesques, de clochetons charmants. Ces stalles sont chargées d'écussons armoriés, de bannières, de casques, d'épées, qui donnent à ce lieu splendide un aspect militaire et religieux à la fois.

L'ordre fut institué en 1399, par ce Bolingbroke illustré par Shakspeare, qui déposséda Richard II et monta sur le trône sous le nom de Henri IV. Deux partis divisaient l'Angleterre, et, lorsque ce prince fut sacré, trente-six écuyers, ses fidèles amis, firent la veillée des armes avec lui ; puis, au lever du jour, ils prirent en sa compagnie le bain où, suivant l'usage, le monarque devait se plonger avant de se rendre à Westminster. De là l'origine de l'ordre du Bain, dont les chevaliers furent portés plus tard au nombre de soixante-dix. Cette institution, réformée en 1725, par Georges I^er^, fut, en 1815, convertie en distinction du mérite militaire. J'ignore sur quelle autorité quelques historiens ont faussement attribué cette fondation à Richard II.

A quelques pas de l'abbaye, l'on arrive au Palais de justice, en traversant Westminster-Hall, l'une des plus anciennes salles de l'Europe, et la plus vaste pièce qui subsiste sans être soutenue sur des piliers. La façade de ce monument, sur *New-Palace-Yard*, est d'un gothique anglo-saxon très-remarquable, dont la construction remonte au onzième siècle. Westminster-Hall a 270 pieds de long, sur 74 de large et 90 de hauteur. La toiture est soutenue sur un réseau de charpentes qui ressemblent à la carène renversée d'un navire ; les solives en saillie, sculptées aux extrémités, et entremêlées suivant une disposition élégante et hardie, donnent à cette forêt suspendue un aspect merveilleux ; l'œil se perd parmi ces lignes étranges, et dans les arcanes de ce capricieux dessin.

Cette salle célèbre a servi de théâtre à de grands événements. C'est là que fut déposé Richard II, qui, dix ans auparavant, y avait traité dix mille convives. Les Chambres du Parlement étaient rassemblées, et Bolingbroke s'était assis tout proche du trône vacant. Au moment du vote, l'évêque de Carlisle osa soutenir les intérêts du jeune comte de March, issu du frère aîné de Jean de Guan, duc de Lancastre. On allait élire un roi ; l'assemblée était silencieuse et comme effrayée de sa mission, lorsque soudain l'audacieux Bolingbroke se lève, pose un pied ferme sur la première marche du trône, fait le signe de la croix, et s'écrie :

— Moi, Henri de Lancastre, je réclame le royaume d'Angleterre, avec toutes ses dépendances, comme descendant en ligne directe du bon seigneur Henri III ; et j'entends le recouvrer par la grâce de Dieu, et avec l'aide de mes parents et amis...

A ces mots, il montre l'anneau et le sceau royal, qu'il s'était fait délivrer par Richard ; les archevêques d'York et de Cantorbéry le prennent par les bras, et l'aident dans la difficile action de s'asseoir sur le trône : Henri IV était proclamé.

Ce sceptre tant désiré lui fut une source de peines : son règne fut agité par des révoltes ; son fils l'accabla de chagrins ; à quarante-six ans, Henri expirait dans une vieillesse précoce, las du pouvoir et désenchanté du rang suprême. Comme il était à l'agonie, on le crut mort, et le prince de Galles porta la main sur la couronne placée près du lit royal.

— Ah ! beau fils, dit-il en reprenant ses sens, quel droit as-tu à cette couronne, quand ton père n'en avait pas !

— Monseigneur, l'épée vous l'a conquise, et je la garderai par l'épée.

— Fais donc : Dieu nous jugera ; puisse-t-il m'accorder merci !

Ce jeune prince ne la conserva que trop pour notre gloire. C'est Henri V, qui, pour la consolider, plaça sur elle la couronne de France.

Mais nous nous laissons, je pense, entraîner à la dérive : la digression n'est pas autre chose ; ce terme, qui sent la rhétorique, trouvera grâce pour nos écarts.

Rentrons à Westminster-Hall : c'est là que Charles I^er^ fut jugé, et entendit prononcer sa sentence mortelle. Ils sont rarement gais, les souvenirs historiques de ce pays ; c'est pourquoi, sans doute, la postérité les oublie de si bon cœur. On se représente ce tribunal, groupé dans un coin de la salle immense où le peuple est entassé ; et, dans les ombres de la nuit, l'éclair de quelques épées ; un groupe de soldats qui entraînent, au milieu d'une foule ondoyante et passionnée, ce prince aux longs cheveux flottants, au regard placide, essuyant mille outrages, écoutant retentir les cris de mort, et se bornant à dire :

— Pauvres gens ! pour un schelling, ils en diraient autant de leurs chefs...

Charles I^er^ préoccupe souvent quand on visite Londres ; on le rencontre partout, son regard vous poursuit sans cesse. Comment rester indifférent au souvenir d'un infortuné dont Van-Dyck a retracé en soixante portraits la touchante élégie ! Van-Dyck a fait le plus doux et le plus navrant des fantômes, de cette tête qu'il aimait, qu'il a parée de toutes les grâces de la physionomie, et que le bourreau a coupée.

Autour de Westminster-Hall sont disséminés des tribunaux où l'on plaide, où l'on juge en grande perruque poudrée, comme on en portait en France durant la minorité de Louis XV. Rien de plus arriéré, de plus immuable que les usages d'un peuple si progressif en ce qui regarde les entreprises spéculatives. Ces tribunaux sont nombreux et divisés en spécialités plus marquées que chez nous. On signalerait même des restes de juridiction féodale ; la Cité possède des franchises, son magistrat particulier ; *Marshalsea-court*, institution judiciaire ressortissant de White-Hall, exerce ses attributions dans un cercle de quatre lieues autour de ce quartier, la Cité de Londres exceptée.

Un tribunal civil qui exciterait chez nous une juste et victorieuse opposition, c'est *Doctors' commons*, ou la Cour ecclésiastique : assemblée cléricale, qui reçoit le dépôt des testaments, préside à leur ouverture, et retient les causes relatives aux successions et à l'administration des héritages. Ce tribunal sacerdotal exerce aussi une action au criminel par rapport aux délits contre la religion. Voilà qui nous reporte aux us et coutumes du quatorzième siècle.

Là siége aussi la Chambre des communes, dans un taudis provisoire. Celle des lords est déjà installée dans les nouveaux bâtiments du Parlement. Elle est petite, peu monumentale, d'un luxe écrasant, et, sauf les banquettes, rappelle de loin nos très-beaux magasins de thé : c'est un boudoir parlementaire. Les lords en séance se tiennent généralement assis sur le dos, ou plutôt sur la nuque, et les jambes plus haut que la tête. On parle de sa place, et il n'y a pas de tribune : les loges de baignoire destinées aux spectateurs sont commodes, découvertes, et presque au niveau des bancs de l'assemblée. Quant au trône de la reine, il symbolise à merveille la royauté constitutionnelle : il ressemble à une cage dorée.

Les nouveaux bâtiments du Parlement, destinés à concentrer les tribunaux et les deux Chambres, sont encore en construction. Ils sont considérés en Angleterre comme la merveille architecturale du siècle, et destinés à remplacer l'ancien Parlement, incendié en 1834. Ce monument bizarre est en style gothique du temps de Henri VII; il présente, sur la rivière, une façade de mille pieds de longueur, couronnée de six maîtresses tours, dont la principale, celle de Victoria, aura quatre cents pieds de hauteur. La susdite façade, à créneaux dentelés, est garnie, en outre, de clochetons grêles, sortes d'ifs en pierre. Chargé d'arabesques, de feuillages, de figurines, d'écussons qui rappellent trop les armoiries peintes sur les enveloppes du savon de Windsor, et de mirlitons enroulés de légendes, l'extérieur de ce monument manque de gravité et s'approprie mal à sa destination. C'est le plus immense joujou d'architecture que l'on puisse voir. A ce point de vue, il ne mérite que des éloges : la construction, très-animée, très-réjouissante, intéresse et séduit lorsqu'on la contemple de loin. On comprend qu'elle doit coûter des sommes folles, et voilà ce qu'il y a de plus glorieux pour les Anglais, qui vous accompagnent volontiers à Saint-Paul, dans le but de vous dire :

— Nous avons dépensé là trente-sept millions et demi.

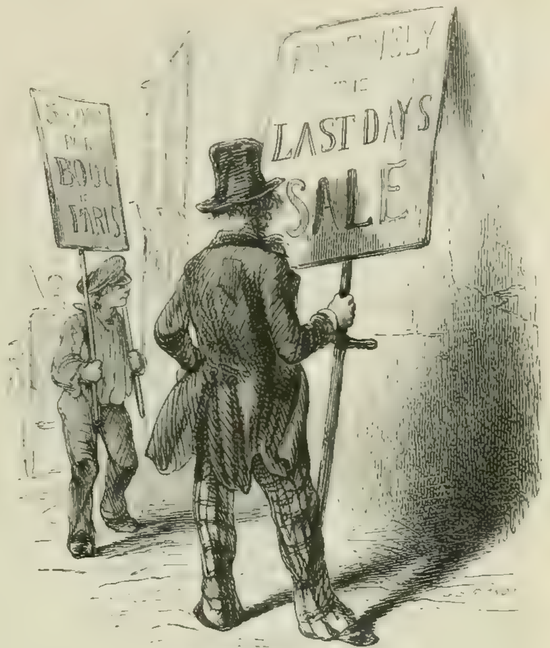
Ne point admirer le *New palace of Parliament*, c'est leur faire beaucoup de peine. Ils ne veulent pas que ce soit un pastiche ; car, disent-ils, jamais ils n'ont renoncé au style gothique, et l'Angleterre se l'est assimilé. Rien n'est plus vrai ; mais ils ne l'ont point transformé ni modifié suivant leurs besoins ; leurs temples mêmes sont servilement copiés sur les anciennes églises orthodoxes, sujet de douces illusions pour les catholiques disséminés dans le pays.

— N'est-il pas providentiel, s'écrient-ils, de voir les anglicans soumis à un ascendant mystérieux, préparer d'avance, à leur détriment (car ces édifices leur sont incommodes) de si belles églises au culte romain restauré !

Il est certain que le schisme anglican est une anomalie fondée sur des préjugés politiques : ils redoutent l'influence d'un clergé participant aux affaires, et le corps des évêques fournit vingt-quatre prélats à la Chambre des lords : ils trouvent une garantie contre l'esprit de corporation dans le mariage des prêtres, et l'esprit de corporation et de prosélytisme donne souvent, dans les Chambres, un ascendant invincible au clergé : la hiérarchie romaine leur paraît envahissante, et les biens de mainmorte, ainsi que les revenus de l'archevêché de Cantorbéry s'élèvent à des proportions scandaleuses. L'influence de la famille n'est, dans la classe inférieure des desservants, qu'un instrument de misère et par conséquent de vénalité. Parmi les prélats, elle ajoute à l'étroit esprit de coterie l'instinct de la rapacité domestique, et, telle est la rigidité anglicane, que la loi, en leur accordant une compagne, ne leur donne en réalité qu'une servante. Leurs fils perpétuent des dynasties sacerdotales : leurs filles vont racoler, dans les familles où elles s'allient, des auxiliaires puissants et de nouveaux moyens d'influence.

Westminster et le Parlement m'avaient intéressé ; mais les écuries de la Reine, où l'on nous conduisit ensuite, me procurèrent un spectacle ennuyeux. C'est un collége de chevaux, avec des palefreniers pédants pour professeurs. En guise de bibliothèque, on visite des salles remplies de harnais. Il y a cependant une dizaine de chevaux isabelle dont le poil ressemble à de la soie mêlée de fin duvet d'or, qui sont d'une nuance et d'un lustre presque invraisemblables. Ils servent, dans les grandes cérémonies, d'attelage au carrosse royal. Chaque bête a son nom écrit au-dessus de sa crèche ; il y en a une qui s'appelle Cromwell, une autre Voltaire, une troisième Orléans. Je pense qu'on a voulu honorer ces trois noms ; à Londres, on donnerait volontiers aux chevaux le nom de ses plus proches parents.

Fatigué de ces courses, et pris du désir de m'isoler dans cette ville, où chacun vit pour soi et se fait de la solitude une jouissance, je quittai mes compagnons, dans l'intention d'aller au *Strand* flâner et faire quelques emplettes.




Rues de Londres. Affiches ambulantes des bottiers.
(Voyez la page 112.)

Un omnibus qui venait de Pimlico, avait encore une place vacante sur l'impériale, et j'y grimpai lestement, remorqué par un Monsieur qui, me reconnaissant pour étranger, me prodigua toutes les prévenances dont les dames ne sont pas l'objet dans ce singulier pays. Il se hâta de me dire qu'il parlait français, et de se mettre à ma disposition ; mais, comme il vit que je savais me servir des monnaies du pays, et que je m'orientais dans la ville avec facilité, il en parut très-satisfait, n'étant pas de ces officieux qui vous feraient de bon cœur donner des coups de bâton pour le plaisir de vous défendre. Nous cessâmes de parler ; la discrétion est le propre de tout Anglais, et, de ce qu'ils ne sont ni interrogants ni obséquieux, nous en concluons qu'ils ont peu d'obligeance. Rien n'est moins fondé.

Après cinq à six minutes, jugeant convenable de rendre à ce voisin la visite que sa parole m'avait faite, je lui adressai quelques mots, à mon tour, en prenant pour texte une voiture qui passait. C'était une calèche trop fastueuse pour être élégante, traînée par deux chevaux bais magnifiques. Sur le siége, enjolivé de belles franges, se prélassait un cocher en habit noir ; sa cravate blanche ne faisait pas un pli ; ses gants blancs étaient sans tache. Au fond, sur les coussins douillets de l'équipage, se tenait

nonchalamment un homme sans habit, les bras nus, et la manche retroussée jusqu'au biceps : un tablier relevé des coins lui servait de ceinture. De sorte que le cocher avait l'air d'un gentleman qui promène un manœuvre en tenue de travail.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à mon voisin.

— C'est, me répondit-il, le plus riche boucher de Londres ; il revient de l'abattoir, dans sa voiture, et retourne à son hôtel. Ses aïeux ont exercé le même état; son père l'a laissé pourvu de plus de deux millions de fortune, et lui, par modestie, il suit la profession de son père : un vieil usage très-honorable. Ce gentleman boucher possède quatre millions.

J'admirai cette modestie qui se résout, par piété filiale, à gagner humblement deux millions, et qui s'étale avec tant de faste plébéien.

— Chez vous, reprit l'Anglais, ces mœurs patriarcales sont inconnues, et les enfants prétendent à s'élever au-dessus de la condition paternelle.

— C'est qu'en France, l'expérience l'a prouvé, toutes les dynasties aboutissent à la ruine ; tandis que, dans votre pays, elles conservent et accumulent. Mais, n'en doutez pas, nous cultiverions votre modestie, si la vertu devait trouver la même récompense. Un état ne peut nourrir, à Paris, plusieurs générations, ou du moins le fait est très-rare. Les fortunes s'y font vite, et s'écroulent ensuite avec lenteur, si l'on se maintient dans l'immobilité.

— Le contraire a lieu ici : la persévérance est le plus sûr des moyens de succès, et la clientèle commerciale est proportionnée à l'ancienneté des maisons.

— Vous faites le commerce comme il s'exerçait partout sous l'ancien régime, et, comme vous êtes d'une pruderie exagérée, vous érigez en vertu l'intérêt bien compris.

— Pruderie exagérée..., répéta-t-il en souriant ; j'entends bien votre idée ; le français est une langue où l'on peut tout dire poliment. Savez-vous, monsieur, qu'elle a eu beaucoup d'influence sur la littérature anglaise, pour le style seulement ? Shakspeare savait très-bien votre langue, et je crois, le pensez-vous ? qu'il en maniait plus habilement le mécanisme que vos propres poëtes. Pourquoi donc est-il si mal traduit chez vous ?

— Parce que nos traducteurs ne connaissent que la langue anglaise.

— Le français est difficile, et, quand on le parle mal, on est ridicule. Telle est notre opinion ici, c'est pourquoi nous n'osons pas causer avec vous dans votre langue, et parfois nous faisons semblant de ne pas vous comprendre, afin de n'avoir pas à répondre. Nous passons pour fiers ; nous ne sommes qu'intimidés.

Cette explication d'un fait qui m'avait frappé, comme il frappe tout le monde, me satisfit singulièrement. Risquer de faire rire à ses dépens est une idée qui répugne à la dignité britannique. Ajoutons que quand on écorche leur idiome, on n'entrevoit jamais sur leurs lèvres l'ombre d'une raillerie.

Mon homme descendait à Chancery-lane, et, soit distraction, soit ignorance des localités, il s'oubliait; je l'avertis qu'il était arrivé, ce dont il fut surpris. Il me donna la main avant de descendre, et eut soin de me recommander de veiller sur mes poches, de me défier des filous, nombreux et très-adextres à Londres. Chacun vous donne ce conseil-là, avec une sollicitude tout hospitalière.

Dès qu'il eut touché terre, je le vis regarder, à l'angle de la rue, s'il était réellement dans son chemin.

Je me rappelle qu'ayant à faire une longue course, je pris un *cab* (les Anglais, comme nos *démoc*, font volontiers un mot avec la moitié des nôtres; et cette manie, dit Voltaire, est le propre des barbares). Informé de ma destination, le cocher du *cab* me pria, avec bonhomie, de lui indiquer le chemin, et je dus lui servir de cicérone. Rien de plus naturel que de demander sa route à travers cette cité, quatre fois plus étendue que Paris. Rendre ce bon office est la principale occupation des policemen, serviteurs discrets et polis du public. La plupart du temps, le constable interpellé consulte un de ses confrères avant de vous renseigner.

Chacun sait se diriger, mais peu de gens distinguent les rues les unes des autres, et Londres, où l'on est comme étranger, n'est bien connu de personne. En général, on assigne des noms aux diverses voies publiques pour pouvoir s'y reconnaître : là-bas, le but est différent. Des rues homonymes se rencontrent dans tous les quartiers. Vingt rues, au moins, portent le titre de *Prince street*, de *Queen street*, de *York street*, etc... Puis de ces rues, les unes se nomment *lane*, les autres *road*, *place*, *terrace*, *hill*, *gate*, etc... Vous avez ainsi *Portland street*, *Portland place*, *Portland road*, *Portland square*, et de même pour les mots *Grosvenor*, *Hanover*, *Saint-James*, *Waterloo*, *Warwick*, *Westminster*, *Surrey*, et tant d'autres. Ces rues de même nom sont dispersées dans tous les quartiers de la ville. Comment deviner la situation de celle où l'on a affaire? On est obligé de nommer la rue et le quartier, ou bien quelque autre rue notoire, avoisinante. Encore le même quartier a-t-il parfois deux rues de même nom qui se touchent. Souvent aussi les rues n'ont pas d'écriteaux, et portent d'autres inscriptions propres à fourvoyer les étrangers.

Et c'est ce qui égare un Français, dont la mésaventure égaye volontiers les Anglais. Il faut savoir qu'à l'angle de nombre de rues ou de squares, l'autorité fait graver ces trois mots : « *Commit no nuisance* » — ne commettez aucun délit. Cette inscription protectrice de la décence et de la salubrité s'énonce chez nous en termes moins couverts, et fort laids.

Un nouveau débarqué, voulant courir la ville et retrouver sa demeure, va copier sur son carnet, à l'angle de Leicester square, l'écriteau qui s'y trouve placé. Le voilà bien tranquille ; il flâne tout le jour, s'égare à plaisir, et, le soir venu, s'élance dans un cab ; puis, de cet air leste, capable, assuré d'un homme qui se sent comme chez lui, le Parisien jette du bout des lèvres son adresse au cocher : — *Commit no nuisance !...*

Comme on le conçoit bien, le cocher se met à rire. Cette prononciation est terrible ! se dit notre héros ; on ne m'a pas compris.

Il tire donc son carnet, et avec une confiante aménité, montre l'adresse écrite au cocher, qui commence à se poser les poings sur les hanches et à se renverser en arrière à force de rire. Indignation de l'étranger ; il prend à témoin les passants, qui, sérieux d'abord, se livrent à la même hilarité à l'aspect du document écrit, objet du différend. Le Français crie, s'emporte, menace ; on s'attroupe, on veut s'interposer ; chacun se montre sympathique, jusqu'au moment où, mis au courant, l'on se rejouit à qui mieux mieux. Surviennent les policemen, suprême espoir ! Hélas ! leur gaieté ranime celle de la foule. Enfin un gentleman parlant français s'approche, se rend arbitre. — Voilà donc un homme raisonnable ! Mais au dénoûment de l'histoire, il se désopile à son tour. Tout s'explique, non sans peine, et le Français, en partant lui-même d'un grand éclat de rire, indique la rentrée d'un chœur général.

On se met quelquefois en tête une puérilité, dont on se fait une affaire. A Londres, chacun marche armé d'une canne. Me voilà résolu d'en acheter une; mais aucune canne n'est à ma fantaisie. Je m'étais fait arrêter à Fleet street en la Cité, variété anglaise de la rue Saint-Denis, et je lorgnais les bâtons groupés en faisceaux à la porte des boutiques. A la fin, j'entre et me fais montrer un stick assez joli de loin. De près, il me déplut, j'articulai laconiquement : — *no*, et j'attendis qu'on m'en présentât d'autres.

A ma grande surprise, le marchand retourna à ses affaires; j'errais dans le magasin, il n'y fit aucune attention, et je sortis sans qu'il fît rien pour me retenir. A Londres, on ne fait pas l'*article*. Je voulus m'en assurer davantage et je franchis le seuil d'une autre maison, où je furetai dix minutes, touchant à tout, sans rien demander. Pas un mot, point d'offres, ni de questions. Je m'éloignai sans desserrer les lèvres, ce qu'on parut trouver tout naturel.

Ailleurs, je me fis montrer vingt cannes, et à mesure que je les maniais, il me venait une grande envie d'aller acheter des aiguilles. Je remerciai donc le boutiquier d'un signe; il me salua poliment, et je restai émerveillé.

Un coutelier était près de là, qui plaça devant moi des aiguilles, ce qui m'inspira le désir d'acheter un couteau. Il m'en offrit un, un seul. J'en voulus plusieurs, il les aligna, m'indiqua les prix et me laissa en repos. Alors je m'assis, et en regardant au plafond, je chantonnai, comme dit Méry, un petit air qui n'existe pas. L'artisan reprit sa lime et son ouvrage commencé. Au bout de quelques minutes, il me dit qu'il faisait bien chaud, et je répondis avec beaucoup d'à-propos : — Yes.

Tout en jouant avec les couteaux, j'en choisis un; le marchand l'examina, me dit : — Il n'est pas bon; le posa et se remit à l'œuvre.

Présumant qu'il serait opportun de me relever d'un choix inhabile, j'en fis un autre avec discernement, et le coutelier, à son tour, prononça : — Yes.

Il me fallait un canif, et je le demandai excellent. Le débitant chercha dans un rayon dont il tira un seul canif, qu'il mit devant moi. Et comme je demandais de quoi choisir, il me dit : — Cela est *very-good*, very-good!

Sans me refuser, il ne bougeait point, et me claquemurait dans son éternel *very-good*. Ma foi, j'achetai le canif.

La monture en est soignée, et l'acier très-fin, je le suppose. Mais il ne coupe pas du tout...

En quittant cette boutique, je me vis accosté par une bouquetière en haillons, qui m'offrait, moyennant deux pence, une touffe de roses mousseuses d'une fraîcheur admirable. Dans la belle saison, Londres est littéralement jonché de roses mousseuses. De petites pauvresses les colportent par brassées. Deux objets sont à très-bas prix dans cette contrée : les fleurs et les bonnets de coton.

Cette dernière observation, je la fis en achetant des gants dans un magasin où l'on ne vous en montre guère à la fois qu'un ou deux doigts. Il y avait là quantité d'objets de fantaisie. Il est inutile d'ajouter que les commis se gardèrent de m'achalander. Dans les maisons importantes, le patron reçoit votre argent comme ferait un commissaire de bureau de charité, et il vous remet l'objet vendu, avec un sourire digne et courtois, comme s'il vous faisait un petit cadeau.

Quelquefois ils sont si peu empressés d'étaler les babioles dont vous avez fantaisie, que l'on craint, par une sorte de discrétion, d'en priver le marchand. C'est ce qui m'advint chez un mercier parfaitement assorti en aiguilles, en petits portefeuilles, en boîtes à ouvrage. Il dissimulait tout cela de son mieux. Ce bonhomme avait une fille charmante, précieux auxiliaire chez nous, quand il s'agit d'entraîner la pratique. Dès que je parus, elle fit mine de se retirer, et je la retins en lui adressant directement la parole.

Après avoir choisi quelques objets, et assorti environ quarante paquets d'aiguilles, je les indiquai au père, qui ajusta ses lunettes, et lut avec attention les adresses collées sur ces petits papiers. Il en sépara quelques-uns et me fit observer qu'ils coûtaient le même prix que les autres, mais qu'ils étaient inférieurs en qualité. Il les remplaça donc et me remit le tout. Comme je m'éloignais, on me rappela; j'avais oublié mon bouquet de roses sur le comptoir. Je le pris donc et l'offris à la fille du marchand qui me remercia en français; le père me remercia aussi, et quand je fus sur le seuil, il se leva pour me saluer très-cordialement.

La connaissance était faite; ce magasin devint mon bureau de renseignements dans le quartier; j'y retournai deux ou trois fois sans rien acheter. Quand j'arrivais, le bonhomme appelait : — Amely, Amely!... Et la jeune fille venait me recevoir.

Ces bonnes gens ne m'ont jamais adressé une seule question. Je m'enquérais souvent de bien des choses, en étranger qui veut s'instruire, et c'est toujours miss Amely qui répondait. Là-bas, parler est un gros ouvrage, et les jeunes filles soulagent leurs vieux parents. A ma dernière visite, miss Amely me dit : — Vous savez mon nom, et je voudrais connaître le vôtre pour vous nommer en causant avec mon père quand vous serez parti.

Voilà la seule fois qu'on m'ait questionné, et cette intention délicate fut exprimée avec un ton si naturel, si simple, qu'elle eut toute la grâce d'une aimable vérité. On me dit adieu, je leur serrai la main, et en me désignant par mon prénom, ils me souhaitèrent un bon voyage, après m'avoir obligeamment assuré qu'il fallait voir Londres plus d'une fois pour le bien connaître.

Telles sont les allures des honnêtes et francs bourgeois de la Cité, qui eurent jadis la douce Flandre pour berceau.

Dans ces diverses maisons, j'essayai, suivant notre habitude française, de marchander les prix. En pareil cas, le détaillant ne comprend pas tout d'abord, et croit que l'on se trompe sur le chiffre indiqué. Dès qu'il a saisi votre pensée, sa surprise est visible, et de l'air d'un galant homme que l'on humilie faute de le connaître, ou que l'on soupçonne par méprise d'une action peu honorable, il vous fait entendre avec netteté, mais d'une manière indulgente et polie, que le commerce, étant trop loyal pour surfaire jamais, n'a rien à rabattre de ses prétentions. Tout cela est dans un geste, un sourire, une exclamation; mais si clairement énoncé, qu'un sot oserait seul insister.

Les marchands ambulants, ceux des marchés alimentaires, ceux qui se tiennent en caves ou dans des échoppes, les étalagistes de bimbeloterie et les cochers, sont les seules gens que l'on puisse, que l'on doive même énergiquement marchander. La valeur de la plupart des objets que l'on rencontre chez nous dans les boutiques à prix fixe, est discutable à Londres. Tout ce qui se vend à Paris dans de grands magasins où l'on obtient des rabais, est, là-bas, tarifé à un taux immuable. En d'autres termes, chez eux, plus la hiérarchie commerciale s'élève, plus le trafic est digne et consciencieux. Le contraire a lieu ici, et je préfère leur usage au nôtre.

Comme je tenais à préciser l'aspect extérieur de ces

sortes de transactions particulières, sujet d'observation trop négligé et qui caractérise formellement un côté important des mœurs, je me rendis un jour dans un très-beau magasin de cachemires, de crêpes de la Chine et d'étoffes de soie, situé presque à l'angle de Ludgate-Hill. Il avait plu toute la matinée, et comme, à Londres, il pleut de la suie détrempée, et que d'ailleurs, grâce au *macadam*, on piétine jusqu'à la cheville dans une boue claire et sautillante, je m'étais affublé de mes habillements les plus vieux, les plus fanés. J'étais sans gants, avec un paletot râpé, déformé, crotté jusqu'à l'échine, et, qui pis est, coiffé d'un feutre gris très-mauvais, chapeau qui, fût-il neuf, est mal porté à Londres. Cette tenue, qui m'avait paru suffisante pour aller à la halle au charbon, en la Cité, convenait à mon expérience, dont elle m'inspira l'idée. Pour compléter la description, j'étais mouillé, et j'avais les mains noires, attendu qu'à Londres, par le beau temps, si l'on va déganté, au bout d'une heure on les a grises, et quand il pleut, la teinture du ciel vous les trempe en noir.

A la porte de ce temple de la mode, comme on disait au temps où la poésie procédait par charades, stationnait un bel équipage. J'entre en séparant deux laquais pimpants que j'aurais dû saluer. Comme j'errais, les mains derrière le dos, un commis s'avance, me salue, et se tient à ma disposition. Après avoir admiré silencieux d'admirables popelines d'Irlande, jugeant l'objet trop peu considérable, je cherche des yeux le commis qui accourt et attend avec réserve.

Je lui demande un cachemire de l'Inde vert-émeraude, en ajoutant que je tiens à la finesse de la nuance. C'était faire échec à un objet de deux à trois mille francs.

Point de surprise indiscrète, aucune observation ; l'employé indique de la main le comptoir, et me suit civilement. Devant moi se trouvait une glace ; mon audace m'effraya ; j'étais à faire peur. Le cachemire déployé et mis sous ma main, je l'étudie et demande le prix : 100 l., ou 2,500 fr. Puis je voulus en voir un bleu, puis un ponceau ; j'avisai des crêpes de Chine d'une valeur moindre, et les examinai. Ce que je demandais m'était présenté sans observations sur le mérite de l'étoffe, ni sur l'énormité des prix. A Paris on m'eût jugé sur la mine fort judicieusement, et l'on m'eût offert du bon marché. Quand j'eus bien tout considéré, je dis, avec un flegme incomparable, que je réfléchirais...

Le commis inclina légèrement la tête, replia et remit en place le dernier châle, ce qui est l'habitude. On n'étale pas un nouvel article sans avoir enlevé le précédent, à moins d'ordre contraire de la part du chaland ; usage indiquant à quel point on dédaigne de séduire. Donc, l'employé me reconduisit jusqu'à la porte, que je gagnai lentement, regardant à droite, regardant à gauche. Il ouvrit, me salua d'un visage placide et respectueux ; puis il ferma la porte sur moi. Le marchand porte jusque-là le sentiment de sa dignité, de son devoir envers le public, et le respect de la liberté.

Toutefois ces épreuves ont leur péril : j'avais conçu une passion secrète et coupable pour un joli crépon. Trois jours après, je revins, et il m'en coûta 22 liv.

Quelle différence avec nos obséquieux et impertinents courtauds, qui vous assomment de leur caquet, qui vous enseignent quel goût est le bon, et qui apprennent à une duchesse ce qui est convenable et *distingué!*

Du reste, en toutes choses, pour deviner ce qui se passe en Angleterre, rappelez-vous comment on procède en France, et prenez le contre-pied ; vous toucherez juste inévitablement.

En quittant la Cité, je montai *Chancery-lane*, où recevant un coup dans le dos, je me vis assailli par dix paires de bottes... peintes sur une planche qui marchait toute seule. Un homme était derrière, servant à promener une affiche monstre. Je pris la fuite, et, traversant la Halle des avocats, monument gothique moderne, assez capricieux et d'un aspect un peu chinois, je me trouvai à *Lincolns in fields*, l'un des plus grands squares et celui qui possède les plus grands arbres. Notre place des Vosges donne une idée de ces sortes de lieux. Là, je me souvins que j'étais muni d'une permission pour visiter le musée Soane, et, laissant derrière moi le Collége des chirurgiens, j'allai frapper à la porte de cette bonbonnière consacrée aux arts. M. John Soane, amateur distingué, légua à son pays cette collection d'antiquités, de curiosités et de tableaux, coquettement entassée dans une maison trop exiguë. Ce logis, singulièrement percé, ressemble à une série de châsses d'orfévrerie juchées les unes sur les autres. Il y a des marbres grecs et romains, et des fragments de l'époque byzantine ; des dessins originaux, des vases, des camées, des vitraux, et quelques peintures intéressantes, parmi lesquelles on dé-



William Hogarth, d'après lui-même.

signera une reproduction en petit de l'*ex-voto* peint par Fra-Bartholomeo pour la famille Carondelet, et dont l'original appartient au Chapitre de Besançon. Ce tableau est connu sous le nom du Saint-Sébastien. Seulement ici le donateur est remplacé par une femme à genoux.

Cette seconde version d'un tableau célèbre n'a jamais été signalée en France. Là, se trouvent aussi un Watteau splendide, honteusement perché dans un coin obscur ; la *Ripa dei sciavoni*, à Venise, peinture de Canaletto, et l'une des deux plus admirables qui existent. Mais le prin-

cipal intérêt de cette collection, que l'on recommande à l'attention des voyageurs, repose sur William Hogarth, ce maître si rare et si étrange. Ses dix toiles les plus importantes sont là, formant deux séries : l'une, de quatre sujets, représente les phases d'une élection pour la Chambre des communes, dans un bourg-pourri. Ces toiles ont acquis une juste réputation. La gravure les a reproduites ; il en est question dans toutes les biographies, et chacun revient de Londres sans les avoir vues, faute de savoir où les trouver.

Jamais la vie, le mouvement, l'*humour*, l'esprit critique et la vérité ne furent poussés plus loin que dans ces ouvrages. Ils constituent une peinture de mœurs aussi attachante, aussi claire, aussi complète, que jamais écrivain



Les Elections : infirmes traînés au scrutin, tableau d'Hogarth (Musée Soane).

satirique ait pu l'esquisser la plume à la main. Ce n'est plus une image, c'est la réalité ; on assiste à la scène, et le spectacle est si curieux, qu'on le contemplerait des heures. La lutte des deux candidats rivaux, l'animation de leurs partisans, les séductions au cabaret, les électeurs impotents ou moribonds que l'on traîne au scrutin, les *speeches* en plein air, les tonneaux défoncés, les rixes, les hurras pour le vainqueur, les charivaris au vaincu, les embauchements secrets, les marchés honteux, tout cela se mêle, se démène ; chacun crie et se débat ; le drame est partout, les physionomies parlent. La nature seule peut distribuer avec clarté une série d'actions si diverses, à travers une cohue à ce point fourmillante et agitée. Une description minutieuse et bien coordonnée de ces quatre sujets ferait un roman comique aussi complet que désopilant.

FRANCIS WEY

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# MONOGRAPHIE DU GOUT (1).

## UN REPAS ROMAIN.

(MOT DE L'ÉNIGME DU DERNIER NUMÉRO)

### CHAPITRE PREMIER. — LE TRICLINIUM.

— Par Bacchus dont on célèbre la fête (2), s'imaginerait-on, à vous voir, que nous sommes au xvj des kalendes d'avril? Croirait-on, je vous prie, que le fils de notre maître, Publius Pomponius, ait revêtu ce matin la robe virile? Semblerait-il seulement que son père songe à régaler ses amis pour solenniser avec eux ce jour mémorable dans la vie d'un citoyen romain? Regardez donc à la clepsydre (3). Il y a plus d'une heure que les invités ont cessé le jeu, et qu'ils sont passés du sphéristère (4) au balneum (salle de bain). Dans quelques minutes ils seront ici, et vous n'avez rien fait encore. Allons, de l'activité, vous dis-je, de l'activité, ou gare la meule!

Ainsi parlait le tricliniarque de Quintus Pomponius, allant et venant dans la salle de festin d'une délicieuse villa, que cet opulent chevalier romain possédait à Baïes, sur les bords du lac Lucrin. Cette salle brillait par un grand luxe d'ameublement et par les mille recherches que les Romains du temps de Vitellius s'ingéniaient à découvrir dans le but d'augmenter leurs jouissances. Les murs étaient de marbre et revêtus, jusqu'à hauteur d'homme, de tentures en étoffes de laine brodée; sur ce fond, on voyait se détacher des statues, qui, placées de distance en distance, servaient de candélabres. Le pavé en mosaïque représentait des débris de repas, sorte de dessin appelé *asarotos œcos*, dont Pline attribue l'invention au Grec Sostus. La salle avait les dimensions d'un triclinium ordinaire; c'est-à-dire que sa longueur était double de sa largeur, et qu'elle paraissait comme divisée en deux. Trois lits, placés sur les trois côtés d'un carré dont le quatrième était laissé libre pour le service, occupaient la partie inférieure; disposition qui faisait donner à ces salles le nom de *triclinium*. Les Romains s'étaient assis jadis pour prendre leurs repas; mais énervés par le luxe, ils avaient adopté la mode des Orientaux et ne mangeaient plus qu'à demi couchés, le corps appuyé sur le coude. Les lits dont ils se servaient offraient une grande ressemblance avec nos sofas à dossier. Ceux de Quintus Pomponius étaient faits en bois d'érable et relevés aux jointures par des baguettes d'argent. Au milieu de ces lits, s'élevait, sur un pied d'ivoire à trois griffes, une table ronde en bois de citre tiré du fond de la Mauritanie; elle était creusée pour recevoir un plateau d'argent massif du poids de 500 livres, orné de ciselures et d'anaglyphes.

Les esclaves de Pomponius, animés par les paroles du tricliniarque, travaillaient avec ardeur aux apprêts du festin; ils déposèrent sur les lits des matelas de laine des Gaules teinte en pourpre, et des coussins de plumes renfermés dans des housses à mailles de fil d'or et de soie que l'on fabriquait à Babylone. Tout à coup une vive altercation s'éleva à l'autre extrémité du triclinium.

— Par Jupiter, je vous dis que je suis invité; que c'est Pomponius lui-même...

(1) Voyez les tables des tomes XVI et XVII.
(2) Liberales dies. (3) Horloge d'eau. (4) Salle de jeu.

— Hors d'ici, parasite éhonté!

— Je vous dis que j'entrerai, ou je ne m'appelle pas Esurion.

— Il n'y a pas de place pour toi.

Et l'esclave chargé de veiller à la porte s'était armé d'un torchon de pourpre pour chasser son opiniâtre interlocuteur.

— Voilà Esurion, dit le tricliniarque; toujours le premier arrivé. Pour lui et ses pareils, il faudrait hâter la marche du soleil, et bâcler au plus tôt les affaires de la République.

Le parasite s'était glissé dans le triclinium; l'esclave s'élança à sa poursuite; ils faillirent en courant renverser un magnifique abaque (1) qui ornait le côté opposé aux lits et sur lequel étaient étalés, selon l'usage, des vases précieux, de la vaisselle d'or et d'argent, enrichie de pierreries, portant le nom de Pomponius.

— Cessez ce jeu, cria le tricliniarque impatienté. Laissez Esurion s'asseoir sur cette escabelle. Il n'en bougera pas, à moins que Pomponius ne le fasse jeter dehors.

— Merci, dit Esurion au tricliniarque; vous, au moins, vous rendez justice à mon mérite, et Pomponius est trop distingué pour se permettre envers moi une pareille impolitesse.

Puis se livrant à ses réflexions: — L'heureuse idée que j'ai eue de quitter Rome à l'approche de l'été! J'y serais mort de faim; car, lorsque arrive la saison des champs, il y a suspension d'affaires pour nos mâchoires. De même que pendant les chaleurs les limaçons languissent enfoncés dans leur coquille, et, à défaut de rosée, se nourrissent de leur propre substance; de même, pauvres parasites, tandis que les travaux retiennent le monde à la campagne, nous vivons dans notre coquille, et nous nous mangeons nous-mêmes, n'ayant plus rien à dévorer (2). Mais ici règnent la joie et l'abondance. Quintus Pomponius, chevalier romain, enrichi, on ne sait trop par quels moyens, fête aujourd'hui la prise de robe virile de son fils Publius! Il étale ses trésors, nous verse son falerne et prodigue toutes les splendeurs de sa cuisine. Oh! mes narines se dilatent, et je savoure déjà tant de mets choisis. Heureux Esurion, tu vas souper mieux que les dieux d'Homère, et grâce à toi, honnête Pomponius.

### CHAPITRE II. — VOCATI ET INVOCATI (3).

La dixième heure du jour s'achevait, quand les convives apparurent dans une pièce antérieure au triclinium; ils y déposèrent, entre les mains de l'esclave que chacun amenait d'ordinaire avec soi, leur chaussure et leur trabée (vêtement de dessus), et se revêtirent de la *synthèse*, tunique blanche et sans ceinture, fournie par le maître de la maison. Au moment où ils allaient entrer dans le triclinium, un esclave cria: — Le pied droit. — C'était pour ne présager de malheur à personne. Entrer du pied gau-

(1) Buffet. (2) Plaute, *les Captifs*.
(3) Les invités et ceux qui ne l'étaient pas.

c'ie paraissait aux Romains d'un augure aussi fâcheux que chez nous le chiffre 13 à table.

Pomponius alors s'adressant à ses hôtes :

— Le nombre des convives, a dit un de nos poëtes, ne doit jamais être moins grand que celui des Grâces, ni excéder celui des Muses. Mais cette règle se prête à bien des exceptions. Aujourd'hui, par exemple, je regarderais presque comme un malheur d'être circonscrit dans de pareilles limites.

Ces paroles déridèrent aussitôt le front de plusieurs personnages dont la tenue témoignait de l'inquiétude. Ils étaient de l'espèce appelée *ombre*, nom plaisant et singulièrement bien choisi ; car une ombre est un convive inattendu : vous diriez la partie obscure dont le convive invité est la partie brillante.

Un individu, de manières adulatrices, avait accaparé Pomponius.

—Voilà, lui dit-il, qui est spirituellement tourné ; vous êtes un des rares héritiers de ce sel attique qui se perd chaque jour ! Quelle bonne mine votre fils avait à la cérémonie ! J'en ai certes bien vu des prises de robe virile, mais jamais adolescent n'approcha de Publius Pomponius.

— C'est bien, maître Ergasile, repartit Pomponius, recevant à l'avance de ce parasite la monnaie de son repas, c'est bien, vous aurez votre place sur le lit de droite.

— C'est lui faire mille fois plus d'honneur qu'il n'en mérite, cria d'une voix ironique un autre convive vers lequel Esurion s'était avancé, mais dont il n'avait pas tardé à s'éloigner avec dépit ; c'est lui faire trop d'honneur à ce pauvre Ergasile. L'infortuné ! il ne sait que répéter des compliments aussi fades que l'odeur d'un bouquet de huit jours. Jamais de sa vie il n'a fait un joli mot ; jamais un lazzi pour égayer les convives.

— Je vous entends, Charançon. Vous serez à côté d'Ergasile, et je vous charge de lui communiquer le trop d'esprit que vous aurez.

— Bien reparti, dit Ergasile en se frottant les mains.

Ergasile était le parasite flatteur (*adulator*) ; Charançon le parasite ironique (*derisor*) ; l'un riche en flagorneries, l'autre en bons mots, tous deux n'ayant rien dans l'escarcelle ; le premier par ses adulations, le second par ses plaisanteries étudiées à l'avance, parvenaient à se faire admettre à la table des riches. Ils se regardaient comme bien supérieurs au piteux Esurion. Lui, comptait parmi les parasites souffre-douleurs (*plagipatidæ*), ces Spartiates du bas bout de la table, quand le bas bout de la table leur était accordé. Mais le xvj des kalendes d'avril, Esurion ne devait pas jouir de cette faveur.

— Allez sur votre escabelle ; vous y serez servi avec distinction, lui commanda Publius en faisant un signe au tricliniarque, qui se pencha à l'oreille du jeune homme, et sortit, non sans jeter un regard plein de malice et de pitié tout ensemble sur Esurion. Celui-ci commençait le supplice de Tantale, à l'occasion de son souper.

— Ah bah ! se dit-il, après tout, qu'importe où l'on mange, pourvu que l'on mange bien ?

L'infortuné Esurion, quelle déception l'attendait !

Les soupers de Quintus Pomponius faisaient bruit dans le monde. Il est vrai que certaines bouches, qui n'avaient point goûté ses sauces ni dégusté les vins de son cellier, critiquaient le chevalier romain ; elles lui auraient volontiers fait grâce pour une invitation ; or, Pomponius ne les prodiguait pas. Au premier rang parmi les heureux mortels appelés à sa table, figurait Clodius, préteur de la Campanie ; étrange magistrat, que l'empereur Vitellius avait nommé à ce poste pour lui avoir vu avaler de suite trois conges de vin (1). Aussi quelques plaisants l'appelaient *Clodius Tricongius*. Le préteur les laissait dire, et s'en vengeait à la manière de son empereur, en venant de temps en temps leur demander à souper. Avant de se mettre à table, Clodius avait recours à ces moyens employés par César pour faire honneur aux personnes qui l'invitaient, et qui tout en ouvrant l'appétit vous donnent l'air pâle et intéressant. Vous me comprenez, lecteur !

Un rival digne du préteur, c'était Apicius, arrière-neveu du grand Apicius qui mangeait sous Auguste, et professait à Rome un cours sur l'art culinaire. Ce jeune débauché avait dévoré son patrimoine ; mais tous les gastronomes de l'époque se l'arrachaient, et semblaient vouloir, en l'écoutant, s'inspirer des souvenirs du grand homme ; du reste, Apicius racontait avec esprit les hauts faits de son illustre parent : c'était même sur eux que, depuis quelque temps, il avait fondé sa cuisine.

Clodius et Apicius étaient venus avec Pomponius. De son côté, le jeune Publius avait adressé plusieurs invitations à ses amis, une entre autres au Grec Hermagoras, son professeur de belles-lettres. Celui-ci s'en était tellement vanté dans tout Baïes, que deux de ses compatriotes n'avaient pu s'empêcher de le suivre en qualité d'ombres. N'oublions pas Cnéius Capito, jurisconsulte en vogue, et sous lequel Publius allait commencer ses études de droit ; car il se destinait au barreau, et la prise de robe virile était pour les jeunes gens le moment où ils devaient se choisir une carrière.

Le nombre des convives invités ou non invités se montait à quinze. Chacun prit la place que le tricliniarque lui désigna. Pomponius se coucha près de son fils, tout à fait à l'intérieur du carré, sur le lit *du milieu*, et engagea Clodius à se mettre à la troisième et dernière place, que l'on réservait toujours aux consuls. Les convives de ce premier lit avaient la figure tournée du côté du lit *de gauche* offert aux plus honorables d'entre les invités, et occupé en ce moment par Apicius et les amis de Publius. Le lit *de droite* est abandonné aux parasites ; c'est aussi le lit *inférieur*. Là se trouvaient Ergasile et Charançon ; là se portaient, mais en vain, les yeux et les désirs d'Esurion : Ne va point qui veut à Corinthe.

CHAPITRE III. — GUSTATIO.

Une nuée d'esclaves envahit alors le triclinium ; les plus jeunes versèrent aux convives de l'eau à la neige sur les mains et sur les pieds ; puis se mirent à leur nettoyer les ongles avec une dextérité surprenante. Ils leur distribuèrent aussi des couronnes de fleurs pour se ceindre le front, et d'autres plus grandes qu'on enlaçait autour du cou. Tressées d'ache et de lierre, le plus souvent entremêlées de roses, de violettes, de safran ou de nard, ou bien encore composées de roses cousues ensemble sur des écorces de tilleul ornées de petits bas-reliefs, ces couronnes passaient pour d'excellents préservatifs contre l'ivresse. L'odeur des fleurs, dit-on, ouvrant les pores, donne au vin un moyen de dissiper ses fumées et repousse les vapeurs qui montent au cerveau.

Ces préparatifs terminés, le père de famille se leva, et adressa aux dieux la prière d'usage qu'il fit suivre de libations et de l'ordre de servir. L'archimagirus (chef de cuisine) parut aussitôt avec ses aides. Ils apportèrent un vaste bassin d'airain de Corinthe, qui avait la forme d'un ânon, et que les Grecs, ses inventeurs, avaient, pour ce motif, nommé *ovos*. Du dos de l'animal pendaient à droite et à gauche deux petits sacs, renfermant l'un des

(1) Le conge valait à peu près trois litres.

olives un peu vertes, et l'autre des olives arrivées à leur complète maturité. Tout autour de ce bassin, on disposa dans des plats d'argent des loirs assaisonnés avec du miel et du jus de pavots; des boudins brûlants, des prunes de Damas et des grenades entr'ouvertes.

L'une des ombres grecques mangeait déjà avec l'avidité d'un estomac à jeun, Charançon s'en aperçut :

— Halte-là, maître Hellène, lui cria-t-il, nous n'en sommes qu'à la *gustatio*; il s'agit seulement de vous mettre en appétit. Ces mets n'ont pas d'autre but. N'allez point imiter un de vos compatriotes, qui, après avoir mangé vingt grives, s'étonnait naïvement de ne pas sentir sa faim augmenter.

— Charmant, dit Ergasile, emporté par son habitude d'admiration.

— Vous vous trompez, l'ami, repartit Charançon; ce n'est pas quand je parle qu'il faut applaudir; je ne donne point à souper, moi.

CHAPITRE IV. — LE ROI DU FESTIN.

— Et la royauté, s'écria tout à coup l'arrière-neveu d'Apicius; oublions-nous maintenant de la tirer au sort?

Un esclave apporta des dés (*tali*) avec une petite table.

— A vous, préteur, dit le père de famille, abdiquant en présence du nouveau pouvoir qui allait surgir, à vous le premier.

Clodius fit rouler les dés sur la table.

— *Le coup du chien*, dirent les convives; on ne pouvait pas plus mal commencer.

C'était au tour de Capito.

— Pas plus de chances que le préteur, fit-il en comptant ses points.

Les dés avaient passé de main en main. Publius s'en empara, et les versant avec vivacité :

Le coup de Vénus! cria-t-il tout radieux.

— La royauté et la robe virile en un jour, remarqua Apicius; ce jeune homme ira loin.

— O mon futur patron, fit à Cnéus Capito, le jeune monarque; c'est vous qui commencerez par vous soumettre à mes ordres; mais je vous donnerai aussi des petits gâteaux, comme dit notre Horace (1). J'ordonne, continua-t-il en s'adressant à l'archimagirus, et faisant claquer ses doigts, j'ordonne la prise de Troie.

La crainte d'un souper en vers s'empara d'Ergasile; Cnéus Capito et Clodius ouvrirent de grands yeux; l'un des Grecs consulta sa mémoire et allait commencer une tirade d'Homère, quand l'archimagirus entra, portant un monstrueux sanglier.

—Oh! oh! le porc à la troyenne! exclama Ergasile battant des mains et agitant toute la partie supérieure de son corps; non, jamais je ne vis d'aussi aimable surprise.

Charançon n'eut pas la force de critiquer son collègue. Il admirait.

— Voilà, dit Publius, le cheval de bois qui entre dans nos murs.

Le sector (découpeur), qui se tenait prêt, ouvrit d'un seul coup le ventre du sanglier. Il en sortit des mets de toutes sortes, des saucisses, des poulardes, et aussi des grives toutes vivantes, qui se mirent à voler dans la salle.

— Et voilà les Grecs!

Ce fut à ces paroles du jeune roi un rire que nos Hellènes eussent appelé *homérique*, s'ils n'avaient pas été piqués de l'assimilation.

(1) Ut pueris olim dant crustula blandi... Doctores.

— J'ordonne maintenant, continua Publius que le succès commençait à pousser vers l'absolutisme, j'ordonne que Clodius prescrive à Cnéus Capito, homme de poids et jurisconsulte du plus grand mérite, le nombre de santés qu'il devra boire.

Clodius eût désiré que les rôles fussent changés; néanmoins, il prit au sien un malin plaisir.

— Que Cnéus Capito, dit-il, porte autant de santés qu'il y a de lettres dans le nom de l'illustre Cassius, dont je n'ai jamais lu et dont je ne veux jamais lire les ouvrages.

Le jurisconsulte s'exécuta; mais à la pénultième et même à l'antépénultième, il avait perdu sa gravité.

Cependant la table s'était garnie, et tout autour du porc à la troyenne le structor avait symétriquement disposé les mets sur un plateau d'argent appelé *ferculum* ou *repositorium*. C'étaient des ragoûts de toutes sortes, des gibiers les plus rares, des oiseaux étrangers, des gélinottes d'Ionie, des perdrix et des tourterelles, des foies d'oie blanche, auxquels on procurait, en les baignant dans du miel et du lait, un développement artificiel; des faisans, dont le plus grand mérite était de venir des bords du Phase; des paons de Samos, avec les œufs de cet oiseau imités en pâte, et dans lesquels étaient des ortolans très-gras et assaisonnés d'un peu de poivre.

A cette vue, Clodius oublia sa soif; Ergasile ses compliments, Charançon ses bons mots, Apicius la mémoire de son grand-oncle, et Cnéus Capito ne sut plus combien Cassius admettait de lettres dans son nom.

Une douce symphonie se fit entendre; des esclaves enlevèrent, en chantant, le ferculum, et des échansons, armés d'amphores dans lesquelles ils puisaient avec des cyathes, offrirent aux convives l'œnomel (1) et du falerne qui portait la date du consulat d'Opimus.

— Clodius Tricongius, dit le roi du festin, rendez à votre tour raison à Cnéus Capito.

— Je me condamnerai moi-même, répondit le préteur : et saisissant une belle coupe de murrhin : « Je bois à la santé, dit-il, du grand, du pieux, de l'illustre et du divin Vitellius. »

Il avala, sans prendre haleine, une grande quantité de vin; s'arrêta un instant, but à petites rasades, et égoutta sa coupe sur le pavé, pour montrer qu'il n'y restait plus rien. Des troits lits les santés s'échangèrent, et Ergasile alla jusqu'à fraterniser avec le préteur.

— Maintenant que la mer est créée, dit Publius, les poissons peuvent venir.

CHAPITRE V. — SOUVENIRS D'APICIUS.

Le troisième service s'annonça par une odeur piquante, qui alla frapper immédiatement au siége olfactif des plus gourmets. Apicius l'aspira à plusieurs reprises.

— Quel arome, dit-il en s'épanouissant, exhale cette sauce! Je gage que c'est du garum venu de Carthage-la-Neuve, du vrai *garum des Associés*.

— Tout juste, répondit Pomponius; il m'a été envoyé par un publicain de mes amis; il n'est pas fait avec du *garon*, mais avec les intestins d'un poisson appelé scombre, fortement macéré dans du sel. Le conge s'en est vendu à Rome jusqu'à mille sesterces. C'est une sauce qui pourrait faire manger le plus détestable poisson.

(1) Nous empruntons au dernier ouvrage de M. Pellat, *De la Revendication*, ce charmant néologisme; il est de ceux qu'Horace autorise :

. . . . . . . . . . . . . Si
Græco fonte cadant, parce detorta...

— Mais celui-ci n'aurait pas eu besoin d'un tel accommodement pour délecter même un palais de roi, dit Apicius en désignant du doigt une murène de Tartessis, qui nageait dans du garum en compagnie d'huîtres pêchées à Tarente et dans le lac Lucrin.

La table offrit un coup d'œil qui eût fait pâmer de joie quiconque avait quelque velléité de ressembler aux peuples ichthyophages. L'obsonator (pourvoyeur) de Pomponius était parvenu à composer un chef-d'œuvre. Il avait, sur un court ferculum, réuni tous les trésors que recèlent les fleuves et les mers d'Europe, d'Afrique et d'Asie : de jeunes thons de Chalcédoine, des merlus de Pessinunte; des pétoncles de Chio ou de Tarente, l'élops ou l'esturgeon de Rhodes; des scarres de la Cilicie; du turbot de Ravenne; des murex, du péloris, de la dorade du lac Lucrin, et des langoustes de Campanie.

Toute l'attention des convives fut d'abord absorbée par un surmulet, exposé vivant à leur vue dans un vase de verre; ils observèrent avec délices les différentes couleurs par lesquelles une agonie lente le forçait successivement à passer.

—Voyez, dit Apicius, ce vermillon éclatant que répandent sur ses écailles les efforts qu'il fait en se débattant! Voilà que maintenant ses ouïes réfléchissent l'azur. Quels tressaillements! Quels bonds! Il se raidit maintenant. Ses couleurs pâlissent; leurs nuances se confondent en une seule; il expire, il est mort!

Un esclave emporta le surmulet.

Apicius ne paraissait pas disposé à renoncer à la parole.

— Cnéus Capito, dit-il, vous avez à l'école les *Proculiens*, qui sur bien des points ne s'entendent pas avec les *Sabiniens;* et vous ne cessez de vous quereller sur l'interprétation de la loi des douze Tables et sur maints vieux édits des préteurs. Eh bien! nous, les savants de la bouche, nous qui cultivons le palais, comme vous exercez la langue, nous aussi, nous sommes divisés en deux camps; nous avons les Apiciens, qui suivent les traces de mon grand-oncle, et les Octaviens, qui se sont engagés dans la voie ouverte par Cnéius Octavius. Je vous dis cela à propos de ce surmulet; car il me rappelle la seule défaite qu'aient jamais subie Apicius et ses partisans. On avait envoyé à Tibère un surmulet pesant quatre livres et demie; c'était une rareté; jamais surmulet ne pesa plus de deux livres. Tibère l'accepta, mais le fit porter au marché. — Je serais bien trompé, dit-il à ses courtisans, si ce beau surmulet n'est pas acheté par Apicius ou bien par Octavius. Sa conjecture se vérifia pleinement; nos deux grands maîtres surenchérirent à l'envi; mais Octavius s'étant montré plus hardi remporta la victoire et le poisson pour cinq mille sesterces. Mon oncle, ce jour-là, devait être en mauvaise disposition. Que voulez-vous?

Le grand Homère aussi s'endort bien quelquefois (1).

Mais sa revanche fut prompte et éclatante. Retiré près d'ici, à Minturnes, Apicius y savourait vos bonnes langoustes de Campanie, qu'il n'eût pas troquées contre une ovation au Capitole, ni moi non plus. Il apprend qu'en Afrique il en a été découvert d'une grandeur inconnue; aussitôt, sans même attendre au lendemain, il s'embarque; le bruit de son arrivée se répand; sa galère est assaillie de pêcheurs qui viennent lui offrir leurs plus belles langoustes. Apicius les regarde : — Vous n'en avez pas de plus grosses? dit-il; et sur une réponse négative : — A Minturnes, reprit-il en s'adressant au pilote; et sur-le-champ il repart sans avoir touché terre.

(1) Quandoque bonus dormitat Homerus. (HORACE.)

L'arrière-neveu fit voir au même instant qu'il n'avait pas dégénéré de son oncle. Le surmulet reparut assaisonné dans la saumure de plusieurs autres poissons, et avec la sauce de benjoin. Vint le tour de la murène : elle fut trouvée délicieuse.

— Mes amis, dit Pomponius, que vos éloges retournent à qui les mérite, c'est-à-dire au préteur; c'est de lui que je tiens cette murène; quand il me l'a envoyée, elle portait autour de la tête un anneau d'or.

— Comme celles d'Hortensius, dit Capito : le digne homme; il les pleurait quand elles venaient à mourir. Préteur, permettez-moi une question. Avez-vous d'aussi beaux viviers que lui?

— Qui, lui? demanda Clodius.

— Hortensius! notre grand orateur, le seul rival de Cicéron! On rapporte qu'il avait consacré des sommes immenses à leur creuser des viviers, où il avait soin de leur ménager de sombres retraites



Échanson romain, d'après une peinture antique.

— Savant Cnéus Capito, je ne connais ni votre Hortensius, ni ses viviers. Venez seulement voir les miens, vous ferez vous-même la comparaison.

— Volontiers, préteur, très-volontiers.

— A propos, dit Apicius, qu'est devenu cet intéressant esclave que vous ameniez jadis avec vous, Gnathon, je crois?

— Par Pollux, repartit le préteur, vous venez de le manger!

— Parlez plus clairement; je ne suis point Hortensius, comme dirait Cn. Capito, je n'ai pas le sphinx chez moi.

— La chose est pourtant claire comme une bouteille vide, comme une lanterne punique. N'ai-je pas découvert que Gnathon était un abominable chrétien, un ennemi de l'Etat? Je l'ai fait jeter aux murènes. Les chrétiens n'ont jamais déplu aux bêtes. Les murènes ont mangé Gnathon; vous avez mangé les murènes, donc vous avez mangé Gnathon!

— Comme Pollion! murmura Capito, que cette atrocité ne révoltait pas, parce qu'elle lui donnait lieu de placer son érudition qu'il s'étonnait de trouver si profonde.

— Je dépose la royauté, s'écria le jeune Publius, qui voyait arriver le quatrième service, entre les mains de celui de vous tous qui sera assez fin pour découvrir à quelle substance appartient chacun de ces nouveaux plats; mais prenez garde, la vue trompe : et vous, Apicius, ne jugez pas trop vite.

CHAPITRE VI. — *Materiem superabat opus...* (VIRG.)

C'était presque faire une injure à certains gastronomes que de douter ainsi du tact et de la finesse de leur palais. Ils se vantaient de reconnaître au goût l'âge et le pays d'un poisson ou d'un oiseau; de pouvoir, à l'aide de ce seul alambic, analyser un ragoût, et dire, les uns après les autres, tous les divers ingrédients qui entraient dans sa composition. Publius parut donc bien empressé d'abdiquer. Les convives, pour lui trouver un successeur, se lancèrent aussitôt dans la voie des suppositions. Clodius devina trois fois à faux, ainsi qu'Hermagoras et ses ombres. Le jurisconsulte poursuivait le problème culinaire avec autant d'ardeur que la solution d'une question de droit. Apicius avait goûté, à diverses reprises, tantôt un mets, tantôt un autre.

— Je me souviens, dit-il, que Néron servit un jour de la chair de porc, mais si habilement déguisée par l'adresse de son cuisinier, que tous crurent manger autant de choses différentes qu'ils touchaient à des plats divers. Eh bien! par le grand Apicius, vous avez imité le fils d'Agrippine.

— Bravo! repartit Publius, mais vous n'y êtes qu'à moitié; et la matière?

— La matière, dit Apicius....

Mais il fallut consulter de nouveau son palais; il hésitait; fermait les yeux, et ramenait, de temps en temps, le bout de sa langue sur ses lèvres; jamais naturaliste, la loupe à la main, ne fut si minutieux.

— Mes seigneurs, m'est-il permis de deviner? hasarda Ergasile.

— Comme les autres.

— Jamais je ne vis rien d'aussi remarquable; et votre cuisinier peut aller de front avec le fameux Dama qui appartint à Nomentanus, et que Salluste lui enleva pour la somme de cent mille as. Ces mets, qui nous intriguent sous la forme de poissons, de langues et de ragoûts, sont faits... avec de la citrouille.

— Ergasile, je garde ma royauté; mais je t'invite pour un mois entier à dîner chez mon père, entends-tu, jusqu'aux calendes de mai.

— J'ai de la mémoire, mon seigneur, répondit Ergasile jetant sur Charançon un regard qui voulait dire : « Quoi donc! l'ami, la finesse de mon palais, n'est-ce pas chose que l'on préfère à l'atticisme de vos plaisanteries? » Toutefois, ce sentiment fut passager. Ergasile avait trop bon ventre pour avoir mauvais cœur; et l'idée de souper un mois de suite à la table de Pomponius absorba toutes ses facultés.

— Je mérite aussi une récompense, dit Apicius.

— C'est vrai, repartirent les convives; mais pas la royauté.

— Je demande que Quintus Pomponius nous exhibe son cuisinier.

— Apicius a raison; qu'on le fasse venir.

Le cuisinier s'avança, partagé entre la crainte et l'espérance, entre le désir d'un triomphe et l'appréhension d'un châtiment; car si le palais blasé d'un gastronome, réveillé par quelques nouveautés culinaires, le poussait à des excès de générosité dignes de l'histoire, en revanche, un plat mal apprêté, une sauce manquée l'exposait aux plus affreux traitements; il était dépouillé de ses habits, dans la salle même du festin, et nos gourmets, trop justement irrités, se faisaient eux-mêmes les exécuteurs d'un supplice improvisé.

— Approche, Nasidica, lui dit Pomponius, et viens jouir d'une victoire que ton art a remportée sur les palais de nos plus grands maîtres. Voilà Ergasile qui te demande pour vider une coupe avec lui.

Notre parasite fut bon prince. Il eût volontiers embrassé la cause première de son succès.

— Je veux boire avec toi, dit Apicius.

— Et moi aussi, dit le préteur.

Nasidica vida trois fois de suite une large coupe qu'un esclave lui avait mise entre les mains. La liqueur et la joie donnèrent un libre essor à ses paroles.

— L'art culinaire! dit-il, j'en ai fait l'objet des méditations de toute ma vie. Ne croyez pas qu'on puisse m'en apprendre une seule invention. Quand je prépare un festin en règle, je renouvelle la merveille des sirènes. Tous les passants, attirés par l'odeur, s'arrêtent malgré eux devant ma cuisine. Malheur à qui passe trop près, il reste les yeux écarquillés, la bouche ouverte, stupéfait et cloué là, jusqu'à ce que je vienne l'en arracher en le saisissant doucement par le nez. Lorsque mes casseroles bouillent, je les découvre, et le parfum qui s'en exhale fournit chaque soir au souper de Jupiter.

— Et quand tu ne fais pas la cuisine, de quoi soupe Jupiter? dit Apicius.

— Jupiter va se coucher sans souper.

Enflammé d'une nouvelle ardeur, Nasidica rentra dans son officine, et harangua les quatorze aides-cuisiniers qui travaillaient sous sa direction.

— Enlevez maintenant, ajouta-t-il en terminant, avec emphase, enlevez le quatrième service, et qu'il soit remplacé par ces mousserons, ces petits choux, ces champignons, ces bettes et ces mauves qui donnèrent au grand Cicéron une indigestion historique, qui nous fait tant d'honneur.

CHAP. VII. — LES POPINES.

Cependant les convives étaient à bout de leurs forces gloutonnes; fatigués d'avaler et de boire, les uns recouraient à la plume de paon, dont le chatouillement dans le gosier est si utile pour quiconque n'a pas un estomac de fer; d'autres, plus robustes et plus aguerris au feu, combattaient encore, mais avec mollesse, et s'affaissaient sur leurs coussins. Des esclaves parcouraient le triclinium, faisant des aspersions d'eau de senteur mêlée de verveine et d'adiante, pour ranimer la gaieté des convives.

— Amis, dit Publius, si quelqu'un de vous a vu souper plus splendide, qu'il prenne la parole, et qu'il le confesse; il y aura pour nous plaisir à l'écouter, et nous le satisferons sur-le-champ.

Charançon se leva sur le coude, et dit : Je parlerai.

— L'empereur Vitellius fait bien quatre repas par jour : il déjeune (*jentaculum*), il dîne (*prandium*), il soupe (*cœna*), et il collationne (*commessatio*), et toujours copieusement ; mais quant à souper mieux que nous ne l'avons fait, je le nie. Je laisse à Ergasile les flatteries ; mais je ne puis taire la vérité : jamais on ne soupa mieux que ce soir.

— Que vas-tu donc dire? demanda Pomponius.

— Ce que vous ne connaissez pas, et plaise aux Dieux que vous ne le connaissiez jamais ; car j'ai de la reconnaissance. Je vous apprendrai comment dînent les pauvres diables comme Esurion, et comment dînent ces doctes Hellènes, dit-il, en désignant les ombres d'Hermagoras.

Imaginez que la faim, s'emparant de votre diaphragme, vous crie impérieusement : — Voici l'heure du repas. Vous courez du forum au Champ-de-Mars, du temple de Jupiter à l'aqueduc de la Virgo, du cirque de Néron aux bains d'Agrippa ; mais en vain ; personne ne vous invite ; tous les riches se sont donné le mot, comme les marchands d'huile au Vélabre ; ni vos lazzis, ni vos compliments n'ont pu vous gagner un cœur et un souper. Vous passez à la Via lata ; vous voici devant une popine, sorte de tavernes ainsi nommées parce qu'elles s'approvisionnent chez nos popes (sacrificateurs), qui leur cèdent à bon marché leur part des victimes. Quel aspect et quelle odeur ! des lambeaux de chair sont exposés aux regards ; et çà et là, dans des vases de terre, des lupins, des cicers, des fèves avec leur cosse, et de la polenta de farine. Il vous reste deux as ; vous ne mourrez pas encore aujourd'hui. Entrez à la popine, malgré la chaleur qui est étouffante, malgré la malpropreté qui est extrême, et malgré la compagnie qui, je m'en doute bien, ne sera pas de votre goût ; mais, pour deux as on n'achète pas le droit d'être difficile. La popine, mes seigneurs, c'est le rendez-vous de vos esclaves quand vous soupez en ville ; ils y viennent boire du vin de Crète ou de l'Alica, manger des gâteaux, jouer aux dés, et médire de vous. Mais que vous importe ? c'est la chanson du soldat qui suit le triomphateur au Capitole. Parfois une servante de la popine récrée ses hôtes passagers par une danse qu'elle accompagne du bruit des crotales ; parfois aussi une misérable courtisane prend une flûte, et la troupe servile se met à bondir. Là encore vous trouvez des voleurs, des assassins, des mariniers trinquant avec des bourreaux, des faiseurs de cercueils, et des prêtres de Cybèle étendus et ronflant à côté de leurs cymbales, qu'ils vendent souvent pour boire à Bacchus.

### CHAP. VIII. — COMMENT SOUPA L'AMI ESURION.

Mais la voix lamentable d'Esurion couvrit en ce moment celle de l'orateur.

— Je veux de ce plat, criait avec rage le malheureux parasite ; je veux de ce plat! oh ! c'est une indignité ! des esclaves me traiter de la sorte, me faire mourir de faim !

— Qu'y a-t-il ? demanda Publius, manques-tu de quelque chose, ne t'aurait-on pas servi à ta guise ?

— Servi à ma guise, dites-vous, servi à ma guise ? Quoi ! pendant qu'à votre table, vous autres, vous mangez des mets les plus exquis et buvez tant et plus, vos esclaves viennent m'offrir des moules, des coquilles, la moitié d'un œuf, un os à ronger. C'est une mystification que vous devez faire cesser. Je demande de tout, et l'on ne me sert de rien. Vos esclaves sont d'une impertinence ! Voilà sept fois que je leur tends ma coupe, ils m'ont enfin versé du vin ; mais quel vin ! par un jour consacré à Bacchus ! du vin dont un teinturier ne voudrait pas pour dégraisser ses laines ! Il y a complot pour m'ôter les vivres et la vie !

— Entendez-le ! s'écria le préteur, qui voulait *que tout le monde fût soûl quand il avait bu* ; il a du pain et du vin, et il se plaint encore ! Hors de ma présence, misérable !

— Ce n'est pas vous qui m'avez invité, repartit Esurion exaspéré, et oubliant la distance qui le séparait du préteur.

— Ah ! tu manques de respect à tes magistrats, s'écria Clodius en fureur ; et, lui lançant une amphore qu'un esclave lui présentait : — Apprends à parler avec plus de décence.

L'amphore vola et vint se briser sur la tête d'Esurion ; il fut inondé, et son sang coula, mêlé à des flots de vin. Charançon, irrité de n'avoir pu se procurer une nouvelle invitation ; Ergasile, animé par son succès ; Capito, qui croyait la magistrature attaquée, et de son devoir de la défendre, imitèrent à l'envi l'exemple du préteur. Esurion, meurtri de coups, taché de vin, couvert de graisse, et frappé par les esclaves, s'élança hors du triclinium, au milieu d'éclats de rire et de plaisanteries vociférées en chœur, et qui durent longtemps sonner à son oreille.

Vraiment, il n'y avait pas là de quoi se féliciter d'être venu à Baïes !

### CHAP. IX. — AU DESSERT.

Après cette horrible bouffonnerie, les convives ne purent prendre aucun intérêt à des danses de Gaditanes, ni à des scènes de l'*Iliade* jouées par des acteurs déguisés en guerriers d'Homère ; mais ce fut avec des applaudissements et des cris de joie qu'ils saluèrent l'apparition d'une troupe de gladiateurs. Ces mimes effrayants de la réalité, l'épée haute, coururent aussitôt sus les uns aux autres, et s'égorgèrent pendant que des gâteaux étalés sur la table, et des fruits recueillis dans une statue de Priape, au sein large et ample, délectaient ces Romains métamorphosés en Sybarites ; car, pour atteindre au comble de leur félicité matérielle, il leur fallait, et des jouissances pour eux, et devant eux la comédie de la faim et le spectacle du sang répandu.

Cependant la clepsydre et les feux des candélabres, pâlissant aux premières blancheurs de l'aube, faisaient songer à l'heure du départ. Trois adolescents, en tunique de lin, parurent dans la salle. Deux d'entre eux posèrent sur la table de petites statues des dieux Lares, ornées de marques triomphales ; l'autre portait à la ronde une coupe pleine de vin, et disait à haute voix :

— Que les Dieux nous soient propices !

— Qu'ils conservent à Vitellius des jours heureux, ajouta le préteur, et qu'ils anéantissent les machinations de ses ennemis.

Clodius achevait de prononcer ces paroles, quand un de ses licteurs fit retentir le triclinium du bruit de ses caligues (1) et de ses faisceaux.

— Que viens-tu m'apprendre à pareille heure ? demanda le tricongius ; l'empereur m'aurait-il envoyé quelque rare gibier, ou mieux, des amphores de falerne ? Arrive-t-il lui-même en personne ?

— Seigneur, dit le licteur en s'inclinant, vos gardes ont découvert cette nuit, dans une caverne, aux environs de la ville, une bande de chrétiens ; cinquante ont été arrêtés, et viennent d'être conduits au prétoire.

(1) Chaussure militaire, d'où le nom de l'empereur Caligula. (TACITE.)

Clodius dicta quelques ordres au licteur, qui repartit sur-le-champ. Puis, s'adressant aux convives :

— Noble Pomponius, dit-il, et vous, mes amis, je vous invite à m'escorter à mon tribunal ; vous y jouirez d'un spectacle digne de votre présence ; vous témoignerez ainsi de votre piété pour les Dieux, et de votre zèle pour le service de l'empereur.

Les convives se levèrent en chancelant ; ils prirent leur chaussure, et sortirent malgré l'ivresse, précédés par leurs esclaves, qui portaient des torches allumées.

Ils aperçurent, en approchant du prétoire, dix énormes flambeaux qui, jetant sur les degrés une lueur sinistre, mêlée de fumée, se tordaient et gémissaient, comme des arbrisseaux sous un vent d'orage.

— Jurisconsulte, dit le préteur à Capito, qu'est-ce que cela ?

— Une splendide illumination, préteur, une splendide illumination !

— Vous êtes un ignorant, Capito ; ce sont des CHRÉTIENS que mes gardes ont enchaînés et enduits de poix ; j'appelle cela des candélabres à la Néron.

— J'aime votre mot, préteur. Par Pollux ! quelle lumière ils répandent ces chrétiens !

— Oui, païens aveugles ! répondit une voix solennelle et mourante, vous dites la vérité malgré vous. Nous répandons une telle lumière, qu'elle aura bientôt rempli le monde, et replongé dans la nuit vous et vos Dieux, dont vous célébrez les dernières fêtes !...

C'était un des flambeaux vivants qui parlait ainsi.

Les convives s'éloignèrent, en cachant mal leur stupeur sous des éclats de rire forcés.

HONORÉ DAVID.



Combat de gladiateurs dans le triclinium, d'après une peinture antique.

# L'HIVER EN HOLLANDE.

Je regardais, l'autre jour, des enfants patiner sur les bassins glacés des Tuileries. Je fus accosté par mon ami le comte de S... ; vous savez ? le compagnon de mes voyages en Bretagne, le grand touriste qui a parcouru le monde sans visiter la France. Cette fête de l'hiver lui rappela son dernier séjour en Hollande, et il me traça des tableaux à faire grelotter au coin du feu. Ils compléteront à propos ceux que M. Ampère vous faisait, il y a deux ans, des déserts de la Laponie (1).

Rien de plus frappant (je laisse parler le comte) que l'aspect de la Hollande à l'entrée de l'hiver. Ce pays, d'une verdure si douce en été, s'ensevelit tout à coup dans un linceul de glace. Les forêts de mâts, prisonnières dans les canaux, ressemblent aux noires ramures des arbres dépouillés. Les ailes des moulins, tournant à la bise, conservent seules le mouvement et la vie. Cette révolution est souvent l'affaire d'une nuit. On dirait un changement de décor, accompli sur un coup de sifflet. Mais le lendemain la scène change encore d'une manière plus saisissante. La Hollande, qui semblait morte et dépeuplée, se ranime et reparaît, reprend son commerce et son essor. Avant-hier, c'était un peuple de matelots sur un navire ; aujourd'hui, c'est un peuple de patineurs, escorté de traîneaux. Contemplez cet admirable tableau d'Isaac Van Ostade, le digne frère d'Adrien. Tel il a peint ce coin de

(1) Voyez le tome XV, p. 231, 237. (*Les Lapons.*)

sa patrie, — telle est la Hollande entière en ce moment (1).

Nos plus agiles patineurs de France ne seraient que des lourdauds près des plus lourds Hollandais. Le patin est la poésie de cette nation prosaïque. Ne tenant plus au sol que par un mince tranchant de fer, elle vole sur des ailes invisibles, elle glisse en se jouant, entre le ciel et la terre, sur un miroir limpide et immense, qui fléchit légèrement sous son poids, et qui garde à peine la trace blanchâtre de son passage. C'est comme un rêve en action. J'ai vu des Hollandais tracer d'un seul pied sur la glace des portraits d'un profil exquis, des dessins de paysages et de monuments, des arabesques et des caprices étonnants de finesse et de complication.

Un négociant d'Amsterdam, chez qui j'étais logé, avait pour courrier un patineur muet qui faisait chaque matin le tour du port avec la vitesse de la flèche. Revenu à la porte de son maître, il se démenait quelques instants, traçant mille petites lignes étranges. Je m'approchais avec le négociant, et nous lisions toutes les nouvelles du jour écrites au patin sur la glace, comme vous écrivez à la plume sur le papier. Il n'y avait que la différence de la dimension.

A Hindelopen, dans la Frise, j'ai vu des courses en patins fort curieuses, pour les hommes et pour les femmes.

Les hommes quittent leurs longues redingotes à boutons de métal, leurs châles-cravates et leurs larges chapeaux ; à l'appel de leur nom et devant toute la population réunie, ils se lancent, deux à deux, sur un canal, divisé



Canal de Hollande glacé, tableau d'Isaac Van Ostade, Musée du Louvre, no 633.

en long par une charpente. Ils vont d'un côté et reviennent de l'autre, jusqu'à la raie qui limite la carrière. Le corps en avant, une jambe en arrière, frappant la glace pour reprendre l'élan, ils glissent si vite qu'on les aperçoit à peine. Celui qui a vaincu soixante coureurs reçoit un meuble ou un bijou précieux.

Les femmes, qui portent le plus étrange costume (robe plissée, corsage à mailles, large ceinture à lacet, paletot ouvert à manches plates, cheveux tressés sur les épaules ou assemblés sur les oreilles, coiffure en cône tronqué, surmontée d'un bourrelet en colimaçon, présentant de face un cadran de montre), les femmes, dis-je, courent en patins plus lestement encore que les hommes, inutile d'ajouter plus gracieusement. Elles remplacent, pour cet exercice, leur vaste coiffe par un serre-tête, et leur robe à plis par deux tuniques étagées sur un pantalon à raies. La course finie, elles s'enveloppent d'un manteau en forme de bourgeron. J'ai rarement vu un spectacle aussi attrayant que celui de ces jeunes Frisonnes lancées à corps perdu sur la glace, et prenant, pour équilibrer leur vol, mille

(1) Voyez la notice de M. Arsène Houssaye sur Adrien Van Ostade, t. XV, p. 321, 365, avec le portrait de ce maître par lui-même, et trois de ses tableaux, dessinés par Marvy.

Isaac Van Ostade mourut à la fleur de l'âge, au moment où il allait égaler le talent de son frère.

attitudes plus jolies les unes que les autres, tandis que leurs tuniques et leurs jarretières rouges flottent comme des ailes autour de leur taille et de leurs jambes.

Ce pays, du reste, est original en toutes choses. On y parle une langue qui ne se comprend pas à deux lieues à la ronde. On s'y promène, un mouchoir à la main, grignotant des morceaux de pain d'épice. On n'y allume jamais de feu avant le 12 novembre. On n'y ferme en tout temps les portes que la nuit. Les plus pauvres y voyagent en yack ou en voiture à eux. Les enfants y font leurs premiers pas en patin. Il y a des gardes nocturnes qui réveillent les dormeurs d'heure en heure, au bruit rauque d'une crécelle, et qui arrêtent les voleurs en leur saisissant les jambes dans un piége à ressort. C'est de là que se répandent par toute l'Europe les meilleurs fromages et le beurre le plus fin, dans de petits tonneaux qui remplissent des centaines de navires.

P.-C.

# CURIOSITÉS DE LA STATISTIQUE.

## PARIS ET LONDRES (1).

Le bilan du pavé de Paris est important à établir au moment où le mac-adam le chasse de rue en rue. La ville de Paris consacre une somme annuelle de 1 million 900,000 fr. à l'entretien du pavé.

La surface du pavé de Paris est d'environ 3 millions 600,000 mètres carrés. Les rues de première classe sont relevées à fond tous les six à huit ans (substitution complète de pavés neufs aux vieux) ; celles de seconde classe, tous les quinze à vingt ans ; celles de troisième, tous les vingt à trente-cinq ans. Le nombre des pavés mis en place à Paris peut être estimé à 60 millions. Les divers travaux qui s'exécutent en emploient moyennement 1 million 800,000 par an. D'où il suit que la durée moyenne d'un pavé est de trente-trois ans.

Voici un complément curieux à ce que nous avons dit de la circulation à Londres.

On compte à Londres 3,000 omnibus circulant quotidiennement ; ces omnibus possèdent 30,000 chevaux, qui consomment dans l'année 525,000 boisseaux de blé, 180,000 bottes de foin et 180,000 bottes de paille.

On calcule qu'au prix actuel de ces denrées la consommation qui en est faite s'élève à 1,762,000 liv. st. (environ 46 millions de francs). Il faut ajouter à cela, pour le ferrage, indépendamment du coût des 30,000 chevaux, la somme de 7,800 liv. st. (195,000 fr.), ce qui fait la somme immense annuelle de 1,769,800 liv. st.

Les droits de péage prélevés sur les omnibus en Angleterre s'élevèrent, en 1841, à 407,960 liv. st. (plus de 10 millions de francs).

On calcule que les 3,000 omnibus en circulation sur les diverses lignes de Londres transportent chacun, en moyenne, environ 300 voyageurs par jour, soit 2,000 par semaine, ce qui donne, pour le nombre total des omnibus en circulation, 6,000,000 de voyageurs par semaine, et, pour l'année, le chiffre presque incroyable de 300,000,000 de voyageurs ! Les employés des omnibus atteignent le chiffre de 11,000, soit 6,000 cochers et conducteurs, 3,000 palefreniers, plus, 2,000 individus employés occasionnellement, ou qui se rattachent à l'administration des omnibus.

(1) Voyez décembre dernier.

# AU BORD DE LA MER

## TROISIÈME PROMENADE (1).

I. Retour de la pêche. — Le congre. — Poisson-Protée. — La providence des colléges et des restaurants à prix fixe. — L'équille ou lançon. — Pêche à la bêche. — Où l'auteur perd son latin.

Ah ! voici une barque qui revient de la pêche. On met le poisson sur la grève. Quel est, me demandez-vous, cet énorme serpent noir, cette monstrueuse anguille?

— C'est l'anguille de mer, le congre ; c'est un poisson providentiel ; il est commun, se conserve plusieurs jours à peu près frais et se vend bon marché. Les colléges, les pensions et tous les cabarets connus sous le nom de restaurant à prix fixe en font une énorme consommation. Ces derniers établissements surtout le regardent comme leur providence ; en effet,

> Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
> Ne cache aucuns secrets,

est loin de se métamorphoser aussi fréquemment que le congre, lorsqu'il

> S'efforce d'échapper à la vue *incertaine*
> Des mortels indiscrets.

Le congre, coupé en tranches minces, et rôti sur le gril, avec une sauce blanche et des câpres, c'est du saumon.

Le même coupé, en tronçons, avec une sauce à la moutarde, c'est de l'anguille à la tartare.

En tronçons plus petits, avec une sauce au vin, c'est une matelotte d'anguille.

Dépecé en morceaux avec de la laitue, des jaunes d'œufs et une sauce mayonnaise, c'est une salade de homard.

Découpé en aiguillettes, avec de la chapelure, etc., ça s'appelle filets de sole.

On fait encore avec le congre des vol-au-vent de merlan, de la soupe à la tortue, etc., etc.

Le congre, appelé souvent anguille de mer, se nomme *filat*, sur les côtes méridionales de France ; *bronco*, en Italie.

Aristote l'appelle γόγγρος ; Linnée, murène-congre.

(1) Voyez t. XVII, p. 362, et t. XVIII, p. 40.

Le congre se tient le plus souvent près de l'embouchure des grands fleuves, où il trouve plus facilement le moyen de satisfaire sa voracité qui est excessive, à cause de la migration perpétuelle que font beaucoup de poissons de l'eau douce dans l'eau salée. On le prend sur nos côtes avec des lignes dormantes.

Un autre poisson qui a, comme le congre, la forme de l'anguille, et dont on se sert quelquefois pour amorcer les lignes à prendre les congres, est le sujet d'une pêche fort singulière : c'est l'équille ou lançon, dont la longueur varie de cinq à dix pouces. Le dos est vert, le ventre est nacré; la mâchoire fort pointue se distend au moyen d'une membrane repliée et lui permet d'avaler des insectes aquatiques assez gros.

Ce poisson se pêche à la bêche, et voici comment. Il a l'habitude de s'enfouir dans le sable de la mer, soit pour éviter d'autres poissons qui veulent le manger, soit pour manger lui-même des vers de mer dont il est très-friand. A la marée basse, on vient bêcher le sable comme on bêcherait une plate-bande de jardin : en retournant le sable, on retourne des équilles, mais la pêche n'est pas faite ; elles s'y glissent de nouveau avec une grande rapidité, et il faut les saisir avec prestesse, sous peine de les voir disparaître et de ne plus les retrouver.

Le nom de l'équille, dans les livres, est *ammodyte.* Sur nos côtes on l'appelle aussi *lançon.*

Comme ce poisson est excellent frit, et que, d'autre part, il sert d'appât pour la pêche, il est très-connu partout. En Angleterre, on l'appelle ou *sand-eel*, ou *launce*, ou *grig;* en Suède *tobis*, en Norwège *sül*, en Allemagne *sands-piring.* C'est une des pêches les plus amusantes que je connaisse ; mais quelquefois l'équille ne s'ensable pas, et alors on bêcherait un arpent sans en rencontrer une seule. Je n'ai jamais pu prévoir par aucuns signes si elle s'ensablerait ou non. Tous les pronostics des pêcheurs se sont trouvés successivement démentis. Je pense que c'est la peur accidentelle, causée par la présence de certains ennemis dans l'eau, ou l'appétit, irrité par la présence de certaines proies dans le sable, qui les détermine.

II. Une tempête. — Deux navires en détresse. — Un naufrage. — Spectateurs prudents et sauveurs courageux. — Lefèvre et Durécu. — Deux héros sans le savoir. — Leur recompense.

Hier, deux heures avant la fin du jour, la mer était inquiète et houleuse, le vent soufflait par rafales; des nuages lourds, portés sans doute par un courant d'air supérieur, montaient dans une direction différente du vent qui régnait à terre. Nous étions presque tous à pêcher par le large du promontoire de la Hève. A ces signes, qui nous annonçaient du mauvais temps, nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes pour rentrer à Sainte-Adresse. Le vent n'était pas précisément favorable pour nous conduire. Il nous fallait revenir en plusieurs bordées; nous pensions bien que le vent ne tarderait pas à tomber à l'ouest ou au sud-ouest; mais ce n'était pas une raison pour l'attendre, car le moment où il retomberait ainsi serait probablement le signal de la tempête. En quelques instants tous nos canots à la voile se mirent en route, se dirigeant d'abord sur Trouville pour rabattre ensuite sur notre plage, chacun selon sa vitesse.

Une heure et demie après, les plus rapides étaient sur la grève. La mer grondait fort; elle était noire, et les lames la couvraient au loin d'une écume blanche. Ceux qui arrivèrent les derniers avaient amené et serré une partie de leurs voiles; le vent ayant sauté à l'ouest, ainsi que nous l'avions prévu. La mer était devenue tout à fait grosse, et ils eurent besoin, pour échouer, de l'aide de ceux qui étaient arrivés à terre les premiers. Nos bateaux furent hissés jusque sur l'herbe, sur le conseil des anciens ; et, après nous être comptés et avoir vu que nous étions tous rentrés, nous nous mîmes à regarder les progrès du mauvais temps. Le vent soufflait en sifflant; de longues lames venaient du large, bondissaient, se brisaient en blanchissant, et couvraient la grève d'écume.

Bientôt nous vîmes deux navires anglais, venant du large, doubler le promontoire de la Hève en se dirigeant vers le Havre. Il paraissait que le vent était tout à fait déchaîné derrière la Hève, car ils avaient amené toutes leurs voiles, à l'exception de leur foc ; et cette voile, la plus petite de toutes, les faisait encore marcher plus vite qu'ils n'avaient l'air de le vouloir. La mer était furieuse. Un vieux pêcheur nous dit : — La mer monte, mais il n'y a pas encore assez d'eau dans le port pour qu'ils puissent y entrer. Ces gens-là sont en danger de la vie s'ils essayent d'entrer au Havre.

Nous les suivîmes des yeux avec anxiété, d'autant plus que le vent augmentait sans cesse de violence et la mer de fureur. L'un des deux passa devant le Havre par le sud de la ville. Nous pensâmes alors qu'il allait en rivière, c'est-à-dire qu'il allait remonter la Seine avec le flot et que l'autre suivait la même route. Mais la nuit s'épaississait; les nuages noirs, poussés par le vent, l'avaient un peu hâtée. Nous rentrâmes chacun chez nous; nous n'en pûmes voir davantage.

Pendant ce temps, voilà ce qui arrivait : — Le premier des deux bâtiments alla échouer au sud, à une demi-lieue du Havre, où il se brisa. Mais les hommes eurent le temps de se sauver à terre dans leur chaloupe. L'autre essaya d'entrer dans le port, manqua la passe des jetées, et se jeta derrière la jetée du sud, sur un banc appelé le *Poullier.* Là, le navire, entr'ouvert, fit une large voie d'eau ; battu par la mer en fureur, il menaçait à chaque instant de se briser; les lames l'enlevaient et le laissaient retomber lourdement sur les rochers, et des craquements horribles annonçaient qu'il ne pourrait pas résister longtemps à de si terribles secousses. La chaloupe avait été emportée par une lame. Pendant ce temps, la mer montait; le bateau, plein d'eau, restait à rouler sur le roc; les hommes, chassés du pont déjà couvert d'eau, se réfugièrent dans la mâture, en tâchant, par leurs cris de désespoir, d'appeler du secours.

La nuit était tout à fait tombée sur la mer, et venait ajouter à l'horreur et aux périls de la situation. Il était très-difficile et très-dangereux d'aller porter secours aux naufragés. L'avis de la plupart des assistants était qu'on ne réussirait qu'à partager leur sort et à mourir avec eux. La prudence conseillait au moins d'attendre que la mer plus haute brisât sur l'écueil avec moins de colère. Les jetées étaient couvertes de monde. On ne pouvait qu'entrevoir ce qui se passait.

Cinq matelots anglais se présentèrent; ils offrirent d'aller au secours de leurs compatriotes; mais ils ne pouvaient tenter l'entreprise sans le secours d'un pilote français. Aussitôt Durécu, marin attaché au port du Havre, et Lefèvre, pilote de Quillebeuf, se précipitèrent dans une barque avec les Anglais. Durécu prit la barre du gouvernail, Lefèvre prit un aviron, ainsi que les Anglais, et la frêle embarcation disparut aux yeux des nombreux spectateurs, dans la nuit et entre les lames. De temps à autre les yeux plus exercés des marins qui se trouvaient sur les jetées saisissaient quelques lueurs, et disaient aux assistants ce qui se passait. Il fallut des efforts inouïs et une adresse

et un sang-froid merveilleux pour dépasser les jetées et franchir des vagues énormes et furieuses. Si le bateau en avait reçu une seule par le travers, il était rempli et coulait, et les sept marins qui le montaient étaient perdus. Tantôt on les apercevait sur le sommet d'une lame, tantôt, entre deux autres lames, ils disparaissaient tout à fait. Mais, au bout de quelques minutes, la nuit et la tempête augmentant, on ne vit plus rien. On fut un quart d'heure sans rien voir, sans rien entendre, si ce n'est qu'au milieu du bruit de la mer et du sifflement des vents, il semblait par moment entendre des cris de détresse et d'agonie. Au bout d'un quart d'heure, un marin dit : — Je crois voir quelque chose dans l'écume... Oui, c'est un bateau ! Tous les yeux perçaient la nuit. En effet, bientôt le bateau passa avec rapidité entre les jetées, rentrant dans le port. Et Durécu, d'une voix qui domina un instant le bruit du vent et de la mer, s'écria, en passant rapidement : — Sauvés ! tous !

En effet, ils venaient d'arracher cinq hommes à une mort certaine. Des cris d'enthousiasme et des applaudissements répondirent à cette nouvelle. On se précipita audevant des naufragés et de leurs libérateurs. Un étranger sortit de sa poche une poignée d'or et d'argent, et voulut la donner à l'un des marins français. — Ah ! monsieur..., dit-il du ton du reproche. — C'est juste ! dit l'étranger ; pardonnez-moi. Il remit son argent dans sa poche, embrassa le marin, et se perdit dans la foule.

A Sainte-Adresse, nous ne sûmes cet événement que ce matin. Aussitôt, la mer étant presque calmée, je poussai mon canot à la mer, et je m'en allai au Havre pour voir ces hommes généreux et leur demander l'honneur de leur serrer la main. Mais tous deux, fort accoutumés à de pareils traits de magnanimité, n'avaient pas pour cela dérangé leurs habitudes. Lefèvre, faisant le métier de pilote, conduisait un navire en Seine jusqu'à Rouen, et était parti avant le jour. Durécu travaillait à gréer un navire, mais personne ne savait dans quel bassin. Je ne pourrai donc les connaître que dans quelques jours.

Si j'admirai l'indifférence de ces deux hommes sur leur belle action, je fus beaucoup moins édifié de voir cette indifférence partagée par les habitants du Havre. Les marins les ont trop accoutumés à leur courage et à leur dévouement.

Certes, je veux bien qu'on donne un banquet à un ministre, comme on a fait avant-hier dans cette même ville du Havre ; mais n'aurait-on pas dû rendre un honneur au moins égal à Lefèvre et à Durécu ? N'aurait-on pas dû leur offrir une fête, et les montrer entourés de l'estime, de la reconnaissance et de l'orgueil de la ville ? Ces deux grands citoyens qui, dans d'autres circonstances, ont déjà sauvé tous deux plusieurs personnes, n'ont pas même reçu une médaille d'honneur. Un Anglais, trompé par un rapport fait avec négligence et indifférence par un officier du port, a envoyé un présent à un seul d'entre eux.

Alphonse KARR.

# CHRONIQUE DU MOIS.



Janvier 1851. Modes bien portées.



Casse-cou ! Modes mal portées.

# LA BERCEUSE DE BERLIN. MÉLODIE NATIONALE.

DÉDIÉE A MADAME PITRE-CHEVALIER.

PAROLES DE M. ÉTIENNE CATALAN. Accompagnement de M. TH. LABARRE.

*Andantino con moto.*

CANTO.

PIANO.

*dolce*

Fer - me les yeux, cher en - fant de mon â - - me, Sommeille en paix sous ton lé-ger ri - deau; De tous les soins que ton â - ge ré - cla - me, Ah! qu'il m'est doux d'en-tou - rer ton ber-ceau!

FIN.

*p* *sf* *p* *cresc.* *sf* *p*

2e Coup. Ton âge, en - fant, est le plus beau des â - ges, C'est la sai - son des fleurs et du so - leil. Plus tard, hé-las! vient l'heu-re des o - ra - ges Où maint sou - ci trou-ble - ra ton som- meil.

3e Coup. L'ange qui plane au - tour de ta cou-chet - te Emporte au ciel tes ri - res enchan - teurs; Si tu le vois plus tard dans ta chambret - te, Il y vien - dra pour es-suyer tes pleurs.

4e Coup. Dors, mon en- fant, soit que le jour é - clai - re, Soit que la nuit voi - le tes doux at - traits: A ton che-vet, dans le cœur d'u - ne mè - re, Veille un a - mour qui ne s'endort ja - mais.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

## MODES DE JANVIER.

Voilà les Parisiens et les Parisiennes en danse ; le goût n'a plus qu'à ouvrir les yeux pour admirer les vraies modes, et qu'à saisir la férule pour châtier les modes fausses. Le triage est cependant assez difficile, car le beau et le laid, le convenable et l'indécent, le possible et l'impossible se mêlent et se confondent partout, aux bals de l'Hôtel-de-Ville et de l'Elysée, dans les journaux et dans les magasins, au Jardin-d'Hiver et au grand Opéra. Si vous voulez être à la vraie mode, vous n'avez presque rien à changer à vos toilettes de bal. Gardez ou adoptez l'arrangement de cheveux que vous conseille votre miroir, les guirlandes de fleurs un peu tombantes, les corsages en pointe, les volants petits et nombreux, toute blonde et toute dentelle, ou blonde et taffetas pareil à la robe, alternant du haut en bas. Remplacez les mantilles par des garnitures de blonde, de ruban ou de dentelle. Portez le bouquet à la ceinture, à gauche, ceci est de rigueur. Ne me demandez pas pourquoi.

Pour soirées et dîners, posez-vous sur le haut de la tête un petit bonnet d'où s'échappent des fleurs et des rubans ; mais prenez garde qu'il ne vous donne l'air éventé, ce qui arrive parfois (voir notre gravure). Préférez en ce cas un carré d'étoffe riche, bordé de blonde, et laissant tomber des fleurs, des rubans ou des velours. Joignez-y une robe montante ouverte par devant sur un fichu très-orné, ou façon Louis XV, décolletée en carré par devant, en rond par derrière, avec jupe à volants pareils découpés. Les manches pagodes survivent au froid et sont de plus en plus indispensables. Elles se doublent d'une autre manche de même forme, en tulle garni de dentelle, ou en mousseline garnie de mousseline brodée. On porte beaucoup de corsages à basques, et des bracelets de velours à nœuds avec pendants. Cela ne vaudra jamais, bien entendu, l'or et les pierreries.

Pour la ville, tous les chapeaux sont des capotes, très-évasées, garnies en dessous de beaucoup de fleurs, rubans ou velours, et en dessus de blonde posée sur chaque rang et sur le bavolet. On y ajoute souvent de petites plumes. La popeline à carreaux écossais, les draps Chambord, amazone, Montpensier, Amélie, foncés, disputent la vogue aux soieries de Lyon. On fait des pardessus en forme de châle, velours avec dentelle ou drap avec passementerie. Les inconvénients de la soutache n'ont pu la détrôner encore ; mais je crois qu'elle baisse sensiblement.

A l'intérieur, les coins-de-feu tiennent bon, surtout pareils aux robes, et à manches pagodes, comme le reste.

Maintenant regardez nos dessins, qui en diront plus que toutes les phrases. Nos modes bien portées ont été copiées sur de vraies élégantes, et nos modes mal portées, exagérées à peine, ont été prises sur des originaux et dans des recueils, qui vous feront rire comme nous. Voilà cependant où peuvent mener une gravure de journal et la fantaisie d'une modiste, d'un tailleur et d'un chapelier !

Pour les détails et les anecdotes des salons, consultez le *Mercure* du présent numéro. Anna de B.

## LES MORTS DE 1850.

Il y a des années meurtrières aux hommes célèbres, — comme il y a des années productives de grands hommes. On a déjà souvent remarqué que 1769 avait vu naître, en même temps que Napoléon, la plupart de ses illustres contemporains; 1832 vit mourir coup sur coup Cuvier, Gœthe, Walter Scott, Casimir Périer, le général Lamarque, etc. 1850, qui vient de finir, a été une année meurtrière, surtout pour les hommes d'Etat... Il n'existe presque aucun point important du monde où elle n'ait enlevé un prince ou un personnage de premier rang. Comme ce tyran de Rome, elle abattait les plus hautes têtes de pavots. Il suffit de citer, en politique : Louis-Philippe, la reine des Belges, Robert Peel, le général Taylor, le général San-Martin, le duc de Palmela, le comte de Brandebourg ; dans les sciences, Beudant, Blainville, Gay-Lussac, Fouquier, Marjolin, H. Royer-Collard, etc.; en littérature, Balzac, Wodsworth, Droz, Feletz, Monteil, Bazin, Lenau Oelenschlager, etc. Dans les arts, un fait étrange s'est produit : mesdames Saint-Aubin, Gavaudan et Boulanger, qui avaient chanté les mêmes rôles au même théâtre (à l'Opéra-Comique), sont mortes à peu de mois de distance. (Voyez, au *Mercure*, la nécrologie de 1850.)

## HIPPOLYTE ROYER-COLLARD.

Nous avons nommé Hippolyte Royer-Collard, le fils de l'illustre homme d'Etat. Rappelons, à ce sujet, deux faits trop ignorés.

L'ancien chef de division des lettres et des arts, le membre éminent de l'Académie de médecine, le spirituel professeur d'hygiène à la Faculté, n'avait trouvé de conclusion à ses grands travaux, et de consolation à ses vives douleurs que dans l'humble foi chrétienne du charbonnier. Il a donné aux esprits forts de notre siècle le noble spectacle d'une mort sainte, après de longues années de piété sincère.

A l'époque où l'émeute traquait les professeurs jusque dans leurs chaires, Hippolyte Royer-Collard fut un jour expulsé de la sienne par les clameurs d'une jeunesse en démence. Non contents de ce honteux succès, une centaine de forcenés le poursuivirent jusqu'à l'Institut. Arrivé là, le jeune maître s'élance sur le pont des Arts, et présente 5 francs au surveillant du péage. Ses ennemis qui, en leur qualité d'anarchistes, n'avaient pas le sou, hésitaient à le suivre à un prix aussi élevé... Mais l'invalide obstiné retenait Royer-Collard pour lui rendre 4 fr. 95 centimes. Cette honnête importunité allait le livrer aux tapageurs, losqu'il se retourne avec un sourire aussi charmant qu'intrépide, et dit à haute voix au vieux soldat : — Gardez les cent sous, c'est pour ces messieurs et pour moi! — En France, l'esprit triomphe de tout. Ce trait, si bien lancé, désarma les jeunes gens.

## LES ÉTRENNES DE PARIS.

Que diriez-vous, si vous lisiez quelque part le tableau suivant :

« Il y avait une fois une ville peuplée d'un million d'âmes. Une nuit que tous les bourgeois dormaient, comme le timbre des horloges frappait douze coups, un brillant cortége de fées parcourut les boulevards de cette ville, les fées du travail, de l'industrie, de la persévérance, etc. Aussitôt après le passage du cortége, une population laborieuse s'est subitement répandue sur les deux côtés de la route, et, en quelques minutes, à la lueur des lanternes des voitures, une suite de petites constructions légères s'est élevée comme par enchantement. Il fallait voir l'activité de tous ces travailleurs! Des familles entières étaient là, manœuvrant avec une ardeur extraordinaire. Après le complet achèvement des édifices, on procédait au déballage des merveilles fabriquées à l'avance.

« La même activité régnait à l'entrée des faubourgs et encore sur mille autres points épars dans l'étendue de la grande ville.

« Il serait impossible d'énumérer les mille petites merveilles qui ornaient ce bazar immense ; il y avait des ménages complets à cinq sous, des montres avec chaînes et breloques à trois sous, des polichinelles de toute beauté à un sou, de petits établis à donner la passion de la menuiserie, des rouets à rendre fileuses toutes les petites filles ; les trompettes s'y trouvaient en telle abondance, que si celles-ci eussent été toutes embouchées à la fois, les murailles fortifiées de la ville auraient pu avoir le sort de celles de Jéricho. Que dire des montagnes de bonbons, des cascades d'oranges et des pyramides de pain d'épice? Parmi les nouveautés du moment, on remarquait des Napoléons d'or à deux liards, deux pour un sou ; d'élégants petits paniers à ouvrage dont la coque soutenue par des rubans était formée d'une demi-coquille d'œuf ; l'aéronaute Poitevin en compagnie de l'Aérienne ; l'hiver et l'été sous cloches ; et enfin une riche collection de grimaciers po-

litiques en caoutchouc, qui n'était pas l'objet le moins recherché de cette curieuse exposition. Du reste le principal mérite de toutes ces merveilles, c'était leur incroyable bon marché.

« Cependant la baguette des fées avait également atteint les riches magasins sous leurs volets fermés. Là aussi la transformation s'opère : les glaces, les dorures, prennent un éclat nouveau, tandis que de nombreux chefs-d'œuvre se rangent artistement dans de brillants étalages. Là, l'utile dispute la place à l'agréable, et les nombreux produits de l'industrie tiennent à honneur de figurer tous dans les montres, d'attirer à qui mieux mieux l'attention des chalands.

Bref, le jour va bientôt paraître, on donne le dernier coup de plumeau, on met la dernière perfection dans l'arrangement des marchandises, tandis que les arbalétriers disposent leurs statuettes de plâtre, et sortent de leurs cages les lapins gris et même blancs, destinés aux tireurs habiles, car la fête va bientôt commencer; et à côté des marchands, il y aura de nombreux jeux d'adresse pour l'agrément des curieux pendant ces journées de plaisir. »

Si vous lisiez cela, dis-je, ne croiriez-vous pas lire un conte fantastique dans un livre d'étrennes? Eh bien, cela n'est point un conte d'étrennes; c'est l'histoire même des étrennes de Paris, écrite par un témoin oculaire. Cette nuit est la dernière nuit de 1850. Ces fées sont les commissaires de police, qui ont livré, pour la dernière fois, dit-on, les boulevards aux petits marchands nomades. Ces travailleurs nocturnes sont les industriels et les ouvriers parisiens, qui ont improvisé un bazar en plein vent de la Bastille à la Madeleine, et sur toutes les grandes artères de la ville. Ces merveilles sont les réalités qu'un million de curieux ont vues, achetées ou enviées, du 31 décembre au 2 janvier, à travers un mouvement de louis, de francs, de sous et de liards, qui s'est élevé à je ne sais combien de millions (1). Depuis cent ans que Paris fait des émeutes et des révolutions, il n'avait jamais été aussi beau à voir que dans ces jours de fête pacifique et commerciale. Puisse-t-il s'en souvenir en 1851, et comprendre enfin quelles sont sa vraie grandeur et sa vraie prospérité!

— A propos d'étrennes, constatons l'échec subi par le ridicule usage des cartes de visite. Beaucoup de gens d'esprit, ayant enfin le courage de leur opinion, se sont bornés à embrasser leurs familles, et à visiter leurs amis, à l'occasion du jour de l'an. Quant aux personnes qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas aller voir, ils n'ont fait avec elles aucun échange des ces hommages en carton-porcelaine que les courtisans et les badauds s'envoient par des commissionnaires, ou distribuent eux-mêmes, en courant la poste aux quatre coins de la ville, et qui ne sont pas seulement bons à allumer le feu, depuis la multiplication des journaux et l'invention des boulettes de résine. Ce progrès du sens commun a été constaté par une baisse sensible dans la fabrication des cartes et dans les bénéfices des messagers auvergnats et savoyards.

## LE SALON DE 1850 (2).

Quand nous vous disions que le Salon ouvrirait ses portes à la fin de décembre, nous comptions sans notre hôte. Nous sommes bien entré au Salon le 30 décembre; mais nous n'y avons trouvé que le quart des objets admis à l'exposition. Les trois autres quarts attendent que le premier étage soit disposé pour les recevoir dans le Palais-National. D'où viennent cet étrange retard et cette déplorable inégalité? Nous ne voulons accuser personne. Mais, pendant que la foule nous poussait dans le rez-de-chaussée, nous avons ouï les plus terribles histoires, racontées par les rapins les plus barbus, sur les dernières séances du jury d'examen. Les deux écoles, l'Académie et l'atelier, s'y seraient prises aux cheveux. Il y aurait eu de gros mots, et des cartels échangés entre les gloires officielles et les génies méconnus... On se serait traité de *barbouilleurs de paravent*, et autres gracieusetés de la même couleur. On se serait disputé, pouce à pouce, les bonnes places du grand salon et des galeries. Le même tableau aurait été accroché et décroché plusieurs fois, par ordre et par contre-ordre; de telle façon que les ouvriers et les marteaux ne savaient plus auquel entendre. Nul n'aura de lumière que nous et nos amis! Telle aurait été l'impartialité des juges. Hélas! gardons-nous de croire un mot de tout cela, — pour l'honneur du suffrage universel appliqué aux beaux-arts. Nous aimons mieux énumérer aujourd'hui ce qui est ou doit être exposé, en renvoyant l'examen et les détails à notre prochain numéro.

Les objets d'art admis au Salon sont au nombre de 3,923, savoir : 3,150 tableaux, 106 projets d'architecture, 129 gravures, 70 lithographies, 466 sculptures. Le nombre total des exposants des deux sexes est de 1,697, savoir : dames et demoiselles 148, hommes 1,549. Les 1,697 exposants se divisent comme suit : peintres, 1,336; sculpteurs, 203; architectes, 43; graveurs, 83; lithographes, 32. Sur ces chiffres énormes, devinez combien il y a de travaux commandés par le gouvernement de tous? 68 tableaux, 29 sculptures et 5 gravures! *Plaudite, cives!*

Les ouvrages qui ont tout d'abord fixé l'attention publique sont, entre autres, un *Ours* sculpté, les statues : la *Pieta*, de M. Clesinger; la *reine Mathilde*, de M. Elschoët; l'*Atalante*, de M. Pradier; l'*Enigme*, de M. Jouffroy; l'*Ange*, de M. Démy; les tableaux : l'*Appel des victimes de la Terreur*, de M. Muller; les *Enrôlements volontaires*, de M. Vinchon; la *Cléopâtre*, de M. Gigoux; le *Sénat de Venise*, et la *Jane Shore*, de M. Robert-Fleury; le *Van den Velde*, de M. Lepoitevin; l'*Incendie*, de M. Antigna; le *Testament de Louis XIV*, de M. Alaux; l'*Embarquement de Ruyter*, de M. E. Isabey; le *Lazare*, de M. E. Delacroix; le *Banquet des Girondins*, de M. Philipoteaux; la *Vision de Zacharie*, de M. Laemlein; les portraits de femmes, de MM. H. Lehman, Jacquand et A. Duval; ceux du *Prince Louis-Napoléon*, par M. H. Vernet; de M. *Dupin*, par M. Court; de M. *de Falloux*, par M. Guignet; l'*Enterrement à Ornans*, de M. Courbet; les toiles puissamment colorées de MM. Leleux, Hédouin, Penguilly, Diaz, Decamps; le *Chancelier de L'Hospital*, de M. Decaisne; la *Controverse*, de M. Tourneux; les miniatures de M. David, etc., etc.

Deux mots encore : un éloge et un reproche : 1° le Salon de 1850 est en progrès évident sur les trois derniers, et fait le plus grand honneur à l'art français contemporain. Des talents jeunes, robustes, hardis, y surgissent à la place des renommées éteintes ou défaillantes. 2° Jamais on n'avait exposé tant de nudités, et quelques-unes sont tellement honteuses qu'on ne s'explique pas la tolérance du jury. Notre siècle veut-il donner raison à J.-J. Rousseau, en prouvant que le développement des arts entraîne avec lui la corruption des mœurs? Les derniers pas de la civilisation la feraient-ils retourner à la sauvagerie?

## LE MIRACLE DE SAINT-SATURNIN.

Comme nous écrivions les réflexions qui précèdent, nous avons reçu la nouvelle suivante de Saint-Saturnin-lez-Apt, bourg de 2,300 âmes, à neuf lieues d'Avignon :

Il y a dans ce bourg une pieuse fille, une Jeanne-d'Arc peut-être, Rosette Tamisier, qui, ayant eu des visions d'en

(1) On a calculé, en moyenne, que du 30 décembre au 3 janvier, depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il était passé chaque jour sur les boulevards 20 personnes par seconde, 1,200 par minute, 72,000 dans une heure, 864,000 en douze heures. La foule était aussi compacte qu'elle l'est sur la place de la Concorde les jours des plus grandes fêtes publiques.

On évalue à cinquante mille le total des boutiques foraines qui auraient été établies le long des chaussées des boulevards, aux barrières, rue Saint-Denis, rue Saint-Martin, rue Rambuteau et sur divers autres points. Ces marchands ont tous fait d'excellentes affaires, et l'on peut, sans exagération, porter à cinq millions le chiffre de leurs recettes.

La facilité des communications avait permis aux habitants des départements voisins de venir assister à la fête foraine des étrennes. Quelques-uns portaient leurs provisions dans des paniers, et, repartis le soir dans les spectacles des boulevards, ils transformèrent le paradis en salle à manger.

(2) Voyez notre numéro de décembre dernier.

haut, comme la paysanne de Vaucouleurs, demandait à Dieu un miracle pour la conversion des impies, et faisait à cette intention, tous les jours, depuis quelque temps, par la chaleur, la pluie ou la gelée, le pélerinage du chemin de Croix, dont la quatorzième station est à la chapelle du Calvaire, au sommet d'une colline qui touche Saint-Saturnin. Or, le lundi 16 décembre, raconte M. Dalmières, qui a tout vu de ses yeux, Rosette et d'autres personnes priant devant l'autel de cette chapelle du Calvaire, remarquèrent quelque chose de rouge sur le corps de notre Sauveur, dans un tableau représentant une descente de croix : elles s'approchèrent, elles examinèrent de près, et elles crurent voir couler comme du sang des plaies de Jésus-Christ. Le curé, M. Grand, fut appelé aussitôt; il monte sur l'autel, il touche, et le liquide rouge mouille l'extrémité de ses doigts; il applique un linge blanc, et ce linge est teint de la même couleur. Tout le monde criait déjà *miracle!* Le curé fait appeler un médecin, M. Clément. Le médecin monte aussi sur l'autel! il touche le liquide, il porte le doigt sur sa langue; il s'écrie : c'est bien le goût du sang humain! c'est du sang! c'est du sang! Il demande qu'on détache le tableau pour le retourner et l'examiner. Par derrière, le tableau et le mur ne présentent que de la poussière et quelques toiles d'araignée!...

La foule augmente sans cesse. Il faut les gendarmes pour la contenir. Arrivent d'Apt toute la brigade avec son capitaine, le sous-préfet, M. Grave, le juge d'instruction, M. Guillibert. Procès-verbal est dressé, signé par tous les témoins, et envoyé à Mgr l'Archevêque.

Les fidèles effrayés commençaient à croire que ce sang annonçait de grands malheurs; mais Rosette Tamisier déclare hautement que ce miracle présage *des desseins de miséricorde divine*, et qu'il se renouvellera le vendredi suivant, 20 décembre.

Le miracle cesse à la fin de la journée du 16. On accourt, le vendredi 20, de tous les environs. Mgr l'Archevêque, M. d'Anselme, rédacteur en chef de la *Commune* d'Avignon, le maire, le sous-préfet, le juge, M. Jacques, substitut, et mille autres, arrivent de grand matin. Le miracle se renouvelle en effet. C'étaient des cris, des larmes, des transports impossibles à décrire. La *Commune* publie les documents et témoignages authentiques.

Voilà ce qu'on nous annonce, et ce qui va traverser la France et le monde, comme une traînée de poudre. Est-ce une hallucination inconcevable? Est-ce un miracle réel? — Sont-ce des milliers d'hommes qui se trompent? Est-ce Dieu qui parle et avertit? Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, car une commission a été nommée de suite par Mgr l'Archevêque d'Avignon, pour informer sur la nature et la réalité du prodige. Cette commission se compose de MM. Barrère, vicaire général titulaire; Justamond, doyen du Chapitre, vicaire général; Sermand, vicaire général honoraire; Caval, supérieur du grand séminaire, vicaire général; Barrelle, supérieur du collége de Saint-Joseph.

Le journal *le Siècle*, qu'on ne soupçonnera pas de crédulité, avoue qu'un tel fait, appuyé de tant de témoignages, *est un anachronisme inquiétant pour le scepticisme d'aujourd'hui.* PITRE-CHEVALIER.

## ÉNIGME BIOGRAPHIQUE.

Quel est le peintre français qui fut un des plus habiles graveurs du monde, — dont l'histoire ressemble le plus à un roman, — qui fut un bohémien dans l'enfance, un héros dans l'âge mûr et un saint au lit de mort, — dont la petite-nièce employa les chefs-d'œuvre à faire une batterie de cuisine, et dont le tombeau, trouvé en 1793 parmi ceux des souverains, fut brisé par les sans-culottes, parce que sa noble figure ressemblait à celle d'un grand-duc?

*N. B.* Nous reprendrons bientôt notre revue des professeurs et des prédicateurs de Paris; nous descendrons même des chaires illustres aux humbles tribunes, où se cachent des talents de premier ordre. L'autre jour, par exemple, assistant au catéchisme de Saint-Th...-d'A..., nous avons été frappé de l'éloquence onctueuse, familière, captivante de M. l'abbé S***. Qu'il pardonne à notre mémoire d'attenter à sa modestie.

— Mes enfants, disait-il à ses élèves, effrayés peut-être des travaux du catéchisme, ne croyez pas que la religion vous demande des efforts surhumains. Aimable et souriante comme votre âge, voici ce qu'elle vous raconte par ma bouche : « Saint Jean, l'apôtre bien-aimé, âgé de près de cent ans, se promenait dans une forêt. Il tenait à la main une petite perdrix qu'il s'amusait à caresser. Arrive un chasseur qui reconnaît le sublime apôtre, et qui s'étonne de le voir jouer ainsi avec un oiseau.

— Que portez-vous là? lui dit Jean.

— Mon arc.

— Et pourquoi la corde en est-elle lâchée?

— Parce qu'il perdrait sa force s'il était toujours tendu.

— Eh bien! reprit Jean, moi aussi, je perdrais ma force si je ne me reposais quelquefois. »

— Jouez donc, mes enfants, concluait l'abbé S***, jouez comme le grand apôtre, et bien davantage, quoique vous ayez beaucoup moins de travail que lui.

Un orateur qui persuade si gracieusement ne mérite-t-il point d'être cité pour modèle? Et quelles conquêtes ne ferait pas l'éloquence, si elle savait parler ainsi à tout le monde!




que



EST :



s qu'

il











EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

— *Oh! si j'avais été là, à la tête de mes Francs!...* Paroles prononcées par Clovis, entendant saint Remi lire la Passion de Notre-Seigneur.

Typ. HENNUYER et Cᵉ, Batignolles.

# DIALOGUE ENTRE UNE MÈRE ET SA FILLE.

## LA VOIX PERDUE.



La mère et la fille.

LA JEUNE FILLE.

Ma mère, entendez-vous, quand la lune est levée,
L'oiseau qui la salue en veillant sa couvée?
Ne fait-il pas rêver les arbres endormis?
Pourquoi chante-t-il seul: il n'a donc pas d'amis?

LA MERE.

Il en a: des bannis il soulage la route;
Dans tous ces nids couchés on le bénit sans doute,
Il parle à quelque mère humble et pareille à moi,
A quelque enfant sauvage et charmant comme toi!

LA JEUNE FILLE.

Que je l'aime! avec nous que je voudrais le prendre!
Tout ce qu'il chante à Dieu, que je voudrais l'apprendre!
Lui, s'il voulait venir, heureux dans notre amour,
Nous lui ferions aimer le monde et le grand jour.

LA MÈRE.

Il mourrait: son destin est d'être solitaire;
De jeter ses sanglots, libre entre ciel et terre;
D'attacher sa compagne, humble et pareille à moi,
A son doux nid sauvage et charmant comme toi!

On a dit qu'autrefois, au sein d'une famille,
Il vécut sous un front brûlant de jeune fille:
Cet être harmonieux aimait l'ombre et les fleurs;
Nul ne pouvait l'entendre et retenir ses pleurs;
Rossignol, il chantait aux errantes étoiles;
Jeune fille, il pleurait tout caché dans ses voiles.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère?

LA MÈRE.

Était tendre, et fière autant que moi
De son enfant sauvage et charmant comme toi!

LA JEUNE FILLE.

Après?

LA MÈRE.

De ce front pâle où frissonnaient ses ailes,
L'oiseau voulait partir et s'envoler par elles;
Un jour, perçant le voile où gémissait sa voix,
Il emporta le timbre et s'enfuit dans les bois!

LA JEUNE FILLE.

Après?

LA MÈRE.

L'enfant rêveur n'aima plus qu'en silence,
Cherchant toujours le saule où l'oiseau se balance.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère?

LA MÈRE.

Suivait, tendre et pareille à moi,
Son doux enfant muet... et charmant comme toi!

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

# LA SCIENCE EN FAMILLE. GÉOLOGIE (1).

## CE QU'IL Y A DANS UN MORCEAU DE PIERRE.

L'invraisemblance du vrai. Le matelot et sa mère. Les révolutions sous le pavé. A Berlin. Milliards de milliards Les habitants des couches calcaires. Comment on les reconnaît. Foraminifères ou polythalames. Leur organisation et leurs habitudes. 4 milliards d'animaux dans un dé à coudre. Calcaire, craie, vase, poussière, cendre volcanique, etc.

J'ai lu quelque part, je ne sais où (et si c'est dans un auteur français et moderne, je lui demande bien pardon de lui prendre son idée, pour la gâter peut-être); j'ai lu, dis-je, quelque part qu'un matelot anglais, de retour d'une longue expédition maritime, était interrogé par sa vieille mère sur les aventures de son voyage. *A beau mentir qui vient de loin :* ce proverbe était apparemment connu de John Bull, car il s'en donnait à cœur joie, décrivant, comme témoin oculaire, le vaisseau fantôme des Hollandais, les rochers d'aimant, qui raflent toute la ferraille du bord; le rémora, ce petit poisson, qui arrête court un navire; le grand serpent de mer, long d'une lieue; les Patagons, hauts de dix-huit pieds (anglais); enfin toute cette défroque fantastique que les navigateurs se repassent de quart en quart, depuis Simbad le marin. La bonne femme écoutait ces discours avec de grandes exclamations, mais avec la foi la plus entière dans la véracité de son enfant. Lorsque celui-ci eut épuisé son sac de mensonges, sans épuiser la curiosité de sa mère, il se rabattit, faute de mieux, sur ce qu'il avait vu en réalité; les madrépores des mers tropicales, ces animaux que l'on prendrait au fond des eaux pour un parterre de fleurs; les mouches luisantes de la Guyane, dont on fait usage comme de chandelles; les poissons volants, qui se servent de leurs nageoires en guise d'ailes, ou si l'on veut, de leurs ailes en guise de nageoires; enfin les monades phosphorescentes qui s'allument sous les flancs des navires, comme un mouvant incendie...

Oh! pour le coup, c'était trop fort, et la bonne dame, demandant si on la prenait pour une idiote, se fâcha sérieusement contre le malheureux narrateur, qui voulait, pensait-elle, abuser de sa crédulité.

Nous sommes tous un peu comme cette pauvre vieille: nous acceptons, sans sourciller, bien des histoires que nous fait chaque matin notre journal, et s'il nous tombe sous les yeux ou dans les oreilles quelqu'une des grandes découvertes de la science moderne, nous l'accueillons avec le sourire équivoque d'un agent de police qu'un *américain* viendrait engager à déposer sa montre au pied d'un arbre.

Depuis notre révolution de 1848, qui a produit tant d'effervescence en Europe, nous avons tous suivi avec intérêt les vicissitudes politiques de ces milliers d'hommes qui s'agitaient sur le pavé des capitales, mais savons-

(1) Voyez la table du dernier volume.

nous quelque chose des révolutions qui se préparent ou s'accomplissent *sous* ce même pavé? Ils sont là, à Berlin, par exemple, des milliards de milliards, qui naissent, qui se reproduisent, qui vieillissent, qui vivent enfin, sans s'occuper de nous, il faut en convenir, plus que nous ne nous occupons d'eux; mais qui doivent laisser de leur passage des traces mille fois plus durables que les nôtres. Car ce sont eux qui forment ces immenses falaises de craie blanche et ces bancs de tripoli rouge étendus sur la surface du globe en vastes nappes indestructibles; ce sont eux que l'on retrouve et que l'on dénombre après des millions d'années. Or, nous, dans un million d'années, quel souvenir aurons-nous laissé?

Si vous voulez savoir des détails sur l'existence de ce peuple souterrain, c'est au savant micrographe allemand Ehrenberg qu'il faut les demander; c'est lui qui en est le roi, ou plutôt l'inventeur, et c'est une merveilleuse invention!

Depuis longtemps on savait que les couches calcaires renferment des coquillages. Le calcaire, aimables lectrices, c'est la pierre qui sert à bâtir les maisons de Paris, et si vous voulez prendre la peine de regarder l'appui de votre fenêtre, vous y verrez, sans nul doute, quelque empreinte de coquille, parfaitement reconnaissable; le calcaire, c'est encore le marbre qui décore vos salons; c'est la pierre avec laquelle on fait la chaux et le plâtre; c'est la craie qui est accumulée dans le bassin parisien sur une épaisseur de plusieurs centaines de mètres; c'est enfin une plus grande partie de l'écorce du globe, celle qui n'est point du granit, comme nos trottoirs, ou des déjections volcaniques, comme la lave, que vous connaissez, au moins de réputation. Le granit, et les roches de cette espèce, que l'on nomme *ignées*, paraissent avoir été fondues par l'action de la chaleur; le calcaire, et cela se remarque aisément dans les hautes falaises de la Normandie, le calcaire a été déposé lentement au fond des eaux.

On trouve dans certaines mines des centaines de couches de calcaire blanchâtre et de houille noire, qui alternent les unes avec les autres et qui sont tellement minces, qu'en ouvrant ces espèces de feuillets on reconnaît facilement que les uns sont composés de végétaux, et les autres de coquillages aplatis. Là, comme dit Fontenelle, on saisit la nature sur le fait. Dans les couches plus épaisses les coquilles sont moins distinctes et comme soudées dans la pâte calcaire qui les enveloppe.

Buffon avait annoncé, par analogie, que cette pâte était formée de débris de coquilles brisées, assez minces pour que l'on n'en pût plus distinguer la structure; mais, depuis l'éloquent naturaliste, on a reconnu qu'une grande partie des couches calcaires est formée par les carapaces de certains animaux microscopiques, dont les dépouilles se sont lentement accumulées au fond des eaux, et ont fini par se souder ensemble. Voici comment on s'y prend pour les distinguer.

S'il s'agit d'un calcaire mou, on l'écrase assez pour isoler ces petits êtres, pas assez pour détruire leur organisation. Si l'on étudie un morceau de craie, on le délaye dans de l'eau; enfin, si l'on interroge un calcaire dur ou un silex, on les scie en tranches assez minces pour que l'on puisse apercevoir les carapaces que ces tranches renferment.

MM. Ehrenberg, en Allemagne, Soldani, en Italie, et d'Orbigny, en France, ont surtout étudié ces atomes animés.

En général, leurs carapaces sont composées d'un certain nombre de petites loges, dont chacune se termine par une sorte d'entonnoir qui pénètre dans la loge voisine. Toutes ces loges se ressemblent entre elles, mais elles sont juxtaposées de différentes manières. C'est cette disposition qui les a fait appeler *foraminifères* par M. d'Orbigny (de *foramen*, mot latin qui veut dire *trou*), et *polythalames* par M. Ehrenberg (de deux mots grecs qui signifient *plusieurs chambres nuptiales*).

En observant les espèces vivantes avec de forts microscopes, on voit que ce sont des êtres assez compliqués. Ils sont pourvus de petits appendices rétractiles, ressemblant à des cils ou à des cheveux, dont les vibrations constantes leur servent soit à changer de place, soit à former dans l'eau de petits courants qui leur apportent leur nourriture. Il y en a un grand nombre d'espèces. Les derniers dénombrements en comptent quinze cents, en comprenant les espèces fossiles. Ces animaux sont parfois libres et parfois fixés. Chez quelques-uns la partie calcaire est interne, chez d'autres elle est externe.

Les *nummulites* sont au nombre des plus grands foraminifères. Elles existent encore dans les mers actuelles, et leurs petites carapaces constituent le sable que l'on voit sur beaucoup de côtes. M. Ehrenberg les a rencontrées sur les bords de la mer Rouge, et il a même reconnu qu'une partie des sables du désert de la Nubie est formée par leurs dépouilles. Du reste, il n'est pas besoin d'aller en Nubie pour en trouver; il y a aux environs de Paris des couches de sable composées presque entièrement des carapaces de ces animaux.

M. d'Orbigny a prouvé que le calcaire grossier de Gentilly (c'est la pierre avec laquelle on bâtit les maisons parisiennes) est principalement formé de *milliolites*. Ce ne sont pas des personnages fort petits, puisqu'on peut les voir à l'œil nu, cependant il s'en trouve environ trois milliards dans un mètre cube de pierre. Si l'on veut prendre la peine de penser à ce qu'il y a de mètres cubes de pierres dans les carrières qui environnent Paris, on verra combien de fois il faudrait multiplier trois milliards pour avoir le nombre des individus de cette espèce qui ont vécu dans le bassin parisien.

MM. Ehrenberg et d'Orbigny ont reconnu que les couches calcaires des différentes formations géologiques renferment des foraminifères, qui ne sont pas toujours les mêmes, car ces êtres imperceptibles varient d'une époque à l'autre, comme les animaux plus importants. Cependant il semble que leurs variations soient moins grandes que pour les êtres supérieurs. De sorte qu'ils peuvent se regarder comme les anciens habitants du globe, et dire en parlant des mammifères, et surtout de l'homme: *Ces nouveaux venus.*

Comme le calcaire grossier, la craie est formée par les dépouilles des foraminifères; mais les espèces y sont plus petites. Il y a quelques années, on a mis à découvert les foraminifères qui se trouvent dans la craie d'Angleterre. On est parvenu à établir que, dans une livre de craie, il y a environ mille foraminifères, visibles à l'œil nu. Il s'en trouve en même temps dix millions de ceux que l'on peut distinguer au microscope, mais ce n'est pas tout; il reste encore des parties solides qui paraissent n'avoir qu'une texture cristalline; cependant il est permis de supposer qu'avec de plus forts grossissements on y trouverait encore des traces d'organisation. Dans un mètre cube de craie, il peut y avoir une soixantaine de milliards de carapaces; c'est vingt fois plus que dans le calcaire grossier. Il faut en conclure que les individus sont environ vingt fois plus petits.

Tout le monde sait que les ports de mer s'encombrent de vases qui font le désespoir des marins. Le magnifique port d'Alexandrie menace d'en être comblé. Dans nos ports de France, ces vases montent aussi sûrement que les marées, quoique plus lentement, et au bout d'un certain nombre d'années elles rendraient la navigation impossible, si la science de nos ingénieurs n'ouvrait point, à grand renfort d'argent, certaines écluses de chasse, qui balayent de temps en temps cette matière nuisible. Or, cette vase n'est autre chose qu'un monde entier d'individus vivants. M. Ehrenberg les a pris en flagrant délit, au moyen de son microscope, et ils n'ont pu nier leur identité, quoiqu'ils se serrassent assez pour tenir 130 dans la longueur d'un millimètre. C'est un peu plus de deux millions par millimètre carré. Vous voyez, par conséquent, qu'il en tiendrait dans un dé à coudre (je suppose que c'est le dé d'une élégante Parisienne, aux doigts effilés et gracieux), quelque chose comme quatre milliards. Pour un mètre cube, ce serait deux millions de milliards. Pour le port d'Alexandrie... je renonce à calculer ce qu'il peut y en avoir là.

Il paraît que l'encombrement du lit inférieur des fleuves et les vastes deltas qui s'y forment sont dus principalement au mélange de l'eau salée et de l'eau douce, qui occasionne la mort des infusoires marins. D'après les observations qui ont été faites, les dépouilles de ces animaux composeraient depuis un dixième jusqu'à un demi dans la masse sédimentaire.

Mais si la vase des ports provient d'individus maudits, en revanche, le limon du Nil et de tous les autres fleuves qui fertilisent leurs rives, ce limon, regardé comme un bienfait des dieux, est composé d'infusoires philanthropes. M. Ehrenberg les a vus, tout comme je vous verrais, cher lecteur, si vous étiez à deux pas de moi. Vous pensez peut-être que ces honnêtes infusoires, qui engraissent nos prairies, sont bien différents de ceux qui détériorent nos ports? Mon Dieu, non! Vous ne les distingueriez pas les uns des autres. Mais il ne faut pas trop vous en étonner. A quoi tiennent le bien et le mal, dans ce monde? Savez-vous, chez les hommes eux-mêmes, à quelles petites circonstances de leur jeunesse il faut attribuer leurs vices et leurs vertus? Ne croyez pas, surtout, que ce soit à cause de leur petitesse que ces infusoires sont confondus les



Coquilles de foraminifères infiniment grossies.

uns avec les autres. Quoique dans certaines espèces vingt-deux mille individus, rangés en bataille, ne présentent pas un front de plus d'un pouce de longueur; quoique un pouce cube d'eau croupie en contienne autant qu'il y a d'hommes sur la terre entière, on les a étudiés assez exactement pour les distribuer en genres et en espèces; on les a suivis depuis leur naissance jusqu'à leur mort, et l'on sait que dans le cours d'un mois d'été, il peut naître d'un seul infusoire huit cents millions d'individus. C'est une famille un peu nombreuse à pourvoir, mais il faut croire que les parents n'ont pas l'habitude de donner de grosses dots à leurs filles.

Il y a des infusoires fossiles, dont les carapaces composent des amas de silex, c'est-à-dire de pierres à fusil, et des bancs de tripoli, comme celui qui sert à nettoyer nos théières. Il y en a des espèces actuellement vivantes dans tous les terrains humides.

A sept mètres environ au-dessous du pavé de Berlin, à deux mètres et demi au-dessous du niveau de la Sprée, il y a une couche de tourbe argileuse qui est remplie d'infusoires parfaitement en vie. On y a trouvé des *gallionelles* jusqu'à vingt mètres de profondeur, et leurs cellules étaient remplies d'œufs verts. Cependant ces animaux n'étaient en contact avec l'oxygène de l'air que par l'intermédiaire de l'eau de la Sprée, qui s'infiltre dans cette tourbe, et qui lui conserve toujours un certain degré d'humidité.

Un jour, pendant un violent orage, il tomba près de Lyon une poussière rougeâtre, qui avait été apportée par les vents. M. Fournet recueillit un échantillon de cette poussière et l'envoya à M. Ehrenberg, car M. Ehrenberg reçoit maintenant la dîme de toutes les poussières que l'on ramasse dans les quatre parties du monde, et il faut avouer qu'il la mérite bien. Le savant micrographe reconnut au premier coup d'œil que celle-ci était composée d'infusoires américains. Or, de son côté, M. Fournet ayant suivi, d'après les journaux, la marche de l'ouragan, avait conclu qu'il avait pris naissance en Amérique. Ce fait, du reste, tout singulier qu'il nous paraisse, n'est nullement anormal. Chaque fois que le vent a soufflé du sud-ouest durant quelques jours, on peut recueillir sur la mousse des arbres, du côté d'où vient le vent, une certaine poussière que M. Ehrenberg a analysée bien des fois, et qu'il a reconnue être composée d'infusoires américains.

Après avoir vu des infusoires au fond des mers, sous la terre et dans l'air même que nous respirons, il ne restait plus qu'à en trouver dans le feu. C'est à peu près ce qu'a fait M. Ehrenberg, car il a découvert, dans des masses provenues des profondeurs volcaniques, des infusoires plus ou moins carbonisés. Les cendres qui entourent beaucoup de volcans contiennent des débris d'infusoires; celles de l'Hécla, en particulier, renferment trente-deux espèces de corps organisés. Chose remarquable, à une seule exception près, les infusoires des volcans appartiennent aux organisations d'eau douce. On voit combien cette curieuse découverte est contraire à l'opinion que l'activité des volcans serait entretenue par l'infiltration des eaux de la mer. Qui se serait attendu, il y a quelques années, à ce que la question, si difficile et si controversée des phénomènes volcaniques, pourrait être éclaircie par l'étude microscopique de certains animalcules déposés au fond des eaux? Voilà cependant comme tout s'enchaîne dans la nature, depuis cet infini de petitesse que nous avons étudié aujourd'hui, jusqu'à cet infini de grandeur que découvrent les corps célestes, dans les lointaines perspectives de leurs révolutions.

P. GROLIER,

# ÉTUDES MORALES.

## CLÉMENTINE BIRAUD.

Il ne faut pas généralement chercher le bonheur trop haut ni trop loin; il est presque toujours auprès de nous, dans la condition où Dieu nous a placés, si nous savons l'améliorer par notre persévérance, au lieu de la perdre par notre orgueil.

Ainsi parlait le vieux Jérôme Blanchard à ses petits-enfants, rassemblés autour de lui, devant un bon feu, par une froide soirée d'hiver.

— C'est une grande vérité que celle-là, mes amis, continua le vieillard en voyant ses jeunes auditeurs secouer la tête d'un air de doute; et, si elle est un peu trop gravement exprimée pour plusieurs d'entre vous, je vais tâcher d'égayer ma leçon par un exemple. Quand je parle d'égayer, n'allez pas croire au moins que mon histoire vous fasse rire aux éclats! La morale, pour profiter à ceux qui l'écoutent, doit toujours avoir quelque chose de sévère. On se souvient longtemps de ce qui nous a fait pleurer; il est rare qu'on n'oublie pas vite ce qui nous a fait rire.

Il y a quarante ans passés, mes jeunes amis, que la perle du village de Saint-Yves était Clémentine Biraud. Ses cheveux noirs descendaient en bandeaux lisses sur son front; la fraîcheur de ses joues le disputait aux églantines des buissons, et jamais yeux bleus n'eurent de plus angéliques regards que les siens. Quand arrivait le dimanche, et que Clémentine venait avec ses compagnes danser sur la vaste pelouse qui fait face à l'église, tous les jeunes gens se précipitaient vers elle en même temps pour solliciter l'honneur d'être son cavalier. Un étranger se serait certainement étonné de ne pas voir les amies de Clémentine jalouses d'un pareil succès, mais il suffisait de la connaître pour trouver cela tout naturel. Ses triomphes la rendaient si peu vaine, que non-seulement les jeunes filles de Saint-Yves les lui pardonnaient, mais s'en montraient heureuses.

Cependant, la perfection étant chose fort difficile à rencontrer ici-bas, les habitants de Saint-Yves avaient trouvé un défaut à Clémentine; elle passait pour une savante! Ce titre qui, aujourd'hui, ne peut qu'honorer celui ou celle que la voix publique en décore, était pris alors en fort mauvaise part, et il ne fallait pas posséder des connaissances bien étendues pour le mériter. Aussi, mes enfants, n'allez pas vous imaginer que l'éducation de Clémentine eût été cultivée avec le soin que M. le marquis, notre voisin, fait apporter à celle de sa fille. Mlle Biraud savait lire et écrire passablement; le maître d'école assurait même qu'elle ne faisait point de fautes d'orthographe, mais on ne pouvait guère s'en rapporter à lui, attendu qu'il parlait le patois du pays beaucoup mieux que le français. A cette instruction, de luxe alors, et actuellement de première nécessité, Clémentine joignait des talents que les moins sévères du village avaient quelque peine à lui pardonner. Elle brodait avec la dextérité d'une fée, barbouillait sur le papier des visages humains, et chantait comme un rossignol en s'accompagnant de la guitare.

Cette éducation, beaucoup trop brillante, sans doute, pour la fille d'un pauvre maçon, avait été donnée à Clémentine par sa marraine, la baronne de Chauffailles. Le château de ce nom montre encore sa dernière tourelle derrière le village, vous le savez, mes enfants? C'est là que s'était écoulée l'enfance de Clémentine. Sa mère, femme de chambre de Mme la baronne de Chauffailles était morte, après une courte maladie, en recommandant son enfant, encore au berceau, à celle qui l'avait tenue sur les fonts du baptême. La baronne, digne et excellente femme, s'était noblement acquittée de sa mission. Clémentine avait trouvé auprès d'elle les soins et l'amour d'une mère. En l'élevant presque comme sa propre fille, l'intention de Mme de Chauffailles avait bien certainement été de laisser assez de fortune à l'orpheline pour qu'elle ne demeurât pas au-dessous de son éducation. Les volontés de Dieu en décidèrent autrement; la mort surprit Mme de Chauffailles au moment où elle allait s'occuper de ses dispositions testamentaires, et sa protégée, qu'une famille avide jalousait depuis longtemps, resta sans ressources. La pauvre abandonnée supporta ce revers avec un admirable courage, et de tous les biens que le Ciel lui enlevait, celui qu'elle regretta le plus vivement, fut la tendresse de sa marraine. Quelques amis, cependant, vinrent en aide à sa situation : on lui offrit une place lucrative, celle de femme de chambre chez la duchesse d'Espar, à la ville. Elle refusa. D'abord, elle ne pouvait se décider à quitter son père; puis, la solitude et le calme des champs plaisaient mieux à son âme pure. Sa nouvelle position n'amena pas une plainte ni un regret sur ses lèvres. Elle découvrit que le bonheur le plus sûr est celui que Dieu met à la portée de chacun. (Pourquoi oublia-t-elle plus tard cette vérité?) Elle-même raconta, en allant chercher de l'eau à la fontaine avec une de ses amies, sa résolution de redevenir simple paysanne. Bref, elle dé-



Clémentine, en paysanne.

pouilla l'élégant costume qu'elle portait depuis l'enfance, revêtit, sans être moins charmante, la jupe de la laine, le

corset de velours, et la coiffe à longues barbes tombant sur les épaules, et revint prendre soin de la pauvre masure de son père. A dater de cette époque, elle conduisit chaque jour la vache aux champs, travailla, comme si elle n'eût pas fait autre chose de sa vie, à serrer les foins et la moisson, et fila l'hiver autant de lin que la plus laborieuse mère de famille. On ne l'entendit plus chanter ni jouer de la guitare ; l'élégante filleule de Mme de Chauffailles était redevenue l'humble fille du vieux Biraud.

Trois ans s'écoulèrent. Clémentine devenait de plus en plus belle. Son obligeance et sa douceur lui gagnaient l'estime et l'affection de tous. Les plus riches fermiers des environs, charmés de sa bonne conduite, et de l'aptitude qu'elle montrait pour les soins du ménage, ne cherchaient point à contrarier le désir que manisfestaient leurs fils de l'épouser. Mais, au grand étonnement de plusieurs, un gracieux refus répondit seul à des demandes réitérées. Ces dignes paysans ne comprenaient pas que Clémentine ne mettait point le bonheur dans la fortune, et qu'à l'homme riche et sans éducation, elle préférerait toujours l'homme pauvre et instruit. Moi, j'avais deviné cela, et je ne vous cacherai pas, mes enfants, que la beauté, et surtout la sagesse de Clémentine, avaient produit en moi une impression profonde. Je ne lui déplaisais pas trop. Nos manières de voir et de sentir se ressemblaient beaucoup. Isolés en quelque sorte au milieu de ceux avec lesquels nous vivions, nous nous rapprochâmes l'un de l'autre sans presque nous en apercevoir. Clémentine aimait les promenades, et nous en faisions de longues dans les bois, accompagnés d'une de ses cousines. Nous relisions ensemble les livres qu'elle lisait autrefois avec sa bonne marraine. Je lui parlais des charmes attachés à une union bien assortie; elle me disait le bonheur que doit goûter une mère auprès du berceau de son fils. Chaque jour nos conversations devenaient plus longues, et les heures qu'elles remplissaient plus rapides... Que vous dirai-je, mes enfants?... Il s'en est fallu de bien peu que Clémentine ne devînt votre grand'mère. Pauvre infortunée! quelle différence dans son sort! Elle serait ici, à mes côtés, comme voilà ma vieille Jeanne ; les souvenirs de nos jours heureux viendraient réchauffer l'hiver de nos ans, et la tombe ne renfermerait pas encore la plus angélique créature que le Ciel ait jamais prêtée à la terre...

Un jour, il y eut quelques troubles politiques dans le pays. Un régiment de dragons fut envoyé de la ville voisine pour rétablir l'ordre. Un beau jeune homme de trente-deux ans, le colonel Gustave de Montmance, commandait ce régiment. M. de Montmance vit Clémentine à la danse du dimanche. Elle était si remarquable, même parmi les plus jolies, qu'il la regarda longtemps. La paix de son cœur se troubla. Le lendemain, il ne put résister à son impatience, et chercha un prétexte pour aller à la chaumière du maçon. Ses formes polies, son langage insinuant, plurent à Clémentine; il renouvela ses visites, et bientôt il aima sérieusement celle qu'il n'avait d'abord voulu aimer qu'un moment. Mais, hélas! son amour ne ressemblait pas à celui des simples habitants du village! trop grand seigneur pour épouser Clémentine, malgré la supériorité d'esprit qu'il avait de suite remarquée en elle, il essaya de l'entraîner hors du sentier de ses devoirs. La jeune fille le repoussa avec mépris, et lui défendit de repasser jamais le seuil de sa pauvre chaumière. Cet effort était grand dans la situation de cœur où se trouvait Clémentine, car elle aussi aimait Gustave, et son âme se remplit d'une tristesse profonde à la pensée qu'elle ne devait plus le revoir. Craignant ses tentatives, et surtout le penchant qui l'entraînait vers lui, elle chargea une de ses compagnes du soin de la remplacer auprès de son père durant quelques jours, et partit pour visiter une vieille tante qui habitait à trois lieues de Saint-Yves. Ce départ raviva, s'il est possible, l'amour de Gustave, et ne pouvant en triompher, il songea à un mariage avec la fille du maçon. Ce projet n'eut pas plutôt traversé son esprit, qu'il résolut de le mettre à exécution, et écrivit à ses parents pour obtenir leur consentement. Comme vous vous en doutez, les parents le traitèrent d'insensé, et refusèrent de sanctionner une union aussi disproportionnée. Gustave ne tint aucun compte de ce refus, fit faire les sommations d'usage au marquis et à la marquise de Montmance ; puis, après avoir donné sa démission de colonel, riche de l'héritage inattendu d'un vieil oncle, il épousa Clémentine, un matin, dans l'église de Saint-Yves. D'abord, la jeune fille avait supplié Gustave de ne point lui donner son nom malgré la volonté de sa famille, lui faisant observer que de telles unions étaient rarement bénies du Ciel. Mais l'amour avait fini par l'emporter sur le devoir et la raison. Le bonheur d'appartenir à celui qu'on aime, par le plus saint des nœuds, est si grand, qu'il fait passer sur bien des considérations. Cependant, ô mes enfants! priez Dieu qu'il vous préserve de ces passions impérieuses qui brisent souvent l'existence à laquelle elles s'attachent. Les victimes de ces terribles orages du cœur sont sans doute plus à plaindre qu'à blâmer ; pourtant, sachez bien une chose : c'est qu'avec la volonté ferme de ne pas s'écarter de la route des vertus, on parvient à y marcher toujours.

Le lendemain de son mariage, une grande peine troubla le bonheur de Clémentine. Il fallut quitter son père qu'elle aimait d'une tendresse infinie, et dont elle était adorée, pour suivre M. de Montmance à Paris. Elle laissa bien une femme pour servir le vieillard, et rien de ce qui pouvait lui rendre l'existence douce ne fut oublié. Mais il n'aurait plus la présence de sa fille, et la fortune la plus somptueuse demeurait impuissante pour remplacer un pareil trésor à ses yeux. Pourtant, il comprit qu'il fallait montrer du courage afin d'en donner à Clémentine, et l'infortuné sut trouver encore des paroles d'espoir et de consolation.

Tout le monde pleura le départ de Mme de Montmance. Elle aussi, la pauvre jeune femme, malgré l'amour qu'elle portait à son mari, sentit son cœur se briser comme les nôtres à cette séparation.

— Je reviendrai, nous disait-elle à travers ses sanglots.

Elle revint en effet, mais dans quel état!

Pendant deux ans, Clémentine écrivit régulièrement à son père. Ses lettres étaient tristes, embarrassées. Moi, qui les lisais au père Biraud, j'en avais l'âme navrée. Un pressentiment m'avertissait que la disproportion des rangs semait déjà quelques troubles dans le ménage de Clémentine. Je ne me trompais pas, comme vous le verrez. Une fois, elle vint faire à son père une visite de vingt-quatre heures. Un fils lui était né, elle voulait qu'il reçût la bénédiction de son aïeul. Oh! mes enfants! que de joie, mais que de douleur aussi dans cette courte entrevue du père et de la fille ! Ange de dévouement et de bonté, Clémentine ne se plaignit pas de son mari. Pour ne point affliger le vieillard, elle se prétendit même heureuse, mais ni son père, ni moi, ne nous y trompâmes. Tant de souffrances morales avaient déjà laissé leur empreinte sur ce visage naguère si pur et si charmant! Le matin du départ de Mme de Montmance, le vieux Biraud et moi fûmes l'accompagner jusqu'au bout du chemin de traverse

qui se joint à la grande route. Elle donnait le bras à son père, la femme de chambre portait l'enfant, la voiture marchait au pas; je suivais, plongé dans une triste rêverie. On était au mois de mai, et je n'oublierai jamais cette douce et tranquille matinée, dont le calme contrastait d'une manière si cruelle avec la déchirante scène d'adieu de ces deux êtres qui ne devaient plus se revoir ici-bas. Deux années s'écoulèrent encore. Clémentine écrivait toujours, envoyait tout ce qui pouvait embellir la vie matérielle de son père, mais elle ne revenait pas. A la fin de l'automne, le vieux Biraud tomba tout à coup si dangereusement malade que, dès le second jour, je le jugeai perdu. Le médecin pensait comme moi. J'écrivis en grande hâte à Mme de Montmance. Elle me répondit courrier par courrier : « Je pars à l'instant, ma lettre ne me précédera que de deux jours. » Les deux jours se passèrent; aux dernières lueurs du second, le pauvre Biraud s'éteignit en appelant sa fille, et me léguant pour elle sa bénédiction. Quinze autres jours s'écoulèrent encore, Mme de Montmance ne parut pas. Soupçonnant un malheur, j'écrivis à Paris: on ne me fit aucune réponse. Je me perdais en conjectures.

Le mois qui suivit la mort du vieillard venait de finir, lorsque, par une sombre et pluvieuse soirée de décembre, une femme, tenant un enfant par la main, vint tomber épuisée de fatigue sur les marches de l'église de Saint-Yves. Le vent soufflait avec violence, et des tourbillons de neige obscurcissaient les airs. La Providence permit que le sacristain, après avoir sonné l'Angélus, retournât sur ses pas, croyant avoir oublié de fermer les portes de l'église. Quelque chose de noir reposait immobile sur le seuil : c'était une femme évanouie. Son pauvre petit enfant, penché sur sa poitrine, pleurait en l'appelant tout bas. Le sacristain, ému de compassion à la vue de ce déchirant spectacle, alla chercher du secours. Bientôt tout le village accourut, précédé du maire et du curé. L'infortunée fut transportée au presbytère avant qu'elle eût repris ses sens.

Que devînmes-nous quand, à la lueur tremblante des falots, nous reconnûmes notre belle Clémentine!...

Ses vêtements, mouillés par la neige, demeuraient collés à ses membres amaigris; le malheur avait semé de fils argentés le noir brillant de sa chevelure; la blancheur de son teint avait fait place à une pâleur livide; mais ses traits si purs conservaient encore tous leurs charmes. La mort même ne put en altérer l'angélique douceur.

Pendant huit jours, Clémentine, en proie à un délire effrayant, ne reconnut personne. Enfin, à force de soins, un mieux sensible s'opéra dans son état, mais elle sentit qu'elle ne quitterait son lit de souffrance que pour être conduite au cimetière. Sa première pensée fut pour son père. Craignant une nouvelle crise, on essaya de lui cacher la vérité; mais elle la devina.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle en joignant les mains, pardonnez-moi! Si je n'avais pas abandonné sa vieillesse à des soins mercenaires, il vivrait encore... Il m'a maudite, peut-être, et pourtant...

Je me hâtai de la rassurer... Non, lui dis-je, votre père a souffert de votre absence, mais il ne vous a point accusée. Il a deviné qu'une puissance plus forte que votre volonté vous retenait loin de lui, il est mort en vous bénissant...

Je ne puis pas vous peindre, mes enfants, la reconnaissance qui brilla dans les yeux éteints de Clémentine, en écoutant mes paroles. Elle pria longtemps avec ferveur, puis demanda qu'on la laissât seule avec le curé, le maire et moi. L'infortunée, alors, nous apprit quelle suite d'affreux malheurs l'avaient empêchée de venir recueillir les derniers soupirs de son père. Je ne vous les raconterai pas en détail, ces malheurs, mes enfants, cela me serait trop pénible. Sachez seulement qu'une fois son amour éteint, Gustave ne vit plus dans sa compagne que la fille d'un *maçon*. Furieux contre lui-même d'avoir entravé tout son avenir par cette union, il abreuva Clémentine des dédains les plus amers. Elle nous disait que la pensée de l'isolement où sa mort laisserait son fils l'avait seule empêchée d'attenter à ses jours. Mais le calice de la pauvre femme n'était pas encore vidé. Poussé par les conseils de sa famille, dont le pardon n'était qu'au prix du bannissement de Clémentine, Gustave ne ménagea plus sa victime. Un jour il lui signifia qu'il allait placer chez un banquier une somme d'argent qui la mettrait à l'abri du besoin; qu'elle retournerait à Saint-Yves, et lui laisserait leur fils. La malheureuse ne répondit pas un mot. Gustave, trop mauvais père pour comprendre l'amour maternel, crut que sa femme consentait avec joie à cette séparation. Il se retira, enchanté qu'on lui eût épargné une série de pleurs et de reproches. Ce jour même, arriva la lettre qui annonçait la maladie du père Biraud. Clémentine n'hésita plus à mettre à exécution un projet formé depuis longtemps déjà. Le lendemain, rassemblant les effets et le peu d'argent que lui avait laissés l'avarice de Gustave, elle alla prendre à la diligence une place qu'elle avait été retenir le matin pour elle et son fils. La dureté de M. de Montmance l'avait frappée au cœur. Elle sentait que ses jours étaient comptés, et son seul désir désormais était d'arriver assez à temps pour embrasser le vieillard qui se mourait, et mourir avec lui...

— Quand je ne serai plus, se disait-elle, Gustave aimera notre fils.

Elle partit, la pauvre femme, mais une fièvre violente la força de s'arrêter en route. Quand elle se trouva hors de danger, un mois s'était écoulé, ses ressources étaient épuisées, et pour gagner Saint-Yves il lui fallut faire trente lieues à pied, son enfant dans ses bras. Sans le sacristain, il est probable que celle qui avait été l'orgueil de notre village serait morte de faim et de froid, sous le porche glacé de l'église.

Lorsque les douloureuses confidences de Clémentine furent terminées, elle demanda de l'encre et du papier, puis elle écrivit à son mari la lettre la plus touchante, pour lui recommander leur fils. La douce créature n'adressa pas un reproche à l'homme qui l'avait si cruellement traitée. Les coupables seuls connaissent la colère: les âmes innocentes sont toujours calmes. Quand elle eut achevé sa lettre, Mme de Montmance la remit au curé. Le digne pasteur promit de la porter lui-même à son adresse.

Le soir de ce triste jour, après avoir reçu les consolants secours de la religion, Clémentine mourut. Elle n'avait pas trente ans! Avant d'expirer, elle s'était fait amener son fils, et l'avait longuement recommandé à la Vierge divine, mère de tous les orphelins.

Une semaine après, le bon curé partit pour Paris, emmenant le petit Henri. Au bout de quinze jours, ils revinrent tous deux. M. de Montmance avait accompagné sa famille en Italie.

Nous adoptâmes le fils de Clémentine, à laquelle nous avions creusé une place auprès de celle de son père. Séparés dans la vie, ils devaient être au moins réunis dans la mort. Hélas! tout ce qu'avait aimé la victime de Gustave n'était pas destiné à lui survivre. Les roses n'avaient fleuri qu'une fois sur sa tombe, lorsqu'il fallut la rouvrir pour y déposer son fils. Privé des soins maternels, cette

céleste rosée de l'enfance, le pauvre petit avait pâli comme une faible plante à qui le soleil retirerait ses rayons.

Quatre ou cinq ans après, M. de Montmance revint en France. Ses perquisitions pour savoir enfin le sort de sa femme l'amenèrent à Saint-Yves. Il y trouva la preuve que rien ne s'opposait plus à son mariage avec une riche héritière.

Que conclurons-nous de cette histoire, mes enfants? continua le vieillard, ce que je vous disais avant de la commencer. Si Clémentine était restée dans sa condition première, son existence se serait écoulée douce et paisible comme la nôtre. Heureuse épouse, bonne mère, elle n'aurait pas quitté la vie avant l'heure de la vieillesse, brisée par la plus grande douleur qui soit réservée à une femme, l'abandon de son mari. Retenez bien cette grande vérité, mes jeunes amis: « Lorsqu'on n'a que les ailes de la colombe, il ne faut pas, comme l'aigle, s'approcher de la foudre. »

ÉLISE MOREAU.

# HISTOIRE NATURELLE. L'ESPRIT DES BÊTES (1).

## LE COEUR DES SINGES.

Si vous avez de l'esprit comme un singe, vous rirez de ce curieux dessin de M. Werner, le Van-Dyck de notre Jardin des Plantes. Mais si vous avez du cœur comme un singe, les lignes suivantes vous attendriront peut-être.

— Du cœur chez les singes? vous retournez le proverbe en paradoxe!

— Rien de plus vrai. Et il s'agit du singe féroce par excellence, du papion ou babouin (*Simia sphinx*).

Cet animal a vécu au Jardin des Plantes, où M. Werner l'a observé et dessiné d'après nature. On avait réuni plusieurs couples de divers âges, qui formaient une république assez unie. Quelle leçon pour les républiques d'hommes! Mais, hélas! *Amour, tu perdis Troie!* L'harmonie disparut quand notre femelle eut un petit. Dès lors, nous raconte son peintre, la mère s'isola fièrement, et regarda ses confrères comme indignes de sa compagnie. Tout, dans sa personne et ses manières, indiquait l'orgueil de la maternité. D'un coup d'œil, elle arrêtait, à distance, les plus hardis. Son mari seul pouvait l'approcher, à condition d'agir en père affectueux. Tous deux s'asseyaient l'un devant l'autre, les jambes entrecroisées, formant entre eux une espèce de nid, où leur enfant se blotissait sous leur protection. La mère l'allaitait, comme vous voyez, enfermant son trésor des pieds et des mains, le museau doucement penché sur lui, souriant à sa faiblesse... comme sourit une guenon, et lui grattant délicatement le crâne, pour lui donner tous les agréments à la fois. Le mâle contemplait ce tableau avec la noble ivresse d'un père de famille; et tous trois échangeaient leur bonheur par de petits grognements d'une éloquence naïve.



Papion du Jardin des Plantes. Dessin de Werner.

Il y avait, dans la bande des papions, une jeune femelle qui ne pouvait vivre loin de l'heureuse mère et de son fils. Sa grande ambition était de se faire admettre dans leur intimité et d'arriver à caresser le petit singe, qui lui semblait le chef-d'œuvre de la nature. Elle prodiguait, à cette intention, toutes les cajoleries imaginables. Soins inutiles! La mère restait inflexible, grognait avec menace et frappait de la main le plancher, jusqu'à ce que la papionne eût tourné le dos... Celle-ci s'éloignait alors d'un air navré, s'asseyait plus loin, gémissait de douleur, revenait timidement à la charge, et bondissait avec des cris de joie délirante quand la mère lui permettait de toucher le bout de la queue de son enfant...

Lorsque ce dernier essaya ses forces en escaladant les grillages, il fallait voir sa mère lui donner mille conseils, le suivre et le guetter des yeux, trembler à la moindre imprudence, étendre les bras pour recevoir sa chute, et le morigéner alors en le comblant de caresses.

Telle est la puissance de l'instinct maternel chez le plus farouche des singes, chez ce redoutable enfant de l'Afrique méridionale, à la haute taille, à la peau roussâtre, aux oreilles et aux doigts couleur de chair, à la croupe rouge de sang, à la queue arquée, aux dents grinçantes, assez vigoureux pour dompter plusieurs hommes, et si habile dans ses rapines, qu'il déjoue la stratégie la plus vigilante. Quand une troupe de papions envahit un jardin, les uns pénètrent dans l'enclos, les autres veillent sur le mur, les derniers s'échelonnent jusqu'au rendez-vous convenu. Les pillards jettent les fruits aux sentinelles, celles-ci aux vedettes, et ainsi de suite, avec une adresse incroyable, jusqu'au moment où, les vigies donnant le signal du danger, tous s'élancent au gîte, où ils se partagent le butin.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez la table générale des dix premiers volumes, les tables des sept derniers (*Hist. naturelle*), et le numéro d'octobre 1850.

# LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

## ESQUISSES DE VOYAGES.

### CHAPITRE III. (SUITE.)

La seconde série de W. Hogarth, au musée Soane, est intitulée le *Paysan perverti*. Le roman et le drame français de ce nom sont issus de là. Mais l'histoire écrite par le peintre est plus dramatique, plus effrayante et plus comique tout ensemble. J'en demande pardon à notre école romantique et à celle des Allemands, qui se targuent d'avoir produit le drame, de la combinaison de la comédie avec la tragédie ; mais, après Shakspeare et Hogarth, il ne restait rien à créer.

On parcourt là six toiles, qui sont autant d'actes



Le paysan perverti, avec son tailleur, ses maîtres de danse, de musique, etc. ; tableau de W. Hogarth.

d'une pièce de théâtre philosophiquement charpentée.

Près d'épouser une jolie fille de son village, un jeune campagnard recueille une énorme succession. Le voilà aux prises avec les intendants et les gens de loi. Il compte ébloui ses richesses, abandonne sa fiancée, et se rend à Londres pour mener grand train. Puis on le voit descendre, l'or à la main, tous les degrés de l'échelle sociale.

(1) Voyez octobre, novembre, décembre et janvier derniers.

Bourgeois-gentilhomme raide et gourmé, il se jette dans la dissipation, et se dégourdit en se corrompant peu à peu. Entouré d'aigrefins, il court les brelans, s'enivre dans les mauvais lieux, se bat en duel, tombe aux mains des recors, se fait battre, voler. Sa physionomie devient ignoble; sa santé, ruinée par la débauche, le plonge dans une caducité précoce; il roule dans les prisons, tombe du vice dans le crime, et finit à l'hôpital des fous, où sa fiancée le revoit avec un mélange de chagrin et d'horreur.

Ce drame lugubre est rendu avec une énergie qui épouvante. L'action domine partout et toujours. On admire particulièrement une scène d'orgie, peuplée de femmes dégradées, repoussantes comme physionomie, et qui sont d'une beauté diabolique. On n'a jamais cloué l'infamie sur de plus admirables visages; et, quant à la valeur artiste de l'œuvre, Chardin ne peignait pas avec plus de solidité, mais il est moins soudain, moins puissant, et c'est en vain qu'il se fût donné la tâche de grouper et d'accorder tant d'éléments dans l'ensemble de son harmonie.

Les *Elections* et le *Paysan perverti* ne peuvent se comparer qu'aux six autres toiles de Hogarth, que nous avons admirées à National Gallery, et qui représentent l'histoire satirique d'*un Mariage à la mode* (1), épopée également sinistre et burlesque de la vie cupide et désordonnée.

Singuliers génies que ceux de ce pays, où l'art est sans traditions et sans écoles. Shakspeare, Hogarth, Walter Scott, Byron, ont tour à tour ébloui leurs contemporains, et ces maîtres si originaux, que rien n'avait précédés, qui n'ont rien appris de leurs devanciers, ont ouvert des voies refermées derrière eux, ont commencé, sans profit pour leur pays, des traditions qui ont soumis et régénéré l'art dans des contrées étrangères et lointaines. L'un enseigne le drame à l'Allemagne et à la France; l'autre est le précursenr de Chardin et de Greuze. Scott fonde le roman historique, et rallie une école sur les deux continents. Le chantre d'Harold inspire, au delà des mers, la muse mordante, amère, sceptique et désenchantée, qui symbolise un siècle de lassitude et d'incrédulité.

Et, chose étrange! l'Angleterre seule n'a pas hérité de ses enfants: Shakspeare et Scott n'ont pas fait un élève; le génie d'Hogarth est méconnu, et la gloire exilée de Byron n'a pas même eu la puissance de lui conquérir un tombeau dans sa patrie!

## CHAPITRE IV.

IV. — Regent's Park.—Hyde-Park et ses escadrons d'amazones. —Promenade sentimentale à Kensington-Garden.—Usage singulier.— Effet bizarre de la civilisation anglaise. — Crémorn et ses plaisirs.—Thèse d'un théologien d'Oxford à qui la philosophie a peu profité.—Comme quoi le sexe fort n'est pas celui qu'on pense.—Etudes de mœurs: La course aux maris. —Richmond. — Paysages. — Hampton-Court et le cardinal Wolsey.—Anecdote.—Raphaël, Holbein et la galerie de Hampton.—Souvenirs historiques.—*The great Hall.* On y représente *Henri VIII*, ou *la Chute de Wolsey*, de Shakspeare. — Rapprochements curieux; impressions et réflexions. .

Dans la plupart des villes, ce qu'on nomme vulgairement le beau monde adopte un lieu de promenade où, sans s'être donné rendez-vous, l'on est assuré de se retrouver périodiquement à une certaine heure. Paris eut tour à tour le Pont-Neuf, la Place-Royale, le Cours-la-Reine, le boulevard du Temple et le Jardin des Tuileries. Aujourd'hui, l'on ne se cherche plus, on se rencontre dans les rues; l'on ne sort guère sans un prétexte, et la promenade à pied n'est plus qu'un exercice hygiénique auquel on se livre irrégulièrement et çà et là. Rien ne dépeint plus nettement la dispersion de la société française, où chacun vit en pied à terre et n'est posé qu'en camp volant.

A Londres il en est autrement. Durant la belle saison quatre parcs sont ouverts à la foule des promeneurs: Green-Park et Saint-James sont dévolus à la petite bourgeoisie, qui allant à pied et ménagère du temps, ne peut affronter de longues distances. Les gens riches, possédant équipage, arpentent les vastes pelouses de Regent's Park, et surtout de Hyde-Park, et dans chacun de ces grands pâturages, plantés d'arbres séculaires, il existe un lieu de rendez-vous général où l'on quitte sa voiture. Au parc du Régent, ce sont les jardins botanique et zoologique; à Hyde-Park, c'est le jardin de Kensington, qui en est séparé par un large cours d'eau, creusé en bassin et connu sous le nom de *Serpentine-River*.

Ces grands espaces, qu'on met près d'une heure à traverser, semblent terminer la ville et commencer la campagne; ils absorbent des pentes, des vallons, des coteaux, et quand on arrive à l'extrémité, on voit avec stupeur les maisons reparaître, les rues étaler leurs longues perspectives, et l'on s'ébahit des proportions gigantesques d'une capitale qui, cinq fois plus étendue que Paris, s'accroît chaque année de plus de deux mille maisons.

Chez nous on se plaît à se grouper; l'Anglais aime à se répandre et à parcourir de longues distances. Les quartiers élégants, percés de rues larges comme nos boulevards et dépourvus de boutiques, car il est *improper* et peu confortable d'habiter sous le même toit qu'un marchand; les quartiers de luxe occupent plus du tiers de la ville. Là, chacun habite sa maison et possède un équipage. Toute voiture implique un revenu de 60,000 francs au moins: on compte quatre-vingt mille voitures. Et comme on ne les laisse guère se couvrir de la poussière des remises, chaque jour, de quatre à six heures, quarante mille équipages environ sillonnent les rues, les places et les allées des parcs,

Tel est donc le programme des promenades les plus étendues: gagner, par Regent street, par Devonshire et les artères adjacentes, New-road, Portland-place, et de là se précipiter dans les allées montueuses du parc du Régent, pour redescendre à l'entrée du Jardin zoologique soit à Botanic-garden; puis, vers cinq heures, deux fois la semaine surtout, remonter en voiture, gagner la rue d'Oxford, et se rabattre sur Hyde-Park où l'on entre par *Cumberland-Gate.* On y rejoint la cohue vraiment surprenante des voitures et des cavalcades, rassemblées par centaines autour de Kensington, où des nuées de femmes se promènent à pied, à travers les pelouses et sous les grands arbres, au son d'une musique militaire.

Ce spectacle est unique au monde. Il me fut donné d'y assister d'une manière originale et charmante. Un certain mardi, ayant été rendre une visite du matin dans une maison où j'avais été prié à dîner, il se trouva que j'arrivai fort à propos. Lady B*** était indisposée, et son mari, magistrat sérieusement occupé de ses devoirs, était dans l'impossibilité de conduire ses filles au jardin de Kensington. Ma présence arrangeait tout; je ne comprenais guère comment.

Mais au bout d'une demi-heure on vint me prévenir au salon que ces demoiselles étaient prêtes. M. B*** se leva,

(1) Voyez, tome Ier du *Musée*, page 9, la gravure du *Mariage à la mode*, avec une curieuse biographie de Hogarth, par M. Léon Gozlan.

je quittai mon fauteuil et, saluant la maîtresse de la maison, je suivis son mari. On descend; la porte était ouverte, et je reconnais, dans la calèche attelée, les deux jeunes personnes. Tandis que leur père échangeait avec moi quelques mots sur le seuil, on appela la plus jeune des deux sœurs, et après dix minutes d'attente on revint prévenir qu'il survenait un empêchement et qu'elle me priait de l'excuser. M. *** m'accompagne jusqu'à la portière, je monte, il la referme sur moi, et fouette cocher! Me voilà en route pour Hyde-Park, en tête-à-tête avec miss Mary.

Certes, les situations imprévues ont leur charme, mais leur embarras aussi. Plus ma compagne était jolie, et l'on en voit peu de si charmantes, plus la position était singulière; mais je compris qu'elle l'était pour moi seul, et dans mon for intérieur, je m'*anglaisai* de mon mieux pour me raffermir. Depuis, j'en causai avec un officier de mes amis, et comme il me voyait étonné, il crut comprendre que l'on m'avait fait l'honneur de me confier à la promenade la mère de ces demoiselles.

— Non, lui dis-je, il s'agit de la jeune miss...

— A la bonne heure, reprit-il; eh bien, que trouvez-vous là de singulier?

J'aurai souvent à le redire, tout se passe au rebours des coutumes françaises. Toutefois, il convient de l'avouer, cette liberté des anciennes mœurs, conservée par quelques anciennes familles, tend à se restreindre; les usages français pénètrent peu à peu dans la vieille Angleterre. Quant à la confiance dont j'étais l'objet, elle est une marque d'estime, et l'homme qui tenterait d'en abuser se verrait mis au ban de la société; c'est sur lui que tomberait la honte. Aussi, par une conséquence naturelle, ce tête-à-tête public avec une jeune fille ne pouvait en rien la compromettre, attendu qu'aux yeux de ses connaissances intimes il impliquait le caractère honorable de son compagnon. Cette belle enfant devenait pour moi un porte-respect.

Et gardez-vous de supposer que cette austérité couverte de roses se trahisse à la forme; point. La conversation entre nous s'établit sur un texte sentimental, sans mélange de galanterie directe. On navigua en touristes désintéressés le long du fleuve Tendre, examinant les méandres de l'onde sans y tremper les doigts.

Tel est l'usage; on disserte volontiers sur ces jolies et redoutables questions avec les jeunes filles, en présence de leurs parents et sans que la mère de famille prenne une part active à des sujets qui ne la concernent plus et qui paraîtraient légers dans sa bouche. C'est le droit et le privilége des demoiselles, et il est bon qu'il en soit ainsi, puisque l'expérience et le discernement leur sont nécessaires. Arbitres de leur sort, elles choisissent leur époux; chez nous on marie les filles, là-bas elles se marient elles-mêmes. Cette distinction, comme on le verra, implique des mœurs en contraste complet avec les nôtres.

Ayant pénétré dans Hyde-Park, notre voiture prit la file et bientôt forma l'un des grains de ce double collier d'équipages qui embrasse la circonférence du parc. Au milieu de l'allée galopaient quelques cavaliers rendant visite aux attelages; car l'équitation a son champ sablé, large et aussi bien approprié que le turf d'un manége. D'ordinaire, ces écuyers se réunissent en groupes; on trotte avec sa société. On voit plus de femmes que de cavaliers, et parfois, charmant spectacle! un escadron d'amazones, dont les jupes traînent jusqu'à terre, passe comme une vision sous vos yeux éblouis de tant de gracieux visages, de la souplesse, de l'aisance, de la hardiesse de ces belles personnes et de la finesse de leurs chevaux.

Tandis que nous nous rendions au petit pas à Kensington-Garden, un jeune homme nous accosta, salua miss B***, et prenant l'amble, se tint quelques minutes à côté de la portière. Après quoi, il nous quitta par discrétion, un peu à regret, si je ne m'abuse. Au profond respect qu'il témoignait à miss Mary, à l'aisance de cette dernière, j'ai cru deviner un fiancé, et quelques indices m'ont confirmé dans cette supposition. Il s'éloigna pourtant, sans témoigner aucun déplaisir, et c'est à peine s'il regarda le compagnon de sa future.

On arrêta la voiture au pied du pont élevé sur la Serpentine que sillonnait une flottille de yoles et de batelets. Là nous descendîmes; Miss Mary accepta mon bras et nous nous perdîmes dans la foule.

J'ai entendu évaluer à quarante ou cinquante mille le nombre des personnes qui, les jours où l'on fait de la musique, peuplent le parc et le jardin de Kensington. Il serait difficile de trouver une meilleure occasion de passer en revue les éléments dont se compose la société élégante. Deux à trois mille femmes se pressaient sur la pelouse et circulaient sous ces larges tilleuls, sous ces hêtres et ces chênes dont les rameaux, vierges de la serpe, plafonnent très-bas sur la tête des passants. Çà et là des groupes étaient assis sur des chaises ou accroupis sur l'herbe. Un troupeau de moutons d'un embonpoint inconnu chez nous tondait la prairie, et des vaches ruminaient d'un air philosophe, mêlées à la foule des promeneurs. Les bouchers de Londres possèdent de nombreux troupeaux et afferment, jusque dans les jardins de la reine, des portions de pâturages où ces bêtes s'engraissent tout en améliorant le sol qui, constamment fumé, reverdit sans cesse. Rien de plus singulier que de se sentir au milieu d'une grande ville, de s'égarer parmi des prés-bois, et d'embrasser dans le même coup d'œil les équipages à la Daumont et le rustique bétail; les brebis, les chèvres, et les belles promeneuses chamarrées de soie et de dentelles.

De cinq à six heures, Kensington est très-brillant, et l'amour des nuances claires, qui s'étend à toutes choses, donne aux toilettes un air de fête. Beaucoup de robes blanches; le blanc est un luxe recherché dans ce pays de suie, de fumée, où le linge roussit en trois heures. Du reste, le goût a fait des progrès sensibles. On rencontre des femmes parfaitement mises, bien qu'il préside à l'harmonie des couleurs un principe d'audace à poursuivre les contrastes tranchés, tendance dont les résultats ne sont pas toujours heureux. Ce qui donne aux Anglaises une démarche un peu bizarre, c'est l'usage où elles sont de renfler leurs jupes, du haut en bas, en les garnissant de cercles de baleine, et parfois même de fil de fer. Ces robes se balancent comme des cloches en branle. On n'a rien dit d'exagéré à propos de la beauté des femmes: une assemblée d'Anglaises réalise le paradis de Mahomet; je marchais d'admirations en surprises, très-fier de ma compagne qui rivalise avec les plus accomplies. Autant les Anglais ont l'air modeste et réservé, autant les jeunes filles ont le regard assuré, bien que l'expression en soit douce. Leurs beaux yeux se fixent avec aplomb sur les passants qui vont la paupière baissée, en apparence indifférents à tant d'attraits. — Qu'est-ce qui vous a le plus frappé à Londres? me demandait miss B...

— La froideur de vos compatriotes à l'égard du beau sexe, et la vivacité de leur passion pour les chevaux.

Autour des musiciens, stationnaient, rangées en ordre de bataille, cinq à six cents amazones à cheval, et des jeunes gens papillonnaient auprès d'elles; la fanfare ter-

minée, tout s'envolait, et tout revenait à son poste aux premières mesures du morceau suivant. Oncques ne vis cavalerie plus meurtrière. L'équitation est le plaisir de tous; on voit passer sur des chevaux de race, fringants et pleins d'ardeur, des octogénaires, des enfants de dix à douze ans, et des mères de famille suivies à distance de leur fille avec son prétendu.

Au détour de l'allée, miss B... aborda une de ses tantes qui a de très-grandes dents; on échangea quelques propos; la bonne dame n'était pas seule, je lui fus nommé, et après avoir salué, nous continuâmes notre promenade en tête-à-tête, sans nous réunir à la famille de miss Mary. A six heures et demie, nous regagnâmes la voiture, qui toucha à l'hôtel de B..., et je pris congé.

A Londres, les Français sont atteints de deux préoccupations fréquentes, qui ont nos préjugés pour mobiles. Habitué à se considérer partout comme le premier peuple du monde, à éblouir les uns, à dédaigner les autres, à étaler en tous lieux le confiant orgueil de sa suprématie, le Français, en foulant le sol britannique, subit l'impression d'une grandeur qui ne lui est point empruntée; il s'étonne à l'aspect d'un peuple aussi remarquable que notre peuple, aussi original que lui, et portant à un degré plus fier encore le sentiment de sa prééminence. Alors nos compatriotes deviennent inquiets; l'intolérance de leur foi nationale se mitige, ils s'intimident, se trouvent mal à l'aise, et, pour la première fois, s'observent et se contraignent. Cessant de se croire chez des esclaves, comme en Italie; chez des vassaux, comme en Belgique, ou chez des aubergistes, comme en Suisse ou en Allemagne, ils s'assimilent à des souverains visitant d'autres souverains, et, par une bienséance forcée, leur rendent un hommage involontaire.

On n'éprouve ailleurs rien de semblable. Bien que nous portions là l'indépendance de nos allures, nous y devenons circonspects. Ces hôtes, au surplus, nous honorent d'une attention significative, eux, systématiquement insoucieux du reste des humains. Nos opinions à leur sujet les préoccupent, et la pensée française les rend attentifs. Il me fut donné de trouver un autre sujet d'amour-propre dans l'attitude des étrangers appartenant à des nations autres que la nôtre : ils se font enthousiastes ou amèrement dénigrants; mais, en réalité, leur manière d'être est flagorneuse et servile. Il est certain que, à examiner matériellement les choses, la France est le seul Etat qui puisse faire compte de ses splendeurs en présence de la grandeur britannique.

Un autre sujet de méditation qui nous trouble dans nos préjugés, et contribue à accroître les impressions assez délicates dont nous essayons de dépeindre la nature, c'est celui-ci : Nous nous considérons à juste titre comme un peuple dont les idées sont très-avancées et la civilisation fort accomplie. Dégagés de tout préjugé gothique, ayant soumis nos usages au raisonnement, logiques dans nos mœurs, enclins à considérer les us et coutumes de notre société comme le symbole achevé de la perfection des sociétés modernes, nous avons étayé nos opinions sur des principes qui nous paraissent enracinés dans la nature et fondés sur la vérité. Or, nous reconnaissons, en Angleterre, un pays aussi civilisé que le nôtre, aussi fort, pour le moins, sur les théories, plus habile peut-être dans la pratique; et ce peuple, étrange anomalie! pense en toutes choses autrement que nous, vit d'une autre manière, possède des mœurs différentes et arrive à sa perfection par des procédés tout contraires! Les relations sociales n'ont pas les mêmes bases, la physionomie des villes est sans analogie avec celle de nos cités; la structure, la distribution des maisons implique des coutumes opposées : enfin, à Londres, on se sent à mille lieues du continent européen, et l'on s'y voit tout aussi près qu'en France, de l'apogée de la civilisation.

De là un bouleversement bizarre de nos idées reçues, une anxiété curieuse, obsédante, et un scepticisme soudain qui se prenant à tout se révèle à tout propos. De quel côté du détroit doit-on chercher cette sagesse, que chacun a le tort de considérer comme une et absolue? De quel côté germent les préjugés, fatal objet de nos dédains? Quel sera le juge? où trouver la loi, et comment l'appliquer? Gonflés de l'utopie de leur infaillibilité, les esprits légers se raillent lourdement; ce sont eux qui ont daigné nous instruire; et, sur leur foi, nous parodions sans comprendre. L'Angleterre en est au même point, elle possède aussi, depuis quelques années, cet instrument de routine et d'aveuglement que l'on appelle une brillante littérature; elle connaît à merveille ces Chinois de vaudeville que Byron, d'Israëli, Dickens, et quelques autres courtisans de popularité ont offerts, en guise de Français, au béotisme contemporain. Nos peintres de l'Angleterre ont enluminé pour nous des panneaux aussi sincères.

Il y a donc là-bas beaucoup à méditer et bien des préjugés à rabattre. Si le voyage de la Grande-Bretagne n'est pas le plus frappant comme spectacle extérieur, ni le plus curieux pour les natures sensitives, il est assurément le plus philosophique et le plus utile. Mais il faut s'adonner à la recherche des causes, et se donner carrière en partant de ce précepte : — Rien n'est absurde à plaisir, rien n'est faux dans une proportion absolue, et il n'est pas d'usage si bizarre qui n'ait pour fondement une raison discutable et plausible.

Loin de moi la folie de me donner pour sage, en avouant que ces sortes de réflexions me harcelaient, après que j'eus quitté miss B... — Que ces Anglais sont singuliers! m'étais-je dit; a-t-on jamais vu jeter la bride sur le cou à des demoiselles!...

Or, miss Mary avait paru non moins surprise que, chez nous, les jeunes filles vécussent en tutelle, et que la liberté naquît du mariage, qui, dans leurs mœurs, y met fin. Où est la prudence? où est la raison? Les moyens sont divers, le but est le même, et, qui plus est, les résultats se balancent. La France et l'Angleterre sont, par excellence, des pays d'honneur et de moralité. Cela soit dit à l'étonnement des deux nations, qui ont étudié nos mœurs dans les vaudevilles et les romans.

Revenu de mon étonnement au sujet de la manière de vivre des femmes, ce qui restait obscur à mes yeux, c'était ce qui concerne les hommes, leurs principes, leur éducation, et les moyens employés pour les investir de la responsabilité austère qui, de toute évidence, doit être leur partage. Cette transposition des rôles avait sans doute sa garantie, ses avantages, qui impliquent un renversement radical de nos communes opinions. Tout en posant ces questions complexes, qui me tinrent compagnie pendant que je dînais, et me poursuivirent dans la rue, je gagnai Suffolk street, résolu d'aller demander la lumière à mon ami Lyonel Banks, théologien protestan d'Oxford, que j'avais connu flegmatique à Paris, morose en Allemagne, et que je retrouvai gai comme un roitelet, dans le pays du spleen. M. Banks a trente ans, et quelque fortune; on le destinait au ministère; mais, quand il eut soutenu ses thèses, il vit le monde, se dissipa quelque peu, puis s'éprit de la manie de voyager, et, à son retour, ne parla plus de rien.

Au premier mot, notre théologien effarouché entrevit

mon dessein, et affecta de détourner la conversation. Comme j'y revenais par un sentier perdu, il la rompit en me proposant d'aller à Crémorn. — Venez, dit-il avec insistance ; il y a là des lampions, des arbres, du monde et des violons. Rien n'est plus commode pour causer sans s'écouter.

Crémorn est une institution analogue au Château-Rouge, sauf que les jardins, beaucoup plus vastes, égayés par une belle pièce d'eau, reçoivent des populations entières. Cet établissement, qui rivalise avec le Vaux-Hall, placé presqu'en face sur l'autre rive de la Tamise, est situé à l'extrémité occidentale de Londres.

On y voit affluer des gens de toute sorte, étudiants et commis, grisettes et bourgeoises, militaires et pasteurs évangéliques, jeunes dissipés, pères de famille flanqués de leur ménagère, écoliers et bonnes d'enfant ; Crémorn accepte tout. Au fond, c'est un lieu de distractions fort mélangées ; mais sainte est la liberté dans sa mère-patrie, et la pruderie des bonnes gens de Londres, si faussement vantée, ne s'effarouche de rien.

Ainsi que le Vaux-Hall et quelques autres jardins, Crémorn réunit tous les genres d'amusements ; on passe de l'un à l'autre méthodiquement, au son d'une grosse cloche, agitée par un quidam qui montre le chemin, et que chacun suit en courant.

Lyonel, obstiné à se taire, avait été fort adroit, le traître ! A peine arrivé, comme je me dirigeais vers un bosquet : —Ecoutons un peu la musique, me dit-il.

Quand ce filet de vinaigre eut tari : — Vite au théâtre, si nous tenons à trouver place !

Un vrai théâtre, ma foi ! où l'on se précipite à la suite du sonneur, et où nous vîmes jouer une farce au gros sel, entremêlée de pierrots, d'arlequins, de policemen et de soldats de l'autre siècle. Il y avait des cascades, des pics neigeux, voire des ours blancs... en pantalon de basin. C'était l'histoire cosmopolite d'une passion dédaignée, errante, et généreusement émaillée de coups de pied... partout. L'amoureux mimait, Colombine était danseuse ; le reste de la troupe chantait à tue-tête. Survint, pour conclure, le diable en maillot rose, avec des cornes dorées ; il enfourcha, il fut enfourché ; on le déguisa en cuisinier, on le fourra dans un tronc d'arbre, comme un couteau



Vue du quartier de Regent street, à Londres.

dans un étui; mais il ne se tint pas pour battu, et, sous la perruque d'un attorney, il apporta le dénoûment. Si vous y comprenez quelque chose, j'ai fort mal rendu compte de l'impression que la pièce m'a laissée.

En sortant de la salle, comme je cherchais un biais pour rentrer en matière, la sonnerie maudite retentit à mon oreille, et Lyonel, prenant son élan, me cria : — Suivons, suivons la foule !

Quelques poteaux, disposés en rond au milieu d'une grande salle, et autour desquels on avait tendu un cordeau interceptant un cercle, improvisaient un autre théâtre, bordé d'un quadruple rang de curieux. La scène était

occupée par un petit homme vif, maigre, hâlé, leste, roulant des yeux tour à tour blancs et noirs, et agitant des bras terminés par des manches retroussées, d'où sortaient de larges pattes velues, armées chacune d'un petit marteau. Devant ce drôle il y avait une table couverte de briques de divers formats, couchées sur des fils de laiton, espacées entre elles et distribuées suivant un certain ordre. On fit silence, et nous fûmes régalés du divertissement le plus anglo-saxon.

L'homme frappa deux ou trois coups de marteau sur la brique, qui rendit le son aigu, grêle et clair, que l'on tire d'une tuile en la taillant à petits coups. C'était un prélude : soudain les marteaux frappent en mesure avec volubilité, on reconnaît le dessin d'un air de musique. Ce qu'on exécutait, c'était un solo de briques à l'usage des oreilles de ces insulaires. Il faut être Anglais pour imaginer et pour goûter un pareil instrument. Le concertant offre cette particularité d'être le seul *musicien* de la contrée que j'aie entendu jouer en mesure. Son travail peut se comparer à la fantaisie d'un tambour en goguette singeant l'harmonica. Un moment après, les briques furent remplacées par de petits cylindres en bois blanc, équilibrés sur champ, et pareillement taillés de façon à produire sous le marteau les notes de la gamme. Et l'aride mélodie recommença plus sèche encore et plus compliquée de trilles, de roulements et de fioritures de bûches. La sonorité était moindre, la vibration plus étranglée, et cette nouvelle harmonie de sac de noix, digne de faire danser sur leurs queues des serpents à sonnettes, excita dans la foule un frénétique enthousiasme. Ernst, Heller ou Liszt, ces artistes admirables, ces belles âmes chantantes, n'auraient pas eu beau jeu, s'ils se fussent fourvoyés à la suite de ce roi des musiciens britanniques.

— Maintenant, dit Lyonel, sans me laisser respirer, allons nous rafraîchir avec du *gingerbeer*.

Au centre d'un espace bien battu et parfaitement aplani s'élevait un pavillon chinois rempli de musiciens, qui entamèrent un quadrille. L'aire se remplit de danseurs, et les tables, dont elle était encadrée, se garnirent de buveurs. Nous nous assîmes, on déboucha deux fioles ovales qui se posent sur le flanc ; une mousse claire et pétillante jaillit, et je crus savourer une limonade assaisonnée de poivre ou de piment en guise de citron. La boisson à la mode est une combinaison du sucre, de l'eau de Seltz et du gingembre, épice des plus combustibles. Ce rafraîchissement agréable vous met le palais en feu.

Cependant, Lyonel Banks s'obstinait à m'échapper comme Protée de décevante mémoire. Quand il me vit reprendre le texte qui me préoccupait, il s'élança, saisit la main d'une jeune fille, et se livra à une polka échevelée qui me le rendit trop essoufflé pour articuler une syllabe. En Angleterre, on danse des reins, des épaules et à contre-mesure. La jeunesse frivole essaye des pas d'une correction douteuse au point de vue des convenances, ce qui n'empêche pas d'honnêtes boutiquiers de marier la danse orthodoxe des familles à la fantaisie des bacchantes. Honni soit qui mal y pense ! Personne ne s'occupe des gestes de son voisin.

Un dernier coup de cloche nous envoya au feu d'artifice ; puis tout s'éteignit et minuit sonna : l'heure des crimes et des confidences. Par bonheur, il nous fut impossible de trouver un cab, et il fallait une heure de marche pour regagner nos logis. La nuit était sombre, l'air étouffant, et tout en causant de la pluie et du beau temps avec mon théologien, je me disais :

— Il ne m'échappera pas !...

Il cheminait vite, et, ce qui chez un Anglais est le signe d'une certaine préoccupation, il chantonnait à demi-voix. Bientôt il se mit à sautiller ; l'entrain de la danse commençait à le prendre une demi-heure après la fin du bal, symptôme alarmant ; il était homme à s'égayer tout seul et à folâtrer dans les rues jusqu'à l'aurore. Pour le lester, je m'emparai de son bras. — Je suis ravi, lui dis-je, d'avoir vu Crémorn, pour être certain de n'y plus retourner. J'ai déjà visité le Vaux-Hall, où l'on entend chanter des demoiselles fort grimacières, et des comiques hors d'âge, vêtus comme des magistrats ; où l'on assiste à des exercices d'équitation, et où le feu d'artifice, grâce à une ville entière de monuments en carton, représente l'incendie de Moscou. En dépit de ces inventions, c'est dans les lieux de plaisir que l'ennui me navre sous votre beau ciel d'entresol. Vous ne savez point vous divertir, et quand vous procédez méthodiquement à la récréation, vous me révoltez.

— Vous êtes un philosophe désenchanté.

— Et vous, comme tous vos compatriotes, un théologien perverti. De quel droit recourez-vous à des distractions qui ne vous conviennent pas, et dont votre sang-froid trahit le vide misérable ! Chez nous, dans ces lieux de dissipation, la folle verve de la jeunesse apporte au moins l'étourderie pour excuse. Ici, vous êtes de glace, vicieux par calcul et enclins au mal de parti délibéré. Soyez donc naïvement ennuyés, c'est là ce qui vous plaît, et restez dans la dignité de votre froideur, puisque telle est votre nature.

— Notre seconde nature, tout au plus ; et encore... Considérez que notre éducation, fondée sur un seul principe, l'indépendance, a pour but de nous isoler et de nous mettre à l'abri de toute espèce d'attachement. A sept ans, l'on nous met aux mains des instituteurs, et nous voilà séquestrés dans un appartement, vivant à part, mangeant à part, et ne saluant nos parents qu'une fois par jour dans leur salon. Notre mère surveille l'éducation, nos pères ne nous caressent jamais. S'ils sont occupés hors du logis, s'ils voyagent, ce qui est fréquent, nous les voyons à peine. Une grande faveur, c'est de dîner avec eux une fois par hasard ; ils viennent alors goûter avec nous, et il nous est enjoint de bien observer notre tenue et d'être réservés. Nous atteignons ainsi l'âge des études universitaires, où il faut quitter sans regret la famille que nous ignorons, et des parents que nous ne connaissons pas. Déjà nous vivons en nous-mêmes et pour nous seuls. Voilà pourquoi nous sommes des oiseaux de passage tout prêts aux émigrations lointaines, et comment il se fait que l'Angleterre s'éparpille si aisément à travers le monde. Mais puisque ces inclinations, puisque ce détachement sont les causes premières de la puissance anglaise, l'éducation a raison.

— En France, tout marche à l'opposé : le bonheur a les affections pour mobiles.

— Et parmi nous, il a pour condition leur absence. Chaque famille compte les enfants par douzaines ; d'où la nécessité de constituer dans chaque maison une salle d'école. L'une des conséquences de la fécondité de nos mères, c'est la naissance d'une quantité considérable de filles. Leur nombre, pour la seule population de Londres, excède de deux cent mille le chiffre des garçons. Il en résulte qu'elles ont à chercher des maris, et que le rôle des jeunes gens consiste à défendre leur liberté. Ajoutez à cette cause matérielle l'effet des principes religieux, né des démêlés d'Henri VIII avec sa première femme ; allaité du sang de deux reines qu'il a fallu calomnier pour les perdre, persécuté sous Marie Tudor, et depuis sous

les derniers Stuarts par l'influence des femmes, retrempé d'ailleurs et endurci par les traditions de la Bible, le culte anglican est rude au beau sexe qu'il enchaîne, et contre les séductions duquel il met l'homme en garde avec une persévérante obstination. D'Eve à Bethsabée, à Dalila, les saints livres sont pleins d'exemples terribles. Pour nous, la femme est l'ennemie du genre humain, elle tient l'âme affaiblie et la liberté en péril. Qu'un poëte, chez vous, s'écrie, à propos de poules : « Amour, tu perdis Troie! » on rit de l'allusion et l'on n'y pense plus. Cette plaisanterie chez nous ferait le texte d'un bon sermon. Lorsqu'on me fit traduire cette fable de La Fontaine, j'avais douze ans, et ce vers arrêta mon précepteur, qui leva les yeux, soupira et dit avec conviction : — Hélas! il n'est que trop vrai!...

— Pauvre cher homme! cela est fort touchant.

— Voilà bien nos Français rêvant des sentiments partout... Ce bon homme en parlait comme du diable que l'on craint sans l'avoir jamais vu. L'honorable master Fortibus n'aima jamais que le porter et le bœuf rôti.

— Poursuivez, mon ami, vous m'intéressez vivement.

Il me semblait, non sans raison, que sous cette forme vague et générale, Lyonel esquissait le côté moral de sa propre histoire; il ne fallait pas s'en douter : un Anglais n'aime point à parler de lui.

— Comment se voir sans frémir, poursuivit-il, entouré d'un si prodigieux amas de filles à marier, comme nous, élevées dans le principe de l'indépendance, comme nous, isolées dans leur famille et habituées à considérer le célibat comme la pire des disgrâces! Discrètes et peu confiantes, elles n'ouvrent pas volontiers leur cœur à leurs mères. Objets de la défiance des hommes, pourvues de l'instinct d'opposition et de lutte inné à leur sexe, elles doivent triompher de nos préjugés et s'efforcer à plaire, sous peine de rester filles; car nul n'ira choisir pour elles, et la concurrence est très-grande. Aussi, qu'arrive-t-il? Que nos mères et nos sœurs aînées, éprises pour nous d'un tendre intérêt, nous fortifient contre les séductions, nous endurcissent le cœur, et nous servent de mentors; tandis que les jeunes filles, avec plus de décence et de gravité, pratiquent à peu près, mais à honnête fin, ce que chez vous les jeunes gens ont coutume de se réserver, l'art d'inspirer un sentiment sérieux. Vous voyez combien cela est austère et moral!

Cette conclusion imprévue me causa un accès de gaieté.

— Comment! reprit le théologien, vous ne rendez pas justice à la supériorité de nos usages! vous qui mariez les filles sans les consulter, sans leur permettre de connaître, d'apprécier l'homme dont leur destin doit dépendre; vous, en un mot, qui entourez cette union de si peu de garanties, que vos mœurs, contraintes à sacrifier le cœur aux intérêts, rendent à la femme la liberté qu'elle a abdiquée au pied des autels! Vous en êtes encore à la barbarie!

— Franchement, répondis-je, vous me faites l'effet d'une tribu de sauvages.

— Réfléchissez pourtant! Parmi nous, le mariage librement consenti, et avec connaissance de cause, a l'inclination pour mobile et non l'intérêt, ce qui le rend véritablement évangélique, et en fait un instrument providentiel de nivellement et d'égalité. Puis, des unions ainsi contractées, entre époux qui ont pu s'étudier librement et s'assurer de leurs goûts, de leurs caractères mutuels, de telles unions sont bien assorties, exemptes de caprices, de mécomptes, et, je puis le certifier, les mauvais ménages sont très-rares parmi nous. Il n'en est pas de même sur le continent.

— Non, si vous croyez aux exagérations des romanciers; mais la vertu est aussi commune en France que dans votre île.

— J'y consens; toutefois, observez que chez nous la liberté des jeunes filles est sans inconvénient.

— Moyennant le soin qu'on se donne, ainsi que disait M^me de Sévigné, de passer vingt ans à vous fricasser le cœur dans la neige.

— Où est le mal? Nous sommes d'excellents maris. De plus (il n'est aucun usage sans sa raison suffisante), nos femmes, en se mariant, abdiquent une liberté que les vôtres acquièrent. Donc les vôtres ont besoin de distractions, tandis que les nôtres s'en passent à merveille. De quel côté est le bonheur?

— N'entrons pas dans un ordre d'idées si profond. Vous m'expliquez comment on m'a confié, ce matin, au Jardin de Kensington, une charmante jeune fille, et...

— Quoi! c'est pour si peu que vous m'induisez depuis une heure en ces dissertations? Vous n'avez pas jugé que miss B.... doit fortifier sa raison par l'expérience, et qu'en fréquentant beaucoup de monde, elle acquiert assez de maturité pour se mettre à l'abri des erreurs de l'imagination, et de la séduction des caprices! Heureux l'homme qu'elle jugera digne de sa préférence! Riche ou pauvre, il obtiendra sa main; mais soyez assuré qu'il ne l'aura point éblouie.

— Vous me faites comprendre pourquoi les Anglais sont timides, un peu ombrageux, circonspects, peu galants; pourquoi ils vont les yeux baissés, indifférents à la beauté des femmes, et avec l'apparence d'une froideur prononcée. Vous êtes, messieurs, les demoiselles de l'Angleterre!

— Exercés à triompher de nos inclinations et à les prendre au sérieux, nous n'en faisons jamais un trophée; notre jeunesse, nous la passons librement dans l'intime société des jeunes filles, invités à la défiance et préparés à imposer silence à notre cœur.

— Mais la nature...

— Il faut la vaincre, et cela, partout. La religion enseigne-t-elle autre chose! Qu'est-ce qu'une âme élevée, sinon celle qui sait se maîtriser? Seulement, ici, le fardeau de la souffrance et des combats douloureux pèse de tout son poids sur le sexe fort. Notre calme est celui des convalescents; notre froideur, le froid des ruines incendiées. Chacun de nous traverse ses épreuves, subit ses déceptions, et, revenu à la santé, garde ses cicatrices. Je vous citerais des hommes, et nombreux, qui ont plané tout à travers le monde, avec un coup de feu dans l'aile, dévorés par un besoin d'activité qui les a faits grands. D'autres, perdant à jamais le repos et renonçant à tout, se plongent dans une oisiveté inquiète, voient leur avenir fermé, et trouvent enfin l'oubli dans une vie placide et monotone. Les femmes ont le miel, pour nous est l'aiguillon; et voilà notre seule galanterie.

— Seulement, ajouta-t-il, en exprimant de son cœur quelques gouttes d'amertume dans ce breuvage noir dont il désaltérait ma curiosité, seulement on devient froid par rancune et par souvenir; on ferme l'oreille à la sirène, et c'est bien. Or, sachez-le, rien ne surpasse au monde l'implacable coquetterie des jeunes Anglaises, si ce n'est la sincérité de leur affection conjugale et la solidité de leur raison, une fois qu'elles ont pris un mari. Voilà Westminster-Bridge! allez dormir en paix. Bonne nuit! Mes frimas, ô Parisien! s'inclinent devant la volcanique ardeur de tes frivolités...

Ces mots pompeux, je le suppose, étaient une citation. Au lieu de rentrer au logis, je me mis à errer dans les rues pour songer à tout ce que je venais d'entendre. Sans m'en apercevoir, je montai jusqu'à Lisle street, et l'instinct de l'habitude m'ayant ramené vers Coventry, je redescendis par Hay-Market. A l'angle de Jermyn street, je faillis à me heurter contre un personnage distrait qui marchait lentement, les yeux cloués au trottoir. Il leva la tête, et je reconnus mon théologien Lyonel Banks. Sa figure était sombre, son attitude accablée. Je le croyais au lit depuis longtemps : lui, sans paraître surpris : — Si nous mangions un homard ? me dit-il.

Les oyster-rooms étaient illuminés et remplis de monde. Lyonel choisit une langouste, désigna un box, s'assit tout d'une pièce, et demanda de l'eau-de-vie. L'entretien fut sans intérêt ; le sujet de la soirée ne fut point repris, et la grosse gaieté des gens qui soupaient autour de nous en mauvaise compagnie ne parvint pas à distraire ce garçon jovial. Il me vint comme un remords d'avoir peut-être troublé sa sérénité. Comme nous sortions, une dame, vêtue avec fracas et coiffée d'un chapeau à plumes, nous demanda la permission d'achever le homard, et la faveur d'un verre de brandy. Lyonel, se détournant, lui fit servir une demi-pinte d'eau-de-vie, et nous sortîmes.

Dans la rue, au moment de nous séparer, il me dit :

— Adieu, cher ; je pense que je ne vous reverrai plus à Londres.

— Pourquoi donc ?

— Demain je pars pour Calcutta.

— Vous ne m'en aviez rien dit l'autre jour, ni ce soir ?

— Excusez-moi, c'est tout à l'heure que je me suis ressouvenu de quelque chose...

— Qu'est-ce donc, grand Dieu ! et quel grave motif ?...

— J'ai oublié, voyez l'étourderie ! de compter les embouchures du Gange...

On conçoit que des gens impressionnables à ce point se tiennent discrets et fermés. Je le quittai, le cœur gros ; il s'en aperçut, sourit, me serra la main, et s'éloigna dans son courage et dans sa dignité.

Le lendemain, le soleil resta voilé ; le temps était moue les nuages floconnaient, irisés sur de minces bandes d'azur. Las du bruit de la ville, la curiosité émoussée par les impressions de la veille, j'éprouvais le besoin de respirer un air plus pur ; la campagne entrevue sous les ombrages des parcs m'inspirait le désir de courir les champs, de reposer ma vue parmi des touffes de verdure, silence des yeux. Je rejoignis donc l'excursion française qui, épuisant avec conscience et méthode son programme de stations, consacrait cette journée au voyage d'Hampton-Court. A neuf heures et demie, nous montâmes en omnibus à Piccadilly, que nous parcourûmes dans toute sa longueur, et je me vis avec plaisir hors des barrières de Londres.

Cependant les villages multipliés continuent la ville, destinée à les absorber dans son enceinte ; les cottages se



Vue d'une cour intérieure du palais de Hampton-Court.

succèdent, frais et coquets, au fond de leurs petits jardins. Parfois on entrevoit la Tamise, que ses rives étreignent de plus en plus, et, au bout d'une heure et demie, l'on entre dans la grande rue montueuse de Richmond. La résidence des anciens rois d'Angleterre y avait fait naître un village, le voisinage du Parc en a fait une petite ville. A mesure que nous gravissions le coteau par une route large et animée, l'horizon gagnait en étendue. Par venus en face de *the Star and Garter*, magnifique hôtel à la grille du Parc, où résidait naguère le roi Louis-Philippe, nous entrevîmes un beau point de vue, et nous le contemplâmes dans toute sa splendeur au bord de la terrasse, ombragée de très-gros arbres. Ce point de vue célèbre rappelle la situation de Saint-Cloud : un vaste horizon, borné de coteaux bas et plantureux ; dans la vallée, la Tamise, serpentant dans l'herbe en reflétant le ciel,

disparaît çà et là sous des massifs de tilleuls, d'ormes et de chênes. Partout de riches prairies, peuplées de nombreux troupeaux ; sur la droite, Richmond se déroule en amphithéâtre jusqu'à la rivière, animée de constructions capricieuses et de coquettes embarcations. Ce petit Eden respire le calme champêtre, et la vie de la cité s'étend jusque-là.

On se coucha sur l'herbe, moins longtemps que je ne l'aurais souhaité, et l'on remonta dans les omnibus, qui furent dirigés sur Hampton-Court. En route, on passa devant la maison de Pope, hérissée de solives peintes à neuf en couleur de chêne ; et, plus loin, devant un petit cottage, un peu lourd, mais d'un style ancien et sévère, qui, dit-on, fut habité par Cromwell.

Rien de plus magique que le premier aspect de Hampton-Court, à l'extrémité d'une grande avenue de marronniers, de tilleuls et d'ormes, bruns de santé et tout ronds d'embonpoint. Sous les contre-allées, ténébreuses tant le feuillage est épais, des daims, des cerfs, des chevreuils en liberté, se groupent autour des énormes troncs, et viennent, jusqu'au bord de la route, regarder passer, d'un œil étonné et doux, les voitures qui circulent.



Grand salon royal, un jour de réception officielle.

Ces animaux, qui n'ont jamais eu peur, ne sont pas sauvages ; on sait qu'Alfred le Grand a détruit les loups jusqu'au dernier. Quant aux hommes, la liberté leur a si profondément inculqué sa religion, que le bénéfice du respect envers chacun s'étend jusqu'aux bêtes. L'Anglais, qui ne veut pas sembler subordonné aux événements, ne court jamais : se hâter, c'est se soumettre ; faire du bruit, c'est attirer une gênante attention. On observe le silence et l'on chemine à pas comptés : où les animaux s'instruiraient-ils à craindre ?

Rien n'égale donc leur sécurité, et même ils participent du caractère taciturne des hommes. Ceux-ci s'abstiennent de crier, de parler; imitant leur silence, les chiens de Londres n'aboient jamais; les oiseaux mêmes se groupent sur les arbres en clubs silencieux, et si parfois l'un d'eux risque un petit cri, il s'arrête étonné du son de sa voix. Les moineaux vont, sans babiller, à leurs affaires, et piétinent, familiers, entre les voitures et les trottoirs réservés à d'autres piétons. Rien ne ressemble à une plaisanterie comme cette vérité; chacun autour de moi fit pourtant la même observation, et, la trouvant aussi fondée qu'elle est bizarre, j'ai cherché la cause du fait dans la nature triste, sombre, humide, épaisse et brumeuse du climat, dont l'influence agit à la fois sur les hommes et les animaux.

L'Angleterre produit trois objets qui se rencontrent partout, mais qui, dans cette île, sont remarquables entre tous par leur merveilleuse beauté : les femmes, les arbres et les chevaux. Au surplus, tout lieu qui nourrit une race de chevaux digne d'admiration est peuplé de jolies femmes. Pourquoi? je l'ignore; mais cette étrange corrélation n'en est pas moins réelle. La Géorgie élève les meilleurs chevaux de l'Orient; les plaines de la Camargue, voisines d'Arles aux belles filles, conservent à l'état sauvage le sang des coursiers mauresques; l'Andalouse grandit auprès des plus fins coursiers de la péninsule; on admire au Mecklembourg le plus beau sang de l'Allemagne, et, quand une phalange d'amazones mesure au galop les avenues des parcs de Londres, l'œil ébloui ne peut se fixer sans distraction, ni sur l'écuyère, ni sur sa monture. Qu'une jeune fille arrête son cheval sous la voûte verdoyante d'un grand arbre, et vous contemplerez, groupées dans un seul tableau, les trois merveilles de l'Angleterre.

Les marronniers, les tilleuls, les sycomores, les hêtres, et surtout les ormes de l'avenue de Hampton-Court, font songer aux contes de fées; on s'attend à trouver au delà un château enchanté. L'aspect, du moins, en est enchanteur, et l'on y est heureusement préparé par ces arbres d'une vigueur antédiluvienne, et d'un feuillage si dru, si serré, si foncé, que les ténèbres tombent des rameaux sur l'herbe pâlie. L'orme surtout est surprenant; il foisonne si généreusement, qu'il apparaît rond comme une boule, et qu'on ne le reconnaît pas tout d'abord. Ainsi durent apparaître les bosquets de l'Eden aux premiers regards de l'homme, s'éveillant au milieu des animaux des bois, familiers et confiants, comme ils sont encore à travers ce vaste jardin de l'île de Bretagne.

A la suite de cette avenue, que bordent de chaque côté, sur quatre rangs, les géants des forêts, on rencontre des parterres éblouissants, des murs, du haut en bas desquels se précipitent, sur des lits de verdure, des cascades de fleurs; on pénètre, ainsi qu'au royaume des féeries, dans ce château dont l'histoire débute comme un conte du temps de *Peau d'Ane*.

Il était une fois un roi puissant et redouté, dont les volontés étaient absolues, le cœur de bronze, et la cruauté implacable. L'offenser ou lui déplaire étaient des crimes punis de mort. Il épousa plusieurs femmes, et, quand elles cessaient de le charmer, il les livrait au bourreau.

Un seul homme avait réussi à apprivoiser ce tigre, à se créer un pouvoir rival du sien, et à régner sous le nom de ce despote ombrageux. Le prince se nommait Henri, le ministre fut le cardinal Wolsey, né dans une condition infime. L'unique ami de ce roi sanglant était fils d'un boucher.

Parvenu au faîte de la puissance, comblé d'honneurs et de richesses, objet d'adulations et d'effroi, ce satrape inquiet et voluptueux voulut un jour se procurer une demeure digne, non d'un monarque, mais d'un Dieu; et si l'on en croit les poëtes, il y réussit; car, en un temps où le culte était proscrit par les arrêts d'Henri VIII, Grotius chantait encore à Londres la divinité de Wolsey.

Pour réaliser ses projets, le cardinal-ministre convoqua les plus fameux médecins de France, d'Angleterre et de l'Université de Padoue, auxquels il ordonna de s'enquérir, dans un espace de vingt milles autour de Londres, du climat le plus sain, de la terre la plus fertile, de celle où la brise était plus clémente et les hivers moins rigoureux. Voilà donc les docteurs en campagne et tenant conseil sur cette grave question. Après qu'on eut bien conféré, les suffrages du docte corps se portèrent sur le fief de Hampton, légué autrefois (en 1211) par lady Grey à la Commanderie des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. A cette époque, la terre rendait un revenu de 40 liv.

Wolsey acheta, ou plutôt, selon l'usage du pays, amodia le domaine de Hampton pour quatre-vingt-dix-neuf ans, avec faculté à ses héritiers de renouveler le bail. Telle est encore la manière ordinaire d'acquérir, dans ce pays de main-morte, où le retrait lignager s'exerce à perpétuité. Le sol de Londres même, par une convention implicite et fictive, appartient, dit-on, en nue propriété, à quarante ou cinquante familles; et c'est sous le bénéfice de cette législation conservatrice de l'aristocratie, que l'on a vu des maisons, tour à tour ruinées et florissantes, rentrer, au bout d'un siècle, dans le domaine de leurs ancêtres; car le contrat se rompt de deux manières, ou par l'expiration du terme, ou par l'insolvabilité des locataires.

Une telle coutume a dû singulièrement faciliter l'essor du commerce, en concentrant sur les grandes entreprises le placement et la circulation des capitaux. De là proviennent aussi le dédale inextricable des procédures, l'insolubilité des causes civiles et la sempiternelle durée des débats, dans ce pays classique de la basoche.

Cependant, le château de Wolsey s'élève : au défaut de l'unité et de la science architecturale qui permettent de résumer, dans un édifice unique et régulier, l'ensemble imposant d'un vaste palais, l'architecte multiplie les bâtisses, fait courir les corps de logis, fait jaillir les tourelles, brode des créneaux sur les donjons, intercepte des cours, prodigue l'ornement et la sculpture, et compose un grand amas de jolies constructions. Plan capricieux, où le pittoresque, où le charme de la diversité remplacent la majesté des monuments plus modernes ou inspirés d'une tradition plus élevée.

Vu du dehors, Hampton présente de tous côtés des profils imprévus. Au seizième siècle, ce château n'avait que deux grandes cours, d'un aspect vraiment féodal et charmant; depuis lors, l'inévitable Christophe Wren, sorte de maître Fontaine, plus le talent, y a ajouté, par ordre de Guillaume III, quatre froides bâtisses, avec une colonnade ionique dont on se passerait sans peine.

Quand il eut bien caressé sa fantaisie, quand il eut épuisé le marbre et le talent des artistes, quand il eut enfoui dans les fleurs son palais de fées, quand il eut surveillé avec une tendre sollicitude l'accomplissement de tant de rêves aimés, le cardinal Wolsey, ce parvenu qui élevait jusqu'au génie le sentiment du bien-être et des voluptés délicates; Wolsey, cet homme sans regrets jusque-là, et désormais sans désirs, se vit tout à coup, au faîte de la puissance, condamné à un désir impuissant et à un regret perpétuel.

On célébrait partout les splendeurs de Hampton. Auprès de cette merveille, le Louvre n'était qu'un donjon, Saint-James, œuvre d'Henri VIII, qu'une caserne, Windsor même, qu'un vieux créneau. Des Flandres, de l'Allemagne, de la Hollande, on venait admirer Hampton, et la fanfare devint si éclatante, que le roi en eut l'oreille blessée. Il complimenta son ministre, il rougit en lui parlant, dit-on ; et, dardant sur lui cet œil de faïence, à fleur de tête, inexpressif et clair, dont Holbein nous a transmis le froid rayonnement, Henri dit à son ministre :

— Vous avez conçu un noble dessein en élevant pour vous un palais dont la splendeur efface toutes nos résidences royales...

Effrayé du compliment, et habile à lire dans l'âme de son protecteur, le favori répliqua :

— Mon but était de construire une demeure digne du plus grand roi de l'univers. Puisque Votre Majesté daigne trouver que j'ai réussi, il m'est permis de réaliser toute ma pensée en lui offrant un palais qui lui était destiné.

Ce petit cadeau entretint l'amitié, cinq années encore, entre le monarque et le favori qui, disgracié par l'influence d'Anne de Boleyn, à la fortune de laquelle il avait honteusement contribué, vit ses biens confisqués, et, plus heureux que son ennemie, expira misérablement sur le chemin de l'échafaud.

Un siècle et demi plus tard, le surintendant Fouquet s'est mal trouvé d'avoir négligé de lire avec attention l'histoire du cardinal Wolsey.

Les successeurs de Henri VIII prirent plaisir à embellir Hampton-Court, qui, en dépit de quelques ornements de mauvais goût et de certaines décorations d'un style corrompu, conserve un très-bel aspect. On y reconnaît le goût gothique, tel qu'il se perpétuait en Angleterre au seizième siècle, modifié, sans être anéanti, par la lointaine action de la Renaissance. Le mobilier de ce palais n'est pas sans intérêt; la chambre à coucher de la reine Anne est ornée d'un lit curieux, dont les courtines sont en vieilles étoffes brodées de Spitafields ; la salle à manger est tendue de tapisseries d'Arras, vraiment remarquables. On a conservé aussi le cabinet de travail de Wolsey, dont le plafond est orné de roses et de lis; mais on a restauré la fenêtre. Les Anglais restaurent tout, hormis les indigents.

C'est à Hampton-Court, dans une galerie longue et un peu obscure, que se trouvent les sept cartons de Raphaël qui ont servi de modèles aux tapisseries exécutées à Arras pour la chapelle de Léon X. Ces dessins coloriés, plus grands que nature, représentent des sujets tirés de l'Évangile et des Actes des Apôtres : compositions larges et faciles, préférables à beaucoup de peintures à l'huile de ce maître, les cartons ont la franchise de la fresque. *La Pêche miraculeuse*, *le Christ portant saint Pierre*, et *la Prédication de saint Paul* sont les plus admirables de ces chefs-d'œuvre.

Là se trouve aussi une intéressante et unique collection de portraits d'Holbein, représentant les principaux personnages de la cour d'Henri VIII. Enfin, la galerie de Hampton-Court, la plus nombreuse du royaume, ne contient pas moins de 1027 tableaux de toutes les écoles, parmi lesquels des compositions historiques d'Holbein, objets assez rares, et bien plus gothiques comme arrangement, que ne le sont ses portraits. On mentionnera aussi deux toiles célèbres : *le Rabbin juif* de Rembrandt et *Saint Ignace de Loyola*, par le Titien, deux admirables portraits. Il y aurait beaucoup à citer, si l'on avait le temps de prendre des notes. Mais, comme les Anglais n'aiment et ne comprennent guère les beaux-arts, et qu'ils visitent les galeries par scrupule de conscience, non pour leur intime satisfaction, les gardiens ont pris l'habitude de presser les visiteurs. Il semble, en vérité, qu'on les paye pour se faire chasser plus vite. Leur zèle m'a souvent trouvé rétif, et opposant à leurs indiscrètes injonctions, le flegme britannique et la force d'inertie. Par bonheur, ils respectent la liberté individuelle et ne vous prennent pas au collet. Le mieux est d'abuser de leur déférence.

N'oublions pas la grande salle gothique (*the great hall*), élevée, dit-on, d'après les indications de Wolsey, et terminée par Henri VIII, qui y fit ciseler partout son initiale accouplée à celle d'Anne de Boleyn; chiffres entrelacés par une passion éphémère, et séparés d'un coup de hache. Cette pièce, de cent six pieds de long sur quarante de large et soixante de hauteur, est véritablement magnifique ; son plafond ogival, en bois de chêne sculpté, formant deux longues files de clefs pendantes, rivalise avec celui de Westminster-Hall. Les murs sont décorés de huit tapisseries représentant des scènes de la vie d'Abraham.

Hampton-Court est un sanctuaire de souvenirs; c'est là que naquit Edouard VI, et que mourut Jeanne Seymour, pleurée de l'ogre royal qui, probablement, lui eût fait couper la tête, si elle eût vécu davantage ; car il ne pardonnait rien à ce qu'il avait beaucoup aimé. Le successeur d'Henri VIII vint tenir, dans la grande salle de Wolsey, le chapitre général de l'ordre de la Jarretière. C'est dans cette charmante retraite que le sombre Philippe II, l'inquisiteur des Espagnes, ayant épousé Marie la Sanglante, vint passer auprès d'elle le cycle de la lune de miel. Ils n'eurent, pour le bonheur des Anglais, aucune postérité. Elisabeth aimait Hampton-Court, où elle donna de belles fêtes. Les chênes éternels de ces parcs ont vu passer le beau Leicester ; mais ces vieux témoins sont discrets. C'est dans la grande halle, sous ce Jacques I^er^ que notre Henri IV appelait *maître Jacques*, que se tinrent les célèbres conférences des catholiques et des presbytériens.

Charles I^er^ y fit quatre séjours, et dans des conditions fatales : la mort y guettait ce malheureux prince. En 1625, il y trouva un refuge, ainsi que la reine Henriette sa femme, contre la peste qui ravageait Londres. Seize ans après, ils y cherchaient un asile contre le peuple révolté. Conduit comme prisonnier à Hampton-Court, en 1647, Charles I^er^ y fut abreuvé d'outrages, et parvint à s'évader; mais, repris bientôt, il fut gardé plus étroitement, et, lorsqu'on l'amena de Windsor à Londres pour y être jugé, il passa, en route, une dernière nuit à Hampton-Court. Durant son procès, il habita Saint-James, tandis que Cromwell résidait dans les appartements des Stuarts, à White-Hall, théâtre du supplice, palais confisqué jadis à Wolsey qui l'avait érigé. Lieu sinistre ; triple monument de l'instabilité des grandeurs humaines.

Quant à Hampton-Court ; vendu sous la république à John Phelps, il fut, en 1656, racheté par Cromwell, qui y maria sa fille Elisabeth, et y vit mourir son enfant de prédilection, mistress Claypole.

En dépit de ces souvenirs, Guillaume III fit, de ce palais, sa résidence favorite ; il en ordonna le parc et les jardins. Georges II et Caroline ont, les derniers, habité Hampton-Court. Les rois suivants n'ont fait qu'y passer.

La plus singulière illustration de ce château remonte au temps de Georges I^er^. Dans cette salle, qui garde encore les armoiries de Henri VIII et de Wolsey, l'on avait, sous Elisabeth, joué plusieurs des tragédies de Shakspeare. Le roi Georges s'en souvint en 1718, y manda ses comé-

diens, et les représentations s'ouvrirent par la tragédie de *Henri VIII, ou la chute de Wolsey!...*

Evoquées par Shakspeare, ces ombres illustres reparurent dans ce lieu qu'elles avaient habité. C'était toujours le même théâtre, et c'était le même drame ; seulement la vérité avait jeté ses rayons sur tous les rôles : où les flatteurs avaient adulé le défunt cardinal, elle secouait ses dédains sur la mémoire « de ce prêtre-roi, aveugle comme il sied au fils aîné de la fortune ». Ce n'était plus Holbein, le peintre des grandeurs épanouies, qui crayonnait les traits de cet orgueilleux dont les lettres, adressées aux princes étrangers, débutaient par : « *Ego et rex meus* » : c'était la postérité, par la bouche du génie, qui traçait en caractères ineffaçables le portrait d'un ministre hypocrite et sensuel.

Et, spectacle étrange! c'est dans ce lieu, débris de sa gloire et monument de sa chute, que l'on entendait Wolsey s'écrier une seconde fois, comme un écho de lui-même en retard de deux siècles: « Entre le sourire tant désiré d'un monarque et l'instant de notre ruine, il n'y a qu'un éclair, et la foudre qui le suit nous abat comme Lucifer, sans espoir et pour jamais... »

La vérité a tant de force, et Shakspeare est si grand, que cette pièce fut jouée sous la despotique fille d'Henri VIII, sous Elisabeth, en sa présence, et devant les anciens acteurs de ces drames récents. Depuis longtemps, le poëte, ce grand et audacieux juge des courtisans et des rois, dormait avec ses personnages sous les dalles de Westminster, lorsque la France, dont il était ignoré, s'émerveillait du courage de Racine, à cacher sous la pourpre romaine, et à versifier les amours de Louis XIV, dans la froide pastorale de *Bérénice*.

Quittez la cour de l'Horloge à Hampton-Court, théâtre digne de ces évocations du passé, et pénétrez dans les jardins, tout s'évanouit. La nature est jeune et coquette, les fleurs nouvelles vous encensent de leurs parfums; l'on se croit dans un Eden fait pour l'oubli des douleurs et les grâces de la vie champêtre. Les murs sont revêtus de rosiers, de passiflores, de bignones et de jasmins. D'immenses glycines tendues en espaliers s'ouvrent sur les pignons, telles que des papillons géants déployant des ailes de quarante pieds d'envergure. Sous les vitraux d'une grande serre, on se promène à l'ombre d'une treille qui, sortie d'une souche unique d'un diamètre énorme, masque les châssis et forme un dôme en feuillage de cent dix pieds de longueur. Cette vigne exilée dans le Nord, était en fleurs quand nous la visitâmes, et répandait dans une tiède atmosphère son odeur enivrante. Elle fournit, chaque année, à la table royale, environ trois mille grappes de raisin.

Ailleurs, ce sont des orangers, puis des massifs de rhododendrons, des parterres éclatants, des labyrinthes et des pièces d'eau reflétant des arbres séculaires. De tous côtés, la terre disparaît sous le tissu velouté de ces gazons fins et menus, dont elle est tapissée jusqu'aux bornes de l'horizon. Cependant, ces merveilles laissent une impression triste: le silence y règne; les Anglais parcourent, comme des ombres, ces jardins fleuris auxquels le ciel assombri ne rend pas leurs sourires. Un vent toujours frais



Henri VIII. Jeanne Seymour. Le cardinal Wolsey.

glace le cœur, affadit les senteurs des plantes, et fait gémir les rameaux dont il refroidit la verdure. Dans ces lieux, confidents d'aventures ignorées, nos compatriotes inquiets regrettent Fontainebleau, Saint-Cloud, Versailles, et parlent de la patrie absente.

En jetant de loin un dernier regard sur les créneaux et les profils irréguliers de Hampton-Court, on se dit que les rois de ce pays ont possédé de grandes richesses; mais l'exubérance de leurs caprices dénote de laborieux efforts pour se désennuyer: l'on sent que pour eux la singularité tenait la place du beau, et l'on quitte leur palais, plus frappé de la puissance matérielle, que de la véritable grandeur.

(*La suite prochainement.*) FRANCIS WEY.

# L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

## JACQUES CALLOT.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE JANVIER.)

M. Arsène Houssaye, notre collaborateur, ne se contente pas de faire prospérer le Théâtre-Français. Il poursuit, entre la tragédie et la comédie, ses travaux de biographie et de critique, où la poésie et l'*humour* ne perdent jamais leur droit. Il va mettre au jour, chez Charpentier, l'éditeur des chefs-d'œuvre, deux volumes qui s'y trouveront fort à leur place, et dans lesquels il nous a permis de choisir, avant le public, la perle inédite que vous allez voir. Elle a pour nous le double mérite de s'enchâsser d'elle-même dans un cadre de notre recueil que l'auteur a déjà enrichi deux fois, et de résoudre, par une *leçon charmante*, la dernière énigme que nous avons soumise à nos lecteurs.

— Mais comment s'appellera l'ouvrage de M. Houssaye? allez-vous nous demander; car le dessus du panier vous donnera l'envie d'aller jusqu'au fond.

Notre réponse ne doit s'adresser qu'aux pères de famille. Ils pourront lire à leurs enfants bien des pages de ce livre, comme la curieuse biographie de Callot; mais ils feront sagement de ne pas leur confier le livre entier. Son titre : *Philosophes et comédiennes*, dit assez que l'auteur y considère la vie et le cœur humain sous leurs faces les plus scabreuses; et, malgré le vif et religieux sentiment de l'art qui l'anime, nous oserons lui reprocher des hardiesses morales qui n'ajoutent rien à ses éminentes qualités littéraires. Il est homme à permettre cette franchise à notre estime et à notre reconnaissance.



Graveur au travail, d'après Rembrandt.

La nature où nous respirons est aussi notre mère : le plus souvent notre âme se forme à son image. L'âme de tout homme de génie est un miroir qu'il promène le long du chemin. On peut donc s'étonner, de prime abord, de trouver le berceau et la tombe de Callot dans cette nature souriante qui encadre Nancy. Claude Lorrain, à la bonne heure! Est-ce donc là que Callot voyait ses capitans, ses matamores, ses sorciers, ses bohémiens, toute cette galerie splendide des curiosités humaines? En étudiant la vie de Jacques Callot, je vais découvrir, à coup sûr, à quel heureux hasard il a dû son génie.

I. Enfance de Callot. Sa maison. Sa famille. Ses premiers travaux. Une troupe de Bohémiens. La bonne aventure. L'Italie. La fuite.

Si vous voulez assister avec moi à l'enfance curieuse de Callot, rebâtissez, au gré de vos souvenirs historiques, à Nancy, près du vieil hôtel de Marque, une maison à la façade un peu hautaine, ornementée de quelques sculptures rouillées par la pluie; entre les deux fenêtres du rez-de-chaussée, un banc de pierre à l'usage des mendiants et des pèlerins; au premier étage, deux croisées, c'est-à-dire deux croix de pierres formant chacune quatre ouvertures; au second étage, deux lucarnes ouvertes sur le toit au-dessus de la gouttière; autour de ces deux lucarnes, de la mousse, quelques touffes d'herbe, une fleurette que le vent ou l'oiseau a plantée là; au haut du toit, une seule cheminée très-haute qui fume toujours. Aux deux croisées nous pouvons voir s'encadrer de temps en temps une tendre et inquiète figure de mère, ou une tête de père digne et grave, le père et la mère de Callot, Jean Callot et Renée Brunehault. Aux deux lucarnes nous pouvons voir une jeune et joyeuse famille apparaître dans tout le charme de l'insouciance; parmi ces jeunes enfants, nous allons reconnaître Jacques Callot à son regard curieux et fier, qui déjà s'arrête sur toute chose, sur vous et sur moi, comme s'il nous trouvait dignes de sa galerie.

Si nous entrons dans cette maison, nous y trouverons un ameublement sévère, en harmonie avec la lumière pâle qui vient par les petites vitres en losanges : des bahuts en noyer, un prie-Dieu, un christ d'ébène couronné de pâques bénites où l'araignée n'a jamais le temps de filer sa toile, des chaises longues en chêne sculpté, des tables gothiques aux pieds tortus, une grande cheminée où pend une glace à biseaux et à ornements; sur le manteau de cette cheminée du bon temps, des gobelets d'argent d'une belle forme et d'une belle taille, ciselés dans un siècle où l'on savait boire; entre les deux croisées, une horloge gothique; sur les rayons du bahut, une brillante vaisselle d'étain, des pots de grès à ramages, un beau verre de Bohême. Du premier coup d'œil nous découvrons Jean Callot qui se promène, pour mieux réfléchir, en chausses de velours bouffantes et tailladées, ou Renée Brunehault, assise au coin de la cheminée, filant la quenouille.

C'est dans cette maison que vint au monde, en 1593, Jacques Callot. Sa famille a laissé des souvenirs dès 1400, année où elle était attachée aux ducs de Bourgogne. On croit que cette famille est originaire de Flandre. Un Callot, secrétaire du duc Jean, père de Charles le Téméraire, était surnommé le Liégeois. Claude Callot, père de Jean et aïeul de Jacques, fut un des vaillants hommes d'armes de son temps; Charles III, duc de Lorraine, pour reconnaître dignement sa bravoure et ses loyaux services, l'a-

(1) Voyez les tables générales des dix premiers volumes et les tables des six derniers.

vait anobli avec éclat, comme plus tard le génie ennoblit son petit-fils. Il avait épousé une petite-nièce de la Pucelle d'Orléans. Jean Callot, premier héraut d'armes de Lorraine, épousa Renée Brunehault, fille du médecin de la duchesse Christine de Danemarck. Renée était une bonne et simple femme; elle eut onze enfants. Jacques, le dernier des garçons, fut son Benjamin. Comme elle eut la douleur de perdre ses filles, son amour pour Jacques n'en devint que plus tendre. Jacques se souvint toujours du lait généreux et des pieuses larmes de sa mère ; il porta partout un grand cœur. Jean Callot, plus fier de son titre de héraut d'armes que le duc de Lorraine de son duché, comptait sur son plus jeune fils pour lui succéder. Jacques, dès l'âge de huit ans, apprit à dessiner et à colorier des armoiries sous les yeux de son père. La passion de dessiner le saisit à ce point, qu'à l'école, apprenant à écrire, il fit un dessin de chaque lettre de l'alphabet. L'A, c'était le pignon de la maison de sa famille ; le B, la girouette de leur voisin ; ainsi des autres lettres ; aussi son écriture était des plus curieuses, on y découvrait tout un monde.

Renée Brunehault aimait les arts ; sans le vouloir, peut-être, elle les fit aimer à son dernier fils. Dès qu'elle se trouvait seule avec Jacques, elle éveillait cette jeune imagination par le récit naïf des singularités historiques des hommes de génie. La bonne femme savait à merveille les chapitres curieux de l'histoire des vieux peintres. Là-dessus Jacques montait à sa chambre, taillait sa plume ou son crayon, et, sans savoir ce qu'il faisait, jetait des lignes à tort et à travers. Quand il avait épuisé son ardeur, il se penchait à sa lucarne, émiettait aux moineaux le pain qui ne lui avait pas servi pour éclaircir ses dessins, repassait dans sa mémoire tous les récits de sa mère, et promenait ses regards dans les rues ou sur les croisées du voisinage. Par sa lucarne, il avait en spectacle un charmant paysage encadré de bois et de montagnes, parsemé de bouquets d'arbres et de clochetons, sillonné de cultures diaprées. Mais Jacques se souciait peu des magnificences de la nature. Ce qui le frappait surtout dans la nature, c'était l'homme. De son temps, l'humanité avait encore mille caractères distincts; tout homme gardait l'esprit et l'habit de son rôle dans le drame mêlé de rires et de larmes qui se joue ici-bas. Jacques Callot étudiait, par curiosité enfantine, tout ce qu'il voyait de bizarre, d'extravagant, d'original. En un mot, parmi les comédiens de la vie qui jouaient leur rôle sous ses yeux, ceux qui le charmaient le plus étaient toujours des soldats fanfarons, des chanteurs de complaintes ouvrant une bouche plus grande que leur sébile, des saltimbanques préludant à leurs pantalonnades, des mendiants avec leurs guenilles pittoresques, des pèlerins avec leur pourpoint tailladé par le temps. En 1600, il n'y avait guère dans les provinces que des théâtres en plein vent ; aussi c'était le beau temps des conducteurs d'ours, des bohémiens tirant l'horoscope, des Gilles et des Pierrots dansant sur l'estrade les jours de fête. Jacques essayait de les crayonner, soit dans sa chambre, soit en pleine rue. Une fois, entre autres, son père le rencontra assis sur le bord d'une fontaine de Nancy, les pieds nus dans l'eau, crayonnant avec une ardeur sans pareille le grand nez et la grande bouche d'un Gille qui s'escrimait à quelque distance (1).

Il allait partout où il y avait quelque chose de curieux à voir, dans les églises, dans les monastères, dans les hôtels, jusqu'au palais du duc de Lorraine. Grâce à sa jolie figure à demi ombragée de cheveux blonds, grâce aux précieuses dentelles de Flandre dont sa mère ornait sa fraise et ses manchettes, on le laissait toujours passer sans résistance. La jeunesse est si belle et si bonne à voir ! Un enfant qui joue, qui court ou qui sourit, n'est-ce pas un songe charmant du passé ?

Un dimanche à son réveil, Jacques se mit à sa lucarne, aux sons du fifre et des tambours de basque d'une troupe de bohémiens qui dressaient leurs tentes devant l'hôtel de Marque. Les rayons d'un soleil printanier répandaient sur la troupe un riant et doux éclat. Jacques, émerveillé du spectacle, descendit d'abord sur la gouttière pour contempler avec plus de loisir, ensuite il abandonna la gouttière pour la cheminée ; c'était une vraie place d'avant-scène. Là, sans mot dire, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille au guet, il assista, le rideau levé, à tous les préparatifs du spectacle. Les décors furent tirés d'un léger chariot attelé d'un âne, lequel âne et lequel chariot étaient eux-mêmes comédien et décor. On fit briller au soleil, avec une certaine majesté, les souquenilles pailletées mille fois flétries. Trois enfants à la mamelle furent déposés pêle-mêle avec des lions et des serpents de carton qui leur servaient de jouets. Jacques vit en moins d'un quart d'heure sortir tant de choses naturelles et surnaturelles du chariot, qu'il s'imaginait que le chef de la troupe avait le don de la création. Il voulut à toute force descendre sur la scène. Arrivé dans la rue, il se tint d'abord à l'écart ; mais bientôt, de plus en plus émerveillé, il alla jusque dans la coulisse. Pour se faire pardonner tant d'audace, il offrit à une des bohémiennes, la première qui passa près de lui, une tige de giroflée sauvage qu'il venait de cueillir sur le toit de la maison paternelle. — Par ma sainte sébile, dit la bohémienne en respirant la fleur, voilà un joli enfant ! Ne rougis pas, mon garçon. Est-ce ta mère qui t'a enjolivé de ces riches dentelles? Voyons, n'aie pas peur, je ne suis pas la femme rousse. Disant cela, la bohémienne embrassait Jacques avec la tendresse d'une mère. Elle reprit aussitôt : — Voilà une figure qui nous présage belle et bonne journée ; aussi je vais dire la bonne aventure à ce joli enfant. Voyons, regarde-moi avec tes yeux bleus. Tu feras ton chemin, mon enfant. — Mon chemin, mon chemin ! murmura Jacques en soupirant. Il poursuivit : — Est-ce que vous êtes allés en Italie, vous autres? — Bien des fois. Tu veux donc voyager? Oui, en vérité, voilà un regard inquiet qui cherche des pays lointains. Tu voyageras tant et si bien, que tes os, à ta mort, pourront être ensevelis dans ton berceau. A en croire cette lèvre un peu fière, tu seras un vaillant homme d'armes. — Jamais ! s'écria Jacques. — Et que veux-tu donc être de mieux ? — Peintre. — Peintre ! c'est là un chien de métier, ne t'y aventure pas, si tu veux toujours porter de ces dentelles. J'en connais plus d'un qui est obligé de vivre comme il plaît à Dieu. Pourtant, si cela t'amuse, en avant ! Mais ce n'est pas ton destin. — Quand partez-vous pour l'Italie ? demanda Jacques. — En novembre, car en hiver nous n'avons pas d'autre foyer que le soleil du pays de Naples. — Puisque vous savez tout, reprit Jacques d'un air de doute, dites-moi donc l'âge de ma mort ? La bohémienne prit sa petite main. Par un hasard auquel la destinée obéit plus tard, la ligne de la vie était brisée au beau milieu. La bohémienne détourna tristement la tête. — La ligne n'est pas encore formée ; à notre première rencontre, je te dirai l'âge de ta mort. — Pourvu que j'aille jusqu'à quarante ans comme mon oncle Brunehault, c'est tout ce que je demande à Dieu. A cet instant, Jacques, voyant revenir son père du palais

(1) Watteau, qui a, dans la peinture, la physionomie de Callot dans la gravure, a commencé ainsi.

ducal, retourna en toute hâte à la maison. — Bon voyage et bon plaisir! lui cria la bohémienne en secouant la giroflée sur ses lèvres.

Jacques espérait rentrer sans être vu de son père, mais le premier soin du héraut d'armes, à son retour, fut d'appeler son fils pour lui tirer les oreilles. — Va, lui dit-il, tu n'es qu'un saltimbanque indigne de porter mon nom et mes armes, indigne surtout de mon titre de héraut. Va, je désespère de toi, enfant rebelle! Avec tes allures vagabondes, tu finiras au milieu des bateleurs.

Là-dessus, le vénérable Jean Callot passa solennellement dans son cabinet. Jacques alla cacher ses larmes sur le sein de sa mère; la bonne femme pleura aussi tout en sermonnant son fils: — Allons, voici la messe qui sonne, ne sois pas, comme toujours, le dernier à l'église.

Quand Jacques fut habillé des pieds à la tête, il murmura avec un certain sourire d'espérance : Voilà un habillement qui irait à merveille pour mon voyage d'Italie. Jusque-là il n'avait songé à l'Italie qu'en tremblant, il commença à s'abandonner à ce rêve avec plus de confiance. Les chants de la messe, le soleil rayonnant sur l'autel à travers des vitraux gothiques, la fumée des encensoirs, l'exaltèrent au plus haut point. L'Italie! l'Italie! lui criait une voix inconnue. La messe finie, il demeura encore dans l'église, pour prier Dieu, en pleurant, de bénir son voyage et de consoler sa mère; après quoi il se leva, essuya ses larmes, et prit, sans retourner la tête, la route de Lunéville, croyant de bonne foi que sa bourse légère le conduirait au bout du monde.

II. Le voyage. La vie nomade. Encore les Bohémiens. Deux portraits. Tous les chemins vont à Rome. Callot enrôlé dans les saltimbanques. L'arrivée en Italie

On n'a pas tout l'historique du voyage de Jacques Callot. On sait qu'il allait résolument droit devant lui, couchant à la ferme ou au cabaret comme un jeune pèlerin, se reposant à la fontaine déserte, priant à tous les calvaires du chemin. Quoiqu'il fût habitué à un certain luxe, à un bon lit, à une table délicate, et, par-dessus tout, à la sollicitude de sa mère, il dormait à merveille sur le grabat du cabaret, sur la paille fraîche de la ferme, le plus souvent en mauvaise compagnie; il mangeait sans sourciller, dans les plats de terre des paysans, du pain noir, du laitage ou des fèves. Il ne regretta jamais (l'ingrat!) même dans ses plus mauvais jours, la maison paternelle, tant la figure du digne héraut d'armes lui apparaissait sévère et impitoyable. En poursuivant un but glorieux, Jacques n'avait pas mis de côté les joies de son âge, la douce paresse quand le soleil égaye la nature, la liberté vagabonde, l'appât des aventures. S'il rencontrait un âne au pâturage, il sautait gaiement à califourchon, et, sans s'inquiéter du sort de sa monture, il lui rendait la liberté à une ou deux lieues du point de départ; s'il rencontrait une nacelle sur un étang ou sur une petite rivière, il dénouait la chaîne sans façon, il sautait dedans, démarrait, et ramait à perdre haleine. Quand on le surprenait en flagrant délit, on lui pardonnait bientôt son escapade à la vue de sa bonne mine. Il arriva ainsi dans un village près de Bâle. Quoique jusque-là il eût vécu de peu, sa bourse commençait à mal sonner; encore deux jours, elle ne sonnerait plus du tout. Jacques se consolait en pensant qu'il vivrait de fruits, que la bonne mère nature lui ouvrirait partout l'hôtellerie agreste qui a pour enseigne *A la belle étoile*. Les nuits étaient belles, on fauchait les prairies : chaque coup de faux ne faisait-il pas un lit à Jacques? Il se résignait de bon cœur à cette perspective plus poétique qu'agréable, quand il entendit une musique criarde qui lui rappela ses amis les saltimbanques. S'il alla vers la musique, vous le pensez bien.

C'était le soir; le soleil à son couchant dorait les ardoises rouillées du clocher; les vaches qui rentraient à l'étable répondaient au fifre aigu par leurs mugissements, les taureaux par le son argentin de leurs grelots, le pâtre par sa trompe étourdissante. Jacques arriva bientôt près de l'église devant une troupe de bohémiens qui exécutaient une danse grotesque, au grand ébahissement des villageois rassemblés en cercle bruyant. Pour contempler cette fête tout à son aise, Jacques alla se jucher sur le mur du cimetière. Il vit une vingtaine de bohémiens de tout âge, depuis la grand'mère jusqu'à la petite-fille au berceau, habillés de guenilles couvertes de paillettes, les uns dansant, les autres jouant de la viole et du fifre, ceux-ci disant la bonne aventure, ceux-là promenant avec force grimaces leurs sébiles autour du cercle des spectateurs. Le soleil donnait un éclat pompeux à leur misère; grâce au beau temps, à la richesse de la saison, on ne voyait que leur rire et leur clinquant: on s'imaginait assister à une fête de fées ennuyées et de lutins capricieux qui se donnaient en spectacle pour s'amuser eux-mêmes. Parmi les danseuses, on remarquait deux jeunes filles qui répandaient autour d'elles un charme des plus attrayants. Jacques les suivit des yeux avec un sourire de béatitude; il ne put résister au désir de crayonner leurs silhouettes. Il se mit à l'œuvre; vous comprenez qu'il ne marchait jamais sans son rouleau de papier renfermant ses crayons. Quand il eut tant bien que mal réuni les deux belles danseuses dans le même mouvement, il fut très-surpris de se voir entouré de quelques paysans curieux qui s'émerveillaient en silence de son savoir-faire; il poursuivit son œuvre sans trop se troubler, mais il ne put achever; car bientôt les deux danseuses, averties qu'on prenait leur signalement, voulurent à leur tour voir si elles y faisaient bonne figure; elles vinrent donc se pencher aux deux oreilles du dessinateur, qui, voyant ses modèles si près de lui, laissa tomber son crayon. — Qu'il est joli, ma sœur! dit l'une d'elles. — Qu'il est adroit! répondit l'autre. — D'où vient-il? — Quel est-il? — Où va-t-il? — Je vais à Rome! dit Jacques sans trop savoir ce qu'il devait dire. — A Rome! en Italie! Nous allons à Florence, quel beau compagnon de fortune s'il était des nôtres! tous les chemins vont à Rome! — Oui, compagnon de fortune! dit Jacques en tirant sa bourse; voilà tout ce que j'ai pour mon voyage, et encore j'ai fort mal dîné aujourd'hui. — Le pauvre enfant! je l'emmène à l'Auberge-Rouge, où nous attendent le souper et le gîte, des fèves au lait et vingt gerbes de paille d'avoine sur l'aire de la grange. En avant, le soleil est couché, nos sébiles sont pleines.

Les deux sœurs prirent Jacques par chaque main et l'entraînèrent vers la troupe qui venait de partir.

La troupe arriva au bout de quelques minutes à l'Auberge-Rouge, où elle avait laissé ses ânes et ses mules, son chariot et ses paniers à la garde de deux vieillards perclus. Avant le souper, Jacques fut admis solennellement; on lui promit bonne escorte jusqu'à Florence, moyennant le peu d'argent qui lui restait, à la condition rigoureuse de faire le portrait de toute la bande, bêtes et gens, sans aucune exception. Le parfum des fèves lui fit jurer tout ce qu'il plut aux bohémiens. Le souper fut joyeux et brillant; on l'arrosa de quelques coups de vin clairet, on le couronna par une chanson de ronde dont Callot garda le souvenir jusqu'à sa mort.

Le lendemain on passa par Bâle, où l'on ne fit qu'une

quête stérile. De cette ville, les bohémiens allèrent dresser leur tente dans les forêts voisines, où ils vécurent de rapines durant une semaine, comme les bêtes sauvages. Jacques ne comprenait pas d'abord pourquoi on se retirait ainsi du monde. C'était pour reprendre haleine, bêtes et gens; pour raccommoder les jupes et les corsets, blanchir le linge et les dentelles, limer les paillettes, battre monnaie et travailler à la menue bijouterie, colliers, bagues de cuivre et de plomb, agrafes, boucles, médaillons et autres parures à l'usage des paysannes. Du reste, la vie n'était pas pire dans la forêt qu'à l'hôtellerie. Trois des bohémiens étaient des maîtres chasseurs; il ne se passait pas de jour qu'ils n'apportassent à la cuisine en plein vent quelque rare pièce de gibier. Jacques fut surpris de trouver une si bonne chère. Il suivait les deux jeunes bohémiennes dans leurs promenades, pendant que les matrones allumaient les fourneaux pour le dîner ou le souper; il cherchait avec elles des plumes d'oiseaux pour faire des parures, des grappes de sorbier pour faire des colliers; il cueillait des merises sauvages, des fraises et des groseilles pour le dessert de la bande. Il dessinait sur l'écorce des arbres. La nuit, on allumait un grand feu pour effrayer les visiteurs affamés, on se couchait sous la tente et à l'entour, on se racontait de grotesques histoires d'assassins ou de revenants.

Enfin, après six semaines d'aventures bizarres et périlleuses, Jacques Callot salua l'Italie, la terre sainte des arts. Il était temps, car le pauvre enfant, malgré les souvenirs de sa mère, qui le protégeaient dans la horde sauvage des bohémiens, eût fini par se perdre en cette compagnie de hasard, qui ne reconnaissait ni Dieu ni diable. L'Italie! l'Italie! s'écria-t-il en levant les bras au ciel. Dès cet instant, il se sentit dans un air plus pur, le vent emporta par lambeaux tous les nuages de son âme.

III. Toujours les Bohémiens. Leur place dans l'œuvre de Callot. Tableau d'après nature. Le gentilhomme de Florence. Leçon de gravure à Sienne. Comment Callot alla à Rome sans y entrer.

Dans tout ceci, je n'invente rien. Il y a des existences d'artistes, comme celle de Callot, plus romanesques que les romans. Callot, dans ses plus charmants caprices, a moins imaginé qu'il ne s'est souvenu. Il a fait plus tard une petite place dans son œuvre à ses amis les bohémiens; grâce à son burin immortel, nous pouvons voir tout à notre aise cette troupe curieuse en halte et en route. Dans la première eau-forte couronnée de ces vers:

Ces pauvres gueux, pleins de bonadventures,
Ne portent rien que des choses futures,



Patineurs déguisés, imitation de Callot.

les bohémiens nous apparaissent à pied, à cheval ou en charrette. Le tableau est des plus piquants. Les chevaux donnent l'idée du cheval de l'Apocalypse; les hommes sont coiffés de chapeaux hyperboliques, les femmes ne sont guère vêtues que de *choses futures*, les enfants se drapent dans des lambeaux; ils sont en grand nombre; pas une mère qui n'en ait un à chaque main, un sur le dos et un par devant. La bande est conduite par un jeune gaillard pas trop mal équipé : feutre à larges bords, cheveux retombant en boucles, pourpoint beaucoup trop tailladé, lance sur l'épaule, coutelas d'un côté, carabine de l'autre, enfin chausses qui balayent la poussière. Le jeune bandit est suivi de deux chancelantes haquenées portant chacune femme et enfants, l'un à la mamelle, l'autre à peine sevré, mais déjà bravement en croupe. A la queue du cheval, un brigand, habillé de la défroque d'un moine, et deux enfants qui vont de compagnie. Le premier est vêtu d'un costume qui vaut bien la peine d'être décrit: pour chapeau une marmite dont l'anse lui fait un collier, pour canne un tournebroche, pour habit un panier, pour haut-de-chausses un gril, si bien qu'un jour de mauvaise cuisine les bohémiens pouvaient allumer l'enfant. Vient ensuite le cheval et la charrette. Un bohémien d'un âge mur, comme il convient pour guider un cheval si fougueux, est gravement assis sur le bât : d'une main il se tient au collier, de l'autre il lève un fouet redoutable. Il porte sur le dos un petit baril de vin ou de liqueurs, qu'il a bien raison de ne confier qu'à lui-même.

Sur ce baril, un coq apprivoisé chante et domine la scène de sa crête et de son panache. Dans la charrette se rencontrent pêle-mêle un homme armé d'une lance, une femme qui allaite un enfant, d'autres enfants qui animent le cheval, des ustensiles de cuisine, un chat, un chien, des poules égorgées. Un âne suit la charrette portant, comme les chevaux, une mère et son enfant à la mamelle. De chaque côté de la charrette encore des enfants, toujours des enfants, qui sont déjà des bohémiens, car ils se montrent avec orgueil des poules et des canards volés sur la route. Enfin la caravane est gardée sur les derrières par un bohémien hardiment taillé qui porte un agneau sous son bras, un mouton en bandoulière et une formidable carabine sur l'épaule. Toutes les figures ont bien la physionomie de leur rôle. Les hommes sont sauvages, la maternité donne aux femmes un doux air de mélancolie, les enfants sont insolents et burlesques, l'âne et les chevaux sont chétifs à faire peur. Callot, en homme d'esprit qui grave de l'histoire, s'est bien gardé de brider les chevaux ; en effet, peu importe où ils iront. Où vont-ils? d'où viennent-ils? ils ne le savent pas eux-mêmes. Alors à quoi bon une bride pour guider les chevaux? Ils s'avancent au hasard. L'âne seul est bridé, car l'âne a de la tête, et qui sait s'il voudrait suivre la compagnie?

Les bohémiens allaient à Florence pour la foire de la Madone; ils ne laissèrent pas à leur hôte le temps de visiter



Portrait de Jacques Callot.

tout à son gré Milan, Parme, Bologne; il jeta à peine un regard sur les palais, les frontons, les colonnades, les fontaines, les statues; il allait, il allait, de plus en plus ébloui et enchanté. C'était une ivresse sans fin qui ne lui laissait pas le loisir de penser à sa présence parmi les bohémiens, même quand la troupe se donnait en spectacle.

Or, à Florence, un gentilhomme piémontais, devenu officier du grand-duc, rencontra Callot parmi les bohémiens: du premier coup d'œil il fut surpris de la figure délicate et des nobles façons de cet enfant égaré; il ne pouvait croire qu'il allât de pair et compagnie avec cette horde sans feu ni lieu, qui secouait alors sa misère par des danses bizarres. Callot demeurait au milieu des bohémiens pendant leurs ébats pittoresques, mais il était aisé de voir qu'il n'appartenait pas à cette grande famille vagabonde; son regard distrait s'arrêtait émerveillé sur les sculptures d'une fontaine, tandis que tous les autres regards demandaient l'aumône aux spectateurs florentins. Le gentilhomme, qui savait un peu de mauvais français, parvint à se mettre en communication directe avec Jacques. Il apprit en quelques mots comment cet autre Enfant prodigue était parti un beau matin de Nancy pour Rome, n'ayant pour tout bagage que sa jeunesse rose et ses verdoyantes espérances; comment il avait rencontré, dans sa route et fort à propos, ces bohémiens qui l'hébergeaient, lui donnaient son pain et son gîte sans trop l'associer à leur brigandage; comment enfin il espérait arriver bientôt à Rome pour étudier les grands maîtres

et devenir lui-même un grand maître s'il plaisait à Dieu. Cette volonté sûre et raisonnée dans un enfant de douze à treize ans intéressa très-vivement l'officier du grand-duc. Il n'avait jamais protégé personne, il voulut être bon à quelqu'un et à quelque chose. Il prit la main de Callot et l'emmena du même pas chez un peintre de ses amis, Canta Gallina : « Faites pour celui-ci comme pour un mien; faites qu'il devienne digne de vous et de moi. » Callot fut admis à l'instant même ; il dut trouver, en fin de compte, qu'il n'en coûtait pas cher pour aller étudier en Italie. Au bout de six semaines, Callot avertit son protecteur qu'il voulait partir pour Rome ; Rome était la fontaine d'eau vive de l'art, il voulait boire aux sources où le divin Raphaël avait trempé ses lèvres. Le protecteur craignit d'avoir servi un enfant plus vagabond qu'artiste; pourtant, comme il aimait Jacques, il voulut le protéger encore de sa bourse et de ses conseils. Il lui acheta une mule, lui remplit une valise, lui recommanda les bons chemins dans tous les passages de la vie, lui promit de l'aller voir à Rome, enfin lui dit adieu avec des larmes, en bon père de famille. Jacques, fièrement campé sur la mule, versa aussi des larmes ; mais une fois en route, il oublia bientôt son protecteur pour ne voir que l'horizon attrayant où flottaient ses espérances : l'ingrate enfance ne laisse rien derrière elle.

Le voyage de Callot fut béni du Ciel. Il s'arrêta à Sienne pour visiter l'église. En considérant le pavé du Dôme, cette splendide mosaïque de Duccio, il prit une bonne leçon de gravure. Il se proposa, s'il lui arrivait plus tard de graver, de faire ses figures d'un seul trait, grossissant plus ou moins les lignes avec l'échoppe, sans se servir de hachures. Aux portes de Rome, il laissa aller la mule à sa fantaisie. La bête, qui avait pris un peu de l'humeur vagabonde de son maître, se mit sans façon à une espèce de râtelier ambulant; elle suivit pas à pas un âne chargé de légumes verts, donnant çà et là un coup de dent. Jacques ne vit pas d'abord ce petit tableau de genre; son regard ébloui s'égarait au grand tableau de la ville éternelle, où le soleil à son couchant semait une poussière d'or.

Il touchait donc au but; mais, comme il arrive si souvent, il fut arrêté au moment suprême. Des marchands de Nancy, quittant Rome pour retourner en leur pays, rencontrèrent Jacques Callot perché sur sa mule, le nez au vent, près de recevoir la bastonnade du maître de l'âne qui marchait devant lui. — Ohé! messire Jacques Callot, où allez-vous ainsi? — Le jeune voyageur comprit le danger de la rencontre ; il voulut piquer des deux, mais le moyen de s'échapper avec une mule italienne qui pâture si agréablement! Les marchands nancéiens eurent le temps de saisir le fugitif. Comme les bonnes gens avaient été témoins du chagrin de la famille Callot, ils jurèrent aussitôt de le reconduire sous bonne escorte au seuil paternel. Jacques eut beau faire, il eut beau prier à mains jointes et pleurer de colère, il lui fallut obéir. Il dit adieu à Rome avant d'y être entré.

IV. Le retour à Nancy. Nouvelle fuite, nouvelle arrestation. Le cheval de dame Justice. Troisième départ. L'ambassade de Lorraine. Callot à Rome. Il se livre à la gravure. La passion du cuivre.

Callot tenta à diverses reprises de fuir la caravane marchande, mais les Nancéiens tinrent bon ; il ne fut jamais perdu de vue; sa mule ne marchait qu'au milieu des autres ; toutes ses tentatives furent vaines. Quoiqu'il voyageât avec d'honnêtes gens, il regretta de tout son cœur ces pendards de bohémiens. Il arriva à Nancy après un mois de cet ennuyeux voyage. Son père l'accueillit par un sermon sur l'école buissonnière et un discours sur la science héraldique; aussi Callot se promit bien de voyager encore. Il ne fut retenu un peu que par les larmes de sa mère.

Vous le savez, vous le devinez, Jacques repartit bientôt avec une bourse légère, sans avertir personne. Il prit la route d'Italie par la Savoie, après avoir côtoyé le lac de Genève. On n'a pas l'historique de ce second voyage ; on sait à peine qu'il vécut en aventurier dans les mauvaises hôtelleries, souvent en compagnie de pèlerins, de comédiens, de matamores, de gueux de toute espèce. Il arriva à Turin sans trop de mésaventures; mais à Turin il fit encore une mauvaise rencontre, celle de son frère le procureur, qui voyageait pour la justice. Aussi ce frère impitoyable s'empressa-t-il de lui signifier qu'il le prenait en flagrant délit contre l'autorité paternelle, qu'en conséquence il le condamnait à rebrousser chemin

Le croira-t-on? le pauvre Jacques fut contraint de retourner à Nancy, à la requête du procureur, en croupe sur le cheval de dame justice. Ce qu'on croira avec bien plus de peine, c'est que Jacques partit une troisième fois, mais avec le consentement et les larmes protectrices de son père lui-même. Il partit à la suite de l'ambassade de Lorraine, qui allait apprendre au pape l'avénement au trône de Henri II. Callot avait quinze ans, il n'y avait pas encore de temps perdu pour étudier à Rome. Il y étudia en effet, et si bien que, passant de la peinture à la gravure, il effaça tous ses maîtres et tous ses rivaux. A Rome, à Sienne, à Florence, devenu aussi laborieux qu'il avait été vagabond, il entassa chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre. Il n'avait plus d'yeux que pour graver; s'il sortait de l'atelier, ce n'était que pour chercher des sujets de gravure: un mendiant, un soldat, quelque acteur bizarre de la comédie humaine. Il ne se donnait pas le temps d'admirer les grandeurs et les beautés de la création, ni le soleil, ni les étoiles d'or, ni les fleurs qui secouent leur parfum, ni les beaux soirs, ni les belles nuits, ni la verdure, ni les cascades. Il semblait que Dieu ne lui eût donné que le cuivre pour toute joie; du cœur et de l'esprit, il n'était plus guère question.

V. Callot rentre en France. Son mariage. Sa conversion religieuse. Louis XIII l'appelle. Il regagne Nancy. Son patriotisme. Chute de la Lorraine. Courage de Callot. A parole d'artiste parole de roi. Derniers jours et derniers ouvrages. Mort de Callot. Son noble caractère. Son tombeau. La batterie de cuisine de sa petite-nièce. L'inconvénient de ressembler à un duc, en 1793

Après de longues années, il retourna à Nancy. Un soir, le vieux héraut d'armes, penché à la fenêtre, voyant s'arrêter un carrosse à la porte de sa maison, demanda à sa femme si c'était un équipage de la cour. La bonne dame Renée, qui voyait plus clair que lui du cœur et des yeux, s'écria, en tombant sans force sur le rebord de la croisée : — C'est Jacques ! c'est ton fils ! Le vieux héraut descendit en toute hâte, se demandant s'il était possible que son fils, le graveur de bouffonneries, revînt en équipage. Il l'embrassa gravement, et, après la première étreinte, il s'empressa de voir si les armes de Callot étaient peintes sur le carrosse. Il mit ses lunettes, et découvrit avec une joie orgueilleuse le blason de son fils : cinq étoiles formant une croix, « la croix du travail, a-t-on dit, car les étoiles indiquaient les veilles de Callot et ses espérances de gloire. »

Un peu fatigué de ses courses vagabondes, Callot résolut de finir ses jours à Nancy; il acheta une maison et se maria. On ne dit rien de sa femme, Catherine Kuttinger, sinon qu'elle était veuve et qu'elle avait une fille. Ce devait être, à coup sûr, un mariage de raison. A peine marié, il devint très-pieux; il assista à la messe tous les matins, et passa tous les soirs une heure en prières. Etait-ce pour remercier Dieu de lui avoir donné une bonne femme? Etait-ce pour se consoler d'un triste mariage? Il se remit à l'œuvre; mais adieu les folles inspirations, adieu la satire et la gaieté! Son burin n'aborda plus que des sujets religieux ou des sujets sévères.

Son talent, comme tous les talents originaux, avait partout du retentissement. Le roi Louis XIII, près de partir pour le siége de La Rochelle, appela le graveur lorrain dans sa suite, en disant que celui-là seul était digne d'immortaliser ses victoires. Jacques Callot obéit avec quelque regret. Après le siége, il revint à Paris achever les gravures de ce fait d'armes. Il fut logé au Luxembourg, où il retrouva son ami Sylvestre Israël, et où il se lia avec quelques décorateurs du palais, décorateurs assez remarquables, tels que Rubens, Simon Vouet, Poussin, Philippe de Champagne et Lesueur.

Malgré ces amitiés illustres, la protection de Louis XIII, les mille attraits de Paris, Callot repartit pour Nancy dès que son travail fut à bout. C'était désormais un artiste national. Il aimait sa province d'un amour noble et fier; en cela, il avait mordu aux traditions paternelles. — Il laissa, parmi ses gravures inachevées, une figure allégorique de la Lorraine, surmontée d'un blason ayant pour devise: *Dieu et mon épée.* Or, Jacques Callot eut la douleur d'assister à la décadence de sa *nation* (le mot est dans les écrits du temps). Charles IV, un soldat téméraire dont l'épée était toute la politique, laissa abattre peu à peu, par un fatal aveuglement, le noble et grand édifice que Henri II lui avait confié; sous ses mains imprudentes, Nancy perdait tout, hormis l'honneur. L'origine des grandes infortunes qui vinrent accabler ce pays fut Gaston d'Orléans. Charles IV lui accorda sa sœur en mariage. Le cardinal de Richelieu fut irrité contre cet allié de son ennemi, à ce point que Louis XIII vint assiéger Nancy à la tête de ses meilleurs soldats; mais il fut désappointé en découvrant que cette place était la mieux fortifiée et la mieux défendue du monde chrétien.

Louis XIII se tint à distance et perdit courage. La mauvaise saison arrivait; on se désespéra sous la tente du roi, on parla de lever le siége, quand le cardinal, qui voulait un triomphe à tout prix, en vint à ses fins (1) par un mensonge suivi d'une violation du droit des gens. Il attira le duc Charles près de Louis XIII, dans l'espérance de signer des préliminaires de paix. Le duc de Lorraine se présenta sans défiance au camp de l'armée française, où le roi, pour obéir au cardinal, le fit prisonnier et lui arracha l'ordre d'ouvrir les portes de Nancy. La princesse de Phalsbourg, qui défendait sa capitale en héroïne, ne voulait tenir aucun compte de cette dépêche d'un souverain captif; mais le gouverneur voulut obéir à son maître. Les Français, faut-il le dire? abusèrent de cette surprise; la garnison, contrainte de mettre bas les armes, pleurait de rage: — Ah! si nous avions su cela, le roi ne serait entré que par la brèche et sur nos corps! Jacques Callot avait été du conseil tenu par la fière Henriette de Phalsbourg; quand il vit que tout était perdu, il s'enferma dans son cabinet pour comprimer sa colère; il pleura de rage en entendant les fanfares des vainqueurs étouffer les sanglots des vaincus.

(1) *Nancy*, — Histoire et Tableau, — par Guerrier de Dumast.

Tous les artistes insouciants de la ville allèrent faire leur cour à Louis XIII, qui s'étonna de ne point voir Callot parmi eux. — Il a donc oublié mes bienfaits? dit Louis XIII à Claude de Ruet. Le peintre alla répéter au graveur le mot du roi. — Oui, dit le brave artiste avec indignation; oui, j'ai oublié ses bienfaits depuis qu'il est entré tout armé par les portes ouvertes de Nancy. — Claude de Ruet engagea son ami à le suivre au palais ducal, où Louis XIII donnait audience. — Jamais, dit Jacques Callot. Le peintre le laissa à sa colère et à sa douleur. A peine était-il sorti, qu'un ordre vint, signé du duc Charles: « Jacques Callot est appelé au palais devant le roi. » — Eh bien donc, j'irai, mais sans courber le front. Le roi l'accueillit très-gracieusement: — Maître Callot, nous n'avons pas oublié que vous avez mis votre talent au service de notre gloire; vous avez retracé pour les siècles futurs le siége de La Rochelle; à cette heure, vous allez représenter le siége de Nancy. Callot, qui se sentit outragé, releva fièrement la tête: — *Sire*, répondit-il, *je suis Lorrain*, *je me couperais plutôt le pouce* (1)!

Ayant dit cela, Jacques pensa bien qu'il allait payer cher sa réponse audacieuse. Toute la salle fut en rumeur, les courtisans se récrièrent, des épées furent tirées; sur un signe, des soldats armés de pertuisanes se montrèrent à la porte; d'un autre côté, les nobles Lorrains, demeurés fidèles à leur pays, firent cercle autour de Callot, décidés à le protéger et le défendre, quand Louis XIII, qui avait çà et là l'âme d'un roi et d'un homme, dit à Callot, à la grande surprise de toute la cour et de l'artiste lui-même: — Monsieur Callot, votre réponse vous honore. — Et, se tournant vers les courtisans: — Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir de tels sujets (2)!

Cette même année, Jacques sentit les atteintes du mal qui le tua lentement. Ce fut aux portes du tombeau qu'il exécuta son grand œuvre de la *Tentation de saint Antoine*, poëme burlesque et grandiose, dont presque toutes les pages sont dignes de l'Arioste et du Dante.

Ne voyez-vous pas là du grotesque à faire peur ou à faire plaisir? Callot a voulu représenter le triomphe de la vertu, résistant par le signe de la croix à toutes les attaques de l'enfer. C'est une œuvre pieuse, faite, entre la messe et la prière du soir, par un poëte fantasque, mais chrétien.

Les médecins lui ordonnèrent d'abandonner le travail, de vivre sans souci à la campagne, au grand soleil et au grand air. Il ne tint pas compte de l'ordonnance des médecins; il voulut consacrer ses dernières forces à parachever son œuvre immense, ne trouvant de charme que dans le travail. Il était la proie d'une tristesse sans cause apparente; il n'avait plus d'ardeur à rien, hormis à prier

(1) Voyez cet épisode mis en scène, t. VIII du *Musée*, p. 275, avec cinq mendiants gravés d'après Callot.

(2) Callot était un noble caractère. De Ruet, son ami, peintre d'histoire, directeur des fêtes sous les ducs Henri et Charles, le décria; Callot, pour se venger à sa manière, grava en pied le portrait de son ami, et le lui envoya avec des vers enthousiastes.

Il accueillait gaiement la critique. « On rapporte que, dessinant un jour, au milieu de ses jeunes émules, une figure plus grande que de coutume, ceux-ci se prirent à rire de ses défauts. Au lieu de se fâcher du mode et de la sévérité de ce jugement, Callot, sans hésiter, prend part à ce mouvement de gaieté, et, se rendant justice à lui-même, il entoure son défectueux colosse d'une multitude de petites figures charmantes qui le montraient au doigt en signe de dérision. Qui ne reconnaîtrait l'homme à ce trait? » (Des Maretz.)

Dieu; il n'était pas mort, et il n'était déjà plus de ce monde. Il porta plus d'une année le deuil de lui-même.

Callot acheva de mourir le 25 mars 1635, âgé de quarante-deux ans. On l'inhuma dans le cloître des Cordeliers; on lui éleva un tombeau fastueux parmi les sépultures de la famille des ducs de Lorraine, tombeau surmonté d'une pyramide où était suspendu le portrait de l'artiste, peint sur marbre noir par son ami Michel Lasne. Callot était représenté avec des cheveux noirs partagés sur le front, et coupés à la manière des curés de sa paroisse; une touffe de barbe en pointe au menton, des yeux ardents, un teint coloré. Il était vêtu d'un pourpoint noir, avec large fraise et manchettes retroussées. Enfin, il avait au cou la chaîne d'or et la médaille du grand-duc de Florence.

Il en coûte quelque chose pour être enterré en grand seigneur : en 1793, les sans-culottes, croyant avoir affaire à un grand-duc, mutilèrent le portrait et détruisirent le tombeau. On retrouva la moitié du portrait, on parvint à sauver ce débris curieux. Après avoir subi les atteintes de la Révolution française, les cendres de Callot, retrouvées en 1825, ont été religieusement transportées dans l'église. Callot repose encore côte à côte avec les ducs de Lorraine, sous un tombeau en autel surmonté d'une pyramide. Il faut espérer qu'il reposera en paix cette fois jusqu'au jugement dernier.

Avait-elle lu cette pompeuse épitaphe, la petite-nièce de Callot, la mère de Mme de Graffigny, qui de toutes les planches de Jacques Callot, les vraies armoiries de la famille, se fit faire une belle batterie de cuisine? O vanité des épitaphes!

VI. L'œuvre de Callot, 1,600 planches. La gravure à l'eau-forte. Albert Durer, Rembrandt et Callot Le carnaval de la vie. La fantaisie en guenilles. L'auteur à Callot.

L'œuvre de Callot se compose de près de seize cents planches, en y comprenant celles signées d'Israël.

Il gravait avec une agilité merveilleuse, il a plus d'une fois terminé une planche en un jour; il devisait avec ses amis, jetait un mot plaisant en même temps qu'un trait bizarre, et s'étonnait lui-même d'avoir créé une figure.

La gravure à l'eau-forte est, comme on l'a dit, l'écriture de la pensée de l'artiste. Avec elle, toute liberté de touche et de fantaisie; Callot est le grand maître de la gravure à l'eau-forte.

Selon le révérend père Dom Calmet, « il est telle gravure de Jacques, où l'on peut, sous un écu de six francs, cacher cinq à six lieues de pays et une multitude de figures toutes en action. »

Toutefois, venu après Albert Durer et avant Rembrandt, Callot, malgré tout son génie, s'efface un peu entre ces deux grands maîtres en l'art de graver. Albert Durer est naïf jusqu'au sublime, il nous touche et nous fait rêver; Callot nous éblouit seulement et nous amuse.

Rembrandt, qui tient à la grande famille de Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Corrége, Titien et Rubens, a été aussi, comme l'artiste lorrain, un peintre des haillons; si Callot est la plus haute poésie en guenilles, il n'est souvent que le caprice en guenilles. Rembrandt néglige le contour pour l'effet, Callot néglige l'effet pour le contour; l'un est la couleur en gravure, l'autre le trait. Tous trois ne se proposaient pas le même but, mais tous trois ont touché leur but.

Nul n'a aussi abondamment que Callot moissonné avec une faucille d'or dans le pays verdoyant de la Fantaisie. Mais son œuvre n'est pas le tableau de la vie, c'en est le carnaval; ses guenilles ne sont que des déguisements. Quoique Français, il n'a rien de la profondeur comique de Molière ni de la naïveté gauloise de La Fontaine. Mais ce carnaval de Callot est éblouissant; c'est toute l'histoire de la gaieté italienne qui a jeté son premier chant dans l'Arioste, et dont le dernier éclat de rire retentit au dix-huitième siècle dans les comédies de Gozzi.

—

AMI CALLOT,
PHILOSOPHE RÊVEUR SOUS TES GUENILLES HYPERBOLIQUES,
POETE ATTRISTÉ SOUS TON RIRE ÉCLATANT,
SI J'AI MANQUÉ TON PORTRAIT, PRENDS TON CRAYON SATIRIQUE,
ET D'UN TRAIT VENGEUR CRUCIFIE-MOI
PARMI TES PLUS FANTASQUES SILHOUETTES.

ARSÈNE HOUSSAYE.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## DON JOSÉ ZORILLA.

N'est-il pas remarquable que la plupart des biographies de poëtes tournent dans le même cercle, comme l'histoire de l'humanité dans le système de Vico? Leurs parents sont tous pour l'axiome de Platon, qui excluait les rêveurs de sa République. Ils veulent que leurs fils prennent part aux manœuvres actives de l'équipage social; qu'ils portent la main aux câbles, au gouvernail, au porte-voix du commandement; et les poëtes, jugeant que le plus beau rôle est de lire dans les étoiles la marche du navire, comme le Chatterton d'Alfred de Vigny, voient leur enfance contemplative troublée par des luttes domestiques, d'où ils sortent maudits quelquefois, brisés trop souvent, mais presque toujours vainqueurs.

La vie de don José Zorilla est un exemple frappant de ces triomphes, héroïquement achetés, de l'imagination filiale sur le jugement paternel.

Né à Valladolid, le 21 janvier 1817, de don Joseph Zorilla, magistrat de la chancellerie, et de dona Nicomedes Moral, le jeune Zorilla voyagea, dès l'enfance, de sa ville natale à Burgos et à Séville, où son père fut conduit par les devoirs de sa charge. En 1827, celui-ci se vit appelé à Madrid, en qualité d'*alcade de casa y corte* (juge d'un tribunal suprême du Conseil de Castille, et surintendant de la police du royaume). Il plaça son fils au Séminaire royal des nobles, vaste établissement dirigé par les Jésuites, et doté de grands priviléges par la cour d'Espagne. Les aînés ou les héritiers des premières familles de l'Etat y recevaient une éducation solide et brillante. Zorilla y étudia avec eux, jusqu'en 1833, les humanités, la philosophie, les mathématiques, les langues, le dessin, la musique, et tout ce qui pouvait développer sa riche imagination.

Quand il sortit du collége, son père n'était plus à Madrid; il le rejoignit dans un petit village de la Vieille-Castille, où l'avait confiné un ordre souverain, qui lui interdisait l'accès de la cour et de toutes les résidences royales.

Bientôt Ferdinand VII meurt. La guerre civile surgit de

son tombeau... L'ancien magistrat quittera-t-il son fils pour défendre ses principes politiques? Il en est violemment tenté, mais son devoir de famille l'emporte. Il reste trois ans dans son agreste retraite, surveillant les études de droit que le jeune Zorilla suit aux universités de Tolède et de Valladolid. Dévouement inutile! Les champs ingrats de la jurisprudence rebutent le poëte naissant, enivré des parfums littéraires qu'il a respirés au collége des Jésuites. Les codes latins et castillans lui tombent des mains, et la folle du logis y substitue le *Romancero*, don Quichotte ou les drames de Caldéron. Emu des avertissements réitérés de son père, il se lève pour courir aux leçons de droit civil ou criminel..., et, chemin faisant, une danse de gitanos l'arrête, un vieux soldat le retient par un récit de bataille, une résille entr'ouverte l'égare à la suite de deux étoiles, un chant le fait rêver aux légendes des Maures et des Arabes, une ruine lui parle de la vieille Espagne et des compagnons du Cid... Et voilà notre élève en droit assis sur une pierre, dessinant les caprices d'une arabesque entre deux articles de lois, ou crayonnant une ballade au verso d'une dissertation sur les *fueros*.



Portrait de don José Zorilla. Dessin de M. Pauquet.

Bref, à la fin de l'année il savait par cœur toutes les traditions de Tolède; et l'aride procédure s'échappait de sa mémoire au souffle de la poésie, comme un nuage de poussière devant le simoun oriental.

Vous devinez ce qui arriva. Le père, qui voulait faire de son fils un grand jurisconsulte, et le fils qui ne pouvait résister à ses tendances naturelles, s'irritèrent l'un contre l'autre et finirent par se brouiller. Ce fut le seul procès qui put intéresser le jeune Zorilla. Les deux parties, croyant plaider *pro domo sua*, déployèrent une égale énergie.

— Puisque vous tournez le dos à la carrière législative,

dit le père, vous prendrez la bêche et vous irez sarcler nos vignes.

— Puisque mon père, se dit le fils, m'a donné une éducation contraire à ses projets sur moi, j'aime mieux tirer de cette éducation le parti qui me convient, que d'en sacrifier les fruits à une nouvelle instruction antipathique à mes goûts.

Le raisonnement avait du bon, n'eût été la désobéissance. Elle alla malheureusement jusqu'à l'imitation de l'enfant prodigue.

Un jour, notre rêveur, poussé à bout, franchit le seuil paternel et regarde à l'horizon, du côté de Valladolid. Les légendes de la vieille cité l'appellent en chœur comme les sorcières de *Macbeth.* Les monuments gothiques et byzantins se dressent à ses yeux dans un mirage éblouissant... Les fêtes de la cour se dessinent dans le fond, avec leurs cavalcades de señoras et d'hidalgos. Zorilla n'y tient plus. Il avise une jument qui pâturait dans le pré d'un de ses cousins. Il s'y élance à poil et sans étrier. Il envoie un soupir et une larme au toit de son enfance, à cette maison chère à son cœur, mais qui a revêtu pour son esprit la forme d'un code monstrueux à feuilleter nuit et jour... Le voilà en route pour Valladolid, éperonnant son coursier du talon, éperonné lui-même par la Muse qui monte en croupe et galope avec lui...

Relisez, dans notre dernière livraison, l'enfance de Jacques Callot, et vous imaginerez les aventures de notre poëte, qu'il ne nous est pas permis de vous raconter. Lui aussi trouva le chemin de la gloire sur une voiture de gitanos errants...

La gloire! Il ne fallait pas moins pour le justifier. Son père, arraché de sa retraite par ses ennemis, n'ayant plus de fils à conduire à la barre législative, engage secrètement sa fortune et passe au camp de Don Carlos. Ce camp était une cour, et les cours sont les mêmes partout. Les principes inexorables du magistrat lui font des adversaires de ses amis. Il émigre en France après la convention de Vergara. C'est là que son fils devait prendre sur lui une noble revanche...

Zorilla avait débuté dans la poésie par un coup de maître, le *Sepulcro de Figaro.* Mis en lumière par cette œuvre, il épanche sa verve à flots abondants, publie volumes sur volumes, remplit de son nom l'Espagne et l'Amérique, se voit contrefait par les libraires étrangers, discuté et admiré par tous les critiques de l'Europe, et enfin placé à la tête de ses rivaux, à l'âge où ceux-ci étaient encore ignorés.

Sa renommée parvient à son père dans l'exil. L'ancien magistrat s'en offense d'abord, et regrette de voir un talent, qui eût trôné au barreau, employé à quoi? se disait-il. Sans doute en folles rimes et en caprices impies ou scandaleux! Il ouvre avec répugnance, avec colère peut-être, les livres de son fils; et qu'y trouve-t-il, à chaque page? O surprise! Les principes religieux les plus solides et les plus purs, les héroïques souvenirs auxquels il a sacrifié sa propre vie, les traditions de la gloire et de la foi espagnole, animées en récits palpitants et chantées en strophes harmonieuses... Il bénit ces vers qu'il avait maudits, il applaudit, il pleure; il fait mieux encore: il rappelle et embrasse son enfant.

Zorilla couvre alors de son nom aimé le nom suspect de son père; sa jeune renommée devient l'égide du proscrit. Elle le ramène triomphant en Espagne, et lui fait restituer ses emplois, ses honneurs, ses services, même ceux qu'il a rendus à don Carlos!...

Admirable jour pour tous deux, et vengeance digne de l'un et de l'autre!

C'était en 1845. Le père et le fils regagnent, en se donnant la main, la terre de leurs aïeux (Torre quemada). Bientôt le second présente au premier la femme qui a mérité de porter son nom, et tous trois passent ensemble les étés de 1847 et 1848. Pourquoi tant de bonheur dura-t-il si peu? Demandez-le à la Providence. En septembre 1849, le père de Zorilla mourut, étouffé par la goutte, sans avoir pu dégager ses biens grevés par le malheur et l'exil.

Il avait savamment indiqué à son fils tous les moyens que lui fournissait la loi de sauver sa fortune; mais, redoutant de compromettre dans les chicanes un nom sans tache, le noble poëte accepta, les yeux fermés, toutes les dettes, et livra sa succession entière aux créanciers.

Ses amis voulurent le dédommager par quelques-unes de ces sinécures que les gouvernements offrent aux écrivains qui les servent de leur plume. Mais Zorilla avait juré à son père de ne jamais prendre parti contre les champions de don Carlos. Il tint religieusement sa promesse, et garda, loin des régions politiques, toute son indépendance littéraire.

Les œuvres poétiques de Zorilla forment vingt-six volumes, comprenant près de 200,000 vers. Une telle verve rappelle Caldéron et Lope de Vega. Ses œuvres ont rapporté de grandes sommes aux éditeurs et aux contrefacteurs. M. Baudry en a réimprimé les trois quarts en France, et en a inondé l'Europe et l'Amérique. Les sujets principaux sont les traditions historiques et religieuses de l'Espagne et de l'Orient. Ainsi que l'annonçait notre dernier *Mercure*, l'auteur vient de se fixer à Paris, pour revoir, compléter et publier lui-même, comme l'a fait M. de Lamartine, une édition qui sera la seule avouée par lui. Le *Musée des Familles*, honoré de ses précieuses confidences, en publiera des épisodes inédits, qui, à travers le transparent de la traduction, révéleront à nos lecteurs la puissance et l'éclat de cette muse castillane.

Qu'on en juge dès aujourd'hui par les strophes suivantes, dans lesquelles nous avons essayé de faire passer la chaleur et l'harmonie de l'original.

## LA FOI,

FRAGMENT INÉDIT DU LIVRE X DE *Grenade*,

POEME ORIENTAL.

Foi, source des vertus et mère du courage,
Pour les enfants bénis que ton égide ombrage
Le temps n'a pas de fin, la mort n'a pas d'adieu.
Animés de ta force, embrasés de ton feu,
Des anges de l'abîme ils affrontent la rage,
Car ils ont dans le cœur la puissance de Dieu.

Ton flambeau radieux, porté par les archanges,
Ouvre l'Eden immense au martyr souriant.
Du Christ victorieux il conduit les phalanges
Des ténèbres du Nord aux feux de l'Orient.
Devant Colomb, guidé par ses clartés étranges,
Il fait sortir des mers un monde verdoyant.

Tes exploits seuls, ô Foi! vivent dans la mémoire.
Talisman du génie, aiguillon de la gloire,
Depuis le vieux Nemrod jusqu'à Napoléon,
Sans toi, point de grandeur; sans toi, point de victoire.
Atlas de l'univers, tu portes dans l'histoire
Les deux pôles debout sur tes bras de lion.

L'homme qui croit peut tout. Sous sa parole sainte
Volent monts et clochers, comme des tourbillons.
Son pied marque le sol d'une éternelle empreinte.
Dans les flancs de la pierre il ouvre des sillons.
Des cités à venir son doigt traçant l'enceinte,
Fait du désert muet surgir des nations.

Avec toi tout prospère, et sans toi tout succombe.
L'empire que tu fuis croule derrière toi ;
Un autre le remplace, aux lueurs de ta loi.
Le peuple qui te perd n'est plus qu'une hécatombe...
Ainsi, comme un torrent, Grenade sur sa tombe
Vit passer la Castille, où revivait la Foi !

PITRE-CHEVALIER.

## LA CHAPELLE DES ROCHES.

### UN MYSTÈRE HISTORIQUE.

Nous aurons beaucoup de choses à dire sur l'ouragan de bals et de fêtes, sur le tourbillon de schotisch, de mazurkas et de galops, qui remplacent à Paris les giboulées de neige, absentes de l'hiver en 1851. Mais nous renvoyons ces frivolités à notre *Mercure* et à notre causerie des *Modes vraies*, pour donner le peu de place qui nous reste à une chose beaucoup plus intéressante, à une étrange conjecture historique, faite pour émouvoir tous les biographes, chroniqueurs, romanciers et dramaturges.

Vous connaissez le fameux tournoi du 30 juin 1559, dans lequel le roi de France Henri II reçut du comte de Montgommery une blessure à l'œil, dont il mourut le 10 juillet. Vous avez cru avec tous les historiens que cette blessure était un *accident* fatal. Or, que diriez-vous si elle était le résultat *prémédité* d'un duel à mort? Ecoutez et jugez; voici ce qu'on nous écrit à ce sujet :

« Je visitais hier une de ces perles architecturales du seizième siècle, brisées par le vandalisme, et oubliées par l'indifférence sur tous les points de notre sol où les révolutions ont passé en faisant le mal. C'est la chapelle des Roches-Tranchelions, dans la Touraine, que le fidèle crayon de M. de Bar vous rendra telle que le marteau de 1793 l'a laissée. Un infatigable antiquaire du pays m'accompagnait... — La terre et le château des Roches, me disait-il, étaient jadis une seigneurie importante. Possédé successivement par les familles de Latouche, de Montgommery, Ferrand, de Beauveau, de Montgoger, etc., ce domaine appartient aujourd'hui à M. le comte Arthur de la Villarmois, du chef de sa femme, Marie de Grollier, de la maison de Choiseul. Mais ce n'est pas là ce qui doit nous occuper. Après le tournoi de la rue Saint-Antoine, le comte de Montgommery, capitaine de la garde écossaise, se réfugia aux Roches, chez son beau-père, Lancelot de La Touche. Pourquoi Montgommery se cachait-il, s'il avait tué involontairement le roi de France? Ce mystère intrigua fort les curieux ; et le petit-fils d'un contemporain, que mon grand-père a connu, affirmait que la joute du roi et du capitaine avait été, à l'insu de tout le monde, un duel à mort.

« Voici, selon sa version, comment les choses se seraient passées. Montgommery et Henri II s'étaient rencontrés, quelques jours auparavant, à une fête où le roi était déguisé et masqué. Ils se prirent de querelle violente, et le comte insulté demanda raison à son adversaire inconnu. Celui-ci l'entraîna dans un cabinet, et se démasqua. Reconnaissant le roi, Montgommery le salua ironiquement, et s'écria que, masque pour masque, le diadème était le plus commode pour rester impuni. Le chevaleresque Henri II ne put souffrir cette injure. —Qu'à cela ne tienne, dit-il à son sujet; monarque pour tout le monde, je ne suis plus pour vous qu'un gentilhomme. Voici le moyen de nous battre, à la fois secrètement et publiquement, de concilier la règle des preux avec le droit de la royauté. Nous jouterons ensemble au tournoi qui se prépare. Rien de plus aisé que de faire de ce jeu d'armes un duel à mort. Il nous suffira de déboucler nos casques et de reprendre la passe, quand nos lances auront été rompues... Si vous me tuez, vous ne serez qu'un imprudent; si je vous tue, ce ne sera qu'un petit malheur. J'aime mieux mourir en bon chevalier que de vivre en mauvais roi. Votre père a bien failli brûler le mien dans un simulacre de siége! (1) On dira que les Montgommery ont la main malheureuse, et mon successeur abolira la mode des tournois. Le reste demeurera entre nous jusqu'au tribunal de Dieu...

« Le capitaine accepta, et le tournoi eut lieu comme vous savez... Le dernier jour, à la dernière passe, le roi, vainqueur jusque-là, prit deux lances qui restaient, et en présenta une à Montgommery. Celui-ci, *hésita fort*, disent les historiens... *Il n'obéit qu'à la troisième sommation de Henri II.* Enfin ils s'élancèrent l'un contre l'autre, aux applaudissements de la cour. Leurs lances brisées, ils en gardèrent les tronçons, et celle du comte, relevant la visière du roi, lui entra dans l'œil et lui traversa le crâne.

« Emporté mourant de la lice, Henri II ne reprit la parole que pour ordonner qu'on respectât son meurtrier *involontaire*. Catherine de Médicis, l'implacable veuve, soupçonna-t-elle la vérité? Le fait est qu'elle persécuta Montgommery, devenu chef protestant, depuis la Saint-Barthélemy à laquelle il n'échappa qu'en *faisant trente lieues à cheval tout d'une erre*, jusqu'à l'échafaud de la place de Grève, où elle fit tomber sa tête le 27 mai 1574. Dégradés de la noblesse par son ordre, les fils de Montgommery s'en relevèrent par leurs vertus, — comme l'avait annoncé leur père en mourant.—

« Telle est la confidence de mon antiquaire. Elle n'a d'autre garant qu'une tradition verbale... Mais elle renferme un drame si palpitant, que j'ai cru devoir vous l'adresser.

« Jugez de mon émotion, lorsque mon guide, après ce récit, me montra dans la chapelle croulante la signature de Montgommery et celle de sa femme, Isabeau de La Touche, poinçonées sur l'escalier de la tourelle, et parfaitement conformes à celles qui figurent sur des titres authentiques.

« De tels souvenirs ne suffiraient-ils pas pour préserver d'une ruine entière les débris, si gracieux d'ailleurs, sauvés de l'oubli par M. de Bar? »

C. DE CHATOUVILLE.

Les Roches-Tranchélions. Février 1851.

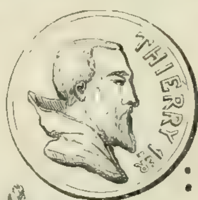
— En faisant dernièrement l'éloge du cours de M. Colart, nous ne nous attendions pas à prononcer une oraison funèbre. L'éminent professeur vient de mourir, presqu'en chaire, à cinquante-huit ans. Il emporte les regrets des princes, ses élèves, de tout le corps enseignant et de plusieurs milliers de familles. Heureusement, ses dignes collaborateurs vont continuer *ses leçons*.

(1) En 1521, François I[er] s'amusait avec ses amis à prendre d'assaut, à coups de boules de neige et de pommes cuites, la maison du comte de Saint-Pol. Jacques de Montgommery, qui figurait parmi les assiégés, lança un tison ardent au menton du roi. La gravité de la blessure et la trace qu'elle laissa amenèrent la mode des longues barbes et des cheveux courts.

Chapelle des Roches-Tranchelions (Touraine). Dessin de M. de Bar.

CONCERTS DE L. LACOMBE.

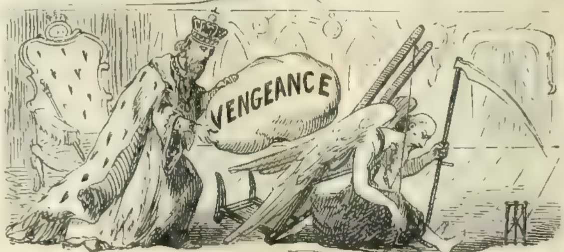
Ce jeune roi du piano, qui est déjà un prince de la composition, après avoir ému tous les dilettantes parisiens, à la salle Sainte-Cécile, vient d'entreprendre un grand voyage en France et à l'étranger. Les journaux de Lille sont pleins du compte-rendu de ses brillantes soirées musicales. Au nombre des compositions du célèbre pianiste qui ont été redemandées ou le plus applaudies, ils citent le *Torrent*, le *Choral*, le grand *Galop*, le deuxième trio en *la* mineur, et la polonaise en *ré*. Ce sont les mêmes morceaux qui, joints à l'interprétation à la fois savante et passionnée des deux plus belles sonates de Beethoven et de quelques fantastiques rêveries de Chopin, ont valu dernièrement à Louis Lacombe un si éclatant succès à Paris. Les dilettantes lillois lui ont demandé un quatrième concert, composé des fragments de ses compositions symphoniques, *Manfred* et *Arva*. Ces deux œuvres ont produit une sensation profonde, qui a trouvé de l'écho jusqu'en Allemagne, où l'auteur est attendu pour les exécuter.









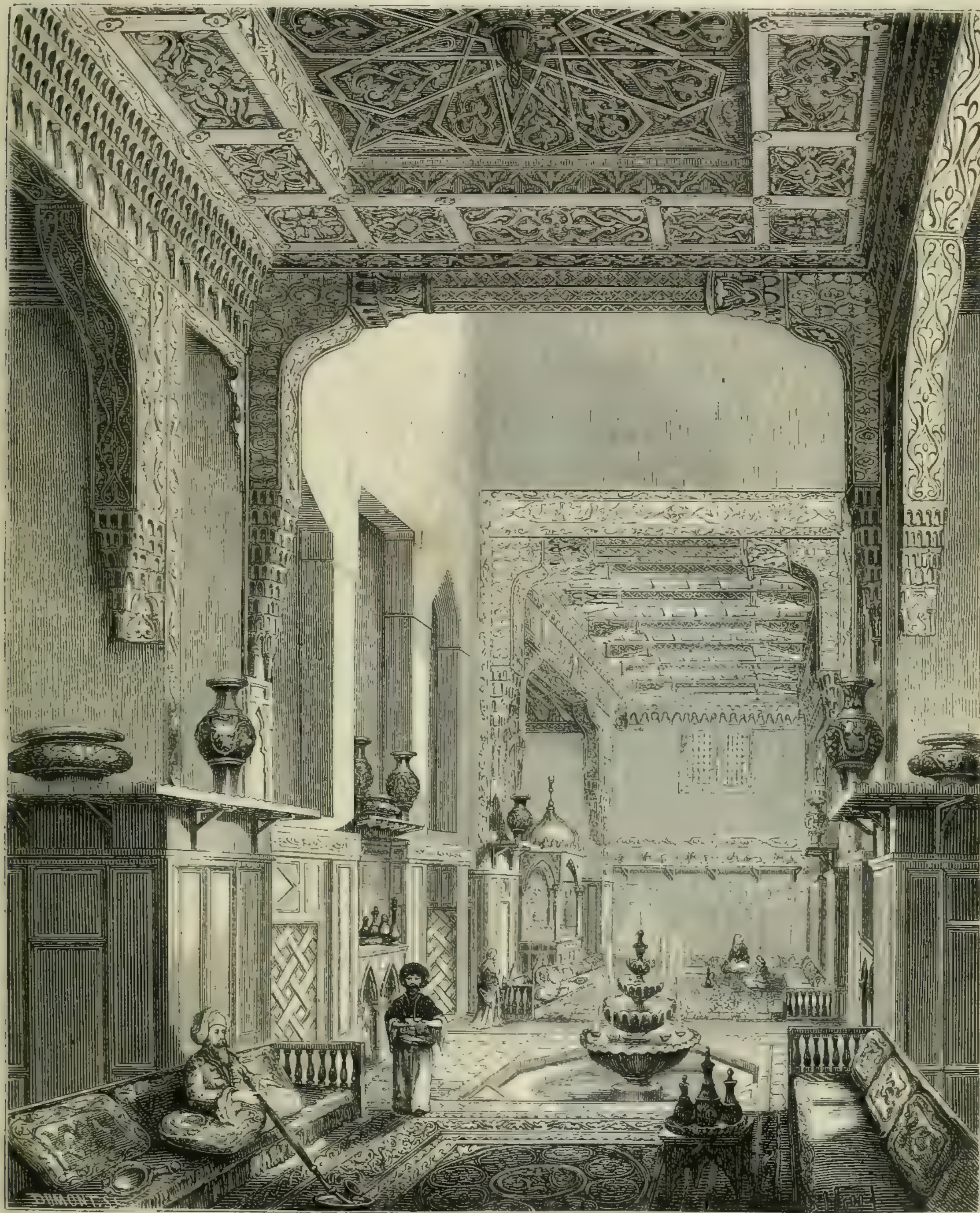

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

*Que le Roi du ciel est grand, puisqu'il fait mourir les plus grands rois de la terre!* Paroles prononcées par Clotaire I^er^ à son lit de mort.

Typographie HENNUYER et C^e^, Batignolles.

# LE PARADIS DE MAHOMET

## (SCÈNES DE LA VIE ORIENTALE, PAR M. GÉRARD DE NERVAL) (1).



Salle d'été de Stanislas. — Maison du quartier Hauch-Hadon, au Kaire.

Avant d'ouvrir ce livre de M. Gérard de Nerval, un des plus séduisants qui puissent tenter un homme de goût, garantissez-vous contre ses conséquences par la lecture de l'anecdote suivante :

Stanislas Duhamel était un Parisien blasé. Il avait

(1) Hippolyte Souverain, éditeur. 1850.

épuisé toutes les émotions et toutes les jouissances de la vie. Comme étudiant du siècle des lumières, il avait protesté contre l'obscurantisme, en cassant les réverbères du quartier latin; comme homme du beau monde, il s'était fait mettre au violon du bal de l'Opéra; comme homme politique, il avait crié : *Vive la Réforme!* en Février, ce qui l'avait ruiné comme négociant, et il avait passé les journées de juin à compter les bouteilles de sa cave, ce qui l'avait fait nommer lieutenant dans la garde nationale...

Ne sachant plus que faire jusqu'à la révolution prochaine, il loua pour huit sous les *Scènes de la vie orientale*, et se dit, à la dernière page : — Voilà mon affaire ! je vais en Egypte ceindre le turban, et j'entre de plein pied dans le paradis de Mahomet... J'aurai un palais avec des fontaines, un sérail avec des odalisques, un palanquin avec un cortége d'esclaves, etc., *La Alla ila Alla!*

Stanislas ne fit qu'un bond jusqu'à Marseille, et, quelques semaines après, il débarquait au Kaire.

Il loua, dans le quartier Hanch-Hadon, au prix d'une mansarde parisienne, le magnifique logis dont notre gravure représente la salle d'été. Maison, cour et jardin, colonnades, ombrages, pavés de marbre, fontaines, arabesques, escaliers à jour, tout cela pour soixante-quinze francs!... Notre Parisien était dans la jubilation. Au bout d'une heure seulement, il remarqua que son palais était une solitude; que les fenêtres, artistement découpées, n'avaient pas la moindre vitre; que la chaleur du jour et l'humidité de la nuit y pénétraient *ad libitum*, avec les ophthalmies et les rhumatismes... — Remédions à cela, dit-il à son drogman, par un mobilier splendide et une foule d'esclaves.

Le drogman alla au bazar voisin, et le mobilier fut établi le soir même. — Des cages de palmier, bourrées de coton et couvertes de toile de Perse, voilà les divans et les lits; une petite table ronde, des nattes, des tasses, des pipes et des narguilés, voilà de quoi recevoir le pacha lui-même! s'écria l'interprète, enchanté de son ouvrage.

Stanislas fut moins enchanté, lui; mais impossible d'avoir d'autres meubles, si ce n'est au poids de l'or, comme encouragement au négoce, et à condition de n'en point faire usage. Il obtint par grâce des rideaux pour remplacer les croisées absentes.

En revanche, son personnel domestique fut très-abondant. On lui procura un garde-porte, un *quatibessis* (secrétaire), un *khazindar* (trésorier), deux cuisiniers, trois *thiboukji* (porte-pipe), quatre *kahwedji-bachi* (porte-café), cinq *wekill* (entremetteurs-truchements), six conducteurs d'ânes, sans compter un *selikdar*, pour porter ses armes, un *seradjbachi* pour tenir son cheval, et plusieurs *yamaks*, pour aider les autres. Un *effendi* se devait tout cela.

— Je serai du moins servi comme un roi! pensa Duhamel. Mais, le lendemain, ses cuisiniers lui offrirent des poules maigres, écloses dans le four à œufs; du chien déguisé en mouton, des sauterelles fumées à la pâte de dourah, le tout assaisonné de couscoussou et d'une moutarde assez semblable à des charbons ardents...

Puis il s'aperçut qu'il était l'esclave de ses esclaves. Chacun se renfermant dans sa besogne, et la plupart faisant la sieste en plein jour, il trouvait l'ânier quand il avait besoin du secrétaire, et *vice versâ*. Les yamaks se redressaient avec indignation quand il les envoyait fermer la porte, etc., etc. Son cheval n'était jamais sellé que pour promener le *seradjbachi*. Les porte-pipe et café lui servaient cent tasses et cent narguilés par jour, afin de se régaler à ses dépens...; tous les voisins et tous les passants venaient, l'un après l'autre, s'accroupir sur ses divans, et savourer son moka, son tabac et son eau-de-vie.

Puis encore, bien que les salaires et les denrées fussent à vil prix, l'entente cordiale des marchands et des valets produisait des additions ruineuses... Ces derniers ne coûtaient que cinq sous par jour ; mais les *batchis* (pourboire) montaient à l'infini, et chacun se faisait payer tous les soirs, afin de pouvoir changer de maître le lendemain.

— Je vais supprimer ces désagréments, dit Stanislas, en devenant Turc pour tout de bon.

Et il courut chez un barbier, qui lui rasa la tête, sauf une mèche au sommet du crâne...

Pourquoi cette mèche unique? demanda le Parisien.

— Pour le jour où l'on vous coupera le cou, répondit le brave homme. Tout bon musulman doit s'attendre à cette opération, particulièrement les anciens chrétiens, qui ne finissent guère autrement. Sans cette mèche, que saisit la main du bourreau, on montrerait leur tête au peuple, en la prenant honteusement par le nez...

Duhamel frissonna, mais passa outre, et revêtit le caftan et le tarbouk.

Alors il s'occupa de former son sérail. Ce fut l'affaire de quelques heures. Il acheta, aux bazars des femmes, six Abyssiniennes, à quelques centaines de francs la pièce. Cette fois, le paradis de Mahomet allait lui ouvrir toutes ses portes... Attendons un peu...

D'abord, Stanislas ne put faire décrasser ses houris, enduites de beurre et d'huile, des pieds à la tête. Puis, en fait d'entretien, il eut beau se contracter la bouche et le nez, il lui fut impossible d'articuler les noms bien-aimés, composés de Z, de P et de J, une véritable série d'éternuements! Enfin, il apprit qu'il s'était donné six tyrans, en croyant acquérir six femmes. Elles le laissaient maître chez lui, mais elles restaient maîtresses chez elles, les deux appartements étant rigoureusement séparés. D'un côté, le mari pouvait fumer et boire indéfiniment, comme on a vu; de l'autre, les épouses se baignaient, se paraient, recevaient des amies, et consommaient les provisions du maître... Il lui fallait annoncer sa visite du jour au lendemain, et quand il se présentait à l'heure indiquée, il trouvait à la porte du harem une paire de pantoufles, qui le forçait à rebrousser chemin, sous peine d'utiliser sa mèche de cheveux. Telle est la loi du Koran, et telles sont les délices de la polygamie.

Un jour enfin, Stanislas fut reçu, et pria les Abyssiniennes de danser. Elles lui firent répondre, en le menaçant du Pacha, qu'elles étaient des *cadines* (dames) et non des *odaleuks* (odalisques), et elles le plantèrent là, pour ne plus lui pardonner.

Rentré chez lui furieux, il envoya chercher des *ghawasies* et des almées par la ville. On lui en amena trois, revêtues de brillants costumes. Elles dansèrent et chantèrent fort mal; mais il se persuada qu'elles étaient adorables; et, suivant la mode orientale, quand elles s'inclinèrent devant lui trempées de sueur, il colla au front de chacune cinq pièces d'or... O miracle! il s'aperçut alors que les prétendues almées étaient des hommes déguisés en femmes! Il n'y en avait pas d'autres au Kaire...

Bref, Stanislas revendit les Abyssiniennes le double de ce qu'il les avait payées, réalisant ainsi le plan du marchand et de la marchandise, comme le lui indiqua leur commun sourire; et, pour remplir sa bourse cruellement dégarnie, il épousa devant le prêtre cophte, sans lever son voile hermétiquement fermé, une riche héritière avec une dot de vingt mille piastres (5,000 francs), pompeusement annoncée par le *weskill*... Or, en soulevant le *hab-*

*barah* de la mariée, il reconnut une vieille modiste de la rue Saint-Denis! Et quand il voulut toucher les espèces, on lui présenta une quittance, en lui apprenant que c'était l'époux qui fournissait la dot, suivant le noble usage d'Orient... Il fallut payer les 5,000 fr. et garder la modiste, car Duhamel était cette fois marié à perpétuité!

Il en fit une maladie noire, et fut soigné toujours à l'orientale... On pendit des guirlandes d'oignons, — anciens dieux de l'Égypte, — au-dessus de son lit, ce qui le fit pleurer à chaudes larmes cinq jours durant. On lui donna une toux convulsive, en lui brûlant sous le nez de l'alun dans un réchaud, tandis que les *santons* lui frappaient les reins en chantant. Il guérit malgré cette médecine, et renonça enfin au paradis de Mahomet.

Mais il n'en sortit pas encore assez vite. Un jour, il trouva sa rue barrée par les troupes, il fut saisi, garrotté et conduit aux travaux du Nil. C'est ainsi que se font les réquisitions au Kaire. Stanislas lâcha ses derniers écus pour se racheter de la corvée.

Un autre jour, il fut surpris par la *dohza* au retour de la Mecque... Il n'échappa qu'en se couchant avec les derviches sous les pieds ferrés du cheval d'un grand cheick, qui lui passa *gravement* sur le corps, en le meurtrissant de la nuque aux talons. Il dut se relever, trop heureux, avec les croyants, en chantant Allah!

Restait le coup de grâce, qu'il reçut la veille de son départ. Son beau palais d'été, contemporain des sultans mameluks, lui tomba sur le dos et faillit le broyer sous les décombres. Heureusement, ceux-ci n'écrasèrent que la modiste de la rue Saint-Denis, et Stanislas, consolé ainsi du reste, revint en France..., sur un brick de Marseille...

Il se dédommage des leçons qu'il a reçues en continuant d'en donner au gouvernement...

Il a compris enfin... qu'il n'avait pas compris le livre de M. de Nerval...

Maintenant que vous êtes prévenus, chers lecteurs (nous n'osons dire, chères lectrices, les mystères de l'Orient n'allant pas à tout le monde), ouvrez ces deux volumes en pleine sécurité; vous y reconnaîtrez, non-seulement la vérité, l'intérêt, l'esprit et le style, mais encore l'ironie la plus fine qui puisse caractériser un touriste français... Vous reprocherez seulement à l'auteur, et avec raison, une indifférence religieuse, que nous qualifierions volontiers plus sévèrement. PITRE-CHEVALIER.

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.– ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1).

## LE RENARD, ROMAN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Popularité du roman du *Renard*. — Ses auteurs. — Pourquoi il est toujours de saison —Les renards d'aujourd'hui et leurs compères. — Ce qu'on trouve sous la peau des bêtes. — La vanité, maîtresse ficelle.

Parmi les épopées populaires de l'ancienne France, aucune, pas même le fameux roman de *la Rose*, son contemporain, n'eut une vogue plus soutenue que le poëme du *Renard* (2). Gautier de Coincy, prieur de Vic-sur-Aisne, mort en 1236, auteur d'un recueil de contes dévots: *les Miracles de la Vierge*, nous apprend que plusieurs personnes en faisaient peindre les aventures dans leurs appartements. Il reproche à certains provoires (prêtres) d'employer plutôt leur argent à orner leurs chambres de ces représentations profanes, qu'à placer dans leurs églises des images de la Vierge.

En leurs moustiers ne font pas faire
Si tost l image Nostre-Dame,
Com' font Isangrin et sa fame,
En leurs chambres où ils reponent (reposent).

(1) Voyez la table du tome XVII (1849-50).

(2) Chaque siècle, à partir du douzième jusqu'à la fin du quatorzième, a ajouté une page à cette épopée singulière, avec le cachet qui lui est propre : aussi, point d'unité de plan; c'est une série de récits n'ayant entre eux de lien commun que le titre : *Renard*, sur lequel chaque poëte, séduit par la vogue du sujet, brode à sa fantaisie. De là, cette division par branches qu'en ont faite les copistes et les versificateurs du quatorzième siècle. En effet, *Renard* est la souche où toutes ces branches adhèrent, comme les jets capricieux et variés d'un buisson à leurs racines.

Les premières, sur lesquelles toutes les autres sont greffées, sont anonymes et portent un cachet d'originalité à laquelle n'atteignent pas toujours les suivantes. Parmi les auteurs qui se nomment eux-mêmes à la fin de leur œuvre, Pierre de Saint-Clost (Saint-Cloud), clerc de l'Ile-de-France, est l'un des plus anciens; vient ensuite Jacques Giellée, le Champenois, puis Richard Lison, le Normand; enfin Marie de France, auteur apocryphe du *Renard couronné*. Ce poëme renferme plus de trois mille vers en rimes plates de huit pieds.

Il faut, en effet, que la popularité de ce singulier ouvrage ait été bien grande, puisque nous le trouvons traduit ou imité dans presque toutes les langues, allemand, anglais, danois, latin, hébreu même. Ainsi, depuis les bords de la Loire jusqu'à l'Elbe et à l'Oder, Renard a conquis l'admiration de ses contemporains : qu'il soit blanc, rouge ou bleu, Renard n'est-il pas le même sous toutes les latitudes? Il peut changer de poil, jamais de naturel.

C'est le plus adroit coquin, le plus effronté tire-laine de France et de Navarre; mais telle est notre pente à la malice, que nous l'aimons ainsi. Certaines dames n'adorent-elles pas nos héros des Cours d'assises? Et qui jamais fut plus digne que Renard des faveurs du procureur du roi? Il pose à ravir, il est élégant, beau diseur, spirituel surtout... Ah diable!... spirituel... Mais il est banqueroutier! — Quel tact exquis! — Faussaire! — Quel aplomb! — Corrompu!... Nous le sommes tous! Le Français est galant et sensible; mais de l'esprit... n'en a pas qui veut.—L'esprit, en ce beau pays, répond à tout; c'est la clef de la langue comme le *goddam* de Figaro; c'est apparemment pour cela que nous engraissons cette tourbe de baladins, histrions, joueurs de flûte et de mirliton, gens de lettres, folliculaires, dramaturges, qui corrompent à l'envi la tête et le cœur des jeunes générations, en leur inoculant les vices des peuples esclaves, la vanité, la paresse, le libertinage... Par la sambleu! messieurs, nous sommes très-spirituels.

Ou je me trompe fort, ou Pathelin descend en droite ligne de Renard; et son compère M. Guillaume le drapier, d'Isangrin le loup. Panurge peut revendiquer aussi la même paternité, sans parler de cette nombreuse famille de Scapins, Mascarilles, Sganarelles, héros désopilants de la scène française, dont Paillasse l'enfariné clôt la liste. Marot et La Fontaine ont puisé dans Renard leurs plus délicieuses inspirations, et son museau effilé et sa queue pimpante passent et repassent, dans la satire Mé-

nippée, sous la plume de Pithou, Rapin et Passerat. Quant aux types populaires de notre siècle, Robert Macaire et Bertrand ne sont-ils pas les derniers neveux de Renard et d'Isangrin, comme l'a voulu notre dessinateur?

*Renardie*, comme diraient nos vieux conteurs, règne, en effet, plus que jamais dans le monde. Elle en est le miroir bien autrement fidèle que celui de Vincent de Beauvais (1). C'est la lutte éternelle de l'astuce rapace et couarde contre la générosité aveugle et confiante, de l'esprit malin contre le pédantisme gourmé : drame obligé dans lequel les fils d'Adam jouent le principal rôle, sous la peau des bêtes.

Battez donc des mains, Jacques et vilains du Beauvoisis, Renard triomphe de *Dant* Lion, le sire noble. Plus de tyrans! Liberté!

Profanant l'Évangile, comme les novateurs d'aujourd'hui, Renard décerne la tonsure au loup et endosse rochet et bourdon; la croix même, moins les clous et les épines. Moderne coucoupiètre, il guide les modernes croisés vers la Jérusalem promise, non pas à leur foi, mais à leur appétit; seulement je ne réponds pas qu'au détour d'une sente il ne jette au vent sa défroque papelardé en entendant coqueter les gélines du poulailler voisin. Non qu'il déteste le paysan, il le réchauffe au contraire dans son cœur, comme le prolétaire; l'un et l'autre sont le texte inépuisable de ses apostrophes aux tyrans: mais quant à partager son manteau, comme saint Martin :

Il prêche en théologien;
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites la boire à notre chien :
Frere Lubin ne le peut faire.



Comment Renard passa la robe à Isangrin (le loup).
Dessin d'E. Forest.

(1) Moine dominicain qui a composé, du temps de saint Louis, plusieurs ouvrages, dont le principal est le *Miroir historique ou moral*.

Pour mettre, comme un homme habile,
Le bien d'autruy avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frère Lubin le fera bien (1).

Quant à Brun (l'ours), j'allais dire le bourgeois, et à Belin (le mouton), à Grimbert le taisson (l'épicier), à Bernard le *docteur utroque jure*,—*alias* Timer (l'âne), *e tutti quanti* qui ont prêté leurs stupides épaules pour hisser Renard au pouvoir, ils ont juré leur grand dieu qu'on ne les y reprendrait plus; mais leur serment n'est pas valide, attendu qu'ils ne croient pas en Dieu, et Renard le sait bien; aussi les a-t-il *engingués* (attrapés) et les *enginguera*-t-il longtemps encore.

Dépouillez, en effet, les acteurs de ce drame singulier de leurs peaux de bêtes, et vous serez tout émerveillé de vous trouver en présence de bipèdes de notre connaissance. On dirait, à lire cette poésie, tantôt fraîche et naïve comme une idylle, tantôt gaie et railleuse comme un fabliau, cavalière et acérée comme un sirvente, que nous assistons à un rêve fantastique où les êtres éclos de l'âme endormie changent subitement de sexe et de forme, un tigre devient mouton, un aigle hibou, un financier poëte, un poëte financier.

Ce que nous aimons, en définitive, dans Renard, c'est nous-mêmes, notre folie et nos vices. Placez le plus disgracié des mortels, bossu, ridé, bancroche, en face d'un miroir; tenez pour certain que si l'ensemble ne le satisfait pas absolument, il trouvera à se rattraper sur les détails, admirant tantôt son nez, tantôt son pied, sa main surtout, signe irrécusable de race, ainsi que nos Jeans et Jeannes de lettres romanciers le répètent aux commis et aux grisettes; car chacun veut être de race, de la race des dieux, sous l'empire de l'égalité, quand nous sommes tout au plus de celle des singes (2).

C'est en touchant cette maîtresse ficelle, la vanité, que Renard fait jouer tous ses pantins, depuis Fier-Appel, le roi noble, jusqu'à Chante-Clair, le coq. Et cette ficelle, hélas! depuis le premier et immortel révolté qui la mit en branle, au grand détriment de notre race, est aussi neuve aujourd'hui qu'au premier jour de la création; c'est par elle que Renard va nous mener en laisse à la conquête des terres plantureuses et fleuries de la fraternité.

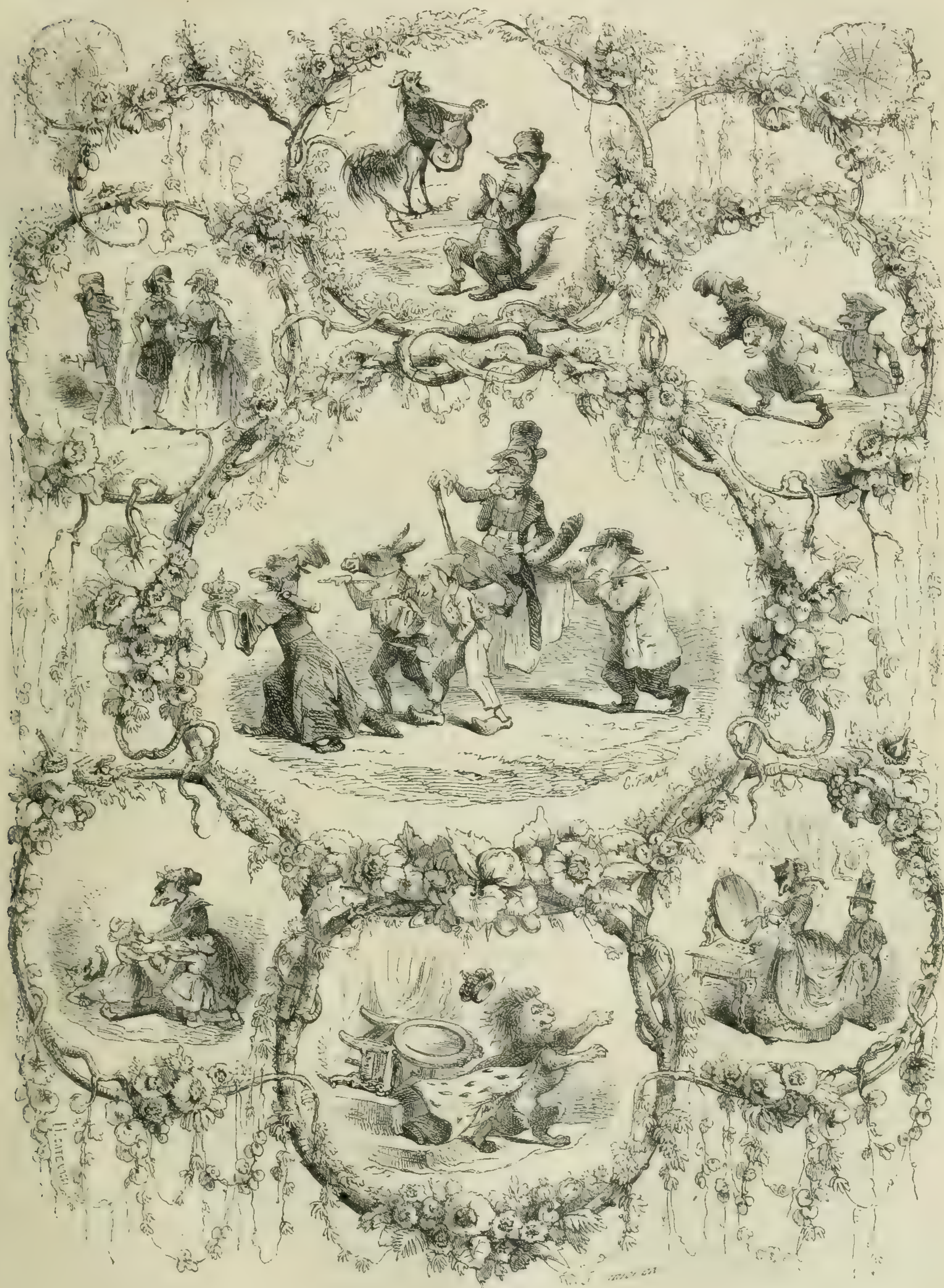
En attendant, reculons avec lui, par la pensée, dans la France du treizième siècle, aux vastes forêts, aux rares moissons, hérissée de châteaux forts et d'innombrables moutiers aux flèches aiguës. Suivons-le dans ses pérégrinations, de son manoir où il fait un juge du compère le loup, à la ferme du vilain dont il convoite les poules, et à la cour du haut baron ou du roi, où son génie diabolique fait trembler ses plus fiers ennemis et le monarque même.

Nous allons détacher les principales branches de ce poëme multiple; mais la sève qui les vivifie, le style ancien dans sa naïve et spirituelle fraîcheur, en aura disparu. Nous assumons volontiers la responsabilité de cette profanation, pourvu que nos lecteurs, étrangers pour la plupart à la langue du treizième siècle, prennent quelque plaisir à cet écho affaibli des joies de nos pères.

(1) Cl Marot, *Poésies*.

(2) Cette induction est pleinement confirmée par le témoignage du chancelier Olivier, homme de grand sens et de savoir (il vivait sous les Valois), lequel dit, en parlant des Français de son temps : « Qu'ils semblent aux guenons qui vont grimpant contremont un arbre de branche en branche, et ne cessent d'aller « jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la plus haute et y montrent, etc »

# LE ROMAN DU RENARD.



Frontispice (à méditer) du roman du Renard, Dessins de E. Forest et Catenacci.

COMMENT RENARD ET ISANGRIN ISSIRENT DE LA MER.

Quand Dieu eut mis Adam et Eve hors du Paradis, il en eut pitié, et leur donna une baguette en leur recommandant d'en frapper la mer, chaque fois qu'ils auraient besoin de quelque chose.

Adam frappa le premier, et une brebis en sortit. — Dame, dit-il à Eve, prenez, et la gardez. Elle nous donnera lait et fromage, et nous servira de compagnie. Eve pensait en son cœur que si elle pouvait en avoir une seconde, plus belle en serait la compagnie. Soudain elle saisit la baguette, frappe... Un loup s'élance des flots, prend la brebis, et l'emporte à toutes jambes vers le bois. Eve crie et se lamente; Adam frappe encore la mer avec colère ; un chien saillit, voit le loup, vole à la rescousse, reprend la brebis, et le ravisseur tout honteux s'enfuit dans les bois.

Quand Adam eut rattrapé son chien et sa bête, il en eut grande joie. Ces deux animaux sont de telle nature, qu'ils ne sauraient vivre longtemps hors de la société de l'homme.

Chaque fois qu'Adam frappait les flots, l'animal qui en sortait s'apprivoisait soudain, contrairement à celui d'Eve, qui courait, sans marchander, rejoindre le loup dans les bois.

Les Evains assauvagissait
Et les Adains apprivoisait.

Parmi les Evains, parut le gorpil farouche, au poil roux, comme celui de Renard, fourbe et escroc comme lui, leurrant indistinctement toutes les bêtes. En ce sens, gorpil signifie renard; c'est ainsi que nous désignons tous ceux qui sont passés maîtres en rouerie ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre; car si Renard engingue (attrape) le monde, le gorpil engingue les bêtes; la paire n'en fait qu'un.

Pareillement et d'autre part, Isangrin, l'oncle à Renard, fut, sachez-le bien, un brigand des plus endurcis, larronnant jour et nuit. Isangrin signifie le Loup, le même qui enleva la brebis à Adam. Or, tous ceux qui vont rapinant le jour et la nuit sont nommés à bon droit Isangrins; les deux sont aussi de même origine; mêmes inclinations, même allure, voleurs de père en fils. A cette occasion appelle-t-on le loup Isangrin.

Si donc Isangrin est un voleur fieffé, le Roux est un maître larron.

Et leurs moitiés sont dignes de tels conjoints. Si dame Hersent, la femme du loup, est gloutonne et hargneuse, la gorpille ou Richout (1) est une lécheresse de première force.

Si l'une est chatte, l'autre est mite.

Par ces causes, et attendu la similitude de goût des deux races, le Loup et le Renard, sans être autrement parents, se traitent d'oncle et de neveu; et, quand ils battent les champs ensemble, ce qui leur arrive souvent, Renard, quand il veut l'enjôler, l'appelle bel oncle, et le Loup, pour lui témoigner son amour, lui rend du beau neveu. (Toujours Robert Macaire et Bertrand.)

Renard ne dément pas ce portrait flatteur... Il profite de l'hospitalité confiante de son oncle en lui volant son lard et ses autres provisions ; il honnit sa tante et ses cousins les louveteaux. Isangrin jure qu'il ira se plaindre à la cour du Lion ; mais avant Gorpil l'enjôlera encore.

Arrivons aux épisodes du roman.

(1) C'est le nom roturier de la Renarde ; plus loin, elle prend le nom plus harmonieux d'Hermeline.

COMMENT RENARD MANGEA LE POISSON AUX CHARRETIERS.

C'était à la fin des beaux jours; l'hiver revenait à grands pas, et Renard avait achevé ses provisions (sans doute le lard volé au loup). Sa bourse était vide, vide aussi son garde-manger ; des dettes partout. *Nécessité fait trotter la vieille.* Il se glisse sans bruit, de peur d'être vu, dans une jonchère entre bois et rivière ; il erra tant et tant, qu'il arriva sur une grande route. Il s'accroupit, allonge le cou de part et d'autre. Comment apaiser la faim qui le rudoie?... A quel saint se vouer?... Il va se blottir sous une haie ; là, il attendra aventure.

En ce moment arrivaient, grand train, du côté de la mer, des marchands de poissons, chargés de harengs frais, de lamproies et d'anguilles. La bise avait soufflé toute la semaine ; fraîche donc était la marée.

Renard en aura sa part, ou il perdra son nom. Et le voilà courant à l'encontre des chasse-marée. Arrivé à une portée d'arbalète, il avise un gazon près de la route, s'y couche comme mort, les yeux clos et les dents serrées, emprisonnant son souffle.

Vit-on jamais pareille trahison !

Cependant les marchands avancent toujours, sans penser à mal. Le premier qui le voit s'arrête, et hèle son compagnon. — Vois donc là-bas ?... Est-ce un gorpil ou un taisson (blaireau)? —C'est un gorpil, fait l'autre. Prends, prends-le donc, fils de diable ! et garde qu'il t'échappe!... Et les voilà courant l'un et l'autre à toutes jambes. Arrivés près de Renard, et le voyant ainsi renversé, ils le tournent et retournent, lui pincent les côtes et le cou. Point ne bouge le pendard !

— C'est un hôte peu dangereux, dit l'un, il vaut bien quatre sous parisis. — Quatre ! cinq au moins, fit l'autre, et encore serait-il à bas prix! Vois comme sa gorge est blanche et nette ! Nous ne sommes pas trop chargés : si nous le jetions dans la charrette ?...

Ainsi dit, ainsi fait; et ils se sont remis en route, se félicitant de leur trouvaille. — Pas plus tard que ce soir, disaient-ils, à notre rentrée au logis, nous lui trousserons la gonelle (robe)... ; et autres facéties.

Mais Renard n'en fait que sourire, car il sait qu'entre dire et faire l'enjambée est longue.

En attendant, il s'abat sur les paniers, en ouvre un avec les dents, le secoue, engloutit plus de trente harengs, éparpille le reste, et continue à son aise, sans demander ni sel ni sauge. Le panier est entièrement épuisé, mais non son appétit.

Jettera-t-il son grappin sur un second, avant de déloger? Qui en doute?... Il l'assaille en effet, y plonge son grouin, et en tire des anguilles.

Or, admirez le tour du compère ! il avise un sac à coulisse, y serre les plus belles anguilles ; passe la tête et le cou dans les cordons, et le rejette sur son dos. A présent il peut songer à déguerpir. Comment faire ? ni planche ni échelle pour descendre... Il se hausse doucement sur les genoux, penche la tête hors de la charrette, mesure de l'œil la hauteur, s'élance des deux pieds de devant, et tombe au milieu du chemin, la proie pendue au cou.

— Dieu vous sauve, compaings, fait-il aux charretiers. Voici mon paquet d'anguilles, je vous laisse le reste.

Ceux-ci, abasourdis et stupéfaits, n'en croient pas leurs yeux; ils sautent d'abord sur la charrette pour voir si Renard y est encore ; mais ils ont compté sans leur hôte.

— Fous et musards que nous sommes! que Dieu nous maudisse pour notre male-garde ! Nous voilà faits et refaits.

Fiez-vous à Renard; il a bousculé et fourragé tous nos paniers. — Au gorpil! au gorpil! s'écrient-ils en frappant des mains, il emporte nos plus belles anguilles; que la male-mort le crève! Puissent-elles l'étrangler!

Et les marchands de courir à la rescousse; mais Renard leur montre la queue et gagne du terrain. Bientôt il a disparu dans un bois, et nos compagnons dolents et recrues regagnent leur voiture.

Cependant, après maint mauvais pas, franchi sans encombre, Renard arrive à son manoir où l'attendait sa famille. A peine paraît-il sur le seuil, que sa dame, l'accorte et sage Hermeline, vole à sa rencontre avec ses deux fils, Percehaie et Malebranche, lesquels se dressent gentiment sur leurs pattes, à la vue de leur père.

Et celui-ci, joyeux, fier et flambant, les anguilles pendues au cou, s'avance en sautillant à leur rencontre.

Le tienne pour fou qui voudra; mais il a verrouillé la porte derrière lui, et à présent sera bien malin celui qui touchera à ses anguilles.

Il appert de ceci que plus un traître ferme les yeux, plus on doit les ouvrir sur lui; car il n'est pire fourbe que celui qui ressuscite.

### COMMENT RENARD FIT ISANGRIN JUGE.

Renard, entouré des attentions prévenantes de sa famille, se repose dans son fort. Ses fils, après avoir allumé un grand feu, écorchent et tronçonnent les anguilles qu'ils embrochent dans des baguettes de coudrier. Or, pendant qu'ils les tournent et retournent sur la braise ardente, qu'ils activent de leur souffle, voilà que messire Isangrin, qui battait les champs, dès l'aube, sans avoir rien pris, aperçoit la fumée de la cuisine; il traverse en courant un essart, et pique droit de ce côté. A mesure qu'il avance, le fumet inusité des anguilles qui rôtissent frappe son odorat; il fronce le grenons (moustaches), et se lèche les babines. Volontiers il serait allé les saisir; mais la porte était close. Puisqu'il en est ainsi, il priera au moins son compère de lui jeter un petit morceau.

— Sire compère, lui crie-t-il par un trou, ouvrez, je vous apporte de bonnes nouvelles.

Lors Renard commença à rire, et lui dit: — Qui êtes-vous? Et celui-ci répond: — C'est nous.

— Qui, vous?

— Votre compère.

— J'aurais juré que vous étiez un larron.

— Je suis mort! reprit Isangrin, ouvrez!

— Patience! ami; attendez que les juges aient fini de dîner.

— Comment! ce sont des juges? (1)

— Assez causé, répond Renard, nul ne peut entrer céans, s'il ne porte la robe. Passez donc votre chemin.

Isangrin comprend bien que, quoi qu'il puisse dire, la porte ne s'ouvrira pas. Que voulez-vous? il souffrira; mais au moins que Renard lui donne un tout petit morceau de viande, un tronçonnet d'anguille, ne fût-ce que pour dire qu'il en a goûté.

Renard, qui médite son coup, prend sur la braise fumante deux tronçons d'anguille, qui s'émiettent tant ils sont cuits; il commence par en avaler un, et porte l'autre au loup qui se morfond sur le seuil. — Approchez, compère, lui dit-il; voici la pitance que mes seigneurs, qui sont à table, vous envoient charitablement, dans la conviction que vous vous ferez clerc.

(1) Nous changeons, dans la spirituelle version de notre collaborateur, quelques désignations et quelques détails que comportait la naïveté du treizième siècle, et que le nôtre ne comprendrait pas ou comprendrait mal. *(Note de la rédaction.)*

— Je ne sais ce qui en adviendra, dit Isangrin... Je ne dis pas non précisément; mais la pitance! beau doux maître, vite la pitance!

Renard la lui jette, il la prend. Inutile de dire s'il fit place nette et s'il eût volontiers recommencé.

— Que vous en semble? lui dit Renard.

Le gourmand frémit et brûle de licherie.

— Merci! fait-il, sire Renard; encore un tout petit morceau... Je sens que la vocation me vient.

— Par vos bottes! dit Renard, si vous vouliez être clerc, vous seriez mon maître, et les messers ici présents vous éliraient, j'en suis certain, président.

— M'avez-vous assez gabé, Renard?

— Non pas, beau sire; par mon chef, j'ose dire qu'on trouverait difficilement plus belle personne, et quand vous aurez endossé la robe sur votre pelisse grise, je défie de voir un plus beau juge en toute la chrétienté.

— Aurai-je du poisson assez pour me guérir du mal qui me ronge?

— Tant que vous en pourrez manger.

— Faites-moi donc tondre.

— Non-seulement tondre, répond Renard, mais raser.

A ce mot, *raser*, Isangrin se prend à gronder; mais: —Soit, fait-il, rasez-moi promptement (1).

— Quelle large et belle couronne vous allez avoir, reprend vivement Renard. L'eau sera bientôt chaude:

**Nous allons voir beau-jeu!**

Quand Renard sent qu'elle est bouillante, il appelle Isangrin, lui dit de passer la tête dans un trou près de la porte; celui-ci allonge le col en effet; et Renard, qui le tient pour fol, lui verse toute l'eau bouillante. Isangrin secoue la tête, fait une grimace horrible, et se retire brusquement à reculons.

— Ah! Renard, je suis mort! s'écrie-t-il; que le Ciel vous confonde! vous m'avez fait une trop large couronne.

Renard lui fait un demi-pied de langue:

— Ah! sire, vous n'êtes pas le seul, tout le tribunal l'a ainsi.

— Je crois que vous mentez, dit Isangrin.

— Non certes, sire. Ne vous fâchez pas; cette première nuit est un temps d'épreuves que nos statuts commandent.

— Soyez sans crainte, dit bonnement Isangrin, j'obéirai toujours à la loi.

Alors Renard voit bien qu'il n'a rien à redouter de son ressentiment; il passe par une porte de derrière, fait le tour du manoir et va rejoindre le patient, qui durement se complaignait, car il avait non-seulement perdu son poil, mais son cuir. Enfin il l'a si bien assotté, qu'ils sont partis ensemble, Renard devant, Isangrin après. La nuit était fort avancée quand ils arrivèrent près d'un étang.

Constatons, avant de les suivre plus loin, que devenir le compère d'un larron, c'est bientôt devenir sa victime.

*(La suite au prochain numéro.)* L. AMIEL.

(1) *Nul ne pouvait posséder un bénéfice, s'il n'était tonsuré.* Isangrin, qui était *quelque peu clerc* (*Un loup quelque peu clerc.* — La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste*), n'ignorait pas cet axiome du droit clérical, aussi, sauf le rasoir, dont l'éclat l'éblouissait, se soumet-il à l'opération.

A cette époque, les barbiers avaient dans leurs officines des patrons de tonsure de diverses dimensions, selon la dignité de leurs clients: la tonsure d'un clerc était autre que celle d'un diacre, et celle-ci autre que celle d'un prêtre, s'élargissant à mesure que le sujet montait en grade. Aussi Renard, qui veut faire d'Isangrin un grand dignitaire, lui promet-il une large couronne.

On disait alors: un docteur, un avocat, un médecin de *simple tonsure*, pour désigner un sujet de mince capacité.

# ÉTUDES MILITAIRES.

## JEAN-JOSEPH D'HAUTPOUL-SALETTE.



J.-J. d'Hautpoul, d'après la statue de M. Jaley.

La famille d'Hautpoul est une des plus illustres et des plus anciennes du Languedoc. Son écusson brille au Musée historique de Versailles, au premier rang de la salle des Croisades. Un cadet de cette maison, né au château de Salette en 1754, avait à peine atteint sa 14e année, lorsqu'on lui demanda ce qu'il comptait faire en ce monde. Déjà beaucoup de gentilshommes s'occupaient un peu de tout, et d'autres malheureusement ne s'occupaient de rien.

Pour toute réponse, l'enfant ouvrit une histoire de ses aïeux, dans laquelle il apprenait à lire, et il montra les lignes suivantes écrites sur la première page :

« En 1097, Raymond, comte de Toulouse, chef des croisés du Languedoc, assiégeait la ville d'Antioche. Ayant fait élever un fort à la tête du Pont de Pierre, il manda un chevalier de son armée, qui avait 500 hommes sous ses ordres.

« — Messire, lui dit-il, 7,000 Sarrasins vont attaquer ce pont

« — Je me charge de le défendre, répondit le chevalier.

« — Combien de temps résisterez-vous?

« — Jusqu'à ce que nous soyons tous morts.

« — C'est bien. Allez.

« Le chevalier s'installa dans le fort avec ses cinq cents hommes. Les sept mille Sarrasins arrivèrent, et la bataille dura toute la journée. Au bout de deux heures, les assiégés n'étaient plus que trois cents ; au bout de quatre heures, cent quarante-cinq ; au bout de huit heures, soixante seulement. Le soir, ils n'étaient plus que vingt, mais le dernier Sarrasin mordait la poussière, et le lendemain le chevalier entrait avec le comte dans Antioche.

« Quelque temps après, d'innombrables ennemis les assiégeaient dans leur conquête ; les croisés, décimés par la famine, perdaient courage, lorsqu'un pauvre prêtre, nommé Barthélemi, vient trouver le comte et le chevalier, les conduit au maître-autel de Saint-Pierre, et leur montrant une vieille lance cachée sous les dalles : — Voilà le fer qui a percé le flanc de Jésus-Christ ; c'est avec cette arme que vous serez vainqueurs !... Le chevalier comprend, saisit la lance, la porte aux soldats et repousse les Sarrasins. Bientôt, hélas ! il fut enlevé par la peste, et l'on voit encore les restes de son tombeau devant l'église de Saint-Pierre. Ce chevalier, aussi habile que brave, était Pierre-Raymond d'Hautpoul. »

— Je descends de ce chevalier, ajouta l'enfant ; qu'on me donne une épée, et je ferai comme lui !

Jamais promesse ne fut mieux tenue. Jean-Joseph d'Hautpoul-Salette, entré volontaire dans la légion corse, passa au régiment de Languedoc en 1777, et, montant de grade en grade sous le feu de l'ennemi, se trouva en 92, à vingt-huit ans, lieutenant-colonel, et l'un des premiers officiers de cavalerie. Il n'émigra point en 93, il resta au drapeau comme Latour d'Auvergne. Devenu colonel du 6e chasseurs à cheval, il se vit atteint par la loi qui bannissait de l'armée les ci-devant nobles. On venait de débloquer Maubeuge. Quand on lut aux chasseurs l'ordre qui décapitait leur régiment, ils y répondirent en criant : — Vive le colonel d'Hautpoul ! Quand on leur présenta le successeur de leur chef, ils mirent bas les armes et rompirent les rangs... Quand on leur commanda de marcher à l'ennemi, ils répondirent : — Avec notre colonel ! sinon, non ! Les généraux tinrent conseil ; ils pesèrent dans la balance la loi de la Convention et l'épée de d'Hautpoul. L'épée de d'Hautpoul l'emporta, et le colonel fut rendu à son régiment. Une telle victoire faisait cet homme invincible. Il le montra à Fleurus, à Nimègue, sur le Rhin, où il devint général de brigade, puis de division, aux applaudissements de Hoche, de Moreau, et enfin de Bonaparte. Il assura le triomphe d'Austerlitz par une charge, sans exemple, de douze régiments sur une seule ligne ; ce qui lui valut le titre de sénateur et le grand-cordon. Il finit à Eylau, comme son aïeul le Croisé. Il s'agissait d'enfoncer l'impénétrable carré de l'infanterie russe. Bonaparte choisit d'Hautpoul, comme le comte de Toulouse avait choisi Raymond. Le général s'élance à la tête de vingt-quatre escadrons de cuirassiers et de toute la masse des dragons. Ce fut un des plus grands spectacles que la guerre ait jamais donnés... Trois fois les chevaux se crèvent le poitrail sur les baïonnettes russes ; trois fois ils se replient tout sanglants, pour charger de nouveau. Enfin, un escadron, lancé avec l'énergie de la foudre, ouvre une brèche dans ce rempart d'hommes et de fer, et la cavalerie entière y pénètre comme dans une forteresse vivante. On tire le sabre, on se bat, on se hache, corps à corps. L'artillerie russe mitraille le tout, frappant ses soldats pour atteindre ses ennemis... C'est alors que d'Hautpoul tombe, renversé par un biscaïen... Il mourut cinq jours après, à soixante ans, pleuré de Bonaparte, qui l'eût créé maréchal de l'Empire, et qui ordonna qu'on lui fît une statue des vingt-quatre canons pris à Eylau.

Ce décret n'a point été exécuté sous Napoléon ; mais la France vient d'élever à d'Hautpoul la statue qu'il attendait. Elle était naguère exposée sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois. M. Jaley, l'habile sculpteur, a représenté le général en uniforme. Notre gravure en reproduit le buste et la mâle figure. (Voyez plus loin, dans l'article sur *Saint-Papoul*, quelques détails sur la résidence historique et pittoresque du gouverneur actuel de l'Algérie, rejeton du héros des Croisades, et parent du héros de l'Empire.) C. DE C.

# LE BRACONNIER DE COUËBON.

## ÉPISODE DE 1793.



La Tour du Trou-aux Rats.

### I. — LA FAMILLE DE KERVALEC.

A six lieues de Nantes, en descendant la Loire, près d'une tour en ruine, appelée le *Trou-aux-Rats*, on rencontre le château de Couëbon. En 1788 le propriétaire de ce château se nommait le comte de Kervalec. La chasse était devenue la seule passion du comte, et cette passion faisait de lui, homme humain et bienveillant en toutes choses, un seigneur impitoyable et sans merci pour les braconniers.

Couëbon était une délicieuse habitation; trois terrasses s'échelonnaient sous la façade du midi, et la dernière baignait ses fleurs dans la Loire qui reflétait les tours de Couëbon, avec la ruine pittoresque qui en dépendait; derrière le château était le parc, puis les grands bois giboyeux. Rien ne manquait au tableau où se dessinait Couëbon; la majesté de la demeure, la beauté du site, les terrasses en fleurs, et sur ces terrasses trois beaux enfants qui appelaient avec de longs cris de joie les mariniers, dont ils étaient connus et aimés, et que ceux-ci saluaient de la main en passant.

A ces trois enfants manquait pourtant le premier des bonheurs, une mère!... Mme de Kervalec était morte en donnant le jour à deux filles jumelles que l'on nomma Blanche et Nannecy. Pauvre mère! qui laissait encore sur la terre son petit Gaston, qui n'avait pas deux ans. Une gouvernante, un précepteur, furent chargés d'élever les orphelins, car M. de Kervalec, qui partait pour la chasse au lever du soleil, voulait toujours avoir ses enfants au château et leur donner en rentrant le baiser du soir. C'était là tout ce que les jeunes de Kervalec connaissaient de cette intimité bénie de la famille. La bonne Marguerite, leur gouver-

nante, avait certes pour eux les soins les plus dévoués; l'abbé Sidoli apportait un zèle digne d'éloges dans la direction de leur esprit et de leur cœur ; mais ces baisers maternels, dont la douceur ne se traduit dans aucune langue ; mais cette poésie qui rayonne de la mère sur ses enfants, tout cela manquait à ces trois êtres charmants, qui ne connaissaient de Mme de Kervalec qu'un portrait resplendissant de grâce et de beauté, devant lequel ils allaient chaque jour s'agenouiller comme devant une madone.

Blanche et Nannecy avaient alors dix ans, Gaston en avait douze. C'étaient de beaux et bons enfants, qui désespéraient quelquefois Marguerite par leurs espiégleries, et l'abbé Sidoli par leur paresse; ce dernier s'en plaignit au comte, qui déclara vouloir examiner ses élèves et juger par lui-même de leurs progrès.

Les trois enfants et le précepteur se rendirent donc dans la bibliothèque où M. de Kervalec, qu'un rhume avait forcé d'échanger son habit de chasse contre une douillette, les attendait au coin du feu, car on était en hiver, et la terre, les arbres, les deux tours de Couëbon, tout disparaissait sous la neige.

Blanche et Nannecy avaient fait provision de courage pour subir cet examen, et s'étaient promis un mutuel appui, en se soufflant l'une l'autre si la mémoire leur faisait défaut; mais le pauvre Gaston, dont les études n'étaient pas les mêmes que celles de ses sœurs, ne pouvait attendre ce service de personne.

Les deux sœurs se surpassèrent ; M. de Kervalec, tout à son rôle d'examinateur, accorda des éloges à leur mémoire, à leur écriture, à leur style, et écouta avec plaisir, pour la première fois peut-être, un morceau du *Devin du village*, exécuté tour à tour sur le clavecin par Blanche puis par Nannecy.

— C'est bien, dit-il en leur donnant à chacune un baiser sur le front. A vous maintenant, Gaston?

Le pauvre Gaston sentit son courage, sa mémoire, toutes ses facultés s'anéantir; il bégaya, il resta court, la pensée lui échappait, ses beaux yeux bleus se voilèrent de larmes. M. de Kervalec se tourna vers l'abbé :

— Une telle ignorance ne peut s'expliquer que par une paresse inqualifiable ; monsieur gardera huit jours sa chambre.

— Sans voir mes sœurs! s'écria le pauvre enfant.

— Sans voir vos sœurs, car la paresse est contagieuse.

### II. — PAULET, MARTIAL ET JEAN.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit en ce moment; un valet de chambre demanda si le comte pouvait recevoir M. Paulet, son garde-chasse général; et, sur la réponse affirmative, ce *haut dignitaire* de Couëbon entra. C'était un gros gaillard, court, trapu, qui avait les yeux ronds, le nez rond, la bouche ronde, tout cela encadré dans une forêt de cheveux roux et crépus; son regard, terne le jour, brillait dans l'ombre d'un farouche éclat; il y avait chez Paulet de la bête fauve autant que de l'homme; il devait mordre jusqu'à la main d'un bienfaiteur, dans l'espoir d'en sucer le sang.

— Monsieur le comte, dit Paulet en roulant sa casquette de loutre entre ses mains avec ce ton et cet air de servilité particuliers aux traîtres, je vous amène enfin une capture; le piége a joué, et il est pris !

— Ah! répondit M. de Kervalec, l'insaisissable braconnier?

— Oui, monsieur le comte, notre tueur de bêtes; regardez!...

Et Paulet indiquait du doigt la fenêtre de la bibliothèque qui donnait sur la cour d'honneur.

La neige tombait à gros flocons; un vent glacial courait du nord à l'est et sifflait entre les tours du château. Blanche et Nannecy avaient suivi la direction du doigt de Paulet en se précipitant à la fenêtre, mais elles poussèrent à la fois une exclamation de douloureuse surprise...

— Oh! mon père, mon père, pitié et grâce pour ce pauvre Martial, pour ce pauvre Jean! dirent-elles.

Le braconnier, et son fils âgé de quatorze à quinze ans, tous les deux glacés de froid, blanchis de neige, étaient garrottés dans la cour d'honneur!...

— Vous les mettrez provisoirement au cachot, dit le comte au garde-chasse.

— Oh! mon père, s'écria Nannecy, la plus téméraire des deux sœurs; mon bon père, songez comme il doit faire froid en prison aujourd'hui! Et puis, voyez... ces malheureux sont blessés, autour d'eux la neige est rouge; ô mon Dieu, pardonnez-leur!...

M. de Kervalec regarda avec étonnement Nannecy; jamais personne n'avait osé élever la voix contre un de ses ordres.

— Vous êtes une enfant, dit-il, vous avez un bon cœur; mais il faut que la justice se fasse sur mes terres. Allez, Paulet, et que l'on enferme ces manants.

Blanche, sur un signe de sa sœur, se plaça entre la porte et le garde-chasse prêt à sortir; Nannecy se rapprocha de son père, les mains jointes et les yeux suppliants.

— L'abbé est satisfait de ses élèves, dit-elle, le comte de Kervalec fier de ses filles; à notre précepteur, à notre père nous avons le droit de demander une récompense.

— Oui certes, ma belle petite Nannecy; je vous conduirai à Nantes et vous y achèterez ce qu'il vous plaira.

— Nous avons les traits et le cœur de notre mère, répondit Blanche sans quitter son poste, de notre mère qui préférait à la toilette et aux plaisirs le bonheur de changer en sourires les larmes des malheureux : au nom de notre mère si belle, si bonne, si regrettée, nous vous prions du moins d'interroger ces deux coupables qui ne le sont peut-être pas autant qu'on le dit!

M. de Kervalec, ému, donna l'ordre à Paulet d'amener devant lui le braconnier et son fils.

Quelques instants après, les deux délinquants entraient dans la bibliothèque.

Martial dit *le Baleinier*, parce que dans sa jeunesse il avait fait un voyage à Terre-Neuve, avait une figure honnête et ouverte qui contrastait singulièrement avec le fait de braconnage qui le plaçait en ce moment sous la haute justice de son seigneur et maître; il était né sur les terres de Couëbon, et il avait longtemps rempli les fonctions de garde forestier, jusqu'au moment où la malveillance de Paulet l'avait fait tomber dans la disgrâce du comte. Un portefeuille, contenant des valeurs, avait disparu du carnier de M. de Kervalec à un rendez-vous de chasse où les deux gardes le servaient à déjeuner; les apparences accusèrent Martial qui perdit sa place. La misère ne tarda pas à visiter la famille disgraciée, et, le désespoir conseillant cette misère, il s'était mis à braconner avec son fils Jean, dit *le Petit Baleinier*.

Quelle ne fut pas la joie de Paulet lorsqu'il trouva pris au piége celui qu'il détestait comme un remords!

— Pourquoi braconnes-tu? demanda le comte au Baleinier avec la voix brève et sévère qui lui était habituelle.

— Ivonne et mes enfants avaient faim, monseigneur.

— Ne sais-tu pas que personne ne doit avoir faim sur

les terres de Couëbon sans être en droit de me demander du pain?

— Oh! je le savais bien que monseigneur pensait ainsi!

— Alors tu as été trop orgueilleux pour te soumettre et implorer ton pardon.

— Moi, orgueilleux! moi, ne pas me soumettre à monseigneur! allons donc... Tant qu'au pardon pour un coupable, cela ne me regarde pas!... Je suis venu vingt fois au château, mais porte close... Jean, que voilà, a fait dix lettres de sa plus belle écriture, qu'Ivonne, la pauvre chère femme, a eu le courage de remettre à ce scélérat de Paulet pour monseigneur... Ne recevant pas de réponse, je me suis dit que Dieu ne m'avait pas donné une femme et des enfants pour les laisser mourir de faim, et qu'il fallait bien leur trouver du pain au bout de mon fusil...

— Paulet, où sont les lettres que t'a remises Ivonne? demanda le comte.

— Monseigneur... je les ai perdues, répondit celui-ci visiblement troublé.

— Tu mens, fils du diable... Oh! pardon, monsieur l'abbé, pardon, mesdemoiselles... fit Martial; oui, sacripant, tu sais comment se perdent les lettres et les portefeuilles. Monsieur le comte, ajouta-t-il, voulez-vous me permettre de prendre les mains de mesdemoiselles Blanche et Nannecy, et là, devant vous, monseigneur, les tenant ces chères anges du bon Dieu, de jurer que je suis innocent?...

M. de Kervalec avait ce tact exquis qui caractérise les hommes calmes et généreux; il jugea parfaitement qu'il avait en sa présence un misérable et un honnête homme, il n'hésita pas un moment.

— Lorsque je crus Martial coupable, dit-il, je pouvais le livrer aux tribunaux; je laissai Martial vis-à-vis de ses remords et je me contentai de lui retirer son emploi; maintenant, je me félicite de n'avoir point fait intervenir entre nous d'autre justice que celle de Dieu, car aujourd'hui je tiens Martial pour innocent, et toi, Paulet, je te chasse en te disant que tu es un infâme coquin.

Paulet, confus, atterré, cherche en vain des excuses et n'en trouve pas!

Sur un nouvel ordre de M. de Kervalec il sortit en murmurant des menaces que personne n'entendit.

La bonté suit au cœur de l'homme les mêmes proportions que le soleil à l'horizon, elle éclaire peu à peu la volonté de ses lumineux rayons; c'était l'impression qu'éprouvait le comte pour le braconnier.

— Tu donnais un beau métier à ce garçon-là! lui dit-il en désignant Jean. Que vas-tu faire de ce savant sans emploi? un docteur peut-être? Qui vous a donc appris à écrire ces belles lettres que je n'ai point lues, maître drôle?

— M. l'abbé Sidoli, monseigneur.

— Ah! monsieur l'abbé, vous faisiez de l'instruction en partie double?

— Monsieur le comte, l'intelligence de ce petit bonhomme est merveilleuse; je lui ai donné un livre, une plume et trois leçons; il m'en a remercié par une lettre qui m'a fait pleurer lorsque ses parents ont été chassés du château.

— Il y a là de quoi vous faire rougir de honte, Gaston, dit M. de Kervalec, les progrès de vos sœurs et ceux de ce petit manant; songez donc, monsieur, que nous ne sommes plus au temps où le pommeau d'une épée servait à un gentilhomme de plume et de cachet.

— Mes sœurs sont deux, hasarda timidement Gaston... Celle qui saisit le mieux les leçons de l'abbé les répète à l'autre: moi, qui trouve souvent Horace et Virgile tout aussi difficiles à comprendre dans la bouche de notre précepteur que dans le livre, à qui voulez-vous que je m'adresse, mon père?

— A Jean, répondit en riant M. de Kervalec; tu lui continueras les leçons que lui donnait M. l'abbé, et Jean, en échange, te traduira ton Horace et ton Virgile!

A dater de cette matinée, Gaston eut un compagnon de jeux et d'études. Jean, le petit Baleinier, reconnut par son dévouement, par ses tendres soins, un bienfait sans nom, un honneur sans pareil pour ces temps-là, honneur et bienfait qui étaient venus le chercher sur le seuil d'une prison. Jean était un très-joli garçon, à la taille svelte, à l'œil brun, aux beaux cheveux noirs; sans le respect, dont il ne s'écartait jamais vis-à-vis de Gaston, sans une modestie de costume qui le reliait à sa condition primitive, on eût cru voir, au premier coup d'œil, l'aîné des enfants de Couëbon, tant l'extérieur du manant avait emprunté de noblesse à son intelligence.

Gaston et son père avaient eu une inspiration aussi profitable que bienfaisante, les progrès du jeune de Kervalec ayant été on ne peut plus sensibles depuis que Jean était admis à partager son éducation.

### III. — LES ANGOISSES DE LA TERREUR.

Les années passèrent, Blanche et Nannecy avaient seize ans, Gaston dix-huit, Jean vingt: si les événements avaient suivi le cours ordinaire des choses, les deux jeunes filles, à cette époque, eussent été bien près d'échanger en mariage le nom de Kervalec pour quelque autre noble nom; Gaston aurait été pourvu d'un régiment, et Jean, destiné à entrer dans les ordres, eût sans doute obtenu une prébende par la protection du comte de Kervalec... Mais, hélas! la France subissait la terreur de 93. Les jeunes gentilshommes se battaient en Vendée; dans les familles, les jeunes filles avaient perdu leur patrimoine et ne se mariaient pas; quant aux prêtres, on les guillotinait sans merci, et les jeunes clercs n'étaient plus oints que du sang des martyrs, qui leur léguaient pour bénéfice *l'échafaud!*

Une heure du matin sonnait à la pendule de cette bibliothèque du château de Couëbon, où nous retrouvons les deux jeunes filles, pâles, tremblantes, les yeux rouges de larmes, écoutant avec frayeur le vent d'hiver qui gémit encore dans les cours du château. Pauvre Nannecy! pauvre Blanche! où est leur père? où est leur frère? où est Jean enfin!...

— Une heure, dit Blanche avec effroi, et Jean n'est pas ici! Mon père, mon pauvre Gaston!

— Pauvre père, pauvre frère, ajouta Nannecy, pris les armes à la main, enfermés au Bouffay, exécutés demain peut-être!...

— Oh! ma mère, ma mère, s'écrièrent les deux sœurs en tombant à genoux devant le portrait qui leur souriait du fond de son cadre, tu es notre ange là-haut! protége ceux que tu as laissés sur la terre.

Et, comme si l'ange des morts eût déjà porté cette prière aux pieds de Dieu, une porte s'ouvrit, et Jean parut avec des glaçons aux cheveux, couvert de neige, et tel qu'il était le jour où il entra pour la première fois, pauvre et blessé, dans cette bibliothèque.

— Venez, dit-il; d'un moment à l'autre on peut fouiller le château et vous arrêter; il n'y a pas un moment à perdre.

Il jeta à la hâte deux pelisses sur les épaules des demoiselles de Kervalec, et, les saisissant par la main, il les en-

traîna dans la campagne, où la neige tombait à flots. Toujours courant, ces deux jeunes filles firent ce que seules les nobles dames de la Bretagne et de la Vendée pouvaient faire en 93, trois lieues à pied, dans des chemins impraticables et par une froide bise de décembre! Jean leur permit enfin de se reposer à Pont-Rousseau, dans un sale petit gîte, qui leur parut un palais; là était Marguerite, qui les attendait en tremblant. Or, voici ce qui était arrivé.

Depuis huit jours, Jean avait inutilement usé son intelligente et énergique volonté contre les murs du Bouffay; il n'avait pu réussir à y pénétrer, ni à faire parvenir au comte la moindre nouvelle. Oh! comme alors surtout il regrettait son père, ce brave et bon Martial, qui avait été tué dans le combat où M. de Kervalec et son fils furent arrêtés par les *Bleus!* Lui sans doute, pensait Jean, aurait eu plus de succès; il aurait su tromper la vigilance atroce de ces geôliers!... Le désespoir, noir comme un ciel d'orage, a aussi ses éclairs lumineux qui le traversent et l'éclairent; l'esprit de Jean eut un de ces éclairs-là!

### IV. — LE TROU-AUX-RATS.

Vous vous rappelez Paulet, cet affreux Paulet, ce sournois de garde-chasse, cet infâme calomniateur du brave Martial. Eh bien!... Paulet était devenu membre du Comité de salut public à Nantes, ce qui lui donnait droit de vie et de mort sur tous ceux qui lui déplaisaient; on appelait alors les pauvres gens arrêtés sans motifs, et guillotinés de même, des *suspects!...*

Jean courut donc chez le *citoyen* Paulet, qui habitait, sur le quai de la Fosse, un magnifique hôtel.

— Me reconnais tu, Paulet?

— Oui certes, et comme je voulais te faire arrêter, je te remercie de t'y prêter d'aussi bonne grâce.

— Je sais parfaitement que tu as un compte à régler avec mon père; cela ne me regarde pas, vous vous arrangerez dans l'autre monde. Quant à moi, je ne suis point assez stupide pour t'apporter ma tête, mais je t'offre mon amitié et une bonne nouvelle; veux-tu accepter l'une et savoir l'autre?

— Hum!... ton *amitié* et une bonne nouvelle... Voyons toujours la bonne nouvelle? grommela Paulet.

— C'est un grand secret, poursuivit Jean, un grand secret, dont tu partageras les bénéfices avec moi, à condition que tu m'aideras à en jouir en me permettant de devenir désormais un brave sans-culotte, au lieu de n'être qu'un chouan traqué et suspect comme je le suis? Tu es puissant, mais tu n'as pas le sou; tu peux bien faire couper le cou aux riches, mais ces têtes coupées ne t'apprennent pas où sont leurs trésors; moi, je sais où est celui des Kervalec: argent, titres, bijoux, en veux-tu, part à deux?

Et Jean, par un suprême effort, tendit sa main à la main du bandit!

— Cause donc toujours, dit Paulet...

— Non, de par Robespierre, je ne dirai pas un mot de plus: tu peux maintenant me faire arrêter, mais si tu prends ma tête je garde mon secret. Ma mort ne te ferait même pas beaucoup d'honneur: est-ce que je suis un ci-devant, moi?... Demain les deux Kervalec doivent subir leur arrêt; leur château sera pillé, vendu, démoli peut-être; veux-tu que nous en soyons les héritiers?

Il y avait tant de vérité et tant de bonhomie dans les paroles de Jean, que Paulet y ajouta foi.

— J'irai, dit-il, mais à une condition.

— Laquelle?

— Je serai armé, et tu ne le seras pas.

— Est-ce qu'il y a besoin d'armes pour ouvrir un coffre-fort? répondit Jean avec la plus parfaite insouciance. Arme-toi jusqu'aux dents si cela te plaît, moi, je n'ai besoin que de la clef.

Paulet et Jean se rendirent donc à Couëbon. Arrivés à la nuit tombante, ils montèrent avec précaution, et comme deux voleurs, l'escalier tournant de la tour en ruine.

— C'est là, dit Jean en s'arrêtant; là, tu sais, dans le *Trou-aux-rats...*

On appelait ainsi une niche de six pieds carrés, pratiquée dans le mur, laquelle avait autrefois servi de prison et d'oubliette aux anciens seigneurs de Couëbon. Le *Trou-aux-rats* n'avait d'autre ouverture qu'une lucarne grillée et une dalle tournante qui s'ouvrait en dehors; c'était un tombeau véritable, pouvant parfaitement convenir à un dépôt.

Le moment était suprême... Paulet tira de sa ceinture un pistolet et l'arma, Jean leva les yeux au ciel et pria Dieu!

— Que crains-tu donc? demanda Jean affectant de rire. Tiens, je passe le premier, dit-il en se glissant dans le *Trou-aux-rats...* Ma foi! part à deux, c'est bien; part à trois, nous eussions été mal à l'aise.

Entraîné par tant de gaieté, Paulet le suivit.

Alors une lutte inouïe s'engagea entre ces deux hommes... Par un mouvement désespéré, Jean désarma Paulet, lui cassa la tête et enferma son cadavre dans le *Trou-aux-rats*, en faisant tourner la dalle qui murait ce tombeau.

C'était après cette énergique expédition qu'il avait entraîné Blanche et Nannecy à Nantes, car il fallait agir promptement, avant que la disparition de Paulet donnât l'éveil aux soupçons.

### V. — VICTOIRE ET CONQUÊTE.

Le portefeuille du mort était celui-là même qu'il avait soustrait, cinq années auparavant, au comte de Kervalec; Jean s'était à son tour emparé de ce portefeuille qui ne renfermait aucune valeur, mais, ce qui valait beaucoup mieux alors, des saufs-conduits et des *blancs-seings* signés *Carrier*, commissaire extraordinaire de la République en Bretagne. Jean, nanti de ce trésor, ne perdit pas une minute; il acheta à la première friperie un costume complet de sans-culotte, depuis le chapeau pointu jusqu'au gilet à grands revers; il endossa le costume et se présenta au Bouffay, le nez au vent, la voix haute, le geste impérieux!

— De la part du citoyen Paulet.

— Pourquoi faire?

— Pour l'élargissement des deux Kervalec.

— Des deux ci-devants, des deux aristocrates du n° 6? murmura le geôlier avec surprise...

— Va donc, animal! Les deux Kervalec sont des amis: ils nous mettent sur la trace de certains suspects insaisissables, ils nous livrent la correspondance des émigrés, et ils déposent leur fortune sur l'autel de la patrie.

— Mais, enfin... vos pouvoirs?

— Les voici, dit avec une impatience feinte qui n'était que de l'angoisse, le courageux Jean!

— Ah! la carte du citoyen Paulet, et l'ordre d'élargissement signé Carrier... Je n'ai rien à dire, répondit le geôlier, nous sommes en règle.

...... La nuit suivante, un bateau de pêcheur quittait la petite crique de Saint-Gilles et transportait à bord d'un navire anglais, cinglant toujours au large, le comte de Kervalec, Gaston, Nannecy, Blanche et Marguerite; le

pêcheur qui avait conduit le bateau, c'était Jean, leur libérateur.

Une fois le pied sur cette planche tutélaire de sauvetage qui était à la fois la vie et l'exil, la famille de Kervalec tout entière entoura Jean et lui prodigua les plus tendres, les plus affectueuses expressions de reconnaissance. Celui-ci, les yeux baignés de larmes, ploya le genou devant le comte de Kervalec et lui demanda sa bénédiction.

— Eh! pourquoi me demandes-tu ainsi le te bénir, mon fils? répondit celui-ci; le Ciel ne s'en est-il pas chargé de cette bénédiction, en nous faisant tous libres et réunis?

— Parce que je ne pars pas, moi, monsieur le comte, répondit Jean... Tandis que vous vous battiez en gentilhomme, je protégeais votre château et vos filles; je vous remets celles-ci, mais je retourne garder le château.

— Noble et cher imprudent, s'écria le comte en serrant l'héroïque jeune homme dans ses bras; mais tu seras suspect, mis hors la loi toi aussi, et alors?

— La loi de qui? répondit Jean en souriant; la loi de Paulet, qui ne sortira jamais du *Trou-aux-rats*? Soyez tranquille, je suis sans-culotte et propriétaire de Couëbon à dater de ce jour. Il y a un moyen certain d'éluder le titre de *suspect*, c'est de s'approprier la dépouille des proscrits.

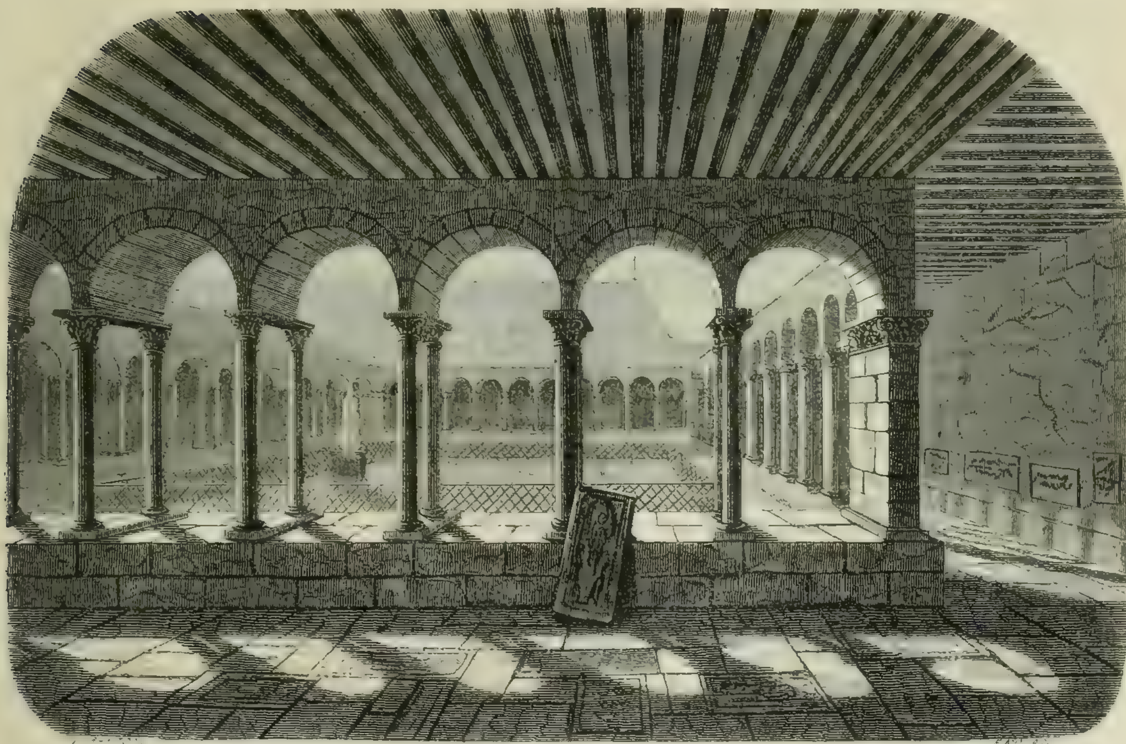
Vous auriez pu retrouver au château de Couëbon, en 1830, Jean, le petit braconnier; mais il était chez son beau-père, le vieux et respectable comte de Kervalec, alors plus qu'octogénaire. Jean était devenu le général d'Orveaux, et avait épousé Nannecy de Kervalec. Ce brave général comptait, au nombre de ses plus chers souvenirs, deux blessures dont il montrait les cicatrices; l'une au front, faite par le sabre d'un hulan, ce qui lui avait mérité la croix d'honneur et son premier grade; l'autre au bras droit, large et profonde morsure d'un piége à loup, ce qui lui avait valu la pitié généreuse de Nannecy de Kervalec et tout le bonheur de sa vie.

Quant à l'exécution du *Trou-aux-rats*, il en avait demandé le pardon à Dieu avec tant de ferveur, que Dieu lui avait sans doute accordé ce pardon.

FANNY DE MOUZAY.

# VOYAGE EN FRANCE. LANGUEDOC (1).

## SAINT-PAPOUL, PRÈS CASTELNAUDARY.



Saint-Papoul. Restes de l'ancien cloître.

### I. ORIGINES. MARTYRE DE SAINT PAPOUL.

Le druidisme celtique palpitait encore sous le paganisme romain, lorsque le Dieu crucifié ouvrit ses bras à la Gaule narbonnaise. Elle s'y jeta avec effusion, et la semence catholique y germa rapidement, arrosée du sang des martyrs de Dioclétien. C'était au milieu du troisième siècle. Saint Saturnin allait évangélisant le pays

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes. Cet article complète le *Tour en Languedoc*, publié dans le tome XVI.

de Toulouse. Un grand nombre de néophytes se faisaient apôtres autour de lui. Parmi les plus ardents se signalait le disciple Papulus. Rien de touchant et de sublime comme la marche de ces hommes, qui entreprenaient, une croix à la main, la conquête du monde. Les uns, déchirés par le cilice, menaient la vie d'anachorètes dans les montagnes et les bois. Les autres catéchisaient les chefs dans leurs forteresses, les citoyens sur les places des villes, les laboureurs à travers les campagnes. Et quand les soldats romains les arrêtaient, ils se livraient sans résistance, couraient au martyre comme à une fête, et voyaient de leur dernier regard une foule de nouveaux apôtres surgir au pied de leur échafaud. Tel fut, comme on l'a raconté ici même, le sort de saint Saturnin à Toulouse. A cette nouvelle, Papulus ne fit que redoubler de courage, et vit des populations entières embrasser la foi qui plaçait la vie dans la mort. Les patriciens lui firent expier ses triomphes en l'enveloppant dans la persécution lancée par Dioclétien, comme un vaste réseau, sur le monde entier. Ce n'est pas à l'endroit même où s'éleva Saint-Papoul, que l'apôtre reçut la couronne du martyre. Ceci est une erreur générale. Le supplice eut lieu sur un des coteaux voisins, qui s'appelle encore l'Ermitage. C'est là que les disciples du saint et de leurs successeurs consacrèrent une chapelle à sa mémoire. Quand le christianisme fleurit en liberté, les pieux ermites quittèrent l'aride coteau pour s'établir dans la féconde vallée de Saint-Papoul. Une grande et riche abbaye s'y développa d'année en année, groupant sous sa protection et animant de sa vie des chaumières et une population agricole. Ainsi naquit la petite ville de Saint-Papoul. Et (il est bon de le rappeler à ceux qui l'oublient) telle est l'origine de toutes les communes de France, c'est-à-dire de toute la civilisation moderne.

Le portail muré qui formait autrefois l'entrée de l'église de Saint-Papoul était au moins contemporain de Charlemagne. Voilà une date assez respectable.

## II. L'ABBAYE. SES RESTES.

Après avoir donné l'existence au pays, l'abbaye lui donna la science. Des Bénédictins y amassèrent, de siècle en siècle, ces trésors d'érudition, d'où sort toute l'histoire, comme d'une source intarissable. En 1317, le pape Léon XXII érigea Saint-Papoul en évêché, et l'abbé Bernard de Latour y reçut le premier la crosse et la mitre. Un de ses successeurs, Guillaume de Cardillac, fonda le célèbre château de Villepinte et la chapelle de la Vierge, qu'il dota d'une croix et d'une statue d'argent. Ces trésors disparurent en 1793. Ils furent volés à Dieu, au nom de la nation. Le couvent, agrandi d'un palais épiscopal au dix-septième siècle, eut le même sort, au même titre, et il n'en reste plus que l'église et le cloître, reproduits par notre dessinateur.

Ce dernier se compose de quatre galeries, bordées d'élégants portiques, dont les cintres pleins reposent sur un double rang de sveltes colonnes, reliées deux à deux par une double série de chapiteaux. Ces chapiteaux sont ornés avec une richesse et une variété infinie ; on y reconnaît la naïveté des pieux artistes du moyen âge.

Grâce aux louables instances du général d'Hautpoul, et de M. de Ricaud, maire de Saint-Papoul, ce cloître précieux, élevé au rang des monuments historiques, est désormais assuré contre la destruction.

## III. L'ÉGLISE. L'ÉVÊCHÉ.

On passe du couvent à l'église par un gracieux portique. Les détails et les contours de l'abside, les colonnes, les corniches, les gros modillons, les fenêtres nues à plein cintre, remontent au delà du treizième siècle. Les sculptures, où revivaient la mission et le martyre de Papoul, étaient peut-être barbares ; mais plus barbare encore est le badigeon moderne sous lequel on a eu le mauvais goût de les ensevelir. L'église est flanquée d'une tourelle extérieure, plus ancienne qu'elle-même ; et, en tournant à droite, on trouve une chapelle, et, sous un arc surbaissé, le tombeau en marbre blanc de l'évêque Donadieu.

Il nous reste à visiter le palais épiscopal. M. Tournier, membre de la Convention, l'acheta en 1792 ; mais il faut dire à sa décharge qu'il ne voulut rien prendre du mobilier, ni de la terre de M. de Maillé, le dernier évêque. Il fit d'ailleurs restaurer le monument, sans lui ôter son cachet religieux ; et cette belle résidence est devenue, de mains en mains, celle du général d'Hautpoul, gouverneur actuel de l'Algérie. Un de nos dessins en représente la nouvelle façade.

Cours spacieuses et ombragées, galeries à jour, vestibules où le printemps fleurit en hiver, vastes appartements d'une élégance accomplie, parc enchanté par les eaux, les fleurs et la verdure ; oratoire champêtre, orné d'une Vierge de Canova ; traditions de l'ancienne politesse, et aussi de l'ancienne foi et de l'ancienne charité, tels sont aujourd'hui l'aspect et le caractère du palais des évêques de Saint-Papoul (1).

## IV. TRADITIONS. MONTMORENCY. LE NOEUD D'ÉPÉE.

Quand vous sortez de la petite ville, un amphithéâtre de riants coteaux vous entoure ; des cours d'eau limpide se croisent à vos pieds, comme des rubans de moire dans la verdure. Montez cette pente douce vers l'ouest, jusqu'au plateau d'où le clocher se perd à l'horizon ; voici la route que la main de l'homme vient de tracer dans les gorges de la Montagne-Noire, et qui rattache ces campagnes fertiles à celles que baigne le canal du Midi. Tandis qu'elle vous conduit à Castelnaudary, interrogez le sol historique qui vous porte, et vous allez voir surgir à vos yeux, vous allez entendre sonner à vos oreilles les plus sanglants fantômes, les plus terribles souvenirs des Albigeois, de la Ligue et de la justice de Richelieu. Chaque paysan pourra vous montrer, en se signant, les ombres de Simon de Montfort et du comte de Toulouse, la cendre des hérétiques brûlés par l'Inquisition, les os des soldats de Montmorency, retournés par le soc de la charrue.

Parmi ces traditions populaires, nous citerons la suivante, recueillie chez des bûcherons de la Montagne-Noire, et que nous n'avons trouvée nulle part ailleurs.

Le duc Henri II de Montmorency, fils du grand connétable, filleul de Henri IV, maréchal et gouverneur du Languedoc, allait livrer la fameuse bataille de Castelnaudary aux troupes de Louis XIII et de Richelieu, contre lesquels son ambition et celle de Gaston d'Orléans avaient soulevé la moitié de la province. Le 31 août 1632, il occupait une ferme du pays avec le comte de Rieux, lors-

(1) Cette description de Saint-Papoul et les illustrations qui l'accompagnent ont été rédigées et dessinées d'après les notes et les croquis envoyés par M. A. Metgé, avocat, licencié ès sciences, à qui nous exprimons ici publiquement notre reconnaissance.

qu'on lui amena un courrier de l'armée royale, nommé d'Autreuil, que ses éclaireurs venaient d'arrêter dans la campagne. C'était un beau jeune homme de vingt-six ans, à la figure douce et mélancolique, et qui semblait défendre plus chèrement que sa vie un nœud de ruban rouge attaché à la garde de son épée.

— Tu portes la couleur du cardinal, la couleur du sang! lui dit le maréchal en avançant la main...

Le courrier trembla et serra le nœud contre son cœur. Puis, sentant sa faiblesse devant un tel ennemi, il considéra la belle tête du prince, alors âgé de trente-sept ans, et lui montrant un ruban vert caché sous le ruban rouge :

—N'aimez-vous donc plus, monsieur le duc, lui demanda-t-il à demi-voix, pour méconnaître ainsi l'emblème de l'espérance?

Montmorency retira la main en souriant, et dit à l'oreille du comte de Rieux :

— C'est quelque fiancé qui a besoin de vivre ; nous lui arracherons sans peine les secrets de l'ennemi.

Et il interrogea d'Autreuil sur la position, le nombre et les projets de l'armée de Schomberg.

Mais le jeune homme se redressa et répondit noblement :

—Je suis votre prisonnier, et non votre espion. Enchaînez-moi sans m'avilir, et ne me demandez pas ce que vous ne feriez point à ma place.

Le duc regarda le courrier avec émotion; mais sa tête, comme toujours, l'emporta sur son cœur. Il renouvela ses questions, y joignit le raisonnement, les promesses, et, enfin, les menaces... La lutte devint pressante et acharnée... D'Autreuil en sortit vainqueur et le maréchal furieux. Perdant alors toute mesure, et voulant réussir à tout prix, le duc arracha au jeune homme son nœud d'épée et lui dit, en lui montrant un pistolet:

—Tu ne reverras plus celle qui t'a donné ce ruban, et tu vas mourir, si tu ne me réponds pas: Schomberg est-il prêt à livrer bataille? Oui, ou non?

Le sacrifice était au-dessus des forces du courrier. Il pâlit, chancela, versa des larmes ; et le pistolet lui craquant à l'oreille, il laissa enfin tomber ces mots :

—Non, Schomberg n'est pas prêt. Il m'envoyait prier le marquis de Cavoie de négocier avec vous...

— En ce cas, il sera battu demain! s'écria le maréchal triomphant. Qu'on garde cet homme à vue, pour savoir s'il a dit vrai, et que chacun soit prêt à monter à cheval au point du jour.

L'arrivée de Cavoie dans la nuit confirma le dire du courrier et la confiance du duc.

— Nous parlementerons après le combat, répliqua-t-il fièrement à l'ambassadeur.

Et l'armée royale, en s'éveillant, vit les sept mille rebelles dans les champs de Castelnaudary. Mais, ce qui devait faire le triomphe du duc causa précisément sa perte. Trop sûr de vaincre, il fut impétueux jusqu'à la folie. Il montait un cheval gris pommelé, panaché de plumes éclatantes, qui le dénonçait à tous les coups. Il s'avança jusqu'à vingt-cinq pas des royalistes, vit son escadron décimé par leur mousqueterie, reçut lui-même une balle à la gorge, et, perdant la tête dans sa fureur, s'élança au milieu du camp ennemi, avec le comte de Rieux et six cavaliers, en franchissant un fossé de trois ou quatre toises. Tant d'audace effraye d'abord les soldats de Schomberg. Montmorency pénètre jusqu'à leur septième rang, culbutant tout ce qui lui résiste. Mais bientôt lui-même reçoit une grêle de balles. L'une lui perce la joue, l'autre lui brise les dents. Dix autres labourent son cheval, qui s'abat raide mort sous lui... Il est aussitôt arrêté, pansé à la hâte, étendu sur une échelle garnie d'une planche, et porté, par ses vainqueurs, derrière son camp en déroute, dans cette même ferme où se trouvait encore d'Autreuil.

Cette chute immense avait été l'affaire d'une demi-heure. Le captif y sentit la main de Dieu, et, frappé d'un soudain repentir, il comprit dès lors et avoua sa faute.

Se tournant vers le courrier délivré par les royalistes :

— Vous voyez la justice d'en haut, lui dit-il, vos révélations n'ont servi qu'à me perdre.

A ces mots, les soldats de Schomberg saisissent d'Autreuil comme traître au roi, et le duc s'efforce en vain de réparer son imprudence. Une heure après, il la sentit plus amèrement encore, en voyant arriver, tout en larmes, une belle jeune fille de Castelnaudary. C'était la fiancée du courrier, celle qui lui avait donné le ruban vert et rouge.

— Ah! s'écria le duc avec désespoir, il ne manquait plus que ce remords à mon supplice!

Il fut transporté d'abord à Castelnaudary, puis à Toulouse, à travers les populations gémissantes; car il était l'idole de la foule et son repentir avait touché tous les cœurs, excepté celui de Richelieu. Louis XIII lui-même dut se rendre invisible pour refuser sa grâce à la France entière, qui l'implorait à deux genoux...

On sait comment le duc mourut, après avoir demandé pardon à Dieu, en disant d'une voix ferme à son bourreau :

— Frappe sans crainte! je l'ai mérité. Sa belle tête tomba, expiation suprême! devant la statue de Henri IV, son parrain ; du roi que son père, le connétable, avait conduit au trône de France.

La veille de ce jour terrible, ajoute la tradition, Louis XIII fit interroger Montmorency sur son dernier vœu, espérant que ce vœu serait son propre salut, qu'il n'eût point refusé à lui-même. Le maréchal réclama seulement la vie du courrier d'Autreuil, condamné à mort, comme lui, pour le lendemain.

— J'ai failli librement et par ambition, dit-il à l'envoyé du roi, tandis que cet homme a péché par contrainte et par tendresse de cœur. Ma dernière volonté est que mon sang rachète le sien. Il implora aussi pour lui la belle reine, Anne d'Autriche ; elle se souvint qu'avant sa révolte le duc avait un tel culte pour elle, qu'il forçait ses amis à s'agenouiller devant son portrait... Bref, Montmorency sauva son compagnon d'infortune.

Alors il fit venir dans sa prison le jeune homme et sa fiancée, qui furent unis en mariage par son confesseur. Le cadeau nuptial du prince fut le nœud d'épée qu'il avait enlevé à son captif, la veille de la bataille.

Mais d'Autreuil, dégradé, restait sans place et sans ressource... La veuve du maréchal, à laquelle il fut chargé de porter sa moustache et sa cadenette, avec une lettre d'éternel adieu, lui assura une pension et le chargea de garder le tombeau de marbre qu'elle fit élever à son mari, et qui se voit encore dans l'église de Moulins (1).

P. C.

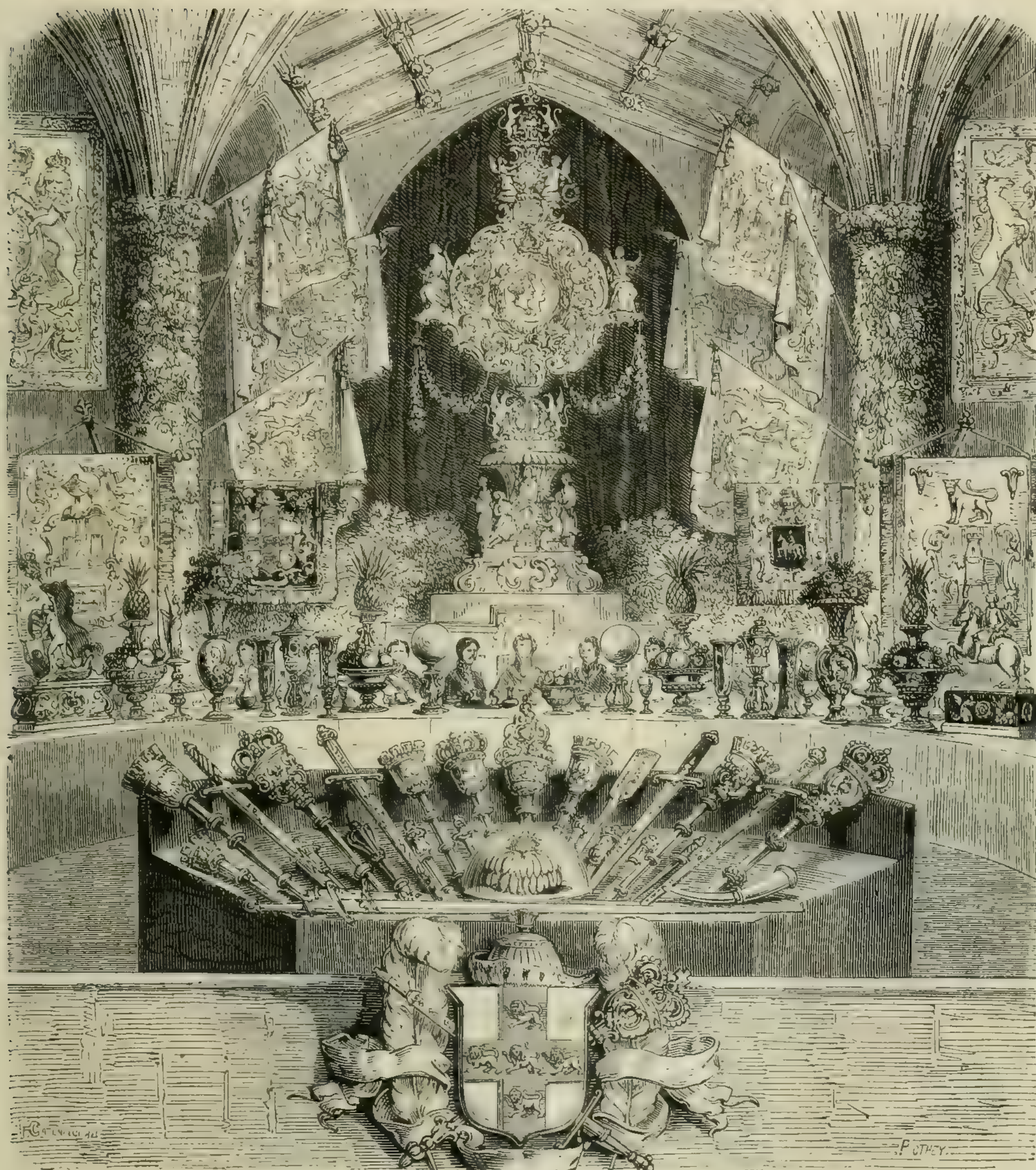
(1) Voici par quel singulier hasard ce mausolée échappa aux fureurs de 93. Des révolutionnaires, armés de pioches, se disposaient à le démolir, lorsqu'un spirituel réactionnaire, ou peut-être un jacobin naïf, s'écria dans la foule : — Vous allez détruire le monument d'un parfait sans-culotte. Le citoyen Montmorency est mort victime du despotisme d'un prêtre et d'un roi! — Ces mots irrésistibles arrachèrent aux vandales le tombeau d'un cousin des rois de France.



Saint-Papoul. L'ancienne église et le château moderne.

# EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES.

## LE PALAIS DE CRISTAL.



Salle du grand banquet d'inauguration de l'exposition de Londres.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Le sort en est jeté. Pendant que la France, lancée à la nage dans l'océan des rêves, quitte le corps solide pour l'ombre vaine, l'Angleterre saisit la proie substantielle au passage, et ouvre dans son île les jubilés universels de l'industrie. Quelle perte pour nous et quelle conquête pour nos voisins! D'abord, le chef-lieu des arts et métiers se trouve ainsi transporté de Paris à Londres. Et soyez sûrs que John Bull ne négligera rien pour que le provi-

soire devienne le définitif. Nos produits seront en vain les plus beaux et les meilleurs du monde. Ils seront critiqués par une presse anglaise, dessinés par des artistes anglais, jugés par un jury anglais. Les éloges mêmes et les récompenses qu'on leur décernera seront calculés pour leur donner un honnête croc-en-jambe. C'est cependant la France qui a inventé les concours et les expositions industrielles. Il est vrai qu'elle n'a pas su les réaliser, et qu'elle a fait, en 1849, l'immense gaucherie de fermer ses galeries aux fabricants anglais! Ceux-ci nous répondent en ouvrant les leurs aux fabricants de l'univers. De la sorte, au lieu de venir se faire battre publiquement à Paris, ils nous forcent d'aller nous faire battre sournoisement à Londres.

La France invente et crée, l'Angleterre applique et profite : toujours la même histoire!

LES PROFITS DE JOHN BULL.

Et quels profits, bon Dieu! que ceux de l'exposition universelle!

Voyez-vous d'ici ces millions de pèlerins qui s'acheminent vers Londres de tous les points du globe? Ils sont « rasés de frais, gantés de jaune, chaussés de vernis. » Ils mangent, chemin faisant, les huîtres les plus fraîches, sans songer à se parer des coquilles comme les pèlerins d'autrefois. Ils ont le gousset bourré d'or et d'argent, qui va pleuvoir comme grêle dans tous les hôtels et toutes les boutiques d'Albion.

Voyez-vous, d'un autre côté, ces milliards de colis embarqués sur des navires anglais, voiturés par des chariots anglais, rançonnés par des octrois anglais, maniés par des commissionnaires anglais, déballés et remballés par des ouvriers anglais?

Comptez combien cela va produire de pence, de schellings et de livres!

Nous-même, en écrivant cet article, nous travaillons malgré nous pour l'Angleterre et contre la France. Mais qu'y faire à présent que le sort en est jeté?

LE TEMPLE ET LES PELERINS.

Il faut bien convenir que John Bull a préparé son triomphe avec une habileté et une pompe admirables. Voici d'abord la salle du grand banquet d'inauguration, avec ses ornements de feuillages et de fleurs, avec ses drapeaux flottants, avec ses bannières semées de léopards, avec ses bustes et ses groupes nationaux, avec son immense table entourée de princes, chargée de vaisselle d'or, avec les insignes de la mairie de Londres, épées, couronnes et bâtons municipaux.

Magnifique symbole de cette curée universelle qui va repaître l'Angleterre en 1851, et dont toutes les nations accourront payer la carte incalculable!

Voici maintenant le palais de l'exposition sorti par enchantement des ombrages séculaires de Hyde-Park. Tout fer et tout cristal! C'est bien là la métropole des intérêts matériels et fragiles de ce monde. La foi chrétienne, qui bâtit non-seulement pour cette vie, mais pour la vie éternelle, élève des cathédrales de pierre, indestructibles dans leur grâce et leur élégance spirituelle. Le génie commercial, avouant sa propre vanité, se contente d'un temple de verre, sanctuaire improvisé des choses temporelles, que la grêle défoncera au premier jour, ou que l'ouragan emportera comme la tente d'un camp dans le désert.

Le palais de cristal, exécuté en trois mois par 1500 ouvriers, couvre une superficie de 752,832 pieds carrés dans le vaste jardin de Hyde-Park. On n'a réellement employé dans cet étrange bâtiment ni briques, ni pierres, ni mortier. Les seuls matériaux sont : 900,000 pieds carrés de verre; 3,300 colonnes de fonte soutenues par 2,224 arcs-boutants du même métal, et du bois pour les murs du rez-de-chaussée. Le palais de cristal présente l'aspect d'une église gothique : un transept, long de 408 pieds sur 72 pieds de large et 108 de haut, rompt la monotonie des façades latérales. Les étages vont en diminuant à mesure qu'ils s'élèvent comme les galbes d'un pignon du moyen âge. L'avenue centrale est longue de 1848 pieds, large de 72, haute de 76. Indépendamment de l'immense espace réservé à l'exposition, on a disposé, au nord de l'édifice principal, une salle spéciale pour les machines. On a en outre établi trois cours, où il sera loisible aux visiteurs de se reposer et de prendre des rafraîchissements. L'une, intérieure, placée dans l'aile septentrionale du transept, est ombragée d'arbres qu'on a enfermés expressément dans l'enceinte et à l'usage exclusif de l'aristocratie. La seconde, à l'ouest, servira à la classe moyenne, et la troisième, au nord-est, recevra le commun des martyrs. Ces distinctions caractérisent mieux que les plus profondes dissertations l'état social de l'Angleterre. Une grille de fer entoure le palais, et quatorze portes s'ouvrent sur la façade. Les derniers travaux se continuent souvent jusqu'à minuit, à la lumière du gaz, qu'on a fait venir sur le terrain. On espère qu'après l'exposition, le palais de cristal sera conservé et transformé en un jardin d'hiver qui surpassera tout ce qu'on a créé dans ce genre.

Par une singularité qui étonnera la France et qui est toute naturelle en Angleterre, cette œuvre colossale, étrangère à l'Etat, est une entreprise particulière, accomplie par l'association et la souscription. La Cité de Londres seule a fourni 26,439 livres sterling (660,975 francs). On a tiré de Canton, en Chine, 41,250 francs, comme remerciement de l'empoisonnement organisé de l'opium!

On sait, en outre, qu'une flottille de plaisir est partie du Céleste-Empire, sous la conduite d'un mandarin, pour aller voir l'exposition anglaise.

Le même empressement se fait remarquer sur tous les points du globe. Les Américains ont mis en commun des centaines de mille francs pour arriver par bataillons à travers l'immensité des flots. Déjà un grand nombre de voyageurs affluent à Londres. Plus de trente compagnies de chemins de fer anglais se sont entendues pour transporter les curieux à prix réduits. Ces curieux payent d'ailleurs chèrement l'avant-goût qu'ils prennent de l'exposition. Il n'en coûte pas moins de 6 fr. 25 c. pour visiter le palais de cristal avant son ouverture au public.

Le *Musée des Familles* vous décrira bientôt en détail les méandres de ce palais féerique et les merveilles qui s'y sont donné rendez-vous des quatre parties du monde.

Aujourd'hui (à tout Français tout honneur), nous allons vous faire connaître un artiste dont nous avons déjà parlé à l'occasion de l'Exposition parisienne de 1849, et qui doit figurer au premier rang dans le bazar ouvert par les Anglais à l'industrie universelle. Il s'agit d'AVISSEAU, le potier de Tours, le Bernard Palissy de notre époque.

Nous avons trois raisons de l'honorer avant tous : 1° c'est un véritable et grand artiste ; 2° il est si modeste, que la gloire est obligée d'aller au-devant de lui ; 3° sa vie est un modèle de courage et de vertu, qu'il est utile de proposer à chacun. Quant à l'intérêt, nous savons peu de romans qui vaillent cette simple histoire. Elle rappelle, par ses épisodes les plus touchants, cette autre histoire, que vous connaissez, de l'illustre potier du seizième siècle.

# AVISSEAU, LE POTIER DE TOURS (1).

### TATONNEMENTS DE L'ENFANCE.

Comme Bernard Palissy, Charles Avisseau naquit de pauvres artisans. C'était à Tours, en 1796, le jour de Noël, à l'heure où l'étoile de rédemption luisait aux bergers comme aux rois. Son père était tailleur de pierres, et ouvrier dans une poterie aux temps de chômage. Charles l'accompagnait à la fabrique, pour débarrasser sa mère, comme disent les indigents, et pour ajouter quelques oboles au salaire de la journée, souvent insuffisant à la nourriture de la famille. Or, il y avait des émailleurs dans l'atelier. L'enfant les observa et prit goût à les imiter. Il traça des fleurs et des papillons sur cette faïence grossière, qui est la porcelaine du peuple. Le patron remarqua son travail, et devinant un habile ouvrier, l'attacha à la fabrique. Dès lors Charles devint un homme. Le soir, à la veillée de famille, sous la lueur fumeuse de la petite lampe, il refaisait les dessins du jour et en inventait pour le lendemain; avec quels instruments? c'était une pitié! Ne pouvant acheter des crayons, il en fabriquait avec des argiles qu'il broyait, et il traçait ses ébauches sur les murailles, en guise de papier, comme Giotto avait tracé les siennes sur le sable, avant d'avoir à sa disposition des toiles et des couleurs. Ce ne fut qu'au bout de longues années de ce « grand et extrême labeur, toujours accompagné d'un millier d'angoisses (2) », que notre apprenti put économiser quelques sous pour se procurer du papier et des crayons.

Il n'en fut pas moins bientôt l'artiste de la manufacture. Avec cette ardente curiosité qui est le signe du talent, il étudia les diverses branches de son métier, les terres, leur cuisson, les émaux; et, bref, n'ayant plus rien à apprendre chez son maître, il fut placé comme surveillant, par M. de Bezinval, à la fabrique de faïence fine de Beaumont-les-Autels.

Là, il trouva le temps de réformer la construction des fours, la combinaison des argiles et des minéraux. Il modela enfin ses idées, mais trop mal pour se satisfaire.

### RÉVÉLATION.

Il en était là, tâtonnant dans l'ombre, appauvri encore par un humble mariage, et n'ayant du père de famille que la couronne d'épines, lorsqu'un vieux bassin en terre émaillée lui tombe dans les mains, comme une ancienne faïence italienne était tombée dans celles de Palissy. Il reste ébloui, fasciné; il reconnaît le chef-d'œuvre qu'il rêve, la solution du problème qui fait son martyre... Les couleurs s'appliquaient sur le fond sans le secours de l'émail blanc. Le travail était merveilleux, les détails infinis, les reflets admirables...

— Qui a fait ce prodige? s'écria notre ouvrier avec transport.

— Bernard Palissy! lui répondit-on; un potier comme vous, qui vivait à Saintes, il y a trois siècles, et qui a emporté son secret dans la tombe.

C'était la première fois qu'Avisseau entendait prononcer le grand nom de Bernard Palissy.

(1) Voyez tome XVI, pag. 331 et 332.
(2) Paroles de Bernard Palissy.

— Eh bien! ce secret, je le retrouverai! se dit-il en se frappant le front. Si cet homme était un potier comme moi, je deviendrai un artiste comme lui!

Et le voilà cherchant de nouveau, cachant son modèle à ses camarades, passant les nuits devant son four, chimiste ignorant, dessinateur inhabile, modeleur inexpérimenté, inventant sans livres, sans maîtres et sans instruments, une science, un art, des procédés à lui; en un mot, *apprenant tout avec les dents*, comme dit Bernard, c'est-à-dire au prix des plus cruelles privations.

Ah! pauvre et illustre Bernard! toi qui avais livré le premier ce combat de Jacob au fantôme, avec quelle joie tu serais sorti du tombeau pour dire à ton continuateur: — Voilà mon secret! hérite de ma gloire sans hériter de mes souffrances!...

Mais il était écrit qu'Avisseau subirait absolument les mêmes épreuves que Palissy; et nous ne pouvons mieux signaler ces étonnantes ressemblances qu'en laissant parler ici l'auteur du *Traité de l'art de Terre*. Il vous racontera l'histoire de son continuateur en vous racontant sa propre histoire, et vous y trouverez en même temps un chef-d'œuvre de la langue de Montaigne et de Rabelais.

### LE PRÉDÉCESSEUR.

« J'emploierois mille rames de papier, dit Bernard, pour escrire tous les accidents qui me sont survenus en cherchant ledit art. Il y a vingt et cinq ans passez qu'il me fust monstré une coupe de terre, tournée et esmaillée, d'une telle beauté, que dès lors j'entrai en dispute avec ma propre pensée, en me remémorant plusieurs propos qu'aucuns m'avaient tenus en se mocquant de moy, lorsque je peindois les images... Je me mis à chercher les émaux comme un homme qui taste en ténèbres... Je pilois toutes les matières que je pouvois penser, et les ayant pilées et broyées, j'achetois une quantité de pots de terre, et après les avoir mis en pièces, je mettois des matières que j'avois broyées dessus icelles, puis ayant fait un fourneau à ma fantaisie, je mettois cuire lesdites pièces pour voir si mes drogues pourroient faire quelques couleurs... Or, m'estant ainsi abuzé plusieurs fois, avec grands frais et labeurs, j'estois tous les jours à piler et broyer nouvelles matières et construire nouveaux fourneaux. Je m'advisai, pour obvier à si grande dépense, d'envoyer mes drogues, trois ou quatre cents pièces, en une poterie distante d'une lieue et demie de ma demeure; mais je n'en reçus que honte et perte, parce qu'il ne me revenoit rien de bon... Je portai encore mes pièces aux verreries, et durant deux ans, je ne faisois qu'aller et venir... Une de mes espreuves, se trouvant blanche et polie, me causa une telle joie que je pensois être devenu nouvelle créature... Lors je me prins à ériger un fourneau semblable à ceux des verriers, avec un labeur indicible, car il falloit que je maçonnasse tout seul, que je détrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau... Il me falloit moi-même aller querir la brique sur mon dos, etc., etc. Et quand ce fust à la cuisson, je reçus des tristesses telles que nul homme ne voudroit croire; car, combien que je fusse six jours et six nuits devant le dit fourneau, sans cesser de brûler le bois par deux gueules, ayant triple peine, piler, broyer et chauffer, il ne fut possible de fondre mon émail, et estois comme un homme

désespéré... Il y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit seiché. Encore, pour me consoler, on se mocquoit de moy, et mesmes ceux qui me devoient secourir, crioient que je faisois brusler le plancher, et par tel moyen l'on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol... Et m'en allois par les rues, tout baissé, comme un homme honteux; et avois deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires. Quand je me fus reposé un peu de temps, je prins un potier commun pour m'ayder; mais après six mois, il me fallut lui donner congé, et par faute d'argent lui laisser mes vêtements en gage... Voulant refaire mon fourneau, dont le mortier et la brique s'étoient vitrifiés, j'eus les mains incisées en tant d'endroits que je fus contrainct manger mon potage, ayant les doigts enveloppés de drapeau. Pour la nouvelle cuisson de mes émaux, je les broyai sans aucun ayde, à un moulin à bras, auquel il falloit ordinairement deux puissants hommes pour le virer... Et des accidents survinrent qui gâtèrent tout... Les caillous se crevèrent en plusieurs pièces, faisant pets et tonnerres dans le four... Je mis en pièces le total de la fournée, et me couchai de melancholie, n'ayant plus moyen de subvenir à ma famille, où l'on ne me donnoit que malédictions. En travaillant ainsi l'espace de plus de dix ans, je me trouvai si fort escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ny apparence de bosse à mes bras ny à mes jambes... Toutefois, l'espérance me faisoit procéder si virilement, que je faisois mes efforts de rire, combien que intérieurement je fusse triste... N'ayant rien de quoy faire couvrir mes fourneaux, j'estois toutes les nuits à la merci des pluies et vents, sans avoir aucuns secours ny consolation, sinon des chats-huants qui chantoient d'un costé et des chiens qui hurloient de l'autre; et les tempêtes soufflant dessus et dessous mes fours, je me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moy, je m'en allois coucher au point du jour, comme un homme que l'on auroit traîné par tous les bourbiers de la ville; et j'allois bricollant sans chandelle, et tombant comme yvre de vin; or, en me retirant ainsi souillé et trempé, je trouvois dans ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait esmerveiller que je ne suis consumé de tristesse (1). »

Avez-vous jamais vu un tableau plus navrant de la misère et des luttes du génie?

LE CONTINUATEUR.

Ainsi en était-il, trois cents ans plus tard, du pauvre potier de Tours. En vain tous les voisins le traitent de fou, en vain ses ressources matérielles sont épuisées; en vain sa femme l'accable de reproches d'autant plus amers qu'ils sont plus tendres; en vain la misère plane, dans un nuage de fumée, sur ce fourneau où bouillonnent toutes ses espérances. En vain ses tentatives continuelles échouent fatalement l'une après l'autre; il recommence et brise ses modèles. Il recommence encore et brise toujours... Enfin, il tente un effort suprême, et il jure que ce sera le dernier... Il modifie ses émaux, ses préparations, et il allume le feu d'une main tremblante...

Qui dirait ses émotions pendant cette heure décisive?... Qui dirait ses angoisses, lorsqu'il déboucha son four?

Il avait la fièvre... Son cerveau était en fusion... Il n'osait regarder son ouvrage... Mais, ô récompense divine! ses émaux ont cuit sans se dénaturer! Les voilà tels que ceux de Bernard! Il a *trouvé*, comme Archimède! Il a réussi!

Quand il raconte ce grand jour, cet homme, durci par tant de labeur, a des larmes dans les yeux. Et cependant, telle est la loi du génie, il ne devait pas s'arrêter là, il aspirait à *quelque chose de mieux*.

Il quitte la fabrique, s'installe à Tours dans une petite boutique, fait, pour vivre, des saints en terre, des ornements d'église, des réparations de plâtres; et, sans le dire à personne, même à sa femme, passe les nuits à chercher, à chercher toujours... Il emprunte des traités de chimie, étudie les minéraux, la botanique, les insectes, les reptiles, et parvient ainsi, à travers les assauts de la misère, à faire un nouveau pas vers son idéal, à composer une série de couleurs fusibles à la même température. C'était la palette de la création qu'il venait de conquérir.

Il lui restait une dernière victoire à remporter, l'introduction de l'or dans les émaux. Vous croirez relire ici le plus beau chapitre de la vie du potier de Saintes.



Coffret d'Avisseau.

LE SACRIFICE DE PALISSY.

Vous vous rappelez ce combat suprême de l'*inventeur des rustiques figulines* (c'est le titre qu'Henri II avait donné à Palissy). Son four était brûlant et plein d'émaux, pour l'expérience d'où dépendait sa vie... Tout à coup, «le feu étant dans sa grandeur », le bois lui manque, tant il en avait consumé... Que faire, grand Dieu! et comment parer ce coup inattendu?... Il promène autour de lui un regard effaré... Rien à jeter dans la fournaise, rien que les pauvres meubles qui abritent encore sa misère! Il court à son jardin, il en arrache les « estaies » et les treillages; il les brise et les livre à la flamme... Elle les dévore et demande une autre proie... Où la trouver? Bernard éperdu saisit un meuble, puis un second, puis un troisième... Chaises, lits, bahuts, tables disparaissent et se réduisent en cendre... Ce n'est pas encore assez. Si le feu se ralentit avant deux heures, tout est perdu! L'émailleur «en telle angoisse qu'on ne sauraît dire, tari et desséché par le travail et la chaleur», tombe à deux genoux et demande au ciel, ou plutôt à l'enfer, une inspiration... L'enfer la lui envoie... Il lui reste les portes et les fenêtres de sa maison. Portes et fenêtres sont broyées et lancées au fourneau... Ce n'est pas assez encore. Du bois! du bois! ma vie pour du bois! Ah! merveilleuse idée! Palissy brandit une hache, enlève les planchers, les morcelle et les entasse dans le four... Par exemple, il n'a plus rien à brûler, à moins qu'il ne s'enfourne lui-même... Peut-être le ferait-il, s'il pouvait s'assurer du triomphe. Il ouvre la gueule ardente du monstre,

(1) *Œuvres complètes de Bernard Palissy.* (Voir l'excellente édition donnée par M. P. A. Cap, en 1844. — *Passim.*

il en retire ses émaux en frissonnant. O bonheur qui le console de tout! ô digne prix de ses tourments et de son sacrifice! La cuisson est parfaite! Les contours sont intacts, les couleurs éblouissantes, les arabesques irréprochables! Palissy est ruiné de fond en comble, mais il a créé un art nouveau en France ; il a donné à son pays une gloire et une fortune de plus!...

LE SACRIFICE D'AVISSEAU.

Transportez maintenant la scène à Tours, dans une petite cuisine éclairée par un quinquet fumeux. Autour d'une table, deux hommes, le père et le fils, la spatule à la main, travaillent encore, après une journée laborieuse, avec cette ardeur naïve des artistes du seizième siècle. Sous leur direction, deux jeunes sœurs tracent, avec une patience de bénédictins, les écailles sur les serpents et les nervures sur les feuillages modelés par les artistes. Au coin du feu, la mère de famille, la femme simple et forte de l'Evangile, broie les émaux sur une petite meule, dont l'origine est un épisode touchant.



Portraits d'Avisseau et de son fils, d'après le croquis de M. Lobin. Encadrement de M. Catenacci, d'après les motifs d'Avisseau.

Le chef de la maison cherchait depuis longtemps une pierre assez dure pour pulvériser l'émail. Il l'eût trouvée sans peine, s'il eût eu de quoi la payer... Mais, comme dit Palissy, « povreté empêche les bons esprits de parvenir. » Notre maître était donc obligé d'attendre que sa meule lui tombât du ciel... La Providence lui montra qu'il faut toujours compter sur elle. Il passait un jour dans une rue déserte... Il se heurte à un gros caillou abandonné par des paveurs, comme impossible à tailler... C'était un avertissement d'en haut... C'était la pierre qu'il lui fallait!... Il l'examine, l'éprouve, l'emporte chez lui comme un trésor..., et en fait la meule qui broye aujourd'hui ses émaux; car vous avez reconnu Avisseau dans son intérieur.

Ce soir-là donc, notre artiste était pensif au milieu de sa famille... Il rêvait aux merveilles qu'enfanterait l'al-

liance de l'or et de l'émail... Mais de l'or! où en trouver? lui qui n'a pas toujours assez de gros sous pour le pain quotidien... Il finit par rêver tout haut, et par mettre la chambrée dans sa confidence...

— Oh! si je pouvais acheter un peu d'or avec une palette de mon sang!

— Tu veux de l'or? lui dit sa femme, sans en voir plus long; tu n'as qu'à en fabriquer, toi qui sais tant de choses... Il n'y a pas là de quoi te casser la tête... Tiens, voici notre alliance de mariage, ajoute la digne épouse; elle est un peu usée par le travail; mais regarde-la bien, et tâche d'en faire autant...

Avisseau frémit, prend la bague, et la considère avec émotion...

Toutes les consolations, toutes les joies de sa vie lui apparaissent dans ce cercle d'or, consacré au pied de l'autel... Les premiers battements de son cœur, les illusions de sa tête..., la tendresse d'un ménage uni, les souffrances en commun, les désespoirs oubliés dans un embrassement, le dévouement de la femme, le labeur de la ménagère, les sourires des trois enfants, tout cela revit dans le bijou de famille...

Une larme tombe des yeux de l'artiste et roule sur l'anneau nuptial...

Cette parcelle d'or suffirait cependant à l'expérience qu'il médite!...

Mais quel sacrifice, mon Dieu! Jeter son bonheur même au creuset!... Que sont auprès de cela les treillages et les meubles de Palissy? Éloignant son regard de la bague, Avisseau le reporte sur sa femme et ses enfants... Tous lui sourient avec leur calme ignorance, et retournent dans son flanc l'aiguillon tentateur...

— Allons, reprend l'épouse, va faire un anneau pareil... Tu me rendras après celui-ci.

Une lutte inouïe se livre dans l'âme du potier. L'artiste, le père et le mari se disputent le champ de bataille. — Lui rendre son alliance, pauvre femme! si elle savait que je songe à en faire un émail, à la brûler, à l'anéantir!... Ne lui demandons pas cela, car elle serait capable de dire oui!... et pour éviter en effet cet horrible don, le mari éperdu s'élance dehors...; mais, ô puissance de l'idée fixe! l'artiste n'a pas rendu l'anneau... Il l'a emporté, il l'a dérobé... Il court à ses fourneaux...

Vous devinez ce qui se passa dans ce moment terrible; combien de fois le creuset fut ouvert et fermé, la bague trempée de larmes, condamnée et baisée tour à tour... Bref, elle tomba dans la fournaise, et le potier resta courbé dessus, comme un bourreau sur sa victime.

Quand la femme, longtemps après sans doute, vint aux informations, toujours souriante dans sa curiosité, les opérations successives avaient réussi, le problème de l'alliage était résolu. L'artiste tenait à la main un émail doré! Mais l'époux serait mort de douleur en avouant sa fraude, s'il n'eût entendu ce pardon chrétien descendre sur sa tête :

— Je ne t'en veux pas, mon ami... Puisque cet anneau t'a porté bonheur, c'est que Dieu qui l'avait béni excuse ton sacrifice.

Une telle scène ne peut avoir d'autre commentaire que le silence et les larmes...

LE PREMIER MÉCÈNE.

Cependant Avisseau restait inconnu; son nom obscur ne franchissait pas son quartier; ses rares et timides appréciateurs concentraient leur admiration; lorsqu'en 1845, un homme d'esprit et de cœur, un de ces amateurs « qui ne jugent pas du mérite au train et au crédit », l'aimable correspondant auquel nous devons ces documents et ces dessins, M. Charles Seiller, dont le nom restera inscrit dans l'histoire de l'art, vint exercer à Tours la profession d'avocat. Comme il ne vivait pas seulement de digeste et de gloses, comme il donnait la moitié de son temps à la chicane et l'autre moitié aux choses intellectuelles, il dénicha, il admira, il aima, il vanta l'humble potier. Il osa le premier dire tout haut ce que chacun disait tout bas, ce que M. Brongniart déclara plus tard officiellement : — *Ce n'est pas un artisan, c'est un homme de génie!* Il acheta un des plus beaux bassins d'Avisseau, et, au risque de scandaliser les plaideurs du mur mitoyen, il l'exposa dans son cabinet, sur un bahut sculpté, au milieu de ces fantaisies de bronze et de plâtre « que l'art invente, comme il nous l'écrit ingénieusement, pour faire damner ceux qui n'ont pas le sou. »

LE SUCCÈS APPELLE LE SUCCÈS.

Le grelot était attaché, il résonna de porte en porte; l'élan était donné, il ne s'arrêta plus. Arraché à son modeste silence par M. Seiller, Avisseau exposa ses œuvres au congrès de Tours, puis à Angers, puis à Poitiers, où il reçut des médailles d'honneur avec un dithyrambe d'éloges... Le Conseil général, sur la motion de M. Diard, lui décerna... des *vœux* d'encouragement. A l'exposition de Paris en 1849, le *Musée des Familles* signala spontanément et fit dessiner ses produits. Ils n'obtinrent qu'une mention honorable quand ils méritaient la médaille d'or; mais le potier s'en consola en voyant M. Lobin, directeur des vitraux peints de Tours, traité comme lui pour avoir fait mieux que Sèvres et vendu trois fois moins cher.

Gageons qu'Avisseau sera plus heureux à Londres qu'à Paris. Il est certain qu'à part les charmants ouvrages dont nous avons illustré cet article, son Bassin à reptiles, sa magnifique Coupe, et son grand Plat de poissons ne trouveront pas d'égaux à l'exposition universelle...

LA DIGNITÉ DE LA MODESTIE. M. BRONGNIART.

Un Anglais lui avait conseillé de modeler sur le bassin les armes de la reine d'Angleterre : — A Dieu ne plaise! répondit-il fièrement; si Sa Majesté achetait mon ouvrage, on croirait que j'ai mendié sa protection, moi qui n'ai jamais sollicité personne.

Voilà bien l'ouvrier dans sa dignité naïve.

Le voici encore en face de M. Brongniart. Ce grand maître de la céramique, ce directeur tout-puissant de la manufacture de Sèvres, étonné des procédés d'Avisseau, lui disait un jour :

— Vous mourez de faim en province; venez à Sèvres avec votre famille; vous aurez une pension et vous travaillerez pour nous, à la seule condition de nous livrer vos secrets.

— Vous me comblez, répondit Avisseau, mais j'aime mieux manger du pain d'artisan chez moi, que du rôti d'artiste chez vous. Ici, je suis libre; là-bas, je vous appartiendrais. Le chien de La Fontaine n'eût pas mieux parlé.

Ce refus n'a pas empêché M. Brongniart de consacrer une page à Avisseau, dans son *Traité de la céramique*, et d'y convenir « que c'est un des céramistes les plus extraordinaires qui aient jamais existé. »

Vengeance digne de l'un et de l'autre!

### AMIS ET VISITEURS DU POTIER.

Les plus illustres amateurs ont suivi l'exemple et les pas de M. Seiller chez le brave homme de Tours, aujourd'hui le grand homme de l'endroit.

Le digne sculpteur de *Descartes* et de *Guillaume le Taciturne*, M. le comte de Niewerkerque, est venu lui serrer la main et l'appeler son confrère. Avisseau, qui s'ignore de la meilleure foi du monde, pleure et rougit comme un enfant quand il raconte cette entrevue.

La princesse Mathilde Bonaparte protége cordialement le Palissy de la Touraine. Elle a de lui, dans son royal hôtel, deux supports de lampe d'une exquise originalité (Voyez dans notre tome XVI, page 352, la curieuse anecdote de la pipe qu'elle a achetée à notre artiste).

Le président de la République, en passant à Tours, lui a commandé deux vases. M. Dupin aîné l'a visité alors avec deux ministres.

M. Romieu a quelques-uns de ses ouvrages et en a fait agréer d'autres au roi de Prusse, à lady Normanby, etc.

Lord Normanby lui-même est allé incognito chez le potier. Le prince Kallimaki, ambassadeur de la Sublime Porte, s'y est rendu publiquement, et Avisseau croit encore avoir rêvé ce jour-là... L'excellent archevêque de Tours y va de temps en temps, et possède une aiguière et un plateau, qui ne sont pas les moindres ornements de son palais.

Il faut citer encore, parmi les appréciateurs d'Avisseau, M. Kosta de Beauregard, ambassadeur de Sardaigne; M. Bocquet, M. Despoulars, M. Emile de Girardin, M. Diard, M. Lobin, M. Silvestre, le savant paléographe; M. Luzarches, ancien maire de Tours; M. de Richemond, administrateur du chemin d'Orléans; MM. les abbés Plailly, Bourasset et Manceau, tous trois fins connaisseurs, etc.

### COMMENT AVISSEAU TRAVAILLE.

La réputation d'Avisseau ne l'a point enrichi. Né dans la misère et vieilli dans la pauvreté; soutenu, dans une lutte de vingt ans, par son génie seul; devenu, sans le savoir, le premier céramiste et l'un des meilleurs statuaires de France, il ne vise qu'aux progrès de son art et les poursuit avec l'abnégation de tous ses intérêts.

Le mouvement et le bruit l'intimident, la spéculation lui répugne. Uniquement occupé de son idée, il vit à l'écart, isolé dans sa rêverie, concevant avec maturité, exécutant avec un soin religieux.

Quand son projet s'est dégagé du nuage de la méditation, il en esquisse l'ensemble à grands traits. Dès lors, aucun obstacle ne l'arrête. Le détail n'est qu'un jeu pour son habile sagacité.

Ayant étudié et surpris dans les champs et les marécages toutes les habitudes des animaux, il modèle les reptiles, les insectes, les poissons, les salamandres, avec une telle vérité, qu'on croit les voir ramper tout vivants dans les joncs, grouiller et s'enlacer autour des figurines, les caresser de leur peau visqueuse, les tordre sous leurs contours ou les aiguillonner de leur dard; puis l'émail vient compléter cette création par une richesse de coloris, une variété de tons, une finesse de nuances inimitables.

Les figures exposées à Paris par Avisseau en 1849 étaient d'une telle perfection, que beaucoup d'artistes les ont crues moulées sur l'antique. Elles étaient bien et dûment l'œuvre du potier.

### UNE FORTUNE REFUSÉE.

De même, quand ses premiers vases ont paru, les antiquaires, prenant les échantillons de sa montre, au seuil de sa misérable boutique, pour des Bernard Palissy retrouvés par un marchand de bric-à-brac, les admiraient naïvement comme tels et les eussent payés fort cher; mais plus naïvement encore Avisseau répondait, en refusant de les vendre :

— Ce sont des ébauches de ma façon, sans valeur aucune.

Et, introduisant les amateurs dans son atelier, il leur montrait en effet des ouvrages très-supérieurs...

Vous devinez l'idée qui vint aussitôt aux négociants : Malheureux ! dirent-ils au potier, vous ôtez à vos travaux tout leur prix, en les signant... Ne les signez pas, et nous les vendrons pour des Palissy, ce qui vous enrichira en quelques années. Avisseau refusa cette fortune avec indignation, et persista à mettre son chiffre sur toutes ses poteries.

— A chacun son œuvre, disait-il, j'aime mieux rester pauvre que de tromper le public.

Son unique ambition est de léguer à son fils, avec ses secrets et un nom honoré, la couronne dont son propre front aura brisé les épines.

### LE PÈRE ET LE FILS. LEUR ATELIER.

Ce fils n'a encore que vingt ans, et tout annonce un digne continuateur de son père. C'est lui qui a fait presque entièrement le coffret dessiné ci-contre, et sur lequel sont reproduites avec tant de grâce et de coquetterie les figurines de l'hôtel du seizième siècle, habité à Tours par M. Seiller. *Macte animo, generose puer... Tu Marcellus eris!*

« Rien de plus curieux, nous écrit le digne ami d'Avisseau, que le *Sacrarium* où travaillent le père et le fils, et où peu d'amateurs ont eu, comme moi, le bonheur de pénétrer. Une masure surplombée, un hangar et un petit jardin, situés dans un faubourg de la ville, rien de plus; mais pour Avisseau cela vaut un palais. Dans cette masure, deux chambres, l'une au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage supérieur. La première sert d'atelier proprement dit. Là sont entassés pêle-mêle, sur des dressoirs et sur le sol, dont les carreaux demandent à grands cris des successeurs, des pains de terre, des statues brisées, des poteries manquées, des bustes, des plats ébauchés, des têtes en plâtre, des reptiles desséchés, des amphores; sur des tréteaux, de grandes cages où sont enfermés vivants des grenouilles, des serpents, des lézards, des salamandres, des insectes, des escargots, des chenilles, des mouches, etc., etc. C'est le musée de l'artiste; c'est là qu'il étudie les poses. Les murs sont tapissés de croquis. Dans les hangars se trouvent les fours. L'un d'eux, qu'Avisseau regarde comme l'arche sainte, parce qu'il a échappé à la désastreuse inondation de 1846, a été démoli à moitié pour recevoir les trois grands ouvrages destinés à l'exposition de Londres. »

Les excellents croquis de M. Seiller, traduits avec soin par nos graveurs, nous dispensent de décrire les œuvres et les personnes des deux artistes. Un simple regard vous fera découvrir, dans celles-là, l'originale distinction des formes et la perfection merveilleuse des détails; dans celles-ci, la méditation intelligente et naïve du père, l'imagination délicate et contenue du fils.

Et maintenant que nous vous avons rappelé, révélé peut-être ces deux talents enfouis dans une masure de province, ne craignez pas de faire écho à nos justes éloges et de provoquer les récompenses qui les confirmeront à Londres, si le jury anglais... n'est pas trop anglais. Vous pouvez être sûrs qu'éloges et récompenses n'inspireront à ces humbles génies que la reconnaissance et le désir de mieux faire.

PITRE-CHEVALIER.



Porte-cigares d'Avisseau.

# LES DEUX TISONS.

## A M. L. V.

Au coin de votre feu j'aime à parler de gloire ;
Plaisir moins sage qu'il n'est doux,
Je le confesse, ami ; mais gardez-vous de croire
Ces tisons plus sages que nous.
Au truchemau prêtez l'oreille ;
Je traduis mot à mot : vous entendrez merveille.
— Mon voisin, dit l'ormeau, vous pétillez bien fort!
Pour faire tant de bruit et prendre tant de place,
Qu'êtes-vous? quel fut votre sort?
Rejeton d'une antique race,
De ce beau Chantilly, venez-vous, comme moi?
Je fus le nourrisson du vainqueur de Rocroi,
Et, planté de ses mains, je charmai sa vieillesse.
Un jour, pour Chantilly jour de gloire et d'ivresse !
Sous mes jeunes rameaux j'abritai le grand Roi !
— Le grand Roi ! c'est Louis, peut-être?
Répond avec dédain le hêtre.
Et moi donc ! maintes fois, en ma verte saison,
J'ai touché l'habit du Grand Homme,
Qui fut maître à Paris, à Vienne, à Dresde, à Rome !
Vous faites l'important ! Respectez un tison,
Noble enfant de la Malmaison.
— Noblesse d'un jour, dont l'histoire
Ne savait rien en notre temps !
— Noblesse qui, depuis trente ans,
A bien fait pâlir votre gloire.
Nos tisons sont en train, ne songeant pas, surtout,
Que déjà leur flamme est à bout.
Dans la chaleur de la querelle,
Voyez-vous briller l'étincelle ?
Ils pourraient longtemps contester.
Que n'ont-ils pas encore à dire ?
La vieille monarchie et le nouvel empire,
Belle matière à disputer !
Mais quoi ! des orateurs la fibre est consumée ;
Des choses d'ici-bas leur orgueil suit le cours.
Qu'en reste-t-il ? Comme toujours,
Un peu de cendre et de fumée.

J. JACQUES PORCHAT.

# VOYAGES EN AMÉRIQUE.--LES ÉTATS-UNIS.

## MOEURS ET COUTUMES.




Armes nationales des États-Unis.

### PREMIÈRE LETTRE.

Premier aspect des Etats-Unis. — Ce qu'il faut pour les bien juger. — Les institutions et les mœurs. — La première note. — La liberté de fumer, à Philadelphie et à Boston. — Mon cicérone. — Formalités de l'*introduction*. — Un noyé sans secours, et une dame sans reconnaissance. — Comment je connus M. Harris. — Mobile. — Départ pour Montgommery. — Les *steamboats*. — Le *Salma*. — Insuffisance des cigares et des chambres à deux lits pour faire connaissance en Amérique. — Les rives de l'Alabama. — Double caractère de l'Américain. — Le trait-d'union. — M. Steven. — La présentation. — La glace rompue. — Comment on récompense les soldats aux Etats-Unis. — Une d monstration qui vaut des épaulettes. — Le *brandy* à discrétion. — Montgommery, capitale de l'Alabama.

Aux Etats-Unis, monsieur, tout frappe, tout saisit, tout émeut. Tout est nouveau et inattendu pour l'Européen, soit qu'il parcoure le domaine des faits moraux, soit qu'il s'attache aux impressions extérieures. Chaque pas que l'on fait amène un sujet d'études et d'observations; à chaque pas l'esprit étonné s'arrête, contemple et médite; de même que sur ces terres privilégiées que le génie de l'homme a enrichies des trésors de l'art et où la main du temps a semé des ruines sublimes, le voyageur fait une halte pieuse devant chaque monument et chaque débris, pour rêver et remonter, avec eux, le cours des âges; mais avec cette différence que, en Amérique, on chercherait en vain l'histoire écrite dans les livres ou burinée sur des pierres couvertes de mousse, ou immortalisée par les chefs-d'œuvre de l'art. Dans les vieilles sociétés, ce sont les souvenirs qui enchantent et captivent le voyageur; dans le Nouveau-Monde, ce sont les résultats immenses du présent que l'on constate, ce sont les mystères et les espérances de l'avenir que l'on interroge.

Arrivé aux termes d'une exploration même étrangère à la politique, malgré soi, souvent, on a tenté de tout sonder aux Etats-Unis; on a essayé de parcourir, de la base au sommet, l'édifice social à l'abri duquel vit, s'agite et grandit chaque jour un peuple qui ne compte encore qu'un peu plus d'un demi-siècle d'existence parmi les nations; on a demandé à chaque chose le secret de cet essor, si rapide qu'il éblouit.

Mais il faut se défier de la vivacité des impressions que l'on ressent aux Etats-Unis; elles sont assez trompeuses, par cette vivacité même.

Il y a une chose indispensable pour le voyageur qui veut tirer un profit réel de son séjour dans ce pays. Avant qu'il observe rien, qu'il note rien de tous ces détails qui se présentent à lui, il faut qu'il se laisse, en manière de préface, initier à l'étude des mœurs et des institutions. Cette éducation première, cet *a-b-c* du voyage est nécessaire, par cette raison sans réplique, que les mœurs, les habitudes, les races d'hommes elles-mêmes changent,

de la manière la plus absolue d'un Etat à l'autre, on peut presque dire d'une ville à une autre ville. Rien donc n'est plus simple, et rien n'est plus compliqué en même temps que tout ce qui frappe aux Etats-Unis. S'il vous arrive de voir faux dès le début, vous pouvez tirer les conséquences les plus fausses de tout ce que vous voyez, entendez, observez. Il vous faut un guide sûr, ou vous vous fourvoyez sans retour.

J'ai vécu dans l'intimité d'un musicien qui a eu quelque réputation et qui me sert de comparaison dans ce cas. Il était assez bizarrement organisé pour un musicien. Dans ses jours de veine, comme on dit, quand il avait le bonheur d'attaquer *juste* la première note, c'était à ravir ; mais si, par mauvaise chance, il touchait *faux* en commençant, c'en était fait de lui ; il ne pouvait plus sortir du piége où il était tombé.

Supposez pour un instant que vous ayez affaire, par exemple, à un de ces fumeurs impitoyables qui ne mettent rien au-dessus de leur cigare : pour peu que vous le rencontriez à la sortie de Philadelphie ou de Boston et que vous l'interrogiez sur les Etats-Unis, il vous répondra, à coup sûr, que c'est le pays de l'arbitraire.

Je ne parle plus ici par supposition, je raconte un fait.

Je me trouvai précisément un jour avec un de ces hommes. Il me parut profondément désillusionné ; il regrettait la France et même le gendarme qui avait failli l'arrêter au milieu d'une émeute contre le gouvernement.

— Quel grand malheur vous est donc advenu, mon cher monsieur ? lui demandai-je.

— Figurez-vous, me dit-il, que j'arrive à Philadelphie un dimanche. Il me prend fantaisie de courir un peu la ville, sans autre mauvais dessein que de faire connaissance avec les rues et les monuments. J'allume un cigare à l'hôtel, et je m'apprête à sortir. Je m'aperçois que déjà tous les regards s'arrêtent sur moi avec étonnement, et semblent dire : voilà un être bien audacieux !

— Tout cela est fort innocent, je l'avoue.

— Je sors ; mais à peine avais-je fait quelques pas dans la rue, que je suis accosté par un individu qui me dit, d'un ton fort poli, j'en conviens : « Monsieur, on ne fume pas dans les rues de Philadelphie, le dimanche.»

Je craignis, au premier moment, d'avoir mal compris, n'étant pas très-familier avec la langue anglaise. Je saluai pour rendre la politesse, et je voulus continuer ma route ; mais mon interlocuteur m'arrêta par le bras, et me réitéra l'ordre d'avoir à éteindre mon cigare, parce qu'on ne fumait pas dans les rues le dimanche. Je rentrai furieux à l'hôtel, et je ne sortis plus de la journée. C'est en vérité d'un despotisme qui n'a pas le sens commun ! Je partis le lendemain pour Boston ; j'éprouvai, comme à Philadelphie, le besoin de visiter la ville, et je sortis, le cigare à la bouche, selon mon habitude. Je n'avais pas posé le pied dans la rue, qu'un agent de police m'aborda, non moins poliment qu'à Philadelphie, et me tint ce langage :

— Monsieur, veuillez jeter votre cigare, on ne fume pas dans les rues de Boston.

— Pardon, lui dis-je ; si je connais bien mon calendrier, ce n'est pas dimanche aujourd'hui.

— Vous avez raison, c'est aujourd'hui mardi... mais...

— Eh bien ?

— Eh bien ! qu'est-ce que le jour de la semaine a de commun avec ce que je vous dis ?

— A Philadelphie, répondis-je, un monsieur, qui a rempli près de moi le même office que vous en ce moment, m'a bien positivement dit, et par deux fois, qu'on ne fumait pas dans les rues le dimanche.

— A Philadelphie, c'est possible ; cela ne me regarde pas ; mais à Boston, monsieur, on ne fume dans les rues aucun jour de la semaine, et à aucune heure du jour. Comme vous êtes étranger, je me contenterai de l'avertissement ; mais si vous voulez persister, je serai obligé de vous traiter comme si vous étiez un naturel du pays...

— Que feriez-vous ?

— Je vous ferais condamner à cinq dollars d'amende.

— Décidément mon cigare me fût revenu trop cher, s'écria le fumeur, au comble de l'exaspération, et vous avouerez que c'est une tyrannie qui n'a pas de nom. Nicolas ne traite pas plus mal ses esclaves... à la Sibérie près.

Et mon fumeur était parti de là pour prendre fait et cause contre les institutions et les mœurs américaines qu'il traitait de barbares.

J'ai dû de beaucoup voir et de beaucoup apprendre assez rapidement aux Etats-Unis, à cette double circonstance que j'ai débuté par y vivre dans la plus grande intimité de deux hommes éminents de ce pays, et ensuite d'avoir, une fois livré à moi-même et sorti de leurs lisières, rencontré deux compagnons de voyage précieux, dont l'un particulièrement connaissait sur le bout des doigts, comme on dit vulgairement, le plus petit coin de ce vaste pays.

Permettez-moi donc d'abord, selon l'usage solennel des Américains, de l'introduire auprès de vous, monsieur ; car il faut bien se garder de jamais manquer à cette formalité de *l'introduction*, scrupuleusement observée en Amérique, plus scrupuleusement encore qu'en Angleterre, d'où elle tire son origine. Les Américains poussent même si loin la sévérité à cet égard, que l'on m'a donné comme positive cette anecdote que vous voudrez bien considérer, avec moi, comme la peinture exagérée d'un trait de mœurs.

Un homme était tombé dans le Mississipi et se noyait. Un Américain, obéissant à un premier mouvement de générosité, s'apprêtait à le sauver. Déjà il avait retiré son habit et allait s'élancer dans le tourbillon du fleuve, lorsque, se ravisant, il prit son lorgnon, examina le noyé, remit son habit, et, avec le calme qui distingue ceux de sa race, il tourna lentement le talon en murmurant ces mots :

— Je ne connais point ce monsieur, il ne m'a pas été présenté !

Jugez à quoi je pouvais vous exposer en ne vous introduisant pas auprès de mon ami Harris (c'est le nom de mon covoyageur).

On ne saurait s'imaginer, monsieur, à quel point les Américains poussent ce sentiment de la convenance, comme ils disent. Je me souviens qu'à Baltimore je trouvai, dans une voiture publique, un bracelet d'un très-grand prix. Je le reconnus aussitôt pour l'avoir remarqué au bras d'une jeune miss qui était près de moi ; je courus à elle et le lui rapportai. Sans m'adresser un seul remerciement, le moindre salut, elle reprit son bracelet et s'éloigna. Je ne lui avais pas été *présenté*, elle ne me connaissait point, cette circonstance la dispensait de toute obligation à mon égard. Cela était une chose toute naturelle.

La façon dont je me liai avec M. Harris vous fera comprendre mieux encore la tyrannie de la présentation. J'avais rencontré M. Harris à Mobile, au *Mansion-house* où nous logions tous deux. Sa noble figure, ses traits pleins de bonté, de finesse, d'intelligence, m'avaient fait pressentir en lui un homme au-dessus du vulgaire. Il était placé à côté de moi à table au premier dîner. Un moment

je le soupçonnai d'être Français, et j'allais me hasarder à lui faire des ouvertures, lorsqu'il adressa la parole à son voisin dans l'américain le plus correct et le plus accentué. Je dis l'*américain*, car, bien que la langue écrite soit la même que la langue anglaise, dans le parler les Américains ont des nuances de prononciation, et surtout d'accentuation qui font très-aisément distinguer un Yankee d'un Anglais. Je m'abstins donc à l'endroit de mon voisin, de peur de me compromettre vis-à-vis de lui. Trois fois par jour, pendant trois jours consécutifs, nous nous trouvâmes côte à côte à table, chambre contre chambre, nous rencontrant continuellement dans les escaliers, au *bar-room* (café) de l'hôtel, sans songer ni l'un ni l'autre à nous saluer. Le quatrième jour, enfin, celui que j'avais fixé pour mon départ de Mobile, à quatre heures de l'après-midi, au moment où les voyageurs de l'hôtel, qui, comme moi, devaient remonter l'Alabama sur le steamboat le *Selma* (nom d'une petite ville sur les bords du fleuve), s'apprêtaient à gagner le warf, je vis apparaître mon voisin de table et de chambre, en casquette de voyage, le manteau sous le bras et une valise à la main.

— Bon ! me dis-je, nous voilà ensemble sur le *Selma* pour soixante heures, s'il va comme moi jusqu'à Montgommery ; du diable si je ne trouve pas moyen de nouer connaissance avec lui.

Vous allez voir, monsieur, jusqu'où je portai le respect des usages, dans l'unique but de ne point compromettre ma future amitié. J'étais allé, le matin de ce jour, inscrire mon nom sur le registre du steamboat et prendre un numéro de cabine. Vous n'ignorez pas, monsieur, qu'à bord de tous les bâtiments, les chambres sont à deux lits superposés. Je m'inscrivis pour la chambre n° 176, dont un lit était déjà retenu. Jugez de ma satisfaction, après que tous les passagers se furent embarqués, de retrouver dans mon compagnon de chambre mon futur ami Harris. Je ne savais ce qu'il pouvait penser de cette persistance du sort à nous rapprocher sans cesse l'un de l'autre ; mais mon sentiment à moi fut qu'il n'était pas possible que la fatalité ne s'en mêlât point.

Si j'avais eu affaire à toute autre personne qu'à un Américain, je lui aurais immédiatement tenu ce langage :

— Obéissons aux ordres du grand Manitou, qui veut absolument que nous soyons unis l'un à l'autre. Voici ma main, donnez-moi la vôtre, et échangeons un cigare de la Havane. Je me suis aperçu que ceux que vous fumez sont délicieux, les miens sont des *light brown* de qualité supérieure. Nous sommes faits pour nous entendre ! que ce soit entre nous à la vie, à la mort !

Deux Français n'eussent pas résisté. Mais ayant affaire à un Américain, je bridai mes désirs.

— Le hasard a tant fait jusqu'à ce moment, pensai-je, qu'il fera aussi naître une circonstance naturelle pour nous rapprocher ; rapportons-nous-en à lui.

Sur les soixante heures que nous avions à demeurer ensemble à bord du *Selma*, quarante-huit se passèrent sans qu'un seul mot fût échangé entre nous. Je surveillais ma future liaison comme une poule couve ses poussins. J'attendais toujours l'occasion.

La façon dont elle vint me conduisit naturellement à vous parler un peu de l'étrange navigation sur les fleuves de l'Amérique, et particulièrement sur l'Alabama.

Le *Selma* n'était point un de ces steamboats luxueux comme j'en ai rencontré plusieurs aux Etats-Unis et dont j'aurai occasion de vous entretenir (1).

Le *Selma* était un bateau à double fin, chargé à la fois de passagers à l'étage supérieur et de marchandises au rez-de-chaussée. Les facilités extrêmes qu'on a pour voyager en Amérique, le confortable qu'on rencontre sur les steamboats, dans les chemins de fer, et dans les plus petites auberges, le bon marché des transports surtout, font que l'on voyage considérablement aux Etats-Unis. Nous étions sur le *Selma* près de trois cents passagers : et dans une traversée de Philadelphie à New-York, nous avons embarqué et débarqué, dans un voyage de quelques heures, onze cents individus.

Nous avions, avant d'arriver à Montgommery, dix stations à faire. Dix fois nous accostâmes les bords de l'Alabama, la nuit comme le jour, pour déposer ou prendre des passagers et des marchandises. L'aspect intérieur du bateau était donc, comme le spectacle que nous offraient les rives du fleuve, changeant d'instant en instant.

Quant à moi, j'étais préoccupé sérieusement d'une chose, c'était de la crainte de voir, à chaque station, M. Harris s'enfuir. Ma douleur n'eût été comparable qu'à celle de Calypso lors du départ d'Ulysse.

L'extrémité avant du bateau est la place habituellement occupée par les voyageurs pendant le jour, parce qu'on évite ainsi la chaleur des deux énormes cheminées qui servent aux machines. Et puis, parce que de là on embrasse complétement le spectacle, toujours inattendu, qui à chaque détour majestueux du fleuve se déroule aux yeux ; spectacle magnifique, monsieur, et qui vous emplit l'âme d'étonnement autant que d'admiration.

L'Alabama est un des fleuves les moins fréquentés de l'Amérique ; il n'est pas, comme le Mississipi, le Missouri, l'Hudson, sillonné en tous sens par des flottes de steamboats ; deux seuls bateaux font le service de Mobile à Montgommery et réciproquement ; ils se croisent une fois dans cette traversée de cinq cents milles. Quand donc on se trouve au milieu de ce fleuve, immense en quelques parties, il semble qu'on soit perdu dans un vaste désert ; des forêts épaisses d'arbres gigantesques bordent ses rives très-escarpées en certains endroits ; le silence le plus complet règne sur les eaux et dans ces bois, et n'est troublé

(1) Il y a, aux États-Unis, quatre sortes de bâtiments à vapeur : 1° Ceux qui sont destinés à ne transporter que des passagers d'une grande ville à l'autre, et dont la magnificence ne laisse rien à désirer.

2° Les *tow-boats* ou remorqueurs, qui, sur le Mississipi particulièrement, représentent l'image de la force et de la brutalité. Ce sont les Hercules-Farnèses de la navigation.

3° Les *steamers*, destinés à tenir la mer. Les autres, à cause de leur construction gigantesque, ne peuvent que remonter ou descendre les fleuves. Les steamers sont en général remarquables par leur élégance et leurs bonnes qualités nautiques.

4° Ceux qui sont destinés à transporter à la fois des passagers, des marchandises et des approvisionnements pour les divers villages ou propriétés qui se trouvent situés le long des fleuves. Ces steamboats sont à fond plat, à cause de l'obligation où ils se trouvent d'accoster continuellement les rives, au milieu de la vase et des rochers, et si près qu'on les amarre aux arbres et que les flancs du bateau sont collés à la terre. Les bords de la coque sont au ras du fleuve, et les magasins (car on ne peut plus appeler cela une cale) où s'entassent les chargements sont au-dessus de l'eau. De ce premier pont s'élèvent de vastes et fortes charpentes, qui soutiennent un édifice réservé aux passagers. C'est l'intervalle compris entre le pont et cette construction supérieure qui sert de magasin pour les marchandises et de chambre pour les machines. Cet espace, qui court d'un bout à l'autre du navire, est complétement à découvert. Le double emploi auquel sont réservés ces bateaux fait qu'on y rencontre nécessairement moins de luxe et d'aisance que sur ceux spécialement affectés au transport des passagers. Mais le confortable n'y fait pas défaut cependant

que par le bruit régulier des machines, qui, à force de monotonie, finit par se confondre aussi dans ce solennel silence. L'ombre des arbres couvre la moitié de la largeur du fleuve dont les eaux, unies comme une glace, se plissent à peine à quelques brasses en avant sous l'effort robuste et progressif du bateau, pour se soulever ensuite en tourbillons de lames, quand les grands bras des roues les ont tourmentées dans leur profondeur. Si ce n'est à l'approche des villages, on n'aperçoit âme qui vive sur ces rives où le regard atteint quelquefois à peine!

Cette navigation de l'Alabama a quelque chose d'une promenade fantastique; les sinuosités du fleuve sont si multipliées que l'on ne voit jamais devant, derrière et autour de soi que des monceaux de verdure, et que l'on se trouve toujours comme au milieu d'un vaste étang, semé de ci, de là, de quelques îlots qu'il faut contourner habilement, et contre lesquels il semble toujours que le steamboat va frapper du nez. Rien ne peut donner l'idée de l'imposante grandeur de ces scènes qui sont encore dans leur état primitif, et que la main de l'homme a tout au plus effleurées en quelques points.

On a toujours représenté le peuple américain comme un peuple essentiellement calculateur, incapable d'apprécier les splendeurs de la nature. S'il admire son riche pays, c'est, dit-on, par orgueil; s'il vante la majesté de ses fleuves, c'est parce qu'il sait le parti qu'il en peut tirer pour son intérêt matériel. Ce jugement, monsieur, est à la fois faux et vrai. Il y a deux situations dans lesquelles il faut étudier l'Américain. Il apprécie avant tout, en effet, (je l'ai déjà dit), ce qui est utile et profitable; il est essentiellement actif, travailleur, commerçant; désirant toujours beaucoup d'argent, et se préoccupant des moyens d'en gagner. Tel est l'Américain dans sa vie ordinaire, dans son magasin, dans son office, au milieu de ses affaires. Mais dès qu'il se trouve oisif malgré lui, condamné, par exemple, à passer soixante heures sur un steamboat, l'Américain change tout à coup d'existence; il fait, comme on dit vulgairement, peau neuve. Les instincts intellectuels s'éveillent en lui; il sait alors rêver, aussi bien que qui que ce soit, devant un beau spectacle de la nature, et l'apprécier dans toute sa valeur. Ainsi, pendant le jour, je les voyais tous, nonchalamment assis sur l'avant du *Selma*, le cigare à la bouche, ou la chique sous la dent, silencieux et absorbés, comme des poëtes, dans la contemplation de ces belles pages de la création, que tous ils avaient déjà feuilletées vingt fois! Peut-être étais-je le seul des passagers du *Selma* pour qui ces scènes fussent nouvelles : eh bien! il n'est pas un de ces hommes, en apparence si froids, qui, de moment en moment, ne se soit écrié avec enthousiasme :

— *Oh! very fine indeed!* (Magnifique en vérité!)

Nous allions donc, nous arrêtant de station en station, lorsque enfin, cinq heures avant notre arrivée à Montgommery, nous fîmes une dernière halte à un petit village qui porte un grand nom, celui de Washington. Il n'y a pas un seul État de l'Union qui n'ait une petite ville ou un assemblage de quelques maisons baptisé de ce nom vénéré. Quelle fut ma satisfaction de voir monter à bord un brave et jeune officier de l'armée du Mexique, nommé Steven, et que j'avais beaucoup connu à la Nouvelle-Orléans, au retour de sa campagne! Ma joie fut double quand, arrivé dans le grand salon du *Selma*, j'entendis ce même cri, poussé en duo :

— Tiens! c'est vous! Comment vous portez-vous, mon cher ami?

C'était Steven, d'une part, et Harris, de l'autre, qui, à mes côtés, se serraient la main. Je n'avais donc pas perdu pour attendre! Et le sort continuait son œuvre, en jetant entre Harris et moi notre ami Steven comme un trait-d'union. D'un coup d'œil, ce dernier avait compris que ses deux amis ne s'étaient jamais adressé la parole. Il s'empressa de nous présenter l'un à l'autre. Ma main tomba dans celle de Harris qui la serra avec une effusion témoignant de sa part un plaisir égal à celui que j'éprouvais moi-même. Il était facile de voir que nous touchions tous deux à un but désiré.

— Venez prendre quelque chose, dit Steven.

Nous nous dirigeâmes tous les trois vers le *bar-room* qui ne manque jamais à bord d'aucun steamboat. Selon l'usage américain, nos trois verres s'entre-choquèrent, et nous aspirâmes lentement, à travers un tube de verre, un *sherry-goblet*, en nous souhaitant bonne santé.

Désormais c'était une liaison intime entre Harris et moi. Nous nous communiquâmes alors le mutuel désir que nous éprouvions de cette liaison, et comme moi il avait lutté contre l'envie de m'adresser la parole, depuis le premier jour où nous nous étions rencontrés au *mansion-house*, à Mobile. Il avait été arrêté par le même scrupule qui m'avait guidé.

— Ah! si j'avais su que vous fussiez Français! me dit-il.

— Et moi, si j'avais pu deviner que vous ne fussiez Américain qu'au cinquième!

Ces paroles avaient été échangées entre nous en langue française que Harris parlait avec une pureté et un accent aussi remarquables que l'américain. Il en était de même de l'allemand, de l'espagnol et de l'italien. Il devait cette étrange facilité à parler avec une égale élégance les cinq langues, à ces circonstances que sa mère était Française, que son père était né en Espagne, d'un père Américain, qu'il avait passé les premières années de son enfance aux Etats-Unis, puis avait fait une partie de son éducation en France, l'autre partie en allemagne, et qu'il était venu enfin s'établir dans les affaires à Boston, après être demeuré trois années en Italie.

— Vous arrêterez-vous à Montgommery? lui demandai-je.

— Il faut être né dans ce trou, me répondit-il, ou être membre de la législature de l'Alabama, pour demeurer plus de douze heures à Montgommery, mon cher monsieur. Si rien ne vous y retient, vous, nous repartirons le plus tôt possible. Je remonte jusqu'à Boston, nous ferons route ensemble, et de compagnie avec notre ami Steven qui, je gage, n'a rien de mieux à faire qu'à se promener.

Puisque voilà Steven au milieu de nous, monsieur, permettez-moi, à propos de lui, de vous peindre un côté des mœurs américaines qui font le plus grand honneur et au peuple en général, et en particulier à la simplicité et au désintéressement de cœur de la plupart des citoyens. Ceci est caractéristique. Aux Etats-Unis, il n'y a pas d'armée régulière comme vous le savez, tout au plus dix mille hommes la composent. Quand la patrie a besoin de bras pour la défendre, il lui suffit de frapper du pied la terre, pour qu'il en sorte des soldats. Ce sont tous des volontaires qui regardent comme un devoir sacré d'aller sur le champ de bataille payer le tribut de leur sang. Riches, pauvres, jeunes hommes, hommes mûrs, célibataires, pères de famille, tous indistinctement accourent à cette grande voix de la patrie en détresse, et disent : Nous voilà! Les compagnies élisent leurs officiers, et, le sac sur le dos, on marche où la guerre vous appelle! Puis, quand on a rempli sa tâche d'une année, on revient chez soi; le simple soldat rentre dans ses foyers, l'officier se dépouille de ses

épaulettes éphémères. Ni l'un ni l'autre n'attendent de récompense de la patrie, aucun avancement, rien, que l'honneur d'avoir payé une dette commune.

Si la patrie ne solde par aucune faveur ce dévouement, il reste aux braves à recueillir les témoignages extérieurs de la reconnaissance publique !

Ainsi Steven était parti comme capitaine dans la guerre contre le Mexique, il en était revenu avec deux blessures, après avoir assisté à l'assaut de Monterey, au siége de la Vera-Cruz et à la prise du Cerro-Gordo. Steven était fils d'un fermier du petit village de Washington où notre bateau l'avait embarqué. Il y était arrivé depuis huit jours pour embrasser son vieux père. La population de Washington ne pouvait manquer de lui exprimer ses sympathies. Le matin du jour où on l'attendait, sept coups de canon annoncèrent sa venue ; et au moment où il débarqua sur la rive, la population tout entière, musique en tête, se rendit à sa rencontre, et le conduisit à une salle où était préparé un banquet !

Ainsi, vous le voyez, monsieur, un soldat se conduit vaillamment dans trois actions, il est blessé deux fois ; toute la récompense qu'il en retire se borne à une démonstration de ses concitoyens en son honneur, et il en est plus fier que de deux grosses épaulettes. Le jeune capitaine pleurait d'émotion en nous racontant cela.

Les cinq heures de route qui nous séparaient de Montgommery s'écoulèrent rapidement en conversation et en visites au *bar-room*. Steven avait, le premier, offert *quelque chose;* selon l'usage, chacun de nous devait lui rendre sa politesse ; et bon gré, mal gré, qu'on ait ou non soif, en pareil cas, il faut, sous peine de commettre une grosse inconvenance, accepter et offrir à son tour. Il arrive souvent qu'on absorbe ainsi aux États-Unis, quinze ou vingt verres par jour de brandy, d'eau sucrée, de liqueurs, etc.

Enfin, le village, je n'ose dire la ville, de Montgommery se dessina au fond d'un de ces vastes étangs dont je vous parlais, et au milieu d'un encadrement de verdure. Le steamboat accosta, et nous mîmes le pied dans la capitale de l'Alabama.

Au contraire de ce qui existe en Europe, les capitales d'États, dans l'Union, sont les lieux les moins peuplés, les villes les plus désertes, les moins commerçantes. On a soin de choisir toujours, dans ce but, un point central d'abord, afin de laisser ensuite le pouvoir dans une sorte d'isolement et à l'abri des influences. Toutes les capitales d'États sont dans ce cas, et le même principe a présidé au choix de la ville qui sert de centre à l'Union. Washington-City, dont je vous parlerai plus au long, est un immense désert. Dans l'origine, sa population n'était que de 3,000 âmes, et elle est aujourd'hui à peine de 30,000. Ce pro-



Vue de Montgommery, capitale de l'Alabama.

grès vous paraîtra négatif quand je vous aurai dit, monsieur, avec quelle rapidité la plupart des villes de l'Union ont vu s'accroître leur prospérité dans un temps égal, et souvent bien moindre.

Rien ne méritait d'être vu à Montgommery que son gracieux aspect dessiné ci-dessus, et son Capitole où siége la législature. C'est un vaste édifice qui domine la ville, et reproduit en petit le Capitole de Washington. Nous partîmes donc promptement de Montgommery.

XAVIER EYMA.

(*La suite prochainement.*)

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LE CARDINAL WISEMAN.

Tandis que l'Angleterre ébranle le monde entier de ses violents débats sur ce qu'elle appelle *l'agression papale*, nos lecteurs recevront avec intérêt le portrait du cardinal Wiseman, le nouvel archevêque de Westminster, et les détails précieux que nous avons recueillis sur la vie de ce prélat, à titre de document historique.

En 1820, l'Europe savante remarqua un traité publié en latin sur les différents idiomes de l'Orient. C'était l'ouvrage d'un jeune homme de dix-huit ans, et ce jeune homme était l'abbé Nicolas Wiseman, élève du collége Irlandais de Saint-Cullebert, près de Durham.

Un tel début fut suivi de brillants succès au concours des colléges de Rome, où l'invincible lauréat remporta successivement toutes les médailles d'or.

Né d'une famille d'Irlande, établie en Espagne, l'abbé Wiseman revint à son berceau en 1825. Ses instructions religieuses le placèrent bientôt à la tête des orateurs catholiques de l'Angleterre.

Dans le carême de 1836, à la chapelle de Moorfield, il exposa, en plusieurs sermons, l'ensemble des doctrines de l'Eglise romaine, et il le fit avec un tel succès, un tel éclat, que ses coreligionnaires, pour lui marquer leur gratitude, firent frapper en son honneur une médaille d'or, qui fut exécutée par le célèbre graveur Supio Clint. Il fut nommé, peu de temps après, président du collége de Sainte-Marie, à Oscott. Dans cette situation, il ne cessa, par ses écrits et par sa parole, de propager la doctrine catholique en Angleterre. L'Irlande n'était point oubliée, et la *Revue de Dublin* comptait le docteur Wiseman au rang de ses plus illustres et de ses plus laborieux écrivains. Au milieu de ces travaux, il trouvait le temps de composer des ouvrages de controverse, où la force de dialectique se joignait d'une manière remarquable à l'urbanité des formes de style. On a pu juger du haut degré où le savant écrivain porte ce genre de mérite, par son récent manifeste intitulé : *Appel au peuple anglais*.

Quand le docteur Wiseman alla visiter Rome pour la seconde fois, il y fut accueilli avec toute la distinction dont il s'était rendu digne. Il fut nommé second vicaire apostolique du diocèse de Londres, à la place du docteur Griffiths, qui venait de décéder. En 1849, le docteur Walsh, premier vicaire, étant mort, le docteur Wiseman le remplaça. C'est à son zèle, à ses efforts, que les catholiques de Londres doivent l'achèvement de la belle église cathédrale de Saint-George's Fields.

Tout donne à supposer que vers ce temps le docteur Wiseman s'était ouvert au gouvernement anglais du projet que le Saint-Père avait formé de rétablir la hiérarchie catholique en Angleterre. Quoi qu'il en soit, dans un consistoire tenu le 30 septembre, le docteur Nicolas Wiseman a été promu à la dignité de cardinal et au titre d'archevêque de Westminster. C'est le septième cardinal que l'Angleterre ait fourni depuis la réforme. Les six autres furent : *Pole*, *Allen*, *Howard*, *York* (fils du prétendant, et qui ne vit jamais l'Angleterre), et enfin *Acton*, membre d'une famille d'origine anglaise, mais qui est établie à Naples depuis longtemps.

On sait comment la populace anglicane a fêté l'installation du nouvel archevêque. Elle a promené dans les rues son effigie accouplée à celle de Pie IX, et elle a brûlé l'une et l'autre au milieu des vociférations et des danses. On nous rapporte, à ce sujet, un mot du cardinal, qui annonce tout le courage et toute la résignation d'un martyr.

On lui prédisait que la reine et le Parlement d'Angleterre, entraînés par les manifestations publiques, lui enlèveraient temporellement son titre d'archevêque, et qu'il perdrait ainsi l'appui des hautes classes de Londres.

— Eh bien, répondit-il sans s'émouvoir, l'homme de Dieu est l'homme de tous ; je serai l'archevêque des bourgeois...

— Mais les bourgeois vous renieront, de peur de se compromettre.

— Eh bien, je serai l'archevêque du peuple...

— Mais, vous le voyez, c'est le peuple qui vous insulte et brise votre image.

— Eh bien, je serai l'archevêque des pauvres, des malades et des prisonniers...

Et si l'on vous traque dans ce dernier refuge, avec quoi vous défendrez-vous ?

— Avec ceci, dit le prélat, en montrant sa croix pastorale. Dieu n'a-t-il pas écrit sur les drapeaux de Constantin : Vous vaincrez par ce signe !

Ce dialogue rappelle l'héroïque réponse du jeune d'Andigné à Bonaparte, en 1799.

L'indomptable chef des Vendéens avait accepté une entrevue avec le premier consul. Celui-ci, voyant déjà la France à ses pieds, ne comprit pas qu'un seul homme osât lever la tête devant lui.

— Si vous ne faites pas la paix, lui dit-il, je marcherai contre vous avec cent mille soldats.

— Nous tâcherons de vous prouver que nous sommes dignes de vous combattre, répondit tranquillement d'Andigné.

— J'incendierai vos villes !

— Nous serons reçus dans les chaumières.

— Je brûlerai vos chaumières !

— Nous nous retirerons dans nos bois.

— Je mettrai le feu à vos bois !

— Et lorsque vous aurez détruit la cabane du paisible cultivateur, ravagé le domaine du propriétaire étranger à nos débats, vous ne nous trouverez encore qu'où et quand nous le voudrons, et avec le temps nous battrons toutes vos colonnes en détail.

## LE CARNAVAL DE 1851.

Quand vous lirez ces lignes, le carnaval aura vu mourir, sous la cendre chrétienne, le dernier frémissement de ses grelots. En vérité, il était temps qu'on l'arrêtât, car ses folies commençaient à dépasser les bornes.

Et d'abord, l'idole païenne, le bœuf gras est ressuscité. Vous savez qu'il avait disparu en 1848 et en 1849, attendu qu'il n'était pas sans-*culotte*. Il a reparu en 1851, plus *culotté* que jamais, car il pesait 1,950 kilogrammes. MM. Adeline, éleveur normand, et Arnault, directeur de l'Hippodrome, ont fait les frais de l'entreprise.

LIBERTÉ, c'était le nom du bœuf gras, magnifiquement paré d'une housse de velours amarante brodée et frangée d'or et de guirlandes de fleurs, était conduit par son bouvier normand et escorté des quatre sauvages traditionnels ornés de plumages de couleurs et de peaux d'animaux féroces, et armés de massues. Devant et derrière, marchaient des hérauts d'armes, des tambours en janissaires, des cavaliers cuirassés, des costumes Louis XIII, etc.

Le char de Cérès, orné des attributs de l'agriculture, était splendidement décoré d'oriflammes aux couleurs nationales et de guirlandes de fleurs et de fruits.

Une belle femme, la tête couronnée d'épis et de fleurs, tenant une faucille à la main, représentait Cérès, debout au sommet du char, ayant à ses pieds des gerbes magnifiques de blé et des instruments d'agriculture.

Aux quatre coins du soubassement, quatre jeunes femmes figuraient les quatre saisons. Malheureusement elles ne pouvaient toutes les quatre s'accommoder également de la température ; il faisait une belle journée, mais l'air était très-froid. Aussi l'Hiver semblait triomphant, tan-

dis que l'Été grelottant était obligé de s'envelopper jusqu'au nez dans son manteau rouge. Fort heureusement encore pour les quatre divinités, quatre trépieds, formant chaufferettes, brûlaient à leurs pieds. Somme toute, ce char, traîné par quatre beaux chevaux bais, représentait assez bien le triomphe de l'agriculture.

Tandis qu'une foule immense prenait part à cette fête de la rue, cent autres fêtes particulières s'organisaient pour le soir. Les bals travestis ont été nombreux dans les riches faubourgs et dans le Marais. M^me^ S. a fait les honneurs de cet ancien Paris, à la tête de deux ou trois cents costumes divers, dans ses vastes salons transformés en parterres de fleurs et illuminés littéralement *a giorno*. Un comique célèbre, M. Levassor, a imaginé quelque chose de plus original. On n'était reçu chez lui qu'en paysan ou en paysanne. On dansait sur la coudrette, au son du chalumeau. Il n'y manquait que les vaches et les brebis. On nous assure même qu'ils n'y manquaient pas entièrement, et que certains bergers de la Chaussée-d'Antin ont conduit à ce bal des moutons ornés de fleurs et de rubans roses, dont les bêlements complétaient le caractère agreste de la réunion.

Quant aux raouts officiels, voici une anecdote qui montrera combien ils étaient encombrés.

Un sous-préfet ambitieux était venu à Paris avec sa femme pour enlever une préfecture à sa convenance. Un de ses protecteurs les plus élevés lui procure une invitation pour le dernier bal du très-grand personnage de qui dépendait le succès de l'affaire. On se donne rendez-vous dans les illustres salons, entre dix et onze heures Le sous-préfet et la sous-préfette se ruinent en frais de toilette, et louent pour la nuit le plus confortable équipage. A dix heures ils partent de leur hôtel garni, et roulent vers l'autre hôtel où les attend la faveur. Malheureusement, celui-là était garni aussi, garni de solliciteurs et de courtisans, tellement nombreux, que la queue des voitures couvrait un kilomètre d'étendue. Celle de notre ménage prend la file, et avance de quelques pas tous les quarts d'heure. Ils s'arment de patience, puis de résignation, puis de philosophie, si bien que fatigués des bals de la veille, bercés mollement sur les coussins de leur calèche, ils finissent par s'endormir du sommeil le plus profond. Combien de temps dura cet oubli des grandeurs préfectorales, c'est ce que nos deux époux étaient loin de soupçonner, lorsque leur équipage toucha enfin le seuil de l'Eldorado. Ils se réveillent en sursaut, au bruit du marchepied qui s'abaisse. Ils descendent, ils entrent dans les salons; ils y rencontrent leur protecteur furieux. O triste revers des fêtes officielles ! Il était minuit et demi ! Notre ménage avait fait queue deux heures et arrivait trop tard au rendez-vous; le très-grand personnage venait de quitter le bal pour aller dormir de son côté.

Quand on lui raconta, le lendemain, cette petite aventure, il répondit avec le sang-froid qui le caractérise : — M*** a manqué sa préfecture en manquant mon bal. C'est original et malheureux, j'en conviens. Qu'il la rattrape par son mérite. Ce sera fort heureux et plus original encore !

## REVUE LITTÉRAIRE.

On sait avec quelle réserve nous recommandons aux familles les livres faits en vue de leur instruction ou de leur agrément. C'est qu'envisageant cette partie de notre tâche comme la plus délicate, nous voulons nous assurer par nous-même de la supériorité d'un ouvrage, avant de dire à nos lecteurs : Vous pouvez l'adopter en confiance.

Or, nous devons ce témoignage public au *Cours complet d'éducation pour les filles*, publié par M. Hachette, le libraire de l'Université. Nous en avons examiné les trois grandes divisions: Education élémentaire, de quatre à dix ans; éducation moyenne, de dix à seize ans; éducation supérieure, de seize à vingt ans; et nous avons reconnu dans ce vaste traité, sans modèle et sans rival, l'encyclopédie morale, religieuse et instructive la plus claire, la mieux proportionnée, la plus pratique et la plus commode qu'on ait jamais offerte aux pères et aux enfants, aux maîtres et aux élèves. Il faut dire que l'éminent éditeur était peut-être le seul qui pût réaliser une telle entreprise avec le concours de toutes les sommités de l'enseignement. Ainsi, M. Théry, recteur de l'Académie de Rennes, a déposé, dans les *Premiers conseils aux mères*, sa double expérience de professeur et de père de famille. Cette étude du caractère, des instincts et des dispositions de l'enfance est d'une telle justesse et d'une telle simplicité, que la mère qui l'aura bien comprise et bien appliquée ne rencontrera plus d'obstacle sérieux dans le développement intellectuel et moral de sa fille. La *Méthode d'écriture* semble un peu arriérée, mais plaira à ceux que n'a pas envahis l'uniformité de la calligraphie anglaise. Le *Cours de lecture*, les *Exercices de mémoire*, les *Premières notions* de grammaire, de sciences et d'arts sont gradués avec un art infini par des écrivains qui ont éprouvé longuement leurs systèmes.

Les *Conseils* de M. Théry reviennent et s'élèvent, en tête de l'*Education moyenne* et de l'*Education supérieure*, toujours empreints du même bon sens et de la même netteté, — toujours dignes de cette médaille d'or que leur a décernée l'Académie française. Puis se succèdent les *Leçons* de mathématiques, de style, de géographie, d'histoire, de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de musique, et enfin de littérature générale, de philosophie, de droit et d'hygiène pratique — (car rien n'est oublié); leçons exposées par les autorités de chaque genre: MM. Dézobry, Sardou, Cortambert, Herbet, Gérusez, Bouchitté, Barberet, Sonnet, Delafosse, Quicherat, Grün, Isidore Bourdon, etc.

Une mère intelligente et dévouée, avec le secours de semblables maîtres, peut élever et instruire sa fille aussi parfaitement que si elle suivait avec elle les cours et les pensions les plus renommés ; et cette fille aura, de plus, l'immense avantage, que rien ne remplace, de l'éducation de famille, si justement préférée par M^me^ Campan, comme par Fénelon, à toutes les éducations possibles.

Ajoutons que M. Hachette a eu le bon esprit de mettre à la portée de chacun les quinze grands volumes de ce *Cours complet d'éducation*, en donnant la facilité de les acquérir séparément et successivement, et en n'élevant pas le prix du tout, y compris les gravures, albums, cartes, etc., au-dessus de cent et quelques francs, — le prix d'un mois de leçons du professeur le plus médiocre.

— A propos des maîtres qui rendent la science aimable et qui en ouvrent les trésors à tout le monde, nous devons rappeler qu'un des plus illustres, M. Flourens, vient de faire paraître une édition nouvelle de son excellente notice sur Buffon. Ce titre modeste cache une œuvre de premier ordre : le résumé clair et succinct des doctrines et des découvertes du grand naturaliste, la rectification savante et courtoise de ses erreurs, c'est-à-dire le complément indispensable et le couronnement lumineux de ses vastes travaux. M. Flourens popularise d'autant mieux Buffon, qu'il a, comme lui, le don du style simple et limpide, éloquent et piquant tour à tour, qui est le véritable style français. Personne n'eût porté plus dignement la double couronne de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et de membre éminent de l'Académie française. M. Flourens est, en effet, un de ces rares esprits qui, tout en s'élevant aux sommets de la philosophie scientifique, tout en élargissant l'école spiritualiste de Descartes et de Leibnitz, savent donner aux enseignements les plus abstraits la forme littéraire qui captive les savants et la foule, les contemporains et la postérité. Nous en offrirons quelque jour la preuve à nos lecteurs, en étudiant ses livres sur Cuvier, sur Fontenelle, sur la phrénologie, sur les instincts des animaux, et enfin ses Eloges, qui sont des chefs-d'œuvre du genre, par le charme du récit comme par la force de l'instruction.

— Encore deux petits ouvrages à signaler :

1° *Les Etats provinciaux sous Louis XIV*, brochure

très-curieuse de M. Grün, rédacteur en chef du *Moniteur universel*. Jugez-en par cette lettre du président des Etats de Languedoc à Colbert : « A Montpellier, ville de débauche et de divertissements, les Estats employeront plus de temps aux bals et aux comédies qu'à l'expédition de nos affaires... S'ils étoient à Pézénas, petit lieu où il n'y a que pour les loger, on auroit plus de commodités à manier les esprits... » etc. La brochure fourmille de révélations de ce genre, et d'applications d'autant plus piquantes, que l'impartial historien les laisse faire au lecteur.

2° MM. Dezobry et Madeleine viennent de publier une seconde édition de *Trois mois sous la neige*, ce charmant ouvrage de notre collaborateur, M. J. Jacques Porchat, couronné par l'Académie française. Ses autres livres, les *Colons du rivage*, la *Sagesse du hameau*, un *Choix de fables de La Fontaine*, *Florian*, etc., enrichis de notes excellentes, forment, avec *Trois mois sous la neige*, une petite bibliothèque pleine d'instruction et d'intérêt, que toute la jeunesse peut acquérir, les éditeurs l'ayant mise à 60 c. le volume.

— MM. Jules Sandeau et Augier ont donné, au théâtre des Variétés, une bonne et spirituelle leçon aux imaginations errantes qui cherchent le roman dans la vie. La *Chasse au Roman !* n'est-ce pas là un des plus grands travers de ce temps-ci ? Les auteurs l'ont fustigé avec d'autant plus d'autorité, que l'un est un romancier de premier ordre, et l'autre un poëte qui avait le droit de prêcher l'illusion. Leur succès durera, car il est moral.

— Nous regrettons de ne pouvoir former le même vœu pour la *Valéria*, de MM. Maquet et Jules Lacroix, représentée à la Comédie-Française. Malgré l'intérêt puissant de ce drame, malgré ses vers savants et cornéliens, malgré le double talent qu'y déploie M^lle Rachel, malgré l'empressement de la foule à l'applaudir chaque soir, nous déplorons hautement ce triomphe littéraire, parce qu'il flatte une des plus mauvaises passions de notre temps, celle d'élever des piédestaux aux ceintures dorées. Nous attendons avec d'autant plus d'impatience le *Château de la Seiglière*, de M. Jules Sandeau. Puisse-t-il réparer bientôt le mal fait par *Valéria !*

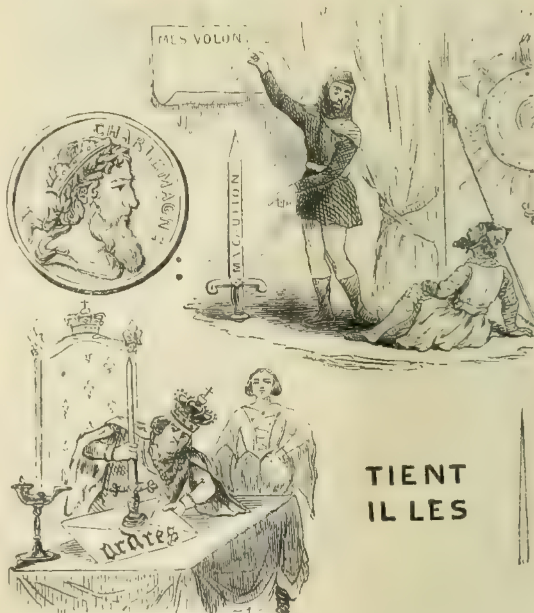
EXPLICATION DU *RÉBUS* DE FÉVRIER.

Childéric II, ayant fait raser Thierry I^er et l'ayant enfermé dans l'abbaye de Saint-Denis, lui témoignait de la compassion et cherchait à le dédommger par de riches présents. Thierry I^er répondit à ceux qui les lui offraient : *Je ne veux rien accepter ; arraché du trône par l'injustice, un roi charge le temps de sa vengeance.*

*P. S.* Notice d'Avisseau : M. Seiller tient à ce qu'on appelle son habitation une *maison* et non pas un *hôtel*. Il proteste modestement contre le titre de *Mécène*. « Il n'a qu'attaché le grelot et ne veut pas s'en faire un grand mérite. » Nos croquis sont en partie de M. Lobin, « ami de la veille », et maître aussi désintéressé que dévoué du jeune Avisseau. Ajoutez aux appréciateurs du potier : MM. Ladevèze, rédacteur en chef du *Journal d'Indre-et-Loire* ; Demetz et de Brétignières, directeurs de Mettray ; de Galambert, artiste distingué ; S. Bellanger, auteur de la *Touraine ancienne et moderne* ; Brun, préfet du département, etc.



Le cardinal Wiseman, arch. de Westminster.

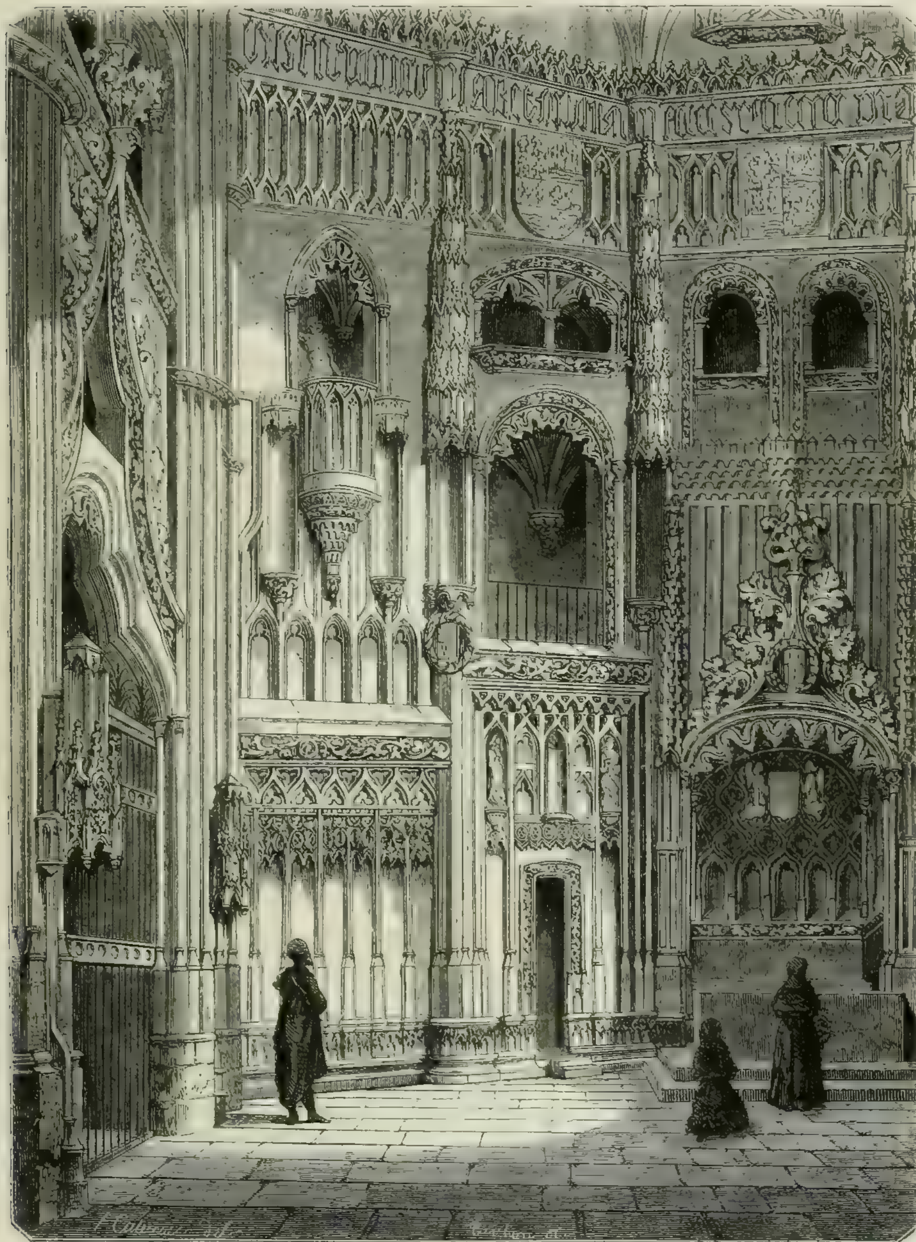



*(Au prochain numéro la fin du Salon de 1851.)*

Paris. — Typographie de HENNUYER et C^e, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# L'HIRONDELLE DE MURCIE.

## ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE (1808).



Cathédrale de Murcie. Chapelle Marquise.

Le 24 mai 1808, au moment où l'Espagne entière se soulevait contre Joseph Bonaparte, avec un patriotisme héroïque s'il n'eût été sanguinaire, — un jeune homme priait, dans la cathédrale de Murcie, devant les dentelles en pierre de la chapelle Marquise, que vous pouvez admirer en tête de ces lignes.

C'était un négociant français, M. Charles B..., qui venait d'échapper au massacre imminent de ses compatriotes, en-

fermés avec lui dans la sacristie de la basilique. Il en avait été arraché par un de ses amis, membre de la junte, qui lui avait fait promettre de l'attendre dans la chapelle.

Or, M. B... avait laissé un parent, un vieillard, sous les couteaux espagnols, et il ne pouvait se résigner à obéir à son sauveur, qui lui avait enjoint de profiter *seul* du sauf-conduit dont il était armé.

Tandis qu'il demandait à Dieu une inspiration, des clameurs confuses et soudaines l'attirèrent sur le parvis de la cathédrale.

C'était la populace égarée qui venait réclamer sa proie, en criant :

— Vive Ferdinand VII ! mort aux Français ! Des poignards brillant au soleil, des coups de fusil tirés en l'air, annonçaient le sort qui attendait les prisonniers de la sacristie.

Au bruit des coups de feu, un bataillon d'hirondelles s'échappa des galeries du monument, et détourna, tant le peuple est léger ! l'attention des massacreurs et de M. B... lui-même.

Un spectacle étrange et sublime leur fut alors donné par les oiseaux du printemps. Au lieu de s'éloigner après leur première alerte, ils se replièrent en ordre vers l'église, et se mirent à voleter, avec des cris aigus, autour d'un angle de la façade.

Captive, la veille, de quelque enfant (cet âge est sans pitié), une hirondelle, qui traînait encore un fil à la patte, se trouvait arrêtée par ce fil, entortillé aux reliefs d'une sculpture.

A cette vue, toutes les autres avaient renoncé à la fuite, et encourageaient par leur appel énergique les efforts de la prisonnière.

Mais celle-ci se débattait et s'élançait sans parvenir à se délivrer.

Alors l'hirondelle qui conduisait la bande vole droit au fil tendu par sa compagne, et le frappe, en passant, d'un vigoureux coup de bec. Chacune vient à sa suite en faire autant, inutilement, hélas ! car la chaîne résistait en cédant aux attaques...

Pendant ce temps-là, un homme sans cœur, un homme ivre probablement, tire un coup de fusil dans le bataillon ailé.

Il se disperse un instant, mais se reforme pour revenir à la charge. Le défilé recommence, les coups de bec redoublent, si bien que le fil se détache ou se brise enfin, et que toutes les hirondelles disparaissent, en chantant, avec la captive délivrée...

Toutes ! c'est trop dire ; une d'elles, atteinte par un second coup de feu, tournoya dans l'air, et vint tomber sanglante aux pieds de M. B...

— Pauvre oiseau ! se dit le jeune Français ; mort pour sauver sa compagne !... Et moi, je fuirais seul ! Non, jamais !... Je demandais un conseil à Dieu..., il me le donne, suivons-le !

Il rentre dans l'église, court à la sacristie, enlève son parent, en montrant la signature du membre de la junte, et désarme celui-ci par la touchante histoire de l'hirondelle.

Lui-même nous la redisait hier, auprès de celui qu'il a sauvé, et nous l'avons trouvée digne d'être racontée à tout le monde.

Elle eût formé un des plus gracieux chapitres de notre étude sur l'*Esprit des Bêtes*, si l'importance des événements auxquels elle se rattache ne nous eût obligé de lui donner un autre titre.

Les guerres civiles seraient moins fréquentes et moins terribles, si les peuples imitaient, comme M. B..., le noble exemple d'union et de dévouement offert à l'humanité par un oiseau.

C. DE C.

---

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.– ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC.

## LE RENARD, ROMAN DU TREIZIÈME SIÈCLE (1).

### COMMENT RENARD FIT PÊCHER A ISANGRIN LES ANGUILLES.

C'était un peu avant Noël, au temps où l'on met les bacons (les porcs) en sel ; le ciel était clair et étoilé, l'étang où Isangrin devait pêcher était gelé, et la glace tellement dure qu'on aurait pu danser dessus, fors en un point, où les vilains avaient pratiqué un trou pour abreuver leurs bêtes à la nuit tombante ; c'est là que vint Renard tout joyeux. Se tournant alors vers son compère :

— C'est là, seigneur Isangrin, lui dit-il, que foisonnent anguilles et barbeaux. Et voici l'engin avec lequel nous les pêchons.

— Sire Renard, dit Isangrin, prenez le seau par l'anse et me l'attachez fortement à la queue.

Renard le prend et l'attache du mieux qu'il peut.

— Frère, dit-il (il faut se souvenir que le loup est tonsuré), maintenant il importe de vous tenir coi, en attendant que les poissons viennent.

Là-dessus, il le quitte et va se blottir dans un buisson, le museau entre ses pattes, pour voir comment la chose tournera.

Voilà Isangrin sur la glace, la queue dans le trou et le seau rempli de glaçons pendant après. L'eau ne tarda pas à se geler à l'entour et la queue à être prise. Alors le loup tire en tout sens pour la dégager ; vains efforts ! Cette résistance le trouble et l'étonne. Il appelle Renard, disant que le jour commence à poindre.

— C'est juste, fait Renard, en soulevant la tête :

> Alons nos ent. biaux doux amis,
> Assez avons de poissons pris ;
> Et Isangrin li escria :
> Renard, fit-il, trop en i a ;
> Tant en ai pris ne sais que dire,
> Et Renard commença a rire.

— Qui tout convoite, tout perd, lui crie-t-il par manière de consolation.

Cependant l'étang s'empourpre des premiers feux du

(1) Voyez la livraison de mars dernier.

jour, et bientôt le soleil éclaire les chemins blanchis de neige.

Déjà messire Constant Desgranges, un riche vavasseur (arrière-vassal), qui avait son habitation sur la rive, est sur pied avec tout son monde. Il prend un cor, appelle ses chiens et fait seller son cheval; chiens et varlets joyeux mènent grand bruit. Renard les entend, tourne les talons, et va se blottir dans son terrier, laissant Isangrin dans la bagarre; celui-ci se démène, secoue et tire à se déchirer la peau; il a beau faire, il ne sortira de là qu'en se séparant de sa queue.

Or, pendant qu'il lutte ainsi, un garçonnet accourt tenant deux lévriers en laisse, il s'élance vers lui sur la glace; le pied lui manque, il tombe, se relève et crie: — Ah! ah! le loup! Ahie! ahie!

Les veneurs, qui l'ont entendu, débouchent soudain du logis avec tous les chiens. Isangrin s'en effraye d'autant plus qu'il voit Dant (Dom, Dominus) Constant Desgranges, à cheval derrière eux, accourant bride avalée, et criant: Vite, lâchez les chiens! Les piqueurs les découplent, et ils se ruent en masse sur Isangrin qui se hérisse durement. Les veneurs les excitent à grands cris, Isangrin se défend et mort à belles dents; que pouvait-il faire? mais,

Assez aimast-il mieux la paix.

Dant Constant saute de cheval, dégaine et s'avance l'épée haute vers le loup, veut le frapper par derrière, manque son coup et tombe à la renverse sur la glace. Il se relève à grand'peine, la nuque ensanglantée; brandit tout furieux son arme, décharge un second coup, mais au lieu de frapper la tête, l'épée glisse le long des reins, et coupe la queue d'Isangrin rez les naches (à sa naissance).

Isangrin, qui se sent blessé, saute de côté et s'enfuit, laissant sa queue en gage; cependant les chiens lui travaillent les côtes; mais lui se défend fuyant toujours; il s'accule un moment près d'une montagne et tient en respect ses assaillants, leur montrant ses crocs; puis reprend sa course, toujours bataillant, tant qu'enfin les chiens, las et recrus, renoncent à leur poursuite. Point ne s'attarde Isangrin. Il gagne le bois à grande allure, jurant entre ses dents que s'il peut jamais rencontrer Renard, il se vengera.

Il eût mieux fait de noter pour mémoire que,

Souvent est pris, qui croyait prendre.

### COMME RENARD PRIT CHANTECLAIR LE COQ.

Un jour Renard se dirigea en courant vers un village situé dans les bois, où se trouvaient force canards, malarts, oies, gélines et coqs. A l'entrée du village, et presque à l'orée du bois, était la ferme de messire Constant Desnoés, riche vilain. Elle était entourée d'un verger où rougissaient les plus belles cerises et autres fruits appétissants. Le courtil était très-bien clos de pieux en chêne aigus et forts, revêtus d'une haie d'aubépine; c'est là que dant Constant avait, pour plus de sûreté, logé ses poules. Renard s'adresse de ce côté, tout coiement et le col baissé. Comment arriver aux gélines qu'il voit picorer à travers la haie? O bonheur! il rencontre un pieu brisé; au delà était un carré de choux, Renard s'élance d'un bond au plus épais, et y reste coi; mais les gélines ont entendu le bruit de sa chute, et toutes déjà s'éparpillaient, quand Chanteclair le coq, qui était allé s'ébattre en la poudre d'une sente, accourt fièrement à leur rencontre,

La plume et pied, le col tendant,

et leur demande pour quelle raison elles s'enfuient. Pinte, la plus avisée d'entre elles, celle qui pondait les plus gros œufs, parla la première, en se rangeant à sa droite.

— Nous avons eu peur, dit-elle, d'une bête sauvage qui va nous dévorer si nous ne vidons le pourpris. J'ai vu la haie trembler, Renard est là, sur mon honneur!

— Tais-toi, sotte, répondit le coq; jamais Renard ne sera si hardi que de pénétrer céans. Revenez donc sur vos pas, et soyez sans crainte.

Il dit, tourne ses ergots, et va reprendre ses ébats dans la poudrière. Néanmoins, il n'est qu'à moitié rassuré, et bien qu'il garde sa fière contenance, il ne laisse pas de jeter des regards défiants autour de lui. Or, s'il savait ce qui lui pend à l'œil, il serait un peu moins confiant; mais que peut-il craindre? Bah! la cour est bien close. Et le voilà qui s'étend contre un mur, un œil ouvert et l'autre clos, un pied crampi et l'autre allongé.

Or, pendant que le coq savourait ainsi les premières douceurs du sommeil, il songea (et ceci n'est pas conte, mais vérité pure, l'histoire d'ailleurs en fait foi), il songea donc qu'il voyait s'avancer vers lui du fond de la cour, non sans un grand frisson, un je ne sais quoi, comme serait une rousse pelisse hérissée d'os luisants, et dont on le revêtait de force; mais ce qui l'émerveillait outre mesure, c'est qu'on la lui mettait à l'envers, de telle sorte qu'une fois entré, il avait la tête où il aurait dû avoir la queue. Et, chose non moins étonnante, cette pelisse était blanche sous le ventre. Or, il éprouva une telle angoisse en y entrant, qu'il s'éveilla en sursaut et tout effrayé.

— Saint-Esprit! murmura-t-il en tressaillant, venez à mon aide, et sauvez mon corps de prison!

Et le voilà courant vers les gélines tapies sous les buissons. Il appela Pinte, et la prenant à part:

— Pinte, lui dit-il, je ne vous cacherai pas qu'à mon tour j'ai grand' peur d'être surpris par oiseau ou bête sauvage.

— Allons donc! beau doux sire, vous ressemblez au chien qui crie avant que la pierre soit tombée.

— Ah! si vous saviez, reprit le coq, quel songe j'ai fait, là tout près de cette grange..., et il lui raconta sa vision.

— Par la foi que vous me devez, savez-vous ce que cela signifie?

— Est-ce là tout? fit Pinte. Votre songe, s'il plaît à Dieu, sera mensonge; je vais néanmoins vous l'expliquer: cette ouverture hérissée d'os, par laquelle vous êtes entré, c'est la gueule et les dents de la bête qui doit vous dévorer, et cette bête, c'est le gorpil (Renard), qui vous happera par le cou, avant qu'il soit midi. Mais si vous voulez me croire, nous rentrerons au logis, car il est caché là, vous dis-je, tout près de la haie, pour vous surprendre ou décevoir.

— Votre explication est absurde, dit le coq; êtes-vous assez folle pour croire que je me laisse prendre ainsi? Balivernes! Point n'aurai de mal pour un tel songe.

Cela dit, il s'en retourne à la poudrière au soleil, et se moque du gorpil.

Mais celui-ci, au premier bruit de la noise, s'était baissé, et, la tête appuyée contre une pierre en guise d'oreiller, faisait semblant de dormir. Cette immobilité même avait accru l'assurance du coq. Mais Renard suivait tous ses mouvements, la paupière mi-close. Quand il le voit ainsi nonchalamment étalé, il s'approche catimini. Si Chanteclair l'attend encore un tantinet, et qu'il puisse le tenir sous sa dent, il lui fera chanter un air de sa façon. Arrivé à sa portée, il s'élance d'un bond; mais le coq l'esquive et vole sur un fumier.

Quand Renard vit qu'il avait manqué son coup:

— Dant Chanteclair, dit-il, je suis enchanté de te voir ; pourquoi me fuis-tu? Ne suis-je pas ton cousin germain?

A ces mots, le coq se rassure, et chante un gai sonnet.

— Te souviens-tu, beau cousin, reprend Renard, du feu Chanteclin, ton excellent père? Jamais coq ne chanta comme lui; sa voix était si claire et si forte qu'on l'entendait d'une lieue à la ronde ; aussi chantait-il à longue haleine, surtout quand il avait les yeux fermés! Quel timbre alors et quelle vigueur!

— Cousin Renard, vous voulez me prendre par ruse.

— A Dieu ne plaise! chante donc ainsi, les yeux fermés. Ne sommes-nous pas d'un même sang? J'aimerais mieux avoir une patte cassée, que de te faire le moindre mal.

— Pas ne te crois, dit Chanteclair; éloigne-toi un peu et je te dirai une chanson, et il n'y aura voisin, dans tous les environs, qui bien n'entende mon fausset.

Lors, s'en est souri Renardet.

— Chante, cousin, reprit-il, et je saurai si tu tiens do mon oncle.

Le coq attaque une note vigoureuse: mais il tient un



Comment Renard fit à Isangrin pêcher les anguilles (page précédente).

œil ouvert et l'autre clos, car il se méfie encore du gorpil, et ne le perd pas de vue.

— Ce n'est rien, dit Renard; Chanteclin chantait autrement, quelle longue haleine! ses yeux étaient si bien fermés, qu'on l'entendait par delà les bois.

Chanteclair croit le fourbe; il reprend sa mélodie à grand renfort, et les yeux fermés cette fois; mais Renard ne perd pas son temps à l'écouter, il saute d'un bond pardessus les choux, le happe au col et l'emporte triomphant.

Pinte, en le voyant passer, se sent près de défaillir.

— Ah! s'écrie-t-elle, je vous l'avais bien dit, seigneur. Vous vous moquiez de moi, et me teniez pour folle! votre orgueil vous a perdu.

La dame du logis ouvrait la porte en ce moment pour faire rentrer ses poules, car il se faisait tard. Or, pendant qu'elle appelle Pinte, Bisse et Roussette, elle voit Renard emportant son coq.

— Haro! au secours! s'écrie-t-elle à plein gosier.

A ces cris, tous les gens de la ferme accourent. En vain Constant lâche à ses trousses son chien de garde Malvoisin, Renard s'en moque, et franchit la haie avec sa proie. Constant le suit de près.

— Comment! Renard, dit le coq, qui n'avait point perdu la tête en cette extrémité, tu te laisses huer par ces vilains, sans leur lancer un lardon de ton crû?

Renard n'y tient pas.

— Huez, vilains! s'écrie-t-il en se retournant, je l'emporterai malgré vous, et à votre barbe.

Il dit, et le coq tombe; quoique meurtri, il se relève, pique de l'éperon, bat des ailes, et s'envole sur un pommier.

Et Renard reste en plan, furieux et pensif. Chanteclair jette alors un éclat de rire.

— Renard, fait-il, que vous en semble? Est-ce bien joué, à mon tour?

Le lécheur frémit et tremble :

— Honnie soit, dit-il, la bouche qui crie, quand elle devrait se taire!

— Soit, répond Chanteclair; et aussi la male goutte puisse-t-elle crever les yeux de celui qui s'entremet de dormir quand il devrait veiller.

Cousin Renard, reprend Chanteclair, nul ne se doit fier à vous; au diable votre voisinage! Pars, traître! car si tu restes plus longtemps, tu pourras bien laisser ici ton pélisson!

Renard ne se le fait pas répéter, il s'enfonce et disparaît dans une bruyère, le cœur navré d'avoir lâché son cousin germain.

On voit que si « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute », c'est à la condition de ne pas tomber dans la même faute.

Mais la leçon ne sera pas perdue, et nous allons voir, dans le chapitre suivant, l'utile emploi que Renard sait en faire.

Cette branche du poëme n'est liée ni à la précédente, ni à celle qui suit. Le récit est un peu traînant, quoique semé de charmants détails. Isangrin n'y figure point.

### DE L'ANDOUILLE QUI FUT JOUÉE A LA MARELLE.

Sur le bord d'un grand chemin s'élevait une croix que les parents d'un homme assassiné en cet endroit avaient érigée, tant pour témoigner de leur douleur que pour appeler les prières des passants. Sur la pierre large et unie, qui servait de base à la croix, des bergers avaient incisé une marelle. Là, étaient réunis Frémiz (l'ânon (1)), Blanche (l'hermine), Thieberz (le chat), et Roux (l'écureuil). Ils avaient trouvé une andouille magnifique; mais, comme elle était grêle par les bouts et grosse au centre, et qu'ils ne pouvaient s'entendre sur la manière de la partager, ils convinrent tous quatre de jouer à la marelle à qui l'aurait seul. La partie était déjà commencée, et Frémiz allait lancer le palet, quand il aperçut Renard venant de leur côté, à toutes jambes.

— Fuyez! fils du diable! fuyez! s'écria-t-il, voici le Roux. Et chacun de gagner le large. Mais le chat, plus avisé, saisit l'andouille, grimpe prestement sur la croix, et là il ne craint ni roi ni comte.

Renard arrive et avise Thieberz qui lui tourne le dos.

— Oh là! Thieberz, que fais-tu là-haut?

Celui-ci se retourne: — Eh! Renardin, d'où viens-tu à cette heure? — Du bois voisin, mon doux cousin... Mais pourquoi es-tu monté là? — Pour être plus en sûreté. — Comment! craindrais-tu quelqu'un? — Oui. — Et qui? — Toi ou tout autre. — Pourquoi? — Parce que je tiens une chose que je serais marri de perdre. — Ah! qu'est-ce donc? une proie peut-être?... — Oui. — Ne puis-je savoir?... — Savoir, oui; mais avoir, non. — Montre toujours... Comment nommes-tu cette chose? — Andouille! mais point n'en tâteras, Renard, car j'ai d'autres compagnons. — Où sont-ils? — Tu le sais très-bien. — J'en aurai ma part aussi? — Tu es venu trop tard.

Renard est tout courroucé; il délèche ses grenons (moustaches); plus il reluque l'andouille, plus elle lui agrée, car elle est un peu entamée par le bout.

Il voit bien qu'il n'en tâtera pas, à moins que le diable ne lui inspire quelque maîtresse ruse.

Il réfléchit un moment, puis saute sur le socle de la croix.

Thieberz se penche pour voir ce qu'il va faire; mais point n'y demeure Renard, qui, d'un nouveau bond, tombe dans l'herbe touffue et s'y fixe, les pattes serrées et tendues, comme s'il tenait une proie.

— Thieberz, as-tu vu?

(1) Frémiz, fils de Froment (nom de l'âne).

— Quoi donc, Renard? qu'as-tu pris?

— Une souris, par Dieu!

En entendant parler de souris, son mets de prédilection, Thieberz oublie tout. Il se retourne brusquement, heurte l'andouille, qui tombe; Renard la happe, s'abat ventre à terre, et l'étreint entre ses pattes.

— Ah! félon!... Renard, s'écrie Thieberz qui se lamente, tu trahirais le bon Dieu même!... Malheur à qui se fie à toi!...

— Au diable ton homélie!... félon toi-même, qui m'as tourné le dos quand je te priais... Mais à présent je tiens l'andouille, et, je m'en vante, tu n'en auras pas même la ficelle. Je ne suis plus ton cousin.

Revenons maintenant à Isangrin (le loup), que Pierre de Saint-Cloud ramène en scène.

### COMMENT ISANGRIN PARTAGEA LA TERRE AUX DEUX MOUTONS.

Isangrin, après avoir longtemps rôdé, s'apprêtait à regagner son gîte, quand il ouït les brebis bêler aux champs.



Renard et Isangrin dans le puits (page suivante).

Il tourne de ce côté et aperçoit, en sortant du bois, deux moutons qui joutaient seuls, corne contre corne, au bout d'un essart: l'un était Bernard, et l'autre Belin, tous deux fort aimés de sire Thiart. Or, pendant leur bataille, le troupeau s'était éloigné et le berger les avait oubliés. *Male garde paît le loup*, dit le proverbe; le vilain l'ignorait sans doute. Or, si Belin et Bernard ne se gardent d'Isangrin, s'ils ne sont sages et avisés, les voilà en male passe.

Comme Belin était le plus couard, Bernard parla le premier.

— Soyez le bienvenu, beau sire loup.

— Je ne vous salue ni l'un ni l'autre; je ne salue jamais ceux que je veux manger.

— Nous savons bien, seigneur Isangrin, que nous sommes en ton pouvoir, et que tu peux croquer l'un et l'autre à ton plaisir; mais avant, nous supplions ta magnanimité de nous mettre d'accord, car il dit que ce champ est sien, et je prétends qu'il est à moi.

— Sire, ajouta Belin, un peu remis de son effroi, si, pour nous accorder, vous assigniez à chacun sa part, vous pourriez après cela faire de nous deux à votre plaisir.

— Bien volontiers, dit Isangrin; et d'abord, comment dois-je m'y prendre?

— Seigneur, placez-vous au milieu du champ, et chacun de nous reculera jusqu'à la limite opposée, puis nous prendrons notre élan, et celui qui arrivera le premier aura la meilleure part.

— Je l'octroie, dit Isangrin. Eloignez-vous donc, vous, Belin, par ici, à droite, et vous, Bernard, à gauche.

Belin, le plus jouvenceau, était aussi le plus agile; mais Bernard était plus sensé, parce qu'il était son aîné.

Quand ils eurent reculé simultanément jusqu'à l'endroit indiqué, le loup leur cria :

— Partez, seigneurs, et faites votre devoir.

Belin part comme une flèche, et, près d'arriver au loup, incline les cornes et le frappe d'une telle raideur, qu'il le fait rouler à terre sur le dos. Au moment où Isangrin se relève, Bernard fond sur lui, le frappe de l'autre côté et le rejette vers Belin; ils lui ont brisé quatre côtes et le laissent presque mort. Ils s'éloignent ensuite en se moquant de lui. Isangrin tente en vain de se soulever, il se pâme plus de cent fois, et le sang lui sort à torrents par les narines.

Quand il fut un peu revenu à lui :

— Hélas! fait-il; chétif et dolent que je suis! le malheur me suivra donc partout! Est-ce la coutume que l'épervier lâche l'alouette quand il l'a prise? De quoi m'avisais-je aussi de m'ériger en arbitre, et de partager la terre?

Ceci est l'éternelle histoire de tous ceux qui rêvent lois agraires et partage, et de tous ceux qui ont la naïveté de vouloir les mettre d'accord.

### COMMENT RENARD FIT AVALER ISANGRIN DEDANS LE PUITS.

Or, il me convient de vous dire une chose qui vous fasse rire; donc, que chacun se taise, et attention!

Je ne sais quel fou de l'école a dit cette parole sensée : « Long prologue ennuie. » C'est pourquoi je commence.

L'autre jour, Renard s'en était allé butiner au loin; il entre tout soucieux, et pressé par la faim, dans un essart, traverse une prairie, puis une lande; rien! Il lui faudra donc souper en perspective? Dépité et courroucé, il court encore plus d'un arpent, et s'arrête enfin à l'orée d'un bois, dolent, efflanqué et bâillant outre mesure; il allonge ses pattes, étire son ventre et ses boyaux crient; jamais il ne s'était vu en telle détresse. Lors il se dit qu'il fait mauvais d'attendre

En lieux où l'on ne peut rien prendre.

Il s'enfonce, le col baissé, dans une sente, entre un bois taillis et des avoines, et se trouve bientôt en face d'une abbaye de moines blancs (1), flanquée d'une superbe grange peuplée de coqs, gélines et canards. Renard les trouve tout à sa guise et tourne de ce côté, bien disposé à monter à l'assaut; mais il se heurte à un large fossé hérissé de pieux. Il tourne et retourne, va et vient; point de planche ni de pont, pas même une pauvre petite brèche. Il approche de la porte principale, voit le guichet entr'ouvert, s'élance, et le voilà qui traverse la cour, l'échine assouplie, et se glisse, par les derrières, dans la grange, sans que les poules aient pris l'éveil. Il en voit trois juchées sur une poutre; elles sont jugées à mort. Pour être plus à leur portée, il monte sur un tas de foin. Les poules, en voyant le foin osciller, tressaillent et se blottissent dans un coin. Renard saute sur elles et les étrangle toutes trois.

(1) Les Dominicains, fondés par saint Dominique au treizième siecle, et les Camaldules, fondes auparavant par saint Romuald. Ces derniers etaient rares en France.

Il en fait bruire deux sous ses grenons, emporte la troisième pour la faire cuire, et s'esquive heureusement par où il est entré; mais, arrivé à la porte principale, il se sent pris d'une soif ardente. Comment la calmer? Il avise un puits au milieu de la cour, s'en approche; mais le puits est large et profond, et Renard respecte trop son poil pour essayer d'y sauter. Quel engin trouver pour avoir de l'eau? Or, écoutez, seigneurs, la merveille! Deux seaux pendaient à une poulie; quand l'un descend, l'autre monte. Renard s'appuie, tout angoisseux et pensif, sur la margelle, et regarde au fond, et voyant son ombre dans l'eau (quelque diable l'abusait en ce moment), il la prend pour Hermeline, sa femme, et lui crie de toutes ses forces :

— Eh! que fais-tu là-dedans?

La voix répercutée remonte à son oreille. Il dresse la tête, crie derechef. O merveille! la voix remonte encore.

Il met ses pieds dans le seau, sans penser à mal; la corde glisse; bonsoir, seau et Renard tombent dans l'eau. Plus d'Hermeline, le froid et la nuit de toutes partss! Abattu, tremblant et le poil mouillé, Renard s'accote à une pierre, et pense qu'autant vaudrait pour lui d'être mort. Il s'irrite et s'indigne, et ne prise pas son sens un bouton. A tout prendre cependant, il est mieux là que dans les fers ou la géhenne; et puis il peut pêcher tout à son aise, mais il n'a cure d'un tel passe-temps. Voilà donc celui qui trompait tout le monde attrapé à son tour.

Or, voici, seigneurs, ce qui advint. Cette même nuit et à la même heure, Isangrin (le loup), non moins pressé par la faim, débouchait au grand galop d'une lande vers la maison des moines. Tout le pays environnant avait été ravagé, et il n'avait trouvé, lui non plus, rien à tondre. Il va de l'avant, franchit sans marchander le guichet, et rencontre le puits où Renard le Roux prenait ses ébats. Triste, découragé et rêveur, lui aussi s'appuie contre le bord, regarde au fond, et croit à son tour, en voyant son ombre, que c'est dame Hersent, sa femme, qui s'est cachée là. Il pousse un hurlement terrible?

—Est-ce toi? crie-t-il; et la voix ressort contremont; il hurle une seconde fois, et de nouveau ressort la voix.

Tant qu'Isangrin tempête, Renard reste coi; mais, quand il voit qu'il a assez hurlé, il se fait connaître et s'adresse à lui :

— Qui donc, ô Ciel! crie ainsi là-haut? Suis-je ici dedans à l'école (1)?

— Qui es-tu? parle! dit Isangrin.

— Votre bon voisin Renard, qui fut votre compère autrefois. Vous m'aimiez alors plus qu'un frère. Maintenant on ne m'appelle plus que feu Renard; j'ai passé, Dieu merci! de vie à trépas.

— Et depuis quand, dit Isangrin, es-tu donc mort, Renard?

— Depuis avant-hier. Pourquoi t'en étonner? Si je suis mort, aussi mourront tous ceux qui sont en vie. Or, je

(1) C'est probablement une allusion satirique aux disputes des clercs de l'université

remercie de toute mon âme notre Seigneur de m'avoir retiré de l'esclavage de ce siècle corrompu. Mais, avant que Dieu vous appelle à votre tour, je vous prie de me pardonner, mon doux compère, les chagrins que j'ai pu vous faire autrefois...

— Volontiers, dit Isangrin; que tout vous soit pardonné, compère, en ce monde et dans l'autre... Je suis bien affligé de votre mort.

— Et moi tout joyeux!

— Joyeux, dites-vous?

— Vrai! par ma foi!... Sachez que j'ai ici tout à souhait!... Plus d'orgueil ni de vaine gloire!... Je suis en plein paradis, où sont grandes fermes, bois, plaines et prairies peuplées de troupeaux, aumailles, chèvres et brebis, lièvres par centaines, bœufs, vaches, moutons, éperviers et faucons!

— Par saint Silvestre!

Je voudrais bien là dedans estre.

dit Isangrin.

— Doucement! fait Renard, vous ne pouvez entrer céans. C'est paradis céleste, et non pré communal où entre qui veut. Tu as été toujours hargneux, traître et félon; tu m'as calomnié aux yeux de tout le monde. Or, par le Seigneur qui m'a créé! je jure que je ne t'ai méfait en aucune façon.

— Bien vous crois, reprend Isangrin, et vous pardonne encore; mais faites-moi entrer là-dedans...

— Ne parlons plus des noises passées, répond Renard; ici tout est oublié. Au reste, vous pouvez voir devant vous ces plateaux (et il lui indiquait le seau qui pendait à la poulie): ce sont les balances du bien et du mal, dans lesquelles sont pesées les âmes des bons et des méchants. Ainsi, quand une âme quitte un corps, elle s'assied dans un des plateaux, et, selon que la vie a été bonne ou mauvaise, elle monte ou descend, de telle sorte que le bon dévale en bas, et le méchant reste en haut. Aussi nul, en vérité, ne peut descendre céans, s'il meurt sans prière et contrition.

— Par la foi que je dois à sainte Appétite (1), s'écrie Isangrin, je me repens de tout mon cœur. Intercédez donc pour moi, je vous prie.

— Avant tout, fait Renard en haussant la voix, priez très-humblement le Père éternel de vous octroyer grâce et rémission de tous vos péchés.

Isangrin ne se le fait pas dire à deux fois, il tourne sa queue (2) vers l'orient et sa face vers l'occident, et se met à orguener (chanter) moult doucement, et à uller (hurler).

Cependant qu'il s'impatiente, Renard se hâte d'entrer dans l'autre seau, et s'y blottit.

— J'ai prié Dieu, fait Isangrin.

— Et moi, j'ai obtenu votre grâce, vous allez descendre sans demeure.

Il était nuit close à cette heure, le ciel était pur et les étoiles étincelaient dans l'eau du puits; Renard, qui brûle de sortir, lance encore cette bourde:

— Isangrin, vois-tu ces chandelles qui brillent autour de moi? c'est l'augure de ta félicité.

Isangrin, sans plus tarder, joue des pattes et se démène pour attirer le seau à lui; dès qu'il est à sa portée, il y saute, et, comme il est le plus lourd, ne tarde pas à descendre.

— Eh! compère, fait-il en passant à côté du seau qui emportait Renard, pourquoi t'en vas-tu?

— Parce que l'usage veut que quand l'un vient, l'autre s'en aille. Moi, je vais en paradis là-haut, et toi en enfer là-bas. Me voilà sauvé, sache-le bien! ce sont les diables qui habitent céans! Bonne nuit, compère!

Et il saute prestement sur la margelle, enchanté du tour qu'il a joué à son oncle et compère.

Les moines, qui avaient dormi pendant ce temps-là, viennent le matin pour puiser de l'eau. Étonnés de la résistance qu'ils trouvent en tirant, l'un d'eux se penche, voit le loup, et court, avec ses compagnons, jeter l'alarme au couvent. Tous les frères sont sur pied, et entourent le puits, portant massues, fourches et pieux. On tire le seau, et dès qu'Isangrin se voit près du bord, il s'élance; mais fourches et pieux tombent sur lui; les gaignons (chiens) se mettent de la partie; son poil vole à flocons sous leurs dents. Roué, meurtri, et presque mort, il s'échappe enfin, et, au cas où lui-même ne survivrait pas à ses blessures, il fait jurer à ses fils de le venger de Renard.

Loin d'avoir voulu jouer ici avec les choses saintes, l'auteur a voulu au contraire flétrir, en la personne du Renard, les pillages et profanations des églises par les routiers et malandrins qui désolaient la France à l'époque où il vivait.

En attendant, Renard va accumuler sur sa tête d'autres griefs, qui viendront grossir son dossier criminel à la Cour du lion.

COMMENT RENARD CONCHIA (ATTRAPA) LE CORBEL DU FROMAGE (1).

Dans une plaine, entre deux monts, se déploie une prairie coupée par une rivière; au milieu s'élève un hêtre touffu. Le lieu plaît à Renard. Il traverse l'eau et va droit à l'arbre. Une fois là, il se met à danser autour en secouant son pelisson; puis il se ventrille sur l'herbe fraîche. Jamais gîte plus agréable; Renard n'en demanderait pas d'autre, s'il y trouvait de quoi manger.

En ce moment Dant Tiécelin (le corbeau), qui était à jeun, s'envolait de la forêt voisine, vers une ferme, où une centaine de fromages, étalés par une vieille femme, séchaient au soleil. Il fond sur le plus beau, et l'emporte au milieu d'une grêle de pierres et des cris de la vieille.

— Je le ferai bruire, malgré toi, sous mes moustaches, lui crie Tiécelin. Puis il reprend sa volée et vient se percher sur le hêtre au pied duquel était Renard. Le fromage était mollet et Tiécelin l'attaque à grands coups de bec; or, pendant qu'il s'escrime ainsi, quelques miettes tombent aux pieds de Renard.

Tiécelin baisse la tête à deux reprises, et reconnaît son ancien compère, qui, de son côté, le nez en l'air, admirait moins sa personne que son fromage.

— Par tous les saints du paradis, fit Renard, n'est-ce pas mon ancien compère que je vois là-haut? Que Dieu vous sauve, sire Tiécelin, aussi bien que l'âme de votre bon père, Dant Rohart... Quel admirable chanteur de son vivant! Il n'avait pas son pareil dans toute la France.... Et vous-même, si j'ai bonne mémoire, vous montriez, bien jeune encore, de superbes dispositions... Savez-vous toujours orguener (faire des roulades à la façon

(1) Nous supposons que c'est une sainte de la légende du Loup, car nous n'avons trouvé son nom dans aucune Vie des saints, et, pour être aussi vrai que le Loup, nous déclarons que nous n'avons pas pris la peine de le chercher.

(2) L'auteur de cette branche a oublié l'aventure d'Isangrin dans l'étang, sans cela il n'aurait pas parlé de la queue.

(1) On sera curieux de comparer ce chapitre à la charmante fable de La Fontaine. On reconnaîtra quelques détails piquants dont le bonhomme a fait son profit. Renard nous semble ici plus madré encore que dans l'apologue; il vise non-seulement au fromage, mais encore au corbeau, et l'on va voir avec quelle habileté. Quant à la morale, La Fontaine l'a tirée à merveille.

de l'orgue)? Chantez-moi donc une rotruenge (refrain).

Tiécelin mord à l'éloge et jette un bret (cri).

— Eh! fait Renard, très-bien! mieux qu'autrefois! Vous monteriez encore bien d'une note, si vous vouliez.

Et Tiécelin de brère (crier) derechef, persuadé qu'il est fin chanteur.

— Dieux! ajoute Renard, c'est comme or pur! Quel timbre! quelle perfection! Si tant seulement vous pouviez vous garder des nois, nul ne pourrait vous égaler! Entonnez donc encore un petit couplet!

Tiécelin, qui brigue la palme du chant, crie de plus belle et à haute haleine; or, pendant qu'il s'évertue, son pied droit se desserre et le fromage tombe, juste aux pieds de Renard. Le goinfre frémit et ard de licherie, mais il se garde d'y toucher, car aussi bien espère-t-il faire, avec le fromage, sa proie de Tiécelin.

Il se lève et se prend à clocher la patte de devant en l'air, comme s'il avait été blessé dans un piége. Sa grande affaire est que Tiécelin le voie.

— Hélas! fait-il, que le bon Dieu m'a fait peu de joie




L'andouille jouée à la marelle.

en ce monde; mais je ne sais ce que je dis. Ce fromage me répugne si fort, que j'en ai mal au cœur. Ce qui me chagrine surtout, outre que je le déteste, c'est qu'il est contraire à ma plaie et que mon médecin l'interdit avant tout. Ah! Tiécelin, descendez donc, je vous prie, et m'en délivrez. Pardon de votre peine, mais j'ai eu, avant-hier, la jambe cassée dans un piége infernal, et ne puis bouger de place.

Tiécelin le croit d'autant plus, que Renard le prie en pleurant. Soudain il déploie ses ailes et vient à terre; mieux eût-il fait de rester en haut. Néanmoins, en touchant le sol, il rabat sa queue et recule, car il redoute maître Renard.

Celui-ci, qui le voit accouardé, le rassure... — Par ici, compère, approchez; qu'avez-vous à craindre d'un pauvre estropié? Le corbeau s'avance enfin sans méfiance. Or, à peine est-il à portée, que Renard saute sur lui; mais il le manque, non sans lui avoir arraché quatre plumes. Tiécelin saute de côté tout épouvanté de se voir si mal payé; il se regarde et derrière et devant.

— Fou de moi, s'écrie-t-il, de m'être fié à ce Roux félon et traître, qui m'a arraché quatre plumes des plus belles, deux à l'aile et deux à la queue.

Tiécelin est furieux; il veut citer Renard en justice:

— C'est égal, fait-il en se ravisant, garde ton fromage; tu n'auras pas ma peau; j'étais fou de croire à tes larmes; que le diable t'étrangle!

— Va-t'en, passe ton chemin, dit Renard se léchant les babines, je n'ai qu'un regret, c'est de t'avoir manqué. De ma vie, je n'ai mangé meilleur fromage. L'excellent remède! il est dommage seulement que la dose n'en soit pas plus forte; au reste, ma plaie n'en sera point empirée.

Il paraît que le médecin du loup l'a parfaitement guéri, car nous allons le voir rentrer en scène et se permettre quelques gaillardises qui lui coûteront cher.

(*La fin au prochain numéro.*) L. AMIEL.

# LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

## ESQUISSES DE VOYAGE.



La reine d'Angleterre et sa famille.

### CHAPITRE V.

Esquisse de la vie champêtre. — Annonces ambulantes. — Covent-Garden, portrait de la reine.—Les Français à *Lyceum-Theatre*.—Ce qu'on voit au quartier des Irlandais. — La misère à vol d'oiseau. — Visite au Musée britannique : le Mégathérium et Cuvier; Phidias et lord Elgin. — Brasserie Barclay, Perkins et Compagnie.

Qu'il est difficile d'être consciencieux dans ses récits, sans devenir prolixe! Retracer ce que l'on a vu, traduire les impressions qu'on a ressenties, en se défiant à la fois du caprice, qui altère la vérité, et de l'abus du détail, qui la rend monotone, c'est assumer une tâche suffisamment méritoire, mais plus complexe encore à l'égard de ce pays, qu'elle ne le serait par rapport à tout autre; car la société anglaise, entrevue en bloc, ne présente qu'un ensemble uniforme; la vie est la même pour tous, le mouvement s'exerce avec la plus froide régularité, et l'intérêt s'éparpille à travers cette énorme cité de Londres, dont l'aspect, suivant le point de vue où l'on se place, laisse des impressions opposées.

De là, l'extrême diversité qui préside aux observations des voyageurs; je l'ai constatée en voyant les compagnons que le hasard m'a donnés durant huit jours, porter sur

(1) Voyez octobre, novembre, décembre, janvier et février.
Les derniers chapitres du voyage de M. Francis Wey paraissent ici fort à propos, au moment où tant de touristes de toutes les classes vont prendre le chemin de Londres. Ils ne sauraient choisir un guide plus exact ni plus intéressant que notre collaborateur. Quant à ceux qui ne peuvent traverser la Manche, ils n'ont qu'à lire en famille toute la série des *Anglais chez eux*; ils auront fait le voyage sans quitter leur fauteuil, et ils en apprendront encore aux visiteurs de l'Exposition universelle, sur les hommes et les choses de la Grande-Bretagne. (*Note de la rédaction.*)

toutes choses les jugements les plus contradictoires. Ainsi, la difficulté est d'être vrai, sans demeurer froid ou monotone.

N'espérez pas recueillir de ces aventures dont on égaye les relations de voyage. Le monde est sans conversation; les Anglais ne racontent guère, et n'ont *des aventures* que hors de chez eux. Quant aux touristes, s'ils y voulaient prétendre, il leur conviendrait de tout imaginer; l'existence régulière, active et isolée du pays ne s'y prête pas. N'y cherchez point non plus, dans la pratique, ces traits d'*humour*, de fantaisie, arabesques du récit, dont la nature est prodigue ailleurs. L'Anglais, chez lui, est tout à la raison; chacun se comporte de même. Connaissez trois Anglais, vous les avez vus tous; leur caractère, c'est le caractère national; ils le transportent en tous lieux; de là des contrastes piquants à l'étranger; mais dans la mère patrie, tout est enveloppé et comme voilé par les mœurs anglicanes; l'individu s'efface et n'entre jamais en scène. Pour l'entrevoir, il faut se glisser dans la coulisse.

Au demeurant, ces nuances mêmes ne constituent-elles pas une originalité? Assurément, mais sans éclat, négative en quelque sorte, dont on n'est pas saisi, et qu'au contraire on est réduit à saisir dans les investigations de l'analyse. Là-bas, voir est peu, pénétrer, c'est tout; l'œil se repose et l'esprit travaille.

La vie anglaise n'est, en quelque sorte, qu'entreposée à Londres, et tandis qu'en France tout rayonne de Paris, en Angleterre tout vient se décolorer dans la capitale, où l'on ne fait que passer. C'est un lieu de campement. Le marchand n'y vit pas, il y travaille et s'en va; le traficant maritime y visite ses comptoirs; il arrive ou se prépare à partir; le soldat y tient garnison; le spéculateur y vient s'enrichir; l'étranger y cherche une fortune qu'il emportera; l'ouvrier n'y séjourne qu'à bail incertain; l'homme du monde n'y réside guère que durant une courte saison; le monde politique ne s'y rassemble qu'à une certaine époque de l'année.

Une fois *la saison* finie, Londres expire; le silence envahit les parcs, les beaux quartiers sommeillent, les volets sont clos, la nuit se fait dans les hôtels déserts. Aussi Londres, plein de sujets d'étude et de matériaux éparpillés, ne saurait fournir l'ensemble d'un tableau, ni se résumer dans un de ces frontispices où tout se coordonne, s'harmonise et converge à l'unité du plan.

Le mouvement y est artificiel; on s'y sent comme chez soi, parce que l'on s'y trouve dans la condition commune; on y séjourne en passant. En France, nous habitons les villes et nous allons à la campagne. En Angleterre on agit au rebours: c'est aux champs que l'on réside, que l'on a son principal établissement, que l'on porte son luxe et qu'on se fait honneur de sa fortune.

— Que vos habitudes sont étranges! disais-je certain jour à un membre de la Chambre des communes. Dès que brillent les beaux jours de l'été, quand les bois sont verts et les prés en fleurs, vous accourez vous enfoncer dans cette grande ville. Puis, dès que les vents d'automne ont abattu le feuillage, lorsque la pluie et la neige couvrent les chemins, lorsque les brouillards abrégent encore les froides et courtes journées, vous vous ensevelissez au fond des solitudes.

— Êtes-vous libre aujourd'hui? répondit-il en souriant. Eh bien, vous m'appartenez.

Une demi-heure après, nous galopions à bride abattue sur une des routes de l'ouest, et après trois heures de course fantastique, nous mettions pied à terre à l'entrée d'une maison gothique, flanquée de bâtisses diverses, de clochetons, de tourelles, et à demi-cachée par des massifs de pins, de tilleuls et de peupliers d'Italie. Le parc continuait les jardins; les champs, les bois, les vallons et les coteaux prolongeaient le parc à perte de vue; des haies de troëne et de houx, taillées à pic, marquaient seules quelques divisions.

Le rez-de-chaussée du manoir, réservé aux réceptions, était décoré avec une splendeur noble et simple: salons, billard, salle à manger très-vaste, communiquant, par un escalier aboutissant à l'office, avec les cuisines souterraines. Une galerie, décorée de cent tableaux de maîtres, se terminait à un boudoir plein de chinoiseries, qui s'ouvrait par une porte vitrée sur une serre garnie de plantes exotiques. Des calorifères échauffent et la serre et la maison, de la cave au grenier. Au premier étage sont deux appartements complets, séparés par la bibliothèque contenant une collection de livres spéciaux, jurisprudence, économie, voyages, etc..., et les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Partout l'agrément rehausse le confortable. Derrière le château s'élèvent trois corps de logis entièrement occupés par des appartements complets, commodes et bien distribués. Dirai-je le luxe des remises, des écuries, des petits logements de garçon, des basses-cours; des chenils, où sont enfermées des meutes superbes; de la salle d'armes, meublée de manière à équiper une légion de chasseurs? Quant aux bâtiments communs, çà et là dispersés, leurs dimensions font deviner un domestique aussi nombreux que la suite d'un roi. Puis, il y a un chapelain et une chapelle; un médecin et une pharmacie. Bref, c'est un petit monde.

— La vie rustique, m'écriai-je, entendue de la sorte, serait du goût de tout le monde. Si l'état des fortunes du continent nous permettait de réaliser les Mille et une Nuits dans la campagne, nous aurions peu d'entrain pour le séjour des villes.

— Aussi ne va-t-on à Londres que par devoir, à l'époque des travaux parlementaires. La société choisit ce moment pour s'y rendre, sacrifice nécessaire à la prospérité du commerce de luxe. On affecte à ce séjour la saison de l'été, la seule où l'on puisse sortir, rendre des visites, courir les parcs, les théâtres, les jardins curieux, enfin se montrer et vivre en plein air. Durant la saison mauvaise, la résidence de Londres serait affreuse; il faudrait s'y claquemurer dans sa maison, et l'absence de société nous ferait périr d'ennui. Cependant, croyez-le, nous ne sommes point insensibles aux charmes de l'été et de la saison des roses. Forcés de venir à Londres durant les beaux jours, nous y avons établi ces jolis parcs, ces jardins curieux, ces serres tropicales, ces pièces d'eau qui nous apportent les plaisirs champêtres jusqu'au cœur de la ville. C'est là que l'on se retrouve et que l'on possède une faible image de la vie de château.

— Voilà les merveilles de vos parcs expliquées pour moi. Vous parliez de l'ennui d'être à Londres en hiver: cependant, les soirées, les bals, les réunions qui, de temps en temps...

— Nous préférons des réunions continuelles, et la vie en commun, à vos fatigantes assemblées, qu'il faut aller chercher loin, qui durent peu, sont monotones et sans intimité.

— Pourtant, durant les longues nuits, confinés dans vos campagnes...

— On amène avec soi toute sa société, quarante, soixante, cent personnes, et l'on vit tous ensemble.

— Si *chacun* fait de la sorte, je voudrais savoir où chacun prend ceux qu'il amène?

— C'est miracle à quel point vos objections me donnent la réplique !

— N'en soyez pas surpris ; je le fais exprès.

— L'Anglais est un peu sauvage, il aime à s'isoler, enfin il passe pour médiocrement sociable.

— Je le sais ; poursuivons.

— Vous savez... vous savez un préjugé par cœur. Eh bien, écoutez : cette maison, qui vous paraît agréable, est loin d'être une des plus belles résidences de ce comté. Nos villas, commodes, bien distribuées et réunissant tous les genres d'agrément, sont dignes, je l'avoue, de fixer un propriétaire. Néanmoins, tel est notre goût pour la société, que nous achetons cet avantage au prix d'un exil de sept mois sur huit. Chacun de nous n'habite guère son domaine des champs que quatre semaines par année.

— Il faut donc que votre humeur nomade dépasse tout ce qu'on en dit par le monde ?

— Ici, comme partout, chacun a ses amis intimes, sept à huit familles, d'ordinaire assez nombreuses. A l'ouverture des chasses, huit familles viendront, je le suppose, s'établir chez moi. Le matin, les dames travailleront ensemble, liront, feront de la musique, tandis que les hommes vont courre le cerf ou le daim. Si le temps est beau, les jeunes personnes suivront la chasse à cheval. Le soir, c'est la comédie, c'est la danse, qui abrégent les longues soirées. Du reste, liberté complète. Les grands parents, s'ils veulent, se font servir chez eux, ont leur cuisine à part et vivent retirés.

Au bout d'un mois, nous partons en caravane pour la terre de l'un d'entre nous, où la même vie se continue ; puis on se rend à un autre domaine, et mes huit familles, tour à tour visiteuses et visitées, ont parfois, à l'approche du printemps, joyeusement accompli le tour de l'Angleterre. Voilà comment nous sommes peu sociables...

— Quelle charmante existence ! l'hiver doit s'écouler comme un rêve...

— D'autant mieux que l'on n'en soupçonne pas les rigueurs. Chez nous, le confortable est bien entendu, l'abondance est grande, la liberté complète, et les jeunes gens passent là des jours dont ils gardent un éternel souvenir. C'est là que naissent, que se cimentent les affections les plus profondes, que s'ébauchent la plupart des mariages ; et, quand deux enfants, épris d'une mutuelle sympathie, se sont appréciés, se sont connus, et ne se sont pas quittés durant six à huit mois, ils ne risquent guère, si leurs sentiments persistent, de se fourvoyer dans leur choix ni d'allier des caractères incompatibles.

— Vous avez réalisé le roman de la famille.

— Dans les modestes cottages, vous retrouveriez des usages semblables, pratiqués sous de moindres proportions. Aussi les charmes d'une existence ainsi organisée rendent-ils froid et ennuyeux pour nous le séjour des villes où nous trouvons des distractions sans plaisir, et dont les réunions nous laissent indifférents et désœuvrés. Ce n'est pas là qu'on cherche à se grouper, et comme vous ne nous voyez pas ailleurs, vous nous jugez maussades et peu sociables. Tout à l'inverse de vous, c'est à la ville que nous nous séquestrons, et c'est la campagne qui nous rassemble. Pour mener la vie anglaise largement comprise, l'espace nous manquerait à Londres, et nos petits hôtels n'y sont que des pied-à-terre, à peu d'exceptions près.

L'heure du dîner sonna. La famille de mon hôte se trouvait à X***. On me pria d'offrir le bras à sa mère, et, suivant la coutume du pays, on me plaça à table, non près d'elle ou à côté de la maîtresse de la maison, mais à la gauche de sa fille, qui, durant le repas, prit la part la plus active à la conversation. Il me parut que, dans ce pays des brouillards, chacun aspirait à l'hiver ; juste punition de l'été, qui se montre si renchéri que l'on a appris à s'en passer.

A sept heures et demie, de retour à Londres, nous descendions à Belgrave-Square, la plus vaste et la plus splendide de ces grandes places à jardins. Chaque maison est un palais, et l'un des moins magnifiques est celui qu'habita le duc de Bordeaux, il y a cinq ans ; ce logis porte le numéro 35, renseignement utile à ceux qui recherchent avec ferveur ces sortes de souvenirs.

Il faisait grand jour encore, et comme c'était l'heure de la promenade, on rencontrait le long de Piccadilly, chemin de Saint-James et de Hyde-park, de ces gens transformés en affiches ambulantes ; l'un, coiffé d'une botte écarlate et le corps contusionné de semelles partout empreintes, servait d'annonce à un bottier ; cet autre est l'étendard d'un magasin de chapellerie. Le dos d'un vieux bonhomme sert d'atlas à la réclame fastueuse d'un magasin de modes. Quand l'*article* exige, pour être prôné, de longs commentaires, un citoyen est métamorphosé en construction ; on lui bâtit quatre murs, on le coiffe d'un petit toit, puis l'on affiche sur toutes les façades de cette guérite, de cette tour, de ce pilier où il ne manque que des roulettes. Ce prisonnier, tortue de la spéculation, chemine lentement dans son écaille et fort empêché de ses mouvements. Son masque hébété, fixé entre trois planches, ressemble à un modillon en bois peint. De ces annonces, l'une des plus monumentales est celle du *Railway*, journal des chemins de fer. C'est une locomotive en bois, de grandeur naturelle, juchée sur un train de charrette et traînée par des chevaux.

Ces moyens de publicité sont assez justifiés par l'énorme étendue de la ville, et la réclame envahit jusqu'aux dalles ou à l'asphalte des trottoirs. Elle compte alors sur la fréquence des pluies, et sur l'habitude où sont les gens de cheminer les yeux fixés sur le sol. Par un beau temps, la poussière rend le pavé terne et rien ne ressort. Mais dès qu'un grain lave et vernit la chaussée, soudain les caractères se dessinent, les lettres fleurissent sous vos pas, et l'on foule un exemplaire monstre des petites-affiches. Ainsi, le dallage des rues, mis en plein rapport, est plus productif qu'un champ de blé.

En rentrant chez moi, je trouvai un billet de spectacle pour *Covent-Garden*, l'un des deux théâtres italiens, et quoiqu'il fût déjà tard, je me hâtai de m'habiller, et fis bien. La reine assistait à la représentation du *Prophète*, et dans une loge en face se trouvait, avec sa suite, l'ambassadeur du Népaul. Autant la salle du théâtre de Sa Majesté est froide et sévère, autant celle de Covent-Garden est pimpante et jolie ; elle est distribuée à la française, avec un luxe plus heureux. Dirigé par Costa, l'orchestre m'a paru fort bon. Quant aux acteurs, nous les connaissons. Mario remplissait le rôle créé par Roger ; sa voix sympathique, sa méthode flexible, tout italienne, adoucissent la rudesse tudesque qui enlève un peu de charme aux mélodies de Meyerbeer. En compensation, le style vigoureux de l'école allemande donne plus d'accent aux chanteurs ultramontains, dont la mollesse langoureuse se trouve neutralisée. Mme Viardot, âme passionnée, talent dramatique inspiré de la nature, jouait Fidès ; Mme Castellan assaisonnait là, comme à Paris, son rôle à la vinaigrette. J'ai remarqué un certain acteur, nommé Formes, doué d'un beau physique, d'une voix de basse, la plus belle qu'on puisse entendre, et acteur vraiment consommé. Il tenait l'emploi de notre Levasseur, et représentait

un de ces trois communistes noirs, qui, lorsqu'ils sont ensemble en scène, rappellent la vignette de l'*Huître et les plaideurs*, dans les éditions populaires des *fables* de La Fontaine. Il est agréable d'entendre et de voir des artistes dont l'originalité n'a point traversé la filière étroite et monotone du Conservatoire. L'ambassade du Népaul, autre spectacle, présentait une sorte de bouquet de couleurs sombres et riches, rehaussées de broderies d'or et de fleurs en pierreries. Ces nuances s'assortissent à des visages basanés, où brillent, comme des diamants noirs, des yeux longs et fendus comme ceux des sphinx de l'Égypte, taillés avant les Ptolémées. Ces hommes, d'une nature fine et nerveuse assortie à la délicatesse des chevaux mauresques, ont les mouvements gracieux et dignes. Quant au chef de l'ambassade, sa coiffure charmante était ornée d'une énorme escarboucle, d'où s'élançait, tel qu'un lis de sa bulbe, un esprit soyeux et argenté, incliné avec coquetterie. Son vêtement, d'une élégance idéale, passementé d'arabesques d'or et brodé en pierres fines, contenait, sous une apparence frisque et légère, des trésors qui eussent payé une province. Ce dignitaire de l'Orient éveille dans la pensée le souvenir des princes des *Mille et une Nuits*.




Annonce ambulante de chapelier.

L'étiquette de la cour d'Angleterre exige rigoureusement que les femmes soient coiffées d'un ou deux marabouts, posés le plus souvent à la renverse et retombant sur le cou, comme les oreilles d'un épagneul effrayé. Peu de personnes sont moins intéressées à l'observance de cet usage que la reine Victoria, dont le visage est rond, le cou assez court et le nez au vent, quoique bombé et à la Bourbon ; mais la courbe expire trop tôt, et ce nez, qui commence majestueusement, finit à la Roxelane. Ce caprice ne s'accomplit pas sans relever la lèvre supérieure, qui laisse voir ordinairement deux petites dents blanches. La reine a l'œil vif, le teint éclatant, le geste prompt ; elle s'anime en parlant et secoue ses marabouts, ce qui lui donne plus de grâce enjouée que de gravité royale ; d'autant mieux que ses formes, arrondies par un embonpoint naissant, se prêteraient mieux à la tranquillité. L'expression de son regard est singulière, et préoccupe par un mélange de naïveté brusque et de raillerie contenue. Petite, elle paraît grande quand elle est assise ; elle change souvent de couleur ; possède de beaux cheveux, de longs cils, des sourcils très-minces et qui s'effacent dans le satiné de la peau ; sa main est forte et attachée solidement, comme toutes celles de ses compatriotes. C'est le vague aspect de la Parisienne potelée, avec une tête anglo-germanique. Ses portraits, flatteurs maladroits, pour la doter de la beauté inerte des vignettes, ont enlevé à sa physionomie son caractère et sa vitalité.

A ses côtés étaient deux dames choisies avec trop de discernement, et dans le fond, le prince Albert. Son teint s'éclaircit de plus en plus, à mesure que l'embonpoint soulève et tend le tissu de la peau ; son front se dégarnit en même temps, et chez lui la fleur de jeunesse fait place à la prosaïque maturité. On est moins frappé de la régularité de ses traits, que de l'air de droiture et de bonté parfaite qui distinguent ce visage d'honnête homme. Le mari de la reine est estimé ; il m'intéressa, comme le ferait tout homme placé dans une situation difficile dont il se tire à son honneur. Il est affable, dit-on, et, loin de chercher à se rendre important, il résiste à toute tentation de mettre son influence en relief ; enfin, il a soin de se montrer préoccupé du progrès des beaux-arts, et de ne revendiquer la bienveillance d'autrui qu'en retour de sa modestie sincère et de ses mérites personnels. Voilà qui me semble beaucoup d'esprit, et du meilleur.

En Angleterre, la position faite au prince Albert est plus gravement appréciée que chez nous, en terre salique ; et toutefois, dans notre France surtout, est-il un galant homme, pour peu qu'il soit marié, qui ne soit plus ou moins le mari de la reine ?

Pour en finir avec les spectacles, un mot sur *Lyceum-Theatre*, où la colonie française fut conduite le lendemain, et où l'on représente des pièces anglaises, imitées, la plupart du temps, des vaudevilles parisiens. C'est une jolie petite salle où l'on est fort en vue et où l'on se divertit un peu en famille. Nous y assistâmes à une *Revue*, comme on les entend chez nous ; chaque personnage représentant un des événements de l'année. Notre patrie avait pour symbole une marchande de modes ; Britannia avait l'égide, le casque et la lance de Minerve ; *John Bull*, ou le roi-citoyen de la Cité, vêtu d'un gros paletot, d'un pantalon gris, la face avinée, la trogne gonflée de pourpre, était coiffé d'une couronne d'or et tenait un sceptre à la main. On lui avait ajusté au bas de l'échine une grande queue de lion, mue par un ressort au moyen duquel il la faisait se dresser en signe de courroux ou d'orgueil, chaque fois qu'il tournait le dos au public, facétie triviale qui excite une hilarité sans bornes. Cet ivrogne guenilleux et couronné est un emblème plus juste qu'attrayant, et le voyant si laid, nos compatriotes obstinés à rêver partout des allusions, se persuadant qu'on a voulu caricaturer la France, donnent des signes non équivoques de mécontement patriotique. Mais la bizarrerie de l'accentuation anglaise, le débit chanté des actrices, l'exagération assez lourde du jeu de nos comédiens, les apaisent en les égayant. Quant aux scènes décousues qui se succédaient, ils se les expliquaient entre eux, les créant au fur et à mesure, et déployant une prodigieuse imaginative. Dès que le public riait, les plus malins de notre bande riaient aussi d'un air d'intelligence pour faire accroire qu'ils avaient compris.

La pièce terminée, sans morts ni mariage, on en commença une autre où reparurent les mêmes acteurs, ce qui donna lieu à de plaisants *quiproquos*. Plusieurs, se figurant que l'on continuait la même pièce, eurent l'art de justifier tous les changements de costumes et de renouer cette exposition nouvelle à la précédente péripétie. Que de génies méconnus et de dramaturges qui s'ignorent! En revenant, un niais, qui se faisait qualifier d'artiste et dessinait le matin sur son album des carafes et des pots à bière, me disait :

— Ce qui m'étonne le plus, c'est d'avoir eu si peu de peine à comprendre. Que leur goût est bizarre, n'est-ce pas? Cette pièce n'a aucun rapport avec les nôtres. Y avez-vous pu saisir quelque chose?

— Peuh... je ne sais trop.

— Que n'êtes-vous venu près de moi, je vous aurais expliqué...

— Eh bien, racontez-moi la pièce.

Il n'hésita point, et, comme un dessinateur fantasque qui fait passer une figure par cinq points donnés, s'aidant des principales situations, il me traça un scénario confus, à faire rire les mouches, comme disait Rabelais. C'est en pure perte que je lui avais préparé une mystification ; je n'eus pas le courage de lui dire que l'ouvrage était la traduction d'un vaudeville d'Arnal, intitulé : *Riche d'amour*.

Comme nous faisions grand bruit durant la représentation, les regards se portaient sur nous ; l'observateur en fut frappé.

— Il paraît, dit-il, que nous étions fort maltraités dans cette pasquinade, car on se tournait souvent vers nous, pour juger de l'effet des allusions. Il faut leur opposer le calme, le dédain, et c'est ce que j'ai fait toute la soirée. Ils seraient moins insolents si l'Empereur avait réussi dans l'expédition de Boulogne.




Annonce ambulante du *Railway*, journal des chemins de fer.

Ils sont nombreux les gens qui voient de la sorte et qui jugent ainsi.

Ce qui fausse d'ordinaire le discernement, en pareille occasion, c'est la nécessité où l'on se croit de tout rapporter aux idées d'un parti ; et, sous prétexte de principes, d'introduire partout des passions refroidies à la température de la routine. Cette réflexion me vint à l'esprit un matin que, pour nous rendre au Musée britannique, nous traversions, tout proche des beaux quartiers, et non loin de l'endroit ou Oxford street perd son nom à l'entrée d'Holborn, un hideux quartier, habité par des Irlandais en haillons. C'est une rue étroite, tortueuse et puante, bordée de masures à portes basses, toujours ouvertes, livrant aux passants l'affreux spectacle de bouges creusés plus bas que le sol, et où l'on voit grouiller des nichées entières de misérables pâles, malsains, vêtus de chiffons, enduits de crasse, et qui se vautrent pêle-mêle dans la fange et la vermine. On éprouve, à l'aspect de ces populations mendiantes, qui sortent de leur antre pour tendre la main, qui vous poursuivent de leurs clameurs, de leurs sombres regards, un mélange d'horreur et de compassion.

Autrefois ce quartier était un repaire dont la police hésitait à franchir les frontières, et que les passants évitaient avec soin. Ces gens, qui formaient une tribu avec des coutumes à part, se gouvernaient entre eux, sans communiquer avec le reste des habitants de Londres. Depuis on a percé des rues à travers ce cloaque, et l'on a dispersé ces bohémiens du Nord, refoulés dans les fau-

bourgs, loin des heureux du siècle qu'attristait ce pénible spectacle. Une rue a survécu, celle que l'on nous a fait parcourir.

La vue de ces misères donna lieu parmi nous à des observations opposées, suivant l'opinion, selon l'esprit de parti d'un chacun. L'un condamnait d'une manière absolue la civilisation du pays, accusant la société de tout le mal, sans circonstance atténuante; un autre, prenant plus chaudement encore la défense de ces Irlandais, sous prétexte qu'ils sont nos coreligionnaires, les érigeait en martyrs de l'Eglise anglicane. Il en est qui, sur la foi des bourgeois de la Cité, assimilaient ces malheureux à des bandits indignes d'intérêt, opinion qui trouvait pour contradicteurs énergiques ceux qui voyaient là un symbole de la misère populaire et de la mauvaise condition des travailleurs.

Au fond, ce ne sont là que des thèses politiques, au profit desquelles les faits exploités se trouvent dénaturés dans leurs causes, et travestis par des exagérations contraires. On arriverait à de justes notions si l'on parvenait à s'abstenir et de l'anglomanie et de l'anglophobie, patriotique ridicule, étalé comme une vertu.

Pour soumettre l'Irlande indisciplinable, et, pendant des siècles agitée par une aristocratie qui l'épuisait, l'Angleterre a exercé sur ce malheureux pays une impitoyable pression. L'humanité doit en gémir; mais, on est forcé de l'avouer, la soumission de cette île était indispensable à la sécurité de la Grande-Bretagne, qui, pacifiant avec peine l'Ecosse disposée à s'unir aux ligues du continent et à profiter des diversions irlandaises, était incessamment menacée de se voir bloquer par terre et par mer : lorsque les clans venaient à lever l'étendard, les flottes françaises se hâtaient d'occuper la Manche, et de couvrir en même temps le golfe irlandais de soldats et de vaisseaux.

Dans cette île insoumise, pauvre et surchargée de population, le catholicisme, depuis deux siècles, a toujours inquiété la métropole. Des races différant d'origine ont perpétué un antagonisme plus exalté depuis le schisme d'Angleterre. Sous le régime de concentration où la propriété s'est maintenue en Irlande, la misère seule a pu énerver cette nation, ruinée par une lutte inégale. Aussi le gouvernement a-t-il favorisé les migrations et affamé ceux qu'il voulait abattre. L'humanité fut sacrifiée à un intérêt majeur : politique habile et coupable.

Mais, dans l'état actuel des choses, ce peuple, à qui le désespoir est passé dans le sang, est déchu de sa valeur morale. En cessant d'espérer, il est mort à toute émulation; il s'est éloigné du travail, qui ne peut l'enrichir, et de la religion même; car la foi expire où l'espérance n'est plus. Le châtiment des oppresseurs consiste dans la dégradation incurable des vaincus. La charité est impuissante, les essais d'organisation superflus; à Londres, comme à Dublin, l'Irlandais refuse de gagner sa vie; son abaissement, il l'a accepté; la misère, il en a pris l'habitude; l'oisiveté est devenue une seconde nature, et ses instincts de liberté se sont réduits à l'affranchissement du travail.

On a tenté de régénérer les colonies irlandaises de Londres: vain effort. La bienfaisance s'en est mêlée d'une manière active. Mais donnez-leur, à ces gens qui dorment nus sur le sol humide, donnez-leur un lit, des vêtements: le soir même tout est vendu, et tout est converti en alcool.

De telle sorte qu'en réalité, l'Angleterre, au milieu des embarras que cette question suscite, ne mérite pas qu'on la plaigne, et l'Irlandais n'excite plus que la compassion. S'ensuit-il que l'on doive contempler avec un cœur de bronze un malheur sans remède? Non certes; et l'impuissance où l'on est de retirer ces infortunés de l'abîme ajoute encore au sentiment douloureux que leur condition inspire. Quant à récriminer et à se condamner l'un l'autre sans restriction, les deux peuples en ont perdu le droit: ces choses sont marquées du sceau de la fatalité.

On se sent moins entraîné vers cette tolérance philosophique dès qu'il s'agit de la détresse des populations ouvrières de Londres, race intelligente, courageuse, active, et sacrifiée. L'inégalité des fortunes condamne ici par trop de gens à manquer du nécessaire, pour donner à quelques-uns le superflu le plus scandaleux. C'est sur la rive droite de la Tamise que sont entassées, dans des maisons basses, les familles ouvrières, instruments désintéressés de la prospérité industrielle du pays. Perchés sur des terrassements, sur des viaducs parfois étayés par des charpentes, les chemins de fer de Folkstone et de *South-Western* passent sur des quartiers entiers, et de là l'on entrevoit à vol d'oiseau le tableau de la misère des artisans: spectacle qui, sur les quartiers de Lambeth et de Kennington, donne lieu à de tristes réflexions.

En Angleterre, l'aristocratie de l'argent devrait prendre pour armes parlantes ce *mégathérium* antédiluvien, dont on admire avec effroi le monstrueux squelette au *British-Museum*. Cette ex-bête, que le sol ne pourrait plus nourrir, dévorait le monde, à ce que rapportent les traditions danoises, et il advint que Dieu, prenant en pitié la création, produisit le cataclysme qui fit disparaître du globe une aristocratie animale d'un insatiable appétit. Le mégathérium symbolise la prospérité de la civilisation anglaise, dont il prédit les destinées. Toutefois, en dépit des oracles trop impatients de nos démocrates, reconnaissons qu'ils anticipent de bien loin sur la marche des événements, et qu'à l'heure présente les écrits sur la *décadence* de la Grande-Bretagne sont des paradoxes, ou tout au moins de fort lointaines prophéties.

Mais, puisque nous avons nommé le mégathérium, tenons-nous-y : n'étions-nous pas sur le chemin du Musée britannique? C'est un monument à fronton, à colonnes de l'ordre ionique, plus splendide que bien approprié. Il est à remarquer, par rapport aux divers musées de Londres, qu'aucun des établissements consacrés aux beaux-arts n'est dû à l'initiative du gouvernement : la galerie nationale a été formée par M. Angerstein ; la charmante collection du collége de Dulwich, contenant 355 tableaux, est un legs de sir Francis Bourgeois; la collection de *Lincoln's inn Fields* est un don de M. Soane; enfin le Musée britannique doit son origine au zèle et à la libéralité de sir Hans Sloane, qui mourut en 1753, accordant, par clause testamentaire, au Parlement, la faculté d'acquérir les trésors de sa galerie, à un prix très-minime. Georges II, pour les loger, fit acheter l'hôtel de Montague, où l'on plaça aussi d'autres dons : les manuscrits de Robert Cotton, la bibliothèque du major Edwards, les manuscrits rares et splendides de lord Harley, comte d'Oxford. A l'arrivée des monuments égyptiens, en 1801, et après l'acquisition des marbres de Townley, en 1805, l'emplacement devint trop exigu, et, lorsque le fonds s'enrichit, en 1823, de la collection de Georges III, offerte par Georges IV, il fallut élever le monument que nous voyons aujourd'hui.

C'est un établissement d'une véritable importance, sur-

tout en ce qui concerne l'histoire naturelle, les minéraux et les animaux de toute sorte. Ces collections, les plus complètes que l'on connaisse, occupent de vastes espaces et sont bien disposées. On est vraiment surpris en voyant cet amas de serpents, de singes, d'oiseaux, de mammifères empaillés, et en comptant par centaines des êtres dont on n'a jamais ouï parler. La salle la plus curieuse est celle où sont rangés les monstres antédiluviens.

— Je n'ai jamais cru au déluge, me dit à demi-voix l'observateur; cependant il est permis de penser qu'il s'est passé quelque chose...

Les objets les plus singuliers sont des défenses de mastodontes, de sept à huit pieds de long. L'éléphant ressemble, dit-on, à cet animal, comme le chat à la panthère. Cuvier nous a raconté comme quoi l'ivoire antédiluvien, conservé dans les glaces des régions polaires, y est employé de nos jours à divers usages, comme l'ivoire ordinaire. On a même retrouvé là de ces cadavres tout entiers, enfouis depuis cinq mille ans dans leurs tombeaux de cristal, et les naturels en ont mangé la chair. La tête du dinothérium, trouvée aux environs de Darmstadt, est des plus effroyables: les dents qui forment la scie sont plus grosses que le poing; la mâchoire supérieure est armée d'une grande corne, et, à la maxillaire inférieure, sont appendues deux défenses qui se présentent telles qu'une fourche renversée, d'un mètre de longueur.

Mais le léviathan de la collection, c'est le mégathérium dont nous avons parlé, et qui, conservé jusqu'à la moindre esquille, étale, au milieu d'une salle, la terrible maçonnerie de son squelette, d'environ vingt-cinq pieds de longueur. Il ne ressemble à aucune des espèces connues; Cuvier le rattache au genre des *édentés*. L'épine dorsale, massive et dentelée, ressemble à des créneaux; la queue, composée d'une série de cubes osseux articulés, moellons dont les plus gros n'ont guère moins de dix à douze pouces, a plus de trois mètres; elle était flexible, et feu le mégathérium, pour chasser les mouches de ce temps-là, qui durent être grosses comme des poulets, se caressait les flancs avec ce plumeau, dont la tige osseuse pèse de trois à quatre cents livres. Quant aux jambes, ce sont des colonnes; les pieds, aussi longs par derrière que par devant, rappellent ceux des quadrumanes, et, à la manière dont l'appareil de locomotion est conformé, l'on juge que cet immeuble vivant, d'un poids probable de dix à quinze milliers, avait la faculté de grimper, comme le singe, sur les rochers et sur les arbres.

Appréciez, d'après ce document, la végétation antédiluvienne : car si, ce qu'à Dieu ne plaise, on pouvait rhabiller de sa chair et de sa peau le mégathérium, lui rendre la vie et le lancer dans nos forêts, le monstre, en écrasant les chênes ou les hêtres des futaies, pourrait se figurer qu'il danse sur la fougère.

A côté des prodiges d'un monde qui n'est plus, l'on rencontre à *British-Museum* les merveilles d'une société morte. Le rez-de-chaussée du palais renferme des marbres, des granits, des tombes de basalte, débris précieux de l'Assyrie, de la Lycie et de l'Egypte. Nos richesses, quant à ce département, sont loin d'approcher de celles de Londres. Mais, autant sont bien disposées les collections d'histoire naturelle, et la bibliothèque, composée de près de 300,000 volumes bien classés, et surtout favorablement présentés; autant la portion du musée dévolue à l'art est mal coordonnée et négligemment entretenue. Encombrement partout, mélange indigeste du plâtre et du marbre, absence de logique, de chronologie dans les monuments grecs et romains... On ne voit là que le plus somptueux et le plus malpropre des bazars: des bustes, des statues admirables sont souillés de poussière comme les dalles grises que le balai n'a point visitées. Les murs, dénués d'ornements, sont gris et ternes comme ceux d'un vieux jeu de paume. Ces musées ressemblent à des entrepôts.

Dans une vaste pièce, badigeonnée en jaune faux et malsain, sont un peu mieux rangés les marbres célèbres du Parthénon, chefs-d'œuvre de Phidias et de la sculpture humaine. Quelles magnificences! quel art sublime! Que ces nobles débris, admiration et désespoir des générations modernes, sont bien placés chez un peuple étranger à l'art, appelé à les contempler avec un bonheur tranquille, sans se sentir accablé de l'infériorité de notre siècle, et dans la douce persuasion que Phidias, captif à Londres, au pied des mannequins de Chantrey, de Westmacott, de Bacon, de Stone, de Hopper, de Kendrick et de Wyatt, a quitté l'acropole d'Athènes pour la plus grande gloire de l'Angleterre!...

En dépit des imprécations du chantre d'Harold, cette salle auguste, qui réunit les métopes, la frise, les débris du fronton, les bas-reliefs équestres, et la divine procession des panathénées, porte le nom de *lord Elgin*; et c'est justice. Byron, qui souvent s'est fait gloire de dénigrer sa patrie, dut à ce genre d'originalité une partie de sa popularité en France, où l'on n'a pas manqué de crier après lui au sacrilége, et de charger d'anathèmes le spoliateur du Parthénon. Faudrait-il donc, par respect pour les contrées retombées dans la barbarie, supprimer les musées, et rendre à l'Egypte ses sphinx, ses obélisques, ses tombeaux? à Milo sa Vénus, à l'Italie ses chefs-d'œuvre? Laissons crier, et, pour être de bonne foi, convenons que, si quelque ambassadeur français eût acquis et fait enlever au profit du Louvre les chefs-d'œuvre de Phidias, loin de le charger d'anathèmes, nous eussions applaudi à son patriotisme, et joyeusement accueilli les trésors de l'Attique. Lord Elgin a gardé la propriété des marbres du Parthénon, qu'il a consenti à déposer au Musée britannique. Byron s'applaudit de n'être point le compatriote de ce gentilhomme, qui a vu le jour en Ecosse et descend de Robert Bruce. Je regrette tout franchement qu'il ne soit pas né dans notre France, pour enrichir notre écrin d'un diamant si précieux.

Nous sortîmes fatigués du Musée britannique, et disposés à consacrer à la flânerie le reste du jour. On devait dîner à Greenwich et visiter en passant, sur la rive droite, la fameuse brasserie Perkins, qui réalise les conceptions fantastiques de Gargantua. Auprès des tonnes monstrueuses de M. Perkins, le tonneau d'Heidelberg est un baril. Les foudres du brasseur anglais, alignées debout, ont de trente à quarante pieds de haut. C'est sur l'esplanade circulaire de l'une d'elles que l'on donna un dîner de quatre-vingts couverts, où assistait le maréchal Soult. Les chaudières sont en proportion de ces récipients. Les moulins à orge sont mis en mouvement par une machine à vapeur d'une force prodigieuse, et les magasins où l'on entasse les provisions de grain sont des cours carrées et couvertes, entre quatre murs de cinquante pieds de hauteur. Quelques-uns étaient remplis jusqu'au comble. La brasserie Perkins utilise cent cinquante chevaux. Nous n'avons aucune idée d'un établissement si considérable, et nos ministères seuls fourniraient l'exemple d'une administration plus compliquée.

— Il faut convenir, disait un Bourguignon, que la bière est une boisson malheureuse; la manipulation de ce breu-

vage amer est malsaine, triste ; elle répand des miasmes aigres et fétides. Vive le vin ! le soleil nous le donne, le printemps nous l'annonce au temps de la fleur, en encensant les coteaux ; la grappe mûre nous régale ; on la cueille, on la presse gaiement par une douce journée d'automne, et la vendange s'accomplit au milieu des chansons.

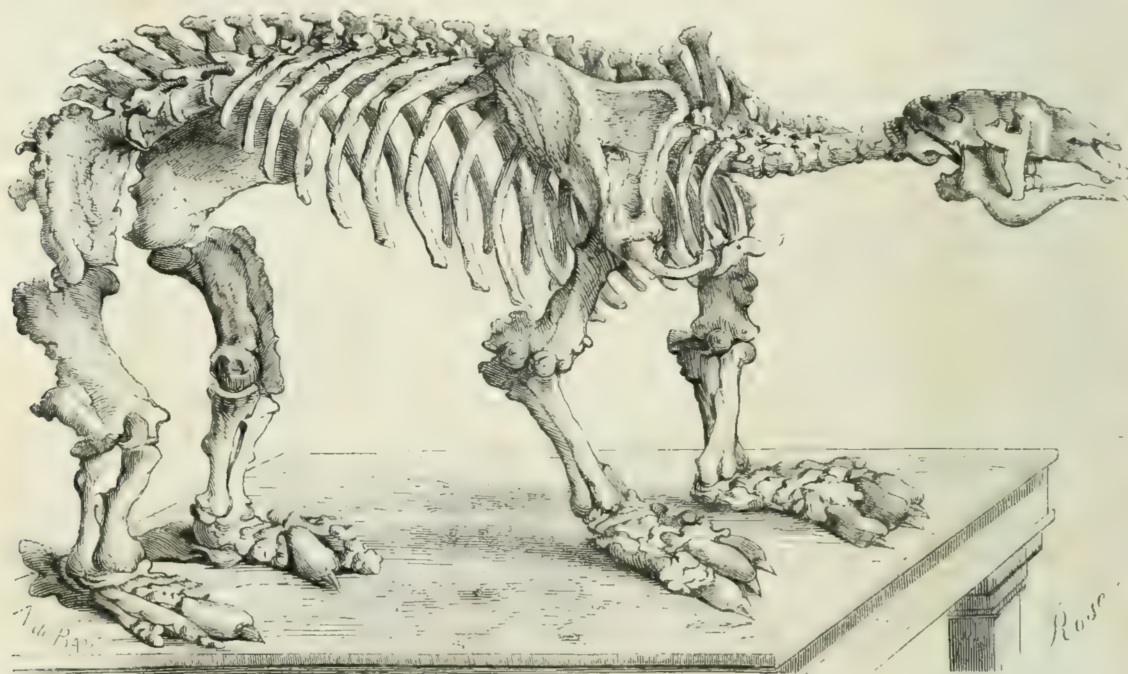
Ainsi le vin fut célébré, et l'observateur répétait patriotiquement le refrain de Pierre Dupont :

..... Je pense, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Trois jours après, à Greenwich, ce brave homme en avait tant bu, *dans l'Angleterre,* qu'il éventait le secret de ses combinaisons politiques, en présence de la perfide Albion, et au profit de commensaux qui ne l'écoutaient guère. Ce dîner est offert à Trafalgar-Hôtel, le premier restaurateur du royaume, par l'administration des trains de plaisir, aux *excursionnistes*, la veille de leur départ. Remarquons, en passant, que ces voyages d'agrément, qui déplacent des populations entières, destinés à une influence considérable sur les mœurs populaires, ont déjà créé le mot *excursionniste.*

FRANCIS WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Squelette du mégathérium, au musée britannique.

# L'ART ET LES ARTISTES HOLLANDAIS (1).

## GÉRARD DOW.

Un matin de l'année 1631, deux personnes entraient avec précaution dans un atelier de peinture, situé au bord d'un canal de la ville de Leyde.

L'une était un homme d'environ quarante ans, figure modeste et bourgeoise, aux contours gras et frais, corrects sans fermeté, arrêtés sans hardiesse, annonçant le talent plutôt que le génie, la patience plutôt que l'ambition.

L'autre était une dame d'un certain âge, sauvée des rides par l'embonpoint, et qui se dédommageait de n'avoir jamais été belle, en voulant rester toujours jeune.

L'homme était le peintre Gérard Dow, l'élève célèbre de Rembrandt, l'auteur de la *Femme hydropique*, et des douze autres chefs-d'œuvre qui figurent au Louvre.

La dame était la femme d'un riche négociant de Leyde, qui avait confié au maître le soin difficile de la représenter à son avantage.

Après lui avoir ouvert la porte, Gérard la fit respectueusement asseoir sous le jour de la fenêtre, et se plaça lui-même devant son chevalet, non sans des efforts comiques pour ne pas remuer sa chaise...

Une fois installé, il poussa un gros soupir, et resta cinq minutes immobile et silencieux, regardant d'un œil affligé le tourbillon d'atomes qui se jouait dans un rayon de soleil.

— Eh bien ! monsieur Dow, qui vous retient ? Ne suis-je pas bien posée ? demanda le modèle, en se re-

(1) Voyez la table générale des dix premiers volumes, et les tables particulières des sept derniers.

tournant — avec une impatience qui visait à la grâce. .

— Très-bien ! mais prenez garde ! s'écria le peintre terrifié ; j'attends que cette horrible poussière tombe ou s'évanouisse, et vous venez de la remettre en jeu par le mouvement que vous avez fait. Hélas ! ajouta-t-il avec désespoir, j'espérais pourtant l'éviter, en transférant mon atelier sur le canal !

La dame à son tour soupira et ne bougea plus.

Au bout d'un quart d'heure, Gérard découvrit sa toile, tira d'un meuble à portée de sa main, sa palette, ses couleurs et ses pinceaux, fabriqués par lui-même, broya la poudre et l'huile sur une plaque de cristal, disposa un miroir convexe pour saisir en petit l'objet à peindre, et, après une nouvelle pause, se mit enfin à l'ouvrage.



*Le père et la mère de Gérard Dow.* Tableau de ce maître. Musée du Louvre.

— Pouvons-nous causer sans faire de poussière ? dit le modèle d'une voix ironiquement discrète.

— Causons tant qu'il vous plaira, pourvu que votre main, dont je m'occupe, reste comme elle est.

— N'oubliez pas les fossettes ? reprit l'original en contemplant ses doigts potelés...

— Soyez tranquille, je n'oublierai rien.

Ce mot inquiéta la dame. Elle se hâta de faire diversion :

— Savez-vous, monsieur Dow, que voilà notre cinquième séance, et que les quatre premières ont duré six heures chacune !

— Plût au Ciel que nous fussions à la vingtième, et que chacune eût été de dix ou douze heures!

— Ah! vous êtes un maître terriblement consciencieux, et je n'aurais jamais cru qu'il en coûtât autant pour faire un chef-d'œuvre. Vous m'avez promis du moins une récompense pour aujourd'hui. Vous me permettrez enfin de voir où en est le tableau.

— C'est convenu, madame; je n'ai qu'une parole.

Gérard Dow travailla deux heures, sans autre mouvement que celui de son œil et de sa main, et toujours en garde contre un atome de poussière, contre un geste de son modèle, contre un rayon de soleil trop éclatant ou trop voilé...

Un ami étant venu frapper à sa porte, il garda et enjoignit à la dame le plus profond silence. L'ami frappa dix fois, vingt fois, cent fois. Le peintre demeura impassible. L'original, agacé par le bruit, eut une attaque de nerfs. Gérard le laissa se débattre et s'impatienter à loisir... Enfin, poussé à bout lui-même par les cris du visiteur, il lui répondit d'une voix de Stentor, et sans se déranger:

— Mais vous voyez bien, mon cher, que je n'y suis pas!

L'ami n'en demanda pas davantage, et descendit enfin l'escalier.

— Ouf! je n'en puis plus! s'écria la dame, qui se leva pour donner carrière à sa langue et à ses muscles... Nous continuerons demain, monsieur Gérard Dow, ajouta-t-elle en s'évantant et en arpentant l'atelier. Si je posais un quart d'heure de plus aujourd'hui, je tomberais en léthargie ou en démence!

— C'était bien la peine de me brouiller avec mon meilleur ami, soupira l'artiste, abattu par ce coup de grâce.

La dame vint, comme il était convenu, regarder le tableau: mais figurez-vous, si vous pouvez, sa stupéfaction.

La toile était divisée en carrés proportionnels, suivant la méthode des graveurs. L'ensemble du corps se trouvait ébauché, mais un seul détail semblait à peu près fini; c'était la main qu'enfermait le plus petit carré. Il faut dire que cette main était une merveille...

— Comment, vous n'en êtes que là! se récria le modèle, après cinq séances d'une demi-journée!... Mais alors ce portrait ne sera pas achevé dans deux mois.

— Deux mois au moins, c'est probable, repartit Gérard avec le plus grand calme; je vous avais prévenue, madame, que telle était ma manière de travailler.

L'original renonça à la copie, voulut payer l'artiste, qui refusa, et finit par se retirer en colère.

Ainsi Gérard Dow manquait la plupart de ses commandes; car tous les incidents de cette anecdote sont vrais, et se renouvelèrent d'année en année, jusqu'à sa mort.

Né à Leyde, en 1613, Gérard Dow était fils d'un vitrier. Un graveur lui enseigna le dessin, un peintre sur verre la couleur, et Rembrandt compléta son éducation. Mais, tout en empruntant à ce grand maître la science du clair-obscur; au lieu d'imiter ses effets heurtés et puissants, il visa à la perfection par la recherche et le fini des accessoires. Il avouait à ses amis qu'il lui fallait trois jours pour peindre un manche à balai. Il étudiait un meuble aussi laborieusement, et le rendait aussi fidèlement qu'une tête. De là les soins minutieux, la crainte de la poussière, les précautions étranges, la lenteur plus étrange encore dont nous venons de donner l'idée. De là aussi la froideur de ses tableaux, le singulier tarif qu'il y appliquait, et l'affaiblissement de sa vue, dès l'âge de trente ans.

Il travailla d'abord avec une paire de lunettes, puis avec deux, avec trois, avec tout un appareil d'optique.

Quand on marchandait une de ses toiles, il ouvrait son livre de ménage, comptait les heures que lui avait prises l'œuvre en question, et l'estimait à raison de vingt sous par heure. Il vendit ainsi 14,000 florins le *Dentiste*, qui se perdit en mer, allant à Saint-Pétersbourg. Que d'heures englouties en un instant!

Ne trouvant plus de modèles assez patients, Gérard Dow renonça aux portraits, ou plutôt se rejeta sur ceux de sa famille. Sa mère se dévoua à poser devant lui, des journées entières. On la retrouve en diverses positions, dans la plupart de ses tableaux. Celui que nous reproduisons, et qui figure au Louvre, est sans contredit un des plus remarquables. Il représente le père et la mère de l'artiste, l'un écoutant, l'autre lisant la sainte Bible. La tête, la pose et les draperies de la vieille sont des chefs-d'œuvre de vérité, d'expression, de ton et de couleur. La lumière entre par l'arcade fleurie, et se répand dans l'intérieur avec les plus savantes dégradations. La cage suspendue, la chaise, le rouet, la table, les vases, sont travaillés comme s'ils étaient le sujet de l'ouvrage.

On voit, au Musée d'Amsterdam, un *Intérieur d'école* de Gérard Dow, éclairé par cinq lumières différentes. Une chandelle éclaire le maître et deux enfants; à droite, une jeune fille tient une autre chandelle. Une troisième brille, au fond du tableau, sur une table; une quatrième rayonne d'un escalier que descend un élève; enfin, une lanterne entr'ouverte produit les plus étranges effets sur le premier plan. Autant de difficultés créées à plaisir, et vaincues par une habileté inouïe.

Le seul ouvrage de Gérard Dow qui s'adresse à l'imagination et au sentiment est le célèbre tableau de la *Femme hydropique*; encore les accessoires y sont-ils d'une telle perfection, qu'ils enlèvent à la malade une partie de l'intérêt. Du reste, l'ensemble est un chef-d'œuvre de l'art, comme les détails sont un chef-d'œuvre du métier. Cette toile, que le roi de Sardaigne avait payée 30,000 livres, que notre Musée ne donnerait pas aujourd'hui pour un million, et que le graveur Wille a si admirablement rendue, suffirait à immortaliser le nom de Gérard Dow.

Ce peintre vivait encore en 1664. Il mourut à Leyde, comme il y était né. A quelle époque? on l'ignore.

Ses tableaux sont l'infaillible certificat d'une existence pure et tranquille, au milieu d'un de ces ménages hollandais, qu'ils ont popularisés dans le monde.

John Burnett, l'auteur des *Notions pratiques sur l'art de la peinture*, a risqué une singulière opinion sur le travail de Gérard Dow. Après avoir ébauché largement, dit-il, les lumières et les ombres dans ses draperies, il appliquait sur les couleurs, encore fraîches, un morceau d'étoffe très-fine, de manière à reproduire sur sa toile l'impression du tissu. Puis il retouchait, dans les lumières, chaque fil avec une teinte vive, et dans les ombres chaque fil avec une teinte foncée, et obtenait ainsi du même coup la vérité des détails et la largeur de l'ensemble.

Il n'y a qu'une réponse à faire à John Burnett, c'est que les étoffes les plus fines sembleraient grossières à côté des draperies exquises de Gérard Dow. D'ailleurs, la délicatesse des figures est aussi étonnante que celle des étoffes, et apparemment l'artiste n'abusait pas de ses modèles au point d'appliquer la peau de leurs visages pour l'imprimer sur ses ébauches.

PITRE-CHEVALIER.

# ÉTUDES MORALES.

## UNE LEÇON D'ARITHMÉTIQUE.

COURT PROLOGUE (1).

Quand le rédacteur en chef du *Musée des Familles* nous a fait l'honneur d'inscrire notre nom parmi ceux des écrivains dont la plume enrichit depuis plusieurs années ce recueil, nous avons pensé que cette publication, bien conduite, comme elle l'est, finirait par exercer une influence heureuse sur les mœurs de notre pays. Les campagnes sont particulièrement destinées à en recueillir le fruit ; nous croyons que le temps n'est pas loin où la périodicité de cette feuille leur deviendra aussi chère que le fut, aux châteaux et aux simples fermiers de la vieille Angleterre, le *Spectateur*, publié pendant le règne de la reine Anne. La vogue de ce journal devint telle, que ses abonnés allaient l'attendre sur les grandes routes à deux ou trois milles de leur résidence. Il est vrai qu'il avait pour principaux collaborateurs Adisson, Stèle, Jonhson, Swift, qui y versèrent les trésors de leur érudition, toujours accompagnée d'une saine morale. Le premier de ces écrivains, surtout, l'a enrichi d'excellents discours, les uns allégoriques, les autres critiques des mœurs du temps. Il n'a pas laissé d'y insérer des articles dans lesquels il faisait ressortir, en relief, les beautés des auteurs anciens et modernes. Ainsi Milton, Le Tasse, Virgile et surtout Homère furent souvent analysés avec une supériorité de goût, qui a eu pour résultat de former celui de la Grande-Bretagne.

En attendant que le *Musée des Familles* produise les dignes rivaux de ces nobles écrivains, voici, lecteurs citadins ou campagnards, dames châtelaines ou jeunes personnes qui préludez, par la culture de vos qualités morales, au bonheur d'un honnête homme, voici, disons-nous, une leçon de simple arithmétique. Nous veillerons à ce qu'elle ne soit ni trop aride, ni trop sérieuse ; avec des estomacs délicats, il convient de commencer par des nourritures légères.

### I. — UNE RENCONTRE AU CAFÉ DE FOY.

Vers le commencement de 18.., je venais de prendre un déjeuner modeste au café de Foy. Assis dans un coin du salon, où je me trouvais plus tranquille que dans la Rotonde, je réfléchissais solitairement sur les rapports des hommes entre eux, sur les nécessités sociales, sur la théorie des gouvernements, etc., etc.

Cette conversation intime eut bientôt sa fin ; car un jeune homme, dont les lèvres semblaient exhaler une bonté native, s'attira toute mon attention, en s'adressant à un homme flegmatique, de moyenne taille, proprement vêtu d'un drap couleur de tabac, et dont le menton reposait sur la pomme d'or d'un jonc placé entre ses jambes. Ils étaient assis en face l'un de l'autre, assez près de moi pour que leurs paroles éveillassent ma curiosité, d'autant plus vivement que leur entretien semblait me donner raison. Affectant de déguster un verre de liqueur que je demandai en manière d'extrà, comme motif de ne pas quitter ma place, je devins tout oreilles.

— Mon jeune compatriote, disait l'habit couleur de tabac, je ne sais si nous nous entendrons. Vous me parlez de sentiments qui, bien qu'ils pourraient souvent alléguer l'*alibi*, ont acquis dans tous les livres, dans tous les discours, un droit de présence : il serait inconsidéré d'en médire, encore plus de les calomnier. A cet égard, La Rochefoucauld et Helvétius ont été beaucoup trop loin. Je me hasarderai seulement à vous dire que je crois peu au civisme désintéressé, pas plus qu'à ces grandes vertus toujours prêtes à se mettre sur l'autel ou à s'offrir en sacrifice. Nos sentiments, à mon avis, perdent de leur force dans la proportion de leur extension. Il dut y avoir plus de patriotisme dans Rome bornée à la seule Italie, que dans Rome maîtresse de l'univers. Si vous le voulez, vous ferez l'application de ce principe à la France. Quant à moi, je ne me sentirais pas le cœur disposé à s'élargir, à mesure qu'il plairait aux armées d'une révolution victorieuse de me donner de nouveaux compatriotes, que je ne verrais ni ne connaîtrais de mes jours. J'aime la France parce que l'Auvergne s'y trouve comprise, et celle-ci, parce qu'elle renferme les os de mes pères et le modeste héritage qu'ils m'ont laissé. Quant à votre superbe ville de Paris, je m'y intéresse à bon droit, y ayant conduit ma femme et mes enfants pour achever l'éducation de ces derniers ; mais je vous dirai, avec la même franchise, qu'après mon départ elle ne tiendra plus le même rang dans mes affections, surtout si elle s'avise de vouloir donner encore des leçons à son gouvernement. Deux mots sur l'amitié. Mon cher Adolphe, vous êtes dans l'âge des vives impressions, où le besoin d'aimer (car c'est un besoin comme un autre) nous attire vers l'être dont les regards sont caressants, et les promesses en rapport avec nos goûts. Croyez-moi, tenez-vous en garde contre ces dehors ; trop souvent ils sont trompeurs. Sachez que l'être sans vertu ne sera jamais qu'un faux ami ; et qu'à la vertu elle-même il faut, pour sanctuaire, un cœur religieux. Parlons de l'amour, mon jeune compatriote. Il a été de mon âge, ainsi qu'il est maintenant du vôtre. Je crois que nous aurons deux manières diverses de l'envisager. Quant à moi, je pense que c'est un compte de la vie à régler en partie double, enfin que c'est une affaire très-sérieuse, et qu'on ne doit la conclure qu'après de mûres réflexions.

— Une affaire ! s'écria le jeune Adolphe en fronçant le sourcil et en frappant la terre du pied, un compte en partie double ! Fi donc ! c'est désenchanter la vie.

— C'est pourtant ce que j'ai fait, mon cher ami, et je m'en suis bien trouvé... Mais voilà qu'une pluie d'orage force les habitués du café à quitter la rotonde. Nous ne nous entendrions plus, car sans doute ils vont disserter sur la politique. Je doute qu'ils se mettent d'accord. Cé-

(1) Nous avons hésité à publier l'encouragement si flatteur que M. de Kératry décerne ici au *Musée des Familles*, en le comparant à la revue la plus justement célèbre du dernier siècle. Mais, d'abord, nous nous sommes dit que nous n'avions pas le droit d'enlever cette bonne fortune à nos collaborateurs et à notre public. Puis, lorsqu'un législateur comme le doyen de notre Assemblée nationale veut bien donner à notre recueil quelques heures et quelques pages dont tous les journaux pourraient être jaloux, lorsqu'un Breton aussi indépendant, un écrivain aussi renommé, un critique aussi compétent que l'auteur des *Inductions morales*, de *Frédéric Styndal*, de la *Théorie du beau*, etc., croit devoir nous honorer publiquement de son suffrage, le dissimuler ou l'altérer serait de notre part une fausse modestie qui risquerait de ressembler à l'orgueil.

(*Note de la rédaction.*)

dons-leur la place. Si vous revenez ici demain à la même heure, nous pourrons continuer notre entretien; et peut-être vous prouverai-je que, pour être heureux en mariage, il faut calculer juste et savoir au moins les premières règles d'arithmétique.

— Je m'attends de votre part à une plaisanterie qui en vaudra bien une autre. On en a tant fait sur le mariage! Comptez sur moi.»

L'habit couleur de tabac et son interlocuteur se séparèrent à l'instant, après s'être cordialement serré la main.

II. — L'INDISCRÉTION RÉCOMPENSÉE.


Caton d'Utique, d'après Murillo ou Ribeira.

J'avais quitté mon tabouret, en laissant sur le marbre le prix de mon verre de liqueur. Un mouvement indélibéré me portait à suivre mon calculateur matrimonial; mais il était leste comme un homme qui, n'ayant pas les moyens de payer un fiacre, ou qui, sachant mieux employer son argent, se décide à être, dans Paris, son propre commissionnaire. Je l'atteignis néanmoins à l'instant où il sortait de la rue Vivienne pour prendre le boulevard.

— Monsieur, lui dis-je en l'abordant, je ne sais si c'est un titre pour interroger un inconnu que d'avoir été vivement intéressé par ses paroles. J'étais au café de Foy, quand, non loin de moi, vous vous entreteniez avec un jeune homme de votre connaissance. Sans y prendre garde, à bien dire involontairement, je me suis trouvé avoir prêté l'oreille à une conversation qui, sauf quelques singularités, fait honneur à votre jugement, et je viens, si vous le permettez, vous demander quel sens vous prêtiez à votre axiome en prétendant que tout homme sage, auquel il prend envie de se marier, doit bien connaître d'abord les premières règles d'arithmétique. Je me sens quelque peine à concilier cet étroit esprit de calcul avec la justesse de vos opinions sur des objets non moins importants. Auriez-vous une manière symbolique de vous entendre, comme Pythagore quand il recommandait à ses disciples de se détourner d'un champ de fèves; ou, comme Caton d'Utique au lit de mort, nieriez-vous le côté moral de l'humanité?

Mon Auvergnat s'arrêta tout à coup sur le trottoir du boulevard; son œil pénétrant me parcourut des pieds à la tête. Je devais m'y attendre; aussi en fus-je moins étonné que de cette volubilité de questions à laquelle je m'étais livré, et dont aujourd'hui je m'explique difficilement la hardiesse. L'immobilité et le regard scrutateur de l'étranger me rendirent à moi-même.

— Pardon, monsieur, lui dis-je; je m'aperçois un peu tard de mon étourderie. C'est assez qu'elle ait été indiscrète, il ne faut pas qu'elle devienne importune. Croyez cependant que, si mon zèle pour la vérité vous était connu, elle porterait son excuse avec elle. Je vous laisse, monsieur, en réclamant votre indulgence.»

Je m'éloignais après ces derniers mots; mais j'avais à peine fait deux pas en arrière, que je sentis une main peser sur mon épaule. C'était celle de mon Auvergnat qui m'arrêtait par les paroles suivantes:

— Jeune homme, votre candeur me touche. J'y crois; votre physionomie, que je viens de vérifier, en est pour moi la caution. C'est un papier que j'accepte. Ainsi je vais m'expliquer. Si vous imaginiez voir en moi un original, vous vous tromperiez. Je ne suis qu'un homme très-ordinaire qui, avec loyauté et succès, a conduit jusqu'à sa trente-sixième année un commerce dont son père avait été l'heureux créateur. C'est alors que, mettant fin aux affaires, j'ai songé à me marier. Je ne suis ni votre Caton, niant la vertu, ni votre philosophe de Samos parlant par emblèmes à ses disciples, ni un Nicolas Flamel laissant, sans le savoir, des adeptes à la recherche de la pierre philosophale. Ne vous attendez à rien de prestigieux de ma part. Je n'ai à vous montrer que des chiffres, rien que des chiffres! Mais j'espère qu'à vos yeux ils auront leur valeur. Suivez-moi, ou plutôt marchons à côté l'un de l'autre, sous ce rayon de soleil qui nous est rendu.

Je ne demandais pas mieux. Notre pause eut donc un terme. Nous passâmes devant le Théâtre jadis Italien, maintenant l'Opéra-Comique, et laissant à notre gauche les Bains-Chinois, nous entrâmes dans la rue de la Chaussée-d'Antin.

Pendant ce trajet, j'eus le loisir d'examiner le personnage. Son costume était simple, mais propre. Son linge d'une grande blancheur était retenu sur sa poitrine par un saphir de prix; ses souliers n'étaient ni vernissés, ni carrés, ni pointus; ils avaient la forme du pied, sur lequel ils étaient assujettis par de minces lacets de soie noire; je remarquai qu'en dépit du temps pluvieux, la boue de Paris ne les avait pas maculés. Mon compagnon ne me laissa pas ignorer qu'il trouvait un certain plaisir à s'arrêter au coin des carrefours pour y présenter sa chaussure avec ses pièces de deux sous aux petits Auvergnats dont le babil national lui rappelait son toit domestique; car, en vérité, il n'y avait rien de cosmopolite chez cet homme, et c'eût été une détestable acquisition pour un phalanstère parisien, on ne l'eût pas sorti du Puy-de-Dôme.

Achevons sa toilette. Un gilet, couleur d'orange, descendait un peu bas sur son pantalon, du même drap que son habit. La teinte rembrunie des poches de ce gilet ne pouvait être attribuée qu'au passage fréquent de la main. Comme quelques femmes infirmes, que nous rencontrâmes sur notre passage, donnèrent au Clermontois l'occasion de puiser à cette réserve, je ne m'étonnai plus de l'altération de l'étoffe.

Mais comment accorder tout cela avec les chiffres d'un calcul matrimonial? Ma raison s'y perdait.

L'habit à la couleur de tabac, après m'avoir tiré de ma distraction, s'arrêta vers le milieu de la rue de la Chaussée-d'Antin, et frappa à la porte d'un petit hôtel, peu distant de celui où rendit le dernier soupir un homme qui eût dû naître plus tôt ou mourir plus tard; je veux dire le comte de Mirabeau.

La porte s'ouvrit. L'étranger, me précédant, me conduisit directement à son cabinet, où tout était en bon ordre, livres, cartons, registres et tablettes; il tira de son secrétaire une feuille de papier d'assez grande dimension, sur laquelle, au premier aspect, je lus deux séries de chiffres; ensuite, la tenant toujours à la main, il s'exprima de la sorte:

— Ceci vous donnera le vrai sens des paroles qu'en votre présence j'ai adressées ce matin à un jeune homme

de mon pays, qui est venu ici courir la carrière des lettres (s'il m'avait consulté, je l'eusse engagé à tirer un meilleur parti de son temps). Mais revenons à moi...

« Je me suis avisé d'être une fois amoureux dans ma vie, et bien m'a pris de ne pas épouser; car j'eusse lié ma destinée à celle d'une charmante coquette qui se fût jouée de mon repos.

« Deux jeunes personnes, ou plutôt deux femmes (car elles avaient déjà toutes les grâces de leur sexe) se partageaient les regards et les hommages des fils de famille dans la ville de Clermont. L'une vivait heureuse et chérie dans une maison opulente; l'autre, moins riche, gouvernait celle d'une tante, réduite à une assez forte rente viagère. Ma fortune et mon nom me permettaient d'aspirer à la main de l'une de ces charmantes créatures. Je crois même que la teinte de singularité, dont mes rivaux m'accusaient près d'elles, ne leur déplaisait pas trop.

« Résolu à prendre un parti décisif, au moins avec une apparence de raison, voici à quoi je m'arrêtai: ce fut, dans deux règles d'addition bien consciencieuses, de nombrer les qualités positives ou négatives des jeunes personnes sur lesquelles je fondais l'espoir de mon bonheur; de donner une valeur proportionnelle à leurs mérites tant intrinsèques qu'extrinsèques, et, après avoir établi entre elles une balance de comparaison, de former une résolution sans appel. Il y avait à cela quelque courage, car l'une me plaisait plus que l'autre. Ce papier va vous expliquer mieux mon idée.

En même temps le Clermontois me tendit le double feuillet, sur lequel je lus ce qui suit, pendant qu'assis sur un canapé il parcourait un chapitre de Montaigne, celui qui, de tous les écrivains français, a le plus dit en moins de paroles que tous les autres.

### III. — COMPTE EN PARTIE DOUBLE.

*Actif de Mlle Henriette de la ***.*

1° Mlle Henriette est âgée de vingt-cinq ans, qu'elle a le bon sens ou l'adresse de ne pas dissimuler. Aussi nous ne lui en ferons pas un reproche, bien que nous n'y voyions pas un titre de première jeunesse. Elle serait, en effet, demain une jeune femme, un peu plus tard une vieille fille. Ainsi cet article ne sera relaté que comme zéro, ci. 0

2° Ses traits ne sont pas réguliers; mais l'ensemble de sa physionomie est plein d'expression, et cette expression est aussi gracieuse que bienveillante. On ne saurait dire d'elle une beauté, mais une personne très-agréable. Sous ce rapport, nous lui accorderons une valeur de quatre unités, ci... 4

3° Son physique, d'ailleurs, proportionné à merveille, ne peut compter pour moins de trois unités, ci. 3

4° Nous estimerons au même chiffre le don d'une bonne santé, conséquence heureuse de cette organisation, ci.................................. 3

5° Des livres d'un bon choix ont passé entre les mains de Mlle Henriette; elle en a fait son profit, tant pour son instruction personnelle que pour l'amusement de sa tante. Elle n'a pas négligé de réfléchir sur ses lectures, et même de s'en rendre juge quelquefois, ce qui lui a donné un agréable esprit de conversation. Or, dès que, dans l'union la mieux assortie, les tête-à-tête ont besoin d'intermède, un pareil mérite ne peut s'évaluer à moins de six unités, ci.................................. 6

6° Sa gaieté, qui tient plus d'une douce aménité qu'elle n'est bruyante, et la parfaite égalité de son caractère, comme gage de paix domestique, appellent encore plus l'attention, ci.................. 7

7° Nous n'estimerons pas moins la propreté exquise, mais exempte de recherche, qui se montre dans sa toilette, même du matin, et qui règne dans la maison dont elle est la première surveillante, ce



Henriette (Mme Desroches).

qui témoigne de sa capacité à gouverner un ménage. Ces soins, conservateurs de la fortune à l'intérieur du logis, permettent la bienfaisance au dehors; nous ne saurions les mettre à trop haut prix, ci. 7

8° J'ai toujours cru que, sans religion, une femme ne saurait être ni une fidèle épouse, ni une bonne mère de famille. D'autre part, comme, en sortant de chez moi, je veux laisser impunément les clefs à toutes les sortes de serrures, cette belle et noble garantie de conduite, que je me plais à reconnaître dans Mlle Henriette, ne lui vaudra pas moins de neuf unités, ci.................................. 9

9° Sa fortune patrimoniale est presque nulle; à peine suffira-t-elle à l'entretien de ses gants et de sa chaussure, dont je ne regrette pas qu'elle soit soigneuse. Cet article ne laissant pas d'être considérable chez une jeune femme, nous ne porterons, dans l'actif de Mlle Henriette, les cinq cents francs de revenu qu'elle possède que pour mémoire, ci....... 0

10° Avec le même sentiment de justice, nous donnerons une valeur de deux unités au partage que la tante de Mlle Henriette consent à faire, avec sa nièce, de la rente viagère de 10,000 fr. dont elle est en possession; l'abandon d'un cinquième de cette rente figurera donc dans le présent compte, ci. . . 2

De cet aperçu il résulte que l'entretien de Mlle Henriette sera presque totalement à la charge de la bourse commune; mais ce ne sera pas un motif de lui assigner une pension dont le chiffre soit déterminé. Une jeune femme, en effet, ayant à s'occuper des détails multipliés d'un ménage, dans lesquels il convient de comprendre la garde-robe de son mari et de ses enfants, ainsi que les menus frais

d'éducation de ces derniers et les gages des serviteurs, c'est une pure illusion ou une contradiction manifeste que de prétendre renfermer sa dépense personnelle dans un chiffre plus ou moins élevé. Mlle Henriette ne serait donc point mise à la pension. Dieu me garde de lui faire cette insulte !

Récapitulation et addition des sommes dont il convient de la créditer. . . . . . . . . . . . . . . . 41

*Actif de Mlle Sophie B***.*

1° Mlle Sophie B***, comme plus jeune de cinq ans que Mlle Henriette, doit y trouver un profit de trois unités, ci. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3

2° Mlle Sophie possède plus de talents agréables que la précédente ; elle danse avec plus de grâce ; sa voix a des sons plus vibrants, et elle chante, dans les soirées musicales, avec un succès qui ne nous a pas permis de tenir note de l'infériorité relative de Mlle Henriette. Car ces talents deviennent presque toujours inutiles à une femme qui, livrée aux soins d'un ménage, trouve peu le temps de les cultiver.

Cependant, comme ils peuvent fournir des sujets intéressants de conversation, permettre de juger, à bon droit, d'une œuvre nouvelle, et abréger les longues soirées d'hiver, nous nous garderons de ne pas leur accorder une valeur. Mlle Sophie n'a pas conduit ces divers talents à la perfection, et je n'en suis pas fâché. Je regretterais beaucoup qu'elle chantât comme la Malibran, ou que ses doigts parcourussent un clavier avec la science de Mme Bodio ; ce qu'elle possède d'habileté en ce genre suffira pour charmer ses loisirs, et sa douce romance aura l'avantage d'endormir son nourrisson. Donnons à cet article une valeur de trois unités, ci. . . . . . . . . . 3

3° Elle paraît jouir d'une bonne santé, ainsi que Mlle Henriette ; mais elle est notoirement plus jolie, ce qui mérite attention ; car une belle femme peut même flatter un véritable amour-propre. Vertueuse, elle est la joie de son mari, qu'elle couronne de sa sagesse et de son innocence. Aussi Salomon a dit d'elle, dans son célèbre cantique, « qu'elle retient son époux par la force d'un seul de ses cheveux. »

Toutefois, comme en émargeant cet article, je m'aperçois que l'œillet attaché ce matin à ma boutonnière, bien que conservant son parfum, est déjà fané, je me contenterai d'avantager, en ceci, Mlle Sophie, de quatre unités, ci. . . . . . . . . . . . . . . . 4

4° Un scrupule me prend : je crains qu'une réflexion par trop philosophique ne m'ait empêché de rendre une pleine justice à Mlle Sophie. Son sourire est charmant, sa personne est riche de séductions ; peut-être laisse-t-elle trop peu à deviner aux yeux, mais je n'aurai pas le courage de l'en punir. Les armes n'étant pas égales, je ne saurais non plus lui accorder, sous ce rapport, trop de supériorité sur Mlle Henriette ; il me suffira de la gratifier de trois nouvelles unités, ci. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3

5° J'avoue qu'à l'exemple de quelques sociétés dans lesquelles Mlle Sophie est désirée, elle ne pratique guère sa religion que par manière d'acquit ; j'en éprouve un vif regret, ayant déclaré déjà mon aversion pour les cadenas comme pour un rôle de surveillant. Le respect humain, dira-t-on, sauve bien des vertus : soit ; mais c'est un roseau qui plie trop souvent sous la main qui s'y appuie. De bonne foi, je préfère, pour une épouse, le support des croyances religieuses qu'elle est obligée d'inspirer chaque jour à ses enfants, à moins qu'elle ne méconnaisse les premiers devoirs de la maternité.

Cependant Mlle Sophie étant jeune, son mari peut se charger, à ses risques et périls, de cette partie un peu négligée de son éducation. Dès lors, nous nous bornerons à ne donner aucune valeur à cet article, ci. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 0

6° La dot promise à Mlle Sophie est considérable ; la succession de son père en doublera au moins la valeur. C'est une garantie contre les coups du sort, à moins d'un bouleversement complet de l'ordre social en Europe. Quand une femme ne se prévaut pas trop de sa fortune propre, elle peut, en évitant l'arrogance, y trouver un motif de dignité personnelle ; et, ce qui est mieux, tendre plus souvent une main secourable à l'infortune. Parmi ceux qui affectent le mépris des richesses (les hypocrites mis à part), nous compterons les sots, qui n'en savent pas faire un bon usage, et les débauchés, qui les prodiguent sans penser au travail qu'elles ont coûté à leurs pères, et sans y voir la sueur qui a coulé du front de l'honnête fermier. Or, une heureuse indépendance de position ne peut être estimée moins de six unités, ci. 6

7° Mlle Sophie naturellement devait avoir moins l'habitude des soins du ménage que Mlle Henriette ; rien n'empêche de croire que le goût lui viendra de s'en occuper. Toutefois, de simples dispositions ne pouvant se comparer à un talent acquis, et l'apprentissage se payant toujours, nous gratifierons Mlle Sophie de deux unités pour son aptitude économique, et c'est bien assez, ci. . . . . . . . . . . . . . . . . . 2

8° J'avais le projet de mettre à un assez haut prix les rapports d'alliance, aussi nombreux que flatteurs, dont je serais redevable à Mlle Sophie ; mais j'ai considéré que de pareilles relations ne sont pas toujours exemptes d'inconvénients. Au moment où l'on y songe le moins, on se trouve solidaire des fautes ou des folies, soit d'un frère, soit d'un neveu, qui a joué impudemment avec son honneur. De tels risques atténuent sensiblement les avantages d'une parenté de quelque étendue, sans pourtant lui enlever tout l'agrément dont elle peut devenir la source. Ainsi elle ne figurera au présent compte que pour une valeur de deux unités, ci. . . . . . . . 2

Total des mérites de Mlle Sophie. . . . . . . . . 23

Actif de Mlle Henriette. . . . . . . 41
Actif de Mlle Sophie. . . . . . . . . 23

Balance. De 11 ôtez 3, reste 8.
De 3 ôtez 2, reste 1 ; ci. . . . 18

En définitive, Mlle Henriette de la ** ayant l'avantage de dix-huit unités sur Mlle Sophie B***, je l'épouserai, si j'ai le bonheur d'être agréé par elle.

Arrêté à Clermont en Auvergne, après une mûre réflexion de huit jours consécutifs, le 1er septembre de l'année de 18.... Signé Joseph Desroches,
*Négociant retiré des affaires.*

### IV. HÉSITATION. VÉRIFICATION.

Après avoir quitté le fauteuil sur lequel j'étais assis, je m'approchai de l'honnête M. Desroches, dont le nom m'était enfin connu, et je lui rendis le double feuillet qu'il m'avait confié, en lui disant :

— Votre compte en partie double est parfaitement tenu. Barême en personne n'eût pas mieux réussi que vous

dans votre arithmétique ; mais, quoique dans votre balance vous ayez reconnu, en toute justice, un excédant de dix-huit unités au profit de Mlle Henriette, je craindrais que le *charmant sourire* de Mlle Sophie, si vous vous y étiez exposé, n'eût un peu dérangé les calculs arrêtés par une tête de trente-six ans.

— Vous avez raison, répliqua-t-il, et je l'ai échappée belle, ainsi que j'aurai la franchise de vous l'apprendre.

Une fête d'anniversaire avait lieu chez un des principaux négociants de la place. J'y étais invité; Mlle Henriette, retenue chez elle par une indisposition de sa marraine, n'y assistait pas ; mais Mlle Sophie y brillait comme l'un des plus beaux ornements d'un salon qui rassemblait ce que la ville possédait de plus élégant. On avait dansé ; l'heure de minuit sonnait ; les deux battants d'une porte latérale s'ouvrirent, et laissèrent apercevoir une table couverte d'un souper splendide, vers lequel on s'achemina par couples. J'étais auprès de Mlle Sophie, qui passa familièrement son joli bras sous le mien. Ce rapprochement imprévu me causa une émotion à laquelle je dus de débiter d'assez pauvres naïvetés, récompensées de sourires et de mots délicieux.

Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, qu'en rentrant chez moi je tremblai de voir s'ébranler ma résolution. Dans mon trouble, je parcourais ma chambre; je l'arpentais d'une extrémité à l'autre ; de la main je me frappai le front deux ou trois fois. Enfin, l'heureuse idée me vint d'ouvrir mon secrétaire; je relus le compte en partie double que j'avais dressé la veille ; je m'attestai à moi-même l'exactitude de mes chiffres, je reconnus celle des motifs qui les avaient dictés, et je m'y cramponnai si bien que, dans la matinée du jour où je faisais cette vérification, je me rendis chez la tante de Mlle Henriette, pour lui adresser, en forme, ma demande de la main de sa nièce.

Bien me prit de n'avoir pas tardé ; car, dans la semaine suivante, cette dame reçut, par la voie de son notaire, la nouvelle d'un legs de 80,000 fr., fait à sa pupille par une jeune amie de pension, qui venait de succomber à une maladie de poitrine. Vous sentez, monsieur, que je devais me féliciter de ce que ma déclaration avait été agréée avant un accroissement de fortune, certes, sans aucune influence sur mes sentiments, mais qui pouvait ne pas paraître tel aux yeux du public ; j'ignore même si, en sens contraire, il n'eût pas modifié, ou du moins retardé ma détermination.

Mais j'ai à vous fournir une dernière preuve de la régularité de mes calculs : ayez la bonté de me suivre.

### V. — BÉNÉFICE NET. PREUVE.

Précédé de M. Desroches, j'entrai dans un salon fraîchement décoré, où, à côté d'un piano dont le pupitre portait les fragments d'une symphonie de Beethowen, non loin d'un chevalet d'acajou auquel pendait une charmante aquarelle presque terminée, je vis deux jeunes personnes d'une propreté exquise dans leur simple toilette du matin, d'un physique agréable, dont les grâces naissantes promettaient d'arriver bientôt à une beauté de véritable distinction ; et, près d'elles, une jeune femme (je dis jeune, quoique les calculs de son mari m'eussent appris qu'elle allait au moins entrer dans sa quarante-troisième année). En effet, Mme Desroches avait bien cet âge, auquel, sans trop d'audace, elle pouvait donner un démenti ; car la fraîcheur de son teint, l'ivoire de ses dents, la beauté de ses yeux bruns garnis de longs cils et surmontés de deux arcs d'ébène sans dureté, se joignaient chez elle à une physionomie expressive. Ce gracieux ensemble provoqua en moi un tel étonnement, qu'après quelques civilités d'usage, envoyées de part et d'autre en manière de troupes légères qu'un général charge de découvrir le pays sur les flancs de son armée, je me penchai à l'oreille de M. Desroches, et je lui demandai à voix basse si son épouse avait connaissance du compte tenu par lui en partie double.

Sur un signe affirmatif de sa part, je hasardai les paroles suivantes :

— A présent que j'ai l'honneur et le plaisir de vous voir, j'oserais jurer, madame, que, dans les articles 2 et 3, portés à votre crédit par M. Desroches, il vous a fait tort de bien des unités...

— M. Desroches, répondit l'aimable femme, est un indiscret ; mais son calcul, en ce qui me concerne, est fort juste et même fort bienveillant.

— En ce cas, repris-je, le mien, sans viser en aucune façon à un compliment, serait en défaut, et cependant j'y persiste.

— Il serait possible, répliqua-t-on en rougissant, que ni vous ni M. Desroches ne vous fussiez trompés. Pourquoi, en effet, le bonheur, s'il n'embellit une femme, au moins ne la rajeunirait-il pas?

Et elle tourna un regard affectueux vers son mari et ses enfants. Ce regard, ces simples paroles, me révélèrent la situation d'une famille entière, comme si je l'avais pratiquée depuis des années. Ayant à en écrire l'histoire, je n'eusse éprouvé aucun embarras ; j'en avais les meilleurs matériaux sous les yeux. Mari, épouse, enfants, tout m'était connu; tout, sous ce toit favorisé du Ciel, était bon, était heureux ; j'eusse gagé que les domestiques eux-mêmes participaient à ce bonheur.

On m'épargna la montre du portefeuille qui contenait les jolies esquisses de Mlle Joséphine, l'aînée des deux sœurs ; on me fit grâce des arpéges de Mlle Cécile, sa cadette ; ce que, dans une première visite, je trouvai d'un excellent ton.

Ayant témoigné à Mme Desroches le désir de la revoir, et lui en ayant demandé la permission, pour réponse j'obtins ces seuls mots :

— Il me suffisait, monsieur, que vous m'eussiez été déjà présenté par mon mari. » Paroles accompagnées d'un air de tête plein de charmes, et auxquelles M. Desroches donna son approbation.

Quand j'eus pris congé, il descendit avec moi de son premier étage au rez-de-chaussée. Avant les dernières marches qu'il nous restait à franchir, je souhaitai connaître ce qu'était devenue Mlle Sophie B***.

— Ne m'en parlez pas ! répondit-il ; elle a épousé un lourd baron allemand, assurant qu'elle n'avait jamais voulu s'unir qu'à un homme titré, comme pour donner un démenti à ma recherche dont le bruit avait couru dans Clermont. Maintenant elle traîne ce bénévole mari à toutes les eaux célèbres de l'Europe, afin de le guérir de maux qu'il n'a pas, car il mange comme un ogre et il boit comme un templier.

Mais le vrai but de la baronne est de promener, dans ces rendez-vous de la fashion des deux Mondes, ses jolies robes, ses diamants, ses dentelles, ses bonnets, ses chapeaux de chez les demoiselles Saint-Romain de la Chaussée-d'Antin, et sa coquetterie un peu surannée. Ah ! que je l'ai échappée belle !... Que l'on dise, après cela, que les calculs et les chiffres sont inutiles quand on se propose de prendre une femme ! »

Sur ce, nous nous séparâmes en nous serrant la main, avec promesse de nous revoir.

KÉRATRY.

# SALON DE 1851.

La description suivante du Salon de 1850-51 devait paraître dans notre avant-dernier numéro. Bien que la publication en ait été retardée, malgré nous, par la non-livraison de quelques gravures spéciales, nous devons la conserver à nos lecteurs (surtout à ceux qui n'ont pu visiter le Salon), comme souvenir d'une exposition de peinture qui marquera dans les annales de l'art.

On entre au Salon par la cour du Palais-National, dite cour de l'Horloge. Sous le péristyle, on rencontre des animaux sculptés ; puis on gagne de plain pied le quadrilatère élevé dans la cour intérieure. Il forme, comme nous l'avons dit, un grand salon entouré de quatre galeries. Celle qui touche au péristyle renferme les sculptures. Les deux bouts en sont occupés par la *République*, de M. Soitou, et par la *Pietà*, de M. Clesinger, noble expiation des



Portrait de M. de Falloux, par M. J.-B. Guignet.

premières débauches de ce talent. On voit là une *sainte Clotilde*, de M. Feugères des Forts, un *Christ* en bronze, de M. Préault, une *reine Mathilde*, de M. Carle Elschoect, le *buste de M. de Lamartine*, par M. le comte d'Orsay, etc.

Les trois autres galeries offrent des tableaux de MM. Décamps, Diaz, Flandrin, Lepoitevin, Pérignon, Garneray, Devéau, Troyon, etc. ; une *Cléopâtre* de M. Gigoux, qui est peut-être son chef-d'œuvre ; le *Sénat de Venise* et une *Jane Shore*, de M. Robert Fleury, sur lesquels nous allons revenir ; une *Scène d'incendie*, par M. Antigna ; la *Lecture du testament de Louis XIV*, grande composition par M. Allaux ; l'*Embarquement de Ruyter et de William de Witt* et l'*Episode du mariage de Henri IV*, par M. Eugène Isabey ; l'*Eglise de Sainte-Marie-della-Salute*, à Venise, par M. Joyant. Par une innovation dont les résultats semblaient inquiétants, on a placé dans ces trois galeries les sculptures qui ont attiré l'attention du jury, telles que l'*Atalante*, de M. Pradier ; l'*Enigme*, de M. Jouffroy ; l'*Ange du Christianisme*, de M. Demi ; le *Joueur de boules*, de M. Frison ; le *Faune dansant*, de M. Lequesne ; *Une heure de la nuit*, par M. Pollet ; un *Indien* et une *Indienne*, statues en bronze par M. Toussaint; une *Jeune fille*, par M. Jaley. Ces œuvres d'art n'étant protégées par aucune balustrade, il était à craindre que, dans les jours d'affluence, elles ne subissent quelque fâcheuse détérioration. Ce malheur ne leur est pas arrivé, mais elles souffrent du voisinage chatoyant des peintures, et s'enlèveraient beaucoup mieux sur un fond tranquille et doux. Les statues demandent un peu de mystère et beaucoup de recueillement.

Bien éclairé par sa vaste lanterne, le grand salon rappelle le salon carré du Louvre. Les voussures du plafond sont décorées de quatre figures en détrempe, de M. Gosse, la *Foi*, la *Poésie*, la *Science*, et le *Travail*. Chacune d'elles tient des guirlandes de lauriers enroulées à des cartouches, sur lesquelles sont inscrits les noms des célèbres artistes français. Les toiles exposées dans cette enceinte sont pour la plupart de dimensions gigantesques. La Révolution a fourni six sujets : A M. Auguste Vinchon, les *Enrôlements volontaires* ; à M. Philippotaux, le *Dernier banquet des Girondins* ; à M. Charles Muller, l'*Appel des dernières victimes de la terreur à la prison de Saint-Lazare*, le 8 thermidor an II. La peinture religieuse est représentée dans cette salle par l'admirable *Christ au tombeau*, de M. Gigoux, le *Saint-Laurent*, de M. Verdier, et la *Vision de Zacharie*, de M. Laemlin. Les *Exilés de Tibère*, par M. Barrias, sont une réminiscence de l'antiquité. M. Adolphe Yvon étale un immense tableau militaire, la *Bataille de Koulikovo*, gagnée en 1378, sur les Tatars, par Dmitri Ivanovitch Dinskoï, grand-duc de Moscovie.

Aux deux côtés de la porte qui donne dans la galerie latérale du nord, sont placés, comme pendants, deux portraits en pied de MM. Horace Vernet et Court, M. *Louis-Napoléon* passant une revue, et M. *Dupin au fauteuil de la présidence* de l'Assemblée législative.

M. Gustave Courbet, qui avait débuté avec éclat l'année dernière, a reçu les honneurs de cette galerie officielle pour son *Enterrement à Ornans*. Par erreur, sans doute, le livret dit *Ornus*. Ce tableau a été, dès le premier jour, le *lion* du Salon. Il a soulevé des débats d'une telle violence, qu'ils rappellent ceux qui signalèrent les débuts de M. Eugène Delacroix. Cela prouve tout au moins que M. Courbet est un talent de premier ordre. Les médiocrités ne passionnent ni pour ni contre. Les ennemis mêmes de l'artiste ont popularisé son nom et son œuvre. Que nos lecteurs la jugent, nous la mettons sous leurs yeux, autant que la gravure a pu la rendre ; car il faut voir, pour l'apprécier, cette grande scène, la dernière de la vie ; ces femmes en pleurs, groupe touchant ; cette fosse ouvrant sa gueule noire, ces chantres si naïfs et si vrais, ce fossoyeur par état, qui attend son mort, comme il attendrait un verre de vin ; ces beaux jeunes hommes, calmes et pensifs sous leurs sombreros, apportant, sur leurs vigoureuses épaules, la bière blanche timbrée de la croix. Tout cela manque peut-être un peu d'ordonnance et de perspective ; mais tout cela est vivant, sincère, pris sur le fait, exempt de convention quelconque. Mille peintres, et des plus forts, auraient fait *poser* les personnages, joué aux contrastes et aux lumières. M. Courbet a pris corps à corps la nature et l'humanité, et il a vaincu, comme Antée, sans perdre du pied le sol maternel. Ses *Casseurs de pierres*, sa *Foire*, etc., sont aussi des triomphes de vérité. Quant à son portrait par lui-même, c'est tout simplement un chef-d'œuvre.

Salon de 1851. Le Sénat de Venise, tableau de M. Robert Fleury.



Salon de 1851. Enterrement à Ornans, tableau de M. Gustave Courbet.

Nous donnons, avec l'*Enterrement à Ornans*, le portrait de M. de Falloux, par M. Guignet, et le *Sénat de Venise*, par M. Robert Fleury.

M. Robert Fleury n'a exposé que deux tableaux, mais ces deux tableaux ont des qualités comme quatre. Leur premier aspect rappelle les vieux maîtres vénitiens, et vous ouvre tout à coup les grandes perspectives de l'histoire. L'artiste a puisé d'une main dans les annales d'Angleterre et de l'autre dans les annales de France.

Vous connaissez Jane Shore, ce triste exemple du sort qui attend la femme sans honneur. Après la mort d'Édouard IV, qui l'avait élevée de la boutique d'un orfèvre aux marches du trône, l'impitoyable Richard III la rejeta dans la misère et dans la honte, afin d'atteindre en même temps qu'elle des ennemis plus redoutables de son ambition. Celui qu'il voulait perdre le premier était lord Hastings, intimement lié à l'ancienne favorite. Il s'écria un jour en plein conseil que l'on conspirait contre sa personne et sa vie.

— Ces traîtres, ajouta-t-il, sont la femme de mon frère (la dernière reine), la sorcière Jane Shore, et *quelques autres* complices.

Hastings sentit, à ces mots, le froid de la hache, et répondit en faisant bonne contenance :

— S'il est vrai que Jane Shore soit coupable d'un tel crime, elle mérite les plus grands châtiments.

— Eh! croyez-vous me rassurer, reprit Richard, avec vos *si* et vos *mais?* Vous êtes le principal fauteur de ce complot, et je jure par saint Paul que je ne dînerai pas qu'on ne m'ait apporté votre tête.

Peu d'instants après, Hastings était décapité sans autre procédure, et Richard se mettait à table, satisfait et vengé, ainsi qu'il l'avait promis. Il lui restait à justifier son assassinat par le procès de Jane Shore. Condamnée bientôt après pour sortiléges et débauches, la malheureuse dut faire amende honorable, en chemise, devant l'église de Saint-Paul, au milieu du peuple ameuté contre elle.

C'est le moment qu'a représenté M. Robert Fleury. Jane Shore, à moitié folle, à moitié nue, dégradée par la douleur encore plus que par le jugement, poursuivie par le remords de sa première faute, plus terrible que les imprécations de la multitude, s'appuie en chancelant au pied d'une colonne, et se rappelle trop tard la vie calme et douce qu'elle eût pu couler dans son ménage. La vigueur du pinceau de M. Fleury ajoute quelque chose de formidable à cet enseignement de l'histoire. Il a jeté sur l'épaule de la victime, sur ses traits hagards, sur les têtes qui moutonnent et grimacent derrière elle, comme un reflet des brasiers vengeurs de l'enfer.

Notre gravure nous dispense de décrire le second tableau de M. Robert Fleury, le *Sénat de Venise.* Si le titre est italien, le sujet est français. Le sénat de Venise avait, au seizième siècle, une grande réputation de sagesse. Les plus puissantes nations s'honoraient de son suffrage. Henri IV apprit donc avec joie que ses droits au trône de France étaient reconnus par le gouvernement de Venise. Il prit sa plus glorieuse épée, celle qu'il avait portée à la bataille d'Ivry, celle qui avait conduit ses soldats à la victoire, en étincelant comme une étoile à côté de son panache blanc. Il la remit à Hurault de Moisse, son ambassadeur à Venise, et lui dit :

— Allez offrir de ma part ce présent au doge de Venise, Pascal Cigogna. C'est le plus précieux gage d'amitié que je puisse lui donner. Hurault partit, arriva au sénat vénitien, fut reçu avec pompe dans sa magnifique salle, et présenta solennellement au doge l'épée et les paroles d'Henri IV.

M. Robert Fleury a rendu cette scène avec son exactitude et son style vraiment historique. L'architecture de la salle, une des plus belles du monde, est traitée de main de maître. Les tableaux de la grande école de Venise, qui décorent les murailles, sont indiqués autant que l'espace le permettait. C'est toujours une grande difficulté de représenter des peintures dans une peinture. Le jour qui entre par les hautes fenêtres est sans doute un peu trop enflammé; les personnages ont certainement des proportions gigantesques ; mais l'habile artiste sait cela mieux que les critiques. Il avait besoin de ces exagérations pour l'effet du tableau ; et, l'effet étant obtenu, qui oserait lui reprocher les moyens?

Le portrait de M. de Falloux, l'ancien ministre, était fort difficile à rendre. Cette illustre et noble physionomie offre un mélange extraordinaire de faiblesse physique et de force morale, de délicatesse exquise et de fermeté stoïque. Ceux qui l'ont vu à la tribune législative en ont été vivement frappés. M. Jean-Baptiste Guignet, l'artiste penseur, était bien choisi pour vaincre une difficulté qui eût découragé tout autre. Il a fait revivre M. de Falloux corps et âme. Le gentilhomme, l'écrivain, l'orateur, l'homme d'État se sont fondus en quelque sorte sous son pinceau. La tête est calme et sereine, l'attitude digne et gracieuse, le fond, merveilleusement approprié. Ce portrait restera comme un tableau d'histoire. Il est dignement accompagné au Salon par trois autres figures du même maître, surtout par une figure de magistrat, qui rappelle les grandes traditions de la peinture.

Le nom de M. Guignet, la supériorité de ses œuvres, et la juste admiration du public protestent hautement contre les places désavantageuses qu'on lui avait assignées dans les galeries.

M. Jules Duvaux a justifié la médaille qui avait déjà couronné son jeune talent, par sa composition remarquable de la *Bataille de Waterloo*, épisode du plateau de la Haie-Sainte (18 juin 1815).

Les cuirassiers Milhau avaient été repoussés par l'armée anglaise; l'Empereur donne l'ordre aux cuirassiers Kellermann de les maintenir. Lorsque ces quatre brigades, parvenues à la hauteur de la Haie-Sainte, se rangèrent pour charger, les cuirassiers Milhau, impatients de porter de nouveaux coups, vinrent prendre place à leurs côtés. Tous s'ébranlèrent aux cris de : Vive l'Empereur! Ils étaient 7,000 chevaux lancés contre la cavalerie anglaise ; celle-ci se reploie et démasque soixante pièces de canon qui vomissent la mort sur nos soldats ; mais ces braves ne se sont point ébranlés, ils enlèvent les batteries et tombent comme la foudre contre les carrés qu'elles protégeaient.

En ce moment, nos 7,000 cavaliers parcourent en maîtres toute la surface du plateau ; ils chargent partout, mais partout les carrés se reforment et les accablent de leurs feux. Onze fois enfoncés, les carrés se reforment onze fois et disputent pied à pied le terrain aux Français ; ceux-ci l'emportent enfin, 12,000 Anglais terrassés témoignent de la valeur de nos soldats.

Cette lutte gigantesque avait duré deux heures.

Tel est le grand sujet qu'a traité M. Jules Duvaux. La scène est pleine de mouvement et de grandeur; inutile d'ajouter qu'elle est pleine de feu. L'artiste s'est élevé, par cette œuvre, au rang de nos peintres d'histoire. Nous saisirons un jour l'occasion de placer la *Haie-sainte* dans les colonnes du *Musée des Familles*.

M. Eugène Tourneux, qui s'était fait connaître d'abord par des pastels, rivaux de la peinture à l'huile, a exposé quatre tableaux : la *Controverse*, *Matinée*, *Brouillard* et le *Soir*. On retrouve là tout à la fois le peintre et le poëte; le peintre des *Feuilles d'automne*, et le poëte des *Chants et Prières*. Nul ne saisit mieux que M. Tourneux les secrets et les harmonies de la nature. Les amateurs le savent bien, car ils ne lui ont point laissé ses œuvres. C'est un de ces talents qui arrivent sûrement à l'admiration de tous par la sympathie des hommes d'élite, et à la gloire pure et solide, par le respect d'eux-mêmes et le véritable amour de l'art.

A propos de paysages, citons encore ceux de Mme Empis, *Études à Bellevue*, *à Meudon*, et en Auvergne; excellents travaux qu'un pinceau viril signerait avec honneur. Heureux nom que celui d'Empis ! Le mari peint l'humanité au théâtre, et siége, au premier rang des auteurs dramatiques, à l'Académie française ; la femme peint la nature à son chevalet, et remporte des médailles fort méritées, lorsque l'opinion publique se traduit en distinctions officielles. UN AMATEUR.

# LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

## LES BAINS EN RUSSIE.

Olonetz, le 25 septembre 1847.

Mon cher confrère,

Depuis que j'ai repris mon bâton de voyageur pour aller visiter encore le nord de l'Europe, ma vie n'a été qu'une suite continuelle d'étranges aventures ou de curieuses observations.

Me voilà maintenant à près de quinze cents lieues de Paris, dans une des provinces de la Russie, la plus riche, peut-être, en aspects sauvages, en majestueux phénomènes. C'est la nature telle que le déluge l'a faite. De toutes parts autour de moi se déroulent de vieilles forêts de sapins et de bouleaux, d'immenses marais, d'affreux précipices, des blocs épars de granit rougeâtre, des chaînes sans fin de siénite et de porphyre.

Le lac Onéga, cette vaste mer qu'agite si fréquemment la tempête, bat de ses flots les fondements de pierre de la cabane qui me sert de demeure.

Depuis près de trois semaines, je suis citoyen d'un village composé tout au plus de quinze à vingt maisons ou cabanes en bois. Une toute petite chambre sans rideaux ni tentures, sans autres meubles qu'une table et une chaise, me sert à la fois de chambre à coucher, de salon, de cabinet de travail. Là, je dors sur la dure, tempérée seulement d'un peu de foin, enveloppé de mon manteau de voyage; là, je bois le kwass (1) au lieu de vin; je mange, au lieu de beefsteaks, la molle galette moscovite, mêlée d'un peu de poisson étique; je prends force thé; je fume force tabac turc; là, enfin, je mène la vie d'un Parisien transformé violemment en moujik russe, c'est-à-dire la vie la plus élémentaire qu'il soit possible d'imaginer.

(1) Liqueur rafraîchissante et agréable quoique très-aigre, faite avec de la farine de seigle et d'orge et un peu de menthe, bouillis et infusés.

Pour avoir une idée de la manière dont le paysan du nord de la Russie entend l'hygiène, j'entrerai ici dans quelques détails sur sa nourriture et sa boisson.

Le paysan russe se nourrit presque exclusivement de seigle, de choux fermentés et d'un peu d'huile de chènevis noir. Dans certains gouvernements trop stériles, ces aliments sont remplacés par les pommes de terre, que certains propriétaires ont trouvé le secret de conserver parfaitement saines pendant plusieurs années.

La préparation à laquelle on soumet le seigle en diminue singulièrement le principe nutritif. Ainsi, on fait fermenter le pain jusqu'à trois degrés d'acidité, ce qui lui donne la saveur nauséabonde de l'alun.

Cependant, ce pain noir fait les délices, même de la haute classe. En Finlande, on le sert sur les tables les plus aristocratiques mêlé avec du pain bis, du pain blanc, et une sorte de galette assez semblable au pain azyme des Juifs, appelée en suédois *knackbroed*. On y prétend que le pain noir est excellent contre le scorbut, maladie très-répandue dans les pays septentrionaux.

En temps de disette, les paysans du nord de la Russie font un pain avec la racine du calla palustris, mélangée pour moitié ou plus avec le seigle ou avec l'orge.

Quant aux choux fermentés, on en fait une soupe appelée *schtschi*, qui est très-rafraîchissante et très-fortifiante.

La *batuinia* est un potage d'été à la glace, fait avec du poisson assaisonné de persil, d'oignons et autres herbes.

Parmi les boissons, viennent au premier rang le thé et l'eau-de-vie de grains; puis le *kwass* dont j'ai déjà parlé, la bière, l'hydromel. (Celui de Kowno est le plus célèbre.) Dans les premiers jours du printemps, le bouleau distille une liqueur douce, mielleuse, fort goûtée aussi des indigènes, surtout dans les régions les plus septentrionales.

Les vins de Bordeaux et de Champagne coulent à flots sur les tables opulentes qui dédaignent les vins trop colorés de Géorgie et de Crimée, lesquels commencent à pénétrer chez les paysans.

(1) Voyez les numéros de mai, juin, etc., 1850.

Pourtant je ne perds pas courage. J'ai appris dès longtemps à répondre bravement aux fatigues et aux privations des voyages.

Et puis, quand on vient, de par le gouvernement français, rechercher en Russie le porphyre destiné au sarcophage de Napoléon, on se sent, comme l'on dit, *du cœur au ventre;* la difficulté des moyens s'évanouit en présence de la grandeur de la fin.

Je pourrais, à propos du porphyre de Napoléon, vous donner une étude complète sur les richesses minéralogiques de la Russie; vous dire surtout ce qu'elle possède en magnifiques granits, en superbes malachites, en marbres de toute nuance. Mais ces détails vous paraîtraient peut-être trop spéciaux pour vos lecteurs.

Je m'attacherai à des sujets d'un intérêt plus général et plus piquant.

Les bains russes, pour commencer par eux, ont été l'objet d'une foule de descriptions. Chaque voyageur, à son retour de Russie, se croit obligé de raconter comment on s'y baigne. Je ferai comme les autres, à cette condition seulement de ne parler que d'après ce que j'ai éprouvé personnellement.

Qu'est-ce donc qu'un bain russe; j'entends un bain russe vraiment naturel, un bain russe *pur sang ?*

Transportons-nous d'abord dans les campagnes; nous verrons plus tard ce qui se pratique dans les villes.

### BAINS RUSSES DANS LES CAMPAGNES.

Si vous entrez dans un village russe, vous voyez de loin en loin se détacher des lignes ou des groupes principaux d'habitations, de petites maisons de bois (1) noircies par la fumée et ressemblant presque à des débris d'incendie.

Ce sont les maisons de bains.

(1) Les villages russes sont tous bâtis en bois. Ce mode de construction semble réclamé par le climat du pays; car il est rare que les maisons de pierre ou de brique y perdent entièrement leur humidité. On se sert, pour construire les maisons, non de simples planches, ce qui donnerait un abri trop peu solide et trop frêle, mais d'arbres entiers dépouillés seulement de leur écorce, que l'on place les uns sur les autres, et que l'on taille aux extrémités, de façon qu'ils s'enchâssent aux quatre coins de la maison. On remplit les interstices avec de la mousse ou du chanvre de vieux câbles. Le toit est en planches, et s'avance sur les fenêtres de trois à quatre pieds, pour empêcher l'humidité de pénétrer. En outre, tout l'édifice est séparé du sol par un fondement de pierre ou de granit élevé d'au moins deux mètres. On conçoit facilement tout ce que ces sortes d'habitations offrent de garantie à la salubrité.

Les seigneurs russes font fabriquer d'avance plusieurs maisons dont les pièces démontées et numérotées sont conservées en magasin. Ils peuvent ainsi venir immédiatement au secours de ceux de leurs serfs qui seraient victimes d'un incendie.

Point de fenêtres aux murs; à leur place, quelques rares orifices percés entre les poutres du toit ou des parois latérales. L'intérieur a l'aspect d'une caverne; on y pénètre par une seule porte étroite et basse comme la porte d'une cave.

Quand j'entrai pour la première fois dans une de ces maisons, elle était déserte ; il y faisait froid.

Là, je vis, à la suite d'une très-petite antichambre, une pièce assez grande pour contenir environ quinze personnes. (Toutes les maisons de bains des villages sont bâties à peu près sur les mêmes proportions.) A droite, un fourneau grossièrement construit, recouvert d'un amas de gros cailloux noirs comme des charbons; au-dessus du fourneau, une sorte de soupente à deux ou trois étages, jonchés de paille de froment et de feuilles mortes; en bas, à gauche, un banc de bois et deux ou trois baquets vides; en outre, plusieurs petits fagots de branches de bouleau appendus çà et là aux murs.

Tout cet appareil était triste à voir! triste surtout ce jour-là, car on avait déposé dans la maison de bains un cadavre.

Tel est, en effet, l'usage des habitants de l'extrême nord, de garder les morts plusieurs jours avant de les confier à la terre. Ils évitent ainsi les accidents horribles auxquels donnent lieu quelquefois les phénomènes léthargiques. En plusieurs localités, la maison des bains sert à abriter le dépôt funèbre.

Mais voici que le bain s'apprête. Cette maison, naguère transformée en sépulcre, reprend sa destination naturelle. Le fourneau brûle; les noirs cailloux rougissent, les baquets se remplissent, les uns d'eau froide, les autres d'eau tiède: en même temps les moujiks préparent les verges de bouleau et renouvellent la paille qui couvre la soupente.

*Baijn gatóva!* (le bain est prêt.)

A cette invitation de mon domestique je me rendis à la maison noire.

Certes, ce n'était pas sans quelque appréhension; mais je m'étais promis la jouissance d'un bain russe, et pour tout au monde je n'aurais pas voulu y renoncer.

Un moujik, nu comme un sauvage, rouge comme un tison ardent, me reçut à l'entrée.

En un instant, il m'eut dépouillé de mes vêtements et mis à l'état de pure nature.

Ainsi maître de ma personne, il m'introduisit dans le bain.

La chaleur qui rayonnait du foyer et des cailloux qui le couvraient était intense.

Je fus saisi d'une transpiration soudaine.

Alors mon moujik se mit à m'inonder tout le corps d'une eau presque froide, et puis à me frotter de toute sa force avec un gant de laine imprégné de savon.

Je devenais rouge et je sentais mon épiderme se déchirer.

Le moujik redoublait ses frictions; un nuage de savon m'enveloppait tout entier.

Cependant la chaleur devenait de plus en plus ardente; une vapeur épaisse remplissait toute la chambre; le moujik alimentait cette vapeur en répandant de l'eau sur les cailloux embrasés du fourneau.

Le moment de monter sur la soupente était venu.

Je m'y couchai sur la paille.

Il serait impossible de rendre tout ce que j'éprouvais dans cette position: c'était à la fois du plaisir et de la souffrance; mon corps ruisselait de sueur; le sang soulevait mes tempes et bouillonnait dans mes artères.

Et toujours le moujik continuait ses frictions.

Enfin il me fit signe de monter au dernier étage de la soupente.

Là, la chaleur était à son apogée; je n'exagère pas en l'estimant entre 60 et 70° Réaumur; des médecins, qui en ont fait l'expérience, l'ont portée à 20° au-dessus de la chaleur de la fièvre.

Au milieu de cette atmosphère brûlante, il me sembla que tout mon être allait se dissoudre.

Ma respiration était haletante, ma langue desséchée se raidissait dans ma bouche; mes membres, immobiles et lourds, gisaient sur leur lit de paille, comme détachés de mon corps.

Mais j'avais résolu d'aller jusqu'au bout.

Le moujik, lui, semblait se jouer avec toutes ces ardeurs. Il jetait à chaque instant des flots d'eau bouillante sur les cailloux de la fournaise; et, à chaque nouvelle évaporation, je me sentais comme labouré par un torrent de feu.

D'un autre côté, on me fouettait à outrance avec des verges de bouleau; car il fallait, cette fois, que la transpiration fût portée à son plus haut point.

Je souffrais cruellement.

Enfin je criai merci!

Alors on me fit glisser du haut de la soupente où j'étais couché, jusque sur le plancher où je tombai anéanti (1).

Une douche froide me ranima; de ma vie je n'ai éprouvé plus douce sensation que lorsque mon moujik me versa lentement sur le corps deux ou trois baquets d'eau tiède. Il me sembla que tous mes membres s'assouplissaient et qu'une sève abondante pénétrait tous mes organes.

Je repris mes vêtements et je me hâtai de rentrer chez moi, où je me mis au lit.

(1) L'Italien Acerbi, qui visita le nord de l'Europe au commencement de ce siècle, parle des bains russes en termes effrayants. Jamais il ne put prendre sur lui d'en faire personnellement l'épreuve.

« J'ai tenté quelquefois, dit-il, de m'introduire au milieu des « baigneurs, mais la chaleur était si grande, que je ne pouvais « respirer. Elle était telle, qu'une minute eût, à ce que je crois, « suffi pour que j'en eusse été suffoqué. Quelquefois je m'y ha- « sardais pour y laisser un thermomètre, et j'en sortais aussitôt « pour l'y venir reprendre après dix minutes ou un quart « d'heure. Je ne revenais pas de mon étonnement, et je pouvais « à peine en croire l'évidence quand je trouvais que ces gens de- « meuraient ensemble pendant une demi-heure, et quelquefois « une heure entière dans une chambre chauffée à 70 ou 75 degrés « du thermomètre de Celsius Ce thermomètre en contact avec « ces vapeurs était quelquefois si chaud, que je pouvais à peine « le tenir dans mes mains. »

Le docteur Clarke raconte ainsi les impressions qu'il ressentit dans la dernière période d'un bain russe.

« On me fit étendre sur la soupente pour la troisième fois, et « l'homme qui me servait m'annonça que j'allais éprouver le « plus haut degré de chaleur. Pour m'y préparer, on me dit de « me coucher sur le visage et de baisser la tête: puis, on ap- « porta des branches de bouleau avec leurs feuilles; on les « trempa dans l'eau chaude et l'écume, et l'on s'en servit pour « commencer à me frotter de nouveau. En même temps, comme « on jetait des flots d'eau chaude sur des boulets de canon rougis « et sur la principale étuve, la vapeur devint si brûlante autour « de moi, que je crus sentir passer un torrent de feu sur tous « mes membres. Si je hasardais à lever un instant la tête, je « croyais respirer des flammes; il m'était impossible de sup- « porter cet état plus longtemps; mais, dans l'impuissance de « jeter des cris, je m'efforçai de descendre de l'étuve, et je « parvins à la partie la plus basse de la pièce, où, assis enfin sur « le plancher, et les portes étant ouvertes, j'eus bientôt recouvré « assez de forces pour pouvoir sortir du bain. »

Alors il se fit dans tout mon être une réaction terrible. Ce bien-être que j'avais ressenti d'abord s'évanouit tout à coup, pour me laisser en proie à tous les symptômes d'une fièvre cérébrale.

C'est qu'aussi, en prenant mon bain, j'avais commis une grave imprudence : au lieu d'équilibrer la chaleur dans tout mon corps, en l'aspergeant également d'eau froide ou d'eau tiède, j'avais fait porter les aspersions principalement sur le tronc et les membres inférieurs, laissant la tête nager sans contre-poids au centre le plus brûlant de l'atmosphère.

Plus de quatre heures furent employées à paralyser les effets de cette fatale omission. Après quoi je rentrai dans mon premier calme, et je pus m'applaudir enfin d'avoir osé affronter un bain russe.

Il faut dire pourtant qu'il ne serait peut-être pas permis à tout le monde de suivre mon exemple impunément. Le bain russe, tel que je viens de le décrire, serait funeste à plus d'un sujet; et, à mon retour à Saint-Pétersbourg, lorsque je racontai, dans les salons, mon expédition de *bain à la moujik*, je rencontrai un grand nombre de Russes qui m'accusèrent de témérité.

Pour retirer de ces sortes de bains tous les effets qu'ils promettent, il faut une vigueur de constitution presque exceptionnelle, ou, du moins, cette habitude qui ne peut appartenir qu'aux nationaux.



Maison de bains russes, à la campagne.

Sur ces derniers, nous savons déjà à quoi nous en tenir, par ce que j'ai raconté de mon moujik, le baigneur; on peut dire que ces gens-là se trouvent aussi à l'aise dans le bain que dans leurs *isbas* (maisons), et pourtant ils le prennent dans toute son extrême rigueur. Plongés dans la vapeur la plus épaisse, au sommet de la soupente, ils se frottent et se flagellent le corps jusqu'à ce qu'ils aient en quelque sorte identifié sa chaleur spécifique avec celle de la fournaise.

Qu'ils sont affreux à voir, rouges, brûlants, ruisselants de sueur !

C'est ainsi que, dans certains endroits, surtout en Finlande, ils sortent de la maison de bains pour retourner chez eux, pendant l'hiver, par un froid de 30 à 35 degrés; ils se roulent alors dans la neige ou se plongent dans l'eau glacée, sans en ressentir autre chose qu'une impression agréable.

Acerbi donne, à ce sujet, quelques détails qui nous paraîtraient incroyables, si nous ne pouvions les certifier par ce que nous avons vu nous-même.

« Quelquefois, dit-il, les paysans sortent du bain dans « un état de nudité complète, et conversent ensemble ou « avec ceux qui les abordent en plein air. Si un voyageur « vient à passer quand les paysans d'un village sont ainsi « au bain et que leur secours soit nécessaire, ils quittent « leur bain pour atteler ou dételer, pour chercher du four-

« rage aux chevaux ou pour faire quelque autre chose de « semblable, sans qu'ils pensent aucunement à se couvrir, « tandis que l'étranger, transi de froid, quoique enve- « loppé d'une bonne fourrure, n'oserait, sans gants, ex- « poser à l'air les extrémités du corps les plus habituées « à en supporter l'impression. »

Du reste, il ne faudrait pas conclure de là que le paysan du Nord possède à un degré éminent la faculté de braver le froid. Un examen tant soit peu approfondi démontre précisément le contraire. L'enfant le plus délicat des climats tempérés, s'il était échauffé par la vapeur du bain russe, ne sentirait pas davantage le froid de la neige ou de la glace. L'eau glacée paraît tiède en sortant de ces bains. Lorsque le corps est muni d'un si fort excédant de calorique, c'est à peine s'il éprouve quelque impression d'une immersion momentanée dans l'eau froide; mais il serait dangereux d'y rester, et les moujiks s'en gardent bien. Le même homme qui se précipite, à moitié bouilli, de son bain dans la neige, sent claquer ses dents lorsqu'au printemps il se plonge sans précaution dans la fraîche température de nos rivières.

Cette impuissance du froid sur le corps humain, tant qu'il conserve la chaleur surabondante dont il s'est artificiellement saturé, explique encore certains autres phénomènes qui se produisent en Russie. Ainsi, on voit à Moscou et à Saint-Pétersbourg, pendant la nuit, par un froid de vingt-cinq degrés Réaumur, dont l'intensité gèle l'alcool et change en glaçons l'eau bouillante répandue à l'air libre, les *dwørniks* ou portiers venir, nu-pieds et couverts seulement d'une chemise de coton et d'un caleçon de toile, faire entrer la voiture de leur maître. Ces hommes qui, de fait, ne s'exposent au froid que quelques instants, habitent des chambres dont la chaleur est toujours maintenue à vingt ou vingt-cinq degrés, et pour y ajouter encore, ils couchent sur des peaux de moutons, au-dessus des briques chaudes du poêle russe. Ainsi préparé, tout autre qu'eux pourrait, sans éprouver l'atteinte du froid, rester plusieurs minutes en plein air, tandis que le même espace de temps suffirait pour avoir les extrémités gelées, si l'on sortait déjà refroidi.

Les moujiks ivres qu'on rencontre dormant dans la neige ont ordinairement absorbé une grande quantité de liqueurs spiritueuses qui les tiennent momentanément dans un état de fièvre; la peau de mouton qui leur sert de vêtement retient longtemps la chaleur : lorsqu'elle cesse, l'homme s'éveille, et son premier mouvement le porte à chercher instinctivement l'abri d'une habitation humaine; mais, s'il n'a pas suffisamment recouvré la raison avant de perdre la chaleur animale, il gèle et meurt. L'hiver emporte ainsi des milliers de paysans dans les Etats du czar (1).

Le bain de vapeur est pour le paysan russe un antidote à tous les maux, une panacée universelle.

Tant qu'il peut y recourir, il est sûr de sa santé; mais il commence à en désespérer dès qu'une prostration, même accidentelle, le force à y renoncer.

Pierre le Grand était si convaincu de l'efficacité du bain russe, qu'il se déterminait difficilement à fonder des hôpitaux militaires, prétendant que tant que ses soldats auraient la faculté de se baigner, ils n'auraient pas à craindre d'être malades.

Du reste, c'est un grand bonheur pour le paysan russe que ce moyen d'hygiène qui lui est fourni par la nature. Car jusqu'à présent l'art semble avoir oublié de s'occuper de lui. Parcourez l'intérieur de l'empire; entrez dans les villages les plus populeux, c'est à peine si vous y rencontrez, sur dix ou quinze mille âmes, et quelquefois plus, un médecin vraiment digne de ce nom. Qu'est-ce en effet que ces barbiers qui manient la lancette (1), que ces anciens valets d'hôpitaux qui rédigent des ordonnances, que ces charlatans et ces empiriques dont le mérite n'a d'égal que l'ignorance?

Et pourtant, c'est à ces sortes de docteurs qu'est confiée la santé du pauvre peuple. Hâtons-nous de dire que la plupart les dédaignent, préférant, à leurs soins inintelligents (ce qui du reste ne vaut guère mieux), les remèdes traditionnels des bonnes femmes, les formules cabalistiques de certains seigneurs, ou les ordonnances des prêtres grecs dans quelques localités.

Revenons à nos bains.

Leur effet le plus immédiat sur le paysan russe, est de réparer ses forces débilitées par le travail, en assouplissant ses membres et en donnant plus de vivacité et d'harmonie au flux de la transpiration.

C'est une sorte de régénération complète de l'homme, qui souvent atteint dans ses germes une maladie qui eût été mortelle.

De là vient sans doute cette vie saine et vigoureuse qui caractérise le moujik des campagnes.

Rarement il succombe à une maladie lente et compliquée; sa mort est presque toujours le fait d'un accident soudain ou d'une apoplexie foudroyante.

C'est aussi dans ses rangs qu'il faut chercher les exemples de cette vieillesse puissante qui rivalise en quelque sorte avec l'âge mûr.

Tel est du reste le privilége des climats septentrionaux.

En Finlande, on comptait, en 1840, sur une population de 1,500,000 âmes, 209 individus dont 54 hommes et 155 femmes qui avaient atteint leur quatre-vingt-dixième année.

Le paysan russe fréquente le bain au moins une fois par semaine; le samedi ordinairement. Il se baigne en outre la veille de chaque grande fête; car, à ses yeux, le bain est la plus noble préparation qu'il puisse y apporter.

C'est du reste le seul exercice de propreté auquel il se livre. Naturellement sale et insouciant, il se familiarise volontiers avec l'ordure, et vit sans répugnance en compagnie des insectes et des animaux les plus dégoûtants.

Chose extraordinaire! la chaleur de la vapeur lui amollit tellement la barbe, qu'il peut se raser sans savon avec les plus mauvais rasoirs.

Les femmes en retirent moins d'avantages; car, par suite de la forte transpiration excitée par le bain, la fraîcheur de leur teint s'altère en peu de temps, et leur visage se couvre de rides prématurées.

Pour le moujik, le bain est à la fois un moyen de se délasser après le voyage et un stimulant avant de se mettre en route.

Un jour (c'était un lundi), pressé de quitter un village où j'avais passé quelques jours, pour me rendre à une autre destination, je fis lever dès trois heures du matin le moujik qui était à mon service.

— A cinq heures, lui dis-je, il faut que nous soyons en route; prépare la voiture, fais manger les chevaux et attelle.

A cinq heures, tout était prêt.

Je quitte ma chambre et m'installe dans ma voiture.

(1) Voyez, sur ce sujet, d'intéressants détails dans l'ouvrage intitulé : *Révélations sur la Russie, ou l'empereur Nicolas et son empire en* 1844. Tome Ier, chap. III.

(1) Non-seulement dans les campagnes, mais encore dans les villes, les médecins ne font point de saignées. C'est l'affaire des barbiers qui, du reste, s'en acquittent avec assez de succès, quoique d'une façon passablement brutale.

Là, j'attends quelques minutes.

Personne ne paraît.

— Ivan! Ivan! m'écrié-je.

Point de réponse.

Impatient, je descends, et je parcours toute la maison, cherchant et appelant mon malheureux cocher.

Enfin je le vois accourir du côté du bain, rouge, baigné de sueur et à peine recouvert de ses vêtements.

— D'où diable viens-tu donc? lui dis-je.

— Du bain, maître.

— Eh! tu y étais déjà avant-hier.

— N'importe! il fallait bien se préparer au voyage.

Et, ce disant, il se hisse sur son siége, saisit les rênes avec force et lance l'équipage au galop.

A deux cents lieues de là, le même homme fait une chute, et se blesse assez gravement au genou.

J'insiste pour qu'il prenne au moins un jour de repos, et s'applique à la jambe quelque appareil.

— Oh! ne vous inquiétez pas, dit-il, quand nous serons à Saint-Pétersbourg, je prendrai un bain et tout sera fini.

Or, il nous restait encore cinquante lieues de route avant d'arriver à Saint-Pétersbourg.

Le genou du moujik enflait visiblement et lui causait d'atroces douleurs.

Mais son service allait du même train; une sorte de patience fanatique et d'aveugle confiance dans le bain qu'il attendait, soutenait son courage.

Enfin, nous arrivâmes et je lui rendis la liberté.

Quelques jours après, je le rencontrai dans la rue, frais, dispos et prêt à recommencer de nouveaux voyages.

Le bain l'avait guéri.

### BAINS RUSSES DANS LES VILLES.

Le caractère sauvage des bains de la campagne s'est en quelque sorte civilisé en passant dans les villes. Là vous ne rencontrez point de ces maisons de bois noircies et enfumées que nous avons décrites tout à l'heure.

La maison de bains des villes est, en général, noble et imposante.

C'est un vaste édifice composé d'un nombre infini de pièces séparées en plusieurs compartiments inégaux, suivant leur destination publique ou particulière.

Un bain public, j'entends un bain qui doit être fréquenté à la fois par un grand nombre de personnes, est formé seulement de deux pièces, dont l'une sert à la toilette des baigneurs, l'autre au bain proprement dit.

Cette dernière pièce renferme un grand fourneau ou étuve, recouverte, comme chez les paysans, de gros cailloux ou de boulets de fonte sur lesquels on jette de l'eau pour produire la vapeur. On y voit en outre adossées aux murs de larges étagères à deux ou trois degrés, suivant la hauteur de la pièce.

La manière dont s'administre ici le bain russe est absolument la même que dans les campagnes.

Les bains sont ouverts dans les villes trois fois par semaine : les lundis, mercredis et samedis. Mais si quelque fête tombe un de ces jours-là, le bain se prend la veille.

Parmi les gens qui fréquentent les bains publics, il faut ranger tout le bas peuple des villes, les valets des grands seigneurs et les soldats.

Ceux-ci y sont conduits régulièrement une fois la semaine par détachements de quarante à cinquante hommes sous les ordres d'un sous-officier. En allant et en revenant, ils marchent au pas, deux à deux, portant sous le bras un sac contenant leur linge, et à la main, le faisceau de branches de bouleau destiné à activer l'effet du bain.

La même chose se pratique pour les forçats dans les citadelles de l'empire; car la peine qui entraînerait la privation du bain serait pour les condamnés un véritable arrêt de mort. La jurisprudence russe a prévu ce cas important.

C'est un spectacle curieux à voir que cette foule de baigneurs s'agitant dans l'étuve, au milieu de la plus épaisse vapeur, se frottant et se flagellant les uns les autres, montant et descendant les étagères, et souvent animant cette scène presque infernale, de leurs chants les plus joyeux.

Autrefois les bains publics s'ouvraient aux deux sexes simultanément. La police actuelle y a mis ordre en défendant le mélange des baigneurs et des baigneuses, sous les peines les plus sévères.

Les bains destinés aux particuliers sont plus compliqués que les bains fréquentés par la foule. Ils se composent d'une antichambre, d'une chambre à coucher qui sert en même temps de cabinet de toilette, d'une chambre chauffée à 15° ou 20° où se trouve une baignoire; enfin, d'une étuve.

Le service s'y fait avec intelligence et activité.

Libre à vous de prendre, soit un bain de cuve, soit un bain russe proprement dit.

Ce dernier, moins barbare dans son appareil que le bain du moujik, n'en est pas moins efficace. Chaque fois que j'y ai eu recours, je l'ai trouvé bienfaisant.

C'est surtout pendant l'hiver que l'usage du bain de vapeur est nécessaire en Russie. Le froid de ce climat ne ressemble point aux autres froids. A degré égal, il est cent fois plus saisissant que celui de France ou d'Italie. De là vient que la moindre imprudence peut être fatale. Dire de quelqu'un qu'il a pris un froid (1), c'est presque dire qu'il est frappé mortellement. Le seul remède, dans ce cas, est un bain russe; mais alors il faut se presser, et ne point attendre que l'aiguillon du froid ait pénétré trop avant.

Les étrangers du Midi qui arrivent en Russie supportent le premier hiver plus bravement que les nationaux. On les voit se promener en simple paletot sur les bords de la Neva, par un froid de 25° à 30° Réaumur, tandis que ceux-ci n'osent se hasarder à sortir qu'enveloppés d'épaisses fourrures. Cette faculté se perd peu à peu; et dès le second hiver, les étrangers les plus intrépides, devenus les plus frileux des hommes, joignent à l'usage fréquent des bains russes, tout le cortége des plus minutieuses précautions.

En sortant de l'étuve où l'homme de service de l'établissement vous a massé, frotté, flagellé, vous êtes porté encore tout haletant et ruisselant de sueur, dans le lit préparé dans la seconde chambre.

Là, après un quart d'heure de repos, souvent même de sommeil, vous vous sentez pénétré de bien-être. Le bain russe a produit son effet.

Il est des amateurs qui s'empressent alors de reprendre leurs vêtements et de rentrer chez eux, où, s'étendant sur un canapé, ils se mettent à fumer le narguillé et à avaler force thé.

Le thé, c'est la boisson familière du Russe; moujik ou grand seigneur, il lui en faut, et de la meilleure qualité; et ce n'est pas, du reste, ce qui lui manque; car les caravanes de Kiakta apportent sur les marchés de Nijni-Novgorod les produits les plus purs de la Chine.

Mais si le thé offre une boisson délicieuse, c'est surtout après le bain russe. Alors, son parfum paraît plus suave,

(1) Expression usitée dans le pays.

et le corps régénéré est plus sympathique à sa douce et bienfaisante liqueur (1).

(1) Il est difficile, quand on a goûté un peu de cet excellent thé que l'on prend en Russie, de ne pas en parler avec enthousiasme. Voici comme je m'exprimais sur ce sujet en 1845, à mon retour de la Finlande.

« L'usage du thé, propre à la Russie, commence à se répandre « en Finlande. Dans ces pays du Nord, c'est moins un luxe « qu'une nécessité; il faut, contre le froid intense qui y règne « pendant l'hiver, un préservatif sûr et permanent, et contre les « chaleurs qui les brûlent pendant l'été, des rafraîchissements « salutaires. Le thé sert à ces deux fins, c'est du moins l'opinion « du pays; nous la croyons fondée. Et puis, pour ces nations « mélancoliques et tendres, quelle liqueur serait préférable au « thé? Une tasse de thé telle que sait la faire un amateur finlan- « dais, loin d'irriter les nerfs et d'exciter les organes, semble au « contraire les détendre et les affaiblir; on éprouve le besoin de « chercher un lieu solitaire où l'on puisse se reposer, et quand « on l'a trouvé, ce n'est point le sommeil qui vient vous y visiter, « c'est une douce rêverie, une sorte d'extase où l'âme s'élève, « portée sur des nuages, jusqu'à des régions indéfinissables, « mais pleines de suavité et de bonheur. »

*La Finlande*, 2e vol., p. 428.

Je pourrais maintenant, mon cher confrère, vous raconter les nombreuses variantes de bains qui sont encore en usage en Russie : bains de boue de Crimée à 60° et 80°, bains aromatiques, bains sulfureux, bains orientaux à vapeur sèche, douches ferrugineuses, etc., etc.; mais ces sortes de bains se retrouvent plus ou moins dans chaque pays. Ce que je me suis proposé dans cette lettre, c'est de vous donner une idée exacte et complète du bain russe vraiment national. Tout ce que je pourrais donc vous dire sur d'autres bains ne servirait qu'à m'écarter de mon sujet.

Agréez, etc.

L. LÉOUZON LEDUC.

# CHRONIQUE DU MOIS.



Mme de Graffigny, d'après Chardin. (Louvre.)



Mlle Madeleine Brohan. (La reine de Navarre.)

Les trois femmes artistes les plus admirées à Paris, Mme Sontag, Mlle Rachel et Mlle Madeleine Brohan, ont ajouté à leur couronne profane une perle sacrée, en concourant depuis un mois, avec un dévouement parfait, aux œuvres de charité qui ont invoqué leur talent. Les deux premières se sont réunies pour faire du concert de Saint-Ilan la plus belle fête de l'hiver. La troisième a converti en or pur, au profit de l'œuvre de la *Miséricorde*, les plus charmants sourires de Célimène et de la Reine de Navarre. Son portrait mérite, à ce titre, de figurer dans le *Musée des Familles*, qui a déjà donné ceux de Mmes Rachel et Sontag (t. XVI et XVII). Nous y joignons le célèbre portrait de Mme de Graffigny, d'après Chardin (Musée du Louvre), dont les connaisseurs ont remarqué la curieuse ressemblance avec Mlles Augustine et Madeleine Brohan.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS.

« *Voici mes volontés, voilà ma caution; un roi scelle ses ordres avec le pommeau de son épée, il les soutient avec la pointe.* » Paroles prononcées par l'empereur Charlemagne, en cachetant ses ordonnances.

*N. B.* L'abondance des gravures nous oblige à renvoyer le rébus d'avril au numéro de mai.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la fête chrétienne qu'un évêque français inaugura, la corde au cou, une croix de bois à la main?

Typographie HENNUYER et Ce, Batignolles.

# ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

## L'ENFANT DES ROGATIONS.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME D'AVRIL.)



Une procession dans la campagne sous Louis XIV.

LA PROCESSION AU VILLAGE.

C'est aujourd'hui la veille de la fête des Rogations. Au moment où ces lignes parviendront dans les campagnes, les villageois, appelés dès le matin par le son des cloches, se réuniront à l'église paroissiale. De là, la procession champêtre se dirigera vers les chemins d'alentour. Admirable et naïf tableau! La croix d'argent brille au soleil; la bannière dorée flotte à la brise. Ce sont des paysans qui les portent d'un bras vigoureux. «Ce jour-là, l'habit du hameau est l'habit de cérémonie.» Tout est simple, d'ailleurs, dans le pieux cortége. Le suisse et le bedeau étalent seuls de brillants costumes. Les prêtres n'ont revêtu que le surplis et l'étole, pour circuler librement dans les sentiers étroits, pour côtoyer les blés nouveaux, sans briser leurs faibles tiges. Le bruit des serpents s'évanouit dans le ciel comme une foudre lointaine. La voix claire des enfants de chœur se joue au-dessus des notes graves

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes.

des chantres. Ils appellent par leurs noms tous les saints du paradis, et la foule répète en chœur : *Ora pro nobis*, priez pour nous!

Priez pour nous! c'est-à-dire : vous qui avez été laboureurs et paysans comme nous-mêmes (car Dieu prend ses élus dans toutes les classes), vous qui avez conduit les hommes avec la houlette pastorale ; vous qui avez souffert de la faim et de la soif, de la chaleur et du froid ; vous qui avez versé la sueur de sang sur les échafauds du martyre, bénissez d'en haut nos sillons, nos troupeaux, nos travaux et nos sueurs! Obtenez du Créateur que nos semailles germent sous la neige de l'hiver, que nos blés poussent sous les ondées du printemps, que nos épis jaunissent sous le soleil de l'été, que nos raisins se gonflent sous les rosées de l'automne.

Ainsi défile la procession du village. Tantôt elle s'enfonce et disparaît dans les vallons; tantôt elle domine à moitié les haies en fleurs, ou se dessine en serpentant sur les feuillées naissantes de mai ; tantôt elle surgit au sommet des coteaux, et détache en plein azur ses insignes sacrés, sa longue file d'habits noirs et de coiffes blanches.

Devant chaque calvaire paré de verdure, on s'arrête en criant à Dieu : Exaucez-nous! Devant chaque oratoire ou chapelle, on répète trois fois le nom du saint qu'on y vénère ; devant chaque fontaine, le prêtre demande au Ciel des eaux pures et fécondantes.

Enfin, on revient par le dernier champ, celui de la mort, et l'on prie pour les laboureurs qui s'y reposent de leurs travaux.

Et le lendemain, le voyageur trouve les passages étroits jonchés des petites étoiles de l'aubépine blanche : « c'est la procession des Rogations qui les a fait pleuvoir en circulant entre les haies » (1).

UN SOUVENIR D'ENFANCE.

Ce tableau me rappelle toujours un des souvenirs les plus vifs de mon enfance.

C'était au village de K..., en Bretagne. Je suivais le cortége des Rogations, tout fier de marcher auprès des robes blanches et des ceintures rouges des enfants de chœur. Du reste, la procession avait, dans ce pays, une solennité exceptionnelle. On y promenait, de reposoir en reposoir, toutes les richesses de la paroisse : le dais de velours, les statues de la Vierge et du patron, les reliquaires sculptés et dorés, les jeunes filles parées de fleurs et de rubans, etc.

Mais ce qui fixa le plus mon attention, ce fut un jeune homme revêtu d'un costume de velours galonné d'or, tel qu'en portaient les seigneurs au temps de Louis XIV.

Il marchait derrière le dais, tenant un gros cierge à la main, et les notables de la paroisse lui formaient comme une escorte d'honneur.

— Quel est donc ce grand personnage? demandai-je à mon voisin.

— Ce grand personnage est un enfant trouvé ; c'est l'*Enfant des Rogations*. Je vous conterai cette histoire à la fin de la cérémonie.

Ma curiosité s'accrut encore, à la rentrée dans l'église. Le curé fit au jeune inconnu un discours qui arracha des larmes à tout le monde. Puis il lui remit, avec sa bénédiction, un panier rempli d'or, et des parchemins qui avaient plus d'un siècle.

(1) Vicomte Walsh. *Tableau poétique des fêtes chrétiennes.*

Vous jugez si je recommençai mes questions. Or, voici ce que me raconta le doyen du village :

Il y a près de cent cinquante ans, mon grand-père, enfant comme vous, suivait à K... la procession des Rogations, comme nous la suivons aujourd'hui. Tout à coup, au milieu d'un champ, le cortége s'arrête. Mon aïeul, qui portait la croix, venait d'apercevoir et de montrer au curé un panier enveloppé de linges blancs et déposé dans un sillon près de la route. Un gémissement plaintif en sortait. Ému d'un pressentiment charitable, le prêtre s'incline, ouvre le panier et y trouve un enfant né de la veille.

Tous les fidèles se pressent à l'entour, les uns avec pitié, les autres avec indignation.

— Mes amis, leur dit le pasteur en les calmant et en prenant l'enfant dans ses bras, au lieu de juger une action humaine sans la connaître, accomplissons l'œuvre divine que le Ciel paraît nous confier. Quel que soit cet enfant délaissé, volé peut-être à l'amour d'une mère, puisqu'il se rencontre sur la route de Dieu, adoptons-le tous en son nom, portons-le à l'église où je vais le baptiser, et appelons-le, en souvenir de ce jour, l'*Enfant des Rogations*.

— Oui! oui! répondirent les hommes d'une seule voix, tandis que les femmes s'élançaient pour servir de mère à l'orphelin.

Et la procession continua sa marche avec une créature de plus dans ses rangs.

Le baptême achevé, au son de toutes les cloches, l'enfant sans famille devint l'enfant du village entier. La garde en fut confiée à mon aïeul qui l'éleva avec mon père et mes oncles, et en fit un honnête et brave laboureur.

Mais l'orphelin, qui était à dix-huit ans le plus beau et le plus savant de l'endroit, visait à une destinée supérieure. Il partit un jour pour la guerre, et l'on n'entendit plus parler de lui qu'à la veillée, lorsque les nourrices racontaient ce que je viens de vous dire...

Vingt années après, l'intendant d'un riche personnage, qui appelait son maître M. de K..., du nom de notre hameau, arriva pour la vente du château voisin, couvrit toutes les enchères, et se le vit adjuger avec ses dépendances. Puis il annonça que M. de K... ne tarderait pas à s'y installer.

Le nom et l'importance du nouveau châtelain, ses équipages et ses gens qui l'avaient précédé, avaient mis en émoi toute la population... Chaque jour, on regardait sur la route s'il n'apparaissait point... ; mais, comme sœur Anne, on ne vit rien venir, jusqu'à la fête des Rogations.

Alors seulement, au moment où la procession sortait de l'église, un carrosse doré s'arrêta sur la place. Un homme d'âge mûr en descendit, couvert de beaux habits moins beaux que son visage. Il renvoya sa voiture, prit un cierge au sacristain, lui donna un louis d'or, et suivit le cortége à pied comme tout le monde. Chacun s'était troublé à son aspect, sans trop savoir pourquoi, surtout le curé et mon grand-père, dont les yeux, affaiblis par l'âge, contemplaient l'inconnu avec étonnement... Celui-ci, d'ailleurs, n'était pas moins ému, et de temps en temps son mouchoir brodé essuyait des larmes...

Arrivée au clos qui, depuis trente-huit ans, se nommait le clos de l'Enfant trouvé, la procession fit une halte, suivant l'usage. Le pasteur, debout sur le sillon de l'orphelin, rappela, dans un discours plus touchant que jamais, l'histoire dont beaucoup avaient été les témoins et que personne n'avait oubliée. Puis il recommanda aux prières communes l'enfant d'adoption de la paroisse...

— Cet enfant qui ne se souvient plus de nous peut-être? acheva-t-il en se tournant malgré lui vers l'inconnu...

— Il s'en souvient toujours! répondit une voix étouffée par les pleurs...

Et M. de K.. (c'était bien lui), s'élança dans les bras du vieux prêtre...

— C'est ici, mon père, ajouta-t-il, que je devais et voulais vous donner rendez-vous, près de ce sillon où vous m'avez trouvé et recueilli dans mes langes. Oui, je suis l'*Enfant des Rogations*, votre enfant à tous, mes amis! La Providence a béni votre ouvrage, et j'apporte à chacun de vous une part de ces bénédictions. Après la procession, venez tous à mon château, je vous conterai mon histoire, et vous instruirai de mes volontés.

Il traversa les rangs, pressant toutes les mains, et le cortége se remit en marche avec une nouvelle allégresse.

Une heure après, la paroisse entière, le curé en tête, était réunie au château. A la fin d'un dîner joyeux et splendide, M. de K... tint sa promesse en racontant son histoire. Ses premiers exploits dans la guerre de Hollande avaient fixé l'attention du tzar Pierre le Grand. Il l'avait appelé à son service et l'avait envoyé avec trente mille hommes contre Charles XII, roi de Suède. De victoire en victoire, il était arrivé jusqu'à Pultawa, où sa bravoure avait achevé, sous les yeux de l'empereur, la défaite de son rival. Alors Pierre le Grand l'avait comblé de biens, et lui avait dit encore :

—Si vous désirez quelque chose de plus, demandez-le-moi...

— Je veux porter le nom de mon village et y retourner, avait répondu M. de K...

Malgré tous ses regrets, le tzar y avait consenti.

— Et voilà comment je suis revenu au milieu de vous, dit l'Enfant des Rogations. Voici maintenant 200,000 livres, dont la rente sera remise, chaque année, le jour des Rogations, à l'orphelin de la paroisse que M. le curé en jugera le plus digne. Je désire qu'il les reçoive au retour de la procession, dans ce panier où je fus recueilli nu et délaissé, afin d'apprendre ainsi que la Providence met tous les biens dans le berceau du pauvre, quand son courage et sa persévérance savent les en faire sortir.

Il acheva en donnant rendez-vous à toute la paroisse, chaque année à pareil jour, tant qu'il vivrait.

— A présent, dit le vieillard qui me racontait cette histoire, vous comprenez pourquoi la fête d'aujourd'hui est plus solennelle chez nous que partout ailleurs, et quel est ce jeune homme qui portait, au milieu de nos rangs, le riche costume de M. de K..., et recevait 10,000 francs en or dans le panier de l'enfant des Rogations. C'est le cent cinquantième orphelin choisi dans la paroisse par les successeurs du père adoptif de notre châtelain.

On fait sur le papier de grands projets d'institutions philanthropiques. En connaissez-vous beaucoup qui vaillent la simple fondation de M. de K...? Elle a réalisé le plus beau rêve des utopistes les plus hardis; elle a supprimé la misère dans notre commune, à l'ombre de la croix d'argent que mai promène sur nos campagnes.

### ORIGINE DES ROGATIONS.

La fête des Rogations remonte au cinquième siècle. Saint Mamert était alors évêque à Vienne en Dauphiné.

Tous les fléaux avaient suivi les Bourguignons sur cette partie de la Gaule. Le printemps n'y amenait que des pluies, l'été que des sécheresses, l'automne et l'hiver que des inondations. Des comètes traversaient le ciel ; la terre secouait en tremblant les maisons ; on entendait, la nuit, des bruits étranges et des cris lamentables. On se racontait sur les places publiques des visions et des phénomènes incompréhensibles. Les hommes, découragés, ne travaillaient plus, se disant : — A quoi bon? Dieu s'est détourné de nous! Ils ne se défendaient même pas contre les bêtes féroces qui, enhardies par leur frayeur, parcouraient les bourgs impunément, et venaient jusqu'aux portes des villes déterrer les morts dans les cimetières.

Saint Mamert, voyant la stupeur succéder à l'effroi, et le désespoir à la stupeur, jugea que les remèdes ordinaires ne suffisaient plus à de tels maux.

Il assemble son peuple autour de lui, raconte Ninive, plus frappée encore que Vienne, et sauvée par la pénitence ; puis, ôtant sa chaussure et arrachant son étole, il se noue une corde au cou, comme un criminel ; prend une croix de bois à la place de sa croix d'or, et d'une voix inspirée, qui électrise son troupeau :

— Suivez-moi, mes enfants, s'écrie-t-il ; allons conjurer la colère divine.

Il descend de la chaire et se met en marche par la ville. Toute la population s'élance sur ses pas. Il invoque par leur nom, l'un après l'autre, Dieu le père, Jésus-Christ, l'Esprit saint, la Vierge et les élus ; et, à chaque cri, les fidèles répondent : Exaucez-nous ! priez pour nous ! De la ville on se répand dans la campagne. On va de calvaire en calvaire, d'église en église. La foule augmente à chaque station. Bref, le diocèse entier s'ébranle, et, pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, les pieuses clameurs de tout un peuple font en quelque sorte violence à Dieu.

Les Rogations de saint Mamert (on les appela dès lors ainsi), ayant produit des effets merveilleux, furent adoptées successivement par les évêques des Gaules. Saint Césaire, évêque d'Arles, qui présida au concile d'Agde, l'an 506, a parlé des *Rogations* de saint Mamert, d'une manière à faire juger qu'elles étaient établies de son temps dans les provinces des Gaules sous la domination des Visigoths ; elles furent reçues aussi, vers le commencement du sixième siècle, dans le reste des Gaules qui composaient les Etats de Clovis I<sup>er</sup>, roi de France ; et, depuis ce temps-là, leur observation ne fut jamais interrompue dans les églises de France. Elle passa en Espagne au septième siècle, et à Rome dès la fin du huitième, sous le pape Léon III. En France, c'étaient de vrais pèlerinages ou des processions de long cours.

Dans les commencements on chômait ces trois jours ; mais bientôt après, cette obligation fut restreinte à l'assistance aux processions et à la messe.

« La religion, ajoute l'auteur du *Génie du Christianisme*, n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Après la procession, chacun retourne au travail. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans *ses trésors* les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors ses dernières harmonies sur cette fête, que ramènent chaque année le mois le plus doux et l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer ; des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a invoqué le secours ; et les soupirs du rossignol par-

viennent à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux ! »

Quelques prétendus esprits forts rient de ces processions, qui exaltaient et inspiraient le plus grand génie de notre siècle. Qu'ils méditent l'aventure arrivée à l'un d'eux. Il était allé, au village de S... en Champagne, entreprendre une vaste culture. Il enrôla pompeusement « tous ceux qui se jugeaient assez forts laboureurs pour se passer du bon Dieu des Rogations (*sic*). » Il trouva trente ouvriers dans les cabarets; mais, au bout de l'année, notre philosophe tomba en faillite. Ses prétendus laboureurs étaient des vagabonds et des paresseux, qui ruinèrent son bel établissement. Les vrais cultivateurs étaient ceux qu'il avait dédaignés, ceux qui suivaient naïvement la procession des Rogations.

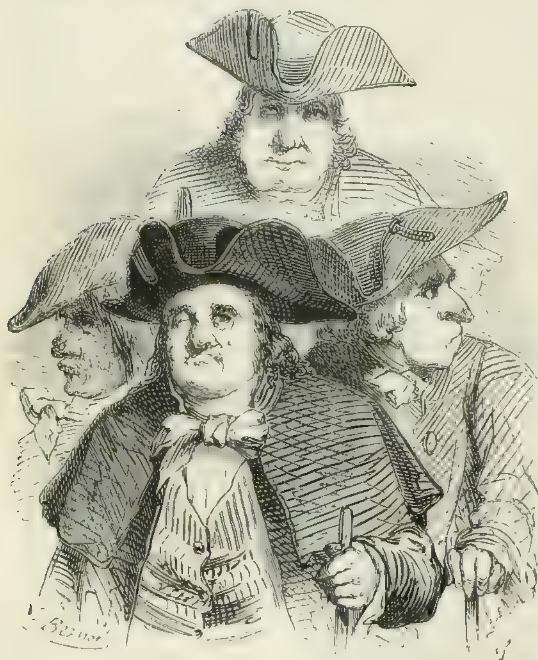
PITRE-CHEVALIER.

---

# LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

## ESQUISSES DE VOYAGE.

### CHAPITRE V (SUITE.) (1).



Invalides de Greenwich.

Dîner monstre à Greenwich.—Rencontre d'un archéologue médical.—Comme quoi la liberté a créé la police par industrie. — Windsor. — Excursion aux courses d'Ascot.

Lors de l'inauguration des voyages en train de plaisir, on a beaucoup parlé des homériques repas de Greenwich; et les journaux, en style rabelaisien, ont gaiement accueilli l'annonce des trente entrées de poisson qui signalent le menu d'un gala d'importance à *Trafalgar-hôtel*.

Comme les langues du dîner d'Esope, les poissons subissent des déguisements très-variés, et chaque espèce apparaît sous plusieurs costumes. Cette odyssée culinaire n'est pas sans intérêt: une telle exhibition de mets nouveaux, inconnus ou méconnaissables, eut pour nous tout le charme d'un muséum. Certains touristes consciencieux prenaient des notes, veillaient à ne négliger aucun sujet d'étude, et, dégustant comme on travaille, la fourchette d'une main, le crayon de l'autre, ils se bourraient de documents et les annotaient avec gravité. En relevant chaque assiette, on change les fourchettes, les verres, les couteaux, au cabaret comme chez les particuliers, ce qui nécessite un service d'argenterie très-considérable. Ce repas fut servi dans une jolie salle toute à jour, penchée sur la Tamise dorée des rayons du soir et sillonnée d'une nuée d'embarcations. Au dessert, on but à tous les régimes politiques, *urbi* et *orbi*, et les chefs de l'expédition française se virent l'objet de justes actions de grâces: leur santé fut portée avec enthousiasme par les voyageurs satisfaits. Quelques Anglais avaient fait irruption, on ne sait comment, et les échos de la Tamise retentirent des *hurras* britanniques, auxquels répondirent les voix enfantines d'un essaim d'élèves de marine, ramant à l'entour sur des yoles minces et rapides.

A Greenwich, hôtel des invalides pour les vieux marins, les aspirants font leurs premières études sous les yeux de leurs ancêtres militaires. Leur printemps réchauffe l'hiver de ces vieillards, qui ont dispersé leurs membres à travers les mers de l'Inde, et qui, vêtus comme on l'était au siècle passé, la canne à la main, le front coiffé du *tourne-vis* à la Louis XIV, s'égayent à voir les manœuvres de ces enfants de l'Océan. Tel est l'empire des habitudes parmi ces soldats éclopés, qu'il a fallu les loger dans des cabines, les coucher sur de petits lits, comme ils sont à bord, et construire dans leurs dortoirs une série de *box*, étroits, incommodes et privés d'air. Un musée maritime, orné des portraits des navigateurs et des amiraux illustres, décore le bel établissement bâti par Charles II. Cette *hall* est imposante avec ses trophées belliqueux, ses tableaux guerriers, et ses

(1) Voir les numéros d'octobre, novembre, décembre, janvier, février et avril derniers.

Nous donnons d'un seul coup la dernière et la plus curieuse partie du voyage de notre collaborateur, afin que nos lecteurs l'aient en main tout entier pour faire le tour de Londres, soit par la vapeur, avec la foule, soit par l'esprit, dans le cercle de famille. Nous renvoyons en conséquence au numéro de juin la fin du *Roman du Renard*.

murs décorés par Thornhill. Une salle particulière est consacrée à la vie de Nelson, dont on conserve, comme des reliques, les vêtements râpés, troués et tachés de sang.

Tandis que nous parcourions les salles de Greenwich, un monsieur d'un âge mûr, d'une élégante austérité, décoré de plusieurs ordres, et marchant avec une vivacité contenue, voltigeait des interprètes aux touristes, demandant à voir l'infirmerie, et s'efforçant de gagner des partisans à son dessein. Mais personne n'était curieux de voir les malades, les invalides étaient peu empressés de les montrer ; si bien que ce monsieur dut se contenter de questionner nos guides sur l'état sanitaire, auquel il prenait le plus touchant intérêt :

— Le voisinage de la mer et l'humidité du climat, disait-il en bon anglais, doivent développer ici les affections lymphatiques et les maux cutanés. *Possédez-vous* la teigne ?

— Non, monsieur.

— Ni la plique ?

— Je ne connais pas cette maladie.

Le questionneur soupira tristement.

— Au reste, reprit-il (et après un autre soupir), les tumeurs blanches ne sont sans doute pas rares ?...

— Au contraire, monsieur ; nos hommes ont un tempérament sec, et sont, en général, fort sains.

— Du moins, ajouta-t-il presque piqué, vous êtes à même d'*offrir* d'intéressantes variétés de la famille dartreuse ?

— Hélas ! non, répondit le gardien, qui commençait à se sentir honteux d'une si complète indigence ; mais, si monsieur désire être mieux informé, le médecin en chef est là...

— Il est bien inutile de déranger ce pauvre homme ; il ne m'apprendrait rien.

Comment ne pas dédaigner un docteur qui a si peu de malades ! Au dîner, cet original se plaça à ma gauche.



Le château de Windsor (pages suivantes).

Je le remarquais pour la première fois, et, ne sachant s'il appartenait à l'expédition, je questionnai mon autre voisin.

— Il est des nôtres, me dit-il ; c'est le fameux docteur X..., auteur d'un Traité sur des maladies étranges et compliquées. Nous ne le voyons guère que le soir et le matin ; car, loin de suivre les touristes, il passe son temps, dans les hospices et les quartiers pauvres, à étudier des sujets utiles à ses observations. Il a, dit-on, découvert des maladies inconnues avant lui.

— Les a-t-il guéries ?

— Il les a décrites : on ne saurait suffire à tout.

— Cette ville offre moins d'intérêt que je ne l'avais espéré, me dit, vers la fin du repas, ce docteur, avec qui j'avais lié conversation ; des maladies vulgaires, mal développées... En ce moment, je me livre à des recherches sur la lèpre...

— Je croyais cette maladie disparue depuis des siècles.

— J'ai peur qu'elle ne le soit en effet ; ce qui me gêne beaucoup pour l'analyser avec précision. Parfois, il est des germes momentanément stériles, que l'on parvient à féconder ; ici, tout est obscur ; on est réduit à expérimenter au hasard sur les sujets offrant quelque aptitude...

— Comment l'entendez-vous ?

— Cela peut être apprécié par analogie. La science a

fait de grands progrès : tenez, avec de la persévérance et des soins, je suis parvenu à créer des scrofuleux, d'excellents scrofuleux! Si la nature seconde mes efforts, pourquoi ne ferais-je pas des lépreux?... Jusqu'ici j'ai échoué; mais, vous en conviendrez, les difficultés de l'entreprise seraient compensées par l'importance du résultat.

Tout en mangeant d'un appétit que semblait aiguiser cet aimable entretien, le docteur X..., ce symbole achevé de la doctrine de *l'art pour l'art* en matière médicale, grattait, d'un regard furtif et perçant, l'épiderme facial des convives. Offensé du teint clair et vermeil de la plupart de ses commensaux, il poursuivait une douce rêverie d'hôpital. Je frémissais au contact de ce génie fécond en théories malsaines; et, quand sa main effleurait la mienne, je craignais qu'il n'y déposât l'embryon cuisant de ses expériences.

Souvent, dans le cours de ce récit, l'on a anticipé sur les semaines qui succédèrent à celle de l'excursion parisienne : il le fallait, pour livrer des impressions plus complètes, plus diversifiées, autant que pour éviter les répétitions. Dès le lendemain du dîner de Greenwich, tandis que mes compagnons s'embarquaient sur la Tamise, j'avais, quittant le quartier français et l'hôtel du prince de Galles, pour faire place à d'autres voyageurs, j'avais gagné Westminster, et retenu, près du pont, à *Manchester Buildings*, petite rue aboutissant à la rivière, une chambre au premier étage d'une maison particulière, au prix de douze schellings par semaine. Mon hôtesse, bonne grosse fillette d'un blond vif, se nommait miss Ruth, ce que l'on prononce *Ross*, à peu près. Ce changement de quartier fut cause que, la première nuit, je m'égarai en rentrant au logis. Un policeman, que je priai de me renseigner, me fit signe de le suivre. Au bout de la rue, il me confia à un autre policeman, à qui il ne dit que ces deux mots : *Manchester Buildings!* Celui-ci m'escorta deux cents pas, et me remit à un suivant, qui me passa à un quatrième, et ce dernier à un cinquième. J'en comptai jusqu'à douze, également silencieux, jusqu'au moment où l'on me montra du doigt une porte que je ne reconnaissais pas.

Là, tirant une petite clef dont mon hôtesse m'avait muni, j'ouvris sans déranger personne ; j'allumai un bougeoir, poussai les verroux et tendis contre la porte une chaîne de fer, dont le dernier anneau s'ajuste sur un crochet contourné en spirale, afin qu'elle ne puisse être frauduleusement soulevée. En route, j'avais remarqué des hommes qui semblaient occupés à crocheter les serrures des maisons ; loin de là, ils s'assuraient qu'elles étaient hermétiquement closes. C'est une occupation nocturne des policemen échelonnés dans toutes les rues, et chargés de protéger le domicile des citoyens en fermant leur porte, si d'aventure ils ont négligé de le faire. Cette excellente et paternelle institution a supprimé le vol par effraction dans cette ville où les filoux abondent. Mais les mœurs publiques ne contribuent guère moins à faire respecter le domicile, dont l'inviolabilité est consacrée par l'usage et par les lois. Quoi de plus noble que cette protection morale, tirant son origine du sentiment profond de la liberté ! Il est porté quelquefois jusqu'à l'excès, et j'en citerai un exemple entre mille.

Durant la saison d'hiver, quand les bassins des parcs et *Serpentine-River* sont glacés, dès que la surface de l'eau est prise, les Anglais se hâtent de venir patiner sur ces fragiles miroirs. C'est à qui tracera les premiers sillons sur la glace mince et flexible encore, et l'on se fait de l'imprudence un mérite. Chez nous, l'autorité mettrait obstacle à des plaisirs périlleux; à Londres, où chacun est libre d'agir à sa guise, pourvu que l'on n'attente pas à l'indépendance d'autrui, la police respecte le caprice des patineurs, et rend hommage à leur liberté en les regardant se noyer sans s'émouvoir. Quelle cruauté ! dira-t-on, quelle barbarie ! Point ; cette insouciance tourne au profit de l'humanité ; car, les industries étant libres comme les individus, il s'est établi sur les canaux des spéculateurs munis d'appareils de sauvetage, qui s'attachent aux pas des patineurs imprudents, les surveillent de près, et partagent leurs dangers avec un dévouement que la loi n'oserait prescrire, prêts à repêcher les victimes, à les sauver, sauf à leur faire payer cher un si précieux service. Il en résulte qu'on devient sage par économie, et que la folie est punie d'une amende profitable à ceux qui la payent, comme à ceux qui ont mérité d'en recevoir le montant.

Être protégé par la société, c'est déchoir de son rang; cette humiliation est le partage exclusif des aliénés et des animaux : il existe des sociétés *protectionnistes* au profit des bêtes; on procède juridiquement contre ceux qui les maltraitent, et l'on courrait moins de risque à battre sa femme qu'à rosser son chien.

Citoyens à leur manière, les quadrupèdes possédant des droits, avec des garanties, ne se montrent point ombrageux, et circulent parmi la foule en pleine sécurité. Jamais cheval anglais n'a rué ; le plus fringant se mêle avec bonhomie au flot populaire; on le touche, on le flatte, on lui parle ; il approuve, il écoute avec philosophie. Aux grandes courses d'*Ascot-heath*, l'on est très-frappé de cette cordiale entente, et ce n'est qu'un des moindres détails de ce spectacle, le plus singulier de l'Angleterre.

C'est un jeudi, peu de jours après la Pentecôte, que je me rendis, avec deux amis, à la célèbre Bruyère d'Ascot, après avoir fait, avec l'excursion française, une station à Windsor, dont il convient de parler auparavant, pour procéder avec ordre.

Situé sur une hauteur, à vingt milles de Londres, le château de Windsor passe à juste titre pour la merveille de l'Angleterre. Ce monument constitue la plus complète et la plus longue histoire que l'on ait écrite avec des pierres. Tous les siècles y ont laissé leur empreinte, toutes les puissances évanouies, leur souvenir. Windsor est une citadelle, un castrum gothique, une abbaye, une villa, une prison, un palais; il résume les annales du royaume britannique.

En vain il est entouré d'une cité qui, de la plaine, s'élance au sommet du plateau ; la ville entière ne semble justifiée que sur un prétexte, bâtie que par occasion, et érigée que pour rendre hommage au castel suzerain. Au sein même de la vie et du mouvement, Windsor fait le désert autour de ses créneaux, tant il rapetisse ce qui l'environne, et concentre l'intérêt sur ses profils austères avec splendeur, et capricieux avec majesté.

Jetée sur un seul revers, la ville grimpe confusément le coteau et s'agenouille devant le fossé, qui finit brusquement dans le vide, laissant isolé le monument d'où l'œil plonge sur une plaine verte. La Tamise y serpente, ruban bleu, çà et là couvert d'arbres séculaires, plus anciens que les maisons de la cité, courbés sous le poids des ans et laissant traîner jusqu'à terre leurs rameaux contemporains des époques féodales. Parmi ces ormeaux vénérables, il en est de célèbres et qui ont leur légende écrite dans les vers de Popé ou de Shakspeare : tel est, à l'angle d'un chemin, le chêne de Hern, *Hernes-oak*, au pied duquel l'auteur des *Joyeuses commères de Windsor* a placé

le théâtre de la mystification fantastique et burlesque de Falstaff. Hern le Braconnier avait déjà illustré cet arbre, aux fourches duquel il fut pendu. Windsor n'est qu'à vingt milles de Londres ; il est à six cents années de notre siècle bruyant et agité.

A peine avions-nous gravi la rampe et franchi la poterne sonore, qu'à l'aspect de la première cour, irrégulière, montueuse, et enclose de bâtiments de tous les âges, de tous les styles, je me disais avec effroi : — Comment s'y faudra-t-il prendre pour dépeindre un tel amas de merveilles?...

Mais les bâtiments de cette cour, donjons, galeries, chapelles, palais et tourelles, sont troués de voûtes conduisant à d'autres cours ; le voyageur s'égare dans un indéfinissable labyrinthe. Les constructions les plus étranges sont juchées les unes sur les autres, et entassées dans ce magasin trop rempli de curiosités architecturales.

Un des plus singuliers et des moins prévus de ces *accessoires* de Windsor, qui ailleurs constitueraient des monuments complets, c'est un cloître contemporain d'Edouard III, et dont les ogives serrées entre deux hautes murailles à créneaux moisissent dans l'humidité et dans le silence des ombres. A travers ces couloirs obscurs, soutenus par des charpentes rongées, l'on a pratiqué des cellules, des logements où l'on voit circuler quelques vieillards; ils respirent d'avance l'atmosphère des tombeaux, et vivent pauvres, au fond de ce réduit enclavé dans les magnificences royales.

Jadis, au fond des bois, le premier roi Henri avait caché une chapelle desservie par huit anachorètes, et dédiée à Edouard le Confesseur. Ailleurs, dans le parc, Edouard II avait fondé un prieuré royal habité par trente chapelains et quatre clercs. Edouard III transporta le tout dans l'enceinte même du château, où il éleva, dans un coin, ce cloître, avec une église collégiale, sous le triple patronage de la Vierge, de saint Georges et de saint Edouard. Il y hébergea un gardien, douze chanoines, trente vicaires, trente-quatre chapelains, six clercs, six choristes et vingt-six chevaliers, ou autres vieux officiers pauvres. Telle fut, sous l'inspiration d'une pensée charitable et religieuse, la première idée d'un hôtel des Invalides. Lorsque parut, sous Edouard VI, l'acte qui supprima les communautés, la collégiale de Windsor fut exceptée de cette mesure révolutionnaire.

Une si vaste fondation n'occupe qu'une place imperceptible dans l'énorme château de Windsor. Non loin, s'élève la magnifique et célèbre église d'Edouard III, à qui l'on doit presque toute la portion gothique de ce château où il est né. Il respecta pourtant le massif et écrasant donjon, élevé par Guillaume le Conquérant suivant les uns, par les Romains suivant d'autres, bloc de pierres gigantesque, trapu, assis au sommet du plateau et dominant, bien qu'il semble accroupi, toutes les tourelles et les clochetons dont Windsor est comme hérissé. Saint-Georges a de beaux vitraux, une nef admirable, un chœur justement célèbre, destiné à l'installation des chevaliers de l'ordre de la Jarretière. Rien de plus noble, de plus héraldique, de plus somptueux que ces stalles sombres chargées d'arabesques, avec leurs écussons armoriés, surmontés de bannières blasonnées de mille couleurs, et enflammées encore par les rayons qui tombent des vitraux. De vieux harnois de guerre sont appendus aux murailles, et, des voussures de la nef, s'élancent hardiment des myriades de clefs-pendantes, rosaces aigües, séparées par des cordons et des nervures enchevêtrés suivant le plan d'un dessin capricieux et régulier en sa fantaisie.

Là se trouve le caveau royal qui contient les restes mortels des dix derniers princes de la maison régnante. Georges III, Georges IV qui *embellit* et gâta Windsor, y dorment avec Guillaume IV. Le mausolée d'Edouard IV, en fer travaillé à la lime, par Quintin Metzys, attire aussi les regards des curieux. Au milieu du chœur est une pierre noire avec un anneau : là repose, dit-on, le corps de Charles Ier; mais l'on n'en est pas certain. Il paraît que les restes préalablement embaumés de ce malheureux prince, transférés à Windsor, puis offerts à la curiosité des compagnons de Cromwell dans un cercueil qui s'ouvrait à volonté, ne furent l'objet d'aucun honneur funèbre : on n'eut pas le loisir de s'en occuper; on les entreposa d'abord, comme un boîte à violon le lendemain d'une fête, dans un appartement, sur un meuble, sur deux chaises, à terre, on ne sait où. Cette bière oubliée a traîné çà et là, de chambre en chambre, et l'on n'a pu se rappeler bien au juste où finalement on l'a serrée...

Ainsi, cette fatalité qui pesa si longtemps sur les Stuart les poursuivait au delà du trépas. La maligne influence datait de loin ; elle remonte à Jacques Ier, roi d'Ecosse, qui fut poignardé entre les bras de sa femme : ses trois successeurs périrent de mort violente ; Jacques V expira de désespoir ; Marguerite, femme du Dauphin de France, mourut désolée à dix-sept ans, en s'écriant : — Fi de la vie! ne m'en parlez plus! Marie Stuart et Charles Ier furent décapités ; Jacques, son fils, perdit le trône, et sa race s'éteignit dans l'exil. Sur neuf souverains de cette dynastie, trois seulement ont rendu le dernier soupir dans leur lit.

Chacun a ouï parler de la terrasse escarpée de Windsor: elle a 1870 pieds de long et mesure les palais élevés par Elisabeth et Jacques VI. Les appartements, immenses et curieux, retracent toutes les époques, depuis Edouard III, fondateur, en 1347, de l'ordre de la Jarretière en l'honneur de la belle comtesse de Salisbury, jusqu'à Charles II, qui fit décorer son habitation dans le goût français, jusqu'à Georges IV, qui établit la galerie de Waterloo consacrée aux chefs de la coalition européenne, dont les portraits ont été peints par Lawrence ; triste et curieux monument de nos désastres. La salle de bal, tendue de tapisseries des Gobelins, décorée dans le style de Versailles, est la plus riche, la plus délicieuse qu'il soit possible d'imaginer. Une pièce entière est consacrée aux chefs-d'œuvre de Van Dyck : on y compte vingt-cinq à trente portraits des principaux personnages de la cour de Charles Ier, parmi lesquels, en première ligne, la famille royale, Henriette, et surtout la comtesse de Carlisle, la plus charmante femme de son temps.

Il faut s'arrêter ; il faut renoncer à décrire ce prodigieux palais dont on sort ébloui, la tête remplie d'images confuses et d'impressions diverses, comme si l'on avait traversé en quelques heures six siècles d'histoire. Windsor est vraiment royal et ne ressemble à rien autre. Pour énumérer les souvenirs qui s'y rattachent, il faudrait épuiser les annales de la monarchie. David II, roi d'Ecosse, de cette romanesque maison de Bruce, dont lord Elgin est le dernier rejeton, y fut prisonnier, en même temps que notre roi Jean, d'Edouard III, qui se donna, un certain jour de Noël, la satisfaction de dîner entre ses deux augustes captifs. La poésie a consacré ce lieu féerique; Pope l'a chanté, ainsi que Shakspeare, et lord Byron a répandu son fiel sur les tombeaux qu'il abrite. On n'a pas oublié la pièce satirique écrite à propos du Prince-Régent, qu'il avait vu à Windsor, entre les cercueils de Henri VIII et de Charles Ier ; pièce qu'un traducteur exact a ainsi

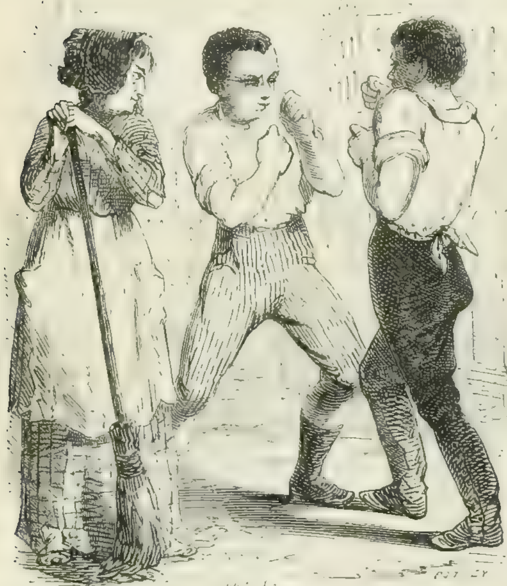
versifiée :

« Des lieux les plus sacrés, renommé contempteur,
« Près de Charles sans tête est ce Henri sans cœur :
« Entre eux, cet autre objet que le sceptre décore,
« Quel est-il ? — C'est un roi : le nom seul manque encore
« Vrai Charles pour son peuple, Henri pour sa moitié,
« En lui les deux tyrans ont revu la lumière.
« La justice ou la mort mêle en vain leur poussière :
« Les vampires royaux, farouches, sans pitié,
« Revivent. A quoi sert un tombeau, s'il dégorge
« Cette cendre et ce sang pour en former un George ? »

Il est utile et moral de citer parfois de méchants vers, afin de montrer que les passions haineuses inspirent mal les poëtes. Il est bon aussi d'observer en passant que le second vers :

« Près de Charles *sans tête* est ce Henri *sans cœur*. . »

n'est qu'un pitoyable cliquetis de mots, attendu que *sans tête*, étant pris dans le sens propre, et *sans cœur* au figuré, les deux termes ne sont point en rapport et ne font image que pour l'oreille. Répétée partout, cette sortie rendit



Boxeurs. La lutte (pages suivantes).

Byron plus populaire, un moment, que le poëme d'Harold ou de Lara ; salutaire enseignement, bien fait pour inspirer le dédain des partis.

Mais Windsor vit s'épanouir des fleurs moins épineuses, d'un parfum plus suave. La muse écossaise y balbutia ses premiers chants qu'elle a dictés à Jacques Ier, prisonnier dans la tour ronde où l'amour, sous les traits de Jeanne de Beaufort, vint charmer son exil. Captif, il la couronna de poésie ; redevenu roi, il la plaça sur son trône, et plus tard, il répandit son sang et son âme expirante sur le sein de cette fidèle épouse.

C'est à Windsor, dont il a célébré les solitudes, que Surrey, le doyen des poëtes anglais, a chanté, sous le nom de Géraldine, la fille de lord Fitz-Gérald. Fils du duc de Norfolk, Henri Howard, comte de Surrey, avait été élevé avec le duc de Richmond, fils naturel d'Henri VIII, à Windsor qui depuis devint sa prison, et qu'il quitta pour aller à l'échafaud. « Quel cachot, s'écriait-il, serait plus « cruel que le superbe Windsor où j'ai passé mes jeunes « ans dans l'enivrement des fêtes avec le fils d'un roi ! »

Mais ni ces touchants souvenirs, ni l'aimable talent de Surrey, ni l'éclat de ses services militaires, ne réussirent à protéger cette tête ombragée de lauriers, contre l'humeur soupçonneuse et vindicative du meurtrier de Catherine Howard : Surrey, le Pétrarque du Nord, périt à vingt-sept ans. Deux siècles après, Pope, errant parmi ces ombrages, rencontra cette ombre désolée, et le poëte vengea le poëte.

Nous quittâmes Windsor à une heure, la tête encombrée d'une cohue de belles choses, et livrés à cette satiété qui laisse l'esprit abattu ou désireux de se reposer dans la distraction des contrastes. Il régnait dans la ville un mouvement prodigieux. Fiacres, omnibus, équipages de maîtres, tapissières marchandes encombraient les rues, jonchées de piétons : chacun courait vers *Ascot-heath*, pour assister à la plus belle des grandes courses de chevaux de la Pentecôte. La bande française se divisa : les uns, harassés et grognons, craignaient d'affronter cette foule et de dîner trop tard ; d'autres, enivrés du bruit et attirés par l'admiration publique, brûlaient d'aller aux courses : l'occasion était précieuse, unique, la journée tiède et riante ; nous nous hissâmes deux ou trois sur l'impériale d'un omnibus dont le maître nous étrilla d'importance ; et fouette, cocher !

C'est vainement qu'il fouettait : ses haridelles, d'un roux tirant au jaune, aspiraient à la tombe ; elles trottinaient l'œil morne et la tête baissée, genre de mélancolie, quoi qu'en dise Racine, exclusivement propre aux rosses les plus viles, et inconnu des *superbes coursiers*. Il fallut près d'une heure et demie pour parcourir six milles, le long d'une route étroite, mal entretenue, et où les roues s'enfonçaient dans une poussière mouvante que soulevaient en épais tourbillons les voitures qui nous devançaient.

Ascot est une lande inégale, montueuse, aride, dans un désert qui arrive au pittoresque à force de désolation. Au sommet du plateau mal nivelé, on a construit dans cette Thébaïde une maison avec des tribunes, des galeries, et des estrades, jusqu'au faîte de la toiture. Cette ruche, garnie de têtes de curieux et de femmes bariolées de mille nuances vives, offrait de loin l'aspect d'une gigantesque pyramide de fleurs animées. Au pied de cette cascade humaine, des deux côtés du *turf*, se pressait une population de quinze, de vingt, de trente ou de quarante mille âmes ; ces multitudes sont impossibles à évaluer, à moins d'une grande habitude.

Procédons avec ordre : en quittant la voiture, nous cheminâmes d'abord dans du sable mouvant, çà et là persillé de genêts rabougris et d'herbes fauves. Au delà, se présentait un camp formé de deux à trois cents tentes en toile grise ; ce sont des cabarets, des cuisines, des salles à danser, des remises et surtout des écuries destinées à héberger les chevaux des équipages rassemblés là au nombre de plusieurs milliers.

Parfaitement établies, ces écuries sous toiles, où l'on aligne de soixante à cent chevaux, donnent un aspect militaire à la fête, qui s'empreint aussi d'une allure flamande, à raison de la multitude des guinguettes, des ivrognes, des rôtissoires en plein air, et des filles qui dansent au son du crin-crin, parfois même de la cornemuse. A deux pas plus loin, la réunion prend un air aristocratique : pressés les uns contre les autres, sur quatre files, les landaus, les calèches, les carrosses de tout genre, armoriés, pimpants et découverts, servent d'estrades aux familles et portent des essaims de jolies femmes dans tout l'é-

clat de leurs atours. Contre la corde et dans l'arène, la fête est populaire; la cohue se meut, crie, roule et s'agite. A de certains moments, tout se mêle et se confond; tout équipage devient une salle à manger, et les pairesses du royaume sablent le champagne en plein air, à quelques pas des prolétaires qui font mousser l'ale et se gorgent de poissons, de fritures et de bœuf grillé. Il faut penser aux noces de Gamache à la vue de ces amas de comestibles, tout en se disant qu'un pauvre à jeun risquerait la fringale au milieu de cette pantagruélique abondance. Dans un coin, j'entrevis un jeune couple, un mari de la veille, une mariée fraîche et blonde; solitaires heureux dans le plus épais du tumulte, ils avaient fait de leur voiture un ermitage, et dix bouteilles de champagne plongées dans des seaux de glace étaient destinées à rafraîchir leurs gosiers délicats.

Plus loin, ce sont des jeux; ailleurs, des chanteurs ambulants, des bohémiennes aux guenilles pittoresques, d'adroits filoux sous-pesant les poches et travaillant en tapinois; des danseuses écossaises à la rousse chevelure, qui bondissent et sautent la gigue des montagnes. Autour d'elles circulent des soldats rouges, la canne à la main, et des jockeys efflanqués serrés dans leurs vestes de soie bariolée.



Boxeurs. Le vainqueur et le vaincu. A gauche, un *horseguard*.

Tout à coup une cloche résonne à voix claire; il se fait un grand mouvement, l'arène encombrée se vide plus lestement que l'eau qui s'écoule; chacun prend position, tout afflue contre les barrières; on se bat, on s'étouffe; les curieux se juchent les uns sur les autres, les habitants des voitures se dressent sur la pointe des pieds, et les piétons se suspendent en grappes à tout ce qui peut les exhausser. Une course va s'ouvrir.

Il est d'usage, auparavant, que les chevaux traversant l'espace soient promenés devant la foule qui rompt les lices et va les caresser ou les voir de près. Ce mouvement est impossible à contenir: mais au second coup de cloche, tout s'efface; le silence se fait; l'émotion est au comble. Dès que le murmure confus des voix lointaines annonce l'approche des coureurs, la foule se penche et se renverse sur les solides barrières qui marquent l'enceinte. J'ai vu des gens quitter terre, s'élancer en avant comme à la nage et rester en équilibre, le ventre appuyé sur le madrier, tandis que des voisins leur grimpaient sur le dos.

Devant cette foule envahissante, les policemen imperturbables font reculer les plus hardis; un geste, un mot suffit; dans le cas contraire, on reçoit sur la tête un rude coup d'un joli bâton noir gros et court, sur lequel sont peintes en jaune et en écarlate les armes d'Angleterre, avec la vieille devise: « Honni soit qui mal y pense. »

Ce méchef faillit à m'arriver: déjà, d'un air plein d'aménité, le policeman levait son bâton, lorsqu'une volée de coups de poing reçue par derrière me fit détourner brusquement. Une dame, vieille et ornée de dents longues comme celles de la fée Urgèle, me gratifiait de ces marques d'attention. Ses traits exprimaient une fureur de singe, elle finit par me pincer jusqu'au sang, en me criant en français: — Otez-vous! allez-vous-en; cela ne vous regarde pas; vous n'êtes pas Anglais!...

On la serrait par derrière, on lui pesait sur les épaules, je résistais par devant; elle plia; je vis ses doigts crochus

se rapprocher, comme des pinces de homard, de mon bras déjà trop éprouvé que je levai et rabattis sur son épaule, en pesant un peu ; elle disparut, et m'écartant je lui emprisonnai provisoirement la tête entre mes jambes où elle s'allongea comme une couleuvre. Elle resta donc sur ses quatre pattes, et tournant vers moi son visage épanoui au fond d'une capote convulsionnée, elle me remercia : elle voyait....

Soudain, les clameurs et les trépignements redoublent : onze chevaux, le ventre rasant la terre, le cou et les jambes allongés, passent devant nous comme une nuée de flèches, avec leurs jockeys dont les vestes de gaze sont gonflées par le vent qui les rend semblables à des ballons...

Dès qu'ils ont disparu, la foule envahit de nouveau le turf et s'élance après eux. Dix mille enragés jonchent en quelques secondes cet espace abandonné naguère ; on s'interroge, on parle confusément ; la réserve britannique a disparu, l'enthousiasme est au comble ; et quand, deux minutes après, le vainqueur proclamé parcourt au petit pas les rangs pressés de la foule, le cheval est entouré, soulevé, ballotté ; on le flatte, on le complimente, et il reçoit ces hommages avec un sangfroid surprenant. En ce moment, ce n'est plus de la passion, c'est du délire, c'est de l'ivresse, c'est de la frénésie ; les chapeaux volent dans les airs, les clameurs montent jusqu'aux nues ; la foule électrisée se livre aux emportements d'une joie folle ; les battements de mains, les *hurras* produisent un vacarme effrayant et sauvage. Spectacle inouï que celui de ce peuple en démence !

Tel est l'unique et puissant élément, tel est l'effet des passions publiques en ce florissant pays. Enfin, je les voyais s'enflammer pour quelque chose, et dépasser, par *la furia* de leurs démonstrations, les plus bouillantes populations du Midi ! Gloire à ces chevaux, leurs seules amours, qui font tant d'heureux à la fois, et qui associent dans une affection commune, dans un concert d'universel enthousiasme, les classes diverses, et si fort distantes, de cette société glacée par le sentiment individuel !

Comme les êtres isolés, les peuples ont certaines aspirations fougueuses, certaines passions exubérantes à satisfaire en commun. L'antiquité païenne avait ses triomphes publics et ses solennités mythologiques ; le moyen âge eut ses pompes religieuses et ses fêtes populaires. L'Angleterre n'a plus que les divertissements hippiques ; la France est réduite aux kermesses révolutionnaires.

Étonnés à la première course, intéressés par la seconde, subjugués à la troisième et emportés par l'entraînement général, nous nous surprîmes, mes deux compagnons et moi, à suivre le torrent à grands cris. Nous voilà donc, tant l'esprit d'imitation a de force, livrés à une allégresse machinale et sans but, braillant comme des aigles au milieu de la foule, et radieux de la victoire de lord Eglington. Tout à coup nous nous regardons : l'ivresse se dissipe, et tous trois nous partons d'un grand éclat de rire.

Alors nous cherchâmes la solitude, et passant derrière les estrades, nous trouvâmes le désert à cent pas de ce tumulte joyeux : — une ferme déserte, un bois où remisaient quelques équipages abandonnés ; au loin un vallon crayeux encadré de noires bruyères qui tapissent la base des coteaux couronnés de sombres forêts de pins. Un vieux cheval galeux paissait seul, oublié dans la plaine, complétant le morne aspect de ce paysage écossais.

Déjà l'ombre s'allongeait froide au pied des arbres dorés par le soleil oblique, nous regagnâmes la route jonchée de monde ; les bruits d'Ascot nous poursuivirent longtemps sur la lisière des bois, tandis que nous retournions à pied à Windsor, dont le parc était ouvert. Nous revîmes ces pelouses vertes, ces chênes contemporains de Milton, sous le large pavillon desquels se groupaient les daims et les cerfs. Au loin mugissaient des troupeaux, les hameaux fumaient dans la plaine, et au travers d'un médaillon de verdure, au fond des allées touffues, embrasées des rayons du soir, l'ombre découpait, à la cime de l'horizon bleu, le donjon massif, les tourelles et les murs dentelés du château de Windsor.

## CHAPITRE VI ET DERNIER.

Physionomie du dimanche à Londres. — Messe à *Temple-Bar*. — L'entente cordiale mise à l'épreuve. — Figaro naturalisé Anglais. — Comment on vit dans les cottages. — Derniers moments de Robert Peel : deuil public. — La docte cité d'Oxford et ses vingt-deux colléges. — De la prétendue supériorité des chemins de fer britanniques. — La vie est en voyage... — Souvenir au peintre Louis Haghe. — Rencontre du *Solitaire*... en jupon. — Pèlerinage aux ruines de Kenilworth. — Un château des fées : Warwick. — Légende du comte Gui le géant. — Découverte fortuite, à *British-Institution*, d'un chef-d'œuvre inconnu : Sophonisbe Angussola. — Brighton. — De la pruderie anglaise. — *Hastings* et Guillaume le Conquérant. — *Battle-Abbey*, tombeau d'Harold. — Les exilés de *Saint-Léonards on Sea* : Louis-Philippe et le roi Lear. — Voyage en patache. *Sussex* et *Kent* à vol d'oiseau. — Retour en France. — Les carillons de Calais. — Fin.

Après une semaine entière de travail sans relâche, d'insomnie, d'activité, de plaisirs et de fatigue, Londres, accablé, succombe et puise des forces nouvelles dans un repos de vingt-quatre heures. Dès le samedi au soir, aux approches de minuit, la ville prend un autre aspect, le mouvement cesse, et le lendemain le soleil se lève sans réveiller la cité, dont les rues si passantes sont mornes et closes comme celles de Bruges, de Pise, ou d'Aix en Provence.

L'agitation des jours précédents rend nécessaire à tous cet entier désœuvrement, seule concession faite à la nature, dans ce pays où la vie est factice et tourmentée. Pour les uns, c'est l'heure du sommeil ; pour les autres, l'unique occasion de respirer l'air en liberté. En général, on apprécie mal le côté logique et salutaire du dimanche anglais, et en se restreignant à la physionomie extérieure de l'institution, on néglige d'en signaler l'opportunité. Veiller seul au milieu d'un monde endormi, c'est être placé dans une situation où l'on est certain de s'ennuyer : ce rôle est celui des Français au delà de la Manche.

Comme la mauvaise humeur s'en est mêlée, ils ont exagéré la sévérité religieuse qui préside à cette journée de récréation obligée. Nombre de gens croient, sur des récits forcés, que l'on serait mis à l'amende si l'on jouait chez soi du piano, de la flûte ou du cornet à piston. Il n'en est rien ; les lois du pays ne sont pas bienfaisantes à ce point. Chacun a ouï conter que l'on est réduit à jeûner si l'on n'a pas fait ses provisions la veille, attendu que l'on ne trouverait pas même à acheter du pain. La vérité est que les boulangers, les marchands de charcuterie, de tabac, les oyster-rooms, les cafés, les tavernes, les restaurateurs, les pastry-cooks, laissent leur boutique ouverte toute la matinée, jusqu'à onze heures. A cet instant, l'on ferme, sous prétexte des premiers offices, et chacun est censé se rendre aux églises. De une à trois heures, on entr'ouvre de nouveau les boutiques aux chalands, puis on les referme jusqu'à cinq, pendant le prêche ; après quoi il est permis aux restaurateurs, ainsi

qu'aux taverniers, de donner à boire, à dîner, ou à souper à tout le monde.

Ce qui montre à quel point, durant la semaine, les nuits sont animées, c'est que le dimanche expire avec la soirée, et que, dès minuit, les *saloons* dansants, les cabarets à musique, etc., recommencent leurs bruits; la ville s'allume, et la circulation renaît.

Les établissements publics sont fermés le dimanche : musées, galeries, théâtres, et les églises même, hormis aux heures des cérémonies. Il est hors d'usage que l'on rende des visites, en ce jour consacré à Dieu et à la famille. Ainsi, les Anglais ne sortent guère, les équipages désertent les parcs; la plupart des gens riches vont, dès le samedi au soir, à la campagne, ou visiter quelque ville de bains au bord de la mer.

Le mobile de cette coutume est l'égalité. Ne faut-il pas que les domestiques, les gardiens des musées, les acteurs, les musiciens, aient la faculté de se reposer aussi bien que les maîtres, les curieux, les spectateurs et les mélomanes! Il est des maisons où le couvert reste mis dès la veille, afin de réduire la besogne des serviteurs; et si la fermeture des magasins est l'objet d'une ordonnance générale, c'est afin que les scrupules religieux des uns ne fournissent pas aux autres l'occasion de nuire aux premiers par une concurrence établie à leurs dépens.

Contre l'habitude de nos compatriotes, je goûtai fort le dimanche. Harassé de courses et de travail (car, pendant cinq semaines, je n'ai jamais dormi plus de quatre heures sur vingt-quatre), je me sentis profondément satisfait d'avoir du temps à perdre en conscience, et d'être préservé de tout devoir, de tout plaisir, de toute étude. Il me sembla que le désœuvrement de chacun contribuait à ma propre quiétude, et le silence dont j'étais environné, la vue de tant de gens sérieusement occupés de ne rien faire, me plongea dans une rêverie oisive, dans un assoupissement nerveux qui ne sont pas sans charme.

D'ailleurs, n'est-ce rien que de contempler une grande ville tout à coup si différente d'elle-même, et de passer, de l'aspect d'une ruche bourdonnante, au spectacle d'un camp endormi?

Deux cent mille cheminées d'usine, en s'abstenant ce jour-là de fumer, laissent planer sur la ville une atmosphère éclaircie, fête pour les yeux : sans la consécration du dimanche, Londres ne contemplerait jamais l'azur du ciel.

Mais j'ai connu des buveurs d'eau atrabilaires, qu'indigne profondément la fermeture des cabarets. Cette idée leur donne la pépie; il faut leur parler raison. Il y a quinze ans, ces établissements étaient ouverts tout le jour, et c'est depuis lors que l'on s'est décidé à prescrire aux buveurs deux entr'actes, de deux heures chacun. Dans ce pays où le peuple est enclin à l'ivrognerie, il advenait que l'ouvrier, habitué à un travail assidu, se trouvant tout à coup en possession d'un loisir de vingt-quatre heures, et ne sachant à quoi l'employer, se jetait dans les tavernes; d'autant plus prodigue qu'il avait reçu, la veille au soir, son salaire de la semaine, il le buvait tout entier, sans paix ni trêve. Le soir venu, ce pauvre diable était ivre, malade, ruiné; sa femme, ses enfants restaient sans pain.

Aujourd'hui, cet artisan digère, de onze à une heure, le porter, l'ale du matin; sa femme profite de la fermeture du tripot pour l'emmener; s'il retourne au débit, elle l'en retirera à trois heures, et, dans tous les cas, les repos forcés empêchent cet égout à bière de s'engorger; il boit moins, et peut s'arrêter. Quatre heures de réflexion sont aussi salutaires pour la tête que pour l'estomac. On le sait, au surplus; l'ivrogne animé ne cesse pas de boire; l'homme ivre, qui n'a rien *entonné* depuis deux heures, est pris du dégoût de la boisson. Ainsi les règlements sur les tavernes, comme les lois de Moïse, donnent aux intérêts temporels la consécration des institutions religieuses, ce qui constitue le génie des législations : les lois athées sont impuissantes à régler les mœurs. Depuis quatorze ans, de l'aveu de chacun, le nombre des ivrognes a diminué, et les rixes sont moins fréquentes. Ces améliorations n'empêchent pas que je n'aie vu dans le quartier de *White-chapel*, au seuil d'un *gin-house*, deux lurons mettre habit bas, prendre du champ, se camponner sur leurs solides jarrets, croiser les poings et se boxer avec véhémence et dans les règles. Chaque coup rendait un son mat, comme un rocher qui des nues tomberait sur un banc d'argile : un nez fut mis en marmelade; un œil passé au beurre noir se violaça tout à coup. Mais un policeman survint qui entraîna les champions. Autrefois, le boxer faisait fureur, on le cultivait dans les tavernes; mais, à force de casser des têtes, on a procuré l'interdiction de cet art d'agrément. L'art se perd...

C'est beaucoup que d'avoir gagné quatre heures sur les ivrognes du dimanche; mais on en réduirait le nombre bien davantage si l'on payait les ouvriers le lundi, au lieu de les solder le samedi soir. Les sociétés de tempérance n'y ont pas songé.

Un dimanche, après avoir joui tout le matin du spectacle de ce peuple se prélassant en seigneur dans ses rues paisibles, quittant les beaux quartiers solitaires, et Regents-quadrant dont les splendides édifices dessinaient sans obstacle, du haut en bas, leur courbe élégante et grandiose, je gagnai la Cité et pénétrai dans *Temple-Bar*, où l'on achevait l'office. J'entrai, par un portail byzantin, dans une rotonde romane, couronnée de niches ogivales séparées par une centaine de mascarons très-curieux. Ce sont des masques burlesques qui font assaut de grimaces risibles. Pour contraster avec cette gaieté, huit templiers de bronze, avec le haubert, le bouclier, et de sombres physionomies, sont couchés sur leurs tombes, à raz du pavé formé de briques émaillées jaune sur brun, représentant des lions et des chimères. Plus loin, on pénètre dans l'église où priaient les fidèles, au son de l'orgue faisant retentir ces voûtes sacrées de mélodies catholiques. L'encens embaumait la nef, et l'on aurait pu se croire en France. Mais tout cela n'est qu'apparence : l'antique chapelle des Templiers n'est qu'une habile restauration; les masques sont copiés, les chevaliers mêmes ne sont pas anciens, et l'orgue et l'encens jettent un peu de poésie séculaire sur la froide réalité du culte anglican.

C'est un bourgeois de la Cité qui a rétabli, à ses frais, Temple-Bar, une des plus curieuses églises de Londres, où elles se comptent par centaines.

Après la messe, me promenant par la ville, je fus frappé de la quantité de gens qui allaient à la campagne; les omnibus en étaient jonchés; on voyait circuler aussi des tapissières voiturant tout le personnel d'un magasin, endimanché d'une béate allégresse. Leur entrain me gagna; je résolus de franchir les murs. J'avais une visite à rendre, près de Walthamstow, à une très-aimable dame, qui, habitant Paris d'ordinaire, aurait probablement assez d'indulgence pour accueillir un visiteur ce jour-là. Mais où est Walthamstow? je l'ignorais. Fallait-il s'y rendre par terre ou par eau, en voiture ou en chemin de fer? Ces questions ne sont pas d'une facile solution pour qui entend à peine quelques mots d'anglais et ne sait à qui s'adresser; car le nombre des gens connaissant Londres à

fond n'est pas commun, et ceux qui possèdent la carte des environs sont encore plus rares.

Ce n'est pas que chacun, pour vous assister, ne fasse les plus charitables efforts. Les Anglais, chez nous, passent pour inhospitaliers et dépourvus d'obligeance. En vérité, je ne sais pourquoi. Sans rien affirmer à cet égard, je me borne à livrer mes propres expériences. Or, je n'ai trouvé que prévenance, bonne grâce et humeur serviable, partout, dans toutes les classes et sans exception. Nos Français se croient aussi l'objet d'une réprobation complète, parce qu'ils portent de la barbe, et il faut avouer que cette mode est peu goûtée dans un pays où l'amour du rasoir s'étend jusqu'aux prairies. Quand les prés ont la barbe faite deux fois par semaine, un gentleman serait malvenu à ne se point raser tous les jours. En ce qui concerne les pelouses, leur Figaro est un cheval traînant sur l'herbe un cylindre monté sur deux roues par le moyeu desquelles passe un arbre attenant à quatre lames obliques qui tournent en effleurant l'herbe tondue de près. Une machine analogue sert à enlever la boue des rues; seulement, les couteaux sont remplacés par des brosses, et tout est également précipité dans un cylindre.

Mais voilà que nous babillons au hasard, sans plan ni méthode. Il n'est pas question de prés, mais de moustaches. Cet ornement alimente la gaieté britannique. Nous paraissons étranges, on nous regarde, on sourit parfois, mais sans malveillance, à moins que nous ne marchions d'un air tranche-montagne, avec un regard trop assuré. Cette allure, chez nous fréquente, est chez eux si peu de mise, qu'elle surprend dès qu'on revient en France. L'Anglais ne regarde pas autour de lui et n'aime pas qu'on l'envisage avec arrogance. Si l'on est calme, si l'on adoucit son regard, on passe inaperçu avec une barbe d'un demi-pied. D'ailleurs, la fashion commence à adopter les moustaches, qui, près des femmes, sont loin d'être un moyen de plaire : elles trouvent cela fort laid.

Il s'agissait donc de découvrir Walthamstow : j'étais dans la Cité, les boutiques étaient closes, et je faisais fond sur l'obligeance éprouvée des citadins. Il était écrit que je ferais, à cet égard, des expériences très-édifiantes. Voici quelle fut mon Odyssée :

Un marchand de tabac me conseilla d'aller à *Bishop's-gate street*, nº 50, où je trouverais probablement des voitures. Cette rue était loin et d'un accès difficile. Il fallut plusieurs fois demander le chemin, et sur une dernière indication, je parvins à un carrefour où trois rues s'offraient du même côté. Nouvel embarras. On me frappe sur l'épaule; c'était le dernier passant questionné qui, prévoyant mon hésitation, s'était détourné pour me suivre à mon insu jusque-là, pendant près d'un quart d'heure. Il sourit d'avoir si bien deviné, me désigna la bonne route et s'en alla sans attendre mes actions de grâces.

A Bishops'-gate street, il advint que mon premier guide s'était mépris sur le numéro. La maison indiquée ne m'offrit qu'une taverne entr'ouverte, où ayant pénétré, je me vis au milieu d'une troupe de buveurs, gens du peuple, l'œil alcoolisé et les pommettes rubicondes. Superbe occasion pour apprécier l'entente cordiale, je dérangeais. Les entretiens s'arrêtèrent, on me toisa. Au comptoir se tenait un garçon assez borné, dont je me fis malaisément entendre, et que je n'entendis pas du tout. Les pratiques intervinrent; c'était à qui se montrerait le plus empressé; mais chacun prétendant à se faire écouter seul, m'attirait à lui et prenait possession de ma personne. A la fin, le bureau me fut indiqué tant bien que mal. Je fus à la découverte, et ne trouvant rien, je revins au cabaret. Nouvelles explications; j'étais inepte, et ces gens, désolés, se montraient vraiment patients et bons dans leur cordialité familière. L'un d'eux prit un grand parti; jetant un regard touchant sur son verre plein, il le vida à demi, me regarda ensuite, et quittant le cabaret avec un soupir, il murmura : *Come here*, saisit mon bras et m'entraîna dans la rue. La distance était longue, il me conduisit jusqu'à la porte, frappa lui-même et me laissa.

L'heure du départ étant passée, je dus renoncer à mon projet; mais, curieux de sonder à fond la patience de ces braves gens, je rentrai une troisième fois à la taverne, où mon aspect produisit une sorte de consternation. Néanmoins on s'offrit à me conduire derechef; j'annonçai que j'avais trouvé le bureau, et pour compléter mes renseignements, je multipliai les questions, et sur l'heure des départs, et sur la distance, et sur les moyens de retour. Leur bienveillance fut inépuisable, leur bonne humeur sans mélange, leur cordialité parfaite. Et ils étaient gris pour la plupart...

J'offris un verre de rhum à celui que j'avais dérangé, et je bus à la santé de tous. On répondit par un toast aux Français. Je remerciai; ils parurent charmés. Seulement, il y en eut un qui me dit :

— Mossio, vive Louis-Philippe! Mais il fut à l'instant blâmé de cette indiscrétion.

Je n'allai donc à Walthamstow que le lendemain à dix heures. Arrivant au bureau un peu tard et à jeun, je demandai si j'aurais le temps de déjeuner et m'informai d'une taverne. Laissant son comptoir à la garde d'un cocher, le commis de la voiture me conduisit, commanda mon déjeuner et me dit de manger sans inquiétude, me promettant de me venir chercher au moment du départ. Il eut même l'attention de me réserver, au-dessus de la voiture, une bonne place à côté d'un monsieur qui parlait français. Demandez des complaisances de ce genre aux employés des diligences françaises, les plus incivils de tous les commis, et qui, gonflés d'importance, se considèrent, ridicule éminemment administratif, comme des autorités, par rapport au public...

Comme il y avait du soleil, les Anglais s'étaient munis de parapluies, et, pour se garantir de la poussière, ils avaient attaché à leurs chapeaux des voiles de gaze verte qui leur donnaient un faux air d'amazones. Nous dédaignons de tels soins; mais un Anglais qui escalade une impériale porte un coussin sous son bras. Mon voisin, qui lisait dans ma pensée, me dit avec malice :

— En France, vous êtes toujours comme Malbrough qui va-t'en guerre.

Ce garçon-là nous trouvait fort à plaindre.

— Vous possédez tout, observait-il, et ne savez user de rien, et vous vous plaignez sans cesse. Vos impôts sont si légers!...

— Peste! vous en parlez tout à votre aise.

— Voyez-vous ce petit cottage? Eh bien, il verse à l'État environ 500 de vos francs, pour la taxe des portes et fenêtres. A Londres, l'impôt mobilier d'un logement de 3,000 francs s'élève communément au tiers de cette somme.

— Mais vous n'avez pas de si lourdes taxes sur les viandes et les boissons; l'octroi vous est inconnu, et le sel vous revient, au détail, à 1 schelling les vingt-huit livres.

— Pour l'octroi, je pense comme vous. Comment faire cependant? Vous êtes effrayés de toute somme un peu ronde; il faut bien éparpiller l'impôt sur une myriade d'objets, et le retirer sou par sou, ce qui, soit dit en pas-

sant, en rend la perception très-coûteuse. Chaque année, vous travaillez à réduire le budget qui sans cesse augmente, au lieu de chercher à accroître les éléments de la fortune publique. Vos industries sont en baisse, votre pauvreté s'accroît; et plus votre bourse se dégarnit, plus vous aspirez à la liberté, sans songer que la liberté des peuples est proportionnée à leur prospérité matérielle. Aussi, qu'arrive-t-il? Chaque révolution, faite au nom de la démocratie, vous ruine et vous impose un gouvernement moins libéral.



Ce que peut devenir un élève d'Oxford. Costume de chancelier anglais (pages suivantes).

— Votre synthèse n'est pas consolante; mais elle dénote une certaine étude de notre pays.

— Je m'y trouvais après 1848, et je vous faisais la guerre à la façon anglaise : il pourra vous en coûter gros. J'ai dirigé la prise de Lyon.

— Vous parlez par énigmes.

— Notre politique ne prend dans un pays que ce qui nous est profitable. En général, par rapport au continent, elle se réduit à profiter de vos désastres. C'est ainsi que nous nous sommes assimilé la plupart de vos industries, et que nous nous substituons à vous de jour en jour sur la plupart des marchés du globe. Nous tendons à vous faire *mats* sur l'échiquier du monde.

— Bah! il nous reste encore bien des cases vides.

— Trop vides. C'est le succès le plus aisé!... Dans votre patrie, l'on n'a besoin que d'un crédit à courte

échéance, parce que l'on s'enrichit en dix ans, et que l'on ne continue pas à exercer l'état de son père. De là provient que l'on a peu d'intérêt à fonder une renommée durable; par conséquent l'on fraude sur tout, on falsifie tout pour achever plus tôt sa fortune. Aussi, votre commerce est suspect sur tous les marchés; le nôtre est d'une loyauté parfaite, non que nous soyons plus honnêtes, mais notre intérêt le veut ainsi. Rien n'est donc plus pénible aux nations que de ne pouvoir se passer de vos produits. D'où il succède, que tout article par nous offert en concurrence, est à l'instant préféré. Après votre *glorieux* Février, la fabrique lyonnaise souffrit, les ouvriers manquèrent d'ouvrage; on ne sut faire aucun sacrifice, et je songeai à tirer parti de la situation. Après en avoir conféré avec le premier lord de la Trésorerie et le président de la Cour du commerce, je traversai la France. Mais vos ouvriers sont patriotes; les embaucher était difficile, et je ne voulais que les plus habiles. On m'envoya *du renfort*... et les émeutes vinrent tout empirer. J'ai expédié, par la Suisse, le Rhin et la Belgique, trois cents des meilleurs ouvriers en soierie, et depuis lors, à un second voyage tant à Lyon qu'à Saint-Étienne, environ sept cents autres travailleurs. Déjà nos fabriques d'étoffes et de rubans sont en pleine activité; leurs produits rivaliseront bientôt; ils finiront par vous débouter. Voilà comment j'ai pris votre ville de Lyon.

— Vous êtes donc bien riche, et furieusement patriote?

— Riche, de l'argent de l'État, qui sait en fournir aux utiles entreprises; patriote, avec la ferveur d'un néophyte: je suis né à Châtellerault, et Anglais naturalisé. Mais il faut ajouter que ma mère est du pays de Galles. L'intelligence, l'activité, sont d'un emploi trop rare en France, où l'on n'en tient compte; je suis entré au service de l'Angleterre, et n'ai jamais servi qu'une patrie. Mais ici que de ressources, et quels hommes d'État! Il m'est facile de vous en donner une idée par une simple anecdote.

— Je vous écoute.

— Lors du traité de la quadruple alliance, je me trouvais à Madrid au moment où il s'y débattait certaine question trop longue à expliquer et dont la solution, tranchée sans vous, contre vous, même, demandait beaucoup de promptitude. Il fallait conclure avant que votre gouvernement fût mis en éveil. Votre ambassadeur fut prévenu à temps, j'en fus instruit par hasard. Il allait dépêcher un courrier à Paris; la combinaison échouait si l'on ne gagnait quelques heures. Sans perdre une minute, je prends un cheval, et courant à bride abattue à la première poste, je retiens et fais partir tous les chevaux. J'agis de même à la seconde et je détourne les relais jusqu'à la frontière. L'estafette française fut attardée de quatorze heures. Je me hâtai de revenir, ma bourse était à sec et j'étais parfaitement tranquille. En effet, sur mon rapport, notre ambassadeur me félicita, me fit compter 40,000 francs, et m'accrédita, avec un traitement fixe, en qualité d'agent secret. Qui donc oserait, à ses risques, rendre un pareil service à la France? Eh bien, chez nous, tout sujet anglais est à même d'agir de la sorte en toute sécurité; indemnisé s'il échoue, récompensé s'il a réussi.

— Est-ce ainsi, demandai-je, assez dédaigneux, que vous avez conquis vos lettres de naturalisation?

— Non; rassurez-vous. Votre question procède d'un esprit chevaleresque; vous ne saurez pas faire votre chemin.

— Vous êtes, je l'avoue, admirablement corrompu.

— Nous ne vendons jamais à faux poids; nos denrées ne sont point sophistiquées; les vôtres le sont toutes, sans exception. Quant à nos principes, les voici: Tout pour le pays, tout pour la vieille Angleterre, ***Rule Britannia!...*** Vous le voyez, j'ai gardé le franc babil de la patrie de mon père, et je vous instruis sans réserve ni scrupule. Qu'en résultera-t-il? Vous écrirez notre entretien, car telle est votre mission; nul n'en profitera, et, pour se dispenser d'y rêver, l'on se raillera de votre récit.

— Où diantre avez-vous pris que je fasse profession d'écrire?

— Rien de plus simple. Mes paroles ne vous frappent que par le côté paradoxal; mes critiques, au travers de votre patriotisme, ont une saveur dont l'âcreté vous plaît; causeur de votre nature, vous m'écoutez avec une attention gourmande et vous jouez la bonhomie. Vous restez pensif un moment, comme un homme qui met ses impressions en ordre, et la question qui succède à ces pauses s'offre dans la série logique des idées. Vous glanez, vous recueillez; que faire de ces provisions-là, sinon de la prose? Enfin, vous projetez sur les campagnes des regards froids et attentivement prolongés, qui dénotent l'étude. Allons, vous êtes un littérateur.

— Et vous en êtes un autre, mais, échoué sur l'écueil de la réalité. Votre activité n'est point dans l'imagination, elle est dans l'esprit et constitue tout l'homme. Votre héros, c'est vous-même, et ce héros, la vie pratique l'a absorbé. Cependant, par un reste d'habitude, vous brouillez des observations pour votre agrément. Je crois à votre campagne de Lyon; quant à l'anecdote de Madrid, je la connaissais; vous n'en êtes pas le véritable auteur, mais le metteur en scène. Instrument souple et caché, vous ne réussirez qu'à être riche, à la condition de faire le sacrifice de la renommée.

— J'y consens de bon cœur. Tenez, il n'y a rien à moissonner là-bas; vous devriez vous faire Anglais!

A ces mots, je partis d'un grand éclat de rire.

— Très-bien! reprit-il; vous avez plus d'espoir que d'amertume, et vous possédez une position.

— Fort humble, je vous le jure; mais je sais me borner.

— Adieu donc, bon courage! nous voici arrivés à l'angle du chemin de Walthamstow.

Le temps avait passé très-vite, grâce à la bizarre faconde de ce compagnon de hasard. Son entretien contenait des faits singuliers; je l'écrivis en l'abrégeant, mais sans y rien ajouter.

La voiture m'avait déposé sur une route solitaire, bordée de grands ormes secoués par le vent; le terrain était sablonneux; le pays ressemble à la plaine Saint-Denis, avec plus d'ombrages; et un coteau bas, du côté du midi, le sépare de Londres.

Çà et là, sur le chemin, se succédaient quelques cottages, et j'ignorais la situation précise de celui de Mme F... Je pris le parti de sonner à toutes les grilles. Dès la première, je reconnus mon erreur, en voyant accourir sur le seuil le personnel d'un pensionnat de jeunes filles. Plus loin, autre *boarding-school*; ailleurs, troisième pension, et de même partout. Un facteur de la poste me tira d'incertitude en me désignant le logis demandé. Je sonne, j'entre: nouveau pensionnat!

On sait que les familles anglaises sont fort nombreuses; on y compte les marmots à la douzaine. Or, dès qu'un étranger apparaît, les petits garçons, honteux et timides, s'enfuient se cacher; tandis que les filles, déjà pourvues de l'assurance propre à leur sexe dans ce pays, accourent, curieuses de regarder le visiteur. Dans une de ces prétendues pensions, j'eus le temps d'apercevoir, par une fenêtre basse, quatre petites filles, alignées de front et

dressées à marcher droit, le buste effacé, les coudes au corps et l'œil fixe, par un sergent instructeur de l'infanterie de la reine. Dès lors, je m'expliquai pourquoi les soldats m'avaient paru marcher comme les dames anglaises; c'est que celles-ci sont stylées à l'école des fantassins.

Il me fut très-doux de rencontrer, au cottage de Walthamstow, une aimable personne, qui unit à la gravité des mœurs anglaises les grâces de l'esprit français, et auprès de qui je retrouvai cette bienveillance épanouie qui distingue l'accueil de nos compatriotes. Presque aussitôt le fils de mon hôtesse vint tout rondement m'embrasser comme un vieux camarade, ce dont j'eus le cœur un peu dégourdi, tout gelé qu'il était depuis un mois par le contact des produits si bien cristallisés de l'éducation britannique.

C'est que là-bas les enfants sont élevés en serre froide par l'institutrice, qui, pour mieux les *réussir*, éloigne d'eux l'influence des parents, et ne quitte jamais la couvée. Elle vit avec eux le jour et la nuit. La mère assiste silencieuse à certaines leçons, dans le *scool-room*, et remonte seule à son appartement. Dans les maisons anglaises, où les mœurs viennent se mouler, la cave appartient aux cuisines et à la domesticité. Improprement ici désignée, cette cave, pareille à une crypte, est séparée de la rue par un fossé en maçonnerie protégé par une grille, dans lequel les croisées prennent jour. Ainsi, dans les rues neuves, entre la façade des maisons et le trottoir, il y a un espace vide de deux à trois mètres de largeur. La grille est interrompue devant la porte du logis, qui sert d'entrée aux maîtres, et le service a son escalier particulier, pris sur l'épaisseur du terrassement. Sur la façade postérieure du bâtiment, on a ménagé d'ordinaire une petite cour à la hauteur des cuisines; le rez-de-chaussée du côté de la rue devient un premier étage sur le derrière. Donc les maîtres entrent, sortent, reçoivent, le tout à l'abri de la curiosité des domestiques. Le rez-de-chaussée contient la salle à manger et les appartements destinés à l'enfance; le salon, les chambres de maîtres occupent l'étage supérieur. Fontenelle, qui n'aimait pas les marmots, eût goûté cet arrangement, justifié à demi par la surabondance des enfants dans chaque famille.

Mais cet austère usage souriait moins à M<sup>me</sup> F..., qui adore son fils et possède assez de tact et d'esprit pour le gâter sagement. Aussi contraste-t-il d'une manière avantageuse avec le sauvage petit troupeau de sa belle-sœur. Les enfants mangent à part, à d'autres heures que leurs parents; mais ces derniers, mettant à profit le dîner de la petite famille, en prélèvent, sous le titre modeste de *goûter*, les substantielles prémices. Je fus convié à cette collation, trait-d'union entre le déjeuner et le dîner. Elle se composait de bœuf à l'étouffée, d'un saumon, d'un plat de jardinage et d'un gâteau... mural. Tels sont les délassements d'un estomac britannique.

De retour à Londres, je remarquai, à l'angle de Fleet street, la boutique du *Sunday-Times*, journal du dimanche à l'usage du peuple; laquelle boutique, fermée la veille, m'avait scandalisé par l'insolence des placards dont la devanture était souillée. Le samedi précédent, sir Robert Peel avait soutenu contre lord Palmerston, à propos de l'affaire de Grèce, sa dernière lutte. Redoutable, éloquent comme toujours, il avait néanmoins reçu un échec, et le *Sunday-Times* couvrit d'opprobre ce nom respectable. Nous n'avons pas l'idée de cette licence grossière. Sous les rubriques de TRIUMPH ! ! ! de SHOCKING ACCIDENT AT S. ROBERT PEEL, ce noble champion des idées progressives était traité de *renégat*, de *criminel*, de *lâche*, de *traître*, d'*atroce*, et autres aménités.

Or, à l'heure même où je déchiffrais ces indignités, Robert Peel, revenant du palais Buckingham, et traversant Saint-James-Park, était lancé sur le sable de *Constitution-Hill* par son cheval, qui, en retombant sur lui, écrasait à deux reprises le corps du célèbre orateur. Donc, le *Sunday-Times* se hâta le lendemain de gratter ses affiches et de les remplacer par des placards élogieux tout aussi excessifs. La foule se pressait pour lire le bulletin sanitaire du malade; la consternation était à son comble. Londres passa trois jours dans une angoisse profonde. J'ai vu des gens aller cinq fois par jour prendre des nouvelles à la porte de Robert Peel. Le petit jardin de White-Hall était sans cesse encombré d'une foule morne, silencieuse; et, à minuit, en rentrant chez moi, je retrouvais encore ces ombres inquiètes. Un soir, on répandit le bruit que le mal avait empiré; la reine devait se rendre à Covent-Garden, et, dès six heures, une foule épaisse jonchait les trottoirs des rues, de Kings street à l'extrémité de Pall-Mall, environ l'espace d'une demi-lieue. — Si la reine sort, disait-on, l'état du malade n'est point désespéré.

Cette foule se tint là, patiente, immobile, jusqu'à dix heures. L'équipage royal ne parut pas, et le peuple s'écoula dans un silence lugubre. En revenant au logis, tristement impressionné de cette douleur publique, si honorable pour le représentant et pour ses mandataires, je passai sous les fenêtres de l'hôtel de M. Peel. La nuit était fort noire, les groupes muets et tournés vers la grille, séparée, par un petit jardin, de la maison au rez-de-chaussée de laquelle brillait d'une lueur faible un seul flambeau.

—Cette nuit, pensai-je, est plus sinistre que les autres...

Sans savoir à quelle fin, j'attendis... Au bout d'un instant, un policeman sortit de la maison, et vint jusqu'à la grille, dont chacun se rapprocha sans bruit. L'homme dit en anglais, d'une voix calme :

— Il est mort...

Je tirai ma montre; elle marquait dix heures et cinquante minutes.

Soudain, la foule s'éparpillant disparut à grands pas, sans qu'on entendît articuler une syllabe. Une heure après, Londres entier connaissait l'événement et prenait le deuil du plus grand de ses hommes d'État.

On se figure difficilement chez nous ce que furent la consternation publique et l'effet de cette douleur unanime. Les visages étaient abattus, les rues silencieuses, les affaires languissantes; toutes les nuances des opinions s'étaient effacées. En Angleterre, où l'opposition n'est point absolue ni systématique, mais inhérente à la question du moment, elle est aussi régulière, aussi salutaire, aussi *gouvernementale* que le cabinet même, et l'accord subsiste sur tous les principes fondamentaux. Telle situation rend les torys nécessaires, telle autre rend plus opportune la direction des whigs; mais les deux partis, également nationaux et désintéressés, coopèrent à la même œuvre. Peel mourant était, pour la patrie une et indivisible, un guide éprouvé qui tombe, une gloire qui s'éclipse, un flambeau qui s'éteint.

La puissante et profonde unanimité d'un sentiment si juste, spectacle si étrange pour un Français, inspirait une haute idée de la conscience politique et de l'intime accord des éléments divers de la société anglaise.

Le lendemain matin, au lever du soleil, j'allai réveiller mon vieil ami Evariste F... que l'on rencontre volontiers

partout ailleurs que chez lui. Nous avions jadis fait ensemble quelques centaines de lieues sous un autre ciel, et l'avant-veille, je l'avais rencontré dans la rue sans surprise, comme douze ans plus tôt sous la bâche d'un *corricolo :*

— Où donc allons-nous? demanda-t-il en se frottant les yeux.

— Nous partons pour Oxford.

— *Per Baccho!* s'écria-t-il, c'est une idée !

Et tout en fredonnant certain couplet de l'opéra de l'*Eclair* sur l'*Université d'Oxford*, il mit ses guêtres avec célérité.

Le train direct franchit si rapidement les soixante et trois milles qui séparent Londres de la ville des écoliers, qu'au bout d'une heure et demie, découvrant à droite,



Oxford. Escalier de Christ-Church-college.

derrière une rangée d'arbustes, un dôme, des campaniles, une flèche et des tours, nous nous interrogions sur le nom de cette ville inconnue, quand un monsieur long, fluet, et tout de noir habillé, s'écria : — Nous arrivons à Oxford.

C'était un homme de cinquante ans, d'un aspect professoral : figure anguleuse, nez pointu fait pour sarcler le jardin des racines grecques ; lèvres minces, affilées au latin; œil de coq, dressé à la vigilance. Il avait pris place à côté de nous à la station où nous avions laissé, sur la gauche, le chemin de Bristol pour prendre l'embranchement d'Oxford. Notre isolement, notre presque ignorance de la langue du pays l'émurent.

— Ces Français sont vraiment étourdis! disait-il à sa femme et à sa fille en anglais que nous n'étions pas censés comprendre ; ils ne doutent de rien.

Puis, se tournant vers nous :

— Comment allez-vous faire? les écoles sont en vacance, et je n'ai personne à qui vous recommander. Les guides d'Oxford ne parlent pas français, les habitants de la ville non plus ; vous n'êtes vraiment pas prudents, et si vous ne m'aviez rencontré par hasard pour vous piloter, vous risquiez de revenir sans avoir rien vu.

Nous nous confondîmes en remerciements.

— Je ne suis pas moi-même, poursuivit-il, entièrement maître de mon temps. Nous allons pour affaire d'importance à Oxford, d'où nous partirons ce soir. Néanmoins, vous ne pouvez être abandonnés de la sorte, et je tâcherai... Vous êtes d'âge à marcher vite. Mais enfin, comment aviez-vous compté vous en tirer ?...

— Monsieur, répondis-je, on ne m'a jamais vu désespérer de l'imprévu : nous comptions sur vous, et nous vous attendions avec confiance et tranquillité.

— La foi dans la Providence est une vertu, quand elle ne va pas jusqu'à la présomption. Qu'allez-vous voir à Oxford ?

— L'alme, inclyte et vénérable Université.

— Curiosité d'artiste, en un mot. Le collége de l'Université... Mais on en compte vingt-deux, de colléges de l'Université ! Oxford n'est qu'un concile de colléges.

Il pensait nous terrifier.

— Oh ! murmura Evariste; nous avons bien fait de venir ici.

— L'essentiel, pour des étrangers, c'est de visiter les plus beaux et les plus curieux. Je vais vous y conduire successivement, vous recommander à chaque porte, et en me quittant vous reverrez le tout à loisir.

Voilà un homme comme on en voit peu, et un Anglais comme il s'en trouve beaucoup. Dès que l'on eut mis pied à terre, notre cicérone bénévole déposa sa famille avec son petit bagage dans une maison, et sans perdre de vaines paroles, il s'allongea comme un limier le long du mur de *Saint-Aldate street.* Nous le suivions avec peine, jusqu'au moment où nous nous décidâmes à courir derrière ce compas ambulant, qui arpentait à pas d'autruche.

En peu d'instants, par des cloîtres étranges, sous des voûtes gothiques et des passages bizarres, en traversant des cours, des jardins, des arcades, nous eûmes accompli le tour de la ville, assez pelotonnée et peuplée de vingt-huit mille âmes. Nous entrevîmes éblouis, le long de ce chemin fantastique, des miracles d'architecture, des profils admirables, des pignons, des ogives, des statues, des palais cloîtrés de tous les siècles, de Guillaume le Conquérant à Charles II. Plus étrange, plus somptueux, plus imprévu que Bruges ou Nuremberg, Oxford est une des merveilles de l'art du moyen âge.

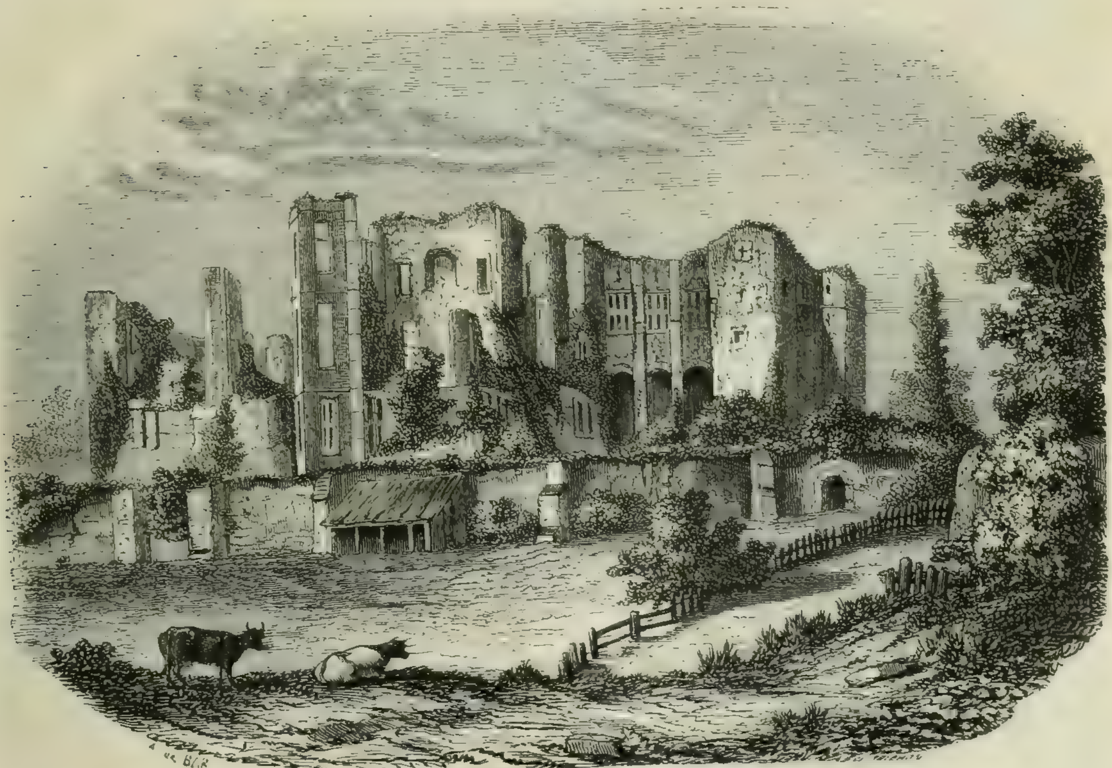
Tout en multipliant les explications, notre protecteur examinait sa montre à chaque pas, répétant : — C'est que je suis bien pressé... Allons, venez vite encore de ce côté... (Et il redoublait le pas. Nous soufflions comme une locomotive qui file à vapeur perdue.) Grand Dieu ! reprenait-il, plus que dix minutes! si j'allais manquer la leçon d'architecture byzantine ! que penserait l'illustre docteur Speaghulf !

Il eût été bienséant de lui rendre la liberté : nous fûmes impitoyables; les bons voyageurs immolent tout à leurs desseins, et sa mésaventure nous était trop utile. En y réfléchissant, je m'applaudis de cette stoïque fermeté. — C'est, disait-il, que le docteur Speaghulf fait aujourd'hui une leçon d'archéologie à la cathédrale, sur ce monument même, et vous comprenez...

— Qu'elle sera fort intéressante, sans nul doute.



Le château de Warwich. (Pages suivantes.)



Ruines du château de Kenilworth. (Pages suivantes.)

— Combien je voudrais pouvoir vous y conduire! Mais il faut être connu, présenté, invité, et à cette heure, je n'ai plus le temps de le prévenir; et d'ailleurs...

Peu s'en fallut qu'Evariste, avec le dévouement du Chat-Botté, ne fit de moi chétif un Carabas d'érudition.

J'eus le temps de le calmer d'un signe, et nous achevâmes la tournée d'Oxford. Après quoi, notre digne et respectable guide essuya son grand front, nous serra la main d'un air satisfait, reçut nos remerciements très-vifs, et se sauva bien vite, en nous criant: — Surtout, jeunes gens, ne faites plus de ces imprudences-là!

— Pauvre cher homme! grommela Evariste, nous poussons la prudence jusqu'à la férocité.

L'origine d'Oxford se perd dans la nuit des temps. La ville était déjà vieille en 729, lorsque le noble Didanus, ayant perdu sa femme Saffrida, fonda une église et un couvent dont il donna la direction à sa fille Frideswide, qui, canonisée depuis, devint la patronne de la cathédrale, où sa tombe existe encore. Cette métropole, d'un style roman très-ouvragé, ornée de belles tombes du douzième et du treizième siècle, et où j'admirai les plus anciennes stalles gothiques que j'aie jamais vues, ainsi qu'une vaste croisée ogivale en style flamboyant, chose commune en France, mais unique en Angleterre; cette métropole curieuse a servi d'église au couvent de Sainte-Frideswide jusqu'à 1522. A cette époque, Wolsey persuada au prieur de céder au roi son prieuré, et Clément VIII ayant approuvé cette transaction, le cardinal, dévoué aux intérêts d'Oxford où il avait étudié et professé, obtint d'autres suppressions, et fonda ou reconstruisit divers colléges. Il installa, dans les vénérables bâtiments de Sainte-Frideswide, spécimens de toutes les architectures, de la maçonnerie saxonne jusqu'au portique grec, un collége dédié au Sauveur, sous le nom de *Christ-Church college*. Les lettres-patentes du roi confièrent à des chanoines réguliers l'enseignement des lettres divines, du droit civil, des arts libéraux et de la médecine. Voilà de l'unité, s'il en fut jamais.

Aussitôt l'on se mit à bâtir, avec un luxe prodigieux, sur les devis et plans de Wolsey lui-même. C'était à coup sûr un homme de goût que ce magnifique parvenu. Rien de plus imposant que cette immense cour gothique avec ses gazons verts, son campanile plus moderne, sa maison capitulaire du treizième siècle, sa vieille bibliothèque du quinzième, sa librairie nouvelle du temps de Charles Ier, et surtout son magnifique réfectoire, nef d'église éclairée par de grandes ogives ornées de charmants vitraux. Cette salle est l'œuvre de Wolsey. On y arrive par un escalier de la renaissance, dont la cage voûtée, portée sur un pilier grêle et svelte, imitant un faisceau de lianes qui se divisent au sommet en rameaux rayonnants, est fleurie de rosaces et de culs-de-lampe d'un effet exquis. La salle elle-même a cent cinquante pieds de long sur quarante, et cinquante de hauteur; le plafond en chêne sculpté est étoilé d'armoiries. Cent portraits historiques décorent ce réfectoire boisé et meublé à l'antique, où Wicleff soutint ses doctrines, où le prince régent reçut en 1815 les chefs des alliés après la capitulation de Paris.

Ce collége est l'un des plus vastes et des plus somptueux. Le collége de l'*Université*, proprement dit, est d'un aspect plus étrange encore, avec ses deux cloîtres gothiques dont l'un est revêtu, jusqu'au sommet, de massifs d'alaternes en espalier, de lierre et de touffes de roses. La pierre en est vieille et très-écorchée. A côté de cette cour du quatorzième siècle s'ouvrant sur des jardins, il en est une autre plus sévère, environnée de petites fenêtres à plein cintre, groupées et encadrées deux par deux, d'un cordon qui trace une large grecque. Rien n'est plus imposant. L'Université existait déjà au neuvième siècle, sous Alfred le Grand, qui lui concédait le huitième de son revenu. Un peu plus tard, au treizième, Mathieu Pâris signalait à Oxford la présence de 3,000 étudiants, et cette Université n'avait pas encore été enrichie des dons de Guillaume de Durham ni d'Elisabeth de Montaigu, qui l'élevèrent à une haute splendeur.

Mais comment décrire les merveilles d'Oxford? Il faudrait un volume et des centaines de gravures pour en donner l'idée. Passons donc légèrement sur *Magdalen college*, avec son cloître chargé de colonnettes enlacées de lierre, sa chapelle fleurie, son réfectoire sarrasin, revêtu d'une boiserie en chêne, de 1521; ses jardins animés d'eaux vives qui jaillissent sous des arbres séculaires. Sur *Merton college*, l'un des plus fantastiques, avec son abside, sa physionomie d'abbaye, de forteresse et de manoir; ses jolies cheminées couronnées de trèfles; sa double cour où s'épanouit sur un corps de logis austère, un pavillon, premier-né de la renaissance en fleur; et son cloître sombre, égayé sur les toits par un chapelet de lanternes vénitiennes. Merton, mystérieux comme Venise ancienne, et splendide comme Florence, entr'ouvre avec coquetterie le péristyle de sa chapelle orientale, plantée d'une forêt de colonnettes groupées comme des tuyaux d'orgue.

On ne doit pas omettre *Saint-Johns' college*, en face de la vieille tour romane de Saint-Michel. Le gothique s'y montre à son automne, attristé, défleuri; mais on y admire une très-belle cour du temps de Charles Ier; sa statue, celle de la reine Henriette illustrent le portail, flanqué de galeries sur arcades, égayées d'une légende où se déroulent des amours et des figurines en demi-relief, qui supportent gaiement les bustes antiques, nichés aux entrecolonnements.

*New-College*, le plus majestueux de tous, date du règne d'Edouard III; son église admirable est décorée de stalles fort belles. On y conserve encore la crosse du fondateur, Wilhelm de Wykham, évêque de Wyton. Le fond du chœur est singulier: il se compose de quatre étages d'ogives découpées à jour sur une muraille plane. L'orgue du temps, en chêne sculpté, a été restauré habilement.

Il faut renoncer à parler d'*Oriel college*, dont les bâtiments festonnés se couronnent d'une file de pignons légers; d'*All Souls college*, d'un style presque bourguignon, qui possède un portail mauresque et deux ailes crénelées, à demi cachées par un tronc de houx, gros comme Henri VIII. Ce houx s'entremêle au lierre et aux replis d'un figuier trapu.

Laissant les colléges de *Pembroke*, de *Lincoln*, de *Wadham*, de *Corpus*, de *la Reine*, de *Jésus*, de la *Trinité*, d'*Exeter*, et celui de *Balliol*, fondé par le père de l'infortuné roi d'Ecosse, nous ne dirons qu'un mot de la *Divine Ecole*; ainsi nomme-t-on le collége de théologie.

Elle existait, sous la direction des moines, avant les incursions des Saxons et des Danois. C'est sous Henri VIII et son successeur que cet établissement acquit son plus vif éclat. Wolsey, Bodley, Selden, le duc Humfroy de Glocester le dotèrent richement. On y éleva un dôme, des clochetons, des cloîtres, des palais. Mais la perle des écoles, c'est la *Bibliotheca Bodleiana*, célèbre dans le monde savant. Elle occupe trois corps de logis, contient des livres rares, des portraits curieux. Toutefois, elle est d'un aspect moins saisissant que la salle *Selden*, élevée et

appropriée à son usage du temps d'Erasme. Rien de plus bizarre, de plus recueilli que ces plafonds peints, ces vitraux enchâssés de plomb, et ces bureaux massifs appuyés contre les rayons, de telle sorte que l'érudit, en écrivant, n'ait qu'à tendre la main pour atteindre les volumes. Tout est divisé par cases et compartiments en boiserie de chêne, formant des cabinets isolés ; les murs sont ornés de portraits divers, et entre autres, de celui d'Erasme, grand comme nature, et avec les deux mains, par Holbein. C'est le meilleur des portraits du plus ancien précurseur de Voltaire.

Dans cette salle vénérable, où lisaient quelques étudiants en robe noire et en bonnet carré, l'on se croyait transporté au temps de Mélanchton, de Morus ou de Luther.

N'oubliez pas de visiter *Saint-Peters church in the east*, très-vieille église, avec une crypte presque romaine sur huit piliers souterrains ; ni la galerie neuve de l'Université, au sommet de la ville. Elle contient une collection de dessins originaux, réunie autrefois par Lawrence, et acquise depuis, au prix de 7,000 livres (175,000 fr.), à la faveur d'une souscription à laquelle le comte d'Eldon contribua pour 4,000 livres. Soixante-dix-neuf dessins de Michel-Ange, cent soixante-deux par Raphaël, rendent fort précieuse cette galerie, où l'on admire, en outre, quelques peintures gothiques de Simon Memmi, de Ghirlandajo et de Masaccio.

Dévolu aux écoles secondaires, Oxford concentre à peu près tout l'enseignement transcendant. Hors de là, les seuls colléges importants sont ceux d'Eaton et de Cambridge. Les études universitaires sont complètes et comprennent les facultés de droit, de théologie, le programme de notre Ecole normale et de l'Ecole de médecine. Londres, pourtant, possède une Ecole de chirurgie et quelques petits colléges.

La jeunesse d'Oxford est, dit-on, pédante et dépensière ; c'est un lieu d'études et de plaisirs coûteux. Rien de plus singulier que de voir circuler dans ces rues antiques des écoliers en rabat, la robe plissée sur le dos, doublée en soie et munie de longues manches ouvertes, froncées sur l'épaule. Ils sont coiffés d'un bonnet noir collant à la tête, lequel bonnet, tombant en pointe sur la nuque, est couvert d'un carré d'étoffe plat et garni d'une houppe de soie. Il y a des écoliers rouges et des écoliers violets.

Oxford est un monument unique, merveilleux, et trop peu visité. Pour compléter l'impression qu'on y ressent, les carillons sont sans cesse en branle ; car tout étudiant riche, passant examens ou thèses, fait carillonner ses victoires. On nous avait dit vrai : notre littérature, notre langue sont ignorées à Oxford ; la librairie la plus achalandée ne nous offrit, en fait d'ouvrages français, que *Moustache* et *Sans-Cravate*, par M. Paul de Kock, ainsi que l'*Art de plaire...* par Eugène Sue.

Après avoir erré jusqu'au soir dans cette cité du moyen âge, nous regagnâmes le chemin de fer, qui mit cinq heures à nous faire parcourir la distance franchie le matin dans l'espace d'une heure et demie.

C'est mal à propos que notre anglomanie préconise la rapidité et l'excellente administration des chemins de fer de la Grande-Bretagne, livrés sans contrôle aux Compagnies, maîtresses absolues et tyranniques des voyageurs. Bien que les tarifs soient fort élevés, pour peu qu'un intérêt attire le public sur un certain point, ce jour-là les prix sont augmentés. Qu'il survienne une fête, un marché dans une ville lointaine, où grand nombre de gens sont forcés de se rendre, l'administration supprimera les wagons de troisième classe, pour contraindre la foule à subir le prix des voitures de seconde. En d'autres occasions, l'on supprimera celles-ci, pour ne laisser que les places de la première classe à la disposition du public.

Les places les moins chères sont à découvert ; sous de pareils cieux, on ne saurait rien imaginer de plus barbare. Les secondes, où l'on est adossé à des planches de chêne, et assis sur un banc de chêne non rembourré, sont aussi sales que des musées, et souvent garnies de portières non vitrées, fermant, par conséquent, au moyen de volets de bois. A Londres, non-seulement la pauvreté est subie comme une infortune, mais encore elle s'expie comme un crime.

Les trains ordinaires se chargeant de marchandises, on s'arrête parfois une demi-heure aux stations pour hisser des fardeaux ou déposer des ballots et des caisses. Ces stations sont si nombreuses, qu'elles triplent la longueur du trajet ; et, si l'on aperçoit de loin un voyageur attardé, on l'attend avec une patience digne des cochers de nos anciens coucous des environs de Paris. Dans la crainte que les voyageurs munis de simples billets de wagons n'envahissent les diligences ou les coupés, les administrations ont imaginé un déplorable expédient. Vers la fin de la dernière station, un quart d'heure avant l'arrivée, on s'arrête, et les employés, passant en revue les voitures, viennent demander à chacun son billet. J'ai vu pratiquer cette cérémonie à Brighton, un dimanche : trois collecteurs recevaient les *tickets* de deux mille touristes, exposés à découvert au soleil du midi, entre un mur et un pan de rocher.

Ces lenteurs, ces ennuis sont supportés avec une résignation stoïque par les Anglais dont la situation normale est d'être sur les chemins. Une fois hors du logis, une fois lancés, ils perdent de vue le prix du temps. C'est pour eux l'idéal ; et ils étaient dignes d'improviser ce vers devenu banal :

La vie est un voyage...

Un soir que je dînais chez mon ami W..., près de *Burlington-Arcade*, avec son frère, il survint les deux fils de ce dernier, jeunes gens, l'un de seize, l'autre de dix-sept ans. Pendant le repas, on se mit à causer de l'Allemagne, des bords du Rhin, de la Hollande... Les enfants écoutaient avec un visage épanoui ; si jeunes encore, ils se préparaient à parcourir ces contrées Ils reçurent de moi quelques renseignements, et me prièrent de leur tracer un bon itinéraire, ce que je fis séance tenante. A la fin du dessert, on se lève :

— Je crois qu'il est l'heure, dit M. W..., ne vous faites pas attendre.

Après s'être excusés d'être obligés de me quitter si vite, les jeunes gens gagnent l'antichambre, prennent chacun un petit sac de cuir noir et une casquette.

— Ils vont à la campagne ? demandai-je.

Ils allaient au Tyrol, à Dresde, à Berlin, à Cologne, à Amsterdam, et s'éloignaient pour six mois, aussi peu émus que s'ils fussent sortis pour se rendre au spectacle. De la part des parents, nul fracas d'adieux, point de recommandations. L'oncle leur serra la main, en disant : *God evening !* le père leur souhaita tendrement un bon voyage et leur donna la main, sans les embrasser. Je savais les Anglais antipathiques à l'accolade : mais j'ignorais jusqu'où s'étendait cette répulsion.

On revint s'asseoir et l'on parla d'autre chose. Cependant les deux frères avaient été égayés par l'aspect de ce

départ ; leurs yeux brillaient, animés des souvenirs de la jeunesse. Cette joie me fut expliquée.

— C'est le premier voyage de nos enfants ; voilà qu'ils entrent dans la vie...

— Je me revois à leur âge, partant pour notre promenade d'Italie... Vous le rappelez-vous, mon frère ?

— Quel heureux temps !

Ils effleuraient ce doux souvenir avec une mélancolie souriante, comme on revient à la pensée de ses premières amours.

M. W... m'engagea à l'accompagner à une soirée où il ne pouvait se dispenser de paraître ; et, comme je m'excusais sur mon costume négligé :

— Je vous ferai, ajouta-t-il en souriant, passer pour un original.

On peut juger si je rejetai cette proposition, qui, du reste, montre à quel point la sévérité de la tenue est rigoureuse.



Le comte de Leicester.

— Bah ! murmura-t-il, vous êtes moins Français que je ne l'aurais supposé.

Ces petits piéges sont finement déguisés. L'ami W... me recommanda fort de visiter les castels féodaux de Warwick et de Kenilworth, situés à cent milles de Londres, au centre même de l'Angleterre, et je répondis :

— J'irai demain.

Vers minuit, comptant trouver Evariste F... à souper au restaurant français, je gagnai Hay-Marcket, et je finis par découvrir mon homme à une table solitaire, masqué par une hôtesse énorme qui causait avec M. Caussidière, trop gros, sur une chaise trop exiguë. L'ancien fonctionnaire de la terreur blonde et innocente de Février a engraissé dans l'exil. Sa face pleine, souriante et colorée a gardé son expression d'épaisse bonhomie, démentie par le trait fuyant d'un œil voilé, mais subtil.

Ma proposition s'offrait à propos. Kenilworth et Warwick avaient été vantés, ce jour-là même, à mon compatriote, par notre ami Louis Haghe, peintre distingué et le premier aquarelliste de ce pays, qui excelle à manier les couleurs à l'eau, et où ce genre est tellement goûté, que deux Sociétés ont réussi à établir en concurrence des expositions rivales permanentes. Plus solide, aussi habile, aussi brillant dans ses procédés que Wild, miss Setchel, Davidson, S. Robins, Fielding et Landshire, Haghe, natif de la Belgique, est plus près de la nature, compose avec plus d'art, et procède des écoles flamandes. Son ton est très-monté, son fini large, son effet profond, et son dessin pur. Ses aquarelles sont de véritables tableaux justement admirés.

Nous nous rendîmes de bonne heure, munis des renseignements de cet honorable artiste, au rail-way de Birmingham, et notre fidèle étoile envoya près de nous, à la dernière station, le guide qui nous manquait. C'était une jeune Française, laideron plein de physionomie, de vivacité et d'obligeance.

— Des compatriotes ! s'écria-t-elle ; rare et bonne aubaine pour une exilée !

La connaissance fut bientôt faite ; elle descendit avec nous et nous conduisit, par des sentiers connus, aux ruines de Kenilworth. Chemin faisant, elle nous apprit qu'elle s'était mariée en Angleterre, et qu'elle habitait Rucby, petite ville du voisinage. Elle savait Paris à fond. Evariste est du Mans ; tous les amis d'Evariste lui étaient connus. Je suis de Besançon ; elle me parla de la ville, des habitants, et devisa de la chronique provinciale, comme une Comtoise. Elle me nomma de même quelques-uns de mes amis de Lyon. Nous étions stupéfaits, mais trop discrets pour la questionner. A la porte de Kenilworth, cette petite fée nous tendit la main, nous souhaita beaucoup de plaisir, et disparut vite comme un farfadet. Mal revenu de sa surprise, mon compagnon la regardait fuir en chantonnant :

« C'est le solitaire,
« Qui sait tout,
« Qui voit tout,
« Est partout, etc. »

Kenilworth, cet écrasant monceau de constructions saxonnes, de débris gothiques portés sur des bases romanes, et de massifs bâtiments contemporains de la renaissance, est presque entièrement ruiné. C'est le palais du Temps ; il y a partout gravé ses armes au tranchant de sa faux : destructeur poétique et coquet, il a complété la splendeur de ces lieux pleins du souvenir de Leicester, de Henri de Lancastre, de Simon de Montfort, de Mortimer, d'Elisabeth, et de cette Amy Robsart que Walter Scott y a placée, et dont le fantastique souvenir tient plus de place que les traditions des chroniques. Les impérissables historiens des ruines, ce sont les poëtes et les romanciers.

Elevé sur un monticule, à l'extrémité d'un village très-éparpillé dans une plaine verte arrosée d'un joli ruisseau bleu terminé par un lac, et clair-semé de grands arbres, Kenilworth, entouré d'un fossé profond, étale ses débris amoncelés sur une pelouse fraîche et bien peignée. La plus vieille de ces tours, dont les proportions sont immenses et les murs d'une prodigieuse épaisseur, porte dans son enceinte effondrée une forêt de chênes et de ronces, entassés pêle-mêle avec des quartiers de rocs, des statues mutilées, des corniches émiettées, et des pans de mur en lambeaux. Cette tour carrée, percée de trous, de galeries escarpées dans les airs, d'escaliers suspendus, où les oiseaux de proie font leurs nids, de portes aériennes dont le seuil usé ne livre passage qu'aux ombres, ce donjon porté sur des assises de pierres carrées et disjointes,

se nomme la tour de César. C'est là que probablement habita ce roi saxon de Mercie, ce *Kenelph* des légendes, qui a légué son nom à l'antique manoir.

Au delà, on gravit, on descend tour à tour, à travers les décombres; on traverse des donjons, des salles gothiques recevant le jour du ciel, et dont les croisées ogivales sont éclairées de l'intérieur, au lieu de transmettre la lumière. Sous des bosquets de houx, de lierres, de troënes, d'érables, de coudriers, succédant aux dalles de mosaïque, et dont les racines entr'ouvrent lentement les voûtes, on trouve d'autres salles souterraines, du plafond desquelles sortent ces mêmes racines, reverdissant à la pointe, et ébauchant sur la tête du passant des forêts renversées. Ainsi, la nature reprend possession de son domaine.

Les bâtiments élevés par Robert Dudley, comte de Leicester, sont plus modernes et d'une élévation singulière. On y subit les ténèbres, on y respire l'humidité des puits ou des cavernes, et l'on glisse sur ce terrain gras et



Vue de Saint-Léonard (pages suivantes).

mouillé, où le ver, dans sa marche silencieuse, moule incessamment ses tristes hiéroglyphes. Levez la tête : contre ces murs sombres, effleurés çà et là par des jets de lumière, vous compterez les étages enfouis à cette heure; vous verrez les cheminées armoriées, les frises des appartements, les crampons où l'on appendit des armures, et jusqu'à des débris de peintures, voilés de mousse verte, sépulcral gazon des murailles. Des générations guerrières ont passé sur nos têtes et dorment où nous descendrons à notre tour.

Au sommet de l'inutile escalier de logis qui n'existent plus, l'œil parcourt sans obstacle ces plaines jadis ombragées par la forêt d'Arden, où joutèrent en 1286, en présence d'Edouard Ier et des dames, les cent chevaliers qui, disciples fidèles des romans de chevalerie, célébrèrent à Kenilworth l'assemblée de la *Table-Ronde*. La guerre, l'amour et la mort résument les annales de ce manoir vénéré, tour à tour prison et citadelle, qui servit de théâtre aux luttes féodales soutenues contre Henri III par Montfort et Hastings. Le vieux burg, boulevard de la féodalité, périt avec l'ère ancienne, et tomba sous le fer des soldats de Cromwell avec les derniers vestiges des époques chevaleresques.

Telles sont les phases de la longue vie de ces monuments : les rois y entassent des soldats qui les conservent aux dépens des rois. Puis le peuple, y pénétrant à son tour, ouvre les portes aux arbres des forêts ; les arbres y attirent des rossignols et des poëtes.

Kenilworth, décrit et raconté, remplirait bien des pages. Son histoire est éparpillée dans les chroniqueurs et idéalisée parmi les légendes d'autrefois. Nous devons ici exprimer ce que nous avons vu ou ressenti, non traduire ce que nous avons lu. Plus tard, peut-être, et dans un autre cadre, offrirons-nous un tableau plus achevé du château de Kenilworth. Le touriste cueille une fleur en passant ; il en respire le parfum, et ne l'étale point, disséquée, dans l'herbier de la science.

Après un déjeuner maigre, difficilement obtenu (c'était

un vendredi) par mon compagnon, dont le papisme scandalisa les naturels du centre de l'Angleterre, repas où l'on nous servit, pour la salade, une sauce à la crème dans un biberon Darbo (nous fûmes assez lents à nous en expliquer l'usage), nous reprîmes le convoi jusqu'à Leemington. Ce voyage de dix minutes nous transporta de Kenilworth à Warwick, chef-lieu du comté.

C'est une ville très-étalée, dans une plaine riante. Beaucoup de maisons anciennes ; un certain air de vieille noblesse; du mouvement, des souvenirs et de la gaieté; quelque prétention à soutenir sa dignité de chef-lieu, tel est Warwick.

Son école de Saint-John étale avec complaisance, presqu'à l'entrée de la ville, une façade du siècle d'Elisabeth, ornée de larges fenêtres bombées comme des lanternes, et coiffée de cinq pignons. L'hôpital, assez célèbre, est une maison à la suisse, d'une chinoiserie mesquine. Dans la rue principale on rencontre une porte de ville à voûte surbaissée, coiffée d'un campanile réjouissant; enfin, l'église, sans être d'un bon style, a beaucoup d'apparence. Le gothique anglo-normand, d'un goût inférieur à celui des monuments de la France, du Rhin ou des Flandres, se prête en général bien davantage à la confusion des styles et aux corruptions du pastiche. Parmi les tombes illustres de l'église de Warwick, nous avons remarqué celle de l'illustre Leicester, ce favori d'Elisabeth, ce mignon des muses, ce héros des historiettes galantes. Pompeuse est l'épitaphe. Il eut trois femmes, ce beau Dudley : la première, il l'empoisonna; il noya la seconde, et ne put épouser la troisième, déjà mariée, qu'en assassinant un époux incommode.

Près de ce bon seigneur sommeillent son frère Ambroise, comte de Warwick, et une foule d'autres guerriers. Ce lieu est consacré à la vieille chevalerie d'Angleterre.

S'il survenait à Kenilworth un magicien qui, touchant de sa baguette les tours en ruine et les jardins détruits, rendît aux murailles leur splendeur, aux appartements leurs meubles, leurs dorures; aux salles d'honneur leurs trophées, aux bosquets leurs ombres mystérieuses, il reproduirait un second exemplaire du château de Warwick.

Embaumé comme un Pharaon, Warwick tout entier conservé, sourit dans la tombe où son voisin Kenilworth s'efface et s'écoule en poussière.

De ces deux castels, le temps a respecté le plus illustre et le plus étrange. Dès l'abord, on est saisi... Juché sur un tertre, au bord d'une rivière, à l'angle d'un vieux pont, non loin d'une écluse dont le bruit sonore monte aux tourelles, Warwick présente à la plaine, comme la denture d'une bête fauve, sa large façade crénelée, hérissée de donjons en guise de crocs, et dominée par des touffes sombres d'ifs, de mélèzes, de cyprès, de cèdres; crinière épaisse d'où surgissent, semblables aux défenses d'un sanglier, des tours aiguës surmontant la masse noire des arbres du Nord. Vu du côté opposé, au milieu du parc, Warwick, emprisonné dans cet obscur et épais buisson d'arbres verts de cent pieds de haut, qui de la base du mamelon s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux deux tiers des donjons; Warwick, au fond de ce labyrinthe sur lequel il paraît soutenu, apparaît inaccessible et fantastique, comme un des châteaux enchantés des vieux lais de l'Armorique.

On pénètre dans cette féerie par une poterne où s'offre, dès le premier pas, dans la loge même du concierge, un musée digne de la bizarrerie du lieu ; car il contient le glaive, le bâton, le casque et le plastron de Gui de Warwick, contemporain d'Alfred, qui tuait à coups de poing sangliers, taureaux et géants de la race païenne. Le sire Gui de Warwick avait neuf pieds de haut. Las d'exterminer des hommes trop petits, il se fit ermite, et emporta, pour faire un peu de cuisine, un pot d'airain qui a un faux air d'une cloche de cathédrale. On remuerait du foin avec sa fourchette; car la tradition populaire, ferme sur les bienséances, lui place entre les lèvres une ancienne fourche d'arquebuse. Le comte Gui s'était retiré à l'abri d'une roche, où il vécut d'aumônes pendant longues années. Amaigri par les austérités, déguisé par sa longue barbe, il venait lui-même au château recevoir, des mains de sa femme qui le croyait mort, les dons de la charité. Elle ne le reconnut jamais, ce qui prouve combien étaient communs en ce temps-là les hommes de neuf pieds. Près d'expirer, l'ermite renvoya son anneau de mariage à la comtesse qui accourut recevoir son dernier soupir, et lui fermer les yeux. Résignée dès longtemps à sa mort, elle ne put la supporter deux fois, et le suivit, au bout de quatorze jours, dans la grotte où il gisait inhumé.

Une merveille unique, c'est l'avenue de ce château. Est-elle due à des artistes géants, est-elle une œuvre de la nature? Que l'on se représente une route demi-circulaire, creusée à quinze ou vingt pieds de profondeur entre deux murs de roche vive taillés à pic; ces parois servent à droite et à gauche de terrassement aux terrains du parc, aux arbres, aux lierres, aux fleurs, qui plongeant en verdoyantes cascades dans cette large rainure, revêtent d'une riche tapisserie ces rochers séparés par une route, de laquelle on ne découvre que le ciel, dont l'azur sert de fond aux cimes arrondies des arbres perchés sur l'un et l'autre talus.

Ce chemin, c'est l'ornière creusée par une roue de quinze pieds de large, chargée d'un poids effroyable, et décrivant un demi-cercle régulier, profond, dans une zone de granit à demi liquéfié.

Le premier aspect du parc, où brille, au centre de la serre, le fameux vase de Warwick, contemporain de l'empereur Hadrien, soutient la singularité de ces premières impressions. L'art d'un jardinier-poëte a mis un crêpe de deuil à ce manoir plein de souvenirs lugubres, en l'entourant d'une ceinture épaisse d'arbres funèbres, disposés avec la plus navrante fantaisie. L'if, le sapin, le chêne-vert, le houx, le weymouth éploré, le cyprès qui monte tout droit au ciel comme un cercueil enveloppé d'un drap flottant, sont singulièrement accouplés avec la pâle famille des arbres gémissants. Là frissonne le bouleau dont les rameaux se dessinent en croix argentées. A l'ombre du cèdre qui mène le deuil, suivent en files éplorées le tremble, le saule-pleureur, le peuplier blême, le buis, le sycomore, le lierre et l'acacia blanc, dont l'encens printanier et la neige flétrie, consacrés aux vierges mortes, se répandent sur les cimetières.

Envahi par l'âpre mélancolie de ces lieux de mystère et de caprice étrange, je m'arrêtai seul à l'extrémité d'une longue et double rangée de cèdres énormes qui emprisonnaient la nuit sous l'envergure de leurs grandes ailes pantelantes...

Le ciel était pur, l'eau se moirait à ma gauche au sifflement d'une bise très-fine, et il se faisait un étrange concert ; car tandis que dans cette morne et enivrante solitude les yeux erraient éblouis, le vent pleurait très-haut dans les cimes ou dans les créneaux ; un essaim d'oiseaux défilaient, par petits cris entrecoupés, leurs litanies, et dans le même temps un carillon séculaire égrenait dans l'air bleu ses notes sanglotantes et sonores.

Au bout d'un quart d'heure de cette émotion vague et

pénétrante, j'entrevis un râteau qui cheminait sur les épaules d'un homme, et tournant brusquement, je me perdis dans la nuit des ombrages, où glissant entre deux files de cyprès, comme dans un cimetière turc, j'arrivai à mon insu au portique du castrum qui se dresse, tel qu'une tombe, au bord d'un fossé noir.

A l'intérieur de la cour, et le seuil franchi, tout est lumière, tout est riant, tout est fleuri, tout est mondain, tout étincelle.

La curiosité naît, le plaisir commence; mais l'étonnement, mais l'émotion, parvenus trop récemment à leurs extrêmes limites, sont abattus et ne se réveilleront pas. Le Warwick de Shakspeare, le cachot de Clarence, le palais des Plantagenets, le théâtre lugubre des sanglants démêlés d'York et de Lancastre, a laissé fuir à travers le parc ces grandes ombres qui ont tué, qui ont gémi, qui ont aimé dans ces antiques murs. C'est sous ces arbres, dans ces carrefours que l'ombre de Richard Névil poursuit le fantôme des rois qu'il faisait et défaisait, lorsque la force et la ruse l'avaient investi du pouvoir d'effeuiller tour à tour les deux roses sur le velours du trône

Ainsi s'est évanoui du manoir le souvenir des ombres couronnées appartenant aux premières races des comtes de Warwick; depuis Ethelfleda, sa fondatrice, en 915, fille d'Alfred le Grand, et mariée à Ethelred, comte de Mercie, dont la lignée fut dépouillée par les Normands au profit de Newbourg; depuis la souche fédérale des Beauchamp, dont le chef Gui de Warwick, surnommé le Sanglier Noir, incarcéra dans son donjon puis décapita Gaveston, le favori d'Edouard II, depuis le terrible Richard III, jusqu'à ces Dudley qui virent leur chef exécuté par l'ordre de la reine Marie.

Mais après que le roi Jacques eut donné le comté de Warwick à la famille Rich, cette demeure changea d'aspect; les spectres s'envolèrent, le luxe enrichit la forteresse transformée en un château de courtisan, et changée, un siècle après, en palais somptueux par la dynastie des lords de Brooke, de la maison de Grevish, originaire du comté où elle occupa longtemps les fonctions de *recorder* (juge-assesseur). Ils obtinrent en 1759 le droit de relever les armes de Warwick : un ours debout, appuyé sur une massue. Ces deux familles ont tout effacé sous le badigeon du renouveau, sous les arabesques dorées de leurs restaurations magnifiques. Warwick, à l'intérieur, n'est plus qu'un décor, ajusté dans un théâtre gothique d'une éclatante beauté. Nous errâmes dans ces appartements d'une distribution vraiment royale, et qui, sauf la chambre de la reine Anne, meublée en marqueterie de bois de rose, et tendue d'une vieille tapisserie admirable, n'offrent rien de bien surprenant.

Le principal intérêt de Warwick a pour objet la galerie de tableaux. Deux cents chefs-d'œuvre sont dispersés dans ces brillants salons qui contiennent quinze à vingt portraits de Van-Dyck, et, entre autres, la *comtesse de Carlisle* et *Henriette d'Angleterre*, en pied; deux toiles avec lesquelles le portrait de la marquise de Brignolles que j'ai vu à Gênes, au palais *Rosso*, pourrait seul rivaliser. En face du *comte d'Arondel*, de Rubens, placé à côté de ses *Deux Lions* de grandeur naturelle, œuvre unique en son genre de ce maître fameux, se trouve le *Vaguemestre* de Rembrandt, le plus réel, le plus vivant, le plus lumineux et le plus solidement construit des portraits du chef de l'école hollandaise. Le *Machiavel* du Titien, la *duchesse de Parme* de Paul Véronèse; *Anne de Boleyn*, *Henri VIII* par Holbein; *Gondone*, tête fine et charmante, le plus exquis des portraits de Velasquez, recommandent cette galerie trop peu connue, peuplée de personnages illustres, immortalisés par les plus grands génies de leur temps, et encadrés dans les boiseries disposées pour eux, en vue de les mettre en relief.

La cour montueuse, oblongue, inégale de ce château offre un frontispice de constructions de tous les temps; le palais, le donjon crénelé, la bonbonnière sarrasine, la renaissance païenne et le moyen âge catholique, mariant leurs styles divers, sont enchaînés par les mêmes touffes de lierre, de glycine et de vigne-vierge. Des fleurs étincellent partout, à travers ce mausolée chevaleresque, au fond duquel le passé sourit à sa jeunesse reverdie.

Si l'on met les châteaux royaux hors de concours, Warwick est assurément la plus noble habitation que puisse posséder un gentilhomme; de même que Kenilworth serait à mes yeux la plus romanesque des ruines, si je ne lui préférais Heidelberg. Cependant, l'un de ces deux castels ne donnerait aucune idée de l'autre.

Ainsi qu'on a pu le constater plus d'une fois, l'aristocratie britannique est fort enrichie des chefs-d'œuvre des grands maîtres, et recherche à tout prix les peintures précieuses. Les galeries sont nombreuses, mais l'orgueil ayant plus de part à ce luxe que l'amour éclairé et généreux de la peinture, le patriotisme ne va pas jusqu'à encourager les jeunes artistes. De même que, pour obtenir la permission de consulter un volume au Musée britannique, il faut quantité de protections et de démarches, de même aussi l'on n'acquiert pas sans peine la faculté de copier un tableau. Si vous prenez une simple note au crayon dans un musée, un Cerbère accourt, prêt à confisquer le papier soupçonné de dérober la plus légère esquisse. Cette absurde et égoïste prohibition va jusqu'au ridicule. Il me fut donné d'en faire l'expérience à Londres où je visitais, dans Pall-Mall, *British-institution for promoting the fine arts* : c'est une exposition permanente, sous la présidence de lord Ellesmere possesseur de deux beaux Raphaëls, où chaque propriétaire de tableaux envoie quelques toiles : le tout forme un bouquet merveilleux. De ma vie je n'ai vu un plus riche écrin.

Donc, je prenais une note sur un chiffon de papier, et l'on vint promptement me défendre d'user de mon crayon. Le sujet de cette note est curieux, et vaut bien qu'on en fasse mention.

C'était devant le portrait d'une jeune religieuse à l'œil noir; pâle et frais visage, aux traits doux et purs, animés d'un sourire d'ange. Le masque est encadré d'un béguin de mousseline; les mains, d'une délicatesse exquise, tiennent un petit livre d'Heures relié en rouge. Cette toile, appartenant au comte de Yarborough, est mentionnée au n° 171 du livret, et attribuée au Titien. Or, cette peinture, d'une délicatesse rare, d'un fini précieux, d'une touche spirituelle et d'une impression sévère, n'a aucun rapport avec la manière du Titien. A force de m'efforcer de deviner le nom du grand maître inconnu dont l'œuvre était sous mes yeux, qui sont très-perçants, je finis par deviner, à leur imperceptible saillie, quelques lettres noires à demi perdues dans un fond noir, et par déchiffrer, avec une certaine émotion, le nom d'une artiste illustre, célébrée par Lanzi, par Vasari, et dont Paul IV, ainsi que le roi d'Espagne, se sont tour à tour disputé les admirables productions. Madrid a, dit-on, conservé quelques portraits de ce maître rarissime; Florence en possède deux, Gênes un seul; l'Allemagne, la France n'en ont point, et l'Angleterre, en lisant ces lignes, apprendra qu'elle en possède un, une perle!

Née à Crémone, de parents nobles, vers 1530, *Sopho-*

*nisba Angussola*, élève de Bernardino, dépassa de bonne heure son maître, et porta l'art du portrait à ses plus extrêmes limites. Philippe II l'attira à sa cour, où l'honneur de poser devant elle fut disputé par les plus grands du royaume. Depuis, elle épousa un Moncade, qui la fixa à Palerme ; et, devenue veuve, elle se remaria avec un Lomellini, qui l'emmena à Gênes, où elle devint aveugle. Elle passait alors pour la personne de son siècle qui raisonnait le mieux sur les arts. Sa maison devint une école de théorie qui, suivant Lanzi, parvint à régénérer la peinture génoise tombée en décadence. Sa vie dura près d'un siècle, et Van-Dyck, qui eut le bonheur de l'écouter, assurait qu'il avait plus appris de cette vieille femme aveugle que du peintre *le mieux voyant.*

Telle est pourtant, ostentation à part, l'indifférence réelle des Anglais par rapport aux arts, que, parmi ces amateurs, il ne s'en est pas trouvé un seul assez habile pour dénier cette toile au Titien, ni assez curieux pour en découvrir l'auteur. Si M. le comte d'Yarborough daigne se donner la peine de fixer longtemps ses regards sur la partie gauche du fond, un peu plus bas que l'épaule de la jolie nonne, il reconnaîtra qu'il possède un morceau d'une rareté inappréciable, en déchiffrant ces mots : SOPHONISBA ANGUSSOLA VIRGO, I...TERIS AGOTI... PINX T, MDLI. L'ouvrage est de la première jeunesse de Sophonisba, d'une époque où sa célébrité n'était point établie ; et ce visage, étudié avec amour, représente probablement la sœur cadette de l'artiste, Hélène, son élève chérie, qui entra fort jeune en religion.

Les dernières journées de mon séjour furent employées en excursions. J'étais curieux de comparer Londres à la province et de constater la physionomie particulière des villes dans les comtés voisins. La législation et les mœurs religieuses ont tout nivelé ; l'Anglais est le même partout ; les vieux usages s'effacent, même au pays de Galles ; on se comporte de même à Birmingham ou à Bristol qu'à Londres, et l'on vit au pays d'York comme dans le Devonshire. Sauf l'Irlande et l'Ecosse, où je n'ai pas été, le voyage à travers les plaines de la vieille Angleterre ne fournit d'autre élément de variété que les sites et les monuments. L'unité, qui a la monotonie pour apogée, a aplani les comtés, comme il nivellera nos anciennes provinces.

A Brighton, où j'ai passé deux jours, l'on respire l'argent et l'ennui. L'été, c'est une ville de bains de mer ; l'hiver, une ville de bains d'air tiède. Abrité du nord par une chaîne de montagnes, recevant de l'Océan des courants méridionaux, Brighton, le Montpellier de la Grande-Bretagne, est une ville neuve, avec des squares comme à Londres, des palais, des hôtels somptueux. Les poitrinaires y affluent aux approches de Noël, et le feu roi Guillaume IV s'y fit construire un palais à la turque, bien qu'il ne fût point un Turc. Dans la belle saison, l'on se baigne à la mer, devant le quai, qui sert de promenade à la société des deux sexes. Les hommes vont à l'eau complétement nus, ce dont je fus surpris, connaissant la pruderie anglaise. Comme la jetée était peuplée de fort belles dames, je demandai un *caleçon*. Nommer un tel objet, c'est faire scandale ; le caleçon est *shocking*, et, de peur de choquer cette pudeur bizarre, on n'en met point. Jamais un peuple froid s'éleva-t-il à la délicatesse vraie des sentiments pudiques ?

A cet égard, les Français ont souvent lieu d'être aussi blessés que surpris ; car la pruderie du pays n'est qu'une puérile convention ; le cynisme est au fond des mœurs. Quiconque a vécu à Londres l'affirmera ; il me répugnerait d'avoir à le prouver.

De Brighton, un chemin de fer conduit, le long de la plage, jusqu'à Hastings. C'est à moitié chemin, au rivage de Pevensey, célèbre par son poétique et vieux castel, que débarqua Guillaume le Conquérant, la première fois que l'île fut envahie par un des grands vassaux de la dynastie capétienne. Plus tard, sous Philippe Auguste, Louis Cœur-de-Lion, père de saint Louis, prit terre près de Douvres, s'empara de Londres, et y fut couronné roi d'Angleterre. Mais, devenu roi de France, Louis VIII eut le bon esprit de ne point attacher, ainsi qu'un grelot ridicule, un vain titre à sa couronne. Le duc de Normandie avait bien choisi son emplacement : le sol est si bas, que l'accès en est difficile à défendre. Aussi, sous Napoléon, dès qu'on parla d'envahir leur île, les Anglais, mémorieux du duc Guillaume, s'empressèrent-ils d'aligner sur le rivage de Pevensey une file de petits forts, assez semblables à des colombiers ou à des moulins à vent sans bras. Partout ailleurs, pour opérer une *descente* en Angleterre, il faudrait monter avec des échelles sur une falaise à pic.

Accroupi sous un roc coiffé d'un château ruiné, Hastings est à plus de cinq lieues du champ de bataille où fut consommée la défaite des Saxons. C'est dans un pays boisé, montueux et sauvage, que Guillaume atteignit Harold, et l'endroit où périt le héros saxon a été consacré par la fondation d'une abbaye, monument de la piété orgueilleuse du vainqueur. *Battle-Abbey* subsiste encore, dans un site pittoresque ; le moutier normand s'est changé en une villa magnifique, où l'on trouve, à côté des habitations, de belles ruines de cloîtres, d'église, de tombeaux, et des tours effondrées sous le poids des lierres.

Hastings touche à Saint-Léonard-sur-mer, où je descendis au coucher du soleil. L'exil avait fait de ce bourg de grandes hôtelleries, une terre française. En parcourant le long quai dont l'Océan fatigue le rivage, je vis errer çà et là les derniers serviteurs de la monarchie éteinte. Bientôt la lune azura les lueurs du crépuscule, et, à la faveur du clair-obscur d'une nuit élyséenne, je reconnus les princes de la maison d'Orléans, qui circulaient à travers les groupes silencieux des promeneurs. Insouciants de l'avenir, les enfants couraient gaiement autour de leur mère, qui marchait grave et causant à demi-voix. Accablés du passé, le duc d'Aumale, le prince de Joinville passaient et repassaient, le premier soucieux, le second malade et fatigué. Ils étaient simplement vêtus, comme des voyageurs errants, prêts à changer de gîte, et leurs yeux se tournaient de temps en temps sur la façade de l'hôtel Victoria, à l'une des fenêtres duquel brillait une vive lumière. C'est là que Louis-Philippe, atteint de la maladie mortelle des souverains dépossédés, succombait lentement à la nostalgie des rois. Quelques légitimistes, des fonctionnaires du règne évanoui, venaient discuter là de vaines questions, et raviver les blessures de cette royauté qu'ils avaient conduite à l'auberge.

Agité par ces visions, je passai une partie de la nuit à ma fenêtre qui donnait sur la mer. L'air était tiède, le rivage sonore, et la pleine lune, balancée sur les flots, en argentait les cimes. A neuf heures du matin, je me promenais sur la grève complétement déserte, lorsqu'à la porte de *Victoria-House*, je vis s'élancer lestement d'une calèche une dame enveloppée d'un grand châle. En entrant avec vivacité, elle détourna la tête, et je reconnus la reine Marie-Amélie. L'exil l'avait comme rajeunie et retrempée.

Au bout d'une demi-heure, je vis descendre, le long de cette même plage, une petite calèche à bras, comme celles où l'on promène les enfants et les malades. Elle

contenait un vieillard décrépit, coiffé d'un feutre gris et mou, d'où s'échappaient de rares cheveux blancs. C'était une figure longue, maigre, pâle et recueillie; mais l'aspect austère de ces joues creuses, de ces lèvres blêmes, de cet œil cave et terni, ne rappela personne à mon souvenir; et si M. de M..., avec qui je causais, ne m'eût dit: — C'est lui! voilà ce que la colère du peuple en a fait! je n'aurais pas reconnu le spectre de la royauté sous la livrée de la mort. On arrêta la litière près d'un petit banc public, et là, sur la berge, sans quitter son siége ni la pelisse à carreaux qui lui couvrait les jambes, le feu roi reçut à son petit lever le salut des flots. Je contemplais, seul curieux, cette cour composée de trois personnes. L'une d'elles s'assit sur le banc et fit au malade la lecture des journaux.

Ma figure étrangère et nouvelle dans cette colonie fut remarquée; le moribond avança avec lenteur une main gantée en peau de daim, et il échangea quelques mots avec le général d'H...; puis, je vis un sourire éclairer d'une douteuse lueur ce visage ascétique, et ses yeux amortis se diriger sur moi. Je m'inclinai.

En quittant la rive, je jetai un dernier regard sur ce royal équipage : une calèche d'enfant sur une berge blanche, la mer bleue sous un ciel bleu ; çà et là, quelques pêcheurs tirant des filets ; et comme un point dans l'immensité, cette royauté finie. C'est sur les mornes




Cathédrale de Saint-Paul. Extérieur. (Voir l'intérieur, numéro de décembre dernier.)

rivages du comté de Kent que Shakspeare a esquissé le mélancolique profil du roi Léar, errant et dépossédé. De ces deux souverains, l'un n'est qu'une fiction du poëte ; l'autre, qui naguère tenait l'Europe en équilibre et avait fait un joug de l'olivier de la paix, n'est plus qu'un rêve... Sa grandeur, imperceptible à mes yeux dans l'immense horizon, tenait juste autant de place qu'un cercueil, un peu moins qu'un tombeau.

J'avais dîné, l'avant-veille, dans un bouge obscur, à côté des puissances redoutables, éphémères et anonymes qui ont jeté et si promptement suivi la royauté de Juillet dans le néant de l'exil.

La contemplation de ces inconstances de la fortune et des revers de la politique inspire le dégoût de l'esprit de parti, à force de contempler les misères des victimes de l'ostracisme, on est pris du désir égoïste de revoir le sol natal. Je me hâtai de revenir à Londres, et, profitant de la diligence de Staplehurst, je traversai rapidement les comtés de Sussex, de Kent et de Surrey. On a rarement l'occasion, dans ce pays sillonné de chemins de fer, de voyager à la façon de nos pères. La voiture était propre et commode, les relais servis avec célérité, et les chevaux couraient la poste, rapides comme le vent, sur une route excellente.

Ces contrées montagneuses, entrecoupées de vallées rondes, rappellent la Bourgogne entre Semur et le Val-

Suzon, ou les bords de la Meuse de Liège à Namur; mais la culture est plus riche, les arbres sont plus touffus, et les villages, çà et là couchés au revers des coteaux, sont d'une coquetterie inconnue chez nous. Rien n'en égale la propreté; jamais la vue n'est attristée par des huttes misérables et délabrées; la pauvreté est cachée sous des manteaux de fleurs. La plus humble chaumière, avec ses fenêtres plus larges que hautes, sourit, à demi voilée par des massifs et des lianes de houblons, de lauriers-palmes, de chèvrefeuilles, d'églantines, de troënes et de lierre. Point de murailles autour des propriétés; partout des haies vives d'aubépine ou de houx, taillées à pic et d'une vigueur surprenante. Le bétail, gras et lustré, tond l'herbe menue des prés-bois, gardé par des Galatées en capote de paille ou de percaline.

Entre Staplehurst et Londres, je vis pourtant des paysans véritables : trois fermiers, avec des culottes de velours fauve à côtes, des guêtres couvrant le genou, des gilets à boutons ciselés et de larges habits du dix-huitième siècle.

La fatigue et l'ennui m'attendaient à Londres. Lassé de voir et d'observer, la curiosité repue et l'esprit harassé, je quittai l'Angleterre un matin par une pluie battante, sur le bateau de Calais, où, après une traversée détestable, je revis avec plaisir nos douaniers et nos petits soldats sur la jetée. La ville me parut noire et déserte. Comme je sortais de l'église, où l'on chantait l'office du soir, où l'orgue et l'encens s'élevaient dans la nef en vagues sonores et parfumées, je fus accueilli sur le seuil par un carillon qui fredonnait l'air : *Gentille Annette.*

Gentille Annette,
Tu ne viens plus sous la coudrette...

Je rentrais en pleine possession de la France. Après avoir parcouru la conquête du duc de Guise et fait le tour des remparts, sans découvrir la plus frêle apparence d'une autre coudrette que celle du carillon, je fus soudainement frappé de la distance énorme qui sépare l'Angleterre si voisine, de cette France où la mer m'avait ramené en peu d'heures.

Le lendemain, en flânant désorienté à travers Paris, j'ai évalué par comparaison la grandeur de Londres et l'étendue de la Tamise; je me croyais débarqué dans une paisible ville de province; au souvenir de Saint-Paul, le Panthéon me semblait une maisonnette agréable; la Seine, en mon absence, s'était réduite aux modestes proportions d'un joli ruisseau.

FIN. FRANCIS WEY.

# ÉTUDES MORALES.

## TROP BEAU!

### I. — LA SCIENCE.

Ferdinand Fitzroy était un de ces modèles de perfection physique qu'il n'est donné à l'homme et à la femme de produire qu'une fois dans leur vie. Aussi était-il fils unique; sa faveur auprès de ses parents était telle, que rien ne fut négligé pour le perdre. Inutile de dire s'il fut gâté ! Jamais livre d'étude n'attristait ses regards; en revanche, il avait toujours autant de gâteaux qu'il en pouvait consommer. Heureux, trop heureux Fitzroy, s'il avait pu ne jamais cesser de manger des gâteaux et de rester enfant ! « Il faut se garder, dit le tragique grec, de croire au « bonheur d'un homme avant d'avoir vu la fin de sa car« rière ! » C'était, du reste, une magnifique créature que Ferdinand Fitzroy ! Quels yeux, quels cheveux, quelles dents, quelle tournure, quelles manières séduisantes ! quel charme aussi dans le nœud de sa cravate !

Il avait atteint sa seizième année, lorsqu'un vieil oncle, homme à idées singulières, représenta aux parents la nécessité d'apprendre à Ferdinand Fitzroy la lecture et l'écriture. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à les convaincre; il y parvint cependant, car il était fort riche, et Ferdinand n'avait rien à attendre de ses père et mère. Notre héros fut donc envoyé à l'école. Naturellement fin et intelligent (nous le disons sans plaisanter), il avança dans ses études avec une rapidité surprenante. La femme du magister aimait les beaux garçons : — Quel génie deviendra Ferdinand Fitzroy, dit-elle à son mari, si vous vous donnez la peine de l'instruire !

— Bon ! ma chère, quelle nécessité de se donner de la peine *pour lui?*

— Et pourquoi donc, mon amour?

— Ferdinand ! il est bien trop beau pour faire jamais un savant !

— Au fait, cela est assez vrai, mon cher !

En conséquence, Ferdinand Fitzroy, trop beau pour être savant, ne dépassa jamais le quatrième banc, dont il était invariablement le dernier.

### II. — LA ROBE ET L'ÉPÉE.

On retira notre héros de pension. — Quelle carrière lui donnerons-nous? dit la mère.

— Mon cousin est lord chancelier, répondit le père; mettons-le au barreau.

Le lord chancelier dînait avec eux ce jour-là. On lui présenta Ferdinand.

Sa grandeur était un homme petit, à la mine sévère, au front écrasé, aux traits durs. Pour lui, laideur et beauté étaient absolument la même chose; il trouvait qu'une peau de parchemin était le teint naturel d'un légiste.

— Le mettre au barreau ! dit-il, non, non, c'est impossible ! Envoyez-le à l'armée; il est beaucoup trop beau pour devenir un homme de loi.

— Vous avez raison, mylord, dit la mère. Et il fut décidé qu'on achèterait à Ferdinand Fitzroy une commission de cornette dans le.... régiment de dragons.

L'instruction militaire ne vient pas toute seule. Ferdinand n'avait jamais monté à cheval sans y être hissé. C'était un piètre cavalier; on l'envoya au manége en l'accablant de railleries.

—Quel âne bâté ! dit le cornette Horsephiz, qui était fort laid. — L'horrible fat ! ajouta le lieutenant Saint-Squintern, encore plus affreux.— Il va déshonorer le régiment, dit le capitaine Rivalfhate, homme de très-bonne tournure. — S'il ne monte pas mieux, nous serons obligés de l'expulser, reprit le colonel Everdrill, dont l'embonpoint et l'appétit étaient sans rivaux dans la troupe. — Monsieur Bumpenswell, dit-il en se tournant vers le professeur d'équitation, emparez-vous de cette jeunesse, et tâchez qu'il n'ait pas tout à fait l'air d'un sac de farine.

— Bah ! monsieur, jamais il ne montera mieux.

— Et pourquoi diable ne monterait-il pas mieux, s'il vous plaît?

— Dieu vous soit en aide, colonel! — Il est beaucoup trop beau pour un officier de cavalerie.

— Ma foi, c'est vrai, dit le cornette Horsephiz.

— Très-vrai, continua le lieutenant Saint-Squintern.

— Il faut nous en débarrasser, dit le colonel.

D'après cela, Ferdinand Fitzroy fut unanimement *prié* de se démettre.

Notre héros avait le sang un peu vif. Il quitta le régiment, et provoqua le colonel en duel. Celui-ci fut tué.

— Quel vaurien que ce Ferdinand Fitzroy! dit la famille du colonel, qui jeta les hauts cris.

— Quel vaurien! répéta tout le monde.

### III. — LA POLITIQUE.

Les parents étaient au désespoir. Ils n'étaient pas riches; mais Ferdinand était fils unique. On eut recours au vieil oncle.

Il est plein d'intelligence, lui dirent-ils, et malgré tout ce qui est arrivé il doit réussir. En conséquence, ils empruntèrent quelques milliers de livres au vieillard qui eut bientôt la satisfaction de voir son beau neveu pourvu d'un siége au Parlement.

Ferdinand Fitzroy n'était pas sans ambition; il désirait relever son caractère. Il trima, se démena, étudia les revues et les brochures, apprit Ricardo par cœur, et annota la constitution anglaise.

Enfin, un jour il se leva pour prendre la parole.

— Quel beau garçon! murmura un membre.

— Ça! un fat! dit un autre.

— Impossible qu'il soit orateur, ajouta un troisième très-distinctement.

— *Chut!* firent les membres de l'opposition, qui sourirent.

L'aplomb n'est pas donné à tout le monde, et l'on ne devient pas orateur en un jour. Découragé par la réception, Ferdinand Fitzroy commença à s'embarrasser.

— Que dites-vous là? lui cria un de ses voisins.

— Bien débuté! dit un autre.

— Il aime trop ses cheveux pour avoir quelque chose dans la tête, dit un troisième, qui visait à la réputation d'homme d'esprit.

— Écoutez, écoutez! s'exclama l'opposition.

Ferdinand se rassit. S'il n'avait pas brillé, il est juste de dire que ce n'était pas non plus une chute. Nombre d'orateurs, arrivés à la réputation, avaient débuté plus mal, et plus d'un de ses collègues avaient été déclarés des phénix, qui n'avaient pas la moitié de son mérite. Les *corn-laws leaguers* en jugèrent autrement.

— Vos Adonis ne feront jamais des orateurs, dit en nasillant un gentleman au nez crochu.

— Ni des hommes d'affaires, ajouta le président d'un comité, à face de kanguroo.

— Pauvre diable! dit le plus poli de la troupe; il est vraiment trop beau pour être orateur... Dieu nous bénisse! il va parler encore... C'est à n'y pas tenir; il faut le *tousser!*

Notre héros fut donc *toussé*, c'est-à-dire obligé de quitter la tribune.

### IV. — LE MARIAGE.

Il avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans. Il était dans toute la fleur de sa beauté, et faisait l'adoration de toutes les jeunes filles d'Almak.

— Nous n'avons rien à vous laisser, lui disaient ses parents, qui, ayant dépensé depuis longtemps toute leur fortune, vivaient alors sur leur ancien crédit. Vous êtes le plus bel homme de Londres, vous devez épouser une héritière.

— J'épouserai, répondit Ferdinand Fitzroy.

Miss Hélène Volubilis était une charmante jeune personne, ornée d'un bec-de-lièvre et de six mille livres de rente... Ce fut aux pieds de miss Hélène Volubilis que Ferdinand porta ses hommages.

Dieu sait quel vacarme firent à cette nouvelle les parents de la jeune fille!

— Ses projets sont visibles, dit l'un d'eux. Un magnifique flaireur de fortune, qui veut tirer parti de son physique.

— Beau garçon, bel ouvrage! dit l'autre. Il a été renvoyé de l'armée et a assassiné son colonel!

— Gardez-vous d'épouser un bel homme, dit un troisième; il n'aura d'yeux que pour lui-même!

— Et, dit un quatrième, combien aura-t-il de caprices!

— Il se fera un jeu d'exciter votre jalousie, dit le cinquième.

— Il mangera votre fortune, dit le sixième.

— Et il vous brisera le cœur! ajouta le septième.

Miss Hélène Volubilis était une fille de sens; elle avait été rassasiée d'hommages. Elle trouva beaucoup de raison dans les réflexions de ses parents. Assez satisfaite de sa liberté et de ses six mille livres de revenu, elle n'avait pas grande impatience de prendre un mari. Mais elle n'avait pas non plus d'aversion pour un soupirant, surtout quand c'était un aussi bel homme que Ferdinand Fitzroy. Elle ne voulut l'accepter ni le refuser formellement; elle le laissa espérer et s'endetter avec son tailleur et son carrossier, dans la douce perspective de devenir bientôt M. Fitzroy-Volubilis. Le temps s'écoulait; on trouva des excuses pour de nouveaux délais. Ferdinand toutefois se lassait d'attendre; ses parents s'impatientaient comme lui. Un déjeuner à Chiswick enleva l'un d'eux; à huit jours de là l'autre mourut d'une fièvre putride. Mais ce ne fut pas avant d'avoir béni tous deux leur fils bien-aimé, et s'être félicités de le laisser dans une si belle position.

### V. — LES HÉRITAGES.

Notre héros ne comptait plus que sur son original d'oncle et sur miss Hélène Volubilis. L'oncle, quoique baronnet et d'humeur caustique, était homme d'affaires et banquier. Il regardait assez tristement la charmante frisure et les dents blanches de Ferdinand Fitzroy.

— Si je vous fais mon héritier, dit-il, j'espère que vous continuerez ma banque.

— Certainement, monsieur, dit avec empressement le neveu.

— Hum! grommelait l'oncle, quel joli banquier!

Les créanciers pressaient Ferdinand Fitzroy, et Ferdinand pressait miss Hélène Volubilis.

— Il est bien dangereux, dit-elle timidement, d'épouser un homme si admiré! Au moins, serez-vous fidèle?

— J'en atteste le Ciel! s'écria l'amoureux.

— Hélas! soupira miss Hélène Volubilis... lorsque l'entrée de lord Rufus Pimilion fit changer la conversation.

Enfin, le jour du mariage fut fixé. Ferdinand Fitzroy fit emplette d'un nouveau cabriolet. Qu'il était beau dans son brillant équipage!

Un mois juste avant la noce, l'oncle mourut. Miss Hélène Volubilis fut pleine de tendresse dans ses condoléances.

— Mon Ferdinand! dit-elle, soyez content! J'ai congédié lord Rufus Pimilion.

— Adorable bonté! s'écria notre héros. Du reste, lord Rufus Pimilion n'a que quatre pieds et demi, et sa tête ressemble à une pivoine.

— Tous les hommes ne peuvent être aussi beaux que M. Ferdinand Fitzroy, lui répliqua-t-on.

Notre héros s'esquiva pour assister à l'ouverture du testament de son oncle.

« Je laisse, disait le testateur (qui, nous l'avons déjà « dit, avait des idées singulières), je laisse ma part de la « banque et toute ma fortune, les legs exceptés, à... (ici « Ferdinand Fitzroy tira de sa poche un mouchoir de « batiste merveilleusement brodé qu'il porta à ses yeux) « à mon cousin John Spriggs, jeune homme intelli- « gent, actif, et qui fera honneur à la profession.—J'eus « autrefois l'intention d'instituer mon neveu Ferdinand « Fitzroy pour mon héritier; mais une tête si bien frisée ne « saurait être propre au calcul. Il faut que mon succes- « seur soit un homme d'affaires, et non un bel homme. « Ferdinand Fitzroy est trop beau pour un banquier. Ses « beaux yeux lui vaudront sans doute une héritière quel- « que part. Je lui laisse mille livres pour s'acheter une « caisse d'habits. »

— Mille diables de toi! s'écria Ferdinand en s'élançant hors de la chambre. Et il courut chez sa fiancée. Elle était absente. « Les mensonges, dit le proverbe italien, ont les jambes courtes; et les vérités, quand elles sont désagréables, les ont terriblement longues. » Le lendemain, Ferdinand Fitzroy reçut son congé dans les termes les plus obligeants.

« Je vous souhaite, disait en terminant miss Hélène Vo- « lubilis, toute espèce de prospérité; mais je crois que « mes amis ont raison; vous êtes beaucoup trop beau pour « un mari! »

Et huit jours plus tard, miss Hélène Volubilis devenait lady Rufus Pimilion.

Le Parlement fut dissous. Deux ou trois jours après la séance de clôture, Ferdinand Fitzroy roulait, côte à côte avec un autre personnage, durement cahoté dans un fiacre qui se rendait à King's bench:

— Hélas! monsieur, disait le bailly, quelle pitié de mettre en prison un si bel homme!

NOBLET.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## SALON DE 1851.

Le comte d'Orsay est un enfant gâté de la nature. Elle l'a fait en même temps artiste et grand seigneur. On sait qu'il a été dix ans, à Londres, le modèle des gentlemen et la providence des Français exilés. Pas un ambassadeur n'a fait autant que lui pour défendre et propager au delà de la Manche nos intérêts, nos idées et nos mœurs. Les révolutions l'ont rendu à Paris. (A quelque chose malheur est bon.) Et il nous est revenu, tenant d'une main le pinceau, et de l'autre l'ébauchoir. Il les manie d'autant mieux que son instinct est plus libre et plus spontané. Artiste pour l'art, il ignore la commande et choisit ses sujets en toute fantaisie.

Après avoir peint la Gloire sous la figure du duc de Wellington, son ami; après avoir sculpté la Beauté sous les traits de la duchesse de Grammont, sa digne sœur, il songeait à reproduire le Génie dans la personne de M. de Lamartine. Il trouvait, à bon droit, qu'à l'exception d'une esquisse de M. Gigoux, non publiée, aucun des mille portraits de l'auteur de *Jocelyn* n'est digne de l'illustre modèle. M. de Lamartine, dont la figure est si frappante et si arrêtée au premier abord, a, pour qui sait observer, la physionomie la plus multiple et la plus diverse. Tel artiste a rendu l'auteur des *Méditations*, drapé dans un manteau. Tel autre a posé l'orateur se dressant à la tribune nationale. Un troisième a dessiné le défenseur de l'Hôtel-de-Ville, repoussant mille fusils de sa poitrine ouverte, et abattant le drapeau de la terreur par un souffle d'éloquence. Aucun n'a résumé toutes ces diversités dans l'unité. En un mot, personne n'a fait un Lamartine complet. C'est ce qu'a tenté M. le comte d'Orsay, et il y a réussi avec le bonheur qui appartient à l'audace. Audace est le mot, car ce buste en marbre, que tout le monde a reconnu au Salon, a été fait de mémoire, sans que l'original posât, sans qu'il en fût même instruit.

Le *Musée des Familles* n'ayant pas encore donné le portrait de M. de Lamartine (qui a compté parmi ses glorieux



Buste de M. de Lamartine, par M. le comte d'Orsay.

collaborateurs, et qui va le redevenir à l'instant pour les admirables vers que vous lirez après notre humble prose), nous avons saisi l'occasion aux cheveux et fait graver l'œuvre de M. d'Orsay, sous la direction de ses conseils.

Observez ce buste, si simple et si nu ; vous y trouverez le modèle tout entier. Il n'y a que quelques coups de ciseau dans le marbre, que quelques coups de crayon dans le dessin ; mais chaque trait a une telle valeur, qu'on ne pourrait le changer sans détruire l'ensemble. Toute l'attitude du corps est indiquée par un mouvement de l'épaule. On sent que le bras se lève, que le pied s'avance, que la taille se cambre. Le front du penseur médite ; le regard du poëte contemple ; la bouche de l'orateur va parler ; le cœur de l'homme libre se soulève contre l'oppression de la foule. La sérénité antique rayonne sur le tout. Mais taisons-nous ; M. de Lamartine va s'expliquer de lui-même.

Deux mots encore cependant.

Chaque figure humaine a son harmonie dans la nature. Celle de l'auteur du *Voyage en Orient* est sans contredit la noble race du cheval arabe et du lévrier grec. M. d'Orsay l'avait sentie, mais il avait peine à la rendre. Or, il vit un soir M. de Lamartine caresser ces beaux chiens qu'il a ramenés de Constantinople ; il l'entendit raconter l'histoire d'un admirable coursier qu'il regrette encore. Ses poses furent si naturellement élégantes, ses expressions si naïvement superbes, que le statuaire saisit l'harmonie au passage, et courut la sculpter d'un coup de ciseau.

Les puristes du métier pourront discuter les lignes, les plans et les contours de cette tête. Quant à nous, nous ne savons pas disserter sur la nature morte en face de la vie palpitante. *C'est le buste du feu sacré*, a dit un connaisseur. Nous sommes de son avis.



Salon de 1851. *Halte après la chasse au faucon*, de M. Tony Johannot.

Béranger a laissé aussi échapper une parole charmante en sortant de l'atelier de M. d'Orsay : — Lamartine, s'est-il écrié, a toujours été heureux en gloire.

Notre gravure a une double opportunité. Après avoir figuré en marbre au Salon de Paris, l'œuvre de M. d'Orsay figure en bronze à l'Exposition de Londres. Elle en rapportera bientôt la popularité qui a multiplié en Europe les bustes de lady Blessington, d'O'Connell, de Wellington et de la duchesse de Grammont. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en avoir donné l'avant-goût.

Laissons maintenant parler M. de Lamartine. Voici les vers qu'il a adressés au comte d'Orsay, et que celui-ci veut bien nous permettre de publier ici. Jamais, peut-être, l'auteur des *Méditations* ne produisit rien de plus grandiose, de plus mélancolique et de plus pénétrant.

## A M. LE COMTE D'ORSAY.

Quand le bronze écumant dans ton moule d'argile
Léguera par ta main mon image fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts sur ces tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute, ils diront entre eux : De qui ce front?

Est-ce un soldat debout frappé pour la patrie?
Un poëte qui chante, un pontife qui prie?
Un orateur qui parle aux flots séditieux?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
Pour que sa liberté remontât pure aux cieux?

Car dans ce pied qui lutte, et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain.

Sept âmes, Phidias! et je n'en ai plus une!
De tout ce qui vécut je subis la fortune.
Arme cent fois brisée entre les mains du temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants! »

Celui-là chanta Dieu, les idoles le tuent!
Au mépris des petits les grands le prostituent :
Notre sang, disent ils, pourquoi l'épargnas-tu?
Nous en aurions taché la griffe populaire!...
Et le lion couché lui dit avec colère :
Pourquoi m'as-tu calmé? Ma force est ma vertu.

Va, brise, ô Phidias! ta dangereuse épreuve;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise, en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le monde à son courant de boue,
« Et que faute d'un cœur un siècle soit perdu! »

Oui, brise, ô Phidias! dérobe ce visage
A la postérité, qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli.
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre!
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre.
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli!

Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul!
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise;
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

A. DE LAMARTINE.

Passons du grave au doux, avec M. Tony Johannot. La chasse au faucon est terminée. Le noble oiseau de proie, excité par un long jeûne et dressé par une savante éducation, a été conduit, le chaperon sur la tête, jusqu'au champ de bataille aérien. Décoiffé devant ses victimes et lancé contre elles, il a fait, à grands coups d'aile, de bec et de dents, l'ample et vaillante curée que les veneurs rapportent à la suite de la châtelaine. Tandis que le vainqueur, chaperonné de nouveau, se repose sur le poing ganteté de ses maîtres, la belle dame, à pied, la plume sur l'oreille, aborde une famille villageoise, composée de ses vassaux sans doute, et leur distribue la récompense de leurs services ou le soulagement de leur pauvreté. Une jeune et forte mère tient un enfant sur le bras et conduit l'autre par la main. Sa sœur et son frère reçoivent, en saluant avec respect, les largesses seigneuriales. Telle est la scène que M. Tony Johannot a rendue avec sa grâce et sa finesse ordinaires. Tout y est poétique, et traité avec cette facilité du maître rompu aux secrets de l'art.

Le sceptre des portraits était tenu au Salon par MM. Flandrin, H. Lehmann, Amaury Duval, H. Scheffer, Signol, Larivière, Perignon, Dubufe, A. Rohen, etc. — Il faudrait un volume pour analyser les figures mâles et femelles, jolies et grotesques, suspendues dans les galeries. Quant à vous dire leurs noms, le livret nous le défend. Il ne donne guère que des initiales. Les artistes, dit avec malice M. de la Fizelière, savent tirer un merveilleux parti de ces complaisantes initiales. J'ai vu sourire plus d'un spectateur en reconnaissant sa blanchisseuse ou sa marchande de gants sous le pseudonyme de M^me^ la comtesse de ***. Une belle personne a d'innombrables priviléges, et parmi les droits acquis de la beauté sur toutes choses, elle en a particulièrement un sur la peinture, qui lui doit ses plus beaux succès, et peut-être aussi ses meilleures réclames : c'est celui de se faire peindre gratis. A ce propos, permettez-moi de vous raconter une anecdote récente. Le fait s'est passé chez un de nos jeunes peintres à la mode. Il y a deux ou trois ans, Babet avait quitté furtivement une paisible chaumière de la Brie pour venir chercher fortune à Paris. Depuis lors ses pauvres parents n'avaient plus entendu parler d'elle. Au mois de janvier dernier, sa mère vint à Paris pour placer une provision de fromages. On la conduisit à l'exposition. Elle avait à peine mis le pied dans le salon carré, qu'elle poussa un cri et s'évanouit. Quand elle reprit ses sens, elle se précipita vers un des plus beaux portraits du Salon en donnant les marques d'une émotion très-vive, puis, aussitôt qu'elle put parler, elle s'écria : Ma fille! mon Dieu! c'est ma fille! On consulta le livret, et on lut : Portrait de M^me^ la baronne de S. — Vous vous trompez, brave femme, dirent les spectateurs de cette scène, c'est madame la baronne, ce ne peut être votre fille. — C'est elle, vous dis-je, mes bons messieurs, c'est elle! Est-ce que je ne reconnais pas ses grands yeux bleus, et ses longs cils, et cette petite lentille au coin de la bouche! C'est Babet, c'est ma fille! La pauvre mère courut chez le peintre, accompagnée de la marchande qui l'avait amenée à l'exposition. C'était le seul moyen de trouver l'adresse de la baronne; et tout le long du chemin la mère se réjouissait. — Ma fille Babet est devenue baronne! Je l'avais toujours dit que ses grands yeux étaient trop veloutés pour des yeux de village, ses mains trop petites pour traire Brunette et Margot (c'étaient les noms de ses deux vaches.) — Ma chère enfant! elle a donc trouvé ce qu'elle mérite; mais pourquoi nous avoir caché son bonheur? On arriva chez le peintre. La première personne que la pauvre mère vit en entrant fut sa fille, juchée sur une table très-élevée et attachée par les bras à un rocher de carton. Madame la baronne posait pour un tableau d'*Andromède*, que vous verrez au prochain Salon. Il y eut des larmes abondantes de part et d'autre. Enfin les droits imprescriptibles de la maternité l'emportèrent, et Andromède retourna à ses fromages; mais on dit que Brunette et Margot eurent bien de la peine à la reconnaître.

Il y a cependant des portraitistes qui nomment hautement leurs modèles. C'est le privilége des maîtres, à qui s'adressent des illustrations trop connues pour se dissimuler. Par exemple, M. Maxime David, le miniaturiste aujourd'hui sans rival, a exposé le roi Louis-Philippe, peint en janvier 1848 (image historique qui restera, non-seulement comme la dernière, mais comme la meilleure du personnage), le général Hurault de Sorbie, M. T... Lévy, et dix autres figures d'hommes, de femmes et d'enfants, que l'artiste peut désigner en toutes lettres, sans craindre l'accusation de non-ressemblance.

Du reste, le gouvernement a compris que M. Maxime David sort des miniaturistes ordinaires. Il vient de recevoir la croix de la Légion-d'Honneur, en compagnie de M. Decamps, nommé officier, de MM. Léon Fleury, Giraud, Diaz, Jollivet, Desbœuf et Lefèvre.

M^me^ Héloïse Leloir, dont le crayon règne sur la gravure de modes, s'est élevée jusqu'à la hauteur de la miniature. Ses trois portraits ont justifié son ambition par le succès.

Citons en finissant un artiste que nous a envoyé l'Amérique du Sud, et qui a dignement représenté son pays au Salon français. C'est M. Merino, directeur des beaux-arts à Lima. Il a exposé l'*Apôtre du Pérou, Saint Francisco Solano*, et des groupes de Liméniennes d'une grâce et d'une coquetterie charmantes. Quand le *Musée des Familles* s'occupera de cette belle contrée et de ses mœurs originales, les croquis de M. Merino, dont nous nous sommes assuré, donneront un haut prix à nos gravures.

## LE PRIX D'ARGENTEUIL.

Un procès des plus étranges va traduire en justice une Académie en corps, l'Académie de médecine.

Il y a treize ans, le marquis d'Argenteuil mourait d'une affection des voies urinaires, que les sommités déclaraient incurable. Il chargea, par son testament, l'Académie de médecine de décerner un prix qu'il lui léguait « à l'auteur du perfectionnement le plus important » dans le traitement de la maladie qui l'avait tué. C'était là de la vraie philanthropie, de celle qui mérite le nom de charité. N'ayant pu se sauver lui-même, M. d'Argenteuil employait sa fortune au salut d'autrui. L'Académie accepta le legs et la qualité de juge. Le concours s'ouvre, dix-sept concurrents se présentent. Le prix n'est point adjugé, comme il devait l'être, en 1844. En 1850, il ne l'était pas encore. Qu'était-il arrivé cependant? Parmi les compétiteurs se trouvait un praticien de premier ordre, le docteur Guillon. Dès 1839, il avait demandé et obtenu la formation d'une Commission chargée d'examiner son système, lequel se faisait fort, non-seulement de soulager, mais de guérir radicalement le mal qui avait tué M. d'Argenteuil. Au bout de dix ans d'examen minutieux, le docteur Lagneau, rapporteur de la Commission, concluant sur des cures nombreuses et incontestées, déclare officiellement que « la méthode du docteur Guillon est *le perfectionnement le plus important* du traitement en question ; qu'elle *laisse loin derrière elle* toutes les autres méthodes; qu'elle ne présente aucun inconvénient ; qu'elle est aussi sûre que prompte dans ses résultats, ce qu'on ne saurait dire des méthodes concurrentes; enfin que M. Guillon mérite plus encore l'*admiration générale* que le savant glorifié par le monde entier pour la récente découverte d'une planète. » Pouvait-on désigner plus clairement le docteur Guillon au prix d'Argenteuil ! — Eh bien, la même Académie, qui avait adopté ce rapport, a inscrit sur les mêmes registres où il est consigné, la décision suivante, qui semble une contradiction arrangée à plaisir : « Il n'y a pas lieu de décerner le premier prix d'Argenteuil, et les fonds seront réservés pour grossir le deuxième, le troisième ou le quatrième prix ! » Traduction fidèle : M. Guillon mérite le prix, mais M. Guillon ne l'aura pas ! Or, devinez ce qui est arrivé? Tandis que M. Guillon, satisfait de la victoire et se souciant peu de l'argent, gardait le silence du mérite et de la dignité, l'exécuteur testamentaire du marquis d'Argenteuil a protesté devant les tribunaux contre le singulier usage fait par l'Académie d'un legs sacré, et l'a sommée de renoncer à ce legs ou d'en exécuter la clause, en décernant le prix à qui de droit. La cause est pendante, et l'Académie fort embarrassée. Elle n'a qu'une manière de sortir de l'impasse où elle s'est jetée ; c'est de revenir courageusement sur sa dernière décision pour rester fidèle à la première. Quand on s'est déjugé une fois, on peut se déjuger encore, en rentrant dans la logique et la justice. L'amour-propre seul peut dire : Il est trop tard, quand l'équité dit : Il est toujours temps. Du reste, l'opinion publique, d'une seule voix, a donné le prix d'Argenteuil au docteur Guillon, comprenant comme lui que ce prix est dans le rapport adopté, et non dans une somme d'argent plus ou moins forte.

## OUVERTURE DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

L'exactitude est la politesse des rois. La reine d'Angleterre a donc inauguré, le 1er mai, comme il était convenu, l'Exposition du Palais de cristal. (Voyez le numéro de mars.)

La veille, on se disputait, à prix d'or, les billets pour assister à la fête. Un libraire, qui en avait acheté pour 50,000 fr., les a revendus avec deux cents pour cent de bénéfice. L'Anglais peut perdre une bataille, il ne perd jamais une affaire. Son habileté a été battue cependant par les exposants français. La Commission royale avait signifié à ceux-ci, comme à tous, qu'ils n'assisteraient à l'inauguration du Palais de cristal, qu'en se procurant des billets de saison. Les négociants français, trouvant la condition *schoking*, répondirent fermement que, s'ils n'avaient pas le droit de figurer dès le premier jour auprès de leurs produits, ils voileraient ces produits d'une tenture de toile. Et avec le prosélytisme qui les distingue, ils entraînèrent dans leur complot les Belges, les Allemands et les Américains. La Commission apprit qu'on ferait comme on avait dit, que la reine et la cour trouveraient les trois quarts de l'exposition en costume de domino! John Bull maudit l'esprit français, mais il fallut bien céder, et l'on distribua des billets aux exposants de chaque nation. Ainsi, nos compatriotes ont débuté par une victoire.

La veille encore, le palais de Hyde-Park avait donné un spectacle qui n'appartient qu'à l'Angleterre. Une centaine de pauvres diables arrivaient à Londres du comté de Cornouailles, pour aller chercher en Australie, à travers l'Océan, le pain que le sol natal leur refusait. Avant de s'embarquer, ils demandèrent et obtinrent la permission de visiter l'exposition universelle. Voyez-vous d'ici les contrastes de ce tableau! Ces hommes en haillons, ces femmes décharnées, ces enfants à demi nus, portés sur le dos, défilant comme des spectres devant tous les trésors amassés par l'industrie et le luxe pour les fantaisies des heureux du monde! Les exposants, nous dit un témoin de cette scène, regardaient avec curiosité ce passage de l'extrême misère en face de la suprême opulence. Les Français s'émurent, versèrent des larmes et donnèrent la main et l'aumône aux pauvres émigrants. Or, comment croyez-vous que finit la chose? Et quels sentiments ces malheureux emportèrent-ils de l'éblouissante vision qu'ils venaient d'avoir ? Éclatèrent-ils en murmures de haine, en clameurs d'envie, en menaces d'insurrection? Cela serait peut-être arrivé dans tout le reste de l'Europe. Mais en Angleterre, le plus misérable est Anglais avant tout. Ces parias, chassés par la faim de la mère-patrie, se réjouirent de la quitter si prospère et si brillante ; et ils sortirent du Palais de cristal, en entonnant d'une seule voix le *God save the Queen!* (Dieu sauve la reine !) Quelle force a un peuple ainsi organisé !

Dès le matin, Hyde-Park (quatre fois les Champs-Élysées) était encombré d'une foule cosmopolite ; mais pas de bruit, pas de cohue, pas de désordre. Les piétons prennent leur temps ; les équipages défilent... Les *policemen* ne sont là que pour la forme. On entre sans se coudoyer dans l'immense Babel, décorée de toutes les bannières, de tous les costumes et de tous les travaux du globe : Européens, Américains, Chinois, Indiens, Sauvages, etc. Le trône de la reine s'élève, au centre, sur une large estrade. Partout à l'entour s'enroulent et se confondent la verdure et les fleurs, les plantes de chaque climat, abritées par le feuillage des arbres géants du parc. On voit successivement arriver les commissaires, l'archevêque de Cantorbéry, les ministres, les ambassadeurs, les dignitaires, tous en habit de gala, et enfin la reine, avec sa famille entière et son cortége de dames d'honneur en robes à longues queues. Le *God save the Queen* ébranla la voûte de cristal. Les femmes éblouissantes de parure, et un grand nombre éclatantes de beauté, prennent place au milieu des uniformes rouges, chamarrés d'or et d'argent. Le prince Albert lit le résumé des travaux préparatoires. La reine lui répond. L'archevêque invoque les bénédictions de Dieu. Un chœur formidable chante un hymne solennel ; et la cour défile à travers la galerie, au bruit des marches guerrières et du *Rule Britannia*, accompagné du grondement des orgues. Aucune parole ne rendrait l'éclat et la majesté de cette procession royale. Quand elle est finie, la reine remonte sur son trône, se tourne vers les quatre points cardinaux, et, d'une voix forte, déclare l'*exposition ouverte*. Un tonnerre de trompettes, de tambours, de canons, de fusils, de hurras accueille la grande nouvelle, et Sa Majesté, remontant dans son équipage d'or à huit chevaux, précédée de six voitures dorées à triple attelage, entourée de gardes, d'écuyers, de pages, de grooms, de maréchaux à cannes d'or et d'argent, reprend le chemin de Buckingham-Palace au milieu des acclamations d'une foule innombrable debout depuis six heures pour la voir passer.

## LES DERNIÈRES FÊTES DE PARIS.

Avant de gagner l'ombrage de ses villas, Paris a repris les concerts et les raouts, suspendus par le carême. Nous avons vu toutes les célébrités de la politique, de la science, des lettres et des arts, chez leur ami M. Arsène Houssaye, le directeur de la Comédie-Française. M. le comte Jules d'Aoust, notre collaborateur musical, nous a fait entendre Mme de G..., Mlle de M..., M. Fleury, et plusieurs talents d'artistes et d'amateurs de premier ordre. Mme G. D. (lisez goût et dilettantisme exquis) nous a donné l'opéra dans ses salons, avec l'orchestre admirable de M. Seghers,



Les amitiés de salon : La parole et la pensée.

le chant de M. Delsarte, la harpe de M. Godefroid, et la *Nuit de Noël*, cette œuvre perlée de M. Reber, interprétée par Mme Mamignard, MM. Mocker et Bussine. Chez M. Gide, qui, au milieu de ses succès d'éditeur, n'oublie point qu'il a fait la musique de la *Tentation*, nous avons applaudi MM. Levasseur et Ponchard, qui ont trouvé le secret de ne point vieillir, et la belle-fille de ce dernier, toute charmante à voir et à entendre.

Quant aux derniers bals, ils ressemblaient aux premiers : les hommes amassés debout dans les portes, ou causant politique dans les couloirs ; les douairières et les barbons jouant au whist dans les chambres ; les jeunes filles et les jeunes femmes cherchant péniblement des danseurs de rédovas et de mazurkas, et se complimentant, entre deux quadrilles, avec la sincérité cordiale mise en scène par un de nos ingénieux dessinateurs, comme résumé définitif des amitiés et des plaisirs de salon. Titre : *La Parole et la Pensée.* Sujet : deux dames s'abordant le plus tendrement du monde. La première DIT à la seconde : — *Chère amie, que vous êtes jolie ce soir!* La seconde répond à la première : — *Ma toute belle, que votre toilette est charmante!* Or, que PENSENT l'une et l'autre ? c'est ce que vous apprend la physionomie de chacune, répétée deux fois derrière elle. Pensées graduées de la première : 1° *Dieu! qu'elle est vieillie!* 2° *Décidément, c'est une caricature!* Pensées graduées de la seconde : 1° *Sa robe n'est-elle pas de l'an dernier?* 2° *On dirait une mauvaise gravure de modes!*

PITRE-CHEVALIER.



:






ME



tiés




## ENIGME HISTORIQUE.

Quel est le pape qui naquit dans une échoppe de chaussetier, sur l'emplacement de laquelle s'est élevée depuis une église ?

— Typographie HENAUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# HISTOIRE NATURELLE. — ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

## LES ROSIERS MORALISTES.



*Le Tombeau de Julie*, tableau de Vandaël. Dessin de M. Catenacci.

Ce chef-d'œuvre de Vandaël, dont vous trouverez ci-dessous le portrait et la biographie, chef-d'œuvre enlevé par l'Allemagne à la France, et que nous rend l'habile crayon de M. Catenacci, vous annonce que je n'ai pas tout dit, l'an dernier, sur la rose.

(1) Voyez la table du dernier volume, et novembre dernier.

Vous savez que j'aime les histoires; je soupçonne que vous les aimez aussi. Voici donc celle qui m'a ramené à notre admirable fleur.

I. UNE LETTRE DE PARISIEN.

Je venais de regagner ma maison des champs, et je flânais, un matin, entre mes massifs et mes plates-bandes, lorsque je vis entrer le seul homme qui me relie à Paris durant l'été, le facteur de la poste aux lettres.

Il me remit une dépêche cachetée de travers, et dont l'adresse trahissait une main émue.

Etonné qu'on pût se passionner en juin pour autre chose qu'une greffe ou un bouton, j'ouvris le message, et j'y lus ces lignes :

« Mon cher ami,

« Vous ne le croirez pas, et pourtant il n'est que trop vrai. C'est la plus affreuse histoire qui dénoue le plus gracieux roman.

« Vous vous rappelez Mlle Blanche de La Roche, cette céleste créature que nous rencontrâmes ensemble à l'ambassade de Turquie. Je la vois encore, au milieu du bal féerique du prince Kallimaki. Tous les diamants orientaux pâlissaient devant l'éclat de ses yeux. Vous conveniez vous-même que les feuilles de vos camélias n'étaient pas plus fines que ses lèvres et ses joues. Quant à sa simple toilette de mousseline et de dentelle, elle faisait honte aux éblouissantes parures des ladies anglaises, des princesses russes, des souveraines moldaves et valaques, qui tourbillonnaient à l'entour. Il n'est pas possible que vous l'ayez oubliée !

« Vous savez qu'après l'avoir aperçue je ne vis plus qu'elle au milieu de la fête.

« Tandis que les solliciteurs et les futurs diplomates s'empressaient autour des filles et des nièces de ministres et d'ambassadeurs, elle, qui n'avait pour toute puissance que son sourire, elle restait seule sur sa chaise, à côté de sa mère...

« Je bondis d'indignation ! et moi qui ne danse plus depuis ma thèse, moi qui ne distingue pas une rédowa d'une schotisch, je lui offris la main pour un quadrille, et je me mis à bouleverser les figures afin de causer avec elle.

« Quel esprit ! quelle grâce et quel à-propos !

« Je m'oubliai jusqu'à essayer une valse, pour l'approcher de plus près. La valse m'a toujours donné le mal de mer ; ce ne fut pas le cœur, cette fois, ce fut la tête qui me tourna.

« Vous ne m'avez plus revu depuis ce bal, mon ami ; c'est que je n'existais plus que pour Mlle de La Roche. Tous mes amis l'ayant deviné, je me dispensai de vous en faire part.

« Je la suivis tout l'hiver de salon en salon ; je lui sacrifiai mon jour des Italiens ! je négligeai Mme Sontag, à deux pas de mon hôtel, moi qui avais fait le voyage de Londres pour l'entendre ! Je renonçai à faire courir mes chevaux, moi qui avais acheté deux cents louis un jockey de soixante livres !

« Bref, après avoir dansé avec Mlle Blanche un millier de contredanses ; après avoir fait avec madame sa mère un millier de parties de whist, je me décidai à lui demander la main de sa fille, à l'entrée du carême.

« Cette main adorée me fut promise ; Mlle de La Roche elle-même me donna sa parole, comme une personne de son mérite peut la donner, c'est-à-dire par le silence et l'émotion.

« Les six semaines qui suivirent me semblèrent six jours auprès d'elle.

« Et cependant, par quelles épreuves la mère me faisait acheter la conquête de la fille ! Mme de La Roche était patronesse de tous les concerts, présidente de toutes les souscriptions, trésorière de toutes les loteries. Je lui pris des billets de toutes les loteries ! Je devins commissaire de toutes les souscriptions ! ! je dévorai la musique de tous les concerts ! ! !

« Enfin ma récompense approchait ; l'heure du contrat allait sonner ; je préparais les magnificences de la corbeille..., lorsqu'un soir je rencontrai un nouveau venu dans le salon de ces dames.

« C'était M. Albert de Solanville, un des beaux du club des jockeys.

« Il portait des paquets de breloques sur le ventre et des boutons de rubis aux manchettes. Il parlait actrices, chiens, *sport*, et bonbons à la vanille. Il se couchait à la renverse dans les fauteuils, riait à gorge déployée de ses propres paroles, et considérait avec mépris ceux dont l'habit n'était pas taillé sur le sien.

« En conscience, je ne pus lui trouver d'autres qualités que la sottise et l'impertinence.

« Or, jugez de ma profonde surprise ! il eut un succès fou près de ces dames !

« Le lendemain, je m'aperçus que j'étais distancé.

« Le surlendemain, je ne trouvai point ma fiancée. M. Albert l'avait conduite avec sa mère à la ménagerie du boulevard.

« Deux jours après, Mlle Blanche me fit une scène sur la forme de mon chapeau.

« Bref, je dus prendre mon congé, pour m'épargner de le recevoir en règle ! Et, au moment où je vous écris, je viens de lire, au deuxième arrondissement, l'annonce du mariage de M. de Solanville avec Mlle de La Roche !

« Comprenez-vous cela ?

« Je me serais brûlé la cervelle sur le coup, si je n'avais voulu découvrir par quel exploit mon rival m'a supplanté.

« J'ai réfléchi, j'ai étudié, j'ai fait une enquête.

« Le seul titre sérieux du futur est d'avoir inventé un gilet ridicule, adopté avec enthousiasme par son tailleur !

« Et voilà ce qui m'a enlevé le cœur et la main d'une personne charmante !

« Encore une fois, comprenez-vous cela ? et qu'avez-vous à dire pour me consoler ?

« Hâtez-vous ; car, dans huit jours, je me serai coupé la gorge avec M. de Solanville, ou je voguerai à toutes voiles pour la Californie...

« Votre ami désespéré,
« ARTHUR D'AILLY. »

Paris, le...

II. UNE RÉPONSE DE JARDINIER.

Cette lettre me dispense de faire le portrait d'Arthur. C'était un homme aussi sérieux et aussi distingué qu'on peut l'être à trente ans, dans les loisirs d'une belle fortune ; mais si violent et si passionné dans ses humeurs, qu'il fallait un sang-froid imperturbable pour le ramener à la raison.

Je lui répondis, courrier par courrier, ces quelques mots :

« Votre lettre m'a trouvé taillant un rosier du roi.

« Attendez, pour vous brûler la cervelle, qu'elle soit remise à sa place.

« Ne vous coupez point la gorge avec M. de Solanville, de peur de priver son tailleur d'un nouveau gilet à la saison prochaine.

« Au lieu de partir pour la Californie, venez me trouver parmi mes fleurs. Elles se chargeront de vous faire oublier M^lle de La Roche et même M^me de Solanville.

« Elles vous attendent, et je vous attends après-demain.»

### III. PREMIÈRE LEÇON. — LE ROSIER DE M^me DESPRÉS.

Arthur fut exact, mais il m'arriva plus désolé que jamais. L'annonce du deuxième arrondissement le poursuivait jusqu'à dix lieues de Paris. Le nom de *Blanche* revenait à chaque instant sur ses lèvres, ramené par des soupirs qui sortaient du fond de la poitrine.

Le premier jour, je fis semblant de ne point m'en apercevoir. Mais, dès le lendemain, se promenant avec moi dans mon parterre, Arthur s'écria :

— Eh bien ! mon ami, je serais curieux de savoir ce que vos fleurs ont à me dire pour me consoler.

Nous étions alors dans un angle du jardin, devant un rosier de M^me Després, appliqué sur le treillage du mur.

Entre deux fortes branches, une araignée avait tendu sa toile, et se tenait en embuscade derrière une feuille desséchée.

— Voici M^lle de La Roche, dis-je à mon ami.

— Une araignée ? quel blasphème !

— Une coquette ! suivons un peu son manége. Nous allons voir les Arthur, ou, si vous l'aimez mieux, les Albert donner dans le piége.

Au bout de quelques instants, une grosse mouche se prit dans la toile... L'araignée s'avança pour la saisir; mais la grosseur de la proie la fit reculer. La captive profita du délai pour se débattre, tant et si bien, qu'elle s'échappa en faisant un trou dans le tissu.

— Première leçon, mon cher, dis-je à Arthur : si vous aviez eu le courage de faire comme cette mouche, à l'ambassade de Turquie, vous marcheriez aujourd'hui dans votre force et votre liberté. Mais voici une autre étourdie qui me semble menacée de votre sort.

Une seconde mouche, plus petite, se jeta en effet dans la toile, et y resta entortillée. L'araignée, cette fois, allongeant ses huit pattes onguiculées, s'élança résolument, piqua la pauvre bête au cœur, en aspira toute la substance, et fit tomber le reste à terre, comme une coquette repousse un adorateur. Ce fut la seconde leçon que j'adressai à d'Ailly. Après quoi, sentant ses forces ranimées, M^lle de La Roche, pardon! l'araignée lâcha son fluide visqueux, raccommoda son filet et regagna son ambuscade.

— C'est étonnant ! balbutia Arthur ; je n'avais jamais observé ces phénomènes.

— Attendez, mon cher, et regardez toujours; la troisième leçon sera la meilleure. *Tertia solvet*. Voyez-vous cette autre araignée qui s'approche lentement de la première ? Elle est plus petite, et cependant c'est un mâle. (Telle est la loi du créateur chez les insectes.) Pour le coup, c'est bien un Arthur, un prétendu, un fiancé. Remarquez comme il contemple sa future, comme il hésite à s'approcher d'elle, comme il s'enfuit après avoir risqué deux pas. Vous vous reconnaissez, n'est-il pas vrai ? Quant à elle , son attitude est encore plus curieuse. Elle feint de ne pas voir son admirateur. Bien qu'elle le lorgne de ses huit yeux, il ne peut deviner s'il obtient un seul regard. Mais enfin le voilà qui se rassure, qui prend confiance. Elle vient de lui donner sa parole, sans rien dire..., comme M^lle de La Roche. Il s'avance vers elle ; elle s'avance vers lui. Ils vont se rencontrer au milieu de la toile.

Ici Arthur me pressa le bras et m'interrompit par un cri d'horreur...

— Eh bien, qu'avez-vous ? lui demandai-je avec calme.

— Comment ! s'écria-t-il, vous n'avez donc pas vu ? Il n'y a plus qu'une araignée !...

— En effet, repris-je sans étonnement, et c'est ce que j'attendais. La future s'est jetée sur le prétendu et l'a dévoré tout vif (1). Tel est le dénoûment des coquetteries de l'araignée. Voilà comme les Blanches de mon jardin traitent les Arthurs du voisinage ! Osez donc vous plaindre, après cela, d'être abandonné au profit d'un rival, vous qui avez été quitte pour quelques contredanses perdues, pour quelques parties de whist inutiles, pour quelques louis dépensés et quelques soupirs évanouis !

Là-dessus, je laissai d'Ailly en contemplation devant mon rosier. Il soulagea sa rancune en prenant l'araignée dans ses rêts et en l'écrasant d'un coup de pied dédaigneux. Puis, il cueillit une rose à demi ouverte et vint se promener avec moi, sans reparler de M^lle de La Roche.

### IV. PÉRIPÉTIE.

Je le croyais en voie de guérison, lorsque, cinq jours après, il rentra tout effaré du village.

Il venait d'y apercevoir, qui ? Albert de Solanville en personne, causant avec le gardien du manoir qui touche mon domaine.

Cette apparition fatale rouvrit la plaie d'Arthur. Si je ne lui eusse donné la preuve que son rival, en quête d'une maison de campagne, n'avait fait que passer à M...., il se serait élancé à sa poursuite, et ne l'aurait lâché qu'après avoir échangé deux balles avec lui.

Sa maladie prit dès lors un autre caractère. Il devint misanthrope, trouva la société mal faite, et débita des tirades qui rappelaient Babœuf ou Cabet, et qui l'eussent fait arrêter, comme séditieux, par les gendarmes.

### V. DEUXIÈME LEÇON. LE ROSIER DE LA REINE.

— Rien n'est à sa place ici-bas, s'écriait-il un matin, en arpentant ma grande allée. Le monde est gouverné par l'injustice, la tyrannie ou l'intrigue. Pourquoi un imbécile plaît-il à une femme d'esprit, un être ridicule à un ange de perfection ?

Et, sentant que l'intérêt personnel ôtait à son argument toute autorité :

— Pourquoi, ajoutait-il en généralisant, êtes-vous dans l'aisance, et moi dans la richesse, tandis que cet homme qui passe et qui nous vaut, est dans l'indigence ou même dans la misère ? Si l'esprit et le mérite détrônaient la sottise et l'incapacité ; si ce paysan occupait à son tour notre château et nous envoyait habiter sa chaumière, quel grand mal en résulterait-il, je vous le demande?

— Vous me le demandez, mon ami ! C'est ce rosier de la Reine qui va vous répondre. Son histoire vous prouvera que chacun et chaque chose a son rôle sur cette terre; que ce qui offense notre esprit ou notre cœur a sa justice et sa raison d'être ; que renverser l'ordre établi, c'est détruire tout sans rien fonder, et que les petits ne peuvent abattre les grands sans tomber avec eux. Ce rosier est malade, vous le voyez ; ses feuilles se tordent et se dessèchent ; ses boutons se corrompent avant de s'épanouir. Il est évident qu'il agonise. C'était naguère le plus beau rosier de mon jardin. Qui donc l'a perdu ? La révolte de son pied

(1) Voyez l'*Histoire des Arachnéides*, par le baron de Walkenaer.

contre sa tête. Ecoutez cette petite histoire : elle résume celle de toutes les sociétés.

Il y avait une fois un pauvre églantier qui poussait ignoré dans une haie, livrant au hasard ses simples fleurs à cinq pétales, arrachées au passage par la main des enfants ou la dent des bestiaux, étouffées le plus souvent par la multitude de plantes qui leur disputaient la terre et le soleil.

Mon jardinier, passant un jour devant la haie, distingua l'églantier, admira la force et la rectitude de sa tige, et dit : — Cet arbuste mérite de sortir de la foule et d'occuper une place d'honneur dans mon parterre.

Parlant ainsi, il dégage l'églantier de ses parasites, l'arrache avec le plus grand soin, et le transporte, sain et sauf, dans la bonne terre et sous la belle exposition où vous le voyez.

Ce n'est pas tout. Après l'avoir sauvé, il s'occupe de l'embellir. Il greffe à son sommet le bourgeon d'un rosier de la Reine, de la plus riche espèce.

La greffe réussit, et, l'été dernier, le pauvre enfant de la haie était devenu le roi de mon jardin. Il s'élevait admiré et respecté entre tous, couronné des plus éblouissantes roses qu'on pût voir et respirer. Chacun voulait propager ses rejetons dans le pays, où sa renommée s'était répandue de proche en proche. Mon jardinier n'avait pas pour lui de bêche assez prudente, de fumier assez fécondant, d'eau assez limpide et de soins assez minutieux.

Il aurait vécu de la sorte aussi longtemps qu'un rosier peut vivre, lorsque sa tige s'avisa de raisonner... comme vous le faisiez tout à l'heure.

— Ce jardinier, se dit-elle, n'entend rien à l'organisation des rosiers. Sous prétexte de m'affranchir et de m'élever, il a fait de moi un esclave méprisable. Protestons contre cette exploitation du rosier par le rosier.

Et depuis ce moment, l'églantier rebelle, au lieu d'envoyer sa sève aux pousses qui formaient son diadème, l'a gardée sournoisement pour les bourgeons sauvages qui sortaient au-dessous de la greffe. Tant que ces bourgeons factieux ont été visibles, la serpette de mon jardinier en a fait justice, et la liqueur vitale a dû continuer, bon gré, mal gré, de monter jusqu'à la hauteur de la greffe. Mais, à la dernière végétation, notre églantier philosophe a caché son jeu. Il a lancé sous la terre une pousse mystérieuse, qui est allée sortir dans une touffe de pavots, assez loin pour échapper à l'œil du jardinier. Il a prodigué à ce rejeton conspirateur toute la sève dont il disposait. Il a réussi de la sorte à faire languir et sécher sa couronne, à frapper de mort le riche feuillage et les nobles fleurs qui offusquaient son orgueil. Le chétif produit de sa révolte a eu quelques semaines de triomphe. Il a levé la tête au pied des pavots... Il a cru qu'il allait dépasser le rosier de la Reine, et devenir à son tour le roi du jardin ; mais, avant d'être assez haut pour voir son rival pâlir et succomber, il a expiré lui-même, étouffé par ses voisins, sans rosée, sans soleil et sans défense. Tenez, voilà sa tige morte et ses feuilles à terre, bonnes au plus à jeter au fumier.

Ainsi, tout a péri : églantier, rosier de la Reine et rejeton, parce qu'un mécontent a voulu changer l'ordre établi.

Cet argument visible imposa silence à d'Ailly. J'ajoutai à son régime le baume des plantes, à l'aurore et au crépuscule du soir, les promenades à pied et à cheval dans les bois ou les plaines, et je crus qu'il avait oublié enfin Mlle de La Roche...

### VI. RECHUTE.

Mais voilà qu'un matin, comme nous revenions d'une course, en passant devant le manoir, nous apercevons la grille ouverte, en face de la grille une calèche qui arrivait, et dans la calèche, Mlle de La Roche elle-même, ou plutôt Mme de Solanville, avec Albert son mari.

Ils avaient loué le manoir pour la saison, et venaient, au sortir de la noce, y passer la lune de miel.

Toute la morale de mes fleurs s'évanouit à cet aspect, et Arthur n'eut que la force de m'entraîner en cachant son émotion.

— Tous deux ensemble ! s'écriait-il ; tous deux à vingt pas de moi ! tous deux heureux et triomphants, quand je suis perdu dans la foule, au point qu'ils ne m'ont pas reconnu !

— Dites plutôt : — Quand je suis assez faible et assez sot pour leur faire un piédestal de mon abattement !

Ce coup d'éperon releva la tête d'Arthur. J'obtins de son courage qu'il ne fuirait pas, qu'il resterait avec moi. Vous voyez qu'il y avait progrès sensible.

— J'obtiendrai plus, mon ami, lui dis-je ; vainqueur et triomphant à votre tour, vous me présenterez bientôt à Mme de Solanville. Ce dénoûment sera encore l'ouvrage de quelque rosier.

### VII. TROISIÈME LEÇON. LE GÉANT DES BATAILLES.

Peu à peu, en effet, et sous les douces influences de la contemplation de mes fleurs, j'habituai Arthur à prononcer sans trouble les noms d'Albert et de Blanche. Il les rencontra même un jour en plein village, et eut la vanité d'opposer du sang-froid à leur étonnement. Ce sang-froid fit rougir de dépit Mme de Solanville, ce qui combla mon ami d'une joie secrète.

Cependant, de fâcheuses pensées lui traversant encore l'esprit, je le conduisis un jour devant mon Géant des batailles. C'était le plus fier et le plus éclatant de mes rosiers.

En ce moment, il subissait l'attaque d'un million d'ennemis.

— Juste ciel ! dit Arthur, quelle est cette armée d'insectes verts, acharnée aux branches les plus tendres et autour des boutons ?

J'ouvris un beau livre que je portais sous le bras, le plus charmant traité de botanique connu, le *Voyage autour de mon jardin*, d'Alphonse Karr (1), que je vous engage à prendre comme moi pour guide dans vos explorations horticoles ; et je lus tout haut la page 40 de ce beau livre, tandis qu'Arthur en constatait de ses yeux la justesse :

« Ces très-petits insectes qui couvrent la tige du rosier et semblent immobiles, sont des pucerons, nés à une ligne ou deux de l'endroit où ils sont aujourd'hui, et qui ne s'aventurent pas à faire un pouce de chemin dans toute leur vie. Ils ont une petite trompe qu'ils enfoncent dans l'épiderme de la branche, et au moyen de laquelle ils sucent certains sucs dont ils se nourrissent... On en voit quelquefois s'emporter au point de faire le tour de la branche qu'ils habitent, mais tout porte à croire que c'est dans l'effervescence d'une jeunesse orageuse... Ces débordements sont extrêmement rares. Quelques-uns cependant ont des ailes, mais ces ailes ne leur viennent que dans un âge mûr, et ils n'en abusent pas. Le seul soin sérieux qui paraisse occuper la vie des pucerons, est de changer de vêtement. Ils changent, en effet, de peau quatre fois avant d'être des pucerons parfaits... Il leur reste

(1) Edition Curmer (1851), illustrée par les premiers artistes.

ensuite un soin à remplir, c'est celui de multiplier leur espèce; mais ils s'en donnent peu de souci. Ils n'ont pas, comme les quadrupèdes, à allaiter leurs enfants; comme les oiseaux, à couver leurs œufs; comme d'autres insectes, à les enfermer dans une caverne avec des aliments. Le puceron fait des petits tout en suçant sa branche, et il ne se retourne pas pour voir l'enfant qu'il vient de mettre au jour. Si la mère ne se tourmente guère du petit, le petit ne paye d'amour filial que ce qu'il a reçu en amour maternel. Il se met en route derrière les autres, prend son rang, enfonce sa petite trompe dans la peau verte du rosier. Il en sort ainsi une centaine d'une seule mère, qui tous vont se mettre en rang derrière les autres, et commencent à manger. En dix ou onze jours, ils changent de peau quatre fois, et le douzième jour ils font à leur tour leurs petits... Un seul puceron, qui au commencement de la belle saison mettrait au monde quatre-vingt-dix pucerons qui, douze jours après, en auraient produit quatre-vingt-dix, se trouverait, à la cinquième génération, auteur de cinq milliards neuf cent quatre millions neuf cent mille pucerons; ce qui fait déjà beaucoup de pucerons... Or, un puceron est, dans une année, la souche d'une vingtaine de générations. Je doute fort qu'il y eût pour eux assez de place sur tous les arbres et sur toutes les plantes. »

Je m'arrêtai, voyant Arthur stupéfait :

—Voilà bien, lui dis-je, l'image des pensées rongeantes qui pullulent dans votre tête, s'engendrant les unes les autres, pour dévorer en commun le peu de cervelle qui vous reste.

— C'est vrai, soupira-t-il; mais comment m'en débarrasser?

— Comme mon rosier; ce n'est pas difficile. Voici trois vers qui se chargent de le délivrer de ses ennemis. L'un est ce ver plat et large, à six pattes, d'un gris piqueté de jaune. Etabli au milieu d'une feuille, il se nourrit des pucerons qui l'environnent. L'autre est cet animal vert à raie jaunâtre. Il suce les pucerons avec un trident et les jette à bas, morts et desséchés. Le troisième est ce *lion des pucerons*, comme l'appelle Réaumur; il les mange avec tant d'appétit, que s'il avale un de ses frères à leur place, c'est tant pis pour le frère.

— Mais, s'écria d'Ailly, ces chasseurs sont des bêtes affreuses.

— Elles vous semblent telles, comme toute pensée qui vous distrait de Mme Solanville. Mais regardez sur cette feuille et dans le ciel. Sur cette feuille se promène un petit animal délicieux, « à l'écaille polie, orange, jaune, noire ou rouge, semée de points noirs ou bruns. »

— C'est ce que les enfants nomment la bête à bon Dieu.

— Et elle est très-bien nommée; car c'est la coccinelle, le premier ver dont je vous parlais, la providence qui sauve mon rosier des pucerons. Et cette jolie mouche, noire et jaune, aux ailes si rapides, qui plane au-dessus de notre tête; et cette autre mouche, plus jolie encore, avec son corsage vert, ses larges ailes d'un travail exquis, ses yeux rouges, plus éclatants que des pierres fines; ce sont les deux autres vers qui vous faisaient horreur en dévorant les pucerons. Ainsi en sera-t-il des pensées qui délivreront votre esprit de ses préoccupations renaissantes; pensées insupportables d'abord, puis gracieuses et charmantes, venant du Ciel et remontant au Ciel après l'heureuse métamorphose, comme les sauveurs ailés de mon Géant des batailles.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

### VIII. GUÉRISON RADICALE.

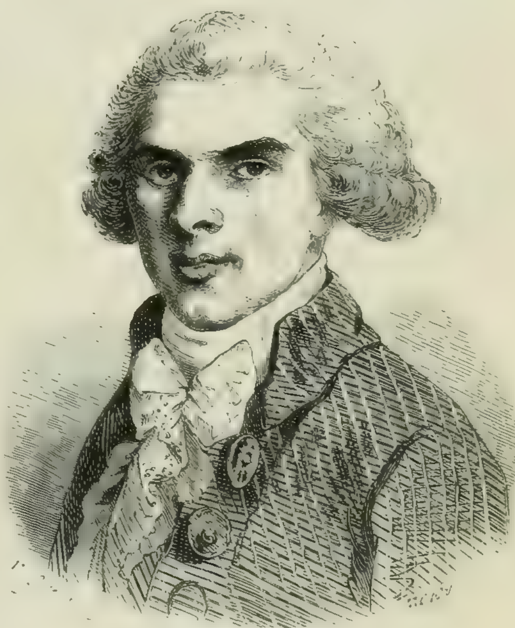
Arthur médita huit jours sur cette leçon et sur vingt autres que mes fleurs lui donnaient à chaque pas. Le neuvième jour, nous trouvâmes en rentrant la carte de M. de Solanville, et une invitation de sa femme pour la soirée du lendemain. Arthur sourit sans trouble et sans colère, et il se rendit avec moi à l'invitation de notre voisine..., car ce n'était plus pour lui que notre voisine; il était radicalement guéri.

Il ne craignait plus d'être mangé comme l'araignée; il ne songeait plus à bouleverser le monde, comme l'églantier sauvage. Les bêtes à bon Dieu et les pensées d'en haut l'avaient affranchi de tous ses pucerons.

Je n'eus qu'un reproche à lui faire pendant la soirée: ce fut de triompher un peu trop des ridicules de M. de Solanville et des moqueries qu'ils lui attiraient de la part de nos commensaux.

— Bornez-vous à être le lion de ce manoir, lui dis-je à l'oreille, et gardez-vous d'y faire une victime.

JARDINEUR.



Portrait de Vandaël, à l'époque où il peignit le *Tombeau de Julie*, d'après une miniature du temps, communiquée par M. de Roosmalen.

---

Laissons maintenant parler M. de Roosmalen. Il va nous raconter, mieux que personne, la vie et les travaux de Vandaël, et ce récit couronnera dignement nos études sur la reine des fleurs. Neveu du célèbre artiste, M. de Roosmalen s'est élevé lui-même aux premiers rangs dans une double carrière. En même temps que son beau livre de l'*Orateur*, ses Etudes littéraires et ses *Mystères de la Providence* fournissent les exemples de la saine littérature et de la véritable éloquence; ses cours et ses leçons en donnent les préceptes les plus purs aux novices de la tri-

bune, de la chaire et du barreau ; aux élèves des institutions éclairées, aux femmes et aux gens du monde qui tiennent à connaître l'art le plus nécessaire et le plus négligé, celui de la lecture à haute voix. Quand M. Mennechet, l'ancien lecteur des rois, vivait encore, il y avait à Paris deux lecteurs sans autres rivaux qu'eux-mêmes : M. Mennechet et M. de Roosmalen. Il ne reste plus aujourd'hui que M. de Roosmalen. Heureux ceux qui en savent profiter, comme les élèves du Sacré-Cœur, de l'Ecole normale ecclésiastique, et les auditeurs du cours ouvert par le maître ! Nous espérons que la notice sur Vandaël, écrite par son neveu, plaira à nos lecteurs. Nous sommes sûrs qu'elle les enchanterait s'ils l'entendaient lire à son auteur.

# L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS [1].

## VANDAEL.

La peinture de fleurs semble d'une telle facilité à ceux qui ne se sont pas livrés à son étude, qu'on attache généralement peu d'importance aux productions de ce genre ; cependant on ne compte, dans toute l'histoire de l'art, que trois illustres peintres de fleurs ; deux hollandais et un flamand : *Van Huysum*, *Van Spandonck* (Gérard), *Vandaël*, et de nos jours, *Saint-Jean*, de Lyon. (*Redouté* ne peut être considéré que comme dessinateur.)

Dans les œuvres des deux premiers, Van Huysum et Van Spandonck, on est frappé de la beauté des formes, de l'harmonie des couleurs, de la finesse et de la suavité du pinceau, de l'entente et de la disposition des lignes qui s'arrondissent et se développent toujours, sans jamais se heurter ; mais dans celles de Vandaël, avec ces brillantes qualités nous admirons, de plus, l'intérêt puissant et pour ainsi dire dramatique que l'artiste de génie, en groupant ses fleurs et ses fruits, a su rattacher à sa composition.

Arrêtons un moment nos regards sur les deux chefs-d'œuvre dont l'un est reproduit dans ce numéro :

L'*Offrande à Flore*, et le *Tombeau de Julie*.

Ici, l'image de la déesse des fleurs se détache sur un fond de paysage ; des balustrades et des guirlandes entourent le pied de la statue ; un autel antique, orné de bas-reliefs, est placé devant elle, et reçoit, comme encens, les riches productions de son empire ; des corbeilles pleines de fleurs, des instruments de musique sont encore réunis à cette offrande.

Là, en opposition avec cette pensée de fête, un tombeau s'élève à *Julie* ; c'est un monument funèbre ombragé de plantes et d'arbustes, et sur lequel est gravée cette inscription : *Flos ipsa Julia sicut flores periit*, qui rappelle involontairement ce charmant vers de Malherbe :

« Et rose elle a vécu ce que vivent les roses. »

Un vase de fleurs, des corbeilles, des bouquets, des fruits, sont déposés devant cette tombe comme un hommage à la mémoire de celle qui mourut ainsi que les fleurs.

Ces deux admirables pendants, où la grandeur de la composition étonne et ravit l'âme, où la richesse des couleurs, la pureté et l'élégance des formes semblent disputer de magnificence avec la nature elle-même, furent exécutés : le premier en l'an IX, le deuxième en l'an XIII. L'impératrice Joséphine en fit l'acquisition pour le prix de 16,000 fr., et le gouvernement décerna à leur auteur un encouragement de 4,000 fr. Ils furent, tant que vécut la noble protectrice des arts, un des ornements de la Malmaison : on les croit aujourd'hui en Bavière.

Nous ne pouvons citer ces deux chefs-d'œuvre sans dire quelques mots sur celui qui les a créés.

Vandaël (Jean-François), naquit dans la patrie de Rubens et de Van-Dyck, le 27 mai 1764. Son père, entrepreneur de menuiserie, bourgeois très-considéré d'Anvers, regardant sa profession comme la plus indépendante et la plus honorable de toutes, voulait que Jean et qu'un autre fils, devenu plus tard colonel du 67ᵉ régiment de ligne, s'y consacrassent entièrement.

A peine âgé de douze ans, Jean fut envoyé dans l'atelier d'un peintre de décors, et suivit, peu de temps après, les cours de l'Académie, afin d'apprendre le dessin linéaire. Ces premiers essais éveillèrent en lui le goût de la peinture, qui ne tarda pas à être exclusif. Dès que le moment du repos avait sonné, pour échapper à la surveillance paternelle, il s'enfermait dans sa chambrette, ôtait un matelas de sa couche et le plaçait devant sa fenêtre, de manière à ce que la clarté de la lampe ne vînt point révéler ses travaux. Notre jeune enthousiaste recueillit bientôt le fruit de cette étude assidue ; l'Académie lui décerna, en deux années successives (1784 et 1785), les deux premiers prix d'architecture.

Ces succès enflammèrent à tel point l'imagination de Vandaël qu'il se sauva du toit paternel, et qu'il accourut demander à Paris cette liberté sans laquelle aucun génie ne se développe.

Ses premiers pas dans la Babylone moderne furent autant de déceptions. Manquant de moyens d'existence, en butte à la misère, il ne se décourage cependant pas encore ; il s'enrôle comme le plus simple des ouvriers peintres en bâtiments. D'abord il porte les fardeaux, prépare les outils, dresse les échelles ; ensuite il est armé de la grosse brosse, il badigeonne. De là il passe à la couleur à l'huile ; son aptitude, son goût le font bientôt remarquer du patron ; des travaux plus importants lui sont confiés ; l'artiste commence.

L'imitation des bois de tout genre, la peinture des ornements et des arabesques, à la mode à cette époque, découvrent sa supériorité. Les décors des châteaux de Chantilly, de Saint-Cloud, de Bellevue, sont dus en partie à son talent. La révolution de 89 interrompt ces entreprises lucratives, peu brillantes pour un jeune homme ne rêvant que la gloire. Cette époque si fertile nous donne bientôt, en France, un rival heureux des deux premiers peintres que nous avons cités.

S'enfermant de nouveau dans sa chambre, pouvant vivre de quelques économies, cette fois heureux et fier de sa liberté, Vandaël prend une palette et des pinceaux ; il cherche un sujet. Une rose, placée près de lui, exhale de doux parfums ; cette suave odeur attire son attention. Il

[1] Voyez les tables générales des dix premiers volumes et les tables particulières des sept derniers.

admire la forme et la couleur de cette rose, il veut en reproduire à l'instant l'image : ses pinceaux, sa palette sont dans ses mains, sa toile est devant lui ; il esquisse, il peint ; cette rose renaît plus fraîche et plus belle : Vandaël est peintre de fleurs.

Un protecteur, devenu plus tard un ami fidèle et zélé, lui donne les moyens de continuer l'étude de son art, sans songer au gain nécessaire de la journée. Son premier tableau d'après nature, exposé salle *Lebrun*, est acheté la somme de 12 louis (288 fr.) par M^me^ la duchesse d'Ursel, de Bruxelles. Sa réputation augmente avec ses progrès, et le gouvernement lui accorde, en 1793, un appartement au Louvre, destiné alors au logement des artistes les plus célèbres. Un chef-d'œuvre sort peu de temps après de son nouvel atelier.

Ce n'est plus un simple bouquet, ce n'est plus l'assemblage de quelques fleurs plus ou moins bien groupées; c'est une pensée charmante, c'est un sentiment délicat rendu de la manière la plus gracieuse : un fiancé a donné au pied d'un chêne rendez-vous à sa fiancée qui n'est point venue; il a suspendu à l'arbre une corbeille de fleurs au milieu desquelles se trouve un billet à l'adresse de Julie, dont le nom est déjà gravé sur l'écorce. Cette composition ingénieuse, rendue sous les formes les plus parfaites, sous les couleurs les plus vives, et désignée à la postérité sous le nom de *Corbeille à Julie*, fut exposée au Salon en 1796, et vendu 2,400 fr. à M. Pillot, banquier.

Il est impossible de détailler ici les merveilleuses productions que nous devons au pinceau de Vandaël; leur nombre, sans compter les esquisses terminées et les petits sujets, montait, en 1815, à plus de soixante-dix. L'impératrice Joséphine en possédait cinq; Marie-Louise deux ; Louis XVIII commanda à l'artiste un tableau de fleurs et de fruits, qui doit être encore dans les galeries du château de Saint-Cloud. Le musée du Luxembourg, à Paris, avant la mort de Vandaël, renfermait quatre œuvres de ce maître.

Napoléon et Louis XVIII honorèrent ce peintre, l'un de la grande médaille d'or, l'autre de la croix d'honneur. Le roi Léopold venait de lui faire remettre une médaille d'honneur, lorsque déjà ses facultés intellectuelles commençaient à s'affaiblir; la cruelle maladie de la pierre, dont on l'avait cru guéri, lui avait causé de graves accidents; il s'éteignait chaque jour davantage. Quelques mots sur les arts ranimaient parfois sa vie ; sa figure s'impressionnait ; ses regards, auparavant mornes et tristes, jetaient des rayons lumineux ; sa voix devenait forte et vibrante ; mais un plus cruel abattement suivait ce réveil passager. Malgré les soins dont il était entouré, il rendit le dernier soupir, le 20 mars 1840. On a placé ses dépouilles mortelles au Père-Lachaise, à côté de la tombe de Gérard Van Spandonck. Ainsi se trouveront un jour confondues les cendres des deux plus grands peintres de fleurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

A. DE ROOSMALEN.

# POÉSIES.

## LE ROSSIGNOL ET LES ROSES.

Un jour, je trouvai près du sol,
Au temps des brises les plus chaudes,
Dans l'herbe, un nid de rossignol.
Au fond brillaient trois émeraudes,
Trois œufs pleins de chansons d'amour,
Si Dieu les voulait faire éclore.
Appelant son époux sonore,
La mère attristait l'alentour.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Trois roses fleurissaient auprès,
Roses d'une teinte rêvée,
Qui semblaient naître tout exprès
Pour les amours de la couvée.
Alors je sentais doucement
Éclore en moi trois douces choses :
Il fleurissait en moi trois roses;
Mon cœur couvait un nid charmant.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Mon cœur couvait trois œufs divins,
La foi, l'amour, la poésie.
Trois jours après, quand je revins,
De froid mon âme fut saisie.
Le nid gisait, et l'églantier
Pleurait ses roses églantines ;
Le nid divin, les fleurs divines
De mon cœur jonchaient le sentier.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Illusions flétries.

PIERRE DUPONT.

## L'ÉTOURNEAU.

FABLE.

D'une immense et fertile plaine
Un étourneau faisait le tour.
Après je ne sais quoi volant à perdre haleine,
Il rencontra les serres d'un vautour.
Celui-ci, bien repu, de la pauvre mazette
Se voulut faire une amusette...
Il lui crève un œil, sans pitié,
Et dans le vide le relance...
L'étourneau dans les airs quelque temps se balance,
Et, prenant enfin son élan,
Se va réfugier... sous le bec d'un milan !
Tout comme le vautour, le milan voulut rire :
— Chez les oiseaux de proie on faisait mardi-gras. —
« Borgne de tes deux yeux, l'ami, tu t'en iras »,
Dit-il. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire,
Le tour fut fait; vous l'avez deviné...
L'aveugle, à demi mort, perd l'équilibre et tombe
Dans un grand puits... Ce fut sa tombe...
Un énorme rat d'eau le prit pour son dîné.

Or, l'étourneau, c'est le siècle où nous sommes;
Le vautour, c'est la soif des biens et du plaisir,
Qui, dès le berceau, vient saisir,
Pour les dévorer, tous les hommes.
Le doute est le milan, qui, l'écartant du but,
A bientôt aveuglé l'esprit le plus lucide...
Quant au puits, c'est le suicide,
Et le rat d'eau, c'est Belzébuth.

EDMOND SAINTE-MARIE.

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.- ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC.

## LE RENARD, ROMAN DU TREIZIÈME SIÈCLE (1).

### C'EST DU MAITRE MARTIN ET DU LOUP ISANGRIN.

Les sages disent, et c'est écrit en parchemin,

> Qu'il a souvent mauvais matin,
> Celui qui a mauvais voisin.

Ceci s'applique au loup et au maître Martin, plus habile en truie fondue qu'en belles-lettres, au demeurant fort entendu en herbages dans lesquels il élevait force brebis dont il retirait maint fromage. Mais le loup hantait les bois voisins, et lui causait souvent ennui, car il dépareillait son troupeau quand il était pair et le rappareillait quand il était impair. Aussi maître Martin était-il fort triste de ce qui causait la joie d'Isangrin.

Tout bien considéré, le bonhomme se décide à creuser



Renard recevant l'anneau de la lionne (p. suiv.).

une fosse profonde qu'il couvre d'une claie sur laquelle il étend une couche de terre, y plante une perche à laquelle il lie un agneau, et s'éloigne.

Isangrin, que la faim tourmente, profite d'une nuit obscure et, quand tout le monde dort, se lève et vient, à grande allure, sur le théâtre habituel de ses rapines; il arrive où était l'agneau. L'excellente aubaine! personne ne le voit, il s'élance, la terre s'effondre, et il disparaît dans la fosse.

— Ah las! fait-il tout dolent et pantois, la convoitise m'a perdu. Impossible de sortir d'ici! Je payerai cher la dernière brebis que j'ai volée. Ah! il ne mentait pas celui qui disait : *que tant va le pot qu'il se brise.*

De son côté, le maître n'avait pu dormir de la nuit, tant il était préoccupé de son engin. Il saute du lit dès le petit jour, et s'arme d'un lourd gourdin. Grande fut sa joie quand il vit la claie bousculée et le loup dans la fosse. Il jette promptement habit bas, puis, brandissant son arme:

— Ah! sire Isangrin, fait-il, à nous deux maintenant à règler nos comptes et les arrérages. Or, vous saurez par ce bâton

> Comment maître Martins a nom (1).

Il dit, vise à la tête; le bâton s'abat; mais Isangrin, qui n'est pas novice en escrime, guenchit (se jette de côté) et esquive le coup. Le maître furieux rumine une nouvelle botte. Inclinant le bâton sur le loup: — J'aurai du malheur cette fois, lui dit-il, si je ne te crève un œil.

Mais Isangrin se tient sur ses gardes. Au moment où le bâton fonce sur lui, il le saisit entre ses dents. Son adversaire le secoue, tantôt deçà tantôt delà, pour le lui arracher; mais point ne démord Isangrin, et chacun de tirer de son côté. Or, voici bien une autre histoire : la terre croule sous les pieds de Martin; il tombe dans la fosse avec son bâton, et le voilà de compagnie avec Isangrin, l'un en face de l'autre.

Isangrin avait grand'peur, mais encore plus le maître qui commence à *versiller* son psautier, recommandant, à chaque mot, son âme à Dieu. *Miserere mei, Deus!* dit-il en inclinant la tête. Or, pendant qu'il est ainsi penché, Isangrin, qui n'a cure d'ouïr ses litanies, lui saute sur le dos et de là hors de la fosse, s'enfuit à travers champs et gagne le bois, non sans rire dans sa barbe du maître qu'il laisse dans son propre piége.

Mais point ne rit Martin qui reste muet et pétrifié dans la fosse, d'où ses serviteurs ne tardèrent pas de le retirer, riant eux-mêmes de l'aventure.

### DE LA JUMENT ET D'ISANGRIN.

Or, il est bon que vous sachiez qu'Isangrin, après avoir erré dans les bois une partie de la nuit, se prit à dire, à part lui, que l'homme et le loup sont également fous d'aller seuls quand ils pourraient avoir compagnie; quand surtout on a besoin d'aide. Tout en pensant ainsi, il sort du bois, et voit une jument qui paissait dans un pré, le long des blés; il galope à travers champs droit à elle, et la salue:

— Dieu vous sauve! fait-il, Rainsant, ma drue (mon amie). Apprenez que je viens de l'échapper belle; maître Martin m'avait tendu un piége dans lequel j'ai passé toute la nuit en prison; si j'avais eu un compagnon, il m'aurait bien vite délivré... Voulez-vous être ma compagne? nous ferions de bonnes affaires ensemble; je vous donnerais à manger froment, orge ou avoine, à votre choix; vous n'auriez pas avec moi grand labeur, car j'irais chasser de

(1) Voyez mars et avril derniers.

(1) De là sans doute le dicton populaire *Martin-bâton.*

mon côté : jamais plus belle association. Pensez donc, mademoiselle, à ce vilain qui vous tue et vous attelle à la charrue! à vous tout le travail, à lui tout le profit; à lui le fruit, à vous les noyaux et les coups. Ah! Rainsant, ma douce amie, venez donc avec moi!

— Certes, sire Isangrin, répond la jument, votre compagnie me serait fort chère; mais je ne puis ni aller, ni courir, c'est pourquoi vous me voyez ici pâturant. Hier, sur la route, une épine m'est entrée dans le pied. Ah! si vous pouviez me l'extraire avec vos dents, je serais votre amie à jamais, et pourrais vous être utile au besoin; car si les chiens s'avisent de venir vous huer et assaillir, vous verrez si je sais mordre et jouer des sabots.

— Dame, fait Isangrin, montrez-moi le pied où l'épine vous cuit, et incontinent je vous l'arrache; point n'aurez besoin d'autre médecin.

Rainsant lève le pied, Isangrin s'accroupit. Or, pendant qu'il s'amuse à vider et nettoyer le sabot en raclant avec ses ongles, la jument décoche une ruade, frappe le loup entre la poitrine et le museau, et l'étend sur le pré, les pattes en l'air.

Rainsant, la queue haute, caracole et gagne le large, et laisse Isangrin gisant et pâmé.

— Ah! malheureux que je suis! fait-il après avoir repris ses sens; si j'eus hier du mal, aujourd'hui j'ai du pis. On ne sait à qui se fier. La bonne foi est bannie de ce monde!

Ne trouvez-vous pas, ami lecteur, cette vieille histoire



Renard au tribunal du lion. Le loup soutenant l'accusation, etc. Dessin de M. Forest (page suivante).

bonne à rappeler à quelques docteurs d'aujourd'hui, qui vont promettant aux ouvriers du salaire sans travail et des plaisirs suivant leurs besoins? Sages et fins sont ceux qui leur répondent comme la jument au loup.

COMMENT RENARD RÊVA QU'ISANGRIN LE BATTAIT.

Le loup, qui a la vie dure, est bientôt guéri de ses blessures. Quelque temps après, Renard rêve qu'il lui arrivera malheur; Hermeline, sa femme, le rassure en lui recommandant de faire toujours trois signes de croix sur la porte avant de sortir. Il attrape une corneille en contrefaisant le mort; mais pendant qu'il l'expédie, Isangrin le rencontre et menace par *Dieu le père, en qui il croit,* de se venger de toutes les injures faites tant à lui qu'à sa femme Hersent et à ses louveteaux. Au moment où il est près de l'étrangler, après l'avoir cruellement houspillé, il se sent pris de compassion. Renard s'en aperçoit et redouble de prières.

Au même instant il voit un paysan qui passe sur la route, courbé sous le poids du porc qu'il vient de tuer. La belle occasion! Si son oncle veut le laisser aller, il lui jure de lui procurer le porc tout entier, à condition qu'il en aura sa part. Isangrin y consent et le regarde faire.

Renard saute prestement sur ses pieds comme s'il n'a-

vait pas reçu une raclée des plus éblouissantes, et court au-devant du paysan. Il entoure sa tête d'un lambeau d'étoffe, et se couche au milieu de la voie. Quand le vilain voit le gorpil, il fait triste mine, car il prévoit que son bacon (porc) est en péril; mais il se rassure en voyant le ravisseur se traîner comme s'il avait les reins cassés; il approche croyant le prendre avec les mains, mais Renard fait un petit saut.

— Rien ne te vaut, fait le vilain; il lève son bâton, frappe rudement, et le manque. Mais Renard sautille toujours, le vilain le suit de proche en proche.

— Par saint Marcel! fait-il, ton poil servira à doubler mon manteau. Mais entre faire et dire la distance est longue; Renard court toujours un peu plus fort à mesure que le vilain redouble de vitesse. Celui-ci n'en peut mais, et s'arrête hors d'haleine.

Il est évident qu'il ne pourra l'atteindre, tant qu'il portera son bacon.

Il le jette donc à terre; mais Isangrin, qui les suit de près pour voir comment la chose finira, ne perd point de vue le bacon. Or, sans plus s'inquiéter ni du vilain, ni de Renard, il saute sur le porc et l'emporte par le cou dans un fourré.

Le vilain s'anime d'autant plus à la poursuite qu'il espère, avec la peau du gorpil, acquitter une partie du prix du bacon, et orner avec sa queue le collet de son manteau: mais il n'est pas près d'en finir, à mesure qu'il avance d'un côté Renard fuit de l'autre. Enfin il redouble de vitesse, le serre de près, il le touche presque de la main et va se précipiter sur lui; mais cette fois Renard part comme un carreau d'arbalète, et le vilain tout pantois, désespérant de le prendre, l'envoie à tous les diables.

Il revient sur ses pas pour reprendre son porc. Je laisse à penser ses cris et son désespoir quand il vit la place nette. Jamais homme ne mena un tel deuil.

Renard le laisse se lamenter, et, après un long détour, finit par retrouver son oncle; mais du bacon point de nouvelles, et quand il en demande sa part, Isangrin lui en présente la corde, le reste était dans son ventre.

Renard file doux, car il se souvient de la raclée; mais le diable n'y perdra rien, et vienne l'Ascension, il lui vendra cher la corde du porc.

En attendant, comme la faim le presse, il va prendre des rats chez un docteur. Il voudrait bien arriver jusqu'au poulailler; mais il redoute Frobert (le grillon), un clerc chantant; c'est un témoin dangereux, qui donnera l'éveil d'autant plus vite qu'il le sait son ennemi. Comment faire?

Il escoute le chanteour
Qui el courtil est près du four,

Et lui propose, pour l'attirer, de se confesser à lui (1). Le grillon s'y refuse sous prétexte qu'il voit venir d'autres prêtres plus grands clercs que lui: ce sont des chiens qui débouchent de la forêt, menés en laisse par des piqueurs. Renard voit le danger, se prépare à fuir, mais avant il trempe ses pattes dans la boue et saute à plusieurs reprises sur le trou du grillon et l'estouppe (bouche) si bien, qu'il n'en pourra sortir de l'année. Cela fait, il s'élance d'un bond sur le toit du four, et s'y accroupit; les chiens passent outre et perdent sa trace.

(1) Les auteurs du Roman continuent leur guerre aux sacriléges et aux profanateurs du siècle, qu'ils vont tout à l'heure personnifier plus clairement encore dans Renard partant pour Rome en pelerinage.

Quand Renard se voit délivré, il descend et va tout joyeux, à menus sauts, au trou où il a enfermé le grillon.

— Preudom, fait-il, si le bon Dieu t'aime, tu seras bien chaudement cet hiver, point de vent ni de gelée; j'ai eu soin de bien boucher les trous. Prends tes petits aises; tu n'as pas de voisin qui puisse te voir, et, par saint Mandé! n'aie pas peur, si tu commets quelque irrévérence, que le bruit en vienne aux environs; la chose sera tenue secrète. Ah! fils de pendu, tu voulais me faire écorcher par les chiens! tu peux maintenant *orguener* là-dedans tout à ton aise; si toutefois tu sais ton antienne par cœur, car à moins de savoir ainsi ton psautier, je te défie bien de le lire dans ton réduit. Désormais tu n'auras pas le souci de m'empêcher de manger coqs et gélines si j'en vois aux environs.

Mais le diable lui réserve une autre joie. Voilà que les mêmes chiens, qui d'abord l'avaient relancé, rencontrent Isangrin. Veneurs et piqueurs se mettent à ses trousses, les flocons de son poil volent, Isangrin est en male trappe; il fait une vigoureuse résistance et se sauve enfin tout meurtri. Renard, spectateur de la bataille, est aux anges et ne se souvient plus de sa raclée.

COMMENT RENARD FUT TRADUIT ET JUGÉ A LA COUR DU LION.

Enfin le loup regrette plus que jamais, dans son repaire, de n'avoir pas achevé Renard quand il le tenait entre ses pattes; les avanies de tout genre qu'il en a reçues lui reviennent à la mémoire. Il part et va demander justice à sire Noble (au lion). Isangrin expose tous ses griefs; le lion, souvent qualifié d'empereur, pense que l'affaire ne vaut guère qu'on en fasse tant de bruit; mais Bruns *li ours* lui persuade de veiller au maintien des lois et de ne pas pardonner. Il énumère alors les perfidies de Renard envers le chat Tibert, la corneille, Tiécelin, etc. Le singe Cointeriaux prend partie pour Renard avec Grimbert (le blaireau), cousin germain de ce dernier.

*Fromont li asnes* (ailleurs Thimers ou Bernard) et Li Conins (le lapin) se joignent à Grimbert pour demander au roi de faire venir et prendre à merci Renard, qui doit se justifier.

Le roi persiste à ne pas permettre qu'Isangrin attaque et rompe ainsi la paix. Sur ces entrefaites arrive Chanteclair, le coq, escorté de Pinte, Noire, Blanche et Roussette, qui accusent Renard d'avoir mangé plusieurs de leurs sœurs, nourries et engraissées par Gombert de Fresnel ou du Plessié, et comme péroraison, présentent le cadavre de dame Coupée, sainte poulette, leur sœur, traîtreusement mise à mort par Renard. Lors Chanteclair s'agenouille et mouille de ses larmes les pieds du lion.

Celui-ci s'émeut de pitié pour le Bachelier: il soupire, dresse la tête et pousse un rugissement de colère; il n'y eut en ce moment bête si hardie, ours ou sanglier, qui ne tremblât de peur, surtout Couarz le lièvre, qui en garda fièvres pendant deux jours. Toute la cour frémit; jamais ils ne virent leur seigneur en si grand courroux: il redresse sa queue et en bat ses flancs d'une telle force, que le palais en tremble.

Après avoir ordonné qu'on rende les honneurs funèbres à dame Coupée, avec toutes les cérémonies d'usage, il enjoint à Bruns l'ours d'aller à Maupertuis, semondre Renard de se rendre à la cour.

L'ours part sans délai, et ne tarde pas à revenir, la tête et le corps ensanglantés; il se pâme aux pieds du lion. Renard l'a fait choir dans un piége: le forestier Lanfroi avait fendu avec des coins un chêne; Renard, qui connaît

le faible du messager, l'invite à partager un rayon de miel,

Chose que l'ours aim' le plus sous le ciel.

lequel se trouve dans le chêne ; il invite Bruns à y monter, et lui fait la courte échelle; or, pendant que le goinfre plonge la tête dans l'ouverture, Renard tire les coins, le bois se resserre, le voilà pris, et Renard de fuir en entendant Lanfroi et ses gens qui le huent et accourent armés de fourches et d'arbalètes; l'ours près de périr fait un suprême effort et se dégage, non sans avoir laissé une partie du museau et des oreilles dans l'arbre.

Le roi, de plus en plus irrité, ordonne à Thibert le chat d'aller semondre le rebelle à son tour. Celui-ci ne tarde pas à revenir, non moins meurtri que l'ours; car Renard, en lui proposant d'aller chasser des rats chez un voisin, le fait prendre à un lacs. Roonel (le chien) a le même sort.

Noble alors enjoint à ses gens de s'armer. Il convoque son ban et arrière-ban ; mais Grimbert le taisson plaide encore pour son cousin Renard, et jure de l'amener docile aux pieds du roi. Sa Majesté est trop juste pour écouter l'accusation des ennemis de son parent, sans entendre sa défense. Noble accepte.

Grimbert part; Renard accueille son cousin avec joie, et se décide à comparaître.

Tous deux arrivent à la cour en éperonnant leurs chevaux, et descendent devant le palais.

A l'arrivée du félon, toutes les bêtes s'apprêtent à le confondre ; il n'en sortira pas sans malencontre. Déjà Isangrin aiguise ses dents, et Thibert le chat parle à voix basse à Bruns; il en est très-peu qui ne le craignent ou ne le haïssent. Il fait bonne contenance néanmoins et s'avance, tête levée, au milieu de la salle......

(Sans suivre ici notre savant traducteur dans les débats du procès, disons seulement que Renard débute par un discours aussi ingénieux que mensonger. Son avocat, Grimbert, ne parle pas mieux que lui. Le loup, le chat, le coq, le chien, le corbeau, l'ours, le cerf, le taureau soutiennent l'accusation. Belin le mouton défend Renard par haine du loup. Il n'eût pas autrement fait sous la peau d'un homme. Bref, le lion condamne l'accusé à être pendu haut et court. La potence est dressée... Vous croyez Renard perdu? Rassurez-vous, le drôle, qui gardait le meilleur pour la fin, désarme son juge en jurant de prendre la croix et d'aller expier ses crimes en Terre-Sainte !... (1) Le lion y consent.) (2)

Ira-t-il ou non à Jérusalem? Qui en doute? Ne met-il pas, tout joyeux, la croix sur l'épaule droite? ne prend-il pas l'écharpe et le bourdon qu'on lui présente? Les bêtes en sont toutes consternées. Sur son passage, aucune ne salue Renard; mais il les défie toutes au fond du cœur. En chevalier plein de courtoisie, il tourne un compliment galant à M^me^ *Lorgeilleuse* (l'orgueilleuse), la reine, et en reçoit un anneau qu'il passe à son doigt; puis, après avoir salué Leurs Majestés, saute prestement sur son destrier, pique des deux, et

Va fuyant les grants trottons.

Il fait un détour et monte sur une roche voisine qui domine tout le camp ; là, prenant à deux mains croix, écharpe et bourdon, il s'écrie en les agitant au-dessus de sa tête : Sire roi, voilà votre chiffon ; que Dieu confonde le *mufle* qui m'affubla de cette friperie! Puis, tournant la queue et faisant mine de s'en frotter, il jette le tout sur leurs têtes.

Un cri spontané de fureur, dominé par un rugissement formidable du roi, part de la foule et ébranle les airs.

— Qu'on le saisisse ! s'écrie Noble, mort ou vif. Malheur à qui le laissera échapper !...

(Ici vient le récit du siege en règle de Maupertuis, vaillamment poussé et habilement soutenu.)

Après deux assauts successifs, une idée diabolique frappe l'esprit de Renard. Profitant d'une nuit obscure, il sort seul par la poterne, se glisse dans le camp ennemi, où tous les soldats du lion dorment sous les arbres; il les lie, qui à un frêne, qui à un chêne, charme ou hêtre, les uns par la queue, les autres par la patte. Puis se glisse dans la tente de la reine, qui s'éveille au moment où Renard achève de la lier. Au rugissement qu'elle pousse, tout le camp est sur pied. Le sire Noble fait un bond si terrible que peu s'en faut que sa queue ne reste en place; il tire et se démène si fort qu'il l'étend de plus d'un demi-pied; les autres tirent et secouent aussi chacun de leur côté, au point de se briser les reins; l'indignation et la fureur sont d'autant plus grandes, que, grâce au jour qui paraît, chacun peut apercevoir l'auteur de cette algarade se moquant et riant.

Mais Renard n'a pas tout prévu! il a oublié, pour son dam, de lier maître Tardif le limaçon, porte-gonfanon de l'armée (la justice est lente, mais elle n'arrive que mieux); et celui-ci va marchant par le camp et coupe de son épée les liens de ses compagnons. (Renard est de nouveau saisi, et cette fois on lui passe la hart au cou... Mais, ô péripétie inattendue!)

On voit accourir une cavalcade précédée d'un sommier (1) chargé d'or; c'est Hermeline et ses enfants, dont les cris déchirants s'entendent de fort loin. En arrivant, elle se précipite avec ses fils aux pieds du roi et implore merci.

Le roi se laisse attendrir, on ne dit pas si c'est par le sommier ou par les pleurs d'Hermeline; il fait délier Renard (qui le remercie en le renversant d'un coup de pierre... adressée à Isangrin).

Pendant que ses barons accourent pour le soutenir, Renard saute prestement et prend la fuite. Tous le huent et courent après, mais ils renoncent à la poursuite, en se disant qu'ils n'attraperont jamais ce fils des démons.

Et maintenant que chacun tienne bien sa chape!

### COMMENT RENARD FUT TEINTURIER.

Le roi a fait crier son ban, enjoignant à quiconque rencontrerait Renard de l'appréhender, et, sans s'inquiéter ni de roi ni de comte, de le pendre sans rémission. Mais Renard fait petit compte de la menace, et continuant sa fuite, traverse à menus sauts un essart, explorant des yeux les alentours. Quoi d'étonnant? il se méfie à présent de toutes les bêtes. Enfin il s'arrête sur un monticule, et tournant la tête vers l'orient, il adresse à Dieu cette prière aussi hétéroclite qu'insolente : « O Dieu ! qui m'as garé de tant de périls et permis de commettre tant de mal, que je n'aurais pas dû faire, garde mon corps dorénavant par ta sainte protection. Permets que je me transforme et déguise de telle sorte, que toute bête qui me verra ne puisse jamais me reconnaître. »

(1) Quand les croisades n'auraient rendu d'autre service au pays que de le débarrasser de tous les truands, voleurs, meurtriers et malandrins qui le désolaient, elles mériteraient encore notre éternelle reconnaissance.

(2) Jusqu'à la fin du Roman, les parenthèses indiqueront les abréviations faites par la rédaction dans le travail de M. Amiel.

(1) Cheval de bât, equus sarcinarius

Il dit, incline sa tête vers l'orient, se donne un grand coup sur la poitrine, puis reprend sa course à travers plaines et monts, mais souffrant grande détresse de la faim.

Il arrive aux faubourgs d'une ville, et avise la maison d'un teinturier; la teinture était dans la cuve et prête à point. Renard saute par une croisée que l'artisan avait laissée ouverte pour mieux juger de l'effet de son apprêt; d'un nouveau bond, il s'élance dans le courtil pour chercher pâture à son ventre, flaire et explore tous les recoins. Rien. Il revient se blottir dans l'embrasure de la croisée, regarde à l'intérieur. Personne. Le diable le tente; il voit son image reflétée dans la cuve, y saute à pieds joints, tombe au fond et ne tarde pas à revenir à la surface, où il se soutient en nageant.

En ce moment arrive le vilain, qui était allé chercher une aune pour auner son drap; il entend quelque chose gindre et se débattre; il dresse l'oreille, jette à terre le drap qu'il commençait à tirer de la cuve, s'approche et regarde. Quand il voit que c'est une bête, il lève son aune pour la frapper; mais Renard lui crie :

— Beau sire, ne me fais point de mal, je suis teinturier aussi et je puis grandement t'être utile; j'ai beaucoup travaillé dans ton art et j'en sais plus que toi. Je t'apprendrai à mêler la teinture avec la cendre, car je connais un procédé excellent.

— C'est bien, dit le vilain; mais d'où venez-vous? pourquoi êtes-vous là-dedans?

— C'est pour donner plus de force et de luisant à la teinture, c'est la coutume de Paris et de ses environs: or, maintenant que l'expérience est faite, aidez-moi, je vous prie, à sortir d'ici. Je vous dirai après mon secret.

Le vilain saisit alors la patte que Renard lui tend, et l'enlève si brusquement, qu'il a failli la lui arracher du corps. Quoique étourdi de la chute, Renard se relève soudain.

— Merci, vilain! fait-il; sache donc que je n'entends rien à ton métier; je suis tombé dans la cuve, voilà tout, et j'allais y périr quand le bon Dieu m'en a tiré par ta main. Ta teinture prend fort bien; de roux que j'étais, me voilà devenu noir et luisant comme Tiécelin. Au revoir, vilain; je retourne aux bois chercher aventure. Il dit et disparaît tout joyeux. Arrivé dans un essart,

Moult et se regarde et se remire,
Et de joie commença à rire.

Mais voici bien une autre histoire. Que voit-il là-bas à l'affût, sous un buisson? Isangrin en personne!

— Je suis mort! se dit-il; il est gras et gros, et moi, chétif et malingre, exténué et le ventre creux; il va me dévorer à coup sûr... Mais il ne pourra jamais me reconnaître, à moins que ce ne soit au parler... Allons à lui, il me donnera nouvelles de la cour; je changerai mon langage, il n'y verra que du feu.

Peu s'en faut qu'Isangrin en le voyant s'avancer ne prenne la fuite; il a si grand'peur qu'il lève la patte et se signe plus de cent fois, je crois, avant qu'il soit arrivé près de lui, tout en se disant que de sa vie il n'a vu pareille bête.

Renard l'aborde et le salue.

— Godeelpe (1)! fait-il; non saver point la raison dire (m'expliquer en français).

— Dieu vous sauve, bon doux ami! répond Isangrin (2).

(1) De *God* (dieu), *help* (aide). Ces expressions, d'origine anglaise, témoignent déjà, dès cette époque, des rapports fréquents des deux peuples.

(2) Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, M. de Chateaubriand parle d'Isangrin, à l'occasion du Conclave; il compare notre héros à un des personnages diplomatiques avec lesquels il est en relation.

D'où êtes-vous? de quel pays? Je ne vous ai jamais vu, que je sache; sans doute vous n'êtes pas né en France?

— Nai, mi signor, mais en Bretaigne; moi aver perdu tout mon pécune, et moi torner à Paris ainçois (jusqu'à) que j'aver appris françois.

— Et savez-vous un métier?

— Oil, je serai bon joglier (jongleur).

— Pourquoi n'as-tu pas ta vielle?

— Un vassal de mon métier me l'a tollue (dérobée) avant-hier. Je fot saver bon lai Breton et de Merlin et de Faucon, del roi Artus et de Tristan (1), del Chevrefoil (2) de Saint-Brandon.

— Et sais-tu le lai Dame Iseult?

— Ia! ia! Godistonet! je fot saver, dit-il, trestous (tous).

— Diable! tu es savant; mais, par la foi que je dois au roi Artus, n'aurais-tu pas, d'aventure, rencontré sur ton chemin un roux garçon, larron fieffé, que Dieu t'en garde! lequel m'a forfait en maintes rencontres, et que j'étranglerai sans rémission, le roi le permet, si je puis jamais le tenir?

Renard, l'oreille basse, murmure entre ses dents :

— Ah! maître Isangrin, enragé voleur! brute stupide!

Puis reprenant à haute voix :

— Comment a nom (l'appelez-vous)?

— Vous demandez comment il a nom?

— Ia; vous le pelez (appelez) Anon?

A ce quiproquo, Isangrin rit et s'esjouit beaucoup du mot Anon.

— Ah! ah! dit-il, j'entends; vous vouliez savoir quel est son nom?

— Oil; comment fut-il pelez (appelé)?

— Il se nomme Renard, le mécréant! Fasse le Ciel qu'il tombe entre mes pattes, et son affaire ne sera pas longue.

— Foi que devez au martyr saint Thomas de Chantarbir (Thomas Becket), ne por tot l'or del monde ne fot voloir moi lui sembler (ressembler).

— Tant mieux pour vous, dit Isangrin, car ni Appollin (Apollon), ni tout l'or de la terre ne vous sauverait de mes griffes. Mais, dites-moi, beau doux ami, voudriez-vous venir en cour exercer votre art, je vous présenterai au roi et à la reine, notre belle et gracieuse souveraine, et vous ne tarderez pas à faire votre fortune.

— Votre merci, dit Galopin, mais je n'ai pas de vielle.

— Qu'à cela ne tienne, Galopin, puisque tel est ton nom, j'en sais une chez un vilain, qui en joue chaque soir à ses enfants et à ses voisins réunis. Il ne se passe pas de nuit que je ne l'entende. Par la foi que je dois à notre Saint-Père, c'est un excellent instrument; viens avec moi, tu l'auras, je m'en charge.

Isangrin, en effet, trouve la fenêtre du vilain entr'ouverte, saute dans l'appartement, décroche la vielle et la tend à Renard, qui, pour le remercier, pousse la fenêtre, enferme son acolyte et prend la fuite. Le vilain se lève, appelle ses gens, toute la maison est sur pied; Isangrin est en male passe; il se défend bravement, mord le vilain au derrière et s'échappe. Il va porter plainte à la cour du Lion, qui mande les mêmes animaux pour s'emparer du jongleur; mais celui-ci, grâce à sa nouvelle métamorphose, les fait tous tomber dans de nouveaux piéges.

(1) Roman de la Table-Ronde.

(2) Le lai du Chèvrefeuille est de Marie de France, qui en a fait plusieurs autres, et à laquelle on attribue, ainsi que nous l'avons dit, le *Renard couronné*. Elle vivait vers le milieu du treizième siècle.

Enfin Beaucens (le sanglier), Bernard (l'âne) et Bruns (l'ours), mandés à leur tour par le roi, s'emparent du noir jongleur, le lient et l'amènent. Il nie tous les faits qu'on lui impute. Roonel le mâtin lui répond qu'il ment par la gorge et jette son gage de bataille ; Renard le relève, il est vaincu, et, sur l'ordre du roi, cousu dans un sac pour être noyé ; mais son cousin Grimbert, auquel il s'est fait reconnaître, court se placer sous le pont et le sauve au moment où il tombe dans la rivière. Grâce à ce bain improvisé, Renard reprend sa couleur primitive, à la grande joie de Grimbert ; tous deux restent cachés sous le pont jusqu'à la nuit close, à la faveur de laquelle Renard regagne Maupertuis, son fort repaire.

Que chacun tienne bien sa chape, le diable n'est pas mort; bien mieux, il vaincra le roi et se fera proclamer empereur; ruse, orgueil et lâcheté, l'emporteront sur loyauté, bonté et courage.

Mais avant d'atteindre à ce faîte de gloire, Renard aura à subir encore bien des tourments.

COMMENT RENARD MANGEA DANT PINÇART LE HÉRON, ET FIT PRESQUE NOYER LE VILAIN.

Renard s'étant levé de grand matin, passa du bois dans une plaine, et se mit en quête avec une ardeur sans égale. Quoi d'étonnant? il avait jeûné tout le jour. Il va et vient, court et recourt à menus sauts, tant qu'enfin il arrive sur les bords d'une rivière. Au moment où il s'apprête à revenir sur ses pas, il aperçoit sur sa gauche, à travers les feuilles d'un chardon, maître Pinçart le héron, qui, le bec dans l'eau, était en quête du fretin. Renard baisse la tête, s'affaisse doucement sur son ventre, et avise aux moyens de l'enginguer.



Renard allant en pèlerinage à Rome avec l'âne et le mouton.

— Dieu ! fait-il, car la faim l'étreint durement, comment l'attirer à moi ?

— Oh ! idée lumineuse !

Les bords de l'eau sont couverts de fougère, il en arrache avec ses dents, l'entasse autour de lui, et en prend une brassée qu'il jette dans le courant, de façon qu'elle dévalle sur le héron; celui-ci lève la tête, suspend sa pêche, et recule un tantinet ; mais quand il voit que ce n'est que fougère, il l'écarte du bec et se remet à pêcher. Renard, couché sur l'herbe fraîche, arrache une nouvelle brassée, mais plus forte, et la livre au courant. Cette fois, le héron tressaille et se croit mal bailli (en péril) ; néanmoins il se rapproche, éparpille les herbes des pieds et du bec, et voyant encore que ce n'est que fougère, se rassure et se remet à sa tâche.

Renard observe tout son manége et brûle de lècherie. Comment le tirer de là? Sans doute il craint l'eau; mais bah ! qui ne risque rien n'a rien, et le voilà s'enveloppant de toutes parts de fougère, dont la teinte le déguise d'autant plus, qu'elle se confond avec la couleur de son poil. Néanmoins il hésite encore.

— Faut-il que je sois si couard! se dit-il ; par saint Martin ! je le prendrai.

Et cette fois il pénètre dans le courant, très-rapide en cet endroit. A moins de le savoir, il est impossible de se douter qu'un être vivant soit enveloppé dans cette botte flottante. Il avance donc ainsi jusqu'au point où le héron, sans penser à mal, continue à accrocher le fretin; aussi ne bouge-t-il pas en voyant la nouvelle flottaison ; mais à

peine Renard est-il à sa portée, qu'il saute sur lui, le happe par le col et l'emporte triomphant sur la rive, de là il l'entraîne sous un buisson. Le héron commence à brère (crier); mais Renard, qui n'aime pas le bruit, lui serre la tête et le col et l'étouffe. En quelques minutes dant Pinçart avait passé dans le ventre du croquant.

Cela fait, Renard songe à gagner son repaire. On était au temps de la fauchaison des prés; le soleil était bas à l'horizon, et Renard, fatigué (après manger fait mal aller), se couche sur une meule de foin, et ne tarde pas à s'y endormir. Pendant son sommeil, la rivière gonfle outre mesure, et l'eau ne tarde pas à envahir la prairie; jamais on ne vit, en telle saison, pareil débordement. Toute la contrée n'est bientôt plus qu'un vaste lac; l'eau soulève insensiblement la meule où Renard est endormi, puis elle l'entraîne vers le lit. Soudain il s'éveille tout épouvanté :

— Saint-Esprit! c'est fait de moi; les flots, qui ont englouti tant d'hommes, grondent de toutes parts, impossible de fuir!

Or, pendant qu'il se lamente, un vilain qui revenait de la pêche, monté sur une barque, s'approche de la meule en remontant le courant.

— Par saint Julien! s'écrie-t-il, c'est un gorpil que je vois là-haut! quel pelisson! Enchanté de vous voir, beau sire, l'excellente fourrure pour mon manteau!

Mais la chose ira d'autre façon. Le vilain rame plus vigoureusement et arrive au pied de la meule, l'aviron en l'air et la menace à la bouche; il frappe, mais Renard évite le coup en se rejetant de l'autre côté de la meule; le vilain fait tourner son bateau pour revenir à la charge, même manœuvre de Renard, qui l'évite avec un égal succès. Le rustre, furieux, s'acharne, tournant et frappant tantôt deçà, tantôt delà; il voit bien qu'il n'en viendra à bout qu'en montant sur le foin; il rapproche de plus près sa barque, ôte ses souliers, et se met à grimper, l'aviron en main. Renard, qui le guette, saute à pieds joints par dessus sa tête, tombe dans la barque et gagne le large, laissant son agresseur ébahi et l'aviron en l'air.

Tel croit acquérir profit qui pourchasse sa honte. Ceci concerne le vilain, qui s'est mis en péril pour la convoitise de gorpil.

— Tu n'as que ce que tu mérites, vilain, lui crie celui-ci; ah! fourbe mécréant, tu croyais me prendre et tu es pris : qui dit vilain dit vilainie. Ah! tu croyais me servir un plat de ton métier, tu goûteras du mien; ta barque est bonne et je l'emmène.

Le vilain pleure et se lamente; il prie Renard de le tirer de là; lui et sa femme Gilain seront ses féaux, leurs poules et chapons aussi, il en aura à plantée (à foison). Renard feint de se laisser attendrir, il fait avancer la barque pour que le vilain y saute, mais au moment où celui-ci prend son élan, Renard s'éloigne, l'homme tombe dans l'eau et ne se sauve qu'à grand'peine.

DU PÈLERINAGE DE RENARD, ET COMMENT IL ALLA A ROME.

Renard vieillit et la vie lui est à charge. Il fait de tristes retours sur son passé, et se voit odieux aux bêtes et aux hommes. Un matin de vendredi, il sort de Maupertuis pour faire sa tournée habituelle dans la bruyère, mais il sent faiblir ses jambes.

— Ah las! fait-il, je n'ai plus pouvoir ni envie de malfaire; qu'est devenu le temps où je devançais à la course le plus fier destrier de guerre! Beau sire Dieu omnipotent, ayez merci de ce chétif, à qui la vie est désormais insupportable.

Pendant que Renard se désole, arrive à travers la lande un vilain embrunchié (enveloppé) en son chaperon. En voyant qu'il est seul, Renard, au lieu de fuir, va droit à lui.

— Vilain, dit-il, çà, viens!

Mènes-tu avec toi nul chien?

— Nenni! tu n'as rien à craindre, Renard... Mais... qu'as-tu donc à pleurer?

— Ce que j'ai? ne le sais-tu pas? Il n'y a pourtant ni jeune ni vieux qui l'ignore en ce pays. Jusqu'ici je n'ai jamais pu m'arracher du lieu où je pouvais malfaire; mais j'ai résolu d'en finir avec ce genre de vie; j'ai entendu dire dernièrement à un sermonier (prédicateur) : « *Qui crie merci aura pardon.* »

— Renard, cesse tes janglories; je te connais, maître fourbe, tu veux m'en vendre!

— Non certes, je te le jure! Quand j'étais bachelier léger, je mangeais, sans me faire prier, gélines et chapons; autant que j'en trouvais dans les haies, autant d'étranglés en trahison et d'engloutis. Je jurai foi à Isangrin, et, au lieu de me comporter envers lui en loyal compagnon, je le fis pêcher toute une nuit dans un étang, où il fut surpris le lendemain, dès l'aube, par un vilain et ses chiens, qui lui ont refait le pelisson; et, pour être vrai, je n'en fus pas fâché. J'omets encore bien d'autres félonies, larcins et roberies; bien sais que je suis excommunié. Je n'en finirais pas d'aujourd'hui si je voulais dévider par le menu tout ce que je vous dis en gros; je suis prêt à me soumettre à telle pénitence que de droit.

— Renard, il faut de toute nécessité que tu ailles à Rome; c'est cas réservé.

— Par ma foi! dit Renard, c'est bien rude à mon âge.

— Mais il convient à qui veut faire pénitence de souffrir.

Renard prend alors écharpe et bourdon, et se met en route. Il a bien la mine d'un pèlerin; l'écharpe pendue au col lui sied à ravir. Mais il se tient pour fou de s'être aventuré pour un si long voyage, sans compagnon; car il est tel château sur sa route, où il courra risque de laisser sa peau en gage, s'il veut s'y héberger. Il quitte donc le grand chemin et s'enfonce dans une sente. Il découvre à peu de distance un troupeau de brebis, et Belin le mouton qui, fatigué et repu, était couché à l'écart sous un hêtre.

— Belin, dit Renard en l'abordant, que fais-tu là?

— Tu le vois, je suis las, et je me repose.

— Par ma foi! Belin, c'est un repos dangereux.

— Tu me vois tout brisé et recru; j'ai affaire à un vilain félon qui m'accable de besogne; c'est pourtant moi qui lui ai valu ce beau troupeau! Sais-tu quel prix il réserve à mes services? il doit dans quelques jours vendre ma peau à un prud'homme qui veut en faire des housseaux (bottines) pour aller à Rome.

— A Rome! Pardieu! fit Renard, il vaudrait mieux y porter toi-même ta peau que de te laisser tuer; et puis, si l'envie te prend de mourir, rien n'empêche que tu ne reviennes le jeudi des Rogations après Pâques, époque où l'on mange les moutons.

— Pour l'amour de Dieu! sire Renard, je vois bien que vous êtes devenu pèlerin; conseillez-moi, je vous prie.

— Oui vraiment, je suis pèlerin! Tu n'en crois rien, peut-être, à cause de ce mauvais renom que j'ai eu;

Mes je men suis or repentu.

Ce siècle ne vaut pas un œuf. Je vais à Rome : or, si tu voulais y venir avec moi, il est probable, du moins quant

à cette année, qu'on ne convertirait pas ta peau en chaussure, et de plus tu aurais herbes des bois et des prés à plantée.

—Un pèlerin ne peut mentir ; je vais avec toi, dit Belin.

Et les voilà en route. Au bout de quelques pas, ils rencontrent Bernard le docteur (l'âne), et Renard l'enrôle à sa suite, comme Belin.

Tous trois se mettent en chemin de compagnie. Ils entrent dans une vaste forêt où se trouvaient à foison cerfs, biches et daims; mais point n'en prirent. Ils errent, tant que dure le jour, dans les bois, sans rencontrer ni réduit, ni ferme, ni maison.

— Seigneur, dit alors Belin, il se fait tard ; où pourrons-nous nous héberger?

— C'est vrai, fit Bernard.

— Eh ! bon compagnon, répondit Renard à celui-ci, quel meilleur gîte pourrais-tu trouver que l'herbe fraîche sous ce chêne ? Je le préfère, quant à moi, à un palais de marbre.

— Par ma foi ! dit le mouton, j'aimerais beaucoup mieux coucher sous un toit ; car si, par aventure, trois ou quatre loups, et il y en a assez dans ce bois, venaient se ruer sur nous, nous serions déconfits sans miséricorde.

— Ce que vous voulez, seigneur, je le veux; je connais ici près l'hôtel Primaut (1). Mon compère, suivez-moi, nous allons y être.

Ils y arrivent; mais ils n'en sortiront pas comme ils y sont entrés, à moins que Renard, par son adresse, ne les en tire. Le loup en était sorti avec Hersant pour aller dans la lande chercher provision.

Les pèlerins s'installent sans façon dans l'hôtel ; ils y trouvent, entre autres choses, chair salée, œufs et fromage, tout ce qui peut plaire à des pèlerins, et, de plus, cervoise en abondance. Tant en a bu Belin, qu'il est tout guilleret. Il se met à chanter, le docteur à orguener, et maître Renard les accompagne en fausset. La partie eût été complète si on ne fût venu les troubler.

Mais le loup revient, la proie à la gueule et pliant sous le faix ; Hersant, qui n'était pas soûle, demeure stupéfaite en entendant les cris qui partent du logis. Ils s'arrêtent l'un et l'autre un petitet (moment).

— Je vais voir, dit Hersant, en jetant bas son fardeau. Elle regarde par le trou, et voit les pèlerins attablés près du feu. Elle revient à son loup.

— Sais-tu, sire Isangrin, qui nous est arrivé fort à propos?... Renard, Belin et l'âne ! nous les tenons. Or, maintenant tu peux te venger de ton pied et de ta queue.

— Aussi ferai-je, dit Isangrin en se précipitant sur la porte qu'il secoue rudement.

Mais elle était bien fermée.

— Ouvrez ! crie-t-il, ouvrez ! ouvrez !

— Taisez-vous, dit Renard, ne janglez pas si fort !

— Il ne s'agit pas de ça, Renard, traître et renégat ! ouvre sur-le-champ ! Souviens-toi de mon pied et de ma queue ! C'est la mort que vous êtes venus chercher ici, toi, Bernard et le mouton.

— Ah las ! dit Belin, nous sommes tous pris sans retour.

— Eh ! dit Renard, n'ayez pas peur. Suivez de point en point ce que je vais vous dire.

— Nous le suivrons, dit Bernard, car tu es notre chef.

— Toi, Bernard, qui as les reins solides, accule-toi à cette porte, et laisse-la un petit entre-bâillée ; quand le loup aura passé la tête, referme-la avec force; et toi, cornu, fonds alors sur lui.

Ainsi dit, ainsi fait. A peine le loup a-t-il passé sa tête, que la porte se ferme et l'étreint fortement. Il fallait voir Belin, en ce moment, reculer et fondre sur lui à coups redoublés !

— Bravo ! fais-lui sauter la cervelle, lui criait Renard, qu'il n'en sorte pas vivant !

Jamais on ne vit plus fier assaut à aucune porte, que celui de Belin contre Primaut !

Hersant, qui de dehors ne pouvait lui venir en aide, se prend à courir dans le bois, hurlant, comme une folle, pour appeler les autres loups. En peu d'instants elle en a réuni plus de cent, qui se précipitent sur ses traces vers l'hôtel, jurant de dévorer tous les intrus.

Renard entend les loups hurler.

— Fuyons sans délai, dit-il à ses compagnons, ou nous sommes morts ! Hersant, furieuse de la mort de son mari, ne nous fera pas quartier. Vite ! vite donc, seigneurs !

Mais Bernard, tout essoufflé, fait une pétarade, et dit qu'il n'a pas appris à courir. Renard comprend qu'à moins d'une ruse il lui est impossible de se sauver.

— Montons sur cet arbre touffu, dit-il, et ils perdront nos traces.

— Par ma foi ! dit Belin le mouton, je n'ai jamais appris à grimper.

— Ni moi non plus, fait Bernard.

Seigneurs, nécessité fait souvent tenter et réussir telle chose dont on ne se fût jamais entremis sans un péril pressant ; vite donc, seigneurs, montez ! montez !... Ma foi ! tant pis, chacun pour soi !

Et Renard grimpe au plus vite. Quand ses compagnons voient qu'il n'y a plus d'espoir, ils montent l'un et l'autre à grand' peine, et s'accrochent tant bien que mal dans les branches.

Voici que les loups, piquant des éperons, et Hersant à leur tête, arrivent à la place même qu'ils viennent de quitter. Là, plus de leurs traces ! ils ne savent plus de quel côté tourner ; ils se disent que les fugitifs se sont fondus sous terre. Las et recrus, ils se couchent sous l'arbre. Jugez si Belin fut ému en voyant les loups !

— Hélas ! malheureux que je suis ! je voudrais être à présent avec mes brebis !

— Par ma foi ! je me sens tout perclus, dit Bernard ; je n'ai pas l'habitude d'un tel hôtel ; je veux sortir d'ici.

— Gardez-vous-en bien, dit Renard ; car vous pourriez vous en repentir avant qu'il soit peu.

— Je veux m'en aller, dit Bernard.

— Moi aussi, dit Belin.

— Partez donc, dit Renard, chacun son goût ; je reste.

Au premier mouvement qu'ils font, l'un et l'autre tombent lourdement à terre. Bernard écrasa quatre loups, et Belin en *retua* deux. Les loups, en voyant leurs compagnons morts, s'épouvantent et prennent la fuite, qui deçà, qui delà ! Renard, témoin de l'affaire, se prend à crier :

— La hart ! la hart ! tiens-les, Belin ! prends-les, Bernard, prends !

Et les loups de fuir de plus belle ! pas un qui osât revenir, même pour cinquante marcs d'argent !

Renard descend rapidement à terre auprès de ses compagnons.

— Seigneurs, fait-il, comment allez-vous ? Hein ! ne vous ai-je pas bien sauvés de mort ? nul de vous est-il blessé

(1) Primaut est le frère puîné d'Isangrin ; l'auteur les prend indifféremment l'un pour l'autre.

— Je suis estropié, dit Bernard ; impossible de continuer ; je veux revenir chez moi.

— Et moi aussi, dit Belin ; jamais je ne serai pèlerin.

— Seigneurs, dit Renard, par mon chef! il est dur et pesant d'errer ainsi. Il y a dans le siècle maint homme



Comment Renard fit écraser les loups.

sage qui n'est jamais allé à Rome. Tel est revenu des sept Saints (1) pire que devant. Je veux aussi m'en retourner ; je vivrai loyalement de mon labeur, et ferai du bien aux pauvres gens.

(1) Allusion aux sept saints de Bretagne, dont le pèlerinage était fort couru encore dans le siècle dernier.

Alors tous ont crié : Outrée! outrée (en avant)! et ils sont revenus sur leurs pas.

Nous avons omis, de peur d'épuiser la curiosité de nos lecteurs par de trop longs développements, plusieurs branches de ce poëme singulier, entre autres celle du Normand Richard Lison, qui fait chanter vêpres et matines à Thibert et à Renard. Lison a imprimé à son œuvre le cachet de malice et de ruse inhérent à sa race.

Certain renard gascon, d'autres disent normand

La branche du *Renard Nouvel* ou *Renard Empérere* (Empereur) ne se rattache qu'accidentellement aux contes traditionnels et joyeux d'Isangrin et de Renard. Elle peut être rangée parmi les grandes fictions narratives du moyen âge. Les teintes sombres et tranchées du tableau de la démoralisation sociale d'alors, la transparence de l'allégorie, le mordant de la satire, rappellent les plus virulentes sirventes du treizième siècle, et témoignent en même temps de la hardiesse de parole et de plume des moines et des clercs de cette époque. C'est la peinture vivante des effets du péché originel ; Lion ou le roi Noble y est posé comme le type de la bonté et de la loyauté, mais en même temps de la débonnaireté, qui, par une trop grande tolérance, se laisse déborder et enfin détrôner par le mal ; Renard, sous les traits de l'orgueil et de la ruse, est la personnification et le type de ce dernier ; c'est, en un mot, la victoire complète du mal sur le bien, du mensonge sur la vérité ; car la vérité est tellement inhérente au bien, que toute dérogation à ses lois, si petite qu'elle soit, s'appelle mal.

Quel est l'auteur de ce dernier poëme ? Quelques critiques l'attribuent sans trop de fondement à Marie de France, l'auteur du lai du *Chèvrefeuille*, déjà cité. Ils appuient leur assertion sur le nom de Guillaume, comte de Hainaut, un des chevaliers les plus accomplis de son temps, auquel le poëme serait dédié ; et, comme Marie vivait à cette époque, on lui en aurait fait honneur. Ce seigneur, après avoir suivi saint Louis à la croisade, serait rentré dans ses Etats, où, jusqu'à sa mort, il aurait imité en tout les vertus du saint roi.

Quoi qu'il en soit, nous regrettons que l'étendue du sujet, plus encore que sa haute gravité, ne nous ait pas permis de le joindre aux branches précédentes, dont il paraît être le complément.

L. AMIEL.

FIN.

# LE NOUVEAU MOISE.

Vous connaissez tous le célèbre abbé Paramelle, ce nouveau Moïse, qui devine du premier coup d'œil où peut jaillir une source d'eau vive au milieu du pays le plus aride.

Dernièrement, en Suisse, il arrive, épuisé de soif, à une maison isolée, et demande par grâce un verre d'eau. La bonne femme qui gardait le logis lui répond : — Il n'y a pas une goutte d'eau chez nous, et la fontaine est trop loin. Si vous désirez un verre de vin, je vous le donnerai avec plaisir.

Pendant que l'hôtesse descendait à la cave, le célèbre voyageur fit le tour du jardin. En rentrant dans la chambre, il s'écria : — Je vais vous payer ce vin avec de l'eau!

La villageoise ouvrit de grands yeux :

— Mais... je ne comprends pas... Il ne faudrait pas vous moquer de moi, monsieur le curé.

— Non ! Venez, ma bonne ; regardez à côté de la porte ; vous avez là une source abondante, qui doublera la valeur de votre jardin. Faites seulement creuser à deux mètres, vous la trouverez sûrement.

On devine assez quelle fut la joie de la pauvre femme. Aussitôt après le départ de M. Paramelle, on fouilla le terrain, et aujourd'hui une magnifique fontaine abreuve largement les habitants de la ferme, qui croient de tout leur cœur que le prêtre français est un sorcier.

# ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

## LA SOEUR JARDINIÈRE. LÉGENDE DE LA FÊTE-DIEU.




La procession de la Fête-Dieu.

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes et mai dernier.

Quand j'eus visité toute la boutique du marchand de bric-à-brac, j'avisai dans un coin une vierge d'ivoire sous un globe de verre. C'était un vrai bijou de petitesse et de ciselure. Sur une dimension de deux pouces, elle offrait le travail d'une statue de deux pieds. Je restai franchement dans l'enthousiasme, et j'eusse donné pour ce morceau tout ce que je venais d'acheter.

— Combien cette vierge? demandai-je au vieux Flamand.

— Elle n'est pas à vendre, répondit-il en avançant la main comme pour la protéger; vous m'en proposeriez en vain des millions. Elle me vient de mon aïeul et elle passera à mes petits-enfants. C'est la Vierge de la *sœur Jardinière*. Vous ne connaissez pas cette histoire?

— Non. Dites-la-moi pour me dédommager.

— Qu'à cela ne tienne.

Et voici la légende que le marchand me raconta, et que je consignai le jour même sur mes tablettes.

Elle n'a ni plus ni moins d'authenticité que les traditions populaires, mais je sais peu de romans d'un intérêt aussi fantastique et aussi tendre.

### I. PAULE VANDEK.

Il y a deux cents ans à peu près, on célébrait la Fête-Dieu dans un port de la Flandre. La procession était doublement magnifique. Tandis que le cortége des prêtres, des officiants, des corporations défilait sur le rivage, une centaine de barques, chargées d'hommes, de femmes et d'enfants voguaient sur le fleuve à travers les grands navires pavoisés de leurs pavillons. Elles étaient précédées d'une chaloupe aux voiles blanches, aux oriflammes blanches, aux festons de verdure et de fleurs, dans laquelle s'élevait la statue de la Vierge, entourée d'un chœur de jeunes filles qui remplissaient l'air du bruit des cantiques.

A leur tête figurait, comme la plus jolie et la plus sage, une enfant de douze ans à peine, Paule Vandek, fille d'une simple jardinière de la ville, qui avait obtenu, la semaine précédente, le prix de la première communion.

Ce prix était la petite vierge d'ivoire que nous admirions tout à l'heure. Paule la portait suspendue à son cou par un ruban blanc, et tenait d'une main un cordon de la statue, et de l'autre un cierge dont la lueur vacillait à la brise.

On eût dit que la Vierge elle-même, celle qu'on invoquait comme l'étoile de la mer, s'était incarnée dans la blonde et rose enfant, au milieu de cette fête où l'on promenait son image.

Mais, parmi les yeux qui suivaient Paule avec amour, il y en avait deux qui la dévoraient d'une ardeur particulière. C'étaient ceux de sa mère, Sarah Vandek, assise en avant de la barque la plus prochaine.

On arriva ainsi près d'un gros navire qui, lorsque la statue passa, la salua d'un coup de canon.

Ce foudroyant hommage ébranla le cortége et réveilla tous les échos du port.

Les jeunes filles qui entouraient la Vierge n'étaient pas habituées au feu et ne s'attendaient pas à un si terrible honneur. Les unes poussèrent un cri; les autres pâlirent et chancelèrent... Toutes se regardèrent avec stupeur...

Paule, bien que la plus jeune, fut une des plus braves. Mais elle ne put retenir un mouvement, qui jeta son voile du côté de son cierge.

La mousseline prit feu, un cri s'éleva de la barque, et l'enfant disparut dans un tourbillon de flammes.

Procession, chants, prières, tout s'était arrêté... Quant à la pauvre mère, elle était tombée sans connaissance....

Lorsqu'elle revint à elle, sa fille qu'elle cherchait avec effroi, sa fille qu'elle croyait trouver morte et calcinée, était à ses côtés ruisselante, mais saine et sauve...

Elle apprit alors, en bénissant Dieu, ce qui s'était passé,

Un mousse du navire, qui du haut de la dunette contemplait la chaloupe, avait vu le premier le danger de Paule Vandek. Jeter sa casaque, s'élancer à l'eau, plonger l'enfant dans le fleuve, la ressaisir et la rendre à sa mère, tout cela avait été pour le petit marin, aussi habile que brave, l'affaire d'une minute.

Assez payé par la vie de la fille, la joie de la mère et l'admiration de tous, il allait regagner tranquillement son poste, lorsque Sarah, l'embrassant, lui dit son nom et lui fit promettre de venir la voir.

Il s'y engagea et disparut.

La procession reprit son cours solennel, et la mère regagna son logis avec sa fille, après s'être assurée que la vierge d'ivoire était toujours à son cou.

### II. SARAH VANDEK.

La petite maison de Sarah Vandek était située à l'extrémité de la ville. Deux chambres au soleil levant, quelques meubles simples et commodes, la propreté flamande pour tout luxe; devant la porte, des fleurs cultivées par la fille; au delà, des fruits et des légumes entretenus par la mère et le fils aîné, telle était la fortune de la modeste famille.

Veuve depuis six ans, Sarah ne s'était point remariée, quoique belle encore et recherchée par de bons partis. Les économies de sa vie entière et son travail de chaque jour lui avaient permis d'élever sa fille autrement qu'une jardinière.

Paule était déjà savante, non-seulement dans la culture, mais dans la peinture des fleurs. Tantôt au milieu de son parterre, la bêche ou l'arrosoir à la main; tantôt devant sa fenêtre où le soleil jouait dans la verdure, tandis qu'elle copiait sur le parchemin ses roses et ses œillets; toujours élégante et paisible, le sourire ou la chanson sur les lèvres, on l'eût prise pour une de ces princesses des contes de fées, dont un génie protecteur assurait l'existence et la joie. Ce génie était le plus puissant de tous après la Providence; il s'appellait l'amour maternel.

Grâce aux soins minutieux de Sarah, le premier chagrin de Paule avait été l'accident de la procession. Jugez donc par quelles caresses et quelles douceurs la mère le fit oublier en rentrant!

Aussi, quand le soir arriva, la petite fille, enveloppée des étoffes les plus douillettes, ranimée par les cordiaux les plus savoureux, avait retrouvé ses couleurs vermeilles, sa santé florissante et sa gaieté radieuse.

Cependant, un souci grave était entré dans la maison, un secret douloureux pesait sur le cœur de la mère. Au regard tourmenté qu'elle jetait sur sa fille, on eût dit que Dieu ne la lui avait rendue qu'à moitié.

Quel était ce mystère de tendresse? Il n'eut ce jour-là qu'une seule confidente, ce fut la petite vierge d'ivoire de Paule Vandek. Sarah l'emporta dans sa chambre, s'agenouilla devant la sainte image, lui parla longtemps à travers ses larmes, et, consolée enfin par cette effusion, résignée comme à un sacrifice immense, elle la remit avec plus de soin que jamais au cou de sa fille bien-aimée.

Elles étaient en ce moment devant la porte du jardin. Le dernier rayon du soleil mourait sur les fleurs inclinées...

— Que Dieu est bon de t'avoir sauvée, mon enfant!

s'écria la mère ; jure-moi de ne jamais oublier un tel bienfait !

— Oh ! non, jamais ! dit Paule en étendant la main.

Puis elle ajouta, avec une naïveté charmante :

— Je ne dois pas oublier non plus, n'est-ce pas, le vaillant petit mousse qui m'a sauvée aussi ?

Sarah n'eut pas le temps de répondre à cette question ; celui qui en était l'objet venait de paraître sur le seuil, entre deux touffes de volubilis.

### III. KARL ALTOFER.

Karl Altofer (c'était son nom, qu'il dit tout d'abord) était un beau garçon de quatorze à quinze ans, à la taille svelte et souple, aux traits mâles, aux grands yeux noirs, aux longs cheveux bouclés. Tout en sa personne annonçait le courage modeste et résolu qu'il avait déployé le matin.

— Vous voyez que je tiens parole, dit-il à Paule et à Sarah, en leur pressant la main.

Et il répondit avec une franchise martiale aux questions que leur inspirait la reconnaissance.

Né en Hollande, au bord de la mer ; embarqué dès son premier pas, il n'avait plus d'autre patrie que son navire, d'autre famille que ses camarades. Un vieux matelot l'instruisait à ses heures perdues, et il espérait bien monter en grade, avec l'aide de Dieu et de la poudre à canon, car son vaisseau était armé en course, et il aurait sa petite part dans les prises comme dans les dangers.

Il raconta ses premiers voyages, que Paule eût écoutés toute la nuit.

— Mais l'heure me presse, dit-il en abrégeant ; je vous ai donné les derniers moments de mon séjour ici. Nous appareillons cette nuit pour les mers du Sud.

Paule fut désolée de la brièveté de l'entrevue. Son sauveur dut lui accorder encore le temps de souper avec elle. Il fit, à la hâte, honneur à ses friandises, et se leva enfin pour l'adieu irrévocable.

Sarah était émue au fond de l'âme ; Paule ne retenait plus ses larmes, et le mousse sentait son courage défaillir.

— Voilà notre vie, à nous autres marins, dit-il d'une voix attendrie. Etranger au monde, je touche ce port il y a un mois ; le bon Dieu me place sur votre route ; je sauve un de ses anges du feu ; une famille me reçoit et me tend les bras... et, au lieu de m'y jeter, il faut que je la quitte... pour ne la revoir jamais, sans doute... Cependant, ajoute-t-il en refoulant des pleurs, je n'oublierai pas la procession de la Fête-Dieu !

— Ni moi non plus ! s'écrie Paule, qui éclate cette fois en sanglots bruyants.

— En quelque lieu que vous alliez, dit la mère, pâle et tremblante, donnez-nous tous les ans de vos nouvelles, et emportez de cette maison tel souvenir qu'il vous plaira.

A ces mots, Karl retrouve des forces et s'incline sur la petite fille éplorée.

— Ce n'est pas moi qui vous ai sauvée, dit-il, c'est ce talisman que vous portez sur le cœur, cette vierge d'ivoire que ma main a rencontrée sous les eaux. Voulez-vous me la donner pour qu'elle me sauve à mon tour, et vous rappelle à moi quand je serai loin de vous ?

Il n'avait pas achevé, que Paule, avec un abandon gracieux, lui passait la vierge au cou.

Sarah frémit et chancela... Elle avança la main pour retenir sa fille... mais elle n'eut pas le courage de reprendre ce qui était donné...

Karl ajouta, sans voir ce geste :

— Je m'engage à vous la rendre quand nous aurons vingt ans.

Au lieu de rassurer la mère, ces paroles la frappèrent au cœur.

Elle balbutia un adieu confus, suivit Karl jusqu'à la porte avec une terreur muette... et tomba à genoux quand il disparut, en soupirant :

— Mon Dieu, veillez sur nous !

### IV. MYSTÈRES ET VISIONS.

A partir de ce jour, il se fit dans la maison Vandek une révolution à laquelle Paule seule ne prit pas garde. Quand elle nommait Karl son sauveur, Sarah lui rappelait que ce sauveur était Dieu (ou tout au moins la Vierge, comme l'avait dit le mousse), et tournait vers le Ciel les moindres pensées de la petite fille. Bientôt des vêtements blancs remplacèrent toutes ses robes, et elle apprit que la reconnaissance maternelle la vouait à cette couleur sacrée. Paule s'en réjouit, car elle était aussi pieuse que sa mère, et plus jolie, d'ailleurs, que jamais sous les plis de la laine sans tache.

Un couvent de sœurs cloîtrées dressait ses tourelles à cent pas du jardin. Paule y alla chaque jour entendre la messe et mêler sa voix fraîche aux chœurs religieux. Peu à peu, elle fut introduite dans le cloître même, et y continua son éducation sous les yeux de la supérieure. Elle ne resta plus que le soir et le matin chez sa mère, cultivant et peignant ses fleurs comme autrefois, mais pour en orner l'autel et la bibliothèque du couvent.

Enfin, elle passa de son propre jardin à celui des sœurs, dont elle partagea l'entretien avec une tourière et deux novices.

Elle oubliait ainsi le monde peu à peu, et n'avait que deux chagrins au milieu de ses pieuses joies. Quand elle se souvenait et reparlait de Karl, sa mère soupirait et détournait la conversation, d'où la jeune fille concluait que l'ingrat ne leur donnait point de ses nouvelles... Puis, quoique les cérémonies fussent bien belles au couvent, elle regrettait de ne plus voir les grandes fêtes et les longues processions de la ville. Le retour de la Fête-Dieu, surtout, lui arrachait des larmes. Enfermée dans la chapelle et les cours du cloître, elle rêvait au cortége solennel du port, aux vaisseaux et aux barques pavoisés, aux coups de canon dominant le son des cloches ; et, à travers la fumée de la poudre, elle revoyait Karl s'élançant à l'eau pour la sauver...

Sa plus vive peine était de ne plus oser confier ces souvenirs à sa mère, qui les lui avait reprochés sévèrement, la dernière fois, comme des pensées coupables.

Une nuit cependant elle eut une vision qu'elle ne put cacher à Sarah.

— Figurez-vous, ma mère, lui dit-elle, que j'assistais à la procession de la Fête-Dieu, comme ce jour où je manquai d'y périr dans le feu et l'eau. J'étais encore sur la chaloupe, auprès de la statue de la Vierge. Nous passâmes devant un navire tout pareil à celui de Karl. Alors, sans que rien enflammât mon voile, je me sentis brûler dans ses plis, et j'étendis les bras en appelant au secours... Personne ne m'entendait, et vous-même restiez sourde à mes cris. Tout à coup, un sauveur m'apparaît sur le vaisseau... C'était toujours Karl, non plus enfant, soumis à son capitaine, mais devenu homme, et commandant en maître à son tour. Il s'élance près de moi, m'arrache mon voile et m'emporte dans son navire... Puis je me trouve sur l'escalier d'une belle maison, entourée de fleurs et d'eaux vives... J'étais parée comme les dames de la cour ;

je portais des plumes sur la tête et un éventail à la main. Un page tenait la queue de ma robe ; un chien de race bondissait à mes pieds... ; des seigneurs, en habits dorés, me saluaient et me comblaient d'hommages..., quand soudain un coup de tonnerre fait évanouir tout cela..., et je vois sortir d'un nuage ma petite vierge d'ivoire, celle que j'ai donnée à Karl... Elle s'anime et grandit en s'approchant, me jette le voile qui lui couvrait la tête, et me reconduit, avec de douces paroles, aux portes du couvent qu'elle referme sur moi... Je l'entends encore me répéter : — *Tu appartiens à Dieu, Paule; tiens la parole que je lui ai donnée!*

Pendant la première moitié de ce récit, Sarah avait frémi de crainte et dévoré des larmes amères... ; à la fin, elle se rassura et se calma ; puis elle expliqua ainsi la vision de sa fille :

— Ce vaisseau et ce palais, mon enfant, représentent les orages et les plaisirs du monde. Ils éblouissent et disparaissent comme un éclair. Cette vierge est la messagère du Dieu qui t'a sauvée, et qui te prépare au couvent un abri contre les folles imaginations.

L'année suivante, Paule, âgée de dix-huit ans, entra au noviciat du cloître, et le bonheur de sa vie tranquille justifia les prédictions de sa mère.

### V. LE RETOUR DE LA FÊTE-DIEU.

La Fête-Dieu arriva et amena pour la jeune fille une grande douleur, tempérée par une grande joie... Sarah devait partir le surlendemain pour la Hollande, où son fils aîné venait de s'établir. Libre un jour à cette occasion, Paule obtint d'assister à la procession du port, sur la même chaloupe où, six années auparavant, elle avait escorté la statue de la Vierge. Ni sa mère ni sa supérieure, imprudentes par excès de tendresse, ne virent d'inconvénient à ce dernier plaisir, qui devait être son adieu aux pompes du monde.

La voilà donc parée encore de la robe et du voile blancs des servantes de Marie. Belle et radieuse plus qu'on ne saurait le dire, elle prend place sur la chaloupe fleurie, derrière la statue de la Vierge, et embrasse du haut de ce trône l'éblouissante fête qui la poursuit depuis l'enfance. Avec quels battements de cœur elle en suit la marche et les détours, l'ensemble et les détails!...

On traverse, comme de coutume, le centre du port ; on passe en face des grands navires, que Paule mesure d'un œil enthousiasmé.

Mais d'où vient qu'elle se trouble et pâlit subitement ? Parmi ces navires, elle vient d'en reconnaître un... C'est celui que montait Karl, il y a six ans... Voilà bien ses pavillons, ses agrès, son nom inscrit à la poupe... Voilà la dunette d'où s'élança le mousse intrépide... ; la figure seule de la proue est changée... C'était jadis une sirène, aujourd'hui c'est une vierge ; et c'est la copie de la vierge d'ivoire !...

Paule s'informe en tremblant... Ce navire est inconnu... Il est entré dans le port le matin même... Mais, ô nouvelle surprise et nouveau rapport ! un coup de canon formidable salue, comme il y a six ans, le passage de la Vierge...

A la tête des matelots rangés autour de la pièce, un fier et beau jeune homme est debout, le porte-voix du commandement à la main, le feutre à larges bords sur la tête, les cheveux pendants sur une fraise blanche, et la taille drapée dans un manteau noir...

Son regard rencontre celui de Paule, et tous deux laissent échapper un cri irrésistible...

Est-ce illusion ou réalité ? La jeune fille entend Karl prononcer : *A ce soir !*

Car ce jeune homme est bien Karl Altofer, le mousse d'autrefois, aujourd'hui capitaine du beau navire, et tel que la vision de Paule le lui avait montré...

Une heure après, Sarah ramenait chez elle sa fille, aussi pleine de joie qu'elle-même était navrée de douleur.

### VI. L'ADIEU AU MONDE.

— Quand je vous disais, ma mère, s'écriait Paule, que Karl ne m'avait pas oubliée !... Il m'a reconnue, et nous allons le revoir !...

Et la pauvre Sarah demeurait sans répondre... Un secret terrible montait à ses lèvres et retombait dans son cœur...

— C'est toujours ton premier rêve, mon enfant, balbutiait-elle ; souviens-toi du second, de la Vierge et du couvent !

Mais Paule ne savait que répéter : — Il va venir ! il va venir !...

Cependant la journée se passa, et Paule ne revit point Karl. Sa mère la coucha de bonne heure ; mais elle dormit d'un sommeil agité... Trois fois elle crut entendre frapper à la porte, et se leva pour voir si c'était le marin... ; trois fois elle crut ouïr des voix parler dans l'ombre, et ce n'était que la brise dans le feuillage de sa fenêtre ; et trois fois aussi la Vierge lui apparut, redisant ces mots solennels : — *Tu appartiens à Dieu, Paule ; tiens la parole que je lui ai donnée!*

Le lendemain, même attente..., et personne encore, personne jusqu'au soir !

Il fallut bien alors en croire sa mère et retourner au couvent qui l'attendait...

— C'était donc encore un rêve ! soupira-t-elle en embrassant Sarah.

Puis, remarquant la figure altérée de celle-ci :

— Non ! je n'ai pas rêvé ! s'écria-t-elle avec force... C'était bien Karl ! il est venu ! vous l'avez vu, ma mère !..

Sarah comprit qu'un démenti serait inutile.

— Eh bien ! oui, je l'ai vu, répondit-elle, accablée... Je l'ai reçu pendant ton sommeil. Mais il ne faut plus songer à lui... Il m'a laissé ses adieux éternels, et ce souvenir que tu lui avais donné...

La mère tira de son sein et remit au cou de sa fille la petite vierge d'ivoire, le prix de sa première communion...

C'était faire la blessure et la panser en même temps. Paule eût succombé à la nouvelle fatale, si le talisman sacré n'eût rendu la force à son cœur... Elle entendit mieux que jamais la Vierge dire à son âme : — *Tu appartiens à Dieu ; va tenir ma parole au couvent!*

Le lendemain, Paule revêtait la robe de sœur converse (sœur libre, simple employée), et recevait les clefs du jardin du cloître, qui lui étaient confiées désormais. Sa mère, tranquille enfin sur sa vocation, partait pour rejoindre son fils en Hollande.

Ni l'une ni l'autre ne surent qu'un jeune homme, enveloppé d'un large manteau, avait guetté dans l'ombre l'entrée de la première et la sortie de la seconde.

### VI. LA SOEUR JARDINIÈRE.

L'épreuve du noviciat s'acheva sans événement. Marie, la sœur jardinière (tel fut le nouveau nom de Paule), s'habitua à ses travaux, soutenue par la prière. Elle fit des parterres du couvent un petit Eden de fleurs et de parfums.

Elle embellit surtout avec amour un berceau qui s'éle-

vait au bout du jardin, près de la porte extérieure, et dans lequel une statue de la Vierge se dressait sur un piédestal de gazon. Jamais Marie ne s'était vue aussi fleurie et aussi embaumée : jamais non plus elle n'avait reçu de prières aussi ferventes que celles dont Paule répandait l'hommage à ses pieds, tous les soirs après les travaux du jour.

La seule et dernière nouvelle qu'elle reçut du monde fut une lettre de sa mère et de son frère, annonçant que leur établissement de jardinage florissait aux portes d'Amsterdam.

La retraite des vœux arriva, et la novice, qui allait s'engager pour jamais, ne vint plus au jardin qu'à la tombée de la nuit.

Or, un soir qu'agenouillée devant la statue de sa patronne elle lui demandait de fortifier son courage, troublé encore par les souvenirs de la Fête-Dieu, le feuillage trembla au-dessus de sa tête, comme si un oiseau l'eût traversé, et un petit paquet roula à ses pieds sur le gazon.

Elle le recueille et l'ouvre avec tremblement... C'était une lettre contenant une balle de plomb, un anneau d'or, et les lignes suivantes :

« Je ne viens pas vous disputer à Dieu ; mais il ne veut « que des cœurs libres, et le vôtre ne saurait l'être qu'en « apprenant la vérité. Votre mère ne vous l'a jamais dite. « Je suis allé m'en assurer jusqu'à Amsterdam. Sans doute « elle avait ses raisons, et je ne prétends pas la juger... « Mais voici ce que je dois vous faire connaître, avant « que vous prononciez un vœu irrévocable. Depuis que « je vous ai sauvé la vie, je ne vous ai jamais oubliée. « J'aurais été bien ingrat de le faire, car, dix fois, dans « mes voyages, votre souvenir et votre talisman m'ont « sauvé à mon tour. Tous les ans, j'écrivais à votre mère, « et la priais de me garder votre main pour le jour où je



Le rêve de Paule Vandek (page précédente).

« serais digne de vous offrir mon nom. Ce jour me sem« blait arrivé, quand nous nous retrouvâmes à la proces« sion de la Fête-Dieu. Elevé par mon courage du der« nier au premier rang sur mon propre navire, je vous « apportais tout ce qui peut faire le bonheur d'une épouse. « Je courus, le soir même, le proposer à votre mère, lui « laissant le choix entre mon anneau de fiançailles et vo« tre vierge d'ivoire. Elle me rendit l'anneau et reprit la « vierge, en m'annonçant que vous apparteniez à Dieu ; « que vous ne songiez plus à moi, que mon apparition « vous avait fait regagner le couvent, et que j'attirerais « les foudres du Ciel, si je tentais de me réunir à vous... « Je soupçonne qu'elle me trompait, comme elle vous a « trompée... Pourquoi ? c'est un mystère et son secret. Si « je suis dans l'erreur, si vous voulez être à Dieu, et non « pas à moi, rejetez par-dessus le mur cette balle et cette « bague ; l'une arrachera de ma poitrine, et l'autre rece« vra de mes lèvres mon dernier soupir. Si, au contraire, « votre cœur est resté fidèle au mien, comme le mien au « vôtre, gardez cet anneau et consultez-vous huit jours. « Je ne veux ni vous surprendre ni vous enlever. Le hui« tième jour, à pareille heure, je vous attendrai près de « cette porte, dont vous avez la clef, et je vous con« duirai, libre et la tête haute, dans la demeure que je « vous destine, et où notre mariage sera béni devant « Dieu et devant les hommes.

« Karl ALTOFER. »

Hélas ! Karl n'était point dans l'erreur ; car au lieu de rejeter la balle et l'anneau, la sœur jardinière tomba évanouie en les serrant contre son cœur.

Huit jours entiers, elle versa ses prières et ses larmes aux pieds de la Vierge.

— Si je fais mal, s'écriait-elle, dites-le-moi, Marie, vous qui m'apparaissiez et me parliez naguère !

Le huitième soir enfin lui rendit la vision qu'elle atten-

dait... La Vierge s'anima dans l'ombre sur son piédestal, prenant encore la forme agrandie du talisman d'ivoire; mais au lieu de l'air grave et doux qu'elle avait autrefois, elle s'inclinait en pleurant, et comme blessée, vers la triste novice.

— Paule, lui dit-elle d'une voix languissante, si tu préfères les tempêtes de la mer au calme du rivage, tu es libre de les affronter, ma fille ; mais il faudra que quelqu'un tienne, à ta place, la parole que j'ai donnée à Dieu.

Comment ne pas tomber du côté où l'on penche! Paule croit voir un encouragement dans ces paroles mystérieuses... ; et remerciant sa patronne dans la naïveté de son cœur, elle ouvre presque involontairement la porte du jardin.

Puis elle détache le trousseau de clefs qu'elle portait à la ceinture, et le dépose d'une main tremblante aux pieds de la statue de la Vierge.

— Marie, lui dit-elle à deux genoux, je vous rends ces clefs que vous aviez confiées à ma garde. Remettez-les à des mains plus dignes que les miennes de cultiver votre jardin et de fleurir votre berceau...

## VII. QUI VOLE DIEU PÉRIRA.

La légende, qui a aussi sa clef magique, nous ouvre maintenant une belle maison flamande, assise au bord de la mer, entre des massifs d'arbres superbes... Tout y annonce une fête joyeuse et splendide. La chapelle voisine est décorée de guirlandes, illuminée de cierges, embaumée d'encens. Un prêtre attend à l'autel les époux qu'il doit unir... Les voici qui s'avancent, éclatants de beauté, de jeunesse et de parure... Le fiancé porte son bonheur d'un air ouvert et martial. La mariée, qui semble écrasée par le sien, courbe sous son voile une tête pâle, mais dont les grâces en sont plus touchantes.

Vous avez reconnu Karl Altofer et Paule Vandek.

Ils arrivent au pied de l'autel. Ils s'agenouillent sur les coussins de velours. Ils présentent leurs anneaux à la bénédiction du prêtre. Mais au moment où celui-ci commence les paroles sacrées, qu'arrive-t-il, grand Dieu! et que signifient ces prodiges?

Le tonnerre éclate dans le ciel sans nuages. Tous les cierges à la fois s'éteignent dans la chapelle. Au lieu de monter à la voûte, l'encens rampe et s'abat sur les dalles. Le prêtre reste muet et consterné. Les anneaux se brisent entre les doigts frémissants de Karl... Paule sent au cœur une brûlure profonde, y porte la main avec un cri d'angoisse, et ne trouve plus la vierge d'ivoire qu'elle y avait posée, ce talisman qu'elle allait invoquer dans son épouvante... Que dis-je? Elle la revoit, mais animée encore et debout devant elle, et lui disant d'une voix sévère :

— Tu as bravé la tempête..., je ne puis t'en épargner les coups; je t'avais prévenue que tu appartiens à Dieu. Renonce à Karl. Qui vole Dieu périra...

Paule s'enfuit éperdue de la chapelle... Karl la suit et veut en vain la retenir. Il s'enfuira du moins avec elle pour ne pas la quitter.

Il s'élance sur un cheval, tenant Paule enlacée dans ses bras. L'animal éperonné dévore l'espace au grand galop...; mais un coursier plus rapide que lui s'est mis à sa poursuite. C'est la foudre qui gronde sur sa tête.

Trois fois une voix terrible crie au cavalier :

— Rends à Dieu ce que tu lui as pris!

Au lieu d'écouter et d'obéir, Karl embrasse plus étroitement sa fiancée.

Enfin le tonnerre éclate au-dessus de lui, et Paule n'entend plus rien que les pas du cheval...

Karl la tient encore, mais il est immobile et muet... Ils fendent ainsi l'air pendant quelques minutes. Paule interroge son compagnon... Pas de réponse. Elle touche ses mains; elles sont glacées. Elle se retourne pour le voir. Il est pâle et raide... Il est mort foudroyé...

Bientôt il tombe sur la route, et roule au fond d'un abîme, tandis qu'attachée par l'effroi aux crins du cheval, Paule est entraînée avec la vitesse de l'éclair...

Elle alla de la sorte jusqu'au soir, n'ayant plus la conscience de ce qui lui arrivait, et enchaînée aux flancs du coursier par une force surnaturelle...

A la nuit close enfin, le cheval épuisé s'abat dans un lieu solitaire. Paule, étonnée de vivre encore, se relève de sa chute. Elle est sans force, mais sans blessure. Elle regarde, elle écoute autour d'elle. A peu de distance, elle entend les rumeurs d'une ville... Devant ses yeux, des tourelles se perdent dans l'ombre. Tout près d'elle, un mur se dresse, couvert de lierre et de mousse. Une porte est à côté, dont l'aspect réveille ses souvenirs; et, tandis qu'ils se rassemblent confusément dans sa tête, le tintement connu d'une cloche la fait tressaillir. Un bruit de voix s'élève dans le ciel au milieu du silence. Ce sont des voix de femmes, douces et limpides. Elles entonnent en chœur un chant que Paule reconnaît... C'est le *Salve Regina* qu'elle chantait naguère! Ces voix sont les voix de ses sœurs ! Cette porte est celle du couvent qu'elle a quitté !

Le doigt de Dieu pouvait-il se montrer plus clairement? la leçon pouvait-elle être plus éloquente, et la réparation mieux indiquée?

Aussi le premier mouvement de la jeune fille, celui qu'elle devait suivre sans hésiter, fut-il de rentrer dans l'asile de paix et d'implorer à genoux le pardon de sa fuite; mais, tant il est plus difficile de revenir que de s'égarer! la honte l'emporta sur le remords, et elle s'éloigna en chancelant à travers la campagne...

## VIII. LA MADELEINE DES FLANDRES.

Sans guide sur la terre, depuis la mort de Karl; sans guide au ciel, depuis la perte de son talisman ; sans défense et sans consolation, loin de sa mère, que pouvait devenir Paule Vandek ici-bas? C'est ce que va nous apprendre la fin de la légende.

Les traditions allemandes mentionnent vers cette époque une femme qui fit l'admiration de tout le monde par l'éclat de sa beauté, et l'affliction des âmes chrétiennes par le désordre de sa vie errante. On l'appelait, et elle méritait bien ce nom, la Madeleine des Flandres. Son regard avait la puissance de celui du serpent; sa voix, la fascination de celle de la sirène. Rois, princes, seigneurs, bourgeois, manants traînaient à l'envi son char de fête en fête et de plaisir en plaisir.

Cette femme était Paule Vandek.

Chacun ignorait sa transformation, et sa mère elle-même n'en savait rien à Amsterdam.

La pauvre Sarah continuait d'écrire tous les ans à sa fille au couvent où elle l'avait laissée ; et ne recevant jamais de réponse, elle s'expliquait ce silence par les rigueurs de la règle.

Un jour cependant, il se passa, au marché des herbes, un événement qui devait troubler la confiance de la pieuse jardinière. Elle était venue là avec son fils offrir les produits de leur enclos. Sa vente terminée, elle allait par le marché hollandais, portant au bras son large seau de cuivre étincelant.

Tout à coup, un grand bruit se fit sur la place, et couvrit les disputes des marchandes, les cris des portefaix, les

aboiements des chiens et les chants des coqs perchés sur les paniers.

C'était la Madeleine qui traversait la ville en carrosse, au milieu du brillant cortége qui la suivait partout.

En la voyant passer, un bourgeois, qui avait habité la Flandre avec Sarah, s'approcha mystérieusement de celle-ci, et lui dit à l'oreille :

— Ne trouvez-vous pas que cette femme ressemble, à s'y méprendre, à votre fille Paule, la religieuse? Elle promettait certes de devenir aussi jolie que cette idole encensée, dit-on, par toutes les populations de l'Allemagne.

— Ma fille est bien plus belle encore, répondit la bonne Sarah sans s'émouvoir, et regardant à peine la superbe voyageuse; car elle a autour du visage l'auréole d'une conscience pure, et elle répand après elle les parfums de toutes les vertus.

La chose en resta là pour le moment; mais la parole du bourgeois germa dans le cœur de la mère... Peu à peu elle fut prise d'inquiétude sur le sort de sa fille... Elle multiplia ses lettres au couvent; et, ne recevant pas de réponse à ses questions les plus pressantes, elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit aux portes du tombeau.

### IX. LA MÈRE ET LA FILLE.

Pendant ce temps, la Madeleine, ayant épuisé la coupe des joies de ce monde, était arrivée à la lie, c'est-à-dire à l'amertume et au dégoût. De là au repentir, il n'y a qu'un pas.

Paule commença par songer à sa mère, et elle reprit instinctivement la route d'Amsterdam.

Elle y rentrait un soir, sans escorte, enveloppée d'une mante sombre, lorsque le bruit d'une clochette la frappa dans la rue. C'était un prêtre qui portait le viatique à une mourante.

A cette vue, la pécheresse se rappelle son enfance, et tombe à genoux sur le pavé. Puis, un mouvement dont elle ne se rend pas compte la relève et l'entraîne à la suite du prêtre.

Elle traverse avec lui une partie de la ville, et arrive, à son extrémité, devant une maisonnette isolée au bord des champs.

Une faible lumière brillait dans une chambre. Là, une femme jeune encore, mais épuisée par la souffrance, était étendue dans son lit, sans autre garde qu'une vieille servante. Autour d'elle, tout respirait la tristesse et l'abandon...

Trois objets seulement, dans ce morne intérieur, rappelaient une famille absente et des joies évanouies. C'était une médaille d'argent suspendue au chevet du lit; un petit tableau de fleurs peintes autour d'une image de la Vierge; et un livre d'heures posé sur une table au pied d'un crucifix.

Ces objets attirèrent les yeux de Paule, qui était entrée dans la chambre avec le prêtre. (C'était l'usage alors pour les âmes pieuses d'accompagner le viatique chez les malades, quand on le rencontrait sur sa route.) La Madeleine tressaille, pâlit, retient à peine un cri de douleur et laisse tomber sa mante sur ses yeux et sa tête dans ses mains.

Elle a reconnu la médaille de sa première communion, les fleurs qu'elle peignit dans son enfance, et le livre qu'elle portait aux processions de la Fête-Dieu...

C'est sa mère qui est devant elle, sa mère tuée par son silence de dix ans, ou par des nouvelles plus tristes encore peut-être...

La source des larmes, fermée depuis si longtemps au cœur de Paule, se rouvre à grands flots et s'épanche au pied du lit maternel...

Écrasée de douleur et de remords, tentée d'embrasser la mourante et s'en reconnaissant indigne, tremblant d'ailleurs d'achever son corps par l'émotion et son âme par des aveux inouïs, elle accepte son sacrifice et consomme son expiation, en suivant des yeux, à travers ses sanglots, la touchante et lugubre cérémonie...

Sarah Vandek, ne voyant rien que son Dieu, le reçoit avec la piété d'une sainte, avec le courage d'une martyre; et lorsque le prêtre se retire en lui annonçant qu'elle peut mourir en paix, elle trouve la force d'appeler la servante et de lui demander à demi-voix :

— Mon fils n'est-il pas revenu de Flandre? Il n'y a point de nouvelles du couvent?

Paule comprend, à ces mots, quelles illusions garde encore sa mère, et elle ose moins que jamais éteindre cette dernière lueur de consolation.

Elle reste cependant voilée, auprès du lit, n'ayant pas le courage de quitter ce poste, frémissant de voir arriver son frère, et résolue à suspendre le coup qu'il porterait à Sarah.

Ce supplice de la Madeleine se prolongea toute la nuit. Le matin seulement, quand le premier rayon du soleil entra dans la chambre, la malade annonça d'elle-même qu'elle allait expirer.

Bientôt, en effet, elle tomba dans un délire paisible. Elle saisit la main de Paule, qu'elle prit pour son frère, et elle lui dit avec un radieux sourire :

— Merci, mon fils; tu arrives à temps! Mes anxiétés sur ta sœur m'ont tuée avant l'âge; mais je meurs heureuse en apprenant qu'elle a persévéré dans sa sainte vie. La Vierge me l'annonce en même temps que toi, car elle me fait signe du haut du ciel qu'elle a veillé et veillera toujours sur mon enfant. Reçois pour cette bonne nouvelle mille bénédictions; tu en enverras la moitié à Paule à son couvent, avec ce livre d'heures que je lui ai légué, *et qui lui révélera le mystère de ma triste vie...*

Elle prononça encore les noms de Paule, de Marie, et rendit doucement son âme à Dieu.

On devine quel surcroît de douleur et de repentir cette agonie avait apporté à la Madeleine.

Elle pria et pleura jusqu'au lendemain sur le corps de sa mère; elle la suivit à sa dernière demeure, au cimetière de la ville; et alors seulement elle osa toucher le livre d'heures qui lui était destiné...

Mais comme elle en levait le fermoir dont elle connaissait le secret, une voix retentissant dans la solitude de la chambre l'arrêta par ces paroles :

— Tu ne seras digne d'ouvrir ce livre que quand tu seras rentrée au couvent qui t'attend toujours pour tenir la parole que j'ai donnée à Dieu!

Paule rabattit vivement le fermoir, et resta pétrifiée de terreur, car elle avait reconnu la voix de Marie qui lui parlait dans son enfance. Quant à la Vierge elle-même, elle ne l'avait point vue cette fois, les yeux d'une pécheresse comme elle n'étant plus faits pour un tel honneur.

### X. LE RETOUR AU COUVENT.

Le matin du jour suivant, une jeune mendiante, dont un pauvre costume déguisait la beauté, sortait d'Amsterdam, un livre sous le bras, et prenait, à la garde de Dieu, la direction de la Flandre.

Qu'eussent dit les rois, les princes et les seigneurs, s'ils eussent retrouvé dans cette mendiante la superbe Madeleine qu'ils avaient portée en triomphe?

C'était elle, en effet, c'était Paule qui reprenait le chemin du couvent.

Elle marcha bien des jours et bien des nuits, déchirant ses pieds délicats aux aspérités de la route, souffrant la faim et la soif, le froid et le chaud, recevant le pain de la charité et l'abri de la compassion.

Les forces allaient lui manquer, lorsqu'elle reconnut enfin les clochers de sa ville.

Elle attendit le soir pour s'approcher du couvent. Elle s'y rendit par la campagne, et arriva près de la porte du jardin.

Quel flot de souvenirs doux et amers vint la submerger à cette place!

Voici la cime des arbres dont elle cueillait les fruits. Les plantes grimpantes qu'elle dirigeait ont dépassé le vieux mur, et le festonnent de leurs corolles vermeilles. Ce dôme qui s'élève vers le ciel est celui du berceau de la Vierge. Sa statue est toujours là sans doute ; mais les clefs de la sœur jardinière, que sont-elles devenues? Voici la place fatale d'où Karl lança son anneau; voici celle, plus fatale encore, où Paule le trouva si joyeux et si triomphant.

A ces pensées, la mendiante se frappe la poitrine et tombe le front contre terre.

La cloche du couvent la tire de sa rêverie, et le chant du *Salve Regina* monte de la chapelle aux cieux.



Karl Altofer.

Elle unit sa voix brisée à celle des sœurs, et se hasarde à invoquer le nom de Marie.

A peine l'a-t-elle prononcé, qu'elle entend bruire la serrure de la porte ; elle tourne doucement sur ses gonds, et une robe blanche se dessine dans le demi-jour.

Paule reste glacée d'étonnement ; elle contemple avec un effroi mêlé d'espoir la sœur qui se tient debout sur le seuil. Elle reconnaît en elle sa propre image, sa taille et ses traits, son costume et ses clefs d'autrefois. Il n'y a rien absolument de changé, si ce n'est sa petite vierge d'ivoire, qui pend au cou de la nouvelle jardinière.

— Approchez, ma sœur, ne craignez rien, dit celle-ci d'une voix amicale.

Et la surprise de Paule redouble. Elle a cru s'entendre parler elle-même.

— Que voulez-vous? reprend la douce voix.

Et la Madeleine encouragée demande à la religieuse si elle n'a point connu jadis Paule Vandek, qui était, sous le nom de Marie, jardinière du cloître.

— Si je l'ai connue ! répond la sœur en souriant ; eh! qui pourrait la connaître mieux que moi? Je suis Paule Vandek elle-même, et n'ai point cessé d'être jardinière ici.

— Comment? s'écrie la Madeleine confondue ; mais Paule Vandek a quitté ces lieux, il y a de longues années. On a dû y maudire, on y maudit encore peut-être, son nom et sa mémoire?

— Au contraire, je vous assure. Elle édifie le couvent par sa conduite et surtout par sa modestie ; car, bien que ses supérieures la croient digne de prononcer ses vœux, et qu'ils l'aient appelée dix fois à cet honneur sacré, elle a remis d'année en année sa prise de voile, ne se jugeant pas à la hauteur d'un si sublime engagement.

La véritable Paule commençait à comprendre... Celle qui lui parlait acheva d'éclaircir le mystère. Une auréole brilla sur son front; une lumière divine émana de sa personne... La mendiante tomba prosternée en reconnaissant la Sainte Vierge.

— Oui, c'est moi, lui dit la mère de Dieu; c'est moi qui t'ai remplacée ici depuis le jour de ton départ. Ce jour-là, tu t'en souviens, tu déposas tes clefs à mes pieds; je les ai prises avec ton visage et ton costume, et j'ai attendu que le repentir te ramenât à Dieu, auquel tu appartiens. Puisque ce moment est arrivé, reprends ton habit, tes clefs, et ta vierge d'ivoire que je t'ai gardée aussi; rentre dans ce couvent, d'où tu n'es sortie pour personne; va te purifier dans les larmes aux pieds de ton confesseur. Lui seul connaîtra et pardonnera tes égarements; et le mois prochain, quand tu auras prononcé tes vœux, tu comprendras tout, en ouvrant le livre de ta mère.

La vision s'évanouit à ces mots, et Paule se retrouva




Sarah Vandek au marché des herbes, d'après le tableau de Metzu. (Musée du Louvre.)

dans sa robe blanche, ses clefs à la ceinture, sa vierge d'ivoire au cou, au milieu du jardin, devant la statue de Marie.

XI. LE SECRET DE SARAH.

Le mois suivant, la sœur jardinière prit le voile ; avec quelle ferveur, on le conçoit sans peine.

Et le soir de ce jour solennel, enfermée dans sa petite cellule où toutes les consolations se résumaient pour elle, elle ouvrit à deux genoux le livre d'heures de sa mère, et baigna de ses larmes les lignes suivantes, écrites sur des feuillets blancs, à la fin du volume :

« A... en Flandre. »

« Aujourd'hui, jour de la Fête-Dieu, ma fille étant en danger de brûler vive à la procession, j'ai fait vœu à Dieu de la lui consacrer dans un couvent, s'il voulait la conserver à mon amour. J'ai pris la Vierge à témoin de ce vœu, et l'ai chargée de donner à son Fils ma parole irrévocable.

« Le Seigneur m'ayant exaucée et m'ayant rendu ma fille, ma vie entière sera employée à l'exécution de mon serment.

« J'ai consulté Dieu et la Vierge pour savoir s'il m'était permis de faire connaître à Paule mon vœu à son sujet. Ils m'ont répondu que je devais en garder le secret jusqu'à ma mort; la consécration de ma fille ne pouvant être agréable au Seigneur qu'autant qu'elle serait libre de sa part, et cette consécration ne pouvant être libre de sa part, si elle savait qu'elle est nécessaire et obligatoire.

« Le vœu du secret sera donc pour moi aussi sacré que l'autre. »

Puis venait le récit de toutes les angoisses que ce double serment avait causées à la pauvre Sarah ; l'histoire de la vierge d'ivoire, de l'éducation de Paule, du retour de Karl, de l'entrée au couvent, des pieuses fraudes de la mère, de sa confiance en partant pour Amsterdam, des anxiétés qui s'y étaient renouvelées, de la mission qu'elle avait donnée à son fils, de son abandon et de ses tortures pendant son absence, et enfin des douleurs suprêmes qui avaient abrégé ses jours...

Ainsi que l'avait annoncé sa patronne, Paule comprit tout enfin.

Il fallait que la parole donnée par sa mère à Dieu, sous la garantie de la Vierge, s'accomplît par l'intercession de cette dernière, à travers toutes les épreuves qu'on a racontées, même au prix de la mort de Karl Altofer.

La sœur jardinière racheta l'âme du marin, en priant pour lui tous les jours, et se montra jusqu'à la fin digne de la caution que Marie avait fournie pour elle.

---

Vous jugez maintenant du prix attaché par le marchand de curiosités à la vierge d'ivoire qu'il croyait avoir été, dans le temps, celle de Paule Vandek.

Encore une fois, je donne cette légende pour ce qu'elle est, comme une des imaginations populaires qui m'ont le plus vivement frappé, et qui se rattachent avec le plus d'à-propos à la poétique solennité de la Fête-Dieu.

J'ai su depuis que la tradition varie en Flandre et en Allemagne, qu'elle est célèbre à Cologne, où la sœur jardinière est une sœur sacristine, et que les chroniqueurs hollandais ont adopté le titre énergique de : ***La toute-puissance d'un vœu.***

Mais hâtons-nous de passer de la légende à l'histoire (*majora canamus!*), et cédons la plume au docte biographe qui, sur un ton plus digne de la grandeur du sujet, va nous raconter la vie intéressante du pape Urbain IV, fondateur de cette admirable Fête-Dieu à laquelle vous assistiez hier.

C. DE CHATOUVILLE.

## URBAIN IV, FONDATEUR DE LA FÊTE-DIEU.

### (RÉPONSE A L'ÉNIGME DE MAI.)

Le pontife Urbain IV est un de ces hommes dont la carrière, uniformément belle, aboutit simplement à la gloire; un de ces hommes qui vont à leur but d'un pas grave et mesuré, sans avoir de ces soubresauts sublimes, mais contestés, qui, en éveillant l'enthousiasme, éveillent aussi l'envie.

Prêtre savant et intègre, prélat zélé, pape véritablement chrétien ; comme Moïse, *dilectus Deo et hominibus :* tel fut Urbain IV.

Il naquit à Troyes, en 1185, sous le règne de Henri II, le jeune comte de Champagne. Il fut baptisé dans l'église de Notre-Dame-aux-Nonnains, et reçut le nom de Jacques Lansennes. Son père, Pantaléon, dit de *Court Palais* (*de Curto Palato*), appartenait à une honnête mais pauvre famille d'artisans, et exerçait la profession de chaussetier. Ce fut dans son échoppe, sur l'emplacement de laquelle on a bâti depuis l'église de Saint-Urbain, que le futur pape passa ses premières années.

D'un caractère doux et mélancolique, soumis à son père et à sa mère, le jeune Pantaléon semblait résigné à la vie d'artisan, se dédommageant des grossiers travaux auxquels on l'essayait par les extases de sa précoce imagination. Élevé dans les principes d'une foi ardente, Jacques ne voyait rien au delà de l'Église, et son âme, en s'exaltant, ne quittait jamais l'ombre de l'autel.

La chronique rapporte qu'un jour il s'éloigna de la maison paternelle, et que son père, inquiet, s'étant mis à sa recherche, le trouva, après plusieurs heures d'exploration, tranquillement assis au milieu de la boutique d'un menuisier, s'amusant avec des copeaux et absorbé dans une pensée qui mettait des plis à son jeune front, écrivant sur le sol, à l'aide de ses morceaux de bois, ces trois mots : « Je serai pape ! » La chronique, en recueillant cette histoire, ne nous paraît pas avoir compris le caractère de Jacques Pantaléon. Entre la quenouille de sa mère et les cuirs de son père, il ne songeait point au trône de Rome. Il remplissait exactement ses devoirs, rêvait souvent, surtout aux splendeurs du culte, priait plus souvent encore, et se résignait toujours. C'est en cela qu'il est beau ! et je doute que cette prescience, dont on aime à gratifier les grands hommes, l'ait jamais empêché de seconder ses parents dans leur humble et rude profession.

Ses qualités aimables lui avaient fait une réputation qui, du voisinage, s'étendit dans la ville et parvint jusqu'à l'évêque. Celui-ci désira le voir, le fit causer, et, ravi de sa douce figure, de sa candeur, de sa piété, voulut qu'on l'instruisît aux frais de la cathédrale, dans l'école fondée par saint Loup.

Vers le commencement du treizième siècle, Jacques Pantaléon fut envoyé à l'Université de Paris; il y continua ses études, notamment sur le chant sacré et l'organisation des fêtes, et y fut connu sous le nom de Jacques de Troyes. Là, sa facilité et son aptitude lui eurent bientôt acquis une grande réputation parmi ses condisciples, et il y prit successivement les degrés de maître ès arts, de docteur en droit et enfin de docteur en théologie, dernier titre qui lui fut confirmé par l'école de Bologne. Alors, couronné de succès et de vertus, regardé par tous (au dire de Grégoire de Bayeux) comme un homme plein de Dieu, *vir Deo plenus*, il prit les ordres et entra dans le sacerdoce.

Dès ce moment, les dispositions méditatives qui avaient signalé son enfance, augmentées par son éducation, par la connaissance des hommes et des choses, devinrent une tendresse mélancolique, une perpétuelle communion de son cœur avec Dieu, dans le silence des églises et au pied des autels. Il avait une dévotion si fervente pour l'eucharistie, qu'en célébrant la messe il lui arrivait très-souvent de fondre en larmes.

Jacques de Troyes, comprenant que la mission du prêtre ne doit pas se borner à prier dans l'ombre, mais à évangéliser devant tous, se livra avec ferveur à la prédication. Doué d'une belle figure (*venustus facie*), d'une voix grave et pénétrante, il avait cette éloquence humectante, pour ainsi dire, qui filtre à travers toutes les résistances. Sa parole faisait jaillir, comme la baguette de Moïse l'eau du rocher, la prière du cœur de l'incrédule, et il devint en peu de temps l'un des prédicateurs les plus célèbres de son siècle.

En 1215, l'évêque de Laon, Anselme de Mauny, un de ses compatriotes, voulut se l'attacher en qualité d'aumônier, et lui donna un canonicat dans son église, avec la qualité d'archidiacre. Ce fut le premier pas dans la route des honneurs, le premier échelon gravi. Jacques s'en servit pour aider et honorer sa famille. Son père, qui venait de mourir, fut enterré dans l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains ; sa mère se retira à Notre-Dame-des-Prés, sous les murs de Troyes ; deux de ses sœurs prirent également le voile, et un de ses neveux obtint par ses soins un canonicat dans l'église de Saint-Pierre de Laon, et devint le cardinal Ancher. On le voit, toute sa famille était prédestinée ; Dieu les prit tous et n'en laissa point au monde.

Dans un voyage qu'il fit à Rome pour son chapitre, Jacques gagna l'estime du pape Innocent IV, qui le nomma son chapelain et le retint près de lui. Ce fut vers cette époque que sa sœur Sibylle, abbesse de Montreuil, lui écrivit pour lui demander l'image de la sainte Face, qu'il avait en dépôt. Le pape ne voulut pas consentir à ce que cette relique quittât Rome, et Pantaléon en fit faire une copie qu'il envoya à sa sœur avec une lettre, où il lui disait :

« Nous envoyons la sainte Face, et n'ayez égard si « vous la trouvez flétrie et défaite ; car comme ceux qui « toujours résident sous la fraîcheur tempérée, et conti- « nuellement respirent ès lieux voluptueux, ont la chair « blanche et délicate ; et, au contraire, ceux qui ne bou- « gent des champs sont hâlés, noircis et altérés ; ainsi a « été cette face bienheureuse décolorée par le soleil et « ardeur des tribulations, comme lisez ès cantiques, au « temps que Notre-Seigneur travaillait au champ de ce « monde mortel pour notre rédemption. Pour ce, vous « prions affectueusement que, pour la révérence de celui « qu'elle représente, la receviez comme la sainte Véroni- « que, qui vaut autant dire comme la vraie image ou « semblance, la traitiez doucement, dévotement et hono- « rablement, afin que, pour la contemplation d'icelle, il « vous soit de mieux. »

Tour à tour archidiacre de Liège, député au concile de Lyon, légat en Pologne, nonce en Allemagne, évêque de Verdun, patriarche à Jérusalem, Jacques de Troyes, quoiqu'il ne fût point cardinal, se vit élevé à l'unanimité sur le trône pontifical, le 29 août 1261, à la place d'Alexandre IV, qui avait succédé à Innocent IV. Cette nomination eut un grand retentissement ; le clergé s'en réjouit, la France en fut pleine de joie et la Champagne pleine d'orgueil. Jacques seul fut attristé. Il sentait combien ce fardeau était lourd ; il avait désormais un royaume temporel à garder, à défendre. Et puis la guerre était partout, sinon à l'état d'incendie, du moins à l'état de foyer latent. Rome n'appartenait plus aux papes ; les Guelfes et les Gibelins divisaient l'Italie et l'Allemagne, et le royaume de Naples surtout était une source intarissable de querelles entre les souverains pontifes et les princes de la maison de Souabe.

Ce fut donc en soupirant que Jacques accepta la papauté. Il écrivit avec beaucoup d'onction et de simplicité à tous les prélats, à saint Louis et aux comtes de Champagne, pour leur apprendre sa nomination. Une de ses sœurs, nommée Agnès, religieuse au monastère de Notre-Dame de Mont-Luisant (*de Monte lucido*), près de Pérouse, n'avait pas été prévenue, et ne dut qu'à la renommée la nouvelle de l'élévation de son frère. Elle lui écrivit pour lui reprocher son silence, et Jacques répondit avec mélancolie qu'il n'y avait pas là de quoi se réjouir.—Si vous saviez, disait-il, la vivacité de mes inquiétudes, loin de me témoigner votre joie, vous répandriez un déluge de larmes... Les difficultés qui m'environnent m'épouvantent... ; dans le silence de la nuit mon cœur est agité... Vous donc qui, tranquille aux pieds du Seigneur, jouissez d'un sort plus heureux, accordez-moi le secours de vos prières dans un ministère si redoutable...

Jacques prit le nom d'Urbain IV. C'était le jour de la fête de ce saint qu'Alexandre IV était mort. Il eut pour armoiries : écartelé au premier et au quatrième d'or à une fleur de lis d'azur ; au deuxième et troisième d'azur à une rose d'or. Orviette fut sa résidence ; c'est là qu'il s'occupa d'abord de rendre au sacré Collége son ancien éclat, et qu'il commença par créer quatorze cardinaux en deux ordinations.

Il y a dans la vie du pape Urbain deux côtés d'observation : le côté politique et le côté purement religieux. Laissons à l'histoire générale les actes du souverain ; voyons seulement le fils pieux, qui fait bâtir une église sur l'emplacement de l'échoppe de son père ; le grand chrétien qui institue la fête splendide du Saint-Sacrement ! Les mesquins intérêts des princes d'Italie et d'Allemagne ne valent pas ces deux entreprises pour les grands intérêts de la reconnaissance et de l'amour.

Urbain gardait avec attendrissement le souvenir de sa ville natale et du berceau de son enfance ; aussi son œuvre de prédilection, le bienfait dont il eut réellement de l'orgueil, ce fut la fondation de l'église de Saint-Urbain.

Le 20 mai 1262, il écrivit aux abbesses de Notre-Dame-aux-Nonnains pour acheter le terrain nécessaire à son projet. Il désirait qu'à l'endroit où, si souvent, il s'était endormi pauvre et obscur sur les genoux de sa mère, on élevât un temple qui fût le monument de son amour pour le Dieu qui l'avait tiré de l'abaissement, et pour sa famille qui l'avait rendu digne d'être remarqué de Dieu. Sa lettre, quoique pleine de tendresse et de douceur, respire un noble sentiment de fierté. Pantaléon est fier pour sa patrie des honneurs qu'on rend au pape Urbain IV.

Il rêve des ogives et de splendides vitraux sur la terre où il essaya ses premiers pas, et selon son désir, l'ogive, comme deux mains jointes, se réunit sur l'endroit de son berceau et semble une prière éternelle suspendue vers le ciel par sa piété. Il croyait ne laisser qu'un beau et pur témoignage de sa dévotion à sa ville, et il dotait ses concitoyens d'un chef-d'œuvre, de l'hymne le plus magnifique que la foi du moyen âge ait composé avec ses pierres intelligentes.

Tandis qu'Urbain IV donnait à Troyes un témoignage de son affection, il donnait au monde un témoignage de sa foi. Il s'était lié avec saint Thomas d'Aquin, la gloire de saint Dominique ; et ce fut concurremment avec ce saint docteur qu'il institua, en 1263, la fête du Saint-Sacrement.

Nous avons signalé dans Urbain IV une haute disposition à poétiser le culte. Or, un jour il se demanda s'il n'y aurait pas une grande impression religieuse à obtenir

d'une fête à l'hostie, où les fleurs pourraient être jetées en pluie sous les pas, où le printemps mettrait une auréole à l'ostensoir, où la nature, en se réveillant, serait d'accord avec l'homme pour prier et pour chanter. Une fois dans cette idée, Urbain s'exalta, communiqua ses rêves à Thomas d'Aquin, et ces deux grands chrétiens eurent ensem-



Urbain IV.

ble de longues et pieuses conférences, à la suite desquelles Thomas composa l'office du Saint-Sacrement, d'après les intentions d'Urbain; touchante communion que ce travail de deux puissants docteurs pour fonder une cérémonie!

Les chroniques ne manquent pas de miracles pour ajouter aux prestiges de cette fondation. Selon les uns, l'idée en vint à Urbain IV après le récit que lui avait fait d'un songe une recluse nommée Julienne du Montcornillon. Elle avait vu, plusieurs nuits de suite, dans un ciel calme, une lune éclatante, mais avec un grand trou au milieu; et Urbain IV, qui n'était alors qu'archidiacre, en avait conclu que, la lune représentant le Saint-Sacrement, la déchirure exprimait le défaut d'une fête en son honneur. D'autres affirment que du sang s'était répandu d'une hostie, et que la contemplation de ce sang précieux avait excité la foi d'Urbain IV.

Quoi qu'il en soit de ces récits, heureux les hommes pour qui le monde extérieur est plein de révélations. En matière de foi, mieux vaut l'exagération que l'épuisement, mieux vaut un ciel trop peuplé qu'un ciel vide.

Urbain IV institua donc une fête; Thomas d'Aquin en écrivit l'office avec tant d'éloquence, au dire des mêmes chroniqueurs, qu'un jour qu'il priait devant un Christ, une voix se fit entendre pour lui dire : *Bene scripsisti de me, Thoma! Thomas, vous avez bien écrit de moi!*

Quant à Urbain, il donna à son ami, pour le récompenser, une colonne ou une colombe d'argent.

Cependant les affaires d'Italie n'en allaient pas mieux, et pendant les préoccupations délicieuses qui faisaient oublier au pontife le dégoût de la politique et la méchanceté des hommes, Mainfroy le menaçait et le forçait bientôt à fuir devant lui jusqu'à Pérouse. Mais en chemin une fièvre ardente saisit Urbain IV, et il fut forcé de s'arrêter à Todi, dans le duché de Spolette. Cinq jours après, il vint à Assise où il demeura quinze jours, et d'où on le transporta en litière à Pérouse. Des figues empoisonnées, selon les uns, les chagrins de voir l'Italie divisée, selon les autres, hâtèrent sa fin, et le 2 octobre 1264, à l'âge de soixante-dix-neuf-ans, peu de jours après avoir publié sa bulle d'institution du Saint-Sacrement, ayant occupé le saint-siége trente ans, un mois et quatre jours, Urbain IV rendit à Dieu l'âme que Dieu s'était toujours conservée en lui.

L. U.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## L'EXPOSITION DE LONDRES.

Il y avait une fois un badaud de Paris, qui, étourdi par les cent trompettes de l'Exposition universelle, avait juré d'aller à Londres en 1851. Heureusement, il laissa partir les plus pressés, et attendit leur retour et leurs rapports successifs. Cette patience ne fut pas sans mérite, car le Parisien ne pouvait ouvrir un journal sans y lire monts et merveilles sur les trains de plaisir, sur les féeries londoniennes, sur le Palais de Cristal, et sur mille autres choses.

Un premier voyageur revient, et notre badaud l'interroge avidement.

— A dire vrai, répond le touriste, le train de plaisir m'a donné la courbature et le mal de mer; et mon séjour d'une semaine à Londres m'a ruiné sans me divertir. Les nuits s'y payent dix francs, les repas vingt, et les jours y durent un siècle.

Deuxième voyageur, et nouvelles questions :

— Moi, j'aime mieux les boutiques de la rue Vivienne que le Palais de Cristal. Il y a tant de choses, qu'on n'y voit rien. L'entrée coûte un prix fou; on ne visite guère qu'une nation par jour, et, comme il y en a cent et plus, la visite universelle prendrait autant d'or et de temps que le tour du monde. Un tour à la campagne, au mois de juin, me semble plus utile et plus agréable.

Troisième voyageur : — J'allais surtout en Angleterre pour voir les Anglais. Or, ils émigrent en masse et livrent leur pays aux étrangers. Les lords ont loué leurs hôtels aux restaurateurs; les ladies ont gagné leurs châteaux d'Ecosse ou d'Irlande; on ne trouve plus à Londres que des cafés français, des journaux français, des théâtres français ! Mieux vaut alors rester à Paris.

Quatrième voyageur, arrivé du fond de l'Amérique pour visiter l'Exposition de Londres.

Le badaud : — Eh bien! déjà revenu à Paris?

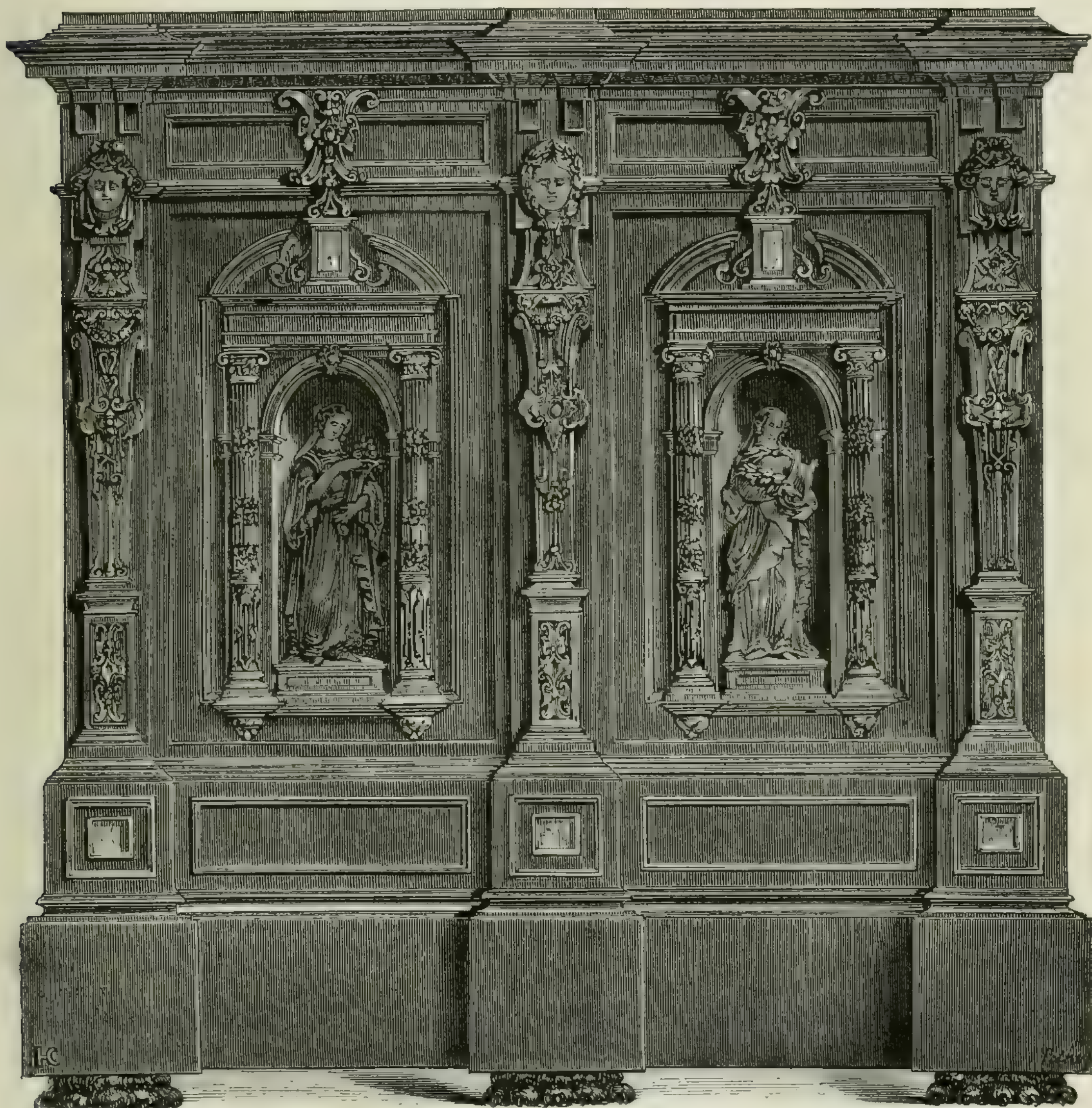
Le voyageur : — Je ne l'ai pas quitté. L'Exposition de Londres n'était pour moi qu'un prétexte de passer l'été en France. Est-ce que Paris n'est pas l'exposition universelle, véritable et permanente?

— Mais le Palais de Cristal?

— J'ai vu le palais des singes au Jardin des Plantes.

et je l'ai multiplié par cent : voilà le Palais de Cristal. Ne remarquez-vous pas, d'ailleurs, cette foule innombrable d'étrangers à Paris? Ce sont les prétendus visiteurs de Londres. Ils n'iront pas plus que moi en Angleterre, ou ils n'y passeront que quelques heures, afin de séjourner réellement en France. C'est à Paris que le monde entier vient voir l'Exposition de Londres. Quant à l'Angleterre et aux Anglais, il faut attendre, pour les visiter avec fruit, que le Palais de Cristal soit transformé en taverne. C'est la première fois que, renversant le proverbe historique, l'Angleterre invente, et la France profite. A ce compte, l'univers aussi profitera, comme je le fais.

Cent autres rapports ayant confirmé ceux-là, le badaud de Paris renonça au voyage de Londres; et, si vous voulez connaître ce badaud pour l'imiter..., c'est votre très-humble serviteur.



Exposition de Londres. Meuble en ébène de MM. Grohé frères, à Paris.

— Mais alors comment nous rendrez-vous compte du *Cristal Palace* et de l'*Universal Exhibition?*

— Naïf lecteur, vous ignorez donc que ce compte-rendu se fait encore en France? la preuve, c'est que l'*Illustrated London* est rédigé depuis deux mois, à Paris, par Méry, Alphonse Karr et Gozlan!

Mais ce n'est pas même à l'*Illustrated* qu'il faut demander les curiosités de l'Exposition universelle, c'est aux feuilletonistes des journaux parisiens, à MM. Guinot et Achard, à MM. Texier et Dussard, les habiles correspondants du *Siècle*, etc.

*Curiosités!* vous entendez bien? c'est-à-dire que nous ne ferons pas un cours en règle d'industrie et de science appliquée! Dieu nous en préserve! Nous flânerons et causerons à l'aventure, saisissant au passage le trait de mœurs et l'anecdote, signalant et dessinant les beaux

produits, quand ils se présenteront sur notre route ; produits qui nécessairement seront encore parisiens, car Paris triomphe à Londres même en plein Hyde-Park ; témoin ce riche meuble en ébène, de MM. Grohé frères, artistes-fabricants, lauréats et décorés de nos expositions françaises ; meuble qui rappelle si heureusement, par ses lignes pures, ses ornements exquis, ses figurines achevées, le sévère et grand style du siècle de Louis XIV.

— Devinez quels ont été les premiers occupants du Palais de Cristal ? Ce sont les moineaux de Londres. Trouvant là bon souper, bon gîte et le reste, sans compter l'abri et les grands arbres, ils s'y sont installés effrontément, et ont fait appel à tous les moineaux des trois royaumes, qui sont venus établir sous les arcades de verre leurs familles, leurs nids et leurs couvées ; de sorte qu'avant la fin de la saison, chaque pierrot se multipliant par une douzaine, on ne saurait prévoir à quel chiffre s'élèvera le total de la population.

L'architecte avait prévu la pluie, la chaleur, le froid, le vent, tout... excepté les moineaux, devant lesquels son génie a baissé pavillon.

Le second occupant a été le restaurateur du buffet. Les visiteurs y abondaient avant l'ouverture officielle. En style de réclame « les prix y sont modérés. Le comité avait d'abord décidé qu'on n'y donnerait à chacun qu'un quart de litre de bière forte ! Grâce à l'énergique opposition d'un Français, on pourra boire à sa soif. — Quoi ! disait-il dans son indignation, vous nous permettez d'apaiser notre faim, selon qu'elle nous presse ; vous nous tolérez jambon, rosbif à satiété, et vous avez la prétention de régler ma soif, ma capacité pour l'aliment liquide ! c'est despotique, c'est intolérable ! Et le comité a cédé au Français. »

— Si, plus badaud que le badaud de votre connaissance, vous allez visiter le Palais de Cristal, voici comment vous vous orienterez dans ses labyrinthes : L'édifice a été divisé en travées de vingt-quatre pieds en tous sens, lesquelles sont limitées par les colonnes-supports. Ces travées, dans un sens, portent des numéros 1, 2, 3, 4, etc., jusqu'à..., et, dans l'autre, des lettres depuis A jusqu'à... inclusivement. Pour savoir la place occupée par un exposant, pour donner même à ses amis rendez-vous dans le palais, il suffit d'indiquer *le point*, comme on le relève en mer. On est, par exemple, par C de latitude sur M de longitude. Or, les numéros et les lettres étant marqués sur les colonnes, on n'a qu'à lever les yeux.

— On ne se fait pas une idée de l'affluence des premiers jours. La recette s'élevait à 80,000 fr. chaque soir. On comptait dans les galeries 35,000 personnes à la fois, non compris les exposants. A ce taux, on estimait que les visiteurs monteraient à 15 millions durant l'été. L'entrée à un schelling est venue détruire cette illusion. Les curieux populaires ont été moitié moins nombreux que les curieux aristocratiques. Le *Times* en a jeté un cri d'alarme, en se plaignant de la lésinerie des étrangers à Londres.

Rien n'a été négligé cependant pour vider la bourse des gastronomes et des flâneurs. M. Soyer, par exemple, leur a tendu un guet-apens gigantesque.—M. Soyer est un Français, dit M. Texier, qui étudiait, il y a vingt ans, les secrets de son art sur les fourneaux du restaurateur parisien, Douix. Soyer vint en Angleterre, et eut la gloire d'inventer des mets qui obtinrent un succès fabuleux. Nouvel exemple de l'inconstance de la fortune ! l'ancien garçon de Douix vient de prendre ces jours derniers à son service, en qualité de surveillant général de sa maison, le même Douix qui lui avait mis les casseroles à la main. Son élève est parvenu, de l'autre côté de la Manche, au pinacle de la célébrité. M. Soyer s'est rendu acquéreur de *Gore-House*, qui fut la dernière habitation de lady Blessington. Gore-House est située à environ cent mètres du Palais de Cristal. Le triomphant Vatel de l'aristocratie a élevé, au milieu des jardins de Gore-House, un restaurant féerique, qu'il a baptisé *Gold Box* (boîte d'or). Les murs du vestibule, peints à la fresque, représentent des monuments de toutes les nations du globe, depuis Notre-Dame de Paris jusqu'à la grande pagode de Pékin. L'or et l'argent flamboient dans toutes les salles. Il y a une salle moresque, une salle chinoise, une salle turque, une salle égyptienne. De salle en salle on arrive au salon du Soleil, constellé de lames d'or qui éblouissent la vue ; on passe ensuite dans le salon de la Lune, frangé de lames d'argent ; puis dans le salon de Mercure, de Jupiter, etc. Il n'existe pas au ciel une étoile un peu célèbre qui ne donne son nom à un *drawing room*. Une grotte immense est réservée aux personnes qui prendront des glaces ; des stalactites pendent de toutes parts et lancent des éclairs. Pour donner une idée du luxe effrayant entassé dans ce restaurant cosmopolite, ajoutons que ce cabinet mystérieux, appelé en Angleterre *water-closet*, est un vaste boudoir tapissé des plus précieux coquillages, comme le salon du duc de Penthièvre à Rambouillet ! Une autre curiosité de Gore-House, c'est le mur de l'escalier. M. Soyer a fait peindre en caricature, du haut en bas, toutes les célébrités européennes. Tout ce qui a un nom en France, en Angleterre, en Espagne, en Autriche, en Russie, s'agite et se démène dans cette fresque grotesque : l'empereur de Russie, le prince de Joinville, le comte de Chambord, sans excepter M. Louis Bonaparte, à califourchon sur un cheval qu'il conduit par la queue. Alexandre Dumas est figuré en colporteur, et il plie sous le poids de ses romans et de ses drames. Georges Sand fume ; Victor Hugo est coiffé d'une cathédrale. Lamartine tourne la manivelle d'un orgue de Barbarie ; la reine Victoria court après le prince Albert, et le *Charivari* et le *Punch* se donnent de grands coups de plume. M. Soyer sert des dîners à trois prix. Il compte sur 6,000 convives par jour. Plaise à Carême qu'il ne compte pas sans ses hôtes !

— Les *lions* du Palais de Cristal sont le diamant indien dont notre *Mercure* vous annonçait, l'an dernier, l'arrivée à Londres, et les exposants chinois qui, sans le savoir, font beaucoup plus d'effet que leurs produits.

Le diamant indien est littéralement adoré par les Anglais. — Vous avez à Paris, écrit un témoin de ce fétichisme, un dieu qui a reçu les dévotions de quelques centaines de mille de fidèles ; ce dieu est dans une balance et il pèse vingt mille livres de rentes. Vous voyez que je veux parler de ce dieu Pavé, dont le temple est situé sur le boulevard Montmartre. Mais qu'est, je vous prie, ô Parisiens ! votre méchante idole de deux cent quinze kilogrammes, auprès de la divinité que nous possédons ici ? C'est à Londres et non ailleurs que l'on contemple le vrai Jéhovah : un Jéhovah de vingt-deux millions, s'il vous plaît, quoiqu'il ne soit guère plus gros qu'un œuf. Il s'agit du fameux diamant indien, le Koh-i-noor (montagne de lumière), conquis dans une des dernières batailles du Punjab, et qui appartient à la couronne d'Angleterre. La gloire du grand Mogol et du Régent a pâli devant l'éclat de ce nouveau soleil. On lui a élevé, au beau milieu du palais, un autel de velours et de cristal protégé par une cage aux barreaux dorés. Toute la journée la foule se presse et va en pèlerinage adorer l'idole indienne, qui vaut certes bien le veau d'or du peuple hébreu.

— Les Chinois excitent la curiosité d'une autre manière. C'est leur flegme imperturbable qui émeut la foule assemblée devant leurs paravents, leurs potiches et leurs boîtes à thé. Vêtus de satin jaune, blanc, bleu et noir; chaussés de sandales ornées de dragons et d'hippogriffes, ils contemplent sans sourciller l'océan d'habits noirs, qui roule ses mornes flots autour d'eux. Le sourire embusqué dans leurs yeux en amande et derrière leurs bouches ironiques, annonce clairement qu'ils regardent l'Europe comme leur cadette en civilisation, et qu'ils regagneront le fleuve Jaune « sans avoir changé un poil de leur moustache. »

M. Dussard nous révèle d'autres curiosités de l'exposition.— La reine, le prince Albert, les commissaires des bois et forêts avaient donné leur assentiment à l'extraction d'une douzaine d'arbres qui gênaient le constructeur du Palais de cristal. Mais John Bull s'est fâché. Ces arbres-là sont à lui; il n'entend pas qu'on les coupe, et, malgré la reine, le prince et les commissaires, un ordre du Parlement est venu interrompre l'abattage! Huit de ces arbres étaient tombés sous la hache, le neuvième était à moitié coupé. L'ordre est arrivé, les ouvriers n'ont pas osé achever leur œuvre destructrice, et l'arbre entamé est là, qui témoigne par ses plaies béantes du respect pour la loi quand John Bull l'a prononcée. «Voilà, s'écriait un professeur en racontant ces faits, voilà les véritables arbres de la liberté. »

— Le télégraphe électrique, qui accomplit de si grandes merveilles sur les grands chemins, n'a pas été oublié dans le palais de l'industrie. Toutes ses parties correspondent avec le bureau central du comité exécutif; ce comité sait à chaque instant ce qui se passe dans les diverses sections. Consulté, il résout les questions, et, quand on a vu fonctionner cet admirable appareil, l'on se prend à croire qu'en vérité, sans son assistance, il eût été impossible d'arriver, sans une immense confusion, au résultat qu'on se propose.

— Liverpool est une ville maritime de commerce; c'est le troisième port du monde. Londres d'abord, puis New-York, puis Liverpool, enfin Marseille et le Havre. Liverpool donc, n'ayant pas de plus beaux produits qu'elle-même, avec ses 450,000 habitants, s'est décidée à s'envoyer elle-même à l'exposition. Ce joli modèle d'une grande ville est un chef-d'œuvre de patience et d'habileté. L'auteur, pour compléter son œuvre, a représenté la ville au moment où tout y respire l'activité et le travail. Il y a placé des milliers d'individus vaquant à leurs occupations habituelles. Quoique le plan soit assez grand, on comprend que les hommes sont bien petits. Il en tient, dit-on, mille dans une boîte de 2 centimètres de diamètre.

—Un chemin de fer en miniature, de plusieurs centaines de mètres, comprend à peu près tous les systèmes de rails, de supports, de traverses employés, traverses de bois, traverses de fer, plateaux portant leurs coussinets, rail à double champignon, rail de Brunel, etc. Puis, sur ce chemin de fer, se posent, dans toute leur puissance, les locomotives les plus parfaites, celle de Crampton, si blâmée par Stephenson, et employée si utilement cependant; celle de Stephenson lui-même, avec les derniers perfectionnements, etc. Mais parmi ces monstres, une petite machine pesant 11 tonneaux, portant son tender, et dont le cylindre n'a pas 9 pouces anglais de diamètre, est destinée à courir à 75 milles à l'heure, soit 120 kilomètres ou 30 lieues! Cette petite machine est un bijou, dit M. Dussard. — Si la petite machine devient grande, ajouterons-nous, combien de gens tuera-t-elle par mois, en faisant trente lieues par heure? Mais poursuivons avec notre *cicérone*.

— L'industrie allemande des horloges à poids, dites horloges d'Allemagne, a envoyé un échantillon curieux dû à un horloger de Schweningen; c'est un tableau-horloge, sur lequel se trouve une machine à faire du café avec une lampe à esprit-de-vin. Le propriétaire de cette horloge la monte convenablement avant de se coucher, dispose le café, et, à l'heure qu'il a marquée, la lampe à esprit-de-vin s'allume toute seule, le café se prépare, et quand il est fait, une bougie s'allume, et la crecelle se fait entendre pour inviter le dormeur à déjeuner.

— On raconte beaucoup d'histoires sur les exposants, les produits, les séances des comités. L'une des plus curieuses, parce qu'elle peint tout l'intérêt que certains gouvernements prennent à l'exposition, est la suivante: Un industriel autrichien se proposait d'exposer l'ameublement d'un appartement composé de bibliothèque, salle à manger, salon, chambre à coucher; non-seulement l'ameublement, mais l'appartement même. Il désirait placer ses quatre pièces au midi. Là l'espace est restreint et, pour le faire, il eût fallu intercepter un couloir de 300 mètres de long et bloquer les Etats-Unis. Le comité ne consentit pas à cet arrangement, il offrit une place au nord. Mais l'industriel insista. Il se plaignit à son commissaire officiel, le savant docteur Schwartz, lequel, en digne Germain, montra un entêtement indomptable et consentit à grand'peine à informer son gouvernement de cette terrible difficulté. A Vienne, on ne pouvait juger du jour ni de l'espace, on crut devoir envoyer à Londres un commissaire spécial, accompagné d'un architecte. A leur arrivée ils donnèrent tort au docteur Schwartz : l'architecte trouva le nord plus avantageux que le midi; l'orage est passé, mais l'honneur du docteur est sauf, sa responsabilité est couverte. Voilà, j'espère, un gouvernement qui protége ses nationaux.

— On a dit que la seule puissance que l'homme ait sur la nature consiste dans le mouvement; les Anglais l'ont bien compris, car ils ont porté partout la science du mouvement. En voulez-vous un exemple pris, non pas dans la mécanique pure, mais dans l'électricité? Voici qu'ils ont exposé un télégraphe en machine à signer, en plume! Vous voyagez en France, mais votre notaire de Londres a besoin de votre signature; veuillez vous rendre à la station du télégraphe international (je le suppose achevé); votre notaire, de son côté, portera l'acte à la station de Londres; on vous priera de signer, et le notaire verra votre bras, allongé de cent lieues peut-être, tracer très-tranquillement au bas de son acte, de son pouvoir, de sa quittance, votre signature, votre paraphe, votre seing! N'est-ce pas merveilleux? Et c'est bien simple pourtant, après la théorie de l'électricité dynamique. C'est dommage qu'on ne puisse ainsi correspondre avec les morts. Ampère serait bien surpris de recevoir un message de Wheastone qui lui dirait: « Merci de votre œuvre. »

## LES COURSES. L'ACADÉMIE. L'OPÉRA.

Rien de tel que les chevaux pour faire courir les hommes. Témoin la foule qui s'est ruée au *turf* de Chantilly et de Versailles, pour voir *Amalfi* gagner vingt-quatre mille francs en deux minutes, et un huissier du duc d'Aumale refuser à la princesse Mathilde l'entrée de la tribune réservée au président. On a eu beau lui dire que c'était la cousine du prince.

— En fait de *cousine*, je ne connais que ma *consigne*, a répondu l'impitoyable gardien.

— M. Nisard, dans son discours de réception à l'Aca-

démie française, a obtenu un succès d'émotion, chose rare à l'Institut, en racontant la simple et touchante vie de son prédécesseur, M. l'abbé de Feletz. M. de Saint-Marc-Girardin a terminé la séance par un succès d'esprit. Il est coutumier du fait.

— Ce n'est point en l'honneur du nouvel opéra de *Zerline* que nous plaçons dans cette chronique le portrait de Mlle Alboni. Où diantre M. Scribe, qui a toutes les habiletés, même celle d'être convenable au théâtre, a-t-il été prendre l'étrange et scabreuse aventure de cette marchande d'oranges, si peu digne de l'honorable personne et du talent enchanteur de Mlle Alboni? Heureusement, on n'écoute guère les paroles à l'Académie de musique, surtout quand elles sont notées par M. Auber et chantées par l'élève de Rossini. On a applaudi sans comprendre; et c'est pour Mlle Alboni personnellement, nous le répétons, et non pour Mlle Zerline, que le crayon de nos dessinateurs s'est mis en frais.

Mlle Alboni est une individualité à part dans le domaine des artistes. Non-seulement c'est la plus pure et la plus admirable voix qu'on puisse entendre; mais c'est, dit-on, le caractère le plus indépendant, l'esprit le plus original, le cœur le plus généreux qu'il y ait au théâtre.

Si nous devons en croire notre voisin de l'orchestre, sa vie est pleine d'aventures qui font autant d'honneur à sa modestie qu'à son talent. En voici une, entre vingt, dont nous laissons la responsabilité à qui de droit.

Après ses plus brillants succès dans les capitales, Mlle Alboni va s'enfermer incognito sous quelque chalet obscur, et y mène la vie champêtre dans toute sa naïveté, travaillant et moissonnant avec les paysannes, et ne s'en distinguant que par des libéralités charmantes.

Or, il y a quelques années, le directeur d'un théâtre italien, qui la connaissait seulement de réputation, traversait le Tyrol pour aller la chercher à Berlin, où il la croyait encore à l'Opéra-Royal. En passant un soir près d'une chaumière, il entend, au milieu du silence, une voix qui semble venir du ciel. Il s'arrête, il écoute, il tombe en extase... Jamais il n'ouït rien d'aussi parfait.

— Voilà une fortune pour moi! se dit-il; et quittant sa chaise de poste, il entre dans la chaumière, sous prétexte d'un accident. Il y trouve quatre paysannes, et d'abord ne peut distinguer la chanteuse, tant la simplicité de toutes est égale et fraternelle! Il la reconnaît enfin à son organe, lui décline son nom, lui parle musique, obtient un, deux et trois morceaux, s'assure que la méthode est à la hauteur de l'inspiration, et, très-gracieusement encouragé, fait une proposition qu'il croit superbe : dix mille francs pour cinquante représentations.

— C'est trop peu, lui répond la paysanne, à sa grande surprise; je ne me déciderai à quitter ce chalet que pour vingt mille francs.

— Diavolo! mademoiselle. Savez-vous que c'est la moitié de ce que je vais offrir à Berlin à la fameuse Alboni?

— Est-ce que vous trouvez qu'elle chante mieux que moi?

— Je ne dis pas cela; mais vous êtes inconnue...

— Ainsi, vous payez les réputations et non les talents? Au reste, c'est à prendre ou à laisser, monsieur. Je soutiens la mère et les deux filles que vous voyez; je ne puis les abandonner sans assurer leur existence.

Bref, le directeur signa et promit de repasser à la fin du mois.

A Berlin, il ne trouva que l'homme d'affaires de Mlle Alboni. Celui-ci l'engagea pour cinquante représentations, mais ne rabattit rien des quarante mille francs.

— Et maintenant, dit l'impresario, où rencontrerai-je l'illustre prima donna?

— Dans le Tyrol, au village de...

Le directeur resta stupéfait. C'était justement là qu'il avait découvert la paysanne.

Il repart fort intrigué; il arrive au chalet, et apprend que paysanne et prima donna sont une seule et même personne.

— Si vous payez les cinquante représentations de l'Alboni un peu cher, lui dit l'aimable artiste, vous faites une bonne affaire avec les cinquante soirées de la Tyrolienne; et moi aussi, du reste, ajouta-t-elle en regardant ses humbles compagnes, car vous allez verser les vingt mille francs convenus, que je laisse pour dot à ces jeunes filles et à leur mère. De cette façon, tout le monde sera content.

Nous recommandons ce trait à M. Scribe. Il vaut mieux que toutes les *Zerlines* du monde.

P. C.



Portrait de Mlle Alboni.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

En associant son fils Louis à l'empire, dans l'églis d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne résuma ainsi ses instructions : « *Les évêques honorés, les peuples aimés, les méchants châtiés, voilà l'art royal.* »

Paris 1851. — Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles

# LES NOUVELLES GALERIES DU LOUVRE.



Nouvelles salles des dessins, au Louvre. Portrait au pastel attribué à Latour.

Le palais du Louvre est non-seulement le résumé de l'histoire de France depuis le douzième siècle, mais encore la plus imposante manifestation du génie français jusqu'à nos jours. Pour démonstration suprême de son

caractère national, il ne lui manquait que d'être achevé par la République, le lendemain de la chute de la monarchie. Après une telle expérience, le vieux monument pourra braver les révolutions.

Une foule immense se porte dans les galeries nouvellement restaurées. Nous devons donc une description rapide de ces galeries, — comme guide, à nos lecteurs qui les visiteront, — comme dédommagement, à ceux qui en seront privés.

Autrefois, le bel escalier de Percier conduisait tout droit aux salles de peinture. Maintenant (et c'est fâcheux pour la splendeur de l'entrée) on tourne brusquement à gauche, vers la galerie d'Apollon. Espérons que l'ancienne porte n'est condamnée que provisoirement, et que l'effet de l'escalier sera rétabli dans sa magnificence. Un ouvrage aussi monumental ne peut aboutir à deux panneaux fermés.

La galerie d'Apollon, bâtie par Henri IV, incendiée en 1661, pendant les préparatifs d'un bal de Louis XIV, restaurée alors par Lebrun, menaçait ruine depuis 1824.

C'est au milieu des étais qui l'encombraient qu'on exposait sur des tentures les dessins des salons annuels. Elle était devenue ainsi un informe couloir, la voilà rétablie dans tout son royal éclat. Elle ne le cède à la galerie de Versailles que par la dimension. Les dorures et les innombrables ornements ont été renouvelés avec un goût parfait; sans perdre le vernis harmonieux du temps, ils ont retrouvé la brillante fraîcheur du neuf. Les peintures sont refaites ou complétées dans le style primitif. Il n'y manque que celle de M. Eugène Delacroix dans le panneau central du plafond. On nous assure qu'elle est prête, et qu'elle sera marouflée au premier jour. Les autres panneaux sont dus aux pinceaux habiles de MM. Muller et Guichard. On voit, à l'entrée de la galerie, à droite, le portrait de Mansard, un des architectes du Louvre. Les médaillons de tenture sont en damas brun, et font valoir la richesse de l'ornementation. On peut dire que l'ensemble est une immense boîte d'or, avec quelques détails de peinture et d'étoffe.

Le Salon Carré, disposé comme la fameuse tribune de Florence, forme une sorte de sanctuaire où sont réunis les chefs-d'œuvre de toutes les écoles. On y voit le tableau du Pérugin, récemment acheté par le Louvre. L'ornementation est à la fois riche et sévère. Le plafond éclate de dorures et de couleurs variées. La frise contient les noms des peintres illustres. Au milieu de chaque voussure, quatre figures en ronde bosse, l'Architecture, la Sculpture, la Peinture et la Gravure, reposent sur la corniche, ou plutôt semblent suspendues en l'air. Au-dessus, des compartiments à petites rosaces, dans le genre des émaux de Limoges, encadrent des bas-reliefs, enfermés eux-mêmes dans des médaillons. Les quatre angles, à la jonction des voussures, sont occupés par des Termes gigantesques, qui soutiennent des écussons portant les lettres R. F. (République Française). Ces écussons sont entourés d'attributs agricoles ou industriels, et surmontés de têtes de cheval ou de taureau. Aux pieds de chaque Terme sont placés deux génies tenant des guirlandes et se donnant la main. Les soubassements de la salle et les chambranles des portes sont en poirier teint, qui simule admirablement l'ébène. Le même bois sert de dossier aux confortables sofas de velours, établis au centre de la pièce. Les murailles sont tendues en toiles à ramages d'or fauve et à fond de bistre sombre, imitant le cuir de Cordoue. Aux quatre coins du salon, quatre panneaux forment des pans coupés, couverts de tableaux comme le reste. Ces panneaux sont encadrés de bois noir et garnis de damas de soie cramoisie ; opulent détail qui tranche un peu trop sur la sévérité de l'ensemble. En somme, toute cette décoration écrase aujourd'hui la teinte affaiblie des anciens tableaux ; mais le temps mettra l'une et l'autre d'accord, en éteignant bientôt les couleurs trop vives. On sait que le neuf de nos jours devient promptement du vieux.

Le Petit Salon, qui était autrefois l'antichambre du Salon Carré et renfermait les tableaux de l'école primitive, a reçu la collection de bijoux, d'ustensiles d'or et d'argent, de vases, de camées, de pierreries, qui ornait le Musée Charles X ; celui-ci s'est accru, en retour, de magnifiques bronzes antiques. Cette collection ressort merveilleusement dans de superbes armoires en bois noir, détachées elles-mêmes sur une tenture en velours grenat. On dirait un vaste écrin tout plein d'étincelles. C'est la porte de cette salle qui donnait sur le grand escalier, et que nous espérons voir se rouvrir un jour, bien qu'on lui ait donné pour gardien le Henri IV, en argent massif, de Bosio.

Il n'y a plus de *catacombes* au Musée. Les galeries qui suivent le Salon Carré se déroulent maintenant sous une lumière égale, grâce aux ouvertures pratiquées dans les voûtes. Il resterait seulement à mettre les voûtes en rapport avec les ouvertures, ce à quoi on ne semble pas avoir songé encore. Les tableaux sont rangés par ordre chronologique. On embrasse d'un coup d'œil l'œuvre de chaque maître. On ne comprend pas qu'il en ait jamais été autrement, et qu'il ait fallu une révolution pour un progrès si simple.

En retournant par la galerie d'Apollon, on arrive au Salon des Sept Cheminées (qui n'en a pas une seule), et qui ouvre glorieusement l'École française. C'est à peu près la répétition du Salon Carré. A la place des Termes et des Génies, le plafond offre des Victoires distribuant des palmes, et les portraits en relief des artistes français de la première République et de l'Empire ; galanterie naturelle de la seconde République et de son président. Ce sont donc : Gros, David, Girodet, Géricault, Prudhon, Guérin, Gérard, etc., qui ont les honneurs du Salon des Sept-Ceminées. Géricault y est représenté dignement par ses deux chefs-d'œuvre : *le Radeau de la Méduse*, que la teinte livide du temps semble embellir d'année en année, et cet admirable *Cuirassier*, que le Musée disputait dernièrement au marquis d'Herfort, à la vente des objets d'art du Palais-National.

Puis viennent, dans une série de petites galeries, les tableaux français, depuis les moines enlumineurs jusqu'aux académiciens de nos jours. Le dix-septième et le dix-huitième siècle brillent d'un vif éclat et nous semblent mériter la palme, que le dix-neuvième siècle leur disputera dans quarante ans.

N'oublions pas deux additions très-curieuses aux galeries du Louvre : le Musée chinois et le Musée des dessins, situés tous deux au-dessous du Musée maritime.

Nous décrirons un jour, à la plume et au crayon, les singularités riches et plaisantes du Musée chinois.

Quant aux salles de dessins et de pastels, on se figurera leur importance par le chef-d'œuvre reproduit en tête de ces lignes, pour la gloire de l'artiste et non pour la gloire du modèle ; car c'est, dit-on, le portrait de la marquise de Pompadour, et on l'attribue au fameux Latour, ce roi du pastel que personne n'a encore détrôné.

P.-C.

# CONTES EN FAMILLE (1).

## LES AVENTURES DU PETIT MAURICE.

### IMPRUDENCE D'UN BON PÈRE.

Par une belle soirée du mois de septembre, Denis Gerbin, maître maçon, prit son petit Maurice par la main et se rendit avec lui hors du village, sur une colline d'où la vue s'étendait au loin. On aperçoit de là, comme de plusieurs points de la Bourgogne, les plus hauts sommets des Alpes, lorsque le soleil se couche dans un ciel serein. Le père dit à l'enfant, après qu'ils furent arrivés dans l'endroit le plus découvert :

— Vois-tu là-bas cette pointe rose, qui brille comme une flamme? Regarde entre les branches de ce jeune cerisier ; voilà l'objet encadré : tu ne peux manquer de le voir.

— Je le vois, s'écria l'enfant avec joie. Quoi donc? c'est là le Mont-Blanc? la plus haute montagne du monde?

— Non pas du monde entier, mais de l'Europe, à ce qu'on dit. C'est qu'il est bien loin de nous ; il est à cent cinquante kilomètres ; et tu sais l'effet de la distance! Du bord de la rivière, la flèche de notre clocher ne semble que la pointe d'un ciseau ; une étoile n'est qu'un point dans le ciel, et pourtant elle est plus grande que la terre.

— Cent cinquante kilomètres, dit Maurice, et je pense qu'il n'y en a que trois, d'ici à la belle campagne où tu as travaillé six semaines ce printemps!

— Eh bien, mon enfant, il nous faut prendre courage. Je vais partir pour le pays où se trouve cette montagne. Nous serons bien éloignés l'un de l'autre, et nous le serons longtemps. J'ai là-bas de l'ouvrage pour six mois, de l'ouvrage pressant, et qui sera bien payé. C'est ce qui me consolera un peu d'être séparé de mon petit Maurice. Je veux qu'il puisse faire de bonnes études, afin d'être un jour plus habile que moi.

Gerbin n'avait pas achevé, que l'enfant avait déjà les yeux gonflés de pleurs. C'est qu'il n'avait plus ni mère, ni sœurs, ni frères. Outre son père, il ne lui restait d'autre parent qu'une bonne cousine, qui demeurait dans le même village, et qui recueillait Maurice, lorsque Gerbin était obligé de découcher. Le bon père reprit la parole après un moment de silence : — Notre cousine te logera chez elle ; c'est convenu. Elle aura d'autant plus soin de toi, que tu lui seras entièrement confié.

Gerbin fit suivre cette nouvelle communication d'exhortations que Maurice écouta en silence, levant la tête par intervalles, et regardant son père d'un air docile et résigné.

— Quand tu seras grand, Maurice, nous ne nous séparerons plus. J'espère bien travailler un jour sous tes ordres, lorsque nous aurons fait de toi un bon architecte. Courage! ton instituteur m'a dit que tu fais des progrès dans le dessin. Je veux que rien ne manque à ton éducation ; c'est pourquoi je vais où je trouve à mieux employer mon temps.

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes.

Nous donnerons, en deux grandes parties, afin de n'en pas faire languir l'intérêt, ce conte qui s'adresse particulièrement à nos jeunes lecteurs, et dans lequel nos lecteurs de tout âge et les plus lettrés reconnaîtront la plume touchante et naïve qui a écrit avec tant de succès : *Trois mois sous la neige*, et dans nos colonnes mêmes, *Renée, anecdote du Jura*.

— Ah! dit le triste Maurice, il me semble que, loin de toi, je ne saurai plus rien faire de bon.

En s'entretenant de la sorte, ils étaient revenus au logis. Une pauvre voisine servait Gerbin, sans habiter chez lui ; elle faisait le ménage le matin et le soir, et se retirait quand la besogne était finie. Ils trouvèrent, en arrivant, la soupe cuite à point, et s'assirent à leur petite table, l'un devant l'autre. Maurice eut de la peine à manger quelques cuillerées, et donna le reste à son chien.

— Pauvre Dragon! lui dit-il, tu ne sais pas qu'on nous laisse, et pour longtemps.

— Tu auras soin de lui, Maurice, et tu veilleras sur sa conduite. Heureusement notre cousine l'aime aussi, la pâture ne lui manquera pas.

— J'y veillerai, dit l'enfant ; je me souviendrai toujours qu'il m'a défendu contre ce grand drôle qui voulait m'assommer, parce que je lui refusais l'entrée de chez nous...

Le père frémit en lui-même à ce pénible souvenir, et dit, sans laisser paraître son émotion : — Rien de pareil ne vous arrivera, mon ami, et Dragon n'aura plus besoin de montrer sa vaillance.

Denis Gerbin, après avoir mis en règle ses petites affaires, et recommandé tendrement son Maurice à sa bonne cousine, partit le lendemain, avant le jour, sans réveiller son enfant, afin d'éviter la scène des adieux. Le vigilant Dragon le suivit seul quelques moments, et revint bientôt sur ses pas avec docilité, quand il vit que son maître ne voulait pas de lui. Gerbin, qui croyait avoir pourvu à tout, s'éloignait avec chagrin, mais sans inquiétude.

### DIFFICULTÉS IMPRÉVUES.

Les six premiers jours se passèrent fort bien ; la cousine était contente de son petit commensal ; elle goûtait le plaisir le plus cher aux personnes affectueuses, celui de se sentir nécessaire au bonheur d'autrui ; et ce plaisir était complet, parce que, cette fois, *autrui* se trouvait être un enfant aimable et reconnaissant. Par malheur, l'accident le plus inattendu, quoiqu'un des plus ordinaires, vint à la traverse. Le septième jour, la bonne parente, jusque-là d'une santé parfaite, mourut subitement. Elle tomba assise sur une chaise, dans sa cuisine, tandis qu'elle préparait le déjeuner. Sans faire un cri, sans se reconnaître, elle passa. L'enfant, qui s'était levé un peu après elle, l'aperçut, pâle et la tête renversée ; il crut qu'elle se trouvait mal. Il cria, on accourut, et les voisins firent d'abord la même supposition que Maurice ; mais la sage-femme, qui faisait aussi dans le village l'office de garde-malade, étant survenue, tâta le pouls de la pauvre dame, et déclara aussitôt qu'il n'y avait plus de remède, que la voisine était morte.

Maurice la pleura de bon cœur, et il eut lieu de reconnaître bientôt qu'il avait beaucoup perdu. Un voisin le recueillit, de sa propre autorité, sans lui permettre de choisir son gîte. Personne n'y contredit, parce que cet homme, rude et hautain, avait réussi à se faire craindre de chacun dans la commune. Il avait quelque fortune, beaucoup de bavardage et un ton décidé, contre lequel on ne s'élevait pas sans provoquer des tempêtes. Aussi l'appelait-on *monsieur* Christin, et lui laissait-on toujours

le dernier mot, si absurde que fût sa manière de voir. C'est ainsi que les faibles laissent trop souvent régner l'erreur et la vanité, quand elles font la grosse voix.

UN TYRAN DE VILLAGE.

Dans cette circonstance, Christin fut charmé de faire un acte d'autorité, en prenant le petit Maurice sous sa tutelle. Au reste, il ne croyait pas s'imposer une grande charge, présumant que, selon sa coutume, Gerbin reviendrait au premier jour. Lorsqu'il sut, par l'enfant, que l'absence du père devait durer six mois, il regretta de s'être avancé.

—Où donc est-il, ton père? dit-il à Maurice. A cette question, l'enfant se trouva embarrassé et ne put répondre catégoriquement. Suivant ses habitudes, Gerbin n'avait dit qu'à la bonne cousine le nom de l'endroit où il se rendait; il n'avait pas réfléchi qu'elle pouvait mourir, en emportant son secret. On pressa Maurice de nouvelles questions; il ne put dire autre chose sinon que son père était allé dans le pays du Mont-Blanc.

— Nous voilà bien avancés! s'écria le voisin. La Savoie est grande. Cherchons notre homme à présent! S'il avait moins peur de dire ses affaires, nous n'aurions pas aujourd'hui son enfant sur les bras. C'est un sournois, qui ne mérite pas qu'on s'intéresse à lui, et, si ce n'était la pitié que me fait ce petit malheureux, je le laisserais bien où je l'ai pris.

L'enfant changea de couleur pendant que le voisin parlait ainsi et en sa présence; mais Christin avait, on l'a dit, la voix rude et le geste menaçant. Maurice, saisi de crainte, étouffa la réplique qu'il aurait faite, s'il n'avait écouté que sa piété filiale et son honneur également blessés.

Le lendemain il dut essuyer de nouveaux reproches, et cette fois, ce fut au sujet de Dragon.

— Ton chien mange comme un loup, disait cet homme, avare autant que grossier, et je ne pense pas qu'il en fasse meilleure garde. Ecoute, Maurice, cet animal n'est bon à rien chez nous; on veut bien te nourrir, mais il faut nous délivrer de lui; ou plutôt, laisse-moi faire, je t'en épargnerai la peine. Perrin, mon fusil!



Christin veut tuer Dragon. Maurice l'implore pour son chien.

— Non, non, monsieur Christin, s'écria Maurice éploré. Laissez-moi partager avec lui ce que vous voudrez bien me donner. Je vous assure que mon père en sera reconnaissant, et qu'il vous payera la pension de Dragon, aussi bien que la mienne.

— Aussi bien! dit le voisin, qui regarda sa femme en haussant les épaules; et l'enfant comprit fort bien ce que cela voulait dire. Il vit qu'on croyait le nourrir par charité. Cette pensée le mortifia.

Il sortit de table brusquement. Dragon le suivit bien vite, comme s'il eût deviné de quel dessert son hôte prétendait le régaler. Les deux amis se dirigèrent vers la colline où le père avait annoncé à l'enfant son malheureux dessein. La soirée était magnifique. Maurice, après s'être placé comme la première fois, vit nettement la belle montagne entre les branches du cerisier. Il ne cessa pas de la contempler jusqu'au moment où elle pâlit et disparut dans l'ombre générale.

— Il est là-bas, disait Maurice, ou il y sera bientôt; et il ne sait pas l'abandon où je suis.

A cette pensée, l'enfant, découragé, se laissa tomber sur le gazon... Le chien se coucha auprès de lui, posant sa grosse tête sur les genoux de son jeune maître, et fixant sur lui ce regard expressif avec lequel un bon chien sait dire tant de choses. — Qu'as-tu donc? où est-il? reviendra-t-il bientôt? je m'ennuie de ne pas le voir. Ainsi parlait Dragon; Maurice comprenait tout, et répondait par des caresses.

Tout à coup il s'écria: —On tuerait mon chien! Et il se leva, frémissant de colère, sans savoir où porter ses pas. Enfin il se résolut pourtant à retourner chez le voisin. — Ils ne seront pas si méchants, pensait-il; ce n'était qu'une

sotte menace. Ils ne refuseront pas un peu de soupe à Dragon.

UN PARTI EXTRÊME.

Maurice revenait donc sur ses pas, mais lentement et avec défiance. Arrivé à une place, d'où l'on dominait la maison du voisin, il porta ses regards dans la cour, à travers les branchages, et il vit distinctement l'homme qui tenait son fusil et qui paraissait occupé à le charger. L'enfant s'arrêta saisi d'horreur, et, retenant Dragon par son collier de cuir, il se mit à fuir de toutes ses forces, bien décidé à ne pas remettre les pieds chez Christin.

Où irait-il cependant pour se trouver hors d'atteinte? Il eut un moment la pensée de se réfugier chez l'instituteur, et il l'aurait fait, s'il n'avait pas réfléchi que c'était un très-jeune homme, un nouveau venu, qui avait besoin de se faire des protecteurs dans la commune, et qui ne pourrait, avec la meilleure volonté, le soutenir et le défendre contre le tyran que chacun redoutait.

Maurice était arrivé par un détour au bord du grand chemin, et il se consultait encore sur ce qu'il devait faire. Dragon l'interrogeait du regard, et semblait lui dire : Que faisons-nous ici ? Soudain cette route, par laquelle il avait vu le maître s'éloigner, réveilla en lui un affectueux souvenir. Il poussa un soupir, il tressaillit, et, prenant l'initiative à son tour, il voulut entraîner Maurice, en disant à sa manière : allons le chercher ! L'enfant comprit parfaitement ce que voulait Dragon. — Ah ! dit-il avec regret, s'il n'était parti que d'hier, je te suivrais avec confiance. Tu le retrouverais à la trace, et nous serions bientôt réunis. Mais il y a huit jours qu'il est en marche : mon pauvre ami, à la première fourche, tu serais bien embarrassé.

En raisonnant ainsi, il contenait l'ardeur de son cher compagnon ; il tournait par moments la tête vers le village, et, toujours frappé par l'image de l'arme funeste, il ne savait quel parti prendre, lorsque ayant jeté les yeux du côté où le cœur l'appelait, il vit, dans cette direction, filer une étoile.



Le premier gite de Maurice et de Dragon.

Il avait ouï dire que tout souhait formé dans l'instant du passage de la clarté céleste s'accomplissait infailliblement. En toute autre circonstance, et s'il avait eu son père auprès de lui, il n'aurait fait que rire d'une si folle croyance ; mais le chagrin, l'anxiété, l'isolement se prennent où ils peuvent. — Dieu, rends-moi mon père ! s'écria-t-il à la vue de la trace brillante ; et, sans plus réfléchir, il s'élance sur les pas de son chien joyeux. L'imprudente résolution était prise; Maurice fuyait un hôte barbare ; il allait à la recherche de son père ; sans conseil et sans guide, il se décidait à sortir de France, lui qui n'était jamais sorti de son village.

Tant que dura le crépuscule, il chemina gaillardement avec l'ardeur que donne un premier mouvement d'espérance. Le Ciel avait parlé et ne le tromperait pas. Quoi de plus juste et de plus sage que de fuir, pour sauver un ami tel que Dragon ? Son père ne pourrait que l'approuver. Le voyage même s'offrait à l'imagination de l'enfant comme une partie de plaisir. Que de choses il allait voir! Il n'était pas fâché, dans le fond, que le méchant voisin lui eût donné sujet de prendre la fuite. Peu à peu la nuit devint plus sombre, et les idées de Maurice changèrent de couleur progressivement. Enfin, à l'entrée d'un bois, le petit voyageur se trouva plongé dans les réflexions les plus noires.

LE PREMIER GÎTE.

Il serait revenu peut-être sur ses pas, s'il avait été moins avancé, et s'il n'avait laissé déjà derrière lui de vastes solitudes. D'un autre côté, s'engager dans les bois lui semblait dangereux : ayant donc aperçu, au bord de la route, une de ces huttes en terre que les cantonniers construisent pour s'y abriter quelquefois, il en fit pour ce soir son auberge, et il s'y glissa en rampant. Dragon vint se

tapir à côté de son maître, qui fut bien aise de se serrer contre lui et de se couvrir de son corps.

Une fois dans sa tanière, la peur le quitta, mais aussitôt l'appétit vint; car, hélas! un mal ne nous quitte guère que pour faire place à un autre. Maurice se souvint d'avoir entendu faire à sa cousine cette réflexion mélancolique; il la fit après elle, et n'eut pas autre chose pour son souper. Dragon philosophait sans doute aussi tristement et paraissait néanmoins près de s'endormir, lorsqu'il leva la tête brusquement et se mit à gronder.

Maurice, soupçonnant quelque aventure et craignant d'être découvert par son chien, lui prit la gueule vivement, et, d'une petite tape sur l'épaule, il sut lui imposer silence. Combien il eut à se féliciter dans ce moment de l'avoir accoutumé à l'obéissance! Le chien, qui aurait pu si aisément se dégager, observa une discipline aussi exacte qu'un bon soldat sous l'œil d'un bon caporal; il ne souffla et ne bougea plus, quoique le bruit qui l'avait éveillé fût maintenant sensible pour Maurice lui-même.

Quelques hommes s'avançaient du côté par lequel il était venu. Ils parlaient confusément. L'un d'eux portait une lanterne, et il en dirigeait la clarté de côté et d'autre, comme on le fait quand on cherche un objet égaré. Maurice devina sur-le-champ de quoi il s'agissait. On était à sa recherche. Il vit bientôt, à la distance de cinquante pas, le terrible Christin au milieu de la troupe. Juste ciel! il portait encore le fusil! et ses gestes n'annonçaient pas des intentions pacifiques. L'enfant recueillit quelques mots épars; c'étaient des menaces de mort pour le chien, des injures pour lui-même. Il se tint coi dans son gîte; le chien fut aussi prudent que lui. A quelques pas de la hutte, un des chercheurs dit très-distinctement: — Il y a, sur la droite, des meules dans le pré; n'y serait-il pas? car il s'est bien gardé de pénétrer dans le bois.

La troupe courut dans le pré. Maurice respira; Dragon était sauvé. Toutes les meules furent visitées l'une après l'autre. On poussait des cris; on appelait Maurice. Enfin, voyant leurs peines inutiles, ces hommes s'en allèrent d'un autre côté, jugeant superflu de battre une seconde fois le même chemin. Lorsque tout fut rentré dans le silence, que Maurice sentit son cœur, apaisé, battre avec moins de vitesse, il lâcha la gueule de Dragon, et, le serrant dans ses bras, il lui dit avec un débordement de tendresse et de joie: — Mon bon chien, aujourd'hui je t'ai sauvé deux fois la vie!

Pour le coup l'appétit avait passé tout de bon. Avant de s'abandonner au sommeil, Maurice, encore ému des événements de la journée, joignit les mains, s'agenouilla et pria Dieu de veiller sur lui.

### LE DÉJEUNER.

Il ouvrit les yeux aux premiers rayons du soleil. Le temps était beau. Les herbes hautes, qui fermaient à moitié l'entrée de la hutte, portaient chacune leur goutte de rosée, qui reflétait les couleurs de l'arc-en-ciel. Maurice, réjoui par cette belle matinée, rendit grâce au Créateur, qui l'avait si bien gardé. Il mit ensuite la tête à la fenêtre et respira le parfum de l'air matinal; cette sensation délicate ne l'empêcha pas d'en éprouver une autre bien moins agréable; le pauvre enfant sentit qu'il mourait de faim.

A peine hors de sa cahutte, il jeta les yeux de tous côtés, et les objets de tentation ne lui manquèrent pas. Des pommiers bordaient la route, et leurs branches, pliant sous le poids, semblaient l'inviter à cueillir les plus belles pommes qu'il eût vues de sa vie. « Plutôt jeûner que voler », se dit-il aussitôt, en se rappelant un proverbe de son père. Il aurait cru se rendre indigne de le revoir, s'il s'était permis de toucher au bien d'autrui, dans le temps qu'il allait, sous la garde du Ciel, à la recherche de ce bon père.

Une idée vint à son secours, et ne l'aida pas médiocrement à surmonter la tentation. La forêt était proche; il y aurait peut-être quelques fruits sauvages à récolter. « Pour cela, dit-il, je ne m'en ferai pas scrupule; il m'est permis de prélever ma part sur celle des oiseaux, des mulots et des écureuils. »

Il alla donc, ou plutôt il courut à la lisière du bois. Il y trouva des noisetiers en abondance. Le lieu était écarté et solitaire. Maurice ne glana pas, il moissonna. Les noisettes étaient parfaitement mûres; le plus léger attouchement les détachait du calice. Il lui suffisait même, quand les branches étaient hautes, de les secouer, pour faire pleuvoir les brunes avelines. Il en mangea d'abord assez pour avoir ensuite la patience d'en cueillir une provision. Il ne pouvait assez vite casser, éplucher, avaler. Dragon le regardait faire et poussait des soupirs significatifs. Maurice n'avait pas eu besoin de l'entendre se plaindre pour penser à lui. Il essaya de lui faire partager son frugal déjeuner. Dragon jetait un regard dédaigneux sur les noisettes, qu'on lui servait tout épluchées; il en mangea pourtant cinq ou six par complaisance, mais il ne put aller au delà, et l'enfant se prit à dire tristement: « Ne l'aurais-je sauvé des coups de fusil que pour le voir mourir de faim! »

Là-dessus il retournait à sa récolte, quand une apparition subite le fit tressaillir et reculer. Une superbe couleuvre, allant chercher le soleil, se glissait sans bruit sous les feuilles, et, malheureusement pour elle, Maurice ne fut pas seul à la voir. Dragon l'aperçoit, fait un bond rapide, la saisit héroïquement par le milieu du corps, l'égorge et l'avale, après l'avoir brisée sous ses dents frémissantes. Une faim pressante le pouvait seule contraindre de faire une chère si étrange; cependant lorsqu'il fut au bout, il regarda son maître d'un air satisfait, et branlant la queue et se léchant les babines, il semblait lui dire: « Ceci vaut mieux que les noisettes. »

Remis de l'émotion que cette tragédie lui avait causée, Maurice recommença la cueillette. Il n'était pas sûr de trouver souvent de telles aubaines. Aussi, quand il fut bien repu, il emplit ses poches, son mouchoir, son chapeau, regrettant fort de n'avoir pas un sac ou un panier pour faire une plus grande provision.

### SCRUPULES.

Enfin il se mit en marche et traversa une vaste forêt. Au bout de quelques heures, il se crut hors d'atteinte, et, tranquille sur le sort de Dragon, il commença de s'alarmer sur lui-même. « Fais-je bien de m'exposer ainsi pour sauver mon chien? Si mon père savait ceci, comme il serait inquiet! » Ces réflexions pénibles agissaient sur Maurice avec assez de force pour lui faire ralentir sa marche; elles l'arrêtaient même quelquefois; elles ne pouvaient le ramener en arrière. « M'éloigner de lui! aller par ici, quand il est là-bas! me livrer au méchant Christin, pour l'entendre encore dire du mal de mon père! »

Maurice, inquiet et troublé, faisait ces réflexions en mettant toujours un pied devant l'autre. Il ne se jugeait pas à l'abri de tout reproche, mais il se croyait beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer. Il se disait: « Mon père m'a parlé quelquefois de ces mauvais sujets qui s'échappent de la maison paternelle et vont courir le monde; mais je ne

suis pas un de ces méchants vagabonds; je n'ai plus de maison paternelle; un malheur affreux m'a laissé seul et sans refuge, et c'est vers mon père que je vais. »

Alors l'enfant précipitait sa marche; il avait hâte d'arriver, pour se soulager de la responsabilité qu'il avait prise en se mettant seul en voyage, sans consulter personne. C'est ainsi qu'une bête de somme, trop lourdement chargée, presse le pas afin de se délivrer plus vite de son fardeau; et pourtant il avait beau courir, la conscience ne restait pas en arrière; elle ne cessait de lui crier au fond du cœur : « Arrête! arrête! tu fais mal! »

Il comprit enfin que, tout en cédant à un louable sentiment de pitié pour un pauvre animal, il se rendait coupable de désobéissance et de témérité, et qu'il aurait dû tout souffrir, même la mort de son chien, plutôt que de quitter le village où son père l'avait laissé et pensait qu'il fût encore. Maurice distingua le mal caché sous de belles apparences, et sa faute lui parut aussi claire que le jour.

Il y avait dans cet endroit une fontaine au bord de la route. L'enfant s'assit auprès pour aviser à ce qu'il devait faire, après qu'ils se furent désaltérés lui et son chien. « Ne pourrais-je pas accorder tout, se dit-il enfin, sauver Dragon et rentrer dans le devoir? Dragon est un beau et bon chien; il est jeune, il peut s'accoutumer à un nouveau maître. Je veux lui en chercher un dans le voisinage. Quelque fermier le prendra volontiers à son service; je retournerai seul chez Christin, je me mettrai à sa disposition et souffrirai tout de lui, jusqu'à ce que j'aie pu informer mon père du malheur qui nous est arrivé.

Lorsqu'il eut pris cette résolution, Maurice fut bien soulagé.

Ce que c'est de bien faire! la récompense arrive sur-le-champ. Nous ne voyons pas celui qui la donne, mais, à coup sûr, il est là, puisqu'il ne manque jamais d'approuver un bon mouvement du cœur. Pendant ce conseil secret, tenu par l'enfant avec lui-même, Dragon lui avait fait mille caresses, comme pour le gagner et le séduire, et Dragon avait été vertueusement sacrifié. « Tu m'oublieras bientôt, lui disait doucement le triste Maurice; ceci est pour ton avantage autant que pour le mien. Qui sait où ces aventures nous auraient menés? Viens, mon pauvre Dragon, viens chercher un nouveau maître : il faut nous séparer. » Tout cela se disait avec un redoublement de caresses; l'imprévoyant Dragon prenait tout gaiement et folâtrait avec son ami désolé.

### NOUVELLES ALARMES.

Dans ce moment ils virent arriver du côté de leur village un jeune garçon monté sur un bon cheval. Maurice le reconnut d'abord pour un de ses voisins. C'était un joyeux compagnon; de ces gens qui, sans méchanceté, se plaisent à faire des malices, qui nuisent au monde étourdiment, et surtout sont fort enclins à se jouer des simples et des enfants. Il reconnut notre voyageur et poussa un cri de surprise.

— Ah! te voilà donc, mon pauvre Maurice! Où vas-tu?

— Tu le vois bien, j'allais devant moi.

— Je ne te conseille pas de pousser plus loin par la grand' route. Cette nuit, ils ont envoyé ton signalement à la ville pour demander que la gendarmerie t'arrête et qu'on te garde en prison jusqu'à ce qu'on les ait avertis. C'est un terrible homme que M. Christin, et il est furieusement en colère contre toi. Ils disent que c'est par rapport au chien que tu t'es échappé, mais que ça ne t'arrivera pas deux fois. Gare ce qu'ils te réservent! un cachot! le pain et l'eau, peut-être! Je ne voudrais pas être dans ta peau.

En parlant ainsi, pour effrayer Maurice, le jeune voisin, qui avait eu peine à contenir son cheval fougueux, poursuivit sa route au galop, faisant encore au fugitif des gestes animés, pour le presser de se mettre à l'écart. Cette rencontre inattendue troubla de nouveau le malheureux enfant. Etre arrêté par les gendarmes! être jeté en prison! et sans savoir ce qu'on lui gardait ensuite! Il y avait de quoi bouleverser notre petit voyageur. Aussi se mit-il à fuir à travers champs, comme s'il avait eu à ses trousses tous les gendarmes du pays. Il osait à peine regarder par moments derrière lui, pour voir si l'on n'était pas sur sa piste. Il cherchait les lieux couverts, se glissait le long des haies, enjambait les fossés, perçait les taillis, frémissant du bruit qu'il faisait lui-même en froissant les rameaux. Ayant aperçu, au milieu d'une chenevière, un mannequin, bizarrement affublé d'un vieil habit d'uniforme qui s'était fané sous le soleil d'Afrique, et qui faisait sa dernière campagne dans les cultures de Bourgogne, Maurice faillit tomber de frayeur, parce qu'il crut voir un gendarme en embuscade. Dragon courait aussi vite que lui en faisant des aboiements qui le désespéraient; c'est que le fidèle animal, voyant le trouble de son maître, le croyait menacé du plus grand péril.

### LES BONNES PETITES FILLES.

Les gens qui ont peur font assez souvent peur aux autres. Maurice, dans sa course désordonnée, passa tout près d'une prairie où deux jeunes filles gardaient un troupeau de vaches. La plus petite des deux bergères, surprise par les rauques aboiements et l'apparition soudaine de Dragon, s'enfuit épouvantée et jetant elle-même les hauts cris. A l'instant tout le troupeau fut en l'air; les vaches, effarouchées, beuglaient, bondissaient, fuyaient de toutes parts, la queue levée et les naseaux fumants. Maurice, justement alarmé cette fois du mal que Dragon pouvait faire, l'appelait de toutes ses forces, lorsqu'une vache, plus hardie que les autres, osa tenir tête au perturbateur de la paix des pâturages. Une lutte sanglante allait s'engager. Maurice n'hésita pas à se jeter entre les combattants, au risque de recevoir le coup de corne destiné à son chien. Grâce à cette intervention courageuse, l'alarme fut aussi courte qu'elle avait été vive. La petite fille, rassurée, cessa de fuir; elle revint sur ses pas, à la prière de Maurice, et caressa Dragon, qui lui lécha les mains.

Le maître et le serviteur s'assirent auprès des petites bergères. Ils avaient besoin de reprendre haleine après la traite qu'ils venaient de faire. Maurice ne s'aperçut qu'alors que son chapeau et son mouchoir étaient vides, et qu'il avait perdu toutes ses noisettes, excepté celles qui étaient dans ses poches. Il les offrit à la petite fille, en réparation de la frayeur que Dragon lui avait faite, et il exprima ses regrets de n'en avoir pas davantage.

L'enfant lui dit à son tour :

— Nous avons des pommes de terre cuites sous la cendre, je veux que vous en goûtiez.

Elle en tira quelques-unes du feu et les présenta à Maurice, qui les accepta sans se faire presser.

A mesure qu'il en détachait la peau, Dragon happait avidement les moindres parcelles, et l'enfant se mit à manger, de sa part, avec tant d'appétit, que les petites filles le remarquèrent.

— Vous avez bien faim tous deux! s'écrièrent-elles, et il répondit :

— Ne vous en étonnez pas ; je n'ai mangé de tout le jour que des noisettes ; pour lui, il a déjeuné d'un serpent.

— Un serpent ! dit la petite fille avec effroi.

— Des noisettes ! reprit l'aînée en joignant les mains ; et, sans en écouter davantage, elle courut prendre une assez grande écuelle d'étain dans un panier caché sous la haie voisine ; elle appela sa chèvre et se mit en devoir de la traire.

Maurice, la voyant à genoux, accourut pour l'arrêter, lui disant :

— Que penserait votre père ?

— Mon père n'est plus avec nous, dit la jeune fille en levant les yeux vers Maurice ; mais Dieu nous a laissé une bonne mère ; ne craignez rien pour moi. Elle nous abandonne, pour notre usage, le lait de cette chèvre, et nous apprend, par son exemple, à partager avec ceux qui ont faim et soif. Mettez dans ce lait les pommes de terre que ma sœur vient encore de vous préparer, cela va bien ensemble.

Les petites bergères continuèrent de jaser, pendant que le famélique Maurice, sans se faire presser davantage, mêlant le solide au liquide, faisait un des plus friands repas qu'il eût faits de sa vie. Ses deux hôtesses le regardaient avec des yeux brillants de joie. Chaque fois qu'il portait la cuiller à ses lèvres, c'était quelque nouveau geste de plaisir ou quelque pitoyable exclamation : « Des noisettes ! quel déjeuner ! »

Lorsqu'il eut vidé l'écuelle, on voulut la remplir une seconde fois ; il ne le souffrit pas ; et, comme les bonnes petites filles le pressaient encore, il leur dit :

— Puisque vous êtes si charitables, faites pour mon chien comme pour moi. C'est à cause de lui que je cours le pays ; il me cause beaucoup de chagrins, et pourtant je l'aime toujours davantage.



Maurice et Dragon déjeunant avec les petites bergères.

Aux premiers mots de Maurice, la jeune fille avait repris l'écuelle. Il y eut encore de quoi la remplir dans la mamelle de la chèvre ; la petite était retournée à son foyer et en avait tiré les dernières pommes de terre. Le chien fut régalé comme le maître ; il eut les honneurs de l'écuelle et mangea fort bien sans cuiller.

Les deux voyageurs étant convenablement restaurés, leurs bienfaitrices désirèrent savoir ce qui leur faisait ainsi courir les champs. Maurice répondit avec le plus entier abandon ; il fit tout le détail de son histoire aux petites bergères, sans rien dissimuler. Ce n'était pas seulement pour leur complaire ; c'est aussi qu'il avait besoin de s'épancher, et qu'il espérait trouver dans l'aînée des jeunes filles une bonne conseillère. Malheureusement, en lui faisant le récit de son départ et de sa fuite, il l'intéressa trop vivement à ses peines ; il sut trop l'indigner contre le méchant voisin, lui faire trop de peur des gendarmes, pour qu'elle pût sentir et penser autrement que lui. Sans le vouloir, il avait séduit son juge, et il n'en put tirer, au lieu de sages conseils, que des condoléances, des : — Ah ! mon Dieu ! c'est affreux ! qu'il est à plaindre ! Si bien que Maurice en fut confirmé dans la pensée de fuir.

— Viens te cacher dans notre ferme, disait la petite ; nous te garderons jusqu'au retour de ton père.

Maurice la remercia doucement ; mais, sans s'arrêter à cette naïve proposition, il dit à l'aînée, en lui montrant du doigt une colline qui s'élevait à quelque distance : — Voit-on le Mont-Blanc de là-haut ? — Je ne suis jamais allée là-haut, répondit-elle, et je n'avais jamais entendu parler du Mont-Blanc, avant de vous avoir vu. Là-dessus Maurice se leva ; il toucha la main aux deux petites bergères, les remercia encore une fois de leur bon accueil, et prit congé d'elles, à leur vif regret. Ils étaient déjà bien éloignés les uns des autres, qu'ils se saluaient encore du geste et de la voix.

SOLITUDE.

Le soleil venait de disparaître, quand Maurice arriva

sur le haut de la colline. Il s'orienta fort bien, ayant appris de son père cette pratique si souvent indispensable. Lorsqu'il eut le couchant à sa droite, un peu en arrière, il regarda vers le sud-est. Des nuages, couchés à l'horizon et figurant une chaîne de montagnes, lui dérobaient la vue de l'objet qu'il cherchait avidement. Il eut longtemps les yeux fixés sur ces masses, colorées par les derniers rayons du soleil ; il espérait les voir enfin s'entr'ouvrir ou s'élever, pour laisser paraître les monts de la Savoie ; les nuages ne se déplacèrent point. Il contemplait avec une morne tristesse ces vapeurs amoncelées, qui figuraient à son imagination mille fantômes bizarres ou menaçants. L'ombre qui montait de la terre, le silence, toujours plus grand, qui se faisait autour de lui, les cris




Une bonne action. Maurice, Dragon et l'ecclésiastique. (Pages suivantes.)

des oiseaux sauvages qui se retiraient dans les forêts voisines, l'isolement où il se trouvait dans un pays inconnu, le pénétrèrent de frayeur et d'angoisse. Il cherchait des yeux un refuge où passer la nuit, et regrettait trop tard l'asile que la petite bergère lui avait offert. Aucune maison ne paraissait à sa vue. D'ailleurs, l'idée que son signalement était proclamé lui causait une vive appréhension ; les hommes lui étaient devenus suspects, et cependant la solitude oppressait son cœur. — Ah ! mon père ! ah ! mon Dieu ! disait-il d'une voix étouffée ; que vais-je devenir ?

Il vit, non loin d'une forêt de chênes, une meule de foin qui se dressait, comme une grande ombre, dans une prairie écartée. S'étant dirigé de ce côté : — Ils ne viendront pas me chercher jusque-là ! se dit-il, en se rappelant ses craintes de la veille. Il réussit à se faire, du côté le moins exposé au vent, une loge assez commode, pour lui et son fidèle compagnon. Leur lit était meilleur, mais

leur abri moins bon que la nuit précédente. Un vent orageux soufflait par bouffées à leurs oreilles ; cependant ils s'étaient trop fatigués toute la journée pour ne pas trouver bientôt le sommeil.

UNE BONNE ACTION.

A son réveil, Maurice put voir qu'il était dans un beau pays ; les cultures étaient riches et variées ; partout des prairies, des vignes, des champs, des vergers. Il apercevait dans le lointain de beaux villages à travers les arbres. La fumée, indice du premier repas, s'élevait en légères colonnes au-dessus des feuillages. Les tables de famille allaient s'animer dans toutes ces demeures, et nulle part Maurice n'était attendu. Le son des cloches lui rappela que c'était dimanche, et il regretta plus vivement que de coutume de ne pouvoir assister à l'office divin. La frayeur de la police le poursuivait toujours.

Il suivait avec précaution les routes écartées, et se disait tristement, en regardant les haies : — Il y a grande apparence que je ne déjeunerai pas seulement aussi bien qu'hier. Pas une noisette à tous ces buissons !... A défaut de mieux, il cueillait çà et là quelques mûres. Dragon s'était mis à chasser en suivant son maître. Tout à coup Maurice le vit, le nez en terre, flairer, au bord du chemin, un objet qui se trouva être une bourse de cuir. Il y avait dedans un peu de monnaie, six pièces de cent sous et deux pièces de vingt francs en or. O fortune !

Quand Maurice eut bien compté la somme, tourné et retourné dix fois les pièces d'or, il fut, après la première joie, dans un grand embarras. Il se dit avec simplicité : — Mon devoir serait d'aller faire ma déclaration au maire de la commune, de lui remettre cette bourse et de passer mon chemin ; mais, s'il connaît la publication faite contre moi, il ne me fera pas grâce de la prison, et ne pourra pas me préserver des mauvais traitements que mon persécuteur me prépare.

Après y avoir bien réfléchi, l'enfant sut prendre un parti fort sage, et qu'on pourrait conseiller à bien des gens en pareille rencontre ; ce fut d'attendre sur la place même ce qui pourrait arriver. — Car, se disait-il, celui qui a perdu cet argent ne manquera pas de s'en apercevoir bientôt. On ne va pas loin, disait la bonne cousine, sans fouiller dans sa bourse. L'homme reviendra sur ses pas ; je distinguerai bien à sa mine celui qui a fait cette perte, et je ne risquerai pas de donner ma trouvaille à un fripon.

Ces bonnes pensées décidèrent notre voyageur à se mettre aux aguets ; mais, attentif à sa propre sûreté, en même temps qu'aux intérêts du maître de la bourse, il se cacha derrière les buissons pour attendre l'événement. Il était là depuis deux heures, sans avoir encore vu personne. Il mourait de faim ; Dragon n'était pas moins souffrant que lui ; cependant le devoir tenait Maurice à son poste. Il se disait : — Si je m'éloigne, l'homme peut venir, et j'aurai perdu ma peine, comme lui son argent.

Enfin, il vit s'approcher d'un pas tranquille un vénérable ecclésiastique, appelé sans doute par son ministère dans le voisinage. Cette rencontre fit changer à l'enfant de résolution. Il sortit de sa cachette et s'avança modestement au-devant du prêtre. — Monsieur, lui dit-il, je viens de trouver ici une bourse. Il y a dedans beaucoup d'argent et deux pièces d'or. J'attendais ici que l'homme qui l'a perdue vînt à la recherche. Il m'est impossible d'arrêter plus longtemps. Ayez la bonté de recevoir ma trouvaille ; vous ferez bien mieux que moi ce qui sera nécessaire pour que la bourse retourne à son maître. — Et s'il ne se retrouvait pas, mon enfant ? — Eh bien ! monsieur, vous donnerez cela à vos pauvres. — Aimable enfant ! il sera fait comme vous le désirez. A Dieu ne plaise que je vous détourne de faire une si bonne œuvre ! Cependant je suis sûr que le maître m'approuvera, si je vous prie de recevoir votre part. — Il n'y a rien à moi là-dedans, monsieur. — Quoi ! vous n'accepterez pas même une de ces pièces de cent sous ? — Non, monsieur ; cependant, s'il vous plaît de récompenser celui qui a fait la trouvaille (Maurice montrait Dragon), il n'a pas encore déjeuné, et j'ai vu dans cette bourse quelques petits sous ; je les recevrais volontiers pour lui acheter du pain. L'ecclésiastique eut beau presser Maurice, il ne voulut rien de plus, et, après avoir fait un salut respectueux, il s'éloigna bien content, avec six sous dans sa poche.

LA SOUPE AUX CHOUX ET LES BONS CONSEILS.

Il aperçut bientôt une pauvre cabane, située à l'écart, au milieu des champs. Il espéra que les bruits de la ville et du grand chemin n'auraient pas été jusque-là, et il osa s'y présenter pour acheter du pain. Il trouva la famille à table. Une vapeur grasse, qui s'élevait des assiettes, et l'odeur de la soupe aux choux, saisirent vivement l'odorat de l'un et l'autre pèlerin. Cependant Maurice bornait son ambition à recevoir, contre ses espèces, un morceau du gros pain bis qu'il voyait au bout de la table, à moitié recouvert d'un linge grossier. Il fit sa demande d'une voix mal assurée, en laissant paraître à demi les petits sous hors de sa poche.

Un homme, de figure vénérable, lui répondit : — Nous donnons quelquefois un morceau de pain à l'étranger qui passe, nous ne le vendons jamais. — C'est que nous sommes deux, reprit timidement Maurice, en montrant son chien qui avançait la tête avec précaution, et flairait les fumées du repas champêtre. — Bien ! mon enfant, il ne faut pas oublier ses amis ; ton bon cœur me plaît, et vous y gagnerez l'un et l'autre... Femme, donne-leur la soupe que tu réservais pour ce soir. Cet enfant n'est pas accoutumé à demander. A voir comme il aime son chien, et comme son chien l'aime, je prends bonne opinion de lui.

Pendant que l'honnête paysan faisait ces moralités, et bien d'autres encore, qui sentaient son Salomon de village, Maurice et Dragon, qui déjeunaient à midi avec un appétit tout neuf, travaillaient à qui mieux mieux, chacun de son côté. Le pain et le fromage comblèrent les vides que la soupe pouvait avoir laissés dans l'estomac de Maurice. Les devoirs de l'hospitalité si généreusement remplis, le paysan se crut en droit de faire causer son hôte. Il le questionna sur le sujet qui lui faisait ainsi courir le pays.

Maurice se contenta de répondre qu'il allait rejoindre son père, étant resté subitement sans asile et sans ressource par la mort d'une bonne parente. Cette confidence étant à peu près la seule qu'il crût devoir faire, il s'étendit avec assez de finesse sur les détails de cette mort foudroyante ; car il voyait bien que son hôte avait besoin d'être amusé. L'enfant ne put toutefois échapper à une seconde question : — Où est-il ton père ? — En Savoie, répondit Maurice, qui avait appris, heureusement, chez Christin que c'était le nom du pays où se trouvait le Mont-Blanc. — En Savoie ! c'est un bien long voyage... — Et tu vas, comme cela, tout seul ? — Avec Dragon. — C'est quelque chose ; j'imagine que ton chien ne te laisserait pas maltraiter sans desserrer les mâchoires ; mais enfin, as-tu de l'argent ? as-tu des papiers ? — J'ai six sous, puisque vous ne les voulez pas ; je n'ai point de

papiers, et je ne sais pas ce qu'on en peut faire en voyage; je vais à la garde de Dieu. — C'est la meilleure; mais aux frontières ça ne suffit pas. — Aux frontières? — Oui, aux frontières. On dirait que je te parle allemand! Mon ami, il faut que tu saches qu'on ne sort pas de France, qu'on n'y entre pas comme à l'église; il faut dire qui l'on est, et le prouver par des papiers en règle. Il y a une police; et plût à Dieu qu'elle fût plus sévère, pour nous délivrer de tous ces vagabonds, si fâcheux pour les maisons foraines! Je ne dis pas cela pour toi, mon ami; cependant, figure-toi la honte qu'il y aurait d'être confondu avec les échappés du bagne, et de se voir mené d'étape en étape entre deux gendarmes!

A ce mot fatal, le pauvre Maurice frémit de tout son corps. Le paysan, qui attribua cette émotion soudaine à sa seule éloquence, dit à l'enfant, en lui posant la main sur l'épaule: — Mon fils, retourne dans ton village; il n'y a que cela de bon pour un enfant comme toi. Rappelle-toi ce dicton de nos grands-pères: « Qui court tôt les grands chemins ne fit jamais bonne fin. »

Maurice recueillit ce proverbe d'un air docile et reconnaissant; il salua et remercia de bon cœur le paysan charitable. Cependant il se retirait avec une nouvelle inquiétude. Il voyait maintenant devant lui le même danger que derrière: partout des sabres et des carabines à fuir. Cette frontière s'offrait à son imagination comme une barrière, une muraille à franchir. Il voyait une vaste porte flanquée de tours, et, des deux côtés, des uniformes menaçants, des mains levées, prêtes à saisir le malheureux au passage. Frappé de ces images, il cheminait à pas lents, incertains, sans prendre garde à Dragon, qui marchait silencieusement sur sa trace.

### UN GUEUX.

Maurice fut tiré de sa rêverie par un passant de mauvaise mine, qui lui adressa un salut familier. C'était un homme dans la force de l'âge, robuste, large d'épaules, et de joyeuse humeur; ce qui parut étrange à l'enfant, parce que les habits du personnage étaient sales et déguenillés. Il cheminait, chargé d'un vieux sac, dont le tissu, déchiré çà et là, laissait voir des croûtes de pain et de misérables rogatons.

Maurice avait tardé à rendre le salut, parce que la vue de cet homme l'avait stupéfait. Il s'était d'ailleurs occupé de son chien, qui avait fait entendre un grognement sinistre, et il l'avait saisi par son collier, de peur qu'il ne mordît les jambes du passant. — Eh bien! mon petit monsieur, un bonjour te coûte donc beaucoup à rendre? tu méprises peut-être mes haillons? Apprends que, s'il me plaisait d'être vêtu en bourgeois, ça ne me serait pas difficile; mais, dans le métier que j'exerce, faire pitié vaut mieux que de faire envie. Où vas-tu comme cela? je parie que tu n'en sais rien; tu m'as l'air d'un échappé de la maison paternelle, ou de quelque atelier, où l'on te faisait travailler trop tôt et trop tard?... Hein? j'ai deviné?

Maurice, tout abasourdi de se trouver en pareille compagnie, ne répondait rien. Le mendiant l'observait avec un sourire grimaçant, et la pensée lui vint de se divertir à mettre pleinement dans la mauvaise voie cet enfant qu'il supposait déjà passablement dérouté. Il reprit donc ses propos, en jetant par intervalles des regards curieux sur le petit voyageur.

— Si tu as quitté un mauvais maître, je ne t'en blâme pas. J'avais ton âge, ou à peu près, lorsque j'en fis autant. Vois-tu, mon ami, dans ce monde, le fort mène le faible comme il veut et jusqu'où il veut. Il y a des gens à qui ça ne convient pas, et qui sentent de bonne heure le prix de la liberté. Quand on peut se gouverner soi-même, pourquoi se laisserait-on mettre le mors et la bride, comme une bête? On nous dit que le devoir de chacun est de travailler; en attendant, celui qui peut s'y soustraire n'y manque jamais; et, ma foi! de toute ma vie je n'ai rien fait. Regarde si je m en porte plus mal!

Là-dessus, l'homme sourit à l'enfant d'un air satisfait, en épanouissant sa large figure; puis, relevant une de ses manches, il fit voir un bras des mieux nourris, qu'un bon ouvrier aurait regardé avec envie, comme un admirable instrument de fortune. Maurice mesura l'inconnu des yeux, et aussitôt la pensée de son bon père lui revint à l'esprit.

Quelle différence entre les discours qu'il entendait maintenant et ceux qu'on lui avait tenus toute sa vie! Sans pouvoir se l'expliquer encore, il sentit tout ce qu'il y avait de lâche et de vil dans les inclinations que ce gueux laissait paraître avec une brutale franchise. Il aurait voulu se délivrer de lui, et ne savait comment faire. Enfin, il prétexta la fatigue; il s'assit sous des noyers, à quelques pas de la route, et s'excusa de ne pouvoir aller plus loin. L'homme, qui n'était pas disposé à lâcher si vite sa proie, se plaça auprès de Maurice, et lui demanda où il comptait dîner. L'enfant répondit qu'il y penserait plus tard. Sur quoi le mendiant, ayant dit qu'il se sentait en appétit, ouvrit le sac, et tira du milieu de ses croûtes une boîte de fer-blanc, qu'il y tenait soigneusement cachée. Il l'ouvrit, et laissa voir un assez beau quartier de bœuf rôti. Il sortit d'une autre cachette une bouteille de vin et une moitié de pain blanc.

— Qu'en dis-tu, mon camarade? en attendant mieux, ceci te convient-il?... Maurice aurait voulu refuser, et il n'osa pas, parce qu'il craignait d'offenser l'homme une seconde fois. Il se laissa donc servir, et même copieusement. Au reste, s'il se trouvait humilié de manger le pain du paresseux et d'être le convive d'un si sale garnement, sa faim était trop vive pour qu'il n'éprouvât pas quelque plaisir à la satisfaire. Il se laissa même persuader de boire un coup à même, et cela lui fit trouver enfin des paroles.

Le gueux se flatta de l'avoir enfin rendu plus docile, et se remit à jaser. — Tu vois que le métier n'est pas si mauvais, et qu'il nourrit son homme. Mais tu ne sais pas tout: apprends que je suis plus riche, tel que tu me vois, que les paysans qui cultivent ces champs et habitent ces cabanes. Je demeure dans un grenier, c'est vrai; mais j'ai de l'or et de l'argent cachés dans tous les coins. Et, s'il fallait vider le pays, j'aurais de quoi aller jusqu'aux grandes Indes.

L'enfant ne put s'empêcher de lui demander comment il s'y prenait pour avoir de l'or en ne travaillant pas. — Comment je m'y prends? j'en demande à ceux qui en ont. Il y a manière et manière. J'excite la pitié des uns, je fatigue les autres; quelquefois je leur fais peur; les hommes ont toujours un faible par lequel ils se laissent prendre. — Et comment excitez-vous la pitié, je vous prie? Quand on vous voit fort et robuste comme vous l'êtes, ne vous dit-on pas de travailler? — Pauvre innocent! s'écria le drôle; tiens, tu vas être témoin de mon savoir-faire. Voici un carrosse: je gage qu'il ne passera pas sans me payer tribut?

Après avoir fait ce défi, il ramassa les débris de son festin, remit tout dans le sac, et le jetant sur ses épaules, il s'achemina vers la voiture en boitant tout bas et en affectant un tremblement convulsif. A ce moment, Maurice ayant considéré la figure du mendiant, ne le reconnaissait

pas, tant il avait su se rider et se vieillir. Cet homme robuste paraissait maintenant le plus disgracié et le plus misérable du monde. Aussi, lorsqu'il se fut approché de la voiture et qu'il eut psalmodié sa requête d'une voix nasillarde et cassée, ne tarda-t-on pas à lui jeter une pièce de monnaie. La voiture étant passée, le mendiant ramassa son butin en faisant une gambade comique, le montra de loin à Maurice et revint auprès de lui d'un pas leste et joyeux. Ses infirmités s'étaient évanouies comme par enchantement. Il eut soin de serrer la pièce de monnaie, à la vue de l'enfant, dans une bourse de cuir qui paraissait comme une petite besace.

— Ceci n'est que de méchant billon, dit le mauvais sujet; lorsque j'en suis embarrassé, je le change contre de l'argent ou de l'or. J'ai 10,000 francs amassés dans mon grenier.

— 10,000 francs! Et vous pouvez continuer un si vilain métier?

— Qu'est-ce à dire? répliqua l'homme d'une voix rude. Trouves-tu mauvais que j'use de finesse? Et qui n'en use



Dragon tenté par le gueux.

pas dans ce monde? Les hommes sont nés pour s'attraper les uns les autres. Il ne s'agit ici-bas que de tirer son épingle du jeu. Quoi donc? Quand tu joues, t'est-il égal de perdre ou de gagner?

— Je voudrais bien gagner, mais sans tricher.

— Et comme les autres tricheront, tu seras dupe.

— Dupe?

— Oui, c'est-à-dire trompé, attrapé.

— A la bonne heure! j'aime mieux ça.

— Et si je t'offrais une part de mes économies, à condition que tu garderais le logis quand je n'y suis pas? Hein? Tu n'aurais rien à faire du tout, et je te laisserais courir quelquefois de ton côté. Tu n'aurais pas mené deux mois cette bonne vie, que tu n'en voudrais point d'autre.

L'enfant secoua la tête en signe de refus, et, comme ils s'étaient remis en marche, il ralentit le pas avec l'intention évidente de se séparer du vagabond.

Celui-ci, qui s'était piqué au jeu, essaya vainement de le presser encore, et dit avec humeur :

— Si je ne peux t'avoir, j'aurai ton chien.

Il avait remarqué que Dragon, qui s'était enfin familiarisé avec lui, flairait sa valise avec plus d'attention. Il se mit donc à lui jeter quelques bribes de pain, puis il le flattait de la main et l'appelait à lui. Dragon le suivait. L'homme, voyant le succès de sa manœuvre, laissa peu à peu Maurice en arrière. Le chien tournait par moments la tête, il revenait sur ses pas, comme pour appeler son maître; il aurait voulu tout concilier, et il retournait au mendiant aussitôt qu'il voyait paraître un nouvel appât. Cela dura quelque temps. Maurice appelait Dragon de son côté, mais il n'avait rien à lui donner. Le gueux le régalait chaque fois d'un petit lopin, ménageant ses largesses afin d'irriter l'appétit sans le satisfaire. Enfin le moment arriva où l'amitié l'emporta sur la gourmandise. Le séducteur eut beau prendre sa voix la plus engageante, montrer ses meilleurs rogatons, il vit Dragon rejoindre Maurice, et ne réussit plus à l'en détacher.

Alors la scène changea. L'homme se mit en colère, il fit des menaces; il revint sur ses pas pour faire un mauvais parti à ses convives ingrats. Se trouvant dupe à son tour, et n'y étant pas accoutumé, il en voulait tirer vengeance.

L'enfant s'arrêta, tremblant de frayeur et prêt à lâcher le pied; mais Dragon, voyant l'homme s'avancer le bâton levé, marche résolument à sa rencontre, les yeux ardents, le poil hérissé. A cette vue, le drôle s'arrête à son tour et Dragon en fait autant. Les deux champions se regardent comme deux coqs prêts à se plumer l'un l'autre. On ne peut savoir ce qui serait arrivé, si l'homme n'avait pas vu dans l'éloignement une voiture. Il ne voulut pas s'exposer à quelque démêlé avec la justice, sachant par expérience qu'il n'y a rien à gagner, et il battit en retraite, à la grande satisfaction de Maurice.

#### MAURICE FAIT UNE MAUVAISE CONNAISSANCE.

Pour ne pas risquer de rencontrer encore ce fâcheux personnage, il était résolu à ne pas pousser plus loin ce jour-là, d'autant plus que le dîner qu'il avait fait malgré lui le dispensait de chercher une nouvelle auberge. Il jetait donc les yeux de côté et d'autre, cherchant à découvrir quelque retraite où il pût passer la nuit prochaine. A ce moment la voiture arriva près de lui. Elle était conduite par un petit vieillard au nez crochu, aux yeux louches, aux lèvres pincées; quelques cheveux gris flottaient en longues mèches sur ses épaules voûtées; il était coiffé d'un feutre sans couleur et sans formes précises; le vêtement répondait à la coiffure, et, pour la toilette, ce vieillard n'en devait guère au mendiant. Il avait toutefois dans ses façons quelque chose d'insinuant qui pouvait séduire une personne sans expérience. Il regarda Maurice en souriant, lui fit un petit salut, et il allait passer outre, lorsqu'il s'arrêta comme frappé d'une pensée subite. Il observa curieusement le jeune voyageur et lui demanda où il allait.

Maurice ne le savait plus guère, car, à mesure qu'il

avançait, son courage allait diminuant, et, d'un autre côté, il ne pouvait penser sans frémir à retourner chez Christin. Plus le temps s'écoulait, plus il supposait que sa colère était grande. Il répondit en conséquence avec assez d'embarras à la question du vieillard. Quand cet homme sut enfin quelles étaient, ou plutôt quelles avaient été les intentions de Maurice, il lui dit que l'accomplissement d'un tel projet était la chose du monde la plus facile, et que, s'il voulait seulement le suivre, il serait bientôt en Savoie, son intention à lui-même étant de se rendre dans ce pays.

Maurice fut bien joyeux d'apprendre une si bonne nouvelle ; il exprima cependant ses craintes. Point de papiers;



Mauvaise connaissance. Maurice, Dragon et le montreur de chiens savants.

les gendarmes; il serait arrêté comme un vagabond. Le vieillard le rassura, il aplanit toutes choses ; il dit ensuite à l'enfant :

— Tu voyages avec un chien, mon ami, et moi avec douze, comme tu peux voir.

En effet, plusieurs chiens, portés sur la voiture, mettaient de tous les côtés le nez à la fenêtre ; il y en avait comme une collection : le caniche, le doguin, le carlin, la levrette, y figuraient ; c'étaient des chiens savants. Le maître vivait de leur science en la produisant de lieu en lieu. Après avoir donné ces explications, il revint à ses offres obligeantes.

— Si tu te joins à moi, mon enfant, ta nourriture est assurée ; les talents de mes petits acteurs suffisent pour nous faire vivre honnêtement. J'ai des papiers en règle, et tu passeras par-dessus le marché. Je te présenterai comme un petit serviteur à moi. Qui sait si je ne pourrai pas te remettre moi-même dans les mains de ton père ? Vois-tu comme ton chien se familiarise déjà avec les miens ? Ils feront bon ménage et nous aussi.

Pendant que le vieillard parlait ainsi du ton le plus caressant, les chiens se partageaient avec lui l'attention de Maurice; leurs attitudes, leurs gambades l'amusaient. Comme il avait oui parler de chiens savants sans en avoir jamais vu, il était vivement séduit par l'attrait d'un si curieux spectacle. Le maître vit bien qu'un de ses élèves achèverait facilement ce que ses paroles avaient commencé. Il prit une petite levrette et la posa par terre. Sur son ordre, elle se mit à danser avec tant d'adresse, que Maurice en fut émerveillé. Grands ou petits, nous nous laissons quelquefois gagner à peu de frais. Quand la danseuse eut achevé son menuet, l'enfant la caressa et dit au vieillard :

— J'irai avec vous.

Le rusé bateleur, pour faire goûter à Maurice sa nouvelle position, lui dit :

— Nous allons monter en voiture; il y a déjà longtemps que je ménage mon petit cheval, et tu ne seras pas fâché, je pense, de te reposer. Allons, Brusquet, il faut que nous arrivions avant la nuit au premier village.

HUMILIATION.

Ils se placèrent côte à côte sur le siége. Dragon suivait à pied, tout surpris de voir son maître si haut perché. Maurice ne se doutait guère des projets que le vieillard méditait depuis un moment. Cet homme n'avait pu retenir auprès de lui un petit serviteur, qui le secondait dans les spectacles qu'il donnait aux villages de Bourgogne. Des querelles, ordinaires aux gens de cette sorte, avaient brouillé le maître et le valet. Maurice devait succéder à l'emploi. Qu'auriez-vous dit, honnête et laborieux Gerbin, si vous aviez su ce qu'allait devenir votre Maurice? Celui dont vous songiez à faire un architecte irait de lieu en lieu faire danser des chiens pour amuser les badauds! Si vous eussiez vu votre enfant jouer ce rôle ignoble et ridicule, quelle douleur et quelle confusion pour vous!

Sans se douter qu'on songeât à lui faire un métier de ce passe-temps qui l'amusait en chemin, il se prêta dès le premier jour à ce que voulut le père Frisquet; c'est ainsi qu'on nommait ce vieux rôdeur. Il était connu dans la contrée, et, quand les enfants le voyaient arriver, c'était pour eux un grand sujet de joie. Plusieurs portèrent envie à Maurice, lorsqu'ils le virent, coiffé d'une toque rouge, affublé d'une veste galonnée, faire exécuter à la petite troupe ses évolutions en jouant du tambour de basque.

Chose remarquable, Dragon parut sentir l'humiliation à laquelle son maître se condamnait. La première fois qu'il le vit habillé de cette folle livrée, il aboya contre lui comme s'il n'avait pas voulu le reconnaître. Maurice essaya inutilement de lui imposer silence par ses paroles, et quand il eut recours aux moyens de rigueur, le pauvre chien s'éloigna de lui, triste et confus, en lui adressant des regards où se peignaient le reproche et le mécontentement.

Cependant Maurice oubliait tout pour le plaisir d'admirer les gentillesses des savants élèves de Frisquet. Comme il voyait les grands enfants, aussi bien que les petits, s'extasier devant ce misérable spectacle, il ne concevait pas qu'il y eût quelque honte de prendre une part active à ces parades grotesques. Bien plus, il était flatté de se voir mis en scène, et, s'il avait montré le premier jour quelque gaucherie, il prit bientôt de l'aplomb; il riposta gaillardement aux sottes plaisanteries du maître; il finit par être un des personnages de la troupe.

SOUPÇONS TROP FONDÉS.

Lorsque ses premiers transports furent un peu calmés, il s'aperçut qu'on cheminait à bien petites journées; quelquefois aussi, comparant le cours du soleil à la direction de leur marche, il lui sembla qu'on n'était plus sur le chemin de la Savoie. Il en faisait l'observation au vieillard, qui répondait que cela tenait aux détours de la route, et qu'ils suivraient bientôt une direction différente. En effet, quelques jours après, ils marchèrent si peu vers la Savoie, que Maurice, ne pouvant s'y méprendre, dit à Frisquet qu'assurément il se trompait.

— Eh bien, lui dit le malin petit homme, si tu crois que je me trompe, va-t'en de ton côté; mais rends-moi auparavant l'habit que tu as sur le corps, il est à moi.

— Comment voulez-vous que je vous le rende? Vous m'avez pris le mien en échange et vous l'avez vendu.

— Ton chien me ruinait; tu ne m'avais pas dit qu'il mangeait comme quatre.

— Et vous voulez me renvoyer tout nu?

— Il ne tient qu'à toi de rester.

— Je resterai, si vous me promettez de me conduire vers mon père.

— Tout chemin mène à Rome; nous irons en Savoie en passant par le Bourbonnais.

— Et quand arriverons-nous?

— Bientôt. Prends patience. Demain nous nous produirons dans une petite ville où tu brilleras. Je t'apprendrai ce soir une nouvelle malice qui te fera beaucoup d'honneur. Viens, mon garçon, fie-toi à mon expérience et ne t'inquiète de rien.

Ces belles paroles ne rassuraient pas l'enfant. A force de lui demander sa confiance, le vieillard la perdait, parce que ses actions démentaient ses discours. Maurice commençait à se repentir de l'avoir suivi. Malheureusement, en se détachant du maître, il avait pris une affection toujours plus vive pour ses petits danseurs, au point de donner de la jalousie au pauvre Dragon. Enfin il ne songeait pas encore qu'il faisait un vil et ridicule métier, et qu'il employait fort mal son temps. Un hasard lui ouvrit encore les yeux sur ce point.

PUISSANCE D'UN BON SOUVENIR.

Comme il entrait dans la petite ville que Frisquet lui avait annoncée, il vit un bâtiment de modeste apparence, sur la façade duquel étaient écrits ces deux mots : *École primaire*. Cela suffit pour le troubler. Il se rappela l'école de son village, son cher instituteur, les dernières exhortations de son père. Il s'arrêta tout court, les yeux fixés sur l'inscription.

— Que regardes-tu là? lui dit le vieillard.

Maurice lui montra du doigt l'objet qui fixait son attention.

Cet homme avait tellement perdu, dans sa misérable vie, le goût de tout ce qui était louable et sérieux, qu'il imagina tout autre chose que la vérité. Il supposa que Maurice regardait l'école avec un sentiment rancunier, et qu'il s'applaudissait de l'avoir quittée. Pendant qu'il faisait, dans cette pensée, quelque fade plaisanterie, la salle d'école retentit d'un chant agréable qui annonçait la fin du travail, et les élèves sortirent gaiement, deux à deux, avec l'instituteur. A cette vue, Maurice n'y tint plus et se prit à pleurer, sur quoi le vieillard se mit fort en colère.

— Vraiment, te voilà en bonne disposition pour donner du plaisir aux gens de la ville! Je ne veux pas d'un pleureur avec moi, entends-tu, Maurice? Allons, de la gaieté, morbleu! ou vous n'aurez pas à souper.

Voilà de quel ton le méchant essayait déjà de parler à son petit compagnon. Après les séductions et les caresses, il employait les menaces, dans l'espérance de le mettre peu à peu sous le joug. Cette fois il réussit fort mal. Maurice était trop vivement affecté de ce qu'il avait vu pour céder patiemment aux boutades capricieuses de Frisquet. Il murmura ; Frisquet lui tira les oreilles. L'enfant, qu'on n'avait jamais traité de la sorte, poussa les hauts cris ; le vieux drôle leva sur lui son fouet pour le corriger, comme il faisait à ses élèves. Saisi d'indignation, Maurice s'enfuit à toutes jambes, en appelant au secours. L'homme courut à sa poursuite, oubliant, dans sa fureur, la voiture et les chiens. Dragon courait avec Maurice, en aboyant de sa plus grosse voix. Les autres chiens, excités par cette scène violente, s'échappèrent la plupart de la voiture et, se mettant de la partie, avec des hurlements frénétiques, donnèrent à la ville un spectacle tout nouveau. En un moment l'alerte fut répandue ; une émeute ne fait pas plus de bruit. Maurice et Dragon gagnaient du terrain, lorsqu'un homme, qui venait du côté opposé, voyant un vieillard poursuivre un enfant, et supposant que le bon droit était avec le grand âge, se mit à la traverse, les bras étendus. Il aurait pu le payer cher, parce que le brave Dragon marchait à l'avant-garde ; heureusement Maurice aperçut, devant une maison de belle apparence, un monsieur d'âge respectable, qui semblait affligé de cette scène. L'enfant, éperdu, se jeta contre lui, et, le serrant dans ses bras, il s'écria avec détresse :

— Sauvez-moi ! monsieur, sauvez-moi !

Le monsieur lui demanda pourquoi il fuyait ainsi son père.

— Ce n'est pas mon père.

— C'est au moins ton maître.

— Non, monsieur ; je me suis joint à lui, par malheur, sur la grand' route.

Déjà il commençait son histoire en haletant, lorsque le vieillard arriva et voulut agir d'autorité. Le monsieur l'arrêta tout court en lui disant qu'il était le maire, et il l'invita à lui faire connaître comment cet enfant était venu dans ses mains. Frisquet répondit effrontément que c'était le père qui l'avait mis à son service. Maurice se récria contre ce mensonge. On dit à l'homme de produire ses papiers, et comme rien n'y témoignait que l'enfant dût l'accompagner :

— Savez-vous, lui dit le magistrat, qu'on pourrait vous soupçonner de l'avoir enlevé !

Le vieillard comprit le danger qu'il courait, et il invita lui-même Maurice à dire la vérité, ce qu'il fit avec une si parfaite candeur, qu'on aurait ajouté une foi entière à ses paroles, quand même une circonstance particulière ne serait pas venue fortifier ces heureuses impressions.

Maurice, en rapportant ses aventures et en cherchant à donner de lui une idée favorable, parce que cela lui était nécessaire, vint à raconter l'histoire de la bourse retrouvée, et il en fit tout le détail. Or, il faut savoir que le journal du département avait mentionné ce fait honorable, et chacun fut charmé d'apprendre que le pauvre petit bateleur en fût le héros.

### LE BON MAIRE.

— Mon enfant, lui dit le maire, celui qui sait si bien se conduire mérite d'exercer un métier plus honnête que de faire danser des chiens. Nous te rendrons à ton père, je m'en charge. Pour vous, qui vous êtes permis de tromper et d'égarer cet enfant, sortez à l'instant de notre commune. Je vous défends de produire votre misérable spectacle, qu'on ne devrait souffrir nulle part, puisqu'il est inhumain.

Le maire fit donner à Maurice des habits plus décents ; il le recueillit même chez lui, le fit souper et l'envoya coucher dans une petite chambre qui avait vue sur le jardin et la campagne. Il y avait longtemps que le pauvre enfant n'avait été si bien. Il eut la permission de faire coucher Dragon à l'écurie.

Il aurait passé lui-même une nuit tranquille, et sans doute les soins de l'homme charitable qui l'avait recueilli l'auraient bientôt rendu à son père, si le pauvre Maurice avait eu le bonheur de s'endormir sur-le-champ, selon sa coutume. Il n'en fut pas ainsi. Les émotions de la soirée n'étaient pas encore calmées chez lui, et, contre son habitude, il attendit assez longtemps le sommeil ; d'ailleurs tout n'était pas tranquille autour de lui, la chambre d'audience du maire n'était séparée de la sienne que par une mince cloison et l'on y veillait encore. Vers les onze heures, un homme qui marchait d'un pas ferme et bruyant, comme chaussé de bottes fortes, entra chez le vigilant magistrat et le salua d'une voix brève. Le bruit d'un sabre traînant fixa l'attention de Maurice, et ce fut avec un trouble toujours croissant qu'il entendit la conversation suivante entre le maire et le survenant.

— Brigadier, vous me répondez de lui ; il serait très-fâcheux pour nous de perdre cette capture.

— Monsieur le maire, je vous en réponds.

— Vous partirez demain à la pointe du jour, et vous ne le laisserez pas s'écarter de la longueur de votre sabre.

— S'il regimbe, monsieur le maire, voici des menottes qui le mettront à la raison.

— Vous ferez bien, brigadier, de prendre vos précautions d'avance et de lui mettre ces menottes au départ.

— Vos ordres, monsieur le maire, seront ponctuellement exécutés, et si le drôle !...

— Il suffit, brigadier ; ne parlez pas si fort, il y a des gens qui dorment près de nous.

Maurice ne dormait pas, nous l'avons dit, et cette conversation lui en ôta toute envie. Il se figura, bien mal à propos, qu'elle le concernait, et son petit cœur fut saisi de frayeur et d'indignation. Cet homme, qui lui avait paru si bon, voulait donc le traiter avec tant de cruauté ! C'était ainsi qu'on le ramènerait dans son village et qu'on le rendrait à son père ! Il serait traîné comme un criminel, menacé du sabre, les mains enchaînées ! Quelle horreur ! Le pauvre enfant suait à grosses gouttes dans son lit, où il se tournait et se retournait sans cesse.

Lorsque tout bruit fut apaisé dans la maison, et qu'il put croire tout le monde endormi, il se leva sur la pointe des pieds, s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le jardin. Il put juger, au clair de lune, qu'il ne lui serait pas difficile de descendre, parce qu'un treillis tapissé d'espaliers garnissait la muraille jusqu'au premier étage où il était logé. Il prit donc son parti sur-le-champ ; il s'habilla sans bruit, et se coula lestement dans le jardin.

Oh ! qu'il regrettait de ne pouvoir entrer dans l'écurie pour délivrer aussi son cher Dragon ! Il le laissait prisonnier chez les ennemis, et cependant il avait lieu de craindre qu'on ne se servît du fidèle animal pour aller à sa poursuite. Il fit quelques pas du côté de l'écurie, mais la porte lui parut bien fermée, et il n'osa pas pousser plus loin l'aventure ; trop heureux s'il pouvait échapper aux affreuses menottes !

J. Jacques PORCHAT.

*(La fin au prochain numéro.)*

# L'AMÉRIQUE DU SUD. ÉTUDES HISTORIQUES.

## LES PREMIERS NAVIRES DE LA MARINE MEXICAINE.

### I. DE L'ILE GUAJAN A ACAPULCO. RELACHE.

Le 18 octobre 1825, deux navires, *l'Asia*, vaisseau de haut bord, et *la Constanzia*, brick de huit canons, relâchaient à l'île de Guajan, l'une des Mariannes. Depuis six mois qu'ils avaient quitté l'Espagne, les équipages mal nourris, à peine payés, harassés de fatigues et d'ennuis, agitaient sourdement des projets de révolte ; les symptômes d'indiscipline avaient plus spécialement paru à bord de *la Constanzia*, commandée par le capitaine don Orteva, homme de fer, que ni la tempête ni la crainte ne savaient plier. Des avaries graves, imprévues et improbables, avaient arrêté le brick dans sa traversée, et forcé *l'Asia*, commandé par don Roque de Guzuarte, de relâcher avec lui. Une nuit, le compas s'était brisé on ne sait comment ; une autre, les haubans de misaine avaient été coupés, et le mât tombait avec tout son gréement.

L'île de Guajan dépendant, comme les Mariannes, de la capitainerie générale des Philippines, les Espagnols y purent promptement réparer leurs avaries.




Types et costumes mexicains, à la porte d'une venta.

Don Orteva instruisit don Roque du relâchement de discipline remarqué à son bord, et les deux capitaines redoublèrent de vigilance et de sévérité.

Don Orteva surveillait spécialement deux hommes de son équipage. Le premier, le lieutenant Martinez, ayant plusieurs fois compromis sa dignité d'officier dans les conciliabules du gaillard d'avant, avait été consigné dans sa cabine, et, pendant ses arrêts, l'aspirant Pablo était, par ses fonctions, le lieutenant de *la Constanzia*. Le second, le gabier José, homme vil et méprisable, qui pesait tous ses sentiments au poids de l'or, se voyait serré de près par l'honnête contre-maître Jacopo, en qui don Orteva mettait toute sa confiance.

L'aspirant Pablo était une de ces natures d'élite que le courage accompagne, une de ces belles âmes que la générosité entraîne. Recueilli enfant et orphelin par le capitaine don Orteva, il voulait vivre pour lui être reconnaissant, et mourir pour le venger ou le suivre. Dans ses longues conversations avec le contre-maître, il laissait l'ardeur de sa jeunesse et l'élan de son cœur parler de sa tendresse filiale ; et le brave Jacopo lui serrait vigoureusement la main en comprenant ce que l'aspirant disait si bien. Aussi, don Orteva avait-il là deux hommes dévoués à la vie, à la mort. Mais que pouvaient ces trois braves contre les passions d'un équipage indiscipliné? Pendant que les officiers du brick se ralliaient pour triompher de l'esprit de discorde, Martinez, José et les autres marchaient plus avant dans la révolte et la trahison.

La veille de l'appareillage, le lieutenant se trouvait dans un cabaret obscur, avec des contre-maîtres et matelots des deux équipages.

— Camarades, disait Martinez, grâce à mes prudentes

avaries, le brick a dû relâcher et j'ai pu m'entretenir avec vous!

— Bravo! fit l'assemblée d'une seule voix.

— Voici mon plan: nous nous emparons des deux navires, et nous louvoyons vers les côtes du Mexique. La nouvelle confédération, dépourvue de marine, achètera à tout prix nos vaisseaux, et, non-seulement nos comptes seront ainsi réglés, mais le surplus du prix sera également partagé entre tous.

— C'est convenu!

— Une fusée s'élancera du vaisseau. Ce sera le signal.

— A la hauteur de l'île Mindanao. — Topez là.

— Mais comment les Mexicains recevront-ils nos navires, objecta le gabier José; la République a rendu un décret qui met en surveillance tous les Espagnols.

— Nous nous ferons reconnaître, et de loin, répliqua Martinez, en attachant à la corne de brigantine le drapeau du Mexique.

Et Martinez déploya un pavillon vert, blanc et rouge. Un morne silence accueillit l'emblème de l'indépendance mexicaine.

— Vous regrettez le drapeau de l'Espagne? dit le lieutenant d'un ton railleur. Allez alors virer, vent devant, sous les ordres du capitaine don Orteva! En route, camarades! Nos états-majors comptent, avec les vents alisés, voguer vers les îles de la Sonde; mais nous leur montrerons qu'on peut, sans leur science et leur cruauté, courir des bordées contre les moussons de l'Océan-Pacifique!



Versants de l'Anahuac. Chaîne des Cordillières, au Mexique. (Pages suivantes)

Les gens de ce conciliabule secret se séparèrent, et, par divers côtés, revinrent à leurs bords respectifs.

Le lendemain, *l'Asia* et *la Constanzia* levaient l'ancre, et, mettant le cap au S.-O., se dirigeaient à pleines voiles vers la Nouvelle-Hollande. Martinez, surveillé de près, avait repris ses fonctions.

Cependant don Orteva était assailli de sinistres pressentiments; il découvrait la chute imminente de la marine espagnole; son grand cœur ne pouvait s'accoutumer aux revers successifs qui accablaient son pays, et auxquels la révolution des États mexicains avait mis le comble. Il s'entretenait souvent avec Pablo de ces questions d'honneur.

— Mon enfant! lui disait-il, nous succomberons à la lutte. Quelque indigne trahison m'arrachera la vie; mais tu me vengerais, n'est-ce pas, pour venger l'Espagne?

— Je le jure! répondait Pablo.

— Ne te fais donc l'ennemi de personne, à mon bord ; ton grade ne t'y oblige pas ; et souviens-toi qu'en ce temps de malheur, il y a un plus beau rôle encore que de servir son pays : c'est de changer son patriotisme en haine, et de punir les misérables qui le trahissent !

— Je vous promets de ne mourir qu'après vous, répondait Pablo, et la fierté étincelait à travers ses pleurs.

Il y avait trois jours que les navires avaient quitté les Mariannes ; *la Constanzia* marchait grand largue, par une jolie brise. Gracieuse, alerte, élancée, rase sur l'eau, la mâture inclinée à l'arrière, elle bondissait sur les vagues en couvrant d'écume ses huit caronades de six.

— Douze nœuds, lieutenant, disait un soir l'aspirant Pablo à Martinez ; si nous filons toujours vent sous vergue, la traversée ne sera pas longue.

— Dieu le veuille ; nous avons assez pâti pour ne pas souffrir encore.

Le gabier José était en ce moment près du gaillard d'arrière.

— Nous ne tarderons pas à avoir une terre en vue, dit d'un ton élevé le lieutenant.

— L'île de Mindanao, fit l'aspirant. Nous voici par 140° de longitude et 8° de latitude, et, si je ne me trompe, cette île est par...

— 140° 40′ de longitude, et 7° de latitude nord, répliqua vivement Martinez.

José releva la tête et se dirigea vers le gaillard d'avant.

— Vous êtes du quart de minuit, Pablo ?

— Oui, lieutenant.

— Voilà six heures du soir, je ne vous retiens pas.

Martinez demeura seul sur la dunette ; il porta les yeux vers *l'Asia*, qui naviguait sous le vent du brick ; le soir était magnifique et présageait une de ces nuits fraîches et calmes des tropiques. Le lieutenant chercha dans l'ombre les hommes de quart, et reconnut José et autres qu'il avait entretenus à l'île de Guajan. Un instant Martinez s'approcha de l'homme qui était au gouvernail ; il lui dit deux mots et ce fut tout. Cependant on pouvait s'apercevoir que la barre avait été mise un peu plus au vent, si bien que le brick ne tarda pas à s'approcher sensiblement du vaisseau de ligne.

Contrairement aux habitudes, Martinez se promenait sous le vent, il voulait mieux voir *l'Asia* ; inquiet, tourmenté, il tordait dans sa main un porte-voix.

Soudain une détonation se fit entendre à bord du vaisseau.

— Amure au plus près le petit hunier ! s'écria Martinez.

— En avant, camarades, répliqua José, et ils s'élancèrent dans les enfléchures.

— Range à carguer les basses voiles !

D'autres matelots se précipitèrent sur les manœuvres courantes et pesèrent sur les cargues.

Don Orteva parut sur le pont, suivi de ses officiers. Martinez s'élança sur le gaillard d'avant.

— Tout le monde en haut ! cria le capitaine.

Des détonations plus fréquentes éclataient à bord de *l'Asia*.

— Brasse les huniers sur le mât ! commanda Martinez.

L'équipage obéit.

— Qui a donné ordre de mettre en panne ? demanda Orteva avec calme.

— La barre tout à bord sous le vent ! hurla Martinez.

On obéit, et le vent poussant les voiles en diverses directions, maintint le brick à peu près immobile.

— A moi, mes braves ! cria Orteva.

— Mort au commandant ! fit Martinez.

Pablo et les officiers mirent l'épée et le pistolet à la main. Quelques matelots, Jacopo en tête, s'élancèrent pour les soutenir ; mais, arrêtés par les mutins, ils furent désarmés et garrottés. Les soldats de marine et l'équipage se rangèrent dans la largeur du navire et s'avancèrent contre l'état-major. Les braves, acculés à la dunette, n'avaient qu'un parti à prendre ; ils s'élancèrent sur les rebelles. Orteva dirigea le canon de son pistolet sur Martinez.

En ce moment une fusée s'élança du bord de *l'Asia*.

— Vainqueurs ! s'écria Martinez.

La balle d'Orteva alla se perdre dans l'espace. Cette scène de nuit et de carnage ne fut pas longue ; le capitaine attaqua corps à corps son lieutenant ; mais accablé par le nombre et grièvement blessé, on se rendit maître de lui et de son brave état-major. Des fanaux furent hissés et répondirent à ceux de *l'Asia*. La même révolte avait éclaté et triomphé à son bord. Les officiers furent garrottés et jetés pêle-mêle dans la chambre du conseil.

Mais avec la vue du sang s'étaient ravivés les instincts féroces. Ce n'était pas assez d'avoir vaincu, il fallait tuer.

— Egorgeons-les ! s'écrièrent plusieurs furieux. A mort ! Il n'y a qu'un homme mort qui ne parle pas (*hombre muerto no habla*). A mort !

— Et Martinez, à la tête de mutins sanguinaires, s'élança vers la chambre fatale ; mais le reste de l'équipage s'opposa à cette cruauté, et l'état-major fut sauvé.

— Amenez Orteva sur le pont, ordonna Martinez.

On obéit.

— Orteva, dit Martinez, je commande ces deux navires ; don Roque est mon prisonnier comme toi. Demain nous vous abandonnerons sur une côte déserte, puis nous ferons route vers les ports du Mexique, et ces navires seront vendus au gouvernement républicain.

— Traître ! répondit Orteva.

— Larguez les basses voiles, orientez les huniers au plus près ! Qu'on attache cet homme sur la dunette.

Il désignait Orteva. On obéit.

— Les autres à fond de cale. Pare à virer vent devant ; larguez les écoutes de foc. Hardi ! camarades.

La manœuvre fut promptement exécutée, et le capitaine Orteva se trouva dès lors sous le vent du navire, masqué par la brigantine ; mais on entendait encore sa voix retentissante appeler son lieutenant : Infâme et traître ! Martinez, hors de lui, s'élança sur la dunette une hache à la main. On l'empêcha de parvenir près du capitaine ; mais, d'un bras vigoureux il coupa les écoutes de la brigantine, et le gui, entraîné par la violence du vent, alla fortement heurter don Orteva et lui brisa le crâne.

Un cri d'horreur s'éleva du bâtiment.

— Mort par accident. C'est encore mieux ! dit Martinez, avec un éclat de rire ironique.

— Jetez cela à la mer, ajouta-t-il tranquillement.

Et on obéit toujours.

Les deux navires reprirent leur route en louvoyant vers les plages mexicaines. Le lendemain on aperçut un îlot par le travers ; les embarcations furent mises à la mer, et les officiers, à l'exception de l'aspirant Pablo et du contre-maître Jacopo, qui se rangèrent silencieusement au parti des vainqueurs, furent jetés sur cette côte déserte. Mais, bientôt recueillis par un baleinier anglais, ils furent transportés à Manille.

D'où venait que Pablo et Jacopo passaient au camp des révoltés ? ils avaient cependant pleuré à la mort du capitaine don Orteva. — Attendons pour les juger.

Quinze jours après, les deux bâtiments mouillaient dans la baie de Monterey, au nord du Mexique et de la vieille Californie. Martinez fit savoir ses intentions au comman-

dant militaire ; il offrit de livrer au Mexique, privé de marine, les deux navires avec leurs munitions et armements de guerre, et de mettre les équipages à la disposition de la république. En retour, celle-ci devait payer tout ce qui leur était dû depuis le départ de l'Espagne. Le gouverneur déclara ne pas avoir les pouvoirs suffisants pour terminer cette négociation ; il engagea Martinez à se rendre à Mexico, et celui-ci, laissant *l'Asia* à Monterey, après un mois livré au plaisir et à la débauche, reprit la mer avec le brick *la Constanzia*. Pablo, Jacopo et José faisaient partie de l'équipage, et le navire, marchant grand largue, força de voiles vers le port d'Acapulco.

II. — D'ACAPULCO A CIGUALAN. MANQUE A L'APPEL.

Des quatre ports que le Mexique tient ouverts sur l'Océan Pacifique, San-Blas, Zacatula, Tehuantepec et Acapulco, ce dernier offre le plus de ressources aux navires battus des tempêtes. La ville est mal construite et malsaine, mais la rade pourrait aisément contenir cent vaisseaux ; de propices élévations abritent les bâtiments de toutes parts, et forment du port un bassin si paisible, qu'un étranger arrivant par terre croirait voir un lac enfermé dans les montagnes. La ville, située au nord-est, est protégée par trois bastions qui la flanquent sur la droite, tandis que le goulet est défendu par une batterie de sept pièces de canon, qui peut, au besoin, sous un angle droit, croiser ses feux avec ceux du fort Santo-Diego ; celui-ci, pourvu de trente pièces d'artillerie, commande à la rade entière, et coulerait infailliblement tout navire ennemi qui tenterait de forcer l'entrée du port.

Certes, la ville n'avait rien à craindre, et pourtant une panique générale l'avait saisie, six semaines après les événements ci-dessus. C'est qu'un navire venait d'être signalé au large ; et, inquiets sur les intentions de ce bâtiment, les habitants s'abordaient avec des airs de points d'interrogation... ; c'est qu'on craignait encore le retour de la domination espagnole !... c'est que, malgré les traités de commerce signés avec la Grande-Bretagne, et l'arrivée du chargé d'affaires de Londres, qui avait reconnu la république à Mexico, le gouvernement n'avait pas un navire à sa disposition pour protéger ses côtes !...

Quel qu'il fût, ce bâtiment était un hardi aventurier ; car les vents de nord-est, *los nortes*, qui soufflent bruyamment depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au printemps, devaient rudement prendre la mesure de ses ralingues ! Or, les habitants d'Acapulco n'étaient rien moins que rassurés sur ses intentions pacifiques. Quelle fut donc leur surprise, quand ce bâtiment tant redouté leur offrit un joli brick, déroulant à sa corne le drapeau de l'indépendance mexicaine !

Arrivée à une demi-portée de canon du port, *la Constanzia*, dont le nom se lisait au tableau de l'arrière, mouilla subitement ; ses voiles se relevèrent sur les vergues, et une embarcation accosta bientôt le port. Martinez en sortit, se rendit chez le gouverneur, le mit au fait des circonstances qui l'amenaient. Celui-ci approuva la résolution qu'avait prise le lieutenant de se rendre à Mexico pour obtenir du général Guadalupe Vittoria, président de la république, la ratification du marché. Cette nouvelle fut à peine connue dans la ville, que les transports de joie éclatèrent ; toute la population vint admirer le premier navire mexicain, et vit, dans sa possession, une preuve de l'indiscipline espagnole, et un moyen d'en triompher promptement.

Martinez revint à son bord. Quelques heures après, le brick *la Constanzia* était affourché dans le port, et son équipage hébergé chez les habitants d'Acapulco.

Seulement, quand Martinez fit l'appel de ses gens, Pablo et Jacopo avaient tous deux disparu...

Le Mexique est caractérisé entre toutes les contrées du globe par l'étendue et la hauteur du plateau qui en occupe le centre. La chaîne des Cordillières, sous le nom de *Andes*, traverse toute l'Amérique méridionale, sillonne le Guatemala, et, à son entrée dans le Mexique, se divise en deux branches, qui accidentent parallèlement les deux côtés du pays. Or, ces deux branches ne sont que les versants de l'immense plateau d'Anahuac, situé à 2,500 mètres au-dessus des mers voisines. Cette suite de plaines, beaucoup plus étendues et non moins uniformes que celles du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, occupe environ les trois cinquièmes du pays. La Cordillière, en pénétrant dans l'ancienne intendance de Mexico, prend le nom de *Sierra Madre*, et, vers les villes de San-Miguel et de Guanaxato, se divisant en trois branches, va s'affaiblir et se perdre jusqu'au 57$^{e}$ degré de latitude nord.

Entre le port d'Acapulco et Mexico, distants de quatre-vingts lieues, les mouvements de terrain sont moins brusques, et les déclivités moins inattendues qu'entre Mexico et la Véra-Cruz. Après avoir foulé le granit qui se montre dans les branches voisines du grand Océan, et dans lequel est taillé le port d'Acapulco, le voyageur se hasarde sur les roches porphyritiques, auxquelles l'industrie arrache le gypse, le basalte, le calcaire primitif, l'étain, le cuivre, le fer, l'argent et l'or. La route d'Acapulco à Mexico offre des points de vue, des systèmes de végétation tout particuliers et nouveaux, auxquels prenaient ou ne prenaient pas garde deux voyageurs chevauchant l'un près de l'autre, quelques jours après le mouillage du brick *la Constanzia*.

C'étaient les traîtres Espagnols Martinez et José. Le gabier savait sa route ; il avait tant de fois arpenté les montagnes de l'Anahuac. Aussi le guide indien qui leur proposait ses services avait-il été refusé ; et, montés sur de bons chevaux, les deux aventuriers se dirigeaient vers la capitale du Mexique. Après deux heures d'un trot rapide, qui les avait empêchés de s'entretenir, les cavaliers s'arrêtèrent.

— Au pas, lieutenant, fit José tout essoufflé ; Santa Maria ! j'aimerais mieux chevaucher sur le grand cacatois pendant les tangages de nord-ouest !

— Hâtons-nous ! répondit Martinez ; tu connais la route ?...

— Comme vous celle de Cadix à la Véra-Cruz ; et nous n'aurons ni les tempêtes du golfe, ni les barres de Taspan ou de Santander pour briser nos cavales !... Mais au pas !

— Plus vite, reprenait Martinez, en éperonnant son cheval ; je redoute cette disparition de Pablo et Jacopo !... Voudraient-ils profiter seuls du marché ?...

— Saint Jacques ! et l'or qui nous est dû !

— Combien de jours de marche ?

— Quatre ou cinq, lieutenant ! une promenade ! Mais au pas ! vous voyez bien que le terrain monte sensiblement !

En effet, les premières ondulations des montagnes se faisaient sentir.

— Nos chevaux ne sont pas ferrés, dit le gabier en s'arrêtant, et leur corne s'use vite sur ces rocs de granit ! Après tout, pas de mal du sol !... il y a de l'or là-dessous, et ce n'est pas parce que nous le méprisons que nous marchons dessus !

Les voyageurs étaient parvenus à une petite éminence ombragée de palmiers à éventail, de nopals et de sauge mexicaine: à leurs pieds s'étalait une vaste plaine cultivée ; toute la luxuriante végétation des terres chaudes s'offrait à leurs yeux. Sur la gauche, une forêt d'acajou coupait le paysage de sa brusque et immobile solidité ; des poivriers à longue cosse balançaient leurs branches flexibles aux souffles brûlants de l'Océan Pacifique; des champs de cannes à sucre hérissaient la campagne, et de magnifiques récoltes de coton agitaient sans bruit leurs panaches de soie grise ; le sol jetait brusquement au soleil le convolvulus, ou jalap médicinal, et le piment coloré; et, tandis qu'indigotiers, cacaotiers, bois de campêche et de gaïac, arrachaient aux voyageurs de dignes admirations, les produits variés de la Flore universelle, dahlias, mentzelias, hélicantus, irisaient de leurs couleurs ardentes le plus fertile terrain de l'Intendance mexicaine.

Toute cette belle nature semblait s'animer et rire sous les rayons brûlants que leur versait à flots le soleil des tropiques, cependant qu'à l'insupportable chaleur les malheureux habitants se tordaient au *vomito prieto* de la fièvre jaune. Aussi, par les calmes de l'Océan, ces campagnes, inanimées et désertes, demeuraient-elles sans mouvement et sans bruit.

— Quel est ce cône immense qui déchire l'horizon? demanda Martinez.

— *Lo cerro de la Brea!* un pic plus élevé que la plaine, fit dédaigneusement le gabier.

C'était la première saillie importante de l'immense chaîne des Cordillières.

— Pressons le pas, dit Martinez, en prêchant d'exemple; venus des haciendas du Mexique septentrional, nos chevaux ont, dans leurs longues courses à travers les savanes, habitué leurs pas à ces inégalités de terrain; profitons de la pente du chemin, et sortons de ces immenses solitudes.

— Est-ce que Martinez aurait des remords ?

— Des remords !... non... Mais je veux savoir si les Mexicaines de Mexico abritent encore leurs jolies tournures sous des rebozos de soie bleue et blanche !

— Allons de l'avant! fit José, qui se mit à siffler intérieurement une chanson espagnole. Martinez retomba dans un silence absolu, et tous deux marchèrent au trot rapide de leurs montures.

Ils atteignirent *lo cerro de Brea*, qu'ils franchirent par des sentiers suspendus aux flancs de la montagne ; ce n'était pas encore la nature hérissée et les précipices insondables des cônes de la Sierra Madre. Le versant opposé descendu, ils s'arrêtèrent pour faire reposer leurs chevaux, et rafraîchir hommes et bêtes aux rares sources du chemin desséché.

Leur voyage ne les avait pas encore entraînés assez avant dans le pays pour remarquer les changements de végétation et de température des zones moins brûlantes.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, quand le lieutenant et son compagnon atteignirent le village de Cigualan. Il consistait en quelques huttes habitées par de pauvres Indiens, de ceux qu'on appelle *mansos*, agriculteurs. Les indigènes sédentaires, en général paresseux et lâches, n'ont qu'à ramasser les richesses de la terre; leur fainéantise les distingue essentiellement des Indiens jetés sur les plateaux supérieurs, que la nécessité a rendus industrieux, et des Indiens du Nord, les bravos, les nomades, qui, vivant de déprédations et de rapines, n'ont jamais de demeures assurées pour reposer leurs peuplades.

Les Espagnols ne reçurent dans ce village qu'une médiocre hospitalité. Les Indiens, les reconnaissant pour leurs anciens oppresseurs, étaient peu disposés à leur être utiles.

D'ailleurs, deux aventuriers venaient de traverser le village, et avaient fait main basse sur le peu de nourriture disponible. Les Espagnols ne prirent pas garde à cette particularité...

Ils s'abritèrent sous une sorte de masure, et préparèrent pour leur repas une tête de mouton cuite à l'étouffée. Après avoir creusé un trou dans le sol, l'avoir rempli de bois enflammé et de cailloux propres à conserver la chaleur, ils laissèrent se consumer les matières combustibles ; puis, sur les cendres brûlantes, déposèrent, sans préparation, la viande entourée de feuilles aromatiques, et recouvrirent hermétiquement le tout de branchages et de terre pilée. Quelque temps après, la cuisson était à point, et la dégustation ne se fit pas attendre. Le repas terminé, les voyageurs s'étendirent sur le sol, leur poignard à la main ; et la fatigue l'emportant sur la dureté de la couche et la morsure incessante des maringouins, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Cependant Martinez répéta dans un rêve agité :

— Pourquoi Jacopo et Pablo sont-ils disparus?

### III. — DE CIGUALAN A TASCO. LA TÊTE DU SERPENT.

Le lendemain, les chevaux furent sellés et bridés au point du jour, et les voyageurs, reprenant les sentiers demi-frayés qui serpentaient devant eux, s'enfoncèrent dans l'est au devant du soleil, qui leur envoyait les plus gais de ses rayons. Leur voyage s'annonçait sous de favorables auspices. Sans la marche taciturne du lieutenant, qui contrastait avec la bonne humeur du gabier, on les eût pris pour les plus honnêtes gens de la terre, et le ciel paraissait de moitié dans leur trahison.

Le terrain montait de plus en plus et rendait leur rapidité médiocre ; l'immense plateau de Chilpanzingo, où règne le plus beau climat du Mexique, ne tarda pas à s'offrir à leur vue. Ce pays, appartenant aux terres tempérées, et situé à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, ne connaît ni les chaleurs des terrains inférieurs, ni les froids des zones plus élevées ; mais, laissant cette oasis sur leur droite, les Espagnols arrivèrent au petit village de San-Pedro ; et, après deux heures d'arrêt, reprirent leur route en se dirigeant vers la petite ville de Tutela-del-Rio.

— Où coucherons-nous ce soir? demanda Martinez.

— A Tasco!... grande ville auprès de ces bourgades!

— Bonne auberge?

— Bon lit! beau climat!... Là, le soleil brûle moins qu'au bord de la mer... On arrive ainsi graduellement à geler sur les cimes du Popocatepetl.

— Quand franchirons-nous les montagnes?

— Après-demain soir, et nous apercevrons le terme du voyage !... une ville d'or... Savez-vous à quoi je pense, lieutenant?

Martinez ne répondit pas.

— Que peut être devenu notre état-major?

Martinez tressaillit.

— Tais-toi !... Je ne sais..., répondit-il sourdement.

— J'aime à croire, continua José, qu'ils sont morts de faim. Du reste, plusieurs sont tombés dans la mer, et il y a dans ces parages une espèce de requin, la tintorea, qui ne pardonne guère aux baigneurs. Santa Maria! si le capitaine Orteva ressuscitait, ce serait le cas de se cacher dans le ventre d'un requin!... Mais sa tête s'est par hasard

rencontrée à la hauteur du gui, et quand on a viré vent devant...

—Te tairas-tu, misérable ! s'écria Martinez, hors de lui !

Le bavard marin demeura bouche close.

— Voilà des scrupules bien placés, fit intérieurement le jovial José. Pour lors, reprit-il à voix haute, à mon retour je me fixerai dans ce charmant pays du Mexique ! On y court des bordées à travers les ananas et les bananes, et l'on échoue sur des écueils d'or et d'argent !...

— C'est pour cela que tu as trahi? demanda Martinez.

— Pourquoi pas, lieutenant? affaire de piastres!

— Ah !... fit Martinez avec dégoût.

— Et vous? reprit José.

— Moi !... affaire de hiérarchie ! le lieutenant se vengeait du capitaine.

— Ah !... fit José avec mépris.

Ces deux hommes se valaient, et pesaient leur délicatesse au faux poids de leurs instincts vicieux.

— Chut ! fit Martinez, s'arrêtant court... Que vois-je là-bas ?

José se dressa sur ses étriers.

— Personne, répondit-il.

— J'ai vu un homme disparaître rapidement, répéta Martinez.

— Imagination !

— J'ai vu ! reprit le lieutenant impatienté.

— Eh bien ! voyez... Et José continua sa route.

Martinez s'avança seul vers une touffe de mangliers. Ces arbres courbent à terre leurs branches, qui prennent de nouveau racine, et forment des fourrés impénétrables. Le lieutenant mit pied à terre ; la solitude était complète. Soudain il aperçut une sorte de spirale remuer dans l'ombre : c'était un serpent de petite espèce, la tête écrasée sous un quartier de roche ; la partie postérieure de son corps ressautait comme des membres galvanisés.

— Il y avait quelqu'un ici !

Martinez, pâle, regarda de toutes parts ; il se prit à frissonner, Espagnol, superstitieux et coupable qu'il était !

— Qui ? qui?... murmurait sa frayeur.

—Eh bien ! demanda José en riant.

— Rien, fit Martinez ! Marchons !

Les voyageurs côtoyèrent les rives de la Mexala, cet affluent du rio Balsas, en en remontant le cours ; bientôt quelques fumées trahirent la prochaine présence d'indigènes, et la petite ville de Tutela-del-Rio leur apparut. Mais ayant hâte de gagner Tasco avant la nuit, ils la quittèrent après quelques instants de repos.

Le chemin devenait abrupte ; aussi le pas était-il l'allure la plus ordinaire de leurs montures ; çà et là des forêts d'oliviers leur apparaissaient pour la première fois ; de notables différences se manifestaient dans le terrain, la température et la végétation ; mais le soir ne tarda pas à tomber des astres naissants, et leur déroba toute distinction géologique.

Martinez suivait à quelques pas son conducteur José ; celui-ci s'orientait avec peine au milieu des ténèbres épaisses ; mais habitué à se diriger sur les étoiles, c'était dans les cieux qu'il cherchait les sentiers praticables, le tout en maugréant contre une branche d'arbre qui lui fouettait la figure, et menaçait d'éteindre l'excellent cigare espagnol qu'il fumait silencieusement. Le seul défaut que reprochait au tabac le marin bavard, était l'empêchement mis à sa loquacité.

Le lieutenant laissait son cheval suivre celui de son compagnon. Des demi-remords s'agitaient dans son sein ; il ne se rendait pas compte de l'obsession à laquelle il était en proie, et les objets se révélaient à ses yeux sous de sombres couleurs.

La nuit était tout à fait venue ; les voyageurs pressèrent le pas, et traversèrent sans s'arrêter les petits villages de Contepec et d'Iguala, et parvinrent à la ville de Tasco. José avait dit vrai : c'était une grande cité auprès des minces bourgades laissées en arrière. Une sorte d'auberge s'ouvrait sur la plus large rue. Remettant leurs chevaux à une espèce de valet d'écurie, ils entrèrent dans la salle principale ; une longue et étroite table se dressait toute servie. Les Espagnols y prirent place, l'un vis-à-vis de l'autre, et entamèrent un repas succulent pour des palais indigènes, mais que la famine seule laissait passer par des gosiers européens ; c'étaient des débris de poulets nageant dans un océan de sauce au piment vert, des monceaux de riz accommodés de piment rouge et de safran ; de vieilles volailles farcies d'olives, de raisins secs, d'arachides et d'oignons ; courges sucrées, carbanzos et pourpiers terminaient le somptueux festin ; le tout était accompagné de tortillas, sorte de galettes de maïs cuites sur une plaque de fer. Puis on leur servit à boire, car au Mexique on ne se désaltère qu'après le repas. Quoi qu'il en soit, à défaut du goût, la faim fut satisfaite, et la fatigue ne tarda pas à endormir Martinez et José jusqu'à une heure avancée du jour.

IV. — DE TASCO A CUERNAVACA. L'ARBRE ET LE ROCHER.

Le lieutenant fut le premier éveillé.

— José, en route !

Le gabier étendit les bras.

— Quel chemin prenons-nous? demanda Martinez.

— Ma foi, j'en connais deux, lieutenant.

— Lesquels?

— L'un c'est de gagner Zacualican, Tenancingo et Toluca. De Toluca à Mexico la route est belle ; on a escaladé la Sierra Madre.

— Et l'autre?

— L'autre nous écarte un peu dans l'est ; mais aussi nous arrivons auprès des belles montagnes du Popocatepetl et de l'Icctacihuatl ; c'est la route la plus sûre, car c'est la moins fréquentée ; des grands pics, on touche Mexico avec la main. Une belle promenade d'une quinzaine de lieues sur une pente inclinée.

— Va pour le chemin le plus long, et en route. Où coucherons-nous ce soir?

— Mais, en filant douze nœuds, à Cuernavaca.

Les deux Espagnols se rendirent à l'écurie, firent seller leurs chevaux, et remplirent les mochillas, sortes de poches qui font partie du harnachement, de galettes de maïs, de grenades et de viandes séchées, car dans les montagnes ils couraient risque ne pas trouver une nourriture suffisante. La dépense payée, ils enfourchèrent leurs bêtes, et appuyèrent sur la droite.

Pour la première fois, ils aperçurent le chêne, arbre de bon augure, au pied duquel s'arrêtent les émanations malsaines des plateaux inférieurs ; dans ces plaines échauffées d'une douce température, et situées à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, les productions importées depuis la conquête se mêlaient à la végétation mexicaine ; des champs de blé s'étalaient à l'aise dans cette fertile oasis, ainsi que toutes les céréales européennes. Des arbres d'Asie et de France entremêlaient leurs feuillages distincts ; les fleurs de l'Orient émaillaient les tapis de verdure, unies aux violettes, aux bluets, à la verveine et à la pâquerette des zones tempérées ; les grimaces d'arbustes résineux venaient accidenter çà et là le paysage enchan-

teur, et l'odorat était parfumé des douces émanations de la vanille, que protégeait l'ombre des amyris et des liquidembars. Aussi les deux aventuriers se sentaient-ils à l'aise sous cette température moyenne de 20 à 22 degrés, commune aux climats de Xalapa et de Chilpanzingo, que l'on a compris sous la dénomination de *tierras templadas*.

Les voyageurs s'élevaient de plus en plus sur le plateau de l'Anahuac, et franchissaient les immenses barrières qui ceignent les plaines de Mexico.

— Ah ! fit José, voici le premier des trois torrents que nous devons traverser.

En effet, une rivière, profondément encaissée, venait creuser un abîme sous les pas des voyageurs !

— A mon dernier voyage, ce torrent était à sec. Suivez-moi, lieutenant.

Ils descendirent par une pente assez douce taillée dans le rocher même, et arrivèrent à un gué aisément praticable.

— Et d'un ! fit José.

— Les autres sont également franchissables ?

— Egalement ! quand la saison des pluies grossit ces torrents, ils se jettent dans la petite rivière d'Ixtolucca que nous retrouverons parmi les grandes montagnes.

— Nous n'avons rien à craindre dans ces solitudes ?

— Rien, si ce n'est le poignard mexicain !

— C'est vrai, répondit Martinez. Ces Indiens des pays élevés sont fidèles au poignard par usage et tradition. Aussi, que de mots pour désigner leur arme favorite : estoque, verdugo, puña, anchillo, beldoque, navaja ! Le nom leur vient aussi vite à la bouche que le poignard à la main !

— Et tant mieux, santa Maria ! nous ne craignons pas les balles invisibles des longues carabines. Je ne sais rien de plus vexant que d'ignorer quel coquin vous a tué !

— Quelles diverses castes d'Indiens habitent dans ces montagnes ? reprit Martinez.

— Eh ! qui peut déterminer les différentes peuplades du Mexique ? Tous les pays se sont donné rendez-vous dans cet Eldorado. La soif de l'or, lieutenant ! Voyez plutôt tous ces croisements de race, que j'ai soigneusement étudiés pour contracter un jour un mariage avantageux ! On trouve le mestisa, né d'un Espagnol et d'une Indienne ; castisa, d'une femme métis et d'un Espagnol ; mulâtre, d'une Espagnole et d'un nègre ; monisque, d'une mulâtresse et d'un Espagnol ; albino, d'une monisque et d'un Espagnol ; tornatras, d'un albino et d'une Espagnole ; tintinclaire, d'un tornatras et d'une Espagnole ; lovo, d'une Indienne et d'un nègre ; caribujo, d'une Indienne et d'un lovo ; barsino, d'un coyote et d'une mulâtresse ; grifo, d'une négresse et d'un lovo ; albarazado, d'un coyote et d'une Indienne ; chanisa, d'une métis et d'un Indien ; mechino, d'une lova et d'un coyote ; sans compter, lieutenant, les belles goëlettes blanches que plus d'un flibustier aborde par le travers !

José disait vrai, et la pureté des races, fort problématique dans ces contrées, rendait incertaines les études anthropologiques. Mais en dépit des savantes conversations du gabier, Martinez retombait sans cesse dans sa taciturnité première. Il s'écartait volontiers de son compagnon, dont la présence semblait lui peser.

Les deux autres torrents vinrent bientôt couper la route aux voyageurs ; mais le lieutenant demeura désappointé devant leur lit à sec où il comptait désaltérer son cheval.

— Nous voici comme en calme plat, sans vivres et sans eau, lieutenant. Suivez-moi ! Vous voyez cet arbre, qui se confond avec des chênes et des ormes ; c'est l'ahuehuetl ; il remplace avantageusement les bouchons de paille dont on décore les auberges. Sous son ombre, on rencontre toujours une source jaillissante, et si ce n'est que de l'eau, ma foi, je vous dirai que l'eau, c'est le vin du désert !

Les cavaliers tournèrent le massif ; mais ils cherchèrent en vain la fontaine promise. Et pourtant José avait raison.

— C'est singulier, fit-il en s'avançant vers l'arbre si précieux. Un gros juron éclata entre ses lèvres. L'arbre avait été coupé à quelques pieds au-dessus de ses racines, et entraîné fort loin du terrain qui l'avait vu naître et qui renfermait la source d'eau vive. La coupure était récente.

— N'est-ce pas que c'est singulier, fit Martinez en pâlissant. En route, en route !

Les voyageurs n'échangèrent plus un mot jusqu'à la bourgade de Cacahuimilchan ; ils délestèrent un peu leurs mochillas, et se dirigèrent vers Cuernavaca, en s'enfonçant dans l'est.

Le pays se présentait alors sous un aspect abrupte, et faisait pressentir les pics gigantesques qui de leurs cimes basaltiques arrêtent les nuages venus du grand Océan. Au détour d'un large rocher apparut le fort de Cochicalcho, fortifié par les anciens Mexicains, et dont le plateau a 9,000 mètres carrés. Les voyageurs se dirigèrent vers le cône immense qui en forme la base, couronné de rochers oscillants et de ruines grimaçantes. Après avoir mis pied à terre et attaché leurs chevaux au tronc d'un orme, Martinez et José, désireux de vérifier la direction de la route, parvinrent au sommet du cône à l'aide des aspérités du terrain.

La nuit tombait enveloppée d'un épais brouillard, et, revêtant les objets de contours indécis, leur prêtait une forme fantastique ; le vieux fort ne ressemblait pas mal à un énorme bison accroupi dans la plaine, la tête immobile, et le regard inquiet de Martinez croyait voir des ombres s'agiter sur le corps du monstrueux animal ; il se taisait néanmoins pour ne pas donner prise aux railleries de l'incrédule José. Celui-ci s'aventurait lentement à travers les sentiers de la montagne, et quand il avait disparu derrière quelque anfractuosité, guidait son compagnon au bruit de ses *par saint Jacques* et ses *Santa Miara*.

Tout à coup un énorme oiseau de nuit, jetant un cri rauque, s'éleva pesamment sur ses larges ailes. Martinez s'arrêta court, séparé de son compagnon. Un énorme quartier de roche oscillait visiblement sur sa base à trente pieds au-dessus d'eux. Soudain il s'en détacha, et brisant tout sur son passage, avec la rapidité et le bruit de la foudre alla s'engouffrer dans l'abîme.

— Santa Maria ! ohé ! lieutenant.

— José !

— Par ici.

Les deux Espagnols se rejoignirent.

— Quelle avalanche ! Descendons, fit le gabier !

Martinez le suivit sans mot dire, et tous deux eurent bientôt regagné le plateau inférieur ; un large sillon dévastateur marquait le passage du rocher.

— Santa Maria ! s'écria José, nos chevaux emportés, écrasés, morts !

— Vrai Dieu ! fit Martinez.

— Voyez !

L'arbre auquel les deux animaux étaient attachés avait disparu avec eux.

— Par saint Jacques ! si nous avions été dessus, reprit philosophiquement le gabier.

Martinez était en proie à un tressaillement terrible.

— Le serpent écrasé, l'arbre déraciné, l'avalanche !

dit-il, et soudain, les yeux hagards, il s'élança sur José.

— Est-ce que tu ne viens pas de parler du capitaine don Orteva? demanda-t-il, les lèvres contractées par la colère.

José recula ; Martinez était hideux.

— Ah ! pas de folie, lieutenant. Un dernier coup de chapeau à nos bêtes, et en route ; il ne fait pas bon demeurer ici quand la vieille montagne secoue sa crinière !

Les deux Espagnols arpentèrent le chemin sans mot dire, et dans le milieu de la nuit arrivèrent à Cuernavaca ; mais il leur fut impossible de se procurer des chevaux, et le lendemain matin, ils dirigèrent leur voyage vers la montagne du Popocatepetl.

### V. — DE CUERNAVACA AU POPOCATEPETL. LE PONT.

La température était froide et la végétation nulle ; ces hauteurs inaccessibles appartiennent aux zones glaciales appelées *tierras frias*. Déjà les sapins, ces maigres habitants des régions brumeuses, hasardaient leurs sèches silhouettes parmi les derniers chênes de ces climats élevés, et les sources jaillissaient de plus en plus rares dans ces terrains composés en grande partie de trachites fendillées et d'amygdaloïdes poreuses.

Depuis six grandes heures, les Espagnols se traînaient péniblement, déchirant leurs mains aux vives arêtes du roc et leurs pieds aux cailloux aigus de la route. Bientôt la fatigue les força de s'asseoir, et José prépara quelque nourriture.

— Satanée idée, de n'avoir pas pris le chemin ordinaire, dit-il.

Les voyageurs espéraient trouver à Aracopistla, village entièrement perdu dans les montagnes, quelque moyen de transport pour terminer leur voyage ; mais quelle fut leur déception de n'y rencontrer que la même pauvreté et la même inhospitalité qu'à Cuernavaca ! Il fallait arriver pourtant.

Alors se dressait devant eux l'immense cône du Popocatepetl, et l'œil s'égarait dans les nuages en cherchant le sommet de la montagne ; la route était d'une aridité désespérante ; de toutes parts, d'insondables précipices se creusaient entre les saillies de terrain, et les sentiers vertigineux oscillaient sous les pas du voyageur. Pour reconnaître le chemin, il fallait gravir une partie de cette montagne, haute de 5,400 mètres, qui, appelée la *Roche fumante* par les Indiens, porte encore la trace de récentes explosions volcaniques ; de sombres crevasses lézardent ses flancs abruptes, et des déchirements subits entr'ouvrent parfois sa croûte vacillante. Depuis le dernier voyage du gabier José, de nouveaux cataclysmes avaient bouleversé ces solitudes remuantes ; aussi se perdait-il au milieu des sentiers impraticables, et s'arrêtait-il parfois en prêtant l'oreille ; car de sourdes rumeurs couraient çà et là à travers les fentes de la montagne.

Le soleil déclinait sensiblement, et de gros nuages écrasés contre le ciel semblaient la réflexion des rochers immenses qui hérissaient le sol. Il y avait menace de pluie et d'orage dans ces contrées où l'élévation du terrain accélère l'évaporation de l'eau. Toute espèce de végétation avait disparu, et çà et là quelques sapins tremblaient sur ces rochers, dont la cime se perd parmi les neiges éternelles.

— Je n'en puis plus ! dit enfin José en tombant de fatigue.

— Marchons toujours ! répondit Martinez avec une fiévreuse impatience.

Quelques coups de tonnerre résonnaient déjà dans les crevasses du Popocatepetl.

— Que le diable me confonde, si je me retrouve parmi ces sentiers perdus !

— Relève-toi, et marchons ! dit brusquement Martinez. Il força José de reprendre route en trébuchant.

— Et pas un être humain pour nous guider !

— Tant mieux ! fit le lieutenant.

— Vous ne savez donc pas que, par an, il se commet un millier de meurtres à Mexico, et que les environs n'en sont pas sûrs !

— Tant mieux ! fit Martinez.

De larges gouttes de pluie étincelaient çà et là sur les quartiers de roche, éclairées des dernières lueurs du ciel.

— Les pics qui nous environnent franchis, que verrons-nous ? demanda le lieutenant.

— Mexico à gauche, la Puebla à droite : mais nous ne distinguerons rien, il fait trop noir... Devant nous sera la montagne d'Icctacihuatl, et, dans le ravin, la bonne route ! Mais du diable si nous y parviendrons !

— Marchons !

José disait vrai. Le plateau de Mexico est enfermé dans un immense carré de montagnes ; c'est un vaste bassin ovale de dix huit lieues de long, de douze de large, et de soixante-sept de circonférence, entouré de hautes saillies, parmi lesquelles se distinguent, au sud-ouest, le Popocatepetl et l'Icctacihuatl. Une fois arrivé au sommet de ces barrières, le voyageur descend sans difficulté dans le plateau d'Anahuac, et, en se prolongeant dans le nord, la route est belle jusqu'à Mexico. A travers de longues avenues d'ormes et de peupliers, on admire les cyprès plantés par les rois de la dynastie astèque, et les schinus semblables aux saules pleureurs de l'Occident. Çà et là, les champs labourés et les jardins en fleurs étalent leurs récoltes et leurs merveilles, tandis que pommiers, grenadiers et cerisiers respirent à l'aise sous le ciel bleu de ce bleu d'azur foncé qui appartient à l'air sec et raréfié des hauteurs terrestres.

Mais que de lassitudes et de tourments pour arriver là !

Les éclats de tonnerre se répétaient avec plus de force dans la montagne, la pluie et le vent se taisaient parfois, et rendaient les échos plus attentifs aux rumeurs de l'atmosphère.

José jurait à chaque pas ; Martinez, pâle et silencieux, jetait de fauves regards sur son complice, qui se dressait devant lui comme une accusation vivante !

Soudain un éclair illumina l'obscurité ! les voyageurs étaient sur le bord d'un abîme !... Martinez marcha vivement à José ; il lui mit la main sur l'épaule, et, après les derniers roulements du tonnerre, lui dit :

— José !... j'ai peur...

— Peur ! peur de l'orage ?

— Peur, parce que j'ai des remords ! Je ne crains pas la tempête du ciel, j'ai peur de l'orage qui se déchaîne en moi !...

— Cette trahison vous tourne la tête !

— Ce n'est pas la trahison...

— Ah ! don Orteva.. Vous me faites rire, répondit José, qui ne riait pas, car Martinez avait les yeux hagards et les cheveux hérissés !

Un immense coup de tonnerre retentit, et, courbant les deux traîtres, les sépara de quelques pas.

— Tais-toi, José, tais-toi !

— La nuit est bien choisie pour me sermonner, reprit le gabier ; si vous avez peur, bouchez-vous les yeux et les oreilles !

— Il me semble que je vois ce malheureux...

— Et sa tête brisée !... c'est fort ingénieux !

— Là! là! fit Martinez.

Une ombre noire s'était dressée à vingt pieds d'eux, tout illuminée d'un éclair blanchâtre; au même instant, José revit près de lui Martinez, pâle, défait, sinistre!

— Qu'est-ce que c'est? s'écria-t-il.

Un éclair jaillit des ténèbres et les enveloppa tous deux; José vit un bras levé sur lui et un poignard au bout de ce bras.

— A moi! fit-il.

— Meurs!

Il n'y avait plus qu'un cadavre à cette place; Martinez fuyait au milieu de la tempête, sombre et ensanglanté comme Caïn!

Un moment après, deux hommes se penchaient sur le cadavre.

— Et d'un!

— Bien mort!



Le pont végétal. Martinez, Pablo, et Jacopo.

— Ce serpent écrasé avait failli nous découvrir!

— Ce rocher n'a fait que la moitié de la besogne!

— En route!

— En route!

Martinez erre comme un fou à travers ces bruyantes solitudes. Les blancs éclairs, qui le rendent plus pâle encore, le brûlent d'un feu infernal!

— Déjà en enfer! déjà! s'écrie-t-il. Il court, tête nue, sous la pluie qui tombe à flots, et n'éteint pas les ardeurs de son crâne embrasé!... A moi! à moi! hurle-t-il en trébuchant sur les cimes glissantes. Les pins semblent se courber vers lui pour l'étouffer dans leurs bras fantastiques; les rochers prennent des formes de monstres accroupis dans l'ombre pour le dévorer au passage : les précipices s'enflamment, les éclairs incessants vomissent sous ses pas les feux vengeurs de l'enfer!

Martinez descend toujours, tantôt escaladant les cimes ténébreuses, tantôt roulant son corps brisé parmi les roches qui s'affaissent.

Soudain un bouillonnement profond se fait entendre; il regarde...; la montagne semble s'agiter, et, sous ses pieds, il entend, car il ne voit pas, la course écumeuse d'un torrent qui hurle aux angles des rochers! C'est la petite rivière d'Ixtolucca qui bouillonne à cinq cents pieds sous lui. Il veut fuir, il tombe à terre.

L'orage se déchaîne plus furieux que jamais; la terre semble jalouse des colères du ciel, et répond à ses torrents de pluie par des jets de feu! La cime du Popocatepetl s'entr'ouvre avec une rumeur immense, et des flammes en jaillissent, éparpillant au loin les rochers embrasés! La lave coule à flots des sommets de la montagne, illumine les ténèbres de son éclat incendiaire, et, se précipitant dans l'abîme, va confondre ses cascades de feu parmi les cascades d'écume.

— Horreur! s'écrie Martinez.

Il se relève à genoux, et regarde autour de lui. A quelques pas, sur le torrent même, est jeté un pont, formé des fruits de la crescentia pinnata, liés ensemble par des cordes d'agave; il est retenu aux deux bords par quelques pieux enfoncés dans le roc; mais, ballotté par le vent, il oscille comme un fil dans l'espace.

— Il faut fuir!

Martinez, se cramponnant avec rage aux lianes qui soutiennent ce sentier aérien, s'avance en rampant, balancé au-dessus du torrent d'eau et de flamme qui bondit à cinq cents pieds plus bas!

A force de courage il parvient à la rive opposée... Une ombre noire se dresse devant lui toute grande, au milieu de ces horreurs nocturnes!

Martinez recule sans mot dire; il se rapproche du bord qu'il a quitté, se retourne!... une autre forme humaine est debout, près de lui!

Martinez revient tomber à genoux au milieu du pont, auquel il s'attache avec des mains fermées par le désespoir!

— Martinez, je suis Pablo!

— Martinez, je suis Jacopo!

— Tu as tué!... tu vas mourir!

— Tu as trahi!... tu vas mourir!

— Vois-tu la terre qui s'entr'ouvre pour t'embraser?... Voilà ton cercueil! tu ne profiteras pas de la mort de don Orteva.

— Vois-tu l'enfer qui t'enlace déjà de ses flammes!... voilà ton éternité! tu n'iras pas vendre à Mexico les vaisseaux de l'Espagne!

Le volcan agite plus follement sa tête échevelée, et la lueur du cratère, inondant les montagnes, revêt le ciel entier de ses teintes de feu!

— Meurs! disent les deux voix.

Deux coups secs se font entendre aux deux extrémités du pont! les pieux tombent sous la hache.

Un horrible rugissement se répète dans les échos assourdis, et Martinez, les mains étendues, est précipité dans l'abîme.

— J'ai vengé don Orteva! dit Jacopo.

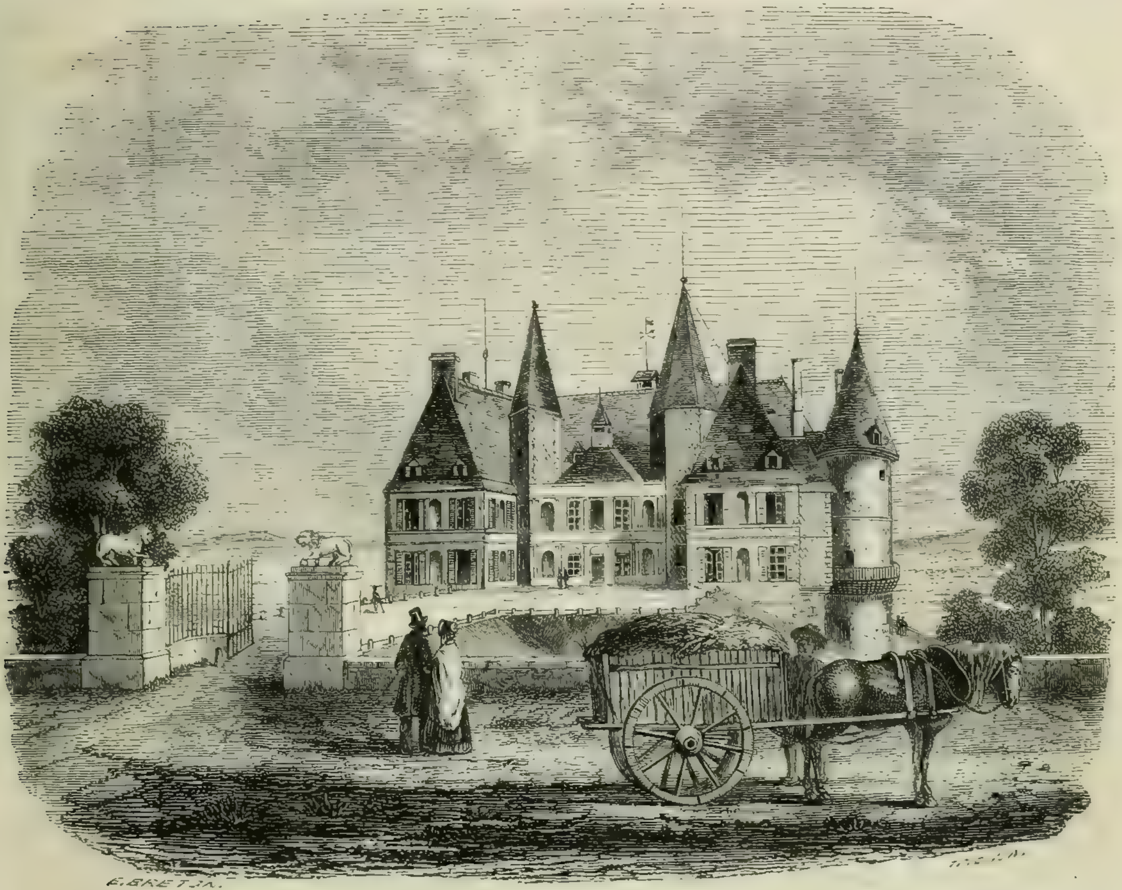
— J'ai vengé don Orteva et l'Espagne! ajoute Pablo.

Ainsi naquit, dans un drame, digne de l'auteur des *Mohicans*, la marine de la Confédération mexicaine; car les deux navires espagnols restèrent à la nouvelle république, et devinrent le noyau de la petite flotte qui disputait naguère le Texas et la Californie aux vaisseaux géants des Etats-Unis d'Amérique.

JULES VERNE.

# VOYAGE EN FRANCE. EAUX ET BAINS CÉLÈBRES (1).

## UNE PROMENADE A VICHY.



Environs de Vichy. Le château de Randan.

Mme de Sévigné à Vichy. Autrefois et aujourd'hui. Le vieux Vichy. Origine des eaux. Les buveurs quadrupèdes. Les bains. Les goutteux et les bilieux. Avantages et inconvénients. Souffrances et plaisirs. Salons. Bals et concerts. Inauguration. Le nouveau Vichy. Le régime. La bourrée. La table d'hôte. Les promenades, Randan, etc. Mœurs des paysans. Superstitions. Fêtes, mariages, chansons. Patois, etc.

Au commencement de l'été passé, je relisais les Lettres de Mme de Sévigné ; j'étais de plus en plus enthousiasmé par cette œuvre encyclopédique, où la vertueuse marquise a semé tant de piquantes observations, tant de mondaine sagesse ; je m'intéressais de nouveau à son rhumatisme, mot qu'il ne faut prononcer *qu'avec tremblement;* mais je m'étonnais surtout de l'admiration inspirée par les beaux paysages du Bourbonnais, à cette grande dame blasée qui n'admirait pas à la légère, témoin Racine et le café.

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes.

« J'ai amené mon grand carrosse, de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tous moments... La beauté des promenades est au-dessus de tout ce que je puis vous dire... Il y a ici des femmes fort jolies; elles dansèrent hier des bourrées du pays, qui sont, en vérité, les plus plaisantes du monde ; si on avait à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarade, on en serait ravi par la nouveauté... C'est la plus surprenante chose ; des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que la vôtre, une légèreté, une disposition ; enfin j'en suis folle. Dans ces prés, dans ces jolis bocages, c'est une joie que de voir danser les restes des bergères du Lignon.... Je vais être seule et j'en suis fort aise. Pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les

champs, je consens à dire adieu à tout le reste. Le pays seul me guérirait. »

Le hasard m'avait remis sous les yeux ce paysage de Vatteau, précisément à l'époque de l'année où le printemps vient remuer toutes les sèves; aussi me décidé-je brusquement à faire le voyage de Vichy.

Il est vrai que, suivant mon illustre *cicérone*, ce n'était pas là une entreprise facile; Mme de Sévigné, avec *son grand carrosse* et ses six chevaux, avait mis sept ou huit jours pour franchir la distance qui nous sépare de Vichy. Elle avait manqué *verser mille fois dans des ravines*. Je sais bien que *la bonne tête de l'abbé* en était cause, pour avoir voulu faire en un jour *les quatorze lieues d'Auxerre à Epoisses, qui ne se font pas ordinairement*. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre chère marquise avait rencontré *des chemins étranges*, qui lui avaient fait penser avec douleur *que sa fille avait essuyé tous ces cahots*. Son cocher, si admiré par M. Guitaud, pour deux choses, parce qu'il était un fort bon cocher et parce qu'il méprisait les cris de madame la marquise; son cocher avait fini par la verser. C'étaient là d'assez fâcheux précédents; mais néanmoins, je résolus de tenter l'aventure.

Aller prendre les eaux de Vichy! ç'aurait été, en 1676, une prétention bien exorbitante pour un chétif écrivain; je ne sais trop même si les princes de la plume auraient osé se le permettre; mais grâce aux progrès de l'industrie, sans avoir ni gens ni équipage, chacun peut se passer aujourd'hui cette fantaisie de grand seigneur.

A quinze lieues de Moulins, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Paris, s'élève, sur la rive droite de l'Allier, une vieille et vilaine petite ville, qui a été fortifiée au moyen âge. Elle conserve encore deux grosses tours, debout à l'une de ses portes, quoique personne n'ait plus envie, je ne dis pas de la forcer, mais même d'y entrer : et certes elle mérite bien cet abandon, car elle n'a pas seulement eu l'esprit d'enfermer dans son enceinte les sources thermales qui en sont proches voisines. Mieux avisés, les bestiaux du Bourbonnais appréciaient ces eaux à toute leur valeur, depuis des temps immémoriaux. On raconte qu'au printemps, lorsque les vents du sud transportaient de l'autre côté de l'Allier les vapeurs salines des sources, les animaux errants dans la campagne traversaient la rivière à la nage pour venir s'abreuver à ces fontaines de Jouvence. La ville est restée là, toujours la même; mais les pauvres bestiaux seraient fort mal reçus s'ils se présentaient aux puits thermaux : les buveurs d'eau à deux jambes s'en sont à jamais emparés.

Pour préserver les principales sources (le Grand-Puits, la Grande-Grille, le Petit-Puits) des mélanges de la pluie bien plus encore que des entreprises des amateurs ruminants, on les a couvertes de vastes bâtiments qui forment un quadrilatère, grand à peu près comme la Bourse. Des arcades règnent tout autour. A droite, sont les bains des hommes; à gauche, ceux des femmes. Sous les deux façades se trouvent deux galeries analogues à celles de la rue de Rivoli, et qui servent de promenoirs durant les temps pluvieux; on va de l'une à l'autre par une galerie centrale où se prennent les cartes de bains, et que parcourt incessamment toute la population aquatique. A cinq cents pas du bâtiment thermal, et séparée de lui seulement par un beau jardin, jaillit la source de l'Hôpital. Celle-là est surmontée d'une légère toiture et entourée d'une grille. Deux grosses paysannes armées d'un gobelet en fer-blanc, emmanché d'un long bâton, sont occupées, durant toute la matinée, à puiser cette eau merveilleuse au fond du bassin, où il y a plus de gaz, et à remplir lestement les verres à anse que leur présente une foule empressée. L'entrée du vieux Vichy est à cent pas de là, et cent pas plus loin encore se trouve la source des Célestins.

Les buveurs d'eau se divisent en deux grandes factions, qui se distinguent par leur couleur, comme faisaient jadis les Grecs du Bas-Empire. Les goutteux, au lourd embonpoint, à la physionomie empourprée, se réunissent autour de la fontaine des Célestins; les bilieux, qui passent par toutes les nuances du jaune, affectionnent la source de l'Hôpital et celle de la Grande-Grille.

Les eaux de Vichy appartiennent à l'Etat. Affermées à un particulier jusqu'en 1841, elles ne rapportaient alors qu'un revenu fort minime. Depuis, elles ont été mises en régie, et leur produit s'est successivement élevé jusqu'à près de deux cent mille francs, toutes les dépenses d'exploitation défalquées.

Cet accroissement de bénéfices provient, en grande partie, des améliorations introduites dans le service. Par des travaux bien entendus, le débit des eaux a été augmenté, leur pureté assurée. Les cabinets de bains, construits dans un style monumental, mais dénués d'ornements, ont été décorés de la manière la plus élégante. Sur des parquets toujours bien cirés, repose une cymaise de faïence d'une riche couleur; des plaques de faïence blanche ou de porcelaine biscuit s'élèvent au-dessus; puis vient une plinthe en lave, couverte de délicieuses arabesques, dont les couleurs, passées au feu, forment un émail inaltérable; enfin, les murailles peintes à l'huile, d'une nuance tendre, sont encadrées par des filets élégamment enlacés. Une glace entourée d'un cadre sculpté, des tablettes de marbre, une large coquille où sont déposés les petits ustensiles nécessaires, des siéges d'acajou à fond de canne, complètent cet ameublement de petite maîtresse. J'oubliais ce qui est le plus joli. D'une boîte de porcelaine biscuit, gracieusement ornée de filigranes bleus, sortent trois robinets de cristal. Deux petits dauphins, offrant aux baigneurs leur queue complaisante, permettent de faire jaillir soi-même l'eau douce, froide ou chaude. Mais le robinet du milieu ne peut s'ouvrir qu'au moyen d'une clef : c'est le robinet de l'eau thermale, qu'il ne faut pas laisser à la disposition des malades imprudents, car les eaux de Vichy ne plaisantent point : on doit les couper au moins avec moitié d'eau douce; et malheur à qui veut en augmenter la dose! Moi qui vous parle, je m'étais cru assez robuste pour prendre, en cachette, l'eau thermale pure. Cela a fort bien été durant quelque temps; mais ensuite, elle a si bien agi sur mon système nerveux, je suis devenu si irritable, qu'à mon retour, je faisais l'effet d'un enfant changé en nourrice, et que j'ai perdu, en trois mois, la moitié des amis que j'avais amassés en vingt années.

La nappe liquide qui fournit cette eau précieuse s'étend sous toutes les campagnes environnantes; une douzaine de puits, forés dans un rayon de plusieurs lieues, en rendent témoignage. Mais le plus curieux de tous ces puits est celui qui a été percé, en 1843, auprès du parc, afin de faire concurrence aux bains du gouvernement. Pendant longtemps il est resté fermé par autorité de justice, car il avait diminué le rendement des anciennes sources; mais, cette année, j'en ai vu lever la bonde, et aussitôt l'eau a jailli, comme du vin de Champagne, en une gerbe pétillante de dix pieds de hauteur. Rien de plus merveilleux que ce *geyser* artificiel.

Tandis qu'au rez-de-chaussée de l'établissement on ne songe qu'à ses souffrances, au premier étage on s'occupe

uniquement de ses plaisirs. Un élégant salon, percé de neuf fenêtres, et flanqué de quatre autres salons plus petits, occupe toute la façade qui regarde le parc. On a trouvé cependant que cet espace n'était pas suffisant pour la foule élégante qui s'y pressait, et l'on a construit, en 1846, au-dessus de la galerie transversale, un nouveau salon, qui tombe à angles droits sur l'ancien; puis une vaste rotonde pour les concerts, puis un autre salon encore. Les meilleurs artistes ont contribué à la décoration de ces salles magnifiques, où règne, pour le plaisir public, M. Strauss, si connu des Parisiens. Là, obéissant comme un seul homme à son archet intelligent, une douzaine de musiciens font tourbillonner la ronde palpitante des valseurs; ou bien, entamant sur un mode plus grave un morceau de Félicien David, une ouverture de Rossini, ramènent un religieux silence où se croisaient un instant auparavant les conversations les plus animées. Quelquefois de grands artistes, passant par Vichy, y donnent des concerts. Les habitués ont conservé le souvenir des frères Dancla, de M. Batta, et surtout de Mme Sabatier-Gaveaux.

L'inauguration des nouveaux salons a laissé dans le pays les souvenirs les plus vifs. Permettez-moi de transcrire ici, par fragments, ce qu'un jeune buveur d'eau me racontait à ce sujet. En écoutant son récit, il me semblait assister à cette brillante fête, qui se renouvelle à peu près tous les ans, et c'est là le prodige que je veux essayer d'opérer au profit de ceux qui ne vont à Vichy qu'en imagination.

Il est sept heures du soir; l'air, rafraîchi par des orages récents, est imprégné de ces douces odeurs, qui font que c'est déjà un plaisir de respirer. Avant de monter au concert, débutons par faire un tour dans le parc. C'est, en petit, l'aspect des Tuileries, mais avec quelque chose de plus animé et de plus intime.

Ici, déjà commence la concurrence des *buveuses d'eau* et des dames de Cusset. Sans doute, celles-là ont pour elles l'aristocratie des manières et d'une toilette plus parisienne; mais les jeunes indigènes ont plus d'abandon, plus de fraîcheur et de vivacité. Lequel vaut le mieux?... Que le Ciel me préserve de prononcer entre des déesses!

L'imposante façade de l'établissement est dessinée par des verres de couleur. A l'entrée de la grande avenue, et tout autour de la place, s'alignent ou se croisent d'autres cordons de feu, mêlés de guirlandes de feuillage.

Montons les dalles en lave de l'escalier, embaumé par une profusion de fleurs. Voici d'abord un petit salon où, dans des armoires de Boulle, se trouvent mille curiosités ramassées par M. Strauss pendant ses pérégrinations artistiques. Voilà l'ancien salon; au delà, le salon vert; enfin, dans le lointain, la grande rotonde, qui rayonne comme un foyer de lumière.

Mais déjà tout est encombré par une foule compacte. Les derniers arrivés errent, comme des âmes en peine, dans le grand salon, d'où ils peuvent apercevoir les musiciens et entendre les morceaux d'ensemble, mais où ne parviendront assurément ni les délicieuses roulades de Mme Damoreau, ni même les charges favorites de M. Chaudesaigues. Un vieux monsieur, surtout, se distingue par son exaltation.

— Comment! s'écrie-t-il avec un désespoir grotesque, j'aurai fait vingt lieues dans les montagnes pour voir une pantomime!...

Au lieu de nous engouffrer dans cette fournaise brûlante, allons chercher une place au foyer des artistes. Il y fait sombre, car M. Strauss, redoutant le feu, n'a permis d'allumer que deux bougies. Assise dans un coin, Mme Damoreau, pour s'amuser, fredonne de merveilleux caprices; Pâque fait gronder son violoncelle, le jeune Bernardin tire de son violon quelqu'un de ces préludes aigus qui font courir un frisson par tout le corps; enfin, M. Chaudesaigues jette à la traverse de spirituelles plaisanteries, avec cet air innocent que vous lui connaissez. Mais voilà M. Strauss qui arrive d'un air affairé et radieux. Au rebours d'Alexandre, il n'a pas dormi depuis deux jours, car ses échafauds n'ont été entièrement enlevés que ce matin, ses derniers préparatifs n'ont été achevés que ce soir. Il a la fièvre, mais enfin son œuvre est complétée.

— Venez, dit-il, venez voir comment vous trouvez cela!

Et, en prononçant ces mots, il entr'ouvre la portière qui nous sépare de la rotonde.

Alors, du milieu du crépuscule où nous étions plongés, nous est apparue tout à coup, comme une vision du Paradis, cette salle éblouissante de lumière, de femmes et de fleurs, suivie de trois autres salons qui se confondent ensemble, et où les regards vont se perdre dans de lointaines perspectives de peintures, de glaces, de dorures, de lustres, de girandoles, telles qu'on n'en a jamais vu que dans les rêves magiques de l'Opéra. Au lever de ce rideau, pendant un instant, nous en avons littéralement oublié de respirer.

La rotonde, qui recevait ce baptême de feu, a seize mètres de diamètre sur dix de hauteur. Elle est percée de douze fenêtres superposées, sur deux rangs, entre lesquelles s'élancent d'élégants pilastres. Des peintures murales représentent des danseuses et des musiciens de tous les pays; la voûte est ornée des portraits des compositeurs les plus célèbres, au-dessous de chacun desquels se trouve un sujet pris dans son œuvre capitale. Toute cette décoration produit un effet charmant.

Autour de l'établissement des bains s'élèvent de nombreux hôtels et des maisons louées en garni, qui composent le nouveau Vichy... *Nouveau*, c'est assez dire, sans physionomie, sans caractère, et ressemblant parfaitement aux villages bourgeois des environs de Paris. Ce qui est, au contraire, toujours beau et toujours nouveau, ce sont les bois, les prairies, les montagnes lointaines, et surtout le Sichon, cette charmante rivière, au sujet de laquelle Mme de Sévigné écrivait: «Je crois que si on y regardait bien, on y trouverait encore des bergers de l'Astrée »

Tel est donc le lieu de la scène; et maintenant, pour donner une idée de la comédie qui s'y représente perpétuellement, j'emprunterai encore le récit adressé à Mme de Grignan, il y a quelque cent soixante années; car, sous l'influence des mêmes causes, les actions humaines demeurent toujours à peu près les mêmes.

«On va à six heures à la fontaine; tout le monde s'y trouve. On boit, et l'on fait une fort vilaine mine; car, imaginez-vous que ces eaux sont bouillantes, et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin, on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un : c'était aujourd'hui chez moi. Il est venu des demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. C'est ici où les bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des *dégognades*, où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien trouvée de mes eaux; j'en ai bu

douze verres ; elles m'ont un peu purgée, c'est tout ce qu'on désire. »

La seule chose qu'il y aurait à faire pour approprier ce récit aux habitudes de notre époque, ce serait de changer le nom des repas, d'y ajouter les plaisirs nouveaux du salon, et d'en retrancher les *dégognades* de la bourrée, car aujourd'hui cette fameuse danse a bien changé de caractère. Au son de la musette montagnarde, qui répète éternellement le même air, les danseurs et les danseuses se placent sur deux lignes, à peine séparées ; puis ils se mettent en branle, la tête basse, les bras pendants, le cavalier et la dame avançant et reculant du même mouvement, toujours à la même distance, et, pour toute diversité, traversant de temps à autre. Quelques galants, plus hardis ou plus encouragés, tiennent continuellement les mains de leurs danseuses, et les embrassent avant de les quitter ; mais tous, hommes ou femmes, conservent un silence et un sérieux imperturbables, comme s'ils accomplissaient, pour le salut de leur âme, quelque exercice religieux.

J'oubliais un autre trait caractéristique des mœurs actuelles : c'est que presque tous les buveurs d'eau mangent à table d'hôte. A dix heures du matin et à cinq heures, les nombreuses cloches des hôtels carillonnent avec une touchante unanimité. Chacun se place à table suivant son rang d'arrivée ; et, comme on conserve ses voisins pendant toute la durée du séjour, comme la connaissance se fait vite aux eaux, on a bientôt formé autour de soi une intimité véritable, quoique passagère. Heureux ceux que le sort a bien envoisinés ! malheureux ceux qu'environnent d'insignifiants bavards ! Comme Tantale, ils verront toujours fuir devant eux les piquantes causeries dont ils brûlent de s'approcher. Quelquefois cependant, sous un prétexte de froid ou de chaleur, il arrive qu'une dame change de place ; mais ce sont là des coups de tête fort rares, et qui deviennent pour tout l'hôtel le sujet d'interminables commentaires. Il faut bien l'avouer, en effet, l'esprit caqueteur et médisant de la province gagne jusqu'aux Parisiens qui habitent ces maisons désœuvrées ; car on ne regarde plus au choix des moyens, lorsqu'il s'agit de tuer cet affreux Antée, qui se relève sans cesse avec une nouvelle vigueur, l'ennui !

Les promenades aux environs de Vichy sont encore un grand moyen de distraction. De charmantes bourriques, coquettement enharnachées, transportent les buveurs d'eau à la montagne Saint-Amand, à la fabrique des Grivats, à la montagne Verte, et surtout aux Malavaux, car les Malavaux sont, cette année, la promenade à la mode. Pour les courses plus lointaines d'Effiat, de Randan (dont le château royal est gravé ci-dessus), de Momon, d'Hauterive, on prend des véhicules de toutes les formes; malheureusement, on ne saurait se procurer aucun de ces petits chevaux montagnards qui font le charme du Mont-Dore.

Mais c'est nous occuper trop longtemps des mœurs cosmopolites des buveurs d'eau ; il y a plus d'originalité, partant plus d'intérêt dans celles des indigènes. Les paysans bourbonnichons sont en général simples et honnêtes, mais en même temps intéressés et rusés. Ils conservent encore les naïves croyances de leurs pères et ne se permettraient pas d'imposer le joug à leurs bœufs un jour férié, car une telle infraction est toujours punie par le Seigneur. Les églises sont encombrées tous les dimanches; il est vrai qu'après l'office les cabarets ne le sont pas moins; car dans un pays où le vin est fort bon marché, le plaisir de boire est presque le seul que comprenne la classe pauvre. L'ignorance des villageois est remarquable et les rend accessibles aux plus absurdes superstitions. Des fantômes peuplent leurs ruines féodales ; à minuit *la chasse maligne* passe au-dessus de leur tête, avec des cris, des miaulements, des abois, des détonations. On raconte qu'un paysan, entendant cet ouragan infernal ébranler sa chaumière, s'écria, pour faire l'esprit fort : « *Gayère*, apporte-moi de ta chasse! » et qu'au même instant il vit avec épouvante un bras humain tout sanglant tomber à ses pieds, par la cheminée. A minuit, les loups garous, quittant la forme humaine, conduisent à travers la campagne des bandes hurlantes de loups. Malheur au villageois qui s'est oublié loin de sa demeure jusqu'à l'heure de leurs ébats! Quelquefois, cependant, on a vu le chef de cette assemblée diabolique, reconnaissant un de ceux qu'il aimait dans la vie ordinaire, le protéger et le renvoyer intact, en le faisant escorter par deux de ses loups, mais en lui recommandant bien *de ne pas se laisser tomber.*

Les follets sont encore une source de dangers pour ceux qui voyagent le soir ; souvent ils les attirent dans d'affreux précipices. Il est d'autres follets qui aiment les occupations de ménage. Ce sont eux qui soignent les bestiaux pendant la nuit et qui les rendent gras et lustrés, ou bien maigres et languissants, suivant qu'ils les ont pris en affection ou en haine. En tous cas, gardez-vous bien de les déranger dans leurs occupations, car ils se changeraient en flamme pour vous dévorer. Quand l'aube arrive, ils s'envolent en faisant claquer leur fouet dans les airs. Les fées sont également tour à tour bienfaisantes et pernicieuses. Certains jours sont spécialement soumis à leur influence, entre autres, le 1er mai. Lorsque les fées *rousinent*, c'est-à-dire lorsqu'elles balayent la rosée des prairies avec leurs robes flottantes, les vaches qui mangent l'herbe de ces prés ne donnent plus qu'un lait bleu et sans crème ; quelquefois même leur ventre se gonfle subitement comme un ballon, devient d'une dureté extraordinaire, et elles expirent en quelques heures, à moins que, pour ouvrir un passage aux gaz qui les étouffent, on ne leur donne un coup de couteau dans la panse, ce qui opère une sorte de ponction grossière. Si les fées soufflent en passant sur les vignes et sur les champs, les vendanges et les moissons tromperont assurément l'espoir du cultivateur. Heureusement elles craignent le bruit et la flamme, ce qui permet de les éloigner durant les nuits où leur puissance est le plus fatale. C'est alors qu'on peut voir, à la chute du jour, les paysans, réunis par troupes, jeter dans de grands feux du genêt et des bruyères, en poussant des cris aigus, tandis que les jeunes garçons, avec leurs larges chapeaux rabattus sur leurs yeux, et les jeunes filles, enveloppées dans leurs capes bleues, dansent en rond autour du brasier, dont ils font jaillir des milliers d'étincelles. Non loin de là, les chasseurs tirent force coups de fusil et les enfants font rouler des charrettes retentissantes.

Lorsque l'inclinaison des étoiles indique aux vieux bergers qu'il est minuit, le tapage et les danses cessent tout à coup, car à cette heure tous ceux qui se sont donnés au diable doivent être rendus au sabbat, et par conséquent, les récoltes n'ont plus rien à craindre de leur méchanceté. Chacun s'occupe alors de regagner son logis. On allume au brasier mourant de longues brandes de paille pour éclairer les sentiers difficiles, et ces flambeaux primitifs, répandus comme des follets dans les campagnes, apparaissent de temps en temps au-dessus des buissons, à la cime des coteaux, projetant au loin les ombres bizarres des vieux chênes et des rochers décharnés.

Voulez-vous savoir comment les mariages s'exécutent dans le Bourbonnais? Après avoir obtenu l'assentiment plus ou moins formel de la jeune fille, le garçon se rend à la veillée chez ses parents, accompagné d'un introducteur, qui porte à sa boutonnière un bouquet de sauge. A leur arrivée, on met la poêle au feu : si l'on y fricasse une simple omelette, c'est, hélas! bien mauvais signe. Si, au contraire, on fait frire des beignets, et surtout si l'on fait tenir au galant la queue de la poêle, il peut regarder sa demande comme agréée, et lui-même comme faisant désormais partie de la maison. Quant aux apports respectifs des conjoints, ce n'est point une affaire fort longue à régler. De bons bras et du courage sont la fortune du marié ; un lit, une armoire, une table, de la jeunesse et de la santé, composent toute la dot de l'épouse. Mais cela suffit ordinairement pour que le contentement habite au logis.

La veille des noces, le futur, accompagné du cornemusier ou du vielleur et de ses amis, va porter ses cadeaux à sa fiancée, et chercher la chemise qu'elle doit lui donner. La porte de la maison est fermée ; on y frappe avec le bourdon, en chantant en chœur :

Ouvrez, ouvrez la porte,
Françoise, ma mignonne,
De beaux cadeaux à vous présenter!
Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

Les filles, enfermées dans la maison, répondent :

— Moi, vous laisser entrer,
Je ne saurais le faire;
Mon père est en colère,
Ma mère est en tristesse.
Une fille d'aussi grand prix,
N'ouvre pas à ces heures-ci.

Ces chants bravent quelque peu les règles de l'art ; mais je préfère leur naïveté à la prétention de telles et telles romances, hurlées au Salon des eaux par certains amateurs, que le dessinateur du *Musée* a croqués d'après nature...

Les garçons insistent, en nommant tout ce qu'ils apportent : *des rubans, un mouchoir, une bague, un tablier, etc.* La fille est inflexible, jusqu'à ce qu'ils viennent à dire : *un beau garçon à vous présenter*. Les portes s'ouvrent alors, mais toutes les difficultés ne sont pas encore vaincues. La mariée est cachée sous un grand drap, avec plusieurs de ses compagnes. Si le futur ne met pas la main sur elle, il n'aura pas le droit de s'asseoir à ses côtés de toute la soirée, et Dieu sait à quelles railleries, à quels fâcheux pronostics il se verra exposé! Aussi, malgré leur simplicité rustique, les jeunes filles à qui le marié ne déplaît pas, savent-elles fort bien se cacher de manière à être reconnues.

Pendant la cérémonie des épousailles, le prêtre présente à la mariée un fuseau et une quenouille qu'elle doit suspendre à l'autel de la Vierge, comme si elle prenait ainsi l'engagement du travail et de la modestie. Au sortir de l'église, on apporte aux époux une écuelle de soupe, qu'il leur faut manger avec la même cuiller, car désormais tout doit être commun entre eux. Sans doute cette communauté ne sera pas exempte de chagrins; aussi le premier repas conjugal est-il ordinairement gâté par un perfide assaisonnement de poivre. En rentrant à la maison, la mariée est embrassée par tous les garçons.

Enfin on se met à table pour ne plus en sortir tant que dureront les provisions, tant que les tonneaux ne seront pas vides. La musette grogne perpétuellement ; la montagnarde et la bourrée se succèdent jusqu'à ce que les anciens tombent sous la table, jusqu'à ce que les jeunes filles aillent s'étendre sur la paille du grenier. Les garçons demeurent encore pour porter la rôtie aux mariés. On entre dans leur chambre, on les fait asseoir sur leur lit ; on les force à se laver les mains dans une passoire qui répand toute l'eau sur leurs draps ; on leur fait avaler une grande tasse de vin chaud sucré ; puis on les noircit de charbon, on leur souffle des plumes à la figure, on se livre enfin à toutes les folies de l'ivresse. Heureux quand le marié, qui a conservé sa force et sa raison, ne repousse pas par des voies de fait ces rudes souvenirs du moyen âge.

Le lendemain des noces, on plante un chou au sommet du toit; des jeunes gens, couronnés de paille et tenant une longue corde par ses extrémités, courent après les filles, les entortillent dans la corde, puis les entraînent sous le toit, où les gardiens du chou font pleuvoir sur elles des torrents d'eau.

Pendant ces tumultueux ébats, une scène non moins bruyante, mais plus douloureuse, se passe dans l'intérieur de la chaumière : ce sont les adieux de la mariée à ses parents. Comme c'est l'ordinaire chez les natures incultes, chacun met une sorte de luxe dans ses lamentations.



Chanteurs de romances au salon des eaux.

Les patois bourbonnais diffèrent singulièrement, suivant qu'on se rapproche des pays de la langue d'*oc* ou de la langue d'*oil*, mais ils tendent également à s'effacer sous l'influence du recrutement et de l'instruction primaire. C'est principalement dans les montagnes qu'ils se conservent encore : il en est de même des costumes et des usages particuliers à la province, car dans les villes et dans les campagnes environnantes, la multitude prend exemple sur les classes aisées, qui vont elles-mêmes chercher leur modèle à Paris.

P. GROLIER.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LA NICOTINE ET LE TABAC.

Le procès Bocarmé a mis en émoi la société entière, et spécialement les priseurs et les fumeurs.

On a appris avec épouvante que la nicotine, essence du tabac, était un poison tellement subtil, que la science, impuissante à le combattre, semblait incapable de le découvrir. Puis on s'est dit, en éloignant sa pipe et sa tabatière, qu'on s'inoculait lentement, par la bouche et par le nez, une mort d'autant plus certaine qu'elle prend le masque d'une habitude agréable.

Aux premières inquiétudes, M. Orfila s'est hâté de répondre par un savant Mémoire, qui est resté cacheté, à l'Académie des sciences, jusqu'au dénoûment du procès de Mons. Une fois M. de Bocarmé condamné, l'Académie a lu le Mémoire, et les conclusions en sont faites pour rassurer l'innocence et terrifier le crime.

S'il est malheureusement vrai que quelques gouttes de nicotine suffisent pour tuer un homme instantanément et sans remède, il est heureusement aussi vrai : 1° que la nicotine est très-difficile à extraire du tabac ; 2° que la science a des moyens sûrs de reconnaître l'empoisonnement par cette substance, et qu'à défaut de pouvoir sauver les victimes, elle saura du moins punir les coupables.

Quant aux alarmes des priseurs et des fumeurs, nous sommes de l'avis de M. Eugène Guinot, qui n'en fumera peut-être pas un cigare de moins. « Il faut environ deux quintaux de tabac pour produire quelques grammes de nicotine ; et le nez humain n'est pas un alambic où cette préparation chimique puisse s'opérer. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une drogue dont on peut tirer une substance si meurtrière ne saurait être tout à fait innocente. Pris à petites doses, le tabac, comme le café, est un poison lent, qui, pourtant, ne laisse pas que d'avoir quelques effets immédiats. Avant de s'en prendre au corps, il s'attaque à l'esprit. C'est un narcotique, un stupéfiant, qui endort l'intelligence, qui engourdit l'imagination. On s'apercevra certainement un jour de ces conséquences produites sur la masse des individus, depuis que l'usage de fumer est devenu à peu près général en France. Déjà on les a remarquées chez quelques hommes d'esprit, que l'abus du cigare a privés d'une partie de leurs moyens. Et quant à la foule, soyez sûrs que depuis que l'on fume tant chez nous, l'esprit ne court plus les rues aussi lestement qu'autrefois. »

L'histoire même du tabac, qui vient ici fort à propos, et sur laquelle un savant agriculteur, M. Nozahic, va nous donner de curieux renseignements, ne laissera pas de confirmer les prédictions assez tristes de notre confrère.

La plante du tabac, de la famille des solanées, a été découverte en l'an 1560, dans une des Antilles, l'île de Tabago, d'où elle tire son nom. Les habitants du Brésil et de la Floride l'appellent *pétum*. Le tabac est vivace dans son pays originaire et annuel en Europe. On sait qu'il fut introduit en France par Jean Nicot, ambassadeur français à la cour de Portugal, et soumis à l'impôt dès 1629.

On l'appela d'abord *nicotiane*, du nom de son importateur ; puis *herbe de la reine*, parce qu'à son retour en France, l'ambassadeur présenta la plante à Catherine de Médicis, laquelle y prit goût et l'accrédita ; on le nomma aussi *herbe du grand prieur*, enfin *herbe de Sainte-Croix*, du cardinal de ce nom, qui en envoya un échantillon en Italie.

Avant d'user de la poudre de Jean Nicot, Catherine de Médicis la soumit à l'examen d'Ambroise Paré. Celui-ci la déclara officiellement inoffensive ; mais Ruggieri, l'astrologue, y vit une invention satanique, et ce fut lui qui mit à la mode la fameuse allocution : *Dieu vous bénisse!* qu'il ne manquait jamais d'adresser aux priseurs.

Plus tard, Louis XIII interdit le tabac à Anne d'Autriche, qui n'en prenait qu'en cachette, à l'insu de son mari.

L'usage du tabac devint très-abusif vers le milieu du dix-septième siècle. Les médecins surtout cherchèrent par tous les moyens à s'opposer aux progrès que faisait la consommation. Urbain VIII lança une bulle d'excommunication contre toutes les personnes qui troubleraient l'office divin en usant de ce sternutatoire auquel on n'était pas habitué. ( Au lieu de tabatière, on portait alors dans sa poche une carotte et une râpe. )

Le sultan Amurat IV condamna les fumeurs à la mort. Les empereurs de Russie firent subir l'amputation du nez aux malheureux priseurs. En Suisse, l'indignation publique poursuivait les délinquants, et le sénat de Berne publia en 1661 un décalogue où le crime de fumer était défendu par Dieu même, comme le vol ou le meurtre. En Angleterre, le roi Jacques I^er^ fit publier en 1603 un édit qui disposait que « cette habitude dégoûtante à la vue, repoussante pour l'odorat, dangereuse pour le cerveau, malfaisante pour la poitrine, répand autour du fumeur des exhalaisons aussi infectes que si elles sortaient des antres infernaux. » En France même, à cette époque aussi, un édit royal défendait de fumer.

Le tabac, du reste, était fort cher en ce temps-là :

— Milord, disait Jacques I^er^ au duc de Buckingham, on m'assure que vous prisez...

— Sire, répondit le duc, je ne suis pas assez riche pour cela.

C'est le même Buckingham qui semait les diamants en dansant chez la reine de France.

Il n'y a pas longtemps encore, le Conseil d'Etat du Valais ( Suisse ) votait une loi qui défend de fumer, sous peine d'amende et même de la *prison*, à toute personne qui n'a pas atteint vingt ans.

Aujourd'hui même, en Italie, c'est la terreur qui empêche de fumer et de priser. Une bande de révolutionnaires, pour enlever au pape les produits de l'impôt du tabac, s'est mise à poursuivre, à menacer, voire à poignarder les honnêtes gens qui sortent le cigare à la bouche.

On emploie le tabac pour ranimer les noyés et les asphyxiés.

A l'extérieur, on en fait usage contre la vermine. A ce sujet, Murray rapporte l'histoire de trois enfants qui furent pris de vomissements et de vertiges, et qui moururent en vingt-quatre heures, au milieu des convulsions, pour avoir eu la tête frottée avec une préparation composée de tabac, dans l'espoir de les délivrer de la teigne.

Le duc de Saint-Simon raconte, dans ses Mémoires, l'anecdote suivante, qui eut lieu en 1697, et dont la victime fut le célèbre poëte latin, Santeuil :

« Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, qui aimait beaucoup Santeuil, le menait ordinairement aux Etats de cette province. Un soir, à l'un des soupers, on voulut pousser Santeuil de vin de Champagne, et, de gaieté en gaieté, on trouva *plaisant* de verser une tabatière pleine de tabac d'Espagne dans un grand verre de vin, et de le faire boire à Santeuil, *pour voir ce qui arriverait*. On ne fut pas longtemps à être éclairci : les vomissements et la fièvre le prirent ; en deux fois vingt-quatre heures, le malheureux expira dans des douleurs horribles. »

Depuis longtemps, l'usage du tabac est libre, sauf l'impôt, chez toutes les nations civilisées : — Dis-moi ce que tu rapportes, je te dirai ce que tu vaux.

Le tabac rapporte, en France, près de cent millions à l'Etat, tous frais déduits.

Ces bénéfices se réalisent sur environ 10 millions de kilogrammes :

1° De tabacs indigènes récoltés dans six départements,

qui sont achetés par l'administration, au prix d'environ........................ 8,400,000 fr.
2° Sur 10 millions de kilogrammes de tabacs en feuilles, achetés sur différents points du globe, pour le prix d'environ. 12,000,000
3° De 350 mille kilogrammes de cigares, valant........................ 8,000,000

28,400,000 fr.

On peut ajouter 4 millions de frais de fabrication, et on aura le total de la somme dépensée par l'administration pour faire le bénéfice duquel nous venons de parler.

L'administration dirige dix manufactures, où elle emploie plus de 7,000 ouvriers, cinq machines à vapeur et deux moteurs hydrauliques, représentant une force de 220 chevaux mécaniques. La valeur de son matériel peut être estimée à environ 13 millions, et celle de ses immeubles à 2 millions 500,000 fr.

Là-dessus, souvenez-vous que Fontenelle consommait encore plus de tabac que de café, deux poisons si lents, qu'il en usa et abusa jusqu'à devenir centenaire... Et si ce fait vous rassure plus que les précédents ne vous ont effrayé, puisez à pleines mains dans votre tabatière ou votre porte-cigare, et nous vous dirons, comme Ruggieri : *Dieu vous bénisse !*

Cependant prenez garde à la source où vous faites votre provision ; car on vient de surprendre et de fermer à Paris, en un seul jour, cent bureaux, dit-on, où l'on vendait, en guise de tabac, de la poudrette humectée d'un peu d'urine. — Simple avis aux priseurs !

## L'EXPOSITION DE LONDRES (1).

Depuis l'arrivée des tapisseries des Gobelins, des porcelaines de Sèvres, des tapis d'Aubusson, des soieries lyonnaises, des meubles de nos faubourgs, des métaux ciselés de MM. Odiot, Froment-Meurice, Vittoz, etc., la supériorité française, dans les industries d'art, ne souffre plus un doute, même aux yeux des Anglais. Ceux-ci n'en conviennent pas ouvertement, mais ils trahissent leur opinion en achetant les ouvrages de nos artistes. Quelques-uns se dédommagent par une plaisanterie assez spécieuse :

— Chose étrange ! disent-ils, la France ne parle que d'améliorer le sort des classes laborieuses, et elle n'excelle qu'à vêtir, à loger et à meubler les classes riches ! Ses orateurs tonnent contre la misère, et tous ses ouvriers se mettent au service du luxe !... Nous faisons ici le contraire ; nous perfectionnons les objets de première nécessité, et nous sommes les véritables philanthropes !

— Philanthropes, soit ! répondrons-nous à John Bull ; mais le pain est encore moins cher à Paris qu'à Londres. La charité donne en France trois millions par jour à la pauvreté. Nos plus misérables galetas sont des palais à côté des bouges de Saint-Gilles, et nos ouvriers du luxe seraient heureux comme vos lords, s'ils n'avaient, au lieu du spleen, la maladie chronique des révolutions. Qu'ils s'en guérissent une bonne fois, et ils n'auront plus à envier votre calicot à quatre sous le mètre !

L'évidente prééminence des objets d'art français amènera une révolution dans le programme du jury. Nous gageons qu'on supprimera le concours international et le grand prix annoncé pour le plus beau produit de toute l'exposition. Chaque nation aura seulement ses prix particuliers. Les journaux de Londres appuient déjà cette proposition, sous prétexte de désintéressement fraternel.

Nos lecteurs jugeront de la richesse, du goût et de la perfection de l'orfévrerie française exposée à Londres, par notre gravure des admirables ouvrages de M. Odiot : un grand vase d'argent représentant le triomphe d'Amphitrite ; un candélabre-surtout, à vingt lumières ; une soupière et une casserole, ennoblies par la délicatesse de leurs attributs.

(1) Voyez mars, mai et juin derniers.

Reprenons maintenant nos flâneries, avec nos cicérones, à travers les curiosités du Palais de Cristal.

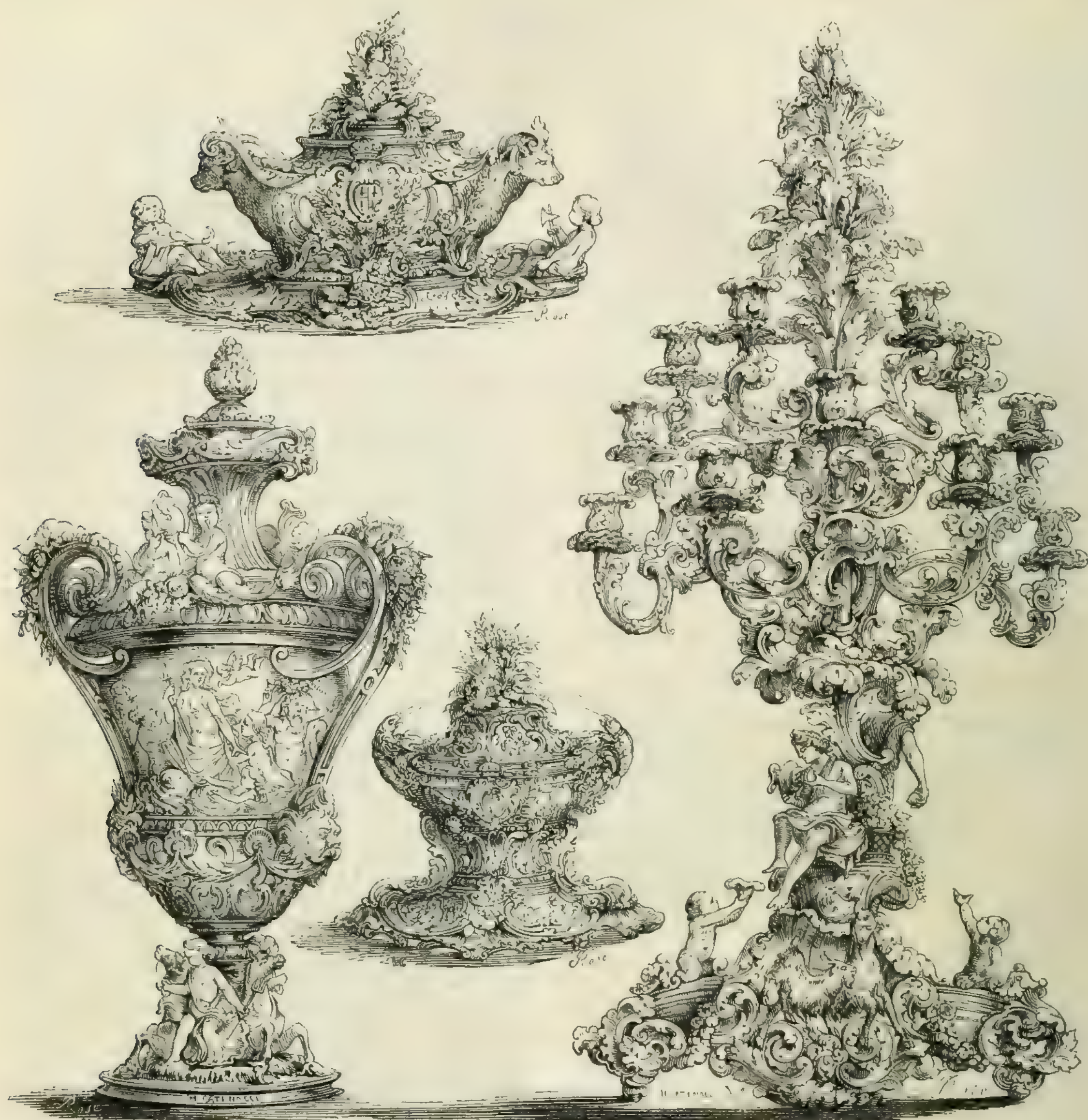
— Le diamant du Kohi-noor n'est pas au bout de ses exploits. On l'a fait valoir par un nouvel arrangement ; on lui a prêté un bec de gaz qui met en évidence tout son éclat. On lui a fait une petite chambre à part, et toutes les femmes se pressent pour y être admises par un bout et ressortir par l'autre. Vous n'imagineriez pas combien de précautions on a prises pour que ce diamant, parfaitement inutile, ne soit pas dérobé. Il est placé sous un cylindre de verre, lequel est entouré d'une cage dorée qui le met à une distance d'un mètre au moins des visiteurs. Mais ce n'est pas encore assez : un mécanisme ingénieux est pratiqué sous le support, et, au moindre contact d'une main sacrilége, le diamant fuirait épouvanté à plusieurs mètres sous terre, et une trappe de fer viendrait s'interposer entre le ravisseur et le fugitif.

— Une autre merveille de mécanique figure dans l'exposition de Suisse. Armez-vous du microscope, car à l'œil nu vous reconnaîtriez à peine sa forme extérieure. Ce chef-d'œuvre d'exécution, c'est un pistolet d'à peine deux millimètres de long, et dont ce tiret — représente assez bien les dimensions. Ce pistolet est parfait, il est à canon tordu ; son chien peut s'abattre sur la lumière, sa gâchette fait jouer son ressort. C'est une arme de guerre complète ; qu'on lui fabrique des capsules, des balles et de la poudre, il remplira toutes ses fonctions actives, comme un canon de quarante-huit. On peut être convaincu, dit M. Dussard, que l'auteur de ce pistolet, M. Audemars, du canton de Vaud, jeune homme de vingt-sept ans, ne se grise jamais ; on peut être aussi assuré que jamais sa femme ni ses enfants ne le contrarient, car il ne faut pas que sa main tremble pour accomplir ses petits prodiges.

— A côté de ce pistolet se trouve un porte-crayon qui contient une montre dont la face a la dimension d'une lentille. Elle marche trente heures ; elle donne, sur un deuxième cadran, les jours et les quantièmes. Elle est très-solide, et le mouvement a de la profondeur. Où s'arrêtera la science ?

— M. Texier nous signale trois ou quatre industriels qui ont le privilége d'attirer la foule oisive : d'abord un papetier anglais qui a exposé une machine à fabriquer des enveloppes de lettres dont les rouages fonctionnent depuis le matin jusqu'au soir ; en une seconde, la feuille de papier est taillée, pliée et gommée. Cet homme doit fabriquer cent mille enveloppes par jour ; du reste, il les distribue au public avec une générosité qui n'est surpassée que par la magnificence d'un marchand de chocolat, lequel emploie son temps à faire des tablettes et des pastilles, et à offrir gratis ces produits aux dames et aux messieurs qui consentent à accepter l'adresse imprimée de sa maison. Cette réclame à la vanille obtient le plus grand succès. Il y a aussi un fabricant d'aiguilles et d'épingles qui s'empresse de donner à tous les passants un échantillon de son industrie. Le *puff* n'a jamais été à pareille fête, et il faut dire que c'est surtout dans la partie réservée à l'exhibition anglaise qu'il prend ses coudées franches. Le piano à cent francs excite également la curiosité du *high life*. Ce bienheureux piano en bois de chêne, sur le clavier duquel tapottent en passant les doigts aristocratiques, apparaît aux insulaires comme la merveille des merveilles. On va même jusqu'à prétendre que c'est à ce meuble bruyant que sera adjugé le grand prix d'un million (si ce prix est maintenu, contre nos prévisions ci-dessus). Les paris sont ouverts, et l'on dit que des milliers de guinées sont déjà engagées. Quant à moi, ajoute le spirituel correspondant, je me demande ce que nous allons devenir le jour où le piano à cent francs va faire irruption sur le continent. Entendez-vous d'ici les artistes de la loge, de l'antichambre et du salon ? Quel vacarme de romances ! quel déluge de notes à tous les étages ! Le règne de l'arpége est décidément arrivé, Pianopolis s'étendra jusqu'au désert.

— S'il faut en croire le même chroniqueur, un des plus magnifiques acheteurs de l'exposition est le duc de Nor-



Exposition de Londres. Candélabre-surtout et vases de M. Odiot.

thumberland, ce possesseur d'une des plus belles galeries de tableaux de l'Europe, cet amateur positif, qui, désespéré de ne pouvoir trouver dans l'univers un tableau qui valût seulement un ou deux millions, a pris l'héroïque parti de faire magnifiquement encadrer dans son salon, au milieu des œuvres des maîtres, et à la place d'honneur, une *bank-note* de cent mille livres sterling (deux millions cinq cent mille francs).

— A propos de positif, l'affaire de l'exposition a repris en hausse, depuis les entrées à un schelling par tête. Grâce aux trains de plaisir et aux avalanches de curieux qui arrivent de tous les comtés anglais, le Palais de Cristal a reçu, la semaine dernière, environ soixante mille visiteurs par jour; et la recette s'élève, à l'heure qu'il est, à 300,000 livres sterling (sept millions 500 mille francs).

— Revenons de Londres à Paris pour signaler et avertir un talent nouveau, plein de jeunesse, de grâce et de gaieté, qui vient de se produire au Gymnase, dans le franc succès de la *Dame aux trois couleurs*, avec un maître du genre, M. Charles Desnoyer, pour collaborateur et pour parrain. Nous regrettons de ne pouvoir analyser ici l'œuvre spirituelle, charmante, mais un peu trop vive, de MM. Desnoyer et Raymond; mais, après avoir prédit un brillant avenir à ce dernier, nous pouvons le lui garantir aujourd'hui, s'il veut bien appliquer sa verve (et c'est là notre avertissement) à des sujets que puisse encourager le *Musée des Familles*. PITRE-CHEVALIER.

## ENIGME SCIENTIFIQUE.

Quels sont les navires qui ont peur de l'eau, qui gagnent des victoires sans armes de guerre, qui voyagent sans rames ni voiles, avec un seul homme pour équipage, et qui font cependant près de cent lieues à l'heure ?

Paris 1851. — Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# ÉPISODES D'AUSTERLITZ (1).



Un coin du champ de bataille d'Austerlitz. *Le Vieux chêne.* État actuel. Dessin de Louis Marvy.

La veille de cette bataille des trois Empereurs, Napoléon, voulant juger l'effet de sa proclamation (2), se rend le soir, à pied, dans tous les bivouacs, pour les visiter incognito ; mais à peine y est-il arrivé qu'il est reconnu par les soldats. Les premiers s'imaginent, pour éclairer sa marche, de rouler la paille sur laquelle ils couchaient, et de l'attacher, comme un flambeau, au bout de leurs baïonnettes. De proche en proche, tous les bivouacs imitent cet exemple, et près de cinquante mille fanaux ainsi allumés montrent à l'Empereur son armée debout devant lui. Tandis que ces flambeaux s'agitaient dans l'air, d'enthousiastes acclamations accueillaient Napoléon sur son passage.

(1) Cet article et cette gravure sont deux curiosités posthumes. L'article fait partie des manuscrits acquis par le *Musée des Familles*, peu de temps avant la mort de son illustre collaborateur Frédéric Soulié ; et la gravure est un des derniers chefs-d'œuvre, acquis aussi par le *Musée*, du crayon si regrettable de Louis Marvy. Nous en avons plusieurs autres à publier.

(2) Il y disait à ses soldats : « Si la victoire était un instant indécise, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups. »

Un des plus vieux grenadiers s'approche de lui, et lui dit, en faisant allusion à sa proclamation : — Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Ce sera notre bouquet ! s'écrie-t-on de tous côtés.

Lorsque l'Empereur rentra à la mauvaise cabane de paille que ses grenadiers lui avaient construite au pied d'un vieux chêne (1), il dit aux généraux qui l'entouraient : — Messieurs, voilà la plus belle soirée de ma vie !

Le lendemain, en pleine bataille, voyant les cavaliers de la garde française culbuter la garde impériale russe, sa digne rivale, la garde à pied de Napoléon s'impatiente et murmure. Quatre fois elle demande à grands cris à se porter en avant ; mais l'Empereur la maintient, et, malgré leur amour, les grenadiers le maudissent alors. — Il n'y a jamais rien pour nous ! s'écrie un vieux soldat en pleurant de rage et en jetant son fusil.

— Vous êtes trop gourmands, lui répond l'Empereur.

Cependant, des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie contemplent la défaite de leur vaillante garde. Ils tentent de la faire secourir ; mais le corps entier se trouvait à ce moment dans un bas fond, acculé à un lac qu'il passait en tumulte sur la glace. L'Empereur s'y porte avec vingt pièces de canon. — Faut-il les mitrailler ? demande Berthier. — Il faut les anéantir ! répond l'Empereur. Et aussitôt, d'après son ordre, les canons, au lieu d'être dirigés sur les troupes, sont pointés sur la glace ; ils la brisent par larges glaçons où des compagnies entières flottent un moment et s'abîment ensuite. Dix mille hommes périssent ainsi sous la colère française.

On sait comment l'Empereur apprit le résultat de sa victoire à la Grande-Armée : « Soldats, je suis content de vous ; etc !... »

Quelques jours après, il passa la revue de toutes les divisions de son armée. A chacune il témoigna sa satisfaction de sa brillante conduite. Enfin, à la revue de la division Vandamme, il arrive devant le front du premier bataillon du 4^me^ de ligne, qui avait ployé un moment sous l'effort de la garde russe. Il s'arrête, son visage se rembrunit, il parcourt la ligne d'un coup d'œil irrité, et tout à coup il s'écrie brusquement : « Soldats, qu'avez-« vous fait de l'aigle que je vous ai donnée ? Vous m'aviez « juré de la défendre jusqu'à la mort ! » Un silence profond répond seul à cette vive interpellation. Cependant le major du régiment s'avance : — Sire, dit-il, le porte-drapeau a été tué au moment de la charge ; immédiatement après, on nous a ordonné un mouvement sur la droite, et ce n'est qu'alors que nous nous sommes aperçus que notre drapeau avait disparu. — Et qu'avez-vous fait alors sans drapeau ? reprend l'Empereur avec sévérité. — Sire, ajoute le major, nous avons été chercher ceux-ci, pour prier votre Majesté de nous rendre une aigle en échange ! Et deux grenadiers s'avancent, portant chacun un drapeau enlevé à des régiments russes. L'Empereur les considère et semble hésiter un moment. Enfin il s'adresse au régiment : — Soldats, jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ? — Nous le jurons ! répond le régiment entier. — Jurez-vous, reprend l'Empereur, que vous seriez tous morts pour la reprendre, si vous l'aviez su ? — Nous le jurons ! répond encore le régiment. — Et vous garderez celle que je vous donnerai ? car un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu !... Des cris tumultueux répondent encore...; c'est un serment solennel et terrible à la fois. — Eh bien ! dit l'Empereur en souriant, je prends vos drapeaux et je vous rendrai votre aigle.

En toute autre occasion, la conduite de ce corps eût été de la gloire ; à Austerlitz, ce fut à peine une excuse.

Feu FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(1) Voyez le tronc qui s'élève à droite de la gravure.

---

# AU BORD DE LA MER (1).

## QUATRIÈME PROMENADE. BAPTÊME D'UNE BARQUE.

### I. PETITESSES HUMAINES.

Dans presque tous les livres écrits sous prétexte de philosophie ou d'histoire naturelle (2), on lit sur la prééminence de l'homme ces phrases singulièrement emphatiques : — L'homme est le chef-d'œuvre de la nature. — Les animaux le reconnaissent pour leur roi, dit Buffon. — Tout a été si bien fait pour l'homme, dit Bernardin de Saint-Pierre, que toutes les plantes odoriférantes sont peu élevées, etc.

Je ne m'appesantirai pas sur cette circonstance, que si un loup ou un tigre rencontre son roi sur le soir, il se jette dessus et le mange. — Je ne parlerai ni des acacias sous lesquels j'écris ces lignes, ni de la clématite qui retombe en gerbes de la cime d'un vernis du Japon, du haut duquel, agitée par la brise du soir, elle secoue ses parfums enivrants. Je ferai seulement observer que l'homme lui-même, quand il parle avec tant d'orgueil de son espèce, met

(1) Voyez septembre, novembre et janvier derniers. Les *Promenades au bord de la mer* peuvent toutefois se lire séparément, chacune formant un tableau et une histoire à part.

(2) L'auteur entend critiquer ici les philosophes profanes qui exaltent l'orgueil terrestre de l'homme, et non les philosophes religieux, qui, l'envisageant du côté de l'âme, traitent de sa véritable grandeur et de ses destinées immortelles. On comprendra de reste ses intentions en lisant son piquant article jusqu'au bout. Nous le recommandons spécialement aux dames qui avaient trouvé un peu verte la dernière boutade de M. Alphonse Karr contre les femmes, à propos des baigneuses du Havre. Elles verront que c'est le tour des hommes cette fois-ci, et que la vanité du sexe fort n'est pas plus épargnée que la coquetterie du beau sexe par la férule impartiale de notre spirituel collaborateur. (*Note de la réduction.*)

beaucoup de restrictions, et n'accorde pas cette royauté à tous les hommes sans exception. Chacun, en disant cela de tous les hommes, ne le dit et ne le pense en réalité que de lui-même.—Faites parler les gens, et vous verrez. Vous savez ce qu'est l'homme : — le roi de la nature, etc. ; maintenant demandez ce que c'est que le nègre.

— Le nègre est une espèce inférieure, l'anneau entre le singe et l'homme, une sorte de brute, née pour être esclave de la race blanche.

— Très-bien ; alors le chef-d'œuvre, le roi en question, dont nous parlions tout à l'heure, ne doit plus s'entendre que des blancs.— Très-bien ; écoutez maintenant un Français : —Le Français est le peuple le plus spirituel, le plus élégant, le plus brave du monde !

Mieux encore ; écoutez toujours : — Chaque province, chaque ville dont on n'est pas a quelque mauvaise réputation proverbiale. Du temps de Ménage, on disait dans l'Anjou que Judas Iscariote était né à Sablé, et là-dessus on avait fait ce vers latin :

Perfidus ille Judas, Sabloliensis erat.

Les Bretons disent, au contraire, qu'il est né en Normandie, entre Rouen et Caen, ce qui est constaté par une chanson :

Judas était Normand,
Tout le monde le dit;
Entre Caen et Rouen
Ce malheureux naquit.
Il vendit son Seigneur pour trente marcs comptants.
Au diable soient tous les Normands!

— Le Champenois est un peu bête, le Picard est entêté, le Gascon hâbleur, le Normand aime la chicane. Tout ceci ne s'arrange pas très-bien avec la majesté royale ; donc l'homme qui est, en effet, « le roi de la nature », c'est l'habitant de la ville où vous demeurez; de Paris, je suppose... Ecoutez, en effet, le Parisien parler de la province !... Mais interrogeons-le seulement sur les divers quartiers de la capitale : — Monsieur un tel est raide, gourmé, fier de ses parchemins : il est du faubourg Saint-Germain ; — celui-ci est lourd et avide : c'est un marchand de la rue Saint-Denis ; — cet autre est méthodique, rangé, mesquin : c'est un bourgeois du Marais. — C'est donc dans votre quartier qu'habite l'homme-type, l'homme roi de la nature. — Où demeurez-vous? — A la Chaussée-d'Antin. — On en dit bien quelque-chose au faubourg Saint-Germain ; mais c'est égal, parlons un peu de vos voisins : — Cette femme qui sort en voiture? — Elle est coquette, et plus que coquette. — Cet homme qui la salue ? — C'est un fat. — Celui qui passe près de nous? — Un intrigant. —Celui-ci? — Un voleur. — Celui-là ? — Un lâche. — Cet autre? — Un espion. — Arrêtons-nous ; je vois bien que c'est dans votre famille que nous devons chercher... Mais non; votre cousin est, dites-vous, un avare sordide ; votre oncle a ruiné la famille par ses prodigalités. Il ne reste plus que votre ami; parlez-moi de votre ami? — Oh ! mon ami, charmant garçon, cœur d'or ! il a bien quelques défauts; mais qui n'en a pas? — Et alors vous vous parez de vôtre ami et de votre amitié. Vous dites du bien de votre ami, non pas pour qu'on croie ce bien que vous dites de lui, mais pour que l'on admire comme vous dites du bien de votre ami. Mais si l'on semble prendre le change, si l'attention semble vous quitter pour l'ami en question, vous ajoutez : — Ce pauvre garçon ! il a quatre dents de moins, ça me fait bien de la peine ! — ou : c'est un excellent cœur, mais une si mauvaise tête ! si je n'étais pas là !... En un mot, vous ne cessez pas la conversation sur votre ami, sans vous être placé au-dessus de lui, et bénéficier pour vous-même de tout le magnifique éloge que vous en avez fait.

Donc, j'en voulais venir à ceci, que, neuf fois sur dix, lorsqu'un homme vous dit avec majesté que « l'homme est le chef-d'œuvre de la nature, le roi de la création », c'est précisément de lui-même et seulement de sa personne qu'il prétend parler. Vous n'avez qu'à lui faire dire ce qu'il pense de tous les autres hommes, ou par grands groupes, ou un à un, vous verrez qu'il ne les trouve ni rois, ni chefs-d'œuvre, ni rien de toutes ces belles choses.

### II. OU L'HOMME EST GRAND.

Pour moi, c'est surtout quand je suis au bord de la mer que je crois à la royauté de l'homme, et que je reconnais sa grandeur. Quand je vois un navire sortir du port, sans autre guide qu'une aiguille qui lui dira de quel côté est le nord, et des hommes, pendant plusieurs mois ne voyant que la mer et le ciel, braver les colères du vent et des mers, je ressens pour les marins un sentiment de respect et de vénération que je n'éprouve pas pour les autres hommes. Une seule chose me fâche un peu quelquefois, c'est de penser que ces dangers si audacieusement bravés, si bravement surmontés, n'ont pour but que de gagner de l'argent, d'aller chercher du sucre et du café, qui seront vendus par l'épicier du coin de votre rue ; en un mot, que c'est de l'épicerie, de l'épicerie dangereuse, de l'épicerie héroïque, mais cependant de l'épicerie !

Néanmoins, l'homme allant ainsi d'un monde à un autre, à travers les mers, semble roi d'Europe par droit de naissance, et d'Amérique par droit de conquête faite sur la nature. Aussi nos pêcheurs sont fiers, fiers d'être marins. Le paysan devient riche, propriétaire, conseiller municipal, maire, marguillier ; le pêcheur n'est jamais que pêcheur et pauvre ; mais il n'en est pas humilié ; il ne se croit pas de la même espèce que les autres hommes, et n'envie pas plus le sort du paysan ou du bourgeois qui passe ses jours dans l'opulence, qu'il n'envie le dîner de la chèvre qui broute l'herbe salée de la falaise. Il sait qu'il a sa richesse à lui, et cette richesse, il ne la changerait contre rien au monde. D'abord il est libre, indépendant, ne reconnaissant de puissances que de ces puissances nécessaires, indiscutables, le vent, l'orage, la marée !

Après la dernière révolution, — février 1848, — j'allai voir mes amis les pêcheurs d'Etretat. Je demandai à l'un d'eux ce qu'il pensait des événements alors récents.— Monsieur Alphonse, me dit-il, en me montrant, les deux bras étendus, la mer verte, calme et immense, qu'est-ce que ça nous fait?...

Puis, après un silence de quelques instants : — Après tout, nous ne savons pas bien ce qui se passe ; on nous a dit qu'on allait devenir tous frères; mais vous savez, monsieur Alphonse, nous n'avons pas attendu ça à Etretat. On a bien affiché des papiers; mais, vous savez, nous ne savons pas lire... Il y a l'aubergiste qui parle ; mais vous savez..., on ne l'écoute pas...

En effet, on peut comprendre combien la terre intéresse peu le pêcheur des côtes, et combien il se sent riche sur la mer. — Ce champ qu'il traverse est à M. Chaussée ; celui qu'il va traverser est à M. Thieullent. — Il coupe une poignée d'herbe... Halte-là ! c'est l'herbe de M. Paul Fré-

mont! Un lapin sort d'un terrier, il veut le poursuivre... —Tout beau! c'est sur la terre de M. Delahaye; le lapin est à M. Delahaye. Un doux parfum s'exhale d'une haie d'aubépine, il en cueille une branche pour sa fiancée...— Ne vous gênez pas, lui crie une voix de l'autre côté de la haie, arrachez ma *sève d'épine.* Il a soif, il passe sous un pommier, il cueille une de ces pommes vermeilles que leur poids, en inclinant les branches rugueuses et moussues du pommier, fait descendre jusqu'à sa bouche : un dogue s'élance et veut le mordre; il est dans la cour de Pierre Acher. Partout où il pose le pied il est sur la propriété de quelqu'un ; rien n'est à lui ; ce n'est que par tolérance qu'on le laisse faire quelques pas... Mais le voici en face de la mer! il regarde l'Océan, deux fois grand comme la terre!... L'Océan est à lui tout entier, avec tous ses trésors...; il suffit d'être plus brave et plus adroit pour récolter cette riche moisson, semée pour lui de toute éternité!... Les sillons que chacun trace sur la mer s'effacent derrière lui et ne lui appartiennent pas; personne n'élève de murs, ne plante de haie, l'agent voyer n'y met pas de bornes. Le plus riche propriétaire sur la terre a des murs, des limites, des voisins; le plus pauvre pêcheur a toute la mer à lui! aussi avec quelle ardeur, quelle joie, et quelle fierté, il recommence chaque jour à tracer sur l'Océan, avec la quille de son canot, ce sillon toujours refermé et toujours fécond!... Comme il s'étonne qu'on fasse un autre état, et comme il croit aisément toute niaiserie, toute stupidité qu'il vous plaira de lui raconter relativement à un berger, à un *berquer*, c'est le mot générique qu'il emploie le plus volontiers pour parler de l'homme qui travaille à la terre. Dans les intervalles qu'il doit passer à terre, regardez-le : il se couche sur l'herbe, regarde la mer, parle de la mer. Il ne connaît guère ni une plante, ni une fleur ; jamais vous ne verrez un pêcheur à assis à terre tourner le dos à la mer; toujours il la regarde et l'étudie ; il ne parle pas volontiers d'autre chose, mais de quoi qu'il parle, ne craignez pas de distraire son attention, il suit des yeux ce navire qui vient du large, et, de sa marche et de la disposition de sa voilure, il juge du vent qui souffle au détour de la Hève, là où ses regards ne peuvent porter. Ces grandes mouettes lui indiquent quelle marche suivent les petits poissons que poursuivent les maquereaux sous l'eau, tandis que les mouettes les chassent au-dessus. Les nuances de la mer, celles du ciel, tout lui parle ; c'est un livre sans cesse ouvert qu'il lit sans cesse.

Il y a, à propos d'autres livres, des idolâtres qui affectent de lire toujours les mêmes ouvrages. Passerat avait lu quarante fois Plaute : Mme Dacier avait lu deux cents fois Aristophane; Alfonse le Sage, roi de Castille, avait lu quatorze fois toute la Bible avec les commentaires ; on cite un iman qui avait lu sept mille fois le Coran. Il y a des gens qui prétendent qu'ils emportent partout et lisent sans cesse *leur* Horace ; c'est bien peu de chose auprès de nos pêcheurs, qui ne détournent jamais les yeux de leur beau livre! — Les jeunes y épèlent, les vieux y lisent; livre sans fin, sans monotonie ; livre qu'on lit toujours sans l'avoir jamais lu !

### III. UN ESPRIT FORT.

Aujourd'hui, tous les pêcheurs sont réunis autour d'un canot, et ce canot est le sujet de toutes les conversations. C'est un canot neuf, il n'a pas encore été mis sur la mer ; personne d'ailleurs n'aurait consenti à le monter, il n'est pas baptisé. Le baptême se fera dans une demi-heure. On examine le canot dans tous ses détails. Chacun exprime et discute son opinion. Pour un pêcheur, un canot a toute l'importance qu'a un cheval pour le cavalier arabe. — Le canot a-t-il ou n'a-t-il pas assez de *bau* (de largeur aux épaules), et son maître-bau (sa plus grande largeur) est-il bien placé? Aura-t-il de la marche? ira-t-il mieux à la voile ou à l'aviron? il est cloué et rivé en cuivre. — *Il est comme cousu*, dit un pêcheur. — C'est un petit bateau à pendre dans une église, dit un autre qui revient du banc de Terre-Neuve et qu'à cause de cela on appelle le *banquier*. Généralement, sauf quelques critiques de détail, le canot est approuvé, on déclare que celui qui l'a construit n'est pas un berger. Mais les cloches de l'église commencent à sonner, le curé va descendre. A-t-on tout préparé? le canot est voilé comme s'il était sur la mer. On a eu soin de réunir tous les agrès, jusqu'aux avirons, à l'ancre et au câble. Si quelque chose échappait à la bénédiction divine, c'est par là que l'embarcation périrait, comme Achille par son talon.

Deux jours auparavant j'avais fait une lâcheté, car c'est à moi que le canot appartient. *Une dame* avait désiré être marraine du canot. J'avais cédé à ce désir malgré quelque répugnance, car d'ordinaire j'ai toujours pris mes



M. Anthime, l'homme aux ichthyosaurus.

compères et mes commères parmi les pêcheurs. Une concession en avait amené une autre : j'avais voulu d'abord lui donner un marin pour compère, mais on avait assez mal dissimulé quelque répugnance, et on avait prétexté le désir d'être agréable à M. Anthime, l'homme aux ichthyosaurus, et j'allai lui en faire la proposition. Je ne le trouvai pas chez lui, et il vint me voir le soir; il y avait chez moi trois ou quatre personnes, et entre autres la commère désignée. J'expliquai à M. Anthime le but de ma visite. Il parut offensé et son nez devint cramoisi.

— En sommes-nous donc encore à ces momeries, me dit cet esprit fort, et l'empire de la superstition ne pourra-t-il jamais être détruit? Est-ce bien vous, monsieur Stephen, qui

devriez encourager par votre exemple de pareilles pratiques, et faire semblant de croire que quelques paroles prononcées par un prêtre pourront assurer les quelques planches sur lesquelles vous voulez vous confier aux hasards de la mer, contre la foudre et le vent et les vagues?

On s'était rassemblé autour du savant, et l'attention de l'auditoire l'animant, il continua sur ce ton et pérora pendant une bonne demi-heure contre les pratiques religieuses, les empiétements du clergé et la superstition, etc.

Quand je pensai le discours fini, j'essayai de lui répondre.—Mon cher monsieur, lui dis-je, ces gens-ci croient que le Dieu qui a fait la mer et qui lui a imposé ses limites s'est réservé sur elle quelque puissance, et qu'il peut à son gré exciter ou apaiser la tempête. Quelle preuve pourriez-vous donner du contraire, vous autres savants qui passez votre vie à prendre des effets pour des causes, et qui n'avez pas encore pu expliquer d'une façon satisfaisante le phénomène de la marée que vous attribuez à l'influence de la lune à cause de la coïncidence des phases de cette planète avec l'élévation et l'abaissement des eaux, sans prendre la peine de résoudre cette objection assez capitale : Comment se fait-il que la Méditerranée, qui semble être sous la lune comme l'Océan, n'en reçoive pas la même influence? quand deux charrettes marchent



Le baptême d'une barque de pêche.

l'une derrière l'autre sur la même route, ce n'est pas une démonstration que la première traîne la seconde, ou que la seconde pousse la première. Les phases de la lune, comme les marées de l'Océan, sont deux effets simultanés d'une cause encore inconnue. Mon cher monsieur, ajoutai-je, je n'ai pas la hardiesse de vouloir défendre Dieu et plaider en sa faveur par-devant votre tribunal. Mais parlons seulement de nos braves marins. Leur existence n'est pas semblable à la vôtre. Contre tous les accidents qui vous menacent dans la vie, un commissaire de police, le maire de la commune, le garde champêtre lui-même peuvent vous protéger. Mais à chaque instant le marin se trouve dans des dangers où toute la puissance humaine ne peut plus rien pour lui. Quand un navire est roulé par les vagues, démâté par le vent, entr'ouvert par les rochers, réunissez sur le rivage les empereurs, les rois, les princes, les magistrats, les ministres de toute la terre, ils ne pourront faire pour les sauver que des vœux stériles; toutes ces puissances, toutes ces majestés, tous ces terribles humains, ne pourront calmer les flots ni apaiser le vent cinq minutes plus tôt; comment voulez-vous que le marin en péril ne cherche pas plus haut un secours que les puissances de la terre ne peuvent lui donner! Je voudrais vous y voir, mon cher monsieur Anthime. Une seule fois, sur un bateau de pêche, je me suis trouvé dans un grand danger; nous étions à dix lieues de toute terre, la

tempête s'était soulevée avec tant de furie, qu'on n'avait pas eu le temps d'amener la grande voile qui nous aurait fait chavirer et qu'un matelot avait dû déchirer à coups de couteau. Nos mâts étaient brisés, notre gouvernail enlevé ; les lames balayaient le pont de telle sorte que nous nous attachions après les tronçons des mâts pour ne pas être emportés. Les pêcheurs qui montaient le bateau étaient des hommes expérimentés et qui avaient donné cent fois dans leur vie d'admirables preuves de courage ; c'étaient de plus des hommes d'une taille et d'une vigueur qui rappelaient les demi-dieux de l'antiquité. Ils luttèrent bravement et opiniâtrément contre la tempête; mais malgré leurs efforts, la barque dérivait fatalement vers un banc de rochers cachés sous l'eau, mais dont ils savaient bien la position. Elle allait s'y briser en éclats. Le patron, un homme de six pieds, debout à l'arrière, ôta son bonnet rouge de dessus ses cheveux gris, et dit d'une voix solennelle : — Maintenant, garçons, nous allons prier le bon Dieu et la bonne Vierge ! Tous ôtèrent comme lui leur bonnet de laine, et au milieu du bruit du bateau qui craquait, de la mer furieuse qui brisait, du vent qui sifflait, il prononça une courte prière.

La prière dite, on se remit à la besogne : avec des débris d'avirons on installa un gouvernail ; avec un morceau de mât on hissa un morceau de voile, et on recommença la lutte silencieusement et avec une force nouvelle. Mais le vent poussait toujours la barque vers les récifs; quand on voulait tourner le cap d'un autre côté, la voile retombait vide sur le mât. Nous n'étions plus qu'à quelques toises de l'endroit où nous devions nous briser, lorsque le patron, pour retarder l'événement plus que pour l'éviter, porta la barre de côté. O surprise ! ô joie ! cette fois la voile se gonfle, le vent a changé de direction ; la barque obéit à la main du patron, nous rasons les récifs sans les toucher, et trois heures après, aux acclamations de la foule pressée sur les jetées, nous entrions dans le port de Fécamp.

Comment prouveriez-vous aux pêcheurs qui montaient le Saint-Pierre que leur prière n'a été pour rien dans le changement de direction du vent? Et si vous pouviez le leur démontrer, quel avantage ressortirait-il pour eux de cette démonstration? Que leur donneriez-vous à la place de cette confiance et de cet espoir? Promettriez-vous de les aider dans le danger? Leur conseilleriez-vous d'invoquer M. le ministre de la marine dans le naufrage?

M. Anthime s'en alla un peu fâché. Je revins à l'idée de prendre pour parrain mon vieil ami le pêcheur; la marraine se dit malade. Alors j'allai prier la fille d'un autre pêcheur, et mon premier projet se réalisa à ma grande joie. Pierre est le plus vieux marin de notre plage ; il a soixante-dix ans; Marie n'a pas seize ans : deux âges respectables à l'égal l'un de l'autre, la belle et honnête vieillesse, la jeunesse innocente et fleurie. Au son des cloches, le curé arriva sur la plage ; un enfant de chœur portait la croix, un autre portait du blé, du sel et de l'eau bénite. Tout le monde se découvrit, et le prêtre chanta en latin : « Seigneur, vous domptez l'orgueil de la mer et vous calmez la violence des flots. » Puis il lut l'évangile où le Christ s'endort dans une barque assaillie par la tempête. Les disciples effrayés le réveillent. Jésus les réprimande de leur peu de foi, et commande de se calmer aux vents et à la tempête.

Puis il jeta sur le bateau le sel emblème de la sagesse, le blé signe de prospérité. Il prononça à haute voix le nom du canot, l'aspergea d'eau bénite, et remonta à l'église en recommençant les chants.

Alors on distribua des dragées aux assistants. . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

### IV. UN ESPRIT FAIBLE.

Ce baptême m'en rappelle un autre.

Il y a quelques années, dans une petite commune qui n'est éloignée d'ici que de quelques lieues, il arriva un jour un très-beau monsieur, qui inscrivit sur le livre de l'aubergiste son nom : baron ***. L'aubergiste se hâta d'expliquer aux pêcheurs ce que c'était qu'un baron, — un seigneur, une sorte de prince, quelqu'un de très-riche.— M. le baron ne méritait guère une telle définition qu'au dernier titre : c'était un baron de fabrique moderne, un baron de la Bourse. Il était arrivé depuis quelques jours et pensait à s'en aller dans la prévision de l'ennui, lorsqu'il apprit qu'on allait baptiser une barque de pêche qui venait d'être terminée. Il se fit expliquer la cérémonie, et eut la bonté de dire qu'il serait volontiers le parrain du bateau. L'aubergiste se hâta de lui répondre que les pêcheurs seraient comblés de joie de tant d'honneur, et se chargea d'aller leur en faire la proposition. Ce n'était pas aussi facile à arranger qu'il l'avait cru d'abord. Les pêcheurs ne partagèrent pas son enthousiasme. La fille du maître devait être marraine avec son fiancé, et on n'avait pas envie de rien changer à ce projet. Mais l'aubergiste insista ; il avait fort à cœur le festin splendide que ne pouvait manquer de lui commander à ce sujet M. le baron ; et il usa de toute son influence. Cette influence est puissante ; il est maréyeur, c'est-à-dire qu'il achète aux pêcheurs leur poisson qu'il envoie vendre à Fécamp ou au Havre, ou qu'il expédie à Paris. De plus, il est membre du Conseil municipal de la commune. On finit par céder à ses instances. Il fut décidé que Léocadie, la fille du maître, resterait marraine, et que Césaire, le fiancé, céderait sa place à M. le baron.

Notre baron de la Chaussée-d'Antin avait quelques notions maritimes. Il avait lu quelques livres et avait fait partie de l'équipage d'une embarcation qui avait fait parler d'elle sur la Seine, entre Asnières et Saint-Ouen. Peut-être avez-vous rencontré quelquefois la *Néréide*, embarcation de 15 pieds, chargée de plus de cordages et de voiles qu'un vaisseau de ligne, toujours coquettement pavoisée et montée par une *équipe* de vrais loups de mer. Le baron y avait obtenu le grade d'enseigne ; mais on avait un peu murmuré à ce sujet contre les empiétements de l'aristocratie et les priviléges de la noblesse. Toujours est-il qu'il avait porté tout un été le suroüe et le caban des pêcheurs de morue, et le paletot et le cotillon que les marchands vendent un peu plus cher que neufs, mais tout rapiécés et tout tachés de goudron, aux véritables amateurs. Il avait commandé avec un porte-voix, et débité tous les mots anciens et nouveaux qui sont d'usage surtout sur la Seine, auprès de Paris. Il crut, en conséquence, ingénieux pour la cérémonie du baptême de revêtir son costume de pêcheur du banc de Terre-Neuve, qu'il avait apporté d'Asnières. Mais l'aubergiste se permit quelques respectueuses observations, et lui fit comprendre que les pêcheurs auraient tous leurs plus beaux vêtements, et que ceux qui ne seraient pas neufs, seraient au moins propres; que l'on s'attendait que M. le baron serait comme eux, et mettrait ses *hardes* et *morceaux* du dimanche, et que venir en vareuse sale et en cotillons tachés de goudron pourrait ressembler à du dédain, ce qui serait fort mal pris. M. le baron céda aux prières de l'aubergiste et s'habilla magnifiquement. La cérémonie eut lieu comme

elle vient d'avoir lieu pour mon canot, quoiqu'il s'agît d'une belle barque de pêche. M. le baron (de la finance) crut devoir marquer, par un sourire amer, pendant le baptême, qu'il ne partageait pas la superstition de ces bonnes gens. On n'y fit pas grande attention. Les dragées furent distribuées avec profusion; et, en résumé, on fut assez content du baron. Le baptême fini, on alla dîner. L'ordonnance du festin était telle, que jamais on n'avait rien vu de pareil dans le bourg. D'abord, on n'avait servi que du vin; mais le cidre fut énergiquement réclamé, et dut reparaître sur la table. Le baron fit de son mieux les honneurs du dîner, et il fit boire les pêcheurs le plus qu'il lui fut possible.

— Monsieur le baron, demanda le maître de la barque, nous n'avons pas bien entendu le nom que vous avez donné à M. le curé pour le bateau.

— Paméla. (Je ne vous dis pas ici le véritable nom que répéta M. le baron ***; je remplace par Paméla le nom très-connu d'une trop célèbre comédienne de Paris.

— Nous ne connaissons pas cette sainte-là, dit le patron.

— Aussi n'est-ce pas une sainte, reprit le baron.

— Est-ce le nom de votre mère? dit la femme du patron.

— Ou celui de votre sœur? demanda Césaire.

— Ou celui de votre fiancée? dit Léocadie.

— Rien de tout cela; c'est le nom de la plus charmante actrice de Paris. Elle rira bien quand elle saura qu'une barque de pêche a été baptisée sous son nom, ajouta avec mauvais goût le baron, qui croyait se faire applaudir.

— Une actrice! répéta le patron stupéfait. N'est-ce pas comme qui dirait une baladine, une sauteuse, une femme qui travaille sur un théâtre?

— Avec cette différence, reprit le baron, que celle-là a pour trois cent mille francs de diamants, et qu'au bois de Boulogne sa voiture éclipse les équipages des duchesses.

— Buvons à sa santé, poursuivit le parrain. Allons, garçons, remplissons les verres, mille tribords!

Presque tout le monde resta silencieux : quelques-uns, qui causaient entre eux, aux deux bouts de la table, n'avaient pas entendu ce qui venait de se dire; d'autres étaient déjà étourdis par le vin auquel ils ne sont pas habitués. Ces derniers seuls choquèrent bruyamment leurs verres avec celui du baron; mais les vieillards, les femmes et ceux qui avaient entendu et compris, laissèrent leurs verres pleins sur la table, et échangèrent des regards étonnés; le baron était à moitié gris lui-même.

— Allons, dit-il, comme dit la chanson normande :

Remplis ton verre vide,
Vide ton verre plein.
Ne garde jamais dans ta main
Ton verre ni vide ni plein.

Mes amis, voici le moment de chanter quelques chansons, et, par la sainte Barbe, vous verrez que je ne demeurerai pas en reste avec vous. Qui est-ce qui commence? Voyons, ma jolie commère, une petite chanson un peu gaie.

Léocadie hésita, puis se décida, et d'une voix tremblante, les yeux sur son assiette, elle commença un cantique à la Vierge,

Claire étoile de la mer,
Sauvez-nous dans le danger.

dont tout le monde répéta le refrain en chœur.

Quand elle eut fini, on commença à verser du vin de Champagne, qui fut généralement déclaré « un drôle de cidre. » Puis, le baron : Assez de cantiques comme ça, mille caronades! Des chansons de matelot, des chansons du gaillard d'avant, mille bombes! Du poivré!

On s'entre-regarda, et on désigna un vieux pêcheur qui avait servi dans le bataillon des marins de la garde impériale, comme le seul qui pût chanter une chanson un peu plus forte. Lui ne se fit pas prier. C'était une chanson assez gaie, mais fort honnête, dont le refrain fut également répété en chœur, avec un enthousiasme qui fit trembler les vitres.

A ce moment, en partie par l'habitude de laisser les hommes à table, en partie parce que le baron commençait à être trop attentif pour Léocadie, qu'il avait placée à côté de lui, la femme du patron donna le signal, et les femmes sortirent de la salle. M. le baron suivit quelque temps Léocadie du regard, mais s'apercevant que Césaire se disposait à la suivre :

— Mort et furie! Césaire, s'écria-t-il, ne sortez pas, ou vous serez porté comme déserteur, et buvons à ma filleule, la jolie et, j'espère, l'heureuse barque Paméla. Ah! la charmante personne que Paméla! Je l'ai vue boire trois bouteilles de vin de Champagne sans être plus émue que vous et moi. Mâts et cordages! elle fume des panatellas d'une façon ravissante. Je veux lui porter une pipe culottée par un des marins de la barque qui reçoit son nom. Mais, nom d'une espingole! on ne boit pas ici; on ne chante pas! Attention! je vais vous en chanter une bonne, une jolie, une vraie chanson de marin fini. Le baron vida son verre et entonna une chanson révoltante.—Eh bien, dit-il après le premier couplet, et le refrain? il faut reprendre le refrain en chœur avec moi. Deuxième couplet... Après le deuxième couplet, il attendit, mais personne ne répéta le refrain; au troisième couplet, les vieillards se levèrent et furent suivis des hommes d'un âge mûr. Bientôt tout le monde sortit, et il ne resta avec M. le baron que ceux d'entre les pêcheurs qui s'étaient enivrés, parlaient tous ensemble sans rien entendre, ou dormaient sur la table. M. le baron s'écria : Je ferai pendre les déserteurs à ma grande vergue, je le jure par mon sabre d'abordage; puis les yeux voilés, la langue épaissie, il s'endormit en murmurant le dernier couplet de sa chanson.

Pendant ce temps, dans la maison du patron de la barque, on était fort tourmenté. — Comment oserons-nous aller à la mer, en traînant un pareil nom à notre arrière, disaient-ils, nous qui y mettons toujours des noms de saints et de saintes, pour qu'ils nous protégent dans le danger et nous fassent faire une heureuse pêche?

A quelques jours de là, M. le parrain étant parti, on fit une demande à la douane pour obtenir autorisation de changer le nom de la barque; mais la douane est très-sévère pour ces changements de noms qui, outre une confusion inévitable, entraîneraient plusieurs autres inconvénients graves. Il n'y eut pas moyen de substituer un nom chrétien à celui de Paméla. Il y a plusieurs années de cela; ils disent que c'est un bateau maudit, et qu'ils n'ont jamais fait une bonne pêche avec. Je l'ai rencontré hier à la mer, et moi-même, ce nom m'a choqué en le voyant à cette place. Ils m'ont dit qu'ils étaient en marché pour le vendre à un pêcheur de Fécamp, mais qu'ils se garderaient bien de lui expliquer le nom.

Franchement (pour finir par où j'ai commencé), des hommes tels que ces braves pêcheurs ne sont-ils pas plus grands que des hommes tels que M. le parrain ***?

Alphonse KARR.

*(Prochainement la 5e promenade : Le fond de la mer.)*

# L'OUVERTURE DE LA CHASSE.



*L'Ouverture de la Chasse*, d'après le tableau de Buss.

Quand vous ouvrirez la chasse, dans quelques jours, avec les veneurs de votre connaissance, assurez-vous bien qu'il n'y a pas parmi eux un dessinateur de caricatures, et prenez garde à l'aventure arrivée à lord Felmouth, en compagnie du peintre Buss, auteur de ce charmant tableau.

Lord Felmouth avait soixante ans, aggravés par la goutte; son œil confondait un lapin avec un lièvre; et son oreille, un *lancer* avec un *hallali.* Il ne s'en croyait pas moins le premier tireur de l'Ecosse, et il invita le peintre Buss à ouvrir la chasse dans ses terres d'Altofshire.

L'artiste arrive avec ses amis, et l'on se met en campagne au point du jour.

Le châtelain marchait en avant, précédé de ses chiens d'arrêt, et suivi de plusieurs domestiques portant son fusil, sa gibecière, ses provisions de guerre et de bouche, etc. On eût dit qu'il allait exterminer tout le poil et toute la plume des trois royaumes.

Or, il n'extermina que ses chiens, ses valets, ses amis et lui-même; et il se fit ramener le soir dans une bonne voiture, après avoir achevé un lapereau, qui était venu tomber à demi mort au bout de son fusil.

— Eh bien! demanda-t-il au peintre, qui rentrait harassé, que rapportez-vous dans votre carnier, mon maître?

— Rien que ceci, répondit Buss, en montrant l'esquisse de son tableau; j'ai abattu ce gibier d'un coup de crayon, tandis que vous triomphiez de votre lapin.

Lord Felmoulth reconnut, dans le piquant dessin, ses chiens, son domestique et sa propre personne, si frappante, qu'il ne put la regarder sans rire. Le véhicule seul était ajouté pour donner à la *charge* un cachet de fantaisie.

— Ma foi, c'est un chef-d'œuvre! s'écria le veneur qui, chasse à part, était un homme d'esprit.

Il acheta d'avance le tableau de Buss, mit au crochet son fusil et son carnier, et n'invita plus l'artiste à l'ouverture, mais à la *clôture* de ses chasses.

Que les veneurs de sa force regardent notre gravure et suivent son prudent exemple.

C. DE CHATOUVILLE.

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## UN VOYAGE EN BALLON (1).

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE JUILLET.)



Le jeu des ballons, d'après une ancienne estampe.

I. Mon ascension à Francfort. Le ballon, le gaz, les appareils, le lest. Un compagnon de voyage imprévu. Conversation en l'air. Anecdotes. A 800 mètres. Le cahier du jeune homme pâle. Images et caricatures. Des Rosiers et M. d'Arlandes. A 1,200 mètres. Effets atmosphériques. Le physicien Charles. Les systèmes. Blanchard. Guyton-Morveaux. M. Julien. M. Pétin. A 1,500 mètres. L'orage. Les grands personnages en ballon. La soupape. Les animaux curieux. Le navire aérien. Le jeu des ballons.

Au mois de septembre 1850 j'arrivais à Francfort-sur-le-Mein. Mon passage dans les principales villes d'Allemagne avait été brillamment marqué par des ascensions aérostatiques; mais, jusqu'à ce jour, aucun habitant de la Confédération ne m'avait accompagné dans mes promenades, et les belles expériences réussies à Paris par MM. Green, Godard et Poitevin n'avaient pu décider les graves Allemands à tenter les routes aériennes.

Cependant, à peine se fut répandue à Francfort la nouvelle de mon ascension prochaine, que trois notables de-

(1) Cet article complète, sous une forme dramatique, l'*Histoire des aérostats* insérée dans notre tome XVII, page 557.

mandèrent la faveur de m'accompagner. Deux jours après, nous devions nous enlever de la place de la Comédie. Je m'occupai immédiatement des préparatifs. Mon ballon, construit sur des proportions gigantesques, était en soie préparée avec la gutta-percha, substance inattaquable aux acides et aux gaz, et d'une imperméabilité absolue. Quelques accrocs sans importance furent reprisés : résultats inévitables de périlleuses descentes.

Le jour de notre enlèvement était celui de la grande foire de septembre, qui attire tant de monde à Francfort. Les appareils de remplissage se composaient de seize tonneaux rangés autour d'une large cuve hermétiquement fermée. Le gaz hydrogène, mis en liberté par le contact de l'eau, du fer et de l'acide sulfurique, passait des premiers réservoirs dans le second, et de là se répandait dans le globe immense qu'il gonflait peu à peu. Ces appareils fonctionnèrent toute la matinée, et, vers onze heures, le ballon fut rempli, mais seulement aux trois quarts; précaution indispensable, car, à mesure qu'on s'élève, les couches atmosphériques diminuent de densité, et le gaz, enfermé sous les bandes de l'aérostat, acquérant plus d'élasticité, en pourrait faire éclater les parois. Mes calculs m'avaient exactement fourni le cube de gaz nécessaire pour emporter mes compagnons et moi à des hauteurs considérables.

Nous devions partir à midi. C'était un coup d'œil magnifique que le spectacle de cette foule impatiente qui se pressait autour de l'enceinte réservée, inondait la place entière, se dégorgeait dans les rues environnantes, et tapissait les maisons de la place du rez-de-chaussée aux pignons d'ardoises ! Les grands vents des jours passés avaient fait silence; une chaleur accablante tombait du ciel sans nuages; pas un souffle n'animait l'atmosphère. Par un temps pareil, on pouvait redescendre à l'endroit même qu'on avait quitté.

J'emportais trois cents livres de lest réparties dans des sacs; la nacelle, entièrement ronde, de quatre pieds de diamètre sur trois de profondeur, était commodément installée; le filet de chanvre qui la soutenait s'étendait symétriquement sur l'hémisphère supérieur de l'aérostat; la boussole était en place, le baromètre suspendu au cercle de fer qui réunissait à huit pieds de l'esquif les cordages de support, l'ancre soigneusement parée...; nous pouvions partir.

Parmi les personnes qui se pressaient autour de l'enceinte, je remarquai un jeune homme à la figure pâle, aux traits agités. Sa vue me frappa !... C'était un spectateur assidu de mes ascensions dans plusieurs villes d'Allemagne. Son air inquiet et sa préoccupation extraordinaire ne le quittaient pas; il contemplait avidement la curieuse machine qui demeurait immobile à quelques pieds du sol, et restait silencieux entre tous ses voisins.

Midi sonna ! c'était l'instant... Mes compagnons de voyage ne paraissaient pas. J'envoyai au domicile de chacun d'eux, et j'appris que l'un était parti pour Hambourg, l'autre pour Vienne, et le troisième, encore plus peureux, pour Londres. Le cœur leur avait failli au moment d'entreprendre une de ces excursions qui, depuis les ingénieuses expériences des aéronautes actuels, sont dépourvues de tout danger. Comme ils faisaient en quelque sorte partie du programme de la fête, la crainte les avait pris qu'on ne les obligeât à l'exécuter fidèlement, et ils avaient fui loin du théâtre, à l'instant où la toile se levait... Leur courage était en raison inverse du carré de leur vitesse à déguerpir.

La foule, à demi déçue, hurla de colère et d'impatience. Je n'hésitai pas à partir seul. Pour rétablir l'équilibre entre la pesanteur spécifique du ballon et le poids des fardeaux à enlever, je remplaçai mes compagnons par de nouveaux sacs de terre et de sable, et je montai dans la nacelle. Les douze hommes qui retenaient l'aérostat par douze cordes fixées au cercle équatorial les laissèrent un peu filer entre leurs doigts; l'esquif fut soulevé à quelques pieds du sol... Il n'y avait pas un souffle de vent, et l'atmosphère, d'une pesanteur de plomb, semblait infranchissable.

— Tout est paré ! criai-je; attention !

Les hommes se disposèrent; un dernier coup d'œil m'apprit que nous étions convenablement arrimés.

— Attention !

Il se fit quelque remuement dans la foule, qui me parut envahir l'enceinte réservée.

— Lâchez tout !

Le ballon s'éleva lentement; mais j'éprouvai une commotion qui me renversa au fond de la nacelle. Quand je me relevai, je me trouvai face à face avec un voyageur imprévu, le jeune homme pâle.

— Monsieur, je vous salue bien ! me dit-il.

— De quel droit?...

— Suis-je ici?... Du droit que me donne l'impossibilité où vous êtes de me mettre à la porte.

J'étais abasourdi! son aplomb me décontenançait! et je n'avais rien à répondre !... Je le regardais, mais il ne prenait aucune garde à mon étonnement. Il continua :

— Un poids comme le mien dérange votre équilibre, monsieur? vous permettez...

Et, sans attendre mon assentiment, il délesta le ballon de deux sacs de terre qu'il vida dans l'espace.

— Monsieur, fis-je en prenant le seul parti possible, vous êtes venu..., bien ! vous resterez..., bien !... mais à moi seul appartient la conduite de l'aérostat.

— Monsieur, répondit-il, votre urbanité est toute française ; elle est du même pays que moi ! Je vous serre moralement la main que vous me refusez... Prenez vos mesures, agissez comme bon vous semble ; j'attendrai que vous ayez terminé...

— Pour...

— Pour causer avec vous.

Le baromètre était tombé à vingt-six pouces ; nous restions à peu près à six cents mètres de hauteur, et sur la ville : ce qui me servit à constater notre immobilité complète, car je ne pouvais en juger par nos drapeaux sans mouvement. Rien ne trahit le voyage horizontal d'un ballon ; c'est la masse d'air dans laquelle il est enclavé qui marche. Une sorte de chaleur trouble baignait les objets étalés sous nos pieds, et prêtait à leurs contours une indécision regrettable. L'aiguille de la boussole indiquait une légère tendance à marcher vers le sud.

J'examinai de nouveau mon compagnon... C'était un homme d'une trentaine d'années, simplement vêtu; la rude arête de ses traits dévoilait une énergie indomptable ; il paraissait fort musculeux. Tout entier à l'étonnement que lui procurait cette suspension silencieuse, il demeurait immobile, cherchant à distinguer les objets qui s'arrondissaient à sa vue.

— Fâcheuse brume ! fit-il, au bout de quelques instants.

Je ne répondis pas.

— Vous m'en voulez?... je ne pouvais payer mon voyage, il fallait bien monter par surprise.

— Personne ne vous prie de descendre !

— Vous me bourrez, reprit-il ; bah ! pareille chose est

arrivée aux comtes de Laurencin et de Dampierre, lorsqu'ils s'élevèrent à Lyon, le 15 janvier 1784. Un jeune négociant, nommé Fontaine, escalada la galerie, au risque de faire chavirer l'équipage!... Il accomplit le voyage, et personne n'en mourut!

— Une fois à terre nous nous expliquerons! dis-je, piqué du ton léger avec lequel il me parlait.

— Bah! ne songeons pas au retour!

— Croyez-vous donc que je tarderai à descendre?

— Descendre! fit-il avec surprise. Montons, alors!

Et avant que je pusse l'en empêcher, deux sacs de terre avaient été jetés par-dessus la nacelle, sans même être vidés!

— Monsieur! dis-je avec colère.

— Je connais votre habileté, répondit-il posément; vos belles ascensions ont fait du bruit. L'expérience est sœur de la pratique, mais elle est quelque peu cousine de la théorie, et j'ai fait de longues études sur l'art aérostatique. Ça m'a porté au cerveau, ajouta-t-il tristement en tombant dans une muette torpeur.

Le ballon, après s'être élevé, était demeuré stationnaire; l'inconnu consulta le baromètre, et dit:

— Nous voici à 800 mètres! Les hommes ressemblent à des insectes! Voyez, je crois que c'est de cette hauteur qu'il faut toujours les considérer, pour juger sainement de leurs proportions morales! La place de la Comédie est transformée en une immense fourmilière; regardez la foule qui s'entasse sur les quais; le Zeil diminue. Nous sommes au-dessus de l'église du Dom. Le Mein n'est déjà plus qu'une ligne blanchâtre qui coupe la ville, et ce pont, le Mein-Brucke, semble un fil jeté sur les deux rives du fleuve.

L'atmosphère s'était un peu refroidie.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous, mon hôte, dit mon compagnon. Si vous avez froid, j'ôterai mes habits, et je vous les prêterai.

— Merci!

— Nécessité fait loi. Donnez-moi la main, je suis votre compatriote. Vous vous instruirez dans ma compagnie, et ma conversation vous dédommagera de l'ennui que je vous ai causé.

Je m'assis, sans répondre, à l'extrémité opposée de la nacelle. Le jeune homme avait tiré de sa houppelande un volumineux cahier; c'était un travail sur l'aérostation.

— Je possède, dit-il, la plus curieuse collection de gravures et caricatures faites à propos de nos manies aériennes. A-t-on admiré et bafoué à la fois cette précieuse découverte! Nous n'en sommes heureusement plus à l'époque où les Mongolfier cherchaient à faire des nuages factices avec de la vapeur d'eau; ni à ce gaz affectant des propriétés électriques; qu'ils produisaient par la combustion de la paille mouillée et de la laine hachée.

— Voulez-vous donc diminuer le mérite des inventeurs? répondis-je. N'était-ce pas beau d'avoir prouvé par l'expérience la possibilité de s'élever dans les airs?

— Qui nie la gloire des premiers navigateurs aériens? Il fallait un courage immense pour s'enlever au moyen de ces enveloppes si frêles, qui ne contenaient que de l'air échauffé! D'ailleurs la science aérostatique a-t-elle donc fait un grand pas depuis les ascensions de Blanchard? Voyez, monsieur.

Il tira une gravure de son recueil.

— Voici le premier voyage aérien entrepris par Pilâtre des Rosiers et le marquis d'Arlandes, quatre mois après la découverte des ballons. Louis XVI refusait son consentement à ce voyage; deux condamnés à mort devaient tenter les premiers les routes aériennes. Pilâtre des Rosiers s'indigne de cette injustice, et, à force d'intrigues, obtient de partir! On n'avait pas encore inventé cette nacelle qui rend les manœuvres faciles; une galerie circulaire régnait autour de la partie inférieure et rétrécie de la mongolfière. Les deux aéronautes se tenaient sans remuer chacun à l'extrémité de cette galerie; la paille mouillée qui l'encombrait leur interdisait tout mouvement; un réchaud avec du feu était suspendu au-dessous de l'orifice du ballon; lorsque les voyageurs voulaient s'élever, avec une longue fourche ils jetaient de la paille sur ce brasier, au risque d'incendier la machine, et l'air plus échauffé donnait au ballon une nouvelle force ascensionnelle. Les deux hardis navigateurs partirent le 21 novembre 1783, des jardins de la Muette, que le Dauphin avait mis à leur disposition. L'aérostat s'éleva majestueusement, longea l'île des Cygnes, passa la Seine à la barrière de la Conférence, et, se dirigeant entre le dôme des Invalides et l'École militaire, s'approcha de Saint-Sulpice; alors les aéronautes forcèrent le feu, s'élevèrent, franchirent le boulevard, et descendirent au delà de la barrière d'Enfer. En touchant le sol, le ballon s'affaissa et ensevelit quelques instants sous ses plis Pilâtre des Rosiers!

— Fâcheux présage, dis-je, tout intéressé à ces détails qui me touchaient de près.

— Présage de sa catastrophe, répondit l'inconnu avec tristesse. Vous n'avez rien éprouvé de semblable?

— Rien.

— Bah! les malheurs arrivent bien sans présage. Et il demeura silencieux.

Nous avancions dans le sud; l'aiguille aimantée nous montrait Francfort qui fuyait sous nos pieds.

— Peut-être aurons-nous de l'orage, dit le jeune homme.

— Nous descendrons avant.

— Par exemple! il vaut mieux monter, nous lui échapperons plus sûrement; et deux sacs de terre s'en furent dans l'espace.

Le ballon s'enleva avec une certaine rapidité, et s'arrêta à 1,200 mètres. Un froid assez vif se fit sentir, et un léger bourdonnement me prit aux oreilles. Cependant les rayons du soleil tombaient ardemment sur le globe, et dilatant le gaz intérieur, lui donnaient une plus grande force ascensionnelle. J'étais stupéfait.

— Ne craignez rien, me dit le jeune homme. Nous avons 3,500 toises d'air respirable. Au surplus, ne vous préoccupez pas de ce que je fais.

Je voulus me lever, mais une main vigoureuse me cloua sur mon banc.

— Votre nom? demandai-je.

— Mon nom? que vous importe!

— J'ai l'honneur de vous demander votre nom!

— Je me nomme Erostrate ou Empédocle, à votre choix. Vous êtes-vous occupé de faire marcher la science aérostatique?

Il parlait avec un sang-froid glacial, et je me demandais un peu à qui j'avais affaire.

— Monsieur, continua-t-il, on n'a rien inventé de nouveau depuis le physicien Charles. Quatre mois après la découverte des aérostats, il avait créé la soupape, qui permet de lâcher le gaz quand le ballon est trop plein, ou que l'on veut descendre; la nacelle, qui permet de diriger utilement la machine; le filet, qui contient le tissu du ballon et obvie à ce qu'il ne soit chargé d'un poids trop considérable; le lest, qui sert à monter et à choisir le lieu d'atterrage; l'enduit de caoutchouc, qui rend le tissu imperméable; le baromètre, qui apprend la hauteur at-

teinte ; et enfin l'hydrogène qui, quatorze fois moins lourd que l'air, laisse parvenir aux couches atmosphériques les plus éloignées, et n'expose pas aux dangers d'une combustion aérienne. Le 1er décembre 1783, 300,000 spectateurs s'écrasaient autour des Tuileries. Charles s'enleva, et les soldats lui présentèrent les armes. Il fit neuf lieues en l'air, manœuvrant sa machine avec une habileté que n'ont pas dépassée les aéronautes actuels. Le roi le dota d'une pension de 2,000 livres, car alors on encourageait les inventions nouvelles ! En quelques jours, les souscriptions étaient couvertes, car chacun s'intéressait aux progrès de l'industrie !

L'inconnu était en proie à une violente agitation.

—Moi, monsieur, j'ai étudié; je me suis convaincu que les premiers aéronautes dirigeaient leurs ballons. Sans parler de Blanchard, dont les assertions peuvent être douteuses, à Dijon, Guyton-Morveaux, à l'aide de rames et de gouvernail, imprima à sa machine des mouvements sensibles, une direction marquée. Dernièrement, à Paris, un horloger, M. Julien, a fait à l'Hippodrome de convaincantes



Miolan, Janninet et Bredin, caricature du temps.

expériences, car à l'aide d'un mécanisme particulier, un appareil aérien, de forme oblongue, s'est manifestement dirigé contre le vent. M. Petin a juxtaposé quatre ballons à hydrogène, et au moyen de voiles disposées horizontalement et repliées en partie, espère obtenir une rupture d'équilibre qui, inclinant l'appareil, lui imprimera une marche oblique. Mais le moteur destiné à surmonter la résistance des courants, l'hélice, se mouvant dans un milieu mobile, demeurera sans succès. Moi, j'ai découvert le seul moyen de diriger les ballons, et pas une académie n'est venue à mon secours ! pas une ville n'a rempli les listes de souscription ! pas un gouvernement n'a voulu m'entendre ! C'est infâme !

Il se débattait en gesticulant, et la nacelle éprouvait de violentes oscillations ; j'eus beaucoup de peine à le contenir. Cependant le ballon avait rencontré un courant plus rapide. Nous avancions dans le sud, à 1,200 mètres de hauteur, à peu près accoutumés à cette nouvelle température.

—Voici Darmstadt, me dit mon compagnon ; apercevez-vous son magnifique château? Cette chaleur d'orage fait osciller la forme des objets, et il faut un œil habile pour reconnaître les localités.

—Vous êtes certain que c'est Darmstadt?

— Sans doute, nous sommes à six lieues de Francfort.

— Alors il faut descendre !

— Descendre ! Vous ne prétendez pas descendre sur les clochers, fit l'inconnu en ricanant.

— Non ; mais aux environs de la ville.

— Eh bien ! il fait trop chaud ; remontons un peu.

En parlant ainsi, il saisit des sacs de lest. Je me précipitai sur lui ; mais d'une main il me terrassa, et le ballon délesté atteignit 1,500 mètres.

— Asseyez-vous, fit-il, et n'oubliez pas que Brioschi, Biot et Gay-Lussac sont allés à 7,000 mètres établir de nouvelles lois scientifiques.

— Il faut descendre, repris-je en tentant la douceur ; l'orage se forme sous nos pieds et autour de nous; il ne serait pas prudent...

— Nous monterons plus haut que lui, et nous n'en avons pas peur. Quoi de plus beau que de régner au ciel, et de dominer ces nuages qui écrasent la terre ! N'est-ce point un honneur de naviguer sur les flots aériens ! Les plus grands personnages ont voyagé comme nous. La marquise et la comtesse de Montalembert, la comtesse de Podenas, Mlle La Garde, le marquis de Montalembert sont partis du faubourg Saint-Antoine pour ces rivages inconnus. Le duc de Chartres a déployé beaucoup d'adresse et de présence d'esprit dans son ascension du 15 juillet 1784 ; à Lyon, les comtes de Laurencin et de Dampierre ; à Nantes, M. de Luynes ; à Bordeaux, d'Arbelet des Granges ; en Italie, le chevalier Andréani ; de nos jours, le duc de Brunswick ont laissé dans les airs la trace de leur gloire. Pour égaler ces grands personnages, il faut aller plus haut qu'eux dans les profondeurs célestes ! Se rapprocher de l'infini, c'est le comprendre !

La raréfaction de l'air dilatait considérablement l'hydrogène, et je voyais la partie inférieure de l'aérostat, laissée vide à dessein, se gonfler peu à peu et rendre indispensable l'ouverture de la soupape ; mais mon terrible compagnon ne semblait pas décidé à me laisser manœuvrer à ma guise. Je résolus de tirer en secret la corde de la soupape, pendant qu'il parlait avec animation ; je craignais de deviner à qui j'avais affaire ! c'eût été trop horrible ! Il était environ une heure moins le quart, nous avions quitté Francfort depuis quarante minutes, et du côté du sud arrivaient contre le vent d'épais nuages prêts à se heurter contre nous.

— Avez-vous perdu tout espoir de faire triompher vos combinaisons ? dis-je avec un intérêt fort intéressé.

— Tout espoir ! répondit sourdement l'inconnu. Blessé par les refus, les caricatures, ces coups de pied d'âne, m'ont achevé. C'est l'éternel supplice réservé aux novateurs ! Voyez ces caricatures de toutes les époques, dont mon portefeuille est rempli.

J'avais saisi la corde de la soupape, et m'inclinant sur ses œuvres, je lui dérobai mes mouvements. Il était à craindre cependant qu'il ne remarquât ce sifflement semblable à une chute d'eau que produit le gaz en fuyant.

— Que de plaisanteries faites sur l'abbé Miolan ! Il devait s'enlever avec Janninet et Bredin. Pendant l'opération le feu prit à leur mongolfière, et une populace igno-

rante la mit en pièces! Puis la caricature des *animaux curieux* les appela *Miaulant*, *Jean Minet* et *Gredin*.

Le baromètre commençait à remonter, il était temps! Quelques grondements lointains roulaient dans le sud.

—Voyez cette autre gravure, continua-t-il, sans soupçonner mes manœuvres. C'est un immense ballon enlevant un navire, des châteaux forts, des maisons, etc. Les caricaturistes ne pensaient pas que leurs niaiseries deviendraient un jour des vérités! C'est un grand vaisseau; à gauche son gouvernail avec le logement des pilotes; à la proue, maisons de plaisance, orgue gigantesque et canon pour appeler l'attention des habitants de la terre ou de la lune; au-dessus de la poupe, l'observatoire et le ballon-chaloupe; au cercle équatorial, le logement de l'armée; à gauche le fanal, puis les galeries supérieures pour les promenades, les voiles, les ailerons; au-dessous, les cafés et le magasin général des vivres. Admirez cette magnifique annonce : « Inventé pour le bonheur du genre humain, ce globe partira incessamment pour les échelles du Levant, et à son retour il annoncera ses voyages tant pour les deux pôles que pour les extrémités de l'occident. Il ne faut se mettre en peine de rien; tout est prévu, tout ira bien; il y aura un tarif exact pour tous les lieux de passage; mais les prix seront les mêmes pour les contrées les plus éloignées de notre hémisphère; savoir : 1,000 louis pour un desdits voyages quelconques. Et l'on peut dire que cette somme est bien modique eu égard à la célérité, à la commodité, et aux agréments dont on jouira dans ledit aérostat, agréments que l'on ne rencontre pas ici-bas; attendu que dans ce ballon chacun y trouvera les choses de son imagination; cela est si vrai, que, dans le même lieu, les uns seront au bal, les autres en station; les uns feront chère exquise et les autres jeuneront; quiconque voudra s'entretenir avec des gens d'esprit trouvera à qui parler; quiconque sera bête ne manquera pas d'égal. Ainsi le plaisir sera l'âme de la société aérienne! » Toutes ces inventions ont fait rire... Mais avant peu, si mes jours n'étaient comptés, on verrait que ces projets en l'air sont des réalités!

Nous descendions visiblement, il ne s'en apercevait pas!

—Voyez encore cette espèce de jeu de ballons; il contient toute l'histoire de l'art aérostatique. Ce jeu, à l'usage des esprits élevés, se joue comme celui du juif; il s'exécute avec des dés et des jetons du prix desquels on convient, et que l'on paye ou l'on reçoit, selon la case où l'on arrive.

— Mais, repris-je, vous paraissez avoir des documents précieux sur l'aérostation?

— Je suis moins savant que Dieu! voilà tout! Je possède toute la science possible dans ce monde. Depuis Phaéton, depuis Icare, depuis Architas, j'ai tout recherché, tout compulsé, tout compris! Par moi, l'art aérostatique rendrait d'immenses services au monde, si Dieu me prêtait vie! Mais cela ne sera pas.

— Pourquoi?

— Parce que je me nomme Empédocle ou Erostrate!

II. La compagnie des aérostiers. La bataille de Fleurus. Les ballons sur la mer. Blanchard et Jefferies. Un drame comme on en voit peu. A 3,000 mètres. Le tonnerre sous nos pieds. Garnerin à Rome. Plus de boussole! Les victimes de l'aérostation : Pilâtre. A 4,000 mètres. Plus de baromètre! Chutes d'Olivari, de Mosment, de Bittorf, de Harris, de Sadler, de Mme Blanchard. Plus de soupape! Ce qu'était mon compagnon. A 7,000 mètres. Zambecarri. Le ballon naufragé. Hauteurs incalculables. La nacelle renversée. Désespoir. Vertige. Chute. Dénoûment.

Je frissonnai! Le ballon heureusement se rapprochait de terre! Mais le danger est le même à 50 pieds comme à 5,000 mètres! Les nuages avançaient!

— Rappelez-vous la bataille de Fleurus, et vous comprendrez l'utilité des aérostats! Coutelle, par l'ordre du gouvernement, organisa une compagnie d'aérostiers! Au siége de Maubeuge, le général Jourdan retira de tels services de ce nouveau mode d'observation, que deux fois par jour, et avec le général lui-même, Coutelle s'élevait dans les airs; la correspondance entre l'aéronaute et les aérostiers qui retenaient le ballon, s'opérait au moyen de petits drapeaux blancs, rouges et jaunes! Souvent des coups de carabine et de canon furent tirés sur le ballon, à l'instant qu'il s'élevait, mais sans résultat. Lorsque Jourdan se prépara à investir Charleroi, Coutelle se rendit près



Ascension de Pilâtre des Rosiers et du marquis d'Arlandes, à la Muette.

de cette place, s'enleva de la plaine de Jumet, et resta 7 ou 8 heures en observation avec le général Morelot. Les Autrichiens vinrent pour délivrer la ville, et une bataille eut lieu sur les hauteurs de Fleurus. Le général Jourdan proclama hautement les secours qu'il avait retirés des observations aéronautiques! Eh bien! malgré les services rendus à cette occasion, et pendant la campagne de Belgique, l'année qui avait vu commencer la carrière militaire des ballons, la vit aussi terminer! Et l'école de Meudon, fondée par le gouvernement, fut fermée par Bonaparte, à son retour d'Egypte! Qu'attendre de l'enfant qui vient de naître? avait dit Franklin. Mais l'enfant était né viable! Il ne fallait pas l'étouffer!

L'inconnu courba son front sur ses mains, se prit à réfléchir quelques instants, puis, sans relever la tête, me dit :

— Malgré mes ordres, vous avez ouvert la soupape supérieure!

Je lâchai la corde.

— Heureusement, continua-t-il, nous avons encore deux cents livres de lest!

— Quels sont vos projets? dis-je avec effort.

— Vous n'avez jamais traversé les mers!

Je pâlis affreusement, la terreur me courait dans les veines!

— Il est fâcheux, dit-il, que nous soyons poussés vers la mer Adriatique! Ce n'est qu'un ruisseau! Plus haut, nous trouverons peut-être d'autres courants?

Et, sans me regarder, il délesta le ballon de quelques sacs de terre!

— Je vous ai laissé ouvrir la soupape, parce que la dilatation du gaz menaçait de crever le ballon! Mais n'y revenez pas!

J'étais anéanti.

— Vous connaissez la traversée de Douvres à Calais faite par Blanchard et Jefferies! C'est magnifique de détails! Le 7 janvier 1785, par un vent de N.-O., leur ballon fut rempli de gaz sur la côte de Douvres; une erreur d'équilibre, à peine furent-ils enlevés, les força à jeter leur lest pour ne pas retomber, et ils n'en gardèrent que 30 livres! Le vent ne fraîchissait pas, et ils avançaient lentement vers les côtes de France. La perméabilité du tissu fit peu à peu dégonfler l'aérostat, et au bout d'une heure et demie les voyageurs s'aperçurent qu'ils descendaient. — Que faire? dit Jefferies. — Nous ne sommes qu'aux trois quarts du chemin, répondit Blanchard, et peu élevés! En montant nous nous exposons à des vents contraires! — Jetons le reste du sable! — Le ballon reprit de sa force ascensionnelle, mais ne tarda pas à redescendre. Vers la moitié du voyage, les aéronautes se diminuèrent de livres et d'outils. Un quart d'heure après, Blanchard dit à Jefferies : Le baromètre? — Il monte! Nous sommes perdus; et cependant voilà les côtes de France! — Un grand bruit se fit entendre. — Le ballon est déchiré? dit Jefferies. — Non! la perte du gaz a dégonflé la partie inférieure du ballon! Mais nous descendons toujours! Nous sommes perdus! En bas toutes les choses inutiles! — Les provisions de bouche, les rames et le gouvernail furent jetés à la mer. Ils n'étaient plus qu'à 100 mètres de hauteur. — Nous remontons, dit le docteur. — Non, c'est l'élan causé par la diminution du poids! Pas un navire en vue. Pas une barque à l'horizon! A la mer nos vêtements! — Les malheureux se dépouillèrent, mais le ballon descendait toujours. — Blanchard, dit Jefferies, vous deviez faire seul ce voyage; vous avez consenti à me prendre; je me dévouerai! Je vais me jeter à l'eau, et le ballon soulagé remontera! — Non, non! c'est affreux! — Le ballon se dégonflait de plus en plus, et sa concavité faisant parachute, resserrait le gaz contre les parois et en augmentait la fuite! — Adieu, mon ami, dit le docteur! Dieu vous conserve! — Il allait s'élancer, quand Blanchard le retint. — Il nous reste une ressource! Nous pouvons couper les cordages qui retiennent la nacelle, et nous accrocher au filet! peut-être le ballon se relèvera-t-il. Tenons-nous prêts! Mais... le baromètre descend! Nous remontons! Le vent fraîchit! Nous sommes sauvés! — Les voyageurs aperçoivent Calais! Leur joie devient du délire; quelques instants plus tard, ils s'abattaient dans la forêt de Guines. Je ne doute pas, ajouta l'inconnu, qu'en pareille circonstance, vous ne prissiez exemple sur le docteur Jefferies!

Les nuages se déroulaient sous nos pieds en cascades éblouissantes; le ballon jetait de grandes ombres sur cet entassement de nuées, et s'enveloppait comme d'une auréole! Le tonnerre mugissait sous nos pieds! Tout cela était effrayant!

— Descendons! m'écriai-je.

— Descendre, quand le soleil est là, qui nous attend! A bas les sacs! Et il délesta le ballon de plus de 50 livres! A 3,000 mètres, nous demeurâmes stationnaires. L'inconnu parlait sans cesse, mais je l'entendais à peine; j'étais dans une prostration complète, tandis qu'il semblait dans son élément.

— Avec un bon vent, nous irions loin, mais il m'importe surtout d'aller haut!

— Nous sommes perdus!

— Dans les Antilles, il y a des courants d'air qui font cent lieues à l'heure! Lors du couronnement de Napoléon, Garnerin lança un ballon illuminé de verres de couleurs, à onze heures du soir! Le vent soufflait du N.-N.-O.; le lendemain au point du jour, les habitants de Rome saluaient son passage au-dessus du dôme de Saint-Pierre! Nous irons plus loin!

J'entendais à peine, tout bourdonnait autour de moi! Une trouée se fit dans les nuages!

— Voyez cette ville, mon hôte, dit l'inconnu! C'est Spire! Pas autre chose!

Je n'osai guère me pencher en dehors de la nacelle. Cependant j'aperçus un petit entassement noirâtre. C'était Spire. Le Rhin, si large, ressemblait à un ruban déroulé; les grandes routes, à des cordons. Au-dessus de notre tête, le ciel était d'un azur foncé; j'étais engourdi par le froid; les oiseaux nous avaient abandonnés depuis longtemps; dans cet air raréfié leur vol eût été impossible. Nous étions seuls dans l'espace, et moi en présence d'un homme étrange!

— Il est inutile que vous sachiez où je vous mène, dit-il, et il lança la boussole dans les nuages. C'est une belle chose qu'une chute. Vous savez que l'on compte peu de victimes depuis Pilatre des Rosiers, jusqu'au lieutenant Gale, et c'est toujours l'imprudence qui causa les malheurs. Pilatre des Rosiers partit avec Romain, de Boulogne, le 13 juin 1785. A son ballon à gaz il avait suspendu une mongolfière à air échauffé, afin de s'affranchir sans doute de perdre du gaz, ou de jeter du lest. C'était mettre un réchaud sous un tonneau de poudre. Les imprudents arrivèrent à 400 mètres, et furent pris par les vents opposés qui les rejetaient en pleine mer. Pour descendre, Pilatre voulut ouvrir la soupape de l'aérostat; mais la corde de cette soupape se trouva engagée dans le ballon et le déchira tellement qu'il se vida en un instant; il tomba sur la mongolfière, la fit tournoyer et entraîna les imprudents qui se brisèrent en quelques secondes. C'est effroyable, n'est-ce pas? me dit l'inconnu en me secouant de ma torpeur.

Je ne pus répondre que ces mots :

— Par pitié, descendons! Les nuages nous pressaient de toutes parts, et d'effroyables détonations, qui se répercutaient dans la cavité de l'aérostat, se croisaient autour de nous.

— Vous m'impatientez! dit-il. Vous ne saurez plus si nous montons ou si nous descendons!

Et le baromètre alla rejoindre la boussole avec quelques sacs de terre. Nous devions être à 4,000 mètres de hauteur! Quelques glaçons s'attachaient aux parois de la nacelle, et une sorte de neige fine me pénétrait jusqu'aux os! Cependant un effroyable orage éclatait sous nos pieds! Nous étions plus haut que lui.

— N'ayez pas peur, disait mon étrange compagnon; il

n'y a que les imprudences qui fassent des victimes. Olivari, qui périt à Orléans, s'enlevait dans une mongolfière en papier; sa nacelle, suspendue au-dessous du réchaud, et lestée de matières combustibles devint la proie des flammes! Olivari tomba et se tua. Mosment s'enlevait à Lille, sur un plateau léger; une oscillation lui fit perdre l'équilibre. Mosment tomba et se tua. Bittorf, à Manheim, vit son ballon de papier s'enflammer dans les airs! Bittorf tomba et se tua. Harris s'éleva dans un ballon mal construit, dont la soupape trop grande ne put se refermer. Harris tomba et se tua. Sadler, privé de lest par son long séjour dans l'air, fut entraîné sur la ville de Boston, et heurté contre les cheminées; Sadler tomba et se tua. Coking descendit avec un parachute convexe qu'il prétendait perfectionné! Coking tomba et se tua. Eh bien, je les aime, ces nobles victimes de leur courage! et je mourrai comme elles! Plus haut! plus haut!

Tous les fantômes de cette nécrologie me passaient devant les yeux! La raréfaction de l'air et les rayons du soleil augmentaient la dilatation du gaz; le ballon montait toujours! Je voulus ouvrir machinalement la soupape; mais l'inconnu en coupa la corde à quelques pieds au-dessus de ma tête. J'étais perdu!

— Avez-vous vu tomber Mme Blanchard? me dit-il. Je l'ai vue, moi! oui, moi! J'étais au Tivoli le 6 juillet 1819. Mme Blanchard s'élevait dans un ballon de petite taille, pour épargner les frais de remplissage; elle était obligée alors de le gonfler entièrement, et le gaz fusait par l'appendice inférieur, laissant sur sa route une véritable traînée d'hydrogène. Elle emportait, suspendue au-dessous de sa nacelle par un fil de fer, une sorte d'auréole d'artifice qu'elle devait enflammer. Maintes fois elle avait répété cette expérience. Ce jour-là, elle enlevait, de plus, un petit parachute lesté par un artifice terminé en boule à pluie d'argent. Elle devait lancer cet appareil après l'avoir enflammé avec une lance à feu toute préparée à cet effet. Elle partit. La nuit était sombre. Au moment d'allumer son artifice, elle eut l'imprudence de faire passer la lance à feu sous la colonne d'hydrogène qui fuyait du ballon. J'avais les yeux fixés sur elle. Tout à coup, une lueur inattendue éclaire les ténèbres. Je crus à une surprise de l'habile aéronaute. La lueur grandit, disparut soudain et reparut au sommet de l'aérostat sous la forme d'un immense jet de gaz enflammé. Cette clarté sinistre se projetait sur le boulevard et sur tout le quartier Montmartre. Alors je vis la malheureuse se lever, essayer deux fois de comprimer l'appendice du ballon pour éteindre le feu, puis s'asseoir dans sa nacelle et chercher à diriger sa descente; car elle ne tombait pas. La combustion du gaz dura plusieurs minutes. Le ballon, s'amoindrissant de plus en plus, descendait toujours, mais ce n'était pas une chute! Le vent soufflait du N.-O., et le rejeta sur Paris. Alors, aux environs de la maison no 16, rue de Provence, il y avait d'immenses jardins. L'aéronaute pouvait y tomber sans danger. Mais, fatalité! le ballon et la nacelle portent sur le toit de la maison! Le choc fut léger. A moi! crie l'infortunée! J'arrivais dans la rue à ce moment. La nacelle glissa sur le toit, rencontra un crampon de fer. A cette secousse, Mme Blanchard fut lancée hors de sa nacelle et précipitée sur le pavé! Elle se tua!

Ces histoires de funeste augure me glaçaient d'horreur! L'inconnu était debout, tête nue, cheveux hérissés, yeux hagards!

Plus d'illusion possible. Je voyais enfin l'horrible vérité. J'avais affaire à un fou!

Il jeta la moitié du lest, et nous dûmes être emportés à 7,000 mètres de hauteur! Le sang me sortait par le nez et par la bouche!

— Qu'y a-t-il de plus beau que les martyrs de la science? ils sont canonisés par la postérité!!

Je n'entendais plus. L'inconnu regarda autour de lui avec horreur et s'agenouilla à mon oreille:

— Le 7 octobre 1804, le temps parut se lever un peu; les jours précédents, le vent et la pluie n'avaient pas cessé! Mais l'ascension annoncée par Zambecarri ne pouvait se remettre! Ses ennemis idiots le bafouaient déjà! Il fallait partir pour sauver de la risée publique la science et lui. C'était à Bologne! Personne ne l'aidait au remplissage de son ballon; ce fut à minuit qu'il s'enleva, accompagné d'Andréoli et de Grossetti! Le ballon monta lentement; il avait été troué par la pluie, et le gaz fusait. Les trois intrépides voyageurs ne pouvaient observer l'état du baromètre qu'à l'aide d'une lanterne sourde. Zambecarri n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures; Grossetti était aussi à jeun. — Mes amis, dit Zambecarri, le froid me saisit, je suis épuisé! je vais mourir; — et il tomba inanimé dans la galerie. Il en fut de même pour Grossetti. Andréoli seul restait éveillé Après de longs efforts, il parvint à secouer Zambecarri de son engourdissement. — Qu'y a-t-il de nouveau? Où allons-nous? D'où vient le vent? Quelle heure est-il? — Il est deux heures! — Où est la boussole? — Renversée! Grand Dieu! la bougie s'éteint! — Elle ne peut plus brûler dans cet air raréfié, dit Zambecarri! — La lune n'était pas levée; l'atmosphère était plongée dans une ténébreuse horreur. — J'ai froid, j'ai froid! Andréoli. Que faire? — Les malheureux descendirent lentement à travers une couche de nuages blanchâtres. — Chut! dit Andréoli; entends-tu? — Quoi? répondit Zambecarri. — Un bruit singulier! — Tu te trompes! — Non! — Voyez-vous ces voyageurs au milieu de la nuit, écoutant ce bruit incompréhensible! Vont-ils se heurter contre une tour? Vont-ils être précipités sur des toits? — Entends-tu? On dirait le bruit de la mer! — Impossible! — C'est le mugissement des vagues! — C'est vrai! — De la lumière! de la lumière! — Après cinq tentatives infructueuses, Andréoli en obtint. Il était trois heures! Le bruit des vagues se fit entendre avec violence; ils touchaient presque à la surface de la mer! — Nous sommes perdus! cria Zambecarri, et il se saisit d'un gros sac de lest. — A nous! cria Andréoli. — La nacelle touchait l'eau, et les flots leur couvraient la poitrine! — A la mer les instruments, les vêtements, l'argent! — Les aéronautes se dépouillèrent entièrement. Le ballon délesté s'enleva avec une rapidité effroyable! Zambecarri fut pris d'un vomissement considérable. Grossetti saigna abondamment. Les malheureux ne pouvaient parler, leur respiration était courte! Le froid les saisit, et en un moment ils furent couverts d'une couche de glace. La lune leur parut rouge comme du sang! Après avoir parcouru ces hautes régions pendant une demi-heure, la machine retomba dans la mer! Il était quatre heures du matin: les aéronautes naufragés avaient la moitié du corps dans l'eau, et le ballon, faisant voile, les traîna pendant plusieurs heures. Au point du jour, ils se trouvèrent vis-à-vis de Pesaro, à quatre milles de la côte; ils y allaient aborder, quand un coup de vent les rejeta en pleine mer! Ils étaient perdus! Les barques épouvantées fuyaient à leur approche! Heureusement, un navigateur plus instruit les accosta, les hissa à bord, et ils débarquèrent à Ferrada! C'était affreux! Mais Zambecarri était un brave! A peine remis de ses souffrances, il recommença ses ascensions! A l'une d'elles, il se heurta contre un arbre, sa lampe à esprit-de-vin se répandit sur ses vêtements et les enflamma; il fut couvert de feu; sa

machine commençait à s'embraser, quand il put redescendre à demi brûlé! Le 21 septembre 1812, il fit une autre ascension à Bologne; son ballon s'accrocha à un arbre; sa lampe y mit le feu! Zambecarri tomba et se tua! Et en présence de ces hauts faits, nous hésiterions encore! Non! Plus nous irons haut, plus la mort sera glorieuse!

Le ballon entièrement délesté, nous fûmes emportés à des hauteurs inabordables! L'aérostat vibrait dans l'atmosphère; le moindre bruit faisait éclater les voûtes célestes; le globe, le seul objet qui frappât ma vue dans l'immensité, semblait prêt à s'anéantir, et au-dessus de nous les hauteurs du ciel se perdaient dans les ténèbres profondes!



La bataille de Fleurus. Le ballon lancé devant Charleroy.

Je vis l'individu se dresser devant moi!

— Voici l'heure! me dit-il. Il faut mourir! Nous sommes rejetés par les hommes! Ils nous méprisent! écrasons-les!

— Grâce! fis-je.

— Coupons ces cordes! que cette nacelle soit abandonnée dans l'espace! La force attractive changera de direction, et nous aborderons au soleil!

Le désespoir me galvanisa! je me précipitai sur le fou, nous nous prîmes corps à corps, et une lutte effroyable se passa! Mais j'étais terrassé! et tandis qu'il me maintenait sous son genou, il coupait les cordes de l'esquif!

— Une! fit-il.

— Grâce! mon Dieu.

— Deux! trois!

Une corde de plus, et la nacelle n'était soutenue que d'un côté! Je fis un effort surhumain, je me redressai et repoussai vivement cet insensé.

—Quatre! dit-il.

La nacelle culbuta! Je m'accrochai instinctivement aux cordages qui tenaient l'esquif, et montai avec rage sur le côté supérieur.

L'inconnu avait disparu dans l'espace!

Le ballon fut enlevé en un clin d'œil à une hauteur incommensurable! Un horrible craquement se fit entendre. Le gaz trop dilaté avait crevé l'enveloppe! Je fermai les yeux. Quelques instants après, une chaleur humide me ranima; j'étais au milieu de nuages en feu! Le ballon tournoyait avec un vertige effrayant! je me sentais défaillir! Pris par le vent, je faisais cent lieues à l'heure dans ma course horizontale; les éclairs se croisaient autour de moi!

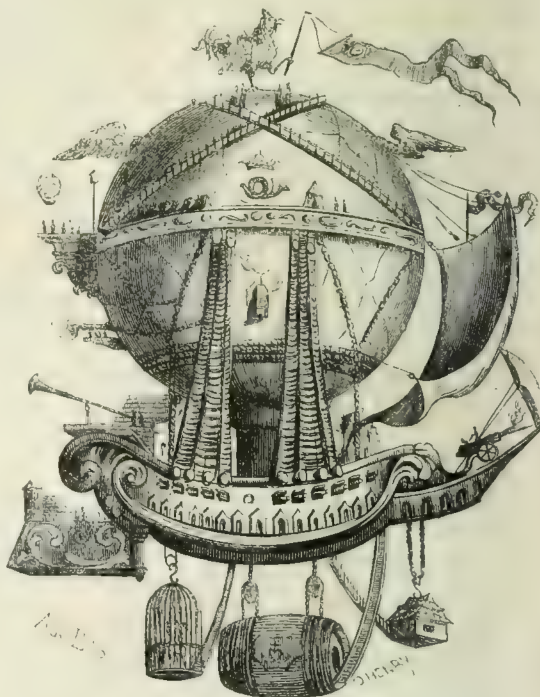
Cependant ma chute n'était pas rapide. Quand je rouvris les yeux, j'aperçus la campagne! j'étais à deux milles de la mer, l'ouragan m'y poussait avec force. J'étais perdu, quand une secousse brusque me fit lâcher prise; mes mains s'ouvrirent, une corde glissa rapidement entre mes doigts, et je me trouvai à terre! C'était la corde de l'ancre qui, balayant la surface du sol, s'était prise dans une crevasse! Je m'évanouis, et mon ballon délesté, reprenant son essor, alla se perdre au delà des mers!

Quand je revins à moi, j'étais couché chez un paysan, à Harderwick, petite ville de la Gueldre, à quinze lieues d'Amsterdam, sur les bords du Zuyderzée!

Un miracle m'avait sauvé! Mais mon voyage n'avait été qu'une série d'imprudences auxquelles je n'avais pu parer!

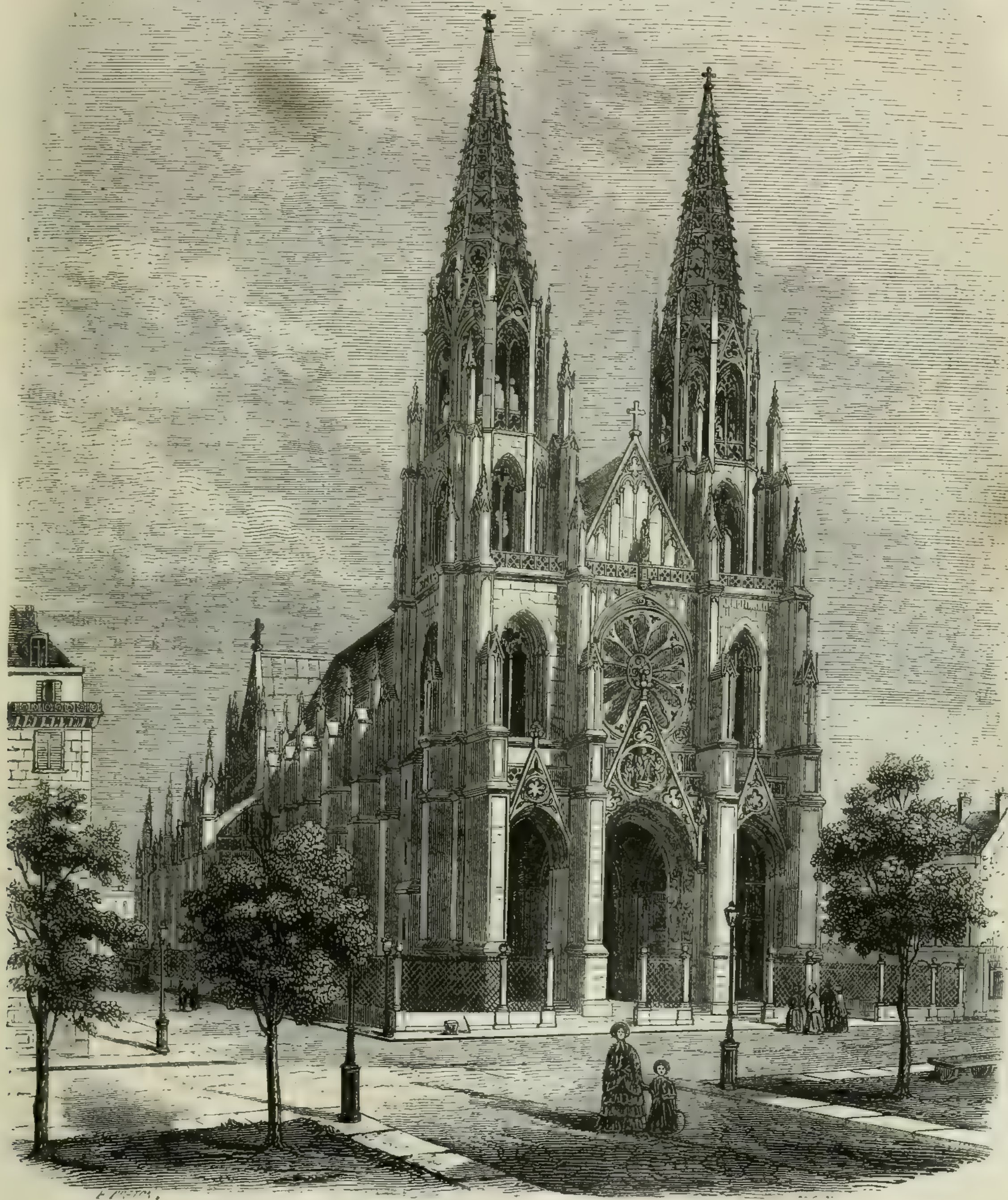
Que ce terrible récit, en instruisant ceux qui me lisent, ne décourage donc pas les explorateurs des routes de l'air!

JULES VERNE.



Le navire aérien (Voir le texte ci-dessus).

# LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINTE-CLOTILDE, A PARIS.



La nouvelle église et la place de Sainte-Clotilde, à Paris.

Nos lecteurs nous sauront gré de devancer tous les journaux pour leur donner une vue d'ensemble de cette belle église gothique, qui s'achève à Paris, sur l'ancien terrain de Bellechasse. Notre gravure représente l'édifice et la place de Sainte-Clotilde, tels qu'ils s'offriront aux regards après les travaux terminés. Nous devons cette bonne fortune au savant et habile architecte, qui a bien voulu communiquer ses plans à M. Breton, notre dessinateur. A l'époque de l'inauguration, dans notre prochain volume sans doute, nous ferons graver l'intérieur du monument, et nous en donnerons l'histoire complète et la description *de visu*, — non sans dire à la population parisienne, avec M. Jules de Francheville :

Dans ce jour où l'aurore, ainsi qu'une auréole,
De Clotilde viendra décorer la coupole,
Souviens toi de ces temps, beaux jours de ton berceau,
Où Clotilde, au combat, releva ton drapeau.
Sur son autel dressé par la reconnaissance,
Célèbre, ce jour-là, le jour de ta naissance;
Ce jour, noble à jamais, où, fondant ta splendeur,
Une sainte, en priant t'apporta la grandeur;
Où Clovis, invoquant le Ciel dans sa souffrance,
Créa d'un mot : « *Je crois!* » le royaume de France!

# CONTES EN FAMILLE (1).

## LES AVENTURES DU PETIT MAURICE.

### DRAGON.

Il se mit à courir dans la campagne, ne sachant où il allait, et ne cherchant qu'à gagner pays, afin de se mettre hors d'atteinte. Il n'avait pas encore passé d'aussi cruels moments; l'isolement où le laissait l'absence de Dragon doublait sa tristesse et sa crainte. — Mon père ! mon père ! disait-il par intervalles; et les sanglots étouffaient sa voix. Le cœur et l'esprit étaient bien malades, le corps ne se portait pas mieux; le sommeil et la fatigue accablaient Maurice. Aussi, levant les yeux au ciel vers la lune paisible, laissait-il échapper de temps en temps l'exclamation familière à ceux qui souffrent : — Mon Dieu ! mon Dieu !... Les rayons de la lune arrivaient comme des traits de flamme jusqu'à ses prunelles humides, et l'enfant, tout en poursuivant sa course errante, levait les mains vers le ciel.

Arrivé dans une prairie qui formait comme un petit vallon et qui offrait une retraite plus sûre que tous les lieux où il avait passé jusque-là, il fut averti par une odeur de fumée, et bientôt par une faible clarté, qu'un feu laissé par des campagnards brûlait encore. Il remercia la Providence du précieux secours qu'elle lui envoyait. Il accourut à la lueur de la flamme; il trouva encore auprès de quoi la ranimer. Et d'abord, il sécha du mieux qu'il put sa chaussure et ses vêtements trempés de rosée; ensuite il se coucha près du feu, et, cette fois, l'excès de la fatigue l'endormit profondément.

Laissons-le quelques moments à ses rêves plus doux que sa vie, et sachons ce que devenait, dans l'intervalle, son compagnon de voyage. Dragon, toujours dévoué, toujours fidèle, malgré les justes sujets de jalousie que les chiens savants lui avaient donnés, ne dormait jamais bien s'il n'était pas à côté de son maître. On lui avait pourtant donné de la litière fraîche; il était dans une écurie bien chaude, blotti dans un coin, à côté des chevaux, sous le lit suspendu où le palefrenier venait de grimper. Cela ne pouvait suffire à un cœur tel que le sien. — Où est Maurice! que devient-il! pourquoi nous a-t-on séparés?... Il se demandait bruyamment toutes ces choses, en poussant des gémissements aigus. Le palefrenier essaya de lui imposer silence, et n'obtint que de légères pauses; les plaintes recommençaient bientôt de plus belle. L'homme, impatienté, en vint aux moyens de rigueur; ce fut un vacarme nouveau; les chevaux hennissaient, s'agitaient, trépignaient; enfin personne ne dormait dans l'écurie, parce que Dragon était séparé de Maurice.

Les nuits des palefreniers ne sont pas longues et veulent être bien employées. Celui-ci, perdant enfin patience, ouvrit la porte à l'hôte incommode, et lui dit, en le congédiant d'un coup de pied : — Va dormir où tu voudras ! Dragon reçut le coup de pied sans se plaindre; il aurait payé plus cher la liberté. Une fois dans la cour, il fut bientôt sur la trace de son maître, dans le jardin, dans le verger, dans la campagne ; il ne fit pas fausse route un seul instant.

Qu'on s'imagine quels furent ses transports de joie, ses turbulentes caresses, quand il eut retrouvé, réveillé, salué son cher ami ! Maurice sentit d'abord plus de frayeur que de plaisir; il craignit que Dragon ne fût pas seul. Il s'assit; il prêta quelque temps l'oreille, sans répondre aux témoignages d'amitié que le pauvre animal lui prodiguait : enfin, s'étant assuré que personne ne paraissait, il répara sa première froideur, et rendit à son bon chien caresses pour caresses. Il y en eut de part et d'autre pour longtemps.

### LE CHAUDRONNIER AMBULANT.

Les voilà de nouveau maîtres d'eux-mêmes et prêts à courir de nouvelles aventures. Maurice, tout entier à la joie d'avoir retrouvé son chien, n'eut pas l'idée qu'il pouvait s'être abusé dans la nouvelle escapade qu'il venait de faire. Si prompt à se livrer à ce perfide Frisquet, il s'était dérobé précipitamment au bien qu'un honnête homme voulait lui faire. Une frayeur déraisonnable l'avait égaré, et il allait payer par de cruelles traverses cette nouvelle étourderie.

Il se remit en chemin dès le point du jour, décidé à s'informer exactement, dans le prochain village, de la route qu'il devait suivre pour aller en Savoie. Après cinq ou six heures de marche, il arrive dans une petite bourgade, et la première personne qu'il vit fut un chaudronnier ambulant, de ceux qui étament les casseroles et fondent aussi la vaisselle d'étain. Cet homme avait établi son usine portative à l'abri d'une muraille. Un trou en terre était plein de charbons ardents; le soufflet, fixé à côté, animait déjà ce brasier, sous l'impulsion que le pied de l'artisan lui imprimait. Quant à ses mains, elles étaient occupées dans ce moment au service de sa bouche. Le chaudronnier déjeunait; son pain bis, presque aussi noir que ses mains, et un plat de bœuf fricassé aux oignons,

(1) Voyez notre dernière livraison.

excitèrent la convoitise du couple affamé. L'homme s'en aperçut, et n'eut pas de peine à retenir le jeune voyageur pour le faire jaser. Quand il sut en gros l'histoire de Maurice, il redoubla de prévenances, et lui dit : — Deux étrangers qui se rencontrent loin de chez eux sont deux frères, et ne doivent pas manquer de s'entre-secourir. Je te propose, mon ami, ce qu'on peut offrir de mieux à un honnête garçon, du travail et du pain. Tu as encore, à ce que j'entends, un long voyage à faire, et tu manques d'argent ; reste seulement une semaine avec moi, je te nourrirai, et je te donnerai quinze sous par jour. Avec cela tu auras ensuite de quoi aller loin, sans rien demander à personne. Maurice fit entendre qu'il craignait d'être reconnu. Là-dessus, le chaudronnier tira d'une petite voiture, qui lui servait de magasin, un bonnet de laine grise saupoudré de charbon ; il affubla le petit bonhomme d'un grand tablier de cuir, lui dit de se barbouiller un peu le visage et les mains, et l'assura qu'avec ces précautions il pourrait échapper à toutes les recherches de la police.

Maurice aurait dû se défier d'un homme qui se prêtait si complaisamment à ce qu'il voulait ; mais saurons-nous mieux que lui ne pas nous livrer à qui nous flatte?... Voilà le fils de Gerbin qui a changé de maître et de métier. Il se disait avec satisfaction : — Cette fois, du moins, je fais un travail honnête ; les casseroles et le charbon pourront me salir les mains, sans que j'en sois moins estimable. J'ai ouï dire à mon père :

> Dans le travail l'âme s'épure ;
> Poussière aux mains n'est pas souillure

Pendant que je serai caché sous ce tablier, on cessera de s'occuper de moi dans les environs, et, au bout de quelques jours, avec une bourse bien garnie de sous honnêtement gagnés, je partirai tout de bon pour aller rejoindre mon père. Que je serais heureux si je n'avais plus besoin d'aumônes !

A peine entré en fonctions, Maurice fut invité à déjeuner. Il trouva que son maître savait fort bien vivre, de débuter ainsi avec lui. Dragon eut pour sa part quelques restes. Cette première affaire expédiée, l'enfant et le chien commencèrent leur service ; ils allèrent ensemble quêter l'ouvrage dans le bourg. L'honnête figure du petit garçon, ses grands yeux bleus, qui brillaient plus vifs sur sa figure noircie, lui gagnèrent la bienveillance de toutes les ménagères. Pas une maison où l'on ne sût trouver quelque ustensile à refondre ou à réparer. Maurice imagina d'en faire porter une part au docile Dragon. Les casseroles lui battaient les flancs, retenues les unes aux autres par des ficelles.

Ce fut pour les quêteurs un nouveau moyen de succès. On trouva le chien aussi intéressant que le maître ; tous deux en firent meilleure chère, et leur nourriture ne coûta guère à Pierral. C'était le nom du chaudronnier. Dragon se refaisait de ses longues privations ; car il va sans dire que Frisquet l'avait traité fort maigrement, et, depuis sa sortie du village, il n'avait pas fait, un seul jour, non plus que son maître, ses repas complets et réguliers. La petite ville fut un pays de cocagne pour les deux amis. Le chaudronnier, fort satisfait d'avoir trouvé des aides si utiles et si peu onéreux, porta à vingt-cinq sous par jour la paye de Maurice. Il lui donna une petite bourse de cuir, et, chaque soir, il lui comptait régulièrement sa paye. Quel honnête homme que M. Pierral !

Il n'avait qu'un défaut, c'était de laisser l'ouvrage s'accumuler. Il renvoyait bien de temps en temps quelque chose ; mais ce n'était rien auprès de ce qui restait. On prenait cependant patience, parce que l'ouvrage était fait soigneusement ; et puis Maurice savait excuser son maître avec tant de gentillesse, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher.

L'INNOCENCE AFFLIGÉE.

Le septième jour était arrivé ; Maurice comptait avec joie cent soixante-quinze sous dans sa bourse, lesquels, ajoutés aux six qui lui restaient de la trouvaille, en faisaient cent quatre-vingt-un. Il se disait qu'avec cela il aurait pu aller au bout du monde ; et son cœur ne visait pas si loin.

— Et nos ustensiles? dirent les gens auxquels Maurice annonçait, dans la soirée, son départ pour le lendemain.

— Vos ustensiles ? M. Pierral vous les rendra. Je viens de le quitter, parce que le sommeil me gagnait ; pour lui, il est encore à l'ouvrage. Ah ! quel rude travailleur!

Après cette explication, Maurice était allé se coucher. Il comptait revoir son maître le lendemain, mais seulement pour lui faire ses adieux et déjeuner avec lui encore une fois, pour finir, ainsi disait M. Pierral, comme ils avaient commencé.

Cependant M. Pierral, débarrassé de son petit ouvrier, en vint à l'exécution du projet pour lequel il s'était servi de lui. Nanti d'une masse de cuivre et d'étain pour une valeur considérable, il disparut pendant la nuit, aidé peut-être par quelque recéleur, qui le soulagea de son fardeau. On venait de constater sa fuite, lorsque Maurice sortait de son logement.

Les ménagères étaient furieuses. L'une saisit l'enfant par le bras et le secoue rudement ; l'autre le menace du poing ; une autre l'apostrophe dans les termes les plus durs. Maurice, consterné, témoigne une si vive douleur, que chez plusieurs la pitié remplace déjà la colère.

— S'il était coupable, s'écrie une voix, il ne serait pas au milieu de nous ; il aurait suivi le voleur.

— N'importe ! disait une autre, il doit répondre du dommage ; c'est à lui que nous avons remis notre bien ; qu'il nous le rende !

L'autorité crut devoir, à tout événement, s'assurer de sa personne, ne fût-ce que pour avoir son témoignage. Et voilà comme il était tombé dans le malheur qu'il redoutait le plus. Le fils de Gerbin était en prison, soupçonné de vol, ou comme complice ou comme fauteur. Il faut le dire cependant, Maurice poussa des cris de désespoir si déchirants, quand on le mena dans la maison d'arrêt, que toutes les bonnes gens le plaignirent. Plusieurs l'accompagnèrent ; plusieurs s'affligeaient avec lui ou tâchaient de le rassurer. Le chien, qui avait partagé naguère avec son maître la faveur publique, faisait maintenant grand'pitié ; c'est qu'il n'y avait pas dans toute la ville de personne plus affligée. Quand on le vit marcher, la tête basse, auprès de Maurice, lui lécher les mains ou se précipiter sur lui, comme pour l'entraîner ou le délivrer, on s'attendrit encore davantage ; il fut résolu que les deux amis ne seraient pas séparés.

Dès qu'ils furent dans la chambre d'arrêt, le magistrat fit subir à l'enfant un premier interrogatoire. Il répondit avec assez de présence d'esprit, donna tous les détails qu'on voulut, cherchant de son mieux à éclairer la justice, qu'il était si intéressé à mettre sur la voie de la vérité. Il fit en même temps son histoire au magistrat, et demanda si on lui permettrait d'écrire à son père. On l'y autorisa, sous réserve que la lettre serait lue avant d'être expédiée. Maurice ne s'y refusa point, et il écrivit

la lettre suivante, se figurant sans doute qu'elle saurait trouver toute seule son chemin.

« Mon cher père, je t'écris cette lettre du fond de la prison où l'on m'a enfermé, et c'est d'abord pour te dire qu'il n'y a pas de ma faute, et que je suis bien innocent du cuivre et de l'étain. Mon cher père, j'ai été bien malheureux depuis ton départ; mais je ne suis pas coupable, je te le jure devant Dieu. Six jours après ton départ, notre cousine est tombée morte tout à coup; et, comme ceux qui m'avaient retiré chez eux, sans me demander si ça me plaisait, voulaient encore me séparer de Dragon, et le fusiller, quoiqu'il fût aussi innocent que moi-même, nous nous sommes sauvés du village, lui et moi, avec l'intention de te rejoindre le plus tôt possible. Jusqu'à présent cela nous a bien mal réussi; j'ai été trompé, égaré, et l'on m'a détourné de ma route. Mais j'ai trouvé aussi de bonnes gens qui ont eu soin de moi. Deux petites filles m'ont donné du lait de leur chèvre, avec des pommes de terre cuites sous la cendre. Le lendemain, Dragon et moi nous avons dîné chez un honnête paysan, qui nous a donné de bons conseils. J'ai eu le malheur de ne pas les suivre et d'en écouter ensuite de mauvais. Je ne veux pas te raconter tout ce qui m'est arrivé, il y en aurait pour trop longtemps. Ne crois pas que ce soit pour te cacher quelque chose. Bientôt, s'il plaît à Dieu, tu sauras tout de ma bouche. On m'assure qu'une personne innocente ne peut pas être condamnée; je serai donc bientôt libre, et j'irai t'embrasser mille et mille fois, pour réparer le temps perdu. Adieu, mon cher père, ne sois pas inquiet; je suis toujours ton fidèle et honnête fils,

« Maurice. »

Le dessus de la lettre portait ces mots: « A monsieur Denis Gerbin, maître maçon, en Savoie. »

On fit observer à l'enfant qu'avec cette adresse la lettre arriverait difficilement à destination. Il fut décidé qu'on écrirait au village que le père et le fils avaient quitté, afin d'avoir, s'il était possible, des renseignements plus précis.

Cependant Maurice se désolait dans sa prison. Quand il vit arriver le soir, sa tristesse redoubla. Il était assis dans un coin, et Dragon auprès de lui. L'enfant se rappelait avec tendresse le plaisir que ce fidèle compagnon avait eu à le retrouver, huit jours auparavant. — Et c'était, lui disait-il, pour me suivre en prison que tu courais après moi! C'est égal; quand tu l'aurais su, tu n'aurais pas couru moins vite.

### LA CHASSE AUX FILOUS.

Tout à coup l'idée vint à Maurice que Dragon, qui l'avait si vite retrouvé, pourrait bien découvrir aussi maître Pierral, auquel il s'était accoutumé pendant les huit jours qu'ils avaient passés ensemble. Maurice avait heureusement exercé son chien à entendre ce nom; il avait amusé le chaudronnier en disant quelquefois à l'animal intelligent: — Où est Pierral? Et le chien courait à l'homme sur-le-champ. Aussitôt que cette idée lui fut venue à l'esprit dans sa triste demeure, Maurice, pour éprouver son chien, lui répéta la question. Dragon leva la tête brusquement, et se mit à flairer de tous côtés.

Persuadé que son idée était bonne, l'enfant fit demander le juge en grande hâte, disant qu'il avait une chose très-importante à lui communiquer. Le juge vint. Cette manière de poursuivre une enquête parut singulière; on y consentit cependant, et Maurice eut la permission de faire l'épreuve lui-même. Il sortit, bien accompagné, avec son chien. La nuit était sombre; cette sortie ne fut remarquée de personne. L'enfant demanda qu'on se rendît à la place où Pierral avait travaillé.

Quand on y fut, Maurice, après avoir caressé Dragon, lui dit vivement: — Où est Pierral? Le chien se mit en quête; il courut de plusieurs côtés, et revenait toujours à la même place. On n'attendait plus rien de lui. Maurice l'excitait cependant, l'animait de la voix, et répétait par moments la question qui ne manquait jamais d'exciter le chien et de lui donner un nouveau zèle. Enfin, il suivit une autre piste, et, après avoir tourné auprès de quelques maisons au bout de la ville, il rentra dans l'intérieur, se faufila par des rues écartées, pour s'arrêter obstinément devant une maison aux fenêtres de laquelle aucune lumière ne paraissait. Là, Dragon monta sur un perron extérieur, flaira, aboya avec opiniâtreté, et l'enfant assura que Pierral devait être là.

Le maître du logis mit la tête à la fenêtre; et, quand il sut de quoi il s'agissait, prenant le ton de mauvaise humeur d'un homme qu'on arrache au sommeil, il se fâcha, il refusa d'ouvrir sa porte; il parut vouloir se barricader. On lui représenta que cette conduite le rendrait plus suspect, et serait contre lui une charge plus forte que les indications du chien. Le magistrat intervint; il se fit ouvrir la maison, et les fouilles commencèrent. Après une assez longue attente, elles finirent par amener la découverte des objets volés. Le maître de la maison osa dire qu'il ignorait qui avait pu cacher tout cela chez lui. Dragon lui répondit encore victorieusement, en aboyant devant un panneau de boiserie, derrière lequel Pierral fut trouvé blotti. On arrêta les coupables, et, comme ils n'avaient rien à gagner à manquer de franchise, puisque le vol et le recel étaient manifestes, ils avouèrent leur délit. Maurice n'avait pas besoin du témoignage de Pierral pour être jugé innocent; cependant ce témoignage même ne lui manqua pas. Cet homme, soit qu'il ne fût pas absolument mauvais, soit qu'il espérât que cette franche déclaration, en faveur d'un enfant qui avait pour lui l'affection du public, produirait pour lui-même un bon effet, assura que son petit ouvrier n'avait rien su de ce qui s'était passé.

### RENCONTRE FATALE.

Dès ce moment Maurice fut libre. Au lieu de retourner en prison, il put choisir entre cinq ou six logements que les ménagères lui offrirent en réparation du tort qu'elles lui avaient fait. On le força de garder l'argent qu'il avait reçu de Pierral. — Tu l'as honnêtement gagné, lui disait-on, et le service que ton chien nous a rendu mériterait bien davantage.

On le pressait de prolonger son séjour au milieu de ses nouveaux amis, mais il avait hâte de se remettre en voyage.

Le magistrat l'appela auprès de lui, et lui fit comprendre qu'il avait tort de courir le pays à l'aventure. — Retourne, lui disait-il, dans le village où ton père t'a laissé; c'est là que tu dois l'attendre.

L'enfant témoigna une grande répugnance à prendre ce parti. Il conta, dans un plus grand détail, ses démêlés avec Christin.

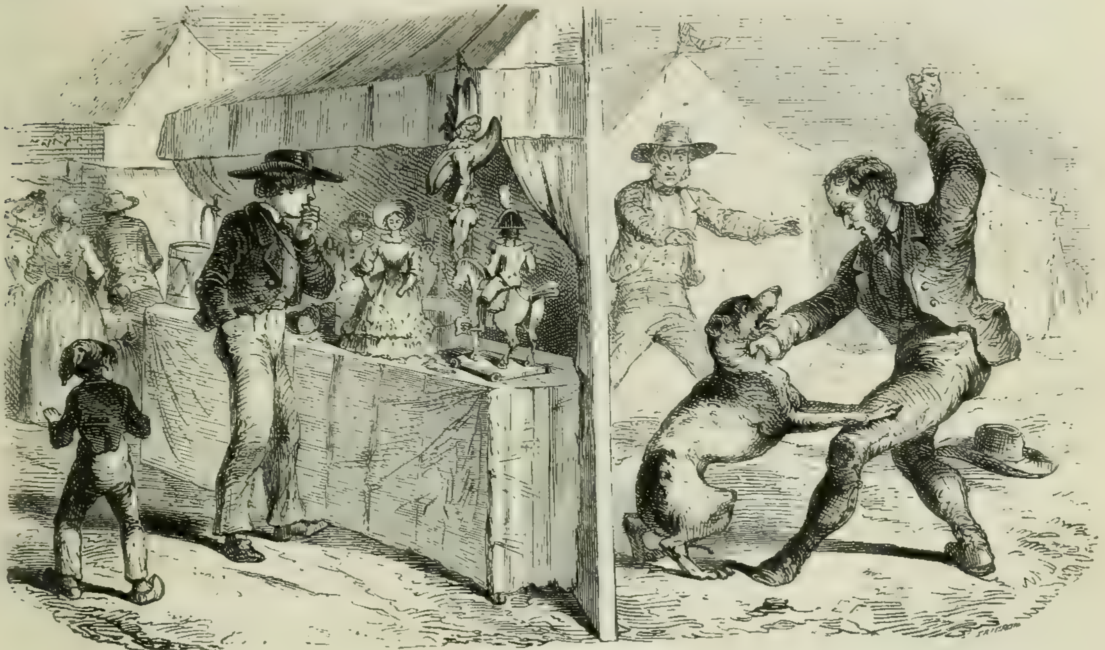
— Eh bien, nous te mettrons sous la garde du maire; tu seras ainsi en sûreté; on n'osera pas toucher même à ton chien.

— Ah! monsieur, répondit naïvement Maurice, notre maire obéit à Christin comme les autres; on le dirait son huissier.

— Dans ce cas, au lieu de te renvoyer dans ta commune, je t'adresserai à la sous-préfecture voisine. M. le

sous-préfet te traitera comme son enfant, et, sous sa garde, tu attendras des nouvelles de ton père. C'est le meilleur et le plus court chemin pour te réunir à lui. Nous avons ici un honnête marchand forain, qui se rend aujourd'hui à la foire d'un village, à douze kilomètres d'ici. C'est le chemin de la ville où je veux t'envoyer. Quand vous serez arrivés, le marchand s'enquerra d'un guide qui te mènera plus loin. Tu arriveras, ainsi, en trois ou quatre jours au plus. J'écris en ta faveur à M. le sous-préfet. J'espère que cette fois tu te fieras à l'autorité, qui veille aussi bien pour protéger les bons que pour réprimer les méchants.

Maurice promit d'être sage. Il partit, en la compagnie du marchand. Lorsqu'ils furent arrivés et qu'ils eurent mis le cheval à l'auberge, l'homme dit à Maurice qu'il allait vaquer à ses affaires, et qu'il chercherait en même temps une personne de confiance, pour accomplir les intentions du magistrat ; que lui, Maurice, pouvait cependant faire un tour de promenade, et revenir dans une heure savoir ce qui aurait été fait. L'enfant alla donc se promener avec Dragon. Il s'amusa beaucoup du mouvement et de la foule. On voyait toute sorte de marchandises étalées dans de petites boutiques construites en planches. Maurice veillait de près sur Dragon, que sa curiosité poussait de tous côtés. Il y avait près d'une demi-heure qu'ils erraient ainsi, lorsque le petit garçon, s'étant oublié devant une boutique de jouets d'enfants, entendit derrière l'étalage, à travers la cloison de planches, une voix dure qui s'écria : — Voici le chien : le maître n'est pas loin ! Et au même instant commença une lutte violente entre l'homme et l'animal. L'homme, c'était Christin. Le commerce l'avait amené jusque-là. Toujours colère et emporté, il avait saisi de force le brave Dragon, qui opposait une résistance énergique.



La foire. Rencontre fatale.

Ce fut un grand bruit dans la foule. Les menaces de l'homme, les cris du chien, mirent tout le monde en émoi, et suspendirent un moment les opérations commerciales. Maurice put s'évader facilement, et n'y manqua pas. Ni les conseils de M. le juge, ni l'expérience d'un passé plein d'amers souvenirs, ne purent l'arrêter. Adieu les sages réflexions ! adieu les bonnes promesses ! Au bout d'un quart d'heure, Maurice était déjà bien loin.

### UNE FAUTE GRAVE.

Quand il se crut hors d'atteinte, au milieu d'une oseraie encore touffue, il se recueillit pour aviser à ce qu'il devait faire. Irait-il au secours de Dragon ? Il en mourait d'envie, mais il jugea que ce serait une chose inutile. — Ou Dragon est libre comme moi, se dit-il, et je ne tarderai pas à le revoir comme la dernière fois; ou ce méchant a été le plus fort, et je ne résisterais pas mieux que mon chien.

Le pauvre enfant crut en faire assez pour l'amitié, de rester caché où il était, et d'attendre que la nuit fût venue, pour chercher au village des nouvelles de Dragon. L'histoire aurait fait du bruit ; on en causerait, et, sans se découvrir, il trouverait moyen de s'éclairer sur le sort de son malheureux compagnon.

Quand la nuit fut venue, Maurice, au risque de tomber dans les mains de l'épouvantable Christin, revint donc à pas de loup dans le village. Il trouva, dans la première place, des enfants rassemblés, et il ne craignit pas de se mêler à leurs jeux. Sa qualité d'étranger ne fut pas remarquée, la foire ayant amené beaucoup de familles du dehors. Il prêtait l'oreille à tous les propos, et longtemps il n'entendit rien qui eût rapport à Dragon. Il allait, à tout événement, adresser quelques questions à l'un des petits villageois, lorsqu'il entendit enfin deux de ses voisins qui disputaient ensemble.

— Il est enragé ! criait l'un.

— Il ne l'est pas ! répliquait l'autre.

— Il a mordu l'homme jusqu'au sang.

— C'est que l'homme l'a saisi le premier, et voulait l'étrangler sur la place.

— Mon père y était, et il a tout vu.

— Mon père y était aussi, et c'est lui qui s'est opposé à ce qu'on tuât cette pauvre bête.

— Il a fait là quelque chose de beau!

— Oui sans doute. Ne faut-il pas, même dans l'intérêt du blessé, savoir si le chien est bien atteint de la rage? C'est aussi ce que le chirurgien voulait; il a ordonné qu'on tînt la bête à l'attache, jusqu'au moment où l'on saura la vérité. Mon père s'est chargé de ce soin.

— Tant pis pour vous!

— Qu'avons-nous à craindre? A peine le chien a-t-il été attaché, que nous l'avons vu boire. Pauvre bête! il n'est pas plus enragé que moi. Ce sont bien souvent les hommes qui le paraissent, à voir comme ils traitent les animaux.

Maurice, en prêtant l'oreille à cette conversation, était vivement ému. Il se consultait lui-même sur ce qu'il devait faire. L'honnêteté, le bon cœur de l'enfant qui parlait pour son chien le touchaient sensiblement; il aurait voulu s'adresser franchement à lui; mais la crainte de retomber dans les griffes de Christin, devenu plus furieux que jamais, réprima ce bon mouvement. Il résolut d'observer le petit garçon, de le suivre, de connaître ainsi le lieu où Dragon se trouvait prisonnier à son tour. Il verrait ensuite ce qu'il aurait à faire.

Les enfants ne tardèrent pas à se séparer. Maurice suivit de loin celui dont le père avait Dragon sous sa garde, et s'arrêta aussitôt qu'il le vit rentrer chez lui. Quelques instants après, il s'approcha furtivement pour tâcher de découvrir où Dragon pouvait être. Il y avait, joignant la maison, un appentis qui semblait servir de remise. Il se dirigea de ce côté; il s'approcha de la porte: elle se trouvait fermée, et la clef n'y était pas. Il y touchait à peine, et il avait essayé tout au plus deux fois de l'ouvrir, que Dragon avait déjà senti et reconnu son maître, ce qui le fit s'agiter et crier fort mal à propos. — St! sst! fit doucement Maurice, tremblant de joie et de crainte. Cet avertissement suffit au prisonnier pour lui faire garder un silence prudent.

Il y avait, à hauteur d'appui, une étroite fenêtre. O bonheur! elle se trouvait ouverte: aucune effraction n'était nécessaire. Maurice y grimpe lestement, saute dans l'étable, tire son couteau de sa poche, coupe la corde qui retient le prisonnier, et ils s'élancent tous deux par le même chemin, le chien d'abord, le maître après lui.

L'heureux Dragon était dans l'ivresse; il goûtait une joie sans mélange. Maurice, outre la frayeur d'être découvert, qui le possédait encore, se reprochait déjà ce qu'il venait de faire. C'était en effet une bien mauvaise action. Un brave homme avait sauvé son ami; il avait résisté en sa faveur aux soupçons populaires, si souvent injustes et cruels; il avait pris sur lui les risques de l'affaire; il s'était chargé du prisonnier, pour le sauver de la mort; son fils, aussi généreux que lui, prenait la défense de Dragon au milieu des enfants, comme le père au milieu des hommes; et Maurice profitait sournoisement de quelques paroles qu'il recueillait à la dérobée; il suivait traîtreusement les traces de l'enfant; il entrait, comme un larron, dans la maison hospitalière; il ravissait le dépôt confié par un pouvoir tutélaire à l'honnête citoyen! Que de choses à dire sur une si fâcheuse conduite! Et, malheureusement, Maurice y pensa trop tard pour prendre un meilleur parti; il en fut touché trop faiblement pour réparer le mal qu'il avait fait.

Il s'éloignait, comme un coupable; il s'enfonçait dans la campagne, cherchant les lieux déserts, et rêvant tristement à son sort. Le chien le comblait de caresses, le remerciait de la manière la plus expressive. Maurice le laissait faire; il ne lui répondait plus, comme auparavant.

— Pauvre Dragon, disait-il, tu me coûtes bien cher!

Cependant il ne trouvait aucune retraite; pas une cachette, pas une meule pour le recueillir cette nuit! Il errait dans un bois, à l'aventure, et fut réduit à entasser les feuilles tombées, pour se coucher et se couvrir. Ensuite il prit Dragon dans ses bras, et, pendant que l'heureux animal s'endormait sans alarmes, lui-même, les yeux fixés sur les étoiles qui scintillaient à travers les rameaux, il attendait vainement le sommeil. Ce n'était pas qu'il eût peur; la vie qu'il menait depuis quelque temps avait du moins l'avantage de l'aguerrir. Couché au milieu d'un bois, dans un pays inconnu, il n'éprouvait pas la crainte puérile des fantômes et des loups-garous. Ce qui lui tint longtemps les yeux ouverts, ce fut une crainte plus sérieuse, celle d'avoir offensé Dieu et d'affliger son père.

Ces angoisses le poursuivirent jusque dans son sommeil; il eut des rêves pénibles. Qui aurait passé par ce bois, où la lune brillait sur les feuilles mortes, aurait entendu l'enfant pousser des cris étouffés, et l'aurait vu se débattre contre les visions qui l'agitaient. Il se réveilla au soleil levant, et poursuivit sa marche. Il acheta pour deux sous de pain dans une maison écartée. Ce fut tout son déjeuner et celui de Dragon. — Je ne mérite pas mieux, se disait Maurice, et mon pauvre chien n'en demande pas davantage.

Le fils de Gerbin était si découragé, qu'il ne songeait pas même à demander le chemin de la Savoie. Il se dirigeait seulement sur le cours du soleil, se remettant à la Providence du soin de le conduire. Il commençait à redouter la vue de son père, en même temps qu'il la désirait. Il craignait ses reproches presque autant qu'il souhaitait ses embrassements.

### L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

Comme il passait derrière l'église d'un village, vers deux heures après midi, il vit quelques jeunes garçons qui jouaient ensemble. Contre l'ordinaire, ils ne faisaient pas de bruit, et parlaient d'une voix étouffée. Il comprit bientôt qu'ils faisaient l'école buissonnière. Un d'entre eux, posté à l'écart sur un pan de muraille, faisait le guet, afin d'annoncer, en cas de besoin, l'approche de l'ennemi, s'il venait à paraître. Cet ennemi, c'était M. l'instituteur, qui ne pouvait pas approuver leur conduite. Maurice, privé depuis longtemps du plaisir de jouer avec des enfants de son âge, s'approcha curieusement, et, voyant qu'on jouait au bouchon, il demanda d'en être. Il fut mis de la partie, et le jeu continua de plus belle.

Quelques-uns avaient pour palets des gros sous, d'autres n'avaient que de petites pierres, et se plaignaient fort de ce désavantage. Maurice, un peu pour se montrer bon camarade, et beaucoup pour faire voir sa bourse, en tira autant de gros sous qu'il en fallait pour les joueurs qui n'en avaient pas. Cela en fit quinze, y compris celui dont il se servit lui-même. Alors le jeu s'anima. Maurice fit voir qu'il n'était pas le plus maladroit. Il s'en donnait à cœur joie, oubliant déjà sa tristesse de la veille. Il était fâché seulement de voir ses compagnons de plaisir peu bienveillants les uns pour les autres, et d'assez mauvaise foi pour contester, sans aucune apparence de raison. Si l'on n'avait pas eu la crainte d'une surprise, on aurait fait de beaux cris. On s'en dédommageait en se bourrant,

en se faisant de sourdes menaces. Maurice lui-même, le nouveau venu, le complaisant prêteur de gros sous, n'était pas plus ménagé que les autres. C'est qu'il est rare qu'un mauvais écolier soit un bon camarade. Il faut de l'ordre et de la discipline jusque dans les plaisirs, et l'on ne doit pas s'attendre que l'enfant qui résiste impudemment à son maître, cède avec bonté à ses condisciples.

Il y avait une heure que la partie durait, toujours plus échauffée, quand le maître parut à l'improviste, du côté opposé à celui par lequel on l'attendait. Grand effroi. On s'échappa en tumulte, comme une volée de moineaux effarouchés. Maurice s'enfuit de son côté comme les autres, sans avoir le temps de recueillir sa monnaie. Tout fut perdu, jusqu'à la pièce dont il s'était servi, et qu'il venait de jeter quand l'instituteur avait paru. Un des écoliers, moins agile ou moins heureux que les autres, payait pour tous, et criait, non de douleur, on ne le battait point, mais de colère, parce qu'on l'entraînait où il ne voulait pas aller.

Maurice était libre, il fuyait; mais il maugréait en courant. — Mes gros sous! mes gros sous! disait-il avec colère. Et il frappait du pied, il se retournait quelquefois, s'arrêtait, pour délibérer s'il n'irait pas réclamer son bien. Il se garda prudemment de le faire. Sa conscience lui disait: Pourquoi t'arrêtais-tu auprès de ces mauvais garçons? pourquoi jouais-tu avec eux? quelle vanité te pressait de leur montrer ta bourse? Tu es puni justement. Maurice entendait cette voix infatigable, ce témoin présent partout, et, baissant la tête, il poursuivait son chemin. Il fit, pour se consoler, le compte de ce qui lui restait, et il trouva en sous et en petit argent blanc, une somme encore assez belle. Il se dit enfin: — C'est une leçon pour l'avenir. Hélas! le jour même, il devait l'oublier.

### L'AUBERGE.

Etant arrivé, le soir, devant une auberge de village, il résolut d'y passer la nuit, afin de se refaire dans un véritable lit de ses fatigues précédentes. Il demanda à souper et à coucher pour lui et Dragon. Il eut même la précaution de régler le prix d'avance, et se sut bon gré d'être déjà si prudent. Une bonne soupe, du mouton en ragoût, un coup de vin remirent l'enfant de bonne humeur. A son âge, chagrins et remords sont légers. Il s'était approché du feu, et il écoutait jaser des buveurs établis dans la cuisine. L'un d'eux entonna une chanson, dont il ne pouvait retrouver le second couplet. Maurice, qui le savait par hasard, le souffla au chanteur. Cela fixa sur lui l'attention. On le pressa de chanter à son tour. Il avait une jolie voix, qui avait fait bien souvent le plaisir de son père. Denis Gerbin, dans ses moments de loisir, apprenait à son Maurice quelques chansons bien choisies. L'enfant ne résista pas à la tentation de recueillir des applaudissements, et, il faut bien le dire, à la satisfaction moins frivole de répéter une chanson qui souvent lui était revenue à la mémoire depuis qu'il était en voyage. Il chanta, d'une voix juste et sonore, les couplets suivants:

Où volez-vous, petit oiseau,
Par la plaine flétrie?
Vous allez où le ciel est beau
Et la terre fleurie.
Le bonheur, dit-on, vous attend
Sur la rive étrangère;
Vous y courez toujours chantant:
« Je vais revoir mon père. »

Allez répondre à son amour.
Que le Ciel vous protége!
Fuyez l'orage et le vautour,
Le chasseur et le piége.
Que nul plaisir sur le chemin
Ne vous puisse distraire.
Votre plaisir est inhumain,
S'il fait languir un père.

Allez, et quand vous l'aurez joint,
Demeurez sous son aile;
De sûre garde il n'en est point
Que l'amour paternelle.
Ah! qu'il me semble heureux l'oiseau
Qui, toujours sédentaire,
Perché sur le même rameau,
S'endort près de son père!

Cette chanson fut écoutée avec plaisir. On fit à Maurice des compliments sur sa jolie voix; il eut le plaisir de voir la bonne hôtesse se passer la main sur les yeux; elle aurait demandé tout de suite à l'enfant s'il n'y avait pas quelque rapport entre lui et le petit oiseau, et se serait occupée de lui, si, par malheur, elle n'avait pas été appelée dans la cour, où elle passa une heure à divers travaux.

Dans l'intervalle, les buveurs firent asseoir Maurice auprès d'eux, et le mirent de belle humeur en lui faisant boire un coup de trop. L'enfant, excité par un état entièrement nouveau pour lui, jasa, rit, chanta, amusa tout le monde. On avait demandé des cartes, et il regardait jouer. Au bout d'un moment, l'envie lui prit de mettre quelque chose au jeu, voyant que cela réussissait à un jeune garçon fort jovial. Il demanda la permission de risquer quelques sous. Ces gens, très-mauvais sujets, y consentirent sans scrupule. L'enfant se flattait déjà de regagner ce qu'il avait laissé dans les mains du maître d'école. Il en alla tout autrement. Il perdit d'abord un sou, puis deux, puis dix, puis vingt. Les buveurs se faisaient un cruel plaisir de son dépit; ils l'excitèrent encore, si bien qu'au bout d'un moment sa bourse était vide. Alors, le cœur serré de douleur et de honte, il alla se coucher sans mot dire. Les drôles qui l'avaient dépouillé ne s'en vantèrent pas non plus à l'hôte et à l'hôtesse, qu'ils connaissaient pour d'honnêtes gens; ils se retirèrent avec leur butin, et ils allèrent probablement le boire ensemble dans un autre cabaret.

Maurice ne ferma pas l'œil jusqu'au matin. Les fumées du vin s'étaient bientôt dissipées. Alors, passant en revue la suite de ses aventures, il déplorait ses fautes, et plus encore ce qu'il appelait ses malheurs. Il ne voulait pas comprendre qu'il s'était lui-même attiré ses disgrâces. Cependant sa fidèle conscience, après une lutte opiniâtre, fut encore la plus forte, et il fallut bien l'écouter:

— Tu ne devais pas jouer. En cherchant à attraper l'argent d'autrui, tu méritais de perdre le tien.

— Mais j'avais perdu auparavant la raison.

— Et qui te forçait de boire? Tu t'excuses d'un manquement par un autre.

— Pouvais-je refuser leur politesse? Ils voulaient reconnaître le plaisir que je leur avais fait en chantant.

— Mais pourquoi chanter? Cela convenait-il à un malheureux tel que toi?

Maurice, égaré, affligé, séparé de son père, après les fautes qu'il avait commises et les traverses qu'il avait éprouvées, devait-il bien avoir le cœur de chanter? N'accuse pas le vin; mais seulement ton orgueil. Tu voulais qu'on te louât, et l'on s'est moqué de toi. Pleure, gémis à présent, et, ce qui vaut mieux, tâche de te repentir; tu

n'as que ce moyen d'apaiser ton Dieu et de consoler ton père.

Tels étaient les discours de sa conscience, et ils ne furent pas inutiles. La nuit est faite pour le repos de l'innocent et le tourment du coupable ; mais qu'elle amène le repos ou le tourment, elle est toujours la messagère d'un Dieu qui nous aime. Le trouble qu'elle cause au pécheur est le chemin douloureux qui le ramène à la paix. Maurice n'en était pas encore à ce repentir, humble et profond, qui est le gage assuré d'une âme régénérée ; cependant il se leva avec le sentiment de sa faute ; l'hôtesse en reçut le premier aveu. Il lui dit, en sanglotant, sa mésaventure et l'impossibilité où il était de payer la dépense qu'il avait si prudemment réglée avec elle. L'hôtesse fut émue de compassion ; elle appela son mari, et ils se reprochèrent honnêtement à eux-mêmes de n'avoir pas mieux veillé sur cet enfant ; de l'avoir laissé seul dans la compagnie des buveurs.

— Tu ne nous dois rien, lui dit l'aubergiste ; nous aurions dû prévenir le désordre qui s'est passé chez nous. C'est le malheur de notre état, que nous soyons souvent, sans le vouloir, l'occasion d'assez grands maux. Déjeune avec nous, mon enfant ; voici quelques pièces de monnaie pour ta route ; je ne peux faire davantage, et j'en suis fâché. Une autre fois, sois plus réservé. Use de l'auberge pour le besoin, et garde-toi des mauvaises compagnies qu'on peut rencontrer dans le meilleur gîte.

Maurice ne voulait pas recevoir ce que l'aubergiste lui donnait.

— Nous te le prêtons, lui dirent ces bonnes gens ; ton père nous le rendra.

C'est ainsi que, dans son voyage, l'enfant rencontrait



Maurice et Dragon chez les bons aubergistes.

ici le mal, ici le bien, et qu'il passait tour à tour du découragement à l'espérance. Voyant qu'il avait affaire à d'honnêtes gens, il leur demanda la route qu'il devait suivre pour arriver en Savoie, où il allait rejoindre son père. Ses hôtes, le croyant attendu, ne le détournèrent point de son projet, et lui donnèrent les indications convenables. Enfin Maurice partit, le cœur un peu soulagé.

### NOUVELLE AFFLICTION.

Les leçons qu'il avait reçues jusque-là n'avaient pas fait sur lui une impression bien profonde. Cependant, à force d'être éprouvé, il était devenu un peu plus réfléchi. Il reconnut qu'une partie de ses disgrâces étaient venues de son indiscrétion et de la facilité avec laquelle il se livrait aux inconnus ; il se promit donc d'être mieux sur ses gardes, moins communicatif, enfin sage et prudent, selon son pouvoir. Après divers changements de fortune, il se voyait à peu près dans la même situation qu'à la sortie de son village. D'autres habits, un peu moins bons peut-être ; vingt-cinq sous dans sa bourse, et un certain fonds d'expérience. Il n'apercevait pas encore le bout de son voyage ; mais un jour, ayant demandé si des montagnes, qu'il voyait au loin, et dont la cime était blanche de neige, n'étaient pas le Mont-Blanc, on lui dit que c'était le Jura, et que, du haut de ces sommités, le Mont-Blanc se voyait à merveille.

Cela lui fit presser le pas. Il brûlait d'arriver sur ces montagnes, pour voir enfin de là le pays où était son père. Le désir lui rendait les choses si présentes, qu'il se croyait déjà sur ces hauteurs ; de là il embrassait l'étendue, il distinguait la maison à laquelle son père travaillait ; il le voyait lui-même sur un échafaudage ; il l'appelait, il lui tendait les mains. Son père, levant les yeux, le reconnaissait à son tour, et jetait ses outils pour le presser dans ses bras.

Pauvre enfant ! qu'il était loin encore de ce moment heureux ! Une séparation nouvelle allait même, dans un instant, désoler son pauvre cœur ; car nous passons bien vite des flatteuses illusions aux tristes réalités. Une voiture arrivait au grand trot d'un cheval vigoureux ; c'était celle

d'un boucher qui emmenait chez lui pleine charretée de veaux et de moutons. Il tenait même sur ses genoux un chevreau, destiné sans doute à une aussi triste fin que le reste de la troupe. Comme si le pauvre animal eût déviné le sort qui l'attendait, il s'agitait par moments, et tout à coup, s'échappant des mains de l'homme, qui était embarrassé des rênes et du fouet, il s'élança de la voiture, mais si malheureusement, qu'il donna du front contre une pierre. Le sang jaillit, et cette vue provoqua l'instinct carnassier de Dragon. Il sauta sur le chevreau, qui paraissait assommé, et le prit à la gorge. Malheureux Dragon! s'était-il aussi gâté en voyage? L'homme accourut; le chien voulut défendre sa proie mal acquise. Maurice, qui s'était arrêté à picorer des mûres, l'appela vainement de loin. Quand il approcha, le boucher avait déjà passé son gros fouet autour du cou de Dragon, et l'entraînait



Dragon s'oublie. Le boucher s'en empare.

vers la voiture. Cet homme, leste et vigoureux, y remontait avec son chevreau et mettait son cheval en course. Maurice eut la douleur de voir son pauvre ami traîné sur le dos, après la voiture qui fuyait. Au bout de quelques instants, le ravisseur s'arrêta: Maurice crut que c'était pour lui rendre son chien, ou le laisser mort sur la route, après avoir dégagé le fouet. L'intention du boucher était bien différente: il avait réfléchi que le chien était jeune, de bonne race, et qu'il pourrait lui rendre d'excellents services. Il le ramassa donc, et ce fut sans peine: le pauvre Dragon était trop maltraité pour se défendre; il se laissa jeter et attacher parmi les veaux et les moutons. Ce fut fait en un clin d'œil; après quoi, la voiture s'éloigna encore plus vite qu'auparavant.

Maurice avait tout vu à la distance de cent pas. Sa douleur fut si violente qu'il se laissa tomber par terre, où il

ne fit longtemps que crier et gémir. Peut-être, s'il avait couru, aurait-il suivi la voiture d'assez près pour voir le chemin qu'elle prenait. Le désespoir ne raisonne pas, et Maurice, qui venait de se promettre d'être sage et prudent, avait manqué de sagesse à l'heure même où il en formait le vœu. Il devait beaucoup souffrir sans doute. Il s'écriait douloureusement : — C'est pour lui que j'ai quitté mon village, et je le perds si tristement! Pauvre Dragon! Quelle fureur aussi de se jeter sur ce chevreau! Il a eu sa mauvaise pensée à son tour. Et moi, je suis puni de l'avoir dérobé à son généreux défenseur.

Toutes ces idées l'agitèrent jusqu'au moment où il vit la route se partager. Quel côté prendre maintenant? Le sort du chien dépendait du choix que Maurice allait faire. Cette fois le fils de Denis Gerbin fut sage; il se dit seulement: « De quel côté dois-je chercher mon père? » Et la direction étant clairement tracée par les indications de l'honnête aubergiste, Maurice prit par là sans hésiter. Mais qu'il était triste, le pauvre enfant! Que de sanglots et de larmes! Que de fois il retourna la tête! Qu'il s'épuisa longtemps à appeler Dragon de toute sa force! Hélas! si Dragon vivait encore, ce n'était plus pour Maurice.

LES BONS PROCÉDÉS.

Vers le soir, le petit voyageur atteignit un village, et il s'empressa de s'informer s'il y avait un boucher. Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il se fit indiquer sa demeure et y courut. Il se présentait à l'improviste, et néanmoins il ne vit rien de suspect. Il entra, et dit, avec un ménagement timide, que son chien, ayant suivi la voiture d'un boucher, il avait espéré le trouver ici.

— Il ne t'aimait donc guère, ton chien? lui dit d'une voix forte un gros homme à la figure ouverte et avenante, ou peut-être ne lui faisais-tu pas assez bonne cuisine?

— Monsieur, il se contentait fort bien de la mienne, qui n'est pas grasse, en effet; et, à vous dire la vérité, je crois qu'il ne m'a pas quitté de bon cœur.

— Sois plus franc, mon ami, on te l'a volé; je vois que tu as du chagrin; je voudrais que ton chien fût chez moi, et pouvoir te le rendre.

Pendant que l'homme parlait ainsi, un chien, enfermé, gémit derrière une porte. Maurice tourna vivement les yeux de ce côté. C'est que sa voix était toute pareille à celle de Dragon.

— Tu crois que c'est lui! dit le boucher d'un air franc et loyal.

— Non, monsieur, reprit Maurice.

— Je veux que tu en juges par tes yeux.

— Non pas, monsieur. Je ne veux pas. Vous êtes un brave homme, je le vois bien; Dragon n'est pas chez vous.

En disant ces mots, l'enfant se jeta vivement au-devant du boucher, qui allait ouvrir la porte. Cet homme, charmé de sa confiance, lui tendit alors la main, et lui dit : — Tu seras un honnête homme! Je veux que tu soupes avec moi.

On sentait l'odeur des côtelettes sur le gril. Ces fumées appétissantes et l'obligeante proposition du boucher firent souvenir Maurice qu'il avait jeûné presque tout le jour. Il accepta l'invitation avec reconnaissance. On le conduisit dans l'arrière-magasin. Là, il prit place entre le gros homme et sa grosse femme. Ils faisaient tous deux honneur à l'étal. Un jeune garçon et une petite fille, leurs seuls enfants, parurent, et saluèrent Maurice d'un ton amical. Ces bonnes gens, ainsi réunis, avaient l'air le plus heureux du monde. La petite fille, qui venait d'arriver, alla ouvrir au chien reclus, et fit paraître, sans le savoir, la sincérité de son père. Maurice regarda le boucher d'un air qui voulait dire : Je savais bien que ce n'était pas lui. Il donna, comme les autres, ses os au chien, en pensant à la bonne fête que Dragon avait manquée. L'homme, pour distraire son jeune convive, essaya de le faire jaser. Maurice répondit honnêtement, mais avec réserve; et, comparant son triste isolement à l'heureux état où il voyait cette famille, il dit avec une sagesse au-dessus de son âge : — Vous me faites envie! Et s'adressant au petit garçon : — Mon ami, ne quitte jamais ton père, et ne souffre pas qu'il te quitte.

— Le tien t'aurait-il abandonné? dit l'honnête homme avec un éclat de voix.

— J'ai le meilleur des pères; mais Dieu sait quand je pourrai le revoir!

Là-dessus il garda le silence, et comme on vit qu'il désirait n'en pas dire davantage, on ne le pressa plus.

— Mon enfant, dit la femme, nous ne t'avons pas invité à notre table pour te mettre sur la sellette. Tu as plus besoin de sommeil que de conversation. Nous allons y pourvoir.

Alors elle se leva, et prépara un lit pour Maurice à côté de son fils. Ils se retirèrent ensemble, et l'enfant, imitant la discrétion de la mère, laissa le petit voyageur s'endormir à son aise, sans lui dire presque autre chose qu'un honnête bonsoir.

Depuis qu'il était en voyage, Maurice n'avait pas rencontré des hôtes plus bienveillants; il les quitta avec tristesse, et regrettait de s'être montré si réservé. Pour eux, ils ne paraissaient pas y songer le moins du monde. Au départ, ils le saluèrent cordialement; ils le suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent. Et non-seulement on l'avait fait déjeuner copieusement avant de partir, mais il emportait encore des provisions pour la journée. On aurait dit que le boucher de ce village avait voulu le consoler du chagrin que l'autre lui avait fait.

LE MESSAGER DE VILLAGE.

Mais Dragon ne pouvait être oublié si vite. Sa fidélité tant de fois éprouvée lui assurait celle de Maurice, qui rêvait tristement dans sa marche solitaire. La joie de son père à le revoir ne serait pas complète, quand il apprendrait le malheur du pauvre Dragon.

Maurice avait cheminé la moitié du jour, sans événement, et il venait de faire un bon repas des provisions que sa généreuse hôtesse lui avait données, lorsqu'il vit, à peu de distance, un homme arrêté, qui paraissait chercher quelque chose. Il était courbé vers la terre, et la tâtait avec les mains. Notre voyageur en comprit bientôt la cause : le jeune homme, qu'il voyait de près maintenant, était aveugle.

Cependant il portait le bâton du pèlerin, et il avait le dos chargé d'un sac de cuir. Maurice lui demanda ce qu'il cherchait, et lui offrit ses services.

— Je suis bien malheureux, dit le jeune garçon d'une voix altérée. Tel que vous me voyez, je suis le messager du village que vous devez apercevoir d'ici, à mi-côte de cette montagne; en voulant faire ici le compte de mon argent, j'ai laissé tomber ma bourse ouverte et l'argent s'est répandu. J'en ai retrouvé une partie, mais il me manque trente sous, et c'est justement ce que je réservais pour acheter des bas de laine à ma vieille mère qui est paralytique.

— Vous êtes messager et vous êtes aveugle? dit Maurice, en s'occupant à chercher les sous perdus.

— Oui, dit-il. Je suis le soutien de ma mère infirme

et d'une sœur atteinte d'une maladie de langueur ; Dieu l'a voulu !

L'aveugle ne cessait pas de chercher patiemment, tout en répondant à Maurice. Il ajouta :

— Vous êtes bien jeune, mon ami, à ce que j'entends. Vous saurez cependant compter ce que j'ai dans cette bourse. Voyez si peut-être je ne me trompe pas.

Maurice trouva le même compte que le messager, et là-dessus ils se mirent à chercher de nouveau. Comme ils ne trouvaient rien, l'aveugle dit tristement :

— Ma pauvre mère, tu auras froid !

— Ne perdons pas sitôt courage, dit Maurice, qui était touché des plaintes et de l'aspect de ce malheureux. Qu'était-ce que vos trente sous ? ajouta-t-il avec une intention secrète.

— Il y avait une pièce d'un franc et le reste en petits sous.

— Alors nous devons au moins en retrouver une partie. Voyons par ici, dans le fossé ; eh, justement, voici un sou, et deux, et trois... ; c'est la bonne place. En disant ces mots, Maurice tirait les sous de sa bourse et les donnait à l'aveugle, après les avoir frottés de poussière.

Le pauvre messager ne soupçonna pas la ruse, et l'enfant ayant tout d'un coup retrouvé de la même façon la pièce d'un franc, la fit recevoir tout de même. Enfin ses vingt-cinq sous y passèrent. Alors il fallut bien s'arrêter, il était au bout de ses ressources.

— Merci ! merci ! disait l'aveugle tout réjoui. Laissons le reste dans le fossé, cela ne m'empêchera pas d'acheter des bas à ma mère. Dieu vous conserve ces bons yeux qui m'ont si bien servi ! Là-dessus il lui tendit la main en le remerciant encore de sa complaisance, et il poursuivit sa route. Maurice, en le voyant s'éloigner, éprouvait un sentiment bien doux.

Il se remit en chemin de son côté ; il était dans un pays d'un aspect triste et sévère ; des brouillards assombrissaient la soirée ; et lui, toujours plus dépourvu, n'ayant pas un sou, plus de Dragon pour le distraire et le défendre, il marchait toujours vers cette Savoie qui semblait reculer devant lui. Cependant, au milieu de son isolement profond, une pensée le consolait et soutenait son courage, c'était le souvenir du secours qu'il avait prêté au pauvre aveugle.

— Il n'en sait rien, se disait-il, mais Dieu m'a vu, j'ai souhaité de lui plaire, il ne m'abandonnera pas.

### OU COUCHERA-T-IL CETTE FOIS ?

Cependant le jour était sur son déclin et Maurice ne s'était pas encore vu dans des lieux si déserts. Vers le soir, il se laissa tomber de lassitude au bord de la route. Il s'appuyait contre un poteau, et ne s'aperçut qu'au bout d'un temps assez long que c'était une croix. Alors il se mit à genoux et pria de tout son cœur. Peu à peu il sentit sa confiance renaître, il embrassa le signe sacré du salut, et dit avec une ardeur nouvelle : « O mon Sauveur ! vous qui n'aviez pas un lieu où reposer votre tête, ayez pitié d'un enfant sans asile comme vous, et qui n'a pas votre courage ! »

Après avoir passé quelques moments dans cette situation, il se trouva plus fort et il put se remettre en chemin. Aucune maison ne paraissait dans la campagne ; il ne voyait que de grandes plaines coupées par quelques haies ; mais à peine eut-il fait un demi-kilomètre, qu'il découvrit cependant un asile. C'était une cabane de berger sur ses roues, entourée de la cloison qui attendait les brebis. Il s'y rendit, le cœur joyeux, et disait en souriant : « Le bon Pasteur m'a exaucé, il me prête sa maison. » Elle se trouva ouverte. Il y avait un matelas et une couverture. On eût dit que Maurice était attendu. Il y entra sans défiance, comme sous la garde du meilleur père.

Une chose l'étonna. Il s'aperçut, à une odeur appétissante, qu'il y avait quelque part des vivres ; il s'en assura, et ses mains touchèrent même un morceau de pain. Quelle tentation pour un enfant qui n'avait pas soupé ! Cependant Maurice comprit que ces provisions attendaient un maître, et il n'y toucha pas. Il pria Dieu de l'endormir bien vite, pour lui ôter l'envie de malfaire. En effet, il s'endormit tranquille, persuadé qu'on lui pardonnerait d'avoir gardé le logis, s'il bornait là son usurpation.

Il pouvait être dix heures, quand Maurice fut réveillé par des bêlements confus, auxquels se mêlaient une voix d'homme et les aboiements d'un chien. Il comprit qu'on amenait le troupeau dans le parc. Au bout d'un moment la porte s'ouvrit, une main s'avança et le palpa doucement : « C'est bien, dit la même voix, tu es à ton devoir. Tu peux dormir. Le troupeau va en faire autant. Je ferme les portes du parc et je laisse le chien. »

Maurice fut si étourdi de ce réveil et de cette apostrophe, qu'il ne trouva rien à répondre. L'homme était bien loin, lorsqu'il put se reconnaître et se dire qu'il aurait dû prévenir l'inconnu de sa méprise. Maintenant il était trop tard. « Enfin, se dit-il, s'il ne s'agit que de dormir, je m'en acquitterai aussi bien qu'un autre. » Il reprit donc sans scrupule son sommeil interrompu, lorsqu'il se fut aperçu, au silence croissant, que les moutons s'endormaient peu à peu autour de lui.

Mais il ne devait pas achever la nuit sans autre événement. Il était environ deux heures quand la porte de la cabane s'ouvrit une seconde fois.

— Père Claude, dit une jeune voix, me voici ! Pardonnez-moi d'arriver si tard ; mon beau-frère n'a pas voulu me laisser quitter la noce avant la fin.

Le jeune garçon continuait de faire des excuses, Maurice lui répondit :

— Ce n'est pas le père Claude qui est ici.

— Qui donc ?

— Un voyageur, un enfant, qui s'était réfugié dans cette cabane ouverte, et qui dormait déjà quand le père Claude a amené les moutons. Il m'a trouvé à votre place et m'a pris pour vous, comme vous venez de me prendre pour lui.

— Ah ! mon ami, tu m'as sauvé une belle réprimande, et peut-être bien pis !

— Et toi, tu m'as procuré une bonne nuit.

— Avec un souper suffisant, j'espère ?

— Comment cela ?

— Sans doute, il devait se trouver des provisions dans la cabane ?

— Je m'en suis aperçu à l'odeur ; elles y sont toujours.

— Pauvre garçon ! tu n'avais donc pas faim ?

— Je mourais de faim en arrivant ici, et je me suis dépêché de m'endormir pour n'y plus penser.

— Et à présent ?

— A présent ? Tu t'imagines !...

— Eh bien ! soupe vite, mon ami, ne te gêne pas. Je viens de la noce, moi ; j'ai marié ma sœur aînée ; tu goûteras de notre galette.

Le jeune berger n'était pas resté en place pendant ce dialogue ; il était monté dans la cabane ; il avait allumé une petite lampe rustique et s'était assis à côté de Maurice. Alors il se mit à le servir et il étala devant lui son souper. Il vit avec satisfaction que le père Claude

avait fait ce jour-là les choses assez largement. Maurice consomma tout, à la grande joie de Michel. La galette vint après et fut trouvée excellente. Le dessert achevé, les deux camarades renvoyèrent au lendemain toute autre explication, afin de vaquer au plus pressé. Maurice retrouva un meilleur sommeil depuis qu'il était restauré par la nourriture, et Michel dormit comme on dort après un repas de noces, une course de six kilomètres, et la certitude d'avoir échappé à la colère d'un maître justement redouté. Au réveil, quand il sut comment Maurice avait été amené dans la cabane, il dit :

— J'irai suspendre une couronne à la croix.

— Tu feras bien aussi, ajouta Maurice, de dire à ton maître la vérité, il t'en estimera davantage.

### NOUVELLES AVENTURES.

Après avoir quitté Michel, le petit voyageur se remit en chemin, et, malgré le souvenir de cette nuit, passée bien plus heureusement qu'il ne l'avait espéré, il se laissa peu à peu ressaisir par le découragement. L'influence de la croix semblait s'évanouir à mesure que l'objet s'éloignait de lui. Il est malheureusement vrai que la chaleur du zèle pieux, qui devrait nous animer sans cesse, nous abandonne le plus souvent après de courts intervalles. Maurice était dans ces fâcheuses dispositions, lorsqu'il fit une de ses rencontres les plus tristes. Il vit enfin de ses yeux ces hommes terribles auxquels il avait pensé tant de fois en frémissant. Deux gendarmes, le fusil sur l'épaule et le sabre au côté, conduisaient un malfaiteur, les mains enchaînées. Ils marchaient d'un bon pas, et devancèrent bientôt Maurice, qui frissonna d'horreur à cette vue. L'un d'eux le salua d'un ton brusque, et l'enfant lui tira le chapeau bien humblement. Quand ils eurent fait quelques pas, le même gendarme se retourna, regarda fixement Maurice, et parut dire à l'autre quelques mots sur son compte. Pour lui, il suait d'angoisse, et il ne fut rassuré que lorsqu'il les vit bien loin, ou plutôt lorsqu'il ne les vit plus.

Son déjeuner matinal était depuis longtemps digéré, quand il passa devant une pauvre maison, au bord de la route. Quatre enfants étaient assis sur le seuil de la porte, armés chacun d'une cuiller, et tenant sur leurs genoux, qui faisaient table, une assiette pleine de soupe. Un chien était couché auprès de la troupe mangeante. — Où es-tu, pauvre Dragon ?... Ce fut la première pensée de Maurice ; la seconde fut pour le potage. Les enfants saluèrent gaiement le petit voyageur, en brandissant leurs cuillers. Ces figures joviales pouvaient donner à Maurice de la confiance ; mais demander la charité est si dur, même pour ceux qui l'ont faite ! Maurice s'en tira avec finesse, et un badinage lui valut un nouveau déjeuner. Répondant aux agaceries des enfants, il s'assit vis-à-vis sur une pierre, au bord de la route, et, comme s'il avait eu une cuiller à la main et une assiette pleine sur les genoux, il se mit à manger à vide, affectant de savourer avec délices. Les plus jeunes enfants rirent aux éclats ; la jeune mère survint, et rit à son tour, mais avec attendrissement. Elle fit un signe d'appel à Maurice, qui vint gaiement s'asseoir auprès de la jeune famille, et prendre au déjeuner une part effective. La mère l'obligea d'accepter, de surplus, un morceau de pain.

— C'est le dessert du pauvre, lui dit-elle.

— Merci, madame, dit l'enfant avec reconnaissance. Un riche ne ferait pas mieux. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.

Et il partit après avoir salué gentiment les enfants et la mère.

### THEODORE.

Il marchait depuis longtemps, les yeux fixés sur ces chères montagnes qu'il voyait toujours dans le lointain, lorsqu'il fut devancé par une voiture de belle apparence. Cependant la couleur sombre et les livrées noires annonçaient le deuil. Un monsieur et une dame étaient seuls dans la voiture. Maurice les regarda curieusement, et il leur ôta son chapeau. Le vent qui soufflait alors fit jouer ses longs cheveux bruns autour de sa jolie tête, et, les chevaux n'allant qu'au petit trot, la dame eut le loisir de considérer cet enfant. Elle fit soudain un mouvement de surprise, et poussa un cri. A quelques pas de là on arrêta la voiture, et le monsieur et la dame, ayant mis la tête à la portière, observèrent de nouveau Maurice, en échangeant des paroles très-animées.

Pour lui, toujours défiant, il s'était arrêté. On lui fit signe d'approcher ; il obéit avec crainte. Quand il fut à vingt pas, la dame s'écria : — C'est lui-même ! ne le diriez-vous pas ? Le monsieur descendit de la voiture et s'approcha de Maurice. Alors le pauvre enfant se troubla ; s'il l'eût osé, il aurait fui. Le monsieur le prit par la main, et l'observait avec une attention passionnée. — Ces yeux bleus ! ces cheveux bruns et bouclés ! cette bouche !.. Mon Dieu !... Telles étaient les réflexions qu'il faisait à haute voix, en présence d'un vieux domestique qui était accouru, et qui regardait Maurice avec la même surprise.

— Votre nom, mon enfant ? lui dit le maître. Maurice ne doutait pas que ces personnes ne l'eussent reconnu, parce qu'on l'avait signalé dans quelqu'un des lieux témoins de ses étourderies et de ses escapades. Il se rappela tout à coup le chuchotement des gendarmes, et il se crut perdu s'il déclarait son vrai nom, qu'il avait dit si souvent. La frayeur le jeta dans la feinte ; encore le pauvre enfant ne laissa-t-il pas de respecter jusqu'à un certain point la vérité. Il se souvint que son père l'appelait quelquefois son Théodore, parce qu'on lui avait dit que cela signifiait *Dieu l'a donné ;* et Maurice dit en rougissant qu'il s'appelait Théodore.

Pressé de questions sur ses parents, sur son voyage, il ne fut pas plus sincère. — Je suis un orphelin, dit-il ; je cherche à me placer comme berger dans le voisinage. La dame, qui le regardait avec attendrissement, lui dit : — Vous êtes seul, mon enfant ; vous êtes fatigué, montez dans notre voiture... ; nous vous laisserons où vous voudrez.

Maurice, confus et troublé, se laissa faire, moitié frayeur, moitié séduction. Il n'avait jamais entendu de voix si douce, ni vu de si belle dame. Elle le fit asseoir devant elle, le regarda encore, le caressa. Au bout de quelques moments, elle se cacha le visage avec les mains, et, quand elle se découvrit, elle était baignée de larmes. Le monsieur dit à la dame : — Si c'est là l'effet de sa présence, il faut nous séparer de lui. — Ah ! s'écria-t-elle, je voudrais qu'il ne me quittât jamais !

A six kilomètres de là, on arriva en vue d'un château, et l'on proposa à Maurice de venir y passer la nuit. L'exclamation de la dame lui avait bien causé quelques alarmes ; mais il ne se crut pas sérieusement menacé d'un si beau malheur, et il accepta timidement. Quel gîte différent de celui de la veille ! un superbe château après une cabane roulante ! Tout fut à proportion. Maurice fit une chère délicate ; il fut servi par les domestiques, logé dans

une chambre élégante, couché dans un lit des plus mous. Il était fort embarrassé de sa personne au milieu de ces magnificences.

On lui proposa le lendemain de chercher pour lui une place de berger dans le voisinage : — A moins, dit la dame, que vous ne préfériez rester avec moi. Voulez-vous, mon cher Théodore, me tenir lieu du fils que j'ai perdu ?... Vous-même, vous avez perdu vos parents ; nous vous servirons de père et de mère. A ces mots, l'enfant se mit à pleurer. La dame, qui vit dans ces larmes un pur mouvement de reconnaissance, en fut pénétrée. L'aurait-elle moins été, si elle avait su que Maurice s'attendrissait à la pensée de son pauvre père, et que, le cœur oppressé, il se disait : — Non, non, je ne le laisserai pas ?... On ne s'en dit pas davantage pour l'heure. La dame ajouta seulement : — Vous êtes libre, mon enfant ; ne craignez pas que je vous retienne malgré vous ; mais, si vous m'aimez un peu, ne me quittez pas encore !



Le monsieur s'y prit d'une autre façon pour achever de le vaincre. Il lui procura tous les divertissements qu'on aime à son âge. Maurice eut des cerceaux, des toupies, des arcs et des flèches, des balles, une escarpolette ; le tir au pistolet l'intéressa vivement ; mais rien ne le charma plus qu'un petit cheval, qu'il montait la moitié du jour. Ajoutez à cela des friandises, des habits élégants, enfin toutes les recherches du luxe. Et puis Maurice voyait qu'il faisait plaisir à deux personnes malheureuses, en se laissant combler de faveurs. Déjà une certaine aisance de manières avait remplacé chez lui la gaucherie. Il avait des répliques agréables, des discours naïfs et charmants ; et il entendait toujours plus souvent la dame dire avec tendresse : — C'est son image ! Dieu l'a permis pour nous consoler.

Les domestiques, voyant croître chaque jour la faveur



Maurice (M. Théodore) rencontre un petit savoyard.

de M. Théodore, s'accoutumaient à le traiter avec plus de déférence. Il n'en abusait pas trop ; mais quel enfant, quel homme refuse longtemps d'accepter les avantages d'une position brillante qu'on s'attache à lui faire ? M. Théodore s'accoutuma bientôt à tenir son rang, et n'en plut que davantage à la dame, qui le trouvait par là toujours plus semblable à son fils. Ainsi le temps s'écoulait à prendre du plaisir, à recevoir et à donner des témoignages d'affection. Le petit consolateur s'engageait si avant dans ces nouveaux liens, qu'il en pensait moins souvent, je ne dis pas à Dragon, mais à son père lui-même. La prospérité le gâtait plus que n'avaient fait les accidents de tout genre et les mauvaises compagnies. Cependant la conscience le poursuivait, même dans le château de Varanes, et lui parlait assez haut pour le troubler quelquefois : — Tu trompes tes bienfaiteurs, tu oublies ton père ; tu ne peux vivre ainsi toujours.

Il avait permission de se promener à cheval dans le voisinage. Pendant une de ces excursions, il vit un petit garçon assis au bord de la grand' route. Il paraissait fatigué. Maurice, qui se souvenait de ses aventures passées, s'approcha de lui avec intérêt, et lui demanda où il allait :

— Je vais faire mon tour de France, répondit-il d'une voix un peu traînante.

— Que portes-tu dans cette boîte ?

— Dans cette boîte ? Pardi, c'est la marmotte.

— La marmotte ! Qu'est-ce que cela ?

— Vous allez voir.

Il la fit danser devant Maurice, qui voulut savoir d'où il venait.

— Pardi ! je viens de mon pays, de la Savoie !

— De la Savoie !

A ce mot, le fils de Gerbin fut tellement ému, qu'il en eut la parole coupée. Il reprit :

— Tu viens de la Savoie, et moi, j'y allais !

— Vous, monsieur! qu'iriez-vous faire dans ce pauvre pays?

— Je ne suis pas tant monsieur que tu crois. Dis-moi, mon ami, par où as-tu passé pour venir jusqu'ici?

— Eh! je suis venu tout devant moi. Je viens de Valorsine, Chamouny, Sallenche, Magland, Cluse, Bonneville... L'enfant nomma de suite tous les lieux par où il avait passé. Maurice tira vite de sa poche un joli portefeuille que M^me^ de Varanes lui avait donné, et il écrivit, sous la dictée du petit Savoyard, tous ces noms qu'il lui fit répéter.

— Et tu vas courir tout seul le pays? dit-il ensuite avec compassion. Tu as quitté ton père?

— Je suis encore trop jeune pour suivre son état.

— Quel état?

— Maçon. Mon père est maçon; mon grand-père était maçon, et je le serai comme eux, quand les forces seront venues.

— Où demeure-t-il ton père?

— Si vous me demandez où est sa maison et sa famille, c'est à Valorsine, comme je vous l'ai dit; mais, depuis six semaines, il est dans la ville qu'on rebâtit, à Sallenche, vous savez, incendiée tout entière il y a six mois.

— Sallenche! on la rebâtit? Il y a donc bien des maçons?

— Ils sont au moins deux mille. Oh! je les ai vus en passant. Les Savoyards ne suffisaient pas; on a fait venir des ouvriers du dehors.

Chaque mot du petit garçon augmentait la curiosité de Maurice. L'enfant ajouta :

— Il y a de braves gens parmi eux, et mon père s'en est fait des amis. Comme il m'envoyait en France, il y en a deux ou trois qui m'ont donné quelques mots d'écrit pour chez eux, quand ça se trouvait sur ma route.

— Montre-moi ces lettres, montre-les-moi, je te prie. Peut-être y en a-t-il une de mon père!

— Votre père, un maçon?

— Oui, mon ami, comme le tien! Je t'en prie, montre-moi ces lettres!

L'enfant lui tendit ses papiers, parmi lesquels Maurice n'eut pas besoin de chercher longtemps. Une des premières lettres qu'il vit était adressée à M^lle^ Justine Gerbin, la défunte cousine. Et l'écriture! Maurice la reconnut bientôt. Les mains lui tremblaient, ses yeux se remplirent de larmes. Après quelques explications, données en désordre, il eut la permission d'ouvrir la lettre, et il en trouva dedans une autre pour lui. Alors ses pleurs coulèrent avec tant d'abondance que le papier en fut tout trempé. Maurice, un peu remis, parvint à lire. C'était une bienveillante recommandation en faveur du petit Savoyard, et des témoignages de tendresse, de sages conseils, comme un bon père sait en adresser à l'enfant qu'il croit toujours un bon fils.

— Malheureux que je suis! s'écria-t-il, j'ai pu l'oublier!

Alors, saisi de douleur et de remords, il n'a plus qu'une pensée, courir à Sallenche, se jeter aux pieds de son père et lui demander pardon. Mais combien de jours va-t-il rester en chemin?

— Pas beaucoup, puisque vous avez un cheval.

— Il n'est pas à moi.

— C'est dommage, en trois jours vous y seriez.

Quelle tentation pour Maurice! Il sait maintenant où est son père; il connaît sa route jusqu'à lui; il est à cheval! Nous l'avons vu trop faible jusqu'ici pour nous étonner qu'il cède encore. « Je reviendrai bientôt, se disait-il; je rendrai le cheval; je m'excuserai auprès de M. et M^me^ de Varanes. Si je vais leur demander la permission de partir, ils ne me la donneront pas. » Cette pensée et la honte de leur avouer un mensonge lui firent commettre une faute de plus. Il partit donc, après avoir fait promettre au petit Savoyard de le visiter à son retour. Il voulait le forcer de partager avec lui sa bourse, que la bonne dame tenait bien garnie. L'enfant refusa. Il dit :

— J'ai de quoi vivre avec la marmotte, et j'espère bien rapporter de l'argent chez nous.

#### MAURICE A CHEVAL.

Les deux enfants se séparèrent, après s'être embrassés. Maurice retourna quelquefois la tête avec un sentiment de pitié; car le piéton est naturellement un objet de compassion pour le cavalier. Pauvre Maurice! si tu avais su ce qui devait t'arriver, tu aurais gardé un peu de cette pitié pour toi-même. Il fit une longue traite le premier jour, et ne s'arrêta guère qu'à la couchée. Il entra dans la première auberge de bonne apparence. On le traita fort bien, et peut-être aussi son cheval, quoique l'âge tendre du cavalier laissât la monture à la discrétion du valet d'écurie. Le lendemain, quand il s'agit de payer, Maurice fut bien surpris de la grosse dépense qu'il avait faite. On le traitait noblement, et il calcula que deux saignées pareilles mettraient sa bourse à fin de vie. Il reconnut par là que, si un cavalier va plus vite, il dépense bien davantage. Il se trouvait plus pauvre avec son cheval qu'avec son chien, et sa qualité de cavalier, ses beaux habits, ne lui permettaient plus de mettre à profit les humbles ressources qui s'offrent d'elles-mêmes au pauvre piéton.

Il partit fort soucieux. Les remords se réveillaient chez lui avec l'inquiétude. Ce père, qu'il courait chercher avec une ardeur qui pouvait seule faire excuser sa faute, ne le condamnerait-il pas le premier? « Ah! que j'ai besoin de le revoir, s'écriait-il, et de me placer sous sa garde! Que je deviens mauvais, à vivre comme je fais depuis quelque temps! »

Ces pénibles réflexions le poursuivirent tout le jour. Le soir il dut traverser un bois pour gagner un village où monsieur trouverait, lui avait-on dit, une excellente auberge. Il était arrivé au plus épais, lorsqu'il rencontra un homme de mauvaise mine, qu'il essaya d'éviter en poussant son cheval vers la gauche et en piquant des deux. L'homme fut plus prompt que lui.

— Votre bourse, mon petit monsieur! dit le drôle en arrêtant le cheval par la bride.

Maurice, troublé de frayeur, jeta les yeux derrière lui, comme pour appeler son fidèle défenseur. Cet oubli ne fut pas long. Déjà pâle comme un linceul, il donna sa bourse. Elle était fort jolie, mais il n'y avait pas de quoi contenter le voleur, qui s'attendait à une plus forte prise.

— Vous n'êtes guère en fonds, pour un cavalier si bien monté, lui dit-il avec insulte! Mais voilà des habits distingués. Peste! le beau drap, et tout neuf! Allons, mon petit monsieur, à bas les habits.

Maurice pleurait et gémissait.

— Pas de bruit, cela ne sert de rien; et vite en besogne!

Sur un geste impératif du scélérat, Maurice, descendu de cheval, ôta son habit. Ce ne fut pas assez. Le gilet, le pantalon, les bas et les bottes y passèrent. Enfin, la chemise ayant paru d'une toile fort belle, l'impitoyable voleur la voulut aussi. Maurice, tremblant de frayeur, dut l'étendre par terre, pour envelopper ses hardes dont il fit

lui-même un paquet, sous les yeux et la direction du bandit, pendant qu'il retenait le cheval.

Ce misérable méditait peut-être un dernier attentat. Du moins son bras, armé d'un bâton menaçant, était levé sur la tête de Maurice, lorsqu'un cri se fit entendre à quelques pas. Le brigand tourna la tête de ce côté, et l'enfant eut la présence d'esprit de s'esquiver comme une souris, et de grimper, tout nu qu'il était, sur des roches couvertes de buissons. Le voleur ne pouvait l'y poursuivre sans abandonner le paquet et le cheval, il préféra sauter en selle et s'éloigner au galop. Ce qui avait sauvé la vie à l'enfant, c'était le cri d'un geai, troublé dans sa retraite par un écureuil.

Cependant la frayeur, le saisissement, le froid, ne feraient-ils pas ce que le scélérat n'avait pu faire? Maurice était si troublé, si misérable, qu'il resta longtemps immobile, incapable de s'aider lui-même, et n'osant appeler du secours. Au bout d'un moment, il revint un peu à lui, et ce fut pour souffrir davantage. La nuit approchait; qu'allait-il devenir? Hélas! il périrait, si près d'atteindre Sallenche et de retrouver son père! Que de regrets, que de remords il sentait dans ces horribles moments! Comme il implora Dieu de tout son cœur et lui fit humblement l'aveu de ses fautes! Il pleurait, il gémissait de détresse, et ne croyait pas ses derniers moments bien éloignés.

Au milieu de cette angoisse, il entendit le pas d'un cheval. « C'est lui qui revient! se dit-il d'une voix étouffée; mon Dieu, sauvez-moi! » Cependant Maurice ne bougea pas; il en était incapable. Il guettait au passage l'homme qui allait paraître. Ses genoux tremblaient, ses dents claquaient, il frissonnait de tout son corps. Heureuse rencontre! Cet homme, si redouté, c'était un gendarme. Maurice, comme sauvé de la mort, rendit justice cette fois à ce personnage tutélaire, et l'appela à son secours avec toute la voix qui lui restait. A cette plainte le gendarme tourna la tête, et fut bien surpris de voir un enfant tout nu. Quelques mots balbutiés le mirent au fait.

— Où l'homme a-t-il passé? dit le brave.

— De ce côté.

— Cependant j'en viens, et je n'ai rien vu. Il aura quitté la route. Là-dessus il fit un mouvement comme pour aller à la recherche. Maurice s'écria :

— Oh! monsieur, me laisserez-vous!

— Te laisser? Non, c'est impossible. Pauvre enfant! il est tout transi. Tes pieds saignent?

— Je me suis blessé en fuyant dans ces épines.

— C'est une pitié. Le scélérat! s'attaquer à un enfant! Tout en causant, le brave homme avait ôté son manteau de dessus ses épaules; il le posa sur celles de Maurice, qu'il enveloppa dedans tout entier; puis, l'ayant pris dans ses bras, il remonta à cheval, et l'emporta comme il put. L'enfant n'était pas en état de monter en croupe.

Ils firent ainsi une assez longue traite. Le gendarme se garda bien de questionner Maurice en chemin. Il s'apercevait au tremblement convulsif du petit malheureux qu'il était trop agité. Enfin ils arrivèrent au poste. On fit un bon feu, on réchauffa les membres de l'enfant, on lui fit prendre une tasse de bouillon, après quoi il fut couché sur un lit de camp, qu'on avait muni, en sa faveur, d'un matelas. Bien restauré, bien couché, bien couvert, Maurice s'endormit avec le sentiment d'une sécurité parfaite : il était au milieu des gendarmes.

### MAURICE RETROUVE SON PÈRE.

Il dormit fort tard. A son réveil, le premier objet qu'il vit, ce furent ses habits étalés à son chevet. Il croyait rêver. On lui dit que le gendarme à qui il devait la vie lui avait rendu ce nouveau service, et qu'il venait de ramener le malfaiteur et le cheval. Là-dessus il s'habilla bien joyeux. On lui demanda son nom; il se garda bien de mentir cette fois, il avait trop de regret de sa faute; d'ailleurs il parlait à l'autorité, qu'on doit tromper moins que personne. Il déclara donc qu'il s'appelait Maurice Gerbin.

— Maurice Gerbin! s'écrièrent les gendarmes; le fils du maçon?

— Oui, messieurs. Comment le savez-vous?

— En effet; le signalement est exact, dit le chef du poste, qui, prenant un papier, fit en détail l'inventaire de sa figure. Tout se trouva conforme, et devait l'être.

— Ah! malheureux enfant! que tu as fait souffrir ton père! dit gravement une moustache grise.

— Mon père! savez-vous où il est? sait-il où je suis?

— Nous savons où il est, et, dans deux heures, il pourra te voir, s'il plaît à Dieu.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton qui fit frémir Maurice :

— Ah! monsieur, serait-il?...

— Il est malade d'inquiétude; j'espère que ta présence le guérira.

Alors l'enfant poussa des cris de douleur. La vieille moustache le prit par la main, et se chargea de remettre l'enfant dans les bras du père. — Allons, allons, disait Maurice... Mon Dieu! pardonnez-moi; guérissez-le! je serais trop malheureux!...

On attela un cheval à une petite voiture. L'enfant apprit en chemin que, son père ayant écrit au village quelques jours auparavant, on avait pu lui écrire à lui-même. Aussitôt qu'il avait appris la mort de sa cousine et la fuite de son enfant, il était accouru. Comme il soupçonnait la vérité, c'est-à-dire que Maurice avait voulu le rejoindre, il l'avait signalé sur toute la frontière. Lui-même l'ayant parcourue, et ne retrouvant pas son enfant, était tombé malade dans le voisinage.

Il fallut le préparer par degrés à la joie qu'il allait éprouver. Le brave homme qui lui amenait son fils lui annonça d'abord qu'on avait de ses nouvelles, et qu'il se portait bien; il ajouta bientôt qu'il l'avait vu lui-même; enfin il lui découvrit que l'enfant était là. — Maurice! s'écria-t-il; et l'on ne put retenir l'enfant davantage. Il se jeta dans les bras de son père, et puis à genoux, d'où il ne voulait plus se relever. — Pardon! pardon! disait-il d'une voix étouffée. Les embrassements paternels lui dirent assez qu'il n'était pas devant un juge sévère. Gerbin dit à son enfant, pour toute réprimande : —Maurice, tu as manqué me faire mourir. A ce tendre et grave reproche, l'enfant pleura et se repentit.

La joie répara le mal que l'angoisse avait fait. Gerbin fut bientôt en état d'écouter l'histoire de Maurice. Il y en eut pour plus d'un jour. L'enfant ne cacha ni le bien ni le mal. A cette naïve franchise, l'heureux père put reconnaître que, par un grand hasard, la vie d'aventurier n'avait pas fait à son fils un tort irréparable. — Et ce pauvre Dragon! que sera-t-il devenu? disait Gerbin, assez heureux maintenant pour regretter son chien.

— Çà, mon enfant, ajouta-t-il, nous ne pouvons nous dispenser de visiter ceux qui t'ont fait du bien. Nous devons des excuses à plusieurs, et même des réparations. Le bien que Dieu nous fait doit nous rappeler nos devoirs envers les hommes. Ne soyons pas d'heureux ingrats.

Ils firent donc, en retournant chez eux, le même chemin que Maurice venait de faire. Mais quelle différence entre

ces deux voyages! l'un, plein d'accidents et de peines; l'autre, facile et charmant. Le père et l'enfant cheminaient souvent côte à côte en se tenant par la main. Souvent aussi Maurice montait le petit cheval qu'il ramenait à Varanes. Il montrait à son père les lieux où telle et telle chose lui était arrivée. Ils s'y arrêtaient quelquefois: ici la cabane du berger, ici la croix, ici la rencontre de l'aveugle. La visite à M. et Mme de Varanes fut une des plus intéressantes. Ce digne couple fut bien joyeux de revoir l'enfant. Ils écoutèrent avec intérêt son histoire, et lui pardonnèrent sa dissimulation et sa fuite avec une grande bonté. — Dieu vous l'a rendu, dit la châtelaine à Denis Gerbin; je ne vous le demanderai pas; mais promettez-moi de vous établir dans notre voisinage. Maurice, qui n'a pas voulu être notre fils, ne refusera pas d'être notre ami. Ils promirent tous deux avec reconnaissance, et ils tinrent leur promesse.

Après avoir visité le château, ils ne dédaignèrent pas l'étal de l'honnête boucher. Là, une nouvelle joie les attendait: ils retrouvèrent Dragon. Le brave homme avait fini par découvrir le ravisseur, et, sans lui parler de ce qu'il savait, il s'était fait céder le chien du petit voyageur, ne désespérant pas de pouvoir le lui rendre un jour. On devine quelle fut la joie du pauvre animal. Qui n'a pas retrouvé un chien fidèle? Et Dragon avait passé par tant d'épreuves, que sa sensibilité naturelle s'en était beaucoup accrue.

Après avoir accompli, chemin faisant, tous les devoirs de l'honnêteté et de la reconnaissance, Gerbin et son fils rentrèrent dans leur village. Ce fut un événement. Ils trouvèrent le voisin parfaitement guéri de ses blessures, et lui firent en leur nom, et au nom de son bouillant ennemi, des excuses, qu'il reçut fort mal. Ils réglèrent ensuite toutes leurs affaires; ils plièrent bagage et quittèrent, sans trop de regret, le village de M. Christin, pour se rendre auprès de M. et Mme de Varanes. Quoique de nouveaux héritiers eussent adouci plus tard la douleur d'une perte cruelle, ils trouvèrent toujours du plaisir à voir, à encourager et à soutenir Maurice. Au bout de seize ans, M. de Varanes voulut se construire un château dans le goût moderne; Maurice en fit les plans, et son père y travailla sous lui avec des forces entières. Dragon, exemple de longévité, non moins que de dévouement, vivait encore en ce temps-là, et il s'éteignait doucement au coin du feu, comme un tison achève de se consumer lentement sous la cendre.

J. JACQUES PORCHAT.

FIN.

AVIS IMPORTANT

D'ICI

10 8bre 1851

DE RETARD



BUREAUX DU MUSÉE DES FAMILLES.

PARIS 6 f

DÉPARTts 7 50

AVEC MODES

13 f 70c FRANCO.

## AVIS A NOS ABONNÉS.

A ceux de nos souscripteurs qui ne devineraient pas le rébus ci-dessus, nous devons rappeler, sans hiéroglyphes :

Que leur abonnement pour 1850-51, soit au *Musée des Familles* seul, soit au *Musée* et aux *Modes vraies* réunis, expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera le dix-huitième volume de notre collection. Nous ferons paraître cette livraison du 5 au 10 septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1851, première du dix-neuvième volume (1851-52), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1851-52, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*, mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

*N. B.* Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement pour 1851-52, nous permettront, en le faisant, d'accélérer, dans leur intérêt comme dans celui de tous, le tirage et le service de plus en plus considérables d'un recueil tel que le nôtre. (L'inscription et la classification de nos renouvellements annuels exigent à elles seules plus d'un mois de travail compliqué.)

### MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous répétons à nos souscripteurs des départements que nous ne pouvons répondre personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui se font inscrire *directement* à nos bureaux, en nous envoyant, dans une lettre affranchie, leur nom et leur adresse, avec un bon de poste ou un mandat à vue sur Paris. N'ayant ni les noms ni les adresses de ceux qui s'abonnent par voies indirectes, on conçoit que nous ne saurions admettre leurs réclamations, ni être responsables des retards ou des pertes qu'ils éprouvent. Ils ne peuvent en demander compte qu'aux intermédiaires chez qui ils se sont fait inscrire, et qui doivent leur faire tenir le *Musée* le 25 de chaque mois.

Quant à nous, nous garantissons à tout abonné direct, inscrit sur nos registres, la réception du *Musée* à domicile, exactement et *franco*, le 25 de chaque mois. En cas d'erreur, l'abonné peut, jusqu'au mois suivant, nous adresser ses réclamations et les voir immédiatement satisfaites.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris.

« *Je m'abonne (ou je renouvelle mon abonnement) au* Musée des Familles, *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c., le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1851 *au* 25 *septembre* 1852 *inclus.* »

Ajouter : *et aux Modes vraies*, si l'on veut les recevoir avec le *Musée*, et inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. Signer, écrire lisiblement son adresse, et remettre cette lettre affranchie au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

On peut aussi s'abonner directement par toutes les voies des Messageries nationales et générales.

Paris, 1851 —Typographie de HENNUYER et Ce, Batignolles

# AU BORD DE LA MER (1).

## CINQUIÈME PROMENADE. LES CURIOSITÉS DU FOND DE LA MER.




Coquillages divers, dessin de M. de Bar.

1. *Pecten* (coquille de Jacob), extérieur. — 2. *Cochlea lunaris* (dauphin), extérieur. — 3. *Idem*, intérieur. — 4. *Mytulus* (moule : gueule de souris). — 5. *Idem*, extérieur. — 6. *Chama* (vieille ridée). — 7. *Cassis rubra* (casque rouge). — 8. *Lépas à stries* extérieur. — 9. *Cucullaris voluta* (fromage vert). — 10. *Cucullaris* (lion grimpant). — 11. *Purpura foliata* (double chausse-trape), intérieur. — 12. *Chama* (ziz-zac). — 13. *Cylindrois* (volute sablée) — 14. *Purpura crispata* (chausse-trape), extérieur — 15. *Idem*, intérieur. — 16. *Cochlea lunaris fusca*. — D'après la classification de Requenfous.

(1) Voyez le tome XVII et novembre dernier.

I. Prairies marines. Varech. Plantes comestibles. Une collection perdue. L'étoile de mer. L'œuf de raie. Neuf millions d'œufs dans un poisson. Manière de les compter. La sèche. L'anémone de mer. Le poisson qui tousse, etc.

La mer est basse ; promenons-nous sur les rochers et sur les sables qu'elle laisse à découvert. La première singularité qui frappe notre vue, c'est que le fond de la mer a ses prairies comme la surface de la terre ; plantes et herbes fort différentes cependant de celles-ci. Elles ont reçu les noms de *fucus*, algues, zostères, etc.; on les appelle gouémons sur les côtes de Bretagne, et *sart* dans l'Aunis. Leur nom de varech, qui est le plus ordinairement employé ici, demande quelques explications. On appelait autrefois varech tout ce que la mer jette sur ses bords, soit de son crû, soit qu'il vienne de bris ou de naufrage. Les droits que les anciens seigneurs normands prétendaient sur ce que la mer pousse sur ses rivages, s'appelaient droits de varech. On lit dans l'ancienne Coutume de Normandie : *Tout ce que l'eau aura jeté ou bouté à terre est varech* ; et par l'article 596 d'une coutume moderne, abrogée cependant depuis par le Code civil, sous le nom de varech sont comprises *toutes choses que l'eau jette à terre par tourmente et fortune de mer, ou qui arrivent si près de terre qu'un homme à cheval y puisse toucher avec sa lance.* Si le propriétaire les réclamait *dans l'an et jour*, elles lui étaient restituées ; *après l'an et jour*, elles appartenaient au seigneur féodal et au roi. On disait indifféremment droit de varech ou *chose du flot, droit de bris* ou *de naufrage.*

L'usage le plus général que l'on fasse des varechs consiste dans l'engrais des terres ; on brûle le varech pour en tirer de la soude et de l'iode. Les *zostères* servent à faire des matelas aussi élastiques et à peu près aussi agréables que ceux que l'on fait en crin. Cet usage, nouveau en France, est très-ancien sur les côtes de la mer Baltique.

Linnée avait décrit une soixantaine de plantes marines. On en connaît aujourd'hui plusieurs centaines, et on est loin de les connaître toutes ; quelquefois, après un coup de vent, on trouve sur les grèves des débris de plantes qu'on ne rencontre jamais, même dans les marées les plus basses, et qui ont été arrachées sans doute à des profondeurs inaccessibles à l'homme.

Plusieurs sortes de plantes marines sont comestibles.

Le *fucus saccharinus*, ou *baudrier de Neptune*, dont les feuilles sont de la largeur de la main, et ont souvent six pieds de longueur, se couvre en séchant, lorsqu'il a été lavé à l'eau douce, d'une efflorescence blanchâtre qui a le goût du sucre. Le *fucus digitatus*, qui produit également du sucre, était autrefois consacré aux sorcières de l'Islande ; c'était, disait-on, la nourriture des chevaux marins qu'elles savaient dompter. Les habitants pauvres du nord de l'Ecosse et de l'Irlande mangent le *fucus palmatus* cuit dans du lait, ou cru en salade après quelques préparations. C'est avec des varechs que les salanganes, espèce d'hirondelles, construisent ces nids dont se montrent si friands les Chinois, qui les payent au poids de l'or, et les regardent comme un mets délicieux.

Ils les appellent saroi-bura, et les mangent avec du gingembre. Ces nids, que l'on recueille dans les mers de la Chine, sur les bords de l'île de Java, de Sumatra, des Moluques, etc., ont, étant secs, la consistance de la cire ; bouillis, ils ressemblent à des cartilages de veau.

On recueille sur nos côtes, sous le nom de *criste marine*, une sorte de *fucus* qui se mange confit dans le vinaigre comme les cornichons. Depuis quelque temps on les fait cuire et on les assaisonne comme des haricots verts, dont ils ont assez le goût, mêlé au goût du pourpier. Ce n'est pas du tout un mets désagréable.

Une grande quantité de poissons, d'amphibies, de mollusques, de crustacés, se nourrissent de ces plantes marines et y trouvent un asile contre les voraces poursuites de leurs ennemis.

De même que, sur la terre, les divers végétaux habitent des températures différentes, de même les diverses plantes marines ne vivent, ou du moins ne végètent vigoureusement qu'à diverses profondeurs.

Ainsi, au-dessous de soixante pieds sous l'eau, on ne trouve plus de *ceramium* ; les *ulves* sont rares au-dessous de quarante pieds de profondeur. Après cent pieds, tous les varechs semblent disparaître ; ils sont remplacés par les polypes. Là sont les limites du règne végétal.

Je ne vous dirai pas les noms des plantes aquatiques. Ma première raison est que je suis loin de connaître toutes ces plantes, encore moins tous leurs noms. Les savants, ambitieux parrains, ont donné quelquefois des noms différents à une seule. Remarquons seulement la variété extrême de leurs formes. Celle-ci semble, par la couleur, la consistance et la forme, un énorme peigne d'écaille dont les dents se prolongent en lanières transparentes. Celle-ci a les feuilles de la laitue. Telle autre est un lacet rond de plusieurs mètres de longueur. En voici une dont les feuilles ressemblent à des feuilles de chêne étroites. Sur ces feuilles sont des globules qui sont, dit-on, pleins d'air, et la soutiennent sur l'eau. Peut-être et plutôt sont-ce des galles comme celles que l'on voit sur les feuilles de chêne terrestre, qui servent d'asile à des insectes. D'autres herbes ressemblent à des mousses ; aucune mousse n'a un plus joli feuillage ni de plus fines découpures ; elles sont de toutes les nuances de la pourpre, depuis le rouge presque orange jusqu'au violet.

Dans un hiver que j'ai passé à Etretat, étant encore fort jeune, j'avais recueilli une très-grande quantité d'herbes marines ; je les avais étalées et disposées dans un énorme cadre que m'avait fait un menuisier du crû. C'était un tableau très-curieux et très-intéressant, et qui sans doute aurait pu être de quelque secours à la science très-incomplète sur la Flore marine. Peu de savants passent un hiver, les pieds dans l'eau, à cueillir des herbes, et les tempêtes de l'hiver apportent sur les plages beaucoup de plantes arrachées à des profondeurs inaccessibles. Obligé de revenir à Paris précipitamment, je laissai mon précieux cadre chez l'aubergiste, en annonçant que je le ferais prendre à la première occasion. Un jour, je trouvai chez mon portier, à Paris, le cadre vide avec ce mot : « Monsieur, j'ai cru vous être agréable en me chargeant de vous apporter un cadre que vous aviez laissé à Etretat ; j'ai jeté des herbes qui étaient dedans ; mais j'ai réussi à ne pas casser le verre. — Votre dévoué. »

Je veux bien ne pas imprimer le nom de ce malheureux, qui est un peintre ; mais si ces lignes tombent par hasard sous ses yeux, il y verra pourquoi je ne l'ai pas remercié, et pourquoi il m'a trouvé absent lors des quelques visites qu'il a bien voulu me faire depuis.

La mer a jeté sur le rivage quelques objets qui ont la forme d'une étoile grande comme la main, et sont de couleur orange. La plupart ont les cinq pointes que l'on attribue aux étoiles. On en a trouvé au confluent du Sund qui avaient jusqu'à treize rayons. On en apporte des Indes qui en ont trente-huit, mais on les appelle *soleils de mer.*

Il y en a sur les rivages de la Méditerranée qui sont armées de longues épines.

Mais l'espèce la plus ordinaire est divisée en cinq rayons ; elle est revêtue à sa surface d'un cuir granuleux, chagriné, de couleur qui varie de l'orange au brun rouge. En dessous, chaque rayon est couvert d'une multitude de fausses jambes ; on en a compté sur une seule étoile près de seize cents. Ces fausses jambes sont des suçoirs assez semblables aux cornes des limaçons ; ces jambes ne les portent que très-lentement d'un lieu à un autre, mais leur servent principalement pour se fixer sur les pierres, sur le sable, ou sur les coquillages dont elles se nourrissent. Au milieu du corps est une ouverture sphérique, c'est la bouche de l'animal ; autour de cette bouche se trouvent cinq dents osseuses. Tenez-vous pour averti que cela est vivant, mange et a des dents, autrement vous risqueriez fort de ne pas vous en apercevoir, et de prendre les étoiles de mer pour quelque chose qui tiendrait le milieu entre les pierres et les éponges.

Quel est ce fruit ? est-ce une châtaigne de mer ? Il est carré, en forme de coussin ; chacun de ses coins est muni d'un appendice ; son écorce a la consistance et un peu la couleur des fruits du châtaignier : ce n'est pas un fruit, c'est un œuf ; c'est un œuf de raie. Longtemps on a pris ces œufs pour une végétation ; plus tard, on a cru que c'était un animal, qu'on a appelé rat de mer. La raie ne pond pas, comme les autres poissons, des milliers d'œufs à la fois ; presque tous les œufs s'ouvrent et éclosent dans le corps de la raie, et sortent successivement par un, deux et trois, en apparence à la manière des animaux vivipares, mais en réalité comme ceux de certains serpents qui n'en sont pas moins classés dans les animaux ovipares. Quelques œufs cependant, chassés dehors, flottent au gré des eaux ou restent dans les herbes. Alors les raies naissent comme les autres poissons et se passent de cette incubation intérieure. Ouvrons cet œuf. Voici toute vivante la petite raie, large comme l'ongle du pouce. L'embryon de raie traîne à son ventre une partie du jaune de l'œuf dont il tirera sa nourriture encore pendant quelques jours ; puis, à mesure que le poisson grandira, le jaune diminuera et finira par disparaître.

Je vous parlais tout à l'heure de poissons qui pondent des œufs par milliers ; c'est peu : dans le genre des gades, genre qui contient les morues, les merlans, les merlus, etc., on a trouvé dans une seule femelle plus de neuf millions d'œufs, assure M. de Lacépède.

Vous me demanderez comment on est parvenu à compter neuf millions d'œufs? Par un procédé très-simple. On pèse la masse des œufs d'un poisson, ensuite on en sépare une petite partie que l'on pèse également ; on compte ce que cette petite partie contient d'œufs ; on n'a plus qu'à multiplier le nombre des œufs trouvés dans cette petite partie autant de fois que le poids de cette portion est contenu dans le poids de tous les œufs réunis. Cherchons un peu dans les flaques d'eau que la mer a laissées entre les roches, nous allons trouver d'autres œufs sans doute, dont la configuration n'est pas moins singulière que celle des œufs de la raie. Voici précisément ce que nous cherchons. Il semble voir une grappe de raisin noir ; cette grappe est formée d'œufs agglomérés ; ouvrez un des grains, vous reconnaîtrez la petite *sèche* en son entier; on distingue très-bien ses yeux, son corps, l'os qui le couvre, et le sac où la liqueur noire est contenue. En Languedoc, ces grappes sont désignées sous le nom de raisin de sèche. La sèche est encore plus singulière que ses œufs. Approchons-nous de ce parc entouré de filets, dont le pêcheur retire les poissons, il serait bien étonnant qu'il n'y eût pas quelque sèche parmi ces poissons. En voici une. La sèche est difforme ; sa tête ressemble en fort petit à la tête de l'éléphant. L'animal auquel on donne, dans les livres, jusqu'à deux coudées de long, ne s'est jamais présenté à moi plus grand qu'un pied et demi ; il porte sur le dos, sous la peau, un os blanc, fongueux, que l'on voit si fréquemment, sous le nom de biscuit de mer, accroché dans les cages des oiseaux qui, assure-t-on, y aiguisent leur bec. Les écrivains s'en servent pour effacer l'écriture sur le papier, les orfévres, pour y creuser les moules des petits objets. La sèche porte à l'extrémité de la tête huit trompes garnies de petits suçoirs mobiles qui lui servent à saisir et à retenir sa proie ; deux autres trompes plus longues lui servent d'ancre pour se tenir aux rochers. Au centre de ces trompes est un bec qui paraît de la substance de la corne, et qui, pour la forme et la couleur, ressemble à un bec de perroquet. Dans le ventre de la sèche est une vessie remplie d'une liqueur très-noire, que Cicéron a appelée encre, et dont Perse prétend qu'on se servait de son temps pour écrire. On prétend que cette liqueur noire, mêlée à de la pâte de riz, compose l'encre de Chine. J'ai entendu dire par des pêcheurs, et j'ai lu dans des livres que les œufs dont nous avons trouvé une grappe, sont blancs au moment où la femelle les pond, mais que le mâle y répand de cette liqueur qui les teint en noir.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la sèche lance au loin cette liqueur qui colore l'eau et l'entoure d'un nuage noir qui lui permet, soit d'échapper à ses ennemis, soit de surprendre sa proie.

Quand la sèche est hors de l'eau, elle tousse aussi fort que pourrait le faire un homme. On ne se représente pas volontiers un poisson enrhumé ; mais si nos rhumes sont causés par le brusque changement de fluide ou de température, nous comprendrons qu'un poisson s'enrhume chez nous comme nous nous enrhumons chez lui. Il est évident que le poisson hors de l'eau meurt asphyxié dans l'air, hors duquel nous ne pouvons vivre, absolument comme nous mourons asphyxiés dans l'eau.

Si la sèche nage fort vite, en revanche voici un animal qui ne marche guère et peut-être ne marche pas du tout. Je ne l'ai jamais vu qu'adhérent à quelques roches que la mer ne laisse découvertes qu'à la marée basse. Nous en voici tout entourés ; on l'appelle *anémone de mer*. En effet, quand il s'entr'ouvre et qu'il laisse voir ses petites trompes, on croirait admirer des anémones doubles ; le corps circulaire représente les grands pétales extérieurs de la plante, et les petites trompes les pétales étroits du centre. Ce n'est pas seulement la forme, mais c'est aussi le coloris qui lui donne cette ressemblance singulière. De ces animaux singuliers, les uns sont couleur de pourpre, d'autres verts, d'autres panachés de différentes couleurs. Tout est bizarre dans cet animal ; s'il se ferme et s'épanouit à la manière des plantes, il se reproduit comme certaines d'entre elles, c'est-à-dire de drageons. De petits globules informes se détachent de l'anémone de mer, et, en quelques mois, s'organisent et deviennent des animaux parfaits. C'est ainsi que se propagent les anémones que nous cultivons dans nos jardins. Si celles-ci se multiplient également par leurs graines, peut-être l'anémone de mer pond-elle des œufs comme la plupart des habitants de la mer. Rien ne se ressemble comme les œufs des animaux et les graines des plantes. La tortue ne confie-t-elle pas ses œufs au sable et ne les donne-t-elle pas à couver au soleil, comme font les plantes de leurs graines?

Un autre rapport qu'a encore l'anémone de mer avec les plantes, c'est que si on en coupe une partie, cette partie ne tarde pas à repousser et à se reproduire comme si l'on avait coupé une branche d'arbre. Peut-être l'anémone de mer reprendrait-elle de boutures?

Quand on trouve l'anémone épanouie, si on touche doucement de l'extrémité d'un bâton les petites trompes qui figurent les pétales de la plante, l'animal se resserre, les retire brusquement et lance assez loin un petit jet d'eau claire.

L'anémone de mer se nourrit de petits coquillages; elle ne choisit pas, comme vous le pensez bien, ceux qui peuvent lui échapper par une fuite, quelque lente qu'elle soit. Nous la trouvons entourée de petites moules un peu moins grosses que l'ongle du petit doigt.

II. La moule. Comment elle marche. Les cent cinquante câbles de la moule à l'ancre. L'ortie de mer. Bernardin de Saint-Pierre. Le papillon à quatre ailes. Les lépas. Voyage de huit pouces en une minute. Les éponges. Les tarets, petit animal plus redoutable à la Hollande que Louis XIV. L'arselin. Sa morsure. La rascasse. Au revoir.



Portrait de Réaumur.

La moule s'appelle caïeu dans beaucoup d'endroits de nos côtes. Un médecin hollandais, appelé Van Heyde, a fait soigneusement l'anatomie des moules; il leur a trouvé une langue, de la graisse, des intestins, un foie, des cornes. Réaumur, le plus exact observateur qui ait jamais existé, soutient que les moules marchent. Je n'ai pas fait à ce sujet d'observations personnelles, mais j'ai répété sur d'autres sujets deux cents expériences de Réaumur, et jamais je ne l'ai trouvé en défaut sur un seul point : c'est d'ailleurs un savant d'une étrange sorte. A chaque instant il dit : Je ne sais pas, avec une bonhomie qui a un charme inconcevable chez un homme qui savait tant de choses et qui en a tant découvert et tant enseigné aux autres. Voici à peu près ce que dit à ce sujet Réaumur; je dis à peu près, car je n'ai pas le texte sous les yeux.

Ouvrez la coquille d'une de ces moules, remarquez une partie d'un brun noir, placée dans le milieu de la moule, et qui a la forme à peu près de la langue d'un animal. Cette partie est à la fois le bras et la jambe de la moule. Quand la moule se laisse prendre par des désirs vagabonds, elle entr'ouvre sa coquille, et en fait sortir cette jambe qui s'étend quelquefois jusqu'à une longueur d'un pouce. Elle tâtonne et reconnaît le terrain, puis elle replie l'extrémité de cette jambe et se cramponne à quelque partie de roche, et attire après elle sa coquille; en deux ou trois efforts pareils, elle avance bien de la largeur d'un doigt; mais elle n'use pas souvent de cette demi-faculté de marcher, et le plus souvent on la trouve attachée à d'autres moules ou à un corps quelconque, pierre ou bois, par différents fils. Chacun de ces fils est gros à peu près comme un cheveu et long d'un à deux pouces. Réaumur en a compté plus de cent cinquante employés à tenir une seule moule à l'ancre.

Le membre que nous avons appelé bras et jambe n'a fait jusqu'ici que l'office de jambe. Mais c'est en qualité de bras qu'il étire, file et attache ces fils aux corps qui environnent la moule. Ces fils sont formés par le suintement d'une liqueur que sécrète la moule et qui se fige ensuite.

Mais l'ennemi peut-être le plus dangereux de la moule, est un petit coquillage que les savants appellent *trochus*. Cette sorte de limaçon s'attache à la coquille d'une moule, la perce d'un trou très-rond et fait passer par ce trou une trompe de cinq à six lignes de longueur avec laquelle il suce la moule qu'il finit par absorber tout entière.

Après l'anémone nous devons chercher l'*ortie* de mer. Si ces deux mollusques ont reçu des naturalistes des noms de plantes, ce n'est pas pour la même raison. L'ortie n'a rien dans sa configuration qui rappelle l'ortie terrestre; on lui a donné ce nom parce qu'elle cause à la peau par son contact des démangeaisons et des rougeurs. Les gens des côtes exagèrent fort du reste l'effet de ce contact et appellent l'ortie de mer *venin*, mot que presque tous prononcent *velin*. Sur les bords de la Méditerranée, on donne à l'ortie de mer le nom de chapeau de mer, à cause de sa forme. Linnée l'appelait *méduse*. Ici on l'appelle *sagore*. Réaumur proposait le nom de *gelée de mer*. Ce nom, en effet, exprime si bien la substance dont elle est formée, et sa consistance, qu'il vaut seul une description pour aider à la reconnaître. En effet, vue par-dessus, l'ortie de mer ressemble tout à fait à une assiette de gelée refroidie dans un moule concave. Au-dessous et au centre, elle a huit pieds finissant en pointe et attachés à leur base comme une rosette. L'ortie de mer est blanche et entourée d'un cordon bleu qui varie, chez les divers individus, du bleu pâle au plus riche violet en passant par toutes les nuances intermédiaires. On en trouve qui n'ont pas ce cordon bleu, et sont marbrées d'un brun jaune brillant, qui dans l'eau apres que l'éclat de l'or. On m'a dit en avoir vu, aux îles d'Hyères, dont tout le corps était couleur de rose.

Au premier abord, la gelée de mer paraît flotter au gré des eaux; mais, avec plus d'attention, on voit qu'elle s'y soutient et y marche par un mouvement de contraction et de dilatation ressemblant à celui qu'on ferait avec la main en l'ouvrant et en la fermant successivement. Les filets quelquefois sont tous chargés de sagores, et ce qui prouverait, s'il en était besoin, leur mouvement de marche, c'est que les gelées de mer s'y prennent absolument à la manière des goujons. Beaucoup de petits poissons en font leur nourriture, y plongent leur tête et mangent à même. Quand elles échouent sur le rivage, elles ont perdu très-

vite tout mouvement apparent ; elles deviennent bleues, comme l'empois bleu dont se servent les lessivières, et se fondent au soleil.

Bernardin de Saint-Pierre qui les appelle *bonnets flamands*, d'un des noms qu'on leur donne sur la côte, pense qu'elles viennent du Nord pendant l'été. Il est vrai de dire qu'on n'en rencontre guère par ici pendant l'hiver.

Il est un autre animal dont parle Bernardin de Saint-Pierre; mais je ne l'ai jamais vu. Bernardin de Saint-Pierre est né au Havre, et se promenait beaucoup, dans son enfance, sur nos plages de Sainte-Adresse.



Portrait de Bernardin de Saint-Pierre.

— Pour moi, dit-il, qui n'ai aperçu les animaux marins de nos rivages que dans mon enfance, et qui en conserve encore d'intéressants ressouvenirs, je me rappelle avoir vu, vers le milieu du printemps, sur les mêmes plages, dans les parcs de filets que nos pêcheurs y dressent, des espèces de papillons à quatre ailes, vivement colorés, et qui voltigeaient au fond des flaques d'eau. Je ne pus jamais en saisir un seul. Je ne sache pas qu'aucun naturaliste en ait fait mention.

On connaît les pages pleines de charme et d'éloquence que les beautés de la nature ont inspirées à Bernardin de Saint-Pierre; mais il n'a pas tout à fait l'exactitude de Réaumur, et parfois il mêle quelques rêves à ses souvenirs.— Cependant, le printemps prochain, je chercherai encore le papillon à quatre ailes. Ce n'est pas un homme qu'on puisse condamner sans un examen approfondi. — Voici encore un coquillage dont il a parlé dans les *Harmonies de la nature :* c'est le *lépas*, coquille univalve conique, qu'on appelle berlin, berdin, arapède en Provence, œil de bouc sur les côtes du Poitou, etc.

— Les lépas, dit Bernardin, se collent aux rochers parmi les algues. On les prendrait pour des têtes de clous qui soutiennent des guirlandes d'herbes marines.

On trouve presque toujours le lépas immobile, et si fortement adhérent aux roches, que, sans un couteau et une certaine adresse donnée par l'habitude, on ne pourrait l'en détacher. C'est en faisant le vide, au moyen d'une

membrane qu'il retire brusquement, qu'il s'attache ainsi au milieu des varechs. Cependant il marche ; et des savants ont constaté qu'un de ces animaux avait franchi un intervalle de huit pouces dans l'espace d'une minute. Ils pensent qu'il aurait pu parcourir une distance d'un pied, s'il ne s'était pas reposé si souvent. La coquille du lépas est d'une seule pièce, et fort dure ; sa couleur est grise ; elle est nacrée en dedans, et a la figure d'un entonnoir. On mange le lépas ; mais c'est un mets fort dur, et qui est loin de valoir, pour le goût, le *vignot*, petit limaçon noir, à coquille contournée, que vous trouvez auprès de lui. Tous deux sont quelquefois appelés *bigorneau.*

Cette petite masse molle et élastique est une éponge ; mais elle n'est pas semblable à celles dont on se sert pour la toilette. Celles-ci viennent de préférence dans la Méditerranée. Mais si celle que nous rencontrons ici n'est pas propre aux mêmes usages, elle est, comme les autres, un polypier, sorte de ruche construite par des insectes marins qui y font leur domicile. Avant Aristote, on pensait les éponges des êtres animés. Aristote l'avait nié. Le mouvement de tant de petits êtres animés, se réfugiant à la fois dans le fond de leurs cellules, quand on tire l'éponge de l'eau, a dû causer l'erreur relevée par Aristote. On trouve des éponges de toutes sortes de formes. Il en est qui ressemblent à une ruche à miel, à un entonnoir, à un éventail, à un turban, à un bonnet. On ne les a guère, *je crois*, classées que d'après leur forme.

Je vous parlais tout à l'heure du ver ennemi des moules. D'autres vers, non pas pareils, mais pareillement armés, ont joué un grand rôle à diverses époques. Il y a des vers qui rongent les navires et qui percent leurs bordages de tant de trous, qu'ils les mettent en danger de périr. On assure qu'il n'y a guère plus de cent cinquante ans que l'on connaît ces dangereux animaux. Les navires les ont ramenés des mers des Antilles, où ils sont fort communs. Ils ne se sont que trop facilement naturalisés dans nos climats. On manda de Brest à M. de Réaumur, dans le mois de juillet 1728, qu'on venait de mettre sur le côté le vaisseau *l'Hercule*, et qu'on l'avait trouvé foré en tout sens par les vers.

En 1731 et 1732, ce ver, appelé *taret*, causa de grandes alarmes aux Provinces-Unies (la Hollande), par les ravages qu'il fit dans les pilotis qui maintiennent les digues de la Zélande. Cette province faillit être entièrement submergée par suite des dégâts causés par les tarets. Plusieurs provinces de ces Etats ont leur sol plus bas que le niveau de la mer. Le taret était un ennemi bien autrement redoutable que Louis XIV.

Des tarets, que l'on dit d'une espèce différente, ont fait également de grands ravages dans les pilotis de Venise.

La mer remonte ; les lames viennent, l'une sur l'autre, bordées d'écume blanche. Nous n'avons vu qu'une bien petite partie des choses merveilleuses qui vont, dans quelques heures, être cachées sous vingt pieds d'eau, et au-dessus desquelles vont voguer les navires à pleines voiles. Il nous faut reculer devant les vagues.

Mais que font ces hommes et ces femmes armés de bêches et de fourches ? Ils viennent pêcher des équilles et des lançons cachés dans le sable. Au moment où la mer remonte, ces poissons reviennent aussi à la surface du sable pour être prêts à se remettre à flot. Prenez garde ; ce poisson un peu plus gros que l'équille est un *arselin*, une sorte de *vive*, dont la blessure est dangereuse. La vive ne se cache pas dans le sable, quoiqu'elle soit agile à se cacher dans la vase lorsqu'elle est prise dans les parcs de pêche ; mais ses armes sont semblables à celles de l'arselin.

La vive est de la grandeur d'un maquereau. Son ventre est blanc, son dos rayé de jaune et de brun, ses yeux sont d'un vert très-éclatant. Outre des épines aux nageoires, elle a sur le sommet du dos une nageoire noire qu'elle développe quand on la touche, et qui ressemble à une aile de chauve-souris. Cette nageoire est armée d'aiguillons dont la blessure cause une enflure subite accompagnée de grandes douleurs. L'arselin, beaucoup plus petit, est tout à fait blanc. Quelques personnes savent des prières pour faire cesser l'enflure et la douleur causées par la piqûre de la vive et de l'arselin. D'autres rient des prières et conseillent de mettre sur la piqûre le foie de l'animal.

Le meilleur moyen est une goutte d'alcali volatil ou un cataplasme de mie de pain. Lacépède et d'autres naturalistes nient complétement que cette piqûre soit empoisonnée. Ils prétendent que la forme mécanique des aiguillons offense les chairs de façon à causer l'enflure et la douleur très-vive qui l'accompagne. On parle cependant d'amputations pratiquées à la suite de semblables blessures. M. Quidant, pianiste très-connu, a été piqué à Trouville-sur-Mer par un arselin.

Toujours est-il que les pêcheurs et les poissonnières ne manient la vive qu'avec de grandes précautions. Autrefois les règlements de police ordonnaient aux pêcheurs de couper les aiguillons, avant de les mettre en vente. Ce règlement, que personne ne connaît plus, est parfaitement suivi, grâce à la crainte qu'inspire justement ce poisson, dont la chair est délicate, et dont on mange surtout beaucoup en Hollande où on l'appelle *pieterman*, homme de pierre. C'est sans doute à cause de ses aiguillons et de l'éclat singulier de ses yeux que la vive avait reçu des anciens le nom de *dragon de mer*.

Le poisson appelé *rascasse* dans le Midi, et si célèbre pour la préparation de la fameuse bouillabaisse, est également un poisson à nageoires épineuses. Les nageoires du dos ont neuf ou douze aiguillons très-forts. Ce poisson est d'un brun rougeâtre, avec quelques taches noires sur le dos. On l'appelle dans les livres, *scorpion de mer*, scorpeno, scorpène, scorpœno, scrofanello.

Pendant longtemps on a tenu en grande estime, pour certaines maladies, le vin dans lequel on avait fait mourir une rascasse.

Aujourd'hui les Marseillais parlent avec enthousiasme de ce poisson, qui, je le dis tout bas, passe pour un peu dur. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La fin du jour approche, et en même temps la mer est assez remontée pour que les barques puissent sans danger franchir la masse de rochers appelée la *Tillée*. Toutes les petites voiles qui paraissaient comme des points noirs à l'horizon se rapprochent rapidement, tous nos pêcheurs rentrent à Sainte-Adresse. En voici un qui est seul, aidons-le à remonter son bateau sur le galet.

On entend les cloches du Havre. Le vent vient donc du sud-est. Nous aurons du beau temps demain.

Mais demain il faut partir ; des affaires m'appellent à Paris. Demain soir je dînerai sur le boulevard des Italiens, mais je ne tarderai pas à revenir au bord de la mer et dans mon jardin.

Alphonse KARR.

(Aux prochains numéros la sixième promenade : *le Régal de maître Glam*, l'*Histoire de Romain*, et *celle du Douanier qui fut emporté par le diable*.)

## RENCONTRE D'UNE CHÈVRE ET D'UNE BREBIS.

Le soleil brûlait l'ombre, et la terre altérée
Au crépuscule errant demandait un peu d'eau ;
Les fleurs de leurs parfums inclinaient le fardeau
Sur la montagne encor dorée.

Tandis que l'astre en feu descend et va s'asseoir
Au fond de sa rouge lumière,
Dans les arbres mouvants frissonne la prière,
Et dans les nids : « Bonsoir ! bonsoir ! »

Pas une aile à l'azur ne demande à s'étendre ;
Pas un enfant ne rôde aux vergers obscurcis ;
Et, dans tout ce grand calme et ces tons adoucis,
Le moucheron pourrait s'entendre.

— Pardon ! n'est-ce pas vous que j'ai vue une fois ?
Dit, en faisant la révérence,
La chèvre à la brebis de chétive apparence,
Liée et seule au bord d'un bois.

Vous étiez, si c'est vous, si charmante et si folle,
Qu'en vous voyant ainsi je n'osais vous parler ;
J'accusais ma mémoire et j'allais m'en aller
Sans vous adresser la parole.

Et la brebis, levant sa tête avec effroi,
Bêle ce sanglot de son âme :
— Vous ne vous trompez pas, c'est... c'était moi, madame,
Et me voilà !... Voilà le sort.

Quand j'étais blanche et rose on m'a beaucoup parée ;
Aux fêtes du printemps on m'habillait de fleurs ;
On me laissait brouter sur de tendres couleurs,
Et je me croyais adorée.

L'eau filtrant du rocher, pour laver ma toison,
Ne semblait jamais assez claire.
O madame ! c'est doux, oui ! c'est si doux de plaire,
Qu'on n'en cherche pas la raison.

Je dansais à la flûte, une couronne en tête,
J'en faisais mon devoir et ma cour au pasteur ;
Je buvais dans sa tasse, intrépide, sans peur,
Et ses festins étaient ma fête.

Tout changea : le pasteur, las de m'être indulgent,
Me fit traîner au sacrifice ;
Toutefois, la pitié m'enleva du supplice
Alors qu'on allait m'égorgeant.

La pitié..., je le crois ; mais on m'ôta ma laine,
Ma sonnette d'argent, mes flots de rubans verts,
Ma liberté, ma part dans ce bel univers,
Et le doux lait dont j'étais pleine !
Je fus liée.

— Horreur ! ah ! j'aurais tant mordu,
Tant bondi pour casser ma corde,
Tant bramé vers le ciel : A moi ! miséricorde !
Que mon droit m'eût été rendu.

Aux cris de l'innocence il faut que Dieu réponde ;
Oui, madame, on m'égorge, il doit me secourir,
Il doit me délier, moi faite pour courir
Toutes les montagnes du monde !

Le nez de la brebis se baissa consterné.
Humble aux honneurs, douce au martyre,
Son pied saigne, et pourtant sa plainte se retire
De la chèvre au front étonné.

— Quoi ! vous ne sautez pas contre un sort si funeste ?
Que votre haine est molle et lente à s'enflammer !
— La haine corromprait le bonheur qui me reste.
— Eh ! quel est ce bonheur ?
— D'aimer !

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

# VOYAGE EN FRANCE. CHRONIQUES NORMANDES.

## LA PERLE DE ROUEN (1).

I. La vallée de Darnetal. Poésie du travail. 1780. Un personnage mystérieux. La jeune fille. Le bourgeois et les mousquetaires rouges. Un duel et un sourire.

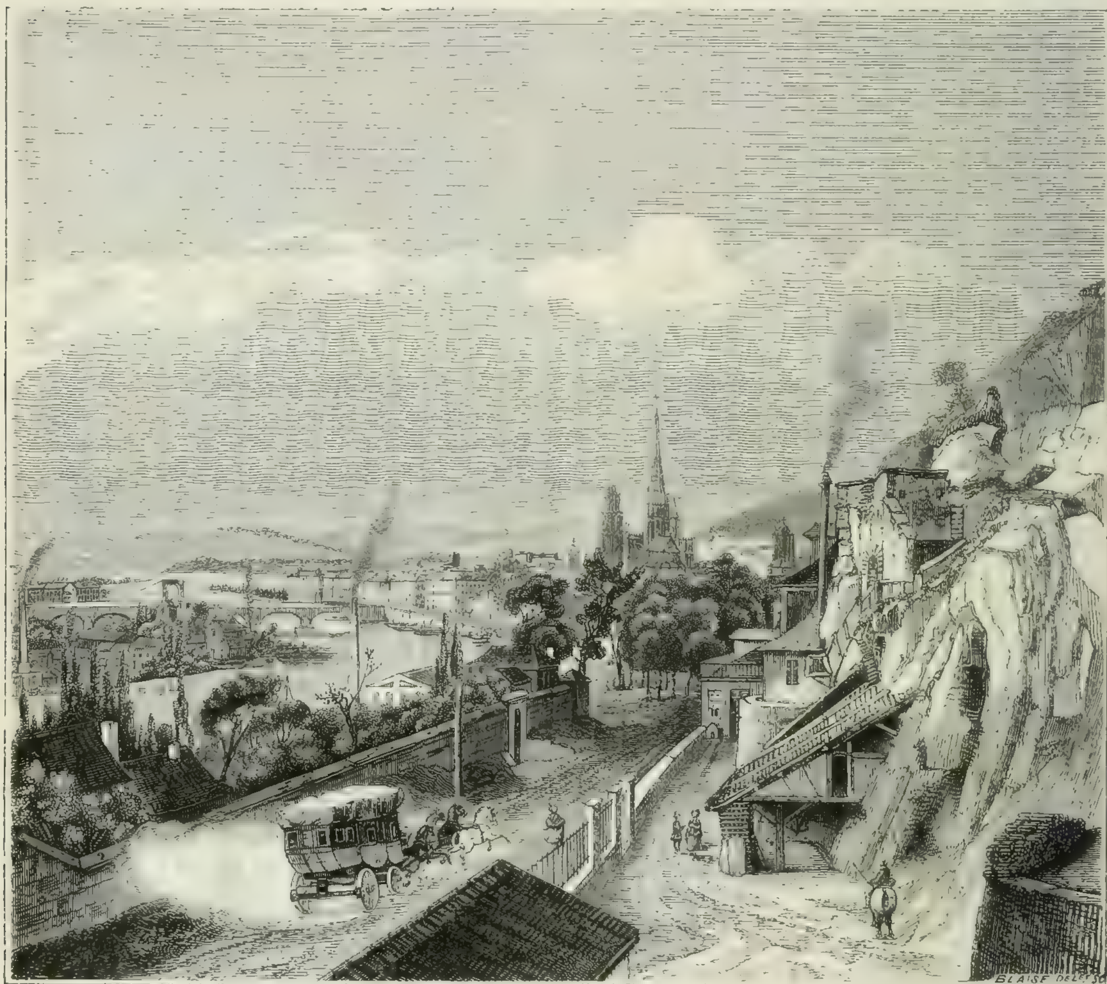
Sous le mont Sainte-Catherine, au pied duquel on dirait que Rouen est venu se blottir de peur du vent d'est, serpente, comme une bonne et fraîche oasis normande, la petite vallée de Darnetal. C'est une de ces ravines gracieuses qu'on trouve à chaque pas dans le pays de Rol, baignée d'un ruisseau écumant, ombragée de peupliers et parsemée de maisons blanches, qui se détachent de toutes parts sur des masses de verdure.

Située à cent lieues d'une grande ville, dans les Pyrénées ou le Jura, la vallée de Darnetal eût fait les délices du peintre et du touriste ; à un kilomètre de Rouen, elle fait la fortune des industriels. Tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, y respire cette poésie du travail et de la vapeur, qui vaut un peu mieux, n'en déplaise aux pêcheurs à la rime, que les rêves de nos lakistes. On peut même choisir dans les paysages les plus ornés de ces messieurs, et l'on ne trouvera pas, j'en réponds, une vue poétique comme celle du réveil de la vallée au point du jour. C'est un tableau ravissant. Pendant que la lumière blanchit peu à peu au sommet des plateaux, que le ciel est encore obscur, que la verdure des arbres et des prairies semble noire, un vent frais chasse le brouillard dont les ondes argentées et vaporeuses roulent doucement vers la ville. A mesure que le vent refoule les brumes, apparaissent çà et là les toits des fabriques, les hautes cheminées rougeâtres, — obélisques de l'industrie, d'où la fumée commence à s'élever déjà, — et les cimes verdoyantes et vernies de rosée des peupliers du ruisseau. Il n'est pas encore jour, et les cloches de l'industrie retentissent, appelant de leur voix argentine l'homme au travail, comme celles de l'église, de leur voix grave, l'appellent à la prière. Bientôt ces ouvriers qui s'acheminent en silence et dans l'ombre vers la manufacture, ces enfants qui, leur pauvre petit panier au bras, les suivent de loin en disant l'angélus, auront repris leur tâche quotidienne ; la vapeur soufflera dans les airs ses noirs tourbillons de fumée, les roues des machines hydrauliques vomiront leur nappe d'écume, les bras des

(1) Voyez tome XVII, page 33. Le *Musée* avait promis de s'occuper de Rouen. S'il a pris son temps, c'est pour faire mieux, ou du moins autrement que les autres. On en jugera par la chronique émouvante et originale dans laquelle notre savant et ingénieux collaborateur a trouvé l'art d'encadrer le plus beau site et deux des premiers édifices de Rouen.

métiers endormis se réveilleront pour battre à la fois; et dans cette vallée, une heure avant si calme, tout sera bruit, mouvement et travail, au lever du soleil.

De nos jours, cette fièvre d'activité ne s'apaise que le lundi : il y a soixante-onze ans, elle tombait tout à fait la veille. Le dimanche, alors, était religieusement observé; d'abord parce que le Normand naît avec le respect du culte; en second lieu, parce que le gouvernement prenait le commandement de l'Eglise au sérieux; et puis parce que les fabricants, pour des motifs plus ou moins purs, s'empressaient de donner l'exemple. Il en résultait que, les jours fériés, la vallée de Darnetal, aujourd'hui si bruyante, offrait, pendant vingt-quatre heures, l'image de ce profond repos qui plaît tant aux promeneurs paisibles. Ce privilége, dont ne jouissaient ni les boulevards, ni les sentiers bordés d'aubépine qui mènent au Mont-des-Malades, ni les vertes allées de Saint-Sever, rendez-vous du beau monde, avait séduit beaucoup de pères de famille dont les habitudes bourgeoises s'effrayaient du luxe et du bruit. Ceux de la paroisse Saint-Maclou, enfants très-peu dignes du vieux




Vue de Rouen, prise du mont Sainte-Catherine.

Rouen, ne manquaient pas, aussitôt la messe entendue, d'y conduire leurs fils; mais ils avaient beau faire diligence, ils n'arrivaient jamais sur la pelouse avant la basoche normande et les commis de la rue Grand-Pont. Alertes comme des chevreuils, ces jeunes gens semblaient avoir des ailes pour courir à Darnetal... Dans quel but? Vous l'auriez bien deviné sans peine en voyant les deux personnes assises sous un pommier en fleur, le dernier dimanche d'avril 1780.

Evidemment il ne s'agissait pas d'un vieillard que rendaient surtout remarquable un teint olivâtre, des cheveux grisonnant à peine et sans poudre, des yeux vifs et noirs, un costume étranger, et une cigarette, objet de surprise et d'une sorte de crainte superstitieuse pour toute la population de Rouen; mais bien de la jeune fille qui l'accompagnait et dont il était, disait-on, le père; car on n'osait rien affirmer sur le compte de ce personnage, étrange et mystérieux problème pour la perspicacité normande...

A l'exquise délicatesse de formes qui caractérise les blondes de l'Andalousie, la jeune fille joignait la riche taille, la fraîcheur et les cheveux admirables des femmes du pays de Caux. Dans son regard vif et brillant

on devinait l'Espagnole, comme au doux sourire tombé de ses lèvres on avait nommé la Normande, ou plutôt la Cauchoise; soit qu'elle portât, à la campagne, le haut bonnet à dentelle et la robe blanche, avec une grâce, une élégance et une coquetterie inimitables; soit qu'elle parût aux fêtes de la ville avec des bijoux au col et au corsage, le manteau jeté négligemment sur l'épaule, et la chevelure relevée sur le front en rouleaux épais et soyeux.

Juste dans son admiration, le peuple l'avait baptisée à sa manière; il l'appelait *la Perle de Rouen;* et ce titre,



Paquita Manuel, la *Perle de Rouen.*

bien qu'il ne fût pas sur parchemin, était aussi incontesté que les chartes et le blason historique de la marquise de Tancarville.

Peut-être s'il avait fallu le défendre l'épée à la main, la jeune fille eût-elle trouvé plus d'un noble champion; mais les chapeaux à plumes et les manchettes de Malines

des hommes de camp n'attiraient pas plus son attention que les perruques parfumées et les boîtes d'or des robins.

Deux mousquetaires rouges, en quartier chez leurs nobles parents, et qui promenaient leur moustache en croc et leurs grâces dans les prairies de Darnetal, étaient même passés et repassés plusieurs fois sans la tirer de son indifférence, — lorsqu'elle rougit tout à coup et baissa les yeux.

Cette émotion n'échappa point au père qui, feignant de secouer la cendre de sa cigarette, tourna la tête et aperçut, à quelques pas, un jeune homme fièrement campé devant les mousquetaires rouges. Disant quelques mots à sa fille, en espagnol, pour n'être pas entendu des nombreux promeneurs qui accouraient de tous côtés, il s'approcha nonchalamment du jeune homme, et arriva au moment où il défiait, d'une voix tremblante de colère, les beaux mousquetaires du roi. Ceux-ci accueillaient ses paroles avec des éclats de rire méprisants, qui ne cessèrent que lorsqu'une épithète, énergiquement accentuée, vint les frapper au front. Par un mouvement simultané, ils tirèrent leurs épées et fondirent sur l'insulteur. A la vue du fer, la moitié des témoins de la querelle disparurent; mais sans reculer d'une semelle, quoiqu'il n'eût à leur opposer d'autre arme qu'un bâton, le brave jeune homme attendit ses deux adversaires, para leur double attaque, et au bout de quelques secondes fit voler à vingt pas l'épée du plus acharné. L'autre, reprenant son sang-froid, baissa la sienne aussitôt, et s'éloigna avec son ami, après avoir dit ces paroles :

« Vous venez de prouver, monsieur, que vous savez vous battre : si votre naissance leur permet cet honneur, le baron d'Ambreville et le vicomte de Fontaine seront charmés de vous revoir sur un autre terrain.

— Ne répondez pas, murmurèrent quelques bourgeois prudents, chez lesquels la réserve naturelle au Normand l'emportait sur la colère. Mais celui auquel on adressait cet avis ne semblait rien entendre : toutes ses facultés étaient absorbées sous le charme d'un sourire qu'il se figurait avoir surpris sur les lèvres roses de la jeune fille. Telle était la joie où l'avait plongé cette illusion, qu'en voyant se fermer la porte de l'hôtel du Bourgtheroulde au seuil de laquelle il n'avait pu s'empêcher de l'escorter, il crut, mais cette fois en se défiant de ses sens, rencontrer le regard du vieillard arrêté sur lui sans colère. Il n'en fallait pas plus pour le tenir toute la nuit sur pied devant cette vieille demeure.

II. L'hôtel du Bourgtheroulde, ou un chef-d'œuvre de la renaissance. Le ruban vert et le livre de messe.

C'est au coin de la place où les Anglais se déshonorèrent, le mercredi 30 mai 1431, en brûlant Jeanne d'Arc, que s'élève l'hôtel du Bourgtheroulde. Cette maison princière, monument du grand luxe féodal et du goût poétique de la renaissance, fut bâtie sous François Ier, par Guillaume le Roux, seigneur de Bourgtheroulde, et l'abbé d'Aumale, son fils. Vue de la place, elle n'offrait alors comme aujourd'hui, de remarquable, que cette délicieuse tourelle en encorbellement, où la tradition s'obstine à trouver, malgré l'histoire, la prison de Jeanne ; mais à l'intérieur éclataient toutes les ravissantes fantaisies, toutes les magnificences architecturales de l'époque. Deux pilastres, ornés des portraits de François Ier et d'Henri VIII, rappelaient d'abord la date de la construction du monument, date écrite, au surplus, en caractères charmants dans les arabesques de pierre brodées sur les murs. De toutes parts, l'œil se promène et s'arrête avec admiration et une surprise croissante sur les écussons aux armes de France et les salamandres du roi-chevalier, sur le phénix d'Elisabeth d'Autriche, sa seconde femme, et sur les ornements qui décorent les pilastres et les bas-reliefs. Le principal corps de logis forme le fond de la cour. A droite, se développe une galerie à hautes arcades, dans le style moresque de Chambord ; et une tourelle, d'un dessin tout oriental, s'allonge gracieusement à gauche, dans l'angle sud-ouest. Tout ce que la brillante légèreté du ciseau de la renaissance a pu trouver de plus élégant, tout ce que la sculpture appliquée à l'architecture fournissait de plus riche et de plus magnifique, a été prodigué dans la décoration de cet hôtel. On y remarque surtout cinq bas-reliefs représentant, dans leurs moindres détails, la fameuse entrevue du Camp du Drap d'Or, dont le style, la belle exécution et le fini feraient honneur à plus d'un artiste moderne.

A l'heure où nous avons quitté le jeune adversaire des mousquetaires rouges sur la place, tous ces objets étaient plongés dans l'ombre : une seule lumière brillait au troisième étage de la tourelle du sud-ouest. Là, devant une madone, autour de laquelle étaient déjà suspendues des guirlandes de fleurs cueillies dans les prés verts de Darnetal, la jeune fille, pieusement agenouillée, achevait sa prière. En la terminant à voix basse, et y mêlant quelques mots murmurés plus bas encore, elle se leva et se trouva face à face avec son père, qui lui fit signe de s'asseoir, et resta debout devant elle :

— Paquita (nom que les Rouennais prononçaient Pâquerette), Paquita, répondez-moi!... Est-ce la première fois que vous voyez ce jeune homme?...

— Non, mon père, répondit-elle en respirant à peine.

— Où l'avez-vous rencontré?...

— A l'église, mon père...

— Vous a-t-il parlé?...

— Jamais, mon père !

— Vous le connaissez, cependant?...

Un oui presque inintelligible fut la réponse.

— Comment cela s'est-il fait, puisqu'il ne vous a jamais parlé ?...

— Mon père, dit Pâquerette, après quelques minutes de silence, pardonnez-moi, vous et notre sainte Madone, si j'ai péché, mais je vais tout vous dire. Tous les dimanches, je voyais ce jeune homme près de moi... Sans y songer, nous prîmes l'habitude d'échanger un regard en entrant à Saint-Maclou, sur le perron, à la sortie, et quand je tournais le coin de la rue. Je ne sais comment il arriva que, le jour des Rameaux, j'oubliai mon livre à l'église. Certes, je n'osai vous le dire, de peur d'être grondée, et pourtant j'étais bien inquiète. Ce livre, en effet, n'est-il pas le seul souvenir de ma mère?...

— Continue, Paquita, dit le vieillard en essuyant furtivement une larme. Eh bien?...

Eh bien ! mon père, vous jugez si je fus joyeuse, le jour de Pâques, en retrouvant le livre à ma place !...

— Tu regardas le jeune homme?...

— Avec reconnaissance, mon père !...

— Et, en sortant de l'église, vos yeux se rencontrèrent encore ?...

— Non, mon père.

— Pourquoi ?

— C'est que nous n'aurions osé ni l'un ni l'autre.

— Qu'était-il donc arrivé?...

— Vous me serez indulgent et bon comme toujours ?

— Oui ; parle...

— J'avais vu en ouvrant mon livre...

— Une lettre ! s'écria l'Espagnol, dont l'œil étincelait déjà.

— Non, mon père...

— Quoi donc? qu'avais-tu vu? s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Un ruban vert..., à la messe de mariage!...

— Et ce ruban?...

— Le voilà, mon père! dit Pâquerette toute honteuse, en le tirant de sa ceinture.

Le vieillard changea de ton et de physionomie, comme par enchantement :

— Bien ! mon enfant ! garde-le..., tu peux le garder... Prie la Madone et pense à ta mère... Toutes les deux sont dans le ciel, et ne veulent que ton bonheur!...

Et, après avoir effleuré de ses lèvres le front ingénu de la jeune fille, l'Espagnol sortit de la chambre, plus calme qu'il n'y était venu.

Le lendemain, à huit heures, il entrait au Palais de Justice.

III. Une visite au Palais de Justice. Une légende et un marché. Après la force brutale la force morale. Un contrat pour un manuscrit.

Cet édifice, composé de pièces juxtaposées et remontant à des époques différentes, offrait alors, à un degré plus choquant encore, s'il est possible, qu'aujourd'hui, l'accouplement adultère, en architecture, et disparate au premier chef, du style gothique et du style classique et régulier du dix-huitième siècle. Les premières constructions dataient du quinzième. En 1493, les magistrats de la bonne ville de Rouen, grandement scandalisés des rassemblements et trafics qui se faisaient en l'église de Notre-Dame, aux jours les plus saints de l'année, résolurent de chasser les marchands du temple et de les reléguer sur leur terre natale, c'est-à-dire dans l'*Enclos aux juifs*. Cet enclos, dévolu au domaine, d'après l'expulsion des enfants d'Israël au douzième siècle, était devenu, trois cents ans plus tard, le fief de la ville, qui en avait fait un marché, et qui dépensa la somme énorme de 88,900 livres pour transformer ce marché en Bourse. Il est vrai que jamais argent ne fut mieux dépensé. Rien de plus majestueusement beau que cette magnifique enceinte, dite *Salle des procureurs*, avec ses larges cintres sans appui et ses longues voûtes sans colonnes, où, selon l'expression si juste de Nodier, l'espace semble défier tous les calculs. Treize ans plus tard, la célèbre Cour de l'Echiquier, qui se réunissait au château de Rouen, d'après l'ordonnance de 1499, transféra son siége dans une autre salle élevée du côté nord du Clos aux juifs. En 1515, cette Cour, que n'avait pas dédaigné de présider Louis XII, s'appelait Parlement. Tel qu'il était à cette époque, le Palais avait pour défense trois tours ; l'une desquelles surplombait sur le jardin qui existe encore, et s'appelait Tour de la *Pucelle*, parce que la tradition, d'accord cette fois avec le bon sens et presque avec l'histoire, affirme qu'on y renferma, pendant son procès, l'héroïne de Donremy.

C'est vers cette tourelle que se dirigea l'Espagnol. Gravissant, avec le calme qui distingue sa nation, les degrés de l'escalier tournant, il arriva bientôt à une porte cintrée du second étage, et, l'ayant ouverte sans cérémonie, il se trouva en présence du jeune homme de la veille. Le fantôme de Jeanne d'Arc, à laquelle il ne songeait pas à coup sûr, eût apparu à celui-ci, qu'il n'eût pas été plus étonné. Cloué par la surprise derrière une table encombrée de vieux parchemins, il eut à peine la force d'indiquer du geste une chaise à son visiteur, qui, allant d'abord fermer la porte au verrou, puis venant s'asseoir à la table, lui dit, en le regardant fixement :

— Me connaissez-vous?

— Oui, monsieur Manuel, répondit le jeune homme, plus mort que vif.

— Je sais tout! Vous a-t-on dit que ma fille est pauvre?

— On me l'a dit.

— Eh bien! on vous a trompé; Paquita ferait la fortune d'un prince. L'or qu'elle peut apporter en dot à son époux payerait les armes d'un marquis et d'un duc, dix fois ce qu'elles valent aux yeux de cette bourgeoisie si avide de titres. Oui, Paquita est riche, Paquita est belle, et j'ai le droit de me montrer difficile avec ceux qui aspirent à sa main. Je vous ai dit ce qu'elle donne; que lui offrez-vous en échange ?

Le jeune homme garda le silence ; mais de grosses larmes qui roulaient sur son visage, devenu pâle comme le marbre, répondaient éloquemment pour lui.

— Que lui offrez-vous? répéta l'Espagnol impassible.

— Rien, monsieur! dit enfin le jeune homme d'une voix altérée par l'émotion, mais non par la faiblesse... La croyant sans fortune, j'avais osé entrevoir le bonheur...; après ce que je viens d'apprendre, je reconnais avec angoisse qu'il n'est pas de bonheur pour moi. Pauvre, comme mon père, je n'ai, comme lui, qu'une chose à faire en ce monde : souffrir, et puis mourir !

— Oui, dit l'Espagnol en se levant brusquement, c'est ainsi que parlent les faibles ! Rebuté au premier obstacle, l'homme timide tremble et cède ; le brave s'irrite et franchit tout. *Souffrir* et *mourir*, avez-vous dit? c'est *travailler* qu'il fallait dire ! Vous avez du courage : n'en avez-vous pas montré hier en désarmant ces habits rouges dont les propos et les regards insultaient ma fille?... Avez-vous eu peur de leurs épées nues qui effleuraient votre poitrine sans défense ?... Votre cœur n'a rien perdu de son sang-froid, votre œil de sa lucidité, votre main de sa vigueur à la fois énergique et calme !... Cependant la mort était sur votre tête !... Et maintenant qu'il ne s'agit que d'une chose difficile, il est vrai, mais possible, la peur vous prend avant la lutte, et vous désespérez !...

— Monsieur Manuel, s'écria le jeune homme, magnifique d'enthousiasme, montrez-moi une échelle assez haute pour atteindre à l'étoile, vous verrez si je désespère !

— Eh bien ! monsieur Richard, car je sais aussi votre nom, écoutez-moi : connaissez-vous le pont de l'Arche?

— J'ai dans la tête et dans le cœur toute la Normandie!

— Alors vous avez vu, au moins de loin, la côte d'Ambreville?

— Au confluent de la Seine et de l'Andelle?... Oui, monsieur. J'ai même dessiné les ruines perdues dans l'herbe au haut de la montagne.

— Ecoutez-moi bien, monsieur Richard !... Ces ruines que le temps noircit et que le vent et les orages effacent peu à peu furent jadis les tours d'un manoir redoutable. Le pâtre, qui garde aujourd'hui ses chèvres au milieu des ronces poussées sur ces débris, ne se doute pas que ces pierres qu'il foule dédaigneusement formaient le pavé de telle riante galerie où devisaient les châtelains, de telle grande salle dans laquelle le seigneur, tout bardé de fer, taillait et grevait son aïeul à merci. Non ! la tradition elle-même, qui a mémoire meilleure et plus long ressouvenir que l'histoire, a oublié le nom de ces barons, tant ils furent durs aux vassaux ! Voici la seule chose dont elle se souvient à travers les siècles. Un seigneur d'Ambreville avait autrefois une damoiselle, célèbre dans tout le pays normand par sa beauté. Chevaliers et barons se disputaient sa main, mais sans succès ; car le père mettait à son consentement une de ces conditions bizarres

que peuvent seules expliquer les mœurs de la féodalité, qui étaient, vous ne l'ignorez pas, basées sur la force brutale. Il ne voulait donner sa fille qu'au chevalier assez robuste pour la transporter du pied de la côte au sommet, sans s'arrêter une minute. Cette condition étrange fit reculer les plus hardis. Un seul prétendant se présenta : c'était un écuyer de l'âge de la damoiselle. Chargé de son précieux fardeau, il s'élance et franchit l'espace avec une folle rapidité ; moins irréfléchi, moins impatient d'arriver au but, il l'eût atteint vainqueur. La passion l'aveugla : épuisé par une course trop rapide, il fléchit à quelques pas du sommet ; mais, tentant un dernier effort, il y parvint... pour y mourir!... Or, ce que fit le tyran féodal, au point de vue de la force matérielle, je veux le faire maintenant au point de vue de la force morale. Chaque siècle a sa loi : la violence a mené le monde pendant le moyen âge et la renaissance, il est temps que l'intelligence le conduise à son tour. Dans le grand tremblement de terre, que je prévois d'ailleurs, et qui peut renverser toute la vieille France, l'esprit vaudra mieux que le fer. Donc, écoute, Richard ! voici ma condition : j'accorderai la main de ma fille à celui qui pourra lire couramment et traduire, comme un rabbin, les manuscrits hébreux du douzième siècle, pareils à ce spécimen. Tente et réussis, elle est à toi ; sinon je serai inflexible comme le baron d'Ambreville!...

— Je réussirai, monsieur Manuel !... Mais les maîtres ! les maîtres ! où les trouver?...

— A Leyde !

— Je pars aujourd'hui !

— Soit, mon ami... Mais pas de fausse honte ! pauvre et orphelin, tu n'as vécu jusqu'ici que de ton labeur de feudiste...; accepte cette bourse, ne fût-ce qu'à titre de prêt !...

— Et mon travail ! et mon courage !... et mon espoir qui centuple mes forces !... Tenez, monsieur Manuel, seriez-vous vingt fois millionnaire, vous êtes moins riche que moi !

— Pars donc ; et, quand tu auras acquis à Leyde la science que je te demande, reviens frapper tout droit à l'hôtel du Bourgtheroulde, et, la tâche accomplie, tu trouveras la récompense.

— Adieu, monsieur Manuel ! je reviendrai !...

IV. Les parents nobles. Le trésor. La fille du juif sera baronne.

Une heure après, Richard prenait la route du Havre, où il savait qu'on trouve toujours des bâtiments pour la Hollande ; et Manuel, après avoir raconté ce qui précède à sa fille, s'enfermait dans sa chambre. Cet appartement formait tout le second étage de la tourelle du sud-ouest. Retiré dans la pièce qui donne sur la cour, Manuel en verrouilla d'abord la porte ; poussant ensuite un panneau du vieux lambris en chêne, assujetti par deux barres de fer, il s'engagea dans un couloir pratiqué à l'angle oriental de la chambre. Dans ce couloir était construit un escalier en spirale, dont Manuel gravit les marches avec la plus grande précaution et sur la pointe du pied. A la dernière, il retint son haleine, pour ainsi dire, tant il semblait craindre d'être entendu, et il écouta.

Deux personnes causaient dans la pièce voisine, et paraissaient si rapprochées, qu'on entendait le bruit léger du peloton que l'une d'elles dévidait.

— Baron, disait une voix de femme d'un timbre tranchant et aristocratique, je m'épuise tous les ans en pure perte ! notre maison est trop pauvre et le service trop cher. Pour vous équiper d'une façon digne de votre naissance, j'ai coupé nos futaies d'Ambreville ; pour réparer vos pertes au jeu, il a fallu engager cet hiver nos rentes d'Alençon ; et je vendrais nos redevances de Gournay, que nous réunirions à peine, avec les vieux écus normands du coffre, la somme que vous exigez !

— Eh bien ! ma mère, je quitterai le service. Il y aura un baron de moins à la cour, et, au train dont vont les choses, la perte sera peu sensible.

— Je conviens, mon fils, que nous vivons dans un singulier temps, et que nos princes (que Dieu bénisse ! ) ont d'étranges tolérances. Quand nous allâmes à la cour avec feu votre père, nous comptions, comme sur notre part de Paradis, sur une grande réception ; l'un de ses aïeux ayant eu l'honneur de tenir l'étrier de François Ier, et mon grand-père étant grand-gruyer de Falaise, il nous semblait qu'on nous prêterait à Versailles quelque considération. Aussi jugez de notre surprise, en voyant qu'on ne faisait pas plus d'attention à nous qu'aux tableaux de la galerie ! Le baron quitta la cour au bout d'un mois, et jura qu'il n'y remettrait les pieds de sa vie.

— Que voulez-vous, ma mère ! la plume des philosophes est plus estimée aujourd'hui que l'épée de la noblesse.

— Tant pis pour le roi, baron ! vous verrez où le mèneront ces idées. En attendant qu'il leur doive sa ruine, elles ont déjà causé la nôtre.

— Comment cela ?...

— J'avais une cousine, appelée Louise de Lillebonne ; élevées dans le même couvent, nous devions partager l'héritage d'un oncle maternel. Cette espérance était immense ; car, voué à la pauvreté en sa qualité de religieux, cet oncle était le seul qui possédât et pût nous transmettre le secret du fameux trésor.

A ces mots, Manuel redoubla d'attention, tandis que le baron d'Ambreville s'écriait :

— Quel trésor ?...

— C'est un secret de famille qu'il est temps de vous révéler. Sachez, mon fils, que je remonte par ma mère à la tribu de Lévi, qui se composait, comme chacun sait, de tous les nobles d'Israël. Lorsqu'on chassa les juifs de Rouen, il y avait, à ce qu'il paraît, parmi eux un de nos ancêtres qui ne s'était pas encore converti. Forcé de fuir comme les autres, il enterra la plus grande partie de ses richesses, et, afin de les conserver à sa postérité, consigna sur un parchemin le lieu où elles étaient enfouies. Ce manuscrit, qui vaut des millions, devait être mon héritage.

— Et il ne vous fut pas légué, ma mère ?

— Voici ce qui se passa. Mon oncle le moine était un homme fantasque et capricieux. On le disait savant et il avait voyagé. Le malheur, car pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom ?... le malheur voulut qu'il découvrît le fameux parchemin en Espagne dans la bibliothèque de l'Escurial...

— Mais je ne vois rien que de très-heureux dans ce hasard !...

— Sans doute, s'il n'eût découvert que le grimoire... mais il y avait autre chose.

— Ah ! quoi donc ?...

— Un jeune employé de la bibliothèque, juif de naissance, et peut-être de cœur... Notre digne oncle, Dieu lui pardonne cette faute, crut devoir l'emmener avec lui pour apprendre l'hébreu, et il en résulta...

— Que vous perdîtes l'héritage ?...

— Oui, car Louise de Lillebonne, une vraie folle qui savait la chimie et lisait le *Mercure*, rejetant les hommages du vieux sénéchal de Criqueville, dont les aïeux étaient

aux croisades, épousa le juif Manuel et eut pour dot le parchemin.

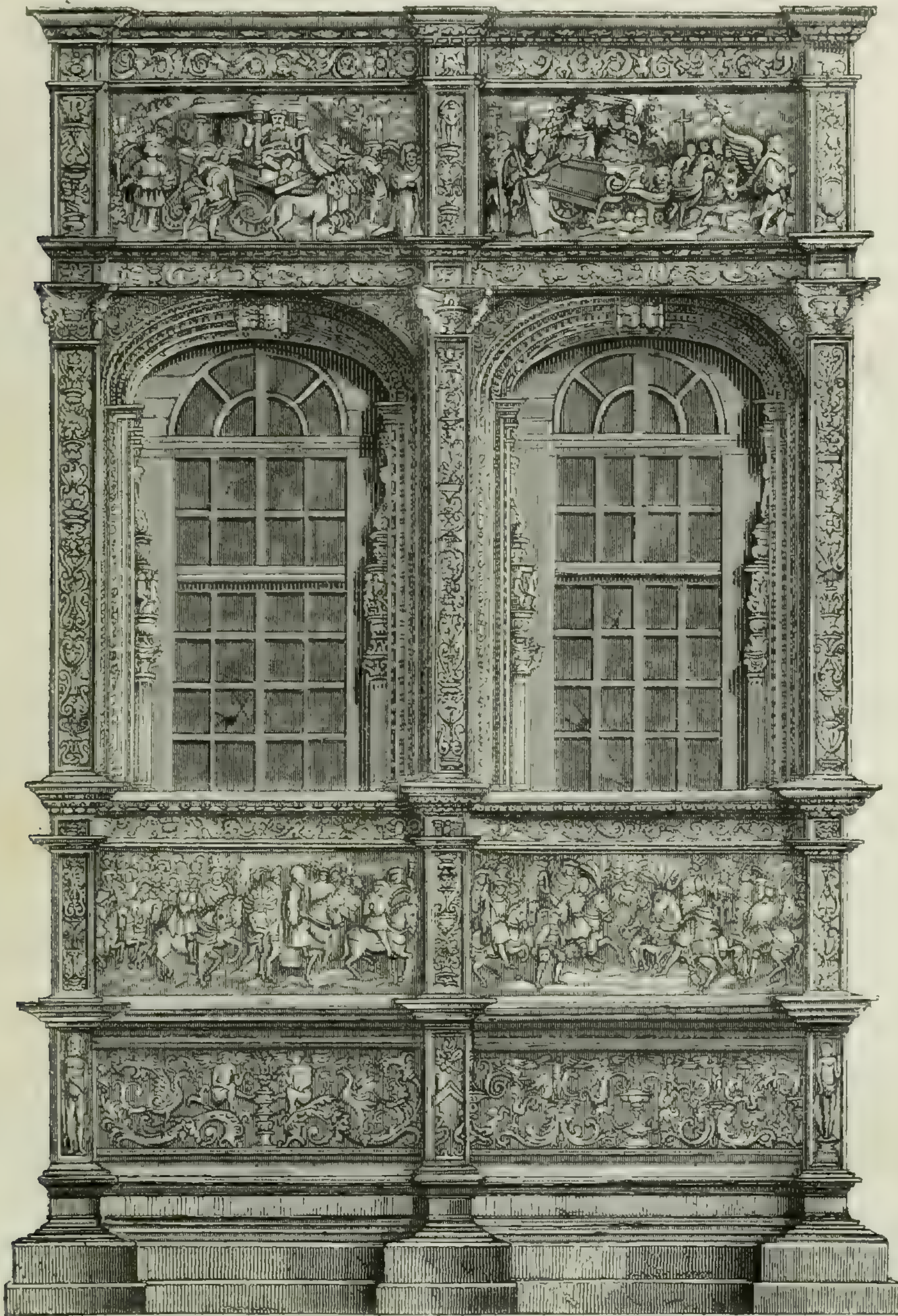
— Voilà qui est étrange, ma mère ! mais ce Manuel serait-il ?...

— Notre voisin de la tourelle !...

— Eh quoi !... le père de la Perle de Rouen ?...

— Votre cousine... oui, mon fils !

— Ah certes ! quand je châtiai ce manant qui s'avisait




Bas-reliefs de l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen.

de nous morguer, Fontaine et moi, sous les peupliers de Darnetal, je ne pensais guère que cette gentille Cauchoise fût de notre maison !...

— Elle nous appartient par les Lillebonne.

— J'en suis ravi, pardieu !...

— Et de plus, outre une assez jolie figure...

— Dites charmante !...

— Elle possède la clef du trésor... l'inestimable parchemin !...

— Mais c'est bien à considérer cela...

— N'est-ce pas, mon fils?...

— Me conseillez-vous cette folie, madame? dit sérieusement le baron.

— Oui, si vous voulez faire figure en cour et sauver le taillis d'Amfreville, les rentes d'Alençon et les redevances de Gournay.

— Ces raisons me décident... Je serai l'époux de la Perle de Rouen!...

A ce mot, un sourire d'une expression indéfinissable anima la figure de Manuel qui regagna sa chambre et attendit.

V. Les cousins. Guerre sourde. L'anniversaire. Retour.

L'attente ne fut pas longue. Comme les cloches étourdissantes de Saint-Patrice carillonnaient midi, la baronne en demi-toilette, et son fils en petite tenue du matin, se firent annoncer, avec leurs noms, prénoms et titres, par la vieille femme de charge. Manuel montra du doigt deux siéges et demanda d'un ton bref à la baronne l'objet de sa visite... Quoique évidemment déconcertée par cet accueil glacial et le regard fixe de son interlocuteur, elle se remit pourtant, et appelant à l'aide ces airs imposants qu'admiraient les sociétés les plus aristocratiques de Rouen:

— Mon cousin, dit-elle, je viens vous présenter mon fils...

— Il n'y a pas de cousins ici, répondit, d'une voix basse mais ferme, Manuel : il n'y a qu'un Espagnol juif d'origine, et la baronne d'Ambreville.

— Vous me rappelez des torts qu'il faut oublier, monsieur Manuel. Notre naissance nous impose parfois des devoirs difficiles. La famille ayant décidé qu'on n'entretiendrait point de relations avec vous, j'ai dû me soumettre tant que mes parents ont vécu, et même durant la vie de mon époux; libre aujourd'hui de mes actions, je viens réclamer l'oubli du passé pour moi, et votre amitié pour ce jeune homme.

— Vous venez trop tard, madame...

— Et pourquoi donc?...

— Parce que je n'ai plus le parchemin...

Sous cette déclaration, qui les frappa au cœur comme une balle, la baronne et son fils tressaillirent. Ce dernier se leva même, et machinalement fit un pas; mais M^me d'Ambreville, plus maîtresse d'elle-même, reprit, après une minute de silence :

— Notre but, en venant vous voir, n'était pas intéressé. J'étais même fort éloignée personnellement de penser à ce trésor, qui fait partie cependant de nos traditions de famille ; mais puisque vous avez jugé à propos d'en parler, puis-je, sans indiscrétion, savoir comment le précieux papier s'est perdu?...

— C'est un secret, madame, qu'il faut demander à la tombe.

— Eh quoi! Louise aurait-elle?...

— N'accusez cet ange de rien ; c'est moi, moi seul qui ai anéanti la pièce...

— Et pour quelle raison, monsieur?...

— Pour que la fille de Louise de Lillebonne et de Manuel ne fût pas ravie à son père ; pour qu'en la sachant pauvre, de brillants mousquetaires rouges, qui traitent avec tant de dédain les Cauchoises assises sous les peupliers de Darnetal, ne vinssent pas le lendemain, les croyant riches, demander ces héritières en mariage.

— Monsieur, dit la baronne en se levant et se mordant les lèvres jusqu'au sang, par ce mouvement involontaire qui, depuis M^me de Pompadour, caractérise les femmes fausses, je crois... que nous nous entendons.

— J'en ai la conviction, madame, répondit Manuel avec ce salut inventé pour congédier les importuns.

A partir de ce jour, il y eut guerre ouverte à l'hôtel du Bourgtheroulde entre la baronne et le Juif. Les deux adversaires se connaissaient trop bien pour ne pas se craindre, et ils avaient trop d'expérience de la vie l'un et l'autre, pour ignorer qu'un ennemi ne renonce jamais à ses projets. Ils étaient donc continuellement sur le qui vive. Femme fine et Normande, la baronne méditait mille ruses, creusait en esprit mille contremines et tramait sans relâche cette invisible toile d'araignée dans laquelle, à la longue, on prend l'ennemi le plus fort. Pour Manuel, étranger en apparence à tout ce qui se passait autour de lui, il n'en exerçait pas moins sur sa voisine la surveillance la plus active et la plus minutieuse.

Deux années s'écoulèrent ainsi, deux années bien longues pour Pâquerette. Elle n'osait interroger son père ; elle n'osait prononcer le nom de Richard, et cependant son air rêveur et ses joues pâles disaient éloquemment, hélas ! que Richard n'était pas oublié. Jamais son père ne lui en avait dit un mot; aussi reçut-elle une commotion électrique, lorsqu'il mit de lui-même la conversation sur ce chapitre de ses plus secrètes pensées.

C'était le jour anniversaire du dernier dimanche d'avril 1780. Ils se promenaient dans cette même vallée de Darnetal que le printemps venait de reverdir. Les petites prairies qui bordent le ruisseau à droite et à gauche brillaient, sous les clairs rayons du soleil, comme un damier de fleurs. Les grandes marguerites, élevant leurs corolles blanches, à côté des balsamines bleues et des boutons d'or, sur le fond frais et vert des prés, offraient un tableau délicieux. Volontiers, comme les enfants si heureux de la liberté des champs, Paquita aurait couru après les grillons chantant dans l'herbe ; et pourtant le souvenir du passé l'oppressait encore, car rien ne renouvelle l'amertume de nos peines comme l'aspect des lieux où nous fûmes heureux autrefois.

En ce moment, son père lui parla de Richard. Elle était si émue, qu'il aurait fallu être bien près pour entendre sa réponse.

— Je ne pense pas, dit Manuel, qu'il soit longtemps absent.

Pâquerette gardait le silence.

— Peut-être même le reverrons-nous avant peu.

Elle fut forcée de s'asseoir.

— Parbleu ! j'étais prophète, ajouta Manuel en souriant, car, si je ne me trompe, le voilà lui-même.

Mais la jeune fille ne voyait plus. L'excès de la surprise et de la joie lui avait fait perdre ses sens. Les crises de ce genre, par bonheur, ne sont pas dangereuses ; aussi les couleurs de la santé, disparues depuis deux ans de ses joues, avaient-elles refleuri à moitié quand elle revint à elle, et se retrouva entre son père et celui qu'elle désespérait presque de revoir, une heure avant.

Manuel, au reste, employa, pour la remettre sur-le-champ, un moyen infaillible. Sous prétexte que le grand air augmenterait son indisposition, il reprit le chemin de Rouen, et pria Richard, comme plus jeune, de donner le bras à Pâquerette. Tous deux acceptèrent cet arrangement avec délices; mais leur émotion était si grande, tandis qu'ils marchaient devant le père silencieux selon sa coutume, qu'ils firent une bonne lieue, de Darnetal sur la place de la Pucelle, sans pouvoir échanger un mot.

En arrivant à la porte de l'hôtel du Bourgtheroulde, Richard hésita et fut sur le point de s'arrêter ; mais sur un

signe du père, il garda le bras de la jeune fille et se mit à gravir avec elle l'escalier de la tourelle du sud-ouest.

Pâquerette était confondue : il lui semblait toujours qu'elle faisait un rêve, et, dans sa foi naïve, elle suppliait tout bas Notre-Dame de ne pas l'éveiller.

VI. Les lis et les roses. L'arc et la lance. Le parchemin. Bas-relief du Camp du Drap d'Or. Le coffret de l'hôtel du Bourgtheroulde. Une surprise. La maréchaussée.

Arrivés au deuxième étage, Manuel toucha le bras du jeune homme :

— Arrêtons-nous ici, dit-il ; Paquita va faire préparer le souper que vous partagerez ce soir, et, en attendant, vous me donnerez des nouvelles de Leyde.

Richard s'empressa d'obéir ; il entra chez Manuel, qui tira le verrou avec soin, et lui dit, après s'être assuré qu'on ne pouvait écouter à la porte :

— Je ne vous attendais pas si tôt, monsieur Richard...

— La récompense promise a fait un miracle. D'abord, j'ai eu peur de mourir à la peine, et je serais mort damné ; mais Dieu, qui bénit le travail, a eu pitié du travailleur.

— Vous rappelez-vous mes paroles ?...

— Depuis deux ans, elles n'ont cessé de retentir à mon oreille, d'abord comme un glas funèbre, ensuite comme un cri d'encouragement, et enfin comme un chant de victoire. Vous me dîtes dans la tourelle du Palais :

« J'accorderai la main de ma fille à celui qui pourra lire couramment et traduire, comme un rabbin, les manuscrits hébreux du douzième siècle, pareils à ce spécimen. Tente et réussis, elle est à toi !... »

— Tu as essayé ?...

— Et j'ai réussi, monsieur Manuel...

— C'est ce que nous allons savoir, dit le Juif en tirant d'un coffre de fer, où il était sous quatre serrures, un parchemin jauni par le temps et rongé aux bords par l'humidité. Voilà ce qu'il s'agit de lire.

Richard prit le manuscrit, l'étudia quelques minutes, et se tournant vers Manuel :

— Ce n'est point de l'écriture du douzième siècle, dit-il ; l'homme qui l'a tracée vivait au commencement du seizième.

— Je m'en doutais, murmura le Juif, devenu si pâle à cette déclaration, qu'il fut obligé de s'asseoir. Pauvre Paquita ! n'importe, n'importe, jeune homme, la traduction de ce papier...

— La voici mot pour mot :

« Dans l'hôtel de Guillaume le Roux, à Rouen, il existe « des bas-reliefs représentant l'entrevue de deux puissants « monarques. Cherche celui où fleurissent les lis à droite, « et à gauche les roses, tu y trouveras une lance et un arc. »

— Relisez ces mots, relisez, jeune homme !... Les lis et les roses ! la lance et l'arc ! c'est bien cela ; ce sont les mots sacramentels que balbutiait le religieux au lit de mort ; et en laissant échapper ces diverses exclamations, Manuel rayonnait de joie et semblait redevenir jeune...

Ce premier moment d'enthousiasme passé, il retomba dans sa réserve et sa taciturnité habituelles. Plus rêveur même qu'à l'ordinaire durant tout le souper et la longue veillée qui le suivit, il ne parut pas s'apercevoir de l'intimité croissante des deux jeunes gens, ni saisir un mot dans leur causerie. Ce ne fut qu'en entendant sonner minuit à la vieille pendule gothique de l'appartement, que renvoyant Pâquerette, il dit à Richard de le suivre.

L'hôtel du Bourgtheroulde était plongé dans une obscurité profonde. A cette heure indue, en 1780, pour une ville de province, rien ne troublait le grand silence des maisons et des rues. Cependant, quoiqu'il fût impossible de distinguer le moindre bruit, et que personne autre que la baronne d'Ambreville, absente en ce moment, n'habitât l'hôtel, Manuel n'en prenait pas moins, avec son jeune ami, des précautions extraordinaires. Armés de pinces, de leviers et d'une lanterne sourde, ils descendirent doucement dans la cour, et se dirigèrent vers les bas-reliefs du Camp du Drap-d'Or. Les éclairant tour à tour de sa lanterne, Manuel examina longtemps les personnages sculptés dans les cinq bas-reliefs. Secouant enfin la tête comme un homme qui renonce à des recherches inutiles, il passa le fanal nocturne à Richard. C'est ce qu'attendait celui-ci ; ses yeux plus jeunes avaient découvert à moitié le sujet indiqué par le manuscrit ; aussi courut-il sans hésitation au troisième bas-relief, en disant tout bas à Manuel :

— Voyez !...

— Je ne vois pas ce que nous cherchons. Le parchemin parle de la pierre où fleurissent les lis à droite et à gauche les roses.

— Regardez ce personnage nu-tête à droite : sur le caparaçon de son cheval si fièrement empanaché, sur cette housse splendide qui traîne jusqu'à terre, n'apercevez-vous rien ?...

— Oui..., les fleurs de lis.

— La housse du personnage de gauche, qui tient également à la main son chapeau à plumes, est parsemée de roses. Ces fleurs des guerres civiles d'Angleterre indiquent Henri VIII, comme les lis du cavalier placé en face désignent François Ier.

— Oui, vous avez raison, Richard ; mais la lance ?...

— Elle est dans les mains du chevalier français sculpté à l'angle de droite ; et voici sur l'autre plan à gauche l'Anglais qui porte l'arc (1).

— Nous avons trouvé ! il ne s'agit plus que de démolir.

Ils se mirent à l'œuvre, et, après un long et pénible travail, ils parvinrent enfin à détacher le bas-relief. La place vide, il ne fut pas difficile de découvrir, sous une épaisse couche de ciment, un coffret de fer, dont la petitesse fit sourire Richard.

— Si le trésor que vous cherchez est contenu dans cette casette, monsieur Manuel, dit-il gaiement, il n'enrichirait pas le roi d'Espagne.

Manuel allait répondre, lorsque la cour s'illumina subitement. Pétrifiés de surprise, ils se retournèrent et se virent entourés par un détachement de maréchaussée, portant des torches, à la tête duquel étaient un conseiller en robe, un exempt, la baronne d'Ambreville et son fils, le mousquetaire rouge.

VII. Encore la baronne. Lettres de cachet. Le marquis de las Amarillas. Richard le feudiste et la Perle de Rouen.

— Le flagrant délit est constant, disait le commissaire du Parlement de sa voix sévère. Parlez, messieurs, que faites-vous ici à cette heure ?...

— Ils viennent voler un trésor de famille, répondit la baronne triomphante ; monsieur l'exempt, vous connaissez votre devoir...

— Un moment, madame, reprit Manuel, aussi calme que d'habitude : loin de songer à me soustraire à l'action des lois, c'est sous leur égide que je me place, en demandant à être interrogé sur-le-champ, et suppliant seulement M. le conseiller de la Cour souveraine de Rouen de vouloir bien m'entendre dans ma chambre.

Cette grâce lui ayant été accordée, ils montèrent tous

(1) Voyez, dans la gravure des sculptures de l'hôtel du Bourgtheroulde, le bas-relief à droite, au-dessous de la fenêtre.

en tumulte au second étage, où venait de descendre, demi-morte de frayeur, la pauvre Pâquerette que l'inquiétude avait tenue éveillée toute la nuit. Pour mettre le comble à son trouble et au désespoir de Richard, le commissaire du Parlement commença par informer le père, qu'aux termes de deux lettres de cachet, apportées de Versailles par le mousquetaire rouge, il allait être mis à la Bastille, et sa fille dans un couvent du choix de la baronne.

Mais, sans s'émouvoir le moins du monde, celui-ci demanda le nom que portaient les lettres de cachet.

— Le nom de Manuel, répondirent à la fois l'exempt, le conseiller et la baronne.

— Alors ces lettres ne regardent ni ma fille ni moi.

— Quel est donc votre nom, monsieur?

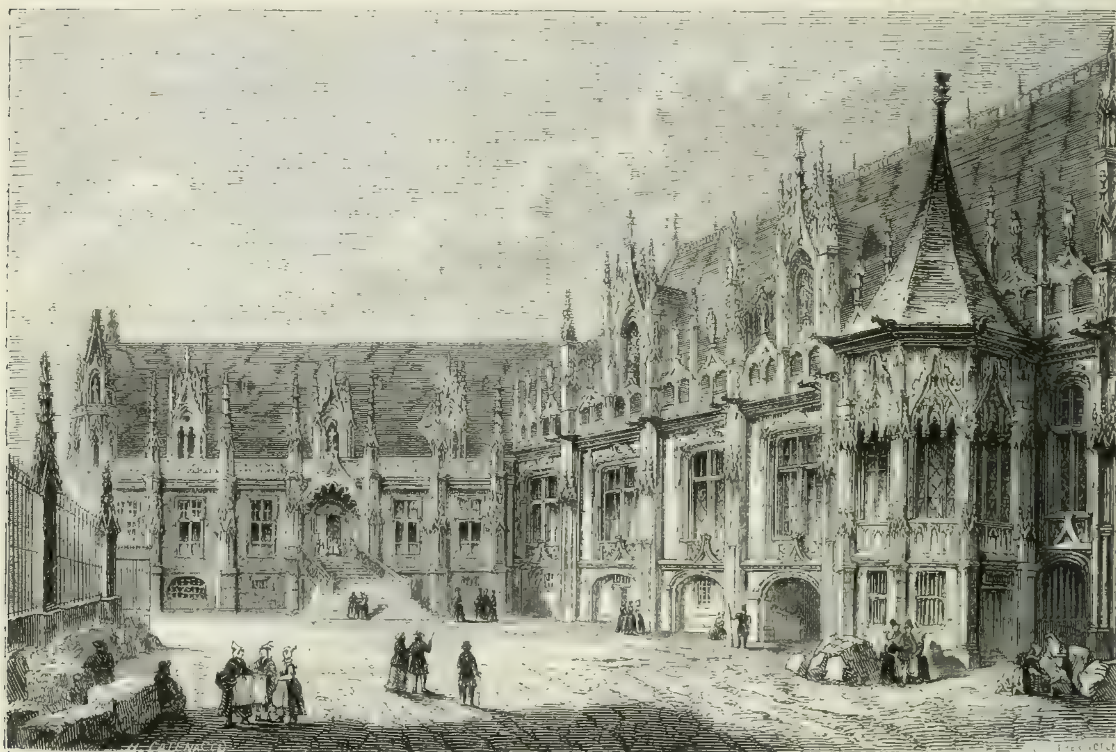
— Cette pièce vous l'apprendra, répondit-il en tirant de son portefeuille un parchemin scellé aux armes d'Espagne.

— Le marquis de Las Amarillas!...

— Envoyé de Sa Majesté catholique!...

— Un marquis! s'écrièrent involontairement la baronne et son fils.

— Oui, madame d'Ambreville, oui monsieur le baron, l'ancien Juif Manuel, devenu aussi bon chrétien que vous, possède aujourd'hui ce titre, et il a la prétention de le porter plus dignement que les barons qui courent après les trésors. Lisez, monsieur, continua-t-il en s'adressant au conseiller avec l'accent de la fierté espagnole, et vous verrez pourquoi je me cachai si longtemps sous le nom du premier



Vue du Palais de Justice, à Rouen.

de mes pères; pourquoi, afin de retrouver l'immense source de richesses qu'avait perdue l'Espagne, je cherchais ce coffret...

Au lieu de lire, le conseiller du Parlement plia le parchemin et le remit respectueusement au marquis. Ce dernier prit alors une clef dans un fermoir à secret de son portefeuille, ouvrit le coffret de fer, et montrant une plaque d'acier qui se trouvait au fond :

— C'est, dit-il, le plan, égaré depuis deux cents ans, de l'une des mines de diamants les plus riches du Nouveau-Monde. Nous connaissions le pays; nos aïeux s'étaient transmis la clef du coffret d'âge en âge ; mais sans l'oncle de ma femme, qui retrouva le dernier vélin indicateur, et sans ce jeune homme qui l'a déchiffré, j'ignorerais encore dans quel lieu la branche de notre famille, qui possédait la moitié du secret, avait caché le coffre.

Après cette explication la justice n'ayant plus rien à faire, se retira, l'exempt en présentant ses excuses, les d'Ambreville avec de grandes révérences, et le commissaire du Parlement, après avoir assuré le marquis de sa considération la plus profonde.

Le marquis referma la porte et regarda Pâquerette et Richard. Ils pleuraient tous deux en silence, elle d'être si riche et si noble, lui de n'être ni l'un ni l'autre.

Le marquis de Las Amarillas les contempla quelques instants, impassible et muet; puis, allant prendre leurs mains, il les joignit au-dessous du portrait d'une femme éblouissante de beauté, en disant à Richard :

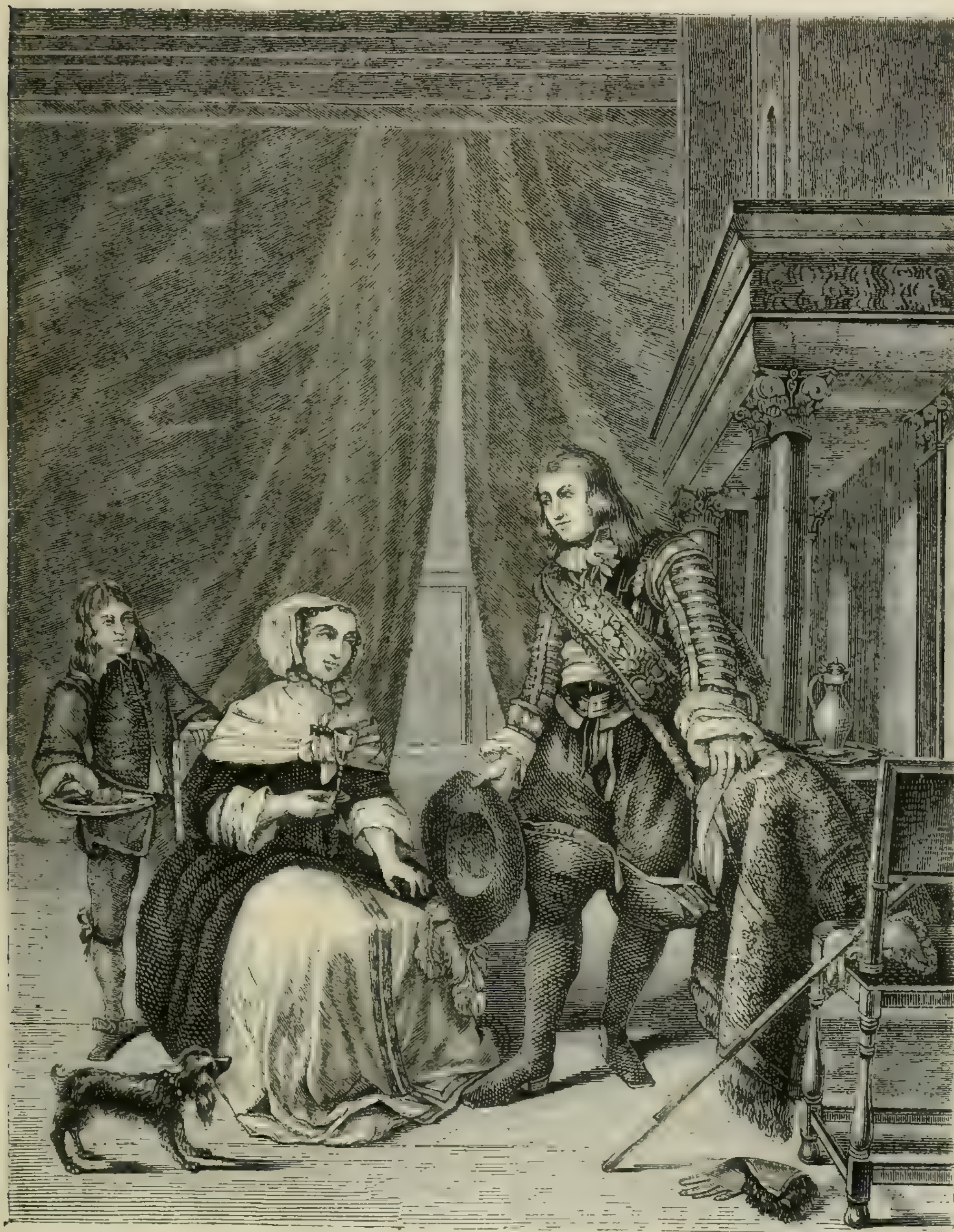
— Je t'avais promis la Perle de Rouen; bourgeois ou marquis, un Espagnol ne manque jamais à sa parole.

MARY LAFON.

# LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, mêmes mœurs

## LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).



Le capitaine d'Altomar dans le retrait de Mme Marie-Anne.

(1) Voir *le Médaillon d'argent*, *le Pain de Gonesse* et *le Bouquet de noces*, t. XVI, p. 353, et XVII, p. 5, 33, 82, 242, 259, 333

AVIS AU LECTEUR.

Avant de raconter ce troisième épisode des *Révolutions d'autrefois*, nous avons deux choses importantes à dire aux lecteurs du *Médaillon d'argent*, du *Pain de Gonesse* et du *Bouquet de noces*.

1° Nous devons leur répéter qu'il s'agit ici d'histoire et nullement de politique. Si les hommes et les faits, les intrigues et les passions du dix-septième siècle ressemblent, à s'y méprendre, aux passions et aux intrigues, aux faits et aux hommes du dix-neuvième, ce n'est pas plus notre faute que notre intention. Honni soit donc qui mal y pense! Instruire en amusant, tel est notre unique et modeste but. Nous reprocher, dans ce récit préparé il y a trois ans, d'après les Mémoires de 1652, les moindres allusions volontaires aux événements contemporains, serait aussi injuste et aussi absurde que de reprocher aux *Puritains* de Walter Scott des allusions aux querelles religieuses des Anglais d'aujourd'hui. Tant pis pour messieurs les contemporains, si notre épigraphe est une leçon à leur adresse!

2° Bien que le *Bouquet de paille* forme une action à part et complète en elle-même; comme on y retrouvera les personnages des épisodes précédents, voici les faits qu'il est bon de rappeler à ceux qui les auraient mis en oubli.

Broussel et le Parlement de 1648, au nom du *droit de réunion*, ont manqué de faire une révolution au profit de Guillaume Deboile, en voulant faire une réforme au profit de leur ambition.

Sur le conseil d'un habile homme, du père Boucherat, Anne d'Autriche, Mazarin et Condé ont châtié Paris en le livrant à lui-même, en lui octroyant ses libertés plénières, et en lui enlevant le pain de Gonesse pour huit jours.

Guillaume Deboile et Philippe d'Amalby, qui se disputaient la main de Louise Boucherat, se sont mesurés dans la guerre civile, le premier à la tête des conspirateurs du drapeau rouge, le second à la tête des gardes de la reine-régente. D'Amalby a vaincu Deboile sur les barricades, et s'est rendu à Notre-Dame pour épouser Louise Boucherat; mais tandis qu'il présentait sa belle mariée à la cour du Palais-Royal, Deboile, échappant aux griffes de la police, a disparu en jurant de prendre sa revanche... C'est là que notre récit s'est arrêté.

Or, au moment même où il recommence, cette revanche est offerte à Guillaume, par une nouvelle révolte du Parlement contre Mazarin, et par une nouvelle Fronde qui a pour chefs le duc d'Orléans et le prince de Condé.

Furieuse de n'avoir pu épouser Louis XIV, la fille du duc, M<sup>lle</sup> de Montpensier, s'est emparée d'Orléans, et a donné pour insigne aux factieux son bouquet de noces, dont le mépris royal a fait un bouquet de paille.

Non moins furieux de n'être pas le maître en France, et sous prétexte de chasser Mazarin du royaume, Louis de Condé a tourné contre Louis XIV la grande épée qui vient de sauver la monarchie.

Derrière cette épée formidable s'avancent tous nos anciens Frondeurs, le duc de Larochefoucauld, la duchesse de Longueville, Beaufort, le roi des halles, Nemours, Conti, Rohan, Marsin — et le duc Charles de Lorraine, cet aventurier-prince du sang, ce souverain-*condottiere*, qui tient huit mille bandits à la disposition du plus offrant...

Errants de province en province, à la tête d'une petite armée, la régente et le roi ont déjà perdu Bordeaux et la Guyenne; mais il leur reste le génie de Turenne, rentré pour jamais dans le devoir, et l'habileté de Mazarin revenu de l'exil avec dix mille hommes, tandis que Broussel le fait pendre en effigie...

Les choses en étaient là au mois de mai 1652. Les deux partis rôdaient autour de la capitale, comme deux lions autour de la même proie. Turenne et la cour s'étaient installés à Saint-Denis; Condé derrière le faubourg Saint-Antoine, et Charles de Lorraine au village d'Ablon.

Une trêve de quelques jours venait de suspendre les hostilités.

I. — UN MOUSQUETAIRE DE 1652.

A l'extrémité de Choisy-le-Roy, du côté de Paris, une belle hôtellerie, absorbée au siècle suivant par le château royal, s'élevait alors entre la grande route et la Seine. De révolutions en révolutions, hôtellerie et château sont tombés l'un après l'autre, et les rails d'un chemin de fer se croisent aujourd'hui sur leurs fondations.

L'auberge du Chapeau-Rouge était tenue par une charmante hôtesse, M<sup>me</sup> Marie-Anne, qui avait de bons motifs pour cacher son véritable nom. Elle s'appelait M<sup>me</sup> Dubosq, du chef de feu son mari, ex-tavernier du *Bien-Public*, au carrefour Dauphine, pendu sommairement entre deux émeutes, pour avoir versé le vin de la révolte aux frères et amis de Guillaume Deboile. Elle était encore, du même chef, la belle-sœur de Dubosq-Montandré, le fameux libelliste de la première Fronde.

Transplantée à Choisy-le-Roy, sans tambour ni trompette, M<sup>me</sup> Marie-Anne y recevait depuis un an Frondeurs et Mazarins, avec toutes les prévenances de l'impartialité; mais elle était réellement et secrètement l'espionne habile et l'agent actif des anciens compères de son mari. Elle criait : — Vive le roi! quand l'armée de Turenne campait à sa porte; — A bas le Mazarin! quand elle voyait s'approcher des Parlementaires, et : — Gloire à MM. les princes! devant les chapeaux ornés du bouquet de paille. En ce moment, elle eût volontiers crié : — Vive le duc de Lorraine! car ce prince ravageait le pays avec son armée; mais elle attendait, pour lui rendre hommage, qu'il eût vendu ses services au parti le plus riche.

Or, depuis deux ou trois jours, M<sup>me</sup> Marie-Anne hébergeait, dans sa plus belle chambre, un hôte fort intéressant et fort mystérieux. C'était un jeune cavalier de seize ans à peine, à en juger par la fraîcheur vermeille de son teint, et qui portait l'uniforme de mousquetaire rouge avec l'aplomb d'un âge plus avancé. Aplomb n'est peut-être pas le mot propre, car le militaire adolescent se cachait à tous les regards, surtout à ceux des Frondeurs, pâlissait de colère lorsqu'on outrageait devant lui la reine ou le roi, mais rougissait comme une demoiselle dès qu'un homme l'envisageait en face. Il se faisait appeler Raoul d'Estanges, mais il oubliait quelquefois de répondre à son nom.

Enfin, pour comble de singularité, il était tombé de cheval la veille, s'était donné une entorse au pied gauche, et avait été rapporté évanoui dans sa chambre...

Entrons-y, si nous voulons en savoir davantage, car notre mousquetaire est cloué au lit pour cinq jours, sous la garde de son écuyer, baptisé de l'étrange nom de César.

Celui-ci, brave homme de cinquante ans, à la face rubiconde, à l'œil malin, au ventre proéminent, ce qui lui donne l'air d'un marchand de bœufs déguisé en conquérant, a tout d'abord fermé la porte à double tour, croisé les épais rideaux de la fenêtre, et pris tous les soins imaginables pour n'être ni vu ni entendu.

Puis il s'est assuré de l'intégrité d'une valise rondelette, posée sous le chevet de son lit de camp. Puis enfin, en-

voyant la contrainte à tous les diables, il a jeté son épée d'un côté, son chapeau à plumes de l'autre, et s'est coiffé avec délices d'un large bonnet de coton blanc.

— Quand je te disais, ma fille, s'écrie-t-il alors, qu'il nous en cuirait de jouer ainsi au soldat!... De quoi s'agissait-il véritablement? de la chose la plus pacifique du monde! d'aller en Touraine vendre mes moulins à eau, d'en serrer le prix, vingt bonnes mille livres, dans cette valise qui en a caché bien d'autres; de faire nos soixante lieues à petites journées, jusqu'au rendez-vous de ton mari; de lui remettre, en bons serviteurs du roi, notre petit cadeau, pour solder les recrues qu'il amène à Sa Majesté...

—Et de le revoir, surtout! de le revoir enfin, après une si cruelle séparation! interrompit la jeune femme (puisque *telle* était le mousquetaire rouge); car, fut-il jamais un sacrifice pareil au mien, mon père ?... Il y aura trois ans dans cinq jours, vous en souvient-il?

— Parbleu! s'il m'en souvient!

— Le roi vous fit baron, créa mon mari capitaine, et signa de sa main notre contrat. Puis, la cérémonie achevée à Notre-Dame, au beau milieu de ma présentation solennelle à la cour, une dépêche cachetée arrive au comte... Il me quitte à l'improviste en m'embrassant... Je l'attends en vain jusqu'à la fin du bal, et alors seulement j'apprends qu'il est parti pour le siége de Cambrai! parti sur l'ordre du comte d'Harcourt, son nouveau général; parti au moment de m'appeler sa femme pour la première fois!

— Triste, mais noble devoir, mon enfant, dont la dernière lettre du capitaine t'annonce la récompense; car il revient couvert de gloire, à la tête de deux mille recrues superbes, avec un brevet de lieutenant-colonel, que ces vingt mille livres payeront comptant! C'est dans cinq jours, à l'anniversaire de votre mariage, que vous en achèverez la fête au camp royal... devant M. de Turenne et Leurs Majestés! Nous serons demain soir à Saint-Denis, les premiers au rendez-vous; le comte y arrivera dimanche avec son régiment, et...

Mais le bonhomme s'arrêta court en voyant des larmes dans les yeux de sa fille...

— Hélas! reprit-il avec dépit, j'oubliais notre équipage de guerre et ses conséquences !... j'oubliais qu'il a fallu t'habiller en homme et me travestir en héros, au lieu de voyager sans façon, sur mes bidets de Gonesse, comme un gentilhomme campagnard que je suis, comme une timide et douce femme que tu es! Enfin tu l'as voulu!... Les lauriers de Mademoiselle et de ses *maréchales* t'empêchaient de dormir!... Nous nous sommes entortillé les jambes d'une épée; nous avons sué sang et eau sous le harnais; nous nous sommes intitulés Raoul et César; nous avons enfourché des chevaux de bataille, comme les amazones de la Fronde; et tout cela, pour aboutir à une entorse au bord d'un fossé, pour attendre, sur un lit d'auberge, que ton mari nous amène une chaise à porteurs!... Si tu avais monté ma *Normande* au lieu de ton Bucéphale, nous serions depuis vingt-quatre heures à Saint-Denis.

— Vous êtes cruel, mon père, soupira le mousquetaire aux cheveux bouclés; vous oubliez que, sous cet uniforme, j'ai sauvé, il y a trois ans, l'armée royale au siége de Paris, et que trois fois notre chère valise eût couru de grands risques si je n'avais dégaîné contre les bandits de Charles de Lorraine...

— C'est vrai ...; pardon!... tu es une héroïne, et nous touchons au but, après tout! dit l'écuyer en ôtant son bonnet de coton, et en baisant avec tendresse une petite cicatrice que sa fille portait à la tempe... C'est que, vois-tu, ajouta-t-il avec désespoir, cette casaque et cette flamberge ont mis à bout ma patience... et mon échine!

— Avez-vous du moins écrit au comte? reprit le mousquetaire avec anxiété; sera-t-il prévenu à temps de notre mésaventure?

— Il trouvera ma lettre en arrivant au camp du roi, et, au lieu de nous y attendre, il viendra ici nous chercher. Nous serons quittes pour le voir plus tard et nous morfondre cinq jours à Choisy.

— Mon Dieu! soupira la jeune femme en joignant les mains, veillez sur nous pendant ces cinq jours; car c'est plus de temps qu'il n'en faut pour échouer au port. Déjà, poursuivit-elle à voix basse, je crains que l'hôtesse n'ait reconnu ce que je suis. Elle sourit en m'appelant monsieur Raoul, et me comble de petits soins que mon habit ne comporte guère. Enfin, ajouta-t-elle plus bas encore, n'avez-vous pas remarqué cet officier espagnol qui est revenu trois fois au *Chapeau-Rouge*? Il semble chercher à nous voir, en évitant de se montrer lui-même. Il chuchote à l'écart avec M^me^ Marie-Anne et ses valets; il rôde sous nos fenêtres, dont il semble mesurer la hauteur... Une seule fois, hier matin, sous l'ombre de son large feutre, j'ai pu rencontrer son regard... Et devinez quel homme il m'a rappelé, mon père?... Oui, j'en frissonne encore!... il m'a fait songer à ce tribun qui me poursuivait de ses hommages, il y a trois ans, et qui avait l'audace de donner mon portrait pour ralliement aux frondeurs de la populace; à ce chef d'émeute qui dominait le Parlement avec ses bandes, et qui déployait un drapeau rouge sur les barricades, quand mon mari le fit prisonnier et le livra à la justice du roi...

— Guillaume Déboile?

— Je vous jure qu'à part la couleur de son teint cet officier lui ressemble étrangement.

— C'est possible; il y a des vivants qui ressemblent aux morts...

— Aux morts! vous oubliez que M. Deboile s'est évadé de la Bastille, lors du siége de Paris...

— Je sais qu'il a été fusillé, le mois dernier, à Bordeaux, par le duc d'Epernon... Un voyageur qui en revenait m'a conté hier les détails de son supplice.

— Vraiment?... le malheureux! dit le mousquetaire avec compassion.

Car tel est le caractère des femmes, qu'un homme qui les a aimées ne saurait leur être tout à fait indifférent.

—Mais, reprit-elle, si cet Espagnol n'en était pas un, mon père; si c'était un parent de M. Guillaume, qui cherchât à le venger, ou tout au moins un rebelle et un ennemi du roi comme lui; s'il reconnaissait en moi la comtesse d'Amalby, la femme du rival et du vainqueur de M. Deboile; et en vous, M. Jean Boucherat, le baron de Gonesse, l'homme qui a fait battre, il y a trois ans, les Frondeurs par M. de Condé, et qui porte aujourd'hui à M. de Turenne de quoi battre M. de Condé, Frondeur à son tour!

— Ah bah! fit l'écuyer en remettant son casque à mèche, ce n'est pas là ce qui m'inquiète, et vous rêvez tout éveillée, ma chère fille. Le père Boucherat n'est ni un assez grand personnage pour que les passants s'occupent de ce qu'il fait, ni un assez grand sot pour qu'ils devinent ce qu'il médite! Soignez au mieux votre entorse, et ne vous tourmentez pas d'autre chose! Toutes mes précautions sont prises contre les curieux et les voleurs!

M. Boucherat eût été moins tranquille s'il eût pu voir ce qui se passait dans la chambre voisine.

Derrière le rideau du lit de sa fille, une ouverture se-

crète venait de se refermer, par laquelle Mme Marie-Anne avait tout entendu.

Au même instant, l'officier espagnol dont avait parlé Mme d'Amalby entrait dans la salle de l'auberge, et s'y



Le prince Louis de Condé (le Grand) d'après une estampe contemporaine.

installait à deux pas d'un groupe réuni par des circonstances fortuites, et qui causait des affaires du temps.

II. — LES PARTIS IL Y A DEUX CENTS ANS.

Ce groupe, composé d'un bailli et de sa femme, de deux soldats en congé, d'un fermier et d'une paysanne d'Ablon, résumait assez fidèlement la société d'alors et les partis qui la divisaient.

Ces partis étaient également représentés sur les murs éclectiques de la salle, ornés d'estampes et de caricatures propres à satisfaire tous les goûts. Cependant, celle qui figurait à la place d'honneur trahissait les antipathies secrètes de l'hôtelière: On y voyait le *Compliment de Mlle de Montpensier au cardinal de Mazarin*, devant la bonne ville d'Orléans, c'est-à-dire la princesse et ses *maréchales* de Fiesque et de Frontenac, vêtues et coiffées en Pallas, et renversant, sous l'explosion d'une grenade, le ministre de la reine au pied des remparts qu'elles allaient enlever d'assaut.

L'officier était un grand et bel homme de trente-cinq



*Le compliment de Mademoiselle à Mazarin*, d'après une caricature de 1652.

ans, au teint fortement bruni par le soleil, aux longs cheveux noirs tombant sur les épaules. Un large feutre à plumes rouges ne laissait voir de sa figure qu'une petite moustache, quelques traits énergiques et parfois un regard étincelant dans l'ombre, où l'audace de l'aventurier se mêlait à la défiance du conspirateur. Son uniforme, riche et imposant, était celui d'un soldat de fortune ; on n'y distinguait rien qui pût faire présumer son opinion ; ni l'écharpe verte de Mazarin, ni l'aigrette en paille des princes, ni le ruban fleurdelisé du Parlement. Un énorme baudrier traversant sa poitrine et soutenant une épée formidable, de grosses bottes à revers montant jusqu'au-dessus du genou, une cuirasse et des brassards de mailles flamboyant aux rayons du soleil, trahissaient chez le personnage l'intention de prévenir le danger, plutôt que la résolution de le combattre.

Jacquinet, le petit garçon de l'auberge, qui semblait le connaître de longue date, lui servait le meilleur vin de la cave et les plus fins morceaux de l'office, en l'appelant tour à tour avec respect monsieur le capitaine ou monsieur le baron d'Altomar.

L'étranger, parlant et entendant le français à merveille, écoutait attentivement, sans en avoir l'air, la discussion engagée entre les commensaux.

— Ma fine ! disait le paysan, moi je tiens pour le *prince Louis* (le peuple nommait ainsi le grand Condé). Qu'est-ce qu'il nous faut pour avoir la paix et faire monter le prix du froment? un maître qui nous gouverne à bons coups d'estoc, et coupe la parole aux bavards du Parlement. Le prince Louis s'y entend mieux que personne. Qu'il se fasse régent, qu'il se fasse roi, qu'il se fasse empereur ! pourvu qu'il mette à la raison ceux qui l'ont emprisonné dans le temps, qui le flagornaient hier et qui le houspillent aujourd'hui ! C'est tout ce que je leur souhaite, et tout ce que je lui demande !...

— Ignorant ! repartit le bailli avec dédain ; ignorant

qui ne sait pas seulement lire les arrêts de la Cour souveraine ! Il lui faut le prince Louis, parce qu'il s'appelle Condé et qu'il a vaincu à Rocroy ! comme si on pouvait mener la France avec un nom et une épée ! Nous ne serons tranquilles que quand le *tiers-parti* aura maté les excès de la droite et de la gauche ; quand nous aurons le gouvernement parlementaire, les Chambres assemblées, le roi prenant leur avis, l'union des pouvoirs, les libertés publiques, l'équilibre des finances, etc., etc...

— C'est-à-dire des disputes toute l'année, et des coups de fusil dans les rues? Merci! messieurs les beaux parleurs, s'écria un des soldats en congé. Votre tiers-parti n'est bon qu'à nous jeter entre deux feux, ou tout au moins entre deux selles ! Ne ferions-nous pas mieux de brûler notre poudre à la frontière contre l'archiduc et les Espagnols? Nous nous battons si bien à qui sera le maître, que c'est l'étranger qui finira par régner en France ; comme si nous n'avions pas un maître, qui est seul légitime, l'héritier de nos rois, Louis XIV ! Tant que nous n'obéirons pas à celui-là, nous serons des écervelés qui chercherons midi à quatorze heures !

— Et vous, vous êtes un Mazarin. A bas le mazarin ! interrompit l'autre soldat, qui était en marché avec un recruteur de Mademoiselle. Les races royales, continua-t-il, en récitant quelque libelle appris par cœur, s'usent comme toute chose ici-bas. Les Bourbons aînés ont régné assez longtemps. Ils sont à bout. Une femme et un enfant ne peuvent les relever. Il nous faut un homme, et nous l'avons sous la main. C'est le chef de la branche cadette, monseigneur le duc d'Orléans. Il est l'ami du Parlement, de la noblesse, du peuple, de tout le monde. Voilà le roi qui nous convient. Commençons par le faire lieutenant-général... Il se chargera du reste !

— Je crois bien, pardine, qu'il s'en chargerait, reprit le fermier ; il guette depuis assez longtemps l'occasion, sans avoir le courage de la saisir.

— Tout cela ne vaut rien, dit à son tour M^me^ la baillie d'un air confidentiel et capable ; il n'y a qu'un moyen de nous mettre d'accord, et le voici : c'est de *fondre* les deux branches en une seule ; c'est de marier M^lle^ de Montpensier à Louis XIV ! Il n'y aura plus alors qu'une seule famille royale. On s'embrassera d'un bout de la France à l'autre, et tout sera terminé !

— Faisons mieux encore, poursuivit un député aux Etats de Bretagne, qui était entré sur les entrefaites. Convoquons la nation entière à dire son avis, à régler ses intérêts et à *reviser* son gouvernement, dans une grande assemblée des Etats généraux. Voilà la vraie, la seule manière de couper court à la guerre civile ; car *les Etats généraux sont au-dessus des partis et des lois, et la plénitude de la souveraineté n'appartient qu'à eux* (1).

Cette opinion nouvelle, éclatant comme une bombe, imposa silence à chacun, et tous s'y rallièrent par acclamation.

— Oui ! oui ! c'est cela ! les États généraux ! les États généraux !

Mais, les supposant déjà rassemblés, nos compétiteurs se mirent à dicter leur décision. Celui-ci voyait sortir des votes Louis XIV affermi ; celui-là, le duc d'Orléans roi de France ; cet autre, M^lle^ de Montpensier reine ; un quatrième, le prince Louis régent et Mazarin chassé ; un dernier, les Parlements chargés de gouverner le pays.

(1) Extrait textuellement des pamphlets de l'époque, ainsi que toutes les opinions qui précèdent. (Voir notamment le *Point de l'ovale*, de Montandré, déjà cité dans le *Médaillon*.)

Et après en avoir appelé unanimement aux Etats, chacun, bien entendu, se révoltait contre eux, s'ils s'avisaient de prononcer contre lui !

De sorte que ce beau moyen de conciliation devint une pomme de discordes plus acharnées que jamais !

Bref, les disputeurs allaient se prendre aux cheveux, lorsqu'une voix, qui n'avait rien dit encore, résuma ainsi la discussion :

— Vous voyez bien, messieurs, que vous ne vous entendrez jamais ; et que la victoire ne sera ni pour Mazarin, ni pour Condé, ni pour le Parlement ; — mais pour celui qui aura l'adresse de gober l'huître, pendant que vous vous en disputerez les écailles !

Cette voix était celle de l'officier au large chapeau, qui se levant alors et pirouettant sur le talon de sa botte, laissa tout le monde abasourdi de sa conclusion, et suivit le garçon d'auberge dans une pièce où l'attendait madame Marie-Anne.

### III. LE CAPITAINE D'ALTOMAR.

Cette pièce était le retrait, ou, comme on dirait aujourd'hui, le boudoir de l'hôtelière. Les petits profits de l'ancienne taverne du *Bien-Public* s'y condensaient en belles draperies, en meubles sculptés, en coussins à ramages, sur lesquels dormait un charmant épagneul.

M^me^ Marie-Anne fit asseoir le capitaine d'Altomar à côté d'elle, et le Ganimède Jacquinet leur servit sur un plateau un fin dessert de pâtisseries et de liqueurs dorées.

— Eh bien, mon fidèle ministre, quel sera votre rapport aujourd'hui? demanda l'officier en dégustant un verre de malaga.

— Ah ! monsieur le baron, répondit l'hôtesse, j'ai cru que votre proie allait m'échapper, et il m'a fallu employer les grands moyens. M. le comte d'Amalby arrivant dimanche au camp du roi, sa femme et son beau-père, impatients de terminer une noce suspendue depuis trois ans, allaient transporter leurs fidèles personnes et leur précieuse valise à Saint-Denis. Le joli mousquetaire était déjà en selle, lorsque j'ai chargé Jacquinet de le retenir céans. Par une maladresse des plus adroites, le petit drôle a fait faire un écart au coursier. Tout habile amazone que nous sommes, nous avons vidé les arçons...

— Juste ciel ! s'écria l'Espagnol, elle est tombée de cheval ; elle s'est blessée?...

— Calmez-vous ! une bagatelle, une petite entorse qui nous met au lit pour la semaine. Au lieu d'aller attendre M. d'Amalby au camp du roi, nous l'attendrons ici, où il viendra nous prendre. C'est cinq jours de gagnés pour vous, capitaine.

— Le temps de prendre mes mesures et d'achever mon expédition. Vous êtes un diplomate consommé, madame Marie-Anne. Je vous ferai ambassadrice... quand je serai premier ministre.

— Ah ! vous n'avez pas de temps à perdre, baron ; M. de Turenne y va grand train, et pourra bien faire avant vous son entrée à Paris.

— Voici un billet doux qui arrêtera sa marche, dit l'officier en tirant une lettre de sa poche ; c'est une dépêche du duc de Lorraine à Gaston d'Orléans, son beau-frère. J'aurai ce soir trois princes souverains pour alliés et pour complices. Vous êtes toujours sûre, reprit-il, que M^me^ d'Amalby et M. Boucherat ne m'ont pas reconnu depuis que je suis à leur poursuite?

— M^me^ d'Amalby a eu quelques soupçons (Altomar pâlit et se mordit la lèvre), mais j'y ai mis bon ordre hier soir, en me rappelant *votre admirable idée*, et en faisant

conter à M. Boucherat, par un soi-disant voyageur de Bordeaux, que Guillaume Deboile avait été fusillé en cette ville par ordre du duc d'Epernon... Vingt autres émissaires complaisants l'ont tué de la sorte aux quatre coins de Paris et de la banlieue. Vous voyez que vous pourrez désormais marcher la tête haute. (Altomar sourit amèrement et froissa la garde de son épée.)

Puis il remit trois pièces d'or à l'hôtesse, lui donna de nouvelles instructions détaillées, monta sur son cheval préparé par Jacquinet, et se dirigea pensif sur la route de Paris.

Arrivé à la porte gardée par la milice, il montra, au nom du duc de Lorraine, ses papiers de parlementaire, et alla tout droit au Luxembourg, qu'habitait alors le duc d'Orléans.

### IV. LE CABINET DE GASTON D'ORLÉANS.

Ce ne fut pas sans une grande émotion que le capitaine d'Altomar traversa Paris. Cette émotion l'agita surtout à la vue des groupes populaires, dans les rues bruyantes de la Cité et du quartier latin, qui lui semblaient familières comme s'il les eût habitées toute sa vie. Elle redoubla encore aux approches du Luxembourg, qu'il trouva entouré d'une foule immense, remplissant l'air de cris séditieux.

Ces cris étaient : A bas le Mazarin ! Point de traité avec lui ! Vivent les princes ! Mort au duc d'Orléans, s'il trahit !

Le capitaine se fraya un passage en criant plus fort que les autres ; puis, tournant la foule et gagnant une porte connue, il montra ses papiers, annonça qu'il venait tirer le duc d'embarras, et fut conduit tout droit à ses appartements.

L'oncle du roi était enfermé dans un cabinet avec M^lle de Montpensier, sa fille, et un homme inconnu qui devait être illustre un jour.

Cet homme, à la figure modeste, à la contenance bourgeoise, était M. de Colbert. Agent encore obscur de Mazarin (1), en attendant qu'il devînt premier ministre à son tour, il s'était chargé de la mission délicate de ramener au cardinal quelques chefs indécis de la Fronde, notamment Gaston, le plus indécis de tous. Malgré ses habiles précautions, ses démarches près du Parlement avaient été remarquées. Des meneurs populaires l'avaient suivi, épié, avaient dénoncé son entrée au Luxembourg, et l'y assiégeaient avec la multitude.

Au moment où le capitaine d'Altomar arriva, Colbert avait si bien retourné Gaston, que celui-ci, malgré sa fille, allait quitter le palais et abandonner Paris.

— Il est trop tard ! monseigneur, dit l'Espagnol en forçant la consigne au nom du duc de Lorraine ; la foule, ajouta-t-il, est maîtresse de toutes les issues. Si vous entreprenez de sortir, vous serez son captif ou sa victime.

Gaston pâlit de terreur (2). M^lle releva la tête, et Colbert toisa le nouveau venu d'un air inquiet.

En même temps, on entendit la foule envahir la cour et hurler sous les balcons : Où est l'agent du Mazarin ? Mort aux traîtres !

Un gentilhomme du palais descendit à la hâte et essaya d'écarter les assaillants, en leur persuadant qu'il n'y avait aucun envoyé du cardinal près de Gaston.

— Il y en a un ! lui répondirent cent voix. C'est Colbert ! ajoutèrent ceux qui le connaissaient ! Si ce n'est pas lui, qu'on nous le prouve, demandèrent les plus modérés ; qu'on nous introduise près de monseigneur.

Et tout le monde se mit à crier à la fois :

— Oui ! oui ! qu'on nous laisse entrer !

Quand le gentilhomme rapporta cette réponse, la terreur de Gaston fut au comble. Il envoya de tous côtés chercher des moyens de fuir ; mais on revint lui confirmer ce qu'avait dit l'Espagnol : on ne pouvait quitter le palais sans s'exposer à être massacré.

A cette nouvelle, l'indignation de Mademoiselle se tourna contre la populace ; et, aussi téméraire que son père était faible, elle voulut aller en personne *cravacher* les plus insolents. Le baron d'Altomar fut le premier à la retenir.

Il suivait la scène d'un œil pensif, et voyait avec un froid sourire monter l'océan populaire... Il ne put comprimer un élan de joie, en reconnaissant, à travers un rideau, quelques anciens meneurs de 1748, notamment le fameux Dubosq-Montandré...

Bientôt la foule, lasse de crier sans obtenir satisfaction, passa des paroles aux actes, et livra au palais un assaut dans les règles. Des pierres brisèrent les vitres... Les gardes furent culbutés... L'escalier trembla sous les pieds des envahisseurs. Ils n'avaient plus à franchir qu'un vestibule, où le dévouement des pages et des valets ne pouvait les arrêter longtemps.

D'ailleurs, plus on leur disputait l'entrée, plus leurs soupçons tournaient en certitude, et leurs exigences en menaces terribles.

— Monseigneur, dit stoïquement Colbert à Gaston, sauvez-vous en me livrant, si vous le pouvez. Je remplissais mon devoir près de vous. Je saurai mourir pour le service du roi.

Le duc allait gagner, en effet, la pièce voisine, lorsque sa fille le retint en rougissant de honte.

— Monsieur, répondit alors Gaston à Colbert, ce n'est pas moi qui vous ai appelé ici ; c'est vous qui êtes venu me proposer un accommodement. Allez vous-même dire à ces furieux que je l'ai rejeté, que je reste fidèle au Parlement et aux princes.

— Je le veux bien, dit Colbert avec le même sang-froid ; mais je crains qu'ils ne veuillent ni m'entendre ni me croire, et que ma seule présence ne devienne le signal de votre perte.

— Hélas ! oui ! s'écria le duc éperdu. Restez donc, monsieur ! Il faudrait leur prouver que vous n'êtes pas ici. Allons, ajouta-t-il en prenant son parti, c'est ce que je vais tâcher de faire... Disparaissez avec la princesse !

Mais au moment où Colbert entraînait Mademoiselle vers la porte du fond, une rumeur formidable annonça que la pièce était cernée de toutes parts

— Trop tard encore ! répéta le capitaine espagnol avec le même sourire.

Les portes du vestibule cédèrent, et des coups violents ébranlèrent celles du cabinet.

— Grand Dieu ! fit Gaston, en tombant anéanti dans un

(1) Lettres de Mazarin à la reine. *Passim.* Mémoires de M^mes de Motteville et de Nemours.

(2) Quoique Gaston, dit Tallemant des Réaux, fût si affairé « qu'il fallait toujours le boutonner en courant », quoiqu'il sifflât toujours, « les mains dans ses chausses et le chapeau de travers, en *gloriot* », il n'avait d'un page que la témérité de parole ; et « s'il allait aux coups », c'était de façon à n'être jamais atteint. Un peu fou dans sa jeunesse, ajoute Tallemant, il avait fait jeter à l'eau un gentilhomme qui lui manquait de respect ; et « il avait, la nuit, brûlé plus d'un auvent de savetier. » Il fit à son hôtel une académie de quarante personnes qui savaient à peine lire... Brulard y dépensa quinze mille livres en fournitures de papier. Le duc le gronda fort. — Ma foi, dit Brulard, dès que j'ai été trésorier, je suis devenu voleur comme les autres, et j'ai tout mis dans ma bourse.

fauteuil; qui donc sauvera l'oncle du roi, le premier prince du sang?

— Moi ! répondit Altomar, si vous me laissez agir.

Et, d'une main, poussant Colbert derrière une tapisserie, de l'autre il ouvrit résolument aux émeutiers.

Ils entrèrent comme un torrent, conduits par Dubosq-Montandré.

Celui-ci recula de surprise à la vue du capitaine, et resta immobile, les yeux fixés sur lui, comme s'il eût contemplé un fantôme sorti de la tombe...

Tout le monde l'avait imité, dans le silence qui annonce les coups de théâtre.

— Mes amis, dit solennellement Altomar, dont la voix redoubla l'émotion de Dubosq ; vous avez méconnu Monseigneur le duc d'Orléans, le plus grand ennemi du Mazarin, l'auguste et digne chef de la Fronde. On vous a dit



Colbert, d'après le portrait du Musée de Versailles.

que vous trouveriez chez lui un agent du cardinal, lui offrant le prix de sa défection. Il a dédaigné de répondre à une telle injure, et il a mieux aimé vous laisser envahir son palais, pour vous montrer la vérité face à face ! Cet agent de Mazarin s'est en effet présenté ; mais il a été chassé, comme il le méritait. (La tapisserie qui cachait Colbert fit un brusque mouvement.) Le négociateur qui a été reçu à sa place, celui que vous rencontrez avec Monseigneur, c'est l'envoyé d'un fidèle allié du peuple, c'est moi, baron d'Altomar, parlementaire du duc de Lorraine, qui viens de sa part vous offrir huit mille braves pour repousser l'armée du cardinal. Voici mes pouvoirs ; lisez-les ! (Et les papiers de l'orateur passèrent de mains en mains.) Quant à notre plan, vous le connaîtrez bientôt, et vous verrez, en triomphant par lui, comment Monseigneur sert votre noble cause.

Les insurgés se regardèrent, et quelques-uns crièrent :

— Vive le duc de Lorraine ! — Vive son ambassadeur !

La tempête était conjurée ; mais il fallait à l'Espagnol une ovation...

— Si vous doutez de ma parole, reprit-il avec feu, que M. Montandré, votre chef, s'avance ; qu'il échange deux mots avec moi, et il vous dira si vous pouvez compter sur l'homme qui vous parle !...

De plus en plus stupéfait, Montandré s'approcha, et glissa dans l'oreille d'Altomar : — *Mas-Aniello* ?

— *Res Publica*, répondit tout bas le capitaine, en posant fortement un doigt sur ses lèvres...

Et n'hésitant plus à le reconnaître à ce mot d'ordre sacré, Montandré l'embrassa avec effusion.

Ce fut un mouvement électrique dans la foule. Un chuchotement de victoire passa de bouche en bouche ; puis les cris de : Vive Altomar ! ébranlèrent le palais...

L'Espagnol était devenu le roi de cette foule, qui l'eût broyé tout à l'heure avec le duc.

— Ce n'est pas *vive Altomar* qu'il faut crier, mes amis, reprit-il en montrant Gaston ; c'est : Vive monseigneur le duc d'Orléans !

Et ce cri, lancé du cabinet, descendit l'escalier, traversa les galeries, gagna les cours et les rues, et devint une clameur immense autour du Luxembourg.

Gaston n'évita d'être emporté en triomphe qu'en suppliant ses furieux amis de le laisser achever son entrevue avec le baron d'Altomar.

Tandis que le peuple s'éloignait en multipliant ses cris, le capitaine ferma les portes du cabinet, et souleva la tapisserie qui cachait l'envoyé de Mazarin.

Colbert le considéra d'un œil profond, et lui dit, en le saluant avec courtoisie :

— Vous avez vaincu, monsieur, et je vous livre le champ de bataille.

Puis il le laissa seul avec le duc et sa fille.

### V. — LE TRAITÉ D'ALLIANCE.

Pendant cette scène étrange, Gaston et Mademoiselle avaient cru rêver.

— Qui donc êtes-vous, monsieur ? demanda le duc au capitaine, en le faisant asseoir et en le contemplant avec admiration ; qui êtes-vous, pour calmer ainsi les orages populaires, et sauver d'un mot les princes du sang ?

— Le baron d'Altomar, envoyé de Charles de Lorraine, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire et comme vous l'apprendront ces lettres de créance, répondit l'officier, en soumettant respectueusement ses papiers au duc.

Celui-ci n'y vit, en effet, rien autre chose. Altomar commandait une compagnie libre dans l'armée du prince aventurier, et il était chargé par lui de négocier avec le duc d'Orléans.

— Monsieur, reprit Gaston, vous avez un plus beau titre à mes yeux ; vous êtes mon sauveur, et ma reconnaissance est à votre disposition.

— Pour toute récompense, dit Altomar, je ne demande qu'à être écouté. Je vous apporte une proposition de mon maître, et une offre qui m'est personnelle. Commençons par mon maître. Vous savez qu'il est positif en affaires : il vous propose son alliance et son armée, à raison de vingt mille livres par semaine.

— Je reconnais là mon cher beau-frère... Une seule question avant de répondre : Exige-t-il du comptant?

— C'est son usage invariable.

— En ce cas, je refuse à regret...; la Fronde est sans le sou pour le moment...

— Vous pouvez accepter néanmoins, je me charge des vingt mille livres.

— Vous, capitaine ! s'écria Gaston, qui allait de surprise en surprise.

— Moi ! monseigneur; je sais où je trouverai la somme, si vous agréez mes offres et mon plan.

— Voyons, monsieur !

— Jouons cartes sur table. Il s'agit pour vous, dans la nouvelle Fronde, de devenir lieutenant-général du royaume, et pour Mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers la princesse, d'épouser Sa Majesté Louis XIV.

M^lle de Montpensier rougit, sans démentir le capitaine, dont les franches allures gagnaient peu à peu sa confiance.

— Il n'y a pas de honte à être reine de France, Mademoiselle ; j'ai aussi mon petit projet de mariage, et il est plus difficile à réaliser que le vôtre. Pour le vôtre, en effet, il suffit de vous rendre maîtresse de Paris, et de dire au roi, à la tête du peuple et du Parlement : — Donnez-moi votre main, Sire, et je vous rendrai votre capitale. Tandis que pour mon mariage, à moi... Mais nous y arriverons tout à l'heure ; achevons d'abord l'exposé de mon plan. Vous ne pouvez réussir, monseigneur, à devenir lieutenant-général, et vous, Mademoiselle, à devenir reine de France, qu'en remplissant d'abord trois conditions. Il vous faut battre l'armée de Turenne et de Mazarin, et je vous donne pour cela celle du duc de Lorraine à joindre à celle du prince de Condé. Il vous



Gaston d'Orléans, d'après le portrait du Musée de Versailles.

faut ensuite introduire cette dernière dans Paris. Il vous faut enfin l'alliance, libre ou forcée, du Parlement. Vous n'aurez cette alliance que par la force, vous le savez. MM. les parlementaires, Frondeurs à demi et révolutionnaires en paroles, n'ouvriront Paris à vos troupes et n'arboreront le bouquet de paille que le jour où une bonne émeute de cent mille hommes leur enjoindra de faire l'un et l'autre, sous peine d'être jetés par les fenêtres du Palais. Or, je fais mon affaire des cent mille hommes, de

l'émeute et de son plein succès, si, de votre côté, vous voulez m'octroyer... quatre bagatelles.

— Mais, monsieur, s'écria encore le duc d'Orléans, qui donc êtes-vous, pour disposer ainsi du peuple parisien?

— Le baron d'Altomar, envoyé de Charles de Lorraine.

Gaston comprit qu'il n'en saurait pas davantage. Mais peu lui importait maintenant, pourvu qu'il réussît!

— Voyons les quatre bagatelles, reprit-il, très-disposé à accepter.

— Premièrement, continua l'Espagnol, vous me céderez un pavillon du Luxembourg jusqu'à la fin de la guerre.

— Pour l'habiter?

— Pour y mettre en sûreté ma future épouse.

— C'est de la prudence. Accordé.

— Deuxièmement, vous placerez demain sous mes ordres deux mille hommes de vos troupes régulières.

— Pour vous battre contre nos ennemis?

— Pour me mesurer avec mon rival qui commande le même nombre d'hommes dans l'armée de Turenne.

— C'est de la chevalerie. Accordé encore. Vous aurez les Wallons que l'Espagne vient de me céder.

— Troisièmement, vous me donnerez un blanc-seing, dont je ferai tel usage qu'il me plaira.

— Un blanc-seing? dit Gaston; ceci est plus grave que le reste.

Altomar lut dans sa pensée, et ajouta vivement :

— Je vous jure que cette signature ne vous compromettra ni devant le roi, ni devant la régente, ni devant aucune puissance rivale...

— Va donc pour le blanc-seing, dit le duc, en traçant son nom sur une feuille de papier.

— Quatrièmement enfin, acheva le capitaine, si, après votre triomphe, il reste encore des obstacles au mien, c'est-à-dire à mon mariage, vous emploierez à les lever toute votre influence de lieutenant-général et de prince du sang.

— J'y emploierai toute mon influence.

— Même en cour de Rome, ajouta le capitaine à demi-voix, s'il fallait y rompre un mariage antérieur?

— Même en cour de Rome, soit! Nous aurons pour cela le coadjuteur, qui sera enfin cardinal!

— C'est ce que j'allais vous dire. Ainsi, voilà qui est convenu. Au revoir donc, monseigneur! Je retourne annoncer au duc de Lorraine notre traité et notre plan. Je reviens demain soir prendre possession de mes deux mille hommes. J'installe après-demain la future baronne d'Altomar au Luxembourg. Je fais tenir, le jour suivant, les vingt mille livres au duc de Lorraine, qui n'attendra plus que vos ordres pour joindre l'armée de M. le Prince; et, tandis qu'ils battront ensemble Turenne et Mazarin, je *prierai humblement...*, avec cent mille hommes, le Parlement de leur ouvrir Paris et de vous déclarer lieutenant-général. Vous n'aurez plus alors, Mademoiselle, qu'à dicter votre contrat à Louis XIV..., et à honorer le mien de votre signature.

— Je vous la promets, monsieur, répondit résolument la princesse.

Elle avait suivi toute cette scène en silence, hésitant à en croire ses yeux et à se prononcer avec Gaston. Mais voyant enfin son père raffermi dans leur ambition commune, le roi de France à ses genoux et la *couronne fermée* sur sa tête, elle tendit sa main intrépide à l'homme qui lui offrait son rêve réalisé...

Altomar y posa respectueusement ses lèvres, prit le blanc-seing du duc et le mit dans sa poche; puis descendant, le front haut, le grand escalier, sortit du Luxembourg par la porte d'honneur, où Montandré l'attendait avec l'élite des frères et amis.

Ils entourèrent le capitaine avec de nouvelles acclamations, et l'escortèrent vers le Pont-Neuf, comme un roi qui rentre dans ses Etats.

C'était un roi, en effet, le roi populaire de la première Fronde, car sous l'habit espagnol du baron d'Altomar, nos lecteurs ont reconnu, comme Montandré et ses fidèles, maître Guillaume Deboile prenant sa revanche de 1748...

Expliquons, avant d'aller plus loin, le nouveau rôle et le nouveau plan du personnage.

PITRE-CHEVALIER.

(Le *Bouquet de paille* sera continué et achevé sans interruption dans les prochains numéros.)

---

## EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT :

*Avis important : D'ici au 10 octobre 1851, sous peine de retard, chacun s'abonne aux bureaux du Musee des Familles.*

*N. B.* Voir, pour plus amples renseignements, l'Avis qui terminait notre livraison d'août dernier, et qui se trouve reproduit ci-contre, sur la présente couverture du dix-huitieme volume, avec le programme détaille du tome suivant que nous mettons sous presse. L'abonnement a l'année 1850-51 expirant aujourd'hui avec le numéro de septembre, ceux de nos souscripteurs qui n'auraient pas renouvele dans le delai indiqué leur abonnement pour 1851-52 (dix-neuvieme volume), ne pourraient recevoir exactement le numéro d'octobre prochain, qui commencera ce volume XIX, et que nous ferons paraitre *au premier jour* pour faciliter le travail du renouvellement.

## ENIGME HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Quelle est la capitale qui date d'un siecle à peine et qui est une des plus grandes villes du monde, — que ses habitants ont improvisee en comblant des marais fetides, en creusant la terre avec leurs mains et en la transportant dans les pans de leurs robes?

## FAMILLE ET COUR DE SOULOUQUE.

Et pour finir enfin par un éclat de rire,

regardez au *verso* de nos Tables ci-dessous; vous y trouverez les portraits authentiques et frappants que nous vous devions, après vous avoir donné celui de l'emperenr Faustin Soulouque (tome XVII, page 61). Ces *noires illustrations* vous représentent : 1° sous le chapeau à trois plumes, S. Excellence Monseigneur Salomon Genou, duc de Saint Louis du Sud, ministre des finances, de la guerre *et de tout ce qui concerne ces deux Etats*; 2° avec sa barbe blanche, Son Excellence Monseigneur de Vil-Lubin, comte de Pétion-Ville, gouverneur du Port-au-Prince; 3° Sous le chapeau a dentelles, Son Altesse Impériale Olive-Faustine, princesse impériale d'Haiti; 4° les bras croisés, Son autre Altesse Imperiale le comte Coriolan Derival, *propre* beau-frère de l'empereur Soulouque. Entrez, messieurs et mesdames, le *Musée des Familles* vous permet de contempler ces illustres personnages.. sans augmenter le prix de son abonnement.

— Quant aux *modes mal portées*, qui figurent auprès du Rébus, elles parleront d'elles-mêmes a nos aimables lectrices, et leur indiqueront d'un coup d'œil ce qu'il faut éviter dans les modes d'aujourd'hui, — comme notre complément des *Modes vraies* leur indique en détail ce qu'il faut choisir et préférer. C'est là surtout que les deux extrêmes, le ridicule et le gracieux, se touchent, si l'on n'y prend garde.

*Erratum.* Page 304, au titre, au lieu de : *Amérique du Sud*, lisez : *Amérique du Nord.*

# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

## POÉSIES, FABLES, MUSIQUE.



## ÉTUDES RELIGIEUSES.



## HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS.



## SCIENCES. ACTUALITÉS.



## BEAUX-ARTS. ACTUALITÉS.



## HISTOIRE NATURELLE.



## CRITIQUE, THÉATRE, SALONS.



## NOUVELLES, CONTES, PROVERBES.



## GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MOEURS.



# TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.



La cour de l'empereur Faustin-Soulouque.
S. Ex. Salomon Genou, duc de Saint-Louis; S. Ex. Vil-Lubin, comte de Pétion-Ville; S. A. I. Olive-Faustine; S. A. I. Coriolan Derival.












Recommandé à nos Œdipes.



Casse-cou! Modes mal portées.

MUSÉE DES FAMILLES.

## LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.



Le carrefour d'Ablon en 1652. Entrée du camp de Charles de Lorraine, d'après Wouwermans.

# LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).

### VI. — LE NOUVEAU PLAN DE GUILLAUME DEBOILE.

Evadé après le siége de Paris, comme on l'a vu dans le *Pain de Gonesse*, Deboile avait senti la nécessité de changer de rôle, et s'était engagé en Gascogne dans l'armée errante de Charles de Lorraine, asile ouvert alors à tous les aventuriers de l'Europe. Son éloquence, son audace et son habileté avaient bientôt séduit le prince. Il était devenu son confident et son ambassadeur dans les affaires scabreuses. Il avait, en outre, étudié la guerre de partisan, et était arrivé à entendre, aussi bien que son patron, l'art des embuscades et des coups de main.

Enfin, il avait annulé sa condamnation et son passé par deux moyens aussi décisifs que hardis, 1° en accréditant le bruit de son exécution à Bordeaux ; 2° en renaissant à Paris sous un titre et un costume étrangers. Guillaume Deboile, fusillé par lui-même, n'existait plus que pour ses partisans ; il bravait ses juges et ses ennemis, sous le nom de baron d'Altomar ; et Bordeaux était alors si loin de Paris, qu'il arriverait à ses fins avant que la vérité fût connue. On a vu, d'ailleurs, que son teint, basané par le séjour du Midi, ajoutait à la vraisemblance de sa transformation. Il n'avait pas manqué de la compléter en apprenant à fond l'espagnol ; c'est ce que l'hôtesse du *Chapeau-Rouge* appelait *son admirable idée.* Grâce à cette idée, en effet, Deboile renouait impunément les deux complots de son cœur et de sa tête.

Remis par Mme Marie-Anne sur les traces de Louise Boucherat, et informé qu'elle était comtesse d'Amalby par le nom seulement, il se préparait à reconquérir sa main, plus regrettée que jamais, en s'assurant de sa personne, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue veuve à son profit.

Commandant de deux mille hommes, comme son rival, il avait, pour se défaire du comte d'Amalby, son épée d'abord, et les chances de la guerre, puis le blanc-seing de Gaston d'Orléans, dont la destination terrible était son secret...

Agrandi, pour la multitude, des prestiges du martyre et de la résurrection, il la dominerait et l'agiterait plus victorieusement qu'en 1648. Il venait d'en faire l'expérience en rattachant l'oncle du roi au joug de l'émeute, au moment même où ce prince allait se rejeter vers Mazarin.

Quant à ses projets de vengeance sur la duchesse de Longueville, et à son rêve ambitieux du rôle de Cromwell ou de Mas-Aniello (2), il profiterait de la leçon que la première Fronde avait donnée à son impatience. Il dissimulerait son drapeau rouge et son système (3) jusqu'à ce qu'il eût abattu le drapeau royal devant celui des princes rebelles ; comptant sur la division de ceux-ci après la victoire, pour les submerger à leur tour sous l'océan populaire...

Et qu'on ne se hâte pas de l'accuser de folie, car nous le verrons plus tard, l'histoire en main, réussir à l'*Ormée* de Bordeaux.

### VII. — L'OREILLE DE M. DE COLBERT.

En attendant, Guillaume aura fort à faire à Paris ; car si l'oreille de Mme Marie-Anne est fine, celle de M. de Colbert ne l'est pas moins.

Or, après avoir quitté le cabinet de Gaston, l'envoyé de Mazarin a trouvé un page du duc, chargé de le conduire hors du Luxembourg. Ce page, espion du cardinal, au lieu de diriger Colbert vers l'escalier, l'a ramené, par un détour, derrière une porte secrète, où il a entendu tout le dialogue du duc et d'Altomar.

Puis le négociateur et son guide ont traversé le jardin, et sont arrivés à une porte également secrète, ouvrant sur la campagne, loin de toute garde et de toute surveillance.

Colbert a examiné cette porte et ses alentours en stratégiste consommé ; puis il en a mis la clef dans sa poche, a rejoint son escorte à deux portées de fusil, et a repris tranquillement le chemin du camp royal...

### VIII. — LES PETITS CADEAUX DE MAZARIN.

Deux heures après, Colbert rentrait à Saint-Denis, et se rendait au cabinet de Mazarin, situé au centre de la vieille abbaye, près de l'appartement du roi et de la reine.

Le cardinal, un peu fatigué par l'exil, n'avait rien perdu de son élégance cavalière. L'écharpe verte, brodée d'or, relevait les riches draperies de sa robe rouge.

Il était enfermé avec Bernouin, son valet de chambre, et le jeune roi Louis XIV, fort grandi en quatre années.

Tous trois parlaient d'un sujet très-cher au petit prince depuis quelque temps. Il s'agissait de Mlle Marie Mancini, une de ces cinq nièces de Mazarin, qu'on avait surnommées les cinq Grâces.

A l'époque où Mlle de Montpensier visait au cœur de Louis XIV, le ministre lui avait opposé, comme rivale, cette nièce dans tout l'éclat de sa beauté. Le roi l'avait distinguée si tendrement, que Mazarin avait conçu l'espoir secret de la voir un jour reine de France. C'eût été le digne couronnement des grandeurs de sa famille.

Depuis une heure donc, Louis XIV demandait instamment des nouvelles de Marie Mancini : ce qu'elle était devenue pendant l'absence de son oncle ; pourquoi il ne l'avait pas ramenée à la cour ; quand on la reverrait à la tête des cinq Grâces, — qu'elle éclipsait comme un astre sans égal ; etc., etc.

Le ministre excitait, en l'éludant, l'impatience du monarque, lorsque celui-ci, furetant, avec l'audace de son âge, dans le bureau entr'ouvert, y découvrit deux boîtes d'or, enrichies d'admirables miniatures.

— Eh parbleu ! la voilà ! s'écria-t-il, en reconnaissant celle dont il avait l'image dans le cœur.

Une des boîtes représentait, en effet, Marie Mancini, et l'autre Anne Martinozzi, sa cousine. Bien que toutes deux fussent également charmantes, Louis XIV n'avait pas hésité entre elles un seul instant...

Mazarin, calme et silencieux, épiait d'un regard oblique la joie confuse du petit prince.

— Bon cardinal, dit-il avec une câlinerie qui était encore impérieuse, donnez-moi cette boîte d'or, pour y enfermer mes pastilles d'Espagne.

Le ministre examina le bijou, comme pour délibérer, et le regard du roi se suspendit à ses lèvres muettes...

Ce fut en ce moment que Colbert entra... Mazarin re-

(1) Voyez le numéro de septembre dernier.
(2) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVII, p. 14. (3) *Ibid.*

mit la boîte dans le tiroir et congédia respectueusement Louis XIV.

Celui-ci observa Colbert, son futur ministre, avec une fureur concentrée, et murmura en se retirant, ne croyant pas dire si vrai : — Je ne t'aimerai jamais, toi ; tu peux y compter dès aujourd'hui !

Mazarin passa une heure, seul avec son envoyé. Colbert lui donna les noms des Frondeurs qu'il avait convertis, lui raconta comment il avait échoué près du duc d'Orléans, lui révéla tout ce qu'il avait surpris du plan des rebelles, et conclut judicieusement en ces termes :

— Le plus terrible allié des princes sera Charles de Lorraine ; et l'âme de la nouvelle Fronde est M$^{lle}$ de Montpensier.

— Il faut donc, reprit Mazarin, maintenir la neutralité de Charles en l'écartant de Paris, et enlever Mademoiselle aux Parisiens et à Gaston : ce sera couper à Samson, du même coup, sa chevelure et sa barbe.

Rappelant aussitôt Bernouin :

— Pour quel jour, lui demanda-t-il, le comte d'Amalby nous annonce-t-il son arrivée ?

— Pour dimanche, monseigneur, répondit le valet de chambre.

— C'est bien. Il sera temps, dit le cardinal, tandis que Bernouin se retirait. Le comte d'Amalby est l'homme qu'il nous faut ! Voici le petit cadeau que je lui réserve, ajouta-t-il en serrant la clef du Luxembourg, que venait de lui remettre Colbert.

Puis il reprit dans son tiroir les deux portraits de ses nièces, traça quelques lignes sur un carré de papier, les enferma dans la boîte qui représentait Anne Martinozzi, et dit avec un sourire perdu sous sa moustache : — Autre petit cadeau pour le duc Charles de Lorraine.

Enfin, entendant la voix de Louis XIV dans la pièce voisine, il tira du bureau le second portrait, celui de Marie Mancini :

— Ah ! M$^{lle}$ de Montpensier aspire toujours à la main du roi de France ?...

Et, sans achever la phrase, il rejoignit le jeune prince, auquel il remit la boîte d'or, *pour enfermer ses pastilles d'Espagne.*

Louis XIV poussa un cri de joie, et le cardinal murmura finement :

— Rien de tel que les petits cadeaux pour entretenir l'amitié !

Puis il écrivit à Marie Mancini et à sa cousine : — *Revenez à la cour ; je vous attends à Saint-Denis...*

### IX. — LE DUC CHARLES DE LORRAINE.

Le lendemain matin, près du village d'Ablon, sur un point de la rive de la Seine aujourd'hui paré de villas coquettes, alors ombragé d'un bouquet de vieux arbres et occupé par de misérables cabanes en bois, le duc Charles de Lorraine attendait ses courriers du jour.

Ce carrefour sauvage, que les bohémiens seuls disputaient aux bûcherons, formait l'entrée du camp de l'ancien roi de Nancy.

Lui-même habitait sans répugnance une des pauvres chaumières où quelques bandits avaient couché la veille.

Des cavaliers, harcelés par les mendiants et les chiens du village, des soldats aux fantasques uniformes, les uns traînant des femmes après eux, les autres portant des marmots en croupe, allaient et venaient autour de la tente sans gardes de leur généralissime.

Neveu et successeur de Henri, beau-frère de Henri IV, Charles IV avait passé sa vie à perdre et à reconquérir ses États. Sa sœur Marguerite avait épousé Gaston d'Orléans malgré Louis XIII et Richelieu. Détrôné une dernière fois et chassé de Nancy par l'armée royale, Charles s'était fait capitaine de fortune et avait appelé ses anciens sujets sous son drapeau. Un assez grand nombre l'avaient suivi, entraînés surtout par sa belle humeur. C'était, en effet, l'esprit le plus bizarre, et le plus joyeux compagnon qui se pût voir. Vêtu de la casaque des soldats et parlant leur rude langage, la tente était devenue son palais, la bouteille son sceptre, l'éclat de rire sa politique, l'épée son outil et le butin son revenu. Il louait son armée à tant par jour, au plus offrant, et vivait de pillage quand la solde faisait défaut.

Ce jour-là, dans sa cabane d'Ablon, il déjeunait avec dix sergents, auxquels il tenait tête, le verre à la main et la chanson aux lèvres. Les violons, comme il disait, étaient payés par la reine, et les flûtes par les princes frondeurs ; car il avait annoncé à chaque parti qu'il lui apportait ses services, et il extorquait ainsi, à droite et à gauche, de quoi régaler lui et ses régiments. Par surprise ou par terreur, les fournisseurs des deux camps ennemis lui envoyaient la fleur de leurs provisions.

— A la santé du Mazarin ! criait-il en faisant sauter les bouchons du cardinal.

— Et à la gloire du prince Louis, ajoutait-il en découpant les volailles de Condé.

Comme on l'avait sommé d'opter entre l'écharpe verte et le bouquet de paille, il s'était, un beau matin, rendu tout seul à Paris. Les princes et le Parlement lui ayant demandé ce qu'il y venait faire :

— Me divertir, répondit-il avec une pirouette. Et il s'amusa, en effet... aux dépens de tout le monde.

Il visita d'abord Gondi le coadjuteur, qui lui fit un éloquent discours en faveur du tiers-parti. Il parut l'écouter avec une attention profonde ; puis, au lieu de lui répondre, il prit un bréviaire sur une table, et se mit à réciter l'office du jour. Le prélat trouvant l'épigramme un peu forte, Charles le quitta pour aller chez M$^{me}$ de Montbazon. Il la rencontra avec M$^{lle}$ de Chevreuse, la beauté de l'époque, et les combla des galanteries les plus empressées. Les deux dames crurent pouvoir le gagner à la cause des princes. Elles lui en exposèrent les avantages dans la plus belle langue des précieuses. Il leur repartit en saisissant une guitare et en jouant une courante qu'il dansait tout à la fois. Elles entendirent mieux la plaisanterie que le coadjuteur, et il les laissa pâmées d'un fou rire au milieu de leur salon. De là, il se rendit au Conseil du prince de Condé, qui l'invita courtoisement à s'asseoir à sa droite ; mais, en sa qualité d'aîné, Charles refusa de *céder la main* à son hôte. Afin de supprimer la place d'honneur, il exigea que toutes les tables carrées fussent remplacées par des tables rondes... Il débita mille bons mots sur celui-ci, sur celui-là ; sur les présents comme sur les absents ; puis, s'étant ainsi amusé, comme il disait, jusqu'à la nuit, il sortit et regagna son camp en sifflant un air à boire...

Cependant ses huit mille hommes étaient chose sérieuse, et il comptait les vendre d'autant plus cher qu'on se les disputait plus vivement. D'une main donc, il avait envoyé d'Altomar à Gaston avec les propositions qu'on a vues ; et, de l'autre main, il avait écrit de sa plus belle encre à Mazarin, lui offrant d'épouser sa nièce Martinozzi, si le roi le rétablissait dans ses États...

En attendant la réponse la plus avantageuse, il entamait la vingtième bouteille avec ses dix sergents, dont la moitié étaient déjà tombés sous la table...

Le premier courrier qui revint fut le baron d'Altomar. Le duc reprit son sérieux pour le recevoir, et renvoya ses convives ou les fit emporter.

Le capitaine lui rendit compte de sa mission, lui annonça que le marché était conclu pour vingt mille livres, et l'assura qu'il les recevrait le surlendemain, avec les instructions de son beau-frère.

Puis, après avoir exposé tout au long le plan des Frondeurs, Altomar alla choisir dans sa compagnie les cent hommes dont il était le plus sûr, pour les emmener avec lui et les joindre aux Wallons qu'il devait commander.

Une heure après, le second courrier arriva.

C'était la réponse de Mazarin, la lettre enfermée dans la boîte d'or.

A la vue du portrait d'Anne Martinozzi, Charles de Lorraine sourit en retroussant sa moustache, puis il ouvrit la boîte et lut ces mots du cardinal :

> Quand Mazarin sera rentré dedans Paris,
> Sa nièce épousera Charles IV à Nancy
> Mais pour que Mazarin rentre dedans Paris
> Charles doit s'éloigner *à quinze lieues d'ici*

— La rime n'est pas riche et la promesse est vague, fit le prince en clignant de l'œil et en délibérant à part lui. Touchons toujours les vingt mille livres de Gaston, conclut-il philosophiquement, sauf à les joindre dans huit jours à ma corbeille de noces. Avant le mariage, dit un proverbe, les infidélités ne comptent pas; et « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! » ajoute un autre proverbe. La sagesse des nations doit être celle des rois. Il s'agit de concilier les deux propositions; la chose n'est pas impossible, avec un peu d'imaginative...

Et lorsque d'Altomar revint prendre congé de lui, il lui remit cette réponse pour le duc d'Orléans :

— Donnant, donnant; qu'on verse, et je marcherai. Les huit jours compteront de celui où j'aurai touché les vingt mille livres. Les bons comptes font les bons amis.

Puis il envoya à Mazarin cette autre réponse :

La Martinozzi est charmante. Avant trois jours je serai à *quinze lieues de Paris ;*

> Et quand Charles sera rentré dedans Nancy,
> Charles épousera votre nièce à Paris.



Ornement. Fantaisie, d'après Jansen

X. — LE RÊVE ET LE RÉVEIL.

Après deux jours de repos et de résignation à l'auberge du *Chapeau-Rouge*, la comtesse Louise d'Amalby ne souffrait plus, et devait essayer, le lendemain, son pied malade.

Toujours vêtue de son habit de mousquetaire, elle était à demi couchée sur son lit, laissant flotter sur les oreillers ses cheveux délivrés de leur prison, et comptant, avec la joie d'un avare, toutes les pièces de son trésor étalées sous ses mains errantes...

Ce trésor était un petit coffret dont la clef reposait sur son cœur, et ces pièces étaient les lettres que son mari lui avait adressées depuis leur séparation.

Assis en face d'elle, dans un large fauteuil, Jean Boucherat son père, l'écuyer au bonnet de coton, passait en revue un autre trésor, les vingt mille livres cachées au fond de sa valise.

Il était environ sept heures du soir. Les bruits du jour mouraient peu à peu dans l'auberge. Les derniers rayons du soleil, tamisés par les rideaux de la fenêtre, jetaient un reflet rose sur le visage de la jeune comtesse.

Elle avait alors vingt et un ans; et malgré les chagrins de l'absence et les fatigues des voyages, sa beauté s'était accrue encore depuis 1649. Comme ces fleurs vigoureuses que rien n'altère, elle s'était épanouie au milieu des tempêtes. La double nuance, brune et dorée, de ses che-

veux avait acquis une richesse de tons qui eût défié le pinceau des artistes. On ne pouvait en comparer l'effet qu'à ces crépuscules d'été, à la fois sombres et transparents, qui unissent les splendeurs du jour aux charmes de la nuit. Sous l'influence des larmes que lui arrachait le souvenir du comte, le vif éclat de ses yeux noirs et la finesse perlée de son sourire s'étaient tempérés d'une lueur humide et d'une rêverie mélancolique, nuage passager sur un ciel d'azur, écharpe de pluie dans un rayon de soleil. Les lignes pures de son visage et de sa taille s'étaient arrêtées, en se développant, à ces limites de la force et de la grâce où se rencontre la perfection. Quant à la fraîcheur veloutée de son teint, l'air de la Touraine l'avait tout juste brunie, comme une journée d'août brunit la pêche mûrie sous les feuilles.

— Savez-vous, mon père, disait-elle, que si le roi avait beaucoup de sujets tels que vous, mon oncle Broussel aurait beau faire rage de sa parole et messieurs les princes de leur épée, Sa Majesté rentrerait en triomphe à Paris, et serait enfin la maîtresse dans son royaume? Pendant la première Fronde, M. de Mazarin vous appelait avec malice le *donneur de conseils :* que dira-t-il en apprenant que vous avez vendu vos moulins pour ajouter deux mille hommes à l'armée royale?

— Il dira ce qu'il voudra, ma fille ; ce n'est pas pour ses remerciements que j'ai rempli mon devoir.

— Je le sais ; mais la surprise du cardinal m'amusera. Lui qui prétend deviner tous les complots, il ne soupçonne pas celui que nous avons formé avec le comte. Il attend un simple capitaine avec quatre cents hommes, et il va recevoir un lieutenant-colonel avec deux mille!

— Patience, monsieur le mousquetaire, vous n'êtes pas encore *colonnelle !* Philippe d'Amalby ne tient pas son brevet.

— Oh ! je m'en charge, dit Louise. C'est à ceux qui payent les recrues de les commander. Je remettrai moi-même les vingt mille livres à la reine, et sa quittance sera le brevet de mon mari! Je n'aurai pas même besoin de le demander ; je connais le cœur d'Anne d'Autriche, et elle connaît la bravoure de Philippe ! D'ailleurs, M. d'Harcourt, en envoyant celui-ci à M. de Turenne, le signale comme *le premier capitaine de son armée.* Tenez ! voici la dernière lettre du comte, où est transcrite celle de son général... Malheur aux Frondeurs ! continua la jeune femme en s'exaltant ; nous allons les battre à plate couture!




Mlle Mancini et Mlle Martinozzi, nièces de Mazarin. (Musée de Versailles )

En ce moment, un bruit du dehors la fit tressaillir. Le père Boucherat souleva le rideau, et vit qu'on fermait les portes de l'auberge. La nuit était close, en effet, et les lumières s'éteignaient à Choisy.

— Colonel, dit le bonhomme, qui remit sa valise sous son chevet, en attendant que vous ayez battu les Frondeurs, vous pouvez dormir tranquille.

— Encore un jour, un seul jour de séparation ! murmura Louise, rangeant de son côté ses lettres en ordre. Puis elle reprit avec un reste d'inquiétude : — Cet officier espagnol n'a point reparu depuis hier au *Chapeau-Rouge?*

— Tu y penses toujours?... fi donc ! dit l'écuyer, en fixant son bonnet par un ruban ; cet homme rirait de bon cœur s'il savait faire rêver... un mousquetaire comme toi.

Louise, rassurée, sourit à son tour et soupira doucement : — Je vais rêver plutôt au comte d'Amalby.

— A la bonne heure !

— Savez-vous l'idée qui me vient, mon père ? ajouta-t-elle d'un air radieux ; si, au lieu d'arriver demain au camp du roi, Philippe y était arrivé aujourd'hui, il aurait en ce

moment votre lettre, qui lui annonce que nous l'attendons?

— Sans doute; et, au lieu de venir te chercher après-demain, il viendrait...

— Demain! s'écria Louise en bondissant de joie; oh! ce serait trop de bonheur!

— Allons, allons, fit Jean Boucherat, soyons calme!... tu vas dénouer l'appareil de ta jambe. La tête sur l'oreiller, et bonne nuit, madame.

La comtesse obéit, mais en répétant: — Demain, demain! je gage qu'il arrivera demain!

Elle s'endormit dans cette joyeuse pensée, tandis que son digne père, immobile au pied de son lit, prolongeait sa veillée pour la contempler avec tendresse.

— Tête charmante et noble cœur! se disait-il en voyant sa poitrine soulever la casaque militaire. Que d'Amalby sera étonné de la retrouver ainsi, et heureux de la revoir après une si longue séparation! Quant à Sa Majesté Louis XIV, je suis sûr qu'il l'embrassera encore au front, — comme le jour où il signait son contrat.

Puis le bonhomme se mit à songer à la douce vie qu'ils mèneraient ensemble, quand Philippe n'aurait plus qu'à se reposer sur ses lauriers. Les deux époux passeraient l'hiver à la Cour au milieu des fêtes parisiennes, et viendraient habiter, au printemps, une jolie maison qu'il leur bâtirait à Gonesse. — Car enfin, le roi m'a fait baron; il faut que j'aie mon petit château, comme les autres. Je gagnerai cela sur le prix de mes blés, qui ne manquera pas de remonter après la paix. J'inviterai quelquefois Broussel, mon beau-frère, et je le ferai enrager avec l'histoire de son Parlement..., qui sera mis enfin à la raison.

Boucherat fut interrompu par la voix de sa fille... Elle prononçait, en dormant, des paroles inarticulées...

— Mon père..., je vous l'avais bien dit... Voilà Philippe... Oui..., c'est lui-même!... Qu'il est beau sur son cheval de guerre! Ah! son nouveau régiment se déploie... Dieu! que d'hommes et d'épées au soleil! Et mon mari va commander tout cela!... Approchez, approchez, monsieur le colonel... Vous ne me reconnaissez pas? Je suis Raoul d'Estanges, le mousquetaire... Regardez-moi bien... Ah! ah! ah!

Et la jeune femme poussait un éclat de rire argentin..., qui retentissait dans le cœur du père Boucherat.

Mais ce bruit charmant fut bientôt couvert par un autre, qui semblait envelopper la maison... C'était comme des pas de chevaux nombreux, avec un cliquetis d'épées et d'armures...

Le vieillard s'élance à la fenêtre, l'entr'ouvre, et, aux lueurs des étoiles, aperçoit des cavaliers...

— Qu'est-ce que cela? dit-il avec frayeur...

Mais, au même instant, il remarque un carrosse au milieu des chevaux, distingue le chef de la troupe, et voit une écharpe verte sur son épaule...

— Des soldats du roi!... Ah! mon Dieu!... Est-ce que par hasard?... Mais oui; cette écharpe et ce carrosse... C'est évident!... Admirable surprise!...

Puis, réveillant sa fille en sursaut:

— Louise, lui crie-t-il avec transport, tu avais deviné juste... Ton rêve est une vérité... Là, sous cette fenêtre..., d'Amalby et son régiment!

— D'Amalby! répète la jeune femme, avec une sorte de délire.

Et oubliant sa blessure, elle saute à bas de son lit, et se précipite à la fenêtre.

Mais déjà la porte de la chambre s'était ouverte, et au lieu de Philippe, un inconnu s'avançait, le front couvert d'un masque de velours, le corps enveloppé d'un large manteau, suivi de quatre soldats masqués comme lui.

Devant cette apparition, si différente de ce qu'ils attendaient, Boucherat et Louise restent glacés d'étonnement... Le père n'a que la force de se placer devant sa fille et d'avancer la main vers son épée suspendue à la muraille.

— Pas de résistance, monsieur, lui dit un des hommes, et pas un mot, si vous tenez à votre vie et à celle de madame.

En même temps, quatre bras de fer l'entraînent dans la pièce voisine, tandis que quatre autres portent Louise évanouie dans le carrosse.

Un quart d'heure après, tout avait disparu; le silence s'était rétabli dans l'auberge, et Boucherat, abandonné par ses gardiens, rentrait éperdu dans sa chambre, où il cherchait en vain sa fille et sa valise.

Il ne trouva que ces mots écrits sur une table: *Ceux qui se font soldats courent les chances de la guerre. Vous reverrez dans un palais celle qui vous est enlevée dans une auberge. Vos vingt mille livres vous seront rendues au centuple. Retournez à vos moulins de Gonesse.*

Il chercha inutilement la clef de ce mystère... Et l'hôtelière et ses valets, réveillés par ses cris, *parurent* aussi étonnés et aussi désolés que lui-même.

Tout ce qu'il put faire, au point du jour, après quatre heures d'angoisses et de fureurs perdues, ce fut de s'élancer sur son cheval et de courir, non pas à ses moulins de Gonesse, mais au camp du roi à Saint-Denis.

Le comte d'Amalby n'était pas encore arrivé, mais on l'attendait d'un instant à l'autre...

### XI. — LA PRISONNIÈRE.

Pendant ce temps-là, les conducteurs de la comtesse avaient pris la route de Paris. Ils y entrèrent au milieu de la nuit la plus sombre, franchirent les portes en montrant une passe du duc d'Orléans, traversèrent les rues silencieuses de la Cité et du quartier latin, et s'arrêtèrent devant un grand édifice entouré d'arbres et de fleurs.

Quand Louise reprit ses sens, elle se trouva dans un salon tendu de damas et garni de meubles splendides. Des servantes et des laquais empressés lui prodiguaient leurs soins. Tout ce que le dévouement peut prévoir, tout ce que la fantaisie peut désirer, toilettes élégantes, table exquise, parfums recherchés, livres amusants, fleurs et lumières, se trouvait réuni autour d'elle...

Comme elle s'attendait à se réveiller dans un cachot, sa nouvelle surprise fut si grande, qu'elle se demanda encore si elle n'était pas chez Philippe...

Mais cette illusion s'évanouit à la lecture d'une lettre que lui présenta respectueusement une femme de chambre:

« Madame, soyez sans inquiétude sur votre père et sur
« vous-même. Avec un dévouement que vous apprécierez
« bientôt, j'ai dû vous arracher d'avance aux malheurs
« qu'entraînerait pour vous la défaite de Mazarin. Vivez
« et commandez en reine dans le palais qui vous est
« donné pour demeure.

« *Signé*: Baron d'ALTOMAR. »

—L'officier espagnol du *Chapeau-Rouge!* s'écria Louise, reconnaissant le nom qu'elle avait entendu à Choisy... Mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-elle, perdue dans ses conjectures, quel est donc cet homme? et quels sont ses projets sur moi?... Pourquoi ce masque sur son visage?... Est-ce pour cacher sa ressemblance avec M. Deboile..., avec M. Deboile fusillé à Bordeaux?...

Tant d'émotions, on le conçoit, avaient effacé de sa mé-

moire et sa blessure et les précautions qu'elle exigeait encore. Elle se lève et s'élance en chancelant sur son pied malade... Elle interroge du regard et de la voix tout ce qui l'environne. Elle n'obtient pas d'autres réponses que des hommages et des offres de services. Sa marche incertaine la porte aux extrémités de l'appartement... Elle y rencontre des gardes armés qui lui barrent silencieusement le passage... Elle regarde à travers les fenêtres; elle voit des mousquets étinceler dans l'ombre...

— Prisonnière ! dit-elle, en se laissant retomber dans un fauteuil ; mais prisonnière, où ?... Prisonnière de qui ? Oh ! c'est à en devenir folle !...

Elle ferme les yeux et tâche d'oublier, car elle sent le vertige lui monter à la tête. Puis elle songe à Philippe, invoque son souvenir, et parvient ainsi à retrouver un peu de calme. Enfin, un torrent de larmes la soulage, une prière lui rend la force ; elle se recueille, et repasse le cours de ses aventures.

— Maudit habit ! se dit-elle à la vue de son uniforme... Mon père avait raison, sans doute ; c'est ce déguisement qui m'aura perdue en éveillant des soupçons ennemis...

Alors seulement elle accepte les soins des femmes qui l'entourent ; elle quitte ses vêtements de mousquetaire, laisse fixer ses cheveux par un peigne d'or, en rejette les boucles soyeuses le long de ses joues, avec cette négligence dont Sévigné devait faire un art ; et, parmi les riches toilettes qu'on lui propose, choisissant une robe de chambre aux larges manches ; entre les fleurs qui sollicitent sa main, prenant machinalement quelques tulipes, elle s'appuie, rêveuse, à la pierre d'un balcon, guettant le premier rayon du jour comme une lueur d'espérance, et consultant les pauvres fleurs que son doigt effeuille, avec la superstition des malheureux qui attendent un soulagement du hasard...

Quand l'aube éclaira enfin l'horizon, elle reconnut, avec une nouvelle surprise, le jardin du Luxembourg...

### XII. — LE CONSEIL DU ROI.

Après avoir séquestré ainsi sa prisonnière, à laquelle il ne voulait se révéler que dans son triomphe ; après en avoir confié la garde à ses hommes les plus sûrs, Deboile, que nous appellerons, comme tout le monde, le baron d'Altomar, alla mettre à la disposition de Gaston d'Orléans les vingt mille livres du père Boucherat, et se chargea de les porter, de la part du duc, à son beau-frère Charles, avec ces paroles significatives : — *Dans trois jours la bataille ; joignez Condé à Charenton.*

— Dans trois jours, soit, j'y serai ! répondit le prince de Lorraine, en encaissant les vingt mille livres ; c'est plus de temps qu'il n'en faut, ajouta-t-il à part lui, pour me mettre en règle avec le Mazarin.

Et, quelques heures après, tournant le dos au rendez-vous qu'il venait d'accepter, il ordonnait à ses troupes de lever le camp et de prendre, au galop... la route d'Epernay.

Cette mission remplie, et loin d'en soupçonner le résultat, Altomar amena ses Wallons à la porte Saint-Antoine, pour les avoir sous la main, et revint préparer dans les faubourgs ce qu'il appelait sa *supplique* au Parlement.

Allons voir, pendant ce temps-là, ce qui se passe à Saint-Denis.

Le Conseil de la reine mère et régente Anne d'Autriche, lequel s'appelle maintenant le Conseil du roi, est assemblé dans une chambre de l'abbaye. Des tapisseries de haute lisse et quelques tableaux sévères décorent les murailles. Par les fenêtres ouvertes sur la campagne, on découvre les tentes du camp royal, et l'on entend le roulement des tambours et des canons.

La reine est assise dans un fauteuil élevé sur une estrade. A sa droite est Louis XIV, à sa gauche Mazarin ; devant elle le maréchal de Turenne et Matthieu Molé.

Vieillie par trois années de luttes, mais encore belle et plus altière que jamais, Anne d'Autriche est résolue d'en finir avec la révolte, et d'affermir le trône de son fils ou de s'ensevelir sous ses ruines. On lit cette détermination sur son noble visage et dans son attitude impérieuse.

Louis XIV, en qui l'instinct de l'autorité se développe de jour en jour, n'est pas moins impatient de régner enfin dans Paris. Sa main froisse la garde de sa petite épée, et son œil, arrêté sur Turenne, lui reproche la lenteur de la victoire.

Mazarin, toujours souriant et cauteleux, parcourt les dépêches et les rapports qu'il vient d'étaler sur une table. Ses soldats à lui sont ses agents secrets ; son artillerie, l'or et les promesses ; son courage, la patience et la diplomatie.

Turenne, modeste et réservé, mais ferme comme un noble cœur rentré dans le devoir, comme un génie éclairé qui a retrouvé sa route, étudie le prochain combat sur une carte des environs de Paris.

Matthieu Molé réfléchit dans sa grande barbe aux chances des révolutions. Lui qui présidait le Parlement de la première Fronde, tandis que Séguier gardait les sceaux du roi, il est devenu chancelier à son tour, pendant que Séguier préside le Conseil des rebelles. L'intègre magistrat n'a pu défendre les libertés parlementaires aux dépens de sa conscience ; mais il tremble que ces libertés ne périssent sous les vengeances de la royauté. Chez la reine comme au Parlement, sa devise est toujours : *In medio virtus ;* beau rêve d'un sage, impossible dans la guerre civile, car, de même qu'il n'a pu empêcher la Cour souveraine d'aller trop loin contre la monarchie, de même il ne pourra empêcher la monarchie d'aller trop loin contre la Cour souveraine.

Le cardinal, qui dirige le conseil sans en avoir l'air, ouvre la délibération en rendant compte de ses rapports. Ses cent yeux d'Argus ont lu jusque dans l'âme de ses ennemis. Il raconte ce qui se passe chez eux, comme s'il présidait leurs conciliabules.

— Voici, dit-il, le plan des Frondeurs. Ils comptent acheter l'armée de Charles de Lorraine et la joindre à celle de M. de Condé pour écraser la nôtre. Puis ils soulèveront la populace contre le Parlement, qui hésite encore dans la révolte. Ils le forceront, le pistolet et le poignard sur la gorge, à recevoir les troupes des princes dans Paris, et à proclamer Gaston d'Orléans lieutenant-général du royaume. Alors, ils nous imposeraient une paix honteuse, enverraient la reine au couvent, moi à la Bastille ou au bout du monde, et laissant à Louis XIV le titre de roi, gouverneraient sous son nom comme les anciens maires du palais.

A ces mots, la régente pâlit de colère et interroge son fils d'un œil provocateur.

— Moi souffrir des maires du palais ! s'écrie Louis XIV en redressant son front couvert d'une rougeur enflammée ; moi descendre au rôle des rois fainéants ! J'aimerais mieux ne jamais régner, entendez-vous ? Je garderai ma couronne entière, ou je la briserai de mes propres mains !

Anne d'Autriche l'embrasse en pleurant de joie, et les conseillers, qu'avait effrayés Mazarin, se sentent rassurés par un enfant.

— Ministres du roi de France, reprend la reine, montrons-nous dignes de notre maître !

— Ce vaste complot, poursuit le cardinal, a trois chefs, sans lesquels il ne serait rien ! Le chef politique est Mlle de Montpensier. Voilà l'âme véritable de la Fronde à Paris. Voilà la duchesse de Longueville de 1652. C'est l'ambition de cette princesse qui retient et gouverne son père au Luxembourg. C'est son esprit hautain, bien plus que la beauté des Montbazon et des Chevreuse, qui enchaîne les seigneurs et les généraux, le Parlement et la populace. Le chef militaire est le prince de Condé, nom terrible, épée plus terrible encore ; et nous serions bientôt vaincus, si Charles de Lorraine se joignait à lui. Enfin, le chef populaire est un nouveau venu dont je ne sais encore que le nom. Il s'appelle le baron d'Altomar, et cache



Mlle de Chevreuse (Musée de Versailles).

sous un habit espagnol quelque meneur de 1648 dont j'espère arracher le masque. Le plus pressé étant d'écarter Charles de Lorraine, j'ai d'abord négocié son éloignement, et voici sa promesse d'être demain à quinze lieues de Paris. Il l'accomplit aujourd'hui même. Mes courriers ont vu, ce matin, son camp prendre la route d'Epernay. M. de Turenne n'aura plus devant lui que M. de Condé. Les forces seront égales ; et le vainqueur de Jargeau saura triompher du vainqueur de Rocroy.

— Je l'espère, avec l'aide de Dieu, répondit simplement le maréchal. Cependant, ajouta-t-il avec prudence, je crois devoir attendre mon artillerie, que M. de La Ferté m'amène après-demain. Je pourrai alors, dans quatre jours, attaquer les Frondeurs avec avantage.

— Quatre jours ! c'est trop tard ! interrompit Louis XIV, impatient de voir enfin la bataille qu'on lui promettait depuis un mois.

La reine et Molé furent du même avis ; la reine, parce qu'elle voulait profiter de l'ardeur des troupes ; Molé, parce qu'il craignait le progrès de la révolte dans le Parlement.

— Alors, que M. de La Ferté, reprit le jeune roi, arrive un jour plus tôt avec ses canons.

— Sire, déclara Mazarin, c'est impossible.

— Eh bien, il fera l'impossible ! insista Louis XIV, qui déjà n'admettait plus les obstacles.

Chacun regarda Turenne ; il répondit tranquillement :

— J'aimerais mieux un jour de retard, avec une chance de plus ; mais si Leurs Majestés me l'ordonnent, je combattrai dans trois jours, sans M. de La Ferté.

— Vous n'aurez que plus d'honneur à vaincre, maréchal, dit la reine avec une coquetterie belliqueuse.

— Et l'artillerie, ajouta le roi, nous servira le lendemain pour forcer Paris.

— Nous avons le temps de décider cela, conclut Mazarin avec sa tactique habituelle. Des ordres seront toujours expédiés à M. de La Ferté pour qu'il ait à hâter sa marche. J'ai d'ailleurs à proposer au Conseil une expédition préalable, qui peut singulièrement affaiblir l'ennemi.

Chacun prêta au cardinal une oreille attentive.

— Pour soumettre Gaston, reprit-il, pour ébranler le Parlement, pour intimider le peuple, pour atteindre la Fronde au cœur, je crois qu'il faut enlever de Paris Mlle de Montpensier.

Tout le monde applaudit à ce grand coup. Tant d'audace étonna même de la part de Mazarin.

— A merveille, dit la reine ; mais les moyens d'exécution ?

— Les voici, continua le ministre, en tirant une clef de sa robe et un papier de son portefeuille. Cette clef ouvre le Jardin du Luxembourg, et ce plan, dressé par M. de Colbert, est celui des entrées et des issues du pavillon qu'habite Mademoiselle. Avec ces deux instruments, et quelques hommes déterminés, un officier habile mènera l'entreprise à bonne fin.

— C'est possible, dit M. de Turenne ; mais la grande affaire est le choix de l'officier. Il faut, pour une telle expédition, un homme plus qu'ordinaire. Lequel désignerons-nous, cardinal ?

— Celui que M. d'Harcourt nous annonce comme le premier capitaine de son armée, celui que j'ai vu à l'œuvre, il y a trois ans, celui que nous attendons aujourd'hui même avec ses quatre cents braves.

— Le comte Philippe d'Amalby, acheva le maréchal.

— J'allais le nommer ! s'écrièrent le roi et la reine, qui n'avaient pas oublié le siége de Paris.

— Voilà un éloge qui en vaut mille, reprit Turenne en inclinant la tête.

— Et tenez, poursuivit le cardinal allant à une fenêtre, le voici justement qui arrive !

Depuis quelques instants, en effet, un bruit de tambours et de trompettes s'approchait en éveillant les échos. Les conseillers, portant leurs regards à l'extrémité du camp, virent comme un nuage de poussière qui se déployait en jetant des étincelles. Louis XIV en suivait le mouvement avec une joie martiale, et s'enivrait des acclamations que ses soldats prodiguaient aux nouveaux venus. Mais déjà l'œil exercé de Turenne avait compté ceux-ci dans l'éloignement.

— Ce n'est point là, dit-il, le comte d'Amalby avec ses quatre cents hommes. C'est un colonel avec tout un régiment. Il y a près de deux mille chevaux, bien montés et bien conduits.

— Deux mille chevaux! répéta chacun avec étonnement?

— Eh tant mieux! dit Louis XIV. Plût au Ciel qu'il y en eût cent mille!

— Qui donc, se demanda Mazarin, nous amène un tel renfort?

— Nous allons le savoir, reprit Turenne, car le corps entier vient à nous...



La comtesse d'Amalby au Luxembourg (pages précédentes).

Salué et comme poussé par des acclamations croissantes, le régiment se dirigeait véritablement du côté de l'abbaye.

Au bout d'un quart d'heure, il se développa majestueusement sous les fenêtres, tambours battant et enseignes déployées.

— Belles troupes et bien commandées, dit le maréchal avec un sourire de satisfaction.

Le chef venait d'ordonner halte et de faire porter les armes, puis s'inclinant sur son cheval avec une grâce militaire, il saluait le Conseil de la lame de son épée, tandis que les deux mille hommes poussaient un cri formidable de : Vivent le roi et la reine !

— Mais c'est bien le comte d'Amalby! s'écria Mazarin qui le reconnut alors; où a-t-il pris un tel régiment?

Cinq minutes après, le comte, appelé au Conseil, ployait le genou devant Leurs Majestés. La reine lui donna à baiser cette main qui avait fait tant de héros, et le roi l'accueillit avec ce sourire qui devait créer les grands hommes.

Philippe était toujours le beau cavalier de la première Fronde; mais ses propres exploits l'ayant mûri vite, son air de petit maître avait fait place à des manières plus graves. On voyait même sur sa figure une teinte de tristesse qui avait deux causes sacrées : sa longue séparation de Louise et les nouveaux malheurs de la France.

— Capitaine, lui demanda le cardinal, M. d'Harcourt vous annonçait avec quatre cents hommes; comment se fait-il que vous arriviez avec deux mille? Votre général les a-t-il détachés de l'armée du Nord?

— L'armée du Nord est intacte, répondit le comte; ces deux mille hommes sont des recrues que j'ai faites sur ma route. Honteux de n'amener à Leurs Majestés qu'une poignée de soldats, j'ai pris un détour vers les terres de ma famille. J'ai dit à tous nos paysans : Changez vos fourches contre des mousquets, montez sur vos meilleurs chevaux, et venez combattre pour le roi. J'ai tenu le même langage aux vétérans, aux milices, aux compagnies libres ou en congé. Presque tous m'ont suivi; je les ai exercés d'étape en étape, et j'en ai fait la cavalerie que vous voyez.

— Recevez-en mes félicitations, monsieur, dit le maréchal de Turenne tendant la main à Philippe.

— Je reconnais là l'ancien lieutenant de mes gardes, ajouta gracieusement la reine, tandis que son fils remerciait le comte en admirant les troupes.

Mazarin seul, qui pensait à tout, demanda si le régiment était soldé.

— Aux deux tiers, répondit le capitaine avec une noble modestie; ma famille entière a été heureuse d'y contribuer comme moi, par nos économies et le prix de tous nos fermages. Il ne reste à payer que vingt mille livres, et nous les recevrons demain matin. M. Boucherat, mon beau-père, et Mme la comtesse d'Amalby, après avoir vendu leurs moulins de la Touraine, et traversé mille périls dans leur voyage, venaient faire hommage de cette somme à Leurs Majestés, lorsqu'un accident, dont cette lettre m'informe, les a retenus à Choisy-le-Roi. Avec l'autorisation de M. le maréchal, j'irai les y chercher ce soir même.

A ces mots, un cri d'admiration s'échappa de toutes les bouches... La reine fit un pas vers le comte en essuyant une larme, et lui jeta son fils attendri dans les bras, où il se rencontra avec Turenne et Molé.

— Brave capitaine, dit Louis XIV, quand je serai le maître, vous serez maréchal de France!

Mazarin lui-même sentit son cœur battre sous sa simarre, et se dit en contemplant ce tableau sublime : La monarchie ne périra pas, tant qu'elle aura de tels défenseurs!

Chacun était encore ému de cette scène, lorsqu'une voix cria sous les fenêtres :

— Le comte d'Amalby, mon gendre! Il est arrivé! où est-il?

C'était Jean Boucherat qui accourait de Choisy, et qui traversait le régiment de Philippe, le demandant à tous les soldats.

— Mon beau-père ici! s'écria le capitaine à son tour, en reconnaissant le digne homme. Que Leurs Majestés, ajouta-t-il gaiement, me permettent d'aller le recevoir. Il paraît que nous aurons les vingt mille livres aujourd'hui même.

— C'est nous qui recevrons M. le baron de Gonesse, dit la reine (et elle fit signe à un officier); il a déjà eu l'honneur de siéger dans notre conseil (1).

Mais l'impatient voyageur n'avait pas attendu l'invitation. Informé que son gendre était à l'abbaye, il se croisa avec l'officier qui le cherchait, entra brusquement dans la salle, et sauta au cou de Philippe.

Les conseillers ne purent comprimer un sourire à la vue de l'étrange équipement du bonhomme. Son épée ballante entre ses jambes, son baudrier mis à l'envers, sa plume tournant comme l'aile de ses moulins, son air effaré, hors d'haleine, abasourdi, lui donnaient tout l'air d'un guerrier de carnaval.

— Comment va la comtesse? fut le premier mot du capitaine.

— La comtesse est enlevée, répondit Boucherat faisant explosion, enlevée avec mes vingt mille livres!

Et, à travers des imprécations entremêlées de larmes, il raconta son aventure de la nuit précédente...

Le sourire des conseillers avait fait place à la commisération. Et d'Amalby, frappé au cœur, pâlissait et chancelait sous le coup.

Avoir quitté Louise le jour de son mariage! Revenir à elle, après trois ans d'absence, tout enivré de bonheur et de gloire, et voir bonheur et gloire s'évanouir au moment de les toucher! il y avait certes de quoi briser le courage le plus énergique.

Philippe relisait d'un œil égaré le papier laissé par le ravisseur à son beau-père : *Vous reverrez dans un palais celle qui vous est enlevée dans une auberge...*

— Problème affreux! dit-il enfin, ranimé par la colère. A qui m'en prendre! et où porter ma vengeance?

— Votre vengeance? La voici, capitaine! répondit Mazarin, en remettant au comte les notes de Colbert et la clef du Luxembourg. La comtesse est un otage que nos ennemis se sont donné contre vous. Otage pour otage, et coup de main pour coup de main! prenez vos hommes les plus sûrs, et enlevez de son palais Mlle de Montpensier. Elle sera notre prisonnière, jusqu'à ce qu'on vous ait rendu la comtesse!

— Et vous gagnerez en même temps votre grade de lieutenant-colonel, ajouta Turenne, en pressant la main de Philippe, car je me charge, après le succès de l'expédition, d'acquitter votre dette envers votre régiment!

— Oh! merci, messieurs, s'écria le comte, qui saisit le plan et la clef, comme un naufragé saisit la planche de salut. La fille de Gaston sera dans nos mains cette nuit même, ou je m'ensevelirai sous les ruines de son palais!

## XIII. — L'ESPION DU LUXEMBOURG.

Nous avons vu comment, après une nuit d'angoisses et de larmes, la comtesse d'Amalby avait reconnu, aux rayons de l'aube, le jardin du Luxembourg.

— Le Luxembourg! moi captive au Luxembourg! se dit-elle en s'appuyant défaillante au balcon, et en se perdant plus que jamais dans l'incertitude...

Pendant qu'elle sondait cet abîme sans limites, le jour

(1) Voyez le *Médaillon d'argent* et le *Pain de Gonesse*.

se leva et lui permit d'examiner plus attentivement sa prison.

En rapprochant de la lettre qu'on lui avait remise les soins étranges dont elle était entourée, elle ne put méconnaître une passion mystérieuse, et cette découverte accrut en même temps son effroi et ses perplexités.

La ressemblance du baron d'Altomar avec Deboile lui revint terrible à la mémoire ; mais, comme pour déjouer ce nouveau soupçon, des gazettes posées sur une table avec d'autres brochures lui racontèrent en détail *l'exécution à Bordeaux de M. Guillaume Deboile, avocat au Châtelet de Paris*... Les antécédents, le portrait, les actes et les paroles du tribun fusillé ne permettaient aucun doute sur la réalité de sa mort.

En lisant ces récits, placés avec intention sous ses yeux, Louise ne remarqua pas l'attention profonde avec laquelle une femme de chambre épiait sur sa figure le moindre signe d'intérêt et d'émotion.

Elle pressa cette femme et ses autres gardiens de questions sur le baron d'Altomar. Tous lui répondirent par les plus grands éloges du personnage, mais comme le pouvaient faire des gens chargés d'une mission dont ils ignoraient la portée.

La comtesse puisa toutefois dans cet entretien la conviction que sa personne serait inviolablement respectée. Cette conviction, qui était un grand soulagement, lui permit de se livrer aux soins qu'exigeait l'épuisement de ses forces. Après quoi, elle réclama une heure de solitude, et s'installa sur un lit de repos devant la fenêtre ouverte.

Elle allait s'y endormir d'accablement, lorsqu'un petit paquet, lancé du jardin, vint tomber dans les fleurs du balcon...

Elle le saisit avidement, l'ouvre avec un battement de cœur, et y lit ces mots tracés à la hâte :

*Trouvez-vous, ce soir à huit heures, dans le cabinet bleu. Un ami vous y rejoindra et se mettra à votre service.*

Louise se penche vivement à la croisée, et voit un page du duc d'Orléans disparaître sous les arbres, en lui faisant un signe de discrétion.

— Quel était ce nouveau mystère? un piége ou un moyen de salut?

— N'importe !... J'irai ! se dit la comtesse avec résolution.

Et après une heure d'immobilité, pour éviter les soupçons, elle rappelle ses gardiens, se fait conduire, sous divers prétextes, dans son appartement, et s'assure que le *cabinet bleu* est attenant à sa chambre.

Puis elle attend jusqu'au soir dans une agitation mêlée de crainte et d'espérance.

A sept heures elle annonce qu'elle va se coucher, gagne nonchalamment son lit et renvoie tout le monde.

Une heure après, elle entre dans le cabinet bleu, voit s'agiter la tenture de la pièce, entend une main habile détacher une planche de la cloison, et reconnaît, à travers l'ouverture pratiquée, le même page qu'elle a remarqué dans le jardin.

— Qui que vous soyez, madame, lui dit-il, ayant découvert votre captivité, je vous dois secours et protection ; car vous ne pouvez être qu'une victime des Frondeurs, et moi je suis un agent du cardinal Mazarin...

Il en fournit la preuve à Louise, en lui montrant des lettres de Bernouin... C'était en effet le même espion qui avait servi Colbert l'avant-veille.

La comtesse prend confiance et raconte toute son histoire au page. Celui-ci lui révèle à son tour la connivence de Gaston avec Altomar, et lui explique ainsi comment le Luxembourg est devenu sa prison...

— Écoutez-moi bien, poursuit-il, et vous serez libre dans quelques heures; une seule personne en ce palais entre et sort, jour et nuit, sans surveillance. C'est M[lle] de Montpensier. Il faut que les valets et les gardes vous prennent pour elle. Voici un des costumes qu'elle adopte en ses expéditions secrètes, et que vous revêtirez aussitôt après mon départ.

Il jeta dans le cabinet un corsage à basques, un chapeau à plumes, une canne à pomme d'or, et un de ces masques du temps appelés *loups*.

— A onze heures, Mademoiselle sera dans l'autre aile du Luxembourg, où elle tiendra conseil avec son père et le prince de Condé. Sortez alors par cette ouverture, sous l'habit que je vous laisse; traversez le cabinet où je suis et le corridor qui le continue ; vous arriverez ainsi aux appartements de Mademoiselle. Vous vous arrêterez dans le petit salon jaune, où je ferai en sorte qu'il n'y ait personne en ce moment, et vous y attendrez jusqu'à ce que j'aie préparé les voies pour votre sortie. Quoi qu'il advienne dans l'intervalle, vous agirez et commanderez comme si vous étiez la princesse. On n'est pas habitué ici à la regarder de près ni à balancer devant ses ordres. Je viendrai ou j'enverrai quelqu'un de sûr vous prendre et vous enlever, s'il le faut, jusqu'à une porte du jardin dont j'ai la clef... A vingt pas de là, se trouveront deux hommes armés et un carrosse, prêts à vous conduire au lieu que vous leur désignerez dans la banlieue.

— A Saint-Denis, au camp du roi! répondit Louise avec empressement. Je ferai tout ce que vous me dites, ajouta-t-elle, au comble de la joie. A onze heures, au salon jaune.

Et le page disparut dans le corridor, sans attendre ses remerciements.

## XIV. — L'ENLÈVEMENT DE MADEMOISELLE.

Le comte d'Amalby, en quittant le Conseil du roi, passa une heure avec son beau-père, et l'interrogea sur les moindres détails de l'enlèvement de Louise, espérant saisir, à travers ces détails, quelque trace du ravisseur, échappée à Jean Boucherat.

Voyant enfin que ses recherches étaient inutiles, il ne songea plus qu'à son expédition du Luxembourg.

Après une longue entrevue avec Colbert, pour se munir de tous les renseignements possibles, il choisit dans son régiment les deux cents hommes les plus résolus, et il se mit en marche avec eux à la tombée de la nuit.

— Ce n'est pas le nombre qui importe en cette affaire, s'était-il dit, c'est l'adresse et l'intrépidité.

Quant à lui-même, le lion à qui on vient d'arracher sa proie n'eût pas été plus terrible. Pour reprendre Louise à la Fronde, Louise qu'il voyait éplorée et lui tendant les bras, tantôt au fond d'une prison, tantôt derrière un rempart de mousquets, il aurait enlevé le Parlement et les princes; il aurait brûlé le Luxembourg et Paris !...

Sa fureur cependant n'ôta rien à sa prudence. Il attendit que la nuit fût close pour faire ses approches.

Quand il eut découvert la porte secrète, il attendit encore jusqu'à dix heures.

Il allait alors pénétrer dans le jardin, lorsqu'un bruit sourd attira son attention.

Il aperçut un carrosse qui s'avançait lentement, conduit par deux hommes armés, et attelé de deux chevaux vigoureux.

C'étaient les cochers envoyés par le page pour emmener la prisonnière...

Ne voyant là qu'un obstacle inattendu à son projet, et le moyen de le tourner à son avantage, en se procurant une voiture, Philippe donna un ordre rapide à son lieutenant, et le carrosse fut arrêté, les guides désarmés, leurs cris étouffés, avec la promptitude de l'éclair.

— Répondez-moi et répondez vrai, dit le comte aux pauvres diables, terrifiés par deux pistolets; qui êtes-vous d'abord?

— Deux laquais de monseigneur le duc d'Orléans.

— Qui vous a envoyés ici?

— Un page de Mademoiselle, avec ordre d'attendre une personne.

— Quelle personne?

— Une dame.

— Quelle dame?

— On ne nous a pas dit son nom.

— Mais vous le soupçonnez, sans doute?...

La gachette des pistolets craqua. Les deux laquais se regardèrent.

— Nous croyons que c'est Mademoiselle elle-même, balbutia l'un d'eux en tombant à genoux.

Philippe ne put retenir une exclamation de surprise... Au moment où il allait enlever la princesse à travers tant de difficultés, elle viendrait en personne se jeter en son pouvoir! un coup de hasard aussi heureux lui parut d'abord invraisemblable...

— Dites tout ce que vous savez, reprit-il en recommençant l'interrogatoire, et, au lieu de la mort, vous aurez cent pistoles.

La menace suffisait de reste pour délier la langue des laquais. Ils expliquèrent sincèrement tout ce qu'ils pouvaient expliquer.

Ils supposaient avoir affaire à Mademoiselle, parce qu'ils l'avaient déjà servie en des expéditions de ce genre. La personne qu'ils devaient emmener porterait son costume, quitterait seule, à onze heures, le salon jaune du pavillon qu'elle habitait, traverserait le jardin jusqu'à la petite porte, et dirait, en montant dans le carrosse, où il faudrait la conduire et la laisser.

Tous ces détails étaient des renseignements précieux pour le comte. Il ne douta plus que ce ne fût la fille de Gaston. Il pensa qu'elle allait au camp des princes ou de Charles de Lorraine, et il conclut qu'il ne pouvait mieux arriver pour s'emparer de Son Altesse.

Seulement, de peur que l'alerte ne fût donnée et le départ remis, au lieu de s'exposer à attendre inutilement Mademoiselle, il résolut d'aller la surprendre dans son pavillon. C'était revenir à son premier plan, mais avec beaucoup plus de chances de succès.

Il laisse à la porte le carrosse et les cochers, sous la garde de vingt hommes. Il s'introduit dans le jardin avec le reste de la troupe. Il l'échelonne, de distance en distance, dans l'ombre des massifs, laissant des ordres et des signaux pour se réunir en cas de besoin. Puis, s'avançant lui-même, avec les plus déterminés, jusqu'au pied du pavillon, il en cerne les issues, et se prépare à franchir l'escalier.

Tout cela s'était fait à petits pas, sans bruit et sans accident. Le vaste palais semblait endormi dans la confiance, et une seule lumière, une lampe de nuit, brillait au centre du pavillon.

Le comte repasse son plan, les instructions de Colbert et les révélations des laquais; il s'assure que cette lumière indique précisément l'appartement de Mademoiselle.

— C'est là, pense-t-il, qu'elle fait ses préparatifs et attend l'heure du départ...

Il n'hésite plus dès lors, et, passant de la prudence à l'audace, il s'élance dans le vestibule avec son lieutenant et quatre hommes...

Deux valets de chambre y dormaient sur des banquettes. Ils s'éveillent en sursaut et poussent un cri à la vue des armes. Le lieutenant se précipite sur eux, mais il n'en peut arrêter qu'un. L'autre s'enfuit à travers un corridor.

— Allons! se dit le comte, voilà l'alerte donnée; je n'ai plus qu'une minute; en avant!

Et il monte intrépidement l'escalier.

Il arrive droit au petit salon jaune, d'où partait la faible lumière. Il entrevoit de la porte une jeune femme assise, un masque de velours à la main. Il distingue les cheveux bouclés, le corsage à basques, le chapeau à plumes et la petite canne, familière à M^lle^ de Montpensier.

— Plus de doute, c'est bien Son Altesse!...

Philippe s'élance vers elle, et d'une main renversant la lampe, de l'autre il saisit la princesse dans l'obscurité, et l'enlève d'un bras nerveux.

— Si vous ne voulez pas que le sang coule ici, lui dit-il d'une voix profonde, gardez votre masque et faites silence; car j'exterminerais tout ce qui vous disputerait à moi.

Il s'attendait à une résistance énergique. Sa joie égale sa surprise lorsqu'il voit Mademoiselle immobile et silencieuse. Il sent même qu'au lieu de résister à ses efforts, elle s'attache à lui avec un seul cri d'étonnement, perdu dans un soupir où il distingue son nom...

Il la suppose évanouie, et il l'emporte jusqu'au jardin. Là il retrouve son lieutenant avec ses hommes, et ils reprennent la route qu'ils ont déjà suivie.

Mais à mesure qu'ils avancent, le comte entend des rumeurs derrière lui. Bientôt des lumières se croisent dans le palais, se précipitent au dehors et s'approchent avec un bruit de voix.

Dans sa précipitation, Philippe s'égare et perd dix minutes à chercher son chemin...

Pendant ce temps-là, une masse d'hommes arrive à deux cents pas de lui. Les uns tiennent des torches, les autres des épées ou des mousquets. Aux lueurs qui l'environnent, on distingue leur chef. Il semble porter un habit de drap d'or, brandir un fer nu d'une main, et de l'autre commander avec un geste intrépide.

C'était toute la garde de nuit du Luxembourg, rassemblée à la suite de l'alerte donnée par le valet.

Seul avec cinq hommes, et ployant sous son fardeau, le comte se sent perdu s'il n'est pas secouru à temps.

Il lance aux échos le signal convenu avec ses soldats pour leur réunion; et trompant par un détour ceux qui le poursuivent dans l'ombre, il voit accourir enfin la moitié de ses braves autour de lui.

Improvisant aussitôt un plan de retraite, il confie à son lieutenant la princesse, évanouie cette fois complétement, et divise sa troupe en deux petits bataillons:

— Gagnez la porte, dit-il au lieutenant; mettez Son Altesse dans le carrosse, et attendez-moi au second détour de la route. Je me charge d'arrêter les assaillants et de protéger votre départ.

Les deux groupes se séparent immédiatement, et Philippe, à la tête du sien, attend de pied ferme les gardes du Palais.

— Qui vive! lui crie à trente pas leur chef, dont la voix le fait tressaillir.

Et sous le riche vêtement qui le couvre, aux clartés qui le font resplendir, d'Amalby reconnaît le prince de Condé.

C'était lui-même, en effet, qui s'élançant du Conseil, à la nouvelle d'un coup de main, avait pris le commandement des soldats de Gaston.

—Régiment du roi! répond le comte, fier de se mesurer avec un tel ennemi.

— Bas les armes, ou je fais feu! reprend le vainqueur de Rocroy.

— Faites, repart Philippe; vous trouverez à qui parler.

Deux mousquetades se succèdent et réveillent les échos du jardin. Quatre hommes tombent de chaque côté. Le comte lui-même chancelle, atteint d'une balle au bras gauche; mais voyant Condé fondre sur lui l'épée haute, il se raffermit et croise le fer avec le prince.

Ce combat nocturne eût mérité l'éclat du grand jour Avec une égale habileté, avec un égal courage, les deux adversaires se tiennent en échec près d'un quart d'heure. Enfin, par un coup admirable de force et d'adresse, d'Amalby fait tomber à terre l'arme de Condé; mais, au lieu d'user de la victoire en le frappant, il le salue de sa propre lame et s'empare du trophée glorieux...

— Monseigneur, lui dit-il, voici de quoi vaincre toutes les Frondes réunies. L'épée de Rocroy et de Lens retourne au service du roi.



Le capitaine Mancini neveu de Mazarin (page suivante).

Blessé de ces mots plus encore que de sa défaite, Condé avait déjà saisi une autre arme, et allait recommencer la lutte avec furie, lorsque ses propres soldats se jettent entre lui et le comte.

Philippe alors et ses hommes battent en retraite avec avantage, dispersent les gardes à trois reprises, et n'ont plus à la porte qu'une vingtaine d'assaillants, qui s'enfuient à leur tour, sous une dernière charge...

Puis les vainqueurs remontent sur leurs chevaux, rejoignent le carrosse au rendez-vous convenu, et renvoient les deux cochers dont ils n'avaient plus besoin...

La princesse occupait seule la voiture, conduite par un des sergents. Le comte se met à une portière, son lieutenant à l'autre, et ils reprennent avec leur conquête la route de Saint-Denis.

Philippe perdait beaucoup de sang par sa blessure; il regrettait quatre braves laissés sur le terrain; mais il avait en son pouvoir la reine de la Fronde et l'épée du prince de Condé!

C'était plus qu'il n'en fallait, pensait-il, pour retrouver bientôt la comtesse d'Amalby!

Qu'eût-il dit, juste Ciel! s'il eût su qu'en croyant enlever la fille de Gaston, il venait d'enlever la comtesse d'Amalby en personne?

## XV. LA RECONNAISSANCE.

Louise avait suivi docilement les instructions du page libérateur, l'un et l'autre ignorant également l'étrange aventure qui allait en résulter. La captive s'était revêtue à la hâte du costume de Mademoiselle, et, prenant le chemin qui lui avait été indiqué, elle avait gagné, à onze heures, le petit salon jaune.

Elle attendait qu'on vînt l'y chercher, résolue à continuer son rôle de princesse, lorsque Philippe, arrivant à la place du page, s'était précipité vers elle et l'avait emportée, comme on l'a vu, dans l'obscurité.

Elle lui avait résisté d'autant moins qu'elle avait cru d'abord le reconnaître.

Une telle surprise, bien que vague encore, jointe aux émotions de la journée, et bientôt suivie des frayeurs du combat, lui avait peu à peu ôté l'usage de ses sens.

Les plus vaillantes héroïnes accorderont qu'on s'évanouirait à moins.

Quand elle reprit connaissance, elle roulait dans le carrosse, entre les deux rangées de soldats, à travers les ténèbres d'une nuit sans étoiles.

Ses souvenirs furent d'abord confus, et il lui sembla qu'elle sortait d'un long rêve. Puis les faits se déroulèrent peu à peu dans sa mémoire... Elle revit l'image de Philippe s'élançant armé vers elle et l'entraînant au milieu des arbres et des épées. Elle se releva sur les coussins de la voiture, regarda par les carreaux de la portière, et retrouva le même personnage à cheval à sa droite.

Etait-il bien possible que ce fût le comte d'Amalby? Une telle surprise et une telle joie étaient-elles vraisemblables? Elle s'en assura avec des battements de cœur plus faciles à comprendre qu'à décrire... Son espoir et sa tendresse donnèrent à ses yeux la clairvoyance du lynx dans l'épaisseur des ombres.

Son incertitude ne fut pas longue... Elle reconnut, à n'en pouvoir douter, la belle tête et la noble attitude de son mari... C'était bien Philippe, tel qu'il vivait depuis trois ans dans sa pensée, tel qu'il lui était apparu, dans le songe de Choisy, à la tête de son nouveau régiment!... Oui! c'était Philippe qui venait de l'arracher de sa prison, au moment où elle osait à peine en sortir avec un inconnu!

L'obscurité du problème s'effaça devant l'éclat du bonheur. Quand on passe de l'enfer au ciel, peu importe comment le miracle s'opère.

Louise ne sentit que l'épanouissement de son âme, et un cri de remerciement à Dieu s'en échappa avec un flot de larmes...

Peu s'en fallut qu'elle n'ouvrît la portière et qu'elle ne tendît les deux bras à son mari...

Mais elle se rappela son injonction terrible :

— *Gardez votre masque et faites silence; car j'exterminerais tout ce qui vous disputerait à moi!*

— Respectons ses secrets et obéissons-lui jusqu'au terme du voyage, se dit-elle avec résignation; gardons-nous de réveiller le péril sur la route du salut. Quand le moment de la reconnaissance viendra, Philippe saura bien m'appeler sur son cœur!...

Et, s'enveloppant dans sa joie comme dans un manteau, elle se consola en épiant le son de voix du comte et les pâles reflets qui éclairaient son visage.

Quant à Philippe lui-même, il se félicita des mouvements de sa captive dans le carrosse. Il pensa que Son Altesse revenait à elle et qu'il la remettrait saine et sauve à Mazarin.

Le jour commençait à poindre lorsqu'ils arrivèrent au camp du roi.

Le cardinal, qui attendait avec impatience, se trouva sur le seuil de l'abbaye au moment où l'équipage s'y arrêta.

— Eh bien? demanda-t-il vivement au comte.

— Eh bien! Monseigneur, répondit Philippe en mettant pied à terre et en ouvrant la portière de la voiture, j'ai l'honneur de présenter à Votre Eminence l'épée de M. le prince de Condé — et la prisonnière que voici...

Mazarin saisit avec empressement le noble glaive, et, en homme qui tenait enfin les destinées de la France, il s'avança pour donner la main à Mademoiselle.

Mais, à la vue de celle qui la remplaçait, le ministre, le comte et les soldats s'arrêtèrent, pétrifiés d'étonnement et poussant la même exclamation :

— Madame d'Amalby!

— Ma fille! s'écria en même temps M. Boucherat, qui venait d'accourir.

Et, devant cette incroyable péripétie, oubliant le cardinal, oubliant Mademoiselle, oubliant le monde entier, le père, la femme et le mari se confondirent dans un étroit embrassement.

Tout autre que Mazarin eût été touché d'un pareil tableau, ou du moins en eût attendu l'explication. Mais, habitué à faire des dupes, toujours en garde contre les traîtres, et prêt à en voir dans ses plus fidèles amis, le cardinal ne put tomber d'une telle hauteur sans se croire d'abord le jouet d'une mystification, la seule injure qui lui fût sensible et à laquelle il ne pardonna jamais.

— Chargé d'une haute mission d'Etat, le comte n'avait fait qu'une affaire personnelle, et renversait ainsi le plan si heureux du Conseil royal. — Tous ses antécédents s'effacèrent pour le ministre devant les soupçons qu'enfermait cette pensée.

Il resta pâle, sans voix, humilié du triomphe de Philippe, se mordant la moustache avec colère, et frappé de ces seuls mots, jetés par Louise à son époux :

— Avons-nous assez bien joué notre rôle, et n'ai-je pas été aussi obéissante que vous avez été habile?

— Trop habile, en effet! se dit le cardinal, prenant ce cri d'une erreur naïve pour l'aveu d'une intelligence coupable.

Et comme il n'obtenait du lieutenant de Philippe qu'une réponse confuse à ses questions, il tourna le dos et rentra brusquement, en signifiant au comte d'attendre ses ordres...

Encore absorbé par la surprise et la joie, d'Amalby entendit à peine Mazarin, et entraîna Louise et son père dans le vestibule.

Là, ils passèrent une demi-heure à s'interroger mutuellement, à s'expliquer sans parvenir à se comprendre, Philippe interrompant Louise pour l'accabler de soins et de caresses, Louise interrompant Philippe pour étancher le sang de sa blessure, Boucherat allant de l'un à l'autre, et proclamant un miracle de la Providence...

Au milieu de ces récits entrecoupés, ils commençaient à se rendre compte des problèmes de leur bonheur, du complot d'Altomar, du dévouement du page, du déguisement de Louise et de ses conséquences, lorsqu'un officier à la rude physionomie, entrant, avec quatre soldats, s'avança d'un air grave et solennel...

C'était le capitaine Mancini, neveu de Mazarin.

A cette vue, Philippe tressaillit et se rappela enfin sa mission, si étrangement remplie pour le cardinal. Il se peignit le désenchantement de celui-ci, qui ne pouvait croire à un miracle comme Boucherat; il vit le succès de la cause royale compromis par son fait, et il pressentit les soupçons de l'ombrageux Italien...

— Monsieur, lui dit Mancini, veuillez me remettre votre épée, et me suivre, au nom du roi.

— Vous suivre... auprès de Son Eminence?

— A la prison de l'Abbaye.

— Le cardinal ne m'accusera pas sans m'entendre?...

— Ce n'est pas lui qui vous accuse!

Et Mancini présenta au comte cette lettre que Bernouin venait de recevoir du page de Gaston :

« Au moment de rendre au cardinal un service signalé, que je vous expliquerai plus tard, j'ai été trahi par un inconnu, qui a enlevé du Luxembourg Mme d'Amalby. J'espère que cet avis vous parviendra assez tôt pour permettre de découvrir le coupable et de faire justice. »

Cette dénonciation s'explique au lecteur par l'ignorance où était le page du complot contre Mademoiselle. Pour le cardinal, elle fut la confirmation de ses soupçons sur Philippe. Il supposa que son espion, devinant son projet, avait voulu en seconder l'exécution, et que le comte l'avait fait avorter en substituant sa femme à la princesse....

— Monsieur, s'écria Philippe indigné, il y a là-dessous un mystère qui m'accable en effet, mais qui s'éclaircira à ma justification. Je jure devant Dieu qu'en amenant ici la comtesse, je croyais amener Mademoiselle; et pour le prouver, je ne demande à M. de Mazarin que deux jours, le temps de prendre ma part à la victoire qui, en nous rendant maîtres de Paris, nous livrera le mot de cette énigme...

— Je le souhaite, reprit Mancini, et j'y travaillerai de mon mieux, car c'est moi qui conduirai votre régiment à cette victoire...

Atterré par ce dernier coup, d'Amalby embrassa sa

femme et son beau-père, remit son épée au nouveau colonel, et le suivit en relevant la tête :

— J'en appellerai, s'il le faut, à Leurs Majestés et à M. de Turenne. Ils ne laisseront pas sans armes l'homme qui a désarmé Condé !...

— Non, c'est impossible ! ajouta Louise, sortant à son tour de l'abîme de douleur qui venait de se rouvrir au milieu de sa joie ; venez avec moi, mon père, nous jeter aux pieds du roi et de la reine !...

Mais ce fut en vain qu'ils frappèrent à la porte d'Anne d'Autriche.

L'enlèvement de la comtesse à la place de Mademoiselle, et le billet accusateur du page, avaient *surpris* la régente aussi cruellement que son ministre ; et, sans aller jusqu'aux fâcheux soupçons de celui-ci, elle avait promis de lui laisser éclaircir cet incompréhensible dénoûment.

Nous allons voir qu'il avait jeté au Luxembourg autant de trouble qu'à Saint-Denis...

PITRE-CHEVALIER.

*(La fin au prochain numéro.)*

# HIPPOLYTE COLET.

Au commencement de cette année, un homme de quarante-deux ans, à la figure sombre et pensive, aux yeux ardents et un peu hagards, aux manières graves et réservées, m'était présenté, au bureau du *Musée des Familles*, par notre collaborateur musical, M. Paul-Emile Berchon.

Cet homme, dont je connaissais comme tout le monde le talent et la renommée, était M. Hippolyte Colet, professeur d'harmonie au Conservatoire. Frappé d'une situation dramatique de *Jeanne de Montfort*, ma première étude sur la Bretagne, il venait me demander un *libretto* héroïque et religieux sur cette héroïne. Notre œuvre commune devait être exécutée d'abord par les premiers artistes de l'Ecole nationale, dans les salons de M. le comte Jules de Castellane, puis au Grand-Opéra, si le compositeur la jugeait digne de cet honneur. M. Colet m'expliqua son idée avec l'éloquence de l'inspiration, et deux jours après, je lui montrai un *scénario* qu'il agréa avec empressement.

Dans l'intervalle, j'envoyai au graveur du *Musée des Familles* le *Gondolier de Venise*, poésie de Millevoye, notée avec prédilection par le professeur, véritable perle musicale, dont il voulait bien enrichir notre recueil.

Quelques semaines après, j'allais terminer mon *libretto*, lorsque M. Berchon m'annonça que M. Colet était gravement malade. Je m'arrêtai, retenu par un triste pressentiment, et dix jours plus tard, la chaire du *maestro* était vide, le Conservatoire national prenait le deuil, l'art musical pleurait une de ses jeunes gloires ; Hippolyte Colet n'existait plus !

De nos relations si cordiales et si passagères, il ne reste que le *Gondolier de Venise*, imprimé au verso de cette page.

En recommandant à nos lecteurs ce mélodieux et dernier soupir d'un talent enlevé dans la fleur de l'âge, — comme le doux poëte Millevoye, dont il s'était inspiré, — je dois y joindre quelques mots sur une vie si courte et si bien remplie. Elle m'a été racontée par M. Berchon, élève qui fait honneur à son maître.

Hippolyte-Raymond Colet naquit à Nîmes, en 1809, d'une famille originaire de Saint-Domingue. Son père était un homme de couleur. Dès son enfance, il composait et notait des chants naïfs en patois méridional, de sorte qu'il avait déjà un bagage mélodique, quand il vint étudier au Conservatoire de Paris. Il y mena de front la musique et les humanités, pressentant et ambitionnant la carrière du professorat. C'était aussi le vœu de sa famille. Il entra et brilla dans la classe d'harmonie de Reicha, où il enleva le premier prix ; puis dans la classe de composition de Berton, qui fut à la fois son ami et son maître. Il couronna ces succès par le deuxième grand prix au concours de l'Institut, et ce fut la palme au front qu'il épousa, tout jeune encore, Mlle Louise Revoil, dont le talent poétique et la beauté jetaient alors un pur éclat dans le Midi. A la mort de Reicha, H. Colet fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire. Il agrandit cet enseignement, vainquit la routine, et consacra son système dans le grand ouvrage de la *Panharmonie*.

Les privations qui tourmentent tant d'artistes à leur début avaient mis en lui le germe des souffrances qui devaient le tuer à quarante-deux ans. Il les aggrava par des travaux excessifs, et les vit s'accroître jusqu'au dernier soupir, qu'il exhala avec la résignation d'un chrétien et d'un homme supérieur. Il a laissé au monde musical des quatuors et des quintettes de premier ordre, l'opéra du *Dernier Abencerrage*, exécuté à Toulouse, et des traités dignes de sa *Panharmonie*. Il allait les compléter par un vaste travail sur toutes les connaissances musicales, dont il a confié en mourant la publication à M. Crévecœur, le plus distingué de tous ses élèves.

PITRE-CHEVALIER.

# LE GONDOLIER DE VENISE.

I.

Un vieux pêcheur de Pise,
Sa guitare à la main,
Gondolier de Venise,
Répétait ce refrain :
Sur l'onde et dans la vie
Que d'écueils chaque jour !
Malheureux qui se fie
A la mer, à l'amour !

II.

Sur l'onde errant sans cesse,
L'Orage me surprit ;
Et puis de ma tendresse
L'Inconstance se rit.

Sur l'onde et dans la vie, etc.

III.

Mais ce n'est qu'à mon âge
Qu'on perd l'illusion ;
Il faut, pour être sage,
Acheter la raison.

Sur l'onde et dans la vie, etc.

MILLEVOYE.

# LE GONDOLIER DE VENISE,

MUSIQUE D'HIPPOLYTE COLET, PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE,

PAROLES DE MILLEVOYE.

*Andante.*

CHANT.

PIANO.

Un vieux pêcheur de Pi - se, Sa gui - tare à la main, Gondo - lier de Ve - ni - se, Ré-pé-tait ce re - frain: Sur l'onde et dans la vi - - - - e, Que d'é - cueils cha-que jour! Mal-heu - reux qui se fi - - e A la mer, à l'a - mour; Malheu - reux qui se fi - e A la mer, à l'a - mour!

*rinf.* *P* *segue* *rinf.* *poco F* *poco F* *molto rallentando* *F* *suivez le chant* *P molto rallentando* *P* *min.* *cresc.* *F rinf.* *min.* *suivez* *a tempo* *ritard.*

FIN.

Procédés de Tantenstein et Cordel.

# LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

## SAINT-PÉTERSBOURG. — ASPECT D'ÉTÉ.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE)



Saint-Pétersbourg. Vue de la Néva : Saint-Isaac, le Sénat, la statue de Pierre le Grand.

Aspect général. Origine. Pierre Ier. Une fenêtre sur l'occident. Travaux gigantesques. La Néva. Le quai Anglais. Monuments. L'émeute et le choléra. L'empereur Nicolas. La mémoire de Napoléon. *Kamerad*. Le Palais impérial. Le 1er janvier. L'esprit de Catherine. Incendie. Le pont de Troïsk. Les îles. Maisons de plaisance. Fête des foins. Danses russes, etc.

Une grande merveille, créée dans le siècle dernier, et à laquelle chaque jour ajoute, si l'on peut dire, une nouvelle merveille, est, sans contredit, la ville de Saint-Pétersbourg. Cette magnifique cité, encore peu connue malgré la facilité des communications modernes, peut être considérée comme la manifestation la plus complète du génie moscovite ; elle porte, comme imprimés sur tous ses édifices, cette force de volonté, cet esprit de persistance inhérent à la nation russe, qualités qui ne servent pas seulement à fonder des capitales, mais encore à poser les bases des grandes puissances.

Lorsque, par une belle journée d'été, le voyageur, quittant les eaux glauques et clapoteuses du golfe de Finlande, se trouve tout à coup transporté par un rapide paquebot au sein même de la magnifique cité de Pierre le Grand, il reste frappé d'étonnement à la vue du tableau qui se présente à ses yeux.

La Néva n'est point en effet un fleuve ordinaire. Large comme un bosphore d'eau douce à la surface transparente, elle coule à pleins bords, reflétant dans son limpide miroir une double rangée de palais élégants, d'édifices somptueux, de monuments de bronze, d'or, de porphyre, de marbre, de granit, semés avec profusion sur ses rives.

La ville apparaît donc aux yeux du voyageur émerveillé sans aucune de ces vulgaires transitions qui préparent ailleurs l'approche des grandes cités. On dirait, à la voir ainsi fraîche et rayonnante sur les bords de son large fleuve, qu'elle ait été créée par la baguette de quelque fée. Vue du point que nous venons d'indiquer, la ville de Saint-Pétersbourg n'offre rien que de monumental aux regards. La moindre maison y est un hôtel, le moindre hôtel un palais ; les palais pourraient être pris pour des temples.

Certes, à l'aspect de cet imposant et merveilleux tableau, de ce fleuve sillonné en tout sens par les bruyants pyroscaphes, et que les navires remontent toutes voiles dehors, et comme ils feraient un bras de mer ; à la vue de ces quais taillés dans les carrières de la rude Finlande et qui encaissent ses eaux entre leur double flanc de granit;

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes et le tome III, page 342.

de ces coupoles d'or qu'on prendrait, à leur étincellement, pour des météores embrasés dans l'espace ; de ces ponts qui fléchissent sous le perpétuel roulement des voitures et des drochkis ; à la vue de ce panorama animé, pittoresque et magnifique, certes, le voyageur étonné est loin de songer qu'aux mêmes lieux on n'eût distingué, il y a moins de cent cinquante ans, que de vastes marais couverts de bois et traversés par un fleuve solitaire dont le cours, continuellement obstrué par les herbes et le sable qu'il entraînait, répandait ses eaux parmi les algues de ses rives, où il entretenait des miasmes putrides. C'était un désert humide et malsain, jusqu'au moment où l'hiver venait le changer en un désert de glace.

Or, ce désert appartenait à la Suède ; il fallut la vaincre pour le lui arracher ; il fallut ensuite vaincre le désert, c'est-à-dire dessécher les bas-fonds, consolider les vases, percer les bois, purifier les airs, créer, si l'on peut dire, un sol où pût s'asseoir une ville, et une atmosphère où pût respirer un peuple (1). C'était un miracle à faire ; il fut fait par la volonté d'un homme, mais d'un homme qui commandait à une nation disciplinée.

Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici que nous avons à l'endroit de la Russie des opinions beaucoup trop absolues et parfaitement erronées ; nous les tenons de Voltaire, qui nous en a tant donné de fausses. C'est ainsi qu'il nous a fait considérer le fondateur de Saint-Pétersbourg comme le premier prince moscovite qui ait eu l'idée d'introduire en Russie la civilisation occidentale. C'est une erreur. Lorsque Pierre Ier entreprit de donner à la Russie la civilisation des peuples européens, il ne fit qu'obéir à la pensée de Jean III, de Jean IV, de Boris Godounoff, et surtout de son père, le tzar Alexis ; mais, doué d'un génie que n'avaient pas eu ces princes, il mit, si l'on peut dire, la civilisation à l'ordre du jour et la décréta par un ukase. Ajoutons que la force des choses poussait la Russie dans les voies occidentales. Que pouvait-elle faire entre ses voisins inquiets de l'Ouest et ses voisins barbares de l'Orient et du Midi, sinon se tourner vers l'Europe pour demander à ses institutions la force de se défendre et la force d'attaquer ? Pierre Ier le comprit pleinement, aussi s'attacha-t-il d'abord aux institutions militaires.

Il se ressouvint que les Russes avaient autrefois possédé l'Ingrie, témoin la grande victoire du prince de Novogorod sur les bords de la Néva (2). Or, le tzar, qui voulait *ouvrir une fenêtre sur l'Occident*, comme il disait, avait jugé que l'extrémité du golfe de Finlande, à l'embouchure de la Néva, était le lieu convenable à ses desseins. Mais la Néva et le golfe étaient au pouvoir des Suédois ; il déclara la guerre aux Suédois. « Je sais qu'ils l'emporteront d'abord, dit-il avec cette conscience de l'homme supérieur qui n'abandonne rien au hasard ; mais, à force de nous battre, ils nous apprendront à les vaincre (3). »

En 1703, l'Ingrie et le cours entier de la Néva appartenaient aux Russes.

La Néva, à quelques kilomètres de son embouchure, se divise en diverses branches, toutes larges et profondes, formant ainsi plusieurs îles, alors basses et marécageuses, aujourd'hui l'une des plus charmantes parures de Saint-Pétersbourg. Cette disposition topographique avait frappé Pierre le Grand. Il désigna, pour y bâtir une forteresse, un îlot merveilleusement situé entre le fleuve qui l'entourait d'un côté, et un marais impraticable qui le gardait de l'autre. Cette forteresse devait protéger la ville, que, dans sa pensée, il avait arrêté de fonder sur ces rives. C'était la fenêtre qu'il voulait ouvrir sur l'Europe.

L'îlot fut exhaussé, et la première pierre de la forteresse, dont le tzar avait lui-même tracé le plan, fut posée le jour de la Trinité. Les ouvriers furent appelés de tous les points du vaste empire. Cosaques et Finois, Calmouks et Ingriens accoururent à l'œuvre, et comme les outils manquaient à ces *misérables*, suivant l'expression du chroniqueur (*Nestesuranoï*), ils creusaient la terre avec leurs mains et la transportaient dans le pan de leurs robes. L'ardeur était si grande et la vue du maître les électrisait de telle sorte, qu'au bout de cinq mois l'intérieur des ouvrages était prêt. La forteresse armée, les travaux de la ville commencèrent. La nouvelle cité fut appelée Saint-Pétersbourg, du nom de l'apôtre saint Pierre, sous la protection duquel elle fut placée.

Mais ses constructeurs devaient travailler le mousquet sur l'épaule, car les Suédois étaient là qui ne voyaient pas d'un œil paisible s'élever cette ville qui allait désormais menacer leurs possessions finoises (1). On se battit. Les Suédois furent repoussés, et Saint-Pétersbourg s'éleva rapidement. Mais quels travaux gigantesques ! il fallait en même temps abattre les forêts, exhausser le terrain, le raffermir à force de pilotis, creuser des routes souterraines pour l'écoulement des eaux, en un mot, vaincre partout la nature après avoir vaincu les hommes !

Il faut dire qu'à l'exception de la forteresse, les premières constructions de la jeune capitale furent faites en bois. Cependant des maisons de pierre s'élevèrent bientôt, puis des monuments, puis les quais de granit vinrent border le fleuve ; les canaux concentriques qui embrassent de leur triple sinuosité les grands quartiers de la ville, furent également doublés de granit et entourés de balustrades de fer ; les coupoles, les aiguilles, les croix s'élancèrent rayonnantes dans l'espace, et bientôt, sortant de ces marais, naguère impurs, de ces bois, repaires des bêtes fauves, de ces rives fangeuses et toujours inondées, la merveilleuse cité, l'œuvre de Pierre le Grand, s'épanouit aux regards avec ses îles fraîches et parfumées, avec ses palais, ses églises, ses monuments de granit et d'airain, et se penchant sur les eaux de son fleuve, désormais dominé, contenu, et fier de lui servir de miroir, elle se sourit complaisamment à elle-même.

Nous ne saurions entreprendre une description complète de Saint-Pétersbourg dans le court espace mis à notre disposition par le *Musée*, c'est un volume entier qu'il nous faudrait. Nous essayerons néanmoins d'en faire connaître quelques parties, en choisissant pour chacune d'elles l'un des deux aspects opposés sous lesquels il convient d'examiner cette capitale : l'aspect d'été et l'aspect d'hiver.

Nous avons supposé le voyageur arrivant par la Néva et pénétrant de prime saut au centre de la ville, sur un de ces rapides paquebots qui y arrivent chaque jour de tous les ports d'Europe. C'est à ce même point de vue que nous allons nous placer.

Et d'abord, aucune transition entre les côtes boisées du

(1) En 1614, une maladie contagieuse, produite par les miasmes pestilentiels qui s'échappaient des marais de l'Ingrie, emporta toute la garnison d'une forteresse suédoise (Santzer-Nya) qui gardait cette province. Deux soldats furent seuls épargnés.

(2) Le prince Alexandre défit les chevaliers teutoniques et les Suedois sur les bords de ce fleuve, d'ou le surnom de *Newsky* qui lui fut donné. *Newsky* est l'adjectif qualificatif tiré de *Néva*

(3) Paroles de Pierre le Grand apres la defaite de ses troupes sous les murs de Narva.

(1) Ils prévoyaient bien. Aujourd'hui, a l'exception d'une petite partie de la Laponie occidentale, toute la Finlande, du golfe de Bothnie aux rives du lac Onéga, appartient aux Russes.

golfe, entre la baie sablonneuse où viennent se perdre les eaux de la Néva et les premières habitations qui annoncent la capitale des tzars. A peine a-t-on remarqué les toits et les hauts-fourneaux de quelques usines échelonnées le long du rivage, qu'on se trouve dans le large et beau fleuve bordé de palais et de monuments. A gauche, c'est une île, Wassili-Ostroff (1), où devait s'élever primitivement Pétersbourg et qui n'en forme plus aujourd'hui qu'une section ; c'est à la fois le quartier latin et le quartier marchand. Aussi, ces belles maisons, si blanches et si coquettes, appartiennent-elles à des négociants. Plus loin est l'Académie des beaux-arts, dont le bâtiment est d'un goût si pur et si classique ; plus loin encore, après cet obélisque, en marbre gris (2), c'est le Corps des cadets de l'armée, vaste institution militaire due à l'impératrice Catherine II. C'est ensuite le long bâtiment de l'Université, qui renfermait autrefois toute l'administration russe (les douze collèges) ; celui de l'Académie des sciences, et enfin celui de la Bourse, au bout de l'île, en amont du fleuve, en face de la forteresse. C'est un des plus beaux édifices de Saint-Pétersbourg. On le prendrait pour un immense temple grec, dont quarante colonnes doriques décorent le pourtour.

Sur le côté opposé, celui qui regarde Wassili-Ostroff, se déroule le quai Anglais, avec la longue ligne de ses hôtels élégants, la bordure de granit qui encaisse le fleuve et ses larges trottoirs, toujours balayés et sablés comme pour une fête. Parmi ces hôtels, tous décorés de balcons de marbre, comme des palais vénitiens, s'élèvent le fronton grec et la colonnade corinthienne du Musée Roumiantzoff (3), dont les feuilles d'acanthe renferment une immense colonie de pigeons, volatiles fort respectés du peuple russe. Le quai aboutit au palais du Sénat, contre lequel s'adosse la belle demeure de la comtesse de Laval, petit chef-d'œuvre d'architecture moderne, et qui fut longtemps l'une des maisons les plus hospitalières de Saint-Pétersbourg, où l'hospitalité est si commune.

Mais le paquebot s'est arrêté devant un des nombreux débarcadères du quai. Descendons sur le trottoir et suivons-le jusqu'à la place du Sénat. Nous sommes devant le palais de ce grand corps judiciaire de Russie, qui en est presque aussi le premier corps politique après le Conseil de l'empire. Le Sénat fut fondé en 1711 par Pierre le Grand, qui fonda tant de choses. Le palais sénatorial répond, par sa grandeur et la sévérité de son architecture, à sa haute et grave destination. A ses côtés et sur la même ligne s'étend le palais du Synode. Ces deux édifices, reliés par une arche hardie, forment un des côtés de la place où s'élève la statue équestre de Pierre le Grand, monument colossal consacré par la grande femme à la mémoire du grand homme : *Petro primo Catharina secunda* (M. D. CC. LXXII), comme dit l'inscription creusée dans la masse granitique qui lui sert de piédestal, et que gravit à pleine carrière le cheval du héros, foulant dans sa course aérienne un énorme reptile qui se tord sous ses pieds et touche de ses replis la queue ondoyante du coursier ; artifice ingénieux, au moyen duquel l'artiste a pu maintenir l'équilibre du bronze monumental littéralement suspendu dans l'espace. Le tzar regarde la Néva en étendant sa main droite en avant, de telle sorte, comme a dit M de Maistre, « qu'on ne sait pas s'il menace ou protége. » Il est là en face de son œuvre, de sa cité bien-aimée, qu'il peut embrasser du regard.

Ce bronze (1) est animé. Le tzar, vêtu mi-partie à la russe, mi-partie à la manière antique, retient à grand'peine sa monture, dont l'élan musculeux et les jarrets tremblants sur leur base de pierre semblent vouloir figurer aux yeux le sens de la devise du tzar :

Vires acquirit eundo !

C'est par une belle soirée d'été, alors que le soleil couchant, toujours splendide dans ces hautes latitudes, incendie l'horizon de ses vagues étincelantes, et que la rivière semble rouler des flammes, c'est alors qu'il faut admirer cette statue découpant en silhouette gigantesque ses lignes hardies sur le fond embrasé du ciel. Mais si à ce moment on vient à laisser tomber son regard sur cette place silencieuse qu'elle domine, on est involontairement attristé en songeant que là même, sous son regard, l'œuvre génératrice du grand homme risqua un instant de périr.

C'était le 14 décembre de 1825. Depuis longtemps quelques jeunes imaginations exaltées avaient rêvé une révolution pour leur patrie. Une société secrète s'était formée, où de jeunes hommes à l'intelligence faussée élaboraient follement une nouvelle organisation sociale pour la Russie. Des nains songeant à démolir l'œuvre du géant ! La mort de l'empereur Alexandre et la renonciation au trône du grand-duc Constantin en faveur de son frère le grand-duc Nicolas leur semblèrent une occasion favorable. La plupart des conspirateurs faisaient partie de la garde. Il ne leur fut donc pas difficile d'abuser quelques régiments qui, sans les comprendre, consentirent à se ranger en bataille sur la place du Sénat, en présence de cette même statue, dont le bras étendu ne pouvait à cette heure qu'exprimer une menace terrible. Les soldats, fidèles à la leçon qui leur avait été faite, criaient : Vive la *Constitution !* s'imaginant crier : Vive *Constantine !* (2) c'est-à-dire la femme du grand-duc Constantin, l'héritier direct de l'empereur défunt.

Les projets des conjurés étaient funestes. Il ne s'agissait de rien moins que de commencer par s'emparer de la famille impériale qu'on aurait fait disparaître ; après quoi un gouvernement provisoire eût été établi pour avoir le temps d'aviser. Pauvre Russie, si la Providence eût permis le succès d'un pareil complot ! Ils avaient oublié, dans leur aveuglement, que celui dont l'image de bronze était là avait su frapper des révoltés autrement dangereux ; ils avaient oublié que les terribles Strelitz, ces prétoriens du Nord, avaient été brisés par sa main puissante, et que celui à qui ils s'attaquaient si follement avait l'âme trempée comme celle de son aïeul.

A la première nouvelle de ce qui se passe, l'empereur sort de son palais, et suivi d'un petit nombre d'officiers supérieurs, se dirige à grands pas vers le lieu de la révolte, d'ailleurs peu éloigné. Bientôt, calme et le front imposant, il se présente devant les insurgés. Les soldats, intimidés par cette apparition inattendue, qui n'entrait pas dans le programme des insurgés, se taisent un instant, mais ne reculent pas. Un des chefs du complot, un forcené s'avance un pistolet au poing et le décharge à bout portant contre un des aides de camp généraux de

(1) Ile de Basile.

(2) Elevé par l'empereur Paul Ier au maréchal Roumiantzoff, sur la place du même nom.

(3) Bibliothèque publique fondée par le chancelier Roumiantzoff, et particulièrement destinée à la jeunesse. Cet établissement est impérial.

(1) Coulé par l'artiste français Falconet.

(2) Le mot *constitution*, ne pouvant trouver d'équivalent en russe, n'était pas compris des soldats, qui, le prononçant mal, le prenaient naturellement pour le nom de Constantin féminisé suivant l'usage russe.

l'empereur. Le comte Miloradowitch tomba mortellement blessé à côté de son souverain. L'empereur alors se porte en avant, et sa voix grave et sévère fait pâlir les révoltés, qui s'obstinent néanmoins à garder leur position. A ce moment arriva au grand trot le fidèle régiment d'Apraxin qui se mit à charger vigoureusement, l'artillerie suivit de près, et, avant la fin de la journée, la révolte était écrasée et ses chefs mis aux fers.

L'empereur Nicolas (1) est doué d'une énergie de caractère, d'un esprit de résolution dignes de sa haute puissance. Son âme est trempée à l'antique, et, si l'on peut ainsi s'exprimer, coulée en bronze comme la statue de son aïeul. A ses yeux, les droits du souverain ne sont qu'un corrélatif rigoureux des devoirs qui les accompagnent; et s'il maintient les premiers, il ne fait pas défaut aux seconds.

Nous venons de voir ce prince en présence de l'émeute militaire du 14 décembre. Le voici, six ans plus tard, en présence d'une autre émeute, celle-ci plus dangereuse, parce qu'elle venait de naître spontanément au sein du peuple aveuglé par l'ignorance et les préjugés (en juillet 1831).

La place de la Sennoï (marché au foin), au centre de la ville, est une des plus populeuses. Elle est bordée de bazars, de petits restaurants, de cabarets et de boutiques en plein vent, qui y entretiennent un va-et-vient perpétuel. Les mouqiks (les paysans) y abondent. Or, pendant l'été de 1831, l'année même de la guerre de Pologne, le choléra sévissait cruellement à Saint-Petersbourg, et le peuple, décimé par le fléau invisible (1) dont il ignorait la cause, découragé, poussé au désespoir, se mit à crier à l'empoisonnement. D'abord les médecins allemands, puis les Polonais furent accusés. Bientôt l'irritation fut portée à son comble. Rassemblé sur la place que nous venons de décrire, le peuple brandit la hache, cette arme terrible que le paysan russe trouve toujours suspendue à sa ceinture. Les airs retentissent de cris de mort. La crainte se répand dans la cité.



Saint-Pétersbourg. Maison de plaisance dans les îles.

L'empereur apprend cette fermentation, monte en calèche et arrive comme la foudre au milieu de la population mutinée. Descendant aussitôt de voiture, il gravit le perron d'une église, et de là dominant de sa haute taille le peuple frémissant:

— Eh quoi ! s'écrie-t-il d'une voix accentuée par l'émotion, vous n'êtes donc plus les enfants de la pieuse et sainte Russie... Quoi ! vous vous révoltez contre le Ciel!... Frères, revenez à vous! C'est Dieu qui nous frappe ; tombons tous à genoux, et prions-le avec ferveur d'arrêter le fléau qui ravage notre patrie !

Et, joignant le fait à la parole, l'empereur s'inclina, et au même instant, à son exemple, tout le peuple se prosterna sur le pavé.

(1) Voyez sa biographie et son portrait, tome XIV du *Musée*, pages 177-181.

Nous revenons.

La place du Sénat se relie à celle de l'Amirauté, dont elle fait réellement partie. Suivons le frais boulevard et la verdoyante ceinture de tilleuls qui entoure les bâtiments de la marine; et laissant sur la droite la belle église de Saint-Isaac avec sa coupole gigantesque, ses campanules d'or, ses quatre frontons de bronze et ses colonnes de porphyre, gagnons la place du Palais, qui se rattache à celle de l'Amirauté comme la première. Nous sommes en présence de la colonne Alexandrine, monolithe gigantesque, que l'architecte français de Montferrand a arraché des carrières granitiques de Finlande, et que l'empereur Nicolas a consacrée à la mémoire de son frère Alexandre Ier. A voir cette immense colonne de granit

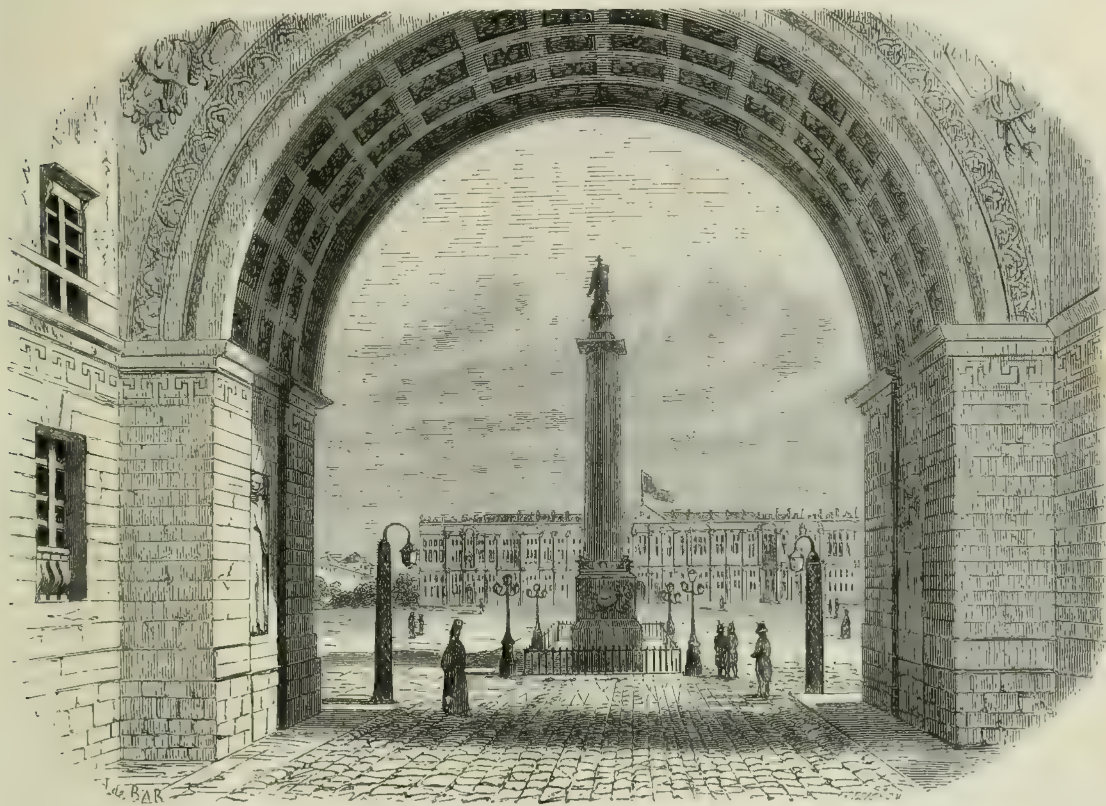
(1) Il mourait jusqu'à 1,500 individus par jour, sur une population de 450,000 âmes.

et de bronze se dresser tout d'une pièce devant la demeure des tzars, on dirait quelque souvenir colossal de l'époque des Titans. Tous les monuments russes ont des proportions gigantesques.

Celui-ci fut inauguré au mois d'août de l'année 1834, en présence de cent mille soldats, parmi lesquels avaient été appelés tous les vétérans de 1812, 1813 et 1814.

Ce fut un beau jour pour le pays que celui de cette solennelle inauguration, mais bien triste pour les Français que la destinée avait poussés sur cette terre lointaine, car il leur rappelait les défaites de la patrie. C'est un souvenir qui pèse toujours sur la poitrine, mais qui, ce jour-là, en présence de cette fête à l'honneur du vainqueur, l'étouffait.

Et cependant, disons-le avec franchise, les Russes ne s'enorgueillissent pas de ce triomphe, et le grand capitaine vaincu n'a pas cessé d'être pour eux l'objet d'une constante admiration. L'image de Napoléon décore leurs demeures; on la trouve dans les hôtels les plus somptueux comme dans les plus humbles isbas (maisons de paysans russes). Il n'est pas un enfant des campagnes moscovites à qui son nom ne soit familier. Le souvenir des Français de 1812 est resté sans amertume dans la mémoire de ce peuple excellent.



Saint-Pétersbourg. Place du Palais impérial.

— Que signifie le mot *kamérad?* nous demandait un jour un petit marchand de tver que le hasard nous avait donné pour compagnon sur la route de Moscou.

— Vous voulez dire *camarade*, sans doute?

— Oui, monsieur, *camérad*, répondit-il en s'efforçant de rectifier sa prononciation.

Nous satisfîmes à sa demande.

— Pourquoi faites-vous cette question?...

— Parce qu'en 1812, les soldats français, logés chez mon père, me prenaient sur leurs genoux (j'étais petit garçon alors) en m'appelant leur jeune camarade.

— Quel souvenir avez-vous gardé de ces Français? Vos parents eurent-ils à s'en plaindre?

— Oh! non, monsieur, c'étaient de bons compagnons (*dobri-lioudi*, de *bons hommes*), qui ne nous firent pas de mal; au contraire.

Ce dernier mot nous parut naïf.

Le Palais d'Hiver, habitation ordinaire des souverains de Russie, ne date que de 1754. Rien n'est ancien à Saint-Pétersbourg. Il fut commandé par l'impératrice Elisabeth au comte Rastrelli, l'un des plus habiles architectes italiens du dix-huitième siècle. En 1762, il était terminé. C'est un bâtiment qui forme un énorme parallélogramme de 65 toises d'étendue sur une largeur de 50. Il se prolonge sur la Néva, et regarde la forteresse qui s'étend sur la rive opposée, sombre et muette, en face de la ville animée et brillante (1).

Le premier étage du Palais d'Hiver est consacré aux

(1) On voit, dans son enceinte, la maison de Pierre le Grand et les tombeaux des souverains russes que contiennent les caveaux de l'église. Il y a aussi à la forteresse le Trésor et la Monnaie.

cérémonies de la cour, aux fêtes, aux galas. On y parvient par un large escalier de marbre destiné aux ambassadeurs et aux dignitaires de l'empire les jours de grande réception. Mais c'est aussi par cet escalier que tous les ans le peuple est admis dans cette somptueuse demeure pour y assister, le 1er janvier, à la soirée que lui donne l'empereur, car l'empereur est le chef, le père de la grande famille moscovite, et il est tout simple qu'il reçoive ses enfants chez lui, au moins une fois par an.

Donc, le soir du 1er janvier, le château s'illumine de tous ses lustres, se pare de toutes ses magnificences, se remplit de toutes ses harmonies, et bientôt nobles et bourgeois, marchand et prolétaire, le soldat et le paysan pénètrent ensemble dans le palais. La population tout entière y est invitée, et la population n'a garde de faire défaut. Plus de soixante mille individus pénètrent ce soir-là dans la demeure impériale, où le souverain, en grand uniforme, accompagné de sa cour en tenue officielle, fend les flots abondants de cette foule curieuse et bienveillante. Il s'arrête devant les groupes, et s'entretient avec les plus humbles des enfants du peuple, qui lui répondent en le tutoyant (1). Le tzar comprend qu'en lui réside toute la force de ce peuple dont il est le puissant *délégué*.

Si l'on en excepte quelques vêtements froissés, quelques dentelles déchirées, peut-être aussi quelques fourrures égarées, jamais d'accidents sérieux n'arrivent au bal du 1er janvier, malgré une agglomération de dix à douze mille individus à la fois, nombre qui se renouvelle à peu près toutes les heures durant la nuit.

L'Ermitage (2) continue le Palais d'Hiver, ou plutôt il en fait réellement partie, bien que la bâtisse extérieure date d'une époque postérieure et n'offre qu'une élégante réduction des colossales proportions du premier. Ce palais doit son nom à la destination que lui avait donnée l'impératrice Catherine, qui s'en était fait une retraite particulière, où dépouillant le faste de la souveraineté et les attributs de la puissance, simple maîtresse de maison, elle venait, aimable et spirituelle, faire les honneurs de ses salons à la société d'élite qu'elle admettait à l'honneur de son intimité. Là l'esprit était à l'ordre du jour. Un règlement affiché déterminait les conditions auxquelles se soumettaient les hôtes favorisés du cénacle impérial, et malheur à ceux qui se rendaient coupables d'infraction! Ceux-là étaient condamnés sans miséricorde à apprendre par cœur je ne sais combien de vers d'une méchante traduction du *Telémaque* de Fénelon.

On a raconté plus d'une anecdote touchant le tact parfait et l'exquise délicatesse d'à-propos de l'impératrice Catherine. En voici un trait que nous avons entendu rapporter par le prince Alexandre Gallitzine, qui avait été page de cette princesse.

C'était pendant la guerre qui donna la Chersonèse Taurique à la Russie. Un brave capitaine qui désirait fort la croix de Saint-Wladimir, s'étant distingué au siége d'Ochsakoff, ne reçut qu'un sabre d'honneur pour récompense. Ce fut un désappointement; mais, redoublant de courage, le même officier ne tarda pas à se faire remarquer de nouveau, et cette fois il fut présenté pour la décoration. Soit erreur dans les bureaux, soit toute autre cause, ce fut encore un sabre d'honneur qui lui arriva. Il fut dépité, et, la guerre étant finie, il vint à Pétersbourg solliciter une audience de l'impératrice qui le reçut avec bonté, et après avoir loué sa valeur, lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui être agréable.

— Votre Majesté, répondit le capitaine, m'a déjà honoré deux fois des marques de sa gratitude; seulement je crains qu'en me faisant remettre dernièrement un sabre d'honneur, elle n'ait oublié que j'en avais déjà reçu un de sa bienveillance. Il est difficile de se servir de deux sabres à la fois.

— Non, monsieur, je ne l'avais pas oublié. Mais je vois qu'on a négligé de vous expliquer mon intention. Je le ferai donc moi-même : je vous ai envoyé deux sabres, monsieur, pour que vous les fassiez placer en sautoir dans votre écusson, et c'est ce que je vous ordonne de faire dès aujourd'hui. Ce sera pour vos descendants un souvenir de votre belle conduite.

Il est inutile d'ajouter que le lendemain le brave officier reçut la croix de Saint-Wladimir tant souhaitée.

Ce grand et magnifique Palais d'Hiver, dont l'Ermitage, comme nous venons de le voir, n'est qu'une élégante annexe, devint la proie d'un incendie dans l'hiver de 1837, au mois de décembre, par un froid rigoureux. Le feu se déclara à dix heures du soir. A ces cris qui retentirent tout à coup dans les rues de la ville : Le Palais d'Hiver brûle! l'effroi se répandit de tous côtés. En un instant la foule encombra l'immense place, et les pompiers arrivèrent à fond de train. Les flammes sortaient en même temps par toutes les fenêtres supérieures dont elles avaient fait éclater les vitres, et formaient une sinistre couronne au front de l'édifice. Les statues qui en dominent la frise semblaient s'être animées au mouvement des flammes, et leurs noires silhouettes figuraient aux regards éblouis une bande de démons dansant une ronde infernale au milieu de l'incendie.

L'empereur dirigeait en personne les travaux de sauvetage. Tous les habitants de l'immense demeure (1), surpris par le feu, furent sauvés. Une des dames d'honneur était retenue dans son lit par de vives douleurs : l'impératrice déclara qu'elle ne quitterait le palais que lorsque la malade aurait été mise en lieu de sûreté.

Le plafond de la salle des maréchaux s'écroula au moment où quelques soldats s'efforçaient d'enlever le magnifique lustre qui décorait cette pièce. Quelques-uns furent blessés. L'empereur ordonna aussitôt de laisser brûler le palais avec tout ce qu'il renfermait, plutôt que d'exposer un seul homme.

Abandonné à lui-même, l'incendie prit des proportions gigantesques. La flamme s'élança en même temps de tous les étages, et enveloppa littéralement le vaste édifice de ses vagues dévorantes. Le peuple assistait d'un œil morne à ce terrible spectacle, quand, de l'autre côté du fleuve, une colonne de fumée, bientôt éclairée par une vive clarté, apprit à la foule consternée qu'un nouvel incendie venait d'éclater à Wassili-Ostroff.

Par un usage qui remonte à Pierre le Grand, les souverains russes doivent se porter eux-mêmes partout où le feu se déclare dans leur capitale. Chefs de la grande famille, ils doivent donner l'exemple du dévouement, et ils n'y manquent jamais. Toutefois, dans cette circonstance, le grand-duc héritier crut devoir prier l'empereur de lui permettre de le suppléer, et d'aller à sa place à l'incendie qu'on venait de signaler.

L'empereur lui répondit :

—Non, c'est à moi d'y courir; tu resteras ici. Vois-tu, Alexandre, si notre maison brûle, nous avons les moyens

(1) Le paysan russe tutoie toujours le souverain.

(2) Il renferme un musée de tableaux justement célèbre en Europe.

(1) On porte à trois mille le nombre des personnes, employés et serviteurs, qui sont logées au Palais d'Hiver.

d'en faire bâtir une autre, et il n'est pas sûr que les propriétaires de là-bas puissent en faire autant.

Et détachant un grand nombre de pompes qui entouraient son palais, il les envoya à Wassili-Ostroff; et, montant lui-même en traîneau, il les précéda sur les lieux du sinistre, où il passa la nuit.

Le Palais d'Hiver brûla pendant huit jours, et fut complétement consumé, à l'exception des murs extérieurs. Eh bien! deux ans plus tard, il sortait de ses cendres, plus magnifique, plus riche et somptueux qu'auparavant, et cette fois à l'épreuve du feu!

Poursuivons notre route en remontant le quai de la Cour.

Nous voici au pont de Troïsk (de la Trinité), qui conduit aux îles. Il fait face au Champ-de-Mars, cette admirable place d'armes où, tous les ans, le 1er mai, on peut voir manœuvrer les soixante mille hommes de la garde impériale, troupe d'élite et l'une des plus belles du monde. Cette place est délicieusement encadrée: d'un côté, c'est le Jardin d'Été, avec ses grands ombrages; à l'opposite du quai, c'est encore un jardin, celui du palais Michel, coquet et riant au possible. Puis ce sont des hôtels, la statue de Souvaroff et la Néva.

Le Jardin d'Été que nous venons de nommer prolonge un de ses côtés sur le grand quai, dont il est séparé par une grille en fer d'une construction et d'une étendue qui lui donnent le plus grand prix. La chronique raconte qu'un Anglais fit le voyage de Saint-Pétersbourg tout exprès pour l'admirer, et qu'il repartit ensuite. A l'extrémité de cette grille, en amont de la rivière, est un modeste monument, simple maison à un étage, mais qui fut habitée par Pierre le Grand. C'était son *palais d'été*, dont le nom s'est naturellement étendu au jardin.

Nous allons actuellement traverser le pont de Troïsk, qui est d'une étendue de plus de trois cent cinquante toises, et pose sur trente-trois pontons reliés entre eux par des câbles et des chaînes considérables.

Nous avons essayé, au commencement de cet article, de donner une idée générale de l'aspect de Saint-Pétersbourg, embrassé du milieu de la Néva à la hauteur du quai Anglais. Il ne sera pas sans intérêt de nous arrêter un instant ici pour en voir le panorama au point opposé, c'est-à-dire du milieu du pont de Troïsk.

Nous n'avons jamais rien vu d'admirable comme ce tableau par une belle soirée du mois de juin. Qu'on se figure un immense Bosphore réfléchissant dans la molle transparence de sa surface unie un ciel suavement éclairé des teintes les plus tendres, à l'heure où tous les ciels d'Occident sont plongés dans les ténèbres. Il y a dans l'atmosphère je ne sais quoi de velouté et de fondu qui adoucit tous les objets sans les confondre. Suivez du regard le cours du fleuve à l'occident: à votre droite, c'est la forteresse, assise dans les flots mêmes, et d'où s'échappe une longue aiguille, où viennent se briser de cent manières les dernières lueurs du couchant; à votre gauche, c'est une ligne de palais terminée par le Palais impérial et les bâtiments de l'Amirauté, dont la flèche est surmontée d'un navire d'or, présent de la fastueuse ville d'Hambourg. En face de vous, le fleuve se divise en deux larges courants, pour embrasser la Bourse avec ses portiques doriques et ses deux colonnes rostrales, phares classiques, qu'on prendrait de loin pour deux énormes sentinelles qui la gardent. A droite de la Bourse, c'est une forêt de mâts aux mille pavillons, qui déploient dans les airs les couleurs et les armes de toutes les nations; à gauche, c'est le déroulement du fleuve, coupé dans l'éloignement par le pont Isaac et le nouveau pont de fer et de granit qui s'élève à la hauteur de quai Anglais; et puis, à l'horizon, ce sont, à chaque instant, de légères colonnes de fumée qui annoncent l'arrivée de pyroscaphes étrangers, et les ailes blanches des navires qui accourent à toutes voiles, et se colorent peu à peu au reflet adouci du crépuscule. Imaginez ensuite mille embarcations qui glissent en tout sens sur la surface unie de la Néva, laissant un long sillage d'argent derrière elles; ajoutez, sur le premier plan, de grands navires immobiles, avec leurs longues vergues noires élevées dans les airs; puis animez tout cela du mouvement d'une grande ville dont la nuit n'a point d'ombres, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite et pâle du tableau dont nous parlons.

Les îles font partie de la ville. Elles sont enclavées dans sa vaste circonférence; il y en a même qui lui sont inhérentes, telles que Wassili-Ostroff et le vieux Pétersbourg derrière la forteresse. Mais les îles proprement dites, celles qui sont couvertes de bosquets et de fleurs, où l'on va respirer les brises de juin sous les ombrages des villas élégantes; les îles qui sont fraîches et verdoyantes au milieu des flots, ces îles sont à une lieue de la ville. Nous les parcourrons rapidement, laissant à une autre plume le soin de les décrire, d'en dire l'aspect, la vie, le mouvement.

Une légère calèche nous entraîne sur une chaussée unie, et nous avons passé la petite rivière de Karpofka; nous sommes dans l'île des *Apothicaires*, ainsi nommée du jardin de botanique qu'y fonda Pierre Ier. De coquettes maisons italiennes, presque cachées sous les fleurs, bordent cette route, qui aboutit à un pont élevé sur la *Petite-Néva*, trois fois large comme la Seine. Du haut de ce pont, on embrasse, en aval, la belle villa Laval, toute parfumée d'orangers, comme si elle s'élevait sur la baie de Naples, et étendant son parc anglais aux rives mêmes du fleuve, dont les eaux limpides en lavent littéralement le gazon. En amont, c'est la maison de campagne du comte de Nesselrode, le célèbre diplomate, qui vient rêver sous ses mélèzes aux destinées tumultueuses de l'Europe, aux affaires de laquelle il prend, depuis quarante ans, une part si active.

Nous voici à Kamennoï-Ostroff. Cette île, qui appartient à la famille du grand-duc Michel, est particulièrement couverte de maisons de plaisance. On n'a jamais vu pareille profusion de fleurs, et de fleurs exotiques. Les Flores de toutes les latitudes semblent s'être donné rendez-vous en ces lieux, comme pour concourir à leur féerique embellissement.

Nous passerons sans nous arrêter devant tous ces cottages d'architecture si variée, où le kiosque turc, l'ogive gothique, le fronton grec, la terrasse italienne, se confondent sous les ombrages des allées et des jardins. Yélaquine, l'île de l'impératrice, ne nous arrêtera pas davantage. Nous passons devant le château qui la décore, et, après avoir circulé à travers son magnifique parc, qui s'étend jusqu'au bord du golfe, nous entrerons dans l'île de Krestofpki, la plus grande de toutes, et la propriété des princes Bélochevisky. C'est le rendez-vous favori des ouvriers allemands et des marchands russes. Les premiers viennent y peupler les restaurants, mangeant, fumant et buvant au son d'une bruyante musique militaire; les autres viennent s'établir sur le gazon des bords du fleuve, ou sous les arbres de l'intérieur de l'île. La famille s'étend sur l'herbe; le panier aux provisions est ouvert, et on prépare le thé, cette boisson chérie des Russes. A certains jours de l'été, les Tatars établis dans le pays viennent

sous les bois de sapin de la partie septentrionale, célébrer une de leurs fêtes. Ce sont des tentes dressées sur la prairie, des feux allumés sur les berges du canal, des chants inconnus, et quelquefois des danses étranges.

Au delà de ces îles, de l'autre côté de la Néva, au nord, de longs villages animent les rives du fleuve.

Les habitants de ces demeures champêtres peuvent jouir, au mois de juin, d'une fête pleine d'originalité: nous parlons de la fête des foins.

Plusieurs centaines de faucheurs et de faneuses, accourus des villages voisins, se répandent dans les vastes prairies. Les travaux commencent dès le matin avec une grande activité, au milieu des chants; le soir venu, hommes et femmes se réunissent pour le repas commun, après lequel deux ou trois des premiers s'arment de la balaïka, sorte de guitare russe, d'origine tartare, tandis qu'une jeune fille et un robuste garçon, sa courte tunique fièrement serrée autour des reins, s'élancent au milieu du vaste cercle qui vient de se former. Ils se mettent bientôt à danser cette danse nationale, qu'on ferait mal connaître en se bornant à dire qu'elle est originale et gracieuse. La danse russe est en même temps un petit drame, où les gestes, les mouvements, la mimique du corps et des yeux, si l'on peut ainsi parler, constituent une suite de scènes où la passion, la bouderie, les regrets, le dédain, la prière et le raccommodement s'expriment tour à tour au son de l'instrument dont la mélodie, quelque peu monotone, se marie néanmoins à ces différentes situations. Les deux danseurs, emportés d'abord dans un commun sentiment, dansent en se souriant avec tendresse ; tout à coup un éclair de dépit se fait jour dans le regard de la danseuse, qui fuit, poursuivie par le cavalier, lequel s'arrête soudainement, et prend lui-même la fuite comme honteux de sa faiblesse. Alors commence la scène de bouderie ; le regret lui succède bientôt ; les deux danseurs se rapprochent ; mais un sourire, mal interprété sans doute, les sépare de nouveau. Ici, la dame, s'armant du sarcasme mimique, regarde son cavalier par-dessus l'épaule, et l'exaspère par un signe de profond dédain. Celui-ci s'attache à ses pas et la poursuit avec l'expression de la prière et du repentir ; c'est l'approche du dénoûment. La balaïka presse ses notes ; les pas des danseurs se précipitent ; le jeune homme fait même des prodiges chorégraphiques, que ne dédaigneraient point nos Brididi de l'allée des Veuves ; enfin la réconciliation a lieu, et le couple, ruisselant de sueur, épuisé de fatigue, rentre dans le cercle aux applaudissements des spectateurs, et fait place à de nouveaux danseurs. Il ne faudrait pas croire que ceux-ci répètent exactement les mêmes figures : la jeune fille s'est munie d'un châle, et, maniant avec adresse cette draperie, elle s'en sert pour agacer son cavalier par les poses les plus gracieuses.

Il y a dans cette danse quelque chose de brisé, d'énergique à la fois et de moelleux, qui lui donne un caractère de singulière originalité.

Pendant que la balaïka accompagne les pas des danseurs, des chœurs de voix se forment, qui viennent en aide à l'instrument, et ne tardent même pas à en étouffer les sons. Les danseurs, excités par cet orchestre de voix humaines, s'animent, se passionnent, et provoquent de frénétiques bravos. Un troisième groupe succède au second, et ainsi de suite jusqu'à une heure avancée de la nuit.

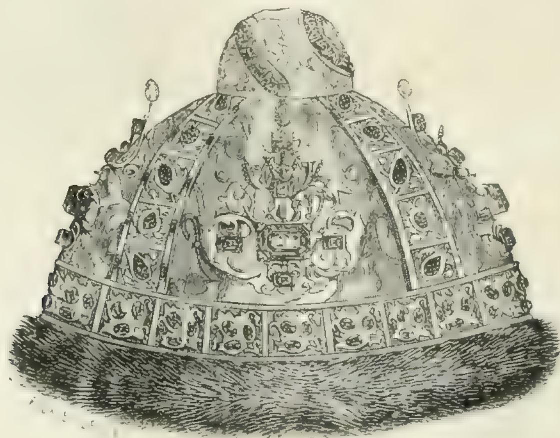
Cette fête, éclairée par l'étrange et suave crépuscule boréal de la saison, se répète chaque soir, jusqu'à ce que la récolte des foins ait été remisée sous les grands hangars.

Les Russes aiment les fêtes : il n'est pas une récolte qui n'ait la sienne. Ainsi, les foins, les moissons, les pommes, sont autant d'occasions de solennités champêtres. Quoi de plus naturel et de plus charmant que de reconnaître, par ces naïves et simples réjouissances, la bonté de la Providence et la fécondité de la nature !

La belle saison est rapide à Saint-Pétersbourg et passe plus vite qu'ailleurs. Dès que le mois d'août est arrivé, le soleil se voile de nuages, les brises se rafraîchissent, le crépuscule suave des nuits d'été s'enfuit du ciel pour faire place aux ténèbres. Les réverbères, qui avaient disparu dès le 1er mai, apparaissent, précurseurs des longues nuits. Les îles se dépeuplent peu à peu ; d'abord les petites maisons des villages, plus tard les grandes habitations ; et, avant le mois d'octobre, sauf quelques rares retardataires, tous les champêtres habitants ont regagné leurs confortables et chaudes demeures de la ville.

Tel est, si nous ne nous sommes pas abusé dans ce rapide exposé, l'aspect fidèle de Saint-Pétersbourg pendant l'été. Dans un prochain article, nous retracerons l'aspect et le caractère de cette ville durant l'hiver.

CHARLES DE SAINT-JULIEN



Couronne russe (Sibérie).

# ÉPISODES CONTEMPORAINS.

## UNE INONDATION EN PIÉMONT. MARENGO ET NOVARRE.



Inondation en Italie, d'après le tableau de M. Schnetz (Musée du Luxembourg).

### I. UN SAUVEUR INCONNU.

La route d'Alexandrie à Plaisance traverse une plaine à perte de vue, à l'entrée de laquelle sont bâtis trois villages entourés d'arbres, de jardins et de haies. A peu de distance de celui du milieu, coule une rivière, et en avant de cette rivière, touchant presque les jardins, un ruisseau qui devient torrent au moindre orage. Ce cours d'eau, enflé soudainement par les pluies torrentielles du printemps de 1849 déborda le 23 mars, au moment où l'on s'y attendait le moins. Parmi les malheureux que l'inondation surprit dans les champs se trouvait toute une famille des environs : un paysan piémontais, sa mère, sa femme et son enfant. Au bruit des flots et à la vue de la mort qu'ils apportaient en grondant, chacun écouta le cri de son cœur : le fils se hâta de jeter sa mère sur ses fortes épaules ; la femme de saisir la main de son enfant, et tous deux, s'encourageant de la voix, coururent au pont du ruisseau. Mais qu'on juge de leur désespoir, lorsqu'en y arrivant, après des efforts inouïs, ils le virent disparaître

dans le torrent. Réfugiés sur un monticule que l'eau envahissait avec rapidité, ils regardaient, pleins de terreur, le flot mugissant à leurs pieds, les lumières du village où nul ne semblait songer à eux, le ciel, séjour de celui qui pouvait seul les sauver, et poussaient des cris de détresse entremêlés d'invocations déchirantes à Dieu, aux saints et à la Madone. Mais l'eau montait toujours, la nuit devenait de plus en plus noire, et le péril allait croissant si vite, que l'espérance, cette dernière illusion de l'homme, s'éteignait dans leur cœur. A ce moment d'inexprimable angoisse, ils aperçurent un point lumineux qui semblait flotter sur les eaux en s'avançant vers eux. Ils redoublèrent leurs cris. Ce point grandit alors, se rapprocha vivement, et bientôt les lueurs d'une torche, se projetant sur le ruisseau, montrèrent un vieillard à barbe blanche, qui, arrêté à l'autre bord aux débris du pont, explorait avec anxiété la rive droite.

A sa vue, un seul cri fut poussé par les inondés, un seul mot sortit de leurs lèvres : « Le père ! » Ils ne se trompaient pas ; quel autre qu'un père eût bravé avec tant d'ardeur les périls de cette nuit terrible ? Par malheur son dévouement paraissait inutile. Aux sourds bouillonnements des eaux avides d'engloutir leur proie, tous sentaient qu'après le bonheur de s'être revus ils n'avaient plus que la cruelle certitude de périr ensemble ; et cependant la voix du vieillard s'éleva mâle et ferme :

— Courage ! enfants, courage ! nous pouvons nous sauver encore !

— Hélas ! nous sommes perdus ! répondit-on de l'autre rive.

— Non ! non ! Dieu sera miséricordieux... Ah ! si je n'avais que vingt ans !... Mais qu'entends-je !

— Les flots de la Bormida, qui viennent nous chercher, sans doute... « Adieu ! adieu ! mon père ! »

Celui-ci ne répondait pas. La torche élevée dans la direction de la rivière, il regardait et écoutait, immobile comme une statue... Tout à coup des larmes mouillèrent ses joues, ses yeux se levèrent vers le ciel ; il essaya de parler, mais ne put articuler que ces mots : « Mon Dieu ! mon Dieu ! une barque !...

C'était une barque en effet qui, attirée par la lumière de la torche, se dirigeait en droite ligne sur les inondés, auprès desquels elle arriva en quelques minutes. La force du courant était telle, que les deux rameurs qui conduisaient cette embarcation auraient peut-être oublié le devoir le plus saint de l'homme, celui de venir en aide à son semblable en péril de mort ; mais une voix dont l'accent impérieux les fit arrêter sur-le-champ leur ordonna de recueillir d'abord l'enfant et les deux femmes, et ils obéirent. Pour le jeune paysan, se jetant courageusement à la nage, il arriva sur le bord opposé en même temps que la barque où, malgré les timides observations des rameurs, celui qui paraissait en être le maître s'empressa de le recevoir lui et son père, et disparut sans dire son nom, après les les avoir arrachés à la mort...

### II. UN ROI SANS COURONNE.

Une année après, cette pauvre famille, si miraculeusement rendue à sa chaumière, attendait aux pieds de la Madone son sauveur inconnu, qui venait de lui annoncer sa visite en lui demandant l'hospitalité.

Il entra, le soir, comme cinq voix chrétiennes, le bénissant avec enthousiasme, demandaient au Ciel de lui être toujours prospère. Sans quitter son manteau drapé à l'espagnole et relevé de façon à cacher à moitié son visage, il alla s'asseoir sur un banc auprès du feu et garda le silence. Une table chargée de mets rustiques, mais substantiels, avait été préparée à la hâte ; on le pressa en vain d'y prendre place. Il refusa de tout ce qu'on lui offrit, et ne voulut accepter que de l'eau. Tant que dura le souper de ses hôtes, il resta enseveli dans les réflexions les plus sombres ; et ce ne fut que lorsqu'ils se levèrent, que, rompant le silence, il demanda le nom du village...

— Marengo, excellence, répondit le vieillard.

— Marengo ! Marengo ! cruelle ironie du hasard, dit-il assez bas pour n'être pas entendu de ses hôtes. Et s'enveloppant avec plus de soin de son manteau, il ajouta, en hésitant : n'est-ce pas ici que se livra la fameuse bataille du 14 juin 1800 ?...

— Ici même, excellence.

— Elle fut glorieuse celle-là, et vaillamment disputée...

— Ah ! vous pouvez le dire ! Deux fois gagnée et deux fois perdue ! Vainqueurs à trois heures, à six heures les Autrichiens étaient en fuite.

— Braves Français ! dit en soupirant l'étranger ; que j'aurais voulu voir ce triomphe !...

— Un jour magnifique, excellence, mais effroyable de carnage !...

— Vous y étiez ?...

— Au premier rang, sous le drapeau tricolore...

— Et vous en souvient-il, vieillard ?...

— Comme de l'inondation où vous nous sauvâtes ! Tout ce que le feu et l'eau gravent dans la mémoire, excellence, ne s'en efface qu'à la mort.

— Parlez, dit l'inconnu en regardant à la dérobée une montre enrichie de diamants, j'ai une demi-heure à rester à Marengo.

— Vous saurez donc, excellence, qu'après avoir grimpé comme des chamois sur les rochers et les neiges du mont Saint-Bernard, les soldats de Bonaparte étaient descendus dans ces plaines, enfermant l'Autrichien entre l'Apennin, le Pô, le Tessin et l'Adda. Pris dans cette souricière, le baron Mélas, un vieux de mon âge à peu près, fit tout ce qu'il put pour s'échapper. Mais ce n'était pas facile. Il courut d'abord à Plaisance ; à Plaisance, il y avait Murat. Il envoya le général Ott à la Stradella, mais Ott trouva Lannes qui marchait toujours en avant à Montebello, et il fut reçu... comme Lannes recevait l'ennemi. Nous n'étions que douze mille, car faisant partie de la division Victor, je combattais avec le général Rivaud ; mais quoique les *Tedeschi* eussent en ligne 18,000 hommes, on lutta neuf heures, on jeta sur le carreau 3,000 Autrichiens ; on en prit 4,000, et l'on renvoya Ott à Alexandrie, la baïonnette aux reins. Vous devez juger si cela contentait Mélas ; il était si embarrassé, qu'il mit quatre jours à se décider et à consulter ses gros plumets. La peur brouillait toutes les cartes : l'un disait qu'il fallait s'enfermer dans Gênes ; l'autre, qu'il valait mieux fuir du côté du Tessin, mais le vieux Mélas n'entendait pas de cette oreille-là ; il leur montra l'aigle d'Autriche, et jura qu'il mourrait plutôt que de la laisser reculer. On convint donc que le lendemain il y aurait bataille, et qu'on rouvrirait la route de Plaisance, fallût-il la teindre de sang !... Pendant qu'on arrêtait ce plan au Conseil de guerre d'Alexandrie, le petit Caporal, qui ne dormait jamais, et dont la tête travaillait à la vapeur, s'était figuré que M. de Mélas avait pris la fuite. Voilà qu'il nous envoie tout de suite, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pour le rattraper, et qu'il nous disperse si bien, que lorsque le 14 juin, à la pointe du jour, l'armée autrichienne déboucha par le pont de la Bormida, marchant sur Marengo, elle ne trouva dans

le village que la division Gardanne, formée des 101e et 44e demi-brigades.

Alors la besogne fut rude. Oreilly, appuyé par une force double et une nombreuse artillerie, se dirigea sur Marengo. Heureusement pour les Français, en attendant que le centre vînt le soutenir, il donna le temps à Victor de placer dans le village la 101e et la 44e; à gauche, les 24e, 43e et 96e demi-brigades, commandées par le général Chambarlhac, et un peu en arrière la cavalerie de Kellermann. Nous étions à peine à nos rangs qu'on entendit battre la charge, et que, sous les boulets de vingt-cinq pièces tirant à la fois contre nous, la division Bellegarde s'avança bravement, le général Haddick en tête. Le ruisseau qui allait engloutir ma famille l'an dernier nous séparait seul des Allemands.

— Comment! interrompit l'étranger, ce ruisseau est le *Fontanone?*

— Oui, Excellence! S'il eût coulé comme le jour où vous domptiez ses flots, des milliers de braves auraient été sauvés, qui dormirent le soir dans son lit sanglant; mais, quoiqu'un mince filet d'eau en baignât tout au plus la vase, il fut, ce soir-là, après Dieu, l'instrument de notre salut. Toutes les fois qu'elle essaya de le franchir, la division de Bellegarde vint se piquer aux baïonnettes de la 101me et de la 44me. Bientôt nous la vîmes se retirer, emportant son général couvert de sang. Les troupes du général Kaine, qui lui succédèrent, ne furent pas plus heureuses: Rivaud les écrasa sous un feu de mousqueterie à bout portant, et Kellermann n'eut qu'à se montrer pour y jeter dans le plus grand désordre les escadrons de Pilati. Nous combattîmes alors un contre deux, et si les brigades envoyées en reconnaissance avaient été là pour nous appuyer dans ce moment, pas un Autrichien ne regagnait Alexandrie. Mais le vieux Mélas, sentant qu'il y allait de l'honneur pour lui et l'armée, tenta un effort extraordinaire. Lançant contre Lannes, qui formait la droite de notre ligne, hors du village, toutes les troupes du général Ott, tandis que les corps ralliés d'Oreilly, Haddick et Kaine se présentaient de nouveau au bord du Fontanone, il gagna le ruisseau, le village, qu'emportèrent, après une lutte terrible, les grenadiers de Lattermann, et déborda Lannes.

— Alors tout était perdu, dit l'auditeur du vieillard avec amertume.

— Oui, sans le premier Consul; mais, comme la déroute commençait à gauche, on cria qu'il arrivait au galop. Nous nous retournâmes, et, ayant aperçu les bonnets à poil des grenadiers à cheval de la garde, nous reprîmes courage et confiance. Pourtant les choses allaient si mal, qu'il nous fit reculer, pas à pas, il est vrai; car, sous le feu de quatre-vingts canons qui vomissaient une grêle de fer, nos camarades de la droite mirent deux heures à faire trois quarts de lieue. Mais enfin nous reculâmes; la route de Plaisance se trouva libre, et l'Autrichien, formé en colonne de marche, s'y engagea tranquillement.

— C'est lorsque le défilé commençait que Desaix arriva?...

— Sur les trois heures, Excellence; et notre repos ne fut pas long. Le temps de causer cinq minutes avec le petit Caporal. On déploie derrière la petite côte de San-Culiano les trois demi-brigades de Desaix. Marmont place sur leur front ses douze pièces chargées jusqu'à la gueule, et, quand nos Autrichiens arrivent gaiement en voyageurs, une pluie de mitraille leur tombe tout à coup sur la tête, et ils voient briller à la fois les six mille baïonnettes de Desaix. Imaginez s'ils furent surpris, eux qui nous croyaient en déroute! Les premiers touchés se rejettent vivement sur la seconde ligne, et s'évanouissent dans ses rangs. Les vainqueurs de Marengo, ces braves grenadiers de Lattermann, qui avaient franchi le Fontanone et gagné le village, s'avancent, fermes comme des rocs; mais la 9me légère, qu'on appela le lendemain et depuis l'*incomparable*, avait vu tomber son général, frappé par la première balle. Ce n'étaient pas des soldats, Excellence! c'étaient des lions! Prise entre leurs baïonnettes et les sabres de Kellermann, la brave élite des troupes autrichiennes fut forcée de fléchir et de se rendre. Pendant ce temps-là, Lannes enfonçait le centre; tous ceux qui restaient avec moi de la division de Rivaud reprenaient Marengo, et les Autrichiens, fuyant comme des lièvres, s'étouffaient sur les ponts de la Bormida, laissant derrière eux leurs canons, quatre mille prisonniers et huit mille cadavres!...

— Heureuse France! dit en soupirant l'étranger, tout lui réussit à ce jeu sanglant des batailles! Pourquoi le Piémont n'a-t-il pas eu la même chance!...

A ce mot, le vieillard se leva, en faisant le salut militaire, car, le manteau de l'étranger s'étant entr'ouvert, il avait vu briller les broderies d'un uniforme:

— Général, dit-il avec respect, mais en pâlissant, les Piémontais en sont donc venus aux mains avec les Tedeschi?...

— Aujourd'hui même! soupira l'inconnu.

— Et... pardon, général, continua le vieillard, avec une émotion croissante, oserais-je vous demander?...

— Le récit de nos infortunes? Italien de cœur, je le vois, tu mérites de l'entendre, vieillard!... Ecoute donc! tu m'as rappelé une victoire, je vais te conter une défaite... Connais-tu la Bicoque?

— C'est le hameau que traverse la route de Mortara...

— Là se déployait notre armée, depuis les maisons jusqu'au canal qui longe la ferme de Corte-Nuova. La première division, composée des brigades d'Aoste et de la Reine, formait l'aile droite, et se prolongeait sur les hauteurs, derrière Corte-Nuova, à gauche de la route de Vercelli. Durando la commandait. La seconde division avait pris position en avant de la ferme de la Citadella. Elle était composée des brigades de Casale, Acqui et Parme. La troisième, formée des brigades de Savone et de Savoie, s'appuyait aux maisons et à l'église de la Bicoque. Elle était sous les ordres de Perron. Le duc de Gênes était en réserve en arrière en face du cimetière Saint-Nazaro, avec les brigades Pinerolo et Piémont. Solaroli tenait la droite de Trécate avec les recrues, et enfin le duc de Savoie appuyait l'aile droite avec les gardes et le corps de Cunéo; il était à peu de distance de la ville, dans les bas-fonds qui s'étendent immédiatement sous ses murs, vers la route de Vercelli.

A onze heures du matin, les Autrichiens commencèrent l'attaque contre la Bicoque, vers notre gauche. Après une vive canonnade, le feu s'étendit rapidement sur toute la ligne de bataille. Un régiment, placé au premier rang, commençait à plier...

— Pardon, général, interrompit le vieillard, voulez-vous me permettre de deviner le nom de ce régiment?... C'était celui de Savone, n'est-ce pas?...

Et l'étranger gardant le silence:

— Voilà le tort, Excellence, continua-t-il, voilà le tort de Charles-Albert, d'avoir confié ses braves à des officiers de naissance. Que vouliez-vous que fît un colonel de dix-sept ans?... Je parierais qu'il a donné le signal de la fuite. La brigade de Savoie n'a pas reculé, j'en suis sûr!...

— Non; elle a soutenu le choc et a repoussé l'ennemi

jusqu'à la ferme Lavinchi, tandis que le général Bès, avec les brigades italiennes, luttait à la Citadella. Nous nous battions depuis cinq heures, et la bataille semblait tourner en notre faveur, lorsque Radetzky porta toutes ses forces au centre ; il y trouva la faiblesse et la trahison. Les officiers de quelques régiments s'enfuirent les premiers, et leurs bataillons, démoralisés d'avance ou à dessein, lâchèrent pied, avant même d'avoir essuyé un coup de feu.

— Et le roi? général, demanda le vieillard en portant une main sur son cœur.

— Le roi a fait son devoir ; Durando l'a tiré du combat au milieu des balles ; mais les balles ne voulaient pas de lui.

— Charles-Albert est un brave! s'écria le Piémontais; je l'ai vu monter à l'assaut des premiers au Trocadéro, et, quoiqu'on ait fait là-dessus des caricatures, les balles y pleuvaient épaisses, j'en réponds!...

L'étranger tressaillit, regarda son hôte en face, et laissa tomber son manteau...

— Tu étais au Trocadéro avec le prince de Carignan?

— A côté de lui, coude à coude!...

— Il donna son fusil à un grenadier qui s'était bravement conduit!...

— Un fusil monté en argent! le voilà, sire! car le grenadier, c'était moi, et le roi, c'est vous! ajouta le Piémontais en s'agenouillant avec larmes ; pardonnez à l'esprit affaibli d'un vieillard si j'ai méconnu si longtemps notre roi et notre sauveur!

— Je ne suis plus roi, mes amis, dit Charles-Albert ; le roi est mon fils Victor. Aimez-le tous comme vous m'avez aimé, car il est homme à braver comme moi l'eau et le feu pour sauver ses enfants!...

Et, en disant ces paroles et essuyant quelques larmes qui roulaient sur sa barbe blanchie à moitié par ce jour néfaste, il repartit avec les deux serviteurs qui l'accompagnaient seuls dans son exil.

MARY LAFON.



Portrait du général Echenique, président de la république du Pérou.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LE GÉNÉRAL ÉCHÉNIQUE, PRÉSIDENT DU PÉROU.

HISTOIRE FANTASTIQUE.

Il était une fois une république, qui avait à élire un président.

Au lieu de se diviser en trois partis et de se jeter trois candidats à la tête, les honnêtes gens allèrent trouver un général estimé de tout le monde, et le prièrent d'accepter la lourde charge du gouvernement. Homme simple et modeste, le général eût volontiers refusé tant d'honneur; mais on lui fit observer que quelque intrigant aurait moins de scrupule ; et se dévouant à l'intérêt public, il ne mit qu'une condition à sa candidature : c'est qu'on la poserait sans réclame, qu'on l'appuierait sans mensonge, qu'on la verrait triompher sans insolence, ou échouer sans révolution. « La loi ! rien de plus, rien de moins ! » Telle fut, en deux mots, sa profession de foi.

Ce mot d'ordre devint celui des électeurs. Ils s'entendirent sans former de clubs ; ils se réunirent et votèrent tranquillement et librement. Toutes les ambitions se retirèrent devant l'abnégation du général. Il n'y eut ni coalitions, ni trahisons, ni séditions d'aucune sorte. Ceux qui n'avaient pas le droit de suffrage s'en passèrent très-bien ; ceux qui l'avaient remplirent leur devoir en conscience. Personne ne songea à donner une leçon au pouvoir; personne ne menaça de charger son fusil avec son bulletin... L'élection fut une véritable fête de famille...

Le nom du général sortit de l'urne, à la presque unanimité des voix, et fut proclamé au milieu des applaudissements fraternels. Le nouveau président choisit pour mi-



Exposition de Londres. Meuble Louis XV, avec bronzes dorés, de MM. Grohé frères, à Paris.

nistres les hommes les plus capables et non les plus présomptueux, les plus actifs et non les plus bavards, les plus dévoués et non les plus avides ; si bien que, la confiance de tous succédant à l'espoir de chacun, les affaires publiques et les affaires particulières se mirent à marcher toutes seules et comme sur des roulettes.

Et n'allez pas croire que ceci soit un conte ; c'est une histoire aussi vraie que fantastique, arrivée en l'an de grâce 1851. N'allez pas dire que cette république n'est point le Pérou ; car c'est justement la république péruvienne..., située à quelque quatre mille lieues de la République française. N'allez pas vous imaginer que ce président soit un symbole, un idéal, un mythe ; car voici son portrait dessiné d'après nature, pour la curiosité du fait et l'enseignement de qui de droit...

Le général Don José Rufino Echénique, si digne de figurer dans notre galerie contemporaine, est né à Pouno, dans le sud, de parents espagnols et nobles, ce dont personne ne s'est avisé de lui faire un reproche. C'est, comme vous le voyez, un bel homme, aux traits mâles, à la stature haute, à l'œil vif et intelligent, au ton cordial et militaire. Sa religion ne l'a point fait traiter de jésuite ; ni sa douceur, de pusillanime ; ni sa fermeté, de tyran ; ni sa popularité, d'ambitieux.

Il a gagné, à la pointe du glaive, ses épaulettes étoilées dans l'armée péruvienne, où il a trouvé le secret d'être un modèle de respect à la discipline au milieu des discordes civiles, et de ne jamais trahir l'honneur du drapeau à travers les vicissitudes de l'émeute et de l'agitation.

Quand on voit de telles choses se passer au Pérou, n'est-ce pas le cas de répéter avec La Fontaine :

> Deux vrais *amis* vivaient... au Monomotapa,
> Les *amis* de ce pays-là
> Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Au lieu d'*amis*, lisez... ce qu'il vous plaira. Quant à nous, vous savez que nous ne faisons point de politique.

R.-M. TAUREL.

## L'EXPOSITION DE LONDRES (1).

L'Exposition de Londres va bientôt fermer. N'oublions pas d'y jeter un dernier coup d'œil. « Nous avons l'exhibition à examiner », *We have the exhibition to examine*, comme dit Shakspeare ( *Beaucoup de bruit pour rien*, acte IV, scène II). Car, ainsi que Chaucer, Shakspeare avait prévu et annoncé le Palais de Cristal. Vous pouvez vérifier ce fait étrange dans ses œuvres.

Des lecteurs graves nous ont reproché d'être trop gais. Tâchons de prendre un instant notre sérieux. Nous retrouverons bien le temps et l'occasion de rire.

Le coton, par exemple ! voilà un sujet à méditer au Palais de Cristal. « Il y a trois siècles à peine, dit M. Dussard, l'homme était nu. On citait les reines qui possédaient trois chemises ; une paire de bas de soie était un trésor que l'on conservait avec une vénération profonde, et qu'on ne lavait pas, dans la crainte de les user. Le coton vint. Deux hommes, dont la postérité conservera les traces, trouvèrent le moyen de filer à la mécanique ce duvet si délicat, et dès lors l'industrie, semblant obéir à un décret de la Providence, marche à pas de géant. » Que dirait, bon Dieu ! le roi d'Yvetot, si fier de son bonnet, s'il ressuscitait pour visiter l'Exposition de Londres ? Que de coton sous toutes les formes ! Et que de machines pour le filer et le tisser ! En cette industrie des machines, véritable *steeple chase*, Manchester tient la corde. Mulhouse, Rouen, l'Eure, marchent aussi ; mais leur allure est bien moins rapide, les capitaux y sont moins hardis, moins abondants.

Quant à la matière à filer, c'est l'Amérique qui triomphe par l'abondance. Le blé et le coton, voilà les deux trésors des Etats-Unis. Aussi laissent-ils les *artistes* rire de la pauvreté de leur exhibition. Ils peuvent nourrir et vêtir le monde entier. Cela leur suffit.

(1) Voyez la table du dernier volume.

Le monde entier, c'est trop dire ; car le coton manque aux besoins et aux machines. La récolte américaine a cependant été, en 1847, de 2,347,600 balles. Il en faudrait deux fois autant pour donner des chemises à ceux qui n'en ont pas ! Après l'Amérique vient l'Egypte ; mais elle conviendra qu'elle *file un vilain coton*, sale et mal peigné. Celui d'Alger est plus propre ; seulement ce n'est qu'un échantillon... de l'avenir. L'Inde a du bon et du beau. Malte brille par son coton-nankin. L'Espagne et le Portugal entrent dans la lice. Et *nunc erudimini*, cultivateurs de Mulhouse, de Rouen, de Marseille et du Midi. Faites du coton, si vous pouvez ; car il vient d'être démontré, pour le malheur de la toile, que le coton subit 37 blanchissages, tandis que la toile en subit 26 seulement. Un savant l'a expérimenté sur une grande échelle... de mouchoirs de poche !

Avons-nous été assez graves, et pouvons-nous maintenant rire un peu ?

La Bible protestante figure au Palais de Cristal en cent cinquante langues diverses ; toutes les langues parlées à la construction de la tour de Babel.

La reine Pomaré a envoyé un costume complet de femme des Marquises, lequel consiste en un bracelet de corail.

Le barreau anglais de Temple-Bar a donné une fête au barreau français. Le spectacle que présentaient ces légistes, tous couverts de leur magnifique perruque de crin de cheval, voire même de fil de fer, poudrée, à deux ou trois queues, un ou deux *catogans*, selon les grades (1), n'était pas des moins attrayants pour notre barreau tondu. On a déjeuné en costume, à onze heures et demie ; puis, on a visité l'église, qui en vaut bien la peine. Le lendemain il y a eu un grand dîner national. C'est vous dire qu'on a commencé par la tortue ; puis que le roastbeef et le pudding y ont brillé de tout leur éclat. On a calculé le plaisir que les convives ont dû prendre sur les kilogrammes de viande consommés.

A propos de victuaille, voici ce que rapporte le *Morning-Herald* sur ce qui se mange et se boit à l'Exposition. Pour se faire un idée de la vaste échelle des transactions journalières entre les pourvoyeurs de rafraîchissements et le public au Palais de Cristal, il suffira de savoir que dans la cour centrale, au nord de la grande nef, M. Younghusband n'occupe pas moins de 225 garçons de service, et qu'il débite, un jour dans l'autre, douze à quinze cents quarts ou pintes de crème glacée qui lui rapportent environ 17,000 fr.

Il est curieux aussi de constater que la consommation faite aux jours réservés du vendredi et du samedi, par dix ou douze mille personnes, surpasse de beaucoup celle des lundis et des mardis par les soixante mille visiteurs des classes ordinaires. Les gens du *haut ton* prennent individuellement une demi-douzaine de glaces à un schelling pièce, tandis que les autres se permettent à peine le luxe d'une seule glace à six pence.

En outre des rafraîchissements livrés au public dans la cour centrale, il se débite des victuailles en masse dans le compartiment voisin de la Turquie. On y sert chaque jour trois mille dîners composés de viandes froides, de légumes et de bière, aux exposants et aux employés de l'établissement, sans compter le reste absorbé par les visiteurs.

Depuis l'ouverture de l'Exposition, la valeur des recettes pour limonade, soda-water et ginger-beer, s'est élevée à des sommes considérables. L'heureux spéculateur de cette entreprise est appelé à réaliser un très-beau bénéfice, attendu qu'il n'a payé pour son privilége aux commissaires royaux que la somme de cinq mille cinq cents livres (137,500 fr.).

Une corbeille de fraises d'une beauté rare, exposée l'autre jour au buffet du Palais de Cristal, affriandait les visiteurs dont la vue et l'odorat étaient flattés par ces fruits d'une qualité supérieure à toutes celles qui ont ja-

(1) Voyez le costume de chancelier anglais dans notre dernier volume (*Les Anglais chez eux*, de M. Wey).

mais été obtenues par les Sociétés royales de botanique et d'horticulture. Vers six heures du soir, ces fraises, au nombre de trente, pesant chacune environ quatre onces, ont été vendues à un amateur au prix d'une guinée. On pense que la somme eût atteint le double en cas d'enchères.

Mais voici bien une autre affaire, une révolution! A force de voir des Français, les Anglais s'habituent aux moustaches; les dames ne les trouvent plus *schocking*, et Londres aura bientôt, dit-on, son *club des barbes*.

Revenons au Palais de Cristal. La laine y tient noblement sa place auprès du coton. Voyez cet habit, dit le cicerone déjà cité; le mouton qui en a fourni la laine a été tondu à neuf heures du matin; à quatre heures, l'habit couvrait un invité à un grand dîner! Ainsi, lavage, peignage ou cardage, filage, teinture, tissage, foulage, tondage, confection, tout cela, sans compter les menues opérations, entre neuf heures et quatre heures! Mais sans parler de tels tours de force, le bâtiment de l'Exposition lui-même offre de semblables prodiges de promptitude. Il est telles des colonnes qui en soutiennent le faîte, qui le matin étaient encore au fond de la mine, à l'état de minerai, et qui le soir s'acheminaient vers Londres, prêtes à être mises en place.

Un mot sur la littérature et les arts qui figurent aussi à l'exposition de Londres, grâce à la Société des gens de lettres de France et à l'empereur d'Autriche.

Trois albums, cadeau de ce dernier à la reine Victoria, ont plus justement ému M. Amédée Achard que le fameux diamant du Ko-hi-noor. — L'un de ces albums renferme les chansons et la musique notée des airs nationaux de l'empire autrichien, qu'ils soient de la Bohême ou de la Lombardie, de la Hongrie ou du Tyrol. Quatorze vignettes, représentant les costumes des diverses nations qui chantent ces chansons, ornent cet album. Elles sont dues au talent des meilleurs artistes autrichiens. Le second album contient les sites les plus remarquables de l'empire, cascades, châteaux, montagnes, ruines, vallées, et l'on devine quelle variété d'aspects présentent au regard des paysages choisis depuis les bords du Pô jusqu'aux rives de la Theiss. Le troisième est composé d'airs écrits par tous les musiciens nés en Autriche. Ainsi, dans ces trois magnifiques collections, la gravure, le dessin, la reliure, l'impression, les ornements, le papier, la musique, la poésie, tout enfin est d'origine autrichienne. Ces trois albums sont accompagnés d'une bibliothèque de deux cent soixante-dix volumes, magnifiquement reliés, où sont renfermées les œuvres complètes des écrivains sujets de l'empire. Comme les albums, la bibliothèque, exclusivement composée de produits autrichiens, a été offerte par l'empereur François-Joseph à la reine d'Angleterre. Par une heureuse pensée, le jeune empereur n'a pas voulu que l'intelligence fût exclue d'une fête où l'industrie était appelée.

L'album des gens de lettres de Paris n'est pas exclusivement Français. Il contient des chefs-d'œuvre de toutes les sommités littéraires, artistiques et musicales du monde entier. C'est un véritable album de roi. On assure qu'il sera mis en loterie, et qu'il a été refusé au duc de Luynes, qui en offrait 50,000 francs.

Le *Musée des Familles* était prophète en prédisant le plus grand succès aux émaux d'Avisseau de Tours, notre Bernard Palissy. Nous en trouvons la preuve dans les journaux illustrés de Londres, qui se sont mis à louer et à faire graver, deux mois après nous, les chefs-d'œuvre exposés par notre modeleur-émailleur. On nous annonce que la reine d'Angleterre a acheté son grand bassin de poissons, et que les fumeurs les plus illustres lui ont commandé des pots à tabac dans le goût exquis de celui qui ouvre cet article. Nous reviendrons sur les œuvres étonnantes de cet artiste sans maître et sans rival, dont la vie simple et touchante a si fortement intéressé nos lecteurs.

La Russie s'enorgueillit, à juste titre, de magnifiques ornements de malachite, mise en œuvre avec un goût très-pur, quoiqu'un peu chargé; des portes, des cheminées avec leurs décorations, des candélabres, des vases, des meubles de toute beauté, forment cette collection, l'un des traits les plus remarquables de l'exposition tout entière.

Voici un meuble dont la matière est moins riche, mais dont la forme a été très-admirée à Londres. C'est l'armoire Louis XV de MM. Grohé frères, de Paris, digne pendant de l'armoire Louis XIV, gravée dans notre dernier volume. La pureté des lignes, la simplicité dans l'art, ne sauraient aller plus loin. Le bois de rose n'a jamais été mieux travaillé, et les ornements de bronze doré ne s'y sont jamais appliqués avec un goût plus parfait. Cette merveille d'élégance a été dessinée d'après nature par l'habile crayon de M. Catenacci. Si vous n'êtes pas assez riche pour acheter le meuble, vous en aurez du moins le portrait dans votre bibliothèque. Vous pourrez le donner pour modèle quand vous commanderez du Louis XV à un ouvrier intelligent.

Terminons par un avis aux paresseux. Il y a au Palais de Cristal un lit-réveille-matin qui les relèvera lestement du péché d'indolence. En vous couchant le soir dans ce lit, vous montez un ressort jusqu'au cran qui correspond à l'heure de votre lever. Le lendemain matin, quand cette heure sonne, le lit se dresse et vous met debout sur le tapis qui est à son pied. Vous n'avez plus qu'à prendre votre robe de chambre et vos pantoufles. Quel meuble précieux qu'un tel lit pour ceux dont l'oreille est blasée aux sonnettes des réveille-matin! Buffon, le grand Buffon, l'eût acheté au poids de l'or. Toute sa vie il jura de se lever de bonne heure, sans jamais pouvoir en venir à bout. Il chargeait son valet de chambre de le réveiller au point du jour. Le valet arrivait, s'assurait qu'il ne dormait plus et se retirait avec confiance. Deux heures après, Buffon ronflait encore... Puis il se levait en sursaut à dix heures, et reprochait au domestique de ne l'avoir pas assez secoué, menaçant de le chasser sans miséricorde s'il ne le faisait lever le lendemain avec le soleil. Le lendemain, le valet effrayé secouait son maître si fort, que le grand homme, furieux, le traitait de butor et le mettait à la porte. Il en prenait un autre, qui avait bientôt le même sort, et ainsi de suite... jusqu'à son dernier sommeil. Le lit du Palais de Cristal, en le réveillant malgré lui sans jamais le fâcher, nous eût valu quelques chefs-d'œuvre de plus de l'illustre et paresseux naturaliste.

Notre prochain numéro vous annoncera probablement les récompenses décernées par le jury de l'Exposition universelle. Nous savons déjà que les Anglais, mécontents des triomphes de la France, ont supprimé les concours et les prix internationaux. Chaque peuple aura ses couronnes et ses médailles particulières. Mais le monde n'en apprendra pas moins que, sur trente-six sections, les Français ont le premier rang dans vingt-quatre; qu'ils sont supérieurs, sans contredit, aux Anglais pour les articles de premier ordre, leurs égaux au moins pour les articles de deuxième ordre, et leurs inférieurs pour les articles de troisième ordre seulement. Encore cette infériorité n'existe-t-elle qu'à cause du bon marché des produits britanniques, l'Angleterre fabriquant pour 100 millions là où la France ne fabrique que pour 20 millions.

## LE SALON DE BRUXELLES. — LES LIVRES.

Les expositions universelles sont à l'ordre du jour. L'industrie à Londres; les beaux-arts à Bruxelles. Le Salon cosmopolite ouvert dans cette ville a, cette année, une importance et un éclat extraordinaires. Les plus grands talents et les plus hautes renommées s'y sont donné rendez-vous: MM. Decamps, Gallait, Roqueplan, Robert-Fleury, Léon Coigniet, Meissonnier, Diaz, Isabey, Maxime David, Willems, Leys, Troyon, etc. Le roi Léopold a ouvert cette exposition en personne, et le bourgmestre de Bruxelles a invité les artistes à des fêtes qui ont duré plusieurs jours.

Le Salon belge est très-heureusement disposé. Les ta-

bleaux sont mêlés sans confusion, et éclairés d'un jour égal. Les ornements sont d'un goût sévère et pur. Des siéges nombreux permettent au public de se reposer. Le livret a plus de 1,500 numéros, ce qui ne s'était jamais vu à Bruxelles. Enfin les amateurs se disputent les chefs-d'œuvre, ce qui ne se voit plus guère nulle part. On nous cite un marchand distingué, M. Stevens, qui du premier coup a acheté vingt des meilleures toiles belges et françaises.

L'ouvrage le plus admiré pour sa perfection et pour la nationalité du sujet est l'*Exposition des corps des comtes d'Egmont et de Horn* au couvent des Récollets, sous la garde des arbalétriers du Grand-Serment. Les deux victimes du duc d'Albe viennent d'être décapitées. Le peuple a trempé dans leur sang des linges et des couronnes de fleurs, et juré sur ces reliques une haine à mort à Philippe II. L'avenir indépendant de la Belgique se lit sur le mâle visage d'un jeune arbalétrier, placé derrière son vieux chef abattu, et l'expulsion des Espagnols apparaît dans l'œil sombre d'un Castillan, fixé sur les nobles suppliciés. Tout ce drame historique est admirablement rendu par M. Gallait. Les têtes des deux comtes sont d'un effet terrifiant. Lorsque l'artiste les a peintes, il avait, dit-on, sous les yeux celle d'un assassin qu'on venait d'exécuter à Bruxelles, et dont les muscles vibraient encore du contact de la hache.

La miniature française est dignement représentée au Salon de Bruxelles par M. Maxime David, le chevalier de la Légion-d'Honneur du dernier Salon de Paris. M. David a répondu à cette récompense nationale par de nouveaux chefs-d'œuvre : le portrait du général Drolanvaux, modèle de vigueur et de distinction; celui du général Hurault, véritable Holbein sur ivoire; celui de Mme L... D., qui est tout un tableau gracieux et délicat, et celui de l'auteur lui-même, qui rappelle ces artistes flamands, solides et naïfs, dont le pinceau a immortalisé leurs propres traits.



Exposition de Londres. Pot à tabac, émail d'Avisseau, de Tours.




Rébus

— Nous sommes en retard envers des publications importantes, notamment envers l'*Histoire des peintres*, éditée chez Jules Renouard et Compagnie, avec une exactitude de notices et un luxe de gravures, auxquelles le *Musée* doit ses applaudissements sincères. MM. Charles Blanc et Armengaud font de cet ouvrage une savante et magnifique encyclopédie de la peinture ; et nos premiers artistes, nos graveurs les plus habiles en font une galerie complète de tableaux, qui trouvera sa place chez tous les amateurs de l'art. L'*Histoire des peintres* est divisée par écoles, qu'on peut acquérir séparément. Près de 60 livraisons à 1 franc ont déjà paru. Nous y reviendrons.

La beauté et le succès de cette grande entreprise ont donné lieu à la plus scandaleuse contrefaçon qui ait jamais affligé la librairie sérieuse. Une maison de Leipsick s'est avisée de reproduire les chefs-d'œuvre de la publication Renouard au moyen d'un *décalcage* fait sur les exemplaires de l'édition originale. Jugez par là de la grossièreté de cette reproduction. Le Cercle de la librairie française a protesté avec une juste indignation contre une telle piraterie, et a déclaré la contrefaçon de Leipsick *indigne de figurer dans les magasins de tous ceux qui respectent les intérêts d'autrui, la gloire de l'art et la confiance du public.*

— M. Ragon, l'inspecteur de l'Université, dont les poésies avaient déjà attiré nos éloges, a publié une traduction complète en vers des *Lusiades*, de Camoëns. Rebuté par toutes les versions précédentes, nous n'avions jamais pu lire ce chef-d'œuvre de la littérature portugaise. Nous le connaissons enfin, grâce à M. Ragon. L'abondance et la précision de son vers, la couleur et la solidité de son style, la correction et la richesse de son rhythme et de ses rimes reproduisent, comme dans un miroir, la belle épopée de Vasco de Gama. Camoëns, naufragé en Cochinchine, sauvant son manuscrit en l'élevant au-dessus des flots, et mourant enfin dans la misère et l'oubli, méritait bien l'honneur que vient de lui faire M. Ragon, et applaudira du fond de sa tombe ignorée à la fidélité et à l'élégance de son traducteur ! L'Homère portugais va rejoindre Milton et le Tasse dans les bibliothèques françaises.

— En rendant compte, dans notre numéro de janvier dernier, du miracle de Saint-Saturnin, nous avions bien raison de nous tenir sur la réserve, et d'ajouter dans notre *Mercure : Attendons pour juger.* Rose Tamisier, l'auteur de ce prétendu miracle, vient de passer devant le tribunal correctionnel de Carpentras et d'être renvoyée en cour d'assises.

C. DE CHATOUVILLE.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

Louis Ier, le *Débonnaire*, disait en blâmant le luxe des armées :

— *Un soldat richement vêtu porte aux ennemis le moyen de continuer la guerre à ses dépens.*

(Un soldat richement vêtu *porte aux aines* 1000 *moyen* de Conti nu élague R à ceps dé pend.)

## ENIGME HISTORIQUE.

Par qui fut tiré le coup de canon qui faillit renverser le trône de Louis XIV, au moment où il allait s'y établir?

Paris 1851. — Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

## LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).



L'infante d'Espagne à quatorze ans. Hameçon du chancelier Séguier.

XVI. — LE CONSEIL DES PRINCES.

Pour juger de l'effet produit au Luxembourg par le coup de main de Philippe d'Amalby, il nous faut assister au Conseil des princes, que cette alerte nocturne avait si brusquement interrompu. Nous y retrouverons nos anciens frondeurs du *Médaillon d'argent* et du *Pain de Gonesse*, augmentés d'un transfuge important, Pierre Séguier, naguère chancelier de France, et faisant aujour-

(1) Voyez septembre et octobre derniers, et tomes XVI et XVII.

d'hui de l'opposition... — pour redevenir chancelier.

En ce temps-là
C'était déjà comme ça! (*Bis.*)

Le duc Gaston d'Orléans avait convoqué le Conseil à onze heures, et secrètement, comme nous l'avons dit, afin de mettre chacun au courant de l'état des choses, et de présenter aux princes leur nouvel agent, accepté par lui, le baron d'Altomar.

A onze heures précises, Mlle de Montpensier, le prince Louis de Condé, le duc de Beaufort, roi des halles, son beau-frère le duc de Nemours, Marcillac, duc de Larochefoucauld depuis la mort de son père, se trouvèrent au rendez-vous dans le cabinet de Gaston.

Séguier seul fut en retard de quelques minutes, et voici pourquoi. Ne frondant, comme nous l'avons dit, que pour reprendre les sceaux à Molé, il avait sa combinaison à lui, et son projet de mariage pour Louis XIV. Souvenez-vous de cette scène du *Bouquet de noces*, où Anne d'Autriche avait repoussé les prétentions de Mademoiselle, en faisant apparaître, au milieu des aspirantes à la main du roi, une jeune fille qui représentait Marie Thérèse, infante d'Espagne,—doux emblème d'une paix si désirée par la France! Eh bien! Séguier fondait sur ce beau rêve de la reine son espoir de racheter sa place avec sa soumission. Il avait pour complice Arnolfini, cet agent de l'archiduc que nous avons vu à l'œuvre, et l'infortunée Henriette, veuve de Charles Ier, dont la triste expérience était écoutée d'Anne d'Autriche. A eux trois, ils avaient entamé une négociation mystérieuse avec l'Espagne, et risqué l'essai officieux d'une alliance entre Louis XIV et la fille de Philippe IV. Ils s'étaient procuré un portrait de la princesse, qui allait avoir quatorze ans, âge où la beauté s'épanouit au soleil espagnol; et, loin d'annoncer la majesté sévère dont elle fut douée plus tard, cette image, arrangée habilement, était tout empreinte d'une grâce et d'une douceur faites pour toucher la reine et le roi. Afin de mieux éveiller les souvenirs d'enfance de la mère et le cœur adolescent du fils, on avait ajouté au tableau les accessoires les plus séducteurs du négligé castillan, la rose et le peigne dans les cheveux bouclés, le long voile en résille tombant sur les épaules, les colliers de perles blanches roulant sur la poitrine, un portrait de famille suspendu au corsage, et le livre de prières ouvert sur les genoux, avec le signet de soie qui marquait la lecture favorite. Henriette s'était chargée de soumettre à la régente et à son fils ce politique hommage du magistrat, dans le goût des petits cadeaux de Mazarin, ce gage parlant de réconciliation et de bonheur, accompagné d'une lettre adroite de l'ancien ministre, offrant d'éteindre à la fois la guerre et la Fronde, s'il en était chargé comme chancelier de France. Le pêcheur de sceaux attendait l'effet de son hameçon et la réponse de la reine d'Angleterre, que devait lui apporter Arnolfini, lorsque le duc d'Orléans le manda brusquement à son Conseil. Or, on sent qu'avant d'aller chez les frondeurs Séguier eût voulu savoir où il en était à la cour; car, si son étoile se ranimait à Saint-Denis, il parlerait de soumission au Luxembourg; si, au contraire, sa proie lui échappait là-bas, il aviserait à se dédommager par la révolte.

Malheureusement, Arnolfini ne revint pas à l'heure dite; et, sommé par un nouveau message de Gaston, craignant de lâcher le certain pour l'incertain, Séguier se rendit en grommelant au Luxembourg, après avoir ordonné qu'on lui apportât là, si elle arrivait, la réponse d'Henriette d'Angleterre.

Le Conseil s'ouvrit, selon l'usage, par un débat d'étiquette et de prééminence: bel augure des déchirements qu'eût procurés au pays la victoire de ces messieurs! Le duc d'Orléans, oncle du roi, présidait d'emblée; mais Condé, Beaufort et Nemours avaient le même droit à la place d'honneur. La querelle s'échauffa tellement entre ces deux derniers (ils s'étaient déjà colletés à Orléans pour le même sujet), qu'ils tirèrent l'épée du fourreau et eussent ensanglanté la chambre, si Mademoiselle ne les eût mis d'accord en prenant le siége qu'ils se disputaient.
— Attendez, mes cousins, leur dit-elle (et elle sépara leurs glaives d'un coup de cravache), attendez pour vous battre que nous ayons battu Mazarin.—Ils ne lui en donnèrent pas le démenti; on le verra par un duel à mort.

Gaston exposa les plans concertés et les moyens de réussite: les vingt mille livres soldées par le baron d'Altomar à Charles de Lorraine, et la promesse de celui-ci de joindre Condé à Charenton pour le combat; l'engagement pris par le même Altomar d'imposer, en les popularisant dans la foule, l'union du Parlement avec les princes et l'entrée de leur armée dans Paris.

Gaston, Condé et Mademoiselle glissèrent, sans s'expliquer, sur ces mots brûlants: *union avec les princes*, et *entrée de l'armée dans Paris*; le premier entendait par là sa proclamation comme lieutenant général; le second, sa proclamation comme régent de France; la troisième, sa proclamation comme épouse de Louis XIV. Gaston comptait sur le Parlement pour s'arrêter à lui; le prince Louis comptait sur lui-même pour défaire l'œuvre du Parlement; Mademoiselle comptait sur le peuple et sur son père pour arriver au trône par-dessus la tête de Condé.

Celui-ci trouva les plans bons et garantit la victoire, si Charles de Lorraine était exact, puis chacun approuva, comme lui, la marche de l'entreprise, excepté maître Séguier. Indécis et tremblant devant une guerre ouverte, se tournant à chaque mot vers la porte, pour voir si sa lettre n'arrivait pas, il tint le Conseil en haleine par mille objections sur l'illégalité des émeutes, sur les incertitudes du succès, sur les hésitations du Parlement, sur la terrible habileté de Turenne, sur la discorde imminente des frondeurs, sur le peu de confiance que méritait le duc de Lorraine, etc.

— Dites le bon mot, *monsieur le chancelier*, interrompit Gaston, vous craignez de vous trouver entre deux... sceaux? Eh bien! je vous promets ceux du roi, si nous sommes vaincus, car l'oncle de Louis XIV aura toujours assez de crédit pour cela...

— Et moi, si nous sommes vainqueurs, ajouta Mademoiselle, je réunirai dans vos mains la justice et les finances.

— Et moi, reprit Condé, je vous nommerai en outre président de tous les Parlements de France.

— Et moi, conclut La Rochefoucauld, je vous dédierai mes *Maximes* et vous ferai entrer en croupe à l'Académie.

— Un tiens vaut deux: tu l'auras, pensa Séguier; et ne voulant pas d'ailleurs trahir son ambition, il protesta de son désintéressement..., en regardant de plus belle vers la porte.

L'annonce d'un courrier le fit tressaillir...; mais ce n'était pas Arnolfini. C'était un exprès de Gaston, arrivant essoufflé du camp de Charles IV. Il apportait une nouvelle aussi fatale qu'imprévue: celle de la brusque fuite du duc de Lorraine, qu'il avait vu de *ses yeux* lever ses tentes et s'éloigner bride abattue par la route de Champagne, en vertu d'un traité avec Mazarin, s'il fallait en croire le bruit public...

— Trahison ! s'écrièrent les princes consternés... Il escamote nos vingt mille livres, et il va les manger avec l'ennemi !

Séguier partit de là pour réclamer du temps, et, Condé lui-même revenant à cette opinion, le Conseil allait tout ajourner, lorsqu'un grave incident vint changer la face des choses.

— *On attaque le Luxembourg! on enlève Mademoiselle!* criait le valet qui venait d'échapper à Philippe d'Amalby, et auquel tous les serviteurs faisaient écho de salle en salle...

A cette formidable rumeur, Séguier eut la colique et se cacha dans une armoire... La fille de Gaston prit l'arme de son père, et voulut s'élancer au combat; mais la confiant à Nemours et à Beaufort, le prince Louis marcha seul avec La Rochefoucauld au-devant des assaillants inconnus.

Alors eut lieu, dans le jardin, la lutte que nous avons racontée, et d'où Philippe sortit vainqueur, avec l'épée du héros de Lens, et avec Louise qu'il croyait Mademoiselle.

Qu'on se figure, si l'on peut, l'émotion du Conseil lorsqu'on vit reparaître Condé battu et désarmé!... Par qui? et pour qui? Lui-même n'en savait rien; l'ennemi lui avait seulement répondu : *Régiment du roi!* Et chacun se perdait dans cet étrange problème...

Mais bientôt le mot en fut apporté par un homme qui accourut menaçant, furibond, ébranlant le palais de ses pas et du bruit de ses armes, et traînant après lui le page qui avait préparé l'évasion de Louise.

Cet homme était le capitaine, baron d'Altomar, dont nos lecteurs savent le véritable nom.

Il arrivait triomphant à onze heures et demie au rendez-vous du duc d'Orléans, lorsqu'il avait appris l'enlèvement de sa mystérieuse captive et avait surpris dans le pavillon le page infidèle, au moment où celui-ci, se croyant trahi lui-même, cherchait en vain de chambre en chambre celle qu'il voulait délivrer... Le saisissement et l'épouvante lui avaient arraché des aveux, et Altomar le jeta pour ainsi dire en plein Conseil, à moitié brisé par sa colère et ses coups.

— Voilà l'auteur de votre défaite, dit le capitaine à Condé ; voilà l'espion du cardinal, qui appelle l'ennemi chez monseigneur !...

Tout s'expliqua dès lors, sauf le nom de Louise, qu'Altomar cacha soigneusement. Dispensé par l'entrée dramatique de celui-ci, de présenter aux frondeurs leur nouveau complice, Gaston raconta qu'il lui avait remis un otage personnel à garder, et c'était cette prisonnière que le page venait de leur ravir sous l'habit et le nom de Mademoiselle. L'espion se garda de contredire ce récit, de peur d'être accusé d'attentat sur Mademoiselle elle-même, et il fut enfermé et gardé à vue dans une chambre d'où, se jugeant plus que jamais trahi, il expédia au cardinal l'avis qu'on a lu ; avis si fatal à d'Amalby, sans que l'auteur pût s'en douter.

— Vous voyez, messieurs, s'écria d'Altomar, qui contenait à peine sa vengeance et qui eût mis la France en feu pour reprendre Louise, vous voyez que Mazarin vous insulte et vous attaque jusque chez vous! Attendrons-nous qu'il vienne vous y arrêter, ou sommes-nous prêts à agir résolument?

— Oui certes! plus de délais, et audace pour audace! répondirent Mademoiselle et Condé, Beaufort et Nemours, ramenés à leur premier avis par cette provocation.

Mais, tout pâle encore de son séjour dans l'armoire, de plus en plus inquiet pour sa négociation, et appuyé d'ailleurs par l'incertitude du duc d'Orléans, Séguier rappela la fâcheuse nouvelle de la défection de Charles IV.

Ce fut un nouveau coup pour Altomar, qui avait répondu de son royal patron.

— Parti! répéta-t-il avec stupéfaction; parti, quand il venait de me jurer!... Mais il s'interrompit en relevant la tête : — Cela est bizarre en effet, mais s'expliquera de quelque manière. J'ai l'honneur d'être l'ami du duc de Lorraine. Il a ses allures qui ne sont pas la droite ligne, j'en conviens, mais il ne me manquera pas de parole... J'engagerais ma tête qu'il sera au rendez-vous de M. de Condé... Et d'ailleurs, poursuivit-il avec feu, ce ne sont pas les combattants qui nous manquent. J'en ai promis cent mille à Leurs Altesses, je me charge de les fournir en quarante-huit heures.

— Où les prendrez-vous? demanda le prince Louis.

— Dans Paris et dans les faubourgs! Monseigneur et Mademoiselle savent que j'y ai certain pouvoir.

— Bons soldats pour une émeute, reprit le vainqueur de Lens, mais vrais goujats pour une bataille rangée...

— Ne dédaignez pas ces *goujats*, reprit Altomar avec orgueil... Je ferais culbuter par eux les princes, le trône et le Parlement; et j'en ai déjà cinq mille qui ne se feraient pas blesser par derrière, si je les conduisais au feu sous vos ordres.

Condé mesura le capitaine de son œil d'aigle, et reconnut le chef qu'il fallait aux Parisiens.

— Soit, monsieur! dit-il vivement, j'accepte votre offre, et vous commanderez vos soldats!

Altomar eut un éblouissement de joie! Il se vit lieutenant du héros de Rocroy, à la tête d'une véritable armée, en face du régiment d'Amalby, et il sentit son épée et son blanc-seing frémir à son côté et dans sa poitrine.

— Vous chargerez-vous réellement, d'ici à deux jours, poursuivit Condé, allant droit au fait, de *disposer* le Parlement à choisir entre la Fronde et la cour, c'est-à-dire à s'unir aux princes par un arrêt solennel, et à nous abandonner les subsides qui passent encore à nos ennemis?

— Je ferai mieux que le *disposer*; je le *déciderai*, j'espère, repartit Altomar avec un geste qui terrifia Séguier. M. le chancelier, ajouta-t-il en riant, pourra se dispenser désormais de siéger sur les fleurs de lis...

— Vous chargez-vous d'enlever audit Parlement le concours du bureau de ville et de la milice bourgeoise, en les *aidant* à comprendre qu'ils ne sont pas faits pour garder les Mazarins?

— Cela me sera d'autant plus facile, qu'hier déjà, grâce à moi, une compagnie entière a refusé son service au palais.

— A merveille! monsieur. — Et il est toujours entendu que si le duc de Lorraine manque définitivement à sa promesse, vous amènerez à mon camp cinq mille hommes en armes, avec les munitions et l'argent nécessaires?

— Dix mille hommes s'il vous les faut, avec le double de la somme versée par nous à Charles IV! à la seule condition que je serai leur chef, comme des Wallons que m'a donnés monseigneur.

— Vous serez leur chef, je n'ai qu'une parole, dit le prince Louis; comptez sur moi, comme je compte sur vous! Et se retournant vers le Conseil, avec cette pose du commandement qui lui allait si bien :

— En ce cas, messieurs, conclut-il, le Parlement isolé n'ayant plus de force qu'en nous, la bataille à Mazarin dans deux jours, s'il vous plaît!

— Oui! la bataille! s'écrièrent Mademoiselle et Beaufort.

— La bataille, enfin! répétèrent tous les assistants, — hormis Gaston et Séguier; le premier parce qu'il ne se décidait jamais, le second... parce qu'il regardait toujours la porte.

Acculé dans son dernier retranchement, l'aspirant chancelier plaida la modération avec une violence convulsive, et finit par déclarer héroïquement qu'on lui passerait sur le corps avant d'attaquer le Parlement et le roi!

Sa belle phrase ronflait encore, quand la porte s'ouvrit devant une dépêche... C'était la réponse de la reine d'Angleterre, expédiée par Arnolfini.

Séguier la saisit comme une proie, brise le cachet à l'écart, et trouve — quoi? — Son portrait de l'Infante avec ces lignes d'Henriette :

« Je n'ai pu faire parvenir votre message à la reine. Mazarin l'a intercepté et me l'a rendu en se moquant de vous. — « S'il faut des *sceaux* à Séguier, m'a-t-il dit avec un jeu de mots cruel, qu'il les cherche au Conseil de la Fronde. Quant au mariage de Sa Majesté, c'est moi qui m'en charge. L'infante est priée d'épouser ailleurs, si elle ne veut coiffer sainte Catherine. » Et là-dessus, il m'a donné la révérence. Son orgueil et notre humiliation m'ont été expliqués le soir même par l'arrivée à la cour de la belle Marie Mancini, nièce du cardinal, qui a été



Henriette d'Angleterre (Musée de Versailles).

fêtée comme une *reine*, et reçue à bras ouverts par Louis XIV... Comprenez; et voyez ce que vous avez à faire. Henriette. »

Un soufflet, suivi d'un coup d'éperon, n'eussent pas produit sur Séguier plus d'effet que cette lettre. Le chancelier prêt à se soumettre, se releva frondeur déterminé.

— Eh bien! quelles nouvelles? lui demande la fille de Gaston.

— L'arrivée de Marie Mancini, que Mazarin veut faire reine de France! repart le magistrat en cachant sa déconvenue et en fourrant la dépêche dans sa poche.

— Mancini! reine de France! s'écrie Mademoiselle, d'abord pâle et frappée au cœur, puis rouge et frémissante de colère...

Chacun bondit comme elle d'indignation, et Gaston lui-même porte la main à son épée... de bal.

— Hésiterez-vous encore, chancelier, reprend la princesse, à en finir avec cette race de Mazarins?

— Non, Mademoiselle, déclare Séguier, reprenant ses airs de présidence, ce coup de grâce me décide, la *révolte devient le plus saint des devoirs.*

L'auteur des *Maximes* sourit finement dans sa moustache, et devine qu'un type curieux va poser devant lui.

En effet, le même homme qui défendait si bien le Parlement tout à l'heure, pour repêcher les sceaux de Louis XIV, se met à expliquer, avec la rouerie d'un vieux légiste, comment il faut rendre la révolution *légale*, et annuler le Parlement sous un Grand-Conseil... que lui Séguier dirigera, bien entendu.

— Voici, messieurs, la marche à suivre, en droit et en fait : Par arrêts formels et réitérés, le Parlement a interdit aux troupes l'accès de Paris jusqu'à dix lieues. Cet arrêt n'a pas encore été signifié aux soldats de Mazarin. Nous nous mettrons en règle en le faisant signifier par un organe important du palais...

— Par vous-même, chancelier! interrompt Mademoiselle.

— Je m'en ferais gloire, sans doute, reprend Séguier avec une grimace, sachant que l'expédition avait ses dangers: — mais un conseiller à la Grand' Chambre suffira, ajoute-t-il modestement.

La Rochefoucauld sourit plus fort, et d'Altomar s'écrie : — J'ai notre homme, Pierre Broussel, la Fronde en robe rouge! Il montera à cheval et fulminera l'arrêt! J'en fais mon affaire!

La Rochefoucauld sourit de plus en plus. Séguier applaudit du bonnet et continue :

— Afin de donner toute vigueur à la mesure, M. de Condé s'y soumettra... pour la forme... Ce sera une occasion d'aller relancer Charles de Lorraine... A son retour, la désobéissance de Turenne dispensera le prince Louis d'obéir... Et nous serons dans les termes de la loi pour repousser la force par la force.

— Convenez, murmure Beaufort à son cousin, que ce Séguier est un grand général... parlementaire!

— *Item*, poursuit le magistrat, par arrêts de janvier et d'avril, articles 7 et 9, le Parlement a décidé qu'une assemblée générale de la ville serait convoquée par le prévôt et les échevins, pour aviser à la sûreté publique. Nous réclamons et obtenons cette assemblée, nous nous y faisons admettre avec les ducs et pairs, conseillers et gouverneurs à nous... Le corps de ville, flatté de ce rapprochement, n'y voit qu'un honneur et donne dans le piége... Nous le dominons sans peine, nous pesons sur le Parlement, nous l'absorbons ou l'écrasons... nous devenons enfin le seul et vrai gouvernement.

— D'autant meilleur que vous le présidez, ajoutent Condé et Gaston, pendant que l'orateur s'incline, et que La Rochefoucauld sourit toujours,

— Et Mazarin étant hors la loi, conclut Séguier, toute force et tout droit restant de notre bord, je suis le garde des sceaux *légitime*, et je signe, au nom de Sa Majesté, telles ordonnances qu'il convient pour son intérêt et le salut de l'Etat.

— Amen! repart l'auteur des *Maximes*, contenant à peine cette fois un éclat de rire.

Mais, arrivé à ses fins, le chancelier n'entend que les

applaudissements du Conseil, qui adopte par acclamation son beau système de révolution *légale*.

Il était d'autant plus merveilleux, qu'il n'y avait plus qu'un mot à changer aux plans de Condé et d'Altomar.

— Je m'en vais organiser, dit le prince, la bataille *régulière* pour le troisième jour !

— Et moi, dit le capitaine, l'émeute *légitime* et les subsides de *droit* pour demain matin !

— Et moi, dit Beaufort, serrant la main d'Altomar qui venait de faire sa conquête, — en ma qualité de roi des Halles, je vous prends aujourd'hui pour ministre et pour lieutenant.

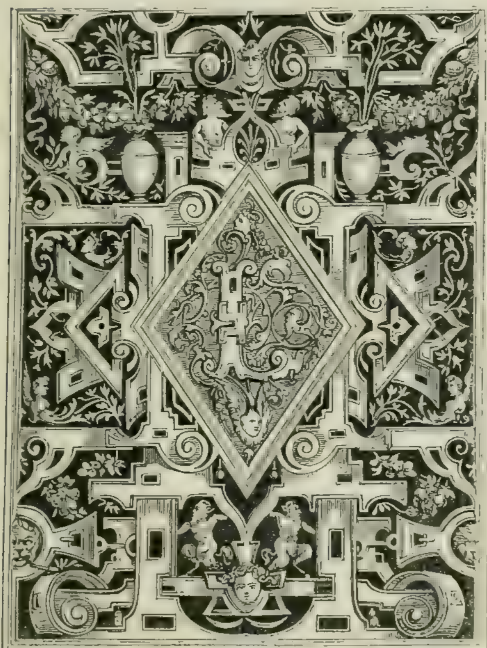
— J'accepte cet honneur insigne, répondit l'aventurier avec un sourire, dont le petit-fils d'Henri IV ne vit point l'ironie.

— Peu m'importe le titre, ô majesté d'un jour, pourvu que tes beaux cheveux et tes gros jurons me servent d'enseigne et de parade. Ton lieutenant nominal sera bientôt ton capitaine de fait.

Tel était le sens de ce sourire.

Sur quoi, le Conseil des princes se sépara à deux heures de la nuit.

## XVII. LA CUISINE D'UNE RÉVOLUTION



E compère Deboile-Altomar n'avait pas attendu son admission au Conseil des princes pour *travailler* à son propre compte dans la cité et les faubourgs. Autant son faux nom lui avait servi en haut, autant son vrai nom lui était utile en bas. Dubosq-Montandré n'était pas le seul qui reconnût l'ancien tribun du Châtelet, le héros des barricades et de la taverne du *Bien public*.

Tous les anciens frères et amis qui le revoyaient retombaient sous son influence, comme des alouettes prises au miroir. Les uns ( c'était un petit nombre d'habiles, Marigny, Guy-Patin, Mézeray, Chapelle, etc.), le touchant du doigt comme saint Thomas, s'assuraient qu'il n'était pas fusillé; puis, honorés de sa confidence, ils répandaient sur lui des élégies, des chansons, des légendes miraculeuses... Les autres, la grande foule crédule, prenaient ces légendes pour mots d'Evangile, et prêtaient une force surnaturelle à ses projets.—Ce n'est pas Deboile, disaient ceux-ci, c'est le mauvais ange du cardinal qui a pris le corps de Deboile. — Il a réellement été exécuté à Bordeaux, disaient ceux-là; mais il s'est relevé comme saint Denis, il a craché les balles de Mazarin, et maintenant il est à l'épreuve du feu... Ou bien: —Pendant qu'ils l'enterraient là-bas, le bon Dieu a créé son semblable, et nous l'a envoyé pour notre triomphe... Ou bien : — C'est Mas-Aniello, le sauveur de Naples, qui a pris la forme du nôtre en France ; voilà pourquoi on n'a pu retrouver ni le corps de l'un en Italie (1), ni le corps de l'autre à Bordeaux... Et la conclusion générale était : — Nous pouvons le suivre à coup sûr... Nous ne serons jamais battus avec lui... Il fera rentrer d'un regard le Mazarin dans l'enfer ; il arrêtera le soleil du roi comme Josué ; il renversera les murs ennemis comme Duguesclin au cercueil. Et là-dessus, maître Altomar n'avait qu'à paraître pour trouver autant de fanatiques que d'agents... Et la foi communiquant à ceux-ci son propre prestige, sa puissance s'étendait d'heure en heure aux quatre coins de Paris.

Après avoir convaincu Dubosq et tous ses lieutenants de la nécessité de faire peau neuve comme lui-même, et de cacher cette fois leur drapeau rouge derrière celui des princes, jusqu'à ce que ceux du Parlement et de Mazarin fussent tombés l'un par l'autre, il distribua les rôles aux frères et amis, et voici comment ils formaient leur trésor et leur armée...

Ils avaient trois moyens : le miracle, la ruse et la violence. Les badauds ordinaires cédaient au miracle, quand on leur narrait la résurrection de Deboile, ou l'incarnation de Mas-Aniello. Pour les incrédules et les récalcitrants, la ruse et la violence se combinaient avec avantage ; aux fainéants, on promettait des loisirs de grands seigneurs ; aux meurt-de-faim , on annonçait des alouettes rôties ; aux faquins, on décernait la casaque brodée et le chapeau à plumes; aux importants, on déclarait que leur tour était venu de jouer un rôle; que trop longtemps ils avaient été déshérités de leurs droits, qu'ils étaient aussi capables que leurs maîtres de porter l'habit d'or, de cravacher des laquais, de se promener en carrosse, de commander des soldats, de siéger au Parlement, de gouverner le pays... On ne leur demandait pour cela que de prendre un fusil, et de tirer un peu de poudre aux Mazarins. Si la condition leur répugnait, c'est alors que la force aidait à la persuasion. Une bande de compères apostés *ad hoc* sommait le volontaire rétif de s'enrôler, sous peine d'être flétri comme lâche, assommé comme traître, ou jugé sommairement comme ennemi du peuple. N'ayant que l'embarras du choix, le pauvre diable acceptait... l'arquebuse.

Souvent, on faisait d'une pierre deux coups ; on recrutait à la fois des hommes et de l'argent.

Par exemple, nos héros entraient chez un honnête et riche bourgeois, et lui posaient les questions suivantes :

— Aimez-vous les princes, monsieur ?

— Si je les aime ! répondait le bourgeois, qui les savait maîtres de Paris ; je les porte dans mon cœur !

— C'est très-bien ! Etes-vous d'avis que le Parlement s'unisse à eux ?

(1) Il existe encore à Naples des traditions qui affirment que Mas-Aniello n'est pas mort, et qu'il reparaîtra tôt ou tard à la tête du peuple. Cette curieuse histoire de Mas-Aniello, défigurée chez nous par un opéra sans vérité, fera partie de nos *Révolutions d'autrefois* (série étrangère à la France), et n'en sera pas l'épisode le moins instructif ni le moins saisissant.

— Le Parlement devrait les embrasser!

— De mieux en mieux! Ouvririez-vous les portes de la ville à leurs troupes?

— A deux battants..., et les portes de ma boutique aussi!

— C'est exemplaire! Alors, monsieur, au nom du Parlement, qui s'oppose à la guerre civile dont vous êtes un fauteur pernicieux, veuillez nous suivre à l'instant même.

— Vous suivre, où? s'écriait le bourgeois enferré.

— A la Bastille, ou au *régiment libre* de la Cour souveraine, à votre choix...

— Qui êtes-vous donc?

— Recruteur de ladite Cour, monsieur.

— Vos pouvoirs?

— Les voici...

Et les drôles exhibaient des papiers en règle... Si le bourgeois avait opté pour le Parlement, ils l'auraient arrêté comme ennemi des princes, avec une autorisation de ceux-ci..., non moins régulière... Et ainsi de suite, au nom du roi ou du cardinal, si le bourgeois s'était prononcé contre eux..., avec des ordres toujours authentiques, les uns ne coûtant pas plus que les autres...

Le bourgeois se défendait, menaçait, suppliait..., et, la raison du plus fort étant toujours la meilleure, il finissait par se racheter..., en livrant ses plus beaux écus. Mais ne croyez pas qu'il fût quitte à si bon marché. Ventrebleu! il fallait des soldats... au Parlement, aux princes, au cardinal! etc.... On demandait alors au brave homme s'il n'avait pas... un ou deux commis de taille militaire, quelque mauvais sujet de neveu, quelque domestique inutile, à faire enrôler à sa place... Il acceptait avec plus ou moins d'enthousiasme, exposait à l'examen son personnel disponible, l'envoyait à la suite des recruteurs, sous un prétexte agréable... Et une heure après, les commis, neveux ou domestiques, grisés, séduits ou contraints, s'alignaient dans les troupes d'Altomar... On leur promettait, comme compensation, l'épée de capitaine..., après la victoire...

Ce système se pratiquait sur une vaste échelle contre toutes les opinions, baptisées à cet effet de noms élastiques: royalistes, Mazarins, parlementaires, Orléanistes, réformistes, Condéistes, Beaufortistes, Carlistes (1), révisionistes, fusionistes; et *vice versâ*, en ajoutant la syllabe *contre* ou *anti*: anti-royalistes, etc., etc. La liste en serait trop longue à relever dans l'immense recueil des *Mazarinades*.

Un bonnet à la Fronde, une écharpe à la cardinal, un mot sur le mariage du roi, un soupir sur son absence, un regard jeté sur tel ou tel, étaient suspectés, exploités, et surtout rançonnés à outrance. L'homme qu'on venait de forcer à prendre le bouquet de paille était arrêté par un compère à la ceinture verte, et réciproquement. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper, c'était le courage personnel, — ingrédient le plus infaillible, et cependant le plus rare dans les révolutions. Toute leur histoire en France prouve cette vérité honteuse: les majorités se laissent écraser en détail par les minorités, quand il leur suffirait de relever la tête ensemble pour avoir le dessus. *Audaces fortuna juvat*, est un proverbe gaulois traduit par un latin.

Mais comment le Parlement et les princes ne sévissaient-ils pas contre de tels excès? 1° Ils étaient commis en leur nom; 2° chacun y espérait son profit! D'ailleurs, la Justice avait perdu ses balances et jeté son glaive à la guerre civile. Il n'y a jamais deux autorités, et celle de 1652 était au camp de Saint-Denis. L'ordre et la révolution sont aussi inconciliables que la création et le chaos.

L'ordre est comme cette île escarpée et sans bords;
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Quant aux armes, on sait les vieux moyens d'en trouver à Paris. Ils furent et seront toujours les mêmes: piller les boutiques des armuriers, aller de porte en porte, et trois par trois, désarmer chaque bourgeois isolément; et pour couvrir la marchandise d'un honnête pavillon, immoler un pauvre diable sur une place, en qualité de voleur. Cette opération faite, tout rebelle armé devient un héros, et l'imbécile qui lui a cédé son fusil est le premier à l'applaudir au passage. Il allumera un lampion à sa fenêtre, si le héros en a besoin pour mieux le viser.

N'oublions pas une circonstance qui vint favoriser les enrôlements d'Altomar. La moitié des paysans de la banlieue, effrayés et menacés par les troupes royales, affluaient par milliers à Paris. On les attrapa dans les faubourgs comme dans un traquenard, par tous les stratagèmes ci-dessus, et notamment par la faim; de sorte qu'en voulant éviter les arquebuses de Turenne, les pauvres hères, tombés entre deux feux, durent choisir les fusils de la Fronde.

Ajoutons enfin que les femmes elles-mêmes se mirent de la partie, les unes imitant Mademoiselle et ses maréchales de camp, les autres entraînées par le prestige fantastique d'Altomar, comme nous le verrons tout à l'heure.

Altomar disciplina tant bien que mal toutes ces bandes, en combinant les poltrons avec les braves, et en plaçant ses Lorrains et ses Wallons à la tête des compagnies.

Il ne manqua pas de grouper sous ses ordres directs les cinq à six mille hommes déterminés qu'il lui fallait pour entraîner le reste, et dont Condé lui abandonnait le commandement pour la grande bataille.

Nous allons voir comment il les employa dans l'intervalle à tenir la parole qu'il avait donnée au prince, de détacher du Parlement le bureau de ville et la milice bourgeoise, et d'en obtenir ensuite les *révoltes légales* définies par Séguier.

Altomar se rendit d'abord à l'Hôtel-de-Ville avec le duc de Beaufort.

Chemin faisant, le roi des Halles, qui ne marchait qu'en triomphateur au milieu de la populace, la harangua sur toutes les bornes pour la disposer *aux grands coups*: « — Il ne suffit plus, disait-il, de crier aux portes du Palais; il faut connaître les bons et les méchants; je vous indiquerai ceux-ci demain, et vous les abandonnerai. » Ou bien: « — L'armée des Mazarins vous enveloppe et va vous affamer; il n'y a plus une heure à perdre; mais nous ne pouvons rien si vous ne vous aidez pas. Le Parlement et le bureau de ville vous trompent et vous endorment. Ils ne savent faire ni la guerre ni la paix, ni ramener le roi ni chasser le cardinal... Ils ne songent qu'à leurs intérêts et à leurs priviléges, comme il y a deux ans. Il faut qu'ils se décident et que ça finisse. Trouvez-vous demain, en armes, avec moi, sur les ponts. Nous sommerons le Parlement de s'unir aux princes, et je vous donnerai la liste de ceux qui voteront contre nous (1). »

Altomar et ses agents parlaient plus *clairement* encore à leurs soldats; et les auditeurs grossissant de discours en discours, le duc et son lieutenant, comme Beaufort continuait de l'appeler, arrivèrent à l'Hôtel-de-Ville avec plusieurs milliers d'hommes.

Introduits près du prévôt et des échevins, ils furent

(1) On appelait ainsi les partisans de Charles de Lorraine.

(1) Discours textuels de Beaufort. Saint-Aulaire, *Hist. de la Fronde*, t. III, p. 178, 179. Quand le roi des Halles voulut se justifier plus tard de ces paroles, le président de Novion lui déclara qu'il avait agi en bandit et non en gentilhomme.

étonnés de leur bonne contenance. Le tribun sentit que la menace serait prématurée, et il eut une inspiration digne de Brioché et de Tabarin. Il parla avec égard des hésitations de la Cour souveraine, signala comme cause de ces hésitations et des malheurs qu'elles entraînaient, l'appui de la ville et des milices, sans lesquelles le Parlement, perdant ses illusions, se résoudrait enfin à un parti. Puis déclarant avec aplomb qu'il venait de quitter, avec M. de Beaufort, les colonels bourgeois, il annonça leur résolution de prier le lendemain le Parlement de se décider et d'aviser au salut de Paris, tout au moins en faisant signifier l'arrêt qui écartait les armées à dix lieues, et en exécutant celui qui ordonnait une assemblée générale de la ville. — Les colonels, ajouta-t-il imperturbablement, n'attendaient, pour signer cette requête, que l'adhésion de M. le prévôt et sa propre rédaction ; et ils étaient d'avis, afin de laisser plus de liberté à l'auguste Cour, de s'abstenir d'aller au Palais durant la délibération.

Le prévôt et les échevins, trouvant la modération là où ils avaient craint la violence, donnèrent en plein dans le panneau, estimèrent l'opinion des colonels merveilleuse, écrivirent la requête sous la dictée d'Altomar et de Beaufort, et jurèrent de ne plus se réunir qu'après la résolution du Parlement.

En sortant de l'Hôtel-de-Ville, le duc embrassa le baron pour sa divine *comédie*, et, un quart d'heure après, ils en jouaient le second acte devant les colonels des milices, auxquels ils portaient l'excellente idée du prévôt et des échevins. Les colonels signèrent avec enthousiasme, et déclarèrent que pas un de leurs soldats n'irait le lendemain au Parlement.

— Pas un ? ce serait trop peu ! se dit Altomar en reprenant le chemin de la Cité. Priver le Palais de ses défenseurs, c'est assez bien déjà ; mais l'entourer de ses ennemis, ce sera beaucoup mieux encore.

Et ses agents allant trouver tous les miliciens anti-parlementaires (c'était le tiers au moins), leur donnèrent rendez-vous le lendemain devant la Cour, pour *enlever* les fameux arrêts.

Ni le prévôt, ni les échevins, ni les colonels ne soupçonnèrent leur mystification, par la raison la plus naturelle du monde. Chacun s'attribuant avec orgueil l'invention de l'admirable requête, tous confirmèrent ainsi le mensonge d'Altomar et en assurèrent la réussite.

Séguier trouva le tour hautement politique, et décerna au capitaine un brevet d'homme d'État.

Le Parlement isolé de la sorte, restait à lui porter le coup de grâce. Ceci nous ramène au père Broussel, notre révolutionnaire sans le savoir.

### XVIII. — LES DÉSAGRÉMENTS DE LA POPULARITÉ.

Rappelons-nous le mot prophétique de Jean Boucherat : —*Broussel, mon beau-frère, ne sera corrigé que lorsqu'il se verra grand-prévôt de Paris, et renversé par ceux qui l'auront élevé* (1).

Toujours gonflé de son petit mérite, toujours avare, ambitieux, et brave en paroles, toujours à califourchon sur ses priviléges, toujours prêt à se venger de sa noblesse manquée, corbeau toujours chantant au risque de son fromage, larron toujours accroché à la queue de l'âne, Raton aux pattes brûlées toujours au service de Bertrand, Pierre Broussel ne manqua pas l'occasion de retomber, en 1652, dans le piége où il avait trébuché en 1648. Il était de la race des niais politiques incorrigibles ; il ne savait chercher le pouvoir que par l'opposition. Trompette de sa nature, il prenait le bruit pour la besogne, et croyait avoir tout dit en criant : — A bas Mazarin ! vive le Parlement !

Dans les premiers orages de la nouvelle Fronde, on distingua d'abord son tonnerre enrhumé. Il assourdit le Palais de propositions et de déclarations tragi-comiques. Il accabla les frondeurs tièdes, et surtout Molé, qui ne sauva ses oreilles qu'en allant garder les sceaux du roi. Il redevint l'idole des bourgeois, toujours flattés de vexer le gouvernement, et oublieux, comme leur patron, des leçons de l'expérience ; il reprit le nom de *père du peuple*, du peuple qu'il avait affamé en 48, et qui avait failli le broyer, en retour, dans les émeutes de cette époque.

Tout autre que lui eût aperçu le revers de la médaille ; car Dieu sait les métiers auxquels sa popularité l'assujettit !

Quand il se rendait au Parlement, une foule de va-nu-pieds l'escortait dans les rues. Ils mêlaient son nom aux cris les plus absurdes ou les plus atroces... Ils le forçaient de leur distribuer des poignées de main, de boire à la santé des princes et à la mort de Mazarin, de monter sur les bornes et de leur déclamer des tirades... Tous les partis frondeurs se le rejetaient comme un volant... Il était le drapeau des uns, le jouet des autres, le bouclier de ceux-ci, le croquemitaine de ceux-là, l'orateur de tout le monde. Si le palais craignait un rassemblement, vite un discours de Broussel ! si un quartier s'agitait sous quelque prétexte, un discours de Broussel ! si la milice fléchissait devant le peuple, un discours de Broussel ! si un corps d'état avait une plainte à porter, un discours de Broussel !... A toute heure il devait quitter son banc, son dîner, son lit, pour se faire voir et entendre.

Tantôt c'étaient les ouvriers du port ou les dames de la halle qui lui apportaient des bouquets. Leur donnait-il douze sous pour boire (et il se trouvait déjà trop généreux) ? — « Vive le sauveur de Paris ! criait un meneur de la bande ; c'est nous, M. Broussel, qui avons assommé les gardes chargés de votre arrestation ! » Il lui fallait doubler la récompense.— « Vive le fléau des Mazarins et des tyrans ! C'est nous qui vous avons ramené de la prison de Saint-Germain. » Cela valait au moins un petit écu. — « Vive le futur grand-prévôt ! C'est nous qui vous porterons à l'Hôtel-de-Ville ! » La pièce de six livres y passait... Trop heureux quand Thérèse, sa fille, et Perrotte, sa servante, enivrées de ces ovations, n'offraient pas aux brailleurs les clefs de l'office ou de la cave !

Tantôt, c'étaient les Condéistes ou les Beaufortistes qui l'enlevaient au seuil du Parlement, lui mettaient un bouquet de paille au chapeau, le portaient en triomphe sur les quais, le meurtrissaient en le ballottant de mains en mains, le tenaient en équilibre sur leurs épaules ou sur l'impériale d'un carrosse, couvraient de leurs acclamations ses cris de frayeur mortelle, et le laissant tomber de son trône mouvant, le ramenaient pantelant rue Saint-Landry.

Alors, il n'osait plus mettre le nez dehors, il se déguisait pour retourner à la cour, ou prenait mille détours dans l'ombre pour échapper à de nouvelles idolâtries.

Mais la peur, qui le forçait à se cacher, l'obligeait bientôt à reparaître, car déjà le mot de trahison grondait autour de son hôtel...

Ne pouvant plus avancer sans se perdre avec le roi, ne pouvant plus reculer sans se perdre avec la Fronde, chef d'émeute et drapeau de révolution malgré lui, il était réduit à danser sur la corde raide, entre la légalité et la guerre civile, au gré des Bertrands qui lui faisaient tirer les marrons.

(1) *Bouquet de Noces*, t. XVII, p. 353.

Eh bien! telle était sa soif d'honneurs et de popularité, qu'elle résistait à tous ces déboires. Il oubliait son argent gaspillé, son repos et sa liberté perdus, sa conscience révoltée, son existence en péril, en voyant passer le grand-prévôt avec son cortége, et en se disant: « Voilà ce que je serai dans quelques jours! »

Mais pour juger toutes les tribulations de sa gloire, entrons à son hôtel de la rue Saint-Landry.

### XIX. LES AMAZONES DE LA CITÉ.

C'était le matin de la grande séance du Parlement, qui devait s'ouvrir à neuf heures. Trois fois déjà, Broussel avait dû paraître à son balcon, ses chausses à peine boutonnées, sa barbe à moitié faite, sa perruque sens devant derrière.

— Malheur aux Mazarins! cria le dernier rassemblement, le père du peuple met son bonnet de travers!

— Ces Parisiens ont un esprit du diable! dit le conseiller en achevant sa toilette.



Le chancelier Pierre Séguier (Musée de Versailles).

Puis il appela sa fille Thérèse pour lui demander le baiser de l'étrier, dans lequel il puisait son courage ordinaire et extraordinaire; sa servante Perrotte pour avoir son frugal déjeuner; son petit laquais Justin pour porter sa canne et son manteau; son petit chien Cyrus pour le régaler d'un morceau de pain sec (1). Mais ni chien, ni laquais, ni servante, ni fille ne répondirent à sa voix. Il appela de nouveau, il sonna, il cria: Mon lait!... mon habit!... il parcourut l'hôtel... Personne absolument! Cet abandon l'étonna d'abord, puis l'effraya, puis le mit en colère; lorsque, la grande porte de l'hôtel s'ouvrant avec fracas, Thérèse parut à cheval, en amazone, avec la casaque militaire, le chapeau à plumes, le bouquet de paille sur l'oreille, l'épée au côté, le pistolet à la ceinture...

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 334, etc.

— Miséricorde! s'écria le bonhomme, qu'est-ce que cela veut dire?

Thérèse fit caracoler son cheval, mit pied à terre et entra à grand bruit d'éperons.

— Cela veut dire, mon père, que le Parlement a ses *maréchales* et ses *colonnelles* comme l'armée des princes. Vous voyez la *commandante* du bataillon des demoiselles de la cité. Je viens de recevoir mon brevet et mon uniforme sur le parvis Notre-Dame.

Broussel savait Thérèse fort *avancée* dans la Fronde; mais il ne la croyait pas arrivée à cette hauteur... Il resta confondu et comme pétrifié.

— Allons! allons! dit-il, c'est une mauvaise plaisanterie. Tu aurais pu attendre le carnaval pour me laisser ici comme un saint Jean. Dépose ton épée, arrange mon collet et va me querir Perrotte.

— *Cedant arma togæ*! soupira l'héroïne en redressant le jabot paternel; mais après-demain je reprends le glaive, et à bas les Mazarins! C'est nous qui attaquerons Charenton dans la grande bataille.

— Parbleu! Charenton est bien trouvé. On parle d'y établir des folles. Tu seras leur *générale* en chef.

— Je raisonne en toute gravité, monsieur mon père, repartit Thérèse avec son plus bel air de précieuse.

— J'ai demandé Perrotte et mon lait. Crois-tu que ton bouquet de paille me rassasie?

— O irrévérence du matériel des choses! exclama la commandante en servant un morceau de fromage, seule friandise du buffet, et en appelant Perrotte avec un air dédaigneux.

Mais Perrotte ne se montra pas davantage... Et Broussel, courant à la cuisine, y trouva, *infandum!* son lait renversé sur le fourneau éteint.

— Ah çà! dit-il en brisant les sonnettes, ma maison est donc au pillage?

— Soyez tranquille, je vous défendrai! dit noblement Thérèse, qui prit son pistolet dans son écharpe.

— Est-ce qu'il est chargé? Ne touche pas la gachette! s'écria le bonhomme avec effroi. J'ai toujours eu ces jeux-là en horreur... Je n'ai jamais pu chasser... Un malheur est si tôt fait... Je te dis, morbleu! de laisser cette arme, reprit-il, en pirouettant devant le canon brandi par sa fille; quelque vieille batterie qui partirait toute seule... Mais c'est qu'elle est capable de tirer.

— En voici la preuve! dit Thérèse, qui déchargea le pistolet par la croisée.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! fit Broussel, en tombant dans une bergère.

Au même instant, une détonation de cent coups de feu ébranla la maison, et le conseiller, poussant un cri aigu, se pelotonna dans les coussins.

Il se releva pâle et frissonnant, stupéfait d'être encore en vie.

— Ce n'est rien, mon père, dit Thérèse; c'est mon bataillon qui vous salue en répondant à mon signal...

En effet, une centaine d'amazones, équipées comme elle-même, venaient de se ranger sous les fenêtres, et criaient: Vive M. Broussel!

Le conseiller les salua bien vite, de peur d'une seconde pistoletade, et se retournant vers Thérèse: — Il est donc vrai? dit-il abasourdi, ce n'est pas une mascarade? Vous vous battrez pour de bon?

— Oui, certes! Mademoiselle a bien pris Orléans. Pourquoi ne sauverions-nous pas Paris?

Alors elle raconta à son père ce qu'elle lui avait caché jusque-là pour lui en faire une surprise: l'appel

adressé aux femmes de la cité par la *maréchale* de Frontenac et l'organisation de trois bataillons, dont l'élite était celui qu'elle commandait. Le bonhomme s'efforça en vain de détourner sa fille de cette folie. Une tirade de phœbus chevaleresque lui prouva que Thérèse était incurable, que les lauriers de Mademoiselle l'empêchaient de dormir, et qu'elle voulait jouer, dans l'armée du Parlement, le rôle que la fille de Gaston jouait dans celle des princes.



Le comte d'Harcourt, d'après les estampes nationales (pages suivantes).

— Aurez-vous du moins un homme à votre tête? demanda Broussel en désespoir de cause.

— Un héros! répliqua l'amazone avec feu; un lieutenant de M. de Condé, le baron d'Altomar.

— Le baron d'Altomar! Quest-ce que cela? Un Espagnol? un officier de fortune?

— Un personnage miraculeux! dit Thérèse d'une voix profonde à l'oreille du vieillard; un martyr ressuscité!

Le magistrat allait d'étonnement en extase.

— Vous vous rappelez notre ancien ami, M. Guillaume Deboile, le chef du peuple dans la dernière Fronde?

Broussel tressaillit à ce nom, si plein de remords et de terreur pour lui.

— Eh bien, balbutia-t-il, il a été pris et fusillé à Bordeaux. Tous les papiers publics nous ont conté cela. Je ne l'ai guère pleuré, quant à moi. C'était un homme furieusement dangereux. Devant Dieu soit sa pauvre âme!

— Il se peut qu'on l'ait pris et fusillé, dit Thérèse d'un air mystique; mais la vérité est qu'il n'est pas mort!

— Pas mort!

Et le conseiller faillit tomber à la renverse...

— C'est lui qui nous commande en personne, ajouta sa fille en posant le poing sur la hanche.

— Voyons, te moques-tu de moi? reprit le vieillard cherchant à se rassurer. — Tu viens de me dire que c'était le baron d'Altomar.

— Deboile et Altomar ne font qu'un; le second est la métempsycose du premier.

— Ta, ta, ta, dit Broussel, remis à ces mots... Je suis bien bon de me tourmenter pour du pathos... Vas-t'en au diable avec ta métempsycose, dont je fais cas comme de cette croûte de fromage. Mais tout ce charabia ne me donne pas à déjeuner... Il me faut Perrotte! Justin! mon lait! mon manteau!

Et il se mit à appeler, à carrillonner et à crier de plus belle.

Tout à coup il s'arrêta, comme s'il eût vu la tête de Méduse... Thérèse venait de lui montrer une petite gravure qu'elle avait tirée de son sein.

— Jugez par vos propres yeux; voici le baron d'Altomar... Trouvez-vous enfin qu'il ressemble à M. Deboile?

— C'est lui-même! dit le conseiller en reculant de deux pas... C'est lui, tel qu'il m'apparut durant le siége de Paris, à la tête de 30,000 bras nus, sous les plis de son drapeau sanglant.

— On se refroidit dans la tombe, mon père... Il est ressuscité sous le noble drapeau des princes...

— Chose étrange, prodigieuse, inouïe! répétait Broussel, les yeux fixés sur l'image terrible. Mais, d'où te vient cette gravure, et comment la portes-tu sur ton cœur?

Thérèse devint pourpre d'émotion, et répliqua d'un air confit, avec un roulement d'yeux humides:

— Elle me vient de la *maréchale* de Frontenac, qui l'a distribuée hier *aux commandantes*, et je la porte sur mon cœur, parce qu'il faut demander du courage aux martyrs.

— Corbleu! s'écria le vieillard avec emportement, je ne veux pas d'un tel saint dans ton calendrier.

Et saisissant le portrait, comme s'il lui eût brûlé les doigts, il le jeta au feu, malgré les cris de sa fille.

Puis, débarrassé de son hallucination, il allait sortir de la salle, lorsqu'il vit Thérèse pâmée de douleur.

— Bonté divine! dit-il en la secouant de toutes ses forces, est-ce que tu serais enamourée d'une peinture?

— Hélas! mon père, soupira l'amazone, glissant dans ses bras, avec une pose théâtrale, respectez les fermentations d'une âme volcanique!

Ce fut au tour du conseiller de tomber en pâmoison. Avoir espéré pour sa fille le comte d'Amalby et la grande noblesse, et la voir éprise de la *métempsycose* d'un factieux condamné à mort!

— Ah! par exemple, voilà qui est trop Rambouillet! Je savais mon héritière précieuse; je ne la croyais pas folle à lier!

Les *fermentations* de Thérèse n'étonneront point nos lecteurs, qui se souviennent de cette *beauté* fatale et incomprise. Dédaignée par Philippe pour sa cousine, elle avait tourné ses prunelles dépitées vers Deboile, en avait fait peu à peu son *héros de cœur*, l'avait admiré à l'œuvre dans le siége de Paris, était devenue frondeuse aussi exaltée que lui-même, avait pleuré sa mort et adoré sa mémoire; puis, apprenant qu'il renaissait sous le nom d'Altomar, avait adopté sans raisonnement sa *métempsycose*, et rêvait de le joindre au champ de bataille, pour en être remarquée ou mourir sous ses yeux, comme dans les tragédies de M. de La Calprenède!

— Voyons, voyons, reprit Broussel, impatient et tremblant de tout savoir. Est-ce que tu l'as... vu, ce baron d'Altomar!

— Dites revu... (Le bonhomme frémit.) Pas encore, hélas! soupira Thérèse, à travers un flot de larmes... (Le bonhomme fut soulagé.) Mais, nous allons recevoir de ses nouvelles par Perrotte et Justin, continua la sensible héroïne.

— Perrotte et Justin! Qu'est-ce encore?

— Ils sont allés à l'enrôlement des dames de la Halle, où M. d'Altomar se trouvera avec M. de Beaufort.

— Par la sambleu! voilà le coup de grâce! dit Broussel, et je comprends enfin l'abandon et le désordre de céans. Tout le monde m'a planté là; ni fille, ni suivante, ni laquais, ni déjeuner, ni manteau! Ces dames sont au régiment de la Cité, au régiment des Halles! à tous les diables verts, excepté à leur poste... Ventrebleu! je remettrai l'ordre en ma maison, comme je le remets dans l'État, péronnelles que vous êtes!

Et il allait décharger à la fois sa peur et sa colère en pérorant ainsi jusqu'à extinction d'haleine, quand un nouveau rassemblement gronda dans la rue; et Perrotte entra, à la grande joie de Thérèse, soutenue par Justin et par trois dames du marché, précédée du petit chien *Cyrus*, qui l'annonça d'un jappement triomphal.

Mais était-ce bien la suivante et le laquais? Broussel en douta au premier aspect. Perrotte portait un grand bonnet à la Fronde, surmonté d'une plume d'officier aux gardes; un corsage écarlate, à basques relevées, sur sa jupe de bure, et un énorme sabre sans fourreau, passé dans une écharpe jaune serin. Ses compagnes étaient accoutrées à l'avenant, et traînaient des hallebardes qui rappelaient les Suisses de Notre-Dame. Justin, noyé dans une vieille casaque et sous un large casque de milicien, balançait sur son épaule une arquebuse plus longue que lui, et avec laquelle il faillit éborgner son maître en le saluant. Il n'y avait pas jusqu'au misérable roquet, dont les oreilles verticales et la queue en trompette ne se conformassent aux allures militaires de ces dames. Tous, d'ailleurs, le chien compris, arboraient fièrement le bouquet de paille.

Broussel demeura pétrifié devant ce tableau, et se crut le jouet d'un cauchemar. Dans le tourbillon de pensées qui agitaient son cerveau, une seule ne vint pas au vieux frondeur : c'est que tout ce carnaval de guerre civile était son propre et digne ouvrage, et qu'il avait bien mérité d'être débordé ainsi jusque dans ses foyers domestiques!

— Ah! monsieur de La Louvières! s'écria Perrotte, surmontant enfin l'émotion qui lui avait coupé voix et jambes (on sait qu'elle flattait toujours du nom de sa gentilhommerie le grand pourfendeur des priviléges de cour); ah! monsieur de la Louvières, c'est bien *lui!* je l'ai vu, comme je vous vois! Il est ressuscité d'entre les morts!

— Qui, lui? demanda Broussel.

— M. d'Altomar, M. Deboile! l'ancien! le nouveau! le même! notre sauveur enfin! balbutia la servante, éperdue d'allégresse.

— Encore! dit le bonhomme en frémissant; qui me délivrera de ce fantôme?

— Un fantôme! reprit la vieille; ah bien oui! un homme en chair et en os, plus vivant, plus beau, plus terrible que jamais! Et une parole! une langue! ah! comme les vôtres, c'est tout dire.

Le conseiller, secouant en vain l'obsession, tomba dans une rêverie sinistre. Thérèse, au contraire, couvait

son âme au récit de Perrotte, comme une fleur mourante s'ouvre à la rosée.

— Figurez-vous, continua la bonne femme, qui avait à se dédommager d'une demi-heure de silence, figurez-vous que nous venions de recevoir nos armes et nos uniformes sur le marché, et que notre compagnie des *fantassines* de la Halle était au grand complet. Vous pouvez la regarder par la fenêtre; elle attend votre salut pour décharger ses arquebuses; c'est Justin qui donnera le signal.

Le vieillard bondit et arracha l'arme au laquais. La suivante crut qu'il voulait mieux écouter, et poursuivit d'autant plus éloquemment :

— Tout d'un coup les tambours battent, les clairons sonnent... Nous portons les armes, et nous voyons arriver sur notre front de bataille un régiment superbe. Il y avait deux commandants en tête, M. de Beaufort, notre roi, avec sa face qui rit toujours et ses grands cheveux blonds de demoiselle; et, à sa droite, un cavalier brun, tout inondé de plumes et tout flamboyant d'acier... Je le regarde, et je pousse un cri de paon... Ah! ma fine! oui, j'ai crié comme un paon; et jugez s'il y avait de quoi! J'avais reconnu M. Deboile, le fameux chef du peuple, le grand barricadeur de 48, le fléau des vils courtisans, ce harangueur qui vous appuyait si bien autrefois, cet ami qui nous visitait tous les soirs, et qui me disait toujours, en me frappant sur l'épaule : — Dame Perrotte, nous mangerons le cardinal à la crapaudine (la suivante poussa un joyeux éclat de rire); ce martyr enfin que les Mazarins ont traqué et fusillé à Bordeaux.

— Ce n'est donc pas lui que tu as vu, puisqu'il est mort, interrompit Broussel, qui nageait en plein chaos.

— C'est lui-même, vous dis-je; à preuve qu'il m'a reconnue aussi, qu'il m'a appelée par mon nom, et qu'après l'inspection des armes, il m'a retapé sur l'épaule comme dans le bon temps, en me disant : — Perrotte, je te fais *lieutenante !* Mes compliments à ton maître et à sa fille; il aura bientôt de mes nouvelles !... Voilà ce qu'il m'a dit, tout craché. Croyez-vous encore que ce n'est pas lui?

Thérèse triomphait de bonheur, et Broussel avait des tintements dans les oreilles... Ces mots : *Il aura de mes nouvelles*, lui faisaient l'effet d'un tocsin.

— Mais voici le plus fort, monsieur de la Louvières! c'est un miracle pommé que la mère Frémant, la fruitière qui lit les imprimés, m'a conté tout au long. (Perrotte fit un signe de croix, comme si elle allait réciter une page du martyrologe.) On a bien et dûment fusillé M. Deboile à Bordeaux; la chose est trop vraie, pour le repos de l'âme des Mazarins. Mais le bon Dieu est plus fin que tous les premiers ministres, et il a joué le nôtre sous jambes pour rendre à la Fronde son champion. Il n'y a pas deux Deboile en ce monde, voyez-vous! quand on casse un homme de cette trempe-là, le plus sûr est d'en ramasser les morceaux. Les fossoyeurs Mazarins le portaient donc en terre, lorsque voilà qu'ils entendent un bruit sur le pavé, comme un objet massif qui tombe. Ils s'arrêtent pour le recueillir; c'était une balle d'arquebuse. — Drôle de chose! qu'ils se disent; d'où peut-elle venir? Ils repartent, font vingt pas : Toc! une seconde balle; puis, toc! une troisième; toc! toc! toc!... dix, quinze, trente!... Les fossoyeurs regardent partout; impossible d'y rien comprendre! Les balles semblaient pleuvoir du cercueil du défunt. L'un s'effraye, l'autre rit, mais pas longtemps. Comme ils arrivaient à la fosse, le mort s'agite, et crie : — Halte-là!... Les hommes restent glacés. La bière s'ouvre; Deboile, qui avait craché les balles tout le long de la route, renverse les fossoyeurs avec les deux dernières qu'il tenait à la main, se dresse tranquillement sur ses jambes, enterre un des croquemorts à sa place, et prend le chemin de la Lorraine, en chantant :

> Un vent de Fronde
> S'est levé ce matin;
> Je crois qu'il gronde
> Contre le Mazarin...

Le soir même, après avoir fait deux cents lieues en une heure, il entrait au camp du duc Charles, sous l'habit et le nom du baron d'Altomar, qu'il a portés depuis ce moment-là. Il est devenu en quelques mois le plus habile capitaine du monde. Quand une balle lui entre dans le corps, il la rend par la bouche en souriant, et la renvoyant de la main à son ennemi, l'étend raide mort à ses pieds. Il garde dans sa poche une des balles de Bordeaux pour la jeter à Mazarin dès qu'il le rencontrera; aussi le prince Louis de Condé et le duc de Beaufort viennent de le nommer leur lieutenant; et toute la cité de Paris, armée en son nom, est prête à marcher, comme nous, sous ses ordres, contre les soldats de Turenne... Il faut dire, conclut Perrotte, qu'il y a maintenant en lui trois hommes au lieu d'un; d'abord l'ancien Deboile puis le nouveau (d'Altomar), puis un autre mort de Naples, un nommé Mas-Aniello, le grand frondeur de ce pays-là, qui est ressuscité comme le nôtre, et qui est entré dans sa peau... Mais je ne garantis pas ce dernier miracle; ce n'est pas la fruitière, c'est le rémouleur qui me l'a conté.

Perrotte fit gravement un second signe de croix, et, sur un geste de sa main par la croisée, la compagnie des *fantassines* de la Halle salua M. Broussel d'une arquebusade en long feu, suivie d'une acclamation glapissante.

— Est-ce tout, enfin? dit le bonhomme, réveillé comme d'un sommeil fiévreux, et la *lieutenante* de M. d'Altomar me servira-t-elle le déjeuner que j'attends depuis une heure?

Il se félicitait d'avoir écouté jusqu'au bout un récit dont l'absurdité calmait ses alarmes. Réflexion faite, il vit dans l'histoire de Perrotte un commérage de marché; dans la gravure de Thérèse, l'illusion d'une tête malade, et dans Altomar, un intrigant qui exploitait une ressemblance.

Aussi, quand la servante revint de la cuisine, en gémissant sur son lait renversé, le foudre parlementaire, ne craignant plus rien, retrouva sa dignité pour regarder l'heure à la pendule, et prendre sa canne et son manteau.

— Je déjeunerai au Palais, dit-il sèchement; et, afin que ma maison soit mieux gardée et ma table mieux servie désormais, mesdames les *commandantes* et les amazones resteront ici sous clef jusqu'à nouvel ordre.

En vain Thérèse se jeta à ses genoux, en vain Perrotte, Justin et *Cyrus* lui-même implorèrent la liberté, le vieillard inflexible les emprisonna à triple tour, et se rendit seul et d'un pied leste au Parlement.

Chemin faisant, néanmoins, le spectre de Deboile lui apparut quelquefois; et lorsque, en arrivant au Palais, il le vit sans milices bourgeoises, en face de rassemblements tumultueux, il lui sembla entendre encore la phrase menaçante : *Votre maître aura bientôt de mes nouvelles!*

S'il avait cru son courage, — il aurait reculé; mais il rencontra le président de Bailleul, qui ne reculait jamais, et il monta les degrés avec lui.

### XX. — BROUSSEL S'EN VA-T-EN GUERRE.

Avant de raconter cette journée de honteuse mémoire, rappelons encore qu'il s'agit de 1652, et que nous écri-

vons d'après les témoignages contemporains les plus authentiques. On serait plus que jamais tenté de croire que nous arrangeons les événements à plaisir, ou que nous commettons un anachronisme rétrospectif de deux siècles. On peut s'assurer du contraire en recourant aux documents que nous avons cités avec tant de scrupule dans les notes du *Médaillon* (1), et que nous indiquerons derechef au passage, comme preuve des faits qui justifieront notre épigraphe : « autre temps, *mêmes* mœurs ».

Après leur comédie, si bien jouée à l'Hôtel-de-Ville, Beaufort et d'Altomar avaient continué, chacun à sa manière, de préparer le *grand coup* du lendemain.

Le roi des halles parcourut ses Etats d'un bout à l'autre, et rassembla le soir, au Luxembourg, ce qu'il appelait *ses gens*. C'étaient « cent vingt malfaiteurs délivrés par ses soins des cachots de la Conciergerie, et dont le passe-temps le moins offensif était d'épouvanter la ville par des cris de cannibales » (2). Quand ils arrivèrent dans le jardin du palais de Gaston, Beaufort, pour donner du cœur à celui-ci, le mena sur le balcon avec une foule de grands seigneurs. Ils *s'encanaillèrent* de la meilleure grâce du monde, dans une conversation familière assaisonnée de gros mots et de jurons par le petit-fils de Henri IV. On désigna en riant aux fureurs des bandits les royalistes les plus redoutés de la ville et du Parlement. Le prince de Condé, ayant près de lui le duc de Damville, frondeur assez tiède, « le montra par plaisanterie aux gens de Beaufort, en disant qu'il était un franc Mazarin. » Damville eut une telle frayeur, qu'il démentit Condé par un discours incendiaire, ne croyant pas pouvoir racheter sa vie autrement. C'était le système du prince Louis pour *engager* dans sa cause les amis irrésolus. L'entrevue se termina par une pluie d'argent lancée aux malfaiteurs, qui promirent de se multiplier par cent pour le rendez-vous du lendemain.

Le duc d'Orléans avait employé d'autres moyens dans la journée. Fidèle à son art de conspirer sans se compromettre, et de lancer les autres au feu pour attendre le butin, il visita les plus illustres et les plus belles frondeuses de Paris, et leur insinua de sa voix mielleuse les discours à tenir à leurs maris, à leurs frères et à leurs courtisans (3). Puis il décida un grand nombre de gentilshommes aventureux à se déguiser en ouvriers pour soulever et diriger la populace. Ces précurseurs des blouses aristocratiques se firent une partie de plaisir de leur expédition dans le ruisseau.

Altomar opéra sur une plus vaste échelle. Tous ses agents, lancés à la fois, provoquèrent cent réunions clandestines dans la Cité et les faubourgs.

Aux manœuvres et aux gagne-deniers les moins scrupuleux, on annonça le partage des richesses des Mazarins, et l'on donna lecture du pamphlet de Montandré, qui venait de reparaître avec éclat : « Lâchons hardiment la bride... Faisons carnage, sans respecter les grands, ni les petits, ni les mâles, ni les femelles. Sortons de nos gîtes, de nos tanières. Mettons nos épées au vent, saccageons, brisons, tuons... tout ce qui ne se croisera pas pour le véritable parti de la liberté. » Et la fameuse conclusion qui était l'éclair dans le nuage : « Les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules ; nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre ! » (*Le Point de l'Ovale*, déjà cité.)

Aux petits bourgeois, aux ouvriers honnêtes, aux marchands timorés, aux simples curieux et badauds, on cacha le vrai but et le caractère violent de la manifestation. On leur parla avec respect de la Cour souveraine « cette haute expression du tiers Etat, cette digne avant-courrière des Etats généraux. » On ne voulait, dit-on, que l'entourer d'une population aussi calme qu'imposante, et lui donner la force de chasser une bonne fois le Mazarin, d'empêcher les horreurs de la guerre civile, de ramener le roi et sa mère dans Paris, et de rendre ainsi à la grande ville le repos et la prospérité qui feraient le salut de tous.

Les seuls mots d'ordre qu'on distribua furent : — A bas le Mazarin ! Plus de coups de fusil ! Vive le roi ! la réforme de l'Etat ! la paix au dedans et au dehors ! etc., etc.

Tout le monde, acceptant ce beau programme, s'engagea à descendre dans la rue. Altomar et ses compères n'en demandaient pas davantage. Pourvu que leur queue fût immense, le triomphe de leur tête était assuré. Ce qu'une poignée de meneurs exigerait au moment décisif serait censé réclamé par les cent mille hommes à leur suite ; et le Parlement céderait aux factieux volontaires, avant que les factieux sans le savoir eussent le mot de l'énigme...

Aussi, la Cour était à peine assemblée dans la Grand'-Chambre, que des fleuves humains, partant de tous les quartiers de Paris, vinrent former un océan de têtes sur les quais et les places qui entouraient le Palais (1). Bientôt, le duc d'Orléans et sa fille, Nemours, La Rochefoucauld, tous les princes et seigneurs, couverts d'acclamations par la multitude, prirent place sur les fleurs de lis ou dans les tribunes, en hommes parfaitement étrangers à ce qui allait advenir. Beaufort et d'Altomar restèrent sur le grand escalier avec l'avant-garde populaire, distribuée à toutes les issues de l'édifice.

Les rôles furent joués suivant la répétition de la veille. On remit d'abord au président de Bailleul l'humble requête du bureau de ville et des milices, demandant la signification immédiate, au camp de Saint-Denis, de l'arrêt qui écartait les troupes à dix lieues, et l'exécution de l'autre arrêt qui ordonnait une assemblée de la ville.

En digne successeur de Molé, Bailleul sentit la griffe sous la patte de velours, et s'opposa avec ses amis à la délibération réclamée... « Nous ferons droit au bureau de la ville et aux milices, dit-il, quand ils rempliront leur devoir, qui est d'assister et de garder la Cour. Sachons d'abord pourquoi ils sont absents du Palais juste au moment où ils y seraient nécessaires. » Et il somma par un prompt message le prévôt et les colonels de venir expliquer leur conduite.

Mais déjà le plan de Bailleul était attaqué par trois partis : les magistrats complices des princes, les frondeurs importants et brouillons, et les poltrons qui, voyant le Parlement bloqué, croyaient endormir le cerbère en lui jetant un gâteau... Broussel se mit bravement à la tête des deux derniers partis. Il venait de regarder par les fenêtres des combles aux quatre points de l'horizon ; et à l'aspect de cette marée d'hommes et d'armes, se souvenant des étranges discours de Perrotte, il avait jugé sage de rester populaire... Il appuya donc la signification de l'arrêt aux troupes, et des applaudissements l'ayant éperonné, il fit une charge à fond contre la guerre civile... Bailleul chercha vainement à prolonger le débat jusqu'à l'arrivée

(1) Notamment t. XVI, p. 351, t. XVII, p. 11, 83, 84, 262, etc.

(2) Saint-Aulaire. *Hist. de la Fronde*, t. III, p. 152. — *Mém. de Conrard*, édit. Montmerqué, *Histoire du Temps*, etc.

(3) Gaston avait pris une telle influence sur les femmes, que « les plus qualifiées du parti le saluaient au passage en vociférant des injures obscènes contre Mazarin et ses adhérents. » (Saint-Aulaire, *ibid.*)

(1) Voyez la vue de ce quartier à cette époque, t. XVII, p. 83.

du prévôt. La résolution, enlevée par Broussel, passa à quelques voix de majorité. Un tonnerre de bravos salua la nouvelle au dehors...

Le président se vengea tout de suite et se flatta de retarder l'exécution; il pria notre conseiller de s'en charger lui-même, en montant à cheval avec des commissaires pour se rendre au camp de Saint-Denis. Broussel, enferré, demeura coi... Monter à cheval! traverser l'armée du peuple, et affronter l'armée de Turenne! c'était de quoi mourir de peur trois fois... Payer de sa parole, très-bien; mais payer de sa personne, jamais! Le bonhomme déclara qu'il eût été heureux de porter l'arrêt de la compagnie, mais... qu'il n'avait point de cheval à sa disposition... Beaufort, qui entrait, lui cria qu'il lui en offrait dix au choix. Broussel ajouta... que c'était l'affaire de quelque jeune conseiller. Mais ni jeunes ni vieux ne se proposèrent à sa place. Les plus ardents au vote étaient les plus rétifs à l'action... Broussel reprit... qu'il était souffrant... qu'il n'avait pas même déjeuné! — Votre déjeuner est servi dans la petite salle! lui cria La Rochefoucauld, qui eût payé sa place à cette comédie...—Allons, conclut Bailleul qui ne voulait que gagner du temps, allons, monsieur le conseiller, prenez une demi-heure pour déjeuner et réfléchir, vous me ferez part, en revenant, de votre résolution. Broussel, acculé à son dernier prétexte, s'exécuta et sortit, — comme un chien qu'on fouette, au milieu des sourires de toutes les tribunes.

On se figure s'il mangea de bon appétit. De minute en minute, princes, collègues, messagers du peuple vinrent ajouter à son supplice; l'un exaltait son éloquence victorieuse; l'autre comptait sur son courage à l'épreuve. — Ne faites que tordre et avaler, disait celui-ci; il faut prévenir Turenne qui, pour devancer l'arrêt, marcherait droit sur nous.— Que de maux vous allez empêcher! disait celui-là, les ennemis devaient incendier deux villages aujourd'hui même. Vous arriverez pour éteindre la première bombe. Ou bien: Les bandits de Charles IV opèrent, dit-on, leur jonction avec les royalistes, vous les séparerez en vous jetant à propos entre les deux. — Ou encore: Des coups de canon ont retenti dans le nord-est; on suppose que c'est l'artillerie de la Ferté. — Et les magistrats: Vous savez qu'en étendant votre plume, vous avez le droit de suspendre le feu ennemi, de couper les ponts, de rompre les gués, d'appeler les populations au secours de la loi! — Et l'ironique La Rochefoucauld: Vous savez que tout soldat qui rirait de vous mérite les galères, que porter la main sur vous, vous atteindre de la balle ou de l'épée est un crime de haute trahison! que par arrêt de ces jours-ci, la Cour a mis à prix la tête de l'officier qui, en chargeant les conseillers Bitaut et Geniers à Pont-sur-Yonne, a blessé et renversé l'un, et percé la robe de l'autre de quatre coups de mousqueton, à l'instant même où ils remplissaient la haute fonction qui vous est confiée (1). Ne craignez rien, morbleu! le bon droit sera en croupe avec vous. Comptez sur nous et sur le Parlement, pour vous venger si l'on vous attaque, pour vous enterrer comme un roi si l'on vous tue, et pour placer votre nom à côté de celui d'Eustache de Saint-Pierre! — Et les envoyés du dehors: La foule crie: Broussel à cheval! Broussel à Saint-Denis! C'est à lui de nous défendre et de retourner les fusils du roi contre Mazarin... Ne tardez pas, car les plus furieux s'impatientent. Ils sont hommes à vous enlever et à vous porter au camp ennemi.

Tel fut l'assaisonnement du déjeuner de Broussel.

(1) *Journal du Parlement*. Février 1852. Saint-Aulaire, t. III, p. 62.

Autant de coups d'épingle, de poignard et de massue; autant de frissons, de soubresauts, de coliques, de défaillances pour le malheureux. Et tout cela, ô comble du châtiment! tout cela était le fruit de ses œuvres! Jugez s'il donnait au diable le Parlement, les princes, la Fronde et lui-même! Il eût embrassé le cardinal et se fût emprisonné de sa main pour avoir fait voter l'arrêt exécrable!

Il crut se tirer d'affaire, en déclarant qu'il se trouvait mal, et en demandant de rester seul avec un huissier. Mais c'était compter sans l'hôte qui allait lui porter le dernier coup.

A peine se remettait-il depuis cinq minutes et se levait-il pour refuser définitivement la mission, que la porte s'ouvre et qu'un homme paraît sur le seuil... Le conseiller se retourne, pousse un cri, et reste pâle, immobile, muet, la bouche et les yeux béants...



Portrait de Turenne (Musée de Versailles).

C'était le baron d'Altomar. C'était Guillaume Deboile! le portrait de Thérèse animé! la légende de Perrotte, en chair et — en armes! Il n'y manquait que le drapeau rouge pour compléter la vision de 1648!

— Salut à M. Broussel, le champion du Parlement, dit le capitaine, en s'inclinant avec courtoisie.

— Qui êtes-vous? n'approchez pas! sortez! s'écrie le vieillard éperdu, et reculant jusqu'au fond de la salle.

— Le baron d'Altomar, pour vous servir, officier du duc de Lorraine, lieutenant du prince de Condé.

— Non! je vous reconnais! Vous êtes Deboile, Deboile condamné à mort par arrêt d'il y a trois ans.

— Et fusillé, il y a quinze jours, à Bordeaux, c'est historique! Si je suis Deboile, *les gens que vous tuez se portent assez bien*; si je suis Altomar, j'avoue que je ressemble fort à Deboile, et je compte faire honneur à cette ressemblance. Les cent mille hommes qui me suivent en témoigneront tout à l'heure; mais la question de mon identité se videra plus tard. Qui que je sois pour le mo-

ment, je me souviens de notre ancienne amitié, des services que vous m'avez rendus, et pour en mériter de nouveaux, je viens vous sauver la liberté et la vie.

— Qu'est-ce à dire? le Parlement est menacé?...

— De sauter par les fenêtres, au risque de tomber dans la Seine, à moins qu'il ne vote certains arrêts plus importants que celui dont je vous rends grâce.

— Juste Ciel! fait le conseiller, nous sommes pris dans un guet-apens! Monsieur Deboile... (Il frémit à ce nom.) Je veux dire, monsieur d'Altomar, reprend-il, en cherchant à se redresser, savez-vous que vous êtes bien hardi, et qu'un signe de ma main pourrait...

— Me faire arrêter? comme en 1648. Ce serait hasardeux... Vous seriez peut-être arrêté avant moi... Mais si je l'étais le premier, le Parlement ne risquerait plus de tomber dans la Seine, il y tomberait à coup sûr. Voilà tout ce que vous auriez gagné.

Broussel se remet à frissonner comme s'il faisait déjà le plongeon. Puis, avec un second effort de courage désespéré : — Vous oubliez le bureau de ville et les milices qui vont accourir, qui sont arrivés peut-être, sur l'injonction de M. le président.

— Ils sont partis, en effet, mais ils sont restés en route. Le prévôt Lefèvre et ses échevins ont été assaillis sur la Grève. M. de L'Hospital qui passait, leur ayant prêté son carrosse, la foule s'est ruée dessus et l'a mis en pièces. Le marquis du Vigean, déguisé en maquignon, a pris les chevaux en riant, et les a emmenés en triomphe. Alors le prévôt a reçu un coup de pierre à la tête, et s'est caché dans une maison que les frondeurs gardent, l'arme au bras. Quant aux chefs des milices, ils n'ont pas trouvé la moitié de leurs gens prêts à marcher, tous les autres s'étant joints d'avance à la manifestation, et deux compagnies de Wallons, *que je connais bien*, pourchassent colonels et soldats du côté de la Bastille; ce qui n'est pas le chemin du Palais de Justice (1).

D'Altomar n'était que trop bien informé! Comprenant leur faute de la veille par le message de Bailleul et l'attaque imminente de la Cour isolée, le prévôt et les colonels avaient en vain risqué leur vie pour se rendre à leur poste et à leur devoir. Le tour était joué, le remords restait aux dupes. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'envoyer au président leurs excuses et le récit de leurs mésaventures. Bailleul en recevait la nouvelle fatale, à l'heure même où d'Altomar l'annonçait à Broussel.

— Miséricorde! Tout est perdu! balbutie le conseiller, qui renonce à se poser en sénateur romain. Puis, s'accrochant à un mot de Deboile, comme à une planche de salut : — Vous veniez me sauver, disiez-vous? ajoute-t-il d'une voix attendrissante...

— Votre salut dépend de vous-même; si vous restez ici, je le répète, votre pis-aller sera de rendre des arrêts... compromettants; et avec ou sans ces arrêts, sans ces arrêts surtout, car Bailleul et compagnie font rage, je ne réponds pas que la foule égarée vous épargne plus que les autres. Elle ne connaît pas à la couleur du sang les Frondeurs et les Mazarins. On ne fait point d'omelettes sans casser les œufs, comme dit Perrotte, et je ne serai pas là deux fois pour vous ouvrir une issue.

— Je puis donc m'échapper en ce moment? demande le conseiller qui se lève tout d'une pièce et retrouve son énergie... pour la fuite.

— Vous seriez massacré à la grille, répond froidement Altomar. Mais, prenez l'arrêt contre les troupes du roi, montez de suite à cheval, et partez pour Saint-Denis.

— Où je serai massacré tout de même.

— Beaucoup moins probablement. Vous traverserez Paris en triomphe; vous reviendrez plus populaire que jamais.

— Si je reviens!

— *Minima de malis!* Vous accepterez, comme faits accomplis, les arrêts rendus en votre absence. Vous serez le moins compromis avec le roi, et le mieux noté avec la Fronde... Vous garderez mon secret, comme moi le vôtre... Et quand il faudra remplacer le grand prévôt... nous nous reverrons.

Broussel écarquilla les yeux, resta deux minutes perplexe et rêveur, pâlissant, rougissant et piétinant tour à tour, puis il se décida sans dire ni oui ni non, alla chercher l'arrêt dans la Chambre de saint Louis, annonça gravement qu'il se chargeait de le signifier, et quitta la salle avec six archers et deux commissaires, aux applaudissements répétés du tribunal et de la rue.

Altomar l'attendait sur le grand escalier, avec le duc de Beaufort, et l'élite de leurs bandes. Ils le firent saluer d'une immense acclamation, qui mit un peu de baume sur les plaies du conseiller... Puis, le roi des Halles lui présenta les plus beaux chevaux de bataille de ses compagnons. Mais en les voyant piaffer sous le frein, le digne homme bondit plus haut qu'eux, et demanda timidement une simple monture, quelque mule de laitière, un poney de femme au trot pacifique. Il eût même préféré un âne, s'il eût pu en aviser les oreilles...

Ses yeux se portèrent alors naturellement vers un bataillon d'amazones rangé derrière la grille... Et qui reconnut-il à leur tête? O nouvelle surprise! Sa fille Thérèse avec son uniforme de *commandante!* Perrotte et Justin lui faisaient pendant, à la tête des *fantassines* de la Halle! Le premier mouvement de Broussel fut d'aller les gourmander d'importance. — Malheureuses! comment vous êtes-vous échappées, et que venez-vous faire en ces bagarres? — Ma fine! les croisées n'ont pas de serrures, dit résolument Perrotte. Nos soldats nous ont tendu des échelles, et nous faisons notre première campagne! Thérèse ne répondit rien, ayant à peine entendu son père, et n'ayant d'yeux que pour Altomar, devant lequel son cœur volcanique faisait explosion... Mais tout à coup la colère de Broussel tombe, à la vue du cheval de sa fille, jolie haquenée aux modestes allures. — Voilà mon affaire! se dit-il, en caressant de l'œil et de la main le doux animal. Je fais ainsi d'une pierre deux coups; je démonte Thérèse, et je me monte à mon gré... Imprudent, hélas! qui ne s'informa pas de l'origine de la bête! L'amazone étonnée se fait prier pour descendre, mais Altomar lui offrant de la conduire aux tribunes où elle attendra le retour de son père, elle s'appuie avec enivrement sur le bras du *héros*, et cède le coursier docile à Broussel, qui s'y installe avec l'aide de Beaufort. Le duc lui propose deux pistolets d'arçon dont il fait craquer les ressorts; mais il détourne la tête et les repousse avec horreur. — Voilà mes armes! dit-il gravement, en montrant l'arrêt. — Chacun son goût, répond Beaufort en riant; moi, j'aimerais mieux deux canons chargés. Le conseiller soupire, prend son aplomb, lâche la bride, et... s'en va-t-en guerre...

— Vive M. Broussel! crie la foule, en s'ouvrant sur son passage. Jamais il n'avait subi d'aussi terrible ovation. La multitude s'étend à perte de vue. Il croit traverser la mer Rouge, et il se recommande au Dieu des armées. A chaque mot féroce qui éclate près de lui, à chaque

(1) Saint-Aulaire, *ibid.* t. III, p. 150. *Journ. du Parl.*

mine sinistre qui lui apparaît, à chaque main calleuse qui presse la sienne, à chaque épée brandie en son honneur, à chaque mousquetade tirée pour lui faire fête, le sang lui afflue au cœur, lui monte au cerveau, lui trouble le regard, lui bourdonne aux oreilles.

Il marche ainsi une heure, comme dans un nuage de foudres et d'éclairs. Et cependant il n'ose se hâter, car Dieu sait ce qui l'attend plus loin! Il dépasse le faubourg Saint-Denis et chemine à travers la campagne. — Si je tournais à droite ou à gauche, se dit-il en respirant enfin, et si j'allais signifier l'arrêt... dans quelque village écarté! Mais alors seulement il remarque à sa suite, outre les archers et les commissaires, six cavaliers, armés jusqu'aux dents, qu'Altomar lui a donnés... comme escorte d'honneur. Il comprend... et poursuit avec résignation.

Bientôt des roulements de tambours, répétés par l'écho, lui annoncent que le camp n'est pas loin. A mesure qu'il approche, il croit que l'armée s'avance et va lui passer sur le corps... Si quelque flamme brille dans une ferme, il voit un village à feu et à sang. Des charrettes font retentir la route? Ce sont des canons qui roulent et vont partir. Un coup de feu éclate dans le lointain? C'est une bombe qui va lui tomber sur la tête.

Des fourrageurs mazarins passent, enlevant le foin vert et le blé en herbe. Voilà l'occasion de faire tonner la loi. — Halte! au nom du Parlement, leur crie un commissaire. Broussel, se dressant sur les étriers, tire bravement... l'arrêt de sa poche. Les soldats considèrent ce guerrier d'un nouveau genre, qui les couche en joue avec une plume d'oie, et poussent un énorme éclat de rire. Leur raillerie aiguillonne le magistrat que leur sérieux eût fait trembler. Il déclame l'arrêt avec emphase. Les soldats rient plus fort et fourragent de plus belle. Un commissaire prend l'encrier et verbalise. Un autre demande aux rebelles leurs noms et qualités. — Palefreniers de M. de Turenne, à votre service, repart le chef, en jetant une botte de foin au conseiller. — Injure grave! écrit le verbalisateur. — Ajoutez : et sévice *idem!* dit le bonhomme, inondé d'herbe et désarçonné par le choc. Sur un signe de sa main, un archer court arrêter le soldat, le prend au collet et le renverse. — Amenez le captif ici! crie un commissaire. — C'est qu'il ne veut pas me lâcher! réplique le vainqueur d'un air si comique, que l'hilarité gagne les deux partis. Le débat se termine par un coup de feu qu'un palefrenier tire en l'air, et qui met la troupe légale en déroute. Broussel, le plus effrayé par la détonation, éperonne son cheval si violemment, que celui-ci prend le galop ventre à terre. Le cavalier, qui n'avait jamais galopé que sur le dada de la réforme et du droit de réunion, se cramponne à la selle comme un naufragé, rejaillit comme une balle à chaque élan, et finit par laisser échapper la bride. Le cheval, sans direction, redouble de vitesse, et, au lieu de rejoindre les commissaires, porte son homme au beau milieu des ennemis! — Au secours, messieurs les soldats! Arrêtez-le! *arrêtez-moi!* leur dit naïvement Broussel. Les palefreniers se tordaient dans un fou rire. Celui même que le magistrat avait fait appréhender au corps, l'appréhende à son tour, calme sa monture, le remet dans son chemin et reçoit ses remerciements comme un sauveur. Disloqué, hors d'haleine, *meurtri dans sa base*, le magistrat se fait déposer à terre, souffle, gémit, s'évente un quart d'heure, et reprend l'expédition à pied, en traînant son cheval par la bride.

Il arrive enfin à quelques portées de fusil des tentes royales. On le réinstalle sur sa monture, non sans de nouvelles lamentations; mais une autre surprise l'attendait au but.

A peu de distance, à droite du camp, un tourbillon de poussière s'élève et s'avance. Des mousquets et des épées y étincellent. Un coup de canon formidable part de l'abbaye. — Qu'est-ce là? se dit Broussel, replongé dans les affres. Le duc de Lorraine qui rejoint nos ennemis? l'artillerie de La Ferté qui s'approche? ou les bataillons des princes qui attaquent Mazarin? Les trois hypothèses le glacent d'effroi; mais la dernière surtout, car il serait pris entre deux feux. Son cortége a mille peines à l'empêcher de fuir. Il galoperait derechef, bride abattue, au risque de ne plus... s'asseoir d'une année. Heureusement... pour l'arrêt, les compagnons d'Altomar lui barrent la retraite et le poussent en avant. Plus heureusement encore, il reconnaît, aux écharpes vertes, un détachement de l'armée de Turenne. Il vient défiler à dix pas du conseiller, et d'une allure si ferme et si imposante, que le bonhomme, oubliant sa mission, se range respectueusement avec son escorte. Les cavaliers, élite des gardes royaux, criaient, en agitant leurs épées : — Vive le comte d'Harcourt, *le brave des braves!* (C'était le surnom mérité de l'illustre chef de l'armée du Nord, du vainqueur de Quiers, de Turin, de Llorens, de Valenciennes, qui n'avait reculé qu'à Lérida, devant les Espagnols.) Broussel le reconnaît bientôt au milieu des rangs, sur son cheval de bataille richement caparaçonné. Tout Paris avait admiré, dix fois, aux *Te Deum* de Notre-Dame, sa mâle et belle figure, son nez au profil aristocratique, ses moustaches à pointes retroussées, son regard calme et hautain, sa perruque bouclée avec coquetterie, son habit d'or aux opulents ramages, son écharpe bouffant sur la hanche, son bâton de maréchal de France si bien gagné, et la grosse perle qu'il portait à l'oreille, et qui le faisait nommer *Cadet-la-Perle*.

Quelques amazones mazarines se mêlaient derrière lui aux gardes de la reine. Une d'elles brillait entre toutes par sa grâce à cheval et l'éclat de sa beauté, malgré la fatigue et la pâleur de sa figure, où le sourire venait de sécher des larmes. Broussel la remarque, se trouble, s'approche d'elle, et pousse un cri d'étonnement.

C'était Louise, sa nièce, la comtesse d'Amalby, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis six mois!

Elle se retourne à son nom, reconnaît son oncle à son tour, et tout d'abord s'élance vers lui. En l'apercevant là, elle le croit revenu à son devoir, et l'en félicite en lui tendant la main... Douce leçon pour le cœur de Broussel, s'il lui eût été permis d'en profiter! Mais, à son équipage et à son silence, Louise devine sa mission et se détourne avec douleur. De son côté, le magistrat lui demande d'où elle vient, où est son mari, son père? La comtesse soupire, et lui montrant l'abbaye : — Mon mari est enfermé là par le cardinal, et mon père lui tient compagnie... — Enfermé par le cardinal! s'écrie Broussel; voilà bien le perfide Mazarin! — Chut! reprend Louise; la justice a ses erreurs et le dévouement ses épreuves. Mais voilà notre défenseur, le général de Philippe! ajoute-t-elle à voix basse, en désignant d'Harcourt. Je viens de faire cinquante lieues pour l'amener ici un jour, et ce jour lui suffira, j'espère, pour briser les fers du comte... Les Frondeurs le retrouveront alors sur le champ de bataille! Adieu, mon oncle; méritez le pardon du roi! Et Louise, lui pressant encore la main, le quitte pour suivre le maréchal. — En prison! cinquante lieues! son défenseur! répète le vieillard; quelle est donc cette énigme? Mais tout ce qu'il peut apprendre de plus, c'est que d'Harcourt ar-

rive en effet à l'improviste, qu'il va concerter avec Turenne l'assaut de Paris, et qu'il regagnera le lendemain l'armée du Nord. A son approche, la fleur des troupes du roi est allée au-devant de lui et lui a fait l'accueil triomphal qu'on vient de décrire...

Quand la suite du maréchal eut disparu, celle de Broussel lui rappela sa mission, qu'il eût oubliée si volontiers...

La discipline du camp protégeant, cette fois, sa robe et sa plume, il s'avance jusqu'au milieu des tentes, en face de celles de Turenne et de ses lieutenants. Ces derniers sortent à sa rencontre, en grande cérémonie, et saluent de l'épée l'envoyé du Parlement. Les soldats, avec leurs grands chevaux, se rangent sous les armes, en face du petit homme et de sa haquenée ; et ce n'est plus la terreur



Portrait de Matthieu Molé (Musée de Versailles).

qui paralyse Broussel en ce moment, c'est le calme aspect de l'immense pouvoir auquel il vient opposer un chiffon de papier. Il reprend néanmoins contenance, se rengorge dans son rôle et se dresse à la hauteur de la scène. Il y avait certes quelque chose de solennel dans ce défi jeté par une idée libre à la dernière raison des rois, dans cette joûte de la loi et du canon !

Broussel tire l'arrêt de sa poche, et de sa voix la plus grave, en commence la lecture : *Au nom du roi, le Parlement de Paris, etc.* Les premières lignes résonnèrent à merveille... Mais voilà que pour l'entrée d'Harcourt à l'abbaye, la musique des chevau-légers lance aux échos un air de ballet. A ces sons joyeux, le cheval du bonhomme dresse l'oreille, s'agite, piaffe, caracole, et se met à danser, à danser en cadence, et le plus galamment du monde. Les auditeurs se regardent ébahis, Broussel s'étonne (on s'étonnerait à moins), et serre l'animal des jarrets ; mais plus la musique élève et presse la mesure, plus le cheval, qui la suit, accélère ses mouvements. Il avance, recule, se dresse, s'abat, et le lecteur, et sa voix, et sa pancarte avancent, reculent, se dressent, s'abattent, à l'unisson, le tout dansant à la fois, et l'un portant l'autre... Figurez-vous, s'il est possible, l'effet de ce drame tournant en bouffonnerie, sur un *crescendo* prodigieux... Plus le magistrat contenait la bête, plus la bête secouait le magistrat; plus la parole et le geste étaient imposants, plus les gambades semblaient joviales. — *Attendu que la Cour doit se reposer sur ses franchises inviolables*, et le bonhomme sautait à deux pieds des arçons ; *Considérant l'inconvénient du va-et-vient de la cavalerie...* et le bonhomme était lancé de la queue à la tête du cheval. Aux derniers mots enfin : *Somme les troupes de déposer les armes ou de s'éloigner à dix lieues de Paris*, le final de la musique éclatant par une explosion des cuivres, l'animal, hennissant dans un dernier bond, surgit sur les pieds de derrière, et Broussel va tomber à trois pas, les quatre fers en l'air, sur un groupe de colonels qu'il renverse avec lui. A ce dénoûment superlatif, les assistants qui avaient passé du sourire aux gorges chaudes, lancent une bordée d'éclats de rires électriques, qui traversent le camp comme un feu de peloton (1).

Tout le monde accourt au bruit et au tumulte. Turenne, Molé, Mazarin lui-même, soupçonnant une émeute, arrivent au moment où le foudre parlementaire, aspergé au visage et frappé sur le dos, reprenait enfin ses esprits. Le cardinal rit, on le conçoit, de meilleur cœur que personne, il fait respirer son flacon d'essences à Broussel, qui se croit abreuvé de soufre par le diable, et il se venge enfin de son ennemi à sa façon, en le renvoyant à Paris dans une bonne litière.

Telle fut l'expédition de M. Broussel au camp de Saint-Denis. Le fameux arrêt était signifié, mais jugez s'il pouvait *arrêter* Turenne !

Le conseiller n'eut qu'en rentrant chez lui, de la bouche de Perrotte, l'explication de sa mésaventure chorégraphique. Thérèse avait emprunté son cheval à des acrobates du Pont-Neuf, qui l'avaient dressé à danser des ballets au son de la musique !!!

Mais la servante, revenue du Palais non moins écharpée et terrifiée que son maître, lui annonça, pour tout cataplasme à ses douleurs, que le Parlement dansait alors une autre danse, qui sera notée au chapitre suivant.

Pendant ce temps-là, d'Harcourt était reçu à l'Abbaye par Louis XIV, entouré de toute sa cour, au milieu de laquelle brillait au premier rang l'original du portrait de la boîte de pastilles, c'est-à-dire Marie Mancini, la charmante nièce de Mazarin.

Dans les regards qu'elle échangeait avec le roi, et dans le sourire triomphant du cardinal, on lisait le prochain accomplissement de son rêve le plus cher et le plus orgueilleux...

Au même instant aussi, Louise d'Amalby entrait dans la prison de Philippe, et se jetait dans ses bras et dans ceux de son père, en leur disant avec effusion : — Le comte d'Harcourt a compris mes larmes, il est arrivé à notre secours et va parler à Turenne. Je ne mourrai pas de ces cinquante lieues faites en vingt-quatre heures, car je rapporte ici l'espérance !

PITRE-CHEVALIER.

*(La fin au prochain numéro.)*

(1) *Mémoires de Conrard*, et *Histoire du temps*. Un vaudeville a rappelé de nos jours cette aventure de Broussel.

# L'ESPRIT DES BÊTES. — LES CHIENS D'ARRÊT [1].

## HISTOIRE DU CHIEN GALIMAFRÉ.



Paon et gibier confiés à un chien d'arrêt, dessin de Kœrner, d'après le tableau de Jean Wienix.

Cette histoire, chers lecteurs, vient compléter un peu tard celle du chien Bobêche ; mais depuis la réouverture des coups de fusil, j'avais mieux à faire qu'à conter des aventures de chasse ; j'avais à chasser. A bon veneur, salut !

L'an dernier, s'il vous en souvient, j'avais rencontré chez le comte de L... notre héros gardant du gibier avec la fidélité d'un gendarme. Galimafré remplissait les mêmes fonctions, lorsque je lui fus représenté, il y a six semaines. (Bobèche, son camarade de chenil, se portait assez bien ; vous l'apprendrez avec plaisir.)

(1) Voyez les tables des tomes XVI, XVII et XVIII.

C'était dans le magnifique parc du comte. Au pied d'un vase gigantesque, où se débattaient, dans un bas-relief, un cheval, un serpent et un chien, à côté d'une pièce d'eau où nageaient des cignes, les ailes entr'ouvertes, reposait une large corbeille d'où s'échappaient des faisans, des perdreaux, des cailles et un énorme lièvre, le tout sanglant encore du plomb mortel et surmonté d'un paon à la queue éblouissante, destiné à former le surtout moyen âge d'un grand dîner, sur la table homérique de notre châtelain. Galimafré, les deux pattes de devant au port d'armes, les oreilles pendantes le long des babines, les soies frémissantes autour du cou, surveillait stoïquement ces trésors confiés à son honneur, et retournait à peine la tête aux agaceries qu'on lui adressait en passant. Je crus voir en action le beau tableau de Jean Wienix, que j'ai recommandé aux dessinateurs du *Musée des Familles*.

Comme je vous le disais, M. de L... me présenta solennellement à son chien, avec qui je devais avoir l'honneur de chasser ce jour-là. Relevé ainsi de sa consigne, Galimafré remercia son maître en remuant la queue, et me considéra avec une fatuité légèrement impertinente.

— Excellente bête, me dit le comte, oreille fine, odorat subtil, arrêt vif et solide ; mais, je vous en préviens, il n'aime pas les *mazettes* (chasseurs maladroits, autrement *Parisiens*), il déteste aller à l'eau, et il a ses moments d'infidélité.

— Le chien d'arrêt est comme la coquette, répondis-je, sauf le respect que je dois... au premier ; il a trop de grâce et d'esprit pour y joindre la constance. Quant à l'eau, je vais essayer, ajoutai-je avec présomption.

J'appelai l'animal, je le régalai d'un succulent morceau, je le flattai de la voix et du geste, puis lançant une perdrix dans le bassin, je lui donnai ordre de l'aller chercher. Galimafré me regarde de travers, et s'élance... par le flanc gauche, côtoyant l'eau sans y mettre le pied. Il faisait un froid piquant. Le drôle voulait s'épargner le bain. Je renouvelle mon commandement. Le chien court plus fort... mais toujours sur la rive... Enfin sa patte rencontre je ne sais quoi qui le blesse, il pousse un gémissement lamentable, et il revient boitant à droite, si bas et si piteusement que, renonçant à l'épreuve, je ne songeai qu'à panser sa blessure... J'observe et tâte sa patte droite avec précaution, je n'y trouve pas le moindre bobo; mais l'animal jette un cri aigu, comme si j'avais retourné l'épine dans la plaie. J'allais m'attendrir de plus belle, lorsque je vois le comte agiter son fouet, appeler la bête avec fureur et lui crier : — A l'eau, morbleu ! tout de suite ! Galimafré va et vient, boitant toujours, devant l'arme terrible, me reprochant d'un regard qui me navre le mal que je viens de lui faire, mettant une patte à l'eau et la retirant avec un frisson, implorant enfin la clémence de son maître avec les cajoleries les plus pathétiques. Me voilà plus malheureux que lui-même, et intercédant à mon tour près de M. de L... ; mais celui-ci, redoublant les claquements du fouet, joint sans pitié les coups aux menaces, et me crie, en riant de mon émotion :

— Vous ne voyez donc pas ?

J'examine la course du chien, et je reste pétrifié de honte... et d'admiration...

Il boitait de la patte droite tout à l'heure ; il boite maintenant de la patte gauche ! Sa blessure n'était qu'une comédie dont j'avais été la dupe. La peur du fouet avait trahi le drôle, en lui ôtant la mémoire.

Pour le coup, je joins ma colère à celle du comte, et notre Normand, voyant qu'il a affaire à deux Bretons, nous déclare d'un coup d'œil : — Je ne vous croyais pas si fins que cela ! Et, s'élançant à *toutes jambes* vers le bassin, se jette enfin à l'eau et m'apporte la perdrix.

— A la bonne heure ! dit mon hôte en le menaçant encore. Si vous lui aviez cédé, mon cher, vous étiez déshonoré à ses yeux. Vous pouvez maintenant chasser avec lui ; vous en ferez merveille..., si vous tirez bien.

Pendant ce temps-là, Galimafré, jouant mieux que jamais des quatre pattes, allait se rouler sur l'herbe sèche, et nous revenait dispos et lustré, comme s'il n'eût jamais pris de bain.

Une heure après, le comte, son frère, le chien d'arrêt et moi, nous étions en plaine, le fusil sous le bras.

Galimafré *quêtait* devant moi avec une ardeur qui me prouvait son estime. Il m'en donna un gage... impayable, en voyant un chasseur voisin s'approcher de nous. Il vola délicatement un perdreau dans son carnier, et me l'apporta en tapinois, au grand éclat de rire de notre compagnie. Cet exploit lui ayant valu un coup de fouet, il trouva un autre moyen de me faire plaisir. Un orage nous réunit dans une maison de campagne. Chacun bourrant son fusil avec des journaux déchirés, Galimafré fit son profit de cette remarque, et disparut sans bruit dans les appartements... Quand nous repartîmes, je l'appelai de la route, et il m'arriva tenant à la gueule la collection complète d'un journal de modes, dont il avait recueilli les numéros de chambre en chambre... J'allais m'empresser de les rendre à leurs propriétaires ; mais une gravure, dressée contre l'oreille du chien, m'ayant laissé voir une de ces toilettes ridicules que certaines feuilles adressent à la province comme des modèles du goût parisien, je me dis philosophiquement : « Epargnons à ces braves abonnés le malheur de donner le carnaval à leurs dépens » ; et je gardai l'excentrique journal pour en charger mon fusil.

Je trouvai bientôt l'occasion de lancer le premier jetallet à une compagnie de perdreaux. Galimafré l'avait sentie, et s'était mis en arrêt de façon à justifier les éloges de son maître. Malheureusement je ne tuai rien, et il me regarda avec l'étonnement d'une illusion chancelante. Je venais de baisser d'un cran dans son opinion. Un quart d'heure plus tard, nouvel arrêt admirable et nouveau coup de fusil, perdu encore !... Galimafré passa de l'étonnement à la mauvaise humeur. Il me toisa avec un grognement sourd, comme un vieux soldat toise un conscrit. Bientôt enfin troisième arrêt, assez lâche cette fois, et troisième maladresse de ma main, troublée par un violent dépit. Pour le coup, le chien me lance un regard d'ironie foudroyante, reste une longue minute immobile à son poste, mesure insolemment la distance à laquelle je lui ai manqué dix pièces sous le nez ; puis venant, les oreilles et la queue basses, m'envisager en face : — Ah ! voilà comment tu chasses, toi ! semble-t-il me dire ; tu peux alors te passer de mon talent !... Et, me plantant là, malgré mes appels et mes menaces, il disparaît et rejoint son maître à une lieue.

Vous concevez ma mystification et la triste mine que je fis en rentrant ! Je me gardai toutefois de raconter mes échecs, et le lendemain je voulus prendre ma revanche. M'armant d'un carnier plein que je montrai à l'animal, je le décidai, non sans peine, à se remettre en campagne avec moi. Mais le drôle me prouva bientôt qu'il ne croyait pas à une seule plume de mon gibier, et qu'il faisait une simple promenade d'agrément ; il se prit à jouer avec les mulots et les alouettes ; à me faire perdre haleine sur des moineaux, pour épargner ses pas en m'attirant où il lui plaisait. Bref, je m'aperçus trop tard que c'était lui qui était le chasseur, et moi le chien. L'ayant châtié d'un

coup de fouet, j'obtins quelques cris d'excuse et un bon arrêt sur un lièvre; mais l'amateur n'avait pas d'autre intention que de se donner le temps d'égarer l'instrument de ma justice... Il le cacha si adroitement qu'il me fut impossible de le retrouver, ni d'obtenir ensuite autre chose que les fantaisies les plus saugrenues.

Tout ce que je pus faire pour sauver ma dignité, ce fut de renoncer moi-même à la chasse et de ramener l'animal au logis, sans attendre qu'il me quittât comme la veille.

Je crus me venger et me justifier au retour, en signifiant au comte que son chien ne valait pas le diable, qu'il n'avait ni oreille, ni flair, ni arrêt; mais, prenant en main la cause de son favori, M. de L.... mit le comble à ma défaite et au triomphe du drôle, en courant tuer avec lui, sous mes yeux et en quelques heures, dix pièces de gibier au vol et au repos.

Alors seulement je fis amende honorable, et avouai mes trois coups de suite manqués le premier jour.

— Trois coups de suite! repartit mon hôte en riant de bon cœur. Il fallait donc m'en prévenir dès hier!... je vous aurais épargné la corvée d'aujourd'hui. Galimafré tient *mordicus* au proverbe: *Tertia solvit*. Quand on a perdu ses trois premiers arrêts, on n'est plus pour lui qu'un *Parisien*, bon à tirer des roitelets ou des taupes. Vous êtes tombé d'autant plus bas dans son mépris, que vous étiez d'abord plus haut dans son estime.

Il ne me restait qu'à m'incliner devant l'esprit d'une bête, et qu'à demander au comte l'histoire de Galimafré.

— Volontiers, me dit-il en l'appelant, comme s'il eût pu le comprendre. (Et le fait est que l'œil du chien étincela, et que sa queue remua fièrement, tant que dura sa biographie.) Voici quelques traits qui vous prouveront que ce n'est pas à moi qu'il serait infidèle. Je l'avais emmené, il y a trois ans, dans ma dernière campagne en Afrique. Il fallait le voir précéder mon régiment, au bruit des tambours et au milieu des gamins, lorsque je faisais avec lui mon entrée dans une ville! Il fallait le voir sur le champ de bataille, en pleine fusillade, aller et venir de nous à l'ennemi, pour voir qui on avait tué de part et d'autre! Ce fut dans cet exercice qu'il reçut un jour un coup de sabre d'un Hadjoute blessé, qu'il avait entrepris de me rapporter comme un simple lièvre! — Un jour un Arabe ayant essayé d'enlever mon bagage déposé près d'un arbre, à la garde de mon chien, celui-ci l'attaqua si violemment qu'il le força de lâcher prise, puis de monter sur l'arbre pour n'être pas dévoré. Galimafré resta en arrêt sur lui et le tint ainsi prisonnier jusqu'à l'arrivée de mes hommes, qui s'en emparèrent. Ceci est le pendant de la justice de Bobèche à l'égard du chat qui avait égratigné mon fils. Un autre jour (c'est son chef-d'œuvre), il perdit ma trace tandis que je battais en retraite devant les Kabiles. Comment me retrouver au milieu du désordre des régiments? Il remarque des uniformes de chasseurs (c'est le corps auquel j'appartenais). Il les suit jusqu'à ce qu'il voie une compagnie plus nombreuse. Il quitte alors la première pour s'attacher à la seconde, et ainsi de suite jusqu'au col de C..., où il me rejoignit par cet excellent moyen. Le lendemain, nouvelle affaire, dans laquelle, renversé par une balle, je n'échappe à l'œil des ennemis qu'en tombant dans un buisson. Galimafré s'installe près de moi, et me lèche le visage pour me rappeler à la vie... S'il eût fait un seul pas, s'il eût poussé le moindre jappement, j'étais découvert et décapité par les Arabes. Il reste une heure immobile et silencieux; à la nuit seulement, ma connaissance revenue et les Arabes partis, il aboie joyeusement, et me montre, en courant devant moi, le chemin qu'ont pris les Français. Le lévrier du grand Frédéric n'a pas mieux fait pour mériter le tombeau que son maître lui a élevé à Berlin. Le mois suivant (j'ai toujours eu du bonheur à la guerre) une nouvelle balle m'atteint et je reste pour mort, cette fois, et si peu caché, que deux Arabes allaient me trancher la tête. Galimafré s'élance de son côté et me défend avec rage. Il intimide si bien les ennemis (qui ne pouvaient attirer l'attention par un coup de feu), qu'ils se rabattent à me dépouiller de mon argent. Tant qu'ils ne prirent que des écus, le chien, sachant mon insouciance à cet égard, ralentit volontiers sa résistance; mais une main plus audacieuse se porte sur ma croix de la Légion-d'Honneur... A ce geste, l'animal bondit, mord, et emporte deux doigts d'un coup de dent... Le premier pillard n'en demande pas davantage et s'enfuit. Le second persiste, et le combat recommence. Trois fois l'Africain se rue sur l'insigne militaire; trois fois le gardien furieux le contraint à lâcher prise. Enfin, sentant qu'il sera vaincu, Galimafré se jette à son tour sur la croix, l'arrache de ma poitrine, et l'ennemi croit qu'il vient de l'avaler! Ce fait lui semble un si grand prodige, qu'il disparaît avec épouvante!... Une heure après, je rouvre les yeux, mon chien me rend ma croix, qu'il avait gardée dans sa gueule, et partant sans demander merci, rejoint mes soldats qu'il ramène sur mes traces. Notez que chemin faisant, et tirant d'une pierre deux coups, il avait fait prendre à mes hommes les deux coquins d'Arabes, qui obtinrent leur liberté en me racontant cette histoire.

— En vérité, dis-je au comte, un tel animal me ferait croire à la tradition du chien Bheirow, que je lisais l'autre jour dans un ouvrage indien. Le Bandjarra Daby avait emprunté à son voisin Djaram mille roupies, pour aller monter un commerce à la ville prochaine, lui laissant en garantie son chien Bheirow, justement renommé dans toute la tribu. Avec l'éloquence à portée de la fine bête, il lui recommanda la plus grande fidélité à son hôte jusqu'à son propre retour fixé à un an. Bheirow s'engage à sa manière, reçoit les adieux de Daby, sans chercher à le suivre, et bientôt tient noblement sa parole, en repoussant des voleurs qui allaient dépouiller et tuer Djaram. Celui-ci, dans sa reconnaissance, comble Bheirow de caresses et lui signifie qu'il est libre de rejoindre son maître. L'animal hoche la tête avec scrupule, mais le créancier parvient à le convaincre, et il part. Il arrive joyeux à la porte de Daby, et s'élance avec amour pour recevoir la bienvenue; mais le débiteur puritain croit qu'il a trahi sa parole en fuyant, et, dans un premier accès de colère, il lui porte un coup de sabre qui le tue... Alors seulement, il aperçoit au cou du chien une lettre soigneusement attachée, et il y trouve en pleurant de remords la quittance des mille roupies et l'histoire de la noble conduite de Bheirow, le tout écrit de la main de Djaram! Daby expia son injustice en consacrant la somme qu'il allait porter à son ami, à l'érection d'un monument en l'honneur de son chien. Ce monument, nommé *Koukarri-Gaon*, se voit encore dans l'Inde, et l'on croit que la terre recueillie à l'entour guérit la morsure des animaux enragés.

La veille de mon départ, je voulus faire le portrait de Galimafré; mais le difficile était d'obtenir qu'il posât. Le comte de L.... gagea contre moi qu'il se tiendrait en arrêt invariable tout le temps qu'il me faudrait pour le dessiner. L'arrêt et le dessin durèrent une heure, et le comte gagna son pari.

Il traduisit alors, au-dessous de mon croquis, ces lignes

touchantesdu fameux Cooper, dont les journaux venaient de nous annoncer la mort, et qui a décerné l'immortalité à son chien.

« Je me promenais au bord de la rivière. De superbes lis d'eau s'étalaient sur l'onde paisible. J'essayai d'en attirer un du bout de ma canne. Je ne pus y parvenir, et je m'éloignai en soupirant. Mon chien Beau avait remarqué mon désir, mes efforts et mes regrets. Après cinq minutes de marche, il me quitte en retournant la tête ; il court à la place où je m'étais arrêté, il se jette à l'eau et



Le Cerf forcé, dessin de M. de Bar, d'après le tableau d'Oudry.

disparaît... Quand je revins inquiet vers lui, il m'apportait à la nage, dans sa gueule, un des lis que j'avais désirés. Il le déposa à mes pieds sur l'herbe, et bondit de joie sous mes remerciements. »

Je ne quittai pas le château de L... sans me dédommager de ma triste chasse d'arrêt par un courre magnifique, où j'eus l'honneur de forcer un cerf avec les compagnons de Bobêche et de Galimafré, tous dignes comme eux du pinceau de l'artiste dont le chef-d'œuvre couronnera dignement cette épopée du chien.

C. DE CHATOUVILLE.

# LA MER ET LES MARINS (1).

## LA RADE.

III. — QUART DE MIDI A QUATRE HEURES. — Le dîner. — Le maître-coq. — Le quart de vin. — Les matelots inscrits et conscrits. — Le marin des classes. — Le commissaire. — Fin du dîner. — Les exercices. — Le canot des officiers.

A peine est-il midi, à peine le roulement s'est-il fait entendre, que le pont se dépeuple comme par magie. Nos braves marins rassemblés tout à l'heure sur les passavants et le petit-gaillard : quartiers-maîtres, gabiers, canonniers, timonniers, canotiers, pilotins, mousses, tous s'affalent en masse par les échelles qui craquent; le vaisseau tremble sous le poids de ses neuf cents hommes.

Quel bruit! quel tumulte! quel désordre!

Mais après deux ou trois minutes de fracas épouvantable, — quel ordre! quelle symétrie! quel silence!

C'est que d'abord il a fallu décrocher les tables et les bancs fixés entre les baux ou poutres de la batterie, les suspendre entre les canons, et convertir le champ du combat en salle de mille couverts; — c'est que les mousses ou les *hommes de plat* ont dû aller à la cambuse pour y prendre la gamelle et le bidon de leurs plats respectifs, et ensuite à la chaudière pour se faire servir la soupe et le bœuf bouilli, le lard ou les pois qui constituent le menu du dîner : — cuisine peu succulente qu'assaisonnent l'air salin de la mer et les fatigues du quart.

A l'aide d'une énorme cuiller dont Gargantua légua le modèle aux fournisseurs de la marine, *le coq* effectue la seconde distribution.

A ce nom de coq, faisons halte un instant; aussi bien les servants des plats sont alignés autour des chaudières, car on ne peut les satisfaire qu'avec ordre et méthode. Une opération si importante, répétée chaque jour, nous autorise à consacrer quelques lignes au vieux cuisinier.

On l'appelle maître-coq, bien qu'il ne soit qu'un simple surnuméraire de la cambuse; mais comme ce nom de coq lui sied bien! Oh! que trois et quatre fois il fut bien nommé le maître-coq! Qui n'applaudirait à ce bienheureux nom de coq que le hasard d'une étymologie latine a donné au plus matinal des hôtes du bord? Et à ce propos, nous reprocherons à certains anglomanes ignorants, d'écrire cook, attendu que *coq* était français avant d'être anglais, et venait du *coquus*, cuisinier des anciens. Le *coquus* des modernes a bien changé sur la route; on reconnaîtrait difficilement en lui le successeur des *habiles chefs* de Lucullus, d'Apicius et de Néron.

Tel qu'il est, il mérite notre estime et notre pitié sympathique; car, remarquons-le, quoique cambusier, il ne s'attire point l'animadversion générale.

On lui reproche peut-être de ne point faire des potages assez appétissants; on lui en veut sans doute de ne préparer qu'une décoction amère et jaunâtre sous prétexte de café; mais on ne l'accuse d'aucun méfait de lèse-équipage; on tolère sa familiarité; les loustics du bord plaisantent volontiers avec lui.

(1) Voyez t. XII, p. 321; t. XIII, p. 5; t. XV, p. 25 et p. 85. Nous achèverons prochainement la publication de ces petits tableaux de la vie maritime, tracés avec tant de vérité par notre collaborateur. Ils sont disposés, du reste, de manière à pouvoir être lus séparément.

Cadoret, le maître-coq du *Duguay-Trouin*, était loustic lui-même.

On vend dans les ports un petit opuscule didactique en vers alexandrins, intitulé : *Le nouveau Tableau de la mer*, pâle copie d'un autre *Tableau de la mer par un canonnier de marine*. Nous ne connaissons, hélas! de celui-ci que de rares fragments, et ils ne piquent pas moins notre curiosité que l'histoire inachevée du notaire dans le *Voyage sentimental*. Nous ne parlerons donc que des plus modernes de nos géorgiques navales, maladroitement rimées, *à peu près dans les règles*, par quelque littérateur à demi dégoudronné.

Le passage relatif à notre sujet actuel mérite d'être cité sous tous les rapports : et certes, si le poème entier était dans le même style, nous l'aurions depuis longtemps placé au-dessus des *Ouvrages et des jours* du classique Hésiode.



Le maître coq distribuant la soupe.

Dès que le *riche signal* du dîner s'est fait entendre, dit son émule maritime :

Tout le monde s'empresse à ce son qui l'appelle,
Chacun court en avant et porte sa gamelle;
Un visage enfumé que l'on appelle coq,
Qui quitte rarement sa cuiller et son croc,
Un malpropre, un vilain, qui sans cesse se gratte,
Dont les yeux larmoyants sont bordés d'écarlate,
Qu'on voit le plus souvent les bras nus, charbonnés,
Le tabac à la bouche et la roupie au nez,
Un homme qu'on prendrait pour un diable à sa mine,
Ce cuisinier mignon préside à la cuisine.
Il descend sa chaudière, et, sa cuiller en main,
Attend avec son *rôle* un crasseux écrivain

Qui vient environné d'une nombreuse troupe,
Et, nommant chaque plat, lui fait donner la soupe.
L'un crie à pleine tête : « Il m'a brûlé les doigts! »
L'autre : « Il ne fait jamais cuire à demi les pois! »
L'un : « Je n'ai pas assez de soupe en ma gamelle. »
L'autre veut, en fureur, lui rompre la cervelle.
Ainsi ce pauvre coq a l'esprit à l'envers,
Et ne sait presque plus répondre qu'à travers.

Le poëte du gaillard d'avant se permet, comme on voit, de donner à son coq l'épithète conciliante de *pauvre*; il ne lui attribue ni la morgue insolente, ni le sang-froid ironique des autres cambusiers; il le plaint, tout en le dépeignant sous des traits peu flattés, il est vrai, mais d'une incontestable exactitude.

Les matelots voient le coq constamment au travail, dans la batterie, au milieu d'eux. Ils le voient tous les jours, haletant, devant son brasier qu'il alimente sans relâche, par tous les temps, sous la chaleur des tropiques, pendant la tempête, en mer, en rade, sans trêve d'un instant, et recommençant trois fois par vingt-quatre heures son éternel labeur. — Et les matelots lui pardonnent ses méchants ragoûts par pitié de sa vie si occupée et si monotone.

Le coq fait le tour du monde l'écumoire à la main, et l'on pourra dire de lui : Il éplucha des *fayots* sous toutes les longitudes.

L'équipage dîne ; et à chaque plat, avant toutes choses, un petit vase de fer-blanc, qui mesure 23 centilitres, circule à la ronde.

La première opération du repas, pour les vrais matelots, est de boire le quart de vin sans perdre un seul instant ; il faut aviser au plus pressé ; il faut sauver au plus vite ce qu'on a de meilleur et le mettre prudemment en lieu sûr ; si l'on attendait, on pourrait être brusquement appelé sur le pont pour la manœuvre, et n'avoir plus le temps de procéder à l'égale répartition du précieux liquide. D'ailleurs, un fatal coup de roulis ou un maladroit n'aurait qu'à le renverser, la perte serait irréparable. Enfin, c'est une vieille tradition, de temps immémorial on commence par mettre le bidon à sec.

Le matelot attache un prix infini à ses 23 centilitres de *cambusium* ; le moins ivrogne vous dira qu'il ne croit pas avoir mangé quand il ne les a point bus ; il vous dira que son quart de vin constitue les deux tiers de sa force et de son courage ; que sans ce secours reconfortant il n'est bon à rien ; que c'est lui arracher sa vie que de lui enlever sa ration réglementaire ; et qu'on n'est plus capable de résister au besoin de sommeil quand on est *à jeun* ; car c'est *être à jeun*, suivant les matelots, que d'avoir fait sans vin les trois repas de la journée.

Au premier plat des gabiers d'artimon, un plat de Gaspard et de Mauricaud, la douleur est profonde ; quatre d'entre eux sont *retranchés*, c'est-à-dire privés de vin ; quatre le même jour : c'est jouer de malheur ; il n'est plus possible de remplacer par une quantité d'eau égale le vin retiré du bidon.

Ce moyen usité en bonne camaraderie, et qui rend le châtiment illusoire, n'est praticable, on le conçoit, que si le nombre des délinquants est très-faible. Pourtant les amis partagent encore leur portion, si petite qu'elle soit, en maudissant cordialement le capitaine d'armes et les cambusiers.

Les officiers en second, qui, comme on sait, ont la haute main sur la police et la discipline, n'ignorent pas les arrangements des marins entre eux pour éluder la punition ; mais ordinairement ils ferment les yeux, laissent pâtir l'innocent pour le coupable, et supposent que les camarades seront les premiers à se lasser de leur générosité. Cependant, un moyen cruel a été récemment employé par quelques capitaines pour empêcher les matelots de baptiser la ration commune, et pour rendre ainsi toute sa rigueur à la peine du retranchement. Le charnier, sorte de baril qui contient l'eau douce destinée à la consommation habituelle, n'est plus ouvert à tout venant comme autrefois ; on ne peut plus y puiser à discrétion avec la corne de bœuf qui servait naguère à cet usage ; il est fermé à clef, et l'on ne peut boire qu'en aspirant à l'un des tuyaux en fer-blanc dont il est garni. Sous prétexte de s'opposer au gaspillage de l'eau douce, on est ainsi parvenu à faire de la privation de vin une affligeante vérité.

— Tant plus nous allons, tant plus le métier se gâte, disait Kerjégu à ce sujet, chaque matin on nous invente des inventions plus pires. Voici maintenant qu'on nous fait téter le charnier, comme si nous étions des veaux, de vieux veaux, tout de même...

— Qui criez comme des ânes, interrompt le capitaine d'armes de sa voix sévère. Veux-tu bien ne pas parler si haut, Kerjégu ! ou je te retranche...

— Ah ! le marchand ! reprend Kerjégu à demi-voix et d'un ton de regret bien senti ; parlez-moi du marchand ! On bourlingue quatre fois plus qu'au service, c'est vrai ! mais on n'a pas à toute minute sur le dos un capitaine d'armes pour vous juguler, des consignes, des inspections, des exercices, un tas de bêtises capables d'abrutir Jean Bart en personne.

— Tu parles bien, Kerjégu, dit Irigoyen ; mais on n'est pas au service pour son plaisir, faut que tout le monde y passe, chacun son tour !

— Ça dépend ! je ne crierais pas trop encore si chacun y passait à son tour, comme tu dis ; mais j'en connais, moi ! j'en connais qui parent la coque toujours et d'autres qui sont toujours empoignés !... Il y a chez nous un nommé Morlan que le commissaire n'a pas levé depuis qu'il est rentré de la traite, doublé en piastres, lesté en gourdes, chevillé en doublons ; il a acheté une barque de pêche, et s'il genope un beau morceau, il l'apporte à madame la commissaire, de façon qu'il navigue tranquillement pour son compte, au lieu de venir ici faire des *tête droite* et des *tête gauche*, comme nous autres, tas de pauvres vieux que nous sommes.

La levée pour le service est l'éternel sujet des récriminations des *marins des classes*, un sujet inépuisable de lamentations souvent injustes, parfois trop fondées, exagérées presque toujours, mais qui ne sauraient être passées sous silence.

Il importe de dire ici que le genre matelot doit être divisé en deux espèces éminemment distinctes : les *inscrits* et les *conscrits*, ou, en d'autres termes, les *marins des classes* et les *hommes du recrutement* (1).

Le matelot proprement dit est l'*homme des classes*, né sur le littoral, destiné à mourir au large ou sur le bord de la mer, sa seconde nourrice. C'est lui qui ne trouve la terre bonne que pour y dépenser en quelques jours la solde de deux ans, et qui retourne à bord de lui-même, dès qu'il n'a plus assez d'argent pour se livrer sans réserve à tous

(1) La loi de l'*inscription* maritime, modification moderne de l'ancienne législation connue sous le nom de *régime des classes*, donne les premiers à la flotte.

La loi ordinaire du recrutement, c'est-à-dire la *conscription*, lui fournit les autres.

Ces deux lois, si radicalement différentes, ne diffèrent pas plus entre elles que les inscrits et les conscrits entre eux.

les excès imaginables; c'est lui qui, plus tard, quand le navire est au large, raconte à ses camarades ses bordées prolongées de café en cabaret, et termine le récit de ses plaisirs en s'écriant : « Quand je suis à terre, il me semble que je suis au ciel ! »

Voulez-vous un homme de cœur, infatigable et honnête, un homme de travail, industrieux et propre à tout ; prenez un matelot, un vrai matelot, un de ces vieux amis dont le souvenir nous sera toujours cher.

Notre sympathie pour eux ne nous entraînera cependant pas hors des limites du vrai, nous ne leur donnerons que des louanges méritées. Historien fidèle, nous n'essayerons pas de dissimuler leurs défauts.

Une bravoure naïve qui méconnaît le danger ou qui le dédaigne, une bonne volonté inépuisable, un dévouement à toute épreuve, une abnégation, une résignation sans égales, voilà ce que cache la rude écorce du véritable matelot. C'est l'être le moins spécial qui soit au monde ; en peu de temps il excellera dans les professions les plus opposées à la sienne, et l'on fera de lui avec un égal succès un garde-malade à la Guadeloupe, un soldat à Bone ou à Bougie, un pompier à Smyrne et à Constantinople. Tantôt doux comme un enfant et patient comme un martyr, tantôt furieux et indomptable, toujours insouciant et généreux, le matelot est un type qu'on a souvent défiguré, ridiculement exploité de gré ou de force, mais qu'on ne saurait peindre fidèlement, à moins d'avoir vécu des années entières avec lui, à terre et en mer.

Fils d'un pêcheur ou d'un marin, le matelot proprement dit a passé ses premières années dans les bateaux de pêche ou de pilotage, sur les quais d'un port, à bord des navires de commerce. Un jour il s'est embarqué comme mousse, et depuis lors il court le monde. Il est rare qu'il n'ait servi qu'avec des Français ; il a d'ordinaire *navigué à l'américain* ; il a fait des voyages à la traite et à la pêche de la baleine ; puis il a été levé pour le service de l'Etat par son *commissaire*, qu'il damne du fond de l'âme.

Le commissaire dont il s'agit ici n'est point l'agent comptable du vaisseau, personnage qui s'asseoit à la table des officiers et mérite mieux de notre part qu'une simple mention honorable. Il s'agit du commissaire de l'inscription maritime, objet des inimitiés du matelot, son cauchemar perpétuel, son épée de Damoclès, la source première de tous ses maux, — *le cœur de brigand qui empoigne pour le service*.

On vient d'entendre Kerjégu, le gabier de beaupré ; à la table des gabiers de misaine, Barbari tient un langage analogue :

— C'est étonnant tout de même, dit-il, c'est étonnant que notre commissaire ici, à bord, soit un homme, un vrai, pas carottier, pas fier, qui blague avec vous comme le premier venu. Avant cette fois, j'aurais gagé dix quarts de vin contre une pipe neuve, qu'un de ces damnés brigands n'était pas capable d'être honnête !... n'y a pas de règles sans *déceptions*. C'est fini ! celui de chez nous, tiens ! si tu savais ce que c'est, on ne trouverait pas son pareil en enfer ; un caïman, un loup-garou, une bête féroce, quoi ! si je le tenais !...

— Et le nôtre, répond Madec, autre gabier du même plat, il n'a pas payé ma *delegue* à ma femme depuis plus de six mois.

— Et le nôtre ! dit un troisième, qui vous prend toujours pour le service si on ne lui porte pas les plus beaux morceaux de pêche.

— Et l'autre de Brest qui vous dit toujours : « Connu ; je sais ton affaire », et qui vous marque à 24 francs quand on est à 36.

— Et le petit maigre de Rochefort ! reprend Matthieu, autre marin des classes ; voilà-t-il pas qu'il me perd mon livret et qu'il me dit encore des sottises ! je lui réponds des raisons, il porte plainte, et me fait mettre en prison pour huit jours.

— Et l'ancien de Toulon, qui est louche ! sans compter celui de Nantes qu'on ne connaît pas son âge et qu'on dit qu'il est beau-frère du Juif-Errant.

— Oh ! les commissaires, les commissaires ! s'écrie Barbari, je n'aurai pas tant seulement le plaisir de manger une salade de commissaires !

— Qu'est ce que tu chantes, matelot? répond Madec, on te prendrait pour un avale-royaumes ; les commissaires, ça n'est bon ni bouilli, ni rôti, ni en sauce : j'y préfère le céleri, et voilà (1).

Le dîner s'avance ; les convives ont méthodiquement mangé la soupe, à la *mattelote*, c'est-à-dire en saisissant la cuiller par l'extrémité du manche et du bout des doigts d'une manière toute particulière. A tour de rôle, chacun trempe la sienne dans l'écuelle, et la retire en arrondissant le bras avec une précision mathématique, avec une lenteur calculée, pour l'introduire perpendiculairement dans la bouche. Enfin, au lieu de recommencer immédiatement, on fait une pause afin de donner le temps aux camarades de prendre aussi leurs cuillerées. On partage ensuite le bœuf tout en causant, mais à voix basse, car l'enseigne de quart, plusieurs élèves de corvée, le capitaine d'armes et ses sergents se promènent dans le vaste réfectoire et ne souffrent point le moindre tumulte. Cela n'empêche pas cependant les rires confus et les bonnes grosses plaisanteries qui continueront, tout à l'heure, après la breloque, quand les amis iront fumer leurs pipes sur l'avant en attendant l'heure d'un nouvel exercice.

Généralement, en effet, l'après-midi est remplie par quelque longue école de mousqueterie ou de canonnage ; parfois on fait le simulacre du branle-bas général de combat, parfois on s'occupe de la manœuvre des voiles.

Mais tandis que nous parlions du maître-coq, du matelot, du commissaire de l'inscription maritime et de tant d'autres, le temps s'est enfui. Voici déjà trois heures et demie, le canot des officiers part pour aller chercher à terre les promeneurs de l'état-major.

A peine l'officier de quart a-t-il le temps de faire donner un de ces coups de balai généraux qui suivent tous les mouvements de l'équipage ; le canot revient, quatre heures sonnent, le quart change encore, et le commandant, l'état-major, les élèves, les maîtres se mettent à table à leur tour.

G. DE LA LANDELLE.

*(La suite prochainement.)*

(1) Il peut y avoir dans l'administration de la marine des esprits chagrins qui ne se dérideront pas à cet amphigouri des matelots déblatérant contre les commissaires des classes et les employés des ports qu'ils confondent sous une dénomination commune : mais où ne trouve-t-on pas des gens ridiculement susceptibles ?

L'administration de la marine, l'une des plus belles créations du grand Colbert, est au-dessus des récriminations burlesques du gaillard d'avant ; elle a une grande puissance pour le bien, et ne peut presque jamais être accusée de concussion, du moins en fait de finances et de matériel. Quant au personnel matelot, c'est elle qui le régit. Le commissaire d'un quartier maritime a une mission magnifique, et lorsqu'il la remplit consciencieusement, on doit dire de lui qu'il est un des plus utiles serviteurs de l'Etat.

# ÉTUDES MORALES. — PORTRAITS DE MES VOISINS.

## Nº 1. M. DE GRANDPRÉ.

Sans être un La Bruyère, chacun a mille originaux sous la main. J'ai *photographié* ceux de mon voisinage. Je souhaite qu'ils vous amusent plus que moi. J'ai changé leurs noms, sans changer leurs traits. Se reconnaîtront-ils? J'en doute! car la poutre et la paille sont éternelles.

M. de Grandpré demeure au-dessous de moi. Il a cinquante printemps. Il est garçon, riche, bien portant, considéré, instruit, spirituel quelquefois, aimable quand il veut, gâté par une foule d'anciens amis. Bref, tout le monde envie son sort... Et cependant il se croit le plus malheureux des hommes. Pourquoi cela? Parce qu'il est trop gros. Il ne peut voir son groom, qui pèse soixante-quinze livres, sans se rappeler avec douleur qu'il en pèse trois cents. Quand on le félicite de sa belle santé, il tourne le dos avec humeur. Il tomberait aux pieds d'une jolie femme qui le trouverait *pâli*. Ce serait pour lui le synonyme d'*intéressant*. Mais comment intéresser... avec trois mètres de circonférence? Il a payé mille écus un peintre qui l'a fait ressemblant en le réduisant de moitié. Voici comment j'ai fait sa connaissance. Nous avions dîné ensemble chez un ami commun. Après le café, M. de Grandpré m'attira dans un coin du salon, me parla deux heures de suite de n'importe quoi, me tenant debout avec lui et gesticulant avec force; puis, sans attendre de moi un mot de réponse, s'en alla faire une lieue à pied sur le boulevard. L'amphitryon m'expliqua cette énigme. M. de Grandpré aspire à la maigreur, comme une coquette au succès, un prétendant au trône, un poëte à la gloire. C'est *l'idéal de tous ses rêves*, soupire-t-il en faisant la bouche en cœur. Le jour où son ventre lui permettrait de voir ses genoux serait le plus beau jour de sa vie. Or, il est convaincu qu'un bon dîner l'engraisserait trop, s'il ne parlait pas deux heures sans relâche en sortant de table pour accélérer la digestion. Il m'avait donc pris ce soir-là comme il eût pris tout autre... en guise de thé noir ou de pastilles de Vichy. Depuis trois mois, trouvant cet exercice insuffisant, il y a substitué un traitement plus héroïque, celui des instruments à vent, toujours après son dîner. Je vous ai dit, hélas! qu'il demeure au-dessous de moi! A huit heures précises, j'entends un tonnerre musical ébranler la maison... C'est mon voisin qui cherche à maigrir en jouant de la trompette, du trombone ou de l'ophicléide. Pour s'animer à l'action, comme les chevaux de bataille, il se fait parfois accompagner d'une basse et d'un tambour. Malheureusement, la dernière fois qu'il s'est pesé chez l'épicier du coin (ce qu'il fait exactement chaque semaine), son poids avait diminué de trois kilos; de sorte qu'un espoir délirant lui fait prolonger ses concerts jusqu'au milieu de la nuit. Le mois dernier, tous les locataires, ne pouvant fermer l'œil, ont été réduits à envahir son domicile et à lui montrer sa pendule qui marquait deux heures et demie du matin. J'ai donné vingt francs à l'épicier pour peser M. de Grandpré à faux poids et lui faire croire que le trombone ajoute à son embonpoint. C'est le seul moyen de ne pas dépérir moi-même d'insomnie. Je me flatte aussi que cet article parviendra à mon gros voisin, qu'il m'en demandera raison, et qu'au premier sang... je le forcerai à déménager avant qu'il ait adopté les instruments de Sax.



M. de Grandpré cherchant à maigrir par un traitement musical.

UN PHOTOGRAPHE.

# L'ART ET LES ARTISTES ALLEMANDS (1).

## PHILIPPE ROOS, PEINTRE D'ANIMAUX (2).



*Mouton dévoré par un loup*, tableau de Philippe Roos (Musée du Louvre).

Un splendide soleil illuminait la campagne de Rome, cette campagne déserte et nue, que les oiseaux même semblent fuir, qui a pour tout ornement les grandes lignes d'un paysage accidenté, les ruines des aqueducs et des tombeaux; puis, çà et là, quelque arbre solitaire ou quelque ferme sans habitants. A peine si une herbe courte et rare égaye de sa verdure un petit nombre d'endroits moins stériles. Sur une de ces oasis, un berger faisait paître ses chèvres. Abrité par un mouvement de terrain contre l'ardeur du jour, un peintre copiait les animaux qui broutaient, folâtraient, se reposaient devant lui. C'était un homme de haute taille, à la complexion vigoureuse, aux traits un peu forts, mais régulièrement dessinés. Il maniait le pinceau avec une facilité qui annonçait une longue habitude et beaucoup d'adresse naturelle. A en juger par sa figure, ce personnage avait une trentaine d'années. Il était venu au monde à Francfort-sur-le-Mein, en 1655, et se nommait Philippe Roos (1).

Il travaillait depuis quelque temps déjà, lorsqu'une voiture élégante parut dans le lointain. Elle approcha rapidement, et le maître, qui examinait Philippe Roos, donna ordre d'arrêter. Il voulait voir le tableau que peignait l'artiste allemand. Sa curiosité ne surprendra point, quand on saura qu'il était lui-même du métier; il jouissait à Rome d'une brillante réputation et la soutenait encore, malgré ses cheveux blancs. C'était le fameux Hyacinthe Brandi, le meilleur élève de Lanfranco, le seul qui ait laissé un nom dans l'histoire des arts (2). Sa renommée l'autorisait à prier sans façon le jeune coloriste de lui montrer son ouvrage : s'il avait éprouvé quelque embarras pour satisfaire son désir, une coutume établie par les grands maîtres italiens lui eût rendu toute l'assurance nécessaire. Depuis longtemps les artistes romains et florentins avaient l'habitude de parler aux élèves qu'ils

(1) Voyez les tables des dix premiers volumes et les tables des sept derniers.

(2) La plupart des artistes dont nous avons parlé jusqu'ici ont eu une vie plus ou moins réglée, mais les terribles conséquences du vice n'en rendent pas le spectacle moins instructif que celui d'une existence régulière. A ce point de vue, la biographie qu'on va lire est pleine d'enseignements qui s'adressent à un trop grand nombre d'artistes de nos jours. Puissent-ils méditer avec fruit le saisissant tableau du talent gâté par le désordre, que leur offre ici, avec autant de vérité que d'intérêt, le savant historien de la peinture flamande! (*Note de la rédaction.*)

(1) Houbraken, t. II, page 279. — Campo Weyerman, t. II, p. 301.

(2) Lanzi, t. II, p. 209; Pascoli, Vite de' pittori, scultori e architetti moderni; Rome, 1730-1736.

rencontraient dans les champs, dans les églises, les palais et les places publiques, d'examiner leur travail, d'en louer les mérites, de leur en signaler les défauts et de leur indiquer les moyens d'y remédier. Ils prenaient même souvent le crayon et corrigeaient, séance tenante, les erreurs des néophytes. Lorsque la mine et les vêtements de ceux-ci annonçaient la pauvreté, le maître habile leur faisait quelque don paternel. Aussi l'attachement venait-il se joindre à l'admiration dans le cœur des disciples. L'Italie entière ne formait alors qu'un immense atelier; chaque peintre y professait avec bienveillance, ou écoutait respectueusement les avis qu'on lui donnait. La différence d'âge suffisait pour légitimer cet enseignement public ; or, Hyacinthe Brandi avait soixante et quelques années, le double de celles que comptait Philippe Roos.

L'homme du Nord se hâta de montrer au vieillard la toile qu'il animait. Le peintre italien en fut charmé ; il admira la vigueur du dessin, la vérité du coloris et la touche légère des fonds. Il éprouva même un plaisir si grand, qu'il donna son adresse au jeune homme et le pria de le venir voir. Il désirait se lier avec un artiste auquel il trouvait un mérite supérieur (1).

Philippe Roos ne négligea pas cette invitation. Il avait fait, sans le vouloir, une connaissance importante ; Hyacinthe Brandi avait peuplé de ses figures presque tous les monuments célèbres des États-Romains. Né à Poli, en 1623, il avait acquis promptement de la réputation et de l'influence (2). Un saint Roch, exécuté par lui dans l'église de Ripetta, et les *quarante Martyrs des stigmates*, à Rome, passaient pour ses chefs-d'œuvre. Il avait encore de nombreuses commandes et voyait la meilleure société de la métropole chrétienne. On disait, en outre, qu'il possédait une fille charmante.

La première fois que le peintre d'animaux rendit visite au peintre d'histoire, il aperçut la jeune Italienne dans un corridor. Elle lui sembla digne de tous les éloges qu'on en faisait, et il songea immédiatement à devenir son mari.

Instruit de ce projet téméraire, Brandi, qui méprisait le genre de Philippe Roos et qui pressentait le malheur de sa fille, interdit sa maison au prétendant, et abrita la prétendue dans un cloître.

— Je ne l'ai pas élevée, s'écriait-il, pour un peintre de bêtes !

Mais Philippe Roos, qui était protestant, se fit catholique pour obtenir la belle recluse, et il parvint à l'épouser, malgré toutes les résistances paternelles.

La jeune personne étant sortie du monastère, les noces eurent lieu. Si le mari avait alors montré de la douceur et de la patience, il aurait sans doute ramené à lui le disciple de Lanfranco. Mais il gardait le souvenir de l'injure que lui avait faite l'artiste méridional. Le lendemain de ses noces, en conséquence, il prit les bijoux, les robes, le linge de sa femme, jusqu'à ses bas et à ses chaussures, en fit un paquet et l'envoya au coloriste dédaigneux, en chargeant le domestique de lui dire : « Que le peintre de bêtes n'avait pas besoin de toutes ces hardes et de toutes ces parures; qu'il avait voulu obtenir de lui sa fille seule, sans autre ornement que sa beauté. »

Ce compliment peu gracieux envenima la blessure de Hyacinthe Brandi ; quelque temps après, il tomba malade et mourut, le cœur plein d'amertume. Il avait déshérité sa fille de tous ses biens, qui étaient considérables.

(1) Houbraken.—Campo Weyerman.
(2) Pascoli. D'autres écrivains le font naître à Gaete.

La jeune femme eut bientôt d'autres motifs de regretter sa désobéissance. Philippe Roos, dont la conversion n'avait point été sincère, était brutal, prodigue et débauché : il y avait un certain rapport entre son âme grossière et les objets de ses études. La lune de miel n'avait pas encore cessé de répandre ses douces lueurs sur les nouveaux mariés, qu'il montra son caractère. Il fallait absolument suivre ses fantaisies, quelque déraisonnables qu'elles fussent. Le despote habitait d'ailleurs un vieux monument qui tombait en ruine, près de Tivoli, à quelque distance de Rome. Il y nourrissait des animaux de toute espèce : bœufs et ânes, chiens et chats, moutons et chèvres, hiboux et vautours, même des rats et des souris. Ses camarades avaient surnommé sa demeure l'*Arche de Noé*. Les bêtes qui en formaient la population lui servaient à dessiner d'après nature; mais c'était une société peu amusante pour une jeune femme. Les coqs criaient, les poules gloussaient, les bœufs mugissaient, les renards glapissaient; mille voix discordantes formaient un concert à tirer les morts du sépulcre, et le ténor majestueux de l'âne dominait la symphonie. Campo Weyerman dit que la belle Romaine avait l'air de Circé au milieu des victimes de ses enchantements. Toutes les bêtes semblaient lui redemander leur forme première et se venger de ses refus par leurs assourdissantes clameurs.

Ce n'était pourtant là que le commencement de son supplice. Lorsque Philippe Roos avait passé quelques jours près d'elle et que ses fonds diminuaient, il montait à cheval : son domestique enfourchait un vieux bidet, et tous deux, prenant le chemin de Rome, laissaient la jeune femme se distraire à sa guise. L'artiste allait droit dans une auberge de la ville éternelle, buvait, mangeait, faisait ripaille, puis, quand il fallait payer la dépense, prenait une toile, la couvrait à la hâte de groupes d'animaux, et ajoutait derrière un fond quelconque. Le serviteur allait ensuite offrir cette ébauche ; on lui proposait de faibles sommes, mais il avait ordre de vendre à tout prix, pour délivrer le peintre en goguette, qui servait d'otage au cabaretier. Ces équipées diminuaient insensiblement la valeur commerciale de ses tableaux. De jour en jour, son talent lui offrait des ressources plus précaires.

Il lui aurait suffi néanmoins de le vouloir pour vivre dans l'opulence. La nature lui avait donné non-seulement du goût et de l'imagination, mais encore une facilité prodigieuse. La Société des peintres néerlandais, à Rome, que l'on appelait le *Bent*, l'avait surnommé Mercure, pour exprimer l'adresse rapide avec laquelle il exécutait ses ouvrages. Michel Leblon, peintre de l'époque, disait qu'il n'avait jamais vu son pareil. Un jour que ce dernier se trouvait dans les ruines du Colisée, avec plusieurs de ses camarades, pour y dessiner d'après nature, le hasard amena Philippe Roos au milieu d'eux. Ils s'entretinrent quelques minutes, puis l'artiste germanique avisa une fraction du monument et du paysage, qui lui sembla devoir produire bon effet sur la toile ou le papier; comme il n'avait point son carton, il emprunta au plus jeune de la troupe ce qu'il lui fallait pour copier le point de vue. Il se mit à l'œuvre et, en une demi-heure, il traça un dessin complet, si beau et si vigoureux, que tous les artistes présents l'admirèrent. Philippe Roos l'offrit au peintre qui lui avait prêté son crayon. Un Romain, voyant ce groupe d'hommes parmi les décombres d'un vieux monument, eut la curiosité de savoir ce qui fixait leur attention. Il passa près d'eux, jeta un regard sur le dessin, et en fut si charmé qu'il voulut l'acquérir; il en donna une pistole. Mais le possesseur aima mieux le garder, comme souvenir

de Philippe Roos et comme témoignage de sa merveilleuse promptitude.

Il en donna une autre preuve plus étonnante encore. Le comte de Martinitz, ambassadeur de l'empire, et le général Roos, né en Suède, étant venus à causer de la facile exécution du peintre allemand, le dernier personnage ne voulut pas croire ce que lui en rapportait son interlocuteur. L'Autrichien paria donc, un certain nombre de pièces d'or, que l'artiste commencerait et achèverait un tableau pendant qu'eux-mêmes feraient une partie de cartes (c'était à un jeu où chaque partie durait habituellement une demi-heure). Le général accepta la gageure, et l'on appela Philippe Roos pour lui demander s'il voulait tenter l'épreuve; il se garda bien de refuser. On apporta dans la salle un chevalet, des pinceaux, et une de ces toiles que les Romains appellent *tele di testa*, parce qu'elles ont juste la grandeur nécessaire pour qu'on y puisse tracer une tête. Philippe Roos s'assit, les deux joueurs prirent les cartes, et l'on commença de part et d'autre. Mais avant qu'un des personnages eût gagné, le peintre se leva et leur montra son tableau entièrement fini. Un berger, deux ou trois moutons et chèvres y apparaissaient au milieu d'un paysage. L'homonyme de l'artiste s'avoua vaincu et paya, séance tenante, la somme fixée. L'ambassadeur prit quelques pièces d'or et les offrit au peintre pour le récompenser de sa peine. Cet argent, gagné d'une manière si prompte, ne fit qu'un acte de présence dans la poche de Philippe Roos; il en sortit avant la fin du jour, à l'appel des cabaretiers.

Ayant formé le projet d'historier une grande toile, qui avait quarante pieds de long et quarante pieds de haut, il exécuta ce travail en seize jours. On y voyait plus de six cents bêtes, quelques-unes de grandeur naturelle et sur le premier plan, comme des chevaux et des bœufs, les autres dans le lointain. La beauté de l'œuvre ne permettait pas de croire qu'il y eût employé si peu de temps. Un trop grand nombre de personnes l'attestaient néanmoins pour qu'on pût le révoquer en doute.

La rapidité de sa main ne nuisait donc pas au mérite de ses tableaux, circonstance peu ordinaire dans l'histoire de l'art. Sa couleur était douce et harmonieuse, son dessin exact et vif; il groupait avec une adresse étonnante, une variété perpétuelle. Ses fonds mêmes ne se ressemblent jamais: chaque toile offre un site nouveau et entraîne le regard dans de lumineuses perspectives. Il dessinait de préférence les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres, quoiqu'il figurât avec la même habileté les animaux de tout genre. Il montrait donc plus d'invention et de souplesse que le fameux Bassano qui, s'étant habitué à un certain nombre de types humains et de races animales, les fait sans cesse reparaître dans ses tableaux.

Mais le désordre est un abîme où s'engloutissent les dons les plus précieux, où roulent pêle-mêle le talent, l'honneur, la fortune, les chances propices, le bonheur du coupable et le bonheur de ceux qui l'entourent. Avec tant de moyens d'assurer à sa jeune femme un sort digne de l'affection qu'elle lui avait témoignée, l'habile coloriste la laissait dans la misère et l'abandon. Elle restait seule à Tivoli des semaines entières: l'argent lui manquait; elle entendait, pour toute distraction, les cris des animaux qu'elle ne pouvait repaître selon leur faim. Lorsque sa douleur devenait trop forte, elle quittait la ménagerie; elle s'en allait à travers la campagne, songeant aux beaux rêves qui, sous le toit de son père, flattaient son cœur et enchantaient son imagination. Quelle triste réalité en avait pris la place! elle parcourait les champs stériles, les montagnes désertes du pays des Sabins: cette nature sauvage et inculte lui offrait l'emblème de sa propre désolation. Le cours rapide de l'Anio fuyait comme ses espérances. Lorsqu'elle en avait suivi quelque temps les bords, elle arrivait aux fameuses cascades de Tivoli. Elle examinait d'un air triste et pensif la chute de la rivière, qui tombe du haut des rochers dans un gouffre; les ruines du temple de la Sibylle et du temple de Vesta, debout près de l'abîme, où ils semblent vouloir se précipiter avec les flots tumultueux. La jeune femme éprouvait la tentation de finir tout d'un coup son malheur.

Le peintre débauché revenait cependant: quelques lueurs d'espoir égayaient et ranimaient l'âme de sa victime. Elle lui adressait des remontrances et des prières, elle le suppliait de se corriger. Lui, ne voulait pas même lui faire de promesses. Il avait en horreur l'économie et les mœurs régulières: un accident tragique, arrivé dans sa famille, lui servait à excuser ses goûts dissolus.

— Mon père, disait-il, était un modèle de sagesse, qui édifiait la ville de Francfort-sur-le-Mein: il se privait de tout, il ne se donnait ni plaisir ni loisir. Pour rien au monde il n'aurait imité l'exemple des bourgeois qui s'en vont chaque soir dans une hôtellerie, prennent place autour d'une grande table bien luisante, se font servir une demi-bouteille de vin du Rhin, *forster* ou *marco-brunner*, et fument leur pipe d'un air majestueux, en dégustant la liqueur ambrée. Il gagnait donc beaucoup, dépensait peu et thésaurisait. C'était très-bien, me direz-vous sans doute; mais écoutez la fin de l'histoire. Une nuit, pendant que nous dormions, nous sommes réveillés par un cri terrible: Au feu! au feu! Un incendie s'était déclaré dans la manutention des vivres militaires, à laquelle s'adossait notre maison, et la flamme dévorait déjà non-seulement une partie de notre demeure, mais une partie du quartier. Nous nous sauvâmes dehors, presque sans vêtements. Mon père, qui avait le prénom de Henri, se désolait, se lamentait, en songeant qu'il allait perdre toute sa fortune. Dans son désespoir, il voulut au moins sauver quelques objets précieux. Le ciel était plein de flammèches rouges et d'une ardente poussière: la maison brûlait comme un fagot sec. Le vieillard y pénétra néanmoins; il recueillit tout ce qu'il pouvait porter, ayant soin de prendre un flacon en porcelaine muni d'un bouchon d'or, auquel il tenait beaucoup. Mais un malheur n'arrivant jamais seul, le vase lui échappe des mains et se brise; mon père se baisse pour ramasser le métal précieux: un tourbillon d'épaisse fumée l'enveloppe et il tombe sans connaissance. Des personnes qui l'avaient vu s'incliner se doutent de sa position critique; elles arrivent jusqu'à lui, le saisissent comme elles peuvent et le traînent, la tête en bas, le long des escaliers. Il reçut, dans le trajet, de nombreuses contusions; ces meurtrissures, la peur, le chagrin qu'il avait éprouvés, l'air brûlant qui avait inondé sa poitrine, furent cause de sa mort: il expira près de nous, malgré nos soins, au moment où le jour se levait. Cette catastrophe, ma chère amie, est restée gravée dans ma mémoire; j'ai fait le serment de ne jamais m'attacher aux biens de ce monde. Je ne veux pas mourir pour un flacon de porcelaine. »

Voyant que ses discours ne produisaient aucun effet sur son mari, la jeune femme se condamnait au silence; elle envisageait son irrémédiable infortune avec une résignation muette et sombre. Philippe ne tardait pas à s'ennuyer du calme et de la solitude. Il prenait le chemin de Rome, laissant de nouveau son épouse face à face avec le désespoir.

Son domestique, plus sage que lui, voyant qu'il se

ruinait de gaieté de cœur, songea qu'il pouvait tirer parti de l'imprévoyance du peintre et se créer une fortune. Ayant économisé une petite somme, il l'augmenta par un emprunt. Lorsqu'il avait bien rôdé dans la ville, où on ne lui offrait que des prix inférieurs, il venait rendre compte à Philippe Roos de ses efforts inutiles. Le dessinateur aviné lui disait de porter son œuvre au moins ladre des chalands. Le serviteur feignait d'obéir; il allait déposer le tableau dans une salle qu'il avait louée, puis le payait à son maître de ses propres fonds. Il accumula ainsi un grand nombre de toiles. Ayant quitté plus tard le chevalier du gobelet, et la valeur de ses peintures augmentant, surtout après la mort de l'auteur, l'avisé domestique gagna des sommes considérables (1).

Des témoignages contemporains nous apprennent que, quand Philippe Roos cheminait dans la ville éternelle, ses compagnons du *Bent* voyaient sur-le-champ, à sa physionomie et à son allure, s'il avait la bourse pleine ou vide. Quand il n'avait pas le sou, le peintre filait le long des maisons, la tête basse, l'air humble et contrit; apercevait-il une de ses connaissances, il prenait la première ruelle, fuyait et disparaissait. Lorsque de bons écus romains sonnaient dans sa poche, au contraire, il marchait le front haut, la poitrine cambrée, la main sur la hanche et le nez au vent; il allait droit à ses camarades, les fêtait, leur prenait les mains et ne les lâchait plus; il fallait qu'ils le suivissent au cabaret, pour décider par expérience si le *montefiascone* n'avait pas perdu son goût délicieux, ou le *lacryma Christi* son fumet divin.

Pendant ce temps, la fille de Brandi comptait les heures, versait des larmes, implorait la miséricorde divine et songeait à son pauvre père, qui était mort en la maudissant.

Une circonstance, qui aurait pu faire rentrer en lui-même le peintre ivrogne et changer ses funestes habitudes, échoua contre son amour obstiné de la débauche. Il avait eu pour protecteur dans sa jeunesse le landgrave de Hesse-Cassel. Le prince l'avait attiré à sa cour, du vivant même de Henri Roos, et lui avait prodigué toute espèce d'encouragements. Au milieu de cette douce et limpide atmosphère, le talent du vigoureux néophyte s'était promptement développé. Afin qu'il atteignît aussi haut que possible, le landgrave lui donna une somme d'argent assez forte et l'envoya en Italie. Le généreux seigneur comptait bien le revoir; jouissant par anticipation du mérite exceptionnel que Philippe allait acquérir, il lui semblait déjà être debout devant de magnifiques tableaux, occupé à les admirer. Mais, comme dit le peuple en Hollande: *La première chose qu'on oublie, c'est un bienfait.* Le peintre d'animaux justifia cette maxime. Une fois loin de son protecteur, il ne pensa plus à lui: jamais aucun signe de reconnaissance ne vint lui témoigner que le brillant dessinateur vivait encore. Des années se passèrent: au bout d'un laps de temps considérable, le prince, qui aimait toujours les beaux-arts, voulut enfin visiter cette immense collection de chefs-d'œuvre que contiennent les édifices de l'Italie. En 1698 ou 1699, se trouvant dans la capitale, il demanda avec bonté ce que Philippe Roos était devenu. Le premier mouvement de l'artiste aurait dû être de courir chez son bienfaiteur et de lui témoigner son repentir. Il l'évita au contraire par un sentiment de honte, qui venait plutôt de l'orgueil que de la conscience. On lui donna tant de bons avis, néanmoins, qu'il alla voir son bienfaiteur. Le landgrave ne lui montra aucun ressentiment; il l'accueillit avec sa bonté ordinaire et lui manifesta le désir de posséder une œuvre de son pinceau, lui promettant d'ailleurs de le payer généreusement. L'artiste lui jura de le satisfaire et ne tint pas sa parole. Son ingratitude s'éleva comme une chaîne de montagnes entre lui et le prince qui l'avait si noblement secouru. Tout espoir, toute confiance devaient dès ce moment s'éloigner de Philippe; le sort de sa femme et le sien venaient d'être fixés pour jamais.

La triste position et les douleurs de la recluse ne pouvaient se prolonger indéfiniment. Après une de ces absences, qui avait duré plus longtemps que les autres, Philippe revenait à son habitation champêtre, quand il fut pris, malgré sa rude nature, d'une sorte de frisson mystérieux. Des aboiements, des cris, des mugissements bizarres sortaient de l'édifice en ruines. Lorsqu'il entra dans la cour, les chiens faillirent le dévorer. Depuis plusieurs jours peut-être, la ménagerie entière se passait de nourriture. L'oublieux artiste courut à la chambre de sa femme: il la trouva morte. Elle semblait avoir expiré le matin même, victime, comme tant d'autres, des avantages physiques d'un homme sans cœur. Elle possédait encore cette beauté funeste qui avait séduit le peintre; mais son visage exprimait le désespoir, et ses traits pâles lui donnaient l'air d'une statue couchée sur un tombeau. Sa main droite serrait un papier; Philippe le prit: c'était la dernière lettre que son père lui avait écrite! Dans la lutte funèbre qui avait précédé sa mort, elle n'avait songé qu'au malheureux vieillard. Le souvenir de l'ingrat qui la laissait périr sans aide et sans consolation eût augmenté ses tortures. Quant aux douleurs de cette agonie solitaire, elles sont demeurées un secret pour l'histoire, mais on les devine en frémissant.

Philippe Roos versa quelques larmes, de ces larmes qu'un souffle emporte et que sèche un rayon de soleil. Le chagrin ne dure pas longtemps chez les hommes de ce caractère: c'est une flamme errante qui voltige un moment dans la froide atmosphère de leur imagination; ce n'est pas un feu qui brûle et dévore le cœur. Sous prétexte de chercher des consolations, de se mettre en garde contre le désespoir, il s'enfonça de plus en plus dans la débauche. Il avait toujours l'œil hagard, la démarche incertaine et les jambes chancelantes. On aurait pu le suivre à l'odeur de taverne qu'il répandait sur son passage. Il mourut jeune encore, en 1705. Eut-il des repentirs au moment suprême? nous l'ignorons.

Chose singulière! Les Italiens, embarrassés par le nom germanique de Roos, l'ont changé en celui de Rosa, et appellent le mauvais garnement *la Rose de Tivoli!* Cette poétique périphrase conviendrait bien mieux à la jeune femme que tua sa cruelle insouciance.

Avec la rapidité de travail que nous avons décrite, Philippe Roos a peint une foule de tableaux. Quelle que fût néanmoins sa facilité naturelle, ceux qu'il a pris le temps de finir sont les meilleurs. Plusieurs souverains lui en demandèrent, qu'il exécuta lentement. Les galeries de Vienne, Dresde, Munich et autres grandes villes d'Allemagne, celles d'Angleterre et de Hollande contiennent un bon nombre de ses ouvrages, qui passent avec raison pour des toiles précieuses. Son travail est flou, sa couleur vive et naturelle, son dessin ferme et pur; il disposait ingénieusement ses groupes (1). Le Musée du Louvre possède un tableau de sa main: il représente un loup dévo-

(1) Houbraken.—Campo Weyerman — Husgen, *Nachrichten von Francfurter Kunstlern.*

(1) Houbraken, t. II, p. 287.

rant un mouton (1). Les deux animaux occupent une espèce de terrasse que produit un exhaussement naturel du sol. La bête féroce, par un excès de prévoyance, appuie une pate sur sa victime morte, comme si elle avait encore peur que cette dernière ne prît la fuite. Le meurtrier lui a cependant ouvert le ventre, d'où sortent les entrailles; il dévore quelques viscères, dont l'extrémité sanglante pend hors de sa gueule. Il lance au spectateur un coup d'œil de travers : son regard fourbe et cruel, son expression menaçante, font le plus grand honneur à l'artiste. Dans un chemin creux, que dominent de beaux arbres, on aperçoit des moutons et des chèvres, qui semblent ignorer la présence du brigand. Une villa entourée de feuillages, des hauteurs lointaines, un ciel que colore çà et là une orageuse lumière, forment la perspective du tableau. On doit le classer parmi les œuvres de premier ordre. Le coloris en est profond et harmonieux, l'ensemble d'une douceur et d'un éclat admirables. La beauté des nuances a un caractère spécial.

Depuis quelques années, on recherche beaucoup, en Hollande, les ouvrages de Philippe Roos; il passe, en quelque sorte, pour un Hollandais, son père et son oncle étant venus très-jeunes à Amsterdam, où ils formèrent complétement leur style. Aussi, tous les historiens de la peinture néerlandaise parlent-ils longuement de cette famille, comme si elle était originaire des Pays-Bas.

Elle a produit un grand nombre d'artistes. La plupart ont eu non-seulement un mérite exceptionnel, comme Théodore, oncle de Philippe, qui excella dans le portrait et l'histoire, mais de singuliers caractères et une étrange destinée. Un frère de notre peintre, Nicolas Roos, avait, par exemple, un vice qu'on ne lui aurait jamais supposé. Il était glorieux et fanfaron comme un noble espagnol. Il demeurait à Francfort, où il habitait une vaste maison, quoiqu'il fût aussi pauvre qu'un naufragé, dit un de ses biographes. Il y avait réuni, en qualité de domestiques mâles et femelles, toute une collection de misérables qu'il ne pouvait ni solder, ni habiller, ni même nourrir. On les voyait errer, pâles et défaits, avec des allures de fantômes, dans des chambres qu'ornait un luxe royal. Une partie du mobilier était due aux marchands. Lorsque le peintre avait touché quelque somme pour un de ses tableaux, il se rengorgeait et prenait des airs superbes. Sa démarche annonçait de loin la bonne nouvelle aux serviteurs affamés. Tout s'agitait alors dans l'habitation; les uns allumaient le feu, les autres dressaient la table : on se préparait à sortir d'un long jeûne. Nicolas donnait l'argent nécessaire pour acheter des provisions; sa femme s'habillait pompeusement et, au bout d'une heure, les maîtres du logis et la valetaille exténuée dévoraient à qui mieux mieux. La bombance durait quelques jours, puis le carême forcé recommençait. La plupart du temps, la maison avait l'air d'une citadelle assiégée, tant on voyait de créanciers se presser à la porte! Les laquais défendaient vaillamment la place : ils étaient armés à l'avance de subterfuges, de prétextes, de dénégations et d'objections. Mais il fallait toujours introduire dans le fort quelque assaillant plus opiniâtre que les autres. L'artiste le recevait, le sourire à la bouche, l'accablait de promesses, et lui donnait le moins d'argent possible. A peine celui-là était-il parti qu'un autre arrivait. A la fin, la colère prenait le dessus; Roos ordonnait de fermer les portes pour tout le monde. Le silence se rétablissait dans la demeure splendide, et les laquais, en attendant une bonne aubaine, examinaient d'un œil mélancolique les buffets dégarnis, la broche oisive, les plats sans provende et les fourneaux solitaires. Combien d'artistes de nos jours vivent ainsi au milieu du luxe et de l'indigence!

ALFRED MICHIELS.

(1) Le livret contient à cet égard une erreur des plus fortes. Il donne le tableau comme étant de *Philippe Roos, dit Rosa de Tivoli, né à Otterberg, dans le Palatinat, en 1631, mort en 1685, élève de Julien Dujardin.* Ces dates et ces détails s'appliquent à Jean-Henri Roos, père de Philippe. Weyerman, t. II, p. 298.



Ornements, fleurs et animaux, d'après Jansen.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## F. COOPER. A. DE SAINT-PRIEST. L. DE SAVIGNY.

### LE PRINCE DE LA PAIX. MOESSARD.

Depuis un mois, les célébrités tombent comme les feuilles d'automne. La mort a ouvert une chasse terrible à travers les gloires des deux mondes.

1° Fenimore Cooper est mort.

Ce rival de Walter Scott, qui laisse trente-quatre romans populaires dans les bibliothèques, a vu le dernier chapitre de sa vie se dénouer à soixante-deux ans, le 14 septembre, à une heure après midi, dans sa résidence de Coopers-Town. Ce mot n'est qu'un coup de cloche en son honneur. Nous publierons son portrait et sa biographie.

2° M. Alexis de Saint-Priest est mort.

Cet ancien pair de France, membre de l'Académie française, auteur de plusieurs histoires remarquables, vient d'être emporté dans toute sa force par la fièvre typhoïde à Moscou, où l'avait appelé le désir d'embrasser une dernière fois son père. C'est une grande perte pour les lettres et pour la société parisienne, dans laquelle M. de Saint-Priest apportait le charme d'un esprit incomparable. Depuis deux ans, il travaillait à la Vie de Voltaire, et personne ne semblait appelé plus naturellement à traiter un sujet aussi difficile.

Le jour même où cette triste nouvelle arrivait à Paris, un candidat académique allait s'offrir à un confrère de M. de Saint-Priest pour lui succéder. — Vous êtes donc venu dans le corbillard? lui répondit l'immortel.

3° M. de Lorges de Savigny, membre de l'Académie des sciences, est mort à Galy, près Versailles.

Il était né en 1779, à Provins, où sa dépouille a été transportée. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire lui a fait d'éloquents adieux, au nom de la science et de la vertu. Depuis de longues années, M. de Savigny était victime d'une infirmité étrange. Ses yeux, intacts en apparence, ne pouvaient supporter le moindre rayon de lumière. Il vivait dans une chambre tendue de noir et ne prenait l'air qu'avec un masque de velours et d'argent.

4° Le prince de la Paix est mort.

Vous avez dû rencontrer au Palais-Royal un petit vieillard qui en était depuis quelques années l'habitué fidèle. Il avait l'œil calme, le sourire résigné, le costume modeste, la contenance plus modeste encore. Il jetait aux moineaux le reste de son pain. Il ramassait les joujoux des enfants. Il causait avec les bonnes et les soldats; à midi, il allait voir partir le canon. C'était sa dernière fête en ce monde. Vous l'auriez pris pour un rentier du Marais, retiré de quelque humble commerce.

Eh bien, ce petit vieux, trapu et courbé, avait été un des plus brillants gentilshommes de son époque. Ce pauvre habit râpé aurait pu se couvrir de tous les rubans du monde, y compris le collier de la Toison-d'Or. Ce flâneur, qui mangeait du pain sec, avait gouverné une reine, un roi et un empire, possédé d'immenses richesses, et porté des titres qui rempliraient vingt pages de ce recueil. La bague qui brillait à son doigt avait été son anneau d'alliance avec une infante d'Espagne, une princesse de la famille de Bourbon! Bref, c'était monseigneur Don Manoel Godoï, né sans fortune en 1767, garde-du-corps de Charles IV et de la reine d'Espagne, bientôt leur ami intime et leur conseiller, puis maître du royaume, premier ministre, duc de l'Alcudia, prince de la Paix, grand d'Espagne, généralissime, grand-amiral et plus souverain que son monarque, époux de sa nièce Marie-Thérèse, allié de l'empereur Napoléon, conquérant par la plume du Portugal, futur roi des Algarves; puis renversé par le peuple qui s'avait élevé, chassé de guet-apens en guet-apens, prisonnier de la cour qu'il avait dominée, traîné par la foule dans les ruisseaux de Madrid, vengé par l'abdication de Charles IV, rédigée de sa main, retiré enfin à Paris dans l'obscurité, où il s'est éteint à quatre-vingt-huit ans, rue de la Michaudière, au second étage, avec une pension alimentaire du gouvernement français.

O révolutions! voilà de vos coups!

5° Moëssard est mort, le pauvre acteur Moëssard, et vous allez voir qu'il mérite une oraison funèbre.

Il débuta au théâtre des Jeunes Élèves. C'était sous l'Empire, alors qu'on cirait à l'œuf. Épris des beaux soldats, rôles de son emploi, il suivit Murat à Naples, où il devint son comédien ordinaire. Quand il rentra à Paris, l'Empire croulait, mais il lui resta fidèle, en jouant les gendarmes et les messieurs vertueux dans les mélodrames du temps. Un aussi honnête homme ne pouvait être que le justicier du boulevard du crime. Il fallait le voir, au dénoûment, apparaissant sous les buffleteries jaunes, empoigner le traître au milieu des bravos de toute la salle!

Gendarme à la Porte-Saint-Martin depuis quinze ou vingt ans, Moëssard y gagna son bâton de maréchal, c'est-à-dire l'emploi de régisseur. Il montait avec un soin particulier les pièces napoléoniennes. Lorsque Gobert, qui représentait si bien le grand homme, entrait en scène, Moëssard, le saluant comme s'il eût vu Napoléon en chair et en os, imposait silence aux bavards de la coulisse: — Taisez-vous, messieurs, c'est l'Empereur qui parle!

La charge de régisseur d'un théâtre est la plus difficile à gérer qu'il y ait au monde. Le régisseur est la bête noire des auteurs, des comédiens et du public; la cible des amours-propres, des indispositions, des rivalités, des humeurs, des colères, des accidents de toute sorte. Règle générale, tout régisseur est exécré, et ne gouverne qu'en devenant exécrable. Eh bien! Moëssard gouverna quinze ans la Porte-Saint-Martin sans cesser d'être aimé. Il faut dire que lorsqu'il mettait un pauvre confrère à l'amende, c'était lui-même qui la payait le plus souvent. Et ce fut dans ces fonctions qu'il mérita et obtint le prix Montyon, le prix de vertu, cette croix d'honneur du peuple! — Bien plus, ce fut dans ces fonctions qu'il engraissa démesurément, de sorte qu'un critique se demandait en le voyant: — L'embonpoint n'est-il pas une grave maladie?

Un jour, un nommé Pascal, camarade de Moëssard, mourut à la peine, laissant une veuve sans pain. — Où aller? s'écria la malheureuse en larmes. — Chez moi, répondit le régisseur; je gagne peu de chose, mais vous en vivrez comme moi. Et il la recueillit, la nourrit, la soigna jusqu'à sa mort. Le bruit en vint, malgré lui, à l'Académie française. Une enquête prouva que Moëssard était coutumier du fait. On ne trouva pas une tache dans sa vie pure et charitable, et on lui décerna solennellement le grand prix Montyon. Depuis ce temps, on l'appelait au théâtre le *prix de vertu*, et les moindres comparses disaient en le saluant: — *Voilà notre exemple!*

Un autre jour, n'ayant rien à donner, il demandait à un homme puissant un secours pour un artiste malade. On le refusa à regret, parce qu'on avait déjà fait dix aumônes à son protégé. — Donnez encore cette fois, écrivit-il, ce sera la dernière; je vous promets que mon camarade sera mort dans trois jours. Il fut exaucé, et le malheureux tint sa parole. Il expira deux jours après.

Moëssard devait jouer, un soir, les deux rôles d'un Chinois et d'un papillon dans la féerie des *Mille et une Nuits*; car il se mettait à toutes les sauces pour obliger son directeur. Sa femme, prise d'un abcès à la gorge, qui menaçait de devenir mortel, était alitée en même temps que sa bonne. On leur avait ordonné un bouillon consommé, qu'elles attendaient vainement depuis le matin. Le bon Moëssard, en rentrant, se chargea de faire cuire le pot-au-feu. Il court chez le boucher, chez la fruitière, prend la marmite et se met en fonctions, tout en répétant ses

deux rôles, et en essayant tour à tour les poses du mandarin et du papillon. « *Clochettes de la pagode, retentissez dans les airs!* puis : *Papillons légers, que la vie est jolie!* Après trois heures de ces divers exercices, sa femme épuisée lui demande une tasse de bouillon. — Voilà! voilà! dit-il en accourant, il doit être fameux! La malade se soulève, prend la boisson si désirée, la goûte et la trouve bien légère. — Moëssard la goûte à son tour et la trouve pire encore. Il n'y comprenait rien, et allait et venait du lit à la marmite, lorsqu'il s'aperçut enfin qu'il n'avait oublié qu'une chose : c'était de mettre la viande dans le pot-au-feu ! Sa femme, à cette nouvelle et à son étrange mine, ne put comprimer un éclat de rire, tel que son abcès creva, et qu'elle guérit du coup. — Payez donc des médecins ! s'écria Moëssard philosophiquement... Mais quel bonheur pour ma femme que je sois un si mauvais cuisinier ! Et fredonnant de plus belle : *Que la vie est jolie!* il courut au théâtre jouer le Chinois et le papillon.

Ce naïf artiste avait pourtant ses accès de vanité. Il était alors, sans le savoir, d'un comique sublime. Un jour, M. Harel voulait abuser de sa complaisance jusqu'à lui faire jouer un rôle d'ours. — Encore cette concession, Moëssard! lui dit-il en le cajolant. —Monsieur! repartit l'acteur avec solennité, c'est de concession en concession que Louis XVI est monté sur l'échafaud !

Quand l'inimitable Potier se retira, Moëssard joua médiocrement le père Sournois des *Petites Danaïdes*. On lui fit quelques observations en lui rappelant son prédécesseur. — « Potier avait sa manière, répondit-il ; j'ai la mienne. » Sa grande qualité était une mémoire imperturbable. Il ne bronchait jamais, et soufflait ses camarades en scène, ce qui amena Désaugiers à lui dire : — Souffler n'est pas jouer, mon cher. — Quel malheur, s'écriait le même écrivain, qu'on ne puisse pas faire apprendre tous les rôles par Moëssard, et les faire jouer tous par Potier !

Pour compenser toutes ces morts, il est né en France, au Jardin des Plantes, de parents africains, une tortue!... Cet événement a fait du bruit dans Landernau. Il est vrai que l'animal a éclos dans la couveuse artificielle de M. Valenciennes, et qu'on a découvert, à cette occasion, « que l'incubation des œufs de chéloniens dure deux mois. »

Avis à ceux que préoccupe la question des ovipares.

## CLOTURE DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

L'Exposition universelle a été close le mercredi 15 octobre, comme on l'avait annoncé. En l'absence de la reine, qui a été regrettée, le prince Albert a pris place sur le trône indien. Le vicomte Canning, président du Conseil des jurys, a lu le rapport de leurs travaux. Le concours entre les diverses nations et les prix internationaux ont été supprimés, comme nous l'avions dit, sous prétexte de fraternité. L'industrie de chaque peuple a reçu des récompenses particulières. Il y avait 17,000 exposants. Les jurys ont decerné 2,918 médailles ordinaires, et le Conseil des presidents 172 médailles de première classe, dont 56 à la France, 79 à l'Angleterre (*juge et partie*), et 37 à toutes les autres nations ensemble. Le prince Albert a remercié les commissaires, les jurés et les exposants. L'évêque de Londres a prononcé une prière d'actions de grâces; et la foule, après de chaudes acclamations, s'est écoulée avec ordre et silence.

Pour les beaux vases et les charmantes poteries que le *Musée des Familles* a fait graver, M. Odiot a reçu une médaille du jury spécial, et MM. Avisseau père et fils, une médaille et une mention honorable.

Il reste à décider ce qu'on fera du Palais de Cristal ; c'est ce que nous vous dirons bientôt en vous racontant sa curieuse histoire. Espérons qu'elle ne sera pas son oraison funèbre.

## LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS.

L'ancienne *Revue de Paris*, si brillante autrefois, et qui n'avait point été remplacée, vient de renaître avec plus d'éclat que jamais sous le souffle poétique de notre collaborateur, M. Arsène Houssaye, le directeur de la Comédie-Française. Les richesses littéraires et les finesses critiques vont y abonder. Mais pour que le succès soit étendu et durable, M. Houssaye y joindra sans doute un peu plus de morale que dans le numéro d'inauguration. Aujourd'hui que tout le monde veut lire, il faut que tout le monde puisse lire sans danger.

— Un autre de nos collaborateurs, et des plus aimés, le profond et spirituel auteur des *Anglais chez eux*, qu'on a lu et qu'on relira avec tant de charme dans notre dernier volume, M. Francis Wey, vice-président de la Société des gens de lettres, a fait recevoir aux Français une comédie en cinq actes, en prose, qui sera représentée prochainement. Le public peut compter cette fois sur une saine et courageuse donnée morale, soutenue de tous les prestiges du style, de l'esprit et de l'intérêt.

— L'Académie de musique, les Italiens et l'Opéra-Comique voient leurs habitués revenir de jour en jour.

L'Opéra-Comique a repris avec succès la *Fille du régiment*, où M^me Ugalde joue le rôle qui a fait la gloire de M^mes Jenny Lind et Sontag. C'est là un rapprochement que tous les dilettanti voudront juger par eux-mêmes.

L'Académie de musique prépare un grand ouvrage de M. Halévy, le *Juif-Errant*. Voilà un digne sujet pour le savant auteur de la *Juive*. On annonce aussi, tout bas encore, un nouvel opéra de M. Meyerbeer, dont M^me Alboni soutient glorieusement le *Prophète*. Voici, selon la chronique, comment l'habile directeur aurait vaincu la paresse de l'illustre maestro. M. Meyerbeer est, dit-on, un peu malade... en imagination, et consulte régulièrement les premiers médecins de Paris. Le premier qu'il a vu, à son retour d'Allemagne, lui a dit : — Vous êtes fort mal, mais il y a un remède; il vous faut du mouvement d'esprit, des émotions de théâtre. Faites un ouvrage pour l'Opéra. Le second lui a ordonné la même chose, le troisième et le quatrième aussi. De sorte que le compositeur travaille... pour se guérir, tandis que M. Roqueplan se frotte les mains avec les quatre docteurs, ses compères. — Gardez-vous de révéler son complot à l'auteur du *Prophète*.

— Le troisième théâtre lyrique, l'Opéra-National, a fait une ouverture éclatante, par la *Mosquita*, de MM. Scribe et Boisselot. On a reconnu tout de suite une direction honnête et intelligente, qui promet un avenir sérieux aux compositeurs et aux dilettanti. MM. Ribes, Jonca, Meyer, et la cantatrice qui a joué la *Sorcière*, sont des artistes auxquels il ne faudra que des occasions pour arriver aux premiers rangs. Nous verrions sans peine les théâtres de vaudevilles remplacés par des théâtres lyriques, attendu que ceux-ci sont tenus à des égards de convenance dont ceux-là s'affranchissent de plus en plus.

## L'ART DE MATER UNE ÉPOUSE FOUGUEUSE.

Nous avons compté dans la salle des Italiens les illustrations que l'automne a renvoyées de la campagne à Paris. Les femmes en crédit étaient presque toutes à leur poste. Mais les duchesses et les marquises, les *étoiles* du grand monde, les diamants et les perles, manquaient au rendez-vous. Les banquiers, les hommes politiques et les étrangers s'étalaient dans les loges que les grands seigneurs leur abandonnent jusqu'à décembre. A l'observatoire du balcon, ce personnel nous a paru assez mesquin. La loge du duc de L..., par exemple, était remplie par quatre messieurs et deux dames que (l'une de celles-ci exceptée, comme charmante) nous avons signalés au crayon satirique de M. Forest. Un de ces messieurs, Anglais au front chauve, dormait du sommeil du juste, le menton dans sa cravate blanche. Pourquoi était-il venu aux Italiens? Sans doute, pour dire à Londres qu'il y est allé. Le second monsieur (lisez mooosieur), plus Anglais que le précédent, s'ébahissait, tout effaré, entre les pointes de son col et les touffes de ses favoris, comme un coquelicot entre ses feuilles recroquevillées. Ses sourcils relevés convulsivement, ses petits yeux ouverts avec effort, ses doigts dans les emmanchures de son gilet blanc,

témoignaient d'un travail aussi obstiné qu'inutile pour comprendre la musique de Donizetti. On l'avait mené aux Bouffes, comme on mène un âne à l'abreuvoir, afin qu'il pût dire comme celui de Florian : — Et moi aussi, je joue de la flûte! Les deux autres compagnons, maigres et passionnés, tranchaient vivement sur leurs voisins. L'un, le lorgnon dans l'œil, applaudissait comme un romain du lustre, et criait : — Braavo! braava! à chaque note un peu risquée. Malheureusement, les bravos redoublaient si la note était fausse. L'autre, beau, frisé, pommadé, *bijouté*, corseté, décoré, le sourire de Lovelace aux lèvres, un énorme binocle aux yeux, épluchait les beautés de la galerie avec la prétention d'un connaisseur infaillible. Il eût, certes, donné toutes les perles de la voix de Mme Barbieri pour le sourire de la moindre coquette de la première avant-scène. Mais le phénomène de la loge était une grosse maman décolletée jusqu'aux reins, armée de colliers et de bracelets figurant les cercles d'un tonneau, et ombragée d'un bouquet qu'on pouvait appeler un massif, Ecoutait-elle ? regardait-elle ? comprenait-elle ? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle s'épanouissait et se reposait. Un voisin nous raconta ainsi son histoire : — Vous voyez une des lionnes d'avant la République. C'était alors une sylphide élancée, vaporeuse, qui eût marché sur les épis sans les courber, comme Camille. Son époux, le gros monsieur qui pose derrière, était mené par elle, tambour battant, de bal en fête, à la ruine de sa bourse et de sa santé. Il allait prendre un billet d'hôpital, lorsqu'un savant médecin vint à son secours. Ce docteur lui enseigna tout simplement un régime pour faire en-



Une loge aux Italiens. — Une femme ci-devant maigre.

graisser sa femme. C'était, lui dit-il, le seul moyen de la calmer et de l'amortir. Le mari accepta avec reconnaissance, et réussit au delà de son espoir. Des recettes bien combinées, une alimentation adroite, des eaux minérales *ad hoc* ont amené sa svelte moitié au double de lui-même, aux proportions de la femme géante, en un mot à l'état que vous voyez. Non-seulement elle ne peut plus danser, courir les boutiques, galoper au bois, papillonner dans les salons ; mais tous les défauts de la maigreur, les caprices, les nerfs, la fougue, la sentimentalité, la jalousie, les humeurs acariâtres, ont fait place aux qualités de la femme grasse : la douceur, l'égalité, la vie intime, la nonchalance, la résignation, la tranquillité enfin ! L'époux a sauvé ainsi sa fortune et sa santé, tout en gagnant le renom de l'homme qui rend sa femme la plus heureuse. Car qui pourrait lui faire autant d'honneur que l'aspect d'une compagne aussi prospère ? L'anecdote nous a frappé, et nous l'adressons aux couples à qui elle peut servir.

PITRE-CHEVALIER.

## ENIGME SCIENTIFIQUE.

Qui est-ce qui parle le mieux de la pluie et du beau temps et qui est plus capricieux qu'une jolie femme ?

Le rébus sur saint Louis paraîtra en décembre.

*N. B.* Nous pouvons annoncer à nos lecteurs le titre de l'ouvrage de M. Jules Sandeau, pour lequel M. Tony Johannot nous prépare des gravures dignes du sujet. Ce titre est : *Le Château de Montsabrey.*

## EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

Robert le Pieux, voyant un voleur couper la frange d'or de son manteau, dont il lui avait déjà enlevé la moitié, lui dit en le repoussant avec douceur : *Tu en as assez pris, mon cher ; laisse aux autres le surplus.*

*N. B.* Nous renvoyons à la couverture d'octobre dernier les abonnés du *Musée* seul, qui nous demandent des renseignements sur le complément des *Modes vraies.*

Paris 1851. — Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# HISTOIRE NATURELLE. — L'ESPRIT DES BÊTES [1].

## LES CHATS A QUATRE PATTES... ET A DEUX PIEDS.



*Le Chat puni*, tableau des frères Lenain.

Un illustre collaborateur du *Musée des Familles*, M. Bory de Saint-Vincent, de l'Institut, a écrit pour nos lecteurs la description physique du chat (t. I, p. 351), avec trop de supériorité pour que nous ayons à y revenir. Il nous reste à faire le portrait moral, la physiologie intime de ce frère du lion et du tigre. Nous ne nous plaignons pas de notre part; elle est sans contredit la plus belle et la plus riche.

(1) Voyez la Table des dix premiers volumes, et celles des huit derniers.

Analogie frappante. La chatte à deux pieds. Le chat en Orient. Mahomet. Hôpital des chats. Les chats des grands hommes. Le chat sauvage. Pourquoi il s'est civilisé. Propreté .. dégoûtante. Hautes trahisons du chat en France. Beaux traits exceptionnels. Anecdotes. Le *Chat puni* des frères Lenain.

Observons d'abord une frappante analogie. Supposez que vous ouvrez Balzac et que vous y lisez la page suivante :

« C'est la plus proprette, la plus mignonne, la plus souple, la plus légère, la plus adroite et la plus gracieuse des créatures ; la plus attachante et la plus infidèle, la plus amoureuse et la plus coquette, la plus caressante et la plus perfide, la plus patiente et la plus susceptible, la plus attrayante et la plus dangereuse, la plus obséquieuse et la plus tyrannique, la plus charmante et la plus redoutable. Sa robe ne lui semble jamais assez soyeuse ni assez lustrée. Le soin de sa personne occupe les deux tiers de sa vie. Une tache à sa fourrure la met au désespoir, et la ferait mourir de chagrin, si elle ne parvenait à l'effacer. Paresseuse avec délices, elle aime à s'étendre, à se rouler sur les chauds édredons, sur les coussins moelleux. Le moindre froid lui crispe les nerfs ; une goutte d'eau glacée la fait tomber en pâmoison. Il lui faut une douce température, une lumière voilée, une retraite calme et souriante, avec l'entourage de la richesse et du luxe. Elle ne se dérange que pour jouer avec des colifichets de prix, avec des crépines et des dentelles voltigeantes. Pour le moindre caprice, elle brise une porcelaine, elle met une toilette en lambeaux, sans y chercher autre chose qu'un bruit amusant. Au rebours de tous les êtres, l'embonpoint, loin de la défigurer, ajoute aux avantages de sa taille. Elle a, pour ceux qu'elle séduit, des clignements d'yeux alléchants, des mouvements de tête adorables, des attitudes qui ne sont qu'à elle, des murmures confidentiels irrésistibles. Électrique et nerveuse par excellence, elle a la passion des essences et des parfums subtils. Elle s'évanouit de bonheur au son d'une mélodie plaintive. Vous croyez reconnaître une âme affectueuse ? Erreur profonde ! Elle n'aime personne que pour son triomphe ou son bien-être ; elle fait de celui qui s'attache à elle, son serviteur, sa parure ou sa victime. Elle se joue de sa fidélité, de son idolâtrie, de son désespoir ; elle l'abandonne sans remords pour revenir à lui sans vergogne. Elle saute aux cheveux de ses rivales et ouvre l'explication par des soufflets. Quant à ses ennemis, elle les tue lentement, et se fait un spectacle et une joie de leur agonie. Pour ses enfants, elle les étrangle parfois et les mange assez souvent. Avec ces charmes et ces vices, elle enchaîne les gens d'esprit, les personnages illustres. Elle soumet vingt esclaves, sans jamais subir un maître. Comme dit le poète : « Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur. » Le moindre travail lui est insupportable et impossible. Un effort utile, un service quelconque l'épuiserait, et elle trouve pour le plaisir des forces et une ardeur infatigables. Faisant de la nuit le jour, elle se pourlèche, se dorlote et sommeille nonchalamment du matin au soir ; et du soir au matin, elle court les sabbats, les jeux défendus, les fêtes bruyantes, les orgies échevelées. »

Si, disons-nous, vous lisiez cette page, ne vous écrieriez-vous pas : c'est le portrait frappant d'une coquette, d'une petite-maîtresse, d'une lionne de la rue de Bréda, d'une de ces Parisiennes comme il y en a tant, — moitié anges, moitié démons, qui semblent échappées du ciel et de l'enfer pour devenir l'ornement et la honte de notre planète ; délicieux et formidables échantillons de la plus belle moitié du genre humain, qui ont pour mission de faire le bonheur et le supplice de l'autre moitié ?... Eh bien (nous sommes désolés pour ces dames d'une telle ressemblance) ! mais cette page est tout simplement le portrait du chat, et mieux encore de la chatte. Étudiez-en chaque trait à la loupe, et vous ne pourrez contester l'exactitude de l'ensemble. Que si, étendant l'analogie plus loin que nous, vous prétendez connaître d'humbles provinciales, des femmes sensibles, des épouses modèles, qui sont tout aussi chattes que les lionnes et les petites-maîtresses, les opinions sont libres ! Dieu nous garde de vous chercher querelle à cet égard ! Il ne faut point fourrer son doigt entre l'arbre et l'écorce, ni son nez entre le chat et la chatte.

Est-ce parce qu'il est l'emblème des Cléopâtres, que le chat a été divinisé en Égypte ? Effet ou cause, c'est assez probable. Mahomet, le prophète oriental, a maintenu dans le Koran le culte des chats. Leur dignité et leur gravité avaient séduit le législateur musulman. Lorsque son angora favori dormait sur le bas de son manteau, il coupait doucement un pan de la riche étoffe, plutôt que de troubler le repos de la bête sacrée. Toutes les mères égyptiennes racontent cette histoire à leurs enfants. Au Caire, l'ami à quatre pattes occupe le premier rang sous le toit et dans le cœur. L'ami à deux pieds ne vient qu'après. On voit là, tous les jours, des rentes viagères léguées aux chats, dans les plus nobles testaments. Près de Babel-Nasz (porte de la Victoire), regardez cet édifice respectable et respecté ; c'est un hôpital pour les chats malades, orphelins, pauvres et abandonnés. On les y recueille, on les y soigne beaucoup plus tendrement que les hommes. Remarquez cette foule attroupée et penchée aux fenêtres, plongeant le regard et la main à travers les barreaux ; ce sont des croyants fidèles qui apportent de la nourriture, des caresses et des consolations aux chats pensionnaires. Aussi, rien de plus heureux sur la terre que ces malheureux ! Quel calme ! quelle confiance ! quelle douce quiétude sur leurs physionomies ! Comme ils savourent et digèrent le régal de la charité publique ! comme ils font le dos rond ! comme leur poil fauve étincelle ! comme ils se lèchent les moustaches avec volupté ! — « Un saint homme de chat... bien fourré, gros et gras ». C'est pour eux que le fabuliste a parlé ainsi.

Les Égyptiens ne sont pas les seuls courtisans de la race féline. Elle sait captiver, comme nous le disions tout à l'heure, les gens d'esprit et les grands hommes, à l'Occident comme à l'Orient... Quelle liste de noms illustres à citer, si nous parcourions l'histoire et la biographie ! Richelieu d'abord, le puissant Richelieu, qui, en abaissant la maison d'Autriche, en dominant la France et l'Europe, en faisant tomber les têtes les plus altières, jouait à quatre pattes avec une bande de chats dont il était le sujet et le serviteur très-obéissant ! Hoffmann le fantastique, qui a immortalisé le chat Murr dans son chef-d'œuvre, et qui a passé sa vie entre une pipe, une bouteille et un chat ! Chateaubriand, le premier génie de notre siècle, qui plaçait une corbeille remplie de chats, au beau milieu des manuscrits de ses ouvrages et des protocoles du congrès de Vérone ! Fourier, le constructeur de mondes, l'inventeur de l'homme à queue avec un œil au bout, le prophète de l'océan de limonade gazeuse, qui voyait dans le chat une créature « du plus haut titre », à placer au premier rang « dans les séries du Phalanstère » ! etc., etc.

Le chat est d'une telle indépendance, qu'il n'est que campé chez nous, malgré sa domestication universelle, et qu'il n'arrive à son développement complet que dans l'état sauvage. On en trouve dans les vieilles forêts de l'Est, qui approchent de la taille du renard, et dont le poids va jusqu'à dix-huit ou vingt livres... Si nous cessions de cajoler, d'empâter et de gâter le chat, il nous

planterait là immédiatement et s'en irait repeupler les déserts. C'est grâce à l'idolâtrie des *mères Michel*, que le chat n'infeste plus le monde avec ses frères le tigre et le lion. Mahomet, croyez-le, avait songé à cela en honorant la dangereuse bête. Notez qu'elle va toujours volontiers contracter mariage dans les bois, et que c'est la seule espèce domestique qui fraye ainsi avec l'espèce sauvage. Lutte continuelle de l'instinct primitif contre le bien-être de la civilisation! Le chat serait notre tyran au dehors, si nous n'étions ses esclaves au dedans. C'est un peuple conquis, qui garde sa nationalité chez son vainqueur, en lui imposant une constitution bourrée de pâtées fines et de caresses, assaisonnée de lait pur et de liberté, parfumée de queues d'asperges et de coussins au musc.

Nous avons vu de nos yeux le chef-d'œuvre de l'égoïsme sauvage du chat, en pleine jouissance des délices de Capoue. On sait que la propreté est le plus impérieux besoin de cet animal, même dans la satisfaction de ses autres besoins... les moins propres. Or, une chatte gâtée par une dame de notre connaissance, s'avisa un jour d'établir son cabinet inodore dans le plus beau meuble du boudoir de sa maîtresse. Tout ce qu'elle y dénicha de précieux lui fut bon pour dissimuler et envelopper son cadeau très-odorant, lequel fut trouvé le lendemain, entortillé et délayé avec un art infini dans un mélange de dentelles et de velours, de fleurs et de bijoux, de rubans et de cosmétiques. La personnalité de la race est là tout entière.

La domestication du chat en France n'est pas ancienne; elle date de l'invasion du rat brun, dit rat-normand, vers l'époque de la première croisade. Le furet, qui chassait les souris gauloises, étant impuissant contre le nouvel ennemi, le chat fut appelé du midi de l'Europe. Il vint, il vit... et fut vaincu. Le rat russe (surmulot) acheva sa défaite. Mais une fois installé chez nous, le chat s'y trouva bien et y resta en qualité de parasite. Le félon a conclu un traité secret avec le rat d'égout, qu'il s'était chargé de combattre. Il faut voir ces deux Judas ensemble, après minuit, au carré des halles, se partageant comme frères, aux dépens de l'homme, les provisions et les comestibles de celui-ci! Ce n'est pas le chien qui se dégraderait par une telle lâcheté! Nous ne serons délivrés du rat que lorsque nous lâcherons contre lui le griffon ou le petit bouledogue. Voilà des sentinelles qui se feraient tuer comme d'Assas! M. Toussenel en a vu, à Montfaucon, s'élancer sept contre sept mille rats et en étrangler dix à la minute, uniquement pour faire gagner un pari aux dresseurs anglais, leurs maîtres.

Aussi le veneur conseille-t-il à ses frères en saint Hubert de tirer, comme lui, sur tout chat surpris en maraude. « Presque toujours, dit-il, lorsque les pies *agassent* dans les parcs ou les bois voisins des habitations, c'est pour indiquer la présence d'un chat sur un arbre. Je me suis rendu vingt fois dans ma vie à des appels de cette nature; autant de fois j'ai eu l'agrément de débarrasser le pays d'un mauvais larron. Les pies sont, comme les geais, de petits journalistes méchants, à l'affût de tous les scandales, et qui ne peuvent pas voir voler... quoi que ce soit, sans l'aller crier partout. »

N'avons-nous donc aucun bien à dire du chat? Toute règle a ses exceptions... qui la confirment. Voici les exceptions félines à citer en l'honneur des Cléopâtres de la gouttière. On sait que ces dames, qui ont tous les caprices, se passent çà et là des dévouements romanesques.

Un habitant de Nancy écrivait, il y a dix ans, à une *Revue* populaire justement accréditée : « Ma mère avait élevé deux chattes, la mère et la fille. Ces deux animaux dormaient littéralement entrelacés dans les pattes l'un de l'autre, museau contre museau.» (Nous pourrions répondre au Nancyen que c'était pour se tenir plus chaudement; mais poursuivons.) « La mère ayant perdu son lait pendant qu'elle nourrissait ses petits, ce fut la fille qui leur apporta le secours du sien, et les nourrissons profitèrent à merveille.» (Il n'y a rien à objecter à cela! c'est de l'Antigone et de la Sophonisbe tout pur!) « J'eus également occasion de voir, en dépit du proverbe : *Ennemis comme chien et chat*, une chatte et une chienne manger fraternellement dans la même écuelle, dormir dans le même chenil, et nourrir leurs enfants, souvent l'une pour l'autre, dans la même corbeille. » (Ceci ne serait-il point de l'indifférence?... N'y regardons pas de trop près.)

Il y a une trentaine d'années, un vagabond montrait, à Paris, un gros chat et une bande de rats et de souris enfermés dans la même cage. Les souris jouaient avec le chat, lui montaient sur le dos, et se gardaient du froid sous les poils de son ventre. Ce chat était, à coup sûr, un méprisable poltron! Quant aux chattes qu'on a vues allaiter des nichées de rats, de jeunes levrauts, de petits écureuils, etc., les naturalistes ont oublié de dire qu'on venait d'enlever à ces chattes leurs propres enfants, et qu'elles avaient à se débarrasser d'un lait qui les faisait souffrir. C'est de la charité bien ordonnée. Dans les mêmes circonstances, le capitaine Marryat rapporte un fait plus curieux. Un épagneul ayant trop de petits pour les nourrir, sa maîtresse en remit deux à une chatte qui en eut le plus grand soin, et les développa physiquement et moralement beaucoup mieux que la mère elle-même. Quand on les lui enleva, elle alla trouver l'épagneul, qui avait encore les siens, et lui en ravit deux à la pointe des griffes, après un combat sanglant et acharné. Ces *élèvements* de chiens par des chattes ont des résultats qui démontrent l'influence de l'éducation. M. Dureau de Lamalle, des Inscriptions et Belles-lettres, avait confié un lévrier d'Écosse à un chat. En grandissant, l'élève prit toutes les habitudes du maître, bondissant comme lui, jouant avec des boules, se léchant la patte et se la passant sur l'oreille, dormant le jour et *gaminant* la nuit, lâchant sa proie pour la ressaisir et la tuer à petits coups, etc. — Conclusion : les parents ne sauraient être trop sévères dans le choix des précepteurs et des institutrices.

Terminons par l'aventure si naïvement peinte par les frères Lenain (1). Des enfants avaient un oiseau dans une cage. Leur chat le prit et le tua sans le manger, pour le seul plaisir de le tuer. Les enfants prennent le chat à son tour, et l'enferment dans la cage de sa victime. La punition était bien imaginée, mais elle ne dura pas longtemps. La porte de la prison s'élevait et s'abaissait. Le chat l'avait d'autant mieux remarqué qu'en l'y introduisant on lui avait serré le cou à plusieurs reprises. Il fait si bien de ses pattes et de son museau, qu'il soulève la trappe et s'évade. Il va chercher alors l'oiseau défunt, le remet dans la cage par le même procédé, et attend en paix les enfants, auxquels il dit, en faisant *ron-ron* et en se frottant à eux : — Je vous l'avais pris, je vous l'ai rendu; vous voyez que je suis en règle. Les enfants rirent et furent désarmés. Ce chat eût été un politique constitutionnel de la première force; il eût excellé dans l'art des interprétations légales et des coups d'État parlementaires. Le chancelier Séguier, du *Bouquet de paille*, n'eût pas mieux fait ni mieux raisonné.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez leur biographie, tome XVII, page 194.

# AU BORD DE LA MER (1).

## SIXIÈME PROMENADE. — ANECDOTES ET TRADITIONS.



Le douanier emporté par le diable.

### I. LES ÉPAVES. LA COUDRAIE EN MER.

Je vous ai parlé du droit de varech, du droit de prendre à la mer tout ce qu'un homme à cheval peut atteindre avec sa lance. Les habitants des rivages de la mer n'y ont pas renoncé. En vain les rois ont modifié et restreint pour eux-mêmes le droit de varech, le droit d'épaves et le droit d'aubaine. Les riverains ont subi les lois faites à ce sujet, mais ne les ont pas acceptées, et s'y dérobent le plus souvent possible. Jamais vous ne persuaderez au pêcheur que la mer, ce champ immense qu'il sillonne et laboure toute sa vie de la quille de son bateau, ne lui appartienne avec tout ce qu'elle *produit*, de quelque façon que ce soit. Débris de navires, barriques pleines ou vides, tout cela appartient, selon le pêcheur, à celui qui le trouve ; la Providence l'ôte aux uns et le donne aux autres ; elle a ses raisons, sans aucun doute, que trouve excellentes, sans les connaître, celui auquel elle donne. Le marin ne croit pas au hasard. Quand il dit *la chance*, il veut dire une faveur du Ciel.

Aujourd'hui, les objets trouvés à la mer sont mis de côté par les employés de la douane et vendus. Un tiers appartient à celui qui a trouvé l'objet. Je ne sais pas bien comment sont répartis les deux autres tiers.

(1) Voyez t. XVII, p. 562, et XVIII, p. 48, 122, 322, 553.

Nos pêcheurs se résigneraient, tout en grommelant, à se contenter d'un tiers du présent de la mer, si ce tiers leur était franchement attribué ; mais voici ce qui arrive : l'épave trouvée au large, le pêcheur perd une *marée* pour l'amener à terre. Plus ou moins mis à l'abri, l'objet achève de se gâter pendant le temps laissé aux réclamations. Enfin la vente s'opère ; le pêcheur va à la ville en chercher sa part. On n'est pas prêt ; on le renvoie. Ce n'est qu'après dix voyages et dix journées perdues qu'il reçoit trente ou quarante sous, rarement plus, souvent moins.

De cet inconvénient il est résulté que les gens qui trouvent quelque chose à la mer se partagent en deux classes ; les uns volent les objets, les autres passent à côté sans se déranger.

Il serait cependant facile de remédier à cet état de choses, soit en fixant une récompense uniforme, qui serait payée au moment même du sauvetage, soit en autorisant le syndic des gens de pêche à établir provisoirement, de concert avec un agent de la douane, la valeur de l'épave, et à livrer immédiatement la part présumée à celui qui l'a trouvée. Après la vente on régulariserait le partage.

Toujours est-il qu'on ne s'en occupe pas, et que le pêcheur s'approprie sans remords ce qu'il trouve, ou le laisse perdre.

Il y a quelque temps, je vis revenir de la mer un de nos pêcheurs ; le vent soufflait de l'ouest et portait la voix à terre. Ainsi on entendait l'homme chanter à tue-tête, d'aussi loin qu'on pouvait apercevoir sa barque, la chanson des *Marins de la Garde*, que chantait autrefois avec tant d'entrain mon pauvre ami Valin, le garde-pêche d'Etretat, si tristement mort il y a un an, en tombant, la nuit, des falaises sur la plage. (Les falaises d'Etretat ont la hauteur de six maisons de Paris l'une sur l'autre.)

Malgré le bruit de la mer, qui montait et roulait le galet, la voix du pêcheur arrivait par bouffées :

Tous mes parents vont croire
Que je mange mon bien ;
Mais ils se trompent bien,
Je ne fais que le boire.
J'aime mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire ;
J'aime mieux moins d'argent,
Et vivre plus content !

Cela m'étonna ; ce n'est guère l'usage de chanter à la mer, et de plus, cette chanson n'est pas de celles qu'on y chanterait. Je ne l'ai jamais entendue qu'après une coudraie (repas) ou une fête.

La mer était un peu forte, et les vagues déferlaient de façon à commander quelque prudence pour échouer sur la grève. Notre pêcheur échoua à la voile sans aucune précaution, et sauta dans l'eau jusqu'à la ceinture. Je m'approchai pour l'aider à hisser son canot jusqu'au-dessus de l'étendue probable que couvrirait la mer montante. C'est un service qu'on se doit et qu'on se rend mutuellement ; mais le marin se contenta de le tirer un peu sur le sable.

— Maître Glam, lui dis-je, le ciel n'est pas beau ; lais-

sez-vous donc votre bateau mouillé (à l'ancre), ne craignez-vous pas de mauvais temps? Certes, je ne me connais pas au temps comme vous; cependant, m'est avis que les bateaux seront mieux sur le galet qu'à la mer pour passer la nuit qui va venir.

— Monsieur Alphonse, me dit-il, personne ne se connaît au temps, moi pas plus que vous, un amiral pas plus que nous deux. Il fait le temps qu'il plaît à Dieu; il y a changement de temps quand le bon Dieu change d'idée. Quand nous regardons le ciel et la mer, et le soleil, et que nous disons : c'est du beau temps ou du mauvais temps pour demain; autant de sottises! nous n'en savons rien. Si le bon Dieu veut que mon canot soit détruit, la mer viendra le chercher aussi bien sur le galet; elle viendra le chercher derrière ma cabane, elle ira le chercher, n'importe où il sera. Si, au contraire, l'idée du bon Dieu est que mon canot ne soit pas détruit, la mer le respectera et le portera comme un nid d'alcyons.

— Avez-vous fait bonne pêche, maître Glam?

— Moi? je n'ai rien pris du tout; mais, après une mauvaise marée, il vient une bonne marée!... Il faut savoir attendre...; je ne suis pas pressé... Je n'ai rien pêché, mais je suis content comme ça; personne n'a rien à y voir.

Il y avait cependant près de nous quelqu'un qui avait, sinon à y voir, du moins à y regarder; c'était un douanier qui était descendu pour jeter un coup d'œil dans le canot, et qui fit à maître Glam la même observation que moi, en montrant par son attitude qu'il était prêt également à donner un coup de main pour *virer* le bateau jusqu'au haut du galet.

— Gabelou, mon ami, répondit maître Glam, crois-tu que le bon Dieu aurait le cœur de laisser détruire mon canot et de mettre sans pain une honnête famille comme celle de Glam? allons donc!... Le bon Dieu est notre père à tous, à presque tous!... tu ne sais pas cela..., parce qu'on ne me fera jamais croire qu'il aime les gabelous autant que les hommes!... Il n'est pas possible que ce soit lui qui ait fait les gabelous.

Puis Glam s'en alla, abandonnant son canot, reprenant la chanson des marins de la garde, et jetant un regard de défi malin au douanier.

Le collecteur des tailles
Dit qu'il vendra mon lit,
Je me moque de lui.
Je couche sur la paille.
J'aime mieux moins d'argent,
Chanter, danser, rire et boire,
J'aime mieux moins d'argent,
Et vivre plus content.

— Il en a bu plus que je ne lui en ai versé, dit le douanier en haussant les épaules et en le regardant aller.

— C'est singulier, répondis-je, les pêcheurs n'ont pas coutume d'aller à la mer après avoir bu trop de cidre, et il faut que Glam en ait bien pris avant le départ, pour qu'il lui en reste encore autant au retour, après avoir passé cinq ou six heures en mer. —Donnez-moi un coup de main, ajoutai-je, et nous allons hisser son canot, que la mer, quoi qu'il en dise, pourrait bien briser cette nuit, si on le laissait là... Il est bon d'avoir confiance en Dieu; mais il ne faut pas cependant refuser d'aider la Providence dans le bien qu'elle veut nous faire.

Le douanier m'aida volontiers, et nous laissâmes le canot en sûreté.

Le lendemain, une heure avant le jour, nous étions tous sur la grève, poussant nos canots à la mer. Le temps, plus menaçant encore que la veille, nous conseillait de retirer et d'apporter à terre nos filets et nos applets de tout genre. Glam était au milieu d'un groupe.

— Vous aurez soin de me retrouver, les enfants! disait-il; mais il ne faut pas tous faire la même route au départ... Je vous invite à une coudraie un peu soignée; vous avez chacun votre pain, je fournis la boisson... Je ne bois plus de cidre depuis quelque temps, je trouve ça commun...; le médecin m'a conseillé de me mettre au vin de Bordeaux, et aujourd'hui j'en régale les amis!... Comme je vous disais, il ne faut pas partir ensemble..., parce que je n'ai pas invité les douaniers, et ça pourrait quelquefois les fâcher... Voilà les *amers* : D'abord, se diriger au ouest-nord-ouest, au large de la Hève; ensuite, voir les petites vitres du second phare..., d'un côté..., et de l'autre, Honfleur, ouvert sur la jetée du Havre... Quand vous arriverez, ça sera servi... Ça n'est pas le moment de prendre des ris dans les voiles; loin de là..., que les canots qui ont les jambes longues le fassent voir.

— Et moi, dis-je à Glam, est-ce que je ne suis pas de la fête?

— Oh! vous, vous n'aimez pas trop ça...; mais pourtant, si vous venez, vous serez le bien-venu... Vous avez entendu les amers?

— Oui... Honfleur ouvert sur la jetée du Havre, et les petites vitres du second phare..., au ouest-nord-ouest de la Hève.

— C'est bien ça.

On se remit à pousser les canots à la mer, tous s'entr'aidant avec une ardeur inusitée; et bientôt, les voiles hissées, chacun, suivant sa marche, se mit à courir des bordées. Le vent était presque contraire, mais la mer commençait à descendre, et le courant portait vers le Hève. Je partis comme les autres, et en peu d'instants la plage de Sainte-Adresse fut déserte.

Glam arriva le premier à l'endroit indiqué, parce qu'il connaissait la place, et que d'ailleurs son canot est un des bons marcheurs de la côte, et lui un des plus habiles marins. Les autres le suivaient à diverses distances; pour moi, je courais les bordées un peu longues; car, malgré l'invitation que je m'étais fait faire, je soupçonnais quelque chose d'*incorrect* dans les libéralités de Glam, et je comptais rester à distance.

A l'endroit où Glam amena ses voiles et cessa de marcher, on voyait flotter quelque chose, comme une grosse bouée, sur laquelle il s'amarra en attendant ses compagnons. Quand les cinq canots portant une dizaine de pêcheurs furent réunis, je ne tardai pas à voir de quoi il s'agissait, et je m'éloignai en courant une bordée dans l'est pour reprendre mes filets et les rapporter à terre, et aussi dans le double but de ne pas me mêler à ce qui se passait, tout en ne gênant pas les pêcheurs. Puis je retournai à Sainte-Adresse.

La journée était presque finie et le soleil était presque descendu dans des nuées noires, quand les barques revinrent à la plage. Elles étaient toutes chargées, les unes de trois-mailles et d'autres filets, les autres de nasses et de *paniers* pour la pêche des homards et des crabes. On hissa les canots au haut du galet, et alors il fut aisé d'apercevoir que Glam avait fait honorablement les choses. Quelques-uns d'entre les pêcheurs s'appuyaient sur les canots plutôt qu'ils ne les poussaient; on chantait, on riait, on jasait, on accablait les douaniers de sarcasmes.

Un des pêcheurs fit des reproches à Glam de ce qu'il avait attendu si tard pour les inviter; et de la discussion

qui s'ensuivit je compris tout à fait ce qui s'était passé et ce que je n'avais pu que soupçonner.

Glam, une semaine auparavant, avait trouvé à la mer une barrique de vin qui flottait entre deux eaux. Provenait-elle d'un naufrage, de quelque événement moins grave, d'une lame qui l'avait enlevée de dessus le pont d'un navire? Je ne sais si Glam s'en préoccupa beaucoup; mais il examina ce qu'il allait faire de cette bonne aubaine. La rapporter à terre, conformément à la loi et aux ordonnances, nous avons dit les raisons qui durent militer contre cette honnête intention; la laisser à la mer, c'était réellement méconnaître un bienfait de la Providence. Glam avait pris un parti ingénieux; il avait amarré son câble et son ancre sur le tonneau, et l'avait *mouillé*, c'est-à-dire mis à l'ancre comme un navire; puis, s'étant ainsi assuré qu'il ne bougerait plus de place, il avait cherché par quel moyen il pourrait se régaler de ce qu'il contenait. Après plusieurs essais infructueux, il était revenu à terre, remettant son régal au lendemain, bien malgré lui, mais après avoir pris exactement ses amers. Jamais, dans la nuit, il n'avait prêté au vent une oreille plus attentive. — Si le temps allait devenir mauvais! si l'on ne pouvait pas aller à la mer demain!... si un coup de vent se déclarait, le câble qui retenait la barrique finirait par se rompre, et elle s'en irait au gré des courants... Si quelque autre pêcheur allait la trouver!... je parle d'un pêcheur peu honnête; car tout autre, rencontrant une barrique à l'ancre, ce qui ne s'était peut-être jamais vu, aurait bien pensé qu'elle appartenait à quelqu'un. Le lendemain, longtemps avant le jour, Glam s'était mis en route, et, après avoir enlevé la bonde du tonneau, au moyen d'un roseau creux qu'il avait eu soin d'emporter, il avait aspiré et humé plus de vin de Bordeaux qu'il n'avait jamais bu de cidre. Puis il avait rebouché la barrique et était revenu à terre. Il avait la tête un peu lourde; et, comme Glam est un homme sage et un pêcheur habile, il prit sur lui, les deux ou trois jours qui suivirent, de n'aller visiter l'épave qu'en revenant de la pêche. Le jour où je l'avais vu revenir ivre, c'est que ce jour-là il avait décidé de convier ses amis pour le lendemain, et qu'il avait voulu se régaler encore seul une bonne fois avant de partager sa trouvaille.

Ce que le pêcheur avec lequel il se querellait lui reprochait, c'est qu'il ne s'était décidé à les inviter que parce que le mauvais temps s'annonçait par des signes certains, et qu'il avait craint que la mer en fureur ne rompît son câble, par suite de quoi il aurait perdu le câble, l'ancre et la barrique... Tous deux étaient aussi ivres qu'on peut l'être. Ils ne tardèrent pas à parler tous deux à la fois; puis, des injures on en vint aux menaces les plus violentes. — Glam, disait l'autre, si tu n'es pas un lâche, il faut que j'aie ta vie. — C'est toi qui vas mourir, disait Glam; tu peux dire adieu à ta famille!... Tous deux alors, les yeux ardents, se précipitèrent l'un sur l'autre... Mais l'ivresse était arrivée à un tel point que, se trouvant à portée de s'atteindre, chacun avait senti un si impérieux besoin de trouver un appui, qu'il s'était, à cet effet, servi de son adversaire, et qu'ils restèrent appuyés l'un sur l'autre, et presque dans les bras l'un de l'autre, sans songer davantage à leur colère ni à leurs terribles menaces. On n'eut pas grand' peine, en conséquence, à les séparer et à les reconduire chez eux.

Pendant ce temps, la mer était devenue tout à fait grosse; le vent soufflait par rafales violentes. Les douaniers, qui s'étaient amassés autour des pêcheurs en les entendant se quereller, écoutaient, sans comprendre, les paroles qu'ils échangeaient, et dans lesquelles on n'épargnait pas les allusions à la fête du jour. Les pêcheurs partis, ils reportèrent les yeux sur la mer... Quelque chose de noir, roulé dans l'écume des vagues, arrivait à terre... Est-ce un marsouin? est-ce une barque renversée? Non, c'est un tonneau! Un douanier se mit dans l'eau jusqu'à la ceinture pour l'atteindre, et l'amena sur le sable avec assez de peine. C'était une barrique parfaitement vide, mais soigneusement rebouchée. On voyait qu'elle avait contenu du vin, et un des douaniers, après avoir flairé l'intérieur du tonneau, exprima l'opinion, mêlée de regret et de surprise, qu'il n'y avait pas longtemps que le vin en avait été tiré.

II. — L'HISTOIRE DE ROMAIN.

Il y a trois histoires qu'on raconte toujours et incessamment sur notre côte. L'une est celle du berger qui se fait pêcheur; je vous l'ai déjà dite; c'est la plus courte. Celle-là, tout le monde la sait, tout le monde la raconte, et à peu près dans les mêmes termes. Les deux autres sont l'*Histoire de Romain*, et l'*Histoire du douanier qui fut emporté par le diable.* Comme elles exigent quelques développements, il n'est pas donné à tout le monde de les conter.

Il n'y a pas un instant de la journée où il n'y ait quelqu'un dans une maison ou sur la plage qui raconte une de ces trois histoires. C'est comme une chanson: je vous dis une des histoires aujourd'hui, vous me la redites demain; nous la savons aussi bien l'un que l'autre, et cependant, tandis que l'un a toujours du plaisir à la raconter, l'autre l'écoute toujours avec un égal intérêt.

Vous savez l'histoire du berger, commençons l'histoire de Romain; seulement, comme moi aussi je l'ai déjà racontée, je vous la dirai aujourd'hui un peu sommairement:

C'était à l'époque des grandes guerres de l'Empire... C'est fort glorieux à avoir dans son histoire, fort admirable à lire; mais un peu dur à traverser, à cause des détails.

Que le général qui s'illustre par les armes, que l'officier de tout grade qui y trouvera la gloire, l'avancement et le profit, s'exposent volontairement et avec une sorte de joie aux hasards des combats, cela se comprend; mais la foule de soldats qui vivent et meurent ignorés, quelle compensation pensez-vous qu'ils trouvent à la fatigue, aux privations, aux souffrances, aux dangers, aux blessures, à la mort? J'ai réellement une moins grande propension à l'admiration pour les officiers que pour cette multitude de soldats qui vont gaiement aux batailles, dont la plus grande fortune qu'ils puissent rapporter est de n'être ni tués, ni estropiés.

Romain était un pêcheur, fils de pêcheur. Arriva un ordre de départ pour lui et pour trois autres jeunes gens d'Etretat. Ce fut un grand chagrin dans les familles. Outre les dangers de la guerre et les chagrins de la séparation, il y avait encore l'abandon où allaient se trouver les bateaux et les filets. Pour les trois jeunes gens, ils étaient désespérés.

Il n'y a pas quinze ans que les gens d'Etretat sortent de chez eux. Avant ce temps, je veux dire avant les quinze ans qui viennent de s'écouler, on naissait, on vivait, on mourait entre les deux portes et les deux falaises d'*aval* et d'*amont*, c'est-à-dire dans l'enceinte de l'étroite et pittoresque petite vallée où est situé Etretat. Ce n'est que depuis que le hareng ne vient presque plus sur nos côtes, qu'il a fallu prendre du service sur les navires marchands

et que beaucoup de jeunes gens quittent le pays pendant quelques années. On assure que le hareng a quitté le côtes de France depuis l'abdication de l'Empereur. On avait fait espérer que le hareng reviendrait lors de l'avénement du neveu de Napoléon à la présidence de la République, mais cette flatteuse espérance ne s'est pas réalisée.

On comprend donc qu'en ce temps-là c'était avec toute la terreur qu'inspire l'inconnu que les hommes se voyaient enlevés pour le service.

—Quel malheur d'être pris! disaient les compagnons d'infortune de Romain.—Ma famille, disait l'un, n'a plus que moi pour appui; mon père est vieux et mes frères sont trop petits.—J'allais me marier, disait l'autre ; c'est bien dur d'abandonner ainsi ma chère Noëmi. — J'allais faire pour la première fois la pêche de Dieppe, disait l'autre.

— Moi, je ne sais qu'une chose! dit Romain ; c'est que je ne partirai pas !

En effet, quand vint le moment du départ, les trois autres partirent en pleurant; mais, quoi qu'on pût dire à Romain, il ne partit pas.

Le sous-préfet averti envoya des gendarmes. Romain se cacha.— Que je quitte Bérénice que je vais épouser, disait-il, et mes parents pour aller me battre! et contre qui me battre? Contre des gens que je ne connais pas et qui ne m'ont jamais rien fait! A la bonne heure, si c'était contre ceux qui m'envoient au service! Ceux-là m'ont fait quelque chose et sont mes vrais ennemis. De nouveaux ordres arrivèrent. L'exemple était dangereux ; il fallait prendre Romain à tout prix.

Il se réfugia dans un trou de la falaise, à trois cents pieds au-dessus de la mer, la hauteur de cinq maisons, dans une anfractuosité qui n'avait jamais servi d'asile qu'aux goëlands, aux mouettes et aux guilmots. Là Bérénice lui portait à manger la nuit, au moyen d'une corde.

On fit le siége du *trou a Romain*, comme on l'appelle encore dans le pays. Et, sur l'injonction de l'avoir mort ou vif arrivée de Paris, on lui tira des coups de fusil. Mais Romain, au fond de son trou, ne courait pas grand danger, et les pierres qu'il faisait rouler sur les soldats en blessèrent plusieurs. D'ailleurs, on ne pouvait l'attaquer qu'à la marée basse ; à la marée haute, la mer battait le pied de la falaise.

Un matin, on trouva au pied de la falaise la vareuse et les sabots de Romain, puis on ne le vit plus sur le bord du trou.

On comprit ce qui avait dû arriver. Romain, en voulant se sauver, était tombé à la mer, où il s'y était jeté, poussé par le désespoir. Personne ne douta de sa mort, et les poursuites cessèrent.

La vérité est qu'il s'était échappé par un chemin impossible et où un chat n'oserait se risquer. Il avait jeté ses hardes pour donner le change.

On ne sait pas bien où il se cacha ; mais toujours est-il qu'il ne quitta pas le pays. La guerre finie, il reparut comme d'ordinaire, et il revint un des trois jeunes soldats qui étaient partis sans lui. Celui-ci était très-fier de ses succès guerriers ; il croyait avoir gagné deux batailles où il avait eu peur. Il eut le plus grand succès au village.

Or, voici la philosophie de l'histoire : Romain finit par être très-honteux et très-désespéré ! Cet homme, qui avait soutenu seul un siége, n'ayant que des pierres contre des balles de fusil, cet homme qui, à la volonté de l'Empereur, avait presque seul osé répondre : *je ne veux pas!* cet homme se crut lâche ! On ajoute que Bérénice, elle-même, qu'il avait épousée, ressentit pour le soldat rentré dans ses foyers une admiration qui acheva de navrer Romain !

Un jour enfin, sous le trou qui a gardé son nom, on trouva encore une fois sa vareuse et ses sabots ; mais dans la vareuse, on trouva le corps de Romain broyé. Il s'était précipité du haut de la falaise.

Ainsi finit l'histoire de Romain. Savez-vous un plus grand soufflet pour ce qu'on appelle la gloire militaire?

### II. — LE DOUANIER EMPORTÉ PAR LE DIABLE.

Quant à l'histoire du douanier qui fut emporté par le diable, Glam me l'a contée hier. Je vais tâcher de me rappeler ses expressions.

Nous étions assis devant ma cabane. Glam m'avait demandé du feu pour sa pipe, et nous devisions de choses et d'autres. Nous rappelâmes l'histoire de la barrique mise à l'ancre et de la joie qu'il avait eue à frauder la douane. Je voulus défendre un peu les douaniers, mais Glam ne m'écouta pas et me fit, pour toute réponse, le récit que vous allez lire.

— Il y avait un certain homme qui était un grand douanier, un des maîtres des gabelous. Personne n'était aussi habile que lui à flairer la fraude et aussi âpre à vexer le pauvre monde. Il était la terreur de toute la côte. Beaucoup des plus fins contrebandiers avaient renoncé à la contrebande et s'étaient remis au métier d'honnête homme, par suite de quoi ils mouraient de faim eux et leurs familles ; ainsi, on maudissait le douanier dans toutes les maisons, aussi régulièrement et avec autant de dévotion qu'on prie le bon Dieu. On prétend que les plaintes des malheureux montent et s'amassent au ciel et finissent par former un nuage d'où, tôt ou tard, la foudre tombe sur les méchants. Je sais bien qu'un douanier qui fait son état et obéit à sa consigne n'est pas tout à fait un méchant ; qu'on en a même vu qui étaient assez braves gens ; mais celui-là, sa joie était de surprendre le pauvre monde et de tout pratiquer pour engager les gens à se risquer en fraude, afin d'avoir sa part des saisies. Bien des fois on avait juré de le tuer; mais c'était un homme, à ce qu'on disait, qui ne dormait qu'une fois par mois ; et ce qu'on savait bien, c'est qu'il était toujours armé jusqu'aux dents. D'autres bruits plus étranges couraient sur lui. On prétendait qu'il voyait plus clair la nuit que le jour, et qu'il voyait la fraude au travers des *pouches* et des ballots. De là à penser qu'il s'était donné ou vendu au diable, il n'y avait qu'un pas, et ce pas, on l'avait bien vite franchi. Du reste, le douanier avait bien l'air d'un ami de Satan.

Or, il arriva un jour que le pays en fut subitement délivré, et voici comment on raconte la chose : Le berger de la ferme qui est auprès de la *Mare-au-Clerc* prétend que sa grand'mère a été témoin de l'événement, et le berger doit en savoir quelque chose ; ces gens-là sont savants, connaissent l'avenir, et les plantes pour les maladies, et les paroles pour rebouter les membres cassés et guérir les entorses ; mais c'est une science qui ne vient pas de Dieu, mais de... l'autre, et, comme telle, c'est une science maudite ; maudits sont ceux aussi qui la possèdent, car on assure que c'est au prix de leur âme qu'ils l'obtiennent de l'ennemi du genre humain. Ce berger donc, qui est berger de la ferme de la *Mare-au-Clerc*, aura son tour aussi. On a prétendu que c'était lui qui, l'été dernier, avait jeté un sort sur moi, si bien que j'ai manqué toute la pêche du maquereau ; les autres en prenaient à bâbord et à tribord de moi, et moi je n'en voyais pas un seul. Je ne crois pas trop aux sorts, mais il y a des gens qui portent mauvaise chance ; ça, c'est connu.

— Revenons au grand douanier, maître Glam.

— Naturellement, puisque c'est son histoire que je vous raconte. C'était seulement en passant que je disais un mot du berger de la *Mare-au-Clerc*, parce que je ne serais pas fâché que quelqu'un de plus savant que moi m'affirmât qu'il sera brûlé. Le grand douanier donc, pour en revenir au grand douanier, était devenu quelque chose, comme inspecteur des autres douaniers. Il allait visiter les postes sur toute la côte, depuis Sainte-Adresse jusqu'à Octeville et Saint-Juan. Il était devenu la terreur des douaniers comme il était celle des contrebandiers. Il était rigide pour le service comme on ne l'avait jamais été avant lui. C'est lui qui a défendu aux employés de la douane d'avoir des chiens la nuit, parce que ces chiens les avertissaient de l'arrivée des rondes d'inspection, et tout le monde s'en trouvait bien; les pauvres employés pouvaient dormir un peu, et, pendant leur sommeil, les pauvres fraudeurs pouvaient faire un peu leur métier.

Un jour que le grand douanier allait inspecter un poste ou porter les ordres des chefs, on ne m'a jamais bien expliqué ce qu'il allait faire ni où il allait; je crois bien cependant qu'il allait jusqu'à Étretat, il rencontra un homme qui semblait faire la même route que lui. Il avait l'habitude de regarder les gens avec soin; il regarda donc celui-là, et sa figure ne lui revint pas. C'était un grand homme sec, dont les yeux étaient très-brillants, et qui, sans se presser, marchait d'une grande vitesse, en ayant l'air de glisser sur la terre. Le douanier, d'un seul coup d'œil, avait bien vu que son compagnon de route ne portait rien, et, comme son air ne lui plaisait pas, il doubla le pas pour ne pas voyager avec lui; mais l'autre, sans paraître se hâter, se trouva toujours à côté de lui. Il fit des questions au douanier; celui-ci lui en fit à son tour, tout en désirant le voir bientôt prendre une autre route.

— Quel état faites-vous? demanda l'étranger. — Je



Le retour de la coudraie. Glam et ses convives, M. Alphonse Karr, un douanier (pages précédentes).

suis douanier. — Vous avez un grade? Il répondit sans doute en disant son grade, mais je ne l'ai jamais bien su au juste, et je ne puis vous le dire. — Vous allez? — Je parcours la côte pour mon service. — C'est très-bien. — Et vous? — Moi! moi, je suis le diable!

Le douanier frissonna de la tête aux pieds, puis il pensa que c'était peut-être une plaisanterie, et il examina de nouveau son compagnon, mais il reconnut alors parfaitement le diable.

— Vraiment, maître Glam? et à quels signes reconnut-il le diable?

— Je n'en sais rien, mais lui le savait, puisque, selon le berger de la *Mare-au-Clerc*, il était de sa bande.

C'est alors qu'il comprit la répugnance que lui avait d'abord inspirée le voyageur et qu'il désira ardemment ne plus l'avoir pour compagnon. Il changea de chemin plusieurs fois et prit des sentiers détournés; mais l'autre était toujours à son côté, devisant de choses et d'autres, comme un voyageur ordinaire.

Le douanier fut quelque temps sans parler; cependant il ne tarda pas à se demander avec inquiétude pourquoi le diable mettait cette insistance à le suivre.

— Où allez-vous? demanda-t-il encore au diable. — Partout; il n'y a guère d'endroits où je n'aie un peu affaire.

A ce moment il passait un homme qui conduisait un porc; ce porc était attaché d'une corde à une patte; mais il ne voulait pas marcher, se couchait par terre ou courait de çà et de là, sans vouloir suivre la route.

— Que le diable t'emporte, maudite bête! s'écria l'homme au porc.

Le douanier, à ces paroles, espéra que ce serait peut-être une occasion de se délivrer de son compagnon de route, et il lui dit : — Écoutez, mon ami, voici un porc que son maître vous donne, ne l'emportez-vous pas, ainsi

qu'il vient de vous en donner le droit? le porc n'est pas à dédaigner, c'est un des plus gros que j'aie vus.

Mais le diable répondit : — Je ne puis le prendre, parce que son maître ne me l'a pas donné de bon cœur.

Et le douanier continua à marcher, et le diable continua à marcher à côté de lui.

Comme on traversait un autre village, ils virent un enfant qui pleurait. Sa mère imaginait toutes choses pour l'apaiser ; mais les enfants sont de grands tyrans, et, ne pouvant parvenir à consoler le sien, la mère s'écria : — Au diable soit le méchant enfant !

— Pour le coup, dit le douanier, qui espéra encore se



Romain, Bérénice et le soldat d'Étretat

débarrasser du voyageur, voici que vous ne pouvez négliger. Il est possible que vous n'aimiez pas les choux au lard, quoique ce soit une des meilleures choses du monde, et ça m'explique que vous n'ayez pas voulu tout à l'heure prendre le cochon; il y a des gens qui valent mieux que vous qui s'en seraient accommodés, mais on ne peut pas discuter des goûts. Quant à cette fois, c'est un enfant qu'on vous donne, un enfant ayant une âme, un enfant du bon Dieu ; c'est une aubaine que vous ne laisserez pas échapper, ou je ne vous connais pas.

— Je ne puis prendre cet enfant, répondit le diable, parce que sa mère ne me le donne pas de bon cœur. Elle dit bien : « Au diable ! le méchant enfant », mais si le diable voulait toucher seulement un cheveu du poupon, la mère deviendrait une tigresse pour le défendre, et elle m'arracherait les cornes.

Le douanier continua à marcher, et le diable continua à marcher à côté de lui.

L'inquiétude du douanier allait croissant. Il entrait dans les postes où il avait affaire et aussi dans les maisons où rien ne l'appelait. A chaque fois, il disait à son compagnon :

— Je ne vais pas plus loin, et je vous souhaite un bon voyage ; puis, après être resté quelque temps dans la maison, il en ressortait pour se mettre en route, se croyant débarrassé du voyageur. Mais chaque fois, au bout de quelques pas, il le revoyait à son côté, et le diable, sans paraître étonné, sans lui faire de reproches, reprenait la conversation où il l'avait laissée ; et c'était, du reste, pour quelqu'un qui aurait eu la conscience nette et qui n'aurait pas eu peur, une conversation amusante... du moins, je le suppose, car les gens qu'on vante pour avoir de l'esprit sont ceux qui disent le plus volontiers du mal des autres, et racontent le plus de mauvaises histoires sur leurs proches, voisins et amis.

Mais on approchait de ...., je crois bien que c'est d'Etretat ; du moins quand c'est un Etretalais qui raconte l'histoire, il ajoute toujours que c'est près de chez eux que la chose est arrivée. Le berger de la *Mare-au-Clerc* dit que c'est auprès de Criquetot ; mais outre que ce berger est menteur... (si c'est lui qui m'a jeté un sort pour la pêche du maquereau, je jure qu'il me le payera ! ) le berger est né à Criquetot, et on aime assez à dire, quand on parle d'une histoire intéressante, ou qu'on l'a vue soi-même, ou qu'elle est arrivée à quelqu'un que l'on connaît, ou que la chose s'est passée dans son village ; toujours est-il qu'on approchait..., disons d'Etretat.

Les habitants reconnurent le douanier. A quelque temps de là, il avait fait condamner plusieurs pêcheurs à la prison pour quelques mauvais cigares passés en fraude. Ils pensaient bien qu'il venait encore pour faire du mal à quelqu'un, et du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils se le montrèrent du doigt, en criant tous d'une seule voix : — Voilà le douanier ! que le diable emporte le douanier !

Entendant cela, le diable hocha la tête et dit au douanier en ricanant : — Voilà que les gens d'ici vous donnent aussi à moi ; mais c'est de bon cœur, et du meilleur de leur cœur ! Et ainsi j'ai le droit de vous prendre, et vous êtes bien à moi !

Et le diable l'enleva dans l'instant même, et on n'a jamais su ce qu'il en avait fait.

Et voilà comment un douanier fut emporté par le diable.

— Et vous croyez cette histoire-là, maître Glam ?

— Je sais bien, monsieur Alphonse, que d'autres personnes ont dit que le douanier avait été assassiné par des fraudeurs ; que d'autres personnes ont prétendu l'avoir vu plus tard dans une autre ville, où il occupait un poste supérieur. Mais on n'en croit pas un mot, et on est parfaitement d'accord sur ceci : que le douanier a été emporté par le diable... Le berger de la *Mare-au-Clerc* dit que c'est auprès de Criquetot ( si c'est lui qui m'a jeté un sort pour le maquereau ! ) ; mais le plus grand nombre soutiennent que c'est auprès d'Etretat, à la descente de la Cavée, près le château de M. Fauvel, l'ancien maire.

— Mon cher Glam, lui dis-je, comme vous êtes un homme de bon cœur et de bon sens, j'ai quelques observations à vous faire sur l'histoire que vous venez de me raconter. Si je ne faisais que traverser ce village en voyageur, je trouverais l'histoire excellente, et je me garderais de vous détromper : les préjugés, les légendes, cela fait partie du pittoresque des voyages ; mais comme je suis l'un de vous, comme j'espère vivre ici, et comme j'ai choisi ma place dans le cimetière de la commune, je ne voudrais pas vous laisser dans la tête trois ou quatre idées fausses, qui peuvent avoir pour vous une mauvaise influence.

Et je me mis à accumuler toutes les raisons que je pus trouver contre les sorts, et l'intervention directe du diable dans nos affaires. Et en parlant, je regardais la mer, comme c'est la coutume de tous les habitants des côtes, par suite d'un instinct naturel et invincible d'admiration. Quand j'eus développé mon dernier argument, je me retournai vers Glam pour voir l'effet qu'avait produit un morceau dont j'étais assez content.

Glam dormait, pour me servir d'une de ses expressions, *à trente sous par tête, sans le vin !*

J'aime à croire que ce sommeil était uniquement produit par la fatigue de la marée du matin.

Alphonse KARR.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## FENIMORE COOPER.

En perdant, le mois dernier, Fenimore Cooper, les États-Unis ont perdu à peu près toute leur littérature. Aussi éminent et aussi célèbre qu'Irving et Preston sont médiocres et inconnus, l'auteur de *l'Espion* était, en effet, à lui seul, toute la gloire littéraire de son pays. Il est vrai que ses nombreux ouvrages forment une bibliothèque, et que les principaux sont à la hauteur des chefs-d'œuvre européens.

En 1805, un jeune Américain de belle taille et de jolie figure, de nature ardente et audacieuse, étudiait au collége de Yale. Il avait tant de dispositions pour la boxe et si peu pour les travaux littéraires, qu'on l'appliqua aux mathématiques et qu'on se résigna à en faire un marin. Un riche ami de sa famille, M. de Lancey, l'invita à dîner pendant les vacances. Sa fille, qui était charmante, plut au collégien. Celui-ci, moitié riant, moitié sérieux, se mit sur les rangs pour l'épouser un jour...

— Toi, épouser ma fille ! s'écria le père avec dédain. Sache qu'elle a horreur des chiffres, et qu'elle adore les romans de Walter Scott. Je te donnerai sa main quand tu auras fait un livre comme *Wawerley !*

En parlant ainsi, M. de Lancey croyait renvoyer le jeune homme aux calendes grecques.

Le fait est qu'au bout d'un mois notre lycéen, rebuté par ses échecs, renonça aux études et s'embarqua comme midshippmann. Son nom, sa fortune, son caractère, lui promettaient du succès dans cette profession. Elle lui déplut cependant, et il la quitta pour celle qui lui semblait interdite, pour la littérature !

En 1810, il adressa à M^lle de Lancey un manuscrit intitulé *l'Espion*. Le père de la jeune fille crut rêver... mais celle-ci trouva le livre admirable, en affirma les mérites à M. de Lancey, et lui rappela la parole qu'il avait donnée à Fenimore Cooper ; car le collégien, le midshippmann, le romancier, n'était autre que le futur Walter Scott américain. Il vint bientôt lui-même demander à son vieil ami son avis sur *l'Espion*, et la main de sa fille, s'il l'avait méritée. M. de Lancey lut et fit lire le manuscrit. C'était un chef-d'œuvre ! Cooper épousa donc M^lle de Lancey le 1^er janvier 1811, et publia bientôt *l'Espion*, dont le succès fut universel. Ceci montre que les vocations ne sont pas toujours précoces, et qu'un loup de mer peut cacher un écrivain de génie.

Le marin reparut toutefois chez Cooper dans le *Pilote*

et le *Corsaire rouge*; mais ce fut pour mettre le comble à sa renommée. Le *Pilote* est le résultat d'une gageure piquante. On exaltait dans un salon le *Pirate*, que venait d'écrire Walter Scott. — Cet homme sait tout, même la marine! s'écria un enthousiaste. Un grand éclat de rire lui répondit, et un monsieur se leva, déclarant que Walter Scott ne savait pas un mot des choses de la mer, et jurant de faire un roman qui éclipserait le *Pirate* pour les marins, et l'égalerait pour les hommes de terre. Ce monsieur était Cooper, et ce roman fut le *Pilote*, qui gagna, certes, le pari.

Tout le monde connaît les autres ouvrages de Cooper : les *Pionniers*, le *Dernier des Mohicans*, la *Prairie*, le *Lac Ontario*, le *Bravo*, le *Tueur de daims*, le *Colon*, *Fleur des Bois*, *Satanstoé*, *Effingham*, la *Sorcière*, les *Baleiniers*, l'*Écumeur*, les *Lions de mer*, les *Peaux-Rouges*, *Lionel Lincoln*, le *Bourreau de Berne*, etc., etc. ; et ces personnages devenus des types immortels de vérité et d'intérêt original : Tom Koffin, Harvey Birch, Œil-de-Faucon, la Longue-Carabine, le Guide, Bas-de-Cuir, le Trappeur, etc., etc. Sur son terrain d'Amérique, Cooper est presque toujours moraliste exquis, observateur profond, poëte et peintre sans rival. Il a souvent échoué en s'écartant de son pays. Cependant le *Bravo* et le *Bourreau de Berne*, par exemple, sont des études d'histoire et de mœurs solides et attachantes.

Ses essais politiques et biographiques, malgré des parties excellentes, ne sont dignes ni de son talent ni de sa renommée.

Cette renommée peut aujourd'hui s'appeler de la gloire, parce qu'elle est consacrée dans toutes les langues, et parce qu'elle est pure de tout scandale. Cooper s'est placé à double titre auprès de Walter Scott. Comme lui, il charme en instruisant; et comme lui, il ne fait rougir personne. Noble et sévère leçon pour les romanciers de l'Europe, et surtout, hélas! de la France!

On reconnaîtra, du reste, dans le portrait fort ressemblant, qui orne cette chronique, les qualités intellectuelles et morales, l'observation fine et la poésie sauvage, l'exactitude méthodique et le puritanisme radical de Cooper.

Il était d'une ancienne famille de Pensylvanie. Un de ses ancêtres avait paru en 1679 dans le New-Jersey, où il fut élu député colonial en 1681. Son père, juge, et maître d'un immense domaine, près du lac Ostego (État de New-York), avait bâti la première maison de Cooper's Town. Fenimore, en y vivant et en y mourant, a rendu cette résidence illustre comme lui-même. Il était né le 15 septembre 1789 à Barlington. Il est mort à Cooper's Town, le 14 septembre 1851. Il avait donc soixante-deux ans moins un jour. Il était épiscopal ardent, et démocrate sans popularité. Une de ses filles a quelque renom littéraire en Amérique. P.-C.

## MARIE-THÉRÈSE DE FRANCE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME (1).

Nous sommes à l'aise pour raconter la vie de la duchesse d'Angoulême sans sortir de notre cadre. Cette triste et sublime figure n'appartient plus à la politique; elle appartient à l'histoire, ou plutôt au martyrologe, car elle sera un jour élevée au nombre des saintes. Nous écrirons donc sa biographie sans fleurs de rhétorique, comme une légende des premiers temps du christianisme. Quelles phrases ne gâteraient ce tableau d'héroïsme et de vertu, de douleur et de résignation, qui n'a aucun modèle dans le passé, et n'aura, espérons-le, aucune copie dans l'avenir?

Marie-Thérèse-Charlotte de France naquit à Versailles, le 19 décembre 1778. Elle est morte à Frohsdorf le 19 octobre 1851. Elle a donc vécu (si cela peut s'appeler vivre) soixante-douze ans et dix mois environ. C'était, après six années d'un mariage stérile, le premier enfant de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Elle reçut le nom glorieux de Madame Royale, et fut confiée à M^mes de Rohan Guéménée, de Polignac et de Tourzel. Paris fêta magnifiquement la nouvelle princesse. Le jour de son baptême, cent jeunes filles furent dotées et mariées à l'Hôtel-de-Ville. Personne ne vit alors la fée terrible qui planait sur ce berceau, la fatalité révolutionnaire, dont les présents devaient être un triple échafaud, un triple exil et des malheurs que la plus sombre imagination n'eût pas inventés.

Marie-Thérèse, dit M. de Pastoret (un des hommes qui l'ont le mieux connue), élevée dans de calmes études, sous les yeux du roi et de la reine, et de leur digne sœur Madame Élisabeth, grandit dans ce palais de Versailles, où tout est souvenir et grandeur, sous les ombrages de Trianon, dont sa mère avait fait la colonie de ses pauvres; rarement à Marly, qui, depuis Louis XIV, n'était pas assez royal pour des rois. Elle était svelte de taille, grave et douce de visage, avec quelques traits accusés comme ceux de Louis XVI; de superbes cheveux d'un blond châtain, de beaux yeux garnis de longs cils, une expression ingénue, mais presque imposante, la distinguaient dès lors. Le roi, malgré son extrême jeunesse, lui avait donné une maison, comme autrefois Louis XV en avait donné une à Madame Élisabeth. Madame Élisabeth s'était presque intimidée devant la sienne; Madame Royale reçut celle qu'on lui donna avec autant de naturel que de bonne grâce. Image rajeunie de la droiture et de la bonté de son père, elle avait reçu de sa mère le sentiment de la hauteur de sa destinée; mais elle avait appris d'elle aussi que le premier attribut des grandeurs ce sont les devoirs. Elle en rencontrait chaque jour l'exemple sous les yeux; pour peu qu'elle parcourût Trianon avec la reine, qu'elle allât à Saint-Cyr ou à Montreuil avec Madame Élisabeth, ou qu'elle rentrât dans la grande galerie de Versailles, remplie de courtisans et d'hommages, elle y voyait la grandeur si bienveillante, la vertu si aimable et si gracieuse, qu'elle était bien en droit d'aimer l'une et l'autre. Versailles était rempli d'elle, et quand M^me Lebrun peignit la reine entre ses deux enfants, belle, gracieuse, environnée de bonheur et de gloire (1), on eût dit encore peut-être que les années qui allaient s'ouvrir ne pourraient qu'accroître les joies de cette mère et ajouter aux grandeurs de cette reine.

Mais déjà 1789 sonne au timbre de la destinée. Octobre arrive morne et brumeux. Marie-Thérèse jouait à Versailles avec le petit Dauphin, son frère, lorsqu'une foule d'ouvriers en armes, de femmes échevelées, assiége le palais : c'était le peuple de Paris qui venait s'emparer du roi, et qui réclamait en hurlant : *le boulanger, la boulangère et les petits mitrons*. Ils désignaient ainsi Louis XVI, Marie-Antoinette et leurs enfants, dont ils croyaient, avec un reste d'illusion, que la présence leur rendrait le pain supprimé par la disette et le commerce troublé par leurs propres égarements. Ils pénètrent dans les cours, ils appellent la reine à grands cris, ils tirent des coups de feu aux croisées : une balle s'enfonce dans la boiserie, au-dessus de Marie-Antoinette. Les deux enfants étaient là. Marie-Thérèse voyait éclater ses malheurs au milieu de ses jeux innocents. L'héroïque mère se lève, retient le roi qui voulait se montrer, prend son fils d'une main, sa fille de l'autre, et s'avance intrépide sur le balcon. Là, seule, debout, les bras croisés, elle se sauve par son courage. Son regard de mère couvre ses enfants, qui priaient à ses genoux; son regard de reine domine les meurtriers qui braquaient leurs fusils sur elle. Les imprécations cessent; mais le roi cède à la foule, qui l'entraîne à Paris avec sa famille, portant devant lui, sur deux piques, les têtes de deux gardes tués en protégeant la reine. Quand vous irez à Versailles, on vous montrera le parquet teint du sang de ces victimes.

A partir de ce moment, Marie-Thérèse ne joua plus. Elle vécut dans la terreur, les yeux fixés sur ceux de sa mère, lui demandant quel serait le péril et le crime de

(1) Voyez Marie-Antoinette (*Les Femmes dans les Révolutions*), t. XV, p. 65. Cette série sera bientôt continuée par la *Princesse de Lamballe*, *Charlotte Corday*, *Théroigne Méricourt*, etc.

(1) Ce tableau se voit au musée de Versailles, 2e étage.

chaque jour. Gardée à vue aux Tuileries, la famille royale était à la merci de l'émeute. Les Tuileries alors, dit un témoin oculaire, étaient bien loin de ressembler à ce que nous les voyons aujourd'hui. Leurs parterres et leurs fleurs venaient, du côté du jardin, jusqu'aux galeries du château; mais ces parterres étaient publics et ne laissaient aucune liberté aux princes à qui le château retombait en partage. Du côté opposé, trois cours séparées par des murs; des bâtiments confus, des maisons particulières, des écuries, s'entassaient le long de ces trois cours, et donnaient à cette façade, tournée du côté de la ville, l'apparence d'un château de province étouffé par son village. Il n'y avait donc plus aux Tuileries ni solitude, ni promenades, ni liberté d'aucun genre. Une ère de privation et d'esclavage s'ouvrait pour la famille de Louis XVI; là, Marie-Thérèse put, jour par jour, heure par heure, calculer les progrès de son infortune.

Elle était à Varennes le 21 juin 1791; elle était aux Tuileries le 20 juin 1792; elle était à l'Assemblée nationale le 10 août de la même année; elle entra au Temple le lendemain avec son père et sa mère : elle avait alors treize ans, le jour du plaisir, la veille du bonheur (1)! Quand la porte de la prison « s'ouvrit pour donner passage à la famille royale, quand un municipal de service auprès du guichet vint reconnaître les captifs que lui envoyait l'Assemblée, il en compta cinq, cinq dans la jeunesse ou dans la force de l'âge, à qui toutes les prospérités du monde avaient été, sur leur berceau, promises par avance. A trois années de là, une seule de ces cinq personnes survivait encore, et pleurait ceux qui n'étaient plus.» C'était Marie-Thérèse.

Mais la mort n'eût-elle pas mieux valu pour elle que le supplice de la vie? Jugeons-en par son propre témoignage, car elle a écrit le récit de sa captivité avec la naïve modestie d'une martyre. Pour apprécier cette admirable confession, il faut se rappeler que Marie-Thérèse « avait seize ans, quand elle la traça d'une main timide, à l'insu de ses geôliers, sans feu, sans lumière, presque sans sommeil. » Le critique de l'esprit, du cœur et du goût, M. Sainte-Beuve, en est enthousiasmé. « Dans ce récit exact, méthodique, sensé et touchant, Madame donne la mesure de sa raison précoce et de son bon jugement dans les choses de l'âme. Elle s'y montre très-frappée de la dignité de sa mère, qui, aux paroles de diverse sorte qu'on adressait aux nobles captifs, n'opposait le plus souvent que le silence : « Ma mère, comme à l'ordinaire, ne dit mot », écrit Madame à propos d'une nouvelle insultante qu'on leur annonçait, « et elle n'eut pas même l'air d'entendre ; souvent son calme si méprisant et son maintien si digne imposèrent : c'était rarement à elle qu'on osait adresser la parole. » Ce n'est que le premier jour du procès de Louis XVI, quand elle le voit emmener pour

(1) Voyez son portrait à cette époque, t. XV, p. 72.

être interrogé à la barre de la Convention, ce n'est que ce jour-là que Marie-Antoinette succombe à son inquiétude, et qu'elle rompt son silence généreux : « Ma mère avait tout tenté auprès des municipaux qui la gardaient pour apprendre ce qui se passait; c'était la première fois qu'elle daignait les questionner. » Dans ce récit tout simple et que nul ne lira sans larmes, il y a des traits qui font une impression profonde, et dont la plume qui écrit ne se doute pas. Madame a un mal au pied (les engelures par suite du froid), et qui se complique d'un mal plus intérieur. Louis XVI, sur ces entrefaites, est condamné. Sa famille, qui avait espéré le revoir une dernière fois, et l'embrasser le matin même de sa mort, est dans la désolation qu'on peut concevoir : « Mais rien, écrit Madame, « n'était capable de calmer « les angoisses de ma mère; « on ne pouvait faire entrer « aucune espérance dans son « cœur : il lui était devenu « indifférent de vivre ou de « mourir. Elle nous regardait « quelquefois avec une pitié « qui faisait tressaillir. *Heu-« reusement le chagrin aug-« menta mon mal, ce qui l'oc-« cupa.* On fit venir mon mé-« decin... » « *Heureusement!* ce mot, échappé par mégarde dans cette image de douleur, fait un effet étrange, et qu'une parole de Bossuet n'égalerait pas. »



Portrait de Fenimore Cooper.

Ainsi sont enregistrées par Marie-Thérèse, une à une et jour par jour, toutes les douleurs du Temple; les privations et les misères du cachot, les rires grossiers et les infâmes chansons des gardiens, les dévouements secrets de quelques-uns, les durs labeurs des princesses devenues couturières, femmes de peine, balayeuses; les consolations de la prière et des caresses désespérées, les angoisses de l'espionnage et de l'attente pendant les jugements de la Convention, les condamnations et les exécutions du roi, de la reine, de Madame Elisabeth : horribles nouvelles ménagées comme les tortures de la question, poisons lents versés goutte à goutte, à travers mille réticences, jusqu'au cœur de l'orpheline royale.

Ses trois grands supplices furent la *disparition* de sa mère, les efforts immondes de Chaumette pour faire déshonorer la mère par ses enfants, et enfin la dégradation et la mort lente de son frère sous l'haleine empoisonnée de Simon. Ces trois supplices méritent d'être passés en revue. Les annales de l'innocence aux prises avec le crime n'offrent rien de semblable. C'est comme un rêve de l'enfer, où s'agite un ange en proie aux démons.

Marie-Thérèse avait contemplé aux Tuileries, en la personne de sa mère, « tout ce que la royauté, dans son magnifique épanouissement, avait produit de plus beau, de plus noble et de plus grand. » Au Temple, elle vit tout cela s'éteindre, se flétrir, agoniser, sous les larmes, les affres, les insomnies, les humiliations, le dénûment et la misère... Ecoutons-la elle-même : «Le 3 juillet 1793, on nous lut un décret de la Convention, qui portait que mon

frère serait séparé de nous... Il se jeta dans les bras de ma mère en poussant les hauts cris... De son côté, ma mère défendit contre les municipaux le lit où elle l'avait placé... » (Nous avons décrit cette lutte sublime et affreuse dans notre notice sur Marie-Antoinette.) « Ma mère se trouvait accablée par cette séparation ; mais sa désolation fut au comble quand elle sut que c'était Simon le cordonnier que l'on avait chargé de la personne de son malheureux enfant. Elle demanda sans cesse à le voir, et ne put l'obtenir; mon frère, de son côté, pleura deux jours entiers, en ne cessant de demander à nous voir. Nous n'avions plus personne pour nous servir, et nous l'aimions mieux ; ma tante et moi nous faisions les lits, et nous servions ma mère. Nous montions sur la tour bien souvent, parce que mon frère y allait de son côté, et que le seul plaisir de ma mère était de le voir passer de loin par une petite fente. Elle y restait des heures entières pour y guetter l'instant de voir cet enfant; c'était sa seule attente, sa seule occupation. Elle n'en savait que rarement des nouvelles. Simon maltraitait mon frère au delà de tout ce qu'on peut imaginer, et d'autant plus qu'il pleurait d'être séparé de nous; enfin il l'effrayait tellement, qu'il n'osait plus verser de larmes. Ma tante engagea ceux qui, par pitié, nous en donnaient des nouvelles, à cacher toutes ces horreurs à ma mère ; elle en savait ou en soupçonnait bien assez. Le bruit courut qu'on avait vu mon frère sur le boulevard; la garde, mécontente de ne pas le voir, disait qu'il n'était plus au Temple. Hélas! nous l'espérâmes un instant; mais la Convention ordonna de le faire descendre au jardin pour qu'il fût vu. Nous l'entendions tous les jours chanter avec Simon la *Carmagnole*, l'air des *Marseillais*, et mille autres horreurs. Simon lui mit le bonnet rouge et une carmagnole sur le corps; il le faisait chanter aux fenêtres pour être entendu par la garde, et lui apprenait à prononcer des jurements affreux contre Dieu, sa famille et les aristocrates. Ma mère, heureusement, n'a pas entendu toutes ces horreurs; ah! mon Dieu ! quel mal cela lui aurait fait! Avant son départ, on était venu chercher les habits de mon frère; elle avait dit qu'elle espérait qu'il ne quitterait pas le deuil ; mais la première chose que fit Simon fut de lui ôter son habit noir. Le changement de vie et les mauvais traitements rendirent mon frère malade vers la fin d'août. Simon le faisait manger horriblement et boire beaucoup de vin, qu'il détestait. Tout cela lui donna la fièvre.... »

Bientôt arrive le 2 août. Marie-Thérèse dormait dans la chambre de sa mère. Elle est réveillée par un bruit de clefs et de verroux. C'étaient les porteurs du décret qui citait Marie-Antoinette devant ses juges. « Ma mère entendit la lecture de ce décret sans s'émouvoir et sans dire une seule parole. Ma tante et moi nous demandâmes à suivre ma mère, mais on ne nous accorda pas cette grâce. Pendant qu'elle fit le paquet de ses vêtements, les municipaux ne la quittèrent point ; elle fut même obligée de s'habiller devant eux. Ils lui demandèrent ses poches, qu'elle donna, et ils les fouillèrent. Ma mère, après m'avoir tendrement embrassée, et m'avoir recommandé de prendre courage, d'avoir bien soin de ma tante et de lui obéir comme à une seconde mère, me renouvela les mêmes instructions que mon père, et, en se jetant dans les bras de ma tante, elle lui recommanda ses enfants. Je ne lui répondis rien, tant j'étais effrayée de l'idée de la voir pour la dernière fois. »


Portrait de Marie-Thérèse de France

Elle ne la revit point, en effet; elle interrogea en vain ses geôliers pendant dix-huit mois. Ils ne lui répondirent que par le silence ou la raillerie, laissant son âme flotter dans un abîme de doutes pires que la certitude. Si on lui avait dit la vérité, elle eût vu sa mère au ciel; en la lui cachant avec adresse, on la condamnait au rêve éternel de l'échafaud. — Quelques jours après, cependant, elle sut que la reine vivait encore, par l'interrogatoire dont elle-même fut l'objet. Cet interrogatoire épouvante l'humanité à un siècle de distance. « ...On résolut, dit M. Nettement, d'arracher à Madame Royale et au Dauphin une déposition contre la reine, de faire participer les enfants à l'arrêt de mort de leur mère. On inventa un crime effroyable, sans nom ; car la persécution échappe ici à l'indignation par l'infamie, et l'on ne peut dénoncer ce qu'elle osa, sans violer la pudeur... On voulut représenter le Dauphin, un enfant de huit ans, comme un nouvel Œdipe, et sa noble mère comme une autre Jocaste, qui aurait renouvelé sciemment les horreurs de la fatalité antique. » Et l'on se flatta, en soumettant à une inquisition captieuse une jeune fille et un enfant, purs comme les anges, d'emprunter aux illusions de cette pureté même des armes contre la vertu et la maternité. La netteté et la fermeté de Madame Royale déjouèrent cet abominable complot. Ecoutons-la encore, car sa plume candide peut seule toucher un pareil sujet. « Chaumette m'interrogea ensuite sur mille vilaines choses dont on accusait ma mère et ma tante. Je fus atterée par une telle horreur, et si indignée que, malgré toute la peur que j'éprouvais, je ne pus m'empêcher de dire que c'était une infamie. Malgré mes larmes, ils insistèrent beaucoup ; *il y a des choses que je n'ai pas comprises;* mais ce que je comprenais était si horrible, que je pleurais d'indignation. Enfin mon interrogatoire finit à trois heures : il avait commencé à midi. Je demandai avec chaleur à être unie à ma mère. Chaumette me fit ensuite reconduire chez moi par trois municipaux, *en me recommandant de ne rien dire à ma tante*, qu'on allait aussi faire descendre. Elle remonta à quatre heures. Son interrogatoire n'avait duré qu'une heure, et le mien trois: c'est que les députés virent qu'ils ne pouvaient pas l'intimider comme ils avaient espéré le faire d'une personne

de mon âge; mais la vie que je menais depuis quatre ans, et l'exemple de mes parents, m'avaient donné plus de force d'âme. »

Chaumette se dédommagea près du Dauphin, déjà affaibli par l'éducation du cordonnier. Mais par quels moyens fut acheté ce succès infernal? Depuis longtemps on privait de nourriture le pauvre enfant. Tout à coup on lui prodigua les aliments, on le gorgea de vins et de liqueurs; puis, au milieu du trouble de son cerveau, *Hébert, Daujon et Chaumette, lui conduisirent la main, sous prétexte qu'il ne savait pas former les caractères, et firent tracer par ce captif de huit ans tout ce que la perversité du vice peut inventer, des mots hideux qu'il entendait pour la première fois, des paroles du vocabulaire des égouts, dictées à un fils contre sa mère!* Et le jour de l'interrogatoire de la reine, Hébert déploya ce trophée devant le tribunal révolutionnaire. Le tribunal, qui terrifiait tout, eut peur lui-même. Il fit timidement lire la déposition par le greffier. Ce fut alors que Marie-Antoinette, interpellée, refusa si majestueusement de répondre, et que, sommée pour la troisième fois, elle écrasa les juges, les accusateurs et les témoins de ce mot, qui souleva un cri d'admiration dans la foule : — J'en appelle à toutes les mères! Hébert, Daujon et Chaumette restèrent cloués sur leur banc, dont la postérité a fait un pilori!

Pour avoir à la Conciergerie des nouvelles de sa fille, la reine avait envoyé demander au Temple, quelques jours après sa translation, un tricot commencé pour son fils. « Nous lui envoyâmes aussi tout ce que nous trouvâmes de soie et de laine, dit Madame Royale, car nous savions combien elle aimait à s'occuper; nous rassemblâmes tout ce que nous pûmes, mais nous apprîmes depuis qu'on ne lui avait rien remis, dans la crainte, disait-on, qu'elle ne se fît mal avec les aiguilles. » La reine ne parvint à s'occuper qu'en tirant les fils d'une vieille tapisserie qui, çà et là, restait encore appendue à la muraille de sa prison, et, à l'aide de deux plumes, elle commença à tricoter une espèce de jarretière, que le sieur Bault, concierge de la prison, recueillit, et qu'il confia plus tard à M. Hue, pour en faire hommage à Madame Royale. On juge avec quel respect la princesse reçut ce dernier ouvrage de sa mère, » demeuré inachevé, parce que Robespierre le fit enlever à la reine, en disant qu'à l'aide du lacet qu'elle tressait elle pourrait se dérober par le suicide à l'échafaud! »

Marie-Thérèse entendit encore deux ou trois fois parler de sa mère... Puis on ne lui dit plus rien... et on la livra à ses conjectures filiales! Elle put calculer, dix-huit mois, sa douleur par la durée de son isolement!

Hébert fit retirer du Temple la personne qui servait la fille et la sœur de Louis XVI. « Nous fûmes obligées de faire nous-mêmes nos lits et de balayer la chambre, ce qui durait longtemps, par le peu d'habitude que nous en avions. » Voilà toute la vengeance de Madame Royale!

Toutes ses autres tortures sont racontées par elle avec la même douceur. C'était un rayon de soleil dérobé par un mur, un mot ami, un regard bienveillant, supprimés; les rigueurs du régime cellulaire, que les captifs d'aujourd'hui redoutent plus que la mort; la vue et le son de voix humains enlevés dans la solitude; les aliments introduits brusquement par un tour; le retranchement d'un fauteuil favori ou d'un mets préféré; la substitution de l'étain à l'argenterie, de la faïence à la porcelaine, de la chandelle à la bougie, des draps gros et sales aux draps fins et blancs. « Le citoyen *** est autorisé à fournir à la fille Capet six grosses serviettes et des petits linges pour lavettes, avec des draps d'écurie en toile jaune. » Et les insultes allant jusqu'au tutoiement ignoble : « On nous tutoya beaucoup pendant l'hiver (de 93 à 94), ce qui, malgré notre habitude des vexations, nous faisait toujours rougir, ma tante et moi. »

— Hélas! ajoute l'ange de résignation, tout changea encore, et *je perdis ma tante elle-même!*

Vous comprenez! C'est-à-dire que le bourreau prit Madame Élisabeth à son tour, et, coupant cette tête de sainte pour le plaisir de la couper, laissa Marie-Thérèse seule, enfin, dans son cachot, avec les trois spectres décapités de sa famille, — à quelques pas du Dauphin, séparé de son amour, et dont on faisait un autre spectre vivant.

Pour se figurer le supplice de la sœur, il faut connaître celui du frère, qu'on se gardait de lui laisser ignorer. En voici le procès-verbal officiel, écrit de la main du commissaire Harmand, représentant de la Meuse, chargé d'apprendre, *trop tard*, à la Convention comment Simon métamorphosait le bel et radieux enfant de Marie Antoinette, l'héritier de soixante monarques, la triple Majesté de l'enfance, de la royauté et du malheur, en un petit être malingre, souffreteux et dégradé, en quelque chose qui eût fait pitié au dernier misérable du royaume de France! Il est bon de rappeler ces documents authentiques à ceux qui tentent de justifier historiquement de pareils forfaits :

« Nous le trouvâmes, dit Harmand, dans une petite chambre, sans autre meuble qu'un poêle de faïence qui communiquait dans la pièce voisine. Dans cette chambre était son lit. Le prince était assis devant une petite table carrée sur laquelle étaient éparses des cartes à jouer, les unes pliées en forme de boîtes et de petites caisses, les autres élevées en château. Il ne quitta pas son jeu; son habit était un habit de matelot en drap couleur d'ardoise, sa tête était nue; un grabat était au pied de son lit. C'était le lit d'un savetier nommé Simon, que la municipalité de Paris, avant la mort de Robespierre, avait établi auprès de l'enfant. On sait que ce Simon se jouait cruellement du sommeil de son prisonnier; sans égard envers un âge pour lequel le sommeil est un besoin si impérieux, il l'appelait à diverses reprises pendant la nuit. » — « Me voilà, citoyen », répondait l'enfant mouillé de sueur ou transi de froid. — Approche que je te touche », répliquait Simon. Le pauvre enfant s'approchait, le geôlier brutal lui donnait quelquefois un coup de pied qui l'étendait à terre, en lui disant : — « Va te coucher, louveteau. » Je m'approchai du prince. Nos mouvements ne paraissaient faire aucune impression sur lui. Nous l'engageâmes à marcher, à parler, à se distraire, à répondre au médecin que la Convention allait lui envoyer. Il écoutait avec indifférence; il semblait comprendre, il ne répondait rien. On nous dit que, depuis le jour où les commissaires de la Commune avaient obtenu de son ignorance d'infâmes dépositions contre ses parents, et où il avait compris les malheurs et les crimes dont on l'avait fait ainsi l'instrument, il avait pris avec lui-même la résolution de ne plus proférer un mot, de peur qu'on n'en abusât encore... J'ai l'honneur de vous demander, monsieur, lui répéta Harmand, si vous désirez un chien, un cheval, des oiseaux, un ou plusieurs compagnons de votre âge que nous installerions près de vous? Voulez-vous en ce moment descendre au jardin ou monter sur les tours?... Pas un mot, pas un signe, pas un geste, bien qu'il eût la tête tournée vers moi et qu'il me regardât avec une étonnante fixité... Ce regard, ajoute le commissaire, avait un tel caractère de résignation et d'indifférence, qu'il semblait nous dire : Après m'avoir fait déposer contre ma mère, vous venez sans doute me tenter de déposer contre ma sœur. Vous me faites mourir, depuis deux ans, ma vie est éteinte, que m'importent aujourd'hui vos caresses! Achevez votre victime... Nous le priâmes de se tenir debout. Ses jambes étaient longues et menues, les bras grêles, le buste court, la poitrine enfoncée, les épaules hautes et serrées, la tête seule très-belle dans tous ses détails, la peau blanche mais sans vigueur, les cheveux longs, blonds, bouclés. Il avait peine à marcher. Il s'assit après avoir fait quelques pas, et resta sur sa chaise, les coudes appuyés sur la table.

« Le dîner qu'on lui apporta dans une écuelle de terre rouge consistait en quelques lentilles et six châtaignes grillées, un couvert d'étain, point de couteau, point de vin. Nous ordonnâmes qu'on le traitât mieux, nous fîmes apporter quelques fruits pour ajouter à son repas. Nous lui demandâmes s'il était content de ces fruits, s'il aimait le raisin; point de réponse. Il le mangea sans rien dire. Après qu'il eut mangé le raisin, nous lui demandâmes s'il en désirerait encore, même silence. Nous demandâmes si ce silence obstiné datait réellement du jour où on lui avait arraché par violence cette monstrueuse déposition contre sa mère. Tous nous affirmèrent que depuis ce jour seulement l'enfant avait cessé de parler. Le remords avait précédé l'intelligence. »

Il finit bientôt, comme on sait; et la Convention fit place au Directoire. Celui-ci eût peut-être *oublié* Marie-Thérèse au Temple; mais la France, relevant la tête, demanda la délivrance de la captive. La ville d'Orléans eut la gloire de donner le signal, et MM. Barthélemy et Bénézech, le bonheur d'échanger la fille de Louis XVI

contre cinq députés, deux ministres, deux ambassadeurs, quatre secrétaires et huit domestiques français, prisonniers de l'Autriche.

Avant de quitter sa prison, Marie-Thérèse y inscrivit de sa main, sur la muraille, son cri de vengeance, celui de sa vie entière : *Oh! mon Dieu! pardonnez à ceux qui ont fait périr mes parents!* — Pour trouver rien d'aussi beau, non pas dans les annales de l'humanité, mais dans les actes de l'Eglise chrétienne, il faut remonter jusqu'au dernier soupir de Jésus, pardonnant à ses bourreaux du haut du Calvaire.

Le 19 décembre 1795, jour anniversaire de sa naissance, la fille de Louis XVI vit entrer au Temple, à minuit, M. Bénézech, ministre de l'intérieur. Il la conduisit respectueusement à la voiture qui l'attendait, près de la Porte Saint-Martin, monument de Louis XIV, aux lueurs de quelques torches reflétées par un miroir de neige. Il fléchit le genou devant la princesse, lui baisa la main avec larmes, et la confia à M. Méchain, capitaine de gendarmerie, qui la conduisit à Bâle, sous le nom de Sophie, avec M^me de Mackau, sa sous-gouvernante. Les récépissés furent délivrés le 25, mais l'échange des prisonniers subit un retard, devinez pourquoi? Au moment de quitter la France, la victime qu'elle avait torturée trois ans ne sentit que la douleur de l'exil. En vain on lui rappela sa famille immolée, en vain on lui annonça les consolations et les honneurs qui l'attendaient à Vienne.

— Que m'importe! s'écria-t-elle : la France! la France! ma patrie? Ne puis-je donc passer une nuit encore sur la terre de France (1)? Confondus d'admiration, les commissaires ne purent lui refuser cette faveur, au risque de voir son salut manquer d'un jour. — Elle coucha sur la terre de France, et ne fut libre que le lendemain matin. En traversant le pont de Bâle, elle fit mettre sa voiture au pas, et ne cessa de jeter de longs regards en arrière, jusqu'à ce qu'elle eût perdu de vue la patrie.

Elle parut en grand deuil; quel deuil! à la cour de Vienne; et quatre ans après, elle était réunie à Louis XVIII et à ses oncles, à Mittau, dans l'ancien palais des ducs de Courlande. Au centre d'une vaste galerie, un autel se dressait sans ornement. La famille royale l'entourait avec quelques amis. Le confesseur de Louis XVI à l'échafaud, l'abbé Edgeworth, y bénissait deux époux agenouillés. L'un était le duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois (Charles X), l'autre était sa cousine germaine, Marie-Thérèse, fille du roi martyr. Après la messe, Louis XVIII offrit à la mariée une montre et un anneau, la montre de Louis XVI et l'anneau de Marie-Antoinette. En mourant l'autre jour à Frohsdorf, la duchesse d'Angoulême baisait encore ces reliques du supplice.

Pendant les douze années du Consulat et de l'Empire, Marie-Thérèse, chassée de ville en ville par les triomphes de Napoléon, et réfugiée, enfin, au château d'Hartwel, en Angleterre, se prépara à rentrer en France par l'exercice obscur de toutes les vertus.

On sait comment elle retrouva, en 1814, cette patrie qu'elle avait tant pleurée. Elle fut reçue en triomphe à Paris, aux côtes de Louis XVIII, et pour la première fois elle espéra le bonheur. Vain espoir, qui devait la tromper jusqu'au tombeau! Elle passa sa première nuit aux Tuileries, à ouvrir sa fenêtre, à respirer l'air, à contempler le ciel de la France, à regarder et à écouter des figures et des voix françaises. Trône, gloire, puissance, popularité reconquise, tout cela s'effaçait pour elle dans la joie de vivre en France.

Et l'année à peine finie, l'aigle de Napoléon, revenant de clocher en clocher, repoussait vers l'exil la Dauphine (c'était son nouveau titre)! Pendant que sa famille se disperse, elle s'arrête à Bordeaux. Elle se souvient qu'elle n'a pas seulement le nom, mais encore le sang de Marie-Thérèse. Elle veut résister et se défendre ; elle appelle les courages et les dévouements, elle s'offre pour marcher à leur tête. Elle refuse de croire aux trahisons et aux faiblesses. Héroïsme inutile! Il lui faut bien ouvrir les yeux et voir qu'elle seule oserait vaincre ou mourir! Elle cède alors et s'embarque, frappée du coup le plus terrible qu'elle eût reçu encore, car, de ce moment, elle perdit sa foi dans la France. Napoléon la comprit alors et s'écria qu'elle était l'homme de la famille!

Elle revint cependant en France après l'orage des Cent-Jours, mais désenchantée comme princesse, consolée seulement comme Française. Voilà l'explication de la tristesse et de l'amertume qu'on lui a reprochées jusque dans ses ovations de quinze ans. L'assassinat du duc de Berry, son beau-frère et son cousin, n'était pas fait pour lui rendre le sourire. Elle n'en fut pas moins à la fois l'ange gardien et la sœur de charité de la Restauration. On ne saurait dire tout ce qu'elle cacha de bon sens, de vertus, d'aumônes et de largesses, derrière le trône. Volontairement étrangère à la politique, elle borna son empire aux souffrances et aux misères, mais elle ne voulut pas qu'une seule échappât à ses bontés. Ce fut pour elle comme une chasse infatigable et savante. Multipliant sa fortune, son temps et sa personne, par une régularité inouïe, levée avant le jour, à cinq heures, elle priait d'abord son Dieu, le Dieu des pardons ; elle réglait sa maison, réduite aux plus simples habitudes ; elle se servait elle-même, comme au Temple, pour gagner des minutes et soulager les autres ; elle déjeunait avec le roi, lisait, recevait, passait en revue les *limiers* de sa charité, puis se mettait à courre jusqu'au soir les pauvres et les malheureux. Ce qu'elle en a secouru jusqu'à son dernier moment est d'autant plus incalculable, que sa main droite ignorait les dons de sa main gauche. Ceux qui étaient le plus initiés à ses bonnes œuvres en découvraient chaque jour d'ignorées, « qui sortaient comme de dessous terre. » Rien de solennel ni d'apparent dans toute sa conduite. Chrétienne par excellence, elle faisait sans bruit et discrètement les plus grandes comme les plus saintes choses. Elle ne se plaignait jamais de ses affreux malheurs. Elle ne parlait de ses ennemis que pour leur pardonner. La franchise réservée, la grâce contenue, le bon ton d'autrefois régnaient dans son cercle et dans sa conversation. Elle aurait eu de la gaieté, si la gaieté lui eût été possible! Ceux qui lui demandaient la coquetterie et la légèreté l'ont nécessairement méconnue. Elle eût cru profaner ses douleurs en les tournant en séductions. Devant tout ce qui lui rappelait ses fantômes, elle ne pouvait que détourner la tête, balbutier d'une voix tremblante et se dérober en pleurant. Sa sincérité, d'ailleurs, et sa droiture avaient quelque chose de brusque, comme celles de son père. Ne sachant ni mentir ni jouer la comédie, à ceux qu'elle n'aimait ou n'estimait pas, il lui était impossible de laisser penser le contraire. Sa vie lui avait enseigné à croire politiquement, sinon moralement, aux méchants, aux ingrats et aux traîtres. Qui oserait l'en accuser, juste ciel?

Un républicain de bonne foi, M. Charles Didier, qui l'a vue à Frohsdorf, il y a deux ans, a révélé un de ses usages les plus intimes : « Elle a, dit-il, dans sa chambre à coucher, dont l'austérité est presque monacale, les portraits de son père, de sa mère, de la princesse de Lamballe, et près de son lit, qui n'a pas même de rideaux, un prie-Dieu tout rempli de reliques sacrées pour elle :

(1) Pièces officielles. Lettre de M. Bacher au ministre des relations extérieures, du 14 et du 16 nivôse an IV (25 et 28 décembre 1795). « Je viens de voir, écrivait le secrétaire d'ambassade, je viens de voir la fille du dernier roi des Français; elle manifeste le plus vif regret de se voir au moment de quitter la France, les honneurs qui l'attendent à la cour d'Autriche la touchent bien moins que le regret de la patrie... » « La voyageuse, dit-il dans une autre dépêche, a demandé à la citoyenne Soucy quel était le sort qui l'attendait à Vienne. La citoyenne Soucy a répondu qu'elle épouserait peut-être un archiduc. Elle lui répondit avec ingénuité : Vous n'y pensez pas, cela me serait défendu : ne savez-vous donc pas que nous sommes en guerre? La citoyenne Soucy répondit : Mais vous seriez peut-être un ange de paix. — A cette condition là, répliqua-t-elle vivement, je ferais avec joie ce sacrifice à ma patrie. » Nous recommandons cette note officielle à la France entière, qui ignore ces détails de sublime patriotisme, et qui n'a jamais connu la *vraie* duchesse d'Angoulême.

la veste noire que son père portait en allant à l'échafaud, la coiffe de dentelle que sa mère dut raccommoder de ses propres mains pour paraître au tribunal révolutionnaire. Seule elle a la clef de ces tristes dépouilles, et une fois chaque année, le 21 janvier, elle les retire du reliquaire qui les enferme, et s'en entoure afin de vivre plus étroitement avec les morts chéris qu'elles représentent. Ce jour-là, elle ensevelit ses pleurs dans une retraite absolue ; elle sanctifie le sanglant anniversaire par la prière et la solitude. »

On sait que la révolution de Juillet 1830 s'est préparée et consommée en l'absence de la duchesse d'Angoulême. Ce serait sa justification, si elle en avait besoin. Instruite trop tard, elle revint du Bourbonnais pour arrêter le torrent. A Rambouillet comme à Bordeaux, elle ne trouva que découragement ou trahison, et, toujours victime de désastres causés sans elle ou malgré elle, le flot la reporta avec les siens dans ce troisième exil où elle devait mourir.

Elle a rendu à Dieu son âme sans tache, dans le château de Frohsdorf, entre les bras du comte de Chambord, son neveu et son héritier (1), deux jours après celui de sa propre fête, le surlendemain du jour de l'exécution de sa mère ! Les ombres sanglantes du Temple l'ont donc assiégée jusqu'à l'agonie. Et cependant on lit dans son testament, comme sur les murs de sa prison : — « *Je pardonne de toute mon âme et sans exception, à tous ceux qui ont pu me nuire et m'offenser,* » Et son dernier regret a été de mourir loin de la patrie. Et son dernier mot: «La France n'est pas fermée aux morts ; j'espère que mon corps y rentrera ! »

La France, hâtons-nous de le dire à son honneur, a compris ce suprême appel à ses entrailles. Le gouvernement a commandé le portrait de Marie-Thérèse pour le Musée de Versailles.

Les exilés de Claremont ont exprimé leurs douloureuses sympathies aux exilés de Frohsdorf. Les journaux de



Episode de la Haye-Sainte, à Waterloo, tableau de M. J. Duvaux (Salon de 1851)

toutes couleurs n'ont eu qu'une voix pour honorer la mémoire de la princesse. Et toutes les classes, sans acception de partis, ministres et représentants, généraux et soldats, propriétaires et ouvriers, riches et pauvres, hommes et femmes, se sont pressés avec ardeur aux services funèbres célébrés pour la fille de Louis XVI, sur tous les points du territoire.

La vertu et le malheur n'ont point de cocarde, et la sainteté de là-haut domine toutes les querelles d'ici-bas. Si quelque miracle pouvait réconcilier les Français, les prières de Marie-Thérèse l'obtiendraient du Dieu des martyrs.

Nous allions oublier les deux traits qui caractérisent le plus complétement peut-être la Française et la chrétienne.

Le lendemain ou le surlendemain de la bataille de Waterloo, elle attendait en Angleterre la nouvelle qui devait lui fermer ou lui rouvrir la France. Dieu sait si elle avait le droit de faire des vœux contre l'empereur Napoléon ! Eh bien ! elle ne put cacher sa joie et son orgueil en recevant d'un ami de Belgique une lettre qui racontait la première moitié du combat, ce glorieux épisode de la Haye-Sainte (2), enlevée par le maréchal Ney, après trois heures d'une lutte prodigieuse, sur les cadavres du général Picton et de deux divisions anglaises. Marie-Thérèse ne vit là qu'une page immortelle pour la bravoure de ses compatriotes ; et lorsque les courriers suivants lui apprirent le revirement du sort et l'anéantissement de l'armée française, elle manqua de s'évanouir, et alla cacher ses larmes aux pieds de son crucifix !

Nous publierons l'autre trait dans notre prochain numéro.

PITRE-CHEVALIER.

(1) La succession de Marie-Thérèse s'élève à sept ou huit millions. Les bijoux, considérables, sont partagés entre le comte et la comtesse de Chambord et la duchesse de Parme, leur sœur. Il y a enfin plus d'un demi-million de legs pieux.

(2) Objet du remarquable tableau de M. Jules Duvaux, exposé au dernier Salon de Paris, et si bien rendu par M. Gérard dans la gravure ci-dessus.

# LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

## LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).

( RÉPONSE A L'ÉNIGME D'OCTOBRE. )




Thérèse Broussel, en costume de gala.

### XXI. LE 15 MAI 1652.

Voici donc la danse que dansait le Parlement, suivant l'expression de Perrote; et par une coïncidence inouïe, à joindre à tant d'autres, ceci se passait *réellement* le 15 mai 1652 ! Le seul anachronisme que nous commettons est de résumer dans cette attaque du 15 celles qui la précédèrent ou la suivirent.

Le président de Bailleul avait compté que Broussel re-

(1) Voyez les trois derniers numéros, et tomes XVI et XVII.

culerait devant sa mission, et que le bureau de ville et la milice arriveraient à leur poste. Instruit en même temps du départ du conseiller et de l'arrestation du prévôt et des colonels, il mesura la profondeur du guet-apens où la cour était prise, et il sentit qu'elle ne pouvait plus s'en tirer qu'à force de courage. Il s'entendit avec les collègues dont il était sûr ; les présidents de Nesmond, Lecoigneux, Maisons, de Novion, Omer Talon, l'avocat général, Molé de Sainte-Croix, fils de Matthieu Molé, et il convint avec eux de se laisser tuer sur leurs siéges plutôt que de céder à l'émeute.

Les occasions ne se firent pas attendre. Poussés au dedans par les émissaires des princes, et appuyés au dehors par les gens de Beaufort et d'Altomar, les magistrats frondeurs, qui se chargeaient d'attacher le grelot, proposèrent l'assemblée générale de la ville, autorisée déjà par arrêts du mois dernier. Bailleul et ses amis résistèrent de toutes leurs forces, déclarant qu'en l'état de choses ce serait l'abdication du Parlement. — Raison de plus ! cria de sa *grosse voix* le roi des halles, et ce mot brutal fut couvert d'applaudissements. Au même instant, trois *envoyés du peuple* (ils arboraient ce titre au bout de leurs épées) apportèrent dans la salle une pétition de la foule, intitulée : *Très-humble requête pour l'assemblée de ville*, et finissant par une très-insolente injonction aux magistrats de se laisser persuader, à peine (sous-entendu) de se voir forcer la main. Bailleul, espérant intimider l'ennemi par un coup d'autorité, lut dédaigneusement la requête, et la déclarant séditieuse et comminatoire, fit arrêter par des archers les prétendus envoyés du peuple. Cet acte de vigueur étonna les princes, leurs complices et la foule elle-même. Il y eut un silence de frayeur et de respect, interrompu seulement par de sourds murmures... Le président put se croire maître de la situation ; mais ce n'était là que le calme précurseur de l'orage. Il éclata bientôt par des grondements prolongés, par des protestations lancées des tribunes, et enfin par un bruit et un tumulte grossissant comme le tonnerre. — L'élargissement des envoyés du peuple ! crièrent des centaines, puis des milliers de voix. Reconnaissant dans le nombre celle de Beaufort, Bailleul imagina de lui opposer Gaston et interpella celui-ci directement : — Monseigneur, lui dit-il, je mets sous votre garde et votre responsabilité la sûreté du Parlement et les prisonniers qu'il vient de faire. L'oncle du roi, qui ménageait les apparences jusque dans la révolte, allait donner pour la forme satisfaction à la Cour ; mais Beaufort le suivit dans l'antichambre, reconnut *ses gens* dans les captifs, et les fit relâcher par celui même qui venait s'assurer d'eux, leur promettant « une autre curée avant la nuit, si les Mazarins leur échappaient », et leur faisant distribuer « trente-huit pistoles » ; par qui ? — Par le duc d'Orléans en personne (1).

On se figure, à cette nouvelle, le triomphe du peuple et l'indignation de Bailleul. L'assemblée générale de la ville fut votée, malgré tout ce qu'il put faire. Il voulut du moins avoir le cœur net de la trahison des princes, et la mettre à nu pour la combattre au grand jour. — Monseigneur d'Orléans, monseigneur de Condé, et messieurs les ducs et pairs, leur dit-il à haute voix, le Parlement où vous siégez sur les fleurs de lis est assailli ou va l'être par la populace. Si vous vous laissez insulter avec nous comme magistrats, vous serez bientôt insultés sans nous, plus que nous et malgré nous, comme princes. Le Parlement devrait donc compter sur votre assistance. Il se borne à invoquer votre franchise. Êtes-vous pour nous ou pour nos ennemis, pour l'ordre ou pour le désordre, pour la loi ou pour ses violateurs ? — Gaston, qui avait la langue dorée, se leva majestueusement, et déplora, « dans une belle harangue, les désastres auxquels la ville était en proie, l'insolence de la multitude, les dangers que courait la compagnie, et l'impuissance de ses arrêts, concluant à demander pour lui et pour son cousin, M. de Condé, *une autorité absolue*, dont il promettait qu'ils se serviraient pour tout sauver », et montrer ainsi qu'ils étaient les vrais amis de la Cour et les meilleurs défenseurs de la loi.

— Les amis de la Cour pour l'annuler, riposta vivement Bailleul... Ce qu'on appelle l'*Union avec les princes!* Mais il n'en put dire davantage, au milieu des clameurs qui étouffèrent sa voix. — Oui, oui, l'Union avec les princes ! Le duc d'Orléans *vice-roi !* crièrent ensemble les frondeurs du dedans et du dehors. — Et mademoiselle de Montpensier reine de France ! ajoutèrent quelques orléanistes déterminés. — Je comprends, dit Bailleul, dominant enfin le tumulte : si la réponse n'est pas franche, elle est claire ! Nous savons à quoi nous en tenir. — Alors Gaston quitta son siége en déclarant « que puisque messieurs de la compagnie rebutaient son entremise, ils n'avaient qu'à se garder comme ils pourraient » ; qu'il s'en lavait les mains quant à lui. Puis il alla reprendre, à la tribune royale, son poste de simple observateur. — A votre tour, monseigneur de Condé, poursuivit le président, enflammé d'ironie ; la sincérité est, dit-on, une vertu militaire ! Le prince Louis n'aimait pas la plaisanterie, et rendait un coup d'épée pour un coup d'épingle ; c'est ce qu'il fit avec la plus glorieuse impertinence. Il répondit textuellement : qu'il était las de rendre compte de ses actions à un tas de *je ne sais qui*, qui en jugeaient à leur mode... Quand il songeait à livrer bataille, on disait qu'il voulait ôter la couronne de dessus la tête du roi. Quand il proposait quelque accommodement, on l'appelait *Mazarin*. Enfin il n'avait jamais rien pu faire au gré de la compagnie. Mais il entendait à l'avenir régler ses affaires, sans se soucier de *petits coquins* par lesquels il saurait bien se faire porter respect (1). Et il rejoignit son noble cousin dans la tribune royale, au bruit des hourras forcenés de la multitude, à qui d'Altomar traduisait sur le perron le procès-verbal de la séance. Tous les ducs et pairs suivirent l'exemple du prince Louis, et Beaufort se chargea de décocher à la Cour le trait du Parthe : « Il ne reste plus d'autre ressource, dit-il, que de s'en remettre de toute chose à messieurs les princes, plus intéressés que personne à la conservation de l'État, et qui devraient être autorisés, à cet effet, à lever autant de troupes et d'argent qu'ils le jugeraient nécessaire. » — Le droit de *réquisition directe* et d'impôt facultatif ! nous y voilà ! s'écria Bailleul ; et M. de Beaufort a de la franchise pour tout le monde ! — Maintenant, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses collègues, maintenant que nous savons où sont nos amis et nos ennemis, qu'êtes-vous d'avis de faire ? Les Mazarins et le tiers-parti, isolés sur la brèche, se regardèrent entre eux avec une bravoure assez... comique, cherchant les moyens les plus ingénieux... non de gagner la bataille, mais de... l'éviter. « La plupart, disent les historiens, refusèrent d'opiner, pour qu'il ne restât pas trace d'un si grand scandale sur les registres »,

(1) *Mémoires de Conrard*, édition de M. Montmerqué (mai 1652).

(1) Ceux qui douteraient de l'exactitude de ces paroles, et de tous les détails qui précèdent et qui vont suivre, peuvent en vérifier la fidélité minutieuse dans le *Journal du Parlement* (mai 1652) et dans le tome III de Saint-Aulaire, pages 158 à 180.

affirmèrent-ils solennellement. Les frondeurs à la Broussel proposèrent de lever le siége, « de se retirer chacun chez soi, et de ne plus reparaître au Palais » ; mais les condéistes et les beaufortistes arrêtèrent ce bel élan... des fuyards, en les prévenant qu'il faudrait demander le passage à quelque cent mille *gardiens*. Bailleul rougit de honte et de colère, et consulta du regard les vrais magistrats. Ce fut alors qu'un des plus dignes de ce nom, Omer Talon, prit la parole. Il gourmanda sévèrement la faiblesse des motions qu'il venait d'entendre. « La justice, dit-il, est un dépôt sacré dont nous sommes débiteurs au roi et à l'État... Au péril qui nous menace, nous devons opposer le mépris du péril même. Le prévôt et les milices nous manquent. Les colonels sont sans autorité, les capitaines sans obéissance; eh bien! l'esprit de rébellion fût-il seul écouté, nous ne cesserons pas de donner des ordres conformes aux lois; nous saurons mourir si l'heure en est venue; et après tout, dans l'état où la chose publique est réduite, ***non est tanti vivere*** (il importe peu de vivre ! ) »

Cette noble fermeté doubla le courage des braves et en donna même à quelques poltrons. — Aux excellentes raisons de notre collègue, dit le président, j'en ajouterai une que tout le monde comprendra. Il y a des moments où la vraie prudence est l'intrépidité, et nous sommes, messieurs, dans un de ces moments-là! Laissons crier la révolte, et passons à l'ordre du jour.

L'ordre du jour était la dernière proposition des amis de Beaufort : le fameux droit de réquisition directe des troupes et des impôts, disputé au Parlement par le prince Louis et le duc d'Orléans. La discussion fut longue et acharnée; mais Bailleul et ses amis l'emportèrent. — La double prérogative fut conservée à la Cour par deux voix de majorité. — Requérez donc des soldats et des écus parmi nos gens, dit le roi des Halles en éclatant de rire, et vous verrez de quoi se composeront votre armée et votre trésor ! — Ce mot, lancé par Altomar au peuple, fit merveille de groupe en groupe; et l'avant-garde voulut *présenter* tout de suite aux Mazarins la pointe de ses lances et le canon de ses fusils... Plusieurs centaines de mutins franchirent la grille et s'avancèrent jusqu'aux portes de la Grand'-Chambre. Leurs chefs étaient des miliciens frondeurs, des gentilshommes déguisés en ouvriers et en soldats, et la fine fleur des champions d'Altomar. Beaufort, qui leur faisait les honneurs du Palais, conduisit les plus résolus aux tribunes, et, leur désignant les noms et les visages des Mazarins : « Reconnaissez-les bien, leur dit-il; voilà les traîtres que je vous recommande à la sortie, s'ils ne font pas de bonne besogne sur leurs bancs. »

Ce fut donc au bruit des armes, et en quelque sorte couchés en joue, que les magistrats passèrent à la délibération capitale: — l'Union du Parlement avec les princes, et l'introduction de leur armée dans Paris. L'ouverture du débat fut d'une solennité dramatique. Au moment où Bailleul posait la question, la foule hurla d'une seule voix : — L'Union ! l'Union ou la mort! et un faux ouvrier, assis près de Beaufort et armé d'un long pistolet, en dirigea le canon vers l'intrépide président. Celui-ci le regarda sans sourciller, lui ordonna de sortir, et poursuivit tranquillement son discours. Les compères de Broussel, épouvantés, se levèrent comme un seul homme, et, s'écriant que la Cour n'était plus libre, prirent, avec un reste de dignité, le chemin de la porte. Mais les factieux les arrêtèrent au sommet de l'escalier, leur demandant s'ils avaient « donné arrêt pour l'Union? » Et sur leur réponse évasive : que rien n'était encore terminé : « Allez donc achever nos affaires, leur dit-on, en levant les arquebuses et les poignards; vous ne sortirez pas d'ici auparavant (1). » Nos frondeurs en paroles rentrèrent à la hâte, décidés à voter l'Union avec le diable, s'il le fallait, pour sauver leur peau. Mais plus le danger croissait, plus Bailleul et ses amis déployaient de vigueur. Miron, qui était à la fois maître des requêtes et colonel de la milice, rassembla la garde du Palais et la rangea devant la grand'-chambre, décidé à se faire mettre en pièces avant de livrer passage à l'émeute. Cette démonstration fournit à MM. de Nesmond et Lecoigneux le temps de prouver avec éloquence que c'en était fait de la Cour si l'Union ouvrait la ville à l'armée du prince Louis, et que la perte de la Cour entraînait la ruine de la France, soit par le renversement de la monarchie, soit par le triomphe absolu de Mazarin. Ces deux derniers arguments, développés avec force, concilièrent les royalistes et les frondeurs qui avaient encore leur présence d'esprit ; et malgré la faiblesse des pusillanimes, grâce à l'abstention des habiles et des cauteleux, tous les hommes de cœur votant avec ensemble, l'Union fut repoussée à une majorité assez imposante...

Les tribunes eurent un moment de stupeur ; la foule elle-même reçut la nouvelle en silence, étonnée de ce triomphe de quelques braves contre une armée de cent mille hommes... Tant il est vrai que le courage a toujours, en France, un prestige magique !

Mais Bailleul n'avait pas mis son bonnet pour lever la séance, qu'Altomar, s'élançant au dehors avec le roi des Halles, jurait d'ensevelir le Parlement dans sa victoire, et donnait à ses bandes le signal de l'attaque ouverte.

Un incident imprévu, un de ces coups de théâtre qui remuent le peuple, vint seconder le tribun avec tant d'à-propos, qu'on eût dit le miracle d'une baguette de fée ou d'un sifflet de machiniste.

On se souvient que le prince Louis avait promis à Séguier d'écarter de Paris quelques-uns de ses bataillons, pour avoir l'air de céder à l'arrêt qu'on signifiait aux troupes royales. Le duc de Nemours s'était chargé, la nuit même, de cette opération, dont le vrai but était de courir après Charles de Lorraine, soupçonné, comme on l'a vu, de défection...

Or, au moment où Altomar appelait à l'assaut son armée chancelante, un mouvement immense en ébranlait la masse, et un cortége, entouré de vociférations inouïes, s'avançait, à travers l'océan populaire, comme un vaisseau conduit au port par la tempête... Charmante surprise et secours admirable pour la révolte ! c'étaient le duc de Nemours et Charles de Lorraine !... Cette nouvelle retentit comme un coup de foudre dans le Palais, et brille comme un arc-en-ciel dans la tribune des princes... Charles IV revient à la Fronde ! lui qu'on croyait acheté par le cardinal !... Gaston et Condé se précipitent au-devant de lui, et arrivent au bas du grand escalier, en même temps que le royal condottiere... Il fallait le voir prodiguer à la foule enivrée les poignées de mains calleuses, les jurons soldatesques et les éclats de rire mirobolants !... Beaufort en eût été jaloux, s'il eût pu l'être d'un tel renfort !... Au milieu des accolades, Altomar improvise un complot sublime. Comme prince du sang, le duc de Lorraine a le droit de siéger au Parlement. Il faut l'y présenter à l'instant même, l'imposer de gré ou de force aux Mazarins, et briser ainsi par le fait leur arrêt contre l'Union. Deux minutes après, l'ancien roi de Nancy, conduit par Gaston, son beau-frère, réclamait à Bailleul sa

(1) Saint-Aulaire, t. III, p. 381. *Histoire du temps*, mai 1652.

place sur les bancs fleurdelisés. Elle lui fut décernée d'une seule voix par les pleutres du tiers-parti, trop heureux de ce moyen de désarmer la multitude. Mais Bailleul, se redressant avec indignation, déclara que jamais, — lui vivant, — un rebelle soldé par l'Espagne et teint du sang français ne s'asseoirait sur les fleurs de lis. Le président Jacques Amelot et vingt autres firent la même déclaration. — Messieurs, dit Gaston, la Cour n'avouera pas sans doute un tel outrage à mon parent. — Mon aveu est sous mon bonnet! reprit Amelot en se couvrant avec fierté. Et le duc de Lorraine s'étant assis, Bailleul se couvrit à son tour et leva la séance.

Mais déjà d'Altomar, prêt à tout, avait organisé sa revanche, et allait gagner la belle, cartes sur table... Jamais le *grand ressuscité*, comme on l'appelait, n'exerça une influence plus surhumaine et plus foudroyante... Exaltée et emportée dans l'ouragan de son éloquence, en un clin d'œil et par un revirement électrique, la multitude passe du délire de l'allégresse à celui de la frénésie. Les voix hurlent, les épées flamboient, les batteries des mousquets craquent, et deux mille forcenés, se ruant sur le palais, brisent les portes et les grilles, culbutent les obstacles comme un torrent; et, roulant sur le corps de Miron et de sa petite troupe, se répandent à flots dans la grand'chambre et dans les salles voisines.

L'horrible scène qui suivit échappe à la description; bornons-nous à quelques détails, *plus que curieux aujourd'hui*. Des pourpoints, des manteaux, des souquenilles, des blouses, des feutres noirs, des chapeaux à plumes blanches, vertes et rouges, des uniformes de toutes couleurs, se mêlent aux robes de pourpre et aux bonnets fourrés des magistrats. Sur cette cohue bigarrée flottent des étendards plus confus encore, avec cent inscriptions diverses, dont chacune figure un parti, une corporation, une réforme, un rêve insensé... On va, on vient, on se heurte, on se renverse; on pousse des cris à fendre le ciel... Dix portefaix de la halle se jettent sur Bailleul, et, après une lutte acharnée de la force morale contre celle des poignets, l'arrachent de son fauteuil de président... S'il leur eût cédé lâchement, ils le tuaient de même. Ils respectèrent sa bravoure et le laissèrent quitter le Palais! Admirable enseignement! Tous ceux qui échappèrent, comme lui, furent ceux qui gardèrent comme lui la tête haute; justifiant ainsi sa noble parole : — Que, dans les crises, la vraie prudence est le courage! Une fois maîtres de la place, les bandits veulent s'organiser et singer le pouvoir qu'ils ont mis à bas. Des gardiens, placés aux portes, ferment la sortie aux Mazarins, et n'ouvrent l'entrée qu'aux amis connus. Pour être admis dans le sanctuaire, il faut répondre au mot d'ordre d'Altomar, ou prouver qu'on tient à ses bataillons, tout au moins qu'on sort de la Bastille ou de la Conciergerie. Des envahisseurs sans titre se jettent des tribunes dans l'enceinte, écrasant de leur chute huissiers et magistrats... Mais le champ de bataille par excellence, la position qu'on se dispute comme une citadelle, c'est l'estrade du bureau et des orateurs. Chacun veut y arriver, s'y poser en chef de parti, y prononcer son discours, y jeter son défi aux Mazarins, y crier son projet de gouvernement. On s'y bat à outrance, on s'y cramponne avec fureur, on en croule les uns sur les autres... Ceux-ci montent sur les fauteuils, ceux-là enfourchent la rampe; quelques-uns grimpent aux boiseries; tous veulent occuper l'espace qui en contiendrait dix, et couvrir le bruit de cent voix déclamant et braillant ensemble. Un milicien surtout, désigné par le journal du Parlement et chanté dans une complainte de l'époque (1), célèbre précurseur, à deux cents ans, d'un pompier non moins célèbre, se distingue par ses efforts et ses manœuvres convulsives... Il porte le casque brillant de l'armée de ville... Il est, bien entendu, complétement ivre, et il vocifère à tue tête... Il s'accroche à tout et à tous, prend les épaules pour marchepieds, se met à califourchon sur les balustrades, revient dix fois à l'assaut de la tribune, sombre et surnage avec sa tortue de cuivre, et, renonçant enfin à proclamer sur l'estrade son beau système politique, se dédommage en allant le hurler par toutes les fenêtres de la salle.

Le seul principe clair qu'on y entrevoie, c'est qu'il formerait à lui seul un gouvernement sans pareil. On peut juger, par celle-là, de toutes les folies qui se débitèrent, de toutes les violences qui firent explosion dans cette Babel, jouant à la Cour souveraine...

Quelques groupes agissaient en laissant parler les autres. Une vingtaine de gagne-deniers, installés dans un coin, dictaient, à des secrétaires, des impôts sur les riches et des rentes pour les pauvres. Les gens de Beaufort, après avoir avalé tout ce qu'il y avait de liquide et de solide à la buvette parlementaire, décrétaient dans les formes la pendaison du cardinal et de tous les Mazarins. D'autres proclamaient dans une ordonnance Gaston lieutenant-général, et sa fille reine, ou bien le prince Louis connétable, ou bien le roi des Halles grand-prévôt, ou bien Altomar gouverneur de Paris. D'autres enfin, se chargeant des exécutions, couraient sus aux magistrats qu'avait désignés Beaufort, les traquaient de refuge en refuge et les poursuivaient jusque dans les rues voisines (2). Vingt-cinq personnes furent massacrées, et un plus grand nombre blessées sur les degrés du Palais.

Et tandis que les Bertrands de la manifestation escamotaient et broyaient ainsi le Parlement dans le sang de la guerre civile, l'innombrable queue des Ratons, ignorant, tout près de là, à quoi elle servait, continuait de pérorer sous ses enseignes anodines, en criant toujours avec bonhomie : — A bas le Mazarin! et vive la réforme de l'Etat! — Plus de coups de fusil! La paix au dedans et au dehors! Quand elle apprit le dénoûment, il était irréparable, et nos badauds déconfits n'eurent plus qu'à rentrer chez eux.

La honte et le remords furent du reste la seule conquête personnelle des instruments de cette journée honteuse du 15 mai; car, lorsque Bailleul et ses amis, ayant réuni enfin quelques compagnies de la milice, vinrent à leur tête faire évacuer le Parlement, les envahisseurs, divisés par leur triomphe et ne pouvant concilier leurs prétentions et leurs drapeaux, en étaient arrivés aux coups de poing et aux coups de poignard, et allaient s'exterminer entre eux, comme les rats dans un égout... On ne fit que les

(1) *Journal du Parlement*, mai 1652; *Recueil des mazarinades :*

Un milicien, avec son casque,
Jette un éclair dans la bourrasque,
Et prononce un discours fantasque
Contre le Parlement trop flasque, etc., etc.

(2) « Les présidents de Maisons et de Nesmond, dit M. de Saint-Aulaire, furent grièvement blessés. Le Coigneux, atteint dans la rue de la Vieille-Draperie, vit son fidèle serviteur tué d'un coup de mousquet. Il se jeta dans une maison où il était connu, y dépouilla sa robe et sa soutane, et en sortit le pistolet au poing avec le hausse-col d'officier de la garde bourgeoise. Le président de Novion courut les mêmes dangers. M. Miron sauva le lieutenant civil, enfermé avec plusieurs conseillers dans le Châtelet. Déjà les séditieux avaient amassé du bois devant les portes, et ils allaient y mettre le feu. »

sauver d'eux-mêmes en les dispersant et en arrêtant quelques chefs.

Mais si le peuple n'avait rien gagné à cet attentat, Altomar et les princes avaient touché leur but en plein... Violé ainsi dans l'accomplissement de ses devoirs, un Parlement fidèle se fût relevé le lendemain plus puissant que jamais. Ecrasé dans sa révolte ambiguë, sous d'autres rebelles qui n'en différaient que par les moyens, le Parlement frondeur resta anéanti, et vit son autorité passer aux princes ses rivaux. C'est tout ce qu'avaient voulu ceux-ci et tout ce qu'avait prédit Séguier.

Il va sans dire qu'une fois le tour joué, Gaston déplora le désordre plus haut que personne, réclama la punition exemplaire des coupables, et exprima aux victimes les plus vifs regrets d'un malheur qu'il eût tant voulu empêcher ! — Vous seuls, messieurs, ajouta-t-il en leur tournant le poignard dans la plaie, vous seuls, hélas! pouviez arrêter ce désastre, en acceptant, d'après mes conseils, notre alliance contre l'ennemi commun. Enfin, conclut-il avec le comble de l'ironie, espérons que l'armée de Condé et l'assemblée de ville répareront tout...

Quant au duc de Lorraine, il expliqua son retour aux princes en dînant avec eux au Luxembourg : — J'étais comme le renard entre deux poules, dit-il avec sa jovialité ordinaire. D'une part, vous m'offriez vingt mille livres comptant, pour joindre Condé à Charenton dans trois jours. D'autre part (et il montra la boîte à portrait et le quatrain du cardinal), Mazarin me proposait sa nièce Martinozzi à épouser dans mon ancienne capitale, si je m'éloignais à quinze lieues de Paris. Dans l'embarras du choix et pour ne refuser personne, j'ai accepté des deux mains et concilié les deux traités. Après avoir empoché vos vingt mille livres, j'ai donné rendez-vous à Nancy à ma belle fiancée, et j'ai strictement rempli la condition du cardinal..., en m'écartant à quinze lieues sur la route d'Epernay. Là je me suis mis en règle avec mon bel oncle par vingt-cinq coups de canon tirés en l'air... Les habitants que j'ai débarrassés de leurs provisions... pour le service du roi, m'en rendront hautement témoignage; puis je revenais non moins strictement me mettre en règle avec vous, messieurs, quand le duc de Nemours m'a rencontré avec mes gens au-dessous de Charenton. A Mazarin Mazarin et demi ! Lorsque nous aurons battu mon oncle, je vous invite à mes noces (1).

Les princes trouvèrent l'expédient de leur hôte merveilleusement ingénieux.

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, t. XIV, p. 341.



Charles de Lorraine.

— Tenir deux paroles à la fois! mais c'est de l'héroïsme antique! s'écria Beaufort pâmé d'un fou rire...

Séguier lui-même sourit en silence sous sa petite moustache ; et chacun but joyeusement à la défaite du cardinal pour le lendemain.—Et à l'assemblée de ville pour le jour suivant! ajouta le futur chancelier qui ne s'oubliait jamais ; car un grand homme a dit : — Ce n'est rien de vaincre; le tout est de profiter de la victoire!

Pendant ce temps-là, un cavalier arrivait à la maison de Broussel, portant sur ses arçons une amazone évanouie. Ce cavalier était le baron d'Altomar, et cette amazone était la commandante Thérèse. Plus résolue que Perrotte, dont les mousquets avaient hâté la déroute, la fille du magistrat avait bravement supporté dans la tribune du Palais les émotions de l'invasion populaire... Plus d'une fois même elle avait applaudi aux compagnons de Beaufort et d'Altomar ; mais quand celui-ci était venu l'enlever au péril et au spectacle des meurtres, un bonheur plus violent que toutes les craintes lui avait fait perdre connaissance entre les bras de son héros de cœur...

Lorsqu'ils entrèrent, sans s'annoncer, dans la salle basse, Perrotte, de fantassine devenue apothicaire, son sabre et son chapeau sur le parquet, était à genoux devant le conseiller, qui lui tournait le dos, et auquel elle posait des compresses... vous savez où. La gravité du moment retint seule un éclat de rire sur les lèvres d'Altomar. Retrouver dans cette position le foudre légal qu'il avait lancé en guerre contre l'armée du roi !!!... Cela lui apprenait assez clairement le succès de l'expédition. Quant à Broussel, il regarda le ressuscité entre ses deux jambes, et cette seconde apparition de la tête de Méduse le faisant pirouetter sur lui-même, il tomba assis, hélas ! dans un fauteuil, lui qui ne pouvait plus s'asseoir qu'avec déchirement. Aussi ses réponses ne furent-elles qu'une suite de gémissements et de cris, tandis que le baron lui remettait sa fille et lui racontait les mésaventures du Parlement.

— Il est donc vrai ! balbutia le digne homme; la Cour assassinée par le peuple. C'est un parricide infâme !

— Un malheur nécessaire, que je n'ai pu éviter..., dit froidement Altomar.

— Alors tout est perdu!

— Vous êtes sauvé, n'est-ce pas l'essentiel? A demain la bataille, et puis la nomination d'un grand-prévôt! Vous avez trente-six heures pour vous rompre à l'exercice du cheval! Au revoir!

— Je donnerais, soupira Broussel, toutes les prévôtés du monde pour n'avoir jamais été qu'un bailli de village!

C'était enfin parler d'or; mais il n'était plus temps! Thérèse le prouva bien à son père, en lui jurant, pour toute condoléance, de le venger le lendemain, à la tête de son régiment! En attendant, elle monta dans sa chambre, quitta son amazone de guerre pour son grand costume de gala, mit au vent le chignon de perles et les grandes boucles, les dentelles, les rubans et le médaillon de la Fronde, se fleurit d'une grosse tulipe sur sa table de toilette, et alla faire escorte à Mademoiselle et à ses *maréchales*, qui s'étaient chargées de *calmer* Paris.

### XXII. QUID FEMINA POSSIT.

Avant de raconter ce grand combat du faubourg Saint-Antoine, qui sera le dénoûment historique de notre drame, allons retrouver dans la prison de Saint-Denis les trois personnages qui vous intéressent le plus : Philippe d'Amalby, Louise et Jean Boucherat.

On sait quelle espérance leur avait apportée l'arrivée soudaine du comte d'Harcourt, amené par Louise de cinquante lieues, pour tenter la délivrance de son mari.

Le père et les deux époux étaient assis ou plutôt groupés ensemble, la jeune femme pansant la blessure, heureusement légère, que le comte avait reçue au Luxembourg, celui-ci suppliant Louise de se reposer de tant de fatigues héroïques, et le baron de Gonesse contemplant avec larmes ce touchant et naïf tableau.

Au moindre bruit de tambour, Philippe croyait entendre le signal de la bataille, et se désespérait de ne point recevoir de nouvelles de son général. Depuis une heure, en effet, d'Harcourt, enfermé avec Mazarin, Turenne et Colbert, plaidait chaleureusement la cause de son capitaine, tout en donnant ses idées sur l'attaque de Paris.

— Pour vous bien battre, il faut vous laisser bien guérir, disait Louise en remettant l'appareil au bras du comte.

—De pareils soins me ressusciteraient si j'étais mort, répondait-il, en dérangeant son ouvrage pour la serrer sur son cœur; mais cette blessure est une bagatelle! Mon épée, mon épée, pour aller en chercher d'autres!

Enfin, l'impatience eut son terme. On manda la comtesse de la part de d'Harcourt... Elle embrasse une fois encore son mari, elle implore le Ciel par un regard à désarmer la foudre, et elle arrive dans le cabinet où l'attendaient le général, Turenne et Colbert. Mais elle s'arrête au seuil, pâle et chancelante, car leur tristesse annonce une fâcheuse nouvelle.

— Vous n'avez pas réussi? demande-t-elle à d'Harcourt, en s'appuyant au mur.

— J'ai échoué, dit le comte avec douleur; le cardinal a été inflexible. Il ne rendra la liberté à votre mari que lorsqu'on lui aura expliqué votre enlèvement à la place de Mademoiselle, ce quiproquo fatal qui a rompu tous ses plans, et d'où peut résulter, dit-il, la perte de la monarchie, que Philippe eût sauvée en remplissant sa mission!

— Le premier ministre recule parfois, ajoute Turenne avec amertume; mais il ne laisse jamais reculer ses nièces et ses neveux. Le grand obstacle à l'élargissement de M. d'Amalby, c'est que Mazarin a donné son régiment à Mancini, et même l'épée enlevée par le comte à M. de Condé! L'oncle veut que le nouveau colonel gagne demain son brevet de général... Ne vous désespérez donc point, madame, ce n'est qu'une occasion perdue pour votre époux. Il sera mis en liberté quand son successeur aura vaincu avec ses soldats. La faveur alors élèvera celui-ci plus haut, et Philippe reprendra sa place pour s'élever à son tour par son mérite.

—Mais, d'ici là, Philippe enchaîné mourra de désespoir, s'écrie Louise; oh! c'est indigne et révoltant! Un régiment que nous avons levé sur nos terres et payé de nos biens et de ma dot, pour le conduire en triomphe à l'assaut de Paris!

— Il n'y a que les ministres qui ne servent de marchepied à personne! réplique le maréchal ému profondément; je sais tous vos dévouements et toute la valeur de M. d'Amalby. Croyez qu'il ne tiendra pas à moi de lui en assurer la récompense!

— Ah! monsieur de Turenne, si vous étiez le cardinal! dit la comtesse avec attendrissement...

— Si j'étais le cardinal, je le lui ai dit à lui-même, votre mari commanderait mon avant-garde!

— Et rester désarmé, emprisonné devant une telle gloire! oh! c'est impossible! Mon Dieu! mon Dieu! comment donc faire pour montrer notre innocence à Mazarin?...

— Il n'y aurait qu'un moyen, interrompit Colbert qui suivait la scène avec un intérêt visible... Ce serait de faire aujourd'hui même une nouvelle expédition au Luxembourg, d'en revenir avec le page espion dont le rapport a compromis le comte, de faire parler ce témoin qui peut seul éclaircir l'affaire, et d'obtenir de lui, devant M. de Mazarin, l'aveu de son erreur, s'il s'est trompé. La justification de Philippe étant alors évidente, la reine, qui s'abstient jusque-là, le relâcherait malgré le cardinal, s'il s'y opposait encore... Mais la trêve étant expirée d'hier, tout rapport cessant entre nous et Paris, le succès d'une telle entreprise serait un miracle...

— Eh bien! je m'en charge! s'écria Louise avec transport et comme illuminée d'en haut; soyez béni, monsieur de Colbert! Vous serez notre sauveur... Donnez-moi la clef que vous aviez remise à Philippe pour entrer dans le jardin du Luxembourg. Je ne vous demande que cela, et le page de Gaston sera ici ce soir!

Colbert, Turenne et d'Harcourt observèrent la comtesse avec admiration. Un tel courage dans une femme étonnait ces hommes habitués aux périls.

— Vous n'y pensez pas, madame, dit Colbert; oser seule, en plein jour, ce qui ferait reculer un régiment! Vous rejeter dans les mains perfides qui vous avaient enlevée à votre père! Vous resteriez captive au Luxembourg, comme votre époux à Saint-Denis; voilà tout ce qu'obtiendrait votre noble imprudence...

— J'aime mieux risquer cela que de renoncer à une chance suprême!... Mais mon cœur me dit que je réussirai! Vous ne savez pas ce qu'on peut, quand on porte le nom de Philippe! Au nom du Ciel, monsieur de Colbert, par tout ce que vous aimez, messieurs, ne me refusez pas!

Et elle allait se précipiter à leurs genoux, s'ils ne l'eussent arrêtée en lui prenant les mains... Ils se regardèrent en silence, bouleversés par tant de beauté, de dévouement et d'héroïsme. Colbert se remit assez cependant pour persister dans sa généreuse rigueur.

— Demandez-moi toute autre chose, madame, que d'être l'instrument de votre perte.

— Vous ne voulez pas? vous m'abandonnez aussi? reprit Louise exaltée; eh bien, je me perdrai sans vous! J'escaladerai les murs... On me tuera comme un voleur, et c'est vous qui en serez cause!

Colbert, ébranlé, interrogea Turenne du regard.

— Cédez-lui, monsieur, répondit le maréchal, car elle le ferait comme elle le dit!...

Colbert remit la clef à Louise, en la suppliant encore de réfléchir... D'Harcourt lui baisa la main, en y laissant

tomber une larme, et Turenne la reconduisit en lui disant à l'oreille : — Un miracle de vous ne m'étonnera plus, en effet; mais attendez la nuit, prenez deux cents hommes dans mes plus braves, et tenez-moi au courant de tout ce qui vous arrivera... car, M. d'Harcourt repartant pour le Nord, c'est moi qui rendrai à votre mari son brevet et son épée!

Louise pressa la main du grand homme, remercia Colbert et d'Harcourt avec effusion, et courut à la prison de Philippe.

— Monsieur le comte, lui dit-elle en se jetant dans ses bras, vous serez demain à la bataille, à la tête de vos deux mille hommes! Prenez patience d'ici là... et vous, mon père, suivez-moi...

Sans un mot de plus, elle entraîna Boucherat éperdu, et lui confia le projet qu'elle cachait à son mari...

— Encore une expédition! soupira le bonhomme, au souvenir de Choisy... nous allons remonter à cheval et reprendre l'épée?

— Non!... c'est en paysans frondeurs que nous marcherons cette fois... Point d'armes, ni d'attirail de guerre! une jaquette, un panier, le bouquet de paille au chapeau! Voilà ce qu'il nous faut dans une heure; chargez-vous-en, mon père..., vous voyez que je vous sers dans vos goûts...

— J'aimerais mieux attendre la nuit, et prendre les deux cents braves de Turenne, objecta timidement le baron de Gonesse.

— Du bruit et de l'éclat? une attaque ouverte?... nous échouerions! Croyez-moi et obéissez-moi. La ruse dans l'audace! voilà où excellent les femmes.

Et le vieillard, cajolé par son idole, fit tout ce qu'elle ordonna. Cependant, comme il était plus fin qu'elle, pour être moins entreprenant, il la retint par des retards adroits jusqu'au tomber du jour, et alla, sans la prévenir, s'assurer des deux cents hommes du maréchal.

— Faut de la vaillance, pas trop n'en faut! se disait philosophiquement le digne homme. Parlez-moi d'une bonne compagnie de chevau-légers derrière vous, pour vous mettre du cœur au ventre! Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées!...

Au moment de partir, Louise elle-même eut une hésitation : — Une fois entrés au Luxembourg, comment arriver jusqu'au page? Il me faudrait un mot d'ordre de Gaston ou d'Altomar... Un souvenir, un éclair lui revint à l'esprit... Comme autrefois Deboile, et par un dernier rapport avec cet homme, Altomar portait sur lui un médaillon de la *Belle Joconde*, ce portrait qui ressemblait tant à la comtesse. Elle l'avait vu s'échapper du sein du baron, tandis qu'il l'enlevait à Choisy-le-Roi. Comme Deboile aussi, sans doute, il en faisait un signe de reconnaissance pour ses affidés (1). Or, le fameux médaillon de Deboile, rendu par Mazarin à Philippe, reposait aujourd'hui sur le cœur de ce dernier. — Voilà la passe qu'il me faut! se dit Louise. Mais réclamer un pareil trésor à son mari? cruauté impossible sans explication! lui enlever un pareil talisman? larcin difficile à commettre! Elle l'essaya cependant, et elle en vint à bout. Retournant près de Philippe, qu'elle ne pouvait quitter d'ailleurs sans l'embrasser et sans lui laisser les illusions de la confiance, elle lui dit tant de douces choses sur leur espoir d'élargissement, elle lui fit tant de contes charmants sur l'intercession de d'Harcourt et de Turenne, sur le retour de Mazarin à la justice; elle le berça enfin de caresses et de paroles si magiques, que le comte, épuisé par l'insomnie, s'endormit près de son ange gardien. Louise alors, avec quelle main tremblante, —vous le jugez! — entr'ouvrit son pourpoint et lui vola son médaillon!... Près de s'en emparer toutefois, à la vue de ce front si noble et si calme, aux battements de ce cœur si tendre et si généreux, le remords lui arracha des larmes, et elle faillit reculer comme devant un crime. Mais son propre cœur lui dit : — C'est l'emblème de sa force et de son amour que tu lui empruntes; tu en as besoin pour être digne de lui! et elle consomma son sacrifice. Quand Philippe se réveilla, il ne vit que le ciel dans son sourire et ne trouva que le bonheur dans ses adieux...

(1) Voir le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 356, 358, et t. XVII, p. 91.

A la nuit close, deux paysans, qui semblaient le père et le fils, abordèrent par la campagne le jardin du Luxembourg. Rencontrés seulement par quelques éclaireurs wallons, leur bouquet de paille, leur patois naïf, et leur cri : A bas le Mazarin! leur valurent un accueil fraternel. En faisant causer adroitement les soldats, ils apprirent qu'ils étaient du régiment d'Altomar, et que celui-ci rassemblait ses recrues dans la plaine de Charenton, à deux lieues du Luxembourg. Quant au duc d'Orléans, il passait la nuit avec les princes à l'Hôtel-de-Ville. Louise (le petit paysan) n'en demanda pas davantage, et, une demi-heure après, elle ouvrait avec la clef de Colbert la porte secrète du jardin. Depuis l'alerte de son enlèvement, cette porte était gardée à l'intérieur par les gens d'Altomar. A la vue de deux hommes glissant dans l'ombre, les sentinelles lancent un : Qui vive! et arment leurs mousquets. Louise, qui ne s'y attendait pas, frémit de ce premier obstacle; mais, recueillant vite son courage, elle s'approche des gardes. Ils sourient à cette figure d'enfant qui n'a rien de suspect; et nos villageois, complétement rassurés, débitent avec aplomb leur programme : — Je sommes itou, sous vot' respect, deux gars de Saint-Mandé, dépêchés par M. d'Altomar, à c'te fin de bailler un papier qui presse à M. d'Ailly, page de not' seigneur Gaston. (C'était le nom de l'espion de Mazarin, que Colbert avait appris à Louise.) — Votre passe? demandent les gardiens en fronçant le sourcil. — C'te clef premièrement, que je tenions de M. d'Altomar, répond Louise avec présence d'esprit, et puis ce brimborion d'argent fin, ajoute-t-elle en montrant la *Belle Joconde*. — Vous êtes plus qu'en règle, et voilà de quoi ouvrir toutes les portes! disent les soldats, qui s'inclinent devant l'emblème sacré. — Assurés ainsi de leur réussite, les paysans arrivent, en effet, jusqu'au centre du château... Mais quand ils demandent le page d'Ailly, Louise apprend avec terreur qu'il est prisonnier d'Altomar! Que faire dans une telle surprise? Dire qu'on vient l'élargir au nom du baron, sans présenter d'ordre écrit de sa main, c'est se compromettre sans doute et se fermer l'accès même du captif! Risquer un tel échec serait une folie. Louise aussitôt improvise un nouveau plan. — Tout justement! reprend-elle en jouant le sang-froid; M. d'Altomar vous enjoint itou de verrouiller le page plus serré dormesui, à preuve qu'il veut que j'entre seule dans sa geôle en lâchant not' père à la porte... — Les gardiens n'hésitent plus et conduisent le petit paysan au captif. — Pas un mot! pas un geste! quoi que je fasse! dit Louise à l'oreille de Boucherat. Enfermée aussitôt avec le page, elle se fait reconnaître à lui et raconte vivement ce qui s'est passé : comment, alors qu'il comptait l'affranchir, elle lui a été enlevée par son mari, qui croyait emporter Mademoiselle, et comment d'Ailly, attribuant le coup à quelque traître, a compromis par son rapport le comte d'Amalby. — C'étaient M. d'Amalby et des soldats du roi! s'écrie l'espion de Mazarin, confondu : en croyant

servir Sa Majesté, je ruinais les plans de son ministre, je perdais un de ses fidèles serviteurs !! Et c'est vous qui venez réparer ce malheur, madame ! Que puis-je faire pour le réparer avec vous ? — Accepter de moi le service que vous m'offriez l'autre jour, changer vos habits contre les miens, me laisser à votre place en prison, prendre ce médaillon qui vous ouvrira toutes les portes, suivre mon père au camp de Saint-Denis, et justifier mon mari devant le cardinal et la reine ! — Payer ma liberté de la vôtre ! ce serait une lâcheté !

— Eh ! qu'importe ma liberté, monsieur ! il s'agit de celle de Philippe, de son épée, de sa gloire, de la bataille qu'il gagnera demain avec Turenne, et après laquelle il viendra me délivrer en triomphe. — Mais si votre mari n'est pas vainqueur ? — Il sera mort, et je n'aurai plus qu'à mourir. — Mais si M. d'Altomar vous trouve ici, M. le comte ne vous y trouvera plus ! Louise pâlit, puis s'écria : — Puisque je suis venue, c'est que je sais braver cette chance ! — Votre époux y a consenti, du moins? Louise, n'osant mentir, avoua qu'elle ne l'avait pas consulté. — Alors je dois refuser, et je refuse ! dit noblement le page ; le comte ne vous livrerait pas pour se sauver, et il ne me pardonnerait jamais de le faire, surtout en me sauvant moi-même. Une lutte étrange s'établit entre Louise et le prisonnier. Elle le réfuta avec tant d'énergie, elle le supplia avec tant d'éloquence, que, persuadé, vaincu, attendri comme elle, il lui céda enfin, prit sa jaquette, son chapeau, lui donna les siens, et sortit à sa place.

— Soyez béni, mon Dieu ! et veillez sur lui jusqu'au camp ! dit la jeune femme en s'agenouillant dans la prison, dont la porte se referma sur elle. Elle ne pensa à ajouter : — Veillez sur moi ! — que quand elle jugea, par les minutes écoulées, que le page était sur la route de Saint-Denis.

Alors seulement elle tira de son sein un poignard qu'elle y avait caché, et dit en s'assurant de la finesse de la pointe : — Si Tarquin paraît avant Collatin, voici le salut de Lucrèce !...

Habitué, en effet, à ces équipées, l'espion joua si bien son rôle, que Boucherat lui-même ne le reconnut que hors du Luxembourg. Comprenant tout alors, et poussant un cri d'effroi, le digne homme voulut retourner près de sa fille ; mais à l'instant parurent les deux cents hommes qu'il avait acceptés de Turenne, à l'insu de Louise, et qui avaient surveillé leur expédition jusqu'à la porte. Sur un signe du page, l'un d'eux mit le vieillard à cheval, le captif en croupe, et ils reprirent au galop le chemin du camp.

Une heure après, l'innocence complète de Philippe était expliquée au cardinal par l'irrécusable témoin ; mais, aussi contrarié de cette révélation qu'on avait cru l'en voir charmé, Mazarin fronça la moustache sans répondre, fit mettre le comte d'Amalby au secret jusqu'au lendemain ; et interdisant sa prison à son propre beau-père, lui tourna le dos en murmurant son proverbe :

— *Il tiempo è un galant uomo* ( le temps est un galant homme) !...

Boucherat, éperdu, courut chercher d'Harcourt. Il venait de repartir ! Turenne? Passant ses troupes en revue, il était partout et nulle part. La reine et le roi? On les conduisait à Charonne avec la cour, pour contempler des hauteurs la bataille du lendemain !

— O illustres ingrats ! soupira le vieillard en tombant sur le seuil de l'abbaye, ils oublient de sauver le meunier de Gonesse qui les a sauvés il y a trois ans !

Le dé des combats est jeté. La dernière raison des rois va décider le sort de la monarchie. Les deux armées, s'ébranlant au soleil, s'avancent gravement l'une contre l'autre... Les deux premiers capitaines du monde, Turenne et Condé, sont à leur tête. Les géants se mesurent de l'œil pour se porter des coups plus terribles... Ce grand spectacle, qu'à deux cents ans de distance Napoléon contemplait encore à Sainte-Hélène, sur le théâtre lointain de l'histoire (1), ce grand spectacle avait, en 1652, deux témoins intéressés, corps et âme, au dénoûment. D'un côté Paris, qui a lancé ses enfants sur la scène, et qui, palpitant et silencieux, observe la marche des troupes de tous ses clochers et de tous ses toits, écoute le roulement du canon de toutes ses portes et de toutes ses fenêtres. De l'autre côté, Louis XIV, Anne d'Autriche et Mazarin, qui vont savoir enfin s'il restera une couronne et un trône en France, et qui, postés avec la cour sur l'amphithéâtre de Charonne, suivent d'un regard profond et solennel la partie qui sera la dernière pour eux.

### XXIII. — LA BATAILLE DE SAINT-ANTOINE.



vant de rejoindre son fils, la reine avait passé la nuit et la matinée avec ses femmes, à genoux, priant et pleurant au pied des autels. Le jeune roi, impatient de sa grandeur, prenait part et présidait de loin aux manœuvres de Turenne. Il lui envoyait message sur message, et le pressait de châtier ses sujets rebelles. Le maréchal répondait avec respect, et se hâtait lentement pour arriver plus juste.

Toutefois, une diversion puissante détournait parfois Louis XIV du champ de bataille. C'était la belle Marie Mancini, assise en face de lui, dans une toilette éblouissante, entre les deux robes rouges de son oncle et du chancelier Molé. Le tendre regard du prince semblait lui dire : — C'est pour vous que je veux vaincre, car vous serez le prix de ma victoire ! Et le sourire rougissant de la jeune fille semblait répondre : — Mon triomphe sera

(1) *Mémoires de l'empereur Napoléon*, qui, après tous les grands hommes de guerre, et mieux que tous les autres, a fait une étude minutieuse de la bataille de Saint-Antoine.

plus beau que le vôtre, si votre cœur est la conquête du mien! — Et c'est moi qui serai le victorieux et le triomphateur par excellence! ajoutait en lui-même le cardinal devant ce rêve suprême de son ambition...

Pendant ce temps-là, un témoin, plus éloigné de la bataille, l'examinait aussi dans d'autres sentiments. Au sommet de l'abbaye de Saint-Denis, une lucarne, garnie de fer, était ouverte. Derrière cette lucarne, un homme dévorait des yeux la plaine et l'armée royale. Le supplice d'un lion dans sa cage, d'un fou dans son cabanon, d'un damné dans l'enfer, donnerait seul l'idée de ses tortures. Il menaçait et suppliait ses geôliers. Il implorait comme




Le duc de Chaulnes, officier de Turenne (1).

une grâce une heure pour combattre, un mousquet de soldat pour mourir! Il secouait avec fureur les barreaux de sa prison. Il demandait à Dieu de lui prêter des ailes ou de le laisser se broyer au pied de la tour.

Vous reconnaissez cet homme, c'était Philippe d'Amalby.

Toutes les douces espérances dont Louise l'avait enivré en le quittant, il les avait senti fuir de son cœur, goutte à goutte, minute par minute, durant une nuit sans sommeil et céder la place au doute amer, aux angoisses poignantes, au désespoir mortel. Sa femme ni son père ne reve-

(1) Ce beau portrait, un des chefs-d'œuvre du crayon de M. Penguilly, nous est communiqué par M. Didier, éditeur de notre *Histoire des guerres de la Vendée*, dont il sera rendu compte dans le prochain numéro du *Musée des Familles*. Le duc de Chaulnes est le même qui gouverna plus tard la Bretagne et dont parle tant Mme de Sévigné.

nant pas, et l'ombre entrant sans eux dans sa prison, il lui avait semblé que le monde entier l'abandonnait... Et le son des tambours et des trompettes, les bruit de la levée du camp, le départ des soldats allant se battre sans lui, mettaient le comble à l'évidence de son malheur. Pour se consoler de son mieux, il cherche le portrait de Louise dans sa poitrine. Plus de médaillon! L'image même de sa joie est ravie à ses yeux égarés... Il s'effraye, il crie, il cherche... il appelle... Pas de réponse, et nulle trace de son trésor! En ce moment, sa porte s'ouvre avec fracas. C'est le duc de Chaulnes, officier de Turenne, qui lui annonce, de par Mazarin, que son régiment se révolte et refuse d'obéir à Mancini; et que le cardinal le rend responsable de ce crime de haute trahison. Le premier mouvement de Philippe est de dire : — Braves soldats! Tant mieux! Je les reconnais là, et je serai puni du moins pour quelque chose!... Mais bientôt, sur une observation du duc de Chaulnes, son devoir et sa fidélité parlent plus haut que sa vengeance. Il demande de quoi écrire et adresse à ses lieutenants cet ordre sublime : « Au nom de la sainte cause du roi, au nom de votre dévouement et du mien, au nom de l'obéissance que vous m'avez jurée, songez que vous appartenez à Louis XIV, et non pas à moi. Suivez au combat mon successeur, quel qu'il soit, et comportez-vous comme si j'étais à votre tête; car, enchaîné ou libre, je réponds de vous, âme pour âme, et j'entends que vous me fassiez honneur demain! — D'Amalby, au roi jusqu'à la mort!» Un si noble appel, emporté par Chaulnes enthousiasmé, sera-t-il compris des soldats? un si grand sacrifice désarmera-t-il le cardinal? Philippe l'espère jusqu'au point du jour, mais il reste sans aucune nouvelle!... Alors seulement, quand il s'informe, quand il demande sa femme et son père, qu'apprend-il? juste Ciel! Qu'il est mis au secret, comme les criminels d'État! — Voilà toute la récompense de son héroïsme. Et cependant, ce n'est pas là ce qui l'exalte jusqu'au délire, ce qui l'accable jusqu'à l'anéantissement. C'est la conviction fatale que ses soldats ont méconnu sa voix et persisté dans leur révolte, que le roi perd, avec lui et à cause de lui, deux mille défenseurs!

Telle était la situation dans laquelle Philippe, cloué aux barreaux de sa lucarne, vit la dernière compagnie du camp s'éloigner au dernier roulement de tambour..., avec sa dernière lueur d'espérance.

Plus heureux que lui, suivons les armées sur le champ de bataille. Les forces de Condé sont inférieures à celles de Turenne. Cependant Altomar lui a tenu parole, en amenant, outre ses Wallons, six mille volontaires parisiens, avec munitions et vivres pour deux jours. Il est vrai que, hormis l'élite de ces recrues que le baron commande en personne, la plupart cherchent moins à combattre qu'à piller. Maître, la veille, du pont de Saint-Cloud, le prince Louis a dû quitter cette position devant La Ferté, pour ne pas rester entre deux feux, et s'est établi derrière Charenton, qu'il espère gagner, au confluent de la Seine et de la Marne. Tavanne conduit son avant-garde, et le duc de Nemours son centre; Charles de Lorraine forme la réserve avec ses soldats d'élite, car le gros de son armée n'a pu encore passer la Seine. Condé lui-même s'est réservé l'arrière-garde, afin de soutenir le premier choc de Turenne. Parmi ses bagages, pour faire nombre et figure, et pour en faciliter l'entrée dans Paris, il a placé les régiments de la cité, les amazones et les *fantassines*, où paradent Thérèse et Perrotte, avec les *maréchales* de Fiesque et de Frontenac, et la moitié des volontaires d'Altomar. Celui-ci, avec l'autre moitié, a obtenu l'honneur de marcher près de son général.

L'ardeur et l'émotion de Deboile ne méritaient pas moins. On sent, à le regarder, qu'il payera de sa vie, s'il le faut, toutes ses ambitions et toutes ses vengeances; les premières, en arrivant à son but sur la monarchie renversée; les secondes, en cherchant Philippe dans l'armée royale, et en reconquérant, par sa mort, cette Louise qu'on vient de lui arracher pour la seconde fois... car, n'étant point rentré à Paris depuis la veille, il ignore qu'elle est aux mains de ses geôliers, à la place du page de Gaston!

Une attaque imprévue de Turenne, arrêtant Condé sur la route de Charenton, l'a forcé de se rejeter en avant de la porte Saint-Antoine, dans les retranchements élevés par les bourgeois le long du faubourg. On sait qu'il se divise en trois grandes rues formant la patte d'oie (de Charenton, de Saint-Antoine et de Charonne), qui aboutissaient alors à une large place, devant la porte de Paris, sous le canon de la Bastille... Condé s'y fortifie encore de barricades, fait créneler les maisons comme des citadelles, poste Nemours dans la rue de Charenton, de Vallon dans celle du faubourg, Tavanne dans celle de Charonne, et se tient lui-même à la porte de la ville avec Larochefoucauld, ses amis, et d'Altomar, embrassant tout de son regard d'aigle, et prêt à charger où besoin sera. Audacieuse, mais admirable combinaison, qui place l'armée frondeuse entre la victoire et la mort, et lui ménage, au pis aller, l'entrée de Paris!

Une rivalité, digne de cette guerre, ouvre la bataille. Condé a ravi M^lle du Vigean, depuis carmélite, à Saint-Mégrin, chef de l'aile droite de Turenne. Celui-ci a juré « de ne s'arrêter dans la mêlée qu'à la personne de M. le prince», et Rambouillet et Mancini, ses frères d'armes, ont fait avec lui le même serment. Mancini, d'ailleurs, a mille raisons de débuter par un coup d'éclat. C'est ce colonel d'hier qui commande le régiment d'Amalby, et qui porte l'épée de Rocroi, enlevée à Condé par Philippe. Cette épée brûle de se mesurer avec sa sœur, l'épée de Lens, qui brille aujourd'hui dans la main du prince. Vous voyez que le comte s'est trompé en croyant ses soldats rebelles à sa voix... Ils y ont cédé, au contraire, en hommes dignes de lui-même, et, ramenés au devoir par sa lettre, ils ont marché sous Mancini, comme ils eussent marché sous Philippe. La seule condition qu'ils aient maintenue, c'est de garder sur leurs enseignes la couleur et le nom d'Amalby. Non-seulement le neveu de Mazarin les y a autorisés, mais, sur l'habile conseil de son oncle, pour flatter leur illusion touchante et ressembler au chef dont il veut égaler le courage, il a lui-même arboré galamment l'écharpe verte et blanche de son rival...

En vain contenus par le sage Turenne, qui voulait assaillir à la fois les trois postes de l'ennemi, Mancini et ses frères d'armes chargent donc Tavanne avec fureur, emportent les barricades de la rue de Charonne, et attaquent les mousquetaires de Condé jusque dans les maisons... Le combat se divise en cent duels corps à corps, à chaque étage et dans chaque pièce. Saint-Mégrin pousse sur les cadavres, balaye tout sur son passage, et pénètre jusqu'au marché, près de la porte où veille le prince Louis. Mancini et Rambouillet y joignent leur compagnon avec l'élite du régiment d'Amalby. A la vue de ses braves écrasés, Condé tire l'épée du fourreau, et crie : — Altomar! à moi! Voici l'occasion!

Altomar n'avait pas besoin de cet appel... Il vient d'apercevoir à cent pas la couleur d'Amalby, et d'Amalby lui-même avec ses gens...; car, dans la précipitation qui

l'aveugle, abusé par l'écharpe verte et blanche, il prend Mancini pour Philippe, qu'il n'a pas vu depuis quatre années, et qu'il ne peut supposer ailleurs qu'à la tête de ses soldats. Il s'élance donc comme la foudre avec Condé. En un clin d'œil, frondeurs et royalistes ne sont qu'un nuage de poudre, d'éclairs et de sang. Condé se mesure avec Saint-Mégrin et Rambouillet; Altomar croise le fer avec Mancini. Qui dirait les coups portés et rendus dans ce choc terrible? Les combattants eux-mêmes ne sauraient les raconter. En quelques minutes, la place est couverte de morts... Mais Altomar et Condé sont debout, leurs épées brisées à la main. Saint-Mégrin, Rambouillet et Mancini en ont les lames dans le corps, et expirent en mordant la poussière; les deux premiers frappés par le prince, le dernier par le baron, qui croit toujours avoir tué Philippe. Mais cette victoire même ne lui suffit pas; il lui faut une autre conquête, la dépouille de son rival! Il espérait le saisir vivant, et lui appliquer sa vengeance avec le blanc seing de Gaston qu'il porte sur lui tout prêt d'avance. Un nouveau combat s'engage donc, sur le cadavre, entre les vainqueurs et les vaincus; mais ceux-ci, par un prodige d'audace, enlèvent leur chef mort dans leur retraite. Altomar, du reste, le leur fait payer cher. Il les pousse, en les décimant, jusqu'aux maisons où sont rentrés les mousquetaires. Ceux-ci les criblent de balles par toutes les fenêtres; si bien que de la division Saint-Mégrin et de l'élite d'Amalby, il échappe seulement quelques hommes, avec le corps du colonel. Altomar allait poursuivre encore et reprendre la barricade enlevée par l'ennemi, lorsqu'un chef paraît avec de nouvelles forces, rétablissant l'ordre d'un mot et d'un regard, et disant à Condé lui-même, comme Dieu à l'Océan : — Tu n'iras pas plus loin!

Ce chef est le maréchal de Turenne!

Il reçoit Mancini mort, le fait porter avec honneur à ses tentes, ranime l'action de son aile gauche et de son centre, remonte en personne jusqu'à la barricade Saint-Antoine, l'enlève à Vallon et à Clichamp, qu'il met hors de combat, la cède à une seconde charge de Condé, la lui reprend en le chargeant à son tour, et en est repoussé derechef après un troisième engagement.

Qu'on se figure cette lutte de géants, où Turenne et Condé se prenaient corps à corps, fer contre fer, le pistolet d'une main et le glaive de l'autre, avec toute la noblesse de France et d'Allemagne, avec les vieux soldats des camps de Gustave-Adolphe et de Wallenstein! L'ardeur des anciens preux et la science des guerriers modernes! La fougue martiale du prince aussi calme que le sang-froid du maréchal. La stratégie du maréchal aussi intrépide que la fureur du prince. Toutes les maisons, tous les jardins, tous les pavés disputés et baignés de sang, pris et repris vingt fois! L'œil et l'épée des chefs, multipliés et partout en même temps. — « Je n'ai pas vu un Condé, disait Turenne; j'en ai vu plus de douze! — Ce Turenne a cent voix et cent yeux qui parlent et regardent à la fois! disait Condé.

A midi, la chaleur devient accablante. Les guerriers tombent épuisés et trempés de sueur... Une trêve forcée suspend la bataille. Condé, étouffé sous ses armes, se fait débotter et déshabiller, se jette et se roule tout nu sur l'herbe d'un champ « comme les chevaux qui se veulent délasser », puis se fait réhabiller et réarmer, et retourne à l'action.

Mais quels sont ces renforts qui arrivent aux deux partis? D'un côté, c'est Beaufort avec une foule de volontaires parisiens, tristes soldats pour une telle journée! De l'autre, c'est un corps autrement redoutable, c'est La Ferté qui joint enfin Turenne avec son artillerie! Condé ne peut plus vaincre que par des miracles. Il va les faire ou mourir! Mais Turenne l'a déjà prévenu par un prodige d'adresse. Lançant Navailles et Chaulnes contre Nemours qui plie dans la rue de Charenton, il va prendre le prince entre trois feux, si celui-ci n'arrête Navailles dans les rues transversales... Larochefoucauld, Beaufort et d'Altomar sont chargés de cette mission de vie ou de mort. Tous les seigneurs libres, tous les braves sans commandement se joignent à eux pour un si grand coup... Ils s'avancent sous une grêle de balles, lancée par les royalistes déjà montés aux fenêtres... Les soldats et les chevaux épouvantés s'arrêtent devant un monceau de cadavres... Les chefs les enjambent, à pied, et poursuivent à travers la boucherie; Montmorency, Tarente, Flamarens, d'Escars, Castries, Guitaut, La Mothe-Guyon et vingt autres tombent morts en chemin... Larochefoucauld, Beaufort, Nemours, le jeune Marcillac et d'Altomar passent sur ces corps amis, et arrivent seuls à la barricade... Ils y entrent résolument, et soutiennent à quatre l'assaut d'une armée! Condé apprend leur péril, et accourt à leur aide. Il était temps! Nemours avait treize coups dans ses armes. Larochefoucauld, frappé d'une balle à la tête, était emporté sanglant par son fils... Beaufort seul et Altomar, encore debout, faisaient face à l'ennemi. Deboile put croire alors à la légende qui le disait invulnérable! Le prince Louis assure la retraite de ses lieutenants, puis ralliant sur la place ses dernières forces, se prépare à jouer le va-tout de la journée... Il n'avait plus que le désespoir pour lui, mais le désespoir pouvait triompher encore!

Tout à coup, une volée de canon arrive de la rue de Charonne, une autre de la rue de Charenton, une troisième de la rue Saint-Antoine... Et chacune emporte une file des derniers soldats de Condé!... Pâle et chancelant pour la première fois de sa vie, il comprend que Turenne a réalisé son plan merveilleux et qu'il le tient acculé à Paris sous trois feux croisés! Le prince et les débris de son armée ne sont plus qu'une cible aux boulets du maréchal, et ils vont périr tous sous la mitraille, à moins que la porte de la ville ne s'ouvre à leur déroute!...

Aucune parole ne rendrait l'angoisse d'une telle scène... Condé et ses amis, abaissant leurs épées, se demandent du regard s'ils vont se les passer au travers du corps... Ils allaient le faire sans doute, lorsque le plus imprévu des coups de théâtre éclate sur leurs talons et sur leurs têtes et vient changer le dénoûment.

Tandis que la porte de la ville s'ouvre brusquement à leur retraite, au milieu des cris de : — Vivent les princes! une quatrième volée de canon retentit, plus terrible que les trois autres. Mais celle-là part de derrière et non de devant, de Paris et non de l'armée du roi, du fort de la Bastille et non du parc de La Ferté! Celle-là suspend le désastre des frondeurs et arrête la victoire de Turenne! Elle a déjà (tant on a visé juste!) abattu le premier rang des troupes royales; une seconde volée, qui la suit, abat le second rang; et le feu, continuant et redoublant avec force, repousse le maréchal stupéfait au delà des barricades.

### XXIV. — MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

De quelle main partait ce coup décisif? C'est ce que nous allons savoir au Luxembourg...

Au commencement de la bataille, Gaston, « faisant le malade pour se dispenser de monter à cheval», s'était enfermé dans son palais. Là, un nouveau bouclier lui avait

été offert par le cardinal de Retz, rapproché de la reine depuis qu'il avait la barrette; c'était une sommation de Bailleul: « de s'abstenir de toute part aux hostilités, sous peine d'être mis en accusation. » Armé de ce prétexte commode, l'oncle du roi résista obstinément aux appels de Condé, aux reproches et aux instances de sa fille... En vain Mademoiselle, qui attendait de cette journée la main de Louis XIV pour elle, et la lieutenance du royaume pour son père, lui prouva qu'il risquait l'une et l'autre par son abstention. Rien ne put le décider à se compromettre. Il signa même un arrêté que lui expédia le bureau de ville *sur une lettre expresse de Sa Majesté*, enjoignant aux Parisiens « une neutralité exacte », et défendant l'entrée des portes, si ce n'est aux blessés hors de combat. » Puis il demeura sourd et muet jusqu'à l'annonce de l'arrivée de La Ferté, et du désastre imminent des frondeurs... Alors, les messages du prince devinrent des menaces. Les gens de Beaufort assiégèrent le palais de vociférations. Les bourgeois eux-mêmes s'effrayèrent d'un triomphe complet de Mazarin. Mademoiselle revint donc plus pressante à la charge, et démontra à son père qu'il allait se faire broyer entre les deux partis. Bref, Gaston perplexe, hors de lui, blême et frissonnant, prit la plume que lui tendait sa fille à genoux, et signa, non aucun ordre personnel, mais un blanc-seing, « avouant Mademoiselle de ce qu'elle ferait en son nom. » Ce biais convenait mieux à la faiblesse de l'un, et cette carte blanche au courage de l'autre.

— Merci, mon père! s'écria la princesse en se relevant avec force; ce morceau de papier sera mon contrat de reine de France!

A l'instant, elle court à sa chambre et s'y fait habiller en guerre: l'amazone, le feutre à plumes, les pistolets au flanc, la cravache à la main...

Un seul insigne manquait à son costume; le bouquet de paille au chapeau...

Elle ouvre son tiroir à bijoux, y prend d'une main frémissante un reste de bouquet desséché, vrai bouquet de paille aujourd'hui, mais fleurs charmantes autrefois, quand elle les présentait à Louis XIV...

Car c'était ce fameux *bouquet de noces* dont elle avait cru faire un gage de fiançailles, ce bouquet que le jeune roi, *son petit mari*, avait jeté à terre avec tant d'autres, ce bouquet enfin dont elle avait gardé les débris, et qu'en forçant les portes d'Orléans, sa vengeance avait donné pour emblème à la grande Fronde (1).

Elle le contemple d'un œil humide à la fois de tendresse et de colère... Elle le presse contre son cœur et contre ses lèvres, comme pour lui emprunter l'énergie dont elle a besoin; puis l'attachant au ruban de son feutre, et se regardant à son miroir de Venise:

— A nous deux maintenant, Louis XIV! dit-elle avec un geste héroïque; vous n'entrerez à Paris ce soir qu'en me donnant la main, ou qu'en écrasant ce bouquet avec ma tête sous les roues de votre carrosse!

Là-dessus, elle descend au grand salon où l'attendaient Mmes de Nemours, de Châtillon, de Rohan, etc., prêtes à la suivre. Elle monte à cheval avec elles, est saluée des cris de la foule, et l'entraîne, grossie de rue en rue, jusqu'à l'Hôtel-de-Ville... Arrivée là, plus de vingt mille hommes et femmes l'entourent, enivrés déjà par sa bonne mine et son intrépidité. Elle les harangue avec éloquence, elle leur annonce que, « si le peuple ne s'en mêle », Mazarin va rentrer en maître et se venger sur leur bourse et leur vie; que leurs plus illustres défenseurs, écrasés sous les murs de Paris, n'ont déjà plus d'autre salut que dans l'accueil de la bonne ville; qu'il faut absolument qu'on leur en ouvre les portes, et qu'elle va en exiger l'ordre du prévôt, de la part de son auguste père.

Encouragée par mille acclamations, elle pénètre, en effet, dans la salle de l'hôtel. Elle y trouve le prévôt Lefèvre, ses échevins Levieux et Guillois, des officiers civils et des colonels, le maréchal de L'Hospital, gouverneur de Paris, l'invalide Broussel, commençant à se dire qu'il pourra s'asseoir dans le fauteuil de la prévôté, tout en s'abritant de la force municipale, et sa fille Thérèse, revenue de la bataille au premier feu, et qui déjà trône à son futur palais, en son grand costume de gala... Mademoiselle leur montre le blanc-seing de l'oncle du roi, et leur adresse sa demande, ou plutôt sa sommation. Plus hostiles aux princes depuis le tour d'Altomar et l'invasion du Parlement, les magistrats résistent, et surtout L'Hospital.—Prenez garde, messieurs, leur réplique la princesse, en leur montrant la foule exaltée, si vous ne signez pas de bon gré cet ordre de recevoir Condé et ses troupes, voici vingt mille hommes qui vous le feront signer de force. « Elle leur adressa, dit Conrard, beaucoup d'autres choses étranges, et dit entre autres à L'Hospital, en le menaçant de sa cravache: *qu'elle lui arracherait la barbe, et qu'il ne mourrait que de sa main.* » Bref, le bureau épouvanté signa l'ordre aux colonels des milices et au gouverneur de la Bastille « d'obéir en tout à Mademoiselle et à son père. »

PITRE-CHEVALIER.

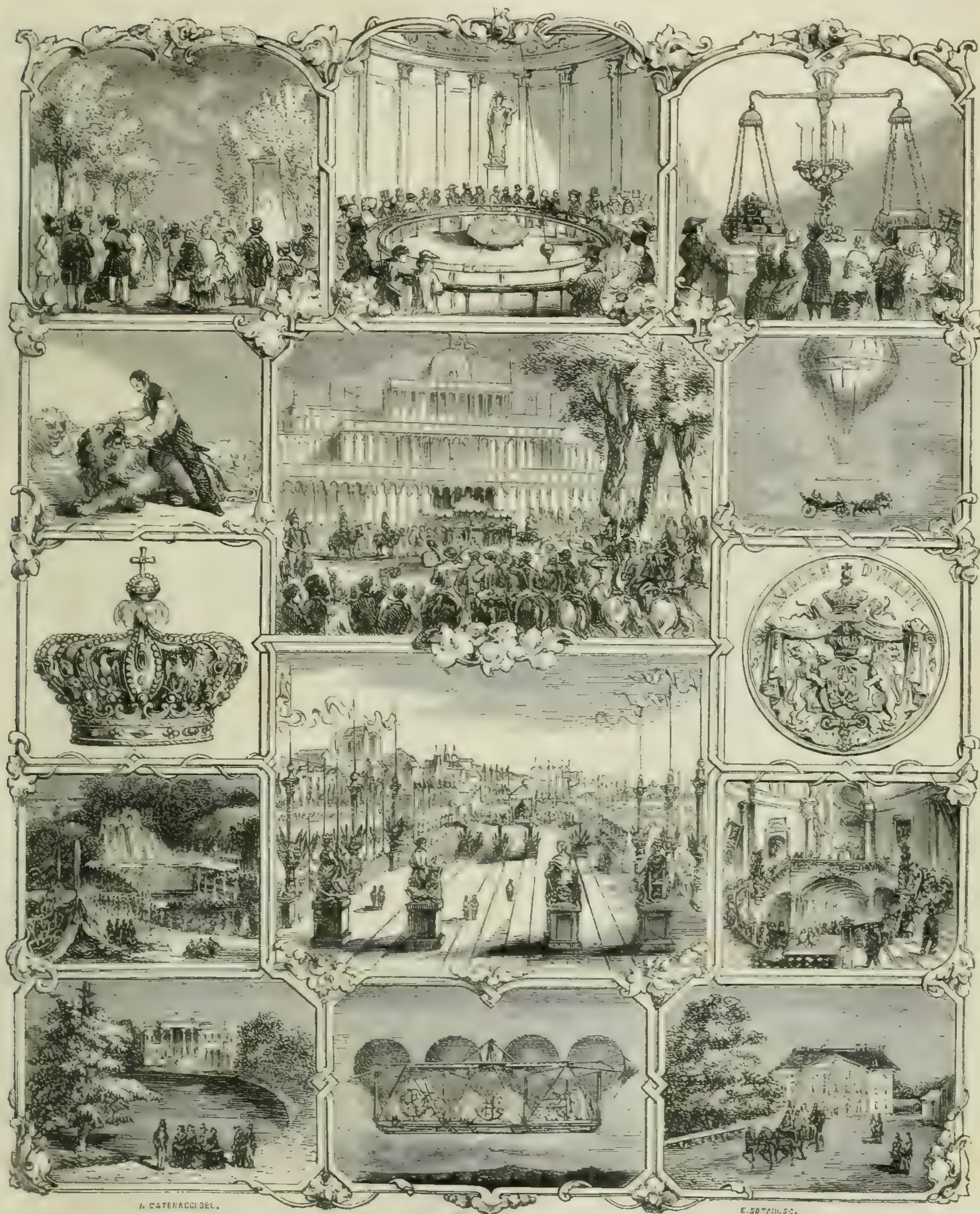
*(La fin au prochain numéro.)*

RÉBUS SUR LOUIS IX.




(1) Voyez *le Bouquet de Noces*, tome XVII, pages 553-558.

# REVUE DE L'ANNÉE. — CHRONIQUE DU MOIS.



Parisiens regardant l'éclipse.
Charles et son lion.
Couronne de Soulouque Ier.
Fêtes de l'Industrie en projet.
Vue du château de Claremont.

Appareil Foucauld.
Palais de Cristal.
Inauguration du chemin de fer de Nantes
Système du ballon Pétin.

Le lingot d'or.
Le ballon de Poitevin.
Médaille d'Haïti.
Exposition du Palais-National.
Vue du château de Frohsdorf.

EMBARRAS LITTÉRAIRE. FAITS ET GESTES DE 1851. PALAIS DE CRISTAL. ÉCLIPSE. CE QU'ON A FAILLI VOIR. CE QU'ON A VU. PÉTIN. POITEVIN. CHARLES, ETC. APPAREIL FOUCAULD. TÉLÉGRAPHE SOUS-MARIN. FROHSDORF ET CLAREMONT. CHEMIN DE FER DE NANTES. LE LINGOT D'OR, ETC. MORTS DE 1851 : DAGUERRE, LINGARD, BASTIAT, SEBASTIANI, DODE DE LA BRUNERIE, SPONTINI, AUDUBON, PERLET, DROLLING.

Plaignez le chroniqueur et les artistes qui vous préparaient, à la plume et au crayon, une Revue de l'année 1851. Ils ne peuvent, ne doivent, ni ne veulent faire de politique, et pour éviter la politique depuis le 2 décembre, il faut être le plus fin politique du monde! — L'année 1851? — Mais elle a vieilli d'un siècle, le 2 décembre! — Les étrennes? les livres? les théâtres? les sciences et les arts? — A d'autres! contez-nous le 2 décembre!

Permettez-nous d'expliquer d'abord nos gravures en commençant par la fin, pour arriver plus vite à ne pas parler du 2 décembre. L'exposition du Palais de Cristal, dont nous n'avons plus rien à dire, méritait encore la place d'honneur dans notre revue, en attendant la curieuse histoire de ce monument de verre, qui n'en aura pas la fragilité, s'il faut en croire les grands projets de ses fondateurs. Ces messieurs veulent absolument y dépenser les millions qu'ils y ont gagnés, sans autre intérêt que d'en gagner davantage. La générosité anglaise n'a point de bornes!

— Outre le Palais de Cristal, 1851 nous a révélé des merveilles scientifiques, artistiques et acrobatiques. Nous avons vu, un beau jour,... que nous ne voyions plus le soleil; et des milliards d'individus, le nez en l'air, le verre noir sur le nez, ont admiré le coup d'État de la lune, éclipsant le premier pouvoir lumineux pendant une grande heure au moins. Nous avons failli voir les kermess gigantesques de l'Industrie, organisées... sur le papier par MM. Ruggieri et Horeau; marches triomphales au bruit du canon; salle de 20,000 mètres au carré Marigny; expositions de toutes les plantes et explosions de toutes les musiques de la terre; apothéoses des grands hommes connus et inconnus au Panthéon; concerts, bals et festins aux douze arrondissements de Paris, y compris le treizième; opéras et ballets héroïques, historiques et hyperboliques; carrousels, grandes eaux et illuminations à Versailles et à Saint-Cloud, à faire ressusciter Louis XIV en personne... Ce projet et celui des trente jours de plaisirs à 15 sous resteront immortels dans l'histoire... de l'annonce et de la réclame. Notre gravure des eaux illuminées de Saint-Cloud en portera le fantôme à nos derniers neveux. Nous avons failli voir aussi la locomotive aérostatique de M. Pétin se diriger sur le pôle nord ou le pôle sud, à la volonté des touristes; mais l'inventeur a mieux aimé plier ses aérostats dans une malle et les diriger sur Londres, par le chemin de fer et le paquebot.

En revanche, nous avons vu réellement, ce qui s'appelle vu, M. Poitevin conduisant au ciel, mieux qu'Icare, une voiture à deux chevaux, attelée d'un ballon. Nous avons vu le dompteur Charles offrir sa tête à croquer à un lion de bon appétit, et le lion lui faire la niche de la refuser par pure tempérance, ce qui nous a prouvé que l'éducation des bêtes est plus avancée que celle des hommes. Nous avons vu le bel escalier du Palais-Royal revenu à ses splendeurs du temps de Richelieu, grâce aux sculptures et aux tableaux de l'Exposition des arts. Nous avons vu M. Foucauld, de l'Institut, démontrer à l'œil nu la rotation de la terre, au moyen d'un immense pendule établi sous la coupole du Panthéon, — lequel pendule indique au plus ignorant le mouvement du globe, en élargissant, à chaque oscillation, une brèche à un monticule de sable, dans le sens opposé au mouvement dudit globe. Nous avons vu le télégraphe électrique sous-marin (1) faire la conversation à la minute entre la France et l'Angleterre; et ceci mérite un alinéa spécial.

Il n'y avait plus de Pyrénées sous le roi Louis XIV. Il n'y a plus de Manche, grâce à MM. Brett et Toché. Le grand câble télégraphique est tendu entre Douvres et Calais. La corde de chanvre, saturée dans un réservoir de goudron et de suif, est roulée par la force de la vapeur autour de la gutta-percha qui contient les fils de cuivre conducteurs de l'électricité. La corde est complétement recouverte par les fils de fer galvanisés, ayant pour but de protéger les conducteurs intérieurs contre l'action de la mer. La pesanteur est suffisante pour plonger l'appareil par la force même de gravité. Le câble, complétement entouré d'une robe brillante de fer, a l'air d'être en argent. Roulé sur lui-même et présentant un cercle de cinq pieds de haut et vingt pieds de circonférence, il pèse deux cents tonneaux.

Lorsque le télégraphe sous-marin fonctionnera régulièrement, il y aura une communication non interrompue entre l'Angleterre et les principales villes suivantes du continent : Calais, Paris, Bruxelles, Cologne, Berlin, Dresde, Vienne, Venise, Milan, Gênes.

Ce brillant avenir n'est plus un rêve, il a commencé. Le fil tendu de la France à l'Angleterre par un Anglais et un Français, rapprochés sous les auspices du comte d'Orsay, qu'on trouve dans toutes les nobles entreprises, reçoit chaque jour, depuis un mois, la dépêche-étincelle à Londres et la transmet instantanément à Paris. On assure qu'avec cette étincelle voyageuse, pour se souhaiter la bonne année, le prince Albert fera partir, de la Tour de Londres, les canons des Invalides, et que le prince Louis-Napoléon fera partir, des Invalides, les canons de la Tour de Londres.

C'est l'homme qui s'empare de la foudre et de l'éclair.

Mais, comme tout colosse humain a son pied d'argile, gare qu'une ancre de navire ne vienne couper le câble au milieu de la fête électrique, ou que quelque requin trop goulu n'intercepte et n'avale au passage la dépêche internationale!

Nous avons vu, en 1851, Frohsdorf et Claremont, divisés par un océan, se rapprocher sous la grande puissance d'ici-bas, sous la mort, qui a donné le coup de grâce à la duchesse d'Angoulême, en lui ouvrant le ciel, où les couronnes bravent les révolutions.

Qu'avons-nous vu encore en 1851? Parbleu! le diadème, la médaille, le trône, le sceptre et le manteau de l'empereur Faustin-Soulouque, confectionnés à Paris, chez M. Fourdinois, qui tient tout ce qui concerne son état. Bon teint garanti. Affranchir les demandes. Envois assurés jusqu'à destination, sauf les cas de force majeure et les sinistres... de mer. Notre histoire du *Fauteuil ensorcelé* vous montrera en détail le mobilier impérial de Soulouque et sa manière de s'en servir.

Nous avons vu enfin l'évêque de Nantes, au milieu d'une fête sublime, bénir ces quatre locomotives: *Nantes*, *Saumur*, *Angers* et *Tours*, qui évoluaient en grondant sous sa main, et emportaient bientôt, en huit heures, vingt mille voyageurs de Paris en Bretagne. Mlle Elisa Morin, la muse nantaise, a consacré par une ode éloquente cette belle inauguration :

Oui, l'eau sainte a coulé sur l'énorme machine;
Mille voix ont prié pour que Dieu la domine.
Oh! ce moment fut beau, touchant et solennel!
Alors on vit venir la cité tout entière
Pour se faire témoin de l'ardente prière,
Qui pour elle montait au ciel!

Des vertus, des talents, peuples! la lutte est belle!
A ce noble combat le progrès vous appelle!

(1) Voir notre *Histoire du télégraphe électrique*, t. XII, p. 154.

C'est pour favoriser sa haute mission
Que Dieu vous fait tracer cette rapide voie,
Ce long sentier de fer qui partout se deploie
En mille heureux traits-d'union !

Est-ce tout ? non pas ! Et la loterie des Lingots d'or ! Quel beau lot gagné en un tour de roue, 400,000 fr., sans compter les petits lots ! Si vous voulez connaître les heureux, demandez leurs noms à notre *Mercure*, c'est lui qui les porte sur ses ailes. Quant aux malheureux, n'en exigez pas la liste ; c'est vous, c'est lui, c'est six millions neuf cent cinquante mille et tant de badauds ! c'est tout le monde. J'ai gagné cependant, moi qui vous parle ! j'ai gagné... les vingt sous que j'aurais pu perdre en prenant un billet. Voilà comment je gagne à toutes les loteries ! J'excepte les loteries de charité, où l'on joue à qui perd gagne. Je vous recommande ma recette : elle est à la portée de chacun.

Passons aux morts de 1851, sans compter ceux du 2 décembre, et à part Cooper, Marie-Thérèse de France et ceux dont nous avons donné spécialement les notices et les portraits; à part aussi le maréchal Soult, qui aura son tour hors de la foule.

Voici, au centre de notre gravure, Daguerre, baptisé de gloire par le daguerréotype. Louis-Jacques-Mandé Daguerre naquit, en 1788, à Cormeille (Eure). Elève de Degotti, décorateur de l'Opéra, et du panoramiste Prévot, il conçut et fonda avec Bouton le fameux établissement du Diorama, dont la vogue fit parler en *rama* toute l'Europe. Le mécanisme en était simple, comme toutes les belles découvertes. « Le plancher mobile, dit M. de la Bédolière, supporté par des pieds droits munis de galets, tournait sur un pivot comme un moulin à vent sur sa base ; l'escalier de la salle tournait avec elle dans un corridor circulaire. A chaque changement de vue, un seul homme mettait ce mécanisme en mouvement, et les spectateurs étaient transportés devant une large ouverture d'avant-scène, au fond de laquelle on apercevait le tableau à une distance qui variait de 12 à 18 mètres. On se sert, pour la peinture dioramique, de toiles de mousseline, de percale ou de calicot, tendues avec soin et de grande largeur. Après avoir enduit les deux côtés de deux couches de colle de parchemin, on peint sur la surface antérieure un effet clair avec des couleurs broyées à l'huile et étendues d'essence, à laquelle on ajoute de l'huile grasse dans les tons vigoureux. Afin de maintenir la diaphanéité de la toile, on n'emploie ni blanc ni couleurs épaisses, et l'on accuse les vigueurs du premier coup, sans jamais y revenir. L'effet obscur est peint sur la surface postérieure, et l'artiste, en l'exécutant, ne reçoit de lumière qu'à travers la toile. Après avoir glacé avec une couche de blanc transparent, il suit les contours du premier tableau pour les conserver ou les faire disparaître. Il modèle d'abord en blanc et en noir, et achève de peindre à l'huile, en donnant aux tons plus de vigueur que dans la dernière composition. Lorsque la toile est en place et que la lumière lui arrive seulement par devant, l'effet obscur est invisible. Aussitôt que ce dernier est éclairé, il annule les lignes de l'effet clair. Des châssis vitrés, placés derrière la toile, modifient la lumière au gré de l'artiste. »

On conçoit quelle précision d'œil et de main, quelle science de la lumière et de la perspective Daguerre déployait pour arriver par des moyens semblables à ses merveilleux tableaux du *Mont-Blanc*, de *Venise*, du *Temple de Salomon*, de la *Messe de minuit*, etc. On se souvient que dans ce dernier chef-d'œuvre « le crépuscule descendait par degrés, l'église était déserte et sombre ; puis les cierges s'allumaient un à un, les fidèles s'agenouillaient sur les chaises auparavant vides, l'orgue se faisait entendre, et, après le service, les clartés s'éteignaient pour laisser l'église dans une pénombre que dissipaient les premières lueurs de l'aurore. »

En 1839, un incendie ruina Daguerre, qui se releva par l'invention du daguerréotype, de concert avec M. Niépce. Devant ces premières épreuves obtenues du soleil, ce fut un cri d'étonnement et d'enthousiasme universel. Daguerre reçut du gouvernement la croix d'officier de la Légion-d'Honneur et 6,000 francs de rente viagère. Content de sa gloire, il se retira à Petit-Brie-sur-Marne, où il est mort sans bruit, le 10 juillet, tandis que le daguerréotype inondait le monde entier, et que le neveu du co-inventeur, M. Niépce de Saint-Victor, le perfectionnait par la photographie ( épreuves sur papier, noires et avec couleurs ), nouvelle science qui tâtonne encore, mais qui fait des progrès extraordinaires... Nous aurons l'occasion d'y revenir.

A droite et à gauche de Daguerre, voici John Lingard, le célèbre historien anglais, mort aussi en juillet, prêtre catholique de Newcastle-sur-Tyne, auteur des *Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne* et d'une *Histoire d'Angleterre*, beaucoup plus intéressante que celle de Hume ; et Frédéric Bastiat, un des premiers économistes de France, représentant du peuple, mort à Rome onze mois avant le 2 décembre, auteur de la fameuse polémique contre M. Proudhon, et d'une foule de traités d'économie sociale et industrielle; savant aimable, intègre et spirituel, disent tous ceux qui l'ont connu.

Au-dessus de Bastiat et de Lingard, vous voyez les deux morts les plus illustres de l'armée, après le maréchal Soult : à gauche, le comte Horace Sebastiani, né à la Porta, en Corse, en 1775, parent de Napoléon, chef de bataillon à Arcole, colonel à Vérone, exécuteur du 18 brumaire à la tête des dragons, l'un des vainqueurs de Marengo, entré le premier à Vienne, blessé à Austerlitz, sauveur de Constantinople en 1807, conquérant de l'Espagne, chef de l'avant-garde en Russie, député de la Corse sous la Restauration, ministre en 1830 avec Casimir Périer, rival de Lamarque qu'il battit en duel, auteur des fameuses paroles : *L'ordre règne à Varsovie*, dix fois ambassadeur, maréchal de France en 1840, époux de Mlle de Coigny et de Mlle de Grammont, père de l'infortunée duchesse de Praslin, mort enfin dans la retraite et la douleur, à soixante-dix-huit ans ; à droite, le maréchal Dode de la Brunerie, un des premiers admis à l'Ecole Polytechnique, officier du génie militaire dans toutes les grandes campagnes de l'Empire, directeur sous Louis-Philippe de l'immense travail des fortifications de Paris, toujours élevé par son mérite et malgré sa modestie, homme de sens et d'honneur, de savoir et de franchise, chrétien parfait et convaincu, en un mot, véritable et pur héros de Plutarque.

Au sommet central et au bas de notre gravure, les pertes de la science et de l'art en 1851, sont figurées : par Spontini, le compositeur de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*, né et mort à Iesi, marche d'Ancône (1778-1851), professeur à Naples, maître de chapelle de Napoléon, de Louis XVIII et du roi de Prusse, naturalisé Français et correspondant de l'Institut ; par Audubon, le Buffon-peintre des Etats-Unis, Breton d'origine, Parisien par l'éducation, Européen par la gloire, universel par les voyages, à la fois chasseur, aventurier, écrivain, artiste, millionnaire, disputant un oiseau rare aux serpents des forêts vierges, rival de Cuvier et de Humboldt, par sa magnifique *Ornithologie d'Amérique*, mort à soixante-onze ans pour se reposer enfin dans la tombe ; par l'acteur Adrien Perlet, né à Marseille en 1795, admis au Conservatoire par éclat de rire, célèbre par ses mollets absents, Crispin aux Français, premier comique au Gymnase, inimitable dans le *Comédien d'Etampes* et dans vingt rôles morts avec lui, comédien savant, conteur spirituel, versificateur gracieux, et cachant de grandes vertus privées sous le masque de Thalie ; enfin par Michel-Martin Drolling, digne fils du peintre de l'*Interieur de cuisine*, si populaire au Louvre, grand prix de Rome en 1810, académicien des beaux-arts en 1833, auteur de l'*Orphée*, de la *Mort d'Abel*, de trente tableaux renommés, et dernièrement des belles peintures murales de Saint-Sulpice (*Vie de saint Paul*).

Le 2 décembre, pour en parler enfin, a renvoyé au

prochain numéro les anecdotes mondaines qui devaient égayer cette nécrologie. A janvier donc les étrennes et les noces et festins.

C. DE CHATOUVILLE.

*P. S.* De par l'administration du *Musée des Familles*, ses abonnés directs et indirects, multipliés si gracieusement depuis deux mois, sont priés de lire attentivement l'AVIS qui figure en tête du *Mercure*.



Le maréchal Sébastiani. Spontini, compositeur. Dode de la Brunerie, maréchal.
Lingard, historien. Daguerre. Bastiat, économiste.
Audubon, naturaliste. Perlet, artiste dramatique. Drolling, peintre.

Paris 1851.— Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# TRADITIONS POPULAIRES.

## LA LÉGENDE DU SERPENT.



Le serpent montrant à Charlemagne son nid occupé par le crapaud.

J'aime les traditions populaires, surtout quand elles ont un sens, une moralité. C'est un mérite que je trouve dans l'histoire que je vais vous dire, et qui ne laisse pas d'ailleurs que d'être assez originale.

Pendant un séjour que Charlemagne fit en Suisse, à Zurich...

Mais d'abord, Charlemagne vint-il jamais en Suisse? A vrai dire, je n'en sais rien, et je ne serais pas étonné si beaucoup de mes lecteurs ne le savaient pas plus que moi. Pour résoudre cette question, il faudrait compulser maints volumes, et j'avoue que je m'en dispenserai. Quand même Charlemagne n'aurait jamais mis le pied en Suisse, l'erreur ne ferait tort à personne; et d'ailleurs, s'il n'y vint pas, il aurait pu y venir. Il n'est pas étonnant que le nom de ce grand prince se retrouve presque partout dans la mémoire des peuples, et qu'ils revendiquent leur part dans ses faits et gestes.

Or donc, Charlemagne se trouvant en Suisse, à Zurich, voulut honorer la mémoire de deux saints martyrs, Félix et Régula, jadis décapités par les païens. Sur le lieu même où ils étaient morts pour la foi, il éleva une colonne. Chez Charlemagne, la justice s'associait toujours avec la piété. Pour compléter son œuvre, il fit placer en haut de cette colonne une cloche, avec une corde qui pendait jusqu'à terre; puis, on publia par son ordre, à son de trompe, que si quelqu'un avait à demander justice, il lui suffirait de sonner cette cloche, et qu'aussitôt, n'importe en quel moment retentirait cet appel, l'empereur viendrait entendre et juger la cause.

O heureuse et excellente manière d'économiser le

temps et l'argent des justiciables ! Parlez-moi du calife Haroun-al-Raschid, jugeant lui-même les procès, et, pour complément de son arrêt, faisant administrer cinquante coups de bâton au plaideur reconnu de mauvaise foi ! Parlez-moi du bon saint Louis et de son arbre de Vincennes ! Charlemagne, d'après la légende, avait aussi adopté cette paternelle coutume : que sa mémoire en soit louée ! Les huissiers et les avocats ne trouveraient pas leur bénéfice à des formes judiciaires si peu compliquées ; mais le public y gagnerait beaucoup, sans contredit.

La cloche et la corde étant posées et l'avis publié, l'application ne se fit pas attendre. A quelques jours de là, Charlemagne venait de rentrer de la chasse et de se mettre à table pour dîner. Quand on a couru les monts et les bois depuis l'aube à la poursuite des loups et des sangliers, il est permis d'avoir bon appétit. Aussi le monarque s'apprêtait-il à faire honneur au repas. Il allait attaquer un superbe paon rôti, mets royal en ce temps, quand soudain, voilà la cloche qui se fait entendre.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne, a dit le chantre de la *Gastronomie*. Je crois bien que Charlemagne aurait préféré que la cloche tintât dans un autre moment. Il envoya un page pour savoir de quoi il s'agissait.

Un instant après, le page revint tout effaré. Franchement, il y avait de quoi. Il avait vu un serpent qui, tenant la corde dans sa gueule, faisait sonner la cloche comme aurait fait un être humain.

Certes, le cas était extraordinaire. Charlemagne se leva de table.

— Je dois, dit-il, la justice à tous. Bêtes ou gens, il n'importe.

Accompagné de toute sa cour, l'empereur se dirige vers la colonne. Il trouve en effet un serpent qui, à son arrivée, cesse de sonner et le regarde avec une expression au-dessus de sa nature ; puis, l'animal se met à ramper devant lui, en tournant la tête de son côté, comme pour l'inviter à le suivre.

Charlemagne se rend à cet appel muet. Le serpent le conduit ainsi jusqu'au bord de la Limmat, près du trou dans lequel il faisait son gîte et déposait ses œufs. Un énorme crapaud s'en était emparé dans l'absence du propriétaire, et c'était pour rentrer en possession de son domicile que le serpent avait invoqué l'intervention de l'empereur.

Ce recours ne resta pas vain. Charlemagne eut bientôt jugé l'affaire. Immédiatement le crapaud usurpateur fut arraché du trou, condamné au feu et exécuté séance tenante.

Cela fait, Charlemagne alla retrouver son dîner, que l'on avait tenu chaud, sans doute ; mais eût-il mangé froid, l'empereur avait, pour compenser cet inconvénient, la satisfaction d'un devoir accompli.

Trois ou quatre jours après, encore à l'heure du dîner de Charlemagne, un visiteur fort inattendu se présenta dans la salle du festin : c'était un serpent, le même qui avait invoqué si heureusement l'auguste justice. Chacun le reconnut : aussi se garda-t-on bien de faire aucun mal à ce client de l'empereur. Il s'avança d'un air respectueux, en serpent qui sait vivre, et sautant légèrement sur la table, dans un riche bocal qui faisait partie du service, il déposa une magnifique pierre précieuse, après quoi il sortit avec modestie, comme il était entré.

Frappé d'un tel prodige, Charlemagne fit bâtir sur le bord de la Limmat, à l'endroit où s'était accompli l'acte de justice, une église que l'on appela *l'église de l'eau* (*Wasserkirch*), et qui reste comme un monument de cette surprenante aventure (1).

N'est-il pas facile de voir, dans ce naïf récit conservé par un vieux chroniqueur, un hommage à cette souveraine équité devant laquelle tous étaient égaux, grands et petits ? Charlemagne faisant respecter le principe de la propriété, même en faveur du dernier des animaux, en faveur d'un misérable reptile, n'est-ce pas le haut justicier qui n'aurait pas permis la violation du droit, même chez le plus humble de ses sujets ? Dans ces temps trop féconds en oppressions subalternes, cette légende ne montre-t-elle pas la reconnaissance du pauvre peuple pour la monarchie qui étendait sur lui un sceptre protecteur ?

Combien d'autres légendes renferment pareillement, sous leur forme naïve, une moralité bonne à recueillir !

TH. MURET.

(1) Cette légende se trouve rapportée dans la Chronique manuscrite de Brenwald, prévôt d'Embrach, dont une copie est conservée à la bibliothèque de Zurich.

# PETITS VERS D'UN GRAND CHANTEUR.

M. Roger, de l'Académie nationale de musique, est non-seulement un artiste de premier ordre, mais encore un homme du monde accompli, et un poëte des plus spirituels. En voici des preuves que sa modestie pardonnera à notre indiscrétion. Ce sont deux épisodes de son dernier voyage en Allemagne. Il écrivait à M. H., de la manufacture royale de Meissen :

O merveille de l'art, ô rivale de Sèvres,
Porcelaine où sont peints de gracieux ébats,
Toi qui charmes nos yeux en caressant nos lèvres,
Frêle fille du Nord ! je ne regrette pas
D'avoir appris ta langue et ta rude syntaxe.
Certes, le roi rendrait mon bonheur peu commun,
Si, pour chanter un soir au *service* de Saxe,
Il voulait bien m'en offrir un !

Devrient, le Talma de l'Allemagne, présentait à Roger un album où était écrit : *Tout lasse, tout casse, tout passe.* Roger prend la plume et répond ainsi :

Tout lasse ? Oh ! non, Monsieur : si votre cœur l'ignore,
Pour l'art et pour le bien, rien ne doit nous glacer.
Rachel et Devrient ! vous que le monde adore,
Irait-on vous entendre et vous revoir encore,
Si tout devait lasser ?

Tout casse ? Il est trop vrai ; je le dis avec peine,
C'est un cruel dicton qu'on ne peut effacer !
Et notre Re.......... et les biens qu'elle amène,
Et ma voix de ténor, avec ma porcelaine,
Tout doit un jour casser.

Tout passe, dites-vous ? Ah ! que Dieu vous entende !
Dans ma malle, avec soin, j'irais vite entasser
Vos émaux de Meissen, votre Sèvre allemande,
Au nez de la douane et sans payer d'amende,
Si tout devait passer.

# LES CONTES EN FAMILLE.

## LE PETIT KLAUS ET LE GRAND KLAUS.

Il y avait autrefois, dans un village dont le nom n'est point parvenu jusqu'à nous, deux paysans nommés Klaus ; mais, s'il y avait entre eux parité de noms, il n'y avait point égalité de caractères ni de fortunes. Le premier était aussi spirituel et aussi joyeux que le second était niais et bourru. L'un, l'imbécile, possédait quatre chevaux ; l'autre n'avait pour toute richesse qu'un seul cheval ; et de cette différence était venue la coutume de les désigner par les noms de Klaus le grand et Klaus le petit. Il existait entre les deux paysans une convention par laquelle le petit Klaus était tenu de labourer les terres du grand pendant six jours de la semaine, et de joindre alors son cheval aux quatre chevaux de son voisin. En retour de ce service, le grand Klaus prêtait au petit, le septième jour de la semaine, ses quatre chevaux:—Ohé! ohé! mes cinq chevaux! criait alors Klaus le petit d'un air fier et en faisant claquer son fouet au-dessus des cinq chevaux que ce jour-là il regardait comme à lui, ohé! ohé! répétait-il en voyant passer les habitants du village tous endimanchés et se rendant à l'église, le livre sous le bras. Klaus le petit se croyait alors l'homme le plus heureux; le soleil lui semblait plus splendide, le son des cloches plus harmonieux: — Ohé! ohé! mes cinq chevaux! Et il faisait retentir au loin les claquements répétés de son fouet.

— Tu te vantes à tort, lui disait Klaus le grand, puisqu'il n'y a qu'un seul cheval à toi.

— C'est juste, répondait Klaus le petit, je ne le dirai plus. Mais dès qu'il apercevait de nouveaux passants, oubliant la défense du voisin et sa promesse: — Ohé! ohé! mes cinq chevaux! criait-il aussitôt, ohé! ohé!

— Je te défends, lui dit en colère Klaus le grand, de répéter ces mots davantage, ou je te punirai de ton mensonge et de ta vanité.

— Bien certainement je ne le dirai plus, promit encore Klaus le petit, et il était de bonne foi en faisant cette promesse; mais lorsque le dimanche suivant il vit les villageois qui, en se rendant à l'église, lui dirent bonjour et s'arrêtèrent pour le regarder, il trouva qu'il n'y avait pas de plus grand bonheur dans le monde que de pouvoir labourer avec cinq chevaux, et perdant encore une fois de vue et sa promesse et la menace du voisin : — Ohé! ohé! mes cinq chevaux! cria-t-il, ohé! ohé!

— Je saurai bien t'empêcher de te vanter plus longtemps de ce qui n'est pas, s'écria Klaus le grand, qui accourut furieux et armé d'un énorme bâton ; il en asséna un si terrible coup sur la tête du cheval de Klaus le petit, qu'il le tua raide.

— Mon pauvre cheval! s'écria celui-ci en fondant en larmes et en s'abandonnant à toute la violence de sa douleur, car ce cheval qu'il aimait était toute sa fortune ; mon pauvre cheval! et il tomba près de lui en sanglotant. Cependant, après avoir bien pleuré, il fallut songer à se calmer et à aviser quelque nouvelle ressource. Alors il dépouilla son cheval mort, fit sécher sa peau, la mit dans un sac qu'il chargea sur son dos, et il s'achemina vers la ville la plus proche, dans l'intention de vendre cette peau. Mais il avait une assez longue distance à parcourir et une épaisse forêt à traverser. Klaus s'y égara, et avant d'avoir pu retrouver son chemin, il faisait nuit close, et il ne fallait pas songer à gagner la ville avant le jour. Il aperçut enfin une petite métairie dont la lumière semblait lui sourire à travers les fentes des volets : — Sans doute, pensa Klaus, je trouverai là un abri pour la nuit.

Il frappa donc à la porte ; une femme parut à une fenêtre, et quand elle sut ce qu'il demandait: — Retournez sur vos pas, lui dit-elle, je ne puis introduire personne dans ma maison pendant l'absence de mon mari, passez votre chemin ; et elle ferma la fenêtre.

— Il faut donc passer la nuit à la belle étoile! se dit Klaus. Après tout, ajouta-t-il en mesurant des yeux une belle meule de foin élevée près de la maison et abritée par un toit de chaume, il me semble que je ne serais pas trop mal couché là-haut si j'y pouvais atteindre. Il grimpa donc sur la meule de foin, et tout en s'y tournant pour se faire une place commode, il s'aperçut que les volets de la maison n'étaient qu'à demi poussés, et qu'il pouvait très-bien voir à travers l'une des fenêtres ce qui se passait à l'intérieur. Il y avait donc dans une chambre une table mise, sur laquelle étaient deux couverts, du pain, du vin, un rôti et des poissons frits. Les deux convives étaient la fermière et le scribe du village, méchant petit bossu, inventeur perpétuel de mauvais tours, et qui, pour cette raison, était l'effroi de tout le pays, à la seule exception de la fermière qu'il ménageait, parce qu'elle faisait d'excellentes tartes dont il était fort gourmand. Tous deux s'étant mis à table, soupèrent de bon appétit, et Klaus remarqua que la fermière, qui riait de tout son cœur en écoutant les histoires du bossu, remplissait souvent son verre, qu'il vidait avec la plus merveilleuse promptitude.

Pendant ce temps, Klaus le petit, qui était à jeun depuis le matin, savourait de l'œil le souper, et surtout le poisson frit : — Ah ! si j'étais en tiers dans ce repas, que j'y ferais bien ma partie ! pensait-il. Et tandis qu'il s'agitait sur sa meule de foin et soupirait d'envie, le pas d'un cheval, qui semblait s'approcher de la maison, se fit entendre ; en peu d'instants il fut devant la porte, où il s'arrêta, et un homme en descendit ; c'était le fermier qui revenait de la ville où il avait fini ses affaires plus tôt qu'à l'ordinaire.

Ce paysan était le meilleur homme du monde, mais il ne pouvait souffrir le petit bossu; sa vue le faisait à l'instant entrer en fureur, et il ne manquait jamais, quand il en trouvait l'occasion, de venger sur sa bosse toutes les méchancetés qu'il faisait sans cesse à ses voisins. Le fermier était considéré dans le pays comme le redresseur de torts ; aussi le bossu, qui le savait bien, l'évitait avec soin ; ce n'était qu'en son absence qu'il allait rendre visite à la fermière, et celle-ci, qui était désireuse de se tenir en bons termes avec le méchant scribe et de ne pas s'exposer à ses mauvais tours, ne le laissait jamais partir sans lui avoir servi à souper ce qu'elle avait de meilleur dans son buffet. A la voix du fermier qui frappait à la porte, tous deux restèrent immobiles ; puis la fermière, entrevoyant d'avance la colère de son mari, supplia le bossu de consentir à se cacher dans un grand coffre vide qui était dans un coin derrière la porte. Saisi d'effroi et croyant déjà sentir sur son dos les effets de cette colère, il sauta dans le coffre ; aussitôt la fermière baissa le couvercle, après quoi elle se hâta de cacher dans le four les restes du souper, afin que son mari n'en vît rien.

— Oui, oui, cache, cache, murmura à demi-voix Klaus sur sa meule de foin.

— Qui parle là-haut? demanda le paysan qui avait l'oreille fine et qui dirigea ses yeux vers le haut de la meule où il aperçut Klaus. Que fais-tu là? descends et entre avec moi à la maison. Klaus obéit, et raconta alors au fermier comment il s'était égaré, et il le pria, comme il avait prié la fermière, de lui accorder l'hospitalité pour la nuit.

— Cela va sans dire, répondit le fermier; entre, nous mangerons ensemble un morceau.

La fermière les reçut cordialement, mit d'assez bonne grâce deux couverts sur le bout d'une longue table, avec un plat de sarrasin dont le fermier mangea d'un ferme appétit, mais dont Klaus le petit ne toucha que du bout des lèvres, en songeant à l'excellent rôti qui était caché dans le four de campagne avec le poisson frit et la tarte succulente. Pour se débarrasser de ce mauvais souper qui ne faisait pas son affaire, il imagina de marcher à plusieurs reprises sur son sac qu'il avait placé sous la table et qui renfermait la peau de son cheval, et chaque mouvement de son pied ne manquait pas de faire crier le cuir desséché.

— Qu'est-ce que ce bruit? demanda le fermier.

— Chut! répondit Klaus, et il marcha de nouveau sur la peau du cheval, qui de nouveau cria.

— Qu'as-tu donc dans ce sac? demanda encore le fermier.

— C'est un sorcier que j'y tiens renfermé, répondit Klaus feignant un air de mystère. Je vais l'interroger; et il se baissa comme pour approcher son oreille plus près du sac.

— Eh bien! que dit-il ton sorcier? demanda le fermier.

— Il dit, maître, que nous ne devons pas toucher à ce plat de sarrasin, parce que, d'après le pouvoir qu'il possède, il a mis dans le four un rôti, du poisson frit et une tarte.

— Que nous chantes-tu là? dit le paysan qui se prit à rire; mais il alla néanmoins ouvrir le four, où, à son grand étonnement et à sa grande joie, il trouva le souper en question, que dans sa simplicité crédule il attribua au pouvoir du prétendu sorcier. Quant à la fermière, qui avait ses raisons pour paraître le croire aussi, elle mit le plus vif empressement à placer sur la table le rôti, le poisson frit et la tarte.

Tout à coup la peau du cheval cria de nouveau.

— Que dit encore ton sorcier? demanda le paysan.

— Il prétend, maître, qu'il y a dans le four trois bouteilles de bon vin.

La fermière, alarmée de plus en plus, courut ouvrir le four, et feignant une grande surprise, elle apporta les trois bouteilles de vieux vin que le fermier trouva si bon et dont il but si souvent, que bientôt il fut de l'humeur la plus joyeuse, et qu'il déclara à Klaus qu'il était homme à tout donner pour posséder un tel sorcier.

— Je suis sûr que ton sorcier peut, s'il le veut, nous faire voir le diable, et, ma foi, je me sens en ce moment d'humeur à braver sa présence.

— Oh! répondit Klaus le petit, mon sorcier peut tout ce qu'il veut, et j'ai des raisons pour être certain qu'il fera tout ce que je lui demanderai. N'est-ce pas? demanda Klaus, en marchant sur la peau de son cheval qui répondit aussitôt en criant. — Mais, continua-t-il, le diable est bien laid, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de le laisser en repos.

— N'importe, n'importe, reprit le paysan à moitié gris, je n'ai pas peur de lui et je veux le voir.

Klaus marcha sur son sac.

— Eh bien, demanda le paysan, que dit-il encore?

— Qu'il consent bien à faire paraître le diable, mais sous la forme d'un bossu.

— Ouff! l'odieuse figure qu'il prendra là! Mais c'est égal, j'y consens; je suis averti que c'est le diable, ainsi je ne me mettrai point en colère; mais qu'il n'approche pas trop de moi.

La peau du cheval cria en ce moment.

— Que dit le sorcier?

— Que vous n'avez qu'à ouvrir le coffre qui est derrière la porte, répondit Klaus, et que vous y trouverez le diable; mais que vous devez tenir fermement le couvercle et le refermer vite, de peur qu'il ne s'échappe.

— Viens donc m'aider, dit le paysan. Et tous deux se dirigèrent vers le coffre, où le pauvre bossu se tenait accroupi plus mort que vif. Le fermier, ayant soulevé un peu le couvercle du coffre, reconnut sa figure: — Oui, c'est bien le diable! s'écria-t-il en refermant le coffre et reculant épouvanté jusqu'au milieu de la chambre; je l'ai vu, il ressemble trait pour trait à cet odieux bossu que je déteste!

Klaus, pour le remettre de son effroi, lui versa un grand verre de vin qu'il avala tout d'un trait, et de nouveau il lui demanda s'il voulait lui céder le sorcier qui était dans son sac.

— Impossible, dit Klaus le petit; songez donc que je perdrais par là tout le profit que je tire de mon petit sorcier, et ce profit est considérable.

— Mais si je te donne en échange un boisseau d'argent, dit le fermier.

Klaus parut hésiter: — Il est certain, répondit-il, que vous avez été bon pour moi, que vous m'avez donné l'hospitalité et un bon souper; mais mon sorcier est un trésor, et... si je consens à vous le donner, il faut au moins que le boisseau d'argent que vous m'offrez soit aussi comble que possible.

— Il le sera, tu peux y compter, répondit le fermier enchanté; il sera aussi comble que tu le désires; mais à une condition encore, c'est que tu me débarrasseras de ce coffre, je ne veux pas le garder une heure de plus dans ma maison; car, qui pourrait m'assurer que le diable, s'y étant mis une fois, n'y reviendrait une autre?

Les conventions faites, Klaus le petit remit au paysan le sac renfermant la peau du cheval, et reçut en échange un boisseau comble d'argent, plus une brouette par-dessus le marché, pour pouvoir transporter et l'argent et le coffre; et après avoir pris congé du bon fermier et de sa femme, il entra dans une grande forêt au bout de laquelle coulait une rivière large et profonde sur laquelle s'élevait un pont. Arrivé au milieu de ce pont, Klaus le petit s'arrêta tout à coup: — Parbleu, qu'ai-je besoin, dit-il, de m'embarrasser plus longtemps de ce vieux coffre vide? Il est si lourd, qu'on le croirait rempli de pierres; je suis fatigué de le rouler ainsi; ne laissons pas échapper une aussi belle occasion et jetons-le à la rivière. En parlant ainsi, il l'avait ôté de la brouette, et il s'apprêtait à le pousser dans l'eau, lorsque les accents les plus pitoyables sortirent tout à coup du meuble: — Hélas! hélas! prenez pitié de moi! laissez-moi vivre! disait le pauvre bossu à demi mort d'effroi.

— Oh! oh! le diable y est encore? reprit Klaus; raison de plus pour jeter le coffre à la rivière. Vite, dépêchons-nous.

— De grâce, écoutez-moi, reprend le prisonnier ; je vous promets, si vous me laissez la vie sauve, de vous donner pour récompense un boisseau d'argent.

— Si cela est ainsi, je consens à ne point jeter le coffre à la rivière ; mais tu n'en sortiras que chez toi, et donnant donnant, en me remettant le boisseau d'argent.

— Conduis-moi donc à ma demeure, et tu verras que je sais tenir ma parole.

Et Klaus se remit encore une fois à brouetter et son argent et le coffre contenant le pauvre bossu, qui, arrivé chez lui et délivré de son étroite prison et de la peur d'y être noyé, s'empressa de tenir sa promesse, et mesura à Klaus le petit un second boisseau d'argent.

— J'aurais tort de ne pas avouer, pensa-t-il en reprenant le chemin de son village et en poussant devant lui sa brouette chargée d'une fortune, que mon cheval m'a été amplement payé. Que dira Klaus le grand quand il me verra si riche? Et quand il fut arrivé, il versa le contenu de ses deux boisseaux au milieu de sa chambre, et il envoya demander à Klaus le grand de lui prêter une mesure.

— Que veut-il mesurer? pensa ce dernier ; et, curieux de le savoir, il enduisit de goudron le fond de la mesure, afin que quelques parcelles de ce qu'on allait y mesurer pussent s'y attacher et que par ce moyen sa curiosité fût satisfaite. En effet, le résultat fut ce qu'il avait prévu, et lorsqu'on lui rapporta la mesure, il aperçut, à son grand étonnement, trois petites pièces d'argent qui étaient restées collées au fond. Il courut tout éperdu chez Klaus le petit.

— D'où te vient tant d'argent? lui demanda-t-il en lui apprenant comment il avait découvert son secret.

— De mon pauvre cheval dont j'ai vendu la peau, lui répondit Klaus le petit.

— Ma foi, on te l'a payée au centuple, reprit l'autre ; et rentrant aussitôt chez lui, il courut chercher une hache



Klaus le petit montrant le diable au paysan. (Page précédente.)

dont il assomma ses quatre chevaux, après quoi les ayant dépouillés, il chargea les quatre peaux sur une charrette et les conduisit à la ville.

— Des peaux! des peaux! criait-il dans toutes les rues ; qui veut acheter des peaux, qui veut des cuirs?

A ces cris, tanneurs, corroyeurs, cordonniers et savetiers, tous sortirent d'abord de leurs maisons et demandèrent au crieur le prix de ses peaux.

— Un boisseau d'argent pour chacune, répondit Klaus.

— Il est fou! dirent-ils tous à la fois ; croit-il que nous mesurons l'argent au boisseau?

— Des peaux! des peaux! se remit à crier Klaus le grand, qui veut acheter des peaux et du cuir excellent?

Et à tous ceux qui lui en demandaient le prix, il répondait toujours :

– Un boisseau d'argent pour chacune.

— Décidément, ce paysan veut se moquer de nous, dirent-ils enfin, et tanneurs et corroyeurs, cordonniers et savetiers, tous s'armant des instruments de leur métier, tombèrent sur le malencontreux marchand.

— Ah! des peaux! des peaux! dirent-ils en se moquant et le contrefaisant; attends, attends, nous allons te tanner la peau. Chassons ce fou de notre ville et châtions-le comme il le mérite! Et Klaus le grand, poursuivi et roué de coups, se hâta de sortir de la ville, mais non sans avoir juré de se venger sur Klaus le petit de l'affront qu'il venait de recevoir.

Celui-ci, pendant ce temps, avait perdu sa vieille servante, qui venait de mourir à près de cent ans; et bien qu'elle eût toujours été fort acariâtre, il avait été constamment bon pour elle et il était reconnaissant de ses soins. Lui-même l'avait couchée dans son propre lit, l'y avait soignée attentivement, et bien qu'elle fût morte maintenant, il voulut la veiller pendant cette dernière nuit, et il alla s'asseoir tristement sur une chaise derrière le poêle. Il était plongé dans de pénibles pensées, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et il vit, à la clarté de la lune, Klaus le grand qui s'avançait avec précaution, portant dans sa main la hache dont il avait assommé ses quatre chevaux. Marchant droit vers le lit où il supposait Klaus le petit endormi, il leva le bras et asséna un coup terrible sur la tête de la vieille défunte.

— Tiens, dit-il, voilà pour toi; désormais tu ne te moqueras plus de moi... Et il sortit de la chambre.

— Quel méchant homme! s'écria Klaus le petit, saisi d'horreur; ainsi il est clair que c'est moi qu'il voulait tuer! Combien il est heureux que ma pauvre vieille Marthe ait été bien morte, elle eût péri de ce terrible coup, et je ne m'en serais jamais consolé.

Quand le jour fut venu, il la revêtit de ses habits du dimanche, l'enveloppa de sa mante, puis ayant emprunté le cheval et la voiture d'un voisin, il plaça la vieille sur la banquette de derrière, puis s'étant mis en chemin dans cet équipage, il traversa la forêt et bientôt il s'arrêta devant un cabaret afin de s'y restaurer, car il était parti à jeun. Le cabaretier était un assez brave homme, mais si coléreux, si prompt à s'emporter, qu'il était redouté partout; cependant comme il était fort riche, on avait pour lui beaucoup de considération.

— Bonjour, l'ami, dit-il à Klaus le petit; tu t'es mis en chemin de bien grand matin?

— Oui, répondit Klaus, je me rends à la ville avec la vieille Marthe qui est là dans la voiture et que je n'ai pu déterminer à descendre. Obligez-moi donc de lui porter un verre de votre excellent hydromel; seulement ayez soin d'élever un peu la voix en lui parlant, car elle a l'oreille très-dure.

— Bien, bien, reprit le cabaretier en versant de l'hydromel dans un verre dont la dimension contenait bien les deux tiers d'une bouteille, rapportez-vous-en à moi; et il s'empressa de le porter à la vieille Marthe.

— Voici un verre de vieux hydromel que je vous apporte de la part de votre jeune maître, dit-il à haute voix à la vieille, qui n'avait garde de répondre.

— N'entendez-vous pas, reprit le cabaretier d'une voix encore plus forte, que voici un verre d'hydromel de la part de votre jeune maître?

Et comme la vieille gardait toujours le même silence, il répéta de nouveau la même phrase cinq à six fois, d'une voix toujours plus assourdissante et toujours sans plus de succès; ce qui finit par l'exaspérer à tel point que, ne pouvant plus se contenir, il lança le verre d'hydromel à la tête de la morte, et le coup fut si violent, qu'elle tomba à la renverse dans la voiture.

— Ah! s'écria Klaus le petit en accourant et en prenant le cabaretier au collet, vous avez tué la pauvre Marthe, hélas! hélas! voyez la blessure horrible que vous lui avez faite à la tête!

— Malheureux que je suis! s'écria à son tour le cabaretier au désespoir, c'est la faute de ma maudite vivacité! Mon pauvre Klaus, mon cher Klaus, pardonne-moi, je te donnerai ce que tu demanderas, un plein boisseau d'argent, et je ferai enterrer la vieille Marthe par-dessus le marché, et avec la plus grande pompe, si tu veux me promettre de cacher ce malheur; autrement je serai condamné à perdre la vie, et j'en serais pourtant bien fâché.

Klaus le petit consentit à la demande du cabaretier, qui se crut bien heureux d'en être quitte à si bon marché; et après avoir vu enterrer la vieille avec toute la pompe promise, il revint chez lui avec un boisseau d'argent de plus. Alors, il lui prit envie de mesurer aussi cet argent comme il avait mesuré l'autre, et il envoya de nouveau prier Klaus le grand de lui prêter sa mesure.

— Comment? s'écria celui-ci saisi de surprise, ça n'est pas possible! et il courut sur-le-champ à la maison de Klaus le petit, où il ne fut pas peu stupéfait de retrouver celui qu'il croyait avoir assommé. Mais ses yeux, qui s'étaient d'abord dirigés sur lui, s'en détournèrent promptement à l'aspect du trésor qui était au milieu de la chambre, et qui était encore grossi depuis qu'il l'avait vu.

— D'où tires-tu donc tout cet argent? demanda-t-il, et qui t'a donné ce surcroît de richesses?

— C'est le prix du cadavre de ma pauvre vieille Marthe que tu as tuée à ma place, répondit Klaus le petit; tu voulais m'ôter la vie, mais tu t'es trompé, comme tu le vois, et j'ai vendu la pauvre vieille pour un boisseau d'argent.

— Quel excellent marché! pensa Klaus le grand, sans le moindre remords, en retournant chez lui; il faut que j'avise au moyen de vendre de la même manière ma vieille servante, car elle a bien cent ans aussi. Et, à peine rentré, il courut chercher sa terrible hache, et d'un seul coup il assomma la vieille centenaire qu'il mit dans sa voiture et qu'il traîna à la ville.

— Voulez-vous acheter un cadavre? demanda-t-il à un apothicaire, j'en ai un à vous vendre.

— Et où avez-vous pris ce cadavre? demanda à son tour le pharmacien d'un air soupçonneux.

— C'est celui de ma vieille servante, répondit Klaus le grand; elle était sourde, aveugle et paralytique, partant elle n'était plus bonne à rien; or, je l'ai tuée et j'ai résolu de la vendre pour un boisseau d'argent.

— Vous êtes un misérable fou! s'écria l'apothicaire avec horreur, et si ce que vous dites est vrai, il pourra vous en coûter votre tête. Il se mit à lui représenter alors l'atrocité de l'action dont il se vantait, et lui démontra comment, en se rendant coupable de cet acte d'impiété et de cruauté, il avait mérité d'être puni de mort par la loi; enfin, il l'effraya si bien, que courant en toute hâte à sa voiture, il s'y jeta précipitamment et fouetta son cheval si vigoureusement qu'il prit le galop et qu'en peu de temps il fut hors de la ville.

— Tu me le payeras! murmurait Klaus le grand, en courant sur la grande route; tu me le payeras, maudit faiseur d'histoires! Et aussitôt qu'il fut rentré, prenant le

plus grand sac qu'il pût trouver, il courut chez Klaus le petit : — Tu m'as encore joué un tour pendable, lui dit-il; c'est d'après tes conseils que j'ai assommé mes quatre chevaux et que j'ai tué ma vieille servante ; tu as inventé des mensonges pour me perdre ; mais c'est fini, tu ne me tromperas plus. Et en achevant ces mots, il empoigna d'une main ferme Klaus le petit, qui, beaucoup moins fort que lui, fut contraint d'entrer dans le sac, dont Klaus le grand noua les cordons solidement et qu'il chargea sur son dos, dans l'intention d'aller le noyer. Mais avant d'arriver sur le bord de la rivière, il fallait faire un long bout de chemin et passer devant une église où le son de l'orgue se faisait entendre, ainsi que la voix des fidèles ; car ce jour-là était justement un dimanche. Klaus le grand, qui n'était pas fâché de se reposer un peu, car Klaus le petit ne laissait pas que d'être lourd à porter, déposa son sac devant la porte de l'église, et comme il était très-solidement noué et que le prisonnier était dans l'impossibilité de s'échapper, il entra à l'église avec toute sécurité.

Le pauvre petit Klaus s'agitait vainement dans son sac, il avait beau remuer, la corde ne pouvait rompre, et ses lamentations devenaient de plus en plus pitoyables : — Bonté divine ! disait-il, faut-il si jeune encore entrer déjà dans l'autre monde?

Un vieux pâtre, qui gardait son troupeau à quelques pas de lui, appuyé sur son bâton, l'entendit :

— Tu te plains de ce qui ferait ma joie, lui répondit-il, car moi qui suis si vieux, si chétif, si misérable, je ne puis parvenir à y passer dans ce nouveau monde que tu redoutes.

— Eh bien, dénoue le cordon qui ferme le sac, reprit Klaus, et essaye de te mettre à ma place, je te promets que tu ne tarderas pas à quitter ce monde-ci pour le nouveau.

Aussitôt, le vieux pâtre dénoua les cordons, ouvrit le sac, et Klaus le petit en sortit joyeusement et en remerciant le vieux berger.

— Je te recommande mon troupeau, lui dit le vieux pâtre en se fourrant dans le sac, surveille-le attentivement et soigne-le bien.

— Soyez sans inquiétude, répondit Klaus le petit, votre troupeau ne manquera de rien, et en parlant ainsi, il noua solidement le sac, et prenant le bâton du vieux pâtre, il chassa les bêtes devant lui et s'éloigna rapidement. Peu de temps après, Klaus le grand sortit de l'église et rechargea sur son dos le sac qui lui sembla bien plus léger, ce qu'il ne manqua pas d'attribuer au repos qu'il avait pris, et il se dirigea vers la rivière, au bord de laquelle étant arrivé, il prit son sac et le jeta dans l'eau avec le vieux pâtre dedans : — Cette fois, dit-il, tu ne m'attraperas plus; et satisfait de son tour d'adresse, il reprit le chemin de sa maison. Mais comme il était sur le point d'y arriver, il faillit tomber à la renverse, car il aperçut devant lui Klaus le petit conduisant son troupeau.

— Quoi ! s'écria-t-il en le voyant, ne t'ai-je pas tout à l'heure jeté dans la rivière? — Cela est vrai, répondit Klaus le petit, il y a de cela une bonne heure à peu près.

— Et d'où te vient donc ce beau troupeau?

— Ce sont des animaux marins, répondit Klaus le petit; mais je te vais conter l'affaire et tu verras que je te dois la plus grande reconnaissance, et que tu m'as rendu un immense service en me jetant dans la rivière. J'allai de suite au fond de l'eau, et cela sans la moindre difficulté, sans la moindre incommodité : on trouve là le gazon le plus doux et le plus moelleux, et les prairies les plus belles et les plus verdoyantes. J'étais donc étendu mollement sur la mousse, lorsque je sentis qu'on déliait le sac où j'étais enfermé, et aussitôt une jeune fille radieuse de beauté me prit par la main et m'en fit sortir, en me disant : — Te voilà donc, petit Klaus, mon ami ; il y a longtemps que je t'attends pour t'enseigner la route qui doit te conduire à la fortune, c'est-à-dire à la possession d'un magnifique troupeau que tu trouveras à une lieue d'ici. Or, après avoir reçu ses instructions, je suivis le cours de la rivière, qui est la grande route des habitants de ces régions, qui vont rejoindre le vaste Océan ; et jamais je n'ai parcouru un aussi beau pays que celui-là.

— Pourquoi donc l'as-tu quitté si vite, puisque tu t'y trouvais si bien?

— Parce que j'ai voulu, pour arriver plus tôt, prendre le chemin de traverse qui m'a évité les sinuosités de la rivière. Arrivé à l'endroit indiqué, j'ai trouvé, comme tu le vois, le beau troupeau promis, et je retourne avec mes bêtes dans les belles régions aquatiques dont je viens de te parler.

— Il faut convenir que tu es un heureux coquin, dit Klaus le grand tout étourdi de l'histoire qu'il venait d'entendre ; mais, crois-tu que, si j'allais au fond de l'eau, je trouverais aussi un troupeau?

— Je n'en doute pas, répondit Klaus le petit ; mais en conscience, je ne puis te porter sur mes épaules jusque-là, tu est trop lourd pour moi ; mais si tu veux te procurer un sac et gagner le bord de la rivière, je te promets de te rendre le service de t'y jeter.

— J'y serai avant toi, reprit Klaus le grand, mais je te préviens qu'une fois au fond de l'eau, si je ne trouve un troupeau semblable au tien, je reviendrai te laver la tête d'une rude manière.

— Bien, bien, dit l'autre, et le laissant partir devant, il continua tranquillement son chemin, en poussant devant lui son troupeau.

Il y avait déjà longtemps que Klaus le grand l'attendait, lorsqu'il atteignit le bord de la rivière où le troupeau qui mourait de soif courut précipitamment.

— Vois-tu comme mes bêtes sont pressées de rentrer dans leur élément, lui cria Klaus le petit; vois-tu comme elles sont impatientes d'arriver au fond de l'eau?

— Laisse là tes bêtes, reprit Klaus le grand, et aide-moi vite à entrer dans le sac. — Et quand il y fut : — Mets encore une pierre au fond du sac, lui dit-il, afin qu'il aille plus vite au fond de l'eau.

— Sois tranquille, lui répondit Klaus le petit, tu plongeras sans peine ; et comme l'autre insista de nouveau pour qu'il mît une pierre au fond du sac, il alla ramasser la plus grosse qu'il pût trouver, la mit au fond du sac qu'il noua solidement, puis le poussant du pied, le sac tomba et disparut avec la rapidité d'une flèche.

— A présent, cherche ton troupeau marin ! dit Klaus le petit, et chassant le sien devant lui, il reprit le chemin de son village.

Ainsi, celui des deux Klaus, qui avait toujours voulu nuire à l'autre, trouva le juste châtiment de sa perversité ; cependant, il ne faut pas induire de ce conte qu'il est permis à chacun de se faire justice et de rendre, même à un méchant, le mal pour le mal; Klaus le petit fut coupable en cela, aussi en reçut-il à son tour le châtiment mérité, car, en rentrant chez lui, il ne retrouva plus rien de tous ses boisseaux d'argent : un voleur était entré qui avait emporté le trésor, et il ne restait plus à Klaus le petit que le troupeau du vieux berger.

A. ARAGON.

# SAINTE CLOTILDE ET SAINTE GENEVIÈVE.

La nouvelle église de Sainte-Clotilde, dont nous avons donné la vue générale, marche, à grands coups de ciseau, vers son complet achèvement. M. Gau, le savant architecte, ayant mis la dernière main à l'ensemble de son œuvre, les sculpteurs ont attaqué tous les points de l'église en même temps : le grand portail et les tours, les portails latéraux, la nef et les bas côtés, ainsi que la chapelle de la Sainte Vierge. La sculpture et l'ornementation des tours et de la galerie sont déjà arrivées



Statue de *Sainte Clotilde*, par M. Feugère des Forts, exposée au dernier Salon.

aux trois quarts de leur exécution totale. Il sera bientôt possible de juger dans son ensemble ce premier essai de l'architecture gothique, tenté à Paris en plein dix-neuvième siècle.

Sainte-Clotilde présente la forme d'une croix latine extrêmement allongée. Sa longueur est de 61 mètres sous une hauteur de 26 mètres à la clef de voûte, et elle occupera dans son périmètre total un emplacement de 98 mètres en longueur sur 48 de largeur, en y comprenant une enceinte grillée précédée d'une place quadrangulaire plantée d'arbres et décorée d'une fontaine dont le style architectural rappellera celui de l'église. (Voir notre gravure du tome XVIII, p. 337.)

M. Gau persiste, nous dit-on, dans le dessein de faire surmonter les tours de flèches de pierre de grande dimension. Rien de plus gracieux, en effet, que ces pyramides gothiques du treizième ou du quatorzième siècle, dont les deux églises abbatiales de Saint-Nicaise, de Reims, et de Saint-Jean-des-Vignes, de Soissons, nous offraient, parmi tant d'autres, de si parfaits modèles. Mais en dehors de la question d'économie, au moment où Paris va être obligé de bâtir de nouvelles églises, les flèches de Sainte-Clotilde seraient peut-être d'un goût contestable, si l'on considère le peu de longueur totale de l'édifice et la surélévation exagérée des voûtes. Cependant, pour le spectateur qui serait placé sur le quai des Tuileries ou sur la place de la Concorde, le portail et ses deux tours dominant tous les édifices qui l'environnent et se profilant sur les cieux d'une manière majestueuse, il faut convenir que, vues de là, les deux flèches appelées à le surmonter produiraient un fort grand effet.

Quant aux travaux supplémentaires de peinture et de sculpture, ils vont être distribués aux artistes dans le courant de janvier. C'est le cas de rappeler la belle statue de *sainte Clotilde*, exposée au dernier Salon par M. Feugère-des-Forts, et dont nous avons signalé déjà le mérite et le succès. Cette personnification si pure, si inspirée, si *française*, de la reine de la nouvelle église, serait digne, pour y figurer, des honneurs du marbre, et assurera du moins à son auteur un titre sérieux à fournir sa pierre au monument.

Au moment où Sainte-Clotilde s'achève, le gouvernement rend à sainte Geneviève le Panthéon désert. Paris retrouve ainsi en même temps ses deux patronnes nationales, celle qui fit la France chrétienne, et celle qui la sauva des barbares ; — noble vœu exprimé avec tant d'éloquence par M. le vicomte Jules de Francheville, le poëte de la *Foi* et de la *Patrie* :

Ces saintes de granit, aux fronts audacieux,
Pour calmer nos douleurs, les élevant aux cieux,
Portent, dans leur beauté, le nom des saintes femmes
Qui suivaient le Sauveur ; et, pour charmer nos âmes,
Ont aussi dans la voix de suaves accords,
Dans les mains de l'encens pour embaumer nos corps

C'est d'abord Notre-Dame, au gigantesque faîte,
Qui contient tout un peuple aux plus grands jours de fête,
A qui le Christ un jour, de la mort triomphant
Montra le monde, et dit : « Femme, c'est ton enfant. »

Conservant de parfums son urne toujours pleine,
Plus humble, vous voyez paraître Madeleine ;
Sur nos pieds fatigués prête à répandre encor
L'arome qu'elle essuie avec ses tresses d'or,
Types transfigurés d'une double puissance :
Ici le repentir, et là-bas l'innocence.

Puis, au sommet d'un mont, le regard attristé
Voit une vierge en deuil, le front déshérité
De la croix qui pour elle était un diadème ;
Le roi, fléau de Dieu, la respecta lui-même !...
Geneviève, leur main raya ton nom si beau ;
Ils ont pris ton église : ils en font un tombeau !

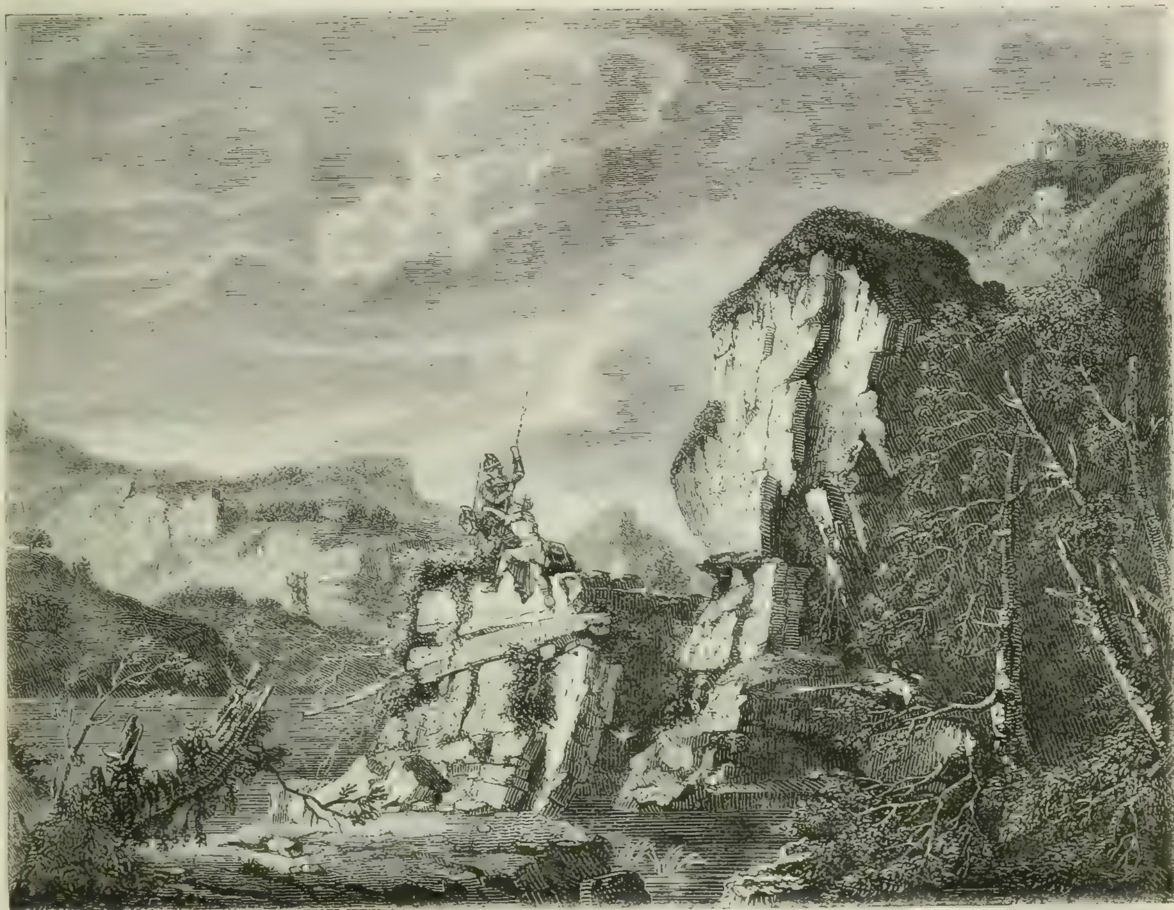
Dans ces lieux où coula le sang du sacrifice,
Vos gloires... vous semblez les traîner au supplice,
Vous souillez vos élus d'un affront immortel
La croix n'est qu'un gibet, quand vous ôtez l'autel !
C'eût été beau de voir, dans un double mystère,
L'ange de Tolbiac, la vierge de Nanterre,
Qui firent éclater notre gloire ici-bas ;
Du sommet de leurs tours veillant sur nos combats,
De triomphes divins nous donner l'espérance ;
L'une a sauvé Paris, l'autre a fondé la France

# L'ART ET LES ARTISTES ITALIENS [1].

## SALVATOR ROSA.

### I. POETE. MUSICIEN. PEINTRE. BRIGAND.

A l'ouest de Naples, derrière la colline qui porte le château Saint-Erme et la chartreuse de Saint-Martin, on trouvait, au commencement du dix-septième siècle, et on trouve encore aujourd'hui un étroit défilé coupé dans les rochers du Monte-Donzelle ; ce chemin, ombragé de lentisques, de caroubiers et de magnifiques pins d'Italie, conduit au vaste couvent et au magnifique village de l'Arenella. Parmi les humbles demeures dont la simplicité contrastait avec le splendide séjour des hommes de Dieu, s'élevait une maison plus vaste, mais plus pauvre encore,



Paysage de Salvator Rosa. Musée du Louvre.

plus délabrée ; ancienne demeure des seigneurs féodaux de l'Arenella, la *Casaccia*, comme on l'appelait, n'était plus que le refuge des familles auxquelles leur indigence ne permettait pas d'avoir une cabane particulière. Sur l'une des portes de la Casaccia, on lisait :

ANTONIO ROSA, AGREMENSORE ED ARCHITETTO.
*Antonio Rosa, arpenteur et architecte.*

Cette enseigne était celle d'un pauvre hère que son double talent parvenait à peine à empêcher de mourir de faim avec sa femme, Madonna Giulia.

Un jour, cependant, Dieu sembla jeter un regard de pitié sur la malheureuse famille. En 1615, Madonna Giulia mit au monde un fils, et un fils, dans l'opinion des Napolitains, c'est une bénédiction du Ciel. C'était bien en effet une bénédiction du Ciel que la naissance de cet enfant ; mais cette faveur était pour l'univers ; les pauvres parents ne devaient pas en profiter.

Destiné par leur piété au sacerdoce, et par leur ambition à la mitre ou à la barrette, ce fut dans les légendes de sainte Catherine de Sienne et dans des livres de prières latines que Salvator apprit à lire ; mais déjà il balbutiait

(1) Voyez la Table générale des dix premiers volumes et les tables particulières des huit derniers.

des vers, déjà il faisait retentir des sons du luth, de la mandoline ou du tambour de basque les échos du Monte-Donzelle et du Vomero; déjà il couvrait de ses barbouillages au charbon les murs de la *Casaccia*. Malheureusement, un jour il voulut *illustrer* aussi les colonnes du cloître de la chartreuse, ce qui valut une double correction au futur prélat. Salvator s'enfuit de la maison paternelle; pendant plusieurs jours il erra dans la campagne de Naples, vivant d'arbouses et de caroubes, couchant dans les tombeaux antiques de Bauli ou de la *via Campana*.

Bref, après un nouveau séjour chez les Pères Somasques, il quitta la théologie pour la musique, fort encouragée par le vice-roi espagnol.

Salvatoriello, comme on l'appelait alors, s'y livra tout entier. Bientôt ses productions devinrent populaires à Naples, et son talent de poëte et de joueur de luth le fit rechercher par les donneurs de sérénades.

Triste renommée pour un futur prélat! Mais les projets paternels allaient enfin recevoir le coup fatal. Jusqu'ici Salvator n'était que poëte et musicien : quelques jours encore, et il sera peintre.

Un artiste pauvre, mais plein de talent, Francesco Francaziani, ayant épousé sa sœur, une étroite intimité s'établit entre eux, et Salvator passa la moitié de ses journées dans l'atelier de son beau-frère, copiant des fragments de ses tableaux, et l'autre moitié sur le Vésuve et au Pausilippe, cherchant des modèles dignes de son humeur indépendante.

A cette époque, les jeunes gens qui se destinaient à la peinture parcouraient les différentes villes de l'Italie pour y étudier les ouvrages des diverses écoles; mais la plupart ne faisaient que choisir un modèle, dont ils devenaient la froide copie. Salvator aussi voulut entreprendre son *giro* (tour), et, à dix-huit ans, il quitta Naples pour la première fois. Mais il partit, lui, avec la ferme résolution de n'étudier qu'un seul maître, la nature; et ses musées furent les montagnes, les cascades, les ruines de la Basilicate, de la Pouille et de la Calabre. Là il trouva des modèles d'une sublimité jusqu'alors inconnue, qui lui donnèrent les moyens de créer une école originale, quand les sources de l'originalité semblaient taries.

Dans les antiques régions qu'il parcourait, sur les sommets abruptes du mont Gargano ou des écueils de Saint-Vito, dans les grottes de Palignano et d'Otrante, Salvator trouva des hommes qui, descendant des anciennes colonies d'Athènes et de Sparte, rêvaient pour leur pays l'affranchissement du joug étranger. A la voix de leur chef, Tommaso Campanella, Salvator sentit qu'un jour peut-être sa main combattrait pour une patrie que son pinceau devait illustrer. Dans les idées de ce temps, et aux yeux du peuple, le brigand, ennemi de l'étranger, était plus souvent un héros qu'un criminel. Dans une de ses promenades solitaires, Salvator fut pris par une bande. Triste capture pour les bandits! Mais la faute était faite; Salvator connaissait leur retraite, Salvator allait périr. Parmi les brigands était une femme; l'artiste était jeune, il était beau, il fut sauvé.

Amour de l'art, amour de cette femme, amour de l'indépendance, lequel? Je l'ignore. Mais Salvator resta chez les brigands, et bientôt devint leur camarade, et même, dit-on, leur complice. Ce fut pendant cette période de sa vie qu'il recueillit ces admirables figures de bandits, que plus tard il sema avec profusion dans ses œuvres.

La bande obéissait à un chef : peut-être ce joug sembla-t-il encore trop pesant à notre héros. Il s'échappa et revint à Naples, où l'attendaient la misère, l'abandon, l'avarice des brocanteurs juifs, la honte, et la mort de presque tous ses parents.

Un hasard vint ranimer son courage et le tirer un instant de l'obscurité. Le chevalier Lanfranc, qui jouait à Rome et à Parme le rôle de Ribera à Naples, de Rubens à Anvers, de Lebrun à Paris, fut appelé à Naples pour décorer l'église du Giesù nuovo. Passant dans une des rues de la vieille ville, il distingua à la porte d'un brocanteur une esquisse dont, au premier coup d'œil, il sut reconnaître le mérite. Il fit arrêter son splendide équipage, et le peintre grand seigneur acheta l'œuvre du pauvre artiste mourant de faim. Ce suffrage fit connaître dans Naples le nom de Salvatoriello; mais s'il lui permit de mettre ses œuvres à un prix un peu plus élevé, il lui attira aussi la haine et l'envie des peintres *maniéristes*. Un seul homme sut l'apprécier à sa juste valeur, et lia avec lui une amitié qui ne devait finir qu'avec la vie. Cet homme fut Aniello Falcone, le premier élève de Ribera, esprit turbulent, peintre enthousiaste, qui, dans le genre des batailles, ne fut surpassé que par Salvator lui-même. Il lui ouvrit son atelier, et le présenta à Ribera; mais ce n'était pas Salvator qui pouvait faire nombre avec les *dipendenti* de l'orgueilleux maître espagnol : il eut bientôt reconquis sa liberté; mais avec elle il retrouva l'oubli et la misère.

Ce fut au moment de cette détresse qu'il se décida à aller chercher fortune à Rome; il avait alors vingt ans. Ce ne fut pas sans pleurer son ingrate patrie qu'il entreprit à pied son long et pénible voyage. Un petit paquet et un portefeuille composaient tout son bagage, et ce fut ainsi qu'il entra pour la première fois dans la capitale des arts, où il devait jouer plus tard un si grand rôle.

Deux genres entièrement opposés se partageaient alors l'admiration des amateurs romains : le Bernin, l'idéal, et les matérialistes hollandais (ultramontains), avec lesquels on avait le tort de confondre Poussin et les Français.

Salvator arrivait avec des idées aussi éloignées de la froide convention des *bernesques* que de la triviale vérité des ultramontains; il voulait être lui, et rien autre. Deux maîtres seulement furent par lui reconnus et étudiés, Michel-Ange et le Titien. Les admirables ruines de Rome devinrent pour lui des sujets d'étude inépuisables. L'influence de la *mal' aria* et la fièvre ne tardèrent pas à le clouer dans la triste salle d'un hôpital. Ce fut alors sans doute qu'il composa cette cantate si âpre et si touchante à la fois, dans laquelle il peint son dénûment affreux et son découragement mortel.

Lorsque Salvator sortit de l'hôpital, les médecins lui ordonnèrent de retourner respirer l'air natal; il partit. Hélas! cette fois encore l'attendaient la misère et la haine, mais cette fois, aussi, il devait trouver un ami. Au collége des Pères Somasques, il avait eu pour camarade le jeune Girolamo Mercuri, qui avait continué la carrière ecclésiastique. Il le décida à suivre son maître, le cardinal Brancacci, d'abord à Rome, puis à Viterbe, dont Son Éminence devint évêque. Le cardinal fit peindre à Salvator le portique de son palais épiscopal et le tableau du maître-autel de l'église *della Morte*, l'*Incrédulité de saint Thomas*.

Ces ouvrages et quelques petits tableaux qu'il envoyait à Rome commencèrent enfin à ouvrir à Rosa le chemin de la renommée; mais après une année de séjour à Viterbe, Salvator, lassé de tous patronages, retourna à Naples pour y retrouver ses ennemis, et son unique ami, Aniello Falcone.

II. TRAVAUX ET SUCCÈS. BALADIN. SATIRIQUE. INSURGÉ. ANECDOTES.

Chaque année, pendant les fêtes de *S. Giovanni decollato*, une exposition de tableaux avait lieu dans le Panthéon de Rome et attirait tous les talents et tous les connaisseurs de l'Europe. Un des amis de Salvator osa y présenter un *Prométhée* qu'il lui avait envoyé de Naples pour tâcher de le vendre. Le succès fut immense, et le nom de Salvator, répété par les cent voix de la renommée, remplaça à tout jamais le diminutif de Salvatoriello. Les applaudissements arrivèrent jusqu'à ses oreilles, et il crut que cette fois son sort était décidé. Il accourut à Rome recueillir quelques bravos, mais il ne put parvenir à se faire admettre à l'Académie de Saint-Luc, hors de laquelle il ne pouvait guère alors exister de chance de succès. Cependant la fortune de Salvator s'était un peu améliorée, et il put louer une maison dans la *via del Babbuino*, non loin de la fontaine qui lui a donné son nom. Mais déjà le souvenir de *Prométhée* s'en allait expirant, et bientôt Salvator fût retombé avec lui dans l'oubli, s'il n'eût dû à la variété, à la bizarrerie de son génie, un piédestal qui devait enfin et pour toujours le mettre en évidence.

Le carnaval de 1639 arriva; un char richement orné, traîné par des bœufs aux cornes dorées, et rempli d'une troupe masquée, parut dans le *Corso*. Cette troupe chantait de délicieuses cantates, puis, comme intermèdes, le principal personnage, s'annonçant sous le nom de signor Formica, acteur napolitain, et portant le costume du charlatan Coriello, répandait à flots les plus mordantes épigrammes, les lazzis les plus bouffons, les plaisanteries les plus piquantes, distribuant à pleines mains des remèdes et des ordonnances contre les calamités publiques et les maux de la société. Bientôt, dans Rome entière, il ne fut question que du signor Formica et de ses brillantes parades. Le dernier jour, il se démasqua, et montra aux regards étonnés le visage de Salvator.

De ce moment, ses succès de salon n'eurent plus de bornes; on se l'*arracha* dans tous les cercles... Salvator oublia ses pinceaux, et s'abandonna tout entier au plaisir; il monta un petit théâtre du haut duquel il osa attaquer le Bernin lui-même.

Heureusement, cette ivresse fut de peu de durée; Salvator reprit sa palette, et, cette fois, pour ne plus la quitter. La fortune semblait enfin lui sourire, ses paysages le disputaient même à ceux de Claude Lorrain et du Guaspre, qui pourtant étaient alors en pleine possession de la faveur publique. Sa maison de la *via del Babbuino* devint le lieu de réunion des plus beaux esprits, des plus grands seigneurs de Rome. Ce fut alors que Salvator traduisit sur la toile sa fameuse cantate de la *Sorcière*, et qu'il exécuta la *Mort de Socrate*, l'*Enfant prodigue*, le *Purgatoire* et l'*Assomption*.

Gagnant beaucoup, amassant peu, mais n'étant plus soumis à l'inquiétude des besoins journaliers, Salvator en était venu enfin à fixer lui-même le prix de ses œuvres, et à pouvoir à peine suffire aux demandes. Il refusa toujours de se laisser imposer des sujets; il sut s'affranchir de tout patronage. « Dieu aide, disait Baldinucci, ceux qui veulent marchander avec lui! » Une anecdote, que rapporte lady Montague, peut donner la mesure de son caractère.

Un prince romain, plus connu par ses prétentions à la connaissance des arts que par sa générosité envers les artistes, parcourant un jour la galerie de Salvator, s'arrêta devant un de ses paysages, et, après l'avoir longtemps examiné, s'écria tout à coup :

— Salvator mio, je suis grandement tenté d'acheter ce tableau; dites-moi tout de suite son dernier prix.

— Deux cents écus, répond négligemment Salvator.

— Deux cents écus! *oihmé!* c'est une somme! Nous parlerons de cela une autre fois.

L'illustrissime prend congé du peintre; mais bientôt il revient et demande encore le dernier prix.

— Trois cents écus, lui répond-on avec humeur.

— *Corpo di Bacco!* vous plaisantez! Nous verrons un autre jour si vous êtes plus traitable.

Le lendemain ramena le prince dans l'atelier du peintre, qu'il salua gaiement, en lui disant :

— Eh bien! quel est le taux du jour?

— Quatre cents écus, réplique Salvator; puis soudain, donnant un libre cours à son indignation longtemps contenue, il s'écria, avec son impétuosité naturelle : La vérité est que votre excellence n'obtiendra ce tableau à aucun prix, et cependant voici le cas que j'en fais...

Et il le mit en morceaux.

Ici, nous trouvons Salvator dans toute la brutalité de son indépendance, je dirai même de son orgueil. Voyons maintenant comment les mêmes sentiments lui inspirèrent parfois des mots qui, pour être moins rudes, n'en étaient pas moins piquants.

Un jour, Salvator se trouvait dessinant dans la chambre du prince don Mario Chigi, alors malade; son médecin entra : c'était un de ces fats qui prétendent se connaître à tout, qui parlent de tout, et oublient toujours que la sagesse des nations a dit : *Ne sutor ultra crepidam.* Croyant faire sa cour au prince, grand protecteur des arts, il lui demanda, pour récompense de ses soins, un tableau de Salvator. Puis se tournant vers le peintre :

— Ayez bien soin, lui dit-il, de ne pas mettre le pinceau sur la toile que je ne vous aie dicté la pensée et le sujet du tableau.

Salvator salua modestement, en signe d'assentiment. Au moment de partir, le docteur prend la plume pour tracer son ordonnance; Salvator lui arrête la main :

— Un moment, docteur; ne posez pas la plume sur le papier que je ne vous aie dicté l'idée et la composition de l'ordonnance.

— Comment, vous, dicter une ordonnance! Mais c'est moi qui suis le médecin du prince, et non pas vous.

— Et moi, mon cher, je suis le peintre du prince, et non pas vous; et pourtant, j'en suis certain, je ferais encore mieux une ordonnance que vous ne feriez un tableau.

Au milieu de ses succès, Salvator ne pouvait oublier sa patrie; les cris des Napolitains succombant sous l'oppression espagnole arrivaient à ses oreilles, et réveillaient dans son cœur ces anciens germes de liberté qu'y avait semés son séjour dans les montagnes des Abbruzes et de la Calabre. Il avait alors trente-un ans. Masaniello le trouva combattant dans ses rangs, à côté de son ami Aniello Falcone, qui, à la tête des artistes napolitains qui formaient la *compagnie de la Mort*, secondait de tout son courage l'insurrection populaire. Après la chute du pauvre pêcheur d'Amalfi, l'école entière des peintres napolitains se trouva compromise : à l'approche de don Juan d'Autriche et du vice-roi espagnol, qui accouraient la vengeance dans le cœur, elle fut forcée de se disperser. Falcone se sauva en France; Salvator revint à Rome reprendre ses pinceaux; mais son sang bouillonnait encore, et il ne put rentrer aussitôt dans le calme de la vie privée. Ses instincts de sauvage indépendance étaient ranimés, et bientôt il osa exposer deux tableaux satiriques qui s'attaquaient à tout ce que Rome renfermait alors de grand et

de puissant. Un orage terrible gronda sur sa tête, et cette fois il fallut plier. Son départ de Rome fut une fuite, mais son arrivée à Florence devait être un triomphe.

A cette époque, le palais Pitti, résidence des Médicis, était devenu un lieu d'étude ouvert aux beaux-arts, et où les plus grands maîtres de cet âge continuaient d'exercer leur talent.

Ferdinand II reçut Salvator comme un ami plutôt que comme un protégé. Le charme de sa conversation, sa renommée comme peintre, poëte et musicien, attirèrent autour de lui une foule d'admirateurs ; sa maison, transformée en asile des plaisirs et du goût, devint le rendez-vous de tous les beaux-esprits de Florence.

Au milieu de la splendeur de son nouvel état, l'artiste se souvint de ses anciens succès du carnaval de 1639, et



Portrait de Salvator Rosa.

il devint le fondateur, l'auteur et le meilleur acteur de l'Académie théâtrale des *Percossi*. Cependant, cette fois, le théâtre ne lui fit pas oublier la carrière plus noble qu'il parcourait avec tant de gloire, et ce fut pendant son séjour à Florence qu'il peignit *Héraclite et Démocrite*, une foule de batailles et de paysages, le *Triomphe de David*, et tant d'autres chefs-d'œuvre.

Toutefois, malgré son existence princière, malgré ses succès sans nombre, Salvator déplorait secrètement son exil, et son chagrin d'être séparé de Carlo Rossi et de quelques autres de ses amis était si grand, qu'il risqua sa liberté pour passer avec eux quelques instants. Environ trois ans après son arrivée à Florence, il partit en poste au milieu de la nuit, arriva aux jardins de la Vigna Navicella, en corrompit le *custode*, et expédia aussitôt une circulaire à dix-huit de ses amis. Tous se rendirent à son appel ; il les embrassa avec tendresse, leur offrit un somptueux repas, puis montant à cheval, il retourna en Toscane avant que ses persécuteurs de Rome ou ses amis de Florence eussent vent de son aventure.

La confiance de Salvator en son génie était aussi franchement avouée par lui, qu'elle était justifiée par le succès. Un jour, un de ses amis le trouva occupé à moduler quelques airs sur un vieux clavecin assez médiocre, et lui demanda comment il pouvait garder chez lui un pareil instrument qui ne valait pas un écu.

— Je gage, dit Salvator, qu'il en vaudra mille avant que vous le revoyiez.

Le pari fut tenu, et Rosa peignit immédiatement sur le dessus de l'instrument un paysage avec figures, qui non-seulement fut vendu mille écus, mais encore fut regardé comme un de ses chefs-d'œuvre.

Salvator trouvait encore trop pesantes les chaînes si légères qui l'attachaient à la cour des Médicis, et il obtint de se retirer à la villa de *Monte Ruffoli*, propriété magnifique de son ami le comte Ugo Maffei. Il y passa plusieurs années, étudiant la magnifique nature des Maremmes, les sauvages montagnes de Pomarancio, de Querceto, de Monte Catini, les villes si pittoresques de Volterre, de Colle et de S. Geminiano. Ses loisirs étaient consacrés à réunir, à compléter ses productions littéraires. Enfin, il put revenir à Rome, le but constant de ses désirs : ses ennemis étaient morts pour la plupart, l'éclat de sa gloire avait fait taire les autres ; et quand il entra en triomphateur par la porte du Peuple, il dut se rappeler le pauvre jeune homme entrant à pied par la porte Saint-Jean, son maigre bagage sur le dos. Il acheta une maison sur le *monte Pincio*, la décora avec un luxe presque sans exemple, et continua cette vie de grand seigneur pour laquelle la nature semblait l'avoir formé. La *Pythonisse d'Endor*, ce merveilleux tableau, l'un des plus précieux ornements du Louvre, fut l'un des produits de son talent arrivé alors à son apogée ; mais, hélas ! c'était un dernier éclat que jetait son génie expirant. Une vieillesse prématurée vint glacer cette imagination de feu, cette fougue volcanique qu'aucun obstacle n'avait pu maîtriser. Sa vue baissa, ses facultés morales s'affaiblirent, une hydropisie se déclara, et le 15 mars 1673, il rendait le dernier soupir à l'âge de cinquante-huit ans.

Rome entière, cette fois, pleura l'artiste inimitable qu'elle avait méconnu si longtemps.

Un tombeau digne de lui l'attendait. Si le Panthéon d'Agrippa avait reçu les restes de Raphaël, le dernier asile de Salvator devait être les Thermes de Dioclétien, ces Thermes dont Michel-Ange avait fait la plus noble des églises de Rome. Le grand artiste du seizième siècle avait préparé la sépulture du grand peintre dont le nom venait de clore la liste des gloires de l'Italie.

Ernest BRETON.

Le tableau de Salvator Rosa, qui accompagne cet article, figure au *Musée* du Louvre, sous le numéro 1214, et porte ce titre :

« Un chasseur tue un oiseau d'un coup de fusil ; des guerriers se reposent sur la cime d'un rocher. »

C'est sans contredit un des chefs-d'œuvre du maître. Nous ignorons à quelle époque il a été composé ; mais il a certainement été conçu lorsque Salvator errait avec les brigands dans les monts sauvages de la Pouille et de la Calabre. Nous l'avons choisi, et M. Breton lui-même l'a dessiné pour nous,—comme représentant à la fois le caractère et le talent, la vie et l'œuvre de l'artiste.

# LA SCIENCE EN FAMILLE (1). -- PHYSIOLOGIE.

## LES CINQ SENS.

Chacun pour soi et Dieu pour tous.



Mmes de la Vue et de l'Ouïe, MM. du Goût, de l'Odorat et du Toucher.

Mme de la Vue. M. du Goût, M. de l'Odorat, M. du Toucher, Mme de l'Ouïe. Discussion. Plaidoyers. Preuves. Souvenirs. Buffon. Haller. Condillac. Brillat-Savarin. Lecat. Helvétius. Beethoven, etc. Accord. Conclusion.

Par une de ces froides soirées d'hiver, où le foyer semble d'autant plus ami, qu'il vente, neige ou gèle au dehors; autour d'une de ces antiques cheminées qui sous leur vénérable manteau ont abrité tant de veillées et tant de contes, dans un vaste salon, enfin, se tenaient cinq personnes à peu près du même âge, mais d'aspect différent.

Ces cinq personnes causaient : ceci n'est pas d'hier, comme vous voyez, car on causait encore. A l'un des angles de la cheminée, dans un confortable fauteuil, reposait une dame d'un âge mûr et d'un honorable volume. Son nez, du rose au rouge, de la maigreur à l'obésité, de l'effilé à l'arrondi, avait bravement accompli tous les pèlerinages obligés, et supportait avec impassibilité cet ornement, quelque peu équivoque, qu'on appelle en français des lunettes. La coquetterie n'était pour rien dans la question, car les lunettes étaient bleues, et une sorte d'auvent en soie vert-pomme protégeait les yeux contre une lampe qui pourtant n'éclairait guère ; a-t-on besoin d'y voir quand on cause ? C'était Mme de la Vue.

Près d'elle était assis un vieux gentilhomme dont l'habit avait grand'peine à s'accorder avec le visage. L'un, le visage, semblait dater de loin déjà, à en croire certaines rides indiscrètes et sournoises. L'autre, l'habit, resplendissait au contraire de l'éclat d'une sémillante jeunesse et disparaissait littéralement sous les flots de rubans et de dentelles. Visage et habit, c'était là M. du Goût.

A sa droite, tenant le milieu du cercle, un vieux monsieur aux narines curieusement dilatées, flairant de ci, flairant de là, flairait sans cesse. Toujours en piste d'une odeur bonne ou mauvaise, il analysait scrupuleusement chaque détail ; gourmandait la lampe de ce qu'elle sentait l'huile, le foyer de ce qu'il sentait la suie, M. du Goût de ce qu'il avait accommodé une moitié de sa perruque à la

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

violette et l'autre moitié au benjoin. Ce grand inquisiteur s'intitulait M. de l'Odorat.

Près de lui, dans une attitude grave et réfléchie, se tenait un vieux gentilhomme dont le visage respirait un grand respect de soi-même. Né très-noble, plus noble d'un degré que son père, il avait, par des événements trop longs à raconter ici, perdu dans sa jeunesse toute sa fortune; tant bourgeois que cela fût, il fallait manger. Notre gentilhomme aux abois tâta donc l'une après l'autre ses quasi-velléités de vocation. Une circonstance décida de son choix. Assez laid de son ensemble, il avait cependant une beauté réelle, incontestable, sa main! Sa main, cette fameuse main, toujours douce et blanche, était pour ainsi dire comme un spécimen vivant de l'aristocratie de son propriétaire. Il fallait donc une carrière pour produire le spécimen; notre patricien se fit médecin et ne crut pas déroger en cherchant des clients. Son grand nom, son vieux nom, le nom de ses pères, son seul patrimoine, hélas! était du Toucher. Pour économiser son patrimoine, M. du Toucher crut convenable de se baptiser *le Tact*. Beau nom, ma foi, pour un médecin. Aujourd'hui, notre gentilhomme s'était retiré des malades. Il avait pendu la lancette au croc, y avait repris son épée, son nom, et gardait toujours sa main.

A l'autre angle de la cheminée enfin, dans un de ces fauteuils qui auront ajouté à l'illustration de Voltaire une gloire sur laquelle il ne devait pas compter, une gloire de tapissier, s'était assise une autre vieille dame à l'œil éteint, mais au visage fin et spirituel. Les yeux éteints et le visage spirituel! La chose se présente comme un miracle. Je m'explique; à vingt ans, un cruel accident, lequel peu vous importe, avait rendu cette dame aveugle. Ecrasée d'abord sous ce malheur, elle n'avait pas tardé à rappeler son courage, puis bientôt s'efforçant de compenser la perte d'une faculté par la conquête d'une autre, elle s'était appliquée à voir avec les oreilles; aussi les avait-elle d'une délicatesse infinie. Elle entendait même ce que son voisin pensait, pour peu qu'il pensât un peu haut; on la nommait M^me^ de l'Ouïe.

Ces cinq personnes isolées, sans famille, s'aimaient beaucoup, se réunissaient tous les jours, et comme il convient entre gens qui s'aiment beaucoup et se réunissent tous les jours, se disputaient sans cesse et ne tombaient jamais du même avis. La nature avait accordé à chacun d'eux une faculté prédominante, et, caprice étrange, sympathisant avec la nature, le hasard avait voulu que chacun d'eux s'appelât du nom de cette faculté. M^me^ de la Vue avait eu les yeux excellents; M. du Goût reconnaissait au bouquet les crus les plus douteux; M. de l'Odorat sentait une lieue à la ronde; M. du Toucher comptait les grains de poussière à la surface d'un miroir, et M^me^ de l'Ouïe entendait la pensée du voisin!

Or, le soir dont il s'agit, la conversation tournait au scientifique. Tous, comme s'ils s'étaient donné le mot, s'appliquaient à faire prévaloir le sens dont leur nom exprimait ou l'image ou l'idée. Tout se passait d'ailleurs dans les formes académiques. Chacun restait de son avis. Il semblait vraiment que quelque *blue devil* eût fait germer dans ce salon de la graine de contradiction.

— Ah! messieurs, disait M^me^ de la Vue, pouvez-vous récuser la suprême puissance des yeux?

— Comment l'entendez-vous, belle dame? minauda du Goût qui, de par son attirail coquet, se croyait le mandataire obligé des galantes manières et du beau langage. Voulez-vous dire que nous récusions la puissance des vôtres? Cela n'est pas possible.

— Mon cher du Goût, reprit vivement M^me^ de la Vue, mes lunettes sont bleues, mon abat-jour est vert, votre galanterie est fanée, et je parlais des yeux en général. Vous ne savez donc pas, mes amis, ce que c'est que voir? C'est assister à chaque minute au magnifique spectacle de la création, c'est être partie réelle d'un tout sublime, c'est savoir tout ce qu'il y a de beau, de splendide, de grandiose; c'est apprécier exactement les couleurs...

— Témoin ce tailleur écossais qui mettait en toute conscience une pièce écarlate à une culotte de soie noire, interrompit du Goût, piqué de la précédente sortie de sa voisine.

— Il y a voir et voir, mon voisin, comme il y a bon et mauvais goût; mais je le répète, pour qui sait ce qu'elle vaut, la vue est le sens le plus précieux et le plus riche dont le Créateur ait doté la créature.

— Mais, chère amie, hasarda M^me^ de l'Ouïe, il est pourtant des circonstances où cette toute-puissance sommeille. Ce sens que vous vantez n'est qu'un sens secondaire. Qu'on éteigne la lampe qui nous éclaire, et ce grand pouvoir est à néant. Croyez-moi, les yeux ne valent pas les oreilles. Celles-ci, à la bonne heure, sont tout à fait indépendantes. Qu'il fasse jour, qu'il fasse nuit, moi, pauvre aveugle, j'écoute toujours, et quoique depuis longtemps déjà je n'aie plus le bonheur de vous voir, j'ai toujours le plaisir de vous entendre.

— Mesdames, mesdames, dit M. de l'Odorat, ne trouvez-vous pas que cela sente furieusement l'huile?

— Mon Dieu, mon pauvre ami, s'écria du Toucher, que vous êtes donc malheureux de si bien sentir! Madame a supposé seulement que la lampe pouvait s'éteindre, et vous la sentez éteinte déjà par anticipation.

— Malheureux de bien sentir! Mais perdez-vous la tête? Connaissez-vous une jouissance pareille à celle de sentir...

— L'huile de la lampe ou la suie du foyer? interrompit encore du Goût.

— Non, la violette de votre perruque ou la lavande de votre jabot, cher du Goût, riposta de l'Odorat. Que la vue ait quelque importance, continua-t-il, je l'accorde, mais sans l'odorat sa mission est incomplète, et j'oserais même affirmer que l'odorat l'emporte. Buffon n'a-t-il pas dit: un tel sens est un organe universel de sentiment. C'est un œil qui voit les objets non-seulement où ils sont, mais encore partout où ils ont été. Mille fleurs sont peut-être plus curieuses ou plus belles que la rose, mais elle est reine par le parfum, reine par l'odeur. Oh mais, comme cela sent le brûlé! Prenez garde, du Toucher. Vite, vite, le pied sur cette étincelle qui brûle le tapis!

— Mais, mon pauvre de l'Odorat, vous êtes donc sans cesse sur le qui-vive? Ce doit être, en vérité, un métier bien fatigant que de si bien sentir.

— Plaignez-moi, je vous le conseille, d'un métier qui me permet de vous empêcher de brûler.

— M'empêcher de brûler? Un instant. Vous oubliez, mon cher, que si vous sentez très-bien, moi je touche à merveille et suis sensible à l'extrême. Or, je ne suis pas homme à brûler à moitié sans m'en apercevoir, peut-être. Je vous ai laissé faire l'apologie de vos narines, mais croyez-vous qu'il n'y ait rien à vous répondre? A Buffon, Buffon et demi. S'il a un peu parlé pour vous, il a beaucoup parlé pour moi. N'a-t-il pas prétendu que l'intelligence devait son développement au tact?

— Soit; mais Haller n'a-t-il pas répondu: les doigts du cheval s'emprisonnent dans un sabot, et le cheval cependant est un animal intelligent?

— D'accord; mais le toucher pour Condillac est le seul

sens qui nous donne la connaissance des corps; pour Lecat, c'est le dernier refuge de l'incrédulité.

— Oui, mais Buffon, Condillac, Lecat même, avaient beau faire et beau dire, s'ils plaçaient une boulette de mie de pain sous deux doigts croisés, ils n'en sentaient pas moins deux boulettes.

— Et en y regardant, dit Mme de la Vue, ils n'en trouvaient plus qu'une; donc la vue redresse les erreurs du toucher; et puisque M. du Goût consent à ne plus m'interrompre...

— Mais, madame, je me révolte à la fin, s'écria notre gentilhomme en secouant les quelques grains de tabac d'Espagne que la tradition m'oblige à mettre sur son jabot; je n'ai interrompu personne, et j'aurais dû interrompre tout le monde. Vous parlez, vous parlez et je n'ai pas encore pu, seulement une pauvre fois, dire que le goût est le premier de tous les sens.

— Oh! oh! s'écrièrent d'un commun accord les quatre autres interlocuteurs.

— Mais certainement! Car enfin, le goût est le sens qui fait vivre, celui qui nous donne des jouissances que rien n'altère et qui restent vraies tant que la bouteille n'est pas tout à fait vide ou que la seconde aile du perdreau n'est pas encore mangée. C'est le goût qui sépare l'homme de la bête; mieux encore, l'homme d'esprit de l'homme ordinaire. Un savant aussi, mon auteur à moi, et qui vaut bien les vôtres, que je me fais gloire de ne pas connaître, le grand Brillat-Savarin a dit: Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger.

— Oh! vous savez manger, mon ami, reprit Mme de l'Ouïe, avec cette bienveillance de l'aveugle et la douce ironie de la supériorité.

— Certes, ma chère amie, reprit du Goût. Et n'est-ce rien d'ailleurs que de pouvoir, comme les gourmets de l'ancienne Rome, distinguer rien qu'au goût le poisson qui a été pris entre les ponts de celui qui a été pêché plus bas? Moi qui vous parle, oui, moi, monsieur du Toucher, qui me regardez comme si vous alliez me tourner en ridicule, je pourrais dire l'âge, le pays, le crû d'un vin quelconque. Je pourrais, rien qu'à sa saveur particulière, reconnaître la cuisse sur laquelle la perdrix s'appuyait en dormant; et, permettez-moi de vous le dire, je ne crois pas que Buffon, Haller et Condillac, que vous me jetiez à la tête tout à l'heure, en aient jamais pu faire autant.

— Assurément, cher, reprit du Toucher, car pour Lecat, entre autres, le goût n'était même qu'une affaire d'imagination. Pourquoi, dit-il, la première huître que j'ai avalée m'a-t-elle causé l'horreur d'une médecine, et pourquoi sont-elles devenues pour moi une gourmandise?

— C'est différent, interrompit du Goût; si Lecat aimait les huîtres, cela prouve en sa faveur. Mais pour terminer ce qui a rapport à mon opinion, le goût est tellement indispensable, que du propre il est bientôt passé au figuré, et que journellement, de ce qui n'est pas convenable, comme de ne pas aimer les huîtres ou de ne pas manger du perdreau, on a l'habitude de dire: Oh! c'est de mauvais goût! Tandis qu'au contraire, rencontre-t-on un ensemble qui plaise à l'œil et respire l'harmonie (ici M. du Goût promena un regard de complaisance sur sa personne et ses rubans), on s'écrie aussitôt: Oh! que cela est de bon goût!

— Vous enrhumez-vous facilement? cher du Goût, demanda du Toucher.

— Si je m'enrhume facilement? Pourquoi cela? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Rien autre chose, cher du Goût, si ce n'est que toutes les fois que cela vous arrive, vous ne cessez pas d'être homme d'esprit, mais que vous ne savez plus manger. Car à une table bien servie, l'homme enrhumé n'est qu'un déshérité, et pour lui le poisson pris entre les ponts ressemble alors à s'y méprendre au poisson pêché plus bas. Vous parlez d'expressions passant du propre au figuré: mais en connaissez-vous une application plus frappante que pour le sens que je préfère? Helvétius ne dit-il pas, dans son livre de l'*Esprit*: Si la nature, au lieu de mains et de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs? Lecat, ce Lecat que son goût pour les huîtres recommande à votre indulgence, cite l'histoire d'un organiste hollandais qui, devenu aveugle, pouvait reconnaître au toucher les couleurs! D'ailleurs, c'est le toucher qui a engendré le tact. Et qu'est-ce que le tact, s'il vous plaît, sinon le résumé de toutes les perfections de l'intelligence: jugement, justesse d'esprit, bon goût, etc.? Le toucher est donc, je ne crains pas de le dire, le premier, le plus important des sens, celui qui corrige et rectifie les autres, celui qui les résume tous ensemble.

— Je vous assure que cela sent le brûlé, reprit de l'Odorat.

— Moi, dit Mme de la Vue, je vous assure, cher de l'Odorat, que vous avez la berlue. Le feu est éteint et rien ne brûle. Vous allez toujours le nez au vent et les narines ouvertes, et vous arriverez infailliblement, je vous le promets, à sentir la veille les odeurs du lendemain. Pour vous, mon excellent ami du Goût, vous avez plaidé à ravir et vos raisons m'ont pleinement convaincue que vous êtes un homme sérieux... à table. Vous, mon cher du Toucher, je vous en veux un peu, car je me croyais en fonds d'érudition, et vous m'avez accablée de deux ou trois noms d'homme que je n'avais pas même entendu prononcer auparavant. Toutefois je vous pardonne, avec du Goût, en considération de cet honnête M. Lecat, qui aimait les huîtres. Médecin, vous n'avez pas su vous garder de cette maladie qu'on appelle l'érudition, mais je réponds de vous, vous allez guérir, vous voilà redevenu gentilhomme. Vous, enfin, ma trop indulgente amie de l'Ouïe, je voudrais vous dire aussi quelque bonne méchanceté ou bien vous infliger quelqu'une des galanteries de notre vieil ami du Goût...

— En vérité, madame, exclama du Goût en bondissant sur sa chaise, c'est intolérable; vous vous acharnez...

— Je vous le pardonne, mon ami; et je vais vous dire en même temps, mes très-chers, pourquoi je suis si fort en colère contre vous: c'est que vous n'avez pas reconnu que la vue est le plus splendide bienfait du Créateur; que c'est elle, le vrai point de départ des connaissances humaines, que c'est elle qui permet à l'homme de se frayer une route dans les régions de l'inconnu; que c'est elle qui lui a révélé les éblouissants mystères des sphères célestes, et que si je vous en parle avec cet enthousiasme, c'est que je suis pleine de dépit; mes yeux étaient excellents, et aujourd'hui j'ai une espèce d'abat-jour qui me fait ressembler à l'ancien *Constitutionnel*, et des lunettes bleues qui, à mon âge, m'empêchent de voir la vie en rose; j'ai dit.

— En vérité, ma bonne amie, reprit Mme de l'Ouïe, qui jusqu'alors avait écouté avec une attention scrupuleuse, dussé-je m'attirer les foudres de cette justice que vous faites bonne et prompte pour tous, je ne puis me ranger à votre opinion: le sens important, par excellence, c'est l'ouïe. J'en puis juger, moi qui ai souvenance de l'imposant spectacle de la nature, moi qui sais les couleurs. Comparons un peu, je vous prie. Les aveugles de naissance se doutent-ils qu'ils aient perdu quelque chose?

Du tout; ils remplacent le monde de la réalité par celui de l'imagination, et de cette manière ils sont sûrs de s'en faire un à leur convenance. Les sourds, au contraire, violemment retranchés, pour ainsi dire, du commerce des hommes, sont comme les tristes parias de la société. Le visage d'un aveugle est d'une sérénité parfaite; le visage d'un sourd reflète les souffrances intérieures et prouve mieux que tout ce que je pourrais dire, que voir ne saurait consoler de ne pas entendre. Est-ce par les yeux qu'on s'initie à cet harmonieux langage qu'on appelle la musique, et voyez donc un musicien qui serait sourd!

— Sur la fin de sa carrière, fit Mme de la Vue, le grand Beethoven était sourd!

— Je le sais, mais qui oserait dire tout ce que Beethoven a souffert, forcé qu'il était de se concentrer en lui-même, seul, exclu, banni de son propre génie! Aussi l'épreuve était trop forte, bien que pour un grand courage; elle a tué Beethoven. Oh! croyez-moi, le sens qui vous met en rapport avec tout ce qui se dit de beau, ou se chante de sublime, celui qui n'a besoin ni de l'éclat du jour, ni des merveilles de la nature, celui-là est le plus beau, le plus important, le premier des sens!

— Le premier des sens, c'est la vue, fit l'une; c'est le goût, fit l'autre; c'est l'odorat, dit celui-ci; c'est le toucher, dit celui-là.

— Allons, mes amis, reprit en souriant Mme de l'Ouïe, je cède pour ma part; ce n'est pas l'ouïe, mais ce n'est à coup sûr ni la vue, ni le goût, ni le toucher, ni l'odorat. Tous les sens s'appuient l'un sur l'autre et s'entr'aident mutuellement, mais ils ne sauraient exactement se remplacer. Chacun à part forme un important détail, mais tous réunis constituent un magnifique ensemble. La perte d'un seul est toute une grande douleur; qu'est-ce donc lorsque plusieurs viennent à s'éteindre! Et, ma foi, moi, pauvre femme, que l'orgueil des hommes semble avoir vouée à l'ignorance, je veux aussi, comme mon savant ami du Toucher, faire preuve d'érudition. Un malheureux bibliomane devint aveugle d'abord, puis sourd, et bientôt enfin perdit presque absolument le toucher, ne le conservant que dans les téguments externes qui avoisinent l'œil. C'était là sa seule correspondance avec le monde extérieur. Sa famille traçait des mots à cette place, et le pauvre abandonné comprenait! Là aussi la sensibilité tactile s'éteignit, et cet infortuné mourut, quitte enfin d'une existence qui se faisait si chèrement acheter. — Ah! ma foi, tant pis, moi aussi j'ai eu mon histoire!

Mais, j'y pense, mes chers amis, notre conversation ressemble fort à un proverbe, et s'il fallait absolument lui trouver une épigraphe, je proposerais pour ma part:

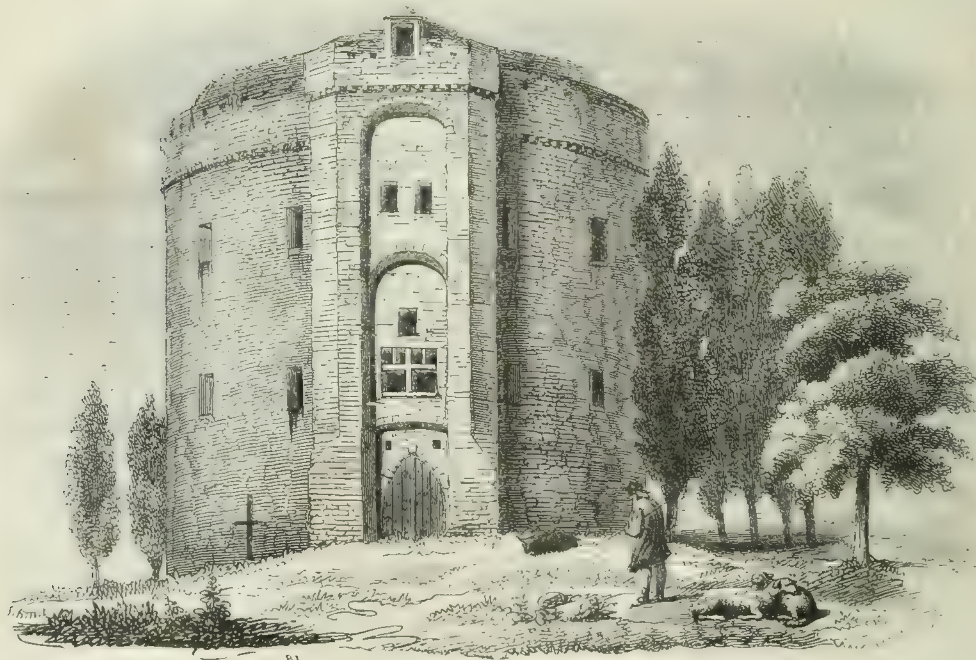
Chacun pour soi et Dieu pour tous.

Dr. L P.

# LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

## LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).



Bastion où Mademoiselle reçut Condé après la bataille de Saint-Antoine.

XXIV. — MADEMOISELLE DE MONTPENSIER (SUITE).

Mlle de Montpensier repart et va droit à la Bastille avec son escorte. Chemin faisant, les plus cruelles rencontres excitent sa marche et réveillent les haines frondeuses. Ce sont, l'un après l'autre, Larochefoucauld, Nemours, de Val-

(1) Voyez les quatre derniers numéros.

lon, Clinchamp, Guitaut, les plus braves seigneurs, qu'on rapporte morts ou mourants sur leurs chevaux en nage ou sur des brancards ensanglantés. Larochefoucauld, soutenu par deux hommes, montre ses blessures au peuple, en



Deboile, déguisé en moine, Thérèse et Perrotte, en paysannes, aux Cordeliers de Quimper (voyez chapitre dernier).

l'adjurant de sauver Condé. — Nous y allons ! lui crient la princesse et son cortége. Mais citons Mademoiselle elle-même, dans ses curieux Mémoires : « Nemours s'était détourné de sa femme, parce qu'il était tout en

sang... Je trouvai Guitaut à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, pâle comme la mort. Je lui criai sans m'arrêter : — Mourras-tu, Guitaut? Il me fit signe de la tête que non. Il avait pourtant un grand coup de mousquet dans le corps. Puis je vis de Vallon qu'on portait en chaise. Il me dit: — Eh bien ! ma bonne maîtresse, nous sommes donc tous perdus? Je l'assurai que non. Il me répondit : — Vous me rendrez la vie en donnant la retraite à nos troupes. Je vis aussi La Roche-Giffard, blessé à la tête et qu'on rapportait sur une échelle... C'était un homme beau et bien fait, ajoute la future épouse de Lauzun, et, *en cet état, il ne laissait pas d'avoir bonne mine.* »

La princesse arrive ainsi à la Bastille, d'où, courant au plus pressé, elle va faire ouvrir la porte Saint-Antoine. Des miliciens rétifs la gardaient. Elle leur montre ses ordres, les menace, et se fait obéir... Puis elle monte lestement à la citadelle, intimide le gouverneur comme tous les autres; et le voyant hésiter à tirer sur l'armée royale, s'avance elle-même derrière un canon chargé, le pointe sur l'avant-garde du maréchal, en abaissant à la mire son feutre et son bouquet de paille, prend la mèche d'une main assurée, met le feu à la terrible machine, balaye, comme on a vu, la première file des vainqueurs, et, en les arrêtant ainsi tout court, sauve les princes qu'ils allaient broyer, et fait échouer au port Turenne et Louis XIV !...

Tandis que le feu continue par son ordre, elle retourne à la porte Saint-Antoine, s'assure que le passage est livré aux frondeurs, lance à leur secours deux mille soldats de la milice, pousse les autres avec la foule sur les remparts, et mande le prince Louis dans un bastion voisin, dont on remarquait encore au dernier siècle la façade entourée d'arbres. (Voir notre gravure, ci-dessus.)

Condé, à qui un tel bonheur semble un rêve, accourt, l'épée nue au poing, ses armes brisées, ses habits en pièces, le visage inondé de sang; admirable comme le Dieu Mars sortant du carnage. Mademoiselle, « *qui était coquette avec lui* (1) », tout en visant au cœur du roi, lui trouve meilleure mine encore qu'à La Roche-Giffard, le contemple avec une émotion sincère, presse les deux mains rougies du héros, et lui confirme le salut et l'aide qu'elle lui apporte. Devant une telle résurrection dont il ne peut plus douter, Condé, qui est resté debout en face de mille morts, s'affaisse tout à coup d'attendrissement, et tombe sur un siége en fondant en larmes... Puis, s'oubliant lui-même pour les ombres sanglantes de ses frères d'armes : — Ah ! ma cousine, quelle journée ! tous mes amis sont tués ou mourants ! — Ils ont fait leur devoir, et vous les vengerez ! repart la fille de Gaston... Mais d'abord, elle ordonne le repos au prince, et veut le retenir et le soigner... A ces mots, Condé se retrouve et se relève : — Abandonner mes braves ! jamais ! je veux que leur retraite soit encore une victoire, et je ne rentrerai dans Paris que le dernier ! Sa cousine insiste inutilement.—Voici, reprend-il en la quittant, le service que vous pouvez me rendre, et qui est digne de tous deux. Soyez mon lieutenant dans ce Paris que vous m'ouvrez ; assurez-y l'entrée et l'installation de mes blessés et de mes bagages, tandis que je montrerai à Turenne ce que c'est que Condé vaincu !

A ces mots ils se séparent. Le héros, se redressant de toute sa hauteur et ralliant ses braves, combat encore jusqu'au soir, sous le feu de l'artillerie de la ville; il rejette, pied à pied, l'armée royale jusqu'à Saint-Denis, et fait camper la sienne en sûreté dans le Pré-aux-Clercs, sans laisser à l'ennemi un seul blessé ni un seul chariot. Puis revenant à six heures à la porte Saint-Antoine, il y retrouve Mademoiselle, qui a rempli ses instructions avec l'habileté d'un intendant militaire. Il boit à sa santé, avec sa joyeuse arrière-garde, le vin que la princesse a fait venir de l'Hôtel-de-Ville et qu'elle verse aux soldats de la jolie main qui a tiré le canon de la Bastille... Enfin ceux-ci entrent dans Paris en chantant des *mazarinades*, bras dessus, bras dessous, avec le peuple et les bourgeois; et Condé, lui huitième, se dirige, pour une dernière inspection, vers la porte Saint-Honoré. Là, bientôt sa cousine, qui a pris au Luxembourg Gaston, prêt à se montrer... après le péril, l'amène en triomphe au-devant du prince et de ses amis. Tous deux s'embrassent, comme s'ils eussent été ravis l'un de l'autre, vont remercier le prévôt à l'Hôtel-de-Ville, et retournent dormir à l'hôtel de Condé et au Luxembourg.

Pendant ce temps-là, Louis XIV et sa cour, qui s'étaient vu arracher la victoire au moment où ils croyaient la tenir, descendaient furieux et confus des hauteurs de Charonne, d'où ils reprenaient en silence le chemin de Saint-Denis, au lieu de celui de leur capitale livrée aux frondeurs !

### XXV. — A QUI LA VICTOIRE?

A qui reviendra donc, en résumé, le succès de cette journée douteuse, où chaque parti, vainqueur et battu, semble écrasé par l'autre? Sera-ce à l'habileté de Mazarin? à la valeur du prince Louis? à l'égoïsme du duc d'Orléans? aux prétentions de Mlle de Montpensier? Sera-ce au chancelier Séguier, qui écrit depuis une heure dans son cabinet, convoquant à l'Assemblée générale du lendemain tous ceux qui peuvent consommer sa révolution *légale* et lui assurer la reprise des sceaux de France? Sera-ce à Bailleul et à ses amis, qui, déterminés à prendre leur revanche et à relever le Parlement comme arbitre entre les deux causes, se concertent pour dominer les délibérations de l'Hôtel-de-Ville? Mais ne sera-ce point plutôt à ce troisième larron, qui rentre le dernier du champ de bataille?

A son allure hautaine et à son air pensif, vous reconnaissez Deboile-Altomar. Il a laissé des mots d'ordre mystérieux à ses soldats, il en donne de plus mystérieux encore à ses affidés, réunis par Dubosq. Puis regagnant dans l'ombre le Luxembourg, une main sur l'épée qui croit avoir tué d'Amalby, l'autre sur le médaillon de la *belle Joconde*, image de la seule conquête qui lui manque :

— Malheur, s'écrie-t-il, à ceux qui m'ont enlevé ma

(1) Elle le montre, avec une naïveté bizarre, jusque dans le récit qu'elle fait de cette journée formidable. Une nature aussi fantasque ne saurait être mieux peinte que par elle-même. « Mme de Châtillon, dit-elle (fort jalouse de moi et de M. le prince), dîna le jour même avec moi. Elle faisait les mines les plus ridicules du monde, dont on se serait bien moqué, si on eût été en humeur de cela... Son embarras lui avait fait oublier ses charmes. Il n'y en avait pas un d'étalé ce jour-là; et, comme elle est fort brune naturellement, cela paraissait extrêmement en plein jour. Quand M. le prince entra dans la chambre où nous étions, elle lui fit les plus terribles yeux du monde, et il marqua par sa mine qu'il la méprisait fort. *J'en fus fort aise*; et elle en fut si tendrement touchée, qu'elle pensa s'évanouir... Il lui fallut donner de l'eau... Ensuite elle s'en alla. »

Quel tableau de cette époque de galanteries et de coups d'épée ! Cela vaut toutes les histoires de la Fronde !

proie! Mais où retrouver la charmante veuve? ajoute-t-il en montant l'escalier du Palais.

Et résolu de faire parler l'espion, son captif, dût-il le mettre à la torture, il se rend, à cet effet, droit à la prison qui l'enferme...

Mais en arrivant à la porte, ô fureur! qu'apprend-il des gardiens épouvantés? que cette dernière ressource lui a été ravie en son absence; que, se donnant comme envoyé de sa part, et trompant chacun par le médaillon sacré, un petit paysan inconnu a fait évader le page sous sa jacquette...

— Misérables! vous ne m'échapperez pas vous-mêmes, dit Altomar en braquant ses pistolets sur ses geôliers...

Mais une voix, qui lui cria de la chambre : — Épargnez les innocents! arrête sa colère comme par magie, et fait tomber les armes de ses mains. Cette voix, qu'il n'ose reconnaître, l'a remué jusqu'au fond de l'âme et transformé des pieds à la tête... Il quitte les gardiens stupéfaits, ouvre la porte, s'élance dans la prison, et qu'y aperçoit-il sous les habits du page? ô surprise inouïe! ô spectacle à n'en pas croire ses yeux! celle qu'il croyait perdue! Louise Boucherat! la comtesse d'Amalby en personne!

C'est pour le coup que Deboile ressuscite réellement et croit aux légendes fantastiques dont il est l'objet. Le Ciel lui-même, en effet, ne semble-t-il pas conspirer pour ses vœux? Le mari, son rival, tombé mort dans les hasards du combat! Et la femme remise en son pouvoir par un miracle inconcevable!

Peu s'en faut qu'il ne tombe, évanoui de bonheur, aux genoux de sa victime... Mais au moment où il la contemple avec ivresse, il la voit, en frémissant, tirer un poignard de son sein.

— Ah! madame! lui dit-il d'une voix suppliante, croyez-vous que je menace votre vie?...

— Ce n'est pas ma vie que je défends, monsieur! lui répond-elle avec fierté.

Altomar, à ces nobles paroles, mesure avec dépit l'abîme qu'elles lui découvrent...

— Qui donc vous a ramenée ici et remise en ma puissance?

— Moi-même et moi seule!... Vous m'avez attaquée par la trahison..., j'ai accepté le combat; j'ai pris vos armes, et je vous ai vaincu!

— Depuis longtemps, en effet, depuis que je vous ai vue, vous régnez sur moi, et je suis votre esclave...

— Je ne vous comprends pas, monsieur..., et vous allez me comprendre! Mon mari, grâce à vous, était désarmé et captif. Il me fallait, pour lui rendre son épée, le témoignage de l'homme que vous reteniez ici. Je suis venue dans votre geôle, et je vous ai enlevé cet homme, et par cet homme j'ai affranchi le comte! Vous voyez bien que je vous ai vaincu! Et sans doute, ajouta-t-elle en épiant l'émotion d'Altomar, sans doute mon mari vous a vaincu de son côté; car j'ai suivi depuis ce matin la bataille, aux roulements du canon. Et Philippe d'Amalby était là avec M. de Turenne! et je lis dans vos yeux troublés qu'ils ont battu la Fronde, et rouvert Paris à Louis XIV!

Un sourire amer du baron ébranle l'espérance de la comtesse.

— Vous ne répondez pas, dit-elle, vous n'osez répondre?...

— Je ménage vos illusions, madame...

— Parlez! j'ai du courage! s'écrie Louise, qui essaye du doigt la pointe de son arme.

— Au nom du Ciel, calmez-vous... et vous saurez demain...

— Votre silence m'en dit assez! Je ne m'abusais pas! Le roi est vainqueur! Vive le roi! Honte et mépris aux factieux!

Altomar admirait l'exaltation de la jeune femme; mais le dédain de la royaliste relève le frondeur, et il lui lance avec orgueil ces mots terribles :

— C'est le roi qui est vaincu, madame, et c'est Condé qui est entré dans Paris!...

— Cela n'est pas possible! cela n'est pas vrai! dit Louise, toute pâle, mais altière encore.

— Si vous doutez de mes paroles, croyez-en vos propres yeux!

Et, le baron ouvrant la fenêtre, elle aperçoit les soldats du prince Louis dans les cours, elle entend leurs cris et leurs chants de victoire.

— Oh! c'est un rêve... un rêve affreux! balbutie la comtesse accablée.

— Oui, reprend Altomar, incliné vers elle et laissant enfin déborder son cœur; oui, c'est un rêve, mais un rêve admirable! Rappelez-vous-en l'origine, madame... Il a commencé chez M. Broussel, votre oncle, quand vous étiez Louise Boucherat, la perle de la cité de Paris... Alors un jeune homme obscur, un simple avocat au Châtelet, Guillaume Deboile vous vit et n'exista plus que pour vous. Il déroba au palais des rois un portrait qui semblait le vôtre, celui de la *belle Joconde*. Il en fit son trésor et son talisman, l'arme et l'emblème de son parti. Il jura à vos pieds, en vous offrant sa vie et son nom, qu'avec ce trésor il deviendrait plus riche qu'un prince, qu'avec ce talisman il accomplirait des miracles, qu'avec cette arme il briserait tout ce qui le séparait de vous, qu'avec cet emblème il vous ferait plus illustre que le modèle du grand Léonard! Il vous parut fou, sans doute, car vous lui préférâtes un petit-maître, un lieutenant aux gardes de la reine... Écoutez-moi jusqu'au bout, madame... J'ai le droit de vous prouver que Deboile n'a pas menti...

Captivée par l'étonnement, la terreur et la pitié, Louise examine le baron comme un fantôme, et recule jusqu'au fond de la chambre, la main posée sur la garde de son poignard...

Interprétant cette émotion en sa faveur, Altomar poursuit avec une chaleur croissante :

— Non! Deboile ne mentait pas, car il a rempli tous ses serments! Dans la première Fronde, il y a quatre ans, il a rallié le peuple autour de votre image; il a tenu deux jours en échec le Parlement, les ministres, les princes et le roi. Il les a forcés de quitter Paris, dont lui-même restait maître. Et pour l'empêcher d'y devenir le Cromwell ou le Masaniello français, il a fallu la trahison de ses complices de la veille et l'épée du grand Condé à la tête de l'armée de Lens. Dépouillé de votre médaillon, prisonnier, proscrit, fugitif, on l'a cru défait et perdu sans ressource. Illusion des Philistins! Samson n'avait fait que disparaître pour laisser repousser sa chevelure... On vous a dit, comme à tout le monde, qu'il avait été fusillé à Bordeaux par d'Epernon. Vain bruit répandu par lui-même, pour ressusciter aux yeux de la foule, plus formidable et plus puissant que jamais! Le supplicié de Bordeaux n'avait fait que changer de rôle et de nom. Il devenait l'ami de Charles de Lorraine, l'ambassadeur et l'allié des princes, le bras droit de la nouvelle Fronde, le lieutenant de Condé, son vainqueur! Il rentrait dans Paris, y dominait le peuple, y brisait le Parlement, y trouvait cent mille voix, dix mille mousquets; et mieux que

tout cela encore (car le Ciel même combat pour lui), il vous retrouvait chez lui, madame! Et, après avoir fait reculer Turenne et livré la capitale aux frondeurs, c'est lui qui retombe à vos genoux en vous offrant le prix de sa victoire et l'accomplissement de ses promesses...

Altomar, en effet, s'agenouille devant Louise, la croyant ébranlée par tant de prodiges et fascinée par par tant de gloire.

Mais, remise de sa première stupéfaction, la jeune femme l'écrase d'un regard plus hautain que jamais.

— Je ne m'étais donc pas trompée à Choisy! vous étiez et vous êtes Guillaume Deboile, c'est-à-dire un rebelle ennemi du roi, un criminel condamné au supplice infâme, un aventurier échappé à la justice et trompant la Fronde sous un nom d'emprunt, un ravisseur de femme et un imposteur qui me raconte sans doute une victoire imaginaire! Et voilà par quels hommages vous croyez séduire la comtesse d'Amalby! Arrière, monsieur! arrière! J'aime mieux les fers et la torture, j'aime mieux la mort qu'un pareil affront! Votre prétendue élévation n'est qu'un avilissement de plus! Eussiez-vous pour piédestal la monarchie renversée, j'en embrasserais les derniers débris en vous répétant que je vous méprise!

Altomar se relève, pâle, chancelant, frappé au cœur, marqué d'un fer rouge, n'écoutant plus que sa vengeance irritée jusqu'à la rage...

— Vous l'avez voulu, madame, s'écrie-t-il hors de lui; il faut donc tout vous dire. Eh bien! non-seulement le roi et Mazarin sont vaincus! non-seulement l'armée de Condé est dans Paris! non-seulement j'en suis maître comme de vous-même! mais il n'y a plus ici de comtesse d'Amalby! il n'y a que la prisonnière du baron d'Altomar!

Et tirant de son pourpoint l'écharpe d'Amalby, verte et blanche, qu'il avait arrachée toute sanglante au cadavre de Mancini, il la présente à Louise qui la reconnaît, l'embrasse avec un cri aigu, et tombe évanouie sur le carreau...

— Enfin la voilà soumise! dit Altomar, en la contemplant à ses pieds. Il valait mieux lui porter ce coup moi-même et tout de suite. On lui racontera demain que Philippe est tombé sous une balle inconnue, et je la relèverai si haut sur mon pavois, que l'avenir finira par éclipser le passé... C'est désormais l'affaire du temps!

Puis il reprend son calme pour rappeler la captive à la vie, et la remettant aux femmes qui l'ont déjà servie sous ses ordres, il la fait reporter dans le pavillon qu'il lui avait donné pour première demeure. Là, il la laisse au milieu des soins les plus attentifs, sous une triple garde, à l'abri cette fois de tout enlèvement... Et rentrant lui-même pour s'étourdir dans son propre triomphe:

— Non, s'écrie-t-il avec explosion, ce n'est ni Mazarin, ni Condé, ni d'Orléans, ni Séguier, ni Bailleul, qui ont vaincu aujourd'hui! C'est moi et moi seul!... Et c'est moi qui profiterai demain de la victoire, car le moment décisif est arrivé! ajoute-t-il en prenant une plume à la hâte.

Puis il envoie par un exprès ces deux mots à Dubosq-Montandré: — *A demain la partie d'honneur! Grand conseil au point du jour, et tout le monde à l'Hôtel-de-Ville!*

## XXVI. LES TROIS CONSEILS.

Le lendemain de la bataille, au point du jour, trois conseils se tenaient presque en même temps: le conseil du roi, à Saint-Denis; le conseil des princes, au Luxembourg; le conseil d'Altomar, dans la Cité.

Le conseil du roi fut triste et abattu. Anne d'Autriche elle-même avait perdu sa hauteur. Mazarin ne souriait plus; il cachait des larmes. Il pleurait ses grandeurs militaires frappées dans son neveu. Molé voyait ses deux idoles, le Parlement et la monarchie, la liberté et l'autorité, près de succomber ensemble... Turenne et Louis XIV relevaient seuls la tête et faisaient face à l'orage.

Le cardinal, qui excellait dans le pas d'écrevisse, proposa à la cour d'abandonner Paris et d'aller jusqu'à Rouen, ou même jusqu'à Lyon, mettre en sûreté le roi et la reine.

— Nous laisserons ainsi aux frondeurs, dit-il, le temps de se diviser et de s'affaiblir; et nous parerons à un danger plus grand que leur victoire, à l'invasion de la France entière par l'étranger. Car n'oublions pas que toutes nos frontières sont au pouvoir de l'archiduc; qu'il nous a pris Bourbourg, Mardyck, Gravelines; qu'il bloque Dunkerque par terre et par mer; que son lieutenant Fuensel-daña est en Picardie avec quatorze mille hommes, et qu'il sera bientôt avec Lorraine et Condé aux portes de Paris, si nous n'arrêtons pas sa marche en lui opposant les forces que nous usons dans l'Ile de France.

Turenne, encouragé par Louis XIV, combattit vivement cette retraite.

— N'exagérons pas nos malheurs, dit-il, et ne décourageons pas nos amis de Paris. Ils s'inclinent aujourd'hui devant l'union des princes, mais ils se relèveront demain devant leurs discordes. Comme général, je préfère mon échec à l'avantage de Condé. Mon armée est intacte et fidèle. La sienne est décimée et sans discipline. Les Espagnols ne veulent que prolonger la guerre civile, et ne lâcheront point Dunkerque pour s'engager au cœur du royaume. Ils savent bien que, quel que soit le vainqueur, Condé ou moi, ce vainqueur, français avant tout, se retournera contre eux. Pour repousser avec succès l'étranger, il faut d'abord réduire la Fronde, notre premier ennemi. Reculer devant elle, quand elle vient d'entrer à Paris, serait lui assurer cette capitale et la moitié de la France. Voici donc mon avis, qui ne diffère de celui du cardinal que par l'espace et le temps, ajouta avec adresse le grand capitaine. Donner en effet aux princes, comme l'a si bien jugé son Eminence, quelques jours pour se diviser dans leur triomphe; mais nous tenir sur l'Oise, prêts à retomber sur eux, et ne pas écarter l'armée plus loin que Compiègne, ni la cour et le Parlement plus loin que Pontoise.

— Quel Parlement? demanda Matthieu Molé avec amertume.

— Vive Dieu! le Parlement de Paris, dit Mazarin, saisissant au vol et s'appropriant l'admirable idée de Turenne. Si le maréchal, poursuivit-il, répond d'éloigner l'étranger du champ de bataille, voici à quelles conditions j'accepte et modifie son plan. Nous interdisons le Parlement de Paris, et le transférons à Pontoise, sous peine de lèse-majesté. La moitié des magistrats nous obéit, et la Cour, tranchée en deux, échappe ainsi aux frondeurs. Paris sans Parlement reste comme un corps sans âme; il s'effraye dans l'isolement de sa révolte, et en envisage les résultats avec terreur: ses impôts doublés, son sang répandu, son commerce aux abois, le pillage et la famine à ses portes. Les princes alors, l'opprimant pour le retenir, lui deviennent aussi odieux qu'ils lui sont chers aujourd'hui. La réaction grandit d'heure en heure; nos amis et nos agents soufflent le feu. Les enragés se déchirent à belles dents; les poltrons prennent la fuite; les sages nous tendent les bras... La promesse d'une amnistie achève la

défection ; notre armée cerne la ville en désarroi, et au premier coup de canon, les portes s'ouvrent à Leurs Majestés.

— Très-bien, dit Molé, pour les intrigants et les ambitieux ; mais les puritains du tiers-parti ? le cardinal de Retz ?

— Nous lui trouverons une grande parade à faire en robe rouge !

— Et le chancelier Séguier ?

— Nous le rappellerons au conseil du roi avec un titre vide et sonore.

— A la bonne heure ! fit Molé dédaigneusement ; vous connaissez mieux que moi ces messieurs. Mais je connais le prince Louis et Mlle de Montpensier ; comment en viendrez-vous à bout ?

— Voilà, en effet, les lions du parti, dit le ministre en tordant sa moustache... Ceux-là ne céderont qu'à la mitraille... C'est l'affaire de M. de Turenne.

Le maréchal se recueillit gravement, et il y eut une minute de silence, pendant laquelle une marche funèbre retentit sous les croisées.

C'était l'ancien régiment d'Amalby qui allait au-devant du corps de Mancini...

Mazarin pâlit comme un mort, et cacha son visage inondé de larmes... On voyait poindre dans sa douleur le remords de l'injustice dont il recevait le châtiment... Tandis qu'Anne d'Autriche lui pressait la main, le jeune Louis XIV s'approcha de la fenêtre et salua les soldats qui lui avaient donné leur sang...

Un noble cri de : — Vive le roi ! fut la réponse de ces humbles héros.

Au même instant, Turenne, s'avançant près du monarque, aperçut un vieillard assis sur une pierre, et qui regardait d'un œil éteint défiler le morne cortége...

Au cri de vive le roi, ce vieillard sembla se ranimer, et mêla sa voix fidèle à la voix du régiment.

Une autre voix partit en même temps du sommet de l'abbaye, criant, elle aussi : Vive le roi ! à travers les barreaux d'une prison...

Le vieillard tressaillit et se retourna, et toute son âme sembla monter vers le captif...

Dans ce mouvement qui découvrit sa figure, empreinte d'une douleur ineffable, ses yeux rencontrèrent ceux de Turenne, qui se penchait à la croisée.

Louis XIV lui-même remarqua cet infortuné, et le considéra avec attendrissement.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il au maréchal...

— Vous ne le reconnaissez pas, sire ? il est, en effet, méconnaissable... Que Votre Majesté ne l'oublie pas cependant, car elle n'a pas de serviteur plus dévoué. C'est M. Jean Boucherat, baron de Gonesse...

— Le beau-père du comte d'Amalby ! s'écria Louis XIV.

— Plus bas ! murmura Turenne, en désignant Mazarin.

Et le maréchal et le roi se parlèrent à l'oreille, tandis que Boucherat, qui venait de les apercevoir, tombait à genoux tout en pleurs, et tendait vers eux ses bras suppliants...

Louis XIV sentit rouler sur sa joue une de ces larmes qui rappellent aux rois qu'ils sont hommes, et fit au vieillard un signe dont Turenne le remercia en lui baisant la main.

La marche funèbre s'éloigna, et le conseil reprit son cours interrompu.

— Nous en étions, dit Anne d'Autriche, donnant à Mazarin l'exemple du courage, nous en étions aux moyens d'en finir avec le prince de Condé...

— Ces moyens, répondit Turenne, se réduisent à un seul. S'il reste isolé, Condé est perdu. Si le duc de Lorraine le joint avec le gros de son armée, c'est nous qui sommes perdus peut-être. Tous nos plans, tout notre succès, le sort du trône enfin, dépendent de cette jonction qu'il s'agit d'empêcher à tout prix.

— Maréchal, dit vivement Louis XIV, chargeons-nous-en tous deux ! je marcherai à la tête de votre avant-garde, et les deux armées ne s'uniront qu'en me passant sur le corps !

— Pardon, Sire, reprit Turenne, mais Votre Majesté nous est trop précieuse pour la risquer entre ces deux feux. Ce sera mon affaire et celle de quelques braves, qui s'immoleront au salut de la France... Condé a donné rendez-vous au duc de Lorraine à son ancien camp d'Ablon ; je dois m'y jeter entre eux, au risque de me faire broyer ; y affamer leurs troupes, en assurant la vie des nôtres ; les noyer sous leur pont de bateaux ou m'y engloutir moi-même ; battre à la fois deux armées doubles de la mienne, et rejeter l'une sur Paris et l'autre sur la province.

Le roi et la reine écoutaient le maréchal avec admiration.

— C'est un miracle de stratégie et d'audace ! dit le cardinal effrayé ; c'est presque l'impossible !

— Ce mot n'est pas français, *monsignor Mazzarini*, répliqua Louis XIV avec un sourire hautain.

— J'espère donner raison à Sa Majesté, reprit Turenne ; mais il me faut un lieutenant dont je sois aussi sûr que de moi-même, un homme de courage, de sang-froid, de dévouement...

— Un autre Turenne enfin, dit Anne d'Autriche...

Le maréchal s'inclina, et poursuivit avec fermeté : — Je demande donc à Sa Majesté et à Son Eminence plein pouvoir pour choisir ce lieutenant, à mon heure et à ma guise, c'est-à-dire un brevet de colonel en blanc ; car je ne donnerai pas à cet officier de confiance moins de trois ou quatre mille hommes. Il y va, je le répète, du sort de la monarchie !

— Voici le brevet ! dit Louis XIV, qui courut à une table, signa d'une main résolue, et jeta le papier à Mazarin.

Celui-ci fut moins empressé, et regarda le maréchal dans les yeux. — Est-ce une expiation qu'on m'offre, pensa-t-il, ou une revanche qu'on m'impose ?

— Vous hésitez, cardinal ? dit le roi impatient.

— Non, Sire, interrompit Turenne ; Son Eminence, ajouta-t-il à voix basse, n'hésite jamais devant la justice. C'est d'ailleurs une occasion que je lui donne de venger Mancini sur les frondeurs...

Décidé par ces mots, le ministre signa... ; et, une heure après, la cour gagnait Pontoise, afin d'y mander le Parlement de Paris.

Au rebours du Conseil du roi, celui des princes s'ouvrit joyeusement, pour se fermer dans la tristesse.

Le premier moment fut égayé par Broussel, que, sur l'appel du duc d'Orléans, Altomar présenta au Luxembourg. Rapproché des princes par leur victoire, par la terreur de Deboile et par le mirage de la prévôté, le conseiller traversa le palais en faisant la roue, gratifia Condé, Mademoiselle, Gaston, Beaufort et Nemours de cinq révérences... parlementaires, et se tint majestueusement debout, malgré toutes les invitations qu'on lui fit de s'asseoir. En dépit des cataplasmes de Perrotte, il souffrait encore de ses blessures... fondamentales, et les siéges les plus engageants lui rappelaient la selle du cheval à musique. Beaufort et Mademoiselle, étouffant de rire, se firent un

jeu d'offrir au bonhomme tous les fauteuils du salon. Ses refus obstinés furent d'autant plus divertissants, qu'il posait en auteur de la victoire de Condé, attribuée par lui à son fameux arrêt...

— A chacun son lot, maître Broussel, lui dit le héros de Rocroi ; vous avez été l'éclair, et j'ai été la foudre.

Le magistrat trouva le parallèle flatteur... pour son rival...

Une discussion plus sérieuse s'éleva entre le prince de Tarente — La Trémouille et le comte de Rieux-Elbeuf. Loin de refuser de s'asseoir comme Broussel, tous deux se disputèrent la même place. Condé, ami de Tarente, ayant voulu les accommoder : — Il n'y a pas de différend ! s'écria Rieux, nos maisons sont trop inégales. — C'est vous qui êtes trop insolent, riposta Condé avec un geste de menace. Rieux irrité perdit la tête et souffleta le prince. Celui-ci lui eût passé son épée au travers du corps, si Gaston, faisant arrêter Rieux, ne l'eût envoyé tout droit à la Bastille (1).

Cette leçon ne profita guère à Beaufort et à Nemours. Les deux beaux-frères, que nous avons déjà vus se colleter, reprirent plus violemment que jamais leurs débats de préséance, se jetèrent l'un à l'autre le fauteuil qu'ils voulaient s'arracher, et allèrent vider la querelle au grand jour, avec chacun cinq gentilshommes...

— Messieurs, leur cria Séguier, cherchant en vain à les retenir, vous perdez notre cause et vous gagnez celle de Mazarin !

— C'est trop vrai, dit Condé ; laissons-les donc se battre et faisons nos affaires.

Et il s'assit entre Gaston et Mademoiselle, en poussant Broussel dans le fauteuil en litige, marquant ainsi son dédain pour les deux parties.

Déjà fort ému de trouver un champ clos dans un Conseil, le bonhomme, meurtri de la chute, rebondit avec un cri lamentable. Un nouvel éclat de rire de la princesse dérida les assistants ; et, renard, charmé de voir les lions aux prises, Altomar mit sur le tapis l'assemblée de ville du lendemain.

— J'en ai convoqué tous les membres, dit Séguier ; pas un de nos amis ne nous fera défaut. Nous comptons sur M. Broussel, ajouta-t-il gracieusement, pour que messieurs de la Cour y votent l'Union avec nous.

— A cette dernière épreuve, fit observer Altomar, le peuple reconnaîtra les mazarins, et...

— Pas de violences, interrompit Condé, en soulignant le mot pour Broussel ; le bon droit se suffit à lui-même.

Broussel frissonna toutefois, et dit, sans regarder Deboile (il n'osait l'envisager depuis le 15 mai) : — L'Assemblée est légale ; l'arrêt du Parlement est formel ; j'y serai donc avec tous les vrais frondeurs. Je demanderai seulement, non pour moi, mais pour mes amis, quelques détails sur le programme de la séance.

— Le voici en deux mots, répondit Condé : l'union avec les princes ; le droit de lever des hommes et de l'argent ; à M. Séguier, la présidence avec les sceaux de l'État ; à M. le duc d'Orléans, la lieutenance générale ; à moi, le commandement de toutes les armées ; M. de Beaufort gouverneur de Paris, et M. Broussel grand-prévôt. Cela convient-il à M. le conseiller ?

— Je ne vois rien là... que de légitime, répliqua le bonhomme avec l'austérité d'un Caton.

Et le Conseil, n'ayant plus besoin de lui (au contraire), le mit solennellement à la porte, en l'accablant d'honneurs.

— Maintenant que nous voilà entre nous, reprit Condé, M. d'Altomar peut s'exprimer librement. Il importait d'établir devant M. Broussel que la violence ne viendra pas de nous. Quels sont vos moyens d'*exécution* pour demain ?

— Cinq mille vieux soldats, déguisés en artisans, répliqua le baron : et derrière eux le peuple entier de la Cité et des faubourgs.

— Très-bien, dit le prince, l'affaire est sûre !

Séguier eut des scrupules, sans doute pour la forme. Appuyé de M. le duc de Rohan, il regretta « l'emploi de la canaille », et eût préféré que M. de Condé allât à l'Hôtel-de-Ville, avec deux cents gentilshommes, pour enlever tout d'autorité et sans effusion de sang.

— Vous oubliez, chancelier, dit Gaston, que la violence doit nous rester étrangère, et que nous serons quittes pour protester contre elle....

— M. Séguier lui-même ne parlerait pas mieux, conclut le prince Louis, et il leva la séance en disant : A demain !

On allait se séparer, lorsqu'un bruit sinistre émut le Luxembourg. C'était le duc de Villars, second de Nemours, qui faisait rapporter le corps de celui-ci au palais. Les deux beaux-frères s'étaient battus au pistolet et à l'épée, dans le Marché-aux-Chevaux, derrière l'hôtel de Vendôme. Nemours avait tiré le premier et atteint les blonds cheveux de Beaufort. Le petit-fils d'Henri IV lui avait alors offert la vie, s'il consentait à la demander. Pour toute réponse, Nemours l'avait blessé d'un coup d'estoc, et Beaufort, tirant à bout portant, l'avait étendu mort sur le terrain (1).

Tel fut le dénoûment du Conseil des princes.

— Pauvre cousin ! dit Condé en voyant le corps sanglant de la victime. Puis, donnant la main au duc de Beaufort : — Il nous reste du moins, ajouta-t-il, un gouverneur de Paris !

Et il alla dans son camp du Pré-aux-Clercs, organiser sa jonction avec le duc de Lorraine, qui devait être le coup de grâce de Turenne et de Mazarin...

Pendant ce temps-là, Deboile se disait en descendant l'escalier du Luxembourg : — A merveille, messeigneurs, égorgez-vous les uns les autres, jusqu'à l'heure où je vous passerai sur le corps à tous.

Puis il assembla avec Dubosq, dans la Cité, le troisième conseil, celui de l'*exécution*.

Il annonça, aux applaudissements des frères et amis, son merveilleux projet de jeter dans la populace cinq mille soldats déterminés. Il les avait déjà choisis dans ses Wallons, dans les mercenaires de Condé et dans l'*élite* de Charles de Lorraine. Leurs déguisements d'ouvriers seraient fournis par tous les fripiers des quartiers frondeurs (2). Ils occuperaient de bonne heure la place de Grève et les maisons d'alentour. Outre les armes cachées sous leurs vêtements, ils seraient munis de bois, d'huile, de résine et de torches. Altomar suivrait dans l'Hôtel-de-Ville les délibérations de l'assemblée, et Dubosq se tiendrait prêt, sous les fenêtres, à recevoir les signaux d'opération. Au cri : l'*Union avec les princes !* cent mille acclamations, partant comme des échos, seraient la som-

(1) *Mémoires de Talon*, Saint-Aulaire, t. III, p. 227.

(1) *Hist. du temps.* Tous les *Mémoires*, et Saint-Aulaire, p. 228.

(2) « Un seul fripier de la rue Quincampoix déposa avoir loué deux cents habits aux soldats du régiment de Bourgogne. Plusieurs soldats et un capitaine furent trouvés parmi les morts, vêtus de ces habits. » (Saint-Aulaire, t. III, p. 206, note.)

mation *respectueuse* adressée aux magistrats. Au cri : *Vive la Fronde!* une grêle de pierres briserait les vitres de l'hôtel, cerné de toutes parts et flanqué de bûchers à chaque porte. Au cri : *A bas les Mazarins!* on mettrait le feu et l'on enlèverait le palais d'assaut.

Ici, Deboile s'arrêta, laissant deviner le reste à l'imagination des auditeurs... Puis il congédia ceux qui n'étaient point dans le grand secret, et, resté seul avec Dubosq et les chefs affidés, faisant fermer les portes et baissant la voix, il continua ainsi :

— Et une fois l'assemblée jetée dehors, le dernier pouvoir légal à bas, et les princes seuls debout avec leurs divisions et leurs jalousies, si je trouve le moment favorable pour renverser à leur tour nos alliés de la veille et reprendre le grand œuvre de 1648, je lancerai à Dubosq le cri décisif : *Mas-Aniello! Res Publica* (1)*!* A ce signal, le régiment de *Cromwell*, jetant le masque, arrêtera les princes et les généraux partout où ils se trouveront ; le colonel appellera d'un coup de canon mes Wallons et mes volontaires ; les sergents courront sonner le tocsin à tous les clochers de Paris ;... dix mille hommes s'empareront du Luxembourg, du Palais-Royal et de l'hôtel de Condé. Et tandis que je déploierai moi-même le drapeau rouge au balcon de l'Hôtel-de-Ville, Dubosq ira le porter aux camps du Pré-aux-Clercs et d'Ablon, en leur ouvrant les portes de Paris et en leur offrant douze heures de pillage... Nous verrons le lendemain qui sera maître de la capitale, et huit jours après qui sera maître de la France !

En prononçant ces derniers mots, Deboile se dressa si radieux, si formidable, si résolu, que ses anciens complices, reconnaissant le héros des barricades de 1648, enlevèrent le grand Ressuscité sur leurs bras et le portèrent en triomphe à travers la Cité.

### XXVII. L'ASSEMBLÉE DE L'HÔTEL-DE-VILLE.

Dès le matin, mille rassemblements tumultueux parcoururent la ville, se dirigeant vers la place de Grève. Au milieu des visages sinistres que l'émeute fait sortir des égouts, on reconnaissait des artisans à l'allure martiale, aux paroles insolentes, qui imposaient aux bourgeois le bouquet de paille, mettaient les honnêtes gens en déroute, excitaient les indécis, ralliaient les frondeurs et promettaient la curée aux brigands. C'étaient les soldats déguisés de Condé, d'Altomar et de Lorraine. En quelques heures, ils eurent amassé autour de l'Hôtel-de-Ville une multitude prête à faire tout ce qu'ils lui ordonneraient. Ils travaillèrent si bien les quatre compagnies de la milice, chargées de la sûreté du palais, qu'au mépris de leur consigne et de leur uniforme, ces précurseurs de la garde nationale se mirent à insulter les magistrats qui arrivaient à l'assemblée. « Allez ! allez ! leur criaient-ils, et si vous ne faites pas ce qu'il faut, si vous ne votez point la réforme de l'Etat, l'expulsion du Mazarin et l'union avec les princes, vous trouverez au retour à qui parler (2) ! » Une sombre terreur, écrit M. de Saint-Aulaire, se répandit dans la ville ; Bailleul et ses amis furent avertis sous main du danger qui les attendait. Ils le bravèrent héroïquement et se rendirent à leur poste.

A deux heures, l'assemblée se trouva au complet, moins les princes et les seigneurs. On y distinguait les membres du Parlement, L'Hospital, gouverneur de Paris, le prévôt Lefèvre et ses échevins, les députés des Cours souveraines, des communautés ecclésiastiques, des six corps de marchands, les capitaines-quarteniers, les curés de toutes les paroisses, les notables des seize quartiers, etc. ; en un mot, l'élite de la populatien parisienne, au nombre de plus de trois cents, chacun portant l'insigne de sa charge ou de son état, et tous rangés par ordre dans l'immensité de la grand' salle. L'Hospital et Lefèvre présidaient jusqu'à l'arrivée des hôtes du Luxembourg. Le spectacle était admirable par la franche résolution de la majorité, pitoyable par les frayeurs mal contenues de quelques-uns. Broussel, entre autres, malgré les attraits de la prévôté, avait trois fois rebroussé chemin à la vue des groupes séditieux, et n'était arrivé à l'Hôtel qu'éperonné par Thérèse et Perrotte, et traîné en triomphe par des agents d'Altomar.

Les princes se faisant attendre, Bailleul ouvrit la délibération. Il espérait que les frondeurs sans chefs seraient comme un troupeau sans pasteurs. Il lut une lettre du roi, adressée au bureau de ville, et qui ordonnait d'ajourner à huitaine toute décision. Ce nom du roi était encore si magique, et Bailleul en tira un si noble parti, que l'assemblée n'osa protester d'abord et resta silencieuse. L'Hospital et Lefèvre d'ailleurs, honteux d'avoir arrêté Turenne en livrant la Bastille à Mademoiselle, appuyèrent Bailleul de toutes leurs forces... Mais déjà mis au courant par un compère, Altomar faisait huer au dehors la lettre royale, et les factieux du dedans, encouragés, étouffèrent l'incident sous leurs cris et passèrent à l'objet de la réunion. Bailleul céda la parole au procureur de la ville, dont il était sûr d'avance, et qui conclut, en effet, dans un habile discours, à terminer la guerre civile en priant le roi de rentrer sans Mazarin. Ce terme moyen venait d'être mis en discussion, lorsque les princes et les seigneurs entrèrent, annoncés par les acclamations du peuple, et arborant tous l'insigne de la paille. Ce puissant secours exalta les condéistes et les orléanistes de l'assemblée, qui firent une réception triomphale aux nouveaux venus. Ils étaient si nombreux et si imposants, que lorsqu'ils eurent pris sans façon les places d'honneur, Bailleul et ses amis se virent comme un régiment dans une armée... Le duc d'Orléans remercia les bourgeois d'avoir reçu les troupes de Condé, et protesta que leurs intérêts lui étaient aussi chers que les siens propres. Puis il offrit à l'assemblée ses services et ceux de son cousin, pour maintenir l'ordre en exécutant les arrêts du Parlement et du corps de ville. Condé parla dans le même sens, mais trahit plus nettement sa pensée. Les princes serviraient Paris, à condition d'y être les maîtres, et feraient exécuter les arrêts, à condition de les dicter. L'Hospital et Lefèvre exposèrent alors l'objet en question : la rentrée du roi sans le cardinal. Gaston et Condé froncèrent le sourcil, et Beaufort riposta par un juron d'avant-garde. Au même instant, Altomar lança son premier signal à la foule, et les cris : l'*Union avec les princes!* firent trembler l'hôtel sur ses fondements. — La voix du peuple est la voix de Dieu ! dit avec onction le duc d'Orléans. — Et la voix de Dieu est la voix du tonnerre ! ajouta le roi des Halles, la main sur son épée. Cette menace fut un coup d'aiguillon pour Bailleul. — Nous sommes ici dans une assemblée, dit-il avec force, et non sur un champ de bataille ; il ne s'agit point de crier ni de se battre, mais de discuter et de voter. Et il appuya la motion du procureur de la ville avec tant de justesse et de fermeté ; il flétrit si énergiquement les ambitions rebelles ; il retraça les horreurs de la guerre à si grands coups de pinceau, il termina par un appel à la conciliation, si noblement irrésistible, que les complices des princes restèrent muets sur leurs siéges, et que le

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 564 (note), et t. XVII, p. 10.

(2) Textuel. *Mémoires de Conrard*, p. 111. H. Martin. p. 552.

bourgeois, avisant leur planche de salut dans le naufrage, allaient voter comme un seul homme la rentrée du roi sans Mazarin... N'ayant pas un orateur et surtout pas une raison contre une telle éloquence, Condé furieux se lève de sa place et entraîne le duc d'Orléans. Celui-ci déclare qu'ils se retirent pour ne pas gêner les suffrages... Mais, arrivés sur le perron de l'hôtel, Beaufort et Condé disent au peuple : —Ces gens-là ne veulent rien faire pour vous! Ils ne cherchent qu'à gagner du temps. Ce sont des *Mazarins*, faites-en ce que vous voudrez (1)! Et poussant Gaston dans son carrosse, Condé s'éloigne avec lui de la place de Grève.

Maître ainsi de la situation, Altomar jette le second cri, répété par dix mille voix. Beaufort se poste avec ses amis chez un mercier, pour jouir du spectacle et souffler les acteurs. Aussitôt les soldats-ouvriers paraissent; une grêle de pierres brise les vitres; les armes brillent, un coup de fusil part... Cent autres lui succèdent, criblant l'Hôtel-de-Ville. Les miliciens se débandent ou se joignent aux assaillants. Les magistrats épouvantés restent sans secours et cernés de toutes parts. Les uns, Bailleul à leur tête, rallient les archers du palais, et font fermer et barricader les portes. Les autres rédigent un acte d'union et lancent par les fenêtres des écriteaux portant : *Union avec les princes!* Vains efforts pour retenir le lion déchaîné! — Il est trop tard! répond la foule; les *Mazarins* y passeront du coup! L'Hospital, qui dirige la défense, reconnaît dans l'attaque une habileté militaire. Il la repousse toutefois une demi-heure avec le feu des archers. Mais au troisième signal d'Altomar, ses gens dressent leurs bûchers et les allument devant le perron. Des tourbillons de fumée envahissent la grand' salle... La porte croule dans les flammes, et les assiégeants gagnent le vestibule. Protégés seulement par les barricades de l'escalier, les bourgeois se recommandent à Dieu, s'agenouillent devant les prêtres de l'assemblée, et se confessent pour mourir en état de grâce. Les curés déploient un dévouement et une charité sublimes. Celui de Saint-Jean parvient à quitter l'Hôtel, court à son église chercher le Saint-Sacrement, le promène sur la place à travers les balles et l'incendie, sans pouvoir désarmer les brigands ivres et forcenés. Le curé de Saint-Médéric, sanglant de trois blessures, se traîne jusqu'au duc de Beaufort. Le roi des Halles écoute son récit, répond : — C'est bien fait! et tourne les talons. Cependant les magistrats se réfugient où ils peuvent. Le prévôt et dix autres se jettent dans les lieux d'aisance, où ils furent retrouvés le lendemain. Un valet d'auberge enlève L'Hospital et le conduit dans l'écurie de son maître. Beaufort daigne sauver Doujat qui était de ses amis. Voyant les barricades prêtes à céder, Bailleul et ses collègues prennent les armes des archers morts. Deux cents assaillants fusillés encombrent l'escalier de leurs cadavres. Mais les munitions manquent aux assiégés. Ils vont tous périr dans une horrible boucherie.

C'est alors qu'un page du Luxembourg arrive au galop sur la Grève, escalade une fenêtre de l'Hôtel, pénètre jusqu'à la grand' salle, y reconnaît Broussel, à demi mort de peur, et, lui jetant cinq bourses gonflées d'or :

— De la part de Mademoiselle, dit-il, pour racheter vous et vos amis.

La princesse avait bien jugé les instruments de son père. Son heureuse pluie d'or calme, en effet, la tempête. A la vue des pièces étincelantes, la soif de l'argent éteint la soif du carnage. Près de deux cents magistrats se font relâcher moyennant rançon, et gagnent, sous divers costumes, leur logis ou les maisons voisines. Broussel, plus favorisé, est sauvé par Altomar lui-même, et rendu à Thérèse et à Perrotte, qui l'emmènent sous la garde d'une centaine d'insurgés.

On n'en compta pas moins plus de trente notables égorgés, dont quelques membres des Cours souveraines, et une centaine de blessés plus ou moins gravement. Le brave Miron fut percé de coups en appelant sa compagnie aux armes. Sa femme, condéiste exaltée, disait, le matin : — Ce tumulte a du bon; il faut que les *Mazarins* soient maltraités par le peuple! Quand on lui rapporta son mari assassiné, elle devint folle de désespoir.

(1) Textuel Conrard. *Journ. du Parlem*, p. 30. Gui Joly, p. 75.

XXVIII. — LES DEUX RESSUSCITÉS.



Nous retournons à la place de Grève. L'œuvre des princes était consommée. Il n'y avait plus de Parlement ni de bureau de ville. Tout Paris, étouffé dans la terreur, subissait l'esclavage, en guise d'union...

Deboile s'élance en vainqueur dans le palais désert, fait éteindre le feu qui menaçait les voûtes, et se demande s'il accomplira aussi son ouvrage?

Il contemple du haut du balcon les ruines qu'il a faites : la place couverte de cadavres, le peuple maître de Paris, la bourgeoisie terrassée ou en déroute, le bouquet de paille arboré à toutes les fenêtres... Sur les pouvoirs exterminés, lui seul et les princes restent debout. Or, les princes sont au Luxembourg, enivrés de leur pouvoir, sans méfiance et sans garde; et lui, toute son armée frémissante est à ses ordres pour écraser ces derniers rivaux à leur tour. Retrouvera-t-il jamais pareille occasion? Jamais touchera-t-il d'aussi près le but qu'il poursuit depuis quatre ans? Tous les spectres de sa vie, toutes les furies de sa vengeance, tous les mirages de son ambition, lui apparaissent dans un éblouissement rapide : Mas-Aniello et Cromwell, la *Taverne du bien public*, les barricades de 1648, ses longues souffrances vengées, Philippe d'Amalby mort, la duchesse de Longueville punie, Louise Boucherat conquise, etc... Il hésite néanmoins devant l'audace de l'entreprise et l'immensité du triomphe! Mais les rapports de tous ses lieutenants viennent le déterminer enfin. — Le succès est assuré, lui dit chacun. Décapitée de ses chefs, la moitié de Paris se jettera dans nos bras; abattue par notre coup de foudre, l'autre moitié

tombera à nos genoux. — Allons donc ! s'écrie Deboile, secouant ses perplexités et se dressant à la hauteur de son rôle, *alea jacta est !*

Se transformant alors et se multipliant, ordonnant en roi et parlant en inspiré, il distribue à ses agents leurs missions et leurs postes; aux uns le tocsin à sonner, aux autres les prisons à ouvrir; à ceux-ci l'arrestation des princes, à ceux-là l'occupation des arsenaux, des hôtels et des forteresses ; à Dubosq les deux camps d'Ablon et du Pré-aux-Clercs ; à lui-même enfin, le signal de cette grande révolution, par le déploiement de la bannière et l'explosion du mot d'ordre comprimés depuis quatre ans !

Montandré range l'armée fidèle sur la place de Grève, et remet à Deboile le drapeau rouge, tout flamboyant de la triple devise : *Mas-Aniello.* — *Res Publica.* — *Vox populi, vox Dei* (1).

Au milieu d'une attente et d'un silence formidables, Deboile saisit le drapeau d'une main ferme et s'avance d'un pas résolu vers le balcon...

Mais quel bruit l'arrête soudain et le cloue à sa place?



Deboile et Dubosq, déguisés, s'embarquant en Normandie. Dessin de L. Marvy. (Voyez la Conclusion.)

quel fantôme lui apparaît et le glace de terreur? — Ce bruit est une décharge d'artillerie qui éclate du côté d'Ablon. — Ce fantôme est un courrier hors d'haleine, qui vient d'entrer à l'Hôtel-de-Ville...

Altomar a reconnu en pâlissant un écuyer de Charles de Lorraine... Cet homme s'affaisse épuisé, comme le soldat de Marathon, et voici les nouvelles qu'il raconte d'une voix expirante :

— Le duc de Lorraine allait joindre ses troupes à celles de Condé. Trompée par des détours habiles, l'armée royale ne pouvait plus nous atteindre. Déjà le pont de bateaux était jeté d'Ablon à Villeneuve-Saint-Georges, et nos premiers bataillons s'y engageaient avec confiance... Tout à coup un corps de cavalerie, qui semble sortir de terre, débouche du village et du bois, et arrive sur nous comme un tourbillon... Nos soldats surpris et chargés de bagages ne savent comment éviter ou soutenir cette attaque imprévue. Une moitié fait volte-face et se range en bataille sur la rive. L'autre moitié se rue vers le pont et cherche à gagner l'autre bord ; mais tandis que les premiers sont enfoncés par une charge foudroyante, les seconds roulent dans la Seine avec le pont coupé par une volée d'artillerie. Le duc rallie deux mille hommes autour de lui et cherche à sauver la retraite par une résistance énergique... Mais en vain il se multiplie et fait des prodiges de courage. Les ennemis le pressent, l'enveloppent, lui mettent l'épée dans les reins, le tiennent une heure corps à

(1) Renvoyons encore ceux qui douteraient, au *Médaillon d'argent* et à ses notes. Nous n'inventons pas un iota dans ces détails de drapeau, de mots de ralliement et de devises.

corps, sèment le terrain de ses officiers abattus et le rejettent enfin loin de la Seine, avec son armée en pleine déroute. — Puis restés maîtres du fleuve et du pont, tandis que j'apporte cette nouvelle à Paris, ils achèvent la destruction de nos bateaux à coups de canon, dont j'entendais les derniers retentir en arrivant ici... Voilà ce que le duc de Lorraine m'a chargé d'annoncer aux princes et à vous...

Ce récit précipitait Deboile du sommet de l'Hôtel-de-Ville... C'était le *mane thecel phares* de son festin de Balthasar... Le drapeau rouge lui échappe des mains, et il tombe anéanti dans un fauteuil. — Il lui restait pourtant à recevoir un coup plus fatal encore...

— Quels sont, demande-t-il au courrier, les auteurs de ce désastre de Charles?

— Ce ne sont pas des hommes, mais des lions... Jamais on n'a vu, jamais on ne verra de tels combattants. C'est le régiment d'Amalby avec les artilleurs de la Ferté, et le comte d'Amalby en personne à leur tête!...

— Le comte d'Amalby! s'écrie Deboile, ébloui comme par un éclair... Mais je l'ai tué de ma main au faubourg Saint-Antoine.

— Plût au Ciel! repart le messager en soupirant. C'est Mancini, et non d'Amalby que vous avez tué. Le cardinal avait donné à son neveu le régiment de Philippe. Comment celui-ci l'a-t-il repris pour notre malheur? c'est ce que j'ignore; mais le duc Charles et ses amis l'ont trop bien reconnu à ses coups d'épée!

Altomar n'a que la force de s'écrier: — D'Amalby vivant! — pendant que Montandré ajoute en philosophe: Il paraît que les morts sont en faveur. — A ressuscité ressuscité et demi!

— Oh! mais, fait Deboile en se relevant, comme le noyé qui cherche une planche... nous ne resterons pas écrasés ainsi! — Vous avez informé les princes, dites-vous... qu'ont-ils fait?... Ont-ils volé au secours de notre allié?

— Les princes? continue le courrier... je les ai trouvés tout bouleversés par une autre surprise.. C'est la journée des surprises, à ce que je vois... Pendant qu'ils se rendaient à l'assemblée de l'Hôtel-de-Ville, un second régiment de Turenne, sous les ordres du duc de Chaulnes, et sous la conduite d'un ancien page de Gaston, s'est rué en plein jour sur le Luxembourg sans défense...

— Damnation! s'écrie Deboile, ils m'ont enlevé Louise, ma prisonnière?

— Ah! c'était votre prisonnière! Louise ou autre, je ne sais, ils l'ont emmenée effectivement avec dix-huit otages de qualité, après avoir exterminé tout ce qui leur a fait résistance! Bref, n'obtenant rien des princes, qui venaient d'apprendre la chose en rentrant, je suis accouru vers vous à l'Hôtel-de-Ville.

Deboile n'écoutait plus... Il retombe muet et pétrifié, serrant son front dans ses deux mains, pour y retenir sa raison qui s'échappait...

Dubosq et le messager le crurent fou. Et il y avait certes de quoi! Tomber d'une telle hauteur et tout perdre en même temps! Si Milton, le poète d'alors, eût vu ce tableau, il eût mieux peint Satan jeté du ciel dans l'enfer.

Comme l'ange foudroyé, Deboile se redresse par l'orgueil et la vengeance, et tirant de sa poitrine le blanc-seing de Gaston qu'il y gardait encore:

— Ah! ah! dit-il en riant dans son délire, il me reste une arme, et d'Amalby en sentira les atteintes! Si les princes reculent, j'avancerai, moi! Ah! vous sortez aussi du tombeau, monsieur le comte! Ah! vous m'enlevez Louise une seconde fois! Eh bien, les deux ressuscités se retrouveront face à face... et ce n'est pas d'une seule mort, c'est de mille morts que vous périrez sous mes coups!... A moi tous mes Wallons, tous mes volontaires, à moi tout Paris! ajoute-t-il en tirant son épée, et s'élançant avec Dubosq hors de l'Hôtel-de-Ville. — Et vous, courrier de Charles de Lorraine, allez lui annoncer qu'il sera secouru et vengé demain.

Mais laissons le désespoir d'Altomar assembler ses bandes, pour expliquer les événements que nous venons d'apprendre avec lui.

### XXIX. — TURENNE ET D'AMALBY.

Après les vicissitudes et les angoisses qu'on n'a pas oubliées, nous avons laissé Philippe dans la prison de l'abbaye, au moment où l'ambition de Mazarin pour son neveu, malgré les justifications du duc de Chaulnes et de l'espion délivré, écrivait sur la porte fermée à tout le monde: *Lasciate ogni speranza* (abandonnez toute espérance). Ne pouvant s'expliquer de telles rigueurs que par la persistance de son régiment dans la révolte contre Mancini, persistance qui devenait un crime de haute trahison pour le cardinal, le comte avait relevé son courage à la hauteur de son innocence, et s'était résigné à payer de sa tête l'infidélité de ses soldats. Les seuls intérêts qui l'attachassent encore à la vie étaient la pensée de Louise et l'issue de la bataille de Saint-Antoine. Que sa femme échappât à son malheur, et que Louis XIV rentrât dans Paris, voilà tout ce qu'il demandait à Dieu pour mourir satisfait... N'ayant d'autre nouvelle du combat que le bruit du canon, les battements de son cœur répondirent à chaque coup qui lui arrivait. Quand il n'entendit plus rien, il crut le roi vainqueur et remercia le Ciel... Mais bientôt le retour de l'armée dans le camp lui annonça la victoire de Condé, et l'idée que l'absence de son régiment y avait contribué le replongea dans l'abattement du désespoir...

Il avait passé ainsi vingt-quatre heures, lorsque la porte de sa prison s'ouvrit enfin... Etait-ce Louise... ou du moins son père? Philippe s'élance dans cet espoir suprême... Dernière illusion brisée! C'était un inconnu avec trente soldats, qui venait chercher le captif au nom du roi.

L'inconnu portait un costume moitié militaire, moitié civil, une robe noire relevée par une rapière, les cheveux courts et la fraise à tuyaux des anciens règnes, la barbe et les moustaches frisées à la Henri IV; la figure, d'ailleurs, impassible et grave, l'accent gascon très-prononcé, les façons cérémonieuses d'un huissier ou d'un intendant.

— Je comprends, se dit Philippe, c'est l'intendant de quelque prison d'État, ou l'huissier des exécutions de Mazarin.

Et il suit l'inconnu, sans lui demander autre chose que son nom.

— Lé baron dé Martingale, répond l'homme, gouberneur du fort dé Charenton...

— Où vous êtes chargé par le cardinal de m'écrouer ou de me fusiller?

Le baron ne souffle mot, et signifie à Philippe de descendre.

— Trois questions seulement, reprend le comte; le régiment d'Amalby s'est-il battu à Saint-Antoine? La cause du roi est-elle perdue sans ressource? Que sont devenues madame la comtesse et M. Boucherat?

— Monsieur, j'ai l'ordre dé bous enléber d'ici sans esplication, et dé bous transporter en un lieu où je bous remettrai cé paquet cacheté; boilà touté ma consigne.

— Richelieu n'aurait pas mieux fait, et le père Joseph n'aurait pas mieux dit.

Une voiture fermée les attendait en bas. Le baron s'y installe en face du comte, ses yeux fixés sur le captif; les trente soldats montent à cheval, et l'escorte, évitant le camp, tourne dans la campagne.

Tant qu'il fut à portée de l'abbaye et des tentes, le baron les regardait avec inquiétude, comme s'il eût redouté une surprise.

— Pauvre Mazarin, se dit Philippe, il craint qu'on ne m'arrache de ses griffes!

Le gardien et le prisonnier roulent une demi-heure en silence.

— Monsieur, demande enfin celui-ci, pardonnez-moi d'interrompre vos méditations.

— Il n'y a pas d'offense, jé né médite jamais.

— Je vous en félicite sincèrement. Voudriez-vous me dire où nous sommes?

— A uné lieue dé notre point dé départ. — Puis-je ouvrir la portière? — Pour régarder? — Oui. — Régardez à trabers la glace.

Et le baron l'essuie du revers de son gant.

Philippe voit à l'horizon les tours de Notre-Dame, et y reconnaît en pâlissant la bannière isabelle!

— L'armée de Condé, s'écrie-t-il, est donc entrée dans Paris?

— Plus vas, s'il bous plaît; j'ai l'oreillé très-fine.

— Si j'eusse été là avec mes braves, le drapeau du roi flotterait sur ces tours, ou je n'aurais pas besoin de vous pour mourir.

— Personné né bous a parlé dé mourir.

— Eh bien, faisons un marché, monsieur! je sacrifie la chance que j'ai de vivre encore, si vous me permettez d'aller me faire tuer en renversant cette bannière! Je serai mort pour le service de Sa Majesté... Que vous faut-il de plus? Vous êtes ému, monsieur, ne le cachez pas... Au nom de votre dévouement au roi, laissez-moi vous donner cette bonne nouvelle à lui porter...

— J'ai eu l'honneur dé bous diré ma consigné... bous conduiré... où nous allons, et bous rémettré ces papiers...

— Ah oui! ce cachet rouge... couleur de sang... Vous savez ce qu'il contient?

— Je né sais rien, monsieur; j'ovéis.

— Mais vous supposez facilement...

— Jé né supposé rien; j'ézécute.

— Vous comprenez cependant...

— Jé né comprends jamais!

— Vous êtes un instrument exemplaire, monsieur!

— Bous mé flattez; suibez alors mon ézemple...

— C'est facile à dire, mais si vous êtes l'instrument, je suis la victime...

— Ces distinctions sont trop sabantés pour moi.

Philippe eût voulu s'emporter... Il ne pouvait y parvenir. Son gardien était encore plus poli que laconique.

Cependant il fallait au malheureux un épanchement quelconque... Enfermé depuis trois jours, au secret depuis deux, enlevé maintenant par un sphinx, croyant aller aux oubliettes ou à la mort, il se sentait étouffer dans ce nuage d'énigmes... Il ne pouvait disparaître sans nouvelles de Louise, mourir sans lui envoyer une pensée!

— Monsieur! reprend-il avec force, vous n'êtes pas une machine, vous avez un cœur, une affection ici-bas! Enchaînez-moi! tuez-moi comme il vous plaira, je ne vous demande aucune grâce... mais traitez-moi en gentilhomme et non en bandit. Dites-moi un mot, un seul, de la conduite de mon régiment et du sort de ma femme.

Le baron ne répond rien, mais détourne la tête...

Philippe le croit ébranlé et lui raconte son histoire. Elle eût attendri un bourreau, Martingale s'endort en l'écoutant...

— Homme de pierre! dit le comte indigné, j'aime mieux les balles de ses soldats...

Et il cherche à s'évader par la portière; mais le baron le retient sans ouvrir les yeux, et Philippe voit une larme sur sa moustache. Il feignait de dormir pour cacher son émotion!

— Ah! merci, monsieur! s'écrie d'Amalby en lui prenant la main. Eh bien, mon régiment! Louise! mon beau-père! où sont-ils? parlez!

Le baron essuie ses pleurs d'un coup de poing, et lâche un soupir gigantesque.

— Bous mé désespérez, sandis! Jé né connais ni bous, ni botré famille, ni botré régiment. J'ai réçu, ce matin, jé bous lé répéte, l'ordre dé bous prendre à Saint-Dénis, dé bous enléber malgré touté résistancé, dé bous transporter à Charenton, et dé bous remettré cetté dépêche. Boilà tout cé qué jé sais, sur mon honneur! Machine et instrument, commé bous dités, au serbicé du roi.

Ainsi s'éteint pour Philippe sa dernière lueur d'espérance; il retombe dans une nuit plus profonde que jamais.

Tout à coup, un affreux pressentiment lui traverse le cœur... Il songe au système favori de Mazarin, pour éclairer ses soupçons de complots.

— Est-ce qu'on va m'interroger, demande-t-il au baron, est-ce que vous me menez à la question ordinaire...

— Ou estraordinairé, c'est possible; dé quoi êtes-bous accusé...

— De la révolte de mes soldats, sans doute...

— Hauté trahison... c'est la question estraordinairé... les dix coquémars (1) à voire...

Le comte frémit. — Qu'est-ce que ces dix coquemars?

— Trois seaux d'eau enbiron. Ensuite, les brodéquins aux pieds et aux génoux. Enfin, les fers rougés aux plantés et aux jarrets. Mais on aboue ordinairément aux coquémars.

— Vous êtes ferré sur la matière, monsieur.

— C'est mon état dépuis Richélieu.

— Qui vous a donné beaucoup d'ouvrage.

— J'ai bu un complicé de Cinq-Mars abaler jusqu'à deux seaux et démi. Il était gonflé comme une outré. Il créba sans rien abouer. Bous n'auriez pas cette capacité, monsieur!

— J'en suis convaincu; je n'avouerai rien cependant.

— Bous aurez tort... Récébez un von conseil, entré nous: achétez dé l'huile aux tourmenteurs, c'est leur pétit vénéfice... Vubez-en d'abancé uné démi-pinté; et les coquémars bersés par un vout filéront par l'autre... Bous enflérez toutefois, mais débant un von feu, bous désenflérez sans douleur... Mais abouez abant les vrodéquins aux pieds! car au quatrièmé coin, bous sériez voiteux pour la bie, croyez un hommé d'espérience, et qui s'intéresse à bous.

— Avouer un crime dont je suis innocent, jamais!

— On né meurt pas dé l'abeu, et l'on meurt dé la question.

Une sueur froide inondait le corps de Philippe; une vision de coins d'acier, de fers ardents, de bourreaux muets, de cachots noirs, commençait à ébranler sa raison.

— Non! non! c'est impossible! fit-il en bondissant dans la voiture et en appelant avec délire Louise, Boucherat, d'Harcourt, Turenne!

— Calmez-bous, nous boici arribés, dit Martingale avec soulagement; bous allez saboir si c'est l'ordinaire ou l'estraordinaire.

Tous deux descendent, et le comte aperçoit le fort de Charenton. Le grand air fouettant son cerveau, il retrouve son courage et sa dignité.

Il en a certes besoin devant le tableau qui s'offre à ses yeux. Des soldats en deuil gardent un cercueil ouvert, qui attend un cadavre au pied du fort. Les tambours, voilés de drap noir, font entendre un roulement lugubre. Tout annonce une exécution et un convoi militaire.

Ne doutant pas que ces préparatifs ne soient pour lui, le comte s'arrête pâle et immobile. Une seule chose l'étonne, c'est l'importance des honneurs qu'on lui destine.

Mais bientôt des cavaliers s'approchent de la citadelle, et Philippe reconnaît le régiment d'Amalby, portant ses couleurs verte et blanche. Des fantassins sortent en même temps et déposent dans le cercueil un corps enseveli.

— Ce n'est donc pas pour moi, se dit le comte en renaissant à l'espérance. Mes soldats avec mes couleurs et leurs armes! Ils ne sont donc pas rebelles et licenciés!

En ce moment, le baron, qui est allé prendre des ordres, revient au captif.

— Quel est ce mort? demande celui-ci.

— Lé colonel Mancini, qu'on ba rendre au cardinal.

Philippe passe une main sur ses yeux, comme un homme qui sort d'un cauchemar. Il n'ose ouvrir son cœur à des joies impossibles.

— Suibez-moi, monsieur, reprend Martingale. Et il le conduit, chancelant d'émotion, jusqu'à une plaine où quatre mille hommes sont en bataille.

(1) Grands pots vernissés pour faire chauffer de l'eau.

C'est le régiment d'Amalby tout entier, avec mille artilleurs et dix canons...

A la vue de leur ancien capitaine, les soldats poussent une immense acclamation, et agitent en l'air leurs épées et leurs drapeaux.

Philippe ébloui, fasciné, ne peut en croire ses sens; il rend de la voix, de la main, du cœur, le salut militaire à ses braves; et, la parole expirant sur ses lèvres, il interroge le baron d'un regard éperdu...

Celui-ci lui remet alors la dépêche cachetée ; le comte l'ouvre d'un geste convulsif, et s'enivre à longs traits des lignes suivantes:

« Monsieur le comte d'Amalby,

« Oubliez les rigueurs de Mazarin... Sa justice avait donné votre régiment à son neveu, quand il vous croyait coupable; son ambition n'a pu le lui ôter et vous le rendre, quand il vous savait innocent. De là votre mise au secret et toutes ses conséquences... Dieu s'est chargé de gagner votre cause défendue en vain par vos amis. Il a frappé le cardinal dans la personne de Mancini, plus cruellement qu'il ne vous avait frappé vous-même, et j'achève aujourd'hui la réparation qui vous est due, en vous offrant la seule vengeance digne d'un homme tel que vous. Le brevet ci-joint est votre brevet de colonel que j'ai fait signer en blanc au roi et à Mazarin. Remontez à cheval à la tête de votre régiment, qui ne vous a pas démenti à la bataille de Saint-Antoine. J'ai perdu cette bataille quand je la croyais gagnée, et c'est à vous que je confie ma première revanche. Les frondeurs sont maîtres de Paris. L'armée de Condé est dans la ville et au Pré-aux-Clercs. Celle de Charles de Lorraine doit tenter de la joindre en passant la Seine à Ablon. Si cette jonction s'opérait, la monarchie serait écrasée... C'est à vous que je remets son salut, ne jugeant pas pouvoir le fier à meilleures mains. Soyez aujourd'hui mon second et mon lieutenant; et par votre début de colonel, méritez votre brevet de général. Tandis que je tiendrai le camp du Pré-aux-Clercs en respect, postez-vous derrière Ablon avec vos hommes et l'artillerie que j'y ajoute. Et lorsque l'armée de Charles entreprendra le passage, tombez sur elle avec l'à-propos et la sûreté de la foudre. Vous serez un contre quatre, je vous en préviens, mais il faut que vous ou le duc restiez engloutì dans le fleuve. C'est une sorte de prodige que je vous demande ; vous le ferez pour le roi, pour la reine, pour la comtesse d'Amalby, et pour l'ami qui a répondu de vous. « Le maréchal de Turenne.

« *P. S.* L'homme qui vous enlèvera de Saint-Denis et vous remettra cette lettre ignore le but de sa mission. Excusez les rigueurs de cet aveugle instrument que j'ai dû armer de précautions farouches contre tout obstacle de la part du cardinal. Ces obstacles, s'ils devaient s'élever, seront aplanis demain par votre victoire. Elle m'est doublement garantie par les deux talismans que le duc de Chaulnes vous rendra de ma part, à Charenton.»

En effet, comme le comte achevait cette lecture qui le relevait de la mort à la vie, du désespoir à l'ivresse, de la honte à la gloire, de l'enfer au ciel, le duc de Chaulnes s'avance et lui remet l'épée que Philippe avait prise à Condé au Luxembourg, et le médaillon de Louise rapporté par le page de Gaston.

—On veut donc que je meure de joie! s'écrie d'Amalby, qui met l'épée à sa ceinture et le portrait sur son cœur.

— Cher duc, ajoute-t-il, couronnez votre ouvrage en me donnant des nouvelles de la comtesse.

— Vous en aurez ce soir, et d'excellentes! répond Chaulnes avec un sourire; j'en fais mon affaire, et vous en laisse ma parole!

— A ce soir donc, reprend Philippe en l'embrassant.

Et, comme cette effusion n'était pas assez pour son bonheur, il embrasse aussi le baron de Martingale, qui, comprenant enfin, contre son usage, le regardait avec des yeux gonflés de larmes.

Puis, montant son cheval de bataille qu'un page lui amène tout sellé, il fait flamboyer sur sa tête l'épée de Rocroy, et s'élance devant le front de son régiment, au milieu d'acclamations et de transports impossibles à rendre.

Quelques minutes plus tard, il se dirigeait vers Ablon avec ses canons et ses quatre mille hommes, tandis que le corps de Mancini prenait la route de Saint-Denis sous la conduite d'un détachement d'honneur; et que le duc de Chaulnes, guidé par le page du Luxembourg, s'acheminait avec un autre escadron vers l'ouest de Paris.

On sait, par le récit du courrier de Charles à Deboile, comment, quelques heures plus tard, l'armée du duc de Lorraine était broyée et dispersée à Ablon, et comment Louise était enlevée par le duc de Chaulnes du pavillon du Luxembourg.

Turenne rejoignit aussitôt Philippe à Villeneuve-Saint-Georges, lui adressa les félicitations et en reçut les embrassements qu'on peut imaginer; puis, ayant installé leurs forces dans une position qui assurait la ruine de leur double ennemi, tous deux allèrent à Saint-Denis porter la bonne nouvelle à la cour.

Après avoir traversé le camp du roi, au milieu des honneurs qu'il méritait, Philippe trouva sur le seuil de l'Abbaye le duc de Chaulnes qui attendait son retour.

— Eh bien, les nouvelles de la comtesse? lui cria-t-il en s'élançant de cheval.

— Les voici! repartit le duc, qui le conduisit dans le vestibule.

Et le comte tomba, défaillant de joie, dans les bras de sa femme et de son beau-père. Il va sans dire que tous trois ne se relevèrent que pour retomber aux genoux de Turenne.

— Voilà ma plus belle victoire! s'écria le grand homme en les réunissant sur sa poitrine.

Le page-espion étant là, tous les mystères furent expliqués en quelques mots. Et retrouvant enfin dans l'auteur de ses nouvelles souffrances, Guillaume Deboile, son ancien rival et son éternel ennemi :

— La guerre n'est pas finie pour moi! dit le comte avec fureur, il me reste à broyer cette vipère sous les pieds de mon cheval!

## XXX. — A CHACUN SELON SES OEUVRES.



eu d'instants après, Turenne présentait au roi, à la reine et au cardinal, Philippe d'Amalby et sa famille.

— Majestés et Éminence, dit-il simplement, voici le sauveur de la royauté et le vengeur de Mancini.

On devine l'accueil que reçut de chacun le vainqueur d'Ablon. Comme il s'inclinait pour baiser la main du roi, Louis XIV lui fit un honneur qu'il n'accordait qu'aux princes : il l'embrassa! Anne d'Autriche donna un tabouret à la comtesse et lui passa au cou son propre collier de perles.

— Il sera beaucoup mieux là! dit-elle avec un éloge qui rendit la beauté de Louise plus éclatante sous l'auréole de la modestie.

Mazarin se tira d'affaire par un trait charmant :

— J'ignorais, monsieur le comte, que ce brevet de colonel était pour vous; veuillez me le rendre.

Philippe étonné demanda pourquoi.

— Pour y substituer ce brevet de mestre de camp, reprit le cardinal avec son plus fin sourire.

— Cet homme a toutes les habiletés, pensa Turenne, même celle de réparer ses fautes!

Quant à Boucherat, son esprit et son cœur apparurent dans la demande qu'il fit à leurs Majestés :

— La grâce de la vie, dit-il, pour un fou que vous arrêterez demain, pour mon beau-frère, le conseiller Broussel.

— Nous l'exilerons à Gonesse, repartit la reine, et vous lui appliquerez des douches.

---

Philippe avait donné le coup de mort à la Fronde, à l'heure même où elle allait le porter à la monarchie. Nul ne le sentit mieux que Condé, Mademoiselle, Gaston et Séguier, réunis au Luxembourg après le désastre d'Ablon. Séparés irrévocablement de Charles de Lorraine, il ne leur restait plus qu'une faible armée sans discipline; et, au lieu de repousser Turenne avec des forces supérieures, ils étaient réduits à se défendre dans Paris avec le peuple et le Parlement; tristes et inconstants alliés, que leur enlevait déjà la réaction prévue par Mazarin.

Ils furent d'abord assaillis de plaintes amères sur l'attentat de l'Hôtel-de-Ville, et sur le déchaînement du peuple, qui menaçait d'un pillage universel. «Jamais, leur dit Talon, action plus farouche, plus brutale, plus sauvage n'avait été commise en France. » Gaston, sommé de rétablir l'ordre, se déclara « fort marri »; mais, « n'en



Le baron de Martingale (page précédente).

pouvant mais », renvoya au duc de Beaufort. Le roi des Halles prodigua les jurons aux bourgeois pour tout soulagement. Condé repartit cavalièrement « qu'il n'entendait rien aux émeutes et y était fort poltron. » Mademoiselle seule, qui avait d'abord ri des « jeux de la foule (1)», de la peur des notables, des curieux effets de sa pluie d'or, s'émut enfin de la terreur générale, et, toujours prête à se mettre en scène, alla de sa personne arrêter les désordres. Elle retira Lefèvre des lieux d'aisance, et reçut sa démission de prévôt. Elle assura l'évasion de L'Hospital et de plusieurs autres députés. Elle fit jeter à la Seine les cadavres dont la Grève était couverte, réparer à la hâte les dégâts de l'Hôtel-de-Ville, et disparaître tant bien que mal les traces du sang et de la flamme. Mais ce qu'elle ne put effacer, ce furent les ressentiments et la consternation.

Pendant la nuit même, une foule de notables quittèrent le volcan parisien. Avec son à-propos ordinaire, Mazarin lance de suite sa convocation du Parlement à Pontoise... Proclamée et affichée au point du jour, malgré les efforts des princes, elle entraîne l'émigration d'un tiers des magistrats. Les demeurants, contenus par Bailleul, refusent de s'assembler sur l'appel de Gaston, — qui voulait « remettre l'ordre dans le désordre », et révolutionner à la Séguier. Le duc d'Orléans lui-même va chercher les conseillers à domicile. La femme de Charton lui refuse sa porte, et le reçoit les poings sur la hanche : — « Est-ce parce que mon mari a été manqué à l'Hôtel-de-Ville, dit-elle, qu'il doit aller se faire assassiner au Palais? Donnez-moi M. de Valois en otage, et M. Charton vous suivra! » Les princes se rabattent sur une seconde assemblée de ville, dont ils recrutent sous escorte les membres épars. Dans une élection fraudée, Broussel est nommé grand-prévôt; La Louvières, son fils, gouverneur de la Bastille, et Beaufort gouverneur de Paris, à quatre voix de majorité. —Le foudre du Parlement, dit M. Martin, « n'était plus qu'un jouet aux mains des factieux. » La fameuse Union est votée, d'ailleurs; mais ce n'est qu'un vain mot sans la Cour souveraine. Efforts réitérés de Gaston qui, traînant les magistrats au Palais, en réunit enfin cent dix sur les bancs déserts! Encore, une dernière tactique de Mazarin vient-elle les diviser en deux camps. Le roi leur annonce qu'il permet au cardinal « de s'éloigner pendant les négociations de paix. » C'était lever l'unique scrupule des bourgeois, le respect humain. Le duc d'Orléans toutefois montre au Parlement la grossièreté de ce leurre; et Broussel, pérorant quarante-huit heures de suite, parvient à faire adopter, à la majorité de cinq voix : la régence de Gaston, le commandement du prince Louis, les levées d'hommes et de subsides, etc... Un tumulte effroyable suit ce vote... Condé est emporté sans connaissance avec une fièvre ardente. A l'énumération des droits royaux cédés aux chefs de la Fronde : — Vous oubliez, s'écrie Catinat, le don de guérir les écrouelles!

Les princes néanmoins se croient relevés, et signifient leurs pouvoirs à toute la France... Mais ils voient, le jour même, qu'on ne crée pas l'autorité d'un mot, que leurs arrêts sont impuissants, que personne ne les exécute, que l'émigration continue de plus belle, que leur Parlement se fond dans celui de Pontoise, agrandi du prestige de Molé, que les bourgeois qui ne fuient pas s'enferment chez eux, que le peuple affamé commence à dire : — Du pain ou le retour du roi! Les meneurs sans argent se querellent, comme des chevaux au râtelier sans foin. Les soldats pillent et saccagent la banlieue. Le cardinal, qui a la main dans tout cela, poursuit sa comédie en se retirant à Bouillon, d'où il gouverne plus sûrement que jamais, tandis que la cour se rapproche jusqu'à Saint-Germain. Les Parisiens alors crient que la guerre est sans prétexte, maudissent et insultent les princes, et comme les grenouilles de la fable, redemandent hautement le roi. Déchirant de ses colères de lion ce réseau d'intrigues,

(1) « La dame Le Riche, vendeuse de rubans, se promenait en chemise avec le bedeau de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui lui-même était en caleçon; tous deux m'accostèrent et me firent de bons contes, dont je ris fort, sur les scènes de la journée. » (*Mémoires de Mademoiselle.*)

Condé envoie au diable les Parlements et les assemblées... Broussel se venge en faisant vendre à l'encan le mobilier de Mazarin, et Séguier, en présidant un Conseil de ducs et pairs, où il ose contrefaire le sceau royal! Or, à peine l'appliquait-il sur une mise à prix de la tête du cardinal, qu'une dépêche de celui-ci l'appelle à présider le conseil du roi! Séguier croit rêver, mais la dépêche est formelle. —Foin des princes et de leur chancellerie! se dit-il; et, déguerpissant de Paris, il court à l'amorce de Saint-Germain. Là, il se trouve chancelier sans sceaux, Molé les gardant; mais le tour était joué et la retraite impossible. Le lendemain, c'est le cardinal de Retz qui fait sa parade en robe rouge, et conduit processionnellement au roi tout le clergé de Paris.—Que les Parisiens chassent mes ennemis, répond Louis XIV, et je retournerai au milieu d'eux. Puis, leur donnant l'exemple avec le conseil, il met à la porte une ambassade du Parlement et du corps de ville. — « Tous officiers réunis à Paris, leur déclare une lettre-patente, sont des révoltés et seront traités comme tels. La plénitude de la puissance nous appartient et nous vient de Dieu. Nul, quel qu'il soit, ne peut y prétendre. » C'était parler en maître et annoncer le grand règne. Gaston effrayé négocie sa paix, et demande des passe-ports; le roi les lui refuse jusqu'à l'entière soumission de ses complices. En même temps, Anne d'Autriche gagnait les colonels des milices et les six corps de marchands qu'elle comblait de caresses à Saint-Germain. Ils rentrent à Paris en criant: Vive le roi! et en opposant au bouquet de paille une cocarde blanche. Le conseiller Leprévot propose nettement aux bourgeois de faire main-basse sur les derniers factieux... La discorde descend du haut en bas, et le peuple, imitant les princes, a ses duels à coups de poing... Les officiers de Condé sont assommés dans les rues. Charles de Lorraine manque de l'être à la porte Saint-Martin. Ses convois sont pillés sur la Seine et sur les chemins... Le désarroi et la déroute sont partout. Beaufort se démet de ses fonctions de gouverneur; Gaston, de lieutenant général; Broussel, de grand-prévôt. Chacun songe uniquement à s'abriter des justices royales. Bref, le roi n'a plus qu'à paraître pour voir la Fronde s'évanouir et Paris tomber à ses genoux.

Quatre têtes cependant se relèvent encore: Condé, Deboile, Mademoiselle et Thérèse. Malade de fureur et de remords, excédé des harangues bourgeoises et des émeutes populaires, Condé pleure sa gloire ternie dans le ruisseau; mais, incapable de plier devant le roi lui-même, il préfère à la soumission la guerre d'aventures et la vie errante de condottiere. Quittant Paris avec les débris de son armée, à travers les soldats et les canons de Turenne, il se jette sur la province et dans les bras des Espagnols.

Mademoiselle s'enferme au Luxembourg, dans le volcan de ses dépits et de son orgueil, qui accable son père de ses éruptions.

Thérèse Broussel et Perrotte sont devenues folles en devenant *prévotes*, comme dit la cuisinière. Après avoir trôné deux jours à l'Hôtel-de-Ville, elles n'ont pu se résigner à la démission du bonhomme, et elles le gourmandent du matin au soir... Elles accusent de leur chute le roi, le Parlement, les princes; et les frondeurs quand même étant leurs seuls champions, elles se font les amazones inséparables du baron d'Altomar. Thérèse ne peut plus voir le *héros* sans pâmer d'admiration, et elle suivra, dit-elle, son désespoir jusqu'aux extrémités du dévouement....

Quant à Deboile, il tient son dernier serment; il assemble, avec Dubosq, ses dernières bandes, tous ceux qui n'ont rien à attendre de l'amnistie, et avec l'audace nocturne du chacal, il va guetter d'Amalby du côté de Villeneuve-Saint-Georges...

Informé de ses approches par ses éclaireurs, le comte demande combien son ennemi a de soldats. — A peu près un millier, lui dit-on.— Alors, reprend-il avec dédain, il me faut trois cents hommes. Et il s'élance avec eux au-devant de Deboile.

C'était le soir d'une journée d'orage. L'air était chargé de fluide électrique. Le tonnerre grondait en s'éteignant dans les fonds noirs du sud. Le soleil se couchait tout rouge sur les splendeurs de la vallée d'Yères. Debout sur une éminence, à la tête de ses compagnons, les mains croisées sur la poitrine, le visage amaigri, sombre et livide, Deboile tournait un œil farouche vers ce Paris si enflammé naguère pour la liberté, aujourd'hui morne et attendant le joug de son maître... Le bruit sourd et lointain qui frappait son oreille lui semblait l'écroulement de sa grandeur foudroyée... Et dans les rayons qui mouraient sur les collines, il croyait voir s'évaporer le fantôme de Louise.

Tout à coup, un escadron lui apparaît sur une hauteur. Ses soldats remontent à cheval en criant aux armes, et lui-même reconnaît, dans les lueurs du couchant, une bannière verte et blanche.

— D'Amalby, enfin! dit-il en bondissant de joie et en donnant le signal et l'exemple de la charge.

Ses hommes le suivent avec d'autant plus d'ardeur que, se voyant trois contre un, ils ne peuvent douter de leur victoire.

Philippe, immobile, les laisse venir à portée de mousquet, et, ordonnant le feu à propos, en renverse un tiers sur le terrain... Les survivants ripostent, mais trop vite, et n'atteignent qu'une douzaine de royalistes. Nouvelle décharge de Philippe, mieux dirigée encore que la première. Cette fois, Deboile lui-même est effleuré d'une balle à l'épaule...

—L'épée à la main et corps à corps! dit-il avec fureur à ses hommes.

Et il les entraîne comme un ouragan sur la petite troupe du comte. Le choc est effroyable de part et d'autre. C'est le poids du nombre et la violence de la rage contre la force de la discipline et de l'intrépidité... Pendant cinq minutes d'Amalby semble vaincu, tant l'ennemi redouble ses attaques, et tant il semble ralentir les siennes. Mais, en feignant de reculer, il attend l'épuisement de ses adversaires, et ses coups, pour être plus rares, n'en sont que plus décisifs. Soudain, quand il voit les frondeurs hors d'haleine et débordés, il ramasse tous ses hommes en triangle, les pousse comme un coin dans cette foule en désordre, la divise en trois bataillons sans chefs et sans ensemble, et fait reculer chacun devant une haie d'acier tranchant. En moins d'un quart d'heure les soldats de Deboile ont mordu la poussière ou pris la fuite, et lui-même reste seul, à pied, frémissant, échevelé, l'épée au poing, en face de deux cents cavaliers... Tous allaient lui passer sur le corps, lorsque d'Amalby les retient d'un geste, et leur dit: — Ceci ne regarde que moi. Ce n'est plus un combat, mais un duel... Et, descendant de cheval, il s'avance, seul aussi, contre son adversaire...

Comment décrire cette lutte suprême et sans merci, ces passions de toute une époque incarnées en deux champions, ces vengeances rivales amassées depuis quatre ans, et concentrées comme deux éclairs à la pointe de deux glaives? D'Amalby peut tout perdre et Deboile tout regagner d'un seul coup... Aussi leur duel est d'abord lent et calculé. Ils se mesurent plutôt qu'ils ne se frappent. On dirait que les épées savent ce que les cœurs éprouvent, et s'interrogent en se croisant entre les deux poitrines. Peu à peu les passes s'animent, se rapprochent, se pressent... Le jeu des lames se perd dans un tourbillon d'étincelles... Deboile sort le premier des gonds, et se rue avec furie sur le comte... Celui-ci n'échappe à un tel assaut que par des miracles d'habileté. Mais dès qu'il voit l'ennemi faiblir, il devient impétueux à son tour, et, par un chemin savamment terrible, son épée arrive au flanc gauche de Deboile... Il s'arrête, le croyant atteint mortellement... Mais, ô prodige! le blessé a fléchi à peine et revient plus fougueux à la charge. —Ce Ressuscité est-il donc vraiment à l'épreuve du fer? se demande Philippe avec saisissement... Et peu s'en faut que cette surprise ne lui coûte la vie, car une pointe inattendue lui passe à deux lignes

de la gorge... Le comte se remet en ligne, et le combat recommence... Cette fois, il est impossible à suivre... Plus de règle ni de mesure... Des coups! rien que des coups! Ces deux hommes ont dix bras et dix lames. Ils semblent une mêlée confuse... Le plus forcené ou le plus heureux l'emportera, à moins que l'un et l'autre ne périssent... Enfin l'un des deux s'affaisse et tombe... Lequel?... Le vainqueur le sait à peine... Ce vainqueur est d'Amalby!

Il se penche sur le vaincu, et voit deux flots vermeils jaillir de son pourpoint. Le premier coup lui avait traversé le flanc, mais la rage l'a soutenu jusqu'au second... Le large trou fait au vêtement par celui-ci livre passage à un papier rougi de sang... D'Amalby le recueille, l'examine, et reconnaît un blanc-seing de Gaston, rempli par Deboile.

Il le lit, y voit son nom, et recule d'horreur... Il pâlit, frissonne et chancelle comme s'il eût senti le froid de la hache infamante... puis il se remet avec effort, et interroge le cœur de son ennemi :

— Il respire encore ! dit-il. Oh!... je ne veux pas qu'il meure ! Juste Dieu, faites qu'il ne meure pas !

Et le voyant rouvrir les yeux, il lui crie à l'oreille: — Oui, tu vivras, misérable ! Je ne suis pas assez vengé !

Deboile entend et comprend, car il se tord dans une convulsion, et cherche une arme pour s'achever lui-même...

Mais le comte le livre garrotté à ses soldats, et le fait porter à ses tentes, sur un brancard...

La Grande-Fronde gisait avec le mourant sur ce cercueil...

Les derniers rayons du crépuscule éclairaient le cortége silencieux, et les roulements du tonnerre expiraient dans les gorges de la vallée...

Le lendemain, le roi et la reine, accompagnés de toute leur cour, où brillaient Marie Mancini et la comtesse Louise, escortés par Turenne et d'Amalby à la tête de trois mille hommes, quittèrent Saint-Germain pour rentrer à Paris.— De Boulogne, Louis XIV envoya dire à son oncle qu'il le prendrait au Luxembourg, pour le mener avec lui au Louvre... Gaston, épouvanté, demanda une nuit de délai, et, n'obtenant pas de réponse, tomba évanoui dans les bras de sa fille... La piété filiale sauva Mademoiselle, qui méditait d'aller, le bouquet de paille au chapeau, arrêter Louis XIV en personne avec une poignée de gardes, ou se faire écraser sous le carrosse d'or de son *petit mari*... Elle dut s'oublier elle-même pour son père qu'elle avait entraîné dans la révolte, et qu'elle aimait avec toutes ses faiblesses. Elle prit d'une main défaillante les débris de son bouquet de noces, et les brûla avec les papiers qui compromettaient Gaston... Quand sa dernière espérance fut évanouie avec la dernière étincelle, elle essuya sa dernière larme d'un geste hautain, fit porter son père au fond d'une voiture, et l'emmena dans sa bonne ville d'Orléans, où il devait mourir obscur et oublié...

Louis XIV, radieux de sa jeunesse, de son triomphe et de sa majesté, rentra dans Paris au bruit de tous les canons, au carillon de toutes les cloches, aux cris de joie de toute la population. — Les frondeurs les plus compromis, Broussel en tête, criaient : — Vive le Roi ! par-dessus tous les autres, afin d'être compris dans l'amnistie du lendemain.

Le lendemain, en effet, le grand lit de justice s'ouvrit au Louvre. Le roi et la reine y remontèrent sur leur trône, au milieu des ducs et pairs, des maréchaux et des grands officiers, d'une escorte formidable, des cent suisses, tambours battants, — et de messieurs de la Cour souveraine, fort modestes ce jour-là !...

Après le cérémonial d'usage, Matthieu Molé, « l'homme à la grande barbe » , se leva dans sa robe de pourpre et d'hermine, et lut la déclaration de Sa Majesté à ses sujets... 1° Amnistie était octroyée aux frondeurs, excepté Beaufort, Larochefoucauld, Rohan, etc.; Broussel, Viole, Martineau, etc., lesquels devaient quitter Paris sur l'heure et n'y rentrer qu'avec la permission du roi. 2° Et défense expresse était faite à tous gens tenant cour de Parlement, et à tous officiers quelconques, de prendre *aucune connaissance* des affaires et finances générales de l'État; tout ce qui avait été arrêté là-dessus à cet égard étant nul et de nul effet. »

Quel contraste avec les prétentions du Parlement et les déclarations de 1648 ! Et cependant celle-ci fut enregistrée sans un soupir de remontrance, à la Cour du palais, à celle des aides, à la Chambre des comptes et à l'Hôtel-de-Ville.

Et, deux heures après, quand les officiers religieux, civils, militaires, des finances, etc., vinrent demander à Louis XIV à qui ils devaient s'adresser désormais pour recevoir leurs ordres et faire leurs rapports :

— A moi, répondit le monarque à chacun d'eux.

Puis, comme Molé faisait observer à Sa Majesté qu'elle assumait un fardeau bien lourd en se chargeant ainsi, à elle seule, de toutes les affaires de l'État :

— L'État, c'est moi ! reprit Louis XIV assez haut pour être entendu de tout le monde.

Le Roi avait parlé, et parlé si bien, qu'il régna soixante ans sans recevoir un démenti de personne.

A dater de ce moment, Paris et la France, arrachés enfin aux révolutions, entrèrent dans cette phase de gloire et de prospérité qu'on a si justement appelée le grand siècle.

—Pourquoi donc les Parisiens, si tristes quand ils avaient tant de liberté, sont-ils si joyeux depuis qu'ils n'en ont plus? demanda Séguier à Mazarin, le jour où celui-ci vint reprendre son poste au conseil.

— Parce que les peuples ne sont vraiment libres que lorsqu'ils ont un maître, répondit le cardinal en frisant sa moustache; malheureusement la France n'est pas au bout des contes bleus que ses tyrans populaires lui feront sur la liberté.

CONCLUSION.

Quelques semaines après la rentrée du roi, un homme pâle et défait, qui semblait sortir du tombeau, mais tout éclatant d'insignes militaires et la tête relevée par un orgueil sauvage, fut tiré du fort de Charenton par un escadron de cavalerie, et conduit, sur une charrette, les fers aux mains, à travers les rues et les boulevards, jusqu'au centre de la place Royale. Le peuple en foule couvrait cette place, et la cour et la ville étaient aux fenêtres des maisons. Au milieu d'un cercle de soldats, se dressaient un échafaud, une enclume et un bûcher, gardés par le bourreau et ses aides. Les cavaliers leur livrèrent l'homme, qu'ils firent monter sur l'échafaud. Le lieutenant de police lui lut un arrêt qui l'avait condamné, en 1648, à la potence, comme criminel d'État, puis un autre arrêt qui le condamnait à la dégradation et au fer rouge. Alors le bourreau mit le feu au bûcher; ses aides arrachèrent à l'homme ses insignes, l'un après l'autre, et les jetèrent dans la flamme. Son baudrier lui fut ôté par-dessous les pieds, et son épée brisée sur l'enclume. On lui enleva ses vêtements de la même façon, et on les consuma comme le reste. On lui versa de l'eau chaude sur la tête pour effacer en lui le caractère guerrier. On l'enveloppa du linceul blanc des morts et de la chemise noire des parricides. On le mit à genoux, un cierge à la main, et on lui récita les prières des agonisants. Enfin, on tira de la braise le fer rouge, portant le signe de l'opprobre et on l'appliqua sur l'épaule fumante du supplicié. Muet et altier jusqu'à ce moment, il poussa un cri atroce, et roula brisé, sans connaissance. Les aides le relevèrent et le rendirent aux cavaliers, qui le remirent sur la charrette et le ramenèrent à Charenton. Là, en revenant à lui, il se trouva en face d'un autre homme qui lui montra un papier où étaient ces lignes :

« *Autorisation donnée au baron d'Altomar d'infliger au comte d'Amalby la dégradation et le fer rouge.* »

« Signé : Gaston d'Orléans. »

On reconnaît le blanc-seing rempli par Deboile et trouvé sur lui par Philippe.

— Savant docteur ès supplices, dit le comte à son prisonnier, vous n'ignorez pas la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent ! comme vous parliez en 1648. Vous comprenez donc pourquoi je vous ai rendu la vie. Votre programme était trop beau pour ne pas s'exécuter jusqu'au bout. Excusez-moi d'en avoir cédé le soin au bourreau, et soyez maintenant libre et infâme !

Et le lâchant dans la campagne, comme une bête fauve, il lui tourna les talons.

— J'en aurais fait autant! hurla Deboile en se cachant dans

les bois ; mais je n'aurais pas eu la folie de vous laisser vivre! ajouta-t-il le poing tendu, avec un rire effroyable.

Le premier asile qui le reçut fut l'auberge de Choisy-le-Roi, où madame Marie-Anne et Dubosq achevèrent sa guérison.

Huit jours plus tard, au coucher du soleil, un marchand grec et un marin turc s'embarquaient sur la côte de Normandie. Mais comme, au lieu de gagner l'Orient, ils se jetèrent en Basse-Bretagne, leurs manteaux et leurs turbans devinrent suspects, et ils se séparèrent en changeant de costumes.

C'étaient, en effet, Deboile et Dubosq, qui se rendaient, par ce détour, à Bordeaux, où l'Espagne et Condé galvanisaient les débris de la Fronde.

Traqué de refuge en refuge, Deboile arriva, sous un habit de moine, aux ruines des Cordeliers de Quimper. Là, errant dans le vieux cloître, parmi les colonnes brisées, il vit un matin deux paysannes qui le guettaient au passage. Quelles furent sa surprise et sa joie, en reconnaissant, sous les coiffes et les fichus bretons, Thérèse Broussel et Perrotte!

La précieuse héroïque, ne dormant plus que sur les cinquante volumes de Scudéri, avait suivi le héros devenu martyr, comme Mandane s'attache aux pas d'Artamène dans le *Grand Cyrus*.

Entraînant facilement Perrotte, que Broussel avait chassée en s'exilant à Gonesse, comme compromettant par ses cris sa rentrée au Parlement ; dirigée sur la carte du *Tendre*, par la boussole de son cœur... et les renseignements de Marie-Anne, l'amazone apportait au ressuscité un passe-port en règle... et un drapeau rouge — qu'il embrassa avec transport...

Laissons-les prendre ensemble la route de Bordeaux, où nous les retrouverons dans notre épilogue, et retournons savoir à Paris le sort de personnages plus considérables.

La Fronde vaincue, restait Louis XIV à marier, et la paix à faire avec l'archiduc.

Mazarin poursuivit sept ans son beau rêve sur Marie Mancini...

« Cette fille, dit madame de Motteville, embellie par sa passion, pleine de feu dans les yeux et d'esprit dans l'entretien, hardie, rude, emportée, originale, captiva le jeune roi », au point qu'ils devinrent inséparables.

Tandis que Mazarin feignait de ne rien voir, Anne d'Autriche, qui voyait tout, s'effraya sérieusement. « Elle témoigna combien cette nièce lui déplaisait », et elle négocia en même temps quatre mariages pour son fils, notamment avec Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne.

Cette heureuse alliance, toujours espérée, eût comblé la joie de la reine. L'infante était sa propre nièce, et sa dot eût été la paix de l'Europe. Séguier remonta en faveur à cette occasion; il enleva enfin les sceaux à Molé, et remit sur le tapis le fameux portrait.—Il ne déplut point au jeune prince, mais ne put éclipser Marie Mancini... Elle en était venue à se montrer jalouse, et à imposer au roi le mépris de ses rivales !... Le cardinal, d'ailleurs, en affectant de pousser les négociations, les rompait ou les retardait par mille incidents dont il semblait gémir.

La reine alors mit tout aux mains de Pimentel, qui lui apporta le consentement du roi d'Espagne ! L'adroit Mazarin le sut le jour même, et ne pouvant plus cacher son jeu, il annonça à la reine, comme en plaisantant, mais pour la sonder, le *rêve conjugal* de sa nièce et de Louis XIV.

— Cardinal, dit Anne d'Autriche indignée, je ne crois pas mon fils capable de cette bassesse ; mais s'il en avait jamais la pensée, toute la France se lèverait contre lui, et il verrait sa mère à la tête des rebelles!

Mazarin comprit qu'il se perdait, et recula devant l'impossible Il cacha sa blessure sous un rire amer, et sacrifia à son ambition celle qui en avait été l'instrument.

Le lendemain, il exila Marie Mancini à Brouage. En vain elle baigna ses pieds de larmes; en vain Louis XIV y joignit les siennes, proposant de l'épouser sur l'heure.

— Je la poignarderais plutôt! répondit stoïquement le cardinal. Faites comme moi, sire, et ne songez qu'à votre gloire!

Dans une scène d'adieux déchirants, la jeune fille en appela au cœur du jeune homme : — Vous êtes roi! lui dit-elle avec reproche, vous m'aimez! vous pleurez! et je pars!

Louis XIV se rappela le mot de Mazarin, et triompha de lui-même.

Rejetant aussitôt dans l'ombre Pimentel et Séguier, le cardinal s'empara hautement de leur ouvrage, et se couvrit de gloire en signant la paix et le contrat de l'Infante, mais ne pardonna jamais à Anne d'Autriche. Il se dédommagea de son mieux, en faisant épouser Marie Mancini au connétable Colonne, et Anne Martinozzi au prince de Conti, propre frère de Condé.

Le jour du mariage de Louis XIV, le 2 juin 1660, à Fontarabie, une femme voulut y assister *incognito*, et regarder la future reine de France. Le roi d'Espagne plaça cette femme dans une courtine à part, et laissa ouverte de son côté celle qu'il occupait avec Marie-Thérèse. Le soir, l'Infante reçut l'inconnue en particulier, lui donna un carreau semblable au sien « et la traita de *vos* comme une reine. »

Puis la voyageuse reprit le bras d'un charmant cavalier qui l'accompagnait, et lui dit, en faisant siffler sa cravache.

— Ce sera une majesté assez congrue, sauf les dents et la taille; mais convenez, mon cher Lauzun, que je suis plus jolie qu'elle!

Vous reconnaissez la fantasque mademoiselle de Montpensier, à qui la moustache et les canons d'un cadet de Gascogne avaient fait oublier Louis XIV et le trône de France!

Il n'y avait qu'elle pour des péripéties aussi surprenantes, étourdissantes et mirobolantes, comme dit la marquise de Sévigné.

La comtesse d'Amalby fut nommée dame d'honneur de la nouvelle reine, et Philippe, colonel général de ses mousquetaires (1).

PITRE CHEVALIER.

FIN DU BOUQUET DE PAILLE.

(Incessamment le *Drapeau rouge* (Bordeaux, 1652), épilogue des *Révolutions d'autrefois*. Extraits du sommaire : la *Convention de l'Ormée*, les *Plébiscites*, les *Niveleurs*, la *République de Van-den enden*, le *Gouvernement du peuple*, le *Comité de salut public*, le *Tribunal révolutionnaire*, la *Loi des suspects*, etc )

(1) A ce propos, rectifions une erreur de notre premier chapitre du *Bouquet* (septembre dernier, p. 370). Nous avons écrit mousquetaire *rouge*, et il fallait écrire mousquetaire tout court, ou tout au plus mousquetaire *bleu*, ce corps n'ayant alors d'autre uniforme qu'une casaque bleue, galonnée d'argent et fleurdelisée, que chacun portait sur des habits de fantaisie. Nous bénissons, d'ailleurs, ce mot échappé à notre plume, car il nous a valu trois pages exquises de la part de M. le comte de Dep..., notre abonné. Sans pouvoir accepter ce qu'il dit de trop flatteur pour nos RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS, nous le remercions cordialement du tribut de sa science et de l'expression de sa sympathie.

## CHRONIQUE DU MOIS.

La conclusion du *Bouquet de Paille* ayant pris la place de notre CHRONIQUE, nous renvoyons le lecteur au *Mercure* pour les nouvelles du mois. Voici cependant une curiosité du jour de l'an que nous sommes heureux d'offrir ici. C'est un bouquet d'un mètre de long, en perles de couleur (tiare, fleurs, oiseaux, papillons), prodige du travail féminin, envoyé du fond du Pérou au Saint-Père, par des dames de Lima, au nom de l'ancienne *ville des rois*. Le porteur de ce charmant cadeau nous a permis de le dessiner d'après nature.



Bouquet d'étrennes, en perles de couleur, envoyé à S. S. Pie IX par des dames de Lima.

### EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

*Tu vas annoncer à ton soudan que les rois de France ne se rachètent point avec de l'or.*

Paroles de saint Louis à l'envoyé du soudan, en lui rendant Damiette pour sa rançon.

Paris 1852.— Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# LES CONTES EN FAMILLE.

## LE PETIT COURRIER DE VILLAGE.



Tom Quarl, Margaret. Charlotte et Nelly, dessin de L. Marvy, d'après le *Petit Courrier* de Wilkie.

Voyez-vous ce petit paysan fûté, sur son gros cheval, gros relativement au cavalier? C'est le courrier du village anglais, la poste du grand chemin, la chronique ambulante, le bavardage au galop. Ses pieds n'ont point d'étriers; son imagination non plus. Sa langue a tant d'éperons qu'il n'en reste point à ses souliers. Son havresac contient moins de nouvelles que son cerveau, et quand il fouille dans celui-ci, il en tire plus de contes que d'argent de sa poche.

Mais à quoi bon dépeindre Tom Quarl? Wilkie a fait de son portrait un chef-d'œuvre. Reste à écrire l'odyssée de l'enfant. En voici le chapitre le plus curieux.

Tom était le commissionnaire favori de M. Stringer, gentilhomme fermier du comté de Sussex. Le bonhomme ne le voyait jamais sans lui donner une tape sur la joue, une pièce d'argent dans la main, et un petit cadeau pour sa nièce Charlotte Crawfurd. Charlotte habitait, à vingt milles de son oncle, un cottage dont il l'avait dotée. Elle avait là pour compagnons Richard Burn, son excellent mari; Margaret, sa mère, la digne sœur du gentilhomme, et Nelly, sa jolie fille, âgée de huit ans, fort aimée de Tom Quarl, qui en avait quatorze.

Un jour, Tom venait de remettre un panier de friandises à Charlotte et un joujou de sa façon à Nelly. Le bébé avait caché sa joie dans le tablier de sa mère, et Tom poursuivait sa route en retournant la tête et en se disant à part lui: — Quand je serai un homme, Nelly sera bonne à marier... M. Stringer m'a promis sa ferme d'Elwaston, pourquoi ne deviendrais-je pas son petit neveu?

Une heure après, à la nuit tombante, Tom rencontre un voyageur de mauvaise mine; il se met à siffler pour se donner du cœur, et demande à l'inconnu ce qu'il y a de nouveau à Littlewar? (Tom s'y rendait pour affaire grave, et l'autre semblait en revenir. Il portait un paquet sur le dos, au bout d'un bâton; il regardait autour de lui avec une sombre inquiétude; on voyait qu'il avait marché fort vite toute la journée et qu'il marcherait plus vite encore toute la nuit...)

— Je ne viens point de Littlewar, répond le voyageur en rabattant son chapeau sur ses yeux, et tout ce que je sais de nouveau, ajoute-t-il d'une voix basse et stridente,

c'est que le vieux Stringer a été assassiné ce matin dans son petit bois d'Elwaston, par un Irlandais et un mulâtre. On l'a trouvé, il y a deux heures, pendu à son grand pommier...

L'homme de mauvaise mine disparaît comme une flèche, et Tom reste pétrifié sur son cheval. — Son patron assassiné, juste Ciel! son patron qu'il a quitté l'avant-veille si joyeux et si florissant! Quel sacrifice il fait à son devoir en ne regagnant pas le cottage de Charlotte, et même celui de M. Stringer! Mais il réfléchit que la nouvelle avait une rapidité invraisemblable, Elwaston étant à quinze lieues au moins de Littlewar, et il poursuit vers ce dernier endroit pour deux grandes raisons : s'assurer des faits s'ils étaient connus, les répandre s'ils étaient ignorés. Il faut convenir que le second motif était prépondérant, Tom souffrant de la démangeaison de sa langue plus encore que de l'anxiété de son âme... Jamais, en effet, notre chronique à cheval n'avait eu pareille occasion d'exercer sa faconde de nouvelliste!

Arrivé à Littlewar, il plaide le douteux pour apprendre le certain, et il ameute la bourgade entière par l'éloquent récit de l'affreux événement. Puis, sa commission faite, il évite la demeure de Charlotte et reprend au galop le chemin d'Elwaston. A dix heures, il entre pour se rafraîchir... et pour causer dans une auberge, où il recommence dramatiquement l'histoire du meurtre, en y ajoutant les détails les plus circonstanciés. La peur le rendait crédule, et l'intérêt inventif... au suprême degré... Mais tout à coup un voiturier, qui l'écoutait, l'apostrophe de ces mots : — Si M. Stringer est mort ce matin, j'ai donc bu ce soir avec son spectre! Il y a deux heures qu'il m'a vu passer sur la route et m'a régalé d'un verre d'absinthe!

Tom embrasse le voiturier avec transport, remonte sur sa bête et repart comme un trait...

Au milieu du pont de S..., à deux heures après minuit, il se croise, face à face, avec un inconnu portant un paquet sur le dos, comme celui de la veille...

— Est-il vrai, lui demande-t-il, que M. Stringer a été tué par un Irlandais et un mulâtre, et qu'on l'a découvert, hier soir, pendu à son grand pommier?

— Non pas un mulâtre, mais un Irlandais seulement! repart vivement l'inconnu, dont Tom remarque alors la peau bronzée, qui passe du jaune au blême avec un frisson étrange. Ce n'est pas hier soir, ajoute l'homme, c'est tout à l'heure, à minuit et demie, que son cousin l'a trouvé pendu dans son verger...

Et le second prophète de mort disparaît plus vite encore que le premier... Si bien que Tom, qui allait crier : — A l'assassin! n'en a pas le temps et reste glacé d'effroi.

A la ville voisine, où il arrive avec l'aube, Tom éclate comme une bombe, et, improvisant dix récits complets, raconte de place en place l'horrible assassinat... Le correspondant d'un journal rédige aussitôt une grande pancarte, qu'il affiche avec ce titre encadré de larmes : — MEURTRE INÉNARRABLE DE M. STRINGER! — 50 LIVRES STERLING A QUI ARRÊTERA LES ASSASSINS!!! ajoute le schérif, réveillé en sursaut par Tom.

Sur ces entrefaites, et devant la populace assemblée, passe une diligence venant justement d'Elwaston. — Nous allons tout savoir! s'écrie la foule en se ruant sur le premier voyageur : M. Stringer! M. Stringer! contez-nous son affreuse mort! Est-on sur les traces de ses meurtriers? Comment va son cher cousin, qui l'a trouvé pendu?

— Son cher cousin, c'est moi! répond le voyageur, en éventant la face la plus rubiconde des Trois-Royaumes; et M. Stringer se portait à merveille hier soir... Qui donc a inventé cette histoire d'assassinat?...

Chacun désigne et cherche Tom Quarl. Mais il s'était déjà dérobé aux honneurs de l'exhibition... Un autre courrier de village, qu'on prend pour lui, est saisi par le journaliste et le schérif. Celui-ci voulait le poursuivre légalement, comme perturbateur de la paix publique; mais le journaliste trouve suffisant de l'abandonner aux vindictes de la foule. Il a beau protester qu'il n'est point l'auteur du faux bruit, qu'il ne comprend rien à l'aventure en question; il fallait une victime à des gens arrachés au sommeil pour être mystifiés. On enduit le pauvre diable de goudron, et on le roule dans un sac de plumes, puis les gamins le pourchassent de rue en rue, en lui jetant de la boue au visage, et le lâchent enfin, après l'avoir aspergé de l'eau d'une fontaine, sous prétexte de le débarbouiller à fond...

Le malheureux courait encore dans la campagne, lorsqu'il rencontre celui dont il vient de payer la dette, Tom Quarl, cheminant tranquillement sur sa monture.

On devine le dialogue qui s'établit entre eux sur M. Stringer. Après avoir vu deux fois son patron mort et ressuscité, Tom retombe dans ses angoisses en apprenant que le digne homme a renvoyé, la semaine précédente, un domestique irlandais, suspect de méchantes intentions.

— Je ne le croirai vivant que quand je l'aurai touché, dit-il; et il galope ventre à terre jusqu'à Elwaston...

A la maison de péage, un cavalier le devance de quelques cents pas...

— Avez-vous vu depuis vingt-quatre heures M. Stringer? demande Tom au gardien en lui payant à boire.

— Pardieu! c'est lui qui vient de passer, et qui rentre derrière ces arbres... Je lui ai trouvé le teint pâle et l'air d'un fantôme...

Tom jette un cri et s'élance vers l'habitation de M. Stringer. Impossible de le découvrir aux alentours! — Décidément! pense le courrier, c'était son spectre qui revenait de l'autre monde par la barrière! Et agité de noirs pressentiments, il descend de cheval et court au fatal pommier.

Or, tandis qu'il regarde en frissonnant si un corps pend à la grosse branche, il voit deux hommes se débattre au-dessous de l'arbre. Il s'avance bravement, crie : Holà! de toutes ses forces, met en déroute un grand diable d'Irlandais, et se trouve en face de M. Stringer, bâillonné, une corde au cou...

Encore une minute et il était étranglé!

Avez-vous la clef du mystère? Trois meurtriers avaient, en effet, comploté la mort de M. Stringer. Les deux premiers s'étaient enfuis n'osant exécuter le coup, et en avaient annoncé la nouvelle hâtive au paysan. Le troisième seul, se passant de ses complices, allait la convertir en fait accompli, lorsque arrivant comme le *Deus ex machinâ*, Tom avait sauvé son patron du nœud coulant.

Vous imaginez la vive reconnaissance de M. Stringer... Il donna son meilleur cheval au courrier pour aller rassurer Margaret, Charlotte et Nelly. Elles reçurent à bras ouverts le prophète de salut. Et Tom galopa si bien jusqu'à vingt-deux ans, — qu'il arriva à la ferme d'Elwaston et à la main de la petite nièce.

C. DE CHATOUVILLE.

(*Imité de l'anglais*).

# LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

## SAINT-PÉTERSBOURG. — ASPECT D'HIVER (2).

3. Transformation. Le cachet moscovite. La perspective de Newsky. La foule. L'empereur Nicolas et l'acteur Vernet. Le grand Bazar (Gostinoï-dvor). Les marchands. Le prix d'une robe de chambre. Le restaurateur ambulant. La lettre S.

A celui qui n'aurait visité la moderne capitale des tzars que pendant la belle saison, cette gracieuse cité eût dérobé peut-être, sinon son aspect le plus pittoresque, du moins sa physionomie la plus originale. En effet, cet ensemble merveilleux d'une magnifique capitale créée pour ainsi dire d'un coup de baguette peut bien surprendre l'imagination et captiver le regard, mais, tout en l'admirant, on est longtemps à y découvrir cette originalité de physionomie moscovite, qu'on aimerait à saisir, dès la première vue, dans une métropole russe. Patience! L'hiver va venir, qui effacera bientôt ce qu'il y a peut-être de trop européen dans la cité de Pierre le Grand, pour lui imprimer ce cachet éminemment national qu'elle pourrait alors disputer à l'antique Moscou elle-même.

La transformation est complète. La ville riante et coquette, si fraîchement épanouie sur les bords de son beau fleuve, a disparu pour faire place à une cité septentrionale, froide, pâle et silencieuse. Un manteau de neige l'enveloppe; son fleuve est devenu solide, et n'offre plus à l'œil qu'une lande glacée sillonnée çà et là par de rapides traîneaux; quelques-uns, arrivés de Laponie, sont emportés par des rennes aux pieds légers.

Souvent un ciel terne et plombé pèse sur la ville muette; quelquefois le soleil resplendit comme aux beaux jours; mais ses rayons, décomposés par la condensation de l'air, se brisent sur les campaniles et les coupoles dorées des églises, qu'on voit briller dans l'espace d'une lueur rougeâtre et sinistre, comme ces globes allumés au front des tours, et qui, la nuit, annoncent les incendies (3) aux habitants effrayés.

La neige durcie résiste sous les roues des voitures qui en tirent un son métallique et vibrant. D'ailleurs son épaisseur amortit, dans les rues, le bruit des véhicules qui glissent et passent comme par enchantement. Les piétons, enveloppés dans d'épaisses fourrures de yenottes, passent aussi sans bruit et comme pressés d'arriver. Pas de marchands ambulants, comme dans la belle saison, portant leurs marchandises sur la tête et les criant à plein gosier; pas même de chiens; rien en un mot qui vienne rompre le silence de la grande cité, qu'on pourrait croire endormie comme certaine ville du conteur arabe, n'était le mouvement qui s'y est concentré et qui, pendant la courte durée du jour (4), y est d'une activité extrême. Dans certaines rues, la perspective de Newsky (5), par exemple, c'est le mouvement aristocratique; dans d'autres, telles que la place de la Sennoï (1) et les rues adjacentes, c'est le mouvement populaire.

(1) Voyez, t. III, p. 542, les tables des deux derniers volumes.

(2) Voyez Saint-Pétersbourg, *aspect d'été*, octobre dernier.

(3) Dans tous les quartiers de Saint-Pétersbourg, au siege de la police, s'élève une tour au haut de laquelle des globes de feu annoncent les incendies pendant la nuit.

(4) Pendant les mois de décembre et de janvier, il n'y a rigoureusement, à Saint-Pétersbourg, que cinq ou six heures de jour.

(5) Toutes les larges rues, tirées au cordeau, sont appelées *perspectives*.

La perspective de Newsky (2), dont on peut comparer la partie inférieure à notre boulevard des Italiens, est une immense rue aux larges trottoirs, et dont la chaussée, pavée de petits rondins hexagones posés verticalement, offre l'aspect d'un parquet toujours parfaitement uni. Mais, à cette heure, le parquet a disparu sous une profonde couche de neige, où passent sans fin les plus élégants équipages. Cette rue, qui s'ouvre sur la place de l'Amirauté, est coupée par les trois canaux concentriques dont nous avons précédemment parlé: la Moïka, le canal de Catherine, la Fontanka (3). La promenade d'hiver s'étend entre le premier et le deuxième de ces canaux, qu'on passe sur de larges ponts de granit et de fer, d'un travail habile et hardi. Le dernier, celui de la Fontanka, qu'on appelle pont d'Anitchkoff, du voisinage du palais de ce nom, se distingue par quatre chevaux de bronze, œuvre admirable du baron Clot. Ces chevaux bondissent sur leur base élevée; leurs jarrets fins et nerveux plient; leurs pieds de devant frappent l'air, et leurs naseaux ouverts laissent fuir la fumée.

Ce pont sert de limite à la promenade aristocratique. La rue continue sans doute à être large et bordée de magnifiques hôtels, mais elle ne tarde pas à perdre son caractère pour prendre celui des quartiers populeux qui y aboutissent. Mais disons ici que la perspective de Newsky pourrait à bon droit s'appeler la rue de la Tolérance, car, à l'exception de la chapelle anglaise, elle réunit les églises de tous les cultes chrétiens. En la remontant, au delà du pont Anitchkoff, on trouve une mosquée.

Il faut voir la perspective de Newsky par une belle journée d'hiver, alors que le ciel est pur, l'air sec et la neige scintillante. Sur le trottoir septentrional, nettoyé, balayé, sablé minutieusement, se presse une foule compacte d'élégants promeneurs. Ce sont de belles dames en riches toilettes, aux couleurs vives et variées. Les fourrures de zibeline ou de renard bleu se cachent sous des étoffes précieuses; le velours, le satin, le cachemire des Indes flottent et balayent le sable du granit. La plupart des hommes sont militaires. Ils donnent le bras aux dames ou marchent ensemble d'un pas mesuré et martial. Les laquais aux brillantes livrées suivent leurs maîtres, dont ils portent les pelisses, tandis que les voitures et les traîneaux suivent doucement le long du trottoir, ou bien attendent stationnés à un point indiqué.

Le milieu de la rue n'est pas moins animé. De somptueux équipages, attelés de quatre chevaux, font crier la neige broyée sous leurs roues, et se croisent avec rapidité. Les cochers, avec leur longue barbe, leurs robes de drap serrées à la taille par une ceinture de soie ou d'or, et leurs bonnets tartares bordés de zibeline, conduisent ces voitures avec une gravité et une adresse extrêmes. Un jeune postillon, vêtu comme eux, enfant de dix à douze ans, monte l'un des premiers chevaux, son caftan re-

(1) Il en a été question dans la première partie de cet article.

(2) Du nom de Saint-Alexandre-Newsky, au couvent duquel elle aboutit.

(3) Celui-ci, comme le premier, était une rivière qu'on a canalisée.

plié autour de ses jambes, semblable à un pantalon turc.

La perspective de Newsky est un excellent observatoire pour examiner les types et les costumes de Russie : popes (prêtres), paysans de toutes les provinces, marchands tatars, juifs, etc., uniformes militaires, Circassiens de la garde impériale, etc.

A travers tout cela, les traîneaux étroits, pimpants et coquets, passent et glissent emportés par des trotteurs d'une merveilleuse vitesse. On en voit qui ont de grands filets de soie tendus sur le devant : ce sont des remparts contre les flots de neige soulevés par les pieds des chevaux, et quelquefois rudement lancés à la figure.

Souvent on aperçoit entre ces équipages une voiture aux panneaux d'azur, emportée par quatre chevaux gris-pommelé, et que désignent de loin deux grands valets de pied plantés à l'arrière en costume de cosaques. Cette voiture, aux armes de Russie, est celle de l'impératrice. C'est ensuite un traîneau d'une excessive simplicité, et que fait voler sur la neige un vigoureux cheval noir à la crinière ondoyante. Un militaire de haute stature est assis dans l'étroit véhicule. A son modeste manteau de drap gris, dont un vieux castor double le collet ; à son attitude, au port de sa tête, à je ne sais quel indice particulier, on a reconnu de loin l'empereur Comme l'impératrice, il sort



Restaurateur ambulant du Gostinoi-dvor (pag. suiv.)

du palais Anitchkoff (1) pour se rendre au palais d'Hiver. Quelquefois il fait arrêter son traîneau et se mêle parmi les promeneurs du bas-côté de la rue. A sa vue, les officiers de tous les grades s'arrêtent pour le saluer militairement en se découvrant l'épaule gauche ; tout ce qui porte l'habit de ville le salue aussi avec empressement ; et lui, de répondre à chacun avec une politesse grave et bienveillante.

L'empereur Nicolas aime à se promener ainsi, seul, à pied, dans les rues de sa capitale. La perspective de Newsky et le quai Anglais sont celles qu'il affectionne. Mais il est défendu aux passants de l'aborder, de lui présenter des

(1) Le palais d'Anitchkoff était l'habitation du grand-duc Nicolas ; aussi l'empereur et l'impératrice, pour qui cette demeure est remplie de souvenirs, l'affectionnent-ils particulièrement.

placets, de lui parler d'aucune sorte ; la mesure est générale, ajoutons qu'elle est nécessaire. S'il en était autrement, l'empereur ne pourrait faire un pas sans être accablé de requêtes. Or, voici ce qui arriva il y a quelques années ; nous en tenons le récit du héros même de l'anecdote.

L'empereur fréquente volontiers le Théâtre-Français, qu'il aime, et l'on peut dire que celui de Saint-Pétersbourg justifie à tous égards cette préférence. Entre les acteurs, il en était un que le tzar goûtait particulièrement. Notre célèbre Vernet le divertissait par son jeu piquant, ses allures originales et son entrain comique.

Un jour, le tzar se promenait sur la perspective de Newsky. La foule se rangeait sur son passage et le saluait comme de coutume. Sa Majesté aperçoit Vernet, qui se rangeait comme les autres, et marche droit à lui. C'était un honneur dont beaucoup furent jaloux, et qui embarrassa fort le modeste acteur.

—Vous verrai-je ce soir, Vernet? lui demanda l'empereur.

— Oui, Sire, j'aurai l'honneur de jouer devant Votre Majesté le *Père de la Débutante.*

— J'en suis bien aise ; vous êtes parfait dans ce rôle, et je vous y applaudirai avec plaisir.

— Votre Majesté est trop indulgente.

L'empereur lui adressa encore quelques paroles flatteuses et continua son chemin.

Mais un *nadziratel* (officier de police) avait été témoin de l'entretien, et, après que l'empereur fut parti, il s'approcha de l'artiste :

— Vous avez abordé l'empereur, monsieur, vous allez me suivre...

— Mais, répondit celui-ci en assez mauvais russe, que l'officier civil ne comprit probablement qu'à demi, mais au contraire, c'est Sa Majesté qui a bien voulu me faire l'honneur de s'approcher de moi...

— Que dit-il? fit l'homme de la police en s'adressant à un curieux qu'il jugea devoir comprendre le français.

— Il dit que c'est l'empereur qui s'est approché de lui.

— De lui?... allons donc!... Suivez-moi, monsieur, et que je ne vous le répète.

— Mais je vous répète, moi, que s'il y a un coupable dans tout ceci, c'est l'empereur. Je suis Vernet, du Théâtre-Français ; comprenez-vous actuellement que l'empereur me connaisse ?

Ce que l'homme de la police comprenait le mieux, c'est que l'acteur lui résistait. Le monde s'était amassé. Le nadziratel commençait à s'irriter, et, saisissant tout à coup Vernet par le bras, il lui déclara que s'il ne voulait pas le suivre de bonne grâce, il allait appeler à son aide.

Force fut à l'artiste de prendre son parti. L'officier de police le conduisit au poste le plus prochain, où il le consigna, remettant à la fin de la journée de faire son rapport.

Le soir arriva, et bientôt après, l'heure du spectacle. Vernet ne se présentait pas. On envoya chez lui, il ne s'y était pas montré depuis le matin. Le régisseur en chef (1) fut obligé de changer le spectacle.

Cependant l'empereur vint occuper sa loge, comme il l'avait promis à l'acteur, et fut fort désappointé en ne voyant pas représenter le *Père de la Débutante ;* il le fut encore plus de ne voir figurer Vernet dans aucune des pièces inscrites sur une affiche rapidement écrite à la main.

Il voulut en savoir la raison et s'adressa au directeur, qui lui annonça la disparition de l'artiste. Comme il vit le mécontentement se peindre sur le front du souverain :

(1) M. Peyssard, homme aussi intelligent qu'actif et plein de goût, auquel notre littérature dramatique doit une partie de la considération dont elle jouit en Russie.

— Sire, s'empressa-t-il de dire, je n'ai été instruit de tout ceci qu'au lever du rideau ; mais j'ai aussitôt donné des ordres pour que Vernet soit retrouvé sans retard.

L'empereur demeurait pensif. Tout à coup il porta la main à son front :

— C'est moi qui suis la cause de tout le mal, dit-il. Ce matin, j'ai rencontré Vernet et l'ai entretenu un instant... Le pauvre garçon aura été arrêté. Vite, qu'on aille le délivrer.

A ce moment, le rapport du maître de police touchant le comédien était remis au directeur.

Un quart d'heure plus tard, Vernet était libre et entrait dans la loge de l'empereur, qui l'avait fait demander.

— Je suis désolé, mon cher Vernet, lui dit en souriant le tzar, de la mésaventure qui vous est arrivée à mon sujet. Oubliez-la, je vous prie, et me mettez à même de vous être agréable en quelque chose. Voyons, qu'avez-vous à me demander?



Types russes : Pope (prêtre). Paysan. Marchand tatar. Circassien de l'escorte impériale. Dame en traîneau. Juif.

— Puisque Votre Majesté veut bien m'accorder une grâce, répondit l'artiste, je la supplie de ne plus me faire l'honneur de s'approcher de moi lorsque je la rencontrerai dans la rue.

L'empereur sourit de la repartie et renvoya affectueusement Vernet, qui n'eut pas à se plaindre de l'aventure.

C'est sur la perspective de Newsky que se trouve le grand Bazar, ou Gostinoï-dvor russe, vaste marché asiatique, qui vous ferait volontiers rêver de Bagdad ou de Bassora, n'était, dans cette saison, la rudesse du temps. C'est un immense bâtiment de forme carrée, renfermant une cour et des magasins intérieurs non moins vastes. Ses quatre faces sont bordées par une galerie voûtée, basse et lourde. Ce bazar est divisé par *lignes* ou compartiments consacrés aux diverses spécialités de marchandises : ici se vendent les draps, ici les porcelaines, ici les nouveautés, les tapis, les armes, le papier, etc. Tous ces objets sortent généralement des manufactures nationales; aussi se vendent-ils à des prix fort inférieurs aux mêmes objets importés de l'Occident. Ce qui n'empêche pas le marchand russe de vous jurer que sa marchandise est étrangère, et de vous en demander trois ou quatre fois la valeur.

Chaque marchand est debout devant la porte de sa boutique ; un commis lui fait face, et ces deux hommes, enveloppés de fourrures et les pieds chaussés de bottes de feutre, adressent aux passants les plus séduisantes provocations : — Daignez m'acheter du drap anglais, des soieries de Lyon, des rubans de Paris, des gants de Suède, des foulards de l'Inde, etc.

Or, j'ai dit que tous les objets vendus au Gostinoï-dvor

sont des produits indigènes, et à cet égard les marchands ne sauraient abuser personne.

Je parcourais un jour le quartier des Tatars avec un ami; c'est la ligne des robes de chambre, article dont les anciens vaincus de Casan se sont réservé le monopole. Mon compagnon, étourdi par les provocations d'un vieux marchand calmouk, entra dans sa boutique. On expose devant lui une montagne de robes de chambre. Il en choisit une en petite soie de Perse écrue, parfaitement imitée à Moscou. Elle était assez bien ouatée et doublée d'un tissu de coton à dessins bizarres.

— Combien cette robe de chambre? dit-il au Tatar.

Alors celui-ci, comme le berger de Panurge, se mit à faire l'éloge de sa marchandise.

— Vous êtes un fin connaisseur, sur ma parole, monsieur; de toutes ces robes de chambre, vous avez choisi la plus riche et la plus élégante. Trois princes m'ont acheté les pareilles, et hier encore deux généraux ont voulu avoir celle-ci.

— C'est possible ; mais je vous en demande le prix, répéta mon compagnon.

— Monsieur, je vous jure, foi de Tatar, qu'elle sera d'un usage sans fin ; elle est d'une étoffe à toute épreuve, et avec cela moelleuse...

— Encore une fois, le prix?

— Vous me croirez, quand je vous dirai que S. E. le gouverneur de Voronèje m'en a commandé une demi-douzaine de semblables.

— Et moi je veux en savoir le prix ?...

— A l'instant, monsieur; seulement je dois vous faire observer que chez aucun de mes confrères vous ne trouverez de robe de chambre faite d'une étoffe qui vienne, comme celle-ci, directement d'Erzeroum, véritable fabrication d'Erzeroum, monsieur; prenez la peine de regarder; voyez ce tissu, ce grain, cette souplesse, et puis ces couleurs, ce reflet, ce velouté... cela est à l'épreuve du soleil, monsieur...

— Que ce soit à l'épreuve du froid et je serai content; mais vous plaira-t-il enfin de me dire ce que vous en voulez?

— J'y suis, monsieur, j'y suis ; mon devoir cependant est de vous dire encore qu'un aide de camp de l'empereur...

Mon compagnon exaspéré fit mine de sortir.

— Voici, monsieur. Si cette étoffe était en imitation de Moscou...

— Encore ?...

— Je pourrais vous laisser la robe de chambre pour 90 roubles; mais en soie d'Erzeroum, elle ne serait pas trop payée 200 roubles, et cependant je ferai un sacrifice, et ce sera pour vous, monsieur : 150 roubles.

— Vous êtes fou, fit brusquement l'acheteur; dites plutôt que vous ne voulez pas vendre ?

Et il prit résolument le chemin de la porte.

— Allons, ne vous fâchez pas, haute noblesse ; 150 roubles, c'est le prix qu'elle vaut et qu'a payé le gouverneur de Tamboff.

— Je croyais que c'était celui de Voronèje.

— Ai-je dit Voronèje? Oui, en vérité, c'est le gouverneur de Voronèje qui a pris la pareille; eh bien, il l'a payée 150 roubles, et pour vous ce sera 125.

— Voyons, laissez-moi sortir... d'autant plus, ajouta mon compagnon en me désignant, que monsieur s'impatiente.

— Tenez, fit le marchand en s'emparant de la robe de chambre, la voici pour 100 roubles, et que tout soit dit.

— Je vous prie de me laisser sortir; faut-il vous le répéter?

— Votre prix alors, Excellence, votre prix?

— Je ne fais pas de prix à une demande extravagante.

— Vous êtes sévère, monsieur. Si je vous la laissais pour 75 roubles?

— Diminuez encore.

— Diminuer encore ! fit le Tatar en affectant un air étonné. Eh bien, ce sera 50 roubles, mais pas un copec de moins.

Je regardai mon compagnon; il était impassible.

— Vous voulez dire 20 roubles, fit-il au marchand, qui poussa les hauts cris.

— 20 roubles ! mon noble seigneur, 20 roubles ! vous voulez vous divertir, sans doute ; 20 roubles ! mais par Allah, la doublure même ne serait pas payée... Quoi ! 20 roubles, une robe de chambre que le gouverneur de Nijni...

— Ah ! c'est le gouverneur de Nijni, à présent?...

— De Nijni ou de Simbirsk..., vous me troublez la tête, monsieur... Vous avez dit 30 roubles, mettez-en 40, et n'en parlons plus.

— J'ai dit 20 ; c'est à prendre ou à laisser.

Et cette fois nous sortîmes de la boutique. Nous n'avions pas fait dix pas sous la galerie, que le Tatar était sur nos talons.

— Excellence, fit-il d'un air piteux, prenez-la... Il faut bien faire un sacrifice ; mais celui-là est énorme ; encore deux ou trois semblables et je serai ruiné.

— Je l'ai payée deux fois sa valeur, me dit à l'oreille mon compagnon.

Pendant que les luxueux équipages s'arrêtent de l'autre côté de la perspective, à la porte des magasins étrangers, et que les princesses moscovites, suivies de leurs grands laquais, font déployer les riches étoffes de France ou d'Angleterre, de modestes traîneaux stationnent devant la galerie du Gostinoï-dvor, où les femmes des petits employés, les filles de la moyenne classe, viennent acheter des objets de toilette sortis des manufactures de Moscou, et par cela même d'un prix plus assorti à la modicité de leur fortune.

Là est aussi une sorte de rendez-vous pour les jeunes gens de la même classe, qui viennent sous ces voûtes surbaissées épier un regard ou échanger un signe dérobés à l'attention d'une mère, et broder ainsi la préface d'un roman qui manque rarement d'avoir la conclusion poursuivie, celle de tous les romans classiques.

Un personnage important, qu'il est impossible de passer sous silence en décrivant le Gostinoï-dvor, c'est le restaurateur ambulant du lieu. Comme les marchands ne sauraient faire préparer leurs aliments dans l'intérieur du bazar, où il est très-sévèrement défendu d'entretenir du feu (1), et qu'ils ne peuvent abandonner leurs affaires pour aller chercher leur nourriture chez eux, ils ont besoin de trouver sous la main une cuisine toujours prête et de leur goût pour leurs repas de la journée. C'est ce que leur offre abondamment le fournisseur dont il est question.

(1) En 1752, le Gostinoï-dvor, alors en bois et situé sur le premier canal, fut complétement dévoré par les flammes. L'impératrice Elisabeth le fit reconstruire tel qu'il est actuellement, c'est-à-dire en pierre avec les combles voûtés et de manière à rendre un nouvel incendie impossible. Néanmoins, pour éloigner jusqu'à l'ombre du danger, il fut arrêté que jamais feu ni lumière ne seraient admis dans ce bâtiment.

Vêtu d'une chaude touloupe (1) et ceint d'un tablier blanc, il circule sous la longue galerie, chargé d'une corbeille plate qu'il maintient horizontalement devant lui en marchant fortement renversé en arrière. Là se trouve une grande provision d'œufs durs, de caviar, de petits poissons argentés, assez semblables à nos sardines et qu'on appelle *siguis;* il y a aussi du fromage, une espèce de grosse pâtisserie; des gâteaux connus sous le nom générique de *piroguis*, les uns garnis de viandes, les autres d'un mélange d'œufs et de choux hachés, sorte de mets dont le peuple russe est très-friand. On y trouve aussi des *boulkis*, petits pains ronds, très-blancs, dont quelques-uns, fendus par le milieu, contiennent à l'intérieur quelque friandise telle que caviar, hareng, hachis de choux, etc.

Derrière ce fournisseur, qui va s'arrêtant successivement devant chaque boutique, marche le vendeur de thé avec sa fontaine enveloppée de drap pour conserver à l'infusion sa chaleur, et des verres rangés en cercle autour de ses reins, comme font nos marchands de coco, car le véritable Russe, grand amateur de thé, ne saurait se servir de la tasse; il ne boit la liqueur aromatisée que dans des verres, ce qui, par parenthèse, est médiocrement commode pour peu qu'elle soit brûlante. Mais le marchand du Gostinoï-dvor y trouve, lui, un double avantage. Ce thé bouillant, qu'il déguste lentement en mordant un morceau de sucre après chaque gorgée, lui réchauffe à la fois l'estomac et la main. Il est réellement curieux de le voir tenant sur le bout des ongles son verre, qu'il fait tournoyer avec une prestesse singulière pour ne pas se brûler les doigts, et que de temps en temps il caresse des lèvres avec la complaisance d'un habile gourmet.

Il est rare que le marchand du Gostinoï-dvor dépense plus de 60 centimes pour sa nourriture de la journée, et cela, sans qu'il s'impose de privation, car le Russe est naturellement sobre. L'on peut affirmer sans exagérer que les phalanges d'ouvriers employés aux grands travaux de la couronne (travaux publics) se nourrissent à l'instar de ceux qui élevèrent jadis les grands tombeaux des Pharaons. Un concombre frais avec du sel et un morceau de pain de seigle, le tout arrosé de quelques verres de kwas, liqueur faite de pain de seigle fermenté, voilà leur nourriture pendant la belle saison. En hiver, le concombre est salé; quelquefois il est remplacé par des champignons secs ou quelques *siguis* grillés, et toujours le kwas pour boisson. Ajoutons actuellement que ces hommes sont vigoureux, parfaitement découplés, d'une excellente santé, et qu'ils ont tous des dents admirables.

Jadis les boutiques du bazar russe étaient humides, sombres et sordides.—Leurs portes, doublées de fer, étant ouvertes, elles restaient exposées à toute la rigueur de l'air extérieur. — Peu à peu les élégances et le comfort moderne y ont pénétré. — Derrière leurs portes de fer à gros cadenas et à verroux monstrueux, quelques-unes ont adopté depuis peu des devantures en bois des Indes à larges vitres; l'intérieur s'est agrandi aux dépens de l'arrière-boutique...; mais rien de cela n'empêche le marchand de rester en sentinelle au dehors pour guetter la pratique et provoquer les passants.

L'étranger est étonné de ces invitations multipliées qui l'assaillent à chaque pas, et dans lesquelles son oreille ne saisit guère qu'une suite de sifflements, que figurerait bien la prononciation fortement accentuée de la lettre *s*, se répétant à l'infini; si bien que vous êtes à vous demander si la langue russe ne serait pas dérivée en ligne plus ou moins directe de celle des alouettes ou de l'oiseau-moqueur.

Je fus longtemps à pouvoir obtenir l'explication de cette prononciation ornithologique. Voici ce que j'appris:

La lettre *s* est, en russe, un signe, une expression abrégée de politesse; elle tient la place de *soudar* (seigneur), dont elle est, pour ainsi dire, la contraction; — *soudar* pour le masculin, et *soudarina* pour le féminin. Ainsi, *gospodin's* équivaut à *gospodin soudar*. Il est à remarquer que le mot *gospodin*, qui, dans l'usage commun, tient la place de *monsieur*, traduit mal l'analogue français. C'est que, chez nous, les dénominations honorifiques remontent aux mœurs chevaleresques du moyen âge, mœurs qui ont manqué aux Russes (1).

La civilisation moderne, avons-nous dit, a commencé à faire irruption dans le Gostinoï-dvor. Chaque jour elle tend à effacer quelque trait de son caractère national. Les marchands, par exemple, portent encore en hiver la longue pelisse de renard ou de yenotte; mais la plupart ont remplacé le haut bonnet tatar par l'odieux chapeau de feutre ou la casquette bourgeoise. Pendant l'été, ils portent la redingote, il est vrai encore longue et flottante comme une robe; mais il est évident qu'il suffit d'un coup de ciseau pour la transformer en paletot français.

Ajoutons que, depuis peu de temps, en face même de ce vieux bazar moscovite, a été pratiquée une de ces élégantes allées couvertes et vitrées, ornée de tout le luxe de l'étalage parisien, de telle sorte qu'on pourrait croire le passage des Panoramas transporté à Saint-Pétersbourg. Le moyen, en présence de cet envahissement hardi, de conserver ses vieilles habitudes nationales!... Mais, si la forme tend à se modifier dans les choses extérieures, le fond n'a pas cessé d'être le même, ce dont nous félicitons sincèrement les Russes.

II. L'amour de l'hiver. La *saison des chemins*. Le marché de la Sennoï. L'achat du porc. L'arbre de Noël.

Chose remarquable! ce n'est pas l'été avec ses brises adoucies, ses fleurs, ses eaux limpides, son soleil éclatant, ses nuits sans ombre, ses concerts, ses promenades champêtres; ce n'est point cette saison brillante, et si hâtive dans les hautes latitudes, qu'affectionne particulièrement le peuple de Saint-Pétersbourg; il voit arriver l'été sans enchantement, et l'on peut dire qu'il l'*utilise* plutôt qu'il n'en jouit. Cela se conçoit; sa saison naturelle, à lui, c'est l'hiver; l'hiver avec ses glaces, ses frimas, sa neige universelle. Cette neige lui offre ainsi partout des routes ouvertes. Les distances n'existent plus; le Russe les franchit sur son léger traîneau avec une incroyable rapidité. L'hiver est pour lui *la saison des chemins*, suivant son langage pittoresque et imagé.

(1) Sorte de chemise en fourrure de mouton, fixée aux reins par une ceinture de cuir.

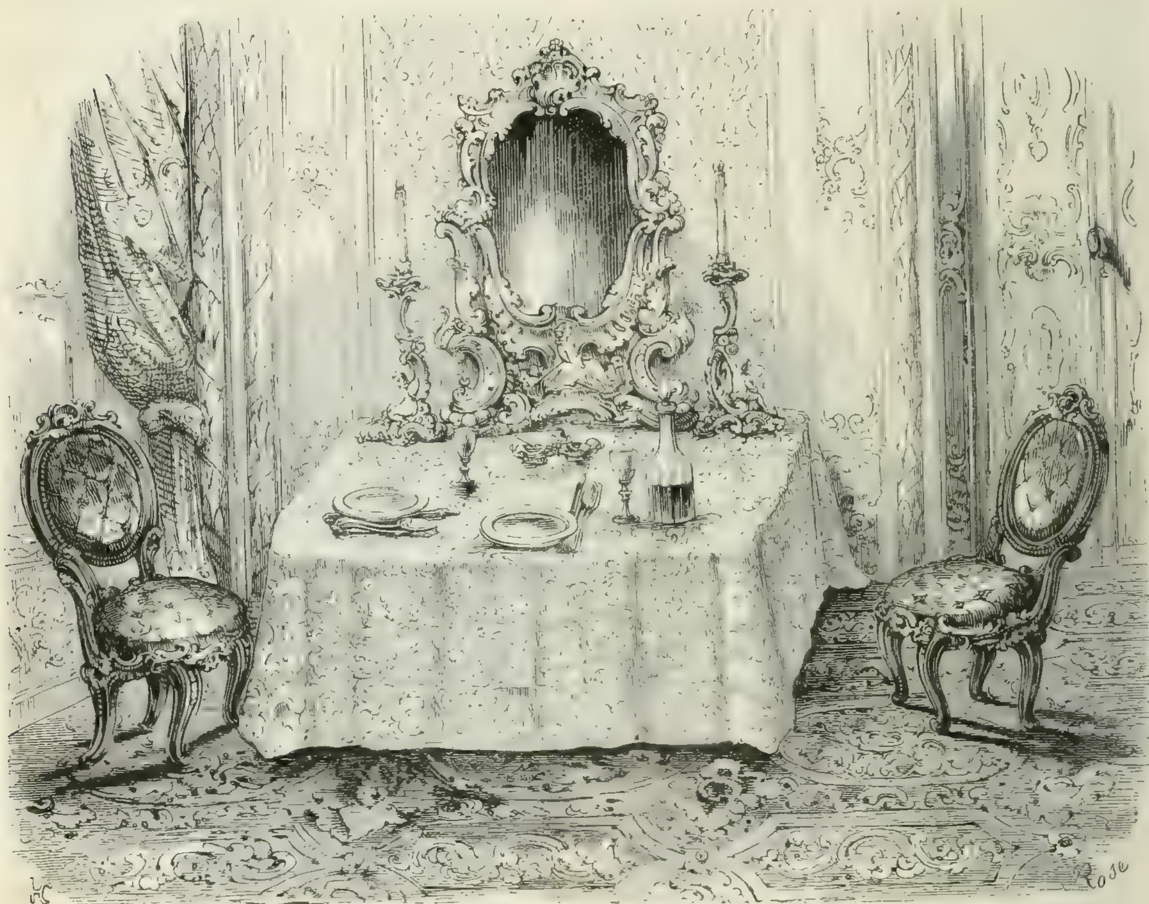
(1) Ce peuple fait d'ailleurs usage d'une précieuse dénomination, laquelle s'applique à tous les rangs; elle consiste dans le nom de baptême auquel on joint celui du père: *Jean, fils de Pierre; Dmitri, fils de Basile*, c'est l'ancien usage grec. Le plus humble paysan, en parlant au plus grand seigneur, ne lui adressera pas autrement la parole, fût-ce à l'empereur même: *Nicolaï Pawlowitch*, dira-t-il à ce dernier, c'est-à-dire: Nicolas, fils de Paul; et à l'impératrice, *Alexandra Fedorowna*, Alexandrine, fille de Fédor.

Encore une remarque: de *gospodin*, monsieur, les Russes ont fait *gospoja*, madame; mais ils n'ont pu en faire mademoiselle; il a fallu avoir recours à *soudar*, dont ils ont fait le joli mot de *soudarina*, qui signifie en même temps madame et mademoiselle. Disons actuellement qu'on ne se sert de *soudarina* que dans les classes moyennes et bourgeoises.

Aussi Saint-Pétersbourg devient-il, pendant cette saison, le point où, de soixante à quatre-vingts lieues, arrivent de tous côtés une foule de petits marchands campagnards. Ils viennent approvisionner les marchés de la capitale. Les uns apportent du poisson, les autres de la volaille et du gibier. Tous ces objets sont conservés par l'hiver même, qui les tient dans un état constant de congélation.

Le marché de la Sennoï offre, à cet égard, un aspect d'une originalité parfaite durant la première quinzaine qui précède les fêtes de Noël, que le peuple célèbre, en Russie, par une longue série de repas de famille où préside une abondance toute primitive.

La vaste place de Sennoï se divise en larges compartiments, affectés aux différents comestibles qui y sont mis en vente. Ici, c'est le gibier : gélinotes, perdrix grises, coqs de bruyère ; ici la volaille : oies gigantesques, poulardes et dindes non moins volumineuses. Là, ce sont des montagnes de poissons, depuis le sterlet précieux pêché dans le Volga jusqu'aux modestes siguis arrivés des ports de la mer Blanche (1) ; enfin, et ceci est le plus curieux, ce sont les porcs, gelés comme tout le reste, qui sont rangés en lignes parallèles, par rang de taille, dépouillés de leur soie, blancs, raides, immobiles, et présentant de loin je ne sais quoi de fantastique et de plaisant à la fois.



Le miroir du fiancé, usage russe (pages suivantes).

Là, dès le matin, au milieu d'une foule qui se presse, se heurte, ondule comme la mer, le maître d'hôtel des grandes maisons et l'humble cuisinière des ménages plus modestes viennent faire leur provision de Noël. Et tandis que le premier achète le sterlet, recherché pour les grandes tables (1), la seconde achète le saumon moins luxueux. Quant au porc, si profitable pour les pauvres ménages, il n'est pas de maison, dans certaine classe, qui ne vienne faire emplette du sien. C'est d'ordinaire le chef de la famille qui se charge de ce soin. Le prix débattu, la marchandise est placée dans le traîneau de l'acheteur. Mais

(1) Les petits sterlets coûtent 25 fr.; les moyens, de 50 à 75 fr. Il y en a qui se payent jusqu'à 100 écus.

on comprend qu'il soit malaisé de fixer ces bêtes raides et droites dans une aussi étroite voiture. L'acheteur n'a souvent d'autre moyen que de placer son emplette à côté de lui en guise de compagnon, et de l'entourer de ses bras pour l'empêcher de tomber. Quelquefois l'animal est assujetti à l'arrière, où il simule un laquais d'étrange sorte. Les scènes les plus comiques, les accidents les plus

(1) Voici quelques prix : Une paire de gélinotes ou de perdrix, de 80 c. à 1 fr.; un coq de bruyère, 1 fr ; un chapon, id.; un dinde gras, d'un fr. 50 c. à 2 fr. ; une oie, id. ; un cochon de lait, 2 fr.; les autres, de 5 à 10 fr., selon leur taille. Le poisson ne vaut souvent que 20 c. la livre. Pour 1 fr. 50 on a un poisson monstrueux.





Maison et costumes russes, danse populaire.

Fêtes de l'Épiphanie. Bénédiction des eaux. Procession autour de la chapelle élevée sur la Néva.

bizarres se succèdent à la grande joie des curieux, qui, pendant cette semaine, se sont fait de la Sennoï un but de curieuse flânerie.

Le peuple est animé; les cabarets du voisinage ne désemplissent pas, et les moujiks (hommes du peuple, paysans) s'y munissent libéralement contre le froid par de larges libations alcooliques. L'eau-de-vie nationale est leur boisson des grands jours, leur nectar, leur Léthé; il n'est pas de maux dont ils n'aient, en effet, bientôt noyé le souvenir dans cette liqueur grossière tirée du froment, et prompte à donner l'ivresse. Peu d'entre eux y échappent; mais il est juste de dire que leur ivresse est parfaitement inoffensive. L'exaltation qu'elle produit se manifeste d'abord par de joyeux chants, et ne tarde pas à se transformer en effusion de tendresse. Un de ces hommes, le cerveau obscurci par les vapeurs de l'alcool, s'entretenait un jour avec la borne d'un trottoir, et lui disait les choses les plus passionnées, l'appelant sa chère âme, son cœur, sa tendre petite colombe!

Mais la veille de Noël est arrivée; le froid est sec et vif; un mouvement inusité se remarque dans tous les quartiers de la ville. — Il annonce une grande fête. Les traîneaux ont cessé de charrier des victuailles pour se charger de petits cônes de sapin. — Ce sont les arbres de Noël aimés des enfants, et qui doivent le soir même s'illuminer de bougies, se couvrir de friandises, de jouets, de cadeaux divers suivant la position, le rang, et surtout la fortune des familles. Partout, ce soir-là, où se trouvent des enfants, dans les hôtels les plus opulents comme dans les plus pauvres demeures, s'élève un arbre de Noël. Cet usage touchant, emprunté à l'Allemagne, s'est dès longtemps popularisé en Russie, et fait aujourd'hui partie de ses mœurs les plus intimes.

Voici le moment de la fête. — L'arbre est étincelant de lumières. — A ses branches sont suspendues les friandises; sous ses branches sont étalés les cadeaux pour les enfants. — Souvent, dans les grandes maisons, une loterie termine la soirée; — ce sont des cadeaux numérotés destinés à tous les assistants et que le sort distribue. — C'est une générosité qui coûte quelquefois de 10 à 15 mille roubles.

Nous ne parlons pas de l'ébahissement des enfants, à l'aspect de l'arbre éclatant et généreux qui leur promet tant de choses à la fois!... Mais cette fête charmante a déjà été décrite ailleurs, c'est pourquoi nous nous y arrêterons peu, aimant mieux faire assister nos lecteurs à une scène moins connue et non moins naïve : celle-ci mettra peut-être en saillie, dans toute la vérité de sa bonne foi, un des traits de l'antique superstition slave.

### III. LE MIROIR DU FIANCÉ.
(Mœurs intimes).

Pendant les sombres soirées d'hiver, les rues de Saint-Pétersbourg sont peu fréquentées, et durant la grande rigueur du froid, elles sont littéralement désertes, particulièrement celles qui s'éloignent du centre de la ville. A peine si l'on voit de loin en loin quelques traîneaux glisser rapidement et disparaître dans l'ombre. — Seulement, au coin des rues, sous un réverbère qui pleure dans son cercle de brume enflammée, le boutochnik (1) fait sa solitaire faction, en jetant de quart d'heure en quart d'heure son sinistre *qui-vive* dans la solitude.

(1) Sentinelle de la police, armée d'une vieille hallebarde. Elle veille en dehors d'une cabane en bois, appelée *boutka*. Deux autres boutochnicks attendent dans la maisonnette que leur tour de faction soit arrivé.

Nous allons gagner le quartier de Wladimir. Non loin de l'église de ce nom, s'étend une longue et solitaire rue, naguère encore bordée d'anciennes maisons de bois qui remontaient à la formation même de Saint-Pétersbourg, mais garnie actuellement de grands hôtels en briques avec des balcons et des belvédères vénitiens qui leur donnent tout à la fois l'air coquet et somptueux. Cependant, à mesure qu'on s'enfonce dans cette rue, les vieilles maisons commencent à reparaître; elles sont peu élevées et entourées d'un petit jardin planté de bouleaux pleureurs dont les branches ondoyantes en caressent le toit. En voici une dont les fenêtres encore illuminées annoncent qu'il y a eu réception. C'est la demeure du général B... L'arbre de Noël a été suivi d'une petite soirée intime à laquelle toutefois le général n'assistait pas, sa position d'aide de camp de l'empereur exigeant ce soir-là sa présence à la cour. — Les invités se sont retirés de bonne heure. Déjà la dernière voiture a fait gémir la neige. — Entrons dans la maison du général, d'autant plus que tous les habitants en sont encore debout.

Voici un délicieux boudoir où veille une jeune fille, pour ainsi dire enfouie dans les coussins d'une causeuse élastique et profonde qui s'adosse contre un massif de fleurs exotiques d'un parfum exquis. Ce boudoir est meublé et décoré avec cette abondance de luxe que les riches Moscovites aiment à déployer dans leur intérieur, au risque de blesser quelquefois les exigences du bon goût. Les flambeaux de la cheminée sont éteints; mais, au milieu du plafond, un vase en albâtre laisse suinter dans la pièce élégante une lumière adoucie qui éclaire les objets d'un reflet indécis et rêveur.

La charmante enfant accuse à peine dix-sept ans;—elle est blonde, mais de ce blond foncé qui relève la physionomie en l'adoucissant, et lui donne une distinction particulière. — Les cheveux abondants dénotent dans cette jeune fille une plénitude de vie qui charme le regard. Ses sourcils admirablement arqués, son œil d'une vivacité singulière, sa bouche un peu grande, mais d'une merveilleuse fraîcheur et laissant voir par moments une double rangée de petites dents blanches et acérées comme celles des écureuils, tout cet ensemble forme une physionomie pleine de grâce animée et de piquante espièglerie.

Une camériste brune et à l'air soumis est debout devant la jeune fille.—Celle-ci a les yeux fixés sur une petite montre en émail bordée de perles fines, qu'une riche chaîne en or fixe à sa ceinture.

— Marie Pawlowna (Marie, fille de Paul), dit la soubrette, tout est prêt; la nourrice demande si elle peut venir.

Va lui dire que je l'attends, chère Acouline... C'est singulier, ajouta-t-elle bientôt après en rougissant, le cœur me bat comme si j'allais faire quelque chose de mal.

— Cependant, il n'y a rien là que de très-innocent. — Au village, d'où je suis venu pour vous servir, il n'est pas une jeune fille qui ne consulte le plomb fondu la veille de Noël, et qui ne veuille ensuite savoir le nom de son *promis*... voir ce promis lui-même dans le miroir mystérieux.

— Et toi, Acouline, as-tu vu ton promis?

— Moi, Marie Pawlowna, je me suis contentée d'apprendre son nom : il se nomme Fédor : on a vu dans le plomb qu'il était dentchik (laquais militaire), de grande taille et brun.

— Mais c'est là le portrait de Fédor, le dentchik de mon père, remarqua la fille du général.

La soubrette rougit, et pour dissimuler son embarras,

elle demanda à sa maîtresse si elle pouvait aller chercher la nourrice.

— Va, ma petite Acouline, va...

Au bout de quelques instants, la nourrice paraissait en costume national, la tête serrée dans un étroit mouchoir de soie, le casaquin bordé de fourrure blanche et la jupe en drap rouge. — Les femmes de la jeune fille la suivaient, aussi curieuses que leur maîtresse. Une d'elles portait un vase d'eau fraîche où devait être précipité le métal en fusion. — L'opération eut lieu.—Le plomb, liquéfié dans un réchaud ardent, fut versé dans l'eau frémissante, et en reprenant sa solidité, il prit les formes les plus bizarres, les plus variées, et si l'on peut dire, les plus impossibles. La nourrice sortit du vase cette masse métallique ainsi tourmentée et se mit à en expliquer les divers accidents, d'où elle détachait, avec un air de conviction et de gravité inouï, une longue histoire du cœur que la jeune fille suivait émue et haletante.

Cependant l'aiguille de la pendule allait marquer minuit; Acouline se précipita hors du boudoir, traversa les autres pièces en courant, descendit l'escalier avec des ailes, et se trouva en un instant sur la porte extérieure qu'éclairait un réverbère. — La rue était solitaire et muette; c'était à peine si l'on entendait le bruit lointain de quelques voitures dont la neige amortissait le roulement. La jeune fille, le regard fixé dans la profondeur de l'espace, prêtait l'oreille avec anxiété. — Soudain sa figure rayonna.—Elle venait d'entendre le trot d'un cheval qui s'approchait rapidement : c'était un traîneau; on y voyait un officier dont le casque à l'aigle d'or étincela bientôt aux yeux de la suivante. Celle-ci s'était postée au milieu de la rue, au risque d'être renversée par le traîneau. Heureusement, le cocher l'avait aperçue; il ralentit l'allure de son cheval.

— Le nom de votre maître? lui cria la camériste.

— Dmitri! répondit le cocher sans paraître étonné, et rendant les guides à son cheval, il reprit sa course rapide. La femme de chambre remonta joyeusement auprès de sa maîtresse :

— *Dmitri!* s'écria-t-elle en entrant dans le boudoir.

La jeune fille rougit en entendant ce nom...

— Dmitri? fit-elle...

— Oui, Marie Pawlowna, — un bel officier, dans un superbe traîneau, avec un magnifique cheval. — *Dmitri!* m'a dit son cocher.

— Oh! le charmant nom! dit la fille du général en frappant dans ses jolies mains.

— Eh! dit la nourrice, c'est le jeune homme blond, fier et gracieux, que nous avons vu dans le plomb... et que vous allez voir, ma fille, dans le miroir de Noël. — Allons, c'est l'heure. — Tout est prêt, Marie Pawlowna. — Du courage, et votre fiancé vous apparaîtra tel que je viens de vous dire.

— Oh! j'ai peur à présent, répondit l'enfant, en se rapprochant de sa nourrice.

— Peur de voir la figure de votre fiancé dans une glace?... Allons, folle que vous êtes : est-ce qu'on a peur de ces choses-là? — J'avais un an de moins que vous, moi, lorsque je vis mon pauvre Wassili-Ocipovitch (Basile, fils de Joseph), et je vous assure que je n'eus pas la moindre frayeur.

Ces paroles rassurèrent un peu la fille du général.

— Allons, dit-elle, nourrice, je tâcherai de n'avoir pas peur; me voici prête.

— Retirez-vous, vous autres, dit la nourrice aux femmes de la jeune fille; on vous appellera quand on aura besoin de vous.

La chambre de Marie Pawlowna était tendue de blanc, et meublée avec une simplicité élégante et riche.

Dans cette chambre virginale était dressée une petite table carrée, couverte d'une nappe éblouissante avec deux couverts, comme si deux convives eussent dû venir s'y asseoir. La table mystérieuse était éclairée par deux flambeaux de cire vierge, entre lesquels avait été placée une petite glace de toilette à cadre d'argent. C'était là que devait apparaître la figure évoquée du fiancé de la jeune fille.

Lorsque celle-ci se trouva seule dans la chambre silencieuse, dont la nourrice avait fermé la porte en se retirant, qu'elle vit cette table, ces deux couverts, ces deux flambeaux et ce miroir mystérieux, elle fut saisie d'une invincible frayeur et voulut s'enfuir; mais ses genoux venant à fléchir sous elle, force lui fut de s'asseoir, et elle se laissa tomber sur un des siéges préparés devant la table.

D'abord elle promena autour d'elle ses regards effarés, puis les ramenant sur la table, elle les arrêta sur le terrible miroir; elle n'y vit rien, la jeune fille, que sa charmante figure réfléchie par la glace; et pourtant elle frémit encore. En ce moment le roulement d'une voiture qui entrait dans la cour de la maison se fit entendre. Ce bruit ranima son courage, et l'enfant se mit à sourire en se moquant en elle-même de sa peur.

Tout à coup elle se dressa sur sa chaise comme par un mouvement électrique; ses yeux se dilatèrent d'une manière effrayante et un frisson douloureux parcourut ses membres. Dans le fond du miroir fatidique venait de se détacher à ses yeux une figure humaine qui n'était pas la sienne. D'abord elle n'eut pas l'idée bien nette de ce qu'elle voyait, mais bientôt l'apparition se dessina distinctement. Il n'y eut plus de doute, un visage d'homme s'était montré dans la profondeur de la glace, il y était encore, c'était celui d'un militaire... Elle n'en vit pas davantage, et poussant un grand cri, elle tomba évanouie sur le tapis....

Le général B... se précipita vers sa fille, la releva, lui fit respirer des sels. L'enfant ne tarda pas à rouvrir les yeux, et elle sourit en reconnaissant son père, auquel elle montra le terrible miroir en lui disant avec un reste de frayeur :

— Je l'ai vu!...

— Folle! dit le général, regarde, c'est moi que tu as vu, la glace fait face à la porte. J'ai voulu te surprendre pour t'annoncer une nouvelle qui te fera plaisir, et je suis entré doucement sur la pointe des pieds...; comprends-tu maintenant?

— Et cette nouvelle? lui demanda la curieuse.

— S. M. t'a nommée demoiselle d'honneur de l'impératrice.

La jeune fille sauta de joie.

Laissons actuellement les fêtes de Noël : nous voici à l'Epiphanie; celle-ci est toute religieuse, elle est célèbre en Russie par la bénédiction publique et solennelle des eaux.

Une chapelle élégante et riche, ouverte à tous les horizons, a été construite sur les glaces de la Néva, en face du palais impérial; un sentier planchéié, recouvert de magnifiques tapis, conduit du palais à la chapelle. A dix heures du matin le haut clergé arrive en procession; l'empereur entouré de ses grands dignitaires, l'impératrice avec ses dames d'honneur, toute la cour avec le corps diplomatique assistent à cette cérémonie qui ne dure pas moins de deux heures, et, suivant la rigueur de l'étiquette, y assistent sans pelisse. Hâtons-nous d'ajouter que ce n'est

pas sans avoir pris de prudentes précautions contre l'éventualité des fluxions de poitrine. On peut faire ici la remarque que la rigueur du climat russe se marie parfaitement, à Saint-Petersbourg, aux habitudes de la vie et des mœurs dont elle ne saurait, dans aucun cas, modifier sensiblement les actes. C'est ce qui pourra ressortir encore des tableaux qu'il nous reste à retracer.

Nous avons vu précédemment un rapide traîneau passer la veille de Noël, à minuit, devant la maison du général B... et la camériste de sa fille Marie postée au milieu de la rue demander au cocher le nom de son maître ; puis, un instant après, la jolie Marie Pawlowna rougir subitement en entendant le nom de Dmitri. C'est que ce nom lui rappelait un jeune chevalier-garde qui, au bal, ne manquait jamais de la choisir pour sa partenaire de *mazourka*.



Perspective de Newsky (pages précédentes).

Or, en Russie, ces sortes de choix, lorsqu'ils se répètent, sont toujours significatifs, et c'est ce que n'ignorait pas la jeune fille. Elle savait de plus que son père tenait en grande estime l'élégant officier, auquel, en fille bien élevée, il lui était impossible de ne pas accorder une pensée au moins bienveillante. Depuis la veille de Noël, cette pensée est devenue plus intense dans le cœur de Marie Pawlowna ; mais de combien de trouble n'eût-elle pas été accompagnée si l'enfant avait su que l'officier dont le nom avait été jeté à sa camériste n'était autre que son partenaire habituel de *mazourka*, le jeune et brillant comte Dmitri Rastaëff, lieutenant aux chevaliers-gardes, ce magnifique régiment de l'impératrice !

Nous allons actuellement, sans plus de façon, pénétrer dans le cabinet du comte Dmitri qui, le cœur et la tête remplis de l'image de Marie B... préside, le matin d'une revue d'hiver, à sa toilette d'ordonnance. Il lui a suffi d'une demi-heure pour être prêt. Le voici avec le pantalon collant en peau de daim, d'une blancheur immaculée, tranchant sur le noir éclatant de ses bottes à l'écuyère remontant jusqu'au tiers de la cuisse ; un habit de drap blanc, dont les basques pointent à peine sur ses hanches, se perd sous une large cuirasse d'or poli ; et sa tête blonde, coiffée d'un casque également en or et surmonté de l'aigle à deux têtes, aux ailes déployées, emprunte à cette parure guerrière un caractère d'idéalité chevaleresque et juvénile d'un effet charmant. Il fume à la hâte une longue pipe turque, boit une tasse de café, après quoi son valet de chambre lui présente son sabre, puis ses gants, tandis qu'un dentchik tient son manteau doublé de castor, prêt à le lui poser sur les épaules.

Un traîneau attend le chevalier-garde à la porte de l'hôtel ; le cheval piaffe d'impatience, et le cocher les deux bras en avant lui fait sentir les rênes. A peine le jeune militaire s'est-il placé dans l'étroit véhicule dont le tablier en fourrure d'ours est fixé à l'arrière, que le cheval part comme un trait. Le palefrenier du jeune homme avait pris les devants avec sa monture de selle.

Pendant la nuit le temps s'était mis à la tempête. Le vent du nord avait soulevé la neige, qui s'était amoncelée au hasard et donnait à l'immense place de l'Amirauté un aspect étrange et désolé. Un grand feu était allumé dans le foyer circulaire situé devant la façade occidentale du palais d'Hiver. Plusieurs cochers s'y étaient réunis, tandis que leurs traîneaux, rangés sur une même ligne, stationnaient à quelques pas. Ils avaient eu soin d'étendre un large tapis de laine sur leurs chevaux qui broyaient la neige sous leurs pieds.

Entre cette partie du palais et le boulevard de l'Amirauté a été ménagé un espace formant un carré long, dont un cordeau soutenu par des baguettes de fer fichées en terre mesure les côtés. Cette esplanade qui, ailleurs qu'à Saint-Pétersbourg, pourrait être considérée comme très-grande, est le lieu des revues, pour ainsi dire intimes, que se plaît à passer l'empereur pendant l'hiver, ou bien auxquelles il peut assister du balcon qui domine la place.

L'état-major impérial s'était réuni ce jour-là au milieu de l'esplanade, dont le beau régiment des chevaliers-gardes occupait les hauts côtés. La musique avait une place distincte pour ne pas entraver les mouvements des escadrons.

Les généraux attendaient l'arrivée de l'empereur ou du grand-duc Michel, car on ne savait pas encore lequel des deux viendrait passer la revue et présider aux évolutions. Ces rudes guerriers, la plupart aux moustaches grises, tous en grande tenue sous leurs manteaux fourrés, devisaient entre eux sous l'action d'un froid de vingt-deux degrés avec la même insouciance que s'ils eussent foulé les moelleux tapis de leurs tièdes salons.

De son côté, le jeune lieutenant causait avec quelques officiers en attendant le moment de monter à cheval. Les soldats seuls sur leurs montures, et rangés en ligne, demeuraient immobiles. Neuf heures étaient sonnées à l'horloge de l'Amirauté. A ce moment un aide de camp vint prévenir le chef de l'état-major que l'empereur n'assisterait pas à la parade, mais que le grand-duc prendrait sa place. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un autre aide de camp, accourant au galop, annonça l'arrivée de ce prince. L'ordre de monter à cheval fut aussitôt donné, et en une minute, généraux et officiers furent à leur poste. Dès que le grand-duc Michel eut débouché

sur la place du château, l'état-major galopa à sa rencontre, et la musique du régiment fit entendre une marche vive et guerrière du maître de chapelle Antoine Doerfeldt, l'un des plus habiles compositeurs militaires de Russie.

Les évolutions commencèrent. Elles furent brillantes comme toujours. Ces magnifiques chevaux, dont le moindre a coûté 3,000 francs, tous d'un noir éclatant, couverts de fumée, les naseaux ouverts et l'écume suspendue en glaçon à leurs mors, obéissaient à la main de leurs cavaliers avec une régularité, un ensemble et une netteté de mouvements, dont les vieux généraux de l'état-major impérial étaient eux-mêmes émerveillés.



Katchelis, fêtes publiques du carnaval (pages suivantes).

Tout à coup, au moment où un escadron se détachait de la ligne de bataille pour venir, au grand galop, se ranger sur un autre point, un cheval, que toute l'habileté de son cavalier ne put parvenir à maîtriser, sortit des rangs, et dans sa course désordonnée faillit se jeter sur le grand-duc qui n'évita le choc que grâce à une brusque conversion.

Le cavalier parvint cependant à se rendre maître de sa monture qui bondissait sous lui couverte de flots d'écume. C'était un magnifique étalon, sorti récemment des haras du comte Orloff, et évidemment le plus beau cheval du régiment. L'œil perçant du frère de l'empereur eut bientôt reconnu le malencontreux cavalier. C'était le comte Dmitri. Un aide de camp lui fut immédiatement dépêché. Le jeune officier sortit du rang et s'approcha du grand-duc.

— Comte Dmitri, lui dit sévèrement Son Altesse Impériale, à quoi pensiez-vous donc, pour vous laisser emporter ainsi par votre cheval, vous, l'un des meilleurs écuyers de la garde?... Cette maladresse mérite vingt-quatre heures d'arrêts.

— Monseigneur, dit le jeune homme en rougissant, je jure à Votre Altesse Impériale que le froid seul est cause de cet accident; mon cheval est d'une sensibilité excessive et j'ai été pris au dépourvu.

— C'est un tort, et vous en avez un autre, celui de me répondre.. — Vous m'avez entendu — vingt-quatre heures d'arrêts chez vous. — Allez.

Il ne fallait pas répliquer. Dmitri connaissait le règlement. — Il regagna donc sa place en silence, mais non sans un violent dépit. — Il était effectivement un des meilleurs cavaliers de la garde, mais le souvenir de Marie Pawlowna l'absorbait de telle sorte, qu'il avait oublié un instant de tenir en main sa monture, qui, d'une excessive sensibilité, comme il l'avait dit, et éperonnée par un chasse-neige aigu, l'avait soudainement emporté.

Vu la rigueur de la température, le grand-duc fit abréger la manœuvre. Les généraux s'étaient rangés autour de lui, et le régiment, son chef en tête (1), défila devant le frère du souverain. A mesure qu'un peloton se présentait: « Merci, frères! » leur criait le grand-duc. — « Heureux de contenter Votre Altesse Impériale », répondaient en chœur les soldats, par une rapide mélopée dont il nous serait impossible de traduire l'intonation.

Après le défilé, les officiers abandonnèrent leurs chevaux à leurs dentchiks et montèrent en traîneau. — Les membres de l'état-major en firent autant, — le grand-duc seul partit en voiture.

Quant au comte Dmitri, le lendemain de ses arrêts, il fit une visite à ce dernier, auquel il avoua la véritable cause de son malheur de la veille, et il lui demanda la permission d'épouser Marie Pawlowna.

— Mais il me semble, lui dit en riant Son Altesse Impériale, que ma permission dans cette circonstance ne doit arriver que la dernière.

— C'est pour cela, Monseigneur, que j'ai l'honneur de vous la demander.

IV. Le carnaval. La place de l'Amirauté. *Katchelis*. Montagnes russes. Traîneaux. Tours de force. Montagnes suisses. Dénoûment de vaudeville.

Voici actuellement l'approche du carnaval, de la bruyante semaine, — car telle est en Russie la mesure de cette période de divertissement populaire, — huit jours, ni plus ni moins; les huit jours qui précèdent le carême.

Nous laisserons de côté les réunions du monde, les bals masqués, les déjeuners dansants, les folles journées, comme on dit à Saint-Pétersbourg, toutes fêtes qui, à l'exception de quelques détails, rappellent dans leur ensemble les fêtes de Paris ou de Vienne. Nous préférons nous arrêter à la semaine du carnaval populaire, aux réjouissances plus spécialement moscovites: elles sont plus modestes, comme on va voir, mais elles n'en sont pas moins vives et passionnées.

Et d'abord, restons sur la place de l'Amirauté : les architectes s'en sont emparés; on y prend des mesures, on y dessine des plans, on y trace les contours d'une petite cité. Bientôt les matériaux s'y amoncellent; les charpentiers arrivent; ils se mettent à l'œuvre : ces hommes armés de la seule hache, cet instrument merveilleux entre les mains de l'artisan russe, façonnent le bois de cent manières, l'équarrissent, le scient, le percent, le polissent, le soumettent à toutes les exigences de la charpenterie. Bientôt les carcasses des maisons s'élèvent, puis la toiture ; les murs viennent ensuite ; c'est le plus aisé, car il ne s'agit plus que de clouer des planches. Ces maisons, comme on voit, sont des baraques, mais elles affectent dans leurs formes les styles architecturaux les plus variés. Celle-ci se pare des ogives et des trèfles du moyen âge ; celle-ci a emprunté sa coupe aux monuments byzantins ; celle-ci se bariole de toutes les fantaisies chinoises; il y en a qui ont demandé leurs modèles à l'architecture de la renaissance; il y en a aussi de plus simples qui se contentent d'imiter nos fermes de la Brie ou de la Champagne. Chacune de ces baraques, quels qu'en soient la forme et le caractère, a son balcon pour la parade de Paillasse ou d'Arlequin; car cette étrange cité, improvisée en quelques jours au milieu d'une place publique, renferme bientôt tous les saltimbanques, écuyers, montreurs de bêtes, faiseurs de tours, que sais-je, tous les clowns de l'empire, qui viennent y exercer leur industrie en excitant la curiosité populaire à grand renfort de grosse caisse et de mangeurs d'étoupe enflammée.

Devant les baraques s'élèvent les montagnes de glace. Ce sont deux sortes de tours placées en face l'une de l'autre à la distance de deux à trois cents toises, et terminées par une terrasse couverte, d'où s'échappe un plan incliné, légèrement renflé vers le milieu, lequel rencontrant le sol par un angle de 45 degrés, continue à courir horizontalement jusqu'au bout de l'espace qui sépare les deux tours. Ainsi ce sont deux sentiers qui se croisent en se côtoyant parallèlement, pour aller expirer chacun en sens contraire au pied de la montagne opposée. Ces sentiers sont formés de dalles de glace taillées dans la Néva même, parfaitement ajustées ensemble et admirablement unies.

Dans l'intervalle conservé entre les montagnes et les baraques sont dressées des balançoires sous toutes les formes : escarpolettes, chars en moulins-à-vent, courses de bagues, traîneaux, wagons, nacelles, rien ne manque à la collection. Les balançoires sont un plaisir national; le Russe les aime follement : être bien établi dans un petit char suspendu et, pendant ses évolutions aériennes, casser des noisettes en chantant sa chanson villageoise, c'est pour lui l'un des bonheurs les plus rêvés... après les montagnes de glace, toutefois.

La semaine des préparatifs est terminée. Le dimanche arrive. C'est le premier jour du carnaval. A midi, les katchelis (1) sont ouvertes : mille pavillons, flammes et bande-

(1) Les régiments de la garde sont commandés par des généraux de division.

(1) Ce mot, qui signifie balançoire, sert à désigner l'ensemble des amusements publics que nous essayons de décrire.

roles déploient dans les airs leurs couleurs capricieuses. Les orchestres des baraques commencent leurs symphonies. Quelques-uns sont fort bons. Les marchands de friandises sont à leurs postes : les uns vendent des noisettes et des pains d'épices, les autres font des *bliniers*, espèce de crêpes épaisses et lourdes, dont s'accommodent à ravir les estomacs moscovites. Celui-ci, comme le pourvoyeur du Gostinoï-dvor, offre aux amateurs des repas plus variés. Puis vient le marchand de thé, sans lequel il ne saurait y avoir de véritable fête publique en Russie, comme à Paris sans marchands de coco.

Les montagnes de glace sont inaugurées. Voici les moujiks vêtus, par-dessus leurs chaudes loutoupes, du large caftan bleu, avec leurs ceintures rouges, la tête coiffée de la casquette de drap ou du bonnet tatar ; ils s'avancent portant un petit traîneau sous leurs bras, et gravissent le large escalier pratiqué derrière les montagnes. Ce traîneau, qui peut avoir de 50 à 60 centimètres de long, est d'une grande simplicité : il consiste en une petite planchette fixée sur deux patins d'acier. Le véhicule léger est placé sur le bord de la terrasse, son propriétaire s'y assied, après avoir soigneusement relevé ses larges vêtements. Il étend ses deux jambes en avant, penche légèrement le corps, qui se renverse brusquement en arrière à l'instant où le traîneau est poussé sur la pente de glace. L'impression éprouvée à ce moment est indéfinissable ; la respiration est subitement comprimée ; on éprouve je ne sais quelle oppression étrange et délicieuse. Cependant le traîneau, toujours lancé comme une flèche, arrive au plan horizontal, croise, avec la rapidité de l'éclair, les traîneaux qui arrivent de la montagne opposée, au pied de laquelle s'en va bientôt expirer sa course fantastique.

Il ne faudrait pas croire que ces petits chars glissants ne demandent qu'à être poussés pour suivre leur chemin. Ils ont, au contraire, besoin d'être dirigés avec une adresse excessive. Le conducteur, les deux bras pendants en arrière, soit par le seul balancement du corps, soit par d'imperceptibles effleurements de la main sur la glace, doit le maintenir dans la ligne droite. L'apprentissage est rude et quelquefois dangereux, car le traîneau, se séparant brusquement de son conducteur inexpérimenté, le laisse rouler sur la pente glacée, au bas de laquelle il ne saurait arriver qu'après avoir plus d'une fois heurté cruellement contre les parapets, et conséquemment tout bleui de contusions, heureux s'il n'a pas eu à essuyer le choc de quelque traîneau précipité derrière lui. Ces sortes de chocs peuvent fendre la tête, briser une côte, casser une cuisse ou tuer du coup. On comprend qu'on s'y expose peu ; aussi peut-on justement affirmer que les accidents de cette nature sont excessivement rares.

Souvent deux personnes descendent ensemble sur le même traîneau. Ceci peut paraître prodigieux, vu l'exiguïté du véhicule ; mais l'adresse moscovite supplée à tout. Le conducteur se place sur le point extrême de la planchette, ayant soin d'écarter les jambes pour laisser à son compagnon le plus d'espace possible. Celui-ci, rapetissé de son mieux, s'assied devant lui, les deux pieds tendus en avant. Le traîneau part, et les deux voyageurs arrivent en un clin d'œil au pied de l'autre montagne.

Ceux qui se défient de leur habileté se confient à des hommes expérimentés, qui, pour quelques menues pièces de monnaie, se chargent de les ramasser. On reconnaît ici l'origine du divertissement importé en France en 1814, et qu'on appelle les Montagnes russes.

Ainsi la journée se passe, journée bien vite écoulée, si l'on songe qu'à quatre heures de l'après-midi la nuit est venue ; mais on a le lendemain, et ainsi jusqu'au dernier jour.

Vers la fin de la semaine, il s'établit autour des katchelis une promenade d'élégants équipages. La haute société veut aussi se donner le plaisir des baraques et vient assister aux amours d'Arlequin et de Colombine, et applaudir aux prodigieuses métamorphoses de Pierrot. Ce sont ensuite les grandes voitures de la cour, attelées de quatre chevaux richement caparaçonnés, que remplissent les jeunes filles de l'institut de Sainte-Catherine, établissement d'éducation pour les *demoiselles nobles*, placé sous le patronage immédiat de l'impératrice. On compte plus de soixante de ces voitures de gala conduites par des cochers en livrées de cour et suivies de grands laquais en vêtements écarlates. On aperçoit aux portières les têtes des jolies promeneuses, qui, comme une nuée d'oiseaux, babillent en battant de l'aile, et sont toutes fières d'être promenées ainsi dans les voitures impériales.

Nous venons de parler des montagnes de glace des katchelis. Celles-là sont publiques et ne durent que huit jours ; mais il y en a de particulières qui restent en permanence tout l'hiver. Elles appartiennent à diverses sociétés de jeunes gens, qui les ont fait élever à frais communs. Les montagnes suisses sont à Kammenoï-Ostroff. Mais actuellement l'île a disparu, et l'on aurait peine à reconnaître la topographie de ces lieux, que nous avons vus si animés, si verdoyants, si parfumés. Ils n'offrent plus aux yeux qu'un désert de glace. Les coquettes villas qui embellissaient l'île se cachent honteusement sous une couverture de natte grossière, elle-même disparaissant sous la neige. Les hauts sapins et les bouleaux touffus balancent tristement leurs branches dépouillées, le plus souvent chargées de frimas, et où viennent se poser des nuées de sinistres corbeaux ; partout l'aspect est triste, morne, désolé.

Donc les montagnes suisses sont à Kammenoï-Ostroff, dans la partie de l'île la plus voisine de Saint-Pétersbourg. Elles sont très-fréquentées, les dimanches surtout. Les plus charmantes réunions s'y donnent rendez-vous et s'y livrent follement, pendant des journées entières, au plaisir de les descendre. Ces montagnes ne le cèdent point en hauteur à celles des katchelis, et les jeunes gens qui viennent s'y exercer peuvent le disputer en adresse aux plus habiles moujiks. Ils ont adopté un costume qui leur permet d'ailleurs une plus grande liberté de mouvements. Une sorte de veste à la hussarde, qui laisse coquettement passer comme une bordure le soyeux astracan dont elle est doublée, des bottines russes fourrées, une casquette écossaise et de larges gants à la Crispin en cuir rouge, tel est l'ensemble de ce costume gracieux et dégagé.

Il est inutile de dire que leurs traîneaux sont loin de la simplicité des premiers. Ils sont montés sur de l'acier anglais d'une excessive finesse ; la planchette a disparu sous un coussin parfaitement rembourré en crin, et recouvert d'une tapisserie précieuse, le plus souvent brodée par des mains aimées. Ils sont plus élevés sur leurs patins déliés, plus étroits et d'une coupe infiniment plus élégante.

Les dames, même les plus peureuses, se livrent à l'adresse de ces fringants cavaliers, qui se disputent souvent la faveur de les descendre.

Cependant, si la cour vient aux montagnes, et qu'il prenne fantaisie à l'impératrice de se faire ramasser, c'est ordinairement un grossier moujik qui a l'honneur de la conduire.

Rien n'est étrange et pittoresque comme une partie de montagnes aux flambeaux ; et c'est un plaisir que se

donne plus d'une fois, durant l'hiver, la société de Saint-Pétersbourg. Mais ici l'adresse des ramasseurs doit être à toute épreuve; car l'éclat des lumières, venant se briser sur la glace du plan incliné, jette aux regards éblouis des milliers de scintillements et fait vaciller les grandes ombres des sapins plantés tout autour. Et cependant les jeunes gens se livrent aux exercices les plus excentriques, les plus périlleux, nous dirons même les plus extravagants. On dirait qu'excités par le danger même, ils le bravent et le défient. On en voit qui s'étendent sur l'étroite base de leurs traîneaux, la face tournée vers le ciel et les pieds en avant; d'autres, et c'est plus effrayant encore, également couchés sur le dos, s'abandonnent sur la pente du précipice la tête la première; ceux-ci à genoux, ceux-ci debout, dirigent la chute du traîneau par le simple balancement de leur corps; d'autres enfin, dédaignant toute espèce de véhicule, les pieds armés de patins effilés, se laissent témérairement aller sur le chemin glissant, qu'ils franchissent en traçant de capricieux festons sur le poli de la glace. Qu'ajouterons-nous? Souvent, à la suite de ces joyeuses et vaillantes parties, s'est dénouée telle affaire de cœur, qui, sans leur piquant secours, se fût peut-être paisiblement éteinte dans les fadeurs de la vie ordinaire. Toujours est-il qu'il est rare que la saison des montagnes prenne fin, sans que la société de Saint-Pétersbourg compte quelques heureux couples de plus.

Charles de SAINT-JULIEN.

# LA SCIENCE EN FAMILLE (1). -- PHYSIOLOGIE.

## COMMENT ON DIGÈRE.



Bassompierre buvant dans sa botte à chaudron. Dessin de Tony Johannot.

I. Un thé. Les jeux innocents. Le gage du docteur. Sa pénitence.

Dans un salon de la Chaussée-d'Antin, un thé, c'est l'expression d'usage, réunissait une de ces sociétés françaises qui, ne sachant pas faire les choses à demi, s'amusent à la folie ou s'ennuient à périr. Médisance, toilette et politique, avaient été largement mises en œuvre, puis la causerie flottait à la dérive, menaçant de tomber en langueur. Tel bâillait qui avait voulu ébaucher un sourire. De toute évidence l'ennui se mettait à l'ordre du soir. Les maris, se détachant l'un après l'autre de la conversation générale, se rapprochaient par une courbe savante et ré-

(1) Voyez janvier dernier et les tables des trois derniers volumes.

fléchie, de ces dangereuses sirènes, les tables de jeu. En vérité, je vous le dis, encore deux minutes, et l'on mourait, l'on était mort d'ennui!

Tout à coup la maîtresse de la maison, Mme de Varennes, jeune femme à l'esprit vif, osé, décréta comme d'inspiration, dans sa toute-puissance, qu'il fallait bel et bien, au plus tôt, jouer aux jeux innocents. — Les jeux innocents en pleine Chaussée-d'Antin, le fait est-il bien vraisemblable? Je n'en crois rien, je l'avoue; je sais seulement qu'il est vrai. Le projet de loi, venant à point, fut acclamé tout d'une voix. Quelques jeunes gens hésitaient entre les charmes réels des causeries féminines et les délices possibles du lansquenet; alléchés par les pénalités plus ou moins innocentes que comporte le code criminel des jeux innocents, ils vinrent bientôt avec empressement se grouper près des dames.

L'ennui était déjà vaincu. La chaîne des jeux innocents se déroula donc tout entière, au milieu des saillies, des cris, des rires de tout le monde. Châtiments imposés avec malice furent subis avec joie.



Le gage du docteur. Dessin de M. Tony Johannot.

Un seul gage restait encore. La maîtresse de la maison, le prenant avec une sorte de solennité comique, le tint un moment en l'air comme en triomphe. C'était une carte de visite, sur laquelle on lisait : Docteur Lambert.

La victime offerte à l'espièglerie du cercle féminin était en effet un savant vieillard, qui, malgré son érudition et son expérience, n'avait pu se garder des piéges du corbillon ou de pigeon vole.

— Docteur! s'écria Mme de Varennes, nous vous tenons enfin, et nous allons vous faire payer une bonne fois toutes vos tyrannies, vos ordonnances, comme vous dites.

— Madame, reprit le bon docteur effrayé, je ne vois pas trop pourquoi je serais mis ainsi hors la loi. Ces messieurs ont été, flatterie à part, pour le moins aussi maladroits que moi, et il en est plus d'un qu'on a bien doucement puni, ce me semble. Cheveux blonds ou noirs sont, il est vrai, des circonstances atténuantes que je ne puis invoquer; mais veuillez, de grâce, moi aussi, me recevoir à merci, et, par Hippocrate, je vous promets d'appeler dorénavant mes ordonnances des prescriptions.

— Vous n'avez plus la parole, interrompit Mme de Varennes. Allons, mesdames, continua-t-elle, que faire du

coupable? Si nous le condamnions à nous conter une histoire?

— Une histoire, mesdames? cela n'est pas possible. Celles que je sais, je suis trop discret pour vous les dire; et quant à celles que je ne sais pas, demandez à mes cheveux blancs s'il me reste assez d'imagination pour les inventer?

— Vous nous surprenez, docteur, dans un jour d'indulgence; et pour n'éprouver aucune fin de non-recevoir, nous consentons à vous laisser sur votre terrain, vous nous parlerez médecine.

— Oh! madame, j'en parle si souvent que j'aimerais assez, ce soir, à parler d'autre chose.

— Du tout. Voici l'arrêt. Vous êtes condamné, sans appel, à nous conter ici comment on digère.

— Comment on digère! exclama le bon docteur en bondissant sur son fauteuil. Comment on digère! Mais vous n'y songez pas, madame, et les conséquences?

— Eh bien, vous sauverez les conséquences.

— Mesdames, réfléchissez un peu, je vous en conjure; c'est me contraindre à être effroyablement savant, c'est-à-dire horriblement ennuyeux; c'est me donner le droit de vous parler grec et latin.

— Docteur, je vous en préviens, reprit Mme de Varennes, au premier mot grec et latin commis par vous, toutes ces dames et moi, nous vous prouverons à l'instant, par un formidable bâillement, que vous aurez été parfaitement compris. D'ailleurs la Justice ne laisse pas discuter ses arrêts, et toutes, sans autre forme de procès, nous écoutons avec une attention scrupuleuse — comment on digère.

Il n'y avait plus qu'à se résigner; le docteur le comprit, inclina la tête, se recueillit un instant et commença bientôt en ces termes :

II. **Voyage dans les contrées de la digestion.** Les dents. Les lèvres. Le palais. La luette. Les amygdales. La langue. Les glandes salivaires. Le larynx. L'œsophage. Le cardia. L'estomac. Le suc gastrique. Le pylore. Le diaphragme. L'intestin grêle. Le duodénum. Le foie et le pancréas. La bile. Le jejunum. Les vaisseaux chylifères. Le cæcum. Les côlons. Le *droit*. La porte de sortie, etc. La faim et la soif. Géricault. Les aliments. Leur composition. Comment une dame digère un marron glacé. Ses vicissitudes depuis le palais jusqu'à l'autre bout. L'abbé Spallanzani. Les boulettes et les canards. L'estomac d'un Canadien. Porte ouverte sur l'inconnu. Comment M. de Beaumont pêchait du suc gastrique. Le chyme. Le sucrier de Cl. Bernard. Le rôle de la bile. Le chyle. Le résidu inutile. Gaspard Aselli. Un nouveau monde. Bassompierre et sa botte à chaudron. Le sang. Deux moralités.

— Asmodée, mesdames, était bon diable, et l'histoire rapporte qu'on voyageait très-confortablement sur sa béquille. A beaucoup près, ma canne de docteur n'est pas aussi commode. Mais vous l'avez voulu, faites donc de votre mieux pour y trouver place toutes ensemble, et partons vite, car nous avons bien du chemin à faire, s'il nous faut visiter les contrées qu'habite la digestion, cette déité capricieuse et fantasque. Fermez les yeux qui a peur des éblouissements. Bien, nous arrivons. Voici d'abord une salle spacieuse dont les détails ne manquent pas d'intérêt. Ces deux moitiés d'amphithéâtre d'ivoire, que vous apercevez en avant et sur les côtés, se superposent plus ou moins exactement pendant le repos, mais peuvent aussi se mouvoir l'une sur l'autre; et ma foi, quand cela arrive, gare dessous! On les appelle, suivant les circonstances, des perles, des dents, ou même des crocs! Ces perles, fragiles et bien caduques, hélas! sont séparées par un fossé, moins large que profond, de deux rideaux assez épais, les lèvres, qui, se rencontrant à demi, tout à fait, de mille et mille manières enfin, vous font, mesdames, quelquefois bonnes, souvent méchantes, mais toujours gracieuses et coquettes. Sur nos têtes est une voûte élégante, limitée en avant par ces arcades d'ivoire, que nous connaissons déjà, et mi-close en arrière par une portière souple et molle, qui tombe naturellement et se soulève d'elle-même pour livrer passage à qui le demande; c'est la luette des savants, l'alouette des bonnes gens. Son mécanisme, aussi sûr qu'ingénieux, réside en partie dans ces charmants arceaux, ces piliers que vous admirez là sur les côtés. Nous sommes en bon lieu, mesdames, car piliers et portières, c'est le voile du palais. Entre les arceaux, vous apercevez deux sentinelles attentives, les amygdales. On dirait que, placées en permanence comme les cantonniers sur les voies de fer, elles veillent à ce que la route reste libre.

Eh mon Dieu! prenons garde, nous sommes sur la langue, plancher singulièrement agile, dont un simple caprice pourrait nous précipiter dans le deuxième dessous. C'est que là, comme à Saint-Cloud, il n'y a plus de filet, et le frein que l'on peut mettre aux tremblements du sol est fort insuffisant. Dans ce deuxième dessous il fait chaud, et bien chaud. Les savants y accrochent assez volontiers leurs thermomètres. Pour empêcher toutefois que cette grande chaleur n'aille jusqu'à l'incendie, il y a des réservoirs, les glandes salivaires, où l'eau coule de source. De longs corps de pompe, les conduits de Warthon, de Sténon et autres, la portent en tout sens; mais il ne faut pas nous amuser ici trop longtemps, car à certains indices que je reconnais, moi qui suis presque du pays, je sens que nous allons éprouver les merveilleux effets de la gymnastique de l'endroit. Ne sentez-vous pas à votre tour le mouvement qui se prépare de la base à la pointe? Que vous disais-je? La partie sur laquelle nous étions tout à l'heure s'applique à la voûte, les deux bords de ce plancher mouvant s'incurvent et font gouttière. Nous voici sur un plan incliné, comme aux Montagnes russes; c'est plaisir comme on roule; le voile du palais s'élève en notre honneur; n'ayez pas peur et tenez-vous bien, nous sommes sur un gouffre, le larynx. Bon; nous voilà dans le tunnel qui mène à l'estomac, c'est l'œsophage. Nous descendions à toute vapeur, vous n'avez pas pu suivre ce qui est arrivé. Je vais vous le dire : on a baissé la herse, et ce pont-levis, qui s'appelle l'*épiglotte*, a été jeté sur les profondeurs du larynx; tombés là, nous aurions eu beau crier, appeler du secours, bien fin qui nous aurait entendus.

Comme c'est long l'œsophage! mais patience, nous arrivons. Ah! voici le père Cardia. Tant mieux, le cerbère est de bonne humeur aujourd'hui, il nous laissera passer. Nous sommes maintenant à une station magnifique. Reposons-nous, c'est l'estomac. Voyez, mesdames, comme les tapis qu'on y foule aux pieds sont veloutés et moelleux. Les enfants des hommes appellent cela *muqueuse gastrique*, genre de tapis qu'on ignore même aux Gobelins.

En cherchant bien, vous distinguerez des portes secrètes par lesquelles s'élance le suc gastrique, le seigneur de céans, ogre inconnu, qui dévore à peu près tout ce qui pénètre chez lui. Que cet à peu près vous rassure, nous devons sortir d'ici sains et saufs. Je vous donnerai d'ailleurs bientôt les moyens d'enchaîner le monstre et de lui rogner les griffes. Avant de sortir de l'estomac, je veux vous prévenir de sa forme extérieure; vous jugerez tout à l'heure si je suis ou non peintre fidèle. En dehors, l'esto-

mac ressemble à une cornemuse; après cela, le Panthéon a bien la forme d'un biscuit de Savoie!

Je voudrais vous faire admirer ce qui reste des domaines de dame Digestion; mais cet autre concierge de l'estomac, le pylore, n'ouvre qu'à ses heures. Si nous nous laissions prendre le cou dans la porte qui est ronde, nous serions autant à notre aise qu'on peut l'être dans les lacets du grand-seigneur. Le mieux serait de retourner sur les soyeux coussins de M^me^ de Varennes. Mais vous voulez poursuivre? Reprenez donc vos places dans notre omnibus de voyage et remontons prudemment. Le diaphragme, frontière musculo-élastique de ces deux pays qu'on intitule la *poitrine* et l'*abdomen*, nous aura bientôt, avec le concours des muscles abdominaux, ses voisins et ses amis, renvoyés d'où nous venons, sans que pour cela la caverne buccale vomisse feu ou flammes. Là, là, stop, comme on dit en français sur les bateaux à vapeur. Maintenant, mesdames, le temps que vous vous vengiez des injures du voyage, ainsi l'aurait écrit en son beau temps l'hôtel de Rambouillet, je vais vous esquisser rapidement les pays inconnus que vous ne verrez jamais, et que j'ai visités bien souvent quand j'avais, hélas! les cheveux noirs et la taille élancée:

Eheu! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni!

A peine le dernier mot de la malencontreuse citation était-il achevé, que, suivant les traités, M^me^ de Varennes donna le signal d'un bâillement général.

Surpris d'abord, le docteur s'arrêta, puis, recouvrant immédiatement son calme et son sang-froid, il se mit à bâiller à l'unisson et reprit à l'instant: On sort de l'estomac par le pylore, par le pylore aussi on entre dans l'intestin grêle, immense serpent dont la croupe, comme celle du grand serpent de mer de Théramène, se recourbe en replis tortueux. C'est un seul et même intestin en trois parties. Les savants ont dit à la première: tu n'auras jamais plus de douze travers de doigt; et à cause de cela, nous te nommons *duodénum*, ce qui ne signifie pas douze travers de doigt. Comme dédommagement anticipé, le grand artiste, le Maître a voulu que ce petit pays eût des dépendances magnifiques, et le foie et le pancréas ont été contraints à venir y déverser incessamment leur tribut. Les savants reconnurent tout de suite que le foie charriait, à certains moments et dans certaines de ses parties, des eaux plus troubles que celles du Styx, la bile; mais le pancréas, avec ses mystères longtemps impénétrables, les intrigua puissamment. Toutefois, sans se faire autrement de cette bile qu'ils venaient de découvrir, ils déclarèrent hardiment, à l'unanimité, que l'organe incompris devait servir à quelque chose; puis ils décrétèrent que provisoirement il servirait à loger la mélancolie.

Le second tiers de l'intestin grêle c'est le jéjunum, pays assez aride, où l'on ne trouve que fort difficilement à se procurer des subsistances, car il y a là des pillards fort actifs, les vaisseaux chylifères ou lactés, qui, malgré leur tempérament incontestablement lymphatique, déploient une singulière énergie à ne laisser dans le pays que ce qui leur devient tout à fait inutile. Vient enfin l'iléon, labyrinthe tortueux, plein de sinuosités et de détours. L'horizon en ce point commence à s'élargir, et nous entrons dans le gros intestin. Nous sommes d'abord au cæcum, c'est-à-dire à l'aveugle. C'est grand dommage, en vérité, que les somnambules magnétiques se soient bornés à lire par l'estomac; le tour eût été bien plus fort, à mon sens, s'ils s'étaient arrangés pour lire par le cæcum. Mais voici venir les côlons: le côlon ascendant, pays de montagnes où l'on monte sans cesse; le côlon transverse, sol irrégulier où chaque pas est une excavation profonde ou bien un pic élevé; le côlon descendant, terrain, le nom l'indique, singulièrement en pente; puis enfin la dernière partie du gros intestin, qui, commençant en S et finissant en courbe, s'appelle bravement, et quand même, *le droit*, en latin, il est vrai, parce que le latin, dans les mots, brave... l'exactitude. Là sont des colonnes qui n'ont, avec celles d'Hercule, d'autre ressemblance que d'être aussi une limite, car c'est là la fin, la *porte de sortie*, de *dégagement*, si mieux vous aimez. Voilà ce que le tube digestif représente.

J'ai maintenant à vous parler, mesdames, de deux choses bien extraordinaires, bien inconnues, bien étranges pour le salon où nous sommes, je veux dire la faim et la soif. La faim, c'est la maladie de ceux qui, n'ayant pas de pain, n'ont pas même la fameuse brioche que vous savez; la soif, c'est la maladie de ceux qui, perdus, desséchés dans les sables du désert, vont demandant toujours, à une oasis trompeuse qui fuit toujours devant eux, un peu d'eau, seulement de quoi ne pas mourir!

En 1816, dans l'Atlantique, à douze lieues des côtes d'Afrique, un navire se perdit, la *Méduse!* Allez au Louvre, mesdames, et Géricault, dans sa sauvage et sublime éloquence, vous aura bientôt dit ce que c'est que d'avoir faim et soif. Puis, rentrées dans vos demeures, à la table de famille, faites beaucoup de miettes, pour que beaucoup de pauvres les ramassent, et n'oubliez pas le verre d'eau du divin Maître; car, je vous l'assure, ce sont deux horribles jumelles que la faim et la soif!

— Grâce, grâce! docteur, vous allez nous mettre la mort dans l'âme, s'écria M^me^ de Varennes; sauvez-nous de l'homélie qui menace, et nous faisons vœu de donner, sous huit jours... un bal pour les pauvres.

— J'en prends acte, madame, et j'arrive aux aliments. Vous l'avez deviné sans moi, c'est ce qu'on mange. Or, les chimistes vous le diront, des investigations appropriées, détruisant la trame organique, démontrent amplement que certains aliments sont composés d'oxygène, d'hydrogène, de carbone, tandis que certains autres ont un élément de plus, l'azote. Mais un principe immédiat ne peut suffire à l'entretien de la vie, quand on le donne isolément; donc...

— Donc, ô le plus savant et le plus taquin des docteurs, reprit la maîtresse de la maison, vous et les chimistes, vous êtes fort ennuyeux. Laissez là vos principes une bonne fois, et dites-nous tout bêtement comment on digère... un marron glacé, par exemple!

— Quoique votre simplification, chère dame, complique un peu les choses, je vous dirai qu'un marron glacé à peine en perspective, vous ôtez d'abord délicatement votre gant, non point, comme le ferait pressentir une mauvaise langue, pour montrer combien sont effilés et arrondis les jolis doigts de votre main, ou de quels feux scintille le splendide diamant qu'on y admire, mais bien pour déposer dans une bouche, à qui la gourmandise donne une coquetterie de plus, cet objet de première nécessité qu'on appelle un marron glacé. Là se trouve mystérieusement abrité un appareil délicat, partie remarquable d'un tout magnifique, le système nerveux: c'est le goût, lequel vous avertit que c'est bien réellement d'un marron glacé qu'il retourne. L'eau vous vient alors à la bouche. Chassé de ci, poussé de là par la langue sous les arcades dentaires, le pauvret se déchire, s'aplatit, s'enroule, est invisqué par le produit des glandes salivaires;

puis dérouté par cette gymnastique imprévue, il y perd son nom, et se transforme en bol alimentaire. Ainsi le veut le règlement. Alors, tel un faiseur de tours fait passer en deux grimaces une muscade dans sa manche, telle la langue reprend le bol alimentaire, l'escamote en deux ou trois contractions, et l'envoie se promener dans l'œsophage. Fibres circulaires et longitudinales de se disputer ensuite à qui mieux mieux le fera cheminer et tomber dans l'estomac. Le cardia se prête à la circonstance, et l'estomac tient bientôt sa proie. Mais notre marron glacé ne suffira pas à son appétit. Supposons donc, pour les besoins de la cause, que messire Gaster ait fait ses réserves et qu'il soit à peu près rempli de matières alimentaires en disponibilité, attendant l'heure du maître. Le pylore, vous le savez déjà, n'est pas d'humeur facile, et, avant d'ouvrir sa porte, se fait toujours prier. Le temps que cela dure, le suc gastrique entre en scène. Être éminemment complexe, sous forme liquide, il est transparent, diffluent, toujours acide. Il contient divers acides libres, chlorhydrique, acétique, phosphorique, lactique; plus, de l'eau, de l'albumine, des chlorures de sodium et de calcium, du phosphate de chaux...

— Un etc., docteur! je vous en prie, et que cela finisse!

— Etc. donc, madame, car ce n'était pas fini.

Il y avait une fois un homme bien curieux, l'abbé Spallanzani; si curieux, qu'il voulut à toute force voir et toucher ce suc mystérieux, qu'on devinait avant lui peut-être, mais qu'on ne touchait pas. Pour arriver à ses fins, les voies de conciliation lui parurent préférables. Il fit alors de petites boulettes bien assaisonnées, bien appétissantes. Il les étreignit de l'extrémité d'un long fil, gardant l'autre bout dans sa main; puis il présenta le tout à d'innocents canards, qui, sans y chercher malice, avalèrent bravement et honnêtement fil et boulettes. Lesdites boulettes, une fois dans l'estomac, s'imbibaient de suc gastrique, et, après un temps d'arrêt convenable, Spallanzani tirait la ficelle. Il avait sur le canard, vous le comprenez facilement, cent pour cent de bénéfice, car il repêchait sa boulette fortement imprégnée de suc gastrique. C'était le premier mot de ses fameuses digestions artificielles, mais ce n'était encore que du suc gastrique de canard.

Dans les guerres de nos possessions coloniales, un brave Canadien fut atteint, en défendant glorieusement la France, d'un de ces effroyables coups de feu dont on n'échappe que par miracle. Toute la portion inférieure de la poitrine fut enlevée; l'estomac perdit la plus grande partie de sa face antérieure. Toutefois, comme il y a des grâces d'état, au bout d'un mois la guérison s'obtint. Les bords de la plaie se rapprochèrent un peu, et il ne resta qu'une ouverture d'un à deux pouces environ, comme si Dieu, ouvrant en quelque sorte une fenêtre sur des espaces auxquels il n'avait pas permis la lumière, autorisait l'homme à surprendre un des plus merveilleux secrets de sa merveilleuse structure. On avait enfin du suc gastrique de personne naturelle! Avec la permission, non de l'autorité, mais du Canadien, un savant intelligent, M. de Beaumont, entreprit une foule de curieuses expériences. Une, entre autres, consistait à introduire dans l'estomac une série de petits sacs de toile fine, contenant chacun une substance différente, et attachés à une corde qui servait à les retirer tous ensemble, pour qu'on pût étudier à différents intervalles la marche des phénomènes. Ne vous semble-t-il pas voir un pâtissier retirant de temps en temps ses petits pâtés du four, pour surveiller comment la pâte se comporte?

Toujours est-il que M. de Beaumont, et son Canadien surtout, ont merveilleusement mis en lumière que le suc gastrique, modificateur puissant et dissolvant énergique de la matière alimentaire, aide à la formation du chyme, sorte de bouillie grisâtre, invariablement acide, et composé final indispensable.

Lorsque le chyme est suffisamment élaboré, le pylore, ce capricieux concierge, ouvre à demi sa porte, puis, comme le douanier ombrageux, qui ne laisse passer les têtes d'un troupeau qu'une à une afin de les compter plus à son aise, il ne permet à notre bouillie de s'introduire dans le duodénum que peu à peu, par fractions. Une fois là, elle se répand d'une manière diffuse, et de proche en proche, dans tout l'intestin grêle. La mission de ce dernier commence alors. Il se meut d'abord avec une sorte de langueur, s'arrête ensuite comme fatigué d'un premier effort; puis, reprenant courage, il se meut de nouveau. Quelques portions vont à droite, d'autres à gauche; celles-ci montent, celles-là descendent. Ce balancement, cette oscillation, qui opère un mélange plus intime et plus parfait des parties constituantes du chyme, s'appelle, tant pis pour vos oreilles, mesdames, le mouvement péristaltique. Tout ce que je puis vous accorder, c'est de ne pas vous dire que le mouvement en sens inverse se nomme l'antipéristaltique. Les deux cependant font la paire et sont indispensables l'un à l'autre. Vous n'avez point oublié que, dans le duodénum, afflue la bile que sécrète le foie, ce sucrier inattendu où l'ingénieux Cl. Bernard a su puiser tant de sucre.

Dans le cas où, comme l'ont pensé quelques physiologistes, la bile ne servirait pas spécialement à la digestion, il suffirait à sa gloire, à coup sûr, d'avoir été créée et mise au monde pour la plus grande joie des commères et des bonnes d'enfants. O commères et bonnes d'enfants, que de bile vous nous faites faire à nous autres, pauvres médecins!

Croyez-moi cependant, pour mille et mille raisons que je suis heureux de vous taire, mais dont la moindre est fort bonne, la bile a sur le chyme une action incontestable. Un accessoire non moins important du travail digestif, c'est le suc pancréatique. Encore M. Cl. Bernard qui l'a réhabilité, celui-là! Ce n'était jusqu'à présent qu'une utilité, il lui a donné l'importance d'un premier rôle. C'est lui qui émulsionne les corps gras et les rend aptes à être absorbés. Influencé puissamment par ces deux agents de premier ordre, le chyme continue son voyage, et, cheminant toujours, suscite la sécrétion intestinale qui le modifie de nouveau.

Il devient alors jaunâtre, se charge de stries blanches, à mesure que toute sa masse descend dans le jéjunum; puis passant dans l'iléon, il se sépare plus ou moins exactement en deux portions, l'une liquide, c'est le chyle, l'autre solide, formée par le résidu impropre à la nutrition et devant être chassée au dehors, comme inutile; — disgrâce commune au marron glacé et au pain bis...

Le chyle, qui seul doit nous intéresser, est donc la portion nutritive, l'agent réparateur. Mais comment nourrit-il, comment répare-t-il? Que je vous raconte d'abord l'histoire de sa naissance. Il y a longtemps qu'on l'a dit, mesdames, les petites causes produisent les grands effets. Or, en 1622, un professeur de Pavie, Gaspard Aselli, devisait avec ses amis. Un pauvre animal, sacrifié sur les autels de la Science, cette divinité insatiable, faisait les frais de la conversation. Devisant au hasard, au hasard également Aselli, d'un scalpel qu'il tenait à la main, piqua droit devant lui. Droit devant lui étaient les vaisseaux

chylifères ou lactés, et dès lors un système particulier, dont l'étude complétait celle de la digestion, venait, comme un nouveau monde, d'être découvert ; c'étaient ces voleurs de grand chemin que nous connaissons déjà, voleurs qui se cachent dans des ombrages assez touffus, que les savants ont décorés du nom de villosités. Ils sont assez avides, j'en conviens, mais ils valent mieux que leur renommée, et ne font pas, comme on l'avait cru tout d'abord, argent de tout.

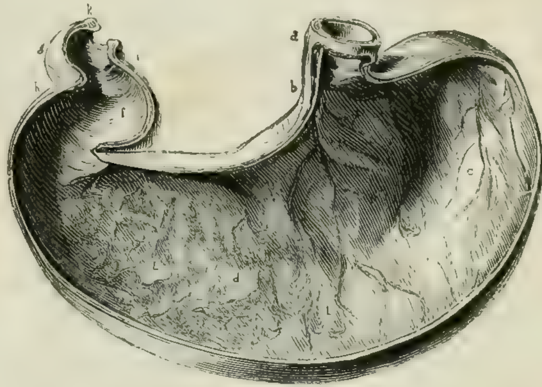
On prétend que, grâce à eux, Bassompierre se tira gaillardement d'un assez mauvais pas. Une mission délicate l'avait appelé près des Suisses. Ces derniers, pour clore dignement les négociations, lui offrirent un copieux repas où plus d'un convive s'attendrit moins des suites de la séparation que de celles du dîner. On termina par le coup de l'étrier, qui fut présenté à notre héros dans une coupe de dimension colossale. N'est-ce que cela, messeigneurs? fit Bassompierre ; et prenant sa botte à chaudron, il la remplit de vin du Rhin, la vida, la remit en place et piqua des deux. Mais les vaisseaux lactés de Bassompierre ne firent pas toute la besogne ; ils se chargèrent seulement des matières grasses émulsionnées, résultant du dîner, tandis que la plupart des autres substances introduites dans le tube digestif, nutritives ou non, toxiques ou indifférentes, colorantes, salines, odorantes, suivirent les ramifications de la veine porte pour traverser le foie.

Quoi qu'il en soit, si l'histoire rapporte comment Bassompierre est parti, elle ne dit pas comment il est arrivé...

Le dernier mot de la digestion, c'est que vaisseaux lactés et ramifications de la veine porte vont jeter leurs produits dans le sang, qu'ils revivifient en partie, lui le père nourricier par excellence.

Voilà, mesdames, puisque vous l'avez voulu, voilà comment on digère. Toute histoire a sa morale. La mienne en a deux. La première, c'est qu'il est impossible d'avoir étudié les rouages surprenants de la machine humaine et de les bien connaître sans être dominé, écrasé, pour ainsi dire, par cet excès d'admiration, d'étonnement, que n'excitera jamais le plus beau génie de l'homme. Or, je vous le dis avec l'autorité de l'âge et de la conscience, il n'y a pas de matérialistes, il n'y a que des orgueilleux ou des ignorants. Ma seconde morale enfin c'est que, lorsqu'on a, comme votre vieux serviteur, le dos voûté et des cheveux blancs, il faut, sinon se retirer du monde, se retirer au moins des jeux innocents ; car en vérité, je vous le dis, ce que je ne puis digérer, c'est que l'on m'ait contraint de dire ici, ce soir, comment on digère.

Dr L. P.



Intérieur de l'estomac : A, extrémité inférieure de l'œsophage. B, anneau ou cavité œsophagienne (cardia). C, cavité gauche ou splénique formée par le grand cul-de-sac de l'estomac. D, cavité du corps de l'estomac. E, éperon musculo-muqueux formé par le pli de flexion de la petite courbure de l'estomac. F, cavité sinueuse de l'extrémité pylorique de l'estomac, cône dont la courbure en S forme deux cavités qui se succèdent en se rétrécissant : l'antérieure, qui fait suite à l'estomac, plus considérable ; et la postérieure G, qui précède le pylore, plus petite. H, J, segments valvulaires correspondant aux plis de section qui séparent les deux cavités. K, section de l'orifice valvulaire musculo-muqueux qui constitue le pylore. L, L, replis formés par la membrane muqueuse de l'estomac.

# ÉTUDES CRITIQUES.

## LES *FABLES NOUVELLES* DE M. VIENNET.

Il y a quelques jours, dans un salon du faubourg Saint-Germain, que je pourrais vous indiquer d'ici sans me déranger, un raout de musique et de littérature réunissait ce qu'on appelle une société choisie. On y voyait, toute gracieuse dans sa dignité, toute simple avec sa couronne de diamants, la maréchale ***, duchesse de ***, une de ces vraies grandes dames qui se reconnaissent à vingt-cinq pas (*incessu patuit*) ; une Parisienne qui préfère son Paris à tous les honneurs d'une cour étrangère ; la baronne ***, qui porte avec tant d'aisance un des noms glorieux de ce siècle ; une autre baronne, Contat ressuscitée, quand elle joue la comédie ; Mme de K..., dont le sourire nonchalant va au cœur ; Mme ***, qui fait songer aux nobles héroïnes créées par son mari. Mgr de V... jouait à la bouillotte avec M. de Kératry. L'auteur de *Mlle de la Seiglière* méditait un roman sur une tête blonde à la Raphaël. M. Ancelot guettait M. Saintine, pour échanger autant de bons mots que de prises de tabac. Mme Ancelot causait avec Mme Waldor. M. Mérino, l'artiste passionné, le directeur des Beaux-Arts de Lima, parlait de la couleur et de la ligne avec M. Catenacci, le dessinateur que vous savez, et M. Maxime David, le Van Dyck de notre miniature. M. Du Clésieux, le poëte de la foi, l'apôtre de la charité, racontait ses colonies de Saint-Ilan à M. Pécontal, l'auteur des *Légendes ;* à M. Scudo, l'auteur du *Fil de la Vierge ;* à M. Catalan, l'auteur des *Etudes sur Montaigne* et des *Fables et Fabliaux ;* à M. Charles Raymond, l'auteur de la *Dame aux trois couleurs ;* à M. Louis Lacombe, le compositeur de *Manfred* et d'*Arva ;* à M. Pierre de Castellane, qui écrit du bout de son épée. Les académiciens attendaient encore M. Philarète Chasles, les artistes MM. Tony Johannot et Régnier de la Comédie-Française, les auteurs dramatiques M. Arsène Houssaye, les savants M. le vicomte de Ruolz ; et, en attendant, M. André Simiot, dont le nom retentira un de ces jours à l'Opéra, accompagnait au piano les chanteurs de ses belles mélodies. M. Noir, de l'Académie royale de musique, et M. Clément Tètedoux, qui pourrait l'y rejoindre, disaient de leur voix magistrale le *Super flumina*, le *Sanctus* et la *Dernière amie*, que les plus difficiles ap-

plaudissaient avec enthousiasme. M. Gozzora charmait l'auditoire par ces romances sympathiques qu'il interprète avec tant de goût, de finesse et de distinction. Je ne puis nommer deux femmes du monde qui luttaient de talent, de grâce et d'esprit avec ces artistes consommés ; mais je dois nommer la señora Martinez, la *Malibran noire*, comme on l'appelle, cette lionne de la pantomime et du chant accentué, dont vous trouverez plus loin la notice particulière, et qui, magnifique dans sa robe d'or, les fleurs blanches sur la tête, la guitare sur les genoux, réalisait, du geste et du regard, du sourire et de la voix, tous les récits des voyageurs et tous les rêves des poëtes sur les boléros de l'Espagne et les bamboulas de la Guinée.

Parmi les gloires de ce salon, il y avait un illustre collaborateur du *Musée des Familles*, notre La Fontaine doublé de Juvénal, ce prophète dont les prédictions n'ont qu'un défaut, celui d'être trop spirituelles pour effrayer notre époque, à qui le charme de la forme fait oublier la gravité du fond ; en un mot,

M. Viennet, qui n'est plus rien,
Si ce n'est académicien

ou plutôt l'*un des quarante*, comme il persiste à dire, en protestant contre toute espèce de révolutions.

On n'eut pas plus tôt reconnu M. Viennet, que chacun lui demanda des fables. Ce fut une manifestation littéraire... Il eut beau se défendre, et même assez rudement, l'auditoire ne pouvait renoncer à si belle occasion ! Il allégua sa mémoire déroutée : on lui mit son livre en main. Il prétexta ses lunettes absentes : un de ses disciples lui passa son lorgnon : et c'était justement le numéro de l'académicien ; les deux fabulistes voyaient du même œil, ce qui ne surprit personne ! Les hommes échouant à la requête, les femmes en vinrent à la prière... MMmes Ancelot et Waldor ébranlèrent enfin le poëte... Une pairesse irrésistible lui porta le coup de grâce avec un sourire.

— Surtout, pas de politique ! dit M. Viennet. Et, ouvrant le volume pour la forme, il récita avec cette justesse et cette vigueur, avec ce coup de boutoir dont il a le secret, les deux fables suivantes... qui sont de l'an dernier mais qui vivront toujours.

## UNE BATAILLE DE CHIENS.

Deux chiens s'étant pris de querelle,
Et pour moins qu'une bagatelle,
S'aboyaient l'un à l'autre et se montraient les dents
De tous les quartiers de la ville,
Cent autres couraient à la file
Prêter main forte aux contendants ;
Et sans savoir d'où venait la dispute,
Quel était l'agresseur, qui des deux avait tort,
Les survenants se jetaient dans la lutte,
Et mordaient l'ennemi que leur offrait le sort.
Bassets, griffons, dogues et braques,
Mêlaient leurs aboiements, confondaient leurs attaques.
C'était un tintamarre à ne s'entendre plus,
Une Babel de gueules glapissantes,
De fémurs fracassés, de museaux pourfendus,
Et de cuirs éraillés et d'oreilles sanglantes.
Mais que faisaient pendant tout ce fracas,
Les deux provocateurs de ces bruyants combats ?
A cent pas du champ de bataille,
Des restes d'un gigot tous deux faisaient ripaille,
Et dînaient côte à côte aussi calmes et doux.
Que s'ils n'eussent jamais éprouvé de courroux.

Bonnes gens de province, il faut bien vous le dire :
Au bruit de la tribune, au fracas des journaux,
Vous croyez que, sous vingt drapeaux,
Le monde politique à Paris se déchire.
Calmez vos sens un peu trop agités.
Tout ce tapage est peu de chose.
Le journal fait et la séance close,
Journalistes et députés
S'en vont dîner ensemble et boire à leurs santés.
Faites comme eux, ne choquez que des verres.
S'égorger sur parole est un métier de fous ;
Et quand il pleut du fer, tous ces prêcheurs de guerres
Ont toujours le secret d'être à l'abri des coups.

## LE CHAT PHILANTHROPE.

L'humanité du chat n'est pas un fait commun.
Mais la philanthropie a fait tant de conquêtes,
Qu'elle a bien pu gagner les bêtes ;
Et sur mille matous il peut s'en trouver un
Digne de figurer, par sa bonne nature,
Dans un congrès de paix, un club de charité,
Un comice d'agriculture,
Ou dans tout autre comité
De tempérance et de fraternité.

Le chat dont je conte l'histoire,
S'étant pris pour les rats d'un amour violent,
Eût craint de leur donner le moindre coup de dent.
Il s'en faisait scrupule, il y mettait sa gloire ;
Et ne concevait pas, dans son zèle fervent,
Que dans un temps de progrès, de lumières,
On n'eût pas interdit par de sévères lois
L'arsenic et les souricières ;
Et que les rats enfin, ses bien-aimés, ses frères,
Fussent proscrits comme des rois.

Mes rats, de ses pareils connaissant le manége,
Dans ses façons d'agir virent d'abord un piége.
Il avait beau se mettre en frais ;
A vingt pas de la griffe on se croyait trop près.
Un jour enfin, séduit par ses tendres œillades,
Provoqué par ses camarades,
Se risqua bravement un rat des plus hardis,
Un gamin de Ratopolis.
Cet âge est très-friand de périls, d'escalades,
Et trop souvent de barricades.
Il se bat les flancs, prend l'essor,
Fait quatre bonds, et s'arrête et regarde ;
Tourne, retourne, avance encor ;
Et sur le dos du chat à la fin se hasarde.

Minet fait patte de velours ;
Prend Raton, le caresse ; et notre téméraire
N'eut d'autre ennui que de subir un cours
De politique humanitaire.

Il revient enchanté de cet accueil flatteur ;
De ses amis dissipe la terreur.
Il en part deux, il en part quatre.
Les voilà tous bientôt à jouer et s'ébattre
Avec le meilleur des matous,
Qui, se laissant rouler, mordre, pincer et battre,
Était le plus heureux de tous.

Qu'arriva-t-il de ces façons nouvelles ?
C'est qu'à leur nature fidèles,
Les rats lui pelèrent le dos,
Lui crevèrent les deux prunelles,
Et le rongèrent jusqu'aux os.

J'honore la bonté, la pitié, la clémence.
Qu'un sage à ses dépens les pratique, c'est bien ;
Mais avec les méchants on perd son indulgence.
Comme l'humanité l'État n'y gagne rien.

A ma fable pourtant il faut un corollaire.
Un homme aime le sang et se plaît à malfaire,
De son pays il devient le fléau ;
Il brûle, il pille, égorge père et mère.
La justice le prend et le livre au bourreau.
« Tout beau, dit la philanthropie,
« Vous n'avez pas le droit d'attenter à sa vie.
« Dieu l'a créé. Dieu seul peut le rendre au néant.
C'est à merveille, abattez la potence ;
Et qu'au bagne de Brest il fasse pénitence.

« Au bagne ! va crier un second prédicant ;
« C'est avilir un homme et dégrader son être.
« Le supplice était moins cruel.
« Il se repentira peut-être ;
« Et vous l'aurez flétri d'un opprobre éternel ! »
Allons, supprimons les galères.

Et créons à grands frais des pénitentiaires.
Un troisième survient ; de prison en prison
Il promène sa bienfaisance
Bien ; mais il blâme tout, tout lui fait répugnance.
Le vivre, le coucher, rien n'est sain, rien n'est bon.
Allons qu'au prisonnier le geôlier porte envie,
Lui donne du pain blanc et mange du pain bis
Que, s'il a froid l'hiver, l'État le gratifie
D'un édredon et d'un tapis.

Est-ce tout ? pas encor ; un quatrième arrive.
Il a l'œil larmoyant, la parole plaintive ;
C'est le ministre du pardon.
Il avise un captif à figure moutonne,
Qui resté seul cinq ans, n'a pu tuer personne.
« Grâce, dit-il ; voyez, le remords, la raison,
« Ont assoupli, dompté son naturel farouche.
« Il est dans sa cellule entré comme un Cartouche ;
« Elle rend au monde un Caton. »

Devant le sermonneur la justice s'incline.
Mon Caton prend la clef des champs ;
Rencontre au coin d'un bois deux honnêtes marchands,
Les dépouille et les assassine.
Philanthropes mais, changez donc de clients.
Si vous avez de l'or, parcourez les chaumières ;
Chassez-en le pain noir, les haillons, les grabats :
Du laboureur paisible allégez les misères;
Mais ne vous mêlez point de régler les États.
Ce ne sont point là vos affaires.

Inutile de dire les bravos qui accueillirent ces modèles de l'apologue et de la satire. J'entends chacun de mes lecteurs y joindre ses propres applaudissements...

Mais je les entends dire aussi : — Que n'étais je à cette soirée !

— Eh bien ! chers lecteurs, voici un moyen d'attirer chez vous M. Viennet en personne, et de l'obliger à vider, au coin de votre feu, tout le sac de ses plus vertes malices. C'est de demander à M. Amyot, éditeur à Paris, ou au premier libraire venu, les *Fables nouvelles*, suivies de deux épîtres, que notre humoriste La Fontaine vient de publier pour ouvrir la renaissance littéraire. Vous retrouverez dans cet écrin étincelant les perles dont le poëte a gratifié le *Musée des Familles :* le *Fouet du postillon*, les *deux Voyageurs*, la *Justice de la Fermière*, *Jupiter et le Sapajou*, le *Zèbre et l'Ane*, etc. Vous croyiez comme nous que ces fables étaient les plus jolies, et qu'après celles-là il n'y avait qu'à tirer l'échelle ? Erreur profonde ! nos deux citations vous ont déjà détrompés... Le volume est tout entier de cette force, de cette philosophie pratique, de cette morale charmante, de ce trait toujours présent et toujours inattendu... Il n'y manque guère que le débit inimitable et la physionomie sarcastique de l'auteur ; encore, les lecteurs de ce recueil peuvent y suppléer en cherchant dans notre tome XV, page 216, le portrait frappant de M. Viennet, un des meilleurs croquis de G. Staal.

Je vous recommande, entre vingt autres, le *Chat réformateur*, le *Coq et le Faucon :*

Un ennemi, c'est trop : mille amis, ce n'est guère,
Dit un proverbe turc dont j'ignore le père.
C'est une triste vérité...

Et *les Deux Prés :*

Tel est des amis de ce monde
Le portrait plus vrai que flatteur.
Ils abondent où tout abonde,
Mais la misère leur fait peur.

Et *les Trois mulets :*

Nous sommes peu touchés des misères des autres;
Mais quand vient notre tour de porter le fardeau,
Il n'est point de malheur qui soit égal aux nôtres...,
Dieu nous a fait le cœur moins tendre que la peau.

Et le *Tabletier et le Ministre ;*
Et la fameuse *Borne : Les bornes sont des garde-fous !*
Et les *Deux Ours*, etc., etc,
Je citerais tout, s'il ne fallait vous laisser des surprises.

PITRE-CHEVALIER.

---

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES (1).

## LA BOHÊME POÉTIQUE. — ÉDOUARD OURLIAC.

Tout à l'heure, songeant à mes amis qui sont morts, je les ai tous vus passer là-bas dans ce nuage battu du vent. Tous sont morts en pleine jeunesse, sans un seul ami au lit de mort. Ne condamnez pas leur génération : ils sont morts ainsi parce qu'ils ont voulu mourir ainsi. Edouard Ourliac, par exemple, pouvait mourir chez lui, avec une belle femme — qui était sa femme — à son chevet ; il a voulu mourir avec des sœurs de charité.

Édouard Ourliac a divisé sa vie en deux contrastes : il a commencé par une folle parade de la foire, il a fini par une oraison funèbre de Bossuet. Il a vécu comme un enfant prodigue de l'esprit, il est mort comme un saint. Celui qui avait caressé toutes les profanes visions des vingt ans, a appelé à trente-trois — l'âge où mourait son divin maître Jésus-Christ — des sœurs de charité à son lit funéraire.

La première fois que j'ai rencontré Édouard Ourliac, c'était durant le carnaval de 1835, au bal de l'Opéra-Comique. On faisait cercle pour le voir danser. Il avait imaginé de représenter en dansant Napoléon à toutes les périodes suprêmes de sa vie : aux Pyramides, à Waterloo, à Sainte-Hélène. Nous fûmes du même souper ; je m'aperçus que sous le danseur il y avait un poëte. Il me parla de Byron et de sainte Thérèse avec enthousiasme et avec onction. Il avait écrit deux romans de pacotille. C'était son désespoir. Il ne savait comment racheter ses premiers péchés littéraires. Il étudiait beaucoup les philosophes, surtout les allemands. Il vivait avec son père et sa mère rue Saint-Roch. Il habitait une petite chambre bleue, si j'ai bonne mémoire, tapissée de quelques pastiches de Watteau et de Boucher ; sa bibliothèque renfermait presque autant de pipes que d'in-octavos. On ne l'y voyait que le soir ou le dimanche, car il était attelé à un petit emploi de douze cents francs aux Enfants-Trouvés.

Édouard Ourliac venait tous les matins nous voir dans notre poétique Bohême, dans ce royaume de la fantaisie

(1) Voyez les tables des tomes XVII et XVIII.

Cette notice fine et poetique sur un écrivain mort dans la force du talent, ce curieux et fantasque tableau d'un coin de la littérature du dix-neuvième siècle, sont détachés pour nous, par M. Arsène Houssaye, d'un grand ouvrage qu'il publie sous le titre : *Voyage à ma fenêtre*, titre hardi après le *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre. Dès que l'ouvrage sera en nos mains, nous dirons à nos lecteurs, affriandés par cet avant-goût, comment notre collaborateur lutte avec son illustre devancier, et s'élève à sa hauteur sans lui disputer sa place.

impasse du Doyenné, pays perdu en plein Paris. C'était son chemin pour aller aux Enfants-Trouvés. La plupart du temps il nous trouvait encore plongés dans le sommeil des paresseux et des poëtes, qui est à tout prendre le vrai sommeil. Il nous éveillait souvent. Chaque jour, il nous apportait des *Nouvelles à la main...* à sa main, — où, Dieu merci! il n'était jamais question de politique. Nous ne connaissions alors du monde que le musée du Louvre, les poëtes du seizième siècle et quelques rares contemporains. Nous n'avions pas d'argent, mais nous vivions en grands seigneurs : nous donnions la comédie. Ces dames de l'Opéra soupaient chez nous vaille que vaille et daignaient danser pour nous à la fortune de leurs souliers. Édouard Ourliac était le Molière de la bande. Il était auteur et acteur avec la même verve et la même gaieté. A une de



Les bulles de savon, d'après Forster : « Voilà la renommée ! »

nos fêtes, ces dames le noyèrent, à plusieurs reprises, dans une avalanche de bouquets.

Tout finit ! la Bohême se dispersa peu à peu. Notre propriétaire, désespéré d'avoir loué sa maison à des gens qui donnaient des fêtes sans avoir de rentes sur le grand-livre, désespéré surtout des barbouillages de Marilhat, de Corot, de Nanteuil, de Roqueplan, de Wattier sur ses lambris vermoulus, avait hâte de nous voir tous loin de lui. C'était un brave homme qui voulait mourir riche, et qui, en conséquence, vivait pauvre. Il ne nous pardonnait pas notre logique, à nous qui vivions riches, sauf à mourir pauvres.

Un éditeur qui aimait ses romanciers, parce qu'il lisait leurs livres et non parce qu'il les vendait, donna assez d'argent à Ourliac pour le détourner de ses Enfants-Trouvés. Ourliac entra à pleines voiles dans les hasards de la vie littéraire. Ce ne fut pas d'ailleurs sans hésiter qu'il quitta la terre ferme. Nous nous rencontrâmes souvent à la *Revue de Paris*. Il ne croyait guère à lui ni aux autres. En ces derniers jours, il ne trouvait plus d'éloquence et de style qu'à Bossuet; il avait brûlé Diderot, non-seulement comme athée, mais comme prosateur.

Ce que c'est que de nous! il s'était marié. Sa femme était belle et avait de l'esprit. Le lendemain des noces, comme il taillait sa plume, elle lui demanda ce qu'il allait faire : — « Mon métier, lui répondit-il. — Vous écrivez donc? — Comment, vous ne le saviez pas? — Non », dit-elle d'un air curieux. O vanité de la plume! Ourliac regarda la belle gravure de Forster : *les Enfants jouant avec des bulles de savon*, et soupira : — Voilà la renommée! Après tout, ne valait-il pas mieux qu'on l'eût épousé pour lui-même?

Le mariage changea son point de vue dans la vie. Il devint un homme sérieux, fier de ses devoirs, préoccupé des enfants à venir. Du *Figaro* il était allé à la *Revue de Paris*, de la *Revue de Paris* il alla à l'*Univers*; mais il laissa sur le seuil toute la gaieté de son esprit. Il s'était pour ainsi dire retiré du monde. Il habitait bien plutôt un in-folio de Bossuet qu'une maison vivante. Il aimait le labeur comme un devoir. Il se levait avant le jour et veillait souvent le soir. Il a dû laisser plus d'un manuscrit et il a dû en brûler plus d'un.

Le pressentiment de la mort l'avait frappé depuis longtemps; il s'était singulièrement affaibli dans le travail, dans la prière et dans l'angoisse de laisser orphelins deux beaux petits enfants qu'il adorait. On lui conseilla un ciel plus doux : il partit pour l'Italie. Je l'ai rencontré à Pise, cette ville des mourants et des tombeaux. Il était entré en familiarité funèbre avec les âmes du Campo-Santo; il ne sentait déjà plus la terre sous ses pieds. C'était une ombre parmi les vivants. On n'a pas l'idée de la désolation imprimée sur cette figure pâle, moqueuse, intelligente et bizarre, où il y avait de l'homme de génie et du gamin de Paris.

Je l'ai revu aux Tuileries, peu de temps avant sa mort, à l'avant-dernier printemps. Il fuyait ses amis. Il me savait sympathique, il ne se détourna qu'à demi. J'allai à lui la main ouverte et l'âme dans les yeux. Il était plus triste encore qu'au Campo-Santo. Nous parlâmes de l'Italie, de la Révolution, de tout et de rien, un peu de ses petits enfants. Il me regarda et se détourna pour cacher deux larmes. Je compris qu'il se voyait déjà dans la tombe, où Dieu peut-être ne donne pas sa lumière pour voir ceux qu'on a le plus aimés. Le pauvre Ourliac, qui s'était tant amusé des bourgeois qui vont à la Petite-Provence, allait chercher le soleil, ce jour-là, à la Petite-Provence!

La mort d'ailleurs ne l'effrayait pas. La foi embrasse la mort avec une sorte de joie, disait Bacon. Ourliac avait la foi. La tombe n'était pour lui que le point de départ d'un beau voyage pour le pays entrevu par Platon.

Ce charmant esprit, si net, si vif, si simple, appartient à la famille littéraire du dix-huitième siècle. Il n'a montré au seuil du romantisme que son air railleur. Le conte de Voltaire, la fantaisie de Diderot, le roman de Le Sage, voilà son berceau. Il a eu beau adorer le génie de Bossuet, il n'a pu s'élever à cette éloquence des tempêtes dont Dieu lui-même conduisait le flux. Celui qui débute par la satire de Montaigne et le rire de Rabelais, ne trouve pas plus tard assez d'onction dans son cœur pour y baptiser la Muse chrétienne.

Arsène HOUSSAYE.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

### SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Paris vient d'avoir un des plus grands et des plus curieux spectacles littéraires qui lui aient jamais été donnés : M. Guizot recevant M. de Montalembert à l'Académie française ! le doctrinaire protestant et le chevalier catholique ! le dernier ministre et le dernier prophète de 1848 ! les deux premiers et les plus différents orateurs de l'époque ! Une joute parlementaire quand il n'y a plus de parlementaires ! deux admirables harangues quand il n'y a plus de harangues ! deux suprêmes et magnifiques échos du passé, au milieu du silence du présent et de l'attente de l'avenir !

Tout était surprise et enseignement dans cette étrange solennité. M. de Montalembert avait achevé son discours



M. le comte Charles de Montalembert.

le 15 octobre 1851, M. Guizot avait achevé le sien le 15 novembre de la même année, c'est-à-dire il y a un siècle environ, et, après les événements prodigieux qui, en quelques semaines, avaient passé comme un océan sur ces deux discours, leurs auteurs les prononçaient tels qu'ils les avaient écrits, sans avoir eu la volonté ni le besoin d'y changer un seul mot ! Et chacun de ces discours était un jugement de la première Constituante, à l'occasion de M. Droz, qui en avait écrit l'histoire ! Enfin, M. Guizot, qui recevait, en 1852, M. de Montalembert à l'Académie française, avait publié, en 1830, son premier article (sur la Suède) dans la *Revue française !*

Quel dramaturge, quel metteur en scène aurait jamais préparé une telle combinaison d'effets inouïs? Et n'est-ce pas le cas de répéter avec M. de Falloux, que la Providence se réserve en notre temps le monopole de la politique?

Puisque politique il y a, nous nous abstiendrons de toute analyse, et nous renverrons nos lecteurs aux journaux qui ont publié les discours en question.

Nous dirons seulement que Paris, la France et l'Europe eussent envahi l'Institut, s'il eût pu les contenir ce jour-là; —que les deux orateurs ont été dignes l'un de l'autre, ce qui est le comble de l'éloge; que leur succès a été à la hauteur de leur éloquence, ce qui est l'apogée du triomphe, et qu'il suffirait à notre société d'une émotion semblable, chaque mois, pour lui faire oublier les discordes et les crises qui la bouleversent depuis tant d'années. Les révolutions à coups de fusil deviendraient impossibles, si Paris jetait enfin son ardeur à ces nobles combats de l'intelligence.

Il nous reste à constater la riche conquête que vient de faire l'Académie française,—en joignant au portrait de M. de Montalembert une notice sur sa famille, sur sa vie et sur ses travaux. Cette notice n'existait encore nulle part, et nous en avons laborieusement recueilli les matériaux, pour combler, dans le *Musée des Familles*, cette lacune biographique et littéraire.

La famille de Montalembert est historique, en France, depuis le temps des croisades. Elle tire son nom d'une ancienne terre de l'Angoumois, sur les confins du Poitou. Elle a produit des guerriers et des savants illustres, notamment André de Montalembert, seigneur d'Essé, qui fit ses premières armes sous Charles VIII, remplit de ses exploits les règnes de Louis XII et de François Ier, fit lever à Charles-Quint le siége de Landrecies, fut envoyé en Ecosse contre les Anglais par Henri II, et mourut d'une arquebusade sur la brèche de Térouenne, à soixante-dix ans. C'est l'un des plus habiles et des plus glorieux capitaines du seizième siècle. François Ier disait : — Nous sommes quatre gentilshommes de Guyenne qui combattons en lice contre tous allants et venants de France : Moi, Sansac, Montalembert et la Châtaigneraye.

Deux cents ans plus tard, Marc-René, marquis de Montalembert, fut le Vauban de son époque. Il servit la France de 1736 à 1789, brilla aux siéges de Keil et de Philipsbourg, puis à ceux de Hanovre et de Brunswick dans la guerre de Sept ans. Il inventa le système des fortifications perpendiculaires, dont Choiseul retint le manuscrit, de peur qu'il n'arrivât à l'étranger. Cette découverte, et plusieurs Mémoires excellents, le firent entrer à l'Académie des sciences. Ruiné par la Révolution, émigré, emprisonné, il fut appelé par Carnot, sous le Directoire ou le Consulat, au Comité de la guerre. Il se trouva tout à la fois le doyen de l'armée et de l'Institut, et le concurrent de Bonaparte à la Section de mécanique. Devinant le futur Napoléon, il se retira pour lui faire place. Outre ses grands traités militaires, il a laissé une correspondance fort curieuse, des poésies légères, des contes et des opéras comiques. Sa première femme, Mlle de Comarieu, jouait admirablement la comédie de société. Elle a écrit deux romans, qui ont eu la vogue en France et en Angleterre : *Elise Dumesnil*, et *Horace, ou le Château des Ombres*.

Enfin le père du nouvel académicien, le comte Marc-René de Montalembert, devint successivement, sous Louis XVIII, colonel, ambassadeur et pair de France. Il fut de l'opposition modérée sous Charles X, et laissa en 1831 sa pairie héréditaire au comte Charles, son fils.

M. Charles de Montalembert, né le 29 mai 1810, a fait ses études dans un lycée de l'Université de Paris. Est-ce là qu'il a puisé l'horreur du monopole et l'amour des libertés de l'enseignement? Quant aux autres franchises qu'il se reproche si noblement d'avoir trop aimées, sans doute il faut accuser ces premières impressions du collége qui poursuivent l'homme jusque dans l'âge mûr. Ce qui est certain, c'est que l'instruction universitaire ne put altérer chez lui les fruits chrétiens de l'éducation de famille. Dans les plus violents orages de sa jeunesse, l'ancre de sa foi n'a jamais quitté le fond...

M. de Lamennais (qui depuis!...) était alors un oracle de l'Eglise. M. de Montalembert entra dans son école avec MM. Lacordaire, Gerbet, de Coux, etc. Jusqu'en 1830 et même 31, tout alla bien... Au delà de ce tropique révolutionnaire, le maître faillit entraîner les disciples... Mais avant les écarts de l'erreur, exposons les luttes de la vérité.

On se souvient de la fondation du journal l'*Avenir*, de la fameuse école d'enseignement libre et de l'agence pour la défense des libertés religieuses. L'agence seule vécut et grandit en se modifiant. L'école et le journal succombèrent, mais avec quel éclat! Rappelons-le. Nous en ferons sortir une leçon bonne à méditer pour tout le monde.

Logiciens de vingt ans, MM. de Montalembert, Lacordaire et leurs amis, jurent de prouver le mouvement par la marche. « Quand les autres protestaient en parole, ils protestent en action. L'enseignement doit être libre, ils ne le demandent pas, ils le font libre ! Comme le grand Condé, ils jettent leur bâton de commandement dans les remparts de Nordlingue (1). » Sans autorisation ni brevet quelconque, ils louent une salle rue de Tournon, y convoquent les enfants qui passent, et leur apprennent à lire, à écrire et à compter... Voyez-vous d'ici l'A B C, la ronde et l'anglaise, expliqués à ces marmots par des hommes d'une telle valeur?... Mais au lieu de donner la leçon, les professeurs la reçoivent... de la police. On ferme leur académie libre, et on les traduit en... correctionnelle! Or, ici le drame se complique et s'élève jusqu'à la Chambre des pairs (1831) ! M. de Montalembert (dont le père venait de mourir) y siégeant par droit de naissance, ne peut être jugé que par ses collègues !... D'autre part, ses complices ne peuvent être séparés de lui-même. Donc tous doivent comparaître au Palais du Luxembourg ! Cet épisode fut plus brillant que celui de l'école primaire. On jugea que les accusés, et surtout le pair de France, montraient par d'admirables discours (2) leur peu d'aptitude à enseigner le syllabaire! Les humbles magisters furent donc condamnés sans merci à devenir d illustres orateurs.

Mais gardons-nous d'en sourire, comme leurs juges, car, nous le *voyons* à présent, ce qui semblait un vain spectacle, était un fait immense; le coup de tête était un chef-d'œuvre de courage et d'habileté ; l'audace des jeunes gens avait dépassé la prudence des vieillards; ceux qu'on croyait les vaincus étaient en effet les vainqueurs. Ils avaient posé leur principe et leur but, et assuré la conquête de l'avenir ! En dépit de leurs amis et de leurs ennemis, l'affaire de la rue de Tournon était, qu'on nous cède le mot, leur passage du Rubicon ! Le premier devoir des prétendants, c'est de prétendre, et non d'attendre. M. de Montalembert recueille, après vingt ans, le fruit dont il avait jeté le noyau. A lui aussi, l'opinion publique et ses adversaires même ont donné gain de cause. Le don Quichotte apparent était un véritable Bayard, car il a gagné aujourd'hui sa bataille de Marignan.

Nous ne raconterons pas le voyage de Rome. Tout le monde le connaît. M. de Lamennais s'égarait déjà, mais pouvait rentrer dans la bonne voie. Il part avec ses disciples et va soumettre au pape les doctrines de l'*Avenir*. Tous trois arrivent à Lyon après les journées formidables de novembre. Les pavés tremblaient encore, le sang de la guerre civile était à peine essuyé. Terrible leçon pour les apôtres d'une révolution religieuse! Sans doute, elle ne manqua pas son effet sur MM. Lacordaire et de Montalembert, mais elle fut inutile pour l'orgueil indompté de leur maître. Ce fut la dernière fois qu'il put les nommer ses fils... Au retour, après l'encyclique foudroyante de Grégoire XVI, ils cessèrent d'appeler Lamennais leur père, et en l'abandonnant à la révolte, ils restèrent unis dans l'obéissance.

On sait comment ils jetèrent leur dernier feu, et comment ils se soumirent définitivement. M. de Montalembert s'immola avec sa préface du *Pèlerin polonais*, qu'il avait traduit du poëte Mickiewicz ; et les seuls vestiges,

(1) Eugène Loudun. *Correspondant*, février 1850.

(2) Celui de M. de Montalembert parut avec ce titre : *Discours de Charles, comte de Montalembert, pair de France, maître d'école*. Jamais le courage d'une opinion n'alla plus loin.

purs et glorieux pour lui, qui restèrent de son passage à l'*Avenir*, furent ses beaux articles recueillis dans les *Mélanges catholiques*. On y trouve les titres les plus sérieux à l'honneur qui couronne aujourd'hui son talent, notamment ses pages sublimes sur la profanation de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Il publia successivement le *Vandalisme dans l'art*, quelques brochures de polémique religieuse, et l'histoire de *sainte Elisabeth de Hongrie* (1836), aïeule de Mme de Montalembert (Mlle de Mérode) (1). Nous avons analysé déjà (2) ce modèle de simplicité gothique et de foi naïve, dont le succès a été aussi littéraire que religieux.

Le dernier écrit de l'académicien, avant son discours de réception, a été sa lettre à l'abbé Gaume, publiée en janvier dans l'*Univers*, et qui traite de l'art catholique avec une force et un charme inexprimables.

Il prépare depuis des années une *Histoire de saint Bernard*, qui sera le vrai monument de sa plume.

La carrière oratoire de M. de Montalembert (qu'on pourrait appeler aussi sa carrière littéraire, car ses improvisations bravent le lecteur le plus difficile) a été une suite de triomphes croissants d'année en année, depuis ses vaillants plaidoyers pour la Pologne en 1835, et contre l'Université, pendant les années suivantes, jusqu'à son fameux discours du *Sonderbund*, ce chant du cygne de la pairie, si prophétique en janvier 48, et jusqu'à ses harangues non moins célèbres du 22 juin de la même année, des 21 juillet, 2 septembre, 19 octobre 49, etc., etc.

Après son début éclatant comme accusé, il entra comme pair au Luxembourg en 1835. « La Chambre, dit M. Sainte-Beuve, accueillit ce dernier-né de l'hérédité avec la tendresse d'une mère. Porté véritablement dans les entrailles de la pairie, il en fut le Benjamin. » Il séduisit ces vieux hommes d'État par sa grâce et son élégance; il leur plut même en les combattant, par « ce calme heureux qui tient aux mœurs » et par cette science précoce du monde et des affaires, qui tempère sa verve et son ironie. « Il eut le droit de tout dire et de tout oser, grâce à la forme et au parfait bon air. Ce qui eût fait frémir dans une autre bouche devenait charmant dans la sienne. Son amertume semblait presque de sa part une aménité. Il eut enfin, comme le lui dit un jour M. Guizot, *d'immenses libertés de parole*. » M. Loudun, que nous avons cité déjà, peint à merveille les premiers combats de ce *fils des croisés*. Il a fait des vœux sacrés, lui aussi, il est chevalier religieux, et il porte le double signe du soldat et du chrétien. Je ne suis pas un orateur, a-t-il dit lui-même, je suis un soldat; je monte à la tribune comme à la brèche! « Champion de la liberté, la lance au poing, il s'avance, criant partout : Me voici! A moi tous les opprimés! Et il n'attend pas que les opprimés l'appellent, il court à eux! Il court à la Syrie, aux nègres, aux Galliciens, à l'Italie, aux Polonais. » Avec quelle ardeur et quelle éloquence! lui-même s'est accusé de ses excès de zèle. « Et ce jeune combattant avait pour lui le charme du mystère; il apparaissait dans le monde comme ces chevaliers noirs des poëmes féodaux, qui, la visière baissée, sans devise et sans cri d'armes, abattent coup sur coup tous leurs concurrents, et qui à la fin de la joute se retirent au pas, dédaignant la récompense proposée, vainqueurs et inconnus. Qui était-il, en effet? Il ne voulait pas des faveurs du monde; il se mettait en dehors de ses préjugés et de ses lois. (*Plus d'honneur que d'honneurs*, comme dit son blason.) Élevé au-dessus des dignités, par sa naissance, par sa position et son talent, sans aucune place et sans aucune croix, maître de la direction de sa vie, il s'attaquait seul aux injustices, il n'avait besoin de personne. Quand on lui demandait son nom : — Je vais vous le dire, s'écriait-il, il est grand comme le monde. C'est le nom de catholique! Et il alla ainsi pendant quinze ans à la poursuite de cette chère liberté que le pouvoir emportait voilée devant lui. Se la représentant comme le type de la beauté idéale, il la voulait voir le visage découvert : — Le voile! criait-il, ôtez le voile! »

Jugez de sa surprise et de sa douleur en 1848, lorsque « le ravisseur de l'idole étant tombé d'un faux pas », M. de Montalembert vit cette liberté, sans voile enfin, se retourner tout à coup, *le feu dans les prunelles*, le cri de haine à la bouche, la torche à la main; — et lorsqu'il reconnut en elle l'horrible guerre civile!

Ce fut alors (juillet 1849) qu'il prononça l'amende honorable dont l'Europe retentit encore, et qu'étendant ses convictions sans en rien perdre, passant « du sentiment au principe », de l'exclusion à la combinaison, de l'absolu au général, « de l'extrémité à l'entre-deux (1) », il embrassa son autre idole, sacrée aussi, l'AUTORITÉ, qui n'a jamais trompé le chrétien, et qui conduit avec elle une liberté sans torche et sans fureur.

M. Loudun nous permettra de lui emprunter encore le portrait frappant qu'il fait de M. de Montalembert à la tribune.

Un homme se lève, « de taille moyenne, d'une physionomie placide, les cheveux longs, séparés par une raie, et jetés de côté, les deux mains posées sur le velours. Quelque chose de fin dans le profil et dans le nez, un mélange de sérénité calme et de spirituelle expression lui donnent une certaine ressemblance avec un abbé de cour. Il y a des ecclésiastiques qui l'appellent en riant leur *evêque extérieur*. Il commence modestement et d'une voix peu étendue, mais claire et ferme. Il pose et divise son sujet à la façon des prédicateurs. Mais à peine a-t-il prononcé quelques phrases qu'on est pris; on écoute, on se passionne. C'est un orateur! Il s'exprime avec une élégance soutenue, naturellement, sans efforts; il se varie, il change de ton, il s'anime, il plaisante, il raconte, il raille. C'est un causeur! Il récite des morceaux entiers, chefs-d'œuvre de style; il cisèle sa période, il la coupe à propos, la termine par le mot à effet. C'est un écrivain et un artiste! Il veut vaincre, mais il veut plaire; il sait parcourir la lice au pas, en faisant bondir son cheval, la lance haute, le regard fier, applaudi des dames... c'est un chevalier! Il est si sûr de lui qu'il va droit au fort de la question, et aborde ses adversaires en leur jetant les vérités les plus dures. » Qu'on ne s'imagine pas l'affaiblir en l'interrompant; on ne fera que décupler ses forces! Car il manie le sarcasme et l'ironie comme personne au monde. « Quel terrible satirique il ferait, s'il était philosophe! » Un montagnard descend-il de la tribune au milieu des bravos de ses amis? — Le discours que vous venez d'entendre, dit M. de Montalembert, a trouvé son châtiment dans les applaudissements qui l'ont entouré. — Les clameurs étouffent sa voix, on exige qu'il retire son expression. — Je le veux bien, reprend-il avec un sourire, puisque le mot de *châtiment* vous blesse, j'y substitue celui de *récompense*. Le premier trait n'était rien près du second, qui de plus réduit les furieux au silence. Et voilà tout le profit qui leur reste, car « nul orateur n'irrite davantage, et nul n'est écouté avec plus d'agrément. »

M. de Montalembert excelle dans la comparaison oratoire. M. de Lamartine seul pourrait lutter avec lui sur ce terrain. « Savez-vous, disait-il le 2 septembre 49, à qui je comparerai la folie de ces écrivains qui prêchent la liberté illimitée? Un homme est chargé de la garde d'un tigre et le tient en cage. (On peut assimiler au tigre les mauvais instincts de l'homme.) Le gardien passe un pied à travers les barreaux, et la bête lui arrache ce membre. Survient un docteur qui s'écrie : Ah! elle vous a mangé un pied, cela ne m'étonne pas! Pourquoi aussi la tenez-vous en cage, cette pauvre bête? Laissez-la courir et devenir ce qu'elle veut! vous verrez qu'elle ne vous fera

(1) Fille du comte Félix de Merode, que les Belges demandaient pour roi en 1830.

(2) Voyez le tome XV du *Musée*, pages 255 et 365.

(1) « On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et en remplissant tout l'entre-deux. » (*Pensées de Pascal*.)

# LE RETOUR, MÉLODIE.

## (SOUVENIR DE TEVERINO.)

Paroles de E. LAFOND. Musique de A. BESSEMS.

*N. B.* Nous plaçons cette mélodie sur deux de nos pages affectées aux gravures, afin d'en obtenir le tirage le plus parfait, et d'en laisser les deux parties en regard pour le piano ; car tous nos lecteurs voudront chanter ou entendre cette inspiration du talent européen de M. Bessems.

*Allegretto.*

CHANT.

PIANO.

*sf* *sf* *p*

Si - tôt que ma

voix vous ap - pel - le, Pe - tits oi - seaux ap - pri - voi -

- - sés, Vous quit - tez vos pa - lais boi - sés, Et vous ve -

- - nez à ti - - re d'ai - - le. Pe - - tits an - ges, du ciel bé -

- - nis, Ja - dis de vous j'é - tais ja - lou - se, Quand vous ve - niez sur

*rf* *rf*

*dimin.*

la pe - lou - se Cher - cher de l'her - be pour vos nids.

8va

*dimin.*

**2e Couplet.**

Mais au - jour - d'hui je suis con - ten - te, Car mon ten - dre cœur à son tour Pré - pa - re le nid du re - tour, Et com - me vous ga - zouille et chan - te. Pe - tits oi - seaux, il va ve - nir! Chan - tez, chan - tez à son pas - sa - ge, Et ca - chez - vous dans le bo - ca - ge Pour ne pas voir son front rou - gir!

**3e Couplet.**

Il ne vient pas, l'heu - re va vi - te; Mon Dieu, s'il n'al - lait pas ve - nir, Et s'il per - dait le sou - ve - nir De ce cœur qui pour lui pal - pi - te! Ah! je mour - rais, de ma dou - leur! S'il ne vient pas, a - mis fi - dè - les, Pre - nez mon â - me sur vos ai - les Et re - por - tez - la dans son cœur!

Procédés de Tantenstein et Cordel

rien ! Là-dessus le tigre sort, et commence par dévorer le gardien et son docteur. »

Quant aux grands traits d'éloquence, il y en a mille à citer de M. de Montalembert. Flétrissant l'ancien partage d'une nation, il montrait « la race opprimée attachée aux flancs de la race opprimante, comme une plaie vengeresse immortelle ». Comparant le même peuple au géant écrasé sous l'Etna : « — On a cru, s'écriait-il, anéantir un État, on a créé un volcan ! » Le 14 janvier 1848, six semaines avant le 24 février, à propos des affaires de Suisse : « — C'est un vaincu, disait-il, qui vient parler à des vaincus, c'est-à-dire aux représentants de l'ordre social, menacé par une nouvelle invasion de Barbares. » L'année suivante, invoquant la France pour le pape chassé de Rome : « — C'est la faiblesse même du saint-siége qui fait sa force insurmontable contre nous. Quand un homme lutte avec une femme, elle lui dit : — Frappez, mais vous vous déshonorez ! — L'Église est bien plus qu'une femme, c'est une mère ! C'est la mère de l'Europe et de l'humanité. On a beau être un fils ingrat, on est toujours un fils. Il vient un jour où cette lutte est insupportable au genre humain ! Et celui qui l'a engagée tombe frappé par la réprobation humaine ! » Et cette prédiction de la dictature d'un général : « Quand le gouvernement est dans la rue, il passe naturellement à la caserne ! »

Nous ne faisons point ici de politique ; nous parlons éloquence, et sommes au point de vue du beau. Quel orateur de l'antiquité a rien laissé de plus puissant que de telles paroles?

Terminons par un mot sur le salon de M. de Montalembert. Il y est entouré chaque soir de ses amis, c'est-à-dire de toutes les gloires de la religion, de la littérature, du monde et des arts. De beaux enfants y jouent autour d'une mère charmante et spirituelle. Au milieu de la pièce, un chef-d'œuvre de sculpture en pierre blanche, espèce de bénitier rempli de fleurs, s'enroule d'un feuillage exquis où se balancent des oiseaux aux ailes entr'ouvertes. Aux fenêtres, de riches et simples rideaux de velours rouge ; sur les murs, un vieux tableau de Lucas de Leyde, une copie de Raphaël, un Mérode en grand uniforme, quelques petites toiles fines et précieuses, des souvenirs de sainte Élisabeth de Hongrie ; un parfum de vertus domestiques, de distinction souveraine, de franchise, de politesse et d'esprit d'autrefois. Tel est le noble intérieur. Si vous y entendez une parole vive et claire comme l'eau courante, colorée comme une palette, familière comme une causerie, éloquente comme un discours et parfaite comme un livre, tour à tour élevée, pénétrante, enchanteresse et caustique..., retournez-vous et prêtez l'oreille... C'est M. de Montalembert.

PITRE-CHEVALIER.

## LE COURS DE M. PHILARÈTE CHASLES.

M. Philarète Chasles a repris et continue, les mardis et les samedis, avec son érudition, son esprit et son succès habituels, son cours des littératures du Nord au collége de France. Ses premières séances ont fait toucher du doigt la vérité de cet axiome de Franklin : — La connaissance d'une langue étrangère est une demi-fortune. Millionnaire sous ce rapport, le professeur a raillé, avec un atticisme piquant, l'ignorance contemporaine. — Savez-vous, a-t-il dit, que deux nations peuvent se mitrailler, faute de s'entendre ? J'en trouve la preuve sans aller plus loin... que la Chine. Les Anglais, vous vous en souvenez, se sont brouillés avec les Chinois, parce que ceux-ci les avaient appelés *barbares* et *diables aux cheveux rouges*. Là-dessus, les canons britanniques ont mis en poudre les vaisseaux et les forts du Céleste-Empire... Or, pour peu que l'ambassadeur de Londres eût été polyglotte, il eût empêché cet effroyable malentendu. Le mot que les Anglais ont traduit par *barbares* signifie *commerçants*, et s'adresse, en bonne part, à toutes les nations du monde. Le mot traduit par *diables* veut dire *esprits* ou *anges*, et le *rouge* étant la couleur impériale, celle de la beauté en Chine, les Chinois avaient cru faire le compliment le plus agréable aux Anglais, en les nommant des *commerçants* et des *anges aux beaux cheveux !* Malheureusement, lorsque Albion s'aperçut du quiproquo, les canons étaient partis, et l'opium allait grand train. John Bull a fait la sourde oreille aux traducteurs exacts, afin de continuer son petit commerce, comme la veuve de l'épitaphe. Mais tout porte à croire que, si l'on se fût compris d'abord, on aurait dit, comme Robert Macaire : — Qu'on s'embrasse, et que ce soit fini ! Voilà où peut entraîner l'ignorance des langues !

En passant la revue des auteurs contemporains du Nord (objet de son cours en 1852), M. Chasles cite, avec un à-propos charmant, les opinions des étrangers sur notre pays. Il a beaucoup diverti son auditoire avec ce voyageur anglais qui, visitant Sainte-Geneviève... avant le décret de décembre, s'exterminait à chercher saint Panthéon dans les martyrologes. Le même touriste ne s'étonna t pas moins de voir dans cette église déserte des statues sans tête (résultats des journées de juin), et il s'écriait, avec une naïveté maligne : — Les Français adorent-ils donc des divinités sans cervelle ?

Il va sans dire que ces gracieux épisodes sont le miel que le professeur offre au bord de la coupe... Une fois l'auditeur alléché de la sorte, il lui verse à flots la saine liqueur de la science et de la morale. En résumé, le cours de M. Chasles est un des plus solides et des plus brillants que puissent fréquenter la jeunesse et les gens du monde. Nous n'avons pas été surpris d'y trouver les dames elles-mêmes assez nombreuses (1).

## LES SALONS ET LES FÊTES.

Le signal des fêtes est donné, et tout Paris vient d'entrer en danse. Les bals des Tuileries voient des milliers d'invités défiler aux feux de vingt mille bougies. Les ambassadeurs et les ministres ont ouvert leurs salons. Le prince Kallimaky déploie ses merveilles orientales... Les sévères raouts de l'Angleterre repoussent tout ce qui est ardent, sauf le thé, et bannissent certains pas admis dans le beau monde, en vertu de la devise rappelée par un chroniqueur : — Honni soit qui mal y *danse !*

Les vendredis du Louvre attirent l'élite masculine de l'Europe chez M. le comte de Niewerkerke, le directeur des musées nationaux, gentilhomme aussi accompli dans son salon qu'artiste éminent dans son atelier. (De ces deux mérites si rares, les anciens surintendants n'en avaient qu'un.) La robe de l'évêque y coudoie le frac de l'homme d'État, du peintre et de l'écrivain. Le nicham turc s'y mire dans la croix de commandeur. M. Baroche y parle d'art avec M. Horace Vernet. Le violon de M. Lecointe, la basse de M. Lebouc, et le piano de M. Kruger y luttent de justesse, de vigueur et d'élégance. M. Kruger est un talent original, simple et savant, qui occupera la renommée. La voix toujours si pure d'Alexis Dupont et le timbre sympathique de Wartel alternent avec les piquantes saillies de Levassor, qui ne peut se comparer qu'à Levassor. Rien de curieux comme les effets *enlevés* par ce mime irrésistible, distingué jusque dans la charge, au milieu du personnel aristocratique du Louvre, parmi les bronzes, les marbres et les tapisseries de haute lisse. On dirait un éclat de rire de la Montansier, à travers les graves échos d'un temple...

## LA SENORA MARIA MARTINEZ.

Mais la nouveauté artistique la plus saisissante qui se soit produite cet hiver à Paris, c'est sans contredit la señora Maria Martinez, la Malibran noire de la Havane. Cette étrange et admirable négresse renverse toutes les idées établies sur sa race, et fera certainement plus que Toussaint Louver-

(1) Voyez le portrait et la biographie de M. Philarète Chasles (*Cours publics dans un fauteuil*, t. XII, p. 149.

ture pour la réhabiliter aux points de vue physique, intellectuel et moral. Figurez-vous une Vénus de bronze florentin, les formes et les lignes rêvées par la statuaire, les bras perdus par la déesse de Milo, un petit pied de duchesse andalouse, des yeux et des dents qui semblent des flambeaux dans l'ombre ; voilà pour l'extérieur. Quant aux manières et à l'esprit, ils échappent à l'analyse. Jusqu'ici une négresse, entrant dans un salon, ne rappelait que l'idée de l'esclavage ; et, si elle portait une robe de soie ou de velours, on croyait voir une servante déguisée, à laquelle il manquait un chasse-mouche. Maria Martinez, au contraire, s'avance d'un pas de reine, avec une aisance et une dignité naturelles ; elle porte la robe à la dernière mode ; elle reçoit les hommages et rend les sourires comme une femme du monde qui en ferait son état. On dirait alors une Parisienne... qui se serait fardée d'encre anglaise. Elle improvise un français tout pailleté de finesses, tout scintillant d'images, tout animé de gestes éloquents. Elle s'assied sur une chaise comme sur un trône ; elle pose le pied sur un tabouret, sa guitare espagnole sur ses genoux ; et, la taille à demi penchée, l'œil humide ou étincelant, le rire épanoui sur toutes ses dents blanches, elle chante avec un accent, une verve, une langueur, un feu incroyables, avec une pantomime dont rien ne peut donner l'idée, *El mozito del Barrio*, *El Tango americano*, et les plus coquettes chansons de Séville, les airs nègres les plus naïfs et les plus sauvages, les traditions populaires de la montagne et de la côte :—le tout entremêlé de gazouillage rapide, de petits cris et de grasseyements, de vagues soupirs et de joyeuses mutineries, de poses et de silences mystérieux, de cadences indolentes ou fougueuses, de coups soudains ou mourants sur la guitare, enfin, d'un langage de l'œil, des lèvres, de la tête, de la main, qui complète, centuple et dépasse les effets variés de la musique. Chacun de ces chants est un véritable drame, passionné et contenu, qui effraye et attire, étonne et ravit tout à la fois. La virtuose est particulièrement triomphante dans son costume espagnol, tout lamé d'argent et tout brodé de passequilles papillotant à la lumière. C'est un talent réel, dont la Havane et l'Espagne ont droit d'être fières, et dont le succès ne fera que grandir à Paris. Il a déjà excité l'enthousiasme dans plusieurs salons d'élite, notamment chez M. de Thorigny, l'ancien ministre, chez M. le comte de Saint-Germain, et à une soirée littéraire de M. Achille Jubinal.

Arrivée à Paris sous les auspices les plus honorables, la señora Maria Martinez fait partie de la musique de la chambre de la reine d'Espagne. Le cadre qu'on lui avait donné pour se produire aux *Variétés* était fort au-dessous de son mérite ; on ne l'appréciera que lorsqu'elle parlera assez bien le français pour jouer un rôle dans quelque œuvre d'un homme de talent. En attendant, c'est dans le monde qu'elle brille de tout le sombre éclat de sa beauté noire, et de tout le charme de sa distinction naïve et spirituelle. Nous ne serions pas surpris qu'elle devînt la lionne musicale de la saison, et nous aurons probablement l'occasion d'en reparler.

## REVUE MUSICALE.

Tout annonce d'ailleurs un hiver fort chantant. Les trois scènes de musique font assaut de reprises et de nouveautés. Le Grand-Opéra a remonté *Guillaume Tell* avec une grande pompe, et produit des talents nouveaux qui marchent vers la renommée. Nous citerons M. Aymez, dont tout le monde a remarqué la voix charmante et la méthode parfaite dans les petits rôles qui lui sont confiés. *Sapho* lui doit la popularité de son plus joli chant : *Broutez, mes chèvres*, qu'il dit au dénoûment, avec une simplicité et une grâce accomplies. Les compositeurs s'en sont aperçus, et M. Aymez aura bientôt l'occasion de monter à sa place.

—Aux Italiens, M^lle^ Sophie Cruvelli continue de lutter contre les souvenirs des plus illustres cantatrices dans leurs meilleurs rôles, et les bravos des dilettanti les plus sévères annoncent qu'elle sortira victorieuse de cette épreuve difficile.

— Une grande curiosité a succédé, à l'Opéra-National, aux succès de la *Perle du Brésil* et de la *Butte des Moulins* ; c'est une partition du célèbre artiste Duprez, mise en scène par lui-même et dans laquelle sa fille a gagné la dernière couronne paternelle. L'importance et l'utilité du troisième théâtre lyrique sont désormais des faits accomplis.

— Parmi les publications qui pleuvent sur les pianos, il en est une que nous devons recommander spécialement aux familles, c'est l'*Album des femmes de la sainte Bible*, poésie et musique du chevalier Gaston d'Albano. Cet album est un vrai service rendu aux jeunes personnes et aux pensionnats, qui ne sauraient choisir trop sévèrement l'objet de leurs études. Les plus scrupuleux seront rassurés ici, dès la première page, par des approbations et même des éloges de trois évêques. Non-seulement les *Femmes de la Bible* sont plus convenables que les romances ordinaires, mais elles leur sont aussi supérieures par la beauté des vers et des mélodies. *Rachel*, *Débora*, la *Fille de Jephté* sont des élégies remarquables et des chants de premier ordre. Il y a là une largeur, une science et une élévation qu'on ne trouve point dans les albums à la mode. Ce sont de petits morceaux d'opéras sacrés, et des exercices à la fois utiles et charmants pour les voix en progrès comme pour les voix formées. Nous rendons à notre tour un bon office à nos lectrices musiciennes, en leur signalant cet ouvrage, couronné déjà par le ministère de l'instruction publique, et édité avec luxe et bon goût par M. Chaillot, rue Saint-Honoré, 354.

## UNE ÉPHÉMÉRIDE DU 21 JANVIER.

Ce funèbre anniversaire, que le gouvernement vient de rétablir parmi les jours de deuil public, rend un à-propos historique à l'épisode qui n'avait pu trouver place dans notre notice sur Marie-Thérèse de France (décembre dernier), épisode inconnu, révélé par le biographe le mieux informé de la princesse.

C'était en 1807. La fille de Louis XVI se trouvait à Mittau avec Louis XVIII. Une fièvre contagieuse se déclara parmi les prisonniers français qui encombraient la ville, car dans ce moment le théâtre de la guerre était situé entre la Vistule et le Niémen. L'abbé Edgeworth, qui était venu rejoindre la famille royale, ne recula pas plus devant les dangers qui l'attendaient au chevet de ses compatriotes malheureux, qu'il n'avait reculé devant les périls qui entouraient l'échafaud du 21 janvier. Il redoubla au contraire de zèle et de charité. Bientôt il fut atteint du mal régnant, et dès le premier moment sa vie fut en danger. En apprenant l'état du saint prêtre qui avait exhorté son père à ses derniers moments, la fille de Louis XVI crut lui devoir un dévouement semblable, et déclara qu'elle voulait se rendre auprès de son lit de souffrances et le soigner de ses propres mains. En vain représenta-t-on à la princesse que la maladie était contagieuse et qu'elle s'exposait à un danger imminent, Madame déclara avec fermeté que sa résolution était prise, et que rien ne l'en ferait changer. Une personne qui fut témoin des instances qu'on faisait auprès d'elle, a rapporté que ni prières ni représentations ne purent en effet la déterminer à quitter la chambre où le vénérable prêtre luttait contre la mort, même dans ces instants où le spectacle de la nature humaine prête à se dissoudre est si triste et si effrayant. — « Moins il a connaissance de ses besoins et de sa position, disait Marie-Thérèse, plus la présence d'une amie lui est nécessaire. Dussent tous les autres éviter l'approche de la contagion, je n'abandonnerai jamais celui qui est plus que mon ami. Rien ne m'empêchera de soigner l'abbé Edgeworth ; je ne demande à personne de m'accompagner. » La fille de Louis XVI tint parole. Elle demeura auprès du lit de douleur jusqu'au dernier moment. Tant qu'il y eut des secours à donner, elle les donna, et c'était sa main royale qui présentait au prêtre

agonisant les potions prescrites. Puis, quand l'heure suprême fut venue, elle trouva des paroles pour consoler le dernier consolateur de son père. L'abbé Edgeworth, prêt à expirer, eut à remercier Dieu de ce qu'il lui avait rendu ce qu'il avait autrefois donné ! Spectacle digne d'un souvenir éternel ! L'orpheline du Temple veillant et priant auprès de celui qui avait reçu les derniers épanchements de son père ; la fille du roi martyr payant, dans un château lointain de la Courlande, la dette de l'échafaud du 21 janvier ; et la fille des rois bravant la mort pour soigner celui qui, après avoir risqué sa vie afin d'apporter les dernières consolations au roi de France mourant sur l'échafaud, la perdait enfin en soignant, à quatre cents lieues de France, des Français, soldats de Napoléon, malades et prisonniers ! L'abbé Edgeworth mourut le 22 mai 1807, et ce fut la fille de Louis XVI qui reçut son dernier soupir. La famille royale sentit vivement cette perte. Le grand témoin du martyr du 21 janvier disparaissait, et la fille de Louis XVI croyait perdre une seconde fois son père.

## LE SALON DE 1852.

### COMMENT ON FAIT UN PALAIS AVEC UN TABLEAU.

On causait, vendredi dernier, chez le directeur du Louvre, de l'exposition de peinture et de sculpture, annoncée pour le 1er avril prochain, et de la nouvelle organisation du jury, des admissions et des récompenses.

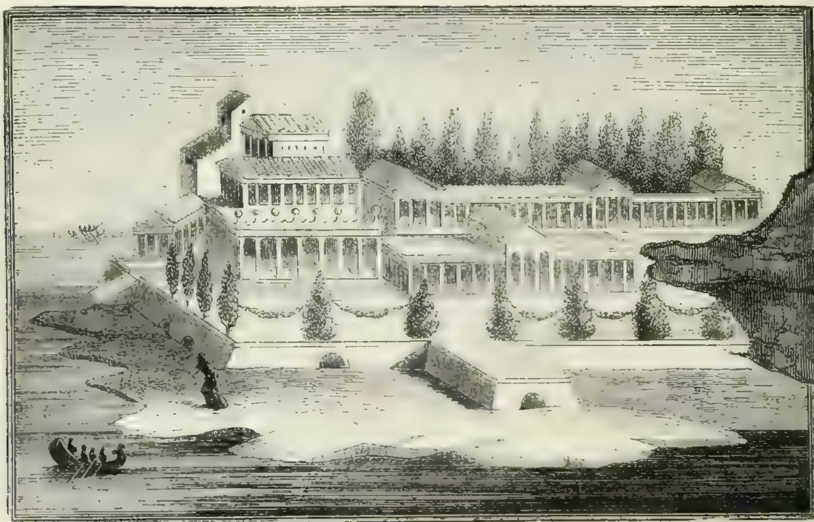
— Il faut espérer, disait un maître, que le Salon profitera enfin au talent et non au savoir-faire, à l'art et non au métier, aux artistes et non aux brocanteurs. Grâce à la limite de trois ouvrages pour chaque exposant, à l'influence du mérite dans le jury et au prix d'honneur de 4,000 fr., les galeries seront un véritable musée pour les œuvres sérieuses, au lieu d'être un bazar pour la marchandise tarifée de tels et tels, pour ceux qui fabriquent, au goût de l'amateur, du Greuze ou du Boucher, ou pour ceux qui « *tiennent de la peinture antique dans le goût le plus moderne.* » Gardez-vous de rire, messieurs, je n'exagère pas d'une syllabe. Ceci est l'enseigne textuelle que j'ai lue de mes yeux hier à la porte d'un marchand de bric-à-brac, dont, si vous le voulez, je puis vous conter l'histoire.

— Contez ! contez ! firent tous les artistes. Et le maître poursuivit de la sorte :

— Vous connaissez ce fameux tableau tiré du temple de Vénus dans les ruines de Pompeï, et qui représente une villa romaine, à colonnades superposées.

— Oui certes, nous l'avons tous vu en Italie.

— Eh bien ! il se voyait, il y a deux ans, à Paris, chez le brocanteur madré dont je vous parle. Ce fut, du moins, ce qu'un de ses dignes compères insinua à un collectionneur anglais, en lui faisant entendre, à demi-mot, que cette curiosité sans égale était arrivée d'Italie par une série d'aventures politiques qui en triplaient la valeur. Notre Anglais, habitué à estimer les chefs-d'œuvre selon le prix qu'on les lui faisait, et qui eût volontiers, comme le duc de Northumberland, encadré dans sa galerie des banknotes de quatre cent mille livres, notre Anglais dis-je, examine



Villa romaine. Peinture tirée du temple de Vénus, à Pompeï.

le tableau, le reconnaît à merveille, y admire les traces de la destruction volcanique, et croit l'acheter pour rien en le payant dix mille écus... L'année suivante, il allait en Italie contempler la place vide de la merveille escamotée par lui ! Or, il avise un tout autre escamotage, en retrouvant l'antique peinture au Musée d'où elle n'était jamais sortie ! L'amateur furieux reprend le chemin de Paris; il court chez le brocanteur, qui était à son château, et aperçoit dans le magasin un troisième tableau de Pompeï..., toujours original et amené là par les révolutions !... Il ne fait qu'un saut de la boutique au château du marchand. Mais, ô nouvelle surprise ! ce château, bâti d'hier, est l'exacte reproduction de la villa romaine ! Du prix de cinq tableaux authentiques vendus successivement, l'industriel s'est passé la fantaisie de réaliser le fameux antique, en moellon de Pontoise ! Notre Anglais en revient... de Pontoise... et court encore !... car il n'y a pas de vices rédhibitoires pour les ventes de peintures.

Comme le maître achevait ce récit, un des auditeurs me montra un artiste barbu qui s'éclipsait aux derniers mots :

— Voilà, me dit-il à l'oreille, l'auteur des cinq originaux de Pompeï, il gagne vingt mille francs par an au service du brocanteur, et il allait exposer dix tableaux, genre Orcagna, lorsque la nouvelle organisation du Salon est venue couper court à son petit commerce. P.-C.

## ÉNIGME MUSICALE.

Quel est le compositeur qui annonçait un maître à six ans, qui à sept ans embrassa la reine de France et voulut l'épouser, qui écrivit, à trente-un ans, le chef-d'œuvre de son art, et mourut, à trente-cinq ans, après avoir composé sa messe funèbre ?

— Nous donnerons, dans notre prochain numéro, la réponse à l'énigme scientifique de novembre, et nous reprendrons la série des rébus historiques.

Paris 1852.—Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# LA MUSIQUE ET LES MAITRES ALLEMANDS.

## WOLFRANG MOZART ET MARIE-ANTOINETTE.



E. BRETON, INV. & DEL.

Vue de la cathédrale de Limbourg (duché de Nassau). Dessin de M. E. Breton.

## RÉPONSE A L'ÉNIGME DE FÉVRIER.

(CRITIQUE ET LITTÉRATURE MUSICALES, par M. P. Scudo)

Voyez-vous cette cathédrale de Limbourg (duché de Nassau), le monument le plus étrange et le plus pittoresque du monde (1)? Au milieu du siècle dernier, par une chaude soirée d'automne, un enfant de six ans, aux longs cheveux bouclés, à la figure intelligente et fine, au regard tendre et mélancolique, aux culottes de soie noire bouclées d'argent, à l'habit de velours bleu ouvert sur un jabot de dentelle, se désolait de ne pouvoir entrer dans cet édifice dont la porte venait d'être fermée... Après avoir en vain conjuré le bedeau, le sacristain, le sonneur de cloches, il s'était assis en pleurant sur une borne, aux grands éclats de rire des passants, qui le traitaient de fou, lorsqu'à travers la place devenue déserte et déjà sombre, une jeune fille de la plus éclatante beauté passa avec deux dames et un officier autrichien. Cette jeune fille semblant à l'enfant une divinité toute-puissante, il courut à elle et la supplia de lui ouvrir la porte de l'église.

— Vous pourrez y entrer avec moi, mon ami, répondit la charmante personne, j'y vais de ce pas faire un pèlerinage.

Et tout le monde, en effet, obéissant à l'étrangère comme à une reine, l'enfant pénétra dans l'église avec son escorte.

Au bout de quelques minutes, l'orgue retentit des sons les plus graves et les plus mélodieux. La jeune fille, stupéfaite, écouta en extase cette musique qui descendait du ciel... Puis, les dernières notes envolées, elle passa de la surprise à l'admiration en voyant l'enfant inconnu sortir de l'orgue, inondé de larmes...

— Comment! s'écria-t-elle, c'est vous qui avez joué ce morceau?

— Voilà pourquoi je voulais entrer dans l'église.

— Et de qui est cette admirable composition?

— De moi... c'est un fragment de messe de *Requiem* qui me trottait par la tête.

— Comment vous nommez-vous?

— Wolfrang Mozart. Et vous, mademoiselle?

— Vous saurez mon nom plus tard, et je n'oublierai pas le vôtre.

Elle lui tendit la main, qu'il baisa, et elle le laissa rêveur sur le parvis.

(1) Le beau dessin de M. Breton, fait pour nous sur les lieux, révélera pour la première fois ce curieux édifice à la France. Saint-Georges, cathédrale de Limbourg (qu'il ne faut pas confondre avec la cité belge), est un modèle complet du style romano-ogival. Fondée en 909 par le duc Conrad, rebâtie par le comte Henri de Nassau, au commencement du treizième siècle, cette église est flanquée de deux tours à cinq étages, réunies par un pont couvert. On remarque au dedans une chaire en bois sculpté figurant une multitude de cierges et de petites pyramides; une jolie custode et un riche baldaquin du quinzième siècle; des fonts baptismaux très-anciens, une foule de pierres tombales, les mausolées de Conrad le Bref et d'autres personnages. Mais la plus grande originalité de la cathédrale de Limbourg, c'est sa position sans égale au monde. « Elle est faite, dit M. Breton, pour illustrer le paysagiste qui la rendrait. Ce que mes crayons n'ont pu tenter, ses pinceaux et sa palette le lui permettront. Il transportera sur sa toile la magnifique couleur des rochers à pic qui portent l'église, les tons variés des fabriques, la vigueur du noir moulin à manganèse qui occupe le premier plan, et la fraîcheur des verts roseaux que baignent les eaux limpides de la Lahn. »

Adressons-nous maintenant à M. Scudo, notre grand critique musical, et demandons à son beau livre la naissance et la vie de Wolfrang Mozart.

« Jean-Chrysostôme-Wolfrang-Amédée Mozart est né à Salzbourg, le 27 janvier 1756. Six ans plus tôt, le 28 août 1749, *au coup de midi*, la ville de Francfort-sur-le-Mein donnait le jour à un autre Wolfrang, qui laissera aussi une trace ineffaçable dans l'histoire de l'esprit humain. Ce n'est pas sans dessein que nous rapprochons ici Wolfrang Goethe de Wolfrang Mozart : l'auteur de *Faust* a plus d'un rapport avec celui de *Don Juan*.

« Le père de Wolfrang Mozart était originaire de la ville d'Augsbourg, où sa famille exerçait la profession de relieur. Après avoir été attaché au comte de Thun en qualité de *valet-musicien*, Léopold Mozart était venu s'établir à Salzbourg, où, ayant obtenu une place de premier violoniste à la chapelle de l'évêque, il avait épousé Anna Bertlina, femme aussi pieuse qu'elle était belle. Léopold Mozart était un homme instruit et un excellent musicien; mais sa gloire est d'avoir donné le jour à l'auteur de *Don Juan* et d'avoir compris et dirigé son génie. Il devina de très-bonne heure la destinée de son fils, et dès lors toute son existence fut consacrée à l'éducation de cet enfant, qu'il considérait comme un être supérieur commis à ses soins par la Providence.

« Mozart avait à peine trois ans que déjà il posait ses petites mains sur le clavier et s'essayait à rendre une succession de tierces, seul intervalle que pussent saisir encore ses doigts courts et potelés. Venait-il à rencontrer une combinaison nouvelle, ses yeux s'animaient de joie. A quatre ans, il savait par cœur les passages les plus saillants des concertos exécutés par sa sœur, et son père composait pour lui de petits morceaux qui ont été conservés. C'est ainsi que Mozart apprit la musique comme en se jouant, ou plutôt la musique se réveillait dans son âme avec le sentiment de la vie.

« Le caractère du jeune Wolfrang présentait les plus grands contrastes. Il était tour à tour bruyant et joueur, calme et laborieux. Doué d'une sensibilité extrême, il recherchait l'affection de toutes les personnes qui fréquentaient la maison de son père. Il leur demandait souvent avec une naïveté charmante : « M'aimez-vous bien? » et, si l'on tardait à lui répondre d'une manière favorable, ses yeux se remplissaient aussitôt de larmes. A cette sensibilité exquise qui débordait au moindre contact, il joignait une force de réflexion qu'il manifesta aussi de très-bonne heure par un goût prononcé pour l'étude des mathématiques. Il en fut tellement préoccupé pendant quelque temps, qu'il négligea même la musique. Il couvrait les tables, les chaises, les murs, de chiffres et de figures de géométrie. Ayant reçu en cadeau un petit violon proportionné à sa taille, il s'y exerça tout seul, et un jour que son père reçut la visite d'un habile violoniste, Wengl, qui venait pour essayer quelques nouveaux trios de sa composition, le jeune Wolfrang demanda à faire aussi sa partie. « Non, lui dit son père, tu ne pourrais pas nous suivre, puisque tu n'as pas encore étudié le violon par principes. » L'enfant se mit à pleurer en disant que, pour jouer une seconde partie, il n'était pas nécessaire d'être si habile. « Puisqu'il en est ainsi, répliqua le père, joue donc avec M. Schachtner que voilà, mais tout doucement; car, si l'on t'entend, je te renvoie. » Quel ne fut pas l'étonnement de Léopold Mozart et des assistants quand ils entendirent le jeune Wolfrang exécuter avec précision non-seulement la partie du second violon, mais encore celle du premier, infiniment plus difficile! C'est

avec la même facilité que Mozart apprit à jouer des autres instruments et qu'il devina presque tous les secrets de l'harmonie. Il avait à peine six ans que, poussé par une force instinctive, il se mit à composer un concerto. « Que fais-tu là? lui dit son père, qui, rentrant chez lui accompagné d'un ami, trouva Wolfrang tout occupé à barbouiller un papier de musique. — Je compose un concerto dont la première partie est bientôt terminée. — Fais-nous donc voir ce beau chef-d'œuvre! — Non; ce n'est pas encore fini. » Léopold, lui arrachant alors le papier des mains, parcourut avec distraction ce griffonnage d'enfant. Tout à coup son regard se fixe, s'anime et se remplit de larmes; puis, passant le papier à son ami, il lui dit avec un sourire de bonheur : « Voyez comme cela est bien conforme aux règles! » C'est ainsi que le père de Pascal, ayant surpris son fils aux prises avec les plus hautes questions de la géométrie, dont il lui avait expressément interdit l'étude, courut chez un ami lui raconter, en pleurant de joie, un si grand prodige.

« C'est dans l'année 1762 que Léopold Mozart, accompagné de ses deux enfants, commença ses longs pèlerinages d'artiste à travers l'Europe. Ces voyages de toute une famille de musiciens allant chercher fortune dans des contrées lointaines étaient alors et sont encore aujourd'hui dans les mœurs simples et aventureuses de la nation allemande. En faisant courir le monde à ses deux enfants, Léopold Mozart avait pour but non-seulement d'améliorer sa modeste position, mais surtout de perfectionner l'éducation de son cher Wolfrang en le mettant en rapport avec les grands maîtres de l'art. Mozart avait alors à peine six ans. Son exécution sur le piano était déjà merveilleuse; son génie précoce rayonnait de toutes parts et semblait attendre avec impatience que la nature lui permît de prendre possession du vaste empire de l'art musical. Toujours possédé du besoin de donner cours à sa fantaisie, on était souvent obligé de lui interdire le travail, tant il s'y appliquait avec ardeur. Léopold Mozart et ses deux enfants se rendirent d'abord à Munich dans le mois de janvier 1762. Ils revinrent tout joyeux à Salzbourg, après avoir charmé pendant trois semaines la cour de l'électeur de Bavière, l'une des plus brillantes et des plus musicales de l'Allemagne. Dans l'automne de cette même année, ils partirent pour Vienne. Ce voyage fut un véritable triomphe pour Wolfrang. Il lui fallut s'arrêter quatre jours chez l'évêque de Lintz, qui ne pouvait se séparer d'un enfant aussi extraordinaire. Le jeune Mozart touche de l'orgue dans un couvent de franciscains, dont il excite l'enthousiasme, et aux portes de Vienne il adoucit la rigueur des douaniers en leur jouant un menuet sur son petit violon. A peine sont-ils arrivés dans la capitale de l'Autriche, que tout le monde veut entendre le virtuose de six ans; les invitations arrivent de toutes parts, les beaux équipages se succèdent à la porte des pauvres voyageurs; les nobles dames, les princes et les grands seigneurs se disputent l'honneur de posséder à leur table les deux enfants de Léopold Mozart, qui, au milieu de ces succès, conserve son bon sens et sa piété profonde envers la Providence. Admis tous trois à la cour, l'empereur François I^er^ vient au-devant d'eux jusque dans l'antichambre, et les conduit avec bonté dans l'intérieur des appartements où se tient Marie-Thérèse, entourée de sa belle et nombreuse famille. Wolfrang, que rien n'intimide, se laisse asseoir, avec la grâce d'un *bambino santo*, sur les genoux de l'impératrice, qui admire la gentillesse de ses manières autant que son talent extraordinaire. Il tombe sur le parquet glissant des appartements de la cour, et l'archiduchesse Marie-Antoinette s'empresse de venir à son secours. « Vous êtes bien bonne, lui dit Wolfrang, c'est pourquoi je veux vous épouser. » La princesse ayant rapporté le mot à sa mère, Marie-Thérèse demanda à l'enfant « d'où lui venait ce désir qu'il avait d'épouser sa fille. — De la reconnaissance, répondit-il; elle a été si bonne pour moi, tandis que ses sœurs me regardaient sans bouger. » Un baiser accompagné d'un charmant sourire fut la réponse de la jeune et belle princesse au compliment que lui adressait Wolfrang. Qui sait si ce baiser imprimé par la bouche adorable de l'infortunée Marie-Antoinette sur le front de Mozart n'y a pas déposé le germe du beau caractère de dona Anna? L'âme vierge d'un enfant de génie est une source profonde qui s'alimente de toutes les impressions premières et d'où naissent ces créatures charmantes qui peuplent le monde de la fantaisie. Dante raconte dans la *Vita nuova* comment il *se fit un grand jour* dans son cœur, lorsqu'à l'âge de huit ans il aperçut pour la première fois cette Béatrice Portinari, qui a été le rêve et la gloire de sa vie. Goethe nous a conservé aussi le nom de la fille obscure qui est devenue plus tard, sous la main du poète, la Marguerite de *Faust*.»

Ajoutons que Mozart avait reconnu, dans l'archiduchesse, la pèlerine qui lui avait ouvert la cathédrale de Limbourg.

« Après une courte maladie de Wolfrang, qui fut attaqué de la petite vérole, la famille quitta Vienne, chargée de lauriers. Le 9 juin 1763, Léopold Mozart, sa femme et ses deux enfants entreprennent un grand voyage en France. Ils traversent toute l'Allemagne, visitent les villes de Munich, d'Augsbourg, de Stuttgard, de Manheim, de Mayence, et dans toutes ces cours brillantes qui possédaient des chanteurs italiens, des compositeurs célèbres, des chapelles richement pourvues d'habiles instrumentistes, Wolfrang excite un étonnement général par la diversité de ses talents et la fécondité de son imagination, improvisant tour à tour avec une égale facilité sur le piano, sur le violon et sur l'orgue, dont son père lui avait appris à gouverner les pédales. Ils arrivèrent à Paris le 18 novembre 1763. Grimm, à qui ils étaient adressés, prit les Mozart sous sa protection. Reçue à la cour de Versailles, cette famille d'artistes fut admise à l'honneur d'assister au grand couvert du roi, où le jeune Wolfrang, placé à côté de la reine Leczinska, qui s'entretenait avec lui en langue allemande, ne cessa de lui baiser les mains avec une familiarité charmante. Mozart fut présenté aussi à M^me^ de Pompadour, et cette orgueilleuse sultane eut le mauvais goût de se refuser aux gracieuses caresses que Wolfrang aimait à prodiguer : « Pourquoi donc, s'écria l'enfant de génie dont la fierté égalait la tendresse, ne veut-elle pas m'embrasser? L'impératrice Marie-Thérèse et sa fille m'ont bien embrassé! »

En Angleterre, en Hollande, en Italie, les succès et les prodiges de Mozart allèrent grandissant. « Invité par le roi Georges III à improviser un chant sur une simple basse qu'on lui présente, il trouve aussitôt une mélodie exquise qu'il accompagne avec le savoir d'un maître. A ce signe éclatant de la toute-puissance de la nature et de la bonté divine, Léopold Mozart s'écrie dans une lettre : *Ce que Wolfrang savait en partant de Salzbourg n'est que l'ombre de ce qu'il sait aujourd'hui. Ce qu'il fait maintenant surpasse l'imagination!* A Bologne, il improvise une fugue devant le *padre* Martini et Farinelli; à Rome, il retient par cœur le *Miserere* d'Allegri, morceau compliqué qu'il écrit et livre pour la première fois à la publicité; à Naples, en jouant une sonate au conservatoire *della Pietà* devant Jomelli et une foule immense, il est

obligé d'ôter une bague qu'il avait à la main droite afin de tranquilliser le peuple, qui croyait qu'une exécution aussi merveilleuse était l'effet d'un sortilége.» Il fait représenter à Milan une sorte de grande scène dramatique, *Ascanio in Alba*, dont le succès arrache au vieux compositeur Hasse ces mots prophétiques : *Cet enfant-là nous éclipsera tous.* A douze ans, il compose l'opéra buffa : la *Finta Simplice;* à quatorze ans, il compose l'opera seria : *Mithridate.* A Rome, après avoir entendu une fois le *Miserere* d'Allegri, il le chante le lendemain tout entier au clavecin. « Qu'on se figure maintenant un vieillard plus que sexagénaire, plongé dans le fond d'une loge obscure et pleurant à chaudes larmes en écoutant la musique d'*Idomeneo* et les transports d'enthousiasme qu'elle excitait dans toute la salle : c'est le vieux Léopold Mozart, arrivé tout exprès de Salzbourg pour assister à la première représentation du premier chef-d'œuvre dramatique de son fils bien-aimé, de son disciple, de cet être supérieur que Dieu lui avait confié et dont il voyait enfin la glorification. Il pouvait s'écrier alors avec l'apôtre : *Nunc dimittis, Domine...*



Portrait de Wolfrang Mozart. Dessin de M. Coppin.

Après l'*Idoménée* vint l'*Enlèvement au sérail:*— «Très-bien ! mon cher Mozart, disait de cet opéra l'empereur Joseph II ; mais un peu trop de notes. — Pas plus qu'il n'en faut, sire », répondit fièrement l'artiste.

Mozart connaissait sa valeur, et traitait de *barbares* les Parisiens, qui ne devaient le comprendre qu'après sa mort.

A trente-cinq ans, Wolfrang avait produit onze classes de chefs-d'œuvre sans pareils ; il avait écrit *Ascanio*, le *Songe de Scipion*, *Silla*, la *Giardiniera*, *Idoménée*, l'*Enlèvement*, les *Nozze de Figaro*, *Cosi fan tutte*, la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus*, et enfin *Don Juan*, ce dernier mot de la musique.

Ce fut alors, en 1791, qu'un inconnu lui apporte une lettre sans signature,—par laquelle on lui demande une messe de *Requiem* où se trouverait le morceau composé par lui à six ans. Il la promet, fait son prix et se met à l'ouvrage. Peu de temps après, l'inconnu revient avec une seconde lettre ; elle contenait le prix convenu, et l'annonce d'une somme plus digne de Mozart. Sur ces entrefaites, le maestro est invité à Prague pour le couronnement de Léopold III. Joyeux, il va monter en voiture, lorsque l'inconnu reparaît comme un fantôme : — Et la messe de *Requiem?* — Vous l'aurez à mon retour, répond l'artiste, saisi d'un noir pressentiment... Il revient, en effet, tombe malade, et travaille cependant avec ardeur. — Cette messe, dit-il, servira à mes funérailles ! Son médecin lui arrache le manuscrit ; mais sa femme le rend à ses prières. Il compose jour et nuit. Une mélancolie sublime respire dans chaque note ; l'écho d'un monde supérieur retentit dans chaque morceau, et surtout dans l'*Agnus Dei* que Mozart achève en expirant, le 5 décembre 1791... Sa veuve, qui a conté cette aventure à M. de Sevelinges, livre alors le chef-d'œuvre suprême à l'inconnu ; et celui-ci le porte à la personne qui l'avait commandé, et qui se fait connaître trop tard : — à l'ancienne pèlerine de l'église de Limbourg, à l'archiduchesse d'Autriche, qui avait embrassé Wolfrang ; à Marie-Antoinette, reine de France, qui, frappée d'idées funèbres, entrevoyait le couperet de la guillotine...

Pourquoi l'artiste ne sut-il pas d'où lui venait cet hommage ? et pourquoi la reine ignora-t-elle le fatal résultat de son *incognito ?*

Dieu voulait-il laisser un mystère impénétrable sur l'étrange rapport de ces deux destinées : Wolfrang Mozart et Marie-Antoinette?

La femme du grand compositeur était Constance de Weber. Il l'avait épousée, au refus de sa sœur Aloïse, qui n'avait pu aimer « ce jeune homme maigre, au long nez, aux gros yeux, à la tête exiguë, revêtu d'un habit rouge à boutons noirs, qu'il portait en deuil de sa mère. » Honneur à Constance de Weber, qui, à travers ce portrait disgracieux, sut deviner la beauté du génie !

Cinq mois après la mort de Mozart, enlevé à trente-cinq ans, comme Raphaël, « le 29 janvier 1792, Dieu réparait cette grande perte en appelant à la vie l'auteur du *Barbier de Séville*, d'*Otello* et de *Guillaume Tell*, le véritable héritier du créateur de *Don Juan.* »

Et maintenant, si vous voulez connaître à fond Mozart, et son caractère, et ses œuvres, et surtout *Don Giovanni*, lisez l'ouvrage que nous citions au commencement, et qui nous a fourni les meilleurs traits de cette courte notice : *Critique et littérature musicales*, par M. P. Scudo. Vous y trouverez les plus curieux et les plus intéressants chapitres de cet art magique, où l'auteur du *Fil de la Vierge*, du *Dante*, de l'*Ame chrétienne*, etc., excelle à double titre. Vous y étudierez avec un charme profond : M. *Franz Liszt*, M. *Berlioz*, *Donizetti*, *Cimarosa*, le *Chant en Italie*, M. *Meyerbeer*, *Beethoven*, *Herold*, l'*Opéra en France*, Mmes *Sontag*, *Catalani*, *Stolz*, l'*Histoire de la Romance*, etc. Les compositions de M. Scudo l'avaient placé au premier rang des mélodistes originaux et inspirés. Ses études de *Littérature musicale* le posent sur la même ligne entre les critiques et les historiens de l'art les plus solides et les plus brillants. Disons plus, il n'y a guère aujourd'hui, au milieu des banalités et des partis-pris du feuilleton, que M. Scudo qui ait une opinion indépendante, un jugement sérieux, un crédit légitime. C'est le véritable et sûr oracle du public dilettante ; aussi son ouvrage, déjà épuisé sous le format in-8°, reparaît-il avec un nouveau succès sous le populaire in-18, à l'importante librairie de M. Victor Lecou.

PITRE-CHEVALIER.

# AMÉRIQUE DU SUD. MOEURS DU CHILI [1].

## LE LAZO.

Si vous faites, au Chili, la rencontre d'un adversaire qui vient à vous le lazo à la main, tuez-le ou blessez-le dangereusement; sinon vous êtes perdu.

N'espérez pas avoir le temps de recharger votre arme avant que la fatale courroie vous ait serré le corps ; elle va vite, elle atteint de loin. C'est le boa constrictor lancé contre sa victime, c'est le licou funèbre que le bourreau de Londres donne pour cravate au patient qu'il va lancer dans l'éternité; c'est la flamme, c'est l'éclair, c'est la mort qui vous saisit par les flancs, par les pieds, par les bras, par la partie de votre corps qu'il a plu au laceur de viser.



Chiliens combattant au lazo et au cuchillo. Dessin de M. Pauquet.

Le boa peut avoir un moment de générosité, le tigre et la hyène ont bien les leurs; le reptile, avant d'étouffer sa proie, peut l'abandonner après l'avoir imbibée de sa salive verdâtre; mais le lazo est inexorable, et quand une fois il vous tient dans ses nœuds, vos larmes, vos cris ne l'attendriront pas.

(1) Voyez les Tables des cinq derniers volumes.

En nous adressant le brillant article qu'on va lire, l'Homère des courses lointaines, le populaire auteur du *Voyage autour du monde*, nous écrivait la lettre suivante, qui est la digne préface de son Etude sur le Chili :

« Quoique aveugle, je viens de conduire au Chili, au Pérou, en Californie, une société d'*Aragonautes*, que j'ai laissée dans les placers du Sacramento. Tranquille sur le sort des hommes qui avaient eu foi en moi, je me suis mis à labourer les océans, et depuis le nord de la Chine jusqu'au pôle austral, les Archipels du Pacifique ont aujourd'hui peu de secrets à me révéler. Je suis revenu par le cap Horn, qui s'est montré assez débonnaire, et j'arrive, riche de beaux souvenirs, car j'ai comparé les époques aux époques, et les hommes aux hommes que j'avais étudiés déjà depuis bien des années. Les fatigues et les sympathies ne m'ont pas fait défaut; mais j'aime ces luttes de tous les jours, de toutes les heures, contre les passions et contre les éléments. Accepteriez-vous, pour votre beau recueil quelques-unes de mes nouvelles pages? Mon nom se trouverait là en bonne compagnie.

« Recevez, etc.

« J. ARAGO. »

S'il a son cheval sous lui, le puncho sur l'épaule, le feutre ou le panama au front, son lazo à la main, le Chilien est maître de l'espace. Viennent le taureau, le jaguar, le poumas; jaguar, taureau et poumas sont vaincus, l'un pris par les cornes, l'autre par le cou, le troisième par le jarret gauche ou droit, selon la volonté du laceur.

La balle une fois en chemin, elle suit sa marche invariable, elle décrit sa courbe d'après les lois éternelles du mouvement et de l'attraction; la flèche du Cafre, celle du Bouticoudo ou de l'Ombazen, n'a ni caprice ni volonté dès qu'elle a quitté le doigt et la corde tendue : il n'en est pas de même du lazo, auquel vous seriez tenté de donner de l'intelligence.

Voyez : il tournoie contre un ennemi caché, immobile; il part; la victime aux aguets se dresse, s'allonge, se recourbe, se pelotonne ; eh bien! le lazo, par un léger mouvement de son maître, change de direction, ralentit sa course ou la précipite et, comme l'aigle en chasse de la colombe, il a bientôt serré ses plis nerveux autour du quadrupède qu'il voulait atteindre.

Les historiens du moyen âge nous disent que l'enfant des Baléares ne déjeunait qu'après avoir abattu avec sa fronde le repas suspendu aux plus hautes branches d'un peuplier; au Chili, on croirait que les merveilles des temps passés veulent se renouveler.

Dès que vous avez quitté le centre de la ville, dès que les bambins jouissent d'un peu de liberté, vous les voyez, à vingt pas au moins du but, précipiter leur lazo, s'irriter à la défaite et sourire au succès.

Le but, quel est-il? c'est une corne de bœuf ou de chèvre placée sur un poteau à quatre pouces de distance d'une corne pareille, et vous entendez le jouteur dire *la droite*, *la gauche*, comme pour se préparer à la difficulté. C'est un spectacle ravissant à voir.

Et maintenant assistons au petit drame qui va se dérouler devant nous; drame sérieux, je vous l'atteste; drame complet, avec ses ruses, ses colères, ses péripéties, ses espérances et ses déceptions.

La fourmi a ses heures de violence, l'enfant ses moments de rage; ce n'est pas la taille qui fait l'irritation. Le ciron peut mourir dans un accès de d'hydrophobie, comme l'éléphant.

Deux Chiliens, deux enfants, ont échangé sur la route un mot blessant; le cartel est accepté par tous deux, et les voilà fermes sur les hanches, la haine au front, la vengeance à l'œil, la rage au cœur, postés face à face, comme ces héros d'Homère, hauts de dix coudées, qui faisaient retentir les vallons de l'éclat de leur voix et du choc de leurs armes.

Près d'eux, attentifs, haletants, sont le père et la mère des deux champions; puis viennent les amis, puis accourt la foule, alors surtout que Jep, ou Fernando, ou Lopez, ou Joachim, sont les jouteurs.

Un torrent les sépare, torrent profond, rapide, avec ses roches aiguës, avec son écume et son désordre. Un cri retentit..., le lazo tournoie et siffle; Jep a cru saisir le moment favorable, la courroie s'est élancée prompte comme la flamme ; mais Fernando a bondi, et le bras qui avait précipité sur lui l'arme fatale est pris dans un nœud que le couteau seul peut diviser. Mais c'est en vain que la victime se hâte, le vainqueur pèse de toutes ses forces sur le lien de cuir, et les eaux du torrent bouillonnent à la chute d'un corps, auquel les parents alarmés s'empressent d'aller porter secours, presque certains qu'une revanche leur sera permise.

Oh! que je voudrais voir à Paris, dans un vaste cirque dressé près de la barrière de l'Etoile, deux Chiliens contre deux Chiliens, deux Paulistes contre deux Paulistes, deux Gauchos contre deux Gauchos, armés de leur lazo à nœuds ou à boules! Oh! que je voudrais être témoin de l'enthousiasme de la foule à ces admirables évolutions de la courroie élastique enlaçant l'adversaire alors qu'il est bravement assis sur son cheval, ou même quand il se fait un rempart du corps du quadrupède!

Il vous faut des émotions, n'est-ce pas? il vous en faut à tout prix, n'importe lesquelles : incendie, échafaud, misère, deuil, larmes dans la famille, guerre civile dans les rues; il vous faut des commotions voltaïques pour vous arracher à cette torpeur du bien-être qui vous écrase dans vos salons parfumés... Eh bien ! puisqu'on vous a défendu les combats de taureaux, dont l'Espagne est si fière, croyez-moi, Sibarites désœuvrés, jetez sur un navire quelques-unes de ces pièces d'or oubliées au fond de vos coffres, ordonnez à un capitaine, fût-ce même ce Curet, de déplorable mémoire, dont le souvenir me donne des nausées, de vous amener, toutes voiles dehors, deux Gauchos, deux Chiliens, deux Paulistes, deux Patagons, *présentant* leurs exercices de chaque jour à la foule béante...

Après cela, spéculateur, ne vous occupez plus de votre fortune; elle est faite, elle est grande, elle est immense, et vous avez transplanté l'Amérique en Europe.

Cependant, si le sang ne vous épouvante point, pourvu qu'il ne coule pas à flots, recommandez à votre capitaine d'arrimer avec ses ballots deux Chiliens façonnés aux délassements du *cuchillo*, lame d'acier bien aiguë, bien tranchante, bien emmanchée, sans laquelle ils ne vont jamais en chasse à travers les pampas désolés.

Voyez : ils ont échangé un sourire et un regard provocateur, le défi est accepté ; le puncho est roulé autour du bras, le combat commence. Vous croyez peut-être qu'il va être question d'une profonde blessure au cœur, d'une large entaille à la poitrine, d'une épaule ou d'un poignet amputé? Non, non, ceci est un combat à l'eau de rose, un duel tout de délicatesse; le vainqueur est celui qui effleure la main, la peau, qui déchire le moins l'épiderme.

Ils se sont dit : *va pour le front*, aussi c'est le front seul que menace le cuchillo, et le puncho en bouclier ne protége que les autres parties.

Le merveilleux de tout ceci, c'est que le jouteur menacé cherche à se faire blesser profondément pour gagner son pari, mais pas assez pour souffrir longtemps de la blessure. Vous diriez que c'est le front qui cherche le couteau et non le couteau qui cherche le front.

Eh bien! les gaillards ont une si prodigieuse adresse, que c'est à peine si une teinte rosée se dessine sur le front dans son attaque contre le *cuchillo* prudent, qui tomberait des doigts plutôt que de donner la mort.

Eh bon Dieu! je sais bien que mon récit trouvera quelques incrédules, mais je n'écris que pour ceux qui désirent apprendre, et je me soucie peu de ceux qui ne veulent rien savoir. Selon moi, ce qu'il y a de plus dramatique au monde, c'est l'histoire; on n'a nul profit à la tronquer, et le menteur se voit, tôt ou tard, jeter cette épithète à la face sans avoir acquis le droit de protester.

Ce n'est point pour ne pas voir que j'ai sillonné les Océans, visité les capitales, étudié les archipels; ce n'est point pour ne pas voir que j'ai bravé les tempêtes australes et les torpeurs de la ligne. Hélas! c'est pour avoir vu beaucoup, trop peut-être, que je ne vois plus aujourd'hui, et que mon cœur a cessé de s'épanouir à la fleur qui se colore, à la feuille qui grandit, à la magie de la distance, à celle du regard et du sourire.

Laissez-moi donc mon triste privilége, vous qui courez indépendants sur la terre, et ne m'arrachez pas la seule douceur qui me reste dans mon infortune : le souvenir des grandes merveilles du créateur.

A vous l'avenir, qui est presque toujours une espérance; à moi le passé, qui est presque toujours une déception.

Ne croyez pas pourtant que ces combats singuliers, ou plutôt ces singuliers combats dont je vous parlais tout à l'heure, se terminent toujours d'une manière si pacifique; le cœur du Chilien n'est pas exempt de passions, il s'irrite à la défaite, et quand une fois il rêve de vengeance, le lazo et le *cuchillo* remplissent bien leur mission : un cou est serré, une poitrine est ouverte.

Ici le duel est puni de mort; vainqueur ou vaincu, provocateur ou provoqué, n'ont à espérer aucune grâce; ou si, par imprévu, la clémence vient les atteindre, c'est pour les conduire au bagne, où ils sont traités comme des assassins.

Ainsi donc, point de pistolet ou d'épée, point de témoins non plus, car eux aussi subissent le sort des combattants. Mais le lazo a ses priviléges; il est une arme honorable, arme patricienne, quoique le peuple seul en fasse usage.

Le meurtrier qui étrangle avec la courroie est rarement poursuivi, car on n'a point versé de sang, et le sang seul fait le crime au Chili.

Quant au couteau, il est, comme l'épée, frappé de réprobation; et cependant pas un homme de la campagne ne s'éloigne de la ville sans avoir à ses flancs ou à l'extérieur de ses jarrets un cuchillo sans gaîne, toujours prêt à s'exercer contre le lazo ou contre un ennemi, s'appelât-il homme ou taureau, jaguard ou poumas.

Je ne sais si l'instinct du quadrupède poursuivi lui apprend la puissance de l'arme à l'aide de laquelle on le dompte, toujours est-il qu'on voit souvent la mule ou le taureau, touchés seulement par la courroie, s'arrêter net au milieu de sa course et trembler fébrilement à la menace seule du redoutable licou sifflant en l'air avant de s'élancer.

Le boa n'exerce-t-il pas la même puissance sur le buffle? l'aigle et le vautour ne paralysent-ils pas le vol de la colombe ou du moineau, qui va, pour ainsi dire, se jeter de lui-même dans les serres de son bourreau?... Ne niez pas le pouvoir du lacet si vous reconnaissez celui de l'aigle, du vautour, de l'épervier.

Gardez-vous de croire, en dépit des détails qui précèdent, que l'activité du Chilien soit chose avérée et constante, vous seriez dans l'erreur.

On dit du Français: il fut brave tel jour; je dirai du Chilien : il est actif de telle heure à telle heure et selon sa digestion.

Certes, le lazo en ses mains ne se repose guère, c'est un jouteur qui veut sa proie; mais le bras qui le fait agir, la pensée qui lui donne le mouvement et la vie ont leurs moments de torpeur, et le sommeil qui saisit la tête s'empare aussi des muscles et de la volonté.

Cependant il y a des taureaux à dompter, des chevaux ou des mulets à rendre esclaves, et le Chilien qui veut gagner son dîner doit accomplir sa tâche.

A cet effet, et pour ne pas trop s'épuiser à la lutte, il chemine lentement sur la route où doivent passer ses victimes; il échelonne des lazos à la hauteur des quadrupèdes, et quand ceux-ci sont mis en chasse, il est rare que le lacet n'en arrête pas quelques-uns au milieu du crépuscule, choisi pour cette guerre de flibustiers.

Mais ces piéges à mulets ne sont-ils funestes qu'aux champions que l'on veut atteindre? Hélas! non, et l'un de mes pauvres Aragonautes, fier du rapide coursier qu'il enfourchait depuis plus de deux heures, vous raconterait aujourd'hui sa mésaventure, s'il ne savait que je recueille dévotement tout ce qui se rapporte à mes compagnons de voyage.

Le pauvre ami, c'est Soufléto, Soufléto dont je vous ai dit la voix retentissante, Soufléto qui rivalise souvent avec les vagues océaniques, alors que le tornado les saisit et leur fait escalader les cieux. Soufléto *le Printanier*, ainsi nommé à cause de la grande quantité de boutons roses et blancs dont son front et ses joues sont émaillés en toute saison... Ecoutez : riche de son puncho et de son panama ombrageant ses épaules inégales, il allait, il allait aiguillonnant son bucéphale isabelle, et la nuit commençait à s'emparer de la terre.

Impatient de triomphe, il provoque ses camarades, et part de toute la rapidité des jarrets d'un jeune et vigoureux cheval.

Gare, gare! il va escalader d'un bond le clocher de Valparaiso; mais le lacet tendu remplit son office, et le malheureux Soufléto, pris par le cou, se voit arracher à sa monture et reste suspendu, flottant en l'air comme le cadavre de Marigny aux fourches de Montfaucon.

Les amis accourent; le lacet est coupé : la victime, à demi expirante, tombe sur le sol poudreux, et c'est à peine si elle put, huit jours après, balbutier le récit de sa strangulation comico-dramatique.

Au reste, Soufléto mérite le châtiment infligé par le lacet : son père est fabricant de *pianos!!!* Dieu est juste, et Soufléto n'est pas son prophète.

JACQUES ARAGO.

---

# MADEMOISELLE SOPHIE CRUVELLI.

Il y a quelques années, deux jeunes filles, deux sœurs, toutes deux charmantes, traversaient une capitale de l'Allemagne. Elles venaient de donner un concert, dont elles emportaient la recette en or dans leur bourse. Elles furent arrêtées, à la porte de la ville, par le chant d'une mendiante, dont le costume trahissait une ancienne richesse, et la voix une méthode extraordinaire. Après l'avoir écoutée avec plaisir, elles l'interrogèrent avec sympathie, et apprirent que c'était une cantatrice déchue de la vogue à la misère. L'une des sœurs, qui aspirait au théâtre, frissonna de terreur, et, dans un noble élan de charité, elle donna sa bourse à la pauvre femme. Celle-ci tomba à ses pieds, tout en larmes, et l'examinant d'un œil fatidique : — La fortune et la gloire vous récompenseront, lui dit-elle; acceptez et gardez ce souvenir de moi, vous y trouverez l'histoire de mes malheurs, qui deviendra celle de vos succès. Et la mendiante remit à la jeune fille son dernier bijou, un petit médaillon de vermeil, sur lequel étaient gravés ces mots : *Allemagne. Italie. Angleterre. France. Elvira. Norma. La Figlia del*

*Reggimento. Amina. Abigaïl. Léonora.* Mlle Sophie Cruvelli (car c'était elle, alors inconnue) vit dans ce cadeau un talisman magique, et dans ces mots une prophétie de sa destinée. Elle a suivi, en effet, de ville en ville et de rôle en rôle, l'échelle indiquée par le médaillon, qu'elle garde et consulte fidèlement. Et chaque degré a été marqué pour elle d'un nouveau triomphe de plus en plus éclatant. Elle a débuté en Allemagne, a passé en Italie et en Angleterre, et est venue enfin aux Italiens, en France, mettre le comble à sa renommée. Au printemps dernier, elle y surgissait dans l'Elvira, d'*Ernani*, et tout Paris applaudissait cette physionomie expressive, cette taille superbe et dégagée, ce geste franc et audacieux, cette admirable voix qui parcourt trois octaves presque complètes. Au mois de novembre dernier, elle rentrait, après Grisi, dans *Norma*, et voyait pleuvoir à ses pieds une avalanche de bouquets. Le mois suivant, elle remplaçait Mme Sontag, sans être écrasée de ce souvenir, dans la *Figlia del Reggimento*. Puis elle jouait Amina de la *Sonnambula*, unissant la finesse à la puissance. Puis dans l'Abigaïl de *Nabucco*, sous le casque, la cuirasse et la lance, elle a fait littéralement crouler la salle des Bouffes. Enfin dans Léonora de *Fidelio*, elle a vaincu au nom de Beethoven, comme autrefois Mme Schrœder-Devrient. Vous voyez



Mesdemoiselles Sophie et Marie Cruvelli.

que tous les rôles du médaillon sont épuisés, et toutes ses prédications vérifiées l'une après l'autre. N'est-ce pas le cas de répéter que l'aumône enrichit, et qu'un bienfait n'est jamais perdu?

Telle est l'histoire que me racontait avant-hier un dilettante, à l'orchestre des Italiens.

— Eh ! que va faire Mlle Sophie Cruvelli, demandai-je, maintenant que le médaillon n'a plus rien à lui dire ?

— Elle va écouter son cœur, et offrir sa voix et le piano de sa sœur Marie aux bonnes œuvres qui les réclameront pour les malheureux, les veuves et les orphelins.

— A merveille ! alors je vais prier le *Musée des Familles* de publier votre récit, avec le portrait des deux sœurs. Quand chacun saura la touchante origine de cette renommée ; —quand on verra sur la poitrine de Mlle Sophie l'humble bijou de la mendiante parmi les diamants et les perles, toutes les bouches crieront bravo ! toutes les mains applaudiront, et toutes les bourses se videront dans la caisse des pauvres.

C. DE CH.

# UN NOUVEL OUVRAGE D'AVISSEAU.




Vase d'Avisseau, de Tours, tiré du cabinet de M. Pitre-Chevalier. Dessin de M. Catenacci.

Nous avons promis à nos lecteurs de les tenir au courant des travaux d'Avisseau, l'émailleur de Tours, notre nouveau Bernard Palissy. Voici un de ses derniers chefs-d'œuvre, rendu aussi fidèlement que possible par le crayon de M. Catenacci. C'est un pot à tabac, poétisé avec une richesse et une grâce, avec une science et une perfection, qui en font en même temps un tableau et un bijou. Un vieux tronc d'arbre creux surgit d'une masse de roches, entre des fougères et des plantes grimpantes. Une couleuvre, enroulée à l'entour, guette une grenouille posée sur le couvercle. Des lézards rampent çà et là, montrant leur tête éveillée hors des trous. A droite et à gauche, deux cartouches de pierre offrent les armes de la Touraine et de la Bretagne, et un paysan breton fumant sa pipe. On lit au revers du couvercle : A M. PITRE-CHEVALIER, AVISSEAU PÈRE ET FILS. 1851. Ces deux noms expliquent les attributs du vase. C'est la Touraine et la Bretagne, l'art et la littérature se donnant la main, dans un hommage de l'émailleur Tourangeau à l'historien de la *Bretagne ancienne et moderne*, au rédacteur en chef du *Musée des Familles*.

# SCÈNES ET MOEURS DE L'ALGÉRIE (1).

## LA JUMENT NOIRE DU SAHARA.

### I. LA TENTE DE MOHAMED.

— J'ai vu de mon œil, et la vérité est dans ma bouche, nous disait le vieux Mohamed. Le soldat au turban vert (zouave) est comme le chaous (bourreau), frappant toujours sans jamais se rassasier. Le chasseur noir (chasseur de Vincennes) a la mort dans son regard ; elle vole au commandement du chef. Le chasseur bleu (chasseur à cheval), c'est la grêle ; elle court et frappe en tous lieux ; nul n'y échappe. Et vous tous, vous êtes unis dans la main du commandement comme la batterie est unie au fusil et la balle à la poudre qui la chasse. Vous êtes en nuée comme les sauterelles, aujourd'hui ici et demain là, partout les maîtres du champ ; mais béni soit Dieu ! la vérité est avec vous, et la justice vous guide. C'est pour cela que le Puissant vous a donné cette terre. Au temps de la poudre, pourtant, je ne vous ai jamais redoutés, lorsque je montais ma jument noire. Elle n'a pas de sœur en ce monde. C'est une hirondelle.

Le vieux cheik se tut alors, et but à petites gorgées une tasse de café.

La jument noire était devant nous, les deux pieds attachés à la corde, les reins abrités par un large tapis ; et sa jolie tête, penchée en avant, nous regardait comme si elle eût compris l'éloge.

Nous recevions ce jour-là l'hospitalité du caïd des Harars, dont les tentes se dressaient au milieu de riantes prairies, sur les hauts plateaux, limite des terres labourables et du désert. Chassant le froid et le brouillard, le printemps avait ramené la verdure, et, dans le Serrssous, entre les gonflements de terrain, qui se poussent les uns les autres comme les houles de la mer, s'étendaient les pâturages à l'herbe touffue, où les juments du sud puisent cette énergie qui leur a donné un si grand renom. Mohamed, l'heureux propriétaire de la belle *Quaala*, était un rusé compère, passé maître en finesse ; il savait lire les hommes et comparer le passé ; aussi avait-il la sagesse en partage ; citer une parole de lui, c'était citer un oracle. Sa bonhomie malicieuse nous le faisait aimer, et nous allions souvent chercher quelques heures de distraction sous sa tente.

Dès que les chiens du douar, aux oreilles courtes et jetées en avant, au museau de fouine, avaient annoncé notre venue, Embarek, le nègre, se précipitait avec les serviteurs pour tenir nos chevaux : le vieux caïd lui-même, quittant son repos, nous adressait le salut des hôtes. — Soyez les bienvenus, les invités de Dieu. Nous entrions alors, en nous baissant, sous la tente de poil de chameau, solidement amarrée à la terre, comme l'on amarre un navire, soutenue au centre par un bâton de cinq pieds de haut. Là, nous prenions place sur des tapis, au milieu des selles et des armes, et les causeries s'engageaient.

Le couscouss (1) avait rassasié le voyageur, et, le repas terminé, nous avions parlé des *jours noirs*, quand la fumée de la poudre voile le soleil. Telle était l'origine des réflexions du vieux Mahomed, écoutées dans un religieux silence par l'assemblée arabe, accroupie sur ses talons, les bras croisés sous le burnous, semblable à des vautours au repos.

— Vous tous, Nazaréens, reprit quelques instants après Mohamed, vous ne savez pas le prix d'un cheval. Pour vous, serviteur, le cheval n'est pas un ami, et pourtant Dieu l'a donné pour compagnon à l'homme du combat : c'est sa protection. — Unis tous deux, vous êtes forts ; il veille sur le danger qui s'avance, vous le protégez contre l'ennemi qui vient par derrière. Que craignez-vous ? — Un bon cheval dit à l'aigle : descends, ou je monte vers toi. Sa vue perce la nuit ; car, nul ne l'ignore : — Le lion et le cheval entrèrent en dispute pour savoir celui qui avait meilleure vue. — Le lion, pendant une nuit obscure, vit un poil blanc dans du lait ; le cheval, un poil noir dans du goudron. — Et tous les témoins décidèrent en faveur du cheval. — Il est patient et résigné, prompt à la nourriture, attentif à l'étrier ; qu'il sache l'heure du repos et réponde à la parole du maître. Si vous avez un pareil cheval, remerciez Dieu ; ne le vendez jamais, ne soyez pas ingrats. Le prophète a dit : « Par les chevaux qui courent à perte d'haleine ; par les chevaux qui frappent la terre du pied pour faire jaillir l'étincelle ; par ceux qui attaquent l'ennemi au matin, qui font voler la poussière sous leurs pas, qui se frayent un chemin à travers les goums ennemis (réunion d'hommes armés). En vérité, l'homme est ingrat envers son Seigneur ! » Et cela est bien dit, car Dieu a marqué lui-même le signe des prédestinés. Heureux qui sait y lire, il connaîtra la confiance et choisira son cheval selon les jours. Deux marques blanches derrière l'oreille, sur l'élévation de la tête, indiquent sa force et sa rapidité. Une tache brune, entourée de poils blancs, est, pour le cavalier, le chemin du bonheur ; mais si dans l'intervalle des taches le poil est hérissé, fuis un pareil cheval, car la tombe du cavalier qui le montera est déjà entr'ouverte. Au livre des paroles de notre seigneur Mahomed, que rapporte Sidi Boukari, tu trouveras tous ces signes et aussi la vérité.

— *Ai ouah*, reprit un taleb, le savant de l'endroit, assis à mes côtés. — C'est bien dit, en effet ! — Le paradis de la terre se trouve sur le dos du cheval, dans le fouillement des livres, ou bien, ajouta-t-il en baissant les yeux, sous les deux sourcils d'une femme. Puis, élevant la voix, il ajouta : les biens de ce monde, jusqu'au jour du jugement, seront pendus aux crins qui sont entre les yeux de nos chevaux.

Comme le taleb voyait un sourire se glisser sur mes lèvres : — Vous autres, fils de l'erreur, dit-il, vous riez de tout, et la croyance est loin de votre cœur. — Sidi Boukari ne trompe pas, ces paroles sont de lui ; et si tu veux un témoignage, écoute ce qui est arrivé au temps des sultans de Tlemcen ; retiens et ne doute plus.

Près de la fontaine d'*Aïn el Haout* (2), demeurait un

(1) Voyez le *Courrier d'Afrique*, t. XIV, p. 257, 289, et t. XV, p. 89, 161, 257.

On se souvient avec quelle verve et quel esprit était écrit ce *Courrier d'Afrique*, où M. de Gondrecourt nous traçait, de la pointe de son épée, les mœurs, les paysages et les combats d'une partie de l'Algérie française. Une autre partie de cette contrée, la plus intéressante et la moins connue, nous est révélée aujourd'hui dans la *Jument noire du Sahara*. Nos lecteurs ne seront pas surpris de l'intérêt et de la vérité poétique de cet épisode, où se mêlent si heureusement le caractère arabe et le caractère français, lorsqu'ils le verront signé d'un nom qui est à la fois une gloire dans notre vieille armée et une autorité dans notre jeune littérature.

(1) Pâte de blé roulée sur un tamis et cuite à la vapeur de bouillon. — (2) Fontaine qui se trouve dans les jardins des environs de Tlemcen.

homme pauvre, mais confiant dans la parole du prophète. Un jour, sur sa route, comme il priait, cet homme trouva une jument morte ; aussitôt il lui coupa la tête et l'enterra sur le seuil de sa porte, en disant : je deviendrai riche, s'il plaît à Dieu. — Les jours pourtant se suivaient et les richesses n'arrivaient pas ; mais le croyant ne douta point. Vers cette époque, le sultan de Tlemcen étant sorti, fut pris de fatigue près de la demeure du pauvre, et s'arrêta pour se reposer à l'ombrage de la fontaine. — Lorsque l'heure du départ fut arrivée, son cheval, qu'un esclave retenait à grand'peine, se mit à hennir, à piaffer, puis bientôt bondissant, il s'échappa des mains du palefrenier. Tous les cavaliers coururent après, mais il les évitait toujours, quand on le vit tout à coup s'arrêter de lui-même sur le seuil d'une vieille masure, qu'il flairait tout en le fouillant du pied. — Alors un Arabe, jusque-là spectateur impassible, s'approcha du cheval sans l'effrayer, comme s'il en eût été connu, le caressa de la voix et de la main, le saisit par la crinière, car sa bride était en mille pièces, et le ramena au sultan étonné.

— Comment as-tu fait, lui demanda le prince, pour dompter ainsi ce cheval?

— Vous n'en serez plus surpris, seigneur, répondit le croyant ; la parole du prophète était présente à mon cœur ; n'a-t-il pas dit : « Tous les biens de la terre, jusqu'au jour du jugement, seront pendus aux crins qui sont entre les yeux de nos chevaux? » J'avais enterré sur le seuil de ma maison la tête d'une jument ; le reste s'est fait par la bénédiction de Dieu.

Le sultan fit à l'instant fouiller la terre, et quand il vit que l'Arabe avait dit vrai, il s'empressa de récompenser celui dont la foi aux paroles du prophète était si grande ; le pauvre reçut un beau cheval, des vêtements superbes, et des richesses qui le mirent à l'abri du besoin pour le reste de ses jours.

Pendant que le taleb achevait ce récit, sur un signe du caïd, un des cavaliers avait pris une flûte de roseau ; un second, un vase de terre dont l'extrémité est couverte d'une peau tendue ; et dès que le conteur eut cessé de parler, le son tristement modulé de la flûte, le bruit cadencé du tambour que la main frappait à intervalles réguliers, avertirent les gens du douar que la voix du poëte allait se faire entendre. Aussitôt tous accoururent, et ceux qui n'avaient pu trouver place sur les tapis, se serrèrent devant l'étroite ouverture, tandis que les enfants demi-nus, couchés à plat ventre sous les rebords de la tente, glissaient leurs têtes rieuses à travers les selles, et fixant le poëte de leurs deux yeux de feu, se préparaient à écouter, sans perdre une parole, une de ces improvisations dont l'attrait est si grand pour les Arabes.

Le poëte qui devait, ce jour-là, charmer les loisirs des guerriers pasteurs était un homme à la taille élancée. De grands haïks blancs entouraient sa figure pâle et mate, où son œil brillait plus vif que la première étoile de la nuit. Il lança d'abord son regard à droite et à gauche, le releva comme si son esprit évoquait les puissances d'en haut, puis rabaissant tout à coup ses longs cils vers la terre, il croisa les bras sous son burnous, et lorsque le silence se fut emparé de tous, il commença d'une voix sourde, mais pleine d'harmonie, un chant en l'honneur des chevaux.

Il semblait avoir donné son âme à cette flûte et à ce tambourin sauvages, tant ils suivaient ses moindres inflexions, se calmant, s'animant, suspendus au son qui sortait du fond de sa poitrine ; et lui, toujours comme une statue à qui la voix aurait été donnée, tenait captive et fascinée cette rude assemblée de guerriers, lorsqu'il disait :

Mon cheval est le seigneur des chevaux, — Il est bleu comme le pigeon sous l'ombre, — Et ses crins noirs sont ondoyants. — Il peut la soif, il peut la faim. — Il devance le coup d'œil, — Et véritable buveur d'air, — Il noircit le cœur de nos ennemis.

Aux jours où les fusils se touchent, — Mebrouk (heureux) est l'orgueil du pays.

Mebrouk, pourquoi hennir ainsi, — Pendant le jour, pendant la nuit ? — Tu dénonces mes embuscades — Et préviens mes ennemis. — Tu penses trop aux filles de nos chevaux ; — Je te marierai, ô mon fils !

Mais où trouver mes amis — Dont les juments sont si nobles? — Où sont ces chevaux blancs comme la neige — Qui tombe en sa saison ; — Ces chevaux noirs comme l'esclave — Ravi dans le Soudan ; — Ces chevaux verts (1) comme le roseau — Qui croît au bord des fleuves ; — Ces chevaux rouges comme le sang, — Premier jet d'une blessure, — Et ces chevaux bleus comme le pigeon sauvage — Quand il vole sous les cieux ? — Où sont ces longs fusils si droits, — Plus prompts que le clignement de l'œil ; — Cette poudre de Tunis, — Et ces balles fabriquées dans des moules, — Qui traversaient les os, — Déchiraient le foie — Et faisaient mourir la bouche ouverte ?

Mon cœur brûle pour mes frères ; — Nulle part je n'ai vu de pareils guerriers... — O mon Dieu, rendez aveugles — Ceux qui pourraient leur porter envie.

Leurs femmes, fraîches comme des coquelicots, — Ne sont-elles pas portées sur des chameaux, — Ces vaisseaux de la terre, — Qui marchent du pas noble de l'autruche ? — Et le tatouage bleu de leurs membres — Ne fait-il pas plaisir à voir ? — Tout en elles ravit l'esprit — De ceux qui croient en Dieu. — Vous diriez les fleurs des fèves, — Que l'Éternel a créées.

O mon pigeon chéri, — Dont les ailes sont bigarrées, — Et qui savez le pays ; — Partez, volez sous les nuages, — Ils vous serviront de couvertures. — Allez trouver mes amis. — Donnez-leur cette lettre ; — Dites-leur qu'elle vient d'un cœur sincère. — Revenez vite et apprenez-moi — S'ils sont heureux ou malheureux.

Vous verrez Cherifa. — C'est une fille fière ; — Ses longs cheveux tombent avec grâce — Sur ses épaules larges et blanches. — Son cou, c'est l'étendard que plantent nos guerriers — Pour braver l'ennemi, — Ou rallier les fuyards ; — Et son corps sans défauts — Vient insulter au marbre — Qu'on emploie pour bâtir — Les colonnes de nos mosquées.

Dites-lui qu'elle a blessé son ami — De deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur...

Mes frères sont à Askoura : — Dieu soit loué ! — Qu'on m'amène mon cheval, — Et vous, pliez les tentes.

Je donnerai une fête, — Où paraîtront les jeunes gens, — Les étriers qui brillent, — Et les selles richement brodées. — On y frappera la poudre — Au son de la flûte et du tambour. — Je marierai Mebrouk, et ses fils seront nommés — Les fils des juments bien soignés !

Il se tut. Un frémissement courut l'assemblée entière ; et lorsque nous nous levâmes, tous les regards, tournés vers nous, semblaient dire : — Qu'en pensez-vous, chrétiens ? Un chasseur d'Afrique est dur à l'émotion ; nous faisions partie de ce corps respectable, et pourtant nous n'avions pu nous dérober à l'impression d'une scène qui rappelait la simplicité pleine de grandeur d'un récit de la Bible.

A quelques heures de là, assis au coin du feu de bivouac, le poëte, les Harars et la jument noire étaient encore le sujet de causeries, où l'éloge avait seul part.

Un vieux Turc, officier aux spahis, écoutait sans ouvrir la bouche. Tout à coup, imposant silence du geste, il dit : — Avec l'Arabe, garde toujours la méfiance ! qu'elle soit ton vêtement. S'il en est un d'aventure dont tu te croies sûr comme de toi-même, qu'un seul de tes

(1) Les Arabes appellent ainsi le cheval *louvet*.

yeux se ferme à la fois ! S'il plaît à Dieu, nous tondrons bientôt la laine à ces fils de chien, car leur cœur est tortueux, et ils méditent la trahison.

Puis le vieux Turc reprit tranquillement sa pipe et son silence, nous laissant à nos enthousiasmes, qui n'en continuaient que de plus belle.

### II. — LE COUP DE MAIN.

Quelques mois plus tard, la révolte du pays entier prouvait la vérité de ces paroles; et, après être retournés jusqu'au bord de la mer, nous rejoignîmes, au mois de décembre 1845, une colonne qui se trouvait établie au bivouac, sous les murailles de Thinet, non loin des plateaux où nous écoutions naguère les chants du *barde* du Serrssous (1).

L'escadron venait de mettre pied à terre. Les gardes d'écurie tendaient les cordes ; chacun attachait au paturon du cheval l'entrave qui le retenait prisonnier. Les armes étaient mises en faisceau, les petites tentes de trois pieds de haut, abri de quatre hommes, se dressaient derrière les chevaux. C'était partout une activité pleine d'ordre, et l'officier de service était resté au milieu des rangs, jusqu'à ce que le bivouac fût complétement installé. Nous avions déjà laissé notre harnais de route, quand un planton vint avertir le capitaine de se rendre avec ses officiers à la tente du chef d'état-major, pour affaires de service. Tout en jurant, chacun reprit son sabre et accrocha les agrafes de l'uniforme. Un chef arabe, suivi de deux cavaliers, arrivait en même temps à l'état-major.

— Voilà Mohamed ! dit l'un de nous.

— Non, reprit un autre, Mohamed et sa jument noire sont inséparables, et le cheval est gris !... Pardieu ! c'est bien lui pourtant ! serait-il donc arrivé accident à sa favorite ? A ce moment, le planton de service nous fit signe d'entrer sous la tente.

Une petite table pliante en bois blanc couverte de papiers, deux cantines, un tabouret de toile, quelques armes, c'était là tout l'ameublement. Nous restâmes debout, appuyés sur nos sabres, et Mohamed prit place après avoir échangé un bonjour du regard.

Grand, sec, la voix brève, le regard net et précis, le chef d'état-major de cette colonne, connue par sa ponctualité proverbiale, ne perdait guère le temps en paroles oiseuses. Aussi, sans autre préambule :

— Messieurs, dit-il, les Harars, vous le savez, ont abandonné notre cause, il y a deux mois ; leur caïd Mohamed et quelques cavaliers sont seuls restés fidèles. Après s'être éloignés dans le sud, ils se rapprochent de nous, et nos espions nous ont appris qu'un certain nombre de leurs cavaliers se tiennent prêts à tenter un coup de main sur les Ouled Rhelif, qui viennent de faire leur soumission. Chaque nuit ils envoient des cavaliers en reconnaissance ; ces gens s'arrêtent à une demi-lieue d'ici, près du grand arbre ; et souvent même, un chérif, qui a puissamment contribué à leur défection, s'y trouve afin d'échanger les nouvelles et de recevoir les avis. Nous avons besoin de prisonniers ; il s'agit de les surprendre et de les enlever. Comme vous êtes restés pendant ces derniers temps dans le pays, et que vous connaissez les moindres replis de terrain, le général vous a choisis pour cette mission importante. A dix heures du soir, vous ferez donner l'orge aux chevaux ; les chasseurs ne seront prévenus qu'à ce moment, et, quel que soit le temps, les manteaux doivent être roulés sur les fontes. Mohamed vous accompagnera et vous servira de guide ; vous arriverez au vallon où doit se tenir l'embuscade, en faisant un grand arc de cercle. Si elle manquait, au jour vous reviendriez, en passant par Tagdempt, longeant le bois, et examinant avec soin les empreintes fraîches que pourrait porter la terre. Mais rappelez-vous qu'avant tout il faut des prisonniers, et que peut-être parviendrez-vous à saisir un des hommes qu'il nous importe le plus d'avoir en notre pouvoir. Ainsi donc, pas de coup de feu et le sabre dans le fourreau ; ne vous défendez que dans le cas de la plus impérieuse nécessité. C'est une mission de toute confiance, elle demande autant de prudence que d'audace, car rien ne doit vous arrêter. Le général m'a chargé de vous dire qu'il comptait sur vous. Le 4e chasseurs, messieurs, je l'espère, ne fera pas mentir sa vieille réputation.

Et, nous saluant, le chef d'état-major indiqua que l'entrevue était finie.

— Capitaine, ajouta-t-il, comme nous sortions de la tente, plus joyeux qu'en y entrant, vous passerez à l'état-major avant de monter à cheval, pour prendre les derniers ordres.

— Eh bien ! dîmes-nous à Mohamed, dès que le respect de la discipline ne retint plus nos langues, te voilà donc tout seul ? Allons, viens prendre le café avec nous, et raconte ce que tu as fait des tiens.

—La fumée de l'orgueil a voilé leurs yeux, répondit-il. Ils croient que le roitelet peut lutter avec l'aigle, et ils ont fui ma parole qui leur donnait le bon conseil ; mais, s'il plaît à Dieu, lorsqu'ils auront perdu leurs plumes, ils seront bien forcés de venir chercher un abri sous mon burnous.

— As-tu au moins ta tente avec toi ? (L'usage interdit de demander autrement des nouvelles de la famille.)

— Oui, reprit-il, les miens ont suivi mes pas ; mais un échappé du démon a dérobé la chérie de mon cœur, celle en qui j'avais mis mon orgueil, la jument noire qui me portait aux jours douteux.

— Pauvre Mohamed, lui dîmes-nous, comment ta vieille expérience a-t-elle été mise en défaut ?

— Avez-vous gardé souvenir, continua Mohamed, de cet homme qui chantait sous ma tente, la dernière fois que vous êtes venus vous y asseoir ? Il arrivait du côté de *Stitten* (1). C'était, comme ils sont tous, un porteur de nouvelles, qui sur nos hauts plateaux annoncent aux uns ce que savent les autres. Toujours dans nos tribus ils ont été en honneur, mais celui-ci avait donné son âme à l'hadj Abdel-Kader, et, chargé de semer le mal, il cachait en son cœur les paroles tortueuses. — Son frère, disait-il, échangeait des laines sur les marchés du Tell, et devait venir le retrouver. Durant ce temps ses paroles, comme le vent qui chasse la cendre du foyer et ravive le feu assoupi, s'en allaient remuer les cœurs de la tribu. Il évoquait les feux de la poudre, parlant toujours de l'heure prochaine où le vrai croyant régnerait de nouveau sans partage. Tous prêtaient une oreille attentive à ses paroles, et un soir il tenta près de moi leur douceur ; mais je lui dis : Tu a reçus parmi nous l'hospitalité de Dieu, ne trouble pas notre repos, et impose silence à ta langue, sinon je te fais saisir. — Il se tut alors. Le lendemain son frère arriva avec les nouvelles de malheur. Des lettres des chefs du Tell annonçaient que la poudre avait parlé, qu'un ruisseau de sang vous avait rejetés dans la mer d'où vous étiez venus, que le sultan approchait semant le bien aux

(1) On appelle *serrssous* un pays de pâturage qui se trouve entre la terre labourable, ou Tell, et le *Sahara* ou pays du vide

(1) Petite ville qui se trouve dans une des oasis du désert du Sahara.

fidèles, rassasiant les vautours avec les cadavres de ceux qui le fuyaient, car sa course était plus rapide que celle du lion. Alors, l'esprit de révolte qui s'agitait en eux éclata, et la tribu entière s'écria : Courons au sultan ! — Et d'autres arrivaient, confirmant la vérité de ces discours. Ma parole fut vaine, car il avait dépouillé son voile, et montrant le cachet de l'émir, il avait dit : Le sultan m'a envoyé vers vous pour ramener le bien qui s'était éloigné de vos tentes. — Et il voulait faire de ma tête le trophée de soumission; mais ceux de mon sang m'entouraient, et je me frayai passage jusque sous les murs de votre fort. Dans le tumulte la jument noire, ma force au jour du combat, fut enlevée par le traître, et maintenant elle lutte contre vous, montée par lui, car ce fils du Lapidé (1) est la chaîne qui lie les tribus à la révolte. — S'il plaît à Dieu, nous le saisirons cette nuit.

— Et il plaira à Dieu, reprîmes-nous en chœur; va, Mohamed, le 4e chasseurs te le jure, tu auras ta jument noire.

Chacun se sépara alors, afin de se retrouver prêt et dispos lorsque l'heure de la fatigue aurait sonné.

L'aspect d'un bivouac, cette ville ambulante, change à chaque heure du jour. Vers les cinq heures dans la cavalerie, le corps le plus occupé, le pansage est fini, les chevaux ont reçu les soins de leurs cavaliers, et lorsque le dernier coup de trompette sonne au 4e chasseurs, la petite maîtresse la plus difficile ne trouverait rien à reprocher ni au poil du cheval, ni à la propreté du maître, l'élégance du soldat. C'est aussi le moment du festin, qu'un trou creusé en terre, deux pierres et une marmite suffisent à préparer, et qui versé dans une gamelle, est mangé par les six hommes formant l'escouade. Le biscuit trempé dans l'eau, grillé au feu, afin de l'amollir et de le gonfler, reçoit alors le morceau de bœuf que maintient le pouce, tandis que l'autre main tient le couteau à l'aide duquel on prolonge, grâce aux petits morceaux qu'il découpe, les joies de Lucullus. La gaieté ne fait pas faute d'ordinaire, mais ce jour-là elle était plus grande que de coutume. Les chasseurs avaient vu les officiers mandés à l'état-major, pendant le pansage ils avaient inspecté avec un soin tout particulier les chevaux, les armes et les hommes ; aussi les vieux routiers de l'escadron s'étaient-ils dit, à voix basse, *il y aura du tabac cette nuit*; mais, insouciants comme des gens habitués à n'avoir jamais à eux que l'heure présente, ils continuaient tranquillement leur vie accoutumée, comme s'ils ne devaient pas être dérangés d'une seconde.



L'hospitalité sous la tente La jument noire de Mohamed

La nuit tomba vers six heures et demie sur le camp;

(1) Les Arabes appellent souvent ainsi le démon. La croyance musulmane affirme que les démons furent chassés du ciel à coups de pierre.

nulle expression ne peut mieux peindre ce voile épais qui en moins de cinq minutes enveloppe en Afrique la nature entière; les clairons de l'infanterie sonnèrent la retraite, les postes de nuit se réunirent, les gardes d'écurie donnèrent la botte aux chevaux, et l'escadron qui s'attendait à recevoir un ordre, ne voyant rien venir, se coucha tranquillement sur la terre, son lit de chaque nuit, où l'on dort tout aussi bien que dans des draps de batiste et avec des rideaux roses.

A partir de la retraite, le tambour de veille à l'état-major marquait les heures en battant sur sa caisse un nombre de coups égal au chiffre de l'heure; ce son qui s'entend au loin, au milieu du grand silence, rappelle que dans la *ville de guerre* il en est toujours dont l'œil ne se ferme jamais. Pour nous, réunis sous la tente du capitaine, la fumée de nos pipes essayait de nous distraire de la longueur du temps, et ce fut avec une grande joie que nous entendîmes la demie de neuf heures.

— Maréchal-des-logis du jour, dit aussitôt à voix basse l'officier de service qui s'était rendu dans les rangs.

— Voici, lieutenant.

—Avertissez les hommes sans bruit, qu'on selle les chevaux; faites donner trois poignées d'orge. Chaque chasseur prendra ses cartouches, un biscuit. Les chevaux blessés, désignés cette après-midi au pansage, resteront; leurs cavaliers garderont les effets. Les manteaux seront roulés sur les fontes. Que dans chaque peloton, les sous-officiers veillent à ce que les couvertures soient bien pliées.

Cinq minutes après, tous étaient debout, quittant la blouse et le pantalon de toile, pour prendre le pantalon de drap rouge, que termine la basane de cuir. Chaque cheval dévorait sa provende, et les longues couvertures, enlevées des petites tentes, se pliaient en huit avant d'être placées sous les selles.

Le capitaine alla prendre les instructions dernières à l'état-major-général. Il revint ramenant Mohamed; rien n'est changé, dit-il, aux ordres que vous avez reçus cette après-midi. Allez voir si tout est en ordre; faites part à vos hommes des instructions. L'*assemblée* aura lieu sans bruit, dans un quart d'heure, lorsque le brouillard sera plus épais. Chaque chasseur était à la tête de son cheval, les sous-officiers firent leur rapport, et les officiers passèrent une inspection minutieuse, car, dans une marche de nuit, la moindre négligence dans le paquetage de guerre peut amener des blessures, et par suite rendre les chevaux indisponibles pour le reste de la campagne; puis ils communiquèrent les ordres aux soldats.

—Eh bien! nous voilà encore en route, dis-je à un vieux brigadier, à qui de longs services donnaient son franc-parler.

— C'est-à-dire, lieutenant, nous allons à la pêche. Ça pourra être gai, mais il y a tout de même de l'*embêtement*, va falloir les traiter comme des demoiselles dont on craint de salir les belles robes.

— Laissez courir, répondis-je, nous allons chercher la glu, afin d'en prendre d'autres. Et surtout, ne perdez pas la mémoire; rappelez-vous, pas de bruit, et la main haute, pour empêcher les chevaux de hennir; et si vous en pincez, n'allez pas faire les conscrits, et boire le verre entier, quand vous ne devez que goûter le vin. On casse les reins au premier qui en tue. Ainsi, attention.

— A cheval, fit dire le capitaine. Les chevaux amenés en avant des faisceaux, chacun monta à cheval, on se compta à voix basse, et les rangs furent rompus par deux. Le capitaine marchait en tête avec Mohamed; les officiers sur le flanc, à la hauteur de leur peloton. La petite troupe passa entre l'intervalle des faisceaux, les sentinelles seules interrompaient un instant leur marche solitaire, pour la saluer d'un geste silencieux, et la suivait du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans le brouillard qui couvrait la pente rapide conduisant à la plaine du Serrssous. Etabli à mi-côte, sur un large plateau, entre deux collines dont l'une portait les fortes murailles de Thiaret, le bivouac présentait en ce moment l'image du repos; et les feux, qui recevaient un éclat rougeâtre d'une brume légère, dessinaient seuls les longues lignes d'infanterie, étendues immobiles sur les rochers de grès. Mais à peine avait-on quitté ce plateau, à mesure que l'on avançait vers la plaine onduleuse, les nuées humides devenaient plus épaisses, et lorsque l'escadron fit halte au pied de la montagne, c'est à peine si l'on distinguait la tête du cheval qui précédait dans le rang. Mohamed avait heureusement l'instinct d'un chien de chasse; il semblait que cet homme connût la route au son que le sol rendait sous le pied de son cheval, car il conduisait les chasseurs sans hésiter une seconde à travers ces ténèbres de la terre et du ciel. Après deux heures d'une marche pénible, l'escadron s'arrêtait dans un pli de terrain, que traversait un sentier. Les cavaliers harars suivaient d'ordinaire ce chemin pour se rendre à leurs entrevues nocturnes. Chaque homme resta sur son cheval, grelottant sous la brume qui perçait ses vêtements, mais immobile, toujours l'œil au guet. Mohamed avait seul mis pied à terre avec le capitaine, et de temps à autre ils appuyaient l'oreille contre terre, afin de saisir le moindre bruit.

Une heure, deux heures, trois heures se passèrent ainsi dans l'attente, et plus elle se prolongeait, plus le froid semblait devenir insupportable. La consigne imposait la patience; bon gré, mal gré, il fallait bien avoir cette vertu. Mais une demi-heure avant le jour, au moment où toutes les têtes se penchaient sous le poids du sommeil, le mot *attention!* courut les rangs. Le capitaine sauta sur son cheval, et Mohamed resta seul, l'oreille collée contre la terre. La fatigue s'était envolée, chacun attendait.

Mohamed se releva tout à coup et s'approcha du capitaine. Des cavaliers arrivaient du Sud, dit-il, suivant cette direction; un autre est venu du Nord, tous se sont arrêtés alors, et ont marché vers Tagdempt. L'embuscade est dénoncée. Dans cinq minutes il fera jour, le soleil boira le brouillard, nous pourrons suivre leurs traces, et s'il plaît à Dieu, comme ils ne croient point avoir été aperçus, peut-être les joindrez-vous.

Le capitaine ne put s'empêcher de laisser échapper un jurement bien accentué, et dès que la fâcheuse nouvelle fut connue, le froid et la fatigue reprirent sur-le-champ possession de chacun de nous. Le jour et le soleil vinrent enfin de compagnie. L'escadron entier poussa un soupir de contentement lorsque les premiers rayons séchèrent un peu l'humidité dont tous les uniformes étaient imprégnés. Nous avions rompu les rangs dans la direction de Tagdempt, Mohamed précédait l'escadron d'une cinquantaine de pas, son œil toujours fixé sur la terre, quand tout à coup, agitant son burnous pour faire hâter la marche: — Vois, dit-il dès qu'on l'eut rejoint, vois si je m'étais trompé, et il montrait les sabots des chevaux fraîchement marqués sur la terre. Au trot, au trot; leur avance est courte, ils marchent sans défiance, tu pourras les joindre.

L'allure est aussitôt allongée, chaque œil se met en quête, la chasse commence; mais la bête n'est pas encore

en vue, nous suivions la piste : elle indiquait toujours des chevaux marchant au pas; l'escadron s'en allait ainsi gravissant les petits mamelons, descendant les pentes légères sans que jamais le regard pût s'étendre au loin. On était arrivé à quatre cents mètres d'une rivière nommée la Mina, qui après être tombée dans le vallon de Tagdempt par une chute célèbre, côtoie la lisière des grands bois, avant de pénétrer dans le Tell. Là seulement ils ont pris le trot, s'écrie Mohamed, montrant du doigt le sentier. Notre course n'en continue que plus rapide, et nous descendons à toute allure la pente escarpée de la ravine; mais arrivé au gué, il fallut s'arrêter, le passage était difficile et demandait des précautions pour éviter un accident cause d'un plus long retard.

Le pays venait de changer brusquement d'aspect : derrière nous ces mamelons sans fin de verdure qui n'ont jamais reçu l'ombre d'un arbre; dans la ravine, les lianes épaisses, les buissons de lauriers, entourant d'une ceinture de rose les eaux qui se brisaient sur les pierres de grès dont le lit de la rivière était encombré. Face à l'escadron, les grands genévriers, les chênes verts et les thuyas au large feuillage, une vraie forêt; et sur la gauche, à quelques centaines de pas, commençait ce massif d'épaisse verdure dont le sommet atteignait les parois des roches élevées d'où la Mina se précipitait en nappe écumeuse.

L'avant-garde de l'escadron, après avoir passé la première, s'était portée en avant. Les traces continuaient, et les chasseurs reformaient leurs rangs; l'ordre de reprendre la marche allait être donné, lorsque le cheval de Mohamed, qui donnait depuis quelques instants de fréquents signes d'impatience, dressant les oreilles, frappant du pied, ouvrant les naseaux, poussa un hennissement bref et aigu, et tournant la tête du côté de la cascade sembla écouter. Tout à coup, un autre hennissement répond clair et sonore, et le cheval fit alors entendre comme le cri de joie de la rencontre; tout l'écho répéta un son triomphant.

A ce hennissement, les yeux de Mohamed lancèrent l'éclair. Ils sont là, dit-il, désignant les ombrages touffus qui cachaient la cascade. Des cavaliers ont continué la route pour changer la piste, tandis qu'eux, remontant le cours de l'eau, ont dérobé ainsi leurs traces. J'ai reconnu le hennissement de ma jument. Envoie les tiens le long des deux rives afin que toute issue leur soit fermée.

Une partie des chasseurs repassent la rivière, et se frayant un chemin à travers le fourré, parviennent jusqu'à une petite clairière, où cinq chevaux étaient attachés. Les cavaliers avaient disparu. Sautant alors lestement à terre, les chasseurs saisissent leur fusil qu'une courroie de cuir tient toujours suspendu à l'épaule, et ils s'avancent, escaladant le sentier humide, se glissant entre les arbres serrés. Devant eux, à cinquante pas, se dressait la muraille moussense; les eaux éclairées par les rayons d'un soleil ardent semblaient une nappe de feu qui se précipitait dans un lit de verdure. Des deux côtés, les roches de grès prolongeaient leurs escarpements, d'où s'échappaient les plantes aux longues tiges. Dans leur course vagabonde, elles s'en allaient gagner les chênes verts et les grands érables qui s'élançaient d'une petite île que les eaux du torrent avaient respectée. S'accrochant aux anfractuosités du rocher, aux buissons d'épines, les cinq Arabes cherchaient à gagner le sommet; mais parvenus à mi-hauteur sur une petite plate-forme, il fallut s'arrêter; nul moyen humain de tenter l'escalade. Alors trois d'entre eux, voulant protester jusqu'à la mort, abattirent leurs longs fusils, et deux chasseurs tombèrent frappés par leurs balles; mais, fidèles à la consigne donnée, eux aussi s'accrochaient comme des singes à la roche, sans brûler une amorce. Le filet resserrait ses mailles, et, au bout de dix minutes, après avoir eu trois hommes encore blessés dans la lutte, la capture était saisie intacte, comme il avait été prescrit. Les chasseurs défilèrent dans les étroits sentiers, les blessés emportés sur des branchages, et le silence retomba sur cette oasis solitaire.

Le coup de main avait duré peu de temps, et le capitaine avait hâte de quitter cette ravine dangereuse, car le bruit des coups de fusil pouvait à chaque instant attirer un parti ennemi; une fois sur le plateau, l'on n'avait plus rien à craindre. Les prisonniers, solidement attachés avec des cordes à fourrage, afin de rendre toute évasion impossible, furent placés entre deux chasseurs. On lia le mort en travers sur son cheval, comme un sac de farine, les pieds d'un côté, la tête de l'autre. Il n'y a pas d'autre moyen de les transporter. Les blessés pouvaient heureusement se tenir debout, en sorte que rien ne retarda la marche de l'escadron. Sur les dix heures, les trompettes sonnaient la fanfare d'arrivée, et tous les désœuvrés du bivouac s'en venaient chercher les nouvelles, échanger les poignées de main de bon retour. Le mort et les blessés furent aussitôt conduits à l'ambulance, les prisonniers amenés à l'état-major général, et, tous ces devoirs remplis, chacun reprit sa place habituelle et sa vie de chaque jour. Il n'y avait plus qu'à se préparer par le repos à supporter les fatigues de l'avenir, et à veiller à ce que les chevaux, les anges gardiens des chasseurs à cheval d'Afrique, fussent frais et dispos. C'était la préoccupation de chaque heure.

La capture faite par l'escadron de chasseurs avait sans doute une importance plus grande qu'on ne le supposait d'abord, car pendant plusieurs heures il y eut des allées et venues continuelles entre la tente du général et celle du chef du bureau arabe. Enfin l'ordre fut donné à trois bataillons de se tenir prêts en armes et sans sacs pour cinq heures. Un piquet de douze hommes et un sergent fut aussi commandé. Ils devaient renouveler la charge de leurs fusils. Dès lors, il n'y avait plus de doute, une exécution aurait lieu; et comme soldats au repos sont aussi curieux que femmes au logis, tout le monde sut bientôt que, parmi les prisonniers du matin, se trouvaient trois chefs de la tribu des Harars, l'homme envoyé par Abd-el-Kader dans le pays, mais aussi un caïd des Ouled Rhelif, tribu soumise. Cet homme avait passé la journée entière dans notre camp, l'œil aux aguets; et, lorsqu'il avait vu l'escadron se mettre en mouvement, il l'avait suivi de loin, et, sûr de sa direction, avait dénoncé l'embuscade. Un exemple était nécessaire; tous les gens de grandes tentes de la tribu des Ouled Rhelif se trouvaient à Thiaret; il fut décidé que la loi militaire sur les espions serait appliquée, et que cet homme serait fusillé en présence de tous.

A cinq heures et demie, les bataillons, rendus en armes sur l'une des faces du camp, formèrent les trois côtés d'un carré; le quatrième restait ouvert. Le peloton de douze hommes s'y trouvait seul. A un roulement de tambour, l'homme qui devait mourir fut amené. Il était grand, avait les épaules larges, l'air décidé. Une chemise arabe couvrait son corps, un petit *fez* rouge abritait sa tête. Il marchait d'un pas ferme, récitant à haute voix les prières du croyant musulman, livrant sa vie sans regret ni forfanterie... C'était écrit. A la droite du peloton, un peu en arrière, les hommes de grandes tentes de sa tribu prirent place, conduits par le chef du bureau arabe. Alors, s'approchant du prisonnier, un soldat lui banda les yeux, et, appuyant la main sur son

épaule, le força à se mettre à genoux. Les armes furent portées, préparées; les canons s'abaissèrent; on entendit ce commandement : FEU !... Ses bras s'étendirent, son corps s'affaissa d'abord légèrement en arrière, puis tomba en avant, la face dans la poussière; l'homme était mort. Ainsi tombent ceux qu'on fusille, toujours du côté d'où vient la balle. — Le cadavre resta étendu le long du chemin pendant vingt heures; il fut défendu de l'enlever, afin que tous les passants pussent dire : —J'ai été témoin de la justice.

Pendant ce temps, Mohamed fumait tranquillement sa pipe et buvait à petites gorgées une tasse de café, tout en couvant du regard sa jument, dont Embarek, son nègre, nettoyait l'épaisse crinière. Un des officiers qui avaient fait la course du matin vint à passer, comme le bruit du fusillement se faisait entendre.



Le coup de main. La jument noire reprise.

— Notre homme de ce matin ! lui dit-il.

— Celui qui met la tête dans le son sera becqueté par les poules! répondit Mohamed. Ce fut là toute l'oraison funèbre.

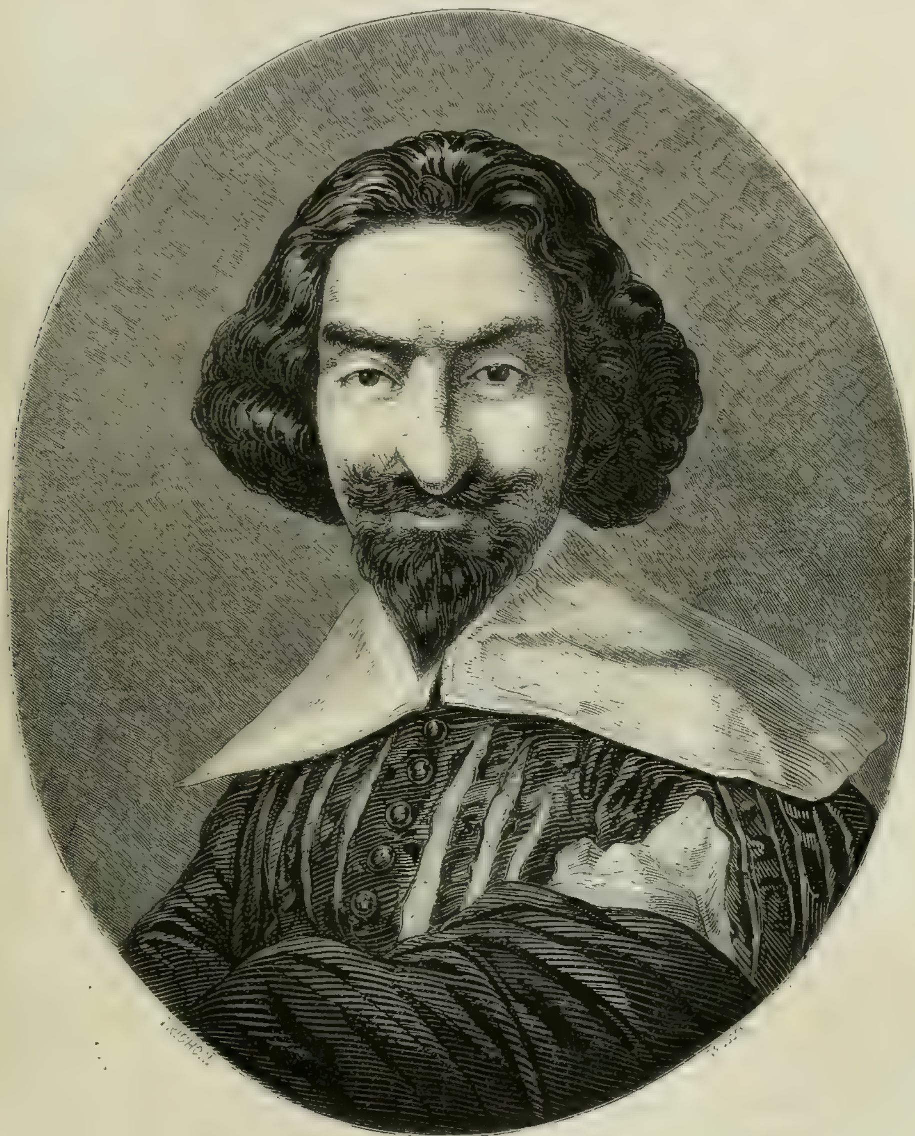
Et comme l'officier caressait la belle jument, le félicitant de l'avoir retrouvée : « Sois bon à tes serviteurs, a dit le prophète, et leur jour viendra pour toi. » J'ai suivi la parole du prophète, et ce matin le hennissement de ces chevaux bien traités a été ma récompense. Ils ont appelé le succès. Dieu est grand!

Depuis, la paix fut rendue à ce pays, et, l'automne de l'année suivante, le fils du beau cheval gris et de la jument noire suivait, en bondissant, sa mère. Lui-même, depuis lors, est devenu, dit-on, un cheval célèbre.

PIERRE DE CASTELLANE.

# LA LITTÉRATURE ET LES ÉCRIVAINS ESPAGNOLS.

## LE MANCHOT DE LÉPANTE (CERVANTÈS).



Portrait de Cervantès, d'après le tableau de Vélasquez, gravé par M. Pascal (1).

Don Miguel Cervantès Saavedra naquit, en 1547, à Alcala de Hénarez, bourg de la Nouvelle-Castille. Son père, don Rodrigue, était un pauvre hidalgo, « un de ceux « qui ont une lance au râtelier, une vieille rondache, un « roussin maigre et un chien courant. » Il avait servi sur mer et sur terre, parlait souvent et avec enthousiasme de ses campagnes ; mais comme il savait au fond du cœur ce que coûte la gloire et ce qu'elle rapporte, il envoya de bonne heure son fils à Madrid, pour y faire quelques études, se promettant de le pousser, lorsqu'il serait en âge, dans la voie sûre et paisible des honneurs ecclésiastiques. Par malheur, don Miguel, après avoir achevé ses humanités, se crut plus sage que son père. Il renonça aux prébendes et aux évêchés que sa famille avait rêvés pour lui ; résolution louable en elle-même, vu le caractère et l'humeur du personnage, mais dans laquelle, cependant, on aurait tort de voir l'ouvrage de la prudence. Dans le fait, Miguel s'é-

(1) A Paris, chez l'auteur, rue du Port-Royal, 12.

tait lié avec les étudiants de Madrid, et fréquentait les tavernes où se rendaient les beaux-esprits et les porte-rapière de la capitale; il avait pris les goûts de ceux-ci et de ceux-là, et, comme de raison, se croyait en état de les surpasser tous. Ce fut ce qui le détourna de l'Eglise, et lui inspira d'abord l'idée de se faire poëte et de vivre du produit de sa plume, idée qui ne lui serait jamais tombée dans l'esprit, s'il eût eu le bon sens du vieil hidalgo.

Le jeune Cervantès, il faut en convenir, avait plus d'esprit et plus d'imagination qu'on n'en découvre communément chez les gens qui en font métier; mais il sentait son génie et ne le connaissait pas encore: c'était l'expérience, ce dur maître, qui devait plus tard le lui révéler. En attendant, comme il fallait boire et manger, il ne laissa pas chômer sa plume; mais, au lieu de se servir de ses propres idées, il se servit, à l'exemple de ses confrères, des idées d'autrui. Durant deux ou trois ans, il rima des vers qui ressemblaient à tous les vers de ce temps-là, si ce n'est peut-être qu'ils étaient pires, puisqu'ils ne lui valurent pas même des compliments, cette vieille monnaie qui, tout usée qu'elle soit, aura toujours pour les poëtes le même son et la même valeur que les pièces d'or les plus neuves. Toujours confiant dans les promesses de la muse, mais toujours ignorant de quel côté elle l'appelait, il publia, en 1569, un livre sur lequel il prétendait fonder sa renommée. C'était un roman pastoral intitulé *Philène*, et qui, bien qu'il fût aussi fade, aussi invraisemblable, aussi ennuyeux qu'aucun du même genre, n'eut pourtant pas plus de succès que ses vers.

Las de faire un métier qui ne lui rapportait rien, il se tourna du côté des armes. Dénué de tout, mais ne doutant de rien, hormis du bon goût du public espagnol, le cœur plein d'illusions, de loyauté, de courage, il se met en route un beau matin, et arrive à jeun chez son père, à qui il fait connaître son dessein. Le bon hidalgo le retient quelques jours au logis, et lui conseille, puisqu'il a de l'ambition, de chercher un emploi à la cour. Mais voyant qu'il était moins écouté à mesure que Miguel reprenait un peu d'embonpoint, don Rodrigue soupira, fit seller son maigre roussin, et le donna au jeune aventurier. C'était, hélas! avec sa bénédiction, tout ce qu'il pouvait lui donner. Cervantès n'en demandait pas davantage.

Le voilà parti pour l'Italie. Les beaux rêves qu'il fit en chemin! L'Italie était en feu; on se battait aussi en Allemagne, en France, dans toute l'Europe, et partout l'Espagne avait des soldats. Les soldats devenaient naturellement porte-enseignes, les porte-enseignes capitaines, les capitaines... Qui sait où un capitaine peut aller! Si la carrière militaire a des bornes, l'imagination, Dieu merci! n'en a pas; et, dans ce moment-là, soyez-en sûr, don Miguel n'était pas homme à s'arrêter en chemin. Le malheur voulut qu'il y eût une trêve lorsqu'il arriva en Italie. Il descendit donc de son roussin, non pour enfourcher un cheval de bataille, mais pour devenir tout simplement, comme Gil Blas, valet de chambre d'un évêque, du cardinal Aquaviva, ce qui était un réveil assez triste après de si beaux songes.

L'année suivante, la guerre ayant éclaté de nouveau et avec plus de fureur que jamais, il jeta aux buissons la livrée du cardinal, et s'enrôla avec joie sous les drapeaux de Marc-Antoine Colonna, duc de Palliano, qui commandait les troupes vénitiennes. Sa première campagne ne fut pas heureuse. On l'embarqua sur un navire qu'on envoyait au secours de l'île de Chypre, menacée par les Turcs. L'île fut prise, les habitants furent exterminés, et le navire qui portait Cervantès n'échappa que par miracle à la flotte victorieuse.

Ce sont là les chances de la guerre, et un homme de cœur ne se décourage pas pour si peu. Don Miguel prit sa revanche à la bataille de Lépante, dans laquelle il se distingua parmi les plus braves. Malheureusement il reçut au bras gauche une arquebusade, dont il demeura estropié pour le restant de ses jours. Ce fut tout ce qu'il gagna dans cette fameuse journée. Mais, comme on n'a pas besoin de la main gauche pour tenir l'épée, ce petit accident ne l'empêcha pas de servir son pays, tout en poursuivant la fortune. Il fit, en 1572, l'expédition de Morée, et, au mois de septembre 1575, après bien des courses, bien des fatigues, il était encore Grosjean comme devant.

Il résolut alors de revoir sa patrie, et s'embarqua, à cet effet, sur la galère le *Soleil*. Après tout, s'il n'était pas capitaine, il était manchot; il pourrait donc, comme un autre, mettre son chapeau sur l'oreille et élever la voix dans les hôtelleries, quand on parlerait de batailles.

Mais, on l'avait dit avant Sancho, un malheur n'arrive jamais seul; l'équipage du *Soleil* fut capturé par un corsaire, et notre aventurier, au lieu d'aborder en Espagne, débarqua esclave à Alger.

Son premier maître fut un renégat vénitien. On l'appelait Hassan, et il était aga de la milice. Quoiqu'il fît tout trembler dans la régence par l'ascendant que lui donnait une autorité dont personne ne connaissait exactement les limites, et Hassan moins que personne, il n'effraya pas Cervantès. Il paraît, au contraire, que Cervantès lui inspira un certain respect et même une certaine crainte, qui honorent l'instinct du barbare. Il nous apprend lui-même qu'il fit, pour conquérir sa liberté, des choses inouïes, et qu'on craignait à tout moment de le voir empalé pour ses prouesses. Mais, ajoute-t-il, jamais Hassan ne lui donna ni ne lui fit donner un seul coup; jamais il ne lui dit une parole dure. Il se contenta de le faire surveiller de plus près, de manière à lui ôter toute chance d'évasion.

Au lieu de se rebuter, don Miguel n'en devint que plus entreprenant. Gardé à vue nuit et jour, et n'ayant pas un sou vaillant, il aurait pu, sans encourir aucun blâme, ne penser qu'à son propre salut; mais il était de ces hommes qui, dans l'infortune, s'appitoient volontiers sur autrui. Il se souvint donc de ses compagnons de servitude et jura de les délivrer avec lui. Rien de plus facile, comme vous allez voir. Il s'agissait tout simplement de renverser le dey et de s'emparer de la Casbah au nom du roi d'Espagne. Si le coup réussissait, jugez des suites: la piraterie détruite, l'esclavage aboli, un empire ajouté à l'héritage de Philippe II. Cervantès, sans plus délibérer, se mit aussitôt à l'ouvrage. Il s'entendit d'abord avec les esclaves de l'aga, et bientôt tous ceux d'Alger furent dans le secret. Il gagna ensuite des juifs et des renégats, et s'assura des complices jusque dans le harem du pacha. Si ce n'étaient les oiseaux du ciel, on ne sait qui lui servait d'interprète et portait au loin ses messages. Le fait est qu'il remuait ainsi toute la ville sous les yeux de ses gardiens, et sans éveiller aucun soupçon. Tout allait à souhait. Le jour était pris; chacun était sur le qui-vive, et cette noble résolution, conçue dans la cervelle d'un rimeur, et qui n'avait pour cheville ouvrière qu'un soldat éclopé, allait s'accomplir, si... Mais, on le devine, l'honnête hidalgo avait tout prévu, excepté la trahison.

Conduit devant le dey, il ne se démentit point. Il osa même assurer, et peut-être avec bonne foi, que, si on le laissait vivre, sa majesté catholique ne manquerait pas de

le racheter, de le venger si on le faisait mourir. Le Turc réfléchit, et pensa qu'en effet le roi d'Espagne ne devait pas avoir dans ses États beaucoup de gens de pareille étoffe. Il indemnisa de ses deniers Hassan-Aga, et fit enfermer Cervantès au sérail, soit qu'il ne s'en rapportât qu'à lui-même du soin de surveiller à l'avenir le dangereux esclave, soit que l'avide pacha fût bien aise de savoir au juste quel prix on attachait en Europe à la vie d'un homme de génie.

Cinq ans s'écoulèrent, et, comme on s'en doute bien, les ministres d'Espagne n'offrirent pas un maravédis en échange du prisonnier. Il aurait laissé ses os sur la terre d'Afrique, si les Pères de la Merci ne l'eussent enfin délivré.

Il avait trente-quatre ans lorsqu'il revit sa patrie. Don Rodrigue était mort. Sa nièce avait vendu, pour payer la moitié de sa rançon, une grosse part de son petit héritage. Il ne restait donc à Cervantès d'autre ressource que de tailler sa plume, et de demander, comme Figaro, de quoi il s'agissait. Il alla à Madrid, et reprit son ancien métier. Mais ne croyez pas qu'il ait commencé par écrire *Don Quichotte*. Quoiqu'il eût beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup souffert, et qu'il se flattât intérieurement de connaître le fond de la vie, ce qui est la véritable science surtout pour les gens qui se mêlent d'écrire, il avait cependant, pour son instruction et la nôtre, bien des choses nouvelles à apprendre. Il n'avait jamais été amoureux : il le devint. C'est sous le charme de cette passion naissante qu'il composa la première partie de son roman de *Galatée*, pastorale allégorique , dans laquelle il se met en scène sous la figure d'un berger. Voyez donc comme il était jeune ! Bientôt il épousa celle qu'il aimait, une demoiselle noble, mais pauvre comme lui, nommée Catherine Salazar y Palacios d'Esquivias. C'était, pour parler comme Sancho, la Faim qui épousait la Soif. Une fois marié, adieu les blancs moutons! adieu la houlette et les rubans roses! il fallut songer à remplir la pannetière, et à éloigner le loup, c'est-à-dire les huissiers, de la bergerie.

Cervantès, dès ce moment, commença à voir la vie sous son côté le plus triste et le plus décourageant ; car cette femme, qu'il aimait toujours, et à qui, dans son roman, il avait montré l'avenir sous des couleurs si riantes, Catherine manquait du nécessaire; et, quand je dis du nécessaire, les femmes croiront peut-être que je parle des atours qui pouvaient convenir à sa jeunesse; mais j'entends par ce mot le gîte de la nuit et le pain de la journée. Aussi Cervantès, désabusé, ne publia-t-il jamais la seconde partie de *Galatée*, à moins qu'on ne veuille reconnaître cette charmante bergère dans la Dulcinée du Toboso. Et c'est elle, en vérité, c'est bien elle ! Galatée avant la noce, Dulcinée le lendemain ; pauvre ménagère, triste et mal vêtue, en dépit des richesses dont l'environne encore l'imagination prodigue de son mari. Mais, en attendant que la métamorphose fût complète dans son esprit, comme elle l'était déjà sous ses yeux, Cervantès, pressé, non par la muse, mais par les créanciers et par la faim, composa coup sur coup une trentaine de pièces de théâtre, presque aussi mauvaises les unes que les autres. Il est bon de se défier de lui lorsqu'il parle du succès qu'elles obtinrent à Madrid.

Ce prétendu succès ne l'empêcha pas de solliciter un modique emploi dans les vivres, et d'aller s'établir à Séville, lorsqu'il l'eut obtenu. Ce fut là qu'il composa ses *Nouvelles*. Mais il ne demeura pas à Séville. Il erra avec sa femme de ville en ville, remplissant toujours quelques charges obscures, qu'il devait au crédit du comte de Lémos et de l'archevêque de Tolède, toujours écrivant, toujours besoigneux. Ses appointements, réunis aux produits de ses ouvrages et aux libéralités de *ses protecteurs*, l'empêchaient tout juste de mourir de faim. Telle était sa misère, qu'on l'accusa une ou deux fois d'avoir détourné les deniers publics, imputation mensongère, et dont sa pauvreté même aurait dû le défendre.

Un jour, qu'il était en prison pour ce prétendu crime ou pour un autre, il s'avisa, pour se désennuyer, de faire un roman. Son esprit, naturellement doux et indulgent, tournait depuis quelque temps à la satire. Dans le *Voyage au Parnasse*, publié en 1604, il avait raillé plus d'un poëte qu'il admirait de bonne foi et même qu'il imitait quelques années auparavant. Le désenchantement venait avec l'âge. Cette fois, il n'eut d'autre pensée que de tourner en ridicule les ouvrages à la mode, ces romans de chevalerie dont raffolaient encore les femmes, les jeunes gens et les vieillards, alors que depuis longtemps la chevalerie était morte. Elle avait disparu en Espagne avec les Maures, et, dans le reste de l'Europe, ce n'était plus qu'un vague souvenir. Cependant on faisait toujours des chevaliers, et, dans le nombre, peut-être y en avait-il qui prenaient la chose au sérieux.

Le contraste de cette vieille institution avec les mœurs nouvelles, tous ces établissements du moyen âge dont l'esprit s'était perdu, mais dont on voyait subsister l'ombre, inspiraient en France, à Rabelais, ce long ricanement qu'on nomme *Pantagruel*, dans le même temps à peu près où ils inspiraient au prisonnier espagnol cette fine et ingénieuse parodie qui est le commencement de *don Quichotte*. En prenant la plume, il est probable que Cervantès ne se doutait pas lui-même du parti qu'il devait tirer de cette idée. Il se proposait, selon toute apparence, de ne donner à ce badinage que les dimensions d'une nouvelle, et de s'arrêter à la *grande et importante revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de don Quichotte*. Ces six premiers chapitres font assez voir que sa première intention n'était que de discréditer les romans de chevalerie.

Mais, en avançant dans cette composition, quand il eut mis sur pied cette figure d'hidalgo si vivante et si grotesque, il lui fut impossible de s'en séparer ; il fut alors, pour la première et l'unique fois de sa vie, véritablement inspiré. Il n'imita plus, ne parodia personne ; il avait trouvé un héros qui était bien son héros, et un sujet dans lequel il pouvait, amère consolation! résumer l'expérience de toute sa vie, ses rêves de gloire, ses rêves d'amour, toutes ces rudes leçons qu'il avait reçues de la fortune, et qui, pourtant, ne l'avaient jamais bien corrigé. Il voulut conduire jusqu'au bout l'histoire de cet honnête hidalgo, de ce vertueux fou, qui mange son bien pour courir après la gloire, et qui, au lieu de gloire, n'attrape que des horions. Dès cet instant, il fait apparaître Sancho, qui est l'extrême bon sens à côté de l'extrême imagination ; Sancho, qui trotte sur son âne derrière le chevalier, comme la tardive expérience, venant toujours quand le mal est fait, et qui, ayant beau se presser, beau courir, beau crier, n'est presque jamais écouté.

Ces deux personnages, Don Quichotte et Sancho, sont inséparables ; c'est l'âme et le corps, la lumière et l'ombre. L'un représente tout ce qu'il y a de généreux dans la nature humaine, et l'autre tout ce qu'il y a d'instincts égoïstes et étroits. Donnez à don Quichotte un peu du bon sens de son écuyer, ou à Sancho un peu de cette loyauté et de cet héroïsme qui caractérisent son maître, et de

deux fous vous aurez fait un sage, sage du moins selon les hommes. Mais ils s'accordent rarement ; et pourquoi s'accorderaient-ils ? Voyons-nous souvent, dans le monde, l'imagination d'accord avec la raison ? Les élans généreux du cœur sont-ils souvent approuvés par la sagesse vulgaire qu'on appelle l'expérience ?

C'est en 1605 que parut la première partie de *Don Quichotte*. De tous les ouvrages de Cervantès, ce roman est le seul qui mérite d'être lu ; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, et peut-être le livre le plus original, le plus amusant, le plus profond qui existe en aucune langue. Sans être supérieur à Molière, à La Fontaine, à Shakspeare et à tous ces grands peintres de l'humanité dont nous admirons les œuvres, Cervantès a cependant saisi l'homme sous un point de vue plus large qu'ils ne l'avaient fait. Ses héros, tout extravagants et tout fantastiques qu'ils soient, ressemblent à un plus grand nombre d'entre nous que tous ceux qu'on voit au théâtre et dans les romans. En effet, les Harpagon, les Tartufe, les Lovelace, ne représentent, dans leur plus grande généralité, que telle ou telle variété de l'espèce humaine.

Tout le monde n'est pas, grâce au Ciel ! avare, hypocrite, menteur, libertin. Mais qui de nous ne porte en soi son Don Quichotte et son Sancho Pança ? Qui de nous n'a combattu plus d'une fois en sa vie des moulins à vent ? Qui de nous n'a couru tout essoufflé après cette île merveilleuse qui attire Sancho sur les pas du chevalier ? Hélas ! tant de courage perdu, tant de coups d'épée dans l'eau, et cette espérance qui survit à tant de déceptions, et ces entretiens charmants de l'ingénieux hidalgo avec son grossier écuyer, si poltron, si gourmand, si paresseux, n'est-ce pas notre histoire à tous, et ne sont-ce pas là les



Vue intérieure de la prison de Tolède, où Cervantès acheva *Don Quichotte* ( page suivante ).

entretiens que nous avons eus mille fois avec nous-mêmes !

Chose singulière pourtant ! quand ce livre parut, toute l'Europe l'accueillit avec enthousiasme ; l'Espagne seule ne le comprit pas. L'auteur continua de vivre pauvre, oublié, dédaigné. Il fut obligé, pour trouver des lecteurs, de répandre dans le public un pamphlet anonyme ( le *Busca pié* ), dans lequel il prétendait que *Don Quichotte* cachait, sous le voile de l'allégorie, une satire des personnages les plus distingués de la cour. Je ne sais jusqu'à quel point il se calomniait. Peut-être, en effet, en composant *Don Quichotte*, a-t-il pensé plus d'une fois à Charles-Quint et à Philippe II, poursuivant à travers l'Europe la chimère de la monarchie universelle, et à l'Espagne qui s'épuisait à les suivre, délaissant son commerce et son agriculture, et s'appauvrissant de jour en jour au milieu de tant de richesses mensongères.

Quoi qu'il en soit, l'Espagne n'était pas encore sortie de ce beau rêve : elle ne trouva pas dans ce roman les puériles allusions qu'on lui promettait, et ne pardonna pas à l'auteur de s'être moqué de la chevalerie. Les porte-écritoire du temps le décrièrent dans leurs ouvrages, et, en 1614, on fit imprimer à Tarragone, sous un nom supposé, une prétendue suite des *Aventures du chevalier de la Manche*, misérable rapsodie que Le Sage, en France, a depuis imitée, sans pouvoir la rendre meilleure, et dans laquelle on accablait d'injures le véritable auteur de *Don Quichotte*, à qui l'on reprochait jusqu'à ses glorieuses blessures.

La meilleure réponse que pût faire Cervantès à de tels outrages, était de publier la seconde partie de son livre. Elle parut en effet en 1615, eut en Europe le même succès, et essuya en Espagne le même dédain que la première. Ce ne fut que vers la fin du dix-huitième siècle que les compatriotes de Cervantès ouvrirent les yeux sur le compte de cet homme, qui est le seul écrivain qu'ils puissent opposer à ceux dont s'enorgueillissent les autres nations. En ce temps-là, l'Espagne était assez pauvre, assez fatiguée, assez déchue, pour comprendre enfin la vérité des peintures de *Don Quichotte* ; mais l'auteur était mort depuis plus d'un siècle ; il était mort un an après la publication de son ouvrage, mort pauvre et découragé.

Les Pères de la Merci, qui jadis avaient payé sa rançon du fruit de leurs aumônes, et de la terre d'esclavage l'avaient ramené dans sa patrie, l'assistèrent seuls à cette heure suprême. Sans doute ils ne voyaient pas en lui l'homme de génie ; mais ils voyaient une âme en peine, dégoûtée des hommes et des choses, aspirant au repos. Ils l'aidèrent encore à se débarrasser de ses fers, et adoucirent par leurs prières le passage de cette âme tourmentée, du monde, où elle avait tant souffert, à sa véritable patrie.

On enterra sans bruit, dans leur couvent, sa dépouille mortelle, le 23 avril 1616, le même jour où l'Angleterre faisait pompeusement inhumer Shakespeare dans les caveaux de Westminster. Aussi, en 1775, sous le règne de Charles III, alors que son nom devenait célèbre au delà des Pyrénées, on ne savait ni où il était né ni où il était mort, tant on l'avait profondément oublié. Déjà l'enthousiasme espagnol, passant d'un extrême à l'autre, le comparait à Homère, et prenait soin de justifier ce parallèle en montrant sept villes qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître le *Vieux Manchot*, de même qu'autrefois sept villes grecques avaient voulu être la patrie du vieil aveugle.

AUGUSTE CALLET.



Cervantès, sa femme et le comte de Lémos (page suivante).

# LES DEUX DON QUICHOTTE.

Depuis que notre collaborateur a écrit la notice qu'on vient de lire, nous avons recueilli, sur le principal épisode de la vie littéraire de Cervantès (le pamphlet du *Busca pié* et la seconde partie de *Don Quichotte*) certains détails, si inconnus et si dramatiques, qu'on nous saura gré de les mettre en scène à notre manière.

Vers 1614, à Tolède, dans une pauvre chambre, meublée d'un lit, de quelques chaises, d'un chapeau à plume, d'un pistolet et d'une épée suspendus au mur, un homme aux longs cheveux et aux épaisses moustaches, amaigri et cassé par la souffrance, se tenait assis près d'une table boiteuse, couverte de lettres et de brochures. C'était Don Miguel Cervantès, alors payeur des vivres de l'armée de Philippe III, grâce à la protection de Fernandez de Cas-

tro, comte de Lémos. Comme on vient de l'apprendre, cette place et cette protection l'empêchaient tout simplement de mourir de faim.

Mais l'auteur de *Don Quichotte*, ne songeant qu'à son livre, se regardait en ce moment comme le plus heureux des hommes. Il venait d'en recevoir cinq traductions dans toutes les langues de l'Europe, et il savourait trente lettres où les plus illustres écrivains de l'Allemagne, de l'Italie et de la France, le plaçaient à la hauteur d'Homère, de Virgile et d'Ovide.

Oubliant qu'il grelottait de froid et qu'il n'avait pas déjeuné, il se drapa fièrement dans son manteau à dents de scie, posa son bras impotent sur sa vieille flamberge de Lépante, et arpenta sa chambre comme s'il eût marché au sommet du Parnasse.

Bientôt une femme entra, belle encore malgré sa tristesse, sous sa riche chevelure ondée, sous son double collier de perles, et sa robe de laine à crevés de satin.

— Tiens, Catherine, voici notre gloire ! s'écria le poëte, en jetant à Dona Cervantes (car c'était elle) son noble butin de livres et de messages.

— Notre gloire? répondit la señora, qui détourna ses yeux en larmes; brillante médaille, dont voilà le sombre revers.

Et elle remit trois nouvelles lettres à son mari. La première était de son éditeur de Madrid; il annonçait qu'on n'achetait plus *Don Quichotte* que pour s'en moquer, et que l'auteur lui redevait 2,000 réaux, faute desquels il allait fermer boutique.

— Aveugle et ingrate patrie ! dit Cervantès en tombant accablé sur une chaise. Traduit et admiré dans toute l'Europe, et méconnu, bafoué dans mon pays ! — Quelle récompense de mon sang versé sur dix champs de bataille, et de ma captivité de six ans chez les barbaresques !

Par la seconde lettre, le comte de Lémos le prévenait que ses ennemis le dénonçaient comme abusant des deniers de l'Etat, et que le roi avait failli lui ôter l'emploi qui le faisait vivre.

— Encore un coup de mon Zoïle Avellaneda ! fit l'hidalgo en haussant les épaules et en ouvrant le troisième billet.

Il était du propriétaire de la maison, qui le sommait de payer ou de déguerpir.

— Voilà pourquoi je rentre les mains vides, dit la señora, rouge de honte ; les fournisseurs, prévenus, nous refusent tout crédit. Il vous faudra, grand homme, ajouta-t-elle en cherchant à sourire, déjeuner avec cette croûte de pain frottée d'un peu d'ail.

Qu'importait au soldat de Lépante, à l'auteur de *Don Quichotte?* Il ne voyait que l'oubli de son chef-d'œuvre, et il ne visait qu'à le mettre en lumière.

— J'y suis ! j'y suis ! cria-t-il soudain, après cinq minutes de réflexion... Je vais forcer l'Espagne et le roi lui-même à s'occuper du *Chevalier de la Manche !*

Sa femme le regardait sans le comprendre. Il l'embrassa avec une sorte de délire, et se mit au travail en grignotant son morceau de pain...

Deux jours et deux nuits sa plume courut sur le papier. Il ne s'arrêtait que pour éclater de rire et danser de joie, comme s'il eût découvert un trésor.

Trois semaines après, le pamphlet anonyme du *Busca pié* paraissait à Madrid, et faisait vendre en quarante-huit heures trois cents exemplaires de *Don Quichotte.*

Comment s'était opérée cette révolution ? C'est ce que va nous apprendre le comte de Lémos, qui entre sombre et sévère chez son protégé.

Cervantès, épuisé par le travail, était au lit. Sa femme, posant sa guitare, se lève enchantée à la vue du grand seigneur.

— Fuyez ! dit celui-ci, en offrant sa bourse à l'écrivain ; fuyez vite, avant que les alguazils vous arrêtent.

— Nous arrêter ! s'écrie dona Catherine avec effroi.

— Oui. On vient de publier à Madrid une brochure qui achève de vous perdre, en montrant que *Don Quichotte* est une satire mordante ; que, sous les noms de héros imaginaires, il fustige le roi d'Espagne et les premiers personnages de la cour.

— Ah ! ce pamphlet a fait du bruit? demande le poëte rêveur et ironique, sur son grabat.

— Un bruit d'enfer ! On se l'arrache... à la barbe de la Sainte-Hermandad.

— Et l'on remonte au livre pour en vérifier les malices ?

— Précisément ! C'est ce qui a fait ordonner votre arrestation.

— A merveille ! dit Cervantès ; enfin j'ai réussi ! Quand *Don Quichotte* n'était qu'un bon ouvrage, on ne daignait pas le feuilleter. Il devient une mauvaise action, et tout le monde le dévore ! Il ne manque plus à son auteur que d'être un martyr pour arriver à l'apogée de la gloire. Qu'on vienne donc me jeter dans les fers. C'est moi qui ai fait le *Busca pié!*

— Vous! dit Lémos, comprenant le désespoir de son ami. Alors ce pamphlet n'est qu'un mensonge, et je puis vous sauver en déclarant tout au roi !

— Gardez-vous-en bien ! s'écrie le poëte. Ce serait me replonger dans l'ombre avec mon livre ! Laissez-nous gagner tous deux la renommée, par le scandale et la persécution. Ce n'est ni ma faute ni la vôtre, si le crime réussit mieux que le talent !

Le comte admira cette raillerie sublime et promit le silence à son protégé.

— Quand toute l'Espagne aura lu *Don Quichotte*, se dit-il, il sera temps de prouver qu'il n'est qu'un chef-d'œuvre !...

Le soir même Cervantès était enfermé dans une prison de Tolède.

Mais l'aveuglement public et la haine de ses rivaux furent plus puissants que la ruse de son génie. Après quelques jours de curiosité, on rejeta *Don Quichotte* en le trouvant inoffensif ; et Avellaneda lui porta le dernier coup, par l'audacieuse publication d'une seconde partie du *Chevalier de la Manche,* rapsodie grossière et monotone, dans laquelle Cervantès était traité de *vieux manchot, misérable, hargneux, bavard* et *calomniateur,* aux applaudissements de tous les maîtres de la critique, de la chaire et de la littérature du temps.

Le bruit de ces injures arrivant au cachot du poëte, lui remit la plume à la main ; et, sous les voûtes lugubres qu'on a vues plus haut, à la triste lueur d'un jour de souffrance et au grondement des verroux qui le séparaient du monde, Cervantès écrivit la véritable suite de *Don Quichotte,* cette seconde partie plus admirable encore que la première.

Il reçut alors une seconde visite du comte de Lémos, qui, plus habile que lui, formait aussi son plan de revanche.

Attaqué d'un mal d'yeux opiniâtre, et condamné pour un mois à l'obscurité, Philippe III avait demandé au grand seigneur un lecteur habile afin d'égayer ses ennuis, et avait désigné lui-même, comme insigne objet de ces dis-

tractions, le *Don Quichotte* d'Avellanéda, que lui seul ne connaissait pas encore.

Un matin donc, l'envoyé du comte de Lémos, amené par lui, s'installa sous le demi-jour d'une faible lampe, dans la sombre chambre du petit-fils de Charles-Quint, du fils de Philippe II, de ce roi qui n'avait jamais ri, et qui était alors plus sinistre que jamais.

La première séance fut assez froide, malgré la vive éloquence du lecteur, qui accentuait et variait son débit, comme s'il eût improvisé. Le roi néanmoins lui dit qu'il était content.

Le lendemain, l'entrevue s'échauffa. Le lecteur était si inspiré, que Philippe III crut assister à une comédie. Il voyait et entendait don Quichotte, Sancho, tous les personnages, comme s'ils eussent agi et parlé dans la chambre. Il daigna sourire, et dit : C'est très-bien !

La troisième séance rompit la glace. Le roi captivé oublia l'heure, et laissa échapper un ricanement qui étonna les échos de sa chambre. Le lecteur encouragé redoubla de verve, et Philippe III, poussant enfin un éclat de rire, s'écria comme un simple mortel : — C'est ravissant ! c'est un chef-d'œuvre !

Cette nouvelle fit grand bruit dans le palais et dans Madrid. Le roi a ri ! le roi a ri aux éclats ! — C'est le *Don Quichotte* d'Avellaneda qui a fait ce miracle ! Honneur et gloire à Avellaneda !

Et celui-ci de se pavaner dans son triomphe, à la cour et à la ville. Il se voyait félicité par le roi au premier baise-main, et élevé à toutes les dignités de la gloire et du génie. Quant au pauvre Cervantès, au vieux manchot, jamais le Zoïle et ses amis ne l'avaient accablé de tant d'injures et d'épigrammes.

Le seul regret d'Avellaneda était de ne pouvoir connaître et embrasser le lecteur qui faisait si bien valoir son ouvrage... Mais amené et ramené chaque jour par le comte de Lémos, le lecteur se dérobait aux ovations avec une incorruptible modestie.

Les séances continuèrent, de plus en plus longues et de plus en plus animées. Le roi n'avait plus d'oreilles que pour *Don Quichotte* et son interprète. Il oubliait les Espagnes et les Indes, ses aïeux et l'étiquette, ses ennuis et ses douleurs, pour les exploits du bon chevalier, les proverbes de Sancho, les aventures de Dulcinée et le gouvernement de Barataria... C'étaient des accès d'hilarité continuels, des passages redemandés, des bons mots répétés et appliqués aux courtisans par l'auguste malade. Bref, Sa Majesté était heureuse comme le plus pauvre diable de son empire !

L'effet de tant de plaisir fut de hâter la guérison du roi. Sa rentrée dans son palais et le baise-main général se trouvèrent avancés d'une semaine. Tout Madrid en exprima sa joie par des fêtes, et Avellaneda, ne se possédant plus, se ruina en habits dorés pour se présenter à Philippe III.

Le grand jour arrivé, une foule immense défile devant le monarque rendu à ses sujets. Conduit par le duc de Lerme, premier ministre, drapé comme un potentat dans son manteau brodé, armé d'un exemplaire magnifique de son *Don Quichotte*, Avellaneda ploie le genou devant Sa Majesté, et lui fait hommage du livre qui a eu la gloire de le divertir.

— Dites de me guérir, répond le roi, et demandez-moi e que vous voudrez.

Avellaneda trouve ingénieux de réclamer la place de Cervantès à Tolède, avec un grade supérieur et des appointements doubles : — et Philippe III allait lui accorder le tout d'un mot, — lorsque le comte de Lémos s'approche avec un homme pauvrement habillé, dont l'aspect arrache un cri à tout le monde.

— Cervantès ici !

— Oui, Cervantès, reprend le comte ; l'auteur et le lecteur du vrai *Don Quichotte*, de celui qui vous a charmé vingt jours, Sire, et auquel le señor Avellaneda est complétement étranger. Pardonnez-moi d'avoir osé rendre libre sur parole un de vos prisonniers, et saisi cette occasion de vous révéler un talent calomnié près de vous.

En même temps, Cervantès remet au roi le manuscrit qu'il lui a lu dans sa chambre, et que Philippe III reconnaît aux passages qui le font rire encore de souvenir.

Rire ainsi, c'était pardonner. Cervantès raconte alors que c'est lui-même qui a écrit le pamphlet du *Busca pié*, qu'il n'y a pas un mot offensif dans le *Chevalier de la Manche* (ses lectures l'ont assez prouvé au roi) ; enfin que son seul crime est d'avoir été dénoncé par le señor Avellaneda et ses amis.

— Très-bien ! reprend le roi, ouvrant enfin les yeux, vous me rendez deux fois la vue, et c'est à vous de me dire ce que vous désirez de moi.

— L'impression de mon livre aux frais de l'Etat, répond modestement le poëte, avec les notes et les commentaires des étrangers qui l'ont apprécié avant mes compatriotes.

— Je vous promets cet honneur, dit Philippe en lui donnant sa main à baiser ; et j'y ajoute ce que j'allais octroyer au señor Avellaneda. Après avoir pris votre œuvre, il lui fallait encore votre place... Il va l'occuper tout de suite... à la prison de Tolède.

Ainsi fut vengé Cervantès, et puni son indigne plagiaire. Mais, hélas ! il était écrit que le roi lui-même ne le sauverait pas de sa destinée.

Avellaneda redevint libre et riche, tandis que l'homme de génie retombait dans l'oubli et la misère. Et ce ne fut qu'un siècle et demi après sa mort que l'Espagne accomplit enfin la promesse de Philippe III, en publiant une édition nationale de *Don Quichotte*, enrichie de tous les tributs de la science, des arts et de l'industrie castillane (1).

---

Terminons ce récit des infortunes de Cervantès par un dernier malheur arrivé à sa mémoire, en la personne d'un de ses petits-neveux, qui fut la risée de l'Angleterre, il y a quelques années.

Le commodore William S..., le plus excentrique des originaux de Londres, invoquait la parenté du manchot de Lépante, en qualité de soldat, mais non pas en qualité de poëte,—estimant un juron retentissant beaucoup plus qu'un vers harmonieux, et plaçant les coups d'épée que Cervantès avait reçus au bras gauche fort au-dessus des admirables pages qu'il avait tracées de la main droite. Sir William eût épuisé toutes les éditions de *Don Quichotte* pour bourrer les caronades d'une frégate ou mettre le feu à un vaisseau ennemi.

Confiné dans sa maison par une goutte prématurée, il employait ses loisirs à figurer des batailles navales dans une cuve pleine d'eau de mer. Il lançait l'un contre l'autre deux navires armés en guerre, l'un gouverné par lui,

(1) C'est la grande édition en quatre volumes in-4°, avec figures, qui parut en 1780 sous la direction de l'Académie de Madrid, avec une longue biographie de Cervantes, par Don Vicente de los Rios.

et l'autre par son petit-fils. Il affublait cet enfant d'un chapeau de commodore et d'une épée-joujou, tandis que lui-même portait aux lèvres une pipe de matelot ou un porte-voix de commandement. Un ancien pilote, à jambe de bois, valet de chambre de sir William, faisait partir les canons et les artifices, sur les signaux techniques donnés par le maître. Après toutes les marches et contre-marches, au moment décisif de l'abordage, quand les deux vaisseaux, se mitraillant bord à bord, prenaient feu dans un incendie général, le valet couronnait ses fonctions en saisissant un soufflet de cuisine, et en attisant la flamme à coups redoublés, jusqu'à la consommation du dernier débris. Sir William alors se livrait, sur les vicissitudes du combat, à une bordée de dithyrambes et d'épisodes, fort supérieurs, selon lui, à la prose et à la poésie de son aïeul.

Cet homme bizarre était au manchot de Lépante ce que don Quichotte est au vrai chevalier d'autrefois.

Un peintre humoristique, dont nous reproduisons le tableau, populaire à Londres, a immortalisé sur la toile la cuve-océan et les jeux maritimes du commodore William.



Le commodore William, d'après un tableau anglais.

La famille de Catherine Salazer y Palacios, señora Cervantès, est représentée aujourd'hui plus dignement, bien que modestement, au petit bourg d'Esquiras, de la banlieue de Tolède.

---

Quant au portrait de Cervantès, qui ouvre cet article, c'est un riche présent fait à la France par le burin de M. Pascal. Cervantès avait été peint par Jauregui et Pacheco, mais ces deux tableaux étaient perdus, et il ne restait qu'une copie incertaine de l'un d'eux. Heureusement un amateur étranger possédait un des rares Vélasquez sortis de l'Espagne. Or, il s'est trouvé que c'était un portrait de Cervantès, peint après sa mort par l'illustre maître, d'après la toile de Pacheco, dont Vélasquez était l'élève favori. De ce chef-d'œuvre de peinture, M. Pascal a fait un chef-d'œuvre de gravure. Voilà bien le coup de pinceau lumineux de Vélasquez, rendu par des contrastes de noir et de clair, qui dénotent chez le graveur un talent hors ligne. Cette tête admirable de vie et d'expression est bien celle de Cervantès, décrite par lui-même : « Je reconnais mon visage aquilin, mes cheveux châtains foncés, mes yeux vifs, mon nez courbe, mes grandes moustaches, mon front lisse et ouvert. » Et tout le monde reconnaîtra aussi cet esprit malin sans fiel, caustique sans dureté, à la fois poëte et satirique, indulgent et railleur, ingénieux comme don Quichotte, avec le bon sens de Sancho Pança. — Voilà mon auteur enfin ! s'est écrié l'homme compétent par excellence, M. Louis Viardot, au premier aspect de l'œuvre de M. Pascal.

PITRE-CHEVALIER.

# LA SEMMANO D'UN FIL.
## (LA SEMAINE D'UN FILS.)

Les lecteurs du *Tour en Languedoc*, de M. Mary-Lafon, publié dans le tome XVI du *Musée des Familles*, se souviennent de l'opinion sévère exprimée par l'auteur sur M. Jasmin, le célèbre poëte-coiffeur. Un ami de ce dernier nous ayant adressé d'Agen une réclamation contre le jugement de notre collaborateur, « dont il reconnaissait d'ailleurs l'autorité, se disant heureux d'être son compatriote », nous lui répondîmes en ouvrant les colonnes du Musée à quelque ouvrage de M. Jasmin, pour lui donner ainsi l'occasion de se défendre par lui-même. Voici le poëme en patois, avec traduction littérale, que nous fit alors parvenir M. Léon Lacroix. Nous regrettons de n'avoir pu insérer plus tôt cette œuvre qui eût peut-être désarmé M. Mary-Lafon lui-même, et que M. Charles de Mazade juge ainsi dans son travail sur Jasmin : — « La *Semaine d'un Fils* est une bien humble histoire, sans faste, sans recherche, sans effets savants et sonores ; mais l'intérêt est relevé par le sentiment intime qui circule dans le récit, par le charme des détails et par ces traits soudains de sensibilité qui révèlent toujours le poëte, et il faut lire ce poëme, si je puis ainsi parler, avec le cœur !... »

Que nos lecteurs examinent et jugent. Nous sommes sûrs du moins qu'ils seront flattés de voir se rattacher ainsi au *Musée des Familles* le nom populaire de M. Jasmin.



Abel tombé de l'échafaudage. Dessin de M. Karl Girardet.

### LA SEMMANO D'UN FIL.
(PATOIS ORIGINAL.)

Riches, n'oublides pas un soul pichou moumen
Que des paoures la grando cloûco,
Se rebeillo toutjour dambé lou rire en boûco,
Quan s'endron sans abé talen ! !
(*Poëmo de la Caritat.*)

I.

L'hiroundèlo fugiò nostre ayre bengut fret ;
Nostre tan bèl sourel se faziò soureillet.

### LA SEMAINE D'UN FILS.
(TRADUCTION MOT A MOT.)

Riches, n'oubliez pas un seul petit moment
Que des pauvres la grande couvée (multitude)
Se réveille toujours avec le rire en bouche,
Quand elle s'endort sans avoir faim ! !
(*Poëme de la Charité.*)

I.

L'hirondelle fuyait notre air devenu froid ;
Notre tant beau soleil se faisait *soleillet*.

La campâgno tournàbò mûdo
Al nègre beni de Toutsan;
Et de la cabeillo mièy nùdo,
La féillo jaouno et fregeludo,
Toumbâbo morto, en biroulan.

Un tantos, al sourti d'uno bilo bezino,
A l'houro oùn lou cièl s'illumino,
Dus pichouns, fray et sò, se prezentèron souls;
Tout dus à l'un cot gemisquèron ;
Apèy, daban la crouts del cami s'en anguèron,
Et s'y boutèron à ginouls...

Abèl, Jàno, al cla de la lûno,
Restèron loun ten sans poulsa;
Apèy, coumo l'orgo à l'aouta,
Las dios bouès fasquèron tinda
Dios prièros que n'en fan qu'uno,
Et qu'al cièl semblàbon mounta :

« May de Diou, Biérges pietadouzo,
« Mando toun Angèl che nous-aou
« Et garis nostre pay malaou;
« Nostro may tournara jouyouzo,
« Et nous-aou dus, Biergeto-may,
« T'aymaren se poudèn enquèro, enquèro may. »

Et la Bièrges dibét escouta la prièro :
A peno Abèl et Jàno èron dins la carrèro
Qu'un oustal negrillous daban es s'alandèt,
Et qu'uno fenno jouyno enquèro
Jouyouzomen lous y cridèt :
— « Paourots, la mort s'en es anàdo;
« La fièbre escantis sa pouyzou;
« Bostre pay a bito saoubàdo,
« Benès, mous agnelous! pregas Diou dambe jou! »

Et tous tres, dedins la crambeto,
Preguèron Diou de ginouillous,
Entre quatre pecouls d'un bièl clèy en sargeto,
Oùn âro, d'un soumèl may dous,
S'endroumio lou boun pay Alâry
Autres cots brâbe militàri...
Mais anèy baylet des massous.

II.

A las clicos del jour l'aoubo benguèt rizento,
Et lou sourel may matinè,
Faziò deja beni luzento
La bitro del chassis petàssàdo en papè;
Quan Abèl bèn sans brut sul la punto del pè,
Se glitso biste à la banèlo;
Oub'ro un paou lou ridèon sans boulega l'anèlo,
Mais lou pay rebeillat li rits dambé plazé
Et li dit : « T'attendioy, Abèl, escouto-mé :
« Sèn paoures et n'abèn que moun trabal per bioure,
« Lou Ciel en me garin a boulgut nous saouba;
« Tu, moun fil, as quinze ans déja;
« Sàbes legi, sâbes escrioure,
« Al trabal te cal saouneja.
« Sâbi que sès feblot; as d'houros de languìno,
« Sès may poulit que fort; tous brassous fiblayon
« Quan sul lo pèyro tustayon;
« Mais nostre couletou qu'aymo ta bouno mino
« Te trôbo l'ayre moussuret,
« Et bol de tu fa quaoucoumet;
« Ebé, bay doun ches el, et fay tout per l'y playre.
« Surtout pas de [illegible], Abèl, coumo n'ey bis :

La campagne redevenait muette
A la noire venue de la Toussaint;
Et de la cime demi-nue,
La feuille jaune et toute glacée
Tombait morte en tournoyant.

Un soir, au sortir d'une ville voisine,
A l'heure où le ciel s'illumine,
Deux enfants, frère et sœur, se présentèrent seuls;
Tous deux en même temps gémirent ;
Puis, devant la croix du chemin ils s'en allèrent,
Et s'y mirent à genoux...

Abel, Jeanne, au clair de la lune,
Restèrent longtemps sans dire mot;
Puis, comme l'orgue à l'autel,
Les deux voix firent tinter
Deux prières qui n'en faisaient qu'une,
Et qui au ciel semblaient monter :

« Mère de Dieu, Vierge compatissante,
« Envoie ton ange chez nous autres
« Et guéris notre père malade;
« Notre mère redeviendra joyeuse,
« Et nous autres, Vierge, notre mère,
« Nous t'aimerons, si nous pouvons, encore plus. »

Et la Vierge dut écouter la prière :
A peine Abel et Jeanne étaient dans le chemin,
Qu'une maison noirâtre devant eux s'ouvrit,
Et qu'une femme jeune encore
Joyeusement leur cria :
— « Pauvres chers petits, la mort s'en est allée;
« La fièvre éteint son poison;
« Votre père a la vie sauvée;
« Venez, mes petits agneaux! priez Dieu avec moi! »

Et tous trois, dans la chambrette,
Prièrent Dieu à genoux,
Entre quatre piliers d'un vieux lit en sergette,
Où maintenant, d'un sommeil plus doux,
S'endormait le bon père Hilaire,
Autrefois brave militaire...
Mais aujourd'hui valet des maçons.

II.

A la pointe du jour l'aube revint riante,
Et le soleil plus matinal
Faisait déjà devenir luisante
La vitre du châssis rapiécée en papier;
Quand Abel vient sans bruit sur la pointe du pied,
Se glisse vite à la ruelle (du lit);
Ouvre un peu le rideau sans remuer l'anneau;
Mais le père éveillé lui sourit avec plaisir,
Et lui dit : « Je t'attendais, Abel, écoute-moi :
« Pauvres gens, nous n'avons que mon travail pour vivre,
« Le Ciel en me guérissant a voulu nous sauver.
« Toi, mon fils, tu as quinze ans déjà,
« Tu sais lire, tu sais écrire,
« Au travail il te faut songer.
« Je sais que tu es frêle, tu as des heures d'ennui;
« Plus joli que fort, tes petits bras fléchiraient
« Quand ils frapperaient sur la pierre;
« Mais notre collecteur, qui aime ta bonne mine,
« Te trouve l'air un peu monsieur,
« Et veut de toi faire quelque chose.
« Eh bien, va donc chez lui, et fais tout pour lui plaire.
« Surtout pas de gloriole, Abel, comme [illegible] :

« Escriben, oubrié, cadun es trabaillayre ;
« Plumo, martèl, acos d'utis !
« L'esprit coumo lou corps fatigo nostro bito...
« Or doun, Abèl, moun fil, espèri que jamay
« Rougiras debat la lebito
« Del gilet groussiè de toun pay ! ! »

Et lou pay et lou fil de boun cò s'embrassèron ;
May et fillo as poutous benguèron se mayla ;
Abèl chel couletou dintret lou lendouma ;
Et penden quatre jours que sur acos passèron
Tout fusquèt à l'Alleluya.

Mais lou plazé chel paoure es de courto durado ;
Lou dimeche mati, coumandomen brutal :
« Cal que lou lendouma lou pay torne al trabal ;
« Ou sa plaço sara baillado
« Per tout jamay
« A quaouqu'un may. »

Lou cot de canou que mitraillo
Nou caouzo pas may de doulous
Qu'aquel ordre mechan n'en baillo
An aqués quatre malhurous.

« Souy garit ! » dit lou pay que se màsto de suito ;
Es trop feble, retoumbo... acos fèy dél se sort.
Li cal uno semmano. — Oh ! mizèro maoudito !
Per es la plaço, acos la bìto,
Se la repren acòs la mort...

Et tout quatre soun muts.—Tout d'un cot un esclayré
A luzit à l'amo d'Abèl,
Seco la grumillo à soun èl,
Et d'un homme li prèsto l'ayre.
La forço bul dins sous brassous ;
Sur soun poulit bizatge uno roujou se pintro ;
Et lou baqui que sort, et lou baci que dìntro
Chel mêstre brutal des massous...

Quan Abèl s'entournèt, Abèl n'èro plus triste,
N'abio plus tant de pèssomens ;
Tabé ches el paresquet biste
Mèl en bouco et lous èls rizens :
« Moun pay, repaouzo-té ! repren forço et couratge :
« As touto la semmano, apèy trabaillaras ;
« Quaouqu'un que t'aymo pla, per tu fara l'oubratge,
« Et ta plaço, toutjour l'aouras !! »

III.

Saoubat per un amit !... y'a doun d'amits enquèro ?
Oh ! coumo zou boudroy per nostro bito amèro...
Mais, hélas ! tout s'explico al chantiè, lou dilus ;
Y'a de bons fils enquèro... et d'amits, belèou plus !

En attenden, bàci nostre Abèl que trabaillo,
Plus al buréou, mas al chantiè.
Oh ! soun pay s'es troumpat : malgré sa fino taillo,
Es tan fort que poulit ; n'en bal dus al mestiè :
Espoutis la caou, la brigaillo ;
Molzo et remolzo lou mourtiè ;
Coumo l'aouzèl grimpo à l'escàlo ;
Es hardit, trop hardit !! Saouto sus cabirous ;
Mounto lassus, torno, debàlo ;
Lou jouyne baylet des massous
Es à tout, és per tout et rés nou l'embarrasso ;
Tabé lous bràbes coumpagnous
Que sàbon tout ço que se passo,

« Ecrivain, ouvrier, chacun est travailleur ;
« Plume, marteau, ce sont des outils !
« L'esprit comme le corps fatigue notre vie...
« Or donc, Abel, mon fils, j'espère que jamais
« Tu ne rougiras, sous la redingote,
« Du gilet grossier de ton père ! ! »

Et le père et le fils de bon cœur s'embrassèrent ;
Mère et fille aux baisers vinrent se mêler ;
Abel chez le collecteur entra le lendemain ;
Et pendant quatre jours qui sur cela passèrent,
Tout fut à l'Alleluia (dans une grande joie).

Mais le plaisir chez le pauvre est de courte durée ;
Le dimanche matin, commandement brutal :
« Il faut que le lendemain le père retourne au travail ;
« Ou sa place sera donnée
« Pour tout jamais
« A quelqu'un plus dispos. »

Le coup de canon qui mitraille
Ne cause pas plus de douleurs
Que cet ordre méchant n'en donne
A ces quatre malheureux.

« Je suis guéri ! » dit le père qui se lève de suite ;
Il est trop faible, il retombe... c'en est fait de lui s'il sort.
Il lui faut une semaine.—Oh ! misère maudite !
Pour eux, la place c'est la vie ;
S'il la reprend, c'est la mort...

Et tous quatre sont muets.—Tout d'un coup un éclair
A lui à l'âme d'Abel ;
Il sèche la larme à son œil,
Et d'un homme il lui prête l'air.
La force bout dans ses petits bras ;
Sur son joli visage une rougeur se peint ;
Et le voilà qui sort, et le voici qui entre
Chez le maître brutal des maçons...

Quand Abel s'en retourna, Abel n'était plus triste,
Il n'avait plus tant de peine ;
Aussi chez lui parut-il vite
Le miel en bouche et les yeux riants :
« Mon père, repose-toi ! reprends force et courage ;
« Tu as toute la semaine, après tu travailleras ;
« Quelqu'un qui t'aime bien, pour toi fera l'ouvrage ;
« Et ta place, toujours tu l'auras !! »

III.

Sauvé par un ami !... Il y a donc des amis encore ?
Oh ! comme je le voudrais pour notre vie amère !...
Mais, hélas ! tout s'explique au chantier, le lundi ;
Il y a de bons fils encore... et des amis, peut-être plus !

En attendant, voici notre Abel qui travaille,
Non plus au bureau, mais au chantier.
Oh ! son père s'est trompé : malgré sa fine taille,
Il est aussi fort que joli ; il en vaut deux au métier :
Il écrase la chaux, la brise ;
Tourne et retourne le mortier ;
Comme l'oiseau, il grimpe à l'échelle ;
Il est hardi, trop hardi !! Il saute sur les chevrons ;
Monte là-haut, revient, descend ;
Le jeune valet des maçons
Est à tout, est partout, et rien ne l'embarrasse ;
Aussi les braves compagnons
Qui savent tout ce qui se passe,

En beyren la suzou li desfriza sous piels,
Li trûcon de las mas, las grumillos as èls !!

IV.

Quin plazé per Abèl quan l'estèlo al cièl brillo,
Et que la manôbro s'en bay;
El, al chantiè se dez'habillo;
Biste, biste proupet se fay;
Et per millou troumpa soun pay
Que lou crey al burèou, tout lou sero en famillo,
Parlo papès, escrious ; dambe sa so babillo,
Et respoun d'un clin d'èl as clins d'èls de sa may.

Tres jours passon atal et lou malaou se lèbo ;
La bîto li parey may douço et touto nèbo ;
Lou ditchaou lou trôbo garit ;
Lou dibendres, sourtido !... és mètjour,... és sourtit.

Mais, dibendres fatal, Diou t'a fèy pel la peno !!

V.

Lou pay escalourit al rayoun del sourel,
S'en bay dret al chantiè coumo qui se permeno ;
Bol remercia l'amit que trabaillo per el ;
Que li trîgo de lou couneche !!

Et n'es proche, et lassus nou bey digun pareche ;
Del brespailla pourtan l'hoûro n'a pas sounat ?...
Oh bou-Diou ! que de mounde al pè de la bastisso !
Mèstre, oubriès, bezis, tout s'y trobo apilat...
Interrojo ? malhur ! un manôbro és toumbat ;
Es beléou soun amit ! soun amo s'en esquisso ;
Cour biste ; daban el bey lou mounde frémi ;
Bôlon mêmo lou reteni...
Alâri fort, s'oubro un passatge...
Oh ! paoure pay ! pay malhurous !
L'amit que l'a saoubat és Abèl ! soun maynatge !
Et lou trôbo toumbat de sul l'echafaoudatge,
Estendut, presque mort, sul terren tout sannous.

Alâri pousso un crit affrous !!

A saouba soun pichou tout lou mounde s'affâno,
Hélas ! lou jouyne agounizen,
N'a plus besoun de rés ; soupiro soulomen,
— « Mèstre, n'èy pas pouscut acaba la semmâno,
« Mais al noum de ma paouro may,
« Oh ! nous ramplaces pas moun pay !! »

Et lou pay que l'enten se trûco; crîdo, ploûro !
Abèl lou recouney anfin;
Penjo soun cat sur el ; et penden mièy quart d'hoûro,
Ten sa ma dins sas mas... et li rit en mourin !...

VI.

Per Alâri la plaço estèt bé counserbâdo ;
D'argen même l'aouyon doublâdo ;
Mais trop tard !... Uno matinado
Lou chagrin cluquèt soun perpil ;
Et lou boun pay que la mort glaço,
S'en anguèt prene un aoutro plaço...
Al coustat del clot de soun fil !!!

Jacques JASMIN.

En voyant la sueur lui défriser les cheveux,
Lui battent des mains, les larmes aux yeux !!

IV.

Quel plaisir pour Abel quand l'étoile au ciel brille,
Et que la manœuvre s'en va !
Lui, au chantier se déshabille,
Vite, vite, propret se fait ;
Et, pour mieux tromper son père,
Qui le croit au bureau, tout le soir en famille
Il parle papiers, écrits ; avec sa sœur babille,
Et répond d'un clin d'œil aux clins d'œil de sa mère.

Trois jours passent ainsi, et le malade se lève ;
La vie lui paraît plus douce et toute neuve ;
Le jeudi le trouve guéri ;
Le vendredi, sortie !... Il est midi,... il est sorti.

Mais, vendredi fatal, Dieu t'a fait pour la peine !!

V.

Le père, réchauffé au rayon du soleil,
S'en va droit au chantier comme en se promenant ;
Il veut remercier l'ami qui travaille pour lui.
Qu'il lui tarde de le connaître !

Et il approche, et là-haut il ne voit personne paraître ;
Du goûter pourtant l'heure n'a pas sonné ?...
Oh bon Dieu ! que de monde au pied de la bâtisse !
Maître, ouvriers, voisins, tout s'y trouve entassé...
Il questionne... malheur ! un manœuvre est tombé !
C'est peut-être son ami ! son âme est déchirée ;
Il court vite ; devant lui il voit le monde frémir ;
Ils veulent même le retenir...
Hilaire, fort, s'ouvre un passage...
Oh ! pauvre père ! père malheureux !
L'ami qui l'a sauvé, c'est Abel ! son enfant !
Et il le trouve tombé du haut de l'échafaudage,
Etendu, presque mort, sur le terrain tout sanglant.

Hilaire pousse un cri affreux !!

A sauver son *petit* tout le monde s'empresse ;
Hélas ! le jeune agonisant
N'a plus besoin de rien ; il soupire seulement :
— « Maître, je n'ai pas pu achever la semaine ;
« Mais, au nom de ma pauvre mère,
« Oh ! ne remplacez pas mon père !! »

Et le père qui l'entend se frappe, crie, pleure !
Abel le reconnaît enfin,
Penche sa tête sur lui ; et, pendant un demi-quart d'heure,
Tient sa main dans ses mains... et lui rit en mourant !...

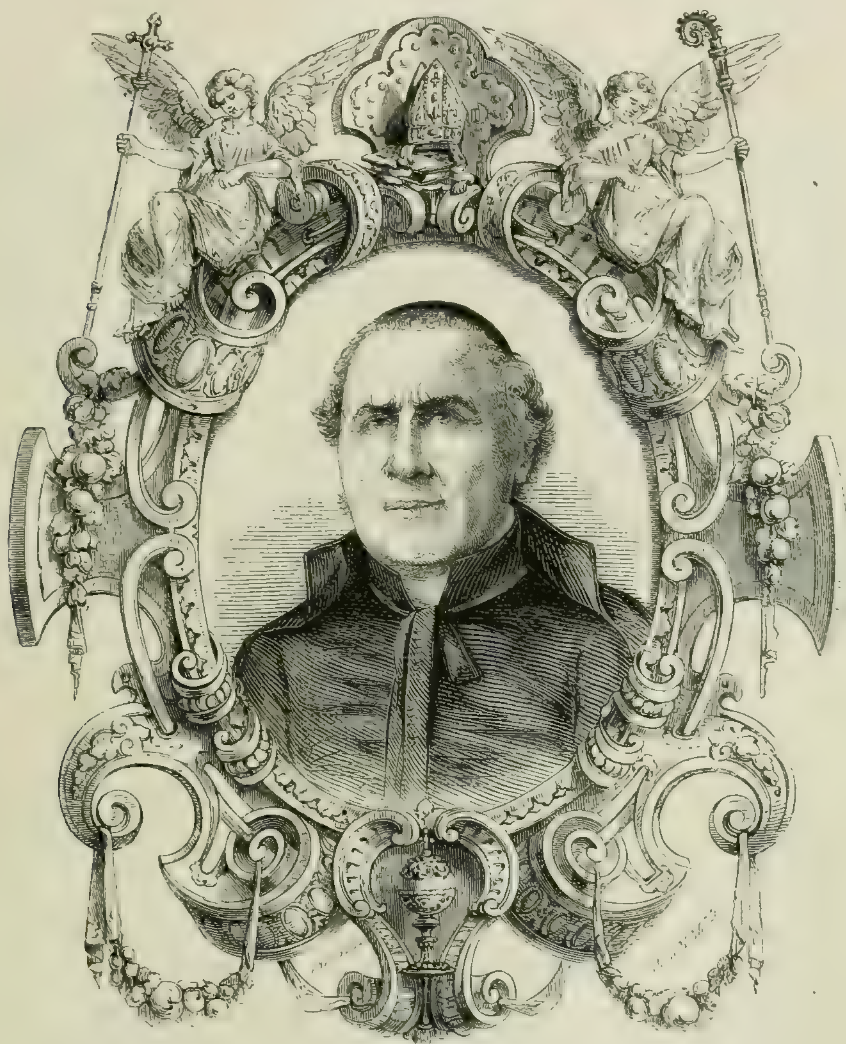
VI.

Pour Hilaire la place fut bien conservée !
D'argent même on l'eût doublée ;
Mais trop tard !... Une matinée,
Le chagrin ferma sa paupière ;
Et le bon père, que la mort glace,
S'en alla prendre une autre place
A côté de la fosse de son fils !!!

Léon LACROIX.

# CHRONIQUE DU MOIS. LES PRÉDICATEURS CÉLÈBRES (1).

## LE PÈRE VENTURA ET L'ABBÉ COMBALOT.



Portrait du T. R. P. Ventura.

Nous sommes en retard avec les prédicateurs de Paris : mais en voici deux qui peuvent compter pour dix ; car la chaire n'a pas, en ce moment, d'orateurs plus illustres et plus écoutés que le père Ventura et l'abbé Combalot.

### LE PÈRE VENTURA.

Au mois de février de l'année dernière, tout Paris admirait, de fête en fête, Mlle Sarah ***, fille d'un des plus riches banquiers de l'Europe. Elle disparut tout à coup des salons, et l'on attribua cette retraite à un mariage manqué. Le banquier avait en effet, contre toute vraisemblance, rejeté la main de M. le comte de R..., fils d'un ambassadeur d'Allemagne. Voilà tout ce que l'on sut alors, et voici ce qu'il restait à savoir.

Fille d'un juif et d'une chrétienne, Mlle Sarah *** avait embrassé la religion de sa mère, et, furieux de ce qu'il appelait une apostasie, le père avait résolu de prendre sa revanche en mariant sa fille à un israélite. Or, le comte de R.... était catholique inébranlable ; c'est pourquoi il avait été repoussé, bien qu'il fût d'ailleurs un parti superbe. Sachant le banquier esprit fort et beau discuteur, M. de R.... ne se tint pas pour battu, et, encouragé par celle dont il avait gagné le cœur, il proposa au juif une série de conférences religieuses. Rendez-vous fut pris, au dîner, chaque dimanche ; et, sous prétexte qu'il

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes.

improvisait difficilement, le jeune homme arriva sur le terrain, armé d'un manuscrit en règle.

Dans la première entrevue, pour ne rien laisser derrière lui, il examina et sabra la philosophie des anciens, avec une telle science et une telle logique, que son adversaire, entiché de Socrate et de Platon, ne trouva que des lieux communs pour les défendre.

Le dimanche suivant, le comte passa de la philosophie païenne à la philosophie chrétienne, et démontra la supériorité de celle-ci par des raisons que l'israélite n'avait jamais soupçonnées. Pour la seconde fois, il se trouva mis au pied du mur.

Puis vint la philosophie moderne, comparée aux enseignements de l'Eglise; puis la nature, l'origine et les fins de l'homme; puis la question ardue des mystères, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption du monde. Sur tous ces points, le comte fut si érudit, si persuasif, si irrésistible, que le banquier ébranlé, n'ayant plus d'autre défense que l'entêtement, s'y réfugia avec colère, et congédia poliment le vainqueur de sa raison.

— J'en appelle encore de vous à vous-même, dit M. de R.... en se retirant; et il laissa au juif les manuscrits qu'il lui avait lus.

Pendant tout l'hiver, M^lle Sarah eut soin d'en placer un, chaque soir, au chevet du lit de son père.

Celui-ci les repoussa d'abord, puis les ouvrit par curiosité, puis les feuilleta par dépit, puis les relut avec entrainement...

Bref, il y a trois semaines, le jeune homme étant retourné en Allemagne, ce furent le banquier et sa fille qui allèrent l'y rejoindre; et la semaine dernière une double cérémonie avait lieu dans une chapelle de Berlin : l'israélite converti recevait le baptême, et Sarah triomphante épousait le comte de R... Vous avez pu remarquer cette nouvelle dans les journaux d'avant-hier.

Dans son enthousiasme de néophyte, le banquier déclara à son gendre qu'il allait faire imprimer ses manuscrits à cent mille exemplaires; mais le comte l'arrêta en souriant et lui dit : — La chose est déjà faite!

Puis il lui montra, dans la corbeille de la mariée, un magnifique volume relié en chagrin et en or, avec ce titre : *La raison philosophique et la raison catholique, conférences prêchées à Paris dans l'année* 1851, par le T. R. P. VENTURA DE RAULICA.

M. de R.... avoua qu'il s'était borné à sténographier, à l'église de l'Assomption, les discours du célèbre Théatin, et qu'il les avait lus chaque dimanche à son futur beau-père. Il n'avait eu d'autre but que de lui faire accepter un gendre catholique... La science éloquente de l'apôtre était allée jusqu'à la conversion du juif.

Telle est, en effet, la puissance exercée à Paris, depuis un an, par le père Ventura, qui de l'Assomption est passé à la Madeleine, et qui prêche en ce moment le carême à Saint-Louis-d'Antin. Une foule illustre d'auditeurs le suit d'une chaire à l'autre, et l'immense nef de Notre-Dame contiendrait à peine ceux qui veulent l'entendre.

Avant d'être amené en France par la révolution romaine, le Père Ventura, général des Théatins, avait une réputation immense au delà des Alpes.

Grégoire XVI disait de lui : — Nous avons des théologiens, des philosophes, des savants, des écrivains, des orateurs distingués; mais le père Ventura est tout cela à la fois et à lui seul.

L'oraison funèbre d'O'Connell, prononcée par l'orateur, et traduite dans toutes les langues, lui a valu le surnom de Bossuet ital[illegible]

Quatre fois en six ans, le père Ventura a prêché le carême à Saint-Pierre, et il a improvisé, pour ces quatre stations, cent quarante homélies, dont soixante-quinze sont imprimées. Et chacune est un chef-d'œuvre d'érudition, de style et d'originalité! Les plus grands orateurs sont frappés d'admiration et presque de stupeur devant un tel prodige de force et de fécondité. M. Berryer et M. de Montalembert suivent assidûment le père Ventura. Le premier s'écriait un jour, en sortant de l'Assomption : — J'ai entendu saint Paul parlant à l'aréopage, et remuant de son accent étranger tous les esprits et tous les cœurs. — Et moi, ajoutait M. de Montalembert, je n'ai jamais rien ouï de plus admirable dans notre langue.

Premier homme de l'Italie, et premier ami de Pie IX, le père Ventura remuait à Rome, il y a quatre ans, des multitudes incroyables. «Un discours de lui, écrit M. Barbier, avait l'importance d'un événement. La spacieuse église de Saint-André *della Valle*, lorsqu'on l'y attendait, se remplissait tellement que le concours des auditeurs aux conférences de Notre-Dame n'en peut donner qu'une très-faible idée.» On eût dit un navire gigantesque envahi par tous les flots à la fois, et dont bientôt les sourds craquements s'apaisaient pour laisser entendre une tempête majestueuse.

Le père Ventura a dû quitter Rome, au retour du pape, pour n'avoir pu suivre dans son exil celui dont il n'a cessé d'être l'ami. Reçu d'abord par l'évêque de Montpellier, il vint bientôt à Paris, où monseigneur Sibour lui ouvrit la chaire française. S'appropriant aussitôt notre langue, comme il s'approprie tout, il égala du premier coup nos plus illustres prédicateurs. La difficulté même devint pour lui une victoire. Son accent et ses locutions étrangères sont un charme de plus et un cachet piquant dans ses homélies. « Il force notre phrase en conquérant; il la terrasse et la brise, et lui fait jeter un sublime cri d'angoisse. »

Sa tenue en chaire et sa physionomie rappellent les portraits de Bourdaloue. Grave et ferme, sa voix sonore est d'une large étendue; sa prononciation, à la fois mélodieuse et accentuée. A Saint-André, dit un de ses auditeurs, huit ou dix mille hommes, sur les points même les plus reculés, l'entendaient distinctement. Il est sobre de gestes et de mouvements. Presque immobile dans la chaire, il ne laisse aller ses bras et son corps que dans les moments décisifs, ce qui centuple l'effet de son action oratoire. Son large front porte l'empreinte des pensées austères; mais son œil vif, son accent méridional, sa vivacité sicilienne, annoncent que le soleil de l'Italie, les émotions de l'exil et les tourmentes de la vie ont passé par cette forte et profonde nature. Il en résulte un mélange de calme et de chaleur, de méditation et de soudaineté, d'unité et de variété extraordinaire. Quant à sa mémoire, c'est un véritable ensemble des sciences. Il les possède toutes, comme s'il eût étudié chacune à part. Pas un détail mathématique, physique, historique, littéraire, qui échappe à cette pénétration fulgurante.

Voilà ce qui a surtout frappé l'auditoire parisien, et ce qui fait du père Ventura le missionnaire par excellence du dix-neuvième siècle.

Ses conférences de l'Assomption, et celles qu'il continue à Saint-Louis-d'Antin sont une apologie complète du christianisme au point de vue de toutes les connaissances actuelles. L'anecdote que nous avons rapportée en contient le sommaire dans son cadre mondain.

Du reste, les personnes qui ne peuvent entendre l'orateur n'ont qu'à lire le volume de ses conférences, publié

par l'éditeur Gaume, sous le titre indiqué ci-dessus, et qui prend naturellement sa place dans les bibliothèques, à côté des sermons de M. de Frayssinous et du père Lacordaire.

Le portrait qui *illustre* cette notice est fait d'après celui qu'ont donné les éditeurs, et qui était lui-même lithographié d'après un daguerréotype très-ressemblant.

## L'ABBÉ COMBALOT.

En 1793, Joseph Combalot, fermier général des seigneurs de Malte, allait mourir sur l'échafaud. Pour quel crime? Il n'en savait rien, ni ses juges non plus. Il était *suspect;* c'était tout dire alors. Comme il montait les degrés de la fatale machine, un grand cri retentit dans la foule; elle ouvre ses rangs à un jeune homme qui s'élance, un papier à la main, vers le bourreau. Ce papier était signé Robespierre, et contenait la grâce du condamné. Son sauveur était son fils, Louis Combalot, le père de notre prédicateur. Qu'avait-il donc fait pour désarmer la guillotine? Il avait offert sa tête à la place de celle de son père; — et la guillotine, croyant y gagner, avait accepté l'échange. La guillotine fit un marché de dupe, car Louis Combalot lui échappa, je ne sais comment. Un biographe assure que Robespierre fut touché. La Providence peut avoir fait ce miracle, pour donner un grand missionnaire à notre siècle. Bref, Louis Combalot épousa M^lle^ Clermont, qui eût été une beauté de la terre, si ce titre convenait à un ange du ciel. Elle existe encore, je crois, et assiste à la pure gloire de son fils.

M. Théodore Combalot est Dauphinois, de cette race « ardente aux affaires, affable et courtoise, de gentil esprit, capable de sciences, habile et haute à la main », comme disait Juigné en 1658. L'abbé Combalot est né le 21 août 1798, à Chatenay, dans l'Isère.

Il perdit son père en 1821, mais déjà sa mère en avait fait un homme. « A quatre ans, dit le Solitaire, il fut envoyé à Saint-Antoine, chez une de ses tantes. Ainsi, des riantes et fraîches campagnes de Chatenay, il passa tout à coup dans une contrée d'un aspect sévère et imposant. Le village de Saint-Antoine est bâti au bord d'une plaine silencieuse, au pied d'une colline parsemée de grands arbres au feuillage sombre, et couronnée par une belle cathédrale, chef-d'œuvre de l'art gothique. » Ce spectacle ne fut pas sans influence sur l'abbé Combalot. Il aima et comprit dès lors l'architecture chrétienne, et elle fournit à son éloquence des images d'une richesse et d'une variété infinies.

Il apprit à lire chez une institutrice, nommée Rosette Pihan, qu'il n'a jamais oubliée. Dès ce temps-là, quand on lui demandait ce qu'il serait un jour, il répondait : — Je serai missionnaire! « Et dans son ardeur enfantine pour l'état sacerdotal, il lui arrivait souvent, comme au poëte Schiller, de monter sur une croix de pierre du village, le corps enveloppé d'un tablier en guise de surplis, et de faire, sur un des textes de la Bible, des sermons auxquels il voulait qu'on prêtât une attention sérieuse, et qui ne manquaient pas d'une certaine logique » (1).

Des bancs de Rosette, il passa au collége de Lyon, où il eut de tels succès qu'il fallut le mettre hors de concours, en donnant la première place à celui qui arrivait après lui.

(1) M. Xavier Marmier, *Vie de Schiller.*

Au séminaire, où il entra bientôt, on le surnommait *justum et tenacem*, ou *monsieur Tertullien.* Simple clerc, à dix-sept ans, il fut élevé à la chaire de philosophie. Cinq ans après, il reçut les ordres, avec une dispense d'âge.

Il se livra dès lors exclusivement à la prédication, et parcourut les départements en missionnaire. « De toutes parts, les évêques de France se disputèrent son concours. A Marseille, il remporta un triomphe inouï. Comme il prêchait sur l'enfer, l'auditoire, ému et frappé de stupeur, se leva tout à coup. Une sourde rumeur emplit l'église. Puis il se fit un silence terrible, qui fut interrompu enfin par les acclamations et les sanglots. » Le dix-neuvième siècle avait trouvé son Massillon.

L'abbé Combalot prêcha devant Charles X le Carême de 1830. Puis le génie de M. de Lamennais le *subjugua de confiance*, comme il l'a dit lui-même. « Mon dévouement, ajoute-t-il, alla jusqu'au fanatisme de la tendresse. » Mais il n'alla pas jusqu'à la révolte comme son maître, et il eut depuis le courage de lui dire publiquement : « Ecrivez le livre de vos rétractations; c'est le meilleur emploi que vous puissiez faire des quelques jours qui vous restent; et si j'obtenais du Ciel et de vous cette rétractation que j'achèterais de mille vies, j'irais replacer en triomphe sur votre tête la plus belle et la plus radieuse couronne. »

M. Combalot ayant puissamment contribué à l'élévation de Monseigneur Affre à l'archevêché de Paris, tout le monde s'attendait à le voir nommer vicaire général du diocèse. Mais le lendemain de son installation, le nouveau prélat lui dit avec douleur : Si vous saviez, monsieur, comme on fait peu sa volonté à ma place... M. Combalot comprit et interrompit l'archevêque : — Eh bien, dit-il avec simplicité, je ne serai rien... que votre ami. Dialogue digne des deux interlocuteurs!

En effet, le seul titre effectif de l'abbé Combalot est celui de missionnaire apostolique, « titre qu'il a gagné sur le champ de bataille », et que lui a décerné le pape Grégoire XVI.

M. Combalot a toutes les qualités physiques et morales de l'orateur. « Sa taille est belle et bien prise, quoique moyenne; son attitude, noble et fière sans arrogance. Il porte magnifiquement sa tête, parsemée sur le front de longs cheveux blanchissants. Avec sa large poitrine et ses épaules athlétiques, il s'encadre à souhait dans les bas-reliefs de la chaire. Son œil noir et ardent semble flamboyer quand il s'anime. Par je ne sais quelle fantaisie de la nature, il est marqué à la joue d'une tache légère, qui ajoute encore à sa physionomie, et au moment où s'élève et se développe sa voix d'un timbre sonore et saisissant, ses lèvres laissent apercevoir les plus belles dents du monde. » Improvisateur par excellence, il se borne à écrire le plan de son sermon, il se met en prière, et l'inspiration fait le reste. « Sa mémoire ne connaît point de surprise; ou si elle trébuche, l'échec devient pour elle une victoire, tant elle s'en relève glorieusement! » L'expression lui vient avec la pensée, et toujours vive et pittoresque. Il rompt et renoue le fil de son discours sans s'égarer jamais. Il mêle les saillies, les incidents, les brusqueries, les traits sublimes; puis de sa voix, de son regard, il va toujours, sa tête bout, son discours s'échauffe et se colore; il atteint son but... en triomphateur. Il rappelle le père Brydaine, et fait songer à M. Berryer. A la tribune, s'il l'eût ambitionnée, il eût peut-être ressuscité Mirabeau. Un témoin, qui l'a souvent entendu, résume ainsi son éloquence : Il croit ce qu'il dit, et fait ce qu'il croit. On monte sur les confessionnaux pour l'entendre,

on entre dans les confessionnaux après l'avoir entendu.

Une des dernières prédications de l'abbé Combalot, à Valence (Drôme), pendant le dernier Avent, a frappé tout le monde par la profondeur des vues et par la justesse des prophéties. Dans son discours sur le matérialisme des mœurs, on eût dit qu'il lisait en un livre ouvert les excès barbares qui allaient éclater, dans un pays voisin, avec les derniers échos de sa parole.

Nos lecteurs aiment à voir l'homme privé à côté de l'homme public. Qu'ils écoutent donc l'indiscret qui nous conduit rue de Madame, dans le petit appartement que M. Combalot occupe à Paris. — J'ai vu là, nous dit-il, dans une chambre de séminariste, un lit en bois peint, composé d'une paillasse et d'un matelas; une table où n'eût pas écrit le vertueux Sénèque, deux ou trois chaises, le crucifix du prêtre en ivoire, d'une grande valeur, et la belle bibliothèque du savant, son seul luxe d'ici-bas... Avouons pourtant qu'il a ses faiblesses de friandise, qu'il aime le tabac, — ce tabac qui faillit empêcher la canonisation de saint Vincent de Paul; dénonçons aussi son penchant pour le bouillon de veau et les pommes cuites, dont il fait une consommation fabuleuse...; et enfin cette jolie tabatière d'argent, où sont gravées les aventures de l'enfant prodigue, doux et précieux souvenir d'une conversion de grand seigneur que l'abbé opéra en prêchant à Saint-Roch, sur cette parabole évangélique.

Les principaux ouvrages de l'abbé Combalot sont : les *Eléments de philosophie catholique*, les *Lettres à M. de Lamennais*, et le Mémoire aux *évêques et aux pères de famille*, qui fit condamner l'auteur, vers 1843, à quinze jours de prison et 4,000 francs d'amende, pour attaque au fameux certificat d'études, aboli depuis par un simple trait de plume.

C. DE CHATOUVILLE.



Portrait de l'abbé Combalot.

— L'Académie française a élu M. Berryer à la place de M. de Saint-Priest, et M. Alfred de Musset à la place de M. Dupaty.

— L'auteur de *Gabrielle*, M. Émile Augier, vient d'obtenir encore un grand succès, grâce aux nobles sentiments qui lui ont inspiré *Diane*, et au talent que Mlle Rachel déploie dans ce rôle de pur dévouement fraternel. On a applaudi ces beaux vers adressés par Richelieu à Louis XIII :

Sire, je vous le dis : un grand siècle commence,
De tous côtés il s'ouvre un horizon immense;
Le monde *ancien expire*, et c'est de nos travaux,
Sire, que datera l'ère des temps nouveaux.
Quelle gloire à cueillir! et quelle grande chose
Fera mon successeur, s'il comprend et s'il ose!
Mais je le cherche en vain, cet esprit ferme et sûr
Qui pourra de mes plans récolter le fruit mûr.
Et j'aurai la douleur de voir tomber mon œuvre
Entre les mains d'un traître ou celles d'un manœuvre.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand homme qui fut ouvrier d'une savonnerie, coutelier, imprimeur, matelot, voyageur, commerçant, et qui fit la découverte la plus hardie du dernier siècle?

*N. B.* La réponse a l'énigme scientifique de novembre est renvoyée à notre prochain numéro, avec la réponse à la présente énigme historique.




Rébus.

Paris 1852.— Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# LÉGENDES HISTORIQUES. MARIE STUART.

## LE DÉMON DU LAC.

Marie ne put éviter le mauvais œil du Kelpy.
*(Tradition écossaise.)*



Marie Stuart et Darnley, d'après des estampes contemporaines.

### I. — LA TOMBE ET LE BERCEAU.

Vers le milieu du mois de décembre 1542, le château de Falkland, en Ecosse, était rempli de tumulte. Une partie de la noblesse s'y trouvait réunie, dans l'attente d'un grand malheur et d'une heureuse nouvelle. Le malheur allait s'accomplir dans le château même où le roi Jacques V s'était retiré après la défaite de son armée par les Anglais, à Solway-Moos; l'heureuse nouvelle devait être apportée du château de Linlithgow, où résidait la reine d'Ecosse, Marie de Lorraine, fille de Claude de Lorraine, premier duc de Guise.

L'Ecosse entrait tout à la fois en deuil et en espérance. Un règne finissait, un autre s'annonçait. Pendant que le pauvre Jacques V se débattait entre les fantômes qui entouraient son agonie, la reine, bien dolente de ne pouvoir soutenir le front mouillé de sueur de son époux bien-aimé, attendait, loin de là, le premier vagissement de l'enfant qui devait lui remplacer ses deux fils morts au berceau. Enfin, le 8 décembre, un écuyer partit à toute bride du château de Linlithgow pour la résidence de Falkland, et répandit sur sa route l'heureuse nouvelle de la naissance d'une petite fille qui devait porter le nom de sa mère, Marie.

Ce jour-là même, le roi Jacques était en proie à un ardent délire. On attendit une lueur de raison pour l'informer de l'événement; mais la raison semblait avoir fui pour toujours.

L'Ecosse était un rude pays alors, plein d'ignorance et de brutalité. Les seigneurs y faisaient au besoin le métier d'assassins et de larrons. Le meurtre était la dernière raison de la politique. Jacques V, esprit poétique et délicat, n'était pas fait pour ce pays sauvage et pour cette sauvage époque; il lui avait fallu bientôt renoncer à ses illusions, à ses promenades aventureuses, à sa vie de galanterie. Catholique fervent d'ailleurs et justicier implacable, sacrifiant les intérêts de sa dynastie aux principes de sa foi, il avait combattu à outrance le presbytérianisme de son oncle Henri VIII. Mais en vain il avait étouffé ses instincts généreux; en vain il avait fait appel à l'épée, à la hache, au bûcher; abandonné par la cupidité de ses nobles et par l'indifférence de son peuple, deux fois vaincu par Henri VIII, pleurant sur la honte de ses armes et sur l'inutilité de ses rigueurs, dévoré par les remords, la douleur et la fièvre, il n'était plus même en état de recevoir la consolation que lui envoyait la Providence.

Les yeux ardents et enfoncés dans leurs orbites, les cheveux épars, les lèvres contractées, les narines haletantes, les poings crispés sur ses couvertures, Jacques luttait en désespéré contre les effroyables visions qui tourbillonnaient autour de sa chambre.

Quelquefois il lui semblait que toutes les victimes de son intolérance, échappées au bûcher, venaient apporter sous son lit les fagots et la flamme de leur supplice, et le malheureux roi, croyant se sentir consumer, criait au feu, voulait s'élancer, fuir, et se plaignait de ce que l'incendie lui calcinait les os. Si les serviteurs et les gentilshommes osaient s'approcher et le retenir dans leurs bras, le moribond s'évanouissait de terreur, prenant ces mains officieuses pour des tenailles sanglantes. Des spectres, auxquels il donnait des noms, venaient tour à tour le saluer et l'appeler. L'un lui avait, disait-il, coupé les bras et les jambes, et promettait de revenir lui couper la tête. Un autre l'attirait sur un lac dont les eaux étaient rougies, et voulait l'y noyer. C'était un spectacle horrible que l'agonie de ce jeune roi, et les yeux les plus insensibles fondaient en larmes à son chevet.

Le 14 décembre, vers le matin, la passion de Jacques V parut toucher à son terme. Après un assoupissement de quelques heures, le roi s'éveilla, calme, affaibli, mais ayant ressaisi toute sa raison. Il se mit sur son séant, promena autour de la chambre le regard étonné d'un homme qui sort d'un rêve et auquel la réalité échappe encore, fit signe qu'on ouvrît une fenêtre, aspira à pleins poumons le vent d'hiver qui remuait les arbres dépouillés, puis retomba sur son oreiller, en murmurant :

— Quel dur sommeil vous m'avez fait, mon Dieu! Quel triste réveil vous m'aviez préparé!

On s'empressa autour du lit royal, et reconnaissant bien, au triste sourire par lequel il saluait les courtisans de la mort, que son esprit était plus calme, un laird d'Ecosse s'agenouilla, prit la main moite que le roi lui tendit, la porta à ses lèvres et annonça à Jacques V la naissance de la petite Marie, sa fille.

Une rosée divine éteignit pour un instant le brasier qui consumait Jacques. Il ferma les yeux sous une caresse ineffable. Son pauvre cœur, si gonflé, si meurtri, déborda dans un soupir de joie et de triomphe; l'enfer disparut, le ciel s'ouvrit, le roi fit place au père, et ce mot : une fille! refoula dans la nuit les spectres éplorés qui avaient fait une garde vigilante autour du chevet royal. Une fille! murmura le malade, et une larme vint rouler entre ses cils; puis il tomba dans une douce rêverie, et on voyait, aux plis de ses lèvres, que son âme franchissait l'espace, s'envolait à Linlithgow, et flottait heureuse, réconciliée, au-dessus du berceau de son enfant. Pauvre roi! pauvre père! Il souriait à ce frêle rejeton né au pied des échafauds; la tombe restée ouverte de ses deux fils se refermait; l'horizon si triste, si désenchanté, si assombri, s'illuminait, et, de loin, à travers les brumes, il voyait une blonde figure d'enfant qui lui souriait. Tout ce poëme inénarrable des joies, des caresses, des mutineries, des gentillesses de l'enfance, lui apparut comme dans un éclair. Une bouffée de vie et d'espérance lui entra au cœur, tandis que l'air vif entrait par la fenêtre restée ouverte.

Hélas! la trêve fut courte, le mirage disparut bien vite; la conscience de sa mort prochaine revint au roi, avec la sueur qu'il sentit monter à son front. Le frisson le saisit; on referma la fenêtre, on ranima le foyer; mais le vent du tombeau ne cessa plus d'agiter ce spectre royal.

— Une fille! murmura Jacques; pauvre enfant qui va porter le deuil de son père et le deuil de l'Ecosse!

Et cette pensée rappelant tous les fantômes, le roi leva les mains à ses yeux, comme pour les fermer devant d'effroyables tableaux : — « Ceux, dit-il, qui n'ont pas respecté « le chardon royal et qui ont flétri la couronne d'Ecosse, « ceux qui ont profané cette couronne sur mon front, « l'arracheront du sien. Par fille elle est venue, et par « fille elle s'en ira. »

Après avoir prononcé ces paroles prophétiques, le moribond épuisé se retourna dans son lit, et poussant un grand cri, expira (1).

Les gentilshommes s'approchèrent alors l'un après l'autre du lit funèbre, donnèrent un dernier adieu à la majesté morte, puis descendirent silencieux dans la cour du château, montèrent sur leurs chevaux, et partirent pour le château de Linlithgow. Ils allaient saluer leur reine de six jours, Marie Stuart.

La prophétie du roi semblait précéder ce sombre cortége, et, malgré leur rudesse, ces lords comprenaient que la tombe ouverte était trop large pour une seule victime, et que l'Ecosse allait entrer dans un long et sanglant veuvage.

### II. — LE KELPY OU DÉMON DU LAC.

Six années se sont écoulées. La jeune Marie s'épanouit comme une fleur sauvage sur les bords du lac de Monteith. Elevée au monastère d'Inch-Mahome, la reine enfant ne connaît encore de la vie que les rochers abruptes, les bruyères sauvages, les rives verdoyantes qui voient ses promenades et ses jeux.

Folle et rieuse, elle est levée avant le jour; elle ne

(1) *Histoire de Marie Stuart*, par M. Dargaud.

sait d'autres passe-temps que des courses vagabondes à travers les sentiers pierreux qui mettent en lambeaux son plaid de satin noir, attaché par une agrafe d'or aux armes de Lorraine et d'Ecosse. L'âme qui s'éveille dans ce cœur joyeux ne veut d'autres émotions que les légendes, les ballades, la musique et la danse.

C'est le sylphe des grèves, et les pêcheurs sourient avec béatitude quand ils la voient courir, ou plutôt fuir à travers les hautes herbes. C'est le lutin heureux de la contrée. Sa figure rose et blanche, son regard si brillant, si limpide, qui s'exerce à la fascination, dont il abusera plus tard ; ses cheveux dont les anneaux flottent librement sur son cou délié, sa voix charmante, qui passe tour à tour du commandement à la câlinerie, tout en elle charme, séduit, attendrit.

Les montagnards laissent la porte de leur cabane entr'ouverte quand la saison est belle ; car ils savent que la fille de Jacques V paraît souvent sur le seuil dans un rayon de soleil, et vient leur demander un morceau de leur pain noir et des chansons. Quelquefois on entend sur le lac une barque pleine de rire et de paroles rapides; c'est que la jeune reine se promène avec ses compagnes. Marie a toute une petite cour d'enfants de son âge et de son nom. La reine-mère, ayant une vénération profonde pour la Vierge, a voulu que toutes celles qui approcheraient sa fille eussent les mêmes raisons d'intercéder auprès de la Mère de Dieu. En conséquence, toutes s'appellent Marie, et cette cour en miniature est vouée au même culte.

Souvent donc, toutes ces petites Maries sautent dans une barque avec leur reine enfantine, et se font conduire sur le lac de Monteith ; et les eaux vertes et profondes servent de miroir à toutes ces figures coquettes, qui cherchent sous les rames les naïades et les sirènes des ballades.

Un jour, la jeune reine apprit qu'elle allait partir pour la France. Sur son front si doux et si pur Dieu devait poser une double couronne, et on lui promettait, à Saint-Germain-en-Laye, un petit mari de son âge, le dauphin François. Bien que l'idée de voyager, de changer de climat, de quitter ce monastère, qui avait été pour elle un sombre berceau, fît battre le cœur de Marie, elle n'en regrettait pas moins son beau lac, ses vertes bruyères, ses tristes campagnes, qu'elle avait animées de sa gaieté. Elle allait voir le pays de sa mère, ses oncles de Guise, qui lui envoyaient de si beaux présents et de si douces paroles ; elle allait, habillée de riches atours, prendre rang à la cour de Saint-Germain ; mais il lui fallait renoncer à sa liberté. La petite paysanne allait devenir une vraie reine, c'est-à-dire qu'elle ne pourrait plus sortir, courir à l'aise ; et ce compagnon de jeux qu'on lui promettait, le dauphin François, l'effrayait par la pensée qu'il deviendrait un jour son mari, c'est-à-dire son maître. Aussi Marie voulut-elle faire une dernière promenade d'adieu sur son beau lac, et les quatre compagnes ordinaires de sa vie, Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Hivington, Marie Reatoun, la conduisirent vers la barque qui l'attendait.

Ce jour-là, le ciel était gros et plein de larmes, comme le cœur de la petite reine. L'Ecosse semblait s'attrister ; le lac s'agitait, comme pour parler et murmurer une plainte ; les pêcheurs, accourus sur la rive pour assister à la dernière promenade de leur fée, regardaient silencieusement les cinq Maries s'installer dans la barque, et ne songeaient pas à pousser les hurras accoutumés. La petite reine, sur la tristesse de laquelle toute cette tristesse extérieure venait peser, essaya de rire, excita ses compagnes, et, ne pouvant parvenir à les distraire, entama une ballade ; mais sa voix était moins pure, moins nette que d'ordinaire ; elle n'osa continuer, et s'interrompit au premier refrain ; puis, comme Marie Fleming était près d'elle et semblait la plus désolée, elle lui jeta les deux bras autour du cou, l'embrassa et lui dit :

— Allons, mignonne, n'essaye pas de me faire pleurer, et pensons au beau pays que nous allons voir !

— Hélas ! répondit Marie Fleming, est-il de beaux pays sans lacs?

— Pauvre lac ! interrompit la petite reine, je voudrais l'emporter avec moi ?... Et, se penchant en dehors de la barque, elle plongea sa petite main rose dans l'eau verte, l'emplit, et la porta vivement à ses lèvres, d'où ruisselèrent des gouttes.

— Prenez garde, ma reine, dit une des petites Maries, ne vous penchez pas tant, le Kelpy vous prendrait !

— Le Kelpy, répliqua Marie Stuart, est un bon démon qui m'a toujours souri et qui m'aime ; il ne voudrait pas me nuire.

— S'il vous aime, raison de plus pour vous garder !

— Mes amies, dit la jeune reine, en se dressant sur ses petits pieds, disons adieu au démon du lac, à ce vieux compagnon qui ne peut pas nous suivre, et auquel personne ne viendra plus chanter nos chansons.

Alors Marie Stuart se tint debout dans la barque, que les vagues tumultueuses commençaient à agiter, et la jeune enchanteresse parla ainsi :

— Vieux Kelpy, toi qui es noir comme la nuit, et qui as de longs bras toujours remplis d'herbes, démon du lac de Monteith, dont les pieds de cheval galopent sur les flots, dont la tête humaine se montre aux noyés, et dont les mains froides s'attachent aux barques condamnées ; démon qui m'as toujours caressée, je te dis adieu, et je te donne, comme souvenir de ta bien-aimée Marie, cette agrafe aux armes d'Ecosse et de Lorraine, qui a touché mon cœur et qui va toucher le tien !

Et arrachant vivement de son plaid l'agrafe qui le retenait, Marie la jeta dans les flots ; puis elle s'agenouilla, chercha à plonger du regard dans les profondeurs de l'eau, comme pour y voir le Kelpy ! Toutes ses compagnes l'imitèrent, et les cinq Maries s'inclinèrent et se penchèrent tellement, que les vagues, soulevées par le vent, montaient jusqu'à leurs fronts et semblaient les baiser.

Tout à coup, soit que les bateliers épouvantés de ce jeu imprudent et désespérés de ne pouvoir le faire cesser par leurs remontrances, eussent voulu forcer ces jeunes étourdies à l'interrompre, soit que la tempête s'élevât alors, soit enfin, comme les ballades l'assurent, que le Kelpy, le démon du lac, eût voulu rendre à Marie une prophétie en échange de son adieu, un grand tumulte se fit aux flancs de la barque, une trombe d'eau jaillit et inonda les promeneuses ; Marie Stuart poussa un grand cri, se rejeta pâle et à demi morte d'effroi sur son banc, en murmurant qu'elle avait vu le démon du lac, que le Centaure humide l'avait saisie de ses deux bras et avait voulu l'attirer à lui.

Les jeunes compagnes de la reine cherchaient à la rassurer, sans se sentir elles-mêmes prémunies contre la terrible vision. Elles n'osaient regarder le lac, de peur de se heurter aux deux grands yeux glauques du monstre, ces yeux qui portent infailliblement malheur et qui annoncent la mort à celui qui les rencontre.

Quant à Marie Stuart, elle tremblait, passait, en frémissant, sa main autour de sa ceinture, comme pour ef-

facer l'empreinte qu'elle disait avoir sentie. Elle avait vu bien distinctement le démon se cramponner à la barque, la secouer ; et elle affirmait qu'au moment où elle avait poussé un grand cri, en se recommandant à la Vierge, sa patronne, le monstre, qui avait grand' peur de la Mère de Dieu, s'était plongé dans le lac, en lui envoyant un coup d'œil épouvantable.

La barque aborda bientôt au seuil du monastère. Les jeunes filles n'osèrent raconter l'incident de leur promenade. Quant à la petite Marie, son cœur s'était resserré plus étroitement encore. Le pressentiment acheva d'assombrir ce voyage de France, dont on essayait vainement de l'éblouir. On la coucha avec la fièvre, et pendant toute la nuit, qui fut remplie par une tempête horrible, elle crut distinguer dans le sifflement du vent, dans le mugissement du lac, les plaintes du Kelpy qui l'appelait, et qui réclamait sa jeune et royale fiancée.

Sa nourrice, que cette agitation rendait inquiète, resta près de son lit et l'entendit plusieurs fois murmurer :

—Mon bon Dieu, qui m'avez destiné pour mari le gentil dauphin François, ne permettez pas que je reste ici la femme du démon de Monteith !

Vers le matin, le sommeil calma ces terreurs ; mais le départ pour la France devait avoir lieu le jour même, et, quand l'heure sonna, Marie se laissa conduire en tremblant, et ferma les yeux tant qu'elle fut en vue du lac.

### III. — LES DEUX TRAVERSÉES.

On s'embarqua à Dumbarton ; mais à peine la flotte qui servait de cortége à la reine d'Ecosse fut-elle éloignée des côtes, que le vent souffla avec violence, et que les navires, secoués sur les vagues, craquèrent et menacèrent de se briser.

La petite reine pensa plus que jamais alors à la sinistre vision. Evidemment le démon du lac la poursuivait, et les flots devaient lui être funestes. Joignant les mains et priant avec ferveur, la fille de Jacques V supplia le mauvais génie de Monteith d'épargner ses compagnons et de ne frapper que sur elle. Cette prière, qui partait d'un cœur pur, monta au ciel à travers les nuées amoncelées. Un vent rapide poussa la flotte vers les rives de France, et, le lundi 20 août 1548, le vaisseau qui portait Marie Stuart aborda, ou plutôt vint échouer à la pointe de la baie de Morlaix, dans un repaire de contrebandiers et de corsaires, au port de Roscoff.

Ce n'était pas assez de présages. L'influence du Kelpy semblait poursuivre Marie jusque dans le pays où elle devait régner. Comme elle sortait en grande pompe de l'église Notre-Dame de Morlaix, où le *Te Deum* avait été chanté ; et comme elle franchissait la porte de la ville appelée *porte de la Prison*, le pont-levis creva et tomba dans la rivière. Les Ecossais crièrent à la trahison. Mais, ainsi que dit le chroniqueur, « le seigneur de Rohan, qui « marchait à pied près de la litière de Sa Majesté, leur cria « à pleine teste : — Jamais Breton ne fist trahison ! Et les « deux jours que la royne demoura pour se deslasser de la « fatigue de la mer, il fit desgonter toutes les portes de la « ville et rompre les chaînes des ponts. »

Marie Stuart oublia bientôt à Saint-Germain-en-Laye les adieux du démon de Monteith et les augures de son voyage. Elle passa là quelques années heureuses, dans un tourbillon continuel de chasses, de fêtes, de danses, de concerts. Ardente comme elle l'était déjà au monastère d'Inch-Mahome, la petite reine se livrait au plaisir avec un entraînement inouï. Toute cette cour étincelante des Valois, dont Catherine de Médicis était l'ombre, enivrait Marie et rayonnait de sa jeunesse, de sa beauté précoce, de son esprit.

Ronsard, Joachim du Bellay, Amadis Jamyn, tous les poëtes ravageaient pour elle le Parnasse et lui faisaient une litière de roses et de lis, qu'elle foulait en riant. L'Ecosse froide et brumeuse était bien oubliée parfois ; et quand, du haut de la terrasse de Saint-Germain, elle regardait la Seine dérouler son écharpe, ou bien quand elle parcourait, dans une barque dorée et pavoisée, l'étang de Fontainebleau, la fille de Jacques V ne songeait guère au lugubre Kelpy. Les Naïades de France faisaient étinceler tant de perles dans leurs ébats joyeux, qu'on ne pouvait se rappeler, en présence de ces flots charmants, les eaux profondes de Monteith. C'était toujours une divinité jeune et belle, assise dans une conque nacrée, que l'on cherchait sous les nappes argentées des rivières, et non plus le Centaure hideux qui avait reçu l'agrafe d'or de Marie.

Hélas ! on oublie le Centaure, mais le Centaure n'oublie pas. La fille de Jacques V avait été bénie par son père dans une agonie sanglante ; des bûchers avaient éclairé son berceau ; le bonheur ne pouvait être pour elle qu'un intermède ironique entre deux drames. A peine avait-elle dix-neuf ans, à peine était-elle enivrée de tous les parfums qu'on répandait sur ses pas, que la mort lui prit son époux bien-aimé, François II, et qu'un cortége illustre et brillant, mais plein de deuil et de tristesse, s'acheminait vers la mer, pour reconduire à ses vaisseaux Marie Stuart désolée, qui exhalait sa plainte en tendres prières et en vers harmonieux.

Le 15 août 1561, deux galères et deux vaisseaux de transport quittaient Calais. Sur l'un de ces navires, Marie Stuart, tristement accoudée, regardait les côtes de France s'amoindrir et blanchir à l'horizon. L'histoire a conservé le costume de la reine en cette circonstance : elle avait la robe de velours blanc qui servait pour le grand deuil des reines de France ; une guimpe découpée à pointes de dentelle enveloppait son cou ; son voile empesé se recourbait au-dessus de chaque épaule ; les manches de toile d'argent étaient étroites en bas, bouffantes en haut ; sa chevelure, lisse sur la tête, était crêpée au-dessus des tempes et se rattachait par derrière avec des nœuds de ruban ; un bonnet léger lui descendait en cœur sur le front et couvrait, sans les cacher, trois rangs de perles de la plus belle eau ; un collier d'autres perles, qu'elle préférait à tous ses joyaux, ruisselait de son cou (1).

Pauvre Marie ! A mesure qu'elle voyait s'éloigner le rivage, d'inexprimables angoisses s'éveillaient dans son âme ; elle laissait en France un tombeau dans lequel dormaient, avec son jeune époux, tous ses rêves, toutes ses illusions, et elle allait trouver en Ecosse des bûchers à peine éteints, des gibets encore sanglants ; elle quittait une cour charmante, des cœurs embrasés de son souvenir ; elle allait se heurter à des sujets sombres et défiants, à une noblesse hautaine et jalouse. On l'aimait en France. Hélas ! on ne la connaissait plus en Ecosse, peut-être bien allait-on l'y haïr !

Les traversées étaient funestes à Marie. Depuis le jour où le démon du lac de Monteith lui était apparu, elle n'avait pu poser le pied sur un navire sans que quelque malheur survînt. Le Kelpy ne manqua pas cette occasion. Comme on était à quelque distance de terre, deux barques, qui amenaient aux vaisseaux les gens de l'escorte de Marie, chavirèrent ; six hommes disparurent dans les

(1) *Histoire de Marie Stuart*, par M. Dargaud.

flots, l'écume jaillit jusqu'au front de la reine; elle appela à l'aide, mais ce fut vainement; la mer ne rendit pas l'holocauste, et, après des efforts inutiles, on vint annoncer à Marie Stuart que l'équipage avait perdu six hommes.

La royale veuve laissa tomber deux grosses larmes de ses beaux yeux, et comme ses dames d'honneur l'entouraient et essayaient de la consoler, elle dit à Marie Fleming, sa favorite :

— Ma foi me défend de croire aux sortiléges, mon cœur me reproche de folles terreurs; mais, en dépit de mon cœur et de ma foi, j'ai vu le démon du lac enrouler ses bras autour de ces barques et les attirer au fond de l'eau.

— Ma reine, dit Marie, chassez ces illusions; il n'y a pas de démon de Monteith, il n'y a que la colère de l'Océan et la miséricorde de Dieu qui permettent la mort.

— Oh! je crois en Dieu, répliqua Marie avec exaltation, mais je ne puis chasser cette autre croyance de ma jeunesse.



Marie de Lorraine — Famille et contemporains de Marie Stuart. — Francois II.
James Murray. — Jacques V, roi d'Ecosse. — John Knox.

Et quittant sa compagne fidèle, la jeune reine alla, dans une partie retirée du navire, méditer et pleurer à son aise. On l'entendait parfois jeter des adieux mélancoliques à la France; elle lui envoyait, sur l'aile des vents, ses plus ardentes caresses, puis elle gémissait sur les morts que son vaisseau entraînait dans le sillage; et quand l'idée du démon du lac revenait à son esprit, elle évoquait tous les souvenirs de son enfance et comparait la triste reine qui retournait veuve en Ecosse à la petite fille qui était allée chercher en France des joies fugitives, avec des regrets éternels.

La reine croyait du moins à l'éternité de sa douleur;

mais Marie Stuart était de ces natures altérées qui absorbent les larmes comme le sable brûlant du désert absorbe la rosée, et qui n'ont jamais fini avec les tentations de la terre et les enivrements du cœur ; elle était sincère dans son désespoir. Dans ces vers, que tout le monde sait : *Adieu, plaisant pays de France*, etc., etc., elle avait cru exhaler tout ce qui lui restait de passion dans l'âme. Lors de cette traversée, en présence de ce rivage bien-aimé qu'elle quittait pour toujours, après cette scène de deuil qui l'avait profondément remuée, elle croyait de bonne foi à l'impossibilité de retrouver jamais son sourire de reine et sa gaieté d'enfant; mais elle devait passer bien des fois encore par ces violentes alternatives de joies insensées, de désespoirs terribles.

Donc la traversée fut triste ; Marie pleura beaucoup. Elle avait dit au timonier de l'éveiller au point du jour, si l'on apercevait toujours les côtes de France. Le vieux marin n'oublia pas cet ordre, et Marie salua une dernière fois, aux lueurs du matin, les rivages de sa patrie adoptive ; puis tout disparut, l'horizon devint infini, et la reine se trouva seule avec ses regrets, entre le ciel et la mer. On arriva un dimanche matin ; mais un brouillard épais empêcha le débarquement, et ce ne fut que le lendemain, 19 août 1561, que Marie Stuart posa le pied sur la terre d'Écosse.

### IV. LE LAC DE LOCH-LEVEN.

Des années se sont passées. La jeune fille insoucieuse du monastère d'Ynch-Mahome est devenue une femme énergique et violente. La passion a remplacé sur son front et dans ses yeux les flammes limpides de sa première innocence. La fée du lac de Monteith a perdu son auréole. On l'aime encore, on l'aimera toujours, mais d'un amour fatal, plein de frénésie et de remords, d'un amour qui flétrit et qui tue ; on l'aime, parce qu'elle est belle, que son regard est irrésistible, que sa bouche sait des paroles magiques; mais on n'a plus pour elle cette vénération suprême, ce culte religieux qui la faisait adorer des montagnards et des pêcheurs. C'est que Marie Stuart n'est plus seulement la veuve de François II, c'est qu'elle est aussi la veuve de Darnley, immolé pour elle et par elle ; c'est que le sang de Riccio, le chanteur italien, poignardé dans sa chambre, a rejailli sur sa robe ; c'est que Chastelard est mort sur un échafaud pour l'avoir aimée et s'être cru aimé d'elle ; c'est qu'après tant de sang répandu, elle s'est librement donnée à Bothwel le pirate, à Bothwel un troisième mari, assassin de son second mari Darnley ; c'est que la fille de Jacques V n'a pas seulement été impitoyable comme son père pour l'hérésie, c'est qu'elle a mérité d'être maudite et méprisée de John Knox, l'invincible apôtre du presbytérianisme, le seul homme qu'elle ait vainement voulu séduire et fasciner; c'est que James Murray, son frère, qu'elle a comblé d'honneurs et de biens, trouve sa gloire et sa vertu dans l'ingratitude ; c'est que le malheur et la honte suivent partout cette reine infortunée, pleine de génie, resplendissante de beauté ; c'est qu'à force de caprices étranges, de désordres et de crimes, elle serait devenue odieuse à l'histoire, si Dieu n'avait voulu qu'elle commençât sur la terre son expiation. Épouse oublieuse, elle sera mère oubliée ; reine imprudente, elle sera délaissée et trahie ; puis enfin elle rachètera par son immolation tout le sang précieux qu'elle a fait verser.

A l'heure où nous la retrouvons, Marie Stuart, vaincue mais infatigable, s'échappe du château de Loch-Leven, où sa noblesse révoltée l'a renfermée, pour recommencer sa vie de lutte, de guerre, de violence et de passion.

C'était le 2 mai 1568 ; la reine attendait impatiemment, depuis plusieurs jours, le signal de délivrance que lui avaient fait annoncer Georges Douglas et John Beatoun, deux de ses fidèles et derniers amis.

Georges, parent du laird de Loch-Leven, n'avait pu voir Marie sans subir, comme tout le monde, sa fascination. Chargé de la garder, il avait voulu favoriser son évasion ; mais découvert et contraint de fuir, il avait rassemblé au dehors quelques partisans de la reine, et laissé à un de ses plus jeunes parents, enfant de seize ans, surnommé le *Petit Douglas*, le soin d'ouvrir les portes de la prison à cette séduisante et fatale beauté.

Le petit Douglas s'était acquitté avec d'autant plus d'ardeur de la mission qu'il avait reçue, que lui aussi s'était senti ému d'une tendre pitié pour l'enchanteresse. Or, le 2 mai, après le souper, comme Marie s'était retirée dans sa chambre, on frappa à la porte. Le petit Douglas parut, et, posant un genou en terre, annonça à la reine qu'elle allait être libre et qu'il avait dérobé les clefs du château.

— Libre ! murmura la reine ; soyez béni, vous qui avez pris en pitié celle que son peuple abandonne !

— Madame, le temps presse... interrompit Douglas, que les témoignages de cette reconnaissance embarrassaient.

— Je suis prête, répondit Marie Stuart en se levant, et quelques instants après, posant son bras sur le bras tremblant de son jeune libérateur, elle franchissait, sous un déguisement, les portes du château. Une barque était amarrée au rivage. Le lac de Loch-Leven, sombre et silencieux, balançait l'esquif. La lune, complice de la fuite, s'était voilée. C'était une admirable nuit pour une évasion.

Avant de mettre le pied sur la barque, la fée d'Ynch-Mahome se souvint du lac de Monteith, de ses promenades d'enfant, peut-être aussi du Kelpy, et retenant le petit Douglas, qui s'apprêtait au départ.

— Hélas ! dit-elle, toutes les fois que je me suis embarquée, ce fut pour un malheur, et les eaux que j'ai parcourues ont toutes reçu mes larmes.

— Les eaux de Loch-Leven recevront mon sang plutôt que vos pleurs, reprit avec énergie le petit Douglas. Si je ne parviens à vous rendre libre, je me tuerai.

— Taisez-vous, enfant, et priez Dieu !

Alors, se retournant vers les sombres murailles qui avaient été confidentes de ses douleurs, la reine d'Écosse adressa une ardente prière au Ciel. Chose étrange ! plus son cœur se calcinait au feu des passions humaines, plus il s'ouvrait aussi aux effusions divines. La fille du catholique Jacques V éprouvait au fond de toutes ses voluptés une soif inextinguible qui ne se satisfaisait réellement que par la prière.

Quand elle eut fini, Marie sauta dans la barque, et celle-ci, emportée par les rames, vola sur le lac comme un alcyon.

A quelques brasses de la rive, la reine regarda le fanal qu'elle avait laissé sur sa fenêtre pour avertir du moment précis de sa fuite ses amis cachés dans les environs. Le petit Douglas distingua un soupir.

— Que regrettez-vous ? madame, demanda timidement l'enfant.

— Je ne regrette rien : j'ai peur, dit Marie Stuart. Cette lumière rouge est une triste étoile; on dirait une lueur sanglante.

— C'est la liberté qui rayonne, ô ma reine !

— Oui, la liberté de combattre, la liberté de punir des

rebelles ! Du sang ! toujours du sang ! Douglas, Douglas ! je n'étais pas faite pour cette vie terrible.

Douglas abandonna les rames, et voyant Marie Stuart rêveuse, se prit à la contempler tristement.

Il semblait que cette heure était toute de méditation. Loch-Leven était oublié, les dangers avaient fui ; on eût dit une promenade paisible et douce. Marie regardait les flots, Douglas regardait Marie, et le silence n'était interrompu que par le glissement de l'eau sur les flancs de la barque.

Dans cette nuit paisible, la reine fugitive dégonflait son cœur et aspirait les parfums de sa vie passée dans les parfums du printemps. Elle songeait au beau séjour de France, à son triste retour, à ses fautes, à ses crimes, et ses remords s'épurant dans cette sérénité immense, elle sentait son âme se dégager peu à peu de ses angoisses.

— Douglas, dit-elle enfin, comme si elle résumait sa méditation, n'aimez jamais ! conservez votre cœur pur, comme l'éclair de vos regards. C'est le seul conseil que je puisse vous donner en retour de la liberté.

— Il est trop tard, madame, répondit Douglas avec une voix tremblante, et en se mettant à ses genoux ; je vous ai vue pleurer, et quand j'ai juré de vous sauver, j'ai juré de vous aimer jusqu'à la mort.

— Vous aussi, pauvre enfant !

Il y eut un long silence que nul n'osait rompre. La lune, jusque-là voilée par les nuages, se montra tout à coup et son pâle rayon enveloppa la barque. Le petit Douglas aperçut alors au fil de l'eau un lis qui penchait sa tête, touchant emblème pour une reine de France ! Il sortit à moitié de l'esquif, à l'aide de la rame atteignit la fleur et l'offrit à Marie Stuart. Une perle brillait sur le bord du calice ; c'était une goutte d'eau, ou une goutte de larmes.

— Madame, dit Douglas, vous avez fait fleurir le lac, et le démon de Loch-Leven s'est paré pour vous voir passer.

— Quoi ! ce lac aussi a ses démons ?

— Sans doute, et les ballades rapportent...

— Oh ! ne me parlez pas de ballades, Douglas, je les ai trop aimées et trop chantées. Le démon de Loch-Leven ne vaut pas mieux que celui de Monteith, et il ne rendrait pas à la triste reine des augures meilleurs que ceux que le Kelpy a rendus à l'enfant.

Et Marie Stuart souriant avec amertume, raillant doucement la superstition dont elle n'osait pourtant se déclarer affranchie, raconta sa promenade sur le lac de Monteith, ses fiançailles avec le démon, et les tristes voyages qu'elle avait faits depuis sur les eaux.

Quand elle eut fini, Douglas s'écria : — Je sais, moi, une offrande agréable au Kelpy de Loch-Leven, et tirant de son sein les clefs du château qu'il avait emportées dans sa fuite, il les jeta dans le lac.

A peine l'eau était-elle refermée, qu'un coup de feu retentit. On s'était aperçu de l'évasion de la reine, et on tirait sur l'esquif !

Douglas pâlit, Marie Stuart poussa un cri et la barque reprit sa course, ou plutôt son vol, vers la rive opposée. Le trajet se fit en silence. Mais, en touchant le rivage, la reine dit à son guide :

— Vous le voyez, Douglas, les lacs d'Ecosse ne veulent pas de moi ; la mort m'y poursuit.

A quelque distance du bord, le petit Douglas cueillit un chardon, et l'offrant à la reine, qui portait déjà un lis : — Reine de France et d'Ecosse, lui dit-il, faisant allusion à ces deux emblèmes, vos sujets vous attendent !

Puis il souffla dans un cor suspendu à sa ceinture. Georges Douglas, John Beatoun, Claude Hamilton, qui attendaient cachés dans les herbes, accoururent saluer la fugitive.

Marie se vit bientôt entourée d'une noblesse fidèle et dévouée. L'espoir rentra dans son âme ; elle se crut maîtresse enfin du sort et s'écria, en embrassant ses amis : — Je suis sauvée !

Hélas ! elle était perdue. Sa promenade sur le lac de Loch-Leven ne fit que précéder de peu de temps une longue et cruelle captivité, et le 8 février 1587, la fille de Jacques V, la veuve de François II, la reine de France et d'Ecosse, après dix-huit années de tortures et de prison, réalisant la prophétie paternelle, posa sa tête, toujours jeune et belle, sur le billot d'Elisabeth.

Le bourreau trembla quand il fallut frapper, et s'y prit à deux fois. L'âme de Marie s'échappa réconciliée avec Dieu par le repentir et la prière. Tous nos lecteurs connaissent les détails de cette horrible et sublime agonie.

Peut-être qu'avant de monter sur l'échafaud de Fotheringay, dans les heures douloureuses qu'elle consacra à repasser et à offrir à Dieu sa vie, Marie Stuart se souvint des superstitions de son enfance et des prédictions sinistres du démon du lac.

Quoi qu'il en soit, le génie des eaux s'est emparé de son souvenir et porte son deuil. Sur les bords du Men, qui coule au pied de Fotheringay, on cueille de petites fleurs rouges qui sont nées, dit la légende, des gouttes du sang de l'infortunée Marie.

Louis ULBACH.

---

L'*Histoire de Marie Stuart*, de M. Dargaud, citée dans cette légende, est un des ouvrages les plus savants et les plus attachants qu'on puisse lire sur le seizième siècle. (Firmin Didot, éditeur.)

« J'ai toujours aimé le seizième siècle, dit l'auteur ; je l'avais beaucoup étudié ; je le connaissais assez pour le bien sentir... Un soir, au mois de septembre 1846, après un jour pluvieux, je sortis. J'avais fait à peine quelques pas dans la rue que la pluie recommença. J'entrai dans un cabinet littéraire, afin de m'abriter. Une fois là, je demandai les Mémoires de Machiavel ; ils n'y étaient pas. D'autres volumes me furent présentés, que je refusai. Enfin, j'aperçus au bas de la bibliothèque, à portée de ma main, l'*Histoire de Marie Stuart*, reine d'Ecosse et de France ; à Londres, M.D.CC.LII. Le nom de Marie Stuart me frappa violemment. J'emportai et lus, avec un intérêt inexprimable, cette pauvre et médiocre histoire, sous laquelle involontairement j'en composais une autre... J'étais enivré d'enthousiasme, d'horreur et de pitié. Dès le lendemain, je me vouai à l'histoire de Marie Stuart. Cette histoire a été mon labeur pendant quatre années. »

M. Dargaud a réalisé, dans son beau livre, cette parole d'un homme d'Etat : *L'histoire doit être l'épopée du vrai.* Il a puisé à toutes les sources la vérité, cent fois plus intéressante que la fiction, quand il s'agit d'un personnage comme Marie Stuart. Il ne s'est pas borné à fouiller les bibliothèques, à consulter les manuscrits et les chartes, à explorer les collections, les musées, les gravures : il est allé interroger les lieux mêmes. Se souvenant que les grands historiens d'autrefois étaient des voyageurs, il a parcouru l'Angleterre et l'Ecosse, et il a surpris dans les ruines, sur les champs de bataille, dans les traditions et les ballades, le naïf et grand intérêt qui est la vie même de l'histoire.

# VOYAGES EN AMÉRIQUE. — LES ÉTATS-UNIS (1).

## PHILADELPHIE. L'HOTEL FRANKLIN.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE MARS.)

### DEUXIÈME LETTRE.

I. L'Amérique et ses grands hommes. *Adam était Yankee.* Aspect de Philadelphie. Monuments uniformes. La Bourse. Eglises-théâtres et *vice versâ*. Maison de Penn. *State-House*. La cloche de l'indépendance. *Chesnut street*. La vie d'hôtels. Mœurs des femmes. Etranges libertés. L'hôtel Franklin. Le registre et le *bar-room*. Anecdotes. Justices personnelles. Duel de Jakson. Enfance et maturité des Etats-Unis.

Elançons-nous des rives de l'Alabama aux bords de la Delaware, dont nous remontons les eaux limpides pour arriver à Philadelphie.

Quand notre steamboat eut accosté le warf, en poussant le dernier souffle de sa vapeur, mon compagnon Harris me dit : Allons au *Franklin-House?*



La maison de Penn, à Philadelphie.

Règle générale, quand M. Harris rencontre sur sa route un hôtel portant le nom d'un des grands hommes de l'Amérique, il va s'y loger de préférence à tout autre...

— Et j'en fais vanité, me dit-il, car nous autres gens du Nouveau-Monde, nous sommes un peu ingrats. Et cela n'est pas bien. Le Nouveau-Monde est comme ces coquettes surannées, qui s'imaginent qu'on ne sait pas leur âge parce qu'elles cachent leurs rides. Il ne veut pas vieillir. Confiant dans son nom, il oublie qu'il a déjà quatre cents ans dans l'histoire. Il semble s'attacher à faire disparaître du sol tout ce qui pourrait rappeler sa naissance, espérant qu'ainsi il paraîtra toujours nouveau et découvert d'hier. Est-ce par ingratitude ou par faiblesse que, par exemple, dans toute l'Amérique on ne trouve pas un seul monument, pas la moindre colonne, pas la plus petite pierre en l'honneur de Christophe Colomb, — si ce n'est à la Havane, où son cœur est conservé ?

Ce qu'Harris disait là est très-vrai. En revanche, les Américains professent un culte à toute épreuve pour ce qui rappelle la date de leur indépendance. Le nom de Washington est pour ainsi dire canonisé chez eux, et il ne surgit pas de terre un hameau qui ne soit aussitôt placé sous son patronage.

Ne comptant dans le monde que du jour où les premiers coups de fusil ont été tirés à Lexington, en reniant la période de leur oppression, ils se révoltent contre leur origine ; et les plus exaltés, — ceux qu'on nomme de purs Yankees — marquent le plus grand mépris pour tout ce qui est Anglais.

Un vieil enfant d'Albion, exaspéré d'entendre un Yankee déprécier avec un féroce dédain les Anglais, lui dit : — Mais vous insultez vos ancêtres. — Qui, moi ! Je ne suis pas Anglais. — Mais votre père l'était. — Mon père ! il était Yankee ! — Votre mère, je crois... — Ma mère, interrompit l'Américain, était Yankee. — Votre grand-père ? — Yankee. — Vos aïeux ? — Tous Yankees. — Mais, monsieur, s'écria l'Anglais poussé à bout, nous descendons tous d'Adam et d'Eve, que diable ! Et... — Adam et Eve, riposta l'Américain avec un admirable sang-froid, Adam et Eve étaient Yankees !

Harris mit toutes nos malles sous la responsabilité de deux commissionnaires du *Franklin-house*, et nous nous dirigeâmes à pied vers l'hôtel.

Il n'est pas de ville aux Etats-Unis qui m'ait autant frappé, du premier abord, que Philadelphie, par son aspect grandiose, riche et sévère à la fois. Presque à chaque pas nous rencontrions un édifice public. Mais ce qu'il y a de désolant dans ces monuments, c'est leur uniformité architecturale d'un bout à l'autre de l'Union. Pour les Bourses du commerce, les grands hôtels, les Douanes et autres établissements de ce genre, c'est irrévocablement le style grec, avec des colonnes corinthiennes, — le tout en marbre. — Pour les églises, une imitation lourde d'un gothique de convention, mais sans travail d'art ; — des briques superposées et maçonnées, voilà tout.

Il est peu de monuments aux Etats-Unis qui présentent quelque caractère particulier. Il s'y rencontre, deci delà, à peine cinq ou six monuments qui ont un cachet d'originalité relative. Dans ce nombre, il faut compter la Bourse de Philadelphie, dont la rotonde circulaire du premier étage est d'un assez bel effet. On y trouve, dans l'intérieur, des peintures à fresque qui sont bien à peu près ce que j'ai remarqué de mieux, dans ce genre, aux Etats-Unis. Cette Bourse n'est pas uniquement destinée aux opérations commerciales ; on y trouve de vastes salons de lecture, une sorte de cercle, l'administration de la Poste, et celle du télégraphe électrique, dont tout le monde a le droit de se servir, moyennant une rétribution.

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes.

Après un quart d'heure environ de marche dans Philadelphie, j'avais bien rencontré déjà une vingtaine d'églises. De tous les genres d'édifices, c'est, à coup sûr, celui dont on fait ici la plus grande consommation. Je vous défie d'arriver dans n'importe quelle ville sans y voir au moins quatre ou cinq églises en construction ; à peu près autant



Franklin dans sa famille. Franklin à la porte des quakers.



Vue générale de Philadelphie.

que de sectes nouvelles en train de se faire des adhérents. Bien peu de ces églises méritent d'attirer l'attention. Je citerai cependant *Saint-Etienne*, à Philadelphie; *la Trinité*, à New-York; et la *Cathédrale*, à la Nouvelle Orléans.

Il se passe, au sujet des églises et des sectes, aux Etats-Unis, des choses qui nous paraîtraient étranges et qui

donneraient une bouffonne idée de l'esprit religieux des Américains, si l'on ne savait ce peuple essentiellement convaincu en ces sortes de matières.

Ainsi, vous ouvrez un journal et vous lisez, entre une annonce pour la vente de chevaux et une autre relative à l'arrivée d'une cargaison de sangsues, des avis de cette nature : « On demande, pour telle secte qui vient de se fonder, un prédicateur. Les candidats devront justifier qu'ils possèdent, outre l'éducation indispensable pour cette fonction, une voix sonore et bien timbrée. Les émoluments sont convenables. Fournir de bons répondants. — S'adresser, etc., etc. »

Aux Etats-Unis, l'annonce est destinée à tout répandre, à tout propager.

Comme j'en exprimais mon étonnement à Harris, un jour que je venais de lire un article de ce genre dans un journal de Boston : — Je vais, me dit-il, vous faire voir quelque chose de bien plus curieux et de bien plus caractéristique encore. Venez avec moi. Il me conduisit devant un grand bâtiment, qui a quelque ressemblance avec l'hôtel du Timbre, à Paris. Je levai les yeux, et je lus au-dessus de la porte cette inscription : TREMOUT TEMPLE. — Eh bien ! reprit Harris, savez-vous quelle transformation a subie cette église? C'était un théâtre, il n'y a pas plus de deux ans, le théâtre le plus vaste et le plus couru de Boston ; mais que la fortune a tout à coup abandonné. Il s'est trouvé alors par la ville une secte religieuse en grande prospérité, et qui, moyennant 58,000 dollars (plus de 300,000 fr.), en a fait l'acquisition. Du jour au lendemain, sans plus de cérémonie qu'un acte notarié, une quittance et un coup de pinceau, la destination de cette salle a changé. Mais venez voir autre chose.

Harris me conduisit à un autre bâtiment tout nouvellement construit en style gothique, avec de larges fenêtres en ogives sur la façade, et un péristyle qui se donnait des airs d'un portail de cathédrale.

C'était un théâtre, le HOWARD ATHENÆUM. La spéculation opérée sur le *Tremout Temple* avait été assez lucrative pour donner à réfléchir aux architectes et aux directeurs. Aussi le propriétaire de l'*Howard Athenœum* avait-il pris ses mesures de façon à tirer de sa salle un parti excellent, au cas où l'entreprise dramatique ne réussirait pas; et l'édifice avait été construit de telle façon qu'il pût être transformé en église, en satisfaisant à la fois l'œil et les convenances. Qui sait si, retournant un jour à Boston, je ne trouverai pas une chaire de prédicateur sur cette scène où j'ai vu Ravel et sa famille danser sur la corde! O destinée des théâtres et des églises américaines!...

Mon premier soin, en mettant le pied à Philadelphie, avait été de demander à mon ami Harris de me conduire en pèlerinage à la maison de Penn, cette première pierre de la riche cité qui s'ouvrait devant moi. Quel fut mon étonnement, je pourrais dire ma douleur, de voir cette maison presque en ruines, délabrée, rapiécée et occupée par un cabaret de bas étage ! C'était déjà beaucoup même, à ce qu'on me fit pressentir, qu'elle fût encore sur pied. Et si elle n'a point été démolie, elle ne le doit qu'au hasard de ne s'être pas trouvée située dans la partie fashionable de Philadelphie.

Je vous en donne ici un dessin, monsieur, et le *Musée des Familles* aura la gloire, peut-être, avant un très-petit nombre d'années, de posséder les seules traces de ce toit où s'abrita Penn. Chef et fondateur d'une secte longtemps persécutée en Amérique, celle des quakers, ses adeptes pullulent aujourd'hui à Philadelphie. Cela est-il une compensation suffisante?

A un autre titre, on conserve à Philadelphie, avec une dévotion profonde, le *State-house*, ou Maison d'Etat. C'est là que fut signé et acclamé l'acte de l'Indépendance. Il faut dire que cette maison, par sa nature, réunit *utilement* tous les grands corps politiques.

La maison d'Etat est située dans la belle rue *Chesnut*, et est entourée d'un très-beau square, qu'on nomme le square de l'Indépendance. C'est un véritable petit parc, ombragé par de magnifiques arbres. La salle où se réunissait le congrès, avant que le siége du gouvernement de l'Union fût transporté à Washington-city, est présentement occupée par les Cours de justice. Ce fut dans cette même salle que Washington fit ses adieux lorsqu'il résigna la présidence avec un si sublime dévouement.

Les Américains ont conservé, avec non moins de respect, la vieille cloche qui sonna pour rassembler le peuple au moment où on lui lut la déclaration de l'Indépendance. On y a gravé cette inscription : « PROCLAME LA LIBERTÉ A TOUTE LA TERRE ET A TOUS LES PEUPLES. »

Je restai longtemps en contemplation devant la maison d'Etat ; mais je fus bientôt distrait par le spectacle qui s'agitait autour de moi. De quatre à six heures de l'après-midi, entre le dîner et le thé, *Chesnut street* est le lieu où les dames viennent se promener en toilettes élégantes. Ainsi que je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, monsieur, il est défendu de fumer dans cette rue, à ces moments-là surtout, par égard pour les femmes.

On ne saurait contester le respect, disons le culte des Américains pour le beau sexe ; ce culte va jusqu'à ce point, par exemple, qu'une voiture s'arrêtera court pour permettre à une femme de traverser la rue ; que, dans une diligence, un homme retardera de vingt-quatre heures son départ pour laisser sa place à une femme, etc. — Eh bien ! par le plus étrange contraste, et sans la moindre révérence pour les dames, à ces heures de promenade dont je vous parlais, les Américains s'étalent sur les perrons, les jambes pendantes par-dessus les balustrades, la tête renversée, le corps allongé, ou le dos tourné et les pieds plantés le long de la muraille, avec des poses que l'on peut qualifier d'incroyables. Ce serait une moisson très-bonne à récolter pour un caricaturiste.

*Franklin-house*, où nous arrivâmes après de longs détours dans la ville, ne répond pas à ces grands hôtels qui, en Amérique, frappent l'étranger de leur aspect monumental, comme le *Astor-house* à New-York, le *Tremont-hotel* à Boston, l'hôtel Saint-Louis, et surtout l'hôtel Saint-Charles à la Nouvelle-Orléans, le *Mansion-house* à Mobile, et bien d'autres encore. Ceux-là sont de véritables casernes, dont nous ne pouvons nous faire une idée en France. Figurez-vous des salles à manger où l'on dresse, quatre fois par jour, des tables pour trois cents convives ! des salons de conversation, des fumoirs, des cabinets de lecture, des bar-rooms, et quelquefois, comme à Saint-Charles, près de trois mille locataires!

La vie d'hôtel, en Amérique, est une chose que nous ne comprendrions pas ici. Aux Etats-Unis, tout ce qui est célibataire, homme, et femme souvent, se réfugie dans les hôtels et y prend gîte et table. Les plus riches mêmes adoptent cette existence, comme la plus commode et la plus libre. Cela vient de ce que, dans ce pays, il n'y a pas, comme à Paris, d'appartements à louer, et que chaque famille occupe sa maison. Or, pour tenir maison, il faut avoir un domestique nombreux, et de plus le surveiller. Les uns, parce qu'ils sont, la plus grande partie du jour, absents ; les autres, pour s'affranchir de toute surveillance, préfèrent se retirer dans les hôtels. Mais, en

tout cas, les hommes y ont leur entrée spéciale, leurs salons à eux, un corps de logis particulier; ils mangent à part; enfin leur vie n'est jamais confondue avec celle des femmes qui habitent le même toit, et ils sont exposés à ne se jamais rencontrer. Il y a, pour ainsi dire, deux hôtels dans chaque hôtel.

Cette séparation des sexes aux Etats-Unis se retrouve dans toutes les conditions de la vie privée. Sur les chemins de fer, les femmes ont des voitures qui leur sont spécialement affectées; à bord des steamboats, des salons où jamais les hommes ne mettent le pied. Et, il faut se hâter de le dire, ces consignes sont sévèrement observées, et il n'arrive pas qu'on cherche à jamais les enfreindre. Les Américains, qui tiennent ce sentiment des Anglais, l'ont poussé encore plus loin. C'est un des côtés saillants de leur caractère.

Avec l'extrême liberté dont jouissent les femmes aux Etats-Unis, il était naturel qu'elles trouvassent, dans les mœurs, une sauvegarde et une protection. Ainsi, l'on voit des jeunes filles remonter seules du sud jusqu'au Canada, aller passer des saisons entières aux bains, s'absenter pendant plusieurs mois du toit maternel, sans que leurs parents s'inquiètent plus que si elles étaient encore sous leur surveillance.

Une jeune Américaine, que je rencontrai à neuf cents lieues de chez elle, me disait avec une grande assurance : — Vous, monsieur, ou le premier venu de ceux qui m'entourent, seriez là pour me défendre contre une insulte ! Et elle disait vrai.

Cependant, monsieur, vous me demanderiez si je consentirais à élever ma fille à l'américaine, que, même en Amérique, je vous répondrais négativement. Au point de vue des mœurs du pays, ce serait peut-être un préjugé; mais j'en aurais le scrupule, ou le ridicule, s'il le faut, et cela pour plus de raisons que je ne saurais dire...

Ainsi, par exemple, une jeune fille se met en voyage, aux Etats-Unis. La mère la conduit jusqu'au steamboat, ou l'embarque sur un chemin de fer. Par un acte de sollicitude, imprudente quelquefois, elle la recommande au premier voyageur un peu *gentleman* qui se trouve là; et celui-ci, je le reconnais, accomplit ce mandat inattendu avec un souci tout paternel. Mais n'est-ce pas là même un premier danger, et n'est-il pas arrivé maintes fois que ces tuteurs improvisés aient poussé le zèle de la mission qui leur était confiée, jusqu'à se détourner de leur propre route, ou à poursuivre leur voyage au delà des limites qu'ils avaient fixées?

Dans d'autres cas, ce sont les jeunes filles elles-mêmes qui se choisissent leurs chevaliers protecteurs. Est-il besoin de dire que leur choix est toujours inspiré par une sympathie ou par une préférence qui, par cela même, peut avoir des suites qu'on ne saurait calculer? Et telle est la liberté dont elles jouissent, même sous le toit maternel, qu'elles y peuvent recevoir toute visite qui leur convient, sans que les parents s'en préoccupent et y assistent. J'ai su qu'une jeune personne n'avait présenté à sa mère un *gentleman* qu'elle avait connu aux eaux de Saratoga, qu'après deux mois de visites assidues de la part de celui-ci, et alors qu'il avait été convenu entre les deux jeunes gens qu'un mariage les unirait. Une autre, la fille d'un avocat distingué de New-York, a, moi présent, accepté de mon ami Steven un souper au sortir d'un bal, sans que le père fût de la partie et qu'il fit la moindre objection à ce tête-à-tête.

Mais je m'empresse d'ajouter, comme réhabilitation, que si ce côté des mœurs américaines peut nous choquer, il s'y trouve un revers qui fait le plus grand honneur au caractère des femmes. Cette insouciance, cette légèreté, les plus folles manœuvres même de la jeune fille disparaissent et s'évanouissent, comme un rêve, dans l'épouse. Tout change du jour où ce rôle échoit à la femme, pour faire place à l'austérité la plus grave, à l'intelligence la plus droite, à l'exécution la plus complète des charges et des devoirs du mariage.

Nous montâmes les quelques marches qui conduisaient à l'*office* ou bureau de *Franklin-house*, et nous y trouvâmes le propriétaire du lieu, un vrai *gentlman*, un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition, et qui cumulait les doubles fonctions d'administrateur et de portier de l'établissement. Cela est de règle aux Etats-Unis, où le portier, même le concierge, est un mythe. On est habitué ici à ne pas confier à un autre ce qu'on peut faire soi-même. Chacun prend sa somme de besogne, et il n'a recours à autrui que pour ce qui dépasse ses forces, son savoir et sa dignité.

Sur les tables de l'*office* nous trouvâmes le registre obligé, sur lequel tous les voyageurs, même ceux qui ne font que passer, inscrivent leurs noms, le lieu de leur provenance et celui de leur destination. Ce registre, exposé à la vue de tout le monde, attire dans les hôtels, à certaines heures de la journée, un nombre considérable d'individus qui viennent y jeter les yeux, sans autre but que de s'assurer si par hasard quelque connaissance, quelque ami, ou quelque illustration du pays, n'est point passé par là, le jour même ou la veille.

Le registre et le *bar-room* sont les clefs de voûte de tout hôtel américain; un *hôtel-keeper* qui n'aurait pas son registre n'aurait pas cette abondance de visiteurs, et celui qui, ayant des visiteurs, n'aurait pas de *bar-room*, serait un sot, parce qu'en Amérique on est toujours un sot quand on néglige les moyens de gagner de l'argent. Témoin ce dicton moral, moins trois mots, et que les pères adressent à leurs fils quand ils les lancent dans le monde : *Go my son, make money, honestly if you can, but make money!* (Allez, mon fils, gagnez de l'argent, honnêtement *si vous pouvez*, mais gagnez-en!)

Il est évident qu'il peut y avoir du danger pour quelques personnes à se dénoncer elles-mêmes sur ces registres des hôtels; mais Harris me fit observer d'abord qu'en passant d'un Etat sur un autre Etat, on se met à l'abri de toute atteinte; qu'ainsi le voleur échappé de l'Ohio peut se promener tranquillement dans la Pensylvanie; qu'en second lieu, c'est une monomanie chez l'Américain que de laisser des traces de son passage partout où il s'arrête, au risque d'une aventure comme celle-ci :

Le commis d'un banquier de la Nouvelle-Orléans s'était enfui avec la caisse. Dix mois se passèrent. Il prit un jour fantaisie au banquier de faire un voyage dans le nord. Le hasard le conduisit à prendre la voie du fleuve. Il remonta le Mississipi et, arrivé à Pittsburg, il fit comme tout le monde, il jeta les yeux sur le registre de l'hôtel où il était logé. Au troisième feuillet, il poussa tout à coup un cri de rage et de joie en même temps. Il venait de lire le nom du caissier fugitif, se dirigeant, disait le registre, sur New-York. Il se rend dans cette ville avec la rapidité des steamboats et des chemins de fer, y passe quinze jours à parcourir les hôtels et leurs registres, et y trouve les traces du voyageur. Il se met en route, poursuivant sa recherche de ville en ville, de registre en registre, et arrive enfin à Nashville. Il entre dans le *bar-room* d'un hôtel et y aperçoit le ravisseur, occupé à humer un *jackson-punch*. Il tire de sa poche un pistolet, s'a-

vance tranquillement vers lui, et lui brûle la cervelle. Trente personnes assistaient à cette scène : le banquier leur débita nettement son histoire ; pas un ne songea à lui adresser le moindre reproche.

Ces façons de justice personnelle sont très-fréquentes aux Etats-Unis, surtout depuis l'interdiction des duels, et particulièrement dans l'ouest et dans le sud. Il fut un temps où, à la Nouvelle-Orléans, chaque citoyen sortait avec un pistolet ou avec un poignard dans sa poche. Il était rare qu'on se demandât raison d'une insulte ou d'un propos outrageant, et qu'on remît la réparation au lendemain ; l'outragé, s'il avait la main assez leste, lavait l'insulte sur l'heure, en tuant son adversaire en pleine rue; en plein bal même, cela s'est vu.

L'Etat du Tennessee, où s'est passée l'aventure du banquier, a été pendant bien longtemps le théâtre des plus atroces boucheries; là, comme dans tout l'ouest, il arrivait qu'à table, sur un simple mot un peu vif ou mal interprété, les coups de pistolet se croisassent, au détriment des voisins, qui payaient quelquefois pour les coupables. On a conservé le souvenir d'un duel, dont le général Jackson a été le héros. A cet homme étrange, trempé de fer, il fallait toujours des batailles, le bruit des armes, l'odeur de la poudre. Il avait les allures et les goûts d'un aventurier, à côté de la raison d'un politique consommé. Portant dans les relations de la vie privée les habitudes des wigwams, il semblait qu'il vît dans chaque homme qui lui déplaisait un Indien à brûler à bout portant.



Le président Jackson.

Donc, des propos offensants avaient été échangés entre le colonel Benton et le général, et rendez-vous avait été pris pour une rencontre armée. Jackson, obéissant à l'impétuosité de sa nature, avait commencé par déclarer que s'il rencontrait le colonel, il lui casserait la tête. Benton, ayant eu connaissance de ces menaces, et voulant éviter toute occasion qui pût amener une provocation pareille, évita de descendre dans le même hôtel où logeait, à Nashville, le général. Benton était accompagné de son frère. A peine averti de l'arrivée du colonel, Jackson se rend à son hôtel, accompagné de deux ou trois de ses amis; et en entrant dans la chambre où se trouvait son adversaire, il l'ajuste avec son pistolet, avant que Benton ait eu le temps de saisir son arme. Le frère du colonel riposte en envoyant une balle à Jackson ; les coups de pistolet se succèdent alors des deux côtés avec acharnement. Les munitions étant à peu près épuisées, et le temps de recharger les armes manquant, on en vint au poignard. Deux des amis du général se ruent sur le colonel et lui font cinq blessures. Ce fut pendant près d'un quart d'heure une atroce lutte, dans laquelle Jackson fut assez grièvement blessé ; quant au frère de Benton, renversé par deux adversaires et criblé de coups, il allait succomber, lorsqu'un citoyen de Nashville, qui s'était mis de la partie, parvint à l'arracher à la mort au moment où il faisait un suprême effort pour décharger son pistolet en pleine poitrine de l'un de ses adversaires. Et, chose étrange ! la justice ne s'émut pas de cet incroyable attentat.

Cela ne ressemble-t-il pas un peu aux rudes épopées antiques, à un épisode de l'*Iliade* et de l'*Odyssée?* Toute chose se ressent, en Amérique, de cette verdeur du premier âge des Etats. Pendant qu'ils se hâtent de marcher vers la civilisation, ces hommes au cœur de fer et au corps d'acier ne sont capables que d'entreprendre des choses gigantesques, exceptionnelles, hardies. La forêt est vaste, ce n'est pas la peine de l'abattre pour y construire un village; il faut la remplacer par une grande cité. Dans l'abîme qu'a produit l'extraction des racines d'un arbre centenaire, il faut jeter les fondations d'une maison éternelle, et non point les bases d'une cabane. Ce ne sont pas des barques légères qu'il faut pour naviguer sur ces fleuves immenses; mais de ces colosses flottants, qu'on appelle des steamboats !

Eh bien ! monsieur, je le dis en toute conviction, pour avoir le sentiment exact de ces rêves de géants, il faut en passer nécessairement par des mœurs aussi rudes, aussi étranges que celles que je vous ai décrites. Au milieu de ce chaos, d'où il s'agissait de tirer un monde en moins de six années, placez une civilisation à l'eau de rose, des hommes aux habitudes paisibles et polies, vous assisterez incontestablement au triste spectacle d'une décadence. Il est entré dans les desseins de Dieu, qui a voulu faire des Etats-Unis une œuvre à part, de leur imposer ces orageuses jeunesses traversées de tempêtes et d'éclairs. Le calme est venu en son temps quand l'éclosion était préparée.

II. Les fresques de M. Sanderson. La vie de Franklin : pauvre enfant à l'école; à la savonnerie; à l'imprimerie; en mer; sur le pavé. Les quakers. Le bonheur sous la main. William Keith. Travaux et fondations de Franklin.

Notre estimable hôte, M. Sanderson, éprouva une joie cordiale à revoir M. Harris.

— J'ai fait ce que vous m'avez conseillé l'an passé, lui dit-il; j'ai même fait plus; je vous l'apprendrai tout à l'heure. En attendant, regardez bien sur la table qui est dans votre chambre.

Sur cette table il y avait, comme sur la mienne, comme sur celle de chaque chambre, à côté d'un exemplaire de la Bible, ce qui est de fondation, un petit volume contenant l'histoire de Benjamin Franklin.

Puis notre hôte nous conduisit dans le salon de conversation, où les quatre murs étaient barbouillés d'une série d'enluminures retraçant les principaux traits de la vie du

même personnage ; une belle et noble vie d'ailleurs, pleine de misère, de courage et de grandeur.

— Bravo ! monsieur Sanderson, bravo ! criâmes-nous en chœur.

Et nous nous prîmes à faire le tour du salon, pour examiner les fresques de M. Sanderson.

La vie de Franklin offrait au pinceau de l'artiste une série de tableaux pleins de moralité et de bons exemples. Cette vie est assez connue, je crois, pour qu'il suffise d'en rappeler les traits qui ont fourni matière aux fresques de l'hôtel.

L'état de pauvreté de la famille de Franklin avait modifié les projets qu'elle fondait sur lui, et décidé peut-être toute sa vie. Placé dans une école commune pour y faire son éducation, il fut obligé bientôt de la quitter. Un matin, qu'il s'apprêtait à s'y rendre comme d'habitude, son père l'arrêta sur le seuil de la porte et lui dit :

— Benjamin, ta mère avait voulu faire de toi un ministre de l'Evangile ; mais, hélas ! mon enfant, nos ressources ne nous permettent pas de te donner une instruction assez étendue.

L'enfant posa lentement ses livres à terre, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et deux larmes montèrent à ses yeux. Il n'avait eu que le temps de sentir l'amour du travail et d'effleurer à peine la science ; mais son cœur se gonfla à la pensée qu'il fallait y renoncer.

Le père prit l'enfant sur ses genoux, et continua :

— Tous tes ancêtres ont été d'habiles mécaniciens ; je suis en état de guider sûrement tes premiers pas dans cette carrière. Veux-tu de moi pour maître ?

— Ce serait avec bonheur, répondit l'enfant ; mais je ne me sens aucune vocation pour la mécanique. Cherchons autre chose, mon père. Puisque vous êtes malheureux, je dois le plus tôt possible gagner de l'argent. Le père d'un de mes camarades d'école possède une fabrique de savons, vous convient-il que j'aille lui demander du travail ?

La physionomie du jeune Benjamin était pleine de résolution et d'énergie. Son père l'embrassa tendrement et lui dit :

— Va, mon fils, et que Dieu te protége !

Ce petit épisode formait le sujet du premier tableau ; Franklin avait alors onze ans.

Benjamin, dégoûté bientôt des savons, entra comme apprenti chez un coutelier. Mais le prix énorme qu'on demandait pour son apprentissage mit sa famille dans l'impossibilité d'y satisfaire. Il changea une seconde fois de direction, et entra comme ouvrier imprimeur dans un établissement où travaillait son frère aîné. Quoique doué de grandes facultés et d'une aptitude particulière pour toutes choses, Benjamin ne tarda pas à montrer encore de la répugnance pour son nouvel état.

Ce n'était ni paresse, ni incertitude d'esprit, ni caprice ; comme toutes les natures d'élite, Franklin avait la prescience de sa destinée, et voyait avec les yeux de l'âme l'étoile de son avenir qui l'appelait ailleurs.

Ce fut ainsi qu'il éprouva le désir de se faire marin. Vaincu d'abord par la fermeté avec laquelle son père s'opposa à ce projet, il en triompha cependant avec de la persistance, et s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour New-York. Arrivé là, il se hâta de fuir le bord, rebuté déjà de ce métier, après une expérience de quelques jours. A New-York, je dois dire qu'il fut assez heureux pour ne trouver point à s'employer, quelques efforts qu'il fit pour se procurer de l'ouvrage.

Le peu de succès de ses efforts n'était que la conséquence de la loi de la Providence qui voulait le pousser là où il devait grandir. Franklin quitta donc New-York, désespéré, et partit à pied pour Philadelphie. Il arriva dans la ville de Penn, n'y connaissant âme qui vive, triste, désolé, et possédant pour toute ressource un dollar !

Benjamin Franklin avait alors dix-sept ans à peine.

A juger de la réception qui lui fut faite à Philadelphie, le jour de son arrivée, on ne se douterait pas qu'un jour devait venir où il dominerait cette ville de toute l'autorité que donne à un homme l'influence conquise par la gloire et par l'élévation du caractère. Cette entrée avait en effet quelque chose de comique et de pittoresque à la fois.

Je traduis littéralement l'une des fresques du salon de l'hôtel Sanderson.

Voici venir, se traînant par la rue du Marché, au milieu de la populace, un grand jeune homme maigre, au visage pâle, hâve, fatigué, la toilette en désordre, les vêtements râpés et usés jusqu'à la corde, portant un long



La Bourse de Philadelphie.

pain sous le bras et, à moitié enfoncé dans la poche de son habit, un paquet contenant toute sa garderobe. Il traverse gravement la rue, le nez en l'air, et cherchant autour de lui la cause de cet étonnement et des rires qui l'accueillent sur son passage. Il se promène ainsi dans la plus grande partie de la ville, ne sachant où aller et n'osant s'adresser à personne.

Il arrive de cette façon jusqu'à la porte d'un établissement de quakers, où il s'endort sur le seuil, la tête appuyée sur une marche de pierre, après avoir mangé un morceau de son pain. Les quakers viennent, et sous prétexte que la rue n'était point une auberge, ils chassent cruellement le jeune voyageur.

Tel était le sujet de la troisième fresque.

Franklin tourna le dos aux quakers ; et la nuit étant venue, il alla frapper, à tout hasard, à une porte pour s'enquérir où il pourrait touver une auberge et du travail.

Il tomba au milieu d'une honnête et excellente famille

qui, captivée par l'air de franchise et d'honnêteté de ce jeune homme, le retint à souper, lui donna un lit et le fit, dès le lendemain, entrer dans un atelier d'imprimeur. Franklin eut mille raisons pour bénir les quakers de leur brutalité; car plus tard, à son retour d'Angleterre, il épousa la jeune fille qui lui avait ouvert la porte hospitalière.

L'intérieur modeste et austère de cette famille où Franklin toucha le bonheur du doigt formait la quatrième fresque.

Une vie laborieuse et sage, une conduite exemplaire valurent bientôt à Franklin l'estime de ses chefs et l'amitié de tous ceux qui le connurent. De ce nombre, se trouva le gouverneur de la Pensylvanie, sir William Keith, qui avait été frappé du sentiment profond empreint dans un récit que publia Franklin de son voyage de New-York à Philadelphie. Sir William fit demander le jeune homme et lui tint ce langage:

— Vous n'êtes point un homme fait pour vous traîner à la remorque des autres; vous êtes appelé à dominer vos égaux; ce n'est plus un salaire qu'il vous faut, mais la fortune, mais la puissance dont vous ferez l'usage qu'en doit faire tout homme de génie. J'ai un projet d'établissement important à créer ici; je vous en réserve la direction; mais il faut que vous vous rendiez à Londres pour entamer des négociations à ce sujet; voici des lettres pour des personnages influents qui vous aideront dans le succès de l'affaire.

Une pareille ouverture comblait tous les vœux, tous les rêves de Franklin. Cette fortune, il la voulait, en effet; mais il la destinait à un noble emploi; ce génie qu'il se soupçonnait, mais qu'il n'osait s'avouer, il devait l'appliquer à faire le bien, à doter l'humanité de grandes découvertes.

Le tableau qui représentait cette conversation de Franklin et de sir Keith rendait d'une manière heureuse la joie et en même temps la modestie qui éclataient sur le visage du jeune imprimeur.

Ces cinq fresques occupaient cinq grands panneaux du salon de conversation de l'hôtel, et étaient entrecoupées par une multitude de petits médaillons qui représentaient divers épisodes moins importants de cette vie si féconde et si complète, — depuis les fondations de cercles et de bibliothèques, de journaux et d'almanachs populaires, de milices, de colléges et d'hospices, jusqu'aux travaux législatifs et diplomatiques, aux triomphes à la cour de Louis XVI, à la signature du traité de l'Indépendance, et aux fameuses découvertes électriques couronnées par l'invention du paratonnerre!

Je ne pus m'empêcher de faire compliment à Harris sur le conseil qu'il avait donné à M. Sanderson. Franklin méritait bien cet honneur à Philadelphie, lui qui combla cette ville de tant d'institutions et d'établissements d'utilité publique, à la tête desquels je dois citer, en terminant, le magnifique hôpital qui a reçu, depuis sa fondation, des développements si considérables

Xavier Eyma.

# POUR LES PAUVRES, S'IL VOUS PLAIT.

Il est convenu depuis longtemps à Paris que le carême est la saison des bals... de charité. — Quand cela changera, je l'irai dire à Rome, nous déclarait dernièrement une patronesse qui en était à son dixième concert de bienfaisance, et qui avait déjà fait, depuis le carnaval, l'aumône de deux cents polkas. Nous lui débitâmes un sermon en trois points, qui se perdit malheureusement dans trois scholichs, réclamées par elle avec la formule : Pour les malheureux, s'il vous plaît!

Quelques Parisiennes, plus sévères sur le chapitre de la pénitence, se bornent à se couvrir de bijoux et de dentelles, pour aller poser dans un bazar où elles se font marchandes au profit des pauvres. Ces bazars ont été très-nombreux et très-suivis le mois dernier. Presque tous les arrondissements de Paris ont eu les leurs. La coquetterie et la philanthropie y ont fait de grosses recettes.

Le plus jeune prédicateur fait le meilleur sermon, dit un vieux proverbe. Rien d'aussi habile, en effet, qu'une femme à la mode pour dévaliser un passant, au nom de l'indigence. Tant mieux, certes, pour l'indigence, et tant pis pour l'avarice! C'est le cas de dire : La fin rachète les moyens.

Voici l'histoire de deux Harpagons du beau monde, qui se sont laissé prendre aux filets de la charité... en robe de velours.

A l'une de ces boutiques où les grandes dames vendaient les colifichets au poids de l'argent, où les jolies femmes distribuaient les sourires au poids de l'or, était installée une bouquetière, aussi belle pour le moins et beaucoup plus coquette que celle dont le pinceau de Court a fleuri le visage et le tablier. Comme nous sommes sûr de votre discrétion, nous vous dirons que cette marchande est une jeune veuve, à nous bien connue; qu'elle occupait, dans le bazar, le numéro ***; qu'elle habite le magnifique hôtel ***, faubourg***, rue ***, n°***, et qu'elle sort tous les matins, à cinq heures du soir, dans un fringant équipage, couleur de ***. Vous ne pouvez manquer de la reconnaître à ce signalement. Un passe-port officiel ne serait pas plus clair. Nous ajouterons, comme signe particulier, qu'elle a chaque mardi sa loge aux Italiens, où vous l'admirez avec tout Paris. Au fait, après vous l'avoir si bien désignée, pourquoi vous cacher son nom? Cette dame est madame *** !

Notre bouquetière vendait ses fleurs 1 franc la feuille, et, comme elle donnait un regard par-dessus le marché, les amateurs trouvaient que c'était pour rien.

Il en vint un, cependant, qui se récria sur la cherté de la marchandise. Etait-ce un aveugle? Non pas! C'était un certain baron, fort prudent, malgré sa jeunesse, et fort avare, malgré son élégance. (L'Harpagon fashionable est un produit du dix-neuvième siècle.) Il eut l'insolence d'offrir 10 francs d'un bouquet qui avait coûté 10 sous, et dont on ne lui demandait que 2 louis! Loin de s'offenser, la dame lui jeta un coup d'œil qui valait un million, et lui dit de sa voix la plus assassine :

— Si vous ne prenez pas ces fleurs pour elles-mêmes, prenez-les du moins pour... leur enveloppe.

Le baron regarda le papier, tressaillit vivement, posa 40 francs sur le comptoir, et emporta le bouquet.

Voici le mot de cette énigme. Au commencement de l'hiver, le baron avait sollicité la main de la jolie veuve. Il s'était ruiné pour elle... en billets doux. Depuis que la

littérature a déprécié le papier, les avares en font une grande consommation. Le nôtre avait été d'autant plus prodigue de sentiments autographes, qu'il les empruntait à un secrétaire, auquel il donnait à cet effet la table et le logis. Malheureusement le secrétaire avait perdu son éloquence et le baron son écriture. Madame *** était restée *adorablement* inflexible. Il ne restait plus à l'Harpagon que les remords de sa vertu, et il s'était retourné vers une autre veuve, avare et baronne comme lui, à laquelle il offrait secrètement sa main et ses poulets. Son système est de ne rechercher que des veuves, leur corbeille étant formée par le premier époux. Or, la seconde passion du monsieur était une sorte de Paméla, qui voulait un cœur tout neuf; elle avait la manie de l'unité... chez les autres, et prétendait être la première et la dernière. De plus, c'était l'ennemie acharnée de madame ***. On ne le voyait que trop à l'ardeur de leurs caresses. Le baron s'était posé en conséquence, protestant au numéro 2 de son aversion pour le numéro 1. Ces déclarations... de haine lui avaient été payées d'un mot d'espoir... et il ne craignait plus que la découverte de ses antécédents. Il n'osait s'avouer à lui-même ce qu'il eût donné... pour reprendre ses lettres à madame ***.

Maintenant, vous devinez tout. La bouquetière, abandonnée, soupçonnait une nouvelle affection chez son chaland, sans être parvenue encore à deviner sa rivale, et elle avait résolu d'extorquer à l'avare une trentaine de louis..., en lui offrant quinze bouquets dans les quinze lettres qu'elle tenait de sa main. N'allez pas croire que ce fût pour s'assurer de son inconstance ou pour se venger de sa lésinerie... Fi donc! c'était œuvre de charité pure. La patronesse ne songeait qu'à Dieu et à ses pauvres. La suite vous le fera bien voir!

Une heure après, le baron repassa. Un second bouquet et une seconde lettre lui furent cédés au même prix, non sans accompagnement de soupirs... lamentables. Pendant les trois ou quatre journées de l'exposition, ces promenades, ces marchés et ces soupirs—de plus en plus déchirants—se renouvelèrent jusqu'à quatorze fois. Toujours divinement meurtrière, la dame n'avait plus que deux louis à recevoir, et l'acheteur qu'une lettre à reprendre. Ce supplice, oublié par le Dante en son enfer, avait donné au malheureux des attaques de nerfs. Il avait congédié un domestique, rogné les mémoires de son tailleur et réduit sa table au strict nécessaire...

Enfin son parti était pris; il n'y avait pas à reculer. Il tenait d'autant plus au dernier billet, qu'il avait eu, la veille, quelques inquiétudes sur son secret, et qu'il tremblait de laisser une arme à la philanthropie... de la bouquetière.

Le bazar à peine ouvert, il entre avec l'impatience du naufragé qui touche au rivage; il va tout droit au comptoir, et, ses deux louis à la main, il réclame le quinzième bouquet.

La marchande le regarde, comme Satan regarde ses victimes, et lui répond avec une douceur plus *pénétrante* que jamais:

—Ah! monsieur, vous êtes trop charitable; je ne veux pas vous ruiner. D'ailleurs, la baronne de... est tombée malade ce matin; gardons-lui, pour son premier bal, ces fleurs... et leur enveloppe!

Qui fut le plus foudroyé, l'Harpagon ou le prétendant? Nous vous le laissons à deviner. Ils s'éloignèrent, l'un portant l'autre, et voici la clef de ce dernier mystère.

Mme *** avait remarqué depuis trois jours, en divers bals, et reconnu aux mains de la baronne de... les bouquets achetés le matin par le baron. L'avare, pour ne rien perdre, les groupait par quatre ou cinq, et se parait devant le numéro 2 des frais que lui imposait le numéro 1.

De là, la dernière... charité de la bouquetière, qui, faisant d'une pierre deux coups, enrichit les pauvres et battit les infidèles.

L'autre Harpagon, dans un autre bazar, croyait se dispenser d'acheter une cravate, en disant à une jeune dame marchande: — Je ne puis la prendre que si vous voulez bien me la mettre au cou. — Qu'à cela ne tienne, répond la patronesse. Et, d'une main charmante, elle encravate le monsieur confondu. Puis, résolue de le plumer tout à fait, tandis qu'elle le tient au carcan: — Pour que la cravate aille bien, dit-elle, il faut y ajouter cette épingle. Et elle la fixe artistement sur la poitrine sans cœur. — Combien vous dois-je, madame? demande l'avare, pris au piége et souriant tout jaune. — Vingt francs pour la cravate et cent francs pour l'épingle. Les deux objets ne valaient pas six écus; mais il fallut s'exécuter... pour les pauvres. Et c'était bien fait, vous en conviendrez!

Le même original allait sortir du bazar, comme d'un guêpier, lorsqu'une seconde dame de sa connaissance l'arrête et lui offre sa marchandise.—Madame, s'écrie-t-il, je ne puis acquérir qu'une mèche de vos cheveux. Il croyait bien cette fois se tirer d'affaire et demander l'impossible; mais la dame coupe six cheveux dans une de ses plus jolies boucles, et les présente, en disant: — Six louis!...

L'Harpagon n'avait pas trouvé le véritable impossible, qui était de refuser une telle offre! Il accepta donc!... Et voilà ce que peut la charité parisienne.

C. DE CH.

# ARCHITECTURE ET HISTOIRE NATURELLE.

## HISTOIRE D'UN PALAIS ET D'UNE FLEUR.

### (CRISTAL-PALACE. M. PAXTON. VICTORIA-REGIA.)

Que vont faire les Anglais de leur fameux Palais de Cristal? c'est ce que tout le monde se demande aux approches de la saison de Londres. Les uns annoncent que le temple de l'industrie va devenir le temple du plaisir, et que ses fondateurs y appelleront les deux hémisphères à une fête universelle; les autres prétendent qu'on va démolir pièce à pièce le chef-d'œuvre de Hyde-Park, et le transporter, soit sur un autre point de Londres, soit aux Etats-Unis, pour la grande exposition américaine. Les plus sévères déclarent que les derniers délais étant échus, le Palais de Cristal sera tout simplement détruit, et ses matériaux vendus au plus offrant. Quoi qu'il arrive de ce prodigieux monument, qu'il disparaisse ou qu'il se transforme, voici des détails fort intéressants et fort ignorés sur son origine, sa construction et son inventeur, détails traduits du célèbre écrivain anglais, Charles Dickens.

Si l'édifice doit périr, cet article sera son oraison funèbre.

Le palais-monstre doit sa naissance à une fleur-monstre; et si le premier forme le plus curieux chapitre de l'histoire de l'art, la seconde offre le plus étrange épisode de l'histoire naturelle.

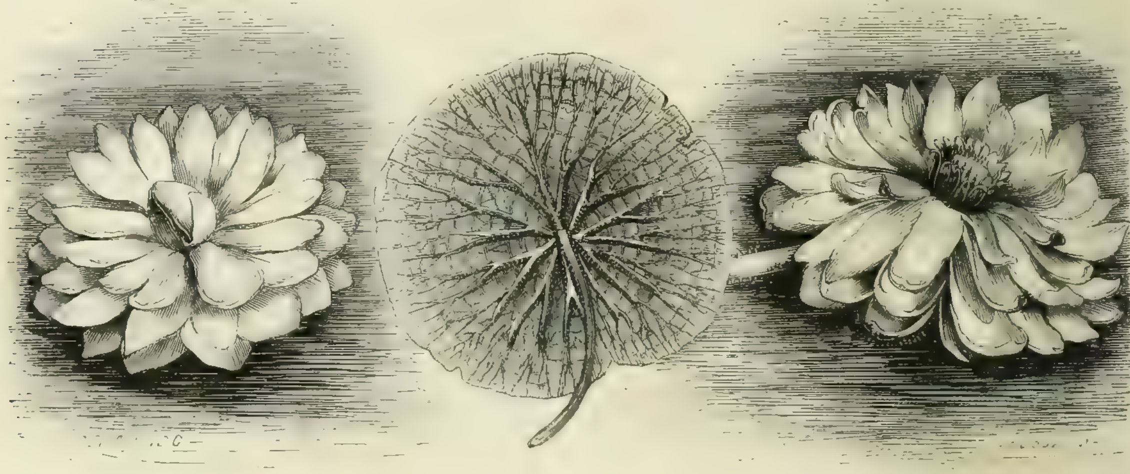
I. M. Schomburgk. Une fleur inconnue. Six pieds de diamètre. *Victoria-regia*. M. Paxton et sa serre. Le Palais de Cristal. Discussions. Un nouveau plan. Trop tard. Les notes d'un juge M. Stephenson. La cage de verre adoptée. Sa construction. Vicissitudes de la *Victoria-regia*. Travaux et combats scientifiques. Revers, victoires et conquêtes.

Le premier jour de l'année 1837, un voyageur suivait péniblement, dans une frêle embarcation, le cours de la rivière Berbice, dans le Demerary. Arrivé à l'endroit où la rivière s'élargit et forme un bassin, son attention fut attirée vers la rive méridionale par un objet extraordinaire. Il dirigea son bateau de ce côté, et plus il approchait, plus sa curiosité augmentait. Quoique savant botaniste et connaissant parfaitement toute la Flore de l'Amérique du Sud, il n'avait jamais rien vu de semblable. C'était une plante aquatique, dont la forme et les proportions immenses ne rappelaient aucune autre plante connue. — Me voilà récompensé de mes peines, dit sir Robert Schomburgk. Et toutes ses fatigues furent oubliées. Une feuille, qui ne comptait pas moins de cinq ou six pieds de diamètre, flottait sur l'eau. Elle était d'une riche couleur écarlate, et une large bande vert clair en dessinait les bords. La fleur luxuriante qui se présenta aux regards du voyageur émerveillé était, en tout point, digne de sa feuille ; elle était composée d'un nombre infini de pétales, roses, violets ou du blanc le plus pur. La surface de l'eau était couverte de ces lis extraordinaires.

— Comme j'allais de l'une à l'autre, dit le savant voyageur, j'avais toujours quelque chose de nouveau à admirer !

Polyphème en eût composé le bouquet de Galatée; mais sir Robert Schomburgk, lui, ne se contenta pas seulement des fleurs, il déterra des plantes entières, et les envoya en Angleterre, en y joignant des semences. La belle étrangère, à son arrivée sur le sol britannique, fut nommée la *Victoria-regia*. Après des efforts infructueux, le soin de la faire fleurir, grâce à une température artificielle, fut confié à M. Paxton, le célèbre horticulteur du célèbre Chatsworth, propriété du duc de Devonshire.

M. Paxton n'est point un savant, dans l'acception ordinaire du mot; c'est un homme éclairé, qui étudie constamment la nature, l'observe, comme son livre habituel, et cherche, autant que possible, à s'initier à ses secrets. Quand le moment de la floraison approcha, il tâcha d'imiter assez son grand modèle, pour que la fleur pût se croire de nouveau dans les eaux limpides et sous le ciel de feu de la Guyane anglaise. Les racines furent soigneusement enterrées dans des lits de terre grasse et de houille ; les feuilles épaisses flottaient sur un large bassin, auquel une petite roue mécanique rendait le bouillonnement de leur onde natale. Enfin, la fleur s'épanouit, retrouvant son brûlant climat dans sa cage de verre.



Victoria-regia entr'ouverte. Dessous de la feuille. (Largeur, 1 mètre 50 cent.) Victoria-regia épanouie.

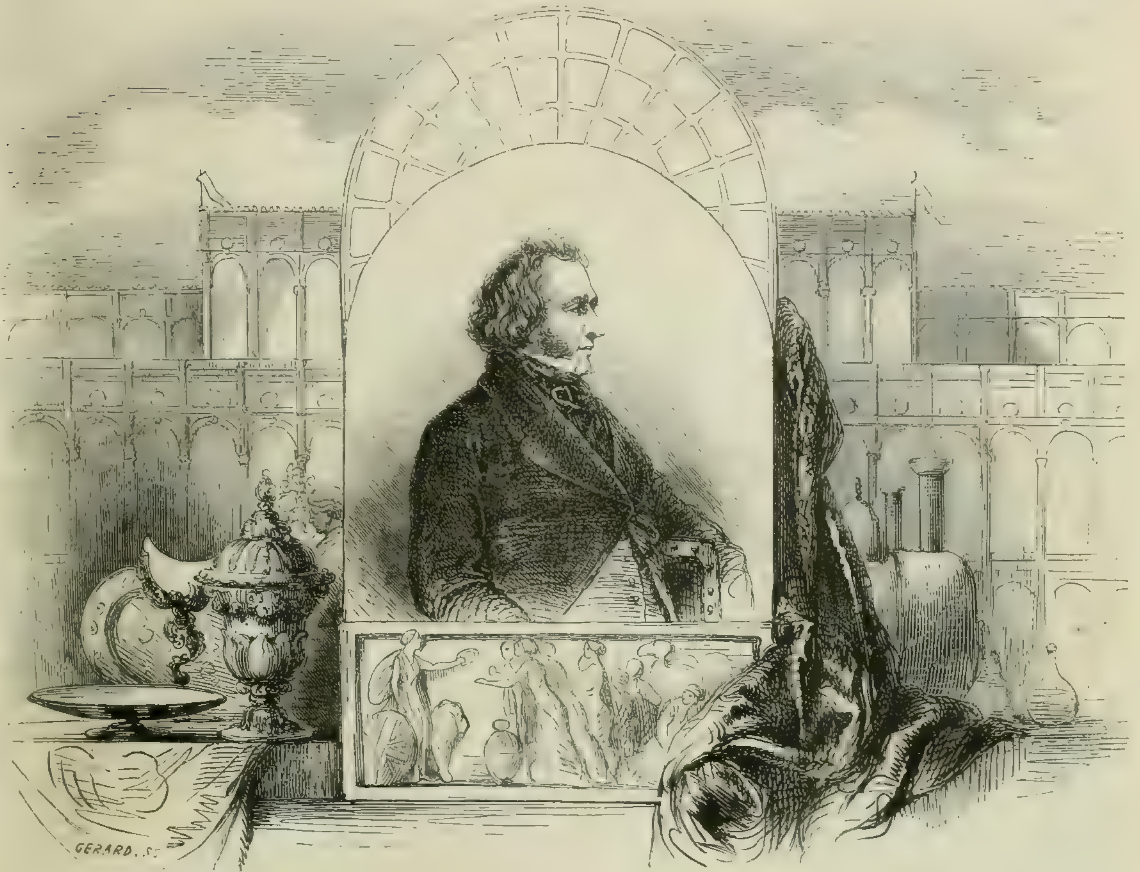
C'est à partir de cette cage de verre que commence notre histoire. Nous avons un peu imité ce cuisinier philosophe, qui commençait par un essai sur la création un article... sur les conserves de pommes. Mais n'est-il pas intéressant de connaître la parenté qui unit le grand géant de Hyde-Park avec la demeure de verre de la plus grande fleur connue ? Malgré la différence qui existe entre ces deux monuments, l'un n'en procède pas moins de l'autre ; n'en est-il pas de même pour tout ? le chêne ne vient-il pas du gland ?

Le nom de M. Paxton était déjà cher à tous les amateurs de culture par les grands progrès qu'il avait fait faire à la construction des verres et de tous les bâtiments nécessaires à l'horticulture. Il appliqua toutes ces améliorations à une serre-modèle, où, comme nous l'avons expliqué, la *Victoria-regia* fut plantée le 9 août 1849. Tout avait été si bien préparé, qu'elle fleurit merveilleusement, et ses développements furent tellement rapides, que, le 9 novembre, s'ouvrit une fleur d'un yard de circonférence ! Un mois après, les premières graines mûrirent ; quelques-unes furent soigneusement cultivées, et de nouveaux plants se montrèrent, à la plus grande gloire de M. Paxton. Mais le succès apportait cependant un nouvel embarras ; la belle plante était devenue, en moins d'un mois, trop grande pour son logis (its home). C'était

un nouveau problème que M. Paxton dut aussi résoudre.

Il se mit à l'ouvrage, et parvint, à force de soins et de calculs, à construire une serre élégante d'un nouveau modèle; elle avait 60 pieds de long sur 40 de large. Guidé par l'étude et l'expérience, il avait atteint le résultat immense que nous admirons dans le Palais de Cristal. Chaque partie de sa construction est tellement ménagée, qu'elle sert à plusieurs fins, remplit diverses fonctions, comme nous le verrons plus loin, et il y a ainsi économie parfaite de temps et d'argent.

Pendant que ses nouvelles études occupaient M. Paxton, de violentes discussions s'engageaient à Londres sur les plans du Palais de l'Industrie. En lisant tous les détails qu'en donnait le *Times*, M. Paxton s'attristait de l'envahissement de Hyde-Park par une armée de forgerons, de maçons et de charpentiers; la quantité de matériaux qu'on réclamait pour ce bâtiment provisoire le faisait sourire, car elle eût suffi à la construction des Pyramides éternelles; et quelle pitié d'abattre ces beaux arbres si chers à tous les promeneurs! La pensée vint à M. Paxton que la cage de verre de la *Victoria regia*, exécutée en grand, réaliserait ce qu'on pouvait souhaiter de mieux; plus il examinait les nouveaux plans qui paraissaient chaque jour, plus cette idée prenait de force dans son esprit; nul édifice ne pouvait s'élever plus vite et à moins de frais; puis les promeneurs ne seraient pas ennuyés du bruit des ouvriers et des transports des matériaux, car le Palais pouvait être construit à Birmingham, à Dudley, ou sur les bords de la Tamise, et apporté ensuite dans Hyde-Park pour y être monté comme on monte un bois de lit. Quant aux arbres, M. Paxton, pour deux cents livres, les eût fait transplanter jusqu'à la fin de l'exposition, sans que le moindre rejeton en souffrît. Nous ne pouvons nous empêcher de citer à ce propos une lettre qu'Horace Walpole écrivait à son cousin Conwey, et dans laquelle il disait en plaisantant : — « Je m'attriste de vivre dans un siècle si barbare, où l'on apporte si peu de progrès dans l'art du jardinage; je suis persuadé que, dans un siècle et demi, il sera aussi facile de déplacer des chênes plus que centenaires, qu'il l'est aujourd'hui de transplanter des oignons de tulipes. » Il écrivait cela en 1748; ainsi M. Paxton devance de cinquante ans l'époque fixée par le prophète de Twickenham; du reste, il pouvait, si on le préférait, ne pas déranger ces beaux arbres et les enfermer dans sa grande serre.




M. Paxton, inventeur du Palais de cristal.

Mais, hélas! si facile que parût ce plan, il n'y fallait pas penser; l'exposition des dessins du Palais de l'Industrie n'avait rien présenté de convenable, et le Comité avait

décidé qu'on adopterait son plan, qui allait être étudié ; ainsi de nouveaux concurrents ne pouvaient se présenter.

Cependant le 14 juin, M. Paxton étant à la Chambre des communes, en parla avec un des membres, M. Ellis ; la nouvelle de ses projets se répandit rapidement et fit sensation. Mais il fallait que M. Paxton trouvât le moment de dessiner son plan. Chaque jour, des travaux à diriger, des affaires l'appellent dans toutes les parties de l'Angleterre et de l'Irlande, et cela sans compter Chatsworth, qui l'occupe constamment. Peu de jours après cependant, il présidait à Derby le Comité du chemin de fer ; il s'agissait du jugement d'un cantonnier. C'était son premier moment de loisir (ou du moins ce qu'il appelle ainsi) depuis qu'il avait résolu de donner suite à son plan. — L'accusé se tenait au bout de la table, et sur cette même table, il y avait devant le président une belle grande feuille de papier brouillard. Chaque témoin était interpellé, et M. Paxton semblait prendre des notes avec une assiduité étonnante. Quand l'audition des témoins fut terminée, un de ses collègues, se tournant de son côté, lui dit :

— Vous avez si soigneusement pris note de tous les détails de cette affaire, que vous nous permettrez d'attendre votre décision.

— Le fait est, répondit à demi-voix le président, que je me trouvais au courant de tout ceci, en ayant par hasard entendu parler la nuit dernière. Quant à ce que vous voulez bien appeler des notes, ajouta-t-il en montrant le papier, c'est tout simplement une esquisse du Palais de l'Industrie.

Le cantonnier fut condamné à une amende. Pour la feuille de papier brouillard, elle était le soir même transportée dans le cabinet de M. Paxton, à Chatsworth, et, grâce au concours de toutes les personnes employées sous ses ordres, le travail était terminé promptement, et, dix jours après, M. Paxton reparaissait à la station du chemin de fer de Derby, ayant tous ses plans sous son bras. Il n'y avait pas un moment à perdre, le convoi allait partir, et la Commission royale se réunissait le lendemain matin. M. Paxton mit son dîner dans sa poche et entra dans un wagon, où il trouva un des ingénieurs les plus célèbres et les plus influents de l'époque, et, de plus, membre de la Commission.

— Quel hasard extraordinaire ! s'écria M. Paxton, je suis ravi de vous rencontrer ; j'ai justement sur moi quelques plans dont je souhaiterais que vous prissiez connaissance.

Et les plans furent déroulés.

— Les voilà, dit l'architecte improvisé ; voyez, et dites-moi s'ils peuvent convenir pour le grand monument de 1851 ?

— Que dites-vous ? s'écria l'ingénieur avec le sourire de l'incrédulité ?

— Je parle sérieusement.

— Mais vous arrivez trop tard : tout est décidé.

— Alors, voyez seulement ce que vous en pensez ; je meurs de faim, et je mangerai mon dîner sans souffler mot pendant que vous les parcourrez.

— Pour moi, je fume mon cigare. Et en dépit de toutes les défenses et de tous les règlements, le cigare fut allumé. Il y eut un silence profond. L'ingénieur étudiait attentivement les plans, et M. Paxton épiait sur le visage de son ami l'effet que produisait cette vue. Dieu sait dans quelle anxiété il était, car tout dépendait de l'opinion du membre de la Commission. Le cigare fut bientôt jeté de côté, et l'ingénieur fut profondément absorbé pendant une demi-heure. A la fin, réunissant tous les plans en un rouleau, il les posa sur la banquette opposée et s'écria :

— C'est merveilleux ! c'est admirable ! Quelle différence avec ce que nous avons vu jusqu'à présent ! Mais quel malheur que ces plans n'aient pas été présentés plus tôt !

— Les montrerez-vous à la Commission ?

— Certainement.

Cet ingénieur était M. Robert Stephenson ; aussi on juge quel espoir son approbation donna à M. Paxton.

Le lendemain 29 juin, les plans furent présentés à la Commission, présidée par le prince Albert ; le prince les admira et pria l'auteur de venir au palais de Buckingham, lui en expliquer tous les détails. Sir Robert Peel témoigna sa satisfaction, et remarqua surtout l'unité et la simplicité du dessin. Hélas ! quelques instants après, ce grand homme d'Etat quittait Westminster pour faire une promenade, et son cheval s'étant emporté, le renversait à terre : trois jours après, il n'était plus.

Les plans ayant paru admirables à toute la Commission, ils furent unanimement adoptés, sauf quelques légères modifications. Il fut décidé que les plus vieux arbres seuls seraient admis dans le palais gigantesque ; puis on s'arrangea avec des directeurs de manufactures de verre, des forgerons, et un maître charpentier de Londres, qui s'engagèrent à élever en peu de mois un édifice qui n'a pas moins de 1,851 pieds de long. Qu'on réfléchisse à l'immense quantité de verre, au nombre des châssis employés ; du reste, toutes les quantités étaient calculées d'avance par le grand architecte, dont le travail est récompensé par le succès complet qu'a obtenu son chef-d'œuvre.

Nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails sur ce fameux Palais de Cristal dont tout le monde a eu le dessin sous les yeux ; nous répéterons seulement qu'on ne peut penser sans admiration que cet édifice splendide a été beaucoup moins coûteux que tout autre ne l'eût été ; cela tient, comme nous l'avons déjà dit, à la manière dont M. Paxton a utilisé chaque partie de sa construction ; ainsi les toits ne sont pas seulement des toits ; ils donnent un jour agréable, modèrent la chaleur, et, grâce à un nouveau procédé que M. Paxton a découvert pour la coupe du verre, ils aspirent toute l'humidité intérieure ; les six rangées de colonnes de fer, non-seulement soutiennent l'édifice, mais encore, étant creuses, elles servent de canaux et reçoivent l'eau de pluie qui coule du toit. A la base de chaque colonne est un tuyau de fer horizontal qui conduit l'eau dans des égouts ; ces tuyaux, d'une force extrême, sont en même temps de solides fondations. Au sommet, chaque colonne est attachée à celle qui lui fait face par une énorme barre de fer qu'on élève en quelques minutes, au moyen d'une poulie ; une fois ces espèces de poutres attachées, il n'est besoin d'aucun autre échafaudage pour supporter les toits. Grâce à ces tuyaux souterrains et à ces barres de fer suspendues, ce palais féerique est aussi solide que ces constructions massives, ouvrage des géants, dont parle la Fable.

(Traduit du *Household-Words*, rédigé par Charles Dickens).

Elisabeth BALDUS.

Revenons à la *Victoria regia*. M. Schomburg ne l'avait pas découverte le premier. Dès 1801, M. Hœncke l'avait aperçue près du fleuve des Amazones, et s'était jeté à deux genoux devant ce prodige. En 1819, M. de Bonpland rencontra au Paraguay une fleur semblable. Il en adressa des graines en Europe, mais elles ne produisirent rien. Autre découverte de M. d'Orbigny en 1827. Puis, grande dispute sur

le nom de la plante. « Dans cette guerre, dit M. Alph. Karr, il coula beaucoup d'encre. » Cependant les graines ou les tiges périssaient en route. Enfin, en 1846, M. Brigges alla chercher des semences qu'il sauva dans un bocal plein de terre humide. Le jardin de Kew en reçut plusieurs. Deux germèrent, mais les pousses moururent... En 1849, des Anglais organisèrent à grands frais une expédition d'Indiens. Ils reçurent trente-cinq pieds qui succombèrent. Les premiers savants qui réussirent furent deux médecins, MM. Rodie et Lukie. Ils transportèrent les graines dans de l'eau pure. On les sema à Kew. Elles levèrent, et l'une d'elles, cultivée à Chatsworth, par M. Paxton, fleurit le 8 novembre 1849. La nouvelle en fut annoncée à tous les botanistes des deux Mondes. Une seconde fleur s'épanouit, l'année suivante, chez le duc de Northumberland. Puis, une troisième, envoyée de Chatsworth à Gand, chez M. Van-Houtt, s'ouvrit le 5 septembre 1850!

Nous espérons, avec M. Alph. Karr, que le Jardin des Plantes de Paris aura bientôt sa *Victoria regia*. « C'est plus curieux et plus agréable qu'un ours, et ça coûterait moins cher que huit ou dix hyènes. » Le bassin de cette nymphéacée colossale doit avoir 8 mètres et demi de largeur et 2 mètres de profondeur. La serre exige une température de 28 degrés centigrades, et l'eau une chaleur de 29 à 32 degrés.

Quelle foule d'amateurs au Jardin des Plantes, le jour où l'on y contemplerait ces feuilles d'un mètre et demi de large, et ces fleurs d'un demi-mètre, avec tout ce que l'écarlate, le vert, le rose, le violet et le blanc ont de plus riche dans leurs contrastes et de plus harmonieux dans leurs combinaisons! PITRE-CHEVALIER.

# LA SCIENCE EN FAMILLE (1). -- PHYSIQUE.

## HISTOIRE ET USAGES DU BAROMÈTRE.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE NOVEMBRE.)

Le baromètre de Saint-Gervais. Ma réputation. Une épigramme. Un personnage de *Rasselas*. Anciennes doctrines. L'horreur du vide. Les fontainiers de Florence. Une plaisanterie de Galilée. Torricelli et son tube. Expériences de Pascal. Emplois du baromètre. Mesure des hauteurs terrestres. La pluie et le beau temps. La manière de se servir du baromètre. Baromètre à tube découvert. Baromètre à tableau. Parallèle du baromètre et de la jolie femme.

Au mois de septembre dernier, j'étais installé aux bains de Saint-Gervais en Faucigny (Savoie). C'était la première fois que je vivais familièrement avec des montagnes, et ma grande occupation était de les admirer. Saint-Gervais touche à la vallée de Sallenches, et n'est qu'à trois ou quatre lieues de Chamouny, c'est-à-dire du glacier des Bossons, de la mer de Glace et du Mont-Blanc. Seulement, pour jouir de toutes ces belles choses, il faut que le ciel soit pur ; car, outre le désagrément de recevoir la pluie dans les montagnes, il suffit d'une nuée pour cacher, comme sous un voile, tous les magnifiques points de vue qu'on est venu chercher à grand'peine. Figurez-vous que vous avez fait dix lieues par de détestables chemins pour assister à quelque grande représentation, et qu'en entrant dans la salle vous trouvez le rideau baissé. Je redoutais singulièrement une semblable mystification pour l'instant où je voudrais entreprendre le pèlerinage du Mont-Blanc, pèlerinage aussi important, pour un baigneur de Saint-Gervais, que celui de la Mecque pour un dévot musulman. La question était de prévoir les jours où le Mont-Blanc donnerait *relâche*, et, pour cela, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était évidemment de consulter le baromètre suspendu dans la galerie, par une touchante attention de l'excellent docteur De Mey, directeur de l'établissement. C'est ce que je faisais toute la journée. Les oracles du baromètre sont, comme tous les oracles, assez obscurs. Cependant, quoique je fusse un peu dépaysé par les montagnes, je m'étais acquis à Saint-Gervais une véritable réputation de Matthieu Lænsberg. Aussi le docteur Grange, qui se trouvait là pour continuer ses curieuses et utiles recherches sur le goître, m'avait-il décoché ce quatrain épigrammatique :

> Grâce au liquide argentin,
> Notre ami (quelle merveille!)
> Nous prédit, chaque matin,
> Le temps qu'il a fait la veille.

Avez-vous lu *Rasselas*, le roman de Johnson? Tout ce qui m'en est resté dans la mémoire, c'est l'histoire d'un certain monsieur à turban, qui s'imagine être le grand distributeur de la chaleur et de l'humidité sur notre planète. Il n'arrive pas une inondation ou une sécheresse dont le pauvre homme ne s'accuse avec componction.— « Divin prophète ! voilà une trombe qui a ravagé Fez, la ville sainte, la veille du Rhamadan... Hélas ! je m'en souviens bien : j'étais allé au cimetière faire la débauche avec quelques amis.—Il a grêlé avant-hier sur les jardins de Tunis... Malheur ! malheur ! je m'étais laissé assoupir par la chaleur du jour ! » —Et là-dessus le bon homme se déracine les poils de la barbe, suivant la coutume mahométane. Je connais plus d'un personnage atteint de cette manie, politiquement parlant. Quant à moi, j'y étais tombé météorologiquement. Aussi, pour rassurer ma conscience, m'étais-je mis à étudier très-sérieusement le chapitre des baromètres. C'est un résumé de mes études que je vous demande la permission de vous exposer.

On s'était aperçu, il y a déjà fort longtemps, que l'eau et les autres liquides montent dans un vase, dans un tuyau, où le vide est formé. Les anciens philosophes grecs, qui aimaient à tout expliquer, mais qui n'étaient pas toujours fort heureux en explications, expliquèrent ce phénomène en disant que la nature avait horreur du vide. L'horreur du vide fut consignée dans Aristote, et dès lors, tous les gens qui apprirent à jurer par Aristote, durant une vingtaine de siècles, trouvèrent que l'horreur du vide était une excellente raison. Cependant, un beau jour, des fontainiers du grand-duc de Florence, ayant eu besoin de pompes de 40 à 50 pieds de longueur (car, sous ce climat brûlant d'Italie, l'eau joue avec raison un grand rôle

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

dans l'ornementation des palais) ; ces fontainiers, dis-je, s'aperçurent que l'eau montait seulement jusqu'à 32 pieds dans leurs pompes, quoique le piston fût soulevé jusqu'en haut. Au delà, le tuyau restait vide, en dépit de la nature et de ses antipathies. Ils s'en vinrent trouver Galilée, et lui firent part de leur observation. Le grand homme leur répondit qu'apparemment la nature n'avait horreur du vide que jusqu'à 32 pieds ; soit que, préoccupé des prodigieuses découvertes qu'il avait faites dans les espaces célestes, il n'attachât pas à l'observation toute l'importance qu'elle méritait ; soit qu'il se servît d'une figure trop familière peut-être aux hommes de mérite, l'ironie. Quoi qu'il en soit, cette observation en resta là, jusqu'à l'époque où elle fut reprise par Evangelista Torricelli, disciple de Galilée, et son successeur comme professeur de mathématiques à Florence.

En France, Descartes avait soupçonné, dès 1638, que l'adhérence des parties des corps et l'élévation de l'eau dans les pompes, étaient dues au poids de l'air (Ren. Descartes, *Epistolæ,* Amst. 1682, pars II, *epist.* 91 ). Il expliquait aussi par la même cause la suspension du mercure dans un tube scellé par en haut. Mais il paraît que cela était resté à l'état d'hypothèse, lorsque le père Mersenne fit connaître une expérience de Torricelli, dont il avait été instruit, en 1644, par une lettre d'Italie. Voici quelle était cette expérience.

Torricelli, frappé de l'observation des fontainiers, imagina un jour que la même cause qui élève l'eau à 32 pieds environ, devait élever le mercure, qui est quatorze fois plus pesant, à une hauteur quatorze fois moindre, c'est-à-dire à 28 pouces environ. Pour s'en assurer, il prit un tube de verre, de 4 pieds de longueur, fermé à l'une de ses extrémités ; il le remplit de mercure, puis, ayant bouché l'orifice avec son doigt, il renversa le tube dans un vase plein de mercure, retira le doigt et vit le mercure descendre d'abord dans le tube, puis s'arrêter, en oscillant, à la hauteur de 28 pouces, laissant dans la partie supérieure du tuyau un espace vide, que l'on appela depuis *le vide de Torricelli.* Le savant Florentin concluait que ce phénomène était dû à la pression de l'atmosphère, et il était encore occupé d'expériences à ce sujet, lorsque la mort le surprit en 1647.

Il y avait alors à Rouen un jeune homme de vingt-trois ans, qui fut frappé de la beauté et de la simplicité de l'hypothèse de Torricelli ; c'était Blaise Pascal. Avec cette logique qui était un de ses principaux mérites, il se dit que si le poids de l'air était la cause du phénomène qu'on observait au milieu de l'air, le même effet devait se répéter, proportion gardée, en opérant au milieu de l'eau ; ce qu'il vérifia en effet par une série d'expériences aussi ingénieuses que variées. Mais il ne s'en tint pas là. Vers la fin de 1647, il écrivit à son beau-frère, M. Périer, conseiller des Aides en Auvergne, pour le prier d'examiner les différentes hauteurs auxquelles se tiendrait le mercure, dans un tube torricellien, porté successivement à différentes stations sur le Puy-de-Dôme.

« Vous voyez sans doute, lui disait-il, que cette expérience est décisive de la question, et que s'il arrive que la hauteur du vif-argent soit moindre en haut qu'en bas de la montagne (comme j'ai beaucoup de raisons pour le croire, quoique tous ceux qui ont médité sur cette matière soient contraires à ce sentiment), il s'ensuivra nécessairement que la pesanteur et pression de l'air est la seule cause de cette suspension du vif-argent, et non pas l'horreur du vide, puisqu'il est certain qu'il y a beaucoup plus d'air qui pèse sur le pied de la montagne que non pas sur son sommet ; au lieu qu'on ne saurait pas dire que la nature abhorre le vide au pied de la montagne plus que sur son sommet. »

Ce fut seulement le 19 septembre 1648 que M. Périer fit l'expérience. Accompagné de plusieurs personnes notables, il se rendit au jardin des Minimes, qui est situé dans le bas de la ville de Clermont. Il y versa du mercure dans deux tubes de verre de 4 pieds de longueur, et tout à fait semblables ; il renversa ces tubes dans des cuvettes pleines de mercure, et s'assura que dans toutes les deux le mercure montait à 26 pouces 3 lignes 1/2. L'un des deux tubes fut laissé sous la garde d'un minime, l'autre fut porté au sommet du Puy-de-Dôme, à 1,000 mètres environ au-dessus des Minimes. Là, le tube fut rempli de nouveau, et l'on trouva que le mercure ne montait plus qu'à 23 pouces 2 lignes.

« Cette expérience, dit M. Périer, nous ravit tous d'admiration et d'étonnement, et nous surprit de telle sorte que, pour notre satisfaction propre, nous voulûmes la répéter. C'est pourquoi je la fis encore cinq autres fois, très-exactement, en divers endroits du sommet de la montagne, tantôt à couvert dans la petite chapelle qui y est, tantôt à découvert, tantôt à l'abri, tantôt au vent, tantôt au beau temps, tantôt pendant la pluie et les brouillards qui nous y venaient voir parfois, ayant à chaque fois purgé très-soigneusement d'air le tuyau ; et il s'est toujours trouvé à toutes ces expériences la même hauteur du vif-argent. »

En descendant de la montagne, dans une station intermédiaire entre le sommet et le couvent des Minimes, on fit une nouvelle expérience, et il se trouva que dans celle-ci la hauteur du mercure était de 25 pouces. Enfin, on apprit du père minime que le mercure n'avait pas changé de hauteur dans le tube laissé à sa garde.

Le lendemain de cette expérience décisive, M. Périer en fit une autre sur le sommet de la plus haute tour des Minimes, élevée à environ 20 toises au-dessus de la station précédente. Il reconnut que la hauteur du mercure était moindre de 2 lignes 1/2 qu'elle n'était à cette station.

On pense avec quelle satisfaction Pascal reçut la relation de ces faits. Il s'empressa de les vérifier en prenant pour observatoire la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris. Il trouva qu'au pied de la tour, qui avait environ 25 toises de hauteur, le mercure restait plus élevé de 2 lignes qu'il ne l'était au sommet. On avait donc ainsi découvert, comme le disait Pascal lui-même, « le moyen de connaître si deux lieux sont au même niveau, c'est-à-dire également distants du centre de la terre, ou lequel des deux est le plus élevé, si éloignés qu'ils soient l'un de l'autre, quand même ils seraient aux antipodes ; ce qui serait comme impossible par tout autre moyen. »

Toutefois, si ce moyen était trouvé en théorie, il était loin de l'être en pratique. Le tube de Torricelli, en employant les précautions nécessaires pour purger entièrement le tube d'air, c'est-à-dire en y faisant bouillir le mercure, est encore le baromètre à cuvette de nos jours ; mais c'est là un instrument peu facile à transporter. On lui a fait subir certaines modifications qui le rendent plus maniable ; on a surtout perfectionné la manière de lire correctement la hauteur du mercure ; car il est facile de comprendre quelle exactitude on doit apporter dans cette lecture, puisque, suivant les expériences de Pascal, une différence de niveau d'une demi-ligne donnerait une différence de hauteur de plus de six toises. Il y a diverses causes qui peuvent occasionner une mauvaise lecture. D'abord, la faute de l'observateur, s'il n'a pas soin de

s'assurer que son baromètre est bien vertical, ou s'il ne place pas son œil dans un plan horizontal avec le mercure, de sorte qu'il rapporte son sommet trop haut ou trop bas sur l'échelle. Cette échelle elle-même peut être mal graduée ; elle peut être placée plus ou moins haut par rapport à la surface du mercure dans la cuvette, surface qui doit être le point de départ de l'échelle barométrique. Ensuite, il y a la plus ou moins grande dilatation du mercure, suivant qu'il fait plus ou moins chaud, ce qui exige une correction proportionnelle. Puis, il y a une cause d'erreur dépendante de l'action du tube même sur le liquide qu'il renferme. Cette action est plus ou moins grande, suivant que le tube est plus ou moins large ; c'est le phénomène de la capillarité, en vertu duquel le mercure, ne mouillant pas le verre, est déprimé le long de ses parois. Enfin il peut arriver que le mercure ait une densité anormale indépendante de la température, si, par exemple, il est amalgamé avec de l'argent ou du plomb, ou s'il a été trop souvent distillé. Il peut arriver encore qu'une bulle d'air se soit introduite dans le vide torricellien, etc., etc.

Ces nombreuses causes d'erreur évitées, grâce à une attention inexorable, à mille précautions savantes et minutieuses, il reste à faire la part de ce qui est dû à la plus ou moins grande pression atmosphérique au moment où l'on observe, en d'autres termes, au temps qu'il fait. S'il s'agit de la tour Saint-Jacques, la chose est facile ; il suffira d'avoir un baromètre en haut, un baromètre en bas, et deux observations simultanées ; mais s'il s'agit d'une montagne comme le Mont-Blanc, le baromètre comparateur sera certainement situé à une certaine distance, et, suivant qu'il se trouvera dans telle ou telle vallée, le résultat de la comparaison deviendra différent. Le seul moyen d'approcher de la vérité, c'est d'avoir, non pas un baromètre comparateur, mais plusieurs. Dans leur célèbre ascension sur le Mont-Blanc, MM. Martins et Bravais firent trois observations, à deux heures, à quatre heures, à six heures, concordantes avec des observations faites à Genève, Chamouny, Chougny, Lyon, Aoste, Marseille, Milan, le grand Saint-Bernard, les Rousseaux. La comparaison, avec les observations de Chamouny seulement, aurait donné au Mont-Blanc une altitude de 4,813 m. 2 c. ; avec celles de Genève, 4,802 m. 8 c. ; avec celles de Milan, 4,815 m. 4 c. La moyenne de toutes les comparaisons donne 4,810 m.

Je me suis étendu trop longuement peut-être sur cet emploi du baromètre (l'appréciation des hauteurs) ; c'est le moins connu des gens du monde, mais c'est là son véritable mérite pour les savants.

S'il faut les en croire, l'élévation du mercure n'a aucun rapport avec le beau temps et la pluie : tout ce qu'elle indique, c'est la direction du vent. Ainsi, à Paris, le mercure est toujours très-haut par les vents du nord-est, qui ne nous amènent pas de pluie, parce qu'en passant sur une vaste étendue de continents, ils y ont déversé toute l'humidité qu'ils contenaient. Le mercure est bas, au contraire, par les vents d'ouest, et ces vents-là nous apportent les brumes qu'ils ont ramassées au-dessus de l'Océan Atlantique. Pour nous le baromètre fait donc l'effet d'une girouette ; mais à Saint-Pétersbourg, où il pleut par tous les vents, on n'en peut tirer aucune indication relativement au beau temps. Sous l'équateur c'est la même chose. Là le mercure éprouve seulement des oscillations horaires, causées apparemment par des espèces de marées de l'atmosphère. Ces oscillations sont si régulières que le baromètre pourrait y servir d'horloge. Notez cependant, pour l'honneur du mercure, que par toute la terre, lorsqu'il baisse beaucoup et brusquement, c'est l'annonce d'une tempête. Sous notre climat, il est certain que l'élévation du mercure coïncide avec le beau temps, la dépression avec le vilain temps. On a fait là-dessus des observations exactes, desquelles il résulterait qu'en comparant la hauteur du mercure au temps observé, le baromètre mentirait une fois sur cinq. Mais d'après mon expérience personnelle (car il se passe peu d'heures sans que j'aille taper amicalement mon baromètre), je soutiens que la science est injuste envers ce véridique instrument, et qu'il ne mérite pas une si injurieuse fraction de démenti. Je crois au contraire pouvoir affirmer qu'en observant, non pas la hauteur absolue du mercure, mais sa *tendance*, on reconnaît toujours que l'indication barométrique a été juste. Le temps annoncé vient quelquefois plus vite, quelquefois plus lentement qu'on ne l'a cru ; mais cela ne prouve pas l'imperfection de l'instrument, cela prouve l'insuffisance de l'observation ou le défaut de pénétration de l'observateur. Observez donc votre baromètre, tout au moins matin et soir ; comparez sa hauteur actuelle avec




Baromètre à tableau.

celle qu'il avait lors de la dernière observation, et qui est restée notée par l'indicateur ; remarquez si la surface du mercure dans le grand tube est concave ou convexe. Si le ménisque formé par cette surface est concave, c'est signe que le mercure tend à descendre, car la partie qui touche le tube est retardée dans son mouvement par son adhérence avec le verre. Si le ménisque est très-convexe, c'est signe que le mercure tend à monter ; s'il est un peu convexe, cela tient tout simplement à la capillarité. Cette première indication n'a pas une très-grande importance pour le pronostic, mais elle doit être plus tard une douce satisfaction pour votre esprit. Quand vous l'avez recueillie, frappez avec les trois grands doigts de la main droite quatre coups secs sur le bois du baromètre, près du vide torricellien, vous détruirez ainsi l'adhérence du mercure avec le tube, et vous le verrez monter ou descendre, pour peu qu'il soit disposé à faire un mouvement. C'est seulement après ces opérations que vous pouvez vous hasarder à donner un avis sur le temps futur. Si, depuis plusieurs

jours le mercure monte lentement, s'il est très-convexe, s'il monte encore lorsque vous avez frappé le baromètre, prédisez hardiment le beau temps; plus le beau temps tardera à venir, plus il sera de longue durée. Avec des symptômes contraires, ce sera de la pluie qu'il faudra prédire. Du reste, le temps annoncé n'arrive souvent que quand le mercure a terminé son mouvement dans un sens, et quelquefois même quand il a commencé un léger mouvement rétrograde.

On voit que dans tout ceci il n'est pas question de la hauteur absolue du mercure; et, en effet, s'il est très-haut depuis plusieurs jours, et s'il baisse tout à coup de quelques lignes, il peut tomber une pluie passagère, quoique le baromètre soit encore au-dessus de variable; de même si le mercure est très-bas depuis longtemps et s'il monte tout à coup d'une petite quantité, on verra arriver, sans doute, au moins pour quelques heures, une brillante éclaircie. Il faut remarquer, d'ailleurs, que la hauteur moyenne du mercure varie avec l'altitude des lieux. Ainsi à Paris, la hauteur moyenne, qui répond au temps variable, se trouve à 28 pouces; mais si vous portez votre baromètre à Clermont en Auvergne, qui est un lieu beaucoup plus élevé, la hauteur moyenne sera moindre; le mercure ne montera à 28 pouces que par le beau temps, et par conséquent toutes les indications inscrites à Paris, sur la légende, seront fausses pour Clermont. On voit que chaque pays, suivant son altitude, doit avoir cette légende placée différemment sur l'échelle barométrique; aussi la plaque qui la porte est-elle mobile dans les baromètres bien construits.

J'ai quelquefois entendu des personnes s'étonner de ce qu'on se fiait aux indications d'un baromètre renfermé dans une chambre close. Voici ce que leur répond d'Alembert:

« Le mercure du baromètre se soutient aussi bien dans une chambre exactement fermée qu'en plein air, parce que l'air de cette chambre, quoiqu'il ne porte pas le poids de l'atmosphère, est comprimé de la même manière que s'il le portait. »

L'air est donc successivement plus ou moins comprimé par certaines causes qui nous sont encore inconnues, et cette différence de compression nous est indiquée par le baromètre. On a calculé que lorsque le baromètre est à 28 pouces, le poids total de l'air qui comprime le corps d'un homme de taille ordinaire est de 22,034 livres. Lorsque le mercure est plus bas d'un pouce, le poids de l'air se trouve diminué de 787 livres. Sans doute l'air qui est au dedans de nous fait équilibre à ces différentes pressions; cependant on comprend que dans les temps d'orage, où le mercure descend énormément, le malaise qu'éprouvent certaines personnes peut tenir, en partie, à cette différence de pression dans l'atmosphère.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails de la construction des baromètres. Tous nos lecteurs en ont vu de deux espèces bien différentes en apparence : les baromètres où l'on observe directement la hauteur du mercure dans un tube découvert; puis les baromètres où l'on ne voit qu'un tableau, sur lequel tourne une aiguille. Dans ces derniers la partie essentielle est toujours le tube, qui se trouve dissimulé derrière le tableau. Ce tube est recourbé en siphon, et la portion recourbée est du même calibre que le tube lui-même. Par conséquent lorsque le mercure s'abaisse dans le grand tube, il s'élève dans le petit tube, et réciproquement. Ce petit tube est ouvert par le haut; un léger poids y plonge, et ce poids monte et descend avec le mercure; il est attaché par une soie qui passe sur une poulie et qui soutient un autre petit poids plus léger. On voit qu'à chaque mouvement du mercure, la poulie tournera et fera tourner l'aiguille du tableau. L'aiguille ne donne donc que le mouvement du mercure, plus les chances d'erreur. Or, on entend fort souvent dire : « Mon baromètre est excellent; il ne m'a jamais trompé; il est bien meilleur que celui de mon voisin. » Le voisin, de son côté, ne manque pas d'en dire autant; mais les deux personnages ont également tort. Du moment que le grand tube est bien purgé d'air (ce dont on s'assure en l'inclinant et en remarquant si le mercure frappe en haut un coup sec et presque capable de briser le verre), du moment que la poulie tourne avec facilité, il faut bien que tous les baromètres marchent de la même manière, au moins pour les observations superficielles de la pluie et du beau temps. Ne croyons donc pas avoir un baromètre meilleur que celui de notre voisin, et bornons-nous à tâcher de tirer des conclusions raisonnables de celui que le Ciel nous a donné en partage.

De mauvais plaisants, remarquant que le baromètre est toujours agité, ont prétendu qu'il représentait parfaitement le caractère d'une jolie femme. Quelquefois, lorsqu'on le croit pour longtemps au beau fixe, il descend brusquement à la bourrasque; quelquefois, après être resté dans le voisinage de la tempête, il remonte tout à coup, et l'on voit éclore inopinément le plus radieux sourire du printemps. Ces mauvais plaisants ont conclu qu'il ne fallait compter ni sur les baromètres, ni sur les jolies femmes. Je me flatte d'avoir établi que les baromètres ont toujours raison : quant aux jolies femmes, cela n'a certainement pas besoin d'être démontré.

P. GROLIER.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LA MALIBRAN NOIRE.

Notre prédiction s'est réalisée. Le meilleur et le plus beau monde se dispute, depuis deux mois, la Malibran noire, l'artiste originale de la reine d'Espagne. Après M. le vicomte d'Arlincourt, après Mme Aguado et Mme de Tascher, les nouveaux sénateurs, les ministres, les ambassadeurs ont ouvert leurs salons à la négresse, que la cour de Madrid rappellera bientôt par jalousie. Tout le monde a voulu voir et entendre cette virtuose sans modèle et sans copie. Le Louvre même, dit-on, les Tuileries et l'Elysée livreront à leurs illustres échos les couplets de la *Maja de Triana*. Et chacun de demander avec instance : — Mais qu'est-ce donc que ce talent unique en son genre? D'où vient cette négresse qui a des bras de Junon, sauf la couleur, et dont la grâce, la dignité, l'esprit et la verve ont produit le calembour musical qui résume partout autour d'elle : Une *noire* vaut deux *blanches*? Qui a fait son éducation? Comment a-t-elle acquis cette voix et cette pantomime, ces manières charmantes, ce

laisser-aller toujours décent, cette passion toujours contenue, ce mélange extraordinaire de naïveté et de malice, de sauvagerie primitive et de civilisation raffinée? Bref, tout le monde nous réclame son portrait et sa biographie.

Eh bien ! son portrait, le voilà, autant que le crayon peut le rendre ; le voilà, sous la protection de la reine d'Espagne, son auguste maîtresse ; et sa biographie, en voici les authentiques et curieux épisodes.

Il y a quelque vingt ans, la Havane avait pour intendant militaire don Aguilar Y. .. M^me^ l'intendante, dona Josepha de Unsaga, tomba gravement malade. Une suite de crises nerveuses la laissèrent dans une léthargie profonde, au bord du tombeau. Les médecins l'ayant abandonnée, on n'attendait plus que son dernier soupir. Or, il y avait à sa porte une famille de nègres libres, ébénistes de leur métier. La petite fille de ces braves gens avait été tenue sur les fonts du baptême par l'intendant et l'intendante. Apprenant que sa marraine ne donnait plus signe de vie, l'enfant demanda la grâce d'aller prier à son chevet. On l'introduisit dans la chambre de la mourante ; elle lui baisa les mains, qu'elle couvrit de larmes, et s'agenouilla aux pieds du lit devant une image de la Vierge. La petite négresse avait une mémoire précoce, un esprit étonnant, et une voix qui charmait tout le quartier. On se la disputait de maison en maison pour lui faire chanter des cantiques et des ballades. Elle adressa donc naturellement à la Madone les prières qu'elle savait par cœur ; et, comme son chant plaisait à sa marraine plus qu'à personne, elle psalmodia ses invocations de son timbre le plus doux et le plus mélodieux. Cette scène touchante durait depuis un quart d'heure, lorsque le médecin, qui observait la malade, laisse échapper un cri... L'enfant se retourne et s'arrête effrayée. — Continue, petite, continue ! lui ordonne le docteur. Et la négresse, qui aimait à chanter comme un oiseau, prodigue avec abandon toutes les perles de son gosier... Cantiques, prières, ballades, romances, tout son trésor musical s'épanche de son âme et de ses lèvres. — C'est assez ! lui dit enfin l'homme de l'art; tu peux maintenant embrasser ta marraine, tu lui as rendu la vie.

Le nouveau Saül, en effet, avait trouvé un autre David. Le chant de la petite fille avait pénétré jusqu'au cœur de la mourante et en avait ranimé les battements ; puis les nerfs détendus avaient repris leurs fonctions ; la léthargie cessait comme par enchantement. Dona Josepha souriait et tendait la main à sa filleule. On juge avec quelle effusion celle-ci embrassa la ressuscitée.

Ce fut une joie inouïe dans toute l'intendance, puis dans toute la ville. Don Aquilar déclara aux ébénistes que leur enfant serait désormais élevée chez lui... Et, depuis ce jour, la négresse ne quitta plus sa chère marraine. Quand cette dernière éprouvait des rechutes, c'était l'affaire d'une ou deux ballades ; et la gracieuse voix charma l'existence qu'elle avait arrachée à la mort.

Bientôt l'intendant, rappelé en Espagne, adopta sa filleule et l'emmena avec lui. Ils arrivèrent à Malaga, où commença l'éducation de Maria Martinez ; car vous avez deviné que c'était elle.

Elle apprit la musique avec une ardeur et une facilité merveilleuses. Malheureusement, elle ne put éterniser la vie de ses bienfaiteurs ; ils moururent... en la recommandant à leurs amis. Les nègres de la Havane étaient morts de leur côté, et la jeune fille allait rester sans appui sur la terre, lorsqu'un capitaine du régiment de Saint-Ferdinand demanda et obtint de l'épouser. Où la politique, hélas ! va-t-elle se nicher... ! Les révolutions de l'Espagne troublèrent cette vie tranquille et heureuse. Le capitaine, compromis, s'expatria, et la négresse resta sans ressource à Madrid. Sans ressource? non ! Sa voix allait la sauver à son tour...

Une femme l'entendit un jour, et en fut vivement frappée. Quelle était cette femme? Maria Martinez l'apprit le lendemain, en recevant un brevet du Conservatoire royal, signé MARIE-CHRISTINE. C'était la reine-mère, en effet, qui, avec autant de goût que de générosité, voulait attacher la négresse à sa musique de chambre.

Voilà par quel chemin la Malibran noire est arrivée à la position qu'elle occupe aujourd'hui près de la reine Isabelle.

C'est en vertu d'un congé qu'elle s'est fait entendre, cet hiver, à Paris. Elle a pensé avec raison qu'il n'y a de vrais succès en Europe que les succès parisiens.

Son maître, au Conservatoire de Madrid, a été Don Francisco de Valdemosa, un des plus habiles professeurs de chant de la Péninsule.

## LA TOURELLE DE LA PLACE DE GRÈVE.

(*L'architecture du V^e^ au XVI^e^ siècle*, par M. Gailhabaud.)

Encore un joyau du vieux Paris qui tombe devant les embellissements modernes. La magnifique et impitoyable rue de Rivoli doit passer sur les ruines de la charmante tourelle qui décorait la place de l'Hôtel-de-Ville, à l'angle des rues du Mouton et de la Vannerie. Quand vous lirez ces lignes, les vives arêtes, les sculptures gothiques, les fenêtres ogives, les ciselures flamboyantes, le toit conique et le cul-de-lampe du petit monument n'existeront plus que dans la gravure ci-jointe, dessinée d'après le modèle exact dont nous vous parlerons tout à l'heure.

Qui n'avait admiré en passant ce dernier reste de la Grève d'autrefois? Quel garde national de Paris n'avait dîné dans le restaurant établi au pied de la jolie tourelle, et qui offrait, à son premier étage, un cabinet si recherché des amateurs? Le corps s'y nourrissait fort modestement, mais l'esprit y évoquait toute l'histoire de Paris! « Que de tragédies, en effet, ont été représentées sous les fenêtres de cette *tournelle*, comme on disait alors, loge élégante d'un théâtre qui n'est plus et que le temps a couché sous terre, avec ses drames et ses acteurs ! » Que d'échafauds dressés, que de manants pendus, que de seigneurs décapités sur cette place de Grève ! Marillac, Des Essarts, Armagnac, Boutteville, d'Andrieux, Lalli ! etc., etc., etc. A toutes ces exécutions, la tourelle était louée à prix d'or par les curieux et les curieuses.

Le 22 février 1680, une marquise, entourée de gentilshommes et de belles dames, paya dix pistoles pour s'asseoir à cette fenêtre sculptée et y voir l'exécution de la fameuse Voisin. Cette marquise était M^me^ de Sévigné. Elle-même nous l'apprend dans ses lettres.

Après la grande bataille du faubourg Saint-Antoine, dont vous avez lu le récit dans le *Bouquet de paille*, le prince de Condé, couvert de sueur et de sang, se reposa quelques minutes dans la tourelle de la Grève, avant d'aller remercier les échevins à l'Hôtel-de-Ville.

Enfin, le 14 juillet 1789, le jour de la prise de la Bastille, lorsque le dernier prévôt des marchands, Jacques de Flesselles eut été frappé d'un coup de pistolet sur sa chaise curule, ses assassins l'ayant laissé pour mort sur les degrés de l'Hôtel-de-Ville, son domestique le porta dans la petite tourelle, où il rendit le dernier soupir.

Vous voyez que c'est là un monument historique, s'il en fut jamais, et qu'il méritait d'être conservé, du moins *en effigie*.

On assure, d'ailleurs, que la ville de Paris en a gardé les *morceaux*, et qu'elle le rétablira, pièce à pièce, au Palais des Beaux-Arts ou à l'Hôtel de Cluny.

Quoi qu'il en soit, le crayon de notre dessinateur avait été devancé par un savant antiquaire et deux éditeurs intelligents. Pour envoyer à nos lecteurs la tourelle de la Grève, nous n'avons eu qu'à reproduire le pur et beau croquis publié par M. Gailhabaud dans son *Architecture du Ve au XVIe siècle* (éditeurs Gide et J. Baudry); et nous saisissons cette occasion de recommander à tous les hommes de l'art un ouvrage qui est pour eux un véritable service (1). En voici la preuve irréfragable dans le témoignage d'un critique plus compétent que nous, du juge par excellence en ces matières, de M. Prosper Mérimée, l'inspecteur général des monuments historiques.

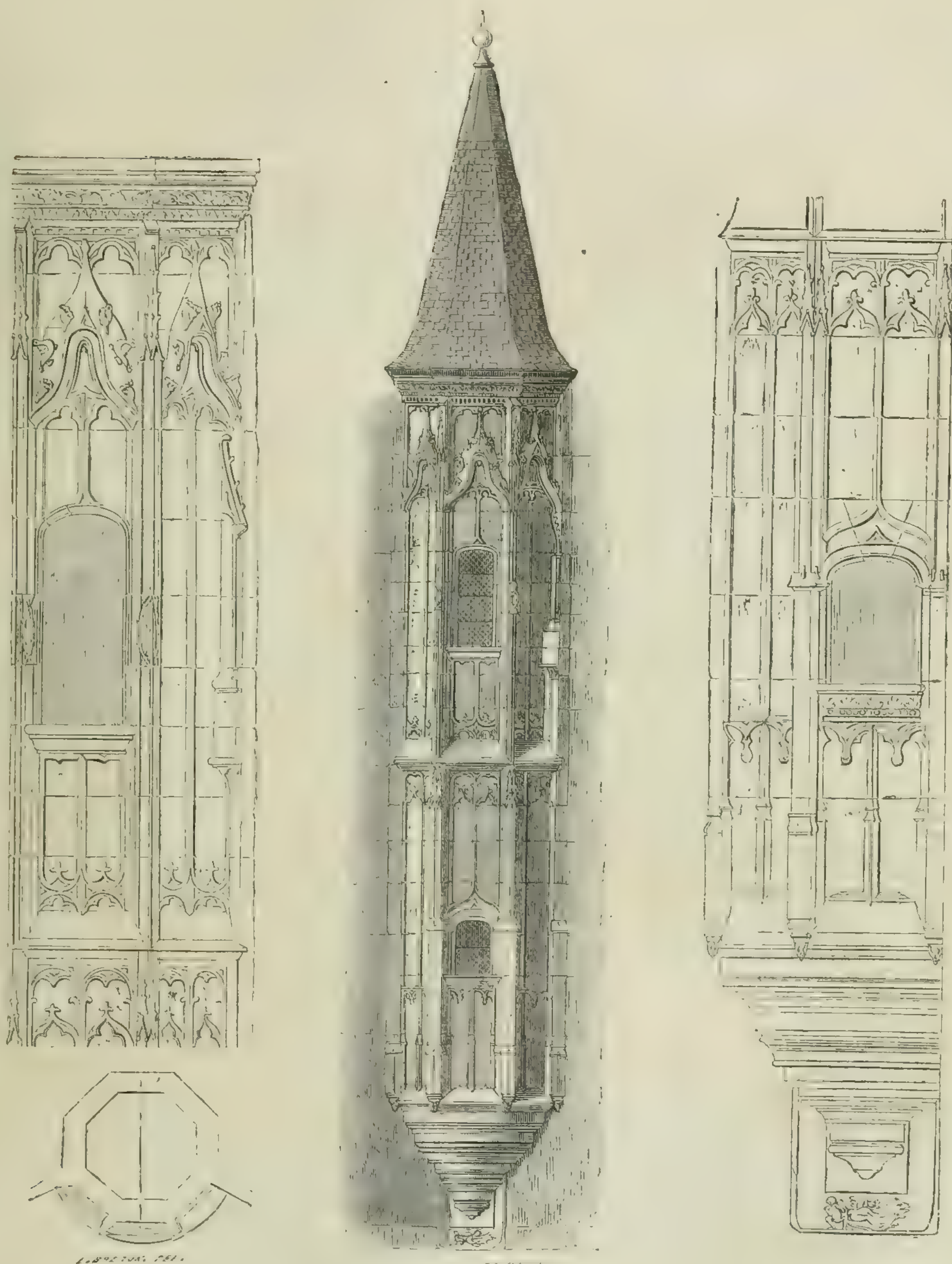


La señora Maria Martinez, musicienne de chambre de la reine d'Espagne, d'après le daguerréotype de M. Thomson.

« Le livre de M. Gailhabaud, dit-il, est destiné à combler une lacune regrettable dans l'enseignement de l'architecture. Un format commode, des planches parfaitement gravées d'après les dessins originaux de nos meilleurs artistes, des explications courtes mais précises, des renseignements historiques puisés à des sources accréditées, recommandent ce grand travail et lui assureront, je l'es-

(1) L'ouvrage comprendra 150 à 200 livraisons grand in-4°, à 1 fr. 75 c. (2 fr. 50 sur papier de Chine). Il paraît une livraison tous les quinze jours. Les principales planches, coloriées en chromo-lithographie, sont d'une beauté et d'une perfection admirables. Une travée tout entière de la cathédrale de Cologne a été dessinée sur les lieux par M. Hoffmann, chargé de la restauration de ce grand monument. Ce seul fait montre que les éditeurs ont compris l'importance de leur mission.

père, un succès populaire. Déjà vingt à trente livraisons ont paru, de deux planches chacune, remarquables par le choix des monuments, par la finesse de la gravure et par les soins minutieux apportés à l'exécution. Elles présentent non-seulement des élévations et des plans d'ensemble de plusieurs édifices célèbres, religieux ou civils, mais encore



La tourelle de la place de l'Hôtel-de-Ville, ensemble et détails, d'après la publication de MM. Gide et Baudry.

des détails nombreux, qui, malgré les dimensions restreintes du format, suffiraient pour diriger un ouvrier intelligent, s'il s'agissait de les reproduire en construction. Des autels, des ferrures de porte, des vitraux, des objets mobiliers de

toutes sortes, accompagnent les dessins de monuments et fournissent des renseignements très-précieux sur tous les arts qui dépendent de l'architecture. »

Nous reviendrons sur cette belle publication, qui fournira plus d'un modèle à nos artistes.

## LE PETIT-PONT DE L'HOTEL-DIEU.

Plusieurs autres monuments du vieux Paris subissent encore la hache et le marteau. Ce Petit-Pont fantastique, jeté sur un bras de la Seine, près de l'Hôtel-Dieu, va céder la place à un pont moderne. Celui-là mérite aussi une oraison funèbre, et son histoire fournirait la matière de deux drames pour le moins.

Refait cent fois par un bout ou par l'autre, comme le couteau de Jeannot, le Petit-Pont est aussi ancien que la ville de Paris. Il en formait l'entrée quand la Cité comprenait toute la capitale de la France. Au quatorzième siècle, il s'appelait déjà le vieil Petit-Pont, et il renaissait pour la dixième fois de ses ruines. M. Ladimir rappelle le drame affreux qui se passa un soir au milieu de ses décombres. Sept juifs avaient entraîné là un de leurs coreligionnaires, Denis de Machault, qui venait de se convertir à la foi chrétienne.

Ils l'étendirent sur une pierre, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, et le firent périr lentement à coups de canif. Ce jour-là Juvénal des Ursins travaillait à sa Chronique dans le splendide hôtel qui lui avait été donné par la ville. Il entrevit cette scène de sabbat à travers l'une de ces fenêtres couronnées de hautes mitres de pierres percées à jour, qui s'ouvraient alors dans le toit même des palais. D'après les indications qu'il fournit, les sept meurtriers furent condamnés à recevoir publiquement le fouet, pendant quatre dimanches consécutifs, dans tous les carrefours de Paris. Ils rachetèrent moitié de la peine moyennant 18,000 livres en or, qui furent consacrées à la construction du pont dont les ruines avaient été souillées par leur forfait.

A peine relevé par Charles VI, le Petit-Pont s'écroulait de nouveau, et on était obligé de le refaire en bois. En 1603 on avait commencé à y construire des maisons dont la plupart étaient habitées, quand, une nuit, le feu prit, par combustion spontanée, à deux grands bateaux de foin amarrés au pont de la Tournelle. Les câbles qui les retenaient ayant été rompus par la flamme, ils descendirent le cours de la Seine jusqu'au Petit-Pont et s'arrêtèrent sous une arche à laquelle ils communiquèrent l'incendie. Bientôt les maisons s'embrasèrent. Arrachés de leur sommeil, les hommes, les femmes, les enfants, demi-nus, n'avaient d'autres ressources, pour éviter d'être brûlés, que de se précipiter dans le fleuve. Un grand nombre y trouvèrent la mort. C'est à la suite de ce terrible événement que le Petit-Pont fut rebâti en pierre, tel qu'on le voit encore aujourd'hui.

Mais voici le plus curieux souvenir que nous revèle l'historien du Petit-Pont. C'est au pied de ses arches que fut établi sur la Seine le premier bateau à l'usage des lavandières. Le propriétaire de ce bateau avait pour fils un nommé Nicolas, jeune homme de haute taille, aux formes athlétiques, au visage mâle, à la chevelure courte et frisée. Outre le profit qu'il retirait de son entreprise, il recueillait encore un gain considérable du produit de la pêche de Nicolas. Les poissons, et principalement ceux qui sont vulgairement connus sous le nom de barbillons, ont de tout temps abondé en cet endroit de la rivière, où se trouvent des excavations qui leur servent de retraite. De nos jours, c'est encore là qu'on va les chercher, et l'été dernier, on en a vu qui pesaient jusqu'à huit kilogrammes.

Un matin, avant le jour, Nicolas se disposait à jeter ses filets, quand du haut du Petit-Pont un paquet tomba près de lui en faisant rejaillir l'eau. Il le repêcha, et, dans des langes d'une extrême finesse, il trouva une petite fille si jolie qu'il prit aussitôt la résolution de l'élever. Elle fut baptisée à Saint-Pierre-aux-Bœufs, au milieu des fleurs dont l'église était remplie, car on était alors à la mi-avril, et, en raison de cette circonstance, elle reçut le nom de Lucette Chantelilas. A l'âge de seize ans, elle était d'une beauté si extraordinaire que l'on ne l'appelait que la belle Lavandière, et que tous les muguets de la cour venaient rôder autour d'elle. Mais le pêcheur, qui veillait sur celle dont il comptait faire son épouse, administrait aux galants de telles corrections, que lorsqu'un seigneur paraissait avec un bras en écharpe ou un bandeau sur l'œil, on l'abordait en disant : Voilà ce que c'est que d'aller voir la fille à Nicolas.

Un jour, une des lavandières, qui avait laissé échapper une pièce de linge, se pencha pour la retenir et tomba dans la rivière. En ce moment il n'y avait aucun homme sur le bateau. Lucette, qui nageait comme un poisson, s'élança et rejoignit bientôt la malheureuse femme ; mais celle-ci étreignit sa libératrice de manière à lui faire perdre la liberté de ses mouvements et l'entraîna dans l'abîme où toutes deux trouvèrent la mort. Nicolas, de retour au bateau, aperçut le cadavre de Lucette. Il devint fou de désespoir. La nuit, il montait sur le Petit-Pont, et, de cette voix basse et prolongée, particulière aux mariniers, il appelait Lucette Chantelilas. Puis il se jetait à l'eau, plongeait à plusieurs reprises et regagnait le bord, où il demeurait plusieurs heures évanoui.

Le chroniqueur affirme que cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours. On appelle encore Nicolas, quel que soit son vrai nom, le propriétaire du bateau de blanchisseuses qui occupe la place où s'est noyée Lucette.

## REVUE LITTÉRAIRE.

L'Amie des Enfants, par Mme Guizot. — Il vient de paraître, sous un titre nouveau, à la librairie Didier, un livre dont les éditions ne sauraient plus se compter, tant elles ont été rapides et nombreuses. Ce livre, véritable trésor des bibliothèques du jeune âge, est l'*Amie des enfants, petit cours de morale en action.* Tous les contes que son auteur, Mme Guizot, a publiés à diverses époques ont été recueillis dans ce volume par les soins éclairés de l'éditeur, et forment un ensemble où la morale pratique la mieux appropriée aux besoins de l'enfance, les principes les plus élevés, rayonnent d'un éclat qu'on trouve rarement dans les autres productions de ce genre.

Jamais peut-être la connaissance parfaite du cœur des enfants et des remèdes propres à guérir les défauts de leur caractère n'a été portée à un aussi haut degré. Dans ces pages écrites sous l'inspiration d'un amour tout maternel, pas une maxime fausse, pas un mot ni un raisonnement obscur. La vérité seule, dans sa douce et simple expression, s'y montre à chaque ligne, débarrassée de ces voiles dangereux sous lesquels on a le tort grave de la cacher trop souvent à l'enfance. On ignorerait que ce livre est sorti de la plume d'une mère, qu'on le devinerait, tant la sévérité s'y montre adoucie par une inépuisable indulgence ! On dirait un habile mais compatissant médecin se hâtant de faire couler sur la plaie qu'il a sondée un baume suave et réparateur.

Trois contes nouveaux, dus à Mlle Elisa Guizot, héritière des vertus et du nom de sa tante, enrichissent cette édition. On y retrouve le même charme, la même morale évangélique que dans ses aînés.

Enfin, pour que ce recueil pût offrir à ses jeunes lecteurs tous les genres d'attraits aimables et utiles, on y a joint de petites moralités en vers, dont la rédaction a été confiée à Mlle Elise Moreau. La place que Mlle Moreau s'est créée de bonne heure parmi les poëtes de notre époque justifiait cette confiance, augmentée par l'admiration qu'avait fait naître chez Mlle Moreau, dès ses plus jeunes années, la lecture des œuvres de Mme Guizot. Ces moralités, écrites en vers simples et concis, préparent l'enfant à l'impression qu'il va recevoir du conte, et en gravent mieux la douce morale dans sa mémoire.

Ajoutons que de charmantes lithographies complètent cet ensemble, et nous aurons convaincu toutes les mères qu'elles ne peuvent refuser le chef-d'œuvre de Mme Guizot à la bibliothèque de famille.

C'est une idée véritablement heureuse que d'avoir réuni, comme en un lingot, tant de jolies pièces d'or pur, égarées jusqu'à ce jour en plusieurs volumes.

Études sur Desaix. — La librairie Didier, où se touchent les extrêmes du bon, vient de publier aussi deux nouveaux ouvrages de M. Guizot, les *Études morales* et les *Études sur l'art*, que l'illustre nom de l'auteur recommande assez ; et des *Études historiques sur le général Desaix*, par M. F. Martha-Beker, comte de Mons, ancien député, et héritier de la sœur et du beau-frère du héros.

La lecture de ce livre a été pour nous une véritable surprise. Nous nous attendions à un récit purement militaire, comme on en a tant écrit sur les hommes de l'Empire. Nous avons trouvé un tableau brillant et animé, des épisodes attachants, des révélations piquantes, des descriptions savantes et poétiques, en un mot une œuvre réellement littéraire, qui place son auteur au rang de nos historiens les plus intéressants. Depuis le foyer paternel jusqu'à la bataille de Marengo, le caractère et la vie du général Desaix se déroulent à travers les événements de l'épopée impériale, semés de correspondances intimes, de purs et doux souvenirs, de matériaux inédits et précieux, qui suffiraient à faire le charme d'un ouvrage d'imagination. Malgré toute sa gloire, Desaix était inconnu. Le voilà révélé tout entier par son éloquent biographe. Noble descendant des seigneurs de Veygoux, simple élève au collége d'Effiat, soldat de la France au milieu des révolutions, tour à tour élevé par son courage, compromis par son humanité, victime de son dévouement à la patrie, le cœur du héros bat sous la plume de l'écrivain jusqu'au boulet qui le frappe au champ d'honneur. On reconnaît le guerrier dont l'ennemi disait : — Ce Desaix n'a donc jamais dormi! On reconnaît l'ami dont Napoléon prononçait le nom à son dernier soupir ; mais on reconnaît aussi le savant, l'artiste et le peintre qui comprenait et retraçait, entre deux victoires, les curiosités et les splendeurs de l'Égypte et de l'Italie ; on reconnaît enfin l'âme candide et modeste, tendre et fidèle, qui s'épanchait ainsi avec sa sœur en 1793 :

« Charmante petite sœur, j'aime à savoir ce qui t'arrive... Je désirerais, à toutes les minutes, apprendre que tu es gaie, que tu danses et que tu es contente... Je suis resté quelques jours sans écrire à *maman*... Je craignais bien que vous ne fussiez inquiètes... Ma blessure est entièrement guérie. Je n'en attends plus que quelques autres, pourvu qu'elles soient glorieuses et utiles à la patrie... Quand la guerre sera terminée, simple, ignoré, paisible, je viendrai près de toi, et nous ne nous séparerons plus. Nous adoucirons la vieillesse de la bonne maman. Je l'aime au delà de ce qu'on peut dire! Que je voudrais la savoir heureuse! Je suis bien désolé, au milieu de mes richesses, avec les beaux appartements qu'on m'a donnés, que je ne puisse réunir une somme un peu considérable pour l'aider... Avez-vous besoin de quelque chose ? Parle vite... Je serai trop heureux de me priver pour vous offrir tout ce que je possède, etc., etc. »

Ces effusions attendrissent le lecteur, à chaque pas, au milieu des horreurs de la guerre... Rien ne prouve mieux que, dans ces jours de honte et de terreur, tout ce qu'il y avait de noble et de pur au cœur de la France palpitait dans l'armée qui comptait tant de héros.

Les confidences de Desaix sur la Suisse, l'Italie et l'Égypte, seront lues avec étonnement et bonheur par les touristes, les poëtes et les antiquaires. Tout le monde remerciera M. le comte de Mons d'avoir mis au jour ces trésors enfouis au Dépôt de la guerre et dans les archives de famille. Les *Études sur Desaix* complètent les meilleurs ouvrages publiés sur les faits et les personnages merveilleux du commencement de notre siècle.

— Œuvres d'Horace, traduites en vers, par M. F. Ragon. Que de poëtes et de prosateurs se sont essayés à traduire Horace! c'est comme un tour de force où chacun a voulu donner sa mesure. Voici, après tant de lutteurs, un des hommes les plus versés dans la littérature latine, M. F. Ragon, l'inspecteur général de l'Université, l'auteur des *Poésies bibliques* et des *Lusiades*, dont nous avons rendu compte ici même. Plus hardi que ses devanciers, qui n'avaient abordé qu'un côté d'Horace, il l'a embrassé et traduit tout entier, et il n'a pas craint de placer le modèle en regard de la copie. Cette audace sied à la puissance et à la loyauté, et personne n'en fera un reproche à M. Ragon ; car son interprétation est à la fois la plus complète, la plus fidèle et la plus élégante qui ait encore paru. Il a reproduit les deux choses essentielles, l'esprit et la couleur. Souvent même il a saisi le rhythme avec succès. Il a glissé habilement entre les deux écueils : la liberté qui s'écarte de l'original, et la servilité qui le défigure en le serrant de trop près. Nous citerons pour exemple deux morceaux que chacun sait par cœur : la première *Ode à Mécène* et le *Justum ac Tenacem*.

Mécène, fils des rois, ô mon soutien, ma gloire,
Que d'autres, dans Élis, disputant la victoire,
S'élancent, de sueur et de poudre couverts :
Par leur essieu brûlant que la borne éludée,
A leurs nobles efforts que la palme accordée
Les égalent aux dieux maîtres de l'univers ;
Que la foule changeante aux dignités curules
Porte l'ambitieux, vainqueur de ses émules ;
Qu'un riche, en ses greniers jusqu'au faîte comblés,
De la féconde Afrique entasse tous les blés ;
Que le colon, content de son humble héritage,
Refuse, au prix du sceptre et du royal bandeau,
D'aller, tremblant nocher, dans un frêle vaisseau
Sur la mer de Myrtos affronter le naufrage ;
Que le marchand, battu par le flot irrité,
Aspire au doux repos de sa cité tranquille ;
Puis, réparant ses nefs, se rembarque, indocile
A souffrir les ennuis de l'humble pauvreté ;
Que le buveur, assis près d'une eau murmurante,
Sous le riant platane aux ombrages flottants,
Savourant de Calès la liqueur odorante,
Une coupe à la main, trompe le vol du Temps ;
Que le soldat se plaise aux luttes meurtrières,
Aux jeux sanglants de Mars, épouvante des mères ;
Loin de sa tendre épouse, au travers des forêts,
Que le chasseur, suivi de sa meute rapide,
Affrontant les frimas, presse le daim timide
Ou le sanglier marse échappé de ses rets;
Moi, quand j'ai ceint de lierre et mon front et ma lyre,
Je suis entre les dieux. Sous le dôme des bois,
Les nymphes à leurs chœurs, avec l'ardent satyre,
Loin des profanes yeux, m'admettent quelquefois.
Daignent les doctes sœurs, Euterpe, Polymnie,
Me donner de Lesbos les sons mélodieux.
Daigne ta voix me joindre aux fils de l'harmonie,
Aux maîtres de la lyre, et mon front touche aux cieux.

Voici les deux premières strophes du *Justum ac Tenacem* :

Le juste, en ses desseins constant et magnanime,
Brave un peuple insensé qui commande le crime.
Le tyran furieux qui l'envoie au trépas,
L'aquilon qui des mers bouleverse l'abîme,
Ne l'épouvantent pas.

Le juste ne craint rien, ni les fureurs de l'onde,
Ni les bruyants éclats du tonnerre qui gronde :
Si l'univers croulait par la foudre brisé,
Le juste sans terreur sous la chute du monde
Tomberait écrasé.

On peut comparer ces deux versions à l'original. On sera frappé de leur justesse, de leur éclat et de leur concision.

Sonnets, par M. Boulay-Paty. De l'ode au sonnet, d'Horace à M. Boulay-Paty, la transition est naturelle. Les deux genres et les deux poëtes ont plus d'un rapport glorieux pour le dernier. « Le sonnet, dit-il, ce poëme

né en France et si cher à l'Italie, est un travail de noble grâce, de choix sévère et de précision exquise. Il fixe un éclair de l'idée, un soupir du cœur. Il est seul propre à concentrer certains parfums fugitifs de l'esprit des poëtes, qui veulent cette forme excellemment restreinte pour se conserver et pour s'éterniser. » Ne croit-on pas lire une définition de la poésie d'Horace ? Ce rapport nous frappe à chaque page, dans les sonnets de M. Boulay-Paty. Nous y retrouvons les plus fortes et les plus fines qualités des petites odes de l'ami de Mécène : la précision nerveuse, la vivacité propre du mot, le tour élégant de la phrase, l'originalité du rhythme, le coup de pinceau rapide et vrai, le grand tableau dans un cadre étroit. Déjà cher aux amis de la Muse pour ses *Odes nationales*, pour son *Elie Mariaker*, pour son *Arc de triomphe*, que l'Académie couronna avec tant de solennité, M. Boulay-Paty s'est encore fortifié dans le long et patient travail qu'il publie aujourd'hui. Il a, pour ainsi dire, sucé la moelle du sonnet, et il s'en est approprié tous les secrets et toutes les grâces. Si sa préface savante en donne la curieuse histoire, son recueil varié donne le tableau complet de ses formes les plus suaves. Ce livre est comme la mer. Il semble au premier abord monotone, puis on y sent toutes les diversités de la perspective et de l'harmonie. A ce titre déjà, c'est une nouveauté piquante dans notre littérature. Le succès en fera une conquête durable. Ils sont rares et forts, les hommes qui s'emparent d'un genre et qui le personnifient. Ce sera l'heureux privilége de notre poëte. Citons encore, c'est le meilleur éloge du talent :

### L'AMOUR MATERNEL.

Dans cette vie humaine où tout n'est que chimère,
Où chaque sentiment vif et beau se ternit,
Où le plus étroit nœud demain se désunit,
Où la douce amitié bientôt devient amère ;

L'amour maternel seul n'est point chose éphémère ;
Il ne trompe jamais et jamais ne finit.
Le vaisseau vole au port, l'oiseau vole à son nid,
Et le cœur de l'enfant vole au cœur de sa mère.

Le doute affreux se glisse en chaque attachement ;
L'expérience est triste et cache un ver en elle ;
Si l'on aime beaucoup, l'on craint profondément...

Mais qui douta jamais de l'âme maternelle ?
L'amour coule de source en ce grand sentiment,
Et la lèvre du fils boit à l'onde éternelle.

### LES VIEILLARDS.

La face des vieillards est pleine de beauté ;
Leur voix sur l'existence a des secrets intimes ;
On dirait des plongeurs qui sortent des abîmes :
Le blanc flocon d'écume à leur tête est resté.

Un reflet du ciel luit dans leur sérénité ;
Les rayons du soleil brillent mieux sur les cimes.
Sous les rayons divins leurs grands fronts sont sublimes ·
L'homme, quand il est vieux, a plus de majesté.

Qui n'a vu, dans ses jours, des vieillards vénérables
Répandant autour d'eux des pensers admirables
Qui pénétraient le cœur ? J'en ai connu plus d'un.

Ce n'est pas quand elle est un bouton frais et rose,
Ce n'est pas au matin qu'embaume mieux la rose ;
Le soir, en s'effeuillant, elle a plus de parfum.

## LES CHANSONS DE PIERRE DUPONT.

Le *Musée des Familles* a publié une des premières chansons de Pierre Dupont (*La Chanson des prés*), et a prédit la renommée au poëte, lorsqu'il était encore inconnu. Depuis quatre ans, notre prédiction ne s'est que trop réalisée ! Non content du succès pur et charmant de ses chansons rustiques, Pierre Dupont a cherché... et trouvé, hélas! la gloire facile et amère des chants de circonstance... Nous avons déploré les égarements de cette muse naïve, au milieu des tumultes politiques, et nous lui avons dit : — Cet enivrement n'aura qu'un jour ; vous reviendrez à la source de vos premières poésies ! C'est ce qui vient d'arriver, et nous tuons le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue... Parmi les œuvres de l'auteur réunies et publiées par MM. Houssiaux et Martinon, nous retrouvons bien encore certaines pages qui sentent la poudre de la guerre civile, et que nous voudrions déchirer de bon cœur ; mais nous découvrons aussi, et en grande majorité, les véritables titres de Pierre Dupont à la popularité de son double talent, titres accrus par des chants nouveaux dans le sentiment qu'il n'aurait jamais dû abandonner. Encore un effort, et le tribun disparaîtra, et il ne restera plus que le chantre de la nature et de la Providence, du travail et de la famille ! A cette condition, nous lui promettons l'oubli du passé et la gloire de l'avenir. Un journal aussi moral qu'important, l'*Univers*, semblait dernié-





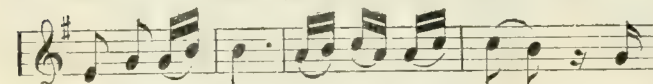














rement garantir le retour définitif de Pierre Dupont aux croyances et aux inspirations de ses premières années. Nous acceptons cet augure, et nous rouvrons dès lors les colonnes du *Musée* à l'auteur des *Bœufs*, de la *Mère Jeanne* et des *Louis d'or*. Voici son portrait avec un de ses derniers chefs-d'œuvre, dont son éditeur nous permet d'offrir l'avant-goût à nos lecteurs. Ceux-ci feront volontiers connaissance avec la figure du barde dont les chants retentissent aujourd'hui depuis les Alpes jusqu'à l'Océan ; et les dilettanti qui ont de la voix rediront avec charme le *Dalhia bleu*, une de ces rêveries philosophiques, où excelle le poëte-compositeur. La publication de M. Houssiaux, enrichie de belles vignettes sur acier, d'après Johannot et Nanteuil, offre au public l'avantage d'acquérir séparément, à 15 centimes, chaque ouvrage de Pierre Dupont. On peut y choisir, comme nous l'avons fait, les livraisons étrangères à la politique, et en former un recueil qui est le véritable monument de l'auteur. Quant aux autres pièces, il ne nous convient pas d'en parler, si ce n'est pour leur souhaiter de tomber dans l'oubli, comme les tristes passions qui les ont fait naître.

## LE DAHLIA BLEU.

(Voyez la musique ci-contre.)

Où donc s'envolent vos semaines,
Pourquoi, soucieux jardiniers,
Ce surcroît de soins et de peines ?
Vos jardins sont des ateliers
Où vous tissez des fleurs humaines.
O fleurs divines d'autrefois !
Lis et roses, fuyez aux bois ;
Bluets, pervenches, violettes,
Myosotis, vivez seulettes
Sous l'œil de Dieu ;
Ils rêvent le dahlia bleu.

Qu'il faudrait une main savante
Pour semer à son gre l'azur
Qui des cieux colore la tente,
Se réfléchit dans un flot pur,
Et dans mille fleurs nous enchante !
Toute fleur qui nous laisse voir
Le bleu du ciel dans son miroir,
Bluet, pervenche, violette,
Myosotis, éclôt seulette
Sous l'œil de Dieu :
Ils rêvent le dahlia bleu.

Autour des valses, des quadrilles,
Des rondes et des jeux du soir,
Où se pressent les jeunes filles,
Rôde un spectre vêtu de noir
Qui censure les plus gentilles.
Vous n'êtes rien, frêles beautés,
Au prix des rêves enchantés
Qui tourbillonnent dans sa tête.
Nulle part il ne voit complète
L'œuvre de Dieu ;
Il rêve le dahlia bleu.

Voyez les rondes des dimanches,
Sous les vieux noyers des hameaux !
Ces enfants ou brunes ou blanches
Sont les myosotis des eaux,
Ou les bluets, ou les pervenches.
Voyez dans le bal animé
Ces enfants qui n'ont pas aimé,
Pâles comme les violettes :
Peut-être au sein de ces fleurettes,
Filles de Dieu,
Se cache le dahlia bleu !

Si cette fine satire des illusions humaines n'est pas elle-même une illusion, elle indique assez clairement que l'auteur a renoncé au rêve du dahlia bleu, à plus forte raison à la culture du dahlia rouge.

## LES ÉLOGES DE M. FLOURENS.

La séance annuelle de l'Académie des sciences avait attiré un concours extraordinaire. On devait y entendre la parole si nette, si élégante, si française de M. Flourens. Le sujet traité par l'illustre secrétaire perpétuel avait un attrait particulier pour nous. C'était l'éloge du rival de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, dont nous avons publié la biographie dans le tome XVI du *Musée*. Le digne héritier du nom, du talent et de la gloire du grand homme était présent avec sa famille. Après un rapport fort savant de M. Charles Dupin, sur les triomphes de la France à l'Exposition de Londres, M. Flourens a captivé et charmé pendant une heure l'auditoire, où les jeunes gens et les dames nous semblaient être en majorité. Terrible épreuve pour un membre de l'Académie des sciences ! Mais M. Flourens est aussi de l'Académie française, et on l'a bien re-



Portrait de Pierre Dupont.

connu à la simplicité concise de sa phrase, à la finesse de ses aperçus, à l'intérêt de sa narration, à la profondeur de ses jugements ; en un mot, à la perfection de son travail. Familier et touchant dans le récit de l'enfance de Geoffroy, le panégyriste s'est élevé jusqu'à l'éloquence dans le tableau de ses travaux et de ses luttes ; puis est revenu tour à tour à l'émotion la plus communicative et à l'atticisme le plus piquant dans une série d'anecdotes sur le caractère admirable et naïf du philosophe de l'histoire naturelle. Toute contenue qu'elle était dans les limites du bon goût, l'hilarité de l'assemblée a gagné et interrompu l'orateur lui-même, lorsqu'il a raconté comment Gœthe et l'Allemagne oubliaient les révolutions du monde pour cette question des monstres, débattue à l'Institut de France par Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier.

« Du fond de l'Allemagne, le vieux Gœthe applaudissait aux arguments de Geoffroy. Gœthe en vint à se passionner si fortement sur ces questions-là, qu'au mois de juillet 1830, abordant un ami, il s'écrie : — Vous connaissez les dernières nouvelles de France ! Que pensez-vous de ce grand événement ? Le volcan a fait eruption ; il est tout en flammes ! — C'est une terrible histoire, lui répond celui-ci, et, au point où en sont les choses, on doit s'attendre à l'expulsion de la famille royale. — Il s'agit bien de trône et de dynastie ! il s'agit bien de révolution politique ! reprend Gœthe ; je vous parle de la séance de l'Académie des sciences de Paris. C'est là qu'est le fait

important et la véritable révolution : celle de l'esprit humain ! »

Voilà cinq ou six éloges historiques que nous entendons prononcer à l'Académie des sciences par M. Flourens : ceux de Cuvier, de Jussieu, de Benjamin Delessert, de Dupetit-Thouars, de Blumenbach, de Geoffroy Saint-Hilaire, et ces éloges sont tout simplement des modèles d'un genre qu'on croyait perdu pour notre langue. Or, les genres ne se perdent jamais ; ils ne s'effacent que lorsque les talents leur manquent. Témoin l'art tragique et Mlle Rachel. Non-seulement M. Flourens a relevé le genre de l'éloge historique, mais il l'a renouvelé et rajeuni, et il le personnifie éminemment depuis quelques années. Tous ceux qui ont lu les discours cités plus haut ont remarqué combien ils gagnent encore à l'examen et à la méditation. (Et cependant M. Flourens est un des lecteurs les plus séduisants qu'on puisse écouter.) Ce sont des exemples parfaits de ce style clair et précis, vif et rapide qui remonte à Fontenelle et à Voltaire, et que M. Flourens anime heureusement de la couleur et de l'éloquence magistrale de Buffon. Si l'illustre écrivain a bien compris les applaudissements des auditeurs de l'Institut, applaudissements répétés dans les journaux sérieux, et dont nous ne sommes ici que le tardif écho, il réunira ses éloges historiques en un volume que les bibliothèques littéraires attendent pour le placer auprès des *Analyses de Fontenelle et de Cuvier*.

— Au moment où les salons de M. le comte de Niewerkerke, au palais du Louvre, se fermaient sur l'écho des beaux vers de M. Alfred de Musset *à la Malibran*, déclamés par Mlle Rachel avec une grâce, une force et une variété de ton dont elle seule a le secret, M. le comte Jules de Castellane rouvrait son théâtre aristocratique aux princes, aux ambassadeurs, aux étoiles et aux perles du monde européen, pour leur donner la surprise d'un acte de comédie et d'un acte de tragédie, joués par l'élite de la Comédie-Française, et couronnés d'un proverbe exquis de notre collaborateur M. Arsène Houssaye : *la Comédie à la fenêtre*. Sur un balcon à deux croisées, MM. Brindeau et Got, Mlles Judith et Fix ont joué, pendant une heure, à la raquette de l'esprit et du sentiment. On a pu dire pour la première fois, au milieu des bravos : — Quel malheur pour notre première scène que M. Houssaye en soit le directeur ! Il ne voudra pas laisser jouer son propre ouvrage sur son propre théâtre ! Aussi tout Paris aurait voulu entrer, ce soir-là, au parterre de l'hôtel Castellane. Mais les duchesses et les marquises l'avaient envahi, et les plus grands personnages mâles n'avaient trouvé place qu'au pigeonnier et dans les couloirs ;... les coulisses étaient encombrées des grands cordons et des plaques de tous les États du monde décoré.

— Nous allions terminer cette revue littéraire, lorsque nous avons reçu, par la poste, les vers suivants. Nous y avons avons reconnu le talent et la signature d'une femme qui serait une de nos étoiles poétiques, si sa modestie ne l'eût enfermée dans un nuage de dévouements et de vertus. Qu'elle nous pardonne de l'entr'ouvrir un moment pour montrer la perle, exquise comme une larme, qui vient de tomber de son cœur. C'est un cadeau précieux que nous ne pouvons refuser aux âmes d'élite.

## LA MÈRE MILON,

MORTE A L'HOTEL-DIEU DE PROVINS, LE 8 MARS.

Vieille, infirme... c'était une pauvre indigente ;
Faible d'esprit, jouet de l'enfant inhumain ;
Elle venait, avec la troupe mendiante,
A ma porte parfois chercher un peu de pain.

De son œil incertain jaillissait l'étincelle
Du sentiment naïf qui pleure ou qui sourit ;
Elle avait l'air ému de l'animal fidèle
Caressant du regard la main qui le nourrit.

Un jour elle me vit pâle et de deuil vêtue :
Durant trois ans, hélas ! sur mon toit désolé
La mort avait plané, puis, s'était abattue,
Portant sa faux cruelle en mon cœur isolé !

A ses haillons divers alors la douce femme
Ajoute un fichu noir, modestement, dessous...
Quelqu'un l'apercevant : — C'est que la bonne dame
Qui me donne du pain est en deuil, voyez-vous.

L'écho me rapporta sa touchante parole.
Quand son visage aimant revint chercher mes yeux,
Sur son front déprimé m'apparut l'auréole
De ces *simples d'esprit* du royaume des cieux.

Car il porte le sceau de la grâce infinie
L'être qui de l'amour garde le feu sacré.
Ce que le monde appelle et science et génie
N'en est que le rayon trop souvent égaré.

Près de ce feu divin l'esprit n'est qu'impuissance.
Dans nos vains compliments, formules de salon,
Cherchez un trait, un mot qui vaille l'éloquence
Du pauvre fichu noir de la mère Milon !

Vous demandez, amis, quel souci me réclame,
Et pourquoi sur mes traits ce voile encor plus noir ?...
Eh bien ! c'est, voyez-vous, que cette tendre femme,
Qui partageait mon deuil, est morte hier au soir.

C. ANGEBERT.

Provins, le 9 mars 1852.

## LA SOEUR MARTHE.

Le vœu d'humilité de la sœur Rosalie, chevalier de la Légion-d'Honneur, nous empêchant, à notre grand regret, de vous donner son portrait et sa notice, nous y suppléons par ceux de la sœur Marthe, son illustre devancière, dont le nom populaire a été cité au sujet de la nouvelle héroïne de la charité chrétienne.

Un jour, une petite fille se rendait du village de Thoraise à Besançon. Elle avait dans ses poches des petits gâteaux qu'elle portait à ses sœurs, en pension dans la ville. Chemin faisant, elle rencontre des hommes enchaînés, conduits par des soldats.

— Quels sont ces malheureux ? demande-t-elle aux passants ?

— Des prisonniers qu'on va mettre au cachot.

— Ils ne verront donc plus leurs familles et leurs amis ?

— Non.

— Et leur donnera-t-on à manger ?

— Oui, de l'eau et du pain noir.

La petite fille s'avance au milieu des soldats émus, tire ses gâteaux de sa poche et les distribue aux captifs.

Cette enfant était Anne Biget, née en 1748, depuis la sœur Marthe de la Visitation.

Sa vie entière fut digne de ce début admirable. Elle traversa la Terreur en faisant le bien, au péril de ses jours. Chassée de son couvent par la Révolution, elle continua d'exercer la charité, malgré les geôliers et les bourreaux. Avec une pension de cent écus et le revenu d'une maisonnette, elle eut le talent d'être la Providence de tous les pauvres de Besançon et des campagnes voisines. Vivant de pain et de lait, toujours sans feu, elle s'enrichissait pour ses clients des aumônes de tout le monde.

L'incendie dévore un hameau en 1805. Elle y court la première et organise le sauvetage des victimes. Une nourrice et deux enfants sont enveloppés dans leur chaumière par les flammes. Sœur Marthe prie, menace, offre sa croix d'or pour rencontrer un sauveur. La mort étant certaine et l'effort inutile, les plus intrépides refusent. Eh bien, ce sera moi ! dit la religieuse, qui avait alors cinquante-huit ans. Et s'élançant, armée d'un signe de croix, elle enlève miraculeusement au feu la nourrice et les deux enfants.

Deux ans après, à soixante ans, sans savoir nager, elle se jette à l'eau et sauve un berger qui se noyait dans le Doubs.

En 1809, elle nourrit six cents prisonniers espagnols. La veille de leur départ, un général lui dit : — Vous allez pleurer, sœur Marthe ; vos bons amis les Espagnols s'en vont. — Oui, répondit la sainte femme ; mais on va me donner des Anglais à leur place. Elle soigna, en effet, à Besançon, les captifs et les blessés de toute l'Europe. Aussi son nom est béni aux quatre coins du monde.

En 1813 et 1814, elle alla de champ de bataille en champ de bataille, relevant les soldats sous le feu du canon, sans regarder s'ils étaient français ou ennemis. Elle arracha, vers ce temps, la grâce d'un déserteur, sur la place même où il allait être fusillé. Les généraux et Napoléon lui-même ne savaient rien refuser à ses prières.

A la pacification, les prisonniers de Besançon fêtèrent publiquement leur mère de charité. Elle avait déjà la poitrine couverte de médailles des rois d'Espagne, de Prusse, de Russie, et Napoléon y ajouta la croix de la Légion-d'Honneur, comme le rappelle le décret qui vient de la donner à la sœur Rosalie.

Marthe ne voyait dans ces distinctions que des passeports et des moyens de multiplier ses bonnes œuvres. Parée de sa croix et de ses médailles, elle traversait les villes et les campagnes, et arrivait, mendiante aux puissants et aux forts, pour retourner, les mains pleines, aux faibles et aux malheureux.

En 1816, elle vint à Paris, qui n'eut d'yeux que pour elle. Louis XVIII la reçut avec les plus grands honneurs. Un artiste de sa famille fit son portrait, qu'on se disputa comme celui d'un grand homme. C'est d'après ce portrait authentique, publié dans l'excellente *Histoire des hommes utiles* (1), que notre dessinateur a fait revivre la sœur Marthe.

Elle méritait d'autant plus cette gloire, qu'après un demi-siècle de vertus héroïques, elle est morte, oubliée, à soixante-seize ans.

Aux anciens jours de la foi, les noms de la sœur Marthe et de la sœur Rosalie eussent été immortalisés par des fondations de charité impérissables.

## THOMAS MOORE. SOPHIE GAY. MERLE.

Ces trois écrivains, célèbres à divers titres, sont morts presque en même temps, le mois dernier.

Thomas Moore était le poëte le plus illustre de l'Angleterre, après lord Byron. Irlandais et catholique, né à Dublin en 1779, d'une famille obscure, il remporta le prix de poésie nationale au collége, et écrivit, à seize ans, dans les grandes *Revues* de son pays. Il exalta l'insurrection de l'Irlande en 1798, et la politique l'eût enlevé aux lettres, si le régent d'Angleterre ne l'eût rendu aux muses... par une sinécure lucrative. Il fut l'ami intime de Byron, qui renonça à faire un poëme indien, pour laisser réussir le *Lalla Rooch* de son confrère. La vogue de cet ouvrage ne fut effacée que par le *Child Harold* de Byron. Les autres livres de Moore sont, entre autres, la satire du *Post-Bag*, les *Amours des Anges*, qu'il écrivit à Paris; l'*Épicurien*, etc. Il possédait les vrais *Mémoires* de lord Byron, qu'il détruisit, dans une brouille avec l'éditeur Murray. On n'a jamais bien su la cause réelle de ce sacrifice ou de cette cruauté. Moore habitait la magnifique résidence de Hoperton, que lui avait abandonnée le marquis de Landstowne, et où il a fini ses jours, sans autre chagrin que celui de survivre à sa gloire.

Mme Sophie Gay était plutôt une femme du monde qu'une femme de lettres. Elle fut de la pléiade des grâces du Directoire, et trôna dix ans à Aix-la-Chapelle, où son mari était receveur général de l'Empire. Sa fille, dont le talent devait l'effacer, Mlle Delphine Gay (depuis Mme de Girardin), fut baptisée, dit-on, sur le tombeau de Charlemagne. Les ouvrages de Mme Gay sont *Laure d'Esteil*, *Anatole*, quelques romans plus mondains que littéraires; la comédie du *Marquis de Pomenars*, qui eut un assez grand succès, et de jolis contes, publiés dans le *Musée des Familles*. *Anatole* fit tant de bruit, que Napoléon voulut le lire entre deux campagnes.

Mme Gay, musicienne gracieuse, écrivait aussi des partitions et des romances, ce qui la faisait confondre avec Mme Gail, la femme du savant gallo-grec. Les quiproquos qui en résultaient désespéraient l'auteur d'*Anatole*. Ainsi, en 1821, elle se rend en Italie; elle y visite lord Byron; le grand homme la comble d'hommages; puis, dans la correspondance qui s'ensuit entre eux, il l'appelle Mme Gail et ne lui parle que de sa musique! Mme Gay eut beau dire et beau faire, l'illustre poëte mourut dans l'erreur. C'était bien la peine de franchir les monts pour faire sa connaissance! Mme Gay se dédommagea par un second voyage en Italie, où elle conduisit sa fille au Capitole, pour y recevoir le laurier de Corinne.

Le grand mérite de Mme Gay brillait dans son salon, où elle conservait l'ancien esprit français, et le talent de la conversation, perdu aujourd'hui. Elle n'avait rien du bas-bleu ni de la femme savante. Elle avait pris la plume par mode, comme un dandy prend le cigare ou la cravache, et non pour gagner de l'argent, comme les muses du jour, qui font le métier littéraire depuis qu'on leur a enlevé les bureaux de loterie. Aussi, le meilleur ouvrage de Mme Gay serait ses Mémoires, si elle en avait laissé.

Merle appartenait à la grande race des littérateurs de l'Empire, — grande par la taille, s'entend. Jouy, Rougemont, Etienne, Brazier, Théaulon, etc., auraient formé une compagnie de tambours-majors; Merle ne leur cédait point pour la force et l'élégance, mais il les surpassait pour la science et l'esprit, bien qu'il ait fait moins de bruit qu'eux dans les lettres. C'est qu'il était en même temps le plus insouciant des hommes. Sa collaboration aux grands journaux, ses Mémoires et ses Traités classiques, ses œuvres de théâtre : Le *Ci-devant jeune homme*, la *Rapée*, *Jocrisse*, etc.; son expédition d'Alger, comme secrétaire du maréchal de Bourmont, eussent procuré à tout autre la fortune, ou du moins l'aisance. Au milieu de ces belles occasions, Merle vécut et mourut pauvre, exploité par des parasites, sans s'en apercevoir ou s'en fâcher. En voici un curieux exemple, cité par M. Guinot.

M. P..., ancien négociant, assidu chez Merle, lui faisait prêter de l'argent par des tiers, toutes les fois qu'il en avait besoin. Merle alors achetait de beaux meubles, des objets d'art, des curiosités exquises. Quand son appartement en était plein, M. P... lui faisait envoyer un huissier, au nom des prêteurs d'argent. Merle jetait le papier timbré au feu... La procédure suivait son train, la saisie arrivait, puis la vente à l'encan, et M. P... achetait alors pour rien le luxe que Merle avait payé fort cher. Ce manége dura quinze ans, M. P... venant tous les jours chez son ami lui demander des loges de spectacle et des bons mots, et Merle n'allant jamais chez le négociant, qu'il lui suffisait de voir chez lui. Un jour enfin, le parasite ne vint pas, et Merle, apprenant qu'il était malade, lui rendit visite pour la première fois... Jugez de sa surprise en trouvant chez son ami tous ses meubles et toutes ses dépouilles! Il ne se vengea que par une épigramme, et resta l'ami de M. P...

Rien ne pouvait troubler la sérénité de son sang-froid. Un soir qu'on sifflait à outrance un de ses cent vaudevilles, tranquillement assis dans les coulisses, il s'amusait de ce vacarme et disait à ses amis : — Ils pourront siffler longtemps comme cela avant de me prouver que je suis un sot!

Il apprend un jour qu'un de ses confrères vient d'épouser une actrice... Il le rencontre et lui demande :—Est-ce vrai?— Si la chose n'était pas faite, dit le confrère, que me conseillerais-tu? — Si la chose est à faire, ne la fais pas, repliqua Merle; si elle est faite, tu as bien fait. Et il tourna sur les talons. On sait que lui-même avait épousé Mme Dorval, de la Porte-Saint-Martin.

Dans sa dernière maladie, les médecins voulaient lui imposer un régime dispendieux : — Bah! répondait-il, j'aime mieux la maladie; la maison ne vaut pas les réparations!

Un des créanciers qui abusaient de sa bonne foi étant venu lui réclamer une somme dans ses derniers jours : — Mon cher monsieur, lui dit Merle, nous causerons de cela au Père-Lachaise...

(1) Chez M. H. Lebrun, éditeur, rue de Lille, 19.



Thomas Moore. La sœur Marthe. Mme Sophie Gay.

Le créancier s'enfuit et court encore...

Encore une grande dame et un grand nom à enregistrer au nécrologe du mois : la comtesse du Cayla et le marquis de Turenne.

Mme du Cayla fut l'Egérie de la Restauration. Louis XVIII écrivit et signa la Charte en son château de Saint-Ouen; et tous les ans, la comtesse célébrait l'anniversaire de ce grand jour par une fête splendide, où le roi, les princes et la cour se donnaient rendez-vous au castel historique. Retirée du monde depuis vingt ans, Mme du Cayla écrivait beaucoup. Les curieux attendent ses *Mémoires*, et les ingrats en redoutent la publication.

Le marquis de Turenne, général de l'Empire, descendait de l'illustre maréchal de Louis XIV. Il en avait le courage, le sang-froid, la loyauté, et il y ajoutait, dit-on, la naïveté des anciens preux. Un chroniqueur en révèle un piquant exemple.

Un soir, aux Tuileries, on annonce monseigneur de Roquelaure, et M. de Turenne voit paraître un prince de l'Eglise. — Monseigneur, lui dit-il en l'abordant, recevez mes compliments sur votre conversion. C'est un grand exemple après une jeunesse aussi légère que la vôtre.

Le prélat se redresse et regarde le général. Il voit qu'il le prend sérieusement pour le duc de Roquelaure, son aïeul, qui amusa si fort le règne de Louis XIV.

— Et moi, monsieur de Turenne, lui réplique-t-il avec un à-propos charmant, je vous félicite de votre guérison miraculeuse. Madame de Sévigné nous avait fait un conte, en prétendant que le boulet de Salzbach vous avait coupé en deux, emportant avec votre cœur le bras de ce pauvre Saint-Hilaire.

PITRE-CHEVALIER.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS.

On proposait à saint Louis d'abandonner ses blessés à Damiette, il répondit : « *Je les ramènerai avec moi en liberté, ou je périrai avec eux dans les fers.* »

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est l'homme qui fut, en huit jours, pêcheur, tribun, roi, fou, assassiné, traîné à la voirie et divinisé?



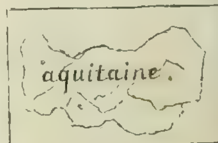













Rebus.

Paris, 1852.— Typographie HENNUYER, rue Lemercier, 24. Batignolles.

# MADEMOISELLE REINE.

## I. LA CONSULTATION.

Le docteur Bavoso, enveloppé d'une douillette de soie violette, venait de passer de sa chambre dans son cabinet, et, suivant sa coutume, commençait à déguster cette manne quotidienne et terrestre des pays civilisés, connue sous le nom de *Journal*, lorsqu'on annonça M. le comte de Maugrant.

C'était un homme maigre, d'une taille élevée, mis avec un soin de bon aloi, et ayant les allures les plus aristocratiques. Ses cheveux blancs frisés naturellement, ses mouvements lents et moelleux, sa figure régulière et caractérisée, qu'éclairait un regard profond et bienveillant, imposaient et attiraient tout à la fois. Consacrant une notable portion de sa grande fortune à de bonnes œuvres qu'il s'efforçait de tenir cachées, il vivait entouré d'estime, de respect et de sympathie.



Un orage dans la famille Dupenne (pages suivantes).

Entre M. de Maugrant et M. Bavoso, le contraste était frappant; l'un semblait être l'antipode de l'autre. En effet, le docteur était gros, petit, vulgaire; homme honorable d'ailleurs, à tous égards, et de relations agréables et sûres. Il n'existait entre eux qu'un seul point de ressemblance : l'âge. Ils étaient contemporains. Le comte avait soixante-deux ans presque révolus, et le docteur entrait dans sa soixante-troisième année.

M. de Maugrant s'installa dans un vaste fauteuil. L'entretien s'engagea aussitôt.

— Mon cher monsieur Bavoso, je suis matinal comme vous voyez; il est à peine sept heures, et déjà j'assiége votre porte.

— Le motif qui vous amène est donc bien pressant?

— Dites plutôt que je suis bien pressé. Si l'impatience

était un signe de jeunesse, je n'aurais pas vingt ans. Vous qui m'avez guéri de plus d'une sérieuse maladie, vous avez négligé celle-là, et vous avez bien fait, car elle est incurable.

— De quoi s'agit-il donc, monsieur le comte? demanda M. Bavoso en fixant sur son interlocuteur ses petits yeux gris pénétrants.

— Vos moments sont précieux, docteur ; je vais droit au fait. Je désirerais savoir, ajouta M. de Maugrant, en accentuant chaque syllabe, combien de temps il me reste à vivre.

M. Bavoso ne put réprimer un geste de surprise.

— Ma question vous étonne, reprit M. de Maugrant sans s'émouvoir.

— J'avoue, monsieur le comte, que je ne m'y attendais pas. Permettez-moi de vous faire remarquer qu'elle est fort embarrassante ; je ne suis pas sorcier, et, en admettant qu'il me fût possible de vous répondre, le devrais-je ! Quelque stoïque que vous soyez...

— Stoïque, interrompit M. de Maugrant, pas le moins du monde ; croyant, à la bonne heure. Oui, je crois que la mort est un commencement et non une fin, et dès lors je ne la redoute nullement.

M. de Maugrant prononça ces mots avec une fermeté digne et simple, qui prouvait combien était réfléchie et inébranlable l'idée qu'ils exprimaient. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; ce n'était ni une phrase à effet, ni une bravade ; c'était une conviction, une certitude.

— N'ayez aucun scrupule, poursuivit-il ; parlez sans crainte, docteur.

— Ce que vous me demandez est bien délicat, répondit M. Bavoso en hochant la tête. *Errare humanum est.* Et si je me trompe, si j'assigne une fausse échéance !

— Modestie, mon cher docteur, pure modestie ! Un savant tel que vous ne peut commettre que de légères erreurs. Ce n'est pas une déclaration écrite que je réclame ; tout ceci restera de vous à moi et ne peut nullement vous compromettre. Laissez-moi donc vous répéter ma question et veuillez y répondre aussi librement que s'il s'agissait d'un étranger : Combien d'années, de mois ou de semaines jugez-vous que j'aie encore à passer sur cette terre ? La vérité, toute la vérité, rien que la vérité, je vous en conjure.

M. Bavoso hésitait. Il baissait les yeux, s'agitait sur son fauteuil, toussait et perdait de plus en plus contenance. Il n'osait ni repousser, ni accueillir la requête qui lui était présentée.

Il y eut un assez long silence ; M. de Maugrant se décida à le rompre.

— J'apprécie votre réserve, mon cher docteur, dit-il en se penchant vers M. Bavoso, mais je tiens à la vaincre. Peut-être serez-vous moins timoré quand vous connaîtrez le motif de ma démarche.

— Monsieur le comte, s'écria le docteur en approchant son fauteuil de celui de M. de Maugrant, vous prévenez mon désir. A moins d'un intérêt bien puissant, bien impérieux, il me serait...

— Mon cher docteur, commença M. de Maugrant, vous ne l'ignorez pas, je suis riche, très-riche. Bois, maisons, prairies, inscriptions sur le grand-livre, je possède de tout cela, et en abondance ; mais il me manque des héritiers.

— Quoi, monsieur le comte, pas un neveu, une nièce ! On en a toujours.

— Des héritiers que j'aime, acheva M. de Maugrant. Mes seuls parents sont deux cousins au troisième degré, pour lesquels je ressens une sorte d'aversion. Imaginez-vous deux garçons de vingt-cinq ans, roses, égoïstes, joufflus, deux dissipateurs, deux poupées décorées du nom d'homme, deux automates que Vaucanson aurait refusé de signer. Ma fortune en de pareilles mains ! A quoi serait-elle employée ? A des dépenses folles et stupides, à des soupers dont les pauvres n'auraient pas même les miettes. Cette pensée-là me poursuivait, m'irritait, et je cherchais dans le monde une personne à laquelle il me fût possible de laisser après moi, en toute sécurité, l'usage de ces biens dont la Providence m'a laissé temporairement le dépôt.

— Recherche épineuse ! observa M. Bavoso.

— Très-épineuse, en effet, mon cher docteur. Cependant j'ai persisté, j'ai réussi. Tout ce que j'espérais, plus que je n'espérais, je l'ai rencontré. Ce ne sont pas, croyez-le bien, docteur, les avantages physiques, les charmes extérieurs de cette personne qui m'ont attiré.

— C'est une femme ? remarqua M. Bavoso, avec une inflexion interrogative.

— Oui, docteur, une demoiselle de trente ans environ, une orpheline sans patrimoine. Ses manières simples et distinguées, l'élégance de sa tournure, ses cheveux noirs et brillants, ses yeux spirituels et doux, n'ont pas été sans influence sur moi, je l'avoue. Laide ou disgracieuse, je ne l'aurais probablement pas remarquée. Mais, je vous le répète, docteur, ce qui m'a décidé, entraîné, c'est sa piété aimable, l'élévation de ses idées, la solidité de ses principes, sa haute raison. Dans la position d'institutrice que les circonstances lui ont assignée, position scabreuse qui côtoie le salon et l'antichambre, et où il est si facile de perdre l'équilibre, elle a déployé et déploie chaque jour un tact admirable.

— Seriez-vous épris, monsieur le comte ? demanda M. Bavoso.

— Docteur, répliqua M. de Maugrant d'un ton enjoué, nous sommes quittes. Permettez-moi de vous faire observer, à mon tour, que vous m'adressez là une question quelque peu indiscrète ; je vais pourtant y répondre sur-le-champ. Je n'en suis pas épris dans le sens juvénil du mot ; je ressens pour *elle* un attachement, une tendresse inaltérables. Aussi ai-je songé à en faire, non-seulement mon héritière, mais encore ma femme.

Un sourire effleura les lèvres ridées de M. Bavoso.

— C'est beaucoup de présomption, n'est-ce pas, docteur, continua-t-il. Me marier à mon âge ! Epouser une jolie femme, plus jeune que moi de plus de trente ans ! Le monde rirait et se moquerait. Ses lazzi ne m'inquiètent guère, pourvu que je sois en repos avec ma conscience. Pour cela votre concours m'est nécessaire. Si ma fin doit être prochaine, comme je suis porté à le croire, toute pensée, toute proposition de mariage me semblerait téméraire, coupable même. La vie de cette personne accomplie a été marquée par tant d'épreuves, que je me reprocherais amèrement d'en accroître le nombre.

— Monsieur le comte, murmura M. Bavoso, ce que vous faites là est d'un honnête homme.

— Orpheline, c'est assez, reprit M. de Maugrant ; veuve presque aussitôt que mariée, ce serait trop.

Il se tut et considéra un moment le docteur qui, le front appuyé sur sa main gauche, semblait méditer profondément.

— Et maintenant, mon cher monsieur Bavoso, poursuivit-il, après une attente de quelques secondes, consentez-vous à me rendre le service que je réclame ?

— D'autant plus volontiers, monsieur le comte, que je connais la personne...

— Serait-il vrai ?

— Particulièrement.

— Vous me surprenez, docteur...

— Bien que vous ne me l'ayez pas nommée, je sais à quoi m'en tenir. Au portrait que vous avez tracé, l'hésitation est impossible. Il n'y a qu'une Mlle Reine au monde. Elle est digne de tous les hommages, elle mérite toutes les sympathies.

— J'aime à vous entendre parler ainsi, docteur. Mais d'où vient que je ne vous ai jamais rencontré à l'hôtel des Dupenne?

— Autrefois, monsieur le comte, nous étions en relation ; mais ils m'ennuient tellement, ils me portent tellement sur les nerfs, que j'ai cessé de les voir... Et vous-même, monsieur le comte, sans Mlle Reine...

— Je n'y mettrais jamais les pieds.

M. Bavoso se leva, saisit la main de son interlocuteur, et se plaça quelques instants en face de lui, sans mot dire. Ses regards enveloppèrent M. de Maugrant ; ils interrogèrent son maintien, sa carnation, scrutèrent chaque pli de son visage, afin d'y surprendre le secret de Dieu.

Cet examen avait quelque chose de solennel et de lugubre. M. de Maugrant le supporta sans laisser paraître la moindre émotion.

Après avoir laissé retomber la main du comte, M. Bavoso lui dit gravement:

— Je vous dois, je dois à Mlle Reine de ne rien cacher. La maladie de foie dont vous êtes atteint a fait, depuis quelque temps, d'incontestables progrès.

— Je m'en doutais, articula froidement M. de Maugrant.

— Selon toute probabilité, monsieur le comte...

La voix de M. Bavoso tremblait ; son visage était triste,

— Achevez, docteur, je vous assure que la mort ne m'épouvante point.

— Selon toute probabilité, reprit avec effort M. Bavoso, vous n'avez guère que six mois à vivre.

M. Bavoso s'affaissa dans son fauteuil, et un soupir douloureux sortit de sa poitrine. Quant à M. de Maugrant, il demeura impassible. Les rôles étaient intervertis : le premier avait l'air du condamné, le second du juge.

— Merci, mon cher docteur, dit M. de Maugrant, en lui serrant cordialement les mains... Six mois ! c'est plus qu'il n'en faut pour faire encore quelques heureux ici-bas, et pour me préparer au voyage suprême.

— Je n'affirme rien, monsieur le comte.

— Plus de contrat de mariage, docteur ; mais un testament bien en règle. Je cours chez mon notaire. Au revoir, et encore une fois, merci !

Quelques heures après cet entretien, M. le comte de Maugrant instituait, par un acte notarié dûment en forme, Mlle Reine pour sa légataire universelle, et M. Bavoso se dirigeait en toute hâte vers l'hôtel de la rue Saint-Georges, occupé par la famille Dupenne, chez laquelle Mlle Reine était placée en qualité d'institutrice.

### II. LA FAMILLE DUPENNE.

L'éducation d'une jeune fille, même bien née et bien entourée, offre des difficultés nombreuses et exige des soins constants. Mais quelle lassitude, quels dégoûts n'enfante pas un contact quotidien avec une nature sèche, rebelle, acariâtre, sur laquelle la douceur et la sévérité n'ont aucune prise, et qui se tourne vers le mal comme l'héliotrope vers le soleil !

C'est un voyage sans relais, un désert sans oasis.

Telle était la tâche ingrate échue à Mlle Reine, et poursuivie par elle avec une persévérance méritoire. Sa longanimité se développait avec les caprices de Mlle Ida Dupenne, qui, malgré ses dix-huit ans, et à cause de ses dix-huit ans peut-être, en avait, chaque jour, de plus étranges et de plus intraitables.

Mlle Ida avait, du reste, de qui tenir.

Enrichi dans les affaires, son père, depuis qu'il les avait quittées, ne visait qu'à faire oublier la source de sa fortune et qu'à la dépenser avec faste. L'ostentation était le but, le rêve de son existence. La livrée et le ton criard des domestiques, la disposition des pièces, leur ameublement et leur ornementation, révélaient, au premier coup d'œil, les travers et les défauts des maîtres.

Dès son installation rue Saint-Georges, installation effectuée à grands frais et avec tout le fracas imaginable, M. Dupenne, toujours à l'affût de son gibier favori, l'effet, s'était empressé, en attendant mieux, c'est-à-dire des armoiries, de séparer son nom en deux mots et de l'affubler d'un P majuscule.

Mais, pareils à ceux du serpent, que rapproche, assure-t-on, une attraction invincible, ces deux tronçons roturiers tendaient sans cesse à se rejoindre, et l'ex-marchand ne parvenait pas à se faire considérer comme le rejeton d'une illustre souche.

Ne pas être noble, ne pas avoir le moindre titre ! c'était là son tourment caché.

C'était aussi la plaie secrète de Mme Dupenne.

Plus sotte encore et plus irascible que son mari, pendant ses fréquents accès de mauvaise humeur, elle allait jusqu'à lui reprocher d'avoir amassé ses revenus dans le commerce, rougissant ainsi, par excès de vanité, de la source de sa vanité même. De là des paroles aigres, des récriminations, dont la présence de Mlle Reine ne modérait point le véhément essor, et au milieu desquelles Mlle Ida se plaisait à jeter sa voix et sa personnalité aiguës.

Ces scènes, que l'orgueil froissé causait seul, se renouvelaient aussi souvent que ses déboires. Elles prenaient parfois un degré d'acrimonie et de violence tel, que Mlle Reine, alarmée et impatiente d'y mettre un terme, se voyait contrainte de recourir au fils de la maison, M. Max Dupenne. Son intervention ne restait jamais infructueuse. D'un regard, d'un geste, il calmait les parties belligérantes et leur imposait silence. C'est que ce regard, ce geste, voulaient dire : *Vous avez manié l'aune, mon père ; ma mère, vous vous êtes assise derrière un comptoir ; si vous continuez à vous quereller, je proclamerai cette vérité partout.*

Quoique étudiant en droit de première année, et à peine âgé de vingt ans, Max n'était ni paresseux, ni tapageur, ni léger, ni amateur de polkas échevelées. Il suivait assidûment son cours, ne sifflait jamais ses professeurs, et menait une conduite irréprochable.

Était-ce au sérieux de son naturel ou à son séjour prolongé en Allemagne qu'il fallait attribuer des manières d'être si exceptionnelles? L'un et l'autre y avaient assurément contribué.

Le secret de sa sagesse ne résidait cependant pas là. Des goûts contemplatifs, des influences atmosphériques n'auraient pas suffi à le préserver du triple entraînement de l'âge, de la fortune et de l'exemple.

Mais Max avait une passion.

Contre cette passion vraie et honnête s'étaient émoussées, comme sur un bouclier, toutes les tentations, toutes les séductions ; tant il est vrai que le cœur triomphe souvent là où les principes les plus solides échouent !

III. UN ACTE DE COURAGE.

M., Mme et Mlle Dupenne venaient de partir pour Auteuil. Il s'agissait d'une visite de cérémonie. La mère et la fille s'étaient couvertes de dentelles et de bijoux. Le cocher et le valet de pied avaient endossé leur livrée neuve. Les harnais et la calèche lavés, brossés, fourbis depuis le matin, flamboyaient; aux frontails des chevaux s'épanouissaient des rosettes pourprées. L'équipage pouvait passer aux yeux des passants pour celui d'un ambassadeur.

La trinité Dupenne s'y prélassait et rayonnait.

Restée seule, Mlle Reine, excellente musicienne, dont le double talent de chanteuse et de pianiste faisait le principal agrément des soirées intimes de l'hôtel, avait ouvert son piano et déchiffrait une partition.

Deux légers coups, frappés à la porte du boudoir, interrompirent son harmonieux délassement.

— Puis-je entrer? demanda une voix timide.

— Sans doute, répondit l'institutrice.

Max entra. Il tenait un papier à la main.

Le jeune étudiant était plus pâle que de coutume, et cette pâleur accidentelle donnait à sa physionomie ouverte et douce un charme inexprimable. Le cercle noir qui entourait et faisait ressortir la limpidité de ses yeux bleus, son front penché, son maintien abattu, ses lèvres à peine



La consultation. Le comte de Maugrant et le docteur Bavoso (page précédente).

colorées, ses longs cheveux blonds en désordre, témoignaient d'une nuit agitée et sans sommeil.

Mlle Reine fut presque effrayée de l'altération de ses traits.

— Vous êtes souffrant? lui dit-elle avec intérêt.

— Pas plus aujourd'hui qu'hier, répondit-il tristement: j'ai veillé, voilà tout.

— Pourquoi veiller ainsi?

— Pour travailler.

— Et pourquoi ne pas travailler le jour?

— Parce que le cœur est un oiseau que le bruit et la clarté effarouchent et qui ne chante que dans l'obcurité et le silence.

— Vous avez fait des vers? demanda Mlle Reine d'un ton qui signifiait : Je voudrais bien les connaître.

— Quelques-uns, répliqua Max; ils n'ont qu'un mérite, ajouta-t-il, c'est d'être vrais et sincères.

— Un poëte qui dit ce qu'il pense! murmura l'institutrice.

— Et qui pense ce qu'il dit, répliqua vivement le jeune homme.

— C'est un phénomène, observa Mlle Reine en souriant.

— Oh! ne maltraitez pas les poëtes, mademoiselle, dit Max, avec un accent pénétré. L'injustice, le dédain, les injures des hommes ne les étonnent ni ne les blessent. Mais être méconnu des anges! ils en mourraient. Ne fer-

mez pas le ciel à ces bannis de la terre... Mademoiselle, continua-t-il après une courte pose, j'ai une grâce à vous demander.

— A moi! Et laquelle?

— Je serais bien heureux que vous missiez ma poésie en musique.

— J'essayerai.

— C'est un canevas bien grossier, bien indigne de vous; mais vous êtes une fée si habile!

— Vos vers, monsieur Max? dit l'institutrice; je suis impatiente de les entendre.

Le jeune homme s'assit à côté de Mlle Reine et lut:

Si l'on vous disait que le cygne,
Sur le cristal des lacs dormants,
N'a pas cette souplesse insigne
Qui pare tous vos mouvements;

Que tout rêveur qui l'examine
Croit voir sur votre front parfait
Le lis, et la neige, et l'hermine,
Ces trois blancheurs que Dieu seul fait;

Vous écouteriez ce langage
Avec quelque sévérité,
Car, semblable aux rois, je le gage,
Vous n'aimez pas la vérité.

Et pourtant, parce que l'on vante
Ce teint doucement animé,
Cette voix limpide et savante
Dont le rossignol est charmé,

Cette grâce simple et divine
Que vous essayez de cacher,
Et que malgré vous on devine,
Est-il juste de se fâcher?

Pour les uns, la coupe est sans lie,
Pour d'autres, elle est sans saveurs.
Le Ciel vous fit bonne et jolie;
Résignez-vous à ses faveurs;

Et loin du monde qui bourdonne,
Ruche aux éternels désaccords,
Remerciez Dieu qui vous donne
La beauté de l'âme et du corps.

— Vous tournez fort agréablement le madrigal, s'écria Mlle Reine, aussitôt que l'étudiant eut achevé sa lecture. Et la personne qui vous inspire de si galantes rimes, est-elle de ma connaissance? demanda-t-elle d'un ton de curiosité affectueuse.

Le jeune homme baissa les yeux.

Aux soupirs de Max, à ses accès de tristesse et de gaieté, à ses manières embarrassées et tendres, et surtout à ses réticences, Mlle Reine avait aisément tout deviné...

Une femme, comme il y en a tant, aurait laissé grandir, sans s'en émouvoir, ce sentiment tacite, aurait respiré, sans scrupule, ce premier parfum d'une âme virginale?

L'institutrice tint une conduite toute différente.

Cette affection discrète et réservée d'un tout jeune homme intelligent, poétique, pur, la touchait. Elle en était, au fond, reconnaissante et fière. Mais plus elle estimait le frère de son élève, plus elle appréciait les délicatesses de son caractère, plus elle se serait reproché de ne pas l'avertir et l'éclairer, plus elle avait hâte de déraciner de ce cœur novice un sentiment exclusif qu'elle ne pouvait et ne devait point partager. Pour renoncer à cet état si doux d'idole, pour refuser cet encens naïf qui lui était si sincèrement offert, il fallait plus que de la loyauté, il fallait une force d'âme peu commune. Beaucoup de femmes vertueuses n'en auraient pas été capables. Mais Mlle Reine était une véritable chrétienne, et se savoir l'objet d'une adoration qu'elle ne payait d'aucun retour, lui semblait une escroquerie condamnable, quoique assez généralement pratiquée.

Fermement résolue à provoquer une explication complète, qu'elle jugeait indispensable au repos à venir de Max, et convaincue qu'une médication énergique et prompte amènerait seule une guérison radicale, elle n'eut garde de laisser échapper l'occasion qui se présentait.

L'étudiant persistait à se taire. Elle renouvela sa question sous une forme plus directe et plus pressante.

— Monsieur Max, reprit-elle, à qui adressez-vous ces vers?

Devant une attaque si imprévue, le jeune homme demeura un instant interdit. Il pâlit, rougit et passa plusieurs fois la main sur son front. Après quoi il fit un violent effort et balbutia d'une voix mal assurée:

— A qui, Reine, sinon à vous?

— Monsieur Max, en êtes-vous bien sûr?

Max ne répondit rien. Mais son visage devint lumineux et deux larmes descendirent sur ses joues.

Le doute n'était pas possible.

— Enfant, malheureux enfant! murmura l'institutrice avec bonté. Je vous remercie et je vous plains.

— Me plaindre de ce qui me fait vivre! Pourquoi cela?

— Réfléchissez aux obstacles qui nous séparent?

— Je les briserai.

— Max, renoncez...

— Jamais! interrompit-il avec véhémence.

— Jamais et toujours sont deux mots que l'humanité ne devrait pas employer. J'ai trente ans, vous en avez vingt à peine; vous êtes riche et je suis pauvre.

Max fit un geste expressif.

— Il m'en coûte de vous affliger, poursuivit Mlle Reine avec émotion, de déchirer ce cœur dont je connais la droiture. Mais si je consentais à cette union extravagante, vos parents...

— Dans un an, je ne serai plus mineur.

— Vous serez dans un an ce que vous êtes aujourd'hui: un fils soumis. Et d'ailleurs, pensez-vous que je me déciderais à entrer de vive force dans votre famille? Des sommations respectueuses, un scandale!...

— C'est vrai, murmura Max avec découragement; c'est vrai, pardon!

— Mon ami, continua Mlle Reine, avec un accent irrésistible, et en tendant la main au jeune étudiant, qui la porta à ses lèvres; du courage, soyez raisonnable, soyez homme! Une sœur, une sœur aînée, pleine de tendresse, de sollicitude, voilà ce que je puis, ce que je veux être pour vous. Rien au delà. Chassez cette chimère que vous avez imprudemment caressée, et qui vous trouble! Comptez sur mon amitié, mon dévouement, et ne me demandez, ne désirez pas davantage.

Max avait essuyé ses larmes. Un rouge fiévreux colorait ses joues.

— J'attendrai, j'espérerai tant que vous serez libre, murmura-t-il sourdement. — Adieu!

Au moment où il s'élançait hors du boudoir, le docteur Bavoso parut à la porte opposée.

### IV. UNE RÉCOMPENSE.

Mlle Reine, sous l'impression des paroles de Max, paroles prononcées d'un ton sombre et résolu, et la tête tournée vers la porte par laquelle il venait de sortir, n'aperçut pas le docteur, qui, de son côté, occupé à reprendre haleine et à essuyer, à coups de foulard, son visage

ruisselant de sueur, ne remarqua pas l'émotion de l'institutrice.

« J'ai peut-être été trop vite, pensait celle-ci ; j'aurais mieux fait de le préparer, de ne pas le heurter, de le convaincre graduellement de la folie de ses espérances. N'ai-je pas pris une préférence momentanée pour une affection durable ! On est si porté à croire aux passions qu'on inspire... Il se trompe peut-être lui-même. — Et pourtant, je sais que ce que j'ai fait, il était de mon devoir de le faire. Cela m'a été pénible, m'a coûté, donc cela était bien. Oui, j'ai obéi à ma conscience. Au risque d'une explosion, il fallait porter la lumière dans cette âme. »

Tandis que ces réflexions et d'autres semblables se croisaient dans l'esprit de l'institutrice, M. Bavoso avait remis son mouchoir dans sa poche, rajusté sa cravate, décoché quelques chiquenaudes aux revers tant soit peu poudreux de son habit, et passé sa manche droite sur le poil hérissé de son chapeau.

Voyant que l'institutrice ne faisait aucune attention à lui et restait immobile, il fit trois pas en avant, et se penchant à hauteur de son oreille :

— Mademoiselle Reine consent-elle à m'accorder un moment d'audience? demanda-t-il en souriant, et de l'intonation la plus moelleuse qu'il put tirer de son gosier.

L'institutrice, comme réveillée en sursaut, tourna vivement la tête. De Max à M. Bavoso, la transition était brusque. Il y avait toute la distance qui sépare l'idéal de la réalité. Toutefois, elle se remit promptement, et, d'un geste affable, indiqua au vieillard un siége placé en face d'elle.

— Je vous ai, bien involontairement, fait faire antichambre, docteur, lui dit-elle; excusez-moi !

— Mademoiselle, répondit M. Bavoso en s'asseyant, permettez-moi d'aborder, sans circonlocution, le sujet qui m'amène auprès de vous.

— Je vous en prie, docteur.

— Mes malades m'attendent, et plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de les guérir tous ou, tout au moins, de prolonger leur existence !

— Docteur, observa M<sup>lle</sup> Reine, vous avez un air mystérieux qui ne vous est pas habituel.

— C'est que j'ai reçu, ce matin, une visite...

M. Bavoso n'acheva pas sa phrase et leva les yeux au ciel.

— Quelque mourant ressuscité par vous, dit l'institutrice, et qui venait vous témoigner sa gratitude.

— Au contraire, soupira le docteur !

— Vous parlez par énigme, et vous m'inquiétez sérieusement.

— Vous avez plutôt lieu de vous réjouir. La Providence est juste.

— Docteur, expliquez-vous, de grâce.

— Vous connaissez M. de Maugrant, mademoiselle ?

— Assurément !

— Vous le voyez?...

— Souvent, docteur; il vient régulièrement deux fois par semaine. Et cette assiduité a suggéré à M. Dupenne des idées.

— De quelle nature? interrompit M. Bavoso.

— M. de Maugrant n'est-il pas célibataire, docteur?

— Mais, M<sup>lle</sup> Ida n'a-t-elle pas dix-huit ans !

— Un titre aplanit bien des obstacles, répondit l'institutrice.

— Et vous croyez que le Dupenne a songé à cela tout seul ! Sa femme a dû l'aider. Et votre élève?

— Mon élève, docteur ! Hélas! pourvu qu'elle soit comtesse !

— Elle ne le sera pas !

— Vous êtes bien sûr de votre fait, docteur !

— Parfaitement sûr ! M<sup>lle</sup> Ida Dupenne ne sera jamais comtesse de Maugrant. Il faut que ces gens-là aient la berlue pour s'être figuré... Mais, revenons à M. de Maugrant. Comment le trouvez-vous?

— Pourquoi cet interrogatoire, mon cher monsieur Bavoso?

— Vous le saurez tout à l'heure, mademoiselle !

— Eh bien ! je le trouve aimable, instruit, distingué. Il y a sur sa physionomie une expression de bonté et de franchise, qui fait qu'on serait tenté de lui dire à première vue : Monsieur, voulez-vous être mon ami?

— Ainsi, mademoiselle, il vous plaît.

— C'est un des hommes les plus spirituels et les meilleurs que j'aie rencontrés, et sa société m'est infiniment précieuse.

— Tant pis! murmura M. Bavoso.

— Tant pis, dites-vous ! Docteur, est-ce une gageure ? Je ne vous comprends pas ; je m'y perds. Vous me mettez l'esprit à la torture.

— Quel malheur, s'écria tout à coup M. Bavoso, comme s'il se fût parlé à lui-même, quel malheur qu'il ait si peu de temps à vivre !

— Peu de temps à vivre ! répéta M<sup>lle</sup> Reine. Qui a peu de temps à vivre, docteur? Répondez, je vous en supplie.

Qui ? répondit M. Bavoso : le comte de Maugrant, mademoiselle !

La pauvre institutrice joignit les mains, et devint blanche comme son mouchoir.

— Vous l'aimez donc, mademoiselle? demanda M. Bavoso en soupirant.

— Comme un père, balbutia l'institutrice !

— Et ce n'est que justice, mademoiselle, car lui aussi vous aime.

M. Bavoso raconta alors à M<sup>lle</sup> Reine, sans omettre aucun détail, la confidence que le comte lui avait faite, le matin même.

La douleur de l'institutrice s'accrut de ce récit.

Cet ami si sûr, ce bienfaiteur si délicat, allait donc lui être enlevé ! Elle n'apprenait à connaître cet attachement si rare qu'au moment d'y renoncer. C'était pour le perdre, qu'elle retrouvait plus qu'un second père.

— Mademoiselle, dit en terminant le docteur, j'ai pensé que la générosité du comte valait au moins un remerciement. Voilà ce qui m'a décidé à vous révéler ses intentions. Si j'ai été indiscret, j'espère que vous voudrez bien m'aider à obtenir mon pardon. M. de Maugrant ne vous le refusera pas. — Je vous laisse, mademoiselle ; à bientôt !

M. Bavoso pressa affectueusement la main que l'institutrice désolée lui tendit, et sortit lentement.

Après le départ du docteur, M<sup>lle</sup> Reine s'empressa de regagner sa chambre.

Bien que les révélations de M. Bavoso n'eussent pas effacé le souvenir des derniers mots prononcés par Max, elles l'avaient momentanément voilé. Ces mots lui revinrent, au bout de peu d'instants, en mémoire, et lui semblèrent renfermer un avertissement, une direction providentiels.

D'ailleurs, le désintéressement est contagieux comme l'égoïsme.

M<sup>lle</sup> Reine ne pouvait être en reste, à cet égard, avec M. de Maugrant. Son parti fut pris sur-le-champ.

Elle s'accouda sur son pupitre et se mit à écrire.

La plume glissait sur le papier, aussi légère que l'aile d'un oiseau sur un lac. Il était évident que le cœur dictait et que la main avait peine à suffire à la spontanéité de ses épanchements.

Au moment où l'institutrice traçait la dernière ligne, la porte cochère tourna sur ses gonds, et le roulement d'une voiture retentit sous la voûte.

Quelques minutes après, Mme et Mlle Dupenne faisaient irruption dans la chambre de l'institutrice. Elles n'avaient pas pris le temps de se débarrasser de leurs chapeaux et de leurs mantelets, et paraissaient toutes deux d'une humeur charmante.

— Bonne amie, dit Mlle Ida avec enjouement, nous partons demain pour Vichy.

— Oui, ma chère mademoiselle Reine, ajouta Mme Dupenne, demain à trois heures précises. Veuillez donc faire tous vos préparatifs, car nous vous emmenons.

— Je crois bien, s'écria Mlle Ida; puis-je me passer de bonne amie! Surtout soyez exacte. La chaise de poste sera attelée à deux heures trois quarts.

Mlle Reine ne comprenait rien à tant d'affabilité. Les cajoleries de son élève lui donnaient surtout à penser. Pour que, deux fois de suite, Mlle Ida l'eût qualifiée de *bonne amie*, il fallait, en effet, des circonstances tout à fait extraordinaires.

— M. Dupenne serait-il malade? demanda-t-elle.

— Nullement, s'empressa de répondre Mme Dupenne; mon mari, ma fille et moi, nous sommes en parfaite santé. Un motif plus agréable nécessite ce brusque départ, qui personnellement me dérange et me contrarie beaucoup. Mais une mère ne marchande pas quand il s'agit de son enfant.

— Nous allons rejoindre quelqu'un, murmura en minaudant Mlle Ida.

— Quelqu'un qui pourrait bien devenir un gendre, ajouta Mme Dupenne à demi-voix.

Mlle Ida essaya de rougir, et n'y réussissant pas, se jeta au cou de l'institutrice.

— Et même, reprit Mme Dupenne, nous comptons particulièrement sur vous, mon excellente mademoislle Reine.

*Bonne amie* et le baiser s'expliquaient enfin. On avait besoin de l'institutrice; on attendait d'elle un service important sans doute.

— En quoi puis-je vous être utile? dit-elle.

— Votre amitié nous est connue, poursuivit Mme Dupenne, et votre influence sur l'esprit de M. le comte de Maugrant ne nous l'est pas moins. Avec un peu d'adresse, il vous sera facile de le pousser à une démarche qui comblerait tous nos vœux.

— Ce que vous me demandez, madame...

— Comptez sur notre reconnaissance, insinua Mme Dupenne avec une intonation, pour ainsi dire, métallique.

— Ce que vous me demandez est impossible, articula Mlle Reine.

M. Dupenne venait d'entrer.

— Tu l'entends, Dupenne, s'écria la mère exaspérée en se tournant vers son mari. Elle refuse. Elle ne veut pas que tu sois le beau-père d'un comte.

— Refuser! tonna le millionnaire irrité. Elle ne l'oserait pas.

— Si fait, mon père, elle ose.

— C'est indigne! reprit Mme Dupenne.

— O ingratitude! déclama M. Dupenne avec une pose académique.

— C'est affreux, c'est révoltant! cria Mlle Ida en portant à ses yeux secs son mouchoir garni d'un double rang de valenciennes.

Lorsque la tempête se fut un peu apaisée, Mlle Reine prit la lettre qu'elle venait d'écrire.

— Mon refus vous étonne, dit-elle avec calme; ces lignes, que j'adresse à M. le comte de Maugrant, vous en feront connaître la cause.

La colère fit, pour un moment, place à la curiosité.

— Veuillez prendre des siéges, continua-t-elle.

M., Mme et Mlle Dupenne obéirent machinalement.

— Et, ajouta l'institutrice, m'accorder quelques secondes d'attention.

La famille s'inclina en signe d'adhésion.

« Monsieur le comte,

« Il y a des sentiments tellement profonds qu'on essaye-« rait en vain de les exprimer. Ceux que j'éprouve sont « de ce nombre. Vous m'instituez, m'a dit M. Bavoso, « votre légataire universelle, et par un excès de délica-« tesse, par une recherche d'abnégation sans exemple, « vous vous interdisez de m'associer, dès ce monde, à « votre existence; vous vous résignez à ne me donner « que des preuves posthumes d'une tendresse et d'une es-« time qui me rendent orgueilleuse et confuse.

« Je n'ai, monsieur le comte, aucun droit, aucun titre « à vos libéralités. En souscrivant à votre désir, je com-« mettrais, ce me semble, une espèce de spoliation. Toute-« fois, ce qui est défendu à Mlle Reine, serait permis à « Mme de Maugrant. Si vous avez la ferme intention que « je sois votre héritière, prenez-moi d'abord pour votre « compagne. L'offre de ma main me paraît le commen-« taire obligé du don de votre fortune. Je n'accepterai « l'une qu'autant que vous accepterez l'autre.

« Reine. »

Cette lecture déconcerta visiblement les auditeurs de l'institutrice.

Aux yeux de l'ex-marchand, celle-ci fut subitement métamorphosée. Ce n'était plus la chétive orpheline sans appui, sans position, qu'il pouvait traiter de haut et congédier suivant son caprice.

Le blason de la comtesse lui apparaissait déjà et le front de Mlle Reine lui semblait entouré d'une auréole qui le fascinait.

Il balbutia quelques banales excuses et se retira gauchement, suivi de sa femme et de sa fille, dont les lèvres pincées ébauchèrent un sourire où se peignaient le désappointement, le ressentiment et l'envie.

## V. UN AN APRÈS.

Un an après les événements que nous venons de raconter, le comte et la comtesse de Maugrant parcouraient, une après-dînée, en compagnie de M. Bavoso, un magnifique domaine qu'ils possédaient à quelques lieues de Paris.

Les trois promeneurs marchaient à petits pas, autant pour causer plus commodément que pour admirer à l'aise les splendeurs du soleil couchant qui mettait aux arbres des franges de pourpre et d'or.

La comtesse, à qui Dieu venait de donner un garçon frais et robuste, s'appuyait avec abandon sur le bras de son mari, et s'associait tout entière à cette fête de la nature. Sa physionomie était radieuse.

— Il fait bon vivre, murmura-t-elle avec une expression de joie ineffable.

Le comte la remercia d'un regard.

— Savez-vous bien, madame, dit le malin docteur,

qui marchait à son côté, qu'avant peu, le nom de Dupenne deviendra illustre?

— En vérité, docteur?

— M. Max se distingue en Algérie.

— Cela ne me surprend pas, observa M. de Maugrant.

— Avec cinquante cavaliers, reprit M. Bavoso, il a tenu en échec plusieurs centaines d'Arabes. Aussi vient-on de le décorer.

— Ah! tant mieux! s'écria Mme de Maugrant, avec une satisfaction évidente.

— C'est un brave jeune homme, dit le comte.

— Sa nomination était, ce matin, au *Moniteur*, poursuivit M. Bavoso. Lieutenant de cavalerie et chevalier de la Légion-d'Honneur avant vingt-un ans, c'est fort joli.

— J'espère que bientôt il sera capitaine, répondit M. de Maugrant.

— Capitaine ou mort, observa M. Bavoso.

— Docteur, s'écria Mme de Maugrant, je ne crois plus à vos prédictions:

« *Les gens que vous tuez se portent assez bien.* »

Quelle frayeur vous m'avez causée! ajouta-t-elle en riant. Mon mari et moi, nous avons été vos dupes, et,



Un an après.

cependant, nous n'éprouvons pour vous que de la gratitude, je vous assure.

— Il est certain, reprit M. de Maugrant, que je me suis considéré comme un homme perdu. De plus fins que moi y auraient été pris. Quel aplomb! Gestes, physionomie, soupirs, rien n'y manquait. Mon cher monsieur Bavoso, non-seulement vous êtes un grand médecin, mais encore un grand acteur!

— Je me demande maintenant, monsieur le comte, comment j'ai osé tenter une pareille épreuve?

— Vous vous êtes défié de nous, docteur, dit Mme de Maugrant avec un demi-sourire; c'est très-mal!

— Que voulez-vous, madame! nous autres médecins, nous sommes sceptiques, incrédules; nous avons besoin de voir et de toucher pour croire. Malgré tout le bien que je savais de vous et de M. de Maugrant, je doutais. Une union, si exceptionnelle, exigeait des vertus extraordinaires, et de peur qu'elle ne tournât au drame, j'ai joué la comédie.

Paul JUILLERAT.

# VOYAGE EN FRANCE. LE PUY-DE-DOME (1).

## CHAMALIERES, SAINT-MART, ROYAT, ETC.

I. Essai timide d'orographie. — La chaîne des Dômes. — Le feu intérieur. — Soulèvements. — Route nationale à l'usage des malles-postes. — Point de repère.

Je ne puis continuer mon voyage à moins qu'on ne consente à me laisser décrire succinctement l'enchaînement des montagnes qui avoisinent Clermont. Cette instruction, la plus précise qu'il se pourra faire, épargnera bien des redites et des détails gênants dans le récit.

La chaîne des Dômes n'est pas régulière comme les Alpes ou les Pyrénées. Le mot chaîne est à peine juste.



La paysanne de Chaleix. Greniers de César.

C'est un amas, une confusion, un entassement. Le feu intérieur qui dévorait les entrailles de cette contrée, rencontrant des résistances, tantôt faibles ou fortes, tantôt invincibles, s'est fait jour comme il a pu. Partout où les terrains anciens n'offraient que peu de consistance, il les a soulevés, et, s'épanchant par le sommet de leurs couches déchirées, il en a fait des volcans au cratère profond, où poussent maintenant des noisetiers ou des bruyères. Ailleurs, où l'épaisseur et le poids des couches accumulées resserrait ses bouillonnements, l'action volcanique n'a produit que des cônes sans cime, des mamelons bizarres, ou ces boursouflures plus étranges encore, que nous retrouverons au passage des Goules ou du Grand Sarconi. Enfin, soit que le feu intérieur se fût considérablement amorti à certaines époques récentes, soit qu'il eût disparu tout à fait, et eût été continué par la fermentation de gaz cherchant à faire expansion au dehors, une partie du sol occupé par les Dômes n'est que remuée et crevassée, mais non altérée sensiblement.

(1) Voyez t. XVII, p. 305, 345, et t. XVIII, p. 41.

Plusieurs géographes ajoutent que ces buttes sont ordinairement arrondies en forme de dômes. Cette observation, absolument fausse, a été imaginée dans le dessein d'expliquer le nom donné à ces montagnes, au moyen d'un calembour très-médiocre. Le lecteur en prendra ce qu'il voudra. Quant à moi, je m'en rapporte à l'étymologie latine, *dumus*, colline boisée. Cela me suffit, et je donnerai mes preuves.

J'ajouterai, pour les curieux impertinents qui veulent tout savoir, que les Dômes, par qui se termine la chaîne des montagnes d'Auvergne, font immédiatement suite aux Dores, et que ceux-ci, s'unissant aux Cévennes par la chaîne des Marguides, rattachent le système pyrénéen au plateau central qui forme le noyau géologique de la France.

Ce plateau central, dont les versants opposés séparent les eaux de la Garonne et de l'Allier, comme les montagnes du Forez séparent la vallée de l'Allier et celle de la Loire, se maintient généralement à 1,100 ou 1,200 mètres de hauteur; mais, dans le département du Puy-de-Dôme, son élévation moyenne n'est que de 7 à 800 mètres. C'est le piédestal des volcans.

D'après cette disposition, on se figure tout de suite le pays. Les collines à pentes douces qui enceignent Clermont ne sont pas volcaniques, et il faut les gravir pour atteindre la base des cônes qui les ont couvertes de leurs déjections enflammées. Elles sont séparées par des gorges peu profondes, mais bien boisées et extrêmement belles, où se précipite l'eau des sources. Une justice à rendre tout de suite aux habitants du pays, c'est le soin extrême qu'ils ont d'entretenir des routes superbes dans des lieux qui, après tout, ne peuvent être fréquentés que par de rares touristes. En quelque point des montagnes que s'engage le promeneur pédestre parti de Clermont-Ferrand, il peut être assuré de rencontrer des sentiers commodes, qui se relient finalement à la route nationale qui se dirige vers Bordeaux par Tulle et Périgueux.

Contre l'habitude bien connue des routes nationales, celle-ci est une des plus pittoresques de France. Forcée, pour sortir de Clermont, de traverser le point culminant du plateau, elle se développe en lacets variés, jusqu'à une hauteur d'environ 800 mètres, où elle rencontre le hameau si proprement appelé les Baraques; de là, elle commence à suivre le versant opposé et passe, pour ainsi dire, au pied du Puy-de-Dôme, et, profitant d'une sorte de vallée que laisse l'intervalle des Dômes et des Dores, elle s'enfonce dans la Corrèze.

Aux Baraques aboutissent presque toutes les routes tracées dans la montagne; c'est là, par conséquent, que sera notre point de repère dans les excursions que nous allons entreprendre avec l'ami lecteur.

### II. Chamalières.—Les moulins de Saint-Mart. — Gravenoire.— Montaudou. — Royat.

J'avais hâte d'employer en excursions pittoresques le peu de temps dont je disposais en Auvergne; mais les bons et spirituels compatriotes de Sidoine Apollinaire gênaient tous mes desseins.

— J'ai envie d'aller à Royat! disais-je imprudemment.

— Gardez-vous-en bien! s'écriait-on, la saison n'est pas assez avancée.

— Alors, pourquoi n'irais-je pas à Pontgibaux, voir les mines d'argent?

— Attendez que les feuilles aient poussé.

— S'il en est ainsi, je vais prendre la voiture d'Issoire.

— Impossible! ce n'est pas la saison des truites.

A force de me rendre à ces divers conseils, je compris que l'ombrage serait épais et les truites mangeables, précisément le jour où je serais forcé de remonter en diligence; et un matin, sans prévenir mes hôtes, je frétai un tilbury, qui m'entraîna vers Royat au pas de course.

Jusqu'à Chamalières, la route, égayée par la riante plaine du Salin, n'offre d'autre curiosité que le mur antique à colonnes engagées, dont nous avons déjà fait mention; plus, une vieille nef demi-ruinée, que voilent des saules et des acacias. C'est maintenant une poudrière, devant laquelle les voitures ralentissent le pas, de peur qu'une étincelle, jaillissant du sabot d'un cheval, ne renvoie aux volcans voisins la nef, la poudre et les arbres, sans compter les promeneurs, et les soldats qui veillent à l'observation stricte d'une consigne si utile.

La position isolée de cette ancienne chapelle, jadis consacrée au Dieu de paix, et maintenant vouée au Dieu des armées, témoigne du mouvement de retraite opéré par la ville. Dans des temps reculés, des maisons se groupaient sans doute autour de ce lieu saint, et maintenant la charrue passe et repasse sur ce qui fut un des faubourgs de la ville de Clermont.

A Chamalières, l'antiquaire admire une jolie église, sans doute fort ancienne, puisque, dans la masse de sa construction, M. Mérimée a reconnu des réparations faites au douzième siècle. Ce monument se distingue par un détail assez curieux. Certaines églises présentaient, à l'entrée, une sorte de vestibule ou de porche couvert, sous lequel les catéchumènes, agenouillés, pouvaient entendre la messe sans entrer dans l'église, dont l'accès ne leur était permis qu'après qu'ils avaient approché de la sainte Table. Ce porche couvert, qui s'appelait un *narthex*, est encore fort remarquable à Chamalières; mais on en a muré la porte extérieure, et il est devenu la chapelle des fonts baptismaux. L'autre antiquité de Chamalières est une tour carrée fort délabrée, ou plutôt une série de pans de murs, qu'on appelle *Tour des Sarrasins*. J'avoue que cette tour a précisément l'intérêt d'un tas de moellons et la curiosité d'une cloison lézardée. Mais Chamalières en est fort orgueilleux.

La route, faisant un coude subit, laisse ce village sur la droite, et commence à se relever en une pente adoucie par le tracé de lacet nécessaire dans les montagnes. Au premier tournant, je descendis de voiture. C'est que, sur une maison de médiocre apparence, mais située gaiement au pied d'une colline et entourée d'eaux vives qui courent sous l'herbe touffue, je venais de lire ces mots magiques : BAINS DE CÉSAR.

Jetons un coup d'œil sur ces lieux : ils sont gros de souvenirs historiques. L'authenticité en est un peu suspecte; mais pourquoi nous refuserions-nous le plaisir d'évoquer les ombres de César, de Pépin et de Gaiffer?

Le point où je m'arrêtai au détour de la route peut être considéré comme le pivot du paysage; et, si nous n'en sommes pas encore aux magnificences de Royat, ni aux splendeurs plus sévères du Puy-de-Dôme, nous pouvons déjà les pressentir. Du côté gauche, des maisons à terrasses; à droite, les eaux rapides qui se font jour de tous côtés, et la petite colline de Chateix, peu élevée, mais dont ce versant est à pic et surplombe. Juste au pied de Chateix, les bains de César. En face, un café à toit plat, guinguette d'assez bon air, comme on en voyait, il y a quelque temps, dans les Champs-Elysées. Au second

plan, au-dessus des maisons, un banc de rochers droits et âpres; puis, au-dessus encore, et déjà estompée dans l'horizon, la montagne de Gravenoire, noire, nue, sinistre.

Entre ces deux perspectives, au lieu de la ligne serpentine du chemin, prolongez votre regard, et vous saisirez une sorte d'abîme, à peine entrevu sous les flots d'une verdure luxuriante; puis, relevant soudain la tête, vous n'apercevrez plus, dans cette direction, qu'un cône noir et bleu, cachant sa cime dans la nue. L'abîme, c'est la gorge de Royat; le cône noir et bleu, c'est le Puy-de-Dôme.

Je sens bien qu'en énumérant tout je n'ai encore rien décrit. Ce qu'il faudrait faire passer dans ma phrase, c'est précisément ce qu'elle est inhabile à peindre, la couleur et l'harmonie des tons, la proportion des plans et la fuite des lignes; le noir mat glacé de gris rouge, dont la Gravenoire a pris le nom, la vapeur transparente et humide qui plane sur Royat; le nimbe de nuages gris à franges d'argent qui couronne le Puy-de-Dôme; le vert intense et sombre de la végétation la plus drue, et ces roches opulentes, qui eussent étonné la palette de Salvator Rosa.

On se fait parfois mieux comprendre par une dissemblance que par une comparaison; eh bien! le lecteur qui a vu les Alpes pourra peut-être saisir ma pensée. Les Alpes sont immenses, majestueuses; elles appellent l'idée de l'infini, de la solitude et du renoncement; elles ont les qualités du paysage historique et philosophique que recherchait Poussin. La chaîne des Dômes offre à ce tableau une opposition vigoureuse; tout y éveille l'idée de la force, du rayonnement humain, de la lutte et de l'ambition. Aux Alpes, le dessin; aux Dômes, la couleur. Et, pour compléter ma laborieuse esquisse, j'emprunterai une phrase à Stendhal, qui ne vit le Puy-de-Dôme qu'en passant, mais qui vit juste: « La présence d'un volcan, *même* « *éteint*, imprime toujours au paysage quelque chose de « tragique qui empêche l'attention de se lasser. » Voilà l'expression qui me manquait.

Oui, toute cette vallée éclatante, où se marient la lumière intense du Midi avec l'harmonie des grands sites du Nord, est en quelque sorte l'image de la vie. Jeunesse, plaisir, bonheur, tout s'y trouve; mais à l'horizon se dresse, comme une menace, le volcan éteint hier, et que le souffle de Dieu peut rallumer demain.

III. Bains de César. — Greniers de César. — Gaiffer. — Ce qu'il faut penser des traditions.

Parlons des bains de César; et d'abord dissipons les illusions du lecteur. Ces bains ne ressemblent ni aux bains Vigier, ni à un établissement thermal, comme Aix ou Bagnères de Luchon; ni aux Thermes de la rue de La Harpe.

Ces bains occupent le rez-de-chaussée d'un très-vilain bâtiment qui n'a rien de monumental, pas même sa laideur; à travers de grandes fenêtres nues, on aperçoit des sacs de farine entassés jusqu'aux combles. La maison est un moulin à eau.

Ce moulin et d'autres environnants, qui s'étendent au pied de Chateix, sont connus dans le pays sous le nom de moulins de Saint-*Mar*. Je me borne à reproduire le son du mot, sans prétendre décider de son orthographe véritable. Est-ce Saint-Marc ou Saint-Mart? Je penche pour celui-ci, vu le concours de circonstances guerrières groupées autour de ces lieux si dignes d'intérêt.

Quoi qu'il en soit, les moulins de Saint-Mart remontent aux temps les plus reculés, tant la nature paraît avoir désigné d'avance cet emplacement en y faisant affluer les eaux courantes, qui là seulement, au sortir des gorges tourmentées de Royat, commencent à prendre la régularité nécessaire pour être employées avantageusement. Mais, à travers ces eaux limpides se mêlent des sources d'une eau thermale, dont les propriétés étaient connues depuis des siècles, sans qu'on en fît emploi. Seulement, à ce que rapporte Legrand d'Aussy, les paysans avaient coutume de la mêler au vin pour lui donner une saveur aigrelette extrêmement agréable. Ainsi, les cultivateurs auvergnats avaient inventé l'eau de Seltz avant que les Parisiens s'en fissent la moindre idée. Et voilà comment tant de nouveautés ne sont que vieilleries et coutumes anciennes!

Mais, soit dit sans offenser les eaux minérales de Saint-Mart, ces aimables ancêtres de l'eau de Seltz ressemblent de plus près encore à l'eau de Sedlitz, du moins pour l'odorat et pour le goût. Heureusement elles n'en ont pas toutes les propriétés purgatives.

Cependant, un beau jour de 1832, le propriétaire du plus grand des moulins eut l'ingénieuse idée de pratiquer des fouilles dans les fondations de son immeuble, et l'on ne tarda pas à découvrir tout un étage souterrain évidemment consacré à l'usage des eaux thermales, et que la voix publique baptisa immédiatement du nom de Bains de César.

C'est là que nous entrâmes, après avoir franchi, sur un pont de planches mobiles, les cours d'eau abondants et frais qui alimentent le moulin de Saint-Mart.

L'intérieur de ces bains, sans être dépourvu d'intérêt, ne peut fournir matière à une longue description. Les chambres de bain sont de petites cellules, ou, pour mieux dire, des boîtes de pierre, rangées carrément autour d'un préau sur lequel elles s'ouvrent toutes. Les murs, comme le plancher et le plafond, étant exactement dallés, rien ne ressemble plus à ces cachots malsains tant célébrés par le génie naïf et rude d'Anne Radcliffe. Le centre de ce préau couvert est occupé par un puits, au fond duquel bouillonne l'eau thermale. L'orifice de ce puits laisse échapper des vapeurs sulfureuses et carbonées, d'autant plus suffocantes, que la température naturelle de l'eau des bains de César est d'environ 27 ou 28 degrés Réaumur.

Mal instruit par l'expérience de la fontaine Sainte-Allyre, j'eus la faiblesse d'accepter de la femme du meunier un verre de cette eau diabolique. A l'instant même mon estomac se souleva, le sang siffla dans mes oreilles, le tic-tac du moulin retentit dans mon cerveau comme les décharges répétées de la foudre; je sentis la lourde atmosphère du bain envahir mes poumons; et je me laissais aller à un vertige qui m'eût jeté sans force sur le sol, si on ne se fût empressé de me tirer de ce lieu méphitique.

J'admire sincèrement les miracles de ces eaux curatives; mais, décidément, il faut être bien malade pour les prendre sans en mourir.

Heureusement, deux minutes au grand air guérissent de cette eau.

La meunière m'avait laissé à la porte de son domicile; là je fus accosté par une autre vieille femme.

— Monsieur veut sans doute voir les greniers de César? dit-elle.

J'avoue que j'hésitai. Les greniers me souriaient peu après le séjour que je venais de faire dans la cave infernale des bains. Mais la bonne femme me rassura dans son langage, en m'expliquant que les greniers de César étaient à peu près en plein air.

Elle ouvrit une porte en treillage, qui donne accès sur

une petite prairie en pente, et je commençai de gravir à sa suite la colline de Chateix.

Quand nous eûmes monté à la hauteur de quarante ou cinquante pieds tout au plus, mon guide me fit signe de m'arrêter.

Et comme je paraissais surpris :

— C'est ici, mon bon monsieur, dit-elle en me montrant le flanc assez abrupte de Chateix.

Je ne compris pas davantage ; mais, dans ces sortes de cas, je ne discute guère avec les paysans ; et quand je ne vois pas, j'aime mieux faire semblant de voir que d'engager une polémique verbale. Ce n'est ni répugnance ridicule ni dédain affecté ; mais je crains de blesser leur susceptibilité, qui d'ordinaire est excessive ; d'ailleurs, l'Auvergnat est madré, et ne demande pas mieux que de rire d'un Parisien ; cela me rend timide.

Je regardai la terre avec un œil stupide, et je dis en regardant la bonne femme, avec un accent de plaisir assez mal imité :

— Ah ! voilà les greniers de César ?



Vue de Royat.

Mais elle se souciait peu de mon ébahissement. Elle s'agenouilla dans une anfractuosité remplie de terre grise éboulée, et se mit à y fouiller avec ses ongles ; puis quand elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle me tendit sa main pleine d'une substance noire.

Je pris machinalement ce qu'elle m'offrait. C'étaient des grains de blé, de seigle et d'orge, noirs, grillés, carbonisés. Je commençai à comprendre.

— J'espère qu'ils sont beaux, mon bon monsieur ! Tenez, fouillez vous-même.

Cette fois, j'expérimentai moi-même le curieux phénomène qui se produit sur tout le versant oriental de Chateix. Il est impossible de prendre une poignée de terre qui ne contienne de ces débris en immense quantité. Leur existence est connue depuis plus de deux siècles ; il n'est pas de curieux qui n'en ait emporté sa poche pleine ; mais ils n'en sont pas devenus plus rares. Quelquefois on rencontre, au milieu de ces amas de grains noircis, des objets plus précieux, mais non plus aussi singuliers, des fragments de poterie romaine, des médailles, des débris d'armure, des outils de fer.

— Comment ce grain se trouve-t-il brûlé et enfoui là ?

m'écriai-je, plutôt pour donner cours à mes pensées que pour obtenir une réponse.

— C'était le grenier d'abondance de César, répondit la vieille paysanne en se redressant; oh! ajouta-t-elle avec un accent de fierté singulière, César avait soin de ses légions; mais tout a été brûlé quand il a levé le siége de Sergovia.

Le lecteur s'étonnera peut-être du langage de cette brave femme; il s'en étonnera moins que moi. Sur tout autre sujet, elle pouvait à peine dire deux mots qui offrissent du sens. On peut penser qu'elle a appris ces phrases pour son métier de cicerone; je n'en crois rien. Les paysans les plus taciturnes et les plus illettrés qu'on puisse trouver dans les montagnes d'Auvergne m'ont toujours parlé de César avec netteté, avec plaisir, avec enthousiasme

J'étais touché, je redescendis silencieux. La bonne femme me reconduisit jusqu'à la porte à claire-voie placée derrière le moulin. Je pris une pièce de vingt sous dans mon porte-monnaie, et je la lui mis dans la main.



Vue de Chamalières.

— Pas tout, mon bon monsieur, pas tout! murmura-t-elle, avec un trouble plein de cordialité...

— Si, tout est pour vous; gardez.

Je retombais dans une autre sorte d'embarras. Le désintéressement de cette femme me surprenait, surtout dans une occasion si minime.

Je vis qu'elle s'agitait avec impatience, désespérant de me faire entendre clairement ce qu'elle voulait à toute force me raconter; mais je ne veux pas me rattraper sur le lecteur de tout le temps qu'elle me fit perdre. Voici le fait.

Les greniers de César sont une propriété distincte des bains, et l'on traverse par ceux-ci pour aller à ceux-là; on se rappelle, en outre, que l'on n'entre aux bains qu'en passant une eau courante sur un pont de planches mobiles. Il arriva qu'un jour, une brave campagnarde des environs, ignorant que les greniers et les bains sont exploités par deux *administrations* distinctes, donna à la vieille femme, qui montre les greniers, tout ce qu'elle avait de monnaie dans sa poche; aussi, quand la domestique des bains vint demander sa gratification, elle fut accueillie par un refus parfaitement motivé. Que fit la

servante? Elle releva la planche, et dit à la visiteuse :

— *Puiche que vous n'avez pas d'arjent, vous pachera come vous poura!*

Précisément, il y avait eu de l'orage dans la montagne; les eaux, sans être profondes, étaient grosses et rapides; la campagnarde voulut passer à gué, elle perdit pied, et, sans un garçon meunier, qui s'élança fort à propos, la pauvre femme fût descendue à Chamalières par un chemin peu usité.

La bonne vieille des greniers de César n'a jamais pardonné ce trait à sa voisine; loin d'en faire l'objet d'un concert frauduleux, comme n'auraient pas manqué de le faire les subtils habitants de la banlieue de Paris, elle prévient ses clients de ce qui les attend à la porte.

Or, recevant de ma main la somme énorme de vingt sous, elle ne supposa point qu'il me restât encore quelque pécule; elle m'avertissait donc charitablement de ne pas tout lui donner, et de réserver quelque chose pour le Cerbère du pont.

Je me ressouvins alors de Molière et du pauvre, et je lui donnai une seconde pièce de vingt sous. Molière donnait des louis; mais c'était sous l'ancien régime.

Maintenant, que faut-il penser des greniers de César, au point de vue authentique et sérieux? C'est une question très-débattue, mais non pas résolue. Allons au plus vraisemblable, ou, ce qui n'est pas toujours la même même chose, au moins discuté. Au lieu de César, lisez Gaïffer, et vous aurez, sinon la vérité vraie, du moins la vérité convenue.

Pour moi, j'aime autant l'explication de la vieille femme. Tout bien considéré, je ne vois rien de plus probable; d'autant qu'il ne subsiste en ces lieux que peu de vestiges des événements anciens, et que ces vestiges sont romains. Voilà le fait.

IV. Gravenoire. — Montaudou. — La politique de la montagne. — Un peu de danger.

Au détour de la route s'élève un grand banc de rochers, que j'ai indiqué déjà, et qui paraît le prolongement d'une coulée de laves. Les voitures doublent cette espèce de cap; les gens à pied le gravissent, si cela les amuse. Le sentier est étroit et fort rude; on n'y court, d'ailleurs, aucun danger, pourvu qu'on ne tombe pas; mais la chute serait mortelle. La cime de ce rocher présente une sorte de plateforme, où l'on a bâti un ermitage; mais ce lieu de retraite est inhabité, depuis une aventure connue dans le pays.

De l'autre côté du banc de rocher on retrouve la route en lacet, qui se bifurque presque immédiatement; le chemin qu'on laisse à gauche mène à la Gravenoire.

Je voulais voir ce volcan célèbre, et j'en touchai deux mots à mon cocher.

— Monter à la Gravenoire? dit-il; ça se peut, mais nous n'irons pas haut.

— Allez toujours!

Je connaissais mon homme, et je pensais en venir facilement à bout.

Il n'y a pas trois quarts d'heure de chemin entre l'ermitage et le pied de la Gravenoire. On s'élève, en serpentant, par une pente tracée à travers des coteaux adoucis, dont les croupes vertes, ombragées de châtaigniers, se hérissent de loin en loin de rochers formidables. Mais l'âpreté de ces rocs se dissimule sous des tapis de mousse où fleurissent la tulipe sauvage et l'odorant genêt.

La forme de la montagne appelée Gravenoire est un cône un peu elliptique, et la route tourne le long de ses flancs, comme un pas de vis autour d'une toupie. Habilement reliée à d'autres voies de communication, elle est fréquentée par les paysans, qui mènent leurs chariots pleins de bois au marché de la ville. Jusqu'à la moitié du cône, cette route est large et belle. J'en profitai pour étudier avec quelque attention le plus singulier produit que les volcans aient déposé dans ces contrées.

Gravenoire est un volcan moderne; on peut conjecturer que sa dernière éruption ne s'éloigne pas des temps historiques. Elle a laissé des traces fort distinctes; le torrent de feu s'épandit en une vaste nappe dans la direction de l'est et du nord-est; elle eût sans doute atteint l'emplacement de Clermont, si un petit pic, situé entre le volcan et la ville, le Puy de Montaudou, ne l'eût forcée à se partager en deux branches, dont l'une s'est fait un lit dans la vallée de Royat.

Montaudou, que je n'ai pas visité, se recommande par deux singularités historiques; il existe, dans les vignes qui le couvrent au nord, un mur en ruines d'environ deux cents pieds, qu'on appelle dans le pays le mur des Sarrasins. L'autre détail est plus récent. En 1841, les patriotes de l'arrondissement de Clermont y célébrèrent un banquet fraternel, à 50 centimes par tête, sans avoir d'autres tables que les flancs mêmes de la colline. Ces agapes en plein air parurent d'abord inoffensives; mais c'est là, dit-on, que s'organisa la sanglante émeute qui eut pour prétexte le recensement ordonné par le ministre de l'intérieur. Les barrières de Clermont furent détruites, la maison du maire incendiée, le préfet bloqué et assiégé dans l'Hôtel-de-Ville. Il ne fallut pas moins de trois jours pour réprimer l'insurrection; et l'on montre encore, en face de la poste aux lettres, la trace des balles lancées par les soldats retranchés au sommet de la place de la Poterne.

Montaudou était autrefois consacré à Mercure, et tire de là son étymologie *Mons Teutatis*. Nous n'y voyons pas d'objection.

Mais, pour en revenir à Gravenoire, je ne reconnais rien de plus étonnant que ce cône, presque aussi élevé que le Vésuve et Stromboli, et qui a tout simplement l'aspect d'un grand tas de charbon. On peut trouver une comparaison plus élégante, mais non plus juste. Cette apparence est due aux pouzzolanes ou cendres volcaniques dont la couche épaisse couvre partout les terrains primitifs, d'ailleurs fort altérés, et dont l'écorce superficielle abonde en scories énormes, grises, noires, ou rougeâtres.

Cependant nous montions toujours. L'air devenait vif et se chargeait de bise; le paysage se faisait austère au lieu de riant; je n'apercevais plus que des crêtes arides, des bancs de rocs, nus et tristes; plus de chariots, plus de bœufs bijugués, plus de paysans au costume gaulois, bientôt la courbe de la route nous ramena vers l'occident; notre regard dominait la Limagne, et le groupe de montagnes qui environne Sergovia. J'avais à mes pieds, dans l'abîme, le joli village de Beaumont; un peu plus loin, Aubière, et plus au midi, le pittoresque hameau de Ceyrat; nous surplombions presque; et ces dix-huit cents pieds à pic me donnaient, non pas le vertige, mais une sorte d'émotion heureuse, que je n'ai ressentie jamais que dans les pays de montagnes.

— Redescendons-nous? dit le cocher.

— Pas encore; allez toujours!

L'ermite auvergnat fouetta docilement les chevaux; nous continuâmes la montée. La violence du vent devenait excessive; j'avais peine à maintenir mon chapeau

sur la tête ; mes cheveux épars voltigeaient sur mes yeux ; les chevaux ouvraient les naseaux et hennissaient à l'aquilon. Les méandres de la route se resserraient pour embrasser plus étroitement le sommet du cône.

Tout à coup la voiture s'arrêta; le cocher se retourna vers moi. Je remarquai qu'il était un peu pâle.

— Monsieur, s'écria-t-il, nous avons trop monté ; je ne sais pas si nous pourrons tourner pour redescendre.

— Essayez.

Ce disant, j'allais sauter en bas de la calèche.

— Restez ! restez, monsieur, les chevaux s'effaroucheraient !

J'avoue que la situation était difficile. D'un côté le talus volcanique très-escarpé, de l'autre deux mille pieds d'abîme.

La calèche avait pris le travers; les chevaux battaient de leurs pieds de devant le bord extérieur de la route. Six pouces de moins, il eût fallu les dételer.

Enfin, nous tournâmes; la calèche partit comme l'éclair. L'air de la montagne avait enivré l'attelage; ces petits chevaux de louage avaient pris soudain l'ardeur du coursier andalou. Ce fut une descente terrible. En dix minutes, nous avions regagné la route de Royat.

J'aurai occasion d'expliquer plus tard le danger de ces courses.

AUGUSTE VITU.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LE JUIF ERRANT A L'OPÉRA.

On l'a dit depuis longtemps : le Grand-Opéra est une institution politique. La représentation du *Juif errant* l'a bien prouvé. Jamais plus hautes influences n'ont été mises en jeu pour l'enlèvement d'une loge ou le siége d'une stalle. Les dix mille premiers personnages de l'Europe voulaient assister à la soirée d'inauguration, et le directeur n'avait que mille à quinze cents places disponibles. Chacune a été enlevée à la baïonnette, ou surprise par capitulation. On cite un ambassadeur qui a menacé de prendre ses passe-ports si on lui refusait un coupon. Et la lutte a continué avec le même acharnement aux représentations suivantes. M. Roqueplan a été obligé de se tenir enfermé au secret, fortifié, cadenassé, verrouillé dans son cabinet. Il ne pouvait sortir, le jour, qu'à la faveur d'un déguisement ; et quand il rentrait, il trouvait un millier de lettres sur sa table, lettres à répondre, places à refuser.

Le *Juif errant* a commencé le vendredi, à sept heures du soir, et a fini le samedi, à une heure du matin, conjurant ainsi adroitement l'influence du jour fatal.

Le raconter serait chose impossible. Relisez les *Mille et une Nuits*, et vous aurez à peine un idée de cette mise en scène prodigieuse : « des oratoires byzantins; des grèves désolées, où le flot de la mer bat des ruines éparses; des places publiques couronnées de monuments dorés par la lumière; des coupoles et des palais; des rives désertes que déchirent d'énormes rochers, où frissonnent d'épais buissons; des ciels éclatants ou lugubres; et, pour finir, le tableau du jugement dernier, avec les chœurs d'anges et de démons, les séraphins, les trônes, les dominations, les damnés », et les trompettes de Sax, qu'on entendait de l'arc de l'Etoile ! Les moins scrupuleux ont trouvé ce dernier tableau plus que superflu. Le *Juif errant* est de MM. Scribe, Saint-George, Halévy, et *surtout* de MM. Séchan, Dieterle, Cambon, Despléchins, Saint-Léon, décorateurs et maîtres de ballets. M^lle La Grua y a conquis la renommée du premier coup, par une voix magnifique et un chant d'une simplicité brillante.

## L'OPÉRA AU SALON.

Pendant que l'Académie de musique déployait ses pompes, une représentation fort modeste avait lieu dans un salon du faubourg Saint-Germain. Devant une société d'élite et cordiale, trois amateurs, M^lle N..., dont la beauté ferait pâlir bien des jeunes premières, M. M..., qui a mis une clef de fa des plus mélodieuses au Code Justinien, et M. S. M..., dessinateur-philosophe de l'école de Gavarni et de Cham, exécutaient le *Coin du feu*, charmant petit opéra rimé par M. Treffeu, et mis en musique par M. Poisot, l'auteur du *Paysan*, joué l'an dernier à l'Opéra-Comique avec un succès qui en promet d'autres. Les décors se composaient d'une cheminée, d'un bouquet, d'une pipe et d'une sonnette... Ne souriez pas... Ceci est toute une révolution musicale. C'est l'opéra introduit au salon, en famille, à l'hôtel parisien, au château provincial, chez vous, chez moi, chez tout le monde. Jusqu'ici, les comédiens-amateurs ne pouvaient se permettre que le proverbe ou le vaudeville. Grâce à M. Poisot, ils s'élèveront jusqu'au grand opéra... de vingt-cinq minutes ! On sent tout ce qu'il y a d'heureux, de charmant et de fécond dans cette simple idée. Aussi a-t-elle été couverte d'applaudissements unanimes. De salon en salon, l'opéra du *Coin du feu* pourrait bien faire le tour du monde ; car le sujet du poëme est gracieux et pur ; le sourire y fait étinceler les larmes ; la musique est touchée de main de maître, facile, délicate, suave, chantante, digne, en un mot, du compositeur qui a déjà marqué sa place à l'Opéra-Comique. Et l'œuvre est imprimée et gravée en un joli volume, chez M. Chaillot, éditeur, rue Saint-Honoré, 354 ; de sorte qu'on peut la monter et la jouer, sans aucuns frais, partout où il y a une jeune première-soprano, un ténor et un baryton. Les répétitions seront un exercice amusant en famille, et la représentation une petite fête pour tous les amis. Quel triomphe vaut celui-là ? Et quel château, quelle maison de campagne se refuserait cette joie pendant les loisirs de la belle saison?

P.-C.

# LE NOUVEAU SALON ET L'ANCIEN MUSÉE.

## LA GALERIE D'APOLLON.

En allant voir le Salon de peinture de 1852, beaucoup d'amateurs, prenant comme nous le chemin des écoliers, passeront par l'ancien Musée du Louvre, si splendidement rajeuni. Que de pages, d'ailleurs, ne nous reste-t-il pas à écrire sur ce palais de nos rois, merveille de la France, et résumé de son histoire ! Depuis que nous avons



Musée du Louvre. La galerie d'Apollon restaurée.

exposé le coup d'œil de ses nouvelles galeries (tome XVIII, page 289), l'achèvement du vaste édifice a été décrété, et le niveau géométrique a déblayé la place du Carrousel.

Nous décrirons aujourd'hui le plus riche souvenir que le passé ait rendu au présent, la fameuse galerie d'Apollon, cette admirable antichambre des chefs-d'œuvre réunis dans le salon carré.

Grâce à l'excellente notice publiée par M. de Chennevières, nous pouvons joindre l'intérêt de l'histoire à l'éclat de la description.

Et d'abord, c'est ici l'emplacement du vieux Louvre, du premier Louvre. Nous marchons sur les origines de la monarchie, sur les fondations de la maisonnette où Dagobert venait causer avec le bon saint Eloi. Que de transformations cette maisonnette a subies jusqu'au Louvre de Louis XIV et de Napoléon !

La petite galerie (depuis galerie d'Apollon) fut commencée sous Charles IX, et achevée sous Henri IV. Le premier étage fut habité par la reine régente, et le second étage forma une seule pièce, longue de trente toi-

ses, large de vingt-huit pieds, éclairée de vingt et une grandes fenêtres. On orna les trumeaux des portraits des rois et des reines de France, et l'on divisa le plafond en plusieurs compartiments enrichis de peintures. Dans l'un des principaux, Du Breuil représenta un combat de Titans, qui était un chef-d'œuvre du genre. « — On y admire surtout, dit Dussault, un grand géant fort musclé, qui se rehausse sur le corps mort d'un de ses frères, afin de joindre de plus près son ennemi. La taille immense de ce colosse épouvantable occupe tant de place, qu'elle vient jusqu'à la moitié de l'arrondissement de la voûte; et quoique effectivement cette figure se courbe et tourne avec la voûte,



Le Musée du Louvre Le salon carré restauré.

Du Bréuil néanmoins l'a raccourcie avec tant d'art, que la voûte en cet endroit semble redressée, et qu'enfin, de quelque côté qu'on la regarde, on la voit toujours sortir de la voûte, droite et entière. Ce raccourci est un si grand coup de maître, que tous ceux qui sont capables d'en juger, non-seulement l'admirent, mais disent hautement que, dans l'Europe, il ne s'en trouve point de plus merveilleux. Cette histoire est peinte à un des bouts de la galerie, proche de l'appartement du roi. A l'autre bout, sort en saillie un balcon sur le quai de l'Ecole, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues du monde.»

C'est à ce fameux balcon qu'une tradition, au moins hasardée, attache un sanglant souvenir de Charles IX. Il s'y embusqua, dit-on, le jour de la Saint-Barthélemy, pour tirer sur les huguenots qui traversaient la Seine à la nage. Malgré l'affirmation de Volney, et malgré l'inscription

gravée par les constituants de 1789, le fait n'a jamais été démontré, et doit être rangé dans les conjectures, sinon dans les calomnies historiques.

En 1661, toutes les merveilles de la galerie d'Apollon furent la proie de l'incendie.

C'était le 6 février. On préparait un théâtre pour un grand ballet, où le roi Louis XIV devait danser avec toute la cour. Un menuisier mit par imprudence le feu à une boiserie. La flamme envahit en quelques instants la salle entière, et menaçait déjà la grande galerie, lorsque la famille royale appela à son secours le ciel et la terre. Le Saint-Sacrement fut apporté de Saint-Germain-l'Auxerrois. Louis XIV et toute sa maison s'agenouillèrent et prièrent avec ferveur, tandis que le peuple combattait le fléau par toutes les inspirations du courage et de l'adresse. La Gazette en vers de Loret rend compte de l'événement.

Outre un secours si manifeste
De la protection céleste,
Quantité de fort bonnes gens
Se montrèrent fort diligens
D'empêcher de tout leur possible
Les progrès de ce feu terrible.

On distingua, parmi les plus intrépides, le prévôt des marchands, les magistrats du Châtelet, le procureur du roi, et les moines des Grands-Augustins. Un de ceux-ci est recommandé par Loret à la reconnaissance de la postérité.

Mais, entre les particuliers
Qui lors arrivaient par milliers,
Qui divers obstacles forcèrent,
Qui chaudement se trémoussèrent,
Un augustin du grand couvent
Fut en danger assez souvent
De se briser dos, bras et teste,
Durant cette ardente tempeste.
Son front en fut quasi brûlé,
Et, bref, il parut si zélé,
Qu'il en acquit honneur et gloire
Dont il sera longtemps mémoire.

Les portraits des rois et des reines de France furent sauvés par un heureux hasard, par la cause même du désastre. Gissey, dessinateur des ballets du roi, les avait fait enlever pour faire place aux décorations du théâtre, et un autre artiste en assura la conservation ; car on lit, dans les comptes des bâtiments du 16 juin 1668 : « 1,500 livres à la veuve de Dumoustier, peintre, en considération de ce qu'il a sauvé de l'incendie du Louvre les portraits des rois. » Ces Dumoustier étaient une famille de peintres, occupés et logés dans le palais depuis Henri IV.

Bientôt la restauration de la galerie fut confiée au célèbre Lebrun. Colbert lui adjoignit tout ce que Paris comptait d'habiles artisans : de Marsy, Girardoin et Regnauldin pour les sculptures ; Goujon, Gautier et Gervaise pour la dorure et l'ornementation ; Monnoyer pour la peinture des fleurs ; Ballin, l'orfévre, pour le travail des métaux ; Cucci et Calle pour les meubles, « qui coûtèrent à eux seuls autant qu'un palais » ; Lourdès pour un tapis de façon orientale, etc., etc. Lebrun, s'emparant de la figure d'Apollon, emblème du roi-Soleil, remplit les onze compartiments de la voûte des transformations de ce dieu et de ses cortéges inépuisables de Muses, d'Heures, de Saisons et d'Eléments.

Le projet grandiose allait bon train, lorsque Louis XIV, s'ennuyant à Paris, entreprit Versailles et Marly-le-Roi... Dès ce jour, la galerie d'Apollon fut abandonnée, et distribuée en simples appartements. On y exposa des tableaux en 1747 et en 1748. Puis, on y logea les membres et les élèves de l'Académie des beaux-arts. Carle Vanloo y était installé en 1756. Chose curieuse ! ce fut la République qui arracha la galerie royale aux progrès de la destruction. On y exposa en 1793 les dessins des anciens maîtres du cabinet du roi, puis les ouvrages qui se succédèrent d'année en année.

En 1804, Napoléon ordonna la réparation de l'œuvre de Louis XIV ; mais elle échappa heureusement aux manies grecques et romaines de l'art impérial. La Restauration la laissa dans l'oubli, malgré les avertissements d'une ruine imminente.

C'était en 1822. Déjà le plafond octogone de l'*Aurore* était tombé par morceaux. Les restes des peintures de Lebrun se trouvaient dans l'état le plus pitoyable. Or, à cette époque, l'ouverture des Chambres se faisait au Louvre. Les infirmités de Louis XVIII l'obligeaient de traverser la galerie d'Apollon sur un fauteuil à roulettes. Donc, pendant que Sa Majesté cheminait ainsi, au milieu de son imposant cortége, au bruit du canon des Invalides et des tambours battant aux champs, un fragment de la voûte, se détachant tout à coup, vint tomber avec fracas près du vieux roi qu'il faillit écraser. On s'imagine l'effet d'une telle leçon, donnée par l'ombre de Louis XIV à son héritier, et par l'ombre de Lebrun aux artistes français! Eh bien, la leçon ne servit qu'à sauver les passants, au lieu de sauver l'édifice. On se borna à le faire étayer par M. Fontaine, au moyen de cet horrible échafaudage de poutres qui déshonora la galerie jusqu'en 1848. Louis-Philippe eut bien la velléité d'en entreprendre la restauration ; mais cette fois encore Versailles enleva au Louvre ses artistes et ses tableaux...

Enfin, M. Félix Duban fut chargé, en 1848, de reprendre et d'achever les plans de Lebrun. Secondé de MM. Eugène Delacroix, Charles Muller et Guichard, pour les peintures ; de MM. Popleton, Desachy, Clément, Fouquet, Durier, etc., pour les décorations, il a ramené en trois ans la galerie d'Apollon à l'état splendide et complet où nous la voyons aujourd'hui.

M. Guichard a restauré la seule peinture qui restât de Lebrun : le *Réveil des eaux, ou le triomphe d'Amphitrite* ; elle occupe le cul-de-four, au bout de la galerie, du côté du quai. C'est un des chefs-d'œuvre du maître. Les quatre compartiments des Saisons sont du siècle suivant, et de la main de Callet, de Taraval, de Durameau et de Lagrenée le jeune. Le plafond central : *Apollon vainqueur du serpent Python*, est une des œuvres les plus brillantes et les plus hardies de M. Eugène Delacroix.

En somme, la galerie d'Apollon est sans contredit une des plus belles, sinon la plus belle qu'il y ait maintenant en Europe. Elle conduit dignement aux merveilles de toutes les écoles de l'art, rassemblées et encadrées avec tant de goût et de magnificence dans le Salon carré qui vient après la galerie, et qui est lui-même le vestibule grandiose des écoles italienne et flamande exposées dans la grande aile du Louvre.

Nous ferons prochainement une promenade dans la salle des bijoux et dans les musées de sculpture.

## LE SALON DE 1852.

Deux faits nouveaux, très-importants, signalent l'exposition de 1852.

1° Le jury a été un jury ; les juges ont jugé. Le mot d'ordre autrefois était : *laissez passer* ; il a été, cette an-

née : *soyez sévère*. Sur 3,500 toiles présentées, 1,280 seulement ont été admises. Les exclus jettent des cris d'enfer; mais comme il y a toujours eu, comme il y aura toujours des exclusions et des cris, autant vaut peut-être la rigueur que l'indulgence. La rigueur, du moins, élèvera le niveau de l'art et maintiendra ses progrès. Les derniers Salons étaient, il faut en convenir, des Salons de décadence. Il est cependant des artistes qu'on regrette de ne pas trouver aux galeries de 1852, notamment M. Jules Duvaux, l'auteur de ce bel épisode de la *Haye-Sainte*, dont nos lecteurs ont apprécié la gravure.

2° L'entrée du Salon a coûté 1 franc les huit premiers jours et les jeudis de chaque semaine, et 5 francs les lundis. Ces 5 francs étaient une grande hardiesse; ils ont réussi. *Amen*. Les artistes en profiteront par l'achat de leurs tableaux.

Le jugement du public a-t-il été plus sévère, en raison du droit acheté à la porte ? Oui, à en croire le journaliste qui disait, le lendemain de l'ouverture :

« Devant de pareils droits d'entrée, comment la critique ne serait-elle pas acerbe ? Quant à moi, j'en ai l'irritation d'un buveur qui voit s'augmenter les droits de l'octroi.

| | |
|---|---|
| « Droits d'entrée pendant les huit premiers jours, dont un à 5 francs. . . . . . . . . . . | 12 fr. |
| « Coût d'un livret . . . . . . . . | 1 |
| « Loyer de canne ou parapluie . . . | » 80 c. |
| | 13 f. 80 c. |

« Si j'étais artiste, j'ouvrirais une souscription pour indemniser la critique et la désarmer. »

Quant à nous, le droit d'entrée ne sera pour rien dans nos jugements. Sans nous offrir des ouvrages de premier ordre, le Salon nous a paru remarquable par une foule de bons portraits et de petits tableaux de genre. C'est là son double cachet. Les bons portraits sont de MM. Amaury Duval, Couture, Coignet, Dubufe, Henri Lehmann, Chaplain, etc. Ajoutons M. Jadin, qui a fait bondir et hurler des meutes de chiens d'une étonnante vérité, et M. Maxime David, le maître miniaturiste, que ses succès passés semblaient dispenser de tout progrès, et qui a montré que le véritable artiste va toujours en avant, par deux portraits d'homme et un portrait de femme, où la grâce le dispute à la vigueur, la forme à la pensée, le détail à l'ensemble. Quel terrible voisinage que ces belles et fortes miniatures de M. David, pour les images vaporeuses et les trompe-l'œil qui ont le malheur de figurer à l'entour! Trésors de famille pour la perfection de la ressemblance, les portraits de cet artiste resteront, après la mort des originaux, comme des modèles de peinture réduits à la dimension des bijoux.

La grande toile de M. Horace Vernet : *La prise de Rome par l'armée française*, est un tour de force aussi désagréable que glorieux. Pourquoi faire un seul tableau d'une série de scènes qu'il est impossible d'embrasser du regard? Et puis, quelle fâcheuse coïncidence que ce ciel de la même couleur que l'habit des soldats ! — Ce ciel est d'uniforme! disait un des nos confrères, il n'y manque que les boutons dorés. Tout cela n'empêche pas, sans doute, un certain ensemble grandiose, des épisodes charmants, un mouvement prodigieux, des allures et des types militaires que M. Vernet rend comme personne; mais on regrette de voir tant de qualités perdues ou gâtées par l'impossibilité même du sujet.

Nous avons déjà parlé, au sujet de la dernière exposition de Bruxelles, du savant et formidable tableau de M. Gallait : *Les comtes d'Egmont et de Horn*.

Ce tableau excitant vivement l'attention, nous en rappellerons le dramatique programme :

« Les têtes des deux comtes furent placées sur les pieux de l'échafaud et y restèrent exposées pendant plusieurs heures. Les soldats espagnols avaient poussé des acclamations; mais le peuple, qui se serait jeté sur eux s'il avait eu la moindre chance de succès, se retira consterné. Beaucoup trempèrent des couronnes de fleurs dans le sang qui dégouttait de l'échafaud; d'autres jurèrent de se laisser croître les cheveux jusqu'à ce qu'ils eussent vengé ces nobles victimes de la tyrannie, et depuis ce moment, dit un écrivain, la commune de Bruxelles voua au duc d'Albe une haine à mort... *Vers quatre heures, les cadavres furent portés au couvent des Récollets, sous l'escorte du Grand-Serment* (corporation militaire qui remonte à l'époque de l'organisation des communes). »

Le Grand-Serment ou Serment de Notre-Dame était le plus ancien des cinq Serments (compagnies bourgeoises) de Bruxelles. Il était composé d'arbalétriers, dont les dignitaires seuls portaient l'arme distinctive de la corporation.

Il faut renoncer même à énumérer la multitude de petites toiles de chevalet, qu'on prend à distance pour des Meissonier, et qui de près soutiennent quelquefois la comparaison. L'art de 1852 excelle dans le mignon.

L'auteur de la *Sainte Clotilde* que nous avons fait graver dernièrement, M. Feugères des Forts, brille entre tous les jeunes sculpteurs par un charmant et pieux sujet, *le Denier de la veuve*, exécuté en marbre, avec un sentiment et une finesse exquises. On peut féliciter d'avance le monument religieux qui s'enrichira de cette belle statue. (Voyez-en le dessin à la dernière page de notre numéro.)

La *Sapho* de M. Pradier, admirablement placée dans un salon du premier étage, justifie l'hommage rendu à l'auteur par ses élèves, qui ont exposé son buste en plâtre doré.

Les frères Dantan ont envoyé un groupe d'enfants en bronze, très-gracieux, et des bustes, pleins de vérité, de Mme de Mirbel, de Musard, de Spontini et du docteur Marjolin.

A propos de Dantan, le *Corsaire* cite une plaisante aventure.

Tout le monde connaît le musée de Dantan. L'habile statuaire a fait en plâtre la charge de toutes les illustrations de la politique, de la littérature et des arts. — Il y a quelque temps, un gros banquier, qui a été, comme toutes les célébrités contemporaines, l'objet d'une statuette, entre dans un magasin de papeterie. Il y marchande un Thiers, un Balzac, un Victor Hugo et un Arnal. Bientôt sa propre statuette se présente : il la cherchait.

— De quel prix est-ce ça? demanda-t-il d'un air curieux.

— Ah! monsieur, répondit le marchand, achetez-moi un des autres, et je vous donne ce magot-là par-dessus le marché.

Nos lecteurs jugeront bientôt par leurs yeux de la belle *Scene d'invasion en* 1525, de M. Tony Johannot, et de la *Halte d'une famille bohémienne*, de M. Eugène Tourneux, pastel qui vaut une peinture à l'huile.

C. DE CHATOUVILLE.

*P. S.* Les Salons annuels auront désormais leur palais à eux, — un palais de cristal dans le genre de celui de Londres, dont le gouvernement a autorisé l'exécution dans le grand carré des Champs-Élysées.

# ÉTUDES MORALES

## PAULINE (1).

Le bonheur était là, sur ce même rocher,
D'où nous sommes partis jadis pour le chercher.
(HYACINTHE DE LA TOUCHE.)

### I. UNE HEURE D'INSPIRATION.

Le soleil venait de se coucher, et à un jour délicieux succédait une soirée charmante. Le ciel, à l'occident, était peint des plus riches couleurs : la pourpre, l'or et l'opale s'y confondaient dans un ensemble harmonieux; une vapeur dorée flottait au-dessus des champs, où un souffle frais et tiède courbait le front des épis encore verts. La lune, déjà levée, opposait à ces splendeurs du couchant sa lumière pâle et religieuse ; elle brillait d'un doux éclat au-dessus du petit clocher du pauvre village de Gamaches, en Picardie, et reflétait son blanc visage dans les eaux de la Brêle, qui, vives et causeuses, murmuraient sur les cailloux. Les haies d'aubépine n'avaient pas encore perdu toutes leurs fleurs et elles répandaient dans les airs des parfums d'amande ; les oiseaux jasaient dans leurs nids, et leurs gazouillements étaient dominés parfois par le mugissement sonore des bœufs qu'on ramenait à l'étable, ou par le clairon des coqs qui se répondaient de ferme en ferme. On ne voyait dans les champs que des laboureurs qui revenaient, à pas lents, sans presser le cheval qui traînait la charrue ou la herse renversée; et, sur la route qui menait d'une grosse métairie au village, une jeune fille, cheminant seule, profitant de la liberté, de la sécurité de la campagne. Ce n'était pas une paysanne, car elle portait avec grâce sa petite robe d'indienne et son chapeau de paille, garni de velours vert ; ce n'était pas non plus la châtelaine de quelque manoir voisin, car elle tenait au bras un panier assez lourd, rempli de fruits fraîchement cueillis, et où les fraises, les groseilles, les framboises se mêlaient, se groupaient, s'enchevêtraient de façon à charmer un peintre, à désespérer une ménagère. Malgré ce fardeau, elle marchait d'un pas léger, cadencé, paraissant jouir avec transport de la beauté de l'air, du charme de la soirée; émue de ces parfums, s'enivrant de ces harmonies, et bercée, semblait-il, par une mélodie intérieure, qui parfois arrivait jusqu'à ses lèvres et faisait resplendir d'accord sa bouche et ses yeux.

Tout le monde semblait la connaître; les petits paysans, en passant auprès d'elle, tiraient leur bonnet en disant : — Bonsoir, mamzelle Pauline. Un vieux berger, pensif et morose comme la plupart de ses confrères, qui gardait son troupeau à l'angle d'un pré, voyant qu'elle s'arrêtait pour écouter un rossignol qui commençait sa cantate, lui dit à son tour : — Mamzelle Pauline, écoutez-le bien, il ne répète jamais deux fois la même chanson.

(1) Cette nouvelle a été adressée au *Musée des Familles* par une main inconnue, une main de femme sans doute. Nous avons remarqué, sous ses gracieux détails et ses touchantes péripéties, une moralité qu'on ne saurait trop rappeler de nos jours. C'est l'histoire, la plus simple et la plus vraie qui ait encore été écrite, de cette multitude de papillons littéraires dont les ailes viennent se brûler au gaz éblouissant de Paris. Combien se reconnaîtraient dans ce naïf tableau, si, faute de trouver la sœur de Saint-Vincent, comme *Pauline*, ils n'avaient succombé au désenchantement et à la misère! Nous recommandons cette lecture aux milliers de jeunes gens et de jeunes filles qui nous adressent les confidences et les essais de leur ambition poétique.

La jeune fille sourit et continua sa route, prêtant encore l'oreille au merveilleux chanteur. En entrant dans le village, elle salua les bonnes gens qui prenaient l'air, debout au seuil de la maison, et s'arrêta sur la place, devant un petit *cottage*, qu'un voyageur, un artiste, un poëte auraient admiré.

Séparée de la rue par une haie épaisse et fleurie, au delà de laquelle s'étendait un parterre, vrai champ de roses et de résédas, la maison blanche, avec des volets verts, s'élevait propre, modeste, presque coquette, cachée entièrement sous une vigne, qui formait autour de chaque fenêtre un cadre gracieux de fruits et de feuillage ; les clématites et les chèvrefeuilles, se glissant entre les pampres tortueux, pénétraient par les croisées ouvertes du rez-de-chaussée, comme une visite familière d'amis ; des fleurs plus chéries, plus soignées, géraniums, cactus, héliotropes, étaient rangées avec soin sur un petit perron, et la statue de la sainte Vierge, placée au-dessus de la porte, disparaissait presque sous un buisson de fleurs blanches. Au delà de la maison s'étendaient quelques champs bien cultivés et un beau verger, qui semblaient dépendre de l'habitation. La jeune fille ouvrit une porte pratiquée dans la haie, monta le perron en bondissant, et dit d'une voix joyeuse :

— Maman, êtes-vous là ?

— Eh bien, étourdie, où donc êtes-vous restée si tard? dit une voix amicale et grondeuse.

La jeune fille ouvrit encore une porte et se trouva dans une petite basse-cour, où une femme d'un âge mûr, bien vêtue, donnait à manger à une tribu de pigeons blancs.

— Je suis restée tard, mais pardonnez-moi, maman; il faisait si doux! le soleil couchant était si beau à voir!

— Oui, c'est très-bien ; mais les groseilles?

— Oh! rassurez-vous! la cousine Amelot a mis son verger à ma disposition, et j'ai pillé comme un écolier... Regarde, maman !

— Est-ce, mon Dieu, possible ! Quel tohu-bohu! quel gâchis !

— Mais quoi, maman?

— Ne vois-tu pas ? Les fraises, les groseilles, les framboises, tout est pêle-mêle ; c'est la cour du roi Pétaud que ton panier ! A quoi pensais-tu donc ?

Pauline rougit.

— Mais à quoi pensais-tu? Où était la cousine Amelot pendant que tu faisais ce bel ouvrage?

— Elle faisait donner le souper aux valets de ferme... j'étais toute seule... Maman, ne sois pas fâchée... tout en cueillant tes fruits, je pensais à des vers...

— Une belle affaire ! tes livres te tournent la tête !

— Tiens, maman, je vais trier mes fruits ; mais écoute, j'ai fait des vers parce qu'il faisait beau et que j'étais contente :

Ce soir, l'air était pur ; l'étoile dans les cieux
Splendide scintillait : un calme radieux
Planait sur la nature ;
L'on n'entendait partout que le vol de l'oiseau

Rejoignant sa couvée, ou bien dans un rameau
Le bruit que fait son aile en froissant la verdure.

Du rossignol parfois vibrait dans le lointain,
Sur les vagues de l'air, un accord incertain,
Tout rempli de mystère;
Et de l'herbe touffue où la fleur s'endormait,
Où la brise du soir mollement se jouait,
S'élevait du grillon la voix rapide et claire.

Sur un cerisier nain la lune à pleins rayons
Repandait son éclat, découpant les festons
De ses branches riantes;
Je voyais resplendir au fond d'une des fleurs
Un insecte assoupi, qui, chargé de lueurs,
Semblait une émeraude aux facettes brillantes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La petite muse champêtre, qui disait ces vers d'un ton ému, rapide, n'avait pour trépied qu'un banc de jardin; sa main, au lieu du laurier d'or des poëtes, ne tenait que des fruits bien bourgeois et qui rappellent éloquemment les gelées et les confitures; pourtant, sans appareil et sans entourage, elle était charmante d'enthousiasme et de candeur. Sa mère l'écoutait avec orgueil, la comprenant mieux par le cœur que par l'esprit, et laissant désarmer sa prudence par le puissant attrait de ces dons extérieurs, qui sont si rarement des gages de sagesse et de bonheur. Et malheureusement personne ne pouvait l'éclairer là-dessus. Elle était veuve depuis longtemps. Jacques Merlin, son mari et le père de Pauline, avait, quoique nous ne soyons plus au temps des priviléges, cumulé les emplois de greffier de la commune de Gamaches et d'instituteur communal; il exploitait de plus, à son compte, quelques champs qui faisaient partie de la dot de sa femme; et grâce à l'intelligence, à l'activité des deux époux, leur fortune s'arrondit, ils acquirent ce qui est le superflu au village, ce qui serait à peine le strict nécessaire dans une grande ville. Mais, à mesure que sa fille grandit, Merlin, voué jusqu'alors tout entier à l'interprétation des lois et des arrêts du préfet, à l'explication de l'alphabet et de la Table de Pythagore, à l'étude des terrains, des semences et des composts, sentit se réveiller une partie de son ancienne ardeur. Il avait fait quelques études, il avait aimé les lettres, et voyant dans Pauline le goût de la lecture et des dispositions naturelles, il lui livra sa petite bibliothèque. Elle y trouva un Racine, quelques volumes dépareillés de Corneille, des *Mélanges*, des *Essais de littérature*, une *Abeille du Parnasse*, deux ou trois élégies de Millevoye; il n'en fallut pas davantage. Elle chercha à la fin de sa grammaire les règles de la poésie, et, dès ce jour, Pauline fut poëte; elle chanta aussi bien que ses voisines:

Les splendides étoiles,
Guidant les blanches voiles
Sur les profondes mers
Aux flots amers;

s'enivra tout à son aise de poésie et d'ambroisie, d'illusions et d'ambitions, gardant seulement en un coin de son cœur, la piété; en un coin de son esprit, un peu de bon sens, guides plus sûrs pour la vie que les songes les plus poétiques, eût-on, pour les revêtir, la plume de Corinne ou de Mme de Staël.

### II. LA SOIRÉE AU CHATEAU.

A dix-sept ans, pour une âme ébranlée par le souffle poétique, chaque jour amène son émotion, chaque soir voit éclore sa strophe ou sa romance. Le cahier où Pauline consignait ses œuvres grossit de plus en plus, la gerbe poétique s'augmentait chaque jour; il y a tant à glaner quand on admire la campagne avec des yeux jeunes et un jeune cœur! Une fraîche aurore, un ardent soleil de midi, une goutte de rosée, arc-en-ciel en miniature que la pluie suspend aux arbres, un bluet étoilant la mer ondoyante des blés, la cloche de l'Angélus, les cérémonies sacrées, la première communion avec ses joies mystiques, les Rogations avec leurs simples et champêtres grandeurs, un récit entendu à la veillée, un mouvement pieux ressenti devant l'autel de Marie, tout avait son



Pauline à Paris. Rêve de gloire.

hymne, sa description, sa ballade, son cantique. La vie de Pauline était écrite tout entière dans les pages griffonnées de son Recueil. Peu à peu, quelques petites indiscrétions, dont l'amour-propre est l'indulgent complice, révélèrent son talent à ceux qui l'entouraient. Le bon vieux curé vint lui demander un cantique, que l'organiste mit en musique, et qui fut chanté en grande pompe le jour de la *Visitation*. Le fait fut connu; il devint la nouvelle de la paroisse et fut même l'entretien du *château*. Or, au château, l'on s'ennuyait, chose assez fréquente; pour se distraire un peu, l'on faisait flèche de tout bois. On voulut, en conséquence, connaître Pauline; on se mit en frais de quelques politesses qui furent accueillies avec joie, et

la jeune fille, invitée, ainsi que sa mère, à passer une soirée au château, accepta, pleine d'empressement et d'orgueil. Mme Merlin sortit de sa belle commode ses plus beaux atours : robe de soie pensée, bonnet de dentelles garni de rubans, chaîne de jaseron soutenant une croix de diamants. Pauline se contenta d'une robe de mousseline blanche, et arrangea avec plus de soin que de coutume ses beaux cheveux bruns, qui encadraient avec grâce une figure douce et spirituelle plutôt que jolie. Elles furent reçues à merveille par la châtelaine Mme de Carrières, qui habitait la campagne avec son mari, sa fille aînée et son gendre, et Lucie, la plus jeune de ses filles.

Pauline se trouva bientôt à l'aise au milieu de ce cercle, où l'accueillait une prévention flatteuse qui ressemblait à de l'amitié. La conversation lui plut : on parlait de Paris, de ses monuments, de ses musées, de ces chefs-d'œuvre des arts, de cette ville animée où chaque jour apporte un nouveau tribut à la pensée ; on parlait de quelques femmes auteurs qui ont su se faire un nom ; on citait leurs écrits, on vantait leur talent ; et lorsque enfin on pria Pauline de dire quelques vers, elle se sentit plus émue que timide, et lut une ode à la Sainte Vierge, qui fut vivement applaudie.

— Si nous osions ! dit Mme de Carrières, serait-ce vous fatiguer ?... Laissez-nous profiter d'une si bonne fortune, dites encore quelques vers !

Pauline regarda sa mère.

— Eh bien ! ma fille, dit celle-ci, récite donc ces vers que tu as faits quand l'enfant de Jean est mort... je les aime, moi.

— Je vous en prie, ajouta Lucie.

Pauline commença :

### L'ENFANT DU CHARPENTIER.

Dans un beau drap de blanche toile
La mère a couché son enfant,
Elle couvre du dernier voile
Sa bouche rose et son front blanc.

Naguère, elle étendait de même
Sur le jeune enfant endormi
Les voiles du berceau qu'elle aime,
De ce berceau vide aujourd'hui !

Pendant ce temps, le pauvre père,
S'abreuvant de pleurs et de deuil,
Pour l'enfant qu'il berçait naguère
Prépare un tout petit cercueil.

Il choisit l'érable solide,
Il veut l'ajuster avec art,
Il mesure... Son œil humide
Se couvre d'un épais brouillard.

Il continue avec courage,
Il unit le bois et les clous,
Pas un ne l'aide à son ouvrage :
Pauvre père, il en est jaloux !

La tâche est finie avant l'heure ;
Ses mains ont bien tremblé pourtant !
Voilà l'éternelle demeure
Réservée à son bel enfant !

Les bras croisés, dans le silence,
Contemplant ce petit tombeau,
Il songe à toute l'espérance
Qui eût tant entouré le berceau.

Il revoit son fils plein de vie,
Et sur son front de blanc satin
Il pose, illusion chérie !
Ses plus longs baisers du matin !

Il le voit... Mais les cloches sombres
Dissipent ce mirage heureux :
Au sein des immuables ombres
Paul va dormir loin de ses yeux !

Il saisit des mains de sa femme
Leur fils qu'elle porte en tremblant,
Puis, sous le bois il clôt son âme
Avec le corps de son enfant !

Ces vers faciles, mais incorrects, eurent auprès des femmes un succès de sentiment.

Lucie demanda en grâce des vers pour son album ; Albertine, la fille aînée, sollicita une romance que son mari se chargeait de mettre en musique ; Mme de Carrières répéta plusieurs fois :

— Mais vous ne pouvez pas rester à Gamaches ! Paris est votre élément ; là, vous vous perfectionnerez ; là, vous trouverez des sympathies, des lecteurs, un éditeur... Songez-y bien, ma chère enfant !

Toute la famille, ravie d'avoir trouvé un sujet de distraction, amplifia sur tous les tons les vers de La Fontaine :

> Les déserts sont-ils faits pour des talents si beaux ?
> Venez faire aux cités éclater leurs merveilles !

Et Pauline, moins prudente que Philomèle, prit congé de ses hôtes, la tête pleine de songes, de désirs nouveaux, de dégoût pour le présent et d'aspirations vagues vers l'avenir.

### III. L'HIVER

Ces relations continuèrent ; Pauline passa une partie de l'automne avec ses nouveaux amis, enivrée de leurs louanges, enchantée de leurs aimables prévenances, et rêvant déjà Paris et la gloire, sur la foi de quelques compliments gracieux et de quelques banales assurances de protection et d'amitié. Lorsque, vers la mi-octobre, la famille de Carrières partit, Pauline sentit un grand vide dans ses journées ; mais bientôt une idée fixe occupa son imagination et vint remplacer pour elle la société dont elle se voyait privée. Elle n'avait plus qu'une occupation, le travail poétique ; qu'un désir, Paris ; qu'un but, la gloire littéraire. Elle abandonnait ses fleurs, sa broderie, ses petits travaux de ménage, et passait de longues heures dans sa chambrette, écrivant sous la dictée d'une inspiration féconde, ou polissant d'une main sévère les strophes de la veille, ou étudiant avec amour quelques volumes de poésies nouvelles que ses amis du château lui avaient laissés. Elle ne put cacher longtemps à l'œil inquiet de sa mère la préoccupation qui l'absorbait ; mais quand la pauvre Mme Merlin apprit quel était le désir secret que nourrissait sa fille, elle recula tout effrayée. Jamais elle n'avait quitté son village ; elle chérissait ses amis, son clocher, sa maison, ses habitudes ; là, elle était entourée de vieux souvenirs et de vieilles affections ; là était pour elle la considération et l'aisance, et d'instinct elle devinait que Paris ce serait l'isolement, la pauvreté et l'oubli. Donc, elle rejeta bien loin les vœux de Pauline. Alors la jeune fille, contrariée dans ce qu'elle nommait sa destinée, se livra de tout son cœur à une de ces peines qui, pour être ridicules, n'en sont pas moins très-réelles. Autour d'elle tout semblait s'accorder pour aug-

menter sa mélancolie. La nature sympathique se fondait en eau ; d'un ciel gris et terne suintait une pluie continuelle, qui changeait les prairies en marais, les chemins en fondrières, et jetait sur la campagne un voile uniforme de tristesse et d'ennui. Les dernières feuilles des arbres s'en allaient avec ce déluge, et Pauline, accoudée tristement à sa fenêtre, regardait s'envoler leurs légers tourbillons, écoutait la pluie dont chaque goutte résonnait lourdement au fond des flaques d'eau du jardin, et pensait à ce Paris lointain, qu'elle voyait beau, étincelant, animé, plein de féerie pour les yeux, plein de charme et de sympathie pour l'intelligence. Avec quel dédain elle regardait alors cette campagne qu'autrefois elle trouvait si charmante, ces braves gens qu'elle avait aimés, mais *qui ne pouvaient la comprendre*, et même cette maison où elle était née, qui pendant seize ans avait paru si aimable à ses yeux, mais qu'alors elle eût troquée avec joie pour une mansarde dans la rue Saint-Denis ! Peu à peu, ces idées, cette tristesse, ce spleen, altérèrent la santé de Pauline, jusqu'alors inaltérable comme son bonheur : elle pâlit, ne mangea plus, et vit souvent son chevet visité par la fièvre. La pauvre mère n'y tint pas ; ses résolutions, l'amour du *at home* ; les justes craintes que pouvaient lui inspirer une carrière nouvelle, un avenir inconnu, tout céda devant la terreur que lui causaient les souffrances de Pauline : comme toutes les mères, elle eût jeté au vent sa petite fortune pour remettre un sourire sur ces lèvres pâlies, pour faire resplendir un rayon dans ces yeux abattus ! Une après-dînée, elle vint s'asseoir auprès de sa fille, qui semblait plus triste que d'ordinaire, et elle lui dit :

— Tu désires donc bien vivement aller à Paris ?

— Oh ! maman !

— Tu t'ennuies ici ?

— A mourir !

— Eh bien !... nous irons, je te le promets.

— Maman, est-ce possible ? bien vrai ?

— Quand je te le dis ! Nous avons une année de revenu devant nous, six cents francs ; on fait quelque chose avec cela, dame !

— Et puis, maman, nous avons des amis. Albertine et Lucie seront si contentes de me revoir ! Et M^me de Carrières !

— Ce seront de bons protecteurs...

— Oh !... des protecteurs ! j'espère n'en pas avoir besoin ! des amis, à la bonne heure ! Mais, maman, quand partirons-nous ?

— Voyons... Il me faut bien quinze jours pour faire les paquets, pour arranger la maison et faire nos visites d'adieu... Nous partirons du 15 au 20 février.

Cette résolution fut bientôt rendue publique et devint l'entretien du village. Le Conseil des anciens, représenté par les vieux fermiers, le notaire, le greffier, secouaient la tête avec des regards et des paroles de mauvais augure ; le curé, plein d'expérience et de lumières, représenta vivement à M^me Merlin les malheurs auxquels sa décision pouvait l'exposer ; le cousin Amelot, parlant, comme de coutume, par sentences, se contenta de répéter : — *Pierre qui roule n'amasse pas ! Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras !* et la cousine Amelot, serrant la main de sa vieille amie, lui dit en soupirant :

— Je suis bien aise que notre gars n'ait pas vu votre fille, il en serait assoté, et Pauline ne voudrait pas de lui... enfin ! que la volonté de Dieu soit faite !

Elles partirent ainsi, et, comme on le voit, les présages n'étaient pas favorables.

IV. — PARIS.

La bonne M^me Merlin, en quittant son paisible village pour Paris, la grande ville, avait consulté bien plus le cœur que la raison ; elle se condamnait au tribunal de son propre jugement, mais elle subissait à la fois tout l'entraînement de la tendresse maternelle et toute l'influence qu'exerçaient sur elle, à son insu, les talents de sa fille et les éloges dont ils avaient été l'objet. Mère faible et tendre, elle était devenue mère idolâtre et passionnée, en voyant éclore chez sa fille une supériorité manifeste, à laquelle des gens riches et haut placés rendaient un volontaire hommage. Du jour où Pauline fut admise au château, où une liaison étroite, favorisée par la solitude et le désœuvrement, parut s'établir entre elle et de jeunes dames nobles, fières, élégantes, de ce jour-là les rôles furent changés entre la mère et la fille : Pauline régna et sa mère fut soumise ; Pauline fut armée du pouvoir redoutable de l'éducation et de l'intelligence, et sans le vouloir, sans le savoir même, elle s'en servit pour opprimer une mère qui ne vivait que par elle. Et cependant, déçue par de spécieux sophismes, la jeune fille semblait ne désirer la fortune et la réputation que pour environner sa mère d'un bien-être inconnu jusqu'alors à leur humble fortune ! Elles voulaient se voir mutuellement heureuses, et toutes deux se trompaient, la jeune poëte, par trop de confiance en ses propres forces, la bonne mère, par trop de faiblesse dans l'exercice de son autorité maternelle.

Dès le lendemain de leur arrivée à Paris, Pauline, qui n'avait pas dormi, se leva de bonne heure et voulut, agitée d'une impatience nerveuse, commencer sa toilette pour aller chez M^me de Carrières. Elle s'approcha de la fenêtre ; mais, hélas ! au lieu du vaste et splendide horizon qu'elle découvrait, la veille encore, de sa chambre villageoise, elle ne vit que des toits humides, des cheminées noircies et quelques disgracieux paratonnerres ; un air lourd et imprégné de délétères vapeurs arrivait à ses lèvres, en même temps que les cris discordants de la rue déchiraient ses oreilles ; elle ferma la fenêtre et regarda autour d'elle... c'était chose plus triste encore : une chambre d'hôtel, logis banal où tout le monde a passé, remplaçait sa riante cellule ; pas de feu dans la cheminée, pas de préparatifs de déjeuner autour d'elle... Pauline, à ce triste aspect, regretta presque les oignons d'Égypte, et le pain savoureux, et le beurre jaune d'or, et le café parfumé, et la bonne, la vraie crème qu'à Gamaches elle trouvait préparés tous les jours. M^me Merlin, qui sentait plus vivement encore ces petites privations, ne se plaignit point ; elles se firent apporter, d'un café voisin, un déjeuner cher et misérable, et firent leur toilette. Il était midi lorsqu'elles sonnèrent, le cœur palpitant, à l'hôtel de Carrières. On ouvrit la porte... Les fenêtres de la maison, au fond de la cour, étaient fermées, et le concierge, aux questions de Pauline, répondit :

— Monsieur et madame et mademoiselle Lucie sont à Nice, à cause de monsieur qui est souffrant. Ils passeront le printemps à Gréoulx, l'été en Suisse, et ne reviendront que dans quinze mois...

Ces mots tombèrent comme du plomb sur le cœur de Pauline ; cependant elle interrogea encore :

— Et M^me d'Hellin, est-elle à Paris ?

— Ah ! M^lle Albertine ! oui, elle est à Paris, rue Saint-Dominique.

— Je vous remercie.

La porte était fermée : Pauline était saisie d'un tremblement intérieur ; elle regardait la foule qui passait, ac-

tive, empressée, et sentait tout l'isolement qu'une grande ville crée autour de l'étranger, retomber sur son cœur.

Sa mère lui prit le bras :

— Tu as de la peine, lui dit-elle, tes amis sont partis; mais tu ne comptais pas sur eux pour faire ton chemin... le talent te reste...

Pauline soupira : déjà elle comptait moins sur la fortune, après une première déception.

— Allons chez Mme d'Hellin, dit sa mère.

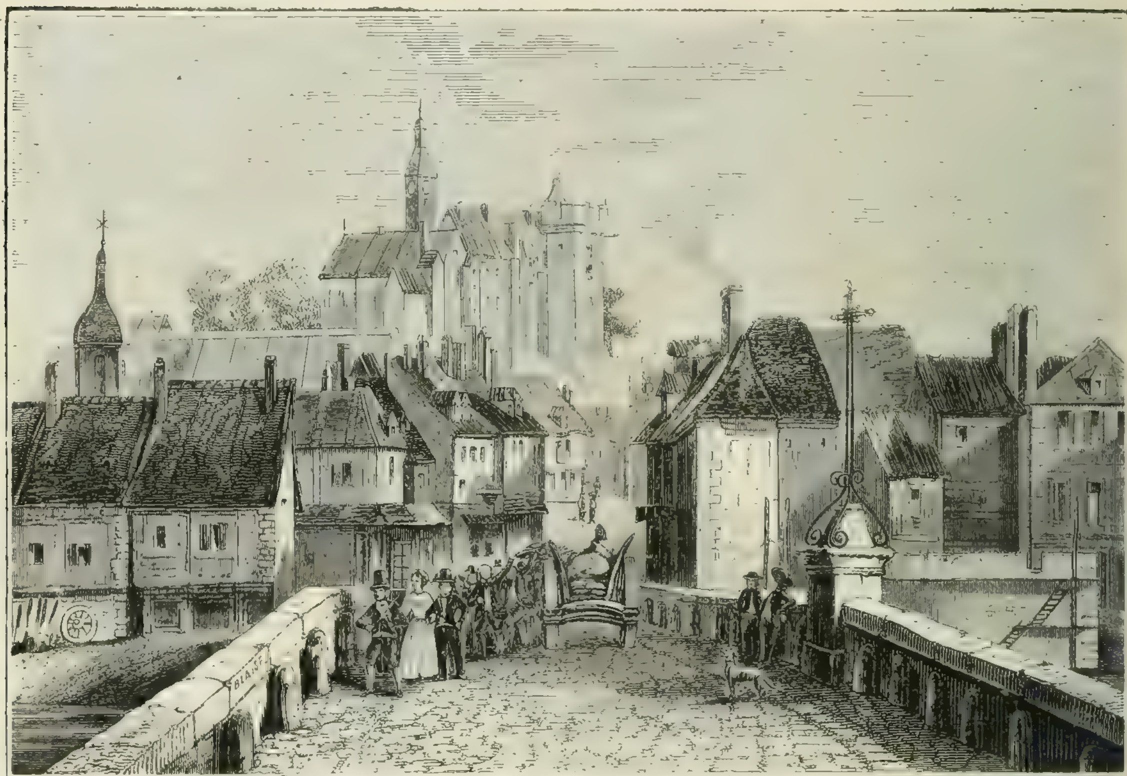
Elles arrivèrent rue Saint-Dominique : Albertine était sortie!

Cette journée se passa tristement.

Le lendemain, à deux heures, Albertine était visible; elle ne put dissimuler sa surprise en voyant Pauline, en recevant l'aveu des projets qui avaient amené à Paris les deux habitantes de Gamaches. Mais comme l'intérêt qu'elle leur portait n'était pas assez vif pour la faire s'engager dans la voie du blâme ou du conseil, elle se borna à les inviter à une petite soirée, où Pauline rencontrerait quelques personnes dont l'appui pourrait peut-être lui devenir utile.

La jeune fille prépara sa toilette et ses vers, et fut, en effet, pendant une heure, le *lion* qui amusa une vingtaine d'ennuyés. Ses vers furent applaudis, mais elle eut le chagrin d'entendre dire à côté d'elle : — Qu'est-ce que des vers? tout le monde fait des vers! les libraires ne les payent pas!

Elle voulut, dès le lendemain, donner un démenti à cette insolente proposition, et, s'armant de courage, elle s'en fut trouver un éditeur renommé. Après avoir long-



« Ce fut une noce simple, mais joyeuse, à la ville voisine. » (pages suivantes).

temps attendu dans un cabinet étincelant de bronzes, meublé de curiosités et de produits indiens ou chinois, elle obtint enfin une entrevue du souverain dictateur de la république des lettres. Elle lui présenta timidement son manuscrit :

— Qu'est-ce que cela?... *l'Angélus*, la *Légende d'Alix de Ponthieu*, *Aux bords de la Brêle*, le *Rêve d'un enfant*... fort bien, des poésies... Mademoiselle, nous n'achetons pas cela.

— Monsieur...

— Que voulez-vous? cela ne se vend pas! Nous en sommes là... un siècle d'argent... bien fâché...

Pauline n'insista point; elle sortit et dit à Mme Merlin :

— Je tenterai fortune ailleurs, maman... Je verrai ces femmes qui ont su se faire un nom...; elles ne dédaigneront pas de me tendre la main...

En effet, Pauline, le jour même, commença son cours de visites. Forte de sa jeunesse et de sa candeur, elle s'adressa à quelques-unes de ces femmes, dont les noms gracieux et célèbres forment la couronne poétique de la France, elle leur exprima sa franche et sympathique admiration et ne cacha point, à leur bienveillant accueil, les vœux et l'espoir qu'elle nourrissait elle-même. Mais, déception nouvelle, toutes ces lyres ne rendaient que des sons tristes; les souffrances, les regrets, les embarras domestiques semblaient assis au doux foyer des Muses. Pauline entendit partout la même plainte : *la poésie est morte! les dieux s'en vont!* On lui citait, à elle, si remplie

d'espérance, les noms d'Élisa Mercœur, de Mme Dupin; on parlait tout haut de celles qui ont succombé aux étreintes de la misère, et tout bas de celles qui, chaque jour, luttent contre elle. Ces éloquentes sibylles n'avaient pour Pauline que des paroles de sombre présage :

— Hélas! mon enfant, disait l'une, que venez-vous faire à Paris? Vous y gaspillerez votre fortune!

— Vous y laisserez vos illusions, disait la seconde.

— Vous y perdrez la paix de l'âme, ajoutait une autre, plus sinistre en ses prévisions.

Pauline fut presque découragée. En rentrant à l'hôtel avec sa mère, celle-ci lui dit :

— Voici quinze jours que nous sommes à Paris; devine combien nous avons dépensé?



Pauline à Gamaches. Bonheur au logis. Dessin de M. Tony Johannot (pages suivantes).

— Je ne sais...

— Cent cinquante francs, sans les frais de voyage, et nous avons très-mal vécu.

— C'est beaucoup!

— C'est énorme... Si tu voulais...

— Quoi, chère maman?

— Nous prendrions un appartement et je ferais la cuisine.

La chose fut ainsi réglée; elles louèrent un petit appartement, rue de Bagneux, achetèrent quelques meubles et se chargèrent du soin de leur ménage. Les 600 francs, revenu d'une année, si soigneusement épargnés, avaient reçu une forte brèche, mais Pauline espérait, avant peu, rétablir l'équilibre dans leur budget, en publiant ses poésies par souscription.

Elle s'adressa à Mme d'Hellin, qui lui témoignait une banale et insouciante affection; mais à peine eut-elle prononcé le mot fatal, *souscription*, qu'Albertine ouvrit de grands yeux et s'écria :

— Oh! ma chère, impossible! Mais nous sommes inondés de souscriptions, de loteries, d'inventions ingénieuses de tout genre qui n'aboutissent qu'à nous faire donner de l'argent en faveur d'un mérite inconnu ou d'une misère ignorée!... Tenez, tenez! voilà une boîte à ouvrage : souscription pour l'Irlande..., loterie en faveur de *la charité maternelle,* souscription pour un pauvre artiste, association fraternelle..., œuvre des ménages..., œuvre des loyers... Vous voyez, nous sommes, grâce à ces quêtes, plus pauvres que les pauvres... Tous nos amis sont dans

le même cas; où trouveriez-vous des souscripteurs? A peine pourrais-je, moi qui vous connais et qui vous aime, me mettre à la tête de votre liste; que feraient donc les autres?...

Il ne restait à Pauline qu'une seule voie : faire imprimer ses œuvres à ses frais, entreprise chanceuse où, contre un peu d'espoir, elle jetait dans la balance son repos, sa fortune et son avenir. Mais le dé était jeté, elle avait lancé à la fortune un audacieux défi, et, l'orgueil aidant, elle voulut poursuivre jusqu'au bout sa périlleuse entreprise. Un libraire demanda 600 francs pour l'impression d'un volume, s'engageant, grâce à ses relations avec le monde des journalistes, à ne laisser manquer le nouvel ouvrage ni de *réclames* ni de recommandations. Ces 600 francs, c'était le revenu de l'année courante; on les pouvait facilement obtenir du fermier à qui les terres étaient louées; mais pourtant, devant une démarche si hasardeuse, Mme Merlin hésita. La foi qu'elle avait dans l'avenir et le talent de sa fille l'emporta enfin...; elle écrivit au fermier de Gamaches.

### V. — LA VISITE.

La réponse se fit longtemps attendre : Pauline essayait d'abréger le temps en travaillant; elle regardait d'un œil plus sévère les premiers essais de sa harpe enfantine, et son recueil s'enrichissait de quelques morceaux plus forts quant à la pensée, plus châtiés quant au style. Elle pressait avec impatience le moment de la publication, et chaque jour le facteur, ce personnage important dans la vie moderne, était attendu avec des battements de cœur. Un matin, elle entendit frapper à la porte de sa petite antichambre et courut ouvrir. Sa surprise fut grande. Celui qui se présentait n'était rien moins que son cousin Amelot, le fermier de Gamaches! Il était endimanché, portant un de ces habits dont les tailleurs de village ont le secret, et cachant sa figure brune, maigre et grave sous un chapeau à larges bords. Il portait, en dépit de sa toilette, un panier soigneusement recouvert.

— Bonjour, Paulette, lui dit-il en l'embrassant.

Elle poussait des exclamations de surprise, auxquelles sa mère se joignit; le vieux fermier s'assit tranquillement et dit :

— Du sang n'est pas de l'eau...; nous sommes cousins, et je n'aurais pas voulu quitter Paris sans vous voir.

— Mais comment est-il possible que vous soyez à Paris?

Il répondit laconiquement :

— La Brêle a débordé, les Domaines n'ont pas voulu me donner de dédommagement; j'ai porté plainte au Conseil d'État : mieux vaut parler à Dieu qu'à ses saints. J'obtiendrai justice, mais après bien des délais : qui a terre a guerre.

— Et votre femme? et Joseph? et nos amis? s'écriait Mme Merlin.

— Tout le monde va bien... Gérard, votre fermier, m'a remis pour vous cette lettre et ce sac d'écus : comptez-les et faites-moi un reçu : les bons comptes font les bons amis. Ma femme vous envoie ce panier de pommes de calville; ce sont les dernières de sa provision; elle désire que vous pensiez à elle : loin des yeux, loin du cœur, dit-elle... Joseph est revenu de la ferme-modèle; c'est un bon garçon et un rude travailleur; il me remplace auprès des ouvriers : l'œil du maître engraisse le bétail .. Et sur ce, adieu, l'heure me presse. J'espère que nous vous reverrons au pays... Adieu, cousine, adieu, Paulette; quand vous reviendrez, vous serez les bienvenues : c'est à l'épreuve qu'on connaît ses amis... Adieu.

Le sentencieux fermier les quitta; Pauline en fut attristée; il semblait que la demeure de ses amis s'éloignât d'elle, car elle commençait à comprendre combien, selon l'expression de Charles Dickens, on doit regarder longtemps dans la foule avant d'y rencontrer la face d'un ami; elle s'assit, pensive, en roulant machinalement dans ses mains une des pommes fines et parfumées que sa vieille parente lui envoyait; elle pensa alors qu'à Gamaches les pommiers étaient en fleurs, que son verger était blanc, sans doute, de cette neige printanière qui tombe, en avril, des arbres et des buissons; elle pensa à la riante ferme d'Amelot, aux occupations utiles et joyeuses de la fermière. Au même instant, sa mère, qui avait reconduit Amelot jusqu'au premier étage, rentra dans la chambre; elle avait les yeux rouges, mais, se contraignant, elle dit à sa fille, avec douceur et gaieté :

— Voilà les 600 francs que nous attendions : ton volume pourra paraître.

Ranimée par un espoir de vanité, Pauline chassa ses souvenirs du village et ne s'occupa plus que de son entreprise littéraire. Le volume parut enfin; quelques journaux l'annoncèrent à leur quatrième page, entre la pâte Regnault et le sirop d'oranges amères, mais aucun ne rendit compte de cette œuvre dans le feuilleton. Quelques amis d'Albertine, stimulés par elle, achetèrent une demi-douzaine d'exemplaires; le reste de l'édition encombra les magasins de l'éditeur, destiné à grossir tôt ou tard, sur les quais, le grand ossuaire de la littérature contemporaine. Le nom de Pauline Merlin resta ignoré : la presse n'en fit point retentir ses trompettes sonores; le monde des lecteurs ne s'en occupa point; le monde des critiques ne le déchira point; elle connut tous les sacrifices qu'on peut faire à l'ambition, sans en recueillir les avantages.

Durant deux ou trois mois, elle vécut d'espérances, interrogeant tous les jours les feuilletons inexorables et muets, demandant, comme on demanderait la vie, un mot d'éloges, voire un mot de blâme : l'éloge, le blâme, c'est la vie; le silence, c'est la mort... Mais peu à peu ses illusions se dissipèrent, elle vit s'écrouler les bases fragiles sur lesquelles elle avait bâti sa réputation, sa fortune à venir.

On touchait à la fin de l'été; l'argent, malgré la plus prudente économie, touchait à son terme, et le désert s'agrandissait de plus en plus autour des deux pauvres femmes. Albertine venait de partir pour aller rejoindre ses parents à Nice, et ni Pauline ni sa mère n'avaient noué d'autres relations. Que faire? Retourner à Gamaches, sans argent, dans la plus complète détresse, s'exposer aux brocards, aux amères railleries de ceux qui autrefois enviaient leur bonheur..., était-ce possible? Ne valait-il pas mieux attendre à Paris une chance plus favorable? Pauline essaya d'écrire quelques nouvelles; mais quoique, selon l'avis des maîtres, pour bien écrire la prose, il soit nécessaire d'avoir fait beaucoup de vers, exercice gymnastique qui donne au style l'image, l'harmonie, la couleur et le nombre, Pauline ne réussit pas dans ses tentatives. Elle acheva, à la vérité, quelques petits romans; mais trahissant l'inexpérience de la jeunesse et le manque d'études sérieuses, ils ne furent pas accueillis par les journaux à qui elle les offrit. En vain elle tenta mille démarches humiliantes; en vain elle frappa à toutes les portes, et connut, par sa propre expérience, combien est rude l'escalier de l'étranger; elle ne retira nul fruit de ses démarches et rentrait chaque soir, accompagnée de sa mère, plus triste et plus découragée, dans cette petite chambre

morne où rien ne les attendait, que la pauvreté, les privations et l'isolement. Plusieurs fois Mme Merlin dit à sa fille :

— Retournons à Gamaches, les Amelot nous aideront.

— Oh ! maman, plutôt mourir ! s'écriait Pauline, dont cette parole réveillait l'ombrageuse fierté.

Mme Merlin se taisait, mais bientôt, succombant à ses inquiétudes, aux privations qu'une misère toujours croissante amenait avec elle, elle tomba grièvement malade.

### VI. — LA SOEUR DE CHARITÉ.

La maladie était arrivée au quinzième jour ; Pauline, assise auprès du lit de sa mère, épiait les changements qu'apportait au front de la malade un sommeil lourd et fiévreux, et pleine d'inquiétude, elle sentait son cœur répondre par des battements plus pressés aux sons pénibles de cette respiration haletante. Autour d'elle tout peignait, non plus la gêne, mais la misère la plus complète, le dénûment le plus absolu. Les meubles les moins nécessaires avaient disparu, transformés, par une triste alchimie, en remèdes et en tisanes; la petite montre de Pauline avait servi à payer les visites du médecin ; avec l'or de ses bagues elle avait acheté du pain, et elle se demandait, à bout de ressources, comment, ce jour même, elle pourrait et secourir sa mère et vivre elle-même. Le petit travail de broderie qu'à force d'instances elle avait obtenu dans une boutique de lingerie, auquel elle avait travaillé pendant ses nuits de veille, de chagrin, d'insomnie, ce chétif travail n'était pas fini, et pourtant il fallait vivre ! Pauline regardait autour d'elle, elle ne voyait plus rien : quelques pauvres meubles, quelques ustensiles, quelques vêtements, dernière propriété dont l'indigence même ne pouvait se dépouiller... ; c'était tout, et, après ce rapide et muet inventaire, la jeune fille, ne pouvant plus se contenir, pleura amèrement, en répétant :

— Hélas ! qu'ai-je fait ! nous étions si heureuses ! Oh ! ma pauvre mère, tu devrais me maudire !...

Un coup frappé discrètement à la porte interrompit cette explosion de douleur; Pauline essuya ses yeux et, tâchant de ramener un peu de calme sur son visage, elle alla ouvrir et recula, étonnée, à la vue d'une sœur de charité qui la salua poliment et lui dit :

— Pardonnez, mademoiselle, à ma visite imprévue; j'ai appris qu'il y avait ici une personne malade, et je venais lui offrir les secours de mon ministère.

— En effet, madame, ma mère est bien souffrante..., mais je n'avais pas réclamé...

La sœur de charité, à ce mot, regarda Pauline, et la jeune fille sentit se fondre soudain toutes les glaces de l'orgueil sous ce regard bienveillant et doux, où la compassion la plus profonde se voilait sous l'expression flatteuse de la sympathie et de l'amitié.

— Veuillez entrer, ma sœur, dit-elle enfin.

La sœur de Saint-Vincent, qui avait dix ans de religion et par conséquent dix ans d'expérience en fait de misères humaines, à l'aspect de cette chambre à demi meublée, de ce foyer presque éteint, de ces broderies inachevées, devina tout... Elle s'approcha du lit de la malade, qui dormait toujours d'un pesant sommeil, et après avoir longtemps interrogé son visage, elle se tourna vers Pauline et lui dit d'un ton affectueux :

— Votre chère mère est bien malade, mademoiselle, j'espère cependant que le bon Dieu vous la conservera... mais il faut des soins, beaucoup de soins... Si vous vouliez m'accepter pour garde-malade, que je vous en aurais d'obligations !

— Quoi ! ma sœur, vous voudriez !

— Eh ! sans doute ! n'est-ce pas notre état et notre bonheur tout à la fois ? J'ai déjà la permission de ma supérieure, et si vous voulez bien me donner la vôtre, mademoiselle, je m'installerai ici, je suppléerai à ce que votre constitution délicate ne vous permet pas de faire... ; dites, le voulez-vous ?

— Ma sœur, que de bontés !

— C'est convenu. — Mais, voyons, que donnez-vous à boire à votre malade ? où sont les ordonnances du médecin ?...

La sœur inspecta d'un intelligent regard les tasses, les bols, les théières ; mais, hélas ! ils étaient à sec comme les vases de la veuve de Sarepta, avant qu'une puissance merveilleuse y vînt épancher l'huile féconde. Sans se déconcerter, la religieuse serra la main de Pauline et lui dit :

— Pas d'embarras entre nous, ma chère enfant, je vais aller acheter tout ce qui nous manque... Ne vous inquiétez pas pour ma bourse, au moins, je la vide, le bon Dieu la remplit, à charge de la vider encore... c'est un va-et-vient continuel... Ah ! que Dieu est bon !

En disant ces mots, elle sortit et rentra au bout d'une demi-heure, chargée de provisions, de cordiaux, de remèdes et de tout ce qui pouvait être utile à Pauline ou à sa mère. Celle-ci venait de se réveiller, en proie à une fièvre ardente, qui déjà ne lui laissait plus l'usage de la raison. Combien alors Pauline bénit-elle cette Providence maternelle qui lui avait envoyé un secours si propice dans un si pressant besoin, un appui si charitable dans un si grand isolement ! Elle aida activement la sœur dans les soins que celle-ci rendait à Mme Merlin, mais elle n'eut pas besoin de l'éclairer davantage sur sa position, le délire de la pauvre malade en disait assez. Ces paroles incohérentes, mais fortes et vives, peignaient la prospérité passée, les regrets douloureux, l'amertume du présent, les souffrances de la pauvreté et de l'abandon. Pauline, en les écoutant, cachait son front dans ses mains ; mais lorsque sa mère dit d'une voix triste, et comme en réponse à une question qu'elle seule avait entendue :

— Retourner à la campagne ? ah ! je le voudrais bien !... mais il faut que le livre de ma fille s'imprime... il nous coûte si cher, ce livre ! Alors la pauvre enfant n'y tint plus, elle s'écria en pleurant et en baisant les mains de sa mère :

— Oh ! maman ! ordonnez, nous irons... nous partirons !...

— Doucement, dit sœur Eugénie, il faut du calme à notre malade... Voyez ! les yeux se ferment... la respiration est plus libre, plus égale, elle va dormir peut-être... nous causerons alors... Maintenant aidez-moi à renouveler les sinapismes...

Le soir venu, Mme Merlin dormait d'un sommeil réparateur, et sœur Eugénie, tenant les mains de Pauline dans les siennes, écoutait le récit que lui faisait la jeune fille de ses espérances, de ses illusions, des projets enfantés par l'orgueil, et des longs revers, des cuisants remords qui les avaient suivis. Poussée par ce besoin d'épanchement, qui a fait de la confession une nécessité morale avant que d'en faire un devoir sacré, Pauline ne dissimula rien, et sans s'occuper de se défendre, elle montra son âme avec l'ingénuité de ses défauts et la franchise de ses bonnes qualités. Sœur Eugénie, après un long silence, dit enfin :

— Mon enfant, vous comprenez maintenant vos erreurs, et vous voyez avec effroi au fond de votre âme un égoïsme

si cruel, si aveugle, qu'il a failli perdre la vie de votre mère et vous coûter, à vous, le repos de la conscience! Je n'insisterai pas...

Pauline pleurait, et ses larmes semblaient sortir d'un cœur brisé de repentir, comme les parfums de Magdeleine s'exhalaient du vase d'albâtre brisé aux pieds du Sauveur. Sœur Eugénie releva doucement ce front incliné et elle dit :

— Ma chère Pauline, moi aussi j'ai aimé la poésie et j'ai trouvé de grands charmes dans la lecture des beaux vers... Quelques strophes sont restées dans un coin de ma mémoire. Elles sont dues à une plume aussi éloquente que pure... Cette pièce était intitulée l'*Ange Gardien*... Vous en souvenez-vous?

> Loin des sentiers dont ma main te repousse,
> Ne pleure pas un dangereux honneur;
> Suis une route et plus humble et plus douce,
> Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur!

*Faites cela et vous vivrez!*

— O mon ange gardien! s'écria Pauline en se jetant dans les bras de la religieuse, vous serez obéie.

## VII. HUIT ANS APRÈS.

A sœur Eugénie, fille de la Charité, en la maison-mère, rue du Bac, Paris.

Gamaches, 28 août 18...

« Chère et bonne sœur,

« J'apprends avec une joie inexprimable que vous êtes enfin revenue de Constantinople et que, malgré cette longue absence et ces grands travaux, vous vous souvenez encore de moi. Ah! je le conçois, vous m'avez fait tant de bien!

« Vous voulez, dites-vous, des détails sur ma position; vous réclamez cette confiance qui vous est due si justement; ces bonnes paroles de votre lettre m'encouragent donc à vous peindre mon petit intérieur.

« Vous savez que je suis mariée à Joseph Amelot; notre union fut célébrée un an après mon retour, au moment où vous veniez de partir pour la Turquie. Ce fut une noce simple, mais joyeuse, à la ville voisine. Je suis parfaitement heureuse, car le Ciel m'a donné un mari aussi bon que prudent et courageux; nous avons eu la bénédiction du mariage, et je suis mère de cinq enfants. La ferme s'accroît et prospère, et mon mari trouve que je ne suis pas un membre inutile dans une colonie si laborieuse; il y a des grâces d'état, me dites-vous; oui, ma chère sœur, et je l'éprouve, car je m'intéresse extrêmement à tous les travaux de la campagne, et je mets ma gloire à être une bonne fermière, une bonne maîtresse de maison. Et les vers, me direz-vous? Bah! je mets ma gloriole ailleurs, j'ai plus de plaisir maintenant à entendre vanter les produits de ma basse-cour et de ma laiterie que je n'en aurais eu jadis à recevoir l'églantine des Jeux-Floraux, voire même le grand prix de l'Académie! Oh! que Dieu a été bon pour moi! Quand je repasse en esprit mes équipées d'autrefois, mes rêveries à creux, mes visions de gloire, mon séjour à Paris; quand je me revois si orgueilleuse et si égoïste, je ne puis que me confondre très-humblement, car je suis si heureuse et je l'ai si peu mérité! Voyez si je n'ai pas tous les éléments de bonheur : ma bonne mère ne m'a pas quittée, elle habite avec nous avec sa vieille amie, *la cousine Amelot*, comme nous disions autrefois; elle a pris le soin de la lingerie, des provisions et du fruitier; sa santé, grâce à Dieu, est excellente, et elle aussi est heureuse. Ma belle-mère, si bonne et si prudente, a été atteinte d'infirmités précoces; elle ne bouge guère de son fauteuil, et je la vois d'ici, assise près d'une fenêtre qu'ombrage un figuier; l'*Imitation de Notre-Seigneur* est à côté d'elle, et ses lunettes, placées dans le livre, y servent de signet. Elle file au rouet, et l'aînée de nos filles, Clémence, assise auprès de sa grand'mère, fait ses premières armes sur un *marquoir* de gros canevas. Elles chantent toutes deux à l'unisson... une de vos romances, dites-vous? Non pas, ma sœur, elles chantent le vieux cantique : *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours.* Dame! ma belle-mère est de la Bretagne, et elle a entendu chanter ce cantique à deux filles de la Sagesse que Carrier envoyait à l'échafaud... Vous voyez qu'elle a ses raisons pour y tenir. Mais toutes deux lèvent la tête, elles paraissent contentes...; j'entends du bruit dans la cour... Voyons... Savez-vous ce que c'est? C'est le dernier chariot de la moisson, qui rentre couronné de fleurs et entouré de nos laboureurs en joie; mon mari conduit les chevaux et tient devant lui, sur la selle, l'aîné de nos garçons, Eugène, à qui j'ai donné votre nom pour lui porter bonheur, tandis que mes deux jumelles, Jeanne et Marie, sont blotties dans les gerbes, de manière qu'on distingue à peine leurs cheveux blonds mêlés à l'or des épis... Oh! ma sœur, cette charrette est plus belle à mes yeux que le char triomphal de Corinne! Pour achever le portrait de la famille, Joseph, le dernier venu, dort auprès de moi dans son berceau, et le plus doux sommeil ferme à demi les plus beaux yeux noirs, entr'ouvre à peine les lèvres les plus fraîches... Une seule personne manque à ce tableau : c'est le père de mon mari, le vieil Amelot, ce digne homme qui fut notre consolation et notre recours à notre retour au pays. Il n'est plus, mais jamais je n'oublierai tant de bonté cachée sous tant de rudesse...

« La rentrée de la moisson est un beau jour, mais il en est d'autres plus doux, plus heureux encore. Il y a deux mois à peine, à la Fête-Dieu, Joseph et moi nous eûmes la même pensée et nous fîmes élever, le jour de la procession, sous le porche de notre maison, un reposoir orné de notre mieux. Nous n'avions épargné ni les fleurs, ni les bougies... Avec quelle joie, quelle émotion profonde, je vis le Seigneur s'arrêter en ma pauvre maison, et, reposant entre les mains du prêtre, bénir et moi-même et tout ce qui m'est cher! Ces moments sont trop pleins pour l'existence présente, c'est un coin de rideau levé sur l'éternité. Je n'en dis pas davantage sur un sujet que, mieux que moi, vous pouvez exprimer et comprendre...

« Combien je désirerais vous voir, combien Joseph désirerait aussi vous remercier de lui avoir rendu sa femme! Il vous vénère sans vous connaître, et s'unit à ma mère et à moi pour solliciter vos prières et vous offrir l'hommage d'un entier dévouement.

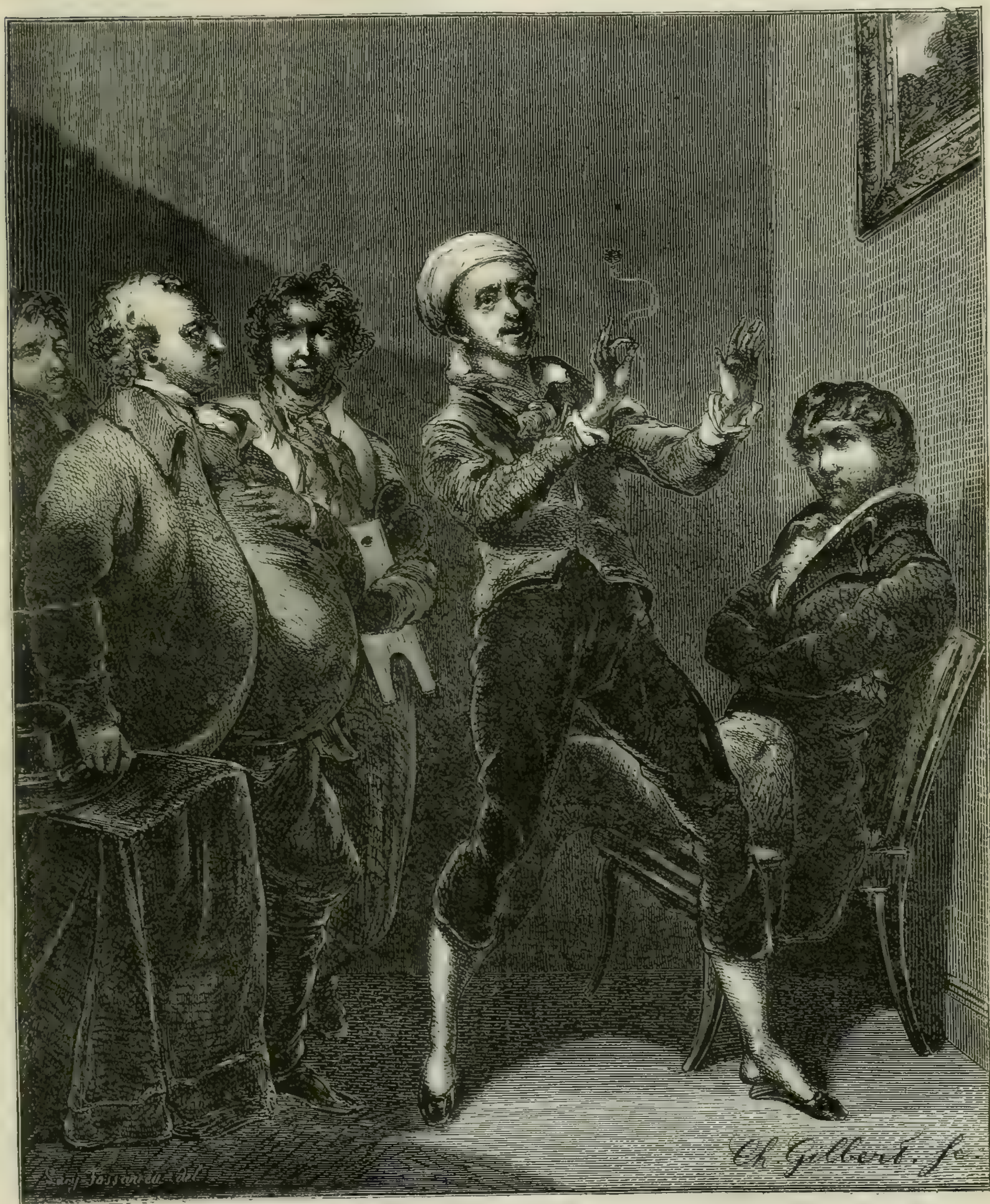
« Priez pour mes enfants, chère et bien-aimée sœur, et priez pour moi qui suis aussi votre enfant soumise et dévouée, la brebis égarée que vous avez ramenée au bercail...

« Je vous embrasse mille et mille fois.

« PAULINE AMELOT-MERLIN. »

CAMILLE GALLY.

# L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES.



L'acteur Mathews dans quatre rôles, d'après le tableau de Harlow.

Le *Musée* tout entier ne suffirait pas à l'insertion des lettres qui nous ont été adressées au sujet de notre *Spectacle en famille. Midi à quatorze heures*, *la Pierre de touche*, *la Journée de vacances* et *Marguerite*, ont été

joués au salon par nos abonnés, sur tous les points de l'Europe.

Nous ne pouvons que remercier collectivement les aimables interprètes de nos proverbes, et les engager à poursuivre ces exercices dramatiques, recommandés et pratiqués par les plus grands éducateurs de la jeunesse.

Cependant, parmi les nombreuses lettres que nous avons reçues, il en est deux que nous devons citer ici. La première démontrera, par un exemple frappant, l'utilité de notre *Spectacle en famille*; la seconde expliquera la moralité de nos études sur *l'art et les artistes dramatiques*.

1° A Monsieur le rédacteur en chef du *Musée des Familles*.

Syra, le 16 février 1852.

Monsieur,

Je me fais un plaisir de vous annoncer, comme abonné du *Musée des Familles*, que pour le dernier jour de carnaval, nous avons représenté dans le Lycée grec de Syra, dirigé par l'honorable M. C. Evangelides, la comédie-proverbe que vous avez écrite avec M. Charles Wallut: *Une Journée de vacances*, ou *l'Habit ne fait pas le moine*. (*Musée des Familles* d'août 1850).

Grâce aux soins apportés par notre professeur de français, M. M. Willenich, la représentation a été couronnée d'un plein succès; et, ce qui vous étonnera peut-être, c'est que les acteurs, ou pour mieux dire les élèves qui l'ont exécutée, sont tous Grecs et ont un an et demi de leçons.

Ma qualité d'élève du Lycée et ma participation à la représentation dans le rôle principal (M. Van Meulen) m'ont engagé à vous écrire la présente, persuadé que vous n'apprendrez pas sans quelque satisfaction cette nouvelle. Elle servira à vous donner une idée des progrès que fait la langue française en Grèce; ce qui n'est pas d'un petit intérêt pour vous et pour ceux qui, comme vous, Monsieur, sacrifient leurs veilles et leurs travaux à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse. Ainsi est-ce au nom de tous les élèves du Lycée grec que je viens vous remercier aujourd'hui et vous donner l'assurance d'une éternelle reconnaissance.

Agréez, Monsieur, les salutations les plus respectueuses de votre très-humble serviteur.

E. Vuginoi.

2° Château de V..... (Orne), 10 avril 1852.

Monsieur,

Nous avons joué, depuis trois ans, tous les proverbes que nous a donnés le *Musée des Familles*, et nous attendons les *Châteaux en Californie*, pour les jouer à leur tour. Jamais plaisir plus vif n'eut des résultats plus sérieux pour nos jeunes gens. Ils y ont acquis une fermeté de tenue, une pureté de diction, une aisance de gestes et de manières, dont ils vous remercient par mon entremise... Je vous avouerai même (entre nous) que les parents et les maîtres ont tiré de ces représentations autant d'agrément et de profit que leurs enfants et leurs élèves... Permettez-nous, toutefois, de réclamer de notre journal favori un complément qui nous semble manquer au *Spectacle en famille*, c'est-à-dire une série d'études en action sur l'art et les artistes de la scène. Nous approuvons fort la réserve avec laquelle vous parlez des théâtres, et les jugements sévères dont vous flétrissez leurs excès et leurs scandales. Dieu me garde de chercher à vous écarter un seul moment de cette noble ligne de conduite! Mais, sans rien emprunter au théâtre de ce qu'il offre de vil et de dangereux, ne pourriez-vous nous révéler ce qu'il y a parfois de grand et d'efficace dans cette école des mœurs, et nous initier aux travaux et aux secrets des hommes qui l'ont honorée jadis ou l'honorent aujourd'hui par l'élévation de leur talent et la pureté de leur caractère? Les portraits de ces artistes dans leurs plus beaux rôles, l'exposition de leurs procédés de pantomime et de diction, le récit de leurs efforts, de leurs succès et de leurs chutes (le tout pris au seul point de vue de l'art et dégagé des circonstances qui ont démoralisé la scène), seraient pour nous comme un cours intéressant et animé de la science à laquelle nous nous exerçons en jouant vos proverbes. Nous nous en rapportons au tact si parfait de la rédaction du *Musée* pour traiter cette matière délicate et charmante, comme il sied aux familles et à la jeunesse; pour donner enfin, en ceci comme en toute chose, le bien sans le mal, le bon grain sans l'ivraie, l'intérêt sans le péril, l'amusement avec la moralité, en un mot, si vous me permettez ce calembour, l'*art scénique* sans l'*arsenic!* etc., etc.

Jugez, et agréez, etc...

La Chanoinesse de V...

L'ouverture de la présente série est la réponse à la charmante lettre de M^me de V...

Dans ces études dramatiques, comme dans toutes nos études, nous procéderons, autant que possible, par anecdotes. Le conte fera passer le précepte avec lui.

## LES DÉBUTS DE MATHEWS.

C'était vers le commencement de ce siècle, à l'époque des jabots de dentelle, des pantalons collants et des habits en queue de morue.

Un acteur, qui n'était guère à la mode, et qui se mouchait dans sa poche, comme le pauvre de La Bruyère, faisait antichambre chez le directeur du premier théâtre de Londres.

Quand son tour vint d'entrer, le fier impresario, le jugeant sur sa mine, le reçut sans le faire asseoir et l'entendit sans l'écouter, tout en livrant ses cors à son pédicure et sa chevelure à son coiffeur.

— Qui êtes-vous? Où avez-vous joué? Que voulez-vous?

— Je suis Mathews; j'ai joué en province et je désire jouer à Londres.

— Quels rôles?

— Les comiques...

Décontenancé par l'impertinence du directeur, le pauvre diable balbutia ce dernier mot d'un air si lamentable, en roulant le bord de son chapeau, que l'impresario, le pédicure et le coiffeur partirent à la fois d'un éclat de rire.

— Pardieu! s'écria le premier, vous êtes plus comique, en effet, que vous ne croyez l'être. Mais ma troupe est complète, mon cher, on ne peut rien faire pour vous.

Et, renvoyé ainsi, comme un mendiant, l'acteur s'éloigna, la mort dans l'âme, tandis que le directeur achevait sa toilette en chantant.

Cependant Mathews se ravisa sur le seuil, et reparut à l'entrée de la chambre:

— Laissez-moi, monsieur, dit-il d'une voix suppliante, débuter sans engagement et jouer sans appointements.

— Cela ne vous donnerait pas à manger, reprit le directeur; j'aime mieux vous offrir de quoi dîner pour huit jours, tout en regagnant la province.

Et il présenta à l'artiste une aumône, que celui-ci rejeta avec mépris.

Mathews sortit cette fois pour ne plus rentrer.

Son désespoir allait le précipiter dans la Tamise, s'il n'eût reçu un bon conseil de l'ami qui l'attendait dans la rue.

Cet ami était l'acteur important du théâtre. Il connaissait le talent de Mathews, mais ne pouvait le recommander au directeur, avec lequel il était brouillé.

Le lendemain, le plus étrange personnage frappait à la porte de l'impresario. C'était une espèce d'idiot, en pantoufles, en veste à l'enfant, en cravate débraillée, une serviette roulée autour du front, à la main une mouche en plume et en fil de fer, qu'il faisait voltiger d'un air si niais, que toute la maison retentit d'un éclat de rire.

On lui dit en vain que le directeur ne peut le recevoir. Il fait semblant de ne pas entendre, et il pénètre dans l'appartement.

L'impresario, ébahi, reconnaît le type des comédies populaires, le Pierrot britannique, dans sa naïveté la plus complète.

Il écoute et observe la parade que lui joue l'inconnu... Famille, amis, domestiques, tout le monde accourt au spectacle inopiné... Le niais, excité, devient prodigieux; on passe de l'étonnement à l'admiration, de l'admiration à l'enthousiasme, de l'enthousiasme à l'hilarité convulsive.

Bref, le directeur, hors de lui, somme l'acteur de lui dire son nom.

— John Mitchell, répond l'artiste en changeant de figure comme par enchantement; à votre disposition, si mes services peuvent vous être agréables.

Et le directeur empressé signe un engagement de vingt livres sterling par mois (500 fr.).

Une heure après, toute la maison était encore émue de l'aventure, lorsqu'un nouveau personnage se présente, un palefrenier, cette fois, dans le costume de son métier, l'étrille et le fouet à la main, les cheveux ébouriffés, la figure joviale et la langue intarissable...

Le directeur reconnaît le rôle le plus comique de la pièce la plus comique du repertoire anglais : *Killing no murder* (l'Homicide sans meurtre).

Il bénit son étoile qui lui envoie deux excellents acteurs en un jour, et il enrôle le palefrenier au même prix que le pierrot.

Il apprend le soir même que les deux artistes appartiennent à une troupe ambulante, qui arrive d'Ecosse, et qui compte encore plusieurs sujets d'un talent remarquable.

— Qu'ils viennent me trouver demain, dit-il : s'ils valent leurs confrères, je les prendrai comme eux.

Le lendemain, en effet, un troisième acteur entre chez l'impresario.

C'était un contraste vivant avec ses prédécesseurs; autant ceux-ci étaient maigres, fluets et dégingandés, autant celui-là était gros, imposant et solennel. Son ventre le précédait de deux pieds. Son vaste habit flottait sur ses hanches, comme une housse sur le dos d'un éléphant. Une cravate blanche et un jabot pompeux ornaient son cou et sa poitrine. Son front découvert se redressait avec majesté sous une couronne de cheveux grisonnants. Il tenait à la main un chapeau, à forme plate, à large ruban et à plus larges bords.

— M. Wiggins! M. Wiggins en chair et en os! s'écrie le directeur, en retrouvant des pieds à la tête le fameux type de la charge de ce nom.

— En chair surtout, repart l'artiste, avec un salut de la dignité la plus comique.

Et il débite imperturbablement toutes les tirades gravement bouffonnes de son rôle.

Ceci relevant de la haute comédie, le sujet fut plus exigeant que le pierrot et le palefrenier de l'*Homicide sans meurtre*.

Il ne voulut s'engager qu'à raison de quarante livres sterling par mois.

Le directeur hésitait; mais ses amis, témoins de la scène, lui ayant répété à l'oreille qu'il n'avait pas un seul comique de cette force, et M. Wiggins ayant couronné son jeu par une pirouette qui atteignit à l'apogée du drôle :

— Va pour les quarante livres! dit l'impresario, en traçant sa signature au bas du papier.

L'acteur le prit, le plia avec dignité, et se retira après trois salutations qui renouvelèrent tous les éclats de rire.

— Cette troupe écossaise est extraordinaire! se disait le directeur; où diable le talent va-t-il se nicher?

Et cependant, il n'en avait pas encore vu le phénix, qui comparut devant lui quelques heures après.

Pour le coup, c'était le rôle de *Fond Barney*, dans la pièce : *York-Race-Course*.

Le personnage était si complet; il avait les cheveux si brouillés, la tête si enfoncée dans les épaules; sa bouche se contractait d'un air si bêtement capable; ses yeux, à demi fermés, jetaient un regard en coulisse si satisfait de lui-même, que chacun crut voir la personnification en un seul homme de tous les ridicules et de tous les tics des héros du *turf* et du *sport*.

La pantomime et le débit surpassèrent la tenue et la physionomie. Le directeur enthousiasmé fit venir un de ses voisins, grand homme de cheval, dont il voulait consulter la compétence. Alors la scène faillit tourner au tragique, le sportman se reconnut si bien dans l'acteur, qu'il prit son jeu pour une insulte et lui en demanda raison...

On conçoit que ce fut le dernier triomphe de l'artiste... Il fut engagé pour quarante livres, comme M. Wiggins...

Quelques jours plus tard, le directeur attendait ses quatre nouveaux sujets, au rendez-vous qu'il leur avait donné, pour leur distribuer des rôles, lorsqu'il vit reparaître ce pauvre Mathews qu'il avait renvoyé si brutalement. Le débutant, ramené par l'acteur qui le protégeait, affectait un air plus timide encore et plus gauche que le premier jour...

— Que venez-vous faire ici? lui dit l'impresario avec plus de dédain que jamais.

— Monsieur, répond tranquillement l'artiste, je viens remplir mes engagements et commencer mes services...

— Vous savez bien que je ne puis vous engager, et que je n'ai que faire de vos services... J'attends ici quatre premiers rôles auxquels vous n'êtes pas digne de souffler la réplique...

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, reprend Mathews... Je ne demande pas mieux que de gagner mes cent vingt livres sterling (3,000 fr.) par mois sans rien faire. Veuillez seulement me payer le premier mois d'avance, comme vous y êtes obligé par ces signatures...

Et il exhibe les quatre engagements du pierrot, du palefrenier, de M. Wiggins et de Fond Barney, engagements

signés par le directeur à lui Mathews, qui a pris successivement ces quatre formes, pour prouver ce dont il est capable.

Qui tombe des nues à cette révélation? c'est notre impresario !

— Vous! c'était vous! s'écrie-t-il en reculant de trois pas et en considérant le prodigieux artiste.

— Moi-même, monsieur, repart Mathews.

Et il lève les derniers doutes en répétant un passage de chaque rôle avec la perfection des jours précédents.

Puis il remercie l'acteur, son patron, qui lui a donné ce conseil, et le directeur qui a bien voulu rendre justice à ses divers mérites.

— Convenez, dit celui-ci aux assistants, que jamais homme ne se grima et ne se transforma avec une pareille illusion !

A moins de convenir qu'il était aveugle et sourd, il ne pouvait expliquer autrement sa mystification.

Sentant d'ailleurs qu'il avait joué à qui perd gagne, il fit galamment honneur à sa parole, — et un mois après tous les amateurs de Londres décernaient à Mathews la palme de l'art dramatique.

Un peintre anglais distingué, M. Harlow, a consacré, dans le tableau célèbre qui est reproduit en tête de cet article, les étonnantes métamorphoses du comédien Mathews.



Salon de 1852. Le Denier de la Veuve, statue en marbre de M. Emile Feugères-des-Forts.

Ce tableau le représente dans les quatre rôles de l'idiot, du palefrenier, de M. Wiggins et de Fond Barney. Le personnage assis à droite, les bras croisés, est Mathews lui-même, rêvant à ses propres transformations.

Considéré comme homme, autant qu'admiré comme artiste, ses succès lui acquirent une belle fortune; mais l'engouement public et son amour pour l'art retardèrent sa retraite du théâtre.

A cinquante ans, ayant perdu une jambe, il jouait encore, derrière une table, et soulevait des applaudissements frénétiques.

Son fils a épousé la fille de Vestris, le célèbre danseur, et, sans atteindre la renommée de son père, brille aujourd'hui sur les scènes populaires de Londres.

Mathews a publié, avant de mourir, plusieurs volumes de curieux mémoires.

Quand on lui demandait comment il parvenait à varier sa physionomie et son jeu au point de se rendre méconnaissable à ses meilleurs amis, il répondait par cet axiome, qui est la règle de tous les grands comédiens :

Se préparer froidement dans la coulisse, ne s'échauffer qu'en scène, au milieu de l'action.

Nous recommandons ce principe aux jeunes amateurs qui s'essayent dans nos proverbes.

C. de CHATOUVILLE.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL.

« *Etant roi des Francs, je ne veux pas de serfs dans mon royaume !* » Paroles de Louis X, le Hutin, dans son édit de 1316, par lequel il affranchit tous les serfs de ses Etats, en les obligeant à racheter leur liberté.




Rébus.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LES CHATEAUX EN CALIFORNIE, OU PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE.

### COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.




Le retour de M. Dubourg (scène XVI). Dessin de M. Gavarni.

PERSONNAGES.

M. DUBOURG, architecte-entrepreneur.
HENRI FREMONT, commis-négociant.
ALEXIS.
Mme DUBOURG.
HENRIETTE DUBOURG, fille de M. Dubourg.
MARGUERITE. } Enfants de M. Dubourg.
PAUL. }
CATHERINE, cuisinière.
CLARA, fille de Catherine.
Modiste, — couturière, — tapissier, — porteur d'eau.

La scène est à Paris, en 1852. Un salon bourgeois, luxe et indigence. Porte au fond. Portes latérales.

---

## SCÈNE I.

HENRI, CATHERINE.

CATHERINE. Enfin, c'est vous, monsieur Henri, après deux mois d'absence? Je croyais que vous nous aviez mis dans les oubliettes.

HENRI. Moi, bonne Catherine! je n'ai pas cessé de penser à vous.

CATHERINE. C'est-à-dire à mamzelle Henriette.

HENRI. A elle surtout, oh! oui!

CATHERINE. A la bonne heure! je vous reconnais... Toujours franc comme l'acier, et la queue sur la main, comme dit le proverbe.

HENRI, *riant*. Vous n'avez pas renoncé à refaire la sagesse des nations...

CATHERINE. Faut ben rire un peu...; tout n'est pas rose dans l'habit. Convenez pourtant que vous avez pris le chemin des espaliers.

HENRI. Mon avancement dépendait de ce voyage. A force de travail j'ai réussi! J'ai fondé trois comptoirs pour mon patron...; mes appointements sont doublés..., et...

CATHERINE. Bah! vous savez bien que c'est pas l'argent... Vous voilà, c'est le principal; mieux vaut lard que navet! comme dit... Ça vous fait deux mille écus, tout de même...

HENRI. Sans compter ma part des bénéfices...

CATHERINE. Morguienne! on se mettrait en ménage avec moins...

HENRI. Vous croyez que je pourrai offrir à Mlle Henriette?...

CATHERINE. Ne vous chagrinez point là-dessus...; son amitié pour vous, c'est de l'or en barque.

HENRI. Oh! merci, Catherine!... Et sa mère, Mme Dubourg?

CATHERINE. Ah! voilà le chien blanc dans la tisane... Depuis votre départ, il y a du trictrac ici... Faut vous dire que la bourgeoise a perdu le strapontin.

HENRI. Elle est devenue folle?

CATHERINE. A peu près. Quand je suis entrée ici, vous vous en souvenez, M. Dubourg n'y était plus depuis longtemps; car je ne le connais pas seulement, le pauvre cher homme, moi qui suis la sœur de lait de sa femme!

HENRI. Oui; voyant l'entreprise du bâtiment chômer, il a jeté le compas après l'équerre, comme tant d'autres.

CATHERINE. Et, comme tant d'autres, il est allé chercher fortune en Califorgnie...

HENRI. Où il n'a trouvé que la ruine peut-être, toujours comme tant d'autres!

CATHERINE. Ça finira par là, bien sûr! En attendant, il a pris les saucisses pour des lanternes, et il a écrit en débarquant qu'il ramassait l'or à la pelle. Là-dessus, la tête de madame a tourné comme une gibelotte...; elle ne tient plus dans sa peau...; elle ne rêve que de velours et de diamants... J'ai eu beau lui corner aux oreilles: — « Mais, madame, ne pousse pas toujours qui danse! attendez au moins le retour de monsieur! défiez-vous de ce Sacré-manteau, comme ils l'appellent. (C'est-y ça un nom chrétien, qu'on ne peut pas le dire sans jurer!) Mais, madame, j'ai aussi un garnement de neveu en Califorgnie, un petit drôle qui voulait trancher du monsieur et qui nous a quittés sans barbe au menton...; à preuve qu'il m'a emporté tout mon saint-frusquin, cent écus que j'avais mis dix ans à gagner... Il annonçait en arrivant, comme notre bourgeois, qu'il allait nous envoyer des cent et des mille!... va-t'en voir s'ils viennent!... Depuis trois ans, je n'en ai plus ni vent ni nouvelles, si ce n'est une fois qu'il m'a encore demandé de l'argent, sous prétexte qu'un sauvage l'avait escalpé, ce qui veut dire ôter la peau du crâne! Ça doit faire un joli coco à présent! Moi, lui envoyer de l'argent, morguienne! Si je le retrouve jamais entre quatre-z-yeux!..» Voilà ce que je disais à la bourgeoise...; eh bien! c'est comme si j'avais chanté au dessert! madame se croit millionnaire, et voilà!

HENRI. Je comprends... Et il lui faudra un millionnaire pour gendre?

CATHERINE. Tant qu'elle ne sera point dégrisée, j'en ai peur.

HENRI. Et moi j'en frémis... Je connais M. et Mme Dubourg: un homme d'esprit, mais sans consistance; une femme d'imagination, mais sans jugement.

CATHERINE. Patience..., rira ben qui rira derrière! le moment du réveil n'est pas loin peut-être... Il y a quelque anguille sous cloche aujourd'hui. Je ne sais quelle fourche pique madame! une nouvelle en l'air, je parie; un conte moulé dans son journal; enfin elle met les petits pois dans les grands, comme si elle hébergeait le roi des Indes... Elle a commandé des magnificences, un festin de Salbazar, quoi! Faut que je m'habille en torchon bleu, sauf votre respect...

HENRI. Un rival sans doute, un prétendu à éblouir... Ah! Catherine, que faire?

CATHERINE. Ne point jeter la manche après la poignée, je vous le dis...

HENRI. Au fait, vous avez raison; si Mlle Henriette m'aime, nous serons deux contre un.

CATHERINE. Nous serons trois!

HENRI. Chère Catherine! vous me rendez le courage... A propos, et le petit frère et la petite sœur d'Henriette, et Mlle Clara, votre charmante fille, dont j'oubliais de vous demander des nouvelles!

CATHERINE. Les enfants vont bien, grâce à leur sœur et à moi. Clara est toujours ici et toujours la même. Elle rêve aussi la Califorgnie, et court les boutiques avec Mme Dubourg... Croiriez-vous que je ne peux pas lui ôter de la cervelle mon coquin de neveu! — Je l'aime comme il est, moi, na! Voilà sa réponse à tout. Elle a refusé un parti superbe: un fabricant de siéges en caoutchouc... Oh! la jeunesse!... Eh bien! qui vient là? Cette maison est comme une halle...

HENRI, *à Catherine*. Serait-ce là mon concurrent?

CATHERINE, *à Henri*. Notre roi des Indes! laissez-moi lui clore le bec.

## SCÈNE II.

HENRI, CATHERINE, ALEXIS, *figure et toilette de dandy très-excentrique. Moustaches en croc, chevelure en coup de vent, cravate, gilet et pantalon de couleurs hasardées. Pardessus jaune écourté. Breloques, bagues aux doigts, lorgnon dans l'œil.*

CATHERINE. Quels yeux de larynx!

ALEXIS. Monsieur..., la bonne, M. le baron Dubourg, s'il vous plaît...

CATHERINE. M. le baron Dubourg! qu'est-ce que c'est que ça?

ALEXIS. Un gentleman parisien, livré au négoce par distraction. N'est-ce pas ici son hôtel?

CATHERINE. C'est ici, et c'est point là...

ALEXIS. Et si c'est ici.

CATHERINE. Il est absent pour le quart d'heure.

ALEXIS. Alors, où pourrai-je le trouver?

CATHERINE. A Saint-attrape-sot, en Califorgnie.

ALEXIS, *à part, observant Catherine.* C'est singulier, ce timbre ne m'est pas inconnu. (*Haut.*) A San-Francisco! Je croyais M. Dubourg revenu.

CATHERINE. Voulez-vous parler à la bourgeoise?

ALEXIS. Merci! (*A part.*) Je ne suis pas chez le baron, c'est clair. Mais où diable ai-je entendu ce timbre? (*A Henri.*) Mille pardons, monsieur!... (*Il salue et sort.*)

## SCÈNE III.

HENRI, CATHERINE.

HENRI. Quel peut être ce personnage?

CATHERINE. Un chercheur d'aventures, qui s'est trompé de porte... Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Dubourg.

HENRI. Je l'espère... car si l'on donnait dans la baronnie...

CATHERINE. Mon Dieu! je ne réponds de rien. Madame ne rentre pas vite tout de même.

HENRI. Je veux pourtant lui parler; il faut que je connaisse mon sort!

## SCÈNE IV.

HENRI, CATHERINE, une MODISTE, puis une COUTURIÈRE, un tapissier. Figures comiques.

LA MODISTE, *un carton à la main.* Madame Dubourg?

CATHERINE. C'est ici.

LA MODISTE. Voilà le chapeau que madame a commandé. (*Elle tire du carton un chapeau excentrique.*)

CATHERINE, *à Henri.* Quand je vous disais.

LA MODISTE. On repassera ce soir avec la note. (*Elle sort.*)

CATHERINE. Et d'une. Voilà ce que fait madame depuis ce matin.

HENRI. Il faut qu'elle aït reçu des nouvelles de son mari.

LA COUTURIÈRE. Madame Dubourg?

CATHERINE. Et de deux. C'est ici.

LA COUTURIÈRE. Voici la robe de madame. (*Elle déploie une robe éblouissante.*) Puis-je la voir?

CATHERINE. Elle est sortie.

LA COUTURIÈRE. Je repasserai ce soir. (*Elle sort.*)

CATHERINE. Avec la note. La procession commence, nous n'en sommes qu'à la bannière. Ah! voilà le bedeau.

UN TAPISSIER. Madame Dubourg?

CATHERINE. Vous y êtes.

LE TAPISSIER. J'apporte à madame des échantillons de tenture.

CATHERINE. Madame n'est pas là, et je n'y connais rien.

LE TAPISSIER. Je reviendrai dans une heure. (*Il sort.*)

CATHERINE, *à Henri.* Eh bien, vous voyez!

HENRI. C'est effrayant! Comment la sauver de la ruine?

CATHERINE. Ah! comment! Il faudra que le bon Dieu s'en mêle, car, au moindre avis, elle s'emporte comme une soupe au lait... N'allez pas la contrarier en face, surtout... Vous deviendriez sa bête noire, et tout serait fini. Faites plutôt semblant de donner dans ses idées.

HENRI. La pousser dans l'abîme? Jamais! Quand même son mari lui apporterait de l'or, je sais ce que deviennent ces fortunes improvisées... N'ai-je pas appris, ce matin, que la maison Edwards, la grande banque du Sacramento à Paris, va suspendre ses payements?...

CATHERINE. Parlez-moi d'un état, comme le vôtre. Un bon chien vaut mieux que deux plus gros rats...

HENRI. Non! Je sais ce que j'ai à faire. (*Il écrit une lettre. Puis, avec émotion.*) Tenez, Catherine, si l'on me refuse la main d'Henriette, si l'on me chasse d'ici, et si la misère y entre à ma place, vous ouvrirez cette lettre et la remettrez à celle que j'aimerai toujours!

## SCÈNE V.

HENRI, CATHERINE, Mme DUBOURG (*entrant très-effarée*), puis CLARA.

HENRI. Madame Dubourg!

CATHERINE. Enfin... Et Clara? qu'en avez-vous fait?

Mme DUBOURG. Je l'ai laissée à la Compagnie des Indes.

CATHERINE. En gage?

Mme DUBOURG, *sans écouter.* A-t-on apporté mon chapeau? A-t-on apporté ma robe? A-t-on apporté mon châle des Indes?

CATHERINE. Voici votre chapeau; on repassera avec la note...

Mme DUBOURG. C'est bien. Après!... Ma robe de velours nacarat... 12 mètres de tour...

CATHERINE. La voilà, vot' robe! La couturière reviendra avec la note...

Mme DUBOURG. C'est bon, c'est bon!... Et mon châle?

HENRI, *saluant.* Madame!

Mme DUBOURG, *l'apercevant.* Ah! bonjour, monsieur Henri... Et mon châle, mon châle des Indes à fond blanc, pur Thibet, avec la marque... Mais je ne le vois pas.

CATHERINE. Ni moi non plus. Il est peut-être encore dans les malles de M. Dubourg.

Mme DUBOURG. Mon mari! (*A part.*) Est-ce qu'elle saurait... (*Haut.*) Dis-moi, Catherine, quand on apportera ce cachemire, tu diras que je n'y suis pas.

CATHERINE. Et je ne le prendrai point?

Mme DUBOURG. Es-tu sotte! Au contraire... A propos, monsieur Henri, vous dînez avec nous aujourd'hui?

HENRI. Je vous remercie mille fois, madame; mais...

Mme DUBOURG. Vous acceptez!... Un dîner splendide! trois services complets... Je ne sais pas encore combien j'aurai de hors-d'œuvre. J'irai consulter Chevet. J'ai envie qu'il y aït trois potages! Qu'en penses-tu? Catherine?

CATHERINE, *bas à Henri.* Hein! qu'est-ce que je vous disais?

HENRI. Madame Dubourg, écoutez-moi, je vous prie.

CATHERINE, *bas.* Pas encore! Attendez et laissez-moi faire... (*Entraînant Mme Dubourg dans un coin.*) Not' bourgeoise, vous saurez que les fournisseurs ne veulent plus faire crédit.

Mme DUBOURG. Bah!... Encore un jour, et je les payerai.

CATHERINE. Madame, ils n'y vont pas par quat' chemins! Ils ne me donn'ront plus rien sans argent comptant.

Mme DUBOURG. Quelle contrariété!... Comment faire? Tiens, Catherine, prenons des choses simples que tu dresseras richement... Ce qu'on appelle, dans le beau monde, de l'architecture de table...

CATHERINE. Mais quoi encore?

Mme DUBOURG. Un gros poisson, une belle croûte de pâté. Tu feras le dedans.

CATHERINE. Mais j' n'ai rien pour faire le d'dans, et rien pour acheter le dehors!

Mme DUBOURG. Tu es une sotte! J'arrangerai cela avec Chevet. Va-t'en à ta cuisine, et quand mon cachemire viendra, tu le recevras avec tous les honneurs qui lui sont dus...

CATHERINE. Ah! Jésus! Seigneur! bonté du Ciel!

(*Entre Clara, portant un écrin d'une main, et de l'autre un carton de cachemire.*)

Mme DUBOURG, *s'élançant sur le carton, et déployant le châle.* Le voilà! Elle l'apporte elle-même, cette chère enfant... Embrasse-moi, et viens que je te l'essaye. (*Elle lui met le châle sur les épaules et l'admire.*) Qu'il est beau! qu'il est donc beau! et comme il fera enrager Mme Dubuisson qui n'en a qu'un français! Ah! j'oubliais de mettre la marque en évidence. (*Elle le replie et veut le remettre à Clara.*)

CATHERINE. Bon pour une fois, notre bourgeoise... Ces folies-là, ça se gagne comme la coqueluche.

CLARA. Un peu de patience, ma mère, et mon cousin m'en apportera un pareil...

CATHERINE. Ton cousin n'est qu'un va-sur-pieds, et je te défends de profaner son nom.

CLARA. Je l'aime comme il est, moi, na!

CATHERINE, *à Henri.* Vous reconnaissez son refrain!

CLARA. Et j'ai mes raisons pour compter sur lui. (*Regard d'intelligence à Mme Dubourg.*)

Mme DUBOURG, *bas.* Silence! petite.

CATHERINE. Allons, viens éplucher mes carottes en attendant celles du Sacré-manteau! (*Bas à Henri.*) Et vous, tâchez de retrouver la cervelle de la bourgeoise, si elle n'en a pas fait un vol-au-vent pour son gala. Quant à moi, j'en jette ma sangle aux chiens. (*Elle emmène Clara.*)

## SCÈNE VI.

HENRI, Mme DUBOURG.

Mme DUBOURG, *distraite et occupée de sa toilette.* Vous restez, monsieur Henri? vous avez à me parler?

HENRI. Oui, madame, et d'un sujet qui n'est pas nouveau. Vous savez combien j'aime...

Mme DUBOURG. Ce chapeau... (*Elle l'essaye.*) il est d'une forme adorable; il vient de chez Laure! — Quatre-vingts francs, sans les plumes!

HENRI. Mlle Henriette...

Mme DUBOURG. En aura un aussi, et je vous jure qu'elle pourra marcher auprès de sa mère!

HENRI. Je voulais justement vous demander, madame, si Mlle Henriette s'est métamorphosée comme vous en mon absence; si, comme vous, elle place maintenant son bonheur dans la toilette et la parure.

Mme DUBOURG, *regardant sa robe.* Cette robe vient de chez Paméla! comme ça se reconnaît!... Cette artiste a un talent pour faire valoir les choses!... Quel chic, auprès des sarraux de Mme Dubuisson!

HENRI, *tristement.* Pour la dernière fois, madame, j'ai l'honneur de vous parler de votre fille; il y a deux mois, c'était un ange de modestie et de simplicité, et vous savez quel sentiment ses vertus autant que ses grâces avaient fait naître en moi; j'avais osé prétendre à sa main, et, de votre aveu, elle avait bien voulu ne pas repousser cette espérance.

Mme DUBOURG, *riant.* Ah! vos projets de mariage! vous y pensez toujours?

HENRI, *vivement.* Les aurait-elle oubliés, madame?

Mme DUBOURG. Mon cher Henri, parlons franchement; il y a deux mois, Henriette était la fille d'un pauvre architecte, et avait les manières et les habitudes de cette position. Héritière maintenant d'un riche capitaliste, d'un millionnaire...

HENRI. D'un millionnaire! en êtes-vous certaine?

Mme DUBOURG. Son père ne revient-il pas de la Californie?

HENRI. Ah! madame, que de gens y sont allés pauvres et en sont revenus misérables!

Mme DUBOURG. Comment! un pays où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des lingots d'or! où les indigents mendient dans des sébiles d'or! où l'on est si riche, qu'un gigot se paye une once d'or! — Croyez-vous donc que M. Dubourg se soit croisé les bras dans ce paradis terrestre?

HENRI. Vous ne voyez que le beau côté de la médaille! mais le revers, madame! Vous ignorez les épouvantables désastres dont la Californie est le théâtre, les incendies de chaque mois, les combats de chaque jour, les meurtres de chaque nuit. Cet or, que vous croyez si facile à prendre, on le recueille, la pioche d'une main, et le fusil de l'autre; et, pour un colon qui s'enrichit, mille succombent de misère et de faim.

Mme DUBOURG, *avec ironie.* Souhaitez-vous donc que M. Dubourg soit de ceux-là?

HENRI. Moi, madame! plaise à Dieu que vos vœux se réalisent! Mais rappelez-vous que vous pourrez compter sur moi, si M. Dubourg échoue dans ses spéculations.

Mme DUBOURG. Il réussira! — il a réussi! — Je vous défends de dire que mon mari n'est pas millionnaire!... Et tenez, je veux vous prouver... Grand Dieu!... quel bruit!... Que se passe-t-il donc?

## SCÈNE VII.

HENRI, Mme DUBOURG, un porteur d'eau. (*Le porteur d'eau repousse violemment Catherine et Clara, qui veulent s'opposer à son passage; il entre, et ferme la porte au nez des deux femmes.*)

LE PORTEUR D'EAU. J'entrerons, fichtra!

Mme DUBOURG, *avec transport.* Un commissionnaire! C'est mon casawech! il apporte mon casawech!

LE PORTEUR D'EAU. Fichtra! j'vous d'mandons, à la fin, quand vous me paya?

Mme DUBOURG. Tiens! ce n'est pas mon casawech! Qui êtes-vous?

LE PORTEUR D'EAU. L'porteu d'eau, foi d'Auvergnat! même que vous m'devez dix-huit francs quatorze sous!

Mme DUBOURG. Ah! j'avais oublié cette dette! Eh! mon Dieu! ne vous fâchez pas! (*Cherchant dans ses poches.*) Ma bourse... Où est donc ma bourse?... est-ce que je l'aurais perdue?... J'avais des valeurs considérables dedans!

LE PORTEUR D'EAU. C'est une frimasse que tout ça? Mon

argent, ou j'cassons tout. (*Il bouscule le chapeau de Mme Dubourg, posé sur la table.*)

Mme Dubourg. Arrêtez! mon chapeau! mon chapeau de chez Laure!... Et n'avoir pas cette bourse... Pardon, monsieur Henri... Ah! je me trouve mal. (*Elle tombe sur une chaise. Attaque de nerfs.*)

Henri, *au porteur d'eau*. Combien vous est-il dû?

Le porteur d'eau. Dix-huit francs quatorze sous, fichtra!

Henri, *tirant sa bourse*. Voilà vingt francs; gardez le reste, et sortez!

Le porteur d'eau. A la bonne heure! c'est parla?... Bonsoir à la compagnie... Fichtra! (*Il sort.*)

Henri, *à part*. Elle m'invite à un festin, et je lui prête vingt francs! Comprendra-t-elle cette leçon?



Alexis et Henri (scène II). Dessin de M. Eugène Forest.

*N.-B.* Le spirituel dessinateur a fait ici deux malices d'un seul coup de crayon En même temps que les deux jeunes premiers du Proverbe, il a représenté les modes d'aujourd'hui, bien portées et mal portées. Avis à nos lecteurs fashionables.

## SCÈNE VIII.

HENRI, Mme DUBOURG.

Mme Dubourg, *revenant à elle*. Enfin! il est parti... Je vous remercie, mon cher, d'avoir renvoyé ce brutal.

Henri, *s'inclinant*. Madame! trop heureux...

Mme Dubourg. Oh! tous ces gens-là me payeront cher les scènes qu'ils me font! Et pour que vous ne croyiez pas que je m'en fasse accroire, écoutez, et gardez-moi le secret.

(*Lisant une lettre.*) « Ma chère femme, le trois-mâts la « *Cérès* vient d'arriver à Nantes; il me ramène vers toi, « en bonne santé. Mes affaires de bord une fois réglées, « je prends le chemin de fer, et je tombe dans tes bras? « — Ton mari, François Dubourg. »

Henri. M. Dubourg! il revient?

Mme Dubourg. Sa lettre est d'avant-hier; il peut donc arriver d'un instant à l'autre.

Henri. Ainsi, Mlle Henriette...

Mme Dubourg. Ma fille a désormais une grande position dans le monde!

Henri, *tremblant*. Madame, je n'ai plus qu'à renouveler ma question, et je vous prie de me dire toute la vérité. Mlle Henriette adopte-t elle vos idées sur la richesse et le bonheur?

Mme Dubourg. Quand vous aurez fait fortune, mon cher, vous saurez qu'on s'y habitue tout de suite. (*Sérieusement.*) Ma fille sait qu'elle sera pour le moins comtesse, un de ces jours!... On voit déjà qu'elle était née pour ce haut rang; en un mot, on reconnaît qu'elle est digne de sa mère!

Henri, *à part.* Hélas! elle ne m'aime donc plus!... Elle est perdue pour moi! Je sors, je n'en puis plus!

Mme Dubourg, *le retenant, et d'un ton protecteur.* Eh bien! est-ce que l'on se quitte ainsi? est-ce que notre amitié vous fait peur, parce que nous sommes riches? Eh! mon cher Henri, nous vous aiderons à faire votre chemin dans le monde!

Henri. Permettez-moi de me retirer, madame. (*A part.*) Je n'aurais pas la force de revoir Mlle Henriette!

Mme Dubourg. Allons donc! vous savez bien que vous nous restez à dîner! Pas d'enfantillages! nous continuerons de nous voir en amis; c'est sans conséquence désormais, et...

## SCÈNE IX.

HENRI, Mme DUBOURG, HENRIETTE.

Henri. (*Fausse sortie.*) Mlle Henriette!...

Mme Dubourg, *allant à sa fille.* Comment! Henriette, tu n'as pas mis ta robe de soie glacée?

Henriette, *courant à Henri.* Ah! monsieur Henri, que je suis aise de vous revoir!

Henri, *la saluant tristement.* Mademoiselle...

Mme Dubourg. Eh bien! Henriette, réponds-moi donc? Pourquoi n'as-tu pas mis ta robe glacée?

Henriette. A quoi bon, maman?

Mme Dubourg. Mais, mon enfant, il faut user de ces belles choses. Tu es riche et heureuse, n'est-ce pas?

Henriette, *tendant la main à Henri.* Oh oui! bien heureuse!

Henri, *à part.* Est-ce un rêve!... une illusion!

Mme Dubourg, *se mirant devant la glace.* Regarde mon chapeau! ça m'amuse tant de le porter, que je vais le garder à la maison.

Henriette, *à Henri.* Vous ne me dites rien! vous êtes triste au retour! Vous n'êtes plus le même pour moi?... Suis-je changée pour vous?

Henri, *à demi-voix.* J'en ai peur!... Votre cœur ne sait-il pas... que vous êtes millionnaire?

Henriette, *sérieusement.* Que dites-vous, Henri?

Mme Dubourg, *toujours devant la glace et sans entendre les jeunes gens.* Tu vois, Henriette, comme la forme des chapeaux est évasée. Mme Dubuisson est absurde avec ses passes en corridor! J'aime assez ce nouveau modèle... Et toi?

Henriette. Oui! c'est très-gracieux. (*A Henri.*) Ainsi, vous avez cru que mes sentiments tourneraient avec la fortune!

Henri, *timidement.* Mademoiselle... pardon!... madame votre mère...

Henriette. Ma pauvre mère est dupe de son imagination. Je prie Dieu que ses rêves se réalisent, car elle aurait trop à souffrir d'un mécompte.

Henri. Mais vous, Henriette?

Henriette. Moi! je crois que la médiocrité convient au bonheur; et si le Ciel me donnait ces trésors que j'envie si peu, je les emploierais à me créer quelque part l'humble nid que nous souhaitions... il y a deux mois...

Mme Dubourg, *qui a entendu, à part.* Miséricorde! que dit-elle donc?

Henri, *avec ravissement.* Oh! mademoiselle, ma vie entière ne saurait payer de telles paroles!

Mme Dubourg, *avec intention.* Henriette, viens m'aider à plier mon cachemire dans le dernier genre.

Henriette. Oui, maman. (*Elle va aider sa mère.*)

Henri, *à part.* Ainsi, Mme Dubourg s'était trompée! et moi j'ai pu croire un instant...

Mme Dubourg, *mettant le châle sur ses épaules.* Ce n'est pas cela... la marque disparaît. D'ailleurs, je veux le porter en long. Mon Dieu! que c'est difficile! (*Elle plie et replie le châle.*)

Henri, *à Henriette.* Mais, mademoiselle, votre mère tient pour vous à ces splendeurs que vous n'enviez point; elle veut vous élever à la hauteur de votre nouvelle fortune!

Henriette. De quelle fortune?

Henri, *à part.* Elle ignore le retour de son père!

Henriette. Et quand notre position changerait, pourquoi notre cœur changerait-il? Le cœur n'est jamais pauvre, lui.

Mme Dubourg, *à part.* Oh oh! j'ai joué avec le feu. (*S'avançant entre eux deux.*) Je regrette, monsieur Henri, de me mêler à votre conversation; mais vous avez déjà oublié ce que je vous disais il n'y a qu'un instant. Et toi, Henriette, tu fais à ton père l'injure de douter de lui!

Henriette. Mon père!

Mme Dubourg. Songe donc qu'il est la spéculation incarnée, et que tout doit réussir à un homme comme lui!

Henriette. Eh! ma chère mère, il n'en sera pas plus heureux, car le bonheur l'attend au milieu de nous, et il n'a qu'à revenir; il n'a qu'à vivre près de ceux qu'il chérit et qui l'aiment! Un père qui fait et partage la joie de ses enfants est millionnaire au coin de son feu.

Henri, *avec effusion.* Oh! merci, mademoiselle; encore une fois merci!

Mme Dubourg, *sévèrement.* Monsieur le futur banquier, vous devriez savoir qu'on revient de Californie chargé de billets de banque!

Henri. Quand on en revient avec des billets de banque, madame!

Henriette, *tristement.* Et quand on en revient, ma mère!

Mme Dubourg, *à part.* Décidément, ce jeune homme ne peut rester ici. (*Haut, embarrassée.*) Monsieur Henri, je suis désolée... mon grand dîner... ne peut avoir lieu ce soir... Je vous prie donc... d'agréer mes excuses...

Henri. Elle me renvoie!

Henriette, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire? Je me sens prête à pleurer!

Henri. Je ne vous en remercie pas moins, madame. (*Il la salue.*) Adieu, mademoiselle! (*A part.*) J'aime mieux ce congé, qui me laisse au moins l'espérance! (*Henriette s'incline tristement.*)

Mme Dubourg. Je vous reconduis, monsieur Henri! (*Ils sortent tous deux.*)

## SCÈNE X.

HENRIETTE, seule.

Henriette. Quelle tristesse j'ai dans le cœur! Les paroles de ma mère me font du mal; elle se trompe, mon Dieu! J'ai tant de plaisir en songeant à Henri, que tous les trésors du monde ne me rendraient pas plus heureuse! A son retour, mon père me comprendra! S'il pouvait revenir pauvre! Oh! pas de ces idées-là, ma bonne mère

serait trop à plaindre! Enfin, il me reste une consolation : ce grand dîner n'aura pas lieu, et ne dévorera pas en un instant le peu d'argent que j'ai gagné.

## SCÈNE XI.

HENRIETTE, CATHERINE (*tenant un plumeau et un balai*).

CATHERINE. Ah ça! encore des pleurs?

HENRIETTE. C'est toi, ma bonne Catherine!

CATHERINE. Est-ce que vous n'avez point vu M. Henri?

HENRIETTE. Au contraire, il nous quitte à l'instant!

CATHERINE. Eh bien, morguienne, ayez donc de la joie pour tout le monde! ça sera autant de pris sur l'ennui... dans cette cour du roi Bêtaud! Voilà-t-il pas la bourgeoise qui m'envoie frotter le salon, et qui tient plus que jamais à ses idées de gala!

HENRIETTE, *vivement*. Pour quel jour?

CATHERINE. Pour ce soir, parguienne!

HENRIETTE. Mais maman vient de dire à M. Henri que ce dîner n'aurait pas lieu.

CATHERINE. Pour lui, peut-être bien; mais madame a ses pipe-assiettes.

HENRIETTE, *pleurant*. Oh! mon Dieu! c'était donc un congé, un renvoi! Je comprends tout!

CATHERINE, *à part*. Bon! faut que je la moleste à mon tour. (*Haut.*) Voyons, ma p'tite Henriette! du courage, de la patience... Le temps est un grand maigre, allez! Pardon de ma brusquerie; mais c'est que les affronts me pleuvent dru comme graine, et ça me révolutionne, moi, de voir hurler la chandelle par les deux bouts...

HENRIETTE, *s'essuyant les yeux*. Tiens, Catherine, voici quelques broderies que j'ai faites à l'insu de ma mère. (*Elle lui remet de l'ouvrage.*) Tâche de les vendre pour payer les dettes criardes.

CATHERINE. Quel ange! quel carabin du bon Dieu! Et dire que la bourgeoise bat la Champagne, sans rien deviner de tout ça!

HENRIETTE. Respect aux fantaisies de ma mère! Je travaillerai davantage, ma bonne Catherine, et je prierai pour le retour de mon père!

CATHERINE. Oh! pour revenir, il reviendra, votre père; mais à savoir sur quelle patte : c'est là le chic, comme dit le proverbe.

HENRIETTE. Quelqu'un! Je me sauve, car j'ai les yeux tout rouges. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XII.

CATHERINE, ALEXIS.

ALEXIS, *entrant par le fond*. On m'a assuré que c'était ici. M. le baron Dubourg, s'il vous plaît?

CATHERINE, *à part*. Encore ce particulier!... (*Haut.*) Il n'y est pas : il est au Sacré-manteau; je vous l'ai déjà dit...

ALEXIS, *à part, lorgnant Catherine*. C'est singulier! ce timbre ne m'est pas du tout inconnu!

CATHERINE, *se fâchant*. Eh bien! quand vous resterez là planté comme une lanterne...

ALEXIS. Vous ignorez quand il rentrera?

CATHERINE. Du Sacré-manteau? Dame! il ne faut que six mois pour en revenir...

ALEXIS, *à part, lorgnant*. Décidément ce timbre m'inquiète! (*Il sort.*)

## SCÈNE XIII.

CATHERINE, seule.

CATHERINE. En voilà-t-il un moustachu au goût du genre! Si encore il apportait de l'argent; mais je crois qu'il vient plutôt en demander. (*Elle range les meubles.*) Ah! si la bourgeoise avait tant seulement le son d'une oie dans la tête, elle enverrait ses bulles visées à tous les diables; elle marierait sa fille au petit jeune homme, et nous n'aurions plus à fouetter que les deux marmailles... Mais non, dans la sauce mourra le canard!... Balayons donc, puisqu'il faut balayer!... Un mauvais outil qui fait plus d'poussière qu'il n'en ôte... Bon! v'là un pied d'chaise qui va se promener! (*Elle l'arrange tant bien que mal.*) Impothéquer des cachemires sur les millions de Saint-Attrape-sot! Je donnerais deux sous pour que son mari revienne. Je gage qu'il nous servira comme une cinquième roue à une carotte! Enfin!

## SCÈNE XIV.

CATHERINE, M. DUBOURG. (*M. Dubourg entre en traînant après lui une vieille valise; il est vêtu d'un vieux pantalon rapiécé, d'une sorte de vareuse fantastique et d'un chapeau à larges bords, qui lui donne l'air d'un bandit espagnol.*)

DUBOURG. Ouf! un siége pour reposer ma tête! (*Il va s'asseoir sur la chaise cassée et tombe à la renverse.*)

CATHERINE. Encore un intrus! Que veut-il, celui-là?

DUBOURG. Faire trois mille lieues pour tomber sur une chaise pareille!

CATHERINE, *croisant les bras*. Ah ça! venez-vous casser notre mobilier, vous?

DUBOURG, *toujours assis à terre*. Quel mobilier!... C'est assez gentil pour une millionnaire!

CATHERINE. Que demandez-vous, l'aumône? Nous ne ferons rien pour vous...

DUBOURG, *ricanant*. Madame a ses pauvres?

CATHERINE. Oui, mon bonhomme! (*A part.*) Je crois bien qu'elle a ses pauvres!

DUBOURG, *se moquant d'elle*. Charité bien ordonnée commence par soi-même, n'est-ce pas?

CATHERINE, *à part*. Qu'est-ce qu'il dit? Il a mauvaise mine; si c'était un voleur!

DUBOURG, *se relevant et se promenant dans la chambre, en se drapant avec importance*. Ces vieilleries-là ne peuvent rester ici! Je vais tout faire emporter!

CATHERINE, *à part*. Tout emporter? c'est un voleur! (*Haut.*) Faut-il aller chercher la garde, à la fin?

DUBOURG. Pourquoi, ma bonne femme?

CATHERINE. Sa bonne femme!

DUBOURG. Vous m'avez bien appelé votre bonhomme!

CATHERINE, *criant*. Au voleur!

DUBOURG, *faisant un geste comique de menace*. Malheureuse!

CATHERINE, *hurlant*. Au voleur! à l'assassin!

DUBOURG, *riant, à part*. Allons, ça va bien! ça va bien! (*Criant avec elle.*) Au voleur! au voleur!

CATHERINE, *à genoux*. Ah! monsieur le brigand, épargnez ma pauvre maîtresse! Miséricorde, Dieu du ciel!

DUBOURG, *à part*. Hein! comme un honnête homme peut ressembler à un bandit!

## SCÈNE XV.

M. DUBOURG, CATHERINE, Mme DUBOURG.

Mme DUBOURG, *entrant par la gauche*. Quel est ce tapage?

CATHERINE. Seigneur Jésus! c'est quelque forçat; madame.

DUBOURG, *à part.* La voilà!

Mme DUBOURG, *sans reconnaître son mari.* Ah! mon Dieu! on sait déjà que nous sommes millionnaires! on vient nous piller!

DUBOURG, *saluant avec majesté.* Madame!

Mme DUBOURG ET CATHERINE, *courant de tous côtés.* Au secours! à la garde!

## SCÈNE XVI.

M. DUBOURG, CATHERINE, Mme DUBOURG, MARGUERITE, PAUL, HENRIETTE. (*Ils accourent de tous côtés.*)

HENRIETTE. Qu'avez-vous? qu'arrive-t-il?

LES ENFANTS. Ah! maman! maman!

CATHERINE, *suppliant.* Grâce!

LES ENFANTS, *avec un cri de joie.* Tiens! papa! mais c'est papa! (*Ils sautent à son cou.*)

HENRIETTE. Mon père! (*Même jeu.*)

DUBOURG. O voix de la nature! Ils m'ont reconnu les premiers!

Mme DUBOURG. Lui! lui! Dubourg?

CATHERINE. Ça! le bourgeois!

DUBOURG, *solennellement.* Moi-même! en chair et en os; surtout en os, comme vous voyez...

Mme DUBOURG, *se jetant dans ses bras.* Ah! mon pauvre mari!

CATHERINE, *à part.* Il a donc laissé ses millions au bas de l'escalier! (*Embrassements — Tableau.*)



Henriette et Clara (scène XIII). « Des diamants, mademoiselle ». Dessin de M. Tony Johannot.

LES ENFANTS. Papa, nous apportes-tu des joujoux en or?

Mme DUBOURG. Hélas! mon ami, je crains de deviner!... (*Elle s'assied.*)

HENRIETTE. Ma pauvre mère! (*Moment de silence.*)

DUBOURG. Décidément, Meyerbeer est un grand homme. (*Chantant.*) Et l'or, l'or n'est rien qu'une chimère!

Mme DUBOURG, *à part.* Quelle étrange humeur! Serait-il devenu fou?

DUBOURG. Qu'est-ce que ce vil métal qui se volatilise si promptement! Il ne vaut pas les travaux qu'il coûte dour l'acquérir, ni les soucis qu'il cause à garder!

HENRIETTE, *affectueusement.* Mon père, vous êtes bien fatigué, sans doute! Ne voulez-vous pas vous reposer?

DUBOURG, *futilement.* Moi, fatigué! et de quoi? J'arrive les poches vides, l'estomac vide et la cervelle vide! Jamais je n'ai été si léger qu'aujourd'hui! Je ne craignais qu'une chose, c'était d'être enlevé par le vent!

CATHERINE. Monsieur voudrait-il déjeuner?

DUBOURG. Eh bien, ma bonne femme, vous n'avez plus peur de moi? Ai-je encore l'air de venir voler quelqu'un?

CATHERINE. Ma fine, vous n'avez point l'air de pouvoir être volé non plus!

Dubourg. Privilége immense de ma position sociale! (*A sa femme.*) Allons, ma chère amie, ne nous désolons point! je ne suis pas revenu sans quelque chose. J'ai apporté avec moi...

Mme Dubourg, *vivement*. Quoi donc?

Dubourg. Des convictions éminemment philosophiques sur l'instabilité des choses humaines, sur la grandeur et la décadence des Romains en général et des colons en particulier. Si tu savais combien la richesse est peu de chose, quand on ne manque de rien! — Paul, donne-moi un mouchoir. (*Paul obéit.*) Eh bien, elle a encore moins d'importance quand on manque de tout!

Henriette, *tristement*. Si ma pauvre mère ne pleurait pas tant, je serais aussi philosophe que mon père.

Dubourg. La fortune ne fait pas le bonheur, mais elle y contribue, a dit je ne sais quel millionnaire, qui était évidemment partial et prévenu; moi, j'imagine au contraire que le bonheur fait la fortune! Les gens qui se contentent de peu sont enviés de tous, juge de ceux qui se contentent de rien! — La bonne, veillez au déjeuner! — J'ai une faim de loup. — Je quitte le radeau de la *Méduse!* — Ah! qu'on est riche, quand on peut se nourrir de réflexions! — Un bifteck de temps à autre ne gâte rien. — La bonne, mettez des pommes autour; — mais la philosophie, — qu'il soit saignant, au moins, — voilà la vraie nourriture de l'homme! — *Vanitas va* (*Avec un geste impératif à Catherine.*) *nitatum.*

Catherine, *à part*. Pourquoi qu'il m'appelle *nitatum?*



M. Dubourg transformé (scène XXIV). « Puisez dans cette valise. » Dessin de M. Tony Johannot.

Mme Dubourg, *consternée*. Adieu, mes rêves! Que vais-je devenir?

Dubourg, *à part*. La leçon est-elle assez complète?

Les enfants. Maman, il ne faut pas pleurer, tu vois bien que nous t'embrassons!

Henriette, *consolant l'un et l'autre*. Ma pauvre mère, mon bon père, où donc serait le bonheur, s'il n'était dans notre réunion, après cette longue absence? N'est-ce rien de retrouver sa famille entière, et de n'avoir à regretter les baisers de personne? Regarde, comme nous te pressons dans nos bras! Voyez Paul, Marguerite, qui ne comprennent pas votre douleur en présence du retour de leur père! — La famille, c'est la véritable richesse. — Voyez comme vous êtes riches tous deux!

Dubourg, *l'embrassant avec effusion*. Excellente fille, toujours la même!

Henriette. Nous travaillerons tous, et vous donnerons l'aisance que les spéculations vous refusent.

Paul. Je sais écrire, moi, d'abord!

Marguerite. Et moi, je lis les grosses lettres!

Catherine. Et moi, je sais mettre le pot-au-feu, et je ne vous quitterai jamais!

Henriette, *bas à Catherine*. Fais en sorte qu'Henri apprenne ce qui se passe.

Catherine, *bas*. Ça ne sera pas long, allez. Il était tout à l'heure encore sous les fenêtres. (*A part, tirant de sa poche la lettre qu'Henri lui a donnée.*) Ah ça, mais j'y pense, moi ! Cette lettre qu'il m'a laissée pour elle... voilà le moment, ou jamais, de la lui remettre. (*Bas à Henriette.*) Prenez toujours ça, mamzelle, en attendant le jeune homme. (*Elle sort.*)

Henriette, *lisant rapidement*. Un billet d'Henri ! Que vois-je? oh! noble cœur! Mais non, jamais! maintenant c'est impossible ! Il ne faut pas qu'il vienne ! Catherine ! — Elle est partie, ô mon Dieu !

Dubourg. Voyons, mes petits enfants, laissez-moi causer avec votre mère. (*A Clara.*) Et vous, mademoiselle, servez-moi chaud et tôt!... (*Tous sortent, à l'exception de Dubourg et de sa femme.*)

## SCÈNE XVII.

M. DUBOURG, Mme DUBOURG (*Ils se contemplent d'abord sans se parler.*)

Mme Dubourg, *à part*. Quel retour et quel tête-à-tête ! Et tous mes achats ! toutes mes dettes !... Mais c'est plus que la misère ! c'est la faillite !

Dubourg, *d'un air très-dégagé*. Eh bien, ma chère amie, comment vont nos petites affaires? As-tu économisé pendant mon absence?

Mme Dubourg. Economisé... quoi?

Dubourg. Pas même des dettes? Alors, la position est claire ! rien dans les mains, rien dans les poches! Qu'as-tu donc fait en ces trois années? Tu as rêvé de beaux rêves, n'est-ce pas? Tu n'auras été malheureuse que la moitié du temps, un an et demi !

Mme Dubourg, *à part*. Quelle insouciance! Je ne le reconnais plus !

Dubourg. Voici, ma chère, le cas de rêver, ou jamais. Surtout, pas de désespoir; prenons le temps comme il vient, et la fortune... comme elle ne vient pas !... Henriette a des talents d'agrément ! cela nous servira.

Mme Dubourg. J'ai fait de notre fille une grande dame; n'attends d'elle aucun secours.

Dubourg, *à part*. Ce n'est pas ce qui m'a paru ! (*Haut.*) Eh bien, croisons-nous les bras !... l'aisance nous arrivera un jour ou l'autre sous la forme d'un héritage ! Est-ce que nous n'avons pas quelque parent octogénaire? non! Mais nous sommes donc sans le sou? Tant mieux encore! nous ne devrons qu'à nous notre élévation future !

Mme Dubourg, *avec accablement*. Tiens ! ne parle pas ainsi, tu me tuerais !

Dubourg. Comment ! tu ne sais pas planer au-dessus de ces petitesses ! tu as peur de la misère ! la pauvreté, je ne dis pas : c'est un mal de naissance ! Mais la misère, c'est la pierre de touche des âmes riches !

Mme Dubourg. Oh ! c'est plus fort que moi ! je n'y tiens plus ! Mais qu'as-tu fait dans ce maudit pays?

Dubourg. Toutes sortes de métiers où, comme à Paris, j'ai rencontré une concurrence effroyable. J'ai déchargé les marchandises des navires, porté les fardeaux, fait les commissions en ville ; la chance m'a été favorable pendant trois mois ; je gardais les vaches : c'est un emploi assez bien rétribué. Quant à ramasser de l'or, il n'y fallait pas songer, à moins d'être déjà millionnaire, pour acheter les *placers* lucratifs, faire confectionner les instruments indispensables, payer les journées des ouvriers, solder les interminables frais de justice des éternels procès que l'on perd chaque jour ; sans parler des haines, des vengeances, des incendies, des vols, des attaques, des pillages, qui se résument par de longues colonnes de chiffres ajoutés au passif ! J'ai donc dû faire œuvre de mes deux mains, gagner mon pain à la sueur de mes épaules, et me trouver excessivement privilégié quand je voyais un poëte balayer les rues et un homme d'Etat cirer les bottes. Juge donc si maintenant que je suis en France, malgré la faim et les guenilles, je n'ai pas le droit de me trouver heureux !

Mme Dubourg, *avec vivacité*. Mais tu n'entends donc pas déjà nos créanciers hurlant à la porte ?

Dubourg. Nos créanciers?

Mme Dubourg. Hélas ! la saisie est maîtresse ici ; mais je n'attendrai pas qu'elle commence ! Ces cachemires, ces robes, je vais tout renvoyer chez les marchands. (*Se tordant les bras.*) Oh ! quel triomphe pour Mme Dubuisson ! (*Elle va plier le châle.*)

Dubourg, *l'arrêtant*. Un moment, madame Dubourg; tu veux donc perdre mon crédit !

Mme Dubourg. Mais comment payer ces fournisseurs?

Dubourg, *majestueusement*. N'ai-je pas ma signature? Une signature très-bien mise, ma foi, et qui vient de Californie !

Mme Dubourg. Et aux époques d'échéance elle sera forcée d'y retourner, n'est-ce pas?

Dubourg. Mais non ! nous attendrons les créanciers de pied ferme.

Mme Dubourg. Et tu crois qu'ils s'en iront comme ils seront venus ?

Dubourg, *solennellement*. Règle générale : un créancier qui vient par la porte s'en va toujours par la fenêtre ! Est-ce que nos gens ne seront pas là ?

Mme Dubourg. Oh ! mon Dieu ! plus de doute, le malheur lui a fait perdre la raison !

Dubourg. Tu hésites, femme incrédule ! Ai-je donc été en Californie pour rien? Non pas ! Je suis à la hauteur de toutes les positions sociales et de tous les besoins de la vie domestique ! Je serai à la fois mon laquais, mon cocher, mon groom, ma femme de chambre, ma cuisinière, ma société, ma voiture, mes chevaux ; et par ma gaieté, mon insouciance et mon toupet, je damerai le pion aux aristocraties les plus financières de notre beau pays de France ! Vois donc si le déjeuner s'apprête et si l'on a convenablement accommodé mes épigrammes de volaille aux pointes d'asperges !

Mme Dubourg. Il est positivement fou ! Sortons, je ne puis plus y tenir. (*Elle sort par la gauche, en levant les mains au ciel.*)

## SCÈNE XVIII.

DUBOURG, seul.

Dubourg. (*Immense éclat de rire.*) Ah ! ah ! ah !... La pauvre femme !... J'ai peut-être un peu forcé la douche ! aussi elle a bien fait de sortir ; mon secret allait m'échapper, et mon coup de théâtre eût fait fiasco. Ruiné? moi, ruiné ?... quand je reviens riche à tout jamais ; quand ce portefeuille contient un million à escompter ce soir ! Ah ! la chance, si hostile jusqu'alors, m'a tendu la main là-bas ! Oui, la chance, je peux le dire ; car je me suis livré aux spéculations les plus folles, aux trafics les aventureux. (*S'exaltant.*) Et ma veine n'est pas au bout, je le sens ! Oh ! comme ici je vais exploiter cette fortune, la tripler et la quintupler, jusqu'à ce que je n'en

connaisse plus le chiffre !... Va, ma chère femme, tu seras contente de moi! Et toi, ma bonne Henriette, tu t'appelleras, dans huit jours, la princesse de... Justement, voilà l'homme !

## SCÈNE XIX.

DUBOURG, ALEXIS.

ALEXIS. (*Même jeu que les deux premières fois.*) M. le baron Dubourg, s'il vous plaît?

DUBOURG. Eh! c'est ce cher prince...

ALEXIS, *ne le reconnaissant pas.* Je demande M. le baron Dubourg?

DUBOURG, *s'inclinant.* Vous le voyez en personne. Monseigneur veut-il me permettre un doigt de toilette?

ALEXIS, *reculant et lorgnant.* Vous, Dubourg! ah! fi donc! Et que signifie cette métamorphose?

DUBOURG. Une surprise, cher prince, une fantaisie, une étude de mœurs!... J'arrive à l'instant, et je me présente à ma famille comme ruiné...

ALEXIS, *vivement.* Entre nous, vous ne l'êtes pas... réellement?

DUBOURG, *riant.* Cela me paraîtrait difficile! et la fatalité même y perdrait son latin. (*Tirant son porte-feuille.*) Mes millions sont là.

ALEXIS. Permettez que je leur serre la main. (*Il presse le porte-feuille entre ses deux mains.*) Vous êtes donc resté quelques jours à Nantes?

DUBOURG. Sans doute; je n'étais pas aussi libre que vous, mon cher Salsificoff. A bord de la *Cérès*, où nous avons fait connaissance, vous voyagiez comme un prince, revenant d'Amérique aussi riche que vous y étiez allé...

ALEXIS. Effectivement; je parcourais l'Océan pour mon plaisir!

DUBOURG. Mais, moi, j'avais des affaires d'intérêt à régler à Nantes... Ah! c'est que la richesse ne m'a point bercé dans mes langes! Ce n'est pas comme vous, monseigneur, qui êtes né tel que vous voilà...

ALEXIS. Moi? je n'ai même pas souvenir d'avoir été enfant! il me semble que je ne suis point venu au monde, mais que le monde est venu à moi. Il paraît que j'ai toujours eu cet œil vif, cette démarche aristocratique, cette figure régulièrement... (*Il pirouette.*)

DUBOURG. A qui le dites-vous? dès que je vous ai vu, à vingt-cinq pas, je me suis écrié : — Voilà un prince!

ALEXIS. Mais vous-même, baron, vous respirez un certain parfum de race...

DUBOURG. Au fait, on prétend que je suis d'une très-ancienne famille. (*A part.*) Je descends d'Adam et d'Eve... par les femmes!

ALEXIS, *négligemment.* Voyez-vous, nous autres grands seigneurs, nous avons je ne sais quoi qui nous distingue à première vue! mes amis, vous le savez, affirment que je sors de la grande Catherine de Russie, et que j'ai mille paysans à manger par jour?

DUBOURG. Mille paysans! corbleu! il y aurait des affaires d'or à faire là-dessus! on pourrait sans doute défricher ces paysans... Enfin, monseigneur, quand j'aurai l'honneur de vous avoir pour gendre, nous verrons à devenir milliardaires!... L'argent, c'est tout! honneur, considération, vertu! c'est lui que le monde canonise!... N'est-ce pas un grand saint que cinq millions?

ALEXIS, *riant.* Fort joli! fort joli! Quand votre fille aura-t-elle l'honneur de m'être présentée?

DUBOURG. A l'instant, prince. Mais, d'abord, il faut qu'elle sache la vérité, et connaisse ma nouvelle fortune.

ALEXIS. Sans doute; je veux être prisé pour moi-même... Vous vous êtes assuré que son cœur est libre?

DUBOURG. Cela va sans dire...

ALEXIS. Ainsi il m'appartiendra tout entier?

DUBOURG. Le cœur est le capital de cette société en commandite qu'on nomme le mariage; du moment que vous en achetez toutes les actions, vous devenez le seul gérant responsable.

ALEXIS. Vous êtes d'une force remarquable, baron; vous estimez philosophiquement que l'argent fait le bonheur.

DUBOURG. L'argent, et la manière de s'en servir!

ALEXIS, *s'embrouillant.* Au fait, pourquoi les pauvres ne sont-ils pas heureux? parce qu'ils n'ont pas d'argent; s'ils avaient de l'argent, ils ne seraient pas pauvres, et, n'étant pas pauvres... ils auraient de l'argent... Vous me saisissez...

DUBOURG. Admirablement.

ALEXIS. Mon cher beau-père, j'oubliais une chose; vous aurez quelques réformes à faire ici.

DUBOURG. J'achète un hôtel, des chevaux, des voitures!

ALEXIS. Renouvelez également votre valetaille! ayez des gens de haute livrée... Je vous dirai que je me suis déjà présenté plusieurs fois.

DUBOURG, *s'inclinant.* Monseigneur...

ALEXIS. Et que j'ai été mal reçu par une sorte de cuisinière... (*A part.*) celle dont le timbre...

DUBOURG. Elle se nomme Catherine, je crois, et vient d'Auxerre en Bourgogne.

ALEXIS, *à part.* Catherine! Auxerre!... Malédiction! le timbre ne m'a point trompé! c'est bien ma tante!

DUBOURG. Je vais la sonner et la chasser devant vous.

ALEXIS, *le retenant, avec effroi.* Devant moi! non, c'est inutile, ce serait inconvenant... Je désire seulement ne plus la rencontrer ici... Ah! je tiens à cela, par exemple! j'ai la faiblesse d'y tenir absolument... C'est une question de nerfs...

DUBOURG. Alors je vais l'envoyer en commission pendant que vous êtes ici, et, à son retour, je l'expulse irrévocablement.

ALEXIS, *à part, respirant.* A la bonne heure. (*Haut.*) Vous aurez sauvé les formes... Ah! qu'il me tarde de voir la future princesse Salsificoff!

DUBOURG. Quelqu'un! (*Allant à la porte du fond.*) Ma femme!... Monseigneur, veuillez passer dans mon cabinet; nous reparaîtrons quand j'aurai dépouillé ma chrysalide.

(*Ils sortent par la droite en se faisant toutes sortes de salutations.*)

## SCÈNE XXI.

Mme DUBOURG, HENRI (*entrant par le fond*).

HENRI. Dès que j'ai su le malheur qui vous frappe, madame, jai voulu mettre tout ce que je possède à votre disposition.

Mme DUBOURG, *s'éventant.* Ah! monsieur, quelle affreuse chose que la ruine!... Ah! j'ai reçu là un coup dont je ne me relèverai pas!

HENRI. Un peu de force et de courage! ne sort-on pas des positions les plus désespérées?

Mme DUBOURG. La nôtre n'est pas seulement désespérée, elle est perdue sans ressource...

HENRI, *insistant.* Laissez-moi vous détromper et travailler pour vous, madame; car, moi, j'ai confiance

dans l'avenir! laissez-moi vous mettre à même de songer à demain sans vous préoccuper d'aujourd'hui ; laissez-moi surtout consoler ce pauvre M. Dubourg.

Mme Dubourg. M. Dubourg! il se console bien tout seul, allez!... Ce qui m'achève, c'est justement son insouciance!... Prendre si gaiement une si horrible infortune! Oh! les hommes!... Est-ce qu'on peut s'habituer à ne plus porter de dentelles et de cachemires..., surtout quand on n'en a jamais porté... et qu'on a été sur le point de le faire!

Henri. Mais, madame, répondez-moi, de grâce!... Le temps presse, le moindre retard peut vous être fatal... Madame, acceptez! c'est au nom de vos enfants...

Mme Dubourg. En vérité, monsieur, je ne sais... (*Elle hésite.*)

Henri. Oh! merci, vous me rendez bien heureux, et je cours... (*Fausse sortie.*)

## SCÈNE XX.

Mme DUBOURG, HENRI, HENRIETTE.

Henriette, *paraissant à la porte du fond.* Arrêtez! c'est impossible, monsieur Henri!

Henri. Mademoiselle..., vous avez entendu...

Henriette. Non ; mais Catherine m'a remis cette lettre que vous m'aviez adressée.

Henri. Catherine, en effet...

Henriette. Lisez, ma mère...

Mme Dubourg. « Mademoiselle, si je suis obligé de m'é-« loigner de vous, et si mes tristes pressentiments se réa-« lisent, je veux être assuré que, pour quelque temps du « moins, la pauvreté ne s'appesantira pas sur vous. Per-« mettez-moi donc de déposer, avec ce titre de rentes, « tout ce que je possède à vos pieds... » (*Elle laisse tomber la lettre.*) Ah! l'excellent jeune homme!

Henri, *vivement, relevant et offrant le titre.* Eh bien! madame, mademoiselle...

Henriette, *noblement.* Monsieur Henri, nous sommes ruinés ; mon plus grand bonheur serait de reconnaître votre admirable sacrifice, de consacrer ma vie entière à vous rendre heureux ; et, si mon père nous eût rapporté quelque aisance, ma mère vous dirait : — Voilà la main de ma fille! et je la laisserais dire avec une joie profonde.

Henri. Mademoiselle...

Henriette. Mais je ne puis vous faire épouser un désastre irréparable ; je ne puis mettre à votre charge toute une famille sans ressource et sans espoir!

Henri, *avec chaleur.* Ne comptez-vous donc pas sur mon courage autant que sur mon cœur?

Henriette. Je ne me résignerai jamais à imposer mon malheur à l'homme que j'aime...

Henri, *courant à elle.* Henriette, au nom du Ciel!...

Henriette, *sérieusement.* C'est impossible!... (*Repoussant une dernière fois le titre.*) Adieu...

## SCÈNE XXII.

Mme DUBOURG, HENRI, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, CLARA. (*Ils entrent par le fond.*)

Les enfants. Tiens! voilà notre bon ami! (*Ils courent à Henri, qui les embrasse tristement.*)

Clara, *effarée.* Madame! mademoiselle! il y a là une couturière, une modiste, un tapissier, un marchand de châles, qui font un bruit d'enfer pour vous voir. Ma mère est allée porter une lettre de M. Dubourg... Il m'a été impossible de les empêcher d'entrer...

Mme Dubourg, *à part.* Voilà la crise!... (*Haut, impatientée.*) C'est bien!... qu'ils attendent... Je vais..., je...

Clara, *à demi-voix.* Ils déclarent qu'ils ne sortiront pas d'ici avant d'avoir été payés.

Henriette. Mon Dieu! mon Dieu!...

Henri. Laissez-moi faire, madame! A bientôt, mademoiselle!

Henriette. Henri! je vous défends...

Henri. Et moi, je vous désobéis!... (*Il sort rapidement, suivi de Clara.*)

## SCÈNE XXIII.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, puis CLARA. (*Pendant que Mme Dubourg et Henriette se regardent consternées, les enfants courent çà et là dans la chambre, touchant à tout, et, en dernier lieu, ouvrent sur le devant de la scène la vieille valise de leur père.*)

Henriette, *s'essuyant les yeux.* Maman, mon pauvre père était épuisé de fatigue... Son déjeuner, du moins, est-il prêt?

Mme Dubourg, *éperdue.* Je ne sais..., je...

Henriette, *à part.* Oh! je souffre! Que va faire Henri?

Mme Dubourg. Il faut appeler Catherine et savoir...

Henriette. Vous oubliez que Catherine est sortie. (*Appelant.*) Clara! Ah! ma foi, je servirai mon père moi-même... Il faut que je m'y habitue désormais... (*Energiquement.*) Et tu verras qu'avec de l'ordre et du courage nous nous tirerons de l'abîme où nous sommes!...

Mme Dubourg. Hélas! que Dieu t'entende!

Paul, *arrêtant Henriette au passage.* Oh! que c'est joli! Vois-tu, Henriette?

Marguerite. Maman, regarde donc! (*Ils tirent différents objets de la valise.*)

Mme Dubourg, *bondissant de surprise.* Un cachemire!

Henriette. Un écrin!

Clara, *qui vient d'accourir.* Des diamants, mademoiselle! une parure complète!

Mme Dubourg. Des dentelles!

Henriette. Grand Dieu! je tremble!... Est-ce que...

Mme Dubourg, *hors d'elle.* Ma fille..., je comprends...; ton père... a voulu... C'est la fortune qui revient... Oh! ma tête se perd!... je suis folle!... Ah! (*Elle embrasse Henriette avec délire.*)

Henriette, *vivement.* Clara! cours arrêter... et prévenir M. Henri... (*Clara sort.*)

## SCÈNE XXIV.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, DUBOURG, ALEXIS. (*Dubourg, transformé de pied en cap, et Alexis entrent par le fond.*)

Dubourg, *à sa femme.* Me pardonneras-tu de t'avoir éprouvée?

Mme Dubourg, *avec un cri.* Nous sommes riches! Ah! je vais mourir de bonheur!

Dubourg, *les embrassant.* Ma femme! mon Henriette bien-aimée! mes enfants! oui, nous sommes riches, riches à millions!

Henriette. Oh! pourquoi ce mot me frappe-t-il au cœur?

Alexis, *lorgnant Henriette.* Pas mal! pas mal!

Dubourg, *à sa femme.* Tiens, ma chère amie, enveloppe-

toi de ce cachemire des Indes!... Tiens, mon Henriette, orne ton front charmant de ces parures!... Mes enfants, puisez les trésors dans cette valise enchantée; quand il n'y en aura plus, il y en aura encore!

LES ENFANTS. Merci, mon petit papa! merci! merci! (*Ils lui sautent au cou.*)

Mme DUBOURG, *se parant*. Que tout cela est beau! que tout cela est magnifique! Eclipsée madame Dubuisson! Et moi qui avais pu soupçonner ton génie; ah! mon ami, pardonne-moi! ton pardon seul manque à notre bonheur!

HENRIETTE. Notre bonheur! hélas! sera-t-il pour tout le monde?

DUBOURG. Indulgence plénière. Mais d'abord, ma chère femme, permets-moi de te présenter un gendre, et toi, ma chère Henriette, de te présenter un mari.

ALEXIS, *saluant et lorgnant*. Madame, mademoiselle... (*A part.*) Pas mal! pas mal!

DUBOURG, *solennellement*. Monseigneur le prince Alexis



Catherine (scène XIII). Dessin de M. Eugène Forest.

Salsificof, descendant de la grande impératrice Catherine de Russie, et boyard particulièrement distingué par sa majesté Nicolas.

Mme DUBOURG, *délirant de plus en plus*. Un boyard! ma fille sera boyarde! Pour le coup, la tête me tourne! Vous nous épousez, monseigneur? Dieu! qu'il est bien! Votre main, mon gendre!

HENRIETTE, *accablée*. Oh! ma mère a bien peu de mémoire au cœur!

DUBOURG. Monseigneur, comme vous voyez, n'est pas ce que je ramène de moins précieux de la Californie!...

ALEXIS, *posant*. Oui, madame, je suis... enchanté,.. de faire... votre connaissance. Pendant notre retour, M. le baron m'a longuement entretenu de sa position sociale et de sa fille : l'une et l'autre me vont!

Mme DUBOURG. Que le Ciel en soit béni! Vous nous ferez venir des fourrures, monsieur le prince russe!... Moi, j'adore les fourrures; il me faut un manchon en vraie martre. Celui de Mme Dubuisson est en fausse! Tu ne sais pas, Henriette? je te ferai doubler un talma en hermine. En attendant, mon ami, nous fêterons dignement ton retour. Je savais bien que tu reviendrais en triomphe, et j'avais tout préparé pour te recevoir triomphalement!... J'invite toute la ville à dîner!... Ah! vous en serez,

madame Dubuisson! madame Dubuisson!... Monseigneur le prince russe de Salsificof!!...

ALEXIS. Madame, je suis de plus en plus flatté... de faire... votre connaissance.

Mme DUBOURG, *appelant.* Catherine! où est Catherine?

ALEXIS, *à part.* Ah! fichtre!

DUBOURG. Catherine est en course; mais je la remercierai à son retour : ce n'est plus à des gens de notre valeur qu'une pareille livrée peut convenir. Sais-tu qu'à San-Francisco j'étais servi par des banquiers sans condition, qui ne rougissaient pas de monter derrière mes carrosses! (*Avec une exaltation croissant jusqu'au paroxysme.*) Oh! c'est que j'étais tout-puissant dans ce pays où l'or fait la toute-puissance. J'ai senti là que la fortune devenait mon esclave; les spéculations les plus fantastiques m'ont réussi; j'ai fait des opérations sur l'habillement, la nourriture, le logement, la respiration des mineurs; j'ai acheté d'immenses terrains aurifères, d'où j'ai extrait le crédit et la considération; j'ai accaparé la pluie qui tombait sur ces terrains brûlants, et le vent qui emportait les navires vers l'Ancien-Monde! Oui, la spéculation s'est incarnée en ma personne, et je viens m'exercer ici sur un champ plus vaste et plus productif; je veux transporter à Paris les terrains de San-Francisco, délivrer les chercheurs d'or du danger des voyages, faire couler le Sacramento dans le lit de la Seine; en un mot, je vais acheter les montagnes de la Californie en bloc, les apporter en France, et les fouiller au sein même de la capitale! L'Europe entière me prendra des actions, et l'empereur Nicolas s'agenouillera pour en obtenir; n'est-ce pas, monsieur Salsificof?

Mme DUBOURG. Ah! mon ami!... embrasse-moi!... encore! encore!... Embrassez-moi, mon gendre!... Que c'est superbe un boyard au naturel! Vous ne savez pas ce que nous ferons? Nous retiendrons demain la plus belle loge de l'Opéra, et nous y apparaîtrons tous ensemble en grande toilette à la représentation du *Juif errant.* Ce sera notre entrée dans le monde! (*Pendant toute cette scène, Henriette est restée absorbée comme dans un mauvais rêve.*)

## SCÈNE XXV.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, DUBOURG, ALEXIS, HENRI.

HENRI, *entrant par le fond.* Madame Dubourg, ne craignez plus rien, voici vos mémoires que vous me pardonnerez d'avoir acquittés.

Mme DUBOURG, *étourdiment.* Hein! qu'est-ce que c'est?

DUBOURG. Que veut monsieur?

ALEXIS, *lorgnant.* D'où sort monsieur?

HENRIETTE, *bravement.* C'est M. Henri Frémont, mon fiancé, mon père!

DUBOURG. Qu'est-ce que cela veut dire, madame Dubourg?

HENRI. Monsieur Dubourg! Quelle transformation! Oh! permettez-moi de...

DUBOURG. Assez, monsieur. Vous avez osé prétendre à la main de ma fille?

HENRI, *à Mme Dubourg.* Madame...

Mme DUBOURG, *embarrassée.* Mon Dieu, monsieur, notre position, la richesse..., un prince russe..., et puis l'empereur Nicolas...

DUBOURG. Monsieur, je vous remercie de l'intérêt que vous avez porté à ma famille, car je crois comprendre votre dévouement, et je m'acquitterai ce soir même envers vous... Mais, avant mon retour, j'avais disposé de la main de ma fille; vous comprenez donc que nous sommes désolés... et millionnaires...

ALEXIS. Et c'est moi qui suis le prince Alexis Salsificof, descendant, selon mes amis, de...

HENRIETTE, *tombant sur une chaise.* Oh! mon père, vous m'aurez tuée!

HENRI. Monsieur, n'aurez-vous pas pitié d'un ange qui se meurt, et qui, sans votre ambition, aurait trouvé le bonheur dans mon humble fortune!

DUBOURG. Ma fille se consolera, monsieur, d'avoir la Californie pour dot. Toute insistance serait déplacée... Pardonnez-moi, prince, cet incident saugrenu.

ALEXIS. Je pardonne!

HENRIETTE. A moi, ma mère! ma mère!

Mme DUBOURG. Nous sommes millionnaires, ma fille!

HENRI, *avec force.* Ah! prenez garde, monsieur et madame Dubourg! le bonheur n'est pas doublé d'argent ni cousu d'or, et la fortune qui revient de la Californie tourne sur une roue inconstante...

DUBOURG. Encore une fois, monsieur, assez! J'ai déjà eu l'honneur de vous dire...

## SCÈNE XXVI.

Mme DUBOURG, HENRIETTE, PAUL, MARGUERITE, DUBOURG, ALEXIS, HENRI, CATHERINE, CLARA.

CATHERINE, *entrant brusquement par le fond.* Ah! quel malheur! ah! quel bonheur! ah! quel malheur!

ALEXIS, *pétrifié, à part.* Ma tante! (*Se retournant et rencontrant Clara.*) Ma cousine! Pris entre deux feux!... Tâchons de filer!... (*Jusqu'à la fin de la scène, il cherche à sortir, sans pouvoir en venir à bout.*)

DUBOURG. Qu'est-ce donc?

CATHERINE. Ce bout de lettre que vous m'avez donné...

DUBOURG. Eh bien, je prévenais mon banquier qu'il eût à escompter mes traites.

CATHERINE. Oui-dà! mais bonsoir la compagnie; la boutique est fermée!

DUBOURG, *stupéfait.* Fermée! la maison Edward!

HENRI. Ciel! la maison Edward! elle vient de suspendre ses payements; c'est plus qu'une faillite, c'est une banqueroute frauduleuse! (*Dubourg tombe anéanti.*)

HENRIETTE. Mon père!

Mme DUBOURG. Nous sommes encore ruinés?

DUBOURG. Ruinés à fond et sans retour! Toutes mes valeurs étaient là, et cette faillite entraînera toutes les banques d'Amérique.

CATHERINE. Les ours se suivent et ne se ressemblent pas!

HENRI, *après un silence.* Mademoiselle Henriette, notre tour revient.

HENRIETE. Eh bien, oui! Mon père, laisserez-vous votre fille relever votre bonheur, à force de courage et d'affection?

DUBOURG, *à Alexis.* Monseigneur de Salsificof, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous!

ALEXIS. Je suis désolé, monsieur..., d'avoir fait... votre connaissance. (*A part.*) Tâchons de filer!

CLARA, *l'observant.* Ah! mon Dieu!.. mais cette figure ne m'est pas étrangère!

CATHERINE, *de même.* M'est avis que cette face me revient comme un recors.

ALEXIS. Je suis trop honoré..., véritablement..., mais... (*A part.*) Tâchons de filer!

LES ENFANTS. Monsieur le prince russe, ne t'en va pas;

tu ne t'en iras pas! tu nous as promis des gâteaux! (*Ils le font asseoir, sautent sur ses genoux, lui tirent la barbe et les cheveux, si bien qu'il leur vient une perruque à la main.*)

Catherine, *avec un cri.* Miséricorde! mon neveu! mon neveu, qui a été escalpé par les Zottentots!

Alexis. Je suis pincé!

Clara, *courant à lui.* Mon cousin! mon cher cousin!

M., Mme Dubourg et Henriette. Son neveu! son cousin!

Henri, *montrant la cuisinière.* Ah! ah! voilà donc la grande Catherine de qui descend Son Altesse!

Catherine. Je te tiens enfin, mauvais sujet! Et tu oses donner dans le noblion!

Alexis, *confus.* Ce n'est pas moi..., c'est monsieur... qui m'appelait prince...

Dubourg, *de même.* Et c'est monsieur... qui m'appelait baron...

Catherine. Oui, l'occasion fait le marron, et les œufs font la paire, comme dit le proverbe; mais je suis sûre que tu es gueux comme Job, et que tu n'as pas seulement mes cent écus à me rendre?

Alexis. Ma tante..., les destins et les flots sont changeants.

Henri. Allons, monsieur Dubourg! vous avez fait un rêve d'enfant! sachez vous réveiller en homme... Vous avez pris l'ombre pour le corps et les mannequins pour des princes russes... Pauvre et riche deux fois en un jour, vous savez ce que valent les châteaux en Californie... Rien n'est perdu, puisqu'il vous reste votre raison, votre famille...

Catherine, *qui est allée chercher une cassette dans un coin, avec une intention matoise.* Et ce coffret que vous aviez laissé à la bourgeoise en partant....; m'est avis qu'il doit recéler quelque magot... Dans les petites peaux sont les bons enfants...

Dubourg, *prenant la cassette.* Ce coffret...? je ne me souviens plus...

Mme Dubourg. Si c'était un trésor!...

Dubourg, *ouvrant la cassette et en tirant un compas, une équerre, un plomb à niveau, etc.* Mes instruments d'architecte! (*Avec force et conviction, et comme un homme dégrisé.*) Oui, c'est un trésor, en effet! Le trésor qui brave les revers et les faillites! L'intelligence, la patience et le travail!... Soyez béni, mon Dieu, de ce trait de lumière! (*Pressant les outils sur son cœur.*) Je reprends mon état, et ne le quitterai plus! Voilà la vraie richesse!

Henriette, *se jetant dans ses bras.* Oh! merci! merci, mon père!

Dubourg. Ta main, Henriette; la vôtre, Henri! (*Il les unit. Henri tend la main à Mme Dubourg. Groupe.*)

Henri. Et voilà le bonheur solide!

Mme Dubourg, *pleurant, à part.* Mon cachemire me reste au moins pour la noce.

Catherine. Et toi, Clara, comment trouves-tu ton cousin sans le sou... et sans cheveux?

Clara, *donnant la main à Alexis.* Je l'aime toujours comme il est, moi, na!

Catherine. Pour lors, Alexis de Salsifis, maintenant que chacun est dans la joie, viens voir si la joie est dans le pot-au-feu. — Et souvenons-nous que ce n'est pas la maison du dehors qui est la meilleure. (*Regardant Dubourg.*) Et que *père qui roule n'amasse pas de mousse.*

PITRE-CHEVALIER et Jules VERNES.

---

# LES TABLEAUX DU MARÉCHAL SOULT.

Depuis le commencement de mai, chaque jour, de midi à quatre heures, de nombreux équipages encombraient la rue du Sentier,—spécialement consacrée au commerce des étoffes d'Alsace, dit un malin chroniqueur. La foule des chalands qu'amenaient ces voitures, ajoute-t-il, venait là pour un article de toiles peintes, mais non pas précisément de celles que fabriquent les manufactures de Mulhouse. Il s'agissait, cette fois, de toiles peintes d'un autre genre, et qui, dans les hautes qualités, peuvent valoir quinze ou vingt mille francs le mètre, quelques-unes même cent mille francs. Ces précieuses toiles, fort vieilles, mais d'excellent teint, ont été fabriquées en Espagne et mises en couleurs par des ouvriers nommés Murillo, Zurbaran, Ribera et autres.

En un mot, il s'agissait de la galerie de tableaux du maréchal Soult, transportée de l'hôtel de Dalmatie à l'hôtel Lebrun, pour être adjugée aux enchères publiques.

La vente de cette célèbre galerie, plus riche, à elle seule, en chefs-d'œuvre espagnols, que tous les musées de l'Europe, a été le grand événement du mois dernier.

Suivant le rapport d'un témoin oculaire, la lutte qui s'est établie sur la *Conception* de Murillo, réputée le plus beau tableau du monde, a présenté des incidents remarquables. Un profond silence a régné parmi les assistants, lorsque le commissaire-priseur, M. Bonnefonds de Lavialle, a proclamé la mise à prix de 150,000 fr., la plus élevée de toutes celles dont nous ayons le souvenir. Des applaudissements ont éclaté; le tableau, de mille francs en mille francs, a promptement atteint le chiffre de quatre cent mille, et de nouveaux applaudissements ont éclaté.

A partir de 500,000 fr., deux concurrents sont restés en présence : l'un, agent de l'Espagne, voulait reconquérir pacifiquement le tableau enlevé à sa patrie; l'autre, M. de Nieuwerkerke, directeur des musées, représentait la France.

Les enchères de mille francs se sont renouvelées quatre-vingt-cinq fois; enfin le marteau fatal a retenti; le commissaire-priseur a prononcé les mots sacramentels : « Adjugé à 586,000 fr. », et M. de Nieuwerkerke s'est levé en disant : « C'est au Musée, messieurs! »

On juge que ces paroles ont été accueillies avec enthousiasme; mais M. de la Bedolière fait une observation délicate sur la *Conception*. L'admirable tableau d'Esteban Murillo est défiguré par des retouches; une main inhabile a refait la brillante auréole qui environne la tête de la Vierge. Si l'on juge à propos d'enlever ces *repeints* maladroits, il faut prendre en même temps des précautions contre la funeste activité des restaurateurs. Peut-être vaudrait-il mieux laisser ce tableau tel qu'il est.

L'empereur de Russie, représenté par M. de Thurneysen, a fait acquisition du *Saint Pierre aux liens*, par Murillo (151,000 fr.); de *Jésus et saint Jean-Baptiste enfants*, par le même (63,000 fr.); du *Christ portant sa croix*, par Sébastien del Piombo (41,000 fr.). M. le comte de Pourtalès a poussé l'enchère de cette dernière toile jusqu'à 40,000 fr.

M. le baron Devaux a acheté, moyennant 19,500 fr.

chacune, les deux belles toiles de Zurbaran : *Saint Pierre Nolasque au milieu du chapitre de Barcelone* et *Saint Pierre Nolasque découvrant un crucifix miraculeux.*

Les *Enfants du peuple*, par Murillo, ont été adjugés pour 9,000 fr. à M. Georges, peintre expert.

Nous ne connaissons pas l'acquéreur du *Moine arrêté par un brigand*, de Murillo (15,000 fr.).

Le tableau de *Saint Romain et Saint Babilas*, par Zurbaran, a été vendu son prix (5,900 fr.) ; mais on a trouvé que c'était peu de 1,600 fr. pour la *Sainte Euphémie* de cet artiste, et de 1,100 fr. pour sa *Sainte Ursule*, si connue sous la dénomination de la *Sainte à la flèche*.

La famille du maréchal Soult a conservé, au prix de 25,000 fr., *Abraham offrant l'hospitalité aux anges*, tableau célèbre en Espagne, et qui valut à l'auteur, Fernandez de Navarette, un sonnet de Lopez de Vega.

La *Vision de saint Jean*, par Alonzo Cano, a été adjugée, moyennant 12,100 fr., à M. le marquis d'Herfort. La *Vision de l'Agneau* et la *Vision de Dieu*, du même peintre, ont été vendues 2,550 et 3,900 fr.



Portrait de Murillo, par lui-même.

La *Vierge*, de Jean Bellin, a été payée 2,100 fr. ; la *Vierge et l'Enfant*, du Guerchin, 2,450 fr.

On conçoit qu'avec des chiffres pareils le total de la vente se soit élevé à des millions.

L'acquisition par le Musée français du chef-d'œuvre de Murillo eût été pour nous l'occasion de publier la biographie de ce roi des coloristes, si déjà cette biographie n'eût paru dans notre recueil, sous une forme très-intéressante, avec le dessin d'une des plus belles vierges du maître (1).

Son portrait toutefois n'ayant pas été joint au spirituel article de la contemporaine, nous le donnons ici d'après celui de l'auteur lui-même, qui figurait, avant 1848, au musée espagnol du Louvre ; et nous y ajouterons un curieux détail, omis par notre célèbre collaboratrice.

Esteban Murillo, pauvre enfant de Silas, près Séville, débuta par charbonner des figures sur les murailles des églises et des couvents. Un moine, l'ayant surpris un jour dans ce travail, lui administra, à grands coups de discipline, une correction qui eût découragé toute vocation moins résolue. M. Robert Fleury a consacré ce trait par un tableau qui figurait avec honneur au Salon de 1840.

Instruit tant bien que mal par son oncle, Juan de Castillo, peintre de foires et de marchés, Murillo gagna d'abord sa vie à peindre sur des carrés de bois de petites Notre-Dame et des fleurs, que les armateurs des galions espagnols lui achetaient en pacotille, pour les porter aux Péruviens et aux Mexicains nouvellement convertis.

Plus tard, lorsque la protection de Velasquez eut ouvert à Murillo la route de la gloire, vingt-trois de ses chefs-d'œuvre, composés pour les Capucins de Séville, allèrent, avec ces religieux, rejoindre en Amérique les premiers essais de l'enfant de génie.

Simple et modeste, éloigné des intrigues et des honneurs, confiné dans le travail, et sans autre horizon que son ciel natal, Murillo mourut à soixante-quinze ans, dans une humble aisance, des suites d'une blessure qu'il se fit en tombant d'un échafaudage.

Cet homme doux et tranquille, candide et désintéressé, si bien peint par lui-même dans l'image reproduite ici, ne se doutait guère que les puissances du monde se disputeraient, un jour, une seule de ses toiles au prix de 586,000 francs, c'est-à-dire cinq ou six fois ce qu'il avait gagné dans sa vie entière.

(1) Voyez *Murillo* par Une contemporaine, t. V, p. 161.

## LES DERNIÈRES FÊTES.

Aux derniers les bons. Le ministère des travaux publics et le Sénat ont donné raison à ce proverbe une fois de plus. Après tant de bals, plus éblouissants les uns que les autres, ils ont trouvé le moyen de faire danser et d'éblouir encore, au moment où tout Paris semblait s'enfuir de Paris. Chez le ministre, c'était fête de jour par un ciel splendide : opéra improvisé, théâtres forains, chansonnettes, tombolas, Ganymèdes versant le champagne, etc.; un véritable souvenir du Versailles et du Marly de Louis XIV. Chez M. le comte d'Hautpoul, le grand-référendaire, c'était fête de nuit au palais du Luxembourg : profusion de bougies; buffet royal; dentelles et soie, diamants et pierreries, armée de femmes charmantes; et à côté de tout ce luxe qu'on se procure avec de l'argent, un autre luxe que tous les trésors du monde ne sauraient créer, c'est-à-dire la distinction et l'élégance des invités, la grâce et la dignité, l'esprit et le cœur des amphitryons, et cette aisance naturelle, ce je ne sais quoi, ce *tour* et ce *fin*, comme disaient Retz et Sévigné, qualités de naissance de ceux et de celles qui n'ont besoin ni d'efforts pour s'élever, ni d'intrigue pour se maintenir aux plus hautes positions.

P.-C.

## LE SORT DU PALAIS DE CRISTAL.

Le sort de ce monument londonnien vient d'être décidé. Son achat a été complété par le payement de 70,000 liv. st. M. Francis Fuller, membre du Comité exécutif de la grande exposition, est l'acquéreur nominal ; les propriétaires réels sont le président et quelques-uns des directeurs du chemin de fer de Brighton, qui regardent cet achat comme favorable à leur ligne. Sydenham, qui est en effet une station du chemin de fer de Brighton, a été choisi pour la reconstruction du palais, qui étalerait là de nouveau toutes ses splendeurs. Il s'élèverait au milieu d'un parc de 150 acres, qui serait planté d'arbres et d'arbustes exotiques. Il renfermerait un jardin d'hiver de 18 acres d'étendue, rempli des plantes et des fleurs les plus choisies. Il laisserait bien loin derrière lui les exhibitions de Chiswich ou de Regent's Park. On y exposerait les œuvres de sculpture des plus grands artistes vivants, et les modèles des œuvres les plus célèbres de l'antiquité. Enfin, la géologie et la minéralogie y trouveraient leur place.

## EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

« *Français, ouvrez! c'est la fortune de la France!* » Paroles de Philippe VI au châtelain de la Broye, après le désastre de Crécy.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LE SALON DE 1852.

Voici un pastel qui a pris au Salon l'importance d'une peinture, et d'une excellente peinture à l'huile : c'est la *Halte d'une famille bohémienne*, de M. Eugène Tourneux. L'auteur est élève de M. Maréchal, de Metz, le roi du pastel. Il avait lui-même débuté par des pastels, il y a quelques années, avant d'exposer les tableaux qui l'ont classé parmi les maîtres de l'avenir. Il ne fait donc aujourd'hui que retourner à ses premières prédilections. Le pinceau et la couleur reprendront sans doute leur tour en 1853. A double titre, les *Bohémiens* sont une halte, un repos, mais le repos d'un homme fort, la halte d'un artiste qui ira loin.

Ce qui frappe tout d'abord dans les *Bohémiens*, c'est la prodigieuse vigueur de l'ensemble unie à l'exquise finesse



Salon de 1852. *Une Halte de Bohémiens*, pastel de M. Eugène Tourneux.

des détails. Jamais le crayon n'avait rivalisé aussi puissamment avec la brosse.

Un jour ardent vient de finir et achève de s'éteindre à l'horizon, comme un incendie. Les Bohémiens, assis et groupés, après les fatigues de la marche, se détachent en plein sur le ciel vide et le désert sans fond. Le pays et la race sont déjà tout entiers dans ce premier aspect, mais ils ressortent plus vivement encore de l'analyse du tableau. Ces figures, ces costumes, ces attitudes, ces accessoires, sont évidemment dessinés d'après nature et interprétés dans le sens le plus poétique et le plus élevé.

Ce ne sont plus ici les Bohémiens de Jacques Callot, ces admirables voleurs, ces fantasques bandits, ces prophètes de foire ou de place publique, au-dessous desquels leur immortel compagnon inscrivait avec tant d'esprit :

> Les pauvres gueux, pleins de bonadventures,
> Ne portent rien que des choses futures.

Callot a fait la comédie des Bohémiens. M. Tourneux, pour ne pas affronter ce maître inimitable, en a fait l'ode et l'élégie. Il a sondé l'âme de ses modèles, et il l'a rendue en beau sur leurs physionomies.

A travers les trous des haillons, sous l'insouciance des poses et l'abandon des mouvements, au milieu des che-

yeux en désordre et de la négligence des draperies, on reconnaît la pureté primitive de la race, la fierté de l'indépendance nationale, le cachet profond des traits et des lignes, la finesse des attaches et des contours, — en un mot, les Bohémiens tels que Dieu les a faits et tels qu'ils se conservent entre eux, sans rien prendre ni rien céder à la civilisation; Egyptiens chez nos aïeux, Gypsis en Angleterre, Zigueners en Allemagne, Zingares en Italie, Tartares en Norwège, Gitanos en Espagne, partout les mêmes dans leurs mœurs et leurs habitudes, c'est-à-dire errants, vagabonds, hôtes des forêts et des rochers, mendiants sur les routes, maquignons, raccommodeurs d'ustensiles, ménétriers, baladins, joueurs de gobelets, pratiquant le vol extérieur en conscience, escamotant la muscade sur les tréteaux, la poule dans la ferme, le fruit dans le verger, — et si prompts à la fuite, qu'un cheval au galop peut seul les atteindre.

Quelques rapports entre leur langue et celle de l'Inde ont fait croire aux savants qu'ils descendent des anciens Parias, dont ils continuent la disgrâce séculaire...

Autant que la statistique a pu les saisir dans leurs campements à travers les nations, on en compte à peu près un million en Europe.

Les tableaux d'histoire n'étaient pas nombreux au Salon. On y a d'autant plus remarqué les *Femmes gauloises*, de M. Glaize, surtout la mère, debout sur un char et tenant encore l'enfant qu'elle vient d'arracher à l'esclavage en l'égorgeant; la *Galathée* et la *Madeleine*, de M. Gigoux, deux œuvres magistrales (la transformation de la statue en femme est rendue avec une audace des plus heureuses); les *Enfants d'Edouard*, de M. Thomas; le *24 Juin*, de M. Adolphe Leleux (mais pourquoi un tel sujet aujourd'hui?); *Lady Douglas se faisant casser le bras pour sauver Jacques Ier*, scène fort touchante, de M. Pottin; le *Colloque de Genève*, de M. Labouchère, qui rappelle le *Congrès de Munster*, et qui est une réunion des portraits fort bien étudiés de Calvin, de Bèze et de tous les docteurs de la Réforme; l'*Indécision*, de M. Lépaulle; la *Jane Shore*, de M. Decaisne, si belle et si languissante, au milieu des enfants qui l'insultent; la *Retraite de Russie*, le *Passage du Danube* et celui du *Guadarrama*, de M. Bellangé, qui a eu, cette année, la palme de la peinture militaire.

N'oublions pas le caprice philosophico-historique dont la foule s'est le plus occupée au salon. C'est la *Comédie humaine* de M. Hamon, tableau médiocre, ébauche hâtive, mais énigme fort spirituelle, hardiment posée aux badauds par l'artiste. Au milieu de la toile s'élève un petit théâtre de Guignol, arrangé à l'antique, sur le plan des scènes populaires des Champs-Élysées. Au lieu de Polichinelle, c'est Minerve, c'est-à-dire la Sagesse qui tient le bâton de la Justice. Les deux battus ne sont point le commissaire, ni la femme de la maison, mais bien l'Amour et Bacchus, représentant les passions d'ici-bas. L'Amour est pendu haut et court, et Bacchus tombe assommé sur la rampe. Vous voyez qu'on n'est pas plus moral à l'Ambigu-Comique. Mais quels sont les spectateurs? des bonnes? des enfants? des soldats, comme au carré Marigny? Nullement, et c'est ici que la fantaisie de l'auteur s'en donne à cœur joie! D'abord, les marionnettes antiques sont contemplées par Socrate, assis au premier banc, à côté de plusieurs marmots à demi nus, qui sont les bijoux de l'œuvre, sans contredit. L'un applaudit aux coups d'estoc de Minerve, il est pour le vainqueur; l'autre plaint Bacchus assommé et lui tend une grappe de raisins mûrs; c'est le Caton, partisan du vaincu. Celui-ci, effrayé de tant de tapage, se réfugie dans le sein de sa mère; celui-là tourne le dos au théâtre et souffle dans une trompette, à la barbe de Socrate, qui n'en perd pas un coup d'œil. Un cinquième, charmant petit ange, pleure en voyant l'Amour étranglé. Les costumes de ces bambins, empruntés à toutes les époques, traduisent plaisamment le scepticisme du peintre. Debout, à droite de la baraque, Virgile souffle une malice à Dante, qui prend des notes. Derrière celui-ci, Béatrix, la dame de ses pensées, est absorbée par une plus grande affaire que toutes les passions humaines, à savoir par l'achat d'un bouquet de violettes à une fleuriste, qui crie sans doute: *A deux sous la violette qu'embaume! à deux sous!* A deux pas de là, un *moutard* conduit Homère, qui vient entendre, sinon voir le spectacle. Plus loin, Montaigne et La Fontaine semblent hésiter à se mêler à la foule... Enfin, un groupe de méchants poëtes s'avance, la plume de paon au front, fredonnant quelque chanson du caveau sur Bacchus et l'Amour. De l'autre côté, à gauche, figurent les hommes d'action opposés aux rêveurs, les personnages vivants du drame qui se déroule sur les planches. Le premier est Alexandre le Grand, qui donne un sou à la femme de Guignol, pour la remercier du triomphe de la vertu, en sa qualité de gouvernement. Le second est César, guetté par Brutus, qui va le frapper. Le troisième est Aristophane, regardant la comédie populaire à travers son masque de théâtre. Puis, voilà l'opposition du temps: Diogène, appuyé sur son tonneau et portant sa lanterne au nez de tout venant; Sapho, reléguée à l'écart, immobile et dédaigneuse; et Anacréon, couronné de fleurs et prêt à chanter de plus belle les dieux assommés par la Sagesse.

Ce tableau a obtenu un prodigieux succès de curiosité, chacun s'étant étudié à le déchiffrer à sa manière... Il faut dire, pour justifier l'incomplet de l'exécution, que c'est une sorte de bas-relief, destiné à la manufacture de Sèvres, et que l'auteur n'a eu que le temps de transporter à la hâte sur la toile, pour en donner l'avant-goût au public.

Dans les tableaux religieux, il faut citer: le *Saint Bonaventure*, de M. Jacquand, destiné aux galeries du Luxembourg; le *Saint Cosme* et *Saint Damien*, de M. Duval-Lecamus fils, qui lutte avec le renom de son père dans un genre plus élevé; la *Communion des premiers chrétiens*, de M. Tassaert; *Ruth et Booz*, de M. Lugardon; les deux pendants de M. Landelle: *Bienheureux ceux qui pleurent*, et... *ceux qui ont le cœur pur*, tableaux tout empreints du sentiment le plus suave et le plus naïf; le *Sermon sur la montagne*, de M. Hesse. Le *Christ*, de M. Chassériau, est l'erreur d'un homme de talent; celui de M. Henri Scheffer manque de foi. La *Pieta*, de M. Gustave Moreau, annonce un penseur et un coloriste de l'école de M. Delacroix; le contraste entre la Vierge mère et la Madeleine est exprimé avec une véritable puissance. M. Moreau n'a qu'à débrouiller et à finir ses ébauches, pour en faire sortir d'excellents ouvrages.

Voilà un compte-rendu bien grave. Egayons-le, en sortant, par les bagatelles de la porte.

L'idée hardie de faire payer l'entrée au Salon deux jours par semaine, est décidément consacrée par le succès. L'année dernière, le total des recettes de tous les jours réservés ne s'était élevé qu'à 33,000 francs. Cette année, les huit premiers jours, à 1 franc, ont produit, à eux seuls, 22,000 francs, qui se sont quadruplés, pendant les deux mois, par le franc de chaque jeudi et les 5 francs de chaque lundi.

Ce dernier droit lui-même, dit M. de Saint-Didier, dans la *Revue des beaux-arts*, n'a indigné personne, comme

le craignaient les *économes*, déguisés sous le nom d'*économistes*. En voici la preuve, dans une aventure dont notre confrère assure avoir été témoin. C'était le lundi qui avait suivi l'ouverture; un monsieur se présente au bureau, dépose une pièce de cinq francs, et passe outre. « Vous oubliez votre monnaie, dit le buraliste, on ne paye que vingt sous aujourd'hui.—Mais, répond aussitôt le visiteur, je croyais que le droit était de cinq francs le lundi —Sans doute, continue le caissier, mais seulement à partir de lundi prochain. —S'il en est ainsi, murmure le capitaliste, reprenant sa pièce ronde, je reviendrai dans huit jours. »

Toute l'explication du succès des 5 francs est dans cet aveu naïf. Le Salon du lundi a été un rendez-vous à la mode, comme le lundi de l'Opéra et le mardi des Italiens.

Puisque nous citons nos confrères, citons encore deux avis artistiques, attribués par le *Corsaire* à Mlle Aug. B..., la spirituelle soubrette de Molière aux Français.

Le dernier lundi, au Salon, un groupe de quatre personnes, dont Mlle Aug. B..., s'arrêta devant plusieurs toiles assez médiocres.

— De qui sont ces tableaux? demanda une dame.

— De MM. R..., D..., L..., répondit un monsieur, en consultant le livret.

— « Ces messieurs ne me semblent pas très-forts », dit Mlle Aug. B...

— Ils ont de bonnes intentions.

— Mais de mauvais *desseins*.

Un peu plus loin, le petit groupe se trouva devant le portrait en pied de M. le comte X..., vêtu d'une redingote bleu foncé et d'un pantalon bleu clair. La figure du du comte est bleuâtre.

— C'est le comte X... ! dit le cavalier de Mlle B..., je le reconnais!... Le peintre a été assez exact.

— Laissez donc ! s'écria la maligne soubrette, ce peintre nous a fait un *comte* bleu.

Nous allions oublier de mentionner la charmante figurine de l'*Histrion*, exposée par l'acteur-statuaire Mélingue, de la Porte-Saint-Martin. Cette statuette a eu d'autant plus de succès, qu'au moment même où elle attirait les regards au Salon, l'auteur improvisait, chaque soir, dans le drame de *Benvenuto Cellini*, une grande statue d'Hébé, applaudie par quinze cents spectateurs, qui la voyaient sortir, fine et dégagée, d'une masse informe de terre glaise.

A ce propos, quelques feuilles ont raconté que, tous les jours, après la représentation, cette statue, modelée en un quart d'heure, au milieu du feu de l'action dramatique, est mise en vente au foyer de la Porte-Saint-Martin, pour être adjugée souvent à des prix très-élevés.

Ce qu'il y a seulement de vrai, c'est qu'à plusieurs reprises, des amateurs distingués, M. le comte P. de Castellane entre autres, émerveillés de l'habileté et de la rapidité de l'excellent acteur-statuaire, ont fait demander à Mélingue de leur céder la figurine qu'il venait d'achever sous leurs yeux. Mais la chose est matériellement impossible : la terre, si vite et si bien modelée en statue, tomberait par morceaux dès qu'elle ne serait plus humectée, et elle ne peut être cuite à cause de l'armature de bois sur laquelle elle est massée.

La statue n'est donc faite que pour les quinze cents spectateurs de chaque soir et ne saurait appartenir qu'à eux; mais Mélingue en termine une charmante réduction, qui va être moulée en plâtre et qui sera le digne pendant de son remarquable *Histrion*.

## M. DE WALKENAER. NICOLAS GOGOL.

Encore une mort à enregistrer au nécrologe littéraire, celle de M. le baron de Walckenaer, membre de l'Institut, connu dans les lettres et dans la science comme naturaliste, géographe, littérateur et biographe. M. Walckenaer, qui était entré à l'École polytechnique à l'époque de sa formation, fut d'abord nommé professeur d'histoire à l'Académie de Montpellier ; mais il n'accepta point cette place. Élu maire du cinquième arrondissement de Paris en 1816, il remplit ensuite les fonctions de secrétaire général de la préfecture de la Seine, et fut appelé, en 1826, à la préfecture de la Nièvre, et, deux ans plus tard, à celle de l'Aisne, qu'il abandonna après la révolution de Juillet.

M. Walckenaer était attaché depuis plus de treize ans à la Bibliothèque nationale, où il remplissait les fonctions de conservateur adjoint de la section des cartes géographiques, après avoir été nommé secrétaire-trésorier de cet établissement, le 22 février 1839. Quoiqu'il ait passé plusieurs années de sa vie dans l'administration, ses études et ses travaux n'en ont pas souffert un instant, et la liste seule de ses ouvrages est tellement longue, que nous ne pouvons qu'indiquer ici les deux principaux et les plus célèbres : l'*Histoire de La Fontaine* et celle de *Mme de Sévigné*. Ce savant infatigable, né à Paris le 25 décembre 1771, avait succédé à M. Daunou en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Nous avons annoncé, dans notre dernier *Mercure*, la mort de Nicolas Gogol, l'auteur du *Contrôleur* et des *Ames mortes*, un des plus célèbres écrivains de la Russie, traduit en français par MM. Mérimée et Viardot. Nicolas Gogol, dit un de ses biographes, n'était pas seulement un poëte dans l'acception vulgaire du mot; il savait se montrer homme d'esprit, argent comptant. C'est à lui qu'un sot écrivain présenta un jour un manuscrit, afin d'avoir son avis ou plutôt son approbation, car il ne faut pas s'aviser d'être sincère avec ces gens-là. Après avoir jeté les yeux sur le cahier, le poëte vit bien qu'il était mystifié, et s'empara d'une tournure fort ingénieuse pour faire comprendre qu'il trouvait l'ouvrage détestable. Il écrivit sur-le-champ ces mots à l'auteur :

« Monsieur, j'ai parcouru votre manuscrit, et je n'y trouve pas une virgule de mon goût. Si vous n'êtes pas content, je vous laisse le choix des armes. »

## LES FÊTES DE MAI.

Paris se souviendra longtemps des fêtes de mai, et surtout du caractère grandiose que leur a imprimé la religion. Cette procession de mille prêtres, cardinaux, archevêques, évêques, chanoines, abbés, moines, défilant, sous la croix métropolitaine, depuis l'église du Gros-Caillou jusqu'au centre du Champ-de-Mars : cette messe célébrée par l'archevêque de Paris sur cet autel colossal élevé en plein air, au milieu de soixante mille soldats, de toutes les autorités de la France et de toutes les sommités du monde, en grands costumes de cérémonie, en présence de près d'un million de spectateurs, échelonnés jusqu'à une lieue sur les hauteurs de Montmartre ; cette ouverture de l'office, annoncée par le canon et tous les instruments guerriers ; ce moment solennel de l'élévation de l'hostie, au bruit de l'artillerie tonnante, des tambours battant aux champs, des trompettes sonnant la charge, au-dessus de l'armée entière présentant les armes et de tous

# POURQUOI ?

Paroles d'Ern. GAUGIRAN. (CHANSONNETTE, CHANTÉE PAR Mlle LE JOLISSE.) Musique de P.-É. BERCHON.

*Allegretto.*

PIANO.

*dim.*

CHANT.

La pro-mi-se du châ-te - lain, Dont mon pè-re tient le mou- lin, A des chevaux, Des équipag's; comme une

reine elle a des pag's Portant ses ro-bes de ve - lours.— Moi, j'ai des sabots vieux et lourds, Et de grosses jupes de

*moins vite*

*legato*

lai- ne, Cel - - les de tou - te la se - mai - - - ne, de tout' la s'mai-ne.

8va

*FF*

*P* 1° *tempo*

Pourquoi, monsei- gneur, Chaqu' di-manche à la cha - pel - le,

*P*

*rit.* *très vite*

Me fait - il l'hon - neur De me r'gar - der plu - tôt qu'el - le? Pour-quoi, mon - sei - gneur?

*1° tempo* *pressez*

Pourquoi, mon sei - gneur? Ah! — — ah! pourquoi! Pour-quoi chaqu' di -

*1° tempo*

- manche à la cha - pel - le, Pourquoi me r'gar - der, plu - tôt qu'el - le?

*Allegretto.*

2e Couplet. La première aux pieds du cu - re, El - le tient un cierge do - ré, Et sa ca - mériste négresse Lui soutient ses livres de messe, Fermés de ser - ru-res d'ar - gent. *moins vite* Moi, joignant les mains simple - ment De - vant l'i-ma-ge de Ma - ri - e, *legato* Pli - é e à deux ge-noux, je pri - e, A deux g'noux, j'pri - e. Pourquoi monsei -

*Allegretto.*

3e Couplet. El - le por - te dans ses che - veux Les bijoux les plus merveil-leux; A son col, de riches dentelles; A chaque doigt, des é-tincelles, Qui jaillis-sent d'un di - a - mant. — Moi, je n'ai pour tout or - ne - ment Qu'u - ne bague d'argent bru - ni - e, *legato* Puis u - ne mé - dail-le bé - ni - e, bé - - ni - e. Pourquoi, monsei -

Procédés de Tantenstein et Cordel

les chefs de commandement, la tête nue et l'épée inclinée vers la terre ; cette bénédiction des bannières, accompagnée de cent nouveaux coups de canon ; cette masse d'étendards étalés autour de l'autel sous la main du pontife, ces porte-drapeaux venant l'un après l'autre recevoir, à genoux, du prélat le baiser de paix et le pavillon de la guerre ; enfin cette bénédiction générale, donnée du sommet de l'estrade à toute la population par les deux bras étendus du représentant de Dieu, etc. ; tout cela rappelait aux historiens, aux poëtes et aux chrétiens les fameux champs de mai de Clovis et de Charlemagne.

Il a été impossible de calculer au juste le nombre de curieux attirés à ce spectacle de tous les points de la France et de l'Europe. Des efforts inouïs ont été faits par des Anglais pour se procurer des places dans les tribunes réservées. Il y avait six cent mille prétendants, et seulement dix ou douze mille élus.... Jugez par là des regrets et des désappointements !

Voici le moyen habile employé par un homme d'esprit de notre connaissance pour s'introduire sans carte sur un des meilleurs amphithéâtres. Il n'avait d'autres titres que son envie démesurée et son aplomb imperturbable ; mais cela ne pouvait suffire à forcer l'entrée de la place, sévèrement défendue par les gardiens des tribunes. Notre homme avise un curieux aussi embarrassé que lui-même, et lui adresse ainsi la parole :

— Avez-vous une carte, monsieur ?

— Non, monsieur.

— Voulez-vous entrer néanmoins ?

— Je ne demande pas mieux ; mais comment ?

— Donnez-moi le bras ; relevez la tête, et ne vous troublez pas surtout.

— Soyez tranquille.

L'inconnu donne le bras à notre ami, et prend son air le plus digne et le plus imposant.

Tous deux s'avancent ainsi jusqu'au cerbère des tribunes. Notre ami s'adresse à lui avec la désinvolture majestueuse d'un grand personnage, et, désignant son compagnon, lui dit en passant ces simples mots :

— Vous pouvez laisser passer monsieur avec moi !

Le gardien s'incline et livre le passage aux deux intrus, ne doutant pas un instant que celui qui faisait ainsi entrer les autres n'eût mille fois le droit d'entrer lui-même.

Et voilà comment l'audace supplée à tout, même aux cartes d'invitation.

## LE STÉRÉOSCOPE ET LE PSEUDOSCOPE.

Le savant rédacteur du *Pays*, M. l'abbé Moigno, vient d'expliquer, avec sa clarté habituelle, une découverte qui ne fera pas moins de sensation que la photographie, dont elle est le complément indispensable.

Le stéréoscope, dont le nom indique qu'il a pour destination de montrer les objets de la nature sous forme de solides, avec leurs trois dimensions, fit sa première apparition dans le monde savant le 21 juin 1838, au sein de la Société royale de Londres.

Il a eu pour inventeur M. Wheatstone, le créateur de la télégraphie électrique. M. Wheatstone regarde le stéréoscope comme un de ses plus beaux titres de gloire, et il suffirait, en effet, à rendre son nom immortel. Mais qu'est-ce donc que le stéréoscope ?

Et d'abord : pourquoi avons-nous deux yeux ? Si l'on avait posé cette question, il y a vingt ans, elle aurait grandement embarrassé les physiciens et les physiologistes. Nous avons deux yeux, aurait-on dit, pour y voir plus clair. Nous avons deux yeux afin que, si nous venons à perdre l'un, l'autre au moins nous reste, etc. Le croirait-on ? seul dans les siècles antérieurs, le grand peintre et philosophe Léonard de Vinci a vaguement entrevu la différence qui existe entre les images d'un même objet vu tour à tour des deux yeux, et pressenti les effets de leur perception simultanée.

Nous avons deux yeux pour pouvoir apprécier les distances, pour distinguer nettement dans un objet les points plus rapprochés de nous des points plus éloignés, pour le voir, en un mot, tel qu'il est en lui-même, avec ses reliefs et avec ses creux. Par suite de la position relative différente de nos deux yeux vis-à-vis d'un objet quelconque, nous ne le voyons pas sous le même aspect de l'œil droit et de l'œil gauche.

Et par suite de la coexistence simultanée de ces deux images, notre âme se trouve dans les conditions d'un géomètre qui, pour fixer sur son dessin la position d'un point, est en possession d'une base fixe et des deux angles que font avec cette base les lignes menées de ses extrémités au point dont il s'agit. Tout le monde sait qu'alors la position du point est complétement déterminée.

Mais, dira-t-on, comment de ces deux images si dissemblables naît la perception d'un objet unique et non d'un objet double ? De l'admirable construction des nerfs optiques, qui, tout en bifurquant vers les deux yeux, transmettent leurs chatouillements à un nerf central et aboutissent ainsi à une seule et même sensation.

En opposition à cette théorie, on cite en vain les borgnes, qui perçoivent aussi les objets avec leurs creux et leurs reliefs. Les borgnes d'abord voient très-imparfaitement ; ils apprécient mal les distances et ne jouent jamais bien à la boule, par exemple. Mais ce qui prouve invinciblement qu'en général, et normalement parlant, nous ne jugeons bien des distances que par la vision simultanée des deux yeux, c'est qu'il est presque impossible d'enfiler une aiguille en regardant d'un seul œil, ou de passer une pointe à travers une bague en fermant un des yeux.

Cela posé nous conduit aux effets merveilleux du stéréoscope. Si la théorie de la vision binoculaire est vraie, s'est dit M. Wheatstone dans un jour d'heureuse inspiration, voici ce qu'il en doit résulter infailliblement. Je prends deux dessins ou deux images d'un même objet, d'une pyramide, par exemple, ou d'un cône, vu tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche ; je les applique contre deux petites cloisons parallèles placées l'une à droite, l'autre à gauche ; j'installe devant elles deux miroirs plans faisant avec les cloisons des angles de 45 degrés, faisant entre eux un angle droit et dont l'arête commune, ou l'angle dièdre se dresse devant la ligne verticale qui sépare mes deux yeux.

Alors, si mes distances ont été bien mesurées, quand de mes deux yeux je regarderai dans les deux miroirs les images réfléchies des deux dessins, je ne verrai plus qu'une image unique résultant de leur superposition, et puisque les deux images superposées étaient les deux dessins d'une même pyramide vue tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche, je devrai voir non pas la représentation d'un objet plat, mais la pyramide elle-même en relief ou en creux, avec sa pointe qui se dressera menaçante contre mon œil, ou qui fuira dans le lointain.

Ce que M. Wheatstone avait prévu se réalisa : le stéréoscope était créé ; c'était bien la pyramide elle-même qui s'élança vers son œil. Les dessins renversés ou trans-

posés de la droite vers la gauche, de la gauche vers la droite, d'une pyramide en relief, deviennent les dessins d'une pyramide creuse ; en appliquant donc contre la cloison de gauche le dessin d'abord placé à droite, contre la cloison de droite le dessin placé à gauche, la pyramide en relief devait se transformer en une pyramide creuse : c'est ce qui arriva en effet; la théorie de la vision binoculaire brillait d'un nouvel éclat. Mais il fallait encore qu'en plaçant et sur la cloison de droite et sur la cloison de gauche le même dessin, la même image de l'objet vu d'un seul œil, de l'œil droit ou de l'œil gauche, le relief et le creux disparussent pour faire place au plat absolu, et c'est ce qui arriva encore ; et la savante théorie avait reçu sa dernière consécration.

Vous dire, s'écrie M. Moigno, ce qu'il y a de saisissement et de charme dans cette transformation spontanée de deux images plates en une image unique à trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, ce serait chose impossible ; et je vous demande instamment de le sentir vous-mêmes en voyant de vos propres yeux.

Les effets du stéréoscope ne sont pas bornés à la représentation des objets géométriques, pyramides ou cônes. Si l'on regarde dans le merveilleux appareil deux images d'un bas-relief, d'une statue, d'un être vivant, d'un paysage, deux portraits d'une même personne ; le bas-relief, la statue, le paysage, la personne, etc., apparaîtront ce qu'ils sont dans la nature.

Vous me direz peut-être qu'il est rigoureusement impossible, même avec le crayon des Raphaël, d'exécuter à la main les dessins dissemblables des bas-reliefs, des statues, des paysages, des personnes vivantes, vus tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche, avec cette exactitude absolue, infinie dans toute la rigueur du mot, des images peintes sur notre rétine ; exactitude que le stéréoscope exige impérieusement pour nous montrer les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes : oui, sans doute ; mais la Providence, qui devait faire apparaître le stéréoscope à l'heure marquée dans ses éternels desseins, a eu grand soin de faire naître d'abord la photographie ; elle a fait apparaître Niépce, Daguerre et Talbot, avant Wheatstone et Brewster. (Celui-ci a complété l'œuvre de Wheatstone.)

Qu'avons-nous donc à faire quand nous voulons obtenir les images d'un bas-relief, d'une statue, d'un paysage, d'une personne vivante, vus tour à tour de l'œil droit et de l'œil gauche? C'est de dresser devant ces objets divers une chambre obscure ou boîte de daguerréotype binoculaire, c'est-à-dire avec deux ouvertures munies de deux objectifs de même diamètre et de même distance.

La chambre obscure regardera pour nous, verra pour nous l'objet placé devant elle ; cet objet, dessinateur complaisant, se peindra lui-même deux fois, fixera deux fois son image ; et nous serons entrés en possession des deux dessins exigés par le stéréoscope, des deux dessins vus de l'œil droit et de l'œil gauche ; et désormais, au jour qu'il nous plaira, à l'heure de nos caprices, nous verrons tels qu'ils furent et tels qu'ils sont, avec leurs reliefs et leurs creux, avec leurs lumières et leurs ombres, le bas-relief, la statue, le paysage, la personne vivante, etc., etc.

Le stéréoscope arme ainsi la photographie d'un ciseau qui désespérerait Michel-Ange et la transforme en sculpteur surhumain, qui fouille, qui drape, comme jamais Phidias n'a fouillé, drapé, etc. Et cette divine métamorphose de la photographie est achetée par elle à bien peu de frais, puisqu'il a suffi de lui demander deux images au lieu d'une qu'elle était accoutumée à donner.

La photographie, revivifiée, complétée et couronnée par le stéréoscope, est tellement supérieure à elle-même, que le jour viendra bientôt où toutes les images photographiques, paysages, vues de monuments, portraits, etc., s'associeront constamment par couples pour reproduire dans toute leur vérité, dans toute leur beauté douce et sévère, la nature matérielle ou vivante.

Mais le stéréoscope permet aussi de transformer les reliefs en creux, les creux en reliefs; et cette inversion de la sensation s'obtient, au moins pour les objets géométriques, par trois moyens :

1° En plaçant à droite l'image vue de l'œil gauche, etc.

2° En substituant à chaque dessin son image réfléchie ;

3° En renversant de haut en bas l'un et l'autre dessins.

Cet effet de transformation réciproque des reliefs en creux et des creux en reliefs a suggéré à M. Wheatstone l'idée d'un nouvel instrument appelé par lui Pseudoscope, parce qu'il impose invinciblement à l'âme une perception fausse des objets de la nature. Pour l'œil armé du pseudoscope, c'est un monde tout nouveau, extraordinaire, étrange, le monde primitif renversé. Une sphère solide apparaît une calotte creuse ; une coupe creuse ou concave devient une sphère convexe ; un buste, une statue, se transforme en un moule creux, un visage en un masque à cavités profondes.

Si cette démonstration, malgré sa clarté, ne vous suffit pas, si vous voulez juger par vos yeux des merveilles du stéréoscope et du pseudoscope, faites comme nous avons fait; demandez l'instrument lui-même au savant opticien, M. Jules Dubosq, et vous éprouverez, en contemplant ses résultats, une émotion que rien ne saurait exprimer, et qui doit rappeler celle de Christophe Colomb découvrant le Nouveau-Monde. C. DE C.

---

# LES DEUX DUELS DE L'ÉVÊQUE.

Le jardin de l'évêque. Opinion de Jacques II. Monseigneur de Breteuil. Sous les lilas. Quand on a des nièces. L'estomac de M. de Bonrepos. Un spadassin. Le duel et la corde. L'abbaye de Belleperche et les allées de la Garonne. L'usurier de Cordes-Tolosane. Antoine de Lacaze. Duel à l'épée Une visite inattendue. L'agréable partie. La valise du capitaine. L'œil du prieur. Une revanche. Echec et mat. Deux paroles d'honneur. Un deuil et un mariage. 1793. Le cachot. Un protestant et un prêtre. La confession.

Vers le milieu du dix-septième siècle, un évêque de Montauban, appelé Pierre de Bertier, fit construire au sud-est de la ville, et à l'extrémité de son principal faubourg, un jardin, qui fut aussitôt regardé avec raison comme la merveille de la province. Figurez-vous une magnifique esplanade, baignée dans toute sa longueur par une verte et fraîche petite rivière à moitié cachée sous les peupliers et les saules, et de laquelle on découvre, en face, l'immense plaine du Languedoc, qu'arrête seulement dans le lointain la gaze d'argent des Pyrénées; à droite, les ravissantes maisons rouges et blanches de Montauban, qui brillent au soleil et se reflètent éblouis-

santes dans le Tarn ; à gauche, une vallée délicieusement bigarrée de bois, de prés, de vignes et de villas aux contrevents verts ; derrière soi, enfin, les derniers coteaux du haut Quercy, déroulant leurs anneaux bleus vers l'Albigeois, et vous aurez un aperçu du coup d'œil dont on jouit au jardin de l'évêque. Le digne monseigneur de Bertier, dont la truelle était le seul défaut, n'avait rien épargné pour embellir cet Elysée montalbanais. Des terrasses monumentales le bordaient à l'ouest, séparant une admirable plate-forme des grands losanges de gazon qui descendaient en pente douce jusqu'à la petite rivière. Un pavillon de briques, d'une architecture élégante et noble, s'élevait au milieu de cette plate-forme, qui était encadrée dans des allées de platanes d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses, et coupée de distance en distance par des rideaux de charmilles et des massifs de fleurs. Il résultait de cette ordonnance et de la beauté du site un ensemble si ravissant, que l'illustre réfugié de Saint-Ger-



M. de Breteuil et M. de Bonrepos dans le berceau du jardin.

main, Jacques II, ne put s'empêcher de s'écrier, en mettant le pied sur la terrasse du Tescou : *Dieu peut faire de plus belles choses, mais il n'a point fait ce jardin.*

Comme on le pressent bien sans doute, le jardin de l'évêque était la promenade favorite du beau monde ; les successeurs de monseigneur de Bertier en ouvraient volontiers les grilles, et il se passait peu de jours fériés où la bonne compagnie ne fît irruption sous les platanes. Dans ces occasions, pleine liberté était laissée aux promeneurs, et si le prélat s'y trouvait au moment de l'invasion, il se dissimulait de son mieux pour ne pas gêner ses visiteurs, ou se cachait même derrière les charmilles, attention dont on lui savait très-bon gré.

C'est probablement pour obéir à ce sentiment de politesse hospitalière que, le 27 avril 1768, le maître du jardin venait de s'asseoir, avec un gros, gras et spirituel administrateur du bien des pauvres, sous un berceau entièrement couvert de lilas en fleurs.

La journée était délicieuse ; le soleil d'avril rayonnait tiède et doux sur les violettes et les jonquilles, et par mo-

ments une bouffée d'air montant de la vallée arrivait fraîche et odorante. Aussi des rires éclataient dans les allées, et le bruit des conversations y devenait de plus en plus joyeux. Il y a en effet, dans la lumière et les senteurs d'un beau jour de printemps, quelque chose qui dilate doucement le cœur, et qui, en l'ouvrant à la joie, l'ouvre aux impressions les meilleures. Cette disposition d'esprit se peignait manifestement dans les regards pleins de bonté et le fin sourire du prélat caché sous les lilas.

Monseigneur Anne-François-Victor Le Tonnelier de Breteuil, conseiller du roi en tous ses conseils, évêque-seigneur de Montauban et abbé de Belleperche, occupait le siége épiscopal depuis le 7 juin 1764. A cette époque, il avait quarante-deux ans. C'était le plus bel homme et l'un des plus éclairés, sans contredit, de son diocèse. Les pauvres, si nombreux à cause des rudes hivers qui avaient signalé les deux années précédentes, le regardaient comme leur père, et ceux de la religion prétendue réformée, comme



Le fils de Lacaze et Marie de Bonrepos.

on disait alors, habitués à moins de tolérance, s'applaudissaient de son indulgente bonté. On va voir que ces éloges, le dernier surtout, étaient mérités.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il s'était assis sous les lilas avec son administrateur, lorsque celui-ci, soulevant son immense personne d'un effort désespéré, se leva tout à coup au son d'une voix qui se faisait entendre dans l'allée voisine.

—Eh bien ! dit M. de Breteuil en riant, êtes-vous fou, père des pauvres?

—Pardon, mille fois pardon, monseigneur, répondit, tout essoufflé, Michel de Bonrepos; mais... mais il faut absolument que je vous quitte.

— Pourquoi cela?...

— Parce que je viens d'entendre...

— Une conversation que je ne serais pas fâché moi-même d'écouter jusqu'au bout. Ainsi, monsieur l'administrateur, veuillez reprendre votre place, et un peu de patience.

C'était là le plus difficile. Le respectable Michel de

Bonrepos, conseiller d'honneur au bureau des finances du roi et trésorier de l'hôpital, ne possédait pas précisément la vertu qu'exigeait de lui son pasteur ; il s'imposait donc un violent sacrifice, et la contrariété qui en résultait rendait sa figure du plus bel écarlate, et lui arrachait de bruyants soupirs. La conversation qui se tenait de l'autre côté du berceau ne semblait pourtant pas de nature à légitimer ces colères. Jamais paroles plus respectueuses et plus irréprochables ne furent murmurées par des lèvres de vingt ans ; et certes, les deux anges gardiens, qui écoutent avec tant de soin ce que se content les jeunes gens, n'avaient pas besoin de se détourner ni de déplier leurs blanches ailes. Aussi monseigneur de Breteuil semblait-il enchanté ; et tandis que le terrible trésorier se dédommageait du silence imposé en poussant de sourds gémissements et en frappant de temps en temps du pied, il suivait, lui, cet entretien d'une oreille attentive et d'un air qui n'était certainement pas défavorable.

Heureusement, pour sauver messire de Bonrepos d'une apoplexie imminente, un essaim de belles dames, conduites par noble Dominique-Antoine de Puligneu, premier président de la Cour des aides, qui, à force de gaieté et d'esprit, groupait toutes les femmes autour de ses beaux cheveux blancs, interrompit nos jeunes interlocuteurs. A la vue des nouveaux venus, ils s'envolèrent comme deux oiseaux effrayés, mais pas assez vite pour que monseigneur de Breteuil ne pût voir, en écartant les grappes de lilas, une jeune fille charmante sous son mantelet rose, et un brillant sous-lieutenant du régiment de Languedoc, auquel l'uniforme blanc à revers oranges seyait à ravir. Se tournant aussitôt vers le trésorier, qui n'en pouvait plus :

— M'expliquerez-vous, mon cher Bonrepos, lui dit-il, la cause de votre furie ?...

— Elle est naturelle, répondit celui-ci, en essuyant son front trempé de sueur ; cette mijaurée...

— Qui porte le mantelet rose ?...

— Est ma nièce ! ma nièce unique, monseigneur !...

— Et voilà ce qui vous met en colère ?...

— Je lui ai défendu cent fois de parler à ce réprouvé !..

— Qui me semble fort bien, à moi, mon cher ami ; que j'avais, au reste, déjà distingué chez M. l'intendant, et pour lequel vous me permettrez, je l'espère, d'intercéder en ce moment.

— Ne me dites rien, monseigneur !

— Pourquoi cela ?...

— Parce que vous demanderiez l'impossible.

— Bon ! il n'est rien de plus facile que de marier deux jeunes gens..., et surtout quand on est certain qu'ils n'y mettront aucun obstacle.

— Je vous répète, monseigneur, que c'est impossible, pour trois raisons... dix fois plus grosses que moi !

— Vous m'épouvantez !... Mais voyons la première ?...

— La première, c'est que ce merveilleux n'a rien !...

— Ah ! la première raison est grave, répondit l'évêque en souriant avec une intention malicieuse, qui n'eût certes point échappé à ceux dont le digne administrateur s'honorait d'être connu. Doué de toutes les vertus chrétiennes, en effet, M. de Bonrepos avait un seul défaut, qui ne venait pas de son cœur, mais de son estomac... Comme personne ne possédait un appétit aussi formidable, il était avare, de peur de mourir de faim. Les autres mangent pour vivre ; il tremblait, lui, de mourir sans manger. Et pourtant les lois de l'Eglise elles-mêmes avaient fléchi devant son ventre. Par dispense spéciale, le gros trésorier était autorisé à composer sa collation d'un pain de quatre livres. Mais, faible concession, hélas !... *vox clamabat semper in stomacho !...* et alors s'établissait entre ce besoin impérieux, irrésistible, et le sévère attachement qu'il professait pour ses devoirs, une lutte des plus plaisantes, si elle n'eût été respectable.

Lorsqu'il se voyait sur le point d'en finir avec le pain de quatre livres, il disait d'une voix dolente à son laquais : — Saint-Jean, un petit morceau de fromage pour achever ce petit morceau de pain !... Saint-Jean coupait alors une demi-livre de Roquefort, et lui passait, en tournant la tête à droite, l'assiette, que le bonhomme recevait en tournant la tête à gauche. Puis, au bout de quelques minutes, la voix dolente répétait : — Saint-Jean ! un petit morceau de pain pour achever ce petit morceau de fromage !... Et le même manége continuait jusqu'à ce que Saint-Jean restât sourd, ce qui n'arrivait qu'après une consommation raisonnable.

Le sourire de l'évêque voulait donc dire : — Ah ! si cet audacieux prétendu avait mes droits de pêche et de chasse de Belleperche !... Soit que M. de Bonrepos devinât, ou qu'il jugeât la première raison suffisante, il ne donnait pas la seconde ; mais monseigneur la demanda.

— La seconde raison est bien plus grave ; ce jeune homme...

— Eh bien ! Bonrepos ?...

— Eh bien ! monseigneur, je le soupçonne, à l'endroit de la religion...

— De donner dans les travers des philosophes !...

— Ce serait pis encore, monseigneur ; en supposant toutefois qu'il y ait quelque chose au monde de pis que les erreurs de Voltaire !...

— De quoi le soupçonnez-vous donc ?...

— De professer secrètement la religion prétendue réformée !...

— J'en serais fâché pour son âme ; mais qui a pu vous donner cette idée ?...

— Le prévôt de la maréchaussée de Guyenne est persuadé qu'il a été au désert. On appelait ainsi les prêches faits en rase campagne.

— Heureusement que M. le prévôt croit seulement ; et, comme il n'est pas infaillible, vous nous permettrez de douter, jusqu'à preuve meilleure, d'une chose aussi triste. Ce mariage, dans tous les cas, serait un moyen de le convertir.

— Mais quand je vous dis qu'il est impossible !

— Voyons la troisième raison.

— Ah ! pour celle-ci, elle vous suffira, je pense, reprit Bonrepos, d'une voix altérée : celui qui vous intéresse est le fils d'Antoine de Lacaze !...

— Quelque complice, je suppose, de Pitoche ou de Rénoumanque ?

— Il est douteux qu'il vaille même nos Cartouches montalbanais ! Mais comment ! monseigneur, vous ne connaissez pas Antoine de Lacaze ?...

— Je n'ai pas cet honneur...

— Dieu puisse-t-il, dit le bon trésorier, en faisant sincèrement le signe de la croix, nous en préserver l'un et l'autre !... Antoine de Lacaze est ou était un capitaine du régiment de la Tour du Pin, que les colonels d'infanterie ont fait envoyer en congé parce qu'il s'amusait à leur blesser ou à leur tuer tous leurs officiers. C'est un bretteur de profession, qui se bat toujours quand il a joué, et qui tue quand il a perdu. Homme sans foi ni loi d'ailleurs, ne respectant rien dans ce monde, ni autorité, ni justice,

ni religion, et qui vous attaquerait comme un autre...; oui, monseigneur, vous-même, s'il vous trouvait sur son chemin. Ah ! il ne fait pas bon être son ennemi ni son ami, car l'un n'est guère plus en sûreté que l'autre, témoin le malheureux Mazet, de Castel-Sarrasin !...

— Le sellier de mon abbaye ?...

— Vous étiez à Grandselve quand il mourut, et personne n'osa dire la vérité : il avait péri de la main d'Antoine de Lacaze !

— Je l'ignorais entièrement.

— Il y a aujourd'hui deux ans : c'était la Saint-Alpinien, et vous savez que ce bienheureux, ayant la vertu de guérir les fous, ces derniers ne manquent pas, ce jour-là, dans la petite ville de Castel-Sarrasin. Lacaze y vint comme les autres ; mais au lieu d'aller toucher les reliques du saint, ce qui lui convenait plus qu'à personne, il s'enferma dans l'hôtel des Trois-Rois, pour boire et jurer selon sa coutume. La fatalité y conduisit Mazet. Il n'en revint pas !

— Mais on ne tue pas ainsi un homme, de but en blanc.

— C'est ce qu'il fit pourtant, le monstre ! Deux épées étaient sur la table quand le sellier entra. Sous prétexte de voir sa force, car le pauvre Mazet, ancien maréchal-des-logis de Royal-Pologne, passait pour habile aux armes ; il lui mit en main une de ces épées. Le combat ne fut pas long... A peine en garde, Mazet tombait tout sanglant et traversé de part en part !

— Mais c'est un assassinat !

— D'autant plus épouvantable, monseigneur, que le matin même Mazet avait eu l'imprudence de lui présenter son mémoire !

— Alors c'est un crime !

— Le Parlement le pensa comme vous, monseigneur, et condamna ledit Lacaze à la potence... Mais le roi a besoin d'hommes de ce genre, quand il fait la guerre ; aussi...

— Le capitaine eut sa grâce ?

— Pleine et entière !...

— Je conçois que la perspective de devenir son allié ne vous semble pas très-flatteuse !...

— J'en perds l'appétit... rien que d'y songer ! et je ne vous cacherai même pas que, le sachant aux environs, je compte aller passer quelques jours à Bonrepos.

— Eh bien ! mon courageux Michel, ce désir s'accorde on ne peut mieux avec le projet que nous avons formé de consacrer une semaine à Belleperche : je pars demain matin, et vous aurez une place, que dis-je ? trois places dans mon carrosse.

Le lendemain, l'évêque et l'administrateur étaient en effet au lieu convenu. Belleperche est une ancienne abbaye de l'ordre de Cîteaux, que les seigneurs de Castelmayran fondèrent, en 1143, pour expier leurs peccadilles. Les peccadilles de ce temps-là devaient être de gros péchés du nôtre, à en juger par la munificence des fondateurs, qui proportionnaient d'ordinaire la somme de leur libéralité à celle de leur repentir, car Belleperche passait pour l'un des meilleurs bénéfices de l'ordre. En dehors de la part des religieux et de celle non moins abondante des pauvres, elle rendait à M. de Breteuil, son abbé, quarante mille livres de rente qu'il dépensait, au reste, à suivre les traces de M. de Bertier. Ainsi le vaste bâtiment qui longe la rive gauche de la Garonne était entretenu avec un soin scrupuleux, et il venait d'y ajouter une construction nouvelle renfermant des appartements de toute beauté, selon l'expression du maréchal de Richelieu, gouverneur de la province, dont on avait eu récemment la visite. C'est dans cette solitude sauvage, mais magnifique, où n'arrivait aucun bruit du monde, que l'évêque aimait à se recueillir avec ses religieux, tous gens d'esprit et de bon ton ; et du haut de ce balcon à trèfles de fer, qui se réfléchit dans le fleuve le plus rapide du Midi, à repasser les jours écoulés aussi vite que ces eaux fuyantes. Ensuite, l'un de ses grands bonheurs à Belleperche était la promenade. Les deux rives de la Garonne forment d'immenses allées tirées au cordeau, dont les peupliers s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Quand on s'abandonne à la rêverie sous ces arbres si hauts, si droits et si verts, entre le fleuve qui bouillonne et court à votre gauche, les rudes coteaux de Cordes-Tolosane qui se hérissent d'arbrisseaux et de genêts à fleurs d'or à votre droite, sous vos pieds une bande de verdure sans fin, et sur votre tête cet azur si vif et si chaud du ciel méridional, on oublie d'où l'on vient et ce qu'on veut faire, et l'on marche les yeux fermés sans savoir où l'on va.

C'est dans cet état d'oubli délicieux que se trouvait plongé monseigneur de Breteuil, le premier soir de son arrivée à Belleperche. Se dérobant aux respectueux empressements du prieur, il avait gagné, au coucher du soleil, ses chères allées de la Garonne, et là sa pensée s'envolait au vent de cette rêverie vague et douce, qu'on retrouve avec tant de charme. Comme toujours, il s'oublia, sans y prendre garde en rêvant, et laissa coucher le soleil. Ce ne fut qu'en entendant les vieilles cloches de l'abbaye sonner l'*Angelus* dans le lointain, qu'il s'aperçut de la nécessité de revenir sur ses pas. Il s'y disposait donc, lorsque les cris : Au secours ! au secours ! je suis mort !... se faisant entendre tout à coup sur la rampe qui descend de Cordes-Tolosane, changèrent sa résolution. S'avançant hardiment vers l'endroit d'où partaient les cris, il arriva pour être témoin d'un de ces actes de violence que le bras de la loi, bien qu'impitoyable dans la répression, parvenait difficilement à prévenir dans les provinces.

Un vieillard, vert encore, quoique la pâleur qui glaçait son visage le fît paraître décrépit, tremblait de tous ses membres, sous la main d'un homme d'une cinquantaine d'années, qui, malgré son habit de velours rouge, sa veste blanche à fleurs d'or et son chapeau galonné, ressemblait, à s'y méprendre, à un bandit de grand chemin. Il tenait le vieillard à la gorge et ne le lâcha que lorsque celui-ci, paralysé par la terreur, eut perdu la parole. Allant décrocher alors deux épées attachées au pommeau de la selle de son cheval, qui paissait tranquillement à quelques pas, il les présenta en même temps qu'un papier à sa victime, et lui dit de choisir !... A cette proposition, l'homme, qui semblait expirant de faiblesse et de frayeur une minute avant, se transforma comme par miracle. Sa taille voûtée se redressa, ses bras se raidirent, des éclairs d'indignation et de colère jaillirent de ses yeux, et un moment il parut de force à soutenir la lutte. Mais à la vue des épées nues et au sourire d'atroce satisfaction qui parut aux lèvres de son adversaire, ce feu s'éteignit comme il était né, et il repoussa d'une main tremblante le fer et le papier qu'on lui tendait tour à tour. Ce n'était pas le compte de l'homme au chapeau galonné.

— Ah ça, maître harpagon, ce jeu durera-t-il longtemps ?... Il faut choisir !...

— Jamais ! répondit l'autre d'une voix basse, mais ferme. Tue-moi !...

— Vous ne voulez pas signer ce papier ?

— Non !

— Vous ne voulez pas vous défendre avec cette arme ?

— Non.

L'attention de l'évêque redoubla...

— Eh bien ! vieux misérable ! meurs comme un chien damné, et va souper avec le diable, qui pourrait seul en ce moment t'arracher de mes mains !...

— Vous croyez, monsieur? dit en paraissant tout à coup monseigneur de Breteuil.

La foudre éclatant à ses pieds eût moins étonné l'habit rouge. Il recula et ne put articuler que ces mots : Qui êtes-vous?...

— Je ne suis pas la personne dont vous parliez, répondit sévèrement l'évêque, mais je suis un soldat de son maître, un humble serviteur de celui qui a dit : Tu ne tueras point !



M. de Breteuil et le capitaine Lacaze. Le duel à l'épée.

et il paraît que j'arrive à temps pour vous rappeler sa défense !...

— Ah! monseigneur, vous me sauvez la vie, s'écria le vieillard à ces mots en tombant à genoux.

— De telle sorte, reprit l'autre d'un ton tout à fait rassuré, que nous avons l'honneur de discuter nos petites affaires devant le révérend abbé de Belleperche. Monseigneur, ajouta-t-il, en ôtant respectueusement son chapeau, permettez-moi de mettre aux pieds de Votre Grandeur les hommages du capitaine Antoine de Lacaze !

— Je vous connaissais déjà de réputation, monsieur, et je vois avec peine...

— Que je ne vaux guère mieux qu'elle... Hélas!... il est trop vrai! Mais à qui la faute, monseigneur?... A ce coquin, dont vous auriez peut-être incliné à prendre la défense.

— Quels que puissent être ses torts, ils ne légitiment pas l'homicide !

— Je m'en rapporte à vous, monseigneur; écoutez: Quand je perdis mes parents, j'étais riche, trop riche pour mon âge et pour ma raison... Cet homme, un ancien serviteur de mon père, profita de ma jeunesse pour me donner des vices, et de mes vices pour me prendre ma fortune. C'est grâce à lui que je devins ce que je suis, un homme de très-mauvaise compagnie, un bretteur, comme ils disent... un joueur !... Ah ! le jeu ! le jeu surtout ! C'est sa prévoyance perfide qui m'attacha au cœur cette infernale passion qui m'a perdu. J'ai tout laissé sur le tapis vert: le

patrimoine des aïeux, la maison de ma mère, la dot de ma femme morte de désespoir, et même, au moyen d'une procuration, conseillée par cet homme, l'héritage de mon fils! Et vous croyez que cela ne mérite pas châtiment?...

— Tout cela est odieux, sans doute..., mais point à l'égal d'un assassinat...

— Un assassinat! monseigneur... Les choses se passeront dans les règles, croyez-le bien!... Tel que vous le voyez, le vieux coquin est vigoureux et capable de se défendre. Et quant à son adresse aux armes, je la connais; il fut mon maître et peut lutter. Je lui répète donc, pour la dernière fois, devant vous, la proposition que je lui faisais tout à l'heure, savoir : ou de me donner quittance des trente mille livres qui sont en belles et bonnes pièces d'or dans cette valise, somme qui équivaut à l'héritage de mon fils, et qui ne représente pas même la moitié de ses extorsions usuraires, ou de prendre cette épée et de se couper la gorge avec moi sur-le-champ!

— Monsieur de Lacaze, je vous ordonne de laisser passer cet homme!

— En toute autre occasion, monseigneur, je suis aux



M. de Breteuil et Lacaze. Le duel aux échecs (page suivante).

ordres de Votre Grandeur; mais ce coquin signera, ou il se battra!

— Savez-vous que je suis conseiller du roi?...

— Oui, monseigneur.

— Que j'ai droit de haute et basse justice, comme abbé de Belleperche, et que vous êtes sur mes terres?...

— Je le sais.

— Et que je puis vous faire pendre demain au plus haut de ces peupliers?...

— Vous le pouvez, monseigneur; mais vous ne pouvez pas sauver cet homme!...

M. de Breteuil jeta un regard sur l'usurier, qui, livide et tremblant comme la feuille, demeurait cloué à sa place.

— Mais vous voyez bien qu'il ne peut se défendre et que ce serait un meurtre!

— Peu m'importe!... et le capitaine leva son arme.

— Ah! vous voulez l'assassiner devant moi! Eh bien, non! Homicide point ne seras! s'écria l'évêque hors de lui, en s'emparant de l'une des épées. En garde! monsieur de Lacaze, et que Dieu me pardonne, puisque je n'ai que ce moyen d'empêcher un crime!

— En garde contre vous, monseigneur?

— En garde, assassin de Mazet, si tu n'es pas un lâche!...

A ces paroles, Lacaze s'oublia à son tour et les épées se croisèrent.

Dès que le combat fut engagé, l'usurier trouva des forces pour s'enfuir... Il s'éloigna si vite en gravissant le

côté de la rampe de Cordes, où ne brillait pas le clair de lune, qu'il ne put voir, après quelques minutes de combat, l'une de ces lames, dont le cliquetis le glaçait d'effroi, voler tout à coup à dix pas de Lacaze, et ce dernier, frappé au front d'un coup de pommeau, tomber aux pieds de l'évêque. Son étourdissement ne fut pas long. En se relevant, il se trouva en face de son vainqueur, qui demandait encore pardon à Dieu du combat et le remerciait de la victoire.

— Monseigneur, lui dit-il respectueusement, je cherchais mon maître aux armes, et ne croyais pas le trouver sous votre rochet. Vous m'avez battu toutefois, et je n'en suis pas moins le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs.

— S'il en est ainsi, monsieur de Lacaze, sans rancune, et venez souper avec moi à Belleperche; peut-être s'y présentera-t-il une occasion de prendre votre revanche.

Le capitaine accepta, mais à regret, car il ne renonçait pas facilement à ses projets; et, aux regards qu'il jetait, en partant, du côté de Cordes, l'évêque vit bien que l'usurier n'avait obtenu qu'un répit. Il se promit donc de compléter son œuvre en sauvant ce misérable, en épargnant un nouveau crime à Lacaze, et, après avoir ramené le père dans le chemin du véritable homme d'honneur et du chrétien, en mariant le fils à la nièce de Bonrepos. Pour atteindre ce triple but, il était nécessaire de ne pas perdre le spadassin de vue; aussi voilà pourquoi il l'emmenait à l'abbaye et pourquoi il parla bas au frère lai chargé des clefs, quand ils eurent franchi la première porte.

Si à coup sûr personne n'y attendait Lacaze ce soir-là, trois personnes y attendaient monseigneur avec une vive impatience: le maître d'hôtel, inquiet pour son dîner, qui refroidissait à vue d'œil; l'affamé Bonrepos, que la mauvaise humeur gagnait à mesure qu'il supputait le temps écoulé depuis qu'on aurait dû être à table; et le prieur, chargé de la mission importante, mais peu aisée, de lui faire prendre patience. Ce dernier avait beau recourir pour cela aux moyens les plus ingénieux, Bonrepos à jeun était comme le milan de la fable. A peine s'il avait l'air d'entendre des récits qui, en d'autres temps, eussent captivé toute son attention; et l'on dit même qu'il écouta sans souffler mot l'histoire d'une pêche tellement heureuse, que, des langues seules de carpes, le cuisinier de l'abbaye avait fait un pâté. Déconcerté par ce silence, le prieur était sur le point de quitter la salle, lorsque la cloche retentit.

— Ah! voici enfin monseigneur! En disant ces paroles avec un soupir d'ineffable contentement, le trésorier s'élance vers la porte; mais, à la stupéfaction du prieur, il tombe aussitôt immobile, sans voix et l'œil béant, sur un fauteuil... L'évêque entrait en riant avec Antoine de Lacaze.

— Je vous ai fait attendre, messieurs; mais nous réparerons le temps perdu. A table! et soyez gai, Michel; je vous amène une de vos connaissances. N'est-ce pas, capitaine, que vous connaissez Bonrepos?...

— Point très-particulièrement, monseigneur; mais je suis d'autant plus charmé de le rencontrer, que nous avons quelques mots à nous dire.

— Eh bien, venez les dire à table.

— Je n'ai pas faim, murmurait Bonrepos; mais, sur un regard de Lacaze, il se leva en soupirant et le suivit.

Le souper fut très-gai; monseigneur riait aux larmes de la gravité comique du capitaine et des terreurs de Bonrepos. Celui-ci était à la question, et toutes les fois que l'œil sinistre de son voisin se tournait de son côté, il lui échappait des soubresauts nerveux, qui faisaient rouler et crier le fauteuil. Aussi, pour la première fois de sa vie peut-être, soupirait-il après les *grâces*, qu'il regardait comme la fin de son supplice et qui n'en furent que le commencement. Il plut en effet à monseigneur, pour corriger doucement l'avarice du trésorier, de l'engager dans une lutte aux échecs avec le capitaine. Lacaze connaissait tous les jeux, et quoique son adversaire ne fût pas des plus faibles, il se mit, avec sa taciturnité et son sang-froid habituels, à faire passer dans sa bourse les chers louis de Bonrepos. Jugez des souffrances de ce dernier, lorsqu'après chaque partie il fallait plonger sa main dans les profondeurs de sa poche, en arracher un de ces amis adorés et le donner à l'homme qu'il abhorrait le plus au monde. Il ne disait rien, mais son cœur était gros de rage et de soupirs, qui s'en exhalaient de temps à autre et ressemblaient à des gémissements!

Ceci dura jusqu'à ce que sa poche fût vide. En joueur expérimenté, Lacaze s'aperçut à point que le trésorier des pauvres n'avait plus rien à perdre, et, sous prétexte d'aller visiter son cheval, il se hâta de sortir du salon, dans le dessein bien arrêté d'aller voir s'il aurait le même bonheur dans sa partie sanglante contre l'usurier de Cordes. Mais l'homme propose et Dieu dispose; il ne devait pas avoir cette joie. Arrêté à la porte du vestibule, il reparut quelques minutes après, tout ému et pâle de colère.

— Suis-je prisonnier, monseigneur?

— Pourquoi cette question? répondit l'évêque, en posant son Massillon sur la table à côté de laquelle il lisait.

— Parce qu'on m'a dit à la porte qu'on n'ouvrait pas.

— Après neuf heures, on a dit vrai. Vous, qui êtes militaire, monsieur de Lacaze, ignorez-vous donc que chaque place a sa consigne? Nous sommes ici dans un fort du Seigneur, et quoique nous n'ayons pour armes que nos rituels et nos bréviaires; appelés tous les jours à combattre le plus redoutable des ennemis, il faut être vigilant et ferme sur la discipline.

— Conduisez vos moines comme vous voudrez, monseigneur; vous êtes leur colonel-général, je n'ai rien à dire; mais comme je ne suis pas de ce régiment, veuillez me rendre, s'il vous plaît, la clef des champs, car j'ai affaire cette nuit...

— A Cordes-Tolosane, n'est-ce pas?...

— Et quand je l'avouerais?

— Avouez-le, capitaine, et ne niez pas davantage le dessein qui vous y conduirait...

— Eh bien, oui, monseigneur! je veux faire rendre gorge à cette sangsue, qui mourrait étouffée d'avarice et d'usure!

— Un vol et un meurtre à la fois?...

— Reprendre son bien n'est pas un vol; punir un scélérat ne saurait être un crime...

— Je ne vous croyais pas si habile casuiste, capitaine; peste! quelle subtilité de distinctions! nous en reparlerons demain... Pour ce soir, je crois la discussion inutile, car M. l'usurier de Cordes peut dormir en paix, vous ne sortirez pas de l'abbaye!

— Mais c'est une séquestration arbitraire!...

— Puisque vous connaissez le droit aussi bien que la théologie, vous voyez, capitaine, que je ne sors pas des limites de mon pouvoir, comme seigneur et comme abbé!

— Je ne vois qu'une chose, monseigneur, c'est que vous me retenez ici malgré moi!

— Monsieur de Lacaze!... si j'avais eu le fils aîné d'Adam sous les verroux de Belleperche, il n'aurait pas tué son frère, je vous en réponds!

— Et demain... serai-je libre au moins?...

— Demain nous aviserons; en attendant, bonne nuit, monsieur de Lacaze! Vous ne nous en voudrez pas si nous prenons certaines précautions pour vous ôter la fantaisie de violer la consigne... Comme nos cellules sont un peu tristes, il nous a paru nécessaire de vous donner cette nuit la compagnie de Balthazar et de Neptune.

Balthazar était l'intendant rural, ou, comme disent encore les paysans du Midi, le *gouvernant* laïque de l'immense exploitation agricole de l'abbaye. C'était une espèce de géant aux larges épaules, aux poignets de fer, aux joues fortement colorées; vrai type du montagnard quercinois, dont les vigoureux échantillons apparaissent tous les jours plus rares dans les marchés et les fêtes (*botos*) du haut pays. Quant au nègre Neptune, par ses proportions athlétiques et sa force extraordinaire, il faisait l'admiration de Balthazar lui-même. Echapper à ces deux gardes du corps étant chose impossible, le capitaine eut l'air de se résigner d'assez bonne grâce; mais cette philosophie apparente cachait un grand projet. Tout en suivant ses gardiens dans sa chambre, il avait préparé une vengeance digne de lui.—Balthazar tient la bourse de monseigneur, se disait-il, il est aussi joueur que moi... Quelle revanche je prendrais sur son maître en lui gagnant tout son argent!...

Dans cette louable intention, il eut grand soin de faire sonner sa valise, en montant à la chambre de l'intendant; et aussitôt que le nègre, déroulant la natte qui lui servait de lit, se fut couché en travers de la porte, il s'empressa, en se fouillant, de tirer comme par hasard un jeu de cartes de sa poche.

Une heure plus tard, le vénérable prieur entrait dans le salon où M. de Breteuil achevait seul sa lecture, Bonrepos n'ayant eu rien de plus pressé que d'aller se barricader dans sa chambre.

— Qu'est-ce donc, mon cher prieur?

— Monseigneur, venez le voir vous-même.

L'évêque suivit le vieillard, et quand ils furent devant la cellule de Lacaze, le bon prieur montra du doigt le trou de la porte, à l'aide duquel les supérieurs avaient toujours l'œil sur les moines. L'évêque y appliqua le sien, et vit Lacaze assis sur son lit et jouant aux cartes avec l'Ambroise du couvent. Il frappa en maître, et il fallut ouvrir. Abandonnant au prieur le factotum laïque de l'abbaye, monseigneur pria le capitaine de prendre sa valise et de rentrer au salon; ce qui fut fait.

— Il paraît, mon cher hôte, que vous aimez furieusement le jeu? lui dit-il, après avoir fermé la porte à double tour.

— Que voulez-vous, monseigneur? l'or de ce vieux cancre de Bonrepos m'avait mis en veine!

— Et vous n'y alliez pas de main morte... Mais puisque c'est chez vous une passion irrésistible..., il me vient une idée! Combien avez-vous dans cette valise?...

— Trente mille livres en loyales quadruples.

— Trente mille livres!... Ecoutez : en vous amenant à l'abbaye, je vous disais tantôt que le hasard vous offrirait peut-être une occasion de prendre votre revanche...

— Plût à Dieu, monseigneur!...

— L'occasion est venue; il ne dépend que de vous de la saisir.

— Comment?...

— Nous nous sommes battus à l'épée aujourd'hui, battons-nous ce soir aux échecs!...

— De grand cœur!...

— Je vous joue trente mille livres!... voulez-vous?...

—Si je le veux? moi! Mais tout de suite, monseigneur!...

— En partie liée?

— Soit!

— A vous, capitaine!...

— Un moment, dit celui-ci en ouvrant la croisée et en jetant froidement son épée et ses pistolets dans la Garonne; la somme est forte, et si le hasard trompait mes espérances, j'aime autant n'être pas armé!...

La lutte qui s'engagea dès lors fut longue, grave et silencieuse; les deux adversaires semblaient de force égale : à minuit ils avaient gagné chacun une partie, et la troisième, la partie décisive, se poursuivait avec les mêmes chances apparentes pour l'un et pour l'autre, quand tout à coup le capitaine pâlit, et sa main crispée s'abaissa machinalement sur l'échiquier; un coup brillant, qui lui avait échappé par son audace, venait de terminer la lutte... Il était mat!...

— J'ai perdu!... Bonsoir, monseigneur! dit-il d'une voix sombre en se dirigeant vers la croisée.

— Où allez-vous, capitaine?...

— Dans le lit où l'usurier de Cordes dormirait, sans vous, depuis quatre heures!

— Fermez la fenêtre, et écoutez-moi!... A quel usage destiniez-vous ces trente mille livres?...

— Ah! monseigneur, vous me fendez l'âme... C'est l'héritage de mon fils; et en l'arrachant à l'usurier, je comptais assurer son bonheur, qui tient à un mariage impossible sans cet argent... Mais, misérable que je suis, ma passion, ma passion lâche a tout perdu!...

— Monsieur de Lacaze, vous êtes gentilhomme! Manqueriez-vous à votre parole?...

— Jamais! si je la donnais!

— Eh bien! engagez-vous sur l'honneur à laisser chez mon notaire le consentement au mariage de votre fils, à ne plus vous battre, à ne plus jouer, et je vous promets que l'usurier de Cordes-Tolosane, qui est mon débiteur, ne vous réclamera plus rien, et que dans trois semaines Mlle Marie de Bonrepos s'apellera Mme de Lacaze!

— Vous feriez cela, monseigneur?...

— Je vous en donne ma parole!...

— Et vous avez la mienne, qu'après avoir vu votre tabellion, qui recevra ma visite cette nuit même, je rejoins mon régiment, et que de sa vie le capitaine Antoine de Lacaze ne touchera ni à une épée de duel, ni à une carte!

Tous les deux tinrent leur parole. M. de Breteuil, en usant de son influence sur le trésorier pour faire accorder Marie au jeune officier de Languedoc, et le vieux bretteur en renonçant au jeu et aux armes : il est vrai qu'il n'eut pas à souffrir longtemps de la perte de ces deux bonheurs; car il succomba, six mois après, dans un duel où il avait pour adversaire le cheval le plus vicieux de la garnison. Ce malheureux événement acheva de remettre M. de Bonrepos dans son assiette.

Pourquoi les choses de la vie ont-elles toujours un côté brillant et un côté sombre?... Un quart de siècle s'était écoulé sur les deux duels de Belleperche; le bon Michel de Bonrepos habitait la demeure où, selon l'expression espagnole, on ne mange ni on ne boit, et le terrible ouragan de 1793, soufflant sur le diocèse de Montauban, avait brisé la crosse de l'abbé et emporté la mitre de l'évêque. Par un des froids des plus rigoureux de cet épouvantable hiver, deux hommes grelottaient sur la paille d'un cachot : le premier, vieilli par les souffrances et les misères qui pleuvaient dans ces lieux horribles plus en-

core que par l'âge, semblait toucher aux portes de la mort. Ses plaintes et les gémissements que lui arrachait la douleur émurent son compagnon : il s'approcha avec le plus tendre intérêt du moribond, et se mit à déplorer la cruelle nécessité où il se trouvait de borner sa sympathie à des vœux stériles. Mais celui-ci prenant sa main et la serrant par une étreinte convulsive :

— Mon ami, lui dit-il, ces maux ne sont rien en comparaison de mes fautes... Si j'avais un prêtre, je mourrais content !...

— Est-ce une illusion ? s'écria l'autre dans le plus grand trouble ; cette voix...

— Est celle de l'évêque de Montauban !

— Quoi, monseigneur ! c'est ici que je vous retrouve !... vous mon bienfaiteur ! vous mon père !...

— Le jeune officier de Languedoc !... le fils du capitaine de Lacaze !

— Oui, celui qui vous dut, il y a vingt ans, la main de Marie de Bonrepos.

— Je ne vous avais pas reconnu ; il s'est écoulé tant de mauvais jours depuis les jours prospères !...

— Courage, monseigneur ! il me reste quelques amis, quelque crédit même, quoique prisonnier, et tout ce que je pourrai faire...

— Vous ne pouvez plus faire qu'une chose pour moi, mon enfant, me procurer un prêtre !



La prison. M. de Breteuil et le fils de Lacaze.

— Un prêtre, monseigneur !... ma conscience me le défend !...

— Qu'entends-je !... Bonrepos avait donc raison ?

— Oui, je suis protestant, et devins presque renégat en vous cachant à tous ma foi pour arriver à la main de Marie.

— Que Dieu vous pardonne, mon fils, et vous éclaire !

— Quoi ! vous ne me maudissez pas pour mon parjure et mon mensonge ?

— Celui qui tient dans ses mains tout pardon et toute clémence pria même pour ses bourreaux !...

— Merci ! monseigneur ! Ah ! vous aurez un prêtre ! devrait-il m'en coûter la vie, vous l'aurez sur-le-champ !

Henri de Lacaze tint parole à son tour, et ce fut grâce à la reconnaissance d'un protestant que le vénérable M. de Breteuil emporta le pardon de quelques péchés véniels, parmi lesquels figuraient, comme l'ex-officier de Languedoc put l'entendre malgré lui, le duel à l'épée et le duel aux échecs de Belleperche. Pendant que le prêtre absolvait son évêque, le bourreau heurtait à la porte de la prison ; mais quand il vint réclamer sa victime, il ne trouva plus que le cadavre du martyr.

Et ne croyez pas que ceci soit un roman ; c'est une histoire vraie dans ses moindres détails.

MARY LAFON.

# LE CHATEAU DE MONTSABREY.

## NOUVELLE, PAR M. JULES SANDEAU.

A Mme C. DE COURBONNE.

PERMETTEZ-MOI, MADAME, DE PLACER CE PETIT CONTE SOUS L'INVOCATION DE VOTRE AMITIÉ.

**JULES SANDEAU.**




Frédéric, en passant, aperçoit Lucile entre sa mère et le docteur. Dessin de M. Tony Johannot.

*N.-B.* Les délicatesses de ce dessin nous obligent à laisser une page blanche au verso, pour assurer la perfection du tirage.

I.

Vers 1845, vivait à Paris un jeune peintre nommé Frédéric Lambert. Il vivait pauvre et content de peu, dans un de ces quartiers silencieux où les artistes se plaisent à faire leur nid. Il avait vingt-cinq ans, de l'esprit, le cœur fier, et, chose rare, plus de talent qu'il ne s'en croyait lui-même. Je ne dis rien de sa figure : sans être beau, il était charmant. On ne pouvait le voir sans l'aimer, sans se sentir doucement attiré vers lui. Affectueux et bon, il prenait part aux succès de ses amis et s'en réjouissait. Modeste et confiant dans l'avenir, quoiqu'il n'eût pas encore de chapelles à décorer ni de batailles à peindre pour le musée de Versailles, il ne se plaignait pas de l'injustice de ses contemporains et ne se croyait pas méconnu. Le travail remplissait sa vie. Quelques-uns de ses portraits avaient été remarqués au Salon : ce fut là son point de départ vers le bonheur qu'il méritait et qu'il rencontra sur sa route.

Sa mère et sa sœur vivaient au fond de la province d'un modeste patrimoine auquel il ajoutait la meilleure partie de ses épargnes. Il savait que sa sœur devait, au prochain automne, épouser un jeune homme laborieux et pauvre comme elle, qu'elle aimait depuis plusieurs années; il résolut d'amasser pour elle une petite dot qui lui permît d'entrer en ménage sans inquiétude du lendemain. Depuis longtemps d'ailleurs il rêvait un tour de France, le sac sur le dos, un voyage où il payerait avec sa palette son écot et son gîte, s'arrêtant devant les sites qui lui plairaient, allant gaiement de ville en ville, et mettant son pinceau au service de tous les bourgeois possédés de la noble ambition de transmettre leurs traits à la postérité la plus reculée. Il partit par une belle matinée d'avril, le pied leste et le cœur joyeux.

Rien qu'à sa façon de porter la tête et d'aspirer le grand air en marchant, on le sentait en possession de toutes les faciles joies de son âge; on devinait que, pour être heureux, il lui suffisait d'exister. Au bout de quelques mois, il avait déjà fait une assez jolie pelote. La Providence semblait bénir la douce et pieuse tâche qu'il s'était imposée. Les modèles s'offraient en foule; sa bonne mine et son talent lui ouvraient toutes les portes. La Touraine, le Poitou, le Limousin lui payaient tribut; hobereaux et vilains se disputaient l'honneur de poser devant lui. Les figures les plus étranges ne l'effrayaient pas; il pensait à sa sœur qu'il allait enrichir, et, pendant qu'il reproduisait sur la toile quelque trogne enluminée, quelque face bêtement épanouie, quelque museau de fouine ou de belette, il voyait un jeune et frais visage qui le remerciait en souriant. Grâce à l'excellence de l'imitation, il réunissait tous les suffrages. Dès qu'il avait achevé un portrait dans un château, il le soumettait sans crainte au jugement de la famille et des serviteurs, et la ressemblance était si frappante, que, depuis la gardeuse de dindons jusqu'au valet de chambre de M. le baron, tout le monde tombait en extase. Ce n'est pas tout; il y avait dans sa conversation tant de saillies, tant de verve et d'entrain, que ses hôtes se résignaient difficilement à le laisser partir. En l'écoutant, la châtelaine oubliait la lecture du feuilleton de son journal, l'abbé avait des distractions au whist, et M. le baron déclarait au précepteur de son fils qu'après les gentilshommes, il n'y avait en France que les artistes qui eussent de l'esprit. Lorsque enfin, sourd à toutes les sollicitations, Frédéric se décidait à quitter la place, son feutre gris à larges bords, sa veste et son pantalon de velours à côtes, sa cravate nouée négligemment autour de son col rabattu, le sac militaire qu'il portait fièrement et auquel étaient attachés la boîte à couleur, la pique, le parasol, le pliant à trois branches, excitaient un sentiment voisin de l'admiration; maîtres et serviteurs se mettaient aux fenêtres, et tous les regards le suivaient jusqu'au détour du sentier. Bref, il spécula si heureusement sur la vanité, que vers la fin du mois d'août sa ceinture s'était arrondie, et qu'il put croire sa tâche accomplie.

Dans les premiers jours de septembre il arrivait chez sa mère.

—Tends ton tablier, dit-il à sa sœur qui se jetait à son cou.

Et, prenant sa ceinture pleine d'or, il la vida dans le tablier de la belle enfant. Je laisse à penser quelle ivresse! Quelques milliers d'écus, qui, pour une jeune fille élevée dans l'opulence, ne suffisent pas à l'achat d'une corbeille de mariage, représentent, pour une pauvre fille de province, les plus saintes joies de la famille. Après avoir assisté au mariage de sa sœur, après avoir bien choyé sa vieille mère et gentiment installé le jeune ménage, Frédéric partit, comblé de bénédictions, emportant dans son cœur l'image attendrie du bonheur auquel il avait contribué. Sans parler de la mélancolie des adieux, cette heure ne fut pas exempte d'amertume. En comparant la joie qu'il avait eue sous les yeux avec la solitude qui l'attendait à Paris, il ne put se défendre d'un sentiment de tristesse. Le bonheur de sa sœur était sa plus douce récompense, et pourtant la conscience du devoir accompli ne l'empêchait pas de faire un retour sur lui-même; il laissait derrière lui une affection mutuelle, des espérances mises en commun, et allait reprendre dans l'isolement un travail que nul sourire ne viendrait égayer.

Cette émotion ne tint pas contre les enchantements de la route. La saison était belle encore; pour rentrer à Paris, Frédéric avait à traverser une des contrées les plus pittoresques de la France. A peine eut-il mis le pied dans l'ancienne province de la Marche, qu'il fut frappé du caractère silencieux et poétique du paysage qui se déroulait devant lui. Il n'avait vu nulle part rivière si limpide, vallées si fraîches, horizons si variés. Les bois et les coteaux étaient parés de toutes les magnificences de l'automne; les oiseaux chantaient dans la lande; la bergeronette se balançait sur le bord des petits lacs perdus au milieu des ajoncs. Frédéric ne voulut pas quitter ce coin de terre sans emporter dans ses cartons un souvenir vivant des beautés agrestes qui s'offraient à ses yeux. Marchant à l'aventure, après avoir dessiné pendant tout le jour, il s'arrêtait le soir, tantôt dans une ferme, tantôt dans une auberge de village; partout sa jeunesse et sa bonne grâce lui valaient l'accueil le plus bienveillant. Amoureux de l'art et de la nature, il trouvait à cette existence errante et solitaire un charme que tous les jeunes cœurs comprendront aisément, qu'ils envieront peut-être.

Un matin, séduit par la fraîcheur d'un sentier bordé de houx et de troënes, il avait quitté la grande route et s'était enfoncé bien avant dans les terres. Rien n'est doux, à vingt ans, comme d'aller ainsi, sans savoir où l'on va. Sur le coup de midi, il avait déjeuné, dans une métairie, d'une jatte de lait fumant; aux derniers rayons du soleil couchant, il entrait affamé dans le petit village de Saint-Maurice. Situé au fond d'une vallée étroite, entouré de bois et de montagnes, ce village est un des plus charmants qui se mirent dans l'eau de la Creuse; mais, à vrai dire, en ce moment Frédéric ne se souciait guère de la richesse du paysage. En débouchant sur la place de l'é-

glise, il aperçut, doucement balancée au-dessus d'une porte par la brise du soir, une feuille de tôle, sur laquelle était peint en jaune un volatile, qui eût mis en défaut l'ornithologie tout entière, si l'auteur de ce joli morceau, pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, n'eût pris soin d'écrire au-dessous de son œuvre ces mots : *A l'Aigle d'or*

La vue de cette enseigne plongea notre héros dans le ravissement, mieux que ne l'eût fait en cet instant un tableau de vous, mon cher Gleyre. Il n'avait pas l'embarras du choix, l'*Aigle d'or* était la seule auberge du hameau. Cette auberge, malgré l'emphase de son baptême, ne pouvait point passer pour un palais ; cependant tout y était propre et avenant. Charme de la jeunesse heureuse et souriante ! elle paraît, tout s'empresse autour d'elle. Frédéric était à peine entré, que déjà l'hôtesse et ses deux filles lui faisaient fête. Sans doute aussi, à l'élégance de sa taille, à la finesse de ses mains, à la blancheur de son cou, dont le grand air et le soleil n'avaient pu altérer l'ivoire, elles avaient compris sur-le-champ que ce n'était pas là un piéton ordinaire, un colporteur d'images pieuses, de chapelets et de missels. Pendant que l'une des jeunes filles l'aidait à se débarrasser de son sac, et que l'autre mettait la nappe et le couvert, la mère,



Frédéric à *l'Aigle d'or*. Le récit de l'hôtesse. Dessin de M. Tony Johannot.

l'œil à tout, partout en même temps, cassait les œufs, allumait les fourneaux, et plumait un chapon. Frédéric s'attabla, fit honneur au festin, et trouva tous les mets exquis, à la grande satisfaction des trois femmes, qui ne se sentaient pas d'aise en voyant ce joli jeune homme manger d'un si vif appétit.

Le lendemain, il fut réveillé de bonne heure par le plus matinal et le plus gai des visiteurs ; le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre. Frédéric sauta à bas de son lit et ouvrit sa fenêtre : la Creuse coulait à ses pieds sous un berceau d'aunes et de trembles, et se déroulait, comme un ruban d'argent, à travers la vallée ; au delà de la rivière, les toits de chaume, épars çà et là, fumaient dans la verdure ; à l'horizon, sur le plateau d'une colline, un gothique manoir perçait de ses tourelles le feuillage rouillé des chênes. La vie ne manquait pas à ce tableau rustique : l'*Angélus* tintait dans l'air frais du matin ; les merles saluaient le jour ; le moulin babillait sous les saules. C'était plus qu'il n'en fallait pour retenir notre jeune peintre. Au bout de quelques jours, il était l'ami de la maison. Il avait fait le portrait des deux filles de son hôtesse, et déjà son nom était populaire à Saint-Maurice. On accourait de plusieurs lieues à la ronde pour voir ces deux portraits ; les fermières des environs eussent mis volontiers leur croix en gage pour obtenir un pareil honneur. Prodigue de son talent, Frédéric fit quel-

ques heureuses, et dès lors sa renommée n'eut plus de bornes. On ne parlait que de lui, on ne jurait que par lui ; il était le coq du village. La bonté de son cœur n'excitait pas moins d'enthousiasme que l'adresse de son crayon. Thomas l'Enrhumé était tombé à la conscription ; à la veille de partir, il avait offert à Frédéric trois bons écus sonnants pour pouvoir emporter avec sa feuille de route le portrait de sa bien-aimée. Frédéric avait fait le portrait et glissé le prix de son travail dans le sac du conscrit, en y ajoutant une petite somme pour l'aider à noyer son chagrin. L'admiration était montée à un tel degré, que, s'il eût voulu se marier dans le pays, bien des larmes auraient été répandues. Pour mettre le comble à sa popularité, il distribuait de temps en temps quelques gros sous aux jeunes drôles qui jouaient au bouchon sur la place de l'église. Aussi, le matin, dès qu'il sortait, il voyait, rangée devant la porte de l'*Aigle d'or*, une double haie de clients, comme les patriciens de l'ancienne Rome. C'était à qui porterait son bagage. L'un s'emparait de la boîte à couleurs, l'autre de la pique ; celui-ci du parasol, celui-là du pliant, connu chez les artistes sous le nom de *painchard* ; Frédéric donnait le signal du départ, et, suivi de ses pages, s'enfonçait dans la montagne. Un incident imprévu vint couronner sa gloire.

On touchait au 22 septembre, fête patronale du village. Le sonneur et le bedeau, qui cultivaient la bouteille plus que de raison, avaient négligé le soin de la bannière où le saint était représenté. Les rats, profitant de cette négligence, s'étaient régalés de la soie et de la laine qui exprimaient les traits du chef de la légion thébaine, si bien que saint Maurice tout entier y avait passé. Qu'on juge de la stupeur du bon curé en voyant la bannière dévastée, déchiquetée, tombant en loques ! qu'on tâche de se représenter la consternation du village ! Plus de procession, plus de fête ! Que deviendrait la moisson de l'année prochaine? La bannière de saint Maurice mûrissait le blé noir, le seigle et le colza. La désolation était générale. Les gros bonnets du pays s'arrêtaient dans la rue pour s'entretenir de cette épouvantable catastrophe. Le sonneur et le bedeau n'osaient plus se montrer ; le curé et le maire traversaient la place d'un air effaré, et se concertaient sur les moyens d'aviser au dommage. A l'*Aigle d'or*, l'inquiétude était vive. L'hôtesse et ses deux filles se demandaient avec effroi ce qu'allait devenir le hameau, privé de son patron. Frédéric seul gardait un calme olympien. Le 22 septembre, au soleil levant, il frappait à la porte du presbytère, et présentait au curé un saint Maurice plein de grâce et de jeunesse, dans une attitude guerrière et victorieuse. Par une inspiration qui tenait vraiment du miracle, quoiqu'il n'eût jamais vu le modèle rongé par les rats, il avait deviné la pose, le costume et la ressemblance. Le bon curé, émerveillé, le pressa dans



Lucile enfant. Dessin de M. Tony Johannot.

ses bras, comme un ange descendu du ciel. Je renonce à peindre l'émotion des fidèles, quand ils virent suspendue à la hampe, veuve depuis plusieurs semaines, l'image triomphante du glorieux martyr. La bannière parcourut les rues du village au milieu des acclamations de la foule ébahie. En retrouvant les traits du saint qu'ils croyaient perdu, les paysans poussaient des cris d'allégresse, et les femmes s'approchaient de Frédéric pour lui baiser les mains. Entre nous, le triomphe n'était pas pour saint Maurice, mais pour le peintre qui l'avait ressuscité.

Les jours heureux nous sont comptés d'une main avare. Si charmante qu'elle fût, cette existence ne pouvait se prolonger longtemps; si riantes que soient les étapes de la verte Bohême, un artiste qui a la conscience de sa propre valeur s'y repose un instant, il n'y séjourne pas. L'hiver, toujours précoce dans les montagnes de la Creuse, commençait à se faire sentir. Les matinées étaient froides, et longues les soirées. La nature, quoique belle encore, frissonnait déjà sous les premières piqûres de la bise d'octobre. Malgré l'ovation qui l'avait élevé au rang de demi-dieu, malgré les soins assidus dont il était l'objet à l'auberge de l'*Aigle d'or*, Frédéric pensait à partir : une rencontre inattendue ajourna son départ.

## II.

Avant de quitter Saint-Maurice, il voulait visiter une fois encore les sites qu'il aimait; il voulait revoir surtout le château dont les tours crénelées dominaient le vallon, et qu'il découvrait de la fenêtre de sa chambre, à travers le feuillage éclairci. C'était, je l'ai déjà dit, un gothique manoir, perché sur le plateau d'une colline, dans la partie la plus pittoresque et la plus sauvage du pays. On y arrivait par des sentiers étroits, bordés de genévriers, creusés par la ravine, et que les chèvres seules gravissaient d'un pied sûr. Le jeune peintre en avait fait le but accoutumé de ses promenades et de ses rêveries. A la solitude qui régnait autour de cette demeure féodale, il avait pu d'abord la croire inhabitée. Un soir, pourtant, il avait vu les croisées éclairées, et deux ombres sveltes se dessiner sur la mousseline des rideaux; il avait entendu un chant de femme qui s'accompagnait au piano, et dont la voix grave s'élevait tristement dans le silence de la nuit. Quels hôtes vivaient entre ces murs? Frédéric, en garçon d'esprit, s'était bien gardé de s'en informer; il eût craint de voir s'envoler, au souffle de la réalité, les poétiques images dont il se plaisait à peupler cet asile.

La veille du jour fixé pour son départ, il avait profité d'une de ces tièdes après-midi qui sont les adieux du soleil, pour faire un dernier pèlerinage au vieux manoir. Comme il arrivait au pied du plateau, il aperçut un groupe qui attira vivement son attention.

Sur la mousse d'un tertre incliné, une jeune fille était assise entre un vieillard à cheveux blancs et une femme encore jeune et belle, qui la surveillaient d'un regard inquiet. En s'approchant, Frédéric fut moins frappé de sa rare beauté que de son air étrange. Affaissée sur elle-même, elle paraissait vivre dans un monde qui n'était pas le monde des vivants. Son œil ouvert, immobile, ne se portait pas sur les objets placés devant elle; toute sa physionomie indiquait que sa pensée voyageait ailleurs. Le visage de la jeune femme qui la couvait des yeux respirait une anxiété profonde, une tendresse passionnée. Les traits du vieillard exprimaient une affection plus calme et mêlée de curiosité. Il semblait épier le réveil de l'intelligence dans cette âme attirée par un monde supérieur. Frédéric passa devant elle en se découvrant et n'osa pas s'arrêter. Il y avait en effet, dans cette muette extase, quelque chose de mystérieux qui commandait la discrétion. Eclairé par un secret sentiment de pudeur, il sentait qu'il ne pouvait contempler cette douleur inconnue sans la profaner. Il s'éloigna d'un pas rapide.

Le soir venu, assis sous le manteau de la cheminée de l'*Aigle d'or*, devant une flambée de fagots, il ne put s'empêcher de questionner l'hôtesse qui filait sa quenouille, tandis que Toinette et Fanchon, ses deux filles, tricotaient des bas pour le dernier marmot. La bonne femme n'avait pas, comme on dit, la langue dans sa poche; elle s'empressa de répondre aux questions du jeune étranger. Le château situé sur la colline appartenait à la famille de Montsabrey. M. de Montsabrey était mort depuis plusieurs années. Les trois personnes que Frédéric avait aperçues assises sur un tertre, à une portée de fusil du manoir, ne pouvaient être que Mme de Montsabrey, sa fille, et le médecin de la famille, le docteur Vincent, frère du curé de Saint-Maurice.

— Ainsi, demanda Frédéric, dont la curiosité était loin d'être satisfaite, la jeune fille que j'ai vue tantôt est Mlle de Montsabrey?

— Oui, monsieur, c'est la pauvre innocente.

A ces mots, les trois femmes firent le signe de la croix, et comme Frédéric les regardait d'un air étonné :

— C'est sous ce nom, ajouta l'hôtesse, que Mlle de Montsabrey est connue dans le pays.

— Pourquoi?

— Pourquoi, mon bon monsieur? On raconte, à ce propos, bien des histoires; mais qui sait le fin fond des choses? Hormis le docteur et le curé de notre village, personne ici ne peut se vanter de connaître le secret du château. Quand on en parle au docteur, il s'en va en branlant la tête, et quand on s'adresse au curé, il répond : Priez pour l'enfant.

— Et que dit-on dans le pays?

— On dit, mon bon monsieur, que la pauvre Lucile est charmée; qu'une fée, le jour de sa naissance, lui a jeté un sort. On a dit, dans le temps, que Mme de Montsabrey n'était venue s'établir au château, abandonné depuis plus de vingt ans, que pour y cacher sa fille et ne la laisser voir à personne. Lucile n'était alors qu'un enfant, mais un enfant qui ne faisait rien comme les enfants de son âge. On avait beau la surveiller, il ne se passait guère de semaine sans qu'elle s'échappât du logis. Plus d'une fois, Toinette et Fanchon l'ont trouvée assise dans la lande ou au fond des bois, accompagnée seulement d'un gros chien que vous avez dû voir aujourd'hui couché à ses pieds.

— Oui, dit Frédéric, un chien des Pyrénées.

— Une bien bonne bête, et point sotte, allez, dit Fanchon. Il ne la quittait pas; il veillait sur elle, et quand c'était l'heure de rentrer, il la tirait par sa robe pour la décider à se lever, courait devant elle pour lui montrer le chemin, et revenait près d'elle pour s'assurer qu'elle le suivait.

— Et que faisait Lucile, à quoi s'occupait-elle, quand vous la trouviez assise au fond des bois?

— Dame! monsieur, je ne sais trop; elle caressait son chien, mêlait à ses cheveux blonds des brins de bruyère en fleurs, ou regardait dans le ciel, comme pour y chercher quelque chose.

— Vous et votre sœur, vous étiez alors deux enfants comme elle : n'avez-vous jamais tenté de lui parler?

— Une seule fois, répondit Toinette. J'étais allée m'asseoir auprès d'elle; je voulais lui offrir un bouquet de

bluets que j'avais cueillis dans les seigles ; mais ses deux grands yeux se tournèrent vers moi d'une si drôle de façon, que je pris mes jambes à mon cou, et me sauvai en emmenant ma sœur par la main.

— Pauvre chère âme ! reprit l'hôtesse, elle n'a jamais fait de mal à personne... Belle comme un ange, douce comme un agneau ! Maintenant c'est une grande demoiselle ; mais on assure que le sort jeté sur elle dure encore, et que, depuis qu'elle est au monde, elle n'a jamais parlé comme une chrétienne. Notre curé a commandé pour elle bien des neuvaines, fait brûler bien des cierges devant la châsse de saint Maurice ; le docteur Vincent la soigne comme si elle était sa fille ; la science et la prière, rien n'y peut. Croiriez-vous, monsieur, que depuis dix ans qu'elle vit retirée dans nos montagnes, Mme de Montsabrey ne s'est pas montrée une seule fois au village, pas même à l'église ? Et pourtant elle est pieuse ; notre curé va, une fois la semaine, dire la messe à la chapelle du château. Quand on parle de Lucile aux serviteurs venus pour la provision, ils ne répondent pas, ou vous prient poliment de vous mêler de vos affaires. Je vous le demande, mon bon monsieur, tout cela est-il naturel ?

— Sans compter, monsieur, qu'on entend la nuit d'étranges bruits là-haut, dit Toinette à voix basse et d'un air mystérieux ; de la musique, des chants, des soupirs, des sanglots, puis un grand cri, et tout se tait.

Ici, les trois femmes se regardèrent avec stupeur, et firent de nouveau le signe de la croix.

— Depuis quelques jours, reprit l'hôtesse, on dit que la pauvre innocente dépérit, qu'elle pâlit et maigrit à vue d'œil, et tout le monde s'en chagrine.

— Sa mère est si bonne ! ajouta Fanchon ; elle fait tant de bien dans le pays !

— Les pauvres ne la voient pas, mais la bénissent, dit Toinette.

— Depuis qu'elle est ici, dit l'hôtesse, il n'y a plus de malheureux. Elle est comme le bon Dieu, qu'on n'aperçoit jamais, et qui, chaque année, fait mûrir nos moissons.

Le reste de la soirée il ne fut question, *à l'Aigle-d'Or*, que du château de Montsabrey. L'hôtesse, qui ne demandait qu'à parler, débita sur Lucile tous les contes qui couraient la contrée ; elle y mit tant de clarté, de netteté et de précision, que Frédéric, à la fin de la veillée, n'en savait pas plus qu'au début. Toutefois ces révélations confuses avaient réussi à surexciter l'imagination du jeune artiste. Le lendemain, au lieu de partir, comme il en avait l'intention la veille, Frédéric déclara qu'il passerait à Saint-Maurice les derniers beaux jours de la saison. Il n'obéissait pas seulement à l'instinct de la curiosité ; la pâle figure de Lucile, sa taille frêle à demi-brisée, l'air de souffrance répandu sur ses traits, sans doute aussi sa beauté, sa jeunesse, avaient éveillé en lui un mystérieux intérêt qu'il ne s'expliquait pas et qui eût suffi pour le retenir quelque temps encore.

III.

Dès lors il dirigea toutes ses excursions vers le plateau de la colline. Il entrevit quelquefois Lucile ; chaque fois qu'il la rencontra, il trouva plus de pâleur sur ses joues, dans son regard quelque chose de plus égaré. Un jour il l'aperçut se promenant à pas lents sur la terrasse du château. Appuyée sur le bras de sa mère, tête nue, les cheveux au vent, elle suivait des yeux un bataillon d'oiseaux émigrants qui filaient sous un ciel gris d'automne, et un vague sourire errait sur ses lèvres décolorées, comme si elle se fût sentie prête, elle aussi, à s'envoler vers une autre patrie. Frédéric rentra au village, l'esprit frappé de sinistres pressentiments. A partir de ce jour, il rôda vainement autour du manoir silencieux, il ne rencontra plus Lucile. Le dimanche suivant, au prône, le curé, d'une voix émue, recommandait aux prières des fidèles Mlle de Montsabrey.

Avant de venir à Saint-Maurice, où l'avait conduit le hasard, Frédéric ne soupçonnait même pas l'existence de la famille de Montsabrey ; il n'avait fait qu'entrevoir Lucile et sa mère ; jamais il n'avait entendu le son de leur voix. Entre elles et lui, artiste de passage, aucune intimité ne pouvait s'établir ; les portes du château ne s'ouvriraient jamais pour le laisser passer. En admettant que Lucile vécût, il ne serait jamais qu'un étranger, un inconnu pour elle. D'où vient donc qu'à la nouvelle d'un danger sérieux qui la menaçait, il pâlit et son cœur se serra comme s'il se fût agi de sa sœur ? Il avait fait de cette étrange créature la préoccupation de toutes ses heures ; il l'avait mêlée, par la pensée, à sa vie tout entière, et il lui semblait qu'en mourant elle en emporterait quelque chose.

Après la sortie de la messe, Frédéric alla droit à la cure où, depuis la fête de saint Maurice, il avait, comme on peut le croire, ses grandes et petites entrées. Il voulait interroger discrètement le curé sur la nature du mal qui consumait la jeune châtelaine ; mais, dès les premiers mots, le bon pasteur lui ferma la bouche en disant :

— Mon cher enfant, c'est le secret de Dieu.

Frédéric n'insista pas. Comme il se préparait à prendre congé, le docteur Vincent entrait au presbytère. C'était un beau vieillard, au regard triste et pénétrant, à l'air intelligent et doux. Il habitait près de Saint-Maurice où, depuis vingt-cinq ans, il soignait les corps comme son frère soignait les âmes. Il suffisait de le voir pour comprendre aussitôt qu'il n'était pas à sa place dans ce pauvre hameau.

— Mon frère, dit le pasteur en lui présentant Frédéric, voici le brave jeune homme qui nous a rendu l'image de notre saint patron.

Le docteur Vincent avait déjà entendu parler de notre héros, de son talent, de son excellent cœur, et du service signalé qu'il avait rendu à l'église. Il lui prit les mains avec effusion, et, malgré la différence de leurs âges, Frédéric se sentit tout d'abord attiré par la douceur de sa voix et la simplicité de ses manières. En moins d'une heure ils s'étaient pris d'affection l'un pour l'autre. Si l'un réunissait en lui toutes les grâces de la jeunesse, l'autre possédait l'indulgence et la bonté qui sont les grâces du vieillard. Près de se retirer, le docteur, avec une familiarité pleine de bonhomie, s'empara du bras de Frédéric, et tous deux sortirent en causant comme deux amis.

La journée était belle. Ils cheminaient de compagnie le long du sentier creux, bordé de genévriers. Le docteur s'informait de Paris qu'il avait longtemps habité, de la littérature et des arts qu'il n'avait pas cessé d'aimer, et dont il parlait avec une sûreté de goût, avec une élévation de pensée, qui se rencontrent rarement chez un médecin de village. Il paraissait heureux d'oublier un instant, auprès du jeune artiste, les soucis de son ministère ; depuis vingt-cinq ans qu'il vivait dans ces campagnes, c'était sans doute la première fois qu'il jouissait d'une pareille aubaine. De son côté, Frédéric, dont la curiosité

n'était pas endormie, se réjouissait en songeant qu'il était enfin à la source de la vérité, et qu'il allait peut-être éclaircir le mystère qui l'obsédait.

A quelque distance du château, sur le penchant de la colline, le docteur s'arrêta devant la grille d'un jardin au fond duquel était enfouie une maison de modeste apparence; il invita Frédéric à venir se reposer dans son petit logis. C'était le nid d'un philosophe ou d'un poëte. Tout y respirait le silence et la paix. Tapissée de rosiers, de clématite et de chèvrefeuille, la maison ne manquait pas, à l'intérieur, de cette élégance qui vient du cœur et dont les objets les plus simples s'imprègnent comme d'un doux parfum, s'éclairent comme d'un doux reflet. Certains détails de l'ameublement révélaient des goûts et des habitudes qu'on pouvait être surpris de trouver à cent lieues de Paris, dans les montagnes de la Creuse. Les murs du salon, qui servait à la fois de cabinet de travail et de bibliothèque, étaient tendus d'étoffe de Perse, qui égayait ce réduit un peu sombre. Çà et là, le long de la tenture, des rayons mobiles étaient chargés de cristaux, de minéraux, de plantes desséchées, de livres parmi lesquels Frédéric devait reconnaître tous les amis de sa jeunesse. Les fenêtres s'ouvraient sur des massifs de dahlias, sur des touffes d'asters et de chrysanthèmes. Ce fut dans cette pièce que le docteur




Lucile adolescente. Dessin de M. Tony Johannot.

introduisit d'abord le jeune homme étonné. Au bout de quelques instants, une bonne femme, qui cumulait chez son maître les fonctions d'intendant, de cordon-bleu et de majordome, apporta sur un plateau des fruits cueillis dans le verger, des galettes de blé noir qu'elle avait pétries elle-même, un flacon de vieux vin qu'elle était allée chercher dans le meilleur coin du cellier.

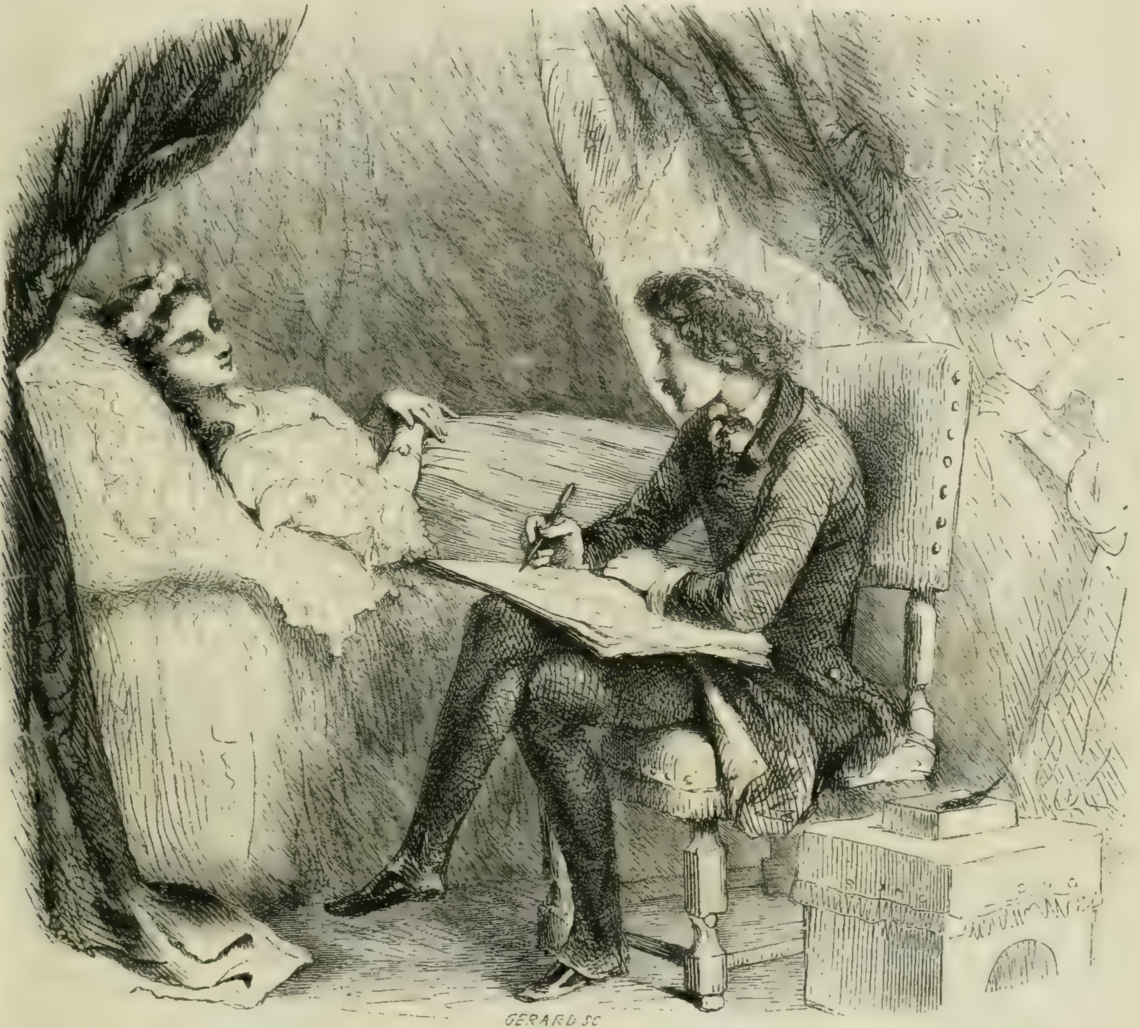
— Mon jeune ami, dit le docteur Vincent, c'est une pauvre hospitalité; croyez pourtant que votre présence ici est une bonne fortune dont je sens tout le prix. Jeune, j'aimais les arts; ils ont été longtemps le charme de ma vie. Depuis que je vous sais à Saint-Maurice, j'ai été tenté plus d'une fois d'aller au-devant de vous, de vous attirer dans mon ermitage. Je l'ai voulu, je ne l'ai pas pu. Tant de douleurs m'appellent, tant de soins me réclament! ajouta-t-il avec mélancolie.

Ces derniers mots entr'ouvraient la porte par où la curiosité de Frédéric allait enfin pouvoir se glisser. On lui faisait la partie trop belle pour qu'il n'en profitât pas sur-le-champ. Après avoir remercié son hôte, après avoir exprimé un regret sincère de ne l'avoir pas rencontré plus tôt, il en vint naturellement, sans détour, à parler de Mme de Montsabrey et de sa fille qu'il avait aperçues, quelques jours auparavant, assises sur la mousse d'un tertre, en compagnie du bon docteur.

— Je vous ai bien vu, répondit le vieillard. Quand vous êtes passé près de nous, j'ai deviné le sentiment de discrétion auquel vous obéissiez en vous éloignant, et, quoi-

que je vous visse pour la première fois, dès cet instant, mon jeune ami, vous avez gagné mon cœur.

La conversation ainsi engagée, Frédéric, pour arriver à son but, n'avait plus qu'à suivre le courant. Il rendit avec des couleurs si vives et si poétiques l'effet qu'avait produit sur lui la figure de Lucile ; il exprima si naïvement la sympathie que lui inspiraient cette jeune fille et sa mère, il y eut dans toutes ses questions tant de réserve, d'intérêt affectueux et d'exquise délicatesse, que le docteur Vincent ne put faire autrement que d'en être touché. Le jour tombait, déjà le soleil avait disparu derrière les tours du vieux château. Le docteur retint le jeune peintre,




Frédéric faisant le portrait de Lucile (Pages suivantes). Dessin de M. Tony Johannot.

et le soir, après le dîner, disposé aux épanchements, heureux d'avoir près de lui un auditeur capable de le comprendre, il se décida à raconter ce qu'il savait. La lune montrait sa face ronde à travers les arbres à demi dépouillés du jardin ; une bise aigre sifflait autour de la maison ; l'ormeau flambait au fond de l'âtre, et Frédéric, accoudé sur le bras du fauteuil dans lequel il était assis, prêtait une oreille attentive.

— Vous avez vu M^me^ de Montsabrey assise auprès de sa fille ; vous l'avez vue belle encore, malgré la douleur qui l'accable, et les rides précoces imprimées sur son front ; mais vous ne pouvez pas vous figurer l'éclat de sa jeunesse, quelques mois après son mariage. Unique héritière d'une des grandes familles de la Marche, elle justifiait par les plus aimables qualités de l'âme les faveurs que le Ciel s'était plu à répandre sur son berceau. Elle était si bonne que les femmes lui pardonnaient sa royale beauté ; si bienfaisante, que l'envie elle-même n'osait s'attaquer à son opulence. A dix-huit ans, elle avait épousé un gentilhomme jeune et beau comme elle, et s'il est vrai de dire que jamais destinée ne fut, à son début, plus heureuse ici-bas, il est juste d'ajouter que jamais bonheur ne fut plus mérité. Elle menait à Paris une existence pleine d'enchantements. Tout lui souriait ; elle n'était pas encore mère, mais elle allait le devenir, et déjà, devant cette joie suprême, toutes les autres joies s'effaçaient. Un matin, on rapporta chez elle son mari sanglant, blessé mortellement en duel. Au bout de trois jours, il expirait dans ses bras,

La blessure était si grave qu'il n'avait pu reprendre ses sens; on ignore encore aujourd'hui la cause et les détails de cette querelle fatale. Six semaines après, Mme de Montsabrey donnait le jour à une fille qui promettait d'être belle comme elle. A mesure qu'elle grandissait, elle enchantait tous les regards; chacun de ses mouvements était empreint d'une grâce adorable. Penchée avec amour sur cette fleur vivante éclose sur un tombeau, Mme de Montsabrey remerciait Dieu dans son désespoir, et l'orgueil maternel essuyait les larmes de la veuve éplorée. Cependant on commençait à remarquer dans les yeux de Lucile quelque chose de singulier. Quand vint l'âge où l'intelligence s'éveille, où s'échappent des lèvres les premiers bégayements qui étonnent la mère enivrée, l'intelligence de l'enfant parut frappée d'un sommeil obstiné; ses lèvres demeuraient muettes et ne répondaient aux baisers que par un sourire immobile. Plus tard, lorsqu'on eut réussi à lui faire balbutier quelques paroles, son langage enfantin ne paraissait pas appartenir au monde où nous vivons. Il y avait dans ses exclamations soudaines, entrecoupées, je ne sais quoi de surnaturel et d'extatique, un effroi que n'apaisaient pas les plus vives tendresses. Il n'était plus permis d'en douter, le fruit des entrailles maternelles avait reçu le contre-coup de cette existence dénouée si tragiquement; l'intelligence, prête à s'éveiller, avait été frappée de stupeur et de léthargie. Les médecins avaient refusé de se prononcer avant que Lucile eût atteint sa sixième année; Lucile avait six ans, et son esprit ne prenait aucune part à la vie commune. Quand sa mère la serrait sur son sein, en la couvrant de pleurs et de caresses, l'enfant la regardait d'un œil distrait, comme si son cœur eût été occupé ailleurs. Elle ne recherchait aucun des plaisirs de son âge, n'avait goût qu'à la solitude, et passait des journées entières plongée dans une rêverie silencieuse, qu'on essayait vainement de troubler. Les médecins, consultés de nouveau, déclarèrent sans hésiter que Lucile était idiote. Foudroyée par cet arrêt terrible, Mme de Montsabrey s'était prise pour sa fille de cette passion ardente et sauvage que ressentent les mères pour leurs enfants infirmes. Résolue à lui tenir lieu du monde entier, elle quitta Paris brusquement, pour venir cacher sa honte et son malheur dans le château de Montsabrey.

Il y avait quinze ans que j'habitais ce pays, lorsqu'elle vint s'y ensevelir. J'avais connu son mari; M. de Montsabrey venait tous les ans, avec son frère et quelques amis, passer un mois d'automne dans ce château abandonné, qui n'était plus qu'un rendez-vous de chasse. Je connaissais aussi Mme de Montsabrey; je l'avais vue dans tout l'éclat de son bonheur, peu de jours après son mariage; avant de se rendre à Paris, le mari, enivré, avait voulu montrer sa jeune et belle épouse à l'antique demeure des aïeux. Je devais la revoir, quelques années plus tard, pâle, amaigrie, pliant sous la douleur, belle encore dans son deuil austère. J'avais été averti de son arrivée; tout était prêt pour la recevoir. Les moindres détails de cette scène navrante sont encore présents à ma mémoire. Je la vois descendre de la chaise de poste, prendre sa fille dans ses bras, franchir d'un pas rapide les marches du perron, et s'enfuir avec son douloureux trésor, comme pour le cacher à tous les yeux. Mon frère était près de moi. Le soir même, nous commencions la tâche commune que nous avons poursuivie sans relâche : mon frère consolait la douleur de la mère, et moi, j'étudiais le mal de l'enfant. Je m'étais senti saisi d'un respect religieux pour l'infortune de Mme de Montsabrey, d'une affection toute paternelle pour sa fille; je devins leur hôte assidu. Durant les premières années de leur séjour au château, aucun signe ne permettait d'espérer, même dans un avenir lointain, la guérison de Lucile. Chaque matin, je retrouvais la mère dans son affliction, l'enfant dans son immobilité. Je commençais à croire que la science avait dit vrai; je n'espérais plus voir la Providence lui donner un démenti. Lucile grandissait, et, chose étrange! tandis que son esprit restait plongé dans une nuit profonde, sa beauté brillait chaque jour d'un plus vif éclat. Il y avait dans ce contraste comme une raillerie amère, comme une sanglante ironie du sort. Lorsqu'elle atteignit sa douzième année, je repris confiance et courage. A mesure que sa jeunesse s'épanouissait, son âme semblait en proie à une sourde agitation. Il était facile de pressentir une crise qui devait tôt ou tard décider de sa destinée. Evidemment la science avait prononcé un arrêt trop sévère : son intelligence n'était pas avortée, mais garrottée; la pensée vivait en elle, mais ne trouvait pas d'issue. Le murmure du vent, les harmonies du soir, le fracas de la Creuse se révoltant contre ses barrages, exerçaient de mystérieuses influences sur cette organisation délicate. Quand Mme de Montsabrey se mettait au piano et chantait, Lucile paraissait s'enfoncer plus avant dans sa rêverie; puis, au bout de quelques instants, des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux et coulaient sans bruit le long de ses joues. Un trouble profond se peignait sur son visage; à chaque minute, je m'attendais à voir la vie faire enfin explosion. Tout en chantant, Mme de Montsabrey regardait dans la glace l'image de sa fille en pleurs; moi, je l'épiais d'un œil inquiet. Son sein se soulevait, son cœur bondissait dans sa poitrine, comme s'il voulait briser sa prison; sa bouche frémissait comme prête à parler; mais au moment où tout présageait un dénoûment miraculeux, elle poussait un cri déchirant et tombait dans mes bras comme un oiseau blessé. Je n'essayerai pas, mon jeune ami, de vous raconter les scènes cruelles auxquelles j'ai assisté. La tendresse de la mère s'était exaltée jusqu'à la rage; ses caresses impuissantes avaient pris un caractère farouche. J'ai vu Mme de Montsabrey, à genoux devant sa fille, couvrant ses mains de baisers convulsifs, lui disant d'une voix éperdue : Entends-moi! parle-moi! réponds-moi! Lucile passait ses doigts dans les cheveux de sa mère, et ne répondait que par un sourire étonné, ou par des larmes silencieuses. Depuis quatre ans, ces épreuves terribles se renouvellent presque chaque jour. Et pourtant on ne vit jamais folie plus douce, plus tranquille. Lucile aime et comprend la nature. Elle a l'instinct et le goût de la parure. Son occupation favorite est de jouer avec les fleurs dont elle est toujours entourée. Elle les regarde parfois avec une ineffable expression de tristesse, et semble leur dire : « Je suis belle et inanimée comme vous. » Elle se plaît surtout dans la contemplation des nuits étoilées : c'est une âme qui aspire à remonter vers le ciel. Dans ses entrevues avec elle, mon frère a recueilli des paroles inattendues, qui ont ranimé mes espérances. A douze ans, elle comprenait déjà les promesses de la religion avec une vivacité qui n'est pas commune à cet âge. Elle a, sur le monde supérieur que nous ne voyons pas, des idées que les livres n'ont jamais enseignées, et qui ne peuvent s'expliquer que par des inspiratiens surnaturelles. Malheureusement, ces lueurs pâlissent et s'évanouissent bientôt. Que vous dirai-je? Douce et bonne, reconnaissante et attendrie, ses pleurs fréquents ne nous permettent pas d'en douter, la pauvre chère créature ne sait rien exprimer de ce qu'elle sent; elle est, entre nos mains, comme un instrument mélodieux dont l'orage au-

rait brisé les cordes, et dont nous avons jusqu'ici cherché vainement à ressusciter la voix. Cependant la crise que j'ai prévue se prépare. Lucile a seize ans; les symptômes s'accumulent; son dépérissement même est un présage qui ne saurait tromper; son âme s'agite et se débat pour rompre ses liens... La lutte est engagée : comment se terminera-t-elle? Mon jeune ami, c'est là que nous en sommes. J'ai écrit ce matin au beau-frère de Mme de Montsabrey. Grave, affectueux, dévoué, plein de respect pour sa sœur, il vient, tous les hivers, passer un mois ou deux auprès d'elle. J'ai hâte qu'il soit ici, car la crise est prochaine, elle est inévitable; elle peut sauver Lucile, mais elle peut la tuer; et, si Lucile meurt, que deviendra sa mère?

Vivement ému par les paroles qu'il venait d'entendre, Frédéric s'abstint de toute réflexion et resta plongé dans une méditation muette.

— Mon ami, dit-il enfin (permettez-moi de vous nommer ainsi, bien que je vous parle aujourd'hui pour la première fois), espérons que le Ciel bénira votre tâche et celle de votre frère; espérons en Dieu, qui donne la rosée aux plantes, le parfum aux fleurs, la sève aux rameaux.

— Oui, mon enfant, répondit le vieillard, espérons en Dieu, en Dieu seul; car, quoi qu'en disent les savants, la science ne fait pas de miracles.

Ils restèrent longtemps au coin du feu, causant et devisant. Frédéric en vint à demander au docteur comment il avait été amené à Saint-Maurice.

— Mon Dieu, dit le docteur, la chose est toute simple et peut se raconter en deux mots. Ma jeunesse s'est écoulée tout entière à Paris. A force de travail et de persévérance, j'avais conquis ma place au soleil. Mon nom n'était plus inconnu; déjà mes flatteurs, qui n'en a pas au moins deux ou trois? me promettaient la renommée et la richesse, quand, tout à coup, ma vie fut brisée par un de ces orages qui frappent et consument comme le feu du ciel. J'avais besoin de quelques jours de silence et de solitude : je partis, j'allai me réfugier près de mon frère, qui, entraîné par une vocation fervente, était entré de bonne heure dans les ordres, et occupait, depuis dix-huit mois, la cure de Saint-Maurice. Vous connaissez mon frère, mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'il cache de pieux trésors sous la modestie de son enveloppe; c'est la candeur d'un enfant unie au dévouement d'un apôtre. La sérénité de cette âme évangélique devait passer insensiblement dans mon cœur. En l'écoutant, je sentis se réveiller en moi les croyances et la foi de mes jeunes années; en le voyant agir, je compris qu'il y a place pour les vertus les plus élevées dans les plus humbles conditions. Je ne saurais dire comment cela se fit, j'en arrivai à prendre en pitié le monde, ses combats, ses joies et ses douleurs. Mon frère s'était voué tout entier au soin du troupeau confié à sa garde; son unique ambition était qu'on l'oubliât dans cette pauvre cure, la plus pauvre de tout le diocèse; je résolus de compléter son œuvre en m'y associant. Il n'y avait pas de médecin dans la commune. De Saint-Maurice à la ville la plus prochaine, on compte six grandes lieues. Pendant l'hiver les sentiers sont impraticables. Ajoutez que, dans nos campagnes, l'usage est de n'envoyer querir le médecin qu'à la dernière extrémité, si bien que, lorsqu'il se présente, la mort, qui a pris le devant, est déjà assise au chevet. Mon patrimoine, joint à la petite fortune que j'avais amassée, me permettait de vivre ici tranquille. J'achetai cette maison, où j'ai vieilli doucement, loin du monde, qui ne mérite pas un regret. J'aide mon frère, je fais un peu de bien; j'ai l'espoir que ma vie n'aura pas été tout à fait inutile.

Par un mouvement de vive sympathie, Frédéric saisit la main du docteur Vincent et la pressa avec respect.

La soirée était avancée. Le docteur tira sa montre, et se leva brusquement pour se rendre au château. Frédéric l'accompagna jusqu'à la porte, et revint lentement à Saint-Maurice, en rêvant au sort de Lucile.

IV.

Les jours suivaient les jours : Frédéric ne partait pas. Que pouvait-il pour Mlle de Montsabrey? Toute sa volonté devait échouer contre une puissance inconnue; et pourtant il demeurait. Sans avoir aucun rôle à jouer dans le dénoûment de cette destinée, il ne voulait pas quitter le pays, il voulait assister à la solution de cette énigme. Le docteur Vincent et son frère ne quittaient plus le château. Des bruits sinistres circulaient dans le pays. A l'*Aigle d'or*, il n'était question que de Lucile. Les paysans avaient pour elle une sorte de vénération superstitieuse. Ce qui les préoccupait, ce n'était pas seulement sa jeunesse, sa beauté, sa souffrance; c'était encore et surtout la nature mystérieuse de sa douleur. Ils la regardaient comme un être prédestiné, en communication directe avec Dieu; sa mort leur eût semblé une calamité pour le hameau, sa guérison un bonheur public. Ils voyaient, dans ce que la science appelait la léthargie de sa raison, une raison supérieure et plus vive, une intelligence plus clairvoyante, quoique muette; ils sentaient que Lucile n'était pas de ce monde, et que le jour où sa langue se délierait, elle serait, non pas la sœur, mais la reine de tous ceux dont la langue était depuis longtemps déliée. Ainsi, tout s'assombrissait autour de notre héros. Ce village, où il était entré si dispos, où il avait vécu si joyeux, où tout avait semblé lui sourire, se couvrait de voiles funèbres. La pluie attristait le paysage; les corbeaux s'abattaient dans la plaine; la bise emportait les dernières feuilles des arbres; enfin la mort planait sur la colline, et l'ombre de ses ailes s'étendait jusque sur le vallon. Et pourtant Frédéric ne partait pas. Plus de soleil, plus de joies, plus de fêtes; et pourtant il s'obstinait à ne pas quitter Saint-Maurice.

Un soir, il était assis sous le manteau de la cheminée, en compagnie de l'hôtesse, de ses deux filles et de quelques notables de l'endroit. L'attitude et la physionomie de ces braves gens témoignaient qu'ils n'étaient pas là pour fêter la dive bouteille. Tous les visages étaient empreints d'une morne tristesse. La cloche de l'église avait sonné pendant tout le jour le glas de l'agonie; dans l'après-midi, on avait vu passer le curé portant le saint viatique, et se dirigeant vers le château de Montsabrey. Abîmé dans sa rêverie, Frédéric remuait machinalement la braise du foyer avec un de ces longs tubes de fer qui, dans les campagnes de la Marche, servent à la fois de pincettes et de soufflet. Il ne prêtait qu'une attention distraite aux propos qui se tenaient autour de lui, et méditait silencieusement sur l'étrange destinée qu'en cet instant la mort dénouait peut-être. Tout à coup, on entendit le galop de deux chevaux, qui s'arrêtèrent devant l'*Aigle d'or*, et presque en même temps on vit entrer un serviteur qui portait la livrée du château. Fidèle aux habitudes de réserve et de discrétion qu'avaient contractées, depuis dix ans, tous les domestiques de Mme de Montsabrey, celui-ci ne répondit pas aux questions qui l'assaillirent.

— Monsieur Frédéric Lambert? demanda-t-il d'une voix brève.

— C'est moi, dit le jeune peintre en se levant.

Le messager tira de sa poche un papier sans enveloppe, et le remit à Frédéric, qui lut ces mots tracés à la hâte, d'une main tremblante :

« Lucile n'est plus. Venez dessiner son portrait; c'est « sa mère qui vous en prie. Docteur Vincent. »

Frédéric monta dans sa chambre, prit son carton, et descendit précipitamment. Les deux chevaux attendaient à la porte : il sauta en selle et partit.

La nuit était sombre, sans lune et sans étoiles. Après une heure de course rapide, les chevaux s'arrêtèrent tout fumants au pied du château. Quand Frédéric franchit le seuil, la cour était remplie de confusion. Les serviteurs, comme des ombres effarées, allaient, venaient, se croisaient en tout sens. Une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, les postillons en selle, se tenait prête à partir. Un étranger, à la physionomie grave et triste, s'entretenait avec le docteur : c'était le beau-frère de Mme de Montsabrey, arrivé depuis quelques heures seulement.

— Profitez de son évanouissement, disait le docteur ; emmenez-la sans tarder, avant qu'elle reprenne connaissance. Si elle revoit sa fille morte, je ne réponds pas de sa vie.

Quelques minutes après, M. de Montsabrey déposait sur les coussins de la chaise de poste sa belle-sœur évanouie. Il prit place auprès d'elle, et la voiture partit au galop.

Epuisé par tant d'émotions, le docteur s'appuya sur le bras de Frédéric, gravit avec lui les degrés du perron et l'introduisit dans la chambre où Lucile venait de s'endormir de son dernier sommeil.

— Ma tâche est finie, la vôtre commence, dit-il.

Et, après avoir jeté un regard désolé sur l'enfant qu'il n'avait pu sauver, il se retira à pas lents.

La chambre n'était éclairée que par deux cierges qui



Frédéric allant au château de Montsabrey. Dessin de M. Tony Johannot.

brûlaient au chevet, près d'un crucifix et d'une coupe d'eau bénite où trempait un rameau de buis. Le curé, agenouillé dans l'embrasure d'une fenêtre, récitait à voix basse la prière des morts. La jeune fille, vêtue de blanc, couronnée de roses blanches, était étendue sur son lit, plus belle encore qu'elle ne l'avait été dans la vie, belle d'une beauté divine. La mort avait amené sur ces lèvres immobiles un sourire angélique ; on eût dit que l'âme, en s'envolant, avait laissé sur ce pâle visage un céleste reflet.

Frédéric sentit son cœur saisi d'une angoisse inexprimable. Il s'agenouilla et pria. Puis il prit son carton, et se mit en devoir de satisfaire au dernier vœu de Mme de Montsabrey ; mais, à peine arrivé à la moitié de sa tâche, il fut forcé de s'arrêter : le crayon tremblait dans ses doigts, une sueur glacée inondait ses tempes. Comme tous ceux qui ont veillé les morts, il était en proie à des hallucinations étranges. Il croyait voir Lucile soulever ses paupières, entr'ouvrir ses lèvres, étendre la main ; il épiait avec inquiétude ce qu'il prenait pour ses mouvements, et prêtait une oreille avide comme si elle allait parler. Le vent qui s'engouffrait dans les corridors, le cri des orfraies, le chien qui hurlait et grattait à la porte de sa maîtresse, ajoutaient encore à l'effet de cette scène lugubre. Pour se rassurer, pour reprendre courage, Frédéric se retournait de temps en temps vers le curé toujours agenouillé, toujours priant : l'aspect du pieux vieillard renouvelait ses forces. Cependant il vint un instant où, n'en pouvant plus, Frédéric se leva, comme pour échapper au vertige de ses pensées. Il ouvrit une fenêtre, fit quelques pas sur le balcon ; l'air froid de la nuit le calma. Avant de se remettre à l'œuvre, il demeura longtemps absorbé dans une contemplation douloureuse.

— Pauvre enfant ! se disait-il en suivant le cours de sa rêverie, qu'es-tu venue faire ici-bas? Faut-il te plaindre? faut-il t'envier? Tu as traversé la vie sans t'y mêler, sans

être atteinte par nos douleurs, sans connaître nos joies imparfaites; tu viens de rendre à Dieu qui nous juge ton âme aussi blanche, aussi pure que tu l'avais reçue de ses mains. Je t'ai rencontrée sur ma route, je t'ai à peine entrevue, jamais ton regard ne s'est arrêté sur moi, mais je garderai de toi un souvenir éternellement cher. Tu resteras dans ma pensée comme une de ces mélodies qu'on n'a entendues qu'une fois, et qu'on se rappelle toujours; tu auras passé dans mon existence comme un de ces fantômes qui nous sourient, qui nous appellent et que nous ne pouvons saisir. La beauté rayonnait sur ton visage; ta bouche respirait la bonté; ton intelligence, qu'on disait éteinte, se nourrissait peut-être de célestes visions. Si tu avais pu descendre jusqu'à nous, heureux celui que tu aurais aimé!

Il avait repris son crayon, et, penché sur son œuvre, effaçait pour la dixième fois le contour des lèvres, qu'il ne pouvait réussir à modeler fidèlement. Depuis près d'une heure il s'acharnait à cette tâche. Il crut enfin avoir réussi, et, pour s'en assurer, leva les yeux sur le modèle : accoudée sur son lit, calme et sereine comme une jeune fille qui se réveille au matin, après une nuit visitée par les plus doux songes, Lucile le contemplait d'un air curieux.

— Ma mère? où est ma mère? dit-elle d'une voix douce comme la voix d'un enfant.

Et, pareille à une fleur qui plie sous l'eau du ciel dont son calice était altéré, elle s'affaissa sur sa couche.

JULES SANDEAU.

*(La seconde partie au prochain numéro.)*

# L'AMÉRIQUE DU SUD (1). MOEURS PÉRUVIENNES.

## MARTIN PAZ, NOUVELLE HISTORIQUE.

*N. B.* Il n'était pas facile de trouver une œuvre digne de figurer, dans le *Musée des Familles*, à côté du *Château de Montsabrey*, de M. Jules Sandeau. Cependant, même après avoir admiré cette fine merveille de sentiments et de style, ciselée avec prédilection par l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière,* nos lecteurs apprécieront encore, nous n'en doutons pas, le travail, d'un genre si différent, dans lequel le Pérou tout entier, — histoire, races, mœurs, paysages, costumes, etc., — leur sera révélé par M. Jules Vernes, à travers les péripéties d'un drame à la façon de Cooper. Nous ne reculons pas devant cette comparaison, tout éloignée qu'elle soit de la modestie de l'auteur. Nous sommes convaincu que les scènes pathétiques, les tableaux sauvages et les caractères étranges de *Martin Paz*, tous exactement tracés d'après nature, rappelleront à ceux qui sauront les comprendre l'intérêt naïf et puissant de l'*Espion* et des *Pionniers*.

Les circonstances qui ont valu au *Musée des Familles* cette curieuse publication et les illustrations précieuses qui l'accompagnent, forment elles-mêmes une petite histoire, bonne à raconter ici en guise de préface. Elle prouvera, une fois de plus, à nos lecteurs le zèle scrupuleux qui nous guide et le noble concours qui nous seconde dans la recherche de leurs plaisirs instructifs.

### M. IGNACE MÉRINO.

Dans une belle maison, ayant vue sur le port de Lima, vivait en 1820 une famille importante, dont les aïeux, surtout du côté maternel, comptaient plusieurs illustrations espagnoles et péruviennes. Il y avait là une jeune mère, femme supérieure, comme on en compte beaucoup à Lima, une de ces âmes d'élite que l'inspiration élève à la hauteur des plus grandes choses. Cette mère était la señora Merino.

Son fils, né à Piura, à peine âgé d'un an, se montrait déjà digne de sa naissance, et portait comme un reflet des hautes qualités de sa mère. Entre autres instincts précoces, on distinguait en lui une disposition étrange à imiter ce qui frappait ses yeux. Son petit doigt retraçait en jouant, sur le sable du rivage, les beaux navires qui entraient, toutes voiles dehors, dans le port de Lima. Loin de s'effacer, comme les impressions de l'enfance, ce goût dominant grandit en lui d'année en année. A quatre ans, ce n'étaient plus des navires informes que le petit Ignace figurait sur le sable; c'étaient des images complètes qu'il griffonnait sur le papier, avec une aisance et une justesse qui furent pour sa mère une révélation.

— Le Pérou n'a pas encore eu d'artistes, se dit-elle avec la divination du cœur; mon fils sera le premier artiste du Pérou.

Mais pour guider l'enfant vers ce but, il fallait s'en séparer, il fallait l'envoyer au delà des mers, dans la patrie des arts ignorés à Lima.

La jeune mère hésita devant ce cruel sacrifice... et ce ne fut pas sans déchirement que l'ambition patriotique l'emporta sur l'amour. Enfin, M^me^ Mérino, qui eût été une Cornélie à Rome, eut le courage viril d'embrasser son fils, et de l'embarquer, à six ans, pour la France.

A Paris, le jeune Mérino fit toutes ses classes, fut reçu bachelier et suivit le cours de droit. Mais en même temps qu'il acquérait, dans ces graves études, les forces de la civilisation, docile au vœu de sa mère et à son propre élan, il s'en appropriait les grâces par l'initiation aux secrets de l'art. Ses maîtres illustres furent Gros et Montvoisin.

Bref, en 1838, l'enfant qu'on avait porté tout en pleurs à bord d'un navire européen, revenait à Lima, artiste de vingt ans, après avoir achevé son éducation en Espagne et en Italie.

Avec quelle noble joie sa mère le reçut, toutes les mères le comprendront mieux que nous ne saurions l'exprimer.

Mais comment son fils réaliserait-il le rêve glorieux qu'elle avait fait sur lui? Le jeune Mérino ne tarda pas à répondre à cette dernière attente.

Nous avons dit qu'il n'y avait point d'arts au Pérou; s'il y en avait eu autrefois, ils étaient disparus dans le sang des guerres de l'indépendance. Tout étant mort, tout restait à créer, ou du moins à ressusciter. M. Mérino se chargea de cette immense tâche.

(1) Voyez la table du dernier volume.

Il se fit le professeur de quiconque voulut tenir le crayon ou le pinceau. Tournant vers son but toutes les influences de sa famille comme tous les avantages de son éducation, il créa à Lima une académie de dessin et de peinture. Il fit plus encore, il fonda l'art qui popularise les autres; il grava de sa main les premières pierres, tira les premières estampes, et forma une école de lithographie près de son école de peinture.

Il y eut dès lors un musée à Lima, et ce musée eut son artiste national. M. Mérino y traça les portraits de tous les vice-rois du Pérou, qu'on admire aujourd'hui dans le pourtour de la grande salle. Il peignit encore les héros de l'indépendance, parmi lesquels on remarque les présidents La Mar et Gamarra, et l'archevêque Luna Pizarro. Enfin et surtout, il représenta à cette population chrétienne les grandes scènes et les pieux mystères, les saints et les martyrs de la foi : sainte Rose, saint Jérôme, saint François Solano, les bienheureux Porres et Mazias, apôtres péruviens, etc., etc.

Ces travaux occupèrent M. Mérino jusqu'en 1850. Alors sa mère et son pays purent lui dire : Nous sommes contents de toi !

Mais lui, comme tous les vrais talents, n'était pas content de lui-même. Il voulut se retremper de nouveau à la source des Lesueur, des Murillo et des Raphaël. Il repartit pour la France, l'Espagne et l'Italie. Il pouvait d'ailleurs abandonner à d'autres son œuvre consolidée à Lima. La direction des beaux-arts passa de ses mains à celles de son digne élève, M. Lazo, aujourd'hui le premier peintre du Pérou. Quant à la peinture libre, M. Mérino avait installé lui-même au sommet de la Société liménienne son ancien maître, Montvoisin, que regrette encore la France, et qui se console d'un exil volontaire au milieu de tous les succès de la fortune et de la gloire.

L'année dernière, nous signalions, au Salon français, les remarquables peintures de M. Mérino. Il venait de gagner ses éperons en Europe, comme à Lima. Rien ne manquait plus à son baptême d'artiste; car, lorsqu'on a conquis son rang à Paris, on est en mesure de briller partout.

Or, M. Mérino n'avait pas seulement exécuté en France des toiles brillantes, il y avait apporté et achevé un album d'aquarelles inestimables, comprenant tous les types et tous les costumes péruviens, dessinés d'après nature, avec ce caractère de vérité que rien n'égale ni ne remplace. Cet album est un trésor unique au monde. Lorsque l'éminent artiste le livrera aux éditeurs du genre, tous les amateurs s'en disputeront les feuilles gravées, pour faire, sans quitter leur fauteuil, un voyage complet au Pérou.

En attendant ce grand jour de la publicité, et par une préférence dont nos lecteurs seront aussi flattés que nous-même, M. Mérino a autorisé les dessinateurs du *Musée des Familles* à reproduire les pages les plus caractéristiques de son album inédit.

C'est alors que voyant le Pérou tout entier palpiter sur nos gravures, notre collaborateur, M. Vernes, entouré d'ailleurs de tous les voyages d'outre-mer, renseigné minutieusement par tous les touristes liméniens, a écrit la nouvelle historique et pittoresque de *Martin Paz*, dans laquelle il a fait agir et parler tous les types créés par M. Mérino. Avec quel intérêt et quelle énergie? c'est ce que nos lecteurs jugeront. Quant à l'exactitude et à la vérité, ceux même qui ont vécu à Lima croiront y vivre encore avec les héros de M. Vernes.

Aucun pays ne mérite mieux assurément qu'on y passe quelques heures en imagination. P.-C.

### I. — LA PLAZA-MAYOR.

Le soleil disparaissait au delà des pics neigeux des Cordillières; mais le beau ciel péruvien, à travers le voile transparent des nuits, garde longtemps encore quelques rayons paisiblement épars; l'atmosphère est imprégnée d'une lumineuse fraîcheur, qui laisse respirer sous ces brûlantes latitudes; c'est l'heure à laquelle on peut vivre de la vie européenne, et chercher en dehors des *verandah* quelque souffle bienfaisant; il semble qu'une toile métallique s'interpose alors entre le soleil et le sol, et, retenant la chaleur pour laisser passer seulement la lumière, offre, sous son abri, un repos réparateur.

Cette heure tant souhaitée sonnait enfin au clocher de la cathédrale. Tandis que les premières étoiles se levaient à l'horizon, de nombreux promeneurs allaient par les rues de Lima, enveloppés de leur manteau léger, et causant gravement des affaires les plus futiles. Il y avait un grand mouvement de population sur la *Plaza-Mayor*, ce forum de l'ancienne *Cité des rois*; les artisans profitaient de la fraîcheur pour vaquer à leurs travaux journaliers; ils circulaient activement au milieu de la foule, criant avec de grands bruits l'excellence de leur marchandise; les femmes de Lima, soigneusement encapuchonnées dans la mante qui leur masquait le visage, à l'exception de l'œil droit, lançaient de furtifs coups d'œil sur les masses environnantes; elles ondoyaient à travers les groupes de fumeurs, comme l'écume au gré des vagues; d'autres señoras, en toilette de bal, coiffées seulement de leur abondante chevelure ou de quelques fleurs naturelles, se prélassaient dans de larges calèches, jetant sur les caballeros des regards nonchalants.

Mais ces regards n'atteignaient pas indistinctement les jeunes cavaliers; les pensées des nobles dames ne pouvaient reposer que sur des sommités aristocratiques. Les Indiens passaient sans lever les yeux sur elles, se sachant trop bas pour être aperçus; ne trahissant ni par un geste, ni par un mot, la sourde envie qui les prenait au cœur! Ils contrastaient fortement avec ces métis qui, rebutés comme eux, n'avaient ni assez de cris, ni assez de protestations au service de leur colère.

Les fiers descendants de Pizarre marchaient tête haute, comme au temps où leurs ancêtres fondaient la cité des rois; leur mépris traditionnel enveloppait tout à la fois et les Indiens qu'ils avaient vaincus, et les métis, nés de leurs relations avec les indigènes du Nouveau-Monde; — les Indiens, au contraire, comme les classes réduites à la servitude, tendaient incessamment à briser leurs fers, et confondaient dans une même aversion les vainqueurs de l'ancien empire des Incas, et cette sorte de bourgeoisie, pleine d'une morgue insolente et usurpée.

Mais les métis, Espagnols par le mépris qu'ils jetaient aux Indiens, Indiens par la haine qu'ils avaient vouée aux Espagnols, se consumaient entre ces deux sentiments vivaces et fougueux.

Un groupe de ces jeunes gens s'agitait près de la jolie fontaine qui s'élève au milieu de la Plaza-Mayor. — Vêtus de leur puncho, pièce de drap ou de coton taillée en carré long, avec une ouverture au milieu, qui donne passage à la tête, de leur large pantalon rayé de mille couleurs, coiffés de leurs chapeaux à vastes bords, en paille de Guyaquil, ils parlaient, criaient et gesticulaient!

— Tu as raison, André, disait un petit jeune homme fort obséquieux, que l'on nommait Millaflores.

C'était l'ami, le parasite d'André Certa, jeune métis

fort basané, dont la barbe rare parsemait singulièrement le visage.

André Certa, fils d'un riche marchand tué dans une des dernières émeutes du conspirateur Lafuente, avait hérité d'une grande fortune; il la faisait habilement valoir parmi ses amis, auxquels il demandait d'humbles salutations en échange de poignées d'or.

— A quoi bon ces changements de pouvoir, ces pronunciamentos éternels qui bouleversent le Pérou au profit d'ambitions particulières? reprit André à haute voix ; que ce soit Gambarra ou Santa-Cruz qui gouverne, il n'importe, si l'égalité ne règne pas ici !

— Bien parlé, oh! bien parlé! s'écria le petit Millaflores, qui, sous le gouvernement le plus républicain, n'eût jamais été l'égal d'un homme d'esprit.

— Comment! reprit André Certa, sur les promenades publiques, moi, fils d'un négociant, je ne puis me faire traîner que dans une calèche attelée de mules? Est-ce que mes navires n'ont pas amené la richesse et la prospérité dans ce pays? Est-ce que l'aristocratie des piastres ne vaut pas tous les titres de l'Espagne?

— C'est une honte ! reprirent les jeunes métis... Voilà don Fernand, qui passe dans sa voiture à deux chevaux ! don Fernand d'Aguillo!... C'est à peine s'il a de quoi nourrir son cocher et ses chevaux, et il vient se pavaner fièrement sur la place! Eh! tenez, en voilà un autre! le marquis don Vegal !

Un magnifique carrosse, tiré par quatre chevaux de race, débouchait en ce moment sur la Plaza-Mayor ; un homme seul y faisait promener sa fierté, mêlée d'une grande tristesse; il regardait, sans voir, la foule amassée pour respirer la fraîcheur du soir. Cet homme était le marquis don Vegal, chevalier d'Alcantara, de Malte et de Charles III. Il avait le droit de sortir en ce pompeux équipage ; seuls, le vice-roi et l'archevêque pouvaient prendre le pas sur lui; mais ce grand seigneur venait là par ennui, et non par ostentation ; ses pensées ne rayonnaient pas autour de sa tête, elles se concentraient sous son front péniblement courbé ; il ne recevait aucune impression des objets extérieurs, auxquels il ne donnait pas un regard, et il n'entendit pas les envieuses réflexions des métis, quand ses quatre chevaux se frayaient un passage à travers la foule.

— Je hais cet homme ! dit André Certa.

— Tu ne le haïras pas longtemps!

— Je le sais ! tous ces nobles étalent les dernières splendeurs de leur luxe ; je puis dire où vont leur argenterie et leurs bijoux de famille !

— Tu n'as pas pour rien tes entrées chez le juif Samuel!

— Certes!... Sur ses livres de compte s'inscrivent les créances aristocratiques ; dans son coffre-fort s'entassent les débris de ces grandes fortunes ; et le jour où tous ces Espagnols seront gueux comme leur César de Bazan, nous aurons beau jeu!

— Oui, tu auras beau jeu, cher André, monté sur tes millions, sur ton piédestal d'or ! et tu vas encore doubler ta fortune !... Quand épouses-tu cette belle jeune fille du vieux Samuel, Liménienne jusque dans le bout des ongles, et qui n'a évidemment de juif que son nom de Sarah?

— Dans un mois, répondit orgueilleusement André Certa, il n'y aura pas de fortune au Pérou qui puisse lutter avec la mienne !

— Mais pourquoi, lui répliqua-t-on, ne pas avoir épousé une Espagnole de haut parage?

— Je méprise ces sortes de gens autant que je les hais !

André Certa n'avouait point avoir été pitoyablement éconduit de plusieurs nobles familles, dans lesquelles il avait tenté de s'introduire.

Son interlocuteur laissa passer un air de doute sur son visage, et faisait déjà froncer le sourcil au métis, quand celui-ci fut vivement coudoyé par un homme de haute taille, dont les cheveux grisonnants attestaient la cinquantaine, sans nier cependant la force musculaire qui devait résulter de ses membres trapus et hardiment attachés !

Cet homme était vêtu d'une veste brune, laissant passer une chemise de grosse toile à large col et s'ouvrant sur sa poitrine velue ; sa culotte courte, rayée de bandes vertes, se rattachait par des jarretières rouges à des bas d'une couleur terreuse ; il avait aux pieds des sandales faites d'ojotas, cuir de bœuf préparé à cet usage ; sous son haut chapeau pointu brillaient de larges boucles d'oreilles... C'était un noir. Après avoir heurté André Certa, il le regarda fixement, mais sans donner d'expression à son regard.

— Misérable Indien! s'écria le métis en levant la main sur lui.

Ses compagnons le retinrent. Millaflores, dont le visage était blanc de frayeur, s'écria :

— André ! André ! prends garde.

— Un vil esclave, oser me coudoyer!

— C'est un fou ! c'est le *Sambo!*

Le Sambo, comme l'indiquait le nom dont on l'appelait, était un Indien des montagnes; il continuait de fixer des yeux le métis qu'il avait heurté avec intention. Celui-ci, dont la colère débordait à pleins bords, avait saisi un poignard passé à sa ceinture, et se serait précipité sur son impassible agresseur, quand un cri guttural, semblable à celui du cilguero (sorte de linot du Pérou), retentit au milieu du tumulte des promeneurs, et le Sambo disparut.

— Brutal et lâche ! s'écria André.

— Contiens-toi, fit doucement Millaflores. Quittons la Plaza-Mayor; les Liméniennes sont trop hautaines ici.

En disant ces mots, le brave Millaflores regarda scrupuleusement s'il n'était point à portée de pied ou de bras de quelque Indien des environs.

— Dans une heure, je dois être chez le juif Samuel, dit André.

— Dans une heure! nous avons le temps de passer à la *calle del Peligro;* tu pourras offrir quelques oranges ou ananas aux charmantes *tapadas* qui s'y promènent. Venez-vous, messieurs?

Le groupe se dirigea vers le fond de la place, et se mit à descendre la rue du Danger, où Millaflores espérait faire apprécier sa bonne mine ; mais la nuit commençait à tomber, et les Liméniennes méritaient mieux que jamais leur nom de tapadas (cachées), car elles ramenaient plus étroitement la mante sur leur visage.

La Plaza-Mayor était en pleine animation ; les cris et le tumulte redoublaient; les gardes à cheval, postés devant le portique central du palais du vice-roi, situé au nord de la place, avaient peine à demeurer immobiles au milieu de cette foule remuante ; c'est qu'on rencontre là des marchands pour tous les acheteurs, et des acheteurs pour chaque marchand. Les industries les plus variées semblent s'y être donné rendez-vous, et, du *portal de Escribanos* au *portal de Botoneros*, ce n'est qu'un immense étalage d'objets de toutes sortes; la Plaza-Mayor sert à la fois de promenade, de bazar, de marché, de foire. Le rez-de-chaussée du palais du vice-roi est occupé par des bou-

tiques; au premier étage règne une immense galerie où la foule peut se promener les jours de réjouissances publiques; à l'est de la place, s'élève la cathédrale avec ses clochetons, ses balustrades légères, qui dresse fièrement ses deux tours; le soubassement de l'édifice a dix pieds de hauteur, et dans son épaisseur ont été ménagés ces inévitables magasins ouverts à tous les produits des tropiques.

C'est au centre de la place que surgit cette belle fontaine, construite en 1653 par les soins du vice-roi, comte de Salvateria. Du haut de la colonne, dressée au milieu de la fontaine et surmontée d'une Renommée, l'eau se déroule en nappes retentissantes et est vomie dans un bassin inférieur par des lions d'un beau style; c'est là que les porteurs d'eau (aguadores) chargent leur mule de deux tonneaux, attachent une sonnette à un cerceau, et montent en croupe de leur marchandise liquide.



Portrait de M Mérino, directeur des beaux-arts de Lima, auteur des types et costumes du Pérou (Pages précéd.).

Cette place est donc bruyante du matin au soir, et, lorsque les astres de la nuit se lèvent au-dessus du sommet neigeux des Cordillières, le tumulte des élégants de Lima ne le cède en rien au tapage matinal des marchands.

Néanmoins, quand l'*oracion* (l'angélus du soir) vint à sonner au clocher de la cathédrale, tout ce bruit s'apaisa soudain; aux grandes clameurs du plaisir succéda le chuchotement de la prière; les femmes s'arrêtèrent dans leur promenade et portèrent la main à leur rosaire, en invoquant Marie. Alors, pas un marchand n'eût osé vendre sa marchandise, pas un acheteur n'eût songé à l'acheter, et bientôt cette place si animée allait devenir une vaste solitude.

Tandis que les Liméniens s'arrêtaient et se courbaient au son de l'angélus, une jeune fille, soigneusement entourée de sa mante discrète, cherchait à se frayer passage au milieu de la foule en prière; elle était suivie d'une femme métisse, sorte de duègne qui ne la perdait ni d'un coup d'œil ni d'un pas. La duègne, comme si elle n'eût pas compris l'avertissement qui résonnait dans l'air, continuait son chemin à travers la pieuse population; à l'étonnement succédaient déjà de rudes épithètes. La jeune fille voulait s'arrêter, mais la duègne marchait toujours.

— Voyez-vous cette fille de Satan, disait-on autour d'elle.

— Qu'est-ce que cette *balayrina*, cette danseuse damnée?

— C'est encore une de ces femmes de Carcaman! (Nom injurieux que l'on donne aux Européens.)

La jeune fille s'arrêta enfin, rouge et confuse.

Soudain un gaucho, marchand de mules, la prit par l'épaule et voulut la forcer de s'agenouiller; mais il avait à peine porté la main sur elle, qu'un bras vigoureux le terrassait rudement. Cette scène, rapide comme l'éclair, fut suivie d'un moment de confusion.

— Sauvez-vous! mademoiselle, dit une voix douce et respectueuse à l'oreille de la jeune fille.

Celle-ci se retourna, pâle de frayeur, et vit un jeune Indien de haute taille, qui, les bras tranquillement croisés, attendait son adversaire de pied ferme.

— Sur mon âme, nous sommes perdues! s'écria la duègne; niña, niña, partons, pour l'amour de Dieu! et elle entraîna la jeune fille, qui disparut, tandis que la foule se relevait et se dispersait.

Le gaucho s'était redressé, tout meurtri de sa chute, et, jugeant prudent de ne pas demander sa revanche, rejoignit ses mules en grommelant des menaces.

II. — LE SOIR, DANS LES RUES DE LIMA.

La nuit avait succédé, presque sans crépuscule, aux clartés du jour. Les deux femmes pressaient le pas, car elles s'étaient attardées; la jeune fille, tout impressionnée encore, gardait le silence, tandis que la duègne marmottait quelques mystérieuses patenôtres; elles marchaient rapidement par une de ces rues inclinées qui aboutissent à la Plaza-Mayor.

Cette place est située à plus de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et environ à cent cinquante verges du pont jeté sur la rivière de la Rimac, qui forme le diamètre de la ville de Lima, disposée en demi-cercle.

La ville de Lima se blottit dans la vallée de la Rimac, à neuf lieues de son embouchure; au nord et à l'orient commencent les premières ondulations de terrain qui font partie de la grande chaîne des Andes; la vallée de Lurigaucho, formée par les montagnes de San-Cristoval et des Amancaës, qui s'élèvent derrière Lima, vient se terminer à ses faubourgs. La ville s'étale sur une seule rive du fleuve; l'autre est occupée par le faubourg de San-Lazaro et se relie à la ville par un pont à cinq arches, dont les jetées en amont sont triangulaires pour rompre la force du courant; celles d'aval offrent aux promeneurs des bancs circulaires sur lesquels les élégants viennent s'étendre pendant les soirs d'été, et d'où ils peuvent contempler une jolie cascade.

La ville a deux milles de long de l'est à l'ouest, et seulement un mille et quart de large du pont aux murs; ceux-ci, hauts de douze pieds, épais de dix à leur base, sont construits en *abodes*, sortes de briques séchées au soleil, et faites d'une terre glaise mêlée à une grande quantité de paille hachée; ces murailles sont propres dès lors à résister aux tremblements de terre; l'enceinte,

percée de sept portes et de trois poternes, se termine, à son extrémité sud-est, par la petite citadelle de Sainte-Catherine.

Telle est l'ancienne cité des rois, fondée en 1534, par Pizarre, le jour de l'Épiphanie; elle a été et est encore le théâtre de révolutions toujours renaissantes. Lima, située à trois milles de la mer, fut jadis le principal entrepôt de l'Amérique sur l'Océan Pacifique, grâce à son port du Callao, construit en 1779, d'une singulière façon. On fit échouer sur le rivage un vieux vaisseau de premier rang, qui fut rempli de pierres, de sable, de débris de toute espèce ; des pilotis de mangliers, envoyés de Guayaquil, et inaltérables à l'eau, furent enfoncés autour de cette carcasse, qui devint l'inébranlable base sur laquelle s'éleva le môle du Callao.

Le climat, plus tempéré, plus doux que celui de Carthagène ou Bahia, situées sur le côté opposé de l'Amérique, fait de Lima l'une des plus agréables villes du Nouveau-Monde ; le vent a deux directions qui ne varient pas; ou il souffle du sud-ouest et se rafraîchit en traversant l'Océan Pacifique, ou il vient du sud-est, tout imprégné de la tiède atmosphère des forêts et de la fraîcheur qu'il a puisée sur le sommet glacé des Cordillières.




Dames de Lima, à la promenade. Dessin de M. E. Forest, d'après M. Mérino.

Les nuits sont bien belles et bien pures sous les latitudes des tropiques; elles préparent mystérieusement cette bienfaisante rosée qui féconde un sol exposé aux rayons d'un ciel sans nuages; aussi les habitants de Lima prolongent-ils leurs causeries et leurs réceptions nocturnes; les travaux de l'intérieur s'achèvent tranquillement dans les maisons rafraîchies par l'ombre, et les rues sont bientôt désertes ; à peine si quelque *pulperia* est encore hantée par les buveurs de *chica* ou de *guarapo*.

D'ailleurs, la jeune fille que nous avons rencontrée les évitait soigneusement; prenant par le milieu des nom-

breuses places qui s'étalent dans la ville, elle arriva, sans rencontre fâcheuse, au pont de la Rimac, prêtant l'oreille au moindre bruit, que son émotion dénaturait, et n'entendant que les clochettes d'un attelage de mules conduit par son *arriero*, ou le joyeux *stribillo* d'un Indien.

Cette jeune fille se nommait Sarah, et rentrait chez le juif Samuel, son père ; elle était vêtue d'une *saya* de satin, sorte de jupe de couleur foncée, plissée de plis à demi élastiques, et fort étroite du bas, ce qui l'obligeait à faire de petits pas et lui donnait cette grâce délicate, particulière aux Liméniennes ; la jupe, garnie de dentelles et de fleurs, était en partie recouverte par une mante de soie, qui se relevait par-dessus la tête et la recouvrait d'un capuchon ; des bas d'une grande finesse et de petits souliers de satin apparaissaient sous la gracieuse saya ; des bracelets d'un grand prix s'enroulaient aux bras de la jeune fille, dont la riche toilette était d'un goût exquis, et la personne tout imprégnée de ce charme qu'exprime si bien le *donayre* des Espagnols.

Millaflorès l'avait bien dit à André Certa ! Sa fiancée ne devait avoir de juif que le nom, car elle était le type le plus fidèle de ces admirables señoras dont la beauté est au-dessus des louanges.

La duègne, vieille juive, sur le visage de laquelle se montraient l'avarice et la cupidité, était une dévouée servante de Samuel, qui la payait à sa valeur.

Au moment où les deux femmes entraient dans le faubourg de San-Lazaro, un homme, vêtu d'une robe de moine et la tête recouverte de sa cagoule, passa près d'elles en les regardant avec attention ; cet homme, d'une grosse taille, jouissait d'une de ces excellentes figures qui respirent le calme et la bonté ; c'était le *padre* Joachim de Camarones ; il jeta un sourire d'intelligence à Sarah, qui regarda aussitôt sa suivante.

Celle-ci grognait toujours, marmottait et geignait, ce qui l'empêcha de rien voir ; la jeune fille se retourna vers le bon père et lui fit un gracieux signe de la main.

— Eh bien, señora, dit aigrement la vieille, ce n'est pas assez d'avoir été insultée par ces fils du Christ, il faut que vous vous arrêtiez à regarder un prêtre?

Sarah ne répondit rien.

— Est-ce que nous vous verrons un jour, le rosaire à la main, suivre les cérémonies d'église?

Les cérémonies d'église, *las funciones de iglesia*, sont la grande affaire des Liméniennes.

— Vous avez d'étranges suppositions, répliqua la jeune fille en rougissant.

— Étranges comme votre conduite ! Que dirait mon maître Samuel, s'il apprenait ce qui s'est passé ce soir ?

— Est-ce parce qu'un muletier brutal s'est adressé à moi que je suis coupable ?

— Je m'entends, señora, fit la vieille en branlant la tête, et ne veux point parler du gaucho !

— Alors ce jeune homme a mal agi en me défendant contre les injures de la populace !

— Est-ce la première fois que cet Indien se trouve sur votre passage ?

Le visage de la jeune fille était heureusement abrité par sa mante, car l'obscurité n'aurait pas suffi à dérober son trouble au regard inquisiteur de la duègne.

— Mais laissons l'Indien où il est, reprit la vieille, c'est mon affaire de veiller sur lui. Ce dont je me plains, c'est que, pour ne point déranger ces chrétiens, vous avez voulu demeurer à leur oraison ! — N'avez-vous pas eu quelque envie de vous agenouiller comme eux ? — Ah ! señora, je jure sur la Bible que votre père me chasserait à l'instant s'il apprenait une pareille apostasie !

Mais la jeune fille ne l'écoutait plus ; la remarque de la vieille au sujet du jeune Indien l'avait ramenée à des pensées plus douces ; il lui semblait que l'intervention du jeune homme fût providentielle ; et plusieurs fois elle se retourna pour voir s'il ne la suivait pas dans l'ombre. Sarah avait dans le cœur une certaine hardiesse de nature qui lui séyait à merveille ; elle se sentait l'enfant de ces chaudes latitudes que le soleil décore de surprenantes végétations ; superbe comme une Espagnole, si elle avait fixé les regards de cet homme, c'est que cet homme s'était tenu fier devant sa fierté, et n'avait pas mendié un coup d'œil pour prix de sa protection.

En s'imaginant que l'Indien ne l'avait pas quittée des yeux, Sarah ne se trompait guère ; Martin Paz, après avoir secouru la jeune fille, devait assurer sa retraite ; aussi lorsque les promeneurs se furent dispersés, il se mit à la suivre, sans être aperçu d'elle, mais sans se cacher pourtant ; les ténèbres seules favorisaient sa démarche.

C'était un beau jeune homme que ce Martin Paz, portant avec une noblesse sans pareille le costume national de l'Indien des montagnes ; de son chapeau de paille à larges bords, il s'échappait une belle chevelure noire, dont les boucles s'harmoniaient avec le ton cuivré de sa mâle figure. Ses yeux brillaient avec une douceur infinie, comme la transparente atmosphère des nuits étoilées ; son nez, droit, surmontait une jolie bouche qui contrastait avec celle des hommes de sa race. C'était un des plus beaux descendants de Manco-Capac, et ses veines devaient être remplies de ce sang plein d'ardeur qui entraîne les hommes à l'accomplissement des grandes choses.

Il était fièrement drapé dans son *puncho* aux couleurs éclatantes ; à sa ceinture était passé un de ces poignards malais, si terribles dans une main exercée, car ils semblent rivés au bras qui frappe. Dans le nord de l'Amérique, sur les bords du lac Ontario, Martin Paz eût été le grand chef de ces tribus errantes qui livrèrent aux Anglais tant de combats héroïques.

Martin Paz savait Sarah fille du riche Samuel ; il la savait la plus charmante femme de Lima ; il la savait fiancée à l'opulent métis André Certa ; il la savait, par sa naissance, sa position et sa richesse, hors de la portée de son cœur ; mais il oubliait toutes ces impossibilités pour ne sentir que son propre entraînement. Il lui semblait que cette belle enfant lui appartînt, comme le lama aux forêts péruviennes, comme l'aigle aux profondeurs de l'immensité.

Plongé dans ses réflexions naïves, Martin Paz hâta sa marche pour voir la saya de la jeune fille frôler le seuil de la maison paternelle ; et Sarah, elle-même, entr'ouvrant alors sa mantille, l'éblouit par l'éclair d'un regard reconnaissant.

Il fut bientôt rejoint par deux Indiens de l'espèce des *zambos*, pillards et voleurs, qui marchèrent droit à lui.

— Martin Paz, lui dit l'un d'eux, tu dois ce soir même revoir nos frères dans les montagnes?

— Je les reverrai, répondit froidement l'Indien.

— La goëlette l'*Annonciation* s'est montrée à la hauteur du Callao, a louvoyé quelques instants, puis, protégée par la pointe, a bientôt disparu. Sans doute elle se sera approchée de terre vers l'embouchure de la Rimac, et il sera bon que nos canots d'écorce aillent l'alléger de ses marchandises. Il faudra que tu sois là !

— Toute perte de temps est fâcheuse, et vos observations l'emploient inutilement. Martin Paz sait ce qu'il doit faire, et le fera.

— C'est au nom du *Sambo* que nous te parlons ici.

— C'est en mon nom que je vous parle moi-même!

— Ne crains-tu pas qu'il trouve inexplicable ta présence à cette heure dans le faubourg de San-Lazaro?

— Je suis où mes fantaisies et ma volonté m'entraînent.

— Devant la maison du juif?

— Ceux de mes frères qui le trouveront mauvais me rencontreront cette nuit dans la montagne.

Les yeux de ces trois hommes étincelèrent, et ce fut tout. Les zambos regagnèrent la berge de la Rimac, et le bruit de leurs pas se perdit dans l'obscurité.

Martin Paz s'était vivement rapproché de la maison juive. Cette maison, comme toutes celles de Lima, n'avait que deux étages; le rez-de-chaussée, construit en briques, était surmonté de murailles formées de cannes liées ensemble et recouvertes de plâtre; toute cette partie du bâtiment, propre à résister aux tremblements de terre, imitait, par une habile peinture, les briques des premières assises; le toit carré, nommé *asoetas*, était couvert de fleurs, et formait une terrasse pleine de parfums et de jolis points de vue.

Une vaste porte cochère, placée entre deux pavillons, donnait accès dans une cour; mais, suivant la coutume, ces pavillons n'avaient aucune fenêtre percée sur la rue.

Onze heures sonnaient à l'église paroissiale, quand Martin Paz s'arrêta devant la demeure de Sarah. Un immense silence régnait aux alentours; quelques lueurs incertaines prouvaient cependant que le salon du juif Samuel était encore occupé.

Pourquoi l'Indien demeurait-il immobile devant ces murs silencieux? C'est que la fraîche atmosphère invitait à se promener au milieu de sa transparence et de ses parfums; c'est que des astres radieux envoyaient sur la terre endormie des rayons d'une douceur diaphane; c'est que les blanches étoiles émaillaient les ténèbres de lueurs enchanteresses; c'est que le cœur croit à ces communications sympathiques qui bravent le temps et les distances.

Voici donc qu'une ombre blanche apparut sur la terrasse au milieu de ces fleurs auxquelles la nuit ne laissait plus qu'une forme vague, sans leur rien enlever de leurs parfums délicieux; les dalhias se confondaient aux mentzelias, aux hélicantus, et, sous la brise occidentale, formaient une ondoyante corbeille où s'élevait Sarah, la jeune et belle juive.

Martin Paz leva ses deux mains involontairement, et les joignit avec adoration.

Soudain l'ombre blanche s'affaissa, comme effrayée.

Martin Paz se retourna, et fut face à face avec André Certa.

— Depuis quand les Indiens noirs passent-ils la nuit en contemplation?

André Certa parlait avec colère.

— Depuis que les Indiens foulent aux pieds le sol de leurs ancêtres.

— N'ont-ils plus, du côté des montagnes, quelque *yaravis* à chanter, quelques *boleros* à danser, avec les filles de leur caste?

— Les *cholas*, répondit l'Indien, à voix haute, donnent à qui le mérite leur dévouement; les Indiens aiment suivant leur cœur.

André Certa devint pâle de colère; il fit un pas vers son rival immobile.

— Misérable! laisserez-vous la place libre?

— Délivrez donc cette place, alors, dit Martin Paz avec un rugissement; et deux poignards brillèrent au bras droit des deux adversaires; ils étaient d'égale taille, ils semblaient d'égale force, et les éclairs de leurs yeux se reflétaient dans l'acier de leurs armes.

André Certa leva rapidement le bras, qu'il laissa retomber plus rapidement encore. Mais son poignard avait rencontré le poignard malais de l'Indien; au feu qui jaillit de ce choc, André vit l'arme de Martin Paz suspendue sur sa tête, et roula aussitôt à terre, le bras percé de part en part.

— A l'aide! à moi! s'écria-t-il.

La porte de la maison du juif s'était ouverte à ses cris. Des métis étaient accourus d'une maison voisine; les uns poursuivirent l'Indien qui prit rapidement le large; les autres relevèrent le blessé. Il était évanoui.

— Quel est cet homme? dit l'un d'eux. Si c'est un marin, à l'hôpital del Spiritu Santo; si c'est un Indien, à l'hôpital de Santa Anna.

Un vieillard s'avança près du blessé; à peine l'eut-il envisagé qu'il s'écria:

— Que l'on transporte ce pauvre jeune homme chez moi. Voilà un étrange malheur!

Cet homme était le juif Samuel; il venait de reconnaître le fiancé de sa fille.

Martin Paz, grâce à l'obscurité et à la rapidité de sa course, pouvait espérer d'échapper à ses poursuivants; il y allait de sa vie; un Indien assassin d'un métis! S'il pouvait gagner la campagne, il serait en sûreté; mais le malheureux savait que les portes de la ville se ferment à onze heures du soir, pour ne se rouvrir que vers les quatre heures du matin.

Il arriva enfin sur le pont de pierre qu'il avait déjà traversé. Les Indiens et quelques soldats, qui s'étaient joints à eux, le pressaient de bien près; il s'élança sur le pont. Par malheur une patrouille débouchait à l'extrémité opposée; Martin Paz ne pouvait ni avancer, ni revenir sur ses pas; sans hésiter, il franchit le parapet, et s'élança dans le courant rapide qui se brisait à l'angle des pierres.

Les deux troupes s'élancèrent sur les berges inférieures du pont, pour saisir le nageur au moment où il prendrait terre.

Mais ce fut en vain; Martin Paz ne reparut pas.

### III. — LE JUIF PARTOUT JUIF.

André Certa, une fois introduit dans la maison de Samuel, et couché dans un lit préparé en toute hâte, reprit ses sens et serra la main du vieux juif. Le médecin, averti par un des domestiques, était promptement accouru. La blessure lui parut être sans gravité; l'épaule du métis se trouvait traversée de telle façon, que l'acier avait seulement glissé entre les chairs. Dans quelques jours, André Certa devait se trouver sur pied.

Lorsque Samuel fut demeuré seul avec André, André lui dit:

— Vous voudrez bien faire murer la porte qui conduit à votre terrasse, maître Samuel.

— Que craignez-vous donc, André?

— Je crains que Sarah ne retourne s'y offrir aux contemplations des Indiens! Ce n'était point un voleur qui m'attaquait; c'était un rival, auquel je n'ai échappé que par miracle!

— Ah! par les saintes Tables, l'on se damne d'avance à élever les jeunes filles! s'écria le juif. Mais vous vous trompez, señor, reprit-il, Sarah sera une épouse accomplie. Je n'oublie rien pour qu'elle vous fasse honneur.

André Certa se leva à demi sur son coude.

— Maître Samuel, une chose dont vous ne vous souve-

nez pas assez, c'est que je vous paye la main de Sarah cent mille piastres.

— Señor, répondit le juif avec un ricanement cupide, je m'en souviens tellement que je suis prêt à échanger ce reçu contre des espèces sonnantes.

Et ce disant, Samuel tira de son portefeuille un papier qu'André Certa repoussa de la main.

— Le marché n'existe pas entre nous, tant que Sarah ne sera pas ma femme, et elle ne le sera jamais, s'il me faut la disputer à un pareil adversaire. Vous savez, maître Samuel, quel est mon but; en épousant Sarah, je veux être l'égal de toute cette noblesse qui promène sur nos têtes ses regards de mépris!



Pasteur indien, en *puncho*. Dessin de M. E. Forest, d'après M. Mérino.

— Et vous le pourrez, señor, car vous verrez nos plus fiers grands d'Espagne se presser dans vos salons, autour de la perle de Lima.

— Où Sarah a-t-elle été ce soir?

— Au temple israélite, avec la vieille Ammon.

— A quoi bon faire suivre à Sarah vos rites religieux?

— Je suis juif, señor, répliqua Samuel avec fierté, et Sarah serait-elle ma fille, si elle n'accomplissait pas les devoirs de ma religion?...

Le vieux juif demeura triste et silencieux quelques instants. Son front courbé reposait sur une de ses mains crochues. Son visage, parsemé de tons roux, se teignait de fauves pâleurs; sous une calotte brune apparaissaient des cheveux d'une couleur indescriptible. Il était vêtu d'une sorte de houppelande serrée à la taille.

Ce vieillard trafiquait de tout et partout; il descendait du Judas qui livra son maître pour trente deniers! Son installation à Lima datait de dix ans; par goût et par calcul, il avait choisi sa demeure à l'extrémité du faubourg de San-Lazaro, et il se mit dès lors à la chasse de ces véreuses spéculations dont le lucre est proportionné à l'indélicatesse. Peu à peu, Samuel afficha un luxe inusité aux avares; sa maison fut somptueusement entretenue et meublée; ses nombreux domestiques, ses brillants équipages prouvèrent des revenus immenses. Sarah avait alors huit ans. Déjà gracieuse et charmante, elle plaisait à tous, et semblait l'idole du juif. Toutes ses volontés s'accomplissaient sans discussion. Toujours vêtue d'éclatantes toilettes, elle attirait les yeux les plus difficiles, ce dont le père se souciait étrangement. On comprend donc que le métis André Certa devint épris de la belle juive. Ce qui eût paru inexplicable au public, c'était les cent mille piastres, prix de la main; mais ce marché était secret. Et d'ailleurs, il fallait que ce Samuel trafiquât des sentiments comme des produits indigènes!... Banquier, prêteur, marchand, armateur, il avait le talent de faire affaire avec tout le monde. La goëlette l'*Annonciation*, qui cherchait à attérir vers l'embouchure de la Rimac, appartenait au juif Samuel.

Au milieu de cette existence d'affaires et de spéculations, par un entêtement traditionnel, cet homme accomplissait les rites de sa religion avec une superstition méticuleuse; sa fille avait été soigneusement instruite des croyances et des pratiques israélites.

Aussi, lorsque le métis lui eut laissé voir son déplaisir à ce sujet, le vieillard demeura muet et pensif, et André Certa rompit le silence, en lui disant:

— Oubliez-vous donc que le motif pour lequel j'épouse Sarah l'obligera à se convertir d'elle-même au catholicisme! — Je n'y tiens pas, ajouta le métis avec un air d'esprit fort; mais, malgré vous, malgré moi, malgré elle, il en sera ainsi!

— Vous avez raison, dit tristement le juif; mais, par la Bible, Sarah sera juive tant qu'elle sera ma fille!

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, le majordome du juif Samuel entra respectueusement.

— Le meurtrier est-il arrêté? demanda le vieillard.

— Tout nous porte à croire qu'il est mort!

— Mort! fit André avec un mouvement de joie.

— Pris entre nous et une troupe de soldats, répondit le majordome, il s'est vu forcé de franchir le parapet du pont.

— Il s'est précipité dans la Rimac! s'écria André.

— Et qui vous prouve qu'il n'a pu gagner la rive? demanda Samuel.

— La fonte des neiges a rendu le courant torrentiel en cet endroit; d'ailleurs, nous nous sommes postés des deux côtés du fleuve, et il n'a pas reparu. J'ai laissé des sentinelles qui passeront la nuit à surveiller les rives.

— Bien, dit le vieillard; il s'est fait justice lui-même! L'avez-vous reconnu, dans sa fuite?

— Parfaitement, seigneur; c'était Martin Paz, l'Indien des montagnes.

— Est-ce que cet homme épiait Sarah depuis quelque temps?

— Je ne sais, répondit le serviteur.

— Faites venir la vieille Ammon.

Le majordome se retira.

— Ces Indiens, fit le vieillard, ont entre eux des affiliations secrètes; il faut savoir si les poursuites de cet homme remontent à une époque éloignée.

La duègne entra et demeura debout devant son maître.

— Ma fille, demanda Samuel, ne sait rien de ce qui s'est passé ce soir?

— Quand les cris de vos serviteurs m'ont réveillée, j'ai couru à la chambre de la señora, je l'ai trouvée presque sans mouvement et d'une pâleur mortelle!

— Fatalité! dit Samuel; continue, ajouta-t-il, en voyant que le métis s'était assoupi.

— A mes demandes pressantes sur la cause de son agitation, la señora n'a rien voulu répondre; elle s'est mise au lit sans accepter mes services, et j'ai dû me retirer.

— Est-ce que cet Indien se trouvait souvent sur sa route?

— Je ne sais trop, maître; cependant je l'ai rencontré souvent dans les rues du San-Lazaro.

— Et tu ne m'en as rien dit?

— Il l'a secourue ce soir sur la Plaza-Mayor, ajouta la vieille duègne.

— Secourue! et comment?

La vieille raconta la scène en baissant la tête.

— Ah! ma fille voulait s'agenouiller parmi ces chrétiens! fit le juif avec colère; et je ne sais rien de tout cela! Tu veux donc que je te chasse?

— Maître, pardonnez-moi!

— Va-t'en! répondit durement le vieillard.

La duègne sortit toute confuse.

— N'est-ce pas, qu'il faut nous marier promptement? dit alors André Certa. Je ne dormais pas, maître Samuel! Mais j'ai besoin de repos, maintenant, et je vais rêver de nos épousailles.

Sur ces paroles, le vieillard se retira lentement. Avant de regagner sa chambre, il voulut s'assurer de l'état de sa fille, et se rendit auprès d'elle; il entra doucement dans la chambre de Sarah.

La jeune fille dormait d'un sommeil agité, au milieu des riches soieries drapées autour d'elle; une veilleuse d'albâtre, suspendue aux arabesques du plafond, versait sa douce lumière sur ce beau visage; la fenêtre entr'ouverte laissait passer, au travers des stores abaissés, les silencieuses fraîcheurs du ciel, tout imprégnées du parfum pénétrant des aloès et des magnolias; le luxe créole éclatait dans les mille objets d'art que le bon goût et la grâce avaient dispersés sur les étagères précieusement sculptées; et, sous les vagues et placides lueurs de la nuit, on eût dit que l'âme de l'enfant se jouait parmi ces merveilles.

Le vieillard s'approcha du lit de Sarah; il se pencha sur elle pour épier les indiscrétions de son sommeil. La belle juive semblait tourmentée par une pensée douloureuse, et plus d'une fois le nom de Martin Paz s'échappa de ses lèvres.

Samuel regagna sa chambre en se livrant à des malédictions de toutes sortes.

Aux premiers rayons du soleil, Sarah se leva en toute hâte. Liberta, Indien noir attaché à son service, accourut près d'elle, et, suivant ses ordres, sella une mule pour sa maîtresse et un cheval pour lui.

Sarah avait coutume de faire de matinales promenades, suivie de cet Indien, qui lui était tout dévoué.

Elle revêtit une saya de couleur brune et une mante de cachemire à gros glands; elle ne se couvrit point du capuchon habituel, mais s'abrita sous les larges bords d'un chapeau de paille, laissant flotter sur son dos ses longues tresses noires, et, pour dissimuler toute préoccupation inusitée, roula entre ses lèvres une cigarette de tabac parfumé.

Liberta, vêtu comme les Indiens des montagnes, se tint prêt à accompagner sa maîtresse.

— Liberta, lui dit la jeune fille, souviens-toi d'être aveugle et muet!

Une fois en selle, Sarah sortit de la ville, selon son habitude, et se mit à courir par la campagne; elle se dirigea vers le Callao. Le port était en grande animation; les gardes-côtes avaient eu à batailler pendant la nuit avec une goelette, dont les manœuvres indécises trahissaient une frauduleuse spéculation. L'*Annonciation* semblait attendre quelques embarcations suspectes vers l'embouchure de la Rimac; mais avant que celles-ci l'eussent accostée, elle avait dû fuir devant les chaloupes du port qui lui donnaient hardiment la chasse.

Des bruits divers circulaient sur la destination de ce navire, qui ne portait aucun nom à son tableau d'arrière. Selon les uns, cette goelette, chargée de troupes colombiennes, cherchait à s'emparer des principaux bâtiments du Callao; car Bolivar devait avoir à cœur de venger l'affront fait aux soldats laissés par lui au Pérou et qui en avaient été honteusement chassés.



Sarah, à l'église de Sainte-Anne. (Page suiv.)

Selon d'autres, la goëlette se livrait simplement à la contrebande des lainages d'Europe.

Sans se préoccuper de ces nouvelles plus ou moins graves, Sarah, dont la promenade au port n'avait été qu'un prétexte, revint vers Lima, qu'elle atteignit près des bords de la Rimac.

Elle remonta le fleuve jusqu'au pont; des rassemblements de soldats, de métis et d'Indiens, se tenaient sur divers points de la rive.

Liberta avait appris à la jeune fille les événements de la nuit. Suivant son ordre, il interrogea quelques Indiens penchés sur le parapet, et sut que, non-seulement Martin Paz était noyé, mais qu'on n'avait pas encore retrouvé son corps.

Sarah était pâle et prête à défaillir; il lui fallut toute sa force d'âme pour ne pas s'abandonner à sa douleur.

Parmi les gens qui erraient sur les rives, elle remarqua un Indien aux traits farouches, le Sambo! Il était accroupi sur la berge et semblait en proie au désespoir.

Sarah, en passant près du vieux montagnard, entendit ces mots pleins d'une sombre colère :

— Malheur! malheur! Ils ont tué le fils du Sambo! ils ont tué mon fils!

La jeune fille se redressa avec résolution, fit signe à Liberta de la suivre, et, cette fois, sans s'inquiéter d'être aperçue, elle se rendit tout droit à l'église de Sainte-Anne, laissa sa monture à l'Indien, entra dans le temple catholique, fit demander le bon père Joachim, et, s'agenouillant sur les dalles de pierre, pria Jésus et Marie pour l'âme de Martin Paz.

### IV. UN GRAND D'ESPAGNE.

Tout autre que l'Indien Martin Paz eût péri en effet dans les eaux de la Rimac; pour échapper à la mort, il fallait sa force surprenante, son insurmontable volonté, et surtout ce sang-froid sublime, un des priviléges des hordes libres des pampas du Nouveau-Monde.

Martin savait que ses poursuivants concentreraient leurs efforts pour le saisir au-dessous du pont; le courant semblait impossible à vaincre, et l'Indien serait forcément entraîné en aval; mais, par les élans d'une coupe vigoureuse, il parvint à repousser le torrent; il plongea à plusieurs reprises, et, trouvant moins de résistance dans les couches d'eau inférieures, il put rallier la terre, et se blottit derrière une touffe de mangliers.

Mais que devenir? La retraite était périlleuse; les soldats pouvaient se raviser et remonter le cours du fleuve; l'Indien serait infailliblement capturé; il y allait de sa vie, et plus encore, de Sarah. Sa décision fut rapidement prise; il s'enfonça par les rues étroites et les places désertes jusque dans le cœur de la ville; mais il importait qu'on le crût mort; il devait donc éviter d'être vu, ses vêtements ruisselants d'eau et couverts d'algues l'auraient bientôt trahi.

Pour éviter les regards indiscrets de quelques indigènes attardés, Martin Paz dut prendre par une des plus larges rues de la ville; une maison encore brillamment éclairée s'offrit à ses yeux; la porte cochère était ouverte pour donner passage aux beaux équipages qui sortaient de la cour, et ramenaient à leurs demeures respectives les sommités de l'aristocratie espagnole.

L'Indien se glissa habilement dans cette riche habitation; il ne pouvait demeurer dans la rue, où se pressaient quelques curieux zambos, attirés par la sortie des voitures. Bientôt les portes de l'hôtel furent soigneusement fermées, et l'Indien se trouva dans l'impossibilité de fuir.

Quelques laquais erraient çà et là dans la cour; Martin Paz franchit prestement un riche escalier en bois de cèdre, orné de tentures de prix; les salons, encore éclairés, ne lui assuraient point un refuge convenable; il les traversa avec la vitesse de l'éclair, et disparut dans une chambre pleine de ténèbres protectrices.

Bientôt les derniers lustres furent éteints, et la maison retomba dans le silence.

L'Indien Paz, en homme d'énergie pour qui les moments sont précieux, s'inquiéta de reconnaître la place et de juger des plus sûrs moyens d'évasion; les fenêtres de cette chambre donnaient sur un jardin intérieur; la fuite était praticable, et Martin Paz allait s'élancer, quand il entendit ces paroles :

— Señor, vous avez oublié de voler les diamants que j'avais laissés sur cette table!

Martin Paz se retourna. Un homme d'une noble taille et d'une grande fierté de physionomie lui montrait un écrin du doigt.

L'insulte mit le poignard à la main de Martin Paz. Il se rapprocha de l'Espagnol, dont le sang-froid demeurait inaltérable, et, dans un premier mouvement d'indignation, leva le bras pour le frapper...; mais, tournant son arme contre lui-même :

— Señor, dit-il d'une voix sourde, si vous répétez de semblables paroles, je me tue à vos pieds.

L'Espagnol, étonné, considéra plus attentivement l'Indien, et, à travers sa chevelure bourbeuse, il démêla une si superbe franchise, qu'il sentit quelque sympathie étrange lui monter au cœur! Il alla vers la fenêtre, la ferma doucement, et revint vers l'Indien dont le poignard était tombé à terre.

— Qui êtes-vous? lui dit-il.

— L'Indien Martin Paz... Je suis poursuivi par les soldats de ronde, pour m'être défendu contre un métis qui m'attaquait, et l'avoir jeté à terre d'un coup de poignard! Ce métis est le fiancé d'une jeune fille que j'aime... Maintenant, señor, vous pouvez me livrer à mes ennemis, si vous le jugez noble et digne!

— Monsieur, répondit gravement l'Espagnol, je pars demain pour les bains de Chorillos; s'il vous plaît de m'accompagner, vous serez momentanément à l'abri des poursuites, et n'aurez jamais à vous plaindre de l'hospitalité du marquis don Végal!

Martin Paz s'inclina froidement, sans que rien parût de son émotion.

— Vous pouvez jusqu'à demain vous jeter sur ce lit de repos, reprit don Végal; il n'est personne au monde qui puisse soupçonner votre retraite... *Buena nocherone, señor!*

L'Espagnol sortit de la chambre et laissa l'Indien touché jusqu'aux larmes d'une si généreuse confiance; il s'abandonna tout entier à la protection du marquis, et, sans songer que l'on pût profiter de son sommeil pour le saisir, il s'endormit avec une paisible sécurité.

Le lendemain, au lever du soleil, le marquis donna les derniers ordres pour son départ, et fit prier le juif Samuel de venir chez lui; en attendant, il se rendit à la messe du matin.

C'était une pratique généralement observée par toute l'aristocratie. Dès sa fondation, Lima avait été essentiellement catholique; outre ses nombreuses églises, elle comptait vingt-deux couvents, dix-sept monastères et quatre *beaterios*, ou maisons de retraite pour les femmes qui ne prononçaient pas de vœux. Chacun de ces établissements possédait une chapelle particulière, si bien qu'il se rencontrait à Lima plus de cent maisons affectées au culte, où huit cents prêtres séculiers ou réguliers, trois cents religieuses, frères lais et sœurs, accomplissaient les cérémonies de la religion.

Don Végal, en entrant à Sainte-Anne, remarqua d'abord une jeune fille agenouillée, tout en prières et en pleurs. Il y avait une douleur telle dans son affaissement, que le marquis ne put la considérer sans émotion; et il se disposait à la consoler par quelques bienveillantes paroles, lorsque le père Joachim de Camarones arriva près de lui, disant à voix basse :

— Señor don Végal, par grâce, n'approchez pas.

Puis il fit un signe à Sarah, qui le suivit dans une chapelle sombre et déserte.

Don Végal se dirigea vers l'autel et entendit la messe ; puis, en revenant, il songeait involontairement à cette grande tristesse de la jeune fille agenouillée. Son image le suivit jusqu'à son hôtel, et resta profondément gravée dans son ame.

Don Végal trouva au salon le juif Samuel qui s'était rendu à ses ordres. Samuel semblait avoir oublié les événements de la nuit ; l'espoir du gain animait son visage d'une gaieté naturelle.

— Que veut Votre Seigneurie ? demanda-t-il à l'Espagnol.

— Il me faut trente mille piastres avant une heure.

— Trente mille piastres !... Et qui les possède ?... Par le saint roi David, señor, je suis plus empêché de les trouver que Votre Grâce ne se l'imagine !

— Voici quelques écrins d'une grande valeur, reprit don Végal, sans s'arrêter aux paroles du juif ; en outre, je puis vous vendre à bas prix une terre considérable auprès de Cusco...

— Ah ! señor, les terres nous ruinent... ; nous n'avons plus assez de bras pour les cultiver ; les Indiens se retirent dans les montagnes, et nos récoltes ne payent plus la peine qu'elles coûtent !

— Combien estimez-vous ces diamants?

Samuel tira de sa poche une petite balance de précision, et se mit à peser les pierres avec une scrupuleuse habileté. Tout en agissant ainsi, il parlait, et, selon son habitude, dépréciait le gage qui lui était offert.

— Les diamants !... mauvais placement !... Que rapportent-ils ?... Autant vaut enterrer son argent !... Vous remarquerez, señor, que l'eau de celui ci n'est pas d'une limpidité parfaite.... Savez-vous que je ne trouve point à revendre aisément ces coûteuses parures ? Il me faut expédier ces marchandises-là, jusqu'aux provinces de l'Union !.. Les Américains me les achètent, sans doute ; mais pour les céder à ces fils d'Albion. Ils veulent, dès lors, et c'est fort juste, gagner une commission honnête, si bien que la dépréciation retombe sur mon dos... Je pense que dix mille piastres contenteront Votre Seigneurie... C'est peu, sans doute ; mais...

— Ai-je dit, reprit l'Espagnol avec un souverain air de mépris, ai-je dit que dix mille piastres ne me suffisaient pas ?

— Señor, je ne pourrais mettre un demi-réal de plus !

— Emportez ces écrins et faites-moi tenir la somme à l'instant même. Pour me compléter les trente mille piastres dont j'ai besoin, vous prendrez une hypothèque suffisante sur cette maison... Vous semble-t-elle solide ?

— Eh ! señor, dans cette ville sujette aux tremblements de terre, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, ni qui se tient debout ni qui tombe...

Et, ce disant, Samuel se laissait retomber plusieurs fois sur les talons pour éprouver la solidité des parquets.

— Enfin, pour obliger Votre Seigneurie, j'en passerai par où elle voudra ; bien que, dans ce moment, je tienne à ne pas me dégarnir d'espèces sonnantes ; car je marie ma fille au caballero André Certa... Vous le connaissez, señor ?

— Je ne le connais pas, et je vous prie de m'envoyer à l'instant la somme dont nous sommes convenus... Emportez ces écrins !

— En voulez-vous un reçu ? fit le juif.

Don Végal ne lui répondit pas et passa dans la chambre voisine.

— Orgueilleux Espagnol ! marmotta Samuel entre ses dents, je veux écraser ton insolence, comme je dissiperai ta richesse ! De par Salomon ! je suis un habile homme, puisque mes intérêts vont de pair avec mes sentiments.

Don Végal, en quittant le juif, avait trouvé Martin Paz dans un accablement profond, mêlé de honte.

— Qu'avez-vous ? lui avait-il demandé avec une grande affection.

— Señor, c'est la fille de ce juif que j'aime.

— Une juive ! fit don Végal avec dégoût.

Mais, voyant la douloureuse tristesse de l'Indien, il ajouta :

— Partons, amigo, nous reparlerons de toutes ces choses !

Une heure plus tard, Martin Paz, revêtu d'habits étrangers, sortait de la ville, accompagnant don Végal, qui n'emmenait aucun de ses gens avec lui.

Les bains de mer de Chorillos sont situés à deux lieues de Lima. Cette paroisse indienne possède une jolie église ; pendant les saisons chaudes, elle est le rendez-vous de l'élégante société liménienne. Les jeux publics, interdits à Lima, sont ouverts à Chorillos pendant tout l'été. Les señoras y déploient une ardeur inimaginable, et, en pariant pour ces jolies partners, plus d'un riche cavalier a vu sa fortune se dissiper en quelques nuits.

Chorillos était encore peu fréquenté ; aussi don Végal et Martin Paz, retirés dans un joli cottage bâti sur le bord de la mer, purent-ils vivre en paix en contemplant les vastes plaines de l'Océan Pacifique.

Le marquis don Végal, appartenant à l'une des plus anciennes familles espagnoles du Pérou, voyait finir en lui la superbe lignée dont il s'enorgueillissait à bon droit ; aussi son visage laissait-il apercevoir les traces d'une profonde tristesse. Après s'être mêlé pendant quelque temps aux affaires politiques, il avait ressenti un inexprimable dégoût pour ces révolutions incessantes faites au profit d'ambitions personnelles ; il s'était retiré dans une sorte de solitude, que les seuls devoirs d'une stricte politesse interrompaient à de rares intervalles.

Son immense fortune se perdait de jour en jour. L'abandon auquel ses vastes domaines étaient livrés par le manque de bras l'obligeait à des emprunts onéreux ; mais la perspective d'une médiocrité prochaine ne l'effrayait pas ; l'insouciance naturelle à la race espagnole, jointe à l'ennui d'une existence inutile, l'avait rendu fort insensible aux menaces de l'avenir. Époux autrefois d'une femme adorée, père d'une charmante petite fille, il s'était vu ravir, par un événement horrible, ces deux objets de son amour !... Depuis lors, aucun lien d'affection ne l'attachait plus au monde, et il laissait sa vie indifférente aller au gré des événements.

Don Végal croyait donc son cœur bien mort, lorsqu'il le sentit palpiter au contact de Martin Paz. Cette nature ardente réveilla le feu sous la cendre ; la fière prestance de l'Indien allait à l'hidalgo chevaleresque ; et puis, lassé des nobles Espagnols, dans lesquels il n'avait plus confiance, dégoûté des métis égoïstes qui voulaient se grandir à sa taille, il eut plaisir à se retourner vers cette race primitive, qui disputa si vaillamment le sol américain aux soldats de Pizarre.

L'Indien passait pour mort à Lima, suivant les nouvelles que le marquis avait reçues ; mais, regardant son attachement à une juive comme pire que la mort même,

l'Espagnol résolut de sauver doublement son hôte, en laissant marier la fille de Samuel à André Certa.

Tandis que Martin Paz sentait une tristesse infinie lui envahir le cœur, don Végal évitait toute allusion au passé, et entretenait le jeune Indien de sujets indifférents.

Un jour, cependant, tout attristé de ses sourdes préoccupations, l'Espagnol lui dit :

— Pourquoi, mon ami, renier par un sentiment vulgaire la noblesse de votre nature ? N'avez-vous pas pour ancêtre ce hardi Manco-Capac, que son patriotisme a placé au rang des héros? Le beau rôle qu'aurait à jouer un vaillant homme, qui ne se laisserait pas abattre par une passion indigne ! N'auriez-vous donc pas à cœur de reconquérir votre indépendance ?

— Nous y travaillons, señor, dit l'Indien ; et le jour où mes frères se lèveront en masse n'est peut-être pas éloigné.

— Je vous entends; vous me parlez de cette guerre sourde que vos frères préparent dans leurs montagnes ; à un signal ils descendront sur la ville, les armes à la main..., et ils seront vaincus, comme ils l'ont toujours été ! Voyez donc enfin combien vos intérêts disparaissent au milieu de ces révolutions perpétuelles dont le Pérou est le théâtre, et qui le perdront tout entier, Indiens et Espagnols, au profit des métis, qui ne sont ni l'un ni l'autre.

— Nous le sauverons, nous! s'écria Martin Paz.

— Oui, vous le sauverez, si vous comprenez votre rôle ! Ecoutez-moi, Paz, vous que j'aime de jour en jour comme un fils !.,. Je le dis avec douleur : mais, nous autres Espagnols, fils dégénérés d'une puissante race, nous n'avons plus l'énergie nécessaire pour relever et dominer un Etat. C'est donc à vous de triompher de ce malheureux *américanisme*, qui tend à rejeter au dehors tout colon européen... Oui, sachez-le ! il n'y a qu'une émigration européenne qui puisse sauver le vieil empire péruvien. Au lieu de cette guerre intestine qui tend à exclure toutes les castes, à l'exception d'une seule, tendez franchement la main aux populations travailleuses de l'ancien Monde !



Vue de la Plaza-Mayor, à Lima. Dessin de M. E. Breton, d'après M. Mérino

— Les Indiens, señor, verront toujours un ennemi dans les étrangers, et ne souffriront jamais que l'on respire impunément l'air de leurs montagnes. L'espèce de domination que j'exerce sur eux sera sans effet le jour où je ne jurerai pas la mort de leurs oppresseurs, quels qu'ils soient ! Et d'ailleurs, que suis-je maintenant? ajouta Martin Paz avec une grande tristesse ; un fugitif qui n'aurait pas trois heures à vivre dans les rues de Lima !

— Paz, il faut me promettre de n'y pas retourner...

— Eh ! que puis-je vous promettre, don Végal ? je ne parlerais pas selon mon cœur, et je méditerais le parjure en faisant mon serment.

Don Végal demeura silencieux... La passion du jeune Indien s'accroissait de jour en jour ; le marquis tremblait

de le voir courir à une mort certaine en reparaissant à Lima... Il hâtait de tous ses vœux, il eût voulu hâter de tous ses efforts le mariage de la juive!

Pour s'assurer par lui-même de l'état des choses, il quitta Chorillos un matin, revint à la ville, et apprit que, remis de sa blessure, André Certa était sur pied. Son prochain mariage était l'objet de toutes les conversations.

Don Végal voulut connaître cette femme dont l'image traversait les insomnies de Martin Paz. Il se rendit, vers le soir, sur la Plaza-Mayor. La foule y était toujours nombreuse. Il y fit la rencontre du père Joachim de Camarones, son confesseur, et de plus son vieil ami; il le mit au



Sarah se promenant avec l'esclave Liberta. Aguador, marchand d'herbes, arriero, propriétaire Dessin de M. E. Forest, d'après M. Merino. (Pages précédentes.)

courant de sa vie nouvelle. Quel fut l'étonnement du bon père en apprenant l'existence de Martin Paz!... Il promit à don Végal de veiller aussi, lui, sur le jeune Indien, et de faire parvenir au marquis les nouvelles qui l'intéresseraient.

Tout à coup les regards de don Végal se portèrent sur une jeune fille enveloppée d'une mante noire, dans le fond d'une calèche.

— Quelle est cette belle personne? demanda-t-il au padre.

—C'est la fiancée d'André Certa, la fille du juif Samuel.

— Elle! la fille du juif!

Le marquis contint à peine son étonnement, et, serrant la main du père Joachim, reprit tout pensif le chemin de Chorillos.

Il venait de reconnaître, dans Sarah la prétendue juive, cette jeune fille qu'il avait vue prier, avec une ferveur si chrétienne, à l'église de Sainte-Anne!...

JULES VERNES.

*(La fin au prochain numéro.)*

# CHRONIQUE DU MOIS.

## REVUE SCIENTIFIQUE.

Encore un navire aérien. Les ascensions aérostatiques recommencent de plus belle. Elles sont de toutes les fêtes publiques et même officielles. A l'inauguration du chemin de fer de Nancy, le lion de la Lorraine a été M. Godard, enlevé dans son ballon. Les journalistes réduits au silence se font aéronautes, et vont chercher la liberté en plein air, comme le génie doré de la colonne de la Bastille. Témoin M. Coste, ancien rédacteur de l'*Evénement*, qui a traité avec l'Hippodrome pour diriger des trains de plaisir aériens aux environs de Paris.

Diriger! hélas! le mot est de trop. On sait, par notre histoire des ballons, publiée l'année dernière, qu'il ne manque aux aérostats pour être, de toutes les manières de voyager, la plus douce et la plus confortable, qu'une seule et unique chose, précisément la possibilité d'être dirigés. Dans l'état actuel de la science, dès que les liens qui le retiennent au sol sont coupés, le ballon s'élance vers le ciel et s'en va trouver les nuages. Mais, comme les nuages, il ne peut ni modérer sa course, ni changer de direction, ni louvoyer, ni vaincre les courants. Il flotte à l'aventure sur l'océan aérien, comme une épave sur les flots. L'aéronaute ne peut rien contre les vents et leurs caprices. Lorsqu'il veut descendre il ouvre la soupape; pour remonter il vide les sacs de sable qui lui servent de lest; ses pouvoirs de pilote ne s'étendent pas au delà. De toutes ses manœuvres, la plus facile est celle du départ; mais quand il est parti, on peut dire de lui comme de Marlborough dans la chanson, *ne sais quand reviendra!* Et combien ne sont pas revenus du tout! Néanmoins, les savants et les inventeurs, race persévérante, n'ont jamais perdu l'espoir de découvrir, un peu plus tôt ou un peu plus tard, le moyen de diriger les ballons et de remplacer les voyages de fantaisie, dont il a fallu jusqu'à présent que la science aérostatique se contentât, par les voyages à destination fixe et d'exécution aussi sûre que le peut être un voyage d'Angers à Nantes par la voie de fer. Mille expériences ont été faites depuis Blanchard qui, le premier, s'éleva du Champ-de-Mars de Paris, le 4 mars 1789, dans un ballon muni d'un gouvernail. On a tout mis en œuvre. Les uns ont adapté à leur aérostat des ailes disposées comme les ailes des oiseaux et qui en imitaient les mouvements rapides à l'aide d'un mécanisme ingénieux; d'autres ont employé des nageoires et se sont flattés d'avoir résolu le problème en donnant au ballon la forme d'un poisson de mer connu des naturalistes sous le nom d'*orbis echinatus*; d'autres ont fait usage de voiles, puis de roues à palettes pareilles aux roues de nos bateaux à vapeur, puis de rames, puis enfin de la vis d'Archimède. Aucune de ces tentatives n'a réussi.

Or, s'il faut en croire M. A. C. d'Angers, ce que ni Blanchard, ni Guyton de Morveau, ni Robert, ni Testu-Brissy, ni M. Lennox, ni M. Transon, ni Petin, ni Julien et tant d'autres n'ont pu faire, est sur le point de se réaliser de la façon la plus satisfaisante, la plus complète, la plus merveilleuse. Les savants, qui d'ordinaire ne prodiguent pas leur admiration, l'accordent sans réserve à la découverte dont un de nos compatriotes, M. Ernest Bazin, est l'auteur. C'est une grande gloire pour l'Anjou. M. Ernest Bazin voit chaque jour se réunir autour de l'étonnante machine qu'il a construite, tout ce que Paris renferme d'hommes éminents.

Le prince Président, ajoute notre confrère, veut examiner lui-même le navire de M. Bazin, et il doit se rendre, accompagné de ses ministres et de plusieurs membres de l'Institut, au lieu où le jeune inventeur a exposé l'aérostat qui servira très-prochainement à sa première expérience. Entre une foule de témoignages flatteurs que nous pourrions citer, voici une lettre que, par une modestie peut-être excessive, on ne voulait pas rendre publique. Cependant on a cédé, non sans peine, aux bonnes raisons qui en faisaient souhaiter l'insertion dans les journaux.

Nous publions cette lettre d'autant plus volontiers, qu'elle est de notre collaborateur, M. Jacques Arago, le frère du savant directeur de l'Observatoire.

« Monsieur,

« Le nom tracé au bas de cette lettre vous dit qu'elle est sérieuse et le résultat d'un examen approfondi.

« Votre fils me fut présenté, il y a quelques jours. Je l'écoutai avec sympathie, parce que j'aime tout ce qui travaille et tout ce qui a souffert.

« Cependant, comme depuis quelques années le ciel m'a privé de ses rayons, je ne voulus pas m'en rapporter à moi seul du soin de juger de la découverte qu'on soumettait à mon appréciation. Je conduisis M. Ernest Bazin à l'Observatoire, cette haute citadelle de la science, d'où ne descendent que des vérités.

« Votre fils expliqua son système; on souleva quelques difficultés; il en étudia plusieurs, il soumit les autres et le résultat de cet examen fut que, jusqu'à présent, *rien n'avait été fait d'aussi logique, d'aussi complet, d'aussi ingénieux que le mécanisme dont il est le créateur.*

« Votre fils, monsieur, a fait un pas immense, et, de ce pas, naîtra peut-être un magnifique avenir.

« Ma vie a été une vie de fatigues et de recherches. J'ai fait plusieurs fois le tour du monde; je me suis souvent élevé en ballon; les océans n'ont plus de secrets à me révéler, et, dès qu'un progrès m'est signalé, je l'accepte et le proclame.

« Les premières explications données par votre fils au public d'élite qui vient d'étudier sa découverte lui ont mérité l'attention générale. Je partirai avec lui, lors de sa première ascension, les journaux vous l'ont appris sans doute, et je vous promets, monsieur, une lettre de cinq ou six mille mètres au-dessus du sol... Nous viendrons chercher votre réponse.

« Adieu, monsieur, je me félicite d'avoir connu votre fils, garçon d'intelligence et d'étude, qui laissera un nom bien posé, je vous le garantis.

« Recevez, etc., etc. J. Arago. »

Quel est le système aérostatique de M. Bazin? C'est un secret qu'on ne peut pas encore livrer au public. Attendons le grand jour de l'expérience.

Tissus incombustibles.— Une autre découverte, moins éthérée, et dont les résultats pratiques seraient immenses, vient d'être constatée par des témoins experts, et est annoncée par l'un d'eux en des termes qui méritent l'attention publique :

La science a reconnu que la combustion réside uniquement dans la combinaison d'un corps avec l'oxygène, et que ce phénomène était, en général, accompagné de lumière et de chaleur, parfois aussi d'électricité. Cette combinaison de l'oxygène avec un corps fait que ce dernier est qualifié de combustible. Pour qu'un corps soit incombustible, il s'agit d'empêcher toute combinaison de l'oxygène avec ce corps, ou de trouver moyen d'en isoler l'oxygène.

Un grand nombre de chimistes ont essayé d'atteindre ce résultat. L'illustre Gay-Lussac a indiqué il y a déjà trente ans, dans les annales scientifiques de l'époque, divers procédés d'incombustibilité; mais ils ont été reconnus insuffisants. Cependant, les expérimentateurs qui lui ont succédé y sont revenus directement ou indirectement.

Un jeune savant, M. Henri Imbert, vient, nous en sommes convaincu, de résoudre le problème. A la suite

de longues études et d'essais réitérés, il a découvert un procédé pour rendre les tissus, non-seulement incombustibles, mais de plus et simultanément imperméables. Les toiles qui ont été préparées sous sa direction ont la double propriété de résister au feu et de repousser l'eau ou l'humidité.

Des expériences ont eu lieu chez M. Buchard, fabricant de toiles cirées à Clignancourt ; elles nous ont paru décisives. Un morceau de la toile de M. Imbert a été plongé jusqu'à trois reprises consécutives dans un bain de térébenthine double, et soumis à l'action de la flamme. Il est sorti souple, flexible et intact de cette redoutable épreuve.

Un autre morceau de toile a été jeté sur un ardent brasier de houille, et le brasier s'est éteint. Nous avons remarqué que quelques charbons, en adhérant à certains points du tissu, finissaient par le noircir et par produire une sorte de mâchefer végétal ; mais, dans aucun cas, le tissu ne peut ni rougir, ni devenir lumineux ; conséquemment, il ne peut, dans aucun cas, communiquer le feu ou propager l'incendie.

L'imperméabilité n'a pas été moins évidemment démontrée. Un vase fait avec la toile de M. Imbert conserve l'eau aussi bien qu'un récipient de terre ou de métal.

Le tissu qui réunit les deux qualités opposées d'incombustibilité et d'imperméabilité est une toile à voile ordinaire, — double trame, — quatre fils. La préparation à laquelle il est soumis n'augmente pas d'un vingtième sa densité ou son poids primitif. Ajoutons qu'il dure incomparablement plus que les toiles ordinaires, et que le prix de revient est le même.

La découverte nouvelle, que M. Imbert appelle *amiante végétal*, nous semble pouvoir être utilement employée pour les campements militaires, les bâches des messageries et des chemins de fer, les prélarts de la marine, les voiles des navires et surtout les voiles des bateaux à vapeur, les toiles et les tentures de théâtre, enfin dans tous les cas où l'action du feu et celle de l'eau sont à redouter également.

Une série d'expériences doit avoir lieu prochainement en présence des membres délégués de l'Académie des sciences, d'autorités civiles et militaires, d'écrivains et de négociants.

Le témoin qui rend un compte si favorable est lui-même un écrivain sérieux, M. de la Bédollière. Il est donc permis d'espérer qu'indépendamment des usages qu'il assigne aux tissus de M. Imbert, on pourra bientôt, grâce à ce bouclier chimique, traverser l'eau comme les poissons, braver le feu comme les salamandres, et se moquer de la pluie comme Gribouille. Cela serait toujours fort bon à prendre, en attendant les voyages en ballons-omnibus.

Machine a labourer. — De plus en plus fort, comme chez Nicolet ! Tandis qu'en France notre industrie, surchargée de bras inactifs, ne sachant plus où rejeter ce fardeau humain, en laisse tomber une part sur la colonisation d'Alger, supplie l'agriculture indigène de la soulager de l'autre part, et se voit réduite à maudire les machines qui ont tant simplifié le travail depuis un demi-siècle, les Anglais ont encore l'audace de chercher de nouvelles machines, et de rêver des *esclaves de fer* pour labourer le sol, pour ensemencer et moissonner à la vapeur, et donner le coup de grâce aux Irlandais, qui meurent de faim par milliers dans leurs cabanes grouillantes d'enfants.

Un M. Etzler, qui ne songe à rien moins qu'à soumettre le globe tout entier, la vie humaine dans ses moindres fonctions, au jeu puissant des mécaniques, qui promet de réaliser ainsi une sorte de palais et de jardins universels, des fleuves distillés et filtrés dans des canaux vitrifiés par la chimie, des routes couvertes de dalles plus dures et plus immuables que le silex, des locomotives circulant partout sur des rainures de fer, avec une rapidité de trois cents lieues par jour, des îles factices, imperméables et flottantes, couvertes de terre fertile, d'arbres et de fleurs, promenant des populations entières d'un continent à l'autre, des étoffes sans arts, sans filage, tissage, ni couture, coulées comme du papier dans des substances cohésives et fibreuses, des aliments dégagés des éléments nuisibles par des manipulations scientifiques, etc., etc. ; un M. Etzler, dis-je, en attendant la mise en pratique de ce conte des *Mille et une Nuits* (dont la Providence nous préserve !), a construit, aux frais de la Compagnie d'émigration aux tropiques, et fait agir publiquement une machine à labourer, à creuser, à terrasser, etc. Cette machine, que le *Mechanic's Magazine* désigne sous le nom d'*esclave de fer*, est en effet un esclave infatigable, qui, sous les ordres de l'homme, devra non-seulement construire des routes, creuser des canaux et des tunnels, comme fait l'*Excavateur americain*, mais accomplir la plupart des travaux agricoles, le labourage, l'ensemencement et la moisson. D'après l'inventeur, à l'aide de cette machine, trois ou quatre hommes pourront cultiver 20,000 ares de terre avec un capital de moins de 1 dollar (5 francs) par are. D'après le recueil que nous venons de citer, cette même machine doit, dans un avenir peu éloigné, transformer le travail agricole et substituer aux ouvriers humains des esclaves de fer. Toujours est-il que la machine construite par l'ingénieur Atkins, pour le compte de la Société d'émigration, a fonctionné en présence d'un nombreux public, aux environs de Bicester en Oxfordshire. Par parenthèse, cette expérience a pris le caractère d'une véritable fête ; dès le matin, le canon fut tiré et les cloches sonnèrent à pleine volée. Huit cents personnes répondirent à cet appel et prirent place sous des tentes élevées tout exprès pour la circonstance. L'esclave de fer a travaillé à la satisfaction entière des actionnaires, et dans l'inévitable banquet qui a terminé la fête, des remercîments ont été adressés à l'ingénieur et aux ouvriers qui l'ont assisté.

Pauvres ouvriers et pauvre ingénieur ! Ils auraient mieux fait peut-être de sonner leur glas funèbre et de chanter leur *De profundis*, ou mieux encore d'enterrer pour jamais l'*esclave de fer* dans la terre qu'il venait de remuer avec une force de cent bras.

## JAMES PRADIER.

On sait avec quelle rapidité foudroyante la mort a enlevé, dans la force du talent, James Pradier, le plus habile sculpteur de notre siècle.

Son illustre collègue de l'Institut, M. Raoul Rochette, l'a dit avec douleur sur son tombeau : « Le confrère que nous accompagnons ici à sa demeure suprême assistait à notre dernière séance, plein de santé et de vie ; et le jour même où il nous est ravi, c'est dans une partie de plaisir, entouré de ses amis et de ses élèves, livré tout entier à des images de gaieté et de bonheur, en respirant le parfum d'une fleur et en souriant à la nature, qu'il tombe pour ne plus se relever. Jamais le passage de la vie à la tombe ne fut si rapide et si terrible ; jamais le contraste de la joie et du deuil n'apparut si douloureux et si amer, et nous restons consternés au bord de cette fosse, qui s'est ouverte au milieu d'une fête. Ce n'est pas dans un pareil moment, a ajouté l'académicien, sous l'empire de pareilles idées, que nous pourrions apprécier dignement le grand artiste que nous perdons. Un jour viendra, s'il est permis d'espérer un jour quand la mort frappe si vite, où nous pourrons essayer de rendre à sa mémoire le juste et solennel hommage qui lui est dû. Cet hommage est tracé d'avance dans les traits si nombreux, si variés, si excellents de son talent, car le plus bel éloge de Pradier sera toujours dans la liste de ses ouvrages. »

Quant au *Musée des Familles*, qui est une galerie ouverte à toutes les illustrations de l'époque, il ne peut tarder plus longtemps à faire connaître la vie et les œuvres de James Pradier.

James Pradier naquit à Genève, le 23 mai 1792. Il était encore enfant lorsqu'il vint en France et y fut naturalisé. On le destinait à l'état de graveur, comme son frère aîné, auquel nous devons la belle gravure de *Tu Marcellus eris*, d'après M. Ingres; mais la vocation de James Pradier l'emporta. Sorti d'une de ces conditions obscures, où le génie doit se révéler de lui-même sans rien devoir à l'éducation, ce fut par des travaux d'un enfant, où se montrait déjà l'instinct d'un artiste, qu'il excita l'intérêt d'un homme de goût, M. Denon, qui le recommanda aux soins d'un grand statuaire, M. Lemot. Sous un tel maître, ses progrès furent aussi sûrs que rapides, et il était à dix-neuf ans en état de concourir pour le grand prix. La mention qu'il obtint dans cette première épreuve lui valut l'exemption du service militaire, et l'année d'après, âgé de vingt ans, il obtenait le grand prix, sur un bas-relief de Néoptolème et Ulysse à Lemnos, que Genève s'honore de posséder, comme le premier fruit de ses talents et le premier gage de ses succès.



Portrait de James Pradier.

A Rome, où ses études furent toutes dirigées par un sentiment exquis de l'art, il se signala par des travaux qui pouvaient déjà passer pour des œuvres de maître. Ce fut à Rome, en effet, dans le cours de ces années qui ne semblent destinées qu'à préparer l'avenir fécond d'un artiste, qu'il exécuta une figure d'*Orphée*, le modèle en plâtre d'un *groupe de Centaure et de Bacchante*, celui de son *Niobide* et la statue en marbre d'une *Nymphe*; et ce sont ces ouvrages, fruits de ses études italiennes, qui commencèrent sa réputation à Paris.

A partir de 1819, qui est l'époque de son retour de Rome, et où il exposa, au Salon de cette année, le groupe du *Centaure et de la Bacchante* et la statue d'une *Nymphe*, on peut dire qu'il n'est presque pas de Salon où il n'ait marqué sa place par des ouvrages du premier ordre. L'époque même où les expositions devinrent annuelles n'eut presque pas à souffrir de l'absence de son talent; et, quand les statues et les bustes sortaient ainsi en foule de son atelier, sa main s'exerçait encore sur nos monuments publics.

Il sculptait, au front de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, ces quatre belles Renommées qui parleront éternellement de sa gloire; il attachait un bas-relief à la Chambre des députés; il décorait la fontaine de Molière, à Paris, de ses deux charmantes statues; il élevait à Nîmes une magnifique fontaine, et il exécutait pour le monument de Napoléon ces statues de Victoires dont il ne devait pas voir l'inauguration, mais où du moins son souvenir restera associé au plus grand nom des temps modernes. Tant de travaux officiels ne l'empêchaient pas de livrer au commerce une foule de bustes, de statuettes et de figurines, trop empreintes de la grâce féminine et du matérialisme grec, qui l'ont fait surnommer le *dernier païen*.

Toutefois, ces qualités et ces défauts, M. Raoul Rochette en convient, n'enchaînaient pas chez M. Pradier un mérite d'un ordre plus élevé, s'il est possible, et d'un caractère plus sérieux, et l'on en eut la preuve par son monument du duc de Berry, où le prince, expirant dans les bras de la Religion, offre une image si touchante et si noble.

Ce monument, enfoui dans une cave depuis 1830, vient d'en être tiré par ordre du directeur des Beaux-Arts, et de prendre, dans la magnifique chapelle du palais de Versailles, la place qui lui avait été destinée sous Louis XVIII.

Il faut citer encore, parmi les grands ouvrages de Pradier, les statues qu'on voit au Luxembourg, le *Fils de Niobé*, etc.; aux Tuileries, *Prométhée* et *Phidias*; à Saint-Sulpice un *saint Pierre*, à Saint-Roch un *saint André* et un *saint Augustin*; à la Madeleine, le *Mariage de la Vierge* et quatre apôtres; sur la place de la Concorde, *la Ville de Strasbourg*; au Corps législatif, deux bas-reliefs; un autre sur l'Arc de Triomphe du Carrousel; au Luxembourg, les sculptures de l'horloge; au Musée de Versailles, les *Trois Grâces* (sur la cheminée du grand Salon), et les statues du comte de Beaujolais, du maréchal Soult, du général Danrémont, de Vendôme, de Gaston de Foix, de Montmorency.

La veille de sa mort, l'infatigable sculpteur avait donné ses ordres aux praticiens, pour dégrossir un groupe de marbre, où il allait mettre le ciseau.

Il avait remplacé Lemot, son maître, à l'Académie des Beaux-Arts en 1827, et l'année suivante, il avait été nommé officier de la Légion-d'Honneur.

James Pradier était de petite taille, et se reconnaissait, dans Paris, à ses habits de velours coupés à l'antique, et au manteau à gland dont il se drapait, pour se consoler de n'oser porter la toge et la tunique. Sa figure était à la fois sévère et douce; son regard profond sous ses sourcils contractés; sa bouche rêveuse entre une impériale et deux petites moustaches soignées coquettement.

## BURNOUF. X. DE MAISTRE. RÉCAMIER. LE PETIT MANTEAU BLEU, ETC.

Depuis la mort de Pradier, la science a pris le deuil d'Eugène Burnouf, qui passait pour le plus savant homme de l'Europe, et qui était si modeste, que son nom est à peine connu du public. En revanche, sa renommée était immense... aux bords du Gange. Il écrivait et parlait le sanscrit mieux que les Indiens, de l'aveu des brahmanes eux-mêmes, qui ne lisaient plus Zoroastre que dans l'édition Burnouf. Ceci a l'air d'une plaisanterie; c'est l'exacte vérité. Les collègues de Burnouf, à l'Institut, le consultaient comme une encyclopédie vivante... Heureux s'il leur restait à placer dans son fauteuil vacant, une encyclopédie imprimée, aussi savante, aussi désintéressée et aussi vertueuse que lui! mais ce phénix est encore à trouver, et nous craignons qu'il ne naisse pas même des cendres de Burnouf.

— Tandis que le premier savant de France mourait ignoré, M. Champion, le petit-manteau-bleu, mourait illustre et populaire. Et cependant sa science, à lui, se bornait à faire de la soupe avec des os... D'autres en font du noir animal. Ne disputons pas des goûts. Il est vrai que M. Champion mettait la marmite au feu par philan-

thropie, et qu'il compensait la qualité par la quantité... On affirme qu'il a distribué dans sa vie un million de soupes. Son petit défaut était de les assaisonner d'une grande ostentation. Mais ceux qu'il a nourris n'en bénissent pas moins sa mémoire ; — et la postérité inscrira, tout en souriant,— parmi les noms vénérés, ce sobriquet du petit-manteau-bleu, auquel tenait si héroïquement l'ancien bijoutier du Palais-Royal.

Si vous voulez contempler son portrait frappant, ouvrez le tome XVIII du *Musée des Familles*, à la page 324. *M. Anthyme, l'homme aux ichthyosaurus*, n'est autre que M. Champion, dont notre malin dessinateur s'est avisé de donner les traits et le costume au héros des promenades de M. Alphonse Karr. Ce que c'est que la gloire !

— Le frère du grand Joseph de Maistre, M. Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre*, du *Lépreux de la cité d'Aoste*, etc., vient de mourir en Russie, à quatre-vingts ans. C'est une des plus pures gloires de la France qui s'éteint à l'étranger. Populaire depuis longtemps par son petit chef-d'œuvre, Xavier de Maistre était personnellement si inconnu chez nous, qu'on le croyait mort, et que la postérité avait commencé pour lui. Nous rechercherons son portrait, et les détails ignorés de sa biographie.

— En même temps que cette triste nouvelle qui lui venait de si loin, Paris apprenait qu'un de ses plus célèbres médecins, le docteur Récamier, le diagnostiqueur intrépide et infaillible, s'éteignait, comme Pradier, d'une apoplexie foudroyante. La vie de M. Récamier nous fournira de curieuses anecdotes médicales.

— L'art dramatique a aussi son nécrologe. Presque en même temps que Cartigny, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, la mort a enlevé Armand, le merveilleux Armand, qui avait succédé à Fleury. Prêtant un rare cachet d'élégance aux rôles de l'ancien répertoire, Armand s'était montré avec talent dans la plupart des pièces modernes qui furent représentées de son temps. On se rappelle encore avec quelle grâce et quelle distinction il créa, entre autres rôles, celui du duc d'Elmar, dans l'*Ecole des Vieillards*.

— Pendant que nous enregistrons la mort de M. Valkenaër, M. Sainte-Beuve publiait un charmant travail sur cet érudit. La griffe de la critique pointe sous le velours de l'éloge. Témoin cette petite anecdote, qui rappelle deux bons mots à la fois. M. Sainte-Beuve raconte que l'excellent mandarin lettré avait la manie de toujours vouloir parler, et qu'il s'en acquittait fort mal. Un jour, à je ne sais quelle séance de l'Institut, M. Walkenaër venait de prononcer un *speech*.

— C'est l'éloquence de Démosthène! dit un membre à l'un de ses collègues.

— Avant les cailloux, répondit l'autre.

— Non, pendant les cailloux, répliqua le premier.

— Ne faut-il pas ranger parmi les nouvelles nécrologiques la vente du mobilier de M. Victor Hugo ? Avec quelle tristesse et quels retours sur eux-mêmes les amis de la gloire et des lettres ont vu se disperser, au feu des enchères, ces trésors intimes de l'auteur des *Feuilles d'automne : membra disjecta poetæ !* Tandis que le commissaire-priseur les jetait à la criée, chacun s'en rappelait l'inventaire, dressé, un jour de bonheur, par M. Victor Hugo lui-même, dans ces vers charmants :

Enfants! oh revenez! bandits aux lèvres roses!
Et qu'aviez-vous donc fait? Quel exploit insensé?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé?
Quel vieux portrait crevé? quel beau missel gothique,
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique?
..... En vous jetant ces noms, dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : — Allez-vous-en! laissez-moi seul! — Pauvre homme!
Que faire? Lire un livre? Oh non! Dicter des vers?
A quoi bon? Émaux bleus ou blancs, céladons verts
Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Et beaux insectes peints sur mes vases de Saxe,
Tout m'ennuie..... Mais c'est assez punir;
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons! faisons la paix; je vous prie à mains jointes.
Tenez : crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès qu'une vitre défend,
Tous ces joujoux de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros Chinois ventrus, faits comme des concombres,
Mon vieux tableau trouvé près d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout. .
Et vous pourrez traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie.
.. .. Je vous laisserai même, et gaîment et sans feinte,
O prodige! en vos mains tenir ma Bible peinte,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur!
.. Et puis, brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée!...

M. Victor Hugo écrirait encore de ces vers délicieux au milieu des trésors qu'il vient de faire vendre à l'encan, si le mauvais génie de la politique ne l'eût arraché au bon génie de la muse, pour l'entraîner, hélas! vous savez où... Politique fatale! mancenillier de notre littérature! Que de beaux et forts esprits empoisonnés à son ombre, depuis le commencement de ce siècle!

RÉBUS.




Encore le prix d'Argenteuil. — Ce petit drame académique, que nous avons raconté dans le temps, vient d'avoir une étrange péripétie, et menace d'avoir un plus étrange dénoûment. Voyant l'Académie de médecine déclarer la veille, implicitement, que le docteur Guillon méritait le prix d'Argenteuil (10,000 francs), et décider le lendemain, explicitement, qu'il n'y avait pas lieu de décerner ce même prix, l'exécuteur testamentaire du noble fondateur s'est justement ému, et a sommé l'Académie, par-devant la justice, de se mettre d'accord avec elle-même, et d'octroyer le prix à qui de droit, selon son propre rapport. L'Académie a soutenu qu'il y avait rapport et rapport, qu'adopter ne voulait pas dire adopter; en un mot, que le dictionnaire de l'Académie française n'était point celui de l'Académie de médecine. Là-dessus, la justice a prudemment laissé à la Faculté le droit de laver son linge en famille... et à l'exécuteur testamentaire celui de réclamer l'argent de M. d'Argenteuil. On nous assure que c'est ce qu'il va faire dans un nouveau procès, et nous gagerions que plus d'un acadé-

micien voudra rendre le legs au mort, plutôt que d'en couronner un rival. Quel encouragement pour les philanthropes tentés d'imiter M. d'Argenteuil! Les Montyon et les Gobert en auraient là haut des remords... de leur vertu, s'ils n'étaient au-dessus de ces petites passions, autant que le ciel est au-dessus de la terre... La morale de l'histoire, c'est que plus l'Académie se débat pour ne pas donner le fameux prix au docteur Guillon, plus l'opinion publique le décerne à ce docte praticien, placé par l'Académie elle-même au-dessus de tous ses concurrents. Nous engageons donc la Faculté à méditer le sujet suivant, mis au concours de 1852, par l'Académie des sciences, lettres et arts, de Rouen : *De l'influence fâcheuse de la camaraderie dans les sciences, etc., et des moyens d'y remédier.*

## REVUE DE PARIS. ANECDOTES.

Depuis le tardif avénement de l'été, les Parisiens courent les eaux, les bains, les sites et les fêtes de la province. Ils vont par milliers aux ruines de Coucy et de Pierrefonds, par dizaines de mille aux inaugurations de chemins de fer. Ils étaient, l'autre jour, vingt mille aux fêtes historiques de Lille. De Lille en Belgique il n'y a qu'un pas. La Belgique a donc été inondée de Parisiens. D'un autre côté, ils ont envahi l'Angleterre par le Havre, Boulogne, et Dieppe. Ce résultat foudroyant des trains de plaisir n'a pas été prévu par le Parlement de Londres, qui vient de voter une milice pour garantir les Trois-Royaumes d'un coup de main.

Les indiscrets assurent que, dans ce va-et-vient, la fraude a été opérée par les touristes sur une échelle incommensurable. Dans tous les ports de la Manche, les employés des douanes ne suffisaient pas à visiter les malles et les poches, les bottes et les chapeaux des voyageurs et des voyageuses qui rapportaient en contrebande des marchandises anglaises. On suppose qu'à travers ce désordre il s'est glissé plus d'un milliard de mètres de toiles et d'étoffes de tout genre. Les belles dentelles d'Angleterre, si recherchées de nos élégantes et si faciles à dissimuler dans les contours d'une taille ou d'une jambe inviolables, ont été surtout l'objet d'une fraude générale et sur une vaste échelle. Voici comment une célèbre marchande de Paris en a passé de quoi garnir tous les bonnets et toutes les robes de ses clientes. Elle avait pour compagne de voyage une dame qui lui confia, sur le paquebot, que son corset renfermait pour mille francs de dentelles. La marchande en parut scandalisée, et déclara qu'elle ne se permettrait pas une telle fraude. Arrivée à la douane, elle fait mieux ou pis encore... Elle va droit au chef du poste, et lui montrant la dame toute tremblante :

— Je vous préviens, dit-elle, que cette personne a des dentelles dans son corset ; je ne puis rester complice d'un tel vol aux droits de mon pays... Tous les témoins de cette scène s'indignent à grands cris, et la dénonciatrice passe imperturbable entre les douaniers, tandis qu'ils se précipitent sur sa pauvre victime. Une heure après, nouveau trait d'audace! La première s'installe, bravant les murmures, juste en face de la seconde, dans une diligence du chemin de fer. La dame n'y tient plus, et reproche hautement à la marchande sa lâche dénonciation.

—Vous allez m'en remercier, madame, répond celle-ci, qui ne craignait plus les habits verts. Je vous ai fait perdre vingt mètres de dentelle ; en voici trente dont je vous fais cadeau... sur les deux cents que j'ai passés en tournant contre vous les rigueurs de la visite...

Elle disait vrai, et elle en fournit la preuve en ouvrant l'ourlet de sa robe, et en donnant les trente mètres promis. Les cent soixante-dix autres la bardaient des pieds à la tête.

La victime fut la première à trouver le tour admirable.

Un autre fraudeur a été moins heureux. C'était un homme d'Etat très-illustre, réformé depuis le 2 décembre, et qui, ce jour-là, revenait de... Pontoise.... je veux dire de Bruxelles avec sa femme. Celle-ci, comptant sur l'importance de son mari, l'avait forcé, malgré les résistances de Sa Grandeur, à cacher dans son chapeau un magnifique rouleau de dentelles. Ce qu'elle avait prévu arriva. A peine le nom du personnage a-t-il brillé sur ses malles, aux yeux de la douane, qu'on se borne à visiter sa compagne de route, le traitant lui-même avec les plus grands respects. Ces respects allèrent si loin, qu'oubliant la consigne *capitale*, l'homme d'Etat crut devoir rendre au moins un salut d'adieu. Il ôte son chapeau sur le seuil du bureau fatal, et la dentelle, lancée à la tête des douaniers, va se dérouler jusqu'à vingt pas de distance, en l'enveloppant lui-même comme une mariée dans son voile. L'homme d'Etat ne sauva sa dignité qu'en jouant l'ignorance, et fit payer à sa femme l'amende exigée. Ce coup de chapeau a diverti, comme un coup de théâtre, les dernières réunions du grand monde à Paris.

Abandonné ainsi de tous ses habitants oisifs, Paris est un désert de démolitions livré aux ouvriers, qui y recueillent chaque jour la manne du salaire, dans les immenses travaux du Louvre et de la rue de Rivoli, des Tuileries, de la Cité, des faubourgs et des quais. La voie publique qui sera la plus belle du monde, depuis les Champs-Elysées jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, offre en ce moment l'aspect d'une vaste tranchée dans les ruines, flanquée à droite d'une autre tranchée, où l'on pose les fondations de l'aile orientale du Louvre. En même temps, la terrasse du bord de l'eau, dans le jardin des Tuileries, ouvre ses flancs à une orangerie gigantesque; la ville de Paris achète le bois de Boulogne, et se prépare à le renouveler d'un bout à l'autre ; la rive gauche elle-même sort de son calme apathique, change les noms de ses rues mérovingiennes, et entreprend de mettre l'île Saint-Louis en communication directe avec l'Odéon, par la longue percée qu'elle intitule rue des Ecoles. C'est ici que les souvenirs se dressent à chaque pas, et sortent de chaque pierre qui tombe sous le marteau. Collége d'Harcourt, collége de Navarre, collége du cardinal Lemoine!... N'a-t on pas raison d'appeler cette rue le chemin des écoliers?...

## LA BOUTEILLE D'OR.

En revenant de notre excursion dans la Cité, nous avons rencontré un souvenir d'un autre genre, dont un érudit confrère nous a signalé l'importance. Les passants, nous a-t-il dit, s'arrêtent rue de la Cité, devant une maison magnifique, construite dans le style de la renaissance, et qui a pour rez-de-chaussée une boutique de marchand de vins, decorée avec un luxe de glaces et de peintures que ne comportent pas de semblables établissements. Ce cabaret, qui date du commencement du dix-septième siècle, et dont l'enseigne : *A la Bouteille-d'Or*, est religieusement conservée dans un cartouche sculpté au-dessus de la porte, a marqué son nom dans l'histoire de l'art. C'est là que se réunissaient les hommes de lettres avant la création des cafés. C'est là que naquit un soir, à la clarté des chandelles fumeuses, au cliquetis des verres et des bons mots, la comédie des *Plaideurs*.

Le soir dont nous parlons, la salle basse de la *Bouteille-d'Or* réunissait, avec quelques gentilshommes amis des lettres, Boileau, Racine, La Fontaine, Chapelle, Furetière, Cavoie et plusieurs conseillers attirés par le voisinage du palais, entre autres Brilhac, l'une des têtes les plus singulières et les mieux meublées de ce parlement si fécond en hommes d'esprit.

Ils venaient d'achever un souper peu recherché sous le rapport gastronomique, un de ces vulgaires repas que dédaignerait la science culinaire de notre époque ; mais pour condiments ces mets agrestes avaient le sel attique, les épigrammes poivrées et les réflexions piquantes.

On était au dessert.

Cavoie mit sur la nappe un projet de satire impromptu. On arrêta que de bouche en bouche elle s'enrichirait d'un

vers. Seuls, les gentilshommes furent exceptés de ce tribut à la muse, la poésie étant roturière comme la science.

Chapelle commença :

— Voici le titre : *Épître à Scarron.*

— Bravo !

— Je débute :

« Un jour, rendant visite à monseigneur Caron,
« On dit qu'il arriva .. »

— Halte ! interrompit Boileau ; pas plus d'un vers à la fois ; c'est la règle. A Brilhac, maintenant !

Alors la compagnie eut devant elle le spectacle le plus bizarre, le plus grotesque qu'il soit possible d'imaginer. Le jeune conseiller, d'ailleurs si spirituel, se frappait le front, s'arrachait les cheveux, suait, soufflait, jurait, sans pouvoir accoucher d'un iota. On avait beau lui montrer combien la rime était facile, combien aisément venait se percher au bout du second vers le nom du héros, il lui fut impossible d'articuler une syllabe.

Plus il se dépitait, plus il se crispait, plus l'écheveau de ses idées s'embrouillait, plus la rime rebelle fuyait à travers les mailles de son cerveau. Les sarcasmes qui, drus comme grêle, tombaient sur lui, mettaient le comble à son embarras. Saint Laurent et Montézuma étaient sur des lits de roses en comparaison du malheureux condamné à la poésie forcée.

Chapelle voulait qu'on traitât le robin en gentilhomme; Boileau fut inexorable.

A bout de patience, l'infortuné conseiller s'écria :

— Ah ! s'il ne s'agissait que d'une comédie sur le Palais, je vous en ferais voir de belles !

Et tout d'un coup, sans reprendre haleine, il improvise une longue tirade satirique sur les juges, les avocats, les plaideurs, les témoins, la buvette et toute la boutique judiciaire. C'est un torrent de verve. Suspendus à ses lèvres, les convives écoutent.

Les portraits, les caricatures, les charges, les croquades, les silhouettes défilent sous leurs yeux dans un feu roulant d'épigrammes. L'obscur langage de la chicane pétille d'étincelles et de lumineuses aigrettes. Un vertige semble avoir médusé les auditeurs qui restent l'œil béant. Racine est tout oreilles.

De bruyants et unanimes applaudissements retentissent. Brilhac a fini. C'est un triomphe. De l'Épître à Scarron plus un mot. Boileau fait éclater son ravissement.

— La belle comédie ! exclame Racine. Où est notre pauvre Molière ! Comme il l'eût faite !

— Mais vous, Racine, reprit Cavoie, vous êtes vivant, Dieu merci !

Boileau se hâta de saisir cette ouverture.

— Allons! dit-il, tout le monde sur le pont ! Branle-bas général de rimeurs. Bâclons la comédie.

Brilhac reprit un à un ses portraits. Dandin, Chicaneau, la comtesse de Pimbêche, Petit-Jean, l'Intimé. Sous sa dictée, Racine, Chapelle et Boileau rimaient. Furetière ordonnait, Cavoie et ses amis saupoudraient la trame de leurs saillies. La Fontaine lui-même s'était fait quelque peu clerc, comme le loup des *Animaux malades de la peste.* Le vin de la *Bouteille-d'Or* circulait sous tout cela, en prodiguant la chaleur et la vie.

Un mois après, les *Plaideurs*, étaient représentés à Versailles, devant la cour.

Espérons qu'en vertu de ce titre de noblesse, la maison de la *Bouteille-d'Or* sera respectée par les embellissements de Paris, si quelque jour une nouvelle la menaçait de son alignement. Combien d'auteurs dramatiques de notre époque auraient besoin d'y aller souper, pour y retrouver le sel attique, la *vis comica* et la franche gaieté des *Plaideurs !*

— Sans disputer à la *Bouteille-d'Or* ses titres de noblesse, nous rectifierons un petit anachronisme de notre savant confrère. Les *Plaideurs* furent joués cinq ans avant la mort de Molière, qui, apprenant la chute de ce chef-d'œuvre, s'écria : Ceux qui s'en moquent mériteraient qu'on se moque d'eux ! Ce trait fait assez d'honneur à Molière pour qu'on ne l'enlève point à sa mémoire.

## L'HORLOGE DU PALAIS DE JUSTICE.

Voici une restauration achevée, et qui a obtenu un succès universel, c'est celle de la fameuse et magnifique horloge de la tour carrée du Palais de Justice. Nous avons fait dessiner pour nos lecteurs ce curieux monument, qu'un million de passants ont admiré depuis son inauguration récente. On sait que cette horloge est la première de cette dimension qui ait été construite en France, et qu'elle est l'œuvre d'un artiste allemand ou lorrain nommé de Vic, qui l'exécuta par ordre de Charles V, roi de France. Cette horloge, ainsi que les peintures dont elle était décorée, furent restaurées sous le règne de Henri III, et le célèbre Germain Pilon sculpta les deux statues de la Force et de la Justice qui lui servaient de supports. Il entrait dans les plans des architectes chargés de la restauration du Palais de Justice de restituer, sur la face orientale de cette tour devenue si célèbre dans le seizième siècle, cette horloge et ses riches accessoires, dont on voyait encore quelques traces il y a peu d'années.

La décoration actuelle diffère quelque peu de celle du seizième siècle. Au manteau royal fleurdelisé qui en formait la pièce principale, on a substitué un fond d'azur semé de palmettes d'or ; mais le cadran, dont le diamètre est de 1 mètre 50 cent., est surmonté, comme autrefois, des armes de France et de celles de Pologne, qui sont de gueules, parti d'un trait, à l'aigle éployée et couronnée d'argent, et au cavalier également d'argent pour la Lithuanie. On sait qu'Henri III avait porté ces deux couronnes, et qu'il avait pris pour devise ce vers par lequel il semblait s'en promettre une troisième, soit dans ce monde, soit dans un monde meilleur :

Qui dedit antè duas, triplicem dabit ille coronam.

Les deux statues de la Force et de la Justice ont été rétablies. Elles sont d'un bon style et rappellent assez heureusement le faire des artistes qui ont fleuri dans le seizième siècle, le bel âge de la sculpture française. Les deux vers de Passerat, l'un de nos meilleurs poëtes latins de cette époque, ont été reproduits sur une table de marbre noir; ils sont devenus proverbiaux, pour ainsi dire, et on nous pardonnera de les rappeler ici :

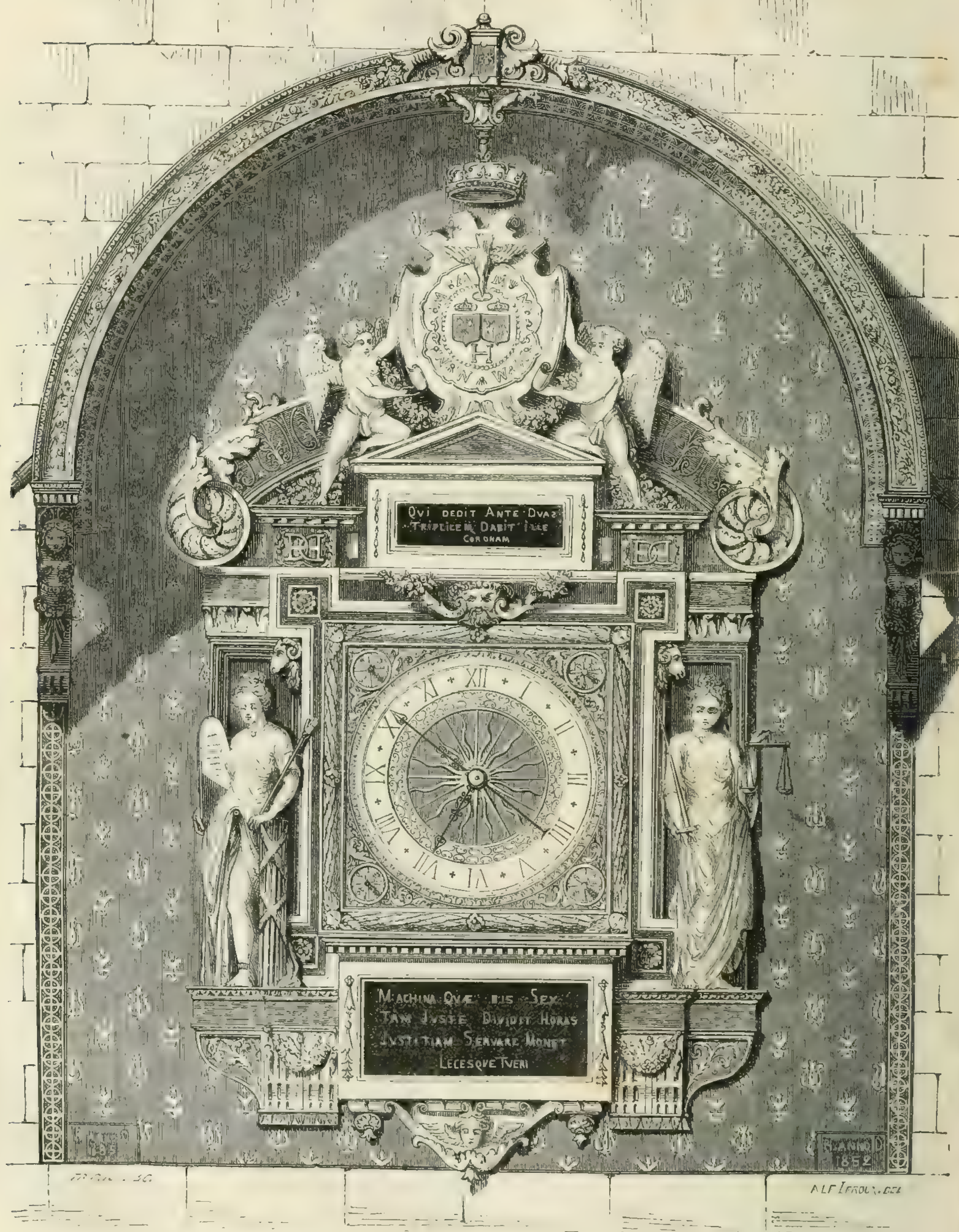
Machina quæ bis sex tam justè dividit horas,
Justitiam servare monet, legesque tueri.

Cette machine qui divise si justement les douze heures,
Vous avertit qu'il faut observer la justice et garder les lois

Cette riche décoration, élevée à 7 mètres du sol, est garantie des intempéries des saisons par un auvent enrichi de caissons et d'autres ornements d'architecture; il n'existait pas dans le plan primitif. Elle fait honneur aux travaux réunis de MM. Duc et Dommey, Toupanil, Flandrin et Vivet. L'horloge a été exécutée par M. Henri Lepaute.

— Constatons en terminant le succès littéraire d'*Ulysse*, la nouvelle tragédie de M. Ponsard, et le succès musical des chœurs joints à cette œuvre par M. Gounod, suivant la mode du théâtre antique.

*N. B.* Un de nos prochains numéros contiendra la réponse à l'Énigme historique d'avril, retardée par l'insertion de la nouvelle de M. Jules Sandeau.




Le cadran de l'Horloge restaurée, sur la tour carrée du Palais de Justice.

Paris 1852 — Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.

# L'AMÉRIQUE DU SUD. MOEURS PÉRUVIENNES.

## MARTIN PAZ, NOUVELLE HISTORIQUE (1).




La fête des Amancaës, à Lima (E. Forest, d'après I. Mérino). (1) Voir le numéro de juillet dernier.

### V. — LA HAINE DES INDIENS.

Depuis que les troupes colombiennes, confiées par Bolivar aux ordres du général Santa-Cruz, avaient été chassées du bas Pérou, ce pays, sans cesse agité par les *pronunciamentos*, les révoltes militaires, avait repris quelque calme et quelque tranquillité. En effet, les ambitions particulières ne tendaient plus à se faire jour ; le président Gambarra paraissait inébranlable dans son palais de la Plaza-Mayor. De ce côté, il n'y avait donc rien à craindre ; mais le danger véritable, caché, imminent, ne venait pas de ces rébellions, aussi promptement éteintes qu'allumées, et qui semblaient flatter le goût des Américains pour le spectacle des parades militaires.

Ce péril inconnu échappait aux regards des Espagnols, trop haut placés pour le voir, et à l'attention des métis, qui ne voulaient jamais regarder au-dessous d'eux.

Et cependant il y avait une agitation inaccoutumée parmi les Indiens de la ville ; ils se mêlaient souvent aux *serranos*, habitants des montagnes ; ces gens semblaient avoir secoué leur apathie naturelle. Au lieu de se rouler dans leur *puncho*, les pieds tournés au soleil du printemps, ils se répandaient dans la campagne, s'arrêtaient les uns les autres, se reconnaissaient à des signes particuliers, et hantaient les *pulperias* les moins achalandées, dans lesquelles ils pouvaient sans danger s'entretenir.

Ce mouvement pouvait être observé principalement sur une des places écartées de la ville. A l'angle de la rue s'élevait une maison, formée d'un rez-de-chaussée seulement, et dont l'apparence assez misérable choquait désagréablement les regards.

Une taverne de dernier ordre, une *chingana*, tenue par une vieille Indienne, offrait aux plus infimes zambos sa *chicha*, bière de maïs fermenté, et le *quarapo*, boisson faite avec la canne à sucre.

Le concours des Indiens sur cette place n'avait lieu qu'à de certaines heures, et principalement lorsqu'une longue perche se dressait sur le toit de l'auberge, comme un signal de réunion. Alors les *zambos* de toute profession, les *capataz*, conducteurs de convoi, les *arrieros*, muletiers, les *carreteros*, charretiers, entraient un à un à la *chingana*, et disparaissaient aussitôt dans la grande salle ; la *padrona* (l'hôtesse) semblait fort affairée, et, laissant à sa servante le soin de la boutique, courait servir elle-même ses pratiques accoutumées.

Quelques jours après la disparition de Martin Paz, il y avait une assemblée nombreuse dans la salle de l'auberge ; c'est à peine si dans les ténèbres, obscurcies encore par la fumée du tabac, l'on pouvait distinguer les habitués de cette taverne. Une cinquantaine d'Indiens étaient rangés autour d'une longue table : les uns chiquaient la *coca*, sorte de feuille de thé, mêlée à un petit morceau de terre odorante, appelée *manubi;* les autres buvaient à même de grands pots de maïs fermenté ; mais ces occupations ne les distrayaient aucunement, et ils écoutaient avec une attention ardente la parole d'un Indien.

C'était le Sambo, dont les yeux fixes avaient une étrangeté bizarre. Il était vêtu comme sur la Plaza-Mayor.

Après avoir scrupuleusement examiné ses auditeurs, le Sambo prit la parole en ces termes :

— Les fils du Soleil peuvent causer d'affaires graves ; il n'est pas d'oreille perfide qui puisse les entendre ; sur la place, quelques-uns de nos amis, déguisés en chanteurs des rues, attireront les passants autour d'eux, et nous jouirons d'une liberté entière.

En effet, les sons d'une mandoline et d'une *viguela* retentissaient au dehors.

Les Indiens de l'auberge, se sachant en sûreté, prêtèrent donc une attention extrême aux paroles du Sambo , en qui ils mettaient toute leur confiance.

— Quelles nouvelles de Martin Paz le Sambo peut-il nous donner ? demanda un Indien.

— Aucune... Est-il mort, ou non?... c'est ce que le Grand-Esprit peut seul connaître... J'attends quelques-uns de nos frères, qui ont descendu le fleuve jusqu'à son embouchure ; peut-être auront-ils trouvé le corps de Martin Paz !

— C'était un bon chef ! dit Manangani, farouche Indien, fort redouté ; mais pourquoi n'était-il pas à son poste, le jour où la goëlette nous apportait des armes?

Le Sambo ne répondit pas et baissa la tête.

— Mes frères, reprit Manangani, ne savent-ils pas qu'il y a eu échange de coups de fusil entre l'*Annunciation* et les gardes-côtes, et que la prise de ce bâtiment eût fait échouer tous nos plans de conspiration?

Un murmure approbateur accueillit les paroles de l'Indien.

— Ceux de mes frères qui voudront attendre pour juger seront les bienvenus de mon cœur ! reprit le Sambo ; qui sait si mon fils Martin Paz ne reparaîtra pas quelque jour !... Ecoutez maintenant : les armes qui nous ont été envoyées de Sechura sont en notre pouvoir ; elles sont cachées dans les montagnes des Cordillières, et prêtes à faire leur office quand vous serez préparés à faire votre devoir !

— Et qui nous retarde? dit un jeune Indien; nous avons aiguisé nos couteaux, et nous attendons.

— Laissez venir l'heure, dit le Sambo ; mes frères savent-ils quel ennemi leur bras doit frapper d'abord ?

— Mais ce sont ces métis qui nous traitent en esclaves et nous frappent de la main et du fouet, comme les mules rétives.

— Non pas ; ce sont ces accapareurs de toutes les richesses du sol, qui ne nous laissent pas acheter un peu de bien-être pour notre vieillesse !

— Vous vous trompez ; et vos premiers coups doivent porter ailleurs ! dit le Sambo en s'animant : ce ne sont pas ces hommes qui ont osé, il y a trois cents ans, mettre le pied sur la terre de vos ancêtres ; ce ne sont pas ces richards gorgés d'or, qui ont traîné dans la tombe les fils de Manco-Capac ; non ! ce sont ces orgueilleux Espagnols que la fatalité a poussés sur nos rives indépendantes !... Voilà les vrais vainqueurs dont vous êtes les vrais esclaves ! s'ils n'ont plus la richesse, ils ont l'autorité ; et, en dépit de l'émancipation péruvienne, ils écrasent et foulent aux pieds nos droits naturels ! Oublions donc ce que nous sommes, pour nous souvenir de ce que nos pères ont été !

— Anda ! anda ! s'écria l'assemblée, avec des trépignements d'approbation.

Après quelques moments de silence, le Sambo s'assura, en interrogeant divers conjurés, que les amis de Cusco et de toute la Bolivia étaient prêts à frapper comme un seul homme.

Puis, reprenant avec feu :

— Et nos frères des montagnes, brave Manangani, s'ils ont tous dans le cœur une haine égale à la tienne, un courage égal au tien, ils tomberont sur Lima, comme une avalanche du haut des Cordillières?

— Le Sambo ne se plaindra pas de leur hardiesse au jour marqué. Que l'Indien sorte de la ville, il n'ira pas

loin sans voir surgir autour de lui des zambos ardents à la vengeance ! Dans les gorges de San-Cristoval et des Amancaës, plus d'un est couché dans son puncho, le poignard à la ceinture, attendant qu'une longue carabine soit confiée à sa main habile !... Eux aussi n'ont pas oublié qu'ils ont à venger sur de vains Espagnols la défaite de Manco-Capac.

— Bien dit ! Manangani ; c'est le Dieu de la haine qui parle par ta bouche. Mes frères sauront avant peu celui que leurs chefs auront choisi pour conduire cette grande vengeance. Le président Gambarra ne cherche qu'à se consolider au pouvoir; Bolivar est loin, Santa-Cruz est chassé ; nous pouvons agir à coup sûr. Dans quelques jours, la fête des Amancaës appellera nos oppresseurs au plaisir ; donc, que chacun soit prêt à se mettre en marche, et que la nouvelle en arrive jusqu'aux villages les plus reculés de la Bolivie !

En ce moment, trois Indiens pénétrèrent dans la grande salle. Le Sambo marcha vivement à eux :

— Eh bien ? leur dit-il.

— Le corps de Martin Paz n'a pu être retrouvé ; nous avons sondé la rivière dans tous les sens ; nos plus habiles plongeurs l'ont explorée avec un soin religieux, et le fils du Sambo ne peut avoir péri dans les eaux de la Rimac.

— L'ont-ils tué !... Qu'est-il devenu ?... Oh ! malheur ! malheur à eux, s'ils ont tué mon fils !... Que mes frères se séparent en silence ; que chacun retourne à son poste, regarde, veille et attende !

Les Indiens sortirent et se dispersèrent ; le Sambo seul demeura avec Manangani, qui lui demanda :

— Le Sambo sait-il quel sentiment conduisait son fils au San-Lazaro ? le Sambo, enfin, est-il sûr de son fils ?

Un éclair jaillit des yeux de l'Indien, et la colère lui fit monter le sang dans les yeux. Le farouche Manangani recula.

Mais l'Indien se contint, et dit :

— Si Martin Paz trahissait ses frères, je tuerais d'abord tous ceux auxquels il a donné son amitié, toutes celles auxquelles il a donné son amour ! puis je le tuerais lui-même, et je me tuerais ensuite, pour ne rien laisser sous le soleil d'une race infâme et déshonorée !

En ce moment, la *padrona* ouvrit la porte de la salle, s'avança vers le Sambo, et lui remit un billet à son adresse.

— Qui vous a donné cela ? dit-il.

— Je ne sais ; ce papier aura été oublié à dessein par un buveur de *chica*, je l'ai trouvé sur une table.

— Il n'est venu que des Indiens ici ?

— Il n'est venu que des Indiens.

La *padrona* sortit ; le Sambo déploya le billet, et lut à haute voix :

« Une jeune fille a bien prié pour le retour de Martin « Paz, car elle n'oublie pas le jeune Indien qui l'a pro- « tégée et a risqué sa vie pour elle ! Si le Sambo a quel- « que nouvelle de son pauvre fils, ou quelque espoir de le « retrouver, qu'il entoure son bras d'un foulard rouge ; il « y a des yeux qui le voient passer tous les jours. »

Le Sambo froissa le billet d'une main crispée.

— Le malheureux, dit-il, s'est laissé prendre aux yeux d'une femme !

— Quelle est cette femme ? demanda Manangani.

— Ce n'est pas une Indienne, répondit le Sambo, observant le billet ; c'est quelque jeune fille élégante... Par la mort ! Martin Paz, je ne te reconnais plus !

— Ferez-vous ce que cette femme vous prie de faire ?

— Non pas, répondit violemment l'Indien ; qu'elle perde tout espoir de le revoir un jour ; qu'elle en meure, s'il le faut !

Et le Sambo déchira le billet avec rage.

— C'est un Indien qui a remis ce billet, fit observer Manangani.

— Oh ! il ne peut être des nôtres ! il aura su que je venais souvent à cette auberge ; mais je n'y remettrai plus les pieds... C'est assez s'occuper d'intérêts frivoles, reprit-il froidement ; que mon frère retourne aux montagnes ; je reste à veiller sur la ville... Nous verrons si la fête des Amancaës sera joyeuse pour les oppresseurs ou pour les opprimés !

Les deux Indiens se séparèrent.

Le plan de la conspiration était bien conçu et l'heure de l'exécution bien choisie. Le Pérou, presque dépeuplé, ne comptait qu'un petit nombre d'Espagnols et de métis. L'invasion des Indiens accourant de tous côtés, des forêts du Brésil, aussi bien que des montagnes du Chili et des plaines de la Plata, couvrirait d'une armée redoutable le théâtre de la guerre. Les grandes villes, comme Lima, Cusco, Puño, devaient être détruites de fond en comble ; et il n'était pas à croire que les troupes colombiennes, chassées depuis peu par le gouvernement péruvien, vinssent au secours de leurs ennemis en péril.

Ce bouleversement social devait donc réussir, si le secret demeurait enseveli dans le cœur des Indiens, et il n'y avait, certes, pas de traîtres parmi eux !

Mais ils ignoraient qu'un homme avait obtenu une audience particulière du président Gambarra. Cet homme lui apprenait que la goëlette l'*Annunciation* lui avait été ravie par des pirates indiens ! qu'elle avait été chargée d'armes de toutes sortes ; que des canots l'avaient allégée à l'embouchure de la Rimac ; et cet homme réclamait une forte indemnité pour le service qu'il rendait au gouvernement péruvien.

Et cependant cet homme avait loué son navire aux agents du Sambo ; il en avait reçu un prix considérable, et il venait vendre le secret qu'il avait surpris.

On reconnaît, à ces traits, le juif Samuel.

### VI. — TRISTES FIANÇAILLES !

André Certa, entièrement rétabli, sûr de la mort de Martin Paz, pressait son mariage ; il lui tardait de promener par les rues de Lima la jeune et belle juive.

Sarah lui témoignait toujours une hautaine indifférence ; mais il n'y prenait pas garde, la considérant comme un objet de vente, assez payé de cent mille piastres.

Et cependant André Certa se défiait du juif, et à bon droit ; si le contrat était peu honorable, les contractants l'étaient encore moins. Aussi le métis dut-il avoir avec Samuel une entrevue secrète, et l'emmena-t-il un jour aux bains de mer de Chorillos.

Il n'était pas d'ailleurs fâché de tenter les chances du jeu avant ses noces ; les jeux publics, défendus à Lima, sont parfaitement tolérés ailleurs ; la passion des Liméniens et des Liméniennes pour ces gains hasardeux est étrange et irrésistible.

Les jeux s'étaient ouverts quelques jours après l'arrivée du marquis don Végal ; il y eut dès lors un perpétuel mouvement de population sur la route de Lima ; tel venait à pied, qui s'en retournait en équipage ; tel autre allait risquer et perdre les derniers débris de sa fortune.

Don Végal et Martin Paz ne prenaient aucune part à ces âpres jouissances. Les insomnies du jeune Indien avaient de plus nobles causes ; il rêvait de Sarah et pensait à son bienfaiteur.

Le concours des Liméniens aux bains de Chorillos était sans danger pour lui; peu connu des habitants de la ville, comme tous les Indiens des montagnes, il dérobait facilement aux regards sa présence ignorée.

Après ses promenades du soir avec le marquis, Martin Paz rentrait dans sa chambre, et s'accoudant sur la fenêtre, passait de longues heures à laisser ses pensées tumultueuses errer sur l'Océan Pacifique. Don Végal, logé dans une pièce voisine, le surveillait avec une paternelle tendresse.

L'Espagnol se souvenait toujours de la fille de Samuel, qu'il avait trouvée, si inopinément, priant au temple catholique. Mais il n'avait osé confier ce grave secret à Martin Paz, tout en l'instruisant peu à peu des vérités chrétiennes; il aurait craint de ranimer les sentiments qu'il voulait éteindre, car le pauvre Indien, inconnu et proscrit, devait renoncer à toute espérance de bonheur! Le père Joachim d'ailleurs tenait don Végal au courant; la police avait fini par abandonner l'affaire de Martin Paz; et avec le temps et l'influence de son protecteur, l'Indien, devenu homme de mérite et capable de grandes choses, pourrait un jour prendre rang dans la société péruvienne.

Désespéré de l'incertitude où le plongeait son incognito, Paz résolut de savoir ce que devenait la jeune juive. Grâce à ses vêtements espagnols, il pouvait se glisser dans une salle de jeu, et écouter les propos des divers habitués. André Certa était un homme assez considérable pour que son mariage, s'il était prochain, fût l'objet des conversations.

Un soir, au lieu de tourner ses pas du côté de la pleine mer, l'Indien prit par les hautes roches sur lesquelles reposent les principales habitations de Chorillos; une maison, précédée d'un large escalier de pierre, frappa ses regards; il y pénétra sans bruit.

La journée avait été rude pour bien des riches Liméniens; quelques-uns d'entre eux, brisés par les fatigues de la nuit précédente, reposaient à terre, enveloppés dans leur puncho.

D'autres joueurs étaient assis devant un large tapis vert, divisé en quatre tableaux par deux lignes qui se coupaient au centre à angles droits; sur chacun des compartiments se trouvaient les premières lettres des mots *azar* et *suerte* (hasard et sort), A et S. Les joueurs pontaient sur l'une ou l'autre de ces lettres; le banquier tenait les enjeux et jetait sur la table deux dés, dont les points combinés faisaient gagner l'une ou l'autre lettre.

En ce moment les parties du *monte* étaient animées; un métis poursuivait la chance défavorable avec une ardeur fébrile.

— Deux mille piastres! s'écria-t-il.

Le banquier agita ses dés, et le joueur éclata en imprécations.

— Quatre mille piastres! dit-il de nouveau. Et il les perdit encore.

Martin Paz, protégé par l'ombre du salon, put regarder le joueur en face, et il pâlit.

C'était André Certa!

Debout, près de lui, se tenait le juif Samuel.

— Assez joué, señor André, lui dit Samuel; la veine n'est pas pour vous.

— Que vous importe! répondit brusquement le métis.

Samuel se pencha à son oreille.

— S'il ne m'importe pas à moi, il vous importe de rompre avec ces habitudes pendant les jours qui précèdent votre mariage.

— Huit mille piastres! répondit André Certa, en pontant sur l'S.

L'A sortit; le métis dévora un blasphème, et le banquier reprit: — Faites vos jeux!

André Certa, tirant des billets de sa poche, allait hasarder une somme considérable; il la déposa même sur un des tableaux, et le banquier, remuant ses dés, allait fixer le sort de la partie, quand un signe de Samuel l'arrêta court. Le juif se pencha de nouveau à l'oreille du métis, et lui dit:

— S'il ne vous reste rien pour conclure notre marché, ce soir tout sera rompu!

André Certa leva les épaules, reprit son argent, et sortit.

— Continuez maintenant, dit Samuel bas au banquier; vous ruinerez ce señor après son mariage.

Le banquier s'inclina avec soumission. Le juif Samuel était le fondateur et le propriétaire des jeux de Chorillos. Partout où il y avait un réal à gagner, on rencontrait cet homme.

Il suivit le métis; et le trouvant sur le perron de pierre, il lui dit:

— J'ai les choses les plus graves à vous apprendre. Où causerons-nous en sûreté?

— Où vous voudrez, répondit brusquement Certa.

— Señor, que votre mauvaise humeur ne perde pas votre avenir! Je ne me fie ni aux chambres les mieux closes, ni aux plaines les plus abandonnées pour vous livrer mon secret. Si vous me le payez cher, c'est qu'il est bon à dire, et bon à garder.

En parlant ainsi, ces deux hommes étaient arrivés à la mer, devant les cabanes destinées aux baigneurs. Ils ne se savaient pas vus, écoutés, espionnés par Martin Paz, qui se glissait comme un serpent dans l'ombre.

— Prenons un canot, dit André, et allons en pleine mer, les requins voudront peut-être se montrer discrets.

André détacha du rivage une petite embarcation et jeta quelque monnaie à son gardien. Samuel s'embarqua avec lui, et le métis poussa au large. Il maniait vigoureusement deux rames flexibles, qui les menèrent promptement à deux milles de terre.

Mais en voyant le canot s'éloigner, Martin Paz, caché dans l'anfractuosité d'une roche, s'était déshabillé à la hâte, et se précipitant dans la mer, nageait vigoureusement vers l'embarcation.

Le soleil venait d'éteindre ses derniers rayons dans les flots de l'Océan, et de silencieuses ténèbres erraient sur la crête des vagues.

Martin Paz n'avait pas seulement songé que des requins de la plus dangereuse espèce sillonnaient ces funestes parages. Il s'arrêta non loin de l'embarcation du métis, et à portée de la voix.

— *Mais quelle preuve de l'identité de la fille apporterai-je au père?* demandait André Certa au juif.

— Vous lui rappellerez les circonstances dans lesquelles il l'a perdue.

— Quelles sont ces circonstances?

— Les voici.

Martin Paz, se maintenant à peine au-dessus des flots, écoutait sans comprendre. Dans une ceinture serrée autour du corps, il avait un poignard; il attendait.

— Son père, dit le juif, habitait *Concencion*, au Chili; c'était dès lors le grand seigneur que vous connaissez; seulement sa fortune rivalisait encore avec sa noblesse. Obligé de venir à Lima pour des affaires d'intérêt, il partit seul, laissant à Concencion sa femme et sa fille, âgée de quinze mois. Le climat du Pérou lui convint sous tous les rapports, et il manda à la marquise de venir le rejoindre.

Elle s'embarqua sur le *San-Jose*, de Valparaiso, avec des domestiques de confiance. Je me rendais au Pérou par le même navire. Le *San-Jose* devait relâcher à Lima ; mais à la hauteur de *Juan-Fernandez*, il fut assailli par un ouragan terrible, qui le désempara et le coucha sur le côté ; ce fut l'affaire d'une demi-heure. Le *San-Jose* se remplissait d'eau, et coulait peu à peu. Les gens de l'équipage et les passagers se réfugièrent dans la chaloupe ; mais à la vue de la mer en fureur, la marquise refusa d'y mettre le pied ; elle serra son enfant dans ses bras, et demeura sur le navire. J'y restai avec elle ; la chaloupe s'éloigna et fut engloutie à cent brasses du *San-Jose*, avec tout son équipage. Nous demeurâmes seuls ; la tempête se déchaînait avec une violence croissante. Comme ma fortune n'était pas à bord, je ne me désespérais pas autrement. Le *San-Jose*, ayant cinq pieds d'eau dans sa cale, dériva sur les rochers de la côte, où il se brisa entièrement. La jeune femme fut jetée à la mer avec sa fille ; heureusement pour moi, dit le juif avec un lugubre sourire, je pus saisir l'enfant, et gagner le rivage avec lui.

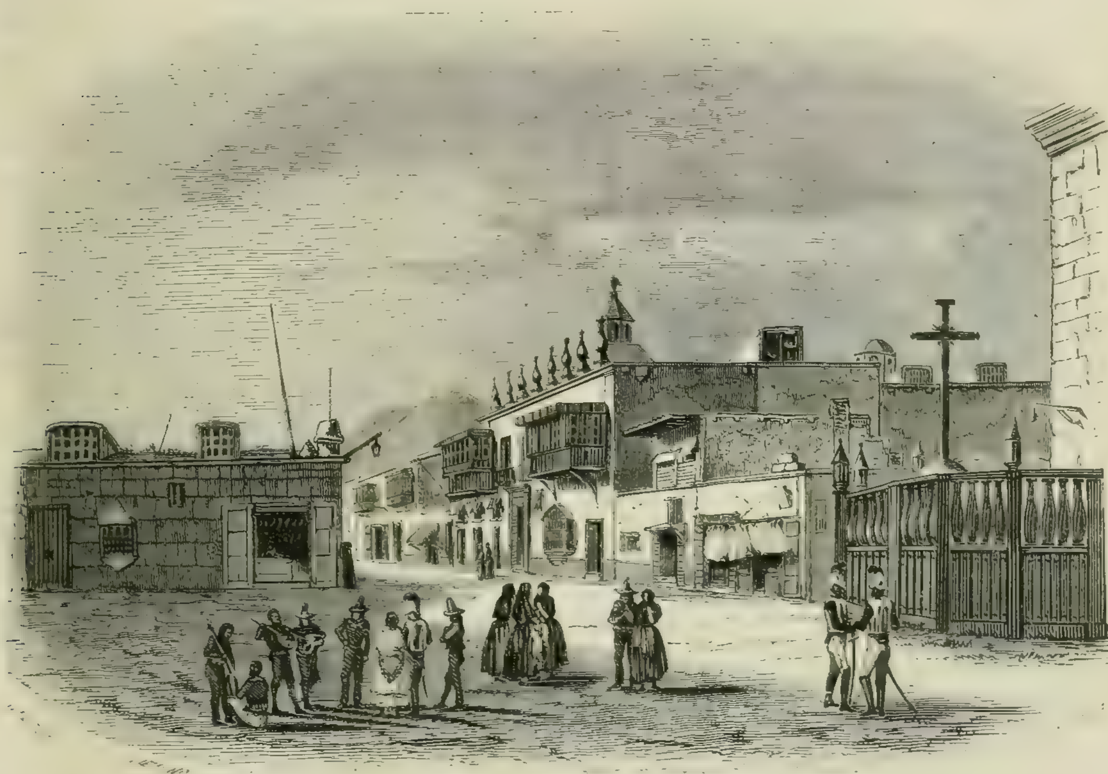
— Tous ces détails sont exacts ?

— Parfaitement exacts. Le père les reconnaîtra. J'avais fait une bonne journée, señor, puisqu'elle va me valoir les cent mille piastres que vous allez me compter. Maintenant, à demain le mariage.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demandait Martin Paz, nageant toujours dans l'ombre.

— Voici mon portefeuille avec les cent mille piastres ; prenez-le, maître Samuel, répondit André Certa au juif.

— Merci ! señor André, dit l'Israélite en saisissant le



Taverne des conjurés indiens (Voyez le chapitre V).

trésor ; prenez vous-même ce reçu en échange ; je m'y engage à vous restituer le double de cette somme, si vous ne faites pas partie d'une des premières familles de l'Espagne !

Mais l'Indien n'avait pas entendu cette dernière phrase ; il avait plongé pour éviter l'approche de l'embarcation, et ses yeux purent voir une masse informe glisser rapidement vers lui. Il crut apercevoir le canot ; il se trompait !

C'était une tintorea, requin de la plus cruelle espèce.

Martin Paz ne frémit pas ; il eût été perdu. L'animal s'approchait de lui ; l'Indien plongea ; mais bientôt il dut venir respirer sur l'eau... Il regarda le ciel comme s'il ne devait plus le revoir. Les étoiles étincelaient sur sa tête ; la tintorea se rapprochait toujours... Un vigoureux coup de queue lui fit heurter le nageur ; Martin Paz sentit les visqueuses écailles froisser sa poitrine... Le requin, pour le happer, se retourna sur le dos, entr'ouvrant sa mâchoire armée d'un triple rang de dents... Martin Paz vit briller sous les vagues le ventre blanc de l'animal, et d'une main rapide il le frappa de son poignard.

Soudain il se trouva dans des eaux rouges de sang... Il plongea, revint à dix brasses, pensa à la fille de Samuel..., et ne voyant plus l'embarcation du métis, regagna la côte en quelques brassées, oubliant déjà qu'il venait d'échapper à la mort.

Bientôt il rejoignait don Végal. Celui-ci, ne l'ayant pas trouvé à son retour, l'attendait avec anxiété. Paz ne lui parla de rien, et sembla prendre un plaisir plus vif à sa conversation.

Mais le lendemain, Martin Paz avait quitté Chorillos,

et don Végal, bourrelé d'inquiétudes, revenait en toute hâte à Lima.

C'était un véritable événement que le mariage d'André Certa avec la fille du riche Samuel. Les belles señoras n'avaient plus un moment de repos ; moralement elles s'épuisaient à inventer quelque joli corsage ou quelque coiffure nouvelle ; physiquement, elles se fatiguaient à essayer sans cesse les toilettes les plus variées.

De nombreux préparatifs égayaient aussi la maison de Samuel ; il entrait dans les projets du juif de donner un grand retentissement au mariage de Sarah. Les fresques qui paraient sa demeure, selon quelque coutume espagnole, avaient été somptueusement restaurées ; les tentures les plus riches retombaient en larges plis aux fenêtres et aux portes de l'habitation. Les meubles sculptés du dernier goût, en bois précieux ou odoriférants, s'entassaient dans de vastes salons imprégnés d'une bienfaisante fraîcheur. Les arbustes rares, les productions des terres chaudes saisissaient le regard par leurs couleurs splendides, et l'on eût dit que le printemps avait serpenté le long des balustrades et des terrasses, pour les inonder de fleurs et de parfums.

La jeune fille, cependant, pleurait au milieu de ces riantes merveilles; Sarah n'avait plus d'espoir, puisque le Sambo n'en avait pas ; et le Sambo n'espérait plus, puisqu'il ne portait pas le signe de l'espérance! Le nègre Liberta avait épié les démarches du vieil Indien ; il n'avait rien vu. Ah ! si la pauvre enfant eût pu suivre les mouvements de son cœur, elle se fût enfermée dans un de ces *beaterios* tranquilles, pour y mourir en pleurant et en priant.

Poussée par un irrésistible attrait vers les dogmes du catholicisme, la jeune juive s'était secrètement convertie ; par les soins du bon père Joachim, elle s'était ralliée à cette religion d'espérance et d'amour, qui sympathisait si bien avec les élans de son cœur. Si Samuel l'eût destinée à un juif, elle eût hautement avoué sa croyance ; mais, devant épouser un catholique, elle réservait pour son mari le secret de sa conversion.

Le père Joachim, afin d'éviter tout scandale, et, d'ailleurs, lisant plus son bréviaire que le cœur humain, avait laissé Sarah croire à la mort de Martin Paz. La conversion de la jeune fille lui important avant tout, il la voyait assurée par son union avec André Certa, et il tâchait de l'habituer à ce mariage, dont il était loin de soupçonner les conditions.

Enfin ce jour, si joyeux pour les uns, si triste pour les autres, était arrivé. André Certa avait convié la ville entière aux soirées nuptiales ; ses invitations furent sans résultat vis-à-vis des familles nobles, qui s'excusèrent par des motifs plus ou moins plausibles. Le métis cependant leva fièrement la tête, et jeta à peine quelques regards aux gens de sa condition. Le petit Millaflores essaya en vain ses plus humbles courbettes ; mais il se consola en songeant qu'il figurerait comme partie active au repas des fiançailles.

En attendant, les jeunes métis discouraient avec lui dans les brillants salons du juif, et la foule des invités se pressait autour d'André Certa, qui étalait orgueilleusement les splendeurs de sa toilette.

Le contrat devait se signer bientôt; le soleil était couché depuis longtemps, et la jeune fille ne paraissait pas...

Sans doute elle discutait avec sa duègne et ses femmes de chambre la place d'un ruban, ou le choix d'une parure? Peut-être cette hésitation charmante, qui met de si fraîches couleurs au visage des jeunes filles, la retenait encore loin des curieux regards!

Le juif Samuel semblait en proie à un secret mécontentement ; André Certa fronçait le sourcil d'une façon peu patiente ; une sorte d'embarras se peignait sur le visage de plus d'un invité, tandis que des milliers de bougies, répétées par les glaces, remplissaient les salons d'éclatantes lumières.

Au dehors, un homme errait dans une anxiété mortelle : c'était le marquis don Végal...

### VII. — TOUS LES INTÉRÊTS EN JEU.

Sarah cependant était demeurée seule, seule avec ses angoisses et ses douleurs ! Elle allait livrer sa vie tout entière à un homme qu'elle n'aimait pas! Elle s'appuya au balcon parfumé de sa chambre, qui donnait sur les jardins intérieurs. A travers les jalousies vertes, son oreille percevait les bruits de la campagne endormie. La mante de dentelle, glissant sur ses bras, laissait étinceler sur ses épaules des profusions de diamants. Sa douleur, fière et majestueuse, ressortait à travers ses parures, et on l'eût prise pour une de ces belles esclaves baliennes noblement drapées dans leurs vêtements antiques.

Soudain son regard se fixa sur un homme qui se glissait silencieusement entre les allées de magnolias; elle le reconnut : c'était Liberta, son serviteur. Il semblait épier quelque invisible ennemi, tantôt s'abritant derrière une statue, tantôt se couchant à terre.

Sarah eut peur, et regarda autour d'elle. Elle était seule, bien seule. Ses yeux se reportèrent sur les jardins, et elle devint pâle, plus pâle encore ! Devant elle se passait une scène terrible : Liberta était aux prises avec un homme de grande taille qui l'avait terrassé; quelques soupirs étouffés prouvaient qu'une main robuste pressait les lèvres du noir.

La jeune fille, rappelant son courage, allait crier..., quand elle vit se redresser les deux hommes! Le nègre regardait fixement son adversaire...

— Vous ! vous ! c'est vous! s'écriait-il.

Et il suivit cet homme dans une stupéfaction étrange. Ils arrivèrent sous le balcon de Sarah. Soudain, avant qu'elle eût pu jeter un cri, Martin Paz lui apparaissait, ainsi qu'un fantôme de l'autre monde ; et comme le nègre terrassé sous le genou de l'Indien, la jeune fille, courbée sous le regard de Martin Paz, ne put à son tour laisser échapper que ces mots :

— Vous ! vous! c'est vous !

Le jeune Indien fixa sur elle ses yeux immobiles, et lui dit :

— La fiancée entend-elle les bruits de la fête? Les invités se pressent dans les salons pour voir rayonner le bonheur sur son visage! Est-ce donc une victime, préparée pour le sacrifice, qui va s'offrir à leurs regards avides? Est-ce avec ces traits pâlis par la douleur, avec ces yeux d'où jaillissent des larmes amères, que la jeune fille peut se présenter à son fiancé?

Martin Paz parlait ainsi, d'une voix pleine de sympathique tristesse, et Sarah l'entendait vaguement, comme ces harmonies qui passent dans les songes!

Le jeune Indien reprit avec une douceur infinie :

— Puisque l'âme de la jeune fille est en deuil, qu'elle regarde plus loin que la maison de son père, plus loin que la ville où elle souffre et pleure; par delà les montagnes, les palmiers lèvent librement la tête, les oiseaux frappent l'air d'une aile indépendante ; les hommes ont l'immensité pour vivre, et les jeunes femmes laissent s'épanouir leur esprit et leur cœur!

Sarah releva la tête vers Martin Paz. L'Indien s'était

redressé de toute sa hauteur, et, le bras étendu vers le sommet des Cordillières, montrait à la jeune fille le chemin de la liberté.

Sarah se sentit entraînée par une force insurmontable. Déjà le bruit de quelques voix arrivait jusqu'à elle; on s'approchait de sa chambre; son père allait y entrer sans doute; son fiancé l'accompagnait peut-être! L'Indien éteignit subitement la lampe suspendue au-dessus de sa tête... Un sifflement semblable au cri du *cilguero*, et rappelant celui qui s'était fait entendre sur la Plaza-Mayor, perça les silencieuses ténèbres de la nuit; la jeune fille perdit connaissance.

La porte s'ouvrit brusquement; Samuel et André Certa entrèrent. L'obscurité était profonde; quelques serviteurs accoururent avec des flambeaux... La chambre était vide!

— Mort et furie! s'écria le métis.

— Où est-elle? fit Samuel.

— Vous en êtes responsable, lui dit brutalement André Certa.

A ces paroles, le juif sentit une sueur froide le glacer jusqu'aux os.

— A moi! au secours! s'écria-t-il.

Et, suivi de ses domestiques, il s'élança hors de la maison.

Martin Paz fuyait rapidement à travers les rues de la ville. Le nègre Liberta volait sur ses traces; mais il ne paraissait pas qu'il voulût lui disputer la jeune fille.

A deux cents pas de la demeure du juif, Paz trouva quelques Indiens de ses compagnons, qui s'étaient rassemblés au sifflement poussé par lui.

— A nos *ranchos* des montagnes! s'écria-t-il.

— A la maison du marquis don Végal! dit une autre voix derrière lui.

Martin Paz se retourna; l'Espagnol était à ses côtés!

— Ne me confierez-vous pas cette jeune fille? lui demanda le marquis.

L'Indien courba la tête, et d'une voix affaiblie :

— A la demeure du marquis don Végal! dit-il à ses compagnons.

Ceux-ci se dirigèrent avec lui de ce côté.

Un désordre extrême régnait alors dans les salons du juif. La nouvelle de la disparition de Sarah fut un coup de foudre; les amis d'André se précipitèrent sur ses pas. Le faubourg de San-Lazaro fut exploré, fureté en toute hâte; mais on ne put rien découvrir. Samuel s'arrachait les cheveux de désespoir. Pendant toute la nuit, les plus actives recherches furent inutiles...

— Martin Paz est vivant! s'était écrié André Certa dans un moment de fureur.

Et bientôt ce pressentiment prit la consistance d'un fait avéré. La police fut aussitôt prévenue de l'enlèvement; ses agents les plus actifs se mirent sur pied; les Indiens furent surveillés de près; et si l'on ne découvrit pas la retraite de la jeune fille, on acquit les preuves évidentes d'une révolte prochaine, qui concordèrent avec les dénonciations du juif.

André Certa prodigua l'or à pleines mains, mais ne put rien savoir. Cependant les gardiens des portes affirmaient n'avoir vu sortir personne de Lima; la jeune fille était donc cachée dans la ville.

Liberta, de retour chez son maître, fut interrogé souvent; mais personne ne parut plus étonné que lui de l'enlèvement de Sarah.

Cependant, un autre homme qu'André Certa avait vu dans la disparition de la juive une preuve de l'existence de Martin Paz : c'était le Sambo. Il errait dans les rues de Lima, quand le cri poussé par l'Indien fixa son attention; c'était un signal de ralliement bien connu de lui! Le Sambo put donc assister à l'enlèvement de la jeune fille et la suivre de loin jusqu'à la maison du marquis.

L'Espagnol la fit passer par une porte secrète, dont il avait seul la clef; si bien que ses gens ne se doutèrent de rien. Martin Paz soutenait la jeune fille dans ses bras, et la déposa sur un lit de repos.

Quand don Végal, qui avait voulu rentrer, lui, par la porte principale, arriva dans la chambre où reposait Sarah, il trouva Martin Paz agenouillé devant elle. Le marquis allait reprocher à l'Indien sa conduite, quand celui-ci lui dit :

— Vous voyez, mon père, si je vous aime! Ah! pourquoi vous êtes-vous trouvé sur ma route? Nous serions déjà libres dans nos montagnes. Mais comment n'aurais-je pas obéi à votre parole!

Don Végal ne sut que répondre; une grande émotion le prenait au cœur. Il fallait, en effet, qu'il fût bien aimé de Martin Paz...

— Le jour où Sarah quittera votre demeure pour être rendue à son père et à son fiancé, soupira l'Indien, vous aurez un fils et un ami de moins dans le monde.

En disant ces derniers mots, Paz mouillait de larmes la main de don Végal. C'étaient les premiers pleurs que versait cet homme!

Les reproches de don Végal tombèrent devant cette respectueuse soumission. La jeune fille devenait son hôte; elle était sacrée! Il ne put s'empêcher d'admirer Sarah, toujours évanouie; il se prit à aimer celle dont il avait surpris la conversion, et qu'il se fût plu sans doute à donner pour compagne au jeune Indien.

Ce fut alors qu'en ouvrant les yeux, Sarah s'étonna de se voir en présence d'un inconnu.

— Où suis-je? dit-elle avec un sentiment de terreur.

— Près d'un homme généreux qui m'a permis de l'appeler mon père, répondit Martin Paz en montrant l'Espagnol.

La jeune fille, ramenée par la voix de l'Indien au sentiment de sa position, se couvrit la figure de ses mains tremblantes et se prit à sangloter.

— Retirez-vous, ami, dit don Végal au jeune homme; retirez-vous!

Martin Paz sortit lentement de la chambre, non sans avoir pressé la main de l'Espagnol et jeté sur Sarah un long regard.

Alors don Végal eut pour cette pauvre enfant des consolations d'une délicatesse exquise; il lui fit entendre un langage digne d'exprimer ses beaux sentiments de noblesse et d'honneur. Attentive et résignée, la jeune fille comprit à quels dangers elle échappait; et elle confia son avenir aux soins de l'Espagnol. Mais au milieu de phrases entrecoupées de soupirs et mêlées de larmes, don Végal comprit l'immense attachement de ce cœur naïf pour celui qu'elle appelait son sauveur. Il engagea Sarah à prendre quelque repos, et veilla sur elle avec la sollicitude d'un père.

Martin Paz, lui, avait compris à quoi l'honneur l'engageait, et, malgré périls et dangers, il ne voulut point passer la nuit sous le toit de don Végal.

Il sortit donc; sa tête était brûlante; la fièvre faisait bouillir son sang dans ses veines.

Il n'eut pas fait cent pas dans la rue que cinq ou six hommes se jetèrent sur lui et, malgré sa défense opiniâtre, parvinrent à le garrotter. Martin Paz poussa un rugissement de désespoir qui se perdit dans la nuit. Il se

crut au pouvoir de ses ennemis, et donna une dernière pensée à la jeune fille.

L'Indien, quelque temps après, était déposé dans une chambre. On lui enleva le bandeau qui lui couvrait les yeux. Il regarda autour de lui, et se vit dans la salle basse de cette taverne où ses frères avaient organisé leur prochaine révolte.

Le Sambo, Manangani et d'autres l'entouraient. Un éclair de haine jaillit de ses yeux, mais il en trouva de semblables chez ses ravisseurs.

— Mon fils n'a donc pas pitié de mes larmes, dit le Sambo, puisqu'il me laisse si longtemps croire à sa mort?

— Est-ce à la veille d'une révolte que Martin Paz, notre chef, devait se trouver dans le camp de nos ennemis?

Martin Paz ne répondit ni à son père, ni à Manangani.

— Ainsi, nos intérêts les plus graves ont été sacrifiés à une femme!

En parlant ainsi, Manangani s'était rapproché de Martin Paz; un poignard étincelait dans sa main. Martin Paz ne le regarda même pas.

— Parlons d'abord, dit le Sambo; nous agirons plus tard. Si mon fils manque à conduire ses frères au combat, je saurai maintenant sur qui venger sa trahison. Qu'il prenne garde! la fille du juif Samuel n'est pas si bien ca-



Aux Amancaës. Indiens et Nègres, marchands de coco, de beefsteaks, de fruits, etc.

chée qu'elle échappe à notre haine. Mon fils réfléchira, d'ailleurs. Frappé d'une condamnation mortelle, proscrit, errant chez nos maîtres, il n'aura pas une pierre pour reposer ses douleurs. Si, au contraire, il leur reprend notre vieux pays et notre ancienne puissance, Martin Paz, chef de nombreuses tribus, pourra donner à sa fiancée le bonheur et la gloire.

Martin Paz demeurait silencieux; mais un combat terrible se livrait en lui. Le Sambo venait de faire vibrer les cordes sensibles de cette fière nature; placé entre une vie de fatigues, de dangers, de désespoir, et une existence heureuse, honorée, illustre, il ne pouvait hésiter. Mais il abandonnerait donc le marquis don Végal, dont les nobles espérances le destinaient à pacifier le Pérou!

— Oh! pensa-t-il en regardant son père, ils me tueront Sarah, si je les délaisse!

— Que nous répond mon fils? demanda impérieusement le Sambo.

C'est que Martin Paz était indispensable à leurs projets; qu'il jouissait d'une autorité suprême sur les Indiens de la ville; qu'il les manœuvrait à sa guise, et, sur un signe, les eût entraînés à la mort. Il fallait donc qu'il reprît sa place dans la révolte pour en assurer la victoire.

Les liens qui l'enchaînaient encore furent détachés par l'ordre du Sambo; Martin Paz se releva libre au milieu de ses frères.

— Mon fils, lui dit l'Indien, qui l'observait avec attention, demain, pendant la fête des Amancaës, nos frères

tomberont comme une avalanche sur les Liméniens désarmés. Voici le chemin des Cordillières, voici le chemin de la ville ; vous irez où votre bon plaisir vous conduira. Demain ! demain ! vous trouverez plus d'une poitrine métisse à briser de votre poignard. Vous êtes libre.

— Aux montagnes ! s'écria Martin Paz avec un sourd rugissement.

L'Indien redevenait Indien au milieu de ces grandes haines qui l'entouraient.

— Aux montagnes, répéta-t-il, et malheur à nos ennemis ! malheur !

Et le soleil levant éclaira de ses premiers rayons le conciliabule des chefs indiens au sein des Cordillières.

Ces rayons furent sans joie et sans clarté pour la pauvre jeune fille, qui pleurait et priait. Le marquis avait fait avertir le père Joachim de se rendre chez lui ; et le digne homme s'était rencontré là avec sa chère pénitente. Quel



Vue des bains de Chorillos (E. Breton, d'après I. Mérino).

bonheur ce fut pour elle de s'agenouiller aux pieds du prêtre, et de verser dans son sein ses angoisses et ses afflictions !

Mais Sarah ne pouvait demeurer plus longtemps dans la demeure de l'Espagnol. Le père Joachim parla dans ce sens à don Végal, qui ne savait quel parti prendre, car il était en proie à des inquiétudes suprêmes. Qu'était devenu Martin Paz? Il avait fui cette maison. Était-il au pouvoir de ses ennemis? Oh ! combien l'Espagnol eut regret de l'avoir quitté pendant cette nuit d'alarmes ! Il le chercha avec l'ardeur, l'entraînement d'un père ; il ne le trouva pas.

— Mon vieil ami, dit-il à Joachim, la jeune fille est en sûreté près de vous ; ne la quittez pas pendant cette journée funeste.

— Mais son père qui la cherche, son fiancé qui l'attend !

— Un jour ! un seul jour ! Vous ne savez pas quelle existence se rattache à cette enfant. Un jour ! un seul jour ! mais au moins que je retrouve Martin Paz, celui que mon cœur et Dieu ont nommé mon fils !

Le père Joachim revint près de la jeune fille ; don Végal sortit et courut par les rues de Lima.

L'Espagnol fut tout surpris du bruit, du mouvement, de l'agitation de la ville... C'est que la grande fête des Amancaës, oubliée de lui seul, le 24 juin, le jour de la Saint-Jean était arrivé. Les montagnes voisines s'étaient couvertes de verdure et de fleurs ; les habitants, à pied, à cheval, en voiture, se rendaient sur un plateau célèbre,

situé à une demi-lieue de Lima, d'où les spectateurs jouissent d'une vue admirable ; métis et Indiens s'entre-mêlaient dans la fête commune ; ils marchaient gaiement par groupes de parents ou d'amis ; chaque groupe s'appelle du nom de *partida*, porte ses provisions et se fait précéder d'un joueur de guitare, qui entonne, en s'accompagnant, les *yaravis* et les *llantos* les plus populaires. Ces joyeux promeneurs s'avancent avec des cris, des joutes, des provocations sans fin, par les champs de maïs et d'*alfafa*, à travers les bosquets de bananiers dont les fruits pendent jusqu'à terre ; ils traversent ces belles *alamedas* plantées de saules, pour se trouver bientôt au milieu des bois de citronniers et d'orangers, dont les enivrants parfums se confondent avec les sauvages odeurs de la montagne. Tout le long de la route, des cabarets ambulants offrent aux promeneurs l'eau-de-vie de *pisco* et la *chica*, dont les copieuses libations excitent aux rires et aux clameurs ; les cavaliers font caracoler leurs chevaux au milieu de la foule, et luttent de vitesse, d'adresse et d'habileté ; toutes les danses en vigueur, depuis le *londou* jusqu'au *mismis*, depuis les *boleros* jusqu'aux *samacuecas*, agitent et entraînent les *caballeros* et les *sambas* aux yeux noirs. Les sons de la *viguela* ne suffisent bientôt plus aux mouvements désordonnés des danseurs ; les musiciens poussent des cris sauvages, qui les stimulent jusqu'au délire ; les spectateurs battent précipitamment la mesure des pieds et des mains, et les couples harassés tombent à terre les uns après les autres.

Il règne dans cette fête, qui tire son nom des petites fleurs de la montagne, une fougue et une liberté inconcevables ; et cependant jamais une rixe privée ne fait entendre ses colères entre les mille cris de la joie publique ; c'est à peine si quelques lanciers à cheval, ornés de leurs cuirasses étincelantes, maintiennent çà et là l'ordre parmi la population.

Les diverses classes de la société liménienne se mêlent à ces réjouissances, qui se reproduisent pendant tous les jours du mois de juillet. De jolies *tapadas* heurtent en riant les belles filles qui vont bravement, le visage découvert, à la rencontre des joyeux cavaliers ; et quand toute cette foule arrive enfin sur le plateau des Amancaès, une immense clameur d'admiration est répétée par les profondeurs de la montagne.

Aux pieds des spectateurs s'étend l'ancienne cité des rois, qui dresse hardiment vers le ciel ses tours et ses clochers pleins d'étourdissants carillons. San-Pedro, Saint-Augustin, la cathédrale, appellent le regard sur leurs toitures resplendissantes des rayons du soleil ; San-Domingo, la riche église dont la madone n'est jamais vêtue deux jours de suite des mêmes draperies, élève plus haut que ses voisines sa flèche témérairement évidée ; sur la droite, l'Océan Pacifique fait onduler ses vastes plaines bleues au souffle de la brise occidentale, et l'œil, en revenant de Callao à Lima, se promène sur toutes ces *chulpas* funéraires, derniers restes de la grande dynastie des Incas ; à l'horizon, le cap Morro-Solar encadre, avec ses collines inclinées, les splendeurs merveilleuses de ce tableau.

Aussi les Liméniens ne se rassasient jamais de ces admirables points de vue, et leurs bruyantes admirations assourdissent tous les ans les échos de San-Christoval et des Amancaès.

Or, pendant qu'ils jouissaient sans crainte de ces pittoresques coups d'œil et s'abandonnaient à l'expansion d'une joie irrésistible, un drame sombre, sanglant, funèbre, se préparait sur les sommets glacés des Cordillières.

### VIII. — VAINQUEURS ET VAINCUS.

En proie à sa douleur aveugle, don Végal marchait au hasard. Après avoir perdu sa fille, l'espoir de sa race et de son amour, allait-il se voir ravir aussi l'enfant d'adoption qu'il avait arraché à la mort ? Don Végal avait oublié Sarah, pour ne songer qu'à Martin Paz.

Il fut frappé du grand nombre d'Indiens, de *zambos*, de *chiños* qui erraient dans les rues ; ces hommes, qui d'ordinaire prenaient une part active aux jeux des amancaès, se promenaient alors silencieusement avec de singulières préoccupations. Souvent quelque chef affairé leur jetait un ordre secret et reprenait sa route ; et tous, malgré leurs détours, se réunissaient peu à peu dans les riches quartiers de Lima, à mesure que les Liméniens se répandaient dans la campagne.

Don Végal, trop occupé de ses recherches, oublia bientôt cette étrange remarque. Il parcourut le San-Lazaro tout entier, y vit André Certa en fureur et en armes, et le juif Samuel aux abois, non de la perte de sa fille, mais de la perte des 100,000 piastres ; mais il ne trouva point Martin Paz, qu'on cherchait avec ardeur... Il courut à la prison consistoriale... Rien ! Il retourna chez lui... Rien ! Il monta à cheval et vola à Chorillos... Rien ! Il revint enfin, brisé de fatigue, à Lima ; quatre heures sonnaient à la cathédrale.

Don Végal remarqua des groupes d'Indiens devant sa demeure ; mais il ne pouvait, sans compromettre l'homme qu'il cherchait, leur demander :

— Où est Martin Paz ?

Il rentra chez lui, plus désespéré qu'il n'était sorti.

Aussitôt un homme se détacha d'une allée voisine et marcha droit aux Indiens. Cet homme était le Sambo.

— L'Espagnol est de retour, leur dit-il ; vous le connaissez maintenant, c'est un des représentants les plus illustres de la race qui nous écrase ; malheur à lui !

— Et quand frapperons-nous ?

— Lorsque cinq heures sonneront, et que le tocsin lancera jusqu'aux montagnes le signal de la vengeance.

Puis le Sambo marcha à pas précipités vers la *chingana* et rejoignit les principaux chefs de la révolte.

Cependant le soleil commençait à baisser à l'horizon ; c'était l'heure à laquelle l'aristocratie liménienne allait à son tour aux Amancaès ; les plus riches toilettes resplendissaient dans les équipages défilant à droite et à gauche sous les arbres de la route ; c'était une inextricable mêlée de piétons, de voitures, de cavaliers ; un brouhaha de cris, de chants, d'instruments et de vociférations.

Cinq heures sonnèrent tout à coup à la tour de la cathédrale ! Et un son, haletant, pressé, funèbre, ébranla les airs ; les éclats du tocsin tonnaient sur la foule, glacée dans son délire...

Un cri immense retentit dans la ville. De toutes les places, de toutes les rues, de toutes les maisons, sortirent des Indiens, la colère dans les yeux et les armes à la main. Les beaux quartiers de la ville étaient encombrés de ces hommes, dont quelques-uns secouaient au-dessus de leur tête des torches embrasées !

— Mort aux Espagnols ! mort aux oppresseurs ! tel était le mot d'ordre des révoltés !

Les promeneurs qui rentraient à Lima durent reculer devant ces masses ; mais le sommet des collines se couvrit bientôt d'autres ennemis, et toute retraite fut impossible ; les zambos se précipitèrent comme la foudre sur cette foule à demi-brisée par les fatigues de la fête, tan-

dis que les Indiens des montagnes se frayèrent une route sanglante en rejoignant leurs frères de la ville.

On se figure l'aspect que Lima présenta en ce moment terrible. Les révoltés avaient quitté la place de la taverne et s'étaient répandus dans tous les quartiers ; à la tête d'une des colonnes, Martin Paz agitait le drapeau noir, le drapeau de l'indépendance ; tandis que les Indiens des autres rues attaquaient les maisons désignées à la ruine, Martin Paz abordait la Plaza-Mayor avec sa troupe ; près de lui, Manangani poussait des hurlements féroces, et montrait avec orgueil ses bras ensanglantés.

Mais les soldats du gouvernement, prévenus de la révolte, étaient rangés en bataille devant le palais du président ; une fusillade effroyable accueillit les insurgés à leur entrée sur la place ; surpris par cette décharge inattendue, qui coucha bon nombre des leurs sur le terrain, ils s'élancèrent contre les troupes avec un emportement insurmontable ; il s'ensuivit une horrible mêlée, où les hommes se prirent corps à corps. Martin Paz et Manangani firent des prodiges de valeur, et ils n'échappèrent que par miracle à la mort.

Il leur fallait à tout prix enlever le palais et s'y retrancher !

— En avant ! cria Martin Paz, et sa voix entraîna les Indiens à l'assaut. Bien qu'ils fussent écrasés de toutes parts, ils parvinrent à faire reculer le cordon de troupes enroulé autour du palais. Déjà Manangani s'élançait sur les premières marches du perron ; mais il s'arrêta soudain, les rangs des soldats ouverts avaient démasqué deux pièces de canon prêtes à mitrailler les assiégeants.

Il n'y avait pas une seconde à perdre ; il fallait s'élancer sur la batterie avant qu'elle eût éclaté.

— A nous deux ! s'écria Manangani, en s'adressant à Martin Paz.

Mais le jeune Indien venait de se baisser et n'écoutait plus, car un nègre lui glissait ces mots à l'oreille :

— On pille la maison de don Végal, on l'assassine peut-être !

A ces paroles, Martin Paz avait reculé. Manangani l'avait saisi par le bras ; mais, le repoussant d'une main vigoureuse, l'Indien s'élança vers la place.

— Traître ! traître infâme ! s'écria Manangani, en déchargeant ses pistolets sur Martin Paz.

A ce moment les canons éclataient, et la mitraille balayait les Indiens sur les marches.

— A moi, mes frères ! cria Martin Paz, et quelques fugitifs, ses dévoués compagnons, se joignirent à lui ; avec cette petite troupe, il put se faire jour à travers les soldats.

Cette fuite eut toutes les conséquences d'une trahison ; les Indiens se crurent abandonnés par leur chef. Manangani essaya vainement de les ramener au combat ; une épaisse fusillade les enveloppa d'un réseau de balles ; dès lors il ne fut plus possible de les rallier ; la confusion fut à son comble et la déroute complète. Les flammes qui s'élevaient de certains quartiers attirèrent quelques fuyards au pillage ; mais les soldats vainqueurs les poursuivirent l'épée dans les reins, et ils en tuèrent le plus grand nombre sans merci.

Pendant ce temps, Martin Paz avait gagné la maison de don Végal ; elle était le théâtre d'une lutte acharnée, dirigée par le Sambo lui-même ; il avait un double intérêt à se trouver là ; tout en combattant le noble Espagnol, il voulait s'emparer de Sarah, gage de la fidélité de son fils.

En voyant revenir Martin Paz, il ne douta plus de sa trahison, et retourna ses frères contre lui.

La porte et les murailles de la cour renversées laissaient voir don Végal, l'épée à la main, entouré de ses fidèles serviteurs, et tenant tête à une masse envahissante. La fierté de cet homme et son courage étaient sublimes ; il s'offrait le premier aux coups mortels, et son bras redoutable l'avait entouré de cadavres.

Mais que faire contre cette foule d'Indiens, qui s'augmentait alors de tous les vaincus de la Plaza-Mayor ! Don Végal sentait faiblir ses défenseurs et n'avait plus qu'à se faire tuer, quand Martin Paz arriva, rapide comme la foudre, chargea les agresseurs par derrière, les força de se retourner contre lui, et, au milieu des balles, des coups de poignard, des malédictions, pénétra jusqu'à don Végal, auquel il fit un rempart de son corps. Le courage revint au cœur des assiégés.

— Bien, mon fils, bien ! dit don Végal à Martin Paz, en lui étreignant la main.

Mais le jeune Indien était sombre.

— Bien, Martin Paz ! s'écria une autre voix qui lui alla jusqu'à l'âme ; il reconnut Sarah, et son bras traça un cercle de sang autour de lui.

Voilà donc que la troupe du Sambo pliait à son tour. Vingt fois ce nouveau Brutus avait dirigé ses coups contre son fils, sans pouvoir l'atteindre, et vingt fois Martin Paz avait détourné son arme prête à frapper son père.

Soudain le farouche Manangani, couvert de sang, parut auprès du Sambo.

— Tu as juré, lui dit-il, de venger la trahison d'un infâme, sur ses proches, sur ses amis, sur lui-même ! Eh bien, il est temps ! voici les soldats qui arrivent, le métis André Certa est avec eux.

— Viens donc, Manangani, dit le Sambo avec un rire féroce, viens donc ! car c'est notre vengeance même qui approche !

Et tous deux abandonnèrent la maison de don Végal, pendant que leurs compagnons s'y faisaient encore tuer. Ils allèrent droit à la troupe qui arrivait au pas de course. On les coucha en joue ; mais, sans être intimidé, le Sambo alla droit au métis.

— Vous êtes André Certa, lui dit-il ; eh bien, votre fiancée est dans la maison de don Végal, et Martin Paz va l'entraîner dans les montagnes !

Cela dit, les Indiens disparurent. Ainsi le Sambo avait mis face à face les deux plus mortels ennemis, et, trompés par la présence de Martin Paz auprès de don Végal, les soldats s'élancèrent contre la maison du marquis.

André Certa était ivre de fureur. Dès qu'il aperçut Martin Paz, il se précipita sur lui.

— A nous deux ! hurla le jeune Indien, et quittant l'escalier de pierre qu'il avait si vaillamment défendu, il rejoignit le métis. Pendant ce temps, les compagnons de Martin Paz repoussaient les troupes corps à corps.

Cependant Martin Paz avait saisi André Certa de sa main puissante et l'étreignait contre lui, si bien que le métis ne pouvait se servir de ses pistolets. Ils étaient là, pied contre pied, poitrine contre poitrine, leurs visages se touchaient, et leurs regards se confondaient dans un seul éclair ; leurs mouvements devenaient rapides, invisibles même ; amis ou ennemis ne pouvaient les approcher ; bientôt, dans cette terrible étreinte, la respiration leur manqua, tous deux tombèrent. André Certa se redressa sur Martin Paz, dont le poignard s'était échappé. Le métis leva le bras, mais l'Indien parvint à le saisir avant qu'il eût frappé. L'instant était horrible. André Certa voulut en vain se dégager ; Martin Paz, avec une vigueur surnaturelle, retourna contre le métis le poignard et le bras

même qui tenait ce poignard, et le lui plongea tout entier dans le cœur.

Martin Paz se releva ensanglanté. La place était libre, les soldats fuyaient de toutes parts. Martin Paz eût été vainqueur s'il fût resté à la Plaza-Mayor. Il vint tomber dans les bras de don Végal.

— Aux montagnes, mon fils, fuis aux montagnes! maintenant je te l'ordonne!

— Mon ennemi est-il bien mort? dit Martin Paz, en revenant près du cadavre d'André Certa.

Un homme le fouillait en ce moment, et tenait un portefeuille qu'il lui avait dérobé. Martin Paz sauta sur cet homme et le renversa à terre ; c'était le juif Samuel.

L'Indien ramassa le portefeuille, l'ouvrit, le feuilleta rapidement, poussa un cri de joie, et, s'élançant vers le marquis, lui remit un papier où se trouvaient ces mots :

« Reçu du señor André Certa la somme de 100,000 « piastres ; je m'engage à lui restituer cette somme au « double, si Sarah, que j'ai sauvée lors du naufrage du *San-« José*, et que je lui fais épouser, n'est pas la fille et l'u-« nique héritière du marquis don Végal.

« SAMUEL. »

— Ma fille ! ma fille ! s'écria l'Espagnol, et il tomba dans les bras de Martin Paz, qui l'entraîna vers la chambre de Sarah.

Hélas ! la jeune fille n'y était plus ; le père Joachim, baigné dans son sang, ne put articuler que ces mots :

— Le Sambo !... enlevée !... vers la rivière de Madeira !...

Et il perdit connaissance.

## IX. — LES CATARACTES DE LA MADEIRA.

— En route ! en route ! s'était écrié Martin Paz. Et, sans dire un mot, don Végal avait suivi l'Indien. Sa fille !... il fallait retrouver sa fille !... Des mules furent amenées, toutes préparées à un long voyage à travers les Cordillières ; les deux hommes les enfourchèrent, enveloppés de leur puncho ; de grandes guêtres furent attachées par des courroies au-dessus de leurs genoux ; d'immenses étriers, armés de longs éperons, enveloppèrent leurs pieds, et de larges chapeaux de paille de Guyaquil leur abritèrent la tête. Des armes remplissaient les fontes de chaque selle ; une carabine, redoutable entre les mains de don Végal, était suspendue à ses côtés. Martin Paz avait enroulé au tour de lui son lazo, dont une extrémité se fixait au harnachement de sa mule.

L'Espagnol et l'Indien piquèrent des deux. Au moment où ils franchissaient les murs de la ville, ils furent rejoints par un nègre équipé comme eux-mêmes. C'était le nègre Liberta. Don Végal le reconnut ; le fidèle serviteur fut de moitié dans leur poursuite.

Martin Paz connaissait toutes les plaines, toutes les montagnes qu'ils allaient franchir et traverser ; il savait dans quelles tribus sauvages, dans quel pays aride le Sambo avait entraîné sa fiancée... Sa fiancée ! il n'osait plus donner ce nom à la fille du marquis don Végal.

— Mon fils, dit ce dernier, as-tu quelque espoir au cœur ?

— Autant que de haine et de tendresse !

— La fille du juif, en devenant mon sang, n'a pas cessé d'être à toi.

— Marchons donc, marchons ! dit avec explosion Martin Paz.

Sur leur route, les voyageurs virent un grand nombre d'Indiens en fuite, regagnant leurs *ranchos* au milieu des montagnes. La défaite et la déroute n'avaient pas tardé à suivre la défection de Martin Paz. Si l'émeute avait triomphé sur quelques points du territoire, elle avait reçu le coup de mort à Lima.

Les trois cavaliers marchaient rapidement, n'ayant qu'une idée, qu'un but. Ils s'enfoncèrent bientôt dans les gorges impraticables des Cordillières. De mauvais sentiers circulaient à travers ces masses rougeâtres, plantées çà et là de cocotiers et de pins ; les cèdres, les cotonniers, les aloès, restaient derrière eux, avec les plaines couvertes de maïs et de luzerne ; quelques cactus épineux piquaient parfois leurs mules, et les faisaient hésiter sur le penchant des précipices.

C'était une rude tâche que de traverser les Cordillières, pendant ces mois d'été ; la fonte des neiges sous le soleil de juin faisait jaillir des cataractes imprévues sous les pas des voyageurs ; souvent des masses effroyables, se détachant du sommet des pics, allaient s'engouffrer près d'eux dans les abîmes sans fond !

Mais ils marchaient toujours, ne sentant ni l'ouragan ni le froid de ces hautes solitudes ; ils allaient jour et nuit, sans jamais trouver ni villes, ni bourgades pour se reposer un instant ; à peine si, dans quelques cabanes perdues, ils trouvaient une natte de *totora* pour étendre leurs membres brisés, quelques morceaux de viande séchée au soleil, quelques calebasses pleines d'une eau fangeuse...

Ils parvinrent enfin au sommet des Andes, à 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, plus d'arbres, plus de végétation ; quelquefois un *oso* ou *ucumari*, sorte d'ours noir énorme, venait à leur rencontre. Souvent, pendant les après-midi, ils étaient enveloppés par ces formidables orages des Cordillières, qui soulèvent des tourbillons de neige au-dessus des cimes les plus élevées. Don Végal s'arrêtait parfois, inhabitué à ces périls affreux. Martin Paz le soutenait alors dans ses bras, et l'abritait contre les immenses entassements de neige. Et cependant les éclairs déchiraient les blanches ténèbres, le tonnerre fracassait les pics incultes, et remplissait les profondeurs de la montagne de déchirants éclats !

A ce point le plus élevé des Andes, les voyageurs furent en proie à l'état maladif, appelé *sorroche* par les Indiens, et qui dépouille l'homme le plus intrépide de son courage et de ses forces. Il leur fallut une volonté surhumaine pour ne pas tomber sans mouvement sur les cailloux de la route, et se voir dévorer par ces immenses condors qui déployaient au-dessus d'eux leur vaste envergure ! Ces trois hommes parlaient peu ; chacun se renfermait dans le silence que lui inspiraient ces tristes déserts.

Sur le versant oriental des Cordillières, ils devaient trouver les traces exactes de leurs ennemis ; ils marchèrent donc toujours, et purent enfin descendre la chaîne de montagnes ; mais les Andes sont composées d'un grand nombre de saillies inattendues, si bien que des pics inaccessibles se dressaient toujours devant eux.

Néanmoins ils retrouvèrent bientôt les arbres des niveaux inférieurs ; les llamas, les vigognes, qui paissaient une herbe rare, leur annonçaient l'approche des hommes. Quelquefois ils rencontraient des *gauchos* conduisant leurs *arias* de mules ; et plus d'un *capataz* (chef de convoi) fit marché avec eux pour changer leurs bêtes épuisées.

Ils parvinrent ainsi aux immenses forêts vierges qui hérissent les plaines situées entre le Pérou et le Brésil ; ils commencèrent dès lors à saisir les traces des ravisseurs ; et c'est au milieu de ces bois inextricables que Martin Paz reprit toute sa sagacité indienne.

Le courage revint à l'Espagnol, la force revint au nè-

gre, quand un feu à moitié éteint, des empreintes de pas, leur prouvèrent la proximité de leurs ennemis. Martin Paz remarquait tout et faisait étude de tout, la cassure des petites branches, la nature des vestiges.

Don Végal craignait que sa malheureuse fille n'eût été entraînée à pied à travers les pierres et les ronces; mais l'Indien lui montra quelques cailloux fortement incrustés en terre, et qui indiquaient la pression du pied d'un animal; au-dessus, des branchages avaient été repoussés dans la même direction, et ne pouvaient être atteints que par une personne à cheval. Le pauvre père se consolait et se reprenait à espérer et à vivre; et puis Martin Paz était si confiant, si habile, si fort, qu'il n'y avait pour lui ni obstacles infranchissables, ni insurmontables périls.

Néanmoins les bois immenses rétrécissaient toujours l'horizon autour d'eux, et les arbres se multipliaient incessamment devant leurs yeux fatigués.

Un soir, pendant que les ténèbres s'entassaient sous l'opaque feuillage, Martin Paz, Liberta et don Végal furent contraints par la fatigue de s'arrêter. Ils étaient arrivés sur le bord d'une rivière; c'étaient les premiers courants d'eau de la Madeira, que l'Indien reconnut parfaitement; d'immenses mangliers se penchaient au-dessus de l'onde endormie, et s'unissaient aux arbres de l'autre rive par des



Danse liménienne (la *samacueca*) au son de la guitare et du potiron.

lianes capricieuses où se balançaient les *titupuying* et les *coucoulies*.

Les ravisseurs avaient-ils remonté les rives? avaient-ils descendu le cours du fleuve? l'avaient-ils traversé en droite ligne? telles étaient les insolubles questions que se posait Martin Paz. Il s'écarta un peu de ses compagnons, en suivant avec une peine infinie quelques empreintes fugitives; il fut ainsi amené à longer les rives jusqu'à une clairière un peu moins sombre. Quelques piétinements indiquaient qu'une troupe d'hommes avait peut-être franchi le fleuve à cet endroit, et ce fut l'opinion de l'Indien, bien qu'il ne trouvât autour de lui aucune preuve de la construction d'un canot; il savait que le Sambo devait avoir abattu quelque arbre au milieu de la forêt, et l'avoir dépouillé de son écorce dont il aurait fait une embarcation qui aurait été transportée à bras d'hommes jusqu'aux rives de la Madeira. Néanmoins il hésitait encore, quand il vit une sorte de masse noire remuer près d'un taillis; il prépara vivement son lazo et se tint prêt à une attaque; il s'avança de quelques pas, et aperçut un animal couché à terre, en proie aux dernières convulsions; c'était une mule. La pauvre bête expirante avait dû être frappée loin de l'endroit où elle s'était traînée, en laissant de longues traces de sang sur son passage. Martin Paz ne douta plus que les Indiens, ne pouvant lui faire traverser le fleuve, ne l'eussent tuée d'un coup de poignard, comme l'indiquait une large blessure. Il ne conçut plus de doute dès ce moment sur la direction de ses ennemis, et revint

à ses compagnons, inquiets déjà de sa longue absence.

— Demain peut-être nous reverrons la jeune fille ! leur dit-il.

— Ma fille ! oh ! mon fils ! partons à l'instant, fit l'Espagnol ; je n'ai plus de fatigue, et la force me revient avec l'espoir ! partons.

— Mais il faut traverser ce fleuve, et nous ne pouvons perdre de temps à construire un canot !

— Nous le traverserons à la nage !

— Courage donc, mon père ! Liberta et moi nous vous soutiendrons !

Tous trois se dépouillèrent de leurs habits, que Martin Paz réunit en paquet sur sa tête ; et tous trois se glissèrent silencieusement dans l'eau, de peur d'éveiller quelques-uns de ces dangereux caïmans, si nombreux dans les rivières du Brésil et du Pérou.

Ils arrivèrent sans encombre à l'autre rive ; le premier soin de Martin Paz fut de rechercher les traces des Indiens ; mais il eut beau scruter les moindres feuilles, les moindres cailloux, il ne put rien découvrir ; comme le courant assez rapide les avait entraînés à la dérive, il remonta la berge du fleuve jusqu'à la hauteur de l'endroit où il avait trouvé la mule ; mais rien encore ne put l'assurer de la direction prise par les ravisseurs. Il fallait que ces gens-là, pour faire entièrement perdre leurs traces, eussent descendu le fleuve pendant quelques milles, afin de prendre terre loin du lieu de leur embarquement.

Martin Paz, pour ne pas désespérer ses compagnons, ne leur fit point part de ces fâcheuses remarques ; il ne dit même pas un mot de la mule à don Végal, de peur de l'attrister encore, en lui apprenant que sa pauvre fille était maintenant traînée à travers des sentiers impraticables.

Lorsqu'il revint près de l'Espagnol, il le trouva endormi ; la fatigue l'avait emporté sur la douleur et la résolution ; Martin Paz se garda bien de le réveiller ; un peu de sommeil lui ferait grand bien ; mais tandis qu'il veillait, appuyant sur ses genoux la tête de don Végal, et perçant de ses vifs regards les ombres environnantes, il envoya Liberta rechercher au-dessous du fleuve quelque trace qui pût les guider aux premiers rayons du soleil. Le nègre partit dans la direction indiquée, se glissant comme un serpent entre les hautes broussailles dont les rives étaient hérissées, et le bruit de sa marche se perdit bientôt dans l'éloignement.

Dès lors, Martin Paz demeura seul au milieu des mornes solitudes ; l'Espagnol dormait sur lui d'un sommeil plein de songes paisibles ; les noms de sa fille et de l'Indien s'unissaient parfois dans son rêve, et troublaient seuls le silence de ces forêts ténébreuses.

Le jeune Indien ne se trompait pas ; le Sambo avait descendu la Madeira pendant trois milles environ, puis il avait accosté la terre avec la jeune fille et ses nombreux compagnons, au nombre desquels comptait Manangani, encore couvert de hideuses blessures.

C'est que la troupe du Sambo s'était augmentée sur son passage. Les Indiens des plaines et des montagnes attendaient avec impatience le triomphe de la révolte ; en apprenant l'insuccès de leurs frères, ils furent en proie à un sombre désespoir ; en sachant qu'ils avaient été trahis par Martin Paz, ils poussèrent des rugissements de rage ; en voyant qu'ils avaient une victime à sacrifier à leur colère, ils jetèrent de grands cris de joie et suivirent la troupe du vieil Indien.

Ils marchaient ainsi à ce prochain sacrifice, en dévorant la jeune fille avec des regards de sang ; c'était la fiancée, la bien-aimée de Martin-Paz, qu'ils allaient mettre à mort ; les injures pleuvaient sur elle, et, plus d'une fois, le Sambo, qui voulait que sa vengeance fût publique, eut fort à faire pour arracher Sarah à leur fureur.

La jeune fille, pâle, languissante, était sans pensée et sans vie, au milieu de cette horde effroyable ; elle n'avait plus le sentiment du mouvement, de la volonté, de l'existence ; elle allait, parce que des mains sanglantes la poussaient en avant ; on l'eût abandonnée au milieu de ces grandes solitudes, qu'elle n'aurait pas fait un pas pour échapper à la mort. Parfois le souvenir de son père et du jeune Indien passait devant ses yeux, mais comme un éclair, en l'éblouissant ; puis elle retombait ainsi qu'une masse inerte sur le cou de la pauvre mule, dont les pieds meurtris ne pouvaient plus la soutenir. Lorsqu'au delà du fleuve elle dut suivre à pied ses ravisseurs, deux Indiens, la prenant par les bras, la traînèrent rapidement, et une trace de sang marqua sur le sable et les feuilles mortes son douloureux passage.

Mais le Sambo ne s'inquiétait plus d'être poursuivi ; il lui importait peu que ce sang trahît sa direction ; il approchait de son but, et bientôt les cataractes qui bondissent dans les courants du grand fleuve firent entendre leurs assourdissantes clameurs.

La nombreuse troupe d'Indiens arriva à une sorte de bourgade composée d'une centaine de huttes faites de joncs entrelacés et de terre ; à leur approche, une multitude de femmes et d'enfants s'élancèrent vers eux avec de grands cris de joie ; plus d'un retrouvait là sa famille inquiète ; mais plus d'une épouse ne vit pas revenir le père de ses enfants !

Ces femmes ne tardèrent pas à savoir la défaite des leurs ; leur tristesse se changea en fureur, en apprenant la défection de Martin Paz et en voyant sa fiancée vouée à la mort.

Sarah demeurait immobile devant ces ennemis et les regardait d'un œil éteint ; toutes ces hideuses figures grimaçaient autour d'elle, et les menaces les plus terribles se hurlaient à ses oreilles ; la pauvre enfant dut se croire livrée à quelque supplice des enfers !

— Où est mon époux ? disait l'une ; c'est toi qui l'as fait tuer ! — Et mon frère, qui ne reviendra plus à la cabane, qu'en as-tu fait ? A mort ! à mort ! Que chacune de nous ait un morceau de sa chair ! que chacune de nous ait une douleur à lui faire souffrir ! A mort ! à mort !

Et ces femmes échevelées, brandissant des couteaux, agitant des tisons enflammés, soulevant des pierres énormes, s'approchaient de la jeune fille, l'entouraient, la pressaient, l'écrasaient.

— Arrière ! s'écria le Sambo, arrière ! et que tous attendent la décision de leurs chefs ! Cette fille doit désarmer la colère du Grand-Esprit, qui s'est appesantie sur nos armes ; et elle ne servira pas seulement à vos vengeances particulières !

Les femmes obéirent aux paroles du vieil Indien, en jetant d'effroyables regards à la jeune fille ; celle-ci, couverte de sang, demeurait étendue sur les cailloux de la grève.

Au-dessus de cette bourgade se précipite, de plus de cent pieds de haut, une cataracte écumeuse qui vient se briser sur des roches aiguës ; la Madeira, resserrée dans un lit profond, précipite cette épaisse masse d'eau avec une rapidité foudroyante ; un brouillard d'écume est éternellement suspendu au-dessus du torrent, dont la chute étend au loin ses bruits larges et formidables.

C'est au milieu de cette tempête d'écume que devait mourir la malheureuse jeune fille ; aux premiers rayons du

soleil, exposée dans un canot d'écorce au-dessus de la cataracte, elle allait être précipitée avec la masse des eaux sur les rudes arêtes où se brisait la Madeira.

Ainsi le décida le conseil des chefs; et ils avaient retardé jusqu'au lendemain le supplice de leur victime, pour lui donner une nuit d'angoisses, de tourments et de terreurs.

Lorsque la sentence fut connue, des hurlements de joie l'accueillirent, et un délire furieux s'empara de tous les Indiens.

Ce fut une nuit d'orgie, une nuit de sang et d'horreur; l'eau-de-vie fermenta dans ces têtes exaltées; des danses échevelées, accompagnées de hurlements perpétuels, entourèrent la jeune fille et menèrent leurs replis fantastiques autour du poteau auquel on l'avait attachée. Quelquefois le cercle se rétrécissait et l'enlaçait dans ses courbes furieuses; les Indiens couraient à travers les champs incultes, brandissant des branches de pin enflammées, et entourant la victime de brûlants éclairs.

Et ce fut ainsi jusqu'au lever du soleil, et ce fut pis encore quand ses premiers rayons vinrent éclairer la scène. La jeune fille fut détachée du poteau, et cent bras voulurent à la fois la traîner au supplice; quand le nom de Martin Paz s'échappait involontairement de ses lèvres, les cris de haine et de vengeance lui répondaient aussitôt. Il fallut gravir par des sentiers abruptes l'immense entassement de rochers qui conduisaient au niveau supérieur du fleuve, et la victime y arriva tout ensanglantée; un canot d'écorce l'attendait à cent pas de la chute; elle y fut déposée et attachée par des liens qui lui entraient dans les chairs.

— Vengeance et mort! s'écria la tribu entière d'une seule et même voix.

Le canot fut entraîné avec une rapidité croissante et tournoya sur lui-même.

Soudain un homme paraît sur la rive opposée. C'est Martin Paz! Près de lui, don Végal et Liberta.

— Ma fille! ma fille! s'écrie le père, agenouillé sur la rive.

— Mon père! répond Sarah, en se redressant avec une vivacité surhumaine.

Cette scène est inénarrable. Le canot court rapidement à la cataracte dont l'écume l'enveloppe déjà.

Martin Paz, debout sur un rocher, balance son lazo qui siffle autour de sa tête. A l'instant où l'embarcation va être précipitée, la longue lanière de cuir se déroule au-dessus de la tête de l'Indien et enveloppe le canot dans son nœud coulant.

— Ma fille! ma fille! s'écrie don Végal.

— Ma fiancée! ma bien-aimée! dit Martin Paz.

— A mort! hurle la horde sauvage.

Cependant Martin Paz raidit ses efforts; le canot demeure suspendu sur l'abîme; le courant ne peut triompher du jeune Indien; le canot vient à lui; les ennemis sont loin sur l'autre bord; la jeune fille est sauvée!...

Soudain une flèche siffle à travers les airs et perce le cœur de Martin Paz. Il tombe en avant dans la barque de la victime, et, redescendant le cours du fleuve dans ses bras, va s'engloutir avec Sarah dans le tourbillon de la cataracte.

Un immense hurlement éclate et tonne plus fort que le torrent.

Liberta emporte l'Espagnol au milieu d'une nuée de flèches et disparaît avec lui!...

Don Végal put regagner Lima, où il mourut de tristesse et de langueur.

On n'entendit plus parler du Sambo, qui resta parmi ses tribus sanguinaires.

Le juif Samuel garda les cent mille piastres de son marché, et continua ses usures aux dépens des nobles Liméniens.

Martin Paz et Sarah étaient fiancés pour la vie éternelle, car, dans leur courte et suprême réunion, le dernier geste de la jeune chrétienne avait imprimé le sceau du baptême au front de l'Indien régénéré.

JULES VERNE.

FIN.

---

# L'ANCIEN MUSÉE DES PETITS-AUGUSTINS.

On prépare activement et l'on ouvrira bientôt, dans le palais du Louvre, un nouveau Musée qui offrira le plus grand intérêt historique. Ce musée réunira tous les objets (meubles, armes, vêtements, bijoux, curiosités, etc.), qui ont appartenu aux souverains de la France depuis Clovis. Dès que cette royale galerie sera visible, nous y introduirons nos lecteurs; et le crayon de nos artistes y trouvera les monuments les plus admirables et les plus curieux à dessiner. En attendant, ce futur musée nous en rappelle un autre qui, après une courte existence, a été oublié trop vite, et qui mérite un souvenir de la plume et du burin.

Nous voulons parler du *Musée des monuments français*, formé, en 1793, par le chevalier Alexandre Lenoir, dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, à la place occupée aujourd'hui par le palais des Beaux-Arts. Cette création, toute passagère qu'elle devait être, a valu à son auteur la juste reconnaissance de la postérité; car elle a sauvé alors du vandalisme révolutionnaire la plupart des richesses qui ornent encore nos palais et nos églises, notamment les précieuses tombes royales de l'abbaye de Saint-Denis.

Nous cédons la parole à notre collaborateur M. Émile de Kératry, qui s'est chargé, avec M. Catenacci, notre dessinateur, et grâce aux obligeantes lumières de M. Albert Lenoir, de faire revivre dans nos colonnes les riches galeries des Petits-Augustins. P.-C.

Le Musée des monuments français se composait de onze galeries, de deux cours et d'un Elysée, jardin du cloître, où s'élevaient, au milieu des sapins et des ifs, des portiques ornés de bas-reliefs et des chapelles sépulcrales, entre autres celle du roi Dagobert. Quelques pas plus loin, la mort avait réuni, comme par compassion, les deux cercueils d'Abeilard et d'Héloïse, transportés depuis au Père-Lachaise.

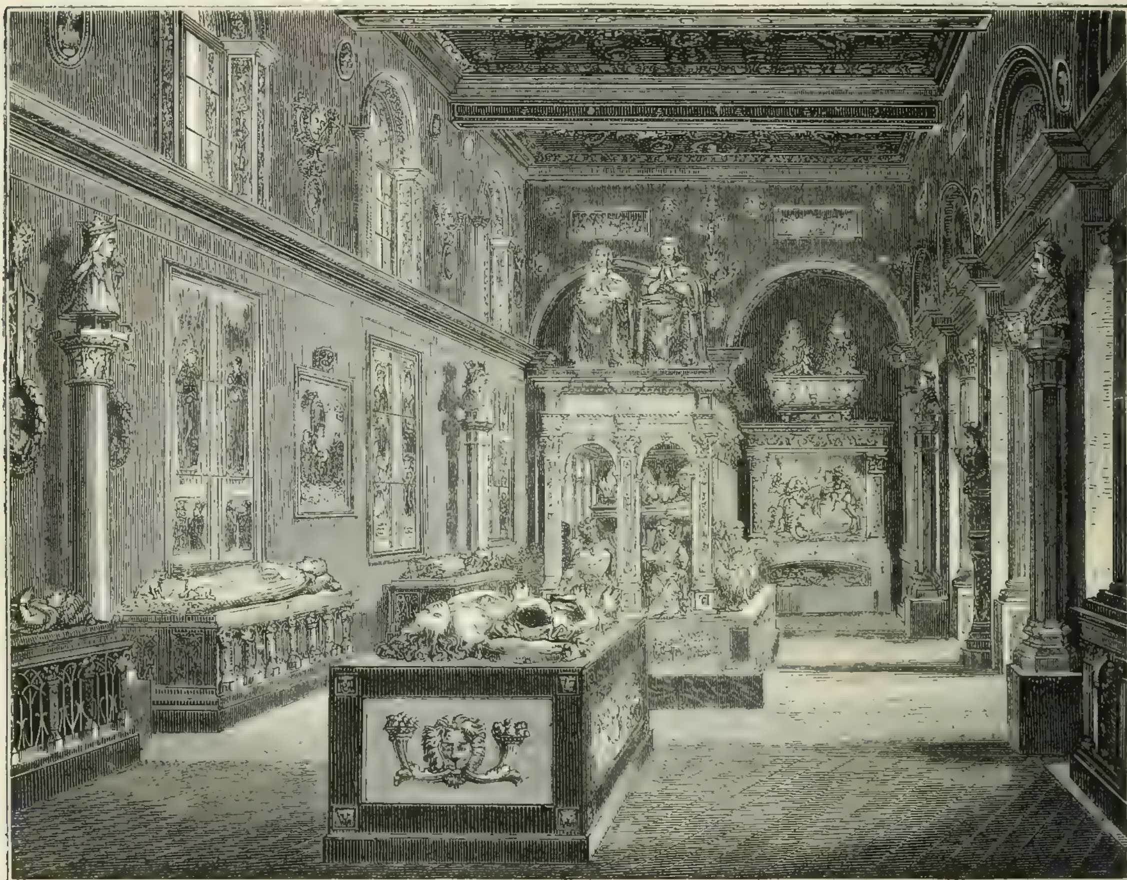
Après avoir traversé une salle d'introduction, où se trouvaient mêlées des œuvres de tous les âges, on parcourait successivement des galeries consacrées chacune

aux productions d'un siècle, et présentant dans leur ensemble un véritable cours d'histoire de France, depuis le règne de saint Louis jusqu'au règne de Louis XV.

Les salles du quinzième et du seizième siècle étaient particulièrement riches et remarquables; on y reconnaissait les grandes époques de perfectionnement à la tête desquelles marchèrent Michel-Ange et Raphaël, les chefs de la renaissance.

Les gravures ci-jointes sont d'une telle exactitude et d'une telle perfection, qu'il nous suffira de les décrire pour donner une idée complète des deux salles.

Sur le premier plan de la gravure consacrée au quinzième siècle, le monument qui vous frappe tout d'abord est un cénotaphe, sur lequel on voit deux statues, en marbre blanc, de Louis XII et d'Anne de Bretagne, sa femme. Ces deux personnages, couchés nus, la tête échevelée, le visage décomposé par la mort, sont d'une exécution savante et terrible. Derrière ce tombeau on aperçoit le magnifique mausolée des mêmes princes, soutenu par douze arcades gothiques, ornées des arabesques les plus recherchées et entremêlées des statues des douze apôtres. Au-dessus de la corniche sont agenouillés Louis XII et Anne de Bretagne, en habits de cour. Les admirables bas-reliefs dont le socle est enrichi sur les quatre faces représentent les batailles livrées par les Français en Italie, et l'entrée triomphale de Louis XII à Gênes. Ce monument, un des plus beaux de Saint-Denis, où il a été reporté, fut aussi le plus maltraité par les violateurs de 93. Les ornements en sont attribués à Jean Juste, de Tours, et les figures sont de Pierre-Ponce Trebati, sculpteur particulier de Georges d'Amboise, ministre de Louis XII.



Ancien Musée des Petits-Augustins. Salle du quinzième siècle. Dessin de M. Catenacci.

A droite, la galerie se termine, sous une arcade plaquée, par un monument tiré des Grands-Augustins et érigé à Philippe de Commines, mort en 1509, et à sa femme, Hélène de Chambe. La devise de l'historien de la cour de Louis XI explique la valeur des Mémoires qu'il nous a laissés : *Qui non laborat non manducet* (que celui qui reste oisif ne mange pas). Au-dessous du cénotaphe, un vaste bas-relief en marbre blanc représente le triomphe de l'archange saint Michel. Au bas est couchée, dans l'état de mort, Jeanne, fille de Commines. La corniche et les arabesques sont des dépouilles du château de Gaillon.

En remontant vers la droite, nos souvenirs historiques se réveillent : sur une colonne gothique se dresse le buste de Charles VII, roi de France, et à ses côtés sa libératrice, surnommée le *Chevalier du Lis*. Ce buste de Jeanne d'Arc, façonné en terre cuite, fut artistement réparé par Beauvallet, d'après une ancienne peinture.

Sur la gauche, nous retrouvons de nouveaux restes de la sépulture des rois. La figure la plus rapprochée de nous est celle de Charles VI. Son bras droit avait été mutilé

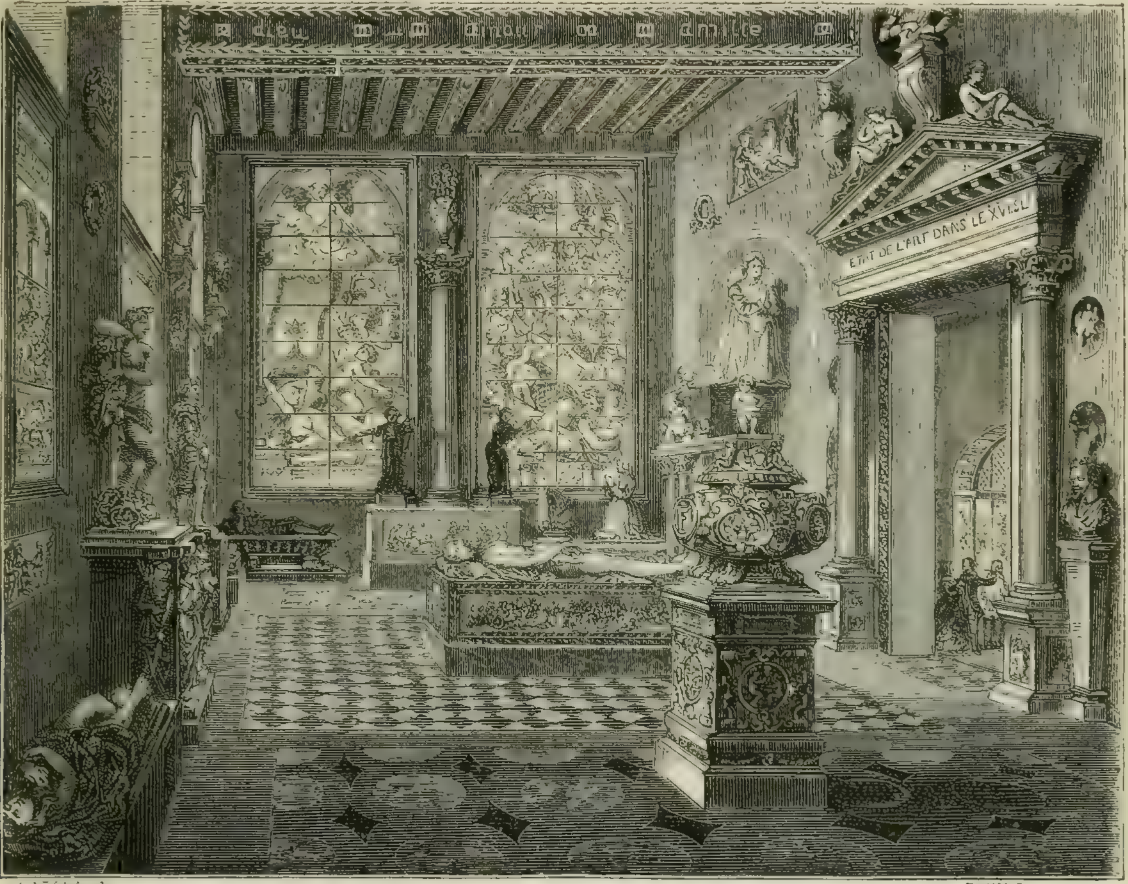
lors de la translation du monument; et pour rappeler l'invention des cartes à jouer, due, selon la chronique du temps (1), à Jacquemin Gringonneur, peintre en réputation vers le milieu du quatorzième siècle, ce bras a été restauré tenant un jeu de cartes à la main.

Plus loin, on reconnaît les traits d'Isabeau de Bavière, épouse de Charles VI, « aussi détestée que belle, dit Mézerai. Les seuls honneurs qu'on lui rendit après sa mort, ajoute-t-il, ce fut de la porter à Saint-Denis sur un simple batelet. »

Les ornements de cette salle étaient dignes des œuvres d'art qu'elle contenait. On y admirait la voûte peinte en azur, la lampe qui en descendait, les vitraux des Minimes de Passy, les mascarons et archétypes de Gaillon et d'Anet, etc., etc., autant de merveilles dispersées aujourd'hui.

Une galerie de communication conduisait à la salle où se révélait l'*état de l'art dans le seizième siècle*, et qui rappelait tout d'abord Germain Pilon, Jean Goujon, Barthélemy Prieur, et tant de grands artistes!

Dès les premiers pas dans cette salle, nous remarquons, au centre d'une mosaïque de marbre rose et blanc, la statue couchée de François Ier, roi de France; chef-d'œuvre un peu maniéré de Pierre Bontemps, posé sur un socle de marbre noir, orné de bas-reliefs représentant les victoires de Cérisoles et de Marignan. Ces guerriers, ces canons,




Ancien Musée des Petits-Augustins. Salle du seizième siècle. Dessin de M. Catenacci.

(1) *Selon la chronique du temps*, disons-nous; or, la chronique du temps nous semble plagiaire en connaissance de cause. Ses prétentions naquirent, il est vrai, d'un compte de Charles Poupart, argentier du roi pour l'année 1392, ainsi conçu : « A « Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à « or et à diverses couleurs de plusieurs devises, pour porter « devers ledit seigneur, pour son esbattement, LVI sols pari« sis. » Mais comme tous les pays ont revendiqué l'honneur de la découverte, il est difficile de ne pas rester neutre au milieu de ces débats. Ce qu'il y a de certain, c'est que le conteur Polidore Virgile rapporte que les Lydiens inventèrent les cartes pendant une extrême disette, que ce jeu leur fit presque oublier. D'autre part, le synode de Worchester, en 1240, défendit aux clercs les jeux déshonnêtes, et entre autres celui du roi et de la reine (*ne sustineant ludos fieri de rege et reginâ*). Enfin le vieux roman du *Renard le contrefait*, écrit sous le voile de l'anonyme en 1328, contient ces vers :

Si comme fols et folles sont
Qui, pour gaigner, au tripot vont,
Jouent aux des, aux *cartes*, aux tables,
Qui a Dieu ne sont delectables.

Quoi qu'il en soit, avant l'existence de la gravure, les cartes enluminées étaient un objet de luxe d'un prix très-élevé. En 1430, le duc de Milan solda 1500 pièces d'or à un peintre français pour un seul jeu. Toujours est-il aussi que les couleurs variaient selon les peuples, et que, dans l'origine, les tarots (cartes) représentaient une danse des morts, dont on retrouve une imitation dans les dix-sept cartes attribuées à l'imagier du roi, Gringonneur, que l'on conserve au Cabinet des estampes de Paris.

toute cette mêlée enfin et ces costumes de guerre respirent un tel air de vie, qu'on se fait une grande idée de ce combat de géants, comme le disait Trivulce, un des héros de la journée.

Ce cénotaphe de François I[er] n'avait pu être arraché à temps aux ravageurs de Saint-Denis, et sa restauration est un des glorieux travaux du chevalier Le Noir.

L'urne sépulcrale du premier plan contenait le cœur du même roi; elle avait appartenu à l'abbaye de Haute-Bruyère jusqu'à la Révolution.

A droite se dresse le mausolée en marbre blanc, enlevé à l'Ave-Maria, et élevé par Prieur à la mémoire de Claude-Catherine de Clermont-Tonnerre, épouse du duc de Retz, morte en 1603. Cette princesse est agenouillée en habits de cour. Ce fut cette protectrice des sciences et des lettres qui répondit pour Catherine de Médicis aux ambassadeurs de Pologne, apportant la couronne à son fils, et composa en un seul jour un discours latin, grâce auquel elle remporta le prix sur les deux doctes maîtres, le chancelier de Birague et le comte de Chiverni.

En remontant vers l'entrée de la salle, nous reconnaissons, sur un piédestal sculpté par Pilon, le vainqueur d'Ivry, Henri IV, couronné de lauriers. Cette œuvre de Francavilla est d'une ressemblance frappante.

Lorsqu'on ouvrit, à Saint-Denis, le cercueil du roi qui voulait voir tous ses sujets mettre la poule au pot, un des soldats présents, saisi d'un enthousiasme qui pouvait lui coûter cher, se précipita sur le cadavre de Henri IV, et, après l'avoir tendrement embrassé, tira son sabre, coupa une longue mèche de la barbe encore fraîche, et s'en décora la lèvre supérieure, en s'écriant d'un air martial : « Désormais je n'aurai plus d'autre moustache, et je suis « sûr de fixer la victoire à nos drapeaux ! » Quelques années après, ce soldat devenait général.

Sur un piédestal placé près de la croisée, nous retrouvons le ciseau de Francavilla : *David vainqueur de Goliath*, une de ses compositions les plus hardies. Terminons cette revue par la figure couchée de Henri II, roi de France, œuvre supérieure par son élégance et sa pureté.

Les trois baies de la salle du seizième siècle étaient enrichies de vitraux tirés de la chapelle de Vincennes, dans lesquels on reconnaissait la touche et le coloris de Jean Cousin, qui fit briller d'un nouvel éclat la peinture sur verre, par la perfection de son dessin, inconnue jusqu'à l'époque de la Renaissance.

Tels étaient les principaux trésors du Musée des Petits-Augustins. Depuis la Restauration jusqu'à l'établissement du Palais des Beaux-Arts, il fut la source commune où nos plus beaux musées puisèrent leurs merveilles respectives. Le futur musée des rois et des reines de France lui devra sans doute, comme tous les autres, la conservation de beaucoup d'objets précieux.

EMILE DE KÉRATRY.

---

# LE CHATEAU DE MONTSABREY (1).

## NOUVELLE, PAR M. JULES SANDEAU.

### V.

Absorbé par la prière, le curé n'avait pas entendu la voix de Lucile; un cri de Frédéric le tira du pieux recueillement où il était plongé. Il se leva et courut vers le lit de la jeune fille.

— Elle vit, s'écria Frédéric le pressant entre ses bras, elle vit, elle m'a parlé !

Et il sortit en toute hâte pour aller chercher le docteur Vincent.

Il ne marchait pas, il avait des ailes. Arrivé au terme de sa course, il ouvrit la grille, traversa le jardin, gravit l'escalier sans reprendre haleine, et se précipitant dans la chambre, où le docteur, sous le coup des émotions violentes qu'il avait ressenties, veillait encore malgré l'heure avancée :

— Venez, s'écria-t-il; elle vit, elle respire ! Ne perdez pas un instant, venez à son chevet.

Et il cherchait à l'entraîner.

Le docteur le regardait avec un étonnement mêlé d'inquiétude, et se demandait si Frédéric n'avait pas perdu la raison.

— Mais, reprit Frédéric d'une voix ardente, vous ne comprenez donc pas? Elle respire, elle m'a parlé! Elle m'a parlé, vous dis-je! Venez, au nom du Ciel, venez; qu'attendez-vous?

Et cette fois, il l'entraîna.

Le docteur le suivait à grand'peine et doutait encore.

(1) Voyez le numéro de juillet dernier.

En entrant dans le château, il vit bien que Frédéric avait dit vrai. On n'entendait dans les corridors, à tous les étages, qu'un seul cri : Mademoiselle n'est pas morte! Il pénétra en tremblant dans la chambre de M[lle] de Montsabrey. Lucile était toujours étendue sur son lit, mais déjà ses joues avaient repris les couleurs de la vie. Sa nourrice, assise près d'elle, écoutait et recueillait le souffle qui s'échappait de ses lèvres. Le curé, agenouillé, avait interrompu la prière des morts, pour réciter une hymne de reconnaissance. Le docteur prit la main de l'enfant, et des larmes de joie inondèrent son visage.

— Oui, mon Dieu, s'écria-t-il, elle vit!

M[lle] de Montsabrey tourna la tête, ouvrit de grands yeux, et regardant tour à tour le docteur et le curé :

— Est-ce vous, mes amis? leur dit-elle d'une voix affectueuse.

La crise qui pouvait être mortelle l'avait sauvée : le voile qui séparait sa raison du monde des vivants, venait de se déchirer.

Epuisée par cet effort de quelques instants, Lucile s'affaissa de nouveau sur sa couche.

— Où est M[me] de Montsabrey? demanda Frédéric ; où son beau-frère la conduisait-il? Il faut lui dépêcher un exprès.

Le docteur le prit par le bras et le mena dans l'embrasure d'une fenêtre ; le curé les suivit.

— Elle est sauvée, dit le docteur à voix basse; elle est sauvée, je le crois, je l'espère, et pourtant je n'en répondrais pas. Envoyer un exprès! y pensez-vous? Si le

Ciel nous reprenait Lucile, M^me de Montsabrey aurait perdu sa fille deux fois. Pour la rappeler, attendons que la résurrection soit pleinement accomplie. Ménageons le cœur de la mère, ne lui donnons pas trop tôt une joie qui pourrait finir par le désespoir.

Frédéric et le curé se rangèrent à cet avis. Au bout de huit jours, la guérison de Lucile était certaine. La raison lui était venue avec la santé; l'intelligence avait brisé ses liens, la pensée avait trouvé une issue. Il n'y avait plus à hésiter; comme l'exprès allait partir, on reçut au château une lettre du vicomte de Montsabrey, annonçant qu'il emmenait sa belle-sœur en Italie. Le docteur, sans tarder, écrivit à Rome, à Naples, à Florence; il ne doutait pas que M^me de Montsabrey ne revînt avant la fin du mois.

## VI.

La convalescence de Lucile marchait rapidement. A mesure que ses forces renaissaient, son intelligence s'épanouissait. Comme un terrain vierge, qui n'a jamais été fatigué par aucune culture, elle produisait sans efforts et en abondance des fruits dont la splendeur étonnait le regard. Le curé, le docteur et Frédéric ne la quittaient pas; ils rivalisaient d'ardeur, de vigilance, et c'était un spectacle touchant que celui de ces trois hommes veillant sur cette jeune fille avec la sollicitude et la tendresse d'une mère. Chacun des trois gardiens fidèles tirait parti, selon ses facultés, de cette résurrection merveilleuse. Bien qu'on touchât à l'hiver, quelques rayons doraient encore la plaine et les collines. Le docteur expliquait à M^lle de Montsabrey la nature qu'elle n'avait entrevue jusque-là qu'à travers un nuage. Chaque promenade était pour lui le sujet d'un enseignement et d'une révélation. Une roche, une plante, une source jaillissante lui fournissaient l'occasion d'éveiller et d'agrandir l'esprit de sa jeune compagne. Le curé, témoin du miraculeux épanouissement de cette âme enfantine, lui montrait le doigt de Dieu dans la création entière. Quant à Frédéric, sa part d'action, quoique plus modeste en apparence, n'était cependant pas moins grande; par sa grâce, par sa jeunesse, par son empressement affectueux, par la sympathie toute fraternelle qu'il témoignait à la belle enfant, il s'associait puissamment à l'œuvre des deux frères, et je crois bien que sa présence seule était plus éloquente que tous les discours du bon docteur et du bon curé. S'il tardait à venir, une inquiétude fébrile se lisait dans les yeux de Lucile: dès qu'elle le voyait, dès qu'elle entendait le son de sa voix, son cœur, en s'échauffant, doublait la curiosité de son intelligence. Près de Frédéric, elle voulait tout savoir, tout apprendre; loin de lui, elle ne trouvait plus dans la nature qu'un spectacle indifférent. Elle ne cherchait pas à s'expliquer la présence de ce jeune homme au château; elle ignorait ce qu'il était, d'où il venait, et ne songeait pas à le demander. Son âme, en s'éveillant, s'était posée sur lui sans défiance, comme une colombe, qui vient de s'échapper pour la première fois de son nid, s'abat sur le rameau voisin.

L'hiver venu, il fallut dire adieu aux promenades et se réunir autour du foyer. Des entretiens variés, des lectures habilement choisies, des leçons données tour à tour par Frédéric et par les deux frères, continuaient l'œuvre commencée. Frédéric ne ressemblait pas à la plupart des peintres de notre époque; il n'avait pas borné ses études aux secrets de son art; il estimait qu'en dehors de la peinture on peut, en cherchant bien, trouver par-ci par-là quelques petites choses qui ne sont pas tout à fait indignes d'exercer la pensée humaine. Aussi apportait-il un riche contingent aux travaux du jour, aux causeries du soir. Lucile l'écoutait, suspendue à ses lèvres; Lucile aimait tout ce qu'il disait.

C'était là sans doute une vie bien douce pour notre jeune ami. Il partait le matin de Saint-Maurice, s'arrêtait à la maison du docteur, et tous deux, devisant, se rendaient au château. L'hiver a des beautés que les citadins ne soupçonnent pas. La campagne était charmante encore sous son manteau d'hermine; les bois, chargés de givre, avaient dans le brouillard un aspect magique. Du plus loin qu'elle apercevait les deux amis, Lucile, enveloppée de fourrures, courait à leur rencontre; la neige durcie criait à peine sous ses pieds délicats. La journée s'écoulait en heures enchantées, et Frédéric rentrait le soir au village, en compagnie du bon curé, dont les rigueurs de la saison n'avaient pu ralentir le zèle. Je le demande, quelle imagination un peu poétique n'eût envié le sort de ce jeune homme? Mêler ses jours à ceux d'une adorable créature qui, par un rare privilége, joignait la naïveté de l'enfance aux grâces de la jeunesse; assister au réveil de cette âme angélique; surveiller, diriger l'essor de son intelligence; épier, surprendre les premiers battements de son cœur, c'était une bien douce tâche, et, je le répète, une bien douce vie. Cependant Frédéric résolut de s'arracher au charme qui l'envahissait. Il avait fini par comprendre le danger de cette intimité... Il était trop pauvre, Lucile était d'une trop grande famille, pour qu'il pût jamais songer à lui offrir sa main. Où le mènerait cette affection toujours croissante, cette affection mutuelle qui n'avait pas besoin d'aveu? N'était-ce pas folie que de s'aventurer plus avant sur un chemin si périlleux?... En même temps que la raison lui commandait de s'éloigner, ses travaux le rappelaient impérieusement à Paris. Son parti fut bientôt pris.

Un soir, comme ils étaient tous réunis, Frédéric annonça son départ et fit ses adieux à Lucile. La jeune fille pâlit et se tut. Les deux frères comprenaient, eux aussi, quoique moins nettement que Frédéric, le danger de sa position; bien qu'ils l'aimassent tendrement, ils ne cherchèrent pas à le retenir.

— Est-ce bien vrai? dit enfin Lucile d'une voix mourante, où se peignait le trouble de son cœur; parlez-vous sérieusement? Vous partez, et pourquoi? Que vous manque-t-il? Vous n'êtes donc pas heureux près de nous? Vous n'aimez donc pas vos amis?

— Je dois partir, répliqua Frédéric; vivre de votre vie est un bonheur qui n'est pas fait pour moi.

— Il a raison, mon enfant, dit le curé. Chacun ici-bas a ses devoirs; l'oisiveté ne sied pas à son âge.

— Monsieur Frédéric, reprit Lucile tournant vers lui un regard suppliant, attendez au moins le retour de ma mère.

— Sa place n'est pas auprès de nous, dit le docteur; il y aurait de l'égoïsme à le retenir plus longtemps. Voilà déjà bien des jours perdus! Ses débuts ont été brillants: l'heure est venue pour lui de tenir ses promesses.

— Adieu, mes amis, dit Frédéric en se levant et serrant tour à tour la main de Lucile, du docteur et du curé, adieu! Pensez quelquefois à moi qui penserai à vous sans cesse. J'ai passé près de vous les jours les plus beaux de ma vie, je ne l'oublierai jamais. Soyez heureux, que Dieu vous accorde toutes les joies que vous méritez!

Le docteur et le curé ne devinaient que bien confusément les sentiments qui l'agitaient; ils l'embrassèrent avec une tendresse toute paternelle. Quant à Lucile,

pâle, muette, immobile, elle regardait Frédéric et paraissait ne rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle. Frédéric sortit le cœur navré, mais d'un pas ferme, et maîtrisant son émotion.

Le lendemain, à l'aube naissante, comme il achevait ses préparatifs de départ, il vit entrer dans sa chambre le docteur Vincent, dont les traits bouleversés trahissaient une vive anxiété.

— Vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir, dit le docteur d'une voix émue ; votre présence nous est nécessaire, votre tâche n'est pas achevée. Savez-vous ce qui se passe? A peine nous aviez-vous quittés, que Lucile a été prise d'une fièvre ardente. J'ai veillé toute la nuit à son chevet. Dans son délire, elle n'a prononcé que deux noms; quand elle n'appelait pas sa mère, c'est vous qu'elle appelait. Je l'ai laissée dans un état d'exaltation qui m'alarme, je ne vous le cache pas. Si vous vous éloignez, je ne réponds de rien. Songez, mon jeune ami, que vous faites maintenant partie de son existence. Quand sa raison s'est éveillée, c'est sur vous que s'est arrêté son premier regard ; c'est vous qui avez reçu la confidence de ses premiers sentiments, de ses premières idées. C'est une âme toute neuve, qui n'obéit encore qu'à ses instincts. Plus tard, sans doute, elle pourra se passer de vous; à cette



Lucile écoutant les lectures de Frédéric (Chapitre VI). Dessin de M. Tony Johannot.

heure, elle a besoin de vous voir et de vous entendre pour penser, comme elle a besoin d'air pour respirer. Je connais l'honnêteté de votre cœur, je prévois tout ce que vous pouvez dire pour justifier votre éloignement; mais j'en ai conféré avec mon frère ; il a levé tous mes scrupules, sa parole doit suffire pour rassurer votre conscience et vous décider à rester. N'oubliez pas, mon ami, que je suis responsable de la vie de Lucile; tant que M^me de Montsabrey ne sera pas revenue, nous devons la remplacer. Je sais que vos travaux vous rappellent à Paris ; mais vous êtes jeune, un long avenir s'ouvre devant vous, et vous ne trouverez pas deux fois l'occasion d'accomplir un devoir aussi sacré. Faites pour Lucile ce que vous feriez pour votre sœur. M^me de Montsabrey ne peut tarder à revenir. Vous avez été témoin de son désespoir, vous assisterez à sa joie, vous partirez heureux de son bonheur.

Et comme Frédéric hésitait :

— Vous ne pouvez plus demeurer ici, dans ce village, reprit le vieillard, qui avait toutes les délicatesses du cœur. La saison promet d'être rude. Vous ne savez pas ce qu'est l'hiver dans nos campagnes; dans quelques jours, les sentiers, ensevelis sous la neige, seront impraticables. Venez vous établir chez moi ; mon ermitage est assez grand pour vous recevoir. Votre présence me rendra quelques lueurs de jeunesse ; vous serez comme un gai rayon au déclin de ma vie. Venez donc, mon ami; les heures que nous ne passerons pas auprès de notre chère enfant, nous les pas-

serons ensemble à parler des hommes et des choses que nous aimons.

La conscience la plus droite a tant de replis tortueux, nous sommes si habiles dans l'art d'ériger nos penchants en devoirs, que Frédéric, enchanté d'avoir un prétexte qui lui permît de rester, crut sincèrement qu'il se sacrifiait en consentant à ne point partir. Il accepta l'hospitalité qui lui était cordialement offerte, saisit son sac qu'il venait de fermer, et, au lieu de prendre la route de Paris, s'achemina vers la maison du docteur Vincent, non sans avoir embrassé l'hôtesse de l'*Aigle-d'Or* et ses filles, qui pleuraient comme trois fontaines.

Le docteur n'avait pas trompé Frédéric, Lucile était aux prises avec une fièvre ardente. A peine eut-elle



Frédéric et le docteur expliquant la nature à Lucile (Chapitre V). Dessin de M. Tony Johannot.

aperçu le jeune peintre, que son visage se calma comme par enchantement. L'éclat de ses yeux s'adoucit; elle lui tendit la main, et, d'une voix qui exprimait à la fois la reconnaissance et le reproche :

— Pourquoi donc, dit-elle, vouliez-vous partir ?

Frédéric s'assit à son chevet et n'eut pas de peine à se justifier.

## VII.

La vie du château, un instant troublée par cette rechute imprévue, avait repris son cours accoutumé. L'étude, l'amitié, les causeries sans fin se partageaient les jours de Lucile. Elle ne se lassait pas d'interroger Frédéric sur sa mère, sur sa sœur, sur ses débuts; elle voulait savoir ce qui l'avait amené à Saint-Maurice, et comment il avait vécu jusque-là. Frédéric racontait gaiement ses premières épreuves et ses premiers travaux. Il parlait de son art avec feu; il disait avec simplicité sa pauvreté fière et laborieuse. Puis venait le récit de son voyage; Lucile le suivait, en souriant, tantôt sur les routes poudreuses, tantôt le long des sentiers verdoyants. Il esquissait d'une façon charmante tous les originaux qui avaient posé devant lui, et dont les visages hétéroclites, copiés avec une impitoyable fidélité, avaient composé la dot de sa sœur. Son arrivée chez sa vieille mère, le mariage des deux fiancés, ses poétiques excursions dans la Creuse, son entrée à Saint-Maurice et son séjour à l'*Aigle-d'Or*, il n'omettait rien, il racontait tout

avec grâce. Il n'oublia pas la bannière du saint patron rongée par les rats indiscrets. Lucile, malgré son respect pour le bon curé, ne put retenir un joyeux éclat de rire au récit de cet épisode. Elle s'intéressait surtout à cette jeune sœur qu'elle ne connaissait pas, et se faisait redire sans cesse le bonheur du jeune ménage.

— Je veux connaître votre sœur, vous me l'amènerez; ou, quand ma mère sera de retour, nous irons ensemble la voir. Je l'aimerai, oh! je l'aimerai bien : croyez-vous qu'elle m'aimera? disait-elle.

Souvent aussi la conversation prenait un caractère plus sérieux. Pour satisfaire la curiosité de Lucile, moins encore que pour féconder cette âme virginale, les deux vieillards l'entretenaient gravement de leur existence modeste, vouée tout entière aux malheureux. En les écoutant, Lucile comprenait la sainteté du dévouement et la grandeur de la religion; son cœur s'initiait avec délices aux secrets de la bienfaisance. Puis, à son tour, elle racontait tout ce qu'elle avait pensé, tout ce qu'elle avait senti avant d'entrer dans la vie commune.

— C'était un état bien étrange, et dont j'essayerais vainement de vous rendre compte. Je comprenais tout, je sentais tout le prix des soins affectueux qui m'étaient prodigués. J'étais pleine de reconnaissance pour l'amour qui veillait à mes côtés : j'aurais voulu répondre aux caresses de ma mère; mais je ne trouvais pas de paroles pour exprimer les sentiments et les idées qui s'agitaient, qui bourdonnaient en moi comme l'essaim d'une ruche en travail. Que vous avez été bon, docteur, pour cette pauvre enfant! Vous aussi, mon ami, ajoutait-elle s'adressant au pasteur. Je vous aimais et ne pouvais pas vous le dire. Continuellement j'entendais dans mon sein un bruit de source qui cherche à jaillir, et ne peut percer le rocher. Si j'essayais de rompre le silence, mes efforts redoublaient le tumulte de mes pensées; la vie me suffoquait, et ma lutte se terminait par la défaillance. Ce que j'ai souffert, je ne saurais l'exprimer. Quand ma mère embrassait mes genoux, en s'écriant: — Entends-moi! réponds-moi!... il me semblait que mon cœur allait éclater, et je tombais inanimée, écrasée par mon impuissance. Je n'étais bien que seule; j'aimais la nature, qui me donnait tout sans me demander rien. Je n'ai d'ailleurs qu'un souvenir confus de ces années douloureuses. L'image du passé n'est pour moi qu'un rêve dont j'ai peine à rassembler les fantômes épars. Ma vie a commencé le jour où je vous ai aperçu à mon réveil.

Et Lucile attachait sur Frédéric un regard reconnaissant.

Le docteur écoutait ce récit ingénu, comme il eût écouté la leçon d'un maître. Au sentiment de la curiosité satisfaite se mêlait chez lui un légitime sentiment d'orgueil : il s'applaudissait d'avoir deviné ce que Lucile venait de raconter.

Ainsi, les jours s'écoulaient doucement. Mlle de Montsabrey, qui sentait son ignorance et qui voulait ménager à sa mère une joyeuse surprise, s'emparait avidement de toutes les idées nouvelles offertes à son esprit. L'hiver n'était pas achevé, qu'elle avait déjà réparé le temps perdu. Pareille à ces arbustes du Midi, qu'une chaude journée de printemps suffit pour charger de bourgeons et de fleurs, elle en savait autant que la plupart des jeunes filles de son âge. Elle avait même sur elles un précieux avantage : elle aimait ce qu'elle savait et en nourrissait sa pensée; son éducation n'avait pas été un pur exercice de mémoire.

Cependant, on touchait à la fin de l'hiver, Mme de Montsabrey n'était pas revenue et n'avait pas donné de ses nouvelles. Le docteur avait écrit de nouveau, cette fois au ministre de France, à Milan, à Venise, à Rome, à Florence : Mme de Montsabrey n'avait traversé aucune des capitales de l'Italie. Il avait envoyé un exprès à Paris : l'hôtel du vicomte était fermé depuis plusieurs mois. Dans sa terre du Berry, personne ne savait où était le vicomte; l'intendant lui-même l'ignorait. Que devenait Mme de Montsabrey? Dans quelles contrées voyageait sa douleur? Pendant que l'infortunée promenait au loin son désespoir, le bonheur l'attendait au seuil de sa porte... Il y avait là quelque chose de poignant qui eût navré le cœur le plus indifférent.

— Pourquoi ma mère n'est-elle pas ici? demandait constamment Lucile à ses amis; pourquoi tarde-t-elle à revenir? Elle me pleure, et rien ne lui dit que sa fille respire et l'appelle!

Tantôt elle voulait partir, la chercher dans le monde entier. Il lui semblait qu'un instinct infaillible guiderait ses pas; elle refusait de croire que le monde, si grand qu'il fût, pût la cacher longtemps à son amour. Tantôt, seule dans sa chambre, assise devant sa fenêtre ouverte, elle l'appelait à haute voix. — Ma mère! ma mère! disait-elle; à mon tour, je te crie : Entends-moi, réponds-moi! Tous les bruits du dehors la faisaient tressaillir : le galop d'un cheval, le roulement d'une voiture faisaient affluer son sang à son cœur. On se souvient du compagnon fidèle qui veillait sur Lucile enfant, et la ramenait au château quand elle s'oubliait dans les bois. Comme par le passé, il la suivait partout, il était toujours auprès d'elle. La jeune fille lui disait parfois : — Turc, où est ma mère? cherche-la, mon bon chien! Turc, aussitôt, agitant sa queue, furetait dans tous les coins du logis, s'échappait de la cour en poussant des abois plaintifs, battait les campagnes environnantes, et revenait, l'oreille basse, se coucher aux pieds de sa jeune maîtresse, qui le caressait tristement. Il y avait des jours où le découragement s'emparait de Lucile; mais les trois amis veillaient sur elle, et la relevaient par de douces paroles. Le docteur lui promettait le prochain retour de Mme de Montsabrey; le curé lui enseignait la soumission aux volontés de Dieu; Frédéric redoublait d'empressement et de tendresse fraternelle. Touchée de tant de soins et d'affection, l'aimable enfant craignait d'être ingrate, et reprenait à l'espoir, au bonheur.

Les premiers beaux jours complétèrent sa régénération. Elle assista au réveil de la nature, comme Ève contemplant pour la première fois les enchantements de l'Eden; ses facultés achevèrent de s'épanouir, comme la corolle d'une fleur sous les tièdes baisers du soleil. La jeunesse et l'intelligence rayonnaient sur son front et dans son regard autrefois immobile; la vie circulait sous l'albâtre rosé de son visage, et jusque dans les boucles de ses blonds cheveux, où la brise aimait à se jouer. Jamais beauté plus suave n'avait souri à la clarté du ciel. Tout verdissait, chantait, fleurissait autour d'elle; elle était elle-même une des grâces de la création.

Avec le printemps étaient revenues les longues promenades. Ils allaient ensemble le long des haies, admirant et commentant le poëme éternel qu'ils avaient sous les yeux. Frédéric ne songeait plus à partir; il oubliait tout ce qui n'était pas Lucile. Respirer l'air qu'elle respirait, s'enivrer à toute heure du charme de sa voix et du charme de sa présence, il ne rêvait, ne demandait rien au delà. Sa conscience était en repos; il avait voulu s'éloigner, et le docteur l'avait retenu en lui parlant de devoirs à rem-

plir. Que lui réservait l'avenir? Quel serait le dénoûment de son séjour prolongé au château de Montsabrey? Il ne s'en inquiétait pas et laissait couler les jours. De leur côté, les deux frères étaient sans défiance. Candide comme un enfant, complétement rassuré d'ailleurs par l'attitude de Frédéric et par la pureté de Lucile, le curé avait pris le parti de ne plus s'alarmer de leur intimité; le docteur lui-même, secrètement charmé d'avoir pour hôte ce jeune homme qui égayait sa solitude, le docteur, malgré sa clairvoyance et sa pénétration, vivait dans une paix profonde. Cette sécurité fut troublée.

## VIII.

Depuis longtemps Lucile désirait descendre à Saint-Maurice. Un dimanche, par une belle matinée, elle prit le bras du docteur Vincent et s'achemina vers le village; Frédéric marchait auprès d'elle. Comme ils arrivaient sur la place, la foule silencieuse achevait de s'écouler dans le temple rustique; le service divin commençait. Les paysans, qui ne connaissaient Mme de Montsabrey que par ses bienfaits, avaient à peine entrevu sa fille; mais, on le sait, la pauvre innocente avait été, pendant dix ans, la grande préoccupation du hameau. La nouvelle de sa mort les avait consternés; sa résurrection était le sujet de tous les entretiens. L'hôtesse de l'*Aigle-d'Or* n'hésitait pas à dire à tout venant que c'était Frédéric, Frédéric qui l'avait sauvée, Frédéric qui lui avait rendu la vie et la raison. Comme le jeune peintre était aimé de tout le village, personne n'avait refusé d'y croire, si bien qu'à deux lieues à la ronde Frédéric passait pour avoir ressuscité, en moins d'un an, le grand saint Maurice et Mlle de Montsabrey. On venait en pèlerinage visiter la chambre qu'il avait occupée à l'auberge de l'*Aigle-d'Or*. Pendant la messe, tous les regards restèrent fixés sur lui et sur Lucile. Ils étaient si beaux, si charmants tous les deux, que la pensée ne pouvait s'empêcher de les fiancer aussitôt l'un à l'autre. A la sortie de l'église, sous l'auvent de tuiles moussues, ils furent entourés d'une foule empressée, qui les accompagna jusqu'à la porte de la cure. Lucile passa le reste de la journée au presbytère et se retira le cœur tout imprégné du bon parfum qu'on y respirait. Elle avait repris le bras du docteur Vincent; mais, au bout de quelques pas, le docteur, retenu par un groupe de bonnes femmes qui, depuis le matin, guettaient son passage, avait dû céder à Frédéric le bras de Mlle de Montsabrey. Les deux jeunes gens traversèrent la place et gagnèrent le sentier creusé dans la montagne, sans entendre les propos de la foule qui s'ouvrait devant eux.

— C'est pourtant lui qui l'a sauvée! disait l'un.

— Il en sera bien récompensé, disait l'autre. C'est, ma foi, une belle cure, mais c'est aussi un beau brin de fille.

— Allez, croyez-moi, compère, disait un troisième, il n'y a que la jeunesse pour sauver la jeunesse.

— Et à quand le mariage? demandait le gros Nicolas en se frottant les mains.

— Jarnidieu! reprenait maître Sylvain, voilà un Parisien qui n'aura pas perdu son temps chez nous. C'est un bon métier que le métier de peintre.

— Oui, ajoutait le petit Léonard, ça rapporte plus que de gauler des noix.

Lucile et Frédéric s'étaient hâtés d'échapper à la curiosité des indigènes. Ils cheminaient dans le sentier désert, la jeune fille appuyée au bras du jeune homme. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls : ils s'enivraient sans trouble et sans remords de ce bonheur qu'ils n'avaient pas cherché. Ils ne se disaient rien que le docteur ou le curé n'eût pu entendre, et pourtant ils étaient heureux de se sentir ainsi l'un près de l'autre, marchant sans témoins sous la voûte du ciel. Jamais ils ne s'étaient inquiétés des regards qui veillaient sur eux, et cependant ils jouissaient délicieusement de cette première heure de solitude et de liberté. La soirée était belle. A quelque distance du château, ils allèrent s'asseoir sur le tertre incliné où Frédéric avait aperçu pour la première fois Mlle de Montsabrey. Les étoiles commençaient à poindre; les haies se remplissaient de cris d'oiseaux qui se blottissaient dans leurs nids. Ils restèrent longtemps silencieux, recueillis, regardant les teintes orangées du couchant, prêtant l'oreille aux confuses rumeurs qui montaient du vallon, abîmés dans la contemplation des splendeurs de la nuit.

— C'est ici, dit enfin Frédéric, c'est à cette place où nous sommes, que je vous ai vue pour la première fois. C'était par un beau jour d'automne. Je n'avais fait que vous entrevoir, et déjà vous étiez l'unique préoccupation de ma vie.

Et le jeune peintre raconta quel intérêt soudain il avait ressenti pour la destinée de Lucile. Sa parole avait l'éloquence facile des sentiments sincères : Lucile charmée ne songeait pas à l'interrompre; la voix de Frédéric arrivait à son cœur, plus fraîche, plus embaumée que le vent qui courbait autour d'elle les hautes herbes et les genêts fleuris.

Quand il eut cessé de parler:

— Ainsi, dit-elle, avant de me connaître, vous pensiez à moi, vous étiez attiré par mon malheur? Oh! mon ami, c'est que vous êtes bon. Tenez, puisque nous sommes seuls, je veux vous confier une chose que je n'ai jamais osé dire devant le docteur et le curé. Au temps où ma vie n'était qu'un rêve pénible et tourmenté, je voyais toutes les nuits un être mystérieux qui s'asseyait à mon chevet et qui vous ressemblait comme un frère. Il me regardait en souriant, et je sentais mon intelligence se dégager sans effort des liens qui l'opprimaient. Il me parlait, et je trouvais sans peine des paroles pour lui répondre. Il avait tous vos traits; sa voix était douce comme la vôtre; quand je vous aperçus à mon réveil, je reconnus l'ami qui visitait mes songes.

Ils étaient retombés dans leur rêverie silencieuse; ils se taisaient, pour mieux écouter le langage divin de leurs âmes. A deux pas du tertre où ils étaient assis, le docteur, qui venait de les rejoindre et qu'ils ne voyaient pas, les regardait, depuis quelques instants, d'un air pensif et doux.

— Mes enfants, dit-il avec bonté, il se fait tard; Hippocrate est d'avis qu'on ne doit pas s'exposer trop longtemps à la fraîcheur des nuits sereines.

Aussi purs que le ciel qui étincelait au-dessus de leurs têtes, les deux jeunes gens n'avaient senti, à la voix du vieillard, ni rougeur au front ni confusion au cœur. Ils étaient sans honte, mais non pas sans émoi. Le reste du trajet se fit en silence, et le bras de Lucile tremblait sur le bras du docteur. A peine rentré, Frédéric, au lieu d'achever la soirée avec son hôte, comme il en avait l'habitude, lui serra la main et se retira dans sa chambre; le bonheur a besoin de recueillement, et, comme la douleur, est ami de la solitude.

Les étoiles pâlissaient, l'orient commençait à blanchir, et le docteur Vincent se promenait encore dans les allées de son verger. Il avait entendu et recueilli la veille tous les propos qui se tenaient à Saint-Maurice; il avait observé la muette rêverie de Lucile et de Frédéric : un mu-

tuel aveu ne lui en eût pas appris davantage. Jusqu'à ce jour, le bon docteur n'avait vu, dans l'entraînement de la jeune fille vers le jeune peintre, qu'un instinct irréfléchi dont la raison finirait par triompher. D'une autre part, la tendresse purement fraternelle que Frédéric témoignait à Mlle de Montsabrey avait achevé de le rassurer. Le bon docteur comprenait un peu tard qu'il s'était fourvoyé. Que faire? quel parti prendre? La position était périlleuse. Si Frédéric s'éloignait, que deviendrait Lucile? S'il restait, où s'arrêterait cette affection qui n'osait pas encore se nommer? Mme de Montsabrey se résignerait-elle à donner la main de sa fille à un artiste de passage? Le vicomte, qui ne manquait pas de morgue aristocratique, se prêterait-il à une telle mésalliance? De quelque côté qu'il se retournât, le docteur n'entrevoyait qu'embarras et difficultés. Il pensait avec tristesse à l'avenir des deux enfants qu'il aimait, à la vie de Lucile, à peine éclose et déjà éprouvée; il pensait avec effroi à l'absence prolongée de Mme de Montsabrey, et se sentait plier sous la lourde responsabilité qui pesait sur sa tête chenue.



Mme de Montsabrey devant le portrait de Lucile (Chapitre IX). Dessin de M. Tony Johannot.

Après avoir pris quelques heures de repos, il se disposait à descendre au village pour se consulter avec son frère; comme il ouvrait la grille du jardin, il se trouva nez à nez avec le facteur rural, orné de sa boîte en sautoir.

— Une lettre pour vous, monsieur Vincent.

Le docteur poussa un cri de délivrance, en reconnaissant l'écriture de l'adresse : c'était une lettre de Mme de Montsabrey. Tandis qu'on la cherchait en Italie, la mère de Lucile, qui n'avait pas quitté la France, vivait retirée à Saint-Raphael, dans le Var. Elle écrivait :

« Saint-Raphaël, 23 juin 1846.

« Mon vieil ami,

« Je suis arrivée ici mourante; j'ai refusé d'aller plus « loin. A quoi bon? Ma douleur n'est pas de celles qui « cherchent des distractions; puisque je n'en suis pas « morte, j'en vivrai jusqu'à mon dernier jour. Pourquoi « avez-vous souffert qu'on profitât de mon évanouisse- « ment pour m'arracher du lit où ma fille venait d'expi- « rer? C'était pour me sauver, m'a-t-on dit : allez, la « douleur ne tue pas. Je me sens enfin la force de re-

« tourner dans la demeure où j'ai vécu si longtemps avec « ma bien-aimée Lucile. C'est là que je veux vieillir et « m'éteindre moi-même, seule avec son image. Je n'ai « jamais compris ces faibles cœurs qui craignent d'habi- « ter les lieux où tout leur rappelle sans cesse les êtres « chéris qu'ils ont perdus. Dans quelques jours, je serai « près de vous. Je n'attends plus de bonheur ici-bas; ma « seule consolation sera de parler d'elle à toute heure. « Placez à mon chevet le portrait que vous m'avez promis. « J'avais écrit pour vous le demander : par une pitié « cruelle, mon frère a retenu ma lettre. C'est donc là, « ma Lucile, tout ce qui me reste de toi !

« A bientôt, mon ami ; que Dieu veille sur vous !

« AMÉLIE DE MONTSABREY. »

A toute heure, la promesse du prochain retour de Mme de Montsabrey eût comblé de joie le docteur Vincent. Au point où en étaient les choses, il la reçut comme un bienfait, comme une bénédiction du Ciel: l'expérience lui avait appris que la surveillance de deux



Portrait de Mme de Montsabrey. Dessin de M. Tony Johannot.

jeunes gens n'est pas une petite tâche. Le retour de Mme de Montsabrey coupait court à toutes les difficultés : la mutuelle affection de Lucile et de Frédéric n'aurait pas le temps de grandir, de pousser des racines profondes ; ils pourraient se séparer sans que leur vie fût à jamais brisée. Le vieillard, à qui le bonheur venait de rendre le pas de sa jeunesse, courut à la chambre de Frédéric.

— Mme de Montsabrey a écrit; elle revient ! s'écria-t-il; allons vite porter cette bonne nouvelle à sa fille.

A ces mots, le jeune peintre devint pâle comme la mort ; le docteur, sans remarquer l'altération de son visage, l'entraîna vers le château.

— Mon enfant, dit-il en abordant Lucile qui se promenait au jardin, dans quelques jours vous embrasserez votre mère.

Lucile jeta un cri de joie, et, saisissant la lettre que lui tendait le docteur, elle la couvrit de larmes et de baisers.

Frédéric, morne et silencieux, se tenait debout auprès d'elle : il avait fait un doux rêve et venait de se réveiller.

IX.

Frédéric avait senti sur-le-champ que son rôle était fini, sa tâche terminée, et qu'un seul parti lui restait désormais. L'hésitation n'était pas permise ; cependant il avait compris en même temps que son devoir l'obligeait d'attendre Mme de Montsabrey : la fuite, au moment de son arrivée, aurait eu l'apparence d'un remords. Quant à Lucile, un seul sentiment remplissait son cœur : elle allait revoir, elle allait embrasser sa mère. La pensée que Frédéric devait partir ne lui était même pas venue à l'esprit; si quelqu'un fût venu lui dire qu'elle était sur le point de perdre son ami, elle n'eût répondu que par un sourire d'incrédulité.

Tout était prêt pour le retour. Le docteur savait que la joie peut foudroyer comme la douleur, et voulait ménager le cœur de Mme de Montsabrey; il sentait qu'elle succomberait, s'il lui annonçait trop brusquement la résurrection de sa fille. Il avait tout prévu, tout calculé; Lucile et les serviteurs avaient promis de le seconder.

Un matin, ils étaient tous réunis au salon du château, Lucile, le docteur, le curé et le jeune peintre. Le salon, rempli de fleurs, inondé de soleil, avait un air de fête. Tous quatre paraissaient en proie à une émotion dont on peut aisément se faire une idée : le docteur venait de recevoir quelques lignes du vicomte, annonçant, pour le jour même, l'arrivée de Mme de Montsabrey. Les deux vieillards cherchaient à calmer l'agitation de la jeune fille. Témoin de leur bonheur à tous, Frédéric savourait en silence la seule joie qui ne lui fût pas interdite : dans cette demeure, si longtemps habitée par le désespoir, il n'y avait plus que lui de malheureux. Par un sentiment de discrétion facile à comprendre, il eût voulu ne pas assister à la première entrevue; mais ses amis avaient insisté : puisqu'il avait été à la peine, il devait être à la récompense.

Les heures se traînaient bien lentement au gré de Lucile, que consumait la fièvre de l'attente. A chaque instant elle interrogeait la pendule, courait au balcon, plongeait dans la campagne un regard avide, et allait se rasseoir d'un air découragé. L'attente est le supplice du bonheur. Il était midi : l'*Angelus* sonnait à l'église de Saint-Maurice. Tout à coup, Turc, qui était couché aux pieds de sa maîtresse, se leva, dressa les oreilles et flaira le vent. Presque aussitôt on entendit le roulement lointain d'une voiture. Le bruit se rapprochait de plus en plus. Entourée du docteur, de Frédéric et du curé, Lucile se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était pâle, tremblante, éperdue, et pressait son cœur à deux mains. Enfin, un cri partit de sa poitrine : une chaise de poste venait d'enfiler l'avenue et s'avançait au galop des chevaux.

— Ma mère ! c'est ma mère !

Et la jeune fille fit un mouvement pour s'élancer à la rencontre de Mme de Montsabrey. Le docteur la retint avec autorité.

— Est-ce là, mon enfant, ce que vous m'avez promis? Soyez maîtresse de vous-même. Votre mère a résisté à la douleur de vous perdre ; voulez-vous qu'elle succombe à la joie de vous retrouver ?

— Oui, mon ami, je serai forte; oui, je serai maîtresse de moi-même! s'écria Lucile se jetant dans les bras de son vieil ami ; mais, au nom du Ciel, ayez pitié de moi! ne prolongez pas trop longtemps cette épreuve !

Quelques instants après, la porte du château s'ouvrait à deux battants, et le pavé de la cour s'ébranlait sous les roues de la chaise de poste. Les deux frères étaient descendus au perron ; Frédéric, qui les avait suivis, se tenait à l'écart. Ce fut le docteur qui ouvrit la portière et abaissa le marchepied ; puis, avec la galanterie d'un vieux gentilhomme, il offrit sa main à Mme de Montsabrey. La mère de Lucile était si changée, que les serviteurs, groupés autour de la voiture, hésitèrent à la reconnaître ; des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux. Elle promena autour d'elle un regard douloureux, s'appuya en silence sur le bras du docteur, et monta lentement les degrés du perron, pendant que le pasteur, qui avait pris le vicomte à part, le mettait dans la confidence. En présence de ses gens, elle avait contenu son émotion ; à peine entrée dans le salon, elle s'affaissa sur un divan, et son sein éclata en sanglots. Les deux vieillards et le vicomte, assis auprès d'elle, contemplaient, avec un sentiment qui ressemblait presque au remords, l'explosion de ce désespoir qu'ils pouvaient, d'un seul mot, changer en transports d'allégresse.

— Mon ami, dit-elle au docteur, dès qu'elle fut un peu calmée, montrez-moi le portrait de ma fille.

— Madame, répliqua gravement le docteur, consultez bien votre courage. Vous étiez la plus infortunée des mères, votre fille venait d'expirer, lorsqu'on a dessiné ses traits : vous sentez-vous la force d'en soutenir la vue?

— Oui, mon ami, oui... Mais pourquoi ces fleurs? Pourquoi cet air de fête répandu autour de mon deuil? Ah ! je comprends... Ma fille aimait les fleurs, et vous avez voulu que tout me parlât d'elle. Vous avez bien fait, mon ami ; il me semble que je respire son âme mêlée à tous ces parfums... Donnez-moi son portrait, ajouta-t-elle avec une nouvelle insistance.

— Je crains...

— Ne craignez rien ; j'ai vu mourir ma fille, je puis tout supporter.

— En êtes-vous bien sûre, madame?

— Oui, mon ami, oui, je réponds de moi... Hélas! vous le savez, jamais la vie n'éclaira le visage de ma pauvre Lucile ; la mort n'a pas pu le changer.

— Eh bien! madame, dit le docteur, puisque vous êtes sûre de vous-même, puisque vous êtes prête à tout, puisque vous croyez pouvoir tout supporter... tournez la tête et levez les yeux : votre fille est au-dessus de vous.

Mme de Montsabrey tressaillit, se retourna vivement, et resta immobile, frappée de stupeur, devant un portrait de Lucile, que Frédéric avait achevé, quelques semaines auparavant. C'était une belle peinture, vraiment digne du pinceau d'un maître. On sentait que l'artiste avait plus d'une fois regardé dans son cœur pour reproduire l'image du modèle. Le front resplendissait de vie et de jeunesse ; la pensée étincelait dans le regard ; les lèvres, pleines de bonté, s'épanouissaient en un demi-sourire. La poitrine respirait largement; les cheveux foisonnaient aux tempes et ruisselaient le long des joues en boucles blondes et vivaces. Il y avait, dans l'expression de ce doux visage, quelque chose de l'étonnement de Psyché, au moment où son âme vient de s'éveiller au bonheur.

— Oh mon Dieu! est-ce un rêve ? s'écria Mme de Montsabrey; elle vit, elle respire, elle pense, elle va parler! Oh ! mes amis, c'est ma Lucile, c'est mon enfant deux fois ressuscitée !

— Madame, dit le curé, Dieu fait encore des miracles, il en fait tous les jours; ceux qui ne les voient pas sont des aveugles, ceux qui les nient sont des ingrats.

— Dieu qui m'a pris ma fille ne me la rendra pas, murmura-t-elle en secouant tristement la tête.

— Dieu peut vous la rendre, madame.

— Que dites-vous?... Ah! laissez, laissez-moi... dit Mme de Montsabrey, se soutenant à peine.

— Oui, madame, Dieu peut vous la rendre, Dieu peut tout! ajouta le pasteur en élevant la voix. Appelez votre fille, appelez-la avec la foi d'une chrétienne... Peut-être verrez-vous ce portrait s'animer, prendre un corps, et se détacher de son cadre pour venir tomber dans vos bras.

Mme de Montsabrey regardait tour à tour, avec l'égarement de la folie, le curé, le docteur et le vicomte, qui lui souriaient tous trois. Elle doutait, elle hésitait encore.

— Lucile! ma Lucile! où es-tu? s'écria-t-elle enfin d'une voix éclatante.

A ces mots, la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et Lucile se jeta dans les bras de sa mère.

Frédéric avait assisté à la fin de cette scène. Il s'était glissé discrètement dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, il se disait avec amertume qu'il n'y avait plus de place pour lui dans cette famille rendue au bonheur. Personne ne songeait à lui, si ce n'est Turc, qui lui léchait les mains. Il allait s'éloigner, lorsque Mme de Montsabrey lui adressa quelques paroles affectueuses: elle venait d'apprendre que c'était à ce jeune étranger qu'elle devait le portrait de sa fille. Dans l'ivresse de sa joie, elle ne pensait qu'à le remercier, et ne se demandait pas comment il se trouvait au château.

Après avoir répondu en balbutiant, Frédéric se retira et passa le reste de la journée à errer seul à travers la campagne, à visiter une dernière fois les lieux qu'il avait tant aimés et que remplissait l'image de Lucile. Il dîna dans une métairie, et ne rentra qu'à la tombée de la nuit. La maison du docteur était vide; le docteur n'avait pas quitté le manoir. Frédéric s'occupa sur-le-champ des préparatifs de son départ. Comme il mettait en ordre ses crayons et ses pinceaux, il entendit frapper à sa porte, et ne fut pas médiocrement surpris en reconnaissant sur le seuil le vicomte de Montsabrey.

Le visage impassible, l'air froid et compassé, d'une élégance qui ne variait jamais, d'une politesse tellement exquise qu'elle touchait à l'impertinence, d'un esprit si correct, d'un savoir-vivre si raffiné, d'un comme il faut si désespérant, qu'après l'avoir subi pendant une heure on éprouvait un farouche besoin de jeter son bonnet par-dessus les moulins, de porter des sabots et de manger avec ses doigts; galant homme d'ailleurs, je n'en disconviens pas, et n'en veux d'autre preuve que son dévouement pour sa belle-sœur et son affection pour sa nièce, tel était le vicomte de Montsabrey, qui passait généralement pour un *gentleman* accompli. Entre autres prétentions, il avait celle d'aimer les arts et de s'y connaître. Quant aux artistes, il les considérait comme une espèce d'animaux barbus, qui tenaient du castor par l'intelligence, de l'Iroquois par les manières, et que Dieu avait mis sur terre uniquement pour peindre des tableaux ou tailler des statues. La vue seule du chapeau de Frédéric l'avait plongé dans une profonde stupeur. En apprenant que depuis plusieurs mois ce jeune homme était, en quelque sorte, devenu l'hôte du château, il n'avait pu dissimuler son étonnement, et n'avait imaginé qu'une explication plausible au séjour prolongé de Frédéric à Saint-Maurice: toute peine mérite salaire, et ce garçon ne voulait pas quitter le pays avant d'avoir touché ses honoraires.

— Monsieur, dit le vicomte après l'avoir salué, et s'asseyant auprès de lui, le docteur Vincent nous a mis au courant de tout ce que vous avez fait pour ma nièce. Je regrette sincèrement de n'en avoir pas été instruit plus tôt. Votre temps est précieux; il se trouve que, sans le savoir, nous en avons singulièrement abusé. Je me plais à le reconnaître, le portrait de Lucile est une véritable merveille. Ne prenez pas ce compliment pour une parole en l'air: j'ai visité l'Espagne, l'Italie, la Belgique, et, je l'avoue, j'ai vu peu de peintures qui m'aient fait autant de plaisir. Fixez vous-même le prix de votre travail; quel qu'il soit, je ne croirai jamais avoir payé trop cher un ouvrage si remarquable.

En achevant ces mots, le vicomte ouvrit son portefeuille. Frédéric l'avait écouté sans le comprendre. En voyant le portefeuille s'ouvrir, il sentit tout son sang lui monter au visage; il devina qu'il avait affaire à l'un de ces hommes du monde qui croient que tous les services peuvent se payer avec de l'argent.

— Est-ce Mme de Montsabrey qui vous envoie, monsieur? demanda-t-il d'une voix brève.

— Ma sœur est tout entière à sa fille et n'a pu songer encore à s'acquitter envers vous. Permettez donc, mon cher monsieur...

— Vous ne me devez rien, monsieur le vicomte, répondit froidement Frédéric. Mon travail, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, est payé bien au delà de sa valeur par le spectacle touchant auquel j'ai assisté ce matin. Je ne veux pas d'autre récompense que la joie et le bonheur de Mme de Montsabrey.

—Cependant, monsieur...

—N'insistez pas, monsieur le vicomte, dit Frédéric d'un ton sec qui ne souffrait pas de réplique.

Le vicomte sentit qu'il venait de faire un pas de clerc. Il se leva un peu confus, et se retira en redoublant de politesse.

— Où diable la fierté va-t-elle se nicher? se disait-il en poussant la grille du jardin. Depuis qu'un empereur a ramassé le pinceau du Titien, il n'est pas de rapin qui ne se prenne pour un grand seigneur.

Une heure après, le docteur Vincent rentrait chez lui. Il acheva la soirée avec son jeune ami; c'était la dernière qu'ils devaient passer ensemble. Frédéric avait résolu d'emporter avec lui le secret de son cœur; mais il vint un instant où, ne pouvant plus se maîtriser, il cacha sa tête entre ses mains et laissa couler ses larmes. Le vieillard connaissait la source de ces pleurs; il n'avait pas besoin des confidences de ce malheureux jeune homme pour savoir ce qui souffrait en lui. Il le prit entre ses bras et le tint longtemps embrassé.

—Allons, mon enfant, du courage! lui disait-il; que la conscience du bien que vous avez fait vous relève et vous réconforte. Votre cœur n'est pas seul atteint; à l'heure de votre départ, vous ne serez pas seul à pleurer. Du courage, mon cher Frédéric; soyez fort pour elle et pour vous. Il y a trois grands docteurs qui, pour ne point signer d'ordonnances, guérissent pourtant plus de malades que toute la Faculté. Ils vous guériront, mon ami: c'est le travail, c'est l'art, c'est le temps. Un jour viendra où la douleur qui vous accable en ce moment ne sera plus pour vous qu'une image souriante, le plus frais, le plus pur de tous les souvenirs que vous aura laissés la jeunesse.

Le lendemain, dans l'après-midi, Frédéric, accompagné du docteur, se présentait au château, en habit de voyage. Mme de Montsabrey, Lucile, le vicomte et le curé étaient réunis au salon.

—Madame, dit-il après avoir salué respectueusement Mme de Montsabrey sans oser jeter les yeux sur Lucile, je viens prendre congé de vous. Je vous suis désormais

inutile; le peu de bien que je pouvais faire, je l'ai fait. Le spectacle de votre bonheur ne sortira jamais de ma mémoire. Ma plus douce joie, mon plus cher orgueil, sera toujours de penser qu'il m'a été donné de tenir, moi qui suis si peu de chose, une place dans votre vie.

Malgré sa ferme résolution de cacher ce qui se passait en lui, il ne put soutenir son rôle jusqu'au bout. Sa langue s'embarrassait; ses paroles devenaient confuses. Comme il détournait la tête pour cacher son émotion, il aperçut deux larmes sur les joues de Lucile, et se sentit lui-même près de pleurer.

— Ainsi, monsieur, vous partez quand j'arrive, dit Mme de Montsabrey en le priant de s'asseoir; je m'en afflige, et ne saurais m'en étonner. Il y a si longtemps que vous n'avez vu votre mère, votre sœur!... Et puis les travaux de votre profession vous rappellent à Paris; c'est à Paris seulement que la renommée s'acquiert. J'aimerais à vous garder près de moi, car j'ai à peine eu le temps de vous remercier; mais ce serait trop d'exigence; vous m'en voudriez peut-être, et moi-même, monsieur, je ne me le pardonnerais pas.

Chacune de ces paroles entrait comme une pointe d'a-



Mme de Montsabrey retrouvant sa fille (Chapitre IX). Dessin de M. Tony Johannot.

cier dans le cœur de Frédéric. Dans sa douleur muette, il accusait Mme de Montsabrey d'ingratitude et de sécheresse. A vrai dire, ce n'étaient point là les adieux qu'il avait rêvés. Il avait compté sur l'expression naïve d'un sentiment sincère, et il ne rencontrait que cette banale urbanité que donne l'habitude du monde.

Il se leva pour se retirer; Mme de Montsabrey le retint et l'obligea à se rasseoir. Peu à peu la conversation prit un tour plus affectueux et presque familier. La châtelaine questionnait l'artiste sur sa famille, sur ses débuts, sur ses projets; chaque réponse de Frédéric lui prouvait que le bon docteur et le bon curé n'avaient rien exagéré, en louant, en exaltant sans mesure les qualités de ce jeune homme. Lucile se taisait, mais son visage trahissait toute son anxiété. Mme de Montsabrey l'observait à la dérobée, et parfois attachait sur elle un regard qui semblait descendre jusqu'au fond de son âme.

— Je veux pourtant, monsieur, m'acquitter envers vous, dit-elle en brisant brusquement le fil de l'entretien. Je sais que vous avez refusé les offres de mon frère;

j'aime à croire que vous me traiterez avec moins de rigueur. Vous ne partirez pas, vous ne pouvez pas partir sans emporter un gage de ma reconnaissance.

Frédéric, blessé, presque humilié, comme la veille en écoutant le vicomte, se leva, la mort dans le cœur, et jeta à Mme de Montsabrey un regard de douloureux reproche. Tous les personnages qui assistaient à cette scène s'étaient levés en même temps. Lucile, près de défaillir et blanche comme un linceul, s'appuyait sur le bras du docteur, qui partageait en secret le martyre de ces deux enfants.

— Madame, dit le jeune peintre, souffrez que je me retire. La journée est avancée, je voyage à pied, et ma première étape est longue.

— Monsieur nous permettra du moins, dit le vicomte avec courtoisie, de le faire conduire en voiture jusqu'à la ville voisine.

— Monsieur le vicomte est mille fois trop bon, répliqua Frédéric, qui n'avait pu s'empêcher de sourire.

Mme de Montsabrey s'était approchée de lui et le regardait depuis quelques instants avec une expression de tendresse ineffable. Elle avait enfin tout deviné, tout compris.

— Jeune ami, dit-elle à Frédéric, d'une voix si douce



Le dénoûment (chapitre IX.) Dessin de M. Tony Johannot.

qu'il sentit son cœur près de se fondre, il y a une récompense que vous ne refuserez peut-être pas, la seule que je puisse vous offrir, la seule qui soit digne de vous... Ma Lucile, donne-moi ta main.

Soutenue par le docteur et le curé, demi-morte, demi-souriante, Lucile s'avança vers sa mère.

Mme de Montsabrey prit la main de sa fille, la mit dans celle du jeune homme, et les réunissant tous deux dans une même étreinte, elle leur dit :

— Vous êtes mes deux enfants.

Le docteur et le curé pleuraient.

Le vicomte, impassible, refusait d'en croire ses yeux et ses oreilles.

Mme de Montsabrey se tourna vers lui.

— Vous n'y aviez pas songé ? dit-elle.

— Vraiment non, dit le vicomte.

— Eh bien ! mon frère, ajouta-t-elle gaiement, nous aurons un artiste dans la famille.

Le vicomte se pinça les lèvres et répondit avec dignité :

— Un de mes ancêtres a connu Léonard de Vinci et le

Primatice à la cour de Fontainebleau ; nous avons de tout temps encouragé les arts.

— Saint Maurice n'a pas été ingrat, dit le bon curé en pressant les mains de Frédéric.

Car le pieux vieillard n'hésitait pas à proclamer l'intervention du saint patron dans l'heureux dénoûment de cette histoire.

Quelques jours après, la famille de Frédéric arrivait au château de Montsabrey.

Frédéric sauta au cou de sa sœur, et, la conduisant vers Lucile :

— J'étais parti, lui dit-il, pour t'amasser une dot : j'ai rencontré sur ma route l'amour et le bonheur !

Jules SANDEAU.

FIN.

# CHRONIQUE DU MOIS.

## REVUE DE PARIS.

Paris a Strasbourg. — Au moment où paraissait notre numéro de juillet, un de nos amis nous adressait de Strasbourg une lettre que nous regrettons de ne pouvoir insérer en entier, mais dont il est toujours temps de citer quelques détails qui caractériseront, dans notre histoire contemporaine, cette fameuse inauguration de chemin de fer.

« La plus belle partie, le plus curieux épisode des fêtes de Strasbourg a été, sans contredit, le defilé du cortége alsacien ; et personne n'en a rendu un compte plus exact et plus brillant que M. E. Texier. Figurez-vous 150 chariots à quatre roues, traînés chacun par quatre vigoureux chevaux ; et, dans ces chariots, de frais et charmants visages de jeunes paysannes coquettement nichées sous les branchages, les rubans et les fleurs. Toutes ces jeunes filles portaient le costume traditionnel de la vieille Alsace, des jupons rouges ou blancs, des casaquins de velours noir ou jaune, des bonnets en velours lamé d'or et d'argent. En tête de chaque chariot le maire et les adjoints de la commune, à cheval. Puis, derrière, tous les jeunes gens du village, qui formaient l'escorte.

« Le costume variait selon les villages. Ceux-ci portaient de grandes houppelandes noires avec des ceintures rouges, ceux-là des habits à collet droit et des bottes à revers. Les enfants étaient aussi de la partie. On les avait couchés sur le devant du chariot, et tout cela passait au grand galop, au milieu des exclamations enthousiastes et des bravos tudesques. Chaque commune avait son nom inscrit sur l'arc principal du char.

« On m'a raconté une aventure tragi-comique arrivée à l'un des plus beaux couples qui figuraient dans le cortége.

« C'était la semaine précédente. Un pêcheur des bords du Rhin était tourmenté par sa femme, très-gracieuse Alsacienne, pour se rendre à la grande fête de Strasbourg. Le mari s'y refusait à cause de la dépense. Alors colère, dispute, voies de fait. Bref, les choses en viennent au point que l'on convient qu'une séparation en bonne forme peut seule tout concilier. Aussitôt dit, aussitôt fait. La femme ne veut pas attendre au lendemain.

« L'on décroche la barque, on passe le Rhin, et l'on arrive chez le notaire, qui perd son éloquence et ne peut ramener la paix au ménage. Il promet de dresser l'acte de séparation. On repart. Le temps avait changé. Un orage était survenu. En passant le fleuve, la barque chavire ; le mari, bon nageur, arrive bien facilement au bord ; mais il aperçoit sa pauvre femme luttant vainement contre le courant du fleuve. Une pensée généreuse le saisit, il oublie sa colère, sauve sa compagne et se jette dans ses bras en pleurant. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la réconciliation fut complète, et quelque jours après, la jolie Alsacienne tenait la place d'honneur dans le chariot de son village, ornée de ses plus riches atours et escortée par son mari à cheval et en grande tenue.

« Notre journée de repos et de délices a été la journée de Bade ; et nous avons tous partagé l'avis si bien exprimé par notre spirituel compagnon. Bade est un paradis terrestre encaissé entre trois montagnes.

« Dès qu'on met le pied sur cette terre privilégiée de Bade, on oublie tous les soucis, tous les ennuis ; on vit complétement et l'on se sent heureux de vivre. C'est à peine si l'on a le temps de causer, tant on est occupé à voir, à respirer et à admirer. — Ah ! si j'étais empereur ! s'écriait un jour un pâtre. — Eh bien ! que ferais-tu ? lui demanda quelqu'un. — Je garderais mes moutons à cheval. Oh ! le pâtre ambitieux, qui aspirait à monter ! Quant à moi, si j'étais seulement empereur de Russie et de Tartarie, comme j'échangerais bien vite mon incommensurable empire contre ce petit duché qui s'appelle le grand-duché de Bade !

Défense des chiens. — Les ravages de l'hydrophobie, les arrêtés contre les chiens et l'annonce d'un impôt somptuaire ont inspiré à la race canine des efforts inouïs pour se réhabiliter dans l'opinion publique. S'il faut en croire un chroniqueur parisien, il n'est pas jusqu'aux hommes d'Etat eux-mêmes que les animaux menacés n'essayent de gagner à leur cause par des arguments héroïques. Un de nos savants les plus distingués, membre de l'Institut, racontait au foyer du Théâtre-Français « que dernièrement, en faisant une longue course dans Paris, il fut fort étonné de s'apercevoir tout à coup qu'il n'était plus suivi de son chien, petit animal très-intelligent, plein d'esprit et de gentillesse et auquel il tient beaucoup. Il pensa qu'on le lui avait volé ; il crut même se rappeler qu'au milieu de profondes réflexions qui le préoccupaient dans sa marche, il avait vaguement entendu derrière lui un aboiement plaintif. Tout en conservant peu d'espoir de le retrouver, il retourna sur ses pas, en suivant exactement le chemin qu'il venait de parcourir, et au bout d'un quart d'heure, en traversant le passage de l'Opéra, il entendit la voix de son chien qui l'appelait. Le charmant petit animal était couché dans un coin et ne bougeait pas de place ; au lieu d'accourir vers son maître, il attendait que son maître vint à lui ; c'est ce que fit l'académicien, et lorsqu'il se fut approché et qu'il lui tira l'oreille en le grondant doucement de son caprice, le petit chien se leva d'un bond joyeux et laissa voir un portefeuille sur lequel il était couché. Le savant fouilla vivement dans sa poche : elle était vide. Ce portefeuille était le sien, qui contenait des papiers importants et douze cent francs en billets de banque. Le chien avait vu le portefeuille tomber de la poche ; il avait aussitôt appelé son maître en gardant le trésor. Le maître n'entendit ou ne comprit pas cet appel. Alors l'intelligent animal pensa sans doute que s'il prenait le portefeuille entre ses dents et courait après son maître pour le lui rapporter, on pourrait l'arrêter et lui arracher cette proie, qu'il n'était pas de force à défendre, et alors il avait couvert le portefeuille de son corps et attendu tranquillement que son maître vînt le chercher. »

Or, ce savant est justement, ou injustement, un des

législateurs chargés d'imposer bientôt les chiens à 5 francs par tête !

— Vous n'oserez jamais frapper ainsi un gardien comme le vôtre ! lui disait un des auditeurs de son histoire.

— Au contraire, je n'hésiterai plus ! répondit l'incorruptible député. J'y gagnerai encore quatre-vingt-quinze pour cent !

Nous vous confions ce mot affreux sous le sceau du plus grand secret ; car si les chiens savaient qu'on récompensera ainsi leur dévouement, c'est pour le coup qu'ils deviendraient tous enragés.

Les morts vont vite. Encore cinq illustrations disparues depuis un mois : 1° Tony Johannot, notre charmant peintre et notre dessinateur sans rival, celui-là même dont le crayon, si souvent admiré dans le *Musée des Familles*, *illustrait* dernièrement notre proverbe : *Les châteaux en Californie*, et, dans la présente livraison, cette Nouvelle de M. Jules Sandeau qui restera comme le pendant de *Paul et Virginie*. En contemplant ces gracieux et touchants dessins, vous avez sous les yeux les derniers ouvrages de l'excellent artiste, enlevé dans la force de l'âge et du talent. Nous vous donnerons bientôt la notice et le portrait de Tony Johannot, avec la gravure de son dernier chef-d'œuvre, exposé au Salon de 1852. 2° Le comte d'Orsay, auteur du buste de M. de Lamartine, que nous avons fait graver ; M. d'Orsay allait être surintendant des beaux-arts. 3° Le sculpteur Jean-Jacques Feuchères, auteur de *Jeanne d'Arc sur le bûcher*, de l'*Amazone domptant un cheval*, des *Sabines*, du *Bossuet* de la place Saint-Sulpice, du *Pont d'Arcole* de l'Arc de Triomphe, et, en dernier lieu, de la *Terre portée par les Titans*, chef-d'œuvre d'orfévrerie, qui décore le château de M. le duc de Luynes. 4° Le général Gourgaud, ancien compagnon de l'Empereur à Sainte-Hélène. 5° Le maréchal Excelmans, broyé, à soixante-seize ans, par une chute de cheval, auprès du pont de Sèvres, à quelques pas du théâtre de son dernier et de son plus glorieux exploit, de ce champ de bataille de Vélizy, où, avec sept cents cavaliers, il battit, en 1815, et fit prisonniers les deux plus beaux régiments prussiens.

Le nouveau Gulliver. — Les jours caniculaires ont redoublé la vogue des bains de mer normands, et surtout des bains de mer de Dieppe. — On jugera de l'éclat de ceux-ci par la liste suivante des personnages qui s'y sont donné rendez-vous :

La princesse de Lieven, cet homme d'Etat russe, qui règle, dit-on, le sort des empires ; le duc et la duchesse de Polignac ; le marquis et la marquise de Murat ; M. et Mme de Mouchy ; M. et Mme de Magnoncourt ; le duc d'Albuféra ; les comtes et comtesses de Béthune, de Bourbon-Busset, de Turenne ; le vicomte et la vicomtesse d'Hédouville ; barons et baronnes de Villequier, de Delmar, de Villas, de Floberty ; le duc et la duchesse d'Almazan, M. et Mme Delessert, la comtesse de Vallon, le duc de Richelieu, la comtesse de Bouville ; la princesse de Cisterne, le comte Ostorog, lady Brook, le général Yermaloff, Mme de Bestoujeff, lord et lady Cavendish, le prince Galitzin, etc., etc., etc.

On raconte que, voyant cette admirable occasion de briller en noble compagnie, un lion dieppois, Achille Dup..., se lança à corps perdu dans les prétentions du *cant* et dans les splendeurs du *highe-life*. Il faut dire qu'avant l'arrivée des illustres voyageurs, et depuis plusieurs années, il était sans contredit le coq de l'endroit. C'était lui qui donnait aux jeunes gens et aux beautés de Dieppe la forme des chapeaux, la coupe des pantalons et la manière de s'en servir. Il avait déjà mangé la moitié de sa fortune dans ces victoires et conquêtes, et, comme César ou Paul de Gondy, il avait autant de créanciers que de poils à la crinière. Il ne lui manquait donc plus, pour gagner ses griffes, qu'un succès constaté près des baigneurs parisiens.

Quand notre geai se mit en ligne parmi les paons, un de ses oncles, bonhomme de sens, lui donna à méditer le fameux roman de Swift, les *Voyages de Gulliver*. Puis il lui demanda : — As-tu compris l'apologue ? — J'ai compris que ces géants et ces Lilliputiens sont assez amusants, répondit dédaigneusement Achille, en secouant la cendre de son cigare ; mais je préfère pour mille raisons nos *gentlemen riders* et nos merveilleuses Parisiennes... — Prends garde de comprendre trop tard, reprit l'oncle. Et il le laissa aller avec sa bénédiction.

Achille alla si bien et si loin, qu'au bout de la semaine il était, sans le savoir, le hochet de toute la société baigneuse... Chacun s'amusant de sa personne, il crut que sa personne plaisait à chacun, et ne devina pas plus l'ironie de ses succès que la moralité de *Gulliver*.

Bref, il courut au *steeple chase*, il donna des festins, il prodigua les cadeaux..., et se réveilla un beau matin devant trente nouveaux mémoires à payer, et qu'il ne paya pas plus que les anciens, bien entendu...

La moitié de ces mémoires venaient de Paris, où notre lion avait transporté son crédit épuisé à Dieppe. Les fournisseurs de la capitale, moins endurants que les compatriotes, se fâchèrent, protestèrent, et obtinrent enfin prise de corps.

Achille croyait pouvoir les braver impunément... à cinquante lieues... et poursuivait ses triomphes à la terrasse et à l'hôtel des Bains.

Le malheureux comptait sans les trains de plaisir !

Un jour qu'il se *pavanait* sur la terrasse devant tous les élégants et toutes les élégantes, habitués de ce belvéder dieppois, notre homme, braquant son lorgnon d'écaille, aperçoit à l'horizon un tourbillon d'habits noirs, affluant du débarcadère du railway... C'étaient plusieurs milliers de Parisiens, vomis par un train de plaisir... Ils envahissent, comme un flot, la grève, les bains et la terrasse...

En moins de dix minutes, Achille se trouve en face de son tailleur... (note de mille francs) ; il se retourne, voilà son bottier (note de cinquante écus) ; il s'élance à droite, c'est son bijoutier (note de six mille francs) ; il remonte à gauche..., c'est son fournisseur de comestibles ! son carrossier !... et, pour combler la mesure, son usurier-prêteur !...

— Ah ! bonjour, monsieur Dup... Ah ! nous vous tenons enfin !... ah ! vous nous payerez, ou nous verrons, cette fois !

Et mille autres apostrophes, dont la moindre arrachait au pauvre geai une de ses plus belles plumes de paon...

Vous jugez la cruauté de l'avanie et la profondeur de la chute !...

Achille cherche un appui dans ses nouvelles et nobles connaissances. O désenchantement suprême ! alors seulement il reconnaît qu'on s'est moqué de lui, et il disparaît au bruit d'un murmure plus impertinent que tous les éclats de rire...

Le lendemain, les créanciers de Dieppe, enhardis, se joignaient aux créanciers parisiens, et le lion de la terrasse n'échappait aux recors qu'en se jetant à la nage du haut du théâtre de ses exploits.

Depuis ce moment, il ne prend l'air et les bains de mer... qu'après le coucher du soleil ; — et, lorsqu'il rentre à la nuit close, son oncle lui montre le joli tableau de Richard Redgrave, *Gulliver à Brobdignac*, et lui en explique ainsi la moralité :

— Après avoir régné, comme géant, chez les nains, Gulliver eut la maladresse de se mêler aux géants, parmi lesquels il devint à son tour un nain. Ceux-ci firent de lui une bête curieuse, qu'ils posèrent sur une table, entre une écritoire, un volume et un insecte volant sur des fruits. Là, ils lorgnèrent ses beaux habits et s'amusèrent de ses grimaces ; — après quoi, fatigués de cette comédie, ils le congédièrent avec des éclats de rire.

Achille a compris enfin l'apologue, et, de peur de l'oublier, il a suspendu dans sa chambre le dessin de Redgrave, au milieu des protêts de ses créanciers.

P.-C.

### EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

« *La bonne foi et la vérité, chassées de la terre, se retrouvent dans le cœur et dans la bouche des bons rois.* » Paroles de Jean II, allant reprendre ses fers à Londres, suivant sa promesse à Edouard III.

### RÉPONSE A L'ÉNIGME HISTORIQUE D'AVRIL.

Cette réponse est le nom de *Masaniello*, le pêcheur et le dictateur de Naples. Sa véritable et curieuse histoire paraîtra dans un de nos prochains numéros, et justifiera toutes les propositions de l'énigme.

### ÉNIGME PHYSIOLOGIQUE.

Quel est, et comment fonctionne l'élément premier d'existence chez toute matière vivante?



Gulliver chez les géants. D'après Richard Redgrave.

## A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappellerons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1851-52 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre dix-neuvième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail considérable du renouvellement.

La livraison d'octobre 1852, première du vingtième volume (1852-53), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1852-53, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit : Pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

*N. B.* Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

### MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 57, à Paris :

« Je m'abonne (*ou* je renouvelle mon abonnement) au *Musée des Familles* (1), que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c. (2), le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1852 au 25 septembre 1853 inclus.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : et aux *Modes vraies*, si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7, Batignolles.

# LE MARQUIS DE BAUCOURT.

## LEÇON DE PEINTURE EN TROIS TABLEAUX.



*Les Petits dessinateurs* ou *l'Origine du dessin.* Tableau de Scheneau. Dessin de Freeman.

J'assistais, il y a trois mois, à l'une des ventes de tableaux qui ont suivi celle de la fameuse galerie du maréchal Soult. Le commissaire-priseur mit sur la table les *Petits dessinateurs*, de Scheneau, le *Chat malade*, de Watteau, et le *Violon aveugle*, de Wilkie. La manière des trois maîtres était si frappante, les trois œuvres avaient à tel point le cachet de leur temps, que les plus experts crurent avoir sous les yeux trois originaux.

— Ce sont pourtant des copies assez récentes, mais des copies qui valent les modèles, me dit à l'oreille un amateur infaillible ; et je puis vous donner leur histoire comme un des épisodes les plus charmants et les plus bizarres des annales de la peinture.

Voici, en effet, ce qu'il me raconta, et ce que je vous raconte à mon tour, ne sachant rien de plus digne d'accompagner les beaux dessins qui vont *illustrer* mes pages.

### I. — UN ORIGINAL... QU'ON RECONNAITRA.

En 18..., un de nos peintres de genre les plus illustres voyageait incognito en Belgique. Pour respecter le voile dont il se couvrait, nous l'appellerons Albert Marilan. Ayant vu citer par tous les Guides la galerie du marquis de Baucourt, à B..., comme une des plus riches en tableaux de chevalet, il se rendit en cette ville, et s'informa de la demeure et des convenances du propriétaire.

— Ah ! lui répondit-on en riant, vous allez voir cet original ? eh bien ! tâchez de l'observer de près ; il vaut à lui seul toute sa galerie. Il reçoit ses compatriotes avant midi, et les étrangers à deux heures ; c'est sa condition *sine quâ non*. Après midi, il consignerait le roi des Belges, et, avant deux heures, il fermerait sa porte au roi de France. Il faut présenter ses papiers et graisser la patte au gardien, etc.

On en débita bien d'autres à Marilan ; on lui en aurait conté jusqu'au lendemain ; mais, en homme d'esprit et en philosophe, il voulut se ménager des surprises ; il tira sa montre, qui marquait justement deux heures, coupa court aux indiscrétions, et se rendit à l'hôtel du marquis.

C'était une de ces jolies maisons du moyen âge, décorées par la Renaissance, comme on en voit tant en Belgique. Le bois sculpté s'y mêlait à la dentelle de pierre ; l'art naïf et l'art maniéré y luttaient de grâce et de fantaisie. Une restauration intelligente en eût fait un bijou ; mais un abandon déplorable en faisait une ruine imminente. On eût dit un ancien palais habité par un mendiant.

Albert soulève en soupirant le marteau, et attend qu'on vienne ouvrir. On lui laisse le loisir de compter les clous de la porte. Enfin, une espèce de concierge femelle se présente et le conduit au vestibule. Une banquette gothique régnait à l'entour, surmontée de cette inscription ironique : *On est prié de ne pas s'asseoir.* Au fond, cette ironie était de la charité. Le siége était si vermoulu, qu'on n'eût pu s'y poser sans crouler avec lui. Albert resta donc sur ses jambes jusqu'à l'arrivée d'un second personnage.

Celui-ci était un vieillard grand et sec, couronné de quelques cheveux blancs, avec un reste de pommade au sommet du crâne ; l'œil vif et pénétrant d'ailleurs ; les traits fins et distingués ; en un mot, l'air et l'allure d'un gentilhomme, si une vieille livrée, galonnée de l'autre siècle, n'eût annoncé un simple domestique.

Un dialogue de questions sans réponses s'établit entre Albert et le valet.

— M. le marquis de Baucourt ?

— Vous êtes étranger ?

— M. le marquis est-il visible ?

— Avez-vous un passe-port ?

— Je demande M. de Baucourt.

— Je demande vos papiers.

Albert montra ses papiers, et le cerbère répondit enfin :

— M. le marquis est absent ; mais si vous désirez voir sa galerie...

— J'espérais la visiter avec lui-même.

— C'est moi qui suis chargé d'en faire les honneurs ; veuillez me suivre, monsieur.

Et le valet prit les devants sans autre explication.

Albert regrettait fort le marquis ; mais il fallut se contenter de son représentant. Ce dernier, d'ailleurs, avait aussi son originalité, et Marilan se promit de le faire causer sur son maître.

A cet effet, il débuta par lui glisser dans la main une pièce blanche. Le valet la guigna discrètement, et tous deux pénétrèrent dans la galerie.

Ce chaos de peintures méritait-il un pareil nom ? Les tableaux étaient pêle-mêle dans une série de petites et de grandes chambres. Les plus importants étaient accrochés aux murs, sans autre ordre que la dimension. De l'un à l'autre, l'araignée filait ses embûches. Sur tous, la poussière amassait une couche immonde. Aucun n'était dans son jour, si jour il y avait ; car les vitres crasseuses laissaient à peine entrer la lumière. Dans quelques pièces, une foule de toiles, avec ou sans cadre, étaient rangées debout ou même à plat sur le parquet, les unes cachant les autres, et la dernière seule restant visible,—quand elle-même ne tournait pas le dos. En relevant quelques-uns de ces ouvrages, Albert y remarqua des chefs-d'œuvre enfouis dans l'ombre. Plus d'une fois il dut suivre avec précaution son guide dans l'étroit couloir ménagé entre les tableaux, au risque de crever du pied un Téniers ou un Wouwermans.

A travers ce pandémonium, le valet découvrait chaque maître avec une sûreté incroyable, et répondait à toutes les questions, en amateur savant et perspicace, dans les termes les plus techniques et les mieux choisis.

Albert ne revenait pas d'une telle érudition et d'un tel goût dans un domestique. Il multiplia ses épreuves pour le mettre en défaut, et ne parvint qu'à s'attirer à lui-même de piquantes leçons... Cette petite lutte ayant animé le vieillard, il devint éloquent, ironique, délicieux de finesse et de malice...

— Morbleu ! se dit Albert en le considérant à la dérobée, cet homme-là n'est pas un valet ! Serait-ce un ancien artiste, ou un collectionneur ruiné, qui aurait pris la livrée du marquis pour vivre en compagnie des chefs-d'œuvre ?

Il en était là de ses conjectures, lorsqu'en passant devant une porte vitrée il entend un petit cri de surprise, accompagné de son nom. Confondu de se voir découvert, quand il croyait découvrir autrui, il se penche au vitrail derrière lequel un rideau s'était soulevé, et il reste comme en extase devant la scène la plus imprévue.

Dans un cabinet qui formait un gracieux contraste avec toute la maison, véritable oasis de lumière, d'élégance et d'ordre parfait, un jeune homme et une jeune fille étaient réunis. Le jeune homme, superbe tête, pâle et brune, se tenait debout et peignait à un chevalet. A son attitude ravie, à ses yeux fixés sur la porte, à son pinceau tombé de sa main, on voyait que c'était lui qui avait reconnu Albert et poussé l'exclamation. La jeune fille, charmante blonde, aux longs cheveux, au teint splendide,

aux yeux bleus et tendres, comme une Madeleine de Rubens, était assise devant la fenêtre, accoudée sur un guéridon, caressant un gros chien qui la contemplait avec amour. Elle venait de se retourner au cri de son compagnon, de sorte qu'Albert vit en plein sa belle figure étonnée.

Lorsque Dante aperçut, à travers les ombres infernales, les poétiques fantômes de Paul et de Francesca de Rimini, il ne fut pas plus enthousiasmé que notre artiste à l'aspect de ce cabinet et de ces jeunes gens. Il venait de dénicher deux oiseaux de paradis au milieu d'un amas de ruines ; il lisait un poëme du cœur, à sa plus douce page, à travers les bouquins d'un marchand de bric-à-brac.

— Que faites-vous là ? lui demande son guide, arrivé à l'autre bout de la pièce...

— J'admire, répond Albert, le tableau le plus touchant de cette galerie.

Le vieillard revient brusquement sur ses pas, tressaille devant le rideau soulevé, entre dans le cabinet dont il referme la porte, et ne reparaît qu'après avoir chassé d'un grondement terrible... les deux oiseaux de paradis.

On juge si l'étonnement d'Albert redoublait !

— Décidément, monsieur le serviteur, dit-il, vous agissez ici et parlez en maître.

Pour la première fois le valet se trouble ; il évite le regard inquisiteur de l'artiste, et poursuit la visite d'un pas accéléré...

Parvenu devant une porte où se lisait : *Galerie réservée*, il allait passer encore, si Albert n'eût insisté pour tout voir, en lui mettant une seconde pièce dans la main.

Alors un combat secret agite le vieillard. Il rougit et ses doigts tremblent au contact de l'argent...; peu s'en faut que son orgueil ne le repousse... Mais un sentiment plus fort l'emporte... La pièce entre dans sa poche, et la galerie réservée s'ouvre...

— Plus de doute ! se dit enfin Albert, qui n'avait rien perdu de cette scène, ce n'est pas le valet du marquis de Baucourt, c'est le marquis lui-même que j'ai sous les yeux !

La découverte d'un tel mystère était trop piquante pour que Marilan ne se fît pas une joie de l'approfondir...

Tout en examinant les chefs-d'œuvre enfermés dans la réserve, il mit le faux valet à la question, par tout ce qu'il savait sur le marquis. Qu'on se figure les mines des interlocuteurs pendant le dialogue suivant :

— Un valet aussi *important* que vous prend grand *intérêt* aux affaires de son maître ?

— Sans doute, et je ne fais que mon devoir.

— A mes compliments sur sa galerie, je joins mes compliments sur sa famille ; car c'est elle probablement que je viens d'apercevoir dans ce cabinet ?

— C'est sa fille et son neveu.

— Une charmante personne et un noble cavalier, un artiste, apparemment ?

— Un rapin, un copiste...

— Ah ! le neveu ne jouit pas de votre *faveur ?* Mes questions vous semblent indiscrètes ; mais un *valet fidèle* fera mieux d'y répondre que de laisser s'accréditer des bruits...

— Quels bruits ? Je serais curieux de savoir..

— Vous ne les reporterez pas *au marquis ?*

— A quoi bon ? Il s'en moquerait...

— Au fait, vous le connaissez *mieux que personne*. Eh bien, on dit que M. de Baucourt est un original...

— C'est possible.

— Mais un original plus qu'étrange... Il n'a d'yeux, assure-t-on, et même de cœur que pour ses tableaux ?

— Propos d'envieux !...

— Dans tout le reste, il serait d'une avarice incroyable ?

— Propos de dissipateurs !...

— Il aurait enfoui son patrimoine entier dans sa galerie ; et, réduit à la misère la plus profonde, il ne songerait qu'à acheter encore des tableaux, au lieu de s'assurer du pain par quelques ventes ?

— Propos de gourmands !

— Sa femme, ajoute-t-on, est morte de chagrin, victime avant l'âge de sa manie ?...

Le valet soupira sans répondre.

— Sa fille et son neveu ne seraient pas plus heureux chez lui que la marquise. Il aurait entrepris de les nourrir, comme lui-même,... de la contemplation des Teniers et des Wilkie...

Le valet tira sa tabatière, ornée d'une miniature de Petitot.

— Il aurait pris et chassé vingt serviteurs, épuisés par ce régime... artistique, et qui prélevaient, pour manger, une dîme sur les pourboire des visiteurs, seul et dernier revenu du marquis.

Le valet ouvrit sa tabatière et y plongea les doigts.

— Enfin, poursuivit Albert, dardant les yeux sur l'impassible front du vieillard, *M. de Baucourt, ne trouvant plus de valet, aurait endossé sa propre livrée pour montrer sa galerie aux inconnus et recueillir de sa propre main leurs cadeaux entiers ?...*

Le bonhomme laissa tomber sa prise de tabac, et resta muet, confondu, pétrifié, fixant sur Albert un regard mêlé de reproche et de supplication...

— On dit cela ? vous avez entendu cela ? demanda-t-il avec l'angoisse d'un naufragé qui voit fuir sa planche de salut.

— Non ! non ! reprit vivement l'artiste, chez qui la pitié succédait à l'ironie ; j'ai supposé ce dernier bruit pour m'assurer que vous êtes bien M. de Baucourt... Tranquillisez-vous sur votre secret, il est encore inconnu à B...... Et ce n'est pas moi qui vous trahirais ; mais choisissez bien votre monde, et craignez de vous trahir vous-même !

Là-dessus, Albert salua le vieillard et disparut à la hâte, laissant sa bourse sur une console.

Le marquis allait défaillir de saisissement, lorsqu'en se cramponnant au meuble, ses doigts rencontrèrent l'or du touriste... Il frémit et rougit de honte, détourna la tête avec une larme, puis la retourna vers la bourse, en tira et compta quinze louis, sourit peu à peu aux étincelles de l'or, et ne vit plus, en reprenant ses habits de gentilhomme, qu'un certain Miéris qu'il voulait acheter depuis cinq ans, et dont un rival de B... lui demandait deux mille écus !...

### II. ENTRE ARTISTES.

Le soir de ce jour, Albert Marilan, tout ému et tout fier de sa découverte, venait de fermer sa malle pour quitter la ville de B..., et rédigeait sur le marquis le plus curieux chapitre de ses impressions de voyage, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre un jeune homme qu'il reconnut avec une nouvelle surprise.

C'était le neveu de M. de Baucourt, Tristan Vanderlen, comme il s'annonça lui-même au touriste.

Partisan fanatique du célèbre peintre, il l'avait reconnu d'après son portrait, gravé dans son cœur comme dans son atelier, et il osait violer son incognito pour le saluer au passage.

On devine combien Marilan fut sensible à cet hommage. En voyage et entre artistes, l'amitié va grand train. Au bout d'une heure, les deux jeunes hommes s'ouvraient leur âme, Albert avouait son étrange explication avec le marquis, et Tristan racontait son histoire et celle de sa cousine.



Le *Chat malade*, tableau de Watteau.

— Hélas ! oui, monsieur, mon oncle est fou, car une manie poussée à ce point est une vraie démence. Depuis deux ans, il joue près des étrangers le rôle qu'il a joué près de vous, et cela pour acheter, au prix des plus rudes privations, je ne sais quel Miéris qui manque à sa galerie. Ange du ciel, oublié dans ce purgatoire, sa fille Isa-

belle, cette perle de grâce que vous avez entrevue, s'est élevée comme par miracle, sous l'aile du Dieu qui donne aux oiseaux leur parure... Orphelin moi-même depuis cinq ans, et recueilli par mon oncle après la ruine de ma famille, j'aurais fui mille fois ce misérable intérieur, si je n'y étais fixé par mon adorable cousine. Sans mes humbles peintures vendues en secret, elle n'aurait pas même la chambre où vous l'avez vue, la modeste robe qui la couvre, et les simples riens qui font ses joies obscures...

— Isabelle vous paye de retour? demanda Albert, touché jusqu'aux larmes.

— Elle m'a promis sa main, et son père a consenti à notre mariage, mais à une condition qui le recule de mois en mois. « Déchu de ta naissance par ta ruine, m'a-t-il dit noblement (car, sauf la dégradation que vous avez surprise, il a toutes les fiertés du gentilhomme), tu ne peux remonter que par le travail à la hauteur de ma fille. Tu sais barbouiller ; apprends à peindre. Tu seras mon gendre quand tu auras du talent ! » Et m'imposant ses leçons, il m'a donné des tableaux à copier. Dieu sait quels efforts surhumains j'ai faits pour mériter Isabelle ! Mais, juge et maître à la fois, le marquis se joue de ma persévérance et me condamne à l'œuvre de Pénélope. Bref, il renvoie toutes mes espérances, en niant tous mes progrès. Et cependant, soyez arbitre entre nous, ajouta Tristan, qui déroula une petite toile et quelques dessins.



*Le Violon aveugle.* Tableau de Wilkie. Dessin de Bocourt.

Les dessins reproduisaient des tableaux d'histoire, et la toile était une copie du portrait d'Albert dans son atelier. L'ensemble des premiers était médiocre ; les détails de la seconde annonçaient un artiste. Marilan comprit d'un coup d'œil cette différence.

— Voilà des travaux imposés, qui ne vous vont pas, dit-il au jeune homme ; et voici une œuvre de votre choix et selon votre goût.

— C'est vrai ! reprit Tristan avec feu. J'ai fait les dessins pour mon oncle et le portrait pour moi...

— M. de Baucourt ignore votre vocation. Vous êtes peintre de genre, non peintre d'histoire, et vous avez du talent, mon ami !

Vanderlen sauta au cou de Marilan : — Ah ! si j'avais reçu vos conseils !

En ce moment, l'hôtelier vint annoncer que la voiture de France attendait Albert. Celui-ci regarda Tristan, devenu tout pâle ; il aperçut une larme dans ses yeux et répondit à l'hôtelier : — Je ne pars plus, et je retiens cette chambre pour un mois.

L'hôtelier sortit en se frottant les mains, et Marilan, pressant celles de Vanderlen : — Vous acceptez mes leçons, cher élève ?

Tristan, étouffant de joie, n'eut que la force de tomber dans ses bras.

Puis ils formèrent leur grand complot contre le marquis, et se séparèrent en se disant : A demain !

### III. LES LEÇONS AU GRENIER.

Il y avait dans la galerie Baucourt trois tableaux, les seuls que l'avare amateur eût songé à vendre. C'étaient : Les *Petits dessinateurs* de Scheneau, le *Chat malade*, de Watteau, et une copie du *Violon aveugle*, de Wilkie.

Le premier montre, avec une naïveté poétique, des enfants groupés autour de leur mère, et dessinant, au moyen d'une lumière projetée sur le mur, des profils de têtes humaines, de chats et de lapins. C'est l'origine du dessin, mise en action. Le second représente un chat malade, entre les bras de sa maîtresse éperdue. Un docteur à la Molière, en robe et en calotte, tâte le pouls de la bête, au risque d'un coup de griffe imminent. La scène est du plus franc comique. Dans le troisième, qui passe pour le chef-d'œuvre de Wilkie, on voit toute une famille égayée par un ménétrier aveugle. Le père fait danser un bambin sur les genoux de sa mère ; un garçon racle une casserole avec une barre de pincettes. Deux petites filles écoutent avec étonnement, et le philosophe de l'endroit observe la scène, les bras croisés derrière le dos. Toutes les qualités lilliputiennes de l'art anglais sont accumulées sur cette toile familière.

Un riche amateur, lord Melvil, avait offert à M. de Baucourt 18,000 fr. de ces trois tableaux. Le marquis, tenté pour la première fois, les avait laissés à dix mille écus, comptant acheter avec cette somme trois œuvres d'égale valeur, plus son fameux Miéris. Lord Melvil devait repasser dans un mois, — et l'avare, pour mieux le séduire, avait fait restaurer et revernir les trois toiles. Elles étaient si fraîches qu'elles semblaient peintes de la veille. De plus, afin de s'habituer à la séparation, le vieillard les avait reléguées dans un grenier de son hôtel, où il ne mettait jamais les pieds.

Or, le lendemain de l'entrevue d'Albert et de Tristan, avant que l'aube eût réveillé personne chez le marquis, un homme enveloppé d'un manteau s'introduisit par une porte du jardin ; et, sous la conduite d'un guide, non moins prudent que lui-même, se glissant par un escalier secret, arriva au grenier des trois tableaux.

Cet homme était Albert Marilan. Son guide était le jeune Vanderlen ; et tous deux trouvèrent au galetas Isabelle de Baucourt.

Mais déjà le galetas n'en était plus un. Sous la main d'une fée ingénieuse, il s'était transformé dans la nuit. La poussière dissipée, les décombres masqués adroitement, les murailles couvertes de tentures, un tapis étendu sur le plancher, le jour d'une grande fenêtre ménagé au nord, deux chevalets posés devant les trois toiles, des pinceaux, des baguettes et des couleurs, un déjeuner frugal servi sur une petite table, trois siéges attendant les convives et les travailleurs, un oiseau chantant sous une lueur de l'aurore, un vase de fleurs où perlait encore la rosée... tel était le nouvel aspect du taudis que les rats eussent dédaigné la veille...

La fée qui avait opéré ce miracle, M<sup>lle</sup> de Baucourt, en complétait l'effet enchanteur. Albert resta en contemplation devant sa douce figure, ses yeux animés d'espérance, son sourire qui semblait le premier rayon du soleil, sa robe blanche drapée sur une taille de nymphe, et l'expression céleste avec laquelle elle lui tendit la main en disant : — Je sais tout, monsieur ! Soyez béni !

On devine le pur objet de ce mystérieux rendez-vous. Le Watteau, le Wilkie et le Scheneau étant justement dans le goût de Tristan, Albert lui avait ordonné de les copier, et venait le diriger et l'aider dans ce travail. Il en espérait d'ailleurs un résultat qu'on verra plus tard.

Toutes les mesures prises pour échapper aux soupçons du marquis, les deux artistes se mirent à l'ouvrage, et jamais ni l'un ni l'autre n'avait eu plus de cœur au pinceau. Le soleil montait à l'horizon, l'oiseau chantait, la fleur embaumait, Isabelle causait en brodant ; et Marilan découvrit qu'elle avait autant d'esprit que de beauté. En moins d'une heure, il l'aurait trop aimée, s'il eût oublié l'avenir de son élève. Bref, il se sentit tant de dévouement à l'âme, tant d'inspiration dans la tête, tant d'éloquence sur les lèvres, tant d'habileté dans la main, qu'en partageant l'humble déjeuner de ses hôtes, il se déclara le plus heureux des hommes, et il disait la vérité.

La journée entière se passa ainsi, et les jeunes gens ne comptèrent les heures qu'en l'absence d'Isabelle, qui descendait souvent pour aller vers son père... Quant à Tristan, il était censé travailler au musée de B..., où le retiendrait, croyait le marquis, un ouvrage de trente jours...

Albert se retira, la nuit, comme il était venu, et regagna chaque matin sa charmante prison. Les progrès de Tristan furent merveilleux. Les moindres paroles du maître étaient pour lui des révélations, ses moindres coups de pinceau des coups d'éperon magiques. Les trois copies revivaient d'heure en heure en face des trois originaux.

Quand il fut assuré de l'achèvement de son œuvre, Albert proposa à Tristan d'essayer un petit portrait d'Isabelle, pour la fête de M. de Baucourt, qui arrivait la semaine suivante. On juge si l'artiste et le modèle s'y prêtèrent avec joie ! En quelques jours l'ébauche devint frappante. Marilan la compléta par d'habiles retouches. Vanderlen y jeta les fleurs de son âme et de sa palette. Albert y mit enfin la dernière main du maître ; et quand il vit son élève tomber à genoux, en s'écriant : — C'est elle ! il traça, d'un pinceau léger, ces mots au bas de la toile : *Isabelle, fiancée de Tristan.*

La jeune fille sentit vivement tout ce qu'il y avait d'ingénieux dans cet appel discret aux promesses du marquis.

En effet, lorsque Tristan offrit le portrait à son oncle, celui-ci, frappé d'abord de ses progrès, ne put cacher un attendrissement paternel ; puis ouvrant ses bras aux deux jeunes gens, il leur dit avec un abandon comique : — Si lord Melvil achète mes trois tableaux, nous irons le lendemain chez le bourgmestre !

Albert, à cette nouvelle, se prit à rire de bon cœur ; et comparant les modèles aux copies, il se remit à l'ouvrage avec son élève...

— Il ne suffit pas de faire aussi bien, dit-il, il faut faire mieux que les maîtres eux-mêmes.

— Pourvu que mon oncle en convienne ! soupira Tristan en reprenant ses pinceaux...

— Ce n'est pas lui qui sera le juge, repartit Marilan ; *c'est lui qui sera le condamné !...*

Vanderlen et Isabelle ne comprirent point... Mais ils se livrèrent aveuglément à leur bon génie...

Les tableaux achevés et vernis, Albert expliqua enfin son projet... Il était si audacieux, que Tristan hésita devant l'exécution ; mais Isabelle releva son courage par un sourire qui prédisait le triomphe.

### IV. — LE PRIX DU TALENT.

Il était temps que les hôtes du grenier déménageassent. Le jour même où ils restituèrent aux rats leur empire

lord Melvil annonça sa visite à M. de Baucourt, et celui-ci ordonna à son neveu de replacer dans la galerie le Watteau, le Wilkie et le Scheneau.

La rentrée de lord Melvil à l'hôtel fut solennelle à plus d'un titre. D'abord, le lord passait à bon droit pour le plus fin connaisseur des trois royaumes. Ses jugements sur la valeur des tableaux formaient loi dans toute l'Europe, et son admiration ou sa critique faisait ou défaisait la réputation des artistes. Puis, ce n'était pas à lui que le marquis eût montré sa galerie en cachette et sous une livrée d'emprunt. Non! toute la maison Baucourt était sur pied autour du personnage. La portière avait mis sa robe de noces, merveille de l'autre siècle. Trois mendiants de B..., loués à dix sous l'heure, se prélassaient dans l'antichambre sous les galons des ex-valets du marquis. Enfin, le marquis lui-même, en grande tenue, culottes courtes, habit français, souliers à boucles, jabot au vent, poudre et queue toutes fraîches, son neveu à sa droite, et sa fille à sa gauche, faisait, en vrai gentilhomme, les honneurs de l'hôtel au noble lord.

On arriva lentement aux trois tableaux qu'il s'agissait de vendre trente mille francs. Ce moment fut dramatique comme un dénoûment de théâtre. Le marquis voyait poindre à l'horizon le fameux Miéris. Isabelle et Tristan se regardaient avec anxiété. Lord Melvil braquait froidement son lorgnon sur les toiles.

— Vous les avez fait restaurer et revernir, dit-il, vous avez eu raison, elles ont beaucoup gagné... (Les trois Baucourt traissaillirent d'espérance). Seulement, je découvre une erreur que j'ai partagée avec vous. Il n'y a pas là un seul original, ce sont trois copies tout simplement. (Le marquis se récria d'épouvante... Tristan pâlit et serra la main d'Isabelle.) A ce titre, personne ne vous en offrirait plus de mille francs pièce. (Le vieillard jeta un cri de douleur, et les deux jeunes gens semblèrent défaillir.) Mais moi, qui juge les peintures sur ce qu'elles valent, continua lord Melvil, je conviens que ces copies sont supérieures aux modèles ; j'y reconnais la pensée et la main d'un talent de premier ordre, et je les achète, telles qu'elles sont, trente mille francs...

Le marquis remonta au troisième ciel, et les deux jeunes gens au sixième...

— Est-ce conclu? reprit le lord, toujours calme.

— C'est conclu! répondit M. de Baucourt, enivré.

Une heure après, Tristan avait livré à l'Anglais les trois tableaux, et revenait chez son oncle, avec vingt-quatre mille francs dans sa poche, et une petite toile sous le bras... Il ne fit qu'un bond au grenier, puis à la galerie de réserve, —et prenant la main d'Isabelle et du marquis, il montra à celui-ci, pendus au mur, le Watteau, le Wilkie et le Scheneau que le bonhomme croyait avoir vendus, plus le fameux Miéris qu'il enviait depuis si longtemps à son rival de B...

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria le vieillard étourdi de surprise et de joie.

— Cela veut dire, répondit Tristan, que vos trois tableaux nous restent, et que nous avons pour rien le Miéris.

— Pour rien! Tu ne l'as donc pas acheté?

— Si, à l'instant, deux mille écus..., mais sur les trente mille francs du lord.

Le marquis ne pouvait comprendre et restait en extase :

— Le lord a donc payé sans rien recevoir?

— Il a reçu et payé les trois œuvres qu'il a estimées, comme vous, dix mille écus, et qui sont trois copies faites par votre neveu... et gendre ; — car après ce témoignage, ajouta Vanderlen en prenant la main d'Isabelle, vous ne contesterez plus mon talent et vous signerez enfin notre mariage...

Le père et l'amateur étaient *à quia*, mais non l'avare, qui balbutia encore : — Tu es un grand peintre, en effet, — mais il *nous* reste vingt-quatre mille francs.

— Il *me* reste! interrompit Tristan, car c'est bien moi qui les ai gagnés ; — et ce sera la dot de ma femme, ajouta-t-il en les remettant à sa cousine, — comme le Miéris est mon présent de noces pour vous, mon beau-père!

Désarmé par ce dernier trait, le marquis réunit dans ses bras les deux fiancés, et leur donna sa bénédiction, — en convenant enfin qu'il avait fait une excellente affaire.

— Et moi aussi, s'écria Tristan, pressant et baisant les mains d'Isabelle.

— Et moi aussi! répéta derrière eux un fidèle écho.

C'était Albert Marilan, qui venait contempler son ouvrage, et qui raconta gaiement au marquis le bon tour qu'il lui avait joué.

— Jouez-m'en toujours comme cela, dit le vieillard ; mon gendre et moi ne pouvons que gagner à vos leçons.

Le marquis, en effet, promit de ne plus endosser sa livrée, et Vanderlen jura de s'élever à la hauteur de son maître. Il nous reste à savoir comment tous deux accomplirent leur serment.

### V. TELLE VIE, TELLE MORT.

Leur mariage célébré, Tristan et Isabelle Vanderlen prirent avec Marilan la route de Paris. Dans cette capitale de l'art et du succès, l'artiste belge arriva d'un bond au premier rang. Il exposa au Louvre, l'année suivante, trois tableaux dont Albert eût été jaloux, s'il eût pu l'être de son cher élève. Réussir à Paris, c'est triompher en Europe. Tristan revint donc en Belgique précédé d'une grande réputation, et assuré d'une fortune aussi prompte que facile ; mais occupé avant tout de son talent, il entreprit avec sa femme le voyage artistique d'Italie.

Avant de partir, Isabelle, tremblant d'abandonner son père, dont le serment d'avare ressemblait aux serments d'ivrogne, prit une excellente mesure pour garantir le vieillard contre lui-même.

Elle plaça près de lui une espèce d'intendant, chargé de tenir honorablement son ménage, de lui procurer chaque jour *bon souper, bon gîte et le reste*, le tout au moyen de l'argent qu'elle lui enverrait de mois en mois, sans autre souci que de donner des nouvelles de son maître aux voyageurs. Or, voici ce qui résulta de cette filiale précaution.

Dès les premiers jours, l'intendant, suivant son budget, commanda un bon déjeuner et un meilleur dîner. Le marquis réclama contre cette prodigalité désastreuse..., mais on lui imposa silence en parlant d'écrire à Isabelle. Isabelle était la terreur de l'avare, car s'il repoussait une douceur, elle lui en imposait deux. Le marquis se résigna donc à bien dîner durant une semaine. Mais, au bout de ce temps, l'habitude, cette seconde nature, l'emporta. Le bonhomme ne put continuer à *manger le prix d'un tableau par mois*. C'était son expression. Il se remit à la

diète pour le repos de son âme et par le calcul suivant : « — Moins je consommerai, moins l'intendant dépensera ; il lui restera des économies malgré lui-même ; ces économies me reviendront au retour de ma fille, et en les joignant aux produits de ma galerie, j'achèterai dans un an quelques nouvelles toiles ! » Là-dessus, le vieillard, qui dînait seul, mangea du pain sec, but de l'eau, fit semblant d'entamer les bons morceaux qu'on lui servait, et les renvoya régulièrement à l'office. Mais il comptait sans l'estomac de son hôte, qui était d'une capacité tout élastique. Plus le maître dînait chichement, plus l'intendant dînait copieusement ; car son économie à lui consistait à ne rien perdre. Bref, il vécut si bien des restes du marquis, qu'il engraissa dans la même proportion que l'autre maigrissait, et que, le ventre n'ayant pas plus d'yeux que d'oreilles, il ne s'aperçut pas même du dépérissement du vieillard... Après avoir absorbé chaque mois, sans le savoir, tous les poulets rôtis et tout le vin de Bordeaux, il écrivait à Isabelle que les choses allaient pour le mieux, et il digérait dans le sommeil du juste.

Il était déjà gros comme Falstaf, et son maître passait à l'état de spectre, lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, en le



Isabelle à sa fenêtre. (Chap. I). Dessin de Tony Johannot.

voyant tomber malade... Bien vite alors, mais trop tard, il prévint Isabelle, qui ne put arriver avec son mari que pour recueillir le dernier soupir de son père.

Ainsi, le marquis de Baucourt mourut d'inanition, au milieu d'une galerie de six cent mille francs. Ce fut le prix que M. et Mme Vanderlen retirèrent de la vente de ses tableaux, non compris les cinquante meilleurs, qu'ils gardèrent dans leur hôtel restauré.

Inutile d'ajouter que Tristan est aujourd'hui un des premiers peintres de la Belgique.

Quant à lord Melvil, il n'eut point à se repentir de son marché ; en revendant, cette année, sa galerie, ses héritiers n'ont rien perdu sur les ouvrages de Tristan.

PITRE-CHEVALIER.

## ÉNIGME ARTISTIQUE.

Quel est le peintre du dix-huitième siècle qui a laissé les meilleurs tableaux de nature morte et les plus vigoureux tableaux de genre, et qui a reproduit son intérieur, sa famille et sa vie dans ses propres ouvrages?

# LA SCIENCE EN FAMILLE[1]. — PHYSIOLOGIE.

## COMMENT ON RESPIRE.

(REPONSE A L'ENIGME D'AOUT).



La chambre d'étudiant. Alfred, Fernand, Léon. Dessin de M. H. Valentin.

Une chambre d'étudiant. L'ordre dans le désordre. Interne des hôpitaux. Fernand dit le *Sage*. Horoscope en forme d'apostrophe. Un élève de l'École Polytechnique. Opinion privee de l'auteur. La pipe de l'amitié. Comme on fait son lit on se couche. Une anatomie risquée. Souvenirs du collége. Plumez les canards. Feu M. Jourdain. L'air atmosphérique. Cet excellent M. Coffinhal. Deux sœurs jumelles. Enthousiasme. Respirer, c'est vivre. Les crapauds murés. Solution de M. Duméril.

Il était une fois, rue Saint-Jacques, au septième étage, une chambre d'étudiant — une de celles dont, vingt ans plus tard, on se souvient avec délices, et dont le souvenir vous réchauffe et vous rajeunit le cœur! Elle s'élevait insoucieusement, la pauvrette, si fort au-dessus des boues et du pavé de la bonne ville, qu'on y respirait presque de l'air. De mémoire d'étudiant, on y avait même vu deux fois du soleil, à Paris, en plein quartier latin!

L'ameublement ne manquait pas de couleur locale. Il y avait d'abord le lit obligé. Du sapin, du velours et quelques clous dorés; dans les palais, c'est un trône. Quelques planches de noyer, un peu, bien peu de toile à matelas, un soupçon de laine équivoque; rue Saint-Jacques, dépar-

(1) Voyez janvier et février derniers.

tement des écoles, c'est un lit, et un lit! — ah! bah! où l'on dort que c'est une vraie bénédiction du bon Dieu! Pour s'asseoir, il y avait bien une chaise et demie pour le moins. Dans un coin, se pavanait la malle de fondation, cette malle qui est tout à la fois fauteuil, secrétaire et commode. Au centre, s'étendait à plaisir une large table, sorte d'immensité où s'entassaient, sans se confondre, les livres, les dessins, les papiers, les notes sans nombre et sans fin. Chaos admirable, désordre magnifique où tout se trouve à point, sur l'heure, comme par magie, sous la seule main du propriétaire. Pas de bibliothèque à panneaux d'acajou, montrant avec orgueil ces livres qu'on a donnés au relieur pour s'épargner de les couper; non, mais des tablettes sur tous les murs, et sur toutes les tablettes, dans tous les coins, sur la table, sur les chaises, sur la malle et sur le lit, de ces bienheureux et poudroyants bouquins arrachés avec adresse et patience à la rapacité du libraire des rues, amassés un à un avec joie, avec ravissement, avec enthousiasme. Oui, je vous l'assure, notre chambre est celle d'un étudiant de bon aloi, d'un étudiant qui étudie, d'un de ces vaillants jeunes hommes qui cherchent et qui trouvent, qui partent d'en haut pour arriver en bas, du septième au premier! Alfred, en effet, s'était dit et se répétait sans cesse, soir et matin, que Portal, Richerand, Boyer, Dupuytren et tant d'autres, non moins glorieux et plus modernes, avaient débuté par le ciel de l'étudiant, et il venait de forcer au concours cette barrière de l'avenir médical qu'on appelle l'internat. L'internat! Vous le savez bien, vous tous aujourd'hui membres de l'Institut et professeurs de l'École, vous qui, entassant veilles sur veilles, avez grandi de succès en succès; cette première victoire, qui exalte et enivre un cœur vierge encore et plein d'illusions, c'est la plus belle et la plus douce; et, tenez, rien qu'en pensant à ce premier triomphe de vos plus jeunes années, voilà déjà les larmes qui roulent dans vos yeux!

Alfred était donc interne des hôpitaux, et il sentait, le brave et digne jeune homme, que c'était là, non point une fin, mais bien un commencement. Il venait de s'asseoir à sa table, écrivant à sa famille la nouvelle qui devait, en un instant, payer les lourds sacrifices de pénibles années, quand tout à coup la porte, violemment heurtée, s'ouvrit avec fracas. Un jeune homme à la fine moustache élégamment relevée, à l'œil hardi, à la mine éveillée, s'arrêta sur le seuil:

— Salut! voilà, c'est lui! s'écria-t-il. Je suis Fernand dit le Sage, Fernand le légiste, Fernand l'éloquent, et, comme le chœur antique, je dirai d'abord ce qui m'amène.

Et Fernand dit le Sage, faisant trois pas solennels vers la table, laissa majestueusement tomber sa droite sur l'épaule de son ami, qui écrivait toujours.

— Alfred, reprit-il, vous êtes digne de moi! de moi qui, bientôt le défenseur de la veuve et l'appui de l'orphelin, l'heureux émule de Barthole et de Cujas, que je n'ai jamais lus, le continuateur de ce que l'École de droit a jamais professé et professe encore de beau et d'ennuyeux, daigne tirer votre horoscope et n'hésite point à vous dire: *tu Hippocrates eris!*

— Merci, dit Alfred, essayant de se lever.

— Pas encore, continua Fernand en le forçant de se rasseoir. J'ai préparé mon improvisation, tu vas me faire manquer mes effets.

S'avançant alors de trois pas dans la chambre, il embrasse d'un regard les livres qu'on y voit partout:

— O vous les bien-aimés, dit-il, vous qui avez décuplé ses forces et soutenu son courage; vous, ces vieux de la vieille qu'on rajeunit sans crier gare chez les libraires d'aujourd'hui; vous enfin sans qui la vie ne serait qu'un examen perpétuel semé de perpétuelles boules noires; bouquins, mes petits chéris, je vous salue et vous remercie. — Voilllà! le tour est fait, et maintenant que je descends du Capitole en rendant grâce aux dieux, à moi le calumet de l'amitié. Alfred le Grand, passe-moi une pipe, que je cause.

Au quartier Saint-Jacques, on ne cause pas toujours quand on fume, mais on fume toujours quand on cause.

Alfred se levait en souriant, quand un second visiteur se présenta sur le seuil de la porte restée ouverte. C'était un jeune homme revêtu du glorieux uniforme de l'École Polytechnique. Il entra vivement et, sans rien dire, se jeta dans les bras d'Alfred. Il y a, selon moi, quelque chose de touchant à cette étreinte de deux jeunes gens dans les bras l'un de l'autre; ce n'est point, en effet, quand elle est donnée et reçue sérieusement, une caresse banale et frivole; c'est presque toujours l'indice d'une émotion profonde et d'un sentiment vrai.

— Merci, mon bon Léon, dit Alfred ému; je suis sensible à la part que vous prenez tous deux au bonheur qui m'arrive.

— C'est du bonheur pour nous aussi, répondit Léon; car de ce concours tu peux vraiment dater l'avenir. Bonjour, Fernand dit le Sage, continua-t-il en tendant la main à notre avocat de tout à l'heure; es-tu toujours aussi fou? Ne crains-tu pas que ta robe noire ne déteigne un jour sur ta joyeuse humeur?

— Bonjour, enfant de Minerve, dit Fernand, serrant cordialement la main qu'on lui offrait. Je crains seulement deux choses: qu'il n'y ait plus de veuves et d'orphelins quand je ferai au public l'honneur de plaider devant lui, et qu'Alfred, qui n'est par trop mal dans ses meubles pourtant, n'ait pas à nous offrir à chacun la pipe de l'amitié.

Et le temps qu'Alfred s'occupait à remplir ce devoir de l'hospitalité, Fernand s'était jeté sur le lit, et, dans une pose qui, sans être précisément académique ou commode, est bien connue toutefois au quartier des Ecoles, il amena brusquement traversin et oreiller sous sa tête, et appliqua ses jambes à la muraille.

Léon s'était débarrassé de son chapeau et de son épée, et prenait position sur la malle, transformée pour la circonstance en fauteuil.

— Fernand, dit Alfred, en donnant à son ami le meuble demandé, tu es un sybarite; tu as inventé une pose orientale, qui ne manque pas d'originalité, à coup sûr; mais, comme tu es mon hôte, je dois te prévenir qu'en fumant ainsi tu cours le simple danger d'étouffer. Ce serait un malheur irréparable, pour moi d'abord, ensuite et surtout pour la veuve et l'orphelin qui t'attendent.

— Quel danger y a-t-il à ce qu'un peu de fumée passe du pharynx à la trachée?

— Malheureux! tu veux dire du larynx; le pharynx, c'est l'arrière-bouche; le larynx, c'est l'organe de la voix, qui se trouve à la partie supérieure de la trachée.

— Va pour le larynx, si le ministère public ne s'y oppose pas. Et Fernand aspira bruyamment quelques bouffées de tabac.

— Vois-tu, Fernand, dit Léon, si le tabac passait de la trachée dans tes plèvres, tu gagnerais une pleurésie.

— Ami, reprit Alfred, la fumée qui serait dans la trachée de cet honnête homme ne pourrait passer dans ses

plèvres ; la configuration normale de l'appareil pulmonaire s'y oppose.

— Bien tapé ! s'écria Fernand. Avez-vous vu cet oiseau de Minerve qui veut me donner une pleurésie ? Tu ne sais donc pas, mon bonhomme, que la trachée ne se termine pas par les plèvres, mais bien par les vésicules pulmonaires, comme je l'ai entendu dire l'autre jour à notre Esculape ?

— La trachée se termine par les bronches, les bronches par les vésicules pulmonaires, prononça gravement Alfred.

— Ah çà ! on ne pourra donc pas placer une parole ! reprit Fernand ; je demande qu'Hippocrate prenne une bonne fois ses conclusions ; qu'il nous dise comment tout ce système-là est définitivement bâclé ; qu'on sache à quoi s'en tenir, qu'on ne s'embrasse pas et que ça finisse.

— N'aie pas peur, Fernand, j'ai fini sans commencer.

— Pourquoi ne pas nous raconter la chose, mon cher Alfred ? dit Léon ; où serait le mal, de nous instruire un peu, au lieu d'écouter ce bavard de Fernand ? Pour ma part, je n'aime rien tant qu'entrevoir avec toi les magnifiques mystères de notre organisation, et l'histoire naturelle qu'on nous apprenait pendant nos bonnes années de collége...

— Arrêtez ! s'écria Fernand, vous manquez de respect à la Cour ! Nos bonnes années de collége !... je ne souffrirai pas qu'on parle du collége... J'y ai passé dix ans de ma vie, moi, monsieur, et je suis bien aise de vous dire qu'il n'y a que ceux qui n'y ont pas été qui le regrettent, entendez-vous, avec vos bonnes années de collége ?

— Là, là ! mon bon, reprit Léon, calme-toi, tu vas déchirer ta robe. Je dis seulement que j'aimerais savoir au juste comment, avec quoi l'on respire.

— A la bonne heure, dit Fernand, l'explication étant franche et loyale de part et d'autre, l'affaire n'aura pas de suites... Tu peux faire plumer les canards, mon petit ! Donc, c'est bien, *concedo;* quoique avocat, j'écouterai... Mais entendons-nous ; des faits, pas de paroles inutiles ; je ne laisserai pas manger mon patrimoine, savez-vous ?

— Eh bien ! mes bons amis, puisque vous avez quelques instants à perdre avec moi, j'essayerai de vous esquisser rapidement comment on respire. Fernand, qui est un animal... raisonnable, un homme enfin, me paraît s'en douter. Ce qu'on respire, c'est l'air atmosphérique.

Fernand se souleva brusquement sur le lit, et regardant Alfred d'un air d'admiration profonde :

— Je ne l'avais jamais dit, exclama-t-il, mais, sur ma parole d'honneur, je l'avais toujours pensé... C'est l'air atmosphérique ! Ah ! comme dirait feu M. Jourdain, la belle chose que de savoir quelque chose... C'est l'air atmosphérique !... Mais, un instant, il faut ici qu'il y en ait pour tout le monde... Je donne la parole sur l'air atmosphérique au petit gros, là-bas, sur la malle, celui qui est habillé en gendarme. La Cour aurait pour agréable, mon cher Newton, que vous voulussiez bien ne pas parler du tout de votre binôme.... On vous demande peu d'$a+b$ et point d'$a-b$, si c'est possible toutefois à un $x$ de votre force. Enfin, je vous prie, et, au besoin, je vous requiers de simplifier vos formules.

— Si M. le président consent à se taire, dit Léon en s'inclinant, je répondrai que l'air atmosphérique consiste essentiellement en un mélange d'oxygène et d'azote, dans des proportions partout sensiblement les mêmes. J'y ajouterai très-peu de gaz acide carbonique et une quantité variable de vapeur d'eau, plus un tantinet de gaz ou vapeurs provenant de la décomposition des matières animales et végétales.

— Tiens ! j'en ajoute encore à ton air atmosphérique, dit Fernand, avec le caporal d'Alfred, ou autrement dit pour le français, avec le nicotiana tabacum de mon ami.

— Pour ne pas manquer de procédés envers la Cour, reprit en riant Léon, je crois devoir passer sous silence ceux qui servent à déterminer exactement la composition de l'air. C'était encore, vous le savez, pour la fin du dix-huitième siècle, un des quatre éléments. Notre illustre et malheureux Lavoisier a prouvé le premier que c'était, au contraire, un mélange de deux gaz, doués de propriétés différentes. Nul ne peut savoir ce que l'avenir réservait de découvertes à son génie ; mais cet honnête M. Coffinhal en a décidé autrement. Il pensait, l'excellent homme, que la République n'avait besoin ni de chimistes ni de savants !... On m'a prié d'être court ; ma foi ! l'occasion est belle, je m'arrête et vous livre, sans plus ample informé, la matière première de la respiration.

— Fils d'Apollon, mon bon, vous avez la parole, cria Fernand.

— Disciple de Thémis, j'obéis, dit Alfred. L'étude de la respiration, mes chers amis, est unie d'une manière intime à celle de la circulation. Qu'on commence par celle-ci ou celle-là, en apprenant l'une, on regrette de ne pas savoir déjà l'autre. La respiration, en effet, c'est la fonction qui vivifie le suc nutritif des êtres vivants. Or, le suc nutritif, chez l'homme, c'est le sang ; l'itinéraire du sang, c'est la circulation. Vous voyez d'ici la parenté, j'imagine. Tout ce qui a une existence quelconque dans la nature, respire. Respirer, c'est la loi primordiale, essentielle. La création est non-seulement un tout sublime, admirable dans ses parties diverses, mais encore parfaitement harmonique et régulier dans son ensemble. A mon sens, dans mon pauvre jugement, tout, dans ce bas monde, est formé sur le même type, coulé dans le même moule ; tout se lie, tout se tient. Il n'y a de différence que du plus au moins, et si parfois la filiation nous échappe, c'est que nos organes ne sont pas assez sensibles et que nous ne sommes pas suffisamment doués pour l'apercevoir. Ah ! mes amis, vous ne sauriez croire dans quelle admiration, dans quel enthousiasme vous jette l'étude de ces merveilleux phénomènes ! Pour moi, quand mon scalpel infatigable me révèle dans la mort les secrets de la vie ; quand, l'œil au microscope, je sens mon intelligence s'ouvrir peu à peu et s'initier à ces éblouissants mystères de l'organisme, j'éprouve une transformation subite, complète ; mon pouls bat plus vite, plus fort ; ma pensée s'élargit ; mes livres, mes bons livres, ces fidèles amis, me font leurs plus douces caresses ; ma pauvre chambre enfin s'illumine, et je me sens comme ravi, transporté au septième ciel de l'extase !

— *Sic itur ad astra!* murmura doucement Fernand.

— L'enthousiasme, dit Léon, est la vertu des cœurs jeunes et forts.

— Pardon, reprit Alfred, se remettant d'une de ces émotions passagères que décèlent seulement des yeux légèrement humides ; je vous le disais, amis, l'homme, le ciron, la plante, c'est la même chose, c'est tout un. Pour l'homme, le ciron, la plante, respirer, c'est vivre ; cesser de respirer, c'est mourir.

— Mais, interrompit Léon, comment expliquer que des crapauds, par exemple, aient vécu longues années, enterrés qu'ils étaient dans des troncs d'arbre, dans des blocs calcaires ? Ils vivaient, et pourtant, tu l'avoueras, ils ne respiraient pas.

Erreur, mon ami, reprit vivement Alfred ; ils vivaient, donc ils respiraient. W. Edwards a constaté qu'empri-

sonnés dans des boîtes bien fermées, même dans une couche de plâtre moulée sur eux, ils respirent, grâce à l'air contenu entre eux et l'enveloppe, grâce à sa pénétration au travers des pores de celle-ci. Il a fait plus, il l'a prouvé. Les murant ainsi de toutes parts, il les plongeait dans du mercure pour intercepter l'air, et ils mouraient en peu de temps.

— J'aime assez l'explication d'Edwards, dit Fernand, mais je préfère de beaucoup celle que M. Duméril a récemment développée à l'Institut, à propos de cet intéressant crapaud trouvé vivant dans un silex.

— Et qu'a-t-il dit? demanda curieusement Léon.

— Qu'il n'en savait rien ; et ça me va assez cette explication-là.

— La sagesse, mons Fernand, consiste à s'abstenir dans le doute, et sache-le bien, en matière d'instruction, il n'y a que ceux qui savent qui doutent. Donc, je le redis encore, toute matière vivante respire. L'élément premier de la respiration, le type, si vous voulez, de l'appareil respirateur, c'est une membrane organique capable de tamiser l'air extérieur et de l'adresser à sa destination. Plus l'animal est parfait, plus la membrane est complète; cher Fernand, par exemple...

— Avocat, dit Fernand, vous abusez du droit de la défense. Voilà deux fois déjà que vous m'appelez animal.

II. Appareil respiratoire. Plantes. Mollusques. Insectes. Un grand chasseur devant les dytiques. Poissons. Serpents. Jamais en France l'Anglais ne régnera. Les os creux. Poumons de l'homme. Trachée, bronches, la plèvre, le thorax. Les anges en corset. Indignation perdue. Phénomènes chimiques. Le robinet de Bichat. Théorie de Lavoisier. Les grenouilles savent la physiologie. Magnus. Mayer. Lenning. Théorie de la respiration. Se méfier des filets de chevreuil de Flicotteau.

— Eh bien, chez les animaux supérieurs, en exceptant Fernand, reprit Alfred, le sang, le suc nutritif est spécial; il faut bien qu'il y ait aussi un ordre spécial de vaisseaux, et comme les deux fonctions de respiration et de circulation sont indispensables l'un à l'autre, comme par conséquent la respiration doit agir sur le sang dont le rôle est immense, il faut que l'appareil respiratoire soit spécial également, d'une texture très-complexe, d'une délicatesse infinie.

Deux mots d'abord des plantes. Ici il n'y a pas de sang à revivifier par l'air atmosphérique, mais il y a la sève qui, montant des racines, arrive dans les feuilles, s'y imbibe d'air, en absorbe l'acide carbonique, le décompose sous l'influence de la lumière solaire, retient le carbone, un peu d'oxygène et se convertit en suc essentiellement nutritif. Les conduits aérifères présentent dans la feuille un orifice, une bouche, un stomate enfin. Ils existent indifféremment aux deux surfaces des feuilles dans les plantes herbacées, le plus ordinairement à la face inférieure dans les arbres; à la face supérieure dans les feuilles étalées à la surface des eaux, chez cette belle famille des nymphéacées, par exemple. Mais venons à ce qui possède une existence plus palpable en quelque sorte. Remontons ensemble les différents degrés de l'échelle animale.

— Quel casse-cou! grogna Fernand.

— Procédons du simple au composé. Nous trouvons d'abord ces êtres équivoques qui vivent, il est vrai, mais ne sentent pas la vie, chez eux uniquement à l'état d'ébauche. Ils respirent seulement par la peau.

— C'est bien assez bon pour de pareils drôles, dit Fernand.

Plus loin, les espèces plus avancées dans la civilisation physiologique, si vous me permettez cette expression un peu ambitieuse, ont en réserve une partie de la membrane tégumentaire qui, plus spécialement destinée à l'air, se modifie en ce point et s'approprie à l'usage en question. Viennent alors les insectes ayant les premiers une respiration proprement dite. Leurs trachées, c'est-à-dire, ces petits tubes s'ouvrant à l'extérieur par des orifices qu'on appelle stigmates, s'irradiant dans la profondeur des organes, y portent l'air et disséminent ainsi la respiration.

— Mais, dit Léon, ceux qui vivent dans l'eau vont se noyer. Leurs trachées s'empliront d'eau et point d'air.

— En voilà une idée! s'exclama Fernand. Tu n'as donc jamais été, dans tes bonnes années de collége, à la chasse des dytiques? Tu ne les as donc pas vus venir à la surface de l'eau? et pourquoi y viendraient-ils, s'il vous plaît, si ce n'est pour prendre l'air?

— Fernand, ce grand chasseur devant les dytiques, a raison pour ce qui les concerne, répliqua doucement Alfred. Quant aux autres, leurs trachées ne prennent que l'air dont elles ont besoin; et d'ailleurs, mes amis, comme l'a si bien reconnu Garo, l'homme à la citrouille, Dieu fait bien ce qu'il fait. Aussi, aux êtres dont tu parles, Léon, il a donné des éminences, des parties saillantes, ces branchies qui flottent dans l'eau ambiante pour y puiser l'air, le bienfaiteur indispensable. On dirait même que ces appendices qui, dans les gastéropodes et quelques autres mollusques, affectent des formes variées souvent très élégantes, sont pourvus d'une sorte d'intelligence, car dans certaines espèces ils offrent une propriété bizarre. Détachés accidentellement de l'animal, ils nagent pour ainsi dire quelque temps, entraînés qu'ils sont par les mouvements de leurs cils vibratiles.

Le plus ordinairement en dehors dans les animaux inférieurs, ces organes, à mesure qu'ils s'élèvent dans la série zoologique, sont logés dans une cavité protectrice, disposée de telle façon que l'eau puisse entrer, sortir et se renouveler facilement. Les branchies des poissons sont placées derrière la tête. L'eau reçue dans la bouche passe de l'arrière-gorge dans la cavité branchiale et ressort par les fentes extérieures. Sur chaque arc osseux de la branchie s'applique, comme les dents d'un peigne, une double rangée de lamelles lancéolées. Chacune d'elles fournit d'autres feuillets transversaux plus petits.

Les reptiles ont des poumons seulement pour la forme. Les serpents n'en possèdent qu'un seul, longue poche dont le haut a des parois vésiculaires, tandis que le bas est une sorte de réservoir rempli d'air. Cet air est employé pendant le temps que l'animal met à avaler sa proie, car alors sa trachée s'est oblitérée. Tout ceci peut se voir dans le musée de John Hunter, musée qui a été longtemps unique en son genre, mais dont, grâce aux musées Dupuytren, Orfila, nous n'avons plus à être jaloux maintenant.

— Jamais, jamais en France, jamais l'Anglais ne régnera, chantonna Fernand.

— Les poumons des oiseaux présentent une disposition merveilleuse, poursuivit Alfred. A leur surface sont des ouvertures par lesquelles l'air passe de leur intérieur dans de grandes cellules situées autour du péricarde et entre les viscères du bas-ventre, de manière qu'on peut souffler ces cellules en poussant de l'air par la trachée. Ce n'est pas tout. Ce système de poumons annexés de cellules aériennes suffit aux oiseaux lourds, à ceux qui aiment assez la terre pour ne s'en séparer qu'à regret. Mais il faut autre chose aux oiseaux énergiques, aux fins

voiliers, à ceux qui prennent orgueilleusement, à tire d'ailes, possession des plaines incommensurables de l'éther, à l'épervier, à l'aigle; et cet aigle, par exemple, ce roi des airs à la puissante envergure, lui dont les ailes étendues tiennent une si large place en se dessinant sur la nue, qu'il lui manque une disposition toute spéciale; ce roi, dis-je, semble prêt à tomber à plat-ventre sur le sol comme un très-humble et tout vulgaire poulet. Mais, rassurez-vous, j'aime à le répéter, Dieu fait bien ce qu'il fait, et le noble animal peut rester, commander sans crainte dans son empire des airs; ses os : sternum, côtes et vertèbres, sont percés d'innombrables cellules. Son humérus, son fémur sont creusés en un vaste canal; l'air pourra les pénétrer et leur communiquer ainsi une légèreté spécifique plus grande. Il n'est pas jusqu'aux plumes elles-mêmes qui ne contiennent une quantité d'air notable.

Arrivés enfin aux organes respiratoires de l'homme, nous trouvons d'abord deux poumons, instruments essen-



Le soufflet de M. Magendie. Dessin de M. H. Valentin.

tiels de la respiration; puis un conduit qui les mettant en rapport avec l'air extérieur, suivant ses parties différentes, reçoit différents noms : bronches, trachée, larynx, pharynx et fosses nasales (c'est simplement comme auxiliaire que la cavité buccale peut livrer passage à l'air); en dernière analyse enfin, une boîte osseuse, protectrice, le thorax.

Situés dans la poitrine, sur les côtés du cœur, les poumons ont la forme d'un cône peu régulier, profondément excavé en dedans. Ce sont des corps spongieux ou vésiculeux, de couleur généralement grisâtre azurée. Leurs vésicules, si vous autorisez une comparaison qui, pour grossière qu'elle soit, n'est cependant pas sans justesse, leurs vésicules, dis-je, sont comme de petits grains de raisin accolés l'un à l'autre et communiquant entre eux. Les parois de l'espèce de carrefour qui résulte de toutes ces communications, se continuent avec les ramifications ultimes des bronches. En remontant de la circonférence au centre de l'organe, nous voyons les ramifications bronchiques s'accroître en volume, puis former de gros troncs, lesquels se réunissent encore pour constituer ce qu'on appelle, à proprement parler, les bronches. Ces dernières sont les branches de bifurcation inférieure de la trachée, ce tronc commun des canaux aérifères du poumon, qui s'élève tout droit, côtoyant la colonne vertébrale jusqu'au larynx, lequel constitue sa partie supérieure et son point de départ.

Mais tout ce tissu pulmonaire qui fonctionne incessam-

ment, va se heurter contre les surfaces osseuses destinées à le protéger. Il va s'user à la longue, se détruire. Il faudrait, pour bien faire, un artifice de structure qui pût parer à cet inconvénient. Rassurez-vous, tout est prévu ; il existe, c'est la plèvre.

La plèvre est une membrane séreuse, par conséquent glissante. C'est un sac sans ouverture, dont la surface interne exhale et absorbe constamment de la sérosité. Elle s'étend, d'une part, sur toute la périphérie du poumon, et d'autre part, tapisse les parois thoraciques, en haut, en bas, en avant, en arrière, partout, de telle sorte que, distendu à moitié ou distendu tout à fait, le poumon n'éprouvera jamais dans ses mouvements de va-et-vient, de résistance ou d'arrêt. Il glissera toujours.

Reste à décrire maintenant la charpente protectrice, ce que nous avons appelé tout à l'heure le thorax. Il y a d'abord deux poutres de soutènement pour ainsi dire. En avant, le sternum, os plat et large ; en arrière, la colonne vertébrale, cordon osseux, gros et long, qui recèle la moelle épinière. Sur ces deux poutres s'arcboutent de chaque côté des arcs osseux et aplatis, les côtes. Mais je vous vois venir. Ces os, allez-vous dire, sont rigides et inflexibles, et lorsque le poumon tendra vers son maximum de développement, ils lui opposeront une barrière infranchissable. Oh ! non pas. Dans la machine humaine, tout est trop bien combiné, tout est trop à sa place. Les sept premières côtes seulement s'attacheront en avant directement au sternum, et encore par l'intermédiaire d'un cartilage pourvu d'une élasticité donnée. Les trois suivantes n'iront plus droit au sternum, elles y remonteront indirectement, s'appuyant sur un arc cartilagineux approprié. Quant aux deux dernières, elles auront une extrémité libre, flottante. L'œuvre est splendide, assurément.

Si vous regardez une poitrine humaine dont les épaules sont sur la même ligne, les bras pendants vers la ceinture, vous constatez la forme d'un cône dont la base est en haut et le sommet en bas. Mais il y a longtemps qu'on l'a dit, mes amis, il ne faut pas se fier aux apparences. Regardez à deux fois, avec les vues de l'esprit, comme il convient d'ailleurs de regarder pour voir ; enlevez par la pensée les parties charnues qui vous gênent, et vous constaterez alors que le thorax représente un cône inverse à celui de tout à l'heure, c'est-à-dire un cône dont le sommet est en haut et la base en bas. Or, les pauvres femmes s'y sont grossièrement trompées, elles n'ont regardé que l'enveloppe extérieure, et sans penser que le mieux pouvait devenir l'ennemi du bien, elles ont fait un type de beauté de ce qui en réalité n'est qu'une difformité.

— Oh ! les femmes sont des anges, dit Fernand.

— Certainement, reprit Alfred, mais des anges en corset. Et qu'est-ce qu'un corset, si ce n'est l'appareil le plus absurde et le plus ridicule auquel l'usage et la mode, ce couple tyrannique, forcent les pauvres femmes de se plier ? Toute bâtisse a ses charpentes, n'est-ce pas ? eh bien ! tout corset doit avoir ses baleines, son busc, qui prend prétexte d'appuyer, de soutenir le sternum, et l'enfonce un peu tous les jours ; coupe en deux l'estomac, sans égards pour la respiration, sans pitié pour la digestion. En revanche, et comme compensation sans doute, sur la colonne vertébrale, ce qui signifie presque sur cet appareil médullaire si délicat, d'où émergent tous les gros troncs nerveux qui vont distribuer aux membres le mouvement et le sentiment, c'est-à-dire la vie ; sur cette colonne vertébrale, dis-je, pèse un lacet, qui ne serre jamais assez fort ; un lacet qu'on tire à trois fois, encore, toujours, jusqu'à ce que la taille se réduise et s'affine, jusqu'à ce que le premier nigaud venu soit en droit de vous dire : — Sur mon honneur, votre taille est charmante ! ravissante, sur ma parole ! à prendre entre deux doigts !... Imbécile, ignorant, stupide, va ! Tu ne vois donc pas qu'elle t'écoute avec avidité, cette malheureuse jeune fille ? Tu ne sais donc pas qu'avec tes sots éloges tu contribues à la tuer un peu, tous les jours ?

En effet, mes amis, vous le savez à cette heure aussi bien que moi, le thorax représente la moitié supérieure d'un baril : vient alors le corset, qui prend la base, la serre, l'étreint, jusqu'à ce que de cette moitié de baril il ait fait un baril tout entier. Et les poumons, double cône spongieux, dont la base est également en bas, comprimés, étouffés dans cet impitoyable étau, comme ils vont se distendre à leur aise ! Et pourtant nous l'avons assez dit, respirer, c'est pour toute créature animée la loi primordiale, essentielle ; mais, fi donc ! est-ce que la femme a besoin de respirer ? Allons, allons, une charpente de baleines et d'acier, de la toile la plus solide, la plus résistante qu'on puisse trouver, cinq aunes de lacet, et non pas vingt œillets, mais vingt poulies de renvoi pour doubler, décupler, centupler les forces qui doivent mater la vie !... Serrez bien, serrez fort, serrez toujours... A la bonne heure, les poumons ne respirent plus qu'à demi... Serrez encore, vous dis-je... C'est bon ; le cœur bat plus vite et fait double besogne ; le foie, cet énorme viscère, est chassé de haut en bas, et de haut en bas également chasse la masse intestinale, qui chassera les reins à son tour. C'est très-bien ; qui vivra verra... Et, pour prix de toutes ses souffrances, de toutes ses tortures, de tout son courage, la pauvre femme croit avoir une difformité de moins ; elle n'a pas même une grâce de plus !

— Quelle sainte indignation, mon ami ! dit Léon.

— Eh ! mon cher, reprit Alfred, c'est que nul ne sait cela mieux que nous qui, à chaque jour, à chaque heure de notre pénible sacerdoce, voyons la nature en déshabillé. Ces palpitations de cœur qui brisent la poitrine, d'où viennent-elles le plus souvent ? de l'abus du corset. Ces malaises, ces angoisses de l'estomac ? de l'abus du corset. Cette phthisie pulmonaire enfin qui, frappant en aveugle et à coups redoublés, décime comme de préférence une malheureuse moitié du genre humain ? de l'abus du corset. Et nous, les grands-prêtres de la santé publique, nous avons beau crier, tonner, foudroyer, excommunier l'indigne, la mère nous rit au nez et n'en prescrit pas moins le corset à sa fille !

Enfin, que voulez-vous, puisque ainsi va le monde, laissons-le aller, et passons à l'étude des divers phénomènes qui constituent l'ensemble de la respiration. Voici comment ils se succèdent : besoins de l'inspiration, mouvements inspirateurs, action locale chimique, modifiant l'air et le sang ; besoin de l'expiration, mouvements expirateurs. La sensation irrésistible de l'inspiration et de l'expiration est une sensation interne, se renouvelant plus impérieusement et plus vite que les autres. Si un homme bien portant reste deux ou trois minutes sans la satisfaire, la mort arrive ordinairement. Chez les mammifères et les oiseaux, l'air pénètre dans le poumon parce qu'il y est attiré par le vide qu'effectue la dilatation de la poitrine. Mais pour que ceci ait lieu, il faut une cage osseuse complète et mobile ; complète pour résister au poids de l'atmosphère quand le vide se fait ; mobile, pour opérer la dilatation ou le rétrécissement de la cavité thoracique. Les animaux dont le thorax ne réunit pas ces deux conditions font entrer l'air dans leurs poumons par un mécanisme

différent ; les grenouilles, les reptiles, les tortues ne font point d'inspiration, c'est par la déglutition que l'air s'introduit dans leurs organes respiratoires ; aussi le meilleur moyen d'asphyxier une grenouille dans l'air, c'est de lui tenir la bouche ouverte.

— Pour ma part, à force de me taire, gronda sourdement Fernand, voilà si longtemps que je la tiens fermée, que je serai bientôt comme la grenouille à qui on la tient ouverte.

Chez l'homme, la poitrine se dilate suivant tous ses diamètres, vertical, antéro-postérieur, transverse, et différents muscles servent à produire ces différents effets. L'action de ceux qui remplissent les espaces costaux a été singulièrement controversée. Les noms les plus vénérables protégent mainte opinion contradictoire, mais de nouvelles observations faites par MM. Beau et Maissiat, on peut conclure que les intercostaux, tant internes qu'externes, sont expirateurs avec la mission toutefois, non-seulement de rapprocher les côtes, mais de former une paroi rigide qui résiste efficacement à l'impulsion excentrique des organes respirateurs.

Donc, la poitrine se dilatant, les poumons suivent les parois thoraciques, glissent sur elles et se dilatent à leur tour ; l'air des vésicules se raréfie ; l'air des bronches passe dans les vésicules ; l'air de la trachée dans les bronches, l'air du larynx dans la trachée. Il y a consécutivement appel de l'air de la bouche ou du nez, enfin, de proche en proche, appel de l'air extérieur.

Deux mots seulement des phénomènes chimiques. La quantité de l'air expiré est moindre que celle de l'air inspiré ; la différence est de cinq à huit pouces cubes par minute. Nous rejetons dans l'atmosphère de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau ; on a dit que cette dernière venait des extrémités des artères pulmonaires. M. Magendie a démontré que le poumon n'en est pas seul la source. Ainsi, ouvrant la trachée d'un animal, il y adapte un soufflet qui chasse de l'air sec de bas en haut. Cet air sec revient par la bouche, chargé de vapeur d'eau. Le poumon exhale aussi diverses substances contenues dans le sang, musc, alcool, etc. C'est ainsi qu'après une orgie l'haleine, en dépit des gargarismes, reste alcoolique jusqu'à ce que le sang se soit débarrassé de l'alcool qu'il a reçu. M. Magendie a injecté dans les veines d'un animal du phosphore mêlé à de l'huile ; dans l'obscurité, l'haleine de cet animal était lumineuse.

Fernand fit un soubresaut et d'un bond se trouva sur ses pieds.

— Ah ça ! mais les jambes m'en tombent, dit-il. Tout à l'heure tu ouvres simplement la trachée d'un animal, et maintenant tu lui injectes du phosphore dans les veines ? Tu me fais frissonner jusque dans les crocs de ma moustache.

— Que veux-tu, Fernand, la science est impitoyable. Quant à moi, les vivisections ne sont pas mon fait, je l'avoue, mais ceux qui les pratiquent le font sans cruauté, sois-en sûr ; et je ne puis les blâmer, car le but final de toutes ces expériences, c'est la connaissance de la vie, c'est-à-dire la santé de l'homme. Calme-toi donc et laisse-moi poursuivre. La modification chimique principale résultant de la respiration, c'est celle qui se produit sur le sang. Le sang, des cavités droites du cœur, est porté dans les poumons par l'artère pulmonaire pour subir le phénomène de l'hématose, ou si mieux vous aimez, pour acquérir de nouveau les qualités que, dans le trajet qu'il vient de faire, il a dépensées à nourrir les organes. Il est en ce moment mélangé de sang veineux, de chyle et de lymphe. Dans le poumon, au contact de l'air atmosphérique, sous son action directe, il se purifie, se régénère ; la quantité de ses globules augmente, sa couleur devient rutilante, sa température s'élève d'un degré environ, sa densité s'accroît ; enfin il s'est revivifié, il est prêt de nouveau pour son rôle essentiellement nutritif. C'est à partir des capillaires pulmonaires que commence la transformation du sang veineux en sang artériel, et pour ne pas charger exclusivement le caractère de M. Magendie aux yeux du très-sensible Fernand, j'emprunterai une expérience à Bichat :

Après avoir adapté à la trachée d'un animal un robinet qui permet ou intercepte le passage de l'air, il ouvre une artère carotide primitive. Tant que la respiration s'effectue, c'est du sang artériel qui s'écoule ; il ferme le robinet, la respiration est suspendue et, en quelques secondes, c'est du sang veineux qui sort par la carotide. C'est dans le poumon instantanément que le sang, de noir qu'il était, devient rouge.

Je ne vous dirai pas les nombreuses théories à l'aide desquelles on a tenté d'expliquer la respiration ; ce serait pour vous sans utilité et même sans intérêt. Je vous en dois une cependant, celle du malheureux Lavoisier, la plus séduisante, la plus spécieuse de toutes et, pour être impartial, il faut ajouter la plus inexacte. La respiration est une des sources avérées de la chaleur animale. L'être qui respire absorbe de l'air atmosphérique, rejette une quantité relativement considérable d'acide carbonique et de vapeur d'eau ; voilà les faits, la théorie de Lavoisier en rend compte à merveille. Pour lui, le poumon serait un véritable fourneau : l'air qui y pénètre se décompose ; une partie de son oxygène agit sur les matières organiques du sang veineux, les brûle, et, se combinant avec le carbone qui en résulte, forme de l'acide carbonique ; de là, production de chaleur animale en même temps que régénération du sang. Une autre partie d'oxygène se combine avec de l'hydrogène, de là production d'eau. Toutes ces combinaisons chimiques font naître une température élevée ; de là, production de vapeur d'eau. Cela s'enchaîne et s'explique à plaisir. Par malheur, il a suffi d'une expérience de M. Edwards pour que l'édifice de cette charmante théorie croulât de tout son poids. Ce dernier savant a placé dans un vase rempli d'azote, gaz qui, s'il ne tue pas, au moins ne fait pas vivre, un animal capable de résister assez longtemps à l'asphyxie, une grenouille, par exemple. Puis, un espace de temps écoulé, il a fait analyser l'atmosphère du vase et a trouvé que l'animal, ainsi privé d'oxygène, avait continué néanmoins à donner de l'acide carbonique, comme s'il avait respiré dans l'air. L'acide carbonique ne provient donc pas de la combustion directe admise par Lavoisier ; existant au contraire tout formé dans le corps de l'animal, il est simplement exhalé par l'organe respiratoire.

— Je remarque une chose, dit Léon, c'est que si le rat de Florian était déjà savant pour avoir seulement grignoté quelques thèmes dans sa hutte, les grenouilles qui, en physique, ont inventé le galvanisme, doivent savoir, en outre, admirablement leur physiologie.

— C'est un mérite, mon cher Léon, reprit Alfred, que pas un physiologiste ne songe à leur contester. Deux mots encore et j'ai fini. Un chimiste de Berlin, Magnus, a prouvé que le sang possède la propriété de dissoudre une certaine quantité des gaz avec lesquels il se trouve en contact. Toutes les fois cependant que ce liquide, déjà chargé d'un gaz, vient à en absorber un autre, il ne le fait qu'en abandonnant une certaine quantité du premier, lequel semble céder la

place au second. Vous connaissez les phénomènes d'endosmose ; or, M. Dutrochet et d'autres expérimentateurs ont démontré que les gaz traversent aisément les membranes organiques. Ainsi, qu'une vessie pleine de sang soit plongée dans l'oxygène, le sang devient bientôt rutilant; que les nerfs de Fernand me permettent une dernière expérience. Mayer de Bonn étrangle un mammifère, lui ouvre rapidement la poitrine et l'aorte ; il adapte un tube à l'artère pulmonaire, et, par ce tube, injecte de l'eau distillée. Le sang, resté liquide, fuit devant l'injection et s'échappe par l'aorte; bientôt l'eau distillée s'écoule à son tour; il injecte alors une solution de caméléon minéral vert (oxymanganate de potasse), la solution sort verte par l'aorte. Mayer établit ensuite une respiration artificielle, et la solution passe rouge : l'air a agi sur elle comme il agit sur le sang ; nous voilà sur le chemin de la théorie véritable, n'est-ce pas?

D'autre part, les poumons absorbent avec une rapidité prodigieuse les substances qui les pénètrent, qu'elles soient gaz, vapeurs ou liquides.



Les balances de Lenning. Dessin de M. H. Valentin.

Le physiologiste Lenning a trouvé que le poids de son corps avait augmenté de huit onces...

— De 250 grammes, interrompit Léon.

— De huit onces, mon bon, reprit Alfred ; le système décimal n'a pas encore fait le tour du monde. De huit onces, dis-je, et Lenning y tient, sans qu'il eût fait usage ni d'aliments ni de boissons, et seulement pour avoir respiré un air chargé de brouillards épais. En somme, la théorie véritable peut se formuler comme il suit:

Le sang veineux renferme de l'acide carbonique en quantité assez considérable, provenant sans doute du travail nutritif, un peu d'azote et quelques traces d'oxygène. Dans l'organe respiratoire, il dissout une certaine portion d'air atmosphérique ; de l'oxygène, un peu d'azote sont ainsi absorbés, et, d'après la loi exposée plus haut, chassent une certaine quantité des gaz qu'ils rencontrent. Il en résulte forcément un dégagement d'acide carbonique et d'azote dans des proportions relatives ; enfin, une partie de l'eau contenue dans le sang s'exhale aussi sous forme de vapeur, et constitue la transpiration pulmonaire. Je me résume donc et vous dis : La respiration consiste essentiellement dans un phénomène d'absorption et d'exhalation par suite duquel le sang, venant en contact avec l'air atmosphérique, se débarrasse de son acide carbonique et se charge d'oxygène.

Voilà, mes chers amis, puisque vous avez absolument voulu me transformer en médecin malgré moi, voilà pourquoi votre fille est muette.

— Grand merci, dit Léon.

— Pour moi, dit Fernand, je ferai mieux les choses que Léon et, en échange de ta respiration, je te céderai une recette infaillible contre l'enthousiasme : quand ça menacera de t'étouffer, très-bon, lis-moi quinze pages de droit romain, il n'y a rien comme le droit romain pour calmer un homme. Et maintenant, messeigneurs, je suis bien aise de vous avertir que d'écouter toujours, moi, ça me creuse; voilà six heures qui sonnent, en avant chez Flicotteau, et que ceux qui ont leur dent de sagesse se méfient des civets de lièvre et des filets de chevreuil.

Dr L. P.

# LES CONTES EN FAMILLE.

## LE PETIT JOAS, HISTOIRE SURNATURELLE.

N'oubliez pas l'hospitalité, car, par elle, quelques-uns ont logé des anges, n'en sachant rien. S. PAUL.



L'enfant déniché. Dessin de M. E. Forest.

### I.— L'ENFANT DÉNICHÉ.

Il y avait, dans un village des environs de Paris, un enfant de chœur, le plus gentil qui fût au monde. C'était déjà un grand garçon, car il avait une douzaine d'années, et sa taille était de belle venue. Il avait de grands cheveux blonds qui tombaient en boucles sur ses épaules, le front droit et d'une blancheur de lis, les yeux grands et couleur d'azur, avec de longs cils bruns, et enfin le reste de la figure à l'avenant.—Quant à sa voix, il n'y a qu'une chose à en dire, c'est que, dès qu'il commençait à chanter dans l'église, tout le monde se mettait à genoux, comme si l'on eût entendu un chérubin. M. le curé lui-même en était si charmé, qu'il écoutait peut être un peu trop et oubliait

quelquefois, dans ce moment-là, qu'il avait à dire un *oremus*; mais il aimait trop son enfant de chœur pour lui en vouloir de cela. D'ailleurs, il y gagnait beaucoup, car il n'y avait pas, à dix lieues à la ronde, une paroisse qui eût autant de fidèles que la sienne; et encore bien qu'il fit de beaux sermons les dimanches et les jours de fête, il pensait bien qu'il n'aurait pas eu autant d'auditeurs si, après sa parole, on n'eût pas eu à entendre les chants du petit Joas : c'était le nom de cet enfant, et il faut dire pourquoi il n'en avait pas d'autre que celui-là.

Un jour du mois de juin, il y avait alors de cela une douzaine d'années, des enfants du village étaient allés dans les champs pour dénicher des oiseaux. Ils s'adressèrent d'abord aux buissons et aux petits bouquets de bois où se trouvaient des couvées de mésanges ou de fauvettes, et même de rossignols; puis, tout en baguenaudant et babillant comme des enfants qu'ils étaient, ils arrivèrent aux bords d'une petite rivière qui était couverte de roseaux et ombragée par de grands arbres. Ils cherchèrent d'abord parmi les roseaux s'il n'y avait point quelques nids de martins-pêcheurs ou de bécasseaux; mais ne trouvant rien, ils levèrent le nez en l'air, et comme ils guignaient à travers le feuillage d'un gros frêne qui s'avançait jusqu'au-dessus de l'eau, ils aperçurent tout en haut un nid, comme ils n'en avaient jamais aperçu de pareil. Ce n'était rien que de la mousse : il était allongé dans la forme d'un œuf, et gros trois fois au moins comme la tête. Ce ne fut qu'un cri de joie, puis bientôt une dispute, car tous voulaient monter à la fois; mais le plus fort écarta les autres, et il eut bientôt fait de monter à la cime de l'arbre.

Quand il fut un peu au-dessous du nid, il mit la main dedans, mais il la retira aussitôt avec un air d'étonnement, et comme s'il eût senti tout autre chose que ce qu'il s'attendait à trouver. Il fit alors deux enjambées, et dès qu'il eut les yeux sur le nid, il jeta un grand cri en levant une main en l'air.

— Qu'as-tu donc? lui crièrent les autres.

— Oh! mes amis, mes amis, répondit-il, quelle chose étonnante!... C'est un petit enfant!

Ses camarades crurent qu'il se moquait d'eux et lui cherchèrent toutes sortes de raisons, disant qu'il les prenait pour des imbéciles, qu'il était bien fier parce qu'il était le plus fort, et qu'il faisait cela exprès, ou que c'étaient de gros oiseaux qu'il voulait garder pour lui tout seul. — Mais il ne s'embarrassait guère de leurs discours, et il s'occupait de bien autre chose.— Le nid, ou le berceau, comme on voudra l'appeler, était en mousse entremêlée de brins de bois, qui lui donnaient de la solidité : il était, d'ailleurs, si bien placé entre trois grosses branches auxquelles il s'attachait par des lianes, que le vent le plus fort n'aurait pu le renverser. — Notre jeune garçon le détacha, vous jugez avec quelle précaution! Il le posa sur son bras gauche en le tenant de la main; puis, ayant le bras droit autour de l'arbre, il se laissa glisser et descendit tout doucement, tout doucement. Quand il fut à terre, ne croyez pas qu'il ait lâché son trésor, oh non! Seulement, il voulut bien le montrer aux autres, qui demeuraient tout ébahis, en voyant que c'était bien un enfant nouveau-né, un joli petit enfant blanc et rose, qui dormait si bien sur un lit de duvet, que le mouvement et le bruit ne l'avaient pas éveillé.

Il fut décidé que l'on porterait cette merveilleuse trouvaille au presbytère, et l'on y arriva bientôt, car le village n'était pas loin.

On ne saurait dire quel fut l'étonnement de M. le curé et de sa sœur, qui habitait avec lui, quand on leur apporta ce présent et qu'on leur eut appris d'où il venait.—M. le curé joignit les mains en regardant le ciel, et puis il fit le signe de la croix. — Quant à sa sœur, c'étaient des exclamations, des cris de joie, des admirations à étourdir :

— Mais voyez donc la gentille créature! cette petite bouche comme une cerise! ces petites menottes toutes blanches! si on ne dirait pas l'enfant Jésus!... Et ce nid, comme il est travaillé! est-ce que des hommes ont pu l'arranger comme ça? Il n'est pas possible : il n'y a que les oiseaux ou le bon Dieu qui aient pu faire quelque chose de pareil.

A ce moment, le curé se jeta dans les bras de sa sœur en lui disant :

— Oh! oui, c'est le Ciel qui nous l'envoie. Nous l'élèverons pour aimer Dieu et le servir.

Il fallait aller au plus pressé. M. le curé se rendit donc à l'église pour baptiser l'enfant. On avait d'abord songé à l'appeler Moïse, parce qu'il avait été trouvé au-dessus des eaux; mais comme il y avait dans le village un vieux juif qui faisait l'usure et qui portait ce nom-là, on y renonça et on l'appela Joas, qui a été aussi, comme on sait, un enfant sauvé miraculeusement.

### II. — L'ENSEIGNEMENT MUTUEL.

Quand cette histoire fut connue dans le village, ce fut à qui courrait le plus vite chez le curé. Les femmes arrivèrent les premières, parce qu'elles sont, à ce qu'on dit, plus curieuses que les hommes; mais les hommes vinrent aussi, et parmi eux il y en avait beaucoup d'incrédules sur la manière dont l'enfant avait été trouvé; mais comme le nid était là, et que M. le curé l'avait placé sous un grand bocal de verre où chacun pouvait le voir à son aise, il n'y avait pas moyen de douter, eût-on été aussi difficile à la croyance que saint Thomas. — Plus tard, on crut bien mieux encore, car M. le bailli (il y avait des baillis dans ce temps-là), qui avait bien eu quelques mauvaises idées sur l'affaire, se transporta sur les lieux. Là, on entendit en témoignage tous les enfants : on monta même dans l'arbre avec Pierrot, le dénicheur, qui fit voir l'endroit où était le nid; on trouva le reste des petits liens qui l'attachaient aux branches voisines et qui tenaient par une espèce de mortier, comme savent le faire les hirondelles. On reconnut même qu'il y avait au-dessus du berceau une telle épaisseur de branches et de feuilles, que c'était comme un parasol.

Restait à savoir quel était l'auteur d'une pareille chose, et qui avait pu avoir l'âme assez méchante pour exposer une pauvre petite créature à une mort certaine. On pense bien, en effet, que le nouveau-né aurait été bientôt mort de faim ou de froid, si des polissons du village ne l'avaient aperçu par le plus grand des hasards.

Il est vrai que quand on disait cela à M. le curé, il répondait qu'il n'y avait point de hasard en ce monde, que c'était Dieu qui faisait tout.— Et alors il regardait l'enfant d'un air pensif, hochant la tête d'une certaine façon et comme s'il se fût dit à lui-même : Il y a quelque chose là-dessous que vous ne voyez pas, mais que je vois bien, moi. — Et puis il levait les yeux au ciel et faisait le signe de la croix.

Après sa découverte, Pierrot, tout enfant qu'il était, avait dû naturellement s'intéresser au pauvre innocent qu'il avait sauvé de la mort. Il venait donc souvent chez le curé. Celui-ci n'était pas d'abord très-charmé de sa visite, attendu que M. Pierrot était un des plus mauvais garnements du pays, paresseux, coureur, grand faiseur de niches, se battant à tout propos, mettant l'école sens des-

sus dessous, et général en chef de toutes les émeutes de gamins. Cependant, comme d'un autre côté il avait un vieux grand-père aveugle auquel il donnait tous les soins possibles, qu'il était toujours prêt à rendre service, et qu'il se passait souvent de manger pour donner son pain à un pauvre, on disait qu'il avait mauvaise tête et bon cœur. C'est à cette considération que M. le curé voulut bien le recevoir chez lui. Là, Pierrot faisait danser le marmot sur ses genoux, le portait sur ses bras, lui donnait à boire, le gardait quand le curé était à l'église et que sa sœur était obligée de sortir; plus tard, il l'aida à faire ses premier pas, à balbutier ses premiers mots, et, chose singulièrement heureuse, il prenait tant de plaisir à tout cela, qu'il passait tout son temps chez le curé, et qu'il perdit ainsi ses mauvaises habitudes.

L'éducation de Joas avait été bien facile; il montrait tant d'intelligence et d'aptitude à toutes choses, que le curé disait qu'il en saurait bientôt plus que lui. Il attribuait cette précocité extraordinaire à la lecture des saints Evangiles, pour lesquels l'enfant avait une véritable passion et qu'il savait par cœur, sans en manquer un mot. Son caractère aidait aussi à ses progrès : il était doux, appliqué, toujours disposé au travail, soumis et plein de respect pour le curé et sa sœur, qu'il appelait ses parents.

La seule chose qu'on pût lui reprocher, c'était un peu de tristesse; il aimait la solitude; quelquefois il allait le soir prier dans l'église, quand elle était tout à fait déserte et éclairée par une seule lampe.— Cette disposition donnait quelque inquiétude à la bonne Geneviève, la sœur du curé, qui aimait cet enfant avec la tendresse d'une mère.

Dans les belles soirées d'été, Joas allait souvent se promener dans le jardin.— Une fois, à la clarté de la lune, Geneviève l'ayant aperçu assis sur un banc, les yeux levés vers le ciel, elle dit à son frère :

— Voyez donc notre petit Joas! A quoi peut-il penser? Est-ce qu'il est naturel qu'un enfant soit aussi réfléchi?

— Non, ce n'est pas naturel, répondit le curé; mais en ce monde il y a des choses surnaturelles... beaucoup plus qu'on ne croit...

— Comme il est beau! continua Geneviève; quel visage angélique! les rayons de la lune ont beau faire, ils ne sont pas plus blancs que son front. Mais comme il a l'air triste en regardant les étoiles du firmament!

— Pauvre enfant, dit le curé, il a le mal du pays!

— Le mal du pays! s'écria Geneviève, que voulez-vous dire? N'y est-il pas, dans son pays, et peut-il en connaître d'autre que celui-ci, puisqu'il venait de naître quand on l'a trouvé?... S'il a le mal du pays, il faut le conduire au grand frêne qui est sur le bord de l'eau...

— Je m'entends, répondit le curé. Et suivant son usage lorsqu'il parlait de ce mystérieux événement, il fit le signe de la croix et resta silencieux.

Joas n'allait jamais jouer avec les enfants du village, qui étaient presque tous grossiers et tapageurs : malgré cela il était aimé et respecté de tous.

Souvent, croyant lui faire plaisir, ils lui apportaient des petits oiseaux qu'ils avaient dénichés. Joas les remerciait : il élevait les oiseaux jusqu'à ce qu'ils pussent prendre leur vol, et alors il leur donnait la liberté en disant, par allusion à sa venue au monde qu'on lui avait maintes fois racontée :

— Les petits oiseaux sont mes frères de lait, il faut donc que je les traite fraternellement.

Dans le village, cependant, Joas avait un ami : c'était Pierrot, qui était devenu un grand et beau garçon bien découplé.— Nous avons dit les soins qu'il avait donnés à Joas dans sa première enfance et qu'il continua toujours. De là il advint qu'une amitié de frères se forma entre eux et qu'ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre.

Quand Joas avait commencé d'apprendre à lire, Pierrot lui avait montré le peu qu'il savait; dès que Joas, grâce à son intelligence et aux enseignements du curé, était devenu le plus savant, ce qui n'avait pas été long, c'est lui qui à son tour s'était fait le maître de Pierrot. Lorsqu'il fut enfant de chœur et qu'il sut un peu de musique, il communiqua son peu de science à Pierrot, afin qu'il pût chanter avec lui. Il l'instruisit aussi des devoirs de la religion, que le jeune homme avait singulièrement négligés. C'était merveille de voir avec quel bon sens et quelle patience cet enfant donnait ses leçons, et aussi avec quelle attention le grand garçon les écoutait. — Elles profitèrent si bien à Pierrot, que son caractère et ses habitudes en furent entièrement changés. Il devint soumis, studieux, au point que le maître d'école, auquel il avait donné tant de tablature, et ses parents eux-mêmes, ne le reconnaissaient pas. Au lieu de vagabonder comme autrefois, il était toujours au presbytère, ou il allait se promener avec Joas et M. le curé, et le dimanche il ne manquait pas d'aller à la messe et à vêpres, tandis que les autres jeunes gens du village étaient à jouer aux quilles sur la place ou à boire dans les cabarets.

Non-seulement Pierrot se trouvait bien de l'amitié de Joas, mais il en avait un peu d'orgueil, quand la voix céleste de l'enfant de chœur lui eut fait une réputation dans le pays. Si des personnes des environs, qui venaient pour l'entendre, rencontraient par hasard Pierrot et lui demandaient s'il connaissait le petit Joas, il répondait fièrement :

— Je crois bien que je le connais, c'est moi qui l'ai déniché!

### III. — MADEMOISELLE ANGÉLIQUE.

L'église de *** jouissait d'un avantage que n'ont pas beaucoup d'églises de village : elle possédait un petit orgue qui lui avait été légué par une vieille dame de l'endroit. Mais ce n'était pas tout d'avoir un orgue, il fallait trouver quelqu'un qui en sût jouer, et dans la paroisse personne n'était capable de cela; ç'avait été pendant longtemps une désolation pour le curé.

A un quart de lieue du village, non loin de la rivière, et sur un coteau couvert de vignes et de bois, s'élevait une jolie petite maison de campagne habitée par un ancien maître de clavecin à Paris, qui s'était retiré là après avoir fait une certaine fortune, chose extraordinaire pour un artiste. M. le curé alla lui rendre visite et lui proposa, dans l'intérêt de ses paroissiens, de venir toucher de l'orgue à l'église, les dimanches et les jours de fête; mais le père Surin (c'était son nom), qui, étant habitué à ne faire de la musique que pour de l'argent, ne se souciait pas d'en faire gratis, refusa sous un prétexte quelconque, tout en se montrant très-poli envers M. le curé. — Heureusement il avait une fille, jeune et jolie demoiselle de dix-sept ans, qui avait entendu la demande de M. le curé et désirait fort qu'elle réussît. On sait qu'il y a de petites demoiselles qui, sans avoir l'air d'y toucher, font faire à leurs parents tout ce qu'elles veulent. Apparemment, elle donna de si bonnes raisons à son père, qu'elle le fit revenir sur son refus.

Tous les dimanches, le père Surin partait de chez lui avec sa fille, à pied quand il faisait beau, dans une petite carriole d'osier quand le temps était mauvais, et il arrivait à l'église à l'heure de la grand'messe. Il se mettait à l'orgue pour y jouer des morceaux ou accompagner le

petit Joas, tandis que sa fille allait s'asseoir dans une place réservée, et y entendait la messe très-dévotement.

Le père Surin fut émerveillé de la voix de Joas; il disait qu'à l'Opéra de Paris et à la chapelle du roi il n'avait jamais rien entendu de pareil. — Le goût de la musique, qu'il avait aimée passionnément, lui étant revenu, il invita le curé à lui amener Joas pour qu'il chantât des duos avec sa fille. Le curé, qui tenait à son organiste comme à ses yeux, n'eut garde de le refuser. Il fut convenu aussi que Pierrot, qui était l'inséparable de Joas et qui, d'ailleurs, était en état de faire sa partie, viendrait avec lui. — On était alors dans la belle saison et aux plus longs jours de l'année. Le curé partait vers six heures avec ses deux virtuoses, et arrivait chez le père Surin, où toute la soirée se passait à faire de la musique. — M^lle Angélique Surin, qui avait une voix agréable, paraissait très-heureuse de chanter, avec Joas et avec Pierrot, des morceaux du *Devin du village*, opéra de M. Rousseau, qui était alors fort à la mode.

Les choses durèrent ainsi pendant plusieurs mois, à la satisfaction de tout le monde.

Un soir, comme le curé se disposait à se rendre chez le père Surin, Pierrot fit dire qu'on ne l'attendît pas, parce qu'il était malade.— Cette nouvelle affligea le curé, mais il n'en fut point surpris, car depuis quelque temps il s'était aperçu d'un changement dans la personne de Pierrot. Son caractère, qui avait toujours été gai, était devenu triste ; il avait l'air pensif et soucieux. En sortant de chez M. Surin, au lieu de fredonner, comme autrefois, les airs qu'on avait chantés le soir, il était silencieux et faisait quelquefois toute la route sans dire un mot; et puis il maigrissait visiblement; de rosé qu'il était, son teint était devenu pâle, et ses grands yeux noirs avaient perdu leur vivacité. On n'avait pas manqué de lui demander s'il souffrait de quelque part, mais il répondait toujours que non.

Dès que Joas apprit que son ami était malade, il courut chez lui.

— Eh bien, mon pauvre Pierrot, dit-il en arrivant, qu'as-tu donc?

— Ce que j'ai? lui dit Pierrot, oh! mon petit Joas, j'ai une maladie dont il sera difficile de me guérir.

— Laquelle donc?

— Mon cher petit oiseau, répondit Pierrot, qui avait coutume d'appeler ainsi Joas, tu n'as pas besoin de le savoir.

— Mais si bien, il faut que je le sache, car j'irai à la ville consulter un médecin, et je l'amènerai si je peux.

— Bah, un médecin! il n'y a pas de médecin pour cela.

— Qu'est-ce donc, à la fin?

— Tu le veux... mais tu ne sauras pas seulement ce que je veux dire... Je voudrais épouser M^lle Angélique.

La vérité est que Joas ne s'attendait pas à une pareille chose; il rougit un peu, sans trop savoir pourquoi; mais il avait souvent entendu dire dans le village que le grand un tel allait épouser la petite une telle, qu'il aimait depuis longtemps. Il répondit donc tout naturellement à Pierrot :

— Eh bien, si tu veux épouser M^lle Angélique, tu n'as qu'à la demander en mariage : c'est une demoiselle bien élevée, douce, honnête, pieuse; ce sera une bonne femme pour toi.

— Comme tu y vas, mon petit Joas, dit Pierrot; les choses ne vont pas comme ça. M^lle Angélique est riche, et moi, je n'ai pas le sou. Je la demanderai bien, mais son père ne voudra pas me la donner.

— Il faut toujours essayer, dit Joas.

Là-dessus, il quitta Pierrot et s'en alla tout droit chez le curé, auquel il conta nettement ce qu'il en était.

Le curé hocha la tête et dit qu'il aviserait.

Le lendemain matin, il alla trouver le père Surin, et, après s'être excusé de ne pas être venu la veille, parce qu'un de ses chanteurs était malade :

— Monsieur Surin, dit-il, vous avez une demoiselle bien gentille, bien bonne et bien aimable... est-ce que vous ne songez pas à la marier?

— Si vraiment, monsieur le curé, répondit le père Surin; je ne songe guère à autre chose.

— Ah!... eh bien, voudriez-vous la donner à un brave garçon qui aurait grande envie de l'avoir pour femme?... C'est justement ce pauvre Pierrot qui est malade et qui, je crois, ne le serait pas longtemps si vous le vouliez bien... c'est un jeune homme rangé, bon travailleur, franc comme l'or... Pour ce qui est des écus; dame, il n'a pas grand'chose, quant à présent; mais il est fils unique, et ses parents lui laisseront leur petite ferme de Longbois, qui vaut bien une quinzaine de mille livres.

— Monsieur le curé, dit le père Surin en prenant un air sérieux et en se rengorgeant, savez-vous bien que ma fille a en dot, du bien de sa mère, vingt bons milliers d'écus, et qu'après moi elle en aura encore autant?... Vous pensez bien qu'avec une pareille fortune elle ne peut pas épouser M. Pierrot, qui est un brave garçon, je le reconnais, mais qui n'a rien... D'ailleurs, je vous dirai, en confidence, qu'il y a pour elle dans ce moment-ci plusieurs mariages en train; plusieurs, vous entendez : j'ai à choisir...

— Il n'y faut donc pas penser? dit le curé en soupirant.

— Non.

— Absolument?

— Absolument.

— Allons, dit le curé, n'en parlons plus!

Et il alla dire la réponse du père Surin à Joas, qui la reporta de suite à Pierrot.— Il tâcha de le consoler de son mieux. Il lui dit qu'il fallait oublier M^lle Angélique, et que s'il venait à penser à elle, il ferait bien de dire aussitôt, pour s'en distraire, un *Pater* et un *Ave*.— Mais tout cela n'eut pas grand effet, car le pauvre Pierrot tomba dans le désespoir. Il pleurait à chaudes larmes, il s'arrachait les cheveux ; et puis, son ancien naturel violent reprenant le dessus, il dit qu'il tuerait les prétendants, qu'il enlèverait M^lle Angélique, ou qu'il irait se jeter dans la rivière avec une pierre au cou.

On pense bien que Joas lui fit une grande morale au sujet de ces vilaines idées; enfin, quand il eut réussi à le calmer, il le quitta en lui disant qu'il allait prier le bon Dieu pour lui.

Le curé, à son tour, vint voir Pierrot et s'efforça de lui faire entendre raison.

— Que veux-tu, mon pauvre garçon! lui dit-il; le père m'a refusé tout net; quant à la fille, tu penses bien que, se sentant riche, elle non plus n'aurait pas voulu de toi.

— Oh! si cela ne dépendait que d'elle! dit Pierrot, et il s'arrêta comme quelqu'un qui en a dit plus qu'il ne voulait.

Le curé fit semblant de ne pas avoir entendu, et il continua son sermon; mais en quittant Pierrot, il se dit qu'une grande vigilance était nécessaire.

Aussi, dès que Pierrot fut un peu rétabli et en état de sortir, le curé, voulant le distraire, l'engagea à reprendre ses travaux des champs, mais Pierrot lui dit :

— Monsieur le curé, vous savez que je ne suis pas paresseux; au contraire, on a toujours dit que j'étais actif

et fort à l'ouvrage; eh bien! maintenant je ne suis capable de rien.

Et il allait se promener dans la campagne et rôder autour de la maison du père Surin, pour tâcher d'apercevoir Mlle Angélique à sa fenêtre, ou tout au moins un petit bout de sa coiffe ou de son mantelet. — Il se croyait seul, mais Joas était dans les environs, qui ne le perdait pas de vue.

IV. — PAUVRE PIERROT!

On sut bientôt dans le pays l'histoire de Pierrot et de sa déconvenue, et ce fut un sujet d'affliction, tant parce qu'il était aimé de tout le monde que par la privation qui en résulta pour les paroissiens. En effet, à partir de ce moment le père Surin ne vint plus jouer de l'orgue à la grand'messe; on ne vit même plus sa fille, et l'on dit qu'elle ne reparaîtrait dans l'église que le jour de son mariage avec le fils d'un gros fermier, qui était son prétendu.

Cette nouvelle porta la mort dans le cœur du pauvre Pierrot. Repris par la maladie, il ne fit que languir chaque jour davantage, et il arriva peu à peu à un véritable état de consomption.

Quand le petit Joas vit que tout cela était sérieux et que son ami avait, comme il l'avait bien dit, une maladie



Soirée musicale chez le père Surin. Dessin de M. E. Forest.

dont il pouvait mourir, il tomba lui-même dans une tristesse profonde. Il s'en allait contant sa peine à chacun et demandant comment il pourrait sauver son pauvre Pierrot; mais on lui répondait que, le père Surin ne voulant pas donner son consentement, il n'y avait rien à faire à cela.

Un matin, sans rien dire à personne, il sortit de très-bonne heure et alla d'abord faire une longue prière à l'église, puis ensuite il s'achemina vers la maison du père Surin. Arrivé là, il se promena longtemps avant d'oser tirer la sonnette, et quand il le fit, ce fut si doucement, qu'il fut obligé de recommencer jusqu'à trois fois. — Enfin on vint lui ouvrir. Il demanda M. Surin, et peut-être aurait-il souhaité qu'il n'y fût pas, tant il avait peur; mais on lui dit qu'il venait de rentrer, et bientôt on l'introduisit près de lui.

— Bonjour, monsieur Surin, dit notre enfant de chœur d'une voix douce et en saluant timidement.

— Eh! bonjour, mon petit Joas, dit le père Surin, qui était certainement enchanté de le voir, car il l'aimait beaucoup; tu es bien gentil d'être venu me faire une visite.

— C'est une visite intéressée, monsieur Surin, dit Joas en joignant les mains d'un air suppliant; je viens vous demander une grâce.

— Et laquelle donc, mon petit garçon? J'aurais bien de la peine à te refuser, car j'ai de l'amitié pour toi, et il m'en coûte assez de ne plus t'entendre chanter.

— Tant mieux si vous êtes bien disposé, monsieur Surin, dit Joas en se remettant un peu; je viens vous prier...

— Dis donc!

— Je viens vous prier d'avoir la bonté de donner votre fille en mariage à Pierrot.

Ici le père Surin fit un bond.

— Ma fille! comment, encore!... et c'est toi qui t'es chargé d'une commission pareille!

— Que voulez-vous, monsieur Surin? Pierrot est mon ami, et si vous ne lui accordez pas votre fille, il en mourra.

— Ah! ah! ah! fit le père Surin en riant; que non, il n'en mourra pas... Puis, avec un air sérieux et en prenant les mains de Joas: Ecoute, mon petit ami, tu te mêles là d'une chose qui ne te regarde pas...

— Mais si, cela me regarde, puisque je vous dis qu'il en mourra... Et là-dessus, le pauvre enfant se mit à pleurer. Si vous saviez comme il est changé! comme il est pâle, comme il dépérit tous les jours! Et ses pleurs redoublèrent. — Enfin, je ne demanderais qu'une chose, c'est que vous pussiez le voir, vous et M^lle^ Angélique...

— Ah! ma fille, dit le père Surin, il ne manquerait plus que cela, ce serait une belle chose!... Mon petit enfant, tu n'entends rien à tout ça.

— Sûrement, je n'y entends rien, mais je crois qu'il va mourir... Au nom du bon Dieu, ayez pitié de lui!...

Et il se jeta aux pieds du père Surin en pressant ses genoux et en versant des flots de larmes.

— Allons! allons! dit le père Surin, qui ne pouvait s'empêcher d'être attendri, non par le malheur de Pierrot, auquel il ne croyait point, mais par la douleur naïve du pauvre enfant, en voilà assez. Relève-toi, mon petit Joas, essuie tes yeux et ne parlons plus de cela: c'est une chose qui ne se peut pas.

— C'est votre dernier mot? dit Joas.

— Oui.

— Vous voulez donc avoir sa mort à vous reprocher?

— Ah! sois tranquille, ce reproche-là ne m'empêchera pas de dormir.

Et il prit la main de Joas pour le reconduire.

— Je ne t'en veux pas, mon cher enfant, lui dit-il en l'embrassant sur le front. Tu as cru bien faire et c'est ton bon cœur qui t'a conduit; mais, crois-moi, ne t'occupe plus des affaires des autres, et surtout d'affaires de ce genre-là.

Puis, comme il le voyait se dirigeant vers la cour:

— Non, lui dit-il, tu feras mieux de t'en aller par le jardin; c'est plus court. Tu trouveras la petite porte ouverte... Adieu!

— Adieu, monsieur Surin, dit Joas, et que Dieu vous touche le cœur.

Notre pauvre enfant, tout affligé de son peu de succès, traversa lentement le jardin sans regarder, comme il faisait d'ordinaire, et les belles corbeilles de fleurs, et les poissons rouges qui couraient dans un bassin.

Il était arrivé à un petit bois qui masquait le mur et la porte de sortie, lorsque tout à coup M^lle^ Angélique apparut devant lui... Elle se jeta, pour ainsi dire, à son cou, lui prit la tête entre ses deux mains et le couvrit de baisers en disant:

— Mon petit Joas, que tu es gentil, que tu es bon! Cher petit ange, le bon Dieu te bénira!

Et elle disparut aussitôt par la petite allée tournante qui conduisait à la maison.

Joas resta quelques instants immobile et ne pouvant revenir de sa surprise; puis il sortit et suivit son chemin, tout pensif et livré à plus de réflexions peut-être qu'il n'en avait jamais fait...

M^lle^ Angélique avait toujours été très-bonne pour lui, mais jamais elle ne lui avait donné de pareilles marques de tendresse. — Et puis, en se représentant cette apparition subite qu'il ne pouvait encore s'expliquer, il se rappela une chose: c'est que M^lle^ Angélique avait les yeux rouges, comme si elle avait beaucoup pleuré... Pourquoi avait-elle pleuré? Ce n'était pas pour l'avoir vu pleurer lui-même, car elle n'était pas présente lors de son entrevue avec le père Surin... Est-ce que par hasard elle aurait entendu?... mais comment?... et alors... elle s'intéressait donc au sort de Pierrot?

Ici l'enfant s'arrêta dans ses réflexions. Soit qu'il y eût là quelque chose que son innocence ne pouvait comprendre, soit qu'il eût la crainte de s'arrêter à des pensées qu'il ne devait point avoir.

A son retour, il alla voir Pierrot, mais il ne lui dit rien de la démarche qu'il avait faite.

M. Surin avait bien dit à M. le curé que les maris ne lui manquaient pas. En effet, dès qu'on avait su dans les environs qu'il voulait marier sa fille, c'est-à-dire une fille jolie, bien élevée et riche, ce qui est toujours une chose très-recherchée, les amoureux étaient accourus en foule, et les fils de gros fermiers, et les fils de marchands bien achalandés, et les élégants qui vivaient de leurs rentes, et ceux qui avaient de bonnes places dans les aides ou chez le contrôleur général; mais il se trouva que M^lle^ Angélique était, en fait de maris, beaucoup plus difficile qu'on n'aurait cru, et que son père lui-même ne se l'était imaginé. — Celui-ci était trop grand; celui-là trop petit. L'un avait le nez trop gros, l'autre avait les yeux de travers. Quand c'était un blond, elle soutenait qu'il avait les cheveux roux; quand c'était un brun, elle disait qu'il avait l'air dur et méchant. Enfin, il s'en présenta un si gentil et si bien tourné, que toutes les femmes en seraient devenues folles; mais cette fois-là ce fut autre chose. M^lle^ Angélique déclara nettement qu'elle n'épouserait pas ce beau monsieur, parce qu'elle savait de bonne part que c'était un dissipateur, et qu'il se ruinait au jeu. — Pour le coup, le père Surin perdit patience, et il prédit à sa fille qu'elle coifferait sainte Catherine.

Quand on apprit dans le village que M^lle^ Surin faisait tant de cérémonies pour se marier et que personne n'avait le don de lui plaire, on pensa qu'elle pouvait bien avoir un petit goût pour Pierrot. Mais comme le père Surin déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'il ne consentirait jamais à ce mariage, et que d'un autre côté on savait M^lle^ Angélique trop bien élevée et trop obéissante pour se marier contre le gré de son père, on se demandait comment cela finirait, et on continuait de plaindre le pauvre Pierrot qui, pendant ce temps-là, languissait de plus en plus et s'en allait grand train dans l'autre monde.

Pierrot avait dans le petit Joas un ami bien tendre et bien fidèle. Pendant sa maladie, l'enfant n'avait cessé de lui donner des soins. Il le quittait à l'heure des offices et pour aller prendre ses repas ou ses leçons chez le curé. Mais dès qu'il était libre, il revenait auprès de son malade, lui racontait des histoires ou faisait des lectures pour l'amuser. Puis, comme il s'inquiétait aussi de son salut, le dimanche il lui parlait de la religion, de l'Evangile du jour, et lui répétait, presque mot pour mot, le sermon que M. le curé avait prononcé à la messe.

Il n'y avait de brouille entre les deux amis que quand Pierrot voulait parler de M^lle^ Angélique. Dans les premiers temps Joas le grondait, mais ensuite il avait pris un

autre parti. Aussitôt que le malheureux nom était prononcé, il tombait à genoux et commençait de dire tout haut : « Notre Père qui êtes dans les cieux... », si bien que Pierrot n'avait pas le courage de continuer, et qu'il se mettait à prier avec son ami.

### V. — LE FIL DE LA VIERGE.

Un jour, à midi, dans une belle journée d'automne, les deux amis étaient assis près de la fenêtre qu'ils avaient ouverte pour laisser entrer l'air tiède et embaumé du jardin, et pour entendre chanter les oiseaux.

Un de ces gros fils de la Vierge, qui flottent au gré des vents, pénétra dans la chambre et vint s'enrouler autour du front de Joas.

— Oh ! mon petit Joas, s'écria Pierrot; que tu es gentil comme cela!... si tu n'as pas l'air d'un ange !... On dirait que c'est la Vierge, elle-même, qui t'a envoyé une couronne...

Et comme Joas portait la main à sa tête.

— Oh ! n'y touche pas, n'y touche pas, dit Pierrot; attends!

Il se leva et courut prendre un miroir qu'il mit devant le visage de son ami.

Joas ne sourit point, comme Pierrot s'y attendait : au contraire, il garda un air grave, leva ses regards au ciel et une larme tomba de ses yeux...

Puis, il se leva et dit gaiement :

— Pierrot, il faut aller nous promener.

— Nous promener ! répondit Pierrot avec la nonchalance et la tristesse d'un malade, y penses-tu? Je puis à peine me traîner dans ma chambre.

— Je te soutiendrai, et d'ailleurs le soleil te donnera de la force. Sois sûr que tu t'en trouveras bien.

— Allons! puisque tu le veux, dit Pierrot. Mais... c'est à une condition... Nous irons... du côté de la rivière...

Il s'attendait à l'opposition de Joas, parce que c'était justement le côté... de la maison du père Surin, et que, s'étant dit à lui-même : si je pouvais la voir encore une fois avant de mourir, il avait peur que Joas ne devinât sa pensée.

Mais celui-ci répondit tranquillement :

— Du côté de la rivière, à la bonne heure ! nous irons voir le grand frêne.

A partir de ce moment, il sembla que Pierrot était devenu un autre homme. Il fit un peu de toilette. Son visage, si pâle auparavant, s'était coloré ; il se sentait plus solide sur ses jambes.

Ceux qu'il rencontra dans le village lui firent compliment.

— Comment, c'est toi, Pierrot; te voilà donc guéri... Tu as bonne mine, vraiment!

Puis, quand il était passé, ils disaient en hochant la tête :

— Pauvre garçon ! ces couleurs subites ne disent rien de bon ; il n'ira pas loin.

Les deux amis furent silencieux pendant la route, comme il arrive toujours quand chacun a une pensée qu'il ne peut pas ou ne veut pas dire à son compagnon.

Ils arrivèrent à un embranchement de chemins dont l'un, celui de gauche, conduisait à la maison du père Surin, et l'autre descendait à la rivière. Pierrot voulut prendre à gauche, mais Joas lui dit :

— Est-ce que c'est là le chemin qui mène au grand frêne? Allons, mon ami, sois raisonnable, je te promets que nous reviendrons par l'autre côté.

Comme Pierrot savait que Joas était un garçon de parole, il céda.

Ils furent bientôt sur le bord de la rivière, et là, ils tournèrent à gauche, suivant la promesse de Joas.

Quand ils se trouvèrent sous le grand frêne, Joas, voulant arrêter Pierrot qui n'avait plus les jambes d'un malade, et qui marchait à grands pas, lui dit :

— Regarde donc, les feuilles sont déjà bien tombées, car on voit d'ici l'endroit où tu m'as déniché. Il reste même encore des petits brins de bois qui attachaient mon berceau...

— Qui donc a pu faire un coup pareil, dit Pierrot, et te grimper ainsi dans un arbre?

— Il n'y a que Dieu qui sache cela, répondit gravement Joas.

Mais Pierrot ne l'entendit point; il était déjà à dix pas en avant.

Ils cheminaient depuis quelque temps à travers les broussailles et les grandes herbes, dans un petit sentier qui suivait la rivière, lorsque tout à coup Pierrot arrêta Joas par le bras; puis l'enfant fut obligé de le soutenir, car il était prêt de se trouver mal. Il avait aperçu, et Joas vit à son tour un batelet qui glissait sur la rivière, et dans ce batelet, le père Surin et M^lle^ Angélique. Ils paraissaient occupés à faire une pêche. La jeune fille était assise à l'un des bouts du bateau, et à l'autre, son père, armé d'un croc, levait de temps en temps une nasse dans laquelle se trouvait ou ne se trouvait pas du poisson. Le bateau venant de leur côté, Pierrot et Joas se cachèrent derrière un buisson.

— Une petite perche et un brocheton ! disait M. Surin, lorsque le bateau passa, ce n'est pas la pêche miraculeuse... il faut que le vent soit mauvais... En as-tu assez? Veux-tu que nous rentrions ?

— Comme vous voudrez, mon père, répondit froidement Mlle Angélique.

— Mais comme tu voudras toi-même, car ce que j'en fais, c'est pour t'amuser, pour tâcher de te distraire un peu... et Dieu sait que c'est difficile... Si nous essayions encore à la Roche-Grise, tout près d'ici, il y a beaucoup d'eau, c'est un bon endroit !

— Comme il vous plaira, mon père.

— Allons, encore ce coup-là, pour le dernier, dit le père Surin, et puis nous aborderons, car je vois bien qu'il n'y a pas moyen de te désennuyer. Diable soit des filles mélancoliques!

Le bateau continua sa route, et on le perdit bientôt de vue, dans un détour que faisait la rivière à quelque distance de là.

Les deux amis se levèrent alors de leur cachette.

— Comme elle est changée ! dit Pierrot d'un air pensif, et comme elle paraît triste !... Elle a donc été malade, elle aussi...

A ce moment, on entendit un grand bruit, comme celui que fait un corps lourd en tombant dans l'eau, puis aussitôt des cris déchirants :

— Au secours ! au secours !

C'était la voix de Mlle Angélique.

Pierrot et Joas s'élancèrent de ce côté. Ils virent la jeune fille seule sur le bateau.

— Mon père ! s'écria-t-elle d'une voix pleine de sanglots... il est tombé... là !... là !...

Au même instant on vit M. Surin agitant ses bras au-dessus de l'eau, mais il disparut aussitôt.

Pierrot, qui avait déjà ôté sa veste, plongea dans la rivière et reparut bientôt tenant M. Surin. Celui-ci alors, avec la force d'un homme qui se noie, s'attacha de ses

deux bras au cou de Pierrot, et, comme il paralysait ainsi ses mouvements, tous deux retombèrent.

Angélique et Joas jetèrent un cri ; mais, heureusement, Pierrot était bon nageur, ses jambes lui suffisaient, aidées d'un petit mouvement des mains ; il ramena à bord M. Surin, qui resta inanimé. Angélique eut alors une crainte affreuse, mais Pierrot la rassura.

— Soyez tranquille, mademoiselle, lui dit-il, ce n'est qu'un évanouissement ; à la manière dont il me serrait le cou, tout à l'heure, je vous réponds qu'il est bien vivant.

— Ah ! monsieur ! lui dit Angélique, je vous dois la vie de mon père !

Pierrot, redevenu vigoureux, et un peu aidé par Joas, porta M. Surin à sa maison, qui était près de là.

Tous les soins nécessaires lui ayant été donnés, au bout d'un quart-d'heure il reprit ses sens ; il regarda autour de lui, vit sa fille et la serra dans ses bras, puis il dit aussitôt :

— Qui est-ce qui m'a sauvé ? Où est-il ? où est-il ?

Angélique lui montra Pierrot.

— Comment ! c'est toi ! mon brave garçon ! Ah ! heureusement, j'ai un moyen de m'acquitter envers toi. Je ne le voulais pas, mais Dieu le voulait apparemment. Tiens, dit-il en prenant la main de sa fille et l'approchant de Pierrot, embrasse ta femme !

On pense bien que Pierrot ne se le fit pas dire deux fois. Quant à M^lle^ Angélique, nous savons qu'elle était très-obéissante ; elle parut se conformer avec plaisir à la volonté de son père.

La nouvelle de cette aventure et du mariage de Pierrot se répandit bientôt dans le village où elle causa une joie universelle.

Le bon curé et sa sœur furent des premiers à se réjouir, car Pierrot et Joas coururent chez eux pour épancher leur joie. Lorsque Joas eut raconté toute l'histoire au curé, celui-ci lui demanda d'un air sérieux et pensif



Le père Surin sauvé par Pierrot. Dessin de M. E. Forest.

comment il avait eu l'idée d'emmener Pierrot à la promenade, et surtout de le conduire du côté de la rivière.

— Je ne sais d'où elle m'est venue, répondit Joas ; mais alors il parla de ce fil de la Vierge qui avait entouré sa tête, et il le représenta même au curé, car il avait eu le soin de le renfermer dans un petit livre de prières qu'il portait sur lui.

Le curé déroula le léger bandeau couleur de neige, le regarda un instant, et alla le placer sous le bocal de verre, dans le nid de Joas ; puis, suivant son habitude invariable, il leva les yeux au ciel et fit un signe de croix.

### VI. — LE NID EXPLIQUÉ.

Dès le matin du grand jour où Pierrot et Angélique devaient être mariés, toutes les cloches étaient en branle pour annoncer la solennité. A l'heure de la messe, le village avait un air de fête, car tous les habitants sortaien de chez eux, parés de leurs plus beaux habits ; il n'y avait pas même de pauvres ce jour-là, M. Surin ayant fait largement les choses, et distribué à chacun ce qu'il fallait pour qu'il prît part à la joie commune.

Quand le marié et la mariée parurent, ce fut un murmure général d'admiration et sur leur toilette et sur leur beauté, car pendant le temps des fiançailles, tous deux, avec ce bon médecin qu'on appelle le bonheur, avaient respiré la fraîcheur et les grâces de la jeunesse. On demeura d'accord qu'il ne s'était jamais vu un plus joli couple devant l'autel.

M. le curé fit un beau discours qui émut les assistants jusqu'aux larmes ; mais, comme à l'ordinaire et sans que le bon pasteur en ait jamais montré de jalousie, les chants du petit Joas devaient le faire oublier ; ils furent ce jour-là d'une telle perfection, surtout dans le dernier mor-

ceau, qui était un *Agnus Dei*, que le père Surin n'y put pas tenir; il sauta au cou de l'enfant et l'embrassa en s'écriant :

— Tu es un vrai chérubin !

Puis il dit tout bas aux personnes qui l'entouraient :

— J'en demande bien pardon à M. le curé, mais on ne chante pas mieux que cela dans le ciel, c'est impossible !... Et, il y a une chose qui me confond : une belle voix, c'est un don de la nature; mais qu'un enfant sache chanter, presque sans avoir appris, comme on ne chanterait pas après quinze ans d'étude, avec une pureté, une suavité, une perfection enfin que personne n'a jamais atteinte... c'est miraculeux !

Il y avait, après la messe, un grand dîner chez M. Surin. Il emmenait d'abord les mariés et le père de Pierrot, puis la voiture devait revenir pour chercher M. le curé, sa sœur et Joas.

M. le curé, qui savait cela, se déshabilla promptement à la sacristie; il fut étonné de n'y pas voir Joas, mais il supposa qu'il était au presbytère pour faire sa toilette. Arrivé chez lui, il dit à sa sœur :

— Joas est donc ici ?

— Mais non, répondit Geneviève, je ne l'ai point vu.

— Vous vous trompez; appelez-le donc ?

On appela; point de réponse.

— Allez voir dans le jardin, dit le curé.



M. le curé expliquant le dénoûment. Dessin de M. E. Forest.

— Geneviève sortit et revint en disant qu'elle ne l'avait pas trouvé.

— Il sera donc resté à la sacristie, dit le curé; il sait pourtant que nous devons partir.

Le curé et sa sœur allèrent à la sacristie, personne; ils appelèrent dans l'église, cherchèrent partout, mais inutilement.

Ils allèrent à tout hasard chez Pierrot; pas besoin de dire que Joas n'y était pas.

Ils retournèrent au presbytère, et ils virent que les habits de ville de Joas étaient dans sa chambre, que, par conséquent, il n'était pas revenu après la messe.

Alors, avec une inquiétude toujours croissante, ils visitèrent de nouveau l'église, puis ils parcoururent le village, de porte en porte, demandant si l'on n'avait point vu Joas.

Cette visite, partout infructueuse, jeta de l'émotion parmi les habitants. Ils sortaient tous pour aider M. le curé et sa sœur dans leurs recherches, et l'on fit pour ainsi dire une battue dans le village et dans les environs. On alla jusque chez M. Surin; mais comment supposer que Joas s'y était rendu avec ses habits d'enfant de chœur? aussi n'y était-il point.

La bonne Geneviève pleurait.

A la fin, le curé retourna à l'église, et y fit venir tous les enfants de chœur. Il leur dit :

— Joas est-il venu à la sacristie ôter ses habits comme vous ?

— Non, monsieur.

— Où l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Moi, dit l'un d'eux, je l'ai vu près de l'orgue, lorsque M. Surin l'a embrassé.

— Oui ; mais après cela, dit un autre, quand la messe a été finie, il est allé se mettre à genoux derrière l'autel, et...

L'enfant hésitait.

— Et... dit le curé.

— Et il m'a semblé voir au-dessus de sa tête une petite flamme bleue.

— Non, dit un troisième, ça n'était pas bleu. Je l'ai vu aussi dans ce moment-là, c'était comme une lumière qui entourait sa tête... comme celle qui est, dans le tableau du chœur, sur le saint Jean-Baptiste.

Le curé joignit les mains et leva les yeux au ciel...

— Et après?... dit-il.

— Après, disent les enfants, nous sommes rentrés à la sacristie ; mais il n'y est pas venu.

— Et, en sortant?...

— Quand nous sommes sortis, il n'était plus derrière l'autel..., et nous ne l'avons pas revu.

M. le curé congédia les enfants de chœur. Resté seul, il s'écria :

— Mon Dieu ! je ne m'étais donc pas trompé !...

Puis, après avoir fait une longue prière, il rentra chez lui.

Dès que sa sœur l'aperçut :

— Eh bien!... dit-elle avec anxiété.

— Nous ne le trouverons pas ! dit gravement le curé.

— Comment ! nous ne le trouverons pas ! dit Geneviève en pleurant; mon petit Joas ! mon cher enfant !... Mais non, non, il ne peut pas être perdu ! c'est impossible !...

— Nous ne le trouverons pas, répéta le curé ; venez avec moi.

Et il fit monter sa sœur dans la voiture qui devait le conduire chez le père Surin.

Pendant la route, il laissa la pauvre femme exhaler sa douleur en plaintes et en sanglots, et il demeura silencieux.

Aussitôt que le curé et sa sœur furent arrivés dans la salle où l'on était réuni :

— Et Joas ! Joas ! leur cria-t-on de toutes parts.

— Joas n'est pas avec nous ! répondit le curé.

— Mais où est-il ? où est-il ? s'écria Pierrot.

— Il est... dit le curé, il est retourné d'où il était venu.

— Comment ! que voulez-vous dire ?

— Mes amis, dit le curé, en prenant un siége au milieu de l'assemblée, mes amis, écoutez-moi... Il y a un passage de saint Paul, où il est dit : « N'oubliez pas l'hospitalité, car, par elle, quelques-uns ont logé des anges, « n'en sachant rien. » Vous voyez par là que les anges descendent quelquefois sur la terre. Quelquefois ils restent invisibles. Quelle mère peut douter que son enfant ait un ange gardien, quoiqu'elle ne l'ait jamais vu? D'autres fois ils se manifestent visiblement, sous la forme d'un voyageur ou d'un mendiant, comme saint Paul nous le dit encore, ou sous d'autres formes ; tout cela selon les desseins de Dieu. Croyez-vous qu'il n'y en ait point parmi les sœurs de charité, parmi les enfants, parmi ces jeunes filles qui disparaissent à la fleur de l'âge, n'ayant jamais aimé que leur mère et Dieu? Le petit Joas! notre enfant chéri ! que Dieu me permette de lui donner encore ce nom ! rappelez-vous comment il est apparu en ce monde ! cette préservation miraculeuse ! ce nid, qui ne peut avoir été fait ni par un homme, ni par un oiseau !... Rappelez-vous sa beauté, son intelligence, sa candeur, sa sagesse..., cette voix qui ne pouvait avoir d'égale, comme nous l'avons dit bien souvent, que celle des chérubins dans le ciel !... Est-ce que tout cela peut s'expliquer humainement ?... Ah ! mes amis! nous voulons toujours trouver les causes naturelles des choses, mais il y en a beaucoup de surnaturelles. Dieu est avec nous bien plus que nous ne croyons, et s'il cache le plus souvent sa main toute-puissante, il lui plaît quelquefois de la laisser voir. Reconnaissons-la, adorons-la quand elle se montre à nous... Mais pourquoi cet ange est-il descendu sur la terre ?... Ne le voyez-vous pas ?... Dieu voulait du bien à ce brave garçon que voilà (montrant Pierrot), et ne vous en étonnez pas, parce qu'il est parmi les humbles de la terre ; car Dieu s'occupe des petits comme des grands, et, notre Seigneur Jésus-Christ l'a dit, il n'y a pas un seul de nos cheveux, à chacun de nous, qui ne soit compté... Oui, Dieu voyait avec faveur ce jeune homme qui était d'une bonne et riche nature, mais ardente, et par conséquent exposée à bien des dangers. Alors il lui a envoyé cet enfant, qui devait lui être comme un frère, pour adoucir sa rudesse, pour exercer et élever son intelligence, pour le garder contre la violence et les mauvaises passions, pour le faire entrer et le maintenir dans la bonne voie, et enfin, pour accomplir ce mariage qui était selon la volonté de Dieu ; car, vous le savez, mes amis, les bons mariages sont écrits dans le ciel... Aussi, quand les époux ont été unis devant l'autel, et après que le saint sacrifice a été célébré, l'ange avait fait son œuvre ; la mission que Dieu lui avait donnée était remplie..., il est retourné à Dieu... Ne soyons donc pas trop affligés de son absence, car, si nous avons perdu un ami sur la terre, nous avons un protecteur dans le ciel ; et il veut que nous ayons de la joie, lui qui est remonté à la source de toutes joies. Et puis, sachons tirer une leçon de cet événement miraculeux : c'est que non-seulement il nous faut pratiquer l'hospitalité, par la raison que donne saint Paul, mais que nous devons entourer d'égards et de respects les personnes qui se distinguent en ce monde par leur piété, par leur charité, par leurs vertus ; car elles peuvent être, à notre insu, des anges envoyés de Dieu.

Malgré ses sentiments religieux et toute la confiance qu'il devait avoir dans la parole de M. le curé, Pierrot ne put supporter l'idée d'avoir perdu son petit Joas... Il eut une explosion de larmes, et il s'élança hors de la chambre, en disant : — Je vais encore le chercher !

Mais il revint seul quelque temps après.

Le lendemain on fit encore, et la justice, qui n'était pas obligée de croire à un miracle, fit elle-même des recherches ; mais elles furent sans résultat. La disparition du petit Joas resta mystérieuse, comme l'avait été sa venue dans le monde, et on n'en put trouver d'autre explication que celle donnée par le bon curé.

L'AUTEUR DE *Madeleine* (1).

(1) Nous ne pouvons livrer autrement le nom de notre collaborateur. Ses graves et hautes fonctions ne nous le permettent pas. Nos lecteurs reconnaîtront du moins, dans l'auteur du *Petit Joas*, un des plus ingénieux et des plus charmants conteurs de la jeunesse. Cette perle, nous l'espérons, ne sera pas la dernière que nous obtiendrons de son écrin.

# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

### POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.



### ÉTUDES RELIGIEUSES.



### HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS.



### SCIENCES, ACTUALITÉS.



### BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.



### HISTOIRE NATURELLE.



### CRITIQUE, THÉATRES, SALONS.



### NOUVELLES, CONTES, PROVERBES.



### GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.



### ENIGMES, RÉBUS.



# TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

## A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*), qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1851-52 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre dix-neuvième volume.

La livraison d'octobre 1852, première du vingtième volume (1852-53), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1852-53, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit : Pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

*N. B.* Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

### MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris :

« Je m'abonne (*ou* je renouvelle mon abonnement) au *Musée des Familles* (1), que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c. (2), le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1852 au 25 septembre 1853 inclus.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture, ou au verso du titre.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70. c.» Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

RÉBUS SUR LOUIS VI (LE GROS)




prend
prend
prend
prend
prend
prend
prend
prend
prend



*N.-B.* Ce rébus important avait été omis dans son ordre chronologique. Notre numéro d'octobre prochain en donnera l'explication

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles,
(Boulevard extérieur de Paris.)



